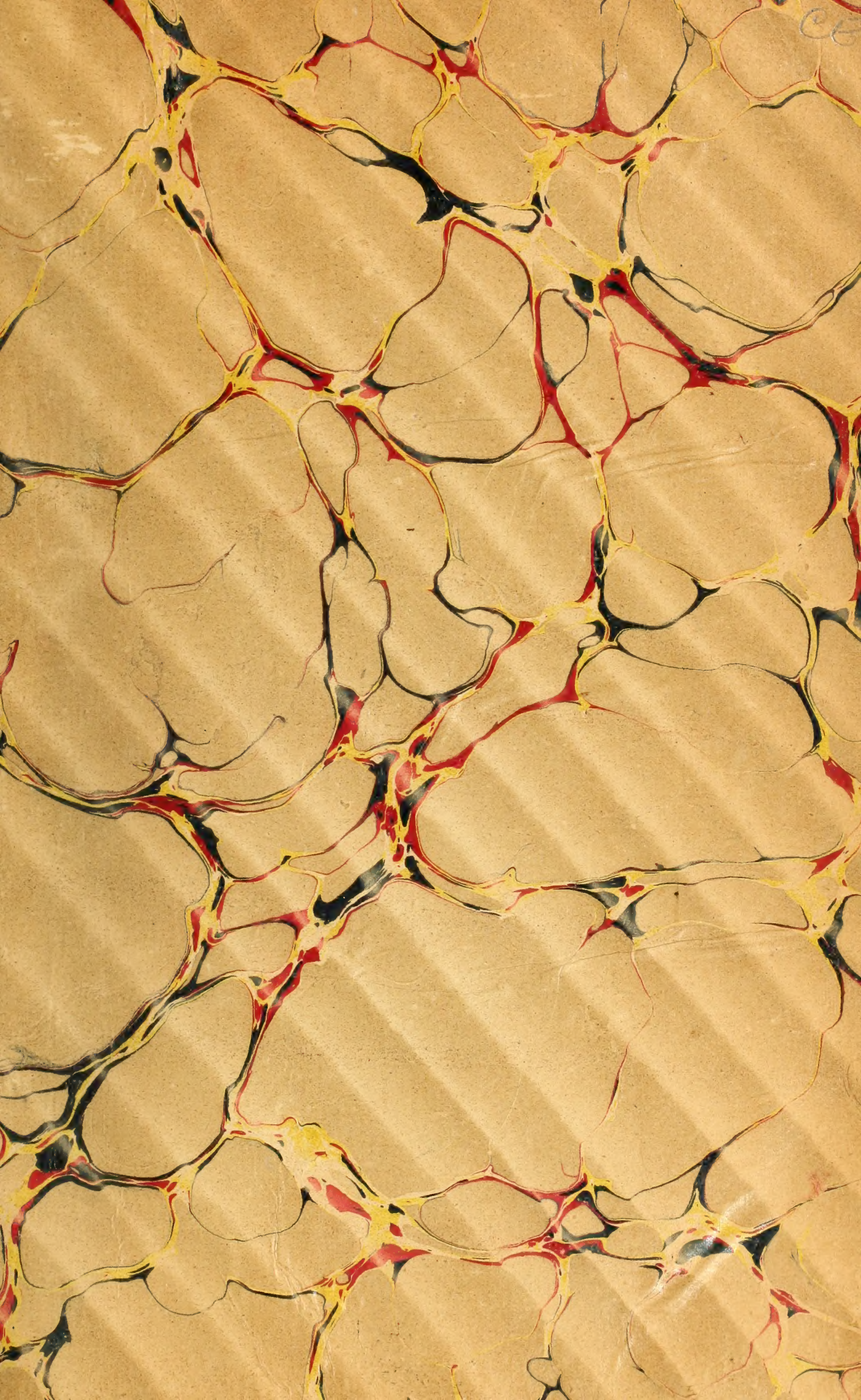







P
D
6

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS
DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE,

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTE-SIXIÈME,

CONTENANT LES SERMONS COMPLETS DU P. GRIFFET, LES SERMONS CHOISIS DU P. GIRARDOT, ET LES ŒUVRES ORATOIRES CHOISIES DU P. GEOFFROY.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854



SOMMAIRE

DES MATIERES RENFERMEES DANS LE CINQUANTE-SIXIEME VOLUME.

LE P. GRIFFET.

LE P. GIRARDOT.

LE P. GEOFFROY.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LE P. GRIFFET.

Le P. Henri Griffet, de la Compagnie de Jésus, prédicateur du roi de France, naquit à Moulins en 1698, et mourut en 1771, à Bruxelles, où il s'était retiré après la destruction de son ordre en France. Outre les travaux apostoliques, il s'était fait une certaine réputation littéraire. On a de lui : *Sermons* ; Liége, 3 vol. in-12, 1767. — Une édition de l'*Histoire de France*, du P. Daniel ; Paris, 1756, 17 vol. in-4°, avec des *Dissertations* curieuses. — *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'Histoire* ; Liége, 1769, in-12. — *Exercice de piété pour la commumion* ; Paris, Guérin, 1752, in-12, et bien d'autres ouvrages de piété parmi lesquels nous ne citerons que son *Année chrétienne* en 18 vol. in-12. Son orthodoxie n'a pas suffi pour rendre tous les services nécessaires à la religion au moment où vivait l'auteur. — Un recueil de *Poésies latines*, in-8°, qui aurait pu être moins volumineux dans l'intérêt de la réputation de Griffet. On estime cependant les *Hymnes* du Bréviaire de Bourges qu'il a composées. — Une édition des *Mémoires du P. d'Avigny sur l'Histoire profane* ; 1757, cinq vol. in-12, avec des augmentations et des corrections utiles. — *Insuffisance de la religion naturelle* ; Liége, 2 vol. in-12. — Une édition des *Délices des Pays-Bas*, avec des additions auxquelles on reproche une grande partialité. Nous ne reproduisons du P. Griffet que ses *Sermons* ; les plans y sont bien présentés, on y trouve de la clarté et du naturel, mais son éloquence manque de chaleur et de coloris.

SERMONS

COMPLETS

DU P. H. GRIFFET.

AVENT.

SERMON Ier.

Pour le jour de la Toussaint.

SUR LA SAINTETÉ.

Sancti estote, quia ego sanctus sum. (*Levit.*, XI, 44.)

Soyez saint, parce que je suis saint.

Sire,

C'est un Dieu qui parle, un Dieu qui est la sainteté même, et qui hait souverainement l'iniquité ; un Dieu qui commande, et qui veut être obéi ; un Dieu qui n'ouvre que pour les saints les trésors de sa magnificence et de sa gloire, parce qu'il ne récompense que ceux qui sont semblables à lui. *Soyez saints*, nous dit-il, et ne vous flattez pas de pouvoir arriver à mon royaume par une vie tout à fait criminelle, ou par un affreux mélange de vices et de vertus. Les saints, qu'il a couronnés, nous tiennent aujourd'hui le même langage. *Soyez saints*, nous disent ces âmes bienheureuses ; et si vous voulez régner éternellement avec nous, suivez nos traces, imitez nos vertus. Nous ne sommes pas parvenus au bonheur dont nous jouissons par un chemin semé de fleurs, mais par une voie étroite, hérissée de croix et d'épines, par la mortification intérieure de nos passions, et par les victoires continuelles que nous avons remportées sur nous-mêmes. Soutenez donc les mêmes combats, si vous voulez obtenir la même couronne.

Ici, chrétiens, deux sentiments également pernicieux aveuglent la plupart des hommes. Le premier est un sentiment de présomption, qui fait regarder aux uns le ciel comme une conquête facile ; le second est un sentiment de découragement, qui le fait regarder aux autres comme une conquête

impossible. Par le premier, les uns se livrent à une lâche et funeste indolence; par le second, les autres s'abandonnent à un affreux désespoir. Mais, que faut-il pour confondre l'aveugle présomption des uns, et pour relever dans les autres le courage abattu? Hélas! il suffit de lever les yeux vers le ciel, pour y contempler ces illustres vainqueurs de la chair et du monde, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la gloire. Ils sont heureux, parce qu'ils ont été saints; mais quoique saints, ils n'étaient après tout que des hommes semblables à nous. Nous voulons être ce qu'ils sont; nous devons donc marcher comme eux dans les voies de la justice. Ils ont été ce que nous sommes; nous pouvons donc sanctifier comme eux tous les jours de notre vie. Nous le devons et nous le pouvons. Nous le devons; ce sera le sujet de la première partie, qui fera voir aux chrétiens aveugles et présomptueux qu'ils sont dans l'obligation d'imiter les saints. Nous le pouvons; ce sera le sujet de la seconde, qui fera voir aux chrétiens faibles et pusillanimes qu'il est en leur pouvoir d'imiter les saints. Heureux si je puis traiter dignement un sujet que l'on peut regarder comme le précis de l'Evangile, et l'abrégé de tous les devoirs de la religion! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est la volonté du Seigneur, que vous soyez saints, disait l'apôtre saint Paul aux premiers fidèles, et cette volonté ne change jamais. Ce qu'elle a prescrit dans les premiers temps, elle l'exige encore. Les mœurs changent, les abus prévalent, les scandales se multiplient, les hommes s'égarent; mais la volonté du Seigneur est toujours la même; ses lois, indépendantes des atteintes de la coutume et des différentes révolutions des mœurs et des siècles, forment un Evangile éternel, contre lequel rien ne pourra jamais prescrire. Ce Dieu, juge constant et invariable de nos inconstances, n'accorde donc pas le ciel dans un temps à de moindres conditions que dans l'autre. Ses élus ne seront pas distingués entre eux par la différence des siècles qui les auront vus naître; ils seront tous marqués au même signe, et couronnés pour les mêmes vertus. Leur bonheur sera toujours attaché à une condition unique et essentielle : c'est la sainteté.

Je ne dis pas, chrétiens, une sainteté qui égale tous les efforts, et qui renouvelle tous les prodiges de ces fameux héros du christianisme, dont vous avez lu les vies avec étonnement, et dont les actions vous paraissent quelquefois si extraordinaires et si merveilleuses que vous vous persuadez que c'est beaucoup de les croire, et que ce serait trop de les vouloir imiter. Non, chrétiens. Jésus-Christ nous assure qu'il y a différentes demeures dans la maison de son Père, et par conséquent qu'il y a dans la sainteté qui nous y conduit différents degrés, différents progrès, différentes formes, différents priviléges.

Différents degrés : puisqu'il y a dans la sainteté des pratiques d'obligation, et des pratiques de perfection; des pratiques de conseil, et des pratiques de précepte; une piété simplement chrétienne, et une piété héroïque.

Différents progrès : puisque la sainteté même, qui nous semble parfaite, est un ouvrage qui demeure toujours imparfait, une carrière où il y a toujours quelques pas à faire, un trésor qui s'accumule, mais qui n'est jamais au comble, et auquel on doit sans cesse ajouter.

Différentes formes : puisque les pratiques extérieures de la sainteté varient selon les différents états où l'on peut être placé par la Providence, et qu'elle n'a ni les mêmes effets, ni les mêmes dehors dans le monde et dans le cloître, dans le silence de la retraite et dans le tumulte des affaires, dans le repos de la paix et dans le trouble et les agitations de la guerre.

Enfin, différents priviléges : puisque Dieu, maître de ses dons, a illustré ses saints par des faveurs différentes; les uns par le don de prophétie, les autres par le don des miracles; ceux-ci par des révélations extraordinaires, ceux-là par des extases prodigieuses.

Toutes ces distinctions sont fondées dans l'Ecriture. Jésus-Christ dit à un jeune homme : *Si vous voulez être sauvé, gardez les commandements.* (*Matth.*, XIX, 19.) Voilà la sainteté renfermée dans les pratiques d'obligation et de précepte. Et, *Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens pour me suivre.* (*Ibid.*, 21.) Voilà la sainteté étendue jusqu'aux pratiques de conseil et de perfection. Les serviteurs fidèles acquièrent tous les jours de nouveaux talents par leur diligence. L'un en gagne jusqu'à cinq, l'autre n'en gagne que deux; mais tous deux entrent dans la joie du Seigneur; voilà les différents progrès de la sainteté. Jean-Baptiste se sanctifie dans le désert, et Jésus-Christ est toujours le modèle des justes en conversant parmi les hommes : voilà les différentes formes de la sainteté. Enfin, Jésus-Christ fait des miracles, et Jean-Baptiste n'en fait pas; l'un a l'esprit et la vertu d'Elie sans en avoir l'éclat, l'autre en a en même temps l'éclat et la vertu : voilà les différents priviléges accordés à la sainteté.

Mais, malgré toutes ces différences, il y a une sainteté commune et universelle à laquelle tous les hommes sont étroitement obligés d'aspirer et de parvenir. C'est une sainteté d'obligation, une sainteté qui croît par des progrès proportionnés à nos forces et à la mesure des grâces qui nous sont données, une sainteté propre de notre état, une sainteté indépendante des révélations et des miracles.

Sainteté d'obligation : vous n'êtes pas obligés à la pratique de tous les conseils de l'Evangile; mais rien ne peut vous dispenser d'en observer rigoureusement tous les pré-

ceptes. Vous n'êtes pas obligés de porter toujours la mortification jusqu'à l'héroïsme; mais vous êtes obligés d'être mortifiés. En un mot, vous n'êtes pas obligés d'être des héros en sainteté; mais vous êtes obligés d'être des saints. Il faut même que votre sainteté croisse de jour en jour par des progrès proportionnés à vos forces et à la mesure des grâces qui vous sont données. Vous pouvez bien acquérir de moindres mérites que les saints; mais vous devez acquérir tous les jours de nouveaux mérites. Vous pouvez marcher plus lentement qu'eux dans les voies de la justice ; mais il ne vous est pas permis de vous y arrêter. Sainteté propre de votre état : vous n'êtes pas obligés de quitter le monde, mais vous êtes obligés d'y vivre saintement. Vous pouvez sans doute conserver la possession de vos biens ; mais vous n'êtes pas maîtres d'en faire l'usage qu'il vous plaît, puisque cet usage doit toujours être conforme aux règles de la charité, de la justice et de la tempérance chrétienne. Il vous est libre de ne pas embrasser un état de perfection; mais c'est pour vous un devoir indispensable d'aspirer sans cesse à la perfection propre de votre état. Enfin, vous n'êtes pas obligés de faire des miracles, ni d'avoir des révélations et des extases, tous les saints n'ont pas joui de ces priviléges; et ceux qui les ont eus ont toujours pensé que le moindre acte de vertu leur était préférable ; mais vous êtes obligés de respecter ces dons miraculeux et de vous en rendre dignes sans les désirer.

Obligation fondée sur trois principes dont la vérité est palpable. 1° Vous avez la qualité de chrétiens, il faut la soutenir. 2° Une grande récompense vous est promise dans le ciel, il faut la mériter. 3° Il n'y a qu'une seule et unique voix qui conduise à cette récompense, il faut la suivre.

Je dis, premièrement, que la qualité de chrétien ne peut être soutenue que par la sainteté. Car, je vous le demande, qu'est-ce qu'un véritable chrétien? N'est-ce pas un homme qui ne rougit pas de l'Evangile, et qui fait une profession ouverte de mépriser les maximes du monde dès qu'elles sont opposées à celles de Jésus-Christ? N'est-ce pas un homme plus riche pour les pauvres que pour lui-même, plus ardent pour la justice que pour l'intérêt, plus sensible à l'honneur de la religion qu'à l'honneur du monde, plus jaloux de la gloire de Dieu que de sa propre gloire? N'est-ce pas un homme dont la vie est réglée, dont la langue est discrète, dont les regards sont chastes, dont les sentiments sont pieux, dont les prières sont fréquentes; un homme qui travaille continuellement à se rendre maître de ses passions, qui acquiert enfin le pouvoir de leur commander, et qui se ferait toujours un grand scrupule de leur obéir? Mais n'en doutez pas, chrétiens, un tel homme est un saint; et s'il n'a pas encore tout l'éclat et toute la perfection de la plus éminente sainteté, il en a au moins le fond et la substance. On ne peut donc être un véritable chrétien qu'on ne soit un saint; et par conséquent, où il n'y a pas de véritable sainteté, il ne saurait y avoir de véritable christianisme.

Heureux siècles de l'Eglise, où l'on ne savait pas encore distinguer le christianisme de la sainteté; où les apôtres, écrivant aux simples fidèles, leur donnaient le titre de saints, *vocati sancti* (*Rom.*, I, 7); non comme un titre d'honneur et de flatterie dont la gravité des uns n'était pas capable, et dont la modestie des autres aurait souffert ; mais comme un titre de possession et d'état! Hélas! qui pourrait le donner aujourd'hui, je ne dis pas avec vérité, mais avec bienséance, à la plupart des chrétiens de nos jours? Sont-ce des saints que tous ces mondains qui croient faire beaucoup pour Dieu et pour leur salut que de ne pas l'oublier entièrement, que de ne pas y renoncer ouvertement, que de ne pas fouler aux pieds toutes les lois pour se livrer à tous les vices? Sont-ce des saints que ces riches du siècle qui ne sont occupés que des vues de leur ambition et du désir de leur fortune; qui ne pensent à la religion que par intervalle, à la prière que par coutume, à la dévotion que par humeur, et toujours au plaisir par état et par habitude; qui ne se gênent en rien, qui ne se mortifient sur rien; dont tout le christianisme consiste à paraître quelquefois dans nos temples avec un air de froideur et d'indifférence, tandis qu'ils courent au jeu et au spectacle avec tant d'avidité?

Et à quel titre pourraient-ils donc vous demander, ô mon Dieu ! cette récompense éternelle qui n'est promise qu'à la sainteté? Ignorent-ils que le ciel est la cité des saints ; qu'il nous est figuré dans l'Ecriture par cette nouvelle Jérusalem qui ne reçoit pas dans l'enceinte de ses murs d'incirconcis ni d'immondes; que la couronne qu'on nous y prépare est la couronne des élus, la couronne des vainqueurs, la couronne de justice et de sainteté! Oseriez-vous donc, chrétiens, prétendre à cette couronne en menant cette vie du monde si pleine d'amusements, si vide de bonnes œuvres ; cette vie molle et toute païenne, où l'on est si empressé pour les besoins du corps, si négligent pour ceux de l'âme, si esclave des fausses bienséances du siècle, si libre pour tous les devoirs de la religion; si appliqué aux affaires, si distrait dans les prières; si prodigue pour le jeu, si avare pour l'aumône, si robuste pour les plaisirs, si délicat pour la pénitence? Non, chrétiens, ne vous flattez pas d'arriver au ciel par une telle vie. On n'y arrive que par la sainteté.

Pour achever de vous en convaincre, prêtons une oreille attentive aux discours de celui qui doit lui-même distribuer de sa propre main les couronnes de l'éternité. Il y a, dit le Sauveur, une voie large et spacieuse, une voie battue et fréquentée par la multitude qui conduit infailliblement à l'enfer. Il y en a une autre plus étroite et plus difficile : c'est la seule qui conduise au ciel.

Il faut avouer, chrétiens, que cet oracle de Jésus-Christ doit mettre notre amour-propre dans un étrange embarras. D'un côté nous refusons d'entrer dans la voie étroite, parce que nous ne pouvons nous résoudre à embrasser les rigueurs et les contraintes de la véritable sainteté; de l'autre, nous ne voulons pas non plus nous engager de sang-froid dans la voie la plus large, parce que nous n'oserions décider de sang-froid la perte de notre âme. Quelle route prendrons-nous donc pour arriver au bonheur des saints? où voulons-nous marcher, et comment voulons-nous vivre?

Si nous osions découvrir le fond de notre pensée, il faudrait dire que nous voulons prendre un chemin doux et commode, où nous puissions goûter les plaisirs de ce monde sans nous mettre en danger de nous perdre et de nous damner en l'autre. Mais où est-il ce chemin doux et commode qui conduit au ciel? il ne peut certainement être dans aucune de ces deux voies dont parle le Sauveur, puisque l'une ne se trouve que dans les rigueurs et les contraintes de la véritable sainteté que nous ne voulons pas embrasser, et que l'autre n'aboutit qu'à la perte de notre âme que nous voudrions éviter. Il faut donc nécessairement en imaginer une troisième, qui ne soit ni pénible pour cette vie ni dangereuse pour l'autre. Mais comment se flatter de le pouvoir trouver, après l'oracle de Jésus-Christ? Ce divin Maître ne nous assure-t-il pas qu'en quelque état que nous soyons et quelque genre de vie que nous ayons embrassé, nous marchons ou dans la voie étroite qui conduit au ciel, ou dans cette voie large et spacieuse qui conduit infailliblement à l'enfer? il faut nécessairement, dit saint Jérôme, que tout ce que vous faites et tout ce que vous dites, ne se passe et ne se traite que dans l'une ou l'autre de ces deux voies. Vous pouvez choisir, chrétiens; vous pouvez suivre la route des saints, ou celle des réprouvés. Mais ne vous imaginez pas en pouvoir prendre une troisième. Jésus-Christ, maître du ciel et de la terre, l'arbitre souverain de notre destinée, et le dépositaire infaillible des secrets de la vie future, nous déclare expressément qu'il n'y en a point d'autre.

Mais, dites-vous, les saints en ont trop fait : ils ont été presque toujours bien au delà de leurs obligations : ils n'étaient pas seulement de bons chrétiens, des chrétiens vertueux; c'étaient des chrétiens parfaits; et leur vie ne peut pas me servir de modèle à moi qui n'ai ni la grâce, ni la vocation, ni la volonté d'aspirer à la perfection chrétienne. Les saints en ont trop fait! Ah! chrétiens, s'ils en ont trop fait, aucun d'eux ne s'en est encore repenti dans le ciel; et combien se repentent et se repentiront éternellement dans l'enfer de n'en avoir pas assez fait! Les saints en ont trop fait! Quoi! ont-ils trop aimé Dieu? ont-ils trop aimé leur prochain ou leurs ennemis? ont-ils été trop attentifs et trop vigilants sur eux-mêmes? ont-ils pris trop de précautions pour éviter le péché? Quelles enfin qu'aient été ces précautions, elles leur ont réussi. Comment vous ont réussi celles que vous avez prises jusqu'ici? Vos chutes et vos rechutes continuelles nous l'apprennent assez, et ne nous rendent qu'un témoignage trop fort et trop uniforme de leur insuffisance. Les saints en ont trop fait! Ah! il est vrai que le désir immense qu'ils avaient de mériter le ciel les rendait insatiables de mortifications et de souffrances : il est vrai qu'ils ont exercé sur leur corps des cruautés de surérogation qui leur ont acquis une surabondance de mérites et de gloire.

Mais êtes-vous bien sûrs d'aller au ciel en vous bornant toujours à ce qui paraît être d'une obligation indispensable? êtes-vous bien sûrs qu'user ainsi d'une sorte d'épargne et de réserve envers le Seigneur, ce ne soit pas l'engager aussi d'une sorte d'épargne et de réserve envers vous et à ménager les trésors de sa grâce, lorsqu'il s'apercevra que vous craindrez d'étendre trop loin celui de vos vertus et de vos mérites? êtes-vous bien sûrs même que ce ne soit pas violer l'obligation la plus essentielle du christianisme, que de ne faire que des efforts médiocres pour gagner le ciel? Croyez-vous, par exemple, que ce soit aimer Dieu de toute son âme, de tout son cœur, de toutes ses forces, ce qui est le premier et le plus grand de tous les commandements, quand on n'emploie à servir Dieu que la moindre partie des pensées de son esprit, la moindre partie des sentiments de son cœur, et la moindre partie des forces de son corps?

A Dieu ne plaise, chrétiens, que je prétende décider ici du salut de personne en particulier; je sais trop qu'il ne convient pas à un faible mortel de pénétrer les secrets de Dieu, ni d'empiéter sur les droits et sur les lumières du souverain Juge. Mais je ne laisserai pas de dire avec assurance que tous ceux qui prendront pour arriver au ciel une autre route que la voie étroite, qui est la voie des saints, marcheront dans cette voie large et spacieuse qui conduit à l'enfer. Vantez-nous, tant qu'il vous plaira, leurs mœurs et leur conduite; jusqu'à ce que vous me disiez qu'ils ont vécu ou qu'ils sont morts comme des saints, jusqu'à ce que vous me disiez, en un mot, que ce sont des saints, c'est-à-dire des hommes sanctifiés par la grâce, et dignes de régner dans le ciel avec Jésus-Christ, je serai toujours en droit de vous dire qu'ils sont réprouvés, et de vous ramener sans cesse à cette alternative : ont-ils marché dans la voie étroite? Si cela est, vous ne les louez pas assez : vous devez dire qu'ils sont saints. Si vous ne le dites pas, vous devez donc reconnaître qu'ils ont marché dans cette voie large et spacieuse qui conduit à l'enfer, et qu'ils n'ont pu arriver au salut qu'en rentrant dans cette voie étroite qui conduit au ciel.

Qu'on ne dise donc plus, chrétiens, qu'il n'est pas absolument nécessaire de se singulariser pour faire son salut; car je vous

soutiens, moi, qu'il faut avoir une vertu singulière pour être sauvé, le nombre est essentiellement singulier : la sainteté se sépare et se distingue nécessairement de la multitude, et cependant il n'y a que la sainteté qui se sauve. Hors ce petit nombre d'âmes choisies et fidèles qui respectent les lois de Dieu, et qui se gênent continuellement pour les observer, tout le reste ne peut plus avoir que des prétentions chimériques sur l'héritage des saints.

Vous le sentez, je me l'imagine, vous touchez au doigt l'obligation où nous sommes tous d'être des saints. Mais vous en venez toujours à la difficulté, ou, si vous voulez même, à l'impossibilité. Hélas ! dites-vous, il n'est que trop vrai qu'il n'y a que les saints qui se sauvent. Mais comment puis-je être saint, moi, à mon âge, dans mon état, au milieu d'un monde rempli de tant de périls ? Il faut donc vous montrer que, si vous êtes tous dans l'obligation d'être saints, vous avez tous le pouvoir de le devenir : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les grands honneurs que nous rendons aux saints nous éblouissent. Quand nous voyons l'encens fumer autour de leurs corps, leurs tombeaux nous servir d'autels, leurs habits, leurs ossements, et les moindres monuments qui nous restent d'eux, mis au rang des choses sacrées, et enchâssés dans les métaux les plus précieux, nous nous accoutumons à regarder les saints comme des hommes divins, comme des hommes à part, avec lesquels il ne nous est plus permis de prétendre rien de commun. Plus nous sommes prodigues envers eux du culte, de prières et de prosternements, plus nous nous imaginons qu'il y aurait un excès d'orgueil et de présomption à vouloir nous élever jusqu'à eux ; et nous mettons entre eux et nous la même distance qu'il y a entre le ciel où ils sont et la terre où nous sommes, la même différence qui se trouve entre les temples qui leur sont consacrés et les maisons profanes que nous habitons, entre les autels où ils sont exposés et les tombeaux ordinaires que nous foulons aux pieds.

Cependant, chrétiens, les saints ont été autrefois des hommes comme nous. *Elias homo erat similis nobis.* (*Jac.*, V, 17.) Ils n'ont pas toujours joui de ces grands honneurs qui les distinguent si fort du reste des hommes. Un temps a été qu'ils travaillaient comme nous à leur salut, avec crainte et tremblement. Un temps a été qu'ils n'étaient occupés qu'aux mêmes actions de piété que la religion nous prescrit. D'où vient donc que nous désespérons d'être saints comme eux ? Examinons de près ces hommes rares et singuliers, et voyons s'ils sont vraiment inimitables dans le point capital où réside l'essence de la sainteté. En étudiant leurs vies et leurs actions, nous trouverons premièrement que plusieurs d'entre eux ont été pécheurs comme nous : secondement, qu'ils ont eu pour se sanctifier les mêmes obstacles à vaincre que nous : troisièmement, qu'ils n'ont point eu pour les surmonter d'autres secours que nous.

Je dis, premièrement, que plusieurs de ceux qui règnent aujourd'hui dans le ciel, ont été pécheurs comme nous. Vous me pardonnerez, grands saints, si dans un jour destiné à célébrer vos triomphes, j'ose encore rappeler le souvenir de vos défaites. Mais j'ai besoin ici du témoignage de vos faiblesses, pour montrer à quel point elles ont pu être surmontées par votre courage. Parce que vous étiez des saints, on serait presque tenté d'oublier que vous étiez des hommes. Mais si vous éprouvâtes les suites humiliantes de l'humanité, elles servent plutôt à relever votre gloire qu'à l'obscurcir, puisque le mérite que vous avez eu d'être saints est d'autant plus grand que votre sort était de n'être que des hommes ; et à cet égard vous ne contribuez pas moins à nous éclairer et à nous instruire par vos péchés mêmes que par vos vertus.

Je ne craindrai donc pas de vous faire observer qu'il y a dans le ciel des saints pénitents, et c'est assez vous dire qu'il y a dans le ciel des saints qui ont été pécheurs. Les David, les Madeleine, les Augustin, les Arsène, ces fameux esclaves du péché ; disons mieux, ces fameuses conquêtes de la grâce, ces illustres victimes de la pénitence, s'étaient peut-être plus égarés que vous dans les voies de l'iniquité. Ils n'ont pas été saints, disait saint Ambroise, pour n'avoir pas connu le vice, mais pour s'en être corrigés : *Non vita nescisse, sed emendasse.*

Mais que d'obstacles, grand Dieu ! ne faut-il pas vaincre pour sanctifier ainsi tous les moments de sa vie, ou pour en réparer les désordres ! Obstacles au dedans, obstacles au dehors. Obstacles au dedans, par la faiblesse, par l'habitude, par le caractère et par l'humeur : obstacles au dehors, par les dangers du monde, par les dangers de la condition et de l'état.

Obstacles au dedans par la faiblesse. Hélas ! dit l'un, que ma raison a peu de force pour arrêter les mouvements de mon cœur ! je sens dans moi-même une loi de la chair qui combat perpétuellement la loi de l'esprit. Mais cette plainte est, en propres termes, celle que faisait saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel. Il avait donc la même faiblesse, puisqu'il nous en fait la même peinture. Les saints étaient donc nés comme nous, sensibles au plaisir et à l'intérêt, sensibles à la vanité et à l'amour de la gloire. Nous savons par leur propre témoignage qu'ils étaient sans cesse occupés à lutter contre eux-mêmes : et si leurs victoires ont été la marque de leur vertu, leurs combats ont été sans doute des preuves incontestables de leur faiblesse. Et qu'étaient-ce que ces tentations qui affligeaient continuellement saint Antoine et les autres solitaires dans leurs déserts ? qu'étaient-ce que ces monstres dont ils étaient environnés ? et quelles armes employaient les démons pour les combattre, si non celles dont

ils se servent tous les jours contre nous? Non, les monstres les plus affreux que puisse vomir l'enfer n'eussent pas été capables de leur causer de si vives inquiétudes et de si mortelles alarmes, s'ils ne s'étaient présentés à eux avec ces charmes séducteurs qui sont plus redoutables à la vertu que les plus horribles fantômes. *Homo erat similis nobis.*

Obstacles par l'habitude : les saints en avaient formé. Quelques-uns d'eux avaient eu le malheur de s'accoutumer au vice et de s'y attacher; et quand il fallut y renoncer, ils eurent peut-être plus de liens à rompre que vous, et plus de sacrifices à faire. Peut-être qu'ils ont cent fois repris et cent fois abandonné cet édifice de sainteté, qu'ils n'ont conduit qu'après mille efforts à la dernière perfection. Voyez Madeleine et Augustin, tous deux pécheurs d'habitude; l'un cède en un moment à la grâce, l'autre dispute longtemps contre elle. Mais enfin tous deux sont vaincus ou plutôt tous deux sont vainqueurs de leur habitude, et serviront à jamais à confondre les pécheurs qui voudraient nous persuader qu'une si heureuse défaite ou une si noble victoire sont absolument impossibles. Qui sait même si, dans le cours de leur pénitence ils n'ont pas éprouvé ces fâcheux retours vers les erreurs passées, dont une longue habitude a tant de peine à se défendre? Qui pourrait dire combien il leur en a coûté de temps, de travaux, de prières et de réflexions pour fermer entièrement les plaies de leur âme?

Obstacles par le caractère et par l'humeur. Tous les saints étaient-ils donc nés avec une disposition naturelle à la vertu, avaient-ils reçu tous de la nature cette humeur souple et facile qui sait se plier à tous les devoirs, cette humeur égale que rien n'altère? Non, il leur a souvent fallu dompter leurs inclinations pour être chastes, contraindre leur humeur pour être charitables, et réprimer les saillies de leur colère pour être patients.

Obstacles au dehors par les dangers du monde. Ce monde a toujours été le même, et les vices qu'on y voit régner aujourd'hui ont été communs à toutes les nations et à tous les siècles. Cependant, combien de saints ont vécu dans le monde? n'en a-t-on pas vu se sanctifier jusque sur le trône, qui est comme le centre où aboutissent tous les charmes et tous les dangers du monde?

Obstacles par les dangers propres de la condition et de l'état; vous vous figurez, chrétiens, que votre état est absolument incompatible avec la sainteté. S'il l'était, il faudrait le quitter; vous seriez obligés d'y renoncer. Cet état seul deviendrait un crime pour vous, puisqu'il n'est jamais permis à un chrétien de s'engager dans une voie qui l'écarterait nécessairement du plus essentiel de ses devoirs. Mais non, il n'est aucun état dans le monde qui ne puisse et qui ne doive être un état de sainteté. En voulez-vous être convaincus? entrez en esprit dans cet auguste temple de la gloire, où les bienheureux règnent avec Jésus-Christ; vous y verrez des saints qui ont vécu dans ces mêmes états, ces mêmes conditions, que vous regardez mal à propos comme incompatibles avec la sainteté.

Mais que faisaient-ils donc pour vivre saintement dans les divers états d'un monde rempli de tant de périls, avec un cœur sujet à tant de faiblesses? Ce qu'ils faisaient, chrétiens! 1° ils se servaient de la vue de leurs péchés pour s'animer à la pénitence; 2° ils se servaient, pour se sanctifier, des obstacles mêmes qui s'opposaient à leur sanctification; 3° ils mettaient à profit toutes les grâces et tous les secours pour augmenter leur fidélité et leurs mérites.

Je dis, premièrement, qu'ils se servaient de la vue de leurs péchés pour s'animer à la pénitence. Peut-être, chrétiens, m'avez-vous entendu dire, avec un secret mouvement de complaisance, qu'il fut un temps où plusieurs saints ont été pécheurs comme vous: mais craignez d'abuser d'une vérité qui ne doit jamais autoriser vos désordres, et souvenez-vous qu'ils n'ont commencé à être saints, que lorsqu'ils ont cessé d'être pécheurs, et qu'ils se sont servis de leurs péchés mêmes pour s'animer à la pénitence. Je vous ai parlé d'un David pécheur pour vous rassurer; il faut présentement vous montrer un David pénitent pour vous instruire. Il s'humilie, il tremble, il gémit à la vue de ses désordres; il a toujours son péché devant les yeux; il se couvre de cilice et de cendre; il n'ose plus parler à la majesté du Dieu qu'il a outragé que par l'anéantissement de son esprit, par les gémissements de son cœur, et par les larmes qui coulent de ses yeux: *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (*Psal.* L, 19.) Je vous ai parlé, pour vous rassurer, d'une Madeleine pécheresse; il faut présentement vous montrer une Madeleine pénitente pour vous instruire. Elle brise en un instant tous les liens qui l'attachaient au monde; elle pleure amèrement ses péchés aux pieds de son Sauveur, en attendant que, retirée dans une affreuse solitude, elle ranime chaque jour de sa vie toute la vivacité de ses premières douleurs, et que, toujours inconsolable sur les malheurs d'une jeunesse égarée, elle fasse passer quarante années de pleurs sur quelques années de faiblesses. Je vous ai parlé d'un Augustin pécheur pour vous rassurer; il faut présentement vous montrer un Augustin pénitent pour vous instruire. Il confesse ses péchés à la face de l'univers, avec un détail qui semble devoir immortaliser sa honte, et une humilité qui le couvre de gloire. Je vous ai parlé d'un Arsène pécheur pour vous rassurer; il faut présentement vous montrer un Arsène pénitent pour vous instruire. Cet homme ambitieux, qui n'avait longtemps soupiré qu'après les faux biens de ce monde, détrompé tout à coup de ses vaines illusions, s'ensevelit dans un désert pour y passer ses jours dans une éternelle obscurité.

Et ne me dites point qu'il est bien diffi-

cile de concevoir tant d'horreur et de repentir d'un péché qu'on aime. Quand après l'offense on vient à considérer quels sont l'offenseur et l'offensé, toute l'ingratitude de l'un et toute la bonté de l'autre ; quand on songe pour quel intérêt on a sacrifié son Dieu, pour quelle somme on l'a vendu; quand on pense à l'enfer qu'on a mérité, au sang de Jésus-Christ qu'on a profané, à ses grâces qu'on a rejetées, à ses bienfaits dont on a abusé, à sa miséricorde qu'on a bravée, qui ne serait touché, qui ne deviendrait pénitent, qui ne trouverait même plus de goût et plus d'attrait dans les saintes amertumes de la componction, que dans la joie et dans l'ivresse du péché ?

Mais le moyen, dit-on, de se convertir parmi les obstacles ? Les saints s'en sont servis pour se sanctifier. Etaient-ils faibles ? leur faiblesse n'était pour eux qu'un avertissement continuel de veiller sur eux-mêmes, et de prendre les précautions les plus sévères pour éviter le péché. Etaient-ils engagés dans de criminelles habitudes? ils gémissaient comme les enfants d'Israël dans leur captivité; ils soupiraient sans cesse après l'heureuse liberté des enfants de Dieu, et, à force de prières et de gémissements, ils obtinrent du ciel le pouvoir et la facilité de rompre leurs chaînes. Etaient-ils d'un caractère vif et ardent? ils en rendaient les mouvements vertueux : ils tournaient vers Dieu toute la tendresse et toute la sensibilité qu'ils étaient capables d'avoir pour le monde. Etaient-ils d'une humeur fâcheuse et difficile ? ils l'adoucissaient par l'onction de la grâce et de la vertu. Etaient-ils d'une humeur légère et inconstante ? ils la fixaient par le frein de la règle et du devoir. Ils savaient encore tirer les mêmes avantages des obstacles extérieurs. Engagés dans le monde, tout ce qu'ils y voyaient devenait pour eux un puissant motif de s'en détacher. Ils réfléchissaient continuellement sur la fausseté de ses caresses, sur la bassesse de ses artifices, sur l'inconstance de ses faveurs ; et ce monde, qui n'est pour les pécheurs qu'une école de libertinage, devenait pour les saints une école de sainteté. Trouvaient-ils dans leur état des piéges dangereux, des tentations délicates? ils s'en servaient pareillement pour se sanctifier ; des richesses, pour être charitables ; de la pauvreté, pour être patients ; de la grandeur, pour s'humilier ; de l'abondance, pour se mortifier ; de l'autorité, pour faire le bien ; des injures, pour pardonner.

Quelle était encore leur attention à demander la grâce, et leur fidélité à y répondre ! ils présentaient sans cesse leur âme à Dieu comme une terre aride et desséchée, qui attend la rosée du ciel pour devenir féconde. Ils en recevaient les moindres effusions avec une reconnaissance, ils y répondaient avec une fidélité qui leur en attirait de nouvelles. Ils étaient semblables à un habile négociant qui met tout à profit : *Simile est homini negotiatori.* (*Matth.*, XIII, 45.) Aucun talent n'était stérile dans leurs mains, toutes les grâces s'augmentaient par leur diligence ; l'une attirait l'autre et la produisait, et leur vie sainte, occupée, laborieuse, formait par la succession des jours cette chaîne de vertus et de mérites qui les a enfin conduits au séjour de la félicité.

Il ne tient donc qu'à vous d'imiter les saints. Que répondrez-vous donc à Dieu, lorsqu'il vous les montrera pour vous confondre? lorsqu'il vous dira : Qu'est-ce donc qui vous a empêchés de pratiquer ma loi, et de vivre comme les saints ? Etaient-ce les embarras du siècle et les dangers propres de votre état ? Voilà des saints qui ont vécu dans le même état que vous, et qui s'y sont sanctifiés. Etait-ce le torrent du mauvais exemple ? voilà des saints qui y ont résisté. Etait-ce la vivacité de votre caractère? voilà des saints qui ont eu des passions aussi vives que les vôtres, et qui en ont triomphé.

Direz-vous, chrétiens, que les secours de la grâce vous ont manqué? Mais sans parler des grâces extérieures qui sont communes à tous les fidèles, les instructions, les sacrements, les prières ; ne sont-ce pas des grâces particulières, que ces dégoûts et ces amertumes que Dieu vous ménage, et qui répandent un poison salutaire sur les fleurs de la volupté qui vous enchantent? Vous voulez être au monde, et le monde même, par les chagrins qu'il vous cause, semble vous renvoyer à Dieu. Jamais contents de ce que vous possédez, aspirant toujours à ce qui vous manque, dégoûtés du présent, rappelant inutilement le passé, inquiets sur l'avenir, votre cœur avide et jamais rassasié vous avertit sans cesse que son vrai bonheur ne se trouve que dans cette union intime et parfaite avec Dieu dont les saints jouissent dans le ciel, et dans cette vie pure et innocente qui nous donne une juste espérance d'y arriver après eux.

C'est cet heureux terme de la félicité des saints que l'Evangile propose à votre majesté comme une récompense à laquelle les rois eux-mêmes sont obligés d'aspirer? Si la gloire humaine était capable de remplir votre cœur, que resterait-il à désirer à votre majesté ? N'avez-vous pas acquis par l'éclat de vos victoires, et par le nombre et l'étendue de vos conquêtes, tous les titres qui peuvent immortaliser les héros? ne jouissez-vous pas, Sire, d'une gloire d'autant plus flatteuse qu'elle appartient tout entière à votre majesté ? Vous ne la devez, Sire, qu'à votre valeur toujours intrépide et toujours heureuse, à cette bonté magnanime qui vous fait régner sur le cœur de vos sujets, et qui les rend invincibles quand ils sont animés par les regards de votre majesté. Vous avez préféré le titre qui vous exprime leur amour, à tous ceux qui rappelleraient la terreur de votre puissance et les disgrâces de vos ennemis. Ce sont eux qui vous forcent à être vainqueur et conquérant : votre penchant ne vous porte qu'à répandre des grâces et à faire des heureux. Vous n'exercez qu'à re-

gret ces vertus guerrières qui vous rendent redoutable : vous mettez toute votre gloire dans celles qui vous font aimer. Mais la religion nous apprend que la gloire de ce monde est vaine et passagère, et qu'il en est une autre encore plus digne de vous; c'est celle que possède aujourd'hui ce saint roi dont vous portez le nom. Votre majesté seule a eu l'avantage après lui de dompter en personne ces insulaires puissants et belliqueux, que vous avez forcés, dans deux sanglantes batailles, à vous céder la victoire. La Providence, Sire, en vous faisant régner avec tant de gloire sur le trône de saint Louis, peut-elle avoir d'autre vue que de vous inspirer le désir de régner un jour avec lui dans le ciel, et de mériter un si grand bonheur en imitant ses vertus? Son rang suprême en augmentait sans doute le prix et le mérite. La sainteté, si respectable dans le moindre des hommes, est toujours héroïque dans les souverains; et plus ils sont heureux et triomphants, plus ils se rendent dignes par leur piété de cette couronne immortelle que Jésus-Christ promet à ses fidèles disciples dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le jour des Morts.

SUR LE PURGATOIRE.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me. (*Job*, XIX, 21.)

Ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis; car la main du Seigneur s'est appesantie sur moi.

D'où sort, chrétiens, cette voix plaintive et suppliante? Elle ne vient pas du ciel; c'est un lieu d'où la plainte est bannie. Elle ne vient pas de l'enfer; c'est un lieu d'où il ne peut sortir que des cris de désespoir et de rage; et la prière est le langage de l'espérance. Elle ne sort point du fond des tombeaux; ils ne renferment que des ossements secs et arides, des cendres inanimées, qui nous sont à la vérité de grandes et importantes leçons, mais qui ne peuvent parler qu'aux yeux. Cette voix est donc sortie d'un lieu qui renferme des êtres animés; d'un lieu où l'on souffre, mais où l'on peut être soulagé; d'un lieu où l'on est malheureux, mais où l'on espère encore d'arriver au bonheur. C'est ici la voix de vos pères et de vos aïeux, qui, tourmentés dans le purgatoire, vous demandent le secours de vos prières. Leur malheur doit vous toucher, et vous avez à remplir à leur égard tous les devoirs d'une piété chrétienne et généreuse. J'ai donc ici moi-même deux objets à remplir dans les deux parties de ce discours. 1° Je dois animer votre piété envers les morts, en vous en expliquant les motifs : ce sera le sujet de la première partie. 2° Je dois éclairer votre piété envers les morts, en vous en expliquant les qualités : ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour nous intéresser vivement aux malheurs d'autrui, et pour arracher à notre amour-propre des sentiments qu'il concentre volontiers dans lui-même, et qu'il ne répand qu'avec peine sur les autres, il faut, premièrement, que ce malheur soit certain et indubitable; secondement, il faut que ce malheur soit grand et véritablement capable de nous toucher par son excès. Que si celui qui souffre avait avec nous des liaisons intimes, des rapports sensibles et touchants, ce troisième motif achèverait de nous entraîner : il faudrait céder à l'impression de la nature et du sentiment.

Or ces trois conditions se trouvent réunies dans le malheur de nos frères tourmentés dans le purgatoire. 1° Leur malheur est certain et indubitable. 2° Il est grand et considérable. 3° Nous avons avec eux les liaisons les plus intimes, les rapports les plus sensibles et les plus touchants.

Je dis, premièrement, que leur malheur est certain, puisqu'il est certain qu'il y a un purgatoire et qu'il y a des âmes qui y sont tourmentées. Sans vous faire entendre, avec saint Thomas, la voix de l'Eglise judaïque et de l'Eglise chrétienne réunies en faveur de cette vérité; sans vous parler de ces oblations pour les morts que toute l'antiquité a connues : *Oblationes pro defunctis*, et qui supposent nécessairement un purgatoire, puisqu'on ne peut offrir ni prières, ni sacrifices pour ceux qui sont dans l'enfer; sans entrer, dis-je, dans toutes ces discussions, la seule idée que nous devons avoir de la sainteté, de la justice et de la bonté du souverain Etre, nous conduit naturellement à la créance du purgatoire. La sainteté de Dieu ne permet pas qu'il admette un homme dans le ciel, s'il n'est parfaitement pur et agréable à ses yeux; sa justice ne souffre pas qu'il laisse impunis, après la mort, des péchés dont on ne lui a pas fait pendant la vie une satisfaction entière et complète : mais sa bonté permet encore moins qu'il punisse les fautes les plus légères par les peines de l'enfer. Hommes cruels et inhumains, quelle fureur vous porte donc à vous former une idée de Dieu, qui le représente plus terrible encore et plus inexorable qu'il n'est en effet? Vous reconnaissez l'enfer et vous niez le purgatoire; c'est-à-dire que vous voulez que Dieu punisse par des peines éternelles les moindres imperfections et les plus petites faiblesses! Vous voulez donc qu'il regarde du même œil et qu'il enveloppe dans les mêmes feux le mensonge officieux et la noire calomnie, la distraction dans la prière et l'abandon total de la prière, l'affaiblissement dans la pénitence et la persévérance dans le péché? Quoi! cet être si sage et si mesuré, qui pèse toutes nos mauvaises actions dans une balance si exacte, n'aurait qu'un même enfer et qu'un même supplice pour les punir toutes différemment, et pour rassembler dans un même lieu ses ennemis déclarés et ses amis imparfaits, ceux qui l'ont ouvertement haï et ceux qui ne l'ont pas assez aimé? En vain diriez-vous que dans l'enfer même il aura soin de proportionner les supplices aux diverses espèces de fautes; dès

que ces supplices seraient éternels, toute proportion serait détruite. C'est l'éternité des peines qui fait proprement la rigueur de l'enfer; c'est l'éternité qui le rend inconcevable et incompréhensible; c'est l'éternité qui en fait un mystère qui étonne notre raison et qui ébranle notre foi.

Combien l'Eglise est-elle plus sage et plus raisonnable dans ses dogmes! Ayant une fois établi la distinction et l'inégalité des péchés, elle en conclut comme une suite nécessaire la distinction et l'inégalité des peines; et elle pose cette inégalité et cette distinction dans ce que ces peines ont de plus rigoureux, c'est-à-dire dans leur durée. Elle reconnaît un enfer éternel pour les péchés qui donnent la mort, parce que la mort ne laisse plus de lieu à l'espérance et au retour; et elle croit un purgatoire passager pour les fautes vénielles, qui, semblables aux maladies, altèrent la santé et la force de l'âme sans la détruire.

Quel intérêt n'avons-nous donc pas, chrétiens, à embrasser une vérité si consolante et si raisonnable, et combien devons-nous chérir et respecter cette Eglise qui n'abandonne ses enfants ni à la vie ni à la mort! Balancerons-nous entre elle et ces églises infectées de l'hérésie, qui se sont fait une loi barbare de ne jamais prier pour les morts? et ne dirons-nous pas avec Salomon, celle qui a le plus de tendresse est la vraie mère: *Date huic infantem vivum: hæc est enim mater?* (III *Reg.*, III, 27.)

Il y a donc un purgatoire: et s'il est vrai que, pour aller directement de la terre au ciel, il faut y porter une pureté d'ange, une sainteté parfaite et irréprochable; s'il est vrai que, pour entrer dans la salle du festin, il faut être revêtu de cette robe mystérieuse lavée dans le sang de l'agneau et teinte du nôtre; trempée mille fois dans les larmes de la pénitence et de l'amour, où les yeux les plus perçants et les plus délicats ne puissent apercevoir aucune tache; qui de nous, disait un grand saint, qui de nous peut espérer de sortir de ce monde sans devoir quelques jours ou quelques moments, et peut-être même des années et des siècles à ces flammes vengeresses! Car, n'en doutez pas, chrétiens, les peines du purgatoire sont grandes et rigoureuses; et quoique la nature de ces peines ne nous soient pas à beaucoup près aussi connue que leur existence, nous ne manquons pas de lumières qui nous en découvrent la rigueur et l'étendue: car nous avons, 1° ce que la foi nous en apprend; 2° ce que les saints Pères en ont pensé; 3° ce que la rigueur des jugements de Dieu nous donne lieu d'en croire; 4° enfin, ce que la sévérité de l'Eglise primitive, à l'égard des pécheurs, nous en laisse à conjecturer.

Quant à ce que la foi nous apprend, il est certain que ces âmes sont privées de la vue de Dieu, et que cette privation est pour elles un tourment inexprimable. Le Seigneur les attire par le désir, et il les tourmente par l'éloignement: chaque mouvement de leur cœur est un nouveau supplice; les désirs l'enflamment, l'espérance l'anime et la privation le déchire. On leur dit sans cesse comme à Moïse: Vous la voyez cette terre d'où découlent le lait et le miel; regardez-la bien, vous n'y entrerez qu'après que vous aurez satisfait à Dieu pour tous vos péchés.

Dans cet état violent, ces âmes s'écrient sans cesse selon la parole du prophète: *Quand est-ce que je me relèverai, après avoir été si longtemps assise dans les ténèbres? Le Seigneur est ma lumière; je porte le poids de sa colère, parce que j'ai péché contre lui, et je le porterai jusqu'à ce qu'il juge ma cause et qu'il me fasse passer des ténèbres à la lumière.* (*Mich.*, VII, 8, 9.) O vous qui êtes encore sur la terre, contemplez en moi les merveilles de sa justice. Je m'imagine entendre Absalon, relégué dans la ville de Jessur, et rappelé enfin à Jérusalem, mais qui n'a pas encore la liberté d'y voir le roi son père: Eh! qu'il me fasse mourir, disait-il, puisqu'il ne veut pas permettre que je paraisse devant lui; j'aimerais mieux souffrir mille morts qu'une séparation si douloureuse. (II *Reg.*, XV, 32.)

A ce supplice du cœur, ajoutez les tourments sensibles, les cuisantes douleurs dont ces âmes sont affligées. Les saints Pères ont pensé que ces douleurs ne sont point différentes de celles de l'enfer, et que ces âmes y étaient brûlées des mêmes feux. Ils ont appelé le purgatoire un enfer passager, un abrégé de l'enfer, un enfer véritable, à qui il ne manquait pour être enfer que l'éternité des peines; et la rigueur des jugements de Dieu nous conduit naturellement à le penser. Car la foi nous apprend qu'il y a une différence infinie entre le jugement que nous devons subir pendant la vie et celui qu'il nous faudra subir après la mort. Le temps de la vie est le temps de la miséricorde et de l'indulgence: ce sont les jours de la propitiation et de la paix. Pendant la vie, nous n'avons à faire qu'à un père offensé; après la mort, il nous faudra répondre à un juge inexorable. Les pénitences de la vie sont les châtiments des enfants; celles qui suivent la mort sont les peines des esclaves. Pendant la vie, Dieu est semblable à ce créancier facile et indulgent qui, pour ne pas accabler son débiteur, lui remet la moitié de sa dette; après la mort, il devient semblable à ce créancier âpre et sévère, qui exige tout sans pitié, qui ne fait grâce sur rien: *Redde quod debes.* (*Matth.*, XVIII, 28.) Il faut satisfaire à tout, dit-il aux morts; vous ne sortirez point d'ici que vous ne soyez entièrement quittes, dût-il vous en coûter des siècles de douleurs. Il faut ici une proportion exacte entre la peine et le péché. Et qui pourrait la connaître cette proportion, ô mon Dieu! qui a jamais vu ces mesures justes et précises que vous tenez renfermées dans les trésors de votre colère, et qui sera jamais capable de comprendre pendant la vie toute la rigueur et toute la sévérité de votre justice!

Eglise primitive qui n'étiez presque composée que de martyrs et de saints, et qui ve-

niez de recevoir immédiatement de Jésus-Christ même les oracles de l'autre vie, quelle idée terrible n'aviez-vous pas de la grandeur et de la durée des peines que mérite le péché! vous le vengiez sur le pécheur dès cette vie avec une sévérité qui étonne, qui fait frémir, et qui paraît incompréhensible à ces siècles de mollesse où nous vivons. Je vois dans vos anciens canons un seul adultère puni par dix années entières de jeûnes, d'austérités et de larmes; et suivant ce terrible calcul, la vie d'un homme passée dans la pénitence des anachorètes, fût-elle aussi longue que celle des anciens patriarches, ne serait pas encore suffisante pour expier la longue habitude des péchés les plus ordinaires et les plus communs.

Combien le purgatoire doit-il donc être long et rigoureux pour tant de mondains que nous voyons passer tous les jours de cette vie à l'autre après tant de péchés et de si courtes pénitences! Contemplez-les, chrétiens, ces âmes pécheresses et désolées; pénétrez par les yeux de la foi jusque dans le lieu de leurs douleurs, et vous les verrez assises dans les ténèbres et captives dans les ombres de la mort, tourmentées par des feux dévorants, et attachées au milieu des flammes par des chaînes qu'elles ne sauraient briser.

Il n'est point d'homme si malheureux sur la terre, qui ne trouve quelque ressource dans son affliction : le pauvre a la ressource de son travail ou la ressource de ses larmes; le mourant, par les accents d'une voix plaintive, ou par le seul spectacle de son abattement, se procurera quelque secours. L'homme enfin, le plus misérable et le plus abandonné, peut toujours pousser des cris et des soupirs qui percent le ciel. Il n'y a que vos plaintes, âmes infortunées, qui ne peuvent y pénétrer. Il n'y a que vos douleurs qui soient vues du ciel même sans compassion. Le temps de la miséricorde est passé pour vous : vos douleurs sont sans fruit, vos prières sans effet, vos larmes sans mérite. Les années de la vie sont les années de l'abondance : celles qui suivent la mort sont les années de stérilité. Elle est enfin venue pour vous cette nuit affreuse où il n'est plus possible de travailler utilement : *Venit nox quando nemo potest operari.* (*Joan.*, VIII, 4.) Vous avez passé ce terme fatal après lequel on court en vain. Vous ne pouvez donc plus arriver au ciel que par le chemin le plus pénible et le plus long.

Nous seuls, chrétiens pouvons hâter leur bonheur, précipiter leur course, éteindre les flammes qui les dévorent, et les désirs qui les brûlent : *Surgam in adjutorium illis*, disait saint Bernard. Non, je ne puis me résoudre à les abandonner : j'irai donc à leur secours, j'importunerai le ciel par mes vœux, je tâcherai de le fléchir par mes soupirs et par mes larmes : *Interpellabo gemitibus, implorabo suspiriis.* J'y ajouterai les aumônes et les sacrifices : trop heureux, si je pouvais dégager une seule âme de cette dure captivité! trop heureux, si je pouvais mettre sur une seule tête la couronne de gloire! Autel sacré, sur lequel on immole tous les jours la victime de propitiation pour le salut des vivants et des morts, je m'adresserai à vous : *Vidi subtus altare animas interfectorum.* (*Apoc.*, VI, 9.) J'ai vu sous l'autel les âmes des morts, dit l'apôtre saint Jean. Elles ne sont pas devant l'autel, remarque un saint Père : il ne leur est plus permis de s'y présenter; mais elles sont sous l'autel, où elles attendent la part qu'elles doivent avoir aux effets de ce divin sacrifice. Ainsi, quand le prêtre monte à l'autel, elles se réjouissent de ce que leur salut est proche, et de ce que le sang de Jésus-Christ va bientôt éteindre leurs flammes : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.* (*Isa.*, LII, 2.) Sortez donc, âme fidèle, sortez de cette région de mort où vous êtes renfermée : délivrée par mes prières et par mes aumônes, rachetée par le sang de Jésus-Christ, allez bénir à jamais son saint nom dans le séjour de la gloire.

Les rapports sensibles et touchants que nous avons avec elles doivent concourir à nous inspirer le désir de travailler à leur délivrance. Je sais, chrétiens, que de la façon dont on pense aujourd'hui dans le monde, les lois de l'amitié ont bien peu de force, que celles de la nature même ont fort peu de pouvoir. Les vrais amis sont rares; et si l'on a tant de peine à en trouver pendant la vie, comment peut-on se flatter d'en trouver encore après la mort; on entretient volontiers des amitiés flatteuses, des amitiés honorables, des amitiés agréables, des amitiés utiles; mais de telles amitiés, aussi inconstantes que la fortune dont elles sont esclaves, ne manquent jamais de changer avec elle, et la moindre disgrâce en annonce la fin. Et quand même on aurait eu le bonheur d'en former de plus solides et de plus nobles, on croira faire beaucoup d'être ami jusqu'au tombeau. Mais qui est-ce qui songe à être encore ami au delà du tombeau!

On doit peut-être encore moins compter sur les liens de la nature et du sang. Est-il gens qui s'aiment moins dans le monde, que les parents? Est-il gens que l'intérêt divise avec plus d'éclat, que la discorde anime avec plus de fureur, que la haine sépare avec plus d'opiniâtreté? Je n'aperçois le plus souvent dans toutes les familles que des frères indifférents ou ennemis, des époux insociables et incompatibles, des pères durs et insensibles, des enfants ingrats et dénaturés. Or comment songera-t-on à secourir ses parents après la mort, lorsqu'à peine pouvait-on les souffrir pendant leur vie? Mais, quoi qu'on fasse, les droits de la nature et du sang sont toujours inviolables, et nous sommes toujours en droit de confondre des parents insensibles, en leur faisant entendre la voix de leurs parents morts, qui ont reçu de la nature et qui ont acquis par leurs bienfaits de si légitimes droits sur le secours de leurs prières.

Ici c'est une mère éplorée et justement punie dans les flammes du purgatoire pour

avoir trop songé à enrichir ses enfants, qui s'écrie, dans les transports de la plus vive douleur : J'ai mis des enfants au monde, je les aimais plus que moi-même; et à peine m'ont-ils perdu de vue, que la religion elle-même n'a pu les déterminer à penser à moi : *Filios enutrivi et exaltavi; ipsi autem spreverunt me.* (*Isa.*, II, 2.) Ces biens que je leur ai laissés, et dont la possession les occupe, devraient me rappeler bien naturellement dans leur souvenir et dans leur cœur. Mais non : ils ne servent qu'à m'en éloigner. Hélas! je m'en souviens encore, dans les derniers moments que j'ai passés sur la terre, ils me paraissaient si attentifs, si empressés et si tendres; ils ne voulaient rien épargner pour conserver mes jours, pour soutenir ma vie chancelante, et pour retenir, s'il se pouvait, mon âme fugitive. Soins inutiles! attentions superflues! Elle est partie, cette âme, au milieu de leurs gémissements et de leurs pleurs, et la voilà en deux jours oubliée.

Là c'est un enfant abandonné de ceux mêmes qui ont été les auteurs de sa perte, en l'élevant plutôt pour le monde que pour Dieu, qui fait retentir ces abîmes de ses cris douloureux : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me.* (*Psal.* XXVI, 10.) Mon père et ma mère ne songent plus à moi. Ils ne s'intéressent point aux douleurs que je ressens : ils ne font rien pour me tirer de cet abîme où ils m'ont eux-mêmes précipité par leurs exemples.

Ici une épouse adorée dans les premiers jours, regardée ensuite avec indifférence, détestée peut-être sur la fin de sa vie, et totalement oubliée après sa mort, ne peut s'empêcher de dire : si des ennemis ou des inconnus m'avaient abandonnée, je n'y serais pas si sensible : *Tu vero homo unanimis, dux meus et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos.* (*Psal.* LIV, 14.) Mais vous, dont j'ai fait durant un temps le bonheur et les délices, vous que j'ai peut-être enrichi, et qui êtes aujourd'hui paré de mes dépouilles, quoi! je vous trouve insensible à mon malheur! un mois, une année m'ont déjà effacée de votre souvenir!

Là c'est un ami dont le commerce a fait durant un temps la douceur de votre vie, et qui vous crie : Quoi! je suis déjà mort dans votre cœur? *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.* XXX, 13.) Suis-je donc anéanti? me croyez-vous rentré dans les abîmes du néant? ne savez-vous pas que la plus noble partie de moi-même est ici dans un état de souffrance? en pouvez-vous douter, vous avec qui j'ai commis la plupart des fautes qu'il me faut expier ici par de si longues douleurs?

Cédons, chrétiens, cédons à la force de tous ces motifs : mettons la piété envers les morts au rang de nos principaux devoirs; mais que notre piété envers eux soit vraiment solide et vraiment chrétienne : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On aurait tort de dire que la piété envers les morts soit aujourd'hui entièrement éteinte. L'usage l'a établie, la bienséance l'autorise; les lois même du monde semblent l'exiger. On ne permet pas aux enfants de voir jeter dans la terre le corps de leur père sans le faire accompagner de quelques prières, et sans donner à son âme au moins quelque marque apparente d'attention et de souvenir. Mais, hélas! vous le savez, chrétiens, comment s'acquitte-t-on le plus souvent dans le monde de ces tristes et funèbres devoirs? On s'en acquitte presque toujours par une piété tout humaine, par une piété fastueuse, par une piété imparfaite, par une piété restreinte et bornée, par une piété passagère, par une piété vaine et stérile.

Piété tout humaine, lorsque nous donnons aux morts beaucoup de larmes et peu de prières.

Piété fastueuse, lorsque nous leur rendons beaucoup d'honneurs, et que nous leur procurons peu de soulagement.

Piété imparfaite, lorsque nous nous contentons de gager pour eux les prières d'autrui, sans jamais y joindre les nôtres.

Piété restreinte et bornée, lorsque nous restreignons tellement nos vœux et nos prières à certains morts que nous avons singulièrement aimés, que les autres n'y ont aucune part.

Piété passagère, lorsqu'après avoir prié quelque temps pour eux, nous les oublions; et lorsque nous mettons fin à nos prières, sans avoir lieu de croire qu'elles aient été capables de mettre fin à leurs souffrances et à leurs peines.

Enfin, piété vaine et stérile, lorsque nous prions pour eux étant en état de péché, et sans avoir assuré par une vie sainte la force et l'efficacité de nos prières.

Examinons tous ces défauts de notre piété envers les morts, et reprenons. Piété tout humaine, lorsque nous leur donnons beaucoup de larmes et peu de prières. Je souhaite, disait saint Chrysostome à son peuple, que les enfants ne conduisent jamais leurs pères au tombeau qu'après une longue vieillesse. Je souhaite également que les pères et les mères ne survivent jamais à leurs enfants, et surtout qu'il ne leur arrive pas de les perdre dans la fleur de l'âge; et je vous exhorte, mes frères, ajoutait-il, à avoir les mêmes sentiments et à former les mêmes vœux. Mais si la volonté de Dieu se trouve quelquefois contraire à vos désirs; s'il vous arrive de perdre ce que vous aimez, par ces morts funestes et prématurées qui affligent si cruellement la tendresse, je vous déclare, mes frères, que ceux que je verrai pleurer avec une douleur indécente et païenne, je les chasserai de l'Eglise comme des idolâtres.

Ceux qui meurent dans l'impénitence, et qui nous laissent, par leur mort, ou une cruelle incertitude de leur salut, ou même une assurance presque infaillible de leur damnation, ce sont là les morts qu'il faut pleurer. Tant qu'ils vivent, ils peuvent en-

core rentrer en grâce et apaiser la colère du Seigneur, mais quand une fois la mort a mis le sceau à leur iniquité, c'est alors que la religion veut qu'on les pleure. Cette douleur est vive et sensible; mais elle n'est ni violente, ni inconsidérée, ni indécente. Il n'y entre ni abattement, ni faiblesse, ni sentiment humain. C'est la douleur des saints : elle fait verser des larmes que la religion avoue. Mais celle qui n'a point d'autre source que la faiblesse, d'autres symptômes que des transports injurieux à la Providence dans les excès et dans leur durée, est une douleur criminelle et réprouvée, une douleur toute païenne, une douleur incompatible avec la religion.

Ce n'est pas, chrétiens, que Dieu défende absolument les larmes que peut faire verser sur le tombeau des morts une douleur humaine et naturelle. Il condamne même, n'en doutez pas, la dureté de ces grands, qui n'ont pas plutôt perdu de vue ce qu'ils ont le plus aimé, qu'ils en perdent le souvenir; qui, ne pouvant souffrir ce qui les attriste, ont soin d'éloigner d'eux tout ce qui pourrait leur rappeler une idée importune et funeste; qui courent à la campagne pour distraire leur esprit du sentiment de la douleur, et pour fuir tous les regards qui pourraient les forcer à la faire paraître, ou leur reprocher de ce qu'elle ne paraît pas. Il condamne la dureté de ces enfants qui perdent tous les jours leur père sans regret, qui les conduisent au tombeau sans douleur, et qui savent bon gré à la mort de leur avoir enfin procuré des héritages qui tentaient depuis longtemps leur cupidité. Il condamne enfin le deuil hypocrite de ces épouses, qui, voyant arriver une mort qu'elles attendaient depuis longtemps comme l'époque de leur liberté, se cachent dans de sombres réduits qui les dérobent à tous les regards, plutôt par la crainte de laisser paraître leur joie, que par le désir de chercher une solitude qui soulage leur douleur.

Jésus-Christ pleura sincèrement la mort de Lazare; et, à son exemple, on a vu les plus grands saints répandre des larmes sur les cendres de ceux qu'ils avaient aimés : mais ils avaient soin d'éviter les excès d'une douleur toute païenne, et dans l'abondance de ces larmes et dans leur durée. S'ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer leurs amis morts, ils songeaient encore bien plus à les secourir : ils ne regardaient les larmes que comme l'expression naturelle, mais stérile, d'une tendresse affligée et d'une douleur impuissante.

Non, chrétiens, ce ne sont pas des larmes que les morts demandent de nous : ce n'étaient pas des larmes que demandait Monique mourante à son fils Augustin. *Je ne vous demande qu'une chose*, lui disait-elle, *c'est que vous vous souveniez de moi, lorsque vous offrirez le saint sacrifice à l'autel.* Aussi, dès qu'elle fut ensevelie dans le tombeau, ce fils, si vertueux et si éclairé, n'eut rien de plus pressé que de satisfaire à sa juste demande en offrant pour elle le sacrifice de propitiation. Elle avait autrefois beaucoup pleuré pour sa conversion ; mais il songea bien moins à pleurer sa mort qu'à en prévenir les funestes suites. Il se regardait comme l'enfant de ses larmes, et, par un juste retour, il s'empressa de lui rendre le tribut de ses prières : *Dieu de mon cœur*, s'écria-t-il (*Conf.*, l. LIX), *je ne vous parle point des vertus de ma mère, c'est pour ses péchés que je vous implore. Pardonnez-lui, Seigneur, pardonnez-lui, et n'entrez pas en jugement avec elle. Inspirez à tous vos serviteurs un même désir d'accomplir ses dernières volontés, en se souvenant d'elle au saint sacrifice.* Ce ne fut pas non plus par des larmes que saint Ambroise voulut témoigner, à la mort de l'empereur Théodose, le tendre attachement qu'il avait eu pour ce prince. *Je l'ai aimé*, disait-il (*De obitu Theodos.*), *et parce que je l'ai aimé, je vais le suivre par mes vœux et par mes prières jusque dans la région des morts, et je ne l'abandonnerai pas que je ne croie l'avoir introduit dans ce lieu de délices où ses vertus l'appellent. Peuples, élevez avec moi les mains vers le ciel, et prions tous pour le salut de ce prince. Ne répandons point d'inutiles pleurs sur son tombeau ; mais répandons-y l'encens de notre prière, les profusions de notre charité, et les regrets de notre pénitence.*

Mais que vois-je? c'est le pompeux appareil d'une piété fastueuse, qui allume mille flambeaux pour éclairer les funérailles d'un homme; qui couvre les murs de nos temples d'une vaste étendue de deuil, dont la couleur lugubre paraît semée de mille larmes, signes inutiles d'une douleur que personne ne sent ; qui environne un triste cadavre des vaines images de sa grandeur passée, dont les figures entassées forment plutôt un trophée à la vanité des vivants qu'à la puissance de la mort, qui emploie le marbre et l'airain pour rendre à ce cadavre une vie imaginaire, un fantôme, une figure de vie que la statue conserve, et que le mort a perdue pour toujours.

Que pensons-nous, chrétiens, de ces funèbres spectacles? les regarderons-nous comme des dépenses utiles, ou comme des profusions insensées? les regarderons-nous comme des signes éclatants de la piété envers les morts, où comme de vaines pompes qui ne peuvent servir qu'à marquer ou à flatter l'orgueil et la vanité des vivants? L'Eglise les permet, et saint Augustin les approuve expressément. Mais à quelle condition? A condition, dit-il, que la dignité du mort les exige, et que l'usage et la plus rigide bienséance les rendent absolument nécessaires et indispensables; à condition que les pauvres y perdront le moins qu'il sera possible, et qu'elles seront accompagnées de prières ferventes et de fréquentes aumônes ; à condition qu'elles soient faites dans la seule vue d'exciter les peuples qu'elles attirent à prier pour le mort, et d'imprimer dans leurs esprits, par un spectacle frappant, une idée plus vive du néant et de la vanité des grandeurs humaines.

Il est vrai qu'il en est aujourd'hui de ces sortes de dépenses, comme des larmes sincères : elles deviennent plus rares de jour en jour ; l'avarice et l'intérêt, plutôt que la vraie piété, ont ouvert les yeux aux hommes sur leur inutilité. Chacun cherche à conduire le mort dans le sein de la terre à moins de frais qu'il est possible ; et l'on songe bien plus à employer son héritage pour orner et pour embellir la demeure des vivants, que pour lui préparer à lui-même ou des funérailles somptueuses ou un surperbe tombeau.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que la vraie piété n'a rien gagné à ce retranchement. On n'en est pas devenu plus libéral à soulager les morts par des aumônes, ou à leur procurer des prières. Je me trompe, chrétiens : on leur procure assez communément des prières ; mais ce sont des prières étrangères, qui ne partent ni du cœur ni de l'esprit de ceux qui jouissent de leur héritage.

Regardez-les, chrétiens, ces assemblées funéraires, qui suivent ou qui accompagnent les obsèques des morts ; des parents entraînés par la coutume, de faux amis conduits par la bienséance, y accourent avec empressement : tous portent sur leurs habits un deuil que personne ne porte dans son cœur. Cependant les ministres de l'Eglise font retentir nos temples de leurs lugubres chants : ils offrent à l'autel le sacrifice adorable du corps et du sang de Jésus-Christ ; mais qui est-ce qui accompagne leurs prières de l'esprit et du cœur? qui est-ce qui fait la moindre attention au sacrifice? Les parents mêmes, ou occupés de leurs intérêts et de leurs partages, ou soigneux d'observer ceux qui sont présents par affection, ou absents par négligence, n'y donnent pas plus d'attention que les autres.

C'est cependant, chrétiens, par des prières personnelles que nous devons témoigner une piété entière et parfaite envers les morts. Quand nous lisons dans l'histoire l'étonnante coutume qui était en usage parmi les anciens de gager des personnes dont la fonction unique était de pleurer aux obsèques des morts, et de verser sur leurs cendres des larmes achetées à prix d'argent, où le sentiment ne pouvait avoir aucune part, nous ne pouvons nous empêcher de trouver cette coutume bizarre et incompréhensible, et nous disons : comment se peut-il faire que l'on croie honorer les morts en ne les pleurant pas, et en les faisant pleurer par les autres? Mais si ces anciens revenaient au monde, quel serait leur étonnement, s'ils voyaient des chrétiens borner toute leur piété à employer pour leurs parents morts les prières d'autrui, sans jamais y joindre leurs propres prières?

A Dieu ne plaise cependant, chrétiens, que je prétende blâmer par là le saint usage de l'Église, ni comparer ces prières ecclésiastiques aux larmes inutiles et cérémonieuses de l'antiquité! Je sais que la vraie piété peut employer utilement les prières de l'Eglise ; je sais même qu'elle doit les employer. Mais je dis seulement que la piété est imparfaite, quand elle omet d'y joindre les siennes.

J'ajoute qu'on doit les regarder comme une piété trop bornée, lorsqu'elle est tellement restreinte à quelques morts, que nous avons eu plus de raison d'aimer, que les autres n'y ont aucune part. Les premiers doivent sans doute avoir la préférence, mais les autres ne doivent pas être oubliés. Quoi! faut-il que tant de pauvres qui sont morts sans laisser ni parents ni amis sur la terre, restent dans l'abandon et dans l'oubli? Se peut-il qu'une partie considerable du genre humain soit abandonnée de l'autre sous un même chef, sous une même loi, sous une même religion, sous un même Jésus-Christ, qui a voulu nous réunir tous par les mêmes liens de charité et d'amour? Si nous avons été obligés de les aimer, de les secourir pendant leur vie, nous sera-t-il permis de les abandonner après leur mort? *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XIII, 8.) La charité chrétienne, dit l'Apôtre, doit avoir des sentiments immortels. L'esprit du Seigneur est descendu sur moi, disait le Prophète, et il a gravé dans mon cœur des sentiments de compassion qui s'étendent à tous les malheureux. Il ne me faut point d'autre motif pour aimer ; il ne faut point d'autre titre pour avoir droit à mes inquiétudes et à mes empressements. Ce que je donnerais aux liaisons du sang et aux droits de l'amitié, je le donne à l'humanité seule. Je voudrais pouvoir racheter tous les esclaves, essuyer les larmes de tous les affligés, briser les fers de tous les captifs. J'irai donc jusqu'au fond des abîmes, et je considérerai sans distinction tous les morts qui y sont renfermés : *Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes* (*Eccli.*, XXIV, 45); et tous ceux qui peuvent encore espérer dans le Seigneur, je tâcherai de les délivrer : *Et illuminabo omnes sperantes in Domino.* (*Ibid.*)

On ne s'acquitte pas de ce devoir, chrétiens, par une piété passagère envers les morts. Vous avez, dites-vous, sollicité leur délivrance par l'aumône et par la prière ; vous avez engagé les ministres de l'Église à prier pour eux, et vous avez prié vous-mêmes. Mais vos prières n'ont pas été jusqu'à l'importunité ; vous vous êtes bientôt lassés ; votre charité s'est bientôt refroidie : vous n'avez pas dit comme saint Ambroise : *Non deseram ;* non, je n'abandonnerai jamais le soin de ces âmes infortunées, que je n'aie lieu de croire qu'elles sont enfin arrivées au séjour de la gloire : et comme il m'est impossible de savoir au juste quel est le terme de leurs souffrances, et la mesure des bonnes œuvres et des prières qu'il faut faire pour les abréger, je prierai, je sacrifierai pour elles durant tous les jours de ma vie.

Mais quel sera, chrétiens, le fruit de vos prières et de vos œuvres, si vous êtes actuellement dans le péché? De quel poids peuvent être auprès de Dieu les prières d'un

pécheur qui s'empresse pour délivrer d'autres pécheurs? ne devrait-il pas songer à se sauver lui-même, avant de penser à sauver les autres? Travaillons donc d'abord à nous sanctifier, si nous voulons introduire ces âmes dans le repos des saints. La piété même qui nous porte à nous intéresser pour leur salut doit naturellement nous porter à la sainteté; car pouvons-nous penser à leur malheur, sans faire réflexion que ce même malheur nous menace, et qu'une vie comme la nôtre, semée de tant d'imperfections et de péchés qui ne sont jamais expiés que par des pénitences si faibles et si sensuelles, nous prépare nécessairement un long séjour dans le purgatoire?

Si le malheur de ces âmes doit nous toucher, il doit donc aussi nous instruire : et ne doutez pas, chrétiens, que si la piété nous porte à penser à elles, un même mouvement de piété ne les porte à penser à nous. Ne doutez pas qu'elles ne demandent quelquefois à revenir sur la terre pour nous avertir combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, et de mourir redevable après la mort à sa justice : *Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* (*Luc.*, XVI, 28.) Profitons de leur exemple. Ce n'est qu'en les surpassant en mérites et en sainteté, que nous serons en état de hâter efficacement leur bonheur.

Est-il dans la religion une dévotion plus solide et plus recommandable? est-il un objet de charité plus touchant, un usage de la prière plus saint et plus salutaire, une application de nos vertus et de nos mérites plus raisonnable et plus glorieuse? Il ne s'agit pas seulement ici de délivrer un peuple captif dans une terre étrangère, comme les Juifs l'étaient autrefois à Babylone ou en Egypte. Les plus tristes contrées, les prisons les plus noires, les plus affreux séjours, ne fournissent pas d'exemples d'une pareille servitude, ni d'image d'un semblable exil. Ces âmes infortunées ne gémissent pas sous le bras impuissant de Nabuchodonosor ou de Pharaon; elles gémissent sous le bras tout-puissant d'un Dieu vengeur, d'un Dieu qui les aime et qui les frappe par des coups d'autant plus sensibles que, malgré toutes ses rigueurs, elles ne peuvent encore s'empêcher de l'aimer.

Paraissez, Moïse, libérateur d'un peuple affligé; paraissez, Cyrus, envoyé de Dieu; paraissez, âme sainte et vertueuse, fidèle imitateur de Moïse, fidèle coopérateur de Jésus-Christ : venez délivrer ce peuple captif, venez faire pour vos aïeux et pour vos pères ce que vous voudrez un jour que vos enfants fassent pour vous. Souvenez-vous de ceux qui sont dans les fers, comme si vous y étiez retenus vous-mêmes : *Mementote vinctorum tanquam simul vincti.* (*Hebr.*, XIII, 3.) Il ne s'agit point ici d'un peuple coupable et réprouvé, qui ait mille fois trahi, méconnu, outragé, abandonné le Dieu de ses pères; c'est un peuple fidèle, un peuple vertueux, j'oserais presque dire un peuple saint, puisqu'il n'est coupable que de ces fragilités dont tous les moments de notre vie sont remplis de ces négligences dans la pratique des devoirs, de ces relâchements dans l'exercice de la pénitence, qui nous sont si communs et si familiers qu'il faudra presque attendre que nous soyons dans l'autre vie, non-seulement pour nous en repentir, mais même pour les connaître.

Pouvez-vous, chrétiens, regarder d'un œil indifférent la dure captivité où se trouve réduit ce peuple malheureux? pouvez-vous être insensibles à ses peines? Ceux qui les souffrent sont au moins vos frères en Jésus-Christ; et si vous avez de la foi, faut-il un autre titre pour animer votre charité? Que dis-je, ce sont peut-être vos frères selon la chair : *Frater enim et caro nostra est.* (*Gen.*, XXXVII, 27.) Faites pour eux, chrétiens, ce que l'ange fit autrefois pour saint Pierre; faites tomber de leurs mains les fers qui les accablent, afin qu'ils disent en entrant au ciel : Oui, je le vois; le Seigneur a envoyé son ange qui m'a délivré · *Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum qui eripuit me.* (*Act.*, XII, 11.)

Que ne devez-vous pas espérer de leur reconnaissance : vous invoquez tous les jours des saints qui ne vous sont unis que par les liens de cette charité commune qui doivent unir entre eux tous les membres de l'Eglise; vous recherchez avec ardeur l'asile de leur protection; vous comptez sur leur charité. Mais si vous attendez tant des saints mêmes qui sont entrés au ciel sans vous, et indépendamment du secours de vos prières, que ne devez-vous pas vous promettre de ceux que vous y aurez placés vous-mêmes? Quel sera le prompt effet de votre prière, quand vous pourrez dire : âmes délivrées par mes soins des flammes du purgatoire, qui régnez présentement dans le ciel, priez pour moi? Quel zèle n'auront-elles pas pour votre salut? quel poids ne donneront-elles pas à vos sacrifices? Elles vous devront en quelque sorte l'avancement de leur bonheur; vous les verrez donc s'employer par un juste retour à essuyer vos larmes ou à les prévenir, à faire cesser vos douleurs ou à vous soulager dans vos peines, à vous conduire, à vous éclairer, à vous soutenir dans les voies pénibles et difficiles de la véritable sainteté, afin de se réunir un jour avec vous par la participation du même bonheur dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme qui viendra, porté sur un nuage, avec une grande puissance et une grande majesté.

Sire,

Dieu garde aujourd'hui le silence, il dissimule les péchés des hommes (*Sap.*, XI, 24); il attend leur retour et leur conversion; il se laisse offenser impunément; mais un jour

viendra qu'il fera entendre sa voix; il parlera, et d'une de ses paroles il fera tomber devant lui les étoiles du firmament, comme les fruits d'un arbre agité par les vents : *Stellæ ceciderunt de cœlo sicut ficus emittit grossos suos.* (*Apoc.*, VI, 13.) Sa voix sera comme un glaive à deux tranchants qui frappera toutes les nations, et qui portera partout l'horreur et l'épouvante : *Et de ore ejus procedit gladius ex utraque parte acutus ; ut in ipso percutiat gentes.* (*Apoc.*, XIX, 15.)

Son premier avénement ne fut point éclairé de la foudre ni annoncé par le bruit du tonnerre; on entendit seulement les doux concerts des anges, qui faisaient retentir dans les airs cet agréable cantique : *Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (*Luc.*, II, 14.) Mais au second, il sera environné de foudres et d'éclairs. Sept tonnerres gronderont sans cesse autour de lui, selon l'expression du prophète; une effroyable tempête fera trembler la terre et confondra tous les éléments.

Dans son premier avénement, son humanité a tellement effacé la gloire de sa divinité, qu'on ne l'a pas pris pour un Dieu; mais au second, sa divinité glorifiée fera tellement disparaître les bassesses de son humanité, qu'on ne le prendra plus pour un homme; car quel homme que celui qui verra toutes les puissances du monde anéanties en sa présence, et qui fera fuir devant lui le ciel et la terre? *A cujus conspectu fugit terra et cœlum, et locus non est inventus eis.* (*Apoc.*, XX, 11.)

Ce n'est donc pas sans un dessein particulier, que l'Eglise, voulant nous préparer aux douceurs et aux consolations du premier avénement, commence par imprimer dans nos cœurs la terreur du second. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, et c'est par elle que nous devons nous disposer à l'amour. Préparons-nous donc à nous consoler à la crèche de notre Sauveur, en commençant par trembler devant le tribunal de notre juge.

La première difficulté qui se présente à notre esprit quand on nous parle du jugement universel, est de dire : A quoi bon ce spectacle, et pourquoi revenir à un second jugement, s'il est vrai que notre sort sera irrévocablement décidé par le jugement particulier, que chacun de nous doit subir immédiatement après la mort?

J'entreprends aujourd'hui, chrétiens, de résoudre cette difficulté, en vous exposant les deux motifs qui engageront le souverain Maître à donner aux hommes le grand spectacle du jugement universel. Je les trouve exprimés dans ces paroles du Prophète ; *Cognoscetur Dominus judicia faciens : in operibus manuum suarum comprehensus est peccator.* (*Psal.* IX, 17.) Le Seigneur se fera connaître au jour du jugement, et le pécheur y sera puni selon ses œuvres.

Premier motif. Dieu veut faire voir aux hommes sa souveraine grandeur établie sur la ruine de l'univers dans l'appareil du jugement universel : *Cognoscetur Dominus judicia faciens :* ce sera le sujet de la première partie. Second motif. Dieu veut faire voir aux hommes sa souveraine justice établie sur la ruine et la confusion des pécheurs dans la conclusion du jugement universel : *In operibus manuum suarum comprehensus est peccator :* ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux choses, chrétiens, contribuent principalement à nous faire oublier la puissance et la grandeur de notre Dieu. D'un côté, ce Dieu est un Dieu caché : *Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV, 15.) Il se dérobe entièrement à nos yeux, et il ne laisse pas même à notre esprit le pouvoir de se le représenter sous aucune image sensible.

Le monde, au contraire, se montre à découvert; l'éclat de ses richesses et les charmes de ses plaisirs sont quelque chose de sensible et de palpable ; et ses honneurs même, qui sont sans doute ce qu'il y a de moins réel dans tout ce qu'il nous offre, ses honneurs ne sont pas toujours tellement chimériques et imaginaires, qu'ils n'entraînent souvent après eux des réalités très-sensibles: de là qu'arrive-t-il? Il arrive que l'on s'attache au monde, et qu'on oublie Dieu ; il arrive que l'on s'attache à l'objet que l'on voit, et qu'on oublie l'objet qu'on ne voit pas : et c'est ce qui engageait les prophètes à conjurer le Seigneur avec tant d'instance de ne pas rester plus longtemps enveloppé dans les nuages qui l'environnent. Jusques à quand, lui disaient-ils, Seigneur, jusques à quand souffrirez-vous que l'impie vous méconnaisse et vous abandonne? L'un a dit au fond de son cœur : Il n'y a point de Dieu; l'autre a dit: S'il y a un Dieu, il ne s'occupe point de ce que font les enfants des hommes ; l'autre a dit : Tout ce qui m'est utile, tout ce qui me rend heureux, est mon Dieu; tous les objets qui flattent mes sens, et qui sont capables de les satisfaire, sont autant de dieux pour moi.

Nous avons beau leur représenter qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a créé le ciel et la terre; ils nous demandent où il est, ils nous disent sans cesse : Où est votre Dieu? *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI, 12.) Qui l'a jamais vu? qui l'a jamais entendu parler? Levez-vous donc, Seigneur, montrez-vous. Venez confondre vos ennemis, et justifier vos prophètes ; venez prouver aux hommes, en détruisant le monde que vous en êtes le Créateur ; montrez-leur enfin que vous êtes tout, et que le monde n'est rien.

Prophètes, vous serez exaucés, il paraîtra enfin, ce Dieu caché, ce Dieu inconnu : *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII, 23); il se manifestera aux yeux de l'univers : et parce que la plupart des hommes étaient tombés ou dans l'idolâtrie grossière ou dans l'idolâtrie spirituelle, par la seule raison que le monde était visible, et que Dieu ne l'était pas, il les confondra, premièrement, en se montrant, secondement en faisant disparaître le monde.

Oui, chrétiens, un jour viendra que toutes les nations rassemblées verront ce Dieu qui les avait créées pour le servir et pour l'adorer, et qu'elles ne verront plus ce monde qui les avait éblouies, ce ciel qui les avait éclairées, cette terre qui les avait nourries, ces mers qui avaient été le lien de leur commerce, ces maisons de délices qui avaient été les asiles de leurs plaisirs.

Nous verrons Dieu dans ce jour, mes frères, et ce sera le seul jour et le seul moment où les réprouvés, condamnés à ne le voir jamais, pourront s'assurer de l'avoir vu. Nous le verrons; mais dans quel appareil? Il nous l'a lui-même révélé dans ses Ecritures. Nous le verrons dans tout l'éclat de sa gloire. La mort, dit le prophète, marchera devant lui : ***Ante faciem ejus ibit mors.*** (***Hab.***, **III**, **5.**) La force et la puissance seront dans ses mains : *Cornua in manibus ejus.* (*Ibid.*, 4.) Le démon, prêt à saisir la proie qui doit lui être livrée pour l'éternité, sera au pied de son trône : ***Egredietur diabolus ante pedes ejus.*** (***Ibid.***, **5.**) Un seul de ses regards fera trembler toutes les créatures : ***Aspexit, et dissolvit gentes.*** (***Ibid.***, **6.**) La lumière qui sortira de ses yeux sera suffisante pour éclairer l'univers : ***In lumine vultus tui ambulabunt.*** (***Psal.*** **LXXXVIII**, **16.**) Et tous les peuples s'assembleront à la lueur de ses flèches enflammées : ***In luce sagittarum tuarum ibunt in splendore fulgurantis hastæ tuæ.*** (***Hab.***, **III**, **11.**) Son trône enfin sera établi sur les ruines de l'univers; et la terre, réduite en cendres, lui servira de trophée.

On ne le verra donc plus comme en son premier avénement, agneau muet et docile, se charger du fardeau de nos iniquités, et s'immoler pour les péchés du monde. On ne le verra plus, comme il l'est aujourd'hui dans le plus grand de nos sacrements, caché sous les voiles eucharistiques : ***Dominus sicut fortis egredietur, sicut vir prœliator suscitabit zelum.*** (***Isa.***, **XLII**, **13.**) Il paraîtra avec tout l'appareil de sa grandeur et de sa puissance; il viendra comme un Dieu vengeur, comme un juge tout-puissant et inexorable.

Vous le verrez donc alors, impies, faux chrétiens, chrétiens douteux et chancelants dans votre foi; vous le verrez : eh bien! croirez-vous? Vous vouliez voir, disiez-vous, pour vous déterminer à croire, et vous mettiez toute votre sagesse à ne point croire sans avoir vu : vous balanciez continuellement entre le monde que vous voyez, et Dieu que vous ne voyez pas. Que dis-je? vous ne balanciez pas, vous donniez tout au monde et rien à Dieu : les objets terrestres occupaient toutes vos pensées et tous vos désirs; vous doutiez peut-être qu'il y eût un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. En douterez-vous lorsque vous verrez cette terre disparaître et s'anéantir en sa présence? ***Exaltabitur Dominus solus in die illa.*** (***Isa.***, **II**, **11.**) On verra les prodiges de la création renversés par d'autres prodiges. Dieu avait dit : que la lumière se fasse, et la lumière fut faite. Il dira : que toute lumière disparaisse, et le monde entier sera couvert de ténèbres. Il avait dit : que toutes les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un même lieu, et les eaux obéissantes s'étaient rendues au lieu marqué par sa parole; il dira que toutes les eaux disparaissent de dessus la face de la terre, et elles disparaîtront : ***Increpans mare, et exsiccans illud*** (***Nah.***, **I**, **4.**) Il avait dit : que deux grands astres brillent au firmament, et aussitôt le soleil et la lune avaient paru; il dira que ces astres soient éclipsés pour toujours, et ils seront plongés dans une éternelle nuit.

Avouons-le, chrétiens, Dieu se doit en quelque sorte à lui-même cette entière manifestation de sa puissance, et nous pouvons dire, en un sens, qu'il la doit en quelque sorte à ses créatures.

Je dis, premièrement, qu'il se la doit à lui-même; car cette puissance a beau paraître dans ses ouvrages, nous ne l'y apercevons qu'à peine; et une infinité de pécheurs s'obstinent encore à l'y méconnaître. On nous dit bien en général que c'est Dieu qui a créé le ciel et la terre; mais quand il les créa, il était seul et sans témoins; et le premier homme même, ayant été le dernier de ses ouvrages, ne put voir de ses propres yeux les magnifiques opérations de sa toute-puissance. On nous dit bien, en général, que c'est Dieu qui conserve et qui soutient ce même univers, qui retomberait à tous les instants dans le néant d'où il est sorti, si sa main ne le retenait; mais en le conservant, il ne se rend pas moins invisible que lorsqu'il le créa. Nous voyons bien les astres qui roulent sur nos têtes; mais nous ne voyons pas la main qui les guide et qui les conduit. Nous voyons bien la terre se couvrir tous les ans d'une nouvelle verdure, et produire, selon les saisons, des fruits et des fleurs; mais nous ne voyons pas la main qui l'arrose et la rend féconde. Enfin, nous entendons gronder le tonnerre, et nous voyons tomber la foudre; mais aucun de nous n'aperçoit le bras qui l'a lancée. Ce ne sera donc proprement qu'au jour du dernier jugement, qu'elle se manifestera pleinement cette Divinité toute-puissante.

Dieu n'avait voulu avoir aucun témoin de la création du monde, mais il appellera tous les hommes pour être témoins de sa destruction. Oui, ce sera en présence de toutes les nations, qu'il enverra du ciel, et qu'il fera sortir des antres de la terre, ce feu dévorant qui consumera par un embrasement général toutes les villes et tous les royaumes, les palais des rois et les cabanes des pauvres, les pompes du luxe et les trophées de l'ambition, les acquisitions de l'avarice et les amorces de la volupté. Les païens avaient toujours conservé quelque idée de ce dernier jour; et longtemps avant la prédiction de Jésus-Christ, on avait pensé que le monde finirait un jour par une conflagration universelle : ***O quale spectaculum***, s'écrie Tertullien, *cum tanta sæculi vetustas, et tot simul nativitates uno igne haurientur!* Oh! quel spectacle de voir le feu détruire en un mo-

ment tant d'ouvrages si beaux, si anciens et si parfaits, qui avaient occupé les soins et fixé l'attention des hommes durant tant de siècles !

Spectacle que Dieu nous doit en quelque sorte, pour nous faire sentir la vanité de tous les biens de ce monde. Car la mort même, qui semble nous en dépouiller pour toujours, ne suffit pas encore pour nous en faire comprendre le néant et la fragilité. Nous laissons après nous des héritiers qui entrent en possession de tous les biens que la mort nous ravit; nous laissons les villes et les royaumes où nous avons vécu, les maisons que nous avons habitées; nous laissons la plupart des objets que nous avons aimés, et nous croyons en quelque sorte revivre et nous éterniser dans eux.

Un héros mourant n'espère-t-il pas revivre dans les monuments de ses victoires, dans le souvenir des actions éclatantes qui ont rempli tout l'univers du bruit de son nom? Un père mourant ne s'imagine-t-il pas qu'il revivra dans sa postérité? Un homme élevé par la fortune ne croira-t-il pas revivre dans les titres fastueux qu'il a eu le bonheur d'accumuler sur sa tête? Un riche mourant ne se persuade-t-il pas que les maisons superbes qu'il a bâties ou embellies seront des marques éternelles de son opulence? Celui qui se distingue par ses talents, ne croit-il pas participer à la durée de ses ouvrages? Celui qui s'est flatté d'avoir des amis, ne se flatte-t-il pas encore qu'il vivra dans leur cœur et dans leur mémoire? Que sais-je enfin? et qui peut dire toutes les chimères dont la vanité des hommes se repaît pour satisfaire le désir qu'ils ont d'être immortels?

Mais, je vous le demande, chrétiens, où trouverons-nous cette immortalité terrestre, et sur quoi pourra-t-elle être établie, quand une fois on aura entendu la voix de cet ange qui, jurant par le nom de l'Eternel, fera retentir dans tout l'univers cette terrible parole : *Tempus non erit amplius* (*Apoc.*, X, 7); les temps sont finis. Le soleil a fait sa dernière course; les astres ont terminé leurs révolutions et leurs périodes. Les flambeaux célestes sont éteints pour toujours. La nuit ne viendra plus effacer la lumière du jour; le jour ne doit plus succéder à la nuit. Il n'y aura plus de jour que dans le ciel; il n'y aura plus de nuit que dans l'enfer.

O hommes aveugles et insensés, qui vous attachez à mille objets frivoles, dont vous préférez la recherche à la possession, au culte du souverain Maître, quel sera alors votre trouble et votre confusion? Où sont donc, vous dira le Seigneur, où sont présentement tous ces biens dont les charmes vous ont séduits, et que vous avez recherchés préférablement à moi : *Ubi sunt dii in quibus habebant fiduciam?* (*Deut.*, XXXII, 37.) Vous avez aimé des êtres essentiellement vains, passagers et fragiles; et vous m'avez oublié, moi qui suis le Maître et le Créateur de tous les êtres. Cherchez-les présentement, ces viles créatures, et voyez s'il en reste le moindre vestige. J'avais fait le monde, et je l'ai détruit. Comprenez-vous enfin que j'étais le seul Maître, et qu'il n'y en avait point d'autre que moi?

Dieu tout-puissant! le jour du dernier jugement sera donc proprement le jour de votre triomphe : *Cognoscetur Dominus judicia faciens.* (*Psal.* VII, 12.) Jusque-là vous aurez été le Dieu caché, le Dieu patient, le Dieu inconnu : ***Deus patiens, Deus absconditus.*** Mais à ce jour vous serez le Dieu fort, le Dieu puissant : ***Deus fortis, Deus potens.*** Jusque-là votre gloire aura été partagée et comme obscurcie par cette multitude de fausses divinités que les hommes auront adorées, par les dieux chimériques de l'idolâtrie, par les idoles particulières que chacun de nous se forme dans son cœur : idoles de l'ambition, idoles de l'amour-propre, idoles de l'avarice, idoles de la volupté. Mais au dernier jour, la gloire qui vous est due vous reviendra tout entière; toutes ces idoles seront renversées, et il n'y aura plus d'autre Dieu que vous.

C'est alors, chrétiens, que les pécheurs les plus endurcis sentiront tout le poids de ces vérités capitales que la simple nature avait gravées dans leur âme et que les passions en avaient effacées. Dieu est tout, le monde n'est rien. Tout vient de Dieu, tout dépend de Dieu, tout doit retourner à Dieu. Nous ne devons donc vivre que pour lui; nous ne devons rapporter toutes nos actions qu'à sa gloire. Nous devons donc mépriser les biens de ce monde; et en réfléchissant sur la courte durée de cet univers, porter sans cesse nos vues sur ce Dieu éternel et immuable dont le règne ne finira jamais.

Mais qui peut nous empêcher de suivre dès à présent des vérités si certaines et si salutaires? Faudra-t-il attendre la fin des siècles pour vous persuader que Dieu est seul grand, seul puissant, seul immortel, et par conséquent seul digne de notre culte et de notre amour? Ce monde qui ne subsiste que par lui, ne nous dit-il pas déjà par son existence ce qu'il nous dira un jour par sa destruction?

O souverain Maître, qui est semblable à vous? Qui ne tremblera devant vous? Qu'est-ce que ce monde, quand on le considère par les yeux de la foi? Une demeure fragile et passagère que vous ferez un jour disparaître comme une tente que l'on a dressée pour une seule nuit, selon l'expression du Prophète. Vous lui avez marqué un terme qu'il ne passera pas d'un instant : mais vous, mon Dieu, vous êtes éternel, et rien ne peut donner atteinte à la stabilité de votre empire : ***Ipsi peribunt; tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.*** (***Psal.*** CI, 27, 28.)

C'est cependant, chrétiens, ce Dieu si puissant et si redoutable, le premier principe de tous les êtres et leur dernière fin, que vous oubliez, que vous abandonnez, que vous outragez, que vous sacrifiez tous les jours à un vil intérêt, à un plaisir d'un moment. Parce que vous ne le voyez pas, vous

ne le connaissez pas; mais il se montrera un jour, il se fera connaître à vous, ce Dieu offensé; et après avoir montré sa grandeur dans l'appareil du jugement universel, il fera voir encore sa souveraine justice, établie sur la ruine et la confusion de ses ennemis dans la conclusion du jugement universel : *In operibus manuum suarum comprehensus est peccator* (*Psal.* IX, 17); c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu est sans doute aussi juste qu'il est grand ; mais sa justice n'est pas moins voilée ni moins obscurcie sur la terre que sa grandeur et sa puissance. Tous les biens, tous les honneurs de ce monde, ne semblent être employés qu'à deux choses, ou à entretenir de fausses grandeurs, ou à récompenser de fausses vertus.

Je dis premièrement à entretenir de fausses grandeurs ; car les uns se disent grands, et ils passent pour l'être, sans qu'on voie trop sur quel fondement ils peuvent appuyer cette grandeur imaginaire qu'ils s'attribuent. La nature n'y a certainement aucune part; elle a fait tous les hommes égaux, tous sont sortis nus du sein de leurs mères, et tous rentreront nus dans le sein de la terre. Quelque raisonnable, quelque nécessaire même que puisse être à certains égards cette inégalité prodigieuse que l'on aperçoit entre les conditions des hommes, on ne peut nier que, sur le rapport le plus simple et le plus naturel, elle ne paraisse renfermer quelque chose d'injuste.

Les hommes, il est vrai, ne sont pas tellement éblouis des fausses grandeurs de la terre, qu'ils ne prétendent aussi donner quelque rang dans le monde à la vertu : mais hélas ! vous savez ce qui arrive. L'hypocrite sait prendre, quand il veut, un masque favorable qui le fait passer pour vertueux ; et le monde même, ce monde si éclairé et si pénétrant, s'y laisse tromper tous les jours. Un homme enfin ne saurait lire dans le cœur d'un autre homme ; il ne peut juger de ce qui s'y passe que par les yeux, les actions, les discours : miroirs trompeurs, et qui représentent les dispositions du cœur tout autres qu'elles ne sont en effet. Ainsi on honore souvent la fausse vertu et l'on méconnaît la véritable ; on respecte le masque, et on décrie la réalité; on se laisse éblouir par l'ombre, et l'on attaque le corps.

Où est donc la justice de Dieu ? nous demandent les impies, où est sa providence? Voyez tous les abus qui règnent dans le monde; voyez et le triomphe continuel de la fausse vertu et l'oppression de la véritable ! Dieu le voit, puisqu'il connaît tout ; il peut l'empêcher, puisqu'il est tout-puissant , et cependant il le souffre; il n'est donc pas juste? Tels sont, chrétiens, les blasphèmes, de l'impie ; et il en conclut que le monde est gouverné par un aveugle hasard ; que les biens et les maux y sont distribués par une divinité aveugle, capricieuse et volage, qui donne et qui refuse sans voir et sans connaître ni celui qu'elle favorise, ni celui qu'elle rebute : et réunit ensuite toutes ces monstrueuses propriétés dans le seul nom de fortune.

Que conclut au contraire le Sage de tous ces désordres, et qu'en devons-nous conclure après lui? Il en conclut, et nous en devons conclure après lui, qu'il y aura sûrement un avenir où les choses seront rétablies dans leur ordre naturel; un avenir où toutes les fausses grandeurs de la terre seront anéanties, où toutes les fausses vertus seront démasquées; un avenir enfin où l'on ne pourra plus ranger les hommes qu'en deux classes différentes, celle des pécheurs et celle des saints. Or, cet avenir est le jour du dernier jugement : le Seigneur y fera voir sa souveraine justice ; premièrement, en détruisant toutes les fausses grandeurs du monde ; secondement, en démasquant toutes les fausses vertus.

Il détruira d'abord toutes les fausses grandeurs du monde, en réduisant tout le genre humain à l'égalité primitive et originelle de la nature. Un son terrible et jusqu'alors inouï, se répandant à la fois dans les quatre parties du monde, remuera jusqu'à la poussière des tombeaux : *Mittet angelos suos cum tuba et voce magna.* (*Math.*, XXIV, 31.) Jésus-Christ, avant que de descendre au jugement, enverra quelques légions de ses anges avec une trompette éclatante, et une voix épouvantable qui citera tous les morts à son tribunal. Le bruit de cette fatale trompette, dit saint Chrysostome, annoncera la guerre, le sang et le carnage aux ennemis du Seigneur; et en même temps la gloire, la joie et le triomphe à ses élus, comme un semblable son s'emploie parmi nous dans les combats pour la terreur, et dans les victoires pour la réjouissance. Ce bruit sera accompagné d'une voix articulée : *In voce archangeli* (I *Thess.*, IV, 15); voix qui appellera tous les morts, et qui leur portera un commandement exprès de sortir de leurs tombeaux : *Surgite, mortui* : Levez-vous, morts ! L'archange ne dira pas : Levez-vous, rois, princes, conquérants, grands du monde ; il n'y en aura plus : les noms, les rangs, les dignités, les titres, tout sera oublié et confondu : *Canet tuba, et mortui resurgent.* (I *Cor.*, XV, 52.) Aussitôt voilà tous les tombeaux qui s'ouvrent : *In momento, in ictu oculi* (*Ibid.*) ; en un moment, en un clin d'œil, on dira aux morts : Levez-vous ; et ils se lèveront.

La main du Seigneur m'a saisi, disait le prophète Ezéchiel, et son esprit m'a conduit dans un vaste champ qui était tout rempli d'ossements de morts. Là je vis un nombre infini de squelettes hideux et de cadavres décharnés; je vis des mains qui tenaient autrefois des sceptres, et des têtes qui portaient des couronnes, mêlées et confondues avec les mains endurcies par le travail, et les têtes condamnées à porter le joug de la pauvreté et de la misère. Frappé d'étonnement à ce spectacle, j'ai entendu la voix du Seigneur qui m'appelait, pour me dire : Pro-

phète, je veux que tu annonces ma parole à ces ossements, et voici ce que tu leur diras en mon nom : Restes inanimés de la race des hommes, éteinte par la mort ; ossements secs et arides, écoutez la parole du Seigneur : Voici qu'une seconde fois j'introduirai mon esprit en vous ; je rejoindrai vos os, je renouerai vos nerfs, vous vivrez et vous saurez que je suis le Seigneur votre Dieu. A peine ai-je prononcé ces paroles, que voilà mon étonnement qui s'augmente ; j'entends un grand bruit ; j'aperçois un grand mouvement dans cette vaste campagne : je vois ces ossements se rejoindre, je vois les muscles et les nerfs reprendre leur première place, je vois la chair croître sur ces os, et la peau s'étendre sur la chair ; ces cadavres prennent figure. Continuez, reprit la voix du Seigneur, invoquez mon Esprit sur ces morts et dites : Esprit-Saint, Esprit vivifiant, descendez, soufflez sur ces morts et les vivifiez ! A peine ai-je achevé cette invocation, ô prodige ! ô effet merveilleux de la toute puissance divine ! je vois comme une armée innombrable de morts ressuscités qui se lèvent sur leurs pieds : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis.* (*Ezech.*, XXXVII, 20.)

Quel funeste réveil pour ces grands, ces riches du siècle, à qui leur grandeur et leur puissance auront fait oublier le culte du souverain Maître, et qu'elle aura rendu insensibles à la terreur de ses jugements ! *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis.* (*Psal.* LVII, 6.) Après qu'ils auront été ensevelis pendant des milliers d'années dans le sommeil de la mort, ils reverront le jour ; mais ils ne retrouveront plus cette grandeur et cette gloire qui les avaient tant occupés. Ils étaient nés sur l'or et sur la pourpre ; ils renaîtront sur la cendre et sur la poussière. Des mains empressés et serviles les avaient reçus lorsqu'ils vinrent au monde ; mais lorsqu'ils reviendront, personne ne leur tendra la main pour les aider à sortir du tombeau, et ils secoueront eux-mêmes les vers et la pourriture.

Oh ! que vous paraîtrez juste et équitable en ce moment, souverain juge des vivants et des morts ! que vous paraîtrez juste, lorsque l'on verra tout le genre humain rassemblé sous vos yeux comme une seule famille, dont vous serez en même temps le seul Père, le seul Juge, le seul Roi ! On ne dira plus : Pourquoi ceux-là sont-ils grands ? Il ne restera plus d'autre grandeur que la vôtre. On ne dira plus : Pourquoi ceux-ci ont-ils l'autorité et la puissance ? Il n'y aura plus d'autre maître que vous. Ainsi seront anéanties toutes les fausses grandeurs de la terre : il ne restera donc plus qu'à démasquer les fausses vertus.

Je vois déjà les justes séparés d'avec les pécheurs : ils étaient demeurés ensemble sur la terre ; il était impossible d'en faire le discernement. Le Père de famille avait remis au temps de la moisson cette séparation nécessaire du bon grain et de l'ivraie. Le voici enfin venu, ce temps fatal : *Exibunt angeli, et separabunt malos de medio justorum.* (*Matth.*, XIII, 49.)

On saura donc enfin quels étaient les vrais saints, les vrais élus, les vrais prédestinés. Sur la terre on avait beaucoup parlé de salut, de sainteté, de prédestination, mais à l'aveugle et sans aucune connaissance distincte des vrais desseins de Dieu, ni des véritables vertus des hommes. Mais au jour du dernier jugement tout sera éclairci, et l'on pourra dire avec certitude : Ici était le bon grain, là l'ivraie ; ici la vertu, et là l'hypocrisie ; ici le troupeau chéri, et là les animaux immondes. On verra Abel d'un côté, et Caïn de l'autre, David d'un côté, et peut-être Salomon de l'autre. Non-seulement on connaîtra les pécheurs, mais on saura distinctement le nombre et l'énormité de leurs forfaits : *Libri aperti sunt* (*Apoc.*, XX, 12), les livres seront ouverts, le secret des consciences sera dévoilé : *Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur.* (*Matth.*, X, 26.)

Manifestation nécessaire pour l'honneur de la vertu et pour la confusion du vice. Je dis premièrement pour l'honneur de la vertu ; j'entends de la vertu oubliée, ignorée, méprisée, contestée et calomniée. Le monde avait regardé le corps entier des justes comme un amas d'esprits faibles, ou comme une secte d'hypocrites, mais il sera enfin forcé de leur rendre justice : il reconnaîtra la pureté de leur zèle, la droiture et l'élévation de leurs sentiments, et il dira : Les voilà donc ces hommes qui ont été si longtemps l'objet de notre censure et de nos mépris ! Toute leur vie ne nous avait paru qu'un raffinement d'hypocrisie ou un égarement de faiblesse ; mais que leur conduite était sage et raisonnable, que leur vertu était pure et solide, et que leur sort est digne d'envie ! Enfin ils ont eu l'approbation de ce juste juge, qui ne saurait se tromper. Les voilà placés au rang des saints par une main qui ne saurait se méprendre : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V, 5.)

Cette manifestation des consciences est encore nécessaire pour la confusion du vice. Il y a sans doute des fautes dont on ne rougit point : les fautes d'humeur, les saillies de l'impatience, les emportements de la colère ; les fautes de la condition et de l'état : de la mollesse dans les riches, de l'orgueil et de l'ambition dans les grands, de la dureté dans les maîtres, de la négligence dans les serviteurs ; les fautes de société et d'usage : de la médisance dans les conversations, de la continuité dans le jeu, de l'excès dans la dépense. Mais les noirceurs de la perfidie, les horreurs de l'ingratitude, les bas artifices de l'intérêt, les trames odieuses de l'injustice, les abominations monstrueuses de la débauche, le violement des plus indispensables devoirs de la nature : voilà ce qui sera connu et révélé au jour du ju-

gement, voilà ce que Dieu saura tirer des ténèbres de la nuit, des ténèbres du secret, des ténèbres de la conscience, pour le graver sur le front des pécheurs : *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Vous avez cru pouvoir le cacher, dit le Seigneur, moi je vais le produire à la lumière, et le découvrir à la face du soleil : ***Ego autem faciam verbum istud.... in conspectu solis.*** (II *Reg.*, XII, 12.)

Si elle se faisait aujourd'hui, chrétiens, cette manifestation des consciences; s'il fallait s'entendre dire devant une assemblée où l'on n'apercevrait que des yeux malins et des langues indiscrètes : Qui est-ce qui s'est enrichi par les plus criantes injustices? C'est vous. Qui est-ce qui a payé les plus grands bienfaits par la plus noire ingratitude? C'est vous. Qui est-ce qui a mille fois vendu et trahi le secret de son ami? C'est vous. Qui est-ce qui a désiré la mort d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un époux? qui est-ce qui a même tenté de la leur donner par des moyens qui pussent échapper à la connaissance des hommes? C'est vous. Qui est-ce qui a violé cent fois les plus saints devoirs de la foi conjugale? C'est vous. Qui est-ce qui a imaginé telles et telles horreurs? qui est-ce qui les a désirées? qui est-ce qui les a exécutées? C'est vous.

Non, je ne suis plus étonné, chrétiens, d'entendre les réprouvés, au jour du jugement, dire aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : Venez nous écraser de votre masse énorme! Ce ne sera point la frayeur qui les fera parler ainsi; ce sera plutôt une honte accablante et désespérée. S'ils ne devaient pas être si cruellement tourmentés dans l'abîme, ils voudraient déjà y être ensevelis pour ne plus voir les juges et les témoins de leur ignominie.

Mais voici le Roi de gloire assis sur son trône. Il jette les yeux sur la multitude des nations rassemblées devant lui; et se tournant à la droite, il dit aux élus : *Venez, les bien-aimés de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* (*Matth.*, XXV, 41.) Vos peines n'ont duré qu'un instant, et le bonheur dont vous allez jouir n'aura jamais de fin. Retirez-vous de moi, dit-il ensuite à cette foule innombrable de pécheurs qui sont placés à sa gauche : *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges.* (*Ibid.*) Vous étiez les élus du monde, mais vous avez été maudits de mon Père. Vos plaisirs ont été courts et passagers, vos peines et vos douleurs seront éternelles. Quoi! dites-vous, pour des péchés d'un moment, des douleurs sans fin! pour des plaisirs si courts!... Inutiles raisonnements, chrétiens, difficultés frivoles. On ne dispute pas contre le Tout-Puissant. Son arrêt s'exécute; l'enfer s'ouvre, les pécheurs y descendent : *Ibunt.* Ils n'y seront point traînés. Ils iront d'eux-mêmes, comme la pierre tombe d'elle-même vers son centre, et la justice divine s'y renferme avec eux pour les tourmenter dans toute l'éternité des siècles : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum; et stulti, aliquando sapite.* (*Psal.* XLIX, 22.)

N'est-ce rien que le péché, mes frères? C'est une bagatelle, dit-on tous les jours; c'est une faute de jeunesse, c'est un mot qui a échappé. Les dévots veulent nous en faire un monstre; mais Dieu ne saurait être aussi terrible qu'ils le sont, il ne veut damner personne.

Il est vrai, chrétiens, que le Seigneur est doux; il est vrai qu'il est plein de miséricorde et de bonté; il est vrai qu'il a pour nous les sentiments d'un père, à qui les fautes d'un enfant vif et volage inspirent plus de pitié que de courroux. Dieu est bon, encore une fois, en ce monde, pendant la vie, à l'heure et au moment que je vous parle; mais à la mort et au jugement, c'est un Dieu terrible; il s'enivre du sang de ses ennemis, il les déchire, il les dévore; il se jette sur eux comme un lion sur sa proie, il les foule aux pieds, il les met sous le pressoir : *Torcular calcavi solus... Calcavi eos in furore meo.* (*Isa.*, LXIII, 3.) Il est sourd à leurs cris, il est insensible à leurs larmes, et l'éternité entière de leurs douleurs ne sera pas capable de satisfaire sa justice, ni d'appaiser sa vengeance.

Nous n'y pensons pas; nous vivons dans une étonnante sécurité; les affaires nous occupent, les plaisirs nous amusent : cependant le jour fatal approche, il s'avance vers nous; et lorsque nous y penserons le moins, il viendra nous surprendre. Ainsi la parole de Jésus-Christ s'accomplit; il en sera du jugement comme du déluge : personne n'y pensait. Noé bâtissait l'arche à la vue de tout un peuple qui riait de sa précaution et de sa frayeur. Le déluge arriva : le juste qui l'avait prévu, fut sauvé, le reste fut englouti dans l'abîme.

Faites-y réflexion, chrétiens, la destinée de tous les hommes roule uniquement sur cette alternative : ou vous serez mis à la droite de Jésus-Christ avec les élus, ou vous serez rejetés à la gauche avec les réprouvés. Ne vous flattez pas de pouvoir trouver un milieu entre deux situations si différentes. A laquelle êtes-vous destinés? Jugez-en, chrétiens, par votre conduite. De quel côté seriez-vous placés, si le souverain Juge paraissait en ce moment pour citer tous les hommes à son tribunal, et pour achever la dernière consommation de ses miséricordes et de ses vengeances?

O Roi de gloire! ô Juge inexorable! souvenez-vous que vous êtes autrefois descendu sur la terre pour me sauver, et n'y revenez pas pour me perdre. Séparez-moi par votre grâce de ce peuple maudit et réprouvé, qui sera l'objet éternel de votre colère; et faites que je me réunisse, par une vie pure et fervente, à ce peuple saint que vous chérissez, et que vous appellerez au dernier jugement, pour régner avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

—

SERMON IV.

Pour le jour de la Conception.

SUR LA FUITE DU PÉCHÉ.

... Mariæ, de quo natus est Jesus. (*Matth.*, I, 16.)
... Marie, de laquelle est né Jésus.

Sire,

Ce seul texte de l'Evangile suffit pour nous faire comprendre quelle était la grandeur des destinées de Marie dès le premier instant de sa conception. Il s'agissait dès lors de former une Epouse au Saint-Esprit, une Mère au Verbe de Dieu, qui devrait prendre dans la plénitude des temps une chair semblable à la nôtre. N'était-il pas convenable que le Seigneur la possédât dès le commencement de ses voies ? Fallait-il attendre pour la sanctifier, qu'elle parût à la lumière du jour? fallait-il permettre à l'ange exterminateur de frapper cette créature de prédilection ? N'était-il pas juste qu'un chérubin veillât sur elle pour la défendre des attaques du péché, comme celui qui veillait à l'entrée du paradis terrestre ?

Quelle grâce, chrétiens ! quelle faveur ! quel privilége ! Un feu dévorant ravage toute la terre, un seul arbre subsiste au milieu de cet embrasement général ; il n'en est pas même flétri, et il demeure toujours chargé de feuilles et de fleurs, parce qu'il est destiné à porter un fruit incomparable, qui doit lui seul repeupler les forêts et les campagnes. Un tyran se rend maître de tout l'univers; une seule ville lui résiste, et sert de bornes à ses conquêtes : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.* (*Psal.* LXXXVI, 3.) O Vierge incomparable, fille chérie du Père céleste, glorieuse Mère du Dieu vivant aujourd'hui commencent à s'accomplir les grands mystères que le ciel a résolu d'opérer en vous. Tandis que j'aperçois tout le genre humain, courbé, pour ainsi dire, sous le poids du péché originel, s'anéantir devant le trône de Dieu, je vous vois à ses côtés, ô Reine du ciel et de la terre : *Astitit regina a dextris tuis.* (*Psal.*, XLIV, 11.) Tandis que j'aperçois Adam et Eve, qui, dépouillés de leur première innocence, cachent avec douleur leur opprobre et leur confusion, je vous vois, ô Vierge immaculée, toujours revêtue des précieux ornements, d'une innocence originelle : *In vestitu deaurato.* (*Cant.*, VI, 9.)

La voilà donc cette épouse chérie, qui nous est désignée au livre des *Cantiques* par les images les plus douces, et en même temps les plus magnifiques : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens ?* (*Ibid.*) Quelle est celle-ci qui s'avance, aussi pure et aussi brillante que l'aurore, lorsqu'elle lance les premiers traits de sa lumière pour commencer un beau jour ? Elle est unique comme le soleil : *Electa ut sol.* (*Ibid.*) Elle est redoutable au démon comme le pourrait être à un faible mortel une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Ibid.*) Elle est toujours appuyée sur son bien-aimé, dont la grâce ne l'a jamais abandonnée : *Innixa super dilectum suum.* (*Cant.*, VIII, 5.) Aussi pure dans tout le cours de sa vie qu'elle l'était au moment de sa conception, l'éclat de sa vertu ne fut jamais terni par l'ombre même du péché : *Tota pulchra es, et macula non est in te* (*Cant.*, IV, 7.)

Nous voyons donc ici, chrétiens, d'un côté une grâce unique, et de l'autre une fidélité constante et incorruptible ; une créature ornée de tous les dons du ciel, et toujours attentive à les conserver : quel fonds d'instruction pour tous ces mondains qui tombent si facilement dans le péché, et qui voudraient encore justifier leur persévérance dans le péché !

La grâce que Marie reçoit au moment de sa Conception doit leur faire comprendre toute l'horreur que mérite le péché ; ce sera le sujet de la première partie. La fidélité de Marie à conserver cette grâce leur ôte tout prétexte pour justifier leurs rechutes et leur persévérance dans le péché ; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le temps que des disputes vives et animées s'élevèrent dans l'Eglise au sujet de la Conception immaculée de la Mère de Dieu, les défenseurs de l'opinion qui la dépouillent de ce privilége, convinrent qu'elle avait été sanctifiée, c'est-à-dire délivrée du péché originel, dans le sein de sa mère, n'osant pas lui contester un privilége qu'ils savaient avoir été accordé à saint Jean-Baptiste, et ne pouvant se persuader que le Seigneur eût été moins prodigue de sa grâce pour hâter la sanctification de sa mère, que pour avancer celle de son Précurseur. Ils prétendaient seulement que marie, sujette comme les autres à la malédiction générale prononcée contre les enfants d'Adam, avait été au moins un instant captive sous la loi du péché; et ils disaient : Quel inconvénient trouvez-vous à croire que Marie ait été infectée de la tache passagère d'un seul péché, d'un péché involontaire, d'un péché d'un moment ?

Vous ne le sentez peut-être pas, chrétiens, cet inconvénient terrible ? Vous leur auriez accordé sans peine ce moment de péché auquel ils voulaient condamner Marie ; vous jugez que ce n'est rien que d'être un instant dans la disgrâce de Dieu et sous la puissance de l'enfer : mais les saints n'en jugeaient pas ainsi, eux qui disaient que c'était assez d'avoir été un instant dans le péché pour être éternellement dans la douleur et dans les larmes : *Justo satis est peccasse semel, ad fletus æternos.* Dieu même n'en jugea pas ainsi. Le péché des anges rebelles ne dura qu'un instant, mais cet instant suffit pour attirer sur eux toutes les vengeances du ciel : c'était un sentiment d'orgueil ; il n'est pas plus tôt entré dans leur âme, qu'ils sont précipités dans l'abîme ; et c'est pour punir un péché si court, et qui paraît si léger à notre amour-propre, que l'enfer s'ouvre et que les anges sont changés en démons. La désobéissance du premier homme ne fut pas de longue durée ; mais sa punition fut terri-

ble. Il est accablé de reproches et de confusion, dépouillé de tous les dons du ciel, sujet à toutes les infirmités de la nature, obligé de fouiller, à la sueur de son front, dans les entrailles de la terre pour en tirer sa nourriture; et ce péché d'un jour ne sera pas encore effacé par une pénitence de plusieurs siècles. Ce n'est pas tout : son malheur s'étend à toute sa postérité, et nous en éprouvons tous les jours les tristes effets. Il ne naîtra plus de lui que des enfants de colère, qui seront exposés jusqu'à la fin des siècles, à toute la violence des passions, à tous les tourments des maladies, à toutes les horreurs de la mort. Si vous voulez comprendre toute la grièveté du péché d'Adam, jugez-en par ses suites.

Qui êtes vous donc, chrétiens, aux yeux du Seigneur? vous qui commettez tous les jours des péchés presque infinis dans leur nombre, des péchés pleinement volontaires dans leur malice, des péchés invétérés et comme perpétuels dans leur habitude? Péchés presque infinis dans leur nombre : hélas, disait le Prophète, mes iniquités se sont multipliées au delà du nombre des cheveux de ma tête : *Multiplicatæ sunt super capillos capitis mei.* (*Psal.* XXXIX, 13.) Les vôtres, chrétiens, ont-elles été moins nombreuses, moins fréquentes et moins répétées? Examinez devant Dieu l'état de votre conscience, appliquez-vous à connaître et à supputer au juste le nombre de vos péchés.

Vous ne les connaîtrez pas par ces examens fautifs et défectueux qui ont rendu si souvent vos confessions imparfaites, et peut-être sacriléges; vous ne les connaîtrez pas par ces examens vagues et superficiels, où l'on n'entre dans aucun détail, où l'on s'arrête aux premières fautes qui se présentent à l'esprit, sans aller plus loin, où l'on n'envisage, pour ainsi dire, que la surface de sa conscience, sans jamais pénétrer dans le fond de cet abîme; vous ne les connaîtrez pas par ces examens flatteurs et intéressés, où l'on commence par mettre à part toutes les fautes essentielles qui tiennent au cœur, pour n'apercevoir que celles qui échappent, et que l'on commet sans attache et sans réflexion; vous ne les connaîtrez pas enfin par ces examens hypocrites et artificieux, où l'on ne cherche qu'à se tromper soi-même, où l'on se livre à toutes les séductions de l'orgueil et de l'amour-propre, pour ne pas reconnaître en soi des vices que l'on voit et que l'on blâme tous les jours dans les autres.

Non : il faut ici, chrétiens, un examen sérieux, exact et profond, qui n'excepte rien, qui n'excuse rien, qui ne déguise rien; un examen qui soit en quelque sorte l'image de la connaissance de Dieu, et un fidèle extrait du livre de ses vengeances. Rentrez donc ici dans vous mêmes, consultez votre cœur, interrogez vos actions, descendez dans les abîmes de votre conscience, portez-y le flambeau de la raison et de la foi, le flambeau de la vérité et de la justice, la pure lumière de l'Evangile; qu'y découvrirez vous? qu'apercevrez-vous?

Tous les articles de la loi de Dieu ne sont-ils pas autant d'arrêts qui vous condamnent, autant de titres authentiques de vos infidélités? Quelle multitude de transgressions! quel monstrueux assemblage d'iniquités! quel trésor de colère! que de sentiments de haine! que de noirs projets de vengeance! que de médisances inventées, répétées ou exagérées! que de devoirs sacrifiés à la cupidité, à l'ambition, à la paresse ou à la volupté! Tous les jours, tous les moments de votre vie doivent être employés au service de Dieu et consacrés à sa gloire; et vous ne vivez, vous ne travaillez, vous ne respirez que pour la fortune ou pour le plaisir. Combien de péchés sur lesquels on s'aveugle, ou par l'ignorance de ses obligations, ou par la tyrannie de la coutume et des bienséances, ou par des adoucissements de l'usage, ou par le relâchement des maximes, ou enfin par la séduction imperceptible de nos penchants! Vous n'êtes pas impie, déserteur de la foi de vos pères, ennemi déclaré du Seigneur et de son Christ; mais vous avez des doutes sur la foi, dont votre esprit s'occupe et se nourrit avec complaisance. Vous ne tenez pas des discours scandaleux contre la religion; mais vous aimez à les entendre, vous souffrez patiemment qu'on les tienne en votre présence sans en être blessé, et peut-être y applaudissez-vous quelquefois, par des signes de contentement et de satisfaction moins équivoques encore et plus expressifs que votre silence. Vous avez renoncé aux désordres et aux excès de la jeunesse, mais vous en aimez le souvenir : le crime vous épouvante, mais l'image vous en plaît. Vous n'êtes point injuste ni ravisseur du bien d'autrui, mais vous n'employez le vôtre qu'à des usages mondains et profanes, à des dépenses inutiles et fastueuses, qui ne vous laissent aucune ressource pour accomplir le précepte de l'aumône. Vous n'employez pas votre temps à déchirer la réputation du prochain par la médisance; mais vous vous livrez au jeu avec excès, vous en faites votre unique occupation, ce n'est point pour vous un simple délassement, c'est une passion et une fureur qui vous possède; or tout ce qui se fait par passion et avec passion, vous rend toujours coupable aux yeux du Seigneur. Vous n'éclatez peut-être pas contre ceux qui vous offensent ou qui vous déplaisent, par des inimitiés ouvertes et déclarées; mais vous nourrissez dans votre cœur des aversions secrètes et des haines cachées : et si vous n'êtes pas ennemi par vos actions et par vos discours, vous l'êtes par vos sentiments. Vous n'êtes peut-être ni avare ni intéressé; mais l'ambition vous dévore : vous voulez toujours croître et toujours monter, aucune récompense ne vous suffit, aucune place n'est capable de vous satisfaire. Tous vos soins, toutes vos démarches n'ont pour objet que de parvenir aux honneurs du monde, à peine

daignez-vous faire un pas pour votre salut.

Vous n'avez jamais voulu braver avec scandale la loi du jeûne et de l'abstinence; mais vous écoutez trop votre délicatesse ; et s'il arrive que la faiblesse de votre santé vous dispense véritablement de la rigueur du jeûne, vous vous persuadez fausssement qu'elle vous dispense également de toute espèce de mortification et de pénitence.

Enfin, le monde n'aperçoit peut-être rien de vicieux dans votre conduite ; mais la jalousie vous ronge, l'orgueil vous enivre, l'humeur vous domine, le caprice vous entraîne, la paresse vous captive.

Si j'entreprenais de faire ici un dénombrement exact et complet de tous vos péchés, il ne suffirait pas de les compter par le nombre de vos pensées, de vos paroles, et de vos actions; non, cette mesure serait encore fautive et imparfaite, parce que l'on trouverait encore plus de péchés que de pensées, de paroles et d'actions. Pourquoi? C'est que sans parler des péchés d'omission, qui sont sans nombre, n'y a-t-il pas une infinité d'actions qui renferment plusieurs péchés à la fois? Pour qu'une action soit sainte et agréable à Dieu, ne faut-il pas qu'elle soit sainte en elle-même, sainte dans ses motifs, sainte dans ses circonstances et dans ses effets? Toutes les irrégularités qui la défigurent ne forment-elles pas autant de péchés séparés qui chargent votre conscience?

Quelle multitude innombrable d'iniquités doit donc se présenter à votre vue, si vous considérez vos actions sous toutes les faces qui ont pu vous rendre coupable! combien de fois n'ont-elles pas été criminelles en elles-mêmes, criminelles dans leurs motifs, criminelles dans leurs suites et dans leurs effets! Quelle doit être, par exemple, la malheureuse fécondité d'un péché de scandale! il renaît et il se reproduit en quelque sorte dans les autres. Il passe par de rapides progrès, des grands au peuple, des riches aux pauvres, des pères aux enfants, des maîtres aux serviteurs; il imite en un sens la funeste propagation du péché de notre origine. Il donne la mort à des millions d'âmes, il infecte quelquefois une nation entière, il se transmet comme le péché d'Adam jusqu'aux siècles à venir, jusqu'à la postérité la plus reculée. Péchés d'autant plus énormes, qu'ils sont pleinement volontaires dans leur malice. Celui dont le Seigneur jugea si nécessaire de préserver Marie, n'eût pas été l'effet de sa volonté propre, il lui aurait été transmis, comme à nous, avec le sang du premier homme. Cependant, chrétiens, l'opinion la plus suivie et la plus autorisée dans l'Eglise, c'est que cette tache involontaire et momentanée aurait rendu Marie indigne et incapable d'être la mère de Dieu.

Quelle horreur ne lui causent donc pas ces péchés que vous commettez tous les jours avec tant de connaissance et de réflexion, et par conséquent avec tant de malice et d'ingratitude? Non-seulement on commet le péché, mais on l'aime; non-seulement on s'y laisse aller par faiblesse, mais on le recherche par goût; non-seulement on saisit avidement les occasions de le commettre, mais on les fait naître.

Le Seigneur vous dit : Aimez-moi de tout votre cœur, aimez-moi sans réserve et sans exception; souvenez-vous que je suis un Dieu jaloux, que le moindre partage m'offense et que je suis résolu de le punir. Et le pécheur lui répond : Votre commandement, quelqu'absolu qu'il puisse être, ne sera pas capable de m'arrêter. Vous voulez que je vous préfère à tout, et il n'y aura rien sur la terre que je ne sois résolu de préférer à vous; il s'y trouvera toujours quelqu'objet de plaisir, quelqu'intérêt de passion, que j'aimerai autant que vous, que j'aimerai même plus que vous. Il fait plus encore : il s'applaudit, il triomphe dans son iniquité, il conserve au milieu de ses désordres un air de satisfaction qui semble inviter tous les hommes à suivre ses exemples : J'ai péché, dit-il, avec cet impie dont il est parlé dans l'Ecriture, et quel mal m'en est-il arrivé? Quoi que l'on puisse dire, il ne m'en reste après tout que des avantages réels ou des souvenirs agréables. O Dieu, ô Maître bienfaisant et terrible, qu'avez-vous donc fait à l'homme pour qu'il ose ainsi braver votre colère, mépriser vos bienfaits, se jouer de vos commandements et des arrêts de votre justice? Il n'est aucun bien qu'il n'ait reçu de vous; il n'est aucun mal qu'il n'en ait à craindre; son ingratitude, son aveuglement, sa fureur, devaient sans doute paraître incompréhensibles à votre prophète, et ce n'était pas sans raison qu'il disait que le ciel même devait en être étonné : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jer.*, II, 12.)

Que dirai-je de cette ardeur, de cet empressement criminel à chercher les occasions du péché? On y court, on y vole, on les regarde comme des occasions précieuses et désirables que l'on achète quelquefois au poids de l'or. Ah! chrétiens, fuyez le péché, fuyez les dangereuses occasions qui vous portent à le commettre, fuyez-les comme la mort, comme les serpents venimeux que l'on craint et que l'on abhorre lors même qu'ils sont cachés sous des fleurs; regardez comme le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme, de tomber dans la disgrâce de Dieu, de devenir l'ennemi de Dieu, l'objet de la haine et de la colère de Dieu; haïssez le péché parce que Dieu le hait; haïssez tous les péchés, parce qu'il n'en est aucun qu'il ne déteste; haïssez-les pour toujours parce qu'il ne cessera de les haïr.

Péchés invétérés, et comme perpétuels dans leur habitude; on y arrive par degrés. Elevé d'abord dans tous les sentiments de la piété chrétienne, on a conservé pendant quelque temps l'innocence de son baptême. La seule ombre des péchés qui la détruisent faisait horreur; on craignait de les commettre, on n'osait pas même y penser. Mais qu'arrive-t-il? on commence par se familiariser avec des fautes qui paraissent lé-

gères et qui disposent insensiblement à de plus grandes. Celles-ci passent bientôt en habitude : elle n'est pas longtemps à se former. On s'accoutume plus aisément au vice qu'à la vertu : l'une combat toutes les inclinations de la nature, et l'autre flatte tous ses penchants; l'une ne trouve en nous que des résistances, et l'autre n'y rencontre que des facilités. L'habitude s'enracine et se fortifie. Elle acquiert enfin un pouvoir et un ascendant auquel le pécheur ne peut presque plus résister : l'iniquité a, pour ainsi dire, pénétré jusqu'à la moelle de ses os : *Intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus.* (*Psal.* CVIII, 17.) Son âme ne conçoit plus ni pensée ni désir, qui ne porte l'empreinte et le caractère du péché. Ce n'est plus un homme chrétien, c'est un homme de péché. *Homo peccati.* (II *Thess.*, II, 3.) C'est alors que la conscience se tait, que la grâce s'éloigne, que la religion s'efface, que le remords s'évanouit; l'oubli de Dieu, l'oubli de soi-même ont pris la place de la raison et de la vertu.

Quel état, grand Dieu! Est-ce le vôtre, chrétiens? Non, c'est l'état de ce monde pervers et abominable aux yeux du Seigneur, que Jésus-Christ a frappé de tant de malédictions; c'est l'état de tous ces mondains qui vivent dans un mépris habituel de la religion et de leurs devoirs, et qui ne songent qu'à satisfaire *la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, et l'orgueil de la vie.*

Ah! si quelqu'un de vous avait eu le malheur de tomber dans un état si funeste, que lui dirais-je, chrétiens? Je lui dirais : Tremblez, mais ne vous désespérez pas : vous pouvez encore gagner le port après tant de naufrages. N'était-ce pas l'état de David, lorsqu'un cri de douleur, poussé vers le ciel, lui rendit toute sa vertu? N'était ce pas l'état de Madeleine, lorsqu'elle était esclave de ses habitudes? Mais la grâce la toucha, Jésus-Christ l'attira, l'amour de Dieu vint prendre dans son cœur la place de l'amour profane : cet amour divin la sanctifia; et le pharisien, enflé de ses fausses vertus, et du détail fastueux de ses bonnes œuvres, ne fut pas aussi pur et aussi agréable aux yeux du Seigneur que cette humble pécheresse.

Revenez donc, pécheurs, revenez à votre Dieu; vous l'avez offensé, mais il est votre Père. Les tribunaux de sa grâce et les bras de sa miséricorde sont toujours ouverts; il vous attend, il vous appelle; et ce n'est que pour vous donner le temps de retourner à lui, qu'il a suspendu jusqu'à ce jour les coups terribles de sa justice. Si vous vivez encore, c'est qu'il veut encore vous sauver. Implorez donc aujourd'hui le secours et la protection de cette reine des vierges, qui est en même temps et le modèle des justes, et le refuge des pécheurs. Priez-la de vous présenter elle-même au trône de son Fils : il vous recevra, il vous pardonnera; il oubliera tous vos péchés, il les jettera au fond de la mer, selon l'expression du Prophète; il effacera l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre vous. Mais non, au lieu de vous humilier devant lui, de gémir et de trembler à la vue de vos désordres, vous osez encore lever la tête contre le Tout-Puissant, pour blâmer la rigueur de ses arrêts et la sévérité de sa justice. Vous croyez avoir trouvé une excuse légitime à tous vos excès, dans la force des passions qui vous transportent; mais la fidélité de Marie à conserver la grâce de sa conception, vous ôte tout prétexte pour justifier vos rechutes et votre espérance dans le péché : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le pécheur qui s'afflige et qui rougit de ses faiblesses, qui sent le poids des iniquités et qui en gémit, qui craint encore la justice de Dieu et qui est disposé à implorer sa miséricorde, n'a pas fait un divorce éternel avec la vertu : mais quelle sera la ressource de celui qui, non content de se rendre coupable, entreprend encore de justifier sa persévérance dans le péché?

Parlez, mondains, voyons sur quels prétextes vous prétendez appuyer cette justification injurieuse au souverain Maître; la raison va les détruire, l'exemple de Marie va les anéantir.

Si Dieu, dit le pécheur, voulait m'obliger à être vertueux, devait-il me laisser des penchants si forts et si violents pour le vice? En vain me proposez-vous l'exemple d'une créature choisie et privilégiée, exempte de cette première tache qui produit toutes les autres : j'admire les grâces dont elle fut comblée; mais n'ayant pas reçu les mêmes secours, comment pourrais-je pratiquer les mêmes vertus? et puisque Dieu m'abandonne à ma propre faiblesse, est-il en droit de me punir lorsque je manque d'une force qu'il me refuse, et qu'il ne tient qu'à lui de me donner?

Deux choses, chrétiens, servent donc ici de fondement à la justification du pécheur. Il persévère dans l'état du péché, ou parce qu'il se croit entièrement dépourvu des dons de la grâce, ou parce qu'il n'a que des grâces passagères qui lui échappent. Mais si la grâce lui manque, ne peut-il pas la demander, et l'obtenir par la prière? Si elle entre une fois dans son cœur, ne peut-il pas la conserver par la vigilance? Prière qui obtient la grâce, vigilance qui la conserve : deux moyens que Marie employa pour persévérer dans cet état de justice et de sainteté où elle fut mise au moment de sa conception. Saint Ambroise, en nous décrivant les occupations de cette Vierge, nous la représente continuellement attachée à l'exercice de la prière; et que demandait-elle a Dieu? Peut-on douter que les secours divins qui lui étaient si nécessaires pour éviter le péché, ne fussent toujours le premier et le principal objet de ses prières? Mais quel est le pécheur assez abandonné qui n'ait pas au moins le pouvoir de lever les yeux vers le ciel pour implorer le secours de la grâce? Je sais, chrétiens, que

le Seigneur n'accorde pas à tous ces grâces singulières et miraculeuses qu'il employa pour terrasser le persécuteur de son Église et pour en faire un apôtre, ni ces grâces délicieuses et persuasives, dont il usa pour fixer les irrésolutions d'Augustin; mais il ne refuse à personne la grâce de la prière : fussiez-vous, dit saint Augustin, esclave de tous les vices, tyrannisé par toutes les passions, enchaîné par les plus fortes habitudes : ***Homini victo, damnato, prævaricatori;*** vous avez toujours le pouvoir d'invoquer le nom du Seigneur : ***Hoc restat libero arbitrio.*** Mais, hélas! chrétiens, quel usage faites-vous d'une grâce si précieuse? vous la négligez en ne priant point, vous la rendez stérile en priant mal.

Je dis, 1° que vous la négligez en ne priant point. Vous priez rarement, peut-être même ne priez-vous jamais; et vous vous plaignez encore de la force des passions et des habitudes qui vous retiennent dans le péché! mais comment pourriez-vous y renoncer, lorsque vous vous privez du seul moyen, du moyen unique et absolument nécessaire pour en sortir? Point de salut, point de victoire sur vous-mêmes à espérer sans la grâce, qui ne s'obtient que par la prière. Or, que peut-on penser d'un malade couvert de plaies et accablé d'infirmités, qui se plaint de ses douleurs, et qui laisse venir la mort faute de vouloir dire à celui qui peut le secourir : ***Guérissez-moi;*** d'un captif qui gémit dans les fers, faute de vouloir dire à celui qui peut lui rendre la liberté : ***Délivrez-moi;*** d'un pécheur qui demeure plongé dans l'abîme, faute de vouloir dire à l'auteur de son salut: ***Sauvez-moi?***

J'ajoute que si quelquefois vous avez recours à la prière, vous la rendez stérile en priant mal; pourquoi? C'est que, 1° vous priez sans attention; 2° vous priez sans affection; 3° vous priez sans discernement; 4° vous priez sans sincérité; 5° vous priez sans humilité; 6° vous priez sans confiance dans les mérites de Jésus-Christ; 7° vous priez sans persévérance.

Je dis premièrement que vous priez sans attention. Vous le savez : la plus grande partie du temps que vous donnez à la prière, se passe en distractions; vous parlez à Dieu et vous pensez au monde; votre prière n'est donc qu'un vain son de paroles, un récit inanimé, un bruit inutile, où votre esprit n'entre pour rien. Or, quel fruit pouvez-vous attendre d'une semblable prière, qui est plutôt un outrage fait à la majesté du Très-Haut, qu'un hommage rendu à sa souveraine puissance? Sera-t-elle capable d'attirer sur vous les regards propices de ce Dieu qui n'écoute et qui n'exauce que ceux qui l'invoquent en esprit et en vérité?

Vous priez sans affection. Lors même que votre esprit est attentif, votre cœur n'est point touché, il ne s'afflige point, il ne s'attendrit point à la vue de ses misères : or, pouvez-vous penser que le cœur de Dieu se laissera fléchir par l'indifférence du vôtre?

Vous priez sans discernement. Vous renversez l'ordre de vos véritables intérêts dans votre prière, lorsque vous demandez à Dieu les biens du corps avant ceux de l'esprit, la bénédiction d'Ésaü avant celle de Jacob, la graisse de la terre avant la rosée du ciel, et le règne frivole et passager de la figure du monde avant le royaume de Dieu et sa justice. Si les biens de l'esprit, si les grâces qui opèrent le salut sont, comme ils doivent être, le premier et le principal objet de vos prières, vous n'y apportez pas encore le discernement nécessaire : vous les demandez en général, sans spécifier en particulier les grâces dont vous avez besoin pour vaincre telle ou telle habitude que vous chérissez, telle ou telle passion dont vous redoutez le sacrifice.

Et par là il est vrai de dire que vous priez sans sincérité, puisque vos prières sont dans une contradiction perpétuelle avec vos sentiments, puisque vous demandez à Dieu ce que vous ne désirez pas, ce que vous ne voulez pas. Vous lui demandez votre conversion, mais vous ne voulez pas sincèrement être converti; vous lui demandez votre salut, et vous voulez votre perte : vous lui demandez sa grâce, mais vous ne voulez pas qu'elle agisse sur votre cœur avec trop d'empire; vous craindriez qu'elle ne vous éloignât pour toujours d'un monde à qui vous voulez plaire, qu'elle ne vous ôtât des passions et des habitudes dont vous aimez l'esclavage. Hélas! disait saint Augustin, ces passions funestes avaient jeté de si profondes racines dans mon cœur, que, lors même que je demandais à en être délivré, je les aimais encore; je demandais à Dieu la force de rompre mes engagements, et je craignais d'être exaucé.

Vous priez sans humilité. L'orgueil de votre naissance, de votre fortune, ou de votre rang, vous accompagne jusque dans le temple du Seigneur; au lieu d'y paraître anéantis, au pied de ses autels, dans l'attitude la plus humble et la plus respectueuse, vous y étalez quelquefois un faste mondain, vous y faites briller un attirail de vanité qui scandalise les fidèles, et qui semble braver le Tout-Puissant jusque dans son sanctuaire.

Vous priez sans confiance dans la médiation de Jésus-Christ : or quelle force peuvent avoir nos prières, s'il ne prie pas avec nous? Quand je prie en son nom et par ses mérites, avec une foi vive et une ferme confiance, c'est ce Dieu sauveur qui prie en moi et avec moi : ma prière, unie à la sienne, devient la prière efficace et toute-puissante d'un Homme-Dieu; séparée de ses mérites, elle n'est plus que la prière stérile et impuissante d'un homme pécheur.

Vous priez enfin sans persévérance. Le Seigneur veut être importuné; il se plaît à nous voir, prosternés au pied de son trône, reconnaître par la continuité de nos prières sa souveraine puissance et notre extrême

faiblesse. Monique n'obtint la conversion de son fils Augustin, qu'après dix-sept années entières de larmes et de prières : mais vous, chrétiens, au premier cri, au premier soupir que vous poussez vers le ciel, vous voulez que le Seigneur déploie tout à coup toute la force de son bras pour répandre sur vous ses plus abondantes bénédictions. Les moindres délais vous causent des dégoûts et des impatiences qui vous rebutent, et vous aimez mieux renoncer à toutes les grâces de Dieu que de supporter ses lenteurs.

Ah! chrétiens, malheur à vous, si vous vous lassez, si vous vous dégoûtez de la prière! C'est le seul moyen qui vous reste pour sortir de l'état du péché ; si vous le négligez, que deviendrez-vous? Priez donc et ne vous lassez jamais : *Sine intermissione orate* (I *Thess.*, V, 17); priez avec les pleurs et les tendres gémissements de Madeleine, avec l'humilité du publicain, avec la ferveur et la confiance des disciples, avec la foi de la Chananéenne, avec les cris redoublés de l'aveugle de Jéricho; priez enfin avec la persévérance de Monique, et vous ne vous plaindrez plus de la tyrannie de vos passions, ni de la force impérieuse de vos habitudes; soyez en un mot un homme de prière, et vous cesserez bientôt d'être un homme de péché.

La grâce, obtenue par la prière, se conserve par la vigilance. Je vois Marie, la plus sainte et la plus accomplie de toutes les créatures, retirée, dès sa plus tendre enfance, dans la solitude du temple. Je lis dans saint Ambroise, quelle était sa modestie, sa retenue, son silence, son éloignement du monde, son application au travail : elle n'avait cependant ni défauts à corriger, ni périls à craindre; mais elle voulait apprendre à tous les siècles les précautions sévères et continuelles que chacun de nous doit prendre pour se garantir du péché et se maintenir dans la grâce.

Que faites-vous, chrétiens, pour conserver un bien si précieux? où le portez-vous? où l'exposez-vous? Au milieu d'un monde dont l'intérêt est le guide, dont le plaisir est l'élément, dont la fortune est l'idole; d'un monde qui étale perpétuellement à vos yeux les attraits du vice et les fatales amorces de la volupté, des spectacles dangereux, des objets séduisants; tout ce qui plaît, tout ce qui éblouit, tout ce qui donne aux passions des dehors agréables, tout ce qui en cache les peines et les amertumes, tout ce qu'il y a de plus capable d'aveugler l'esprit, de corrompre le cœur, et de faire évanouir les lumières de la sagesse, un jeu éternel, que l'on peut regarder comme l'aliment de la cupidité et le règne de l'avarice; une dissipation outrée, qui entraîne l'oubli de Dieu et l'abandon de tous les devoirs.

Tel est le monde où vous vivez, et au lieu de gémir, comme Esther, de la dure nécessité où vous êtes quelquefois de le voir et de le connaître, vous vous abandonnez sans précaution et sans résistance au torrent de ses exemples, vous suivez ses erreurs, vous goûtez ses maximes : est-il étonnant que la grâce vous échappe, et qu'elle n'établisse jamais une demeure fixe dans votre cœur? Un tel monde, ô mon Dieu, est-il donc fait pour être le séjour de votre grâce? Eloignez-vous, chrétiens, de cette Babylone réprouvée, si vous voulez établir en vous le règne de la grâce : elle n'habite point dans les tabernacles des pécheurs.

Dieu vous l'offre cependant à tous les moments de votre vie, cette source abondante de force et de lumière ; n'oubliez donc rien, ne négligez rien pour l'attirer et pour la fixer dans votre âme ; ne rejetez plus le nombre et la quantité de vos faiblesses, ni la licence effrénée de vos déréglements, sur la force de vos habitudes, ni sur la violence insurmontable de vos penchants ; la grâce de Dieu vous suffit pour en triompher : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII, 9.) Et si la religion vous prescrit des devoirs qui paraissent au-dessus de l'homme, elle vous offre en même temps la force de Dieu même pour les remplir.

Descendez donc aujourd'hui dans nos cœurs, ô grâce divine et toute-puissante, amenez avec vous ces larmes précieuses et salutaires qui effacent le péché, ces précautions sévères qui en éloignent, ces remèdes amers, mais sanctifiants, qui en guérissent. Nous célébrons en ce jour la plus grande victoire que vous ayez jamais remportée sur le péché; la sanctification de Marie dès le premier instant de sa conception, fut votre chef-d'œuvre ; ses exemples font notre instruction, et sa protection sera notre ressource. O sainte Mère de Jésus-Christ! dans un jour si glorieux pour vous et si solennel pour ceux qui font une profession particulière de vous honorer, dans un jour où le péché perd sur vous tous ses droits, achevez d'anéantir sa puissance, et mettez le comble à la gloire de votre triomphe, en nous délivrant de ce funeste empire qu'il prétend exercer sur nos âmes ; ô Mère de grâce, Mère de miséricorde, défendez-nous, soutenez-nous dans les rudes combats que nous livre sans cesse un ennemi si opiniâtre et si dangereux, afin qu'en vivant comme vous dans la grâce, nous méritions de régner un jour avec vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le second dimanche de l'Avent.

SUR L'AMBITION.

Omnis vallis implebitur, et omnis mons, et collis humiliabitur. (*Luc.*, III, 5.)

Toute vallée sera comblée, et toutes les montagnes, toutes les collines seront applanies.

Sire,

C'est Jean-Baptiste qui fait entendre sa voix dans le désert. Humiliez-vous, grands de la terre, disait-il; superbes montagnes, collines orgueilleuses, qui, par le prestige et l'illusion de nos sens, paraissez quelquefois égaler la hauteur des cieux, abaissez-

vous. Le saint de Dieu va paraître; mais il va paraître dans l'humiliation, il va rejeter toute la gloire et tous les honneurs de ce monde; il va se faire homme, ce qui est déjà pour lui le plus grand des abaissements. Mais cet abaissement ne suffit pas encore à son humilité; il veut être le dernier des hommes, le plus pauvre, le plus obscur, le plus inconnu. On dirait, grands du monde, qu'il ne se montre à vous dans cet état, que pour condamner les désirs immenses et les vues déréglées de votre ambition, et pour vous apprendre qu'il ne faut point chercher à s'agrandir sur la terre quand on veut être grand dans le ciel; que les abaissements volontaires de l'humilité chrétienne seront récompensés dans l'autre vie par un poids immense de gloire, et que les fiertés criminelles de l'ambition seront punies par des ténèbres éternelles. Car que de crimes ne commettez-vous pas tous les jours pour satisfaire cette passion? mais en même temps, que de troubles et de chagrins ne vous causent pas ces désirs effrénés de grandeur et de gloire dont vous êtes enivrés? La même ambition qui vous rend coupables, ne sert le plus souvent qu'à vous rendre malheureux.

C'est sous ces deux points de vue que je prétends aujourd'hui vous la faire envisager, en vous exposant ses crimes et ses malheurs dans les deux parties de ce discours. L'ambition criminelle, ce sera le sujet de la première. L'ambition malheureuse, ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde est si éloigné de regarder l'ambition comme un vice, qu'il serait presque tenté d'en faire une vertu. Il la regarde comme la passion des grandes âmes, comme une passion utile qui fait éclore les talents, et qui les met en œuvre, qui anime le courage, et qui enfante les grandes entreprises et les grands succès. Mais ne vous laissez pas séduire, chrétiens, par les vains discours de ce monde trompeur qui canonise l'ambition. Otez à cette passion ces dehors imposants qui éblouissent, ce masque favorable qui cache ses faiblesses, et vous trouverez que cette passion est véritablement criminelle dans la fin qu'elle se propose, et dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir.

Criminelle, premièrement, dans la fin qu'elle se propose: car quelle est-elle, cette fin? C'est 1° d'arriver aux honneurs sans vocation; 2° de les acquérir sans talents; 3° de les posséder sans travail. Or c'est un crime d'aspirer aux honneurs sans vocation; c'est un crime de les acquérir sans talents, c'est un crime de les posséder sans travail. L'ambition est donc véritablement criminelle dans la fin qu'elle se propose.

Je dis, 1° que c'est un crime d'aspirer aux honneurs sans vocation; car aucun état dans le monde n'est proprement abandonné au choix de l'homme, tout doit être du choix de Dieu. C'est lui qui destine Moïse au gouvernement de son peuple; c'est lui qui confie à Josué le commandement des armées, c'est lui qui applique Aaron et la tribu de Lévi aux fonctions du sacerdoce, c'est lui qui élève David sur le trône; et c'est ce choix de Dieu qui sanctifie Moïse dans le gouvernement, Josué dans le commandement, Aaron dans le sacerdoce, et David dans la royauté. Aussi, aucun de ces grands hommes n'avait-il recherché sa place par ambition. Ils avaient prié le Seigneur de les éclairer, ils avaient attendu que sa volonté leur fût connue; ils avaient pris enfin toutes les précautions possibles de prudence, de religion et de sagesse pour démêler en même temps et les vrais intérêts de leur salut, et les véritables desseins de la Providence.

Or on ne peut arriver sans crime aux honneurs que par la même voie. Il faut que la grâce de Dieu nous éclaire, que sa volonté nous guide, que sa main nous conduise, que son bras nous soutienne, que la couronne immortelle qu'il prépare à ses élus soit le terme de nos désirs. Mais l'ambitieux est bien éloigné d'attendre le choix de Dieu pour former ses prétentions et ses entreprises; il n'a garde de consulter un oracle dont les réponses ne seraient pas toujours favorables à ses desseins. Il n'attend donc pas la vocation de Dieu pour aspirer aux honneurs; il les recherche pour sa propre satisfaction; il en fait son unique divinité et sa fin dernière. Voilà le premier crime de l'ambition, de perdre Dieu de vue, de mépriser les desseins de sa providence, de les mettre à part, de n'y avoir aucun égard, de s'exposer même à la contredire et à la combattre, en ne la consultant pas; de s'embarrasser peu que les vues de cette providence soient troublées, que son salut soit en péril, pourvu qu'il arrive en ce monde à la fin qu'il se propose. Car je vous le demande, chrétiens, où est l'ambitieux qui, pour savoir au juste à quel état, à quelle place, à quel degré d'honneur il doit aspirer, ait jamais dit à Dieu dans une humble et fervente prière: Seigneur, vous qui sondez le fond des cœurs, qui connaissez la vraie portée de mes talents et l'étendue précise de mes lumières, vous qui avez une idée juste de mes inclinations et de mon caractère, vous qui prévoyez avec certitude l'usage que je ferai des avantages que je désire, et la manière dont je m'acquitterai des devoirs dont je veux me charger, montrez-moi si vous m'avez choisi: *Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* (*Act.*, I, 24.) Quel est le père qui, pour fixer le sort et l'établissement de ses enfants, ait fait la même prière? Ce sort n'est-il pas souvent décidé dès le moment même de leur naissance, et sans attendre que leurs vices et leurs inclinations puissent être connus? La religion entre-t-elle pour rien dans une délibération si importante pour leur salut? La plupart des pères ont-ils autre chose en vue que l'intérêt de leur famille et leur propre ambition? Ce n'est pas qu'on prétende renoncer à tous les devoirs et à tous les sentiments de la vertu; mais on veut s'élever, on veut

se soutenir, on veut voir ses enfants placés convenablement selon les idées du monde, c'est-à-dire au gré de son ambition. *Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram.* (*Matth.*, XX, 21.)

Qu'ils aient ou qu'ils n'aient pas les talents nécessaires pour remplir les places qu'on leur destine, on ne s'en inquiète point. Comme on n'envisage dans les dignités et dans les places que ce qu'elles ont de flatteur pour l'amour-propre, on est peu touché des devoirs qui y sont attachés, on y fait peu d'attention, et c'est ce que j'appelle le second crime de l'ambition. Vous aspirez à cette place, chrétiens, et vous faites jouer mille ressorts pour y parvenir; mais avez-vous réfléchi sur toutes les obligations qu'elle impose? êtes-vous rentrés dans vous-mêmes, avez-vous bien examiné devant Dieu si vous êtes pourvus de toutes les qualités nécessaires pour les remplir? n'avez-vous point écouté une aveugle présomption qui vous persuade que vous avez des forces et des talents qui vous manquent?

Car qui est-ce qui ne se flatte pas? qui est-ce qui ne s'aveugle pas sur son propre mérite quand il a de l'ambition? Proposez à un ambitieux les charges du monde les plus difficiles et les plus élevées, en trouvera-t-il une seule au-dessus de sa portée et de son mérite? Ne se persuadera-t-il pas toujours qu'il lui sera aussi facile d'en remplir les devoirs, que d'en goûter les avantages? C'est ce que Joatham voulut faire comprendre à Abimélech, par cette parabole que le Saint-Esprit semble avoir consacrée dans les Ecritures.

Les arbres, dit-il, voulant se choisir un Maître, s'adressèrent d'abord à l'olivier, ensuite au figuier, et enfin à la vigne, qui refusèrent tous de se charger de leur gouvernement; ils furent donc obligés d'avoir recours au buisson stérile et infructueux. Venez, lui dirent-ils, et vous serez notre chef. Aussitôt, sans considérer qu'il n'avait aucune des qualités nécessaires pour s'élever au-dessus des autres, il accepte sans balancer la dignité qu'on lui offre: et il dit aux arbres, d'un ton superbe et menaçant: Venez vous reposer à l'ombre de mes branches; et si quelqu'un refuse de m'obéir, que le feu sorte de mon sein, et qu'il dévore jusqu'aux cèdres du Liban: *Egrediatur ignis de rhamno, et devoret cedros Libani.* (*Judic.*, IX, 15.) Je dis, chrétiens, que cette parabole nous dépeint au naturel les présomptions insupportables de l'ambition. Car qu'est-ce que ce buisson stérile, cet arbrisseau rampant et infructueux qui prétend dominer tous les autres arbres, si ce n'est l'image de ces hommes dévorés d'ambition, qui se croient propres à tout, capables de tout, qui briguent avec une ardeur insensée des emplois au-dessus de leurs forces, pour avoir un rang dans le monde, pour ajouter à leur nom un titre fastueux, pour soutenir le crédit mourant d'une famille prête à tomber, ou pour établir le crédit naissant d'une famille nouvelle? Car quel mérite ont-ils pour y parvenir? quel est le fondement de leurs prétentions et de leurs recherches? Deux choses, chrétiens, qui valent, selon eux, tout le mérite du monde et tous les talents : des richesses et de l'ambition. En faut-il d'autre preuve que leur présomption même? La modestie fut toujours inséparable du mérite; il redoute le grand jour; le seul nom de charges et de dignités l'épouvante, il les regarde comme de pesants fardeaux, sous lesquels il craint toujours de succomber. Une aveugle confiance dans ses propres forces est presque toujours une marque de faiblesse, et, à parler en général, ce n'est point suivre une fausse règle dans ses jugements; que de regarder comme moins estimables ceux qui s'estiment le plus; de penser que celui qui fuit les honneurs, ou qui résiste à la main qui les lui présente, en est plus digne que celui qui les cherche; et de frustrer de ses folles espérances l'ambition qui se produit, pour aller surprendre dans les ténèbres le mérite caché.

Il faut avouer cependant, chrétiens, que l'ambition n'est pas toujours dépourvue des talents nécessaires pour remplir les charges qu'elle recherche; et il peut arriver que ce soit sur ses talents mêmes qu'elle fonde ses prétentions : mais elle en abusera; et quand elle sera parvenue au terme de ses désirs, elle ensevelira ces mêmes talents qu'elle n'avait montrés que pour y parvenir. L'ambition satisfaite s'abandonne à l'oisiveté; et ses talents, n'étant plus aiguillonnés par le désir, tombent dans une espèce d'engourdissement. Ainsi vit-on ce fameux Alexandre, après avoir rempli tout l'univers du bruit de ses exploits, se livrer tout entier à une lâche et honteuse indolence. Cette ambition, qui avait fait parcourir tant de vastes royaumes à l'homme le plus actif et le plus ardent qui fut jamais, s'éteignit tout à coup; il ne fut plus sensible qu'aux douceurs du repos; et du moment qu'il voulut jouir de sa gloire, il ne travailla plus qu'à l'effacer. Combien de semblables métamorphoses ne voit-on pas tous les jours dans ces hommes ambitieux qui travaillent avec une ardeur infinie pour obtenir les faveurs de la fortune, et qui demeurent oisifs quand ils en sont comblés, quoique les dignités et les charges, qui ont été le prix de leurs travaux, dussent les engager peut-être à des travaux encore plus grands; qui oublient leurs plus indispensables devoirs, pour jouir paisiblement des agréments d'une dignité qu'ils semblent n'avoir prise que pour en faire la décoration de leur paresse; que l'on trouvait partout quand ils avaient besoin des autres pour s'avancer, et qui deviennent inaccessibles quand tout le monde a besoin d'eux; qui, toujours attentifs et souvent pointilleux sur les rangs et les prérogatives qui leur sont dus, ne peuvent souffrir qu'on leur manque, et se croient en droit de manquer à tous?

L'ambition ne prend pas pour terme et

pour objet de ses désirs les honneurs avec les travaux : elle retranche les travaux, pour n'aspirer qu'aux honneurs; elle retranche ce qui est rude et pénible, pour ne s'attacher qu'à ce qu'il y a d'agréable.

L'ambition est donc criminelle dans la fin qu'elle se propose; mais l'est-elle moins dans les moyens qu'elle prend pour y arriver? Non, chrétiens, car quels sont-ils ces moyens? L'ambition n'en connaît point d'autres que l'assemblage de tous les vices et l'abus de toutes les vertus. Je dis : 1° l'assemblage de tous les vices; car les vices se prêtent un secours mutuel, et forment entre eux une société funeste pour se soutenir. Un péché aide à l'autre; et quand une passion se propose une fin criminelle, elle emploie tous les crimes imaginables pour y parvenir. L'ambition, par exemple, emploiera la médisance pour décrier ses rivaux; la calomnie, pour perdre ses concurrents; l'amitié feinte, pour pénétrer leurs secrets; et la noire perfidie, pour les trahir; la maligne curiosité, pour découvrir leurs faibles; et la haine envenimée, pour empoisonner leurs vertus. Entendez parler des rivaux ambitieux qui courent la même carrière; quelles vérités ne déterrent-ils pas, ou quelles calomnies n'inventent-ils pas pour se détruire? avec quel art savent-ils colorer, avec quel éclat savent-ils répandre les plus noires impostures! D'où viennent, chrétiens, ces bruits calomnieux qui se répandent tous les jours dans le monde, ces satires cruelles qui s'attachent principalement à déchirer les grands et les personnes constituées en dignité? est-ce la voix de la justice et de la vérité qui se fait entendre? Non, chrétiens, c'est l'ambition qui parle, c'est la jalousie qu'elle inspire, c'est la haine et la fureur dont elle est possédée. Si vous voyez, dit le Sage, l'iniquité régner dans les jugements et dans les discours, ne vous en étonnez pas; tous ces désordres n'arrivent, tous ces crimes ne sont commis que parce qu'il y a de l'ambition dans le monde, parce que l'un est plus élevé que l'autre, et que l'un ne peut s'élever ou se maintenir que sur les ruines de l'autre : *Quia excelso excelsior est alius, et super hos quoque eminentiores sunt alii.* (*Eccle.*, V, 7.)

A cet assemblage de tous les vices, l'ambition ajoute encore, pour parvenir, l'abus de toutes les vertus : car deux choses forment proprement les ressorts de l'ambition : des vices cachés, des vertus apparentes. On se donnera hardiment des vertus que l'on n'a pas, et que l'on est bien résolu de ne jamais avoir : on vantera hautement sa franchise, sa probité, sa droiture, qu'on ne saurait vanter qu'aux dépens de la franchise, de la probité et de la droiture. On prendra même, s'il le faut, le langage de la dévotion et de la piété; on en pratiquera les œuvres, si ce langage et ces œuvres conviennent à l'état où l'on veut s'élever : car quel masque ne prend-on pas, de quels artifices, de quels déguisements n'use-t-on pas, quand il s'agit de faire sa fortune? L'ambition ne sait-elle pas corrompre toutes les vertus pour les faire servir à ses desseins?

Si l'ambitieux paraît ouvert, c'est qu'il veut tromper; s'il paraît désintéressé, c'est qu'il veut surprendre; s'il paraît doux et complaisant, c'est qu'il veut séduire; s'il paraît généreux, c'est qu'il veut gagner; s'il paraît modeste, c'est qu'il veut plaire; s'il paraît humble, c'est qu'il veut s'élever; s'il paraît craindre, s'il paraît même fuir les honneurs, c'est qu'il les cherche. Aussi, qui oserait compter sur la vertu et sur les promesses d'un ambitieux? Qui ne sait qu'il sera toujours prêt de tout sacrifier à sa fortune, qu'il n'a d'amitié que pour l'intérêt, qu'il n'a de religion que pour l'apparence, qu'on ne peut être son ami qu'autant que l'on sert de degré ou d'appui à son élévation, et que l'on peut compter sur sa haine dès qu'on se rencontre sur sa route? L'homme possédé de ce même esprit d'orgueil et d'ambition qui aveugla autrefois l'ange des ténèbres, se dit sans cesse à lui-même : *Ascendam super altitudinem nubium.* (*Isa.*, XIV, 14.) Il faut absolument que je m'élève, et que j'entasse richesses sur richesses, titres sur titres, dignités sur dignités; je braverai donc toutes les lois, je ferai taire tous les remords pour ne plus écouter que la voix de mon ambition. Il n'a plus d'autre Dieu que les appas qu'elle lui présente; il oublie totalement le Dieu du ciel, ou il ne l'adore plus qu'en apparence. Et qu'est-ce qui le précipite dans de si funestes égarements? C'est qu'il croit, Seigneur, pouvoir être heureux en s'éloignant de vous. Le monde le charme et l'éblouit, l'autorité le flatte, la grandeur l'enivre, le pouvoir le séduit : mais vous lui faites bientôt éprouver que le vrai, le solide bonheur ne se trouve que dans ceux qui vous aiment comme leur souverain bien, et qui vous recherchent comme leur fin dernière. Vous punissez dès cette vie ceux qui vous abandonnent par les amertumes que vous semez dans leurs voies; et parce que l'ambition se rend criminelle à vos yeux, vous ordonnez, justement qu'elle soit toujours malheureuse. Vous avez vu, chrétiens, quels sont les crimes de l'ambition; il ne me reste plus qu'à vous exposer quels sont ses malheurs; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point de vice qui ne porte avec soi son supplice et son châtiment. La peine suit de près le péché, puisqu'elle est souvent liée avec le péché même; et Dieu l'a voulu ainsi, dit saint Augustin, pour punir dès cette vie ceux qui s'écartent des voies de la justice pour chercher un faux bonheur dans celle des passions : ***Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis affectus inordinatus pœna sit ipse sibi.***

Or, entre tous les vices, il en est peu dont le supplice soit égal à celui de l'ambition; et pour vous en convaincre, considérons-la dans trois situations différentes : 1° quand elle travaille pour parvenir; 2° quand elle es

parvenue : 3° quand elle vient à déchoir du rang où elle était parvenue.

L'ambition, quand elle travaille pour parvenir, est souverainement malheureuse par tout ce qu'elle est obligée de faire et de souffrir; l'ambition, quand elle est parvenue, est souverainement malheureuse par les désirs qui la tourmente, et par les inquiétudes qui la dévorent : enfin, l'ambition, quand elle vient à déchoir du rang où elle était parvenue, est souverainement malheureuse par les regrets qui la déchirent, et par le désespoir qui l'accable.

Je dis, 1° que l'ambition, quand elle travaille pour parvenir, est souverainement malheureuse : car pour parvenir il faut des amis, des protecteurs et des appuis ; et pour les avoir, il faut premièrement les gagner, les ménager, s'insinuer dans leur confiance, et mériter leur faveur ; il faut avoir le don de leur plaire, et prendre mille formes différentes, jusqu'à ce qu'on ait trouvé celle qui leur plaît. De là, chrétiens, que d'assujettissements ! quelle servitude ! Si ceux dont on recherche la protection paraissent insensibles à nos empressements, s'ils sont peu touchés de nos assiduités, s'ils ont pour tout ce qui ne les intéresse pas personnellement une indifférence naturelle, il faut la vaincre ; s'ils ont quelquefois de mauvais jours, des jours sombres, des jours d'impatience et de contradiction, il faut souffrir ; s'ils oublient d'un moment à l'autre, et les demandes qu'on leur a faites, et les espérances qu'ils ont données, il faut revenir; s'ils diffèrent de jour en jour l'exécution de leurs promesses, si les années s'écoulent sans qu'on puisse rien obtenir, il faut attendre. Encore s'il ne fallait essuyer les refus, souffrir les mépris, supporter les lenteurs, excuser les caprices que de ceux qui nous surpassent incontestablement en dignités et en naissance, la servitude de l'ambition, quoique rude et pénible, ne serait pas du moins honteuse et déshonorante ; mais ce qui fait son souverain malheur, c'est qu'elle est souvent obligée de ramper devant des inférieurs qu'elle méprise, et qu'elle ne daignerait pas seulement regarder dans d'autres circonstances. Elle sait qu'il n'y a point d'homme si vil et si abject qui ne puisse quelquefois servir utilement, et qui n'ait au moins le pouvoir de nuire ; qu'ainsi l'on ne doit négliger personne, quand on veut s'avancer. Il faut donc que l'ambitieux Aman prépare lui-même le triomphe de Mardochée, qu'il regarde au fond de son cœur comme le dernier des hommes. L'ambition produit nécessairement un mélange incompréhensible de hauteur et de bassesse ; de hauteur dans les prétentions et dans les désirs, de bassesse dans les sentiments et dans les actions. On veut monter jusqu'au faîte des grandeurs, et l'on descend, que dis-je ? l'on se prosterne jusque dans la poussière. L'ambitieux Absalon recherche la faveur des moindres Israélites ; on le voit le matin se tenir à la porte du palais ; les attendre, les caresser, leur tendre la main : et il en usait ainsi, dit l'Ecriture, avec tous les Israélites, de quelque condition qu'ils fussent : *Faciebatque hoc omni Israel.* (*II Reg.*, XV, 6.) Et c'est ce qui faisait dire au prophète Isaïe : Allez voir ce peuple ambitieux, qui attend, qui demande, qui soupire après les honneurs, et vous ne trouverez qu'un peuple avili, un peuple dégradé, un peuple rampant et foulé aux pieds : *Ite ad gentem exspectantem et conculcatam.* (*Isa.*, XVIII, 20.)

Combien passent leur vie à demander, sans obtenir ; à chercher, sans trouver ; à frapper à toutes les portes de la fortune, sans qu'aucune leur soit jamais ouverte ! Mais si elles s'ouvrent enfin, seront-ils contents, seront-ils satisfaits ? Non, chrétiens, puisque l'ambition, quand elle est parvenue, est encore souverainement malheureuse par les désirs qui la tourmentent et par les inquiétudes qui la dévorent.

Désirs qui la tourmentent, car plus on a de titres et d'honneurs, plus on en veut avoir; plus on est élevé, plus on veut monter. A-t-on fait un pas dans la carrière, on y veut avancer ; est-on parvenu à quelque dignité, on aspire à une autre ; a-t-on fait une fortune solide, on veut la rendre brillante : les désirs se succèdent perpétuellement dans une âme ambitieuse, comme les flots d'une mer agitée ; et autant de désirs, autant de tourments. Que dirais-je de ceux que la jalousie tourmente encore au milieu des honneurs, parce que d'autres partagent avec eux des honneurs semblables ; et qu'en les partageant, ils les soutiennent avec plus de réputation et de succès ? Ceux-là, chrétiens, ne souffrent-ils pas continuellement, et d'une égalité de grandeur qui les blesse, et d'une égalité de mérite qui les humilie ?

Mais pourquoi m'attacher à vous prouver le malheur de l'ambition ? Ecoutons seulement parler les ambitieux, leur témoignage nous suffit ; ils nous feront eux-mêmes la plus triste peinture de leur situation ; ils nous diront que le monde est injuste, que leurs peines sont extrêmes, que leurs travaux sont mal récompensés, qu'ils peuvent à peine suffire à la multitude des soins qui les occupent, et qu'ils en sont surchargés ; ils reconnaîtront qu'une vie douce et tranquille est mille fois préférable à une vie agitée et tumultueuse : ils sentent donc tout le poids de leurs chaînes, et ils veulent les conserver; ils craindraient de les rompre.

Or n'est-ce pas le comble du malheur, de sentir qu'on est malheureux, et de vouloir toujours l'être ; de connaître le prix de la tranquillité, et de souhaiter malgré toi le trouble et l'agitation ? Quoi de plus affreux que cet appas funeste qui semble être attaché aux malheurs de l'ambition, et qui fait qu'elle veut toujours s'élever au risque d'être toujours malheureuse ? Quel plus cruel esclavage que celui d'une passion qui ne cherche, pour ainsi dire, qu'à enchérir sur ses propres malheurs, et qui ne peut travailler que pour multiplier ses chagrins et ses peines? Heureuse tranquillité, aimable paix, calme

désirable, source du vrai bonheur! vous n'êtes donc pas faite pour l'ambition; vos charmes innocents lui sont inconnus. Tant qu'elle subsistera, elle ne cessera de désirer et de se plaindre; et tant qu'elle désirera, elle sera toujours inquiète et malheureuse. Au même temps que les désirs la tourmentent, les craintes l'alarment; car il ne suffit pas de parvenir, il faut encore se maintenir dans le rang où l'on est parvenu. Or ce rang est presque toujours environné d'écueils et de précipices; tous les pas que l'on y fait sont glissants et dangereux: plus ce rang est élevé, plus la rechute est terrible, plus elle est prochaine. Tout dépend dans ce monde de la volonté des hommes, qui est inconstante, du souffle de la fortune, qui est léger. Le théâtre du monde est un théâtre mobile, où l'on change continuellement de décorations, d'acteurs et de spectacles. Tel y brille et puis disparaît; un autre y fait pendant quelques années un personnage envié, un personnage illustre, qui vient ensuite en faire un triste et lugubre. On sent que plus on est élevé, plus on a de rivaux et d'ennemis: on connaît par soi-même les stratagèmes de l'ambition, les ruses et les détours de la jalousie; et l'ambitieux ne saurait douter que tous ses semblables ne les emploient contre lui, comme il les a lui-même employés contre eux; il craint qu'ils ne réussissent, il en tremble, il en frémit; sa place est comme assiégée par une armée formidable d'ennemis, où il faut toujours veiller, toujours craindre. Que s'il vient à s'apercevoir que ses rivaux prévalent, que son crédit baisse, que sa fortune chancèle, ô Dieu! quelles craintes, quelles alarmes, quelles inquiétudes! qu'elles sont vives, quelles sont cruelles, ces inquiétudes, et qu'elles dérobent souvent de sommeil et de repos à ces esclaves de la fortune, dont tout le monde envie le sort! Je me représente l'ambitieux Aman assis à la table d'Esther; il entend les plaintes qu'elle faisait contre lui; il s'aperçoit qu'Assuérus les écoute; il croit déjà lire dans ses yeux irrités, l'arrêt de sa condamnation et de sa mort. Le voilà aussitôt tremblant et consterné: *Illico obstupuit, vultum regis ac reginæ ferre non sustinens.* (*Esther*, VII, 6.) Il se prosterne aux pieds de cette reine, qu'il avait offensée; il implore humblement sa protection et son secours, mais en vain: Aman est condamné; son crime est découvert, sa perte est résolue; le public attend un changement, et la fortune une victime. Cet homme si fier et si redouté va finir ses jours par un infâme supplice; et ce qui met le comble à son malheur, c'est que si sa fortune disparaît, l'ambition lui reste; sa grandeur s'évanouit, mais sa passion subsiste; il tient encore par ses désirs et par ses regrets au vain fantôme qui lui échappe, et son ambition dépouillée n'en devient que plus avide et plus malheureuse.

Voilà, vous le savez, chrétiens, et ce qui s'est passé dans tous les siècles sur la scène du monde a dû vous l'apprendre, voilà quelle est pour l'ordinaire la triste fin et le juste châtiment des ambitieux. Combien ont fini leurs jours par une fin tragique! combien ont été livrés à leur propre désespoir, qui les a fait périr plus lentement! D'autres ont peut-être survécu longtemps à leur infortune et l'on ne sait si ceux-là n'étaient pas plus à plaindre.

Vous direz sans doute, chrétiens, que tous les ambitieux n'ont pas éprouvé un sort si funeste, et que l'on en a vu fixer en quelque sorte l'inconstance de la fortune; mais s'il s'en trouve d'assez heureux ou d'assez habiles pour échapper à ses coups, ne faudra-t-il pas enfin qu'ils succombent sous les coups inévitables de la mort? ne faudra-t-il pas que l'idole de Dagon, cette idole brillante et adorée, soit enfin réduite en poudre à la présence de l'arche? Dieu vengeur, c'est à ce dernier moment que vous attendez les ambitieux! Qu'il est triste, qu'il est terrible pour eux, ce moment fatal, qui les sépare pour toujours de ces grandeurs qu'ils ont tant aimées! Avec quelle douleur et quel saisissement ne diront-ils pas comme le roi des Amalécites: *Siccine separat amara mors!* (*I Reg.*, XV, 32.) O mort, est-ce ainsi que tu fais disparaître en un instant l'ouvrage de tant d'années? Quel compte à vous rendre, ô mon Dieu, que celui d'une vie entière sacrifiée à l'ambition! Quels regrets pour le passé! quels remords pour le présent! quelles craintes pour l'avenir! Sera-ce donc une ressource pour l'ambion expirante, que la pompe de ses funérailles et le nombre des titres qui seront gravés sur son tombeau? Après avoir vécu dans le trouble et dans l'agitation, ne finira-t-elle point par mourir dans le désespoir?

Que l'on dise, après cela, chrétiens, qu'il est plus avantageux de servir le monde que de servir Dieu, que la voie du ciel est rude et pénible, et que celle du monde est douce et agréable, que ce monde nous attire à lui par des faveurs qui méritent bien que l'on sacrifie tout pour les acquérir. Funestes préjugés, que faut-il pour vous dissiper et pour vous détruire? Hélas! il ne faut que réfléchir un moment sur ce qu'il en coûte pour les obtenir, ces faveurs du monde, sur les désirs et les craintes qui les accompagnent, sur les disgrâces qui en sont la fin.

Ces deux courtisans dont parle saint Augustin au livre de ses *Confessions*, raisonnaient donc plus sagement, lorsqu'ayant lu quelques traits de la vie de saint Antoine, que le hasard leur avait fait tomber dans les mains, et comparant la joie pure que goûtait ce solitaire dans son désert avec les troubles continuels dont leur vie était agitée, ils se disaient l'un à l'autre: Que voulons-nous? que cherchons-nous? que prétendons-nous? *Quid quærimus*? Nous nous donnons bien des mouvements, nous essuyons mille dégoûts et mille fatigues; mais quel en sera le fruit? Un bonheur passager et fragile, une fortune incertaine et toujours chancelante, à laquelle nous n'arriverons peut-être jamais; au lieu qu'avec

bien moins de peine et moins d'embarras, dès ce moment, si nous le voulons, nous pouvons devenir les amis de Dieu : *Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio.* Solides réflexions, qui triomphâtes en ce moment de l'ambition humaine, puissiez-vous aujourd'hui en triompher pour toujours!

O vous qui bornez vos désirs, et qui, contents de l'état où la Providence vous a placés, préférez le titre de chrétien fidèle à celui d'esclave de l'ambition : ah ! n'enviez point le sort de ces prétendus heureux du siècle : ils ne se croiront jamais suffisamment récompensés de ce qu'ils auront fait pour le monde : vous le serez plus sûrement et plus amplement des moindres sacrifices que vous aurez faits pour plaire à Dieu.

Le monde ne peut jamais connaître toutes les vertus qu'il devrait récompenser ; et il ne serait pas même en état de les récompenser quand il pourrait les connaître : mais à l'égard de Dieu, comme il n'y a jamais de récompense sans mérite, il n'y a point non plus de mérite sans récompense.

Le monde ne connaît jamais que le mérite qui brille, qui éclate, et que la renommée lui annonce, ou que la faveur lui exagère ; mais Dieu voit le mérite partout où il est, il l'aperçoit jusque dans les ténèbres, jusque dans les replis impénétrables du cœur humain.

Le pouvoir du monde est trop borné pour que ses récompenses puissent suffire à tous ; et s'il entreprenait de récompenser tous les mérites, il se trouverait encore plus de mérites que de récompenses : mais Dieu a des couronnes pour toutes les vertus, des récompenses pour tous les travaux, des palmes pour toutes les victoires, des trônes pour tous les saints. Servez-le donc, ce grand Maître, et mettez toute votre ambition à lui plaire et à lui obéir. Cette espèce d'ambition sera plus juste et plus raisonnable, plus noble même et plus élevée que celle des mondains ; et elle sera en même temps plus tranquille et plus heureuse.

Je ne prétends pas cependant, chrétiens, que l'on ne puisse jamais parvenir aux honneurs du monde sans se rendre coupable de tous les crimes, et sans s'exposer à tous les malheurs de l'ambition. On peut être grand par l'ordre et par la volonté de Dieu : on peut être grand et conserver encore au milieu des grandeurs un désir sincère de plaire à Dieu : on peut être grand et rapporter sa grandeur même à la gloire et au service de Dieu. Mais alors on ne recherche pas les grandeurs du monde pour elles-mêmes ; on les attend, on les reçoit de la main de Dieu, et l'on ne perd jamais de vue la souveraine préférence qui est toujours due à ce Maître suprême.

Faites connaître, Seigneur, à ceux qui m'écoutent, par la vive lumière de votre grâce, que le vrai bonheur et la vraie gloire ne se trouvent que dans votre service et dans votre amour ; que rien n'est grand que par l'usage que l'on en fait pour vous glorifier ; que la fortune la plus brillante n'est proprement qu'un esclavage illustre, une occasion de chutes et de disgrâces, et une source perpétuelle de chagrins et d'inquiétudes. Apprenez-leur enfin à ne plus désirer avec tant d'ardeur ces fausses grandeurs de la terre, qui éblouissent ceux qui ne les ont pas et qui font souffrir ceux qui les ont, afin qu'exempts des crimes et des malheurs de l'ambition, ils n'aspirent qu'à vous posséder à jamais dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

Medius vestrum stetit, quem vos nescitis. (*Joan.*, I, 26.)

Un Dieu est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas.

Sire,

Ne pourrait-on pas adresser les mêmes paroles à la plupart des chrétiens de nos jours ? Le Seigneur est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas ; vous oubliez que son immensité remplit le ciel la terre, et que nous parlons toujours improprement et figurément, lorsque nous disons qu'il a établi sa demeure dans le ciel. Non, chrétiens, il ne peut être renfermé dans aucun espace ; il occupe également tous les lieux du monde. Nous sommes toujours sous sa main et sous ses yeux ; nous ne pouvons éviter sa présence, nous ne pouvons nous dérober à ses regards, et c'est de cette présence de Dieu fixe, immuable, immédiate, et jamais interrompue, que j'entreprends de vous développer ici toutes les conséquences et tous les rapports. Regardez-la, chrétiens, comme un de ces principes féconds, d'où résultent les conséquences les plus étendues pour le règlement de nos mœurs, puisqu'elle doit être en même temps et le principe de notre sanctification, et le principe de notre bonheur. La présence de Dieu, principe de notre sanctification : ce sera le sujet de la première partie; la présence de Dieu, principe de notre bonheur : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Appliquez votre esprit, dit le Sage, à la présence du Seigneur, et vous ne pécherez jamais. D'où viennent les grandes iniquités d'Israël ? demande le prophète. C'est qu'il a oublié la présence de son Dieu : *Quorum sunt in tenebris opera, et dicunt : Quis videt nos?* (*Isa.*, XXIX, 25.) Voilà la source de ses désordres, voilà la véritable cause de ses déréglements : et par une raison contraire, une application constante à la présence du Seigneur, eût été le principe de sa sanctification, puisqu'elle l'aurait préservé de tout vice.

Entrons ici, chrétiens, dans la pensée du prophète, et tâchons d'en pénétrer le sens et le mystère. Pour éviter le péché, il faut le craindre, et il faut avoir la force de lui résister ; or quoi de plus capable de nous procurer ce double avantage, qu'une application continuelle à la présence du

Seigneur ? elle nous fait craindre le péché, elle nous donne la force de le vaincre.

Je dis premièrement qu'elle nous fait craindre le péché ; car il est certain que la présence d'un témoin sage et vertueux qui nous suivrait partout, qui serait toujours à nos côtés pour éclairer nos démarches, pour examiner nos paroles et nos actions, et pour les peser à la balance de la raison, il est, dis-je, certain que la présence d'un tel homme nous aurait bientôt réduits à n'oser commettre que des péchés intérieurs; que si ce témoin se trouvait personnellement intéressé dans nos actions, sa présence serait encore plus capable de nous retenir dans le devoir ; si ce témoin, toujours présent et toujours intéressé, pouvait pénétrer jusque dans notre pensée, nous n'oserions même penser devant lui rien de criminel ; mais si ce témoin était en même temps un maître tout-puissant, un juge inflexible, l'arbitre souverain de notre destinée ; ô Dieu, dans quelle réserve, dans quelle retenue une présence si auguste et si redoutable serait-elle capable de nous fixer ?

Vous l'avez toujours avec vous, chrétiens, ce témoin présent, ce témoin intéressé, ce témoin clairvoyant, ce témoin redoutable. A quoi donc attribuer cette prodigieuse facilité que vous avez à tomber dans le péché, qu'au peu d'attention que vous faites à sa présence ? *Celui qui fait le mal*, dit le Sauveur, *fuit naturellement la lumière*. (*Joan.*, III, 20.) Le crime fut toujours ami du silence et de l'ombre : les lieux écartés, les sombres retraites, les réduits obscurs, sont les asiles qu'il se choisit et qu'il se réserve. S'il est surpris, il s'arrête; s'il est découvert, il rougit. Il est vrai qu'il commence à perdre beaucoup de cette timidité qui lui est si naturelle ; il ne craint plus tant la lumière; il marche tête levée; il perd insensiblement l'habitude de rougir. Mille indécences, inconnues au temps de nos pères, se trouvent autorisées. La fraude et la violence ne sont déshonorées que lorsqu'elles sont malheureuses; le succès les enhardit et les justifie. Cette hardiesse, cependant, ne laisse pas d'avoir ses bornes. Si l'on ne rougit pas d'étaler aux yeux du public tout l'éclat d'une fortune bâtie sur l'iniquité, on veut du moins que les fondements en demeurent toujours cachés comme ceux des autres édifices. De même l'on a beau s'armer d'un front d'airain contre le déshonneur et la honte, il en faut toujours revenir à chercher des lieux et des moments où l'on puisse dire ce que les deux vieillards disaient à Suzane : *Nemo nos videt*. (*Dan.*, XIII, 28.) Personne ne nous voit. C'est ce signal que la passion attend ; et jusqu'à ce moment la honte la retiendra toujours enchaînée et captive.

Pensez-vous donc, chrétiens, pouvoir le trouver jamais ce moment désiré où vous puissiez dire avec une entière assurance : *Nemo nos videt ;* personne ne nous voit ? Ne vous en flattez pas : Dieu vous voit partout, il vous suit partout ; et je défie de commettre un seul crime, de quelque nature qu'il puisse être, qui échappe à ses regards. Fussiez-vous couverts des voiles les plus épais, il les perce ; fussiez-vous ensevelis dans les plus épaisses ténèbres, il les éclaire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (*Soph.*, II, 12), nous dit-il lui-même par son prophète : mes yeux seront comme une lampe éternelle qui brille jour et nuit au milieu de Jérusalem, et dont la lumière s'étend à tout, pénètre partout, et ne laisse aucun réduit, aucune obscurité qui ne soit parfaitement éclairée pour moi. Le soleil peut cesser d'éclairer le monde, mais je me passe de sa lumière; et celle de mes yeux ne s'éclipse jamais. Lors même que le jour brille avec plus d'éclat, on peut trouver des endroits où sa lumière ne saurait pénétrer ; mais ces retraites impénétrables aux rayons du soleil et à la vue des autres hommes, sont découvertes à mes yeux. Toutes les ombres disparaissent, toutes les ténèbres se dissipent devant moi ; et quelque chose que fassent les enfants des hommes ils ne le feront jamais sans témoin, puisque je serai toujours présent à toutes leurs actions.

Au reste, ce n'est point ici un témoin indifférent qui ne prenne aucune part à ce qu'il nous voit faire. Personne au monde n'y est plus intéressé que lui, puisque toutes nos bonnes actions font sa gloire, et que nos moindres péchés l'offensent et la flétrissent. Quand nous sommes tentés de commettre quelque faute, rien de plus capable de nous retenir que la présence de celui qu'elle intéresse. On veut bien médire devant ceux à qui la médisance peut plaire : mais si celui qui en est l'objet vient à paraître, on change de discours, on paraît interdit, et on lui laisse quelquefois apercevoir un étonnement et une surprise qui l'avertit malgré nous qu'il était lui-même le sujet d'une conversation si brusquement interrompue. Ce sont donc les témoins intéressés que nous redoutons davantage. Mais pouvons-nous commettre un seul péché, que ce ne soit à la vue et en présence de ce Dieu qui y prend un intérêt si vif, puisqu'il a si fortement attaché sa gloire à notre conduite? Ah! nous ne pouvons en commettre un seul qu'il n'en soit affligé, contristé, désolé. Ne savons-nous pas que c'est un Dieu jaloux, et que la moindre préférence que nous donnons aux créatures offense sa délicatesse? Combien doit-il donc être blessé de ces honteux transports qui lui enlèvent notre cœur et nos hommages? Eh quoi, dit-il, est-ce donc ainsi qu'on m'oublie, qu'on me trahit, qu'on m'abandonne? est-ce ainsi qu'on sacrifie mes soins et ma gloire à un vil intérêt, à un plaisir d'un moment? N'est-il pas même témoin des péchés qui l'attaquent le plus directement? Blasphémateur, il entend ces jurements effrénés, ces blasphèmes exécrables que vous vomissez contre lui dans les accès de votre colère : lorsque son saint nom devient le jouet d'une aveugle fureur,

lorsque vous l'abandonnez à toutes les profanations que peut inspirer le désespoir, il est présent à tous les discours; c'est à lui-même que vous les adressez, autant vaudrait dire une injure en face du plus grand roi de la terre. Mais que dis-je? cette audace n'a point de nom, elle ne souffre aucun parallèle. Le plus grand roi de la terre n'est que l'image de Dieu; et c'est ici ce grand Dieu, ce Dieu tout-puissant, dont la présence est indignement outragée.

Au reste, il n'est pas seulement témoin des paroles et des actions, il va plus loin, il pénètre jusque dans le fond des cœurs, il lit dans notre pensée, et les plus imperceptibles mouvements de notre âme ne sont point cachés à ses yeux. On dit ordinairement que si un homme portait écrites sur son front toutes les pensées qui lui roulent dans l'esprit, ou si les autres hommes avaient la vue assez pénétrante pour les apercevoir, l'homme le plus sage et le plus raisonnable serait souvent obligé de se cacher et de rougir; tant est grande la bizarrerie de nos idées, la bassesse et la contradiction de nos désirs, l'indécence de nos imaginations, et la fureur de nos passions intérieures. Chacun sait ce qui se passe en lui, et peut aisément se rendre justice; mais rien de tout cela ne peut être caché aux yeux du Seigneur. Il voit, ce scrutateur des cœurs, il voit tout ce qui se passe dans les replis tortueux des cœurs faux, des âmes doubles et hypocrites; ses yeux pénètrent jusque dans l'intérieur de ces âmes vicieuses et corrompues qui portent sur un front prompt à rougir tous les caractères de l'austère pudeur, dont les yeux, gouvernés avec art, paraissent toujours armés d'une sévérité apparente, et dont les lèvres, vouées au mensonge, savent employer à propos le langage de la vertu. Et qu'y voit-il, grand Dieu! Il y voit tous les excès des passions les plus vives et les plus indomptées; le feu le plus violent, quoique le mieux couvert; il y voit tous les transports d'une imagination féconde qui travaille sans cesse sur des crimes nouveaux qu'elle réalise, sur de chimériques plaisirs qu'elle invente elle-même pour se satisfaire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* Cette lampe éternelle qui brille nuit et jour au milieu de Jérusalem, n'éclaire pas seulement les corps, elle éclaire les esprits, elle porte ses feux étincelants jusque dans le fond des cœurs, jusque dans le secret des consciences. Mais est-ce assez de dire que Dieu voit, que Dieu connaît? Non, chrétiens, tout ce qu'il aperçoit en nous de défectueux, il le juge et il le condamne. Il n'est pas seulement assis, pour nous considérer, sur le trône de sa majesté et de sa gloire; il est assis sur le trône de sa justice pour nous juger, pour nous condamner et pour nous punir. Car ne pensez pas, chrétiens, que vous ne deviez subir qu'après la mort ce jugement de Dieu dont on vous fait tant de menaces : *Non judicium est mundi.* (*Joan.* XII, 31.) C'est aujourd'hui, [illegible] c'est à toutes les heures du jour que Dieu nous juge; il a toujours la balance à la main pour peser nos paroles et nos actions; et le jugement qu'il fera de nous après la mort, ne sera que l'exécution des divers arrêts qu'il aura prononcés contre nous pendant la vie.

Il vous voit donc et il vous juge, hommes faux et artificieux qui conservez dans le public tous les dehors de la probité et de la religion dont vous violez en secret tous les devoirs. Vous vous jouez de la crédulité des hommes; vous avez trouvé moyen d'échapper à leur censure : mais il y a un Dieu dans le ciel qui connaît toute l'horreur de vos vices cachés et toute la fausseté de vos vertus apparentes.

Il vous voit et il vous juge, âmes hypocrites qui paraissez quelquefois dans nos temples avec un extérieur modeste et composé, qui semble annoncer la piété la plus humble et la plus retenue; mais qui portez jusqu'au pied des autels les feux secrets qui vous dévorent, les jalousies qui vous rongent, les triomphes imaginaires qui vous enivrent : ces regards imperceptibles, que vous adressez à tous les objets de ces différentes passions, ne sauraient lui échapper, et comme il sonde le cœur d'où ils partent, il en entend le langage mieux que ceux à qui vous cherchez vous-mêmes à le rendre intelligible.

Il vous voit et il vous juge, hommes plongés dans tous les excès de la mollesse et de la volupté, qui commettez tous les jours des abominations qui font rougir la nature, et qui les multipliez à l'infini par des désirs toujours renaissants que rien ne saurait ni borner ni éteindre. Ils ne sont pas plutôt conçus, ces affreux désirs, ils ne sont pas plutôt commis, ces crimes abominables, que Dieu les voit, les juge et les condamne.

Il vous voit et il vous juge, riches coupables, qui jouissez sans honte et sans remords d'une fortune bâtie sur l'iniquité, et cimentée du sang des misérables : le crédit qu'elle vous attire, vous met à couvert des recherches de la justice humaine; on loue votre capacité, on admire votre honneur : mais Dieu connaît vos injustices, et l'arrêt qui vous condamne est déjà prononcé.

Il vous voit enfin, et il vous juge, pères barbares, époux dénaturés, maîtres durs et impitoyables qui ne craignez point de faire retentir l'intérieur de vos maisons de gémissements et de pleurs, pourvu que le bruit et l'éclat n'en soient entendus que de vous : mais ces cris percent le ciel; ces pleurs sont entendus du souverain Juge; il ne les entend pas sans en pénétrer la cause et l'injustice, il n'est là que pour vous juger et vous condamner.

C'est donc sous les yeux de Dieu, c'est sous le glaive de sa justice, continuellement levé sur vos têtes, que vous osez l'offenser. O souverain Juge qui oserait, qui pourrait même se résoudre à commettre le péché pour peu qu'il voulût faire la moindre attention à votre présence terrible? Reconnaissons ici, chrétiens, jusqu'où va l'imposture et l'illu-

sion de nos sens : elle nous rend si vive la présence des objets sensibles, qu'elle anéantit pour toujours la terreur de ce Maître invisible, qui seul devrait occuper toutes nos craintes. Le courtisan tremble sous les yeux de son roi, il compose ses gestes et son visage pour ne pas laisser échapper le moindre trait qui puisse offenser ses augustes regards; un fils, qui s'abandonne à tous les vices de la jeunesse, redoute la vue d'un père attentif et rigoureux, et il sait bien mettre un frein à sa légèreté naturelle quand il est question de lui cacher ses désordres; le serviteur craint toujours l'œil du maître; nous nous craignons, nous nous respectons les uns les autres; la présence des hommes nous en impose, nous redoutons le coup d'œil de nos semblables : et, sous les yeux de ce Dieu tout-puissant, de ce père tendre dont nous outrageons la bonté, de ce Juge inexorable dont nous provoquons la vengeance, on osera se livrer à tous les excès de l'injustice, de la colère et de la volupté. Où irez-vous, chrétiens, au sortir de ce discours? quel est le plan que vous vous êtes formé pour passer le reste de cette journée? est-ce à des amusements ou à des occupations que vous voulez l'employer? avec qui la passerez-vous? dans quelle compagnie? dans quelle société? qu'y ferez-vous, qu'y entendrez-vous? Ah! si vous voulez la passer sans péché, le moyen est court et facile; dites-vous sans cesse à vous-même : Dieu me voit, Dieu m'écoute; j'aperçois par la foi ses yeux qui brillent au milieu des ténèbres; il me regarde comme si j'étais la seule créature qu'il eût mise sur terre : n'en doutez pas, chrétiens, ce vif et fréquent souvenir de la présence de Dieu, sera pour vous un préservatif infaillible contre le péché.

C'est à cette pensée que Susanne eut recours dans l'affreux péril qui menaçait sa vertu. Personne ne nous voit, lui disaient ces deux coupables juges d'Israël, dont il est parlé dans l'Ecriture : *Nemo nos videt.* Vous vous trompez, leur dit-elle, Dieu me voit, et c'est assez pour moi; j'aime mieux m'abandonner à votre fureur, que de céder à vos désirs, parce que je ne puis me résoudre à commettre un crime en la présence de mon Dieu : *Melius est mihi incidere in manus vestras, quam peccare in conspectu Domini.* (*Dan.*, XIII, 23.)

C'est cette même pensée qui a maintenu tant de saints dans la grâce et dans la piété, au milieu des dangers du monde. Abraham n'est pas un solitaire éloigné du commerce des hommes; il demeure parmi les infidèles sans rien perdre de sa vertu, parce qu'il ne perd jamais de vue l'avis important que le Seigneur lui avait donné : Allez, Abraham, parcourez ces vastes contrées où l'idolâtrie a établi son empire; vous y fréquenterez un peuple coupable, qui ne vous donnera que des exemples pernicieux; mais ne craignez pas que leur commerce affaiblisse votre vertu, tant que vous serez fidèle et attentif à marcher en ma présence : *Ambula coram me, et esto perfectus.* (*Gen.*, XVII, 1.) Et vous, grand prophète, dont les cantiques sacrés retentissent encore tous les jours dans nos temples, que faisiez-vous pour vous sanctifier au milieu des écueils et des dangers du trône; pour conserver le goût de la vérité au milieu des piéges que la flatterie ne cesse jamais de tendre aux têtes couronnées, et l'amour de la pénitence et de la vertu au milieu des appas les plus séduisants du vice? Il va vous l'apprendre chrétiens : J'étais, nous dit-il, continuellement attentif à la présence de mon Dieu : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* (*Psal.* XV, 8.) S'il me fallait traiter de la paix, ou déclarer la guerre, présider aux conseils, ou marcher à la tête de mes armées : je me disais sans cesse à moi-même : Dieu est ici présent, c'est sous ses yeux que j'agis, que je parle, que je commande. Ce Dieu qui juge les rois aussi sévèrement que les peuples, ce Dieu qui m'a élevé sur le trône; et à qui seul je puis être comptable de mes actions; ce Dieu qui abaisse, quand il lui plaît, ceux qui gouvernent le monde; ce Dieu me voit, il me juge, et il me condamne pour peu que je m'écarte un instant du respect, de l'amour et de l'obéissance que je lui dois : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*

Cette présence de Dieu n'était pas seulement pour David un puissant motif de craindre et d'éviter le péché; il y trouvait encore une ressource infaillible pour le vaincre. Car Dieu n'est pas seulement avec nous comme maître et comme juge; il y est encore comme protecteur et comme appui. Il est même bien plus jaloux de nous maintenir dans l'innocence, que de punir nos égarements. Il ne veut point notre perte, il ne veut que notre salut. C'est nous qui le forçons à nous regarder avec des yeux de juge : il a pour nous les sentiments d'un père qui craint de nous trouver coupables, et qui nous offre continuellement le secours de sa grâce pour soutenir notre faiblesse.

Hélas! disait le Prophète, les tentations m'environnent de toutes parts, et je ne rencontre partout que des piéges dangereux et de terribles écueils; le péché se présente sans cesse à mon cœur, et il prend mille formes différentes pour me séduire. Qui me défendra contre tant d'ennemis, qui me garantira de tant de périls, qui me soutiendra dans une guerre si cruelle et si opiniâtre? Ce sera vous, ô mon Dieu, qui êtes le défenseur de ma vie, et le protecteur de mon salut. Mais si je veux vous faire entendre ma voix, faudra-t-il que je franchisse les bornes du monde pour m'élever jusqu'aux cieux? Ne faudra-t-il pas du moins que je demeure toujours attaché aux pierres sacrées de votre sanctuaire? Non, me disent les prophètes et les apôtres, le Seigneur est près de vous : *Dominus prope est* (*Philip.*, IV, 5), c'est dans lui que vous vivez, que vous marchez, que vous existez : *In ipso enim vivimus, et movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.)

Ce n'est pas seulement à ses anges, qu'il a commandé de vous garder, de veiller sur

vous, et d'écarter loin de vous les pierres et les dangers qui sont semés dans vos voies. Il prend ce soin lui-même. S'il s'élève dans votre cœur quelque mouvement contraire à sa loi, il y est présent pour l'arrêter; si les flammes de la volupté l'environnent, il y est présent pour les éteindre: si les ennemis de votre salut, si des objets séduisants vous livrent de rudes combats, ne craignez pas, ne vous découragez pas; le secours n'est pas loin, vous pouvez toujours dire comme les fidèles Israélites : *Nobiscum Deus* (*Isa.*, VIII, 10); Dieu est avec nous, il combat pour nous; et s'il prend notre défense, quel ennemi sera capable de nous nuire? *Si Deus pro nobis; quis contra nos?* (*Rom.*, VIII, 31.)

Que pouvez-vous donc dire, chrétiens, pour excuser vos désordres? *Narra si quid habes ut justificeris.* (*Isa.*, XLIII, 26.) Direz-vous que vous êtes trop faibles pour résister aux attraits du vice, que le penchant vous entraîne, que la passion vous transporte? Mais n'avez-vous pas dans vous, par la présence de votre Dieu, le principe immortel de la force et de la vertu? qui vous empêche d'y avoir recours? qui vous empêche d'appuyer votre faiblesse sur le bras du Tout-Puissant? Hélas! chrétiens, quand on a besoin de la protection des grands de la terre, que ne fait-on pas pour arriver jusqu'à eux, pour avoir occasion de les voir et de leur parler? C'est, dit-on, le seul moyen de s'avancer, la seule route qui conduise à la fortune. Fallût-il témoigner mille fois plus d'ardeur et plus d'empressement pour avoir l'avantage de s'approcher de Dieu, de parler à Dieu, de s'entretenir avec Dieu; qui oserait dire que ce Dieu ne le mériterait pas, que la religion, le devoir et l'intérêt de notre salut ne nous y obligeraient pas? Mais non, ces grands dont on recherche la présence avec tant d'ardeur, dont l'entretien nous paraît si précieux, la faveur si utile, la protection si désirable, ces grands sont souvent inaccessibles pour vous; mille barrières s'opposent à cette ambition avide et intéressée, qui les assiége et qui les suit partout. Le Roi des rois, le Dieu du ciel et de la terre prévient, au contraire, vos recherches et vos empressements; il vient lui-même à vous, il ne s'éloigne jamais de vous, l'accès est toujours facile et le moment toujours favorable.

Ah! s'il est vrai que le commerce et la fréquentation des saints suffit quelquefois pour nous sanctifier, comme celui des impies suffit pour nous perdre, qui peut donc m'empêcher d'y vivre saintement, ô mon Dieu, si je sais mettre à profit tous les avantages de votre présence? Je suis toujours avec vous, et vous ne me quittez jamais; je marche, je parle, et j'agis sous les yeux d'un Dieu qui est la sainteté même, d'un Dieu qui veut mon salut, et qui est toujours prêt à me donner les forces nécessaires pour me sanctifier.

Occupons-nous donc sans cesse, chrétiens, de son adorable présence, et nous y trouverons non-seulement le principe de notre sanctification, mais encore le principe de notre bonheur; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous avez donc peine à comprendre, chrétiens, que l'on puisse être heureux en pratiquant l'Evangile, c'est-à-dire, en renonçant aux vains plaisirs du siècle, pour ne s'occuper que de son salut : une telle vie vous paraît malheureuse, et vous pensez quelquefois qu'il vaudrait mieux s'ensevelir tout vivant que de l'embrasser. Désabusez-vous; les saints ne sont pas aussi malheureux que le monde se l'imagine : il n'est ni de la nature de Dieu, ni de la nature de l'homme, que l'on puisse se le persuader. 1° Dieu est trop bon et trop juste pour vouloir que l'on soit malheureux à son service; 2° il est trop puissant pour le souffrir. D'ailleurs, les saints mêmes ne peuvent être attachés à la vie qu'ils mènent, que par le goût et la satisfaction qu'ils y trouvent : il faut nécessairement qu'ils se laissent guider, comme les autres hommes, par l'attrait du bonheur. S'ils ne trouvaient pas dans cette vie quelque ressource qui les dédommageât des plaisirs du monde, n'en doutez pas, chrétiens, ils retourneraient au monde; ils seraient en quelque sorte forcés par le sentiment de la nature à quitter un Dieu qui ne les nourrirait que de larmes et de souffrances, sans leur procurer aucun dédommagement de leurs souffrances et de leurs larmes. Puisqu'ils sont contents, quoiqu'en dise le monde, il faut nécessairement qu'ils n'aient rien à désirer, rien à regretter; qu'ils n'aient même rien à souffrir, sans quelque compensation qui adoucisse leurs peines : en un mot, il faut que leurs désirs soient remplis, que leurs pertes soient réparées, que leurs peines soient douces et légères. Trois effets que la présence de Dieu produit infailliblement en eux : cette présence remplit leurs désirs, elle répare leurs pertes, elle adoucit toutes leurs peines.

Je dis premièrement que cette présence remplit leurs désirs. Est-on parvenu à n'aimer rien préférablement à Dieu? on est content d'être toujours avec lui, on oublie volontiers tout l'univers pour ne s'occuper que de sa présence : les déserts les plus inhabités cessent de paraître des solitudes, quand on est sûr d'y trouver un bien qui suffit seul pour les remplir et pour les rendre agréables. Quand nous voyons ces fameux solitaires de la Thébaïde et de l'Egypte, s'ensevelir tout vivants dans des cavernes profondes, et plus propres à servir de tombeaux à des cadavres, ou de retraites à des bêtes farouches, que d'être la demeure des humains; quand nous les voyons s'enfoncer dans les déserts, grimper au sommet des montagnes pour y chercher des asiles inconnus et inaccessibles au reste des hommes, et y passer leurs jours dans l'éloignement le plus parfait et dans l'abandon le plus absolu; quand nous voyons saint Paul, le chef et le patriarche de tous ces solitai-

res trembler à la vue d'Antoine, qui, le premier, ose troubler le silence non interrompu d'une si parfaite solitude; quand nous le voyons, revenu de son premier étonnement, demander à Antoine si la terre est encore habitée, si l'on y bâtit encore des maisons et des villes : Bon Dieu, disons-nous, quel vide affreux! quel dénuement! quel abandon incompréhensible! Détrompez-vous, chrétiens, ces saints ne furent jamais seuls, ils ne furent jamais un instant sans avoir avec eux une compagnie préférable à toutes les sociétés du monde. Ils n'étaient pas seulement avec eux-mêmes, comme ces faux sages du paganisme, qui prétendaient combattre sans aucun secours l'ennui de la solitude, en ne donnant point à un homme d'autre compagnie que lui-même, comme s'il eût été possible de trouver, dans un être unique, une ressource qui suppose nécessairement la multiplicité; comme si c'eût été multiplier en quelque sorte cet être unique, que de le replier sur lui-même par la réflexion. Non, chrétiens, la solitude de ces grands hommes était adoucie par une compagnie plus réelle, et dont l'existence était fondée sur des idées moins abstraites. Ils n'étaient pas seuls, encore une fois puisqu'ils étaient avec Dieu, et que Dieu était avec eux; ils le voyaient toujours, par les yeux de la foi, témoin constant et fidèle de leurs veilles, de leurs austérités et de leurs travaux. Dieu avait dit du haut de son trône de gloire : Abandonnerai-je ce solitaire qui a tout quitté pour moi, à toutes les horreurs de la tristesse? Non, je veux être auprès de lui dans sa grotte, et j'y établirai ma demeure avec lui : *Ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus.* (*Joan.*, XIV, 23.)

Quelle ressource, chrétiens, pour une âme pure et fidèle, que d'être toujours avec Dieu! ils s'entretenaient avec lui comme un ami s'entretient avec son ami. Ils avaient toujours de nouvelles grâces à lui demander, de nouvelles choses à lui dire, parce que l'amour ne tarit jamais : le temps qu'ils passaient avec lui ne pouvait leur paraître long, parce que l'amour sait abréger le temps; il le rend rapide, il fait oublier sa durée; ce temps ne pouvait leur paraître vide, parce qu'il était rempli par tous les sentiments de la piété, de la reconnaissance et de l'amour. Et que pouvaient-ils désirer au monde, ayant le bonheur de converser à tous les moments de leur vie, avec le Créateur et le Maître du monde? Mon Dieu est avec moi, disaient-ils, mes désirs sont remplis; il me tient lieu de tout : *Deus meus et omnia.* Et qu'y a-t-il sur la terre ou dans le ciel, que je puisse préférer ou même comparer à lui? Ils trouvaient dans cette présence intime et immédiate de Dieu, une ressource que nous ne trouvons point dans la présence des hommes; car, indépendamment de la différence prodigieuse des objets, la présence des hommes n'est-elle pas essentiellement finie, limitée, temporelle, successive et coupée par de longs intervalles? peuvent-ils être avec nous dans tous les lieux et dans tous les temps? La seule présence de Dieu est constante et perpétuelle, et, de tous les objets que l'on peut aimer, c'est le seul dont on soit sûr de n'être jamais séparé; la mort même qui nous sépare de tout, n'est pas capable de nous éloigner de lui; que dis-je? elle nous en rapproche, elle nous unit à lui par des nœuds indissolubles qui ne peuvent plus être rompus, ni par les distractions d'un esprit volage, ni par les faiblesses d'un cœur égaré

Cette mort, vous le savez, chrétiens, est le sujet ordinaire de vos inquiétudes et de vos alarmes. Son seul nom vous épouvante, sa seule image vous fait frémir. Les grands surtout la craignent plus que les autres; c'est le seul objet qui trouble leur repos, parce que l'immortalité est le seul privilége dont ils ne jouissent pas. Comblés de tous les dons de la fortune, environnés de richesses et de plaisirs, enivrés du présent, incertains de l'avenir, attachés à la vie par des chaînes de fleurs, ils craignent de la perdre, ils veulent la conserver. Ceux même qui ont mille fois bravé la mort dans les périls de la guerre, ne l'envisagent plus qu'avec horreur quand ils la voient de sang-froid. Héros intrépides sur le champ de bataille, héros timides quand ils sont étendus sur le lit de douleur, on les voit quelquefois plus empressés à chercher les moyens de parer le coup de la mort, que les âmes pétries de lâcheté et de faiblesse. Or, allez à la source de cette crainte. Qu'est-ce qui vous attache à la vie? qu'est-ce qui vous fait craindre la mort? Faites-y réflexion, chrétiens; c'est que vous n'êtes occupés pendant la vie que de la présence des objets sensibles qu'il vous faudra nécessairement perdre par la mort. Imitez les saints; occupez-vous comme eux de la présence de Dieu; accoutumez-vous à penser à lui, à vous faire une flatteuse et agréable idée d'être toujours avec lui; donnez-lui votre cœur, aimez-le enfin comme il mérite d'être aimé, et, au lieu de craindre la mort, vous la désirerez. Les saints la désirent : on les a mille fois entendus s'écrier comme le prophète, aux approches de la mort : ô l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez en me disant qu'il faut mourir! nous irons dans la maison du Seigneur, où sa présence me sera tout autrement sensible et agréable que lorsqu'il habitait dans la mienne : *In Domum Domini ibimus.* (*Ps.* CXXI, 1.) Souvent on les a vus faire éclater leur joie au milieu des ombres et des douleurs de la mort, en disant comme le saint homme Job : *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job.*, XIX, 25.) Oui, je le sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il m'attend pour se donner à moi dans la plénitude de sa gloire. Vaines créatures, que m'offrez-vous? qu'un vide affreux, un faux bonheur qui cause mille tourments et qui m'éloigne souvent malgré moi du véritable centre de ma félicité. Qui peut donc, Seigneur, me retenir encore sur la terre? pourquoi prolongez-vous la durée de mon

exil? quand serai-je délivré de ce corps de péché? quand pourrai-je m'élever sur les ailes de l'amour jusqu'au sommet de cette montagne sainte, où l'on vous voit sans voile et sans nuage, où l'on vous possède sans craindre de vous perdre jamais de vue? Non, mon Dieu, le désir de jouir de votre présence ne peut jamais être pleinement satisfait sur la terre; il ne sera jamais rassasié que dans le ciel. Comment pourrais-je donc aimer une vie qui me tient encore trop séparé de vous? comment pourrais-je craindre une mort qui doit commencer mon parfait bonheur, en m'unissant éternellement à vous?

Telles sont, chrétiens, les saintes impatiences et les divers transports que produit dans le cœur des justes l'heureuse habitude de vivre en la présence de Dieu. Voilà le grand secret qu'ils employaient pour mépriser tous les maux de la vie; il faut entendre sur quel ton ils parlaient à ceux qui voulaient les menacer: on peut m'ôter mes biens, disait l'un d'eux, mais vous ne m'ôterez jamais mon Dieu : *Deum meum a me tollere nemo potest.* Il sera toujours avec moi, et sa seule présence me dédommagera de toutes mes pertes. Je ne la perdrais pas même en perdant la vie, puisque la mort ne ferait que me rendre sa présence plus douce et plus sensible : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* (*Philip.*, I, 21.) Vous me menacez de l'exil, disait saint Chrysostome à l'impératrice Eudoxie; eh quoi! ne savez-vous pas que Dieu est partout, que son immensité remplit également le ciel et la terre, et qu'en quelque lieu du monde que l'on me conduise, je suis sûr de l'y trouver : *Domini est terra et plenitudo ejus.* (*Psal.* XXIII, 1.) Les plus noires prisons sont éclairées par sa présence: il y descendrait avec moi, et il ne m'abandonnerait pas jusque dans les fers : *Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum.* (*Sap.*, X, 14.) Quel malheur puis-je craindre, ô mon Dieu, disait David, puisque vous êtes toujours avec moi! *Non timebo mala, quoniam tu mecum es.* (*Psal.* XXII, 4.) Partout où vous paraissez les vents s'apaisent, les orages se dissipent : quand tous les maux de la vie viendraient fondre sur moi votre seule présence suffirait pour me consoler.

Voyez, chrétiens, voyez les martyrs monter avec un visage tranquille et serein sur les échafauds et sur les bûchers; qu'est-ce qui les rendait si contents au milieu des plus affreux supplices, si ce n'est la présence de ce Dieu si propice qu'ils ne perdaient jamais de vue? Je vois, disait l'un d'eux, je vois mon Sauveur et mon Maître qui m'offre, d'une main, le secours de sa grâce, et de l'autre, la couronne de sa gloire. Qu'est-ce qui soutenait David dans le fort de ses adversités et de ses disgrâces. La vue de son péché le troublait; la présence de Saül l'affligeait; celle d'Absalon le désolait; celle de Seméi l'inquiétait; celle même de ses proches et de ses amis lui était à charge. Votre seule présence, ô mon Dieu, était capable de le consoler; c'était devant vous qu'il gémissait; c'était dans votre sein qu'il répandait des larmes, heureux et content dans ses adversités, de ce que ses peines et ses douleurs ne pouvaient vous être cachées. Apprenez donc aujourd'hui, chrétiens, à connaître et à goûter comme lui la présence de votre Dieu : *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.) Les justes, dit le Sage, n'ont aucune peine à l'apercevoir. Sa présence n'est cachée qu'aux pécheurs qui s'éloignent de lui. Nous n'avons qu'à rentrer en nous-mêmes, nous n'avons qu'à penser à lui pour le trouver présent et pour éprouver tous les avantages de sa présence. Pourquoi donc, dit saint Augustin, pourquoi mettez-vous votre bonheur à sortir, pour ainsi dire, hors de vous-même pour vous occuper des objets sensibles qui vous sont étrangers? *Ama bonum quod in te est.* Ah! ne cherchez pas hors de vous le bien qui peut vous rendre heureux. Il est dans vous, chrétiens, ce bien immense, ce bien infini qui doit faire ici-bas votre félicité. Dieu ne s'est pas contenté de nous créer pour le posséder éternellement dans le ciel; il a voulu que sur la terre même nous pussions avoir un léger crayon de cette béatitude. En marchant toujours en sa présence, en l'adorant souvent par des actes intérieurs, nous imiterons, et nous mériterons en même temps le sort des bienheureux dans le ciel.

Mais hélas! qui de nous vous aimera assez, ô mon Dieu, pour mettre toute sa ressource dans vous, tout son bonheur à penser à vous? Quoi que Dieu fasse, il ne peut s'empêcher d'être présent à l'homme; et quoi que l'homme fasse, il ne peut s'empêcher d'être présent à Dieu. Mais ce qu'il y a ici d'incompréhensible, c'est que tout rempli, tout investi, tout pénétré que l'homme est de Dieu, il n'y pense pas plus que s'il en était à une distance infinie. C'est ce mystère d'absence et de présence, d'union et d'éloignement tout ensemble, que saint Augustin ne pouvait comprendre. Seigneur, disait-il, je suis avec vous, et je suis en même temps hors de vous; avec vous, par la nécessité de mon être; hors de vous, par l'inapplication de mon esprit; avec vous, par la dépendance essentielle de ma faiblesse; hors de vous, par l'éloignement de mon cœur. Vous êtes au-dessus de moi, et je ne vous adore pas; vous êtes autour de moi, et je ne vous aperçois pas; vous êtes au dedans de moi, et je ne vous sens pas. Oui, j'ai au dedans de moi un bien immuable, solide, infini, éternel; et je cherche hors de moi des biens fragiles, caducs, passagers, périssables. J'ai au dedans de moi, j'ai au fond de mon cœur l'ami le plus sûr, le plus fidèle et le plus constant; et je vais chercher hors de moi des amis volages, inconstants, intéressés et perfides. Je cherche des grands qui me rebutent et qui s'éloignent de moi, et je fuis un Dieu qui s'en approche et s'unit à moi.

La reine de Saba vint autrefois des extrémités de la terre pour entendre Salomon, et, après l'avoir vu, elle s'écria : *Heureux sont vos serviteurs qui sont sans cesse auprès de vous et qui écoutent votre sagesse !* (II *Paral.*, IX, 27.) Plus heureuse, chrétiens, une âme fidèle qui jouit continuellement de l'adorable présence de celui qui est mille fois plus grand que Salomon, et qui se nourrit des oracles de sa divine sagesse au milieu du trouble et des embarras du siècle ! Le Dieu fort, le Dieu puissant, le Dieu des armées, qui détruira un jour le monde entier par le seul souffle de sa bouche, vient la chercher du haut de sa gloire. Elle ne demande plus *où est son bien-aimé, où il repose, où il a établi sa demeure* (*Cant.* III) ; elle le trouve, elle le sent dans son cœur. Il s'unit à elle par les liens de l'amour; il lui fait connaître sa volonté par des communications ineffables, et lui donne la force de s'y conformer.

Ecoutez-le, chrétiens, soyez attentifs et dociles à sa voix, et vous serez consolés, vous serez fortifiés. Si les vanités du siècle se présentent à vos yeux, si ses plaisirs vous tentent, si ses disgrâces vous affligent, si ses malheurs vous accablent, la présence de votre Dieu sera votre ressource; ayez seulement recours à lui pour lui dire dans les tendres effusions d'une humble et fervente prière : Dieu des vertus, qui habitez dans mon âme, sanctifiez-la par votre présence ; Lumière incréée, éclairez mes pas dans les sentiers de la justice ; Sagesse éternelle, conduisez-moi, et ne permettez pas que je m'égare dans les voies de l'iniquité ; Dieu de la paix, calmez les orages qui s'élèvent dans mon cœur, imposez silence à ces passions indomptées qui l'agitent et qui le transportent ; Dieu tout-puissant, étendez votre bras pour soutenir ma faiblesse ; Dieu des armées, abattez la puissance des ennemis de mon salut, brisez leurs traits, écartez loin de moi leurs flèches empoisonnées, ou donnez-moi la force de leur résister ; Vainqueur du monde, rendez-moi insensible à ses funestes appâts; Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, apaisez mes douleurs, adoucissez mes peines, et tempérez l'amertume de mes larmes par l'onction intérieure de votre grâce; Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites que j'imite la sainteté de vos fidèles serviteurs par cette vie pure et sans tache qui les a rendus si agréables à vos yeux. Et où irais-je, Seigneur, pour me cacher à vous ? Si je m'élève jusqu'au plus haut des cieux, je suis sûr de vous y trouver; si je descends jusqu'au fond des enfers, je vous y trouve encore ; et quand un vol rapide me porterait tout à coup d'une extrémité de la terre à l'autre, ce serait toujours votre main qui m'y conduirait, et votre droite qui me soutiendrait. Que si je dis : au moins les ténèbres me déroberont à vos regards; quand vous voudrez me découvrir, la nuit la plus sombre deviendra lumineuse. Vous êtes présent à tous mes pas ; et avant que ma parole soit formée sur ma langue, vous avez déjà pénétré ma pensée.

Puisse votre esprit et votre cœur, chrétiens, se nourrir sans cesse de ces pieux sentiments ! Hommes faibles et fragiles, ils vous défendront contre les attraits du vice ; riches du monde, ils vous détacheront de ses biens frivoles qui vous occupent, et ils vous en feront sentir le néant et la vanité ; chrétiens souffrants, ils adouciront vos douleurs et vos peines, ils lèveront tous les obstacles, ils aplaniront toutes les difficultés qui vous arrêtent dans la voie du salut ; ils suppléeront à toutes les ressources qui pourraient vous manquer. Je vous laisse avec Dieu ; faut-il un autre maître pour vous instruire, un autre protecteur pour vous défendre, un autre guide pour vous éclairer ? Il est toujours avec vous ; il demeure, pour ainsi dire, attaché au fond de votre âme : conduisez-vous par ses lumières, consultez-le dans vos doutes, afin qu'en quittant une vie passée dans sa présence, vous ne sortiez des nuages de la foi, que pour jouir de cette lumière céleste qui éclaire et qui couronne les saints dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA CONFESSION.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. (*Luc.*, III, 3.)

Et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.

Sire,

La confession est pour nous ce baptême de pénitence qui efface nos péchés. Voulez-vous, chrétiens, être réconciliés avec le Seigneur ? rentrez en vous-mêmes; descendez dans les abîmes de votre conscience pour connaître vos iniquités; et quand vous les aurez connues, ayez recours au sacrement de la réconciliation, au tribunal de la miséricorde, à la piscine sacrée où les pécheurs sont guéris.

Les prêtres de l'ancienne loi avaient reçu du ciel le pouvoir de juger si ceux qui se croyaient frappés de la lèpre, l'étaient véritablement; ou si ceux qui l'avaient été, en étaient véritablement guéris, c'était à eux seuls qu'il appartenait de distinguer le mal de ses apparences, et la fausse guérison de la véritable. Et Jésus-Christ même ayant guéri un lépreux, le renvoya aux prêtres, afin que la guérison fût marquée au sceau de l'autorité reconnue : *Vade, ostende te sacerdoti.* (*Matth.* VIII, 4). Saint Chrysostome nous fait remarquer à cette occasion l'éminente prérogative du sacerdoce de la loi nouvelle : considérons, dit ce saint docteur, quel est le privilége des prêtres de Jésus-Christ ; ils ne jugent pas des maux du corps, mais ils jugent de ceux de l'âme ; ils ne se contentent pas de déclarer par un jugement oisif et inefficace que l'âme est guérie, ils la guérissent eux-mêmes, et leurs paroles, revêtues de la force et de la vertu d'en haut, ont le pouvoir

de lier ou de délier, de condamner ou d'absoudre, de fermer les portes du ciel ou de les ouvrir : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt* (*Joan.*, XX, 23).

Qui empêche donc les pécheurs d'être vraiment absous, vraiment réconciliés par ces sentences décisives dont l'effet prompt et certain a pour garant la parole infaillible de Jésus-Christ même ? Deux choses, chrétiens, contribuent principalement à rendre inutile ce pouvoir sacré dont les ministres de l'Eglise ont été revêtus pour votre salut : premièrement, l'éloignement de la confession, qui fait redouter aux uns une obligation qui leur paraît trop onéreuse; secondement, l'aveuglement dans la confession, qui fait que les autres s'en acquittent imparfaitement. Il faut combattre cet éloignement : ce sera le sujet de la première partie ; il faut dissiper cet aveuglement : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le devoir de la confession étant sans contredit un des plus onéreux et des plus humiliants de tous les devoirs, a toujours eu, et aura toujours dans le monde un grand nombre de contradicteurs et d'ennemis. Premièrement, il est combattu par l'erreur, qui révoque en doute son intention divine ; secondement, il est combattu par la défiance, qui craint pour la sûreté du secret ; troisièmement, il est combattu par l'orgueil, qui refuse de s'accuser soi-même de ses faiblesses. Ainsi les uns s'éloignent de la confession, parce qu'ils la regardent comme une obligation douteuse, les autres parce qu'ils la regardent comme une obligation périlleuse; et les autres, enfin, parce qu'ils la regardent comme une obligation humiliante : dans les uns, c'est erreur; dans les autres, c'est défiance; dans les autres, c'est orgueil.

Allons d'abord à la source de l'orgueil. Le secret du cœur, le secret de ce qui se passe en nous de plus intime et de plus caché, est un bien qui n'appartient proprement qu'à nous; il est inconnu aux autres hommes : il est, dit-on, caché aux anges et aux démons, et il ne relève que de la seule et unique science de Dieu. Ce souverain Maître paraît être jaloux de ce trésor inaccessible à tout autre qu'à lui ; il veut en disposer à son gré, il veut que nous lui en fassions l'hommage et le sacrifice. L'homme s'est dit à lui-même : *Secretum meum mihi* (*Isa.*, XXIV, 16) ; mon secret est à moi : ce qui s'est passé ne sortira jamais de ma bouche. Dieu dit au contraire à l'homme : si j'ai laissé le secret de ton cœur en ta disposition, c'est que je voulais que tu m'en fisses un sacrifice libre et volontaire ; et n'y ayant rien en toi de plus indépendant que ce secret, tu ne peux me donner une marque plus authentique de ta dépendance, qu'en le révélant à un homme pour l'amour de moi : je le veux, je te le commande ; j'attache à cette condition le pardon que je t'offre des péchés que tu as commis : point de péché pardonné, s'il n'est premièrement accusé et confessé.

Voilà donc d'un côté le secret de l'homme qui est souvent ce qu'il a de plus cher et de plus précieux ; et de l'autre, l'autorité de Dieu qui lui en demande le sacrifice. Faut-il s'étonner de ce que les hommes s'élèvent tous les jours contre l'autorité de cette loi, de ce que les sectes séparées ont entrepris de l'abroger, et de s'y soustraire ouvertement ? Sectes enfantées par l'orgueil, pouviez-vous lui refuser le sacrifice d'une loi si humiliante ? Faut-il s'étonner de l'entendre contester dans les conversations du monde, où la religion est aujourd'hui si peu ménagée, si peu respectée ? faut-il s'étonner enfin de trouver des gens qui, catholiques sur tous les autres articles de la foi, seraient presque tentés de se déclarer hérétiques sur ce seul point ?

Sur quoi peut être fondée, disent-ils, cette obligation que l'on nous impose de confesser distinctement à un prêtre tous les péchés que nous avons commis ? L'Ecriture paraît garder là-dessus un silence incompréhensible. Jésus-Christ nous dit bien en général de faire pénitence ; mais il ne nous dit nulle part de confesser nos péchés : il nous dit bien que le baptême nous lave de nos iniquités ; mais il ne nous dit point qu'elles peuvent être effacées par la confession. Les traditions des apôtres ne sont pas plus claires sur ce point, et l'on ne découvre aucuns vestiges de cette obligation dans les écrits des premiers Pères de l'Eglise. Que conclure de leur silence, sinon que cette institution est une institution humaine, une institution politique, de laquelle on peut dire ce qui fut dit autrefois à un prince au sujet des ambassadeurs de David : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores, et non ideo ut investigaret et exploraret civitatem.* (*II Reg.* X, 23.) Pensez-vous qu'en nous imposant ce joug, on n'ait eu en vue que le bien de nos âmes ? Non, l'on n'a cherché qu'à surprendre la confiance des peuples et des grands, et qu'à les dominer par l'endroit sur lequel l'homme est peut-être le plus faible, qui est la conscience : *Ut investigaret et exploraret civitatem.*

Vous demandez donc d'abord, chrétiens, sur quoi peut être fondée l'obligation qu'on vous impose de confesser distinctement tous vos péchés : vous n'en trouvez, dites-vous, nul vestige dans l'Ecriture et dans la tradition. Et je vous demande, moi, comment il se peut faire que vous avanciez si légèrement une allégation si fausse et si facile à détruire ? Ouvrez l'Evangile; écoutez Jésus-Christ instituant le sacrement de pénitence; voici les paroles qu'il adressait à ses apôtres et à leurs successeurs : *Recevez le Saint-Esprit : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que délierez sur la terre sera délié dans le ciel : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*,

XX, 23.) On ne peut nier que Jésus-Christ ne donne ici à ses apôtres un double pouvoir : pouvoir de lier et pouvoir de délier; pouvoir de remettre les péchés et pouvoir de les retenir. S'il se fût contenté de leur donner le pouvoir de remettre les péchés sans y ajouter le pouvoir de les retenir, peut-être aurait-il suffi de se présenter à eux comme pécheur sans leur donner une connaissance exacte et distincte de tous ses péchés. Mais il y a plus : car Jésus-Christ leur donne expressément le pouvoir alternatif de lier ou de délier, de condamner ou d'absoudre, de remettre ou de retenir les péchés; il faut donc qu'ils les connaissent distinctement ces péchés : il faut qu'ils soient en état de distinguer ceux qui doivent être remis de ceux qui doivent être retenus; il faut donc qu'on les leur déclare, ces péchés, dont ils sont les juges.

De là que s'ensuit-il? Il s'ensuit que lorsque nous lisons au livre des *Actes* et dans d'autres endroits de l'Ecriture, que les premiers fidèles confessaient leurs péchés : ***Multique credentium veniebant, confitentes et annuntiantes actus suos*** (*Act.*, XIX, 18); ces paroles doivent être entendues d'une confession semblable à la nôtre, puisqu'elles doivent être entendues d'une confession qui mettait les apôtres en état de juger des péchés selon leur grièveté respective, en état de connaître et de distinguer les péchés qui devaient être remis de ceux qui devaient être retenus.

Aussi ne tarde-t-on pas à trouver des vestiges incontestables de cette obligation dans les premières sources de la tradition. N'attendez pas de moi que j'entreprenne ici de vous en faire la preuve en détail; ce détail serait immense : il faudrait ouvrir cent volumes pour en tirer une infinité de textes clairs et formels qui établissent invinciblement l'usage et la nécessité de la confession auriculaire dès les premiers siècles de l'Eglise : je le pourrais et le temps me manquerait sans doute bien plutôt que les autorités. Je vous citerais Origène qui vivait au second siècle, et qui compte parmi les dispositions nécessaires pour être réconcilié avec Dieu, celle de ne point rougir de déclarer ses péchés au ministre du Seigneur : ***Cum non erubescit sacerdoti Domini indicare peccatum suum.*** Je vous citerais ce que le même Père dit dans un autre endroit, que nous sommes obligés de découvrir au prêtre jusqu'à nos plus secrètes pensées : ***Si quid intra cogitationum secreta commisimus, cuncta necesse est publicari, cuncta proferri.*** Je vous citerais saint Ambroise, qui dit que, pour être justifié, il faut commencer par avouer son péché, qui ne peut être effacé que par une humble confession : ***Si vis justificari, fatere delictum.*** Mais, pour ne pas entrer dans une si longue discussion, j'insisterai principalement sur deux réflexions équivalentes à tous les témoignages de l'antiquité.

On voudrait vous persuader que le joug de la confession imposé aux fidèles a été seulement l'effet de la politique moderne des ministres de l'autel; et je vous réponds, moi, que cette supposition est insoutenable. Pourquoi? C'est qu'en premier lieu, si vous regardez la confession comme une institution nouvelle, il est certain que l'Eglise n'aurait pas pu l'introduire : secondement, que si vous la regardez comme une institution politique, il est évident qu'elle ne l'a pas voulu.

Je dis 1° que, si vous regardez la confession comme une institution nouvelle, l'Eglise n'aurait pas pu l'introduire : car, je vous le demande, eût-il été en son pouvoir d'y soumettre les peuples; et peut-on se figurer qu'il y ait eu un temps dans l'Eglise où personne ne se croyant obligé de se confesser, personne n'étant accoutumé à le faire, personne n'ayant appris de ses pères et de ses maîtres à reconnaître ce devoir et à l'accomplir, on fut venu dire tout à coup aux fidèles : il faut que vous déclariez à un homme tous les péchés que vous avez commis; il faut que vous lui découvriez l'intérieur de vos consciences et les honteux secrets qui y sont ensevelis? Et quel bruit, quelle révolte n'aurait pas excitée dans tous les esprits une proposition si étonnante! Vous me direz que cet établissement peut s'être formé comme tant d'autres par des progrès insensibles. Mais remarquez, chrétiens, que depuis l'établissement de l'Eglise on a bien vu des coutumes onéreuses s'abolir insensiblement, mais on n'en a pas vu s'introduire. La sévérité des pratiques a toujours été en diminuant, le relâchement a toujours été en croissant. Je vois dans les premiers temps les fidèles mettre leurs biens en commun; mais je vois ensuite qu'ils les partagent et qu'ils se les disputent avec acharnement : je vois la pénitence publique en usage dans les premiers siècles; mais le relâchement l'a bientôt abolie : je vois dans les commencements de l'Eglise des jeûnes austères, fréquents, rigoureux; mais le relâchement en a bientôt diminué le nombre et affaibli la sévérité. Comment la confession seule se serait-elle introduite au milieu de tous ces changements qui sont tous en faveur de la nature et de l'amour-propre? Exagérez tant qu'il vous plaira la dureté de ce joug, vous ne le pouvez faire sans assurer son antiquité et sans le mettre hors de pair avec les établissements humains. Si vous regardez la confession comme une institution nouvelle, il est donc certain que l'Eglise n'aurait pas pu l'introduire.

2° J'ajoute que si vous la regardez comme une institution politique il est très-évident qu'elle ne l'a pas voulu. Elle a cherché, dit-on, à pénétrer jusque dans le cœur et dans l'esprit des hommes, pour y établir sa domination; elle a voulu connaître leurs faibles et leurs secrets pour en abuser. Mais n'est-ce pas l'Eglise elle-même qui défend à ses ministres de faire aucun usage des connaissances acquises par la voie de la confession? ne leur ordonne-t-elle pas de les bannir à jamais de leurs pensées et de les

effacer de leur mémoire? n'exige-t-elle pas que les secrets qu'on leur confie meurent en quelque sorte dans leur sein à l'instant qu'ils y sont entrés? L'Eglise irait donc contre ses propres desseins, puisqu'elle voudrait connaître les péchés des hommes et agir en même temps comme si elle ne les connaissait pas? Il y a donc de la contradiction à lui supposer des vues qu'elle ne suivrait pas et qu'elle se mettrait dans l'impossibilité de suivre? Il n'y a donc point eu de politique dans cet établissement? Il n'y a eu que de la religion, ou plutôt il n'y a point eu d'autre politique que celle de Jésus-Christ, qui n'a institué la confession que pour humilier les pécheurs et pour les sauver? C'est donc un principe indubitable dans notre religion, que nous ne pouvons obtenir le pardon de nos péchés sans commencer par nous en accuser nous-mêmes et par les déclarer tous au ministre de Jésus-Christ.

Il faut l'avouer, chrétiens, il est des circonstances où cette condition nous paraît bien dure et bien onéreuse. Dire ses péchés à un homme, des péchés honteux, des péchés secrets, des péchés conçus dans les replis du cœur; des pensées, des désirs, des mouvements de cette âme spirituelle qui ne peut être ni vue ni entendue; fouiller dans toutes les horreurs d'une concupiscence effrénée; exprimer toutes les saillies d'une imagination qui, ne se livrant à aucun des sens extérieurs, ne peut être retenue par le frein de la pudeur; dire à cet homme : voilà ce que j'ai pensé; ne pouvant satisfaire pleinement les passions qui me brûlent et qui me dévorent, retenu par le respect humain, par la crainte du déshonneur, dénué peut-être des moyens de commettre le crime, voilà ce que j'ai imaginé, voilà les honteuses chimères dont je me suis occupé. Quel aveu! quel supplice! Ce n'est pas tout, découvrir des péchés extérieurs, capables d'imprimer sur le front une infamie éternelle; en être soi-même l'accusateur et le témoin, se flétrir, se déshonorer soi-même dans l'esprit d'un homme; faire à ses yeux un sacrifice total de sa réputation, objet plus cher à la plupart des hommes que leur propre vie; lui dire équivalemment : regardez-moi comme la plus indigne de toutes les créatures; je passais dans votre esprit pour avoir de la religion et de l'honneur, j'en ai conservé jusqu'ici la réputation parmi les hommes, mais je les ai trompés, et peut-être que vous y avez été trompé vous-même. Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai commis une fois, dix fois, cent fois. Jugez si je n'ai pas mérité d'être rayé du nombre des vivants, d'être regardé avec horreur par ce père, cette mère, cet époux qui m'aiment, qui m'estiment, et que je trompe depuis si longtemps. Etre obligé de faire à un homme des aveux si humiliants, et de remettre à sa discrétion des secrets de cette importance : autres ennemis du devoir de la confession, la défiance et la honte.

Cette défiance est si mal fondée, et, si je l'ose dire, si puérile, qu'elle ne peut guère arrêter que des esprits faibles. Ne sait-on pas qu'il n'y a rien de plus inviolable et de moins violé que le secret de la confession? Croit-on pouvoir exiger d'un homme une discrétion plus sûre et plus exacte que celle des confesseurs; et si l'on était toujours assuré d'en trouver une semblable, croirait-on pouvoir se repentir jamais d'aucune confidence? Ne semble-t-il pas, en effet, chrétiens, que la même grâce du sacrement qui délie le pécheur, lie par un effet contraire la langue de celui qui l'a confessé? ne semble-t-il pas que Dieu lui dit comme à son prophète : ***Linguam tuam adhærere faciam palato tuo, et eris mutus.*** (***Ezech.***, III, 26.) J'attacherai votre langue à votre palais, et vous deviendrez comme un muet. Quel est celui, demande le Sage, qui n'a jamais péché par la légèreté de la langue? On pourrait lui répondre que c'est celui qui a connu les péchés des hommes par la voie de la confession.

Mais quoique le secret soit en sûreté, l'orgueil se révolte. Le démon, dit saint Chrysostome, a donné comme deux faces au péché : quand il est encore à commettre, il le fait regarder comme bagatelle : *peccato fiduciam præbet;* quand il est commis, il le fait regarder comme un monstre : *confessioni pudorem.* Ainsi ceux qu'il a rendu les plus hardis dans le désordre deviennent quelquefois les plus timides dans l'accusation. Votre orgueil souffre, chrétiens; mais c'est justement cet orgueil dont Dieu vous demande le sacrifice : et quand il n'aurait attaché le pardon de votre péché qu'à cette seule condition, serait-ce trop demander, et n'avez-vous pas mérité de plus grands châtiments? Comparez cette humiliation si courte et si légère avec les supplices éternels de l'autre vie que vous avez tant de fois mérités, et jugez vous-mêmes de ce que vous gagnez à l'échange. C'est ici que l'on pourrait vous dire ce qui fut dit autrefois à Naaman qui refusait de se laver sept fois dans l'eau du Jourdain, selon l'ordre du prophète : ***Et si rem grandem dixisset tibi propheta certe facere debueras.*** (IV ***Reg.***, V, 13.) Si Dieu avait attaché le pardon de vos iniquités à un sacrifice mille fois plus rigoureux; s'il l'avait attaché à un aveu public détaillé, fait à la face de l'univers et devant ceux mêmes dont le coup d'œil vous paraît plus redoutable, vous ne devriez pas hésiter à l'obtenir à ce prix : combien devez-vous donc avoir moins de peine à faire ce qu'il exige de vous, puisqu'au fond rien n'est si facile en soi, rien qui soit moins sujet à aucun inconvénient?

La justice humaine, dit Tertullien, ainsi que la justice divine, exige sur la terre l'aveu des coupables; mais avec cette différence que les hommes ne demandent au coupable son témoignage et son aveu que pour le punir ensuite par des supplices rigoureux, au lieu que le Seigneur ne nous oblige à déclarer nos fautes que pour nous les pardonner. Les avouer, les confesser avec humilité et avec douleur, c'est les ef-

facer. Et que vous importe après tout, chrétiens, de vous humilier quelques instants devant un seul homme, pourvu que vous soyez sûrs de plaire au souverain Maître, et que vous ayez le bonheur de rentrer en grâce avec lui? La conversion d'un pécheur comble tout le ciel de joie; c'est Jésus-Christ même qui nous en assure : et les confessions des justes, réduits à en chercher la matière dans les imperfections inséparables de la fragilité humaine, et qui, bien loin de les humilier, les exposent plutôt à la vanité et à des retours de complaisance sur eux-mêmes, puisqu'ils ne peuvent découvrir l'état de leur conscience et le petit nombre des taches qui la ternissent, sans donner une idée sublime de leur vertu; les confessions des justes ne sont pas, à beaucoup près, écoutées du ciel avec tant de joie que l'aveu sincère et magnanime d'un pécheur qui fait un effort sur lui-même pour confesser des faiblesses dont il rougit : les anges viennent chanter autour de lui la gloire de l'Agneau qui a effacé les péchés du monde; ils conjurent l'Esprit-Saint de répandre ses bénédictions et ses grâces avec abondance sur un cœur à qui il en a tant coûté pour se purifier; et si nous avons de la foi, sans doute que ces applaudissements et ces chants d'allégresse sauront nous dédommager des mépris d'un homme : *Ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentia.* (*Luc.*, XV, 7.)

Vous me direz sans doute que vous redoutez le zèle amer ou l'étonnement affecté d'un homme fâcheux et difficile, que le nombre et l'énormité de certains péchés trop ordinaires, hélas! à la fragilité humaine, semblent faire frémir, et qui s'arme d'une rigueur capable de déconcerter le courage le mieux préparé aux humiliations de la pénitence. Je sais, chrétiens, que toutes les mains ne sont pas également habiles à toucher des plaies. Il en est qui savent vous procurer l'avantage de la guérison, sans augmenter la douleur et la difficulté des remèdes; il en est d'autres plus dures et plus pesantes, qui vous vendent bien cher leurs secours douloureux, et qui font craindre le remède, autant et quelquefois plus que le mal. Mais enfin, en quelques mains que vous puissiez tomber, il faut parler ou mourir; il faut confesser ses péchés, ou se résoudre à dire éternellement: *Væ mihi, quia tacui.* (*Isa.*, VI, 5.) Pourquoi l'ai-je gardé dans mon cœur? *Quare posuisti in corde tuo hanc rem?* (*Act.*, V, 4.) Ne savais-je pas que c'était le rendre impardonnable que de le déguiser? Que c'était mentir au Saint-Esprit que de tromper ses ministres? *Non es mentitus hominibus sed Deo.* (*Ibid.*)

D'ailleurs, vous est-il donc permis, chrétiens, de faire ici la moindre attention aux qualités personnelles d'un homme dont les défauts ou les vertus influent si peu dans l'effet du sacrement et dans le mérite de votre pénitence? Est-ce donc à un homme que vous déclarez vos péchés dans la confession, n'êtes-vous pas alors devant le trône de Dieu? Ne parlez-vous pas à un ministre de Jésus-Christ, ou plutôt à Jésus-Christ même? L'homme tient ici la place de Dieu; et ce n'est qu'en vertu de son caractère représentatif de la Divinité, qu'il ne dit pas seulement, je prie Dieu de vous absoudre, mais je vous absous. Oubliez donc cet homme semblable à vous, pour ne songer qu'au Dieu qu'il représente, et souvenez-vous seulement que vous parlez à ce même Sauveur qui n'a jamais rebuté un pécheur pendant sa vie, et qui, les voyant contrits et humiliés, se contentait le plus souvent de leur dire : *Allez, mon Fils, vos péchés vous sont remis;* à ce même Dieu qui, voyant approcher Madeleine couverte d'horreurs, loin de rejeter le tribut de sa douleur et de ses larmes, la défendit hautement contre la voix publique qui la condamnait, et contre le zèle amer et téméraire du pharisien qui voulait la décrier. Ouvrez-lui donc votre cœur; approchez avec une humble confiance du trône de sa miséricorde, pour lui dire avec cette sainte assurance qui eut un si heureux succès dans la bouche du prodigue: *Pater, peccavi in cœlum, et coram te.* (*Luc.*, XV, 18.) O mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. J'ai eu le malheur de me plonger dans des excès qui m'ont rendu abominable à vos yeux. *Peccavi*, j'ai péché : je me suis blessé mortellement moi-même; j'imiterai donc ceux qui montrent leurs plaies pour recevoir le secours des habiles mains qui les guérissent. *Peccavi*, j'ai péché: je me suis empoisonné moi-même; le venin de l'ancien serpent m'a gagné le cœur, et ma mort est inévitable, si bientôt je ne le rejette. *Peccavi*, j'ai péché, je me suis terriblement défiguré; toute la beauté de mon âme s'est perdue; et pour la recouvrer, je vais en découvrir les taches horribles à celui qui a versé tout son sang pour les effacer.

Pensez-vous donc, chrétiens, pouvoir ensevelir vos désordres dans un secret éternel? Dieu ne saura-t-il pas les découvrir malgré vous au jour de ses dernières vengeances? ne saura-t-il pas les rendre publiques, et les imprimer sur votre front en caractères ineffaçables? Ne vous rendra-t-il pas alors au centuple cette honte et cette confusion dont votre délicatesse n'aura pu souffrir l'atteinte la plus légère pendant votre vie? Ah! déclarez-les plutôt à ses ministres dans un esprit de pénitence et de componction, afin que dans ce jour terrible il vous offre le voile de sa miséricorde et de sa grâce pour le couvrir. Après tout, chrétiens, ce n'est ni la défiance ni l'orgueil qui vous portent le plus souvent à les déguiser : la cause de ce déguisement la plus générale et la plus étendue, c'est l'aveuglement dans la confession : il faut le dissiper: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut avouer, chrétiens, que l'administration du sacrement de pénitence, dont les

prêtres sont chargés par leur ministère, les met quelquefois dans des situations bien délicates et bien épineuses. Sans vous dire que cette fonction redoutable est bien plus propre à charger leur conscience qu'à flatter leur curiosité ; sans vous parler du compte qu'ils rendront un jour à Dieu, du sang et des mérites de Jésus-Christ, que l'Eglise leur met en main, et qu'elle les charge de distribuer en détail à tous les fidèles, à quels dangers n'expose-t-elle pas leur réputation ? Parlent-ils dans les chaires contre les pécheurs ; ils tonnent, ils foudroient : rien n'échappe à leur censure; ils déclarent la guerre à toutes les passions, ils attaquent tous les vices, ils ne permettent pas le moindre relâchement, ils ne tolèrent pas la moindre faiblesse. Entreprennent-ils d'expliquer les qualités d'une véritable pénitence, ils sont sévères et difficiles : ils la font consister dans un renoncement entier au péché, et à tout ce qui en a été l'occasion prochaine et directe ; dans une résolution sincère et persévérante d'aimer Dieu d'un amour sincère, d'un amour effectif, d'un amour supérieur à toutes les inclinations de la chair et du sang ; d'aimer tous les hommes en Dieu, et de regarder ses plus cruels ennemis comme autant de frères qui nous sont unis par la charité de Jésus-Christ; lien plus fort aux yeux de la foi que les nœuds formés par la nature: ils la font consister enfin dans une détestation si parfaite et dans une haine si souveraine du péché, que l'on aimât mieux mourir que de le commettre. Voilà ce que les confesseurs exigent eux-mêmes des pénitents lorsqu'ils leur parlent dans les chaires chrétiennes; voilà les dispositions sans lesquelles, ils les déclarent indignes de l'absolution qui remet les péchés, et incapables de manger la chair de Jésus-Christ, sans manger leur propre jugement, selon l'expression de l'Apôtre.

Mais ces austères législateurs sont-ils assis dans le tribunal de la pénitence pour juger ces mêmes pécheurs? Ils paraissent agir sur d'autres principes, et prendre pour règle de leur conduite des maximes toutes différentes. Ils prononcent des sentences favorables sur ceux qu'ils venaient de condamner avec tant de rigueur; et, malgré les désordres notoires où ils sont engagés, ils leur ouvrent les trésors du sang et des mérites de Jésus-Christ. Quelle bizarrerie, et quelle contradiction! Quelle matière aux railleries des libertins et à la censure du monde! Quel abus, dit-on tous les jours, quel relâchement dans la morale! On laisse approcher de la table sainte, et l'on permet de manger le pain des anges à des pécheurs avérés, à de faux pénitents, qui s'éloignent habituellement de la loi de Dieu dans des points essentiels. On voit les confessions et les communions se multiplier, et l'on n'aperçoit ni réconciliation, ni restitution, ni changement dans les mœurs, ni réforme dans la conduite. En quelle conscience, dit-on, des hommes qui se mêlent d'éclairer les autres, peuvent-ils donner l'absolution à des personnes si décriées? Ignorent-ils donc leur devoir, ou sont-ils assez perdus pour s'oublier jusqu'à ce point avec une pleine connaissance?

Ah! chrétiens, soyez un peu plus réservés à juger ce que vous ne connaissez pas! Souvenez-vous, censeurs injustes, que ce ministre du Seigneur a la langue liée par un secret sacré; qu'il lui est impossible de se justifier ; et que, s'il est condamné, il le sera sûrement sans être entendu. Ah! s'il pouvait parler, il vous aurait bientôt imposé silence : un mot, un seul mot suffirait pour le justifier et pour vous fermer la bouche à jamais. Et que dirait-il ? Il dirait, chrétiens, qu'il n'a point entendu parler de tous ces vices énormes et habituels que vous attribuez aux pénitents qu'il vient d'absoudre ; qu'aucun d'eux ne s'est montré à lui tel que vous le dépeignez; que son jugement ne porte que sur les fautes qu'on lui déclare, et nullement sur celles qu'il ignore, parce qu'on a soin de les lui cacher.

Dirons-nous donc, chrétiens, que ces pécheurs mal absous et mal réconciliés ont manqué de droiture et de sincérité? dirons-nous que, par une dissimulation volontaire et réfléchie, ils ont voulu tromper le ministre de Jésus-Christ? Non, chrétiens ; mais ils se trompent eux-mêmes : l'amour-propre les séduit et la passion les aveugle. Trois choses, chrétiens, produisent cet aveuglement qui rend tant de pénitences imparfaites et insuffisantes : premièrement, on ne s'examine pas avec assez de soin et d'assiduité ; secondement, on s'examine avec trop de préjugés; troisièmement, on ne s'examine pas sur les devoirs propres et particuliers de son état.

Je dis premièrement qu'on ne s'examine pas avec assez de soin et d'assiduité. Vous le savez, quelques rapides moments, et tout au plus quelques heures prises sur une longue suite de jours, de mois et d'années, passées dans la dissipation et dans le désordre, sont tout le temps qu'on emploie à un examen si important et si difficile: aussi, quelles sont les confessions que produisent de pareils examens? des confessions vagues, tronquées, superficielles ; un récit mal digéré de quelques péchés grossiers, dont encore on ne découvre au juste ni la qualité ni le nombre; un récit où l'on montre les dehors de ses plaies sans en découvrir la profondeur, où l'on laisse paraître quelques branches de l'iniquité sans en découvrir la racine et le principe. On raconte le fait, mais on se tait sur une infinité de circonstances essentielles et aggravantes ; on parle de l'action, mais on a soin de cacher toute la malignité de l'intention qui en était le principe : on parle de ses fautes, mais on en retranche le scandale et les suites. On s'accusera bien de quelques froideurs et de quelque indifférence pour le prochain, mais on ne s'accusera pas d'une jalousie furieuse, d'une haine opiniâtre et enracinée ; on s'accusera bien de quelques emportements, mais on ne parlera pas de leur insupportable continuité ;

on s'accusera bien de quelques impatiences, mais on ne dira pas qu'elles ont été jusqu'à la fureur et au blasphème; on s'accusera bien de quelques médisances, mais on ne parlera pas de la jalousie qui les a inspirées, de la malignité qui les a envenimées, ni de l'envie de nuire qui les a répandues. On parlera bien des tentations auxquelles on a eu le malheur de succomber, mais on ne dira pas qu'on les a cherchées; et l'on ne découvrira qu'un cœur faible lorsqu'il faudrait découvrir un cœur corrompu. On promène légèrement ses regards sur la surface de ce cœur, mais on ne cherche jamais à l'approfondir.

Quand même on s'examinerait avec le plus de soin et d'assiduité, le préjugé de la passion dominante produira presque toujours les mêmes effets que la négligence; car il n'y a presque personne qui n'ait quelque passion chérie, quelque habitude de prédilection à laquelle on n'ose toucher, parce qu'on y tient plus qu'à tout le reste. Tout homme qui s'examine et qui se juge lui-même se trouve donc nécessairement placé entre l'Evangile et l'amour-propre, entre sa religion et sa passion, entre les lumières de sa conscience et les ténèbres de son intérêt. Or, qu'est-ce qu'il écoutera par préférence? sur quoi formera-t-il ce jugement qu'il est obligé de prononcer contre lui-même? N'en doutez pas, il préfèrera toujours la voix de l'amour-propre à celle de l'Evangile, la voix de sa passion à celle de sa religion, et les ténèbres de son intérêt aux lumières de sa conscience; il deviendra partial dans sa propre cause. Si l'action dont il s'agit est un péché certain, on la met à part; si c'est un péché douteux, la passion le fera toujours décider à son avantage.

Je dis premièrement que si l'action dont il s'agit est un péché certain, on la met à part. Ainsi l'amour des richesses, quand il est dominant, nous fait d'abord mettre à part tout ce qui a rapport à la restitution et à l'aumône. Le bien n'est jamais usurpé, parce qu'il est trop évident qu'il faudrait le rendre; les dépenses ne sont jamais superflues, parce qu'il est trop évident qu'il faudrait céder aux pauvres tout ce que l'on donnait à un luxe avoué et reconnu; les dettes les plus incontestables ne sont jamais pressantes, parce qu'il est trop évident qu'il faudrait les acquitter. L'ambition, quand elle est dominante, nous fait d'abord mettre à part tous les péchés qui ne servent qu'à son agrandissement. Enfin, jusqu'où l'amour-propre ne nous aveugle-t-il pas? quelle règle si simple et si sûre ne vient-il pas à bout de courber et d'interpréter au gré de ses désirs? S'agit-il d'un péché douteux, il est bien rare et bien difficile qu'on décide contre soi-même; la passion nous a bientôt justifiés; elle nous a bientôt persuadés que le parti le plus sûr et le plus rigoureux ne serait pas le plus raisonnable et le plus juste. Si quelques docteurs nous condamnent, on en cherche qui nous favorisent; si l'Evangile réclame, on l'élude ou on l'explique. C'est donc le préjugé de la passion dominante qui sait le mieux abréger les confessions, ou plutôt qui sait le mieux les étendre sur des bagatelles, et les raccourcir sur des fautes capitales; cette passion est toujours le casuiste le plus consulté, parce qu'il est le plus flatteur; il nous permet d'être scrupuleux sur tout ce qui ne l'intéresse pas, et il lève tous les scrupules sur tout ce qui le touche. Voyez cet homme avare et ambitieux qui ne soupire qu'après les biens et les honneurs de ce monde; sa fortune est son Dieu, il n'en connaît point d'autre, il n'en aime et n'en adore point d'autre: cependant cet avare se confesse; il a tous les dehors d'un homme religieux. Comment peut-on l'absoudre? comment peut-on lui passer ce désir effréné de s'élever et de s'enrichir, auquel il sacrifie toutes les lois et tous les devoirs? Rien de plus facile à comprendre, chrétiens. La chose du monde dont il parle le moins dans sa confession, c'est de son avarice; c'est là son faible, et peut-être son faible unique; ne croyez pas qu'il le découvre, il sait trop bien où l'engagerait un pareil aveu: il craint qu'on ne lui fasse acheter trop cher cette absolution qu'il désire; ainsi il prend le parti de se fermer les yeux là-dessus; il trompe le confesseur, il se trompe lui-même: il n'y a que Dieu seul qu'il ne saurait tromper.

J'ajoute qu'on ne s'examine pas sur les devoirs propres et particuliers de son état; car il ne suffit pas de s'examiner sur les devoirs généraux et communs à tous les fidèles, il faut encore que les devoirs propres et particuliers de chaque état entrent dans cet examen. Dieu ne nous dit pas seulement, dans ses Ecritures, qu'il jugera en général les peuples et les nations; il nous dit qu'il jugera en particulier les rois et les princes, les grands de la terre et les juges de son peuple; il nous dit qu'il jugera les justices des hommes, c'est-à-dire les hommes constitués en dignité et assis sur les tribunaux; il nous dit même qu'il sera le juge du pauvre, pour nous faire entendre qu'il fera un jugement spécial et particulier de tous les hommes, selon les divers états où ils auront été placés par sa providence. Le jugement du riche sera donc différent de celui du pauvre; et celui qui aura commandé, sera autrement jugé que celui qui aura obéi; parce que, chacun dans son état, aura eu des devoirs propres et particuliers qui feront la nature de son jugement: ces devoirs particuliers, ces devoirs d'état doivent donc faire aussi la matière de ce jugement particulier que nous sommes obligés de prononcer contre nous-mêmes dans le tribunal de la pénitence.

La confession du riche doit donc être différente de celle du pauvre, puisque l'une doit rouler sur le mauvais usage de la prospérité, et l'autre sur le mauvais usage des souffrances; la confession du père de famille, différente de celle des enfants, puisque l'une doit rouler sur les devoirs du

commandement, et l'autre sur ceux de l'obéissance; la confession de l'homme public, différente de celle du particulier, puisque l'une doit rouler sur des obligations plus étendues, et l'autre sur des obligations plus bornées: la confession d'un grand, d'un homme connu et respecté dans le monde, différente de celle d'un homme obscur, puisque l'une doit rouler sur le scandale donné, et l'autre sur le scandale reçu; la confession de celui qui impose le tribut, différente de la confession de celui qui le lève, puisque l'une doit rouler sur les devoirs d'une justice générale, et l'autre sur ceux d'une justice particulière et distributive; enfin, la confession de celui qui vend, différente de la confession de celui qui achète, puisque l'une doit rouler sur les artifices de la cupidité qui demande plus qu'il ne lui est dû, et l'autre sur les réserves de l'intérêt qui tarde ou qui refuse de payer ce qu'il doit.

Mais, hélas! chrétiens, qu'arrive-t-il? Ce maître, ce père de famille se confessera comme chrétien: mais il ne se confessera ni comme père de famille ni comme maître; il aura soin de mettre à part les fautes journalières qu'il commet à l'égard de ses domestiques et de ses enfants; il ne parlera ni des mauvais exemples qu'il donne aux uns, ni des injustes traitements qu'il fait aux autres. De deux personnes unies par une alliance sacrée, aucune ne se croira coupable des fautes et des procédés qui troublent leur union mutuelle: et qui les confesserait tous deux, entendrait peut-être bien l'un des deux accuser l'autre; mais il n'entendrait aucun des deux s'accuser soi-même; et c'est ce qui doit étrangement surprendre les confesseurs. Ils savent en général les désordres qui règnent dans le monde; ils savent que les passions varient à l'infini dans les crimes qu'elles font commettre, et ils n'entendent presque jamais que des confessions uniformes. Ils connaissent les fautes du chrétien; celles de l'homme public, du guerrier, du courtisan, du père de famille leur sont inconnues. Mais comment pourraient-ils connaître des péchés que le pénitent se déguise à lui-même; ont-ils les yeux assez perçants pour sonder le fond des cœurs? *Pravum est cor hominis et inscrutabile; quis cognoscet illud?* (*Jerem.*, XXVII, 9.)

C'est vous, ô mon Dieu, qui en êtes le scrutateur unique; vous écrivez jour par jour, moments par moments, les confessions des hommes dans les livres qui seront ouverts au jour de vos vengeances. Ces confessions, aujourd'hui si courtes et si superficielles, y sont détaillées et approfondies; les instants marqués par nos crimes y sont comptés; les divers degrés de liberté et de malice y sont exprimés; mille discussions fâcheuses, dans lesquelles notre amour-propre refuse d'entrer tous les jours, dans la crainte d'alarmer nos passions, y sont faites avec une lumière plus vive, une netteté plus grande que celle que nous recevons par l'entremise de ces verres fidèles, qui, donnant des forces à nos yeux, nous font voir dans tous les objets une infinité d'insectes qui échappent à nos regards ordinaires: *Illic reptilia quorum non est numerus.* (*Psal.* CIII, 25.)

Pensez-vous donc, chrétiens, que lorsqu'au jugement de Dieu il faudra revenir sur toutes ces sentences favorables que vous aurez surprises pendant votre vie; pensez-vous, dis-je, que vous en serez quittes pour dire: J'y allais de bonne foi; je disais tous les péchés dont je me trouvais coupable; les autres ne m'ont pas été connus; je suivais les lumières de ma conscience; pouvais-je et devais-je suivre une autre règle? Non, non, chrétiens, de pareilles excuses ne seront point admises au tribunal du souverain Juge. Car enfin pourra-t-il nous dire, vous qui étiez si éclairés sur la conscience des autres, comment pouvez-vous dire que la vôtre vous a trompés? Vous qui étiez si habiles à connaître les faibles de vos maîtres et de vos égaux, à relever jusqu'à leurs moindres fautes, et à pénétrer dans leurs plus secrètes intentions; eh! que ne preniez-vous pour vous-mêmes cette lumière si sûre et si pénétrante, cette censure si sévère et si étendue.

Apprenons donc aujourd'hui, chrétiens, à nous défier de ces passions trompeuses qui nous séduisent et qui nous aveuglent quand il est question de nous examiner et de nous juger nous-mêmes. Prions le Seigneur de nous donner les plus pures lumières de sa grâce pour discerner le faux de leur témoignage et la force de cette même grâce pour résister au désordre de leurs mouvements; prions-le de nous ouvrir ces livres que l'on peut regarder comme les trésors de sa colère, où sont écrits tous les péchés des hommes en caractères qui ne peuvent être effacés que par leur aveu et par leurs larmes, afin qu'au jour terrible de ses vengeances, il ne puisse nous accuser d'aucune faute dont nous ne nous soyons accusés nous-mêmes, nous reprocher aucun crime qui ne se trouve effacé par la confession la plus exacte et par la contrition la plus vive.

L'Eglise appelle en ce saint temps (le jubilé) tous les pécheurs à la pénitence. Ame rachetée du sang de Jésus-Christ, âme créée à l'image de Dieu et destinée pour le ciel, laisserez-vous échapper sans fruit des jours si précieux et si favorables? Entendez la voix de Jean-Baptiste qui vient encore annoncer au monde le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, et qui vous crie: Le salut de Dieu va paraître: préparez les voies du Seigneur; que toutes les montagnes s'abaissent, que toutes les grandeurs du monde s'humilient, que tous les cœurs soient touchés, que tous les péchés soient effacés par les larmes. Entendez la voix des apôtres et des prophètes qui vous disent, comme aux Juifs assemblés: Faites pénitence et convertissez-vous; rompez les chaînes de vos habitudes: *Dissolve colliga-*



tiones impietatis. (*Isa.*, **LVIII**, 62.) Faites cesser, chrétiens, cette guerre opiniâtre entre Dieu et vous, entre la raison et la faiblesse, entre le devoir et la passion qui doit entretenir un trouble perpétuel dans l'intérieur de vos âmes. La miséricorde du Seigneur vous tend les bras : rendez-lui les armes ; offrez-lui l'hommage d'un cœur contrit et humilié; et par un aveu sincère de vos iniquités, méritez qu'il vous les pardonne. Méprisez les faux raisonnements de tous ces impies qui ne cessent de blasphémer contre les plus saints devoirs de la religion; défiez-vous de leurs maximes, elles aboutissent à la mort. La vie est si courte qu'ils ne tarderont pas à en éprouver eux-mêmes les suites funestes. Fermez donc pour toujours l'oreille aux discours empoisonnés de ces ministres de Satan. S'ils sont résolus de se perdre faut-il que vous périssiez avec eux? Faites plutôt, Seigneur, que la couronne promise à la pénitence et à la vertu, soit le gage immortel de notre parfaite réconciliation avec vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le jour de Noël.

SUR LE DANGER DES RICHESSES.

Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis, novissime diebus istis locutus est nobis in Filio. (*Hebr.*, I, 1.)

Dieu, qui autrefois avait parlé à nos pères par les prophètes, en tant de manières différentes, enfin, dans ces derniers temps, a voulu nous parler par son propre Fils.

Sire,

Dieu ne parle plus aux hommes par Moïse et par ses prophètes, il leur envoie du ciel un maître plus capable de les éclairer et de les instruire : c'est son propre Fils qui s'est fait homme pour expier les iniquités du monde, et qui naît aujourd'hui dans une crèche pour lui enseigner la voie du salut. Allons, mes frères, allons à Bethléem entendre les leçons de ce Maître adorable. Si les organes de sa voix demeurent embarrassés par la faiblesse volontaire dont il s'est revêtu pour notre salut, ses langes parlent et sa crèche même nous annonce un Evangile nouveau et inconnu à la nature.

Jusqu'ici les hommes n'avaient soupiré qu'après les richesses; ils avaient mis tout leur bonheur à être riches, et toute leur gloire à le devenir : ils n'avaient eu que de l'horreur pour les pauvres; et non contents de les plaindre, ils allaient jusqu'à les mépriser. Mais enfin, voici la Sagesse même, voici le Maître des sages qui vient opposer à ces préjugés une nouvelle lumière.

Pauvres, je vous annonce à tous un grand sujet de joie : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum.* (*Luc.*, II, 27.) Jésus naissant préfère votre état à tous les autres, et par son choix il efface à jamais les idées de bassesse et d'ignominie que les hommes y avaient attachés ; il le relève, il l'ennoblit, il le rend vénérable, il lui donne le premier rang parmi les béatitudes évangéliques ; il lui assure des droits particuliers sur le royaume de Dieu : *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.* (*Luc.*, VI, 27.)

Riches, je ne vous dirai pas comme à eux, de vous consoler. Ce n'est point à vous que Jésus-Christ apporte aujourd'hui cette paix que les anges célèbrent dans leurs cantiques : c'est ici le mystère de sa pauvreté, et ce mystère est terrible pour vous. Ecoutez-en les raisons et instruisez-vous.

Jésus naissant dans une pauvreté volontaire, confond premièrement la cupidité presque toujours inséparable des richesses : ce sera le sujet de la première partie. Jésus naissant dans une pauvreté humiliante, confond en second lieu l'orgueil et la vanité presque toujours inséparables des richesses : ce sera le sujet de ma seconde partie. Jésus naissant dans une pauvreté dure et mortifiante, confond en troisième lieu la mollesse et la volupté presque toujours inséparables des richesses : ce sera le sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La naissance fixe pour l'ordinaire l'état et la condition des hommes pour le reste de leur vie. Si, dès le premier pas qu'ils font en entrant au monde, ils se trouvent placés sur la route des richesses et des honneurs, il est rare qu'ils en sortent jamais, et ils y font même tous les jours de nouveaux progrès; si, au contraire, les hommes sont placés en naissant dans la route de l'indigence et de la pauvreté, ils feront toute leur vie de vains efforts pour en sortir. Des crimes heureux, des talents uniques, des circonstances imprévues peuvent quelquefois tirer le pauvre de la poussière, et l'élever même au-dessus des maîtres. Il n'est presque point de siècle qui ne fournisse quelques exemples de ces étonnantes métamorphoses, mais ces exemples sont rares ; et pour un que la fortune aura ainsi élevé, combien en laissera-t-elle dans cet état où elle les aura trouvés au moment de leur naissance? C'est donc ce moment qui décide pour l'ordinaire du sort et de la condition des hommes; et c'est ce même moment que Jésus-Christ choisit pour embrasser un état de pauvreté, duquel il était bien résolu de ne jamais sortir.

Exiit edictum a Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis (*Luc.*, II, 1) ; l'empereur ordonne que l'on fasse un dénombrement exact de tous ses sujets. Marie et Joseph s'en vont à Bethléem, où tout ce qui restait de la race de David devait s'assembler. Hélas! que cette race illustre était déchue de son ancienne splendeur! confondue avec la plus vile populace, il fallait être savant dans l'histoire des Juifs pour les distinguer des autres : et c'était justement ce temps d'avilissement et de dégradation que le Messie avait choisi pour accomplir la promesse qu'il avait faite à David, de se ranger au nombre de ses descendants. Marie et Joseph s'empressent en vain pour chercher un logement; on méconnaît leur noblesse, cachée sous les dehors de la plus

affreuse pauvreté ; on les rebute et on leur déclare qu'il n'y a pas de logement pour eux : *Non erat eis locus in diversorio.* (*Luc.*, II, 7.) Vous entendiez ces cruels discours, divin Enfant : mais vous n'en étiez pas alarmé : c'était vous qui l'aviez ainsi ordonné ; c'était vous qui trompiez, si je l'ose dire, l'attention de vos parents. Il ne se trouvait pas à Bethléem de logement assez pauvre pour vous ; il vous fallait une étable ou une crèche ; ils en trouvent une comme par hasard ; le lieu n'était propre qu'à servir de retraite à des troupeaux ; lieu dégoûtant, solitaire, ruiné, ouvert aux injures de l'air : ils sont obligés de s'y retirer. Enfin, le moment prédit par les prophètes, attendu par les patriarches et par tous les saints de l'Ancien Testament, ce moment désiré arrive : le Verbe de Dieu naît au monde, revêtu de notre chair mortelle ; sa mère l'enveloppe dans des langes, et le couche dans une crèche : *Pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio.* (*Ibid.*)

Tel est, chrétiens, le berceau du Fils de Dieu, du Messie promis, du successeur de David, de l'héritier du royaume d'Israël ; mais s'il naît dans cet état, c'est qu'il l'a voulu : ce n'est ni par un effet du hasard, ni par une dure nécessité qu'il se trouve réduit à cet excès de misère et de pauvreté ; c'est uniquement l'effet de son choix. Demandez-vous pourquoi il l'a fait ce choix qui vous paraît incompréhensible? C'est ici où commencent à se développer les conséquences que nous devons tirer de ce grand mystère.

Vous savez, chrétiens, jusqu'où va le faible des hommes pour les richesses ; ils se partagent presque tous entre deux espèces de cupidité différente ; l'une regarde les biens que l'on possède, et l'autre ceux que l'on n'a pas ; j'appelle celle-ci une cupidité de convoitise ; j'appelle l'autre une cupidité d'attachement : la première les porte à désirer avec fureur les biens qu'ils n'ont pas, à faire de continuels efforts pour en acquérir, à vouloir être riches en peu de temps, à vouloir être riches sans bornes et sans mesure, à vouloir être riches à quelque prix que ce soit ; l'autre espèce de cupidité paraît plus juste et plus raisonnable ; elle se contente de s'attacher au bien qu'elle a ; mais elle porte cet attachement jusqu'à un excès criminel, elle s'y attache jusqu'à leur donner la préférence sur tout autre objet.

Or, Jésus-Christ était venu au monde pour déclarer la guerre à cette double espèce de cupidité : il était venu pour réveiller les hommes du profond assoupissement où ces deux cupidités, si vigilantes d'ailleurs pour les biens de la terre, les tient ensevelis par rapport au ciel ; il était venu pour annoncer aux hommes à cet égard un Evangile nouveau et une doctrine contraire aux inclinations de la nature. Il fallait donc que les plus sublimes vérités de cet Evangile se trouvassent en quelque sorte exprimées dans la première démarche qu'il ferait en entrant au monde. Aussi, quel concert, quel rapport admirable ne trouve-t-on pas entre l'Evangile et la crèche?

Jésus-Christ était venu pour dire aux hommes dans son Evangile : Ne cherchez point tant à vous enrichir sur la terre ; ce qu'on appelle la fortune est presque toujours l'ouvrage de l'iniquité, et la crèche ne vous fait-elle pas la même leçon? Quel riche, à la vue de cette crèche, ne se dira pas à lui-même : Je fais profession d'être disciple de Jésus-Christ, et Jésus-Christ a voulu naître dans la pauvreté? Il ne cherchera pas à sortir de l'état où il naît aujourd'hui ; ne suis-je pas sorti de l'état où je suis né? et par quels moyens en suis-je sorti? quels ont été les fondements de ma fortune ou de celle de mes aïeux? Remontons à la source ; que d'injustices peut-être! que d'indignes artifices ont servi à la construction de cet ouvrage qui ne sera jamais entièrement achevé au gré de mes désirs! Le monde en a murmuré et il en murmure encore ; mais, à cet égard, la crèche et les langes d'un Dieu Sauveur parlent encore bien plus haut que le monde : *Hoc clamat præsepe, hoc panni evangelizant.* (S. Bernard, *Serm. de la Nativ.*)

Jésus-Christ était venu pour dire aux hommes dans son Evangile : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice : *Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus.* (*Matth.*, VI, 33.) Laissez-là les biens de la terre, et songez à ceux du ciel. Je ne puis mieux vous exprimer le désir que vous devez avoir de ces biens célestes, qu'en le comparant à une faim, à une soif ardente : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* (*Matth.*, V, 6.) Et la crèche ne nous fait-elle pas la même leçon? Qu'est-ce que Jésus-Christ vient chercher sur la terre? vient-il pour faire revivre les droits qu'il a par sa naissance sur le sceptre de David? vient-il pour relever cette race illustre tombée depuis si longtemps dans l'obscurité et dans l'oubli? Non, chrétiens, un autre soin l'occupe ; il vient pour enseigner aux hommes la voie du ciel ; il est tout rempli, tout occupé de cet objet ; il néglige le soin de sa fortune et de celle de ses parents ; il ne tenait qu'à lui de les combler de biens et d'honneurs et de s'en remplir lui-même ; mais il cherche avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et il aime mieux renoncer à tout que de nous donner le moindre sujet de penser qu'il y ait quelque autre objet sur la terre qui soit digne de ses désirs et des nôtres : *Hoc clamat præsepe, hoc panni evangelizant.*

Ah! chrétiens, quel mystère est plus capable que celui-ci de nous faire comprendre l'horrible contradiction qui se trouve entre notre religion et nos mœurs? Les disciples d'un Dieu pauvre ne respirent que l'amour des richesses : *Quærite primum*, disent-ils ; cherchez premièrement. Quoi? Le royaume de Dieu et sa justice? Non, cherchez premièrement à vous enrichir, à vous établir, à étendre vos droits et à les faire valoir. La

religion et la vertu sont des devoirs auxquels il ne faut pas absolument renoncer, il sera temps d'y penser un jour; pour le présent vous n'avez rien de plus pressé à faire que de travailler à votre fortune. Voilà le poison que les enfants sucent avec le lait; voilà le grand principe de la morale du monde, le principe sur lequel roule la conduite de la plupart des hommes jusqu'à la fin de leurs jours.

La foi et la raison leur avaient appris qu'ils n'avaient été créés que pour connaître le Seigneur, que pour l'aimer et pour le servir; et il leur avait marqué lui-même la vaste étendue de ce grand principe dans ce fameux précepte : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre esprit, de toute votre âme, de tout votre cœur et de toutes vos forces.* (*Deut.*, VI, 5.) Mais la cupidité leur enseigne un autre évangile : Vous aimerez, leur dit-elle, l'or et l'argent de tout votre esprit, de toute votre âme, de tout votre cœur et de toutes vos forces; et cet évangile est sans doute le plus suivi.

Contemplez tous les mouvements qui agitent une grande ville : que cherchent ces hommes qui paraissent si empressés, et qui ont, à les entendre, des affaires si importantes? quel est l'objet qui les remue, qui les inquiète et les occupe? C'est l'argent; ils n'ont que ce seul objet en vue.

L'un prévient le lever de l'aurore pour éclaircir des droits contentieux, pour examiner des titres disputés, pour soutenir des procédures litigieuses; il se charge, dit-il, de défendre les intérêts d'autrui; mais au fond il ne songe qu'à avancer les siens; il ne repaît ses clients de l'espérance d'un gain douteux, que parce qu'il est assuré pour lui-même d'un profit certain; il ne les engage dans des querelles ruineuses, que parce qu'il ne peut bâtir sa fortune que sur des ruines, et qu'il faut nécessairement qu'il s'enrichisse ou des dépouilles de celui qu'il attaque, ou des pertes de celui qu'il défend.

L'autre étudie nuit et jour les ruses et les stratagèmes du commerce et de l'usure; semblable à un capitaine expérimenté, il a soin de prendre toutes ses sûretés et tous ses avantages; il flatte le luxe des grands pour être bientôt en état de les égaler; il fascine leurs yeux, il prévient leurs désirs, il pique leur vanité ou leur curiosité; et, pour mieux cacher son âpreté à recevoir, il ne leur montre d'abord que promptitude et que facilité à donner; et, à force de céder et de prêter, il acquiert enfin le droit de dépouiller ceux qu'il a enrichis; il vient à bout d'engloutir leurs biens, d'absorber quelquefois leurs terres et quelquefois leurs titres.

Celui-ci, courtisan assidu et infatigable, cherche à s'insinuer dans la faveur des grands; il se plie à toutes leurs volontés, il souffre patiemment leur humeur et leurs caprices; il se tue, il se sacrifie pour leur plaire : est-ce affection, est-ce attachement sincère pour leurs personnes? Non, chrétiens, c'est uniquement le désir d'établir ou d'avancer sa fortune qui l'anime et qui le conduit; il veut obtenir des grâces, des titres, des dignités, des honneurs et surtout des richesses.

Le dirai-je, chrétiens? la religion elle-même, cette religion si sainte dans ses maximes, si magnifique dans ses promesses et si pure dans ses sentiments, n'aurait peut-être pas les mêmes charmes pour tous, si elle ne leur offrait que des croix à supporter et des âmes à gagner à Jésus-Christ. Combien seraient peu jaloux de la servir, si elle privait tous ceux qui la servent des biens présents, pour ne leur laisser que l'espérance des biens à venir! Il a donc fallu que la cupidité lui prêtât en quelque sorte la main pour la soutenir, et qu'on employât les richesses mêmes pour faire enseigner aux hommes cette sublime morale qui n'apprend qu'à les mépriser.

Et ne me dites pas, chrétiens, que cette cupidité de convoitise n'a jamais eu d'accès dans votre cœur, et que, contents de jouir de votre fortune, vous n'avez jamais cherché à l'augmenter par des voies injustes. Ce n'est pas assez, il faut voir encore si vous n'êtes pas trop attachés à ce bien, quelque légitime qu'il puisse être, car on peut porter cet attachement jusqu'au crime, et se perdre dans la modération de ses entreprises et de ses désirs, comme dans leurs excès.

Ecoutons encore ici les leçons que Jésus-Christ nous fait aujourd'hui dans sa crèche. Il était venu pour dire aux hommes, dans son Evangile (*Luc.*, XVI, 13), qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois; qu'on ne peut être en même temps à Dieu et au monde; que partout où se trouve notre trésor, là est aussi notre cœur; que, par conséquent, si nous sommes attachés aux trésors de la terre, dès là notre cœur n'est plus tourné vers le ciel; que, pour y arriver, il faut au moins se dépouiller de cœur et d'affection de tous les biens terrestres, quand on n'a pas la force de le faire par un renoncement réel et effectif. Et la crèche ne nous fait-elle pas les mêmes leçons? quel autre sentiment pouvons nous avoir à la vue d'un Dieu qui veut naître dans un état d'abandon et de nudité, d'un Dieu qui se dépouille volontairement de tous les biens et de toutes les richesses de la terre qu'il ne tenait qu'à lui de posséder?

Regardez-la, chrétiens, cette tendre victime dépouillée de tout ce qui a seulement l'apparence de richesses; son cœur ne tient à rien de ce qui est caduc et périssable: son trésor est dans le ciel, c'est-là que se portent toutes ses affections et toutes ses pensées. Ecoutez le langage de sa pauvreté volontaire, et vous le trouverez entièrement conforme à celui de l'Evangile. Ne vous imaginez-vous pas lui entendre déjà prononcer dans la crèche ces terribles anathèmes contre les riches, dont il a rempli son Evangile: *Malheur à vous, riches* (*Luc.*, VI, 24); malheur à vous qui avez votre consolation en ce monde, et qui vous y attachez? Ne vous

imaginez-vous pas l'entendre déjà s'écrier avec une exclamation pleine d'énergie et qui semble foudroyer tous les riches : *Oh! qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux!* (*Luc.*, XVIII, 25.) Il ne croit pas encore avoir assez dit, il emploie encore la comparaison la plus forte, et en apparence la plus outrée, pour nous représenter la chose comme absolument impossible, à moins d'une grâce de Dieu des plus singulières. A qui en voulait-il? ne parlait-il qu'aux riches avares, qu'aux riches injustes, qu'aux riches violateurs de toutes les lois? Il parlait, chrétiens, à tous les riches sans exception.

Quoi donc, ne peut-on rien posséder sans crime? Il y a sans doute des acquisitions légitimes et des fortunes exemptes de taches aux yeux de la religion même; pourquoi donc, direz-vous, appliquer à tous les riches indistinctement les menaces et les malédictions de Jésus-Christ? Le voici, chrétiens; c'est que, si ce n'est pas un crime de posséder, c'en est un d'être trop attaché au bien que l'on possède.

N'est-ce pas cet attachement qui affaiblit, disons mieux, qui anéantit seulement l'amour de Dieu dans vos cœurs, en les partageant entre Dieu et le monde, entre la conscience et l'intérêt, ensorte que dans ce partage la préférence est toujours pour le monde, et que la voix de la conscience ne manque jamais d'être étouffée par celle de l'intérêt? n'est-ce pas cet attachement aux biens les plus légitimes, qui vous rend si âpres et si vifs à en défendre la possession, jusqu'à rompre avec scandale tous les liens de la charité, et à fouler aux pieds tous les devoirs de la nature? n'est-ce pas cet attachement, qui allume dans toutes les familles la discorde et la guerre, qui arme tous les jours les pères contre les enfants, et les enfants contre les pères, qui fait que les uns deviennent inhumains, et les autres rebelles? n'est-ce pas cet attachement, qui élude ou qui restreint au gré de l'avarice ou de l'ambition le précepte de l'aumône, ce précepte qui damnera lui seul presque tous les riches?

Mais le moyen, dit-on, de posséder sans attachement? Il faut l'avouer, chrétiens, rien au monde n'est plus rare ni plus difficile. Mais c'est justement ce qui prouve la vérité des menaces, et le juste fondement des anathèmes de Jésus-Christ; c'est justement ce qui les étend à tous les riches sans exception; c'est justement ce qui doit les faire trembler à la seule vue de la crèche de Jésus-Christ, qui nous renouvelle aujourd'hui toute la morale de l'Evangile à l'égard des richesses.

O vous, pauvres, qui traînez dans la misère une vie malheureuse aux yeux des hommes, ah! ne vous plaignez pas de votre sort; gardez-vous de murmurer contre la Providence, ni de trouver à redire au partage qu'elle a fait des biens et des richesses d'ici-bas. Je vais peut-être vous surprendre et vous étonner, je vais avancer un paradoxe incroyable; mais je ne craindrai point de le dire à la vue de la crèche de Jésus-Christ: Oui, vous avez été les mieux partagés. Bornez vos désirs, aimez votre état, bénissez votre sort. Dieu vous traite comme il a traité son propre Fils. Pouvez-vous douter, après le choix que Jésus-Christ a fait, que la pauvreté ne soit un état de sainteté, d'innocence, et de prédestination? Vous n'aurez point de compte à rendre au souverain Juge, ni sur la justice de vos acquisitions, ni sur le détachement qui doit accompagner la possession, ni sur les devoirs qui doivent régler la dispensation de vos biens. Quelle décharge pour votre conscience! En connaissez-vous le prix?

Ah! si vous avez compris aujourd'hui le mystère de la crèche de Jésus-Christ, au lieu d'éclater en plaintes et en murmures contre le malheur de votre condition, vous direz avec le Prophète: Le monde ne cesse de nous vanter le bonheur et les avantages des richesses; heureux, dit-il, celui qui possède d'amples héritages et des terres fertiles! heureux celui qui est vêtu de pourpre et de lin, et qui nage dans l'abondance et dans les trésors! *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt.* (*Psal.* CXLIII, 15.) Mais le monde est dans l'erreur, Heureux, au contraire, qui, étant né pauvre comme Jésus-Christ, se trouve assujetti par son état à un travail pénible et continuel, qui l'éloigne nécessairement de la vie dissipée et tumultueuse du monde, pour mener dans la solitude une vie obscure et laborieuse, à l'exemple de Jésus-Christ! heureux celui qui, loin du luxe et de la magnificence du monde qui corrompt les mœurs, repose sa tête sur un lit semblable à la crèche de Jésus-Christ! heureux celui qui n'a point d'autre trésor que sa grâce, d'autre ressource qu'un désir ardent et continuel de lui ressembler et de lui plaire! *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus!* (*Ibid.*)

Mais avançons. Jésus, naissant dans une pauvreté volontaire, confond la cupidité, presque toujours inséparable des richesses. Ce n'est encore là qu'une partie des leçons qu'il nous fait aujourd'hui dans sa crèche. Jésus, naissant dans une pauvreté humiliante, confond en second lieu l'orgueil et la vanité, presque toujours inséparables des richesses; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les hommes ont attaché aux richesses une idée de grandeur et de gloire: elles vont de pair avec toutes les autres grandeurs chimériques dont le monde est idolâtre; ou plutôt toutes les autres grandeurs ne sont rien aux yeux des hommes sans les richesses. De quel œil regarde-t-on la noblesse dans le monde, quand elle est séparée de la fortune? On la laisse avec ses titres ou ses chimères. Le riche partisan, le négociant heureux et habile a dans ses coffres des titres plus précieux: il a dans ses trésors de quoi s'approprier, quand il voudra, les titres de la noblesse, qui tireront toujours plus

d'éclat des richesses que de la gloire. Qu'est-ce qu'un homme qui n'a que du mérite et de la vertu? Il rampera dans l'opinion des hommes, s'il n'a pas le talent d'y joindre les richesses. Le riche, au contraire, a tout le mérite et tous les talents; il n'a qu'à se montrer pour attirer les regards; il n'a qu'à parler pour se faire admirer; il est noble, savant, habile, éclairé, par la seule raison qu'il est riche; il ne lui faut point d'autre titre pour avoir un droit acquis à l'estime et à l'empressement de tout le monde. Le pauvre, dit l'Ecclésiastique, parle avec sagesse, et à peine le souffre-t-on; le riche parle mal-à-propos, et on l'écoute avec respect.

De là cet orgueil et cette vanité presque inséparables des richesses. On reconnaît un riche à sa seule démarche, au seul ton de sa voix; il porte écrit sur son front: Je ne suis pas comme le reste des hommes; je n'ai besoin de personne et tout le monde a besoin de moi. Le pauvre, au contraire, n'ose lever les yeux: il se cache, il s'humilie, il rougit; il sait que le nom de pauvre est une injure, et que la folie des hommes est telle qu'ils ont établi l'honneur et l'ignominie dans ce qu'il y a au monde de plus étranger à l'homme, la pauvreté et les richesses.

Cependant, chrétiens, si le jugement de Dieu doit être la règle des nôtres; si cette suprême intelligence est la seule véritablement sage, véritablement éclairée; si elle seule sait apprécier la véritable gloire, que nous trouverons à rabattre de la fausse idée que nous nous sommes formée de la pauvreté et des richesses! Approchons encore de la crèche de notre Sauveur et nous y verrons premièrement la pauvreté glorifiée dans la personne de Jésus-Christ; secondement, la pauvreté glorifiée dans la personne de ceux à qui les anges font part de la naissance de Jésus-Christ.

Je dis premièrement, la pauvreté glorifiée dans la personne de Jésus-Christ. L'empire romain était alors au plus haut point de sa gloire; Auguste, après avoir donné la paix à l'univers, attirait à lui seul l'estime, l'admiration et l'amour même de tous les peuples: on ne se figurait pas qu'il pût y avoir au monde rien de si grand et de si vénérable que la personne de ce prince; il était comme le centre et le premier mobile de ce vaste empire, dont la fortune l'avait rendu maître: ses ordres n'étaient pas plus tôt conçus et prononcés, qu'ils étaient portés et exécutés, et jusqu'aux extrémités du monde. Faire descendre des rois du trône ou les y faire monter, n'était qu'un jeu de sa puissance; on ne comptait point ses richesses, parce que Rome et tout l'univers lui appartenait. Enfin, ce n'était plus un homme dans l'idée des peuples, c'était un dieu: on brûlait de l'encens, on immolait des victimes sur ses autels. Mais qu'était-ce que cette gloire, comparée à celle qui environnait le Sauveur du monde dans sa pauvreté même et dans l'humiliation apparente de sa crèche? Auguste n'était adoré que par des hommes, et Jésus-Christ voyait toutes les puissances célestes prosternées autour de sa crèche: Dieu l'avait ainsi ordonné. *Et cum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit: Et adorent eum omnes angeli Dei.* (*Hebr.*, I, 6.)

Jésus-Christ ne s'était cependant rendu à Bethléem que par ordre de César; mais celui qui avait obéi était mille fois plus grand et plus glorieux que celui qui avait commandé. Les anges dédaignaient le faste et les richesses de l'empereur de Rome, mais ils trouvaient à Bethléem un spectacle digne de leur admiration et de leur respect; ils y trouvaient un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu anéanti et un Dieu content au milieu de sa pauvreté et de ses humiliations; un Dieu parfaitement résigné aux volontés de son Père, un Dieu résolu de montrer aux hommes par sa conduite, la pratique des plus austères leçons de la vertu. Voilà le spectacle qui tenait tout le ciel en admiration, et qui attirait sur la terre toutes les intelligences célestes: *Et cum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit: Et adorent eum omnes angeli Dei.* Etaient-ce les anges ou les hommes qui se trompaient? devons-nous en croire l'orgueil humain qui se scandalise des bassesses apparentes de Jésus-Christ, ou la sagesse de Dieu même qui nous dit que ce que nous estimons n'est que bassesse, et que la vraie grandeur et la vraie gloire se trouvent dans la pauvreté et dans les humiliations de son Fils? mettons-nous en parallèle les grandeurs apparentes de la chair avec les grandeurs réelles de l'esprit et de la vertu? quelle distance infinie n'y a-t-il pas de l'une à l'autre!

Jésus-Christ était roi, mais son royaume n'était pas de ce monde; il n'avait ni trône, ni palais, ni suite, ni courtisans, ni sujets, ni sceptre, ni couronne: mais il était saint et pur aux yeux de Dieu; il triomphait de la puissance du démon, il foulait aux pieds les charmes du monde, et il apprenait aux hommes à les mépriser; il établissait le règne de la sainteté et de la vertu. Oh! qu'il était grand dans l'ordre de la grâce! quel roi, quel conquérant pouvait se comparer à lui! N'avait-il pas aussi ses conquêtes et ses victoires, mille fois plus grandes, plus éclatantes et plus merveilleuses que toutes celles des héros mortels? *Gloria in altissimis Deo* (*Luc.*, II, 14), s'écrient les anges dans l'étable de Bethléem! Enfin, Seigneur, vous voilà glorifié; aujourd'hui vous commencez à confondre l'orgueil des riches du monde et à leur apprendre qu'ils ne doivent pas se glorifier dans ce vain extérieur qui leur est étranger, et qui, bien loin de supposer en eux aucune vertu, suppose souvent qu'ils ont renoncé à toute espèce de vertu.

Et tu, Bethleem, terra Juda (*Mich.*, V, 2), avaient dit les prophètes avant eux, *nequaquam minima es in principibus Juda.* (*Matth.*, II, 6.) O Bethléem, ville abandonnée, qui n'êtes remarquable ni par les richesses de

vos habitants, ni par la magnificence de vos édifices, consolez-vous de votre pauvreté; vous ne cédez en rien à ces villes orgueilleuses qui élèvent leurs faîtes superbes jusqu'aux cieux : dans vous s'accomplissent aujourd'hui les plus grands mystères ; dans vous commence à s'exécuter l'ouvrage de notre rédemption ; des millions d'anges accourent dans vos murs pour rendre hommage à leur nouveau roi; dans vous le Verbe incarné tient sa cour, il y règne avec une pompe et un éclat qui n'est connu que de Dieu, mais qui est digne des regards de Dieu même ; Rome, la maîtresse du monde, ne voit rien dans l'enceinte de ses murs de si grand, de si admirable, que ce que vous voyez sous vos toits rustiques : *Et tu Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda.*

C'est donc ici, riches du monde, qu'il faut nécessairement vous humilier; c'est la vue de la crèche de Jésus-Christ qui doit faire tomber ces grandes idées dont votre orgueil aime à se repaître : vous méprisez les pauvres, et vous n'avez que de l'horreur pour leur état; et c'est cependant leur état que Jésus-Christ a voulu préférer au vôtre. Il se déclare hautement pour eux ; et n'est-ce pas à eux qu'il envoie d'abord ses anges pour leur annoncer sa naissance? A peine est-il né, que ces esprits célestes sont commandés pour aller porter cette heureuse nouvelle! mais à qui? Sans doute à tout le peuple d'Israël, à ceux du moins qui en sont les principaux chefs : à Hérode ou à ses ministres, au grand prêtre ou aux docteurs de la loi? Non, chrétiens, toutes ces premières têtes de l'Etat sont ensevelies dans un profond sommeil. Mais quelques pauvres bergers veillent sur les plus prochaines collines; c'est à eux seuls que les anges sont envoyés, ce sont les seuls que Jésus-Christ appelle d'abord à sa crèche.

Partez, heureux bergers, allez voir ce Messie qui vous est né, et qui vous appelle à lui aussitôt qu'il est sur la terre ; comme s'il n'y avait été attiré que par le désir de se montrer à vous : *Beati oculi, qui vident quæ vos videtis* (*Luc.*, X, 23.) Heureux les yeux qui verront ce que vous allez voir. Que de rois, que de patriarches ont désiré de partager ce bonheur avec vous! Ah! s'il était permis à ces fameux chefs du peuple de Dieu, aux Abraham, aux David, aux Machabées de sortir en ce moment de leurs tombeaux, avec quel empressement ne les verrait-on pas accourir pour se prosterner devant cette même crèche que vous allez adorer! *Quod multi reges voluerunt videre quæ vos videtis.* (*Ibid.*, 24.)

Les bergers arrivent ; ils trouvent ce que l'ange leur avait annoncé, un Dieu enfant, enveloppé dans des langes et couché dans une crèche; ils se prosternent devant lui; ils lui offrent l'hommage d'un cœur simple et droit, et ils s'en retournent remplis de consolation et de joie.

Pensez-vous, chrétiens, que Jésus-Christ eût trouvé les mêmes sentiments dans les grands de Jérusalem? Quelles difficultés n'auraient-ils pas opposées à l'invitation même des anges! Quelle joie nous annoncez-vous, leur auraient-ils dit? Le Messie est arrivé; et c'est un enfant que nous trouverons couché dans une crèche? Et où sont donc les marques de sa royauté et de sa grandeur? Où voulez-vous nous conduire? Nous attendons un roi, et vous venez nous parler d'un enfant pauvre et inconnu!

Et n'est-ce pas ainsi que vous raisonnez dans votre cœur, riches du monde? Voit-on dans vous cet empressement vif et sincère à rendre hommage à Jésus-Christ, que les anges trouvèrent dans les pasteurs de Bethléem? êtes-vous assidus à l'honorer dans ses temples, où il attend des adorateurs comme il en attendait dans sa crèche? Ah! son culte vous ennuie et vous déplaît; son joug vous pèse et vous incommode ; ses bassesses apparentes vous scandalisent; ses maximes vous révoltent. Ainsi, il est donc encore aujourd'hui le Dieu des pauvres, et les anathèmes qu'il a lancés contre votre état ne sont que trop vérifiés.

Où trouve-t-on, en effet, de la simplicité dans la foi, de la confiance en Dieu, du respect pour les saints temples, et de l'assiduité à la prière? N'est-ce pas parmi ces pauvres dont l'œil simple et droit, ne voyant ici-bas aucun objet auquel il puisse s'attacher, s'élève naturellement vers le ciel pour y chercher un appui qu'il ne peut pas rencontrer sur la terre? Où trouve-t-on, au contraire, du libertinage dans les mœurs, et dans la croyance, de la résistance au Saint-Esprit et aux vérités de la foi? n'est-ce pas parmi ces riches, qui se regardent comme les dieux de la terre, et qui ont intérêt que la religion soit fausse, parce qu'elle ne leur annonce que de terribles vérités? Où trouve-t-on ces sentiments d'une piété tendre et affectueuse, ces prières naïves, qui, comme l'odeur d'un encens pur, s'élèvent jusqu'au trône du Seigneur, n'est ce pas parmi ces pauvres dont le cœur n'étant point corrompu par de profanes sentiments, se livre sans effort à cette pente naturelle qui le porte vers son Créateur et son Dieu? Où trouve-t-on, au contraire, cette piété fausse et orgueilleuse qui craint toujours de donner dans la superstition, ces prières ambitieuses et intéressées, ces vœux réprouvés qui n'entretiennent le ciel que des intérêts de la terre? n'est-ce pas parmi ces riches enivrés des objets présents, et dont l'esprit est toujours rempli des projets de l'ambition, et le cœur toujours enflé des sentiments de l'orgueil? Où trouve-t-on de l'obéissance aux lois reçues et observées dans l'Eglise, et du respect pour ses ministres? n'est-ce pas parmi ces pauvres que l'humilité de leur état accoutume de bonne heure à respecter toute autorité légitime? Où trouve-t-on au contraire un mépris ouvert, public et scandaleux des ministres de la religion et de la sainteté de leur caractère? n'est-ce parmi ces riches qui se croient en droit de juger

de tout, et de condamner tout ce qu'ils jugent?

Non, mon Dieu, ce n'était pas sans raison que votre Père avait envoyé sur la terre pour prêcher l'Evangile aux pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* (*Luc.*, IV, 18.) Hélas! il n'y a presque plus que les pauvres qui le reçoivent, cet Evangile; il semble n'avoir été fait que pour eux : nous-mêmes, qui sommes chargés de l'annoncer après vous, nous l'éprouvons tous les jours. Les oreilles des riches sont fermées à tous nos discours : nous ne sommes plus crus, nous ne sommes plus écoutés que des pauvres.

Finissons. Jésus, naissant dans une pauvreté dure et mortifiante, confond en troisième lieu la mollesse et la volupté, presque toujours inséparables des richesses; c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On ne recherche pas les richesses pour elles-mêmes. L'or et l'argent, considérés en eux-mêmes, ne sont pas un bien; seuls ils ne sauraient nous causer aucun sentiment de plaisir ; mais ils sont le moyen et l'instrument nécessaire pour acquérir tous les biens et tous les agréments de la vie; et c'est ce qui rend si sensible et si méprisable la folie des avares, qui, au lieu d'employer ce précieux instrument à se procurer tous les avantages qu'il opère infailliblement, le tiennent toujours enfermé sans le mettre jamais en mouvement et en action, et s'arrêtent à un moyen stérile par lui-même qu'ils ne conduisent jamais à sa fin. Cette espèce de folie n'est pas la plus commune; la plupart des hommes ne prennent pas ainsi le change. S'ils ont des biens, ils savent s'en servir : ces biens ne sont pas dans leur mains des instruments sans action, ni des moyens stériles et inefficaces; ils savent les employer à propos pour satisfaire à loisir toutes leurs passions.

C'est pour flatter leur sensualité, que la terre produit les mets les plus exquis, et que les climats éloignés envoient dans les nôtres tout ce qui peut irriter leur appétit et assaisonner leurs délices. C'est pour eux que l'on prépare le sommeil par tout ce que l'art a pu inventer de plus commode et de plus doux, pour tenir mollement le corps dans les bras du repos. C'est pour eux que toutes les saisons semblent perdre leur malignité et leurs excès. Ils ont mille ressources toujours prêtes pour tempérer les chaleurs de l'été, et pour adoucir les rigueurs de l'hiver. C'est pour eux enfin, c'est pour contenter leurs yeux par d'agréables spectacles, que tous les arts sont en mouvement, et que l'industrie des hommes semble être épuisée.

Aussi, par une raison toute contraire, se trouve-t-on également embarrassé dans le tribunal de la confession, quand il s'agit d'imposer une pénitence au riche et au pauvre. On ne sait quelle pénitence donner à l'un, parce qu'on craint qu'il ne la fasse pas : on ne sait quelle pénitence donner à l'autre, parce qu'il l'a toujours faite, qu'il la fera toujours, qu'il la fera nécessairement et par état. Ordonnerez-vous des jeûnes au riche? ou il ne pourra se résoudre à les pratiquer, ou ses jeûnes seront encore plus délicieux que les festins et les excès des autres. En ordonnerez-vous au pauvre? sa vie est depuis longtemps un jeûne continuel. Ordonnerez-vous des veilles au riche? mais comment interrompre un sommeil si profond et si doux? en ordonnerez-vous au pauvre? sa langueur habituelle l'a depuis longtemps accoutumé à un sommeil léger et passager qui ne diffère presque pas de la veille. Ordonnerez-vous au riche des macérations et des austérités mais à quelles austérités pourrez-vous condamner une chair si molle et si délicate? En ordonnerez-vous au pauvre? mais comment aggraver les douleurs d'une chair déjà si souffrante et si mortifiée? Le pauvre est donc essentiellement pénitent; et il n'y a que les motifs intérieurs et surnaturels qui puissent lui manquer, pour être dans cet état de crucifiement et de mortification auquel l'Evangile nous condamne. Le riche, au contraire, est essentiellement impénitent; et il n'y a qu'une vertu sublime qui puisse le réduire à embrasser la mortification évangélique.

Ne soyez donc plus étonnés, chrétiens, de ce que Jésus-Christ préfère aujourd'hui l'état des pauvres à l'état des riches : celui qui venait exhorter tous les hommes à porter leur croix, et qui devait lui-même mourir sur une croix, pour les engager par son exemple à l'embrasser, ne pouvait naître que dans une crèche; déjà il confond par sa crèche la mollesse des riches, comme il la confondra un jour par sa croix.

Mais pourquoi, dit-on, tant reprocher aux riches leur sensualité et leur mollesse? tous les plaisirs du monde nous sont-ils défendus? n'y en a-t-il pas d'innocents, comme il y en a de criminels? la religion condamne-t-elle indistinctement tout usage des délices et des commodités de la vie? est-ce un crime d'user des biens de Dieu et de les employer à leur destination naturelle, qui ne peut être que le plaisir et l'avantage de l'homme?

Je vous réponds, chrétiens, que si la religion ne défend pas absolument et en toute occasion l'usage des délices et des commodités de la vie, je soutiens qu'elle interdit ces usages aux riches du monde plus qu'à tout autre, et cela pour deux raisons très-sensibles : la première, c'est que les riches du monde sont ceux qui en abusent le plus; la seconde, c'est que les riches du monde sont ceux qui y ont le moins de droit.

Je dis, premièrement, que les riches du monde sont ceux qui en abusent le plus; car n'est-ce pas en abuser, que d'en user sans modération, que d'en user sans précaution, que d'en user sans religion?

Or, en premier lieu, les riches du monde n'en usent-ils pas sans modération? en ont-

ils jamais assez au gré de leurs désirs? Quelle multiplicité de repas! quelle profusion de mets! quelle recherche d'assaisonnements! quelle variété de spectacles! quelle continuité de jeu! quel fracas d'équipages! quel assemblage de délices! Ils s'en remplissent, ils s'en accablent eux-mêmes; ils vont jusqu'à en perdre le goût, jusqu'à l'user par l'habitude, jusqu'à en altérer la santé, jusqu'à en abréger leurs jours. Excès évidemment indignes d'un chrétien, indignes même d'un homme: et ce que la raison désavoue, peut-on douter que la religion le condamne?

Non contents d'en user sans modération, ils en usent sans précaution; car, vous le savez, chrétiens, des plaisirs permis aux plaisirs défendus, des plaisirs innocents aux plaisirs criminels, le passage est délicat, il est imperceptible. Au milieu de tant de commodités et de délices, il faudrait une vigilance extrême, une attention vive et persévérante sur tous les mouvements de son cœur, un recours continuel à la grâce de Dieu, des précautions infinies, pour retenir la nature dans les bornes du devoir. Or les riches les connaissent-ils, ces précautions? les emploient-ils? ne passent-ils pas tous les jours, sans scrupule et sans remords, de la délicatesse à la volupté, de la sensualité à l'ivresse, de la mollesse à l'incontinence? Accoutumés une fois à satisfaire tous les désirs de leur chair, peuvent-ils se résoudre à lui rien refuser? croient-ils qu'ils leur importe beaucoup que ce qu'elle leur demande soit permis ou défendu? savent-ils mettre d'autre différence entre les plaisirs, que celle qui vient de leur vivacité ou de leur langueur? voient-ils encore du crime, quand ils croient trouver de la satisfaction? et ne les entend-on pas tous les jours se plaindre de ce que l'excès d'un plaisir les a rendus trop faibles pour l'autre?

Faut-il s'étonner s'ils vivent sans religion, s'ils usent des biens de Dieu sans reconnaissance, s'ils en viennent jusqu'à l'oublier; s'ils ne connaissent plus d'autre vie que la vie présente, d'autre bonheur que celui des sens? faut-il s'étonner si les délices de la terre, dont leur âme est continuellement inondée, font sur eux de si vives impressions, qu'il leur est comme impossible d'en désirer d'autres? Et de là, chrétiens, ne s'ensuit-il pas que les riches du monde sont ceux qui ont le moins de droit aux avantages et aux commodités de la vie?

Car s'ils paraissent y avoir des droits mieux fondés et plus étendus par leur naissance ou par leur fortune, ne les auraient-ils pas perdus par leurs péchés? Ils sont ordinairement de grands pécheurs; ils doivent donc être pénitents: ils ont porté jusqu'à l'excès, jusqu'au crime, l'usage des commodités et des délices; ils sont donc obligés de s'en priver: ils ont trop flatté leur chair; ils sont donc obligés de la mortifier.

Ne perdez donc jamais de vue, riches du monde, la crèche et la croix de Jésus-Christ; l'une et l'autre condamnent également votre sensualité, votre mollesse, l'abondance et la superfluité de vos tables, le superbe appareil de vos équipages, les profusions énormes de votre vanité; tout ce, enfin, à quoi vous employez inutilement vos richesses, tout ce qui sert à vous attacher à ce monde périssable et à vous faire oublier l'autre.

Telles sont, Sire, les sublimes et importantes leçons que Jésus-Christ est venu donner aux hommes par le mystère de sa naissance: il veut que notre cœur soit tout entier à lui; et il a encore des droits particuliers sur le vôtre, par les faveurs insignes dont il a comblé Votre Majesté: à quel autre roi a-t-il accordé dans un plus haut degré ces qualités personnelles qui attirent l'amour des peuples, et qui fixent leur admiration? Plusieurs de ces héros, dont les noms sont connus dans l'histoire, perdaient à être vus de près; rendus à eux-mêmes, ils ne paraissaient plus mériter les éloges que la flatterie leur avait prodigués. Plus on approche au contraire de Votre Majesté, plus on est à portée de connaître ses véritables sentiments, plus on voit que vous méritez par vous-même tous ces hommages de respect et d'attachement que les droits sacrés de votre couronne inspirent à tous vos sujets, plus on est touché de cette familiarité noble qui sait tempérer avec tant de dignité l'éclat de la puissance suprême. Peut-on se rappeler les principaux événements de votre règne, sans y apercevoir des marques visibles de la protection du ciel? Vos armes ont toujours été heureuses, quand vous les avez conduites vous-même. La Providence éternise votre auguste sang dans cette nombreuse postérité qui fait l'ornement de votre cour et l'espérance des siècles à venir, et qui mettra toujours son bonheur à vous plaire, et sa gloire à vous obéir. Votre Majesté réunit tous les avantages que peut désirer le plus tendre des pères et le plus grand des rois. Vous connaissez, Sire, l'auteur de toutes ces grâces; c'est ce Dieu tout-puissant, par qui les rois règnent et qui les a placés sur le trône pour être les législateurs du monde, et pour apprendre aux peuples à lui obéir. Soyez, Sire, son image par vos vertus, comme vous l'êtes par votre puissance, afin qu'après avoir longtemps possédé, pour la gloire de la France et pour le bonheur de vos sujets, la plus belle couronne de l'univers, vous méritiez de posséder en l'autre, la couronne immortelle que le Seigneur promet à ses élus dans l'éternité bienheureuse.

SERMON IX

Pour le jour de Saint-Etienne

SUR LE PARDON DES INJURES.

Positis autem genibus, clamavit voce magna, dicens: Domine, ne statuas illis hoc peccatum. (*Act.*, VII, 59.)

S'étant mis à genoux, il s'écria: Seigneur, ne leur imputez point ce péché.

Qu'est donc devenu ce ton de reproche et de courroux, cette fermeté sans égard et sans ménagement, ce zèle plein d'ardeur et de courage qui animait saint Etienne, lorsqu'il traitait avec tant de rigueur et de sé-

vérité ses accusateurs et les principaux chefs de la Synagogue infidèle ! Il ne cessait de charger d'anathèmes et de malédiction les pères et les enfants ; et le voilà aujourd'hui humilié devant eux, prosterné pour eux et priant le Seigneur de leur pardonner. Il n'y a que l'Evangile de Jésus-Christ, il n'y a que le mouvement et l'impression de sa grâce, qui puisse conduire un homme à deux extrémités si contraires. Lorsque saint-Etienne parlait aux Juifs dans la Synagoge, il les regardait comme les ennemis déclarés de la divinité de Jésus-Christ ; il n'écoute alors que son zèle, et ce zèle ne le porte pas à ménager leur résistance opiniâtre à la vérité connue : lorsqu'il se voit prêt à tomber sous les coups que leur haine lui prépare, il ne voit plus en eux que ses propres ennemis, il n'écoute alors que sa charité, qui le porte à leur pardonner et à prier pour eux.

C'est à la vue d'un si grand exemple, d'une charité digne d'un véritable disciple de Jésus-Christ, que je crois devoir vous exhorter à ce noble effort que la religion exige de vous quand vous êtes offensé, et qui consiste à pardonner les injures et à aimer sincèrement ceux qui vous offensent. C'est ce précepte qui distingue le christianisme de toute autre religion : et la difficulté que l'on trouve à l'observer, se fait assez connaître par le petit nombre de ceux qui l'observent. Remontons aux principes qui en rendent l'observation si rare et si difficile, et tâchons aujourd'hui de les détruire. On viole, chrétiens, la loi du pardon des injures, ou par ignorance, ou par faiblesse, ou faute d'en connaître toute l'étendue, ou faute d'en pouvoir vaincre la difficulté. Il faut donc, 1° expliquer le véritable sens de ce précepte, à ceux qui n'en connaissent pas assez toute l'étendue : ce sera le sujet de la première partie ; 2° je dois faire mon possible pour en faciliter la pratique, à ceux qui en sentent trop la difficulté: ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les passions des hommes causent de si étranges ravages dans le monde, qu'il est assez difficile d'y vivre sans y être offensé et sans y avoir des ennemis. On s'en fait souvent par sa faute, et quelquefois même on s'en attire par ses vertus. La plupart des hommes sont injustes et capricieux, ils sont jaloux, délicats et sensibles. Le moyen de vivre avec eux, de se trouver en société, ou en concurrence avec eux, sans que les passions qui les animent s'enflamment à la première occasion, et produisent les querelles, les inimitiés et les vengeances? Or la religion ne connaît point d'autre moyen de maintenir entr'eux l'union et la paix, que de les obliger à terminer leurs querelles et à éteindre les inimitiés par le pardon des injures. Vous avez été offensé injustement, cruellement, sans droit, sans raison, sans justice; il n'importe, il faut pardonner, il faut vous réconcilier, c'est la loi, c'est le précepte de Jésus-Christ, c'est la règle de l'Evangile. Mais à quoi nous oblige précisément cette loi? Prenez y garde, chrétiens, elle a peut-être plus d'étendue que vous ne pensez, puisqu'elle renferme huit obligations différentes.

Obligation de pardonner: ***Dimittite*** (*Luc*, VI, 37); c'est la première.

Obligation de pardonner du fond du cœur: ***De cordibus vestris*** (***Matth.***, XVIII, 35,); c'est la seconde.

Obligation de pardonner sans délai : ***Sol non occidat super iracundiam vestram*** (***Ephes.***, IV, 26); c'est la troisième

Obligation de pardonner sans acception de personne : ***His qui oderunt vos*** (***Matth.***, V, 44); c'est la quatrième.

Obligation de faire les premières avances pour vous réconcilier : ***Vade prius reconciliari fratri tuo*** (***Matth.***, V, 25); c'est la cinquième.

Obligation d'aimer vos ennemis : ***Diligite inimicos vestros*** (***Ibid.***, 44); c'est la sixième.

Obligation de leur faire du bien: ***Bene facite his qui oderunt vos*** (***Ibid.***); c'est la septième.

Enfin, obligation de prier pour eux : ***Orate pro persequentibus vos*** (***Ibid.***); c'est la huitième.

Cette loi vous oblige premièrement de pardonner : ***Dimittite;*** c'est-à-dire, de vous abstenir de toute espèce de vengeance. Car on ne se venge pas toujours par le meurtre et par l'homicide : il y a, vous le savez, des vengeances sourdes et cachées, et des vengeances d'éclat; des vengeances modérées et des vengeances cruelles; des vengeances d'actions et des vengeances de paroles ; on se venge par des railleries, on se venge par des médisances et des calomnies; on se venge par des rapports envenimés qui excitent la vengeance des autres; on se venge par un oubli, par un refus, par un manque d'attention et d'égard; on se venge même par l'air de son visage, un air de froideur, un air d'indifférence, un air de mécontentement; quand une passion s'est une fois emparée du cœur d'un homme, elle lui tient lieu d'âme : cette passion trouve le secret de le rendre coupable par sa manière d'agir, par sa manière de parler, par sa manière de voir et d'envisager, par sa manière de refuser, par sa manière même d'accorder; parce que celle de la vengeance, par exemple, sait en faire autant de manières différentes de se venger.

Or la loi de Dieu nous défend toutes ces différentes espèces de vengeance : ***Mihi vindicta*** (***Hebr.***, X, 30). Il ne suffit donc pas, chrétiens, de garder des mesures avec son ennemi, lorsque l'on pourrait se porter contre lui aux dernières extrémités ; il ne suffit pas de ne donner qu'une atteinte légère à sa réputation, lorsque l'on peut la détruire ; de ne l'attaquer que par la médisance, lorsque l'on peut le noircir par la calomnie; de ne lui répondre que par des paroles ai-

gres et par des railleries piquantes, lorsque l'on peut lui arracher la vie; de se contenter enfin de l'humilier, de le mortifier, de le chagriner, lorsque l'on peut l'écraser. La loi de Dieu nous défend toute espèce de vengeance, les grandes comme les petites; celles qui demeurent dans les bornes de la malignité, comme celles qui vont jusqu'à la fureur. Elle en défend même le simple désir, puisqu'elle vous oblige de pardonner du fond du cœur : *De cordibus vestris.* Vous ne vous vengez pas, chrétiens, mais vous voudriez pouvoir vous venger : vous ne vous vengez pas, parce que mille considérations vous gênent et vous arrêtent à l'égard des procédés et des actions; mais votre cœur est plus libre que votre main, et ce cœur vous l'abandonnez sans modération et sans retenue aux plus effrénés transports de la colère et de la haine. Qui pourrait découvrir toutes les horreurs qui s'y passent, quand il est une fois ulcéré par l'injure et possédé par le démon de la vengeance! Que ne désire-t-on pas? la mort d'un ennemi, la plus prompte et la plus cruelle; une mort accompagnée de circonstances, que la haine seule est capable d'imaginer, et que le plus sinistre accident ne rassembla jamais. On voudrait avoir son ennemi en main pour l'anéantir, pour l'écraser, pour le déchirer, pour le fouler aux pieds. Vous n'accomplissez donc pas le précepte du Seigneur : ce précepte nous défend de haïr, comme il nous défend de nous venger. Les hommes peuvent être trompés par l'extérieur, et s'en contenter : mais Dieu exige le sacrifice du cœur et des sentiments : et si ce cœur ne pardonne, vous resterez toujours chargés du crime de la vengeance. Mais que dois-je ainsi pardonner? toutes sortes d'injures, chrétiens, quelque graves, quelque atroces, quelque injustes qu'elles puissent être.

Vous avez trois sortes de biens qui vous sont chers; la fortune, l'honneur et la vie. Est-ce dans vos biens que l'on vous a fait tort? que vous a-t-on pris, demande le Sauveur? votre manteau? donnez encore votre tunique. Est-ce votre honneur qu'on a flétri? Vous a-t-on frappé sur une joue? tendez encore l'autre pour recevoir un second outrage. Enfin, a-t-on voulu vous arracher la vie? souffrez, ne vous vengez pas, et contentez-vous d'être une victime de charité, de douceur et de patience. Quoi, dites-vous, suis-je donc obligé de me laisser ainsi dépouiller, déshonorer, égorger? Saint Augustin (Epist. 5) répond que ces maximes évangéliques renferment à la fois un conseil et un précepte : conseil à l'égard de l'action extérieure, précepte à l'égard de la disposition intérieure de l'esprit et du cœur; c'est-à-dire, que vous n'êtes pas obligé de céder réellement l'autre partie de vos biens à celui qui a déjà ravi la première, de tendre réellement l'autre joue pour recevoir un second outrage, ni enfin de vous laisser arracher la vie, sans vouloir même parer aux coups que l'on vous porte; mais vous êtes obligé d'être tellement disposé de cœur et d'esprit, que vous soyez toujours prêt à sacrifier vos biens, votre honneur, et votre vie même, plutôt que de blesser la charité par haine, et de rendre le mal pour le mal par la vengeance.

Mais, quand suis-je obligé de pardonner ainsi? Sur-le champ, sans délai, dans le moment même que vous avez été offensé. Le coup vient d'être porté, la plaie est encore récente; le sentiment en est si vif, qu'il vous faut, dites-vous, un long espace de temps pour le surmonter. Vaines excuses, chrétiens! Que le soleil, nous dit-on, ne se couche jamais sur votre colère : *Sol non occidat super iracundiam vestram!* (*Ephes.*, IV, 26.) Et ne pensez pas, chrétiens, que l'Apôtre, par cette expression, ait voulu vous donner tout le temps de la course journalière du soleil pour satisfaire votre haine et pour nourrir dans votre esprit de noirs projets de vengeance : il ne veut pas que cet astre fasse seulement un pas sur votre colère. Et que pensez-vous donc, ô mon Dieu, de ces haines opiniâtres et invétérées, sur lesquelles le soleil, s'il m'est permis de continuer l'expression figurée de l'Apôtre, a déjà fait plus d'une fois le tour du monde! Ah! si vous connaissiez, dit-on, l'ennemi que je déteste, c'est l'esprit le plus noir, et le cœur le plus pervers qui fut jamais; c'est un monstre d'ingratitude et de perfidie qui abuse des lois sacrées de la confiance et de l'amitié pour me nuire; c'est un insecte que j'ai tiré de la poussière, et qui travaille à s'élever sur mes ruines; un serpent que j'ai nourri dans mon sein, et qui cherche à le déchirer. Je conviendrai de ses torts, chrétiens; je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré dans le portrait que vous en faites, et que vous ne cherchez point à le rendre odieux par des traits que votre seule passion vous suggère; mais je reviens à l'Evangile, et j'y trouve que Jésus-Christ n'y dit pas : Vengez-vous de l'un, et pardonnez à l'autre; vengez-vous de celui qui vous doit tout, et pardonnez à celui qui ne vous doit rien. Pardonnez, nous dit-il, sans aucune acception de personne, à tous ceux qui vous ont offensé : *His qui oderunt vos.* (*Matth.*, V, 44.) Mais, combien de fois serai-je obligé de pardonner? Autant de fois que vous aurez été offensé; chaque nouvelle injure vous impose une nouvelle obligation de pardonner. Si votre ennemi ne cesse jamais d'être injuste, vous ne devez jamais cesser d'être charitable; s'il se joue de la réconciliation même pour vous nuire, l'abus qu'il en fait ne saurait être regardé comme un titre qui vous en dispense. Serait-ce assez, disait l'apôtre saint Pierre au Sauveur du monde, de pardonner jusqu'à sept fois? Que dites-vous, répond le Sauveur? il faut pardonner jusqu'à soixante et dix fois sept fois (*Matth.*, XVIII, 22); c'est-à-dire, jusqu'à un nombre qui ne peut être déterminé que par celui des injures que vous pourrez recevoir pendant tout le cours de votre vie. Mais mon indulgence enhardira mon ennemi, et un pardon si facile m'att-

rera sans cesse de nouvelles injures. Il aura un effet tout contraire, répond saint Ambroise : c'est la vengeance qui attire la vengeance; c'est votre colère qui allume celle de votre ennemi : qu'il vous voie doux, patient, modéré, qu'il vous sache disposé à pardonner la seconde injure; il n'ira pas jusqu'à la troisième. Mais fût-il assez méchant pour se prévaloir de votre indulgence, sa fureur ne saurait justifier la vôtre. Le nombre et la grandeur des sacrifices que la religion exige de nous, ne sera jamais capable de restreindre vos devoirs; plus vous serez affligé, contristé, humilié, plus vous serez chrétien, plus vous serez semblable à Jésus-Christ crucifié. Cette conformité doit faire votre gloire et votre ambition.

Qu'il vienne donc, dites-vous, cet homme qui m'a si longtemps et si cruellement offensé, qu'il se montre, qu'il paraisse devant moi, qu'il fasse seulement un pas pour se réconcilier avec moi, j'oublierai tout, je pardonnerai tout, je sacrifierai tout à ma religion et à mon devoir. N'attendez pas, chrétiens, qu'il vienne vous demander le pardon, allez l'offrir vous-même; Jésus-Christ vous l'ordonne : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (*Matth.*, V, 25.) Il s'agit ici de gagner son âme, et de sauver la vôtre; de si grands objets doivent surtout l'emporter sur toute autre considération. Il y a, dites-vous, avant que d'en venir là, des précautions à prendre, des mesures à garder, des intérêts à ménager, des démarches à préparer. Voici, chrétiens, à quoi se réduisent toutes les mesures, toutes les précautions que vous avez à prendre. Jésus-Christ les a toutes marquées dans son Evangile, quand il vous dit, en vous voyant approcher de l'autel pour y offrir votre sacrifice : Que faites-vous ici? vous avez un ennemi, allez donc de ce pas, partez dans l'instant, allez vous réconcilier avec lui; allez, s'il le faut, vous humilier devant lui. Je n'examine point si vous êtes l'offenseur ou l'offensé; laissez-là votre offrande; la miséricorde et la paix valent mieux que le sacrifice. Et pourquoi feriez-vous difficulté d'aller trouver un homme que vous êtes obligé d'aimer comme vous-mêmes? Jésus-Christ vous l'ordonne, il nous assure que ce sublime effort d'une charité divine et surnaturelle sera le caractère propre et distinctif de ses véritables disciples : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis.* (*Joan.*, XIII, 35.) Les païens, nous dit-il, aiment ceux qui les aiment, ils regardent avec indifférence ceux qui ne leur font ni bien ni mal; mais vous, chrétiens, il faut que vous aimiez ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persécutent et qui vous offensent. Je ne vous oblige pas d'avoir pour eux un amour de goût, un amour de sympathie et d'inclination, qui forme les liaisons et les amitiés naturelles; je consens même que vous sentiez de la répugnance à les aimer : mais je veux que vous les aimiez malgré votre répugnance; je veux que vous mettiez à part l'injure que vous en avez reçue, que vous la comptiez pour rien; que la charité, qui doit être gravée dans votre âme, efface absolument ces traits odieux que la haine vous présente, pour ne vous laisser voir dans votre ennemi que l'image de ma divinité, qu'un de vos frères en Jésus-Christ, qu'un membre de Jésus-Christ, que la personne même de Jésus-Christ. Je l'aimerai donc, dites-vous, puisque Dieu me l'ordonne; mais je l'aimerai chrétiennement, c'est-à-dire que, sans chercher à lui faire aucun mal, je vivrai avec lui dans l'indifférence. Dites plutôt dans la haine, chrétiens, puisque, à bien apprécier le langage du monde, aimer simplement, c'est aimer; aimer chrétiennement, c'est haïr. Langage que l'on peut regarder comme une espèce de blasphème, comme une expression flétrissante pour la loi de Jésus-Christ. Voilà donc à quoi se réduit le plus grand effort de la charité chrétienne; voilà tout ce que le Seigneur a pu vous commander, quand il disait : Aimez vos ennemis. Il voulait dire seulement : ne les haïssez pas avec fureur; haïssez-les avec ménagement.

L'obligation d'aimer son ennemi emporte nécessairement celle de lui faire du bien. Et quel bien? Tout le bien qu'il aurait lieu d'attendre de vous s'il ne vous avait jamais offensé. Si votre ennemi a faim, dit l'Ecriture (*Prov.*, XXV, 21), vous devez partager votre nourriture avec lui; s'il est injustement accusé, vous devez être son défenseur; si sa fortune est chancelante, vous devez être son appui; si vous voyez couler ses larmes, vous devez lui offrir votre main pour les essuyer.

Que si vous êtes dans l'impossibilité de lui faire du bien, vous devez au moins lui en souhaiter. Au lieu d'adresser au ciel ces invocations meurtrières, qui ne sont le plus souvent dictées que par une haine impuissante : Seigneur, vengez-moi, vous ferez voir un jour que vous êtes juste, et la faute de mon ennemi ne demeurera pas impunie: vous devez dire : Seigneur, pardonnez-lui, et oubliez le mal qu'il m'a fait, comme je l'oublie moi-même : loin d'appeler votre tonnerre au secours de ma vengeance, si je le voyais prêt à fondre sur mon ennemi, je ferais mille vœux pour l'en détourner. Voilà, chrétiens, quel est le véritable sens et le véritable esprit de la loi évangélique. Mais cette loi, dit-on, est-elle praticable? Et qui pourrait vous empêcher de l'observer dans toute son étendue? O vous qui vivez loin du bruit des armes, dans les plus paisibles fonctions de la société, avez-vous là-dessus quelque point d'honneur à ménager avec le monde? Au contraire, plus il vous verra fidèle et attentif à pratiquer les règles de l'Evangile, plus il aura de confiance dans votre probité, qui ne sera jamais si bien établie que sur votre religion. Qui pourrait vous empêcher de la pratiquer, lévites attachés au service des autels? Entendez parler le monde, il vous tiendra le même langage que l'Evangile, il vous dira comme

Jésus-Christ, souffrez et ne vous vengez pas, soyez toujours patients et toujours charitables; ne poursuivez pas même avec trop de chaleur la justice qui vous est due; c'est à vous à nous édifier par vos exemples, c'est à vous à pratiquer les premiers ces austères leçons que vous donnez aux autres. Qui pourrait vous empêcher de la pratiquer, femmes mondaines ou vertueuses, qui n'avez pas toujours autant de force et de pouvoir pour vous venger, que vous avez quelquefois de vivacité pour haïr? qui pourrait s'opposer au généreux sacrifice que vous devez faire de vos ressentiments? Le monde même ne vous a point donné d'autres lois pour établir et pour conserver votre réputation, que celle d'une vertu parfaite. Cette loi ne peut donc paraître impraticable qu'à ceux qui, pour montrer qu'ils ne portent pas l'épée en vain, se croient dans une nécessité indispensable de poursuivre la vengeance de la moindre injure jusqu'à la mort. La loi de l'honneur, qu'ils font profession de suivre, leur tient lieu d'une haine et d'une fureur habituelle: elle les oblige à laver leurs mains dans le sang d'un homme qu'ils ne connaissent quelque fois pas assez pour le haïr. Le meurtre ne semble être pour eux qu'un essai de bravoure et une épreuve de valeur. Il est vrai que cette loi sanguinaire a été inconnue à ces anciens peuples si renommés par leurs exploits, et à ceux mêmes que leur courage avait rendus les maîtres du monde; mais elle s'est maintenue parmi nous, en dépit de l'autorité divine et humaine, réunies pour la combattre: et il est toujours vrai de dire, que si celui qui la suit risque de perdre sa vie ou sa fortune, il sauve au moins son honneur, selon les préjugés du monde; au lieu qu'en ne la suivant pas, il est assuré de perdre l'honneur, que l'on regarde comme un bien plus précieux que la fortune et que la vie. Que dirai-je à ces hommes de sang? sont-ils soumis à la loi du pardon des injures? se trouvent-ils dans un cas d'exception qui les en dispense? Je ne balancerai pas, chrétiens, à décider votre question, je ne vous laisserai pas sur ce point dans le doute et dans l'incertitude; je n'hésiterai pas de vous dire que les guerriers sont soumis comme les autres hommes à la loi du pardon des injures: car, enfin, Jésus-Christ ne les a point exceptés dans son Evangile. C'est la règle qu'ils sont obligés de suivre: un chrétien n'en connaît point d'autre: et quoi qu'on en puisse dire, il faudra toujours que le commandement de Dieu l'emporte sur l'opinion du monde. Il y va de mon honneur, dit-on, il faut le perdre ou me venger. Mais cet honneur, dont vous êtes si jaloux, ne le perdez-vous pas tous les jours pour un vil intérêt, qui vous rend faux et hypocrites dans vos discours, vains et orgueilleux dans vos prétentions, infidèles dans vos promesses, ingrats, légers et inconstants dans votre conduite; qui vous fait rechercher la faveur des grands par les plus noire perfidies, par les plus indignes bassesses? Vous le sacrifiez donc sans peine, cet honneur, au monde et à votre fortune; vous n'en refusez le sacrifice qu'à Dieu et à votre salut? Ah! il vous serait libre sans doute de le défendre au péril de votre vie, s'il n'y avait pas une autre vie à ménager pour l'éternité; il vous serait libre de suivre les préjugés du monde, s'ils n'étaient pas contraires au précepte de Jésus-Christ: mais il s'agit ici de ménager un plus grand maître que le monde, il s'agit d'un bien qui surpasse tous les autres; et ce bien, c'est le salut de votre âme, qui sera perdue sans ressource pour l'éternité. Si, étant offensé, vous pouviez tenir une conduite qui sauvât les lois du monde sans donner atteinte à celles de Jésus-Christ, je vous exhorterais à suivre cette voie, qui serait, dans cette supposition, également favorable à l'honneur et à la conscience. Au reste, il ne m'appartiendrait pas de vous indiquer quelle pourrait être cette voie; je connais assez les lois de Jésus-Christ, mais je ne connais pas assez celles du monde, ni ses délicatesses infinies sur le fait de la valeur. Que s'il vous est impossible de suivre l'opinion du monde sans offenser Dieu, n'en doutez pas, chrétiens, il faut tout perdre et tout sacrifier, plutôt que de manquer à ce qu'on doit au Souverain Maître, et de renoncer à son salut éternel.

On est à plaindre, dit-on, quand on a de la religion, et qu'elle se trouve compromise dans des circonstances si délicates. Non, chrétiens, on n'est point à plaindre dans ces circonstances, parce que l'on a de la religion; on est plutôt à plaindre parce que l'on n'a qu'une religion faible et chancelante, un amour pour Dieu, lâche et mal décidé.

Mais si la loi du pardon des injures paraît si sévère et si rigoureuse à l'égard même des vengeances que les mondains regardent comme absolument nécessaires, comment seront donc jugés ceux qu'aucun préjugé n'oblige à se venger? comment serez-vous jugés, dévots vindicatifs, que le monde même dispenserait si volontiers de ces longues prières et de cette austérité de mœurs dont vous faites parade à ses yeux, pourvu qu'il vous trouvât un peu plus miséricordieux et plus charitables pour vos ennemis? Car il faut l'avouer, chrétiens, la vengeance est peut-être celui de tous les vices qui s'allie le plus aisément avec la fausse vertu. On se venge pieusement, on confond ses intérêts avec ceux de Dieu, et l'on voudrait encore se faire un mérite de sa haine. On se déclare le vengeur de la religion contre les attentats du vice, et l'on croit être zélé parce qu'on est vindicatif.

Vous devez comprendre présentement, chrétiens, toute l'étendue de la loi du pardon des injures; il ne me reste donc plus qu'à vous en faciliter la pratique: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Notre religion serait sans doute imparfaite et défectueuse, si, en nous prescrivant un sacrifice aussi rigoureux et aussi répugnant

à la nature, que celui du pardon des injures et de l'amour des ennemis, elle n'avait soin de nous fournir en même temps des motifs assez forts et assez puissants pour nous y déterminer; il faut donc les employer ici, ces motifs si solides et si chrétiens, qui, tirant leurs principales forces de l'onction intérieure de la grâce, éteignent, comme une douce rosée, le feu de la haine et de la vengeance, apaisent les murmures de la nature irritée, et changent tout à coup un ennemi violent en un chrétien soumis et pacifique; un lion furieux en un agneau doux et paisible, et un disciple du monde en un disciple de Jésus-Christ. Ce pardon des injures, qui vous paraît si difficile, est cependant appuyé, chrétiens, sur les deux plus grands motifs qui puissent faire agir les hommes: sur le devoir, et sur l'intérêt; sur ce que nous devons à Dieu, et sur ce que nous nous devons à nous-mêmes. Vous conviendrez sans doute que vous devez à Dieu une obéissance sans bornes, écoutez-le donc : Je sais, vous dit-il, que l'injure que vous avez reçue sollicite vivement votre vengeance; mais je vous ordonne d'étouffer ce sentiment : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V, 45.) C'est moi qui vous le dis, aimez vos ennemis; c'en est assez, Dieu parle, il faut obéir. Ah! je le sais dites-vous, je connais le précepte du Seigneur, et j'en mesure toute l'étendue : mais il en demande trop; ce sacrifice serait trop rigoureux, il est au-dessus de mes forces.

Quoi donc, celui qui a pu commander à Abraham de lui sacrifier les plus tendres sentiments de son amour, en immolant son fils unique, ne serait pas en droit d'exiger de vous le sacrifice des plus âpres ressentiments de votre haine? Si l'effort qu'il vous demande, vous paraît au-dessus de vos forces, c'est que vous comptez pour rien celles de la grâce, qui sera toujours assez puissante pour vous élever au-dessus de la nature. C'est que dans tous les combats qui se rencontrent si souvent dans la vie, entre les devoirs de la religion et les répugnances de la nature, il est juste, il est nécessaire que cette religion qui nous sanctifie, triomphe de la nature qui nous rend coupables. Mais cet ennemi, que je déteste, m'a fait tous les maux imaginables; s'ensuit-il, de là que vous deviez vous en faire à vous-même, en le haïssant, un mal mille fois plus grand que tous ceux qu'il vous a fait souffrir? Il n'a pu tout au plus vous rendre malheureux que pour le temps de la vie présente, et, par votre haine opiniâtre et inflexible, vous allez vous rendre malheureux pour l'éternité.

Mais que dira-t-on de moi dans le monde? Je ne saurais le prévoir, chrétiens; mais voici ce qu'a dit le Maître du monde, avec ce ton de grandeur et d'autorité qui lui est propre : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros;* c'est moi qui vous le dis, aimez vos ennemis.

Faites attention à ce moi, disent les saints Pères; il exprime une autorité toute-puissante, et par conséquent il renferme une obligation indispensable. C'est ici une parole impérieuse qui doit nécessairement captiver notre obéissance.

Opposez à ce moi tous les égards du respect humain, toutes les prétentions de l'orgueil, tous les intérêts de l'amour-propre, toutes les répugnances de la nature, toutes les lois et tous les usages du monde, et vous y trouverez une force supérieure et dominante, qui répond à tout et qui doit l'emporter sur tout. Vous dites, chrétiens, que l'amour ne se commande pas, et que votre cœur ne peut aimer que ce qui lui paraît aimable : mais moi, qui vous ai donné ce cœur, que j'ai formé de ma main; moi qui en connais tous les ressorts, et qui suis en droit d'en régler tous les mouvements, je vous l'ordonne, je vous le commande, aimez vos ennemis comme je vous ai aimés moi-même, jusqu'à mourir pour vous après tous les outrages que j'avais reçus de vous : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.* Vous dites que vous ne pouvez pardonner cette injure sans vous perdre d'honneur et de réputation dans le monde; et moi je vous dis que le monde n'est rien en comparaison de moi, et que l'honneur est une chimère quand il est contraire à mes commandements : *Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros.*

Hé quoi, cet ennemi que vous haïssez, que vous poursuivez avec tant de fureur et d'acharnement, c'est l'image de Dieu, c'est l'enfant du Très-Haut, c'est votre frère en Jésus-Christ, c'est un membre de Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ même; oui ce Dieu lui transporte tous les droits qu'il a sur votre amour; il en a de grands par ses bienfaits, il en fait une espèce de cession à votre ennemi. Il ne dit pas : ayez égard à ce que vous lui devez; je sais que vous ne lui devez en un sens que de la haine : mais vous me devez, à moi, tout votre amour.

Ce n'est donc pas au nom de votre ennemi que nous vous parlons ici, chrétiens; ce nom vous est encore trop odieux : c'est au nom de Jésus-Christ; c'est lui qui nous charge et qui nous commande de réclamer ici tous les droits qu'il a sur votre amour; c'est de sa part, c'est d'après sa parole expresse que nous vous avertissons de la cession pleine et entière qu'il en a faite à cet homme que vous haïssez : oserez-vous le haïr encore? Il faut donc, ou que vous prétendiez ne devoir aucune espèce d'amour à votre Dieu, sentiment si évidemment injuste et détestable, que l'on ne peut pas même soupçonner un cœur humain d'en être susceptible, ou que vous disiez que ce Dieu n'a jamais prétendu transporter à votre ennemi les droits qu'il a sur votre amour. Mais pouvez-vous en douter après les assurances expresses qu'il vous en a données dans son Evangile? Etrange et pernicieux effet de cette malheureuse haine que vous nourrissez dans votre âme, elle vous force en quelque sorte, ou à renoncer à l'amour que vous devez à Dieu, ou à contredire for-

mellement sa parole. Abandon prodigieux et incompréhensible du plus essentiel de vos intérêts, refus impardonnable d'un sacrifice que vous devez à Dieu, et que vous vous devez à vous-même; car quel plus grand intérêt pouvez-vous avoir au monde que celui de vous réconcilier avec Dieu, et d'assurer votre salut éternel? Or à quoi le Seigneur a-t-il singulièrement attaché cette heureuse réconciliation, et cette précieuse assurance? Au pardon des injures. Pardonnez-nous, dit-il, et je vous pardonnerai : *Dimittite et dimittemini.* (*Luc.*, VI, 37.) Faites la paix avec votre ennemi et je la fais avec vous; aimez-le, et je vous aimerai; oubliez pour l'amour de moi tout ce qu'il a fait contre vous, et j'oublierai dans l'instant tout ce que vous avez fait contre moi. Au contraire, point de miséricorde à espérer pour vous si vous ne pardonnez pas : ***Judicium sine misericordia illi qui non fecit misericordiam.*** (*Jac.*, II, 13.) En vain adresserez-vous au ciel les vœux les plus ardents, en vain exhalerez vous les plus tendres soupirs au pied des autels, en vain protesterez-vous à Dieu que vous l'aimez dans toute la sincérité de votre cœur, en vain accablerez-vous votre corps de jeûnes et d'austérités : vos vœux seront rejetés, vos soupirs réprouvés, vos protestations méprisées, vos jeûnes et vos mortifications infructueuses, et vous trouverez, toujours dans Dieu un ennemi aussi opiniâtre et aussi inflexible que vous. Au reste, vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de ses rigueurs; vos propres vengeances justifieront assez celles du souverain Juge, et si quelque chose était capable de rendre plausibles à la raison humaine les tourments mêmes de l'enfer, ce serait sans doute de les voir préparer aux infracteurs de la loi du pardon des injures. La condition simple et unique à laquelle Dieu avait attaché leur salut, remettra leur iniquité dans une évidence si sensible, qu'elle leur fermera la bouche à jamais, et leur interdira, s'il se peut, pour l'éternité la plainte et le murmure. Quelle était cette condition? C'était de pardonner. Ils le disaient eux-mêmes dans leurs prières : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons.* (*Luc.*, XI, 4.) Ce qui était dire sans doute : Ne nous pardonnez jamais, si vous nous voyez résolus à ne jamais pardonner. Dieu leur offrait donc en quelque sorte un salut et une réprobation conditionnelle; ils n'ont pas voulu remplir la condition du salut, et ils ont rempli celle de la réprobation : de quoi pourraient-ils se plaindre? ils n'auront que le sort qu'ils auront eux-mêmes demandé cent fois dans leurs propres prières.

Après de tels motifs, qui peut vous arrêter, chrétiens, qui peut vous justifier, et quel prétexte reste-t-il encore à votre haine? Je voudrais pouvoir pardonner, dites-vous, mais je ne le puis. Vous ne le pouvez pas? Jésus-Christ l'a bien pu. C'était un Dieu, dites-vous, et je ne suis qu'un homme. Les saints l'ont bien pu; c'étaient des hommes comme vous, ils n'avaient pas d'autres forces que vous. Que faut-il donc pour vous déterminer? faut-il un commandement, c'est Dieu qui vous l'ordonne. Faut-il des exemples? C'est Jésus-Christ qui vous les donne sur la croix; ce sont ses fidèles serviteurs, qui sont morts comme lui, paisibles victimes de la fureur de leurs ennemis. Faut-il des prières? C'est lui qui vous en conjure par tout le sang qu'il a versé pour votre salut. Faut-il des récompenses? C'est ce Dieu tout-puissant qui vous offre tous les trésors de sa magnificence et de sa gloire. Faut-il des menaces. C'est le souverain Juge qui allume tous les feux de l'enfer pour y ensevelir votre haine. Après tout, il n'exige de vous que le sacrifice d'un sentiment qui dépend de vous. Que craignez-vous? les discours des hommes sont-ils plus à craindre que Dieu? Que cherchez-vous, l'intérêt de votre gloire? vous n'en avez point d'autre que celui de votre salut. L'intérêt de votre fortune? elle passe, et l'éternité demeure. Cédez, et vous assurerez votre salut; réconciliez-vous avec votre ennemi, et vous deviendrez l'ami de Dieu.

Rappelez-vous ici ce qu'Abigaïl disait autrefois à David, qu'elle voyait déterminé à se porter contre ses ennemis aux plus terribles effets de la vengeance : Souvenez-vous, lui dit-elle, de ce Dieu propice et bienfaisant qui vous a prévenu de tant de grâces et de bénédictions, vous savez qu'il déteste la vengeance; que ce vice odieux ne vienne donc point souiller la pureté de votre âme et l'innocence de votre vie; n'ayez point à vous reprocher d'avoir trempé vos mains dans le sang d'un homme que le Seigneur a voulu mettre par son commandement à couvert de votre vengeance : ce sacrifice ne peut manquer de vous attirer une continuité de faveurs de la part du Très-Haut.

Ce discours désarma la colère du monarque irrité, il sentit naître dans son âme ces sentiments nobles et généreux que la religion inspire; il en connut le prix, il en comprit la beauté, il en goûta les charmes. Béni soit le Seigneur, s'écria-t-il, qui vous a envoyée au-devant de moi *Benedictus Deus, qui misit hodie te in occursum meum.* (I *Reg.*, XXV, 32.) Que votre parole soit bénie, et soyez bénie vous-même de ce que vous m'avez empêché de répandre le sang et d'exécuter la vengeance que j'avais projetée : *Benedictum eloquium tuum, et benedicta tu, quæ prohibuisti me hodie ne irem ad sanguinem et ulciscerer de manu mea.* (*Ibid.*) Effet prodigieux de la parole du salut, puissiez-vous aujourd'hui vous renouveler dans le cœur et dans les démarches de ceux qui m'écoutent! puissiez-vous, ennemis irréconciliables, vous écrier ici comme David : *Benedictus Deus qui misit hodie te in occursum meum!* Béni soit le Seigneur qui vous a envoyé aujourd'hui au-devant de moi pour m'épargner un crime, et peut-être même une suite de crimes essentiellement renfermés dans une suite de vengeances! Que votre parole soit bénie! et soyez béni vous-même de ce que vous avez été l'heureux instrument dont Dieu s'est servi pour

changer mon cœur. Mais que peuvent, hélas! les discours d'un homme contre une passion si puissante et si opiniâtre, s'ils ne sont secondés par les touches secrètes de cette grâce divine qui soutient notre faiblesse, et qui nous donne le pouvoir de soumettre nos passions à l'empire de la vertu? Chrétiens offensés, demandez-la sans cesse à Dieu par les plus ardentes prières, cette grâce toute-puissante, afin que le Seigneur vous ayant pardonné comme vous aurez pardonné vous-mêmes, vous puissiez régner un jour par la charité de Jésus-Christ dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Pour le jour des Rois.

SUR LA GRACE.

Quis putas puer iste erit? Etenim manus Domini erat cum illo. (*Luc.*, I, 66.)

Que pensez-vous que deviendra cet enfant? car la main du Seigneur est déjà avec lui.

Il est rare de trouver un enfant capable de ravir notre admiration dès le premier jour de sa vie. Et qu'est-ce qu'un enfant? son corps est faible, sa vie est chancelante, sa destinée est obscure, ses talents sont incertains, il ne sait encore que souffrir et que se plaindre. Cependant, chrétiens, l'Evangile nous fait voir aujourd'hui un enfant admirable dès sa naissance : ***Et vocabitur nomen ejus admirabilis.*** (***Isa.***, **IX, 6.**)

Quel est donc cet enfant, demande saint Augustin, qui réunit à la fois tant de grandeur et tant de faiblesse? Il ne parle pas encore, et déjà le ciel parle pour lui; il est encore dans cet âge où les autres enfants ne savent pas distinguer leur père et leur mère, et déjà il est revêtu de la force et de la vertu d'en haut; déjà il confond l'orgueil des rois de la terre, il enlève les dépouilles des Assyriens :*Antequam sciat puer vocare patrem suum et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci.* (*Isa.*, VIII, 4.)

Le voilà donc, ce divin enfant, duquel il avait été prédit qu'il commencerait de vaincre aussitôt qu'il aurait commencé de vivre, et que le cours de ses victoires serait encore plus rapide que celui de ses années. Il est presque seul, mais les anges sont avec lui ; sa cour n'est pas nombreuse, mais elle n'est composée que de rois ; il est dans l'indigence, mais les plus précieuses richesses de l'Orient sont à ses pieds ; il est couché dans une crèche, mais cette crèche est environnée de diadèmes.

O quelle sera un jour la gloire et la puissance de cet enfant, s'écrie saint Augustin! *Quis putas puer iste erit?* Combien sera redoutable le tribunal de sa justice, puisque de si superbes rois tombent déjà de frayeur et de respect à la seule vue du berceau de son enfance? Que feront ses yeux étincelants de colère, puisqu'ils font déjà trembler les rois lorsqu'ils ne sont encore que baignés de pleurs : *Quid erit tribunal judicantis quando superbos reges cunæ terrebant infantis?* (S. Aug., serm. 2 *De Epiph.*, 30 *De Temp.*)

Adorons donc aujourd'hui, chrétiens, cette enfance glorieuse, qui réunit déjà le ciel et la terre, qui fait marcher les astres et les rois, qui rassemble toutes les puissances célestes et toutes les grandeurs du monde autour de son berceau : ***Infantiam cui astra famulantur, cujus ad cunas angeli excubant, sidera obsecundant, reges advolvuntur.*** Admirons les prodiges de sa miséricorde et de sa grâce, et cherchons dans ces mêmes prodiges de quoi nous instruire et nous édifier.

L'étoile qui conduisait les mages était, dit saint Léon, le signe de la grâce : ***gratiæ signum.*** Or les mages pouvaient opposer à cette grâce un grand nombre de difficultés; les unes étaient prises de leur état, les autres pouvaient venir de leurs préjugés : ce sont précisément les mêmes que vous opposez tous les jours aux invitations de la grâce; les unes sont prises de votre état, les autres viennent de vos préjugés. Apprenez donc ici de l'exemple des mages, à les mépriser et les vaincre. Les mages obéissent à la grâce, malgré les obstacles de leur état : ce sera le sujet de la première partie. Les mages obéissent à la grâce, malgré les obstacles de leurs préjugés, ce sera le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce nous attire, mais elle ne nous nécessite pas; elle nous appelle, mais nous pouvons être sourds à sa voix; elle nous prévient en nous laissant toujours le pouvoir de résister à son impression, quoique l'on ne lui résiste pas; quelque fortes que soient les chaînes dont elle enveloppe notre liberté, elle ne la détruit pas. Il faut, après tout, que les opérations surnaturelles de cette grâce nous laissent un mérite proprement dit, quand nous obéissons à ses mouvements, et un vrai démérite, un repentir raisonnable, quand nous n'obéissons pas. Ces principes sont certains et reconnus, et ils ne donnent atteinte ni à la nécessité de la grâce, ni à sa gratuité, ni au souverain domaine de Dieu sur le cœur de ses créatures. Au reste, quoique nous ne puissions jamais mériter ce précieux don du ciel, nous pouvons et nous devons le demander; et un des moyens de l'obtenir, est de vous appliquer sérieusement à considérer la faiblesse et l'illusion des difficultés et des obstacles que vous opposez tous les jours aux invitations de la grâce. La première de ces difficultés est ordinairement prise de votre état. Je suis du monde, dit l'un ; et le moyen de s'y sanctifier et d'y vivre chrétiennement! ce monde peut-il être jamais le séjour de la grâce ? Je vis dans le grand monde, dit un autre, où la piété est encore plus rare et plus difficile, parce que l'on y est plus éloigné de Dieu et plus rebelle à sa grâce. Enfin, dit un troisième, mon état enchérit sur les dangers ordinaires du monde; il y a donc une barrière insurmontable entre la grâce et moi. Mais les mages n'ont-ils pas

trouvé dans leur état les mêmes difficultés et les mêmes obstacles ?

Ils étaient rois, selon la plus commune opinion des saints Pères; ils vivaient donc dans le monde et dans le grand monde, dans le centre même où semblent se réunir tous les dangers du monde? Ils étaient rois; tout rampait devant eux, tout était soumis à leurs volontés et à leurs caprices; il étaient donc d'autant plus éloignés de se soumettre au Dieu du ciel, qu'on les regardait eux-mêmes comme les dieux de la terre! Ils étaient rois, et par conséquent peu accoutumés à quitter leurs Etats pour entrer dans des terres soumises à une domination étrangère?

Malgré tous ces obstacles, dès qu'ils voient l'étoile; ils partent sans hésiter : *Vidimus stellam ejus et venimus* (*Matth.*, II, 2.) La grâce les appelle, et ils suivent; elle commande, et ils obéissent.

Vous vivez dans le monde; est-ce donc une raison pour ne pas vivre chrétiennement, et pour résister opiniâtrément aux mouvements de la grâce? Si la religion et la piété semblent s'être retirées du monde pour chercher un asile dans les solitudes et dans les cloîtres, c'est que le monde les a bannies; c'est qu'il n'a pas voulu se soumettre à leurs lois, quoiqu'il ne tînt qu'à lui de les observer. Les premiers fidèles étaient du monde; cette distinction entre la vie du monde et celle du cloître, était inconnue dans les premiers temps; tout était monde ou tout était cloître, c'est-à-dire, tout était monde par son état, et tout respirait la ferveur et la piété des cloîtres par ses vertus. Ce n'est pas, chrétiens, que vous ne puissiez avoir dans le monde certains devoirs d'état, qui diffèrent, à beaucoup d'égards, des devoirs propres et particuliers du cloître; mais cette distinction n'affecte nullement le fond même du christianisme et de la piété. Quoi, ne peut-on pas aimer Dieu dans le monde avec autant d'ardeur et de fidélité que dans le cloître? ne peut-on pas le prier avec autant de ferveur, quoiqu'on ne le prie pas avec la même continuité? ne peut-on pas lui rapporter également toute ses actions, quoiqu'elles ne soient pas de la même nature? ne peut-on pas y avoir la même charité, quoiqu'on n'y soit pas uni par les mêmes liens? enfin, ne peut-on pas y vivre dans le recueillement, quoiqu'on n'y vive pas avec la même solitude?

Non, dites-vous; ce monde est aujourd'hui si différent de ce qu'il était autrefois, les exemples y sont si mauvais et si contagieux, les mœurs si corrompues, la religion si étrangère! Il change encore tous les jours; mais il ne change que pour passer du mal au pire, du péché au scandale, du vice au débordement, de l'oubli au mépris ouvert de l'Evangile? Pourquoi donc, chrétiens, lui êtes-vous encore attachés? par quel enchantement, par quelle séduction peut-il encore vous retenir dans les fers? N'est-il pas vrai qu'il vous offre mille fois plus de dégoûts que de charmes? oseriez-vous le nier? oseriez-vous démentir ici vos propres expériences? Qu'est-ce donc que cette vie du monde, qui vous rend insensibles aux attraits de la grâce? n'est-ce pas une vie tellement mêlée d'amertumes et de plaisirs, que l'amertume y domine; un tissu de jours sombres et de jours sereins, où les orages sont toujours plus fréquents que la sérénité; un amas de joie fausses ou passagères, qui vous rendent habituellement malheureux, et tout au plus contents par intervalle; un commerce trompeur, un politesse affectée qui n'est au fond qu'un voile de noirceur et de perfidies; des amitiés feintes que l'intérêt lie et que l'intérêt dissout en un moment; un luxe ruineux, que l'on est souvent obligé de soutenir par des retranchements pénibles et des épargnes secrètes, suites inévitables de toutes les dépenses forcées; un assujettissement perpétuel aux volontés d'autrui; un jeu sans fin où l'on est souvent contraint de s'attacher sans goût et de se ruiner par complaisance? Tel est le monde que vous aimez, chrétiens; et ce portrait, vous conviendrez sans peine qu'il est peu digne de votre attachement.

Je ne vis pas seulement dans le monde, me direz-vous, mais je passe ma vie dans le trouble du grand monde : c'est là que les plaisirs sont vifs, que le jeu est animé, que le luxe brille, que l'ambition enivre, que les exemples entraînent; c'est là le véritable empire de Satan, d'où la grâce est bannie; c'est la grande Babylone, qui éblouit les hommes par l'éclat et l'abondance de ses richesses, qui les séduit par ses charmes, et qui tient toujours en main une coupe fatale, d'où elle verse continuellement dans les cœurs un poison plus mortel et plus dangereux que celui du reste du monde. Comment pourrais-je obéir à la grâce; qui voudrait me faire embrasser, au milieu de cette Babylone réprouvée, un genre de vie tout à fait impraticable?

Je sais, chrétiens, qu'il y a différents ordres à distinguer dans le monde même; je sais que l'on y trouve un monde élevé et un monde commun, un monde brillant et un monde obscur, un monde frugal et un monde somptueux; mais j'admire que ceux qui vivent dans ce monde élevé, brillant et somptueux, veuillent nous donner leur état comme un état incompatible avec la grâce; pendant qu'il n'en est aucun où l'on soit plus libre pour le bien comme pour le mal, aucun où l'on ait plus de pouvoir et de moyen de pratiquer la vertu. Car, je vous le demande, quels hommes sont plus maîtres de leurs actions que les grands? quels hommes sont plus sûrs d'être approuvés quelque chose qu'ils fassent? Ne respecte-t-on pas toutes leurs volontés et tous leurs caprices? Et si on les flatte avec tant d'affectation dans leurs vices, avec quelle sincérité n'admirerait-on pas leurs vertus? Les grands manquent-ils jamais de richesses et de motifs pour être charitables, de temps pour prier, de secours pour s'instruire et pour s'édifier? Ce sont eux qui ont proprement à la main le feu et l'eau,

le bien et le mal, le vice et la vertu. Il ne tient qu'à eux de choisir ce qui leur plaît; rien ne les gêne, rien ne s'oppose à leurs désirs, rien ne met obstacle à leurs volontés : tout plie, tout cède quand ils ont parlé, quand ils ont résolu. Ce ne sont donc point les richesses qui leur manquent pour être charitables, c'est la charité : ce n'est pas le temps qui leur manque pour prier, c'est la ferveur; ce ne sont pas les secours qui leur manquent pour s'instruire et pour s'édifier, c'est la volonté. N'a-t-on pas d'ailleurs dans le grand monde, plus que dans tout autre, n'a-t-on pas tous les jours sous les yeux ces tristes expériences qui sont si propres à en détacher? N'est-ce pas là que l'on voit si souvent des disgrâces éclatantes, des faveurs passagères, des espérances frustrées, des chutes imprévues des fortunes renversées? Ne semble-t-il pas, en effet, chrétiens, que plus le monde est élevé, plus il est riche et puissant, plus il est exposé aux jeux et à l'inconstance de cette fortune volage, qui se plaît à précipiter dans l'abîme ceux qu'elle avait portés jusque dans les nues? Les grands n'éprouvent-ils pas plus souvent que les autres hommes ces tristes revers qui font disparaître en un instant leurs flatteurs, leurs amis et leur gloire : semblables à ces arbres placés au sommet des montagnes, qui sont ordinairement frappés de la foudre? Combien de fois n'avez-vous pas été témoins de leurs cruelles disgrâces? combien de fois n'en avez-vous pas craint de pareilles pour vos parents, pour vos amis, peut-être pour vous-mêmes? Or, quoi de plus propre à vous ramener à Dieu, et à seconder les efforts de la grâce, si vous vouliez réfléchir sur le vide, sur le néant, sur la fragilité de ces fausses grandeurs qui vous éblouissent? N'en concluriez vous pas qu'il n'y a rien de solide, rien de stable, rien d'assuré dans tout ce qui dépend de la volonté des hommes; que leurs plus brillantes faveurs ne sont le plus souvent que des piéges dangereux qui couvrent des précipices? La raison et la religion vous les montrent, ces précipices; elles vous pressent, elles vous exhortent à chercher dans la pratique des vertus chrétiennes ce vrai bonheur qui ne se trouve pas dans le service du monde; mais vous ne les écoutez pas. Dieu veut votre salut, et vous voulez votre perte; il veut vous éclairer, et vous fuyez la lumière; il veut guérir votre aveuglement et vous aimez vos ténèbres. Appelés par sa grâce à ce festin délicieux qu'il prépare à ses élus, vous imitez la folle conduite de ces conviés dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile; vous ne répondez, comme eux, que par des refus et des difficultés à l'invitation du Père de famille. Le premier s'excusa sur l'embarras de ses affaires : *Villam emi* (*Luc.*, XIV, 18); le second, sur ce qu'il était absorbé dans le commerce : *Juga boum emi quinque* (*Ibid.*, 19); le troisième, sur ce qu'il était engagé dans les liens du mariage : *Uxorem duxi.* (*Ibid.*, 20.) Mais comment le Seigneur regarda-t-il ces excuses? comme de vaines défaites, comme des prétextes frivoles, qui les rendirent à jamais indignes de ses bontés, et incapables d'être admis à la table de l'Epoux. Non, chrétiens, les affaires, les embarras, les travaux particuliers qui vous occupent, ne vous justifieront jamais à ses yeux; il vous confondra par l'exemple des mages, et par celui de tant de saints qui ont trouvé dans leur état les mêmes difficultés et les mêmes obstacles, et qui les ont surmontés avec le secours de sa grâce. David n'était-il pas accablé d'affaires des plus importantes et des plus sérieuses? c'était un roi, et un grand roi; il avait un peuple à gouverner, des ennemis à vaincre, des armées à commander : cependant il priait Dieu sept fois le jour : il devançait le lever de l'aurore pour lui offrir ses vœux et ses hommages; la nuit il arrosait son lit de ses larmes; il méditait continuellement la loi du Seigneur, pour en faire la règle de toutes ses actions et de tous ses jugements : c'est qu'au lieu d'opposer à la grâce les obstacles propres de son état, il obéissait à cette grâce, qui lui donnait la force de se sanctifier dans son état.

Job, avant sa disgrâce, possédait des revenus immenses, ses richesses égalaient celles des plus grands princes, voici cependant le portrait qu'il nous fait lui-même de sa vie : J'étais, nous dit-il le refuge des pauvres et le protecteur des misérables (*Job*, XXIX, 16); j'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; mon cœur était rempli d'une tendre compassion pour tous les malheureux; j'avais fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas laisser entrer dans mon âme la pensée même du crime; je ne mettais point ma confiance en l'or, et mes grandes richesses ne me faisaient point oublier la loi du Seigneur, je le craignais comme une tempête toujours prête à fondre sur moi, et je tâchais d'inspirer les mêmes sentiments à mes serviteurs et à mes enfants. Vous pouvez donc, chrétiens, pratiquer toutes ces vertus dans le monde, si vous êtes fidèles à cette grâce qui peut vous sanctifier sans vous tirer du monde.

Gédéon et les Machabées étaient continuellement à la tête des armées; Joseph, Daniel, Esther, vivaient dans des cours superbes et somptueuses; Tobie était engagé dans les liens du mariage : et si je vous propose, chrétiens, des exemples si éloignés, ce n'est pas que l'on ne puisse trouver encore des Josephs, des Daniels, et des Esthers dans les cours des princes; des Davids, des Machabées et des Gédéons dans les armées; des Tobies dans les mariages pauvres et obscurs, et des Jobs dans les mariages riches et illustres; mais c'est que ce sont des noms que le Saint-Esprit semble avoir consacrés pour nous représenter des vertus qui durent encore, et qu'il ne tient qu'à vous d'imiter en suivant l'attrait de cette grâce qui cherche à vous les inspirer.

O Dieu, ô Père des miséricordes, auteur et dispensateur de la grâce, combien devez-vous donc être offensé de mes résistances? quel malheur pour moi si je vous résiste

encore! est-il donc un état dans le monde tellement incompatible avec mon salut, qu'il me soit impossible d'y vivre plus chrétiennement, en y donnant moins de temps au jeu, et plus de temps à la prière et aux bonnes œuvres; moins de temps à mes plaisirs, et plus de temps à mes devoirs; en y vivant avec moins de luxe et de dépense, pour me mettre en état de soulager les pauvres? Oui je m'abuse, je me fais illusion à moi-même, lorsque je crois trouver dans les dangers de mon état une excuse légitime pour me dispenser de vous obéir: je reviens donc à vous, Seigneur; et, quoiqu'engagé dans le monde, je veux y sanctifier tous les jours de ma vie par une observation constante et fidèle de votre sainte loi: affermissez, ô mon Dieu, par votre grâce, cette résolution encore faible et chancelante, que vous avez mise dans mon cœur; aidez-moi, soutenez-moi! sans vous je cours à ma perte, et je ne puis manquer de périr; avec vous je suis sûr d'être sauvé.

Tels sont, chrétiens, les sentiments dont vous devez être pénétrés en voyant les mages suivre l'attrait de la grâce, malgré tous les obstacles de leur état. Mais, hélas! peut-être avez-vous encore dans l'esprit quelques faux préjugés qui vous arrêtent, appliquez-vous donc à les dissiper et à les vaincre, en voyant les mages obéir à la grâce malgré les obstacles de leurs préjugés: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trois sortes de préjugés retardent la conversion de la plupart des hommes: dans les uns, c'est un préjugé d'incrédulité; dans les autres, un préjugé de découragement; dans les autres enfin, un préjugé de présomption.

Préjugé d'incrédulité. Les mages étaient des gentils; ils n'adoraient pas le vrai Dieu, comme les Juifs; et à leur ignorance de la loi de Moïse, ils ajoutaient l'orgueil, inséparable de la fausse sagesse du monde: ils étaient donc d'autant plus endurcis dans leurs préjugés, qu'ils les regardaient comme les vues d'une raison supérieure et comme les fruits d'une spéculation plus éclairée que celle du peuple; c'étaient des sages du monde, et par conséquent d'autant plus difficiles à persuader, que les maladies de l'esprit sont encore plus opiniâtres et plus irrémédiables que celles du cœur. Cependant, à la vue de l'étoile, à la première lueur de la grâce, tous leurs préjugés s'évanouissent; ils cherchent avec empressement ce nouveau roi qui leur est annoncé. Mais où le trouvent-ils, ce roi? dans une étable, dans une crèche; ils s'attendaient peut-être à le voir environné du pompeux appareil de la royauté, et ils ne voient autour de lui que les horreurs de l'indigence. Encore, si, dépouillé de cette grandeur apparente, il laissait apercevoir quelques rayons de cette puissance divine, qu'il fit depuis éclater à travers les ombres de son humanité; si on le voyait guérir les malades, ressusciter les morts, rendre la vue aux aveugles, la parole aux muets! mais non, il paraît lui-même muet et sans parole; il est entre les bras d'une mère pauvre, dont il attend du secours, et qui est elle-même en droit d'en demander à tout le monde. Malgré tous leurs préjugés, les mages ne se rebutent point, ils s'élèvent par la foi au-dessus de toutes les apparences humaines; ils adorent, dit saint Léon, la sagesse dans l'enfance, la force dans l'infirmité, la grandeur dans la bassesse, et toute la majesté du Très-Haut dans les humiliations de l'homme. Leur foi, dit saint Chrysostome, est plus éclairée que leurs yeux; ils ne voient partout qu'humiliation et que bassesse, et ils ne conçoivent que grandeur et qu'élévation: ainsi ils ne font aucune difficulté de jeter aux pieds de cet enfant leurs sceptres et leurs couronnes; ils lui font le sacrifice de tout ce qu'ils ont le plus aimé. Voilà, lui disent-ils, cet or qui servait à nos vanités; voilà cet encens et cette myrrhe qui étaient employés à nos superstitions ou à nos délices.

Ce triomphe de la foi dans l'esprit et dans le cœur des mages, doit être regardé sans doute comme un miracle de la grâce: elle dissipe toutes les erreurs; elle écarte tous les préjugés. D'où viennent donc, pécheurs incrédules, vos résistances opiniâtres aux vérités de la foi? Vous les regardez comme des opinions chimériques et monstrueuses qui révoltent votre raison, vous méprisez la docilité des vrais fidèles; vous les traitez d'esprits faibles et superstitieux, qui se laissent conduire à l'aveugle par les préjugés de l'enfance et de l'éducation. Leur foi humble et soumise est cependant mille fois plus raisonnable que votre orgueilleuse incrédulité; ou plutôt, il n'y a que cette foi qui soit raisonnable, et votre incrédulité ne l'est pas. Ils croient, parce que c'est Dieu même qui a révélé et enseigné aux hommes les dogmes de la vraie religion, et que ce Dieu ne peut être trompeur, comme il ne peut être trompé; ils connaissent les preuves qui établissent la certitude de cette révélation divine, et ils en sentent toute la force. Les connaissez-vous, ces preuves auxquelles un esprit sage et judicieux n'a jamais résisté? avez-vous pris la peine de les étudier et de les approfondir? apprendrez-vous à les connaître et à les apprécier au milieu du trouble continuel de cette vie mondaine et dissipée qui ne vous laisse pas un moment pour penser et pour réfléchir? Oui, je les connais, dites-vous, ces preuves de la révélation que l'on fait tant valoir; je les ai méditées, pesées et discutées à loisir, avec toute l'attention dont je suis capable; aucune ne s'est trouvée assez forte pour me persuader. Et comment auraient-elles pu vous convaincre? vous avez des passions que vous voulez satisfaire, et qui forment dans votre esprit un nuage de prévention et d'intérêt, qu'aucune vérité n'est capable de percer. Si vous ne teniez pas à cette habitude vicieuse à cette incli-

nation déréglée dont vous redoutez le sacrifice, vous croiriez comme nous; vous ne chercheriez pas à repaître votre esprit de doutes et de difficultés, qui servent moins à éclairer votre esprit qu'à étourdir votre conscience. N'en doutez pas, c'est uniquement cet intérêt de passion, source ordinaire de tous nos préjugés, qui vous fait trouver tant de force dans les objections, tant de faiblesse dans nos preuves. Otez cet intérêt, éteignez cette passion; ces objections ne seront plus si frappantes, et nos preuves deviendront victorieuses. La passion, vous le savez, se met fort aisément à la place de la raison, et il faut être parfaitement maître de soi, et se tenir toujours sur ses gardes, pour ne pas prendre la séduction de l'une pour les lumières de l'autre. Hommes livrés à mille passions différentes, hommes toujours emportés par le feu de vos désirs, oseriez-vous dire que vous avez acquis assez d'empire sur vous-même pour juger sainement et sans partialité des preuves de la révélation? *In peccatis natus es totus, et tu doces nos.* (*Joan.*, IX, 34.) Vous n'aimez, vous ne respirez que le crime et le désordre, et vous vous constituez juges d'une religion qui vous condamne.

Je sais, chrétiens, que tous les pécheurs ne sont pas également rebelles aux vérités de la foi; je sais qu'il en est un grand nombre qui pèchent plutôt par faiblesse que par incrédulité. L'étoile se montre encore à eux, elle éclaire leur esprit sans attirer leur cœur: ils voient la vérité, mais il n'ont pas le courage de la suivre. Or, je dis que la fermeté inébranlable des mages, doit confondre leur découragement: ils n'ignoraient pas, dit saint Chrysostome, que la colère des rois que l'Ecriture (*Prov.*, XVI, 14) nous dit être une annonce de mort, n'est jamais plus violente que contre ceux qui entreprennent de toucher à leur couronne, soit en la disputant, soit en se déclarant pour celui qui la dispute.

Hérode était alors assis sur le trône de la Judée, à quel danger ne s'exposait-on pas en y publiant la naissance d'un autre roi que lui? Ce prince n'avait aucune idée de ce règne spirituel et intérieur que Jésus-Christ venait établir sur la terre; il ne savait pas que son royaume ne devait pas être de ce monde, et qu'il ne prétendait donner aucune atteinte à la puissance temporelle des rois. Cependant, chrétiens, c'est au milieu des états d'Hérode, que les mages viennent publier la naissance du nouveau roi des Juifs; c'est à Hérode lui-même qu'ils demandent où est né ce nouveau roi. Ils ne demandent pas, dit saint Bernard, si ce roi est né, ils demandent où il est né; ils ne disent pas qu'il doit être le roi des Juifs après Hérode, ils lui disent nettement qu'il l'est déjà: et parlant à lui-même, ils ne le nomment point autrement que le roi des Juifs: *Ubi est qui natus est rex Judæorum?* (*Matth.*, II, 2.) Et par cette seule parole, continue le même Père, ils bravaient la puissance d'Hérode, ils s'exposaient aux plus affreux supplices, à tout ce que la colère de ce prince pouvait imaginer pour défendre son trône. Ils étaient déjà confesseurs et martyrs de Jésus-Christ sans l'avoir vu.

Vous n'avez pas la force, chrétiens, de suivre Jésus-Christ et d'obéir à sa voix; vous ne vous sentez pas assez de courage pour l'entreprendre. Attendez-vous que je vous détrompe? attendez-vous que, pour vous rassurer, je vous dise que vous êtes plus forts contre le péché que vous ne croyez l'être? Non, chrétiens, je vous laisserai tout entière l'idée que vous avez de votre faiblesse; et peut-être chercherai-je à l'augmenter. Ah! il n'est que trop vrai, vous êtes la faiblesse et la fragilité même; mais cette faiblesse était dans les mages, elle était dans tous les saints. Je ne puis rien par moi-même, disait l'un d'eux, mais je puis tout avec la grâce de mon Dieu: *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, IV, 13.)

Oui, quelque grandes, quelque merveilleuses que puissent vous paraître les actions héroïques de la plupart des saints, il n'y a pas un seul trait remarquable dans leur vie, duquel je ne puisse vous dire: Vous en pouvez faire autant, non par vous-mêmes, mais par la grâce du Seigneur: *Omnia possum.* Ce saint que vous admirez, ce martyr qui vous étonne, n'a pas agi seul, il n'a pas fait un si grand effort par ses propres forces, mais par ses forces unies à celles de la grâce. Soyez fidèles à cette grâce, et vous ne trouverez plus aucun sacrifice qui soit au-dessus de votre courage. Ne me parlez donc plus, chrétiens, des obstacles qui éloignent votre conversion; ne me dites plus qu'il est aisé d'exhorter un homme à vaincre ses penchants et à rompre ses habitudes, mais que la difficulté est de le faire; que l'Evangile met une rigueur et une sévérité dans ses maximes qui vous en éloigne à jamais. Parler ainsi, chrétiens, n'est-ce pas faire outrage à la grâce de Jésus-Christ? n'est-ce pas méconnaître la force de ce divin secours? n'est-ce pas mettre des bornes à la puissance et à la miséricorde de notre Dieu? Quand il faut renoncer aux vains plaisirs du monde pour se donner à lui, on y trouve quelquefois de grands obstacles, il est vrai; des difficultés qui paraissent insurmontables à la nature, je l'avoue: mais la grâce n'est-elle pas plus forte que toutes les difficultés et tous les obstacles? Que dis-je, chrétiens, il ne saurait y en avoir pour la grâce: et si elle en trouve, c'est nous qui les formons, c'est notre lâcheté qui les lui oppose. Ne soyez pas surpris, disait saint Jean-Baptiste au peuple rassemblé dans son désert, si je ne vous prêche que pénitence et qu'austérité; car Dieu peut en un instant changer en enfants d'Abraham les pierres que vous voyez dans cette

solitude, et, à plus forte raison, opérer le même prodige dans des cœurs soumis et dociles. Mesurez donc, disait saint Bernard, toutes les difficultés qui vous épouvantent, non sur vos propres forces, mais sur celles de la grâce, et elles disparaîtront. Cette grâce n'agit pas sur nous avec un empire destructeur de notre liberté, elle s'y proportionne toujours. Dieu a dans les trésors de sa miséricorde et de sa puissance des ressources qui nous sont inconnues, et il sait nous faire aimer le bien sans jamais nous ôter le pouvoir de faire le mal; mais il n'est pas moins vrai qu'il nous le fait aimer, et que ce qui rend ses menaces et ses exhortations si souvent inutiles, ce qui fait que nous n'en sommes ni touchés ni émus, ce qui entretient tous les désordres qui règnent dans le monde, ce n'est précisément, ni la sévérité de l'Evangile, ni la faiblesse de votre volonté: la principale cause de tous ces désordres, celle qui lie et qui suspend en vous presque tout sentiment de vertu, c'est la défiance de la grâce: vous ne voulez pas vous persuader que votre salut doit être tellement votre ouvrage, qu'il sera en même temps l'ouvrage de Dieu; que vous ne porterez pas seuls le joug de sa loi, mais que sa grâce vous aidera à le porter: *Non ego, sed gratia Dei mecum.* (I *Cor.*, XV, 10.) Quelles difficultés peuvent donc encore vous arrêter? Quoi! celui qui a converti les mages, ne peut-il pas vous convertir comme eux: celui qui les a rendus victorieux de tant d'obstacles, ne peut-il pas vous procurer la même victoire? Il le peut, chrétiens; et si la grâce entrait en ce moment dans votre âme, elle a beau être éprise des vanités du monde, elle a beau être dominée par les plus violentes passions, elle ne serait plus la même, elle aurait d'autres idées et d'autres sentiments. Vous auriez autant de goût pour la retraite, que vous en avez pour la dissipation; autant de goût pour la mortification, que vous en avez pour la mollesse; autant de goût pour la prière, que vous en avez pour le jeu; autant de goût pour la simplicité et pour la modestie, que vous en avez pour les parures; autant de goût pour donner, que vous en avez pour acquérir: rien ne vous coûterait, rien ne vous arrêterait; vous croiriez fermement, vous agiriez fortement; Jésus-Christ même agirait en vous et avec vous, il vous tiendrait lieu de tout, et vous attirerait à lui par des liens si forts et si doux, que ceux qui vous attachent encore au monde, sembleraient se rompre d'eux-mêmes.

Je ne désespère pas, dites-vous, de la suivre un jour, cette grâce divine; un temps viendra sans doute où je me ferai un devoir de lui obéir: mais cet heureux temps n'est pas encore venu.

Vous supposez donc, chrétiens, que cette grâce viendra toucher votre cœur au moment précis que vous lui aurez marqué vous-mêmes: jusque-là vous croyez la renvoyer, la rejeter, lui fermer, pour ainsi dire, toutes les avenues de votre conscience, vous croyez pouvoir lui dire: Retirez-vous de moi, je n'ai pas le temps aujourd'hui de suivre vos lumières et d'obéir à vos impressions, vous aurez le vôtre un jour; quand je serai las et dégoûté du monde, ou incapable de goûter ses plaisirs, je vous écouterai, je vous admettrai dans mon cœur, vous en trouverez alors l'entrée libre et l'accès facile: *Audiemus te de hoc iterum* (*Act.*, XVII, 32), disait un peuple insensé, en rejetant la grâce de la prédication de saint Paul qui ne revint plus pour lui. Quoi donc, le Dieu tout-puissant serait obligé d'attendre votre temps, et ce ne serait pas à vous à prendre le sien? Fut-il jamais une confiance et une présomption plus aveugle et plus téméraire? Qui êtes-vous donc, vile créature, pour prescrire ainsi des termes arbitraires à la volonté de votre Dieu? C'est une vérité clairement établie dans l'Ecriture, que la grâce a son temps, et que c'est à nous de le saisir et d'en profiter: *Tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate.* (*Act.*, I, 7.)

Que d'efforts n'ai-je pas déjà faits, disait le Sauveur a l'infidèle Jérusalem, pour vous attirer à moi? *Quoties volui?* (*Matth.*, XXIII, 37.) Vous m'avez toujours résisté: *Et noluisti.* (*Ibid.*) Voici encore un jour de salut, un jour de paix et de propitiation; si vous n'en profitez pas, je vous abandonne, et il n'y aura plus pour vous que des jours de colère.

Sur ce principe, je ne craindrai pas de vous dire que si les mages n'avaient pas voulu profiter du moment favorable que le Seigneur avait choisi et marqué pour leur conversion dans les conseils de sa sagesse, s'ils avaient attendu, s'ils avaient différé, s'ils avaient remis leur voyage à un temps qui n'eût pas été le temps et le moment du Père céleste, l'étoile aurait disparu, la grâce se serait éloignée, et ils seraient demeurés ensevelis dans des ténèbres éternelles; mais si tôt qu'ils aperçurent l'étoile, et qu'ils entendirent la voix du ciel, ils partirent: *Vidimus stellam ejus, et venimus.* (*Matth.*, II, 2.) Et cette vive expression nous marque également et la promptitude du mouvement de la grâce, et la célérité de leur obéissance.

Hérode tint une conduite toute différente et plus semblable à la vôtre; il différa d'aller trouver le Sauveur jusqu'au retour des mages à Jérusalem. S'il eût voulu les suivre, il eût été d'abord éclairci sur la destinée de cet enfant qui lui paraissait si redoutable. En le voyant couché dans une crèche, il aurait compris que son royaume n'était pas de ce monde, et que celui qui venait ouvrir aux hommes l'entrée du ciel, ne songeait à rien moins qu'à s'emparer des royaumes de la terre; toutes ses inquiétudes eussent été calmées, son ambition eût été tranquille: mais il laissa échapper le moment favorable: *Tempus stellæ.* (*Matth.*, II, 7.) Et le Seigneur, pour l'en punir, abandonna ce prince à son sens réprouvé; il permit que, par un ordre barbare et in-

sensé, il fit couler le sang des enfants de Bethléem, qu'il mit le comble à ses cruautés par ce dernier excès : et avant l'année révolue il mourut ; il fut cité au tribunal du souverain juge pour y recevoir le châtiment éternel de son impiété. C'est ainsi, chrétiens, que Dieu se venge ; c'est par l'impénitence finale, c'est par la mort dans le péché qu'il punit l'abus de ses grâces. Ne soyons point étonnés de voir la tranquille prospérité des pécheurs : c'est à la mort que Dieu les attend ; il leur abandonne sans peine et sans regret ce court espace de temps que nous leur voyons passer dans l'habitude du crime ; un seul jour, un seul moment suffit pour le venger. Il laissa longtemps Hérode tranquille sur un trône usurpé par ses artifices, soutenu par ses cruautés et souillé par ses désordres. Ce trône était le champ de sa victoire et de ses triomphes contre le Seigneur ; le lit de sa mort sera le champ de sa défaite : *Vous mourrez dans votre péché* (*Joan.*, VIII, 21.), disait le Sauveur à ces Juifs indociles qui refusaient opiniâtrément de croire en lui. Craignez, mes frères, craignez souverainement cette alliance de la mort avec le péché ; regardez-la comme le coup le plus funeste et le plus terrible de la vengeance divine. Le péché est déjà dans vous, et il ne dépend plus que de Dieu d'y joindre la mort ; travaillez donc à séparer la mort d'avec le péché, par une conversion prompte et sincère. Il ne dépend pas de vous d'éloigner la mort, mais il dépend de vous de renoncer au péché : profitez, comme les mages, du moment de la grâce ; elle vous donnera la force de le quitter pour toujours.

Mais, direz-vous, qu'est-ce que ce moment de grâce ? je ne l'ai jamais connu, et j'ignore encore aujourd'hui les moyens de le connaître ; je ne puis donc pas dire comme les mages : *Vidimus stellam ejus* (*Matth.*, II, 2), puisqu'elle ne s'est jamais montrée à moi, cette céleste lumière, ce feu divin qui éclaire les esprits et qui embrase les cœurs. Si je l'avais vu comme les mages, j'aurais marché ; si j'avais entendu comme eux la voix de la grâce, j'aurais obéi ; mais ces divines inspirations qui font les saints, cette force d'en haut qui arrache un pécheur à ses attachements et qui l'aide à soumettre ses passions à l'empire de la vertu, tout cela m'est inconnu ; et la grâce ne faisant rien pour moi, il est conséquent que tous les obstacles triomphent de ma faiblesse.

Quoi, vous osez dire que la grâce ne fait rien pour vous ? qu'est-ce donc qui se passait dans votre cœur, lorsqu'à la vue d'une mort subite et prématurée qui vous avait frappé, dans l'accablement d'une maladie qui vous avait conduit vous-même aux portes de la mort, à l'occasion d'un dérangement ou d'un renversement de fortune qui vous avait fait sentir le vide et le néant de la figure du monde, vous vous disiez à vous-même : Il faut servir Dieu et travailler à son salut, il n'y a que cela au monde de solide : *Ecce stella quam viderant in Oriente?* (*Matth.* II, 9.) Ces pensées, ces salutaires réflexions, étaient la voix de la grâce ; c'était une étoile que Dieu vous envoyait pour vous ramener à lui. Qu'est-ce qui se passait dans votre cœur, lorsque, venant à considérer la course rapide de vos années, la vieillesse qui s'avance à grands pas, vous vous êtes dit à vous-même : Ne serait-il pas temps de renoncer aux plaisirs du monde pour me donner à Dieu ? bientôt je ne serai plus en état de plaire au monde, et il y a longtemps que je déplais à Dieu ; voudrais-je déplaire à la fois à Dieu et au monde ? *Ecce stella quam viderant in Oriente.* Ces remords et ces dégoûts étaient la voix de la grâce ; c'était une étoile que Dieu vous envoyait pour vous faire entrer dans la voie du ciel. Qu'est-ce qui se passait dans votre cœur, lorsque votre conscience venant à se troubler, vous avez dit : Que dois-je penser de mon état, et qu'en pensera le souverain Juge ? Je vis comme on vit dans le monde, toujours plus occupé de mes commodités et de mes plaisirs que de la prière et des bonnes œuvres, toujours plus rempli de l'amour de moi-même que de l'amour de Dieu ; je le prie sans attention, je me confesse sans douleur, je communie sans ferveur, je fais pénitence sans austérité ; ou l'Evangile nous trompe, ou je marche dans cette voie large et spacieuse qui conduit à l'enfer : *Ecce stella quam viderant in Oriente.* Ces scrupules et ces inquiétudes étaient la voix de la grâce, c'était une étoile que Dieu vous envoyait pour éclairer votre conscience. Ah, gardez-vous, chrétiens, de laisser échapper sans fruit des moments si précieux ; c'est le temps de l'étoile : *Tempus stellæ.* Son éclat est encore faible, il est vrai, elle ne se montre pas encore à vous avec cette splendeur qui ravit les mages : mais si vous cédez à ses premières impressions, vous lui verrez bientôt répandre des rayons plus vifs et plus attirants. Mettez, en un mot, votre confiance dans la grâce du Seigneur ; soyez dociles à sa voix, et vous rentrerez sans peine dans les voies de la justice. Je ne crois pas vous avoir exagéré le pouvoir et la force de ce divin secours, je ne crois pas l'avoir affaibli ; il ne me reste donc plus qu'à vous exhorter, comme l'apôtre saint Paul, à ne pas le recevoir en vain : *Adjuvantes exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.* (II *Cor.*, VI, 1.) Il est le prix du sang de Jésus-Christ, la principale fin de tous ses sacrifices, la source et le principe de la justice chrétienne, l'appui de notre faiblesse, l'aliment de nos vertus, l'ornement de notre âme, puisse-t-il être à jamais le gage et le principe de votre bonheur dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

CARÊME.

SERMON Ier.

Pour le jour de la Purification.

SUR L'OBÉISSANCE A LA LOI DE DIEU.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II 22.)

Les jours de la Purification de Marie étant accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Sire,

Ce n'est pas sans raison que l'Evangéliste nous fait remarquer que la qualité de mère de Dieu, et les glorieuses prérogatives qui y sont attachées, ne purent empêcher Marie de se soumettre à toutes les pratiques ordonnées par la loi : *Secundum legem Moysi.* C'est cette loi qui l'oblige à se purifier, à présenter son Fils au Seigneur, et à le racheter : c'est cette loi qui détermine le temps et la durée de sa purification et de son sacrifice. Du moment que Dieu lui parle par sa loi, elle surmonte toutes ses répugnances, elle paraît oublier toutes ses prérogatives; elle ne sait plus qu'obéir. Il ne tenait cependant qu'à elle de se dispenser d'une loi pénible et humiliante, qui, la confondant avec les autres mères, semblait effacer sa gloire et celle de son fils : elle n'avait qu'à déclarer qu'elle était cette vierge prédite par le prophète Isaïe, qui, par un enfantement miraculeux, devait mettre au monde le Messie promis. Son Fils était Dieu, sa naissance avait été suivie des plus grands prodiges; il ne tenait qu'à elle de le placer sur l'autel pour y recevoir les hommages de son peuple, au lieu de l'y présenter et de le racheter comme un enfant ordinaire. Sa gloire en souffre, sa maternité divine, sa virginité incorruptible, la visite de l'ange, l'opération ineffable de l'Esprit-Saint, ces profonds mystères, *ces grandes choses que le Tout-Puissant a faites en elle* (*Luc.*, I, 49) demeurent ensevelis dans le secret de son cœur.

Mais la loi de Moïse ordonne à toutes les mères d'offrir leurs premiers-nés au temple du Seigneur; elle veut l'accomplir à la lettre, persuadée que ce serait mal répondre à toutes les grâces dont Dieu l'a comblée, que de s'en faire un titre et un prétexte pour lui désobéir. Apprenez, âmes vulgaires, qui n'avez reçu du ciel ni faveur ni priviléges qui vous distinguent des autres créatures, apprenez à la vue d'un si grand exemple, à respecter la loi de Dieu, et à lui rendre en toute occasion une entière et parfaite obéissance. La remarque de l'évangéliste semble nous insinuer que c'est la plus solide instruction que nous puissions tirer de ce mystère, et le véritable point de vue sous lequel il nous convient de l'envisager. Attachons-nous donc ici à vous montrer : 1° toute l'étendue de l'obéissance que vous devez rendre à la loi de Dieu; ce sera le sujet de la première partie ; 2° toute la fausseté des principes qui vous détournent de cette obéissance; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour répondre aux vues et aux desseins de Dieu dans la création de l'homme, il ne suffit pas, chrétiens, de l'honorer par une profession extérieure de la religion et par des hommages passagers et superficiels; ce Dieu demande de nous quelque chose de plus. On ne lui plaît qu'en lui obéissant; on ne l'honore qu'en observant ses commandements. Le vrai fidèle n'est pas celui qui se contente précisément d'invoquer le nom du Seigneur, et de fléchir quelquefois le genou devant ses autels; c'est celui qui obéit à la loi. Où cette obéissance se trouve, la religion est pure, la piété est sincère, le mérite est solide, la vertu est irréprochable; où cette obéissance manque, la religion est vaine, la piété est fausse, le mérite n'est qu'apparent, la vertu ne peut plus recevoir que de fausses louanges, parce qu'elle sera réprouvée. Si vous voulez être sauvés, nous dit-il lui-même, gardez les commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) Quel intérêt n'avons-nous donc pas d'examiner avec la plus grande attention le fondement, les qualités et les avantages de l'obéissance que nous devons rendre à la loi de Dieu pour être sauvés?

Quel en est le fondement? elle n'en a point d'autre que l'autorité du souverain Maître. Ouvrez les livres saints; vous y verrez que, lorsque Moïse vint annoncer aux Israélites la loi du Seigneur, il ne leur proposa point d'autre motif pour les engager à l'observer, que ces courtes paroles qui précèdent ou qui suivent immédiatement chaque article de la loi : *Ego sum Dominus Deus tuus.* (*Exod.*, XX., 2.) Voilà ce que dit le Seigneur votre Dieu; c'est lui qui parle, c'est lui qui commande, c'est à vous d'obéir. Dieu pouvait sans doute découvrir aux hommes les vues et les desseins de sa providence dans l'établissement de ses lois; il pouvait leur en montrer la sagesse et la sainteté, la nécessité et la justice; leur expliquer les raisons particulières des préceptes et des défenses : mais il ne jugea pas à propos d'entrer avec eux dans des discussions qui auraient sans doute surpassé leurs faibles intelligences. Il ne chercha pas à justifier ses commandements, ni à faire l'apologie de ses préceptes; il se contenta de les appuyer de son autorité divine : *Ego sum Dominus Deus tuus.* Voilà ce que dit le

Seigneur votre Dieu. C'en est assez; à ce mot il faut que tout cède, que tout plie, que tout fléchisse. Ne suffit-il pas que cet auguste nom se trouve à la tête d'une loi pour que tout l'univers soit obligé de s'y soumettre? Il est vrai que ce ton d'autorité fut accompagné, dans les premiers temps, du bruit du tonnerre, de la lumière subite, de mille éclairs redoublés, et enfin du spectacle le plus effrayant et le plus propre à rendre sensible la présence redoutable du Dieu des armées; mais j'ose dire que ce terrible appareil n'ajoutait rien à la force de ces paroles : Voilà ce que dit le Seigneur votre Dieu. Oui, que les éclairs disparaissent, que la foudre s'évanouisse; si ces paroles restent, elles suffiront seules pour captiver notre obéissance. O hommes, qui êtes-vous en effet pour vous soulever contre la volonté du Très-Haut, et pour vous soustraire à son empire? La créature osera-t-elle se croire indépendante de son Créateur? le vase d'argile osera-t-il demander à l'ouvrier qui l'a formé pourquoi il l'applique à tel usage? Le Maître a parlé; il le veut, il l'ordonne. C'est une semblable parole qui, comme un ressort efficace et tout-puissant, fait mouvoir toutes les parties d'un vaste empire; elle est comme le lien de toutes les sociétés, l'âme et le principe de tout sage gouvernement. Hélas! on la respecte, on s'y soumet avec zèle, quand elle est dite au nom de ceux qui sont les images de Dieu sur la terre; on ne daigne pas y faire attention quand elle vient de Dieu même. Les Israélites sentirent parfaitement tout le poids de cette divine parole, et ils en furent si frappés qu'ils ne balancèrent pas un moment à répondre : *Cuncta quæ locutus est Dominus faciemus.* (*Exod*, XIX, 8.) Oui, nous obéirons, nous exécuterons fidèlement tout ce qu'il a plu au Seigneur de nous commander : réponse qui renferme toutes les qualités de notre obéissance à la loi de Dieu. Nous lui devons premièrement une obéissance réelle : *faciemus;* nous exécuterons secondement une obéissance universelle : *cuncta quæ locutus est Dominus;* tout ce qu'il a plu au Seigneur de nous commander.

L'obéissance réelle est opposée à l'obéissance de pure spéculation, à l'obéissance d'ostentation et de paroles, à l'obéissance du simple désir. Je dis premièrement à l'obéissance de pure spéculation; vous êtes parfaitement instruit de vos devoirs, vous avez des idées justes et précises de tout ce que la loi de Dieu vous commande et de tout ce qu'elle vous défend; mais il vous reste encore un pas à faire, c'est d'être aussi fidèle dans la pratique, que vous êtes éclairé dans la spéculation : votre connaissance ne peut être d'aucun prix si elle demeure stérile. Vous comprenez sans doute l'importance de la loi de Dieu et le respect qui lui est dû, puisque vous avez pris la peine de l'étudier avec tant de soin; mais vous ne l'avez étudiée que pour la connaître et vous ne la savez pas pour la pratiquer. Or c'est surtout cette pratique que le Seigneur exige de vous; il n'a pas seulement publié ses lois pour qu'elles fussent connues, mais pour qu'elles fussent exactement observées. Il y a, disait le Sauveur, des serviteurs qui connaissent parfaitement la volonté de leur Maître, mais qui ne la font pas; et, loin que leur connaissance les justifie elle ne servira qu'à les rendre coupables.

L'obéissance réelle n'est pas moins opposée à l'obéissance d'ostentation et de paroles. Fidèle dans vos pensées, vous le paraissez encore dans vos discours, vous parlez le langage des apôtres et des saints Pères, ou, si vous voulez, même le langage des anges : mais à quoi servent les discours, lorsque Dieu demande de vous des œuvres et des vertus? Vous parlez de l'humilité, sans être humble; de la vérité, sans être sincère; de la charité, sans être charitable; de la réforme des mœurs, sans vous réformer. Vous faites profession d'être patient; mais c'est à condition que vous n'aurez rien à souffrir. Si les disgrâces viennent, si les douleurs se font sentir, cette patience, invincible quand vous voyez les maux de loin, ne se soutient plus quand ils vous accablent. Vous faites profession de pardonner les injures, mais à condition que vous ne serez point offensé : au premier trait qui viendra vous blesser, vous éclaterez en plaintes et en murmures, vous ne parlerez plus que le langage de la haine et de la vengeance. Pouvez-vous donc croire que le Seigneur se contente de ces discours de parade et d'ostentation? Non, chrétiens, il demande et il attend de vous des œuvres et des effets. On juge de l'arbre par les fruits qu'il porte, et non par ceux qu'il semblait promettre, et qu'il ne donne pas. Le Seigneur juge pareillement de notre obéissance par nos actions. Les pharisiens parlaient sans doute admirablement de la loi de Dieu; ils en étaient les docteurs et les interprètes; ils affectaient même de se distinguer des autres par un attachement plus inviolable aux pratiques extérieures qu'elle prescrivait, et par une attention plus exacte et plus scrupuleuse à les observer; que dis-je? ils y en ajoutaient de nouvelles, qui n'étaient pas comprises expressément dans la loi; ils suivaient de fausses traditions, qui n'étaient que des inventions humaines, parce qu'elles semblaient la rendre plus parfaite et plus rigoureuse, tandis qu'ils en violaient sans scrupule les articles les plus essentiels et les plus marqués au sceau de l'autorité divine. Voyons-nous que leurs discours hypocrites et artificieux les aient mis à couvert des anathèmes de Jésus-Christ? Au contraire, ce Dieu de justice et de vérité ne cessait de maudire ces arbres stériles, parce qu'il y cherchait des fruits et qu'il n'y trouvait que des dehors et des apparences.

Au moins, direz-vous, le Seigneur me tiendra-t-il compte de ces pieux mouvements, de ces saints désirs de lui obéir et de lui plaire, dont je suis quelquefois pénétré. Oui, chrétiens, si ces désirs se réalisent par des effets, et si vous passez du projet à

l'exécution. Mais si vous vous contentez de désirer sans agir et de résoudre sans exécuter, Dieu vous regardera comme un infidèle et un violateur de sa loi. On n'est pas chrétien par ses désirs, mais par ses œuvres ; ce n'est rien de vouloir le bien, si l'on ne le pratique. L'enfer, disait saint Bernard, est plein de bons désirs : mais pourquoi sont-ils dans l'enfer, si ce n'est parce qu'ils sont demeurés sans suite et sans effet? Obéissez donc réellement à la loi de Dieu; une stérile spéculation, une vaine ostentation de paroles, des projets, des désirs, des résolutions chimériques, ne seront jamais regardés comme de véritables preuves de votre obéissance.

Elle doit être non-seulement réelle, mais universelle ; et c'est surtout par cet endroit que la plupart des hommes se rendent infidèles aux lois de Dieu : ils choisissent, dans ces lois, celles qui les révoltent le moins, qui leur coûtent le moins à observer, pour en faire l'objet de leur obéissance; quant à celles où ils trouvent plus de difficultés et de contraintes, ils les violent sans scrupule, ils ne daignent pas y faire attention.

Chacun d'eux dit à Dieu : Je vous obéirai, Seigneur. Mais en quoi? Dans ce qui ne me semblera pas trop rude et trop difficile, dans ce qui ne blessera pas à un certain point la délicatesse de mon amour-propre, dans ce qui ne sera pas un frein trop rigoureux pour mes inclinations naturelles. L'ambitieux lui dit : Je vous obéirai, Seigneur, mais laissez-moi remplir ces vastes projets qui m'occupent nuit et jour, laissez-moi rechercher les places que je désire, et ne me demandez point compte des moyens que je suis résolu de prendre pour y parvenir. L'homme idolâtre des richesses lui dit : Je vous obéirai, Seigneur, mais laissez-moi jouir de ma fortune, laissez-moi mes trésors, et n'exigez pas de moi une recherche trop scrupuleuse sur les injustices qui me les ont procurés. L'homme haineux et vindicatif lui dit : Je vous obéirai, Seigneur, mais je suis offensé, souffrez que je me venge. Enfin le voluptueux lui dit : Je vous obéirai, Seigneur, mais laissez-moi suivre tranquillement le penchant qui m'entraîne.

Que dit, au contraire, le Dieu tout-puissant? *Audi.* (*Deut.*, IV, 1.) Je veux être obéi dans tout ; je veux qu'on soit fidèle à garder toutes mes lois : quiconque en viole une seule, n'a plus aucun mérite à observer toutes les autres. Quand je parle, quand je commande, aucune passion, aucun intérêt, aucun objet, aucun prétexte ne doit plus vous arrêter. Ces maximes vous révoltent, chrétiens, la loi de Dieu embrassée dans sa totalité, vous paraît un joug insupportable à la nature : *Durus est hic sermo.* (*Joan.*, VI, 61.) Vous ne trouvez, dites-vous, dans cette loi que des petitesses qui dégradent l'homme, et des rigueurs qui ne sont propres qu'à le rendre malheureux. Je vous soutiens, au contraire, que l'homme n'est jamais plus grand ni plus heureux que lorsqu'il obéit au Seigneur ; et par conséquent que son obéissance lui est aussi avantageuse qu'elle est indispensable. Je dis premièrement qu'il n'est jamais plus grand, parce que tout est grand dans la loi de Dieu, et par son objet et par la récompense qu'elle nous propose. Son objet, c'est Dieu, c'est son service et sa gloire ; et s'il n'est rien de vil et de méprisable dans le service direct de la personne sacrée des souverains, trouvera-t-on quelque chose à mépriser dans le service de Dieu ? On l'a dit, et il est vrai, que c'est régner en quelque sorte que de le servir, puisqu'on ne peut lui plaire sans avoir acquis cet empire sur soi-même, qui fait proprement la véritable grandeur de l'homme : *Cui servire, regnare est.* La récompense que sa loi nous propose, c'est le ciel, c'est le bonheur éternel des justes, c'est la félicité dont il jouit lui-même. Et qu'est-ce que toute la gloire du monde, en comparaison de celle de Dieu ? L'homme n'est donc jamais plus grand que lorsqu'il obéit au Seigneur. Quoi, oserait-on dire qu'il s'élève plus haut, et qu'il jouit d'une grandeur plus solide et plus désirable, lorsqu'au lieu de maîtriser ses passions, il veut en être l'esclave ; lorsqu'il consent à descendre jusqu'au dernier degré de la servitude et de la bassesse pour briguer les faveurs de ceux dont il attend la fortune ; lorsqu'il s'en fait autant de dieux qu'il adore, autant d'idoles dont il n'approche qu'en tremblant, plus timide, plus superstitieux qu'un idolâtre, plus asservi, plus esclave qu'un captif entre les mains de son vainqueur? Sera-t-il plus grand, lorsque, parvenu aux places qu'il désire, il ne verra plus autour de lui que de faux amis, de lâches adulateurs, qui le flatteront en public et le déchireront en secret, qui applaudiront à son élévation pendant qu'ils soupirent après sa chute ? Voilà cependant, chrétiens, ce qu'on appelle les grandeurs du monde, tandis que l'on ose traiter de simplicité et de bassesse la conduite des vrais fidèles, de ces âmes fortes et généreuses qui ne vivent que pour Dieu, qui ne soupirent qu'après lui, qui ne travaillent que pour sa gloire, et qui ne voient que le bonheur du ciel, le bonheur de Dieu même, qui soit digne de les occuper et capable de les satisfaire. Avant même qu'ils soient arrivés à cet heureux terme de leurs désirs, de quelle douce tranquillité ne jouissent-ils pas sur la terre.

Celui qui viole habituellement la loi du Seigneur, dit le prophète, lui déclare la guerre ; il lui résiste, il combat contre lui. Or, peut-on lui résister et jouir en même temps des douceurs de la paix : *Qui restitit ei, et pacem habuit?* (*Job*, IX, 4.) Sa loi, indignement violée, n'établit-elle pas dans nos cœurs un tribunal qui nous condamne et qui nous force en même-temps à nous condamner nous-mêmes ? Pouvons-nous braver ses commandements sans entendre, comme Adam après sa désobéissance, une voix secrète et menaçante qui nous reproche notre infidélité, et qui nous crie : *Adam, ubi es ?* (*Gen.*, III, 9.) Hélas ! qu'ai-je fait ? que suis-je devant vous, ô mon Dieu ? quelle est ma

vie, et que deviendrai-je après ma mort? Vous voudriez, pécheurs, étouffer cette voix importune; mais elle parle malgré vous, ses reproches vous confondent, ses menaces vous épouvantent. Le repentir et les regrets, le trouble et la terreur, marchent presque toujours à la suite du péché. David est-il heureux quand il viole la loi du Seigneur? Non, il a toujours son péché devant les yeux; et cette affreuse image qui le suit partout, répand sur ses jours un fonds d'ennui, de dégoût et de tristesse, que rien ne saurait adoucir. Quand serai-je délivré, disait-il, ô mon Dieu, de ce trouble cruel qui m'afflige nuit et jour? Emporté par sa faiblesse et rappelé à Dieu par ses lumières, il lutte perpétuellement contre le Seigneur et contre lui-même; il se dispute en quelque sorte le crime qu'il se permet : et la loi de Dieu n'ayant pu l'assujettir à ses règles, le punit par ses reproches. Faut-il donc, Seigneur, que vous envoyiez un prophète à Jérusalem pour le menacer de vos jugements? que lui dira-t-il qu'il ne se soit dit cent fois à lui-même? Ce trouble qui l'agite, ces remords qui le déchirent, ces témoignages intérieurs d'une âme naturellement vertueuse qui le tourmentent, vous répondent de son retour. Ses propres sentiments l'avertissent assez qu'il ne peut être heureux qu'en vivant sous le joug de votre sainte loi, et il retrouvera bientôt, en retournant à vous, ce bonheur qui le fuit, cette tranquillité qui lui échappe à tous les instants.

David, en effet, est-il rentré dans l'obéissance qu'il doit à son Dieu; quel calme délicieux succède à ces jours sombres qu'il a passés dans l'iniquité? Cette loi qui l'effrayait par sa rigueur, fait ses plus chères délices. Heureux, s'écrie-t-il, ô mon Dieu, ces hommes purs et sans tache qui marchent dans la voie de vos commandements! *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* (*Psal.* CXVIII, 2.) Ils vous aiment, et vous les aimez, ils vous servent, et vous les protégez. Oui, dans un seul jour consacré par une observation exacte et fidèle de votre loi, j'éprouve une joie plus pure, une satisfaction plus parfaite que dans ces années que j'ai eu le malheur de passer dans le désordre et dans l'ivresse du péché. Voulez-vous, chrétiens, jouir d'un repos si désirable? appliquez-vous sans cesse à bannir de votre esprit et de votre cœur les faux principes qui s'opposent à l'obéissance que vous devez rendre à la loi de Dieu : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien ne flatte plus le cœur de l'homme que l'indépendance; la soumission lui déplaît, la contrainte le révolte; s'il ne peut parvenir à gouverner les autres hommes, il veut au moins se gouverner lui-même, en établissant dans son cœur un empire libre et indépendant, où sa volonté règne, où ses désirs commandent, où il n'ait point d'autre règle que ses penchants, d'autres lois que celles qui tolèrent ou qui favorisent ses passions. De là tant de principes réprouvés qui s'opposent à l'obéissance qu'il doit à la loi de Dieu. L'impiété conteste ouvertement l'autorité de cette loi; la lâcheté la trouve trop rude et trop difficile, la coutume l'énerve, le relâchement l'affaiblit, l'orgueil s'en dispense.

Je dis premièrement, que l'impiété conteste ouvertement l'autorité de cette loi; et il était réservé à notre siècle d'enchérir à cet égard sur les déréglements des siècles passés : car on a toujours vu à peu-près les mêmes désordres; mais si le péché était aussi commun, l'incrédulité était plus rare. Nos pères étaient déréglés dans leurs mœurs, sans être infidèles dans leur créance; s'ils ne suivaient pas toujours et en tout les vérités pratiques de la religion, ils ne renonçaient pas aux principes de la foi; s'ils avaient le malheur d'offenser Dieu, ils s'avouaient coupables, ils se reprochaient leur faiblesse, et ne cherchaient pas à s'ôter à eux-mêmes tout motif de conversion et toute espérance de retour : mais aujourd'hui la licence n'a plus de bornes, la corruption du cœur entraîne presque toujours la révolte de l'esprit. Pour s'autoriser à violer les lois de Dieu, on nie son existence, et l'on se croit plus éclairé parce que l'on est plus criminel. De là ces doutes sacriléges et passionnés que l'on oppose tous les jours à l'autorité de la loi divine : y a-t-il un Dieu? y a-t-il un autre monde et une autre vie? avons-nous une âme immortelle? s'il y a un Dieu, nous a-t-il donné des lois? s'intéresse-t-il à nos actions? s'offense-t-il de nos faiblesses? est-il si sévère dans ses jugements, si terrible dans ses vengeances? Aveugles blasphémateurs, vous ne voyez donc pas qu'en supprimant les lois de Dieu, en ôtant aux hommes toute crainte de ses jugements et de sa vengeance, vous détruisez la seule barrière capable d'arrêter les crimes que le secret pourra mettre à couvert de la justice des hommes; et par là quelle vaste carrière n'ouvrez-vous pas à la violence et à l'impétuosité des passions humaines? Les hommes, direz-vous, ne seraient-ils pas suffisamment retenus par le frein de la loi naturelle? Mais qu'est-ce que cette loi naturelle, si Dieu ne l'a pas fixée, et si son bras vengeur ne s'arme jamais pour punir ceux qui sont assez dénaturés pour s'en écarter? chacun ne se croira-t-il pas en droit de l'interpréter et de la restreindre au gré de ses désirs? ceux qui seraient tentés de la violer, ne seraient-ils pas souvent enhardis et rassurés dans le crime par une espérance certaine de l'impunité?

Pourquoi pensez-vous que le Seigneur grava autrefois de sa main toute-puissante les principaux articles de la loi naturelle sur ces fameuses tables qu'il donna à Moïse sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs qui faisaient connaître sa grandeur, et qui répandaient la consternation dans l'esprit du peuple, si ce n'est pour déclarer au monde qu'il était le véritable auteur de cette loi, et qu'il voulait en être le vengeur?

Les tables nous avertissaient que cette loi ne devait pas être abandonnée aux idées arbitraires des hommes; et le tonnerre leur faisait entendre qu'ils avaient dans le ciel un juge et un maître toujours prêt à punir ceux qui auraient l'audace de borner ou d'enfreindre les obligations que cette loi leur impose.

Mais le moyen, dit-on, de pratiquer cette multitude de lois si gênantes et si contraires à tous nos penchants? il faudrait être un ange pour les observer. J'avoue, chrétiens, qu'il en coûte à la nature déréglée et corrompue par le péché, pour obéir constamment à la loi du Seigneur; mais en coûte-t-il moins pour obéir au monde? exige-t-il de nous une soumission moins parfaite, des sacrifices moins rigoureux? en coûte-t-il moins pour vivre sous l'esclavage des passions? a-t-on moins à souffrir de ces tyrans du cœur, qui ne s'en rendent les maîtres que pour le déchirer? Hélas, chrétiens, que vous êtes aveugles dans vos égarements, lorsque vous quittez le joug de la loi de Dieu pour porter celui du monde; lorsque vous refusez d'écouter et de suivre sa voix pour vous abandonner à la licence effrénée de vos désirs, sans pouvoir jamais les éteindre ni les satisfaire! Sa loi, en vous ordonnant de les réprimer, ne tend qu'à vous délivrer de ce qui vous perd, de ce qui vous tourmente, de ce qui vous rend malheureux. Il n'exige de vous que ce qui seul peut faire votre vrai bonheur; et vous osez dire qu'il vous en demande trop : vous prétendez qu'il faudrait être un ange pour observer la loi; comme si elle n'avait pas été observée par des hommes qui n'étaient pas des anges; comme si vous n'aviez pas vu et connu des hommes semblables à vous, qui ont le courage de l'observer; comme si Dieu, en la donnant aux hommes, n'avait pas connu leur faiblesse : c'est donc ici votre lâcheté qui vous trompe et qui vous abuse. Ah! si vous vouliez porter dans le service de Dieu le même zèle, la même activité, le même courage qui vous anime et qui vous soutient dans celui des maîtres du monde, vous ne trouveriez plus tant de difficultés et de contraintes dans l'observation de sa loi; votre bonheur serait plus parfait et plus assuré; votre conscience serait plus pure et plus tranquille, vos jours plus sereins et plus heureux : et quand le joug de cette sainte loi serait aussi pesant et aussi rigoureux qu'il est doux et léger aux âmes fidèles, le ciel, qui sera leur récompense, ne mériterait-il pas que l'on fît encore de plus grands efforts et de plus grands sacrifices pour y arriver, que ceux que l'on fait tous les jours pour parvenir aux stériles honneurs et aux récompenses vaines et passagères du monde? Mais non, rien ne peut empêcher les mondains de se soustraire à l'autorité de la loi de Dieu; elle sera toujours énervée par la coutume, affaiblie par le relâchement, éludée par la dispense.

Je dis, premièrement, énervée par la coutume. Les mœurs sont changées, dit-on, les usages ne sont plus les mêmes; l'on traiterait aujourd'hui d'affectation et de singularité la plupart de ces actions héroïques que l'Eglise a canonisées dans les saints. Les mœurs sont changées : ah! il n'est que trop vrai, puisqu'elles deviennent de jour en jour plus déréglées et plus licencieuses; puisque des vices et des scandales, dont on aurait rougi du temps de nos pères, ne sont plus un sujet de honte ni de reproche, si même ils ne sont devenus un objet d'estime et d'applaudissement : les mœurs sont changées sans doute; mais de nouvelles mœurs ont-elles pu former un nouvel Evangile? Jésus-Christ a-t-il abandonné le sien à l'inconstance des hommes et à la vicissitude des siècles? leur a-t-il dit qu'il leur serait permis de s'en faire un autre plus conforme au goût et aux usages de leur temps? Non, chrétiens, les lois qu'il nous a laissées, aussi immuables que le Dieu qui en est l'auteur, ne cesseront jamais de réclamer contre les abus; et quiconque s'en écarte, ne fût-ce que d'un point, sera toujours condamnable, quand même tous les hommes seraient convenus ensemble de ne le pas condamner.

D'autres, sans regarder ces lois comme abolies par la coutume, prennent le parti de les affaiblir par le relâchement : ne voulant pas les attaquer de front, ni les combattre ouvertement, on cherche du moins à les adoucir par des interprétations favorables à l'amour-propre; on affecte d'y trouver des obscurités qui demandent de nouveaux éclaircissements, par lesquels on détruit en quelque sorte les anciennes lois pour en établir de nouvelles, comme si Jésus-Christ ne s'était pas suffisamment expliqué dans son Evangile. Il n'y a cependant, chrétiens, rien de plus clair ni de plus intelligible que la morale chrétienne : elle contient à la vérité des préceptes qui peuvent paraître pénibles et rigoureux à des âmes faibles et peu touchées du désir de plaire à Dieu; mais s'ils sont difficiles à pratiquer, il est aisé de les comprendre : ils affligent et ils mortifient l'amour-propre, mais ils ne laissent aucune obscurité dans l'esprit. Il est vrai que le Sauveur n'entre pas dans les détails des cas particuliers; mais il en dit assez quand il nous ordonne de porter notre croix, de renoncer à nous-mêmes, d'aimer nos ennemis, et de préférer en toute occasion l'humilité à l'orgueil, le désintéressement à la cupidité, l'aumône aux folles dépenses, et le soin de notre salut à toutes les fortunes de la terre. Décidez, chrétiens, par cette seule règle, tous les cas qui pourraient embarrasser votre conscience ou votre amour-propre; décidez du point fixe où commence l'usure, où l'accroissement de vos richesses cesserait d'être légitime; décidez des parures que la loi de Dieu vous permet, parce que les bienséances de votre état, jugées et examinées selon l'esprit de l'Evangile, les rendent absolument nécessaires, et de celles qu'il vous défend comme vaines, scandaleuses et superflues; décidez

enfin, sur les mêmes principes, toutes les questions qui ont rapport à votre salut, et vous n'hésiterez pas longtemps sur le parti que vous êtes obligés de prendre.

Mais peut-être ne daignez-vous pas même imaginer de fausses interprétations pour affaiblir la loi du Seigneur, et pour la rendre plus conforme aux inclinations de la nature; peut-être êtes-vous du nombre de ceux qui se croient dispensés de s'y soumettre par les prérogatives attachées à leur condition et à leur fortune. L'orgueil n'aveugle-t-il pas la plupart des grands et des riches du monde, jusqu'à leur persuader que les règles de l'Evangile ne sont pas faites pour eux? ne s'imaginent-ils pas que les titres et les dignités qui les élèvent aux yeux des hommes, sont quelque chose devant Dieu? ne seraient-ils pas tentés quelquefois de douter qu'il ait pu les assujettir aux mêmes lois que le peuple? et n'aperçoit-on pas dans toute leur conduite les funestes conséquences de ce faux préjugé?

De là les plus indispensables devoirs de la religion totalement négligés; de là le respect dans le saint temple, l'assiduité à la prière, le jeûne, la mortification, l'abstinence abandonnés au vulgaire; de là cette vie mondaine et toute païenne où l'on n'est occupé que du présent, sans jamais porter ses craintes ni ses désirs sur un avenir éternel. Tous ces mondains ne vivent que pour eux-mêmes; ils n'obéissent qu'à leur humeur où à leurs penchants; la fortune est leur Dieu, la gloire est leur idole : et pourvu qu'ils rendent à la religion quelques hommages passagers et superficiels, ils croient en avoir assez fait. Le reste n'est que pour le peuple; leur nom est trop illustre, leur rang trop élevé, leurs occupations trop importantes pour qu'on puisse les y assujettir.

Quoi, Seigneur, vous chargeriez donc de toute la rigueur de votre loi ces hommes pauvres et obscurs, qui sont déjà si à plaindre par le malheur de leur naissance; et ceux qui nagent dans l'abondance et dans les trésors en seraient dispensés! Les malheureux seraient donc obligés de porter leur croix, et les heureux du monde auraient droit de vivre sans gêne et sans contrainte! Non, mon Dieu, vous êtes juste; et tous les hommes sont égaux à vos yeux : toutes les grandeurs humaines disparaissent devant vous. Les riches et les pauvres, les grands et le peuple sont donc tous assujettis aux mêmes règles, et ne sauraient vous plaire que par les mêmes vertus. J'oserai même vous dire que Dieu exige encore une fidélité plus exacte et une soumission plus parfaite de ceux qu'il a fait grands, que de ceux qui rampent dans la poussière. Ils lui doivent plus de reconnaissance, puisqu'ils en ont reçu de plus grands bienfaits; ils doivent donc être plus attentifs et plus empressés à lui obéir. Ils sont plus en état de le glorifier par leur obéissance; ils manqueraient donc à la principale fonction dont ils sont chargés, au plus indispensable de leurs devoirs, s'ils faisaient servir à leur vanité, à leur ambition, à leurs plaisirs et à leur propre gloire, des avantages qui ne doivent être rapportés qu'à celle de Dieu. Leur grandeur, il est vrai, les met à couvert de la censure et des reproches; mais un jour viendra qu'ils comparaîtront devant ce redoutable tribunal, où toutes les grandeurs du monde seront anéanties, où il ne restera plus que l'homme et ses œuvres : là tout sera pesé et discuté selon l'Evangile, sans égard aux titres et aux dignités, et sans acception de personne : *Quicunque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* (*Rom.*, II, 12.) Quiconque aura péché contre la loi sera jugé par la loi.

Cette loi, aujourd'hui muette, aujourd'hui sans force et sans pouvoir pour se venger de ceux qui la violent ou qui la méprisent, deviendra donc leur accusateur et leur juge : tremblez, pécheurs, tremblez, mondains, qui passez vos jours dans une infraction habituelle de la loi du Seigneur, ce sera cette loi qui vous accusera, qui vous jugera, qui vous condamnera. Elle vous dira : Vous étiez obligés de craindre et d'aimer Dieu préférablement à tout, et vous n'avez craint, vous n'avez aimé que le monde; vous étiez obligés de faire un saint usage de vos richesses, et vous en avez abusé; vous deviez en employer une grande partie au soulagement des pauvres, et vous avez été sourds à leurs demandes et à leur gémissements; vous étiez obligés de pardonner à vos ennemis, de les aimer, de les regarder et de les traiter comme vos frères, et votre cœur ne s'est nourri que de fiel et d'amertume : il s'est livré mille fois à tous les transports de la haine, à toutes les fureurs de la vengeance; vous étiez obligés de sanctifier tous les jours de votre vie, et vous les avez abandonnés à l'oisiveté, au jeu et aux frivoles amusements du siècle. Le temps est enfin venu, où le Seigneur a résolu de venger les outrages continuels que vous avez faits à sa loi; qui pourra présentement vous tirer de ses mains? qui pourra vous soustraire à la rigueur de sa justice? sera-ce le monde, que vous avez aimé, recherché, et désiré préférablement à lui? son règne est passé, celui de Dieu commence aujourd'hui pour vous; vous avez refusé d'obéir à la loi que vous proposait son amour, vous allez être forcés d'exécuter malgré vous les arrêts de sa justice. Ah! chrétiens, profitez plutôt du temps qui vous reste, pour rentrer dans cet obéissance constante, généreuse et habituelle que vous devez rendre à la loi de Dieu pour être sauvés. O loi sacrée, soyez à jamais la règle de toutes nos actions! ô grâce toute-puissante, venez la graver dans nos cœurs!

C'est le don précieux de cette grâce divine que nous prions, Sire, le Dieu des vertus d'ajouter sans cesse à toutes les faveurs dont il a déjà comblé Votre Majesté. La plus glorieuse des prérogatives attachées à votre couronne, c'est de ne dépendre que de Dieu, de n'avoir point d'autre maître que lui, et de pouvoir dire avec vérité qu'il

n'y a que le Créateur du ciel et de la terre qui soit en droit de vous donner des lois, et qui puisse être le juge de vos actions. Mais s'il en est le seul juge, il en doit être le principe et la fin. Ces hommages de crainte et de respect que vous avez forcé tant de fois vos ennemis de rendre à votre puissance, ces hommages de zèle et de soumission que vous recevez tous les jours de vos sujets, ne sont encore qu'une faible image de ce tribut perpétuel d'obéissance et de fidélité dont les têtes couronnées sont redevables à ce Maître suprême.

Votre pouvoir, Sire, est émané du sien; votre gloire et vos postérités sont son ouvrage; vos qualités royales sont ses bienfaits; et il n'y a que son royaume éternel qui puisse être votre récompense. La sagesse qui prépare les entreprises de Votre Majesté, le bonheur qui les accompagne, les lauriers cueillis par vos mains dans le champ de la victoire, la modération qui vous a fait sacrifier tant d'intérêts divers à la tranquillité de l'Europe, suffiront, Sire, pour éterniser, dans les siècles à venir, la gloire de votre règne; la religion seule peut vous procurer l'avantage de jouir encore d'une gloire plus solide et plus durable dans l'éternité. Les nobles sentiments de Votre Majesté vous ont élevé, Sire, au dessus de tous les applaudissements de la renommée, son plus brillant éclat ne vous a jamais ébloui; vous avez su l'acquérir sans ambition, le posséder sans faste, le soutenir sans orgueil; vous ne pouvez remplir votre heureuse destinée qu'en méritant encore, par une obéissance exacte et fidèle à la loi du Seigneur, la gloire immortelle qu'il prépare à ses élus dans l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le mercredi des cendres.

SUR LA PRÉPARATION A LA MORT.

Beati mortui qui in Domino moriuntur. (*Apoc.*, XIV, 13.)

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.

Puisque nous sommes aussi sûrs de mourir, qu'incertains du jour et de l'heure de notre mort, un des plus essentiels de nos devoirs est d'apprendre à bien mourir. On n'entretient peut-être pas assez les hommes de ce qu'ils ont à faire pour se préparer à ce terrible passage; on leur parle souvent, quoiqu'avec trop peu de fruit, de ce qu'ils ont à faire ou à éviter pendant le cours de leur vie; et ce qu'on leur dit pour les en instruire, est d'autant plus nécessaire, qu'une vie sainte et conforme aux maximes de Jésus-Christ, est la première et la principale préparation que l'on doit employer pour mourir dans la paix du Seigneur. Mais outre cette préparation éloignée, il y a encore une préparation prochaine, qui doit précéder plus immédiatement notre dernière heure, et dont il est à propos qu'ils soient instruits d'avance. Il arrive même quelquefois qu'à force d'entendre parler du règlement de leur vie, il s'accoutument à la regarder comme un état stable et permanent; il faut donc leur parler aujourd'hui comme à des hommes mortels, qui touchent de plus près qu'ils ne pensent à leurs derniers instants; il faut leur faire comprendre que s'il y a des devoirs propres du temps de la vie, il y en a aussi qui sont propres du temps et de l'heure de la mort. Mais quel sera le Maître qui les instruira de ces devoirs si nécessaires, et souvent si peu connus? ce sera Jésus-Christ même, qui doit être notre modèle dans sa mort, comme il l'a été dans sa vie. Attachons-nous donc à contempler ce Dieu mourant pour notre salut, et recevant de lui la plus grande et la plus importante de toutes les leçons, celle qui doit nous régler et nous conduire dans les derniers jours de notre vie; nous la trouverons, chrétiens, dans les dernières paroles qu'il prononça sur la croix, et qui, dans leur briéveté et dans leur petit nombre, contiennent tous les devoirs, toutes les réflexions, tous les sentiments dont il faudra que nous soyons occupés lorsque nous serons sur le point de rendre notre âme à notre Créateur.

De ces paroles, les unes regardent l'état actuel de son corps, les autres regardent le soin de sa Mère, et de ceux qu'il laisse après lui sur la terre; les autres enfin, expriment les sentiments de la piété la plus vive dont il était rempli. Sur quoi je dis: 1° que les paroles qui regardent l'état actuel de son corps, nous apprennent jusqu'à quel point nous pouvons porter les soins que nous devons à notre corps, lorsque nous seront menacés de la mort: ce sera le sujet de la première partie; 2° que les paroles qui regardent le soin de sa mère et de ceux qu'il laisse après lui sur la terre, nous apprennent ce que nous devons à nos parents et à ceux que nous laissons après nous, lorsque nous sommes menacés de la mort: ce sera le sujet de la seconde; 3° enfin, que les paroles qui expriment les sentiments de la piété la plus vive dont il était rempli, nous apprennent ceux que nous devons témoigner à Dieu, lorsque nous sommes menacés de la mort: ce sera le sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était un problème parmi les païens, de savoir s'il était plus avantageux de voir venir la mort que d'en recevoir le coup avec une promptitude qui ne laisse pas le temps de l'apercevoir et d'y réfléchir; et un d'entre eux décida que la mort la plus subite et la moins prévue était toujours la plus désirable et la plus heureuse: il n'en jugeait que par les frayeurs et les regrets que l'affreuse image d'une mort prochaine et inévitable cause presque toujours à la nature. Ce problème est autrement décidé par la religion et par la foi. Un vrai chrétien n'envisage pas la mort par rapport à ce monde qu'il va quitter pour toujours; c'est le moindre des objets qui l'occupent: il ne

l'envisage que par rapport à cette éternité où la mort nous fait entrer; et à cet égard la mort la plus lente et la plus attendue ne peut manquer de lui paraître la plus avantageuse. Une mort subite et imprévue lui ôte nécessairement, non des retours inutiles vers le monde, dont il ne doit pas être susceptible; mais des inquiétudes salutaires, des sentiments précieux, des dispositions importantes, des sacrements qui le couvrent du sang de Jésus-Christ. Et quiconque serait capable d'être insensible à une telle perte, ne serait chrétien que de nom, il n'aurait sur la mort que des idées toutes païennes; et il mériterait que le Seigneur punît son infidélité, en lui accordant une mort telle qu'il la désire, et qu'il ne mérite peut-être déjà que trop par mille autres égarements.

Je suppose donc, chrétiens, que vous avez demandé et obtenu du ciel tout le temps nécessaire pour vous préparer à la mort; voyons les mesures que vous avez à prendre pour en profiter.

Le premier soin qui occupe la plupart des hommes aux approches de la mort, c'est le soin de conserver leur vie. Le désir en est si naturel, qu'il n'est presque pas possible de l'éteindre et d'y résister; il est presque égal dans tous les hommes, quoiqu'il y ait tant de différence entre la manière plus ou moins heureuse dont ils passent leur vie, et puisqu'il a été imprimé dans notre âme par l'Auteur de la nature, on doit sans doute regarder les soins qui en sont la suite, comme des attentions justes, permises et légitimes. Elles doivent cependant avoir leurs bornes et leurs restrictions; et pour les connaître, réfléchissons ici sur les deux paroles que Jésus-Christ mourant prononça sur la croix par rapport à l'état actuel de son corps : la première, lorsque pressé d'une soif brûlante, supplice ordinaire de ceux qui ont perdu beaucoup de sang par de violentes blessures, il s'écria : ***J'ai soif*** (*Joan.*, XIX, 28); la seconde, lorsque, levant les yeux au ciel, il dit : ***O Dieu, ô mon Dieu, jusqu'à quel point m'avez-vous abandonné!*** (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.) Jésus-Christ ne néglige donc pas entièrement le soin de son corps; il déclare la soif brûlante dont il est tourmenté pour demander du secours; il dit une parole, pour nous apprendre que ce soin est permis et légitime; il n'en dit qu'une, pour nous montrer qu'un pareil soin, quoique légitime, ne laisse pas d'avoir ses bornes : car, n'en doutez pas, chrétiens, fût-on même prochainement menacé de la mort, il y a un désir de la vie et un soin de la conserver, qui peut devenir criminel dans son principe, outré par son excès, et funeste dans ses suites.

Soin de prolonger ses jours, criminel dans son principe, lorsqu'on envisage la mort précisément comme la fin de la vie, sans aucun égard, sans aucune attention, et presque sans aucune foi à l'éternité qui la doit suivre. Soin criminel dans son principe, lorsqu'on ne desire pas simplement de vivre, mais de vivre pour le monde, de vivre pour le plaisir et pour le péché : lorsque, brûlé par les feux de la volupté, que la faiblesse et l'abattement du corps n'ont pu encore éteindre, on ne veut vivre que pour les satisfaire, c'est désirer de vivre pour offenser Dieu. Or un chrétien ne doit souhaiter de prolonger ses jours que pour servir Dieu, pour remplir ses devoirs et pour réparer ses fautes.

Quand même ce désir ne serait pas criminel dans son principe, il pourrait l'être encore par son excès : et il le devient sans doute, lorsqu'il absorbe tellement tous les soins et toutes ses attentions, qu'il n'en reste plus pour penser à son salut. L'esprit et le cœur d'un chrétien mourant se trouvent nécessairement partagés entre deux objets, un corps à perdre et une âme à sauver. Or lequel de ces objets l'occupa principalement? Faut-il le dire, chrétiens? il ne sera souvent occupé que du soin de conserver son corps, il ne songera pas à sauver son âme. Quoi donc, pécheurs mourants, n'y a-t-il pas une autre vie que celle que vous allez perdre? et si vous touchez de près à une éternité, qu'est-ce qui doit avoir la préférence? est ce votre corps? est-ce votre âme? est-ce cette chair mortelle et corruptible, qui va bientôt être mise au tombeau, et se réduire en cendre et en poussière? Est-ce cette âme immortelle, qui va paraître devant Dieu pour recevoir l'arrêt qui sera dicté par sa justice? Un homme peut-il en ce moment oublier et méconnaître sa religion, au point de préférer son corps à son âme, sa santé à son salut, sa vie à l'éternité? et ceux qui l'environnent peuvent-ils le flatter et l'entretenir dans ces idées, sans se rendre coupables de sa prochaine réprobation?

Et combien de fois ce désir immodéré de prolonger ses jours, est-il devenu funeste dans ses suites? à combien de mourants n'a-t-il pas fait perdre le temps de recevoir les derniers sacrements de l'Eglise, ou de s'y préparer? Soins cruels! soins meurtriers! qui, pour procurer à un homme quelques jours ou quelques instants d'une vie fragile et passagere, l'ont plongé, pour l'éternité, dans un abîme de douleurs et de supplices. On n'a pas seulement averti cet homme du danger qui le menace, il ne s'est trouvé personne qui en ait eu le courage ou la pensée : on sait qu'il ne songe encore qu'à vivre, et qu'il ne pense nullement à mourir; on le connaît trop attaché à la vie et trop peu touché des sentiments de la religion, pour désirer ou même pour souffrir une annonce si funeste; on a craint de l'effrayer, de l'inquiéter, d'augmenter son mal. On a donc toujours différé d'appeler le ministre du Seigneur; et s'il est enfin arrivé, il n'a plus trouvé qu'un cadavre prêt à rendre le dernier soupir, un mourant qui n'avait plus qu'une ombre de connaissance et une lueur de raison. Il a donc été obligé d'appuyer son absolution sur des signes équivoques, sur des

mouvements qui ne viennent que du corps, et qui ne pouvaient plus être l'expression des sentiments de son âme. Vous fûtes heureux, roi d'Israël, lorsqu'attaqué d'une maladie mortelle, vous trouvâtes un prophète, animé de l'esprit de Dieu, qui eut le courage de vous avertir que vous touchiez de près à la fin de vos jours, avec une certitude supérieure à la prévoyance des hommes et un zèle ennemi de leurs indignes ménagements; vous fûtes heureux de lui entendre dire : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives.* (*Isa.*, XXXVIII, 2.) Pensez à vous, car votre heure est proche, préparez-vous sans délai à la mort qui vous menace. Que chacun de vous, chrétiens, ait soin de se ménager un semblable prophète. Dès la première atteinte d'une maladie dangereuse, commencez vous-mêmes à songer au salut de votre âme, et donnez à ceux qui vous environnent l'exemple d'y penser avec vous. Lorsqu'ils seront persuadés que vous désirez encore plus de règner avec Jésus-Christ dans le ciel, que de vivre sur la terre, ils ne vous ménageront plus, ils ne vous flatteront plus, ils ne craindront plus tant de vous alarmer; ils prendront la généreuse liberté de vous annoncer votre fin prochaine : et quand même votre état serait encore incertain, les soins que vous donnerez au salut de votre âme peuvent-ils donc jamais nuire à ceux que vous devez à votre corps? Quoi, seraient-ils capables de les troubler et d'en arrêter l'effet? Des actes de pénitence et de contrition, des actes de résignation et de sacrifice, des actes de foi, d'espérance et de charité, ne peuvent-ils pas être salutaires pour l'âme sans devenir dangereux et meurtriers pour la santé du corps?

Au contraire, tous les soins, toutes les attentions que vous donnerez à votre corps, ne peuvent être que stériles si Dieu ne les bénit; c'est de lui seul que dépend tout le succès que l'on en peut attendre, c'est à lui seul qu'il faut le demander, comme au souverain Maître de la vie et de la mort. Un chrétien en danger de perdre la vie, doit donc être encore plus empressé à chercher et à demander le secours de Dieu que celui des hommes?

Jésus-Christ mourant, leva les yeux au ciel; il appela son Père à son secours : *O Dieu*, s'écria-t-il, *ô mon Dieu, jusqu'à quel point m'avez vous abandonné!* Il nous montrait, chrétiens, la véritable source de la consolation et de la force : elle ne peut venir que de Dieu. Si l'arrêt de votre mort est prononcé dans le ciel, en vain les hommes travailleront-ils à en arrêter ou à en suspendre l'exécution sur la terre; que dis-je, ils travailleront eux-mêmes à l'exécuter. Je vois que l'on assemble auprès de ce mourant dont la conversation est si chère et si précieuse, les maîtres de l'art les plus habiles et les plus renommés; ils examinent son état avec attention, ils s'épuisent en discours, en raisonnements et en conjectures; ils tentent à tout moment de nouvelles ressources : et au milieu de tout cela, je n'entends parler d'aucune prière à Dieu, pour lui demander l'heureux succès de leurs veilles et de leurs travaux; je n'aperçois aucun recours à lui et à l'intercession de ses saints. On s'adresse à ceux qui ne peuvent rien, et on oublie totalement celui qui peut tout. Que prétendez vous donc, hommes faibles et mortels? prétendez-vous disputer vos jours contre le Tout-Puissant, et demeurer malgré lui sur la terre? S'il faut un miracle pour vous rappeler à la vie, les hommes seront-ils capables de le faire? Au contraire, s'il a résolu votre mort, il se servira, pour l'exécution de ses desseins, de ceux mêmes que vous aurez appelés pour les traverser; il changera leur science en aveuglement, leur expérience en erreur, leurs conjectures en égarements, leurs lumières en ténèbres: ils ne chercheront qu'à prolonger votre vie, et toutes leurs peines n'aboutiront qu'à vous donner la mort; leurs remèdes mêmes se tourneront en poison, et auront un effet directement contraire à la fin qu'ils se proposent: et plus ces remèdes seront hardis et singuliers, plus le funeste effet en sera prompt et irrévocable. N'en avez-vous pas vu cent fois de tristes exemples? Et que servent souvent à ces grands, à ces riches du siècle, dont le péril alarme tant de familles illustres, que leur servent ces soins empressés et assidus que l'on prend pour la conservation de leurs jours? que leur servent ces longues délibérations que l'on fait pour eux? ne les voit-on pas tous les jours emportés dans la fleur de leur âge, ne les voit-on pas mourir au milieu de tant de veilles et d'attentions, plus promptement quelquefois que ces pauvres dénués de tout secours humain qui sont réduits à n'attendre la vie ou la mort que de la main de Dieu?

Mais c'est assez parler de la vie, lorsqu'il n'est question que de se préparer à la mort, hâtons-nous d'apprendre de Jésus-Christ mourant ce que nous devons faire, quand nous sommes menacés de la mort, à l'égard des personnes que nous laissons après nous sur la terre; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Un chrétien mourant a quelquefois de grands devoirs à remplir à l'égard de ceux qu'il laisse après lui sur la terre; devoirs qui, quoique temporels et humains, intéressent essentiellement la religion et la conscience.

Jésus-Christ mourant voyait autour de lui, 1° une mère qu'il aimait tendrement, et un disciple fidèle qui lui était singulièrement attaché; 2° des ennemis acharnés à sa perte; 3° des malheureux crucifiés comme lui, et dont le sort, suivant la façon de penser ordinaire des hommes, aurait pu lui paraître indifférent. Il pense à sa mère, à laquelle, selon la loi de la nature, il doit une attention particulière; il lui montre le disciple bien-aimé en disant : *Voilà celui qui vous tiendra lieu de fils* (*Joan.*, XIX, 16); et se tournant ensuite vers ce disciple, et lui montrant sa

mère : *Mon fils*, lui dit-il, *voilà votre mère.* (*Joan.*, XIX, 16.) Il n'oublie pas ses ennemis, il demande pardon pour eux à son Père, et il lui représente que ce sont des aveugles qui ne connaissent pas toute la grandeur du péché qu'ils commettent en le faisant mourir Enfin, il s'occupe encore du sort de ces malheureux qui sont crucifiés comme lui : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel* (*Luc.*, XXIII, 43), dit-il à celui des deux qui s'était rendu digne d'un si grand bonheur.

Jésus-Christ, avant que de quitter ce monde, a donc soin de remplir trois sortes de devoirs ; premièrement, des devoirs de fidélité et de justice à l'égard de ses parents et de ses amis ; secondement, des devoirs de générosité et d'amour à l'égard de ses ennemis ; troisièmement, des devoirs de charité et de zèle à l'égard de ceux qui n'avaient aucun rapport direct et personnel avec lui. Ce sont ces mêmes devoirs que vous aurez à remplir, chrétiens, lorsqu'il faudra vous préparer à la mort. Je dis, premièrement, devoirs de fidélité et de justice à l'égard de vos parents et de vos amis ; car ne pensez pas que la religion puisse jamais approuver ni même tolérer la disposition de ceux qui disent : Peu m'importe de savoir qui héritera de mes biens après ma mort, pourvu que j'en jouisse tranquillement pendant ma vie. Abus, chrétiens, il vous importe beaucoup d'y penser, puisqu'avec une pareille disposition vous pourriez laisser vos biens dans une confusion et un désordre qui deviendraient la cause et l'occasion de mille péchés, dont il vous faudrait répondre au tribunal du souverain Juge. S'il arrive, par exemple, que, faute par vous d'avoir arrangé vos affaires, liquidé vos dettes, réglé toutes les parties d'une succession dont les lois vous laissent quelquefois le maître absolu ; s'il arrive, dis-je, que vos créanciers soient frustrés de ce qui leur est dû, que vos véritables héritiers se trouvent dépouillés, ou qu'ils soient comme forcés de se déchirer entre eux par des procès éternels, vous en répondrez à Dieu, puisqu'il ne tenait qu'à vous de prévenir tous ces maux par des dispositions sages et conformes aux règles de la justice. Mettez donc ordre à vos affaires, dit saint Augustin, tandis que vous êtes encore maître du temps et de vous-même ; vous auriez dû y travailler pendant votre vie, et ne pas renvoyer à un temps toujours incertain une obligation si pressante. Mais enfin, si vous ne l'avez pas fait, et si Dieu vous laisse encore le temps de réparer cette faute, vous devez en profiter. Que vos dispositions soient faites dans les vues de l'équité la plus scrupuleuse et la plus exacte ; ne prenez pour guide ni un amour aveugle, ni une haine inconsidérée, ni des aversions d'humeur et de caprice : donnez à vos parents ce qu'ils ont droit d'attendre de vous, soyez juste envers eux, quand même quelques-uns d'eux auraient été injustes envers vous ; soyez même généreux et libéral quand même vous auriez quelquefois éprouvé de leur part quelques traits d'avarice et d'insensibilité ; que votre testament fasse honneur à la religion, que l'on y connaisse les nobles sentiments qu'elle inspire, qu'il puisse être produit au tribunal du souverain Juge comme un titre authentique de votre vertu. Craignez surtout de laisser dans vos biens la moindre trace d'injustice et d'usurpation : il ne vous a jamais été permis de retenir le bien d'autrui ; mais l'obligation de le restituer n'est jamais plus pressante que lorsque l'on se dispose à paraître devant Dieu ; si vous avez eu le malheur de le mêler avec le vôtre, le temps est enfin venu où vous devez en faire une séparation capable de tranquilliser votre conscience et d'assurer votre salut ; ne vous permettez pas là-dessus la moindre réserve ni le moindre relâchement, il s'agit ici de sauver cette âme qui ne doit pas être échangée pour toutes les richesses de l'univers. Suivez donc l'exemple de Zachée, en mettant à la tête de vos dispositions ces paroles mémorables que Jésus-Christ semble avoir consacrées dans son Evangile : *Si quid aliquem defraudavi*, *reddo quadruplum* (*Luc.*, X, 8) ; si j'ai fait tort à quelqu'un, je suis prêt à lui rendre quatre fois plus que je ne lui ai pris, pour le dédommager de la diminution qu'il a soufferte dans ses revenus par la longue durée de mes injustices. Faites en sorte, enfin, que l'on puisse dire au jour de votre mort : *Hodie salus domui huic facta est.* (*Luc.*, XIX, 9.) La mort est entrée aujourd'hui dans cette maison, et le salut y est entré avec elle. Et que vous servirait-il de mourir avec tous les signes extérieurs du repentir et de la componction, si vous ne portiez pas au tribunal de Dieu des mains nettes du bien d'autrui ? quel serait à son jugement le prix de vos confessions et de vos regrets ? *Redde quod debes* (*Matth.*, XVIII, 28), vous dirait le Seigneur, il fallait restituer ce bien mal acquis ; et puisque la mort, vous ayant dépouillé de tout, vous a mis hors d'état de remplir cette obligation, vous payerez éternellement sur votre âme ces dettes énormes dont vous ne pouvez plus vous dégager par la restitution. Car ne doutez pas, chrétiens, de la réprobation certaine et indubitable de ces riches qui meurent au milieu des trésors acquis par la fraude et par l'injustice. S'ils les laissent à leurs héritiers, au lieu de réparer par la restitution les crimes qu'ils ont commis pour les acquérir, en vain auront-ils appelé à leur secours les ministres et les sacrements de l'Eglise ; en vain auront-ils témoigné à l'extérieur les sentiments d'un repentir sincère et d'une amère douleur ; en vain même auront-ils fait quelques aumônes ou quelques restitutions imparfaites : s'ils ne sont entièrement quittes de tout, il n'y aura point de salut à espérer pour eux. Et ce que je dis ici de la restitution, je puis le dire également du pardon des injures ; il n'est jamais permis à un chrétien de nourrir dans son cœur des sentiments de haine contre ses ennemis : s'il a le malheur d'en avoir, sa réconciliation ne saurait être trop prompte.

L'apôtre ne veut pas que le soleil se couche jamais sur votre colère : mais si l'on arrive aux approches de la mort sans s'être réconcilié, l'obligation de pardonner n'en sera que plus pressante et plus nécessaire. Irat-on se présenter au tribunal de Dieu avec un cœur rempli de fiel et d'amertume? Ce cœur sera-t-il trouvé pur, si le Seigneur y aperçoit encore quelque désir de vengeance? N'a-t-il pas fait du pardon des injures et de l'amour des ennemis un article capital de sa loi? n'a-t-il pas dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent?* (*Luc.*, VI, 27.) Et n'est-ce pas sur cette loi que l'on va être jugé? Il n'y a donc plus à différer ni à reculer; les égards mal entendus et les fausses bienséances du siècle, qui n'auraient dû être d'aucun poids ni d'aucune valeur pendant votre vie, en auront-ils encore moins à l'heure de votre mort? Appelez donc vos ennemis, chrétien menacé d'une mort prochaine, oubliez pour toujours le mal qu'ils vous ont fait, ou qu'ils vous ont voulu faire : ne pensez plus aux discours ni aux vains jugements du monde, vous n'avez plus rien à ménager avec le monde, et vous avez tout à craindre de Dieu. Mais que dis-je, chrétiens? a-t-on quelque chose à craindre de Dieu quand tous les sentiments de la charité chrétienne dominent dans notre âme? ne nous a-t-il pas dit : Pardonnez, et je vous pardonnerai; soyez charitables et miséricordieux, et vous ne trouverez en moi que de la miséricorde et de la bonté. Revêtez-vous donc des entrailles de cette miséricorde qui embrasse tous les hommes dans le charité de Jésus-Christ; cette charité n'a point de bornes, elle ne connaît point d'ennemis ni d'hommes qui puissent être pour elle un objet d'indifférence; les plus pauvres, les plus malheureux paraissent seulement avoir plus de droits que les autres à ses attentions : informez-vous donc si Lazare, infirme et couvert d'ulcères, n'est point à votre porte, demandant à recueillir les miettes qui tombent de votre table, sans pouvoir obtenir un si faible soulagement. Le mauvais riche n'y avait pas pensé pendant sa vie, et il fut encore assez malheureux pour l'oublier aux approches de sa mort : vous savez qu'elles furent les suites affreuses de sa négligence. Que vos aumônes ne soient pas réglées par la fausse prudence des enfants des ténèbres; apprenez du moins en mourant à vos héritiers et à vos enfants, fussent-ils assez injustes et assez peu sensibles aux intérêts de votre salut et aux devoirs de leur propre conscience pour en murmurer, apprenez-leur à remplir, dans toute son étendue, un précepte qui les obligera comme vous : cette leçon, s'ils savent en profiter, leur sera mille fois plus avantageuse que tous les biens, tous les titres et tous les honneurs que vous pourriez leur laisser.

Vous avez encore beaucoup d'autres leçons à leur donner pour les porter à la vertu; vous devez donc, à l'exemple de Jacob, prêt à finir ses jours, les rassembler autour de vous : *Vocavit autem Jacob filios suos* (*Gen.*, XLIX, 1); pour leur dire ensuite comme lui : Approchez, mes enfants, je vais vous annoncer ce qui vous arrivera dans les derniers jours de votre vie : *Congregamini, ut annuntiem quæ ventura sunt vobis in diebus novissimis.* (*Ibid.*) Vous vous trouverez comme moi à ce terme fatal où vous me voyez aujourd'hui; vous comprendrez alors comme moi le vide et le néant de cette figure du monde qui vous trompe et qui vous séduit; vous sentirez aussi vivement que moi de quelle importance il est de servir et d'aimer le souverain Maître préférablement à tout : je vois présentement les objets qui m'avaient trop ébloui sous un autre aspect que je ne les considérais pendant ma vie; je vois que le monde n'est rien, et qu'il n'y a que Dieu seul qui mérite notre attachement : puisse la leçon que je vous donne aujourd'hui, en le priant de vous bénir, ne s'effacer jamais de votre mémoire! il ne me reste, de tous les plaisirs que j'ai goûtés sur la terre, qu'un repentir amer d'avoir offensé Dieu : songez donc à le servir avec plus de zèle et de fidélité que vous n'en avez vu dans ma conduite.

Après que vous aurez donné tout le temps et toute l'attention nécessaire à ces différents devoirs, ne songez plus qu'à conduire votre âme jusque dans le sein de Dieu par les sentiments de la piété la plus vive : vous en trouverez le modèle dans les dernières paroles que Jésus-Christ prononça sur la croix, c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Deux sortes de chrétiens arrivent à ces jours pénibles à la nature, où nous sommes menacés d'une mort prochaine. Les uns y arrivent préparés, et les autres s'y trouvent sans préparation; les uns y arrivent après une vie passée dans la ferveur, sanctifiée par l'innocence ou par les travaux d'une vraie et sincère pénitence; et le plus grand nombre, après une vie passée dans la dissipation, dans le crime ou dans la tiédeur : les uns y arrivent avec une conscience nette et tranquille, et le plus grand nombre avec une conscience inquiète et troublée par le souvenir de ses égarements, et qui ne ressent peut-être encore que la moindre partie des alarmes que devraient lui causer ses fautes passées et son danger présent.

Les premiers sont sans doute les plus sages, ou plutôt les seuls sages : ils ont suivi le conseil de Jésus-Christ; ils ont imité la conduite des vierges prudentes de l'Evangile; ils ont eu soin d'entretenir continuellement cette lampe mystérieuse qui doit être allumée à l'arrivée de l'Epoux.

Jésus-Christ, notre maître et notre modèle, s'était mis lui-même dans cet heureux état; il pensait souvent à la mort, il en parlait sans cesse à ses disciples. Je vais être baptisé, leur disait-il, dans un baptême de sang; nous allons à Jérusalem, c'est là que la mort m'attend; c'est là que je vais con-

sommer mon sacrifice; c'est là que tout ce qui a été prédit du Fils de l'homme va s'exécuter; il sera livré aux gentils, et ils le crucifieront.

Or, une âme aussi sainte et aussi pure que celle de Jésus-Christ pouvait-elle penser à la mort sans s'y préparer? Les discours qu'il tenait à ses disciples supposent évidemment cette préparation, et semblent nous avertir que la préparation prochaine à ce terrible passage est souvent infructueuse, si la préparation éloignée ne l'a précédée; et qu'il est infiniment rare de mourir dans la paix du Seigneur, quand on n'y a pas vécu. Il est cependant vrai de dire qu'un chrétien ne doit jamais désespérer de son salut, et que l'espérance chrétienne ne peut finir qu'avec notre vie. Voyons donc les devoirs qu'il est obligé de remplir aux approches de la mort, et apprenons-les encore de Jésus-Christ mourant. Il prononça deux paroles sur la croix qui n'avaient que Dieu pour objet. La première, lorsque rendant compte à son Père de tout ce qu'il avait fait en ce monde pour apaiser sa justice, il s'écria : *Consummatum est* (*Joan.*, XIX, 30): tout est consommé, comme s'il eût dit : O mon Père, j'ai enfin achevé ma course; j'ai été fidèle et obéissant jusqu'à la mort; j'ai expié les péchés du monde; j'ai réconcilié les hommes avec vous, je leur ai mérité des grâces de salut; il ne me reste donc plus rien à faire de ce que les prophètes avaient prédit en parlant de moi, et de ce que vous en aviez vous-même ordonné. La seconde, lorsque, remettant son âme pure et innocente entre les mains de son Père, il s'écria : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII, 46.) O mon Père, je remets mon esprit dans vos mains. Sur quoi je dis que, pour mourir saintement et chrétiennement, il faut se mettre en état de pouvoir dire la première de ces deux paroles avec la même vérité, et la seconde avec la même confiance.

Ceux qui se sont préparés de loin au dangereux passage de la mort, pourront sans doute dire la première parole avec la même vérité : *Consummatum est :* tout est consommé. C'est dans le même sens que saint Paul disait autrefois : *Cursum consummavi, fidem servavi, in reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (*I Tim.*, IV, 7, 8); j'ai rempli ma course avec fidélité, et il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice.

Quant à ceux qui n'ont pas pris d'avance les mêmes précautions pour mériter cette couronne, ils ne doivent pas y renoncer tant qu'il leur reste un souffle de vie. Si vous êtes menacé d'une mort prochaine, vous devez donc appeler d'abord à votre secours l'ange du Seigneur, le ministre de Jésus-Christ. Le choix n'en est pas indifférent et ne doit pas être, s'il est possible, abandonné au hasard. Ce n'est pas un petit ouvrage que de préparer un chrétien à paraître au tribunal du souverain Juge; c'est la plus grande et la plus importante fonction du ministère apostolique, puisque c'est celle qui doit mettre en quelque sorte le dernier sceau au salut de l'homme : toutes les autres le préparent, mais celle-ci l'assure et le fixe à jamais. Que de zèle, que d'attention, que de lumières, que d'onction, que de force ne demande pas un emploi plus périlleux encore pour celui qui en est l'objet que pour celui qui l'exerce! Puisque les fautes que l'on y peut faire ont toujours des suites d'autant plus funestes pour le mourant qu'elles seront à jamais irréparables, il faut donc ici un homme puissant en œuvres et en paroles, qui sache également *arracher et détruire, planter et édifier;* un homme, dont les discours vifs et pénétrants inspirent en même temps la terreur et la crainte, la confiance et l'amour; la terreur et la crainte du jugement de Dieu, qui s'approche; la confiance en sa miséricorde, dont le temps va finir; l'amour de sa bonté, dont le terme expire. Mais enfin, quel que puisse être l'ange ou le prophète que Dieu vous envoie, s'il est appelé par vous dans toute la sincérité de votre cœur, la grâce du Seigneur pourra toujours suppléer à sa négligence ou à sa faiblesse; c'est cette grâce qui opère proprement notre salut; tous les discours des hommes n'y contribuent qu'indirectement, et Dieu accorde plutôt sa grâce à nos dispositions intérieures qu'à des talents extérieurs qui nous sont étrangers. Demandez donc vous-mêmes le ministre de Jésus-Christ; je dis vous-mêmes, chrétiens, puisqu'il était réservé à notre siècle de voir à l'heure même de la mort des pécheurs tellement endurcis dans le crime, tellement éloignés des sentiments qu'inspirent les moindres étincelles de la religion et de la foi, qu'ils ne penseraient pas à recevoir les derniers sacrements de l'Eglise, si d'autres ne prenaient le soin d'y penser pour eux; encore faut-il quelquefois attendre le dernier degré de leur affaiblissement pour leur en parler; des hommes que l'on ne peut presque pas déterminer à les recevoir jusqu'au moment où les premières atteintes de l'agonie leur ont ôté la force de résister et le pouvoir de contredire. Il serait inutile d'insister ici, je ne dis pas sur l'insuffisance, mais sur l'horreur et l'exécration que mérite une telle conduite.

Pour vous, chrétiens, à qui je suppose un désir sincère de sanctifier au moins les derniers jours de votre vie, vous confesserez vos péchés avec tout le détail, toute l'humilité et toute la douleur d'un vrai pénitent; vous tâcherez de réparer, par des actes vifs et fréquents, les négligences que vous aurez apportées dans l'exercice de toutes les vertus. Seigneur, direz-vous, il ne me reste donc plus que quelques jours ou quelques heures à croire en vous, à espérer en vous, à m'unir à vous; il faut donc que je rassemble toutes les forces de mon esprit et de mon cœur pour suppléer, par la vivacité et par l'étendue de ma foi, de mon espérance et de mon amour, à la brie-

veté du temps que vous me donnez encore pour me rapprocher de vous.

Le prêtre, en vous donnant la dernière onction, vous proposera des actes et des sentiments que vous suivrez de l'esprit et du cœur, s'il arrive que votre voix expire avant vous.

Heureux et mille fois heureux, celui qui aura rempli tous ces différents devoirs avec assez de ferveur pour pouvoir dire, avec autant de vérité que Jésus-Christ mourant : *Consummatum est;* tout est consommé. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour mourir dans votre grâce, ô mon Dieu; ma confession n'a rien déguisé, ma contrition n'a rien excepté, et je crois être en état de remettre mon âme en vos mains avec la confiance que les mérites de Jésus-Christ m'inspirent ; et dont il m'a lui-même donné l'exemple : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Recevez-la, Seigneur, cette âme que vous avez créée, et sur laquelle vous avez imprimé votre image; recevez-la dans ces divines mains, dont elle est sortie, dans ces mains propices et bienfaisantes qui sont toujours guidées par la miséricorde. Effacez, par cette miséricorde infinie, tous les péchés qui l'ont rendue coupable à vos yeux : rétablissez en elle tout ce qui a été corrompu par la fragilité de la chair, et réunissez pour toujours au corps mystique de Jésus-Christ, ce membre de la rédemption qui s'en était séparé par le péché. Que vos saints tabernacles lui soient ouverts, et qu'elle y soit reçue par la troupe fidèle de vos anges, par l'assemblée illustre de vos apôtres, par l'armée triomphante de vos martyrs, par la troupe pure et sans tache de vos confesseurs et de vos vierges.

Oserai-je vous répondre, chrétiens, du salut des pécheurs que vous verrez mourir avec de tels sentiments ? Je vous parlerais là-dessus avec bien plus de confiance, s'ils n'avaient pas attendu si tard à retourner à Dieu : mais après des délais si longs et si criminels, après tant d'années passées dans l'oubli de Dieu, quand j'aperçois tous les signes extérieurs de la pénitence, je puis bien donner l'absolution à un mourant; mais je ne puis lui donner une entière assurance de son salut : *Pœnitentiam dare possum; securitatem non possum.* Je n'en désespère pas, parce que la miséricorde de Dieu est infinie; mais je n'en réponds pas parce que ses jugements sont impénétrables, et qu'il est seul capable de connaître et d'apprécier les sentiments du cœur. Tant de mouvements divers de piété, de ferveur et de componction, rassemblés en un jour dans une âme qui a toujours été insensible pour Dieu, sont un miracle de la grâce, qui est à la vérité possible et qui n'est pas même sans exemple; mais il n'est pas commun, et il sort absolument des règles ordinaires. On aurait beau vouloir me rassurer sur la conversion subite de ce pécheur crucifié à côté de Jésus-Christ, qui, après avoir passé sa vie dans le désordre, fut assez heureux pour se convertir, et pour obtenir une place dans le ciel à l'heure de sa mort; c'est le seul exemple pareil que nous lisons dans les livres saints, c'est un exemple rare et peut-être unique : il y en a un, afin que les pécheurs mourants ne tombent pas dans le désespoir ; il n'y en a qu'un, afin que les pécheurs vivants ne se perdent pas par un excès de confiance : *Unus est, ne desperes, unus est ne præsumas.* On peut même dire que le temps où ce pécheur se convertit, fut en effet la dernière heure de sa vie, mais que c'était aussi la première heure de sa foi; puisqu'au même instant qu'il connut Jésus Christ, il se donna sincèrement à lui : qu'ainsi sa conversion, quoique tardive par rapport à la durée de sa vie, fut si soudaine à l'égard du changement de son cœur, qu'il n'y en eut jamais de plus prompte ni de moins différée : *Non fuit extrema illa hora, sed prima.* Je serai donc toujours en droit de vous dire, que le vrai moyen d'arriver au bonheur des justes et des vrais pénitents, c'est de marcher comme eux, pendant sa vie, dans les voies de la pénitence et de la justice.

Voulez-vous donc savoir, chrétiens, quel est le fruit que vous devez retirer de ce discours ? c'est une résolution ferme et irrévocablement décidée, de pratiquer dès à présent ces mêmes devoirs que vous serez obligés de remplir à l'heure de votre mort ; c'est de connaître toutes les qualités de la préparation prochaine à la mort, pour les employer à cette préparation éloignée et continuelle qui doit sanctifier tous les jours de votre vie. Commencez donc dès aujourd'hui à aimer le Seigneur votre Dieu préférablement à tout, et le prochain comme vous-mêmes, à restituer le bien d'autrui, si vous avez à cet égard quelque injustice à vous reprocher ; réconciliez-vous dès ce moment avec ceux qui vous ont offensés, et n'attendez pas l'heure de la mort pour bannir à jamais de votre cœur le pernicieux levain de la haine et de la vengeance, qui serait seul capable d'infecter et de corrompre toute la masse de vos sacrifices et de vos vertus : ne balancez plus, ne différez plus; peut-être que le Seigneur est proche, et que ce jour-là même où vous pensez encore à des projets de vanité, de cupidité, de plaisir, de vengeance, ou d'ambition, il viendra vous demander compte de votre âme; peut-être ne vous laissera-t-il pas le temps nécessaire pour la purifier dans le baptême de votre pénitence et de vos larmes : serez-vous donc assez ennemis de vous-mêmes pour hasarder votre salut éternel sur une pareille incertitude ? Craignez plutôt, craignez également d'être surpris par la mort, et de vous tromper et de vous aveugler vous-mêmes par des dehors brusques et précipités, qui ne produisent souvent que les illusions d'une fausse pénitence : ne négligez donc rien, n'épargnez rien pour mériter et pour obtenir, par une piété fervente et toujours soutenue, cette mort que l'Ecriture appelle heureuse, parce qu'elle nous conduit en un moment à ce bonheur ineffable que le Seigneur promet à ses élus dans l'éternité bienheureuse. Au nom du

Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LE JEUNE.

Et cum jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV, 2.)

Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.

Sire,

L'Ecriture nous apprend que, dès le premier âge du monde, les iniquités des hommes étant montées à un tel excès que la terre ne pouvait plus les porter, ni le ciel les souffrir, le Seigneur, lassé de leur ingratitude, se repentit en quelque sorte de les avoir créés, et couvrit tout l'univers pendant quarante jours, d'une eau vaste et profonde qui enveloppa cette race coupable dans un déluge universel.

Les iniquités du siècle pervers où nous vivons surpassent encore celles de ce premier âge; et si Dieu mesurait la grandeur de ses châtiments par celle de nos désordres, le monde entier serait encore plongé dans une désolation aussi longue et aussi déplorable que celle du déluge; mais sa justice, apaisée par le sang de son Fils, ne veut plus noyer les péchés des hommes dans les eaux du ciel et de la terre; elle nous oblige seulement de les noyer nous-mêmes dans celle de nos propres larmes. Elle veut que le monde, affligé par le jeûne, rachète par quarante jours de pénitence les quarante jours de sa punition.

C'est donc aux larmes, chrétiens, c'est au jeûne et à l'austérité que l'Eglise vous appelle; changez, il est temps, changez vos ris en pleurs, vos joies en soupirs, vos festins en abstinences. Que les passions se calment; que les crimes s'expient; que les plaisirs disparaissent au son de la voix de Jean-Baptiste et de Jonas, qui vont encore prêcher la pénitence sur les bords du Jourdain et au milieu de Ninive. Mais, hélas! chrétiens, qui les croira, qui les écoutera? Ces jours, destinés à expier les péchés par le jeûne, ne seront pour la plupart qu'une occasion d'en augmenter le nombre. L'obligation même de cette pénitence deviendra la matière d'un nouveau péché, ce jeûne sera omis et négligé, le précepte de l'Eglise sera violé: et s'il fut jamais un discours convenable, et au temps où nous sommes, et à la corruption des mœurs où nous vivons, ce serait sans doute celui où l'on s'efforcerait de vous montrer: 1° la force des motifs qui établissent la loi du jeûne; ce sera le sujet de la première partie; 2° la fausseté des prétextes qui la détruisent, ce sera le sujet de la seconde; 3° l'irrégularité des ménagements qui l'adoucissent; ce sera le sujet de la troisième.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a deux articles dans notre religion, sur lesquels on peut dire qu'elle a remporté sur les protestants une victoire bien stérile; de ces deux articles, l'un regarde la confession, et l'autre le jeûne. Nous croyons le sacrement qui remet les péchés, et les tribunaux de la pénitence sont déserts; nous reconnaissons la loi du jeûne, et nos tables sont couvertes de mets défendus. L'abus est monté à un tel point, surtout à l'égard du jeûne et de l'abstinence, qu'on peut le regarder comme une des plus grandes marques du relâchement de nos mœurs et de l'affaiblissement de la religion et de la foi. Il s'étend, il augmente de jour en jour, et bientôt on pourra dire qu'il y a au moins la moitié de l'Eglise catholique qui se déclare ouvertement hérétique sur la loi du jeûne; et que si les erreurs de Luther et de Calvin ont formé des royaumes et des républiques, on trouverait dans le sein de l'Eglise de quoi en former de semblables et d'aussi nombreuses, si l'on rassemblait en corps de république et de royaume tous ceux qui, faisant profession d'être catholiques, vivront pendant ce carême comme s'ils étaient protestants.

Cette abstinence si mal gardée, cette loi du jeûne si audacieusement violée, ne sera pas sans doute un des moindres sujets des pleurs et des gémissements que l'Eglise fera retentir pendant quarante jours, par la voix de ses ministres, entre le vestibule et l'autel: *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes.* (*Joel*, II, 17.) Ils pleureront; et quel sera le sujet de leurs gémissements et de leurs larmes? Ils pleureront, en voyant les commandements de l'Eglise audacieusement méprisés; ses lois anéanties, ses pratiques abandonnées, ses règles saintes foulées aux pieds; ils pleureront, en voyant ces mets défendus, qui ne devraient paraître que dans les cas de nécessité les plus graves et les plus pressants, aussi publiquement étalés, aussi abondamment servis, aussi voluptueusement préparés que dans les autres temps; ils pleureront enfin, en voyant que ces jours, si authentiquement consacrés à la pénitence et au jeûne, seront encore des jours de sensualité et de mollesse.

Or, tous ces désordres, qui seront pendant ce saint temps le sujet continuel de leurs gémissements profonds et de leurs larmes amères, doivent être regardés sans doute comme un des principaux objets de nos prédications et de nos plaintes.

La pratique du jeûne peut être considérée sous quatre rapports différents; car elle a rapport: premièrement à l'autorité de l'Eglise qui la commande; secondement à la faiblesse de nos frères que nous devons édifier; troisièmement à la justice de Dieu que nous devons apaiser; quatrièmement à la sainteté de la pâque chrétienne que nous devons célébrer. Sur quoi je dis: premièrement, que si on la considère par rapport à l'autorité de l'Eglise qui la commande, on ne peut y manquer sans commettre un péché de désobéissance; secondement, que si on la considère par rapport à la faiblesse de nos frères que nous devons édifier, on ne peut y manquer sans commettre un péché de scandale; trois-

sièmement, que si on la considère par rapport à la justice de Dieu que nous devons apaiser, on ne peut y manquer sans commettre un péché d'impénitence; quatrièmement enfin, que si on la considère par rapport à la sainteté de la pâque chrétienne que nous devons célébrer, on ne peut y manquer sans s'exposer au danger de communier sans être dans les dispositions nécessaires pour s'approcher dignement de la table du Seigneur.

Péché de désobéissance. Le précepte de l'Eglise est formel, et il vous est annoncé par tous les pasteurs. Mais pourquoi ne lui donnerions-nous pour appui et pour garant que le nom et l'autorité de l'Eglise? Non, chrétiens, ce n'est plus seulement Jonas, ce ne sont pas simplement les prophètes et les pontifes de la loi nouvelle qui prêchent à Ninive la pénitence et le jeûne : *Ecce plusquam Jonas hic* (*Matth.*, XII, 41); c'est Jésus-Christ lui-même qui nous fait un commandement exprès de garder en ce saint temps les jeûnes et les abstinences prescrits; l'Eglise ne parle ici qu'en son nom. La loi du jeûne nous vient des apôtres, qui l'avaient reçue eux-mêmes de Jésus-Christ; c'est ici une de ces traditions apostoliques qui remontent jusqu'à l'origine de la religion. Hélas! il fut un temps où cette loi de l'Eglise était aussi respectée que si elle fût venue immédiatement de Jésus-Christ même. L'histoire rapporte que, dans une année de disette et de stérilité, un grand empereur voulut permettre dans la ville de Constantinople la vente publique des viandes défendues : comment pensez-vous, chrétiens, que fut reçue cette nouveauté? Il ne se trouva pas un seul chrétien dans cette ville immense qui voulût en profiter : tout le peuple courut en foule au palais, pour demander avec larmes qu'il plût à l'empereur de rappeler la sévérité des anciennes lois. On vit arriver la même chose qu'à Jérusalem, lorsque les Romains entreprirent de placer une idole dans le saint temple : on eût dit que la religion était menacée, que le sacrilége était autorisé, que l'ancien culte allait être aboli, et que le jeûne cessant ferait évanouir le christianisme dans le monde.

De si nobles sentiments paraissent extraordinaires et presque incroyables à ces siècles de mollesse où nous vivons. L'on ne se fait plus aucun scrupule de violer la loi de l'Eglise; on fait peu de cas de ses règlements : mais, quoi qu'on fasse, son autorité ne s'use point; son juste pouvoir, tel qu'il lui vient de Jésus-Christ, ne s'affaiblit point; et il sera toujours vrai de dire, puisque Jésus-Christ l'a dit, que celui qui n'écoute pas l'Eglise, surtout dans un article aussi recommandé que l'obligation de l'abstinence et du jeûne, doit être regardé comme un publicain et un idolâtre; c'est-à-dire, premièrement, comme un de ces hommes détestés qui ne connaissent point d'autres règles que leur cupidité; secondement, comme un idolâtre, puisqu'il se déclare ouvertement idolâtre de sa chair, idolâtre de ses goûts, idolâtre de sa sensualité. Ce péché a paru si grand à saint Chrysostome, qu'il n'a pas fait difficulté de dire que celui qui viole de propos délibéré la loi du jeûne et de l'abstinence, ne croit ni à Jésus-Christ ni à sa croix, et qu'il n'est pas seulement un lâche, mais un prévaricateur et un infidèle. Nous autres hommes, accoutumés à braver les règles et à suivre nos inclinations, nous n'en jugeons pas ainsi; ce péché nous paraît léger; mais Dieu et les saints en jugent autrement que nous. De quoi s'agissait-il, lorsque le saint vieillard Eléazar disait qu'il aimait mieux mourir que d'obéir à l'ordre d'Antiochus? Il s'agissait de manger des viandes défendues par la loi. De quoi s'agissait-il, lorsque la mère des Machabées exhortait ses enfants à souffrir constamment les plus affreux supplices? que demandait-on d'eux? La même chose que l'on avait exigée d'Eléazar. On voulait qu'ils mangeassent des viandes défendues par la loi; mais ils dirent tous qu'ils suivaient la loi de Moïse, et qu'ils aimaient mieux mourir que de la violer. Etait-ce une bagatelle qu'une action dont ces illustres martyrs croyaient devoir s'abstenir aux dépens de leur sang? N'en doutez pas, chrétiens; il ne s'agit ici de rien moins que de rendre témoignage à sa religion et à sa foi. *Homo inanis.* (*Jac.*, II, 20.) Vaine ombre, vain fantôme de catholique, montrez-moi donc aujourd'hui votre foi par vos œuvres : *Ostende mihi ex operibus fidem.* (*Ibid.*, 18.) Si vous croyez à l'Eglise de Jésus-Christ, montrez-le moi par votre obéissance à la loi qu'elle vous impose. Comment vous croirai-je fidèle, si je vous vois nourri des viandes de l'infidélité?

De là, quel péché de scandale! Vous le savez, un chrétien n'est pas un homme isolé qui ne doive rendre compte à Dieu que de ses actions et de ses fautes personnelles; il a souvent avec les autres hommes des rapports d'autorité, des rapports d'amitié, des rapports de société et d'exemple qui doivent le rendre infiniment attentif à la part qu'il peut avoir dans les péchés des autres : autant qu'il a de témoins dans les fautes qu'il commet, autant doit-il craindre d'avoir de complices qu'il aura portés au mal par son exemple. Si donc il prend le parti de se soustraire à la loi du jeûne et de l'enfreindre ouvertement, combien d'autres s'accoutumeront à désobéir en voyant sa désobéissance? Et pourquoi cet abus est-il aujourd'hui si commun et si répandu; pourquoi est-il devenu si public; pourquoi a-t-on cessé de se cacher et d'en rougir, si ce n'est parce que l'on est accoutumé à voir un grand nombre de personnes qui n'en rougissent point? Ainsi ce scandale, indiscrètement donné par les uns, trop légèrement reçu par les autres, et réfléchi ensuite de toutes parts, a formé insensiblement un corps immense de désordres et de péchés, où chacun porte l'iniquité de son parent, de son ami, de son voisin, avec la sienne propre. Déjà le scandale a passé en coutume, et la coutume

s'est tellement élevée contre la loi, qu'elle l'a presque absorbée et anéantie. Chacun contribue de sa part à cette destruction, chacun y met du sien; et de tout ce que nous y mettons, rien ne sera perdu dans les trésors de la colère de Dieu, rien n'aura échappé aux regards de sa justice.

Choisirons-nous, pour braver cette justice, un temps spécialement destiné à l'apaiser par le jeûne? car c'est ici le temps de la pénitence et du repentir, c'est le temps de fléchir la colère du Seigneur par des œuvres d'expiation. Jamais les jours n'ont été plus favorables, jamais la pénitence ne peut être plus efficace et plus salutaire : ce n'est point ici une pénitence particulière et cachée, c'est une pénitence publique et générale. Ce n'est plus seulement une Esther, une Judith, ce n'est plus un David et un Jérémie qui s'affligent en secret pour les iniquités du peuple; c'est le corps entier des justes, exténués par le jeûne, qui demande grâce pour les pécheurs. La sainteté et la perfection des uns suppléent en quelque sorte à la faiblesse et à l'imperfection des autres; et toutes ces œuvres méritoires, faites dans un même temps, dans un même esprit, sous un même chef, forment un trésor commun, où l'impénitence et l'indocilité n'ont rien à prétendre, tandis que l'obéissance à l'Eglise et la fidélité à garder les jeûnes et les abstinences prescrites trouvent des ressources infinies dans cette communion des saints. Mais hélas ! chrétiens, qu'arrive-t-il? Les justes observent la loi du jeûne, et les pécheurs s'en dispensent. Ceux qui évitent avec le plus de soin d'offenser Dieu, travaillent à le fléchir; et ceux qui l'irritent tous les jours par de nouveaux péchés, ne font rien pour apaiser sa colère. Le jeûne s'observe régulièrement dans les cloîtres, où l'on craint Dieu; et l'on s'en dispense dans le monde, où l'on ne songe ni à l'aimer ni à le craindre. Car, je vous le demande, qui est-ce qui se dispensera ce carême de la loi du jeûne? Seront-ce ces hommes bornés dans leurs biens et dans leur état, qui travaillent à leur salut avec crainte et tremblement, et qui se reprochent jusqu'aux moindres fautes? Non ; mais les grands, les riches s'en dispenseront, eux qui, livrés à toutes les passions, commettent tous les jours tant de crimes, que leur vie entière, changée en un carême uniforme et perpétuel, ne serait peut-être pas encore suffisante pour les expier. Qui est-ce qui se dispensera ce carême de la loi du jeûne? Sera-ce ce solitaire qui passe tous les jours de sa vie dans l'innocence et dans la prière? Non ; ce sera ce mondain, vendu à l'iniquité dès sa plus tendresse jeunesse, qui a commis plus de péchés, depuis qu'il est au monde, que toutes les larmes et toutes les austérités de la Thébaïde ne seraient capables d'en expier; ce sera peut-être ce vil enfant de la terre que la fortune, qui n'agit pas avec tant de promptitude si elle n'est aidée de la fraude, a tiré rapidement du néant, et qui sera devenu tout à coup incapable de soutenir un jeûne et une abstinence, que, sans ses heureuses injustices, il eût peut-être été obligé de garder toute sa vie, ne pouvant se résoudre à apprendre du devoir ce qu'il aurait très-bien appris de la nécessité.

Ces indignes pécheurs oseront-ils encore s'approcher des saints autels pour célébrer la pâque chrétienne, sans y apporter un repentir véritable et une ferme résolution d'observer plus exactement la loi du jeûne? Mais quand ils se présenteront au tribunal de la pénitence, que diront-ils, et que leur dira-t-on? S'ils disent qu'ils ont violé, de propos délibéré, le précepte de l'Eglise, pourra-t-on les absoudre sans les condamner à la réparation de ce péché, qu'on ne peut certainement pas regarder comme irréparable? Serait-ce une injustice de leur prescrire un jeûne aussi exact, une abstinence aussi longue que celle qui leur était commandée, et qu'ils ont omise sans aucune raison légitime? Si, pour éviter une pénitence qui leur paraîtrait trop rigoureuse, ils manquent à s'accuser de ce péché, leur absolution, surprise par une réticence affectée, ne servirait qu'à les rendre plus coupables; s'ils s'en accusent sans vouloir le réparer et s'en corriger, ils tomberont encore dans le même inconvénient. Que feront-ils donc, chrétiens? Ce qu'ils feront? Aucun d'eux ne s'avouera coupable; tous se persuaderont que la loi du jeûne et de l'abstinence est impraticable pour eux, qu'elle serait incompatible avec les soins légitimes que chacun est obligé de prendre pour la conservation de ses jours. C'est ce prétexte que l'on peut regarder comme le véritable destructeur de la loi; il faut vous en montrer la fausseté : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est encore ménager, en quelque sorte, les droits de la religion, que de chercher des prétextes pour se dispenser de la loi du jeûne, puisque tant de gens s'en dispensent aujourd'hui sans aucun prétexte. Combien n'en voit-on pas qui, comptant pour rien le prétexte de l'Eglise, aiment encore mieux le braver que l'éluder, et qui ne cherchent pas même de prétexte pour autoriser une conduite qui n'a point d'autre principe que leur sensualité?

Mais quand on n'a pas entièrement étouffé dans son cœur tous les sentiments de respect et de soumission que l'on doit à Jésus-Christ et à l'Eglise, on n'ose se soustraire ouvertement à la loi du jeûne, et l'on a recours au prétexte de santé pour se mettre en droit de le violer sans scrupule. Les pharisiens, disait le Sauveur, cherchent à paraître pâles et défigurés pour montrer qu'ils jeûnent : *Exterminant facies suas, ut appareant hominibus jejunantes.* (*Matth.*, VI, 16.) Les chrétiens, au contraire, cherchent à paraître pâles, infirmes et malades pour ne point jeûner. Le jeûne, dites-vous, serait absolument contraire à votre santé. Je vous réponds, chrétiens, premièrement, que ce prétexte est ordinairement mal fondé; secondement, que quand même ce serait une

raison valable, elle ne vous mettrait pas en droit de vous écarter à un certain point de la loi du jeûne.

Je dis d'abord que ce prétexte est ordinairement mal fondé. Mais, dites-vous, comment pourrait-on me contester une incommodité que je sens et dont je suis le seul juge? Il est juste, sans doute, d'en abandonner le jugement à votre conscience; mais rendez-vous justice. Le jeûne vous cause-t-il cette incommodité qui diminue les forces du corps sans le ruiner et sans le détruire, ou cette incommodité de maladie et de dérangement qui menace le corps d'une prochaine destruction? C'est ce qu'il faut examiner; car la première de ces deux sortes d'incommodités est inséparable du jeûne; et l'Eglise, en le prescrivant, n'a jamais imaginé que l'on pût mortifier sa chair par un jeûne de quarante jours sans lui causer une sorte d'abattement: et si le jeûne n'affaiblissait pas, s'il ne mortifiait pas, comment serait-il un acte de pénitence, une œuvre d'expiation, un baptême laborieux? Esther en était sans doute affaiblie et incommodée; mais cela ne l'empêchait pas de le pratiquer au milieu d'une cour superbe et voluptueuse, où elle partageait le trône et l'opulence du plus grand roi du monde. Judith en était sans doute affaiblie et incommodée; mais cela ne l'empêchait pas de le pratiquer dans les jours brillants d'un veuvage opulent et accompagné de toutes les grâces de la jeunesse. Daniel en était sans doute affaibli et incommodé; mais cela ne l'empêchait pas de le pratiquer à la cour du roi de Babylone, où il tenait un rang distingué. Moïse en était sans doute affaibli et incommodé; mais cela ne l'empêchait pas de rester quarante jours dans le désert sans prendre aucune nourriture, quoiqu'il eût été élevé dans la mollesse et dans l'abondance de la cour de Pharaon.

Mais, reprend saint Ambroise, ce jeûne, qui les affaiblissait dans un sens, leur donnait bien des forces dans l'autre. Il donna à Esther la force de vaincre la colère d'Assuérus; à Judith, la force de vaincre Holopherne au milieu de son armée; à Daniel, la force d'apaiser la fureur des lions; à Moïse, la force de diviser les flots de la mer et de faire sortir d'un rocher des sources d'eau vive. Vous en pouvez tirer de semblables avantages, chrétiens; il vous affaiblira, mais il vous donnera une force plus utile et plus précieuse que celle qu'il vous fera perdre, la force de résister aux attraits du vice, la force de vaincre vos passions, de triompher des tentations qui vous environnent, des obstacles qui vous arrêtent dans la voie du salut. Ne vous plaignez-vous pas tous les jours de la faiblesse de votre volonté, qui ne vient souvent que des forces périlleuses de votre chair? Mortifiez-la par le jeûne, cette chair qui se révolte, et sa faiblesse sera la force de cette volonté que la nature a rendue trop faible pour la vertu.

Mais quoi! serai-je donc obligé, dites-vous, pour observer la loi du jeûne, d'abréger mes jours, de ruiner ma santé et mes forces, et de me procurer à moi-même des maladies aiguës ou habituelles qui me rendraient inhabile à tous mes devoirs? Non, sans doute, chrétiens; l'Eglise ne sera jamais capable de vous ordonner un jeûne si meurtrier, ni une abstinence si funeste et si dangereuse. Mais est-il bien vrai que vous soyez absolument hors d'état de soutenir celle qui vous est ordonnée? Ne vous flattez-vous point? ne prenez-vous point ici la voix de la sensualité pour celle de la nécessité? Vous avez pris sans doute la précaution de vous faire autoriser du suffrage des maîtres de l'art, et leur décision vous rassure.

Mais je demande, premièrement, si cette décision est appuyée sur toutes les attentions que la religion prescrit; secondement, sur toute la sincérité que la droiture exige; troisièmement, sur toute la certitude morale que la vraie science peut donner. Je dis, premièrement, sur toutes les attentions que la religion prescrit; car enfin, il s'agit ici de sacrifier un intérêt de religion, d'abandonner un moyen de salut, de s'écarter d'une pratique ordonnée, dont on ne peut être dispensé que par la loi suprême d'une véritable nécessité. N'a-t-on pas traité trop légèrement de scrupules frivoles les justes alarmes de votre conscience? n'a-t-on pas hasardé, sans beaucoup de réflexion, une décision précipitée, sans songer qu'elle sera revue et pesée au jugement de Dieu dans la balance du sanctuaire? Je demande, en second lieu, si c'est vous qui obéissez à la décision, et si ce n'est pas plutôt celui que vous consultez qui vous obéit; si vous n'avez pas commencé par décider vous-même, pour obtenir plus sûrement un arrêt conforme à vos désirs; si vous n'avez pas fait connaître votre aversion naturelle contre toute espèce de mortification, comptant bien que l'on ne serait ni assez sincère, ni assez courageux pour la contredire; si vous n'avez pas dit: *Loquimini nobis placentia* (*Isa.*, XXX, 10), dites-moi des choses agréables; décidez contre ce jeûne et cette abstinence que j'ai en horreur. Et si vous l'avez fait, pouvez-vous croire qu'une conscience droite puisse jamais être rassurée par un jugement de flatterie et par un suffrage de complaisance? Je demande enfin si la décision qui vous tranquillise, est fondée sur toute la certitude morale que la vraie science peut donner; car si la nature nous porte si souvent des coups imprévus qui tranchent malgré nous le fil de nos jours, combien n'a-t-elle pas de ressources qui nous sont inconnues pour les prolonger? Elle semble se plaire à démentir nos conjectures; et si elle les désavoue en nous donnant des maux que nous n'avons pas prévus, elle les trompe également, en écartant ceux dont on nous menace. Tel à qui l'on a dit: Vous vivrez, ne laissera pas de mourir; tel autre, à qui l'on dira: Vous mourrez, ne laissera pas de vivre. S'il vous arrive le moindre mal, on ne manquera pas de l'attribuer au jeûne; et

si vous paraissez vouloir y persévérer, on vous fera voir toutes les maladies et la mort même prête à vous dévorer. Ah ! chrétiens, ne vous alarmez pas ! cet oracle n'est point infaillible : *Noli metuere, non morieris.* Cette petite incommodité qui vous afflige, vous l'auriez eue peut-être plus grande en ne jeûnant point. Après tout, elle ne va pas à la mort : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* (*Joan.* XI, 4.) Vous vous alarmez trop aisément sur de simples conjectures, parce qu'elles flattent votre délicatesse, tandis que vous méprisez les décisions les plus réfléchies de la science la plus certaine et la plus avérée par l'expérience. Ne vous a-t-on pas dit cent fois que les plaisirs vous usent, que l'intempérance vous ruine, que les veilles vous abattent, que les excès vous tuent? Quel cas faites-vous de ces maximes? La crainte des maux à venir vous a-t-elle jamais empêché de veiller pour prolonger vos plaisirs, et de prendre sans ménagement les poisons les plus mortels et les plus dangereux, pourvu qu'ils soient agréables ? Ah ! il faut que les maux dont on vous menace soient non-seulement réels, mais extrêmes, pour arrêter le cours de vos plaisirs, et pour modérer les excès de votre intempérance. Mais si l'on vous dit que les mets ordonnés nuiront à votre santé, que les mets défendus lui seront salutaires, vous le croyez, vous n'en doutez pas ; vous voyez déjà toutes les maladies et la mort même, prêtes à fondre sur vous : vous ne les avez pas vues lorsqu'elles venaient à la suite des plaisirs qui les amènent; et vous ne manquez jamais de les voir lorsqu'on vous les montre à la suite de la mortification et du jeûne, qui ne les amènent point, à moins que cette mortification et ce jeûne ne soient portés à des excès auxquels vous ne les porteriez sûrement pas.

Je ne prétends pas cependant, chrétiens, que vous ne puissiez avoir de justes raisons pour être dispensés de la loi du jeûne. Saint Chrysostome, si exact d'ailleurs et si judicieux dans ses décisions, dit expressément : Si vous êtes absolument hors d'état de supporter le jeûne et l'abstinence, aucun homme sage ne pourra vous reprendre ; il s'agit ici d'une loi de pénitence, et non d'une loi de mort que l'on soit obligé d'accomplir au risque de perdre la vie ou la santé. Je dis cependant, chrétiens, qu'il ne vous est jamais permis de vous soustraire à un certain point de la loi du jeûne. Pourquoi? C'est qu'il n'est jamais permis de l'enfreindre, 1° sans une dispense de l'Eglise ; 2° sans un vif regret de ne pouvoir l'observer; 3° sans la garder en partie, quand on ne peut pas la suivre en tout ; 4° enfin, sans y suppléer par d'autres pénitences.

Je dis, 1° sans une dispense de l'Eglise ; car lors même que la raison est légitime en soi, nous devons à l'Eglise cette marque de respect, de la faire autoriser par une dispense : si la raison est fausse et imaginaire, la dispense ne peut pas suppléer au défaut de la raison ; mais quand même on la supposerait juste et valable, elle ne serait pas non plus suffisante pour suppléer au défaut de dispense, quand on est à portée de la demander et de l'obtenir.

Je dis, 2° que lors même qu'on se croit légitimement dispensé du jeûne, on doit en avoir du regret, on doit porter envie à ceux qui l'observent; on doit dire, comme Esther : *Tu scis necessitatem meam,... quod non comederim in mensa Aman, nec mihi placuerit convivium regis* (*Esth.*, XIV, 16.) Vous voyez, Seigneur, que c'est la nécessité seule qui me force à user des mets que votre loi défend; vous savez que j'ai en horreur ces repas d'Aman, et ceux des impies qui lui ressemblent, et que je ne touche qu'à regret à des mets si peu convenables à cet appareil public de la pénitence des saints qui m'environnent. On doit dire, comme le fidèle Urie : Israël et Judas supportent actuellement les fatigues de la guerre, et moi j'ai le malheur de flatter ma chair par des ménagements que l'on m'arrache, et que mon cœur désavouera toujours. Car si l'on peut avoir de justes raisons pour être dispensé d'une loi, on n'en a jamais pour être content de ce qu'on en est dispensé.

Je dis, 3° que si l'on peut l'observer en partie, on y est étroitement obligé, parce que la raison qui vaut pour le tout et pour la continuité, ne subsiste plus pour cette partie que vous êtes en état de supporter.

Je dis, 4° enfin que vous devez suppléer par d'autres pénitences à ce que vous ne pouvez pas faire ; car l'Eglise peut bien dispenser du jeûne, mais elle ne dispense jamais de la pénitence: vous ne pouvez pas jeûner, mais vous pouvez prier : vous pouvez faire mille autres sacrifices qui n'altèrent point votre santé, et qui n'incommodent que vos passions ; vous pouvez soulager les pauvres. Et si saint Augustin a dit que le jeûne doit être accompagné de l'aumône, à quelles aumônes seront donc obligés ceux qui ne jeûnent point? Il est donc vrai de dire que, suivant la tradition de l'Eglise et la doctrine des saints Pères, le temps du carême doit être pour tous les fidèles un temps spécialement consacré aux œuvres de miséricorde, aux exercices de la pénitence et à l'expiation des péchés; que c'est un temps que l'on doit discerner et distinguer des autres, en vivant différemment; un temps où la retraite, le silence, les saintes lectures, l'examen soigneux de sa vie passée, la préparation d'une confession qui doit être longue, d'une contrition qui doit être difficile, si l'on a été une année entière sans mettre ordre à sa conscience; un temps enfin, où tous les exercices de la piété, qui ne peuvent nuire à la santé du corps, et qui contribuent seulement à la sanctification de l'âme, doivent singulièrement occuper ceux qui sont le plus légitimement dispensés de la loi du jeûne. Il est temps de parler à ceux qui veulent et qui peuvent l'observer ; c'est à eux qu'il faut montrer l'irrégularité des ménagements qui l'adoucissent : c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quand nous voyons les armes que portaient autrefois nos aïeux dans les combats, nous ne pouvons comprendre comment leur corps pouvait résister à un si énorme poids, et conserver, en le portant, toute son agilité et toute sa force : ainsi, quand nous lisons dans l'histoire de l'Eglise et dans les écrits des saints Pères la description du jeûne des premiers temps, nous avons peine à croire qu'il y ait eu des corps assez robustes pour le soutenir. Ce jeûne consistait dans un seul repas, que l'on différait jusqu'à la fin du jour, que la sobriété rendait court, dont les légumes les plus communs et les moins assaisonnés faisaient le fond, et dont toutes les liqueurs agréables étaient exclues. En un mot, représentez-vous un jeûne tel qu'il s'est longtemps pratiqué dans les ordres religieux les plus renommés par leur austérité : tel était le jeûne qui s'observait dans la primitive Eglise. Ces ordres si sévères n'avaient rien ajouté à la rigueur des anciens usages, ils n'avaient fait qu'en conserver des traces et des vestiges. Actuellement, disait saint Bernard à ses religieux, les rois et les princes, les riches et les pauvres vont jeûner comme nous. N'en soyez pas surpris, chrétiens, le corps se fait à tout, il n'y a rien qui ne lui devienne possible et souvent aisé par l'habitude. Il y a des cloîtres où l'ancien jeûne s'observe encore dans une très-grande partie de sa rigueur, et on ne laisse pas d'y vivre.

Je ne prétends pas cependant, chrétiens, que vous soyez obligés à un jeûne aussi pénible et aussi rigoureux que celui des premiers temps. Ce serait le mieux sans doute, de s'en rapprocher autant qu'il serait possible; et ce qui a pu cesser à cet égard d'être d'obligation, ne cessera jamais d'être un exercice de pénitence très-louable et très-salutaire pour ceux qui seraient en état de supporter une mortification plus grande et plus parfaite que celle qui leur est ordonnée ; mais si l'Eglise elle-même a jugé à propos d'apporter divers adoucissements à la sévérité des anciens usages, que d'irrégularités n'ajoute-t-on pas tous les jours à sa condescendance! Irrégularités dans le jeûne extérieur, irrégularités dans les dispositions intérieures dont il doit être accompagné. On pèche : et parce qu'on ne pratique pas exactement la loi du jeûne, et parce qu'on n'en prend pas le véritable esprit. Oui, il se trouve encore des chrétiens, lâches ou mal instruits, qui ne pratiquent pas exactement la loi du jeûne. Car, je vous le demande, est-ce jeûner régulièrement, que de profaner un temps de mortification et de pénitence par des excès de sensualité, de gourmandise et d'intempérance, qui seraient également condamnables dans tous les temps? Est-ce jeûner régulièrement, que d'honorer du nom de jeûne et d'abstinence des repas excessifs et prolongés au delà de toutes bornes; des repas semblables à ceux que l'Evangile reproche au mauvais riche, où les mets les plus rares, les assaisonnemens les plus recherchés occasionnent des dépenses outrées, ruineuses et superflues, qui seraient bien mieux employées au soulagement des pauvres? Et que deviendra donc cette maxime des saints Pères, que non-seulement le jeûne doit être accompagné de l'aumône, mais qu'il doit la faciliter, parce que nous devons trouver de quoi fournir aux besoins des pauvres dans ce que nous nous retranchons à nous-mêmes? *Fiat refectio pauperis abstinentia jejunantis.* Que deviendra l'exhortation que saint Ambroise faisait à son peuple en lui prêchant la loi du jeûne : Si vous êtes de vrais chrétiens, vous vous réjouirez ; le signal du combat n'étonne que les déserteurs et les lâches : notre jeûne sera notre combat, la croix de Jésus-Christ sera notre trophée, et sa résurrection, à laquelle nous devons participer, sera notre victoire. Saint Ambroise, en parlant ainsi, ne prétendait pas sans doute annoncer à son peuple un jeûne sensuel et voluptueux. Que nous sommes éloignés, grand Dieu, de la ferveur de ces premiers fidèles, qui aimaient mieux aller au-delà du précepte de l'Eglise, que de profiter de son indulgence, et qui regardaient le jeûne, tel qu'il se pratiquait de leur temps, comme l'apprentissage du martyre, le crucifiement de la chair, la mort des passions, l'aliment des vertus, la nourriture des anges ; comme un moyen propre à expier des péchés qui ont peut-être mérité mille fois les supplices de l'enfer, comme une barrière à opposer aux attraits du vice, comme un appui capable de soutenir des vertus que la graisse de la terre fait périr, et qui ne peuvent recevoir d'accroissement que par la rosée du ciel, de force que par la prière, de vigueur que par l'austérité! Ah! chrétiens, il s'agit ici, pour nous comme pour eux, de dompter notre chair, de mortifier nos passions, d'expier nos péchés, de venger le Seigneur de nos infidélités, et de nous en punir nous-mêmes ; il s'agit de célébrer la mort de Jésus-Christ, et de nous mettre en état d'assister décemment à ses funérailles. Quand une fois l'Epoux aura cessé de vivre, disait-il lui-même, ses fidèles disciples jeûneront, ils s'affligeront, ils porteront le deuil ; et non-seulement ils pratiqueront le jeûne, mais ils auront encore l'esprit du jeûne : car *la lettre tue, mais l'esprit vivifie* (**II Cor.**, **III**, 6) ; et l'action est morte et stérile, si l'esprit ne l'anime. Or l'esprit du jeûne s'étend plus loin que le jeûne même ; il ne se borne pas à l'abstinence du corps, celle de l'âme est aussi de son ressort, et l'une sera pour vous infructueuse sans l'autre : et que vous servirait-il de renoncer à l'ivresse des festins, si vous ne renonciez pas à celle de vos passions? que sert un corps abattu par le jeûne, si l'esprit est enflé par l'orgueil? que sert un visage pâle et défiguré par la pénitence, si le cœur est déchiré par la haine, ou rongé par l'envie? que sert-il d'observer

scrupuleusement un précepte, si l'on en viole un autre plus essentiel peut-être, et plus intimement lié à l'esprit de la religion que celui qu'on observe? que sert-il de pratiquer un jeûne exact et régulier, si l'on retient le bien d'autrui et si l'on refuse de soulager les pauvres? La restitution et l'aumône seraient-elles donc moins nécessaires au salut que le jeûne? Un chrétien fidèle à ses devoirs n'est-il pas obligé de jeûner par un esprit de mortification et de pénitence, et en même temps de suivre avec la même exactitude les règles non moins importantes de l'aumône et de la restitution? Sanctifiez votre jeûne, disait le prophète, en accomplissant toute la loi; rompez les chaînes de vos habitudes, remplissez toute justice, et défaites-vous des péchés qui chargent votre conscience. Les Juifs jeûnèrent ainsi que les Ninivites; mais le jeûne des Juifs fut rejeté, et celui des Ninivites fut approuvé, parce que ceux-ci avaient sanctifié leur jeûne par le changement de leur cœur et par le renouvellement de leurs voies.

Unissons à leur exemple, unissons en ce saint temps le jeûne du corps à celui de l'esprit: ce ne sont plus ici les jours du monde, ce sont les jours du Seigneur, c'est-à-dire des jours qui doivent être employés à désarmer sa colère par des œuvres d'expiation; se sont des jours qui doivent se terminer par la célébration des lugubres mystères de sa Passion et de sa mort. Sied-il bien de nous y préparer par des raffinements de mollesse et de sensualité, pour passer indécemment d'une table délicieuse aux funérailles de l'Epoux? Quand, à la fin de ces jours de salut, il faudra nous prosterner au pied de sa croix, et lui dire avec l'Eglise: Nous vous adorons, Seigneur; et quoique vous ne paraissiez ici qu'un homme de douleurs, nous vous reconnaissons pour notre Dieu; soyez mille fois béni, et béni sur votre croix, parce que c'est par votre croix que vous avez racheté le monde: *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum;* que nous dira-t-il? Que nous diront ces plaies? Et quels reproches ne nous fera-t-il pas sur le trône de ses douleurs, s'il n'aperçoit pas en nous des marques constantes et effectives de l'affliction et du jeûne? Quoi! un chrétien au pied de la croix, l'adorant comme le signe de son salut; et cependant assez ennemi de la croix, pour avoir voulu passer dans la mollesse ce court espace de temps, que tant de raisons et de devoirs l'obligeaient à passer dans la pénitence? Un chrétien au pied de la croix; et cependant assez esclave de ses sens, pour n'avoir pu se résoudre à les mortifier; un chrétien au pied de la croix, qu'il regarde comme son unique espérance, après avoir refusé pendant quarante jours de la porter à la suite de Jésus-Christ, son sauveur et son modèle; c'est-à-dire, un chrétien, adorateur tout ensemble, et profanateur de la croix; quel monstre! quel assemblage! quelle contradiction! Portons-la donc sur nous-mêmes, afin que nous puissions l'adorer sans lui faire outrage. C'est le trône de la grâce et le signe du salut, c'est l'étendard des élus, qui seul peut nous conduire à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le lundi de la première semaine de Carême.

SUR L'ENFER.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (*Matth.*, XXV, 46.)

Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle.

Sire,

Une éternité de bonheur pour les uns, une éternité de supplices pour les autres; tel sera un jour le partage et la destinée de tout le genre humain. En vain donc le pécheur chercherait-il à se rassurer dans ses désordres, en disant qu'il renonce sans peine au bonheur des saints, et qu'il se contente de n'avoir dans l'autre vie ni peine ni récompense. S'il n'y est pas récompensé, il y sera puni; et il faudra nécessairement ou qu'il règne éternellement dans le ciel, ou qu'il souffre éternellement dans l'enfer. Serai-je assez heureux, chrétiens, pour vous faire sentir aujourd'hui la différence de ces deux alternatives? aurai-je assez de force pour vous ouvrir les portes de la mort, et pour vous introduire par la pensée jusque dans ces lieux de ténèbres et d'horreur, où la justice divine se renferme, pour ainsi dire, avec les pécheurs, pour les tourmenter durant l'éternité tout entière par des supplices effroyables, dont le récit fait frémir l'imagination, trouble les consciences, répand dans tous les cœurs une crainte salutaire, inspire le goût de la pénitence et le dégoût des plaisirs? C'est ici que j'aurais besoin de cette voix de tonnerre, de ces paroles de feu qui brisent les cèdres du Liban, et qui portent partout l'horreur et l'épouvante; de ces discours enflammés que Dieu mettait autrefois dans la bouche de ses prophètes, lorsqu'il les envoyait annoncer à son peuple les plaies dont il était résolu de les frapper. Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui puissiez me donner la force de traiter dignement un sujet si terrible.

Je me propose aujourd'hui de vous expliquer ce que c'est que l'enfer, et je me borne à deux propositions très-simples: les peines de l'enfer seront terribles par elles-mêmes: ce sera le sujet de la première partie; elles seront encore plus terribles par leur durée: ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout homme qui croit un Dieu, doit nécessairement croire un enfer; car on ne peut nier que ce Dieu ne soit tous les jours étrangement offensé dans le monde, et offensé impunément; or peut-on le croire juste et le voir offensé, sans être persuadé qu'il se vengera tôt ou tard de ceux qui l'offensent; et qu'il ne les laisse tranquilles pendant la vie, que parce qu'il leur prépare

de terribles châtiments après la mort? Quoi! les rois de la terre seraient toujours armés d'une autorité redoutable pour punir les injures que l'on fait à leur couronne ou à leurs lois, et ce Dieu tout-puissant, qui a cru nous donner la plus haute idée de ces maîtres du monde, en nous permettant de les regarder comme ses images, manquerait de ressource et de pouvoir pour punir les infracteurs de ses ordres absolus? Nous les verrions mourir sans avoir éprouvé aucune disgrâce proportionnée à leurs fautes, et ils n'auraient aucune peine, aucun châtiment à craindre après leur mort? Et où serait donc la puissance et la justice du souverain Être? N'en doutez pas, chrétiens; s'il y a un Dieu, il faut qu'il y ait un enfer; et les libertins, qui s'obstinent le plus à en contester la vérité, sont justement ceux dont la vie et les actions servent davantage à en prouver la nécessité.

Mais qu'est-ce que l'enfer, et quels sont les supplices que Dieu y prépare à ses ennemis? Tâchons, chrétiens, de nous en former quelque idée; appelons à notre secours les terribles images que l'Ecriture nous en a tracées. Ouvrez-vous, portes de la mort, abîmes infernaux, inaccessibles aux rayons du soleil, séparés de la région des vivants par des espaces et par des barrières qu'aucun mortel n'est capable de franchir; ouvrez-vous, et découvrez à nos yeux le redoutable appareil de la justice d'un Dieu vengeur.

Le premier supplice des réprouvés consiste à être séparés de Dieu pour toujours, et c'est celui que les théologiens appellent la peine du dam: le second, dans les vives et cruelles douleurs dont leurs sens seront accablés; et c'est celui que les théologiens ont appelé la peine du sens. Examinons séparément ces deux peines.

Si nous aimions Dieu véritablement, nous sentirions d'abord toute la rigueur de cette peine du dam, qui consiste à être privé pour toujours de la vue de Dieu. Mais, hélas! quel est le chrétien qui vous aime assez, ô mon Dieu! pour regarder comme un des plus grands supplices de l'enfer, celui qui consiste à être séparé de vous? Que je dise à un homme fortement attaché à quelque objet, ou par le sentiment d'une tendresse légitime, ou par le transport d'une passion déréglée, qu'il va le perdre sans retour, qu'il ne le reverra plus, qu'il en sera séparé pour toujours; quelles vives impressions ne fera pas sur son cœur une perte si sensible et si douloureuse!

Mais que je dise à un chrétien: Vous perdrez votre Dieu sans espérance de le revoir jamais, il écoutera froidement ce discours, et la privation éternelle de son Dieu ne lui paraîtra qu'un supplice imaginaire; marque infaillible que nous n'avons pas pour Dieu ces sentiments d'amour et de préférence dont nous lui faisons tous les jours tant de protestations, et que ces sentiments ne sont que sur nos lèvres. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces cœurs, qui auront été insensibles pour lui pendant la vie, éprouveront alors ce qu'il en coûte pour être séparé de lui; il est certain que Dieu leur fera sentir vivement la grandeur de cette perte, et que l'âme, en se séparant du corps, n'éprouvera pas une agonie si cruelle et si douloureuse que celle qui se fera sentir à sa séparation éternelle d'avec Dieu. Car cette âme n'a été créée que pour Dieu; et quoique le penchant naturel qui nous porte à lui, soit comme obscurci pendant la vie par cette multitude de passions qui nous aveuglent, Dieu le fera revivre dans l'enfer, il le ranimera, et lui donnera un degré d'activité qu'il n'a peut-être pas dans le cœur des saints qui désirent le plus ardemment de le posséder et de le voir.

Oui, pécheurs impies, libertins, ennemis déclarés de la religion et de ses lois, il ne vous en coûte rien en ce monde pour vous séparer de Dieu; vous croyez pouvoir vous passer de lui, vous vous en passez même, et vous trouvez mille moyens d'être heureux sans penser à lui; les biens de ce monde vous occupent, et les objets sensibles vous paraissent suffisants pour remplir tous les désirs de votre cœur: mais dans l'enfer ce cœur sera changé, il ne sera plus occupé que de Dieu, il ne pensera plus qu'à Dieu, il ne cherchera, il ne désirera plus que d'être uni à Dieu, mais il n'y aura pour lui qu'un Dieu vengeur, un Dieu ennemi, un Dieu implacable: il aura perdu son Dieu selon toutes les qualités qui le rendent aimable, et il le retrouvera selon toutes les qualités qui le rendent terrible. Malheureuse d'avoir un Dieu, plus malheureuse encore de ne pouvoir plus espérer de le posséder, que fera cette âme déchirée par les mouvements les plus violents et les plus contraires? Le Dieu qu'elle a perdu sera en même temps l'objet de son amour et de sa haine, de son aversion et de ses regrets. Et faut-il donc d'autres monstres et d'autres feux pour tourmenter une âme, que des sentiments si vifs et si opposés? Dieu tiendra ce pécheur appliqué sans relâche à cette douloureuse pensée: *Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (*Jer.*, II, 19.) Comprenez-vous enfin que c'est un grand malheur que de me perdre, et d'être séparé de moi pour toujours? J'en voulais à votre cœur pendant la vie, j'en avais médité la conquête, je me serais fait un plaisir et une gloire de le posséder; je frappais sans cesse par ma grâce à la porte de ce cœur, mais elle était fermée pour moi: mille autres objets y avaient trouvé place, et m'en défendaient l'entrée. Vous les avez perdus, ces objets, vous ne les reverrez plus; vous me cherchez aujourd'hui, vous voudriez pouvoir me posséder, vous enviez le sort et le bonheur de ceux qui me possèdent, mais il n'est plus temps, je ne suis plus à vous, je ne suis plus pour vous: *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* (*Osee*, I, 9.) J'étais heureux sans vous pendant votre vie, mais après votre mort vous ne pouvez être heureux sans moi. Le comprenez-vous enfin que c'est un grand mal-

heur que de me perdre et d'être séparé de moi pour toujours? En est-ce assez, chrétiens? et cette séparation éternelle d'un Dieu vous paraît-elle un assez grand supplice, pour rendre l'enfer infiniment redoutable, et les réprouvés infiniment malheureux? Non, mon Dieu, la plupart des hommes ont des idées trop faibles de vos divines perfections pour être vivement touchés du malheur de vous perdre: esclaves de leurs sens, ils ne peuvent être affectés que de ce qui les frappe; un enfer qui ne consisterait qu'à être séparé de vous, n'a rien qui les épouvante: il a donc fallu, pour les effrayer, que vous ajoutassiez à cette séparation, qui les touche si peu, ces peines sensibles, ces tourments réels qui agissent sur eux malgré eux, et qui les livrent, sans qu'ils puissent s'en défendre, aux plus cruelles atteintes de la douleur; et vous l'avez fait, Seigneur, en allumant dans l'enfer ce feu éternel dont il est tant parlé dans vos Ecritures. Ici, chrétiens, la délicatesse de notre siècle se révolte : Otez, nous dit-on, cette affreuse image d'un tourment grossier dont la vive description ne sert qu'à fournir matière aux railleries des libertins, et n'est propre qu'à effrayer les imaginations faibles et vulgaires; peignez-nous plutôt ce ver rongeur d'une conscience éternellement troublée de ses désordres, ce repentir amer d'avoir offensé Dieu, cette connaissance intime et particulière de la difformité du péché, ce regret infini de l'avoir commis, qu'il imprimera dans les âmes.

C'est ainsi, chrétiens, que raisonnent les mondains, qui, en vivant mal, voudraient bien pouvoir vivre sans crainte; ils demandent, si j'ose ainsi m'exprimer, un enfer spirituel et métaphysique, qui n'affecte que les pensées de l'esprit, parce qu'ils disent en eux-mêmes: pourvu que mon supplice ne consiste qu'en repentir, qu'en regrets, en remords de conscience, je ne serai pas, après tout, si malheureux, puisque je serai en quelque sorte maître de mon tourment; car il ne tiendra qu'à moi de regretter tant et si peu qu'il me plaira, de modérer mon repentir, de gouverner ma conscience à peu près comme je la gouverne aujourd'hui, et d'étouffer les remords comme je les apaise. Voilà, chrétiens, ce qu'ils imaginent, et cela même ne prouve-t-il pas qu'il y a un véritable feu dans l'enfer? Car enfin, un enfer qui n'effraye point, et qui n'est pas capable d'effrayer, ne saurait être celui que Dieu nous a préparé dans sa colère, puisqu'il n'a fait l'enfer que pour nous effrayer, avant de nous punir. Or les mondains veulent un enfer qui ne les effraye point; donc leur enfer n'est pas celui de Dieu; donc il y a un véritable feu dans l'enfer, puisque c'est surtout par cette terrible circonstance qui paraît effroyable aux pécheurs, et qu'ils ne cherchent à douter de ce feu, à le contester, et à l'anéantir, que parce que, s'ils en étaient véritablement persuadés, ils ne pourraient s'empêcher de le craindre. Mais, dit-on, le feu est un corps; comment pourrait-il agir sur des âmes spirituelles qu'aucune partie de la matière ne peut jamais toucher ni atteindre ? Je vous répondrais volontiers comme Jésus-Christ aux sadducéens: ***Erratis, nescientes Scripturas, neque virtutem Dei.*** (*Matth.*, XXII, 39.) Votre âme, toute spirituelle qu'elle est, ne reçoit-elle pas tous les jours mille impressions douloureuses qui lui viennent par les organes du corps? Comment pourriez-vous donc douter que le feu de l'enfer ne puisse agir immédiatement sur elle par l'ordre et la volonté d'un Dieu tout-puissant, puisque notre corps, plus matériel et moins subtil que le feu, lui fait sentir à toute heure son action? Jésus-Christ, au jour du dernier jugement, ne dira-t-il pas aux réprouvés: ***Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges?*** (*Matth.*, XXV, 41.) Le démon et ses anges ne sont-ils pas de purs esprits? Un feu, dit saint Grégoire, destiné à les tourmenter, pourra donc aussi tourmenter nos âmes.

Vous supposez donc, nous disent ici les mondains, que ce terme de feu doit être pris à la lettre dans l'Evangile, et vous ne faites pas réflexion que tout ce qui frappe nos sens ne peut jamais nous fournir qu'une faible image et une figure imparfaite des supplices de l'autre vie; que l'objet est trop grand pour pouvoir être littéralement exprimé; que l'Ecriture parle toujours figurément des joies du paradis, qu'elle nous représente tantôt comme un jardin de délices, tantôt comme une pure lumière, tantôt comme une nouvelle Jérusalem; et qu'il y a lieu de croire qu'elle n'emploie que des expressions figurées lorsqu'elle parle des supplices de l'enfer, comme elle s'en sert pour nous donner quelques idées des récompenses du ciel? Mais la comparaison n'est pas juste ; car on conçoit aisément que les biens du ciel ne peuvent pas être du même ordre que ceux de la terre, dont nous sentons nous-mêmes la faiblesse et l'insuffisance; au lieu que les supplices de l'enfer peuvent très-bien être du même ordre que ceux de ce monde, qui ont plus de pouvoir pour nous rendre malheureux, que les plaisirs n'en ont pour nous rendre heureux. On ne jouirait pas sans doute d'un bonheur parfait en vivant toujours dans un jardin de délices; mais ne serait-on pas assez malheureux en subsistant au milieu des flammes, et faut-il se donner la licence de diminuer à son gré le sens des Ecritures, sous le vain prétexte d'aggraver des douleurs que dans le fond on ne cherche qu'à radoucir?

Comment pourrais-je donc craindre de vous parler ici du feu de l'enfer? n'est-ce pas l'Evangile de Jésus-Christ que je vous annonce? ne sont-ce pas les arrêts de ce souverain Juge qui dira aux réprouvés: ***Allez, maudits, au feu éternel?*** Puis-je me laisser effrayer par les railleries des incrédules, lorsque je suis chargé de les faire trembler eux-mêmes par la simple exposition du malheur qui les menace et des tourments horribles qui leur sont préparés ? Est-ce la parole de Dieu qui doit s'accommoder à la dé-

l'estesse du monde, qui doit fléchir et disparaître à la vue des oracles les plus clairs et les plus précis de la Divinité? Jésus-Christ ne l'a-t-il pas dit en termes exprès? ses apôtres ont-ils rougi de le publier dans tout l'univers? l'Eglise ne l'a-t-elle pas toujours enseigné? tous les saints ne l'ont-ils pas cru, qu'il y a un véritable feu dans l'enfer, un feu allumé par le Dieu des vengeances, qui est toujours aussi fort et aussi véhément, qui ne s'affaiblit point, qui ni connaît point d'interruption, qui ne donne point de relâche? Le mauvais riche, se trouvant investi et pénétré de ce feu dévorant, poussa un cri douloureux vers son père Abraham, et le conjura d'envoyer Lazare tremper le bout de son doigt dans l'eau pour en venir mettre une goutte sur sa langue: Hélas, dit saint Chrysostome, qu'était-ce qu'une goutte d'eau pour éteindre un océan de flammes? Cependant ce soulagement lui fut refusé. Dieu aurait cru renverser toutes les lois de sa justice, s'il avait suspendu pour un instant la punition d'un homme assez coupable et assez insensé pour mourir dans l'impénitence. La force imprimée au feu de l'enfer sera proportionnée aux crimes de chaque pécheur: ceux dont la vie n'aura été qu'un enchaînement de désordres, et qui n'auront été occupés qu'à satisfaire toutes leurs passions, seront mille fois plus tourmentés que ceux qui auront été moins coupables; il y aura des degrés de supplices et de douleur exactement proportionnés aux plaisirs, à la malice, à la réflexion qui aura accompagné chaque péché; Dieu saura trouver ces divers degrés, ces justes mesures, ces proportions exactes dans les trésors de sa colère; et il n'y aura point de supplices si horribles pour punir un pécheur, que Dieu n'en puisse trouver mille autres encore plus horribles, pour punir quelqu'autre pécheur qui sera encore plus coupable. Il a passé une longue vie sur la terre, il a eu plus de temps qu'un autre pour offenser Dieu, la mort l'a enlevé dans un âge avancé, lorsque ses iniquités étaient montées à leur comble; qu'il soit donc plus vivement et plus cruellement tourmenté que celui dont la courte vie a passé comme un songe comme un éclair; et que ses douleurs augmentent proportionnellement à la longue durée de ses plaisirs et de ses crimes: *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) C'était un pécheur d'habitude, il avait fait un pacte avec une telle passion, il lui avait juré de la satisfaire dans tout ce qu'elle demanderait de lui: que ses douleurs soient donc proportionnées à cette multitude innombrable de crimes que cette passion lui a fait commettre. *Quantum*, etc. Terrible parole, chrétiens, mesure effrayante; autant de douleurs! Il y aura donc des douleurs marquées et déterminées pour la rébellion contre les dogmes de la foi, pour les railleries ou les doutes sur ses mystères, pour l'opiniâtre résistance à ses preuves; quel sera donc l'enfer des incrédules?

Il y en aura pour les fourberies, les déguisements, les mensonges de paroles ou d'actions, pour l'imitation criminelle des saints et des pécheurs à la fois; des uns, dans les discours, des autres, dans la conduite: quel sera donc l'enfer des hypocrites?

Il y en aura pour les injustes usurpations, les usures criantes ou palliées, les aumônes refusées, les dettes éludées, les fortunes bâties sur l'injustice et cimentées du sang des misérables: quel sera donc l'enfer de la plupart des riches du monde et de ceux qui travaillent à le devenir? Il y en aura pour les discordes éternelles, les paroles aigres, les menaces violentes, les procédés cruels, les humeurs insociables, les insupportables fantaisies: quel sera donc l'enfer des époux et des épouses? Il y en aura enfin pour les haines opiniâtres et invétérées, pour les réconciliations omises, imparfaites ou simulées: quel sera donc l'enfer de la plupart des hommes? Est-il bien vrai, chrétiens, qu'actuellement, au moment que je parle, il y a une infinité de malheureux qui endurent les supplices que je viens de décrire, et qui sont pénétrés et environnés de ces flammes infernales? Oui, mes frères, rien n'est plus vrai, Jésus-Christ le répète en cent endroits de l'Evangile; partout il met les pécheurs en enfer, et dans un enfer rempli de flammes, de pleurs et de grincements de dents. Les impies en doutent, ou plutôt ils voudraient en douter, ils cherchent à en douter; mais au fond ils le craignent, et la plupart des hommes finissent par le craindre.

Hélas! tandis qu'on porte un corps vers le tombeau avec cérémonie, et quelquefois avec pompe; tandis que la lueur des flambeaux éclaire ses funérailles, que les chants et les prières de l'Eglise les accompagnent, que le sacrifice adorable de nos autels se répète quelquefois pendant des années entières pour les consacrer; combien de fois arrive-t-il que l'âme, par un sort bien différent, éprouve dans l'enfer des supplices inouïs? Les honneurs que l'on rend à son corps ne peuvent la consoler. Les prêtres du Dieu vivant, qui environnent ce corps, n'écartent pas les démons qui la tourmentent; l'eau sainte et purifiante qu'ils versent sur son tombeau n'arrive pas jusqu'à l'enfer, et ne saurait éteindre les feux cuisants qui la dévorent; Dieu rejette les vœux et les prières que l'on fait pour cette âme condamnée sans retour. Mais quoi! le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, ce Dieu qui est la bonté même et qui ne veut point la mort du pécheur, ne mettra-t-il pas enfin quelque borne à de si cruelles vengeances? Non, chrétiens, ces peines si terribles par elles-mêmes seront encore plus terribles par leur durée; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les malheureux, quelque grands que puissent être leurs maux, ont toujours une ressource dans l'espérance de les voir finir: cette espèce de consolation est inséparable de toutes les disgrâces: tout a un terme

dans ce monde, rien n'y est stable et permanent; nous sommes toujours sûrs que nos douleurs finiront au plus tard avec notre vie, et plus elles sont violentes, plus elles semblent nous rapprocher de l'instant qui doit les terminer pour toujours. Il n'y a donc proprement que l'enfer où l'on souffre sans espérance: les peines des réprouvés seront éternelles, et leur violence les rendra sans doute beaucoup moins terribles que leur éternité. C'est ici un des articles de notre foi, qui paraît le plus incompréhensible à notre raison Quoi! dit-on, pour une action passagère, pour un plaisir d'un moment, un homme pourrait être condamné à des peines éternelles? et où serait donc la proportion entre la durée de l'offense et celle de la punition? où en trouvera-t-on jamais entre ce qui n'a duré qu'un temps et ce qui doit durer toujours? Le temps et l'éternité n'ont aucun rapport, et toute justice exacte doit toujours se proposer ce rapport et cette proportion entre le péché qu'elle veut punir et la punition qu'elle ordonne. C'est ainsi, chrétiens, que l'esprit humain s'attache à combattre toute vérité qui le gêne et qui l'incommode; car si la vérité qu'on lui propose lui est avantageuse, quelque incompréhensible qu'elle soit d'ailleurs, il la croira sans peine: dites-lui que Dieu lui promet, en l'autre vie, une félicité éternelle: il ne demandera plus où est la proportion entre le mérite et la récompense; dites-lui que pour lui procurer un si grand bonheur, un Dieu s'est fait homme, et qu'il a voulu mourir sur une croix; il ne se révoltera pas tant contre une vérité qui lui est avantageuse; donnez-lui une vérité qui lui paraisse purement spéculative, et qui n'intéresse en rien son amour-propre, par exemple, un Dieu en trois personnes: il aimera mieux croire que de disputer; mais si vous venez à lui parler d'un enfer éternel, sa raison s'aigrit, les difficultés grossissent, les contradictions paraissent, les impossibilités révoltent, il osera combattre la parole de Dieu même.

Car enfin Dieu l'a dit, que ces supplices de l'enfer seront éternels: *Ibunt hi in supplicium æternum* (*Matth.*, XXV, 46.) Il faut donc renoncer à croire tous les autres mystères de la religion, ou il faut croire celui-ci; ils sont tous à la vérité très-difficiles à comprendre, mais ils sont tous également appuyés sur la révélation divine; l'intérêt que nous pourrions avoir à croire les uns préférablement aux autres, est une règle fausse, et qui ne saurait rendre les uns plus croyables que les autres: leur vérité vient de Dieu seul; et quand Dieu a parlé, il faut que le raisonnement humain se taise et se soumette. Je pourrais donc vous demander comme l'apôtre saint Paul: *Credis prophetis?* (*Act.*, XXVI, 27.) Croyez-vous à Jésus-Christ? croyez-vous à son Evangile? Oui, je sais, ajouta-t-il, que vous y croyez: *Scio quia credis.* (*Ibid.*) Je sais que vous vous êtes toujours fait un devoir de soumettre humblement votre esprit à tous les dogmes de la foi: vous croyez donc l'éternité des peines, vous n'avez donc là-dessus aucun doute, aucune difficulté qui vous arrête; et tout ce qui me reste à désirer, c'est que vous ne me répondiez pas, comme on fit à saint Paul: *In modico suades me Christianum fieri* (*Ibid.*, 28); il s'en faut peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien. Soyez-le véritablement, soyez-le dans toutes vos actions, et vous croirez l'éternité des peines sans avoir aucun sujet de la craindre.

Me bornerai-je, chrétiens, à cette seule réponse? et ne ferai-je aucun effort pour défendre ici la cause de Dieu, pour justifier ses arrêts et pour imposer silence à l'incrédule, en le laissant triompher impunément dans le champ de la raison? lui donnerai-je lieu de dire et de penser qu'il ne peut être combattu que par les armes de la foi? Non, chrétiens, puisqu'il est facile de lui montrer que l'éternité des peines de l'enfer est non-seulement un dogme révélé, mais un dogme raisonnable, un dogme qui n'est pas moins conforme aux lumières de la raison qu'aux principes de la foi. Car je soutiens qu'un Dieu infiniment grand, infiniment sage et infiniment juste, ne peut s'empêcher de punir le péché par des peines infinies, et par conséquent éternelles. Il est vrai que sa miséricorde n'est pas moins infinie que sa grandeur, sa sagesse et sa justice; mais il faut que ses œuvres répondent à toutes ses perfections à la fois, et il ne peut en exercer une au préjudice de l'autre: il ne peut donc se dispenser de punir le péché par une peine éternelle, parce qu'il n'y a qu'une peine éternelle capable de satisfaire sa grandeur, sa sagesse et sa justice. Je dis, 1° sa grandeur; vous le savez, cette grandeur est sans bornes, et par conséquent l'injure qu'elle reçoit par le péché mérite une peine sans mesure, puisque tout le genre humain est moins par rapport à Dieu qu'un ver de terre que vous détruisez pour toujours; quiconque a l'audace de l'offenser, ne mérite rien moins que de périr sans ressource.

De plus, sa sagesse ne l'oblige-t-elle pas à imposer au péché la peine la plus capable de retenir les hommes dans le devoir? Or, je vous le demande, quelle impression auraient faite sur leur esprit et leur cœur les peines de l'enfer, si le pécheur avait pu se flatter d'en voir la fin? ne deviendraient-elles pas plutôt une ressource propre à le rassurer dans ses désordres, qu'un frein capable de l'en détourner? Les hommes eux-mêmes, par cette seule raison, ne condamnent-ils pas tous les jours à une peine éternelle pour un péché d'un moment? Le vol, dit saint Augustin, se fait en un moment, et cependant ce crime est puni par la mort, et la mort doit être regardée, dans l'ordre des choses humaines, comme une peine éternelle. Un homme disparaît pour toujours, on ne le verra plus sur la face de la terre; il est comme anéanti par rapport à la société humaine; et, loin de nous récrier contre la sévérité des législateurs, nous admirons leur sagesse. Pourquoi? C'est qu'il

est faux qu'en ordonnant une peine, on doive toujours garder une proportion exacte entre la durée de la faute et celle du supplice; car on doit surtout avoir égard aux inconvénients qu'il y aurait à tolérer la faute, et à la force impérieuse des passions qui portent à la commettre. Et sur ce principe, que seraient donc les hommes, si les supplices de l'enfer n'étaient pas éternels, vu l'extrême violence des passions qui les porte à enfreindre les lois de Dieu, puisqu'étant même menacés d'une peine éternelle, on en voit si peu qui les observent? Certes, il se trouverait que Dieu nous aurait donné des lois qui ne seraient observées de personne: ainsi, lorsque les réprouvés, après des siècles innombrables de souffrances, oseront se plaindre de l'éternité de leurs supplices, pensez-vous que le Seigneur demeurera muet, et qu'il ne sera pas en état de les confondre? *De ore tuo te judico* (*Luc.*, XIX, 22), leur dira-t-il. L'excès que vous trouvez dans la durée de vos tourments est justement ce qui en montre la nécessité, et ce qui justifie ma rigueur inflexible : *Sciebas quod ego homo austerus sum.* (*Ibid.*) Vous en étiez avertis, je vous en avais menacés; et plus les peines de l'enfer vous paraissaient excessives dans leur durée, plus vous deviez prendre de soins et de précautions pour les éviter. Non, il n'y a rien de trop dans leur éternité, puisque cette éternité même n'a pu vous empêcher de m'offenser: un supplice éternel était une espèce de barrière que je prétendais opposer à vos désordres; elle ne doit pas vous paraître trop forte, puisqu'elle n'a pas été capable de vous arrêter.

En appelleront-ils encore à la justice de Dieu? lui demanderont-ils encore où est la proportion et l'égalité entre des supplices éternels et des plaisirs si courts? Il les confondra, en leur faisant voir que l'éternité de leurs peines est exactement proportionnée, 1° à la récompense qu'il leur offrait, 2° à ce qu'il a fait pour eux, 3° à ce qu'ils ont fait contre lui.

Je dis à la récompense qu'il leur offrait: elle devait être éternelle, et ils ne s'en plaignaient pas, ils n'y trouvaient ni excès ni injustice; comment et par quel principe pourraient-ils donc en trouver dans l'éternité des peines? Quiconque accepte l'une, n'est-il pas censé souscrire aux autres? et qui consent que Dieu le récompense en Dieu de toute éternité, peut-il le trouver injuste, quand il le punit en Dieu de tous les siècles? 2° Ce qu'il a fait pour épargner aux pécheurs les peines de l'enfer. Son sang, versé pour leur salut, suffisait seul pour justifier l'éternité de leurs supplices. Car, je vous le demande, quelle proportion fut jamais plus exacte que celle qui se trouve entre le sang d'un Dieu profané par le péché, et une peine éternelle? Si l'un est infini dans son prix et sa valeur, n'est-il pas juste que l'autre soit pareillement infinie dans sa durée? A-t-on droit de se plaindre quand on éprouve un excès de rigueur, pour un excès de bienfait payé d'ingratitude? Une charité sans mesure, quand elle est méprisée, ne doit-elle pas allumer une colère sans ménagement? et peut-on exiger qu'un Dieu infiniment juste mette des bornes à sa vengeance, quand il n'en a point mis à sa bonté. Pesez donc ici, chrétiens, d'un côté le sang d'un Homme-Dieu, et, de l'autre, le supplice éternel d'un homme pécheur; mesurez, s'il est possible, toute la dignité de l'un et toute l'indignité de l'autre, et trouvez encore, si vous l'osez, de l'abus et de la disproportion dans l'éternité des peines.

Ah! si ce sang adorable pouvait couler jusque dans l'enfer, si les grâces qu'il nous procure y venaient toucher le cœur des réprouvés, il leur resterait encore quelque espérance de voir la fin de leurs maux, ils pourraient encore se rapprocher de Dieu et se réconcilier avec lui. Mais, non, vous le savez, le sang de Jésus-Christ n'a plus aucun effet, aucune application dans l'enfer. La fin de la vie est la fin de la grâce, sans laquelle un pécheur ne peut former le repentir efficace et méritoire qui le justifie, sa volonté demeure donc fixe et immuable dans son péché, et par conséquent celle de Dieu doit demeurer fixe et immuable dans ses vengeances.

A un crime toujours subsistant répond nécessairement une justice toujours inexorable; et un péché, qui ne peut être pardonné, doit être à jamais puni.

Vous parlerai-je, chrétiens, de ce que le pécheur a fait contre Dieu? Il a voulu mourir dans son péché, il a sacrifié son Dieu à quelque intérêt de passion. Or trouvez-moi une seule passion dont le déréglement ne soit infini dans son étendue; ne voudraient-elles pas être éternelles pour pouvoir se satisfaire éternellement? et n'y a-t-il pas, dit saint Grégoire, dans cette attache opiniâtre à leur objet, que produisent toutes les passions, une espèce d'éternité de désirs et de sentiments qui mérite d'être punie par une éternité de supplices? O éternité! ô espace immense! ô durée incompréhensible! Ici, chrétiens, l'esprit se perd et se confond, les comparaisons les plus effrayantes ne lui donnent qu'une faible idée d'un tourment qui ne finira jamais.

Quel regret, lorsqu'après des siècles innombrables de souffrances, les réprouvés viendront à jeter les yeux sur ce court espace de temps qu'ils auront passé sur la terre!

Actuellement toute cette partie de notre vie, qui s'est écoulée, nous paraît un rien; ce n'est plus qu'un songe dont il est à peine resté quelque trace dans notre mémoire: que sera-ce donc si vous avez le malheur de tomber dans l'enfer, lorsque des siècles innombrables se seront écoulés après votre mort, lorsque le monde même aura fini? Que vous paraîtra alors cette vie mortelle et passagère? Jugerez-vous qu'elle méritait bien qu'on sacrifiât une éternité, pour en jouir avec les frivoles plaisirs qui l'accompagnent? Quoi! pour passer avec

une douceur mêlée d'une infinité d'amertumes, ce court espace de temps, dont il me reste à peine quelque idée, et que je cherche en vain au milieu de cette durée épouvantable qui l'a suivie, je me suis précipité dans cet abîme de douleurs ! Ah ! qui me rendra une partie de ces jours qui se sont malheureusement évanouis? Qui m'eût dit, lorsque je les passais dans le crime, avec tant de tranquillité, que j'aurais un jour tant de sujet de les regretter ?

Hélas ! peut-être qu'un grand nombre de ceux que vous avez connus, avec qui vous avez vécu, qui vous étaient unis par les liens du sang et de l'amitié, sont actuellement occupés à former ces inutiles regrets; peut-être qu'ils demandent à Dieu, comme le mauvais riche, de sortir de l'enfer pour venir vous avertir de ce qui s'y passe, et vous faire songer combien il est terrible de tomber après la mort entre les mains du Dieu vivant.

Si, par un miracle, leur prière était exaucée, s'il leur était permis de sortir en effet de l'enfer, seulement pour un jour ou pour un moment, que nous diraient-ils, ou plutôt que ne nous diraient-ils pas? Sauvez-vous, nous diraient-ils, quand tout le reste devrait périr; vous ne savez pas ce que c'est que l'enfer: sauvez-vous, quoi qu'il puisse vous en coûter. Qu'est-ce que Dieu demande de vous? quels sont les devoirs de votre état? quels sont vos défauts et vos penchants? quels remèdes vous faut-il employer pour les vaincre? Quelque durs, quelque amers, quelque désagréables qu'ils puissent être, employez-les sans délai, sans ménagement. Faut-il, pour éviter la médisance et la calomnie, vous lier la langue par un silence éternel, faites-le, ne balancez pas; la peine que vous y aurez n'approchera pas de ce qu'on souffre en enfer. Faut-il passer les jours et les nuits en oraisons et en prières, faut-il vous ensevelir tout vivant, faut-il vous séparer de la société des hommes, faut-il exercer sur votre corps des rigueurs infinies, faut-il quitter vos biens, faut-il souffrir avec patience des maux extrêmes, des maladies affreuses? souffrez tout, ne vous ménagez sur rien, tout cela n'est pas l'enfer. Quand il faudrait couper le bras et arracher l'œil qui vous scandalise, selon la terrible expression de Jésus-Christ, il n'y aurait pas à balancer; rien de tout cela ne ressemble à l'enfer.

Voilà ce qu'ils nous diraient, chrétiens, voilà ce qu'ils mettraient eux-mêmes rigoureusement en pratique, si le Seigneur, par une grâce que personne n'obtiendra jamais, leur redonnait une seconde vie, pour mériter le ciel, et pour mettre de nouveau la main à l'affaire de leur salut. O Dieu, s'ils le pouvaient, quelle serait leur ferveur et leur piété ! de quel œil regarderaient-ils les vaines occupations de la plupart des hommes, leurs folles joies, leur honteuse dissipation, leur audace effrénée à braver par le péché le péril de l'enfer qui les menace à tous les instants, leur indifférence profonde, et leur assoupissement déplorable sur des vérités si terribles? O prodige d'aveuglement et d'insensibilité ! Il y a un enfer; les hommes en sont instruits, et les uns par une impiété déclarée, les autres par une prétendue force d'esprit; d'autres par une confiance téméraire et présomptueuse; tous enfin par une négligence impardonnable, s'exposent de sang froid à y tomber: ils demeurent tranquilles dans leur péché, ils vivent sans alarmes et sans inquiétude. Non, il n'y a rien, dans l'éternité des peines de si incompréhensible que cette fureur.

Mes chers enfants, disait saint Chrysostome au peuple d'Antioche, je vous en conjure par les entrailles de la charité de Jésus-Christ, et par l'intérêt de votre propre salut, souvenez-vous que le jugement de Dieu contre les pécheurs, sera écrit en caractères ineffaçables sur la colonne inébranlable de l'éternité : ***Mementote quod judicium Dei in impios, in columna æternitatis incisum est.*** Oubliez tout le reste, oubliez ces projets ambitieux, ces vues intéressées qui vous occupent; cessez d'être si inquiets et si attentifs sur tout ce qui peut vous rendre heureux ou malheureux en ce monde, pour ne vous souvenir que d'une chose: c'est que le péché sera puni dans l'autre vie par des peines éternelles: ***Mementote***, etc. Ce souvenir sera le frein de toutes vos passions, il vous fera craindre le péché autant que l'enfer même qu'il entraîne après soi; il vous obligera à ne préférer aucun intérêt à celui de votre salut, aucun bien à la grâce, aucun objet à Dieu; à ne point connaître enfin de plus grand malheur que celui de l'offenser, ni de plus douce espérance que celle de régner un jour avec lui dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

SUR LA RESTITUTION.

Et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo : et mensas nummulariorum, et cathedras vendentium columbas evertit. (*Matth.*, XXI, 12.)

Et il chassait tous ceux qui vendaient et qui achetaient dans le temple; et il renversa les tables des changeurs et les chaises de ceux qui vendaient des colombes.

Revenez, Seigneur, armé de la même indignation et du même courroux, pour renverser ces tables d'iniquité, où sont assis tous les jours des hommes ardents pour l'intérêt et possédés de l'amour des richesses; qui, par des usurpations frauduleuses, par des commerces trompeurs, par des profits exorbitants, rendent les maisons qu'ils habitent semblables aux cavernes des voleurs. Puisqu'ils se sont rendus coupables par l'injustice, inspirez-leur au moins le désir de la réparer par la restitution : car il ne suffit pas d'être riche, il faut avoir des richesses qui soient nettes du bien d'autrui; il ne suffit pas d'amasser des trésors, il faut les avoir acquis par des voies légi-

times; et si l'on a eu le malheur de les usurper injustement, il faut les rendre.

Cette restitution est un devoir indispensable, un devoir pressant, un devoir que la loi naturelle a établi, que la loi de Moïse a affermi, que la loi de Jésus-Christ a renouvelé. Pour vous expliquer ici, chrétiens, la nature et l'étendue de ce devoir, je me propose aujourd'hui, 1° de montrer qui sont ceux qui doivent restituer : ce sera le sujet de la première partie; 2° de confondre ceux qui ne restituent point: ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si l'on jugeait du nombre de ceux qui doivent restituer par le nombre de ceux qui restituent, on suivrait une règle fausse : les petites usurpations sont quelquefois réparées, les grandes ne le sont jamais. Soit que la passion qui porte à prendre peu, soit moins tenace et moins opiniâtre que celle qui porte à prendre beaucoup, parce qu'elle est moins vive, soit qu'une petite somme attache moins qu'une grande, il est certain qu'on voit quelquefois restituer des sommes légères, mais qu'on n'en restitue presque jamais de considérables ; est-ce donc qu'il n'y a point dans le monde des mains avides et intéressées, où le bien d'autrui entre tous les jours à grands flots? Et d'où viendraient donc ces fortunes immenses et rapides qui transportent tout d'un coup de vils enfants de la terre, des cabanes où ils étaient nés, dans des palais somptueux ; qui les tirent de la poussière où ils avaient rampé pour les élever dans des chars pompeux? Ces fortunes sont-elles toujours le fruit d'une louable industrie, ou la récompense d'un travail légitime?

Non, chrétiens; consultons l'Ecriture et les traditions des saints Pères, comparons-les avec ce que l'expérience nous apprend tous les jours, et nous trouverons que si les grandes restitutions sont rares, les grandes usurpations ne le sont pas; et que s'il y en a très-peu qui restituent des sommes considérables, il y en a beaucoup qui le devraient faire. Saint Jérôme a bien osé dire qu'il n'y a aucun riche dans le monde qui ne soit ou injuste dans sa personne, ou héritier des injustices et des iniquités d'autrui : *Omnis dives aut iniquus est, aut hæres iniqui.*

Je n'examine point, chrétiens, si cette proposition, qui condamne tous les riches à la restitution ou à l'enfer, est vraie dans toute son étendue, et si on ne peut pas la taxer justement d'une exagération outrée, à moins qu'elle ne soit restreinte par quelque exception; je m'en sers seulement pour obliger à la restitution deux sortes de riches : 1° ceux qui sont riches par leurs injustices personnelles : *iniquus* ; 2° ceux qui sont riches par les injustices de leurs pères : *hæres iniqui*. Et combien de riches ne se trouvent pas compris dans ces deux classes différentes? Parcourez tous les états, toutes les conditions du monde, combien peu en trouverez-vous dont les richesses soient entièrement nettes de toute injustice, ou personnelle, ou héréditaire, et par conséquent quittes de toute obligation de restituer?

N'y a-t-il donc, chrétiens, que ces hommes détestés et indignes de voir le jour, que la justice humaine flétrit par des peines infamantes, n'y a-t-il donc qu'eux qui méritent d'être condamnés à la punition et à la restitution de leurs brigandages? N'en doutez pas, mes frères, ils ne sont pas les seuls coupables, ils sont seulement les seuls punis : ils ont des imitateurs dans le monde dont les brigandages réussissent mieux et ne sont pas terminés par une fin si tragique; des imitateurs qui savent commettre les mêmes crimes avec plus de bonheur et d'habileté.

Ici, chrétiens, les yeux de la malignité se portent d'abord sur ces riches publicains, dont la fortune devient tous les jours l'objet de la jalousie des grands et des murmures des peuples, et quoiqu'un discours sur la restitution ne soit nullement destiné à faire leur apologie, évitons cependant de faire tomber sur la profession même, des reproches qui ne doivent être appliqués qu'aux injustices personnelles de quelques-uns de ceux qui l'exercent ; car, quoique les fonctions dont ils sont chargés les fassent regarder mal à propos par les peuples comme des sangsues publiques, qui s'enflent continuellement de la substance du pauvre arrachée par violence, il est certain que leur profession n'est point injuste en elle-même; il est également certain qu'elle peut être exercée justement et même chrétiennement. Car si le prince a droit, comme on n'en peut douter, de lever des tributs sur ses sujets, ceux qui les lèvent sous ses ordres peuvent être exempts de toute injustice. Lorsque ceux qui étaient chargés de lever, dans la Judée, les droits du souverain, vinrent demander à Jean-Baptiste ce qu'ils devaient suivre pour être sauvés ; il ne leur dit point de renoncer à leur profession, il se contenta de leur dire : n'exigez rien au delà de ce qui vous est ordonné.

Qui sont donc les riches injustes? Ce sont ceux qui, dans la profession dont nous venons de parler, abusent des ordres et des volontés de leurs maîtres pour changer des tributs légitimes en de violentes exactions ; ceux qui, trop indulgents pour les puissants et trop rigoureux pour les faibles, attribuent à ceux-ci des contraventions imaginaires, pour les soumettre à des contributions qui augmentent leurs propres revenus, et qui cherchent à les rendre coupables pour se rendre eux-mêmes plus opulents; ceux qui leur vendent chèrement le repos où ils les laissent, en leur faisant payer les délais et les remises qu'il dépend d'eux de leur accorder; ce sont ceux qui, parvenus au comble de la fortune par des usurpations criantes, forcent en quelque sorte le prince qui les emploie, d'armer contre eux toute la sévérité de sa justice, et de se servir de tout son pouvoir pour les obliger à une restitution d'autant

plus pénible pour eux, qu'elle est moins libre et plus humiliante. Mais, sans entrer dans une plus longue discussion sur des injustices trop connues et trop décriées, vous est-il permis, à vous, engagés dans un commerce légitime en lui-même, de l'étendre et de le soutenir par des usures multipliées? Le Dieu créateur donna autrefois à la terre, par une seule parole, une étonnante fécondité; on sait aujourd'hui par quelques traits de plume en donner une pareille à l'or; on le promène de mains en mains, on le fait circuler par des détours infinis, afin qu'il revienne enflé d'une augmentation considérable qu'ont produite les mois, les années et les jours, armés, pour ainsi dire, de leur nombre, et devenus féconds par leur multitude et leur durée : *Armati numero dies et anni.*

Vous est-il permis, grands du monde, d'emprunter à toutes mains, pour soutenir un luxe qui est évidemment au-dessus de vos forces, s'il n'est pas au-dessus de votre condition, au risque de ne laisser à vos créanciers qu'un vide immense, dont une légère superficie de crédit leur cachait le néant et la profondeur?

Vous est-il permis, ouvriers perfides, dont on estime le salaire par le nombre des jours que vous donnez au travail, de les multiplier à l'excès par de longs intervalles de repos, afin de tirer un profit immense de votre frauduleuse oisiveté? Vous est-il permis de forcer ceux qui vous emploient, de recourir sans cesse à votre industrie, en leur donnant pour solides des ouvrages qui n'ont que l'apparence de la solidité? Vous est-il permis, serviteurs infidèles, de vous payer par vos mains, et de tromper vos maîtres, en vous appropriant à leur insu des récompenses que vous croyez dues à vos services?

Vous est-il permis, à vous qui défendez les intérêts d'autrui, d'abuser de la confiance des hommes, et du penchant qu'ils ont à s'aveugler dans leur propre cause, en leur persuadant qu'elle est juste, tandis que vous savez en votre conscience quelle ne l'est pas? vous est-il permis de les opiniâtrer à la soutenir, lorsque vous savez qu'elle ne peut tourner qu'à leur ruine? Pouvez-vous être tranquilles au milieu de ces richesses d'iniquité, qui ne sont autre chose que la dépouille de cent familles ruinées par les procès que vous leur avait fait entreprendre, sans vous inquiéter de ce qu'elles y pouvaient perdre, parce que vous étiez bien assurés d'y gagner?

Vous est-il permis, fermiers avides et insatiables, d'assurer à vos peines un prix exorbitant par les plus indignes mensonges, en cachant avec soin le véritable produit des terres que vous cultivez, et qui ne sont proprement en valeur que pour vous, tandis que le maître légitime n'en retire le plus plus souvent que de vains honneurs, des titres sans réalité, des droits stériles et infructeux?

Vous est-il permis, tuteurs intéressés, de faire valoir à votre profit le bien de vos pupilles?

Vous est-il permis, marchands avides, de hausser le prix de ce que vous vendez au delà de toutes bornes, et de l'enfler à l'excès par des fraudes que toutes les lois condamnent, et qui ne peuvent vous enrichir sans vous rendre coupables? Chaque profession n'a-t-elle pas ses industries différentes, et ses injustices particulières?

Qu'est-ce donc que la plupart des riches du monde, si ce n'est un amas de pécheurs enrichis par des rapines que la loi de Dieu condamne, que le monde tolère, que l'éclat illustre, que la dépense ennoblit, que l'usage autorise, que l'exemple soutient, que le succès justifie aux yeux du vulgaire? On veut être riche, voilà le grand point, voilà le premier et le capital de tous les objets; et on veut l'être promptement et sans mesure.

Je dis premièrement qu'on veut être riche. On estimera, si vous voulez, la religion, la probité et l'honneur; mais on est toujours plus attaché à la fortune : si elle se présentait d'elle-même, si elle venait mettre dans nos mains des richesses innocentes, on les recevrait avec joie; mais s'il faut pour les trouver, employer les fraudes et les injustices, on ne les épargnera pas. Amassons du bien à quelque prix que ce soit, disaient autrefois les païens, selon le reproche que leur faisait un de leurs poëtes; faisons notre fortune, augmentons nos revenus, devenons riches, en un mot. Si nous pouvons l'être par des voies légitimes, il faut le préférer; mais s'il n'y a que le crime et l'injustice qui mènent à la fortune, ne craignons ni le crime ni l'injustice. Telles étaient les maximes des païens, et telles sont encore aujourd'hui celles du monde. Les sages du paganisme s'en plaignaient, on se moquait de leur sagesse; nous nous en plaignons encore aujourd'hui avec plus de fondement, puisqu'ayant une religion plus sévère nous devons avoir une morale plus épurée : mais on se joue de la religion, et on méprise nos scrupules.

Non-seulement on veut être riche, mais on veut l'être promptement. La vie est si courte, que si l'on ne se hâtait d'acquérir et de posséder, à peine aurait-on le temps de poser les fondements d'une fortune imparfaite, et qu'on laisserait encore ensevelie sous la terre. On veut jouir au plus tôt d'un édifice complet; et à peine en a-t-on mis la première pierre, que l'on veut être au comble.

Enfin, on ne se contente pas de vouloir être riche promptement, on veut encore l'être sans borne et sans mesure : car qui est-ce qui a jamais dit à sa cupidité ce que le Seigneur a dit à la mer : Vous viendrez jusque-là, et vous n'irez pas plus loin? Plus on a, plus on veut avoir; plus on est élevé, plus on veut monter; plus les acquisitions s'accroissent, plus on veut les amplifier et les étendre. La cupidité ne dit jamais, c'est assez; rien n'est capable de l'arrêter, parce que rien n'est capable de la satisfaire.

Car, je vous le demande, avec une telle passion de s'enrichir, avec un désir si effréné de posséder et d'acquérir, que n'osera-t-on pas? que ne tentera-t-on pas? à quels excès, à quelles violences, à quelles injustices ne se portera-t-on pas? Quelle loi sera respectée? Quel frein, quelle barrière sera capable de retenir une cupidité si vive, si avide, si déterminée, si impatiente? Et puisqu'elle enflamme et transporte aujourd'hui la plupart des hommes, puisqu'ils ne connaissent plus d'autres règles et d'autres principes que ceux qu'elle leur inspire, doit-on s'étonner qu'il y ait un si grand nombre de riches dans le monde, obligés à la restitution? J'y obligerai même les enfants qui ne sont riches que par les rapines et par les injustes usurpations de leurs pères : *hæres iniqui.*

On a beau dire qu'il n'appartient pas aux enfants de faire le procès à la mémoire de leurs pères, et que le respect qu'ils doivent avoir pour un nom si chéri, doit leur faire rejeter bien loin de toute idée, toute recherche qui tendrait à rendre douteuse la probité de celui à qui ils doivent le jour; que ce serait renverser tout l'ordre de la société, que de vouloir les obliger à une telle discussion; qu'enfin, s'il y a eu de la faute dans ceux qui leur ont laissé le bien dont ils jouissent, les fautes étant personnelles, ils ne peuvent pas être chargés de l'obligation de les réparer. Erreurs insoutenables : *res clamat Dominum.* Tant qu'une chose a un maître reconnu, un maître dont le droit est certain et incontestable, elle doit retourner dans les mains de ce maître légitime; et celui qui ne l'est pas demeure chargé de l'obligation de la restituer.

Une longue prescription, dont le terme est fixé par les lois, peut faire tellement disparaître le droit de ce maître légitime, qu'il en serait entièrement anéanti; mais encore une fois, tant que ce maître légitime est connu, tant que son droit est clair et indubitable, en quelques mains que passe le bien qui lui appartient, l'obligation de le restituer subsistera toujours. On doit donc le chercher scrupuleusement, ce maître légitime, si l'on a quelque soupçon bien fondé qu'il y en ait un; et la justice et la charité, qui sont d'ailleurs si peu soupçonneuses, doivent le devenir en cette occasion.

Mais hélas! chrétiens, quel enfant, quel héritier s'est jamais acquitté de ce devoir, quoiqu'il ne soit pas douteux que s'il y manque il ne peut jamais y avoir de salut pour lui? On recueille tranquillement la succession d'un père notoirement enrichi par la fraude et par l'injustice; les biens se partagent, les noms changent; la famille s'élève, les dignités la décorent, les titres l'ennoblissent, et le crime demeure. Le monde est donc plein de gens obligés à la restitution, et qui ne restituent point : il faut le confondre, c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est rapporté dans l'histoire sainte que Josué défendit autrefois à tous ses soldats, de la part du Seigneur, de rien prendre des dépouilles des ennemis; et que, malgré cette défense, le malheureux Achan, tenté par une somme considérable et par quelques meubles précieux, osa contrevenir à cet ordre sacré, en s'appropriant, contre la volonté du Seigneur si expressément manifestée, un bien qui ne lui appartenait pas; ce qui a fait dire à saint Ambroise que la voix de Josué, qui avait bien pu arrêter le soleil dans sa course, n'avait pas eu le pouvoir d'arrêter les entreprises de la cupidité : *Ad vocem ipsius sol stetit, avaritia non stetit.* Le Seigneur voyant que son premier commandement avait été violé, en fit aussitôt un second, par lequel il ordonna la punition et la réparation de ce crime.

Image naturelle de ce qui se passe encore tous les jours dans le monde. Dieu nous dit comme aux soldats de Josué : Ne touchez pas au bien d'autrui c'est un bien sacré : *Cavete ne de his quæ præcepta sunt, quippiam contingatis.* (*Josue*, VI, 18.) Ce premier commandement n'arrête pas la cupidité, il est donc obligé d'en faire un second pour ordonner la réparation de cette injustice. Achan avoua humblement qu'il était coupable, il découvrit lui-même l'endroit où il avait caché ses larcins. Les riches, au contraire, lorsqu'ils ont violé, par de criminelles usurpations, le commandement du Seigneur, ou s'obstinent à ne pas avouer leur faute, ou refusent opiniâtrément de la réparer.

Trois sortes de consciences mettent obstacle à cette réparation, quoique prescrite par toutes les lois divines et humaines; la conscience aveugle, la conscience incertaine, la conscience faible; la conscience aveugle nous persuade que nous sommes déchargés de l'obligation de restituer, en nous faisant croire que nous n'avons pas le bien d'autrui; la conscience incertaine, lorsque les docteurs disputent entre eux sur l'obligation où nous sommes de restituer dans le cas particulier où nous nous trouvons, nous fait toujours conclure à ne point restituer; enfin la conscience faible, lors même que nous reconnaissons l'obligation où nous sommes de restituer, nous porte à nous dispenser de la restitution, parce que nous la jugeons impraticable.

Je dis en premier lieu que la conscience aveugle nous persuade que nous sommes déchargés de l'obligation de restituer, parce qu'elle nous fait croire que nous n'avons pas le bien d'autrui. Comme il y a deux choses dans l'avarice, d'un côté, une insatiable cupidité; de l'autre, un opiniâtre et presqu'invincible attachement : *Ex una parte cupiditas, ex altera tenacitas;* par l'une, on se jette avidement sur le bien d'autrui; par l'autre on se l'approprie tellement, que l'on ne peut plus se résoudre à le regarder comme usurpé; par l'une, on veut avoir des richesses à quelque prix que ce soit; par l'autre, quand on les tient une fois, on se persuade que la possession seule donne le droit de les conserver.

Quoi de plus ordinaire que de trouver dans le monde des avares chargés du bien d'autrui, dont la conscience est tranquille; qui ne désespèrent pas d'entrer un jour dans le ciel; qui ne croient point que le poids énorme de ces richesses d'iniquité qu'ils ont amassées, puisse jamais les précipiter dans l'enfer; qui lèvent avec confiance, vers le ciel, des mains qu'ils ont mille fois trempées dans les larmes du pauvre, et dans le sang de l'innocent: qui sont même quelquefois plus assidus à la prière, plus religieux observateurs de tous les devoirs extérieurs de la religion que les autres? A les entendre, leur possession est juste leurs droits sont certains, leurs acquisitions légitimes; l'univers entier leur dirait, et leur prouverait le contraire, qu'ils ne le croiraient pas; tous les casuistes décideraient contre eux, les plus relâchés se joindraient aux plus sévères pour les condamner, qu'ils ne troubleraient pas leur opiniâtre confiance, et qu'ils ne viendraient pas à bout de faire tomber le nuage de leur aveuglement. Cependant, chrétiens, la religion et le bien d'autrui sont deux choses incompatibles, et on se flattera toujours en vain de pouvoir les allier ensemble.

La restitution est nécessaire, de nécessité de précepte, puisque Dieu la commande expressément; nécessaire de nécessité de moyen, puisque sans elle il n'y a pas de salut à espérer; nécessaire même de nécessité de moyen unique et indispensable, puisqu'il n'y a ni prières, ni vertus, ni œuvres de piété qui puissent suppléer à la restitution. Vous aurez beau multiplier vos prières dit le Seigneur par son prophète, je ne vous exaucerai point, tandis que je verrai vos mains teintes de sang, ou, ce qui revient au même, pleines d'un bien qui ne vous appartient pas: *Manus enim vestræ sanguine plenæ sunt.* (*Isa.*; I, 15.) Les ministres de l'Eglise ont sans doute reçu du ciel un pouvoir bien étendu et bien vaste, pour la réconciliation des pécheurs, mais ils n'en ont aucun pour dispenser les riches coupables de la restitution.

Quel salut y a-t-il donc à espérer pour ces hommes dont la conscience aveugle se refuse opiniâtrément à un devoir si indispensable? Ne pensez pas, chrétiens, que leur aveuglement les justifie; il ne servira qu'à les rendre plus criminels devant Dieu, puisqu'il ne vient que d'un attachement excessif aux biens de la terre, et d'une insensibilité monstrueuse pour les biens du ciel: attachement tant de fois réprouvé! insensibilité tant de fois condamnée dans l'Evangile? Qu'ils soient donc moins âpres dans leur attachement, moins intéressés, moins avides; qu'ils pensent davantage aux biens du ciel, et moins à ceux de la terre, et leurs ténèbres seront bientôt dissipées.

D'autres n'ont pas encore une conscience entièrement aveugle, ils doutent, ils sont incertains: ils se trouvent dans ces cas difficiles et embarrassants, sur lesquels les docteurs eux-mêmes se partagent; les uns les obligent à la restitution, les autres les en dispensent. Que feront-ils? Ce qu'ils feront, Chrétiens, ils ne manqueront pas de s'attacher toujours à ceux qui les dispensent; ils cherchent plutôt à être flattés, qu'à être instruits: leur incertitude marque d'abord que leur conscience n'est pas entièrement aveugle, mais la manière dont ils la fixent, prouve qu'elle est corrompue

Ce n'est pas qu'il ne se trouve en effet quelques cas qui paraissent quelque peu difficiles ou embarrassants; soit que la subtilité des docteurs ait voulu en quelque sorte enchérir sur celle de l'avarice, soit que le hasard forme une complication, de circonstances et d'événements qui obscurcissent le devoir, qui embrouillent le précepte, et qui rendent l'application délicate, la conscience la plus droite peut se trouver quelquefois chancelante et embarrassée. Je me trompe, chrétiens, une conscience droite ne le sera jamais. Elle saura trouver des guides sûrs, que leur sagesse, leur expérience et leur probité reconnue rendent capables de conduire les âmes sans les égarer; des guides timorés sans scrupules, sévères sans excès, exacts sans prévention, raisonnables sans relâchement: elle ne se fera point une dangereuse habitude de se rassurer toujours sur la décision la plus commode et la plus favorable à la cupidité; elle penchera même plutôt du côté qui marque plus de générosité que de celui qui marque plus d'avarice; elle ne craindra pas tant d'être libérale que d'être injuste; ni de donner son propre bien que de retenir le bien d'autrui. Un vrai chrétien, quand il s'agit du salut de son âme, préfère volontiers la lumière la plus pure et la plus éclatante, à celle où il aperçoit encore des ombres et des obscurités; il a peine à se tranquilliser sur les démarches équivoques d'une justice incertaine et mal assurée; il aimera mieux pouvoir se répondre à soi-même de son détachement, par le sublime effort d'une vertu mâle et généreuse que de restreindre ses devoirs par des ménagements qui flattent sa cupidité.

Zachée, ayant reçu Jésus-Christ dans sa maison, avait sans doute avec lui le casuiste le plus éclairé qui fut jamais; il pouvait puiser à la source même des lumières et de la sagesse. Il avait de grandes restitutions à faire; mais il ne paraît pas qu'il ait beaucoup consulté ce casuiste infaillible; il prit sans hésiter le parti le plus noble et le plus généreux. Je rends, dit-il, quatre fois plus que je n'ai pris: *Si quid aliquem defraudavi. reddo quadruplum* (*Luc.*, XIX, 8.) J'aime mieux aller au delà d'un droit précis et rigoureux, que de ne pas honorer la présence de mon divin Maître par toutes les marques possibles du plus parfait désintéressement.

J'avoue, chrétiens, qu'il en coûte à la nature pour sacrifier à Dieu des richesses qui font presque seules la distinction des états et des conditions, qui sont la source des commodités et des plaisirs, le seul lien des rapports et des commerces agréables.

Mais, quoique l'on puisse dire ou penser de ces fragiles prérogatives, vaudront-elles jamais les biens du ciel? et tous les avantages qu'elles pourront vous procurer en ce monde, vous dédommageront-ils des maux infinis qu'elles ne peuvent manquer de vous attirer en l'autre, lorsqu'elles sont acquises par la cupidité, et retenues par l'injustice? Car enfin, que pourrez-vous dire à Dieu pour vous justifier? Lui direz-vous qu'il se trouve une infinité de circonstances où la restitution est absolument impossible? c'est le prétexte dont la conscience faible se sert presque toujours pour se rassurer et pour étouffer ses justes remords.

La restitution impossible! Ah! je l'avoue, chrétiens, elle le sera toujours, si vous suivez les idées du monde, et si vous n'écoutez que votre intérêt; vous la trouverez possible, si vous croyez l'Evangile, si vous avez un désir sincère de votre salut. La restitution impossible! Non, elle ne saurait l'être pour un homme qui craint Dieu et qui l'aime, comme il y est obligé, de cet amour de préférence qui ne peut lui refuser aucune espèce de sacrifice. Et d'où pourrait donc venir cette impossibilité prétendue? Je ne parle pas selon les idées du monde, je parle selon Dieu, selon l'Evangile. Si je restitue, dites-vous, je suis ruiné sans ressource. Vous perdez un bien qui ne vous appartient pas, répond saint Chrisostome, mais vous serez amplement dédommagé de cette perte; vous gagnerez le ciel et vous sauverez votre âme; qu'aurez-vous à regretter? est-il aucun bien dans ce monde qui puisse être comparé aux biens de la grâce et au bonheur du ciel?

Mais je ruine avec moi des enfants qui n'ont eu aucune part à mes injustices; ils en deviendraient coupables en héritant de vos biens; et il vaut encore mieux les ruiner que de les damner. Le saint homme Tobie n'était pas si inquiet que vous sur le sort de ses enfants, quand il disait : Il est vrai que nous menons une vie pauvre, à peine avons-nous le nécessaire; mais nous serons toujours assez riches si nous craignons Dieu, et si nous préservons nos mains de toute injustice.

Mais si je restitue, dites-vous encore, il ne me sera plus possible de me maintenir dans l'état où je suis monté par mes injustices. Il faut en descendre, chrétiens; il faut retrancher votre jeu, diminuer votre dépense, et vivre dans la simplicité, afin de vivre dans la justice; vous perdrez peut-être le rang que vous tenez dans le monde; mais vous obtiendrez une place dans le ciel. Je ne puis restituer, dit un autre, sans me perdre de réputation et d'honneur. Abus, chrétiens! idée fausse et déraisonnable! et quelle honte, quel déshonneur peut donc se trouver dans une action qui n'est devenue si rare que parce qu'el est héroïque! La religion a de grands droits, mes frères; et ce qu'elle commande de plus difficile et de plus rigoureux, par la raison que chacun en sent en soi-même la difficulté, devient presque toujours l'objet de l'admiration des hommes.

Il est vrai qu'on ne peut faire une restitution sans avouer un crime; mais c'est un aveu semblable à celui qu'un homme vraiment contrit fait de ses péchés dans la confession; c'est un aveu qui efface le crime, et qui le détruit; un aveu qui nous fait trouver plus de gloire dans la restitution qui répare l'injustice, que de honte dans la sincérité qui la découvre. Le bien d'autrui déshonore bien plus celui qui le possède, que celui qui le rend. Zachée fut-il donc déshonoré quand il publia qu'il était prêt de rendre à tous ceux qu'il avait trompés ou opprimés, quatre fois plus qu'il ne leur avait pris? C'étaient plutôt ses brigandages qui l'avaient déshonoré; sa restitution prompte, généreuse et abondante ne pouvait tourner qu'à sa gloire.

Un autre, enfin, ne sait plus où prendre le bien d'autrui qu'il voudrait sincèrement restituer; il est dissipé, il est anéanti, il a passé dans d'autres mains, d'où il n'est plus possible de le retirer; il a été employé à satisfaire des caprices ruineux, qui l'ont absorbé. Si, dans ces cas, il vous en reste encore qui soit légitimement acquis, ne pensez pas, chrétiens, que ce bien soit à vous, il doit prendre la place du bien d'autrui que vous avez dépensé ou perdu; il devait servir à vos restitutions, comme l'autre a servi à vos folles dépenses. Mais où trouver, dit encore un autre, ceux que j'ai dépouillés? ils sont morts, ils ont disparu. Ils ont peut-être laissé des héritiers qui les représentent; il faut les chercher. On en a vu faire publier partout qu'ils étaient prêts d'ouvrir leurs trésors à quiconque pourrait y montrer quelque somme qui leur appartînt; si l'on voulait mettre cette pratique en usage, vous ne doutez pas, je crois, qu'on ne manquât plutôt de gens prêts à rendre ce qu'ils doivent, que de gens prêts à demander ce qui leur est dû. Enfin, tenez pour certain, mes frères, que nul prétexte au monde ne saurait vous délivrer de l'obligation de restituer. Je ferai des aumônes, dites-vous, pour suppléer à cette restitution, qui me paraît trop difficile; n'y a-t-il pas autant de mérite à donner qu'à restituer?

Je connais sans doute, chrétiens, tout le prix et tout le mérite de l'aumône; je sais qu'elle est pour les riches un moyen de salut aussi efficace qu'il est indispensable; et à Dieu ne plaise que j'entreprenne ici d'ôter aux riches et aux pauvres une ressource si nécessaire aux uns pour leur salut, et aux autres pour leur subsistance! mais je ne laisse pas de dire que l'aumône ne peut suppléer à la restitution, que dans le cas où il serait réellement impossible de restituer le bien à son maître légitime. Ce qui vous trompe, chrétiens, et ce qui porte si souvent les riches à ne vouloir réparer leurs injustices que par des aumônes, c'est que l'aumône a quelque chose de plus libre, et par conséquent de plus flatteur pour l'amour-propre, que la restitution : il est cependant

vrai qu'ils ne peuvent remplir toute justice qu'en joignant à l'exemple de Zachée, la restitution à l'aumône; il ne fit pas l'une pour servir de supplément à l'autre, il ne chercha pas non plus à se dispenser de l'aumône, sous prétexte qu'il était obligé à de grandes restitutions, mais il accomplit à la fois ces deux espèces de devoirs : ce fut par-là qu'il mérita le salut qui entra dans sa maison avec Jésus-Christ : sa restitution fut non-seulement entière, mais surabondante. Que la vôtre soit du moins un remplacement exact de vos usurpations : ***Redde quod debes*** (***Matth.***, **XVIII, 28**); rendez ce que vous avez pris, dans la dernière exactitude.

La mer, disait saint Chrysostome, engloutit souvent des vaisseaux entiers, des flottes entières, des richesses immenses; mais elle ne rend jamais que de misérables débris, et quelques pitoyables restes de naufragés qu'elle rejette sur son rivage. Ainsi sont les hommes; ils rendent peu, après qu'ils ont beaucoup pris; ils ont ruiné vingt familles, et ils soulagent quelques pauvres; ils ont pris des sommes considérables, et ils en rendent de légères. Quelques-uns disent : Je restituerai après ma mort; et ils ne font pas réflexion que le même précepte qui les oblige à rendre, leur défend de retenir; qu'un délai affecté sera puni au jugement de Dieu, comme un surcroît d'injustice et une usurpation continuelle. Et pourquoi tant de défaites et de retardements, lorsqu'il s'agit de décharger votre conscience d'un fardeau qui l'accable, pour peu qu'il vous reste encore quelque sentiment de religion? pouvez-vous croire que Dieu se contente d'une restitution palliée, d'une restitution imparfaite, d'une restitution promise, et jamais exécutée, qui ne sert qu'à prolonger les malheurs de ceux qui souffrent de vos injustices.

Que vous servira-t-il d'avoir vécu pendant quelques années dans l'opulence, si vous mourez dans votre péché? Je veux que le monde ait ignoré vos injustices; je veux que vous ayez été assez heureux ou assez habile pour les tenir cachées : auront-elles échappé aux regards du souverain Juge? Non, sans doute, et un jour viendra qu'il vous en demandera compte, et qu'il faudra remonter à la source de vos acquisitions : ***Redde rationem villicationis tuæ*** (***Luc.***, **XVI, 2**), vous dira le Seigneur. Vous avez fait une grande fortune, voyons quel en a été le fondement; les commencements en étaient faibles, les progrès en ont été grands et rapides : d'où vous sont venus en si peu de temps ces terres, ces maisons, ces trésors? comparez-les avec ce que vos pères vous ont laissé. Quoi! vous étiez né dans la médiocrité ou dans l'indigence, et vous voilà tout à coup comblé de tous les dons de la fortune! Un changement si subit et si prodigieux n'a pu être l'ouvrage de l'innocence et de la vertu; le travail même le plus utile ne fut jamais si fructueux; la fraude et l'injustice sont donc venues vous prêter la main pour accumuler tant de richesses.

Mais hélas! chrétiens, que vous en restera-t-il, lorsqu'il faudra paraître devant ce juge sévère et inexorable avec des mains vides et une conscience chargée de mille péchés qui seront alors irréparables! Un cercueil pour votre corps, et un malheur éternel pour votre âme. Ah! mes frères, tandis que vous le pouvez, hâtez-vous plutôt de la mettre à couvert d'un si affreux danger, par la restitution. C'est un devoir de justice, c'est un effort que la religion exige de vous, et sans lequel vous n'arriverez jamais à cette récompense éternelle, qui n'est appelée la couronne de justice que parce qu'elle est réservée pour les Justes. Elle ne sera donc point accordée à ceux dont les mains se trouveront souillées par des injustices mal réparées : les riches injustes n'y auront aucune part; leur partage sera ce supplice éternel que Dieu prépare aux violateurs de sa loi. Accomplissez-là, chrétiens, cette loi divine; ce n'est qu'en l'observant avec fidélité, que vous pourrez espérer d'entrer dans la joie du Seigneur, pour goûter avec lui les délices ineffables de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le jeudi de la première semaine de carême.

SUR LA PRIÈRE.

O mulier, magna est fides tua : fiat tibi sicut vis. (*Matth.*, XV, 28.)

O femme, que votre foi est grande! je vous accorde ce que vous me demandez.

Sire,

Nous ne voyons dans l'Evangile que des prières exaucées. Les disciples, menacés d'un triste naufrage, ont recours à la prière, et la mer est calmée. Des malades languissants viennent demander à Jésus-Christ la guérison de leurs plaies, et ils l'obtiennent. Des mères éplorées le conjurent de rendre à leurs enfants la vie ou la santé, et elle leur est rendue. Des aveugles, qu'il rencontre sur son passage, lui demandent à voir la lumière du jour, et leurs yeux sont ouverts. Des lépreux ont recours à lui, et leur chair est vivifiée. Enfin, tous ces miracles ne semblent être que des effets de la prière; toutes ses réponses ne sont que des arrêts favorables accordés sur le champ aux humbles supplications de ceux qui l'implorent. Mais de si grands avantages ne sont pas attachés à toutes sortes de prières. Il y a, vous le savez, des prières vives, des prières ferventes, des prières assidues, qui font au Seigneur une douce violence et qui le forcent en quelque sorte à nous ouvrir tous les trésors de sa puissance; et il y a des prières tièdes, des prières négligées, des prières faites sans foi, sans attention et sans piété, qui, bien loin de nous le rendre propice, offensent plutôt sa divine majesté, et allument sa juste colère. Pour vous donner donc ici une pleine et entière instruction sur le grand et important devoir de la prière, je vais vous exposer 1°, les motifs qui doivent vous en-

gager à la prière: ce sera le sujet de la première partie; 2° les défauts qui corrompent le mérite et qui frustrent l'effet de la prière: ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois motifs, chrétiens, doivent engager tous les hommes à se dévouer à l'exercice de la prière: sa nécessité, son efficacité, sa facilité.

Je dis premièrement sa nécessité: car si l'homme était un être indépendant qui fût en état de se soutenir par lui-même; si sa volonté seule était la règle et la mesure de son pouvoir; s'il n'avait qu'à désirer de vivre pour prolonger ses jours, qu'à vouloir la santé pour la conserver, qu'aurait-il besoin de recourir à la prière, trouvant en lui-même assez de force et de ressource pour être toujours tranquille et toujours heureux? Mais, hélas! une triste expérience ne lui apprend que trop sa misère et sa faiblesse: placé dans une vallée de larmes, où il ne rencontre partout que des sujets de crainte et d'affliction, il sent à tout moment que sa vie lui échappe, que sa santé est chancelante, que son corps est fragile, et qu'il est environné de mille maux, dont tous les biens et tous les honneurs de ce monde ne sauraient le garantir. Asservi par sa nature à la volonté suprême d'un Dieu Créateur qui dispose de tous les événements, qui dispense tous les biens, qui fait naître les orages ou qui les dissipe, qui envoie les disgrâces ou qui donne la prospérité, l'homme ne peut se cacher à lui-même qu'il ne subsiste que par la volonté de cet Etre tout-puissant, qu'il ne respire que par lui, qu'il ne peut vivre, qu'il ne peut-être heureux indépendamment de lui. Que lui reste-t-il donc, si ce n'est de lever sans cesse les yeux vers ces montagnes saintes, demeures éternelles du souverain Etre, d'où doit venir son secours? *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* (*Psal.* CXX, 1.) Né dans un état de dépendance et de faiblesse, que fera-t-il, que deviendra-t-il, s'il ne dit sans cesse: Etre tout-puissant qui m'avez créé, de qui je tiens tout, soutenez-moi, défendez-moi; sans vous je ne puis rien espérer, et j'ai tout à craindre?

Si l'homme se considère comme chrétien, la religion lui découvre d'autres vérités, qui n'établissent pas moins clairement la nécessité de la prière. Elle lui apprend qu'il a été conçu dans le péché, et que s'il en a perdu la tache par la grâce du baptême, il en a conservé le goût et l'inclination; que tout ce qui l'environne le porte à le commettre; que les tentations naissent en foule sur ses pas, et qu'il n'en est point de plus dangereuses que celles qu'il porte dans lui-même; elle lui apprend qu'il marche continuellement sur le penchant de l'abîme, toujours prêt à y tomber si Dieu ne lui tend la main; elle lui apprend que son esprit est aveugle et son cœur corrompu, et que si l'un n'est éclairé d'une lumière céleste, et l'autre soutenu par une force divine, l'esprit sera couvert de ténèbres, et le cœur souillé par mille péchés: elle lui apprend que la porte du ciel est étroite, la voie épineuse, la loi sévère, le salut difficile, et que l'homme, par ses propres forces, ne peut ni supporter le poids de ses obligations, ni mériter la récompense éternelle: elle lui apprend enfin qu'il ne peut rien sans Dieu, et par conséquent qu'il ne peut rien sans la prière.

Les biens du corps et les biens de l'esprit, les maux que nous ressentons et ceux que nous avons à craindre, tout ce qui nous manque, tout ce qui marque notre indigence et notre faiblesse, établit invinciblement la nécessité de la prière. Qui êtes-vous donc, chrétien, lorsque vous refusez de prier votre Dieu? Vous êtes une créature aveugle et présomptueuse, qui croit pouvoir se passer de son Créateur; vous êtes un insensé, qui, vous trouvant livré malgré vous aux craintes et aux désirs, omettez cependant le seul moyen que vous pouvez prendre pour écarter les maux qui vous menacent, et pour obtenir les biens que vous désirez; vous êtes un enfant rebelle et dénaturé qui fuit la présence et l'entretien de son Père, un ingrat qui voulez jouir des bienfaits de Dieu sans jamais vouloir lui en témoigner votre reconnaissance, un homme enfin sans lumière et sans sentiment, et qui méconnaît également sa force et sa faiblesse. Vous ne sentez pas votre faiblesse, puisque vous ne croyez pas avoir besoin de la prière, et vous ne sentez pas votre force, puisque vous ne vous apercevez pas que ne pouvant rien par vous-même, vous pouvez tout par la prière.

Toute-puissante sur les éléments, la prière commande en même temps au ciel et à la terre. Samuel devient en quelque sorte redoutable à tout un peuple par l'effet indubitable de sa prière. Il prie, il demande vengeance au ciel contre un peuple rebelle; le ciel tonne et ravage la terre, et tout le peuple, dit l'Ecriture, apprit à craindre le Seigneur et Samuel: *Timuit omnis populus nimis Dominum et Samuelem.* (I *Reg.* XII, 29.) Ne dirait-on pas, chrétiens, que l'Ecriture égale ici le pouvoir de l'homme qui prie au pouvoir du Dieu qui commande? Tous deux semblent être également l'objet de la crainte des Israélites, parce qu'en effet tous les événements que la puissance de Dieu peut produire, celle de la prière peut les attirer. Josué a besoin de la lumière du jour pour achever la défaite entière des Amalécites: il prie, il invoque le Dieu tout-puissant, et en le priant il devient, ce semble, aussi puissant que lui: *Invocavit Altissimum potentem... et audivit illum magnus et sanctus Deus.* (*Eccli.*, XLVI, 5.) Animé d'une force supérieure, il commande au soleil de s'arrêter, et il s'arrête. C'est la prière des trois enfants qui change les flammes de la fournaise en une douce rosée; c'est la prière de Jonas qui le tire du ventre de la baleine; c'est la prière de Susanne et d'Ezéchias qui les arrache des bras de la mort; c'est la

prière d'Esther et de Mardochée qui change le cœur d'Assuérus, et qui sauve le peuple fidèle; c'est la prière de Daniel qui apaise la fureur des lions; ce sont les prières de l'Eglise qui brisent les chaînes de Pierre.

Toute-puissante sur les royaumes et sur les empires, c'est la prière qui règle leurs destinées, et qui décide du sort des batailles. Tandis que Josué combat, Moïse lève les mains vers le ciel, et ses mains impuissantes et désarmées ont plus de part au succès que celles qui lancent les javelots et qui manient l'épée. Ce n'est point ici la force qui triomphe, c'est la prière. Lorsque Moïse se relâche, la victoire s'arrête; quand sa prière se ranime, l'ennemi succombe, les Juifs ont l'avantage. Les mains de Moïse élevées vers le ciel sont l'heureux étendard que suit toujours la victoire : ses mains suppliantes sont les mains victorieuses qui terrassent les Amalécites.

Mais, est-ce assez, chrétiens, de dire que la prière égale en quelque sorte la toute-puissance de Dieu? Non, puisqu'elle a le pouvoir de lui résister, qu'elle a même le pouvoir de la vaincre. Dieu est tout-puissant, dit l'Ecriture, qui est-ce qui lui résistera? Celui qui saura prier, mes frères, saura lui résister. La lutte mystérieuse de Jacob nous représente cette espèce de combat que nous livrons à Dieu par la prière. Le Seigneur lui-même paraît le redouter : il craint, si je l'ose dire, la résistance de la prière; il prend la précaution d'avertir ses serviteurs de ne le point prier lorsqu'il veut donner un libre cours à sa colère. Ce peuple, que je vous avais confié, dit-il à Moïse, m'a grièvement offensé : laissez-moi, ne priez point pour lui, vous m'empêcheriez de le punir. (*Exod.*, XXXII, 7, 9.) Mais qui est-ce qui sera victorieux dans ce combat? sera-ce Dieu, sera-ce Moïse? sera-ce le tout-puissant, sera-ce l'humble et le pauvre qui s'anéantit en sa présence? N'en doutez pas, chrétiens : non-seulement la prière aura la force de résister à Dieu; elle aura même le pouvoir de le vaincre. Il a beau dire à Moïse de ne le point prier; Moïse le prie, il s'abaisse devant la majesté du Très-Haut, et tandis qu'il tremble à la vue de son trône terrible, il vient à bout de lier les mains du Tout-puissant, de désarmer son bras et de captiver sa vengeance. La prière d'Aaron, frère de Moïse, fait encore quelque chose de plus étonnant : la foudre était déjà tombée dans le désert, quatorze mille hommes venaient d'être consumés dans les flammes; Aaron se jette entre ceux qui étaient déjà brûlés et ceux qui vivaient encore, cet homme juste vient au secours d'un peuple que Dieu avait abandonné aux flammes de sa justice : *Properans homo sine querela deprecari pro populis.* (*Sap.*, XVIII, 21.) Il n'oppose pas à ces feux dévorants d'autre bouclier ni d'autre rempart que la prière; *Proferens servitutis suæ scutum, orationem* (*Ibid.*), et il vient à bout de les éteindre : *Restitit iræ, et finem imposuit necessitati* (*Ibid.*). La prière de Moïse a la force d'arrêter le bras du Seigneur avant qu'il ait lancé la foudre : celle d'Aaron l'oblige en quelque sorte à retirer son tonnerre, après même qu'il l'a lancé.

La prière, conclut saint Grégoire de Nysse, doit donc être regardée comme le ressort le plus actif et le plus universel qui soit dans l'univers. C'est en quelque sorte à l'abri de la prière que les royaumes subsistent, que les terres sont fertiles, que les armes prospèrent, que la paix est rendue, que les rois vivent, que les peuples sont heureux. Oui, les colonnes des Stylites, les déserts des anachorètes, les grottes des Antoine, les antres et les cavernes des Hilarion étaient peut-être plus avantageuses au monde que les cours brillantes et pompeuses des Constantin et des Théodose. Là se traitaient avec Dieu les intérêts de la terre avec plus de succès et d'avantage que dans les conseils des souverains; là des mains impuissantes et désarmées, mais levées continuellement vers le ciel, conduisaient, par la vertu de la prière, les bras victorieux de ces héros. Ne vous plaignez donc pas, chrétiens, de ce que l'Eglise retire du monde quelques âmes choisies pour ne les occuper que de la prière : ne regardez point ces pieux solitaires comme des gens oisifs et inutiles à la république, et gardez-vous de dire : *Ut quid perditio hæc?* (*Matth.* XXVI, 8.) A quoi bon tant d'heures dans le jour employées dans le repos d'une stérile occupation? Moïse était-il donc un homme inutile, lorsque, retiré sur la montagne sainte, il attirait sur tout un peuple la bénédiction du Dieu des armées? Se livrait-il à une occupation stérile, lorsque, sans combattre lui-même, il assurait la victoire à ceux qui combattaient, par la ferveur et par la continuité de ses prières? Et que savez-vous, chrétiens, jusqu'où le Seigneur porterait tous les jours les effets de son implacable colère, si son bras n'était retenu par les prières des saints? Ah! dites plutôt, à la vue de ces asiles sacrés de la pénitence et de la vertu : O Israël, que vos tentes sont belles et qu'il est doux de reposer à l'ombre de vos redoutables pavillons! *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob; tentoria tua, Israel!* (*Num.*, XXIV, 5.) Là sont rassemblées les sentinelles qui veillent continuellement à la garde du troupeau de Jésus-Christ; là est élevée cette tour de David où l'on voit mille boucliers suspendus, appui de la faiblesse et ressource assurée contre les traits d'un Dieu vengeur : *Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* (*Cant.*, IV, 4.) Ne s'y trouvât-il qu'un seul juste, il détournerait encore plus de maux par ses prières, que tous les pécheurs du monde ne pourraient en attirer par leurs forfaits.

Mais un moyen si efficace et si salutaire serait-il d'une difficulté proportionnée à son prix? Non, chrétiens. La prière n'est point un effort d'esprit, qui demande une étude profonde, ni une connaissance sublime des mystères de Dieu; c'est un simple mouvement du cœur; c'est le gémissement d'une âme attendrie qui soupire vers les taberna-

cles éternels ; c'est le sentiment d'une âme religieuse qui admire la grandeur de Dieu, qui s'étonne des merveilles de sa puissance, qui le remercie de ses bienfaits, qui se sent embrasée d'amour par les effets prodigieux de sa miséricorde, et pénétrée de componction et de douleur à la vue de ses propres ingratitudes et de ses péchés.

La prière n'est point un art, une science difficile, dont les règles et la méthode ne s'apprennent que par de longues réflexions et par une application suivie et constante. Prier, c'est élever son esprit et son cœur à Dieu, c'est lui exposer naïvement ses désirs et ses peines. C'est ici une science qui nous est en quelque sorte naturelle ; une science sur laquelle le besoin nous instruit, la nécessité nous éclaire, le sentiment nous guide, notre propre misère nous sert de maître. Les règles en sont écrites dans nos cœurs ; et c'est un point sur lequel la nature nous a tous rendus savants, en nous rendant misérables. La prière n'est pas toujours un don spécial et miraculeux du Saint-Esprit, qui produise comme dans les saints les ravissements et les extases, et qui nous transporte comme Moïse jusqu'au sommet de la montagne sainte, pour y contempler face à face la gloire du Très-Haut. Prier est un devoir commun à tous les fidèles, et par conséquent un devoir dont tous les fidèles sont capables. Il ne s'agit pas ici de la science des parfaits; c'est la science des hommes. Tout ce qui a un esprit et un cœur sait adorer la grandeur de Dieu, admirer sa providence, implorer sa miséricorde, apaiser sa justice, l'appeler à son secours dans ses tentations et dans ses peines. La prière n'est point un tissu de discours étudiés qui demandent une éloquence naturelle ou acquise ; elle n'est point attachée comme le sacrifice à une heure fixe et déterminée, ni à un lieu consacré par une bénédiction particulière: on peut prier en tout temps et en tous lieux, dans le travail et dans le repos, à la lumière du jour et dans les ténèbres de la nuit, au milieu du trouble et des occupations tumultueuses du monde, et dans le silence de la retraite.

David priait le Seigneur à la tête de ses armées, et dans le secret de cette solitude qu'il arrosait de ses larmes. Esther le priait au milieu de sa cour, et dans l'intérieur de son palais. Susanne le priait dans les jardins de son père, et au milieu de l'assemblée des Juifs ; Salomon, sur le tribunal auguste où il rendait les oracles de sa sagesse ; Ezéchias mourant le priait sur le lit de sa douleur et de son infirmité.

La prière ne consiste pas à lever les mains vers le ciel, mais à y porter les affections de son âme. Elle ne consiste pas à se prosterner devant l'autel du Seigneur, mais à lui parler intérieurement le langage secret de la ferveur et de l'amour. En un mot, elle n'est pas proprement renfermée dans la parole, mais dans la pensée. Anne, mère de Samuel, ne fut point exaucée pour avoir fait entendre sa voix, mais pour avoir crié du fond de son âme. Dieu ne demande de nous, dans la prière, qu'un esprit attentif et un cœur attendri. Saint Paul était renfermé dans une étroite prison ; il était chargé de chaînes qui ne lui permettaient pas de fléchir les genoux, ni de lever les mains vers le ciel : il ne laissa pas de prier, et sa prière fut si efficace auprès de Dieu, que la terre trembla, que ses fers tombèrent, que le geôlier même fut converti.

Quelle ressource, chrétiens, ne devez-vous donc pas trouver dans cette facilité de la prière, et comment se peut-il faire que vous vous plaigniez encore des adversités qui vous accablent, ou des passions qui vous tyrannisent? Je ne veux qu'un seul mot pour vous confondre. Vous pouvez prier. Vous êtes, dites-vous, esclave de l'habitude, tyrannisé par vos penchants, vicieux par caractère, inconstant par humeur, voluptueux par goût, injuste par cupidité. Mais en vain me feriez-vous la plus triste peinture de vos faiblesses : non, je ne saurais vous plaindre. Vous pouvez prier, vous pouvez dire à Dieu, à toutes les heures du jour, avec l'humilité du publicain : *Seigneur, soyez propice au plus grand des pécheurs* (*Luc.*, XVIII, 13) ; avec la confiance des disciples : *Sauvez-nous, Seigneur, sans vous nous allons périr* (*Matth.*, VIII, 25); avec les cris attendrissants de l'aveugle de Jéricho : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi* (*Luc.*, XVIII, 38); avec la foi vive de la Chananéenne: *Seigneur*, mon âme *est cruellement tourmentée par le démon* (*Matth.*, XV, 22); le péché qui la corrompt, est le démon qui la tourmente : *dites seulement une parole* (*Matth.*, VIII, 8) de grâce et de salut, *et je serai délivrée.* Ces prières étaient courtes, mais elles partaient du cœur. On n'y remarque pas un grand amas de paroles, ni une longue suite de raisonnements : mais ceux qui les firent obtinrent de Dieu des miracles.

Bénissez-le donc, ce Dieu tout-puissant, de ce qu'il n'a pas encore retiré de vous la grâce de la prière. Oui, mon Dieu, c'est par un effet de votre miséricorde infinie que je ne puis jamais me trouver en ce monde sans ressource et sans espérance. Dès que je puis vous prier, je puis vous fléchir, je puis attirer sur moi vos plus précieuses bénédictions. Cette seule grâce me répond que votre miséricorde est toujours attentive sur mes intérêts, et qu'elle ne demande qu'à être sollicitée pour se répandre sur moi. Si donc il vous arrive si souvent de prier sans fruit et sans succès, n'attribuez votre malheur qu'à cette multitude de défauts qui corrompent le mérite, et qui frustrent l'effet de vos prières : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise est continuellement occupée de la prière. Quelle multitude innombrable d'âmes choisies n'a-t-elle pas rassemblée dans de saintes retraites, pour les dévouer à l'exercice de la prière ! Que de jours dans l'année ne consacre-t-elle pas à offrir des vœux au ciel pour le salut et pour le bon-

heur du monde! Elle veut que tout chrétien soit un homme de prières. Qui ne serait donc étonné de voir tant de vœux sans effet, tant de prières stériles? L'Eglise prie, et le monde est continuellement inondé d'un déluge de crimes et de malheurs. La prière d'Elie eut autrefois la force d'ouvrir le ciel, et celle de tant de solitaires et de fidèles le frappe inutilement. Ah! chrétiens, c'est qu'il ne suffit pas de prier, si vos prières n'ont toutes les qualités qui les rendent efficaces auprès de Dieu. Vous priez; mais le vice de votre prière en anéantit le mérite et la force. Vous priez, mais avec tant de défauts, que vous trouvez quelquefois le malheureux secret de vous rendre coupables par vos prières. Défauts dans l'objet de votre prière: que demandez-vous? Défauts dans les qualités de votre prière: comment priez-vous? Défauts dans les vices personnels de celui qui prie : qui êtes-vous?

Défauts dans l'objet de votre prière : que demandez-vous? Et que dois-je demander à Dieu, dites-vous? Ah, chrétiens! que n'avez-vous pas à demander? Ouvrez les yeux sur votre misère et sur vos besoins, et la source de vos demandes ne tarira jamais. Vos pas ne sont-ils pas toujours incertains et chancelants dans les voies de la justice? demandez à Dieu qu'il les affermisse. N'êtes-vous pas esclaves d'une passion qui vous domine? demandez à Dieu qu'il vous affranchisse de ce honteux esclavage. Le plaisir n'a-t-il pas une amorce fatale qui vous attire? demandez à Dieu qu'il vous en dégoûte. L'habitude ne vous a-t-elle pas fixés dans le crime et dans le désordre? demandez à Dieu qu'il brise vos chaînes. N'êtes-vous pas éblouis du spectacle enchanteur de la figure du monde? demandez à Dieu qu'il détourne vos yeux de ce qui n'est que vanité, pour attacher votre cœur à ce qui dure éternellement. L'amour-propre ne vous séduit-il pas? demandez à Dieu qu'il vous préserve de ses dangereuses illusions. Les richesses ne vous tentent-elles pas? demandez à Dieu qu'il vous en détache. Une foule d'ennemis de votre salut ne vous assiégent-ils pas? demandez à Dieu qu'il vous en délivre. La prière elle-même ne vous lasse-t-elle pas? demandez à Dieu qu'il y répande cette onction céleste qui la faisait regarder par les saints comme la plus douce et la plus agréable occupation de leur vie. Ne vous contentez pas même de prier pour vous; priez pour l'Eglise en général, et pour tous les fidèles en particulier : priez pour les morts et pour les vivants, pour les progrès de la piété et pour l'affermissement de la foi. Se peut-il, ô mon Dieu, que notre esprit se trouve jamais oisif et stérile dans la prière, lorsque nous avons tant de grâces à vous demander? Hélas! les besoins d'un seul homme suffiraient pour nous occuper utilement dans la prière pendant tout le cours de notre vie, et ceux de l'univers entier nous fournissent à peine de quoi vous prier pendant quelques moments.

Parmi cette multitude innombrable d'objets qui s'offrent continuellement à vos prières, que choisissez-vous, que demandez-vous? quelque grâce temporelle, l'éloignement des adversités passagères de cette vie, qui vous menacent ou qui vous accablent : Seigneur, dites-vous, rendez-moi heureux et puissant en ce monde; envoyez-moi des richesses et des plaisirs, ajoutez-y la réputation et la gloire; délivrez-moi des peines et des souffrances; écartez loin de moi les douleurs et les amertumes; c'est-à-dire, accordez-moi tout ce qui m'éloigne de vous, tout ce qui m'attache à ce monde périssable que je dois bientôt quitter, tout ce qui me rend infidèle et méconnaissant, tout ce qui m'empêche de vous aimer et de vous plaire. Epargnez-moi au contraire les biens qui me sanctifient, les amertumes salutaires qui me rapprochent de vous, les croix qui m'unissent à vous, et qui sont la seule voie qui conduise à la vérité et à la vie. J'abandonne à Jacob ce précieux droit d'aînesse qui me rend héritier du royaume, pour ne me réserver que le partage du malheureux Esaü. Quel langage, chrétiens, quel abus de la prière! quel abandon, quel renversement de la religion et de la foi!

Est-ce donc pour ce monde que Dieu vous a créés? Avons-nous ici-bas une cité permanente? N'y a-t-il pas un autre monde, une autre vie, une autre félicité que celle qui se trouve sur la terre? *Num unam tantum benedictionem habes, Pater?* (*Gen.*, XXVII, 38.) Vous imitez, chrétiens, la folie d'un homme qui viendrait importuner le plus grand roi du monde pour des bagatelles, des riens, des objets tout à fait indignes de l'attention d'un monarque puissant et magnifique. Ce que vous me demandez, disait autrefois un grand prince, est assez pour vous; mais ce n'est pas assez pour moi. L'objet répond à la petitesse du sujet qui prie; mais il ne répond nullement à la grandeur du maître qui donne. Vous me demandez des biens périssables, lorsque je vous offre des biens éternels. Ah! demandez-moi plutôt ceux qui, bien loin de me rabaisser jusqu'à vous, ne sont propres qu'à vous élever jusqu'à moi.

Je sais, chrétiens, que la prière peut être utilement employée à demander à Dieu les grâces temporelles. C'est moi, vous dit-il lui-même, qui envoie le bien ou le mal, la stérilité ou l'abondance; c'est moi qui donne la vie ou la mort, qui frappe et qui guéris, qui perds et qui ressuscite : demandez-moi donc la guérison des malades, la fertilité des campagnes et l'abondance des moissons. C'est moi qui tiens dans ma main le cœur des rois : demandez-moi donc tous les avantages que la sagesse et la douceur de leur gouvernement peuvent vous procurer. C'est moi enfin qui suis le Dieu des armées : demandez-moi donc la victoire, ou la paix qui en est le fruit. Mais il vous dit en même temps : *Quærite primum regnum Dei.* (*Matth.*, VI, 33.) Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Des sept demandes renfermées dans la prière qu'il nous a dic-

tée, je n'en vois qu'une pour les besoins du corps; toutes les autres regardent les biens de l'esprit. Hélas! dites-vous, je connais tout le prix de ces biens célestes, et je conjure le Dieu tout-puissant de les répandre sur moi. Je lui demande que mon nom soit écrit sur le livre de vie. Je sens tout le poids de mes habitudes criminelles, et je le prie de m'en délivrer. Je connais les blessures mortelles que le péché fait à mon âme, et je le prie de m'en guérir : j'implore enfin le secours de sa grâce.

Mais quelles grâces lui demandez-vous, chrétiens? des grâces chimériques, telles qu'il ne s'en trouve point dans les trésors de sa sagesse : la grâce finale d'une sainte mort, séparée de la grâce prochaine d'une meilleure vie; des grâces qui vous sauvent sans vous, et, si je l'ose dire, malgré vous; des grâces qui vous sanctifient sans qu'il vous en coûte aucun effort; qui consomment l'ouvrage de votre salut, sans que vous preniez la peine d'y mettre la main; des grâces de ferveur, qui ne troublent pas le cours de vos plaisirs ; des grâces qui soumettent votre esprit aux vérités de la foi, sans lui interdire les doutes et les raisonnements qui favorisent l'incrédulité : en un mot, la grâce de régner avec Jésus-Christ dans le ciel, avec la liberté de faire tout ce qui conduit à l'enfer.

Cœurs charnels et rampant vers la terre, faut-il s'étonner si vos prières sont si froides et si languissantes? faut-il s'étonner si la prière vous lasse, si les distractions l'interrompent, si elle n'est que sur vos lèvres; si, en disant à Dieu ce que vous ne pensez pas, vous devenez semblables à un airain sonnant et à une cymbale retentissante? Je ne suis pas maître de mon attention, dites-vous. Il est vrai, chrétiens : quand quelque objet vous intéresse vivement, quand il remplit votre cœur, quand il le pénètre, vous y pensez malgré vous; il vous suit partout, vous le voyez partout, tout vous y rappelle, rien ne peut vous en distraire. Pourquoi donc ne voyez-vous pas le Seigneur dans son temple? pourquoi la prière même n'a-t-elle pas le pouvoir de vous rappeler à lui? pourquoi lui parlez-vous si souvent et longtemps sans pouvoir vous occuper de lui? pourquoi votre esprit n'est-il volage et votre cœur indifférent que pour lui? Ah, chrétiens! c'est que ce cœur n'est pas à lui; c'est qu'il est aux créatures, ou qu'il les aime plus que Dieu. C'est que l'homme terrestre n'est affecté que des choses de la terre, et que cet homme terrestre vit en vous. Sentez mieux votre misère, et vous l'exposerez au Seigneur avec plus d'attention. Soyez plus touchés du regret de vos péchés, et vous implorerez sa miséricorde avec plus de sentiment. Ayez une foi plus vive, et sa présence vous inspirera un respect plus profond; vous serez comme anéantis pour toutes les créatures, en paraissant devant lui. Aimez-le avec plus d'ardeur, et votre cœur aura tant de peine à s'éloigner de lui, qu'au lieu que le souvenir des créatures vienne vous troubler et vous interrompre dans vos prières, ce sera le souvenir de Dieu qui viendra de lui-même partager votre attention, lorsque vous voudrez la donner aux affaires les plus sérieuses et les plus importantes. En un mot, si vous voulez vaincre les distractions, il faut les attaquer jusque dans leurs sources. Elles viennent principalement de ce que vous avez peu de foi, peu d'amour pour Dieu, peu de reconnaissance de ses bienfaits; peu de douleur de vos péchés, peu de désir des biens futurs, et beaucoup d'ardeur et d'attachement pour les frivoles objets que vous offre la figure du monde.

Je ne suis pas maître de mon attention, dites-vous; j'ai beau faire tous mes efforts pour fixer mon esprit, rien ne l'arrête : il s'emporte, il s'égare loin de l'objet divin auquel je voudrais l'attacher, et je tombe malgré moi dans un état de langueur et de sécheresse. Ah! il n'est que trop vrai. Rien de plus léger que l'esprit de l'homme, rien de plus faible que sa vertu. Les saints se sont plaints eux-mêmes des distractions qui venaient souvent les troubler dans leurs prières : ils ont éprouvé ces états de langueur et de stérilité, où leur cœur devenait semblable à une *terre sans eau* (*Psal.* CXLII, 6), selon l'expression du Prophète. Mais que faisaient-ils dans ces moments d'épreuve si tristes et si douloureux pour une âme fidèle? s'abandonnaient-ils volontairement à des pensées étrangères à Dieu? chérissaient-ils ces distractions importunes? aimaient-ils à s'en occuper? Non, ils les désavouaient, ils les détestaient, ils rougissaient de se voir réduits à un état qui les mettait en quelque sorte au-dessous de l'homme, dans un exercice qui aurait dû les élever jusqu'à la ferveur des anges; ils se plaignaient tendrement à Dieu, de ce qu'il semblait leur avoir retiré cette onction céleste qui les animait, et ils ne laissaient pas de prier, quoiqu'ils ne trouvassent ni goût ni consolation dans la prière.

Mais qui êtes-vous, chrétiens, pour mériter que le Seigneur vous écoute : ***Tu quis es.*** (***Joan.***, I, 20.) Avez-vous sondé votre cœur, avant que de vous présenter au trône de la grâce? ce cœur n'est-il pas encore esclave du péché? Quoi! vous êtes l'ennemi du Seigneur, et vous voulez qu'il vous exauce! vous lui déclarez la guerre, et vous voulez qu'il répande sur vous ses bienfaits! Vous appelez votre Père un Dieu que vous n'aimez pas; vous venez lui demander la sanctification de son nom, que vous profanez; l'avénement de son royaume, que vous désolez; l'accomplissement de sa volonté sainte, que vous combattez; la rémission de vos péchés, que vous songez plutôt à augmenter qu'à expier; l'affranchissement des tentations que vous recherchez; l'éloignement du mal, que vous désirez : ***Lavamini, mundi estote.*** (***Isa.***, I, 26.) Ah! pécheurs, convertissez-vous; désirez du moins de vous convertir, avant que de vous mettre en prières :

songez à purifier vos mains avant que de les lever vers le ciel.

Mais gardez-vous de dire : Je suis pécheur, je ne suis pas digne de parler à Dieu, ni de paraître devant lui; je ne le prierai donc pas, mais d'autres le prieront pour moi. Abus, chrétiens : la prière est un devoir personnel auquel tous les hommes, pécheurs ou justes, sont étroitement obligés. La charité doit sans doute engager les saints à prier pour vous, et vous êtes en droit de solliciter le secours de leurs prières ; mais rien ne peut vous dispenser de prier vous-mêmes. Priez pour moi, disent tous les jours les mondains aux personnes consacrées à Dieu; priez pour moi, nous disent les pécheurs d'habitude, lorsque nous les exhortons à rompre leurs chaînes. Vous me demandez, chrétiens, que je prie Dieu pour vous, et dans quel temps? Marquez-moi l'heure, le jour et le moment où vous voulez que je me mette en prières. Sera-ce dans ces jours d'iniquité, que vous passez dans l'oubli de Dieu, où vous ne songez qu'à plaire au monde et à goûter ses plaisirs? Vous me demandez que je prie Dieu pour vous; mais je vous demande, moi, si vous voyez que je puisse apaiser sa colère, lorsque vous n'êtes occupés qu'à l'irriter par vos crimes? Je vous demande qui est-ce qui l'emportera dans son cœur, lorsqu'il verra d'un côté un sacrificateur prosterné devant lui pour obtenir le pardon de vos péchés, et de l'autre, des hommes vendus à l'iniquité, qui ne vivent que pour l'offenser? Marquez-moi donc encore une fois un jour et un moment dans votre vie où je puisse placer ma prière : *Constitue mihi quando deprecer pro te.* (*Exod.*, VIII, 9.) Peut-être me direz-vous que c'est ce moment même ou je vous parle actuellement, où vous êtes rassemblés dans le temple du Seigneur, où rien ne vous détourne des pensées du salut, où tout vous porte à vous en occuper. Cet heureux intervalle d'attention et de tranquillité est sans doute le temps le plus favorable à ma prière; je vais donc l'employer à prier pour vous. J'élève actuellement mon esprit et mon cœur à Dieu ; suivez-moi; unissez-vous à moi : Daignez, Seigneur, jeter un regard propice sur ce peuple infidèle et désobéissant que votre grâce a conduit dans cette sainte demeure : c'est leur salut qu'ils vous demandent, et que j'ose vous demander en leur nom. Touchez leurs cœurs; soumettez-les à votre empire; rendez-les sensibles aux attraits de votre grâce et aux charmes de la vertu : et s'il n'y a que les souffrances qui puissent les ramener à vous, ne les leur épargnez pas; affligez-les, humiliez-les; qu'ils perdent tout, pourvu qu'ils vous trouvent : qu'ils éprouvent, s'il le faut, le vide et le néant des biens de ce monde, pourvu qu'ils vivent en vous et pour vous.

Mais qu'ai-je dit, chrétiens? Vous m'avez chargé de demander pour vous les bénédictions du Seigneur, et il vous semble que je ne demande que des malédictions; vous voulez des prières, et il vous semble que je n'ai prononcé que des imprécations. Mais quoi ! faut-il donc que je demande pour vous, à Dieu, des prospérités, des richesses et des plaisirs qui vous rendent coupables à ses yeux? Non, chrétiens : vous ne désirez que de faux biens, et je n'en demanderai pour vous que de véritables; vous voulez que des grâces temporelles et des avantages humains, et je ne demanderai pour vous que des vertus. J'imiterai le Prophète, en formant pour vous les mêmes vœux qu'il adressait à Dieu pour lui-même : *Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ.* (*Psal.* XXVI, 4.) Je ne vous demande qu'une seule grâce, ô mon Dieu; c'est que je sois assez heureux pour me rendre digne d'habiter un jour avec vous dans votre royaume. David avait sans doute mille grâces temporelles à lui demander; c'était un roi, il pouvait lui demander une longue vie, un règne glorieux, un trône inébranlable, une suite continuelle de prospérités et de victoires; mais il aspirait encore à des biens plus solides et plus durables : *Unam petii à Domino, hanc requiram.*

Puisse le Dieu qui sonde et qui conduit nos cœurs, imprimer aujourd'hui dans le vôtre un désir ardent et habituel de ces biens célestes! puisse-t-il y répandre en même temps le véritable esprit de la prière ! Cette grâce renferme en quelque sorte toutes les autres; c'est en y répondant, que vous deviendrez ce peuple saint et fidèle que Jésus-Christ est venu former sur la terre; c'est la prière qui doit nous ouvrir pendant la vie les trésors de sa miséricorde ; c'est la prière qui doit nous ouvrir le ciel au moment de notre mort : ainsi c'est en vivant et en mourant dans la prière, que nous pourrons obtenir la couronne de gloire dans l'éternité bienheureuse.

SERMON VII.

Pour le vendredi de la première semaine de Carême.

SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra. (*Matth.*, VI, 10.)

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

C'est à cette prière qui nous est si commune et si familière, que nous devrions rappeler notre esprit toutes les fois qu'il nous arrive de murmurer et de nous plaindre contre les divers événements de la vie qui nous troublent et qui nous altèrent. Car enfin, lorsque nous nous livrons à des mouvements d'impatience et de colère, de quoi nous plaignons-nous? de cela même qui fait tous les jours l'objet de nos prières et de nos vœux. Nous avons dit à Dieu : Que votre volonté soit faite; et nous nous plaignons ensuite de ce que cette volonté s'accomplit. Il n'y a presque personne qui ne tombe cent fois le jour dans une si monstrueuse contradiction ; et comme il y a peu de prières que nous répétions plus souvent que celle-ci, il n'y en a point non plus qui

soit plus souvent désavouée par notre conduite. Nous ne savons ce que c'est que de souffrir sans murmurer; et lorsque nos murmures n'éclatent pas au dehors par nos discours, ils n'en sont quelquefois que plus vifs et plus effrénés dans le fond de nos cœurs. Or, murmurer et se plaindre de ses souffrances, n'est-ce pas dire à Dieu : Seigneur, je vous disais dans ma prière que je désirais l'accomplissement de votre volonté sainte sur la terre comme au ciel; mais je rétracte en ce moment la prière que je vous ai faite, parce que je n'ai entendu me conformer à votre volonté qu'autant qu'elle se trouverait conforme à la mienne. C'est cette contradiction que je me propose ici d'exposer dans tout son jour, et en même temps de détruire, en vous montrant : 1° Qu'il ne vous arrive jamais rien que par l'ordre ou par la permission de Dieu : ce sera le sujet de la première partie ; 2° qu'il ne vous arrive jamais rien dont vous ne puissiez tirer avantage, si vous le recevez comme un effet de l'ordre ou de la permission de Dieu : ce sera le sujet de la seconde partie.

Donnez toute votre attention, chrétiens, à une matière aussi intéressante. Si j'étais assez heureux pour vous bien convaincre de ces deux vérités, on n'entendrait parmi vous ni plaintes ni murmures ; vous vivriez tous dans une paix, dans un contentement qui rendrait la terre semblable au ciel, et qui ferait un paradis anticipé de cette vie humaine, qui n'est pour la plupart qu'un tissu de chagrins et de soucis dévorants. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Deux sortes d'événements causent nos impatiences et nos murmures : nous attribuons les premiers au hasard et à la fortune, parce que leur cause immédiate ne nous est pas connue ; nous attribuons les autres à la malice des hommes ou à leurs autres défauts, parce qu'il nous paraît qu'ils en sont la cause immédiate.

Ces deux sortes d'événements produisent en nous deux sortes de murmures : les premiers sont des murmures vagues et indéterminés; ainsi nous nous plaignons en général du malheur des temps, des divers accidents de la vie qui traversent notre fortune ou qui dérangent les projets de notre ambition ; des maladies aiguës ou habituelles qui nous affligent ou qui nous tourmentent. Ces sortes de maux nous accoutument insensiblement au langage de la plainte et de la douleur. Nous n'en connaissons point la cause, nous ne savons à qui nous en prendre ; et je dis, moi, que nous ne devons nous en prendre qu'à Dieu seul.

Les autres événements produisent en nous des murmures plus déterminés et qui tombent distinctement sur ceux que nous regardons comme les auteurs de nos peines. Tantôt ce sont des égaux dont la malignité nous déchire, dont la jalousie nous traverse, dont l'éclat nous offusque, dont l'humeur nous déplaît, dont les procédés nous irritent; tantôt ce sont des supérieurs dont la hauteur nous choque, dont les caprices nous désolent, dont la dureté nous aigrit, dont l'autorité nous accable.

Nous nous en prenons à eux, nous murmurons contre eux. Vous vous trompez, chrétiens, c'est encore à Dieu seul que vous devez vous en prendre; et dans quelque situation que vous vous trouviez, quelque espèce d'accident qui vous arrive, soit que vous en ignoriez la cause, soit que vous croyiez la découvrir dans la malice et dans les autres défauts des hommes avec qui vous êtes obligés de vivre, vous ne devez attribuer votre mal qu'à Dieu seul. Développons ces deux réflexions.

La première ne sera pas difficile à prouver : elle est d'une évidence qui se présente naturellement à l'esprit. Quelle est la cause immédiate de tous les événements qui ne dépendent pas de la volonté des hommes ? Faut-il le demander? c'est Dieu. Qui est-ce qui tient les vents enfermés dans les trésors et qui les rend libres ou captifs pour répandre sur nos terres l'abondance ou la stérilité? Qui est-ce qui appelle les nues, qui les voit accourir au premier commandement, et dire : Nous voici? Qui est-ce qui fait les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été, demandait le saint homme Job? *De cujus utero egressa est glacies, et gelu de cœlo quis genuit?* (*Job*, XXXVIII, 29.) N'est-ce pas le souverain maître de l'univers?

Qui est-ce qui répand dans une contrée ces contagions funestes qui enlèvent les hommes de dessus la face de la terre comme un vent impétueux enlève des grains de poussière? N'est-ce pas ce Dieu tout-puissant qui change, quand il lui plaît, toutes les parties de cet air que nous respirons, en autant de flèches homicides qui donnent la mort aussi sûrement et aussi promptement que le glaive de l'ange exterminateur la donna en une seule nuit à cent quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sennachérib? Qui est-ce qui entretient dans nos corps ce parfait équilibre d'humeurs qui en fait la santé et la force? qui est-ce qui trouble ce même équilibre par des altérations qui le réduisent à un état de langueur et d'infirmité? n'est-ce pas ce Dieu à qui le saint homme Job disait : Seigneur, souvenez-vous que je suis l'ouvrage de vos mains ; que c'est vous qui avez formé mon corps comme l'ouvrier pétrit un vase d'argile; que c'est vous qui en avez organisé tous les ressorts, qui avez bâti la structure de mes os et qui les avez revêtus de peau et de chair? Qui est-ce qui règle tous ces grands événements d'où dépendent le salut, la ruine, l'abaissement ou la prospérité des royaumes et des empires? qui est-ce qui donne ou ôte la victoire? qui est-ce qui transporte d'une armée à l'autre le bonheur et le courage? qui est-ce qui livre les plus braves soldats à l'esprit de terreur, et les plus habiles généraux à l'esprit de vertige et d'étourdissement? N'est-ce pas ce Dieu tout-puissant qui se

joue des pensées des hommes, qui dissipe leurs vains projets et qui leur arrache des mains le succès dont ils se croient assurés par leur prudence, pour le donner à qui il lui plaît? C'est l'occasion, dit le Sage, et un certain moment favorable qui décide de tout, et ce moment est dans les mains de Dieu. Le hasard n'est rien, c'est un terme vide de sens; il exprimerait une cause qui n'existe point, une cause inconnue, et la cause de tous les événements existe: cette cause nous est distinctement connue, c'est la volonté de Dieu.

Si le prophète Samuel ordonne aux douze tribus de s'assembler pour tirer au sort celui qui sera le roi d'Israël, ne pensez pas, chrétiens, que ce soit un aveugle hasard qui décide de ce sort et de cet événement; il n'en est aucun que Dieu ne conduise à une fin fixe et déterminée, par des moyens très-fixes par rapport à lui, quoiqu'ils soient toujours obscurs et incertains par rapport à nous. On commence par tirer au sort une des douze tribus : celle de Benjamin l'emporte; on tire ensuite une des familles qui composent cette tribu : celle de Saül est la plus heureuse; on en vient enfin aux particuliers qui composent cette famille, et le sort tombe sur Saül. On ne manqua pas de s'écrier : quel bonheur, quel hasard, quelle heureuse fortune ! Cependant il y eut si peu de hasard dans cet arrêt du sort, que Saül avait déjà été sacré roi des Juifs par le prophète Samuel, sept jours avant l'élection, comme si Dieu eût voulu montrer aux hommes que c'est sa volonté qui dispose seule du sort. Il est dans le ciel; quelqu'élevé qu'il soit au-dessus de nous, c'est lui qui règle jusqu'aux moindres mouvements qui se passent sur la terre. Vous êtes né pauvre, c'est Dieu qui l'a voulu. Cette destination n'est pas moins émanée des conseils de sa sagesse, que la chute ou l'établissement des royaumes et des empires. Vous étiez né pour être riche, et vous êtes tombé dans la pauvreté; vous deviez naturellement compter sur une fortune qui vous a échappé : c'est Dieu qui l'a voulu; c'est lui, n'en doutez point, qui vous a dépouillé de tous les biens que vous avez perdus : il ne tenait qu'à lui de vous laisser dans l'abondance, et s'il l'eût voulu, pouvez-vous douter qu'il n'eût trouvé le moyen d'arrêter les fléaux qui vous ont accablé? La mort vous a enlevé un père, une mère, un fils, une épouse, un ami qui vous étaient infiniment chers; à qui attribuez-vous cette perte qui vous a été si sensible, et qui a déjà coûté tant de pleurs? à qui vous en prendrez-vous? Ne vous en prenez qu'à Dieu seul; c'est lui qui donne à son gré la mort ou la vie, c'est lui qui tient en sa main le fil de nos jours, qui en marque les bornes, et qui, en les marquant, a distinctement en vue le bien et le mal de ceux qui meurent, comme le bien et le mal de ceux qui les pleurent. Vous n'avez pas versé une seule larme en votre vie qui n'ait été comptée et pesée dans les conseils de la sagesse éternelle; et Dieu, en ordonnant la mort de tous ceux que vous avez pleurés, avait distinctement en vue les pleurs que vous deviez verser sur leurs cendres. Vous êtes affligé d'une longue et cruelle infirmité, c'est Dieu qui l'a voulu; vous en êtes aussi sûr que s'il vous avait apparu lui-même pour vous dire, comme à ses prophètes : Attendez-vous à souffrir, attendez-vous à aller jusqu'aux portes de la mort; attendez-vous à franchir ce dernier pas; je l'ai ainsi résolu dans les conseils de ma sagesse. Je veux que vous soyez affligé de telle ou telle infirmité; ne comptez point sur les ressources de l'art, il ne tient point contre mes ordres : l'art peut donner des soins, mais il ne donne point la guérison; c'est moi seul qui guéris. J'aveugle, quand il me plaît, la science la plus parfaite et la capacité la plus consommée, et je la fais servir à frapper le coup que j'ai résolu, dans le temps même qu'elle ne cherche qu'à rendre la santé et à rappeler la vie. Dieu ne nous tient pas à la vérité de semblables discours, il ne nous fait pas de pareilles prédictions; mais sa volonté se manifeste et se développe à nous par les événements. Ce qui nous arrive est précisément ce qu'il a réglé qui nous arriverait, et nous n'en sommes pas moins assurés par l'événement que s'il nous l'avait prédit lui-même. Job, réduit par un ulcère affreux à l'état le plus triste et le plus déplorable qu'on puisse imaginer, ne s'en prenait point à d'autres qu'à Dieu, de tous les maux qu'il avait à souffrir. Le Seigneur m'a frappé, s'écriait-il, son bras s'est appesanti sur moi; il a fait couler dans mes veines un venin qui a corrompu ma chair, qui a pénétré jusqu'à la moelle de mes os : Seigneur, ajoutait-il, vous voulez donc faire éclater sur moi votre puissance; soyez béni, je me soumets à tout. Il parlait à Dieu comme s'il l'eût vu, comme s'il l'eût entendu. (*Job*, I.)

On peut dire la même chose des autres événements dont nous croyons connaître la cause immédiate. Il est vrai que dans ceux-ci la volonté de l'homme a beaucoup de part, son libre arbitre y influe; mais s'ensuit-il que ces sortes d'événements ne doivent être attribués qu'à la volonté de l'homme? non, chrétiens, puisqu'ils doivent être encore rapportés à Dieu, quoique d'une manière différente. Il est l'auteur immédiat de tous les événements qui ne dépendent pas de la volonté des hommes; c'est lui qui les prescrit et qui les ordonne. Quant à ceux qui en dépendent, il ne les prescrit pas, il ne les ordonne pas : ce sont souvent des crimes et des péchés énormes qu'il abhorre et qu'il défend; mais il les permet, et, en les permettant, il a ses vues et ses desseins, que nous devons toujours adorer. Quand un homme vous frappe, disait saint Augustin, vous devez penser que la main de Dieu est toujours cachée sous celle de l'homme; l'une agit, et l'autre permet; l'une porte le coup, et l'autre le laisse tomber. Ne vous arrêtez donc pas à la première, reconnaissez la puissance de l'autre, et soumettez-vous : *Prorsus ad Deum tuum refer flagellum tuum.*

Quand on vint rapporter au saint homme Job que des marchands chaldéens avaient enlevé ses troupeaux après avoir égorgé tous les pasteurs, il ne dit point : Voilà de méchants hommes, des hommes exécrables, des hommes dignes des plus grands supplices; il se contenta de dire : Le Seigneur m'avait donné ses biens, il me les a ôtés; que son nom soit béni : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit, ita factum est. Sit nomen Domini benedictum.* (*Job*, I, 21.) Il allait droit à la source de son malheur : c'était la volonté de Dieu. Joseph n'attribuait point à une autre cause cette longue suite de malheurs dont sa vie fut d'abord traversée, et dont la haine et la jalousie de ses frères n'avaient été que la cause immédiate. Ces inhumains l'avaient enfermé dans une citerne; ils avaient délibéré de le faire mourir, ils l'avaient ensuite vendu comme un esclave; il avait été traîné loin de sa patrie, dans une terre étrangère; il avait été dérobé à la tendresse d'un père qui l'aimait uniquement, et l'idée d'une séparation si douloureuse lui faisait regarder la servitude où il était réduit, comme le moindre de ses maux. Cependant, chrétiens, Joseph, supérieur à tous les événements, triomphe de son infortune; la Providence qui le conduit comme par la main, lui donne une autorité absolue dans ce même royaume où il n'était venu que pour être esclave. Elle amène à ses genoux ses frères tremblants et consternés. Que leur dira-t-il? ne vous imaginez-vous pas qu'il va leur reprocher ces indignes complots, ces délibérations violentes qui lui ont fait passer de si tristes jours? Non, chrétiens, ce n'est point à leur haine et à leur fureur que Joseph attribue tous les malheurs qui lui sont arrivés; il ne s'en prend point à eux, il remonte plus haut : il ne voit dans cette suite d'événements tragiques que l'exécution des volontés de Dieu. Je suis Joseph, leur dit-il, je suis votre frère; je suis ce même Joseph que vous avez vendu en Egypte; ne vous alarmez point, oubliez, comme moi, le mal que vous m'avez fait; ce n'est pas vous, c'est Dieu qui m'a envoyé dans cette terre étrangère, parce qu'il voulait me mettre à portée de vous délivrer de la famine qui vous dévore : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* (*Gen.*, XLV, 8.) Il avait ses vues et ses desseins lorsqu'il a permis que vous m'ayiez éloigné de ma patrie, et il n'a fait que se servir de vous pour les exécuter : pouvons-nous donc résister à ses volontés et à ses ordres? *Num Dei possumus resistere voluntati?* (*Gen.*, L, 19.)

Ces mêmes principes étaient toujours présents à l'esprit des Juifs qui les avaient puisés dans les exemples de leurs patriarches et dans les instructions de leurs prophètes. Ils n'étaient pas toujours gouvernés par des rois du même caractère. Les uns ne se servaient de leur pouvoir que pour le bonheur de leurs sujets, tandis que les autres, cruels et inhumains, les faisaient gémir sous le joug d'une autorité tyrannique et sanguinaire.

Lorsque les prophètes annonçaient aux Juifs les biens ou les maux qu'ils avaient à espérer ou à craindre sous le gouvernement de ces différents princes, ils commençaient par mettre à part les louanges ou le blâme que ces princes pouvaient mériter par la différence de leur caractère; ils rapportaient tout à Dieu comme à l'unique auteur des avantages et des malheurs qu'un gouvernement si différent devait apporter aux peuples. Ils disaient : Dieu va vous envoyer un roi qui vous gouvernera avec un sceptre de fer; ou bien : Dieu, touché de vos misères, va vous envoyer un prince selon son cœur, qui ne cherchera qu'à vous rendre heureux. Nous ne voyons rien de plus souvent répété dans l'Ecriture que ces paroles : Voilà ce que fera le Seigneur, voilà ce que le Seigneur a fait. Les hommes, de quelque caractère qu'ils soient, quelque passion qui les anime, n'y paraissent jamais que comme des instruments dans la main de Dieu, dont il se sert tantôt pour faire éclater sa miséricorde, tantôt pour faire triompher la justice. Si les rois de Babylone et d'Assyrie étendent leurs conquêtes jusque dans la Judée, s'ils assiégent la ville sainte, s'ils emmènent le peuple en captivité, l'Ecriture ne fait nulle mention de l'ambition de ces princes, de leur valeur, de leur courage, de leur capacité; elle met à part et les passions qui les engagent à entreprendre, et les talents qui les font réussir, parce que ces talents et ces passions n'étaient pas la cause primitive et supérieure de leurs entreprises et de leurs succès. Nous autres hommes, nous ne remontons jamais jusqu'à cette cause souveraine et dominante; et de là vient que dans les histoires écrites par la main des hommes, on ne voit point d'autres ressorts des grands revers ou des grands succès que les passions et les talents des hommes : mais le Saint-Esprit, qui éclairait les écrivains sacrés, ne prend point ainsi le change; il remonte toujours à la véritable cause de tous les événements. Les prophètes disaient, au nom du Seigneur : J'armerai Nabuchodonosor, je marcherai devant lui; je briserai devant lui les portes de vos villes, j'abattrai vos remparts; je répandrai dans vos armées l'esprit de terreur et d'épouvante; je mettrai la victoire dans ses mains, il vous emmènera en servitude, ce sera moi qui forgerai les fers dont il vous accablera, et il ne sera pas en votre pouvoir de les rompre. *Væ Assur, virga furoris mei.* (*Isa.*, X, 51.)

Aussi les Juifs, accoutumés au langage de leurs prophètes, savaient bien à qui ils devaient s'adresser pour trouver un remède infaillible à leurs disgrâces. Ils allaient droit à Dieu; c'était à lui seul qu'ils demandaient la victoire ou la fin de leur captivité. Vous eussiez dit que les conseils des hommes n'entraient pour rien dans leurs peines et dans leurs malheurs.

Les prières de l'Eglise devraient nous rappeler encore tous les jours aux mêmes

principes. Elles supposent toutes, non-seulement que Dieu dispose des événements qui ne dépendent pas de la volonté des hommes, mais que ceux qui paraissent en dépendre uniquement sont encore soumis à sa puissance; parce qu'un des plus admirables secrets de cette puissance divine, c'est de gouverner à son gré les êtres libres, et de les déterminer à faire le bien sans donner aucune atteinte à leur liberté. C'est en conséquence de cette vérité que l'Eglise lui demande et qu'elle nous exhorte à lui demander avec elle l'union des familles, la conversion de ceux qui nous persécutent et qui nous font souffrir, le changement de leurs dispositions intérieures, l'affranchissement des maux qui naissent de l'abus manifeste qu'ils font de leur liberté et de leur pouvoir. Nos prières doivent donc ici nous instruire et nous inspirer deux vertus que nous ne devons jamais séparer : la confiance avant l'événement, et la soumission après l'événement. Avant l'événement vous priez, vous avez la confiance; après l'événement vous murmurez, vous perdez la soumission; ces deux vertus sont cependant liées ensemble, et l'une doit naturellement vous conduire à l'autre. Par la confiance, vous avez reconnu que l'événement dépend de Dieu; continuez donc à le reconnaître par la soumission, et ne démentez pas, par vos murmures, les principes que vous avez vous-mêmes établis par votre prière.

Si notre vue était ainsi arrêtée sur cette cause supérieure et dominante, elle changerait en quelque sorte la face du monde à notre égard, et nous n'aurions plus les mêmes idées de ce qui s'y passe; nous n'y verrions plus d'innocents opprimés, nous n'y verrions que des coupables punis, ou des justes éprouvés : la terre ne serait plus pour nous un lieu de tumulte et de désordre; nous la regarderions comme l'empire de l'équité et de la justice, où l'on n'ôte à personne que ce qu'il mérite de perdre. Qu'est-ce en effet qu'un meurtre selon cette idée? c'est un arrêt de mort justement porté dans le ciel, et injustement exécuté sur la terre. Qu'est-ce qu'un usurpateur du bien d'autrui? c'est un homme dont Dieu permet que l'injuste cupidité serve à mortifier justement la nôtre. Qu'est-ce qu'un ami perfide ou inconstant? c'est un homme dont l'humeur légère ou intéressée est employée par le souverain Maître à nous détacher des liaisons humaines, et à nous faire comprendre combien il est dangereux de s'appuyer sur un bras de chair. Qu'est-ce qu'un ingrat? c'est un homme dont Dieu emploie la noirceur pour nous apprendre à faire du bien aux hommes gratuitement, et à n'en attendre la récompense que de lui. Qu'est-ce qu'un médisant qui s'applique à relever et à publier malignement nos défauts? c'est un censeur utile que Dieu nous ménage pour nous les faire connaître, et pour nous en faire rougir. Qu'est-ce qu'un calomniateur qui nous attribue des défauts que nous n'avons pas? c'est une voix ennemie que Dieu suscite pour nous faire penser à ceux que nous avons. Qu'est-ce qu'un époux inquiet et jaloux? c'est une passion aveugle et injuste que Dieu emploie justement pour vous contenir dans le devoir. Qu'est-ce qu'une épouse infidèle ou capricieuse? c'est une croix préparée par le souverain Maître, pour modérer l'excès des plus légitimes attachements. Avouons-le, chrétiens, ce n'est que par cette idée que nous découvrons le règne de Dieu dans ce monde, et l'éminence de son pouvoir sur toutes les créatures. A regarder sous un autre jour les événements de la vie, il semblerait que la malice des hommes aurait l'avantage sur Dieu même, et que sa justice serait en quelque sorte surmontée par leur injustice ; mais en les considérant sous ce rapport, nous n'apercevons plus que de l'ordre et de l'équité dans ce qui est en effet le plus contraire aux règles de la justice. Que sert-il donc, chrétiens, de murmurer et de se plaindre? il n'arrive rien que par l'ordre ou par la permission de Dieu. Ne vaut-il donc pas mieux se soumettre à sa volonté, que de lutter vainement contre elle, puisqu'elle est toute-puissante, et que ses desseins s'exécutent malgré nous? ***Il n'y a ni force ni prudence, ni conseil,*** dit le Sage, *contre le Seigneur* (*Prov.*, XXXI, 30); mais si la prudence même et le conseil ne peuvent rien pour arrêter le cours des volontés de Dieu, qu'y pourront donc faire la plainte et le murmure? Ceux qui n'envisagent que l'homme dans ce qui leur vient de Dieu, au lieu de n'envisager que Dieu dans ce qui leur vient de la part des hommes; ceux qui se troublent, qui s'affligent, qui murmurent, augmentent donc leur mal sans y remédier : ceux, au contraire, qui n'aperçoivent dans tous les événements qu'une suite de providence, de décrets et d'ordonnances divines, trouveront dans leur soumission même les plus grands et les plus solides avantages. Il faut vous le faire comprendre : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Etre heureux en ce monde autant qu'il est possible de l'être, et avoir encore une espèce de certitude d'être heureux en l'autre, c'est sans doute le plus solide et le plus précieux avantage auquel nous puissions jamais prétendre. Or, entre toutes les vertus, je n'en vois aucune plus capable de nous procurer ce double avantage, que la soumission parfaite à la volonté de Dieu. Heureux l'homme qui possède et qui sait creuser ce riche trésor! son bonheur est comme assuré en ce monde, et il ne peut manquer d'être éternellement heureux en l'autre.

Vous savez, chrétiens, que le bonheur est le premier mobile et la dernière fin de toutes nos actions; mais, hélas! tous les hommes sont occupés à le chercher sans le trouver, à l'appeler sans en jouir, et à pousser vers lui des soupirs inutiles. O bonheur! ô paix du cœur! ô douce tranquillité! ô contentement solide et inaltérable! en quels climats faut-il aller pour vous trou-

ver? quels asiles, quelles retraites vous dérobent aux faibles mortels? Ils ressemblent à des aveugles qui poursuivent un objet fugitif qu'ils ne peuvent jamais atteindre : à force de chercher le repos, ils le perdent, ils vivent dans un trouble continuel pour arriver à la paix, et le désir qu'ils ont du bonheur ne sert qu'à les rendre malheureux.

Apprenons-leur à trouver ce calme désirable qui leur échappe à tous les instants : qu'ils se soumettent en tout aux volontés du Seigneur, et ils seront sûrs d'être toujours heureux. Le bonheur que vous cherchez, chrétiens, n'est donc pas dans les objets sensibles qui vous environnent ; il est dans vous, il dépend de vous ; c'est un bien qui vous appartient en propre. Il ne faut pas que votre cœur se trouble et s'agite pour y arriver, il faut qu'il demeure immobile et attaché à un seul point ; il ne faut pas qu'il s'épuise à former une infinité de désirs et de projets, il ne doit en former qu'un seul, qui consiste à vouloir toujours ce que Dieu veut, et à ne vouloir jamais que ce qu'il veut. C'est à ce point fixe et unique qu'est attaché le vrai bonheur, la solide paix, l'inaltérable tranquillité, l'indépendance absolue de tous les événements de la vie : car celui qui sait une fois vouloir ce que Dieu veut, n'a plus rien à désirer ni à craindre ; son bonheur ne dépend point des événements ; il les prévient, il les anticipe, et quels que puissent être ces événements, ils trouvent ce bonheur établi dans son âme, et ne sont pas capables de le détruire, parce que tous les événements que la puissance de Dieu peut produire, la sienne les avait embrassés d'avance. Cette heureuse conformité à la volonté divine rend en quelque sorte un homme participant du bonheur de Dieu même ; elle lui fait envisager les événements du même œil que celui qui les ordonne, c'est-à-dire, si j'ose ainsi m'exprimer, d'un œil de maître et de souverain, d'un œil toujours égal et toujours paisible. Le juste, dit le Sage, n'est jamais affligé de rien : Dieu le met-il dans la prospérité, il en remercie le souverain dispensateur de tous les biens ; Dieu le met-il dans l'adversité, il l'en remercie encore : la volonté divine est devenue le terme unique de tous ses désirs ; et comme tout vient également de Dieu, tout lui est égal.

Si un homme ainsi résigné demande d'être affranchi des maux qui l'affligent, ses prières sont tranquilles, lors même qu'elles sont les plus vives et les plus animées ; il en attend l'effet sans impatience, et il ne se chagrine pas même de les voir sans effet : pourquoi ? c'est qu'elles sont toujours soumises et conditionnelles. O mon Père, s'écrie-t-il, comme Jésus-Christ, dans le fort de ses douleurs, je souffre beaucoup à la vue de ce calice que vous me présentez ; mon imagination en frémit, mon cœur se révolte, ma vertu est ébranlée, le dégoût me prend, les forces me manquent ; délivrez-moi donc de ce calice, ô mon Dieu ; mais cependant que votre volonté s'accomplisse toujours préférablement à la mienne : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Matth.*, XXVI, 39.)

Si sa prière demeure sans effet, il ne s'en afflige point, il s'y était attendu. La sage restriction que sa soumission y avait mise, l'y avait préparée. Mais que dis-je ? non, chrétiens, une prière si humble et si soumise ne sera jamais sans effet ; une si généreuse soumission ne fut jamais sans récompense : ou Dieu retirera le calice de douleur et d'amertume, ou il vous donnera le courage d'en supporter patiemment la rigueur. Un ange paraîtra : le ciel versera dans votre cœur la consolation et la force ; la joie inaltérable du Saint-Esprit s'y fera sentir : *Surgite, eamus* (*Matth.*, XXVI, 46), direz-vous, à l'exemple du Sauveur. Allons, marchons partout où il plaira au Seigneur de nous conduire, à la mort, aux tourments, à la croix ; tout est bon, dès qu'il vient de lui.

O âme sainte, âme fidèle et bienheureuse, que vous avez pris sagement votre parti ! vous avez trouvé dans la parfaite soumission aux volontés de Dieu, une retraite inaccessible à tous les maux ; vous vous êtes élevée bien au-dessus de la région des tempêtes : *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* (*Psal.* XC, 9. 10.) Vous ne devez craindre ni les hommes ni les démons. Quoiqu'on fasse, quoiqu'il arrive, vous serez toujours tranquille et toujours heureuse. Vous êtes dans le séjour de la paix, et vous vous reposez dans les tabernacles de Sion : *Factus est in pace locus ejus et habitatio ejus in Sion.* (*Psal.* LXXV, 3.) Le Seigneur lui-même est votre refuge et votre espérance; il vous couvrira de ses ailes, vous serez en sûreté à l'ombre de son bras ; il vous revêtira de sa vérité et de sa force comme d'un bouclier impénétrable à tous les traits : *Scuto circumdabit te veritas ejus.* (*Psal.* XC, 5.) Vous ne craindrez ni les traits lancés à découvert, ni les coups secrets et cachés, effets imprévus des trames sourdes et ténébreuses : *A sagitta volante in die, a negotio perambulante in tenebris.* (*Ibid.*, 6.) Vous foulerez aux pieds les dragons et les lions, symboles des haines ouvertes et déclarées ; vous marcherez sans crainte sur l'aspic et le basilic, symboles des haines couvertes et perfides : *Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem.* (*Ibid.*, 13.) Tandis que vous voyez autour de vous des hommes chagrins, colères et emportés, qui tombent dans le désespoir et qui semblent agités par des furies au moindre accident qui leur arrive, rien ne peut troubler le calme inaltérable de votre cœur: *Cadent a latere tuo mille, et decem millia a dextris tuis, ad te autem non appropinquabit.* (*Ibid.*, 7.) Semblable à un rocher vainement battu par les flots qui le frappent sans l'ébranler, et qui se brisent eux-mêmes lorsqu'ils font les plus grands efforts pour le briser, tous les coups que

l'on vous porte tombent à faux, et ne sauraient faire sortir votre âme de son assiette tranquille. Semblable à ces montagnes élevées au-dessus du tonnerre, et qui voient les orages se former au-dessous de leur sommet, vous voyez le monde entier au-dessous de vous, et vous riez des vains troubles qui agitent perpétuellement les hommes mondains et passionnés: *Altissimum posuisti refugium tuum, non accedet ad te malum, et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo.* (*Psal.* XC, 10.)

Hé quoi, mes frères, disait saint Augustin, cette paix que rien ne peut troubler, cette tranquillité, ce calme que rien ne peut altérer, ne vous font-ils pas envie? Ils sont essentiellement attachés à la soumission parfaite aux ordres de la Providence. Ayez cette soumission, et j'ose vous répondre de cette paix, quelque accident qui vous arrive. Que serait-ce que la terre, si tous les hommes étaient ainsi résignés aux volontés divines? Ne serait-elle pas une image du ciel? y entendrait-on tant de plaintes et de murmures, toujours déraisonnables par leur inutilité, quand même ils ne le seraient point par leur principe?

Mais si cette soumission nous procure en ce monde un si grand bonheur, une si douce tranquillité, ce bonheur ne saurait être que l'ombre de celui qu'elle doit nous procurer dans l'autre, puisqu'elle est non-seulement le plus sûr, mais l'unique moyen de mériter le ciel. Car enfin, l'espérance des biens futurs ne peut-être fondée que sur les mérites de l'homme, unis à ceux de Jésus-Christ; or ces mérites ne peuvent être composés de notre part que du détail ordinaire de notre conduite. Ce sont des maux soufferts avec patience, des plaisirs sacrifiés, des injures oubliées, des assujettissements pénibles pris dans un esprit de soumission et d'obéissance aux ordres et aux volontés du souverain Maître. C'est-là, chrétiens, ce qui forme ce trésor de mérites que Jésus-Christ nous exhorte à nous faire pour l'éternité. Chaque jour, chaque instant peut et doit contribuer à l'augmenter et à le remplir. Tout ce qui est marqué au coin de cette soumission, est aussitôt écrit dans le livre de vie, et sert à rehausser le prix de la couronne immortelle qui nous est préparée.

Quelle sera donc la couronne de celui qui se sera fait une occupation constante et habituelle, pendant tout le cours de sa vie, de reconnaître dans tout la volonté du Seigneur, de s'y soumettre et de l'aimer? de celui qui aura dit: Je me vois dérangé dans mes projets, traversé dans mes entreprises, trompé dans mes espérances; vous l'avez voulu, Seigneur, c'est vous-même qui élevez autour de moi ce nuage de contrariétés qui m'environne: je ne m'en plaindrai donc pas, je n'en murmurerai pas; ce serait m'opposer à l'accomplissement de votre volonté sainte, à laquelle je me suis voué pour toujours: *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.* (*Matth.*, VI, 10.)

Quelle sera la couronne de celui qui aura dit: J'avais semé, et je n'ai rien recueilli; j'avais avancé, et rien n'a profité; je comptais sur cet héritage qu'on me dispute, sur ce bien qu'on m'enlève, sur cette ressource qui me manque, sur ce procès que je perds, sur cette protection qui m'échappe: vous l'avez voulu, Seigneur; c'est vous même qui avez réglé et ordonné tous ces événements dans les conseils adorables de votre sagesse; quelque légers qu'ils soient en apparence, je sais que vous ne les jugez pas indignes de votre attention, puisque le moindre des oiseaux du ciel ne tombe pas à terre sans l'aveu et sans le consentement exprès de votre providence: je ne réclamerai donc pas contre ses arrêts; je ne suis fait que pour les adorer et m'y soumettre: *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.*

Quelle sera la couronne de celui qui aura dit: On m'oublie, on me néglige, on m'abandonne; on fait plus, on me trahit, on m'outrage, on me persécute. Sont-ce les hommes seuls qui s'arment ainsi contre moi? S'ils le font, c'est parceque vous l'avez permis, ô mon Dieu ! les hommes sont des instruments souples dans vos mains, dont vous vous servez pour l'exécution de vos desseins éternels : ce n'est point vous qui leur avez inspiré ce désir qu'ils ont de me nuire; mais c'est vous qui leur en avez donné le pouvoir: c'est vous qui, les ayant armés de ce funeste pouvoir, avez permis qu'ils l'exerçassent sur moi selon toute l'étendue de leur malice. C'est donc votre volonté sainte qui s'accomplit, et cette volonté est toujours juste, lors même que les hommes l'exécutent par l'injustice: qu'elle s'accomplisse, ô mon Dieu, cette volonté toujours adorable; que tout ce qu'elle a résolu s'exécute, dussé-je y perdre l'honneur et la vie; je suis encore trop heureux de pouvoir la connaître et m'y soumettre humblement: *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.*

Quelle est, au contraire, la perte et l'aveuglement de ceux qui disent: Je supporterais patiemment toute autre peine et toute autre disgrâce ; mais je ne tiens pas à celle-ci. Abus, chrétiens; car outre que les autres disgrâces ne vous paraissent plus insupportables que parce que vous ne les souffrez pas, c'est à souffrir celle-ci que Dieu vous condamne. C'est Dieu même qui a choisi et déterminé pour vous ce genre d'épreuve : et s'il était de votre choix, il perdrait infiniment de son prix.

Nous ne sommes pas toujours à portée de faire pour Dieu de grandes actions, des sacrifices héroïques. Ces occasions précieuses et toujours désirables pour un chrétien, où l'on achète le ciel au plus haut prix, manquent à la plupart des hommes. Mais nous sommes toujours à portée de souffrir avec résignation mille chagrins, mille peines, mille contrariétés qui traversent la plus grande partie des moments de notre vie. Nous sommes à portée de reconnaître dans tout, et à chaque instant, la volonté du Seigneur, et de nous y soumettre, puisque cette volonté nous suit partout, puisqu'elle influe dans tout, puis-

qu'elle est dans tout ce que nous voyons, dans tout ce que nous souffrons, dans tout ce que nous faisons, même quand nos actions sont commandées par le devoir; et si la soumission parfaite à la volonté de Dieu n'est pas toujours la vertu la plus élevée dans son objet, elle est de la plus grande nécessité dans son obligation, et du plus grand usage dans le nombre et dans la continuité de ses mérites. Vous nous demandez quelquefois, chrétiens, ce que l'on est obligé de faire pour être sauvé: vous dites, comme ce jeune homme dont il est parlé dans l'Evangile: *Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo?* (*Luc.*, X, 25.) Enseignez-moi la voix du ciel; quelque rude, quelque épineuse qu'elle puisse être, je suis résolu d'y marcher: faut-il quitter le monde? faut-il s'ensevelir dans un désert?

Non, chrétiens, le salut de la plus grande partie du genre humain ne saurait être attaché à un genre de vie qui détruise tous les devoirs de la société humaine, et qui en rompe absolument tous les liens. Bornez-vous à une seule chose: soumettez-vous en tout à la volonté de Dieu: cette seule règle embrasse toutes les autres. Dès-lors aucune de vos actions, même de vos sentiments, ne portera le caractère de la volonté propre; et vous ne ferez rien, vous ne désirerez rien qui ne soit agréable à Dieu, puisque tout ce que vous ferez, tout ce que vous désirerez, sera réglé par sa volonté même: dès-lors vous n'aurez garde de chercher des adoucissements à la loi de Dieu, des interprétations favorables à l'amour-propre. Quand la loi parle, c'est Dieu qui parle. Dès que vous croirez entendre sa voix, vous ne balancerez plus, vous obéirez; dès-lors vos peines et vos souffrances vous deviendront chères et précieuses: c'est Dieu qui les veut, c'est Dieu qui l'ordonne. Mettons donc cette règle à la tête de tout: Dieu le veut. La vraie piété, chrétiens, consiste proprement dans cet abandon total de nous-mêmes à la volonté divine, et pouvons-nous le refuser à celui qui nous a créés? est-ce trop que de nous sacrifier tout entiers à celui de qui nous avons tout reçu? Ne devons-nous pas être aussi souples dans ses mains que le vase d'argile dans les mains de l'ouvrier qui l'a formé? ne sommes-nous pas obligés de l'aimer préférablement à tout, et l'union des volontés n'est-elle pas le premier effet du véritable amour?

Soumettez-vous donc, chrétiens, aux vues adorables de cette Providence qui dispose de tout avec autant de douceur que de force, autant de bonté que de sagesse. Craignez de l'offenser par vos impatiences, et de l'irriter par vos murmures. Ne cherchez point à troubler, par une révolte inutile et pernicieuse, la sublime harmonie de ses divins décrets. Entrez sans résistance dans la route où elle vous conduit: vous y serez plus heureux que dans celle que vous entreprendrez de vous tracer à vous-même. Adorez humblement tout ce qui porte la marque du doigt de Dieu, l'empreinte et le caractère de sa volonté sainte. Recevez-le avec résignation; mettez-le à profit pour votre salut, et si Dieu vous éprouve, souvenez-vous qu'il est fidèle dans ses promesses et juste dans ses récompenses, et que quelques moments de tribulation opéreront un jour un poids immense de gloire dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour la seconde semaine de carême.

SUR LES SOUFFRANCES.

Respondens autem Petrus, dixit ad Jesum: Domine, bonum est nos hic esse; faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum. (*Matth.*, XVII, 4. 5.)

Pierre, prenant la parole, dit à Jésus: Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-nous-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.

Pierre veut s'établir sur le Thabor avant que d'avoir participé aux souffrances de Jésus-Christ sur le Calvaire: il veut goûter les douceurs de l'un, sans avoir éprouvé les rigueurs de l'autre, arriver à la joie, sans avoir passé par les larmes; et recevoir la récompense, sans l'avoir achetée par les peines et par les travaux. Il oublie que son Maître lui-même sera obligé de souffrir avant que d'être glorifié, et qu'il nous a donné les souffrances comme le caractère propre et distinctif de ses élus.

Car les plaisirs, la gloire et la prospérité, les dignités qui les élèvent, le crédit qui soutient, la ferveur qui réussit, la fortune qui rit, les succès qui enivrent, voilà, chrétiens, ce que l'on appelle le règne du monde et le triomphe du péché.

Les disgrâces qui humilient, les adversités qui abaissent, les revers qui précipitent, les pertes qui désolent, les regrets qui désespèrent la nature, les douleurs qui la tourmentent, les maladies qui l'accablent, les tribulations, les croix, les larmes amères: voilà ce que l'on peut appeler le règne de la grâce et le triomphe de la religion. C'est le partage que Jésus-Christ lui-même a fait dans son Evangile, en disant à ses disciples: *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini.* (*Joan.*, XVI, 20.) Le monde sera dans la prospérité, et vous dans les souffrances; le monde aura pour lui la joie et les délices, et vous, mes élus, vous ne serez nourris que d'afflictions et de larmes: développons ici, chrétiens, ce mystère incompréhensible qui tient tellement à la religion, que l'on pourrait le regarder comme le fond de la religion même, et montrons que les souffrances sont proprement et véritablement le triomphe de la religion.

Cette religion, chrétiens, n'a que deux ennemis dans le monde: le péché et la philosophie mondaine: le péché qui combat la religion, et la philosophie mondaine qui croit pouvoir se passer de la religion. Or, ce n'est que dans les souffrances et par les souffrances qu'elle triomphe de ces deux ennemis. 1° La religion triomphe du péché par les souffrances, parce qu'il n'y a que les souffrances qui puissent faire des saints: ce sera le sujet de la première partie; 2° la re-

ligion triomphe par les souffrances de la philosophie mondaine, parce qu'il n'y a que les saints qui puissent supporter les souffrances; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, chrétiens, il n'y a que les souffrances qui puissent faire des saints. Comparez l'état de l'Eglise souffrante et persécutée à celui de l'Eglise opulente et tranquille, et vous trouverez que les enfants de ses douleurs et de ses larmes ont été des saints, et que les enfants de son opulence et de ses prospérités n'ont été, pour la plupart, que des pécheurs. Quelle foule de saints ne produisit-elle pas dans ces jours, malheureux selon le monde, heureux selon l'Evangile, lorsque, gémissant sous le glaive des persécuteurs, elle voyait ses pasteurs égorgés, ses troupeaux dissipés, ses temples ravagés; lorsque ses enfants arrachés de leur patrie, exilés dans des terres étrangères, emprisonnés, dépouillés, percés par le glaive, dévorés par le feu, ne pouvaient former, ce semble, qu'une Eglise éteinte par la mort, ou anéantie dans les flammes : alors la foi était vive, la charité était ardente, les mœurs étaient pures, le détachement était parfait; alors l'on comptait presque autant de saints et de martyrs que de fidèles; alors le ciel n'était occupé qu'à préparer et à distribuer des couronnes. Mais, depuis qu'à ces jours de souffrances et de larmes ont succédé des jours de prospérités et de joie; depuis que les grands de la terre, loin de persécuter l'Eglise, sont entrés eux-mêmes dans l'Eglise, et y ont introduit avec eux le brillant attirail de la prospérité; depuis que les riches et les heureux du monde ont embrassé, par naissance et par éducation, une religion si austère que l'on serait presque tenté de douter qu'elle ait été faite pour eux, la foi s'est éteinte, la charité s'est refroidie, les vertus se sont énervées et affaiblies; la sainteté semble avoir fait divorce avec une très-grande partie de cette Eglise amollie par la paix; le ciel est devenu désert, l'enfer s'est peuplé, et les portes de l'abîme se sont ouvertes pour engloutir, à toute heure, une foule innombrable de pécheurs, formés et nourris par la prospérité.

Cette prospérité mondaine doit donc être regardée comme le deuil et l'anéantissement de la religion; cette religion ne peut donc trouver son triomphe que dans les souffrances.

Car, je vous le demande, chrétiens, qu'est-ce qui fait proprement le triomphe de la religion, qu'est-ce qui la rend supérieure et dominante? La religion ne triomphe que lorsque Dieu est connu, lorsqu'il est craint, lorsqu'il est aimé, lorsqu'il est prié, lorsqu'il est obéi, lorsqu'il est enfin recherché et désiré comme la fin dernière de tous les êtres; voilà sans doute ce qui fait le triomphe de la religion. Les triomphes extérieurs ne sont rien pour elle. Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde; son règne est au dedans de nous, et par conséquent sa religion ne saurait triompher que par nos vertus.

Or la prospérité, bien loin d'établir et d'entretenir ces vertus, n'est propre qu'à les anéantir et à les détruire. 1° Dieu n'est point connu dans la prospérité, puisqu'elle est l'anéantissement de la foi, et la source de l'incrédulité. 2° Dieu n'est point craint dans la prospérité, puisqu'elle est l'anéantissement de l'humilité, et l'aliment de l'orgueil. 3° Dieu n'est point aimé dans la prospérité, puisqu'elle est le charme qui nous fait aimer le monde. 4° Dieu n'est point prié dans la prospérité, puisqu'elle écarte les besoins qui sont la source de nos prières. 5° Dieu n'est point obéi dans la prospérité, puisqu'elle est naturellement ennemie de la soumission et des lois. 6° Enfin Dieu n'est point recherché et désiré dans la prospérité, puisqu'elle nous met positivement dans une voie qui n'est propre qu'à nous éloigner de lui.

Dieu, au contraire, est connu dans les souffrances, parce qu'elles sont la ressource de la foi. Dieu est craint dans les souffrances, parce qu'elles sont une épreuve sensible des rigueurs de sa justice. Dieu est aimé dans les souffrances, parce qu'elles nous arrachent à tous les objets qui nous empêchent de nous donner à lui; Dieu est prié dans les souffrances, parce qu'elles font naître les besoins qui sont la source de la prière. Dieu est obéi dans les souffrances, parce qu'elles nous soumettent, comme malgré nous, à son autorité et à ses lois. Enfin Dieu est recherché et désiré dans les souffrances, parce qu'elles sont la seule voie qu'il nous a lui-même marquée pour aller à lui.

Je dis premièrement que Dieu n'est point connu dans la prospérité, parce qu'elle est l'anéantissement de la foi, et qu'au contraire, il est connu et adoré dans les souffrances, parce qu'elles sont la ressource de la foi. Et pour vous en convaincre, j'en appelle à l'expérience du monde. Quels sont, je vous le demande, les vrais ennemis de la religion et de la foi? Sont-ce les heureux du siècle ou les misérables; les riches ou les pauvres; les grands poussés par le vent de la fortune, ou les petits accablés de ses disgrâces? Qui sont ceux qui s'appliquent dans le monde à combattre la religion, qui en étudient les objections pour les faire valoir; qui ramassent avec soin ces livres pervers qui en sont remplis, pour les accréditer; qui cherchent partout des armes pour défendre l'incrédulité; à qui vous ne pouvez parler d'aucun mystère, qu'ils ne le traitent aussitôt de folie; à qui vous ne pouvez proposer aucune preuve de la religion, qu'ils ne se récrient aussitôt sur sa faiblesse? Qui sont ceux qui disputent à Dieu son existence, ou qui veulent bien consentir à la croire, pourvu que ce Dieu se contente précisément d'exister? Quand est-ce qu'un homme se livre à tous ces excès? Quand il est heureux, quand il est riche, quand il est grand, quand il est élevé, quand il jouit d'une

santé florissante, d'un présent agréable. Où se débitent ces spécieuses objections, ces blasphèmes étudiés, ces difficultés captieuses? dans des palais charmants, dans des réduits enchantés, où tout rit, où tout prospère, où le jeu amuse, où les plaisirs enivrent, où le corps est sain, l'esprit content, le cœur satisfait, où les jours calmes et sereins coulent avec cette rapidité que leur donnent le contentement et la joie.

Prophètes du Dieu vivant, ministres de Jésus-Christ, allez prêcher l'Evangile à ces heureux du monde; allez leur parler d'un Dieu qui les gêne, d'une loi qui les incommode, d'un avenir qui les épouvante : on traitera vos raisonnements de sophismes, vos mystères de visions, vos craintes de faiblesses, vos espérances de chimères. Un bonheur sensible, un présent réel affectent si vivement toutes les puissances de l'âme, que les vérités de la religion ne lui paraissent plus que des termes abstraits, des fables incompréhensibles.

Cette religion reprendra tous ses droits dans les souffrances. Allez trouver cet homme accablé sous le poids de ses malheurs, cet homme disgracié que la fortune abandonne, que l'autorité poursuit, à qui le crédit manque, que ses propres amis méconnaissent; allez trouver ce malade étendu sur un lit de douleur, ce mourant qui n'a plus qu'un souffle de vie; il vous croira, il vous écoutera, il ne sera plus si difficultueux ni si opiniâtre; l'adversité termine en un moment toutes les disputes; les souffrances abrégent les controverses, et l'homme, délivré de l'impression funeste que fait nécessairement sur son âme l'appareil enchanteur de la prospérité, l'homme, rendu à lui-même, n'a plus aucune peine à se rendre à la religion.

Non-seulement Dieu est connu dans les souffrances, mais il est craint, il est redouté. La prospérité ne produit que des monstres d'orgueil et de présomption; elle enfle le cœur de l'homme, elle le rend fier et hautain : il devient hardi contre le Tout-Puissant; il s'approprie, en quelque sorte, cette grandeur et cette force qui lui est étrangère; et au lieu de la rapporter à ce Dieu qui en est l'auteur, il croit la trouver dans lui-même.

Antiochus ébloui de l'éclat de ses victoires, Balthazar enivré de délices, méprisent le Dieu des Juifs; ils osent braver sa colère, et le regarder comme un Dieu chimérique et impuissant. Mais le premier, aux approches de la mort, implore humblement sa miséricorde; et l'autre, se voyant près de tomber dans les mains de son vainqueur, et apercevant déjà une main vengeresse qui trace en caractères sinistres l'arrêt de sa condamnation et de sa mort, tombe pâmé de crainte et de frayeur.

Les souffrances sont donc seules capables de dissiper cette funeste vapeur de vanité et d'orgueil qui nous enivre; elles seules, en rendant l'homme petit et faible, peuvent le rendre humble et soumis. On s'accoutume aisément à ne point craindre le tonnerre, quand on ne voit que l'éclair et qu'on n'en entend que le bruit; mais quand on est frappé soi-même, on sent, on connaît toute la force du bras qui l'a lancé. Nous faisons, par les souffrances, une épreuve sensible de la puissance de Dieu et de la rigueur de sa justice. Le moindre effet que puisse faire sur nous cette épreuve, c'est de nous apprendre à le craindre; nous comprenons alors qu'il y au-dessus de nous un être plus puissant que nous, qui se joue, quand il veut, de la vie, de la santé, de la force et de la prospérité des hommes; qui peut changer en un moment nos ris en pleurs, nos fêtes en deuil, et qui, pour arrêter dans leurs courses les plus superbes conquérants, n'a besoin que d'un atome, d'un grain de sable placé dans quelqu'un des organes de notre corps, d'où dépendent notre vie, notre santé, notre force et notre raison.

Et comment être attaché à Dieu dans la prospérité, comment l'aimer, comment le désirer, lorsque l'on croit n'avoir rien à désirer au monde? Quoi de plus opposé à l'amour de Dieu que ce repos injurieux au Créateur, qui nous fait trouver notre félicité dans les créatures; cet acquiescement criminel, cette mollesse de l'âme qui la fixent et qui l'arrêtent dans un bonheur humain! Ce n'est donc que par les souffrances que l'on s'attache à lui, parce que l'on ne trouve plus de ressource que dans lui. Le monde nous abandonne, et Dieu nous tend les bras; les biens sensibles nous échappent, notre âme devient libre et dégagée, elle tend, elle retourne à son centre.

C'est alors seulement que l'on a recours à la prière; elle est fille de la nécessité et du besoin; elle est le langage naturel de la douleur : quand on a tout à souhait, on croit n'avoir rien à demander; mais quand on souffre, on a d'abord recours à celui qui seul peut remédier à nos maux et nous soulager dans nos peines. Nos yeux s'élèvent alors vers le ciel par un mouvement naturel; nos soupirs s'y portent : c'est le seul endroit d'où nous puissions attendre un véritable secours.

Dieu est donc prié dans les souffrances. Qui est-ce qui le prie dans la prospérité? En a-t-on le temps, en a-t-on le désir, en a-t-on seulement la pensée? On ne pourrait lui adresser tout au plus que des prières de reconnaissance et d'actions de grâces : mais le cœur de l'homme est trop ingrat pour être porté à la prière par les bienfaits. Il faut, chrétiens, il faut qu'il y soit contraint par les revers.

Aussi voyons-nous que les plus ardentes prières que nous lisons dans l'Ecriture ont toutes été faites dans des temps de souffrances et de calamité. C'est durant les jours de sa captivité que le peuple invoque le nom du Seigneur; c'est alors qu'on l'entend gémir et soupirer avec ses prophètes; c'est au milieu des ruines du temple, des débris de Jérusalem, de la désolation du sanctuaire

qu'il fait monter au ciel l'encens de ses prières et la voix de sa douleur.

Les souffrances sont donc le moyen le plus ordinaire dont la grâce se sert pour nous ramener à Dieu. La prospérité nous en éloigne.

Salomon, le plus puissant et le plus paisible des rois, est au comble du bonheur et de la gloire; il est l'amour de ses peuples et l'admiration de tous les autres rois qui le jugent eux-mêmes trop grand et trop élevé au-dessus d'eux pour oser en être jaloux. Doué d'une sagesse supérieure et généralement reconnue, il voit une reine étrangère quitter ses propres États pour venir entendre les oracles qui sortent de sa bouche. Il est donc en même temps le plus sage et le plus heureux de tous les hommes; mais il fut trop longtemps le plus heureux, pour être le plus sage. La prospérité l'aveugle; elle l'enivre, elle l'éblouit; elle renverse cette sagesse sublime qui n'avait point encore été vue dans aucun mortel : il oublie Dieu, il s'oublie lui-même; il cesse de prier le Seigneur, il refuse de l'adorer. A la tête d'une troupe de femmes qu'il idolâtre, il offre de l'encens à des idoles, à des dieux d'or et d'argent, à des dieux qui n'étaient que l'ouvrage de la main des hommes. On peut être moins insensé, sans être moins coupable; n'adorait-il au fond de son cœur que des idoles de chair, et ne rendait-il aux autres idoles qu'un hommage de complaisance?

Job, au centraire, voit en un même jour toutes ses maisons brûlées et tous ses enfants écrasés sous leurs ruines; pour comble de malheur, il est frappé d'un ulcère affreux; une plaie horrible et universelle se répand sur toutes les parties de son corps : on est obligé de l'étendre sur un fumier; c'est le seul lit qui lui reste. Il est encore continuellement tourmenté par les reproches amers et insultants d'une femme importune et déraisonnable que Dieu lui laissa, dit saint Chrysostome, comme un nouvel organe du démon, plus redoutable à Job par ses humeurs qu'Eve ne l'avait été à Adam par ses complaisances, et qui achève de le rendre un parfait miroir de douleurs. Mais Job, accablé de tant de maux à la fois, ne cesse d'invoquer le Dieu tout-puissant; il bénit son saint nom, il entretient ses amis des merveilles de sa miséricorde et de sa puissance, et il en a des idées si vives et si touchantes, que nous en sommes encore frappés. La religion triomphe sur le fumier de Job; elle est en deuil sur le trône de Salomon; la prospérité vient à bout de faire un idolâtre du plus sage de tous les hommes, et les souffrances font du plus malheureux un modèle de patience, de justice et de sainteté, digne d'être à jamais proposé à tous les siècles.

Non-seulement Dieu est connu, il est craint, il est aimé et invoqué dans les souffrances, mais il est obéi. Qui est-ce qui lui obéit dans la prospérité? Que se refuse-t-on alors? quel crime ne commet-on pas? à quels excès de désordres et d'iniquités ne se livre-t-on pas? On va au-devant des tentations; au lieu de les combattre, on les recherche; on ne songe qu'à mettre à profit les beaux jours d'une santé florissante et les ressorts efficaces et tout-puissants de la fortune, pour se procurer tous les jours de nouveaux plaisirs. Dans cet état que les hommes estiment et que la religion déplore, toutes les pensées sont des pensées d'orgueil ou d'impureté, tous les désirs sont des désirs infâmes ou ambitieux, toutes les conversations vont au profit de l'incrédulité, de la médisance ou de la volupté.

Les souffrances, au contraire, nous tirent de l'occasion du péché; elles retranchent les moyens de le commettre, elles en ôtent le désir. Il n'y a aucune espèce de souffrances qui ne soit opposée à quelque espèce de péché : les maladies attaquent ces forces périlleuses qui font naître les désirs, et qui mettent en état de les satisfaire; elles flétrissent cette fleur de beauté que le crime empoisonne. Une douleur vive nous fait fuir le commerce des hommes, et les éloigne de nous : les jeux, les ris, le contentement et la joie sont les assaisonnements nécessaires du péché.

Adam et Job, dit saint Chrysostome, furent tous deux tentés par une femme qui voulait les porter au péché; l'un était tenté d'offenser le Seigneur par la désobéissance, et l'autre était tenté de l'offenser par le murmure. Toute la force et tout l'avantage étaient, ce semble, du côté d'Adam; toute la faiblesse et tout le désavantage du côté de Job. L'un était encore dans l'état de la nature innocente et vertueuse; l'autre, dans l'état de la nature corrompue par le péché.

Adam sortait immédiatement des mains de Dieu; Job était né de parents idolâtres. Toutefois Adam est vaincu; il cède lâchement à la tentation, il désobéit au Seigneur Job, au contraire, se soutient, il résiste, il demeure soumis aux volontés de Dieu. D'où vient donc, demande saint Chrysostome, la faiblesse de l'un et la force de l'autre? C'est, dit-il, qu'Adam fut tenté dans la prospérité, et Job le fut dans les souffrances. Le fumier de Job, conclut le même Père, était donc un champ de bataille plus avantageux contre le péché que le paradis terrestre : *Job tutior est in stercore quam Adamus in paradiso.*

J'ai dit enfin que les souffrances sont la voie et la seule voie que le Seigneur nous a marquée lui-même pour aller à lui; car qu'est-ce que cette voie étroite où nous devons tous marcher pour être sauvés, si ce n'est la voie des souffrances? qu'est-ce que cette voie large et spacieuse qui conduit à l'enfer, si ce n'est celle de l'abondance et de la prospérité? qu'est-ce que cette croix que nous sommes tous obligés de porter à la suite de Jésus-Christ? n'est-elle pas formée par les souffrances? La religion nous présente partout l'image de ce Dieu crucifié. Qu'est-ce qui ressemble à cette image, chrétiens; sont-ce les heureux du siècle ou ceux qui souffrent?

Il n'y a donc que les souffrances qui puissent faire des saints, des élus, des prédestinés. Le mauvais riche est heureux dans ce monde, et Lazare est heureux dans l'autre. C'est Jésus-Christ lui-même qui a réglé ce partage : des douceurs en cette vie, des rigueurs dans l'autre; des jeux et des ris en ce monde, dans l'autre des grincements de de dents et des larmes amères.

Ne soyons donc plus étonnés, chrétiens, d'entendre le Seigneur menacer son peuple de lui épargner les souffrances et de le laisser dans la prospérité; ne soyons plus étonnés d'entendre l'Evangile, malgré tous les préjugés de la nature, mettre ceux qui souffrent au nombre des heureux; ne soyons plus étonnés d'entendre le Sauveur nous répéter sans cesse : *Malheur à vous, riches, et heureux les pauvres; malheur à vous qui riez, et heureux ceux qui pleurent.* (*Matth.*, V, 5.) Ce ne sont là, chrétiens, que des conséquences qui suivent nécessairement des principes de notre religion; puisque cette religion triomphe dans les souffrances, n'est-il pas conséquent qu'elle ne cesse de nous vanter ce qui la rend si supérieure et si dominante dans le cœur de l'homme? puisqu'elle est détruite et anéantie par la prospérité, n'est-il pas juste qu'elle charge d'anathèmes et de malédictions ce qui fait sa destruction et sa ruine?

Mais s'il est vrai qu'il n'y a que les souffrances qui puissent faire des saints, il n'est pas moins vrai qu'il n'y a que les saints qui puissent supporter les souffrances; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On ne veut plus être chrétien dans le monde, on veut être philosophe; il n'y a que la religion qui puisse faire des chrétiens, la raison suffit pour former des philosophes. Cette raison, mal employée et plus orgueilleuse dans notre siècle qu'elle ne fut jamais, est donc devenue, en quelque sorte, rivale de la religion. Chacun cherche à en tirer des arguments dont il puisse se servir pour détruire la religion et des ressources auxquelles il puisse avoir recours pour se passer de la religion. Le monde est aujourd'hui rempli de ces philosophes voluptueux qui ne sont occupés qu'à faire valoir les droits prétendus et les avantages de leur raison : un goût décidé pour le plaisir, soutenu d'une fortune aisée ou opulente; un amour-propre délicat, une sensualité polie, une connaissance superficielle des objections que l'on propose contre la religion forment toute leur philosophie. Ennemis de cette religion sans la connaître, ils ne l'ont point assez approfondie pour prendre un parti fixe sur les importantes questions qu'elle décide. Ils n'en prennent point; ils demeurent dans une espèce de neutralité aussi favorable à leur corruption qu'elle peut l'être à leur ignorance. Ils ne sont proprement ni athées ni chrétiens; ils sont philosophes, et ils se persuadent que cette qualité les délivre de tout ce que la religion a d'incommode, et qu'elle peut seule leur procurer tout ce qu'elle a d'avantageux.

Il faut cependant que cette philosophie échoue dans les souffrances, et il vient une infinité de circonstances dans la vie où je défie ces incrédules de se passer de la religion, ni de pouvoir soutenir leur philosophie sans avoir recours à elle. Je sais qu'il leur est facile de se mettre au-dessus de tous les chagrins, fondés sur des sentiments naturels et légitimes, qui nous font voir tous les jours un père profondément affligé de la mort de son fils, une épouse inconsolable de la perte de son époux, un ami pleurant tendrement sur les cendres de son ami; ces prétendus philosophes sont pour l'ordinaire des âmes dures et insensibles, qui ne vivent que pour eux-mêmes, qui connaissent à la vérité quelque tendresse de goût, mais qui ne connaissent point de tendresse de devoir; qui ne sont par conséquent ni frères, ni époux, ni parents, ni amis. Chacun d'eux se regarde, en quelque sorte, comme un être unique qui n'use des autres hommes que pour son intérêt ou pour son bon plaisir. Qu'ils tombent, disent-ils, qu'ils disparaissent, qu'ils soient détruits et anéantis par la mort, d'autres les remplaceront, et pourvu que je subsiste, je suis consolé. Mais oseraient-ils bien nous vanter en ce point et nous donner pour une louable ressource cette philosophie barbare, inhumaine et dénaturée qui devrait les rendre l'exécration de tous les hommes?

Mettons-la donc, cette philosophie si ferme et si stoïque, mettons-la, chrétiens, à l'épreuve de quelques malheurs qui les touchent personnellement : supposons pour un moment que leur fortune vienne à être totalement renversée; supposons leurs biens dissipés, leur crédit perdu, leur honneur flétri, leur santé ruinée, leur corps accablé d'infirmités cruelles et persévérantes, de douleurs aiguës et irremédiables : oseront-ils dire alors qu'ils sont en état de se passer de la religion, et qu'ils trouveront en eux-mêmes assez de ressources pour tenir contre de telles disgrâces?

Les anciens Romains, qui ont été peut-être les plus grands hommes de l'univers, et dont la raison, aussi forte et aussi éclairée qu'elle a jamais pu l'être dans aucun philosophe de nos jours, se trouvait destituée des lumières d'une religion révélée, s'étaient fort appliqués à étudier cette partie de la philosophie mondaine qui s'attache à consoler un homme dans les afflictions; mais ils avaient beau la retourner dans tous les sens possibles, elle leur manquait dans les souffrances; et quand ils éprouvaient des disgrâces accablantes, ils se livraient au désespoir, ils se donnaient la mort. Mais est-ce donc une ressource que la mort, surtout lorsqu'on s'imagine, comme les incrédules, qu'elle doit être suivie de l'anéantissement? est-ce donc une consolation de détruire et d'anéantir le sujet même qui a besoin d'être consolé? Heureusement, cette ressource désespérée n'est guère en usage,

et il est assez rare que l'on ait recours à un pareil remède, qui serait en effet pire que le mal.

Que faire donc, quand on souffre des maux extrêmes et insupportables à la nature? Je dis, chrétiens, qu'il faut alors avoir recours à la religion ou se résoudre à être le plus malheureux de tous les hommes; je dis qu'il faut cesser d'être impie ou se résoudre à dévorer le fiel et toute l'amertume de sa disgrâce et à ne rien perdre, ne rien relâcher du sentiment de douleur; je dis, enfin, que la religion triomphe dans les souffrances, parce qu'il n'y a que les saints qui puissent les supporter. Plaçons en effet un homme qui souffre entre un philosophe chrétien et un philosophe incrédule, et voyons qui des deux réussira mieux à le consoler, ou de la philosophie de l'un ou de la religion de l'autre. Approchez, esprit orgueilleux qui vous croyez supérieur à tous les événements, esprit préparé par de longues réflexions à tous les malheurs qui peuvent arriver; venez me consoler dans mes peines : j'ai perdu mes biens, j'ai perdu tous les appuis que j'avais sur la terre; me voilà, comme Job, accablé de toutes les disgrâces, déchiré par tous les chagrins, tourmenté par toutes les douleurs qui peuvent affliger la nature : que me direz-vous?

Les trois amis de Job commencèrent par garder un profond silence; ils demeurèrent auprès de lui sept jours entiers, dit l'Ecriture, sans oser lui dire une seule parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était violente : *Et sederunt cum eo septem diebus, et septem noctibus, et nemo loquebatur ei verbum; videbant enim dolorem esse vehementem.* (*Job*, II, 13.)

C'est ainsi, chrétiens, que l'on en use ordinairement dans le monde avec ceux que l'on voit plongés dans une affliction excessive Il faut se donner de garde de lui parler, dit-on; ce serait aigrir, ce serait renouveler ses douleurs : mais ce silence que l'on garde avec les personnes profondément affligées, n'est-il pas un aveu manifeste de l'impossibilité où l'on se trouve de les soulager, quand on n'est pas en état de leur parler aucun autre langage que celui de la philosophie mondaine, et que l'on veut mettre à part les principes et les sentiments du christianisme? Se taire en ces rencontres, c'est épargner un malheureux, c'est respecter sa douleur, c'est lui témoigner la crainte que l'on a de l'augmenter; ce n'est pas le consoler.

Le temps est-il enfin venu de rompre ce silence; on proteste à un homme que l'on prend beaucoup de part à son affliction, et que l'on est aussi vivement touché que lui-même. L'usage et la bienséance ont autorisé ces sortes de discours, que nous regarderions comme des impostures monstrueuses si nous n'étions pas si accoutumés à les tenir ou à les entendre. Non, chrétiens, on a beau se mettre en idée à la place de celui qui souffre, il n'est rien tel que d'éprouver soi-même les maux pour les sentir· mais quand toutes ces protestations seraient vraies à la lettre, quand on serait véritablement aussi affligé que celui qui souffre, cette parfaite conformité de douleur et de sentiment ferait tout au plus deux malheureux au lieu d'un; elle ne ferait pas que l'un des deux fût véritablement consolé.

Ainsi n'insiste-t-on pas beaucoup sur une si faible ressource. On se rejette plutôt sur des discours étrangers et indifférents. On s'efforce de distraire un homme de l'objet de sa douleur, par des entretiens qui n'y ont aucun rapport. Les trois amis de Job l'entretenaient du cours des astres, de l'instinct des animaux, et d'une infinité d'autres effets curieux et incompréhensibles de la nature; artifice grossier! L'affliction, toujours ingénieuse à se tourmenter elle-même, ne se laisse point enlever son objet. Elle y demeure opiniâtrément attachée; elle s'y rappelle d'elle-même quand on ne l'y rappelle pas, et plus on fait d'efforts pour l'en arracher, plus elle sent que son mal est sans remède, et que l'on est dans l'impossibilité de la soulager.

Enfin, la philosophie, employant ses derniers efforts, exhorte un homme à montrer son courage et sa fermeté. Elle lui représente que le cœur du sage doit être invulnérable, qu'il peut trouver son bonheur dans lui-même, et s'établir dans une sorte d'indépendance par la supériorité de ses lumières et par la force de sa raison.

Mais, vous le savez, chrétiens, il est beaucoup plus facile de donner ce conseil que de le mettre en pratique : et tel qui me le donne quand je souffre, aurait bien de la peine à le suivre, s'il souffrait autant que moi. D'ailleurs, est-il besoin d'avertir un homme qu'il faut être patient et courageux dans les souffrances? Je ne sens que trop qu'il faut l'être; et ce qui met le comble à mon affliction, c'est que mon mal a surpassé toutes les forces de mon courage. Est-ce donc m'en donner, que de m'avertir qu'il en faut avoir?

Parlez donc, religion divine, Sagesse supérieure à celle du monde, parlez et faites sentir à mon cœur vos consolations toutes-puissantes. Ce ne sont plus ici, chrétiens, des consolations vaines et stériles qui laissent aux souffrances toute leur amertume, et à ceux qui souffrent toute leur faiblesse. Ce n'est point par les efforts impuissants de la raison humaine, qu'un chrétien se console dans les afflictions : cette entreprise passe de beaucoup le faible pouvoir d'une raison aveugle et présomptueuse Qu'est-ce donc qui le console et qui le soutient? C'est Dieu même, ce Dieu que l'Ecriture appelle Dieu de toute consolation; c'est-à-dire, premièrement, un Dieu Sauveur, dont le chrétien souffrant aperçoit l'image sur la terre; secondement, un Dieu rémunérateur, qui se montre à lui dans le ciel; troisièmement, un Dieu consolateur, qu'il trouve au fond de son âme : un Dieu Sauveur, qui le console par ses souffrances; un Dieu rémunérateur, qui le soutient par ses promesses; un

Dieu consolateur, qui le dédommage par l'onction intérieure de sa grâce.

Dieu Sauveur, vous le consolez premièrement par vos souffrances; vous le consolez parce que vous souffrez plus que lui, parce que vous souffrez pour lui, parce que ses souffrances tracent votre image dans lui.

Vous souffrez plus que lui; et pour s'en convaincre, il n'a qu'à jeter un regard sur l'image de votre croix. Et qui s'est jamais trouvé dans des circonstances aussi douloureuses que celles de votre crucifiement et de votre mort? osera-t-on se préférer à vous? Osera-t-on se plaindre quand on ne fait que boire au même calice que vous? voudra-t-on être traité plus doucement que vous?

Vous souffrez pour lui. La reconnaissance l'anime; il se dit à lui-même : Refuserai-je de souffrir pour un Dieu qui a tant souffert pour moi? J'ai commis le péché; est-il juste qu'il soit le seul à en porter la peine? Puisque je sais que mes souffrances peuvent tourner à sa gloire, ne serait-ce pas m'opposer à cette gloire que de refuser de souffrir? L'impatience porterait ici un caractère d'ingratitude qu'un cœur généreux ne saurait adopter.

Enfin, par ses souffrances, le chrétien acquiert une ressemblance avec vous, qui fait sa principale consolation, parce qu'elle est le signe du salut et la marque des prédestinés. Je porte, dit-il, en souffrant, le caractère des élus de Dieu. Je suis crucifié avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.) Je garde en moi et sur moi la douloureuse empreinte de sa passion et de sa croix : *Stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* (*Galat.*, VI, 17.) Car tout est croix dans la religion, et il n'est aucune espèce de souffrances qui ne puisse être unie et associée à la Croix de Jésus-Christ : un chagrin domestique est une croix; une perte sensible est une croix; une humiliation, une maladie, est une croix. Chagrin, perte, humiliation, maladie, ne sont-ce pas là, Seigneur, les différentes afflictions que vous avez éprouvées sur votre croix? Souverain Juge, vous reconnaîtrez donc en moi l'image de votre Fils bien-aimé, et c'est sur cette ressemblance que vous couronnez vos élus.

La religion va plus loin encore; elle nous ouvre le ciel, où nous voyons un Dieu rémunérateur, un Dieu fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses récompenses; un Dieu attentif à tous nos sacrifices, et qui s'est engagé à les payer au centuple. On ne regarde plus les souffrances dans les vues de la religion que comme le gage assuré d'un bonheur à venir, comme la route que tous les saints ont prise pour arriver au ciel. Si cette route est pénible, le terme en est si doux et si désirable, qu'il rend presque insensible à la peine. L'espérance, aussi nécessaire à un chrétien que la foi et la charité, fait donc ici sa principale ressource. Dieu la ranime dans son âme, et lui donne un degré de force et de fermeté qui la rend supérieure à tous les sentiments de la douleur. Il lui montre, il lui fait sentir le poids immense et éternel de gloire et de félicité qui sera le fruit de quelques moments d'une tribulation courte et passagère. Ainsi le saint homme Job étant au sort de ses disgrâces, une lumière céleste éclaira son esprit; l'avenir lui fut dévoilé, et son cœur fut rempli de cette douce espérance. Il vit de dessus son fumier ce qu'il n'avait jamais connu aussi distinctement dans le jour de sa prospérité. Je sais, disait-il, que je suis le plus malheureux de tous les hommes; je vois le lit affreux où je suis étendu; je vois les vers qui sortent de mon corps, et qui le déchirent : mais je sais aussi que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour. Je sais que je serai encore revêtu de cette même chair qui est aujourd'hui le sujet de tant de douleurs; je sais qu'elle renaîtra pour ne plus souffrir, et pour être plongée dans des torrents de délices. Cette espérance est certaine, et ne sortira jamais de mon cœur : elle me suffit; je compte pour rien mes malheurs, la perte de mes biens, l'accablement de mes maux, et je suis plus content dans les rigueurs de mon état, que ne le sont les mondains dans l'ivresse de leurs plaisirs : ***Reposita hæc spes in sinu meo.*** (*Job*, XIX, 27.)

Les ressources de la religion ne sont pas encore épuisées; un chrétien souffrant trouve au fond de son âme un Dieu consolateur, qui le dédommage par l'onction intérieure de sa grâce. Mais qui pourrait vous faire comprendre toute la douceur de ses consolations divines, qui pourrait vous expliquer les charmes ineffables de cet enchantement que le Saint-Esprit répand dans l'âme du Juste pour le soulager dans ses peines? Il faut les avoir sentis pour les connaître, et les saints ne les ont connus, que parce qu'ils les ont éprouvés : rapportons-nous-en à leur témoignage; nous ne pouvons le récuser. Ecoutez saint Paul; je me plais, disait-il, dans mes infirmités : ***Placeo mihi in infirmitatibus meis.*** (II *Cor.*, XII, 10.) Mon cœur se dilate et s'épanouit dans l'adversité. ***Cor nostrum dilatatum est.*** (II *Cor.* VI, 11.) La joie dont il est ici inondé, me fait oublier toutes mes afflictions; elle suspend, ou plutôt elle charme toutes mes douleurs : ***Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*** (II *Cor.* VII, 4.) Ecoutez cet Apôtre prêt à être crucifié : il embrasse sa croix, il se réjouit de l'avoir, et plus encore d'y être attaché. *O bona crux!* Et voilà, chrétiens, ce que l'on doit regarder comme le chef-d'œuvre ou plutôt comme le miracle de la religion : elle enchérit à cet égard sur les prétentions les plus orgueilleuses de la raison humaine. Celle-ci, même en se flattant, même en exagérant son pouvoir et sa force, s'offre tout au plus à nous consoler; la religion parvient à nous satisfaire, à nous rendre heureux et contents dans les tribulations les plus amères : ***superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*** Elle fait plus que si elle arrêtait le cours de nos larmes, elle les rend douces, elle les rend délicieuses, elle nous fait embrasser la croix de Jésus-Christ

comme un lit honorable et glorieux, où la vertu repose, où elle est tranquille, où elle est heureuse, et par les charmes présents qu'elle goûte et par les espérances de l'avenir.

O vous, misérables humains, qui recueillez dans cette vallée de larmes une si ample moisson de chagrins et de tristesse; malades languissants, que la douleur tourmente; pauvres abandonnés, que la faim dévore; riches dégradés, que la fortune trahit; épouses malheureuses, que la dépendance afflige; mères désolées, à qui des morts imprévues et prématurées enlèvent quelquefois des objets si chers : *Consolamini in verbis istis.* (I *Thes.* IV, 17.) Ah, ne cherchez point les consolations du monde, n'en demandez qu'à Dieu, n'en attendez que de Dieu; lui seul peut vous faire trouver dans vos peines, une manne cachée, des plaisirs secrets, des satisfactions inconnues à la philosophie et à la nature.

Finirai-je ce discours par vous souhaiter beaucoup d'afflictions et de souffrances ? Ce souhait vous paraîtra sans doute barbare et inhumain; mais je ne parle point ici le langage de la chair et du monde; je parle le langage de l'Evangile, qui est celui de la vérité même. Je ne dirai donc pas simplement que je souhaite de vous voir souffrir; mais je dirai que je souhaite de vous voir pénétrés de ces grands sentiments de religion qui font aimer et désirer les souffrances; je dirai que je souhaite de vous voir souffrir chrétiennement les maux que Dieu vous envoie; c'est souhaiter votre salut, c'est vous souhaiter cette conformité avec Jésus-Christ, que saint Paul nous donne comme un signe infaillible de prédestination; c'est souhaiter que le Seigneur vous sépare de ce monde pervers et réprouvé, dont il a maudi tant de fois les prospérités et les délices; c'est souhaiter que vous répandiez dans son sein ces larmes précieuses et salutaires qu'il a béatifiées dans son Evangile, en disant : *Heureux ceux qui pleurent* (*Matth.*, V, 5); c'est souhaiter enfin que sa grâce vous maintienne dans cette voie étroite qui seule peut vous conduire à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le lundi de la seconde semaine de Carême.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi enim sunt vocati, pauci vero electi. (*Matth.*, XXII, 14.)

Car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

Sire,

Le petit nombre des élus sera toujours regardé comme un mystère incompréhensible à la raison humaine. On ne concevra jamais qu'un Dieu également juste et miséricordieux perde la plus grande partie du genre humain par justice, pour ne sauver que le petit nombre par miséricorde. Mais si ce mystère est incompréhensible à certains égards par rapport à la conduite de Dieu, il ne l'est pas par rapport à la conduite des hommes. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la vie et sur la mort de la plupart des hommes, pour ne trouver plus aucun mystère sur le petit nombre des élus. On sait assez que pour être de ce nombre, il faut vivre dans la grâce de Dieu, et mourir dans la grâce de Dieu. Si donc il y en a très-peu qui vivent ou qui meurent dans cette grâce, on conçoit d'abord que le nombre des élus doit être fort petit. Je considère donc ici tous les hommes dans leur vie et dans leur mort, et je dis 1° que le nombre des élus doit être bien petit, parce qu'il y en a très-peu qui vivent dans la grâce de Dieu; ce sera le sujet de la première partie : 2° que le nombre des élus doit être très-petit, parce qu'il y en a très-peu qui meurent dans la grâce de Dieu; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le prophète Ezéchiel, au chapitre XXI de ses Révélations, nous apprend que Dieu lui dit un jour : Prophète, tournez vos regards vers Jérusalem, pleurez, soupirez, gémissez sur les effroyables malheurs dont elle est menacée; et si l'on vous demande quelle est la cause de votre douleur et de vos gémissements, vous répondrez que vous apercevez dans les airs une épée terrible, une épée vengeresse, une épée foudroyante, une épée qui ne rentre plus dans le fourreau quand elle en est une fois tirée : vous leur direz que vous voyez cette épée passer d'une extrémité de la terre à l'autre, faisant partout un horrible carnage : *Eduxi gladium meum de vagina sua irrevocabilem. Egredietur ad omnem carnem ab austro usque ad aquilonem.* (*Ezech.*, XXI, 4, 5.)

Cette épée nous représente, chrétiens, la sentence terrible et irrévocable qui sera prononcée au jour du jugement contre les réprouvés, et qui doit plonger dans la damnation éternelle la plus grande partie de ce genre humain que nous voyons répandu d'un pôle à l'autre : *Et egredietur ad omnem carnem ab austro usque ad aquilonem.*

Mais qui est-ce qui conduit cette épée fulminante? est-ce une main barbare qui agit au hasard, qui frappe à l'aveugle, et qui confond le coupable avec l'innocent? Non, chrétiens, cette épée est dans la main du Seigneur, et la main du Seigneur n'est point une main meurtrière; c'est une main douce et bienfaisante, mais elle ne peut s'empêcher de frapper tout ce qu'elle trouvera noirci de la tache du péché : elle ne peut épargner que ce qui est marqué au signe de la grâce, et, si elle épargne un petit nombre d'élus, c'est qu'elle trouve peu de justes; si elle frappe un si grand nombre de réprouvés, c'est qu'elle ne rencontre partout que des pécheurs. Il faut bien des choses, chrétiens, pour faire un saint, un élu, un prédestiné; il faut premièrement vivre dans la grâce, et pour vivre dans la grâce de Dieu, il faut pratiquer toutes les lois, éviter tous les péchés, posséder toutes les vertus qui forment le chrétien. Une seule vertu ne

donne pas la grâce; mais un seul péché la fait perdre. Un seul article de la loi pratiqué avec la plus exacte fidélité ne nous rend pas dignes de la grâce, mais un seul article violé nous en rend indignes.

Cette grâce sanctifiante et habituelle, qui est le signe des élus, ne se peut donc maintenir que par l'innocence; elle ne peut se recouvrer, quand on l'a perdue, que par une sincère pénitence; elle ne peut se conserver, quand on l'a recouvrée, que par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Or, je vous le demande, chrétiens, qui est-ce qui a cette innocence? qui est-ce qui fait cette pénitence? qui est-ce qui possède toutes ces vertus? Prenez d'abord le monde en général, parcourez ensuite les divers états et les conditions qui les composent, et vous conviendrez que l'incompatibilité visible de la vie que mènent la plupart des hommes avec le salut, et la liaison naturelle avec la réprobation, ne rend que trop sensible et trop palpable la vérité du petit nombre des élus.

Prenons d'abord le monde en général. Qu'est-ce que le monde? n'est-ce pas un assemblage de faux chrétiens, qui n'ont conservé de ce sacré caractère que ce que le baptême a rendu absolument ineffaçable; une société de pécheurs, qui ont commencé à aimer le mal en commençant à le connaître, et dont plusieurs l'ont peut-être aimé et désiré confusément avant de l'avoir pleinement connu; un amas d'impies, qui se font une religion à leur mode, qui ignorent leurs devoirs et qui se soucient peu de les apprendre, qui vivent au hasard, qui pèchent sans remords, qui ne connaissent point Dieu, qui ne se connaissent point eux-mêmes, qui errent, pour ainsi dire, au gré de leurs désirs, sans foi, sans loi, sans frein, sans prière et sans espérance.

Qu'est-ce que le monde? n'est-ce pas une voluptueuse Babylone, où l'on ne respire que l'amour du plaisir, où les défenses de la loi de Dieu servent d'amorce et d'assaisonnement à la volupté, où le démon est tranquille, parce qu'il trouve dans les criminels efforts qu'un sexe séducteur fait continuellement pour plaire à l'autre, le supplément de ses tentations et de sa malice?

Qu'est-ce que le monde? n'est-ce pas une Sodome réprouvée, une école de lubricité et de luxure où se rassemblent des monstres d'impureté qui, trouvant que les forces de leurs corps ne secondent qu'imparfaitement les transports de leurs âmes, se plaignent quelquefois de ce qu'ils ne sont pas aussi coupables et aussi pécheurs qu'ils voudraient l'être?

Qu'est-ce que le monde? n'est-ce pas une infidèle Jérusalem qui méprise les prophètes, qui médit de la vertu, qui décrie la piété, qui outrage les saints, qui profane le sanctuaire, qui contredit l'Evangile, qui foule aux pieds la religion? La coutume y tient lieu de loi; la vengeance, de courage; le respect humain, de sagesse; le faste, de bienséance; le luxe, de nécessité; la fourberie, de ressource; la crainte de Dieu y est regardée comme une faiblesse; l'oubli des injures, comme une lâcheté; la dévotion, comme un masque; l'enfer, comme une chimère; l'autre vie, comme un songe: la religion, comme une fable.

Qu'est-ce que le monde? N'est-ce pas une Ninive pécheresse, un composé de familles déchirées par la discorde, divisées par l'intérêt? On s'y élève par l'oppression, on y brille par le bien d'autrui, on y subsiste par l'usure; c'est une Ninive fastueuse, où l'on ne connaît plus les bornes de la modération chrétienne, où chacun affecte de paraître plus noble, plus riche, plus puissant que l'on est; où l'on ne distingue plus les personnes à leurs noms, les visages à leur teint naturel, les conditions les plus communes à la modestie qui leur convient; les noms y sont usurpés, les visages artificiels, les parures disproportionnées.

Qu'est-ce que le monde enfin? n'est-ce pas l'empire de l'oisiveté et de la mollesse? Boire, manger, dormir, jouer ou médire, c'est ce qui remplit tous les moments de la vie, et ce sont ceux où l'on est encore le moins coupable.

Or, je vous le demande, chrétiens, pensez-vous qu'il puisse sortir un grand nombre de saints, d'élus, de prédestinés, de cette voluptueuse Babylone, de cette Sodome réprouvée, de cette Jérusalem infidèle, de cette Ninive pécheresse, de cette terre maudite, source de crimes et de péchés, et qui ne produit partout que des fruits de mort?

Parcourez en détail tous les états, toutes les conditions qui composent le monde; chez les grands, nulle religion; incrédules par inclination, débauchés par état, ils n'ont point d'autre Dieu que leur fortune, d'autre occupation que leur plaisir. Grands si vous voulez par leur naissance, par leurs dignités, par leurs titres; mais plus grands encore par la grandeur de leurs déréglements. C'est à eux proprement qu'il appartient de raffiner sur le crime, et d'en multiplier les horreurs, comme s'ils voulaient primer dans le vice comme dans tout le reste. Connaissent-ils d'autre loi que leur volonté; d'autre règle que leur caprice; d'autre droit que la force; d'autre grandeur que la fierté; d'autre divinité que la faveur; d'autre paradis que la cour? Ennemis les uns des autres par une rivalité inséparable des prétentions de l'ambition et de l'orgueil, ils caressent ceux qu'ils veulent déchirer, ils flattent ceux qu'ils veulent détruire, ils embrassent ceux qu'ils voudraient pouvoir égorger.

Chez les riches, vous retrouverez tous les vices des grands, puisqu'aujourd'hui les richesses seules sont capables de faire des grands; vices peut-être moins éclatants, parce qu'ils ne seront pas soutenus par l'orgueil de la naissance, mais qui ne seront ni moins réels, ni moins effrénés, parce qu'ils seront animés par l'ivresse de la fortune. Richesses acquises par la fraude, défendues quelquefois par la violence, enflées par l'injustice, accumulées par la concussion; pa-

lais magnifiques, équipages somptueux, peintures lascives, tables délicieuses, conquêtes faciles, plaisirs renaissants, crimes redoublés, adultères achetés au poids de l'or; ira-t-on chercher des élus parmi les riches du monde?

Dans le peuple vous trouverez beaucoup de foi et peu de vertu, beaucoup de superstition et peu de piété. Vous y trouverez, il est vrai, une simplicité précieuse et propre des enfants de Dieu, mais dont il abuse autant pour le vice qu'il devrait y gagner pour la vertu, puisqu'elle sert à lui persuader que l'on peut allier la religion et la grâce avec les querelles, les animosités et les vengeances, et que l'on peut être chrétien sans être patient et pieux, sans être vrai, sincère et désintéressé. Tous marchent donc dans une route de perdition : *Omnes declinaverunt*. (*Psal.* XIII, 3.) Toute chair a corrompu sa voie; partout le péché règne; la grâce est détruite et anéantie.

Que d'adultères dans le mariage! que de désirs dans le célibat! que de désordres dans le veuvage! que de négligence dans les pères de familles! que d'indocilité dans les enfants! que d'infidélités dans les serviteurs! que d'usures dans le commerce! Tous se sont donc égarés dans la voie de l'iniquité; et sur mille, il n'y en a quelquefois pas un qui vive dans la grâce du Seigneur.

Etonnez-vous après cela, chrétiens, de la force des expressions et des figures que l'Ecriture et les saints Pères ont employées pour nous représenter le petit nombre des élus : *Beaucoup d'appelés*, dit le Sauveur (*Matth.*, V, 5), *et peu d'élus*. La voie qui conduit à la perdition est large et spacieuse, et le grand nombre y marche; celle qui conduit à la vie est étroite et n'est suivie que par le petit nombre. Le juste, dit l'apôtre saint Pierre, sera à peine sauvé : *Justus vix salvabitur*. (I *Petr.*, IV, 18.) Et que deviendront donc le pécheur et l'impie? le solitaire retiré du monde aura peine à se faire jour au travers de cette foule de réprouvés qui court à sa perte; que deviendront donc ceux qui la composent?

L'enfer s'est élargi, dit le prophète : *Dilatavit infernus animam suam*. (*Isa.*, V, 14.) Il a ouvert son vaste sein pour engloutir une multitude innombrable de pécheurs qui s'y précipitent à grands flots. Voilà les expressions; voyons les figures.

Tout le genre humain périt au temps du déluge; la seule famille de Noé, composée de huit personnes, est mise à couvert. Les Israélites sortent de l'Egypte au nombre de six cent mille, il n'y en a que deux qui entrent dans la terre de promission. Dix vierges sont appelées au festin de l'Epoux, il n'y en a que cinq qui y soient admises. De cette foule de malades qui environnent la piscine, je n'en vois qu'un qui recouvre la santé et les forces. Le nombre des élus, disent les prophètes, est comme les olives que l'on trouve encore à l'arbre après qu'il est dépouillé, comme ces raisins oubliés que l'on cueille encore dans la vigne après la vendange. Et ces terribles figures, dit saint Augustin, ne doivent pas seulement s'appliquer à cette grande multitude d'hérétiques et d'idolâtres qui remplissent aujourd'hui de si vastes contrées, en sorte qu'elles seraient suffisamment vérifiées quand même tous les catholiques seraient sauvés; non, elles doivent s'appliquer aux chrétiens mêmes et aux catholiques, dont il n'y aura que le petit nombre de sauvés, parce qu'il n'y a que ce petit nombre qui marche dans les voies de la justice; et pour en convaincre ses auditeurs, il tirait une comparaison de l'assemblée même devant laquelle il parlait. Je vous parle, disait-il, mes frères, et je vous annonce les vérités du salut; combien peu m'écoutent! Et parmi ceux qui m'écoutent, combien peu mettront à profit les vérités que je leur expose! Or, ce petit nombre attentif à écouter et fidèle à pratiquer, est l'image du petit nombre des élus. Saint Chrysostome enchérissait encore sur cette comparaison, quand il disait que dans la ville d'Antioche, regardée de son temps comme la troisième ville du monde, il ne croyait pas qu'il y eût cent chrétiens de sauvés; paroles qu'on doit plutôt regarder sans doute comme une expression énergique que comme une exacte supputation; mais parole qui doit nous faire comprendre à quel point ces grands hommes étaient frappés de l'immensité du nombre des réprouvés, quand ils réfléchissaient sur les vices et sur les désordres qu'ils voyaient régner dans le monde.

Car si le nombre des élus leur paraissait si borné, ils ne s'en prenaient ni à la puissance absolue ni à la volonté arbitraire du souverain Juge; ils n'en cherchaient la cause que dans les déréglements des chrétiens pervers et corrompus; ils adoraient ce juste Juge qui sauve toujours le fidèle, et qui ne laisse tomber dans l'abîme que la multitude des pécheurs coupables et insensés. Car enfin, s'ils sont réprouvés, c'est qu'ils auront voulu l'être; ils connaissaient les vices et la corruption du monde, il ne tenait qu'à eux de s'en préserver; les ravages qu'y fait l'incrédulité, il ne tenait qu'à eux de s'en garantir; les suites affreuses du péché, il ne tenait qu'à eux de les prévenir par la pénitence.

Mais hélas! chrétiens, qui est-ce qui la fait, cette pénitence? qui est-ce qui en a l'esprit? qui est-ce qui en produit les fruits? qui est-ce qui en a seulement les dehors? Sont-ce des pénitents que tous ces pécheurs à qui leur pénitence n'ôta jamais rien de leur goût et de leur vivacité pour le plaisir? Est-on pénitent au milieu de tous les agréments de la vie qui accompagnent l'opulence? est-on pénitent à des tables de jeu, à des festins de délices? Sont-ce des pénitentes que ces femmes mondaines, qui, forcées par la vieillesse de s'interdire l'usage des plaisirs défendus, épuisent en quelque sorte toute la sensibilité qui leur reste sur les plaisirs permis; qui se livrent au jeu pour remplacer les intrigues, et aux con-

versations agréables, pour suppléer aux entretiens passionnés? Peut-on espérer de recouvrer la grâce et de rentrer dans le nombre des élus par des pénitences sans fruit, des pénitences sans douleur, des pénitences sans réparation? Croit-on que pour être pénitent il suffit de dire qu'on se repent de son péché, sans jamais faire le moindre pas, la moindre démarche pour le réparer? Or, qui est-ce qui songe à le réparer efficacement ce péché? cette réparation n'est-elle pas aussi rare que le péché est commun? Que de médisances ne fait-on pas tous les jours dans le monde! que de faux bruits ne sème-t-on pas! que de calomnies ne débite-t-on pas! qui est-ce qui les désavoue, qui est-ce qui les répare? Que de vols, que d'usures, que d'injustices ne fait-on pas! Qui est-ce qui restitue? Quelle fortune a-t-on jamais vue entamée par la restitution, quelque prompte, quelque subite, quelqu'énorme et quelque criante qu'elle ait été devant Dieu et devant les hommes? Enfin, pour parvenir à la couronne de gloire, et pour être du nombre des élus, il faut avoir des vertus; que dis-je? il faut avoir toutes les vertus qui concourent à former un véritable chrétien.

Je dis premièrement qu'il faut avoir des vertus. L'arbre stérile est jeté au feu, quoiqu'il ne fît point d'autre mal que celui d'occuper inutilement la terre. Le prophète met au nombre des coupables et des réprouvés, les hommes simplement inutiles et qui manquent à faire le bien : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt, non est qui faciat bonum.* (*Psal.* XIII, 3.) *Plusieurs courent*, dit l'apôtre (I *Cor.*, IX, 24), *un seul remporte le prix de la course.* Mais hélas! si parmi ceux qui courent, il n'y en a qu'un seul de couronné, comment peuvent donc espérer de l'être ceux qui ne courent point, qui ne travaillent point? Spectateurs oisifs du travail, de la course et des bonnes œuvres des autres, il faut donc agir, il faut mériter pour obtenir la couronne de gloire; il faut même l'arracher par violence; comment sera-t-elle donc obtenue? comment sera-t-elle arrachée par ces mains oisives et languissantes qui ne font rien pour Dieu, rien pour le prochain, rien pour les pauvres? A quel titre pourront demander les récompenses des élus, tous ces mondains qui emploient si inutilement leur temps et leurs richesses? Cette récompense, qui doit être le fruit de tant de travaux, a-t-elle donc été promise à leur jeu continuel, à leurs frivoles amusements, à leurs stériles entretiens, à leurs visites inutiles? Non sans doute, puisqu'elle n'est promise qu'à une vie pénible et fructueuse, composée de jours pleins de mérites et de bonnes œuvres. Il ne suffit pas même pour l'obtenir d'avoir quelques vertus, il faut avoir toutes les vertus qui concourent à former un véritable chrétien.

Le zèle n'est rien sans la charité; la mortification n'est rien sans l'humilité; le travail n'est rien sans le désintéressement; et toutes ces vertus ensemble ne seraient rien sans l'amour de Dieu. Qui pourra donc être sauvé? *Quis ergo poterit salvus esse?* (*Matth.*, XIX, 25.) Faut-il se désespérer? faut-il renoncer pour toujours à être du même nombre des élus? Non, chrétiens, quelque rare, quelque difficile que puisse être cet heureux assemblage de toutes les vertus chrétiennes, il se trouvera toujours dans quelques âmes fidèles; et quoi qu'il en coûte enfin pour être du nombre des élus, il y aura toujours des élus. Qui pourra donc être sauvé? Ah! chrétiens, ce sera cette Esther, humble dans la grandeur, charitable dans l'opulence, douce et patiente dans l'adversité, occupée en secret de la prière, touchée jusqu'aux larmes des malheurs d'un peuple affligé, et qui ne se sert de son pouvoir que pour faire des heureux : ce sera Judith, qui, sortie des liens du mariage, ne soupire plus qu'après l'époux céleste, et qui, dans les plus beaux jours de sa jeunesse, afflige son corps par le cilice et par le jeûne : ce sera ce Job, égal dans l'une et l'autre fortune, qui élève ses enfants dans la crainte du Seigneur, et qui les perd tous sans murmurer; qui se sert de son abondance pour soulager les pauvres par ses charités, et qui se sert de la disette pour glorifier le Seigneur par sa patience : ce sera ce Joseph, en butte à la persécution de ses frères, et qui ne s'en venge que par ses bienfaits; ce vieillard Siméon, qui, pénétré de la crainte du Seigneur et de l'amour de sa justice, n'est plus occupé que des désirs de l'autre vie; ce David, qui, au milieu des délices du trône, arrose continuellement son lit de ses larmes; cette Madeleine, à qui le souvenir des égarements de sa jeunesse fait verser des torrents de pleurs, et qui, dans l'ardeur et la vivacité de sa pénitence, porte encore plus loin les sentiments de l'amour divin, qu'elle ne porta jamais ceux de l'amour profane.

Il faut donc une vie singulière, une vie entièrement différente de celle du monde, pour faire un saint, un élu, un prédestiné. Esther ne vivait pas comme les autres reines; Judith ne vivait pas comme les autres veuves; Joseph, Job, Siméon, ne vivaient pas comme les autres hommes; David et Madeleine n'ont pas fait pénitence comme les autres pécheurs. Efforcez-vous donc, chrétiens d'être de ce petit nombre : *Contendite intrare per angustam portam.* (*Luc.*, XIII, 23.) La multitude de ceux qui périssent ne doit pas être le véritable objet de vos inquiétudes et de vos alarmes; vous ne devez craindre que le péché qui perd et qui damne cette multitude : évitez-le avec soin jusqu'au dernier soupir de votre vie, et vous serez du nombre des élus. Suivez donc l'exemple du prophète : il pensait à ce petit nombre, et il en était effrayé; il se rappelait sans cesse la sévérité des jugements de Dieu, la délicatesse de la grâce, la difficulté de la conserver, la facilité de la perdre, la force du penchant qui nous porte au mal, la multitude prodigieuse de ceux qui le commettent; il voyait comme nous la plus

grande partie du genre humain se perdre et s'égarer dans cette voie large et spacieuse qui conduit à l'enfer : O Dieu, s'écriait-il, que deviendrai-je après ma mort, et quel sera mon sort dans l'éternité! puis-je espérer d'être du nombre des élus, et n'ai-je pas lieu de craindre que le Seigneur ne m'abandonne à toutes les rigueurs de sa justice? *Nunquid in æternum projiciet me Dominus?* (*Psal.* LXXVI, 8.) Mais que concluait-il de ce doute effrayant et de cette cruelle incertitude? Disait-il qu'il fallait désespérer de son salut? Non, il en concluait qu'il fallait y travailler avec plus d'ardeur et de vivacité que jamais; que s'il avait eu le malheur de perdre la grâce par le péché, il fallait travailler au plutôt à la recouvrer par la pénitence; il en concluait que si quelque condition essentielle avait manqué à ses pénitences passées, il fallait y revenir : *Dixi nunc cœpi.* (*Ibid.*, 11.) Mais je vois, chrétiens, ce qui vous arrête et vous rassure. Chacun de vous a dans son esprit une réponse toute prête à nos plus pressantes exhortations. Pour être du nombre des élus, dites-vous, il n'est pas absolument nécessaire de vivre dans la grâce, il suffit d'y mourir. Je n'y ai pas vécu jusqu'ici, et je n'y vis pas encore; mais j'espère bien y mourir. Vaine ressource, chrétiens, puisque le nombre des élus est très-petit, non-seulement parce qu'il y en a très-peu qui vivent dans la grâce de Dieu, mais aussi parce qu'il y en a très-peu qui meurent dans cette grâce : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous avons vu, chrétiens, comment vivent la plupart des hommes; voyons-les mourir : c'est la mort qui est leur dernière ressource pour le salut. Ils comptent assez peu sur le mérite de leur vie : ils savent trop à quel point elle les rend dignes de la damnation éternelle : ils mettent donc toute leur espérance dans les sentiments qu'ils auront à l'heure de la mort : s'ils n'ont pas vécu dans la grâce, ils espèrent au moins qu'ils auront le bonheur d'y mourir, et qu'ils pourront rentrer à ce dernier moment dans cette voie étroite dont ils se sont écartés dans tout le cours de leur vie.

Il est vrai, chrétiens, que l'on peut absolument redevenir élu et prédestiné à l'heure de la mort. Le sang de Jésus-Crist a bien du pouvoir et de la force; il n'y a que notre volonté qui lui résiste : le péché ne lui résiste pas, il peut en un moment l'effacer et le détruire. Et si la chose était absolument impossible et désespérée, pourquoi l'Eglise appellerait-elle encore les pécheurs à la pénitence à la dernière heure? pourquoi chercherait-elle à leur inspirer de la confiance et du repentir? pourquoi leur ouvrirait-elle tous les trésors de sa charité et de son zèle? Voudrait-elle donc les tromper et les repaître d'espérances chimériques et imaginaires? Non, sans doute : on peut donc absolument se sauver à l'heure de la mort; mais se sauve-t-on? en est-il un grand nombre qui se sauvent? Non, chrétiens : car je soutiens que la plupart des pécheurs meurent dans l'impénitence. Pourquoi? C'est que, si je viens à jeter les yeux sur cette multitude innombrable de pécheurs qui payent tous les jours le tribut de leur vie à la loi de la nature, je trouve que les uns meurent sans vouloir faire pénitence, les autres sans pouvoir faire pénitence, et les autres enfin en ne faisant qu'une fausse pénitence.

Je distingue donc trois sortes de morts : une mort criminelle, par une impénitence volontaire; une mort malheureuse, par une impénitence irremédiable; et une mort trompeuse, par une impénitence cachée.

Mort criminelle par une impénitence volontaire. Rien n'est plus commun; car s'il faut tant de vertus pour former une vie sainte, il n'en faut pas moins pour faire une sainte mort, et pour assurer le salut d'un pécheur à la dernière heure. Pour que sa mort soit sainte et précieuse devant Dieu, il faut que la foi l'éclaire, que l'espérance l'anime, que l'amour de Dieu le pénètre, que la réconciliation la purifie, que l'aumône et la restitution le dégagent, que la contrition le justifie, que l'attention à son salut l'occupe. Sa foi doit être pure, son espérance ferme, son amour pour Dieu véritable, sa réconciliation sincère, sa restitution exacte, ses aumônes généreuses, sa contrition profonde, et l'attention à son salut ne saurait être trop vive. Mais qu'arrive-t-il? Malgré la nécessité de la foi, les uns meurent sans croire; malgré la nécessité de l'espérance, les autres meurent sans espérer; malgré la nécessité de l'amour de Dieu, d'autres meurent sans l'aimer; malgré la nécessité de la réconciliation, d'autres meurent sans vouloir se réconcilier; malgré la nécessité de la restitution et de l'aumône, les autres meurent sans vouloir donner ou restituer; malgré la nécessité de la contrition, d'autres meurent sans vouloir se repentir; enfin, malgré la nécessité de l'attention à son salut, d'autres meuren sans vouloir y penser.

Je dis premièrement que, malgré la nécessité de la foi, les uns meurent sans croire. Eh! n'en voit-on pas mourir tous les jours de ces incrédules que la vanité rend hardis à l'heure de la mort, quoique le doute et l'incertitude dussent les rendre timides?

On peut les partager, chrétiens, en deux classes différentes : les uns qui, avec la foi, ayant perdu toute pudeur et cessé de craindre les hommes au moment qu'ils ont pris le parti de ne craindre plus Dieu, non contents de ne point demander les secours de l'Eglise, les rejettent avec mépris; non contents de ne point appeler les ministres de Jésus-Christ, ont soin d'avoir auprès d'eux des domestiques affidés qui les écartent, des sentinelles qui veillent en quelque sorte à la certitude de leur réprobation : ils aiment mieux se faire préparer à la mort par des incrédules comme eux, qui les ras-

surent dans le moment même, où, quand on supposerait leur doute raisonnable et fondé, il n'y aurait encore que des sujets de trembler.

D'autres, plus complaisants envers le monde et plus audacieux peut-être envers Dieu, cédant aux pressantes sollicitations d'une famille alarmée, consentent, quoiqu'avec peine, à rendre à la religion un hommage de bienséance, à souffrir la présence des ministres de l'Eglise, à écouter leurs discours avec une docilité apparente, à recevoir même les derniers sacrements sans rien croire de leur vertu, sans rien craindre de leur profanation. Le monde en est content, mais le ciel en frémit; le sang de Jésus-Christ profané en crie vengeance, et toute la colère du Seigneur en est enflammée.

De pareilles morts étaient autrefois tellement rares, que l'on ne pouvait pas les apporter en preuve du petit nombre des élus: mais aujourd'hui que l'incrédulité est si répandue dans le monde, aujourd'hui que tant de livres l'enseignent, que tant de gens l'embrassent, que tant de conversations l'entretiennent, ces exemples commencent à faire preuve; ils comprennent un nombre considérable de savants, de guerriers, de pécheurs illustres, qui ont lu et qui croient avoir compris, qui ont disputé et qui croient avoir vaincu, qui ont raisonné et qui croient avoir éclairci, qui n'ont que de l'entêtement et qui croient avoir des lumières.

Ce n'est pas assez de croire, pour mourir dans la grâce du Seigneur; il faut espérer: et combien meurent dans le désespoir! combien, frappés à ce dernier moment de la terreur des jugements de Dieu, se défient de sa miséricorde! Combien disent comme Caïn : *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV, 13.) J'en ai trop fait, j'ai trop mal vécu, j'ai trop longtemps offensé le Seigneur pour que je puisse espérer de rentrer en grâce avec lui, témoin celui qui ayant servi durant toute la vie un roi de la terre avec des travaux infinis et une fidélité incorruptible, et voyant approcher le ministre de Jésus-Christ, se contenta de lui dire : Ah! si j'avais servi mon Dieu comme j'ai servi mon roi! mais je n'ai plus rien à espérer de l'un, n'ayant jamais vécu que pour l'autre, et livra ensuite son âme au démon, renonçant aux récompenses du Dieu du ciel, et ne pouvant plus jouir des bienfaits du roi de la terre; laissant peut-être l'homme convaincu de sa fidélité, et achevant d'irriter Dieu par sa défiance.

Il ne suffit pas d'espérer en Dieu pour mourir saintement, il faut l'aimer : et qui est-ce qui l'aime à l'heure de la mort, quand on ne l'a pas sincèrement aimé pendant la vie? Qui est-ce qui le préfère à tout? qui est-ce qui le préfère à la vie, à ses biens, au monde qu'il va quitter? qui est-ce qui désire sincèrement de le posséder et de le voir? qui est-ce qui ne lui a pas fait de sa vie un sacrifice forcé, un sacrifice que la nécessité arrache et que le cœur désavoue? On en voit assez qui le craignent à ce dernier moment comme un Maître terrible dont le pouvoir fait trembler; mais qu'il en est peu qui l'aiment alors comme un Père, et qui le désirent comme leur dernière fin! Si l'on aime Dieu, on doit aimer son prochain comme soi-même; par conséquent se réconcilier avec ses ennemis, si l'on en a; rendre le bien d'autrui, si on l'a usurpé; et regarder les pauvres comme de véritables créanciers, que l'on doit satisfaire par des charités et des aumônes, comme on satisfait les autres par des restitutions. Et combien en trouve-t-on, chrétiens, qui remplissent à l'heure de la mort de si importants devoirs dans toute leur étendue? Combien meurent sans vouloir se réconcilier, sans vouloir restituer, sans vouloir soulager les pauvres?

Qui est-ce qui n'a pas eu dans sa vie quelque ennemi? qui est-ce qui n'en trouve pas dans sa propre famille? Des divisions d'intérêt, des divisions d'inclination et d'humeur, des jalousies, des aigreurs, des délicatesses, ne forment-elles pas une désunion perpétuelle, et souvent des haines opiniâtres et invétérées entre les époux et les épouses, les frères et les sœurs, les pères et les enfants? Et comment tout cela est-il réparé à l'heure de la mort? Par de froides avances, par des paroles de paix suggérées par la bienséance, arrachées par l'importunité; tandis que le cœur conserve toujours un fond d'inimitié et de haine, dont on voudrait pouvoir imprimer les traces jusque sur ses cendres; tandis que, par des testaments pleins de dispositions injustes et vindicatives, on frustre souvent ses héritiers naturels de ce qui leur est dû; tandis qu'on leur donne, par des réticences odieuses, des marques positives de son aversion; tandis qu'on affecte quelquefois de donner tout aux pauvres, et que l'on devient en quelque sorte charitable par vengeance.

Les règles de la restitution sont-elles mieux observées? Voyez mourir tant d'hommes pauvres par naissance, riches par industrie, formés dans le néant par la nature, et glorifiés par la fortune, dont le crime et le devoir se manifestent par l'excès et la promptitude de leur élévation ; vous entendrez parler après leur mort de la grandeur et l'étendue de leurs héritages, et en même temps de la grandeur et de l'étendue de leurs rapines, puisque les unes ont été la source et la mesure de l'autre; mais vous n'entendrez jamais parler de leurs restitutions. En a-t-on jamais vu un seul rabattre de l'héritage de ses enfants pour sauver son âme? Vous le savez, on meurt dans l'injustice comme on y a vécu; on garde le péché pour ne pas entamer sa fortune.

Indépendamment de la restitution, on serait encore obligé à l'aumône; mais comment la font la plupart des riches à l'heure de la mort? avec quelle réserve, avec quelle épargne? comme si leurs richesses devaient descendre avec eux dans le tombeau. Qui

est-ce qui pense même en mourant à se faire un trésor dans le ciel, et à mériter, par l'abondance de ses aumônes, que les pauvres lui ouvrent, par leurs prières, l'entrée des saints tabernacles?

On met donc toute sa ressource dans un acte de contrition. Mais qu'est-ce que cette contrition, si les effets n'y répondent pas? Est-ce par des paroles ou par des effets que l'on doit assurer son salut éternel, combien même meurent sans vouloir y penser? Et n'est-ce pas ainsi que meurent tous ces grands qui regardent la présence d'un confesseur comme le présage infaillible de la dernière heure, craignent de le voir, négligent de le demander, et se voient enfin tristement délivrés des préparatifs de la mort par la mort même? Voilà déjà, chrétiens, bien des manières différentes d'entrer par la mort dans le nombre des réprouvés; et combien cependant d'autres façons de mourir dans l'impénitence, concourent encore à diminuer le nombre de ceux qui meurent véritablement dans la grâce de Dieu?

Combien meurent d'une mort malheureuse par une impénitence irrémédiable? Ceux-là ne rejettent pas la pénitence, ils étaient résolus de la faire, ils l'auraient peut-être faite; mais ils meurent sans la pouvoir faire: les uns enlevés subitement de ce monde par les coups foudroyants de ces attaques funestes qui ne peuvent ôter un pécheur à la terre qu'ils ne donnent une victime à l'enfer; les autres, accablés par une infinité d'accidents qu'aucune prudence humaine ne saurait parer ni prévoir. Mais, sans parler de ces accidents qui paraissent toujours extraordinaires, quoiqu'ils ne soient pas rares, n'est-ce pas mourir dans une impénitence malheureuse et irremédiable, que d'être trompé sur son état, quoiqu'on ne voulût pas l'être; frappé d'une maladie qui paraît légère, et qui tourne tout d'un coup à la mort? n'est-ce pas mourir dans une impénitence irremédiable, que de demander inutilement les secours et les sacrements de l'Eglise, ou parce que ses ministres ne pourront être avertis, ou parce qu'ils le seront trop tard, ou parce qu'ils auront manqué eux-mêmes d'empressement et de zèle? n'est-ce pas mourir dans une impénitence malheureuse et irrémédiable, que d'attendre leur arrivée pour rentrer en grâce avec le Seigneur, et de mourir ensuite sans pouvoir porter à son tribunal d'autre disposition que celle de les avoir attendus? n'est-ce pas mourir dans une impénitence malheureuse et irremédiable, que de ne pouvoir faire pénitence que dans les transports d'une fièvre ardente, dans le trouble d'un délire, dans l'assoupissement d'une léthargie profonde, dans un état, enfin, où la vie naturelle de l'homme subsiste encore, mais où la vie surnaturelle de chrétien ne peut plus avoir lieu, où le mouvement du cœur annonce encore un reste de vie, mais où l'extinction des sentiments annonce l'impénitence?

Combien cependant, chrétiens, meurent tous les jours dans un état si triste, et parmi ceux qui meurent ainsi, combien en trouverez-vous qui meurent véritablement dans la grâce? Restent donc, chrétiens, ceux qui meurent avec tous les secours, tous les sacrements de l'Eglise, reçus dans une pleine et entière liberté d'esprit. Ceux-là meurent-ils dans la grâce, sont-ils du nombre des élus? Dois-je l'assurer, chrétiens, dois-je le nier, dois-je seulement en douter? L'Eglise est persuadée qu'ils peuvent en être, et elle paraît même supposer qu'ils en sont.

Premièrement, elle est persuadée qu'ils peuvent en être, puisqu'elle fait tous ses efforts pour le leur persuader à eux-mêmes, et qu'elle leur interdit le désespoir comme une disposition aussi déraisonnable qu'elle serait criminelle. J'ajoute qu'elle paraît même supposer qu'ils sont dans la grâce du Seigneur, puisqu'elle fait marcher le signe de la rédemption, l'étendard des élus, la croix de Jésus-Christ à la tête de leurs funérailles; puisqu'elle reçoit leurs cadavres dans ses temples, puisqu'elle les accompagne de ses prières publiques, puisqu'elle les expose à la face des autels. Il est vrai, chrétiens, l'Eglise suppose, et nous devons charitablement supposer comme elle, que tous ceux qui meurent après avoir reçu les derniers sacrements de l'Eglise, avec une pleine et entière liberté d'esprit, et qui font à l'extérieur toutes les démonstrations de la piété, meurent véritablement dans la grâce de Dieu. Nous devons encore une fois le présumer de chacun d'eux en particulier; et à Dieu ne plaise que j'entreprenne ici de détruire une présomption si chrétienne et si favorable!

Mais il me sera toujours permis de dire qu'il est impossible de se persuader en général que tous ceux qui se contentent de recevoir en mourant les derniers sacrements de l'Eglise, après une vie passée dans l'oubli de Dieu, dans l'habitude du vice et dans une espèce d'endurcissement, meurent véritablement dans la grâce du Seigneur. Il me sera toujours permis de dire que l'Eglise ellemême ne le croit pas, et qu'elle accorde ses prières et ses sacrifices aux dehors de la pénitence dont elle juge, plutôt qu'aux sentiments intérieurs de la vraie pénitence dont elle ne juge pas. Il me sera toujours permis de dire que l'on a lieu de craindre que cette pénitence tardive et si longtemps différée ne ressemble à celle d'Antiochus, qui paraissait si sincère et si édifiante à en juger par ses discours, et qui n'a pas laissé d'être déclarée fausse par le Saint-Esprit, qui en jugeait par les sentiments cachés dans les plus secrets replis du cœur de ce malheureux prince. Il me sera toujours permis de dire, avec saint Augustin, que l'on est assuré du salut de ceux qui conservent jusqu'à la mort l'innocence de leur baptême; que l'on est encore assuré du salut de ceux qui, ayant eu le malheur de la perdre, ont vécu jusqu'à la mort dans une vraie pénitence; mais que pour ceux qui ne reviennent à Dieu qu'à l'heure de la mort, leur salut est toujours douteux et incertain, parce que

leur pénitence est essentiellement douteuse et incertaine. Il me sera toujours permis de dire que ce repentir, cette contrition, ce retour à Dieu, qui a toutes les apparences de la sincérité, peut encore être insuffisant et défectueux par beaucoup d'endroits qui échappent nécessairement à la connaissance des hommes, mais qui ne sauraient échapper à la connaissance du souverain Juge : 1° par un repentir forcé, un repentir uniquement fondé sur une crainte, une frayeur naturelle et tout à fait étrange à l'opération surnaturelle de cette grâce divine, qui seule peut rendre notre contrition efficace et méritoire du salut éternel ; 2° par une attache secrète au monde et au péché, que le pénitent se déguise à lui-même, et sur laquelle, à la vue du péril qui le menace, il s'étourdit en quelque sorte sans y renoncer ; 3° par les illusions involontaires d'une conscience erronée qui se rassure lorsqu'il faudrait trembler ; qui s'est toujours aveuglée, qui s'est toujours flattée sur la nature et sur la qualité d'une infinité d'actions qui la rendent véritablement criminelle devant Dieu, et que les seuls principes du monde, le seul intérêt de ses passions, lui faisaient regarder comme permises et légitimes.

Il me sera donc permis de dire qu'il arrive souvent, par un juste jugement de Dieu, que ces morts, sur lesquelles on se rassure, ne sont aux yeux du Seigneur que des morts trompeuses, parce qu'elles renferment une impénitence cachée. Grand Dieu, que devient donc, après la mort, cette multitude de chrétiens que nous voyons mourir dans une pareille pénitence, après avoir vécu dans le péché ! Où vont-ils ? quelle est leur destinée dans la région des morts ? Une heure ou deux employées à confesser froidement leurs péchés et à recevoir sans préparation les sacrements de l'Eglise, vaudront-elles, aux yeux du Seigneur, une vie entière passée dans la pénitence et dans la piété ? pourront-elles y suppléer ? Où sont donc présentement ces parents, ces amis que nous avons connus, qui n'ont pas pris de plus grandes précautions, ni fait de plus grands frais pour assurer leur salut éternel ? Où irons-nous nous-mêmes, en vivant comme nous avons vécu jusqu'ici ? Qu'il doit être petit, ce nombre d'élus qui obtiendra la couronne de gloire ! il n'est composé que de ceux qui vivent dans la grâce, et qui meurent dans la grâce. En serons-nous, en serai-je moi-même ? Oui, nous en serons, si nous commençons dès aujourd'hui à vivre en véritables chrétiens, en véritables pénitents, en véritables disciples de Jésus-Christ et de sa croix : nous en serons, si nous entrons dès aujourd'hui dans cette voie étroite qui conduit au ciel, et si nous ne prenons pas la résolution funeste d'y faire seulement dans les derniers jours de notre vie quelques pas insuffisants pour obtenir le prix de la course entière.

Travaillons donc dès à présent à le mériter, ce prix désirable ; plusieurs y aspirent, mais peu l'obtiennent : *Sic currite ut comprehendatis* (I *Cor.*, IX, 24) ; vivons si saintement qu'il ne puisse nous échapper. Que les morts funestes et impénitentes dont nous sommes témoins tous les jours nous alarment sans nous désespérer ; instruits par le malheur des autres, ne songeons qu'à l'éviter ; vivons comme les saints, dans la grâce, afin d'être plus assurés d'y mourir ; si nous avons eu le malheur de la perdre par le péché, travaillons dès à présent à la recouvrer par la pénitence : souvenons-nous qu'il faudra au moins, pour être sauvés, la recouvrer à la mort par des actes de foi, d'espérance et d'amour, des actes de douleur et de contrition, par des actes de justice et de charité pour le prochain ; actes difficiles pour ceux qui ne sont pas accoutumés à les faire et à les répéter souvent pendant la vie, et qui se sont fait plutôt une criminelle habitude de les bannir de leur cœur et de leur conduite par des actes contraires ; actes de réconciliation et de retour, qui ne seront que sur vos lèvres, et qui n'entreront pas aisément dans vos cœurs, s'ils lui sont alors entièrement nouveaux et étrangers. Exerçons-nous dès aujourd'hui à ces actes précieux et salutaires ; c'est le moyen d'être du nombre des élus, et d'arriver à cette couronne qui leur est promise dans l'Eternité bienheureuse, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON X.

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

SUR LA PARESSE.

Quid hic statis tota die otiosi ? (*Matth.*, XX, 6)

Pourquoi passez-vous ainsi tout le jour dans l'oisiveté et dans la paresse?

Sire,

La plupart des vices portent avec eux leur condamnation ; la paresse seule nous paraît mériter quelque indulgence : on est porté à faire grâce à son inaction et à sa stérilité. Pourquoi, dit-on, vouloir troubler un vice qui ne paraît causer aucun trouble dans le monde ? Comme il ne veut inquiéter personne, ne doit-on pas lui permettre de vivre sans inquiétude ? Non, sans doute, chrétiens ; puisque la paresse renferme en elle seule une espèce d'abrégé de tous les vices ensemble, et que, si elle est stérile pour le bien, elle a peut-être plus de fécondité pour le mal qu'aucune de ces passions dont il suffit de prononcer le nom pour en exprimer le désordre. Ce mal inséparable de la paresse ne paraît pas sensible, et il demande à être approfondi pour être connu. C'est ce que j'entreprends de faire dans ce discours, où j'espère vous montrer que la paresse est doublement condamnable : 1° en ce qu'elle nous empêche de faire le bien ; ce sera le sujet de la première partie ; 2° en ce qu'elle est la source et l'appui du mal ; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur nous propose, dans son Evan-

gile (*Matth.*, XXV, 14-30); une parabole qui semble n'avoir été faite que pour la condamnation de la paresse.

Un père de famille, prêt à partir pour un long voyage, appelle ses serviteurs, et donne à l'un cinq talents, à l'autre deux, et à l'autre un : celui qui en avait cinq les met à profit, et en gagne cinq autres; celui qui n'en avait que deux, les fait également profiter, et en gagne deux autres; mais celui qui n'en avait qu'un, loin d'imiter le travail et la diligence des autres serviteurs, enfouit en terre le talent qu'il avait reçu, et ne fait rien pour le mettre en valeur. Le maître, de retour, demande compte à ses serviteurs des talents qu'il leur avait confiés : les deux premiers lui rapportent, avec les talents qu'ils avaient reçus, des preuves incontestables de leur diligence et de leur travail dans le surcroît qu'ils y avaient ajouté; le troisième, qui n'avait eu qu'un talent, vint dire : Seigneur, je sais que vous êtes un maître sévère qui voulez recueillir où vous n'avez pas semé, et trouver encore des profits où vous n'avez fait aucune avance; c'est pourquoi, redoutant votre sévérité, j'ai caché avec soin le talent que vous m'aviez donné; je l'ai enfoui dans la terre, et le voilà tel que je l'avais reçu. Serviteur méchant et paresseux, reprit le père de famille, vous saviez que je suis un maître sévère, vous deviez donc mettre votre talent en valeur, afin qu'à mon retour vous fussiez en état de me le rendre avec le profit et les intérêts. Qu'on lui ôte son talent, ajouta-t-il, pour le donner à celui qui en a déjà dix ; et qu'on jette ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures, où il sera livré aux pleurs et aux grincements de dents.

Je dis, chrétiens, que cette parabole semble n'être faite que pour la condamnation de la paresse : car qui ne voit que ce père de famille est Dieu, que son voyage est le temps de notre vie, que son retour est la mort, que ses serviteurs sont les hommes, que le compte qu'on leur demande est le Jugement, que les ténèbres extérieures sont l'enfer, et que l'homme y est condamné pour sa seule paresse? *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV, 30.)

Mais quel est donc ce talent enfoui par la paresse, dont la stérilité nous rendra si coupables aux yeux du souverain Juge ? Ce talent est, 1° le temps que Dieu nous donne pour en profiter, et que la paresse nous fait perdre; 2° ce talent, ce sont les qualités naturelles que Dieu nous donne pour en faire usage, et que la paresse rend stériles; 3° ce talent, ce sont les charges et devoirs de notre état, que nous sommes obligés de remplir, et que la paresse nous fait négliger; 4° ce talent, ce sont les bonnes œuvres que nous sommes à portée de faire, et que la paresse nous fait omettre; 5° enfin, ce talent sera l'innocence même de notre vie, dont les motifs seront examinés et punis, s'ils se trouvent avoir été corrompus par la paresse.

Comprenez donc ici, chrétiens, à quel point la paresse peut vous rendre criminels au jugement de Dieu, quand elle ne serait simplement qu'ennemie du bien, et indépendamment des fautes qu'elle vous fait commettre. Il n'y a aucun de vous qui n'ait reçu de Dieu cinq talents, à la charge de les mettre à profit et de les faire valoir. Vous avez le temps dont il faut profiter, la paresse le fait perdre : vous avez des qualités naturelles dont il faut faire usage, la paresse les rend stériles : vous avez des devoirs d'état à remplir, la paresse les fait négliger : vous avez de bonnes œuvres à faire, la paresse les fait omettre : enfin, vous avez peut-être une innocence apparente de mœurs qui n'est pas incompatible avec la paresse; mais il faudra rendre compte à Dieu des motifs de cette innocence, et la paresse les corrompt. Examinons ces différents chefs, et reprenons.

Je dis premièrement que le temps est un talent que nous devons mettre à profit, et que la paresse nous fait perdre ; car chaque moment de notre vie est un don de Dieu, dont l'emploi ou la perte sera un jour la matière d'un jugement rigoureux. Ce Dieu est le Maître du temps et l'arbitre de nos jours : c'est lui qui en fait naître le commencement, qui en prolonge la durée, et qui en détermine la fin ; c'est lui qui nous accorde le présent, qui nous cache l'avenir, et qui nous demande compte du passé. Il n'abandonne donc pas un bien aussi précieux que le temps à notre volonté et à nos caprices. S'il ne nous a mis au monde que pour le servir, il ne nous y laisse que pour nous donner le temps de nous acquitter d'une obligation si naturelle : il veut que nos jours soient des jours pleins, des jours de salut, des jours consacrés à la religion et au devoir; et il nous fera rendre compte des jours vides comme des jours criminels, des jours perdus par la paresse comme des jours souillés par le péché.

Il jugera donc ces mondains qui regardent la paresse et la perte du temps comme un privilége de leur condition et une prérogative de leur opulence ; qui passent leur vie à ne rien faire, ou à faire des riens, qui dissipent avec une profusion insensée, et qui laissent échapper, sans fruit et sans mérite, des moments dont ils ne sont que les dispensateurs et les économes. Il jugera ces grands de la terre, à qui leurs ancêtres semblent avoir acquis par mille travaux le droit de vivre dans la paresse. Plus malheureux que cet empereur de Rome, qui, quand il avait laissé passer un jour sans faire du bien, disait avec douleur : J'ai perdu ce jour: ils pourront dire à la dernière heure avec plus de raison : Je n'ai pas seulement perdu un jour, mais j'ai perdu tous les jours de ma vie, puisqu'ils ont été tous engloutis dans le néant de la paresse : *Amici, vitam perdidi.* Il jugera ces idoles du monde, qu'on peut regarder comme l'image de la volupté et le symbole de la mollesse; idoles trop semblables à ces statues immobiles

dont parle le Prophète, qui ne deviennent des idoles parlantes que pour médire; et pour le jeu, des idoles animées, à qui l'avidité du gain et la crainte de la perte font trouver des yeux pour voir, et des mains pour compter. Il jugera ces pauvres, qui auront fait de leur pauvreté même le soutien de leur oisiveté et l'aliment de leur paresse; qui auront mieux aimé fatiguer les riches par des demandes importunes, que de se soulager eux-mêmes par des travaux utiles; jouir, pour ainsi dire, paisiblement des droits de leur misère, que de se soustraire à sa rigueur.

Mais quelle sera, grand Dieu, la sévérité de votre jugement contre la paresse? où envoyez-vous le serviteur négligent et paresseux? Vous l'envoyez dans les ténèbres extérieures; vous l'envoyez dans l'enfer: *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* Une vie inutile et désoccupée ne saurait donc nous conduire à une vie éternellement heureuse; on n'obtient point, à votre jugement, de récompense sans travail, de couronne sans mérite, de victoire sans combat; vous ne faites entrer dans vos joies et dans votre gloire que le serviteur fidèle et diligent dont la vie est un tissu de jours pleins, qui n'en compte les moments que par ses travaux, et qui se trouvera en état de vous dire à l'heure de la mort: Seigneur, vous m'avez donné tant de jours; j'en ai profité, je les ai mis en valeur; chaque jour, chaque instant a été rempli par une action de vertu, par un talent ajouté à celui que j'avais reçu: *Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum.* (*Matth.*, XXV, 20.)

Mais que faire, dit-on, quand on est riche, quand on a tout à souhait, quand on est exempt par son état de tout travail et presque dispensé de toute application? Que faire, chrétiens? s'étudier soi-même, se connaître soi-même, c'est l'étude de toute la vie; et cette étude devient encore plus pénible et plus difficile quand on a vécu dans une longue dissipation. Que faire donc? Travailler à connaître ses penchants pour les vaincre, ses inclinations vicieuses pour les dompter, sa passion dominante pour la réprimer, les défauts de son humeur pour les corriger, les inconvénients de ses défauts pour les réparer, les liens de ses habitudes pour les rompre, la source de ses fautes et de ses erreurs pour les prévenir. Que faire? Ce que faisait Esther loin du bruit de la cour; ce que faisait Judith dans l'intérieur de sa maison; ce que font dans la retraite tant d'âmes vertueuses, plus exemptes que vous des soins de la vie; pleurer ses péchés, se rappeler dans l'amertume de son cœur les égarements de sa jeunesse, méditer les vérités saintes de la religion, lire les livres qui les expliquent, écouter les ministres de Jésus-Christ qui les enseignent, appeler à son secours la miséricorde de Dieu pour effacer ses péchés, sa grâce pour ne les plus commettre; s'attacher continuellement à la contemplation de ce grand objet, le premier principe de tous les êtres et leur dernière fin; l'adorer comme Créateur, l'aimer comme Père, le servir comme Maître, le craindre comme Juge; lui rendre, à tous les instants de la vie, un hommage universel de toutes les pensées de son esprit, de tous les désirs de son cœur, de toutes les forces de son corps; un hommage de patience et de résignation dans les souffrances, un hommage d'actions de grâces dans la prospérité. C'est ainsi que les saints ont rempli tous les moments de leur vie: leur repos même était laborieux; leur tranquillité n'était jamais oisive; ils n'abandonnaient pas à l'indolence et à la paresse les intervalles que laissent presque toujours des occupations extérieures: plus occupés au dedans qu'ils ne pouvaient l'être au dehors, s'ils cessaient de travailler pour le monde, ils n'en demeuraient que plus attentifs et plus appliqués à travailler pour le salut de leurs âmes.

La stérilité des qualités naturelles est une suite naturelle de la perte du temps, second talent que Dieu nous donne pour en faire usage et que la paresse ensevelit: car, de même qu'il n'y a point de terre si avare et si stérile qui ne soit propre à produire et à nourrir quelques plantes, aussi n'y a-t-il point d'homme si disgracié de la nature qui ne soit propre à réussir dans quelques travaux. Cette même main qui a donné à chaque partie de la terre sa vertu propre et particulière, a enrichi toutes les âmes de quelques talents. Mais si le laboureur négligent laisse languir la terre, s'il n'a soin d'y jeter les semences qu'elle peut développer, à quoi sert sa fécondité? à quoi servent les talents, s'ils ne sont pas cultivés?

Combien de gens dans le monde, exempts, par la fortune, de la nécessité, ou guéris par une sorte de philosophie des vastes désirs de l'ambition ou de l'avarice, se font une espèce d'état de n'en avoir aucun; ou, ce qui revient au même, se font une espèce d'état de leur paresse! Ils vivent contents, disent-ils, sans ambition et sans projets; ils ne veulent ni des fatigues de la guerre, ni des discussions du barreau, ni des embarras d'une charge: leur occupation unique est de jouir de la vie; ils ne croient être au monde que pour cela; Dieu ne les y a mis que pour flatter et contenter leur paresse.

Terres incultes et stériles, terres désolées par la paresse, vous ne produisez que les ronces et les épines des passions qui naissent d'elles-mêmes, et vous étouffez les semences de mille vertus qui veulent être cultivées; vous serez donc à jamais une terre maudite et criminelle, une terre doublement réprouvée et pour avoir nourri les fruits amers et empoisonnés du vice, et pour avoir manqué de produire les utiles fruits du travail et de la vertu.

Mais si la paresse empêche les uns de prendre un état, combien d'autres rend-elle incapables ou infidèles à l'égard des devoirs de leur état? Un homme en place

retiendra pour lui les honneurs et les agréments de sa dignité, et il en laissera le travail à des subalternes qu'il prend uniquement pour être le soutien de la paresse. L'homme inférieur veille, tandis que l'homme en place prolonge son sommeil : l'homme inférieur travaille, écrit, discute, examine, tandis que l'homme en place joue et s'amuse. Et de là vient sans doute que l'on ne prend plus dans notre siècle les mêmes peines et les mêmes précautions qu'autrefois pour se préparer aux charges et aux emplois. Nous sommes étonnés quand nous lisons dans l'histoire par quels travaux nos aïeux se préparaient aux emplois de la guerre, et par quelles études ils se disposaient aux charges de la magistrature. Mais s'ils se préparaient ainsi à ces emplois et à ces charges, c'est qu'ils les voulaient faire et qu'ils étaient résolus de n'y prétendre qu'autant qu'ils se seraient rendus capables d'y réussir. Aujourd'hui que l'on a trouvé le secret de penser par l'esprit d'autrui, de voir par les yeux d'autrui, d'écrire par la main d'autrui ; aujourd'hui que l'on est parvenu à décider sans science, à commander sans attention, à gouverner sans peine, on n'a plus besoin de tant de préparatifs et de travaux.

L'éducation qu'on donne à la jeunesse ne semble-t-elle pas conforme à ces principes? Jamais exigea-t-on d'elle des exercices plus doux, des travaux plus faciles, de plus courtes épreuves, des connaissances plus bornées, des études plus légères? Ne dirait-on pas qu'au lieu de cultiver les talents, on chercherait plutôt à les étouffer dans leur source, par le soin qu'on prend d'accoutumer de bonne heure les enfants à cette molle indolence qui ne connaît point de talents préférables à celui de savoir vivre heureux dans les bras de la paresse?

Quand on n'aurait même à remplir que les devoirs attachés au nom et à l'état de chrétien, trouverait-on encore quelques moments à donner à la paresse? Le nom de chrétien n'est pas un nom stérile ; il renferme de grands devoirs et il oblige à de grands travaux. Un chrétien doit acquérir tous les jours de nouveaux mérites ; il doit être aussi ardent, aussi actif pour les biens du ciel, que l'ambition et l'avarice peuvent l'être pour les biens et pour les honneurs de la terre : il doit prendre l'ardeur et la vivacité des passions pour modèle, et en changer seulement les désirs pour appliquer cette ardeur et cette vivacité à d'autres objets. Or, toutes les passions sont vives et laborieuses; elles veillent, elles agissent, elles travaillent continuellement. Le repos leur est inconnu, à moins qu'il ne serve à les conduire à leur objet : l'ambition veut toujours avancer, l'avarice toujours acquérir.

Ainsi un vrai chrétien veut toujours faire de nouveaux progrès, obtenir de nouvelles grâces, augmenter le trésor de ses mérites et s'enrichir par de nouvelles actions de vertu. La charité qu'il doit à son prochain, le zèle qu'il doit au salut de ses frères, le tiennent toujours en action et en haleine. Les occasions de signaler sa piété par de bonnes œuvres ne lui manquent jamais; il les cherche, il les trouve, il en profite; il rencontre partout des pauvres à soulager, des prisonniers à visiter ou à délivrer, des malades à consoler, des ignorants à instruire, des orphelins à soutenir, des errants à ramener, des pécheurs à édifier.

Je sais que la paresse est naturellement ennemie de toutes ces œuvres, parce qu'il faut toujours être en mouvement et en action pour les pratiquer ; je sais qu'elle vous persuade que ce sont des œuvres surabondantes, des œuvres de surérogation et de conseil ; que ce sont enfin des talents dont il n'y aura jamais aucun compte à rendre. Mais si c'était des œuvres de surérogation et de conseil, que voulait donc dire le Sauveur du monde, quand il assignait la simple omission de ces œuvres comme le principal ou plutôt comme l'unique fondement de l'arrêt irrévocable qui condamnera les réprouvés au feu éternel ; quand il envoyait au feu le figuier stérile, quoiqu'il ne fît d'autre mal que de charger la terre d'un poids inutile? Que voulait dire son saint précurseur, quand il avertissait les hommes que la cognée était déjà à la racine de l'arbre, et que tout ce qui ne porterait pas de bons fruits serait coupé et jeté au feu?

Arrêts foudroyants prononcés contre la paresse! Tremblez, riches du monde, arbres inutiles et infructueux, qui vous contentez précisément de jouir de la vie, et qui pensez que votre condition vous dispense de travailler pour Dieu, parce qu'elle vous délivre de la dure nécessité de travailler pour le monde; vous occupez inutilement la terre; vos mains se trouveront vides au jugement de Dieu et votre âme dépourvue de mérites ; c'en est assez pour être condamnés aux peines éternelles.

Mais, dit-on, comment et à quel titre Dieu pourrait-il condamner à des peines éternelles la simple inaction de la paresse? C'est un vice si paisible et si doux, un vice qui cause si peu de trouble et de désordre dans le monde. On ne lui voit commettre aucune de ces actions violentes qui désolent la société; il ne fait point retentir les tribunaux de la justice de ses chimériques prétentions ni de ses clameurs importunes ; il est exempt des intrigues de l'ambition; il n'a point recours aux odieux stratagèmes de l'avarice, et il évite toujours avec soin de commettre un crime, quand il le croit incompatible avec le repos.

Il est vrai ; mais il faudra rendre compte à Dieu des motifs de cette innocence et de ces crimes évités. Or, la paresse corrompt essentiellement ces motifs, et rendra quelquefois infructueuse votre innocence même. Pensez-vous, en effet, chrétiens, que Dieu puisse jamais vous savoir gré de cette innocence paresseuse qui sera uniquement fondée sur l'amour du repos? Vous avez

été exempts d'ambition et d'avarice, parce qu'il en eût trop coûté à votre paresse pour rechercher avec ardeur les biens et les honneurs de ce monde; vous n'avez rien fait pour vous venger d'une injure, parce qu'il en eût trop coûté à votre paresse pour exercer la vengeance; vous avez toujours balancé entre le plaisir et la peine, et la crainte de la peine vous a souvent rendus insensibles pour le plaisir. Dieu ne vous saura aucun gré ni de votre modestie, ni de votre désintéressement, ni de votre modération, ni de votre retenue. Vous avez fait tous ces sacrifices à la seule paresse; vous ne les avez pas faits à Dieu et au devoir. Un vice s'est trouvé plus fort que l'autre : l'un vous a retenus, lorsque l'autre vous attirait. Votre innocence est donc vicieuse dans son principe, et le repos dont vous aurez joui sera votre seule récompense. Le Seigneur ne couronnera jamais qu'une innocence généreusement défendue contre les tentations de la chair et du monde, par le seul amour de la vertu; et qui ne mérite pas d'être récompensé à son jugement, ne peut manquer d'y être puni.

Mais pourquoi attribuer tant d'innocence à la paresse, puisqu'elle est si souvent l'appui et la source du mal? C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La paresse a toujours été regardée comme la mère de tous les vices, et ce titre odieux lui est comme affecté, parce qu'il y a très-peu de vices qui ne trouvent dans la paresse sa source et son affermissement; je me la représente accompagnée de l'incrédulité, dont elle est l'appui; de la débauche, dont elle est la source; de l'impénitence, dont elle est le lien; de l'injustice, dont elle est la cause; de l'ingratitude, dont elle est l'origine.

La paresse est donc premièrement l'appui de l'incrédulité. Car quelle est la vraie disposition de la plupart des mondains à l'égard de la religion et de la foi? Une disposition de paresse et d'indifférence. Ils ne sont presque jamais pleinement décidés pour l'incrédulité, ils sont encore moins décidés pour la religion. Il en est peu qui s'appliquent sérieusement à la réfuter et à la combattre; le moindre effort d'attention et d'application révolterait leur paresse; ils s'appliquent encore moins à l'étudier et à la suivre. Que font-ils donc? Ils l'oublient, ils n'y pensent point : athées sans nier Dieu, pyrrhoniens sans douter, parce que pour douter il faut penser, et qu'ils ne veulent pas seulement prendre la peine de penser; ils mettent donc la religion à part, et ne prennent le soin ni de l'étudier pour la croire, ni de l'examiner pour la détruire.

Telle est surtout, à l'égard de la religion, la disposition de ces grands, que leur état dispense de tout travail, et qu'il semble même dispenser de toute réflexion. Plusieurs d'entre eux, dit-on, n'ont point de religion; qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'ils ne pensent point à la religion, qu'ils ne connaissent point la religion, qu'ils n'ont, ni ne veulent avoir aucune idée de la religion. Ames oisives et indolentes, que le présent remplit, que le sensible occupe, et qui regarderaient une simple réflexion sur un objet invisible et éloigné comme un effort terrible que leur paresse redoute; adversaires peu formidables de la religion, puisqu'ils l'abandonnent sans la connaître et qu'ils n'emploient pas d'autres armes pour la combattre qu'un désir aveugle de l'abandonner.

L'Evangile nous représente admirablement leur caractère dans la personne d'Hérode et de Pilate : le premier voit arriver Jésus-Christ; il souhaitait de le voir depuis longtemps, dit l'Evangile, mais il le souhaitait comme les grands souhaitent de s'instruire et de connaître la religion, c'est-à-dire, d'un souhait toujours subordonné à la paresse, du plus inefficace de tous les souhaits, d'un souhait que la paresse fait disparaître dans le moment même que l'esprit l'a conçu : car, étant roi de Galilée, à qui tenait-il qu'il n'eût cent fois contenté ce désir qu'il avait de voir Jésus-Christ? Mais il désirait de le voir, et il ne pensait pas seulement à le chercher. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ lui est présenté; et aussitôt Hérode le prie de lui faire voir un miracle : Jésus-Christ garde le silence; Hérode ne prend point la peine d'examiner et de connaître les motifs que Jésus-Christ pouvait avoir de le refuser et de se taire. Sans chercher à s'instruire des causes de la persécution qu'il souffrait, sans interroger mille témoins qui avaient vu les miracles dont on lui avait parlé, il décide, avec ses courtisans, que Jésus-Christ n'est qu'un insensé, parce qu'il est bien plus court de décider ainsi que de raisonner et de s'instruire.

Pilate, plus particulièrement chargé de la cause de Jésus-Christ, ne tombe-t-il pas dans le même excès par le même principe? Quand on lui amène ce juste persécuté, il veut d'abord le renvoyer aux pontifes : *Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate.* (*Joan.*, XVIII, 31.) Il ne voulait pas approfondir cette affaire, il ne voulait pas y penser. La paresse des grands les porte d'abord à écarter loin d'eux tout ce qui demande une application suivie et une attention sérieuse. Cependant Pilate se voit enfin obligé de l'interroger, et de l'entendre : l'examen fut léger, la conversation ne fut pas longue, et finit par un trait de négligence et d'inattention qui caractérise si parfaitement la paresse des grands, et leur conduite à l'égard de la religion, que l'on s'imagine les voir et les entendre. Pilate demande à Jésus-Christ ce que c'est que la vérité : *Quid est veritas?* (*Ibid.*, 38.) C'était comme vous voyez, toucher de bien près au moment de la conviction; car qui était plus capable que Jésus-Christ de lui apprendre la vérité, et de l'en convaincre? Mais à peine lui a-t-il fait cette question, qu'il sort brusquement pour retourner aux Juifs : *Et*

cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos. (*Joan.*, XVIII, 38.) Sa paresse et sa négligence ne lui permettent pas d'attendre la réponse à une question qu'il avait faite lui-même.

Ne voit-on pas dans ces deux exemples, chrétiens, l'image naturelle de la paresse des grands, et de leur conduite à l'égard de la religion? Ils vous demanderont quelquefois, où est la vérité? *Quid est veritas?* si elle est dans ceux qui croient l'Evangile, ou dans ceux qui ne le croient pas; dans ceux qui croient l'immortalité de l'âme, ou dans ceux qui la nient; dans ceux qui craignent l'avenir, ou dans ceux qui ne songent qu'à jouir du présent? mais ne pensez pas qu'ils prennent jamais la peine d'approfondir ces importantes questions : s'ils croient, leur foi sera toujours superficielle comme leur incrédulité; s'ils ne croient pas, ils ne s'occupent de la religion que par hasard et par intervalle, et ne lui ont pas plutôt donné quelques réflexions imparfaites, qu'ils retournent aussitôt à tout ce qui flatte leur paresse : *Et cum hoc dixisset, iterum exivit ad Judæos.* La paresse est donc proprement la source et l'appui de leur incrédulité, puisque c'est elle qui leur fait oublier la religion, et qui les maintient à cet égard dans une indifférence sacrilége.

La corruption du cœur, et les plus honteux excès de la débauche, sont les suites naturelles de cette indifférence : mais elles ont encore une cause plus prochaine et plus immédiate dans l'inaction de la paresse; c'est celui de tous les vices qui est le plus favorable à la volupté : elle s'empare sans peine et sans effort d'une âme que rien n'occupe, et si elle vient encore à bout de la surprendre lorsqu'elle est la plus occupée, comment ne l'asservirait-elle pas quand elle la trouve sans occupations? Lorsque le repos, l'indolence et la mollesse lui ont préparé les voies; lorsque nul travail, nulle application, nulle inquiétude, n'arrêtent cette pente naturelle qui nous y porte, nous irions alors la chercher nous-mêmes, si elle ne nous cherchait pas. Le plaisir et l'occupation ne s'allient pas aisément; mais il naît de lui-même dans le sein de l'oisiveté. Aussi voyons-nous que les âges et les conditions les moins occupées sont presque toujours les plus corrompues : si la jeunesse est ordinairement le plus déréglé de tous les âges, si elle est regardée comme la saison des plaisirs, si elle l'emporte sur tous les autres âges par ses excès, ce n'est pas seulement parce qu'elle a plus de vivacité, c'est encore parce qu'elle est plus oisive. L'homme, dans un état de grandeur et d'opulence qui le rend le maître de son temps et l'arbitre de son repos, s'y livrera avec plus de facilité, plus de continuité et plus d'étendue, que s'il était dans ces conditions que la nécessité assujettit au travail; et en général plus on a de temps à donner à la paresse, plus on en donne à la volupté.

Vantez-nous après cela, chrétiens, la prétendue innocence d'une passion tranquille en apparence, qui, sans paraître criminelle et corrompue, vous livre cependant à tous les excès du vice et à tous les désordres de la corruption.

Mais la paresse ajoute encore à l'amorce du péché un plus grand mal que le péché même, puisqu'elle nous fixe dans l'impénitence et dans l'habitude, et qu'elle nous ôte presque tout moyen et toute espérance de retour : car pour sortir de son péché, il faudrait faire beaucoup de réflexions et beaucoup de prières; beaucoup de réflexions pour se disposer à obéir à la grâce, et beaucoup de prières pour la demander : or la paresse est également ennemie des réflexions et des prières, elle cherche toujours les réflexions les plus superficielles, les prières les plus courtes, les confessions les plus rares, les méditations les plus abrégées.

La paresse est donc, pour la plupart des hommes, le premier et le plus grand obstacle de leur conversion : c'est elle proprement qui affermit la chaîne de l'habitude, et qui la rend comme indissoluble; c'est elle qui nourrit et qui entretient la persévérance dans le péché : elle nous laisse, à la vérité, produire mille projets de conversion, mais elles les rend stériles; elle nous laisse former quelques désirs de salut, mais elles les rend imparfaits; elle nous laisse même employer quelques moyens de salut, mais elle les rend inefficaces.

Ainsi quand nous exhortons les femmes à se convertir, ce ne sont pas toujours des passions vives et indomptées qui nous résistent; elles sont souvent amorties par le temps et usées par l'habitude. Qu'est-ce donc qui nous résiste le plus opiniâtrement? C'est la paresse. Parlez, ministres évangéliques; la paresse vous écoutera, mais elle n'agira pas. Pressez, exhortez; la paresse vous promettra, mais elle ne tiendra pas. Proposez les différents moyens de conversion; la paresse les approuvera, mais elle ne les prendra pas.

C'est donc par paresse que la plupart des hommes flottent continuellement entre les désordres présents et une conversion à venir, des vices de pratique et des vertus de spéculation, des habitudes actuelles de péché et une dévotion de projet; et c'est par là qu'elle fixe la plupart des hommes dans l'impénitence, et les y fixe sans retour. Et c'est ce que le Sage nous représente admirablement quand il nous dit que le paresseux veut et ne veut pas : *Vult et non vult piger.* (*Prov.*, XIII, 4.) Que ce sont proprement les désirs qui le tuent : *Desideria occidunt pigrum.* (*Prov.*, XXI, 23.) Et quels désirs prenez-y garde, chrétiens. Le Sage ne dit pas que ce soient toujours des désirs mauvais, des désirs pervers et corrompus. Ce sont, n'en doutez pas, ce sont de bons désirs qui tuent et qui perdent le paresseux; mais de bons désirs sans effet, de bons désirs sans suite et sans pratique, de bons désirs qui ne sont jamais suivis d'aucune exécution; de bons désirs que la paresse étouffe et anéantit, et qui sont par conséquent autant de grâces dont elle abuse

pour fixer les hommes dans l'impénitence et dans le péché.

Que d'injustices ne fait elle pas encore commettre tous les jours, surtout à ces grands du monde, ennemis de la réflexion et du travail, qui jugent sans connaissance, qui décident sans examen, qui commandent à l'aveugle, et qui par là sacrifient si souvent le droit et la raison à l'intérêt de leur paresse? car ne pensez pas, chrétiens, que ceux qui prêtent à ces injustices le sceau de leur autorité et la force de leur pouvoir, manquent toujours de probité et de lumières. Non, on ne doit s'en prendre ni à leur ignorance ni à leur malice : on ne doit en accuser que leur paresse. Il serait impossible de séduire celui qui commande; mais on trompe celui qui compose les ordres et les commandements : et le maître agira, comme s'il était lui-même séduit.

Assuérus était né avec un cœur droit, une âme pure et élevée : mais il se reposait de tout sur un indigne favori; et content de goûter les douceurs du repos, il abandonnait au seul Aman tout l'exercice de sa puissance et tous les soins attachés à sa dignité. Aman lui présente à signer un arrêt qui condamne à la mort une nation entière et une nation innocente, et Assuérus le signe sans hésiter; peut-être ignorait-il lui-même le contenu de cet arrêt injuste. Heureusement Esther eut assez de pouvoir sur son esprit pour le faire révoquer; mais combien fallut-il prendre de précautions? combien d'attentions et de ménagements pour obtenir un moment favorable, où il voulût bien donner quelque attention à la juste demande de l'innocence opprimée! que d'embarras pour franchir les barrières que sa paresse inaccessible opposait à la vérité? Esther ne l'aborda qu'en tremblant; et peu s'en fallut que pour avoir osé troubler son repos, elle ne fût elle-même la première victime de sa paresse. Que d'injustices pareilles n'ont point eu d'autre origine! On trouvera toujours plus d'Aman pour surprendre une disposition injuste, et plus d'Assuérus pour la donner que l'on ne trouvera d'Esther pour la prévenir et pour la détruire.

On devient ingrat, comme on devient injuste, par paresse : car, pourquoi pensez-vous que la plupart des riches et des grands de la terre manquent si souvent de reconnaissance et de retour? pourquoi laissent-ils languir sans récompense tant de gens qui se sont sacrifiés pour eux? La grandeur et les richesses auraient-elles banni de leur cœur tous les sentiments de l'humanité? Il est vrai, chrétiens, que ces sentiments ne leur sont que trop inconnus; il est vrai qu'on les trouve rarement dans des cœurs endurcis par la fortune; il est vrai, enfin, que ceux qu'elle a élevés se persuadent trop aisément que tout leur est dû, et que l'on est suffisamment récompensé des services qu'on leur rend par l'honneur qu'on a de les servir. Mais enfin, l'orgueil de la naissance et l'orgueil de la fortune ne fait pas sur eux tous une impression si funeste : tous ne sont pas nés insensibles à la reconnaissance. Qu'est-ce donc qui les rend ingrats? la paresse. Ils récompenseraient les services qu'on leur a rendus, s'ils y pensaient : mais ils ne veulent pas prendre la peine d'y penser.

Mardochée délivre Assuérus d'une conspiration qui menaçait sa couronne et sa vie : peut-être le prince fut-il d'abord touché de ce service, peut-être forma-t-il le dessein de l'en récompenser; mais bientôt il en perdit toute idée, il n'y pensa plus : il fallut que le sommeil échappé de ses yeux, le livrant à une cruelle insomnie, lui laissât de longs intervalles qu'il ne pût remplir ni par le sommeil ni par le repos. Il se fait lire l'histoire de son règne, que l'on avait déposée dans les archives publiques : il y avait le service important que lui avait rendu un serviteur oublié, et il en ordonne la plus magnifique récompense. Heureuse insomnie! si vous n'étiez pas venu troubler le repos d'Assuérus, le service de Mardochée aurait été sans récompense, et la paresse eût fait, d'un prince naturellement généreux, le plus ingrat de tous les hommes, si le hasard n'eût fait naître un moment favorable à sa reconnaissance.

Apprenez donc aujourd'hui, chrétiens, à connaître et à éviter un vice ennemi du bien et ennemi de tous les devoirs; ennemi de la foi, de la pénitence, de la reconnaissance et de la justice; un vice qui appuie et qui flatte toutes les passions, qui anéantit toutes les vertus. Il en est peu qui ne soient sensibles aux charmes de la paresse, d'autant plus dangereux qu'ils ont moins de dehors et d'apparences, et qu'ils surprennent le cœur sans l'effrayer par l'image du crime, et sans lui faire craindre la perte d'aucune vertu : mais s'il n'a pas l'image du crime, il en a la réalité. C'est déjà faire assez de mal que d'être stérile pour le bien, puisque le ciel n'est promis qu'à cette sainte activité qui marche toujours vers le devoir et qui croit n'avoir rien fait, quand elle voit encore quelque bien à faire. C'est une vraie récompense qui ne peut être accordée à ce serviteur lâche et paresseux, qui laisse languir son talent et qui l'enfouit pour s'épargner la peine de le mettre en œuvre. Elle n'est promise qu'au serviteur zélé, actif et laborieux, qui le fait valoir par son travail, qui le multiplie par ses soins, qui l'augmente par sa diligence : celui-là seul peut être regardé comme un serviteur prudent et fidèle, digne d'entrer dans la joie du Seigneur pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.

SUR LE LUXE.

Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.

Sire,

Effaçons aujourd'hui ces pompeuses épi-

taphes que nous lisons quelquefois sur les tombeaux des riches, pour y graver celle-ci : *Mortuus est dives, et sepultus est in inferno.* Il est mort riche, et il a été enseveli dans l'enfer. Ce n'est pas que les richesses puissent être par elles-mêmes un titre de damnation; ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir des riches dans le ciel comme il y en a dans l'enfer; la parabole même de notre évangile nous en fournit la preuve; nous y voyons le mauvais riche précipité dans l'abîme, et en même temps Abraham, qui possédait peut-être de plus grands biens que lui, élevé au sein de la gloire; mais l'un, dit saint Chrysostome, a bien plus de compagnons dans l'enfer que l'autre n'en a dans le ciel. Pourquoi? c'est qu'il est difficile d'être riche et d'être vertueux; c'est qu'il est difficile d'être riche et de faire un bon usage de ses richesses. Ce ne sont donc point les richesses qui damnent le mauvais riche, c'est uniquement le mauvais usage qu'il en fait. Et quel usage en faisait-il? point d'autre, chrétiens, que celui qu'en font la plupart des riches du monde, que celui que vous en faites peut-être vous-mêmes : *Induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.* (*Luc.*, XVI, 19.) Il était vêtu de pourpre et de lin, il était tous les jours assis à une table somptueuse et délicate, pendant qu'il voyait mourir sans pitié un pauvre qui manquait de tout; voilà le titre de sa condamnation : un luxe outré, des dépenses fastueuses et excessives qui rendent les aumônes rares, les aumônes insuffisantes, et qui entraînent une insensibilité criminelle pour les pauvres. On parle beaucoup contre l'avarice; mais on ne parle pas assez contre le luxe; on parle beaucoup contre ceux qui gardent leurs biens sans les dépenser, et pas assez contre ceux qui les dissipent; cependant il y aura bien plus de gens damnés pour le luxe que pour l'avarice; il y en aura un bien plus grand nombre qui seront réprouvés pour avoir fait des dépenses superflues, que pour avoir manqué aux dépenses nécessaires. Il faut donc vous détacher, s'il est possible, de ce luxe criminel, en vous montrant, 1° Qu'il est condamné par la religion, ce sera le sujet de la première partie; 2° Qu'il est presque toujours puni par lui-même, ce sera le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que la religion condamne le luxe, je ne parle pas, chrétiens, du luxe pris en général, selon les différentes significations de ce terme; je ne prétends pas censurer par là ces agréables inventions de l'art, ces heureux efforts de l'industrie humaine, qui s'est appliquée avec tant de succès, dans ces derniers temps, à trouver mille manières différentes, mille nouveaux moyens de fournir aux besoins des hommes et à leurs commodités; ces inventions ne sont pas criminelles en elles-mêmes, elles ne le deviennent que par l'usage excessif et désordonné que l'on en fait.

De savoir présentement si ces inventions qui sont la matière du luxe pris en général, multipliées à un certain point dans un royaume, et abandonnées, comme elles le sont parmi nous, au caprice de toutes les conditions, sans aucun égard à leur inégalité, sont un avantage réel et désirable pour une nation entière; c'est un problème de politique que je ne veux nullement décider. Les sages de l'antiquité avaient constamment attribué aux progrès du luxe la décadence des plus puissants Etats et des plus florissantes républiques; ils avaient jugé que le luxe n'était propre qu'à énerver les courages et à détourner les hommes des grandes entreprises; ils avaient remarqué que les Romains ne commencèrent à dégénérer de la vertu de leurs ancêtres que lorsqu'ils dégénérèrent de leur simplicité; que le luxe s'étant introduit parmi eux avec les riches dépouilles des peuples qu'ils avaient vaincus, vengea en quelque sorte l'univers de sa défaite, en amollissant le courage du peuple vainqueur; enfin, leur empire avait été détruit par de simples barbares, accoutumés à la sobriété, endurcis à la fatigue, ennemis de toutes superfluités, insensibles aux commodités de la vie, qui n'avaient point d'autres parures que leurs armes, et qui ne voulaient avoir sur les autres nations d'autre avantage que celui de la valeur et de la force.

Mais on prétend aujourd'hui détruire ces principes par des raisons et par des expériences contraires. On soutient que le luxe donne à toutes les parties d'un Etat la vie et le mouvement, qu'il y fait couler les richesses et l'abondance, qu'il y attire celles des peuples étrangers, qu'il anime les arts et le commerce; que par lui tous les besoins sont remplis, tous les pauvres occupés, toutes les mains laborieuses, tous les biens partagés, tout l'argent en valeur; qu'au reste, la faiblesse et l'abattement sont inséparables de la misère, et que notre nation a montré plus d'une fois que le luxe n'est nullement incompatible avec la valeur, en faisant voir à l'Europe étonnée des guerriers brillants et courageux, qui savaient joindre à l'éclat du luxe les lauriers de la victoire, mais encore une fois, je n'entreprends point ici de décider cette question politique et tout à fait étrangère au saint ministère qui me fait parler. Je n'envisage ici le luxe que dans chaque particulier qui le porte à un excès condamnable; et j'appelle luxe que la religion condamne, toute dépense en meubles, en habits, en équipages, en parures, qui passe le moins du monde les bienséances indispensables de la condition et les forces du revenu.

L'Ecriture établit bien clairement cette distinction : d'un côté, elle loue Salomon d'avoir attiré dans son royaume toutes les richesses de l'Orient pour en faire l'ornement du temple du Seigneur; elle le loue d'avoir fait fondre l'or et l'argent pour ren-

dre ce temple une des merveilles du monde et l'admiration des siècles à venir, elle le loue même d'avoir eu une cour plus brillante et plus magnifique que celle des autres rois; elle se plaît à nous le représenter assis sur un trône d'ivoire et orné des plus beaux ouvrages de l'art; mais le temple était la maison de Dieu, et la cour de Salomon était le palais d'un grand roi. Que si de simples particuliers, des hommes obscurs et enrichis par la fraude ou par la violence, avaient entrepris de se loger avec la même magnificence, pensez-vous que le Seigneur n'eût pas blâmé hautement et condamné sévèrement les criminels excès de leurs profusions et de leurs dépenses? La même Ecriture loue la fidèle Judith de s'être parée de plus riches ornements, et ailleurs elle blâme les filles de Sion d'avoir porté les mêmes parures; mais c'est que Judith tenait un rang distingué dans la ville de Béthulie, au lieu que les filles de Sion se paraient avec un faste peu convenable à leur condition et à leur fortune. On voit encore la femme forte louée de ce qu'elle portait des habits de pourpre, et le mauvais riche blâmé de ce qu'il était vêtu de pourpre et de lin; mais la femme forte, dont l'époux était assis parmi les sénateurs de la terre, avait un rang dans le monde, au lieu que le mauvais riche n'était que riche; et, si ses dépenses ne passaient pas ses revenus, elles étaient au-dessus de sa condition; or, toutes les fois que la dépense passe quelqu'une de ces deux bornes, ou toutes les deux ensemble, la condition et les revenus, elle devient nécessairement un luxe désordonné, que la religion condamne. Car en premier lieu, l'esprit de notre religion est un esprit de renoncement aux pompes et aux vanités du siècle, et ce luxe disproportionné forme proprement ces vanités et ces pompes; secondement, l'esprit de notre religion est un esprit d'humilité, et ce luxe disproportionné est toujours une marque et un effet de l'orgueil; troisièmement, l'esprit de notre religion est un esprit de charité, et ce luxe disproportionné vous met dans l'impossibilité d'être charitables; quatrièmement enfin, l'esprit de notre religion est un esprit de justice et de désintéressement, et ce luxe disproportionné devient ordinairement la source de mille injustices.

Je dis premièrement que l'esprit de notre religion est un esprit de renoncement au monde et à ses pompes; qui en doute? puisque c'est le premier vœu que nous avons fait, le premier engagement que nous avons pris au baptême. Mais ce qu'on appelle luxe, meubles somptueux, habits magnifiques, parures brillantes, tables délicieuses, dépenses d'éclat, ne forme-t-il pas le monde, et ces pompes du siècle auxquelles le christianisme vous oblige de renoncer? *Væ, væ, civitas illa magna Babylon!* (*Apoc.*, XVIII, 10.) N'est-ce pas là le règne de cette Babylone fastueuse, et frappée de tant de malédictions? n'est-elle pas composée de gens dévoués au luxe et aux folles dépenses? n'est-ce pas là ce monde réprouvé et maudit de Dieu, qui ne se repaît que d'excès; excès d'habits, excès d'ornements, excès de parures, excès de tables, excès de jeux, excès d'équipages? Or vouloir être d'un tel monde et employer, comme l'on fait, le plus clair de ses revenus à entretenir ses vanités et ses pompes, n'est-ce pas violer formellement les vœux et les engagements de son baptême? Tout homme qui pense en chrétien, et qui a un vrai désir de son salut, doit donc regarder la dépense et l'emploi qu'il fait de ses richesses comme un des plus importants objets de son attention et de ses scrupules. La plupart des riches s'imaginent qu'ils sont tellement maîtres de leurs biens qu'ils peuvent les employer comme il leur plaît, et à ce qui leur plaît; et, suivant cette idée, les uns donnent dans un luxe d'éclat, les autres dans un luxe de fantaisie : j'appelle luxe d'éclat, l'assemblage des diverses sortes de dépenses qui font briller un homme dans le monde; j'appelle luxe de fantaisie, certaines dépenses singulières auxquelles on ne s'attache que par caprice. Qui de vous, chrétiens, a jamais songé à s'en faire un scrupule et un reproche? tous ne sont-ils pas persuadés que ce luxe d'éclat, ni ce luxe de fantaisie, n'intéressent en rien les droits sacrés de la religion et les devoirs de la conscience? Mais quelles que puissent être à cet égard les prétentions des mondains, il sera toujours vrai de dire que la religion condamne également tout ce qui est outré, tout ce qui est excessif, tout ce qui sort des bornes de la modération et de la prudence chrétienne, tout ce qui peut enfin s'appeller pompes et vanités du siècle. Ainsi, lorsque vous délibérez sur l'emploi de vos richesses, vous vous trouvez en quelque sorte placés entre le monde et la religion, entre la raison et le caprice : le monde et le caprice vous en demandent l'abus, la raison et la religion vous en prescrivent l'usage. Si vous écoutez le monde, il vous dira : Remplissez vos maisons de meubles magnifiques, chargez vos tables de mets exquis et recherchés, et qu'il n'y ait pas jusqu'à vos domestiques qui ne se ressentent de l'éclat et des profusions de leur maître : si vous écoutez vos caprices, ils vous diront de suivre vos goûts, et de ne rien refuser pour les satisfaire. La raison et la religion vous diront au contraire: Bornez vos désirs, modérez votre dépense, et craignez de donner dans les excès que la religion réprouve. Celles qui se font un point capital de se distinguer dans le monde, et qui veulent toujours lui plaire, lui entendront dire: Couronnez vos têtes des plus riches ornements, n'épargnez rien, ne ménagez rien pour vous faire remarquer ou admirer par la magnificence de vos parures; la religion leur dit, au contraire, conformément à la doctrine des apôtres : Ne mettez point votre gloire à vous parer au dehors par les enrichissements de l'or et par la beauté des habits, soyez vêtus comme l'honnêteté le demande; mais

songez principalement à parer l'homme invisible qui est caché dans le cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit plein de douceur et de paix, qui est un magnifique ornement aux yeux du Seigneur. Soyez surtout ornées de modestie et de pudeur; soyez riches en bonnes œuvres, comme le doivent être des femmes qui font profession de piété; car c'est ainsi que se paraient autrefois ces femmes saintes qui espéraient en Dieu, et dont il a lui-même canonisé les noms dans ses Ecritures.

Qu'en coûterait-il, chrétiens, de suivre des maximes si justes et si salutaires? Hélas! on les suivrait, si un orgueil excessif et désordonné ne s'attachait continuellement à les contredire et à les combattre; car, enfin, on sent la vérité de ces maximes; on avoue que la dépense doit être proportionnée à la condition et au revenu: mais qu'arrive-t-il? la vanité élève la condition, elle enfle le revenu. Car, vous le savez, chacun mesure sa condition dans le monde, non sur ce qu'elle est en elle-même, mais sur ce qu'elle paraît à sa vanité; parce qu'on proportionne sa depense aux idées de sa vanité, ou croit l'avoir proportionnée aux bienséances de sa condition. Celui qui est noble d'hier, croit l'être de plusieurs siècles, et il veut vivre comme s'il était en effet d'une naissance illustre, s'imaginant qu'il abusera le public, et qu'il constatera ses chimères par l'éclat de sa dépense. Celui qui n'a fait encore que les premiers pas vers les honneurs de la guerre, veut vivre comme ceux qui y sont parvenus; et quoiqu'il ne soit chargé que d'obéir, il se fait suivre par un attirail de luxe et de vanité que le monde raisonnable a peine à souffrir dans ceux même qui commandent. C'est ainsi que le luxe égale et confond toutes les conditions par un faste qui leur est commun; chacun cherche à se donner un faux air d'opulence, qui le fait paraître plus riche qu'il n'est en effet. On sait que le public se laisse presque toujours tromper par les apparences de la fortune; car comme la dépense semble être le taux et la marque du revenu, parce qu'on suppose toujours qu'elle lui est proportionnée, une grande dépense donne lieu de croire que l'on a des revenus considérables: si elle était médiocre, on craindrait de laisser apercevoir sa médiocrité; on augmente donc sa dépense, pour enfler son revenu. Il y a de la gloire dans le monde à être regardé comme riche; et c'est une qualité si flatteuse, qu'il n'y a point d'effort que l'on ne fasse pour la mériter: avec un peu de luxe et de dépense, on est admis partout, on se montre, on triomphe partout, on s'attire même de l'approbation et des louanges. On loue dans le monde un habit magnifique, une table bien servie, une maison richement ornée, un bijou, une bagatelle, un rien, comme on louerait, et souvent bien mieux qu'on ne louerait une vertu ou une action héroïque. L'aveugle estime des hommes se porte d'abord sur ces frivoles objets: une femme superbement parée attire le regard de toute une assemblée; et le triomphe de sa vanité est peint dans ses yeux, parce qu'elle croit lire dans ceux des autres la haute estime que l'on doit avoir pour de si belles parures: c'est donc la vanité qui règle, ou plutôt qui dérègle le luxe et la dépense. Or, comment accorder cette vanité, ce désir effréné de briller et de paraître, avec cette humilité chrétienne, cet oubli de soi-même, ce renoncement à soi-même, qui est le véritable esprit de notre religion; cette humilité qui, bien loin de vouloir se distinguer par les vaines décorations de la fortune, cherche plutôt à les ensevelir, et qui ne peut se résoudre à les montrer, à moins qu'elle ne s'y trouve forcée par la loi d'une indispensable nécessité?

Mais si ce luxe disproportionné anéantit l'esprit d'humilité qui est le propre de notre religion, il n'est pas moins contraire à l'esprit de charité, puisqu'il vous met évidemment dans l'impossibilité d'être charitables, et dans une espèce de nécessité d'être durs et inhumains pour les pauvres. En vain voudrions-nous faire valoir les lois de l'Evangile et l'autorité de Jésus-Christ pour vous déterminer à les soulager; en vain vous demanderions-nous en son nom cette partie de vos biens que vous êtes obligés d'employer à leur subsistance: et quelle partie de vos richesses pourriez-vous leur céder, lorsque le luxe absorbe tout? En vain vous dirions-nous que l'Evangile assigne le nécessaire du pauvre sur votre superflu; et où est-il ce superflu, lorsque, par ce luxe immodéré qui règne aujourd'hui dans le monde, et que l'on veut absolument soutenir à quelque prix que ce soit, les plus folles dépenses deviennent en quelque sorte nécessaires? Ce n'est donc pas proprement l'avarice qui tarit la source des aumônes, c'est le luxe; ce n'est pas le bien que vous retenez qui vous empêche d'être charitables, c'est celui que vous dépensez: et la preuve, c'est que vous êtes toujours assez riche pour le luxe, et trop peu pour l'aumône. Faut-il en effet entretenir un nombre de domestiques proportionné à l'idée que l'on s'est formée de sa condition et de son rang? on est riche: faut-il, au contraire, fournir à l'entretien et à la subsistance d'une famille désolée, secourir un malheureux accablé de vieillesse et d'infirmités, nourrir des enfants abandonnés dans l'âge le plus faible et le plus tendre à toutes les horreurs de l'indigence? on n'a que le pur nécessaire. Faut-il se conformer à une mode nouvelle, qui fait vieillir et disparaître en un jour toutes les anciennes parures? on est riche: faut-il, au contraire, apporter remède à un nouveau malheur, à un nouvel accident, qui vient de réduire un homme semblable à nous, un de nos frères en Jésus-Christ, à la dernière extrémité? on n'a que le pur nécessaire. Ah, chrétiens, que c'est un grand malheur pour les pauvres, que la libéralité à faire l'aumône n'ait point passé, comme le luxe, en point d'honneur dans le monde! Si les mondains y avaient attaché leur gloire et leur vanité,

comme ils l'ont fait à mille autres dépenses, les pauvres seraient trop heureux ; chacun s'empresserait à l'envi de les soulager, et l'on voudrait paraître riche en faisant de grandes et fréquentes aumônes. Mais, hélas! pauvres, que vous êtes à plaindre! vous n'avez pour vous que l'Evangile et les lois de Jésus-Christ ; le monde vous a malheureusement oubliés dans les siennes, ainsi vous serez donc toujours abandonnés. Les mondains voudront être vêtus, servis, logés et meublés en riches ; mais ils ne voudront pas faire l'aumône en riches : ils donneront tout au faste et aux prétendues bienséances du monde, et rien, ou presque rien, aux règles de l'Evangile : toutes leurs dépenses seront pour le luxe ; et les faibles secours qu'ils accorderont à votre soulagement, ne mériteront jamais de porter le nom de dépenses.

Non-seulement le luxe rend les riches inhumains, j'ajoute encore qu'il les rend injustes. L'esprit de notre religion est un esprit de justice et de désintéressement, et ce luxe disproportionné est la véritable cause de toutes les injustices qui se commettent dans le monde. Car, d'où viennent ces injustices? Elles viennent premièrement de ce qu'on veut être riche ; secondement, de ce qu'on veut être riche sans se prescrire de bornes ; troisièmement, de ce qu'on veut être riche en peu de temps. Mais pourquoi veut-on être riche, si ce n'est pour être en état de faire de la dépense et de donner dans tous les excès du luxe ? Un fort petit nombre d'avares n'amassent du bien que pour le garder ; le plus grand nombre l'amasse pour le dépenser. On voit le monde plein d'heureux scélérats, dont le luxe fait envie ; on les voit bâtir des palais, et se faire traîner dans des chars de triomphe, qui pourraient être environnés, comme ceux des Romains, des dépouilles de l'univers ; on les voit superbement vêtus, logés délicieusement, meublés magnifiquement, servis délicatement : et on imite leurs brigandages, pour pouvoir imiter leurs dépenses ; on devient injuste comme eux, pour se mettre en état de vivre comme eux. Pourquoi veut-on être riche sans se prescrire de bornes ? C'est que n'en voulant point mettre à son luxe et à ses dépenses, on est contraint de n'en mettre aucune à ses acquisitions et à ses richesses. Ainsi, l'on veut toujours avoir, parce que l'on veut toujours dépenser : on n'a qu'une maison, et l'on veut avoir un palais ; on a de quoi vivre, et l'on veut avoir de quoi briller ; on a le nécessaire, et l'on veut avoir le superflu ; on n'a qu'un superflu commode, et l'on veut avoir un superflu magnifique ; on vit en simple particulier, et l'on veut vivre en prince. Enfin, pourquoi veut-on être riche en peu de temps ? c'est que la vie est courte, et que l'on veut avoir le temps de dépenser et de jouir. Ainsi, l'on abrége le plus qu'il est possible le temps de l'acquisition, pour prolonger celui du luxe : et comme ce temps d'acquérir ne peut guère être abrégé que par l'injustice, il n'y en a point qu'on ne commette pour arriver au terme de ses désirs : le moyen qui y conduit le plus promptement est toujours le plus injuste ; mais le plus court est toujours préféré. De là tant de biens mal acquis, tant de pauvres opprimés, tant d'orphelins dépouillés, tant de maîtres trompés, tant de serviteurs et d'ouvriers frustrés ; de là tant de dettes accumulées pour être ensuite éludées ou contestées ; de là tant de grâces mises à l'enchère, tant de sollicitations achetées à prix d'argent ; de là les stratagèmes du commerce, la fécondité de l'usure, l'acharnement des procès, les chicanes des plaideurs, la corruption des juges ; de là les rapines de ces vils enfants de la terre, qui, semblables à la statue de Nabuchodonosor, ont commencé par l'argile et finissent par l'or. Allez à la source de toutes ces injustices, vous n'en trouverez point d'autres que le luxe ; c'est toujours à ce but que l'on vise, quand on veut s'enrichir. Tant que ce luxe subsistera, on ne verra point finir tous ces désordres ; le désintéressement sera toujours inconnu, les règles et les principes de l'équité naturelle seront toujours violés.

Vous avez peut-être été surpris, en lisant l'Evangile, d'entendre le Sauveur accabler de malédictions les riches du monde, et employer les termes les plus forts et les comparaisons les plus énergiques pour nous faire comprendre combien il sera difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux ; peut-être avez-vous cru apercevoir de l'excès dans la force de ses expressions et dans la rigueur de ses anathèmes. Mais quand ce Juge sévère n'aurait eu en vue que le luxe excessif et désordonné de la plupart des mondains, faudrait-il d'autres titres pour justifier ces terribles malédictions ? Maudire le luxe des riches, n'est-ce pas maudire les pompes et les vanités du siècle, dont il est l'âme et le soutien ; l'orgueil, dont il est l'aliment ; la dureté pour les pauvres, dont il est la cause ; les injustices, dont il est l'origine ? Que signifient ces anathèmes foudroyants et tant de fois répétés dans l'Evangile, si ce n'est qu'on n'entre point dans le royaume des cieux avec un esprit d'attachement aux pompes et aux vanités du siècle, avec un esprit d'orgueil, avec un esprit d'épargne et d'inhumanité pour les pauvres avec un esprit d'injustice?

Les vertus contraires à ces vices odieux sont tellement nécessaires à un chrétien, qu'il ne peut espérer d'être sauvé en donnant dans tous les excès d'un luxe qui les anéantit. J'ajoute qu'il se punit en quelque sorte lui-même par tous les inconvénients qui l'accompagnent ; et que, s'il ne fait que des coupables, il n'est pas propre à faire des heureux : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a dans le monde une puissance suprême qui règle souverainement les dépenses de la plupart des hommes et l'emploi qu'ils

font de leurs richesses; cette puissance est la mode, à qui tout le monde obéit jusqu'à se ruiner, pour en suivre tous les caprices et toutes les variations. On ne paye quelquefois qu'à regret au souverain un tribut nécessaire et légitime; ses plus justes demandes sont assez rarement écoutées sans murmure, au lieu que les exactions de la mode sont toujours reçues avec applaudissement; et si elle fait tous les jours de nouvelles demandes, elle trouve toujours dans ceux qu'elle ruine une nouvelle docilité. C'est cette mode qui est proprement l'âme et la règle du luxe; vous la suivez, chrétiens, et vous vous faites un devoir indispensable de la suivre en tout: il n'y a point d'effort que vous ne fassiez pour atteindre à ce degré de dépenses et de profusions que la mode exige de vous : mais faites-y réflexion, ce luxe vous perd, il vous rend malheureux, il est la source de vos peines et de vos chagrins, il vous punit enfin de ses propres excès; pourquoi? C'est qu'en premier lieu un luxe immodéré ne peut jamais vous attirer qu'une fausse gloire; en second lieu, un luxe immodéré ne se soutient que par de pénibles efforts; troisièmement enfin, il se termine presque toujours par une triste fin. Je dis premièrement qu'un luxe immodéré ne peut jamais vous attirer qu'une fausse gloire; Salomon va vous en convaincre : aucun mortel avant lui n'avait tant brillé dans le monde par l'éclat de sa magnificence. J'avais rassemblé, nous dit-il lui-même, tout ce qui se peut trouver sur la terre de plus superbe et de plus somptueux : *Magnificavi opera mea.* (*Eccle.*, II, 4.) J'avais fait bâtir un grand nombre de palais, qui surprenaient les regards par la grandeur et la variété de leur structure : *Ædificavi mihi domos.* (*Ibid*.) Ils étaient embellis par des jardins délicieux, où tout ce que la terre peut produire de plus agréable à la vue se trouvait placé avec art, et répandu avec profusion : *Feci hortos et pomaria, et conseri ea cuncti generis arboribus.* (*Ibid.*, 5.) On y voyait des fontaines qui en faisaient l'ornement et la fertilité : *Et exstruxi mihi piscinas aquarum.* (*Ibid.*, 6.) J'avais dans ma maison une foule de serviteurs empressés à m'obéir, qui annonçaient par leur nombre la puissance et la grandeur de leur maître : *Possedi servos et ancillas, multamque familiam habui.* (*Ibid.*, 7.) J'avais amassé des trésors qui étaient la dépouille de plusieurs rois et la substance de plusieurs provinces : *Coacervavi mihi argentum et aurum, substantia regum et provinciarum.* (*Ibid.*, 8.) Les plus belles voix, les meilleurs instruments venaient tous les jours flatter mes oreilles par les charmes de l'harmonie : *Feci mihi cantores et cantatrices.* (*Ibid.*) Je buvais les vins les plus exquis dans des coupes précieuses : *Et delicias filiorum hominum, scyphos.* (*Ibid.*) Et dans cet assemblage unique, dans cette abondance prodigieuse de richesses et de délices, je n'ai rien trouvé qui ne fût vain et frivole : *Vidi in omnibus vanitatem.* (*Ibid.*, 11.) Pourquoi? C'est qu'au milieu de tout cela l'on peut être le plus vicieux et le plus méprisable de tous les hommes, et que la vertu la moins opulente sera toujours préférable au vice fastueux : *Transivi ad contemplandam sapientiam.* (*Ibid.*, 12.) Qu'aurait-il donc dit, s'il avait vu des chrétiens mettre tout leur mérite dans un luxe si peu comparable au sien, faire consister toute leur gloire à l'emporter sur leurs égaux par un équipage un peu plus brillant, une maison un peu mieux ornée! Enfants des hommes, se serait-il écrié, comment pouvez-vous mettre ainsi votre gloire et votre mérite dans des objets qui en donnent si peu? Ah! connaissez mieux le prix de la sagesse et de la vertu; elle est autant préférable à ce vain éclat, que la lumière est préférable aux ténèbres. Ne semble-t-il pas même, chrétiens, que cette vertu tire un nouveau lustre de sa simplicité? Les païens, tout aveugles qu'il étaient, n'avaient pas laissé d'entrevoir et de sentir cette vérité. Quel respect n'avait-on pas dans les anciennes républiques pour ces grands capitaines qui, après avoir commandé les armées, quittaient toutes les marques de leur dignité, pour aller exercer, dans les travaux de l'agriculture, ces mêmes mains qui venaient de cueillir les lauriers de la victoire! Ne croyait-on pas voir en eux une gloire d'autant plus pure, qu'elle n'était point offusquée par ces dehors éblouissants qui dérobent et qui absorbent des regards qui ne sont dus qu'au mérite? ne s'imaginait-on pas les voir environnés du cortége flatteur de leurs belles actions et de leurs exploits? ne trouvait-on pas dans leur simplicité quelque chose de plus sublime et de plus grand, que dans le superbe appareil de la vanité et du luxe? Mais si la vertu païenne, simple et sans ornement, a pu s'attirer tant de respect, quelle vénération n'aura-t-on pas pour la vertu chrétienne qui ne renonce à toutes les dépenses superflues que par des motifs si purs, si nobles, si solides et si élevés? Que sera-ce de voir Athanase, un des premiers évêques du monde, paraître à la cour de l'empereur avec un habit si simple, pour ne pas dire si pauvre, un extérieur si modeste, qu'il est d'abord reconnu, repoussé et confondu dans la foule obscure du peuple? dès qu'on le reconnaît, l'Empereur lui-même respecte sa dignité et sa vertu, et il ne peut s'empêcher d'admirer cette simplicité vraiment évangélique, qui relève si noblement l'éclat de l'une et de l'autre. Que pensez-vous vous-mêmes, chrétiens, quand vous voyez un grand retiré du monde, une veuve illustre et dévouée à la piété, se retrancher pour donner aux pauvres, vendre tous les ornements du luxe pour en employer le prix à des œuvres de charité? Je vous le demande, perdent-ils rien de leur véritable gloire en se dépouillant ainsi? Ne s'imagine-t-on pas, au contraire, que leur simplicité représente en quelque sorte la vertu elle-même dans toute sa pureté et dans toute sa grandeur? Ne semble-t-il pas que l'on aperçoive avec eux la charité qui

les guide, la religion qui les couronne, le ciel qui les bénit?

Vous n'aspirez pas à cette gloire, chrétiens, vous aimez mieux jouir de la fausse gloire du luxe mais vous l'achèterez plus cher, et vous n'en retirerez pas les mêmes avantages. Je dis premièrement que vous l'achèterez plus cher : car que de pénibles efforts ne faudra-t-il pas faire pour la soutenir ou pour l'acquérir? Efforts contre des créanciers, efforts contre sa propre famille, efforts contre soi-même.

Efforts contre des créanciers; car il faut l'avouer, un luxe immodéré ne se soutient ordinairement que par le bien d'autrui, et il procure toujours beaucoup plus de dettes qu'il ne suppose de revenus : or ces créanciers, de qui l'on emprunte pour fournir au luxe, ne sont pas toujours patients, ils ne sont pas toujours commodes et toujours complaisants; le moment vient enfin où ils éclatent, où ils demandent ce qui leur est dû; où il faut entendre leurs plaintes; essuyer leurs menaces, et souffrir leurs reproches : moment cruel, et dont la seule crainte est souvent capable de troubler les plaisirs les plus vifs, où l'on est obligé de porter un air distrait et un rire affecté, tandis qu'intérieurement l'inquiétude dévore, et que le chagrin déchire le cœur. Cependant les prétextes s'épuisent, les délais expirent, l'on ne sait plus comment remplir ce goufre de dettes que le luxe a ouvert, et qui devient de jour en jour plus profond. C'est alors que les riches superbes deviennent humbles et rampants, c'est alors que les grands se trouvent réduits à la dure nécessité de s'abaisser devant des gens de la lie du peuple, de les caresser, et de les payer au moins de paroles agréables, n'ayant rien de plus réel à leur donner : c'est alors que les maîtres deviennent en quelque sorte dépendants de leurs domestiques : ceux-ci sentent bientôt tout le poids et toute la force de leur qualité de créanciers, qui les relève autant que les autres sont avilis par celle de débiteur.

Efforts contre sa propre famille; car qu'est-ce qu'un mariage où l'on donne dans un luxe outré, qui oblige à faire plus de dépense que l'on n'a de revenu, si ce n'est un mariage où l'époux est malheureux, l'épouse très-malheureuse, et où les enfants sont encore plus à plaindre? De là les dissensions domestiques; de là les demandes éternelles d'une femme insatiable de luxe et de dépense, qui veut toujours paraître et toujours briller, et qui s'imagine qu'un époux ne doit vivre et travailler que pour la parer; de là les reproches et les emportements d'un époux, ou assez déraisonnable pour vouloir être seul à dissiper; ou assez sage pour exiger une économie dont il donne l'exemple : bientôt les disputes s'aigrissent, l'amour s'éteint; on se sépare, ou l'on ne reste unis que pour se tourmenter.

Efforts contre soi-même, car ce luxe immodéré devient nécessairement une source d'avarice, et il en est sans doute plus ami et plus voisin que l'économie; il joint les deux extrêmes, et rien est plus propre que la dépense pour conduire au retranchement : on se retranche dans le secret pour briller dans le public; on se refuse le nécessaire qui ne paraît pas, pour se donner un superflu qui paraît; on souffre à la campagne pour se donner en spectacle à la ville.

Mais quelle est la fin de ce luxe immodéré? Il est impossible, chrétiens, qu'elle ne soit funeste pour le père ou pour les enfants; pour le père, s'il se trouve dans l'impossibilité de le soutenir jusqu'à la fin de ses jours, et si ses dettes, croissant à l'infini, réveillent des créanciers avides qui s'emparent de ses biens. Alors quelle chute déplorable! quel chagrin! quelle humiliation! Je me représente cette statue, ce colosse énorme que vit autrefois en songe le roi Nabuchodonosor. Il avait, dit l'Ecriture, une tête d'or, un corps d'argent, le reste d'airain; mais il n'était pas appuyé sur un fondement solide, ses pieds étaient d'argile : une petite pierre se détacha de la montagne, et le colosse fut renversé. Ce colosse est l'image du luxe, et son renversement en est la fin : tout ce qui se montre, tout ce qui paraît n'est qu'or et argent; mais le fondement de cette fortune apparente est caduc et ruineux : elle ne porte que l'argile, la première main qui viendra l'ébranler la renversera de fond en comble; mille autres se joindront à celle-là pour la détruire, et que restera-t-il après sa destruction? Ce qui restait après la ruine de Jérusalem : ***Populus gemens et quærens panem.*** (*Thren.*, I, 11.) Un homme humilié, dégradé, un homme quelquefois abandonné à toutes les horreurs de la nécessité, après s'être plongé dans tous les excès du luxe; un homme tombé dans le mépris et dans l'oubli, que l'on ne daigne pas seulement regarder après sa chute; ou, si l'on le regarde, ce ne sera que pour dire, selon la parole du Sauveur : Voilà un homme qui avait bâti une grande fortune, mais il n'a pu la soutenir; il a voulu voler trop haut, et il est tombé : ***Omnes qui vident incipiant illudere ei, dicentes : quia hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare.*** (*Luc.*, XIV, 30.) Je sais, chrétiens, qu'une ombre de crédit ou l'autorité d'une charge peut vous donner le moyen de soutenir votre luxe jusqu'à la fin de vos jours, et vous empêcher de survivre au renversement total de votre fortune; mais si vous ne le voyez pas, vos enfants le verront et en souffriront : et le monde, n'en est-il pas rempli, de ces enfants dégradés, qui portent à la lettre l'iniquité de leurs pères, obligés de quitter la maison paternelle, de renoncer à un héritage que les dettes anéantissent, ou de recueillir à peine les faibles débris d'une fortune dissipée, qui rend leur établissement impossible, parce qu'il ne pourrait être que malheureux? et ne sont-ce pas les ravages du luxe et les excès de la dépense qui ont appauvri tant de nobles rejetons des plus illustres familles, dont les noms ne figurent plus que dans l'histoire, parce que leurs pères ne leur ont laissé qu'un grand

nom à porter sans fortune, des grâces à obtenir sans crédit, et des dettes immenses à acquitter sans richesses? Il ne leur est plus possible de vivre en nobles, parce que leurs ancêtres ont voulu vivre en princes.

Mais si cette fin du luxe ne paraît triste et funeste en ce monde que pour les enfants, combien le sera-t-elle en l'autre pour les pères? car n'en doutez pas, chrétiens, Dieu les rendra responsables du malheur de leurs enfants comme des pertes de leurs créanciers, et il leur fera rendre un compte exact et rigoureux d'un bien qui devait être employé, non selon les caprices de la mode et les excès du luxe, mais selon les véritables règles de la nature et de la religion.

Rentrez donc aujourd'hui dans les bornes de la modération chrétienne, si vous avez eu le malheur de vous en écarter : ne refusez pas à votre condition ce qui lui est dû; accordez aux bienséances essentielles du monde ce qu'elles exigent indispensablement de vous : mais craignez de le satisfaire par des excès, et d'aller au delà des bornes d'une dépense nécessaire. Le sage et le véritable chrétien, est celui qui ne se fait remarquer ni par son luxe, ni par ses épargnes, qui ne pèche ni par prodigalité, ni par avarice, et qui ne se permet quelquefois d'être prodigue qu'en charités et en aumônes, qui ne manque jamais aux dépenses nécessaires, et qui évite encore avec plus de soin les dépenses superflues; qui n'est jamais le premier à suivre les modes, qui n'affecte pas non plus d'être le dernier à s'y conformer, mais qui ne les suit cependant qu'avec modération et avec choix, qui ne cherche enfin qu'à contenter le monde raisonnable et vertueux, et qui cherche encore plus à contenter Dieu; car c'est là qu'il en faut toujours revenir, c'est au salut de son âme qu'il faut penser. Quand même les dépenses et les excès du luxe n'auraient aucunes des suites malheureuses que je viens de vous exposer, quand il vous rendrait toujours heureux et toujours contents en ce monde; ne suffit-il pas, pour vous en détacher, de savoir qu'il ne peut manquer de vous rendre éternellement malheureux en l'autre?

Ecoutez les cris douloureux du mauvais riche précipité dans l'enfer : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI, 24.) Il n'était pas plus coupable que vous; il donnait dans le luxe, dans le faste, et dans les folles dépenses du monde, et il n'y donnait pas peut-être avec plus de goût, plus d'ardeur et plus d'excès que vous. Ce Lazare qu'il ne daignait pas seulement regarder, ce pauvre languissant et couvert d'ulcères, qu'il avait méprisé et abandonné, se présente tous les jours à vous, il vous tend la main, il implore humblement votre secours. Le mauvais riche ne lui témoignait pas plus de mépris ou plus d'indifférence que vous; il ne lui était pas plus dur et plus insensible que vous, et il couvrait sans doute son indifférence des mêmes prétextes que vous. Il avait, disait-il, de grandes dépenses à faire en meubles, en habits, en festins : *Induebatur purpura et bysso, epulabatur quotidie splendide.* (*Ibid.*, 19.) Ces dépenses excessives vous rendent donc véritablement criminels devant Dieu; retranchez-les donc, chrétiens, bornez-les, diminuez-les, si vous voulez avoir part à sa gloire et à ses récompenses; employez plutôt les biens que sa providence vous a confiés, à nourrir Lazare, à soulager les pauvres, à racheter vos péchés, afin d'obtenir un jour la couronne promise à la charité dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XII

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR L'OBLIGATION DE REMPLIR LES DEVOIRS DE SON ETAT

Et ut perfecerunt omnia secundum legem Domini, reversi sunt in Galilæam, in civitatem suam Nazareth. (*Luc*, II, 39.)

Après qu'ils eurent accompli tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur, il s'en retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth.

Suivons, chrétiens, suivons cette sainte famille qui va se retirer dans une maison pauvre et obscure de la ville de Nazareth. Tout est instruction dans leur conduite; tout fait règle, tout est modèle dans leurs actions. Le Fils, que son père et sa mère ont conduit à Jérusalem, et qu'ils ramènent dans leur patrie, est le Verbe de Dieu, qui n'est venu au monde que pour nous enseigner la voie du ciel. Examinons bien la route qu'il va prendre; c'est infailliblement celle que nous sommes obligés de suivre nous-mêmes. Que va-t-il faire à Nazareth? Il va, chrétiens, s'occuper uniquement des devoirs de son état; quelque vil, quelqu'obscur, quelque méprisable que soit cet état aux yeux du monde, c'est son état; et la vraie vertu, la vraie perfection consistera toujours à en pratiquer exactement tous les devoirs.

Retraite, solitude, travail continuel, soumission parfaite à la volonté de ses parents ou de ses maîtres, exécution fidèle de leurs commandements et de leurs ordres, vous n'êtes donc pas des devoirs méprisables, quand même vous pourriez le paraître par votre objet; vous pouvez donc nous conduire au ciel aussi sûrement, et peut-être plus sûrement que des vertus plus éclatantes? Jésus-Christ s'est bien contenté de vous pratiquer durant la plus grande partie de sa vie.

Etudions aujourd'hui un si grand modèle, chrétiens; il nous parle par son obéissance, par son travail, et par son exactitude et sa fidélité à remplir les devoirs de son état, avant de nous parler par ses prédications et par ses miracles.

Vous savez, chrétiens, que tous les hommes sont assujettis à deux sortes de devoirs : des devoirs de religion et des devoirs d'état. La science du salut consiste donc à concilier tellement ces deux sortes de devoirs, que la religion ne nous fasse jamais manquer à ce que nous devons à notre état, et

que notre état ne nous fasse jamais manquer à ce que nous devons à notre religion. Elle consiste à tirer de notre religion les avantages qu'elle nous offre pour nous rendre parfaits dans notre état, et à tirer de notre état les avantages qu'il nous offre pour nous rendre parfaits dans notre religion.

C'est cette science divine dont je me propose aujourd'hui de vous expliquer les règles et les principes en vous montrant, 1° les avantages que vous devez tirer de votre religion, pour vous rendre parfaits dans la pratique des devoirs de votre état; ce sera le sujet de la première partie; 2° les avantages que vous devez tirer de la pratique des devoirs de votre état, pour vous rendre parfaits dans votre religion; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Chaque état a ses devoirs, qui nous saisissent dès ce premier état d'enfance et d'infirmité où nous nous trouvons par notre naissance, et qui nous suivent dans tous les autres états que nous pouvons embrasser par choix. Les enfants ont, à l'égard de leurs pères, des devoirs d'obéissance et de soumission: les pères ont, à l'égard de leurs enfants, des devoirs de soin pour leur éducation, de zèle pour leurs intérêts, d'attention sur leur conduite: les époux ont, à l'égard de leurs épouses, des devoirs de complaisance, des devoirs de consolation et de support, et celles-ci ont précisément les mêmes devoirs à l'égard de leurs époux: les maîtres ont, à l'égard de leurs serviteurs, des devoirs de zèle, des devoirs de justice, des devoirs de charité et de compassion, des devoirs de bon é et de douceur; et ceux-ci ont, à l'égard de leurs maîtres, des devoirs de fidélité, des devoirs d'exactitude, des devoirs de reconnaissance et d'attachement dont ils sont souvent plus capables, à la honte des avantages de l'éducation qui leur manque, que n'en sont capables les maîtres, malgré tous les soins qu'on a pris dans leur enfance pour leur former l'esprit et le cœur.

Chaque profession particulière a pareillement ses devoirs propres et particuliers qui la caractérisent.

Or, je dis que la religion, loin de nous détourner de la pratique de ces devoirs, doit, au contraire, nous y attacher, et que c'est de notre religion même que nous devons tirer les plus puissants motifs pour les remplir avec la plus parfaite exactitude. Pourquoi? C'est que, 1° la religion nous oblige à la pratique des devoirs de notre état; 2° elle nous attache plus fortement que tout autre motif humain à la pratique de ces devoirs; 3° elle est seule capable de nous adoucir les peines et les dégoûts qui en sont quelquefois inséparables. Suivez ces réflexions; elles vous feront envisager les devoirs de votre état, ces devoirs communs et ordinaires, comme des devoirs sacrés et vénérables, des devoirs ordonnés et ennoblis par la religion, et par cela seul dignes de toute l'attention d'un véritable chrétien.

Je dis, que la religion nous oblige à la pratique des devoirs de notre état. En pouvons-nous douter, quand nous voyons le saint précurseur de Jésus-Christ prescrire cette pratique à des soldats, à ceux qui étaient chargés de lever les deniers du prince, comme un moyen de salut aussi efficace qu'il est nécessaire et indispensable; quand nous voyons l'Apôtre saint Paul, après avoir expliqué aux fidèles d'Ephèse et de Thessalonique la plus sublime morale de l'Evangile, descendre dans le détail des devoirs particuliers de chaque état, comme appartenant essentiellement à cette morale céleste; quand nous le voyons ordonner aux sujets d'obéir à leurs princes, et de leur payer le tribut avec fidélité? avertir les époux et les épouses de prendre pour modèle de leur union, celle de Jésus-Christ et de l'Eglise; dire aux enfants: obéissez à vos pères et à vos mères en ce qui est selon le Seigneur; et dire ensuite aux pères et aux mères, n'irritez pas vos enfants, mais ayez soin de les bien élever, en les corrigeant et en les instruisant selon la doctrine du Seigneur; quand nous le voyons étendre cette morale jusqu'aux serviteurs et aux esclaves, en leur disant: obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme à Jésus-Christ même, dont ils sont pour vous les images; ne les servez donc pas seulement lorsqu'ils ont l'œil sur vous, mais servez-les avec affection, regardant toujours en eux le Seigneur, et non les hommes; donner ensuite aux maîtres les règles qui conviennent à leur état, en disant: vous, maîtres, témoignez la même affection à vos serviteurs, ne les traitant point avec menaces, parce que nous avons tous un maître commun dans le ciel, qui n'aura pas d'égards à la condition des personnes.

Les louanges que l'Ecriture donne en mille endroits aux plus fidèles serviteurs de Dieu, sont conformes à ces principes; on les y voit partout singulièrement loués de leur fidélité à remplir les devoirs de leur état. On y loue les Josué, les Gédéon de leur patience invincible dans les travaux de la guerre, de leur constance à en supporter les fatigues, de leur audace à en braver les périls: on y loue Salomon de ce que, dans le cours d'un règne aussi glorieux par la paix que celui de son père l'avait été par la guerre, il animait les arts, rendait le commerce florissant, couvrait la mer de vaisseaux pour amener dans son royaume les richesses et l'abondance; on le loue de ce qu'assis sur son trône, il s'appliquait à terminer les contestations qui divisaient les familles, en rendant des oracles de justice qui faisaient admirer sa patience à écouter, sa facilité à répondre, sa sagesse à décider; on y élève la femme forte au-dessus de toutes les femmes, parce qu'elle s'occupait continuellement dans sa maison à filer la laine et le lin, à pourvoir aux besoins de ses domestiques et des pauvres, et à les animer à un travail dont elle leur donnait en même t

on la loue de ce qu'au lieu de passer ses jours dans l'oisiveté et dans la mollesse, elle donnait son temps et son application aux affaires, afin d'être toujours en état de soutenir, par une dépense honorable, la dignité de son époux, et de faire encore plus de dépense en aumônes qu'elle n'en faisait en ornements et en parures: son époux y est pareillement loué de son assiduité à prendre place au milieu des sénateurs de la terre. Enfin, la sainte Vierge elle-même est louée d'avoir entrepris un long voyage pour rendre visite à Elisabeth, parce qu'il y a dans chaque état des devoirs de bienséance et d'amitié, comme il y a des devoirs d'occupation et de travail ; et dès que notre état les exige, nous ne pouvons pas douter que la religion ne les commande.

Car pour remonter, chrétiens, à la source de ces différentes obligations, c'est Dieu qui est proprement l'auteur et l'instituteur de ces différents ordres de condition qui composent la société humaine. Il semblerait, à considérer les choses d'une première vue, et à voir l'abus que font la plupart des hommes de l'institution toute divine de leur état, il semblerait, dis-je, que c'est uniquement la naissance qui fait les grands, la fortune qui fait les riches, l'ambition qui fait les guerriers, l'opulence qui fait les maîtres, le besoin qui fait les serviteurs. Mais si vous remontez à la véritable source et au premier auteur de toutes ces conditions, vous trouverez qu'elles viennent de Dieu, que c'est lui seul qui les a réglées et ordonnées pour le maintien de la société humaine : et de même que dans l'ordre de la nature, il a voulu qu'il y eût des astres dans le ciel, et des hommes sur la terre, des aigles qui volent dans les airs, et de vils insectes qui rampent sous les herbes ; ainsi, dans l'ordre de la société humaine, il a voulu qu'il y eût des grands et des petits, des chefs et des membres, des maîtres et des serviteurs.

Or, qui peut douter, chrétiens, que la religion, qui vient de Dieu, ne nous oblige indispensablement à la pratique de tous les devoirs d'un état dont il est l'auteur? Les devoirs d'état sont donc en un sens de vrais devoirs de religion ; et s'ils en diffèrent par leur objet, ils n'en diffèrent nullement par l'obligation qu'ils nous imposent. Le souverain, sur son trône; le père, dans sa famille ; le maître, dans sa maison; le juge, sur son tribunal ; le guerrier, dans son poste ; le pilote, sur son vaisseau ; le laboureur, dans le champ qu'il cultive; l'artisan, dans le lieu de son travail ; en accomplissant les devoirs de leur état, s'acquittent donc d'un véritable devoir de religion.

Loin donc de vous, chrétiens, cette dévotion fausse et mal entendue, cette vertu déplacée et irrégulière qui abandonne quelquefois les devoirs de son état, pour donner tout son temps aux pratiques extérieures de la piété ; qui ne s'adonne à ce qui n'est point commandé qu'aux dépens de mille occupations que la religion commande, qui cherche la prière lorsqu'elle est obligée au travail, qui perd un temps infini à faire part à un confesseur de mille scrupules frivoles, sans faire réflexion que le plus grand et le mieux fondé de tous les scrupules est celui qu'on doit avoir de manquer habituellement aux devoirs de son état ; à l'étude des affaires, si l'on en est chargé, à l'éducation de ses enfants, si l'on est père, au gouvernement de sa maison, si l'on est maître; aux différentes parties de son ministère et de sa charge, si l'on est revêtu de l'autorité.

Les libertins triomphent de ce désordre, chrétiens, et ils en concluent que la religion dérobe nécessairement un homme à tous ses devoirs, et que, si elle était plus généralement observée, l'ordre de la société humaine n'en serait que plus généralement renversé. Mais leur triomphe est nul, puisque ce désordre ne peut être justement attribué à la religion qui le condamne, mais uniquement à l'abus que fait quelquefois de la religion une dévotion orgueilleuse et volontaire. Car allez à la source de ce désordre, et vous n'en trouverez point d'autre que l'orgueil et la volonté propre.

Premièrement, l'orgueil; car la pratique des devoirs de l'état, quoique expressément commandée par la religion, n'a rien d'éblouissant ; elle est souvent peu capable d'annoncer une piété distinguée. Les pécheurs s'acquittent quelquefois de ces sortes de devoirs, du moins à l'extérieur, avec autant d'exactitude et de fidélité que les justes : ce sont souvent des devoirs obscurs ou des devoirs attachés à un travail si ordinaire et si commun, que, quand même il serait connu, il ne pourrait être remarqué. Il n'y a donc rien là qui flatte l'orgueil, et cet orgueil veut être toujours flatté. Ainsi l'on sort de la sphère de son état, pour chercher dans les œuvres plus remarquables et moins usitées, un éclat que l'on ne peut trouver dans la pratique des devoirs propres de son état. On veut se donner pour ce qu'on est, ou pour ce qu'on croit être ; et si l'on a pris le parti de la dévotion, on veut en avoir continuellement tous les dehors. On cherche donc à se distinguer par la fréquence de ses confessions et par la longueur de ses prières, non parce que ce sont des devoirs plus saints en eux-mêmes, mais parce qu'ils sont plus propres à donner une réputation de sainteté.

Mais je veux que le cœur ne soit pas toujours assez corrompu pour pratiquer par orgueil tous ces exercices de piété, il s'y livrera du moins par volonté propre. Nous aimons ce qui est de notre choix, et nous voulons jouir des droits de notre liberté jusque dans la pratique des devoirs ; et comme ceux de notre état ne conviennent pas toujours à nos fantaisies et à nos caprices, on se plaît à leur en substituer d'autres qui soient entièrement du choix de notre volonté ; des exercices de piété que l'on puisse changer, varier, diversifier, abréger ou prolonger au gré de ses désirs. C'est

donc toujours la volonté propre, et jamais la religion, qui vous fait omettre ou négliger les devoirs de votre état, puisque, au contraire, quand elle est prise dans son véritable esprit, elle en assure la pratique bien plus efficacement que tout autre motif.

Il est vrai que des motifs humains peuvent contribuer en mille occasions à rendre un homme attentif aux devoirs de son état; la crainte a souvent rendu l'enfant docile, et le serviteur fidèle : mais la religion a ici deux avantages, qui ne se trouveront pas dans les motifs humains; le premier, c'est qu'elle doit rendre la pratique des devoirs propres de chaque état bien plus universelle; le second, c'est qu'elle la rend beaucoup plus constante.

Je dis premièrement plus universelle; car aucune passion, aucun intérêt ne peut nous faire à cet égard des demandes aussi étendues que celles de la religion. Combien, dans chaque état, de devoirs obscurs, combien d'autres qui paraissent petits et de nulle importance, combien même qui nous semblent tout à fait indifférents? Or la religion seule est capable de nous soutenir dans la pratique des devoirs obscurs, comme dans la pratique des devoirs éclatants, parce qu'il y a plus à gagner pour la religion où il y a plus à perdre pour la vanité. La religion ne connaît point de petits devoirs, de devoirs indifférents, parce que la seule idée de devoir emporte nécessairement toute son attention.

De plus, les motifs humains n'ont que leur temps. Si c'est une passion qui vous attache aux devoirs de votre état, tant que cette passion y trouvera de quoi se satisfaire, vous y serez fidèles; dès que cet appas manquera, vous manquerez de fidélité. Si c'est la crainte ou la vanité qui vous guide, elle vous soutiendra à la vue des hommes; mais vous serez infidèles quand ils pourront ignorer votre infidélité. Tel est brave au grand jour, qui devient lâche dans les ténèbres. D'ailleurs, les passions se succèdent et s'entre-détruisent; et s'il survient une passion contraire et supérieure, le devoir sera bientôt sacrifié. Ce père de famille que l'intérêt rendait économe, l'amour le rendra dissipateur.

La religion, au contraire, parle toujours un langage uniforme, et qui ne varie jamais : et celui qui pratique les devoirs de son état, parce que la religion l'y oblige, sera fidèle à tous les devoirs, et il sera fidèle dans tous les temps. Les motifs que la religion lui offre sont des motifs universels, et ceux des passions sont des motifs bornés. Les motifs de la religion sont solides, et ceux des passions sont caducs et inconstants.

J'ai dit enfin que le troisième avantage que nous devons tirer de la religion par rapport aux devoirs de notre état, c'est l'adoucissement des peines inséparables de la pratique de ces devoirs. S'il n'y a point d'état qui soit exempt de devoirs, il n'y en a point non plus qui soit exempt de peines; et si l'on est quelquefois aveuglé sur les devoirs, on n'est jamais insensible sur les peines. Chacun sent les peines de son état; mais comme on ne sent pas également celles que l'on éprouverait dans l'état des autres, il arrive presque toujours que l'on est mécontent de son état; et l'on se persuade que l'on serait bien plus content dans l'état des autres. De là ce mécontentement presque général qui règne dans tous les états, et qui a été observé dans tous les siècles, parce qu'il est de tous les temps : le serviteur voudrait être à la place du maître, l'artisan à la place de celui qui l'emploie; celui qui défend la cause, voudrait être à la place de celui qui la juge; le guerrier, fatigué de mille travaux, et ne trouvant pas assez de proportion entre sa peine et sa récompense, envie quelquefois la condition douce et paisible, quoique plus obscure, du simple citoyen.

Or, il n'appartient qu'à la religion de dissiper ce mécontentement. Envisagez votre état dans l'esprit de la religion, et vous n'aspirerez plus à l'état des autres. Pourquoi? C'est que vous trouverez alors toutes les conditions égales, parce que vous les trouverez réglées par la volonté de Dieu. Vous n'en préférerez donc aucune à la vôtre, parce que rien n'est préférable à ce que Dieu veut, à ce que Dieu ordonne; et il veut, et il ordonne que vous soyez dans cet état.

Quant aux peines particulières et accidentelles qui se joignent si souvent aux peines essentielles et inséparables de tous les états, il n'appartient non plus qu'à la religion de nous les adoucir. Car, dans quel aspect, sous quel point de vue nous les fait-elle envisager? Elle nous oblige de les regarder comme des croix qui sont unies et associées à celle de Jésus-Christ, et que nous devons tous porter après lui, si nous voulons être du nombre de ses disciples; elle nous oblige de les regarder comme des moyens sûrs et nécessaires de gagner le ciel, qui ne s'obtient que par les souffrances; comme autant de justes châtiments et d'utiles expiations de nos péchés, qui sont d'autant plus efficaces que c'est Dieu même qui nous les envoie pour nous purifier. Soutenus par ces grands principes, quelle peine, quel dégoût serait capable de nous décourager?

C'est donc un étrange abus, de craindre que la religion et la vraie piété détournent jamais un homme des devoirs de son état; c'est une étrange injustice, de se défier de lui et de se prévenir contre lui parce qu'il a de la religion, puisque, au contraire, rien ne doit rassurer davantage sur le zèle et la fidélité qu'il doit avoir dans tout ce qui appartient à son état. Il n'y a que la piété fausse et mal entendue, qui puisse être à cet égard un sujet d'inquiétude et de soupçon; la vraie piété tourne toujours au profit et à l'avantage du devoir.

Ne perdez donc jamais de vue, chrétiens, les grands et solides principes de votre re-

ligion à l'égard des devoirs de votre état; ils vous feront regarder ces devoirs, qui paraissent profanes et humains à la plupart des hommes, comme de véritables devoirs de religion; et vos plus communes occupations, comme autant d'actes d'obéissance que vous rendez, non aux bienséances du monde qui vous assujettissent, à l'intérêt qui vous domine, au respect humain qui vous guide, à l'habitude qui vous entraîne, à la nécessité qui vous force, mais plutôt comme autant d'actes d'obéissance que vous rendez uniquement à Dieu; ils vous fourniront des motifs solides, des motifs nobles et élevés, qui vous feront pratiquer indistinctement tous les devoirs de votre état, et qui vous les feront pratiquer dans tous les temps, qui vous feront porter l'exactitude et la fidélité jusqu'aux moindres devoirs, et la persévérance jusqu'à la continuité la plus soutenue : enfin, ils vous feront envisager les peines attachées à votre état, comme autant d'épreuves et de croix qui vous viennent de Dieu même; et comme on n'est chrétien qu'en portant sa croix, un sentiment de christianisme et de religion vous les rendra douces et légères.

Vous avez vu, chrétiens, les avantages que nous pouvons tirer de notre religion pour nous rendre parfaits dans la pratique des devoirs de notre état; voyons présentement ceux que ces devoirs nous offrent pour nous rendre parfaits dans notre religion; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne vous imaginez pas, chrétiens, que le temps que vous donnez aux devoirs de votre état, soit un temps perdu pour la religion; puisqu'il ne tiendra qu'à vous de vous sanctifier par ces devoirs mêmes, en les accomplissant dans un esprit de christianisme et de piété: alors la religion vous fera trouver dans la pratique de ces devoirs, une source abondante de mérites; dans la plupart des travaux attachés à leur accomplissement, un exercice continuel de charité; dans les dangers qui sont quelquefois inséparables de cet accomplissement, une occasion continuelle de victoires; enfin, dans les peines que ces devoirs vous causent, un exercice continuel de pénitence.

Je dis premièrement que la religion vous fera trouver dans la pratique des devoirs de votre état, une source abondante de mérites; car en quoi consiste le vrai mérite de l'homme? n'est-ce pas à faire continuellement ce que Dieu veut, ce que Dieu commande. Et qui est-ce qui le fait, si ce n'est celui qui accomplit fidèlement tous les devoirs de son état? Le travail est donc plus saint et plus méritoire que la prière quand le devoir le commande. Toute place où le devoir nous appelle; où le devoir nous retient; peut donc être un lieu de sanctification, où il y ait plus de mérites à acquérir pour nous que nous ne pourrions en trouver dans le saint temple même et aux pieds des autels, lorsque nous n'y sommes ni appelés ni retenus par le devoir. Faites ce que vous êtes obligés de faire; c'est la vraie règle et la source du vrai mérite, puisque c'est de la pratique de cette règle que Jésus-Christ même semble avoir fait le principal fond de son mérite.

Ce divin maître n'employa, comme vous le savez, que les trois dernières années de sa vie à faire ces grandes actions, ces grands miracles, ces grands sacrifices qui nous étonnent. Et que faisait-il donc durant les trente années qui les précédèrent? Il accomplissait les devoirs de son état. Et de quel état? De l'état le plus vil aux yeux des hommes. Il vivait du travail de ses mains, dans un métier obscur et méprisé. Voilà, chrétiens, quelles étaient les occupations de ce Dieu-Homme; voilà quel était l'exercice de sa sainteté et le fondement de son mérite. Le monde cependant roulait sur ses principes et sur ses préjugés ordinaires; il y avait à Jérusalem des pontifes attachés au culte des autels; il y avait des sectes nombreuses et austères de pharisiens et de docteurs de la loi, qui étaient continuellement occupés à prier dans le saint temple, qui se distinguaient par des œuvres de surérogation, par des austérités éclatantes, et qui ajoutaient à la loi mille observances nouvelles. Le monde ne doutait pas de leur sainteté et de leur mérite; cependant, je vous le demande, chrétiens, où était alors le vrai mérite et la vraie sainteté? n'était-ce pas sous ce toit rustique, où Jésus-Christ, soumis aux ordres et à la volonté de son Père, était uniquement occupé de l'accomplissement entier et fidèle des devoirs de son état, faisant avec une sainteté rare des actions communes, à la vérité, mais toutes également commandées, et par conséquent toutes également agréables à son Père? *Quæ placita sunt ei, facio semper.* (*Joan.*, VIII, 29.)

Et c'est sans doute ce qui doit faire à jamais la consolation de ces hommes obscurs, qui forment, après tout, la plus grande partie du genre humain que l'on regarde mal-à propos comme la plus vile, et que les devoirs de leur état attachent à des travaux continuels: qu'ils ne s'imaginent pas, chrétiens, que parce que ces travaux ne paraissent avoir aucun rapport avec la religion, ils ne sont nullement propres à les perfectionner dans leur religion, puisqu'ils peuvent trouver, comme Jésus-Christ, la plus haute et la plus parfaite sainteté dans leur travail même; tout dépend du motif qui le guide et qui les conduit. La religion nous assujettit à cet égard aux mêmes devoirs que le monde; mais elle exige des motifs différents. Toute la science des saints ne consiste donc qu'à faire par un motif de religion, ce que font la plupart des hommes par des motifs humains.

Voulez-vous donc apprendre en peu de mots, chrétiens, les règles de cette science divine? Faites pour Dieu ce que vous avez fait jusqu'ici pour le monde, en pratiquant les devoirs de votre état; faites par un motif de vertu, ce que vous avez fait jusqu'ici par un motif d'intérêt, par un motif de cupidité,

par un motif de vanité, par un motif d'ambition, par un motif de crainte, par un motif d'amour-propre, *Serviteurs*, disait saint Paul (*Ephes.*, VI, 5), *obéissez à vos maîtres* pour obéir à Dieu ; que votre travail même devienne un exercice de charité.

Il n'y a pas d'état qui ne nous attache par lui-même à un travail utile, et il n'y a pas de travail utile qui ne puisse être envisagé comme une œuvre et un exercice de charité. Le souverain, et ceux qui partagent avec lui les différentes fonctions de l'autorité publique, ne travaillent-ils pas pour le bonheur et le repos du monde, et autant que leur état leur donne d'occasions et de moyens de faire du bien aux hommes, autant ne leur procure-t-il pas d'occasions d'être charitables ? Le juge n'est-il pas continuellement occupé à terminer ces funestes contestations qui déchirent le sein des familles ? ne travaille-t-il pas à fixer la propriété des biens, et à en assurer la possession paisible à leurs maîtres légitimes ? Que lui en coûterait-il donc de faire, par un motif de charité chrétienne, des actions si utiles au prochain, et si avantageuses au bonheur des hommes ? Le guerrier n'est-il pas le défenseur de la patrie contre des ennemis armés et avides de sang ? et si sa valeur le rend terrible à ceux qu'il attaque, le motif qui doit le faire agir, ne peut-il pas le rendre charitable pour ceux qu'il défend ? Celui qui plaide pour l'intérêt d'autrui, n'est-il pas occupé à soutenir des fortunes chancelantes, et à défendre des innocents opprimés ? n'est-il pas dans un exercice continuel de la charité la plus généreuse et la plus utile ? à qui tient-il donc qu'il ne fasse par le motif de cette charité divine, ce qu'il ne fait si souvent que par un intérêt de cupidité ou de vaine gloire ? Le maître se fait servir, mais en même temps il fait vivre des malheureux, qui, sans les avantages qu'il leur procure, ne trouveraient peut-être aucune ressource ; et qu'il l'empêche de tourner au profit de la charité tout le bien qu'il leur fait, et l'autorité qu'il a sur eux, tandis que les services qu'il en reçoit, tournent à l'honneur de sa dignité, ou à la gloire de sa naissance ?

Quelles pertes ne font donc pas tous ces hommes que nous voyons vivre dans un exercice continuel de cupidité et d'intérêts, lorsqu'en pratiquant les devoirs de leur état selon l'esprit et les maximes de la religion, ils pourraient vivre dans un exercice continuel de charité ? car ce n'est pas toujours la différence des occupations qui fait dans chaque état la différence du pécheur et du juste ; c'est plutôt la différence des motifs qui les guident et qui les font agir. Le juste travaille pour Dieu, et le pécheur pour le monde ; le juste travaille pour le prochain, et le pécheur pour lui-même ; le juste travaille par un motif de charité chrétienne, et le pécheur travaille par un motif de cupidité : et par là le même travail rend l'un parfait dans sa religion, et l'autre entièrement vide de l'esprit et des fruits de la religion

Il est vrai, chrétiens, que ces occupations et ces travaux vous jettent souvent dans des tentations et des dangers inévitables ; mais si vous portez dans toutes les occupations attachées à votre état un esprit et un motif de religion, vous n'y trouverez plus que des occasions de victoires. Et quelle victoire sur l'amour-propre dans celui qui use de l'autorité avec douceur, des plaisirs même permis avec modération, de la liberté avec réserve, des honneurs avec modestie ! quelle victoire sur la cupidité et sur l'avarice dans celui qui possède les richesses sans attachement, qui les manie sans fraude, qui les acquiert sans injustice, qui les voit sans désir, qui les prête sans intérêt, qui les dépense sans faste, qui les perd sans regret !

Heureux l'homme, dit le Sage, qui se sera toujours conservé pur et sans tache au milieu des dangers du monde, qui aura vu de près les charmes de l'or sans en être ébloui, et qui aura su posséder les richesses sans y mettre son espérance ! Quel est-il ? Il est digne de toutes les louanges, et sa vie, quoique simple et commune en apparence, doit être regardée comme une suite continuelle de prodiges. Il a été sans cesse éprouvé par les tentations et par les dangers attachés aux devoirs de son état, et il a su se servir de son état pour se rendre parfait dans sa religion : *Qui probatus est in illo, et perfectus est.* (*Eccli.*, XXXI, 10.) Il sera donc couvert d'une gloire immortelle, parce qu'il a été tenté de violer sa loi, et il est demeuré fidèle ; il a pu faire le mal, et il ne l'a pas fait. *Qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit.* (*Ibid.*) Le Sage parlait ainsi d'un homme qui vit dans le monde attaché aux devoirs de son état, et qui, fidèle en même temps à sa religion, sait changer en occasions de victoires, les dangers et les tentations inséparables de ses devoirs, qui ne sont pour les autres hommes que des occasions de péchés.

On peut donc se sanctifier dans le monde par les devoirs de son état ; on peut même y être pénitent par les peines attachées à son état : car ne pensez pas que la vraie pénitence soit essentiellement bannie du monde, ni que les œuvres d'expiation qu'elle nous prescrit, y soient absolument impraticables. Sans vous dire qu'on les y a souvent pratiquées, et qu'on y a vu plus d'une fois les personnes les plus distinguées par leur dignité et par leur naissance, embrasser au milieu du monde les saintes rigueurs de la mortification évangélique ; quand on ne ferait qu'y prendre dans un esprit de pénitence les différentes peines attachées à son état, ne pourait-on pas y acquérir le mérite des vrais pénitents ?

Et quelle pénitence plus méritoire que celle d'un père qui saurait offrir à Dieu, pour l'expiation de ses péchés, les chagrins continuels que lui causent des enfants nés sans talents, vicieux et pervers par caractère, ingrats et dénaturés par défaut de sentiment ! quelle pénitence plus méritoire que celle d'un enfant qui saurait offrir à Dieu les peines qu'il éprouve de la part d'un père

ou d'une mère injuste et déraisonnable, dont l'humeur fâcheuse et difficile répand la tristesse et l'amertume sur tous les moments de sa vie? Quelle pénitence plus méritoire que celle d'un époux qui saurait offrir à Dieu, pour l'expiation de ses péchés, le tourment éternel et irrémédiable que lui causent les caprices et les emportements d'une femme querelleuse et opiniâtre, qui veut toujours dominer, et qui cherche à usurper par ses hauteurs un ascendant qu'elle dédaigne d'acquérir par ses complaisances? Quelle pénitence plus méritoire que celle d'une épouse qui saurait offrir à Dieu, pour l'expiation de ses péchés, toutes les peines que lui causent les soupçons injustes d'un mari jaloux, les folles dépenses d'un mari dissipateur, qui n'a pour elle que des rigueurs, et qui porte ailleurs toutes ses complaisances, qui n'a pour elle que de l'avarice, et qui porte ailleurs toutes ses profusions? Quelle pénitence plus méritoire que celle de ces hommes dévoués par leur état aux travaux les plus rudes et les plus pénibles, dont ils sont quelquefois si mal payés, si mal récompensés par les riches qui les emploient, s'ils savent offrir à Dieu, pour l'expiation de leurs péchés, les fatigues qui les accablent et la pauvreté qui en est le fruit?

Ne vous plaignez donc plus, chrétiens, de ce que la pratique des devoirs de votre état, jointe aux dangers et aux peines qui y sont attachés, vous détournent des devoirs de la religion, puisqu'au contraire vous devez trouver dans cette pratique, dans ces peines et dans ces dangers, les plus grandes ressources pour vous rendre parfaits dans votre religion; dans les devoirs, une source de mérite; dans les travaux, un exercice de charité; dans les dangers, une occasion de victoire; dans les peines, un exercice de pénitence.

C'est ainsi, chrétiens, que, par la pratique des devoirs de leur état, les saints savaient se rendre parfaits dans leur religion. Plusieurs d'entre eux ont vécu dans le monde, et s'y sont sanctifiés sans sortir de leur état. Il y en a même eu quelques-uns parmi eux qui ont parcouru divers états dans le monde, et qui se sont également sanctifiés dans tous les états.

Joseph est d'abord un simple berger qui garde les troupeaux de son père; de là il devient esclave, de là il est mis dans les fers, et des fers il est presque élevé sur le trône; mais il est également saint dans ces différents états, parce qu'il se sert toujours des devoirs propres de chacun de ces états, et des dangers ou des peines qui en sont inséparables, pour se rendre parfait dans sa religion : enfant soumis aux ordres de son père quand il est berger, esclave obéissant aux ordres de son maître quand il est vendu, prisonnier patient et charitable envers les compagnons de son infortune quand il est dans les fers, ministre zélé et infatigable pour le bien public quand il tient la première place dans le conseil de Pharaon.

Ne sortons donc pas de notre état pour nous sanctifier, mais cherchons comme lui à nous sanctifier dans notre état; cherchons dans les grands principes de notre religion des motifs nobles, élevés, solides, inébranlables, qui nous attachent invariablement aux devoirs de notre état; et cherchons en même temps dans l'assujettissement à tous nos devoirs une source abondante de mérite, de victoires et de pénitence, qui nous rendent parfaits dans notre religion : en deux mots, sanctifions notre état par notre religion, et perfectionnons-nous dans notre religion par notre état. Que ceux que Dieu a placés sur les trônes du monde imitent ces princes selon le cœur de Dieu, qui n'ont été de grands rois que parce qu'ils étaient de grands saints, et que la religion et la loi du Seigneur étaient toujours présentes à leur esprit et à leur cœur; que les guerriers imitent ces braves Gédéons, ces sages Machabées, aussi zélés pour la gloire de Dieu que pour la gloire de leurs armes, et qui ne voulaient être de grands héros dans la guerre que parce qu'ils étaient les plus humbles et les plus fidèles disciples de la religion; que les juges imitent ces fameux juges d'Israël, toujours en garde contre les sollicitations du riche, toujours attentif à la cause du pauvre, parce qu'ils jugeaient pour Dieu et selon Dieu, parce qu'ils voulaient le servir et l'honorer en tenant sa place, et parce que les sentiments de religion dont ils étaient remplis étaient la règle de leur jugement et de leur conduite; que ceux qui sont engagés dans les liens du mariage, les pères de famille, les mères et les épouses, imitent ces hommes pieux, ces femmes fortes et vertueuses dont l'Ecriture a couronné les vertus domestiques des mêmes éloges dont elle a préconisé les plus sublimes efforts de la religion; que ceux mêmes qu'une dure nécessité oblige à vivre du travail de leurs mains, imitent... J'ai ici un glus grand modèle à proposer; qu'ils imitent Jésus-Christ : il a vécu comme eux, il n'a été ni plus riche ni plus puissant qu'eux, et il leur a laissé la consolation de pouvoir se sanctifier en même temps, et par ses grâces et par ses exemples. Ainsi, puissent tous les hommes, sanctifiés par différents devoirs, arriver par différentes voies à ce centre commun où nous devons tous aspirer : c'est l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. (*Luc.*, XI, 28.)

Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent.

Sire,

Nous vous l'annonçons tous les jours dans les chaires chrétiennes, cette parole de Dieu qui doit être la nourriture de vos âmes; cette parole toute-puissante qui nous fait

sentir si vivement la grandeur et la majesté du souverain Maître : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.* (*Psal.* XXVIII, 4.) Cette parole foudroyante, qui renverse les cèdres les plus élevés, qui abat les pécheurs les plus superbes, et qui brise les cœurs les plus endurcis : *Vox Domini confringentis cedros.* (*Ibid.*, 5.) Cette parole enflammée, qui porte avec soi un feu pénétrant : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* (*Ibid.*, 7.) Cette parole enfin terrible et menaçante, qui a tant de fois peuplé les déserts les plus inhabités par l'effroi qu'elle a jeté dans les cœurs : *Vox Domini concutientis desertum.* (*Ibid.*, 8.) Et si elle ne produit pas encore les mêmes effets, il n'est pas moins vrai que c'est toujours la même parole. Oui, c'est le Roi des rois qui vous parle par notre bouche, et qui vous fait entendre ses ordres absolus; c'est le suprême Législateur qui impose des lois, qui prescrit des règles, et qui en détermine la nature et l'étendue; c'est le souverain Juge qui prononce des arrêts et des peines contre les transgresseurs; c'est un père tendre qui parle à ses enfants égarés; c'est un ami qui vous ouvre son cœur, et qui, par une sincérité que le zèle anime, vous découvre des vérités tristes, mais utiles; vous donne des avis amers, mais salutaires. Que dis-je? c'est quelque chose de plus qu'un ami, qu'un père, qu'un juge, qu'un législateur et qu'un roi, puisque c'est Dieu même. Les paroles que nous prononçons dans les chaires ne portent pas d'autre nom que le sien ; c'est la parole de Dieu : *Verbum Dei.* Heureux donc ceux qui l'écoutent, et plus heureux encore ceux qui la pratiquent. Mais hélas! chrétiens, qu'il en est peu qui participent à ce double bonheur ! C'est la parole de Dieu; et on néglige de l'écouter comme si c'était la parole d'un homme : ce sera le sujet de la première partie. C'est la parole Dieu ; et on ne l'écoute que pour en juger comme si c'était la parole d'un homme : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si ce n'est qu'un homme qui vous parle dans les chaires chrétiennes, si les instructions qu'il vous donne, si les menaces qu'il vous fait, si les tours qu'il emploie pour rendre les instructions sensibles et les menaces effrayantes, ne sont que des productions de la sagesse humaine, des chefs-d'œuvre de l'éloquence profane ou des essais grossiers qui la défigurent, écoutez-le ou ne l'écoutez pas, selon que vous y trouverez du dégoût ou de la satisfaction; usez-en comme vous faites à l'égard d'une conversation ou d'un spectacle : allez-y avec empressement, demeurez-y attachés avec goût, s'il vous occupe agréablement; fuyez-le, éloignez-vous, abandonnez-le sans scrupule, s'il ne doit vous causer que de la sécheresse ou de l'ennui.

Mais si ce n'est plus un homme qui parle, si c'est un envoyé de Dieu, si c'est un prophète divin commis pour vous annoncer les oracles de la vérité même, ce n'est plus le goût qui doit décider de votre empressement; c'est le devoir, c'est l'intérêt de votre salut éternel. Or qui peut douter, chrétiens, que ces glorieuses prérogatives ne soient essentiellement attachées à notre ministère, et que nous n'apportions ici un caractère représentatif de la personne de Jésus-Christ, plus glorieux encore et mieux établi que celui de ces ministres qui portent aux nations étrangères la parole des rois? Car vous ne pouvez ignorer que le prêtre, dans les différentes fonctions de son ministère, exerce les différents attributs, les différentes fonctions de l'Etre suprême : tantôt on le voit exercer sa toute-puissance, tantôt sa miséricorde ou sa justice et tantôt son autorité, selon les différentes fonctions qu'il remplit, les différentes places qu'il occupe : à l'autel, il exerce la toute-puissance de Dieu; dans le tribunal de la pénitence, il exerce sa miséricorde ou sa justice; dans la chaire, il exerce son autorité; à l'autel, il fait des miracles, il change le pain en chair et le vin en sang, il fait descendre sur la terre le corps de Jésus-Christ même; dans le tribunal de la pénitence, il remet les péchés ou il les retient, il lie ou il délie, il absout ou il condamne; dans la chaire de vérité, il instruit ou il menace : si donc il tient la place de Jésus-Christ à l'autel, s'il la tient dans le tribunal de la pénitence, il la tient également dans la chaire de vérité; s'il parle à l'autel au nom du Dieu tout-puissant, s'il parle dans le sacré tribunal au nom du souverain Juge, il parle dans la chaire comme revêtu de l'autorité suprême du Dieu législateur : *Tanquam Deo exhortante per nos.* (II *Cor.*, V, 20.) C'est donc Dieu qui vous parle par nous, chrétiens : il parla autrefois à Moïse par cet ange qui conversait avec lui sur le Sinaï; il parla ensuite à son peuple par Moïse et par les autres prophètes; enfin, dans ces derniers temps, dit l'Apôtre, il nous a parlé par son propre Fils; et ce Fils vous parle aujourd'hui par nous. Ainsi, les vérités que nous vous annonçons remontent par une succession constante et non interrompue de nous aux apôtres, des apôtres à Jésus-Christ, de Jésus-Christ à Moïse, de Moïse à cet ange qui conversait avec lui sur le Sinaï, et de là elles vont prendre leur source jusque dans le sein de Dieu même. C'est dans cette source divine que vous devez les considérer, chrétiens, si vous voulez en connaître la grandeur et la dignité. Nos chaires ne sont pas différentes de cette montagne sainte d'où partirent autrefois des oracles qui furent reçus du peuple avec tant de vénération et de respect : elles ne sont point différentes de cette autre montagne sur laquelle Jésus-Christ annonça pour la première fois aux hommes des béatitudes inconnues.

Mais reprenons. C'est Dieu qui parle : il y a donc, premièrement, une obligation véritable d'entendre sa parole avec assiduité ; il y a donc, secondement, de grands avantages

attachés à cette assiduité ; il y a donc, troisièmement, de grandes dispositions à apporter à cette assiduité. Concevez présentement, chrétiens, à quel point vous vous rendez coupables à l'égard de cette divine parole : il y a, premièrement, une obligation véritable de l'entendre avec assiduité, et on s'en éloigne tous les jours sans scrupule et sans égard à sa nécessité; il y a, secondement, de grands avantages attachés à cette assiduité, et on l'écoute sans affection et sans égard à son utilité ; enfin, il y a de grandes dispositions à apporter à cette assiduité, et on y assiste sans préparation et sans égard à sa dignité.

Je dis, premièrement, qu'il y a une obligation véritable d'entendre la parole de Dieu avec assiduité ; obligation négligée, obligation méconnue, qui n'empêche pas qu'on ne s'en éloigne sans scrupule et sans égard à sa nécessité. A Dieu ne plaise, chrétiens, qu'en vous pressant sur cette obligation, nous ne soyons occupés que du désir trop humain de grossir un nombre d'auditeurs, qui n'est peut-être jamais assez grand au gré de notre vanité. Nous serions bien indignes de notre ministère, si nous étions susceptibles de ces faiblesses. Quelque petit, après tout, que puisse être ce nombre, notre zèle trouvera toujours de quoi s'en consoler. Une seule âme est bien précieuse devant Dieu; et Jésus-Christ prêcha peut-être plus longtemps la seule Samaritaine, que cette grande multitude de peuple devant laquelle il prononça le sermon de la montagne, parce que le salut d'une seule âme, l'instruction d'une seule personne faisait partie de ce grand ministère pour lequel son Père l'avait envoyé sur la terre : *Quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse.* (*Luc.*, II, 49.) Oublions donc ici les intérêts de notre amour-propre pour ne songer qu'à votre salut, et n'envisageons cette obligation que par rapport à vous. Elle est fondée, 1° sur le respect que vous devez au Dieu qui vous parle par nous dans la chaire ; 2° sur l'obéissance que vous devez rendre à l'Eglise qui nous fait parler; 3° sur l'intérêt que vous devez prendre aux vérités que nous vous prêchons; 4° sur le bon exemple que vous devez à vos frères.

Obligation fondée, premièrement, sur le respect que vous devez au Dieu qui vous parle par nous dans la chaire. Celui qui vous écoute, disait Jésus-Christ à ses disciples, m'écoute moi-même; et conséquemment celui qui vous méprise et qui néglige de vous écouter, quand vous lui parlez en mon nom, me méprise moi-même, il méprise son créateur et son Dieu ; et ce qu'il disait de ses apôtres, il le disait de nous. Rien ne change dans la religion, rien ne meurt, rien ne périt : les hommes disparaissent, ils sont tous les jours enlevés par la mort ; mais le ministère est éternel, les sacrements subsistent, la parole est immuable.

C'est l'Eglise elle-même qui nous place dans les chaires ; nos prédications forment une portion considérable du culte public. Ce culte est composé de trois parties qui forment un tout, où il n'y a rien d'inutile : le sacrifice, les prières et la prédication ; par la prédication, nous apprenons nos devoirs; par les prières, nous demandons à Dieu les grâces qui nous sont nécessaires pour les accomplir; et par le sacrifice, nous lui offrons le prix de toutes ses grâces. Dans le sacrifice, un Dieu s'immole pour nous; dans la prière, nous lui parlons, et dans la chaire, il nous parle. Si donc vous vous contentez d'assister au sacrifice et à une partie des prières, vous divisez ce que Jésus-Christ et l'Eglise ont voulu inséparablement unir ; vous désobéissez à la voix de l'Eglise, qui vous appelle au tout, quoiqu'elle n'ait pas attaché la même obligation à chaque partie ; vous négligez un des principaux actes de religion, un moyen de salut des plus autorisés, et vous contribuez à le faire tomber par votre exemple ; vous affaiblissez par votre absence des assemblées que l'Eglise a voulu rendre nombreuses.

Ne pensez pas cependant, chrétiens, que cette partie du culte public soit la moins intéressante; ce n'est proprement que dans les chaires chrétiennes que l'on parle le langage de la vérité. Le cantique du Seigneur ne se chante point dans la terre de Babylone, on ne le chante qu'à Jérusalem. Le monde parle le langage du monde, mais la chaire de vérité parle toujours le langage de la vérité. Là tous les objets nous sont représentés dans leur véritable point de vue, la vie comme un songe, la figure de ce monde comme une ombre qui passe, la grâce de Dieu comme le plus grand des biens, le péché comme le plus grand des maux, le ciel et l'enfer comme deux termes que nous devons toujours avoir devant les yeux pour éviter l'un et pour mériter l'autre. Ce n'est pas là, chrétiens, vous le savez, ce n'est pas là le langage ordinaire du monde. Entendez parler le monde : il abhorre les souffrances, et dans la chaire de vérité on les canonise; entendez parler le monde : il adore les richesses, et dans la chaire de vérité on leur dit anathème; entendez parler le monde : il ne vous entretiendra que d'affaires ou de plaisirs ; la chaire de vérité vous apprendra à regarder les plaisirs du monde comme des crimes, et les affaires les plus importantes du monde comme des bagatelles ; entendez parler le monde : il craint la mort, il ménage sa santé et ses jours; la chaire de vérité vous apprendra à préférer la grâce à la vie, à quitter l'une sans regret, et à tout sacrifier pour conserver l'autre. Ici nous apprenons à l'homme quel est son souverain bien et sa fin dernière ; nous menaçons les pécheurs d'une éternité malheureuse, et nous encourageons les pénitents et les justes par la vue d'une récompense immortelle ; ici nous employons les plus puissants ressorts de la religion pour les remuer et pour les frapper; tantôt ce qu'elle a de plus terrible, la grièveté du péché, les suites affreuses du péché, une

mort impénitente, un jugement rigoureux, une condamnation irrévocable; tantôt ce qu'elle a de plus consolant, un Dieu rédempteur, un Dieu miséricordieux, une grâce offerte, un pardon facile, un Dieu rémunérateur, un royaume céleste, une gloire infinie, un bonheur inaltérable; ici nous parcourons tous les vices pour les confondre, toutes les vertus pour les inspirer; ici nous démasquons l'hypocrisie, nous humilions l'orgueil, nous condamnons l'injustice, nous réprouvons l'usure, nous blâmons la médisance, nous réprimons la colère, nous arrêtons la vengeance, nous flétrissons l'intempérance et la volupté; ici nous exaltons l'humilité, nous prêchons la pénitence, nous prescrivons l'aumône, nous animons la charité, nous allumons la ferveur, nous couronnons la patience; ici nous obéissons à la voix du Seigneur, qui nous dit, comme à ses prophètes : ***Clama, ne cesses.*** (*Isa.*, LVIII, 1.) Faites entendre à ce peuple mes commandements et mes menaces, et ne cessez de lui faire des reproches, parce qu'il ne cesse pas de m'offenser; que votre voix retentisse à ses oreilles comme une trompette éclatante : ***Quasi tuba exalta vocem tuam.*** (***Ibid.***) Mettez-lui devant les yeux toute l'horreur de ses iniquités : ***Annuntia populo meo scelera eorum.*** (***Ibid.***) Portez le flambeau de la vérité jusque dans l'intérieur de leur âme, pour leur en découvrir toute la noirceur; qu'ils tremblent, qu'ils gémissent, qu'ils soient touchés et convertis. Vérités divines, hélas! les chaires chrétiennes sont presque les seuls asiles que vous vous soyez réservés! c'est là seulement que vous osez paraître : partout ailleurs vous êtes enchaînées et captives. Car, je vous le demande, chrétiens, où trouver la vérité dans le monde? Chez les grands, la flatterie la corrompt, le respect la retient; dans les assemblées mondaines, la bienséance la gêne; dans les entretiens même particuliers, la politesse l'opprime. Qui osera reprocher aux riches du monde leurs injustices et leur cruauté? Leurs richesses les ont rendus trop puissants pour pouvoir être repris. Mais ici la vérité parle sans rougir, elle attaque sans déplaire; ici l'instruction paraît avec autorité dans celui qui parle, sans blesser la délicatesse de ceux qui écoutent, parce qu'étant faite à tous, elle n'accuse personne en particulier d'une ignorance qu'elle dissipe en général; ici le reproche éclate avec bienséance, parce que, s'adressant à tous indistinctement, il tombe directement sur ceux qui le méritent, sans les désigner; ici le zèle est libre, il est sans égards et sans contrainte; il attaque tous les vices qu'il est ailleurs obligé de souffrir sans murmurer.

On peut trouver, dites-vous, des livres et des écrits où ces mêmes vérités, ces mêmes reproches seront beaucoup mieux développés qu'ils ne le sont pour l'ordinaire dans vos discours. Je l'avoue, chrétiens, je sais [illegible] nombre d'orateurs et d'écrivains illustres qui nous ont précédés, ont expliqué les vérités de la religion avec une force que nous n'égalons pas, avec une onction que nous n'imitons pas; je sais que la lecture de leurs écrits immortels serait capable de dégoûter de tous nos discours; mais le bon exemple que vous devez à vos frères doit ici vous déterminer; car si vous, qui lisez ces livres admirables, en prenez occasion de négliger ou d'abandonner ceux qui s'acquittent moins bien du ministère de la parole, ceux qui ne les lisent pas, ou qui ne veulent pas les lire, se rassureront sur votre exemple, nos temples seront bientôt déserts, et le ministère de la parole, que l'Eglise se fait un point capital de maintenir, deviendra stérile et infructueux.

Mais que dis-je? Ah! chrétiens, ce ne sont pas ceux qui lisent le plus les bons livres qui craignent le plus souvent d'entendre même les plus médiocres discours; la vérité qu'ils ont si bien apprise dans ces livres, les éclaire sur leurs devoirs et leur apprend à chérir les vérités saintes, lors même qu'elles sont le plus faiblement annoncées : ***Qui ex Deo est, verba Dei audit*** (***Joan.***, VIII, 47); celui qui a l'esprit de Dieu écoute toujours avec goût la parole de Dieu. Une âme pieuse et fidèle est toujours affamée des vérités de l'Evangile; elle s'estime heureuse de pouvoir entendre les oracles de la sagesse. La divine parole devient pour elle comme la nourriture que l'on prend sous toutes sortes de formes et d'assaisonnements : ***Non in solo pane vivit homo.*** (***Matth.***, IV, 4.) Elle la regarde comme l'or et les pierres précieuses, que l'on prise et que l'on recherche lorsqu'elles sont encore brutes dans la mine, et sans attendre qu'une main habile et industrieuse les ait polies : ***Qui ex Deo est, verba Dei audit.***

Mais celui qui n'est pas de Dieu, celui qui ne suit que les mouvements de l'esprit du monde, cherche toujours de vains prétextes pour s'éloigner de la parole de Dieu : ***Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis.*** (***Ibid.***) Examinez en effet, chrétiens, tous les prétextes qui vous en éloignent, et vous trouverez que ce sont presque toujours des principes opposés à la religion, et par conséquent à tout acte de religion : dans les uns, esprit d'incrédulité; dans les autres, esprit de dissipation; dans les autres, esprit de sensualité et de mollesse.

Esprit d'incrédulité, premier principe qui éloigne la plupart des mondains de la parole de Dieu. Il y en a eu dans tous les temps, de ces incrédules qui faisaient profession de ne jamais assister aux instructions publiques, et que l'on serait aussi surpris d'y voir, que le fut autrefois un ancien de trouver Epicure au pied des autels. Qu'y entendraient-ils? Des vérités qu'ils traitent de fables; des maximes de morale, qu'ils font profession de mépriser et de combattre. Ne nous plaignons point de leur absence; mais gémissons sur leur aveuglement, et prions le Seigneur d'em-

ployer toute la puissance de sa grâce pour dompter leur esprit rebelle, et pour amollir leur cœur endurci.

L'esprit de dissipation produira souvent dans les autres le même éloignement de la parole de Dieu. Allez dire à cet homme passionné pour le jeu qu'il est de son devoir de le suspendre ou de le rompre pour venir s'instruire et s'édifier dans les instructions publiques ; a-t-il jamais mis en balance son devoir et son amusement, que l'amusement ne l'ait emporté sur le devoir? Quittera-t-il une occupation frivole, et par conséquent tout à fait conforme à sa portée et à son goût, pour une occupation sérieuse, et par conséquent tout à fait contraire à l'un et à l'autre?

Souvent un objet moins important vous fera renoncer à la parole de Dieu; de prétendus devoirs de bienséance qui vous appellent ailleurs, la crainte de se gêner, de se déplacer, de déranger ses heures et ses moments, la mollesse d'un corps accoutumé à ses aises, la légèreté d'un esprit qui ne sait jamais se vaincre. A de si faibles motifs, les plus importants devoirs de la religion seront toujours sacrifiés.

On s'ennuie, dites-vous, d'entendre prêcher si souvent les mêmes vérités; mais depuis quand l'ennui, attaché à la pratique d'un devoir, a-t-il été regardé comme une raison légitime de s'en dispenser? Pratique-t-on sans ennui les plus importants devoirs de la société civile? Entend-on toujours parler des affaires du monde avec un agrément qui en corrige la sécheresse et qui en répare le dégoût? et voudrait-on éviter de s'en instruire, sous le vain prétexte d'un ennui que les choses sérieuses, traitées par des hommes dans qui l'infériorité des talents domine toujours bien plus que l'excellence, entraîne nécessairement après elles? Se livre-t-on sans ennui aux assiduités et aux complaisances qu'exige le service des grands? et loin de l'éviter et de le craindre, ne s'empresse-t-on pas de dévorer les peines et les dégoûts qui y sont attachés?

Mais que sais-je? et, chrétiens, à qui s'adresseront tous nos reproches? A ceux justement qui ne les entendront pas. Je vous vois disposés à recevoir ici le pain de la divine parole; et ce discours peut servir tout au plus à vous persuader que vous avez peut-être mieux fait que vous n'avez cru faire. Mais non, il pourra encore vous engager à l'entendre avec plus d'assiduité que vous n'en avez peut-être eu jusqu'ici, ou du moins à l'entendre avec affection et avec préparation.

Je dis, premièrement, avec affection, c'est-à-dire avec un vrai désir de vous l'appliquer et d'en profiter. Etes-vous pécheurs, il y faut chercher des remèdes qui vous guérissent. Etes-vous mal instruits dans votre religion, douteux et incertains sur vos devoirs, il y faut chercher des lumières qui vous éclairent. Etes-vous éblouis de la figure du monde, il y faut chercher des principes qui vous désabusent. Etes-vous tièdes et lâches dans le service de Dieu, il y faut chercher des motifs qui vous animent. Etes-vous justes et fervents, il y faut chercher des préservatifs qui vous défendent, des forces qui vous soutiennent. Car quel fruit pouvez-vous en retirer quand vous l'écoutez sans affection? La curiosité y conduit l'un; il suit la foule ; la bienséance y amène l'autre, il suit la coutume, il se laisse entraîner par l'exemple, il obéit à l'usage. La gêne et la contrainte y retiennent une jeunesse obligée de suivre les pas d'une mère vertueuse ou politique; enfin, on y assiste sans préparation et sans égard à la dignité de cette divine parole. Son inutilité n'a point d'autre principe : elle vient uniquement du peu de dispositions qu'on y apporte; et les dispositions manquent faute de préparation. La piété ne vous y conduit pas; et entendre la parole de Dieu n'est pas pour vous un acte de religion. Cette religion n'a cependant pas, chrétiens, de trésor plus précieux que celui des vérités évangéliques, ni par conséquent qui demande plus de soin pour se préparer à la recevoir.

C'est la parole de Dieu : il faut donc y apporter un esprit d'attention et de respect : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute.* (I *Reg.*, III, 9.) C'est une parole que toutes les nations de la terre n'ont pas le bonheur d'entendre comme nous; il faut donc y apporter une disposition de foi et de reconnaissance. C'est une parole que nous avons souvent entendue sans fruit; il y faut donc apporter un esprit de componction et de douleur, et penser que toutes les fois que vous n'êtes pas sortis du temple plus pénitents, vous en êtes sortis plus coupables, puisque vous avez ajouté à vos autres péchés celui d'avoir frustré de son effet la grâce de la parole. Enfin, c'est une parole qui ne peut fructifier que par la grâce; il faut donc la demander. Il faut, avant que d'entrer dans le saint temple où l'on doit vous annoncer les oracles de la justice chrétienne, invoquer le Père des lumières, et le prier qu'il vous donne ces oreilles du cœur qui ne laissent pas échapper la parole comme un bruit retentissant; qu'il affermisse ces sensibilités d'un moment qui effleurent le cœur sans le pénétrer, qui l'agitent sans le troubler, qui le touchent sans le changer; qu'il bannisse de votre esprit cette attention curieuse qui cherche à être amusée sans être instruite, à être flattée sans être convaincue ; enfin, qu'il nous donne à nous-mêmes cette force qui entraîne, cette onction qui gagne, cette portion de son esprit qui éclaire, cette charité touchante qui ne parle pas en vain.

Mais hélas! chrétiens, qui de vous a jamais songé à se préparer ainsi à entendre nos discours? C'est la parole de Dieu, et on ne l'écoute que pour en juger comme si c'était la parole d'un homme : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La chaire semble être une espèce de tri-

bunal, où celui qui est assis juge souverainement et en dernier ressort des mœurs et de la conduite des hommes ; il attaque indifféremment tous les vices, il n'épargne pas plus ceux des grands que ceux des petits. On l'écoute, personne n'ose l'interrompre et le contredire ; on dirait que tout le monde n'est occupé qu'à entendre ses arrêts irrévocables, et à les recevoir avec docilité. Trompeuse apparence! il paraît juger, et c'est lui-même qu'on juge; il condamne tout le monde, et tout le monde le condamne. On dirait qu'il ne monte sur ce prétendu tribunal que pour y subir le jugement de ses auditeurs, pour mendier leur suffrage et pour encourir leur blâme. On forme sur ce que nous disons, trois sortes de jugements : dans les uns, c'est un jugement d'estime et d'approbation, jugement stérile ; dans les autres, c'est un jugement de critique et de contradiction, jugement déraisonnable ; dans les autres, enfin, c'est un jugement de malignité et de censure du prochain, jugement pernicieux et damnable. Reprenons.

Jugement d'estime et d'approbation, jugegement stérile. Je vous avouerai ma faiblesse, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple; quand je vois que vous m'applaudissez et que vous goûtez mes discours, je ne puis m'empêcher d'en ressentir une secrète joie; le premier cri de l'amour-propre se fait entendre dans mon cœur; mais quand ensuite je fais une réflexion au peu de fruit que vous en retirez, je me sens pénétré de confusion et de douleur, je me trouve obligé de craindre et de trembler. Hélas! me dis-je à moi-même, j'ai parlé en vain: ils m'ont loué, mais ils ne se sont pas convertis ; j'ai peut-être acquis leur estime, mais je n'ai pas gagné leur âme. Ils devaient porter contre eux-mêmes un jugement sévère, et ils se sont contentés de prononcer sur moi un jugement favorable; et après tous leurs vains applaudissements, je me trouve réduit à regarder d'un œil jaloux ces ministres zélés qui étendent ou qui établissent le règne de Jésus-Christ dans des climats barbares ou au milieu des campagnes. Je parle, et ils touchent; je sème, et ils fructifient; je compose, et ils convertissent. Ces hommes de Dieu, ces disciples des apôtres, ces orateurs vraiment évangéliques, avec une parole méditée au pied des autels et prêchée dans toute sa simplicité, ramènent les errants, guérissent les pécheurs, et consolent les affligés dans des lieux rustiques, tandis que j'amuse inutilement la curiosité d'une grande ville ; ils réconcilient des cœurs divisés, ils font faire des restitutions et des aumônes, tandis que nous prêchons contre des haines qui subsistent toujours, et que nous condamnons des richesses d'iniquité dont on vient quelquefois étaler le luxe jusque sous nos yeux. Et à quoi servent nos discours, s'ils ne font que flatter les oreilles, tandis que l'iniquité maîtrise les volontés? Quel en sera le fruit, si Jésus-Christ perd les âmes qu'il a rachetées, si le démon les gouverne, si le péché en triomphe, si l'enfer les dévore?

Il paraît de temps en temps de ces génies rares et extraordinaires qui portent les talents de la chaire au plus haut degré de la perfection, dont les uns semblent nés pour entraîner l'esprit par une véhémence rapide; d'autres, pour le convaincre par une force supérieure; d'autres, pour s'insinuer dans les cœurs par une onction divine; d'autres, pour tenir l'imagination dans une espèce d'enchantement par des tours heureux, des expressions uniques; d'autres, pour peindre les mœurs avec force et avec grâce. On s'empresse pour les entendre, on y court, on y vole ; mais à quoi aboutit tout ce vain éclat? *Ventum seminabunt, et turbinem metent.* (*Osee*, VIII, 7.) Voit-on les sacrements plus fréquentés, les spectacles plus déserts, les inimitiés plus rares, les réconciliations plus faciles, les aumônes plus abondantes, les pauvres plus soulagés, les riches plus modestes, les parures moins brillantes, le jeu moins animé, le luxe tombé, le vice détesté, la réforme établie, la religion florissante? Non, tout aboutit à une vaine fumée de réputation et de gloire que ces orateurs ramassent, pour ainsi dire, partout où ils passent, comme le prix et le salaire de leurs travaux; leur nom est porté sur les ailes de la renommée et de la gloire ; mais le nom du Seigneur n'en est pas plus glorifié. Je cherche après leurs discours les effets de ce tonnerre du Tout-Puissant, de cette voix foudroyante du Seigneur qui renverse les cèdres du Liban et qui brise les rochers; et je n'en aperçois point d'autre qu'un éblouissement passager, tel qu'en pourraient produire de simples éclairs : je cherche les triomphes religieux de ces forts d'Israël, à qui Dieu a mis en main le glaive tranchant de la parole et des flèches pour percer les cœurs, et je n'aperçois qu'un triomphe purement humain, une victoire stérile qui aboutit à être écouté sans être cru, à plaire sans convaincre, à exciter l'applaudissement sans opérer la conversion. On a donné à un ministre de l'Evangile toutes les louanges que pourrait désirer un orateur profane; et des éloges capables de satisfaire la vanité d'un déclamateur, sont devenus le prix des travaux d'un prophète, d'un envoyé de Dieu, qui ne veut, qui ne doit être loué que par la componction et par les larmes.

Admirez-les, chrétiens, vantez la sûreté de leur mémoire, la rapidité de leur style, l'éclat de leurs peintures, les grâces de leur action. La morale de Jésus-Christ est belle sans doute dans leurs discours; mais elle sera toujours infiniment plus belle dans votre conduite. Le moindre acte de vertu sera toujours préférable aux plus rares talents; la réforme des mœurs, plus belle que la peinture des déréglements; l'aumône, donnée dans un esprit de charité, plus belle que l'aumône prêchée dans un esprit d'ostentation et de vaine gloire ; et l'amour de Dieu, gravé dans le cœur de l'humble et du pauvre, y sera toujours d'un plus grand

prix que les motifs de cet amour développés avec art par la pompe du discours : *Laudas tractantem, quæro facientem.*

Ne nous plaignons pas cependant, chrétiens, que l'on ait trop d'empressement à nous louer et à nous approuver ; on est encore bien plus porté à nous critiquer et à nous blâmer; mais ce jugement de critique et de contradiction est toujours déraisonnable ; car, ou ce jugement se porte sur les défauts de celui qui parle, où il se porte sur le fond même des vérités qu'il annonce. S'il se porte sur les défauts de celui qui parle, qu'il soit éclairé ou qu'il ne le soit pas, je le soutiens déraisonnable. S'il n'est pas éclairé, pourquoi vous mêlez-vous de juger d'un art dont vous ne connaissez ni les règles ni les principes? Le vice de l'esprit, qui est si commun, et le vice de l'ignorance, qui l'est peut-être encore davantage, ne devraient-ils pas retenir ici la plupart des hommes dans une juste défiance?

Je dis, premièrement, le vice de l'esprit; car, vous le savez, il est aussi rare de trouver des esprits capables de bien juger, qu'il est rare d'en trouver qui méritent un jugement favorable. Ce qui est approfondi passe les esprits bornés, ce qui est lié et suivi échappe aux esprits superficiels, ce qui est pensé délicatement n'est point entendu par les esprits vulgaires, ce qui est dit rapidement n'est pas suivi par les esprits lents, ce qui est dit fortement dégoûte les esprits froids, ce qui demeure dans de justes bornes déplaît aux esprits outrés, ce qui est tendre et touchant n'affecte pas les esprits durs; et cependant tout le monde juge, quoique plusieurs ajoutent au vice de leur esprit qu'ils ne connaissent pas, le vice de leur ignorance, qu'ils devraient au moins reconnaître.

Tel juge du style, qui ne serait pas même en état d'expliquer la véritable signification de ce terme; un autre ramasse au hasard quelques termes de l'art, restes uniques de ses premières études, dont il n'a jamais entendu le sens et l'application, et qu'il entend encore moins depuis qu'il a renoncé pour toujours à toute espèce de lecture. Armé de cette science légère, il se mêle de faire des précis et des analyses, des comparaisons et des parallèles; et il entraîne par son aveugle suffrage des gens moins instruits s'il se peut, et plus ignorants que lui.

Travaillez, orateurs chrétiens, et cherchez à déployer dans vos ouvrages toutes les richesses de l'éloquence et toutes les finesses de l'art; usez tous les ressorts de votre esprit et toutes les forces de votre imagination pour obtenir le suffrage des gens dont l'approbation est quelquefois aussi redoutable que la censure, et pour voir un vulgaire ignorant méconnaître la beauté de vos discours, quitter l'excellent pour chercher le médiocre, laisser le bon pour suivre le pire, admirer dans les autres des défauts que vous vous savez bon gré d'avoir évités, et croire quand il vous approuve, vous élever beaucoup par des comparaisons qui vous rabaissent en vous égalant à ceux auxquels vous voudriez le moins ressembler : juste punition de votre vanité, si vous cherchez autre chose qu'à instruire et à édifier.

Mais je veux, chrétiens, que vous soyez conduits dans ce jugement de critique par le sentiment même de la nature, auquel, après tout, les règles de l'art doivent toujours être soumises: ce jugement qui vous paraît éclairé, n'en sera pas plus raisonnable. Pourquoi? C'est que ce jugement suppose toujours que vous n'envisagez nos discours que comme des ouvrages de l'art, ce qui est la chose du monde la plus déraisonnable. Quoi donc, est-ce pour avoir la gloire de bien parler que nous montons dans les chaires chrétiennes? Ces chaires seraient-elles devenues des tribunes profanes, où chacun vient disputer le prix de l'éloquence, et faire, pour ainsi dire, assaut d'esprit et de réputation? Tout notre but, toute notre gloire en ce monde doit être de vous convertir; et tout votre but doit être de seconder nos faibles efforts, en ne nous écoutant que pour être convertis. Les vérités saintes que nous vous prêchons ne doivent donc rien perdre de leur prix dans la bouche la plus impolie et la plus grossière, il n'est pas de discours si médiocre qui n'en renferme au moins quelques-unes; et si elles n'y sont pas toujours éloquemment, elles y sont au moins clairement énoncées. Or un seul rayon de cette lumière céleste doit suffire pour vous éclairer. Les peuples ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie seraient trop heureux de recevoir cette légère étincelle que vous négligez, cette vérité si commune que vous dédaignez. Faites donc, Seigneur, faites porter votre Evangile à ces peuples malheureux, ils le recevront avec actions de grâces, et ils n'examineront ni les ornements qui le parent, ni les couleurs qui l'embellissent, ni les voix qui l'annoncent.

Que si ce jugement de critique que vous formez se porte sur le fond même des vérités que nous vous prêchons, il sera encore plus déraisonnable. On nous accuse de grossir les objets, d'outrer la morale de Jésus-Christ, et de damner tout le monde; mais voyez, chrétiens, voyez quelle est l'injustice des hommes; ils nous font aujourd'hui ce reproche, et peut-être que Dieu nous fera un jour un reproche tout contraire; peut-être qu'il trouvera que nous n'avons pas encore assez médité sa sainte loi, pour en exprimer dignement toute la force et toute la rigueur. Y pense-t-on, chrétiens, quand on dit que nous ajoutons quelque chose à l'Evangile, et qu'on ne court aucun risque de rabattre beaucoup de ce que les prérogatives de l'éloquence et les transports de l'imagination nous y font mettre du nôtre? Ah! n'en doutez pas, chrétiens, il est assez sévère de lui-même, cet Evangile, pour n'avoir pas besoin d'être exagéré. Elie exagérait donc, lorsque par ses discours enflammés, il portait le roi Achab et tout le peuple d'Israël à se couvrir de cilice et de cendre? Jonas exagérait donc, lorsque tonnant au milieu des places de Ninive, il ron-

plissait cette ville immense d'austérités et de larmes? Jean-Baptiste exagérait donc, lorsque, faisant entendre sa voix dans les déserts de la Palestine, menaçant les âmes impénitentes, les arbres infructueux d'être arrachés de la terre et jetés au feu, il répandait la terreur et l'épouvante dans les cœurs les plus endurcis? Saint Paul exagérait donc, lorsque le proconsul Félix frémissait de terreur sur son tribunal en l'entendant parler du jugement à venir? Enfin, Jésus-Christ même exagérait donc, lorsqu'il engageait Zachée à partager presque tout son bien entre la restitution et l'aumône, et Madeleine à venir jeter à ses pieds, en fondant en larmes, les déplorables instruments de ses vanités et de ses désordres? Ah! plût à Dieu, chrétiens, que nous pussions ainsi troubler vos consciences! plût à Dieu que les reproches que vous nous faites fussent assez bien fondés, pour que vous puissiez nous en prouver la vérité par de semblables excès : *Utinam tanti criminis effectus probaretur!* Et quel intérêt aurions-nous donc de l'exagérer cette morale de l'Evangile? n'est-elle pas pour nous comme pour vous? les menaces dont elle est appuyée ne s'adressent-elles pas à nous comme à vous? Nous aurions bien plutôt intérêt d'alléguer un joug que nous sommes obligés de porter comme vous, d'affaiblir des maximes que nous sommes obligés de suivre comme vous. Oui, dit-on : mais ceux qui nous les débitent ces maximes dans les chaires chrétiennes, ne les prennent pas toujours pour règle de leur conduite : *Dicunt, et non faciunt* (*Matth.*, XXIII, 3); ils en disent plus qu'ils n'en font.

Ah! chrétiens, c'est ici un jugement de malignité et de censure du prochain, qui est pernicieux et damnable. Nous avons bien sujet de nous humilier, sans doute, toutes les fois que nous considérons l'extrême disproportion qui se rencontre entre notre conduite et notre doctrine; l'une est pure, parce qu'elle nous vient de Jésus-Christ; l'autre est sujette à mille faiblesses et à mille imperfections, parce qu'elle vient de nous. Mais, grâce au ciel, la faiblesse et l'inconstance de la conduite ne seront jamais capables d'altérer la force et l'immutabilité de la doctrine. Salomon adora les idoles après avoir écrit ces livres divins qui font partie de nos saintes Ecritures; David devint adultère après avoir chanté ces sublimes cantiques qui font aujourd'hui le trésor de la consolation de l'Eglise. Les vérités qu'ils ont écrites n'ont rien souffert de leurs faiblesses et de leur fragilité. Celles que nous vous prêchons doivent avoir le même sort; elles ne doivent pas participer au vice de notre infirmité; et si nous avions le malheur de ne pas pratiquer mieux que vous la mortification et la charité, en serait-il moins vrai qu'il faut être charitable et mortifié? Mais nous aurons beau le dire et le répéter cent fois, la malignité humaine aura toujours soin de détourner la morale sur les autres. Personne ne prend pour soi les vérités que nous prêchons; mais on les applique volontiers à d'autres. On souffrira même volontiers les plus fortes, les plus cruelles invectives, pourvu qu'elles attaquent des vices dont on se croit exempt. Ceux qui sont distingués par leur naissance, sans avoir assez de biens pour la soutenir, aiment à entendre parler contre les fortunes immenses et subites des publicains, objet éternel de leur jalousie et de leurs murmures : c'est alors qu'on ne veut pas qu'un orateur chrétien diminue rien des vérités de l'Evangile. Mais si ce reproche nous regarde personnellement, nous n'y trouvons plus le même sel, il semble que nous doutions qu'il puisse être appliqué à personne; c'est cependant à vous, chrétiens, qu'il faut faire cette application personnelle de la parole de Dieu : *Nunquid ego sum?* (*Matth.*, XXVI, 22.) Ne suis-je pas ce pécheur menacé de périr éternellement? *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.) Hélas! c'est moi-même; il faut donc que je songe à me convertir. Ainsi, lorsque la Samaritaine eut entendu le Sauveur du monde, elle ne dit point aux habitants de Samarie : Venez voir un homme qui peint les mœurs avec force et avec grâce; ô Dieu, quelle vive peinture n'a-t-il pas faite, dans ses discours, des pharisiens et des docteurs de la loi! Mais elle leur dit : Venez voir un homme qui m'a dit à moi-même tout ce que j'ai fait; c'est moi-même qu'il a peinte dans ses reproches; c'est à moi-même qu'ils étaient adressés : *Venite, et videte hominem, qui dixit mihi omnia quæcunque feci.* (*Joan.*, IV, 29.) Ainsi, lorsque Jonas vint dire aux Ninivites : Il vous reste encore quarante jours, et si vous ne faites pénitence, Ninive et tous ses habitants sont menacés d'une entière destruction (*Jonas*, III, 4); chacun ne manqua pas de prendre pour soi les menaces du prophète; chacun s'en fit une application personnelle et particulière; chacun se dit : Il est donc vrai que si je ne fais pénitence, je suis sûr de périr; il est donc vrai qu'étant aussi coupable que les autres, et peut-être plus coupable qu'eux, je serai enveloppé comme eux sous les ruines de Ninive. C'est comme si le prophète eût été les trouver dans l'intérieur de leurs maisons, pour leur dire : Riches du monde, il vous reste encore quarante jours; et si vous ne vous dépouillez de ce faste orgueilleux, si vous ne renoncez à cette mollesse païenne, si vous ne restituez ces trésors d'iniquité, vous périrez. Juges d'Israël, il vous reste encore quarante jours; et si vous ne donnez plus de soin et d'application à la cause du pauvre, vous serez jugés vous-mêmes, et il deviendra votre Juge. Ennemis irréconciliables, il vous reste encore quarante jours; et si vous n'êtes promptement réconciliés, vous trouverez dans Dieu un ennemi aussi opiniâtre et plus inflexible que vous. Il ne fut pas nécessaire que Jonas leur fît en particulier ces leçons et ces menaces; ils se les firent à eux-mêmes, et chacun prit les paroles du prophète comme si elles n'avaient été dites que pour lui. Usez-en de même des nôtres, chré-

tiens; ne vous contentez pas de louer la beauté ou la vérité de nos discours, si tant est qu'ils vous aient jamais paru dignes de louanges ; n'apprenez aux hommes l'impression qu'ils auront faite sur vous, que par le changement de votre conduite. Dans nous les paroles valent peut-être mieux que les actions, dans vous les actions vaudront toujours mieux que les paroles, puisqu'il n'y a que les actions saintes qui puissent justifier le fruit que vous aurez retiré de la parole de Dieu, et vous conduire à l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

Pour le lundi de la troisième semaine de Carême.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine.... dicit : Revertar in domum meam unde exivi. (*Luc.*, XI, 24.)

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme... il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.

J'attaque aujourd'hui un vice dont on ne parle que trop souvent dans le monde, et dont le monde a peine à souffrir que l'on parle dans la chaire ; un vice qui se maintient avec une audace effrénée dans vos discours, et qu'une scrupuleuse timidité voudrait bannir des nôtres ; un vice enfin, qui prétend tirer de l'horreur même qui l'accompagne et de l'infamie qu'il porte sur le front, le malheureux avantage d'être à l'abri de la censure publique de notre ministère. Il est vrai que saint Paul (*Eph.*, V, 3) semble défendre aux fidèles d'en prononcer le nom ; mais s'il ne veut pas qu'on le nomme pour l'autoriser, combien de fois ne l'a-t-il pas nommé lui-même pour le condamner ? Je suivrai son exemple, chrétiens ; j'espère que Dieu me fera la grâce de ne pas oublier que sa parole est une parole chaste, plus épurée que l'argent qui a passé par le feu (*Psal.* XI, 7), et que l'on y a remis jusqu'à sept fois, pour ne pas lui laisser la plus légère souillure ; mais en ménageant les expressions, ne ménageons pas les désordres.

Je prétends vous montrer ici, chrétiens, que l'impureté est de tous les vices celui dont les occasions sont les plus fréquentes : ce sera le sujet de la première partie ; dont les ravages sont les plus terribles : ce sera le sujet de la seconde ; dont les remèdes sont les plus difficiles : ce sera le sujet de la troisième. Les occasions sont plus fréquentes, il faut les éviter ; les ravages sont plus terribles, il faut les craindre ; les remèdes sont plus difficiles, il faut les chercher. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecriture, voulant nous donner une idée de la désolation du peuple juif, nous le représente en proie aux ennemis du dedans et à ceux du dehors : *Foris vastabit eos gladius et intus pavor.* (*Deut.*, XXXII, 25.) Telle est, chrétiens, la situation des hommes à l'égard de l'impureté : semblables à une ville assiégée au dehors par une multitude innombrable d'ennemis, et qui renfermerait dans son sein un peuple révolté, toujours prêt à lier avec ceux du dehors de funestes intelligences, nous trouvons en nous-mêmes les occasions de ce péché, et nous les trouvons hors de nous.

Je dis, premièrement, que nous les trouvons en nous-mêmes. Otez aux autres passions les objets extérieurs, vous les éteindrez ; qu'un homme n'ait point d'ennemi, il sera exempt des fureurs de la vengeance ; qu'il n'ait point de rivaux, il sera exempt des bassesses de l'envie. L'impureté seule peut se passer de la présence et de l'existence même des objets qui lui sont propres ; c'est une passion qui subsiste, pour ainsi dire, par elle-même ; c'est un feu immortel, et qui se nourrit de sa propre substance : la pensée l'allume, le désir le soutient ; c'est le seul de tous les vices qui se repaît et se contente d'images et de chimères. Pour travailler sans cesse, il ne lui faut point d'autre fond qu'une imagination féconde en illusions dangereuses ; l'ennemi est donc au dedans de nous, l'occasion est toujours avec nous : *Hic hostis nobis inclusus est.* Vous aurez beau sortir de cette Babylone où l'on respire un air infecté, vous la portez avec vous, et vous serez encore dans la nécessité de veiller et de combattre. Saint Jérôme est au milieu d'un désert, et son imagination le transporte au milieu des danses licencieuses de Rome corrompue ; il n'a autour de lui que des objets affreux, et il ne croit voir que des objets enchanteurs ; il n'entend que les hurlements des animaux farouches, et il croit entendre la voix des sirènes ; il est étendu sur un aride rocher, et il croit reposer dans le sein de la mollesse; il marche sur les ronces et sur les épines, et il croit marcher sur des lits de fleurs : cet ange de Satan, cet infatigable ennemi qui tourmente sa vertu, ne lui laisse pas un seul moment de repos.

Que sera-ce, si, à ces occasions que nous portons dans nous-mêmes, nous ajoutons encore cette multitude innombrable d'occasions extérieures qui nous environnent, et qui, par le funeste rapport qu'elles ont avec l'ennemi du dedans, acquièrent tant de pouvoir pour triompher de notre faiblesse? Le monde entier est-il autre chose qu'une école d'impureté ? les richesses la facilitent, tous les arts l'animent, le commerce du monde l'entretient, l'éducation l'inspire. Les richesses la facilitent : car n'est-ce pas ici le vice propre et particulier des riches du monde ? leur fortune les met en état de choisir ce qu'il leur plaît, et de n'avoir point d'autres rivaux à craindre que ceux qui seraient plus riches qu'eux. Si vous entrez dans les maisons qu'ils habitent, vous y trouverez presque partout des objets capables d'alarmer la pudeur et d'ébranler la vertu. La peinture et la sculpture n'y font briller leurs chefs-d'œuvre que pour représenter tous les symboles de la volupté et toutes les horreurs que les païens attribuaient à leurs fausses divinités; comme pour faire voir que si la créance est changée, les mœurs et les incli-

nations ne le sont pas ; si les peintures sacrées s'y trouvent quelquefois mêlées et assorties avec les peintures indécentes, c'est que l'on souffre les unes en faveur de l'art, et que l'on recherche les autres en faveur de l'objet. Enfin, de quelque côté que vous tourniez vos regards, ils tomberont presque toujours sur des images qui ne cessent peut-être de faire impression que sur ceux que la longue habitude du crime a trop accoutumés à la réalité ; et comme si ces tentations journalières ne suffisaient pas, combien d'autres moyens n'a-t-on pas imaginés pour allumer partout les feux de la volupté? Car, je vous le demande, chrétiens, quel autre effet peuvent produire ces spectacles tant courus et tant recherchés, où l'on emprunte les noms des plus fameux des héros pour ennoblir le vice, où l'on se plaît à voir les maîtres du monde sacrifiant à cette honteuse passion leur gloire et leur couronne; ces spectacles, où des génies du premier ordre se sont en quelque sorte épuisés à fouiller dans tous les replis du cœur humain, pour mettre sur la scène, dans des situations heureuses et adroitement ménagées, tout ce que le cœur peut sentir de plus délicat et de plus tendre, et pour faire éclore, dans toutes les âmes, les sentiments que la nature y avait cachés sans qu'elles pussent les connaître, ou qu'elles connaissaient sans les avoir éprouvés ; ces spectacles, qui ne se rabaissent à représenter les mœurs de la vie commune, que pour donner du ridicule à la vertu, et pour couvrir d'un opprobre éternel les maîtres vigilants, les pères sages, les serviteurs fidèles; où le personnage le plus vertueux paraît le plus méprisable, où le plus coupable finit toujours par être le plus heureux ; des spectacles enfin, où tous les arts réunis combattent en quelque sorte à qui donnera le plus d'éclat aux leçons de la volupté ; où les sons de l'harmonie animent des paroles lascives, des maximes pernicieuses, des principes contraires à toutes les règles de la pudeur, tandis que les paroles servent à développer les mystères cachés dans les sons de l'harmonie ; où ces filles de Babylone, que le prophète appelle des sirènes qui habitent dans les temples de la volupté, *sirenes in delubris voluptatis* (*Isa.*, XIII, 22), emploient toutes les ressources de leur art et de leurs talents pour perdre et pour égarer la jeunesse? L'impression qui publie et qui éternise en quelque sorte ces affreuses leçons, les met entre les mains de tout le monde ; elles vont porter jusqu'au fond des provinces les mœurs et les déreglements de la capitale. Ce monde, que Jésus-Christ a frappé de tant de malédictions, se retrouve partout; on n'y respire que l'amour du plaisir; tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, semble n'avoir pour but que d'inspirer le goût de la volupté; la sainte retenue de la modestie chrétienne y est totalement oubliée; les règles de l'austère pudeur y sont perpétuellement violées; ces discours flatteurs, qui semblent ne donner rien à penser, parce que la politesse les autorise, et qui ne donnent que trop à penser quand la passion les inspire; ces discours licencieux, que l'on aurait autrefois rougi de prononcer, qui sont devenus, à la honte de notre siècle, le langage ordinaire du monde; ces sales équivoques, qui font aujourd'hui la joie des repas et le sel des conversations ; ce jeu continuel que l'on soutient pour plaire, que la complaisance rend éloquent, lors même que le silence l'accompagne ; n'est-ce pas là, chrétiens, ce que l'on appelle le commerce du monde, ou plutôt n'est-ce pas là ce qu'on devrait appeler le commerce et l'école de la volupté?

Quels exemples pour la jeunesse! Un fils élevé sous les yeux d'un père qui n'a ni frein dans ses débordements, ni règles dans ses mœurs, ni retenue dans ses discours, apprendra-t-il de lui à aimer la vertu? Une fille instruite des déréglements de sa mère prendra-t-elle le goût de la pudeur? Il est vrai que les mères les plus déréglées sont quelquefois les plus sévères : mais cette jeunesse, qui n'est pas toujours aussi simple que la colombe, et qui a bientôt acquis la pénétration et la prudence du serpent, s'irrite contre les précautions, pour imiter leur conduite ; et ces précautions, mal soutenues de l'exemple, ne servent souvent qu'à rendre les enfants plus attentifs et plus industrieux à chercher et à trouver les moyens de tromper la vigilance des yeux qui les observent. Cette éducation sévère n'est pas, après tout, la plus universelle; et il était réservé à notre siècle de voir des parents insensés instruire eux-mêmes leurs enfants dans l'art de plaire, et leur apprendre tous les artifices propres à séduire, dans lesquels une longue expérience ne les a rendus que trop habiles; leur permettre de tout entendre et de tout dire; leur laisser dans les mains des livres pervers; applaudir aux naïvetés grossières qu'ils disent quelquefois sans les comprendre, et les répéter à d'autres, en leur présence, avec une approbation qui leur en donne trop tôt l'intelligence.

Quelles vertus, chrétiens, pourraient se soutenir sans une grâce particulière de Dieu, et sans une attention continuelle et une fidélité constante à suivre ses mouvements au milieu de tant de piéges et de tant de périls? Et puisqu'il en est si peu qui connaissent le prix des dons de la grâce, si peu qui soient aussi frappés qu'ils devraient l'être de l'importance de leur salut éternel, si peu qui soient véritablement touchés de la crainte, de l'amour de Dieu, et du désir de lui plaire, doit-on s'étonner de ce que l'impureté inonde comme un torrent toute la face de la terre?

Que de précautions, que de modestie, que de réserve, que de retenue ne faut-il pas employer dans le monde pour y conserver une pureté parfaite et incorruptible! On y entretient habituellement un commerce dangereux, il faut le rompre et s'en éloigner; on y fréquente des assemblées et des spec-

tacles, où l'on perd continuellement de vue la raison et la sagesse, il faut y renoncer; on y vit dans une dissipation outrée et incompatible avec la vigilance chrétienne, il faut y renoncer: on y entend des discours empoisonnés, il faut se fermer les oreilles et les environner d'épines, selon la parole du Sage (*Eccli.*, XXVIII, 28); on y rencontre trop souvent des objets capables de séduire, il faut faire un pacte avec ses yeux, comme le saint homme Job (*Job*, XXXI, 1), pour ne pas laisser entrer dans son cœur la pensée même du crime.

Mais il ne suffit pas, chrétiens, de savoir que les occasions de ce péché sont fréquentes, pour les éviter; il faut encore en connaître les terribles ravages, pour les craindre; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est ici, chrétiens, que j'aurais besoin de ces vives images dont les prophètes, pleurant sur les ruines de Jérusalem, se servirent autrefois pour exprimer les malheurs et la désolation de cette ville infidèle. Je remarque d'abord qu'avant de nous en détailler les divers effets, ils commencent par les attribuer à l'idolâtrie dont elle s'était rendue coupable: *Eo quod adoraverint deos alienos.* (*Jerem.*, XXII.) Les ravages de la volupté sortent de la même source, et ils produisent les mêmes effets.

Je dis, 1° qu'ils sortent de la même source, puisque ce vice fait tomber les hommes dans une idolâtrie plus formelle, plus expresse et plus outrageante pour le vrai Dieu, que celle des autres passions. Celles-ci ménagent au moins les dehors et les apparences de la religion, elles ne prostituent pas si grossièrement les honneurs divins à l'objet de leurs désirs. Jamais on n'entendit l'avare ni l'ambitieux dire à l'honneur où il aspire, ou à l'or qu'il chérit: Vous êtes mon Dieu; cette horrible profanation était réservée aux esclaves de la volupté. Examinez, chrétiens, les vives descriptions que les prophètes nous ont laissées des abaissements d'un païen devant son idole, vous en retrouverez tous les traits dans la conduite d'un homme aveuglé et enivré par cette malheureuse passion; même empressement à orner sa divinité, même profusion à l'enrichir, même artifice à l'embellir. L'un et l'autre se prosternent et s'anéantissent en sa présence: *Curvatur ante illud, et adorat illud.* (*Isa.*, XLIV, 17.) Tous deux la rendent également l'arbitre de leur bonheur et de leur vie: *Obsecrat, dicens: Libera me, quia Deus meus es tu.* (*Isa.*, XLIV, 17.) Doit-on s'étonner de ce que le Seigneur, jaloux de cette indigne préférence, semble avoir attaché à ce vice, comme à l'idolâtrie de Jérusalem, 1° la perte de l'honneur: *Erit in proverbium et in fabulam* (III *Reg.*, IX, 7); 2° la dissipation des richesses: *Percutiat te Dominus egestate* (*Deut.*, XXVIII, 22); 3° l'oubli de tous les devoirs: *Percutiat te Dominus amentia et cæcitate* (*Ibid.*, 28): 4° le débordement de tous les vices: *Maledictum et mendacium, et adulterium inundaverunt* (*Osee*, IV, 2); 5° enfin, les chagrins et les troubles intérieurs: *Servietis diis alienis die ac nocte, qui non dabunt vobis requiem.* (*Jer.*, XVI, 13.)

Je dis, premièrement, la perte de l'honneur: car en vain entreprendrait-on de mettre ce vice à couvert sous le voile du secret; il faudrait pouvoir arrêter la langue des hommes, qui est souvent indiscrète; étouffer leur vanité, qui est toujours parlante: il faudrait pouvoir ôter au public cette maligne sagacité qu'il a pour découvrir les choses cachées; sagacité qui devient plus attentive et plus pénétrante par l'envie même qu'on a de les lui cacher: il faudrait pouvoir imposer silence à ce censeur incommode, qui aime mieux être juge inique de cent actions innocentes, que d'être la dupe d'une seule mauvaise: il faudrait pouvoir se soustraire constamment aux regards curieux d'une troupe de domestiques, témoins nécessaires et témoins dangereux, qui, toujours persuadés que leurs services excèdent leur récompense, prennent, pour supplément de leur salaire, la liberté de trahir leur maître, et commencent entre eux un bruit sourd qui ne tarde pas à devenir éclatant: *Aperi aures*, dit saint Jérôme, *et exaudi clamorem civitatis.* Entendez parler le monde s'il a su connaître ou deviner vos actions, il vous est encore plus facile d'imaginer ses discours: il ne parle plus de vous que comme d'une personne décriée; il vous donne librement, et sans hésiter, le titre odieux que le pharisien donnait à Madeleine: *Mulier, quæ erat in civitate peccatrix.* (*Luc.*, VII, 37.) Il ne prononce plus votre nom sans y ajouter quelque trait relatif à celui qui vous retient dans ses fers, ou qui s'est mis dans les vôtres. Les anciens avaient donc bien raison de représenter l'amour passionné sous la figure symbolique d'un enfant aveugle, qui tient un flambeau à la main. L'aveuglement fait qu'il ne voit pas, mais le flambeau fait qu'il est vu. Ce feu qui brûle par ses ardeurs, brille par son éclat; et en même temps qu'il embrase les cœurs, il éclaire les démarches. Je sais, chrétiens, qu'il en est qui savent se consoler du déshonneur qui les accable, ou par le grand nombre de compagnes qui portent avec elles un si pesant fardeau, ou par le grand nombre de faussetés que le monde ajoute presque toujours aux vérités qu'il découvre; mais il en coûte pour se faire ce front qui ne rougit jamais. Toutes ne sont pas également heureuses ou également malheureuses à l'acquérir; et quoiqu'on sache bien que l'honneur est perdu, on en voit encore qui défendent leur réputation avec une vivacité qui marque assez qu'elles ne sont pas insensibles à sa perte. Les hommes ont trouvé le secret de sacrifier celui des autres dans ce commerce, sans exposer le leur; mais ce faux avantage n'est-il pas amplement compensé par la dissipation de leurs richesses?

Combien ont été ruinés par les folles dépenses que leur a fait faire cette indigne passion? Puisque les lois, disait un ancien,

ont donné des tuteurs aux enfants, ne devraient-elles pas en donner à ceux qui se livrent à la passion du jeu ou à celle de la volupté? Il faut de la solidité d'esprit pour conduire les affaires; et toujours occupé de mille bagatelles qui paraissent importantes à un cœur passionné, on se fait un esprit frivole et incapable de s'appliquer à rien de sérieux. Il faut aimer sa famille et son nom, pour travailler à enrichir l'une et à conserver l'autre; et le funeste ascendant de cette passion consiste principalement à éteindre tous les autres sentiments. Au moins faudrait-il de la prudence pour empêcher les hommes de s'attacher à ces femmes avides et insatiables qui ne répondent à leurs avances que par intérêt; mais demander de la prudence à l'amour, ne serait-ce pas demander de la raison à la folie, et des regards à l'aveuglement? Par là, chrétiens, que de fortunes renversées, que de dettes contractées, que d'enfants dépouillés, que de familles dégradées et anéanties!

L'oubli de tous les devoirs est comme inséparable de ce péché; l'Ecriture nous en fournit de tristes exemples. Samson, dans l'ivresse de sa passion, oublie ce qu'il se doit à lui-même; il confie légèrement le plus important de tous ses secrets, un secret d'où dépendaient sa force et la sûreté de sa vie. David, dans un semblable transport, oublie ce qu'il doit à son Dieu, à sa couronne et à son peuple; il expose ses troupes à une entière défaite, pour faire encore perdre la vie à celui dont il avait flétri l'honneur. Salomon oublie tout à coup cette sagesse sublime qu'il avait reçue du ciel, qui n'avait été vue dans aucun mortel, et qui avait fait si longtemps la gloire de son règne. Cette passion lui ôte toutes ses lumières; il avait bâti au vrai Dieu un temple magnifique, et il le quitte pour adorer les idoles. Hérode oublie ce qu'il doit à la vertu qu'il ne peut s'empêcher de respecter, et il accorde à Hérodias la tête de Jean-Baptiste. Mais sans aller chercher si loin des égarements si funestes, un père n'oublie-t-il pas tous les jours ce qu'il doit à ses enfants? il ne peut plus souffrir ces gages innocents d'un amour qui n'est plus; il les laisse manquer de tout, pour porter ailleurs des dépenses criminelles, qui servent à satisfaire sa passion. Une femme n'oublie-t-elle pas ce qu'elle doit à un époux? et celui-ci est-il moins prompt à oublier ce qu'il doit au seul objet légitime de son attachement? Un ami naturellement sincère et vertueux, mais emporté par le feu qui le dévore, n'en vient-il pas jusqu'à oublier les lois sacrées de la confiance, pour s'en servir comme d'un voile qui couvre ses perfides engagements et ses larcins adultères? Un juge n'oublie-t-il pas tous les jours ce qu'il doit à sa conscience? On est sûr d'avoir auprès de lui une sollicitation toute-puissante, qui fera pencher sa balance du côté de l'injustice. A cet oubli général de tous les devoirs, ajoutez encore le débordement de tous les vices.

Jésus-Christ disait (*Luc.*, XI, 26) que l'esprit immonde revient accompagné de sept autres démons plus méchants que lui. Ces sept démons sont, premièrement, le démon du luxe, qui lui prête ses trésors; le démon de l'hypocrisie, qui lui prête ses fraudes et ses mensonges; le démon de la jalousie, qui lui prête ses emportements; le démon de la discorde, qui lui prête ses noirceurs et ses violences; le démon de l'homicide, qui lui prête ses poisons et ses glaives; le démon de l'incrédulité, qui lui prête ses raisonnements et ses doutes; enfin, le démon du sacrilége, qui lui prête ses blasphèmes et ses attentats.

Mais par quels charmes un vice si honteux et si criminel peut-il donc tenir un homme attaché à tant de désordres? Ah! chrétiens, s'il a de quoi surprendre le cœur, on peut dire que ses charmes sont bien courts et bien passagers: car, du reste, cette passion se nourrit de larmes, elle vit dans les inquiétudes et dans les chagrins; les bienséances la gênent, les caprices la désolent, le dépit la ronge, la trahison l'accable, l'habitude la lasse, la résistance l'aigrit, le désespoir la tourmente jusqu'à lui faire regretter dans le mariage le divorce des Romains et le libelle de Moïse: *Servietis diis alienis die ac nocte, qui non dabunt vobis requiem.* (*Jerem.*, XVI, 13.) Ces amours si vantés ne sont que de véritables vautours qui déchirent le cœur.

Le prophète Nathan arriva trop tard lorsqu'il vint annoncer à David les suites funestes de son crime; le feu était allumé, la passion était déclarée, le péché était consommé. Mais si David avait pu les prévoir et se les prédire à lui-même, aurait-il osé s'engager dans une passion si dangereuse et si capable des plus grands excès? s'il avait su d'avance les ravages qu'elle devait faire dans son âme, et les terribles châtiments qu'elle devait lui attirer, que n'aurait-il pas fait pour s'en garantir? Nous vous les faisons voir, chrétiens, nous vous découvrons tous les malheurs qui sont comme inséparables de cet affreux péché: ah! si c'est encore le temps de les prédire, plutôt que celui de les déplorer, que ne devez-vous pas faire pour les éviter? Mais peut-être est-il temps de vous apprendre combien les remèdes en sont difficiles, pour les chercher; c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Un des principaux caractères de l'esprit immonde, c'est l'opiniâtreté; il n'y a aucun mal qui résiste plus au remède, aucun péché qui laisse moins de ressource et de facilité pour la conversion. Tout ce qu'il y a au monde de plus opposé à la grâce, de plus incompatible avec la pénitence et la conversion, se trouve comme rassemblé dans cette indigne passion, puisqu'elle nous fait passer du péché à la rechute, de la rechute à l'habitude, de l'habitude à l'impénitence, de l'impénitence au désespoir, du désespoir à l'irréligion; et que, par ces divers degrés, elle conduit insensiblement un homme jus-

qu'à l'extinction totale de la grâce habituelle et à l'anéantissement de la foi.

Je dis, premièrement, que cette passion nous fait passer du péché à la rechute. A peine ce péché est-il commis, que le voluptueux se dit à lui-même : ***Revertar.*** (*Luc*, XI, 24.) C'est là le cri naturel d'une passion, que les crimes redoublés accablent quelquefois par leur nombre, mais qu'ils n'assouvissent pas.

Prêtres du Dieu vivant, qui êtes assis dans le tribunal de la pénitence pour juger les pécheurs, quand ils vous déclarent des fautes relatives aux autres passions, et qu'ils vous protestent qu'ils sont sincèrement résolus de ne les plus commettre, vous pouvez les croire, vous pouvez ajouter foi à leurs protestations et à leurs promesses; mais quand il s'agira des péchés d'impureté, n'ayez pas la même confiance. A pein ce pécheur sera-t-il sorti d'avec vous, que déjà, las d'un délai qui lui a trop coûté, il se dira à lui-même : ***Revertar;*** oui, je retournerai à ce péché que je chéris : je n'ai jamais promis de le quitter tout à fait, je ne me suis engagé qu'à le suspendre, et il n'a été que trop longtemps suspendu : ***Revertar in domum meam unde exivi.*** (*Ibid.*) C'est donc ce péché qui doit vous rendre enclins à la sévérité, timides et réservés sur la clémence ; c'est sur ce péché que vous ne devez jamais lever qu'une main tremblant et mal assurée, quand il est question de l'absoudre ; il enhardit souvent les hommes à profaner le sang de Jésus-Christ ; il rend presque toujours leurs promesses vaines, leur contrition fausse et leurs rechutes assurées.

Une suite de rechutes multipliées en forme insensiblement la chaîne de l'habitude. Ce crime qui alarmait autrefois une jeunesse vertueuse, et aussi savante à connaître sa grièveté par l'heureuse simplicité de son âge, qu'elle est devenue aveugle par son expérience ; ce crime ne lui paraît plus qu'un amusement, une bagatelle, un rien. On s'y livre sans remords et sans intervalle ; l'esprit en est rempli, le cœur en est occupé; toutes les pensées sont charnelles, tous les discours licencieux, tous les désirs exécrables.

Le voilà donc, ce pécheur enchaîné par l'habitude, le voilà captif sous la loi du péché ; il traîne sa chaîne, et il l'aime ; il en sent le poids, et il l'augmente ; il est vendu, pour ainsi dire, à la volupté ; il ne vit plus, il ne respire plus que pour elle ; il lui appartient en propre, comme les esclaves, chez les Romains, appartenaient à leurs maîtres, et leur étaient redevables de toutes les forces de leur esprit et de leur corps. Il ne flotte donc plus entre le vice et la vertu ; il ne balance plus entre le péché et la pénitence; il embrasse un état fixe d'impénitence, une réprobation anticipée. Plus de grâces, plus de sacrements, plus de prières, plus de commerce avec la religion. La prière lui paraît aussi inutile qu'ennuyeuse: il y demanderait des grâces auxquelles il est résolu de résister toujours. Les sacrements ne sont pas faits pour lui ; il ne croit pas pouvoir en approcher sans les profaner ; il aime mieux y renoncer tout à fait; un affreux désespoir s'empare de son âme : ***Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ.*** (*Eph.*, IV, 19.) Personne ne songe à retourner à Dieu, s'il n'y est attiré par l'espérance; or que peut espérer un coupable résolu de persévérer dans son crime? Peut-il se flatter que Dieu lui pardonnera, malgré l'affreuse résolution où il est de continuer toujours à l'offenser?

Mais que dis-je, chrétiens ? Y a-t-il encore un Dieu pour l'impureté ? ne porte-t-elle pas souvent la rage et la témérité jusqu'à vouloir l'arracher de ses autels et de son trône, jusqu'à vouloir anéantir tout à fait, dans les esprits, toute idée de son existence ? Il semble d'abord que la raison soit l'ennemi naturel de la foi, et que cette foi ne peut attendre que d'elle des contradictions et des résistances ; la foi humilie la raison, elle lui propose des vérités qui paraissent incroyables, des dogmes incompréhensibles ; cependant, chrétiens, la foi n'aurait aucune peine à rendre la raison docile, si la volupté ne l'animait pas à la révolte. Tous ces raisonnements qui attaquent l'immortalité de no re âme et les autres vérités de la foi, ne furent jamais les fruits des spéculations épurées d'un homme chaste et vertueux ; ce sont les vrais enfants de la volupté et de la mollesse, conçus dans les transports de la joie et dans l'ivresse des plaisirs. Un présent qu'on aime fait chercher des raisons de douter d'un avenir que l'on craint ; et une vie toute charnell nous fait désirer de n'être que de chair. A qui entend-on dire que l'autre vie n'est qu'un songe, et qu'il n'y a rien de réel que la vie présente ? Qui est-ce qui nous demande tous les jours, si quelqu'un est revenu de l'autre monde pour nous informer de ce qui s'y passe? qui est-ce qui cherche à se persuader que son âme est mortelle, et qu'un homme n'est autre chose qu'une machine parlante, un composé d'organes et de ressorts ? Sont-ce des hommes maîtres de leurs passions et insensibles aux attraits de la volupté? Non, chrétiens ; ces doutes ne sont imaginés que par des hommes qui lui sont dévoués et qui ne vivent plus que pour elle. C'est de toutes les passions celle qui redoute le plus l'avenir, parce que c'est celle qui flatte le plus dans le présent ; c'est celle qui combat le plus opiniâtrément la religion, parce que c'est celle qui s'en trouve la plus incommodée. Il faut même souvent qu'elle fasse profession de la combattre pour triompher de ces vertus timides, de ces âmes innocentes à qui le crime fait horreur, et pour leur arracher de justes remords qui les effarouchent. Telle est, chrétiens, la véritable source de cette incrédulité presque générale qui se répand aujourd'hui dans le monde. C'est ainsi que la volupté conduit les hommes jusqu'au dernier excès, jusqu'à la consommation de l'iniquité. Elle les plonge dans l'irréligion;

ils vivent sans Dieu, sans ressource et sans espérance.

Qui pourra les retirer d'un si profond abîme, dissiper de si épaisses ténèbres, briser des liens si forts? Votre grâce, ô mon Dieu, votre grâce toute-puissante. Rien de plus capable d'assurer les droits de cette grâce et d'établir sa nécessité, que la force de cette passion. Nous avons besoin de la grâce, il est vrai, pour dompter tous les autres vices ; mais celui-ci est moins capable qu'un autre de céder à un effort qui ne viendrait pas de Dieu même: *Et scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det.* (*Sap.*, VIII, 23.) Descendez donc aujourd'hui du ciel, ô grâce divine, qui changez les cœurs; amenez avec vous ces larmes amères qui ont fait voir autrefois au monde un Augustin pénitent et une Madeleine convertie; amenez ces précautions sévères qui éloignent de l'occasion du péché, les frayeurs de la mort qui en dégoûtent, les terreurs de l'enfer qui en détachent, les jeûnes et les austérités qui en guérissent; car, quels que puissent être les ravages et l'incorrigibilité de ce vice, ne pensez pas, chrétiens, que son opiniâtreté soit absolument invincible. Et où en serions-nous réduits, ô mon Dieu, si le péché de notre origine nous avait laissé une faiblesse sans ressources? que seraient donc devenus les fruits abondants de votre Rédemption? quel serait le but de vos menaces et le juste fondement de vos exhortations et de vos plaintes? Voudriez-vous nous détourner d'un mal que nous ne pourrions éviter? voudriez vous nous en punir? Non, chrétiens, il n'y a point de péché sans remède : l'impureté elle-même n'est point irrémédiable, puisqu'on peut toujours s'en guérir, et par le remède intérieur qui vient de Dieu et par les remèdes extérieurs qu'ils ne tient qu'à nous d'employer. Celui qui vient de Dieu, c'est cette grâce qui, sans donner atteinte à notre liberté, peut créer en nous un cœur pur; qui peut changer, selon la parole de saint Jean-Baptiste, les pierres mêmes en enfants d'Abraham; cette grâce, dont le ciel lui-même a préconisé la force, spécialement à l'égard de ce vice, lorsque saint Paul (II *Cor.* XII, 9), demandant à être entièrement délivré des tentations de la chair, il lui fut répondu que la grâce du Seigneur était suffisante pour le soutenir dans les rudes combats que l'ange de Satan livrait à sa vertu ; c'est ce remède souverain qui a fait triompher tant de vierges du pouvoir des tyrans, qui les tentaient en même temps et par l'appareil effrayant de la mort, et, ce qui est encore plus redoutable à la faiblesse humaine, par les amorces les plus attirantes de la volupté.

Douteriez-vous, chrétiens, de la vertu d'un remède éprouvé tant de fois, et dans des circonstances si périlleuses? Non, vous n'en doutez pas, mais vous croyez qu'il vous manque, ce remède si précieux et si salutaire. Les saints l'ont eu, dites-vous, et moi je ne l'ai pas. Mais si les saints l'ont eu, c'est parce qu'ils ne cessaient de le demander par d'humbles et ferventes prières. Demandez-le, chrétiens, aussi souvent, aussi humblement, aussi constamment, et le Seigneur, fidèle dans ses promesses, écoutera enfin la voix de vos désirs et la préparation de votre cœur.

A ce remède intérieur qui vient de Dieu, joignez encore, à l'exemple des saints, les remèdes extérieurs, tels que la fuite du monde, l'éloignement des occasions, la retraite et la solitude, le travail et l'occupation. Que si l'ennemi vous poursuit encore, il faut, chrétiens, il faut employer les armes de la pénitence pour en triompher. Les saints, quoique aidés de la grâce, quoique occupés continuellement du travail et de la prière, se sont vus obligés d'y avoir recours. Leur chair se révoltait-elle, ils la mortifiaient; résistait-elle encore, ils la déchiraient; l'ennemi s'opiniâtrait-il, ils l'accablaient. C'est là, chrétiens, le noble et dernier effort que la religion demande quelquefois de nous: et jusqu'à ce que vous l'ayez fait, vous ne pouvez pas dire que votre mal soit irrémédiable, puisque l'on ne peut porter ce jugement d'aucun mal, qu'on n'en ait essayé tous les remèdes. Il est des circonstances où tout chrétien est obligé d'être martyr de sa foi; il en est d'autres où il doit être martyr de la pureté de son âme. Il vient des moments où il ne lui est plus possible de la conserver sans l'élever, si je l'ose dire, cette âme, sur les ruines de son corps, au-dessus des tentations de la chair et du monde, afin qu'échappée de ces flammes impures que la plus petite étincelle peut quelquefois allumer, elle puisse jouir de cette vue de Dieu, qui n'est promise qu'aux cœurs purs, dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le mardi de la troisième semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DES RICHESSES.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. (*Matth.*, IV, 10.)

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul.

En vain sommes-nous envoyés pour parler aux hommes au nom de ce Dieu tout-puissant qui a créé le ciel et la terre, de ce Dieu qui est leur Père, et qui sera leur juge; en vain tâchons-nous de leur faire sentir l'obligation où ils sont de le servir, de le craindre, de l'aimer et de lui obéir : un autre Dieu usurpe dans leurs cœurs tous les droits de ce maître suprême. Ce Dieu, c'est la fortune, ce sont les richesses dont ils sont idolâtres. L'auriez-vous jamais pensé, chrétiens, que, dans un temps où l'idolâtrie, aussi décriée par la droite raison que par la vraie foi, semble être reléguée dans ces climats reculés, où les lumières naturelles sont affaiblies et altérées par des mœurs sauvages et barbares; que, dans ce temps-là même, il se trouvât parmi les na-

tions les mieux instruites, dans le sein d'une Eglise continuellement éclairée du flambeau de la vraie foi, une idolâtrie aussi monstrueuse, aussi universelle, aussi aveugle, et aussi opiniâtre que celle de ces peuples abandonnés, qui sont encore assis dans les ombres de la mort? Cependant, chrétiens, l'Apôtre le dit en termes exprès : *Avaritia, quæ est simulachrorum servitus* (*Col.*, III, 5); l'amour des richesses est une véritable idolâtrie. Saisissons cette idée, chrétiens, parce qu'elle est vive, et propre à vous faire comprendre à quel point vous êtes éloignés du royaume de Dieu.

Quel était le péché des idolâtres? Ils consistait à adorer, au lieu du vrai Dieu, des dieux imaginaires; mais l'amour des richesses ne fait-il pas tomber la plupart des hommes dans un péché tout semblable? ne leur fait-il pas oublier le Dieu véritable pour n'adorer que les richesses?

Deux perfections relatives aux créatures caractérisent principalement le souverain Maître. Dieu est le premier principe de tous les êtres, il en est la dernière fin. Comme premier principe, nous devons l'adorer? *Dominum Deum tuum adorabis* (*Matth.*, IV, 10); comme dernière fin, nous devons rapporter toutes nos actions à sa gloire : *Et illi soli servies.* (*Ibid.*) Ce sont là justement les deux caractères que la cupidité nous fait attribuer aux richesses : premièrement, elle les fait regarder à la plupart des hommes, comme le principe de leur bonheur, et conséquemment elle les engage à leur rendre tous les profanes hommages que les païens rendaient à leurs idoles : ce sera le sujet de la première partie; secondement, elle les fait regarder à la plupart des hommes comme leur dernière fin, et conséquemment elle les engage à ne rapporter qu'aux richesses la plus grande partie des actions de leur vie : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La raison nous dit qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a créé le ciel et la terre; que ce Dieu gouverne le monde, qu'il est l'arbitre de notre destinée et le terme de notre bonheur, et qu'il doit être par conséquent le seul objet de notre culte et de nos hommages; mais la cupidité nous tient un autre langage : Regardez, nous dit-elle, ce métal précieux que les hommes recherchent avec tant d'avidité, c'est lui qui est le véritable Dieu du monde; il est comme le principe, le premier mobile de tout ce qui s'est passé; avec lui on devient tout-puissant, sans lui on demeure sans force et sans appui; il réunit seul les divers attributs que les païens avaient partagés entre les idoles différentes; il est en même temps le Dieu de la guerre, le Dieu de la paix, le Dieu de la mer, le Dieu du commerce et le Dieu des plaisirs; il est le Dieu de la guerre, puisquil en est le nerf et souvent la cause; il est le Dieu de la paix, puisqu'après avoir divisé les hommes, il sert souvent de moyen pour les réconcilier; il est le Dieu du commerce, puisqu'il en est l'objet; il est le Dieu des plaisirs, puisqu'il en est l'instrument et la source : il exerce seul une puissance souveraine et absolue dans toute l'étendue de ce vaste univers; il fait sortir de la terre ce qu'elle renferme de plus précieux dans son sein; il peut même la rendre fertile, et l'arroser d'une pluie plus féconde que celle qui tombe du ciel, et fait naître en moins de temps les fruits et les fleurs; il est seul capable d'animer les arts, d'aiguiser l'injustice des hommes, et de les rendre dociles et laborieux ; il élève les petits par de subites inondations de fortune, et il abaisse les grands par de subites dégradations. S'il n'usurpe pas entièrement sur le Dieu du ciel le pouvoir de gouverner le monde, il semble du moins le partager avec lui ; s'il ne règle pas les saisons, il en corrige les désordres, il en répare les ravages, il en adoucit les rigueurs. On dirait que l'or est cette âme du monde, que les anciens philosophes avaient imaginée comme le principe universel de toutes choses.

De là, chrétiens, ce culte profane que les hommes lui ont rendu dans tous les temps; frappés de tant de traits d'une ressemblance imaginaire entre l'or et la Divinité, ils laissent le Dieu véritable pour adorer l'or.

Le culte que les païens rendaient à leurs idoles consistait principalement à les honorer en quatre manières différentes : 1° ils leur bâtissaient des temples; 2° ils célébraient en leur honneur des fêtes profanes; 3° ils leur immolaient des victimes, souvent même des victimes humaines; 4° ils les consultaient comme des oracles dans les plus importantes délibérations de leur vie. Mais les chrétiens, idolâtres des richesses, leur rendent précisément le même culte : premièrement, ils leur bâtissent des temples. Mais où sont-ils? Je les trouve, chrétiens, dans tous les lieux où règnent la mollesse et la profusion, et qui annoncent par leur éclat la demeure d'un riche, d'un homme favorisé de la fortune, et livré aux désirs de la cupidité. Car, je vous le demande, quel est le Dieu que l'on adore dans ces lieux de délices? Avouons-le, chrétiens, le Dieu du ciel n'y reçoit tout au plus que de faibles hommages; des hommages passagers et interrompus, des hommages peut-être de bienséance et de respect humain. Mais que dis-je? Non, chrétiens, il n'y en reçoit aucun; il y est totalement oublié et entièrement méconnu; on y vit sans religion, et l'on ne cherche pas même à en sauver les apparences; on n'y songe qu'aux richesses, on n'y est occupé que des richesses, on n'y parle que des richesses, on n'y désire, on n'y adore que les richesses.

Et c'est sans doute ce qui a engagé le souverain Maître à lancer tant d'anathèmes et de malédictions dans ses Ecritures contre ces temples profanes. Je détruirai, nous dit-il par ses prophètes, les maisons d'hiver et les maisons d'été : *Percutiam domum hiemalem cum domo æstiva.* (*Amos.*, III, 15.)

Je renverserai de fond en comble les maisons d'ivoire : *Et peribunt domus eburneæ* (*Amos*, III, 15) ; je déchargerai ma colère sur tous ceux qui auront bâti des maisons de délices et de voluptés : *Et disperdam habitatorem.... de domo voluptatis.* (*Amos*, I, 4.) Pourquoi toutes ces malédictions ? Ah ! chrétiens, c'est que toutes les passions ensemble, qui marchent presque toujours à la suite des richesses, y sont nourries, fomentées et entretenues par des mœurs tout à fait semblables à celles des idolâtres ; c'est qu'elles y sont servies et honorées comme dans leur temple ; c'est que l'orgueil y a ses autels, l'avarice y a son sanctuaire, les plaisirs y ont leurs asiles ; c'est que l'ambition y travaille, la fierté y domine, l'oubli de Dieu y règne, l'incrédulité y enseigne, la médisance y parle continuellement ; c'est que la mortification y est inconnue, l'humilité y est méprisée, l'aumône y est négligée, la loi de Dieu y est violée, la sainteté de son nom y est profanée, celle de ses plus fidèles serviteurs y est contestée, la dévotion y est décriée, la religion elle-même y est foulée aux pieds.

C'est qu'un attachement outré aux biens de la vie présente, une indifférence extrême pour ceux de la vie future, sont les deux grands mobiles de tout ce qui s'y passe. C'est qu'on n'y est proprement occupé que de deux objets ; le premier, de perfectionner l'art de se rendre heureux en ce monde ; le second, de chercher des principes qui dissipent entièrement la crainte que l'on pourrait avoir d'être éternellement malheureux en l'autre. C'est enfin qu'on y célèbre continuellement des fêtes profanes, où, mettant à part la créance des idolâtres, dont on reconnaît l'absurdité, on s'abandonne comme eux à tous les excès que saint Paul nous fait regarder comme une suite naturelle de leur idolâtrie.

Vous savez, chrétiens, à quel point de licence et de déréglement furent autrefois portées les fêtes du paganisme

L'idolâtrie, qui prenait sa source dans le trop grand attachement que les hommes avaient pour leurs sens, ne pouvait manquer de leur être toujours favorable ; on honorait des divinités voluptueuses en se livrant aux plus criminels excès de la volupté ; et tout le culte qu'on leur rendait, ne consistait le plus souvent qu'à les imiter dans leurs vices ?

Mais ces mêmes fêtes ne sont-elles pas encore renouvelées de nos jours dans les lieux où se rassemblent les adorateurs des richesses.

Là sont encore chantés ces cantiques profanes, restes impurs de l'antiquité païenne, où sont répétés cent fois les noms infâmes de ces fausses divinités du paganisme, qui présidaient aux plaisirs de la table ou à ceux de la volupté ; là sont encore servis avec profusion ces mets délicats et recherchés qui ne satisfont les désirs de la gourmandise qu'en les rendant plus vifs et plus étendus ; là des assemblées tumultueuses animent encore ces danses lascives qui préparent aux plus honteux excès ou qui les expriment ; là sont dressées ces tables de jeu que l'on peut regarder comme les autels du dieu des richesses ; l'intérêt avide, la cupidité insatiable, l'aveugle espérance, le soupçon jaloux, le dépit forcené les couvrent et les environnent ; l'or, placé au milieu, comme un dieu sur son autel, attire tous les regards. Avec quelle crainte et quelles inquiétudes n'attend-on pas cet arrêt du sort, qui doit mettre en possession de ce dieu, ou qui doit l'arracher des mains ? Quelle joie, quand il est favorable, quel saisissement, quand il est funeste ! Et n'est-ce pas une chose honteuse et déplorable de voir des chrétiens, non-seulement courir avec empressement à ces assemblées profanes et se livrer avec fureur à ce jeu excessif et ruineux, mais entreprendre encore de justifier toutes ces actions ? Qu'il fait beau leur entendre dire qu'ils ne voient pas en quoi elles peuvent être condamnables, que c'est outrer la morale de l'Evangile que de vouloir leur en faire un crime, eux qui savent si bien tous les excès qui s'y commettent, eux qui connaissent encore mieux que nous à quel point les idées de la religion se perdent ou s'affaiblissent au milieu des fêtes et des vanités de ce monde pervers et déréglé, de ce monde enivré de l'amour des richesses, eux qui sont si parfaitement instruits des inconvénients et des désordres d'un jeu excessif et continuel, et qui en ont vu de si près les suites funestes !

Voilà, chrétiens, ce que les mondains savent mieux que nous ; voilà sur quoi ils seraient en état de nous donner des leçons, puisque nous ne pouvons être guidés dans l'exposition de ces fêtes que par la spéculation, et qu'ils en ont la pratique et l'expérience. Mais voici ce que nous savons mieux qu'eux, et ce que nous sommes en état de leur apprendre : c'est qu'il n'est jamais permis à un chrétien de s'attacher aux pompes et aux vanités du siècle, auxquelles il a formellement renoncé par les engagements de son baptême ; c'est que la moindre perte qu'il puisse faire dans la licence effrénée de cette vie mondaine, c'est la perte du temps, qui est toujours pour lui une perte infinie et irréparable ; c'est que le saint homme Job, qui ne parlait que par l'inspiration du Saint-Esprit, nous déclare que ceux qui passent leur vie au milieu des délices de la vie présente, sans aucune attention aux devoirs de la religion et au culte du vrai Dieu, seront précipités dans l'enfer au moment de leur mort : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt* (*Job*, XXI, 13) ; c'est que le prophète Ezéchiel, parlant aux Juifs de la part de Dieu, les menace du mort, parce qu'il les voyait abandonner le culte et le service du souverain Maître, pour se livrer sans cesse aux plus agréables épanchements de la joie : *Pro eo quod plausisti manu, et percussisti pede, et gavisa es ex toto affectu,... idcirco ecce ego extendam manum meam super te.... et interficiam te* (*Ezech.*,

XXV, 6, 7); c'est que le prophète Jérémie atteste le Seigneur, en preuve de la fidélité de sa religion, qu'il ne s'est jamais assis dans la compagnie des joueurs : *Non sedi in concilio ludentium* (*Jerem.*, XV, 17); c'est que les saints Pères ont mis constamment les jeux outrés et les fêtes profanes et licencieuses du monde parmi les œuvres de Satan, dont tout chrétien est étroitement obligé de s'abstenir; c'est qu'ils ont remarqué que ces jeux et ces fêtes réprouvées ne s'étaient point introduites dans nos mœurs depuis l'établissement de notre religion, mais qu'elles s'y étaient introduites d'après les mœurs des idolâtres, malgré la religion, et qu'elles s'y étaient maintenues au dépit de l'Evangile; c'est que, pour en donner de l'horreur aux fidèles, ils leur disaient que ces jeux et ces fêtes avaient eu pour auteur et pour inventeur ce même ennemi de notre salut, qui avait été l'inventeur et le père de l'idolâtrie.

Gardez-vous, mes frères, disait saint Cyprien, gardez-vous de jeter seulement les yeux sur ces tables de jeu où le démon tend ses piéges pour allumer et pour entretenir dans vos âmes les désirs de la cupidité. Il parlait, chrétiens, de ces jeux excessifs qui deviennent une occupation sérieuse, et qui ne peuvent pas être regardés comme un délassement : *Aleam noli respicere.* L'esprit de ténèbres y est toujours présent, disait saint Basile; il se plaît à voir l'un se ruiner pour enrichir l'autre; il aiguise dans leur âme l'espoir du gain, le regret de la perte et le contentement de la possession, pour les attacher de plus en plus à cet or dont ils sont idolâtres.

Mais quelles victimes seront enfin sacrifiées à cette fausse divinité, puisqu'il n'y eut jamais parmi les hommes de culte sans sacrifice? Une divinité dont le culte est si général et si répandu dans l'univers ne peut manquer d'avoir un grand nombre de victimes.

On ne vit guère parmi les païens qu'un petit nombre d'autels où l'on ait immolé des victimes humaines, et qui aient été rougis d'un sang que la nature ne saurait verser qu'avec horreur. Ce sont pourtant, chrétiens, de semblables victimes humaines que l'on sacrifie tous les jours au dieu des richesses; car sans parler ici de ces sacrifices sanglants que la cupidité commande, que la nature abhorre, que le crime accomplit, où l'on a vu tant de fois un homme égorger son semblable pour avoir son or, j'appelle des victimes humaines sacrifiées à l'or, tant de pauvres abandonnés que l'on laisse périr d'une mort lente et naturelle, pendant qu'il se trouve tant de riches dans le monde qui ont en main de quoi leur rendre la vie.

N'était-ce pas une victime sacrifiée à l'orgueil et à la dureté qu'inspirent les grandes richesses, que ce Lazare mourant à la porte du mauvais riche, à qui l'on refusait les miettes de sa table, pendant que cet homme fastueux ne songeait qu'à briller dans le monde par l'éclat de ses dépenses? J'appelle des victimes humaines sacrifiées à l'or tant d'hommes dont les biens et les travaux ont été employés à votre luxe et à vos délices, qui fondaient, sur votre fidélité à les payer, la subsistance de leurs familles et l'acquit de leurs propres dettes, et à qui il ne reste entre les mains que des promesses signées de la vôtre, qui sont demeurées et qui demeureront éternellement sans effet.

Il ne reste donc plus pour consommer votre idolâtrie que de consulter le dieu des richesses, ainsi que les païens consultaient autrefois les oracles de leurs idoles. Soit que le démon en personne animât en quelque sorte ces idoles, soit que la fourberie des prêtres du paganisme les rendît parlantes, il est attesté, par la foi de l'histoire, qu'elles rendaient des oracles que les païens allaient souvent consulter. Vous avez aussi votre oracle que vous consultez; mais quel est-il? De qui prend-on conseil, quand il s'agit de décider du sort et de l'établissement des enfants? consulte-t-on la voix de Dieu? consulte-t-on l'Evangile? consulte-t-on même la raison? Non, mais on a grand soin d'examiner le bien présent et le bien à venir, les revenus actuels et ceux qui ne sont encore qu'en espérance, ce qu'il y a de clair dans ces revenus et ce qu'il y a d'embarrassé; enfin, l'on ne consulte que le dieu des richesses pour choisir le parti qui sera le plus avantageux selon le monde : voilà, vous le savez, voilà l'oracle qui règle tout, qui décide de tout. C'est donc sans aucune espèce d'exagération que l'apôtre saint Paul (*Ephes.*, V, 5) a comparé l'amour des richesses à l'idolâtrie; et toutes les malédictions que le Seigneur adressait autrefois à son peuple, lorsqu'il adorait des dieux étrangers, retombent avec une égale force sur la plupart des chrétiens de nos jours; il peut leur dire encore : Vous avez abandonné le Dieu de vos pères le Dieu qui vous a créés, et qui a donné la vie à tout ce qui respire, pour adorer, comme les païens, des idoles muettes, des dieux d'or et d'argent : *Simulacra gentium*, *argentum et aurum.* (*Psal.* CXIII, 4.) J'ai donc le malheur, ô mon Dieu, de vivre au milieu d'un peuple profane qui méconnaît le Dieu de ses pères pour adorer, comme les infidèles Israélites, des dieux imaginaires et frivoles : ne permettez pas, Seigneur, que je me laisse entraîner par ses exemples; détournez mes yeux du vain éclat des richesses, et gravez dans mon cœur cette maxime salutaire qui fut constamment suivie, malgré la défection presque générale de votre peuple, par ce petit nombre de fidèles serviteurs que vous vous étiez réservés, et qui vous disaient sans cesse : C'est vous seul, ô mon Dieu, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine.* (*Baruch*, V, 6.) Ne permettez pas que je m'égare avec cette multitude insensée qui vous abandonne : les dieux qu'ils adorent ne sont point des dieux, ils sont l'ouvrage de la main des hommes, et ils périront avec eux. C'est vous seul, ô Dieu éternel, qui méritez notre culte et nos hommages : *Te oportet adorari, Domine.* Que

tous les faux biens de ce monde disparaissent devant vous, que leurs charmes trompeurs s'évanouissent, qu'ils rentrent dans le néant d'où vous ne les avez tirés que pour nous mettre en état de vous en faire un humble sacrifice. Régnez seul dans mon âme, et préservez-moi de cette impiété sacrilége qui fait regarder les richesses, à la plupart des hommes, non-seulement comme le principe de leur bonheur, mais encore comme leur dernière fin ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Parce que Dieu est le premier principe de tous les êtres, il en est la dernière fin : tout ce qui vient de lui doit se rapporter à lui. Pensez-y, disait-il lui-même aux Israélites, et ne l'oubliez jamais; je suis le Seigneur votre Dieu, et il n'y en a point d'autres que moi; vous ne devez donc vivre que pour moi, vous devez rapporter toutes vos actions à ma gloire : et si c'est un péché semblable à l'idolâtrie, de reconnaître et d'adorer un autre principe, ce n'en est pas un moindre sans doute de rapporter ses actions à une autre fin. C'est cependant le second péché où nous fait tomber encore l'amour des richesses; les uns les regardent comme la fin unique, et les autres comme la fin principale de toutes leurs actions.

On les prend pour fin unique, lorsqu'on renonce totalement au culte et à l'amour du vrai Dieu, pour ne s'occuper que des richesses; et on les prend pour fin principale, lorsqu'on prétend allier le culte et l'amour du vrai Dieu avec l'amour des richesses : et combien n'en voit-on pas qui sont tellement possédés, tellement enivrés de cet amour des richesses, que toute idée de Dieu et tout sentiment de religion s'effacent entièrement de leur esprit et de leur cœur! Qu'on ne me parle plus, disent-ils, du Dieu du ciel, c'est un être chimérique et imaginaire qui n'existe pas; je m'en suis fait un autre dont la puissance est plus certaine et plus reconnue; mon or est mon Dieu, il existe et je le vois, il existe et je le possède, il existe et il fait mon bonheur. On les voit donc transporter à cette fausse divinité, par un attentat sacrilége, tout l'amour et tout l'attachement qu'ils doivent au Dieu véritable. Qu'est-ce en effet que ce Dieu exige de nous comme fin dernière? Il en exige, chrétiens, 1° un amour de désir qui aspire sans cesse à le posséder, 2° un amour de sacrifice qui lui donne la préférence sur tout autre objet, 3° un amour attentif qui ne néglige rien dans son service, 4° un amour sans bornes qui croisse tous les jours par de nouveaux progrès. Sondez le cœur de la plupart des hommes, et vous y trouverez un tel amour, non pour Dieu, mais pour les richesses.

Amour de désir. Et que souhaite-t-on autre chose en ce monde que d'être riche? Le prophète, pour exprimer les vives ardeurs de l'amour divin dont il était embrasé, les compare à la soif brûlante du cerf altéré qui court à l'eau des fontaines. Celle des hommes qui courent après les richesses n'est-elle pas mille fois plus vive et plus ardente? Que de mouvements ne se donne-t-on pas; que de veilles, que de fatigues ne supporte-t-on pas; que de ruses, que d'artifices n'imagine-t-on pas pour en acquérir! Le monde en est rempli.

On y vit, pour ainsi dire, au milieu des piéges de la fraude et de l'injustice : les uns y sont perpétuellement la dupe des autres; l'un profite de ce que l'autre a perdu; celui-ci s'empresse de recueillir ce qu'un autre a dépensé; chacun cherche à envahir, à bâtir sur des ruines, et à renverser la fortune de son voisin pour établir la sienne.

Amour de sacrifice. Et que ne sacrifie-t-on pas pour devenir riche? Parents, amis, repos, honneur, tout cède, tout est compté pour rien en comparaison des richesses.

Celui, disait le Sauveur (*Matth.*, X, 37), qui n'est pas disposé à haïr, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs; et pour dire encore plus, celui qui n'est pas disposé à se haïr soi-même, pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi.

Telle est précisément la disposition d'un avare à l'égard des richesses : pour elles, il hait ses parents dont il dévore la succession par des désirs barbares et dénaturés; pour elles, il hait ses frères et ses sœurs dont il envie les partages; pour elles, il hait en quelque sorte tout le genre humain, et il consent à être haï de tous. Vous serez heureux, disait le Sauveur (*Matth.*, V, 11), lorsque les hommes vous haïront, vous maudiront, vous persécuteront pour l'amour de moi. Ainsi, raisonne cet avare par rapport à l'or: content de voir son trésor s'accumuler au gré de ses désirs, il consent à être chargé des malédictions d'une famille irritée, de la veuve opprimée, de l'orphelin dépouillé, du débiteur poursuivi sans ménagement, du domestique abandonné sans pitié, du créancier frustré sans miséricorde. En est-ce assez, chrétiens, pour vous faire comprendre jusqu'où va l'idolâtrie des richesses? Non, elle va plus loin encore, puisque tel avare aimera mieux quelquefois souffrir, languir, manquer, dessécher, que de toucher à son or; il mettra son bonheur à le posséder sans en jouir, à le contempler sans en faire usage; et l'or paraît encore ici usurper, sur le souverain Maître, le pouvoir de rendre les hommes heureux en se montrant simplement à eux.

Amour attentif. Tout est grand, vous le savez, dans le service de Dieu, tout est précieux dans les dons de la grâce. Le juste est toujours sur ses gardes pour éviter les occasions d'offenser Dieu, et pour saisir tous les moyens de lui plaire.

Telle est précisément la conduite de l'avare à l'égard des richesses : il ne néglige rien, il met tout à profit, il redoute les pertes les plus légères, il saisit les moindres occasions de grossir son trésor; il sait que de même que les gouttes d'eau réunies forment les torrents, ainsi les petits profits multi-

pliés font insensiblement les grandes fortunes.

Amour sans bornes. Dieu demande de nous un amour qui croisse et qui s'augmente, et un amour qui ne se contente jamais de ce qu'il a fait pour lui plaire. Tel est l'amour des richesses; il est insatiable, il n'est jamais rempli, jamais satisfait. A-t-on fait une fortune immense, a-t-on plus de bien qu'il ne faut pour se soutenir, et même pour s'élever, on veut encore l'augmenter.

Ecoutez ce riche dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile; il ne dit point: J'ai amassé de grands biens, je n'ai donc plus rien à désirer; il dit au contraire: *Destruam horrea mea, et majora faciam.* (*Luc.*, XII, 18.) Je détruirai et je rebâtirai, je renverserai mes premiers projets pour en former de plus grands, j'abattrai la maison que j'habite pour élever des palais, je reculerai les limites de mes terres, et je les porterai, s'il se peut, jusques à l'étendue des royaumes et des empires. Et n'en voit-on pas tous les jours, de ces vieillards courbés sous le poids des années, accablés d'infirmités, et dévorés par l'avarice, qui forment, à deux pas du tombeau, des projets d'acquisitions et de fortune aussi vastes et aussi étendus que s'ils étaient assurés de vivre des siècles? Demandez-leur où est leur Dieu? en connaissent-ils d'autres que leurs richesses? Leur Dieu est-il différent de l'objet auquel leur cœur est uniquement attaché? et leur cœur ne se trouve-t-il pas toujours où est leur trésor?

Vous me direz que la plupart des hommes ne prétendent pas porter l'amour des richesses jusqu'à cet excès, que le plus grand nombre partage en quelque sorte ses sentiments entre Dieu et l'or, entre la cupidité et la religion, et que plusieurs font encore profession d'aimer Dieu en aimant les richesses. Il est vrai, chrétiens; mais qu'arrive-t-il? C'est que, s'ils ne regardent pas les richesses comme leur fin unique, ils en font au moins leur fin principale; et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir comment ils se comportent lorsque leur cupidité ne se trouve combattue que par la loi de Dieu: si elle n'ose franchir les bornes sacrées de cette loi divine; si, dans la concurrence des deux, ils préfèrent toujours l'observation de l'une à la satisfaction de l'autre, alors on pourra dire que Dieu est véritablement leur fin principale.

Mais qu'il est rare, ô mon Dieu, de trouver des cœurs où votre amour soit assez fort et assez dominant pour l'emporter sur l'amour des richesses! On respectera vos saintes lois, on les pratiquera même, pourvu que l'intérêt demeure toujours à couvert; dès qu'elles viendront à entamer cet article, elles seront méconnues, interprétées, éludées, ou même audacieusement violées. Ne s'agit-il que de confesser ses fautes? on les confessera; ne s'agit-il que d'assister au culte public? on y assistera: mais s'agit-il de donner ou de restituer? on ne sera plus si traitable et si obéissant. La loi de Dieu est comme anéantie, dès qu'elle entreprend de toucher à nos richesses. De même on sera voisin paisible, ami fidèle, parent tendre et affectionné, quand il ne faudra cimenter cette paix et entretenir cette union que par des paroles; mais s'il survient malheureusement quelque dispute d'intérêt, tous les liens sont rompus, tous les devoirs sont oubliés, l'union disparaît, la guerre s'allume, les divisions éclatent, les haines s'enveniment, les lois mêmes de la chair et du sang seront foulées aux pieds. Mais si les lois de Dieu sont toujours sacrifiées à l'amour des richesses, si, sans être la fin unique de toutes vos actions, elles en sont la fin principale; répondez moi, riches du monde, êtes-vous chrétiens ou idolâtres? Jésus-Christ nous assure que l'on ne peut servir deux maîtres à la fois, et que, si l'on s'attache inviolablement à l'un, il faut nécessairement mépriser l'autre: vous voudriez servir en même temps le Dieu du ciel et le Dieu des richesses; mais celui qui est le plus aimé et le mieux obéi, n'usurpe-t-il pas dans votre cœur tous les droits et toute l'autorité de l'autre?

Ecrivons donc sur le frontispice de nos temples, les paroles que saint Paul aperçut autrefois gravées sur un autel, dans la ville d'Athènes: *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII, 23); au Dieu méconnu, au Dieu oublié, au Dieu abandonné. Ecrivons au contraire, et gravons ces paroles sur l'or et sur l'argent: Au Dieu reconnu, au Dieu adoré, au Dieu servi préférablement à tout. La terre, disait le prophète Isaïe, a été remplie d'or et d'argent, et en même temps elle a été remplie d'idoles, auxquelles on rend perpétuellement un culte sacrilége: *Repleta est terra argento et auro, et repleta est terra ejus idolis.* (*Isa.*, II, 8.) Je suis devenu riche, dit l'impie, et dès ce moment je me suis fait à moi-même une idole que j'adore: *Dives effectus sum, inveni idolum mihi.* (*Osee.*, XII, 8.) *Les simulacres des gentils*, disait David (*Psal.* CXIII, 4) *ne sont que de l'or et de l'argent;* mais l'Apôtre saint Paul tourne cette parole dans un sens contraire, avec une sagesse admirable, en disant que l'or et l'argent sont devenus les idoles et les simulacres des chrétiens: *Hoc magna sapientia Paulus invertit, dicens: Aurum et argentum sunt simulacra et idola Christianorum.* Mais quel sera, diront les riches du monde, quel sera le fruit et la conclusion de ce discours? prétendez-vous nous faire un crime de nos richesses, traiter d'idolâtrie tous les soins que l'on peut prendre pour en acquérir? voulez-vous nous obliger à venir les jeter encore aux pieds des apôtres, et leur persuader à eux-mêmes qu'ils devraient craindre d'y toucher? avez-vous entrepris de réduire tous les chrétiens à la qualité de pauvres volontaires, d'éteindre absolument ce désir des richesses qui anime les arts, qui soutient le commerce, et qui contribue tant au bonheur des peuples et à la prospérité des empires?

Non, chrétiens, je ne fais point ici le procès aux richesses en elles-mêmes, mais j'en condamne l'abus: je ne prétends pas détruire tous les ressorts de l'industrie, ni arrêter

tous les mouvements du commerce; mais je prétends blâmer tous les excès de la cupidité et de tous les crimes de l'avarice. Je veux que les soins légitimes que vous pouvez prendre pour vous enrichir, soient toujours subordonnés aux règles inviolables de l'Evangile et de la religion: je veux que vous cherchiez, avant tout, le royaume de Dieu et sa justice; que vous songiez bien plus à vous faire un trésor de mérite dans le ciel qu'à thésauriser sur la terre, et à soulager les pauvres de Jésus-Christ qu'à éblouir les hommes du vain spectacle de votre opulence: je veux vous faire envisager les richesses, comme une occasion perpétuelle et dangereuse de tomber dans le péché d'idolâtrie; vous apprendre à les regarder sans envie, à les acquérir sans injustice, à les posséder sans attachement, à les dépenser sans faste, à les répandre avec charité, à les sacrifier sans regret; je veux vous empêcher d'en faire votre souverain bien et votre fin dernière, la fin unique et la fin principale de toutes nos actions: en un mot, je ne veux pas vous ôter vos richesses; mais je veux vous apprendre à vous sanctifier au milieu de vos richesses et par vos richesses.

O Dieu! dont la grâce toute-puissante a formé tant de saints au milieu des dangers de l'abondance et des écueils inséparables des grandes fortunes; ô Maître souverain, qui avez pris dans vos saintes Ecritures le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pour montrer que vous pouvez être le Dieu des riches, effacez de nos cœurs jusqu'aux moindres traces de cette aveugle cupidité qui précipite la plupart des hommes dans les abîmes de l'idolâtrie. Malheur à moi si, me laissant entraîner au torrent de la coûtume et des mauvais exemples qui m'environnent, séduit, comme tant d'autres, par le funeste appât des biens périssables de la terre, je venais à oublier que je ne dois vivre et travailler en ce monde que pour me rendre digne de régner un jour avec vous dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le jeudi de la troisième semaine de carême.

SUR LES EMPORTEMENTS DE L'IMPATIENCE ET DE LA COLÈRE.

Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit judicio. (*Matth.*, V, 22.)

Et moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère sera coupable au jugement de Dieu

Jésus-Christ était venu au monde pour apporter aux hommes l'Evangile de la paix: *Veniens evangelizavit pacem.* (*Ephes.*, II, 17.) Et le prophète Isaïe, en prédisant sa naissance, l'avait annoncé comme un enfant admirable qui devait être appelé le Prince de la paix: ***Princeps pacis.*** (*Isa.*, II, 7.) Que devons-nous entendre, chrétiens, par cette paix que Jésus-Christ donnait à ses disciples, en leur disant: La paix soit avec vous: *Pax vobis?* (***Joan.***, XIV, 27.) Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix: *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis?* (*Joan.*, XX, 19.) Quelle est cette paix que saint Paul voulait voir établie dans l'esprit et dans le cœur de tous les fidèles, pour les maintenir dans cette union intime avec Jésus-Christ, qu'ils avaient contractée par le baptême; cette paix qu'il nomme la paix de Dieu, qui devait les élever au-dessus de tout ce qui frappe les sens: ***Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum?*** (***Philip.***, IV, 7.) En quoi consiste-t-elle, et quel en est le véritable objet?

Apprenez ici, chrétiens, que cette paix, si justement vantée et si désirable, a un rapport direct et nécessaire avec Dieu, avec le prochain, et avec nous-mêmes; avec Dieu, dont nous perdons la grâce en nous livrant au trouble et à l'impétuosité de nos passions; avec le prochain, que nous sommes obligés de chérir et de ménager par une conduite charitable et bienfaisante; avec nous-mêmes, qui ne devons jamais nous écarter des règles de la sagesse et de la modération chrétienne. Or, je vous le demande, quoi de plus contraire à la douceur de cette paix divine, que les saillies et les emportements de la colère qu'il a condamnés si expressément dans son Evangile? On a beau les regarder comme des fautes légères, sous prétexte que ce ne sont que des défauts d'humeur que l'on doit toujours excuser: car comment pouvoir justifier des excès qui détruisent 1° la paix que nous devons avoir avec Dieu: ce sera le sujet de la première partie; 2° la paix que nous devons entretenir avec le prochain: ce sera le sujet de la seconde; 3° la paix que nous devons toujours conserver avec nous-mêmes: ce sera le sujet de la troisième. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Gardez-vous, chrétiens, de penser que les transports déréglés de l'impatience et de la colère, dont je parle ici, aient rien de commun avec ce zèle ardent et actif qui faisait dire à David (*Psal.* LXVIII, 10): ***Le zèle de la maison de Dieu me brûle et me dévore***, mon cœur est flétri, et je sèche en quelque sorte sur mes pieds, lorsque je considère la funeste tranquillité des pécheurs. Cette sainte impatience est un don de Dieu; elle est bien moins un vice, qu'elle n'est la marque et l'effet d'une sublime vertu. Elle est l'image de la colère de Dieu même, en ce qu'elle n'en veut jamais qu'au péché, lors même qu'elle éclate avec le plus de force contre les pécheurs, en ce qu'elle est toujours guidée par la charité et par la justice, et toujours précédée ou suivie de la miséricorde et de la paix. C'est une indignation juste et vertueuse que David avait en vue, quand il disait: ***Irascimini, et nolite peccare*** (***Psal.*** IV, 5); haïssez le vice, corrigez les coupables, mais que ce soit toujours sans fiel et sans amertume; imitez le Seigneur qui a ordonné en même temps et avec la même tranquillité le bonheur des anges et le malheur des démons, sans qu'aucune passion, aucune impatience ait jamais agité son essence divine, le centre éternel et immuable de la sainteté la plus parfaite et la plus tran-

quille. Respectons, chrétiens, les nobles ardeurs de la vertu des saints, et gardons-nous de les confondre avec les honteux déréglements d'une colère passionnée. Les saints n'ont de colère que pour les intérêts de Dieu; ils sont froids et paraissent insensibles quand il s'agit de leur intérêt propre. Nous faisons tout le contraire, dit saint Chrysostome: animés pour tout ce qui nous touche personnellement, quand il s'agit de la gloire et des intérêts de notre Maître, quand il s'agit de la perte des âmes qu'il a rachetées de son sang, nous n'avons plus ni ressentiment ni colère.

Je ne parle donc ici que de cette colère déréglée qui a sa source dans l'amour-propre, et qui ne s'allume jamais que pour les intérêts de la terre; et pour vous donner encore une idée plus précise du vice que j'ai en vue dans ce discours, je distingue deux sortes de colères déréglées.

J'appelle la première une colère de haine; j'appelle la seconde une colère de transport. La première est une colère fixe et persévérante; le Saint-Esprit l'appelle colère de réserve: *Homo homini reservat iram.* (*Eccli.*, XXVIII, 3); elle est quelquefois muette et tranquille, elle a même toutes les apparences de la douceur, mais elle n'en est que plus âpre et plus acharnée. Défiez-vous, dit-on tous les jours, de ces hommes couverts et dissimulés, dont la bouche ne semble distiller que le miel; ils n'en sont que plus vindicatifs et plus dangereux; leur fiel est tout renfermé dans leur cœur, et leur colère, cachée sous le voile d'une douceur politique et cérémonieuse, médite sourdement, dans un silence affecté, de longues inimitiés et de cruelles vengeances. On a bien moins à craindre de ces hommes vifs et emportés, dont la colère éclate tout à coup, et disparaît ensuite en un moment; ils sont violents, mais ils sont vrais et sincères; ils s'échappent, mais ils reviennent aisément; leur colère n'est qu'une colère de transport, qui n'a aucune suite; c'est un feu qui s'allume en un instant, mais qui s'évapore et qui se dissipe. C'est cependant, chrétiens, cette colère de transport qui va faire l'objet de ce discours; je ne parle point ici de la vengeance et de la haine, je n'en veux qu'à ces emportements brusques et précipités, que l'on appelle proprement transports de colère et d'impatience; à ces emportements qui ne sont pas incompatibles avec la sincérité, la droiture, et même avec une sorte de bonté, mais qui ne laissent pas d'être la source de mille péchés dont je prétends ici vous faire sentir, s'il est possible, toute la grièveté.

J'ai dit d'abord que celui qui se livre habituellement à ces transports, trouble continuellement la paix qu'il doit avoir avec Dieu; et il est d'autant plus nécessaire d'éclaircir ce point, qu'on se pardonne peut-être trop aisément ces sortes de transports, lorqu'on vient à examiner sa conduite dans les vues de la religion. On les porte, il est vrai, au tribunal de la pénitence, et toutes les confessions en sont remplies; on ne se présente guère à ce tribunal sans s'accuser de quelques mouvements d'impatience et de colère, mais c'est sans aucun désir de s'en corriger; on sait assez que les haines persévérantes et les constantes inimitiés sont des péchés griefs, et qui demandent nécessairement à être réparés; mais les transports d'impatience et de colère, lorsqu'ils ne sont suivis d'aucune rupture, à peine les regarde-t-on comme des péchés, on les regarde plutôt comme des suites irremédiables du tempérament; et sans attendre que Dieu nous les ait pardonnés, on commence d'abord par se les pardonner à soi-même.

Je dis cependant, chrétiens, que ces sortes de transports, surtout quand ils sont fréquents et habituels, vous éloignent de Dieu, et qu'ils ne peuvent manquer de l'éloigner de vous, et cela, pour deux raisons très-précises: la première, c'est qu'ils sont très-opposés par eux-mêmes à l'esprit de Dieu; la seconde, c'est qu'ils vous portent souvent à braver la majesté de Dieu dans leurs excès.

Je dis 1° qu'ils sont très-opposés par eux-à l'esprit de Dieu. Rien de plus nécessaire à un chrétien que d'examiner avec soin tout ce qu'il peut y avoir en lui de conforme ou de contraire à l'esprit de Dieu. Eprouvez-vous, disait l'Apôtre, et rentrez sans cesse en vous-mêmes, pour connaître et pour distinguer quel est l'esprit qui vous fait agir et parler: *Probate spiritus si ex Deo sint.* (I *Joan.*, IV, 1.) Si c'est l'esprit du démon, vos paroles et vos actions seront criminelles; si c'est l'esprit de Dieu, elles seront saintes et divines. C'est donc dans cette heureuse conformité avec Dieu, que consiste le salut et la perfection de l'homme, puisque ce Dieu ne peut approuver dans nous que ce qui lui ressemble, et que la sainteté qu'il exige de nous, n'est autre chose qu'une espèce de ressemblance et de similitude avec lui: cette seule règle, chrétiens, fait le discernement des vertus et des vices. Si vous agissez par un esprit de fourberie et d'artifice, vous sortez de la règle, parce que cet esprit est contraire à l'esprit de vérité qui est en Dieu, et qu'il est conforme à l'esprit du démon, qui est le père du mensonge; si vous agissez par un esprit d'injustice, vous sortez de la règle, parce que cet esprit est contraire à l'esprit de justice et d'équité qui est en Dieu, et qu'il est conforme à l'esprit du démon, qui est le père de l'iniquité; si vous agissez par un esprit de caprice et d'humeur, vous sortez de la règle, parce que cet esprit est contraire à l'esprit de sagesse et d'immutabilité qui est dans Dieu, et qu'il est conforme à l'esprit du démon, qui se plaît dans le trouble et l'inconstance des passions; si vous agissez par un esprit de sensualité et de débauche, vous sortez de la règle, puisque cet esprit est contraire à l'esprit de pureté qui est en Dieu, et qu'il est conforme à l'esprit du démon, qui est un esprit immonde; et par la même raison, si vous agissez par un esprit de co-

lère et d'emportement, vous sortez de la règle, parce que cet esprit est contraire à l'esprit de douceur et de patience qui est en Dieu, et qu'il est conforme à l'esprit du démon, dont il semble quelquefois imiter la fureur et la rage.

Car, n'en doutez pas, chrétiens, la colère n'est pas moins opposée à l'esprit de Dieu que la sensualité, et la débauche que la fourberie, l'inconstance et le mensonge; vous pouvez vous en convaincre : 1° par la conduite de Dieu; 2° par les instructions de Jésus-Christ; 3° par l'exemple de ses plus fidèles serviteurs. Je dis par la conduite de Dieu. Il est vrai qu'il est souvent parlé dans l'Ecriture de la colère du Seigneur, et à entendre les menaces qu'il nous en fait, il semblerait d'abord que son esprit serait un esprit d'emportement et de colère; mais à voir le peu d'éclat, le peu d'effet que produit dans le monde cette colère divine et toute-puissante, on peut dire que si la colère du Seigneur est la plus terrible, elle est aussi la plus retenue. Il voit, ce Dieu si fort, ce juge si puissant et si sévère, il voit tous les jours son autorité méprisée, ses commandements violés, ses lois foulées aux pieds; et tandis qu'une partie de ses créatures ne semble occupée qu'à provoquer sa colère, l'autre s'offre pour la seconder : *Vis imus ?* (*Matth.*, XIII, 28.) Parlez, dit le firmament; vous n'avez qu'à vouloir, pour faire ensevelir tous vos ennemis dans un nouveau déluge; parlez, dit le tonnerre, il ne faut qu'un instant pour les réduire en poudre; parlez, disent les anges exterminateurs, nous n'attendons que vos ordres pour frapper. Que répond-il, chrétiens, à ces demandes vives et empressées? Ce qu'il répondit autrefois à un de ses prophètes : Je ne veux point la mort du pécheur; ma colère le demande, mais ma bonté captive ma colère; ce qu'il répondit à ses disciples offensés, qui demandaient que le feu du ciel vînt fondre sur une ville infidèle : *Nescitis cujus spiritus estis.* (*Luc.*, IX, 55): vous ne savez pas encore quelle est la douceur de mon esprit; ce que le Père de famille répond à des ouvriers impatients : *Sinite utraque crescere usque ad messem.* (*Matth.*, XIII, 30); ne touchez à rien de ce qui est dans mon champ, que le temps de la moisson ne soit arrivé. Le Sage avait donc bien raison de lui dire : Seigneur, vous jugez de tout sans passion et sans colère; vos jugements sont des jugements de tranquillité et de paix, et vous nous traitez, quoique vos ennemis, avec une sorte de ménagement et de respect : *Tu autem cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos.* (*Sap.*, XXI, 18.)

C'est à ce Dieu si patient et si doux que nous devons ressembler, chrétiens, si nous voulons lui plaire; tout ce qui est contraire à cet esprit de douceur et de paix, lui est odieux : *Non in commotione Dominus.* (*III Reg.*, XIX, 11.) Le Seigneur n'habite point dans un cœur continuellement troublé par les saillies impétueuses de la colère; son esprit s'éloigne de cette mer agitée, et ne se plaît que dans le calme et dans les douceurs de la paix.

Les instructions de Jésus-Christ doivent encore vous le persuader. Apprenez de moi, disait ce divin Maître à ses disciples : *Discite a me.* (*Matth.*, XI, 29.) Quoi, Seigneur? Que voulez-vous nous apprendre? reprend saint Chrysostome, vous ne vous exprimez pas ainsi pour une chose de peu de conséquence, vous avez sans doute d'importantes leçons à nous donner; ce début ne nous promet rien que de grand, rien qui ne soit digne des plus sérieuses réflexions de notre esprit. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (*Ibid.*) Il faut donc, continue le même Père, que la colère vous soit bien odieuse, puisque vous réduisez à ce seul point les grandes et importantes leçons que vous avez à nous faire. Jésus-Christ pouvait sans doute nous donner des leçons de justice et de désintéressement, des leçons de mortification et de pénitence; des leçons d'obéissance et de fidélité : il nous les donne en d'autres endroits, l'Evangile en est plein; et il n'est aucun des devoirs de la religion qu'il ne nous ait expressément commandé par ses paroles, et dont il ne nous ait facilité la pratique par ses exemples. Mais il a voulu réserver une leçon spéciale pour la colère, parce qu'il savait que nous aurions peine à comprendre à quel point elle nous éloigne de lui. Il a donc voulu nous en faire une leçon particulière, et précédée d'une annonce capable de nous frapper, pour nous faire entendre que le souffle de sa grâce ne se fait point sentir au milieu de ces violents orages, de ces tempêtes tumultueuses qui allument le sang, qui aveuglent l'esprit, qui troublent la raison, qui mettent le désordre dans le cœur, le feu dans les yeux, l'aigreur dans les paroles, l'indécence dans les actions.

David, ce prince selon le cœur de Dieu, et qui par conséquent devait mieux connaître que personne les inclinations d'un cœur qu'il avait su toucher par son mérite, avait bien compris ce point de morale, lorsqu'il conjure le Seigneur de lui être propice, par tout ce qu'il croit le plus capable d'attirer sur lui ses miséricordes : il ne lui parle pas des victoires qu'il a remportées sur les ennemis de son nom, durant le cours d'un règne singulièrement glorieux par le succès de ses armes; il ne lui parle que des fréquentes victoires qu'il a remportées sur lui-même en maîtrisant sa colère; il ne lui dit point : Souvenez-vous, Seigneur, du vainqueur de Goliath et des Philistins, souvenez-vous du vengeur de votre peuple, du destructeur des ennemis de votre culte; mais il lui dit: Souvenez-vous de David, votre serviteur, et de cet esprit de douceur qui a toujours fait son caractère : *Memento, Domine David, et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI, 1.)

Apprenons, chrétiens, de cet exemple

qui s'accorde si parfaitement avec les leçons de Jésus-Christ, à ne pas regarder simplement la colère comme un vice de tempérament; c'est un vice opposé à l'esprit de Dieu, un vice qui nous sépare de Dieu, puisqu'il nous met encore dans un danger prochain de braver la majesté de Dieu, et d'outrager indignement la sainteté redoutable de sa présence. Les autres vices, dit un saint Père, s'enfuient de la présence du Seigneur, ils ne cherchent pas à l'offenser: *Cætera vitia fugiunt a Deo.* Dans la volupté, dans l'avarice, dans la vengeance, l'homme suit son penchant, il cherche son intérêt et son plaisir, et, bien loin de s'y livrer dans le dessein formé d'offenser Dieu, il désirerait plutôt de tout son cœur que Dieu voulût bien ne s'en point offenser: *Cœtera vitia fugiunt a Deo ;* la colère seule, dans ses aveugles transports, lève la main contre le Tout-Puissant: *Tetendit enim adversus Deum manum suam* (*Job*, XV, 25); elle ose s'en prendre à lui du mal qu'elle ressent; elle attaque ouvertement sa majesté suprême; elle ose blasphémer ce nom que David même n'osait prononcer par respect, ce nom devant qui tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, ce nom qui doit être à jamais béni et adoré de toutes les créatures. Je sais, chrétiens, qu'il échappe dans ces moments bien des expressions dont on n'a jamais exactement pesé toute la signification; je sais qu'en les prononçant, le cœur n'a pas toujours un dessein formé d'outrager le souverain Maître; je sais enfin qu'une funeste habitude, un malheureux exemple place comme naturellement ces termes affreux sur la langue d'un homme irrité, sans que par là il prétende autre chose que de donner une marque éclatante et indubitable de sa vive colère. Mais quoi! viendrait-on à bout de justifier par là ces horribles blasphèmes? Par qui ont-elles été inventées ces expressions diaboliques, si ce n'est par ceux qui avaient un dessein formé de braver le Tout-Puissant, et qui les ont transmises aux autres comme le langage désespéré d'une fureur qui ne respecte plus rien? Sied-il bien, je vous le demande, sied-il à une langue destinée à toucher le corps de Jésus-Christ même, de s'accoutumer à de semblables discours; et s'il est vrai, comme le Sauveur l'a dit, qu'il nous faudra rendre compte au jugement de Dieu d'une parole simplement inutile, quel compte nous faudra-t-il donc rendre de tant de paroles qui ne sont pas simplement inutiles, mais abominables?

Croyons-nous que le Dieu qui, du haut de son trône, se sera tant de fois entendu outrager par une vile créature, se trouvera fort disposé à se payer de cette faible excuse: Je n'étais pas maître de moi, je le disais par habitude? Vous n'étiez pas maître de vous! il fallait vous en rendre maître, et solliciter continuellement la grâce de se joindre à vous pour acquérir cet heureux empire. C'était une habitude! mais quoi? toute créature était étroitement obligée de se faire une sainte habitude de louer et de bénir continuellement le nom du Seigneur; et vous, foulant aux pieds cette loi sacrée et indispensable, vous en êtes enfin venu à vous faire une habitude exécrable de le blasphémer. Ce n'est donc pas par légèreté et par surprise, c'est par une espèce de profession ouverte que vous êtes devenu le profanateur du saint nom de Dieu, l'agent du démon, qui ne cessez de détourner les hommes du culte de Dieu, par le mépris ouvert et audacieux que vous inspirez à ceux qui vous entendent, pour sa redoutable majesté. Ah! chrétiens, tout ce que vous alléguerez pour vous justifier, se tournera contre vous, et ne servira qu'à vous confondre. Mais allons à la source de ces blasphèmes; cette source, c'est la vivacité de votre impatience: vous avez vu à quel point elle vous éloigne de Dieu; voyons présentement combien elle nous rend injustes et criminels à l'égard du prochain: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A voir la douceur affectée qui règne aujourd'hui dans le commerce du monde, qui ne s'imaginerait que tous les hommes, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions, ne cherchent qu'à se rendre des devoirs mutuels; et demeurent toujours étroitement unis par les liens que la charité chrétienne ajoute à ceux de la nature?

Voyez dans le public deux personnes attachées depuis longtemps au joug du mariage par ces nœuds indissolubles qui unissent si souvent des humeurs incompatibles, et qui les rendent quelquefois incompatibles même en les unissant: voyez, dis-je, ces personnes dans le public, rien de plus doux, rien de plus complaisant en apparence: ne vous fiez pas cependant à ces beaux dehors; la colère et l'impatience entretiennent entre ces deux personnes une perpétuelle discorde: votre présence vient peut-être de mettre fin à une querelle furieuse prête à recommencer dès que vous serez parti; sitôt qu'on vous a vu, on a pris le masque de la complaisance et de la douceur, pour le quitter aussitôt qu'on ne vous verra plus.

Voyez de même dans le public un père et une mère avec leurs enfants; quelles apparences d'affection et de tendresse! ne dirait-on pas qu'ils les chérissent plus qu'eux-mêmes? Avez-vous disparu: ces enfants ne voient plus que des parents inquiets et déraisonnables, qui s'emportent avec fureur pour la moindre faute qu'ils leur voient commettre; des parents qui semblent se nourrir des larmes de leurs enfants, et se faire un plaisir cruel de les voir couler; des parents, enfin, qui sont venus à bout de leur rendre odieux les noms les plus chers et les plus sacrés aux yeux de la simple nature.

Voyez pareillement dans le public un maître avec ses domestiques; à peine sem-

ble-t-il leur commander, tant il paraît doux et mesuré dans ses paroles; mais dans le secret, quels emportements et quels transports; au moindre sujet de mécontentement qu'ils lui donnent? par quelles imprécations, par quelles grossières injures sont-ils relevés de leurs moindres négligences? rien de tout cela ne se montre dans le public. Les emportements de la colère ont quelque chose de si bas, de si déraisonnable et de si honteux, qu'on a soin de les cacher autant qu'on peut aux yeux des hommes : il faut donc aujourd'hui les montrer au grand jour, et couvrir d'une salutaire confusion ces hommes emportés, qui ne se font aucun scrupule de violer, tous les jours, et à tous les moments, les lois les plus sacrées de la chair et du sang, et les lois non moins respectables de la charité chrétienne.

Je dis premièrement, les lois de la chair et du sang; car il y a cette différence entre la haine et la colère, que la première attaque seulement ceux qui nous offensent, et que nous croyons avoir quelque raison de haïr; elle ne s'en prend qu'aux ennemis, au lieu que la colère attaque le plus souvent ceux que nous avons le plus de raisons d'aimer, ceux mêmes quelquefois que nous aimons davantage. Cruelle passion, passion barbare et dénaturée, qui s'attache principalement à faire souffrir et à persécuter, non des objets de haine et d'inimitié, mais les objets de l'amour le plus tendre et le plus légitime! Car ces époux qui s'emportent tous les jours si violemment l'un contre l'autre, ne se haïssent peut-être pas dans le fond du cœur, ils ne se regardent pas comme ennemis; cependant l'un est perpétuellement la croix et le supplice de l'autre; et leurs deux fréquents transports, sans être des effets ni des marques de haine, leur deviennent quelquefois plus odieux et plus insupportables que ne serait une haine constante et déclarée.

Mais quand votre colère n'éclaterait que contre des hommes indifférents, des hommes vils et méprisables aux yeux du monde, contre des hommes même obligés par leur état de vous obéir et de vous servir, ne pensez pas qu'elle fût pour cela exempte de péché. Car il ne sert de rien de dire ici : ce ne sont que des domestiques, ils sont faits pour souffrir mon humeur, c'est leur état, et ils ne sont nullement en droit de s'en plaindre.

Vous vous trompez, chrétiens, la loi de la charité vous impose de grands devoirs à l'égard de tous les hommes; et si vous ne leur devez pas à tous la même mesure et le même degré d'amour et d'affection, vous leur devez au moins un amour qui vous engage à les traiter avec douceur, et à ne pas appesantir le joug de leur misère, puisque enfin, quelque vils, quelque méprisables qu'ils puissent être, Jésus-Christ l'a dit, ils sont notre prochain, ils sont nos frères, et nous sommes obligés de les aimer comme nous-mêmes. Et que deviennent donc ces règles sacrées de l'Evangile de Jésus-Christ, lorsque, dans les accès de votre colère, vous ne vous faites aucun scrupule de les accabler d'imprécations et d'injures? Car ce sont-là, dit Salvien, les premières armes de la colère : ne pouvant faire à ceux qui nous déplaisent tout le mal qui nous vient à l'esprit, nous nous donnons au moins le triste et cruel plaisir de le leur souhaiter; nous demandons contre eux, dans notre colère, ce que nous ne pouvons exécuter dans notre faiblesse; nous appelons à notre secours les puissances de l'enfer, et nous les invitons à seconder nos transports : ces désirs, aussi inutiles qu'ils sont exécrables, sont les premières armes qu'emploie d'abord cette fougueuse, mais faible et impuissante passion.

Vous parlerai-je ici, chrétiens, de l'injustice extrême qu'il y a à traiter ainsi des hommes semblables à vous, qui emploient souvent toutes les forces et toute l'industrie dont ils sont capables pour vous contenter et pour vous servir; des hommes que le seul malheur de leur naissance a réduits à la dure nécessité de vous obéir; des hommes enfin presque toujours moins coupables que vous ne vous l'imaginez, et qui, bien que remplis de défauts, suite inévitable d'une éducation malheureuse, n'en ont peut-être aucun qui ne soit moindre que les vôtres?

Il est vrai, dites-vous, je le sens, je le reconnais, la colère est injuste, odieuse, déraisonnable, elle offense trop souvent les règles de la charité chrétienne, mais je ne suis pas maître de la retenir; c'est mon humeur, et cette humeur a pris un tel ascendant sur moi, que je n'y puis résister. C'est votre humeur, chrétiens, et c'est justement cette humeur qu'il faut vaincre et qu'il faut corriger. Il faudrait donc me refondre, dites-vous, et me faire un autre tempérament? Non, chrétiens, mais il faut dompter ce tempérament, et il faut, en le domptant, devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ. Les premiers mouvements sont pardonnables, sans doute, mais ce n'est qu'autant qu'on leur résiste. Eh! comment leur résister? Comment? en se préparant de longue main à tout événement, en se munissant de réflexions utiles pour les prévoir avant qu'ils arrivent. L'art de se vaincre soi-même ne consiste souvent qu'à prévoir tellement les choses fâcheuses et désagréables, qu'il ne puisse rien nous arriver à quoi nous ne nous soyons attendus : *Timor quem timebam, evenit mihi : et quod verebar accidit.* (*Job*, III, 25.) Gardez-vous de penser, chrétiens, que tout doit réussir au gré de vos désirs, que tous les événements doivent se ranger selon vos souhaits : au contraire, attendez-vous plutôt à être contrariés qu'à être servis, à être abandonnés qu'à être secourus. Comptez bien que ceux qui se disent aujourd'hui vos amis, demain se tourneront contre vous : que ces enfants qui font actuellement vos délices, vont faire incessamment des fautes dont vous serez désolés; comptez enfin que votre vie sera

nécessairement traversée par une infinité de contre-temps et de contradictions ; car quelle autre chose devons-nous attendre dans cette vallée de larmes, qu'une ample récolte de chagrins et de tristesse? On vous donnera infailliblement mille sujets d'impatience; ce sera en partie l'effet de l'ignorance de ceux qui ne savent pas faire mieux, en partie l'effet de la malice de ceux qui ne veulent pas mieux faire : armez-vous donc contre ces divers accidents avant qu'ils arrivent; prenez vos précautions contre la tempête avant de sortir du port, et quand elle arrivera, si votre âme est d'abord ébranlée, du moins ne sera-t-elle pas entièrement renversée. On admirait la patience des saints : si ceux qui dépendaient d'eux se plaignaient quelquefois de la sévérité de leurs maximes, on ne les entendit jamais se plaindre des inégalités de leur humeur ni des emportements de leur impatience; ils tenaient en quelque sorte leurs âmes dans leurs mains : *Anima mea in manibus meis semper.* (*Psal.* CXVIII, 109.) Etaient-ils donc insensibles aux diverses contrariétés qu'ils éprouvaient? était-ce une douceur de tempérament qui les rendait si patients, si tranquilles, si indulgents pour les fautes que l'on commettait à leur égard? Ah! chrétiens, à en juger par cette douceur inaltérable qui réglait toutes leurs paroles et toutes leurs actions, ils pouvaient paraître insensibles, mais ils ne l'étaient pas; leur âme était souvent troublée et agitée comme la vôtre: *Anima mea turbata est valde* (*Psal.* II, 4); mais ils savaient la retenir, ils ne lui permettaient pas de s'échapper; on ne s'apercevait de leur colère qu'aux efforts sensibles qu'ils faisaient sur eux-mêmes pour la réprimer : et qu'importe que l'on s'aperçût que cette passion les attaquait quelquefois comme les autres hommes, pourvu que l'on vît en même temps qu'ils savaient résister à ces mouvements; qu'importe que l'on connût par quelques signes extérieurs les combats intérieurs qu'elle leur livrait, pourvu que ces signes annonçassent en même temps leurs combats et leurs victoires? Enfin ils étaient maîtres d'eux mêmes : ils savaient résister à leur propre colère; et les combats qu'ils avaient éprouvés, n'avaient rendu leur patience que plus méritoire. Mais avançons, chrétiens; il me reste encore à vous montrer les fautes que la colère vous fait commettre par rapport à vous-mêmes : c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

La raison étant la plus noble partie de l'homme et le don le plus exquis que nous ait fait l'auteur de la nature, nous nous devons à nous-mêmes de ne jamais laisser échapper un don si précieux; nous nous devons à nous-mêmes d'éviter dans notre conduite tous les mouvements que cette raison désavoue; enfin nous nous devons à nous-mêmes de travailler à le perfectionner et à l'embellir par toutes les vertus qui peuvent lui servir de lustre et d'ornement: trois devoirs essentiels à l'homme, que la colère lui fait oublier, et dont l'accomplissement est absolument incompatible avec ses transports.

Premièrement, elle lui fait perdre l'usage de sa raison, car qu'est-ce que la colère, et comment doit-on la définir? la colère n'est autre chose qu'un court accès de folie, une folie d'un moment, *brevis dementia;* une folie qui obscurcit, qui fait disparaître, tant qu'elle dure, le flambeau de la raison. Ne lui parlez pas, dit-on tous les jours, il est actuellement enflammé de colère, il n'est pas capable d'entendre raison : nous en convenons nous-mêmes, puisque nous avons coutume de nous décharger en quelque sorte des fautes que cette passion nous fait commettre, en disant que nous n'étions plus à nous, que la colère qui nous transportait nous avait aveuglés; qu'on est bien malheureux dans ces occasions; qu'on devient tout à coup incapable de réflexion, incapable de peser ce que l'on dit, de méditer sur ce qu'on a à dire, ni de prévoir les suites et les conséquences de ce que l'on fait: ainsi tout ce que nous avons fait dans la colère, nous n'osons le prendre sur nous, ni le mettre sur le compte de notre raison.

Mais s'il n'est jamais permis à un homme de se procurer à soi-même l'éclipse de sa raison, l'ivresse de la colère sera-t-elle exempte de péché? n'est-elle pas souvent aussi violente, aussi emportée, aussi peu capable de réflexion, que ce profond oubli de soi-même, que l'on se procure par les excès de l'intempérance? Ces deux sortes d'ivresses ne portent-elles pas le même trouble et le même dérangement dans l'esprit et dans les actions, le même désordre dans les discours?

De là que de travers qui dégradent l'homme! que d'inconvénients que la raison désavoue! L'homme est né pour être guidé dans toutes ses actions par les vues d'une raison éclairée, et la colère en est l'obscurcissement; l'homme est né pour la société, et la colère en est le supplice; l'homme est né pour se faire aimer, et la colère n'est propre qu'à le faire haïr; l'homme est né pour faire du bien à ses semblables, des liens mutuels de besoin et de nécessité nous attachent les uns aux autres; la colère rompt ces doux liens, ces liens nécessaires, elle ne porte qu'à faire le mal ou à le souhaiter, et souvent nous rend incapables de recevoir le bien. On fuit un homme colère et emporté comme une bête farouche dont on redoute les approches, lors même qu'elle semble apprivoisée et tranquille.

La colère ne réussit en rien, elle ne vient à bout de rien, elle tombe dans tous les inconvénients qu'elle veut éviter. Car il y a, par exemple, une espèce d'art à gouverner une maison, des enfants, une famille, comme à gouverner un Etat et une monarchie; mais la colère trouble cet art, elle en viole toutes les regles, et par là même elle punit, de ses propres excès, celui qu'elle fait ag r. Vous

voulez vous faire craindre, et vous vous faites mépriser; vous voulez ensuite vous faire aimer, mais vous n'y pouvez réussir; la haine a pris les devants; on connaît votre humeur, on sait qu'à la première occasion vous vous emporterez comme auparavant, que vous ne serez plus maître de vous, qu'on entendra bientôt sortir de votre bouche les imprécations et les injures: on ne vous sait plus aucun gré de vos bienfaits, vous les vendez trop cher.

Vous voulez corriger vos enfants de leurs défauts, et vous commencez par leur donner l'exemple du plus grand, ou du moins du plus incommode de tous leurs défauts; vous leur aigrissez l'humeur, en leur montrant toujours une humeur aigrie. Ils ne quittent point les défauts qui leur sont propres, et ils prennent de vous celui que vous avez: ils deviennent colères et emportés comme vous; et tout ce que vous gagnez par vos éclats, c'est de leur faire ajouter un nouveau vice à ceux dont vous vouliez les corriger, et dont ils ne se corrigent point.

Vous êtes heureux, disait un ancien à ses esclaves qui lui avaient manqué, car je vous ferais punir sévèrement si je n'étais pas en colère. Celui-là connaissait le cœur de l'homme; il savait combien la colère est incapable de le gouverner. Elle rend à la vérité ceux qui dépendent de nous, plus soigneux de cacher leurs fautes, plus timides à les découvrir; mais elle ne les rend pas plus retenus à les commettre: elle les engage seulement à ajouter aux fautes, la fourberie qui les cache, le mensonge qui les couvre, la dissimulation qui les ensevelit; mais elle ne les engage nullement à les éviter: ils ne se soucient point d'être coupables, pourvu qu'ils puissent échapper à votre colère. Ainsi, tout ce que la colère entreprend, a un succès directement contraire à celui qu'elle cherche, et fait tomber à tous moments les hommes dans des inconvénients que leur raison désavoue.

Combien la colère nuit-elle encore à la perfection de notre raison, en éloignant de nous toutes les vertus qui lui servent d'ornement? Car il ne faut pas s'imaginer, disait un ancien, que les transports de cette passion prennent jamais leur source dans le sentiment d'aucune vertu: en vain voudrait-on la faire regarder comme une espèce de tutrice que la nature a donnée à l'homme, pour veiller à la conservation de ses droits, et pour lui donner la force de les défendre. La colère n'est ni forte, ni éclairée, ni généreuse, ni magnanime; sa violence n'a aucun rapport avec l'activité, ni son opiniâtreté avec la force, ni sa dureté inflexible avec la fermeté; on ne doit pas même lui faire l'honneur de la regarder comme l'excès d'aucune de ces vertus: elle vient plutôt d'un défaut absolu de raison et de vertu, qu'elle n'est l'excès de l'une ou de l'autre; elle vient plutôt d'un fonds de bassesse et de faiblesse, que d'un fonds de courage et de magnanimité. Et de-là vient qu'à proportion que la raison s'affaiblit en l'homme ou qu'elle y prend accroissement, on voit aussi sa colère s'accroître ou s'affaiblir. Le sexe le plus faible aura pour l'ordinaire des emportements plus vifs et plus fréquents que celui en qui la raison semble dominer davantage; le temps de la vieillesse et de l'infirmité y sera plus sujet que l'âge mûr; et, en général, tout ce qui nous rend plus faibles, nous rend aussi plus colères et plus emportés.

Il n'y a donc que la douceur et la modération qui puissent embellir notre âme, et mettre l'homme dans cet état de raison et de sagesse qui fait sa véritable gloire. On connaît la sagesse d'un homme par sa patience, dit le Sage, comme l'impatient témoigne sa folie par ses emportements: celui, ajoute-t-il, qui sait maîtriser sa colère, et souffrir avec douceur les divers accidents qui lui arrivent, fait paraître plus de générosité et de grandeur d'âme que celui qui gagne des batailles, et qui force les villes: *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI, 32.) Mais pourquoi m'attacher si longtemps à ces motifs qui sont purement humains, et qui ne regardent que la raison de l'homme? Revenons à la religion, mes frères, c'est à elle seule qu'il appartient de calmer les emportements de l'impatience et de la colère. Revenons à l'exemple de Jésus-Christ, que nous ne devons jamais perdre de vue. Hélas, chrétiens, quel fruit avons-nous tiré jusqu'ici des leçons et des exemples que ce divin Maître nous a laissés? Combien sommes-nous encore éloignés de notre modèle, nous, qui pour un mot qui nous déplaît, pour une faute légère qu'on aura commise à notre égard, nous laissons transporter tous les jours par les plus impétueux mouvements de la colère; nous, qui après nous être nourris à la table sainte de la chair de cet Agneau, ne laissons pas de redevenir à tous moments des tigres et des lions?

Appliquons-nous donc, mes frères, à détruire un vice qui nous éloigne si fort des leçons et des exemples de Jésus-Christ; prions-le sans cesse de nous revêtir des entrailles de notre Père céleste, qui est un Dieu de douceur, de patience, de miséricorde et de paix: *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam, supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversus aliquem habet querelam; sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos.* (*Coloss.*, III, 12, 13.) Revêtez-vous, comme élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'humilité, de modestie, de douceur et de patience, vous supportant les uns les autres, chacun remettant à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui, et vous pardonnant réciproquement, comme le Seigneur vous a pardonnés. Efforcez-vous d'imiter les premiers fidèles, qui n'étaient ni brûlés par l'envie, ni enflés par l'orgueil, ni divisés par l'avarice, ni dominés par la colère; qui avaient soin d'imposer silence à toutes les passions capables de l'allumer, qui ne faisaient tous qu'un cœur et une âme;

qui adoraient un Dieu humble, et qui s'humiliaient pour lui; un Dieu patient et doux, et qui souffraient pour lui les plus fâcheux revers, les plus cruelles injures. Efforcez-vous enfin d'acquérir et de conserver toujours cette patience chrétienne, qui est tranquille et paisible dans les afflictions, modérée dans les outrages, joyeuse dans les disgrâces, libre dans la plus grande sujétion, victorieuse dans les plus fâcheux combats, qui ne triomphe qu'en cédant, et qui, après avoir été vaincue et humiliée sur la terre, se verra enfin couronnée dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le vendredi de la troisième semaine de carême.

SUR LES CARACTÈRES DE LA VRAIE PIÉTÉ.

Spiritus est Deus; et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. (*Joan.*, IV, 24.)

Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.

Madame (1),

C'est l'importante leçon que le Sauveur donnait à la Samaritaine, leçon que nous devons sans doute nous appliquer à nous-mêmes. Voulons-nous être des adorateurs fidèles? adorons le Seigneur en esprit, parce qu'il est esprit: adorons-le en vérité, parce qu'il est la vérité même. Ne nous contentons pas de lui rendre l'hommage imposteur d'une piété fausse et apparente: rendons-lui l'hommage pur et sincère d'une piété solide et véritable.

On parle beaucoup, chrétiens, contre les vices des hommes; mais on ne parle pas assez contre leurs fausses vertus: elles sont cependant en un sens bien plus dangereuses que les vices. Ceux-ci nous corrompent, mais ils ne nous trompent pas; nous en sentons en certains moments toute l'énormité; la religion nous rappelle, la piété nous corrige: mais si la piété elle-même se trouve fausse et vicieuse, qu'est-ce qui la corrigera? Je vais donc imiter le prophète, qui, la lampe à la main, parcourait toute la ville de Jérusalem pour faire le discernement des véritables justes: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* (*Soph.*, I, 12) Comme lui, je vais peser les vertus de la plupart des hommes à la balance de la vérité et de la religion; je vais les mesurer à la règle de l'Evangile: *Ego justitias judicabo.* (*Psal.* LXXIV, 3.) J'imiterai le Seigneur, lorsqu'au jour du jugement il viendra lui-même ordonner la séparation du bon grain et de l'ivraie: les règles qu'il suivra dans cette discussion, nous sont connues; le jugement qu'il portera, ne peut donc nous être caché.

Parmi ceux dont la piété est fausse, les uns n'ont qu'une dévotion extérieure et superstitieuse, et Jésus-Christ demande de nous des vertus intérieures et solides: ce sera le sujet de la première partie; les autres n'ont qu'une dévotion imparfaite et bornée, et Jésus-Christ demande de nous des vertus complètes: ce sera le sujet de la troisième partie. Je tâcherai, chrétiens, en traitant un sujet si délicat, de spécifier tellement l'instruction et le reproche, que la censure, qui ne doit tomber que sur la fausse vertu, ne s'adresse jamais à la véritable. Dans un siècle aussi pervers que le nôtre, on ne peut éviter avec trop de soin de donner prise à la malignité des libertins qui se plaisent à les confondre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu soit esprit, il exige des hommes un culte extérieur et apparent: premièrement, comme un moyen absolument nécessaire pour frapper leur âme toujours asservie à l'empire des sens; secondement, comme un témoignage public et édifiant qu'ils se doivent les uns aux autres de leur religion mutuelle. Il a donc fallu qu'il y eût dans la religion des prières publiques, des cérémonies, des pratiques extérieures; l'institution en est sainte, et l'usage en est indispensable. Mais je prétends que si ce culte extérieur n'est accompagné du culte intérieur et des véritables vertus, il dégénère en pure superstition: je prétends que ce sont ces vertus intérieures et solides qui font proprement l'âme et le caractère de la vraie piété.

Car, en premier lieu, Dieu nous a déclaré cent fois dans ses Ecritures, que c'était principalement dans l'esprit et dans le cœur qu'il voulait être honoré, que tout autre hommage était nul, et indigne de lui. Le prophète ne connaît pas d'autre juste, que celui qui a la loi de Dieu dans son cœur. Toutes les instructions que Jésus-Christ nous adresse dans son Evangile, paraissent tendre à ce seul but; il n'y est fait aucune mention d'un grand nombre de pratiques extérieures qui sont en usage aujourd'hui dans l'église; Jésus-Christ a laissé à ses apôtres et à ses successeurs le soin de les expliquer en détail et de les régler. L'Evangile n'est rempli que des règles de morale, qui tendent à former des cœurs purs, des cœurs solidement chrétiens, des cœurs où la grâce établit son règne intérieur par la ruine des passions vaincues, ou par l'absence des passions ignorées. Jésus-Christ ne dit point: Vous me bâtirez des temples, vous serez toujours fidèles à cette pratique extérieure, vous ne manquerez jamais d'assister à cette religieuse cérémonie; les apôtres nous l'ont dit de sa part, et l'Eglise nous le dit encore tous les jours en son nom. Mais il nous dit sans cesse lui-même: *Aimez Dieu, aimez le prochain comme vous-mêmes* (*Matth.*, XIX, 19; XXII, 39; *Marc.*, XII, 31), *aimez vos ennemis* (*Matth.*, V, 44; *Luc.*, VI, 27, 35); soyez justes, charitables, tempérants, désintéressés; *portez votre croix* (*Matth.*, XVI, 24; *Marc.*, VIII, 34; *Luc.*, IX, 23); renoncez à vous-mêmes: c'est par votre fidélité à

(1) La reine.

suivre ces maximes, que je jugerai si vous êtes un véritable chrétien.

L'Eglise elle-même a longtemps subsisté sans avoir la même liberté qu'elle a aujourd'hui dans son culte extérieur : alors les fidèles ne pouvaient s'assembler que rarement et avec peine ; des lieux souterrains étaient leurs temples ; on y faisait de temps en temps des prières furtives ; on y offrait en secret un sacrifice divin, mais informe quand à l'éclat qui frappe les sens, et dénué d'une partie de cette pompe extérieure qui l'accompagne aujourd'hui : le petit nombre des ministres les rendait rares ; l'acharnement des persécuteurs les rendait périlleux; la pauvreté de l'Eglise le rendait simple et sans ornement. Est-ce donc que le christianisme était moins florissant dans ce culte troublé et caché, qu'il ne l'est aujourd'hui dans ce culte paisible et tranquille que nous voyons accompagné de tant de pieuses cérémonies.

Ah ! chrétiens, ces siècles heureux seront toujours regardés comme les beaux jours de l'Eglise. Le christianisme n'était pas, à la vérité, paisible et triomphant dans son culte extérieur, mais il était parfait dans ses vertus ; l'Epouse de Jésus-Christ n'était pas ornée, mais elle était sans tache ; elle n'avait aucun temple, mais chaque maison particulière était un temple consacré par mille vertus; les assemblées des fidèles n'étaient pas si nombreuses, mais elles n'étaient composées que de saints ; on n'y participait pas aussi facilement aux sacrés mystères, mais on était plus dignes d'y participer ; la croix de Jésus-Christ n'était pas encore publiquement exposée dans les villes et dans les campagnes à la vénération des fidèles, mais chacun la portait dans son cœur; les images des saints n'étaient pas si communes, mais on retrouvait partout l'image de leurs vertus ; les reliques des martyrs n'étaient pas encore enchâssées dans les métaux les plus précieux, mais chacun était disposé à mourir comme eux ; les prières n'étaient pas si tranquilles et si éclatantes, mais elles partaient du cœur ; et si l'extérieur était moins brillant, l'intérieur était mieux réglé : l'oubli de soi-même, le mépris des richesses, l'éloignement des plaisirs, l'amour de la croix, la charité, le désintéressement régnaient dans tous les cœurs.

Ce sont ces vertus solides et intérieures qui font proprement l'esprit de la religion ; toute dévotion qui s'attache aux pratiques extérieures, sans les rapporter à ces vertus, est donc vaine et illusoire ; il faut donc qu'un vrai chrétien soit toujours en garde contre l'illusion de ses sens, qui le portent, dans la dévotion même, à préférer ce qui frappe sa vue et celle des autres hommes, à ce qui est intérieur et solide ; il ne faut pas qu'il s'accoutume à préférer une pratique purement extérieure à un acte d'amour de Dieu, à un acte de contrition de ses péchés, à un acte de résignation parfaite aux ordres de la Providence.

Rien n'était sans doute plus grand et plus magnifique que cette religion naturelle que Dieu avait gravée dans le cœur de l'homme dès l'origine du monde, et que le premier homme avait transmise à sa postérité ; le Seigneur n'avait point alors d'autre temple que cet univers, temple plus propre qu'un autre par sa vaste étendue et par sa majesté naturelle à représenter la grandeur et l'immensité du souverain Etre ; l'homme le regardait comme son premier principe et sa dernière fin ; il lui était uni par les liens de la reconnaissance et de l'amour, et lui offrait de temps en temps, sur un autel informe et grossier, un sacrifice des biens qu'il en avait reçus ; il croyait avec une foi humble et docile tous les mystères qu'il avait plu au Seigneur de lui révéler ; il attendait avec une ferme confiance ce Messie, ce Libérateur, qui devait guérir les plaies de son âme ; il aimait les autres hommes comme ses frères, et il faisait pour eux tout ce qu'il désirait que l'on eût fait pour lui-même. Telle était la religion d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de tous ces illustres patriarches dont les noms chéris sont répétés avec tant de complaisance dans les Livres saints, et immortalisés avec tant de gloire.

Les hommes se lassèrent bientôt d'une religion si simple ; Dieu envoya Moïse pour y ajouter un culte plus sensible et plus apparent : on bâtit un temple, on fut astreint à un grand nombre de cérémonies et de pratiques. Mais le Seigneur ne cessa de se plaindre par ses prophètes de ce que son peuple l'honorait plutôt des lèvres que du cœur (*Matth.*, XV, 8 ; *Marc.*, VII, 6) ; de ce qu'il avait plus de goût pour les cérémonies que pour les vertus; de ce qu'il immolait tous les jours sur ses autels un grand nombre de victimes, sans vouloir jamais lui sacrifier une seule passion. Soyez justes et miséricordieux, leur disait-il, la miséricorde et la paix valent mieux que le sacrifice. Jésus-Christ faisait sans cesse les mêmes reproches aux pharisiens; combien de fois s'est-il plaint de ce qu'ils gardaient scrupuleusement les règles du sabbat, tandis qu'ils violaient sans scrupule celles de la charité?

Ne pourrait-on pas le dire encore à la plupart des chrétiens de nos jours ? *Reliquistis quæ graviora sunt legis* (*Matth.*, XXIII, 23) ; vous ne vous attachez qu'aux pratiques extérieures, tandis que vous négligez les devoirs solides et essentiels de la religion, la charité, la justice, le détachement des richesses, le renoncement à vous-même, le sacrifice entier des prétentions de l'amour-propre : car on a beau vanter les lumières du siècle où nous vivons, ces lumières ne sont pas encore parvenues à bannir toute superstition de la religion du monde la plus spirituelle, la plus éclairée et la moins superstitieuse. Plusieurs ne connaissent cette religion que dans son extérieur ; et leur ignorance paraît également, et dans le jugement qu'ils portent des actions propres de la piété, et dans le jugement qu'ils portent des actions contraires à la piété.

Quant aux actions propres de la piété,

combien ne pratiquent cette religion que dans ses cérémonies? la dévotion à une telle image, à une telle fête, à un tel saint, leur paraît renfermer la loi et les prophètes; ils assistent avec une louable assiduité à de pieux spectacles, sans songer qu'on ne les leur montre que pour élever leurs esprits à un Dieu qu'ils ne voient pas : là, ils chantent sans prier, et ils louent le Seigneur sans l'honorer, parce qu'ils croient pouvoir l'honorer sans lui obéir: on récite de longs offices remplis des plus purs sentiments de l'amour divin; et après y avoir employé des heures entières, on n'a peut-être pas fait un seul acte de foi, pas un seul acte d'amour de Dieu, pas un seul acte d'obéissance et de soumission : les lèvres se remuent, la voix se fait entendre, le cœur ne sent rien; on a dit beaucoup de paroles, et l'on n'a peut-être pas fait une seule prière; on s'est prosterné devant l'autel du Seigneur, on a fléchi le genou, on eût dit que le temple était plein d'adorateurs, et le Seigneur n'a point été véritablement adoré. Pourquoi? c'est qu'il n'y a point de prières, où il n'y a point d'attention; point de culte, où il n'y a point de sentiments; point de dévotion où il n'y a point de dévouement; point d'adoration, où il n'y a point de cœur qui adore.

La superstition paraît encore plus sensible dans le jugement qu'on porte des actions contraires à la piété : quelles sont celles qui vous causent de plus grands scrupules, chrétiens? Ne sont-ce pas celles qui ont rapport aux pratiques extérieures? Toute action religieuse qui semble ne demander que la présence du corps et le mouvement des lèvres, sera plus inviolablement observée que celle qui va droit au cœur, et qui attaque l'amour-propre jusque dans son centre. On sera quelquefois plus inquiet d'avoir omis la pénitence imposée par le prêtre dans le sacré tribunal, que d'avoir renouvelé le péché même que cette pénitence devait expier; on se fera bien plus de scrupule de n'avoir assisté qu'à une partie de la prière publique, que de n'y avoir donné à Dieu qu'une partie de ses sentiments : on restera tranquillement plongé dans mille désordres, et l'on croira remplir toute justice, en adressant des vœux et des louanges à des saints, qu'il ne coûte rien d'invoquer, pourvu qu'on se dispense de les imiter. L'un assistera tous les jours au sacrifice adorable de nos autels, où il sera plutôt présent de corps que d'esprit; mais cet homme, si fidèle à ce devoir extérieur, entendez-le parler: vous le trouverez mordant, satirique, médisant, déchirant impitoyablement tout ce qui tombe sous sa langue; c'est-à-dire qu'extérieurement il est pieux, et qu'intérieurement il n'est nullement charitable. L'autre gardera scrupuleusement les jeûnes et les abstinences prescrites; et dans un temps comme le nôtre, où tant de gens ne se font aucun scrupule de les violer, on ne peut sans doute qu'approuver à cet égard la délicatesse de sa conscience : mais que cet homme ait un ennemi, vous le trouverez plus envenimé dans sa haine, plus opiniâtre dans sa vengeance, que s'il n'y avait ni religion, ni Evangile; il n'y aura point de satisfaction qu'il n'exige, point de réparation qui le puisse contenter. Eh! mes frères, attachez, premièrement, votre scrupule au défaut de la charité; la religion vous recommande bien plus la charité que le jeûne. Celui-ci ne manquera jamais de réciter chaque jour un grand nombre de prières; mais ces longues et fréquentes prières ne l'empêcheront pas d'être avare et intéressé. Eh! mes frères, un peu moins de prières, et plus de désintéressement. La religion ne nous recommande la prière que pour nous conduire à la vertu. Une femme aura romp avec scandale ces nœuds sacrés qui l'unissaient à un homme trop peu complaisant peut-être pour obéir à tous ses caprices; elle vit donc retirée dans un cloître, où elle se dédommage de sa solitude par la seule idée de se voir délivrée d'une compagnie qu'elle abhorre : cependant elle y édifie par ses exemples; elle y paraît dévouée à tous les exercices de la piété : elle ferait bien mieux d'en sortir, et de rentrer dans l'ordre de son état; le seul acte de vertu qu'elle ferait en reprenant le joug qui a tant affligé son amour-propre, serait une véritable pratique de dévotion. Le reste n'est qu'une suite d'actions religieuses en apparence, superstitieuses en effet; parce que tout ce qui est intérieur et solide, tout ce qui va directement à vaincre les affections déréglées de la nature, appartient proprement à la religion : tout ce qui n'est qu'extérieur et dénué de vertu n'appartient qu'à la superstition.

A quoi se réduit donc la dévotion de ceux qui s'attachent à l'extérieur de la religion sans en prendre l'esprit? Beaucoup de dehors, et peu de vertus; beaucoup de génuflexions, et peu de sacrifices; beaucoup de paroles, et peu d'effets; beaucoup de confessions, et peu de pénitences. Revenons donc, chrétiens, à la piété solide et intérieure : mais craignons encore qu'elle ne soit intéressée : la religion demande de nous des vertus pures, c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les esprits éclairés de la Grèce et de Rome étaient tous partagés en deux sectes différentes; les uns étaient sectateurs d'Epicure, et les autres, de Zénon : les épicuriens faisaient profession de ne chercher que leur plaisir en ce monde, de ne vivre que pour le plaisir; ils ne connaissaient point d'autre Dieu que le plaisir : les stoïciens, sectateurs de Zénon, suivaient des maximes toutes différentes; ils faisaient profession de n'estimer que la vertu et de la préférer à tout le reste. Qu'on lise la vie et les actions de ce fameux Romain, dont le nom sert encore à caractériser la vertu rigide : il suivait les principes de cette secte, et l'on croit voir en lui un chrétien pour le désintéressement; un anachorète, pour l'austérité; un martyr, pour le courage. Cependant, chrétiens sa

vertu était fausse, parce que, quelque sévère, quelque héroïque qu'elle fût en apparence, ce n'était pas une vertu pure; il y entrait beaucoup d'humeur, beaucoup d'ambition, beaucoup de vanité.

Or la vraie vertu doit être premièrement exempte de la servitude de l'humeur; secondement, exempte des vices intéressés de l'ambition; troisièmement, exempte des retours secrets de la vanité: pureté si rare, que j'oserais presque dire que le christianisme de nos jours est encore infecté, dans plusieurs de ses membres, du même poison que ces deux sectes réprouvées qui partageaient le paganisme de l'antiquité: les mondains étant tous de vrais épicuriens pour le plaisir, et les faux dévots n'étant encore que des stoïciens pour la vertu: comme eux, ils n'ont souvent qu'une vertu d'humeur, une vertu d'ambition, une vertu de vanité. La vraie vertu ne dépend point de l'humeur; elle la dompte au contraire, ou elle la rectifie: elle ne prend point sa source dans nos inclinations naturelles: elle a une source plus pure et plus élevée dans ce désir dominant de plaire à Dieu, qui anime toutes ses actions et qui les sanctifie.

Avouons-le, cependant, chrétiens, l'humeur et le tempérament ne deviennent que trop souvent la source et la mesure de nos vertus: une humeur dure et austère fait aimer à l'un la réforme et l'austérité, une humeur inquiète et chagrine fait aimer à l'autre le zèle; une humeur avare et intéressée fait aimer à l'un la tempérance et la sobriété, une humeur sombre fait aimer à l'autre le silence et la solitude; une humeur bizarre fait aimer la dévotion mal réglée par singularité, une humeur légère et inconstante la fait aimer par intervalle; et tout cela ne forme qu'une vertu de tempérament, qui n'a que l'apparence de la vraie piété sans en avoir le mérite. Pourquoi? C'est que ce mérite ne se trouve que dans la vertu pure, qui, bien loin de dépendre de l'humeur, devient pour elle un frein qui l'arrête et qui la captive.

Voulez-vous donc savoir, chrétiens, ce que c'est qu'un homme d'une vertu pure, solide et digne de Dieu? C'est un homme qui est né colère et emporté, et que la dévotion rend doux et paisible; c'est un homme qui est né vindicatif, et à qui la dévotion fait oublier les injures; c'est un homme naturellement impatient, et que la dévotion rend tranquille dans la douleur; c'est un homme né avec un goût naturel pour la langueur de l'oisiveté et pour l'inaction de la paresse, et que la dévotion rend actif et ardent, quand le devoir l'appelle; un homme, enfin, qui serait naturellement porté à l'avarice, et que la dévotion rend généreux et libéral: et c'est ce que Jésus-Christ voulait nous faire entendre par ce renoncement à nous-mêmes qu'il nous a tant recommandé, et qui doit être regardé comme le fondement de la vertu pure: *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* (*Matth.*, XVI, 24.) Car, qu'est-ce que renoncer à soi-même, si ce n'est dompter son caractère, et soumettre son humeur même à l'empire de la religion et du devoir?

L'ambition est encore une autre source de corruption pour la vertu: on voit que le désintéressement attire la confiance; que la retraite et la solitude annoncent un mépris du monde, qui engage quelquefois le monde à venir nous chercher. On tient communément que celui qui fuit les honneurs, en est plus digne que celui qui les cherche: ainsi on les fuit pour les trouver, et on les trouve en ne paraissant pas les chercher. Indépendamment même de cette élévation aux honneurs, on acquiert quelquefois, par une réputation de piété, une espèce de domination sans titres, qui ne flatte pas moins l'ambition que les titres les plus pompeux et les dignités les plus éminentes: si l'on ne parvient pas à ces dignités, on a du moins la gloire et l'avantage de gouverner ceux qui y sont parvenus.

Mais que dirons-nous, chrétiens, de cette piété ambitieuse qui ne se cache, qui ne s'humilie, qui ne baisse les yeux que pour briguer le crédit et l'autorité? Si elle est assez habile pour arriver à ses fins, pensez-vous que Dieu lui doive et lui prépare d'autre récompense? Non, sans doute, puisque ce Dieu ne récompense que la vertu pure, c'est-à-dire une vertu qui rejette sincèrement les honneurs, qui les craint réellement, qui n'en aime ni l'éclat qui les accompagne, ni la pompe qui les suit, ni cette autorité que l'on regarde comme la portion la plus exquise et la plus précieuse des honneurs et des dignités. Telle était la vertu de ces saints illustres, dont les noms seront à jamais célèbres dans les annales de l'Eglise, et qui sont devenus, à si juste titre, l'objet du culte et de la vénération des vrais fidèles: on n'en voit presque pas un seul à qui il n'ait fallu faire une espèce de violence pour le faire consentir à son élévation. Ils redoutaient si sincèrement le fardeau de l'autorité et la pompe des honneurs, qu'ils demandaient souvent avec larmes, à en être délivrés: ce n'était pas eux proprement qui obtenaient les dignités, c'était leur consentement qu'il fallait obtenir pour les leur faire accepter; que dis-je? on ne l'obtenait pas, il fallait l'arracher; ils fuyaient, ils se cachaient dans des solitudes, où ils voulaient ensevelir leur vertu, et il fallait encore les en tirer par force: les suffrages publics ne suffisaient pas pour dissiper leurs alarmes, et pour vaincre leur humilité; il fallait souvent que le Ciel fît des miracles pour les déterminer, pour les rassurer: c'est que leur vertu était pure; c'est qu'elle était marquée au coin de l'Evangile et de la religion; c'est qu'elle était entièrement dégagée du levain de l'ambition, et du levain de la vanité.

C'est encore cette vanité qui corrompt les vertus de la plupart des hommes: on peut en distinguer de deux sortes; l'une extérieure, qui recherche les louanges et l'approbation du monde; l'autre purement intérieure, qui se renferme dans les complaisances secrètes de l'amour-propre. Votre vertu,

chrétiens, votre dévotion est-elle entièrement épurée de ces deux sortes de vanité? La première nous porte à rechercher les louanges et l'estime des hommes, parce qu'il y a de la gloire à être vertueux : on ne veut pas être frustré de cette vaine fumée d'honneur que mérite la vertu, et l'on ne fait pas réflexion que si la vraie vertu est essentiellement louable, elle ne veut jamais être louée; qu'elle cesse de mériter les louanges, quand elle les recherche ; qu'elle est même très-faible, quand elle consent à les recevoir sans les avoir jamais cherchées; et qu'elle n'en est jamais plus digne, que lorsqu'elle est plus attentive à les éviter, et plus peinée de les entendre. Quand vous jeûnez, disait le Sauveur (*Matth.*, VI, 16), n'imitez pas ces hypocrites qui paraissent abattus, et qui veulent que leur mortification et leurs austérités soient imprimées sur leur visage; tâchez plutôt de cacher votre jeûne sous les couleurs de l'embonpoint, afin qu'il ne soit connu que de Dieu : de même, quand vous aurez pratiqué quelque œuvre de charité, ne faites point sonner la trompette devant vous (*Matth.*, VI, 2) pour avertir les hommes que vous êtes charitable ; que votre main gauche ignore, s'il se peut, les libéralités de votre main droite (*Ibid.*, 3); pratiquez ces œuvres particulières en secret, et sous les yeux de Dieu, et ne cherchez à édifier le prochain que par des œuvres communes.

Il est aussi une secrète complaisance de l'amour-propre dont on se doit détacher : en se dérobant aux yeux des hommes, on ne se dérobe jamais à ses propres yeux ; on se dit donc intérieurement à soi-même, comme le pharisien : *Non sum sicut cœteri hominum* (*Luc.*, XVIII, 11); je ne suis pas comme le reste des hommes qui se livrent à l'injustice ou à la volupté, et quelquefois à l'une et à l'autre : ce secret nous échappe; on laisse apercevoir aux autres la préférence qu'on se croit due, non en louant ses propres vertus, mais en blâmant les vices d'autrui; et la plupart des médisances n'ont point d'autre principe : le mal qu'on dit des autres, n'est le plus souvent qu'une louange indirecte que l'on se donne à soi-même, et l'on n'a tant de penchant à blâmer les vices, que pour faire tacitement l'éloge de sa vertu. Vanité criminelle; vanité directement contraire à cet oubli de soi-même, à cette haine de soi-même, que Jésus-Christ nous a tant recommandée, et qui fait le caractère de la vertu pure: *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* (*Matth*, XVI, 24.)

Il n'y aura que cette vertu pure, ô mon Dieu, qui pourra être de poids dans la balance de votre justice. Quelle horrible mécompte ne trouveront donc pas, à votre jugement, ceux qui ne pourront mettre dans cette balance que des vertus fausses et mélangées, que les hommes auront estimées, sur lesquelles nous nous serons rassurés nous-mêmes, et dont le vice et le dérèglement n'auront été connus que de vous, quand il faudra s'entendre dire, comme l'infortuné Balthazar : *Appensus es in statera?* (*Dan.*, V, 27.) Quelle est donc cette vertu que vous me présentez? Du zèle? Il n'y entrait que de l'humeur ou de l'ambition; de la tempérance? il n'y entrait que de l'avarice ou de l'ostentation; de la modestie? il n'y entrait que du respect humain; de la fuite du monde? il n'y entrait que de la singularité, du dépit, ou du chagrin; de l'oubli des injures? il y entrait plus de philosophie que de christianisme. Réduisez le tout à sa juste valeur, et vous ne trouverez plus qu'une ombre et un fantôme de vertu : *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* (*Ibid.*) Finissons. J'ajoute que la fausse piété est imparfaite et bornée, et que Jésus-Christ demande de nous des vertus complètes : c'est le sujet de la troisième partie

TROISIÈME PARTIE.

La vraie piété n'a point de bornes; la morale de Jésus-Christ est immense, elle perfectionne l'homme selon tous les rapports ; et ce divin Maître, voulant nous donner une idée abrégée de toute sa morale; la renferme tout entière dans la conformité avec Dieu, pour nous faire entendre que, de même que la perfection de l'Etre suprême résulte de l'assemblage complet de toutes les perfections possibles, aussi la piété d'un vrai chrétien doit résulter de l'assemblage complet de toutes les vertus chrétiennes. Lorsque Jésus-Christ a institué le sacrement de pénitence, il n'a pas attaché le pardon et la grâce à une confession imparfaite, à une contrition bornée et restreinte, à un certain nombre de péchés; il n'a pas dit : Jetez la vue sur les fautes que vous avez commises, et choisissez-en un certain nombre que vous confesserez, et dont vous ferez l'objet de votre repentir et de votre douleur; il a exigé une confession entière, une douleur universelle; il a dit : Vos péchés ne pourront être effacés qu'ils ne le soient tous ensemble, et s'il reste une seule faute griève dans votre cœur, retenue par le silence ou soustraite à votre contrition par l'amour-propre, votre confession sera vaine, votre contrition nulle, votre absolution inutile; plus de grâce, plus de réconciliation, plus de sacrement.

Il nous dit la même chose de la vraie piété : les vertus chrétiennes ne peuvent nous rendre agréables à Dieu, si elles ne sont pas toutes réunies dans notre cœur; le défaut d'une seule anéantit toutes les autres : si l'on soustrait un seul péché grief au sacrement de pénitence, la réconciliation est fausse; et si l'on soustrait une seule habitude criminelle à sa propre perfection, cette perfection est détruite. Je ne veux pas en conclure qu'un homme vraiment pieux doive être essentiellement un homme sans faible et sans défaut; il est toujours homme, et il peut en avoir; mais il faut que ce soit des faibles désavoués, des faibles combattus, des faibles promptement et continuellement réparés : car s'ils sont habituels et persévé-

rants, si sa conscience aveugle refuse de les connaître, si sa dévotion tranquille refuse de les combattre, sa piété est fausse, sa religion est vaine, sa vertu est chimérique.

Jésus-Christ demande de nous des vertus complètes; mais où les trouverons-nous, chrétiens, ces vertus complètes? Si l'on mettait au creuset la dévotion de la plupart des hommes, s'il était permis de la décomposer, pour ainsi dire, comme les métaux, combien de vertus se trouveraient mêlées de quelque vice secret qui s'y est glissé, de quelqu'alliage méprisable qui a corrompu toute la masse?

Les uns veulent avoir toutes les vertus de perfection, sans avoir toutes les vertus chrétiennes; d'autres voudront acquérir toutes les vertus chrétiennes, sans avoir les vertus propre de leur état.

Je dis premièrement que les uns veulent avoir toutes les vertus de perfection, sans avoir toutes les vertus chrétiennes. On a levé l'étendard de la piété, on en a pris tous les engagements, on veut en pratiquer tous les devoirs, et le porter même jusqu'au plus haut degré de perfection; mais tandis que l'on croit s'élever au-dessus des simples fidèles par des devoirs particuliers, on demeure au-dessous des devoirs communs qui sont la base et le fondement du christianisme : on garde les conseils, et on ne garde pas les préceptes; on renonce aux délices et aux commodités de la vie, et on ne renonce pas aux passions; on fait des actes d'amour pour Dieu, et, pour le prochain, des actes de haine; on adore Jésus-Christ dans ses temples, et on le persécute dans ses membres; on fréquente ses sacrements, et l'on désobéit à ses lois; on est zélé pour son culte, et rebelle à ses volontés; on élève un édifice de perfection, qui pèche par le fondement : on veut porter les fruits et les fleurs de la sainteté, sans avoir établi dans son cœur la racine et les principes.

D'autres veulent avoir toutes les vertus chrétiennes sans y joindre les vertus propres de leur état, qui ne sont cependant pas moins du ressort et de l'appanage de la vraie piété que les vertus chrétiennes; car Dieu n'a voulu former sa grâce de véritables chrétiens, que pour en faire des hommes vertueux dans leur état et selon leur état : on doit donc exactement distinguer dans la dévotion les sentiments intérieurs et la pratique. Le sentiment intérieur de la dévotion peu têtre le même dans tous les états; mais la pratique extérieure doit être différente, parce que chacun dans son état a des devoirs propres et particuliers que la vraie dévotion oblige de pratiquer. Vous vivez dans le monde; votre dévotion, à l'égard des sentiments intérieurs, peut bien n'être pas différente de celle des chrétiens les plus parfaits : aimez Dieu avec la même ardeur, sacrifiez-vous à lui avec les mêmes effusions de cœur et de sentiment; ayez le même zèle pour son service, la même soumission à ses volontés; votre état vous le permet, parce que tout ce qui demeure caché dans le secret du cœur ne peut jamais causer aucun trouble ni aucune altération dans vos devoirs : mais la pratique extérieure de votre dévotion ne peut plus être la même. Pourquoi? c'est que vous devez vous conformer, à l'égard de cette pratique, à tous les devoirs de votre état. Si donc votre état demande de vous plus de travail que de prière, vous devez plus de temps au travail que vous n'en devez à la prière; s'il vous attache particulièrement à quelque objet, vous lui devez tous vos soins et toutes vos attentions. Quoi! vous priez quand il faut agir; vous vous cachez dans la retraite, lorsque vous devez être la lumière du monde; vous évitez le commerce des hommes, lorsque vous êtes chargé de les éclairer et de les instruire! Votre piété est donc fausse et mal entendue; la religion la réprouve et la désavoue : ne savez-vous pas que le service du monde cesse d'être un service profane, qu'il devient même un service religieux et agréable à Dieu, quand il est consacré par le devoir?

Qui fut jamais plus pieux que David? et quels monuments ce prince, selon le cœur de Dieu, ne nous a-t-il pas laissés de sa tendre piété dans les sacrés cantiques qui portent son nom? Cependant on voyait ce même David s'occuper des travaux de la guerre, prendre des villes, et gagner des batailles quand le devoir de son état l'appelait à la tête de ses armées. Qui fut jamais plus pieux que Salomon dans les jours de sa sagesse? Il bâtit au Seigneur un temple magnifique; mais demeurait-il toujours prosterné aux pieds des saints autels? non, il rendait la justice; il recevait avec magnificence la reine de Saba; il animait les arts; il rendait le commerce florissant; il se livrait en un mot à toutes les fonctions propres de la royauté, parce qu'il ne croyait pas pouvoir être un saint roi sans être un roi juste, bienfaisant et continuellement attentif à la gloire de son trône et au bonheur de ses sujets.

Si votre piété est solide et sincère, vous serez donc, selon les divers états que l'on peut embrasser dans le monde, le père le plus sage, la mère la plus tendre, l'époux le plus sociable, la femme la plus accomplie, le maître le plus humain, le serviteur le plus fidèle, le guerrier le plus brave, le juge le plus équitable, le marchand le moins avide. Car, que sert-il d'être pieux, si l'on est avare, d'être charitable pour les pauvres, si l'on abandonne le soin de sa propre famille? que sert-il de pardonner à ses ennemis, si l'on est impitoyable pour ses propres enfants, d'être assidu dans le saint temple, quand le devoir de notre état nous appelle ailleurs? que sert-il de prier Dieu à la guerre, si l'on fait négligemment le service du prince; d'obéir à un confesseur, si l'on devient la croix et le supplice d'un époux; et de pratiquer enfin tous les devoirs extérieurs de la religion, si l'on ne fait pas ceux de sa charge?

Admirable qualité de la vraie piété! elle exige de nous une attention générale à tous

les devoirs, un dévouement universel à toutes les vertus; elle n'attache un homme à tous les devoirs de la religion que pour le lier plus étroitement à ceux de son état, et elle lui déclare que s'il se permet habituellement et volontairement un seul vice, dès lors il ne peut plus avoir que l'ombre et le masque de la vraie vertu.

Qui pourra donc, ô mon Dieu, trouver grâce devant vous à ce dernier jour où vous viendrez juger les justices des hommes? Qui sera digne alors d'entrer dans votre saint tabernacle, dans ce sanctuaire inaccessible à tous les vices, où vous n'admettez rien qui ne soit parfaitement pur et accompli? *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo?* (*Psal.* XIV, 1.) Ce sera, dit le Prophète, celui qui aura les mains innocentes et le cœur pur : *Innocens manibus et mundo corde.* (*Psal.* XXIII, 4); c'est-à-dire celui qui ne se sera pas attaché seulement aux dehors et à l'écorce de la religion, mais qui en aura pris le véritable esprit; ce sera celui qui aura toujours eu la vérité dans le cœur : *Qui loquitur veritatem in corde suo* (*Psal.* XIV, 3); c'est-à-dire celui qui aura eu soin d'épurer les motifs de ses actions pour en bannir l'humeur qui domine la vertu, l'ambition qui la gâte, la vanité et le retour sur soi-même qui la corrompent : celui qui aura été fidèle dans le commerce des hommes et dans les devoirs de son état: *Qui jurat proximo suo, et non decipit* (*Ibid.*, 5); celui enfin qui aura eu des vertus solides, des vertus pures, des vertus complètes : *Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam.* (*Ibid.*, 2.)

Un tel homme n'aura pas reçu son âme en vain : *Non accepit in vano animam suam* (*Psal.* XXIII, 4); on peut dire que cette âme aura été bien occupée et bien exercée pour faire face à tant de devoirs, pour pratiquer tant de vertus : ce n'est cependant qu'à cet homme juste qu'est promise la couronne de justice : *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.* (*Psal.* XIV, 5.)

Et ceci, chrétiens, peut servir à vous faire comprendre le véritable sens de la réponse que fit autrefois le Sauveur du monde à une question que vous nous proposez quelquefois vous-mêmes, dans les moments où les frayeurs de la religion vous saisissent. *Maître*, lui disait-on, *que faut il que je fasse pour être sauvé? Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo?* (*Luc.*, X, 25.) *Si vous voulez être sauvé*, répondit-il, *gardez les commandements; Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) Quel est le sens de cette réponse, chrétiens? Il est vaste, n'en doutez pas, il est infiniment étendu. Jésus-Christ voulait dire que, pour être sauvé, il faut garder toute la loi; par conséquent en prendre premièrement le véritable esprit, qui est toujours plus essentiel et plus important que la lettre, en s'attachant d'abord aux vertus intérieures et solides que cette loi nous commande plus fortement encore que les pratiques extérieures; par conséquent, pratiquer cette loi sans égard à nos humeurs et à nos inclinations naturelles, puisqu'elle ne tend qu'à les régler ou à les combattre, sans égard aux vains projets de l'ambition et aux retours secrets de la vanité que cette loi condamne; par conséquent, enfin, pratiquer cette loi dans toute son étendue et sans aucune restriction, puisqu'un seul article violé suffit pour nous rendre infidèles.

O vous donc qui avez un désir sincère de parvenir un jour à la couronne de gloire, sondez ici l'esprit qui vous guide et qui vous conduit dans la piété : ***Probate spiritus si ex Deo sint.*** (*I Joan.*, IV, 1.) Donnez-vous dans l'extérieur de la religion sans en prendre l'esprit, attachez-vous à cet esprit sans abandonner les pratiques extérieures, puisque l'un n'est point opposé à l'autre, et qu'au contraire l'extérieur a été sagement établi pour soutenir et pour sanctifier l'intérieur. Avez-vous eu le malheur de vous proposer dans les exercices de la piété des vues humaines, des vues ambitieuses et intéressées, renoncez-y pour toujours et commencez à ne servir Dieu que pour lui-même. Enfin, manque-t-il quelque chose à votre perfection, soit par rapport au fond du christianisme, soit par rapport aux devoirs de votre état, travaillez à l'acquérir, afin d'être un parfait chrétien dans votre état et selon votre état.

Ces vérités, Madame, doivent sans doute alarmer les chrétiens imparfaits, mais elles ne sont pas terribles pour vous : on peut dire au contraire qu'elles ne sont propres qu'à répandre la consolation la plus pure dans l'âme de Votre Majesté; la loi du Seigneur est en quelque sorte exprimée dans votre conduite, et j'ose dire même qu'elle reçoit une nouvelle force de l'édifiant spectacle de vos vertus. A-t-on vu dans ces grandes et pieuses reines, dont les noms ont été consacrés dans les fastes de l'Eglise, un détachement plus parfait des vanités du monde, une fidélité plus attentive, un attachement plus inviolable à toutes les règles du devoir, un cœur plus pénétré que le vôtre de tous les sentiments que la religion inspire, plus exempt de tous les faibles qu'elle désavoue? Oui, pour montrer à quel point cette religion divine est capable de perfectionner un caractère, il suffit, Madame, de prononcer le nom et de citer l'exemple de Votre Majesté. Et qui peut dire, ô mon Dieu! toutes les bénédictions qu'attire sur ce royaume une piété si solide et si soutenue, qui doit être d'un si grand prix à vos yeux? Achevez, Seigneur, de mettre le comble à nos vœux, en accordant à la France une suite de princes qui perpétuent jusqu'à la postérité la plus reculée la gloire et le bonheur de cet empire; si nous vous demandons une grâce si précieuse et si nécessaire, quel appui ne trouvons-nous pas dans les ferventes prières de l'auguste reine qui vous la demande avec nous? Soyez aussi constant à récompenser ses vertus qu'elle est attentive à vous plaire; favorisez un peuple

dont le bonheur l'intéresse, et rendez-nous dignes par votre grâce de mériter comme elle cette couronne de justice que vous promettez à vos fidèles serviteurs dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR L'AUMÔNE.

Unde ememus panes, ut manducent hi? (*Joan.*, VI, 5.)

Comment achèterons-nous des pains pour nourrir cette multitude?

Sire,

C'est la question que devraient se faire à eux-mêmes tous les riches du monde. Où trouverons-nous de quoi nourrir cette multitude affamée qui implore tous les jours notre assistance? où sont les fonds qui doivent lui servir de ressource? Ces fonds ne seraient pas difficiles à trouver, chrétiens, s'il y avait de la religion dans le monde, si l'Evangile était cru, si le christianisme avait encore quelque force. Il nous faut donc prêter à ce christianisme languissant le secours de notre voix pour vous faire comprendre à cet égard toute l'importance et toute l'étendue de vos obligations. Je ne viens donc point ici pour vous exhorter en général à la pratique de tous les devoirs de la piété; j'ai aujourd'hui une demande plus spéciale et plus particulière à vous faire; une demande qui, quoique juste et raisonnable, pourra peut-être alarmer votre cupidité; vous avez cependant plus d'intérêt à me l'accorder que je n'en ai à vous la faire; craignez de me refuser, il y va de votre salut éternel. Cette demande ne sera pas intéressée de ma part; ce n'est pas pour moi que je prie et que je sollicite, c'est pour les pauvres de Jésus-Christ; je suis chargé de vous parler en leur nom; je suis commis pour vous représenter leurs besoins. Pauvres, soyez attentifs à ce discours, il n'est fait que pour vous. Riches, ne lui refusez pas votre attention, non parce qu'il doit rouler sur l'usage que vous devez faire de ces biens temporels qui vous sont si chers, mais parce qu'il s'agit uniquement de l'intérêt de votre salut éternel que vous ne pouvez opérer que par l'aumône. Je réduis toute cette matière à trois points principaux: l'obligation de l'aumône, ce sera le sujet de la première partie; les avantages de l'aumône, ce sera le sujet de la seconde; les règles de l'aumône, ce sera le sujet de la troisième. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui trompe la plupart des riches à l'égard de l'aumône, c'est que les pauvres ne se présentent jamais à eux que comme des malheureux qui ont recours à leur charité et à leur compassion; ils n'exigent pas l'aumône comme une dette, ils la demandent comme une libéralité; ils ne font pas valoir leurs droits, ils ne font valoir que leur misère; ils ne parlent pas aux riches de leurs obligations, ils se contentent de leur exposer leurs propres besoins. Mais qui doute, chrétiens, qui doute qu'ils ne fussent en droit de vous tenir un autre langage? qui doute qu'ils ne pussent se présenter à vous, l'Evangile à la main, en vous disant: *Redde quod debes* (*Matth.*, XVIII, 28); rendez-nous ce qui nous appartient; lisez: voilà le titre de votre dette, voici la preuve incontestable de votre obligation; Jésus-Christ nous renvoie à vous quand nous lui demandons notre pain quotidien; tenez-nous donc compte de cette partie de vos biens qui nous est adjugée? S'ils n'osent vous parler ainsi, chrétiens, s'ils prennent un ton plus humble et plus soumis, un ton plus convenable à leur condition et à leur état, Jésus-Christ parle pour eux, et l'Evangile vous dit ce qu'ils n'osent vous dire; car il est certain qu'il y a, pour tous les riches sans exception, un précepte formel et indispensable de soulager les pauvres.

Je voudrais, mes frères, disait autrefois saint Grégoire de Nazianze à son peuple, je voudrais pouvoir vous laisser tranquilles dans la persuasion où je vous vois, que l'aumône est de votre part une œuvre de générosité, et non une œuvre de nécessité; une libéralité pieuse, et non une œuvre commandée. Quand je vois vos besoins réels ou prétendus croître et se multiplier tous les jours par les progrès de ce luxe qui gagne insensiblement toutes les conditions, et qui paraît monté à un excès qui semble devoir incommoder même les plus illustres, je voudrais encore une fois pouvoir vous laisser tranquilles dans la possession de vos biens et dans l'usage que vous en faites. Mais quand j'entends le Saint-Esprit nous dire dans l'Ecriture: Ecoute la voix du pauvre et rends ce que tu lui dois: *Declina pauperi sine tristitia aurem tuam, et redde debitum tuum* (*Eccli.*, IV, 8); quand j'entends le Sage mettre l'aumône au même rang que la foi pour la nécessité et l'importance: *Misericordia et veritas te non deserant* (*Prov.*, III, 3); quand j'entends l'Apôtre dire à son disciple Timothée: Commandez à tous les riches de faire l'aumône: *Divitibus præcipe* (I *Tim.*, VI, 17); quand j'entends le Seigneur dire lui-même à son peuple: Je vous commande d'ouvrir votre main au pauvre et à l'indigent: *Præcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi* (*Deut.*, XV, 11); non, il ne m'est plus possible de ménager les besoins prétendus de la cupidité et du luxe; il faut céder, il faut obéir, il faut remplir une obligation d'autant plus pressante, qu'elle se trouve autorisée et par les lumières de la raison et par le sentiment même de la nature.

Vous savez, chrétiens, que la raison et le sentiment sont les ressorts ordinaires de toutes nos actions; mais leur pouvoir n'est pas égal: quand le sentiment est vif, quand il se porte avec ardeur à quelque objet que la raison condamne, il ne manque presque jamais de l'emporter sur elle; mais si la raison et le sentiment se réunissent en faveur d'un même objet, si le sentiment l'ins-

pire tandis que la raison l'approuve, il faut avouer que c'est faire un étrange abus de sa liberté que de résister à ces deux motifs réunis pour ne pas embrasser cet objet; c'est se dépouiller en quelque sorte de l'humanité même, c'est lutter, pour ainsi dire, contre le penchant de la nature qui nous porte au bien, pour avoir le damnable plaisir de faire le mal; et si nous sommes encore inexcusables, lorsque nous suivons par sentiment un penchant que la raison condamne, que sera-ce de résister au sentiment pour ne pas faire une action que la raison commande?

Tel est précisément le cas où se trouvent tous les infracteurs du précepte de l'aumône, puisque ce précepte emporte en même temps et une obligation fondée sur la raison, et une obligation fondée sur le sentiment.

Je dis, premièrement, une obligation fondée sur la raison; car Dieu, en créant tous les hommes, s'est trouvé dans l'obligation de les nourrir tous, puisque celui qui donne la vie doit donner les moyens de la conserver. Pour s'acquitter de cette obligation inséparable de sa qualité de Créateur et de Père, il a voulu que la terre, d'où il a tiré tous les hommes, produisît de son sein de quoi les nourrir tous; et il ne leur a point donné d'autre héritage que ses fruits. Mais après avoir établi l'héritage, il fallait encore le distinguer, et cette distribution ne pouvait être faite qu'en quatre manières différentes: ou par un partage égal; ou par un partage qui, dans son inégalité, laissât au moins un nécessaire honnête et complet à ceux qui auraient le moins reçu; ou en subvenant immédiatement par lui-même aux besoins de ceux qui manquent de tout; ou enfin en chargeant les riches de la nourriture des pauvres.

Le partage égal, qui paraissait le plus naturel, n'a pas été suivi, puisque les hommes ne possèdent certainement pas, par égales portions, tous les fruits de la terre; le partage qui dans son inégalité aurait laissé un nécessaire honnête et complet à ceux qui auraient le moins reçu, n'a pas été suivi non plus, puisque nous en voyons qui manquent de tout. Dieu n'a pas cru qu'il fût de sa sagesse de faire des miracles journaliers pour subvenir immédiatement par lui-même aux besoins des misérables. Reste donc, ou que la Providence soit défectueuse, ou que le partage des pauvres soit dans les mains des riches; il faut, ou que Dieu ait totalement négligé le soin de ceux qui manquent de tout, ou qu'il s'en soit déchargé sur ceux qui possèdent tout avec abondance: si les premiers restent sans secours et sans soulagement, il faut qu'il y ait ici une injustice criante, ou du côté de Dieu ou du côté des riches. Elle ne saurait être dans Dieu, cette injustice qui choque visiblement la raison; il faut donc qu'elle soit tout entière dans vous, riches du monde; il faut que vous en soyez seuls responsables; il faut que vous renonciez aux plus claires lumières de votre raison, lorsque vous refusez de soulager les pauvres. Et pourquoi pensez-vous, chrétiens, que Dieu a été si libéral envers vous, tandis que vos frères n'ont eu pour partage que l'indigence? Avez-vous pu vous imaginer que ce Père, si équitable et si bon, n'a laissé tant d'enfants sans héritage qu'afin que vous eussiez de quoi faire plus de folles dépenses, qu'afin que vous fussiez plus à portée de l'offenser et de vous perdre? Quoi! la Providence, en jetant l'or et l'argent à pleines mains dans votre maison, n'aurait eu pour objet que de fournir un aliment éternel et intarissable au luxe et à la volupté? Non, chrétiens, Dieu n'est pas si jaloux de faire des heureux en ce monde, et de donner à nos passions de quoi les allumer et les satisfaire; il ne ramasse tous ces biens dans certaines familles qu'afin que de là ils soient distribués à propos à toutes les autres. Il pourrait sans doute, lui qui est le souverain Maître de la nature, faire des miracles journaliers pour subvenir immédiatement par lui-même aux besoins des misérables; il pourrait, lui qui a jeté dans la terre des semences de l'or, l'en faire sortir tout à coup à la prière du pauvre, et le transporter dans ses mains; mais il a voulu qu'il passât auparavant dans les vôtres, afin que vous fussiez les économes de sa providence: il pourrait faire tomber encore la manne du ciel pour les nourrir, comme les Israélites dans le désert; mais il a mieux aimé vous charger du soin de pourvoir à leur nourriture; il pourrait envoyer les oiseaux leur porter chaque jour ce qui est nécessaire à leur subsistance, comme il les envoyait autrefois nourrir ses prophètes dans les solitudes et les déserts; mais il a jugé plus convenable que chacun fût chargé de nourrir son semblable, et que les hommes fussent nourris par les hommes. Hélas! il eût trouvé sans doute les animaux plus dociles aux ordres de sa providence; toute la nature lui obéit mieux que nous: il pourrait, lui qui habille les lis des campagnes, et qui donne à leur vêtement un éclat que n'eut jamais Salomon au milieu de sa gloire, couvrir lui-même la nudité du pauvre, et le mettre à l'abri de la rigueur des saisons; mais il a mieux aimé le confier à votre charité, et vous établir les ministres de sa puissance. Ce n'est donc pas pour vous qu'il vous a fait riches, chrétiens, vous ne devez l'être que pour les pauvres; ce n'est pas pour vous, disait le sage Mardochée à la pieuse Esther, que Dieu vous a élevée à ce haut point de grandeur et de gloire qui vous fait briller aux yeux du monde: c'est pour vos frères, c'est afin que vous soyez la protectrice des Juifs affligés, et l'appui d'un peuple misérable. Presque tous les avantages temporels et humains qui vous reviennent de vos richesses vous sont interdits, chrétiens, par la loi de Dieu; ces richesses vous mettent à portée de satisfaire vos passions; mais Dieu vous ordonne de les réprimer: elles vous mettent à portée de flatter votre chair, mais Dieu vous ordonne de la crucifier; elles vous mettent à

portée de vous procurer tous les jours de nouveaux amusements; mais Dieu vous avertit que le temps est précieux, que la vie est courte, et que nous devons la passer dans la pénitence et dans les larmes. Quel usage ferez-vous donc de vos biens, si vous ne les employez pas au soulagement des pauvres? C'est presque le seul usage permis et légitime que vous en puissiez faire.

Mais que dis-je, chrétiens ? ce n'est pas seulement ici un usage permis et légitime, c'est un usage nécessaire et commandé ; ce ne sont point ici des malheureux, des hommes abandonnés qui ont recours à votre charité et à votre compassion, ce sont des créanciers fondés en droit, qui poursuivent le payement d'une dette qui leur est acquise. Cette dette n'est rien moins que chimérique, elle se trouve clairement énoncée dans l'Evangile, voilà le titre du pauvre; et si vous leur accordez ce qu'ils vous demandent, vous ne leur donnerez pas ce qui est à vous, mais vous leur rendrez ce qui est à eux : *Nostrum est, pauperes clamant*, disait saint Bernard, *Nostrum est quod expenditis;* les pauvres vous crient : Ce bien que vous dissipez, ce bien que vous employez à tant de vains amusements, est un bien qui nous appartient; c'est à nos dépens que vous soutenez votre jeu, et que vous entretenez ce luxe et l'éclat de vos parures; et vous nous ravissez avec cruauté tout ce que vous employez à contenter votre vanité.

Serez-vous insensibles, chrétiens, à de si justes plaintes? La raison, la justice et l'équité naturelle ne parlent pas seules en faveur des pauvres, tout le sentiment humain se soulève à la vue de leur misère; les pauvres sont nos frères ; comme nous, ils ont été créés à l'image de Dieu, et peut-être l'ont-ils mieux conservée que nous : cependant, à quel état les voyons-nous réduits tous les jours, ces hommes semblables à nous, et qui nous sont si intimement unis par les liens sacrés de la nature et de la religion ?

Ici, chrétiens, quel lugubre spectacle se présente tous les jours à nos yeux! L'humanité en deuil, les tristes images de la nature éplorée, des ombres, des figures imparfaites de l'humanité; des aveugles qui peuvent bien ne pas regretter la perte de leurs yeux, puisqu'elle les empêche d'apercevoir le spectacle indignant du luxe des riches et des regards impitoyables de leur dureté; des malades languissants et étendus sur la terre, qui n'ont pas même les organes nécessaires pour exposer leurs misères et leurs besoins, dont les uns n'ont plus de mains pour recevoir, ni de langue et de voix pour demander; des familles entières dénuées de tout secours humain, qui voient naître le jour sans pouvoir se promettre qu'elles le verront finir ; de tendres enfants dont les pleurs, dont les cris innocents demandent à leurs mères une nourriture qu'elles ne sont pas en état de leur procurer ; des mères éplorées, qui, se voyant réduites à la dure nécessité d'abandonner ces enfants au funeste cours de leur misère, ainsi que Moïse le fut autrefois au cours impétueux d'un fleuve qui devait naturellement le conduire à la mort, ne peuvent s'empêcher d'appeler heureuses celles qui sont stériles, et les mamelles qui n'ont point allaité ; des hommes dont on aurait dû pleurer la naissance, et dont personne ne songera jamais à pleurer la mort ; des funérailles sans deuil, des séparations sans regret, des obsèques sans larmes, et presque sans prières; des hommes que l'on porte au tombeau, plutôt pour délivrer la terre d'un fardeau qui incommoderait les vivants, que pour leur rendre aucun des honneurs que l'on doit aux morts. Et qu'ont-ils fait à Dieu pour être si malheureux ? ils l'ont été certainement avant que de pouvoir être coupables, leurs malheurs ont été déterminés par leur naissance même. Pourquoi avons-nous des biens qu'ils n'ont pas? pourquoi jouissons-nous de mille avantages qui leur manquent? Et ne dites pas, chrétiens, qu'ils sont accoutumés à leur état, et que l'habitude de souffrir les a rendus insensibles à leurs misères; les commodités qu'ils vous voient, les avantages dont vous jouissez à leurs yeux, ne les avertissent que trop de ce qui leur manque; ils se comparent à vous et ne savent sur quoi peut être fondée l'injuste préférence qui a réglé, à leur préjudice, la dispensation des biens de la terre; ils s'en prennent à Dieu, ils osent l'accuser d'injustice ; ils murmurent hautement contre cette Providence qui semble les avoir dépouillés pour vous enrichir, et vous autorisez, par votre dureté, leurs plaintes et leurs murmures ; vous flétrissez en quelque sorte cette Providence; votre injustice et votre cruauté retombent sur elle; vous laissez dans l'abandon des enfants qu'elle n'a pas véritablement abandonnés, puisqu'elle vous a chargés du soin de pourvoir à leur subsistance, et qu'elle vous a donné les moyens nécessaires pour y subvenir. Hélas ! ces enfants condamnés à n'avoir rien en propre étaient déjà traités assez durement; faut-il qu'ils périssent, faut-il qu'ils traînent une vie plus triste et plus déplorable que la mort ?

La plupart des autres préceptes de l'Evangile sont plus contraires aux sentiments de la nature qu'ils ne les favorisent; quand Dieu nous commande d'aimer nos ennemis, le sentiment de la nature nous porte à les haïr; quand il nous commande de fuir les vains plaisirs du siècle, le sentiment de la nature nous porte à les désirer ; quand il nous commande de ne point aimer le monde, le sentiment de la nature nous porte à nous y attacher ; mais quand il nous commande de faire du bien, de soulager des malheureux, ici, chrétiens, le sentiment cesse de combattre la loi, il la prévient même, et il pourrait seul nous tenir lieu de loi. Une certaine idée de l'égalité que la nature a établie entre tous les hommes, de la faiblesse inséparable de l'humanité qui

peut nous réduire au même état de langueur et d'infirmité où nous voyons les pauvres, nous unit encore à eux malgré la distance prodigieuse que la fortune a mise entre eux et nous; cette idée nous rend tendres sur leurs malheurs, elle nous porte à louer la charité qui les soulage; toutes les religions s'accordent en ce point, et ce cri, qui s'élève dans notre cœur à la vue de leur misère, est la voix de la nature qui se fait entendre à tous les hommes.

Je ne prétends cependant pas, chrétiens, vous engager ici à faire l'aumône par le sentiment d'une compassion purement naturelle : ce motif, quoique louable en lui-même, serait infructueux pour l'éternité; il peut seconder la voix de la religion, mais il ne doit pas y suppléer; c'est cette religion seule qui vous apprendra les véritables avantages de l'aumône; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu pouvait s'en tenir au commandement qu'il nous a fait pour nous engager à soulager les pauvres; il est le maître de nos biens, il peut en disposer à son gré, et c'est à lui seul qu'il appartient d'en régler l'usage et d'en fixer la destination; cependant, chrétiens, il a bien voulu attacher de grands avantages à la pratique de l'aumône, afin de nous prendre par l'intérêt après nous avoir obligés par le devoir. Sous quelles nobles idées n'a-t-il pas soin de nous représenter ces hommes de miséricorde qui répandent leurs richesses dans les mains des pauvres! Quelle gloire pour eux dès cette vie, que d'avantages pour l'autre!

Un chrétien charitable, dans les vues de la religion, n'est plus simplement un homme qui soulage son semblable; c'est un homme qui tient la place de Dieu même, de cet être infiniment bon qui n'aime à exercer son pouvoir que par ses bienfaits. Un pauvre, dans les vues de la religion, n'est plus seulement une portion de l'humanité affligée et souffrante; c'est un membre de Jésus-Christ qui souffre, c'est Jésus-Christ en personne qui vous demande du secours et du soulagement. Oui, Dieu met en quelque sorte à sa place celui qui fait l'aumône, et il se met lui-même à la place de celui qui la reçoit. Faites attention, chrétiens, à cette double gloire : faire l'aumône, c'est être premièrement le substitut, le ministre, le coopérateur de Dieu même à l'égard du pauvre; un chrétien charitable est comme une espèce de divinité, qui produit du changement dans l'âme et dans la fortune des malheureux; il imite en quelque sorte la puissance et la bonté du Dieu, créateur et protecteur de tous les êtres. Quoi de plus beau, quoi de plus glorieux que d'entrer dans une maison comme un ange de paix, et de laisser la joie et la consolation où l'on n'a rencontré que la désolation, les soupirs et les larmes? Est-il possible, riche avare, riche voluptueux, que vous aimiez mieux être l'objet de l'exécration du pauvre et de la colère du ciel qui le protége, que d'être le père de ce même pauvre, l'économe du Seigneur, l'instrument de ses merveilles, que de réunir sur votre tête toutes les bénédictions du ciel et toutes celles de la terre? Ah! riches, vous pouvez faire des heureux avec ce précieux métal que vous avez dans les mains, vous pouvez opérer de véritables prodiges : vous pouvez sécher les larmes des misérables, guérir les malades, et prolonger la vie aux mourants : voilà le seul avantage de votre condition que je voudrais vous envier; je vous laisse tous les autres; je vous laisse la pompe de vos équipages, le luxe et la splendeur de vos appartements; mais qui ne serait tenté de vous envier ce pouvoir de faire des heureux, pour peu qu'il lui reste encore dans le cœur quelque étincelle d'humanité? Et que font les richesses à la véritable gloire de l'homme, quand elles demeurent stériles dans ses mains, ou qu'elles ne servent qu'à lui? ne semble-t-il pas qu'alors tout le genre humain a droit de se soulever contre lui, et de le regarder comme un ennemi qui ne subsiste que de ravages, et qui triomphe de la misère publique? L'homme juste, au contraire, trouve le secret d'allier la gloire avec les richesses : *Gloria et divitiæ in domo ejus.* (*Psal.* CXI, 3.)

Gloire d'autant plus grande, que non-seulement Dieu met à sa place celui qui fait l'aumône, mais qu'il se met lui-même à la place de celui qui la reçoit : *J'ai eu faim*, dit-il, *et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.* (*Matth.*, XXV, 35.) Tâchons, chrétiens, d'approfondir ici cette parole d'où résulte un si puissant motif de faire l'aumône. En quel sens peut-on dire que Jésus-Christ est dans la personne des pauvres? Il y est, disent les saints Pères, en trois sens différents : par grâce, par représentation et par promesse. 1° Par grâce, c'est-à-dire par la présence de sa grâce, qui n'habite pas si volontiers dans les palais des grands que dans les cabanes des pauvres : là, le luxe l'éloigne; ici, l'affliction l'appelle : là, les délices l'écartent; ici, les larmes l'attirent. 2° Il y est par représentation et par image, puisque les pauvres nous représentent tout ce qu'il a voulu être pour notre salut : il a été comme eux pauvre pour nous enrichir, affligé pour nous consoler, malade pour nous guérir, captif pour nous délivrer, errant pour nous fixer dans son royaume. 3° Enfin, il y est par promesse, puisqu'il nous a si expressément déclaré que tout ce que nous aurions fait pour eux, il le tiendrait fait pour lui-même, et tout ce que nous leur aurions refusé, il le regarderait comme un refus fait à lui-même : *Quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.) Ce qui m'oblige, disait saint Chrysostome, à une charité si ample et si universelle, que je ne dois pas laisser un seul pauvre, je dis un seul, sans l'assister selon mon pouvoir mesuré par les règles de la prudence chrétienne : ainsi, quand j'aurai as-

sisté un grand nombre de pauvres, s'il s'en trouve un seul que je n'assiste pas, le pouvant faire en suivant les règles de cette prudence chrétienne, Jésus-Christ me le produira au jour du jugement, et me dira : *Ce que vous n'avez pas fait pour celui-ci, c'est pour moi que vous ne l'avez pas fait;* c'est à moi que vous l'avez refusé : *Allez, maudits, au feu éternel.*

Remarquez encore, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ ne dit pas : Ce que vous avez positivement refusé : mais, *Ce que vous n'avez pas fait.* Ce qui m'oblige, ajoutait-il, à une charité si attentive et si vigilante, que, s'il se trouve, je ne dis pas sous mes yeux, je ne dis pas à la porte de ma maison, comme Lazare à celle du mauvais riche, mais en quelque lieu du monde que ce puisse être qui sera à portée de ma connaissance et de mon secours, un pauvre, un malade, un malheureux qui périsse, parce qu'au lieu de le soulager, lorsque j'en ai les moyens et la facilité, j'aurai employé mon bien en divertissements mondains et frivoles, Jésus-Christ me dira au jour du jugement : *Ce que vous n'avez pas fait pour celui-ci, c'est pour moi que vous ne l'avez pas fait;* vous l'avez laissé languir dans la faim et dans la misère, lorsque vous pouviez connaître ses besoins et les soulager; c'est moi-même que vous avez abandonné.

Les premiers fidèles avaient bien médité cet arrêt, eux qui ne se contentaient pas de soulager les pauvres qui étaient sous leurs yeux, mais qui portaient leurs vues et leurs attentions jusque sur ceux qui étaient éloignés. Il est rapporté au livre des *Actes* (XI, 28), que le prophète Agabus ayant prédit qu'une grande famine allait désoler l'univers, les chrétiens d'Antioche ne dirent point : Il faut pourvoir à ses propres besoins avant que de songer à ceux des autres; au contraire, non contents de soulager les pauvres de leur ville, ils envoyèrent encore des aumônes considérables à ceux de Jérusalem. Et si vous leur eussiez demandé, chrétiens, la raison de cette conduite, il vous auraient répondu qu'ils craignaient de s'entendre dire au jour du dernier jugement : *Ce que vous n'avez pas fait* pour ce peuple malheureux, qu'il ne tenait qu'à vous de soulager, *c'est pour moi que vous ne l'avez pas fait; allez, maudits, au feu éternel.* Saint Grégoire avait bien médité cet arrêt, lui qui, ayant appris qu'un pauvre était mort faute de soulagement, un pauvre qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais entendu parler, et dont il n'apprit la misère que par ce triste accident; se reprocha longtemps ce malheur comme un crime, jeûna, pleura, s'abstint pendant quelques jours de célébrer les divins mystères, et fit une longue et sévère pénitence, non de sa dureté, mais de son peu d'attention; et si vous lui eussiez demandé, chrétiens, la raison de cette conduite, il vous aurait répondu qu'il craignait de s'entendre dire au jour du jugement : J'ai souffert la mort dans la personne de ce pauvre par votre négligence; je sais que vous n'avez pas connu son extrême misère, mais vous avez pu la connaître et la soulager, et si vous l'avez pu, vous l'avez dû : *Allez, maudit, au feu éternel.*

Ah! chrétiens, vous honorez la personne de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et vous la traitez indignement dans la personne des pauvres qui la représentent; soutenez donc les principes de votre religion par votre conduite; le même Dieu qui a dit en parlant du pain eucharistique : *Ceci est mon corps;* n'a-t-il pas dit : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger?* Si vous saviez quel est celui qui vous demande un peu d'eau pour étancher sa soif, disait autrefois le Sauveur à la Samaritaine : *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi, da mihi bibere* (*Joan.*, IV, 7), combien ne vous estimeriez-vous pas heureuse de lui pouvoir procurer un pareil soulagement! On peut vous dire la même chose, chrétiens, toutes les fois qu'un pauvre a recours à votre charité : *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi, da mihi bibere.* Ah! si vous connaissiez le don de Dieu, si vous aviez approfondi le mystère de Jésus-Christ à l'égard du pauvre, si vous saviez combien il est intimement uni à la personne de ce malheureux, vous vous croiriez trop heureux d'avoir une occasion de le soulager; vous iriez au-devant de ses demandes, et vous diriez avec Tertullien : J'adore en quelque sorte la misère et l'infirmité du pauvre, comme j'adore Jésus-Christ même dans les sacrements qui le représentent ou qui le renferment : *Adoro tormenta tanquam sacramenta.*

Non, je ne suis plus étonné, chrétiens, de voir les saints regarder les pauvres, je ne dis pas avec bonté, avec charité, avec compassion, mais même avec une sorte de vénération et de respect; je ne suis plus étonné de les voir se prosterner devant eux, et les servir avec ces religieuses cérémonies dont on use à l'approche des autels ou du trône des rois : ils regardaient leur chair comme une chair consacrée par la présence immédiate de Jésus-Christ même; c'était lui qu'ils honoraient et qu'ils respectaient dans les pauvres; ils faisaient gloire de le recevoir à leur table, comme Zachée; de lui préparer à manger, comme Marthe; de lui présenter leurs trésors, comme les mages; de lui procurer les honneurs de la sépulture, comme Joseph d'Arimathie.

A cette gloire inséparable de l'aumône, que d'avantages ne sont pas attachés pour l'éternité! Appliquez-vous, chrétiens, à les bien comprendre; je vais vous développer les secrets de la Providence sur le salut des riches. Dieu, qui veut sauver tous les hommes, les veut sauver dans l'état et dans la condition où sa providence les a placés, et par des moyens propres de cet état, et qui se tirent de cette condition même. Deux conditions différentes partagent, comme vous savez, tout le genre humain : celle des pauvres, qui est la plus étendue, et celle des riches, qui est la plus bornée. Par quelle voie le pauvre peut-il arriver au salut? Par

celle que sa condition lui présente, l'humilité et la patience; et par quelle voie le riche pourra-t-il arriver au même terme? Elle n'est pas tout à fait semblable, chrétiens; mais elle ne l'y conduira pas moins sûrement : c'est celle de la charité et de l'aumône. Le riche a dans son état de plus grands dangers de salut que le pauvre n'en a dans le sien; il commet des péchés plus faciles et plus agréables, et par conséquent plus fréquents : mais ce même état qui cause son mal lui en fournit le remède. Donnez l'aumône, disait le Sauveur, et tous vos péchés seront bientôt effacés, vos richesses ont été le plus souvent la cause et l'instrument de vos désordres; qu'elles en soient le remède et l'expiation. Je ne vous dirai donc plus d'avoir pitié de cette foule de malheureux qui implore tous les jours votre charité; mais je vous dirai : Ayez pitié de vous-mêmes : *Miserere animæ tuæ*. (*Eccli.*, XXXIX, 24.) Les profondes blessures que le péché a faites à votre âme ne peuvent manquer de la faire périr, si elle n'est promptement secourue par l'aumône; donnez-la souvent, donnez-la libéralement, et les grâces qu'elle vous attirera du ciel feront que le moment de votre charité sera celui de votre guérison.

Sentez-vous, chrétiens, la force de tous ces motifs? Si vous êtes persuadés, je ne vois plus qu'une difficulté qui puisse vous arrêter : c'est de savoir à quoi vous oblige précisément le précepte de l'aumône, et à quelles espèces d'aumône tous ces avantages sont attachés. C'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Etablir l'obligation et les avantages de l'aumône sans en déterminer la nature et l'étendue, c'est inquiéter la conscience du riche sans rendre meilleure la cause du pauvre : car si, en montrant à ce riche qu'il est obligé à l'aumône, on l'abandonne à ses propres lumières pour en fixer la mesure, voilà les pauvres abandonnés de nouveau à toute l'insensibilité des riches; ceux-ci ne manqueront pas de réduire le précepte à des bornes si étroites, qu'ils croiront l'avoir accompli, sans que le pauvre se trouve jamais véritablement soulagé. Je serai donc obligé de porter aujourd'hui le grand jour de l'Evangile dans la matière la plus obscure, la plus épineuse, la plus embarrassante qu'il y ait peut-être dans toute la morale chrétienne : car il ne suffit pas d'assigner la subsistance des pauvres sur les fonds des riches, par une dette générale et indéterminée, et par conséquent par une dette contentieuse et sujette à toutes les interprétations des riches : il faut déterminer si exactement la mesure de cette dette, qu'il ne soit plus possible, ni aux riches, ni aux pauvres, de s'y méprendre.

C'est cette exacte supputation que j'entreprends ici de faire avec vous, riches du monde : *Quantum debes Domino meo?* (*Luc.*, XVI, 5.) Çà, rendez-vous justice, vous convenez que vous êtes redevables à Dieu et aux pauvres : combien croyez-vous leur devoir? Ne vous étonnez pas, je vais vous faire des demandes exorbitantes, des demandes capables d'alarmer la cupidité, de faire frémir l'avarice, de déconcerter l'intérêt, d'embarrasser la prudence même, pour peu qu'elle se conduise par d'autres lumières que celles de l'Evangile; je vais vous demander des aumônes considérables, des aumônes abondantes, des aumônes qui portent coup contre la misère, et qui soient assez fortes pour en arrêter, ou du moins pour en suspendre les ravages : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem*. (*Luc.*, VI, 38.) Il y en a tel à qui je demanderai peut-être cent fois plus qu'il ne s'est imaginé devoir donner : *Centum coros tritici, centum cados olei*. (*Luc.*, XVI, 7.) Il y en a tel à qui je demanderai peut-être la moitié de ses revenus : *Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus*. (*Luc.*, XIX, 8.) Pauvres de Jésus-Christ, si j'entreprends aujourd'hui de défendre vos intérêts contre la cupidité des riches, ne craignez pas que je me relâche le moins du monde pour ménager leur délicatesse et leurs préjugés; je connais toute l'étendue de vos droits, et je suis ici pour les faire valoir.

Pensez-vous donc, chrétiens, avoir rempli toute l'étendue du précepte de l'aumône, quand vous aurez de temps en temps laissé échapper de vos mains une somme si vile et si légère, qu'on l'abandonne tous les jours presque sans attention à l'importunité de celui qui la demande; une somme, que vous ne daigneriez pas faire entrer dans le corps et dans la supputation de vos revenus; une somme dont la perte laisse à celui qui la donne toute son opulence, et dont la possession laisse à celui qui la reçoit toute son indigence et toute sa misère? Le pensez-vous, chrétiens, que ce soit là satisfaire au précepte de l'aumône, et que tant de lois et d'exhortations, tant de menaces et d'anathèmes émanés de la bouche de Jésus-Christ même, en faveur des pauvres, n'aient eu pour but que de leur procurer de pareils soulagements? Croyez-vous encore être quittes envers les pauvres, lorsque, sur les reproches d'une conscience inquiète et troublée, croyant voir dans vos mains un bien dont vous vous reprochez intérieurement la possession illégitime, vous prenez enfin le parti de le céder aux pauvres, d'autant plus généreusement que vous croyez leur abandonner un bien qui n'est pas à vous?

Non, non, chrétiens : car, 1° vos aumônes doivent être prises sur votre propre bien; 2° elles doivent renfermer tout votre superflu; 3° elles doivent être proportionnées à la misère des pauvres. Quel horrible mécompte, ô mon Dieu! ne trouveront pas à votre jugement la plupart des riches, lorsqu'il faudra comparer les aumônes qu'ils auront faites pendant leur vie avec ces règles si sévères et si étendues!

La première règle regarde le bien d'autrui. L'aumône, dit saint Chrysostome, ne peut

pas sortir de l'injustice, ni la bénédiction de la malédiction. On en voit, dit saint Grégoire, qui veulent donner par charité ce qu'ils ont ravi par fraude et par violence : mais il y a bien de la différence entre faire des œuvres de miséricorde pour racheter ses péchés, et commettre des péchés pour en faire ensuite des œuvres de miséricorde. La racine amère et empoisonnée de l'iniquité ne peut jamais produire le doux fruit de la charité : Jesus-Christ ne veut point être nourri de meurtres et de rapines, cette espèce de nourriture lui est odieuse ; et quand on emploie le bien d'autrui au soulagement des pauvres, cette action peut bien être approuvée comme une restitution; mais elle ne sera jamais regardée comme une aumône. En supposant donc que vos aumônes sont prises sur votre propre bien, j'ai dit, en second lieu, qu'elles doivent renfermer tout votre superflu, c'est un principe indubitable dans la morale chrétienne: *Superflua divitum, necessaria pauperum.* Mais ce qui fait le malheur des pauvres, c'est qu'aucun riche dans le monde ne veut reconnaître qu'il a du superflu par rapport à son état : si ce superflu vient, on fait monter l'état, mais on ne donne pas le superflu; on songe à s'accroître et à s'agrandir, à contenter ses goûts et ses caprices, mais on ne songe pas à soulager les pauvres. Et où trouver un riche dans le monde, à qui l'on puisse persuader qu'il a du superflu? quel est le riche qui pense seulement à le connaître et à le déterminer, ce superflu, qui ne saurait jamais lui appartenir, puisqu'il appartient tout entier aux pauvres de Jésus-Christ; ce superflu, dont l'emploi décidera du sort éternel de tous les riches ; ce superflu, que les riches s'obstinent, en dépit de l'Evangile, à regarder comme leur bien propre, et dont ils transmettent sans scrupule à leurs descendants la possession illégitime ? Qui de vous, chrétiens, s'est jamais appliqué à le distinguer si précisément du nécessaire, qu'il puisse s'assurer devant Dieu qu'il ne s'est jamais rien réservé de ce qu'il pouvait absolument donner aux pauvres ? Et comment le connaître, dit-on, ce superflu ? où est l'homme assez riche, selon sa condition dans le monde, pour penser qu'il a du superflu ? On est encore heureux de trouver le nécessaire relatif à son état : tel paraît l'avoir, qui souvent ne l'a pas, et qui ne se soutient que par un masque et un fantôme de richesses qui cache presque toujours une véritable disette.

Vous me demandez donc, chrétiens, à quelles marques vous pourrez reconnaître le superflu? vous me montrez vos revenus et vos dépenses, et vous me demandez où est le superflu ? Je vous réponds que ce superflu est dans le bien que vous mettez tous les jours à soutenir un jeu évidemment condamnable dès qu'il est excessif ou continuel ; je vous réponds que ce superflu est dans le bien que vous employez à entretenir une table trop somptueuse et trop délicate, dont ceux mêmes qui s'y trouvent ne peuvent s'empêcher de blâmer la profusion par des discours qui vous flattent, mais qui, étant vrais à la lettre, devraient être pris par vous pour des reproches bien fondés, que la raison avoue et que la religion justifie ; je vous réponds enfin que ce superflu se trouve dans cet amas insensé de bagatelles précieuses, dans ce brillant étalage de meubles, d'habits, de bijoux, de parures, qui passent beaucoup les bornes de la nécessité, et qui ne servent qu'à contenter le luxe et la vanité.

Il n'y a rien là, direz-vous, qui soit au-dessus de ma condition. Je le veux croire, quoique tant de gens se flattent aujourd'hui sur leur condition, qu'en la réduisant à sa juste valeur, il y aurait peut-être beaucoup à rabattre de leurs idées et de leurs dépenses. Mais je veux que toutes ces dépenses ne soient pas au-dessus de votre condition, je veux que le monde n'y trouve rien d'extraordinaire et de singulier: il ne s'ensuit nullement, chrétiens, que ces dépenses soient permises. Car, faites-y réflexion, et gravez à jamais dans votre esprit cette importante règle de morale : pour savoir si une dépense est nécessaire ou superflue, si la religion la permet ou si elle la condamne, si par conséquent elle est prise sur le bien des pauvres ou sur le vôtre, il ne suffit pas d'examiner si votre condition la souffre, si elle la permet ; il faut voir encore si votre condition l'exige, si elle la rend absolument nécessaire et indispensable : car si votre condition la souffre seulement sans l'exiger, si elle la permet simplement sans la demander, il est hors de doute, chrétiens, que c'est une dépense superflue ; et, par conséquent, que tout le bien que vous y mettez appartient aux pauvres. La religion ne prétend pas sans doute vous réduire à une simplicité qui vous dégrade, mais elle n'accorde pas non plus au faste qui vous convient toute l'étendue que le monde lui donne : le monde approuve tout ce que la condition lui permet, la religion n'approuve que ce que la condition exige. Tels meubles, tels habits, tel jeu, telles parures ne sont pas, dites-vous, au-dessus de votre condition : ce n'est pas assez ; il faut voir ce que vous en pouvez retrancher sans manquer aux bienséances essentielles de votre condition. Le monde raisonnable et vertueux vous croirait-il dégradés, s'il vous voyait figurer avec moins d'éclat? Si cela est, soyez tranquilles; toutes vos dépenses sont véritablement nécessaires, il n'y en a aucune de superflue : votre condition les exige, et tout ce que la condition demande, la religion l'approuve. Mais non, quand il y aurait un peu moins et même beaucoup moins de faste dans vos habits, dans vos meubles, dans vos équipages et dans vos parures, votre condition n'en serait nullement dégradée; mille autres, qui sont du même état et de la même condition que vous, la soutiennent avec moins de dépense, par nécessité ou par religion, sans que le monde raisonnable y ait jamais trouvé à redire. Retranchez donc cet excès; il est superflu: la religion le condamne, et vous

oblige, par un précepte rigoureux, à le mettre tout entier en aumônes.

J'ai dit enfin que vos aumônes doivent être en un sens proportionnées à la misère des pauvres; c'est-à-dire qu'elles doivent redoubler et devenir plus fortes et plus abondantes, à proportion que cette misère augmente. Car qui doute, par exemple, que, dans le temps de calamité, tous les riches ne soient étroitement obligés de lutter, pour ainsi dire, contre le torrent des malheurs publics par de pénibles efforts? qui doute qu'alors une infinité de dépenses, tolérables dans des temps plus heureux, ne doivent être transportées aux besoins pressants d'une multitude de familles désolées, et qui sont sur le point d'être anéanties par la misère? Et sur ce principe, qui peut croire que des obligations, qui deviennent quelquefois immenses par l'excès des calamités publiques, puissent toujours être remplies par des aumônes légères et imperceptibles?

Mais pourquoi, chrétiens, pourquoi employer tant de raisonnements et de discours pour nous déterminer à une œuvre si sainte et si salutaire, à laquelle sont attachés votre propre bonheur et l'intérêt capital de votre salut? Heureux, disait le Prophète, et mille fois heureux celui qui a compris le mystère de Dieu à l'égard du pauvre et de l'affligé : *Beatus vir qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.* XL, 1.) Dans ce jour mauvais, qui sera le dernier de ses jours, à ce moment fatal, où les amis nous manquent, où les protecteurs nous abandonnent, où les parents semblent nous oublier, il trouvera une ressource assurée dans la personne du pauvre : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Ibid.*) Quand il sera étendu sur le lit de sa douleur et de son infirmité, le Seigneur aura pitié de cet homme de miséricorde : *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus.* (*Ibid.*, 4.) Quand il dira : Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché contre vous, le Seigneur l'exaucera, parce qu'il aura lui-même exaucé la prière du pauvre; ainsi il sera justifié au tribunal du souverain Juge : *Me autem propter innocentiam suscepisti* (*Ibid.*, 13); les pauvres n'étant pas en état de le payer de ses bienfaits, Dieu se chargera de leur reconnaissance, et la couronne de gloire sera la récompense de sa charité dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Pour le lundi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LE MÊME SUJET.

Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent. (*Marc*, VIII, 2.)

J'ai pitié de cette multitude : voilà trois jours qu'ils sont avec moi, et ils n'ont rien à manger.

S'il y eut jamais un sujet qui obligeât les orateurs évangéliques à suivre exactement l'avis que saint Paul donnait autrefois à son disciple Timothée : *Prêchez la parole, pressez, exhortez à temps et à contre-temps, reprenez, priez, suppliez* (II *Tim.*, VI, 2); c'est sans doute lorsqu'il est question de solliciter la charité des riches en faveur des pauvres. Je ne craindrai donc pas de renouveler ici mes instances sur un sujet si digne de votre attention, si intéressant pour votre salut, et si particulièrement recommandé à notre ministère. Je ne me contenterai pas d'avoir établi l'obligation indispensable de l'aumône, de vous en avoir exposé les règles et les avantages, je travaillerai encore à combattre et à dissiper cette multitude de prétextes que la cupidité, ingénieuse à se tromper elle-même, allègue tous les jours pour tranquilliser sur ce point la conscience des riches. Car si les hommes sont si attentifs et si féconds à trouver des moyens d'éluder et de reculer le payement de leurs dettes, s'ils osent quelquefois disputer et chicaner sur ces dettes avec ceux qui en exigent le payement, armés de toute l'autorité des lois, et appuyés de toutes les forces et de toutes les contraintes de la justice humaine, comment ne disputeraient-ils pas sur ce qu'ils doivent au pauvre, qui n'a ni autorité, ni force, ni protection pour se défendre, qui n'est armé que des textes de l'Evangile et du pouvoir de ses armes, qui ne peut soutenir ses droits que par l'autorité de Jésus-Christ, c'est-à-dire par une autorité invisible et méconnue dont les lois méprisées ne seront pleinement vengées que dans l'autre vie? Que de prétextes ne trouvera-t-on pas pour se soustraire aux commandements d'une autorité si patiente? Il faut vous en montrer ici l'illusion et la fausseté : donnez toute votre attention, chrétiens, à cette partie de la cause du pauvre; c'est celle où votre cupidité se retranche principalement, c'est celle où vous la croyez victorieuse, et par conséquent celle où il importe le plus de la confondre.

Chacun de ces prétextes se rapporte à quelqu'une des qualités du précepte de l'aumône. 1° Ce précepte est pour tous les riches; et quand il est question de se l'appliquer, il se trouve que personne n'est riche : ce sera le sujet de la première partie. 2° Ce précepte est pour le soulagement de tous les pauvres, et quand il est question de le leur appliquer, de même qu'il n'y a point de riche qu'il puisse obliger, il ne se trouve plus aucun pauvre qui mérite d'y être compris : ce sera le sujet de la seconde. 3° Enfin, ce précepte est pour tous les temps, et, quand il est question de l'observer, les temps sont toujours si malheureux qu'il devient absolument impraticable : ce sera le sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Evangile est si clair et si précis sur le précepte de l'aumône, que l'on avoue sans peine qu'il charge indistinctement tous les riches de la nourriture des pauvres; mais s'il n'admet aucune exception par rapport à eux, ils ont soin de s'en excepter eux-mêmes, en rejetant d'abord cette qualité de riches, lorsqu'elle leur devient onéreuse par les obligations qu'elle leur impose.

Je ne suis pas riche, dit-on, ainsi le précepte de l'aumône ne saurait s'adresser à ces hommes opulents qui font tous les jours preuve de richesses; la pompe fastueuse de leurs équipages, les dépenses de leur table, la continuité de leur table, la continuité de leur jeu manifestent leurs obligations, et mettent les pauvres en droit de les regarder comme leurs débiteurs; il s'adresse à ces riches avares et accoutumés à se priver de tout, qui, par conséquent, peuvent si aisément donner aux autres ce qu'ils savent si bien se refuser à eux-mêmes; à ces avares, qui, par de longues et sordides épargnes, ont amassé des trésors capables de soulager vingt familles malheureuses, s'ils voulaient être assez généreux pour les répandre; il s'adresse à ces hommes dévoués au service des autels, que la sainteté de leur état doit rendre ennemis des superfluités du luxe, et à qui les richesses de ce même état donnent quelquefois d'aussi amples moyens d'être charitables qu'elles leur en imposent une obligation plus particulière; ce sont ceux-là qui ont en main le bien des pauvres; quant à moi, je n'ai que le simple nécessaire, je ne me soutiens qu'avec peine dans une honnête médiocrité; ma fortune apparente n'est fondée que sur des épargnes ménagées avec art, et il y a mille rencontres où si l'on connaissait au vrai son peu de consistance et de solidité, je serais plutôt reçu à demander pour moi que condamné à donner pour les pauvres. C'est ainsi, chrétiens, que la plupart des riches se renvoient, pour ainsi dire, l'un à l'autre l'obligation de l'aumône; tous conviennent que cette obligation doit tomber sur quelqu'un en particulier, mais on a soin de s'en décharger pour la rejeter sur un autre; cet autre, de son côté, la rejette sur vous, et, par là, tout le monde reconnaissant cette obligation prise en général, tout le monde s'en trouve en même temps dispensé, et les pauvres restent sans soulagement. Vous n'êtes pas riches, dites-vous, chrétiens; peu s'en faut, qu'à l'exemple de l'apôtre saint Pierre, je n'accuse ceux qui parlent ainsi, de mentir au Saint-Esprit; peu s'en faut que je ne leur dise comme lui: Pourquoi cherchez-vous à nous tromper et à vous tromper vous-mêmes? pensez-vous donc que le Seigneur ignore le véritable état de vos biens? n'est-il pas écrit dans ces livres dont parle l'apôtre saint Jean, et qui seront ouverts au jour des vengeances divines? Vous y verrez un jour un calcul si exact et si détaillé de l'usage que vous aurez fait de vos richesses, et de celui que vous en auriez dû faire, qu'il vous sera impossible de n'y pas reconnaître mille dépenses inutiles et mille superfluités qui démentiront votre pauvreté prétendue, et qui vous feront mettre, malgré vous, au nombre des riches coupables et dévoués à l'enfer.

Vous n'êtes pas riches, et vous voudriez nous le persuader, lorsque nous vous demandons quelques secours pour les pauvres: cependant vous seriez bien fâchés qu'on vous crût pauvres; toute votre ambition est de paraître riches, et vous savez bien en trouver les moyens quand votre intérêt ou votre vanité le demandent.

Vous n'êtes pas riches, vous n'avez point de superflu, et vous voulez que le pauvre se paye de cette réponse: mais il le voit, disait saint Chrysostome, il le voit de ses propres yeux ce superflu que vous osez dénier pour vous dispenser de le secourir; il le voit briller sur vous et sur tout ce qui vous environne; il l'aperçoit dans l'éclat et dans la magnificence de vos parures, dans le nombre de vos domestiques, dans l'abondance et dans la richesse affectée de vos ameublements. Il n'y a rien là, dites-vous, que je ne doive à ma condition, c'est un pur nécessaire par rapport à moi; vous le dites, chrétiens, et peut-être que le monde n'en convient pas et vous désavoue; mais je veux que votre condition soit telle en effet que vous le prétendez; pouvez-vous ignorer la manière dont elle était autrefois soutenue par vos pères, que vous seriez fâchés que l'on crût avoir été d'une naissance obscure et inférieure à la vôtre? Vous savez quelle était leur frugalité, leur simplicité et leur modestie, et peut-être en avez-vous mille monuments domestiques. Quoi! parce que le luxe de notre siècle se porte aujourd'hui au delà de toutes bornes, ses bizarres lois auront la force d'anéantir le précepte de Jésus-Christ, et les maximes les plus inviolables de son Evangile deviendront le jouet des modes et des caprices du monde! Non, chrétiens, quels que puissent être à cet égard les vains préjugés des hommes et les prétentions chimériques de leur orgueil, il faudra revenir un jour à une autre règle, et vous apprendrez au jugement de Dieu à quel point votre naissance en Jésus-Christ devait l'emporter sur votre naissance selon la chair.

Mais, dites-vous, je ne suis plus maître de ce bien que vous me demandez pour les pauvres, je le dois aux enfants que Dieu m'a donnés: j'en ai un grand nombre; il faut premièrement que je songe à les élever, et ensuite à les établir. Ces dépenses, absolument nécessaires et indispensables, absorbent tout le revenu que je possède, et il ne me reste plus rien à donner pour le soulagement des pauvres. Ne faut-il pas que tout cède à la force du sang? l'amour paternel ne doit-il pas l'emporter sur celui d'un prochain qui nous est inconnu?

Je sais, chrétiens, qu'il n'y aurait rien de plus barbare et de moins humain, rien même de plus opposé à la loi et à la volonté de Dieu, que de n'avoir pas pour son propre sang des sentiments qu'il nous oblige d'avoir pour des étrangers, pour des inconnus, pour nos ennemis mêmes. Souffrez seulement que je vous fasse d'abord une question. Est-il bien vrai que vos enfants soient toujours le premier et le principal objet de vos acquisitions et de vos dépenses? Vous songez à eux quand on vous parle de soulager les pauvres; mais quand il s'agit de dépenses pour vos amusements et pour vos

plaisirs, vous n'y pensez plus. Ils voient souvent, ces malheureux enfants, le plus clair de leur héritage employé à nourrir le luxe et les excès d'un père joueur et débauché; ils voient avec douleur leur éducation négligée, leur établissement retardé ou manqué, leur vocation forcée par des projets d'avarice et de cupidité, et, ces mêmes pères qui les traitent avec tant de rigueur et d'indifférence, lorsqu'on les presse sur le précepte de l'aumône, font sonner bien haut les devoirs que la loi de Dieu et celle de la nature leur imposent à l'égard de leurs enfants, qui sont quelquefois aussi oubliés, aussi négligés, aussi abandonnés que les pauvres. Il faut songer sans doute à l'éducation, à l'entretien et à l'établissement de ses enfants; mais il ne faut pas oublier Dieu; il ne faut pas s'oublier soi-même; il ne faut pas non plus oublier l'intérêt le plus essentiel de ses enfants: trois grands objets que vous perdez nécessairement de vue, lorsqu'un désir outré d'enrichir vos enfants vous fait manquer à ce que vous devez aux pauvres.

Quant à Dieu, celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, disait-il, n'est pas digne de moi; l'amour paternel a donc ses bornes, et ces bornes sont l'amour que nous devons à Dieu, les commandements qu'il nous fait, les règles de conduite qu'il nous donne dans ses Ecritures, la préférence entière et absolue qu'il doit avoir sur tout autre objet; voilà les barrières où l'amour le plus juste doit toujours s'arrêter, et, sitôt qu'il les franchit, il devient nécessairement criminel et désordonné. Ainsi, quelque légitime, quelque louable que soit l'amour qu'un père a pour ses enfants, toutefois est-il bien sûr que Dieu n'aura pas la complaisance de permettre qu'on les aime plus que lui: or, ne serait-ce pas les aimer plus que lui, que de leur donner tout, sans rien réserver pour les pauvres? Pourquoi, disait Salvien, cherchez-vous tant à enrichir vos enfants? C'est que vous les aimez; pourquoi donc ne voulez-vous rien céder à Dieu? C'est que vous ne l'aimez pas. Dieu et vos enfants vous font chacun de leur côté la même demande: ils veulent avoir part à l'usage que vous faites des biens dont vous jouissez; si vous n'êtes généreux et libéral que pour vos enfants, vous préférez l'homme à Dieu; vous ne pouvez donner tout aux uns sans faire injure à l'autre, et si l'homme que vous préférez ressent de la joie de ce qu'il est aimé de vous, il faut que le Dieu que vous négligez s'offense de ce qu'il n'en est pas aimé. Vous ne pouvez donc vous dispenser de faire ici une espèce de partage, en donnant tellement à vos enfants, que Dieu et ses pauvres ne soient pas abandonnés; et pouvez-vous y manquer sans aller contre votre propre intérêt, que vous préférez presque toujours à celui de vos enfants?

Vous êtes obligé, dites-vous, de travailler à leur fortune et à leur établissement; mais est-il juste, est-il raisonnable que ce que vous faites pour eux se fasse aux dépens de votre propre salut? Quelque intimes après tout que soient les liens qui vous attachent à eux, ils ne sauraient être plus forts que ceux de la charité que vous vous devez à vous-même. Vous craignez, disait saint Chrysostome, que vos enfants ne trouvent pas de quoi subsister honorablement après votre mort; mais vous devez encore bien plus craindre de ne rien trouver pour vous-mêmes en l'autre vie; quand vous établissez ces enfants sur la terre, vous ne leur abandonnez jamais qu'une partie de vos biens, et vous regarderiez comme une extrême imprudence de leur céder généralement tout ce que vous possédez. Réservez-vous donc aussi de quoi acheter le ciel; a-t-on quelque chose de plus cher que soi-même? Vous sauriez bien le dire, et vous prévaloir de cette maxime, si l'avidité de vos enfants entreprenait de faire une brèche trop considérable à votre fortune; pourquoi donc risqueriez-vous votre salut éternel pour les enrichir, lorsque vous refusez, même dans un âge avancé et à deux pas du tombeau, de renoncer pour eux à quelques années et peut être à quelques jours d'une possession incertaine et passagère? J'ose dire que, par une telle conduite, vous travailleriez moins à leur avantage qu'à votre propre destruction; vous les exposeriez eux-mêmes à périr éternellement, et votre amour aveugle et insensé tournerait également à leur perte et à la vôtre.

Car, enfin, si l'amour que vous avez pour eux est sage, éclairé, et conforme aux principes de la religion que vous professez, le salut de leur âme doit être sans doute le premier et le principal objet de vos soins paternels; vous ne devez pas vous borner à leur procurer quelques années de délices et de commodités sur la terre, vous devez encore plus songer à les former et à les élever pour le ciel; or, quel moyen leur donnez-vous pour y arriver, si vous ne leur apprenez qu'à s'agrandir en ce monde et à s'y attacher? Ah! pères, s'ils vous sont aussi chers que vous le dites, ces enfants; si vous avez pour eux toute la tendresse que la nature inspire, ne vous contentez pas de les aimer pour le temps de la vie présente, aimez-les encore pour l'éternité; songez donc principalement à les former à la vertu, et surtout à la pratique des œuvres de miséricorde; si vous les aimez, que ce soit en celui qui vous les a donnés, et de la manière dont il veut que vous les aimiez; la voici, chrétiens, vous la trouverez dans l'Ecriture, où Dieu adresse ces paroles à tous les pères: Faites connaître à vos enfants les saintes ordonnances du Seigneur, afin qu'ils mettent en lui toute leur confiance, qu'ils n'oublient jamais les merveilles qu'il a faites en faveur de vos pères, et qu'ils songent nuit et jour à méditer sa loi. Voilà les richesses dont il est important de leur faire un fonds considérable; voilà les trésors qu'il faut s'attacher principalement à leur acquérir. Ils seront assez riches, et

vous leur laisserez un assez ample héritage, si vous les faites héritiers des prières des pauvres et de la faveur de Jésus-Christ, que l'effet infaillible de ces prières ne peut manquer d'obtenir pour eux.

Hélas! vous êtes tous les jours inquiets sur le sort de vos enfants; leurs moindres incommodités vous alarment; vous ne demandez quelquefois à Dieu qu'il prolonge vos jours, qu'afin que vous ayez le temps de les voir établis; dans leurs maladies, vous craignez de les perdre; dans leur conduite, vous craignez qu'ils ne s'égarent; dans leur vocation, vous craignez qu'ils ne se trompent. Pourquoi n'offrez-vous donc pas pour eux au ciel la plus efficace de toutes les prières, qui est l'aumône? Soyez charitables pour les pauvres, et le Seigneur tiendra lieu de père à vos enfants; il les prendra sous sa protection, il les couvrira de ses ailes, et, lorsqu'ils ne vous auront plus, il les défendra contre les vexations et les artifices des ennemis de votre nom. Job offrait tous les jours à Dieu autant de victimes qu'il avait d'enfants, et il soulageait un bien plus grand nombre de pauvres qu'il n'avait d'enfants, pour attirer et pour multiplier les bénédictions de Dieu sur sa nombreuse famille.

Ne vous couvrez pas, disait saint Augustin, d'une fausse apparence de bonté et d'affection paternelle, pour vous dispenser du précepte de l'aumône. Je vous entends dire que vous gardez votre bien pour vos enfants, c'est votre grande excuse; mais quoi! votre père vous a gardé ce bien, vous le gardez, dites-vous, à vos enfants, et ceux-ci le garderont encore à leurs successeurs; il passera donc ainsi de main en main par tous les descendants de votre famille, sans qu'aucun d'eux accomplisse le commandement du Seigneur: voilà donc le précepte de l'aumône entièrement anéanti. Mais ce qui prouve, ajoutait saint Augustin, que c'est uniquement la cupidité et non l'amour paternel qui vous fait agir et parler ainsi, c'est que s'il arrive qu'un de vos enfants vienne à mourir, que ferez-vous? Si c'était pour lui que vous gardiez une partie de vos biens, que ne la donnez-vous aux pauvres, quand vous l'avez perdu? Vous voilà libre, vous voilà dégagé de tous les devoirs qui vous liaient en ce monde par rapport à lui; pourquoi donc n'envoyez-vous pas après lui dans le ciel ce que vous ne gardiez que pour lui? pourquoi ne l'employez-vous pas à vous faire à vous-même ce trésor de mérite que vous serez heureux de retrouver dans l'autre vie?

C'est ainsi que ce grand docteur combattait les faux prétextes que les riches du monde ont coutume d'opposer au précepte de l'Evangile; précepte qu'il regardait avec raison comme un des points fondamentaux de la morale chrétienne. Mais à peine un de ces prétextes est-il détruit, qu'il en renaît un autre. Ce précepte a été fait pour le soulagement de tous les pauvres, et, lorsqu'il est question de le leur appliquer, de même qu'il ne se trouve point de riche qui se croie obligé de l'observer, on ne trouve aucun pauvre qui mérite d'y être compris; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les prétextes relatifs à l'état des pauvres, dont les riches se servent ordinairement pour se dispenser de les soulager, sont: 1° leur nombre; 2° leurs impostures et leur oisiveté.

Il y a trop de pauvres, disent-ils, pour que l'on puisse entreprendre de remédier efficacement à leur misère. Supposez-moi autant de superflu qu'il vous plaira: *Hæc quid sunt inter tantos?* (*Joan.*, VI, 9.) Que puis-je faire, moi, pour procurer un soulagement sensible à cette foule presque innombrable de malheureux, qui se trouve répandue partout? Ainsi, mes frères, parce qu'il y a trop de malheureux, les riches seront dispensés d'être charitables. C'est leur dureté qui cause en partie la misère publique; et parce que l'une est parvenue à son comble par l'excès de l'autre, l'une servira cependant à leur assurer l'impunité de l'autre. Il faut avouer qu'ils ont pris là un étrange moyen pour se soustraire au précepte de l'aumône, puisqu'ils ont cru pouvoir l'anéantir en multipliant par leur insensibilité le nombre des misérables.

Il y a trop de pauvres! Mais qui vous dit de les soulager tous? Soulagez-en un nombre exactement proportionné à vos facultés et à vos forces; le reste demeurera à la charge et sur la conscience des autres.

Il y a trop de pauvres! Mais pourquoi leur nombre est-il devenu si grand? C'est que l'esprit du christianisme, l'esprit de compassion et de charité pour les malheureux, est aujourd'hui presque entièrement éteint dans le cœur des riches; c'est qu'ils ne pensent qu'à s'étendre et à s'agrandir; c'est qu'aucun d'eux ne sait être content de son sort; c'est que chacun veut monter plus haut que ses pères; c'est que le goût des modes et des parures a prévalu sur tous les devoirs; c'est que l'on veut soutenir, à quelque prix que ce soit, un jeu qui n'a rien de piquant s'il n'est animé par l'espérance d'un gain considérable, et, par conséquent, par le risque de perdre une somme proportionnée.

Que chacun rentre dans les bornes de la modération chrétienne; qu'au lieu d'écouter l'ambition et la vanité, l'on prête l'oreille aux instances et aux commandements de Jésus-Christ, bientôt on ne verra plus ni tant de pauvres abandonnés, ni tant de riches cruels et impitoyables.

Il y a trop de pauvres! On le disait du temps de saint Chrysostome; et que répondait-il? On peut partager, disait ce saint docteur, les habitants de cette grande ville en trois classes différentes: les uns sont riches, ils vivent dans l'opulence; le nombre n'en est pas grand; les autres ne sont ni riches ni pauvres, ils vivent dans la médiocrité, soit par leurs revenus, soit par leur travail; ils ont le nécessaire; le nombre en

est très-grand; les derniers manquent de tout, ils sont véritablement pauvres, et il s'en faut beaucoup que leur nombre égale celui des autres conditions. Cette réflexion, poursuit saint Chrysostome, me donne lieu d'en faire une autre, qui suffira, je crois, pour confondre votre inhumanité.

Que ceux qui sont riches et ceux qui vivent dans la médiocrité s'unissent ensemble pour nourrir tous les pauvres de cette ville, et que, pour cela, ils en fassent entre eux une espèce de répartition; je pose en fait que, dans cette supposition, vingt et peut-être trente n'auraient entre eux qu'un seul pauvre à nourrir. Il parlait ainsi de la ville de Constantinople, qui renfermait à la vérité un peuple innombrable; mais sa réflexion peut être également appliquée à la plupart des grandes villes, où le nombre des pauvres est toujours beaucoup moindre que celui des habitants.

Mais enfin, dites-vous, quels sont donc ces pauvres pour lesquels on nous sollicite avec tant d'instance? Ce sont, pour la plupart, des imposteurs, qui, attirés par la douceur d'un gain facile, se font une espèce de métier de leur misère et de leur mendicité; des imposteurs, qui, pour dérober plus sûrement le tribut que l'on doit à la compassion, se procurent à eux-mêmes toutes les apparences de l'infirmité, et qui par là sont plus dignes de châtiments que d'aumônes.

Je sais, chrétiens, qu'il y a une pauvreté innocente qui mérite d'être soulagée, et une pauvreté criminelle et frauduleuse qui n'a proprement besoin d'aucun soulagement: mais je vous demande, premièrement, si vous êtes aussi soigneux et aussi empressés de connaître et de secourir les véritables pauvres, que vous êtes prompts et sévères à rebuter et à condamner ceux que vous soupçonnez de ne l'être pas; je demande si vous êtes attentifs à vous informer des sinistres accidents qui arrivent à vos frères en Jésus-Christ, pour leur porter ou leur envoyer les secours qui leur manquent, et que vous êtes en état de leur procurer; je demande si vous cherchez surtout à connaître ces pauves qu'une naissance honnête, jointe au souvenir d'une fortune anéantie, force en quelque sorte à rougir de leur indigence et à la dissimuler; je demande si vous êtes assez généreux pour répandre sur eux vos bienfaits, sans leur demander à connaître la main qui les soulage? Si cela est, on ne peut trop approuver l'ordre, la règle et la justice que vous mettez dans vos charités; mais si, comme il arrive pour les artifices criminels qu'on aura reconnus dans quelques pauvres, vous prétendez les envelopper tous dans un abandon général, vous ne marchez pas droit devant le Seigneur, vous cherchez à nous tromper, et à tromper le souverain Juge.

Quoi! est-il donc si difficile de rencontrer de vrais pauvres, de vrais malades, de vrais malheureux? tous ceux qui se disent pauvres sont-ils des imposteurs, et Jésus-Christ nous aurait-il donné un précepte que l'on ne pourrait appliquer à personne? Mais comment, direz-vous, puis-je faire le discernement de ces véritables pauvres d'avec ceux qui ne le sont pas? Demandez-le à saint Chrysostome: il y avait, de son temps comme aujourd'hui, de ces imposteurs qui cherchaient à surprendre la charité des fidèles; plusieurs étaient embarrassés comme vous à les connaître, et peut-être cherchaient-ils comme vous à éluder le précepte de l'aumône, en déclamant contre leurs impostures. Que leur répondait ce zélé prédicateur de l'aumône? Il vaut mieux, leur disait-il, être quelquefois trompé dans le choix de ceux à qui l'on donne que d'examiner avec trop de défiance et de sévérité ceux que l'on doit refuser. La charité, dit saint Paul (I *Cor.*, XIII, 5), n'est point soupçonneuse: d'ailleurs, quand j'assiste cet homme dans son indigence réelle ou prétendue, parce que je n'ai ni le temps ni les moyens d'approfondir les causes de sa misère apparente, c'est sa nature même, et non la qualité de ses mœurs qui est l'objet de ma compassion; qu'il soit, si vous voulez, un imposteur et un hypocrite, qui dérobe aux véritables pauvres des aumônes qui leur sont dues, je l'ignore, et j'aime mieux être trompé par un excès de charité que d'être dur et inhumain par un excès d'avarice. Quoi qu'il en soit, Dieu nous jugera; et, tandis qu'il sera puni pour avoir surpris une aumône qu'il ne méritait pas, je serai moi-même récompensé pour la lui avoir donnée. Pensez-vous après tout, chrétiens, que ces cinq mille personnes, que Jésus-Christ nourrit autrefois dans le désert, fussent toutes également irréprochables? cependant le miracle de la multiplication des pains s'étendit à tous. Croyez-vous encore que dans cette foule de pauvres, qui environnaient le cercueil de la vertueuse Tabitha, il n'y en eût pas quelques-uns de semblables à ceux d'aujourd'hui? Cependant l'apôtre sant Pierre, touché des larmes et de la désolation de ces pauvres, qui venaient de perdre leur mère, demanda qu'elle revînt à la vie, et il fut exaucé. (*Act.*, IX, 40.)

Ne méprisons pas les pauvres, dit saint Grégoire de Nysse, leurs plaintes et leurs recommandations sont d'un grand poids auprès du Seigneur; leurs mains sont faibles et inutiles sur la terre, mais elles deviennent bien fortes et bien puissantes, lorsqu'elles sont levées vers le ciel. Souvent Dieu n'écoutera pas les prières qu'ils font pour eux-mêmes, et il exaucera celles qu'ils feront pour les hommes de miséricorde qui les auront soulagés.

Quel crime, après tout, les riches peuvent-ils leur reprocher, qui ne retombe en partie sur eux-mêmes? C'est votre cruauté, disait saint Chrysostome aux riches de son siècle, qui oblige en quelque sorte les pauvres à user de mille artifices pour paraître plus malheureux qu'ils ne sont; ils se croient réduits à une espèce de nécessité de

tromper votre inhumanité pour la fléchir; ils savent qu'ils se présentent souvent à des hommes qui n'ont rien d'humain, ils ont éprouvé cent fois que les instances les plus vives et les plus pressantes ne pouvaient rien sur des cœurs que la cupidité tient toujours en défiance; et ils ont recours à des fraudes très-condamnables pour exciter, ou plutôt pour arracher votre compassion, par les plus affreux, les plus tristes, les plus douloureux spectacles. A quelle étrange extrémité les réduisez-vous! S'ils se présentent sans porter sur leurs corps les marques des plus cruelles infirmités, vous dites que ce sont des imposteurs qui sont en état de travailler, et qui font semblant d'être pauvres; s'ils viennent à vous avec toutes ces marques, vous dites encore que ce sont des imposteurs qui se les procurent pour vous faire illusion: que feront-ils donc, et par quel moyen pourront-ils vous persuader qu'ils sont malheureux?

A Dieu ne plaise que je prétende justifier par là des fraudes impardonnables, et qui méritent toute la sévérité des lois. J'exhorte tous ceux qui ont assez de force et d'industrie pour vivre de leur travail, à se souvenir que le premier homme, après son péché, fut condamné à fouiller dans le sein de la terre pour en tirer sa nourriture à la sueur de son front. Je les avertis que s'ils manquent à s'acquitter de ce devoir par une paresse inexcusable, ils se rendent doublement coupables aux yeux du Seigneur: 1° parce qu'ils négligent un travail auquel ils sont condamnés par leur état, par le commandement de Dieu, et par la voix de la nature; 2° parce que la pauvreté, qui est le fruit de leur paresse, leur fait employer des ruses et des artifices véritablement criminels pour tromper la charité des riches, en dérobant, par un vol manifeste, à des pauvres incapables de travailler, toutes les ressources qui sont dues à leur indigence; mais j'avertis en même temps les riches du monde qu'ils ne doivent point se prévaloir de ces ruses odieuses pour tenir leur charité captive, à moins qu'elles ne soient bien constatées, et que, lors même qu'ils en auraient une entière certitude, elle ne devrait produire d'autre effet que de les obliger à répandre leurs bienfaits sur une pauvreté plus sincère et plus innocente. Je suis enfin l'exemple de l'apôtre saint Paul, qui, après avoir dit que celui qui ne travaille pas, quand il le peut, n'est pas digne de vivre : *Si quis non vult operari, nec manducet* (II *Thes.*, III, 10), ajoute incontinent : *Vos autem nolite deficere bene facientes.* (*Ibid.*, 13.) Pour vous, mes frères, ne cessez jamais de faire le bien, comme si, selon la réflexion de saint Chrysostome, ce grand apôtre eût craint d'éteindre ou de refroidir la charité des uns en blâmant la paresse et l'inutilité des autres.

Il me reste encore à détruire le prétexte que la cupidité des riches fonde sur le malheur des temps. C'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si Jésus-Christ, en donnant aux riches le précepte de l'aumône, leur avait dit : Vous attendrez pour l'observer que les saisons, toujours favorables à vos désirs, aient rendu vos terres fertiles et vos récoltes abondantes, ou qu'un commerce heureux et florissant fasse couler dans vos mains l'or et l'argent par la circulation la plus étendue; s'il leur avait dit : vos obligations à l'égard de l'aumône demeureront suspendues, s'il survient quelque accident qui donne l'atteinte la plus légère à votre fortune; ils seraient autorisés à renvoyer à des temps plus heureux les secours et les soulagements qu'ils doivent aux pauvres; mais non, le précepte du Seigneur est général et absolu, il est pour tous les riches, pour tous les pauvres, et pour tous les temps; en vain donc, riches du monde, viendriez-vous nous répéter sans cesse que les temps sont malheureux, que les saisons sont dérangées, que le commerce languit, et qu'il n'est presque point d'état où l'on n'ait à se plaindre de sa situation et de ses pertes. Nous savons que ces sortes de discours font partie du langage ordinaire du monde. Vos pères les ont tenus avant vous, vous les répétez après eux, et vos descendants les rediront d'après vous; et s'il fallait attendre, pour soulager les pauvres, un temps où les hommes, qui sont naturellement portés au murmure et toujours mécontents de leur situation présente, ne trouvassent aucun sujet de se plaindre, le précepte de l'aumône serait toujours sans effet. Mais, sans examiner ici le degré de vérité que peuvent avoir vos plaintes et vos murmures, voyons si l'on doit les regarder comme autant d'excuses légitimes qui vous dispensent de soulager les pauvres.

Les temps sont malheureux : *Dies mali sunt;* mais s'ils sont si mauvais pour vous qui possédez tant de richesses, que n'en souffrent donc pas ceux qui n'ont pour vivre que les secours qu'ils attendent de votre charité? Si vous, riches, avez sujet de vous plaindre du malheur des temps, combien seront plus en droit de s'en plaindre tant de malheureux pour qui les saisons les plus abondantes sont des jours de stérilité?

Les temps sont malheureux : et vous en concluez que vous êtes dispensés de faire l'aumône; vous n'en concluez pas que vous devez diminuer votre luxe et les dépenses qui servent de lustre à votre condition; vous diminuez peut-être les dépenses cachées, mais que d'efforts ne faites-vous pas pour soutenir les dépenses d'éclat! C'est le dernier sacrifice que vous arrache l'adversité. Il faut qu'elle soit extrême, et qu'il ne reste plus aucune ressource, pour que le malheur des temps fasse tomber vos équipages et disparaître vos parures. Les temps sont malheureux; et vous en concluez seulement qu'il ne faut plus penser au soulagement des pauvres : mais admirez ici, chrétiens, la différente manière de penser du juste et de

l'impie. Saint Basile trouvait un des plus puissants motifs de faire l'aumône dans ce même malheur des temps qui vous sert de prétexte pour vous en dispenser.

Mes frères, disait-il à son peuple, le ciel, après nous avoir affligés par des pluies continuelles, nous afflige présentement par une sécheresse excessive : la terre aride et endurcie reçoit jusque dans son sein la chaleur brûlante des rayons du soleil ; les ruisseaux et les fontaines ont disparu, et nous aurions besoin qu'un nouveau Moïse vînt frapper avec sa verge miraculeuse cette terre aussi dure que le rocher, pour en faire sortir des torrents capables de fertiliser nos campagnes ; j'ai vu, continuait-il, le laboureur regarder d'un œil triste ses terres devenues stériles, et pleurer amèrement sur ses germes desséchés, comme un père inconsolable pleure sur des enfants qui lui sont enlevés par la mort dans la première fleur de leur âge.

Mais que conclut-il de tous ces malheurs, mes frères? En conclut-il qu'il faut cesser de faire l'aumône? dit-il que les calamités que Dieu nous envoie doivent être regardées comme une dispense manifeste du précepte de l'aumône, qui nous vient du ciel? dit-il que, pour se soutenir dans l'état où l'on s'était élevé dans les temps de l'abondance, il faut fermer ses entrailles au cri des pauvres dans les jours de la stérilité? Ah! chrétiens, les saints sont bien éloignés de raisonner ainsi : il en conclut au contraire qu'il faut apaiser la colère de Dieu par l'aumône. Car enfin, poursuit-il, mes frères, à quoi attribuerons-nous le malheur des temps? Autrefois les saisons semblaient être plus fidèles à seconder nos vœux et nos espérances, pourquoi sont-elles aujourd'hui dérangées? Est-ce que cette suprême intelligence, qui a créé le monde, cesse de le gouverner? est-ce qu'elle l'abandonne à des lois capricieuses et désordonnées? est-ce que Dieu n'est plus le Maître de la nature et des éléments? Il l'est sans doute, chrétiens, et il le sera toujours; il ne tient qu'à lui de rendre vos terres fertiles; mais vos péchés arment sa justice, et suspendent le cours de ses miséricordes. Vous ne recevez rien de lui, lorsque vous cessez de donner à ses pauvres. Serait-il juste que vous fussiez à même de puiser éternellement dans les trésors de sa puissance, lorsque vous fermez les vôtres si impitoyablement à vos frères? Dieu resserre ses mains, quand il voit que vous refusez d'ouvrir les vôtres; vos campagnes deviennent stériles, quand votre charité se refroidit; Dieu ne se laisse point fléchir par vos prières, quand il voit que vous ne pouvez l'être par celles des misérables. Ainsi, mes frères, voulez-vous savoir le remède le plus sûr et le plus efficace qu'il y ait à la misère publique? c'est l'aumône. Dieu saura bien trouver les moyens de vous donner le nécessaire avec abondance, quand il vous verra disposés à le partager avec les pauvres. Vous ne doutez pas, je crois, qu'il n'ait assez de ressource en sa puissance pour réparer toutes vos pertes, et pour corriger les désordres et la malignité des saisons. Cherchez donc à le mettre dans vos intérêts, ce Dieu tout-puissant, c'est de lui seul que dépend votre fortune; rien ne peut vous donner plus d'accès auprès de lui que l'aumône : quand vous n'auriez que le nécessaire le plus simple et le plus modique, pourriez-vous lui faire une prière plus agréable qu'en lui disant, comme la veuve de Sarepta : Vous le voyez, ô mon Dieu ! c'est là tout ce qui me reste pour moi et pour mes enfants; je vais cependant le partager avec les pauvres. (III *Reg.*, XVII, 12.) Ouvrez-nous, Seigneur, les trésors de votre providence, et faites disparaître ces temps de misères et de calamités, qui sont encore plus tristes pour eux qu'ils ne le sont pour nous. Voilà, disait saint Basile, voilà le vrai moyen de remédier au malheur des temps, et c'est toute la réponse que vous devez attendre de moi, à ce vain prétexte qui n'a de force que parce qu'il est favorable à votre cupidité.

Rien ne presse, dites-vous, il sera assez temps de soulager les pauvres après ma mort, en leur assurant une partie de mes biens par un acte authentique et irrévocable : une somme unique et considérable, dont le produit renaissant chaque année pourra perpétuer leur soulagement d'âge en âge, ne satisferait-elle pas aussi pleinement au précepte de l'aumône que de moindres sommes plus souvent répétées? Oui, mais, en attendant, les pauvres périssent dans la faim et dans la misère; en attendant, Lazare expire à vos yeux, faute de secours, et il va porter contre vous ses plaintes amères dans le sein d'Abraham; en attendant, sa mort prévient la vôtre, et vous ôte le mérite d'une charité tardive et trop éloignée. D'ailleurs, ne pouvez-vous pas mourir vous-même, sans avoir le temps ni les moyens de réaliser ces charitables projets? Ce ne sont pas cependant des secours promis, mais des secours donnés, qui seront capables d'assurer votre salut éternel. Je vous entends dire tous les jours. Je veux jouir de mes biens tant que je vivrai; et, par mon testament, j'en laisserai une partie qui sera uniquement employée au soulagement des pauvres. Si vous étiez immortels, disait saint Basile, vous n'accompliriez donc jamais le précepte du Seigneur.

Vous craignez sans doute de manquer, et de vous mettre trop à l'étroit. Si vous étiez aussi libéral pour l'aumône que vous l'êtes pour mille autres dépenses qui ne contribuent en rien à votre salut, vous deviez plutôt craindre le funeste sort de ce riche dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile : il possédait, dit le Sauveur, une si grande étendue de terres fertiles, que ses greniers ne pouvaient plus contenir les fruits qu'il avait recueillis; et il se disait à lui-même : *Quid faciam* (*Luc.*, XII, 17)? que ferai-je? Il était aisé, dit saint Basile, de résoudre cette question, il n'avait qu'à répondre : Puisque mes greniers sont rem-

plis, je les ouvrirai aux pauvres, je ferai part des biens qu'ils renferment à tant de malheureux qui manquent de tout; je leur dirai, comme Joseph, venez à moi vous tous qui êtes dans l'indigence, et je vous soulagerai. Ce ne sont pas-là les projets du riche; je renverserai, dit-il, tous ces bâtiments, et j'en ferai construire de plus grands : ***Destruam horrea mea, et majora faciam*** (***Ibid.***, 18); et quand ils pourront contenir tout ce que je possède, je me dirai à moi-même : Voilà du bien amassé pour plusieurs années; jouissons, reposons-nous, et ne songeons plus qu'à passer le reste de nos jours dans la joie et dans les délices : ***Requiesce, comede, bibe, epulare*** (***Ibid.***, 19). Insensé, lui dit le Sauveur, cette nuit on vous demandera compte de votre âme, et, par ce compte, Jésus-Christ entendait évidemment la damnation éternelle, puisqu'il ajoute : tel sera le sort de ceux qui amassent de grands biens, et qui, ne voulant pas les employer pour Dieu, c'est-à-dire pour les pauvres, ne sont riches que pour eux-mêmes : ***Sic est qui thesaurizat, et non est in Deum dives.*** (***Ibid.***, 21.)

Le précepte de l'aumône est donc d'une telle importance pour le salut, il emporte donc une obligation si étroite et si rigoureuse, que la seule omission de ce précepte suffit pour faire condamner un homme aux peines de l'enfer. Vous savez d'ailleurs que Jésus-Christ, au dernier jugement, n'apportera point aux réprouvés d'autre motif de leur damnation que leur dureté et leur insensibilité pour les pauvres.

Jugez de là, chrétiens, si nous sommes mal fondés à tant insister sur le précepte de l'aumône, et à combattre avec tant de chaleur les prétextes dont vous vous servez pour en éluder la force : nous en usons ainsi, autant pour vos propres intérêts que pour celui des pauvres. Il s'agit ici de votre salut, il s'agit de mériter le ciel et d'éviter l'enfer. Et que sert à l'homme, disait le Sauveur, de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme? Sauvez la vôtre, chrétiens, et souvenez-vous que Dieu n'a permis que vous soyez riches, que pour vous mettre à portée de gagner le ciel par le saint usage que vous ferez de vos richesses. De tous les saints qui ont possédé quelques biens sur la terre, on remarque qu'il n'en est aucun qui n'ait été singulièrement occupé pendant sa vie du soulagement des pauvres; on en a vu même qui, quoique pauvres et dénués de tout, savaient encore trouver les moyens d'être charitables : ils sollicitaient, en faveur des malheureux, les secours qu'ils n'étaient pas en état de leur procurer; ils pressaient, ils suppliaient, ils conjuraient les riches de leur fournir des ressources, d'y contribeer au moins, s'ils ne voulaient pas prendre tout sur eux; ils étaient ingénieux à exciter leur compassion, et à calmer les alarmes de leur cupidité; ils se faisaient les patrons de tous les indigents, les défenseurs de leurs intérêts, et les protecteurs de leur misère; et ce n'est qu'en imitant les sublimes efforts de leur charité ardente, active et généreuse, que nous pourrons obtenir comme eux la couronne des élus dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LA MÉDISANCE.

Detractores Deo odibiles. (*Rom.* I, 30.)

Les médisants encourent la haine de Dieu.

On peut dire, sans craindre de faire une comparaison outrée, que ces monstres que vit autrefois l'apôtre saint Jean, et dont il nous fait une description si affreuse dans l'*Apocalypse*, étaient l'image de ces hommes médisants qui sont toujours prêts à s'entre-déchirer. Ils avaient, dit-il, un visage d'homme et des dents de lion : ***Facies earum tanquam facies hominum, et dentes earum sicut dentes leonum erant.*** (***Apoc.***, IX, 8.) A les voir, on ne se fût point imaginé qu'ils eussent une bouche avide de sang et capable d'imprimer de cruelles morsures; mais ils cachaient, sous un visage humain, toute la férocité des lions, et peut-être même une malignité plus redoutable et une humeur encore plus farouche, puisqu'ils mettaient toute leur satisfaction à mordre, à déchirer leurs semblables. Le prophète David ajoute encore de nouveaux traits à cette peinture : à l'entendre, les médisants ont les yeux du basilic, et leurs regards malins empoisonnent tous les objets; leur langue est un glaive à deux tranchants (***Psal.*** LVI, 5), dont les coups sûrs et pénétrants ne portent jamais à faux; qui blesse, s'il ne tue pas; qui effleure, s'il ne perce pas, et qui ne fait aucune plaie dont il ne reste au moins une cicatrice sensible; leurs dents sont des armes meurtrières, et leurs paroles des flèches envenimées (***Ibid.***); le venin de l'aspic distille de leurs lèvres, et tous leurs discours en sont infectés (*Psal.* XIII, 3) : leur langue, ajoute l'apôtre saint Jacques, est un feu terrible (***Jac.***, III, 6), qui noircit au moins ce qu'il ne peut détruire, et qui ternit ce qu'il ne peut effacer.

Ces monstres sont-ils rares aujourd'hui, chrétiens, et faut-il recourir aux visions de l'*Apocalypse* pour les trouver? Rappelez-vous les conversations ordinaires du monde, rappelez-vous ce que vous avez entendu, ce que vous avez dit cent fois vous-mêmes, et vous conviendrez que ces dents de lion, ces regards de basilic, ces langues de serpent, ces paroles envenimées ont été trop souvent l'exacte définition de vos regards, de votre langue et de vos discours. Il faut donc aujourd'hui les peser à la balance du sanctuaire, ces discours médisants, ces traits malins qui sont l'âme des sociétés, l'agrément des cercles, et le sel le plus piquant des conversations du monde. Juges impitoyables des défauts d'autrui, descendez de ce tribunal rigoureux et passionné, où, sans droit et sans caractère, vous prononcez tous les jours des arrêts flétrissants contre vos

frères, et venez comparaître vous-mêmes au tribunal plus juste et plus équitable de la raison et de la religion. Nous considérerons la médisance dans ses principes et dans ses suites; vous verrez, 1° que les principes de la médisance sont toujours odieux selon les règles de la raison et de l'honneur : ce sera le sujet de la première partie ; vous verrez, 2° que les suites de la médisance sont toujours effrayantes selon les règles de la conscience et de la religion : ce sera le sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Si la médisance doit quelquefois paraître odieuse à ceux qui en sont le sujet, elle est toujours agréable à ceux qui l'écoutent. Tous les hommes en sont continuellement attaqués ; car, quelle vertu, quel mérite pourrait être à l'abri de la médisance! et cependant tous les hommes ont une sorte d'intérêt à la maintenir; elle est devenue l'aliment nécessaire des conversations. Si la médisance en était bannie, les entretiens tariraient; et de quoi parlerait-on, si on ne parlait des défauts d'autrui? on ne saurait plus à quoi se prendre. Les choses indifférentes n'ont rien de piquant; la louange est fade; le ton du panégyrique est insupportable : il faut donc médire, ou se condamner au silence.

Vous ôteriez même à la plupart des hommes la moitié de leur esprit, et il y en a plusieurs à qui vous l'ôteriez tout entier, si une fois vous leur aviez retranché la liberté de médire. Que deviendraient ces nouvelles curieuses qui font leur fort, ces aventures secrètes qu'ils savent si bien découvrir, ces propos piquants, ces malices intéressantes qui amusent, qui réveillent, qui plaisent si fort à la malignité qui les écoute, et qui tirent tout le prix de celle qui les produit? Retranchez tous ces traits de leurs conversations, ces conteurs si plaisants et si agréables se trouveront bientôt réduits au ton le plus simple et le plus commun.

Tous les hommes ont donc une espèce d'intérêt à maintenir la médisance, sinon en honneur, du moins en usage, et à ne pas lui donner le caractère d'un vice odieux. Il s'établit entre eux une espèce de commerce, où ils abandonnent leur propre réputation aux discours de la médisance, à condition qu'ils reprendront le même droit et le même avantage sur la réputation des autres. Ils croient y gagner encore plus qu'ils n'y perdent, parce que s'ils y perdent par le mal qu'on dit d'eux, ils y gagnent, et par celui qu'ils entendent, et par celui qu'ils disent eux-mêmes des autres.

Leurs conversations deviennent donc une espèce de combat, où il n'y a que des attaquants et jamais de défenseur; où, si l'on n'entre point en lice, on jouit au moins de l'agréable spectacle de ceux qui frappent; où chacun se venge sur les autres de la liberté qu'il se doute bien qu'on a prise sur lui : d'où il arrive que la charité en est bannie, que la sainte retenue de la religion y est méprisée, que la médisance y domine, que la calomnie même ose y élever la voix. Il n'y a que les inconnus qui soient épargnés; et, si tous les noms que l'on y prononce ne sont pas flétris, il en est peu qui échappent sans quelque légère atteinte. Essayons donc aujourd'hui de lever le voile des préjugés, pour rendre à la médisance ce caractère odieux qui lui est propre.

Pour y réussir, je ne la prends point en elle-même; je fais abstraction de la grièveté du mal qu'elle se plaît à mettre au jour : je sais que toutes les médisances ne sont pas atroces ; je sais qu'elles ne vont pas toujours déterrer des défauts oubliés et ensevelis ; je sais qu'elle roule le plus souvent sur des défauts publics, sur des défauts qui paraissent empreints du sceau de la notoriété. Mais pour vous faire sentir combien les médisances, même les plus radoucies, sont odieuses, remontons à la source. Quels sont les principes de la médisance? je soutiens qu'ils sont toujours odieux et condamnables aux yeux de la raison même : car enfin, mes frères, d'où vous vient cette démangeaison de parler des défauts d'autrui, qui est presque l'unique ressort qui fait mouvoir votre langue? Cherchons-en l'origine dans les replis les plus intimes du cœur : elle a ses principes généraux et ses principes particuliers: principes généraux, qui influent dans toutes les espèces de médisances; principes particuliers, qui déterminent à certaines médisances spéciales et particulières.

Les principes généraux qui influent dans toutes les espèces de médisances, sont : 1° un fonds de vanité; 2° un fonds de jalousie; 3° un fonds de lâcheté; 4° un fonds d'injustice. La vanité, premier principe de la médisance. Comme tous les hommes s'appliquent à nous montrer de belles qualités, et qu'ils mettent tout leur art à feindre celles qu'ils n'ont pas, et à dissimuler les défauts qu'ils ont, nous croirions être leurs dupes, si nous ne savions pas démêler d'un coup d'œil les défauts qu'ils nous cachent, ou qu'ils se cachent à eux-mêmes. Il faut, pour faire honneur à notre pénétration, que leurs vertus disparaissent et que leurs défauts soient mis au jour. Il faut que les unes soient éclipsées et couvertes, et que les autres soient développés et rendus sensibles.

Si nous tenions constamment le langage de cette charité chrétienne, qui couvre la multitude des péchés, et dont l'œil, toujours ouvert sur le bien, est aveugle sur le mal, nous craindrions de passer pour des gens simples et crédules : c'est donc la vanité qui nous fait médire; on devient avare de son estime, pour conserver celle des autres; on se rend difficile pour paraître délicat, et l'on fait éclater ses mépris, parce que l'on craint de devenir méprisable. Idée aussi fausse qu'elle est odieuse! Un orgueil secret, qui est né avec nous et qui semble attaché à l'humanité, se plaît à s'ériger un tribunal où il puisse juger à son gré, et décider souverainement de la réputation de ses sembla-

bles. Médire, c'est juger; et juger, c'est s'élever en quelque sorte au-dessus de ceux qu'on juge: cette idée nous remplit, elle est agréable à notre orgueil; il n'en faut pas davantage pour le satisfaire.

Mais la jalousie inséparable de la vanité et de l'orgueil est la source la plus ordinaire de nos médisances. Car, qui sont ceux dont on médit avec plus d'épanchement et de satisfaction? Ce sont ceux dont on est jaloux. On laisse dans une obscurité paisible ces âmes viles, ces hommes communs dont l'état borné et les talents médiocres n'ont rien qui puisse offusquer les yeux de l'envie : la médisance songe rarement à les attaquer; elle en veut aux grands. Mais est-ce la haute élévation de ces grands qui met leurs moindres défauts dans un si grand jour, et qui fait qu'on en parle incessamment? Non, chrétiens, elle n'y contribue que par les avantages qu'elle leur procure et dont les autres hommes sont jaloux : parce que la fortune les a élevés; il faut que la médisance les rabaisse; il faut trouver des faibles dans leur personne, parce qu'une envie furieuse ne s'accoutume point à voir la puissance et l'autorité qui résident dans leurs places.

Pourquoi ne peut-on voir un homme s'enrichir, que l'on ne dise aussitôt que ses richesses sont infectées de fraude et d'injustice? C'est qu'on se console et qu'on se justifie en quelque sorte de sa médiocrité, en la faisant regarder comme innocente, et qu'on se venge d'un éclat qui nous offusque, en disant qu'il est criminel : mais quoi qu'on en dise, on serait ravi de pouvoir donner la même prise à la médisance, et on céderait volontiers aux riches le triste et cruel plaisir de décrier leur probité, qui console notre médiocrité, pourvu qu'en échange ils voulussent nous céder les trésors qui consolent leur opulence. Et quelle autre cause qu'une jalousie secrète et enracinée pourrait produire les médisances éternelles des femmes du monde? Celle dont la beauté excite la jalousie a toujours un endroit qui fait parler la médisance: celle qui a toutes les perfections du corps manque toujours par les bornes de l'esprit; celle dont l'esprit est reconnu pèche par les vices du caractère. Sont-elles parvenues à l'âge de la caducité? On les voit appliquées à décrier, dans une jeunesse dont elles envient le sort, la conduite qu'elles ont tenue elles-mêmes lorsqu'elles jouissaient encore des charmes de ce premier âge : cette jeunesse, de son côté, traite toutes les vertus d'hypocrisie et d'ostentation; et par là, les unes soulagent leurs peines et leurs déplaisirs en blâmant dans les autres les liaisons qu'elles voudraient avoir; et celles-ci se vengent, en décriant une réputation qu'il leur coûterait trop d'acquérir.

J'ajoute qu'il entre toujours un grand fond de lâcheté dans toutes les médisances. J'entends le Sauveur nous dire, dans son Evangile : si votre frère tombe dans quelque faute considérable, si vous apercevez quelque travers dans sa conduite, reprenez-le en particulier, avertissez-le charitablement, servez-vous de tout l'ascendant de l'autorité, si Dieu vous en a donné sur lui, pour le ramener à la droite raison, et pour le détourner de la voie funeste où vous le voyez s'engager. Qui est-ce qui aura la force d'accomplir ce précepte? Que je l'adresse à un parent, à un ami, à ceux qui vivent tous les jours avec cet homme dont les défauts sont le sujet éternel de leurs médisances, chacun me répondra comme Caïn : *Nunquid custos fratris mei sum ego?* (*Gen.*, IV, 10.) Suis-je le conducteur et le modérateur de mon frère, ai-je quelque droit sur sa conduite et sur ses actions, et de quel air recevrait-il mes avis et mes documents? Il faudrait avoir un front d'airain pour soutenir toute la vivacité de ses réponses et toute l'aigreur de ses emportements. Vous ne pourriez donc vous résoudre, chrétiens, à vous faire le modérateur de votre frère; mais vous voulez bien être son censeur et son juge. Dieu a beau vouloir le confier aux soins de votre charité, et l'arracher à votre médisance, la charité l'abandonne, et votre médisance s'en saisit; elle se contente de respecter sa présence : s'il vient à paraître, cette langue si vive et si légère s'arrête tout à coup, et passe en un instant de la malignité à la douceur, du ton de la médisance à celui de la flatterie : c'est la science du monde; elle consiste presque tout entière à se rendre agréable aux présents, et à déchirer les absents.

Quelle lâcheté, chrétiens, quelle perfidie! et combien n'en rougirions-nous pas, si l'habitude et l'usage du monde n'en faisaient disparaître l'horreur à nos yeux! et que la charité chrétienne inspire bien d'autres sentiments! Les saints ne craignent point la présence du coupable, ils ne respectent que son absence; ils ont la force de le reprendre et de le corriger en secret, ils ont la discrétion de n'en jamais médire en public : le zèle les rend hardis au moment que les autres hommes deviennent timides, et la charité les rend timides au moment où les autres hommes perdent tout ménagement.

Nathan a le courage de reprocher en face au roi David son scandaleux adultère : le rang du coupable ne l'étonne point; l'éclat qui l'environne ne l'éblouit point; la crainte d'être accablé du poids de sa colère, en touchant, quoique délicatement, une plaie si vive et si sensible, ne lui fait point perdre courage; le zèle l'emporte dans le secret, mais en public la charité le retient. Jean-Baptiste en use de même à l'égard d'Hérode : ce qu'il a le courage d'aller lui dire à lui-même, dans son palais, il n'en entretient point le peuple, qui vient en foule l'écouter dans son désert; le zèle fait sortir de sa bouche la vérité, quand il parle à ce prince; la charité l'arrête, quand il parle aux autres; il ignore alors ce que tout le monde sait : à ces discours enflammés par le zèle, succédera pour toujours un silence

de charité, de compassion et de douceur.

J'ai dit enfin, qu'il entrait toujours dans nos médisances un grand fonds d'injustice : car nous ne pouvons souffrir qu'on immole notre réputation à des bruits vagues et incertains, et nous nous faisons un plaisir d'y sacrifier celle des autres; nous ne pouvons souffrir qu'on nous condamne sans connaissance et sans examen et nous voulons bien nous contenter de l'examen le plus léger, et des connaissances les plus incertaines, quand il est question de blâmer les autres : injustice d'autant plus criante, que nous reprenons dans eux des défauts souvent bien moindres que ceux qu'ils pourraient reprendre dans nous. C'est cette espèce d'injustice que Jésus-Christ voulut faire sentir aux pharisiens, lorsqu'avec un éclat scandaleux, et un triomphe malin, ils lui amenèrent une femme qui venait d'être surprise en adultère.

Je vous laisse à imaginer, chrétiens, de quelles couleurs on pouvait embellir une pareille aventure, et combien la médisance des hommes, qui a toujours été à peu-près la même dans tous les temps, fut prompte et éloquente à s'exercer sur un sujet que la vôtre ne laisse jamais tomber, et sur lequel vous vous exercez si souvent vous-mêmes. Il est vrai, leur dit le Sauveur, cette femme est coupable, son crime ne peut-être désavoué, elle mérite la mort; et, selon la loi, elle doit être lapidée : que celui d'entre vous qui n'a aucun vice à se reprocher lui jette la première pierre. Ces dernières paroles furent un coup de foudre, qui les fit tous rentrer en eux-mêmes; et à la première réflexion, chacun se trouva tant de défauts, qu'aucun n'osa condamner cette femme; et, malgré la notoriété de ses désordres, il ne se trouva plus de main pour la frapper.

Je me représente une assemblée de gens oisifs et médisants, toute semblable à cette troupe de pharisiens qui environnait le Sauveur; le même esprit les anime, et la même malignité conduit leur langue; l'on passe en revue mille personnes différentes, et chacun y est déchiré par quelqu'endroit : on se plaît surtout à exposer aux traits les plus cruels de la plus sanglante raillerie la femme plutôt soupçonnée que convaincue d'être adultère. Que faudrait-il pour arrêter tout à coup ce torrent de médisances et de calomnies? Il ne faudrait que leur dire : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat* (*Joan.*, VIII, 7) : vous allez médire de cette personne, arrêtez un moment; que celui d'entre vous qui se croit exempt de défauts, dise la première parole : si quelqu'un a le front de commencer, je pourrai lui dire aussitôt : *Medice, cura te ipsum.* (*Luc.*, IV, 23.) Comment osez-vous médire, vous qui fournissez tant de matière à la médisance? rentrez en vous-mêmes, et si vous avez encore quelque principe de droiture et d'équité, vous y trouverez tant de défauts à corriger, tant de fautes à réparer, que vous ne songerez plus à parler des défauts des autres.

Voilà donc la médisance convaincue de prendre sa source dans les principes les plus odieux, dans la vanité, dans la jalousie, dans la lâcheté et l'injustice. Ce ne sont encore-là que les principes généraux qui entrent dans toutes les espèces de médisances : il y en a de particuliers pour chaque espèce de médisances particulières; et, pour me borner dans un objet qui varie à l'infini par les circonstances, je réduis toutes ces médisances particulières, ramenées à leurs principes, aux médisances d'humeur, aux médisances de haine, aux médisances d'intérêt, aux médisances de faux zèle.

Médisances d'humeur : on en voit qui s'informent de tout, qui examinent tout, qui critiquent tout; leur humeur caustique les porte d'abord sur le mal par une sympathie naturelle; ils le trouvent souvent sans le chercher, et plus souvent encore ils le publient sans l'avoir trouvé : parler et médire n'est pour eux qu'une même chose, suite nécessaire d'une curiosité maligne, d'une démangeaison naturelle de dire sa pensée sur tout. Ce sont, dit-on, des gens vrais et sincères. Oui, mais une louable sincérité ne parle qu'à propos : elle fait profession de ne dire jamais que la vérité; mais elle ne fait pas profession de dire toute vérité.

Médisance de haine : on hait une personne, on en dit du mal; et si on en dit quelquefois du bien, ce n'est qu'avec des restrictions qui font assez connaître que l'on ne dit jamais le bien que pour s'attirer plus de créance sur le mal : les qualités qu'on loue ne sont jamais qu'une ombre adroitement ménagée dans le tableau pour faire saillir les défauts.

Souvent on joint la perfidie à la haine : en déchirant impitoyablement ceux qu'on a le plus aimés, et en trahissant les secrets honteux qu'ils avaient déposés dans notre sein, et qui y étaient demeurés dans le temps de la liaison, comme des flèches mises en réserve dans un carquois pour nous servir d'armes dans le temps de la rupture. Ne voit-on pas tous les jours des hommes qui portent la médisance jusqu'à cet excès? et ne faut-il pas que l'ascendant du vice soit bien supérieur, puisque ces médisances perfides n'ont pu encore dégoûter de leur commerce ce sexe naturellement jaloux de sa réputation, et qui la voit tous les jours immolée à l'opprobre et à l'ignominie par l'indiscrétion et la perfidie des hommes, sans pouvoir se guérir de sa criminelle confiance?

Médisance d'intérêt, lorsqu'on sacrifie bassement à l'amitié des grands, la réputation de ses pareils, dans la seule vue de s'insinuer dans leur faveur, que l'on ne gagne pas moins en les entretenant des défauts de ceux qui leur déplaisent, qu'en les louant eux-mêmes de leurs propres vertus, puisque, par l'un, on flatte le jugement de leur amour-propre, et que, par l'autre, on applaudit au jugement de leur passion et de leur haine. Mais entre tous les intérêts, il n'y en a point qui produise des médisances

plus fréquentes et plus atroces, qu'un intérêt de faux zèle. Saint Paul se plaignait de son temps de ce que l'un disait : *Je suis à Apollon ; et l'autre, je suis à Céphas* (I *Cor.*, III, 22) ; mais qu'aurait-il dit, s'il avait vu un attachement outré aux opinions d'Apollon rendre un monde entier l'ennemi implacable de Céphas; s'il avait vu les partisants de l'un s'armer des traits les plus envenimés de la médisance et de la calomnie, pour noircir, pour décrier, pour accabler ceux qui n'épousent pas les mêmes sentiments? La médisance se croit-elle donc devenue le langage de la vérité, qui est humble et modeste ; de la charité, qui craint même de croire le mal, et qui craint encore plus de le produire; de la vraie piété, qui ne sait que souffrir les injures, et qui déteste la vengeance; de la religion, qui rejette le secours du vice, et qui ne reçoit point l'appui de l'aigreur et du péché?

Mais ne poussons pas plus loin ces réflexions, et craignons de tomber dans l'inconvénient que nous blâmons nous-mêmes. L'esprit de notre religion est si opposé à la médisance, qu'un vrai chrétien doit éviter de se plaindre trop fortement de la médisance même.

Il n'est donc plus question, mes frères, de justifier la médisance par aucun endroit; tous ses prétextes tombent d'eux-mêmes, dès qu'on vient à en examiner les principes: qu'elle soit légère ou considérable; qu'elle roule sur des défauts notoires ou sur des vices secrets; que le prochain en soit diffamé ou qu'il ne le soit pas, il ne sera pas moins vrai de dire qu'il entre toujours dans toutes les médisances beaucoup de vanité, beaucoup de jalousie, beaucoup de lâcheté et d'injustice, et souvent beaucoup de haine et de passion. Mais si la médisance est odieuse dans ses principes, elle n'est pas moins effrayante dans ses suites; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il ne suffit pas de connaître son péché, il faut encore en examiner les suites : 1° pour sentir combien il est dangereux de le commettre ; 2° pour comprendre jusqu'à quel point on peut et on doit le réparer quand on l'a commis. Or, entre tous les péchés, je n'en vois aucun qui ait des suites plus étendues que la médisance : mais ce qu'il y a de remarquable par rapport à ses suites, c'est qu'elles nous paraissent trop légères, quand nous commettons ce péché ; et qu'elles nous paraissent ensuite trop graves et trop effrayantes, quand il est question de les réparer : il faut donc, 1° en faire sentir tout l'inconvénient à ceux qui le commettent ; 2° en faciliter la réparation à ceux qui l'ont commis.

Il est certain, d'abord, que de même qu'entre tous les éléments le feu a singulièrement la vertu de se produire lui-même par une étonnante fécondité, en sorte qu'une faible étincelle, ménagée et entretenue, ou même quelquefois jetée par hasard, pourra produire de vastes torrents de flammes qui envelopperont, dans un embrasement général, les villes et les campagnes ; ainsi la médisance a la propriété singulière de se reproduire elle-même par le scandale, avec cette différence que la prudence des hommes arrête, autant qu'il est possible, par toutes sortes de précautions, cette funeste fécondité qui rend le feu si terrible, au lieu que celle de la médisance, continuellement entretenue par l'indiscrétion et par la malice des hommes, ne cesse d'enfanter et de produire

Il est vrai que tout péché commis en public, semble porter avec soi le scandale du mauvais exemple : mais a-t-on toujours le désir d'imiter tous les péchés qu'on voit commettre; et si l'on en a le désir, en a-t-on toujours le pouvoir? Au lieu que quand il est question d'imiter la médisance, le pouvoir est toujours présent, et le désir ne manque jamais de seconder le pouvoir.

C'était un rien dans son origine ; c'était une parole dite, si vous voulez, par légèreté plutôt que par malice : mais cette parole, voyez quel progrès elle a fait, avec quelle rapidité prodigieuse elle s'est répandue. Les anciens n'avaient donné que cent bouches à la renommée, on en pourrait donner cent mille à la médisance. Ce monstre avide du mal, n'en est pas plutôt saisi, qu'il semble avoir des ailes pour le porter partout avec une agilité inconcevable. Le vrai et le faux, le douteux et le certain, les soupçons et les réalités, les vérités et les chimères, tout lui est bon; dès qu'il peut en repaître son insatiable malice, il les mêle, il les confond, et il ne fait jamais de discernement que pour rejeter le vrai quand il est favorable, et pour adopter le faux quand il peut déshonorer. C'est ce monstre, chrétiens, que vous nourrissez par vos médisances : le peu que vous lui fournirez, ne tardera pas à devenir considérable ; ne lui donnez qu'un mot, il saura l'embellir et le faire valoir; il ne le rendra jamais comme il l'a reçu : il sait travailler sur les moindres choses. Une étincelle ne produit pas seulement une autre étincelle, elle produit des flammes et des embrasements. Cette légère médisance croîtra à l'infini, chacun y ajoutera ce que ses propres passions pourront lui suggérer : quand elle ne ferait que donner occasion à d'autres médisances qui n'y auraient aucun rapport, elles vous seraient encore imputées; c'est vous qui les avez causées : ce sont les anneaux d'une chaîne qui se suivent de près; vous avez tiré le premier, c'est votre faute si les autres sont sortis. Si votre péché est léger en lui-même, il devient considérable par ses suites : ne le regardez pas dans sa nature simple et isolée, regardez-le grossi des péchés de toute une ville, dont il est l'occasion, et qui par là sont devenus les vôtres. Mais pourquoi vous accorder si facilement que vos médisances ne sont que légères? qui est-ce qui l'a jugé ainsi? qui est-ce qui l'a décidé? faites-y attention, c'est toujours l'auteur de la médisance qui en porte ce

jugement favorable. Si on en faisait juge celui qui la souffre, elle lui paraîtrait très-considérable; et si par malheur elle vient à lui être rapportée, vous vous apercevrez bientôt, par la haine qu'il en concevra contre vous, et par la vengeance qu'il en voudra tirer, qu'elle ne lui a pas paru aussi légère qu'à vous. Or, au jugement de Dieu, la médisance est pesée, non à la balance de celui qui la fait, mais de celui qui la souffre.

Mais, direz-vous, je ne suis pas l'auteur de cette médisance: ce que j'ai dit, d'autres l'ont dit avant moi; ils n'ont pas cru faire mal, et je ne crois pas m'être rendu plus coupable qu'eux. Vous vous trompez, chrétiens; ils ont très-mal fait de vous donner un si mauvais exemple, et vous vous êtes rendu très-coupable de l'avoir suivi. Quoi, dit-on,, il ne me sera pas permis de parler d'une chose annoncée par le bruit public, et confirmée par la plus constante notoriété? Eh! mes frères, qu'y a-t-il au monde de plus fautif et de plus incertain que le bruit public? Vous ne manqueriez pas de le dire bien haut, s'il vous était contraire; et vous ne lui trouvez de la valeur et de la force que lorsqu'il est contraire aux autres. N'est-ce pas ce même bruit public qui répand tous les jours dans le monde les faussetés les plus avérées, les aventures les plus apocryphes, les chimères les moins fondées? Vous l'avez reconnu cent fois; et pour peu que vous vous soyez trouvé intéressé dans ces médisances, vous avez su lui donner le démenti. Mais quand il favorise le penchant que vous avez à la médisance, vous le recevez avec applaudissement; il trouve créance auprès de vous, et vous vous mêlez volontiers dans le détestable concert des voix qui le soutiennent. Non, mes frères, il n'y a point de voix publique qui puisse autoriser la médisance. Le pharisien ne parlait que d'après la voix publique, lorsqu'il disait que Madeleine était une femme que Jésus-Christ ne pouvait voir avec bienséance; il se croyait très-assuré de la vérité de sa médisance par la plus éclatante notoriété: mais ce qui est vrai dans un temps, ne l'est pas toujours dans un autre; ce qui était hier certain et incontestable, ne le sera peut-être pas aujourd'hui. Il choisissait justement, pour décrier Madeleine, le moment où une grâce de Dieu, inconnue aux hommes, venait de la rendre sainte. Tout un peuple croyait condamner justement la chaste Susanne; elle allait périr, si un enfant, suscité de Dieu, n'eût trouvé le secret de prouver invinciblement son innocence dans le moment même où elle allait perdre la vie: mais quand même celle dont vous parlez ne serait qu'une Susanne criminelle, ou une Madeleine prostituée et persévérante dans ses désordres, vous est-il permis d'entretenir cette notoriété diffamante? vous est-il permis de la réveiller par vos médisances? Si vous et vos semblables n'aviez soin de lui fournir sans cesse de nouveaux aliments, on la verrait enfin s'éteindre et s'évanouir; et si cette personne décriée ne venait pas à bout de recouvrer une réputation dont la perte est presque toujours irréparable, et que peut-être même elle ne songera jamais à réparer, votre silence, du moins, affaiblirait sa honte et son déshonneur. Vous rafraîchissez les couleurs d'un portrait odieux que le temps aurait insensiblement effacé; vous vous acharnez inhumainement sur un cadavre déjà percé de mille coups, et vous le poursuivez encore après sa mort. Il est vrai, dit un autre, j'ai fait une médisance; mais j'ai bien su pourvoir à ce qu'elle ne devînt jamais publique, j'ai demandé le secret: et à combien de personnes l'avez-vous demandé? peut-être à cent personnes à la fois, en sorte que la chose restant même dans l'état de secret où vous croyez l'avoir mise, était déjà publique: vous avez demandé le secret; mais la demande que vous en faisiez n'était-elle pas un aveu tacite de votre infidélité? Demander à un homme le secret d'une médisance, dit saint Chrysostome, n'est-ce pas lui dire: Soyez plus discret que moi, et si je blesse la charité en vous faisant cette confidence, ne suivez pas mon exemple? Vous aurez beau le dire, votre exemple sera suivi. Ce secret mal gardé par vous, et plus mal encore par les autres, ne sera pas capable d'arrêter le scandale et la propagation de votre médisance.

Vous comprenez présentement, chrétiens, quelles sont les funestes suites de la médisance: votre religion doit en être effrayée, s'il vous en reste encore; votre conscience doit en etre alarmée, si elle n'est pas encore tout à fait endurcie. Que ferez-vous? prendrez-vous la résolution de vous repentir de la médisance, et de vous en abstenir dans la suite? ce serait beaucoup, mais ce n'est point assez, il faut encore songer à la réparer. Et le moyen, direz-vous, de réparer ses suites? Vous m'avez trop fait sentir vous-même qu'elles étaient irréparables; et si vous les avez exagérées pour me donner horreur de la médisance, il faut donc que vous commenciez par les adoucir pour m'en faciliter la réparation. Non, chrétiens, je ne change rien à ce que j'ai dit; et les laissant telles que je viens de vous les développer, je soutiens encore que vous êtes obligés de les réparer. Je sais que pour détourner les hommes de la médisance on a coutume de dire qu'autant que ce péché est facile à commettre, autant il est difficile de le réparer; et cette réflexion est vraie: cependant l'obligation de réparer la médisance subsiste toujours, et si on en exagère trop la difficulté, il est à craindre qu'en détournant les hommes de la médisance pour la suite, on ne les laisse dans une funeste indolence pour le passé.

Mais comment, encore une fois, réparer un mal qui, à ce que vous assurez vous-même, a fait un si grand progrès? puis-je rappeler la parole une fois prononcée? elle a peut-être passé jusqu'à des gens qui me sont tout à fait inconnus; faut-il que je les cherche pour les détromper? Si ce que j'ai dit est vrai aurai-je recours au mensonge

pour anéantir la médisance? faudra-t-il me guérir d'un péché par un autre? D'ailleurs, on m'a cru quand j'étais médisant, mais qui voudra se fier à moi quand on me verra converti? On regardera mes explications, mes interprétations, mes précisions et mes doutes, comme les vains scrupules d'un esprit faible; et je perdrai ma réputation sans pouvoir réparer celle des autres. J'avoue, chrétiens, qu'il faut user d'une espèce d'art et de ménagement pour parvenir à la réparation directe de la médisance; j'avoue qu'il y faut apporter des précautions délicates, et qu'il pourrait y avoir telles réparations directes, qui seraient aussi indiscrètes et aussi peu avantageuses au prochain que la médisance même; on a ici affaire à la malignité des hommes, qui est un monstre difficile à apprivoiser et à convaincre: j'avoue même qu'il y a une infinité de médisances qui ne peuvent être directement réparées, et que c'est un de ces péchés qui ont des suites sur lesquelles une conscience timorée et délicate ne peut jamais être calmée que sur la grande miséricorde de ce Dieu, qui a toujours égard à nos désirs, lorsqu'il voit l'impossibilité où nous sommes de les remplir par nos actions.

Mais je ne laisse pas de dire, qu'après les réparations directes dont chacun doit peser l'importance, la nécessité et la possibilité, par les circonstances où il se trouve, il y a des réparations indirectes qui conviennent à toutes les médisances que l'on a pu commettre, de quelque nature qu'elles soient, et dans quelque circonstance qu'on les ait faites. La première consiste à dire du bien de ceux dont on a dit du mal, et surtout en présence de ceux à qui le mal a été dit; on peut et on doit trouver le moyen de le faire sans affectation et sans que le bien réveille l'idée du mal: car, si la malignité a un art pour faire passer la médisance et pour la rendre agréable, la charité n'est ni moins habile ni moins industrieuse à trouver le secret de la réparer avec bienséance. S'il n'y a personne qui n'ait un côté faible, par lequel on le peut prendre pour en dire du mal, il n'y a personne aussi qui n'ait un côté favorable, par lequel on peut l'envisager pour en dire du bien; et si l'occasion ne s'en présente pas d'elle-même, la charité trouve le moyen de la faire naître naturellement sans paraître la forcer ni la contraindre.

La seconde espèce de réparation consiste à ne plus souffrir qu'on médise de personne en notre présence. On en voit qui, persuadés du scandale et du désordre de la médisance, s'abstiennent de médire; mais ils écoutent volontiers les médisances des autres, et leur laissent apercevoir une attention maligne, ou même un applaudissement déclaré qui les excitent. Si nous voulons réparer nos médisances, montrons-nous, chrétiens, montrons-nous revêtus de cet esprit de charité qui couvre la multitude des péchés: on ne saurait parler d'un si méchant homme en présence de la charité, qu'elle ne trouve toujours quelque chose à dire en sa défense; elle oppose au mal qu'on en dit tout le bien qu'on en peut dire; et si son rang, sa place ou sa dignité lui donne, sur le médisant, une autorité respectable, elle sait s'en servir à propos à l'avantage de celui dont on médit, et à la honte de celui qui fait la médisance; elle ne se contente pas d'affaiblir sa détraction, elle lui impose un silence humiliant, elle brise en quelque sorte ses dents meurtrières et arrache de sa bouche sanglante la proie qu'il s'apprête à dévorer! *Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam.* (*Job*, XXIX, 17.) Si les moyens ou le pouvoir lui manquent, s'il ne se présente aucune occasion d'arrêter ces meurtres qui se font par la parole, on voit qu'elle souffre, qu'elle est blessée jusques au cœur, qu'elle est sensiblement affligée de ne pouvoir vaincre la médisance, de ne pouvoir au moins l'affaiblir; et si l'on n'est pas persuadé par ses raisons, on est du moins touché de sa peine. Mais, que dis-je, chrétiens? celui qui écoute a toujours une sorte de pouvoir et d'autorité sur celui qui parle, puisqu'en lui parlant on recherche presque toujours son approbation et son estime; et pour peu qu'il laisse entrevoir que ce discours lui déplaît, on se réduira bientôt soi-même à un silence prudent ou à un discours plus convenable et plus ménagé. On veut avoir la réputation de ne parler qu'à propos; et si l'on n'est pas toujours disposé à obéir au commandement de celui qui écoute, on se sent toujours porté à rechercher son estime par le commandement plus fort et plus impérieux de la vanité et de l'amour-propre, qui est toujours dans celui qui parle; et c'est ce qui a fait dire au Sage que, de même qu'un vent favorable dissipe en un moment les orages et les tempêtes, ainsi un louable mécontement, qui ne peut partir que d'un sentiment de vertu, arrête et renvoie bien loin les discours de la médisance: *Ventus aquilo dissipat pluvias, et vultus tristis linguam detrahentem.* (*Prov.*, XXIII, 23.)

J'ajoute enfin qu'un troisième moyen de réparer le mal qu'on a dit des autres, c'est de souffrir patiemment le mal qu'ils peuvent dire de nous. Il est vrai que nous ne devons jamais nous en informer avec trop de curiosité et d'inquiétude, parce que nous devons toujours nous défier de notre faiblesse et du penchant naturel que nous avons pour la haine et la vengeance: mais s'il nous arrive de le savoir, nous devons le souffrir dans un esprit de pénitence et d'expiation, comme une juste punition de nos médisances; et tournant ainsi à notre avantage la haine et la malignité de nos ennemis, pleins de regret d'avoir fait cent fois contre eux ce qu'ils font contre nous, prêts à chercher toutes les voies convenables pour réparer le mal que nous avons dit d'eux, et à leur rendre en toute occasion la bénédiction pour la malédiction, nous irons recevoir la couronne

promise à la charité dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LA MORT.

Ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ, *Luc.* VII, 12,)

Voici que l'on portait en terre un fils unique

Sire,

Voilà donc à quoi aboutissent les joies, les plaisirs et les espérances des hommes : *Efferebatur ;* on le portait en terre, ce jeune homme à qui la fleur et la vivacité de son âge semblaient promettre un si grand nombre d'heureux jours : *Filius unicus matris suæ;* il était l'unique ressource, la seule consolation de sa mère ; mais il n'y a point de ressource assurée en ce monde, ni de consolation stable et permanente : *Efferebatur ;* on le portait en terre, malgré les cris et les pleurs de sa mère, qui n'avaient pas été capables de suspendre pour un instant les coups inévitables de la mort. Toute la ville de Naïm, accourue à ses funérailles, déplora la vanité des choses humaines et les illusions de ce monde trompeur qui n'a rien d'assuré que l'inconstance, rien de stable que l'instabilité : chacun condamne intérieurement sa propre folie, d'avoir tant chéri ce qui doit durer si peu et d'avoir mis sa confiance dans des objets dont un instant fatal doit nous séparer pour toujours.

N'est-il pas juste, chrétiens, que la vue d'un si triste convoi vous rappelle pareillement à la salutaire pensée de la mort? Nous ne pouvons y penser, que deux réflexions simples et naturelles ne se présentent d'abord à notre esprit. Nous sommes sûrs de mourir, mais nous ne savons pas quand nous mourrons : nous sommes sûrs de mourir, nous devons donc vivre dans un parfait détachement; nous ne savons pas quand nous mourrons, nous devons donc vivre dans une extrême vigilance.

Prêtez une oreille attentive à ces réflexions, chrétiens; quelque simples, quelque communes qu'elles puissent vous paraître, la fragilité de la vie doit vous les rendre chères et précieuses, puisque cette fragilité est telle, que si vous les avez mille fois entendues, peut-être les entendrez-vous aujourd'hui pour la dernière fois.

La certitude de la mort, motif d'un parfait détachement : ce sera le sujet de la première partie ; l'incertitude de l'heure de la mort, motif d'une extrême vigilance: ce sera le sujet de la seconde. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne nous est plus recommandé dans la religion que le renoncement à nous-mêmes, le détachement des biens sensibles, l'abnégation, la résolution ferme et habituelle de quitter nos biens, nos parents, nos amis plutôt que de violer la loi de Dieu. Si quelqu'un veut venir après moi, disait le Sauveur, qu'il renonce à soi-même ; celui, ajoutait-il, qui n'est pas disposé à quitter ses biens, ses parents, ses amis et sa vie même pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi.

Leçons sublimes, abnégation difficile, détachement qui répugne à tous les sentiments de la nature, comment venir à bout de vous pratiquer? par quel art, par quel moyen pourrons-nous parvenir à un détachement si contraire à tous nos penchants?

Vous y arriverez, chrétiens, si vous avez le courage de vous occuper sans cesse de la certitude de votre mort : faites seulement réflexion qu'il vous faudra bientôt perdre tous les biens de ce monde, et vous n'aurez aucune peine à en détacher ce cœur.

Car si la mort était semblable à certains maux qui attaquent les uns et qui épargnent les autres, on pourrait peut-être se flatter d'en être épargné ; mais la mort est un mal universel et inévitable, un mal répandu sur tout le genre humain, un mal dont personne ne peut s'imaginer pouvoir être exempt : *il est réglé*, dit saint Paul (*Hebr.*, IX, 27), *que tous les hommes mourront une fois;* l'arrêt en fut porté dans le paradis terrestre après le péché du premier homme. Une expérience constante, uniforme, invariable, a confirmé, depuis le commencement du monde, la certitude et l'immutabilité de cet arrêt. La terre est devenue comme un théâtre changeant et mobile, où les générations des hommes se succèdent perpétuellement; c'est un flux et un reflux continuel de morts et de naissances. Cette tendre jeunesse qui s'élève sous nos yeux nous avertit que nos successeurs sont déjà venus, et semble nous dire : Vous sortirez bientôt de ce monde; la place que vous y occupez n'est pas de durée, nous sommes envoyés de Dieu pour la prendre.

Vivre n'est autre chose que courir a a mort; chaque instant qui s'écoule nous en approche. Hélas! disait saint Basile, toutes les fois que nous disons notre âge, nous comptons hardiment le nombre des années que nous avons vécu, et nous ne songeons pas que ces années sont déjà la proie de la mort, et que le reste sera bientôt dévoré. Tout devrait cependant nous rappeler à cette triste, mais salutaire pensée. Les morts que l'on porte en terre embarrassent presque partout la marche des vivants. Où ne trouverait-on pas des familles en deuil, des apprêts lugubres, des restes ou des préparatifs de funérailles? Nos temples ne renferment que des autels et des sépulcres, et nous y prions au milieu des tombeaux.

Mais qu'est-il besoin de recourir à ce qui est hors de nous, pour penser à la mort? quelle idée devrait nous être plus familière? chacun de nous ne porte-t-il pas dans soi-même une réponse de mort? *Responsum mortis.* (II *Cor.*, I, 9.) Quoi de plus délicat et de plus fragile que ces nœuds secrets et inconnus qui unissent notre âme avec notre corps! Ceux qui ont examiné avec le plus de soin et d'attention la structure du corps humain ne sont pas étonnés de ce que les

hommes meurent; ils sont étonnés de ce qu'ils vivent. Ces corps sont composés de tant d'organes nécessaires à la vie, et en même temps si fins et si délicats, qu'il est incompréhensible que, dans les différents mouvements que nous nous donnons, ou qu'on nous donne, il ne s'en brise pas quelqu'un tous les jours, dont la rupture vienne à nous causer la mort. Notre vie dépend du cours réglé et du parfait équilibre de tant d'humeurs différentes, dont l'altération suffit pour nous l'ôter, qu'il est incompréhensible qu'on ne voie pas mourir quelques personnes à tous les instants.

Ne semble-t-il pas même que de siècle en siècle les jours de l'homme s'abrégent de plus en plus? Qu'est-ce que la plus longue vie dont nous ayons aujourd'hui des exemples, comparée à celle de ces premiers hommes qui vivaient avant le déluge, et que l'Ecriture nous apprend avoir vécu jusqu à neuf cents ans? Neuf fois la terre se renouvelle, et le genre humain tout entier change de face durant l'espace d'une pareille vie: combien en compterez-vous qui vivent seulement un siècle? S'il s'en trouve un seul, on le montre au doigt comme un prodige. Les jours de l'homme, dit le prophète, sont bornés à septante ans, ou à quatre-vingt tout au plus; le reste n'est, pour l'ordinaire, qu'un état de langueur et d'infirmité pire que la mort: *Octoginta anni, et amplius eorum, labor et dolor.* (*Psal.* LXXXIX, 10.)

Voilà, chrétiens, des vérités si constantes, qu'aucun homme au monde ne s'est jamais avisé d'en douter: l'expérience, dit saint Chrysostome, les a si fort imprimées dans l'esprit des hommes, que, lorsque deux personnes consentent à s'unir ensemble par des nœuds sacrés et indissolubles, elles se trouvent forcées de penser à la mort dès les premiers pas qu'elles font pour commencer ce nouveau genre de vie. Cette triste pensée se glisse nécessairement parmi les espérances les plus flatteuses et les promesses les plus tendres: il faut prévoir ce qui arrivera lorsque l'un des deux aura précédé l'autre dans le tombeau; il faut pourvoir à l'état de l'épouse, en cas qu'elle ait la douleur d'enterrer son époux; il faut songer aux avantages de celui-ci, en cas qu'il ait le chagrin d'enterrer l'autre. Ainsi, en s'unissant pour la vie, on commence d'abord par se condamner mutuellement à la mort, et l'acte même du consentement que l'on se donne, ne devient autre chose qu'une sentence de mort mille fois répétée. Cette sentence enveloppe jusqu'aux enfants qui sont encore à naître; on prévoit leur naissance, et en même temps on prévoit leur mort: ils n'ont pas même commencé à vivre, dit saint Chrysostome, et déjà on les condamne à mourir.

En faut-il davantage, chrétiens, pour vous détacher du monde, et pour vous en faire sentir le néant et la vanité? Ses biens fussent-ils solides en eux-mêmes, son bonheur fût-il stable et permanent, que nous importe, dès qu'il ne l'est pas pour nous? que nous importe qu'il subsiste, si nous ne sommes point en état de subsister nous-mêmes?

Six pieds de terre ne sont-ils pas tout ce qui reste à celui qui possédait de vastes contrées? et celui qui les cultivait à la sueur de son front, sans en goûter les fruits, n'aura-t-il pas après sa mort le même espace que son maître? Si les uns sont portés en terre avec plus de pompe et de cérémonie que les autres, leurs richesses et leur gloire ne descendent point avec eux dans le tombeau; ils y descendent seuls dans une entière nudité, dans un dépouillement général, dans une parfaite solitude: *Homo.... eum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal* XLVIII, 18.)

A quoi pourrions-nous donc nous attacher? serait-ce à nos parents, à nos amis? Les liens de la nature semblent nous attacher aux uns; les liens de l'inclination et du penchant, plus forts quelquefois que ceux de la nature, peuvent nous attacher aux autres; mais ces parents ou ces amis, ne faudra-t-il pas qu'ils nous quittent, ou que nous les quittions à la mort? Ou ils partiront avant nous, ou nous partirons avant eux. S'ils partent avant nous, nous aurons le chagrin de les voir mourir, sans que nos soins, nos larmes et nos empressements puissent leur procurer un quart d'heure de vie, ni suspendre un instant le coup de la mort; si nous partons avant eux, nous en aurons peut-être plus de peine à mourir: plus nos attachements auront été vifs et sincères, plus la mort nous coûtera de peine et d'affliction lorsqu'il faudra les rompre. Peut-être que le chagrin qu'ils auront eux-mêmes de nous voir mourir augmentera notre peine; mais, que dis-je? hélas! ils en seront sans doute plutôt consolés que nous ne le pensons. Voit-on dans le monde beaucoup de larmes sincères, beaucoup de deuils véritables, beaucoup de douleurs inconsolables? Les enfants sont souvent plus touchés du plaisir barbare de recueillir la succession de leurs pères, que du regret de les voir mourir; les pères eux-mêmes, plus contents de se voir délivrés du soin onéreux d'établir leurs enfants, qu'ils ne sont affligés de les voir enlever par la mort; les époux, plus satisfaits de se voir délivrés d'un joug qui commençait à leur peser par l'insociabilité des humeurs, qui leur faisait trouver dans leur union plus de jours malheureux que de jours sereins, qu'ils ne sont désolés d'une éternelle séparation, qui n'arrive presque jamais sans que l'un des deux y trouve quelque avantage.

Les amis mêmes, qui ne forment le plus souvent que des liaisons de plaisir ou d'intérêt, vont bientôt chercher de quoi remplacer un ami mort. Tout le monde se console, et le mort reste dans l'abandon et dans l'oubli: et quand il serait véritablement regretté, voit-on des larmes dont le temps ne tarisse bientôt la source? Il n'y a

peut-être personne ici qui n'ait eu quelqu'un à regretter et à pleurer; combien de jours l'avons-nous fait? on ne le fera peut-être pas si long-temps pour nous.

Cependant, chrétiens, faisons réflexion: c'est pour enrichir des parents ingrats et dénaturés, qui nous refuseront jusqu'aux secours de leurs prières après notre mort, et dont l'avarice ne voudra même gager qu'avec épargne les prières d'autrui; c'est, dis-je, pour les enrichir, que nous négligeons absolument l'affaire de notre salut, pour lui préférer ce que nous appelons nos affaires ou celles de notre famille, dont le succès heureux ou malheureux nous sera si parfaitement indifférent à l'heure de la mort; c'est pour élever des enfants et des héritiers avides, qui ne supportent quelquefois qu'avec chagrin la longue vie d'un homme qui travaille pour eux jusqu'à la fin de ses jours, et qui ne lui auront pas plutôt fermé les yeux, qu'ils se hâteront de jouir de ses biens sans penser à lui, et qu'ils danseront, pour ainsi dire, sur sa tombe, comme les frères de Joseph dansaient sur la citerne où ils l'avaient enfermé; c'est, dis-je, pour les élever, qu'un homme engage son âme et son salut, en accumulant des biens mal acquis, qui lui causeront plus de maux en enfer que sa postérité n'en retirera jamais d'avantages sur la terre.

Insensé, disait le Seigneur à ce riche avare, dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile, cette nuit on vous redemandera votre âme; et tous ces biens que vous avez amassés, à qui seront-ils? *Quæ autem parasti, cujus erunt* (*Luc.*, XII, 20)? A qui? répondez-vous: A des parents que je chéris, à des héritiers qui portent mon nom, ou qui seront de mon choix, parce que je serai satisfait de leur conduite et que je puis compter sur leur reconnaissance. Dites plutôt, chrétiens, à des parents que vous aimez sans qu'ils vous aiment; à des parents qui aiment mieux votre bien que vous; à des parents qui vous flattent, et qui voudraient vous voir déjà dans tombeau; à des héritiers qui portent votre nom, et qui, rougissant peut-être bientôt de le porter, se serviront des biens même que vous leur aurez laissés, pour acheter le droit d'en porter un autre; à des héritiers que vous aurez choisis, et qui vous auront bientôt oubliés.

Travaillez donc, hommes avides et ambitieux, travaillez continuellement à bâtir l'édifice de votre fortune; amassez des trésors, afin que vos peines et vos travaux aboutissent uniquement à les perdre par la mort ou à les laisser à des ingrats.

Vous parlerai-je, chrétiens, de cette entière destruction de notre corps, qui est une suite inévitable de la mort? Vous savez les changements qui commencent à s'y faire dès les premiers moments de l'agonie; une pâleur livide efface et confond tous les traits, les nerfs retirés ne laissent plus apercevoir qu'une figure hideuse et méconnaissable; les yeux, égarés et troublés dans leurs mouvements, n'ont plus aucun regard fixe et certain; et tous ces horribles changements forment déjà un spectacle si triste, que je défie la personne la plus vive et la plus enjouée de le considérer de sang froid sans tomber aussitôt dans une profonde mélancolie. Tous ceux qui approchent du lit de ce mourant s'en retirent pâles, muets et pensifs, portant dans leur esprit l'image de la mort, et incapables de joie et de plaisirs, jusqu'à ce que d'autres objets l'aient entièrement effacée. Ce ne sont pourtant là que les préludes de la mort; elle n'a pas encore frappé son dernier coup. A peine sera-t-il porté ce coup fatal, qu'il n'y aura plus ni parents, ni amis, ni serviteurs qui puissent soutenir la vue de ce cadavre. Il faut au plus tôt s'en défaire et le porter en terre; et voilà la fin de tous les travaux et de tous les plaisirs.

Qui pourrait présentement vous peindre au naturel ce qui va se passer sous la pierre de ce sépulcre? qui pourrait vous faire une description naïve de la destruction totale de ce malheureux corps, dont les débris engendrent mille vers qui le rongent et qui le dévorent? Mais non, ce spectacle vous ferait horreur, vous en frémiriez, vous en détourneriez les yeux. Il serait cependant à souhaiter, chrétiens, que vous pussiez dompter votre délicatesse au point de souffrir qu'on vous le mit sous les yeux dans le moment même où il est le plus affreux et le plus dégoûtant. Il y a un saint dans le ciel qui fut converti par un semblable spectacle, et qui l'ayant vu, prit une résolution qu'il garda toute sa vie, de ne plus jamais s'attacher à aucune chose mortelle.

Saint Grégoire de Nysse ne trouva pas de moyen plus efficace pour toucher le cœur d'un jeune homme qu'il voyait plongé dans tous les excès du vice, que de le rendre témoin de l'horrible état où nos corps doivent être réduits par la mort.

Malheureux enfant, lui dit-il, idolâtre des créatures et de vous-même; ah! je vois bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'un homme, ce que c'est que ce corps fragile et périssable dont il a été formé; je vois bien que vous ne vous êtes jamais donné le loisir de méditer sérieusement sur la prochaine destruction dont vous êtes menacé, et qui doit s'étendre sur tous les objets que vous aurez aimés: *Non spectasti naturæ nostræ mysteria.* Suivez-moi; entrons dans ce tombeau, descendons dans ces sombres demeures qui sont toujours couvertes des ombres de la mort: *Terram tenebrosam, et opertam mortis caligine.* (*Job*, X, 21.) Je vous y montrerai un miroir fidèle qui vous montrera ce que vous serez un jour: *Ostendam tibi in speculo qui sis.*

Regardez ce vil amas d'ossements et de pourriture, ce reste de vers. Hé quoi! vous frémissez, vous reculez d'horreur! quoi donc, ne reconnaissez-vous plus ce corps? c'est pourtant un de ceux que vous avez éperdument aimé. Oui, voilà les seuls restes de cet objet dont vous avez été si follement idolâtre. Pourquoi détournez-vous les yeux

pour ne point voir ce que vous regardiez autrefois avec tant de complaisance? ou pourquoi regardiez vous autrefois avec tant de complaisance ce qui vous oblige aujourd'hui de détourner les yeux? Faites un effort sur vous-même, prenez en main cette tête décharnée : *Ubi oculorum pulchritudo?* où sont ces yeux qui jetaient, il y a quelques jours, des éclairs si brillants et si doux? *Ubi flos labiorum?* où sont ces lèvres fleuries? *Ubi usque ad cervices demissæ comæ?* où est cette chevelure flottante? *Hæccine est illa Jezabel?* (IV *Reg.*, IX, 37.) Est-ce donc là cet objet accompli qui recevait tous les jours tant de coupables hommages? Sachez, chrétien, que, qui que vous soyez, c'est ce même état où vous serez bientôt réduit vous-même : *Te ipsum in illis spectasti.*

Mais pourquoi aller chercher si loin de si tristes images? La région des morts est-elle si éloignée de nous? n'est-elle pas à l'entrée ou dans l'enceinte de nos temples? ne la trouvons-nous pas dans cette terre sacrée que nous foulons aux pieds? n'y marchons-nous pas tous les jours sur les cendres de nos aïeux? *Contemplate*, disait saint Chrysostome, *cinerem, pulverem, vermes, et ingemiscite.* Pénétrez donc par les yeux de la foi jusque dans l'intérieur de ces tombeaux : voyez-y les pitoyables restes de tant de gens qui ont autrefois brillé dans le monde, ou par la naissance, ou par leurs richesses, ou par leurs talents. Qu'en reste-t-il? qu'apercevez-vous? Un amas de cendre, quelques ossements épars et prêts à se résoudre en poussière. Gémissez à cette vue, non sur le malheur de la condition humaine qui borne à un si petit nombre de jours le terme de notre durée, mais plutôt sur l'aveuglement des hommes qui vivent en ce monde comme s'ils étaient immortels, comme s'ils y avaient établi une cité permanente.

Grand Apôtre, vous raisonniez plus sagement, quand vous écriviez aux fidèles de Corinthe : *Tempus breve est* (I *Cor.*, VII, 29); mes frères, la vie est courte, et nous sommes sûrs de la quitter un jour. Usez donc des biens de ce monde, j'y consens, mais usez-en comme n'en usant pas, ne vous y attachez pas, n'y mettez pas votre amour et votre espérance; regardez cette vie comme un temps de passage, la terre comme un lieu d'exil, la possession de vos biens comme une possession courte et incertaine, une possession empruntée, qui laisse quelque temps ces biens dans vos mains pour être incessamment transportés dans d'autres; en un mot, ne vous attachez point au monde, ne soyez attachés qu'à Dieu, et ne perdez jamais de vue l'importance de votre salut éternel. Mais si la certitude de la mort doit nous inspirer ce parfait détachement, j'ajoute que l'incertitude de l'heure de la mort doit nous inspirer une extrême vigilance; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je prétends vous annoncer, chrétiens, une vérité que j'ose dire être la plus étonnante, la plus incroyable, la plus incompréhensible que vous ayiez jamais entendue et que vous soyez même capables d'imaginer.

Je dis que vous mourrez tous sans exception, et qu'il n'en est pas un seul parmi vous qui ne soit aussi sûr de mourir, qu'il est actuellement sûr de vivre. Nous le savons, dites-vous, nous nous y sommes toujours attendus, et aucun de nous n'ignore que nous n'avons reçu la vie que comme un dépôt qu'il nous faudra rendre tôt ou tard au souverain Maître qui nous l'a donnée; jusqu'ici vous n'avez rien dit qui nous étonne.

J'espère cependant que je remplirai votre attention. Je dis en second lieu, qu'étant sûrs de mourir, vous ne savez ni le jour, ni l'heure, ni quel sera le genre de votre mort; vous ne savez ni à quel âge, ni de quelle maladie vous mourrez; vous ne savez si votre mort sera lente ou subite, si elle sera violente ou naturelle. Je dis enfin qu'il n'y a aucun homme sur la terre, quelque sain et quelque robuste qu'on le suppose, qui puisse s'assurer indubitablement de voir la fin du jour où il respire. Eh! qui en peut douter, dites-vous? qui ne connaît la fragilité de la vie? qui ne sait que le souverain Maître a plus d'un moyen d'exécuter ses terribles volontés, qu'il nous tient toujours secrètes et cachées? Nous en avons vu tant de funestes exemples, qu'il faudrait être insensé pour compter sur un quart-d'heure de vie; nous l'avons dit cent fois, parce que nous l'avons vu cent fois arriver. On peut mourir à tout âge, à toute heure et à tout moment : jusqu'ici vous n'avez encore rien dit qui nous étonne.

C'est donc à cette troisième vérité que je vous attends; écoutez-la, et jugez-en. Vous êtes sûrs de mourir, vous ne savez pas quand vous mourrez, vous pouvez mourir à tous les instants, et aucun de vous n'est actuellement préparé à la mort, aucun de vous n'est actuellement dans l'état où il voudrait être pour paraître devant Dieu, aucun de vous ne tremble et ne frissonne dans l'attente du jugement de Dieu qui le menace. Direz-vous encore, chrétiens, qu'il n'y a là rien d'étonnant, rien d'incroyable et d'incompréhensible? Ah! chrétiens, plus on y pense, plus on est effrayé : *O hebetudo et duritia cordis humani, quod solum præsentia meditatur, et futura, non magis prævidet!* (*Imit. Chris.*, lib., I, c. 23.) O folie! ô dureté incompréhensible du cœur humain qui n'est occupé que du présent, et qui s'occupe si peu d'un avenir qui mérite tant de soins et de réflexions! Il pense à vivre, et il ne pense pas à bien mourir; il pense à prolonger ses jours, et il ne pense pas à les bien finir; il pense à ce qui ne dépend pas de lui, et il ne pense pas à ce qui en dépend; il ne dépend pas de lui de vivre, et il dépend de lui de se préparer à bien mourir; il ne dépend pas de lui de prolonger ses jours, et il dépend de lui de les bien finir; il donne à l'un mille attentions superflues, et

il néglige totalement les attentions utiles qu'il pourrait donner à l'autre.

Allez donc, chrétiens, allez de ce pas, allez, au sortir même de ce temple, examiner à fond votre conscience, faire une revue exacte de votre vie passée, vous exciter par les réflexions les plus profondes et les plus sérieuses, à la componction et à la douleur; allez-vous jeter aux pieds des ministres de la pénitence, allez-vous baigner dans le sang de Jésus-Christ, allez-y joindre le baptême de vos larmes; en un mot, allez-vous préparer à la mort, et ne soyez point tranquilles que vous ne vous soyez mis dans l'état où vous voudriez être pour paraître devant Dieu.

Pourquoi? dites-vous: l'air est-il infecté de quelque contagion? Dieu vous a-t-il révélé le jour et le moment où il a résolu de nous appeler à lui? Grâces à sa miséricorde infinie, nous ne sommes point encore aux portes de la mort; l'époux n'est pas près d'arriver : quand nous entendrons sa voix et le bruit de ses approches, sans doute que nous nous préparerons à le recevoir. Ah! chrétiens, à quel terrible danger allez-vous vous exposer? dans quel risque, dans quel péril éminent allez-vous mettre votre salut éternel?

1° Vous n'êtes pas sûrs de l'avoir jamais ce temps où vous pourrez dire : Je vais mourir, je vais paraître devant Dieu. 2° Le temps où l'on se sent mourir est le temps le moins propre pour se préparer à la mort. Vous croyez donc que vous les aurez ces instants précieux qui composent une espèce d'intervalle entre la vie et la mort? Vous croyez qu'une maladie grave viendra d'abord vous donner le funeste signal qu'elle sera longue, et qu'elle vous laissera tout le temps nécessaire pour former ces actes de contrition décisifs que vous regardez comme votre unique ressource? Dieu a fait la grâce à plusieurs de mourir ainsi, et vous ne doutez pas que cette grâce ne soit pour vous comme pour eux. Mais, dites-moi, chrétiens, sur quoi vous pouvez appuyer de si vaines espérances? savez-vous à quel âge il vous faudra mourir? savez-vous l'heure, savez-vous enfin quel sera le genre de votre mort? Je ne vois dans tout cela que des incertitudes; et quant à l'âge, je me représente que le genre humain rangé selon l'ordre des âges, et la mort frappant indistinctement sur tous les mortels, tantôt épargnant la vieillesse la plus caduque et la plus courbée vers le tombeau, pour y précipiter la plus tendre enfance et la jeunesse la plus saine et la plus robuste en apparence; tantôt revenant sur cette même vieillesse qui, se voyant épargnée depuis si longtemps, s'était fait une sorte d'habitude de vivre, qui lui faisait oublier qu'elle était mortelle, au point de voir tomber autour d'elle tous les âges sans songer que le sien était proprement l'âge de la mortalité. La mort, dit saint Bernard, est toujours à la porte des vieillards pour leur donner le temps de s'apprivoiser avec elle; à l'égard des jeunes, elle est comme une embuscade, et les attend où ils ne pensent pas : depuis qu'elle a été introduite dans le monde par le péché, elle a pris droit sur tous les jours de notre vie : *Obnoxium sibi fecit omnem vitæ nostræ diem*

J'ai vu le Fils de l'homme assis sur un nuage, dit l'apôtre saint Jean; il avait une couronne d'or sur la tête, et dans sa main une faux tranchante; un ange sorti du ciel lui adressa la parole, et lui dit : frappez, l'heure est venue, la moisson est prête. (*Apoc.*, XIV, 7, 15.)

Cette faux tranchante est la faux de la mort, qui moissonne indifféremment tous les âges. Hélas! dit l'époux des *Cantiques* (II, 12), ces fleurs ne font que de paraître, et voici que le temps de les couper est déjà venu; mais si elles ne font que de paraître, pourquoi parler déjà de les couper? souffrez qu'elles demeurent encore un peu de temps sur la terre, pour l'ornement de la terre même, et pour le contentement de nos yeux. Non, dit l'épouse, pour être coupées, il suffit qu'elles aient paru.

Ces fleurs nous représentent, chrétiens, ces tendres enfants, cette vive jeunesse que nous voyons tous les jours moissonner par la faux de la mort. Mais à quelle heure en serons-nous moissonnés nous-mêmes? Chacun a la sienne, chrétiens; et quand nous voyons mourir un homme, nous pouvons dire avec certitude que son heure était venue. Jésus-Christ même avait la sienne : *Nondum venit hora mea.* (*Joan.*, II, 4.) Mais où repose cette heure fatale, si certaine d'un côté et si incertaine de l'autre? Dans les trésors de la science et de la sagesse de Dieu, répond saint Augustin; trésors inaccessibles à la connaissance des hommes.

Mais quel sera le genre de votre mort? Sera-t-elle violente ou naturelle? sera-t-elle subite ou préparée? Qui ne sait, chrétiens, que la mort frappe tantôt des coups lents et mesurés, qui précipitent, comme par degrés, dans le tombeau; tantôt, des coups prompts, subits et inattendus, qui ne laissent pas le temps de la voir venir, et qui trompent toute notre prévoyance.

Les morts subites étaient autrefois assez rares, et il semble qu'il était réservé à notre siècle, de voir les rapides progrès de ces maladies traîtresses qui n'ont point d'autres symptômes que ceux de la mort; ces maladies qui demeurent cachées dans les veines sous les apparences de la santé, et qui font en un instant ce qu'elles ne faisaient autrefois que par de longues douleurs; ces maladies qui trompent toutes les conjectures, qui préviennent tous les soins et tous les remèdes, et dont le coup foudroyant porte en un instant l'âme au tribunal de Dieu, tandis qu'elles font tomber le corps sur la terre, comme un cadavre insensible et inanimé. Combien de fois se sont-elles déclarées durant la nuit la plus sombre et la plus tranquille? combien ont passé tout-à-coup du sommeil de la vie à celui de la mort? combien se sont étendus sur un lit sans savoir qu'ils ne s'en relèveraient jamais? De-

puis que ces funestes maux se sont répandus parmi nous, une mort subite n'est plus une mort rare et extraordinaire; tout le monde peut s'y attendre et nous sommes tranquilles, et nous remettons notre réconciliation avec Dieu à l'heure de notre mort! Non, il n'y a point d'aveuglement, il n'y a point d'insensibilite, il n'y a point d'ivresse, il n'y a point de fureur semblable à celle-ci. A quatre pas d'ici je puis trouver la mort; peut- être qu'elle est déjà dans mes veines. et qu'elle s'apprête à me donner le coup fatal; Dieu me tient suspendu sur les abîmes de l'enfer par un fil qu'il peut rompre à tous les instants: et je l'offense, et je ne songe pas à l'apaiser! Périsse à jamais celui qu'une telle pensée n'est pas capable d'alarmer! s'il vient à être surpris, il n'a que ce qu'il mérite; il n'y a point encore dans l'enfer assez de feux pour punir une audace et une témérité aussi criminelle que la sienne. Si l'on mourait deux fois, et qu'à une seconde mort on pût réparer les défauts de la première, ce serait déjà une folie de risquer de mourir mal une fois; et de deux occasions décisives que l'on aurait de mériter le ciel et d'éviter l'enfer, d'en hasarder une, pour n'avoir de ressource que dans l'autre: mais on ne meurt qu'une fois, et jamais une seconde mort n'a donné le temps à un pécheur de rentrer en grâce avec Dieu; au moment qu'il expire, son sort éternel est décidé pour toujours. Avez-vous eu le malheur, chrétiens, de vous précipiter dans l'abîme du péché? ne vous désespérez pas, vous pouvez en sortir, vous avez encore le temps d'apaiser la colère du Seigneur, et de désarmer sa justice; mais si vous êtes assez malheureux pour être surpris par la mort dans l'état du péché, c'en est fait, vous voilà perdus pour toujours, il n'y a plus de grâce à espérer pour vous, plus de pardon à demander, le temps de la miséricorde est passé. Il n'y aura pas même un instant d'intervalle entre votre dernier soupir et votre damnation éternelle; mourir, être jugés, condamnés et précipités dans l'enfer, ne sera pour vous qu'une même chose. Telle que le malheureux Sisara fut cloué par Jaël dans le même lieu et dans la même attitude où il s'était endormi, votre volonté se trouvera fixe et immuable dans son péché, et par conséquent celle de Dieu deviendra fixe et immuable dans sa vengeance; là où l'arbre sera tombé, il y restera: *In quocunque loco ceciderit, ibi erit.* (*Eccle.*, XI, 3.) On se rassure toujours, on diffère toujours, on espère que l'on aura le temps de se préparer à la mort, lorsqu'elle sera proche; mais faites-y réflexion, chrétiens, le temps le plus proche de la mort est le temps le moins propre pour s'y préparer. Vous savez ce qui arrive tous les jours: on attend, pour avertir un homme de son danger, que ce danger soit extrême; et lorsque le corps, épuisé par le mal et par les remèdes, n'est plus qu'une espèce de cadavre, sans force, sans sentiment et presque sans vie; on avertit un homme de se préparer à la mort. Pensez-vous donc, chrétiens, que ce soit un ouvrage aisé et facile, un ouvrage d'un moment, que la préparation à ce terrible passage? pensez-vous que la parfaite réconciliation avec Dieu, le renoncement sincère à tout ce qui peut lui déplaire, la vive détestation de tous les péchés que l'on a commis, l'accusation exacte et détaillée des mêmes péchés, soient des actes que nous puissions en quelque sorte brusquer, et que nous ayons, pour ainsi dire, à commandement, pour les tirer du fond de notre cœur et de notre mémoire, au premier besoin? Hélas nous avons tant de peine à les produire, lors même qu'une pleine santé nous laisse toute la liberté de nos réflexions, toute la force de notre raison, et toute la vivacité de nos sentiments. On peut donc dire, sans rien exagérer, qu'il nous sera comme impossible de les former au milieu des douleurs et de l'abattement de l'agonie: notre âme ensevelie alors sous les ruines et sous les débris d'une nature expirante, aura trop de peine à se retrouver elle-même pour pouvoir porter les regards sur tant d'objets différents, et former sur eux des actes de contrition assez vifs pour apaiser un Dieu lassé de nos ingratitudes et de notre négligence.

Non, dites-vous, rien ne me sera plus facile, à ce dernier moment, que de sacrifier à Dieu tous les objets qui retardent aujourd'hui ma conversion; je me verrai sur le point de les quitter sans retour; il n'y aura plus qu'un pas à faire pour y renoncer de cœur et d'affection, et ce renoncement peut être regardé comme le fondement d'une contrition légitime. Ah! chrétiens, c'est cette circonstance là même qui rend toutes ces contritions de l'agonie douteuses et incertaines, pour ne pas dire frauduleuses et hypocrites. Dieu vous saura beaucoup de gré, sans doute, de ce que vous quittez pour lui des biens qui vous échappent malgré vous, de ce que vous lui abandonnez un monde et des plaisirs auxquels on vous arrache. Vous vous repentez, pécheurs mourants, d'avoir offensé Dieu, et vous êtes, dites-vous, sincèrement résolus de ne plus retomber dans les mêmes désordres; mais est-il donc en votre pouvoir de les renouveler ces mêmes péchés que vous n'avez pas voulu éviter, lorsque vous le pouviez avec tant de mérite et de liberté pendant le cours d'une longue vie? Ah! vous donnez à Dieu de faux biens qui ne sont plus à vous; vous lui sacrifiez un monde et des plaisirs qui ne sont plus pour vous: est-ce la volonté, est-ce la nécessité qui est la source de votre contrition? Dieu qui le voit, Dieu en juge; et cette contrition pesée dans la balance de sa justice, n'y aura peut-être pas plus de poids que le présent illusoire d'un homme qui prétend donner ce qu'il n'a pas, et c'est cependant, chrétiens, sur un pareil repentir que vous fondez toute l'espérance de votre salut éternel.

Veillez donc, disait le Sauveur: *Vigilate.* (*Matth.*, XXVI, 41.) Préparez vos comptes dès aujourd'hui, préparez dès aujourd'hui

votre repentir et votre pénitence, votre vie entière bien employée n'est pas de trop pour une préparation si importante et si difficile : *Attendite vobis, ne forte graventur corda vestra... et superveniat in vos repentina dies* (*Luc.*, XXI, 34); pensez à vous de peur que vos cœurs ne s'endurcissent, et que le jour du Seigneur ne vienne tout à coup vous surprendre. Remarquez, dit saint Ambroise, que Jésus-Christ ne dit pas : Pensez à vos affaires, et à celles de votre famille, il sait que vous n'en serez que trop occupés; il n'ignore pas que vous n'aurez aucune peine à penser à la mort, ni même à en prévoir l'incertitude, quand il s'agira de quelque intérêt temporel. Je n'ai garde de donner dans l'affaire qu'on me propose, dit tous les jours un père prudent et avisé, je ne vois rien là de solide et d'assuré, rien qui soit irrévocablement attaché à ma famille et à mon nom : je puis mourir demain ; et si ce malheur m'arrivait, que deviendraient mes enfants ; et où retrouveraient-ils un bien que j'aurais employé si mal à propos à me procurer des décorations passagères ? Et ce père si prudent et si avisé ne se dira pas à lui-même : J'ai commis une multitude innombrable de péchés qui chargent ma conscience, j'ai une infinité de doutes à éclaircir sur les actions de ma vie ; si je ne rentre aujourd'hui en moi-même, et que je meure demain que deviendra mon âme et mon salut éternel ? Veillez donc encore une fois; disait le Sauveur, veillez sur vous-mêmes, et pour vous-mêmes : *Attendite vobis.* C'est ici, chrétiens, le maître de la vie et de la mort, qui nous parle : soyez prêts, nous dit-il : *Estote parati* (*Matth.*, XXIV, 44) ; soyez semblables à des serviteurs attentifs et vigilants, qui ont toujours le flambeau à la main pour attendre leur maître à quelque heure de la nuit qu'il arrive ; vous avez dans moi un maître fâcheux et difficile, qui cherchera à vous surprendre : soyez prêts ; je viendrai à vous comme un voleur, à l'heure et au moment que vous ne m'attendrez pas : soyez prêts; lorsque vous serez plongés dans le sommeil du péché, vous entendrez tout à coup ce cri formidable : Voilà l'Epoux qui arrive, il faut aller au-devant de lui ; et si vous n'avez pas le temps de rétablir votre âme dans un état de justice et de sainteté, lorsque vous vous présenterez à l'entrée du ciel, vous entendrez cette parole encore plus terrible : Retirez-vous, je ne vous connais point. Soyez prêts : dix-huit hommes écrasés en un instant sous les ruines de la tour de Siloé ; les Galiléens, égorgés par l'ordre du gouverneur, lorsqu'ils étaient occupés à offrir des sacrifices, sont l'image des pécheurs surpris par la mort ; si vous ne faites pénitence, vous périrez comme eux : soyez prêts, avancez dans le chemin de la perfection, tandis que le flambeau de vos jours dure encore ; sitôt qu'il sera éteint, vous vous trouverez plongés dans une affreuse nuit, où il ne sera plus possible de faire aucun progrès. Ne serez-vous pas touchés, chrétiens, de ces terribles menaces ? Imitez-vous la folle conduite de ces mondains qui voudraient pouvoir toujours vivre, et qui vivent en effet comme s'ils ne devaient jamais mourir ? Ils meurent cependant, ces hommes enivrés de l'amour des biens passagers de ce monde ; la mort vient tous les jours les surprendre au milieu de leurs entreprises et de leurs projets : ils achètent tout ce qui leur plaît, ils achètent le crédit, l'autorité, la puissance ; mais ils ne sauraient acheter un quart-d'heure de vie, ce monde qu'ils adorent, n'est pas assez puissant pour arrêter l'une, ni pour prolonger le cours de l'autre. Représentez-vous donc un de ces riches coupables, étendu sur le lit de douleur, et prêt à rendre le dernier soupir. Prêtres du Dieu vivant, hâtez-vous de venir lui annoncer sa fin prochaine ; venez l'exhorter à se réconcilier avec Dieu ; on vous éloignera d'abord, on vous écartera, on éludera, par mille faux prétextes, les démarches empressées de votre zèle : mais bientôt le moment fatal approche, l'on vous permet d'arriver jusqu'à lui, et l'arche sainte, qui renferme le corps adorable de Jésus-Christ, entre avec vous à la lueur des flambeaux, dans le temple de Dagon.

Dieu d'Israël, vous voici dans une terre étrangère ; dans un temple profane, où l'on a toujours adoré un autre Dieu que vous : l'or et l'argent y brillent de toutes parts; mais la foi, la religion, la piété en sont bannies : ce pécheur, que vous venez chercher, est un cœur endurci qui ne vous a jamais connu, qui n'a jamais su vous craindre ni vous aimer, qui n'attend rien de vous, qui ne sent rien pour vous ; l'hommage purement extérieur qu'il va vous rendre par bienséance, sera le dernier de ses crimes ; il a passé sa vie dans l'oubli de la religion et de ses devoirs, il la finira par le sacrilége. Voulez-vous éviter, chrétiens, un sort si funeste, occupez-vous sans cesse de la certitude de votre mort, et de l'incertitude de son heure : de sa certitude, pour vivre dans un parfait détachement des vanités du monde ; et de l'incertitude de son heure, pour vous tenir dans la vigilance, afin que cette mort, que vous ne pouvez éviter, vous enlève sans vous surprendre, et qu'au lieu de vous précipiter dans l'abîme avec les pécheurs, elle vous conduise dans les saints tabernacles de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême

SUR L'INCRÉDULITÉ.

Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet. (*Joan.*, XI, 25.)

Celui qui croit en moi, quand il serait mort, vivra.

Sire,

Il faut croire en Jésus-Christ pour être sauvé ; mais, hélas ! le nombre de ceux qui croient en lui, diminue tous les jours : le monde est aujourd'hui rempli d'incrédules, et qui sait si le Fils de l'homme, à son der-

nier avénement, trouvera encore de la foi sur la terre? Plusieurs, non contents d'avoir éteint toute religion dans leurs cœurs, travaillent encore à l'anéantir dans l'esprit des autres, on rencontre partout de ces apôtres du mensonge, qui prêchent hautement l'incrédulité. Essayons aujourd'hui, chrétiens de fermer la bouche à ces impies, en faisant triompher la religion dans les différents combats que lui livre l'incrédulité.

Soutenez-moi, Seigneur, dans une entreprise si glorieuse à votre nom, et si intéressante pour cette religion divine que vous êtes venu vous-mêmes annoncer aux hommes; ce sont vos droits que je défends, c'est votre cause que je soutiens : *Confirma me, Domine Deus, in hac hora.* (*Judith.*, XIII, 9.) Me voilà, comme Judith, prêt à frapper un ennemi plongé dans une ivresse funeste, et qui veut encore renverser vos autels, et abolir votre culte; me voilà, comme David, prêt à combattre un ennemi formidable en apparence, que la vanité aveugle, quoiqu'une petite pierre soit suffisante pour le terrasser : ***Exsurge, Deus, judica causam tuam*** (***Psal.*** **LXXIII, 22)**, levez-vous donc, Seigneur, et venez vous-même défendre votre cause; venez confondre par ma bouche, cette troupe ennemie qui fait plus de mal à votre Eglise sainte, que ne lui en firent jamais les persécuteurs et les tyrans : ils la laissent subsister à l'extérieur, mais ils lui ôtent la foi; ils ne renversent pas encore vos temples et vos autels, mais ils empêchent que vous n'y soyez adoré; ils ne font pas mourir vos fidèles mais ils les pervertissent. Il faut leur faire connaître le faible de tous ces impies, pour les préserver d'une si dangereuse séduction; et pour y procéder avec ordre et avec fruit, je distingue dans cette religion des vérités à croire, et des devoirs à remplir : des vérités à croire, comme la Trinité, l'Incarnation, et d'autres mystères; des devoirs à remplir, comme des lois de chasteté, des lois de charité, des lois de désintéressement. On peut attaquer, et on attaque en effet la religion par ces deux endroits, dans la vérité de ses dogmes, et dans la sainteté de ses règles de morale : mais je soutiens, 1° que l'incrédulité qui attaque la vérité des dogmes de la religion, ne sera jamais capable d'en altérer la certitude : ce sera le sujet de la première partie; 2° que la même incrédulité qui attaque la sainteté de ses règles de morale, ne sera jamais capable d'en altérer l'immutabilité : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne cherchons point à dissimuler les crimes et les malheurs de notre siècle; aucun autre n'a produit un si grand nombre d'hommes aveugles et audacieux, qui se font un point d'honneur de préférer le titre de philosophes à celui de chrétiens, et de traiter la religion et la crainte de Dieu, de superstition et de faiblesse.

Tout ce que la religion nous dit de craindre et d'adorer, ils le bravent, ils le méprisent; ils se plaisent surtout à mettre le christianisme en parallèle avec les sectes les plus décriées, avec le mahométisme, le judaïsme, quelquefois même avec l'idolâtrie; et dans cette comparaison monstrueuse, la religion de Jésus-Christ n'a pas toujours la préférence; cette religion divine, annoncée dès l'origine du monde, dans le plus ancien livre qui soit dans l'univers, confirmée par des prophéties qui ont incontestablement précédé les événements de plusieurs siècles, par des miracles sans nombre qui ont triomphé dans les premiers temps de tous les préjugés du paganisme, qui ont converti l'univers, et qui ont fait élever la croix de Jésus-Christ jusque sur le front des césars.

Serons-nous donc obligés d'entrer ici en dispute avec ces impies, de mettre l'Evangile en problème, et de le soumettre à un nouvel examen. Non, chrétiens; car je soutiens que la plupart de ces incrédules ne sont pas parties capables pour attaquer, et à plus forte raison, pour détruire les dogmes de la religion; et pour vous en convaincre, je distingue d'abord deux sortes d'incrédules par rapport aux dogmes de la religion : les uns qui paraissent convaincus de la fausseté de ces dogmes, et qui au fond ne le sont pas; d'autres qui sont peut-être convaincus, mais par des principes si faibles, qu'ils ne méritent pas plus de créance que s'ils ne l'étaient pas.

Je dis premièrement, qu'il y en a qui paraissent convaincus de la fausseté des dogmes de la religion, et qui, au fond ne le sont pas : car, n'en doutez pas, chrétiens, s'il y a des hypocrites de religion, il y a aussi des hypocrites d'incrédulité. L'homme est naturellement si faux et si trompeur, qu'il est difficile que ses discours s'accordent toujours avec ses sentiments; on croit intérieurement, ou du moins on est parfaitement indécis entre la foi et l'incrédulité, mais à l'extérieur on affectera de paraître incrédule : en paraissant penser comme la multitude, on craindrait de passer pour esprit faible; on est bien aise de se montrer au niveau des génies supérieurs : ce n'est donc pas toujours la conviction intérieure de l'esprit qui fait un incrédule; c'est souvent vanité pure et respect humain. Combien n'en a-t-on pas vus, sur le retour de l'âge, lorsqu'il leur était impossible de soutenir l'air de la mode sur tant d'autres articles, qu'il eût été parfaitement inutile de vouloir le conserver dans celui-ci; combien, dis-je, n'en a-t-on pas vus désavouer l'incrédulité de leur jeunesse, convenir qu'elle ne fut jamais fondée sur une véritable conviction, que tout ce qu'on leur avait dit, et ce qu'ils avaient dit eux-mêmes, n'avait jamais pu les guérir de la religion, et qu'il en était toujours resté dans leur cœur des fibres enracinées que tous les efforts de l'incrédulité n'avaient pu leur arracher? On en voit tous les jours, chrétiens, de ces hypocrites d'incrédulité : ils paraissent fermes et assurés

dans leur irréligion ; les menaces de l'enfer ne les étonnent pas, la crainte du jugement à venir ne les alarme pas ; ils le disent, ils l'assurent : défiez-vous de leur sincérité : que sait-on ? le cœur de l'homme est impénétrable ; et pour acquérir une fausse gloire d'esprit et de pénétration, il n'y a rien qu'il ne soit capable de feindre et de dissimuler. Peut-être que dans quelques années d'ici, ces incrédules si déterminés et si fermes tiendront un tout autre langage ; peut-être avoueront-ils qu'ils en ont plus dit qu'ils n'en pensaient : mais s'ils se réservent à faire un jour un pareil aveu, ne sera-t-on pas bien malheureux de n'avoir pas été incrédule à leur exemple, que parce qu'on avait commencé par être leur dupe ? Vous me direz qu'on en a vu mourir dans une pleine et entière conviction de la fausseté des dogmes de la religion : je le sais, chrétiens ; je sais qu'il s'est trouvé plus d'une fois de ces hommes hardis contre le Tout-Puissant, qui ont osé, même au lit de la mort, rejeter les secours de l'Eglise, courir tous les risques d'une incrédulité pleine d'incertitude, et disputer à Dieu sa qualité de souverain Juge, jusque sur le bord de l'enfer : étaient-ils convaincus? Dois-je vous l'avouer, chrétiens, ils doutaient plutôt qu'ils n'étaient convaicus ; le doute et l'incertitude ne peuvent jamais produire la conviction ; le doute est l'effet de l'ignorance, et la conviction est fille de la certitude et de la lumière. Or, où est la certitude de l'incrédulité, et sur quoi pourrait-elle être appuyée? Moïse a dit : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (*Gen.*, I, 1); les impies proposent aussitôt des difficultés innombrables, mais aucun d'eux ne dit : Je vais vous apprendre comment s'est fait le monde, comment ses parties se sont arrangées : quelle force leur a donné le mouvement qui les conduit : leurs difficultés font naître des doutes, elles ne donnent pas l'assurance et la certitude. Moïse a dit : Dieu a formé le corps du premier homme avec un peu de terre, et il y a mis un souffle divin, une âme immortelle qui le gouverne ; les impies proposent aussitôt des difficultés innombrables, mais aucun d'eux ne dit : Je vais vous apprendre d'où est venu le premier homme ; quand et comment le genre humain a commencé à paraître sur la terre; par quelle force ont été arrangés et animés les ressorts admirables de notre corps : leurs difficultés font naître des doutes, mais elles ne donnent pas l'assurance et la certitude.

Jésus-Christ nous apprend quel sera l'état des hommes après la mort ; il nous dit que les justes iront jouir d'un bonheur éternel, et que les pécheurs seront condamnés à des peines éternelles; les impies proposent aussitôt mille difficultés sur cet avenir, mais aucun d'eux ne dit : Je vais vous apprendre quel sera l'état des hommes après la mort ; leur âme sera sûrement détruite, ou subsistera de telle ou telle manière, toute différente de celle qui nous est marquée dans l'Evangile : ils ne voient en tout cela que des incertitudes et des doutes ; ils n'y voient nulle assurance, nulle certitude : ils ne peuvent pas même s'assurer de ce néant qui fait toute leur espérance dans l'avenir; c'est l'unique partage qu'ils se réservent, et, tout misérable qu'il est, ils sont encore forcés de le regarder comme incertain : ils travaillent donc uniquement à détruire l'édifice de la religion ; ils entreprennent rarement d'en bâtir un autre, et, s'ils le font, ils n'oseraient eux-mêmes le donner pour solide.

Au moins, direz-vous, ont-ils formé un jugement fixe et arrêté sur la fausseté des dogmes de la religion, quoiqu'il puisse être douteux et incertain sur tout le reste. Il est vrai, chrétiens ; mais deux choses sont nécessaires pour former un jugement raisonnable : 1° Il faut être dépouillé de tout intérêt de passion à l'égard de l'objet que l'on doit rejeter ou embrasser; 2° il faut prendre son parti sur cet objet par des principes liés, suivis, et qui se soutiennent mutuellement : mais j'ose dire que ces deux qualités manquent essentiellement aux jugements que les incrédules ont porté contre les dogmes de la religion. Pourquoi ? C'est qu'ils ne les rejettent que par un jugement intéressé, et par un jugement sans suite et sans principes.

Jugement intéressé. Car jamais vous ne trouverez d'incrédulité qui ait commencé par l'esprit ; il est comme impossible qu'elle n'ait sa source dans la corruption du cœur. On est plongé dans mille désordres, on est le jouet de mille passions différentes; on entend parler d'un Dieu qui venge les crimes, d'un enfer allumé pour punir les pécheurs, d'une âme qui subsiste éternellement pour jouir d'un bonheur sans fin, ou pour souffrir des maux éternels : un avenir si long et si terrible fait naître mille frayeurs, et l'on ne peut trouver que deux voies pour s'en délivrer. La première serait de se corriger et de bien vivre ; et c'est à quoi l'on ne peut se résoudre : l'autre, est de douter de cette religion sévère qui nous menace et qui nous condamne ; et si cette seconde voie n'est pas la plus sûre, elle est du moins la plus commode et la plus courte. Le parti en est donc bientôt pris ; et le cœur a trop d'empire sur l'esprit, pour ne le pas mettre d'abord dans ses intérêts.

Qu'est-ce qui fait donc un incrédule ? Est-ce force d'esprit, lumières supérieures, pénétration singulière, connaissances plus vastes et plus étendues que celles des autres hommes? Non, chrétiens, c'est uniquement le désir de tranquilliser ses passions, en étouffant pour toujours les remords de sa conscience. Voilà le véritable principe de tous ces raisonnements qui attaquent la religion ; c'est là ce qui détermine les hommes à y renoncer, et à dire au fond de leur cœur : Il n'y a point de Dieu. Ils ne deviennent incrédules que parce qu'ils sont vicieux, et ils deviennent encore plus vicieux parce qu'ils sont incrédules. Le désordre précède l'incrédulité, et l'incrédulité aug-

mente le désordre; car tel est le cercle malheureux où l'on voit rouler les impies: *In circuitu impii ambulant.* (*Psal.* II, 9.) Etudiez le caractère et les mœurs de tous ces impies, suivez de près leur conduite, comparez-les avec le portrait que l'Apôtre nous a tracé de ces fiers ennemis de la religion; vous serez frappé de la ressemblance. Ce sont, disait-il, des hommes sans mœurs, des tentateurs de la vertu d'autrui, des profanateurs de leur propre chair, qui ne débitent leurs abominables principes que pour triompher de quelques femmes perdues, dont ils veulent s'assurer la conquête en les délivrant des salutaires frayeurs que la religion inspire, et dont leur sexe, au milieu de ses plus grands égarements, est quelquefois susceptible: *Blasphemi... captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis.* (II *Tim.*, III, 2, 6.) Ce sont des hommes livrés à toutes les passions, et déterminés à n'épargner aucun crime pour les satisfaire: ambitieux, jusqu'à employer la trahison, le parjure, et quelquefois même le fer et le poison pour parvenir: *superbi* (*ibid.*, 2); avares et intéressés, jusqu'à employer l'oppression, la fraude et la violence pour s'enrichir; intempérants et débauchés, jusqu'à raffiner sur les plus monstrueuses horreurs, jusqu'à inventer des abominations nouvelles dont la nature ne s'était point encore déshonorée ni même avisée: *Incontinentes... protervi... voluptatum amatores magis quam Dei* (*ibid.*, 3, 4); hommes inhumains et sans compassion pour les malheureux, parce qu'ils n'ont de sentiments que pour eux-mêmes: *sine benignitate* (*ibid.*, 3); sans affection même pour leurs proches, parce que, sourds à la voix de la nature raisonnable, tout ce qui ne les affecte pas par quelque intérêt de passion, leur est étranger: *sine affectione* (*Ibid.*); hommes par conséquent d'un commerce peu sûr, d'une probité nécessairement douteuse et chancelante, puisqu'on ne peut jamais savoir jusqu'où l'intérêt peut conduire un homme, quand il ne connaît plus la borne du devoir: *proditores* (*Ibid.*, 4). Je sais, chrétiens, qu'ils prétendent au contraire que les vertus morales ne sont point incompatibles avec l'irréligion; et que, pour le prouver, ils se proposent eux-mêmes pour exemple; mais ils ont beau se vanter d'être les meilleurs citoyens, les sujets les plus fidèles et les plus zélés pour le service du prince, tout ce qui s'appelle vertu n'est pas de leur ressort, ils n'en connaissent que le nom, ils n'en ont tout au plus que l'ombre et l'apparence; les sentiments qu'elle inspire ne s'accorderaient pas avec leurs principes; ils veulent que tout périsse avec eux. S'ils croient un Dieu, ils ne le reconnaissent point pour juge de leurs actions: qui les empêchera donc de commettre les crimes les plus noirs et les plus odieux, s'ils se croient assurés de l'impunité? Ils ne peuvent raisonner conséquemment, qu'ils ne soient toujours prêts à sacrifier tout le genre humain, toutes les lois et tous les devoirs, à leurs intérêts où à leurs plaisirs, qui ne craindrait donc de les prendre pour amis et pour confidents? qui ne tremblerait de les avoir pour maîtres et pour juges? Or, je vous le demande, chrétiens, se laissera-t-on séduire, se laissera-t-on ébranler par de tels docteurs? N'est-il pas visible que c'est uniquement l'intérêt de leurs passions qui les anime contre la religion? Mais quel crédit, quelle autorité peut avoir un homme qui juge par passion et par intérêt? S'il n'y a rien qui nous persuade plus aisément que l'intérêt de nos passions, il n'y a rien aussi qui nous persuade moins et qui nous laisse plus de défiance, que tout ce que l'intérêt fait dire ou penser aux autres. Ainsi nous ne croyons point les hommes, quand ils cherchent à justifier leurs défauts, ou à exagérer leurs talents et leurs vertus: leur témoignage est suspect, la vanité les aveugle; nous ne les croyons point, lorsqu'ils cherchent à décrier leurs ennemis; leur témoignage est suspect, la haine les aveugle; nous ne croyons point ceux qui aiment lorsqu'ils nous vantent l'objet de leur attachement: leur témoignage est suspect, l'amour les aveugle.

Quel cas ferons-nous donc d'un jugement formé et inspiré par toutes les passions ensemble? La religion n'en ménage aucune; n'est-il pas naturel qu'elles se soulèvent toutes à la fois pour l'anéantir? Le jugement des incrédules contre les dogmes de la religion, est donc en même temps le jugement de l'amour et de la haine; le jugement de l'avarice et de l'intérêt; le jugement de l'ambition et de l'orgueil; un jugement enfin formé par le concours de ces différentes sources de nos préventions et de nos erreurs, qui ne peuvent concourir à former un jugement, qu'elles ne concourent à le décréditer.

Que les impies ne prétendent donc pas nous donner leur invincible résistance aux vérités de la foi, comme une marque de la faiblesse de nos preuves; qu'ils ne prétendent pas les anéantir en nous témoignant un mécontentement dédaigneux. Nous l'avouerons sans peine; il est vrai que nos preuves seront toujours trop faibles contre les illusions de l'intérêt et le prestige des différentes passions qui les aveuglent; elles ne seront jamais capables de l'emporter sur les inclinations déréglées d'un cœur pervers et corrompu: il nous suffit qu'elles puissent et qu'elles doivent convaincre ceux qui jugent sans passion; y aurait-il jamais une preuve assez forte pour persuader les autres? N'est-ce pas là l'idée que Jésus-Christ lui-même nous a donnée, dans son Evangile, de l'opiniâtreté des incrédules, lorsqu'il nous représente le mauvais riche au milieu des flammes, qui supplie son père Abraham de lui permettre de sortir, pour un moment de ce lieu de douleurs, afin d'avertir cinq frères incrédules qu'il avait sur la terre, afin, dis-je, de les avertir et de les convaincre par son apparition, de la certitude de l'autre vie, et des châtiments effroyables qui y attendent les pécheurs?

Quelle réponse lui fait Abraham? *Vos frères*, lui dit-il, *n'ont-ils pas Moïse et les prophètes? qu'ils les écoutent* : qu'est-il nécessaire que vous leur parliez vous-même? Moïse n'en a-t-il pas assez fait, n'en a-t-il pas assez dit pour les persuader? Non, reprend le mauvais riche, ils trouvent des difficultés, des obscurités dans les miracles de Moïse et dans les discours des prophètes; mais s'ils voyaient un mort ressuscité, ils croiraient. Vous vous trompez, répond Abraham; si Moïse ne les a pas convaincus par les miracles, si les prophètes ne les ont pas convertis par leurs discours, un mort qui ressusciterait à leurs yeux ne les convaincrait pas davantage. (*Luc.*, XVI, 27-31.)

N'êtes-vous pas surpris de cette réponse, chrétiens, et ne seriez-vous pas tentés de répliquer : quelle idée Abraham avait-il donc de ces frères du mauvais riche? Quoi! un mort ressuscité, le visage de leur frère qu'ils auraient vu et reconnu, la voix de leur frère qu'ils auraient entendue, n'aurait pu les convaincre de la certitude de l'autre vie? Y a-t-il donc une incrédulité dans le monde qui puisse tenir contre un semblable prodige? Si j'étais assez malheureux pour ne pas croire, je n'y tiendrais pas. Il est vrai, chrétiens, la simple incrédulité ne tiendrait pas contre un si grand prodige : mais cette passion, cet intérêt de cœur qui est la cause et le principe de l'incrédulité, le verrait sans se démentir; ou plutôt la simple incrédulité, par la raison même qu'elle ne tiendrait pas contre un semblable prodige, n'en aurait jamais besoin; mais une incrédulité prévenue de quelque intérêt de passion, ne trouvera jamais aucune preuve à son gré. N'avons-nous pas encore un exemple sensible de cette vérité dans la conduite des pharisiens et des Juifs à l'égard de Jésus-Christ? Ils voyaient ses miracles de leurs propres yeux : furent-ils pour cela convaincus de sa divinité? Non. Pourquoi? C'est qu'ils étaient prévenus, et prévenus par la plus séduisante de toutes les passions, qui est l'envie. Ainsi au lieu de dire, il fait des miracles pour prouver sa divinité, donc il est Dieu; ils disaient au contraire, c'est un pécheur, donc il ne fait point de miracles; et n'est-ce pas ainsi que raisonnent encore aujourd'hui tous les incrédules? Au lieu de dire, les faits qui établissent la vérité de la religion chrétienne sont mieux prouvés que tous les faits qui sont généralement regardés dans le monde comme des faits avérés et incontestables, il faut donc la croire, et la pratiquer; ils disent au contraire, la pratique de cette religion me serait insupportable, donc les faits qui la prouvent sont imaginaires. Cependant, chrétiens, avec quelle hauteur et quel mépris ces superbes ennemis de la Divinité ne traitent-ils pas les disciples de Jésus-Christ? Ce ne sont, à les en croire, que des hommes simples et crédules, des esprits bornés et superficiels, de vils esclaves des préjugés vulgaires, tandis qu'ils se donnent libéralement à eux-mêmes le titre d'esprits supérieurs et philosophes éclairés.

Mais qu'ont-ils donc vu, qu'ont-ils connu plus que les autres, ces génies rares? où est l'ordre, la suite, la liaison, l'enchaînement de leurs principes? Pensent-ils avoir mieux senti que nous le poids des difficultés, parce qu'ils y succombent? et sont-ils en droit de traiter d'esprits faibles ceux qui les ont aperçues comme eux, parce qu'ils les ont méprisées? Par quel principe nous prouveront-ils que toute la force de la raison consiste à se perdre dans l'embarras inévitable des difficultés et des objections que la subtilité de l'esprit humain enfante à l'égard de toute espèce de vérité avec une fécondité étonnante, et qu'il n'y a que de la faiblesse à s'élever au-dessus de ses artifices et de ses efforts, en s'attachant à des vérités si certaines qu'aucune objection, aucune difficulté, ne peut en obscurcir la lumière? Si j'écoute vos objections, elles iront à l'infini, vous trouverez des raisons pour me persuader que je ne vois pas, que je ne sens pas l'objet que je touche, et qui se présente clairement à ma vue; que ferai-je? faudra-t-il disputer sans fin? Non, je m'attache à ce que je vois et à ce que je sens, et je laisse des difficultés qui ne peuvent jamais être supérieures à mon évidence.

Si ces incrédules osent nier l'existence d'un Dieu, la nature les confond, le genre humain les abhorre, il a peine à croire qu'un pareil égarement puisse trouver place dans l'esprit d'un homme; et lorsqu'ils déclarent eux-mêmes qu'ils en sont coupables, on ne peut se persuader que leur sentiment intérieur soit d'accord avec leurs paroles.

S'ils se forgent un Dieu à leur mode, c'est-à-dire un Dieu oisif et insensible comme celui d'Epicure, un Dieu à qui tout est égal, et qui ne distingue pas la vertu du vice, et qui ne daigne ni récompenser l'une ni s'offenser de l'autre; où ont-ils pris que ce soit là le vrai portrait de la Divinité, et qu'ils ont mieux approfondi que nous le fond de sa nature et de son essence? S'ils ont pitié de l'aveuglement des idolâtres, lorsqu'ils les voient adorer des dieux qui sont l'ouvrage de leurs mains, sont-ils plus sages qu'eux lorsqu'ils en reconnaissent un qui n'est que l'ouvrage de leur imagination et de leurs désirs?

Qui est-ce qui leur a appris que tout ce que l'on pense de ce premier Etre lui est indifférent; que tous les cultes, toutes les sectes, toutes les religions lui sont également agréables; qu'il regarde du même œil le juif et le chrétien, le mahométan, l'hérétique et l'idolâtre? Leur a-t-il parlé, ce Dieu, les a-t-il introduits par une révélation nouvelle dans le secret de ses conseils, pour leur déclarer que ce monstrueux assemblage de dogmes, de cultes et de religions opposées, n'a rien qui blesse la justice intime de ses vues, et la sainteté incorruptible de ses regards?

Qui est-ce qui a pénétré assez avant dans les profondeurs du cœur humain, pour pouvoir nous dire avec certitude, si ceux qui nous paraissent errer de bonne foi, ont en

effet autant de droiture qu'ils paraissent en avoir, s'ils sont coupables par leur ignorance, ou s'ils ne sont que malheureux?

Parce qu'il y a de fausses religions, s'ensuit-il qu'il n'y en a aucune qui soit véritable? parce que la plupart des hommes sont faux et trompeurs, en pourra-t-on conclure qu'il n'y a aucun moyen de distinguer l'homme droit et sincère de celui qui n'a que les dehors et le masque de la sincérité?

D'où savent-ils qu'il n'y a de justice que sur la terre, et qu'il n'y en a point dans le ciel; que Dieu s'est en quelque sorte dépouillé du droit de récompenser et de punir, pour le céder tout entier aux hommes qui sont chargés de maintenir les lois et le bon ordre de la société; que la justice qu'ils exercent n'a aucun rapport à celle de Dieu? Qui est-ce qui leur a découvert ces opinions étranges et inconnues depuis que le genre humain est établi sur la terre? Mais si ces opinions ne sont que des égarements, des erreurs sensibles et palpables; si Dieu, comme on l'a toujours cru, exerce en l'autre vie une justice mille fois plus redoutable que la justice humaine, qui mettra les incrédules à couvert de ses traits? qui leur répondra qu'ils n'ont rien à craindre de ses vengeances? Armés les uns contre les autres par des systèmes opposés, qui les fixera, qui les accordera, s'ils ne s'attachent à celle de toutes les religions, qui porte un caractère plus sensible de la Divinité, une empreinte plus marquée d'une origne céleste, des traits plus frappants et plus anciens de vérité et de lumière?

Qu'est-ce donc que leur incrédulité, sinon un abus manifeste du raisonnement humain, un déréglement de l'esprit qui égale celui du cœur, un oubli de soi-même qui dégrade l'homme, une aveugle frénésie qui le transporte, une ivresse qui lui trouble la raison, un abîme où il se perd, une nuit épaisse où il s'ensevelit? Il est donc vrai que l'incrédulité qui attaque les dogmes de la religion, ne sera jamais capable d'en altérer la certitude. J'ajoute que la même incrédulité qui attaque la sainteté de ses règles de morale, ne sera jamais capable d'en altérer l'immutabilité; ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne serez-vous pas surpris, chrétiens, d'entendre dire qu'il se trouve des hommes assez aveugles et assez corrompus pour attaquer la morale de l'Evangile, cette morale si pure, si sublime, si raisonnable, dont la pratique étonna les idolâtres dès les premiers temps de l'Eglise; je ne dis pas d'un étonnement de révolte et de mépris, mais de cet étonnement que la raison avoue, lorsqu'elle aperçoit quelque vérité lumineuse dont la certitude lui cause une agréable surprise? Car ce fut sans doute un pareil étonnement qui rendit le christianisme respectable à ses plus cruels persécuteurs, à ceux mêmes qui ne cherchaient qu'à l'anéantir et à le détruire, et qui ne pouvaient refuser leur admiration à la conduite et à la morale de ces chrétiens qu'ils ne cessaient d'accabler de tourments et d'outrages. Cette morale qui a formé dans tous les états et dans tous les siècles, tant d'hommes irrépréhensibles, qui a produit tant de vertus héroïques, tant d'actions généreuses, et dont la pratique a rendu tant de noms immortels; on l'attaque, cependant, chrétiens, par une incrédulité d'esprit et par une incrédulité de cœur; par une incrédulité de spéculation, et par une incrédulité de pratique et de conduite.

Incrédulité d'esprit : les uns rejettent cette morale comme impraticable; les autres la rejettent comme déraisonnable; les autres enfin la rejettent comme nuisible et pernicieuse.

La morale de l'Evangile, dit l'impie, est impraticable : tant de perfection passe de beaucoup toutes les forces de la nature humaine; il y a trop de lois à pratiquer, trop de sacrifices à faire, trop de contrainte à embrasser. Mais que signifient ces expressions dans la bouche de l'impie? Elles signifient seulement qu'ils ne peuvent se résoudre à pratiquer la morale de l'Evangile, qu'ils ne veulent pas la pratiquer, qu'ils ne la pratiqueront jamais. Mais comment peuvent-ils dire qu'elle est impraticable en elle-même? n'a-t-on pas vu des saints qui l'ont pratiquée, et n'en voit-on pas encore?

Ici, chrétiens, l'incrédulité se récrie; elle nie qu'il y ait jamais eu de véritables saints; il n'en est aucun dans qui elle ne prétende trouver des faibles et des vices; et, pour mettre leur conduite en opposition avec la morale de l'Evangile, au moins par quelque endroit, elle raffine sur tous les devoirs, elle les exagère, elle les outre, elle les porte tous jusqu'à la plus extrême rigueur. La moindre chose les blesse et les scandalise, ces hommes chargés de crimes et d'abominations; ils veulent être plus chrétiens et plus sévères dans leur morale que Jésus-Christ même; ils veulent avoir la vue plus délicate et plus épurée que l'Eglise, trouver des défauts où elle n'en trouve pas, voir des taches où elle n'en voit pas.

Mais qu'ils ne prennent pas tant de soins et tant de peines pour décrier la sainteté des plus renommés disciples de Jésus-Christ; on ne leur demande qu'une chose, c'est qu'ils veuillent bien prendre la peine de leur ressembler. On n'exige pas d'eux une sainteté plus parfaite et plus irrépréhensible que celle que l'Eglise a canonisée dans les saints; qu'ils l'imitent, qu'ils l'embrassent avec ces prétendus faibles qu'ils cherchent à y découvrir. Jésus-Christ ne porte pas plus haut les prétentions de sa morale; il consent qu'ils en restent là : l'Eglise leur déclarera sans peine qu'elle les décharge de ce surcroît de perfection qu'ils veulent ajouter à celle des saints, pour les trouver en défaut; et comme on ne leur demande que de pratiquer la morale de l'Evangile telle que de leur propre aveu elle a été pratiquée par les saints, ils ne prouveront jamais qu'elle soit impraticable.

Au moins, disent-ils, cette morale est déraisonnable, puisqu'elle retranche tous les plaisirs que nous offre la nature, qu'elle combat tous ses penchants, qu'elle contredit toutes ses inclinations. Il est vrai, chrétiens, la morale de l'Evangile est tout à fait contraire aux passions et aux plaisirs; mais je soutiens que c'est en cela qu'elle est la plus conforme à la raison : car qu'y a-t-il au monde de plus déraisonnable que de livrer un homme aux passions et aux plaisirs? Les impies prouveront-ils aisément qu'il y ait un grand rapport, un concert bien parfait entre la raison et les passions? D'où naissent tous les désordres et tous les renversements qui se voient dans le monde? qu'est-ce qu'un homme uniquement livré à ses plaisirs et à ses passions, si ce n'est un homme qui ne veut vivre que pour lui, un homme inutile à l'Etat, à sa famille, et fort souvent incommode à lui-même? N'est-ce pas communément un mauvais père, un époux détestable, un maître dur, inhumain, un juge mal habile ou corrompu, un ami perfide ou indifférent; un homme agréable peut-être dans le frivole, méprisable dans le solide? et peut-on nier que le caractère particulier de la plupart des incrédules de nos jours ne justifie que trop bien la vérité de ce portrait? Pour retenir l'homme dans les bornes du devoir, il faut donc lui apprendre à se vaincre soi-même, et à résister à l'amour du plaisir; et c'est assurément ce qu'il n'apprendra jamais mieux, ni même si bien, qu'en pratiquant la morale de l'Evangile : cette morale est donc bien raisonnable, par l'endroit même par lequel les incrédules jugent qu'elle ne l'est pas.

Mais, dit-on, cette morale serait tout à fait nuisible et dangereuse, puisque, si elle était généralement pratiquée, elle causerait infailliblement la destruction des royaumes et des empires. Car enfin, qu'on imagine une société entière composée de parfaits chrétiens; jamais elle ne pourra subsister : ils seraient pauvres, et ils ne chercheraient pas à s'enrichir; ils craindraient même de devenir riches; ils seraient offensés, ils ne chercheraient pas à se venger, ils ne chercheraient pas même à repousser les injures : ce serait un composé d'hommes rares et singuliers dans leur manière de vivre et dans leur conduite, toujours occupés de mortifications et de prières, tranquilles sous les coups dont on voudrait les frapper, et abandonnés à la première main qui voudrait les réduire en servitude.

Mais pensez-vous, chrétiens, que Jésus-Christ n'ait pas pourvu à ces inconvénients, et qu'il n'y ait pas remédié dans sa morale? Cette morale allant toujours au même but, et suivant toujours les mêmes principes, ne se conforme-t-elle pas aux différents devoirs qui diversifient les états et les conditions des hommes? Si elle défend sévèrement les vengeances particulières, a-t-elle jamais défendu la vengeance publique? si elle défend de s'attacher aux richesses, et d'en faire un mauvais usage, a-t-elle jamais défendu de s'enrichir par des voies honnêtes et légitimes? Elle renferme à la vérité certains conseils sublimes de retraite et d'éloignement du monde, dont la pratique pourrait rendre un homme peu propre en certaines rencontres à quelques-unes des plus éclatantes fonctions de la société; mais ces conseils sont-ils faits pour tout le monde? La pratique des autres préceptes et des autres conseils, fût-elle même portée au plus haut degré de perfection, loin d'être nuisible au bien général de la société, lui est évidemment très-avantageuse. Quoi! serait-elle capable de former des lâches dans la guerre, des paresseux dans les travaux du commerce, des ignorants dans l'administration de la justice? Au contraire, je soutiens qu'elle mettrait tous les talents en œuvre, en leur donnant des motifs plus nobles, plus solides et plus élevés. Que l'on pratique même parfaitement dans tous les états la morale de l'Evangile : le juge se rendra habile par devoir, au lieu de l'être par vanité; il sera juste par désintéressement, au lieu de chercher à le paraître par respect humain; l'homme de guerre affrontera les périls de la guerre pour obéir en même temps à son Dieu et à son roi, au lieu de les affronter par vanité, par ambition, par intérêt, par ivresse pour s'avancer ou pour mourir s'il ne peut pas s'avancer; l'homme d'Etat vengera les injures faites à l'Etat, avec autant de fermeté et de courage qu'il aura de modestie et d'humilité pour oublier et pour pardonner ses injures particulières; enfin l'on recevra de la religion les leçons utiles que l'on peut quelquefois recevoir de l'ambition, de l'honneur et des autres ressorts humains, de ces grands événements qui font le salut, la gloire et la prospérité des empires. Saint Jean-Baptiste ne faisait-il pas des leçons aux soldats, à ceux qui levaient les droits du prince? La morale de Jésus-Christ est donc propre de tous les états.

Mais que dis-je, chrétiens? les incrédules eux-mêmes ne sont-ils pas forcés en mille rencontres de ne pas lui contester cette prérogative? Sont-ils pères? ils en souhaiteraient la pratique à leurs enfants, qui en deviendraient plus dociles; sont-ils engagés dans les liens du mariage? ils en souhaiteraient la pratique à leurs femmes, qui en deviendraient plus vertueuses; sont-ils nés pour obéir? ils en souhaiteraient la pratique à ceux qui commandent, sûrs qu'ils en deviendraient plus compatissants et plus justes; sont-ils chargés de commander? ils en souhaiteraient la pratique à ceux qui obéissent, sûrs qu'ils en deviendraient plus patients et plus soumis; sont-ils créanciers? ils en souhaiteraient la pratique à leurs débiteurs, qui les payeraient plus promptement; sont-ils débiteurs? ils en souhaiteraient la pratique aux créanciers, qui les attendraient plus patiemment. Tant il est vrai de dire que la morale de Jésus-Christ est sainte, raisonnable, et seule capable d'établir et d'entretenir le bon ordre de l'univers.

Retournons donc ici contre l'incrédulité la propre pensée des incrédules. Que l'on imagine une nation entière qui ne serait composée que de parfaits chrétiens : quelle union n'y verrait-on pas régner? quelle paix, quelle douceur, quelle tranquillité! on n'y verrait que des combats de générosité et de désintéressement; on y verrait moins de larmes que de mains prêtes à les essuyer; et s'il s'y trouvait des affligés et des malheureux, on y trouverait encore un bien plus grand nombre de consolateurs; les passions, ces véritables ennemis du repos des hommes, y seraient toujours soumises à l'empire de la vertu; la sincérité, la justice, l'amour du devoir y rendraient le commerce doux, le commerce sûr, le commerce aimable; on voudrait toujours vivre dans une telle société, si la religion, qui serait la base de son bonheur, ne nous apprenait qu'il y a encore dans le ciel une autre vie plus heureuse.

Qui est-ce donc qui s'oppose à notre vrai bonheur? Qui est-ce qui empêche les hommes de former entre eux une société si sainte, si parfaite et si désirable? C'est l'incrédulité de pratique et de conduite; c'est que, en faisant profession de croire et de respecter la morale de Jésus-Christ, on la contredit perpétuellement par ses discours et par ses actions. Je dis premièrement par ses discours, car, je vous le demande, sur quels principes raisonne-t-on dans les conversations ordinaires du monde? Vous le savez, on y raisonne toujours sur les principes de la morale du monde, et jamais sur ceux de la morale de Jésus-Christ. Qu'est-ce qu'on y loue? qu'est-ce qu'on y vante? qu'est-ce qu'on y admire? Les affaires du monde, les plaisirs du monde, le jeu et le succès des passions qui troublent et qui agitent le monde; on y raisonne comme s'il n'y avait ni Dieu, ni enfer, ni jugement à craindre après la mort, ni récompense à espérer dans l'autre vie. Les plus déterminés incrédules ne tiendraient pas un autre langage.

La même incrédulité de cœur paraît encore dans les actions : pourvu que l'on ne fasse rien contre la morale du monde, on ne craint point de violer les plus saintes lois de celle de Jésus-Christ. Que gagnez-vous donc, chrétiens, à n'être pas tout à fait incrédules? votre esprit est, à la vérité, plus soumis et mieux disposé, mais vos mœurs ne sont pas plus pures; vous croyez ce qu'il faut croire, mais vous ne vivez pas plus saintement que ceux qui ne le croient pas; pensez-vous donc que le Seigneur puisse être satisfait de la soumission d'un esprit qui n'obéit peut-être que par paresse et par habitude, et qui ne fait que suivre languissamment les idées reçues, tandis que vous lui refusez celle du cœur et de conduite dont il est le plus jaloux? Soyons chrétiens, soyons en même temps fidèles par l'esprit et fidèles par le cœur, fidèles par l'entendement et fidèles par la volonté. Jésus-Christ n'a voulu former des fidèles que pour être servi et obéi par des saints. Allez, disait-il à ses disciples, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; mais surtout apprenez-leur à bien pratiquer tout ce que je vous ai enseigné : *Docentes eos servare omnia quæcunque mandavi vobis.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) Voilà la pratique des règles de morale qui est la principale fin pour laquelle il a établi sa religion.

Lorsque ce même Sauveur eut disputé en présence d'un grand peuple contre les ennemis de la Divinité, plusieurs se rendirent, dit l'évangéliste, et crurent en lui; mais se contenta-t-il de l'hommage de leur foi? Non, chrétiens, il dit à ces Juifs qui croyaient en lui : *Si vous demeurez dans ma parole, vous serez véritablement mes disciples.* (*Joan.*, VIII, 31.) Il ne suffit donc pas de croire en Jésus-Christ pour être disciple de Jésus-Christ, il faut encore demeurer dans sa parole. Et qu'est-ce que demeurer dans sa parole, si ce n'est la pratiquer, si ce n'est faire sa joie et ses délices de l'observation de sa loi?

O parole divine! ô sainte loi! seul guide des véritables disciples de Jésus-Christ, séjour respectable de l'innocence et de la paix, temple sacré où l'on adore le Seigneur en esprit et en vérité; lumière qui doit toujours conduire et éclairer nos pas dans les sentiers de la justice : heureux celui que la crainte de s'écarter de vos voies et de vos divins commandements retient à chaque instant dans de vertueuses alarmes! sa foi, également soumise et agissante, sera infailliblement couronnée dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le cinquième dimanche de Carême.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. (*Matth.*, XXII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de tout votre esprit.

Sire,

« L'homme, dit saint François de Sales, est la perfection de l'univers; l'esprit est la perfection de l'homme, et l'amour de Dieu est la perfection de l'esprit : tout est donc fait dans l'univers pour ce céleste amour, et tout se rapporte à lui. » *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu;* voilà l'abrégé, voilà l'essence, voilà le but de toute la loi. « De la tige sacrée de ce premier commandement sortent tous les autres préceptes; et tous les conseils comme ses fleurs; et la vie éternelle comme son fruit. » La nature n'a été créée, la grâce n'a été donnée que pour plier notre cœur sous cette loi d'amour, loi sainte, loi désirable, loi plus pure et plus précieuse que l'or; loi plus douce au cœur de l'homme, que le miel le plus exquis et les saveurs les plus délicieuses ne sauraient l'être à sa bouche. Je sais, chrétiens, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse; et à Dieu ne

n'attend rien, parce qu'il possède tout; par un amour que l'habitude n'use point, que le dégoût ne lasse point, parce qu'il trouve dans un objet infini une source inépuisable de délices, qui ne font naître de nouveaux désirs qu'en procurant à chaque instant de nouvelles satisfactions : et quelles satisfactions, chrétiens! y en a-t-il, y en aura-t-il jamais sur la terre qui puissent leur être comparées?

Les esprits vulgaires, et qui n'ont jamais sondé ni les profondeurs de Dieu ni les profondeurs mêmes de la nature, s'imaginent que l'on ne peut avoir de sentiments vifs et agréables que par les sens; et quand ils se représentent une âme unie à Dieu, à un Dieu esprit, à un Dieu invisible, dont la présence n'efface pas les sens du corps, cette union ne leur paraît qu'une idée abstraite et métaphysique, qui ne donne, si je l'ose dire, aucune prise au sentiment; mais une saine philosophie nous apprend que c'est Dieu qui a mis dans notre âme les principes des sensations et des sentiments; que c'est lui seul qui les développe par son action, et qui les fait éclore; que c'est lui qui agit proprement sur cette âme, parce que le corps ne peut agir sur elle qu'autant qu'il est mis en œuvre par l'action de Dieu même; d'où il s'ensuit que, lorsque nous recevons par l'organe des sens quelques sensations agréables ou douloureuses, ces sensations ne sont dans leur principe que l'action de Dieu même qui les imprime dans nos âmes par sa volonté toute-puissante, en établissant ce rapport intime et secret qui lie la sensation avec le mouvement du corps. Or, ce que Dieu fait en nous par l'entremise des corps, il le peut faire sans doute en agissant sur notre âme immédiatement par lui-même; et quand ce Dieu voudra prendre le soin de la rendre heureuse, quelles sensations ne lui imprimera-t-il pas? de quelles délices ne saura-t-il pas l'inonder? Nous les recevrons, si je l'ose dire, de la première main, de cette main divine et toute-puissante qui, par une action aussi douce qu'elle est efficace et féconde, enchante et béatifie tout ce qu'elle touche; de cette main qui porte, quand il lui plaît, dans une âme l'empreinte la plus parfaite et la plus délicieuse de la félicité; de la main d'un Dieu qui, ne mettant plus de bornes aux épanchements de son amour, sera pour elle aussi prodigue de ses faveurs qu'il en était avare lorsqu'elle était unie à un corps mortel et périssable; d'un Dieu qui, après avoir fait goûter en ce monde, quoique avec réserve, à ses plus chers favoris une espèce d'avant-goût de ces biens célestes, y mettra le comble en les répandant sur eux, dans le séjour de la béatitude, avec profusion.

Notre âme éprouvera donc alors des satisfactions si pures et si parfaites, des sentiments de joie si vifs et si exquis, que tout ce que l'esprit humain peut imaginer de plus agréable et de plus touchant ne pourrait en donner qu'une idée fausse, une idée insuffisante par sa faiblesse, une idée défectueuse par ses imperfections. L'âme puisera cette félicité dans le sein de Dieu, c'est-à-dire à la source même des sentiments et des délices; cette source, qui ne tarira jamais, entrera tout entière dans l'âme du juste; ces délices ineffables qui viennent de Dieu, et qui ne peuvent venir que de Dieu, n'arriveront plus jusqu'à elle par gouttes, mais par torrents : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (*Psal.* XXXV, 9.) Tout ce qu'il peut y avoir dans nous de vif pour le transport, de délicat pour le sentiment, de touchant pour la joie, d'animé pour le contentement, sera excité, rempli, développé et perpétuellement satisfait.

Ah! chrétiens, vous désirez d'être heureux, et vous cherchez votre bonheur dans les faux biens de ce monde; vous n'en avez jamais assez au gré de vos désirs : arrêtez-vous, retenez pour un temps votre impatience, résistez à ce rapide penchant qui vous entraîne, quittez ces sentiments bas et terrestres qui vous attachent aux vanités du siècle, cessez de les rechercher avec tant d'ardeur, et d'y mettre votre espérance, et vous aurez dans le ciel des biens mille fois plus capables de vous rendre heureux; renoncez aux vains plaisirs du monde, ils sont faibles, ils sont imparfaits, ils laisseront toujours un vide immense dans votre cœur; attendez et méritez ceux du ciel, et vous vous saurez bon gré de tous vos sacrifices.

Que pensez-vous donc, habitants immortels, du séjour de la félicité, vous qui êtes actuellement plongés dans ces torrents de délices, vous qui recevez actuellement dans vos âmes cette action de Dieu si douce, si forte, si féconde et si délicieuse; que pensez-vous, quand vous voyez les hommes renoncer tous les jours à ces biens célestes, pour goûter en ce monde des plaisirs si faibles, si peu proportionnés à leurs désirs, si passagers, si fragiles, et qui sont encore nécessairement corrompus par mille chagrins qui les traversent, ou suspendus par de si longs intervalles qui les interrompent? Quel étonnement ne vous cause pas leur aveuglement, et combien de fois ne vous êtes-vous pas écriés : Enfants des hommes, jusqu'à quand vous laisserez-vous éblouir par les charmes du mensonge, au point de leur sacrifier ceux de la réalité? sachez que Dieu donne plus de satisfaction à ses élus dans un instant, que le monde ne se a jamais capable de vous en donner dans des siècles? Eux seuls, chrétiens, sont véritablement heureux par les avantages dont ils jouissent; et ils ne le sont pas moins par les maux dont ils sont délivrés pour toujours : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'ai-je fait, chrétiens, j'ai voulu vous donner une idée du bonheur du ciel, et je l'ai peut-être dégradé; j'ai voulu vous en expliquer les avantages, et je les ai peut-être obscurcis; j'ai voulu vous en inspirer le désir et l'amour, et je vous en ai peut-être dégoûtés. C'est qu'il y a des sujets si hauts

être aimable en elle-même, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui ne nous laisse entrevoir en ce monde que les plus faibles images et les plus légères ébauches de ses ravissantes perfections! que n'a-t-il pas fait pour nous les rendre sensibles par ses bienfaits? Je me représente cette bonté infinie méditant de toute éternité la conquête du cœur de l'homme; elle crée le monde pour lui, elle le loge dans ce superbe palais, où il ne voit rien qui ne soit un bienfait de Dieu : l'homme abuse de toutes ces grâces, il oublie son Créateur et son Dieu; mais son Créateur ne peut se résoudre à l'abandonner, il entreprend de le ramener à lui, et il imagine, pour y réussir, le plus grand coup de providence, le trait le plus signalé de miséricorde et d'amour, un trait incompréhensible, un trait prodigieux. Vous me prévenez, chrétiens, je parle du mystère de l'Incarnation, de ce chef-d'œuvre de miséricorde et de bonté, de cet abrégé de toutes les merveilles de l'amour: un Dieu se fait homme pour rapprocher l'homme de Dieu; un Dieu se soumet à nos misères pour les guérir: *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.* (*Jer.*, XXXI, 3.)

Mais pourquoi cet amour si vif et si empressé de la part d'un Dieu, trouve-t-il si peu de retour de la part de l'homme? Vous en voyez la raison, chrétiens : les bienfaits généraux ont cela de malheureux, qu'en obligeant tout le monde, ils semblent en quelque sorte n'obliger personne, et qu'en multipliant le nombre des heureux, ils ne font que multiplier le nombre des ingrats. L'amour-propre, ressort le plus ordinaire de tous nos autres amours, ne trouve son compte qu'à ce qui le touche uniquement; et un bienfait qu'il partage avec mille autres, lui devient indifférent par son étendue. Dieu a donc voulu nous créer, nous conserver, nous racheter; mais dans quel état, dans quelle situation? Ceci nous est propre et personnel : *Quid habes quod non accepisti?* (*I Cor.*, IV, 7.) Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de Dieu? qui est-ce qui nous a faits riches et aisés, si nous le sommes? qui est-ce qui nous a donné la santé et la force, si nous en jouissons? qui est-ce qui nous a départi tous les dons naturels et surnaturels que nous pouvons avoir? Qui de nous n'est content de son sort et de lui-même, au moins par quelque endroit? Consultons, si vous voulez, notre vanité même et notre amour-propre; leur langage est imposteur, il est vrai, mais il nous est naturel d'y prêter l'oreille comme malgré nous: après tout, cette vanité, cet amour-propre ne peuvent rien nous dire qui ne nous porte à l'amour de Dieu, puisqu'ils ne peuvent nous attribuer aucune qualité qui ne vienne de Dieu. Soyons donc étonnés avec saint Chrysostome, de ce que les hommes, qui ne subsistent que des bienfaits de Dieu, qui ne sont riches que des dons de Dieu, soient cependant si aveugles et si dénaturés, qu'il ait fallu un commandement exprès pour les obliger à l'aimer. Faut-il leur commander d'aimer leurs parents, ceux qui les aiment, ceux qui leur ont donné la vie, ceux qui s'intéressent à leur bonheur? Il n'y a donc que vous, ô mon Dieu! pour qui nous ne pouvons nous résoudre à avoir le même retour et les mêmes sentiments: vous avez beau être tendre pour nous, vous nous trouvez toujours insensibles pour vous; vous avez beau être bon, libéral, magnifique envers nous, vos bienfaits mêmes ne sauraient réveiller notre amour-propre, qui se prête si naturellement à la reconnaissance, quand il se voit recherché par les hommes. Mais quoi! les hommes sont-ils en état de nous faire aucun bien qui ne vienne de vous? en auraient-ils le pouvoir, en auraient-ils la volonté, s'ils ne l'avaient reçue de vous? faut-il que tout nous porte à vous aimer, et qu'éternellement notre cœur s'y refuse? Ce cœur n'a cependant été fait que pour vous aimer; et quoique le penchant qui le porte à vous soit un penchant secret, que nos passions nous permettent à peine d'entrevoir et de connaître, une simple réflexion sur la nature et sur la durée de nos sentiments suffira pour nous le rendre très-sensible: aurait-il été créé, ce cœur, avec des sentiments infinis et éternels, s'il n'avait été fait pour aimer un objet infini et éternel?

Rentrez dans vous-mêmes, chrétiens, et vous trouverez que votre cœur est en même temps un prodige de grandeur et de petitesse: borné dans sa nature, il est immense dans ses désirs; il s'attache à des riens, et il ne faut rien moins qu'un bien infini pour le satisfaire; un objet frivole, un petit espace de terre l'occupe et le remplit, et le monde entier n'est pas assez grand pour lui: donnez-lui tous les royaumes de l'univers, qu'il les possède, qu'il en jouisse actuellement; il n'en sera pas encore rempli, il ne sera pas encore pleinement satisfait, il trouvera encore quelque chose à désirer; par ses désirs, il peut aller au delà du monde, au delà des temps, au delà du ciel et de la terre, au delà de tout ce qui est fini.

Où courez-vous donc, hommes vains et charnels? où vous conduisent ces passions qui vous aveuglent et qui vous entraînent à des biens finis, à des biens essentiellement incapables de tarir cette source intarissable de désirs qui est en vous? Remplissez-les tous ces désirs, contentez-les, ne leur refusez rien, donnez-leur libéralement tout ce qu'ils vous demandent; ils renaîtront encore, ils demanderont encore, ils ne seront pas encore pleinement rassasiés. Consultez là-dessus vos passions mêmes et faites-leur parler un langage sincère; la cupidité vous dira : Je vous fais espérer une pleine satisfaction, lorsque vous aurez fait telles acquisitions; je vous trompe et je vous abuse : toutes les richesses de l'univers ne seraient pas capables de me satisfaire. La sensualité vous dira : Je vous fais espérer que telles commodités, tels plaisirs, tels genres de délices vous procureront des satisfactions qui ne vous laisseront plus rien

à désirer ; je vous trompe et je vous abuse : rasssemblez toutes les commodités, usez tous les plaisirs, parcourez tous les genres de délices, vous en trouverez toujours plus que vous n'êtes capables d'en goûter ; mais vous n'en trouverez jamais tant que vous êtes capables d'en désirer. Enfin, l'ambition vous dira : Je vous fais espérer une pleine satisfaction lorsque vous serez élevés à ce haut degré d'honneur ; je vous trompe et je vous abuse, l'univers entier n'a pas assez de splendeur et de gloire pour me satisfaire. Notre cœur n'est donc pas fait pour tous ces objets, il est donc fait pour un objet infini ; il y tend, il s'y porte naturellement ; il ne se trompe que dans la route qu'il prend pour y arriver ; il s'attache aux créatures, et il laisse le Créateur ; il s'attache à de faibles ruisseaux incapables de le désaltérer, et il ne remonte pas à cet océan immense, à cette source intarissable de tout bien.

Salomon le reconnut, lorsque, après avoir porté la félicité humaine jusqu'à sa perfection, les richesses jusqu'à la prodigieuse abondance, les plaisirs jusqu'aux raffinements les plus exquis, la gloire jusqu'à son plus grand éclat, las de tout, dégoûté de tout, il s'écrie enfin que tout est vanité et que rien ne peut contenter l'homme, que la crainte et l'amour du Seigneur. Augustin le reconnut, lorsqu'après s'être livré à tous les excès qu'une condition bornée pouvait lui permettre, il finit par dire : Oui, mon Dieu, je le sens, mon cœur est fait pour vous; les autres objets l'amusent et l'éblouissent, mais ils ne le remplissent pas; ce n'est qu'en vous seul qu'il peut trouver la fin de ses agitations et de ses désirs.

Mais ce rapport intime, cette proportion innée, cette inclination naturelle qui nous porte à Dieu, deviendra encore plus sensible, si nous faisons réflexion à l'éternité de nos sentiments ; le monde finira un jour, mais notre âme n'aura jamais de fin. Qu'aimerons-nous donc après la mort? qu'aimerons-nous après la destruction de cet univers? Verrons-nous encore quelque objet terrestre capable d'occuper notre cœur et nos sentiments ? Le monde aura disparu et il ne restera plus que Dieu et l'homme, l'homme qu'il a créé pour en être aimé, et Dieu qui doit être l'objet éternel de son amour. Mais, hélas ! chrétiens, sera-t-il temps d'aimer Dieu après notre mort, si nous ne l'avons pas sincèrement aimé pendant notre vie? Aimons-le donc, chrétiens, puisque tout nous y porte.

C'est le seul de tous les êtres de qui nous puissions attendre un amour sincère et un amour constant. Si vous êtes grand, on sera toujours plus attaché à vos dignités qu'à votre personne, et vous courrez risque de ne jamais recevoir que l'hommage de l'intérêt caché sous la fausse apparence du sentiment : si vous ne l'êtes pas, aimerez-vous ceux que la naissance ou la fortune élèvent au-dessus de vous? vous éprouverez bientôt qu'ils n'aiment rien, qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, qu'ils regardent le tribut de votre attachement, ou comme un tribut intéressé dont ils se défient, ou comme un tribut nécessaire qui leur deviendra peut-être à charge, parce qu'ils y sont trop accoutumés; enfin, fussiez-vous sûr d'un attachement réciproque, ou par l'égalité des conditions, ou par la conformité des caractères, ou par les sacrifices du plus parfait désintéressement ; est-il, je vous le demande, est-il un amour humain que le temps n'efface? en est-il un seul qui ne soit sur le point de finir par la mort, s'il ne finit pas par l'ingratitude ou par l'inconstance? Aimez Dieu, attachez-vous à lui, et votre amour sera payé d'un retour sincère, d'un retour constant, d'un retour éternel.

Ces désirs insatiables qui naissent dans votre cœur, joints à l'immortalité qui vous est naturelle, ne vous avertissent-ils pas que vous êtes faits pour aimer un objet infini et éternel? Mais la difficulté n'est pas de savoir si nous sommes obligés d'aimer Dieu, ce n'est pas là qu'on se trompe ; elle consiste principalement à savoir comment nous sommes obligés de l'aimer, et à quoi nous oblige précisément le précepte de l'amour de Dieu ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu veut être aimé en Dieu, comme un roi veut être servi en roi; la raison le veut, ses bienfaits l'exigent, la loi le commande. Vous me demandez ce que c'est que d'être aimé en Dieu ? Je vous réponds, avec saint Thomas, que cette loi d'amour ne demande pas absolument de nous un amour effectif, un amour sensible, qui excite dans le cœur ce trouble et cet enchantement qui le remplit d'une douce ivresse, et qui produit les soupirs et les larmes; ce serait une grande grâce, sans doute, de pouvoir aimer Dieu aussi vivement, aussi sensiblement que l'on aime des objets créés ; plusieurs saints l'ont aimé de la sorte; mais enfin un tel amour ne nous est pas commandé. Dieu a eu égard à notre faiblesse, il a connu notre infirmité ; il sait que l'amour sensible doit naturellement dépendre des sens; et comme il est résolu de se cacher à nous pendant notre vie, il ne demande de nous qu'un amour effectif, c'est-à-dire un amour de préférence et un amour d'obéissance.

On entend, chrétiens, par un amour de préférence, un amour qui préfère Dieu à tout, et on entend par un amour d'obéissance un amour qui lui obéit dans tout ; l'amour de préférence n'exclut pas, il ne détruit pas les autres amours, mais il les surpasse; ce précepte ne nous oblige pas à n'aimer rien avec Dieu, mais il nous oblige à n'aimer rien autant que Dieu.

Je dis, premièrement, que ce précepte ne nous oblige pas à n'aimer rien avec Dieu ; la loi qui suit ce précepte le prouve manifestement, selon la réflexion de saint Thomas, puisque cette loi renferme un commandement exprès d'aimer le prochain

comme nous-mêmes. En aimant Dieu, nous pouvons donc nous aimer nous-mêmes d'un amour réglé par la vertu; et, en nous aimant nous-mêmes, nous pouvons et nous devons aimer notre prochain en Dieu et selon Dieu.

Mais j'ajoute que ce précepte nous oblige à n'aimer rien autant que Dieu : oui, il faut que l'amour de Dieu soit tellement supérieur dans notre âme à tous les autres amours raisonnables et légitimes; qu'en nulle occasion ils ne puissent le vaincre, ni même le balancer; il faut que nous mettions un tel ordre dans nos amours, que l'amour de Dieu ne manque jamais de l'emporter sur les autres. Vous savez, chrétiens, qu'il y a plusieurs sortes d'amours, dont quelques-uns sont non-seulement légitimes, mais même commandés : il y a l'amour paternel, l'amour filial, l'amour fraternel, l'amour de société, l'amour de reconnaissance; chacun de ces amours doit être proportionné à son objet, et ne peut être appliqué à un autre sans violer l'ordre de la charité. Qui n'aimerait son père que comme son ami, ne lui rendrait pas la mesure d'amour qui lui est due, et qui n'aimerait son époux que comme son frère, s'écarterait encore de la règle de l'amour : ainsi, qui n'aimerait Dieu que comme son père, son frère, son époux, son ami, ne l'aimerait pas en Dieu; l'amour de Dieu doit être l'amour sans pair, l'amour dominant, l'amour supérieur.

Lorsque Joseph s'aperçut que les sentiments de respect et d'attachement qu'il devait à la femme de Putiphar pouvaient être opposés à ceux qu'il devait à son maître : ah! dit-il, Dieu me garde de violer le respect que je dois à mon maître, qui a tant de confiance en moi; et comment donc pourrais-je commettre ce crime et pécher contre mon Dieu? (*Gen.*, XXXIX, 8, 9.) Voilà, chrétiens, trois amours dans le cœur de Joseph; il aime son maître, il est attaché comme il le doit à la femme de son maître, et il aime son Dieu; mais sitôt qu'il s'aperçoit que les sentiments de respect et d'attachement qu'il devait à cette femme se trouvent opposés à ceux qu'il devait à son maître, il ne balance pas, il y renonce, et il prend la fuite; et s'il se fût aperçu que ceux qu'il avait pour son maître eussent été contraires en quelque sorte à ceux qu'il devait à son Dieu, sans doute qu'il eût fait la même chose.

C'est cet amour de préférence, gravé profondément dans le cœur de saint Paul, qui lui faisait donner un défi général à toutes les créatures. Oui, je suis certain, disait cet apôtre, et mon cœur m'en répond, que ni la prospérité avec ses délices, ni l'adversité avec ses souffrances, ni les puissances avec leurs promesses, ni les tyrans avec leurs menaces, ni toutes les créatures du monde avec tous leurs charmes, ne seront jamais capables de me séparer de la charité de Jésus-Christ : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII, 35.) Défi qui, quoique général et absolu, ne renferme ni une exagération de zèle, ni un transport d'amour extraordinaire; défi qui n'exprime rien au delà de ce que le précepte de l'amour de Dieu exige indispensablement de tous les fidèles. Non, chrétiens, saint Paul ne parle point ici en apôtre, en homme favorisé des grâces extraordinaires et des dons singuliers, en homme ravi jusqu'au troisième ciel; il parle en chrétien, il parle en simple fidèle, il ne dit rien que nous ne soyons tous obligés de dire et de penser après lui.

Aimer Dieu, c'est le préférer à tout; et le préférer à tout, c'est n'avoir aucun sentiment dans son cœur qui ne soit subordonné à celui de l'amour de Dieu; c'est ne voir aucun objet sur la terre que l'on ne soit prêt à lui sacrifier. Préférer Dieu à tout, c'est l'aimer plus que ses parents, que ses amis, et que soi-même. Celui-ci, disait le Sauveur, qui n'est pas disposé à quitter son père, sa mère, son frère, ses sœurs, et pour dire encore plus, à se quitter soi-même, c'est-à-dire, à renoncer à sa propre vie pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi. (*Matth.*, X, 37, 38.) Préférer Dieu à tout, c'est n'avoir point de plus grand désir que celui de lui plaire; point de plus grande crainte que celle de l'offenser; point d'espérance plus touchante que celle de le posséder. Préférer Dieu à tout, c'est dire : Dieu me tient lieu de tout, il remplit mon cœur qui serait vide sans lui, et je ne vois ici bas aucun objet qui puisse le satisfaire autant que lui. Préférer Dieu à tout, c'est dire, dans la prospérité et les délices : Si j'avais le malheur de perdre mon Dieu, je ne vois rien ici qui m'en dédommage; c'est dire, dans l'adversité et dans les souffrances : Dieu seul peut me consoler de ce que je souffre, et me dédommager de tout ce que j'ai perdu.

Au reste, dès que nous aimons Dieu d'un amour qui le préfère à tout, nous l'aimons d'un amour qui lui obéit dans tout : l'amour, dit l'Apôtre, est la plénitude et l'accomplissement de la loi : *Plenitudo legis est dilectio* (*Rom.*, XIII, 10); ou, ce qui revient au même, l'amour de Dieu est en quelque sorte toute la loi. Pourquoi? C'est qu'en premier lieu, l'accomplissement des autres préceptes est une suite nécessaire de l'accomplissement du premier; et qu'en second lieu, le violement d'un seul des autres préceptes emporte nécessairement le violement du premier.

Je dis premièrement que l'accomplissement des autres préceptes est une suite nécessaire de l'accomplissement du premier : car, comment se flatter que l'on garde le premier des commandements, quand on n'observe pas tous les autres? Dès qu'il y a un choix dans votre obéissance entre les commandements, il y a, disait un grand saint, une espèce d'hérésie en matière de charité; et la charité tout entière est détruite par une seule hérésie, comme la foi tout entière est détruite par une seule hérésie en matière de créance. Ainsi, l'acte d'amour de Dieu, par lequel j'accomplis le

premier des commandements, doit essentiellement renfermer un acte de soumission générale à tous les autres. Dire j'aime Dieu, c'est dire j'aime mon prochain comme moi-même, j'aime mes ennemis, j'aime tout ce que Dieu aime, et je déteste tout ce qu'il hait, j'aime à faire tout ce qui lui plaît et tout ce qu'il me commande : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* (*Joan.*, XIV, 21.) Et c'est ce qui faisait dire à saint Augustin : *Ama, et fac quod vis.* Je ne vous demande pas, disait-il, mes frères, que vous observiez en détail tous les articles de la loi de Dieu ; je ne vous demande qu'une chose, c'est que vous soyez fidèles à bien garder le premier ; je ne crois pas donner à votre liberté une trop grande étendue, quand je vous dis, aimez Dieu, et conduisez-vous ensuite comme il vous plaira, parce que je suis bien sûr que si l'amour de Dieu est une fois gravé dans votre âme, vous ne voudrez jamais faire que ce qui lui plaît, et que vous ferez toujours ce qui lui plaît, et qu'enfin, si vous aimez toujours Dieu, vous ne pécherez jamais.

Car j'ajoute que le violement d'un seul des autres préceptes emporte nécessairement le violement du premier ; pourquoi ? C'est que, dès que vous commencez à pécher contre la loi de Dieu, vous cessez d'aimer Dieu. Qu'est-ce que l'amour de Dieu ? c'est, comme vous l'avez vu, une préférence entière de Dieu à la créature. Qu'est-ce que le péché ? C'est, répond saint Thomas, une préférence injurieuse de la créature à Dieu. Le péché et l'amour de Dieu ne peuvent donc subsister ensemble dans mon cœur, et l'un est essentiellement détruit par l'autre. Je ne dirai donc pas, chrétiens, que vous aimez Dieu, quand je vous verrai observer en gros la plus grande partie des lois de Dieu ; mais je dirai que vous l'aimez, quand je vous les verrai pratiquer toutes, sans en excepter une seule : fussiez-vous fidèles et même rigides observateurs de quelques-unes de ces lois, si vous êtes avares et intéressés, vous n'aimez point Dieu ; si vous êtes voluptueux et déréglés dans vos mœurs, vous n'aimez point Dieu ; si vous êtes vindicatifs, vous n'aimez point Dieu ; si vous êtes orgueilleux, pleins de vous-mêmes, avides et jaloux de la gloire humaine, vous n'aimez point Dieu ; enfin, si vous manquez habituellement et volontairement à un seul des articles de la loi de Dieu, vous n'aimez point Dieu.

Commencez-vous, chrétiens, à comprendre la vaste étendue de ce premier commandement ? vous la sentez peut-être jusqu'au point d'en être effrayés : je ne vous dirai pas rassurez-vous, puisque je vais vous le montrer dans un autre point de vue, qui va vous faire paraître cette étendue encore plus vaste ; car j'ajoute qu'il est certaines rencontres où le précepte de l'amour de Dieu nous oblige à l'observation même la plus rigoureuse des conseils évangéliques ; par exemple, en vertu du précepte de l'amour de Dieu, je ne suis pas obligé de quitter le monde pour m'ensevelir dans la solitude et dans le cloître ; ce n'est qu'un simple conseil qui ne peut m'imposer aucune obligation par lui-même ; mais si ma faiblesse et ma fragilité sont telles qu'il me soit absolument impossible de servir Dieu dans le monde, qui doute que le conseil de quitter le monde ne devienne dès lors un précepte indispensable pour moi ? Si je suis obligé d'aimer Dieu par-dessus tout, ne suis-je pas obligé de quitter tout ce qui peut mettre un obstacle invincible à le servir et à l'aimer ?

Ainsi, ne pensez pas, chrétiens, que toutes les actions merveilleuses que l'on nous raconte des saints, ont été des œuvres de surérogation ; ils en ont fait, sans doute, et c'est ce qui doit rendre leur mémoire éternellement vénérable à la piété des fidèles ; mais il y a bien des traits dans leur vie qui nous paraissent admirables, et par lesquels ils n'ont fait que remplir l'obligation la plus indispensablement attachée au précepte de l'amour de Dieu. Quand ils se dérobaient au commerce des hommes, quand ils se cachaient dans des solitudes profondes et inaccessibles, quand ils exerçaient sur leurs corps des rigueurs infinies ; que sait-on ? c'est qu'ils ne croyaient pas pouvoir autrement se réduire à embrasser, dans sa totalité, cette loi de Dieu que l'amour de Dieu embrasse en effet dans sa totalité ; ils connaissaient peut-être la faiblesse de leur cœur, et ils se soumettaient à la pratique des conseils comme à un moyen absolument nécessaire pour l'observation des préceptes. Quand les martyrs se laissaient brûler par le feu, quand ils se laissaient étendre sur les roues et sur les chevalets, pensez-vous qu'ils fissent une œuvre de surérogation ? Non, chrétiens, ils ne faisaient rien, ils ne souffraient rien que ce que tout chrétien eût été obligé de faire et de souffrir, s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances : le précepte de l'amour de Dieu nous oblige à tout perdre et à tout souffrir, plutôt que de l'offenser.

L'aviez-vous jamais bien comprise, la vaste étendue de ce premier commandement ? Il renferme lui seul tous les autres préceptes ; et, en une infinité de rencontres, il embrasse encore tous les conseils de l'Evangile. Devons-nous être étonnés de ce que l'acte d'amour de Dieu est d'un si grand prix ? Devons-nous être étonnés de ce qu'il vaut lui seul le baptême et le martyre ? Devons-nous être étonnés de ce qu'il nous justifie en un moment ? Un acte d'amour de Dieu ne doit-il pas valoir en un sens le baptême et le martyre, puisqu'il doit essentiellement renfermer une résolution ferme et habituelle d'embrasser sans distinction ni restriction tous les engagements du baptême, et de les soutenir, même s'il le faut, jusqu'au martyre ? Mais si cela est, chrétiens, et si tout ce que j'ai dit est nécessaire pour faire un acte d'amour de Dieu, qui est-ce qui aime Dieu ? C'est

ce que nous allons examiner dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Imaginez-vous, chrétiens, que Dieu vous fait aujourd'hui la même question qu'à saint Pierre : *Amas me?* (*Joan.*, XXI, 17.) M'aimez-vous? n'aimez-vous rien préférablement à moi? Si je vous le demande, c'est plus pour votre intérêt que pour le mien; je suis heureux sans vous, et votre amour ne peut rien ajouter à mon bonheur; mais je suis résolu de n'en faire part qu'à ceux qui m'auront véritablement aimé: *Amas me?* M'aimez-vous? encore une fois, vous ne sauriez vous le demander trop souvent à vous-mêmes, puisque vous ne pouvez être sûrs de me plaire qu'autant que vous serez fidèles à m'aimer.

Que répond votre cœur à cette question, mes frères? examinez bien ses sentiments et ses dispositions présentes; examinez bien ensuite le cours ordinaire de votre conduite et de vos sentiments: car vous n'ignorez pas que pour aimer véritablement, il faut que les actions répondent aux sentiments. Ainsi nous avons deux moyens pour connaître si nous aimons Dieu: le premier, c'est d'examiner nos sentiments; le second, c'est d'examiner notre conduite.

L'examen des sentiments se peut faire en deux manières: premièrement, par le sentiment même, et sans avoir recours aux réflexions. L'amour se fait sentir par lui-même, le cœur parle, et nous avertit de ce qui se passe en lui; il est rempli, il est pénétré de son objet; il ne prend goût à rien, il ne s'attache à rien, qu'autant qu'il y est déterminé par quelque rapport avec cet objet. Est-ce là, chrétiens, la situation de votre cœur par rapport à Dieu? y pensez-vous souvent? y pensez-vous volontiers? vous êtes-vous jamais plaints de ce qu'une infinité d'objets créés vous détournent d'y penser? sentez-vous ces désirs empressés de le contenter et de lui plaire, que l'on peut regarder comme la pierre de touche du véritable amour? Si cela est, vous devez être contents de vos sentiments. Mais si vous ne pensez à Dieu qu'à regret et avec peine, si vous vous intéressez faiblement aux choses de Dieu, si votre cœur est plus vivement touché de tout autre désir que de celui de lui plaire, plus vivement frappé de toute autre crainte que de celle de l'offenser; ah! chrétiens, ne vous abusez pas, vous êtes dans un état funeste; vous n'êtes pas dans les dispositions que Dieu demande de vous par le premier et le plus grand des commandements; vous n'avez pas encore fait le premier pas dans la morale de l'Evangile.

Un autre moyen de connaître nos véritables sentiments, est de les mettre nous-mêmes à l'épreuve par des suppositions, en nous figurant quelques-unes de ces tentations auxquelles on ne peut résister sans un grand amour de Dieu, et en consultant notre cœur pour savoir s'il y résisterait. C'est ce moyen que saint Augustin enseignait à son peuple, quand il disait: Voulez-vous savoir, mes frères, si vous aimez Dieu? Que votre cœur me réponde, c'est votre cœur que j'interroge, et non pas votre bouche. Faisons une supposition: imaginez-vous que Satan vous transporte sur une haute montagne, d'où il vous montre tous les royaumes du monde, avec la gloire et les délices qui les accompagnent: *Omnia regna mundi, et gloriam eorum* (*Matth.*, IV, 8); et qu'il vous dit, comme à Jésus-Christ: *Hæc omnia tibi dabo* (*Ibid.*, 9); vous aurez tout cela, et vous en jouirez sans crainte, sans changement, sans altération, dans une parfaite tranquillité, et dans l'état fixe et immuable d'une santé et d'une jeunesse éternelles; j'ai reçu de Dieu le pouvoir de vous offrir tous ces biens, mais à une condition, c'est que, si vous les acceptez, il faut que vous renonciez à voir et à posséder Dieu pour toujours. Que vous dit votre cœur en ce moment, mes frères? continue saint Augustin; se trouve-t-il en suspend entre les biens de la terre et ceux du ciel, entre Dieu et le monde? A-t-il déjà pris parti pour le monde? Si cela est, vous êtes assurés que vous n'aimez pas Dieu: *Si gauderes, nondum cœpisti esse amator Dei.* Après avoir mis votre amour pour Dieu à l'épreuve de la plus brillante et de la plus délicieuse prospérité, mettons-le à l'épreuve des plus horribles adversités. Faisons une autre supposition: c'est toujours saint Augustin qui parle; imaginez-vous que Dieu vous dit: Je vais troubler la paix de l'Eglise, je vais armer de nouveau les tyrans pour éprouver la foi des fidèles; tout ce qu'on a fait souffrir de plus cruel et de plus douloureux aux martyrs, on va vous en menacer, si vous ne renoncez pas à ma foi et à mon amour; on mettra d'un côté tous les agréments de la prospérité, et de l'autre toutes les horreurs de la mort; que feriez-vous, chrétiens? que vous dit votre cœur? Pouvez-vous actuellement vous répondre que vous ferez la même chose que les martyrs? n'avez-vous pas déjà renoncé à la foi? n'avez-vous pas déjà consommé le péché dans cette supposition? Si cela est, vous êtes assurés que vous n'aimez point Dieu: *Nondum cœpisti esse amator Dei.*

Je sais, chrétiens, que l'on pourrait dire qu'il est dangereux de faire de pareilles suppositions, et qu'il y a de la témérité à s'exposer en idée à des tentations si terribles, tandis que nous avons tant de peine à vaincre les plus communes. Mais quoi! saint Augustin ne nous en a-t-il pas donné l'exemple? et peut-on dire qu'il y ait tant d'inconvénients à mettre à toutes les épreuves possibles, un amour, qui pour être digne de Dieu, doit être en effet supérieur à toutes les épreuves possibles? Quoi de plus capable de nous inspirer des sentiments nobles et généreux, quand il est question du service de Dieu, et de confondre notre lâcheté quand nous y manquons, que de nous représenter,

le plus vivement qu'il est possible, les grands devoirs que la charité nous impose?

Après tout, il est inutile de recourir à des suppositions pour connaître si nous aimons Dieu; notre conduite en doit décider : le véritable amour ne se manifeste pas moins par les actions que par les sentiments. Jugeons-nous donc nous-mêmes sur cette règle. L'avez-vous, cet amour de préférence, chrétiens pervers et corrompus, qui offrez tous les jours votre cœur et vos sentiments à des divinités mortelles et corruptibles, qui vous faites un plaisir et une étude de leur appliquer toutes les prérogatives de l'Etre suprême, et de leur exprimer vos sentiments par tout ce que l'amour de préférence a de plus flatteur, par tout ce que l'amour effectif a de plus généreux, par tout ce que l'amour de tendresse a de plus touchant, par tout ce que l'amour de sacrifice et d'adoration a de plus humble et de plus soumis? L'avez-vous, cet amour de préférence, mères idolâtres de vos enfants, qui les aimez plus que Dieu, qui en êtes mille fois plus occupées que vous ne l'êtes de Dieu, et qui, bien loin d'être prêtes à lever le bras sur eux pour les immoler à l'exemple d'Abraham, qui ne fit rien en cela que ce que tout chrétien eût été obligé de faire dans les mêmes circonstances, murmurez audacieusement contre le ciel, quand il les appelle à lui, comme un bien qui lui appartient plus qu'à vous? L'avez-vous, cet amour de préférence, coupables épouses, qui, pour ne pas déplaire à des hommes sans foi et sans religion, et pour conserver leur amour qui vous est mille fois plus cher que celui de Dieu, vous faites une loi et une habitude de les suivre sans résistance dans les voies de perdition où ils veulent vous égarer avec eux?

Jusqu'ici, chrétiens, je n'ai parlé qu'à ceux qui sont si évidemment éloignés d'aimer Dieu, qu'ils ne peuvent pas se flatter et s'aveugler eux-mêmes sur ce point : mais que sera-ce, si je viens à demander à ceux mêmes qui se piquent de dévotion et de piété, et qui se flattent d'observer au moins le premier des commandements; que sera-ce, si je viens à leur demander qu'ils s'examinent avec soin, et qu'ils déclarent avec sincérité si cet amour qu'ils se flattent d'avoir pour Dieu est véritablement un amour qui, en le préférant à tout, est déterminé à lui obéir dans tout? L'avez-vous, cet amour d'obéissance universelle, chrétiens imparfaits, qui, scrupuleux sur certains articles de la loi, ne vous faites aucun scrupule de violer les autres; chastes, tempérants, réservés, reconnaissants envers ceux qui vous font du bien, mais implacables ennemis de tous ceux qui vous font du mal, et dont le cœur, sacrifiant à Dieu mille autres sentiments, ne peut jamais se résoudre à lui sacrifier celui de la vengeance? L'avez-vous, cet amour d'obéissance universelle, chrétiens d'humeur et de caprice, qui formez votre religion, non selon les lois et les commandements de Dieu, mais selon votre volonté propre, selon vos goûts selon vos intérêts, selon vos caprices, selon les temps, selon les âges, j'ai presque osé dire, selon les saisons; qui prenez dans la loi de Dieu les articles qui vous plaisent ou qui vous accommodent, et qui rejetez tous les autres? Quoi! vous osez dire que vous aimez Dieu, que vous observez ses commandements? Ah! chrétiens, celui-là n'en garde aucun, qui ne les garde pas tous; celui-là ne peut se vanter d'observer le premier des commandements, qui n'observe pas tous les autres.

Que répondrez-vous donc au jugement de Dieu, lorsque, vous demandant compte de votre fidélité à garder ses lois, et commençant par la première, il vous dira : *Diligis me plus his?* (*Joan.*, XXI, 15.) M'avez-vous aimé plus qu'aucun objet créé? m'avez-vous véritablement aimé, comme je vous l'avais commandé, de cet amour qui me préfère à tout et qui m'obéit dans tout? Il faudra répondre avec autant de confusion que de vérité : non, Seigneur, je ne vous ai point aimé, mais j'ai beaucoup aimé mon intérêt, quelque léger qu'il fût, puisque j'ai toujours sacrifié vos lois et vos commandements au moindre de mes intérêts; je ne vous ai point aimé, mais j'ai beaucoup aimé mon plaisir, quelque frivole qu'il fût, puisque j'ai toujous quitté votre culte et votre service, lorsqu'il a été question de courir au moindre plaisir; je ne vous ai point aimé, mais j'ai beaucoup aimé l'or et l'argent, puisque j'ai toujours éte bien plus occupé des moyens les plus efficaces d'en acquérir, et des moyens les plus agréables de le dépenser, que je ne songeais à vous; enfin, je ne vous ai point aimé, et je me suis beaucoup aimé moi-même; mais j'ai eu le malheur de ne m'aimer que pour le temps de la vie, et jamais je n'ai su m'aimer pour l'éternité. Heureux donc, et mille fois heureux, celui qui pourra répondre avec autant de vérité que l'apôtre : *Domine, tu scis quia amo te.* (*Joan.*, **XXI, 15, 16.**) Oui, mon Dieu, vous le savez, je vous ai toujours aimé de cet amour qui vous préfère à tout et qui vous obéit dans tout; et il ne me reste plus qu'à vous aimer de cet amour de ravissement et de joie qui doit être la récompense de l'autre dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV.

Pour le lundi de la cinquième semaine de Carême.

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit, et deficit anima mea in atria Domini. (*Psal.* LXXXIII, 2.)

Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus mon âme ne peut plus soutenir l'ardeur avec laquelle je soupire après la demeure du Seigneur.

C'est ainsi que le Roi-Prophète exprimait ces désirs ardents de la céleste patrie dont il était enflammé : las et dégoûté des faux biens de ce monde, dont il connaissait la vanité; ennuyé des peines de cette vie, dont il n'était pas exempt sur le trône, il aspirait sans cesse à une vie plus heureuse. Qui de nous, chrétiens, pourrait s'empêcher

de soupirer comme lui après le bonheur du ciel? C'est pour le mériter, que les saints se refusent tous les plaisirs du monde, et qu'ils en supportent toutes les croix et toutes les amertumes; c'est par l'espoir d'y arriver un jour, que nous consolons ceux qui souffrent; c'est en vous le souhaitant que nous finissons nos discours, parce qu'il est le terme de l'espérance chrétienne, la fin de toute la religion, et qu'il devrait suffire de montrer le ciel aux hommes pour en faire des saints, comme la mère des Machabées le montrait à ses enfants pour en faire des martyrs.

Mais, hélas! chrétiens, que ce bonheur est peu connu, et qu'il est peu désiré! il est même encore moins connu qu'il n'est désiré, puisque ceux mêmes qui le désirent avec plus d'ardeur, n'en ont encore qu'une idée très-faible en comparaison de ce qu'il est dans la réalité; ne laissons pas de faire notre possible pour vous rendre cette idée plus vive et plus sensible que vous ne l'avez eue peut-être jusqu'ici. Le Saint-Esprit nous en a dit assez dans ses divines Ecritures, pour nous faire comprendre qu'il est infiniment au-dessus de ce bonheur humain que nous cherchons en vain sur la terre. Réfléchissons, 1° sur tous les avantages attachés au bonheur du ciel: ce sera le sujet de la première partie; 2° sur tous les maux dont il nous délivre: ce sera le sujet de la seconde; et nous n'hésiterons plus à ne rien omettre et à tout sacrifier pour l'obtenir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'entreprends ici, chrétiens, de vous donner une idée du bonheur du ciel; mais par où l'ai-je donc connu moi-même, ce bonheur, pour vous en expliquer tous les avantages? Ai-je été initié dans les secrets du Très-Haut? ai-je pénétré cette lumière inaccessible qui l'environne? ai-je vu, comme Moïse, le Dieu d'Israël descendre sur le Sinaï? ai-je percé comme lui, l'obscurité de la nue? ai-je vu, comme Isaïe, le Dieu tout-puissant assis sur son trône, et tout le ciel rempli de sa majesté et de sa gloire? ai-je aperçu les séraphins qui l'adorent et qui se couvrent de leurs ailes pour tempérer l'éclat de sa divinité? ai-je été ravi, comme saint Paul, jusqu'au troisième ciel? ai-je vu ce que l'œil humain n'avait point vu avant lui? ai-je entendu ces paroles secrètes qui révèlent des mystères inconnus aux hommes? et me suis-je trouvé dans un enchantement qui me laisse douter si j'ai rien vu et entendu par les organes du corps, ou s'il a fallu que mon âme en ait été détachée pour recevoir ce divin écoulement de la gloire du Très-Haut et les délices de l'autre vie? les portes du ciel se sont-elles ouvertes pour moi, comme elles le furent aux yeux de l'apôtre saint Jean dans l'île de Patmos? ai-je été ravi, étonné, ébloui, comme cet apôtre, d'un éclat qui surpasse les plus brillants effets de la lumière dans les astres du ciel? ai-je entendu comme lui la voix des anges, et le bruit mélodieux de ces harpes résonnantes qui célébreront à jamais la gloire de l'Agneau? Non, chrétiens: mais je ne vous parlerai du bonheur du ciel que d'après ces grands hommes qui ont été si particulièrement éclairés de l'Esprit de Dieu pour le connaître; et si l'on ne peut entreprendre sans témérité de tracer le tableau d'un objet inconnu, l'audace disparaît lorsque de tels hommes nous en fournissent eux-mêmes les traits et les couleurs.

Ce n'est point par le corps que l'homme est heureux; il ne peut y avoir de félicité que dans son âme: le corps n'est par lui-même qu'un élément mort et inanimé, une matière brute et insensible, qui reçoit des mouvements, des chocs, des impulsions, tandis que l'âme reçoit des sensations agréables ou douloureuses: tel mouvement du corps peut faire souffrir l'âme, mais le corps ne souffre pas; il ne peut-être le sujet de la douleur, il n'en est que l'organe et l'instrument; et comme il n'est nullement capable de souffrance, il la communique à l'âme sans la sentir. Il en est, à cet égard, du plaisir comme de la douleur; le corps le transporte jusqu'à l'âme, sans l'éprouver. Le corps est donc absolument incapable de bonheur, et il n'y a que l'âme seule qui puisse proprement être heureuse: le corps même est plus souvent l'obstacle que l'instrument de son bonheur; puisque, asservie aux mouvements de cette matière insensible, elle en reçoit si souvent des impressions de douleur, lorsqu'elle ne désire que des impressions agréables.

Représentez-vous donc, chrétiens, une âme fidèle, dégagée par la mort de ces terrestres liens qui l'appesantissent, et transportée tout à coup dans le séjour de la gloire; la voilà libre, la voilà rendue à elle-même, la voilà capable de recevoir un bonheur immédiat et indépendant des organes du corps. Examinons, chrétiens, quels seront les principaux avantages de ce bonheur ineffable.

Nous pouvons distinguer dans notre âme trois facultés différentes: la faculté de connaître, la faculté d'aimer et la faculté de sentir; ces trois facultés remplissent en quelque sorte toute l'essence de l'âme, puisqu'elle n'est autre chose qu'une substance capable de connaître, d'aimer et de sentir. Pour que l'âme soit parfaitement heureuse, il faut donc qu'elle trouve et qu'elle possède un objet capable de remplir toute l'étendue de sa connaissance, toute l'étendue de son amour, et de lui procurer en même temps toutes les sensations agréables qui peuvent résulter de cette connaissance et de cet amour. Or elle trouvera cet objet dans le ciel: elle y sera donc parfaitement heureuse, parce qu'elle verra Dieu; parfaitement heureuse enfin, parce qu'elle éprouvera tous les sentiments agréables qui résultent nécessairement de la possession de Dieu.

Nous verrons Dieu dans le ciel, chrétiens; première et essentielle partie de notre félicité; et nous le verrons tel qu'il est, c'est l'expression de l'Apôtre: *Videbimus eum sicuti est.* (*I Joan.*, III, 2.) Ce Dieu invisible,

qui se cache à nous depuis tant de siècles, ce Dieu en qui nous croyons, et dont nous avons ouï tant de merveilles, ce Dieu se montrera à nous; il nous manifestera toute la beauté de son essence divine; tout ce que l'on nous en avait dit et tout ce que nous en avons cru, nous le verrons : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum.* (*Psal.* XLVII, 9.) Nous ne pouvons le voir en ce monde que par l'entremise d'un nuage; nous apercevons son essence rapetissée, pour ainsi dire, dans l'étroite sphère d'un miroir qui diminue nécessairement son objet pour pouvoir le représenter; nous nous en faisons un tableau qui, dans un contour extrêmement borné, ne nous en fournit encore qu'une legère ébauche; ses perfections infinies sont pour nous une espèce d'énigme qu'il nous faut deviner, et dont, après mille efforts, nous ne rapportons jamais une parfaite intelligence : *Videmus nunc per speculum in ænigmate.* (I *Cor.*, XIII, 12.) Dans le ciel, le voile sera levé, le nuage sera dissipé, l'énigme sera éclaircie; il n'y aura plus ni miroir, ni tableau; nous le verrons lui-même : *Tunc autem facie ad faciem.* (*Ibid.*) Cette vaste étendue d'être et de perfections qui ne connaît point de limites; cet océan immense de grandeur et de puissance; ces trésors inépuisable de science, de bonté, de justice; cette beauté, cette douceur, ces charmes, ces attraits d'un Dieu aussi aimable qu'il est grand; tout cela nous sera prodigué, livré en spectacle, et sera tout à la fois présent à notre esprit, parce que nous verrons Dieu tel qu'il est, simple, indivisible, et renfermant, dans une perfection unique et illimitée, toutes les perfections imaginables, ou plutôt, des perfections que nous ne sommes pas capables d'imaginer : *Videbimus eum sicuti est.* (*Ibid.*)

Vous savez, chrétiens, qu'il y a différentes manières de connaître un même objet; car on peut en avoir ou une connaissance bornée, ou une connaissance difficile et pénible, ou une connaissance insipide et ennuyeuse : ce n'est pas ainsi que nous connaîtrons Dieu dans le ciel; nous en aurons une connaissance pleine et entière, une connaissance aisée et facile, une connaissance agréable et délicieuse, et, par conséquent, une connaissance satisfaisante par sa plénitude, satisfaisante par sa facilité, satisfaisante par ses effets.

Connaissance satisfaisante par sa plénitude. Tous les hommes ont, même en cette vie, une sorte de connaissance de Dieu; la lumière naturelle de la raison en donne aux païens mêmes une connaissance obscure et confuse; la lumière surnaturelle de la foi en donne aux vrais fidèles une connaissance plus parfaite et plus étendue : mais qu'est-ce que cette connaisance, au prix de celle que nous en aurons dans le ciel? Jugez-en par la comparaison dont un saint Père s'est servi pour nous en faire sentir la différence : placez, dit-il, un homme, pendant l'obscurité d'une nuit épaisse, au milieu d'un jardin délicieux, d'un palais magnifique, il peut, avec le secours de la main, atteindre quelques objets, mais il n'en aura qu'une idée très-imparfaite; la magnificence, l'éclat, les proportions lui échappent : c'est l'image de la connaissance obscure et confuse que les païens peuvent avoir des perfections de l'Être suprême. Faites luire aux yeux de cet homme un flambeau qui diminue les ténèbres; il commencera, à la vérité, à voir et à connaître, mais imparfaitement; sa vue bornée et mal secourue n'apercevra encore que des couleurs sans lustre, des objets sans éclat, des contours effacés, des proportions manquées; il rencontrera partout plus d'ombres que de lumières : c'est l'image de l'idée que le flambeau de la révélation nous donne pendant notre vie des perfections divines. Mais que le soleil vienne à paraître dans un air pur et serein, sous un ciel sans nuage : alors tout rit, tout brille, tout frappe les yeux, tout les charme, tout les surprend; toutes les beautés sont sensibles, toutes les couleurs vives, toutes les proportions développées : c'est l'image de l'effet que fera sur nous la lumière de la gloire; c'est l'image de cette connaissance pleine et entière que nous aurons dans le ciel du plus grand et du plus parfait de tous les êtres : connaissance aisée et facile; c'est ce que porte le terme de voir : *Videbimus.* (I *Joan.*, III, 2.) La vérité ne sera plus vendue au travail, à la méditation et à l'étude; nous la découvrirons d'une simple vue, sans peine et sans effort; notre âme, élevée au-dessus de ses forces naturelles, verra Dieu avec plus de facilité que l'œil le plus saint et le mieux disposé n'aperçoit l'objet qui lui réfléchit la lumière; avec cette différence, que nous verrons et contemplerons notre Dieu sans jamais nous lasser de le contempler et de le voir. Sur la terre, il est impossible qu'on ne se lasse, à la longue, de contempler toujours le même objet; la continuité de l'application use insensiblement les forces de la puissance, et les défauts que l'on découvre avec le temps émoussent le plaisir, et font succéder le dégoût à l'admiration : dans le ciel, l'admiration sera toujours aussi agréablement tendue; l'attention sera toujours également douce et constante; cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, fixera sur elle tous nos regards, et ne les lassera jamais; nous verrons toujours notre Dieu, et nous désirerons toujours de le voir : *Videbimus eum sicuti est.* (*Ibid.*)

Ah! chrétiens, si les spectacles de la terre, si la pompe et la magnificence des rois, si la richesse de leurs palais, si l'éclat d'une cour brillante et somptueuse, si les ouvrages de l'industrie humaine, qui peut tout au plus arranger avec quelque proportion les parties d'une matière vile et grossière; si le ciel et les astres qui l'embellissent, si l'ordre et l'harmonie des parties de l'univers, si les vives couleurs des pierres précieuses, si la diversité des fleurs, si un rayon de beauté périssable qu'on croit apercevoir dans une

créature pleine de défauts; si tout cela peut bien éblouir pour un temps, enchanter, causer des transports, que sera-ce de voir Dieu, ce principe de tous les charmes, cette âme de la beauté même, de le voir, dis-je, ce Dieu, dans toute sa gloire, avec tout l'éclat dont il brille, toute la pompe qui l'environne; tel enfin qu'il ravit, dans l'admiration de ses perfections infinies, tous ces bienheureux qui le contemplent depuis des siècles, et qui seront toujours avides de le contempler? *Videbimus eum sicuti est.* Si la vérité, tout épineuse qu'elle est, fruit ingrat d'une étude sombre et laborieuse; que dis-je? si de frivoles conjectures, si un fantôme de vérité se fait suivre, que sera-ce de voir dans Dieu la vérité même, de voir ces idées immortelles qui ont dirigé sa puissance dans la construction de l'univers, l'ordre et les motifs de ses décrets impénétrables, cet enchaînement de moyens que sa providence emploie pour conduire les êtres créés à leur fin dernière, d'une manière aussi douce que forte; de voir enfin, de trouver en Dieu, comme dans sa source, sans peine, sans travail, sans péril d'erreur, dans tout son éclat, dans toute son évidence, dans toute son étendue, cette vérité fugitive qui échappe depuis si longtemps à nos impuissantes recherches? *Videbimus eum sicuti est.* Si la foi, tout obscure qu'elle est, a de si belles ténèbres; si les saints, à travers de cette lumière sombre, ne laissent pas d'entrevoir dans Dieu des beautés qui les charment, qui les ravissent, et qui ne leur laissent plus de goût pour s'occuper de la vue et de la connaissance d'aucun autre objet, que sera-ce, chrétiens, lorsque le voile sera rompu, lorsque la gloire l'aura écarté, lorsque la foi suffisamment exercée se trouvera changée en intelligence; lorsqu'elle aura, si j'ose ainsi m'exprimer, enfanté la vue? *Videbimus eum sicuti est.*

Connaissance qui ne peut manquer de produire l'amour le plus vif et le plus parfait; seconde partie essentielle de la félicité du ciel. Aimer sans voir est un tourment; voir sans aimer est une fatigue : mais aimer un Dieu que l'on voit, et voir un Dieu que l'on aime, c'est le comble de la félicité, parce qu'on ne peut voir ni aimer en lui qu'un objet véritablement digne d'être vu et d'être aimé, un objet capable d'exciter notre amour et capable de le remplir; un objet que nous ne pourrons voir tel qu'il est, sans que ces rapports intimes qu'il a mis dans notre cœur pour nous attirer à lui, ne se développent en quelque sorte d'eux-mêmes, parce que ce cœur n'a été fait que pour lui; un objet qui nous fera sentir, à la première vue, la vérité de cette parole de saint Augustin : *Fecisti nos ad te, Deus;* Seigneur, vous ne nous avez faits que pour vous aimer. Tel sera, chrétiens, le premier cri de l'âme fidèle à son entrée dans le ciel; c'est là seulement que la vue sera satisfaite, et que l'amour sera rempli. Amour saint pour un Dieu qui est la sainteté même, et qu'il est infiniment juste d'aimer; amour noble, élevé, solide, pour le plus grand et le plus accompli de tous les êtres; amour vif et tendre pour un Dieu qui se montre avec toutes les perfections qui le rendent aimable, qui les développe dans toute leur étendue, qui les fait briller dans tout leur éclat, et qui emploie toute la force et toute la douceur de son action toute-puissante pour les rendre sensibles; amour pur et tranquille, qui ne peut plus être ni détruit par le vice, ni glacé par la crainte, ni troublé par l'inquiétude, ni refroidi par la tiédeur, ni se perdre dans l'indifférence; amour réciproque de la part d'un Dieu qui nous aimera, et qui nous fera sentir qu'il nous aime; amour toujours content, toujours possédant, et toujours désirant de posséder; amour appliqué sans relâche, constant sans dégoût, uniforme sans ennui, nécessaire sans contrainte; amour enfin renfermant dans ses mouvements délicieux tout ce qui peut contenter cette délicate faculté de notre âme, qui ne peut trouver son bonheur que dans l'amour de son Créateur, de son souverain bien, de son premier principe et de sa dernière fin.

Oui, chrétiens, le céleste Epoux, se montrant dans le ciel avec tous ses charmes, déploiera dans toute leur étendue ces principes d'aimer qu'il a mis dans notre âme, et les fera agir avec toute leur vivacité; ce cœur s'élancera vers son Dieu, pour s'unir à lui avec le sentiment d'un amour infiniment délicieux et d'une joie ineffable : l'union sera parfaite et indissoluble; nous ne ferons plus qu'un avec Dieu; nous jugerons par ses idées, nous agirons par le mouvement de sa volonté, nous serons en quelque sorte sages de sa sagesse, justes de sa justice, saints de sa sainteté, parfaits de sa perfection, heureux de son bonheur, dieux, selon l'expression de l'Apôtre, par la participation de sa divinité. Et voilà, chrétiens, cette heureuse transformation en Dieu qui nous est promise, cette ressemblance avec Dieu dont parle saint Jean, qui se commence sur la terre par la grâce, et qui se consomme dans le ciel par la gloire : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*

Hommes aveugles et insensés, vous cherchez votre bonheur dans de profanes amours qui ne servent le plus souvent qu'à vous rendre malheureux! Mais que pouvez-vous trouver sur la terre qui soit capable de vous dédommager de la perte de votre Dieu? Revenez à lui, apprenez à le connaître; ce n'est que par lui et avec lui que l'on peut être heureux par l'amour : non par cet amour grossier et terrestre que les soupçons alarment, que les désirs tourmentent, que l'abandon désespère, qui se nourrit de larmes, qui se repaît d'espérances, et qui, pour un petit nombre de plaisirs imparfaits qui l'accompagnent, traîne nécessairement après lui une affreuse suite de tourments, d'inquiétudes et de malheurs; mais par un amour qui ne désire rien, parce qu'il n'a rien à désirer; qui n'espère rien, parce qu'il est toujours au terme de l'espérance; qui

plaise, qu'en vous développant ici toute la force et toute l'étendue du précepte de l'amour, je prétende énerver le moins du monde celui de la crainte. Dieu n'est pas moins terrible qu'il est aimable; nous lui devons l'hommage de la crainte comme celui de l'amour : ce dernier va faire le sujet de ce discours; et, pour rassembler dans un seul point de vue tout ce qui concerne ce grand commandement, je réduis à trois questions tout ce qui peut contribuer à le développer. Sommes-nous obligés d'aimer Dieu ? première question; comment sommes-nous obligés de l'aimer? seconde question; l'aimons-nous véritablement comme nous sommes obligés de l'aimer ? troisième question. Dans les deux premières, nous examinerons la loi; dans la troisième, nous comparerons la loi avec notre conduite. Or, pour ne rien laisser à désirer sur ces trois questions, je distingue trois choses dans l'amour de Dieu : ses motifs, ses qualités, ses effets. Les motifs de l'amour de Dieu nous feront connaître que nous sommes obligés de l'aimer : ce sera le sujet de la première partie; les qualités de l'amour de Dieu nous feront connaître comment nous sommes obligés de l'aimer : ce sera le sujet de la seconde partie; enfin, les effets de l'amour de Dieu nous feront connaître si nous l'aimons : ce sera le sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne pouvons guère traiter dans les chaires chrétiennes de sujet plus intéressant que le sujet de l'amour de Dieu; chacun sait qu'il faut l'aimer, et qu'il ne peut y avoir, sans cet amour, de piété solide et de véritable vertu : une âme pieuse et fidèle craint toujours de ne pas l'aimer assez, de ne l'aimer qu'en imagination et en paroles, et de se trouver par là dans une infraction habituelle du plus grand et du plus indispensable des commandements; elle ressent à cet égard un doute qui l'inquiète, un scrupule qui lui pèse sur la conscience; ainsi elle est naturellement attentive à un discours où elle espère trouver des motifs qui nous portent à aimer Dieu, des raisons qui nous y déterminent, des sentiments qui nous y engagent.

Ce fut proprement sur le Calvaire et sur le Sinaï que le précepte de l'amour de Dieu fut donné aux hommes avec plus d'éclat, d'abord au milieu du redoutable appareil de sa majesté et de sa puissance, ensuite au milieu du lamentable spectacle de ses humiliations et de sa croix; d'abord en tonnant, et ensuite en mourant : dans le premier état il parlait en Maître, et dans l'autre, en Rédempteur; dans l'un il nous commandait de l'aimer, dans l'autre il s'abaissait lui-même jusqu'à nous demander notre amour; dans l'un il captivait cet amour par son autorité, et dans l'autre par ses bienfaits.

L'amour de Dieu est donc, 1° un amour de devoir, puisque Dieu nous y oblige par son commandement; 2° un amour de justice, puisqu'il le mérite par ses perfections infinies; 3° un amour de reconnaissance, parce qu'il se l'attire par ses bienfaits; 4° un amour d'inclination, puisque notre cœur nous y porte par son penchant.

Amour de devoir, puisque Dieu nous y oblige par son commandement : *Diliges Dominum Deum tuum;* vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Voilà le précepte : il est à la tête de tous les autres préceptes, parce qu'il doit servir à les interpréter et à les adoucir. Je dis premièrement à les interpréter : car c'est surtout par ce premier commandement qu'il convient d'entendre et d'expliquer tous les autres. La crainte, quand elle est seule, discute presque toujours sur l'obligation; elle voudrait la restreindre, elle chicane sur le précepte, elle cherche à diminuer un joug qui lui paraît trop onéreux : mais l'amour ne chicane jamais; dites-lui : Faites cela pour moi; il entend tout, il connaît tout; il a au souverain degré le don d'intelligence; et quand un commandement est expliqué par l'amour, on peut être assuré qu'il sera toujours entendu et pratiqué dans le sens le plus parfait et le plus généreux. Je dis en second lieu que ce premier commandement doit encore servir à nous adoucir tous les autres : rien ne coûte à l'amour, tout lui paraît aisé et facile; plus vous lui en demandez, plus il en veut faire; si vous ne lui donniez pas des lois, il s'en ferait à lui-même; les sacrifices lui plaisent, les peines mêmes lui sont agréables; et c'est justement ce premier précepte qui constitue l'extrême différence que nous apercevons entre les saints et nous. Les saints n'ont nulle peine à entendre et à pratiquer tous les autres articles de la loi, parce que l'amour qui fait le premier leur donne l'intelligence des autres; au lieu que nous, chrétiens, nous ne pouvons ni les comprendre ni les accomplir, parce que bronchant, pour ainsi dire, dès le premier pas, et n'ayant pas encore commencé à observer le premier commandement, il est naturel que les autres nous paraissent obscurs et impraticables.

Au reste, cet amour prescrit par le premier des commandements, Dieu ne prétend pas nous l'arracher par la force; son autorité ne vient ici qu'à l'appui de ses bienfaits et de ses charmes, et il ne veut être aimé de nous que parce qu'il est aimable. Les perfections de Dieu ne sont pas sensibles et palpables, il est vrai, elles sont invisibles et cachées; mais en sont-elles moins réelles et moins attrayantes? Jugeons-en par ces faibles traits qu'il a bien voulu en répandre dans quelques-uns de ses ouvrages; idée proportionnée à notre faiblesse, quoique nullement proportionnée à l'excellence de sa nature. N'est-ce pas Dieu qui est l'auteur de tout ce qui peut toucher et ravir notre cœur? Tout ce qui plaît, tout ce qui charme, vient de Dieu, et ce charme même et la douceur du sentiment sont un effet de sa puissance; combien doit-elle donc

et si élevés, qu'il est dangereux d'y toucher ; comme il y a des objets dans la nature, tels que l'or, la flamme, et l'éclat des diamants, que le pinceau ne peut jamais représenter sans les affaiblir. Mais ce scrupule, qui me reste dans l'esprit, doit vous donner, ce semble, la plus haute idée du bonheur du ciel, puisque son incompréhensibilité, son ineffabilité, si je l'ose dire, doit suppléer parfaitement à l'impuissance de nos idées et de nos expressions, parce qu'étant l'effet et la preuve de sa grandeur et de son excellence, elle nous met à portée d'en juger par la raison même qu'elle nous met dans l'impossibilité de la comprendre : et comme il est plus facile de vous dire ce que ce bonheur n'est pas, que de vous dire ce qu'il est, peut-être réussirai-je mieux à vous en faire comprendre tout le mérite, en vous le représentant exempt de tous les défauts qui corrompent nécessairement le bonheur humain. Un ancien philosophe cherchait sur la terre un homme sage, et moi j'y cherche un homme heureux; et l'un serait sans doute plus difficile à trouver que l'autre, parce que Dieu veut qu'il y ait des sages sur la terre, et sa grâce sait en former; mais il ne veut pas qu'il y ait des heureux, parce qu'il ne veut pas que nous puissions l'être que dans le ciel.

Pour être véritablement heureux, il faut que notre bonheur ait trois qualités, dont l'une regarde l'objet de ce bonheur, l'autre regarde sa nature, et l'autre sa durée : quant à son objet, il faut que ce bonheur soit proportionné à nos désirs; quant à sa nature, il faut que ce bonheur soit pur et sans mélange ; et quant à sa durée, il faut qu'il soit stable et permanent. Pourquoi? C'est que pour nous rendre parfaitement heureux, il faut un bonheur qui ne laisse rien à désirer, qui ne laisse rien à souffrir, qui ne laisse rien à craindre ; or, c'est ce qui n'appartient qu'au bonheur du ciel, parce que ce bonheur est le seul qui, étant proportionné à nos désirs quant à son objet, ne laisse rien à désirer, le seul qui, étant pur et sans mélange, quant à sa nature, ne laisse rien à souffrir; le seul enfin, qui, étant stable et permanent, quant à sa durée, ne laisse rien à craindre.

Je dis, premièrement, que ce bonheur ne laisse rien à désirer, à la différence du bonheur humain qui ne nous rend jamais contents. Car, je vous le demande, chrétiens, qui est-ce qui est content en ce monde? qui est-ce qui est rempli et satisfait? qui est-ce qui ne demande rien, qui n'attend rien, qui ne désire rien? en avez-vous vu? en connaissez-vous? espérez-vous jamais d'en voir et d'en connaître? Ecoutez les hommes, vous les entendrez toujours vanter le bonheur d'autrui, jamais leur propre bonheur; la plupart n'ont point ce qu'ils désirent, et tous généralement désirent ce qu'ils n'ont pas ; leur bonheur est toujours borné, tronqué, restreint par quelque endroit ; et qui pourrait lire au fond de leur cœur, n'y verrait que des germes, des commencements, des naissances de bonheur, qui n'arrivent jamais à un état de perfection ; il n'y verrait que des désirs qui se succèdent comme les anneaux d'une chaîne, parce que le premier rempli en attire un autre, et ainsi à l'infini, jusqu'à ce que la mort termine en même-temps, et le cours de la vie, et le cours de leurs inquiétudes. Donnez-moi l'homme du monde qui passe pour avoir le plus de droit et de raison d'être content, ne pensez pas, chrétiens, que je l'appelle heureux : je sais trop qu'il ne peut y avoir en ce monde de félicité parfaite : je l'appellerai donc plutôt un homme de désirs, comme le dernier des misérables : *vir desideriorum* (*Dan.*, X, 11); parce que je sais qu'il est essentiel à l'homme de désirer, de demander, d'aspirer sans cesse à un bonheur plus grand.

Vous me direz, que si la plupart des hommes ne sont pas contents de leur sort, c'est qu'ils sont insatiables; mais comment ne le seraient-ils pas, en s'attachant à un monde où ils ne trouvent rien qui puisse les rassasier, à un monde qui ne peut leur donner qu'un faux bonheur, de faux biens, de fausses joies, de fausses espérances? comment ne le seraient-ils pas, au milieu de tant d'objets capables d'irriter leurs désirs et incapables de les remplir? comment ne le seraient-ils pas, dans le dur esclavage de tant de passions différentes qui leur cause une soif brûlante, que rien ne peut éteindre; une faim qui les dévore, que rien ne saurait apaiser? comment ne le seraient-ils pas, dans un lieu d'exil, qui les éloigne de la source du vrai bonheur; dans une vallée de larmes, où la santé et la maladie, la tristesse et le contentement, le bonheur et l'adversité, le calme et la tempête, la vie et la mort se touchent de si près, que l'une peut-être regardée comme l'avant-coureur et le présage infaillible de l'autre?

Aussi David ne faisait nulle difficulté d'avouer au Seigneur ce mécontentement nécessaire, ce vide inévitable qu'il éprouvait encore après les grâces singulières, mais temporelles, dont le Seigneur l'avait comblé : de simple berger, qu'il était, Dieu en avait fait un roi, un grand roi, un roi victorieux et conquérant : cependant il n'était pas encore heureux, il n'était pas encore rempli et satisfait; il le disait lui-même : Seigneur, je regorge de biens et d'honneurs; vous avez rempli mes jours de prospérité et de gloire; cependant je sens qu'il manque toujours quelque chose à mon bonheur, et que je ne serai pleinement satisfait que lorsque mon âme, délivrée de cette prison du corps qui borne son bonheur sans borner ses désirs, vous verra, vous possédera vous-même dans le ciel : *Satiabor, cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.)

C'est là, chrétiens, que l'âme trouvera, pour la première fois, un objet exactement proportionné à la vaste étendue de ses désirs : et que peut-on chercher et désirer quand on possède un Dieu? *Quid mihi est in*

cœlo, et a te quid volui super terram? (*Psal.* LXXII, 5.) Si nos désirs sont infinis, ce Dieu n'est-il pas infini pour les satisfaire; ne trouve-t-on pas tout dans Dieu; n'est-il pas la source et la cause de tout? *Deus meus, et omnia.* Pourquoi tous ces biens terrestres, qui forment ce qu'on appelle le bonheur humain, ne sont-ils pas capables de nous rassasier, si ce n'est parce que nous sommes faits pour puiser à la source, et non dans les faibles ruisseaux qui en découlent? Arrivés une fois à cette source, nous serons remplis, nous serons satisfaits : *Satiabor.*

Aimez-vous la gloire? Vous participerez à celle de Dieu même. Ces astres qui roulent présentement sur vos têtes, vous les verrez sous vos pieds; ce tonnerre, dont le bruit formidable humilie toutes les créatures, obéira à vos commandements; cette terre, qui est aujourd'hui le plus grand théâtre de la gloire humaine, théâtre si étendu et si vaste qu'il n'y a encore aucun homme qui ait pu le remplir tout entier, vous paraîtra si petite, si bornée, que vous ne la verrez plus que comme un point, un atome presque imperceptible : et toute cette gloire humaine, que les hommes y ramassent avec tant de peines et de travaux, ne vous paraîtra plus qu'une vapeur, une fumée aussi légère dans sa substance, qu'elle est restreinte dans son étendue et courte dans sa durée.

Aimez-vous l'éclat et la splendeur de la magnificence? Vous posséderez celui qui a créé tout ce qui brille dans cet univers, et vous jouirez, en le possédant, non-seulement de tout ce qu'il a fait, mais de tout ce qu'il est capable de produire.

Aimez-vous le crédit, l'autorité, la puissance? Vous entrerez en partage d'intercession, en partage d'union et de conformité dans les conseils du Très-Haut, dans ces conseils également sages et tout-puissants, qui règlent le sort des peuples et des rois, et qui fixent la destinée des royaumes et des empires.

Mais, que dis-je, chrétiens? Les goûts que vous avez en ce monde sont encore grossiers et terrestres, ils se ressentent de la faiblesse et de l'imperfection de notre nature, ils dépendent plus de votre asservissement aux organes de votre corps qu'ils ne sont proportionnés à l'excellence et à la dignité de votre âme : vous en aurez d'autres dans le ciel, qui seront plus élevés, plus nobles et plus étendus. Cette âme unie à Dieu, et devenue semblable à lui, selon l'expression de l'apôtre, par la participation de son bonheur et de sa gloire, n'aura plus ni goût, ni inclination, ni sentiment pour tout ce qui ne peut éblouir que des yeux mortels; elle se croirait avilie et dégradée par le moindre retour à tout ce qui lui rappelle les vanités du monde et les bassesses de l'humanité : *Neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo.* (*Matth.*, XXII, 30.)

Quel bonheur, chrétiens, quel contentement, quelle satisfaction, quelle gloire! En fut-il jamais une semblable sur la terre? Et le Prophète n'avait-il pas raison de dire, en parlant du bonheur des saints : Oui, mon Dieu, vos fidèles serviteurs seront en quelque sorte enivrés de cette abondance de satisfactions, de gloire et de richesses que vous répandez à pleines mains dans votre maison : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (*Psal.* XXXV, 9.)

Bonheur pur et sans mélange, qui ne laisse rien à souffrir. Il n'y eut jamais en ce monde un homme assez heureux pour n'avoir rien à souffrir ni des autres hommes ni de lui-même : quant aux autres hommes, on peut dire que les rapports nécessaires que nous avons avec eux ne servent pour l'ordinaire qu'à troubler et à corrompre notre bonheur; et que si ces rapports sont quelquefois utiles ou agréables, ils sont encore bien plus souvent nuisibles et douloureux. Ne faut-il pas que les rois mêmes souffrent sur le trône, ou des murmures de ceux qui se plaignent, ou des importunités de ceux qui demandent, ou des fautes de ceux qui servent? Les hommes se font nécessairement souffrir les uns les autres; leurs inclinations sont différentes, leur humeur n'est pas toujours égale, leurs intérêts sont presque toujours opposés.

Mais, dans le ciel, le bonheur est pur et sans mélange, parce qu'on n'y admet que des hommes parfaits, des hommes formés par la grâce et confirmés en grâce, et qui étant rassemblés, loin d'être capables de se faire mutuellement souffrir, ne sont propres qu'à se procurer un bonheur mutuel : il n'y a plus là d'envieux qui calomnie, plus de jaloux qui soupçonne, plus de mécontent qui murmure, plus de malheureux qui se plaigne, plus de vicieux qui déplaise, plus d'ennemi qui offense, plus de fâcheux qui importune; chacun est content de son sort, et également content de celui des autres. Dieu les réunit tous dans un même centre de bonheur et d'amour, de satisfaction et de paix; et c'est ce qui faisait dire au Prophète : Votre joie est parfaite, ô cité des saints, parce qu'on ne rencontre point dans vos murs d'incirconcis ni d'immondes.

De plus, quand ici-bas on n'aurait rien à souffrir de la part des hommes, que n'aurait-on pas à souffrir de soi-même? Qu'est-ce que d'avoir un corps, et d'y être asservi? Que faut-il pour altérer le bonheur du plus grand roi du monde, et même pour l'anéantir? Hélas! il ne faut qu'un rien; une inquiétude dans le sang, une altération dans les humeurs, un dérangement dans les organes, une interruption dans le sommeil, une vapeur dans la tête, une passion dans le cœur, suffira pour altérer ce bonheur qui nous frappe et qui nous fait envie : une maladie humilie toutes les grandeurs, trouble tous les plaisirs, arrête toutes les entreprises et tous les succès.

Rien de semblable à craindre dans le ciel; l'âme y subsistera séparée du corps; ou, si elle lui est réunie, ce ne sera plus le

même corps, ce sera un corps glorieux, un corps impassible, un corps incapable de travail et de lassitude, de maladie et de dérangement, un corps inaccessible au mal et à la douleur, un corps enfin que l'âme ne reprendra que pour être l'organe et l'instrument des sensations les plus douces et les plus touchantes : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Bénissez donc le Seigneur, ô sainte Sion, s'écriait le Prophète, parce que Dieu nourrit ceux qui vous habitent de la fleur de ses plus pures délices; il répand sur leurs jours un bonheur que rien ne peut troubler, une clarté sans nuage, que rien ne peut obscurcir : ce n'est que dans vos murs que l'on peut cueillir des roses sans épines et goûter des douceurs sans amertume : *Posuit fines tuos pacem, et adipe frumenti satiat te.* (*Psal.* CXLVII, 14.)

Mais ce qui met le comble, chrétiens, à la félicité du ciel, c'est qu'on y jouit d'un bonheur stable dans sa durée, et qui ne laisse rien à craindre. Tout bonheur humain est essentiellement caduc et fragile; la fortune se joue de la puissance des rois, de la capacité des héros, de la valeur des guerriers, de la sagesse des politiques, du crédit des grands, de l'abondance des riches : elle abaisse ceux qu'elle a élevés, elle dépouille ceux qu'elle a enrichis, elle ensevelit dans l'obscurité ceux qu'elle a fait paraître dans l'éclat. Combien ne voit-on pas tous les jours de changements, de révolutions, de chutes et de disgrâces! Combien n'en a-t-on pas vus, et combien n'en verra-t-on pas encore? Quel homme assez heureux pour pouvoir compter, avec quelque apparence de raison, sur la durée de son bonheur? Que de circonstances imprévues, que d'événements sinistres peuvent en un moment le renverser et le détruire! Et quand les circonstances seraient constantes à le favoriser, quand il éviterait tous les coups de la fortune, peut-il jamais éviter ceux de la mort; ce bonheur peut-il jamais durer plus que la vie? La mort en est le terme, et ce terme est inévitable.

Répondez-moi donc, heureux du siècle, ce bonheur dont vous jouissez en ce monde, tout faible, tout imparfait qu'il est, combien n'y seriez-vous pas attachés, s'il ne devait jamais finir? Vous faites tout pour acquérir sa fragilité; que ne feriez-vous pas, que ne donneriez-vous pas pour acheter sa persévérance? Avec quel surcroît de satisfaction ne goûteriez-vous pas ces délices qui vous accompagnent, si leur cours ne devait jamais être interrompu par ces bornes fatales de la vieillesse et de la mort, que nulle félicité humaine ne peut jamais franchir? Le monde vous croit heureux ; mais quel serait le comble et la perfection de votre bonheur, si l'on pouvait ôter cette épine de votre couronne? Quand le paradis n'ajouterait à votre fortune présente que le sceau de l'immortalité, ne le croiriez-vous pas digne de tous vos travaux? Être riche, avoir à souhait toutes les délices et toutes les commodités de la vie, et ne vieillir pas, ne mourir jamais, quel heureux sort, dirait-on, quel avantage unique! quel inestimable privilége!

Eh bien! ce privilége, cet avantage est attaché au bonheur du ciel : *Et mors ultra non erit.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Là, nous est préparée une couronne dont le privilége, incommunicable à toutes les couronnes du monde, doit être la perpétuité; là, nous est promis un état fixe de félicité et de gloire dont la durée se mesure sur l'éternité de Dieu même; là, nous est promise une vie qui n'aura jamais de fin, *Vita æterna;* là brille un soleil nouveau, un soleil fixe qui ne fait qu'un seul jour, un jour éternel, un jour qui ne finit jamais. Et c'est par là, chrétiens, que l'Apôtre tâchait de faire comprendre aux fidèles l'excellence du bonheur du ciel : Voyez les athlètes, leur disait-il, ils se retranchent tout, ils mortifient continuellement leur corps, ils le gênent, ils le contraignent pour le rendre propre aux exercices pénibles de la course et de la lutte; cependant ils n'aspirent qu'à une couronne fragile et passagère : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* (I *Cor.*, IX, 25.) Que ne ferez-vous donc pas, chrétiens, ajoutait-il, que ne souffrirez-vous pas; quelle mortification, quelle gêne, quelle contrainte n'embrasserez-vous pas pour obtenir cette couronne immortelle que la mort même ne pourra vous arracher? *Nos autem incorruptam.* (*Ibid.*)

Voyez, chrétiens, voyez ce qu'on fait tous les jours dans le monde pour obtenir une félicité caduque et fragile. Que de sueurs ne verse-t-on pas; que de mouvements ne se donne-t-on pas; que de travaux n'embrasse-t-on pas; que de sacrifices ne fait-on pas; que de peines ne souffre-t-on pas? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* Cependant, chrétiens, il n'y a rien à gagner avec le monde, qui ne doive au plus tard finir avec nous. Veillez donc, âmes fidèles, souffrez, travaillez, soutenez-vous dans la pénible carrière de la vertu; il s'agit de mériter et d'obtenir une vie et un bonheur éternels : *Nos autem incorruptam.*

L'espérance des mondains, dit le Sage, est une espérance vaine, parce qu'elle ne peut jamais avoir pour terme qu'un objet périssable; mais la vôtre est remplie d'une immortalité glorieuse, parce qu'elle a pour terme un bonheur qui n'aura jamais de fin ; *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III, 19.) Non, chrétiens, les tourments des martyrs, la constance des vierges, les austérités des anachorètes, tous les sacrifices, toutes les mortifications, toutes les larmes, toutes les veilles, tous les efforts, toutes les actions héroïques des saints n'ont plus rien qui m'étonne et qui me surprenne; ils envisageaient le ciel pour terme de leurs travaux, un bonheur infini, un bonheur éternel : y avait-il le moindre rapport, la moindre proportion entre la peine et la récompense? L'une est essentiellement courte et passagère, l'autre doit être éternelle. Ce que nous per-

dons, disait l'Apôtre, ne doit durer qu'un temps; ce que nous attendons doit durer toujours: *Quæ videntur, temporalia sunt; quæ autem non videntur, æterna.* (II *Cor.*, VI, 18.) Aspirons-y donc, chrétiens, à ce bonheur infini et éternel; et n'épargnons ni les travaux ni les sacrifices pour le mériter et pour l'obtenir: un seul instant des plaisirs du ciel nous dédommagerait d'une vie entière passée dans la pénitence et dans les larmes: que sera donc une éternité entière de ces délices ineffables qui font le bonheur de Dieu même? Puissiez-vous y arriver un jour par le secours de sa grâce et par une fidélité constante à lui obéir! Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

Pour le mardi de la cinquième semaine de carême.

SUR L'HYPOCRISIE.

Attendite a fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis. (*Luc.*, XII, 1.)

Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie.

Rien de plus ordinaire que d'entendre les mondains déclamer contre les hypocrites : point de vertu, selon eux, qui soit pure et sincère; la dévotion la plus irréprochable n'est à leurs yeux qu'un masque trompeur qui n'en impose qu'aux esprits simples et crédules : à les entendre, il n'y eut jamais sur la terre de véritables justes ; la pratique exacte et fidèle des règles de l'Evangile leur paraît une idée chimérique qui ne peut avoir aucune réalité ; la Rédemption de Jésus-Christ aurait été tellement infructueuse, qu'après tout ce qu'il a fait pour sanctifier le monde, il n'y serait resté que des pécheurs connus, ou des dévots hypocrites ; des vices qui se montrent à découvert, ou des vices qui se cachent et qui se déguisent; des déréglements manifestes, ou des vertus apparentes.

Que répondrons-nous, chrétiens, à leurs vaines déclamations ? Leur dirons-nous qu'il n'y a dans le monde que des dévots sincères, et qu'il n'en est aucun que l'on puisse regarder comme un hypocrite ? Ce serait démentir l'oracle de Jésus-Christ, qui nous dit : *Gardez-vous du levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie.* Ne craignons donc pas de leur avouer qu'il y a des hypocrites ; mais les dévots le sont-ils tous, et sont-ils les seuls? Il y en a ; il faut les connaître et les détester : les dévots de profession ne sont pas les seuls hypocrites qu'il y ait dans le monde ; il n'appartient pas à ceux qui leur ressemblent de les décrier et de s'en plaindre; enfin, tous les dévots ne sont pas des hypocrites; c'est donc une injustice manifeste d'attribuer, comme on fait tous les jours, à la vraie et solide piété tous les reproches que mérite l'hypocrisie. Réflexions qui doivent naturellement vous conduire à envisager l'hypocrisie dans son véritable point de vue, pour vous mettre à portée d'en juger sainement, et sans jamais la confondre avec la vertu.

Les uns ne voient pas l'hypocrisie où elle est ; c'est l'aveuglement de la séduction, il faut le dissiper ; ce sera le sujet de la première partie : les autres en imitent les artifices en une infinité de rencontres, et ils ne la voient que dans les seuls dévots ; c'est l'injustice de la malignité, il faut la confondre; ce sera le sujet de la seconde partie : les autres enfin la voient dans tous les dévots sans exception; c'est l'injustice du libertinage, il faut la détruire; ce sera le sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les pharisiens, dit saint Augustin, faisaient profession d'une austérité de mœurs et d'une piété distinguées ; ils se purifiaient tous les jours par un grand nombre d'ablutions, ils ne parlaient que de la loi et des traditions de leurs pères ; ils jeûnaient régulièrement, payaient exactement les dîmes ; ils passaient enfin pour être scrupuleux, et, loin de rien rabattre des rigueurs extérieures de la loi, ils ne songeaient plutôt qu'à y ajouter tous les jours des observances nouvelles.

Cependant, chrétiens, Jésus-Christ les traite avec plus de sévérité que les plus grands pécheurs; il appelle ces pécheurs, il leur pardonne, il mange avec eux, il s'intéresse à leur guérison et à leur défense. Pour les pharisiens, il les charge continuellement de malédictions et de reproches, et leur dit jusqu'à sept fois dans un même chapitre de saint Matthieu (XXIII) : *Væ vobis*, Malheur à vous; il en rend autant de fois la raison : c'est, dit-il, que vous êtes des hypocrites, c'est-à-dire, des enfants du démon, qui est l'ennemi de la vérité et le père du mensonge.

L'hypocrisie proprement dite, au jugement de celui qui seul peut peser nos péchés dans une balance exacte, est donc le moins pardonné et le moins pardonnable de tous les vices ; c'est un vice odieux, un vice abominable, puisqu'il abuse de la chose la plus sainte et la plus sacrée, qui est la vertu, pour la faire servir à ses desseins criminels, et qu'à cet égard on peut la regarder comme un sacrilége habituel et persévérant, comme un sacrilége continué durant tout le cours de la vie, et qui rend les paroles saintes, des actions de vertu, de longues prières, des austérités affectées, autant de profanations, autant d'attentats énormes contre la vérité et la sainteté de l'Evangile.

Avouons-le cependant, chrétiens, ce vice pris en général pour toute espèce de déguisement habituel et artificieux, est aujourd'hui tellement répandu dans le monde, qu'on peut dire qu'il y a très-peu de personnes qui soient tout à fait exemptes de toute sorte d'hypocrisie. Sachez, disait saint Augustin, qu'il n'est aucun état, aucune profession, où l'on ne puisse trouver des hypocrites : *Scitote omnem professionem habere fictos.* (S. Aug., *in psal.* XCVII.) Et pour vous rendre cette vérité plus sensible, distinguons d'abord deux sortes d'hypocrisie : j'appelle la première une hypocrisie de

bienséance et de respect humain; j'appelle la seconde une hypocrisie de manége et d'intérêt.

La première consiste à ne s'acquitter des devoirs de la religion que par pure bienséance, et cette espèce d'hypocrisie est plus commune qu'on ne pense. On n'a point la religion dans le cœur; mais on en embrasse les dehors selon les états, selon les temps, et presque selon les divers âges de la vie.

Chacun d'abord a soin de se former, selon son état, une hypocrisie de bienséance; et ceci regarde principalement ceux qui se trouvent engagés dans un état qui demande d'eux une profession particulière de dévotion et de piété : car le siècle où nous vivons pourrait être appelé le siècle des bienséances. Jamais on ne vit plus d'extérieur et moins de réalité; jamais on ne donna plus aux apparences et moins aux sentiments. Chacun, selon son état, affectera de paraître jaloux de certaines bienséances dont il aura grand soin de ne jamais s'écarter dans le public; celui-ci affectera un air grave, parce qu'il est dans un état qui demande de la gravité; et par la même raison, d'autres affecteront le langage et tous les dehors de la vraie piété, précisément parce qu'ils croient devoir cet extérieur aux bienséances de leur état : mais se trouvent-ils hors de la portée des regards de ceux dont ils redoutent la censure, cette gravité disparaît; on devient un autre homme; on quitte le masque, et l'on ne craint plus de commettre des fautes et des indécences capables de déshonorer à jamais, si elles étaient connues.

D'autres se forment une hypocrisie de bienséance et selon les temps : on sanctifie certains jours, parce que la bienséance elle-même les consacre au moins à une apparence de sainteté. Il vient des temps dans l'année où nos temples sont plus remplis et plus fréquentés que dans d'autres; est-ce que l'on est alors plus solidement chrétien que dans les autres temps ? Non; mais la bienséance veut que l'on affecte au moins de le paraître : alors on rend en quelque sorte au Seigneur des devoirs de bienséance; alors la religion paraît triompher dans son culte extérieur; mais ce culte n'a rien de réel : le corps est dans le temple du Seigneur, et le cœur est au démon : ***Labiis suis glorificat me; cor autem ejus longe est a me.*** (*Isa.*, XIX, 13.)

La bienséance ne fait-elle pas encore des hypocrites selon les âges? Ne vient-il pas un âge dans la vie, à qui la dévotion ne sert précisément qu'à donner un état et une contenance ? Quand on ne peut plus se livrer au monde, on affecte de ne paraître plus occupé que du désir de plaire à Dieu : cette espèce d'hypocrisie ne semble-t-elle pas être l'apanage des deux extrémités de la vie? Une mère, esclave du respect humain, y forme naturellement ses enfants; elle affecte de paraître plus vertueuse qu'elle n'est en effet, pour ne pas offenser les regards du monde; et ses enfants l'imitent, pour ne pas offenser les regards de leur mère.

Mais il y a une autre espèce de fausseté dans la conduite, que j'appelle une hypocrisie de manége et d'intérêt. Oui, chrétiens, l'on en voit encore de ces habiles successeurs des pharisiens, qui savent employer à propos le langage et les œuvres de la piété pour s'attirer l'estime des hommes et pour parvenir, par les moyens les plus louables en apparence, à la fin criminelle que leurs passions se proposent. Justes dans leur conduite, et déréglés dans leurs motifs; édifiants dans leurs discours, et criminels dans leurs pensées; modestes dans leur maintien et orgueilleux dans leurs désirs; ils paraissent doux, pour se mieux venger; ouverts, pour mieux surprendre; mortifiés, pour assurer leurs plaisirs secrets; humbles, pour s'élever aux honneurs; désintéressés, pour assurer leurs intérêts; et saints en apparence, pour être pécheurs en effet.

Comment les connaître, chrétiens, ces hypocrites; comment se garantir de leur séduction ? L'hypocrisie imite si parfaitement la vertu, qu'il est comme impossible d'en faire le discernement; elles ont le même visage, le même langage, les mêmes actions, les mêmes dehors.

Il y a cependant, chrétiens, une marque infaillible pour les reconnaître : Jésus-Christ nous l'enseigne dans son Evangile : Vous le connaîtrez, nous dit-il, par leurs fruits : ***A fructibus eorum cognoscetis eos*** (***Matth.***, **VII**, 20) : c'est par les fruits qu'on juge de l'arbre; s'ils sont amers et empoisonnés, ils auront beau frapper les yeux par de belles couleurs, l'arbre sera toujours regardé comme un arbre maudit. Il voulait dire, chrétiens, que l'hypocrisie ne se soutient jamais dans cette fausse imitation de la vertu qui la rend si séduisante et si dangereuse, que ses vices paraissent toujours par quelque endroit; qu'elle se trahit elle-même; qu'il vient nécessairement des occasions où le masque tombe, où l'homme se montre, où le dévot disparaît.

Comme l'hypocrisie ne se gêne à embrasser les contraintes extérieures de la vraie piété que pour satisfaire quelque passion secrète, c'est justement cette passion qui la décèle; il faut tôt ou tard que ce monstre se découvre. Il n'y a point d'hypocrite qui ne soit possédé ou d'un esprit d'avarice, ou d'un esprit de sensualité, ou d'un esprit d'orgueil, ou d'un esprit d'ambition, ou d'un esprit de vengeance : or, il est bien difficile qu'un esprit d'avarice ne laisse apercevoir un désir de posséder, qu'un esprit de sensualité ne laisse quelquefois paraître son faible, qu'un esprit d'orgueil ne montre son enflure, qu'un esprit d'ambition ne découvre ses ressorts, qu'un esprit de vengeance ne fasse éclater ses ressentiments.

Esprit d'avarice, premier caractère qui peut servir à faire connaître l'hypocrisie. Quand on voit un homme qui ne cherche qu'à augmenter son bien, qu'à multiplier ses revenus, un homme qui ne veut être charitable qu'en paroles, un homme prodigue de ses exhortations aux pauvres, et avare de ses aumônes; un homme doux,

modeste, officieux, pourvu que ses intérêts demeurent toujours à couvert, quand on ne peut y toucher sans déconcerter sa vertu; quand il est dur, inflexible, opiniâtre à les soutenir, quand l'oppression et la violence ne le révoltent pas: n'en doutez pas, chrétiens, c'est un hypocrite qui n'a que le masque et les dehors de la vertu. Les saints n'avaient en quelque sorte rien à eux; ils étaient charitables dans leurs paroles, ils l'étaient encore plus dans les effets; ils avaient peine à soutenir leurs droits, ils aimaient mieux souvent les abandonner que les défendre, et ils ne les soutenaient qu'avec répugnance, parce qu'ils ne les défendaient que par nécessité, et jamais par avarice.

Esprit de sensualité; second caractère qui trahit et qui décèle l'hypocrisie: non qu'il soit rare de trouver une hypocrisie austère et mortifiée; on en a vu dans tous les temps, de ces faux pénitents, qui sous un visage pâle et défiguré, sous un corps exténué par le jeûne et enveloppé de chaînes et de cilices, cachaient les plus brûlants désirs de la volupté: mais, indépendamment de ces horreurs, il est encore moins rare de trouver une hypocrisie plus délicatement sensuelle, qui cherche ses aises et ses commodités, qui ne veut rien qui la gêne, rien qui l'incommode; qui ménage sa santé et ses jours avec des attentions scrupuleuses et affectées, qui prépare son sommeil avec toutes les précautions que la mollesse inspire, qui ne craint pas même de se dispenser habituellement des jeûnes et des abstinences de l'Eglise sous des prétextes imaginaires, et qui sont plutôt inspirés par le goût que par la nécessité. Qui pourrait s'y méprendre, chrétiens, et qui reconnaîtrait à ces traits la vraie dévotion, cette dévotion mâle et courageuse qui persécute la nature, qui la soumet également aux grandes et aux petites mortifications, qui lui refuse généralement tout ce qui sort des bornes du vrai nécessaire, qui ne la ménage en rien, qui craint toujours de la flatter, et qui témoigne en toute occasion cette sainte haine de soi-même, que l'on peut regarder comme le caractère distinctif de la solide vertu.

Que si l'hypocrisie n'est pas toujours sensuelle, elle sera du moins orgueilleuse; car l'orgueil est la dernière passion qui meurt en nous; c'est le dernier sacrifice que la religion arrache à l'amour-propre; on en a souvent fait beaucoup d'autres avant que de parvenir à faire celui-là. Cet orgueil se cache et s'ensevelit tellement dans les replis du cœur, qu'il se dérobe quelquefois à nos propres yeux; là, il se nourrit en secret d'une réputation de vertu qui lui sert d'aliment, et il y demeure couvert jusqu'à ce que quelque occasion piquante le force à se découvrir. Aussi l'humilité fut-elle toujours regardée comme la pierre de touche de la véritable piété; et les hypocrites eux-mêmes en sont si persuadés, qu'ils ont grand soin de se parer des couleurs de cette vertu, mais ils n'en ont tout au plus que les dehors: *Tange montes et fumigabunt* (*Psal.* CXLIII): touchez-les par quelque endroit qui blesse leur vanité, et vous verrez bientôt à quel point leur orgueil était vivant et animé. Eh! s'ils étaient tout à fait purs et dégagés de cette passion, d'où leur viendraient, chrétiens, ces vues ambitieuses qui leur font rechercher si avidement les honneurs et l'autorité, car c'est ordinairement à ce but que tendent les manéges de l'hypocrisie: les faux dévots aiment à gouverner; ils veulent dominer: *Amant primas cathedras, et vocari ab hominibus rabbi* (*Matth.*, XXIII, 6, 7): s'ils ne peuvent s'élever jusqu'aux premières places, ils cherchent du moins à s'insinuer dans la faveur de ceux qui les occupent, afin de gouverner sous leur nom, de commander par leur bouche, de se venger par leurs mains.

Car qui ne sait combien sont opiniâtres et redoutable la haine et la vengeance, quand une fois elles ont su se couvrir du masque du zèle? Ce n'est jamais le prochain que l'on veut inquiéter et chagriner, ce sont des abus que l'on veut réformer, ce sont de véritables désordres dont on veut arrêter le cours par la punition de ceux qui les commettent; ce ne sont jamais des ennemis que l'on veut abattre ou persécuter, ce sont des coupables que l'on aime et que l'on veut corriger; ce sont des égarés que l'on chérit et que l'on veut ramener.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas ouvrir la porte aux jugements téméraires et peu charitables que de fouiller ainsi dans les plus secrètes intentions des hommes, sous prétexte de nous tenir en garde contre la séduction des hypocrites? J'avoue, chrétiens, qu'il y a une infinité de rencontres où nous devons suivre à la lettre le précepte de Jésus-Christ: *Nolite judicare* (*Luc.*, VI, 37); ne jugez pas; abandonnez les vertus fausses ou véritables de vos frères à la décision du souverain Juge, et n'entreprenez point de prévenir son jugement; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a d'autres circonstances où l'on doit s'appliquer à connaître et à discerner les hypocrites; car pourquoi le Sauveur nous a-t-il dit dans l'Evangile: *Cavete ab hominibus* (*Matth.*, X, 17); défiez-vous des hommes qui viennent à vous couverts de la peau de brebis, le plus doux et le plus paisible des animaux, et qui au-dedans sont des loups ravissants: *Intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* (*Matth.*, VII, 15.) Quel serait le but de cet avis, s'il n'était jamais permis d'approfondir le cœur et les démarches de l'hypocrite?

Cet examen est permis, chrétiens, dans tous les cas où il devient absolument nécessaire; pourquoi? C'est que si vous donnez, à l'aveugle, votre confiance à des hypocrites, il en arrivera de terribles inconvénients: ils vous feront employer vos richesses à assouvir leur avarice et leur sensualité, votre complaisance à flatter leur orgueil, votre pouvoir à autoriser leur vengeance. Et combien de fois est-il arrivé qu'un père de famille, séduit par la dévotion apparente d'un

confident hypocrite, lui ayant abandonné la conduite de sa maison, la fortune de ses domestiques, et le sort même de ses enfants, n'a fait servir sa téméraire confiance qu'à autoriser des vengeances cruelles, des injustices énormes, et quelquefois même des abominations cachées?

Et de là, chrétiens, quelle plaie faite à la religion! quel décri de la dévotion et de la piété! Car, qui est-ce qui a rendu cette religion, cette piété, cette dévotion qui est par elle-même si sainte, si divine et si vénérable, qui est-ce qui l'a rendue si odieuse au monde? Qui est-ce qui en a fait un objet de défiance et de mépris, un sujet éternel de railleries et d'invectives? Qui est-ce qui l'a tellement avilie, que le titre de dévot qui, dans sa signification propre et naturelle, ne saurait exprimer que ce que le christianisme a de plus respectable et de plus grand, est devenu cependant un sujet de reproches, un titre flétrissant que l'on ne peut presque plus porter sans une espèce de courage? C'est que parmi de vrais dévots il s'est trouvé quelques hypocrites, et que le monde, suivant son injustice et sa malignité ordinaires, a prétendu les envelopper tous dans la même malédiction.

Les hypocrites sont donc en un sens les plus terribles et les plus dangereux ennemis de la religion; ils lui font plus de tort que les impies mêmes; ils lui font plus de mal en pratiquant tous les devoirs extérieurs que ceux qui les abandonnent, plus de mal en priant que ceux qui ne prient point, plus de mal en fréquentant les sacrements que ceux qui s'en éloignent. Mais ce qui doit faire la honte et l'opprobre de l'hypocrite donnera-t-il droit aux mondains de décrier la vertu? Non, chrétiens; ne souffrons pas que le monde abuse plus longtemps de ces tristes vérités pour rendre la dévotion méprisable : les mondains imitent eux-mêmes, en une infinité de rencontres, les artifices de l'hypocrisie, et ils ne la voient que dans les seuls dévots; c'est l'injustice de la malignité, il faut la confondre : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour être en droit d'attaquer un vice, la première chose que l'on demande est que celui qui l'attaque en soit lui-même exempt : or, cette condition manque à la plupart des mondains qui se mêlent de décrier les dévots hypocrites : pourquoi? C'est qu'ils sont eux-mêmes les plus hypocrites de tous les hommes. Allez, mondains, pourrais-je donc leur dire avec l'Apôtre : vous êtes inexcusables dans les jugements que vous portez : ***Propter quod inexcusabilis es, o homo omnis qui judicas*** (***Rom.***, II, 1); puisqu'en condamnant les autres, vous vous condamnez vous-mêmes, étant si souvent coupables de ce même défaut d'hypocrisie que vous leur reprochez : ***In quo enim alterum judicas, te ipsum condemnas; eadem enim agis quæ judicas.*** (***Ibid.***)

Car que trouve-t-on autre chose dans le commerce des mondains qu'une fiction et une hypocrisie perpétuelle? Rien de vrai dans leurs discours, rien de sincère dans leurs protestations, rien d'assuré dans leurs promesses; l'air même de leur visage est souvent faux et trompeur; vous leur verrez un air content et satisfait, tandis que le dépit les ronge et que le chagrin leur déchire le cœur; un air d'applaudissement et d'approbation au bonheur qui vous arrive, tandis que l'envie qui les dévore leur en ferait presque verser des larmes de rage; un air de confiance et d'ouverture, tandis que le soupçon les alarme et que la défiance leur resserre le cœur. Cette politesse si vantée, qui fait aujourd'hui tout le lien de la société et tout l'agrément du commerce, qu'est-ce autre chose qu'un enchaînement de mensonges flatteurs, de complaisances étudiées, de compliments faux, de protestations stériles, de soumissions hypocrites : ***In quo enim alterum judicas, te ipsum condemnas.***

J'avoue, chrétiens, que cette hypocrisie, qui ne blesse directement que le monde, est bien moins criminelle que celle des faux dévots; l'une n'abuse que des dehors humains, et l'autre abuse de la vertu même; l'une ne commet pour l'ordinaire que des mensonges flatteurs, et l'autre commet en quelque sorte des mensonges sacriléges; mais enfin l'une est toujours l'image et la ressemblance de l'autre, et quand on est continuellement hypocrite dans le commerce du monde, on doit être un peu plus réservé à juger et à condamner ceux que l'on croit l'être dans l'exercice de la piété. Car enfin, qui sont ceux qui déclament tous les jours dans le monde contre les dévots hypocrites? Ce sont des gens qui sont eux-mêmes ou des hypocrites de probité, ou des hypocrites d'amitié, ou des hypocrites de flatterie, gens travestis et contrefaits, qui ne laissent jamais voir ce qu'ils sont, et qui cherchent continuellement à paraître ce qu'ils ne sont pas.

Hypocrites de probité. Ce sera cet homme vendu au mensonge et à l'iniquité, qui n'a bâti sa fortune que par la fraude, et qui n'est redevable de ses accroissements qu'à ses artifices; ce sera cet homme en place, qui s'est fait depuis longtemps une habitude hypocrite de promettre à chacun une attention particulière pour une affaire à laquelle il est intérieurement résolu de ne jamais penser; ce sera ce défenseur universel de tous les intérêts, qui abuse de la confiance d'un public qu'il dévore et qu'il engage dans des querelles ruineuses pour s'enrichir de ses dépouilles. Sied-il bien à de pareils gens de parler contre l'hypocrisie des dévots, et n'aurait-on pas droit de leur dire : *Medice, cura te ipsum.* (*Luc.*, IV, 23) : Médecin, guérissez-vous vous-même? Quoi! ne voyez-vous pas que ce vice odieux, que vous reprochez aux autres avec tant d'amertume, vous en êtes vous-même coupable? ***In quo enim alterum judicas, te ipsum condemnas.***

Qui est-ce qui déclame tous les jours

dans le monde contre les dévots hypocrites? Ce sera cette femme voluptueuse qui se livre à tous les excès d'une passion dont elle goûte les plaisirs sans en prendre les engagements, et qui sait tirer si habilement d'un amant abusé toutes les richesses que demande son avarice, toutes les assiduités que demande sa vanité, toutes les complaisances que demande sa mollesse, en le trompant continuellement par des larmes hypocrites, par des serments hypocrites, par des empressements et des délicatesses hypocrites.

Ce sera cette femme mondaine, accoutumée dans les compagnies du monde à caresser ce qu'elle hait, à embrasser ce qu'elle déteste, à vanter ce qu'elle méprise, qui va tous les jours louer dans un endroit ce qu'elle a blâmé dans un autre, et qui promène continuellement dans toutes les maisons ses mensonges et ses compliments hypocrites.

Ce sera ce faux ami, dont l'amitié n'a jamais consisté que dans les paroles qui seront aussitôt démenties, quand il en faudra venir aux effets, ce faux ami qui ne cherche vos secrets que pour en abuser. Qu'ils travaillent, ces censeurs malins, qu'ils travaillent à réformer leur propre hypocrisie avant de décrier celle des autres : *In quo enim alterum judicas, te ipsum condemnas.*

Hypocrites de flatterie. Qui est-ce qui déclame dans le monde contre les dévots hypocrites? Ce sont ces lâches flatteurs qui fréquentent les cours des princes et les palais des grands, demeures si souvent inaccessibles à la vérité, à la sincérité; demeures que l'on peut regarder comme l'école et le séjour éternel de l'hypocrisie, puisque tant de gens s'y font un art et une habitude de se transformer, de se déguiser continuellement; puisqu'on y apprend si bien à composer ses yeux et son visage, pour y peindre à propos tous les sentiments que l'on n'a pas; puisque, à force de porter et d'entendre des jugements flatteurs et dépendants, on y perd en quelque sorte l'habitude de juger par soi-même, ne se permettant plus de penser que ce qu'il est permis de dire, et ne sachant plus approuver ou condamner que ce que ceux à qui on a intérêt de plaire approuvent ou condamnent.

Oseriez-vous bien, lâches déserteurs de la vérité, oseriez-vous bien vous ériger en juges des dévots hypocrites? Rentrez en vous-mêmes, et vous serez forcés de convenir qu'il n'y a pas d'hommes au monde plus faux et plus hypocrites que vous. *In quo enim alterum judicas te ipsum condemnas.*

Hypocrites enfin de toutes les qualités louables qui peuvent attirer l'estime et les regards du monde; hypocrites de valeur, hypocrites de science et de doctrine. De faux nobles, de faux braves, de faux savants oseront murmurer contre les faux dévots, sans songer que, pour être en droit de condamner l'hypocrisie, il faut commencer par être sincère. Or, je vous le demande, chrétiens, qui est-ce qui a de la sincérité dans le monde; qui est-ce qui n'y est jamais masqué, jamais déguisé?

Ne souffrons donc pas, chrétiens, que tant de mondains hypocrites s'érigent eux-mêmes en censeurs de l'hypocrisie; car, prenez-y garde, l'hypocrisie habituelle des mondains a deux caractères particuliers qui devraient les confondre. Premièrement, elle est bien certaine et bien plus avérée que celle de tous ces dévots prétendus dont ils parlent continuellement; secondement, elle est bien plus commune et plus étendue.

Je dis premièrement qu'elle est plus certaine et plus avérée; car l'hypocrisie qu'on attribue aux dévots n'est le plus souvent fondée que sur de simples soupçons; les mondains les en accusent par la seule force du préjugé, ils ne les connaissent pas, ils ne les fréquentent pas; ils ne se donnent la peine d'examiner ni leurs mœurs, ni leur conduite, ni leurs intentions, ni leurs sentiments; il leur suffit qu'un homme ait tous les dehors de la dévotion, pour le déclarer hypocrite, comme si l'on pouvait avoir une véritable piété sans en avoir les dehors, et comme si ces dehors n'étaient pas communs à la vraie et à la fausse dévotion. Ces dehors devraient donc au moins tenir leur jugement en suspens; mais non, ils le déterminent : ce jugement est donc en lui-même douteux et incertain, et le plus souvent il est injuste, téméraire et calomnieux.

Mais si l'hypocrisie du monde est plus certaine et plus avérée que celle de la religion, j'ajoute qu'elle est aussi plus commune et plus étendue : car le nombre des dévots, feints ou véritables, est très-petit; et, dans ce nombre, tous ne sont pas hypocrites, il y en a de sincères, et plus encore que le monde ne le croit : cette hypocrisie tant décriée n'est donc pas si commune, mais celle du monde est infiniment étendue; car, qui oserait nier que le monde ne soit plein de faux amis, de faux nobles, de faux braves, d'hypocrites enfin, qui entendent et qui pratiquent l'art de se contrefaire et de tromper pour le moins aussi bien que les faux dévots?

Ici, chrétiens, les libertins s'élèvent contre moi; ils ne peuvent souffrir que l'on admette aucune distinction entre vrais et faux dévots; il voient l'hypocrisie dans tous les dévots sans exception; c'est une injustice qu'il faut détruire : c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

On dit ordinairement que ceux qui s'appliquent à un art seraient heureux s'ils ne pouvaient être jugés dans leur art que par ceux qui l'exercent, et cette maxime n'a peut-être qu'une apparence de vérité, puisque, si elle avait lieu, elle leur donnerait souvent d'aussi mauvais juges dans ceux qui seraient en même-temps leurs rivaux, que l'ignorance leur en donne dans ceux qui ne le sont pas : mais elle devrait au moins avoir lieu quand il s'agit de juger de la vraie dévotion. Cette vraie dévotion, chrétiens, ne peut jamais être bien connue que par

ceux qui la pratiquent ; et comme elle doit épurer leur âme de toutes les bassesses de la jalousie, elle ne peut manquer de former à cet égard des juges aussi équitables par le désintéressement qu'éclairés par l'expérience.

Mais, hélas ! chrétiens, ceux qui font profession de pratiquer cet art tout divin, s'ils n'étaient pas parfaitement guéris de la crainte des jugements des hommes, seraient encore plus à plaindre que ceux qui s'adonnent aux arts et aux sciences humaines, puisqu'ils sont jugés tous les jours par les libertins qu'un intérêt mal entendu rend injustes à leur égard, et que l'ignorance rend aveugles. Ceux-ci sont toujours les plus âpres censeurs de l'hypocrisie ; mais ils la voient dans tous les dévots sans exception. Cette morale de l'Evangile, que l'on nous prêche, disent-ils, est impraticable; et il est impossible qu'il y ait au monde des gens qui la pratiquent dans toute sa pureté ; ainsi toutes ces vertus que l'on nous vante ne peuvent être que des vertus plâtrées, des vices déguisés ; chacun a son faible ; mais les uns savent le cacher, et les autres le montrent ; toute cette dévotion n'est donc qu'un manége inventé pour satisfaire quelque passion secrète : conséquemment à cette idée, les libertins ne partagent point les hommes en trois classes différentes : celle des vrais dévots, celle des hypocrites, et celle des pécheurs déclarés ; ils n'en reconnaissent que deux : celle des dévots hypocrites, et celle des pécheurs sincères ; et comme ils se sont ouvertement déclarés par le vice, leur vanité trouve son compte à ce partage : il se persuadent que leur sincérité peut être regardée comme une espèce de compensation de leurs désordres, et ils prennent fièrement l'avantage sur tous ces dévots, qui n'ont, à les entendre, que les apparences de la vertu.

Découvrons ici leur injustice, chrétiens, il est aisé de la détruire : car ils confondent ainsi les vrais dévots avec les hypocrites, ou parce qu'ils n'ont pas une idée juste de la vraie dévotion ; c'est une ignorance inexcusable : ou parce qu'ils jugent des autres par eux-mêmes ; c'est une règle fausse : ou parce qu'ils attribuent indistinctement à tous les dévots l'hypocrisie personnelle de quelques-uns ; c'est une injustice visible : ou enfin parce qu'ils croient justifier par là leurs déréglements; c'est un intérêt mal entendu.

Ignorance inexcusable. Les libertins se persuadent que la vraie dévotion doit rendre les hommes impeccables; et dès qu'ils voient un homme qui en a pris le parti tomber dans quelque faute, ou seulement dans quelque imperfection, ils se récrient aussitôt que c'était un hypocrite, et que sa dévotion n'était qu'un masque trompeur : mais leur erreur est sensible ; car on ne peut être hypocrite qu'autant qu'on affecte d'être dévot en apparence pour être pécheur en effet. Du reste, la dévotion, quelque vraie et quelque sincère quelle puisse être, ne détruira jamais notre fragilité naturelle; elle ne nous rendra jamais des hommes parfaits, des hommes impeccables. Un dévot peut donc faire une faute sans être un hypocrite ; et c'est en partie par ignorance que les libertins, sans examiner si cette faute est réelle ou imaginaire, si elle sera réparée ou si elle ne le sera pas, si elle sera passagère ou persévérante, si la dévotion tendait à favoriser cette faute ou à la prévenir, en concluent aussitôt que la dévotion et l'hypocrisie ne sont qu'une même chose.

J'ajoute qu'en cela ils jugent des autres par eux-mêmes ; ce qui est une règle fausse: parce qu'ils ne se croient pas capables de pratiquer l'Evangile, ils jugent aussitôt qu'il n'est praticable pour personne; parce que la grâce ne fait rien en eux, ils jugent qu'elle ne peut rien faire dans les autres ; parce qu'ils ne résistent jamais à l'impression de leur naturel et de leur humeur, ils se persuadent que personne n'y peut résister ; parce qu'il n'y a jamais pour eux d'assiduité sans crime, ils se persuadent que les dévots ne peuvent jamais former aucune espèce de liaison et d'attachement qui ne soit criminel ; parce qu ils ne font jamais de mal que par vengeance, ils se persuadent que l'on ne saurait punir par zèle ; parce qu'ils ne s'avancent jamais que par ambition, ils se persuadent que l'on ne saurait monter aux honneurs par obéissance ; parce qu'ils ne s'en éloignent que par contrainte, ils ne croient pas qu'on puisse les refuser par humilité : ainsi ils voient, dans tous les dévots, les vices qu'ils ont eux-mêmes ; et, comme l'extérieur de ces dévots est évidemment différent, ils en concluent que cet extérieur n'est qu'hypocrisie.

Mais peut-on suivre dans ses jugements une règle plus fausse et plus trompeuse ? Est-il donc possible de conclure jamais de ce qui se passe dans le cœur d'un homme à ce qui se passe dans le cœur d'un autre ? Un lâche serait-il bien reçu à soutenir que personne n'est capable de valeur; un avare, à dire que personne n'est capable de générosité ; un fourbe, à prétendre que personne n'est capable de droiture ?

Les libertins suivent encore un autre principe qui n'est pas moins sujet à l'erreur et à l'illusion ; s'il voient un seul dévot dont l'hypocrisie soit avérée, ils en concluent aussitôt que tous les autres sont des hypocrites, et que, s'ils ne sont pas encore découverts, c'est qu'ils ont été plus heureux ou plus habiles à se cacher.

Quoi de plus faux, chrétiens, quoi de plus injuste ? Quoi ! parce qu'il y eut un Judas parmi les apôtres, étaient-ils tous des traîtres et des perfides ? Les fautes d'un seul homme noirciront-elles une famille, une nation ? Ne sont-elles pas personnelles ? Pourquoi donc ce triomphe malin, quand l'hypocrisie de quelques faux dévots se trouve démasquée ? Pourquoi tant d'ardeur et d'empressement à publier son ignominie, et à en aggraver les plus odieuses circonstances ? A-t-on quelque sujet particulier de

le haïr? On ne le connaît souvent que de nom; mais on en veut à tous les dévots; que dis-je ? on en veut à la dévotion même.

On croit justifier par là ses propres désordres : intérêt mal entendu; car, enfin, quand il n'y aurait pas de vraie piété dans le monde, quand tous les hommes seraient assez pervers pour ne vouloir être dévots que par intérêt; quand tous ceux qui font profession de l'être abuseraient des œuvres de la piété comme d'un masque favorable à des passions qu'ils auraient intérêt de cacher, s'ensuivrait-il de là que nous serions en droit d'abandonner les règles immuables de la vraie vertu? Dieu cesserait-il pour cela d'être le Maître suprême que nous devons servir en esprit et en vérité, à qui nous devons rendre un jour un compte exact et fidèle de nos pensées et de nos actions, et du rapport qui doit être entre nos actions et nos pensées? Sa loi serait-elle abolie; les règles de son Evangile seraient-elles abrogées? Quand il n'y aurait eu, depuis le commencement du monde, qu'un seul juste sur la terre, son seul exemple serait encore suffisant pour confondre l'impiété ouverte ou déguisée de tous les autres hommes; que dis-je? quand il n'y en aurait jamais eu, la loi, la seule loi, l'Evangile seul serait encore suffisant pour la rendre inexcusable. Dieu ne nous l'a pas donnée, cette loi; il ne l'a pas publié, cet Evangile, sans connaître parfaitement quelle est la portée de ses créatures; et, puisqu'il nous ordonne si expressément de le pratiquer, il en faut conclure qu'il ne fut et qu'il ne sera jamais impraticable.

Mais pourquoi recourir ici, chrétiens, à des suppositions chimériques? Il a été pratiqué, cet Evangile, et il se pratique encore dans toute sa pureté et dans toute son étendue. Il y a eu dans tous les temps et dans tous les états de vrais justes, de vrais fidèles, de vrais dévots, qui ont eu une piété droite, sincère et irréprochable. Tant de noms fameux, que le Saint-Esprit a lui-même canonisés dans les livres saints, ne sont-ils pas à l'abri de toute censure et de tout reproche? Moïse, Abraham, étaient-ils des hypocrites? David l'était-il, quand Dieu disait lui-même qu'il trouvait en lui un prince selon son cœur? Tant de saints illustres que l'Eglise, après un jugement si sévère et une information si exacte, propose tous les jours à notre culte, étaient-ils des hypocrites? Lisez leur vie, chrétiens; examinez la conduite de ceux qui vivent encore et qui les imitent; suivez de près leurs démarches, et vous jugerez que, s'il y a des hypocrites dans le monde, tous les dévots ne le sont pas; vous penserez que l'on ne peut pas dire encore que la vraie piété se soit évanouie sur la terre. Vous ferez donc tous vos efforts pour la réaliser dans vous, cette piété droite, sincère et véritable; vous la placerez premièrement dans votre cœur, puisque c'est là qu'elle doit premièrement s'établir; vous en suivrez les règles; vous en pratiquerez les devoirs; vous en embrasserez les rigueurs, non pour attirer sur vous les regards du monde, non pour mendier son approbation et son suffrage, non pour obéir simplement aux bienséances de votre état, aux bienséances du temps, aux bienséances du jour, mais uniquement pour obéir à Dieu, pour contenter Dieu, pour plaire à Dieu; à ce Dieu, qui ne saurait se contenter de l'hommage des lèvres, parce qu'il veut celui du cœur; à ce Dieu, qui sonde les replis impénétrables de ce cœur, et qui démêle les motifs secrets qui le font agir; à ce Dieu, qui réprouve tous ces motifs dès qu'ils sont intéressés et humains; à ce Dieu, qui n'approuve que les vues et les desseins qui se rapportent à lui, et qui ont pour but et pour objet son honneur et sa gloire; à ce Dieu, qui déteste les cœurs faux, les langues hypocrites, et qui nous a déclaré cent fois dans ses Ecritures qu'il les a en abomination et en horreur; à ce Dieu, qui exige des esprits les plus raffinés et les plus profonds une vertu aussi pure, une piété aussi droite, un cœur aussi simple et aussi naïf que celui d'un enfant, puisque ce n'est qu'à cette simplicité vertueuse qu'est promise la couronne de gloire dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI.

Pour le jeudi de la cinquième semaine de carême.

SUR LA PÉNITENCE DE MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII, 47.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Sire,

Madeleine a beaucoup aimé le monde, et aujourd'hui elle aime beaucoup le Seigneur; l'amour a fait le mal, et l'amour le répare : le sentiment est toujours aussi vif, mais l'objet est différent; le cœur est toujours le même, mais il n'est plus attaché qu'à Dieu; il est toujours aussi tendre, mais il a changé l'objet de sa tendresse. Apprenons d'elle à nous convertir, chrétiens; et si nous l'avons imitée dans son égarement, imitons-la dans sa pénitence : c'est ici un de ces exemples éclatants des victoires de la grâce et de la fidèle correspondance du cœur, que l'Evangile propose à tous les siècles pour guider et pour encourager les pécheurs.

La plupart des hommes sont dans deux erreurs opposées par rapport à leur conversion; et de ces deux erreurs, l'une regarde le projet, et l'autre l'exécution.

L'erreur du projet consiste à regarder cette conversion comme trop difficile; et l'erreur de l'exécution consiste à se convertir imparfaitement, et à borner son repentir et son sacrifice. Or, je dis que l'exemple de Madeleine doit dissiper aujourd'hui cette double erreur; pourquoi? C'est que 1° la promptitude de sa pénitence confond toutes les illusions qui nous font regarder notre con-

version comme trop difficile; ce sera le sujet de la première partie; 2° l'intégrité de sa pénitence confond tous les ménagements qui la rendent imparfaite; ce sera le sujet de la seconde. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est rare qu'on dise absolument et sans restriction : Je ne me convertirai jamais; tel que je suis aujourd'hui, tel suis-je résolu d'être encore dans les derniers jours de ma vie, et au moment même de ma mort. Cette affreuse résolution ne peut être que l'effet d'un désespoir absolu ou d'une incrédulité consommée, qui ne sont pas après tout les dispositions les plus générales et les plus communes. La plupart des hommes prennent donc le parti de différer leur conversion sans y renoncer; on dit : Je veux quelque jour me donner tout à fait à Dieu; je prendrai un temps pour mettre ordre à ma conscience; et quand? sera-ce aujourd'hui? non, il n'est pas encore temps : *Exspecta?* Sera-ce dans un an, dans deux ans? Je ne puis vous en répondre, attendez encore: ***Exspecta, reexspecta.*** (***Isa.***, **XXVIII, 10.**)

Or, si nous remontons à la source d'une disposition si funeste, d'un délai si injurieux au souverain Maître, nous la trouverons, chrétiens, dans cinq illusions différentes; j'appelle la première illusion du temps; j'appelle la seconde illusion du monde; j'appelle la troisième illusion de l'habitude; j'appelle la quatrième illusion du caractère et de l'humeur; j'appelle la cinquième illusion du respect humain.

Illusion du temps : premier obstacle qui arrête la conversion de la plupart des hommes : l'on croit pouvoir partager sa vie en deux temps différents: un temps pour Dieu, un temps pour le monde; un temps pour le vice, un temps pour la vertu; un âge pour le péché, un âge pour la pénitence. On abandonne au plaisir les années de la jeunesse; à l'intérêt ou à l'ambition celles de l'âge mûr; et on réserve pour Dieu et pour la pénitence celles de l'âge avancé : partage où le Seigneur se trouve horriblement lésé, puisqu'on ne lui cède évidemment que le plus court et le plus mauvais temps de sa vie.

Ainsi, en comparant la vie de l'homme à ce jour mystérieux dont il est parlé dans l'Evangile, jour destiné à remplir la vigne du Seigneur d'ouvriers laborieux, la première heure du jour représentera la jeunesse, le milieu du jour sera l'âge mûr, et la dernière heure sera l'âge avancé. A la première heure, les ouvriers sont rares, on en voit peu qui se présentent pour entrer dans la vigne, on craint même d'en approcher; c'est l'heure du plaisir, on fuit le travail; c'est le temps que l'on destine au péché, on craint la pénitence; au milieu du jour, la presse n'augmente pas, chacun travaille pour soi; l'un se livre aux travaux intéressés de l'avarice, l'autre aux intrigues de l'ambition; les soins de la vie présente occupent, le Seigneur est oublié.

Vient enfin la dernière heure du jour, le dernier âge de la vie; alors la foule est grande, la presse est extrême, la vigne est remplie : on y voit arriver à pas lents des vieillards caducs, des corps penchant vers le tombeau; tous ceux, enfin, à qui il n'est plus permis de cueillir les fleurs du monde, s'empressent, quoique trop tard, de recueillir les fruits qui croissent dans le champ de la vertu.

Madeleine fut assez heureuse pour sentir de bonne heure l'indécence de ce partage; elle pouvait encore figurer à la cour du monde lorsqu'elle vint se réfugier à celle de Jésus-Christ; elle n'attendit pas la dernière heure du jour pour entrer dans le champ des élus; elle était encore dans cet âge à qui le monde plaît et qui seul a droit de plaire au monde : la qualité de pécheresse publique que lui donne l'Evangile ne permet pas de penser qu'elle fût encore parvenue à l'âge où le péché nous quitte, si nous ne quittons le péché; ce seul titre annonce qu'elle avait encore ces grâces nouvelles qui font naître et qui entretiennent le péché, parce qu'elles en fournissent la matière et l'objet.

L'étonnement du pharisien le prouve encore: eût-il été si surpris de la voir aux pieds de Jésus-Christ, si elle eût été dans cet âge de caducité qui y amène tant de monde? Ne fallait-il pas pour fonder son étonnement que ce fût une de ces jeunes personnes qui sont comme la fleur et l'ornement du monde, et qui ont, pour l'ordinaire, tant d'horreur et d'éloignement pour l'empire de Jésus-Christ : O jeunesse, s'écrie saint Augustin, vous êtes la fleur de la vie, mais vous êtes en même temps l'écueil le plus dangereux de la vertu! *O juventus, et flos ætatis, periculum mentis!* Age téméraire et insensé, âge qu'on peut regarder comme la crise de toutes les passions et l'accès le plus vif de ces fièvres ardentes qui font oublier la religion et qui secouent si souvent dans leurs transports le frein de la raison même, que Madeleine fut heureuse de vous sacrifier au Seigneur! Dans quel abîme ne l'auriez-vous pas précipitée si la grâce n'était venue l'arrêter dans le cours de ses désordres? Quels tristes embrasements n'auriez-vous pas encore allumés dans son cœur, si la rosée du ciel n'était venue les éteindre? Elle fut fidèle à seconder les efforts de cette grâce; elle fit réflexion qu'une conversion différée perd presque tout son prix; que c'est surtout dans la jeunesse que l'on doit porter le joug du Seigneur; qu'attendre la vieillesse pour se donner à lui, c'est courir risque de ne pouvoir s'y donner jamais; elle pensa que le moment de la grâce est un moment précieux, un moment décisif qu'il faut saisir avec une sorte d'avidité et d'empressement, parce que, si on le laisse une fois échapper, il ne revient plus; et que, par un juste jugement de Dieu, il est l'avant-coureur infaillible de l'endurcissement, s'il ne l'est pas de la conversion.

Elle comprit qu'il est également dangereux

et indécent de ne réserver pour Dieu que le rebut de ses jours. Le comprenez-vous comme elle, aveugle jeunesse ? Quoi ! vous êtes encore dans cet âge dont le sacrifice est le plus pur et le plus précieux, et vous refusez de le donner à Dieu pour le donner au monde; vous réservez pour le prince des ténèbres ces beaux jours, ces sentiments si vifs, dont l'hommage serait si agréable au Seigneur? Dieu avait autrefois les prémices de toutes les victimes, et il n'en a plus aujourd'hui que le rebut.

Il est vrai que, selon la parole du Sage, chaque chose a son temps : il y a, dit-il, le temps de naître et le temps de mourir; le temps de semer et le temps de recueillir; le temps du travail et le temps du repos; le temps de la guerre et celui de la paix : *Omnia tempus habent.* (*Eccle.*, III, 1.) Mais, s'il y a temps pour tout, disait saint Basile, il n'y a point de temps fixe et déterminé pour se convertir à Dieu et pour le servir; il est toujours temps de le faire; et si les autres choses doivent occuper les différentes parties de notre vie, celle-ci doit l'occuper tout entière. J'avoue, chrétiens, que le Seigneur est toujours disposé à recevoir l'hommage d'un cœur contrit et humilié, que les regrets les plus tardifs ne sont pas sans prix à ses yeux, que tout le temps de la vie est un temps de repentir et d'espérance, et que le moment même de la mort peut devenir, par un miracle, un moment de réconciliation et de retour; mais qu'il est dur de s'entendre dire par le souverain Juge : Vous venez à moi par un repentir forcé, c'est une espèce de nécessité qui vous amène; si vous étiez encore en état de plaire au monde, vous prolongeriez encore les jours de vos égarements ! Qu'il est doux, au contraire, qu'il est consolant de pouvoir lui dire comme Madeleine : Seigneur, je viens à vous dans un temps où je suis encore en état de goûter les plaisirs du monde; ce n'est pas lui qui me rejette, c'est moi qui le dédaigne et qui le méprise, parce que je ne veux vivre que pour vous ; je vous fais le sacrifice des plus belles années de ma vie, confuse, affligée, désolée d'avoir déjà trop accordé au monde de ces années précieuses qui doivent être toutes employées à vous servir et à vous aimer !

L'illusion du monde, si puissante sur le cœur de la jeunesse, ne fut pas capable de retarder la conversion de cette pécheresse : *Vides hanc mulierem.* (*Luc.*, VII, 44.) Regardez-la, chrétiens, cette pénitente échevelée et baignée de ses larmes, ne semble-t-elle pas vous dire : Que trouve-t-on dans le commerce du monde? Une apparence de bonheur qui n'a rien de réel, une trompeuse illusion qui n'a rien de solide, tout y est vain, tout y est caduc et passager; la beauté passe, les charmes s'usent, les triomphes s'évanouissent : aimez Dieu, convertissez-vous, tout le reste n'est que vanité et affliction d'esprit. Que trouve-t-on dans le commerce du monde ? Des amitiés feintes, des haines couvertes, des médisances atroces, de noires calomnies, des joies forcées, des ris hypocrites, des chagrins réels. Le long commerce que j'ai eu avec les hommes, en m'apprenant à les connaître, ne m'a appris qu'à les mépriser, souvent même à les détester ; ils sont légers et inconstants, aucun objet ne les fixe, aucun serment ne les lie, aucun respect ne les retient, aucun frein ne les arrête ; ils sont ingrats, et ne vous aiment que pour eux-mêmes ; ils sont indiscrets et perfides, ils vous aiment et ils vous méprisent; ils vous adorent et ils vous trahissent; vous leur livrez votre réputation en cherchant à leur plaire, et ils ne s'en rendent les maîtres que pour la déchirer : vous tenez à eux, dites-vous, par les plus forts engagements; j'y ai tenu comme vous : vous ne croyez pas qu'il soit possible de les rompre; je l'ai cru comme vous, mais enfin me voilà détrompée; le charme s'est rompu, l'illusion a disparu, la vérité s'est montrée ; je me rends à Jésus-Christ, et je vais chercher auprès de lui une paix solide, un repos sans dégoût, un bonheur sans amertume.

C'est ici, chrétiens, une personne qui vit dans le monde, et qui fait le charme du monde; sa beauté lui a acquis une foule d'adorateurs que sa jeunesse peut encore lui conserver; il n'y a point de péché agréable qu'elle n'ait commis, point de plaisir qu'elle se soit refusée ; ils ont été si fréquents, qu'ils sont enfin devenus publics, et que le nombre des témoins, augmentant à proportion du nombre des complices, a livré ses désordres aux discours de la renommée.

Cependant, chrétiens, la voilà dégoûtée du monde avant que le monde se soit dégoûté d'elle; dans le plus grand éclat de sa beauté, dans les plus beaux jours de sa jeunesse, tout lui riant, tout lui applaudissant, elle fait avec le monde un divorce éternel; est-ce caprice, est-ce dépit ou inconstance? Non, chrétiens, c'est une pleine et entière conviction de la vanité du monde et de l'insuffisance de ses plaisirs; elle ne méprise pas le monde faute de le connaître, elle ne le méprise que parce qu'elle l'a trop connu; elle en aimait le faste, les vanités, les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles ; elle ferme aujourd'hui les yeux à cette figure trompeuse et passagère qui l'éblouissait pour se condamner elle-même à une retraite volontaire et perpétuelle, où elle n'aura plus d'autre entretien que la prière, d'autre société que celle de Dieu, ou de personnes vertueuses qui la portent à le servir par leur exemple; d'autre plaisir que celui de renoncer à tous les plaisirs, de les oublier, de les pleurer, et de goûter les satisfactions intérieures d'une âme contente d'elle-même, parce qu'elle n'est plus occupée qu'à contenter Dieu, d'autre demeure qu'une solitude inaccessible au bruit et au tumulte du monde, ou les ténèbres d'une grotte, seule confidente de ses regrets, de ses soupirs et de ses larmes.

Vous la suivriez peut-être, chrétiens ; mais l'habitude vous retient : le pli est pris,

dites-vous : et comment venir à bout de briser des liens si forts? Ils ne sauraient être cependant plus forts que ceux qui retenaient Madeleine dans les liens du péché. Quelque réservé que l'évangéliste ait affecté de paraître dans le récit de ses désordres, il en dit assez pour nous faire comprendre quelle devait être la force et l'empire de ses habitudes, en donnant à Madeleine le nom de pécheresse publique et de femme décriée : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix. Quæ et qualis est mulier quæ tangit eum, quia peccatrix est.* (*Luc.*, VII, 37, 39.) Si quelque chose était capable d'adoucir la force de ces expressions, ce serait de dire que, sur les mœurs graves et austères de ces anciens peuples, on pouvait être décrié en ce temps là à moins de frais qu'on ne l'est aujourd'hui ; les moindres désordres étant regardés comme des monstres, lorsque tout est dans la règle ; et les plus grands excès passant à peine pour des vices, lorsque tout est dans le déréglement.

Mais ce serait trop flatter les siècles passés que d'en croire une idée si favorable ; la manière de vivre était différente quant aux usages extérieurs, mais le fond des passions a toujours été le même. David, Salomon, Hérode vivaient dans le crime comme les grands du monde y vivent aujourd'hui.

Ne cherchons donc point ici à dissimuler les vices de Madeleine : elle vivait dans le siècle d'Hérode ; et, à juger par les titres que l'Evangile lui donne, elle devait être aussi déréglée dans son état qu'Hérode l'était dans le sien : ce serait mal prendre le sens de l'Evangile et mal entendre les véritables intérêts de cette pécheresse, que de chercher à déguiser et à affaiblir des désordres qui, ayant été si saintement réparés, ne peuvent plus tourner qu'à sa gloire.

Elle était donc esclave de cette passion funeste qui entre si aisément dans le cœur, qui y commande si impérieusement, qui y domine si souverainement, qui y tient si fortement; de cette passion que l'on contracte quelquefois par légèreté, que l'on nourrit par goût, que l'on entretient par habitude : par quelle force a-t elle pu en être sitôt guérie? Ah ! chrétiens, par la force de la grâce. Les habitudes qui vous attachent au péché sont fortes, je l'avoue; mais la grâce sera toujours plus forte que ces habitudes, il n'est question que de la ménager et d'en profiter ; Madeleine en profita, elle l'avait ménagée ; malgré la vie mondaine et dissipée qu'elle menait, elle ne perdait pas de vue le Sauveur du monde, elle était instruite de ses miracles, elle connaissait sa doctrine, elle était informée de ses démarches : *Ut cognovit quod accubuisset in domo pharisæi.* (*Luc.*, VII, 37.)

Ce n'est pas là, vous le savez, chrétiens, ce qui occupe pour l'ordinaire la curiosité des femmes mondaines ; elles sont assez instruites des lieux où se rassemblent ceux qui vivent comme elles ; elles ont soin de se faire informer des parties de jeu, des nouveaux spectacles ; elles connaissent les jours et les heures destinés aux fêtes profanes et licencieuses du siècle. Mais les lieux où Jésus-Christ est honoré, où l'on parle de lui, où se rassemblent ses fidèles serviteurs, les jours et les heures spécialement destinés à son culte, leur sont inconnus.

Madeleine ayant ainsi ménagé la grâce, elle en profita : *Ut cognovit quod accubuisset in domo pharisæi ;* dès qu'elle est informée qu'il s'est rendu dans la maison du pharisien elle ne diffère plus, elle n'hésite plus, elle part, elle vole : attendez encore, elle dit : Voilà le moment, il faut le saisir, peut-être, hélas ! ne reviendra-t-il plus. Elle ne dit pas : Dieu est si bon, si porté à pardonner, il n'est venu au monde que pour sauver les pécheurs et pour les guérir. Mais non, elle ne dit rien, elle ne parle pas, elle agit ; elle ne raisonne pas, elle marche, elle exécute ; elle a donc ménagé la grâce, elle en a profité : la voilà convertie. Sachez, chrétiens, ménager la grâce comme Madeleine ; profitez-en comme elle, et vous ne vous plaindrez plus tant de la force impérieuse de vos habitudes.

Mais, dites-vous, quel rapport, quel concert peut-il y avoir entre la grâce et moi? Je ne suis pas né pour la dévotion et pour la piété ; mon tempérament, mon humeur, mon caractère y répugnent invinciblement ; je suis né avec un cœur tendre que les plaisirs charment, que le monde attire, que tout ce qui plaît enlève ; avec un cœur vif qui ne peut vivre sans dissipation ; un cœur ardent et extrême dans ses désirs, qui ne peut supporter la gêne et la contrainte

Pensez-vous donc, chrétiens, qu'un cœur tendre et sensible, un cœur vif et ardent ne soit pas propre à la vertu ?

David était né sans doute avec une âme tendre et sensible, ses écrits et ses actions le témoignent assez ; il ne faut qu'un regard pour le perdre ; mais ce fond de tendresse et de vivacité étant tourné vers son Dieu, devint la source des plus grands, des plus purs, des plus héroïques sentiments.

Augustin était né avec un cœur tendre et sensible, il était d'un caractère vif et ardent, ses *Confessions* le prouvent; mais le même caractère qui avait été la source de ses égarements ne servit qu'à perfectionner sa conversion et son retour: il fut aussi vif pour son Dieu qu'il l'avait été pour le monde ; c'est que la grâce ne change pas le fond du caractère et de l'humeur, mais elle le sanctifie ; elle ne détruit pas la tendresse, la sensibilité naturelle, mais elle en applique les mouvements à un autre objet : elle laisse à saint Paul les transports et la vivacité de son caractère qui en avaient fait un persécuteur ; elle change cette ardeur en zèle, et elle en fait un apôtre. Ainsi Madeleine, en aimant beaucoup le monde, se montrait capable d'aimer beaucoup Dieu ; et elle sut mieux l'aimer, en effet, que ces cœurs froids et indifférents qui ne sont presque pas capables de sentiments. Ces âmes immobiles, ces caractères indolents paraissent d'un

tempérament vertueux, sans avoir aucune vraie disposition à la vertu ; la même inaction qui fait le repos de leurs passions fait aussi la stérilité de leurs vertus; ils ne savent désirer ni le bien ni le mal : aussi paresseux pour la piété que pour le vice, le défaut de talent les dispense de les mettre en œuvre, et le défaut de combat les empêche de remporter des victoires ; et il y aura toujours bien plus à espérer de ces caractères ardents qui saisissent vivement les objets : ils sont quelquefois de grands pécheurs, mais ils peuvent devenir des justes parfaits ; leurs égarements sont considérables, mais leur retour est généreux ; ils sont emportés dans les plaisirs, mais ils sont courageux dans la pénitence, et s'ils marchent à grands pas dans le vice, leur course est encore plus rapide dans celui de la vertu. Je ne vois donc plus que le respect humain qui puisse vous retenir ; et à quoi bon faire parler le monde? on craint ses discours et ses jugements.

Où allez-vous, illustre pénitente? Si vous cherchez le Sauveur du monde, attendez du moins qu'il soit hors d'une maison riche et fréquentée : cette salle et le temps de ce festin ne sont pas favorables à votre changement, on vous remarquera, on vous examinera, on vous critiquera.

Qu'importe qu'on me critique, pourvu que Dieu m'approuve? Compte-t-on pour quelque chose les vains jugements des hommes, lorsqu'on est sincèrement pénétré de la crainte des jugements de Dieu ?

Allez donc, âme fervente et fidèle, allez réparer le scandale de vos péchés par l'éclat de votre pénitence ; si le pharisien vous censure, Jésus-Christ prendra votre défense ; si le monde blâme votre conduite ; Jésus-Christ vous remettra vos péchés ; si le pharisien dit, en vous voyant : Elle a beaucoup péché ; Jésus-Christ dira : Elle a beaucoup aimé ; enfin, si le monde vous compare aux plus grands pécheurs, Jésus-Christ vous mettra au-dessus de tous les justes.

Voyez-la, chrétiens, prosternée, et pleurante aux pieds du Sauveur ; n'est-elle pas amplement dédommagée de la censure des hommes par l'absolution qu'elle reçoit de sa bouche, et par la haute préférence qu'il lui donne sur ce pharisien qui la méprisait?

Saint Bernard remarque que deux apôtres eurent le bonheur d'occuper durant leur vie deux places bien glorieuses et bien dignes d'envie ; saint Jean repose sur le sein de Jésus-Christ ; saint Paul est élevé jusqu'au troisième ciel : *Joannes in pectore, Paulus in tertio cœlo;* mais il semble préférer à ces places illustres celle qu'occupe aujourd'hui Madeleine pénitente : *Mulier una compuncta secus pedes Domini sortita est locum.* O place digne en effet d'être enviée de tous ceux qui connaissent le prix de la sainteté et de la grâce ; place digne d'être recherchée par tous les pécheurs qui n'ont pas entièrement renoncé aux biens de la vie future ; place qui dispose ceux qui l'auront occupée sur la terre à posséder un trône dans le ciel ! Venez-y, femmes mondaines, jeunesse plongée dans le désordre, cette place est pour vous, Jésus-Christ vous y attend, il vous y offre un pardon facile, une absolution qu'il ne refuse jamais à un repentir véritable ; vous en sortirez justifiées comme Madeleine ; et il accordera toujours le même arrêt à la même douleur. Qui vous arrête, qui peut vous retenir encore dans les fers de l'iniquité ? Est-ce l'illusion du temps ? Il est toujours temps de se donner à Dieu ; ce temps est précieux, il faut le ménager, il est incertain, il faut le saisir ; il n'est certain que quand il est présent ; la vie s'écoule, la mort surprend, la grâce se refroidit, et l'on meurt dans l'impénitence. Est-ce l'illusion du monde ? Sa figure est trompeuse, ses biens fragiles, ses faveurs passagères. Est-ce l'illusion de l'habitude ? La grâce s'offre à vous pour la rompre. Est-ce l'illusion du caractère et de l'humeur ? La grâce sait prendre mille formes différentes : elle sait animer les caractères froids et indifférents ; elle conduit, elle modère les caractères vifs et emportés. Est-ce l'illusion du respect humain ? C'est une faiblesse honteuse ; la raison seule suffit pour la détruire, et le salut de votre âme est d'un assez grand prix pour ne le pas sacrifier à de frivoles égards. Avouez-le, chrétiens, c'est uniquement votre volonté qui a péché ; vous voulez être à Dieu, mais vous ne le voulez pas sincèrement ; vous le voulez pour le temps à venir, jamais pour le temps présent : disons mieux, vous le voudriez, mais vous ne le voulez pas ; vous le voudriez, parce que la grâce vous sollicite, la conscience vous menace, le désordre de votre état vous trouble ; mais vous ne le voulez pas, parce que vos passions vous flattent, et vous les écoutez ; votre péché vous attire, et vous l'aimez ; vos habitudes vous retiennent, et vous les chérissez ; le monde vous plaît, et vous le ménagez.

Jusqu'à quand, disait le prophète, jusqu'à quand, Seigneur, laisserez-vous mon âme inquiète, flottante et irrésolue, formant toujours de nouveaux projets de conversion sans jamais en venir à aucune exécution ; jusqu'à quand souffrirez-vous que je passe ma vie à vous promettre un repentir sincère sans jamais tenir ma promesse, un changement véritable qui s'éloigne toujours de mon cœur ? Réalisez enfin par votre grâce tous ces vains projets qui m'endorment dans une fausse sécurité, afin que, fidèle aux premières impressions de cette grâce, j'imite la pénitence de Madeleine dans sa promptitude, et que je l'imite encore dans cette intégrité qui confond tous les ménagements des pénitences imparfaites ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous touchons de près à des jours que l'on pourrait appeler les jours des pénitences imparfaites : à l'approche des fêtes les plus augustes et les plus solennelles de la religion, un grand nombre de pécheurs, pressés

par le précepte de l'Eglise, et par le désir de conserver au moins une apparence de religion, se présenteront au tribunal de la pénitence; mais, hélas, qu'il en sortira peu de véritables pénitents! Il faut donc leur montrer ici, dans la personne de Madeleine, le modèle achevé d'une conversion entière et parfaite, afin que l'intégrité de sa pénitence serve à les éclairer, à les instruire, ou à les confondre.

O vous, qui touchés de la grâce, et fidèles à suivre ses mouvements, avez pris enfin l'heureuse résolution de retourner à Dieu; vous, qui semblables au prodigue, dont vous avez trop imité les folles erreurs, avez dit enfin, comme lui : ***J'irai, je retournerai à mon père***, à ce père plein de miséricorde et de bonté, ***et je lui dirai : O mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous*** (***Luc.***, XV, 18); apprenez ici, de l'exemple de Madeleine, quelles doivent être les suites et les conditions de ce retour.

Trois choses, chrétiens, manquent pour l'ordinaire à notre pénitence : premièrement, il y manque de l'amour; secondement, il y manque des larmes; troisièmement, il y manque des sacrifices.

Quand je dis qu'il y manque de l'amour, je ne prétends pas vous faire regarder comme insuffisante toute pénitence qui ne renfermerait pas un acte d'amour de Dieu aussi vif, aussi formel, et aussi parfait que celui qui obtint à Madeleine la rémission subite de tous ses péchés; je n'affecterai point ici de relever l'amour au préjudice de la crainte; je ne chercherai point à vous représenter l'un comme le seul acte de vertu qu'il puisse y avoir, et l'autre, comme un acte non-seulement inutile, mais vicieux; je ne vous parlerai point des avantages de cet amour en des termes qui semblent exclure la crainte filiale, l'espérance, le désir de son propre salut, et les autres louables motifs qui peuvent aider un pécheur à se convertir, et tirer du sacrement de pénitence une force émanée du sang de Jésus-Christ même : je prétends vous porter à ce qu'il y a de plus haut dans la religion, sans déprimer ce qu'il y a de plus faible; vous faire sentir les avantages de l'amour parfait, sans vous enlever ceux que vous pouvez et que vous devez même retirer des autres vertus.

Madeleine aima beaucoup, c'est-à-dire, elle aima parfaitement; tous ses péchés lui sont remis : ***Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*** (***Luc.***, VII, 47); voilà la source de sa pleine et entière justification. Effet prodigieux d'un acte de charité parfaite! hier, c'était une pécheresse, aujourd'hui, c'est une sainte : hier, elle était confondue dans la foule obscure des plus grands pécheurs; aujourd'hui, la voilà mise au rang des justes : hier elle était digne des mépris du pharisien; aujourd'hui, elle lui est préférable : hier, tous ses regards étaient empoisonnés, toutes ses larmes impures; aujourd'hui, tous ses regards sont chastes, et ses larmes sont une eau sacrée qui la purifie. L'acte de charité parfaite peut donc être comparé à la parole toute-puissante du Dieu Créateur : ***Dixit, et facta sunt*** (***Psal.*** XXXII, 9); Dieu dit : Je le veux, et le monde sort du néant; le pécheur dit : J'aime, et il est justifié. Il peut être comparé aux paroles efficaces et miraculeuses que Jésus-Christ prononçait sur les malades qu'on lui présentait; il disait à un lépreux : Je le veux, soyez guéri, et la lèpre disparaissait; il disait à un boiteux : Marchez, et il marchait; à un aveugle : Voyez, et il voyait; le pécheur, en faisant un acte d'amour de Dieu, fait un semblable miracle sur lui-même; il dit : J'aime; et son péché est effacé, son infirmité est guérie. Il peut être comparé à ces paroles sacramentelles qui ont la vertu d'opérer en un moment ce qu'elles expriment; le prêtre dit, parlant au nom de Jésus-Christ : Ceci est mon corps, et aussitôt le pain n'est plus, et le corps de Jésus-Christ se trouve sur l'autel; ainsi le pécheur dit : J'aime, et aussitôt son péché est détruit; il devient un homme nouveau, une image vivante de Jésus-Christ même. La grâce est donc mille fois plus féconde pour le bien que la nature ne peut l'être pour le mal, puisqu'un seul acte d'amour de Dieu, quand il est aussi pur et aussi parfait que celui de Madeleine, efface en un instant tous les actes possibles de l'amour du monde. Heureux donc le cœur qui se peut former cet acte parfait, cet acte tout-puissant, cet acte efficace et miraculeux, il justifie le pécheur en un moment, il le rétablit dans ses droits, il le rend ami de Dieu.

Les opérations des autres vertus sont plus lentes et plus tardives; un pécheur est d'abord saisi de la crainte des jugements de Dieu, c'est le commencement de la sagesse; après que la crainte l'a saisi, l'espérance le flatte et le conduit à un amour imparfait, à un amour commencé; il a recours à la grâce du sacrement qui ennoblit tous ces motifs et qui consomme l'ouvrage de sa justification : les opérations de l'amour parfait sont plus promptes et plus rapides, les effets se ressentent de l'ardeur et de la vivacité de la cause; l'ouvrage de la justification du pécheur se fait en un moment; et c'est surtout de ceux qui sont convertis par l'amour que l'on peut assurer, d'après l'Ecriture, que quand même leur âme serait couverte des taches du péché, et plus hideuse que les spectres les plus noirs, elle deviendrait plus blanche que la neige : ***Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.*** Madeleine aima beaucoup : ***Dilexit multum*** (***Isa.***, I, 18); elle n'aima donc pas, comme nous, faiblement et imparfaitement; son amour fut un amour vif, qui ne connut ni délai ni retardement dans sa pénitence; un amour généreux qui n'y connut point de ménagement, un amour consolant, qui lui fit trouver dans les rigueurs de cette pénitence des douceurs et des charmes qu'elle ne trouva jamais dans l'amour du monde.

Madeleine aima beaucoup : ***Dilexit multum;*** je ne vous dirai point qu'elle fut d'abord éprise des charmes extérieurs que l'on

voyait reluire en la personne de Jésus-Christ; écartons ces idées profanes qui tendent à faire entrer la grâce dans un cœur par des impressions trop humaines, et peut-être à justifier tacitement ces liaisons trop naturelles que l'on conserve encore pour ceux que l'on prend pour guider dans les voies du salut, et qui se ressentent peut-être un peu trop des anciennes habitudes d'un cœur accoutumé au manége des passions.

Madeleine ne considéra Jésus-Christ que comme son Dieu; elle n'aima que Dieu en lui, et son amour fut d'autant plus vif, qu'étant pur et saint, elle ne pouvait craindre de donner trop d'essor à l'ardeur et à la vivacité de ses sentiments.

Madeleine aima beaucoup : *Dilexit multum;* ses larmes en sont la preuve, elles ont toujours été regardées comme le signe le moins équivoque de la douleur et de l'amour. Joseph pleura en revoyant ses frères, parce qu'il les aimait; et, quand il revit Benjamin, il pleura davantage sur celui qu'il aimait le plus. Les enfants d'Israël, assis sur les bords des fleuves de Babylone, pleurèrent au souvenir de Sion, parce qu'ils aimaient leur patrie. Jérémie pleura sur les ruines de Jérusalem, parce qu'il aimait la ville sainte. David pleura longtemps la mort d'Absalon, parce qu'il aimait son fils; il pleura même celle de Saül, parce qu'il aimait son ennemi. Pierre pleura amèrement son péché, parce qu'il aimait son Maître; et Madeleine versa des torrents de pleurs, parce qu'elle aimait son Dieu. Elle rappelle, dans l'amertume de son cœur, les égarements de sa jeunesse. Que de jours, que d'années perdus pour le ciel! quel monstrueux enchaînement de crimes et d'horreurs! quel oubli de Dieu! quelle ingratitude de la part d'une créature qu'il n'avait mise au monde que pour l'aimer et pour le servir! quelle bonté, quelle patience, quelle miséricorde de la part d'un Dieu si longtemps et si cruellement offensé! Je l'oubliais, et il pensait à moi; je l'abandonnais, et il songeait à me sauver; je l'offensais, et il me préparait des grâces pour me ramener à lui.

Ces tristes réflexions la pénètrent de douleur; les larmes partent, la douleur les verse, l'amour les augmente, la reconnaissance les rend éternelles.

Mais, hélas! où sont-elles aujourd'hui, chrétiens, ces larmes de pénitence et d'amour? Je ne les trouve plus, la source en est tarie; je retrouve encore ces larmes impures et criminelles que fait verser l'amour profane, mais je ne retrouve plus les larmes de l'amour pénitent.

On pouvait dire autrefois en montrant l'entrée de nos temples où se rassemblaient les pénitents : Voilà le lieu où ils viennent pleurer leurs péchés : *Locus flentium sive lacrymarum* (*Judic.*, II, 5); mais si l'on montre ces sacrés tribunaux où ils se rassemblent aujourd'hui, on pourra dire seulement : Voilà le lieu où ils viennent réciter leurs péchés, confesser leurs péchés, demander l'absolution de leurs péchés; mais il n'y a plus d'endroits où ils viennent les pleurer. Là, sont prononcés tous les jours mille actes de contrition, mais on n'y voit pas couler une seule larme; là, sont données tous les jours cent absolutions, mais il n'y en a pas une seule qui soit accordée à l'abondance des larmes. Tel qui a pleuré cent fois la mort d'un objet chéri, ne saurait verser une seule larme sur tant de péchés dont le moindre était suffisant pour donner la mort à son âme; telle, que le seul soupçon d'une infidélité a fait éclater en pleurs et en gémissements, ne saurait pleurer, même en faisant réflexion qu'elle s'est rendue digne de la haine de Dieu, et qu'elle s'est mise cent fois en danger de s'en voir abandonner sans retour. Et voilà, je vous l'avoue, chrétiens, voilà ce qui nous fait trembler toutes les fois que nous levons la main dans le sacré tribunal de la pénitence pour vous absoudre. Le nombre et la grièveté de vos péchés ne sauraient nous alarmer; nous connaissons toute l'étendue de ce divin pouvoir dont le ciel nous a revêtus pour votre salut; nous savons qu'en vertu de ce divin pouvoir, il n'y a point de tache que nous ne puissions effacer, point de plaie que nous ne puissions guérir, point de chaînes que nous ne puissions briser, point de captifs que nous ne puissions délivrer; mais ce qui nous trouble, ce qui nous effraye, c'est de réconcilier tous les jours tant de pécheurs, sans avoir jamais d'autre garant de leur contrition qu'une douleur sèche, une douleur insensible, une douleur sans larmes, sans soupirs et sans abattement.

Encore si les démonstrations extérieures de la sensibilité étaient suppléées par des sacrifices réels; mais non : la plupart des pénitences ne sont pas moins destituées de sacrifices que de larmes et d'amour. Celle de Madeleine est accompagnée et suivie d'un grand nombre de sacrifices.

1° Sacrifice de séparation de tous les objets qui l'avaient portée au péché. 2° Sacrifice d'humiliation de tout ce qui avait servi à l'enorgueillir de son péché. 3° Sacrifice de consécration de tout ce qui avait été la matière de son péché. 4° Sacrifice d'expiation sur son corps qui avait été le sujet et l'esclave de son péché.

Reprenons : sacrifice de séparation de tous les objets qui l'avaient portée au péché. Dieu voulant autrefois faire comprendre aux Israélites toute l'horreur qu'ils devaient avoir du péché d'idolâtrie dont ils s'étaient rendus coupables, leur avait défendu, non-seulement d'adorer les idoles, mais de les voir, de les estimer, de les admirer, de les garder dans leurs maisons comme de précieux ouvrages de l'art, il leur avait même ordonné de les bannir entièrement de leur mémoire : *Non recordabitur ultra nominis eorum.* (*Osée*, II, 17.) La vraie, la parfaite pénitence n'exige pas de nous un moindre éloignement de ces idoles de chair, dont les attraits ou les artifices ont dérobé

si longtemps au souverain Maître un cœur qui doit être tout entier à lui. Il faut les fuir et les éviter, il faut craindre de les apercevoir, il faut, s'il se peut, en oublier jusqu'au nom. Ce sont les objets séducteurs dont le démon s'est servi pour vous perdre, ce sont les liens funestes qui vous ont attachée au crime; âme vraiment touchée de Dieu, pourriez-vous encore en souffrir la présence ou en supporter le souvenir? On ne vit donc point Madeleine se faire un point d'honneur et une espèce de ressource de conserver encore un reste de commerce avec aucun de ses profanes amants; on ne la vit point remplacer des engagements de passion par des engagements de bienséance, ni des liaisons de crime par des liaisons de goût.

Elle fit même un sacrifice humiliant de tout ce qui avait servi à l'enorgueillir dans son péché. On se détache quelquefois d'une passion sans renoncer à l'orgueil que cette passion flattait; l'orgueil est un vice spirituel qui paraît moins incompatible avec la piété que les vices grossiers. Ainsi, en prenant même le parti de la dévotion, on y mêle encore plus d'une espèce d'orgueil; on conserve l'orgueil de la naissance, l'orgueil de l'esprit, l'orgueil même de la beauté. Madeleine fut humble dans sa pénitence; elle était accoutumée à prendre, dans les compagnies du monde, le rang qu'elle croyait dû à sa beauté; elle trouve chez le pharisien une compagnie assemblée, une fête préparée, elle se tient à l'écart, elle n'ose se montrer : *Stans retro.* (*Luc.*, VII, 38.) Elle vous fit donc, ô mon Dieu! un entier sacrifice de tous les sentiments de l'orgueil, et elle y ajouta le sacrifice extérieur de cet attirail de mondanités et de parures, qui était alors, comme aujourd'hui, l'aliment ordinaire de la vanité : *Turpetur illa facies*, dit-elle, *quam toties contra Dei præceptum cerussa et purpurisso depinxi.* Il est temps de quitter pour toujours ces parures brillantes et affectées qui ne servaient qu'à tendre des piéges à l'innocence, ou à flatter ma vanité cachée sous les voiles de la pudeur et sous les sombres livrées de la pénitence; je n'attirerai plus sur moi les regards des hommes, mais j'en deviendrai mille fois plus agréable aux yeux du Seigneur; il est temps que ce visage, que j'ai cherché tant de fois à rendre éclatant par les couleurs de la vanité, contre le précepte du Seigneur, se couvre des nuages de la douleur et de la pâleur de l'austérité. Remarquez ces paroles, chrétiens : contre le précepte du Seigneur; elles sont de saint Jérôme. Ce grand docteur ne croyait donc pas qu'il fût permis d'employer ces sortes d'artifices; il les croyait donc contraires à la loi de Dieu; il en jugeait donc le sacrifice nécessaire et indispensable pour quiconque veut se donner sincèrement à Dieu.

Tout ce que Madeleine ne peut pas abandonner, elle le consacre; ses yeux, tant de fois coupables par leurs regards, seront désormais fermés par la modestie; ils ne seront ouverts que par la douleur qui leur fera verser des torrents de larmes; cette tête altière, que l'on voyait ornée avec tant d'art et de dépense, s'abaisse aux pieds de Jésus-Christ, et ses cheveux épars et négligés servent à les essuyer; ses biens mêmes seront consacrés à la charité et à l'aumône; elle n'est point avare pour la pénitence, après avoir été prodigue pour le péché; elle ne cherchera point à regagner avec Jésus-Christ ce qu'elle a perdu avec le monde : ce que son luxe absorbait, sa charité le répand; et comme elle n'a rien épargné pour se perdre, elle n'épargnera rien pour faire son salut.

Il ne lui reste donc plus qu'à immoler, par un sacrifice d'expiation, ce corps qui avait été le sujet et l'esclave de son péché : la vraie conversion ne connaît point de pénitence molle et délicate; plus le corps a été dans les délices, plus elle le plonge dans l'austérité : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (*Apoc.*, XVIII, 7.) Elle mesure ses abstinences sur ses excès, et sa mortification présente sur sa mollesse passée. Et quelle pénitence, chrétiens, se trouvera juste et proportionnée, si on la mesure par cette règle? *Quantum in deliciis fuit.* Autant que le corps a goûté de délices, autant faut-il qu'il porte de croix; et quelles délices n'a-t-il pas goûtées! Or, je vous le demande, tant de satisfactions sensuelles ne seront-elles pas bien réparées par quelques courtes prières, récitées peut-être sans attention? Non, non, mes frères, la prière, étant un devoir, n'est pas toujours propre à tenir lieu d'expiation; la pénitence doit être un baptême laborieux, et l'absolution des péchés ne nous dispense nullement de l'obligation où nous sommes de les expier.

Madeleine avait entendu le Sauveur du monde lui dire que ses péchés étaient remis; elle était donc plus sûre de son absolution que nous ne pouvons jamais l'être de la nôtre : son exemple doit nous instruire, il doit nous encourager; il nous apprend à mettre une proportion exacte entre nos péchés et notre pénitence, entre nos austérités et nos délices, et à ne pas être retenus dans l'expiation après avoir été sans frein dans le désordre. Voilà un grand modèle, chrétiens, voilà le modèle achevé d'une pénitence parfaite : le suivrez-vous, femmes mondaines, jeunesse plongée dans le désordre; vous tous enfin qui n'avez que trop imité Madeleine dans ses déréglements, l'imiterez-vous dans sa pénitence? Vous croyez sans doute trouver votre bonheur dans vos égarements : détrompez-vous, et comptez que Madeleine fut mille fois plus heureuse dans son état de pénitente qu'elle ne l'avait été dans celui de pécheresse; comptez que le moment de sa réconciliation avec Dieu fut le premier moment de son vrai bonheur, et qu'en renonçant aux vanités du monde, elle quitta la source empoisonnée de mille soucis cuisants, de mille inquiétudes cruelles, de mille amertumes

cachées, que le monde présente à ses favoris sous l'appât de ses fausses joies : de ce moment, son cœur fut inondé de ces saintes délices que le monde ne connaît pas, et que la grâce répand dans les cœurs purs et fidèles. Cherchez-les, chrétiens, désirez-les ces délices ineffables, et vous trouverez enfin le *repos de vos âmes* (*Matth.*, XI, 29) : les larmes de la pénitence ne sont amères que pour le passé ; elles sont douces pour le présent, mais elles sont encore plus avantageuses pour l'avenir, puisqu'elles sont le gage de cette félicité divine que Dieu prépare aux âmes pures, ou aux âmes qu'elles auront purifiées, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

ERMON XXVII.

Pour le vendredi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'ENVIE.

Abeuntes Pharisæi consilium inierunt, ut caperent eum in sermone. (*Matth.*, XXII, 15.)

Les Pharisiens s'étant retirés tinrent conseil entre eux pour le surprendre dans ses paroles.

Quelle est la passion qui anime aujourd'hui les scribes et les pharisiens contre le Sauveur ? d'où viennent ces noirs complots, ces délibérations violentes contre le Seigneur et contre son Christ? *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania adversus Dominum, et adversus Christum ejus?* (*Psal.* II, 1.)

Si nous en cherchons la source et le principe dans le cœur de ses ennemis, nous n'en trouverons point d'autre, chrétiens, qu'un sentiment d'envie, qui leur fait regarder d'un œil jaloux l'éclat de sa doctrine et de ses miracles ; voilà le secret ressort qui les fait agir, voilà ce qui leur inspire l'affreux dessein de le perdre de réputation et de lui ôter la vie, s'ils ne peuvent pas venir à bout d'obscurcir sa gloire.

L'envie ne respecte donc rien : tout ce qui devrait lui dessiller les yeux, ne sert qu'à l'aveugler ; tout ce qui devrait attirer son estime ne sert qu'à irriter sa fureur ; la sainteté de la personne, la sainteté des œuvres, les vertus et les miracles, tout devient pour elle un objet de haine et d'aversion, tout sert d'entretien et d'aliment à sa malignité ; elle ne peut se soulager que par des crimes, elle ne peut se satisfaire que par des attentats. Quel intérêt n'avons-nous donc pas, chrétiens, à connaître la difformité de ce vice pour nous en préserver ou pour nous en guérir. L'envie est un vice que personne n'avoue et qui est cependant très-commun ; ce sera le sujet de la première partie : l'envie est un vice dont personne ne songe à se corriger, et qui est cependant très-funeste ; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un homme, dit saint Basile, atteint de tout autre passion que celle de l'envie, aura des moments où il avouera sa faiblesse; il ne rougira point de dire qu'il est livré à l'intempérance, sujet à l'impatience et à la colère, aigri par le ressentiment d'une injure, ou dominé par l'amour d'un plaisir : mais l'envie est un vice qu'on n'avoue jamais. Etre jaloux du bonheur d'autrui, faire son supplice de ce qui fait la gloire et la félicité des autres, jeter un regard injuste et malin sur ce qui n'attire que l'estime et l'admiration des personnes équitables, ces sentiments sont trop bas et trop injustes pour qu'on ose les avouer. L'envie est un monstre trop hideux aux yeux de la raison même pour qu'on souffre de lui être comparé : avouer aux autres qu'on lui ressemble, ce serait se dégrader à leurs yeux, et ce serait se dégrader à ses propres yeux que de se l'avouer à soi-même.

Si cela est, direz-vous, l'envie doit donc être un défaut très-rare et presque inconnu parmi les hommes; car enfin, un vice que tout le monde déteste, et qui nous déshonore à nos propres yeux, ne peut manquer d'être entièrement banni de la société humaine, et chacun doit-être porté de soi-même à s'en défendre. Non, chrétiens : quoique tout le monde s'accorde à détester l'envie, c'est cependant le plus commun et le plus universel de tous les vices; c'est l'envie qui règle les discours de la plupart des hommes et qui règle même leur silence, puisque tantôt elle les rend secs et réservés sur les louanges, tantôt elle les rend éloquents et prolixes sur les défauts; c'est l'envie qui trouble la paix des familles et des sociétés, qui donne le jeu et le mouvement à toutes les intrigues ; elle parle, elle agit, elle travaille partout ; et pour réduire à des points précis tout ce qui peut contribuer à vous convaincre que l'envie est peut-être le plus commun de tous les vices, je dis, 1° que c'est le vice de tous les âges ; 2° le vice de tous les états ; 3° le seul vice qui s'attache à tous les objets.

Chaque âge a, pour ainsi dire, des vices qui lui sont propres ; mais aucun n'est exempt des faiblesses de l'envie. J'ai vu des enfants, dit saint Augustin, jaloux, dès le berceau, des caresses que l'on faisait à leurs pareils, en concevoir un dépit qui étincelait dans leurs yeux, quoiqu'ils ne pussent encore l'exprimer par leurs paroles ; ces yeux, à peine capables de jeter des regards de discernement, savaient déjà porter des regards jaloux. L'envie est donc le plus prématuré de tous les vices ; il est aussi le plus constant : dans la vieillesse lorsque toutes les autres passions s'éteignent et s'affaiblissent, celle-ci semble prendre de nouvelles forces : les pertes irréparables que l'on fait à cet âge, en diminuant les autres sentiments, servent d'entretien et d'aliment à celui-ci : on conçoit un secret dépit, en voyant dans la jeunesse et dans l'âge mûr des avantages que l'on a perdus pour toujours.

Tel est l'homme, chrétiens ; et ce même défaut le suit encore dans tous les états, dans toutes les conditions de la vie ; presque tous sont rongés et dévorés par une envie

proportionnée à leur état : cette passion inquiète et turbulente ne se glisse-t-elle pas dans les conditions les plus obscures comme dans les plus relevées? ne la voit-on pas agir et travailler dans les cabanes des pauvres comme dans les palais des rois? où ne trouve-t-on pas des hommes jaloux du mérite et du bonheur de leurs semblables? peut-on avoir quelques avantages de la nature ou quelque faveur de la fortune, peut-on se faire remarquer par quelque talent, peut-on jouir de la moindre préférence et de la plus légère prérogative, sans animer la fureur de l'envie? Que de ruses, que d'artifices ne sait-elle pas employer pour réussir dans ses noirs projets, et pour porter à ses rivaux les coups les plus mortels et les plus dangereux! ne s'applique-t-elle pas sans cesse à les décrier; n'est-elle pas attentive à relever leurs défauts; et quand elle les publie, manque-t-elle jamais de les exagérer pour les rendre plus odieux; et n'est-ce pas de ces sources empoisonnées que naissent ces médisances cruelles qui font presque toujours le fond et le tissu des conversations du monde? Un homme est-il assez heureux ou assez habile pour s'élever au-dessus des autres? il n'y a plus que deux langages sur son compte : celui de la flatterie, quand on lui parle, et celui de l'envie, quand on parle de lui. La postérité plus désintéressée et plus équitable en dira peut-être du bien; mais tant qu'il vivra, on n'en dira que du mal : ceux qui viendront après nous, justes estimateurs de son mérite et de ses travaux, en parleront peut-être avec admiration; mais il ne peut espérer qu'après sa mort ce suffrage favorable : l'envie ne se taira que lorsqu'elle ne le verra plus, et que son bonheur et sa gloire seront ensevelis avec lui dans le tombeau. Et il y a en effet de ces hommes illustres dont nous respectons aujourd'hui la mémoire, et dont on n'a cessé de déprimer les talents et de noircir les vertus que lorsqu'ils ont cessé de vivre. Pourquoi? c'est que lorsqu'ils vivaient, leur réputation était l'ouvrage de l'envie : la mort seule a pu la remettre entre les mains de la vérité.

Ne pensez pas, chrétiens, qu'une condition plus obscure, une vie plus retirée, une fortune moins brillante vous laissent moins en butte aux traits de l'envie : dans quelque corps, dans quelque société que vous entriez, si vous êtes le chef, l'envie réunira tous les membres contre vous; si vous y avez un grand nombre d'égaux, vous y pourrez compter autant de rivaux et d'ennemis; enfin, vous rencontrerez partout cet œil malin que l'Evangile appelle *Oculus nequam* (*Matth.*, VI, 23) : cet œil sera toujours ouvert pour vous trouver des faibles et des défauts, et pour les montrer aux autres. Fallût-il descendre aux conditions les plus viles, vous y verriez l'envie faire jouer les mêmes ressorts, inspirer les mêmes sentiments que dans les plus illustres : il suffit d'avoir quelque intérêt pour devenir envieux; et ce proverbe connu, qui déclare que tout homme est jaloux de son semblable, a pris pour exemple une des moindres conditions qui soit dans le monde. Si vous vous distinguez dans quelque état que ce puisse être, l'envie fera regarder votre réputation comme une erreur passagère, qui disparaîtra quand vous serez plus connu; elle attribuera vos succès à un concours fortuit et passager de circonstances heureuses, où le mérite n'est entré pour rien; vos vertus mêmes deviendront dans ses mains un moyen de vous décrier et de vous nuire, par le soin qu'elle prendra de les défigurer. La plupart des vices, dit un saint Père, ne nous paraissent séparés des vertus que par un intervalle presque insensible, et conséquemment les vertus ne paraissent séparées des vices que par le même intervalle : le vulgaire n'aperçoit qu'une légère distance entre l'orgueil et la grandeur d'âme, entre l'avarice et l'économie, entre la libéralité et la profusion : sur quoi remarquons, avec saint Grégoire, la différente conduite du flatteur et de l'envieux; l'un veut plaire et l'autre veut nuire; et, pour arriver à leur but, ils prennent chacun une route différente : le flatteur se sert de la proximité des vertus et des vices, pour changer les vices en vertus; et l'envieux se sert de la même proximité pour changer les vertus en vices. Ainsi le flatteur donnera le nom de grandeur d'âme à l'orgueil, le nom d'économie à l'avarice, le nom de prudence à la fausseté, le nom de libéralité à la dissipation la plus excessive : l'envieux fera tout le contraire : ce qui n'est que grandeur d'âme et noblesse de sentiment, il l'appellera orgueil; ce qui n'est qu'économie, il le traitera d'avarice; ce qui n'est que prudence il le traitera de fausseté; et ce qui n'est que libéralité, il l'appellera dissipation.

Non-seulement l'envie règne dans tous les états, mais c'est le seul de tous les vices qui s'attache à tous les objets, et c'est ce qu'on peut regarder comme la véritable cause de son universalité : chaque passion a, pour ainsi dire, un empire limité, et il est très-rare que l'une empire sur les droits et sur les intérêts de l'autre; il n'y a que l'envie qui s'attache à tout : elle s'attache avec l'orgueil à l'éclat de la naissance, elle s'attache avec la vanité aux avantages du corps et aux talents de l'esprit; elle s'attache à la gloire avec l'ambition, elle s'attache avec la religion même à la dévotion et à la vertu : tout se flétrit, tout s'empoisonne entre les mains de cette indigne passion.

La naissance n'est, à ses yeux, qu'un faux nom sur lequel on est enté et qu'on ne tient pas de ses ancêtres; rien de si élevé, qu'elle ne dégrade; rien de si noble, qu'elle n'avilisse; et si les grands se sont quelquefois donné une origine fabuleuse, que l'on pourrait appeler la chimère de l'orgueil, il n'est pas moins vrai que l'on cherche souvent à flétrir leur naissance par des taches imaginaires, que l'on pourrait appeler les chimères de l'envie. Auriez-vous reçu de la

nature ces grâces fragiles et passagères qui font naître tant de désordres? Vous ne pourrez plus paraître sans irriter l'envie; elle sera prompte et inexorable à noircir votre réputation, à blâmer votre caractère, à se plaindre de votre humeur, à décrier votre conduite.

Elle ne sera ni moins violente ni moins acharnée à décrier les talents de l'esprit: comme tout le monde veut en avoir, et que chacun croit en avoir beaucoup, c'est peut-être celui de tous les objets qui sait le mieux réveiller l'envie: *res omnium invidiosissima:* et ceux qui sont à portée de le faire paraître avec plus d'éclat l'éprouvent quelquefois au point de haïr leur propre réputation, et de maudire des talents qui ne leur attirent souvent que des chagrins; ils préféreraient un certain moment une obscurité paisible à ce vain éclat qu'on leur envie, et qui leur suscite tant de rivaux et tant d'ennemis.

Les emplois illustres, les succès éclatants, les travaux honorables, le crédit, l'autorité, la puissance, tout devient un objet de l'envie. David a vaincu Goliath et les Philistins, il a terrassé les géants et les monstres; le bruit de ses victoires retentit de toutes parts, toutes les mains lui préparent des lauriers, toutes les voix lui décernent des triomphes, chacun juge que ce jeune Héros mérite déjà d'être mis au rang des plus célèbres vainqueurs; il n'y a qu'une voix dans toute la Judée sur le mérite de ses actions; je me trompe, chrétiens, une voix s'élève contre lui; un suffrage lui manque, c'est celui de Saül; on les compare tous deux, et l'on juge que David mérite la préférence; c'en est fait, Saül est jaloux; il ne voit plus dans les actions de David ce mérite et cette valeur qu'il y aurait vus comme les autres, s'il ne se fût pas trouvé en concurrence avec lui; la jalousie empoisonne son cœur; et du moment que son cœur est empoisonné, son esprit est prévenu, son rival lui devient odieux par son mérite même, il ne peut lui pardonner sa réputation et ses exploits; au lieu de le récompenser, il le poursuit, il le persécute: errant et fugitif après tant de victoires, David est enfin obligé de céder aux traits de l'envie, qui, ne pouvant effacer sa gloire, n'a plus d'autre ressource que de le mettre dans l'impossibilité d'en acquérir.

Serez-vous enfin dans cette situation préférable à toutes les fortunes du monde, où l'on n'est plus occupé que de son salut, où l'on ne pense plus qu'à plaire à Dieu? votre piété, quoique pure et sincère, vous exposera encore aux attaques de l'envie; elle s'attache à la vertu quand elle est connue, comme aux vices quand ils sont illustres: la sainteté la plus avérée, le renoncement le plus parfait aux vanités du monde, ne lui paraîtront qu'une vaine ostentation, un masque trompeur, une hypocrisie mieux conduite qui cache des vues ambitieuses et intéressées. Jérémie, favorisé du ciel, ne fut-il pas poursuivi, emprisonné, décrié par des hommes jaloux de sa réputation, traité comme un imposteur, dont les sinistres prédictions portaient l'alarme et le découragement dans l'esprit du peuple, pour favoriser l'ennemi qui se préparait à le détruire? Qui le croirait, chrétiens? Jésus-Christ même, le modèle de tous les justes, et le plus accompli des enfants des hommes, ne fut pas à couvert des attaques de l'envie; on peut même dire qu'il éprouva plus que personne à quel point cette passion injuste et cruelle est capable de porter ses fureurs. Les disciples de son précurseur, quoique formés à l'école du plus grand des prophètes, furent les premiers envieux de la gloire et de la réputation de cet Homme-Dieu: accoutumés à voir le peuple accourir en foule aux prédications de Jean-Baptiste, ils apprirent avec peine que ce même peuple commençait à l'abandonner pour suivre Jésus-Christ; ils vont trouver Jean-Baptiste dans son désert, pour lui découvrir le dépit qui les anime, persuadés sans doute, qu'étant encore plus intéressé qu'eux à la diminution de sa gloire, il entrera dans leurs vues, et qu'il regardera leurs sentiments jaloux comme une preuve de l'attachement qu'ils ont pour lui: Maître, lui dirent-ils, celui qui est venu vous trouver au delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, baptise présentement, et tout le monde vient à lui: ***Ecce hic baptizat, et omnes veniunt ad eum.*** (***Joan.***, **III**, **26.**) Mais ils parlaient à un homme trop saint, trop humble et trop équitable, pour être susceptible des bassesses de l'envie: Ne savez-vous pas, leur dit-il, que les hommes ne peuvent avoir aucun succès, aucun avantage qui ne vienne de Dieu? ***Non potest homo accipere quidquam, nisi fuerit ei datum de cœlo.*** (***Joan.***, III, 27.) Vous avez été témoins que j'ai dit hautement que je ne suis point le Christ, mais que je suis seulement envoyé avant lui; je suis, à la vérité, chargé d'annoncer la venue de l'Epoux, mais il ne m'appartient pas de me comparer à lui; je me réjouis d'entendre sa voix, et loin de m'affliger de ce qu'il me surpasse, ma joie est complète, et mes vœux sont remplis, quand je vois que ma gloire diminue et que la sienne augmente: *Gaudium meum impletum est. Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 29, 30.) Réponse à peu près semblable à celle de Moïse, lorsque Josué vint lui dire, en parlant de deux Israélites à qui le Seigneur venait d'accorder le don de prophétie, qu'il devait les empêcher de s'en servir, afin de jouir seul de cette prérogative: *Quid æmularis pro me* (*Num.*, XI, 29), lui répondit le sage conducteur du peuple de Dieu; pourquoi suivez-vous pour moi les mouvements d'une jalousie que je n'ai pas moi-même? et plût à Dieu que tout le monde prophétisât! Est-ce à nous à mettre des bornes aux grâces et aux libéralités du Seigneur? Plus il y aura de prophètes, plus il sera glorifié, et nous ne devons être touchés et occupés que de sa gloire.

Sentiments nobles et généreux de Moïse et de Jean-Baptiste, qu'êtes-vous devenus? que n'êtes-vous imprimés dans tous les cœurs! Si tous les hommes étaient assez

justes, assez humbles, et assez raisonnables pour penser ainsi, il ne resterait plus d'envieux sur la terre. La réponse de Jean-Baptiste produisit tout l'effet qu'on en devait attendre; elle imposa silence à ses disciples; mais si les Pharisiens en furent instruits, ils n'en furent pas également touchés. Ne reconnaît-on pas dans leur conduite à l'égard de Jésus-Christ, tous les traits, tous les ressorts, tous les artifices, et toutes les fureurs de l'envie? Rappelez-vous leur acharnement à décrier sa personne, à le traiter de séducteur; à publier partout que ses miracles sont les œuvres de Satan, et qu'il ne les fait qu'au nom et par la puissance du prince des ténèbres; s'il fréquente les pécheurs pour les convertir, ils l'accusent d'être le patron du vice et le protecteur de l'iniquité; s'il guérit un malade, le jour du Sabbat, ils le font passer pour un violateur de la loi; enfin ne pouvant réussir à obscurcir sa gloire, ils prennent la résolution de le faire mourir. Vous voyez, disent-ils dans leurs assemblées secrètes, que tout ce que l'on a fait jusqu'ici pour le perdre de réputation a été inutile: *Videtis quia nihil proficimus* (*Joan.*, XII, 19); tout le monde le suit, et l'écoute comme un Prophète: *Ecce mundus totus post eum abiit* (*Ibid.*); il n'y a plus à balancer, il faut qu'il périsse, qu'il soit traité comme le plus méchant et le plus coupable de tous les hommes, afin que sa gloire disparaisse avec lui. Il est donc vrai de dire que ce Dieu-Homme fut proprement attaché à la croix par les mains de l'envie.

Un pareil exemple n'aurait-il pas dû suffire pour guérir à jamais les hommes, et surtout les chrétiens, d'une passion capable de se porter à de si grands excès? Mais non, cet esprit de jalousie, qui aveuglait les pharisiens, a toujours subsisté; et quels ravages n'a-t-il pas faits encore après eux?

Saint Paul, retenu dans les fers par les ennemis de la vraie religion, ne trouva-t-il pas dans ceux qu'il avait convertis à la foi des rivaux insensés qui affectaient de prêcher l'Evangile avec plus d'éclat, dans la seule vue d'exciter contre lui la rage de ses persécuteurs, et qui ne cherchaient dans une œuvre si sainte en apparence que la cruelle satisfaction de voir éteindre dans le sang de ce grand apôtre une gloire dont ils étaient jaloux? Il y en a parmi vous, leur dit-il lui-même, qui prêchent l'Evangile par un esprit de jalousie, parce qu'ils espèrent augmenter par là le poids de mes chaînes et y ajouter une nouvelle affliction : *Quidam autem ex contentione Christum annuntiant non sincere, existimantes pressuram se suscitare vinculis meis.* (*Philip.*, VII, 17.) Il est vrai que ces disciples infidèles s'exposaient eux-mêmes aux plus cruels traitements, en prêchant l'Evangile avec tant d'éclat; mais ils aimaient mieux souffrir, et mourir peut-être, s'il le fallait, que de ne pas employer tous les moyens possibles pour perdre l'apôtre saint Paul.

Qu'est-ce qui détermina autrefois l'impie Arius à nier la divinité de Jésus-Christ? Cet hérésiarque briguait la première dignité de l'Eglise d'Alexandrie; un autre lui fut préféré : l'envie s'empara de son cœur, et lui fit imaginer ces subtilités monstrueuses qui ont affligé l'Eglise durant tant de siècles, et qui ont fait couler tant de sang : parce qu'Arius n'avait pu parvenir au degré d'honneur où il aspirait, il attaque le Verbe de Dieu; il entreprend de renverser son trône.

O Dieu, qu'est-ce que l'homme, et quelles horreurs ne doit-on pas s'attendre à trouver dans son cœur lorsqu'on en sonde les secrets replis?

Sondez ici le vôtre, chrétiens, descendez dans l'intérieur de votre conscience, et rendez-vous la même justice que vous rendra le souverain Juge. Ne sentez-vous pas un chagrin mortel et un dépit cuisant, lorsqu'on préfère quelqu'un dans les avantages qui vous caractérisent et qui vous distinguent? permettez-vous qu'on trouve dans d'autres autant de mérite et de talents que dans vous, lorsqu'il s'agit du genre où vous croyez réussir? n'êtes-vous pas intérieurement blessés par les louanges que l'on donne, en votre présence, à un mérite qui a du rapport avec le vôtre? ne trouvez-vous pas ordinairement de l'excès dans vos applaudissements où vous n'avez aucune part? n'écoutez-vous pas avec une maligne satisfaction toutes les médisances qui vont à rabaisser vos égaux, à dissimuler leurs talents, à noircir leur réputation, à censurer leur conduite? n'êtes-vous pas souvent le premier auteur de ces médisances, le plus empressé à les publier, le plus constant à les répéter, le plus ardent à les appuyer, le plus habile à les faire valoir? Si cela est, chrétiens, vous sacrifiez à l'idole de l'envie que le prophète Ezéchiel vit autrefois placée dans toutes les conditions et dominant dans tous les cœurs : *idolum zeli* (*Ezech.*, VIII, 3); vous êtes de ces plus coupables adorateurs. Apprenez donc ici tous les ravages que fait dans votre âme ce venin caché qui empoisonne toutes les vertus : l'envie est un vice dont personne ne pense à se corriger, et qui est cependant très-funeste; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous voyons dans l'Evangile des publicains, des voluptueux, des femmes mondaines se convertir enfin, reconnaître leur faiblesse et en rougir, s'apercevoir de leurs égarements et rentrer dans les voies de la justice : mais parmi toutes ces conversions que l'on peut regarder comme les heureux fruits de la présence visible de Jésus-Christ sur la terre, nous ne voyons pas un seul pharisien qui se convertisse; il semble, au contraire, que leur aveuglement va toujours croissant; rien ne les touche, rien ne les éclaire; les plus grands miracles opérés sous leurs yeux leur laissent tout leur endurcissement. Pourquoi d'un côté tant de facilité et de disposition à se convertir, et de l'autre

tant d'opiniâtreté et de résistance? La grâce de Jésus-Christ n'a-t-elle pas le même empire sur toutes les passions? Elle l'a sans doute, chrétiens; mais toutes les passions ne rendent pas les hommes également indociles à la grâce de Jésus-Christ : c'était l'envie qui animait les pharisiens, et l'envie a cela de propre, qu'il n'y a point de vice au monde dont on songe moins à se corriger : or, à quoi attribuerons-nous cette opiniâtre incorrigibilité qui accompagne presque toujours l'envie? à une malédiction particulière de Dieu sur un péché qui attaque directement ses lois, sa providence, sa bonté, et qui semble devoir irriter particulièrement sa justice. Il attaque ses lois, et, pour commencer par celle qu'il a lui-même gravée dans le cœur de tous les hommes, n'est-ce pas l'envie qui la première osa répandre, par les mains d'un frère dénaturé, un sang qui n'avait point encore rougi la terre? Et qui pourrait dire combien de parricides secrets se font tous les jours au fond du cœur, qui n'ont point d'autre principe que ce même mouvement d'envie qui, dès le commencement du monde, arma le jaloux Caïn contre l'innocent Abel? Serait-il rare de trouver des frères et des parents qui souhaitent mille fois la mort à l'objet de leur envie, qui consomment autant de fois dans leur cœur un parricide que leurs mains n'osent commettre et qu'elles ne pourraient si souvent renouveler?

Mais si l'envie ne se porte pas toujours à de si grands excès, il est impossible qu'elle ne viole pas continuellement les lois de la charité chrétienne; saint Paul nous a marqué tous les caractères de cette charité : comparons-les avec ceux de l'envie.

La charité, nous dit-il, n'est point maligne et soupçonneuse; elle croit volontiers le bien, elle a toujours peine à croire le mal. Est-ce là, je vous le demande, le caractère de l'envieux? toujours obstiné à ne pas croire le bien, il s'arme d'une incrédulité que rien ne peut vaincre, il se rend difficile et délicat sur la preuve; toujours prêt, au contraire, à croire le mal, l'entendre, le croire, l'assurer, le publier, l'exagérer, ne sont pour lui qu'une même chose.

Les sentiments de la charité chrétienne sont toujours conformes à la situation douloureuse, agréable du prochain; si elle le voit dans l'affliction, elle s'afflige; quand elle voit couler ses larmes, elle ne peut s'empêcher d'en répandre : elle partage le bonheur des autres, comme elle partage leurs chagrins; s'ils sont heureux, elle se croit heureuse; s'ils sont contents et satisfaits, elle se réjouit de leur bonheur et de leur contentement. Trouverez-vous, chrétiens, de pareils sentiments dans le cœur de l'envieux? Hélas! les larmes d'autrui font ses délices, et le bonheur des autres fait son tourment. Les yeux de la charité sont si différents de ceux de l'envie, qu'où l'une ne trouve plus qu'à louer et à admirer, l'autre trouve toujours quelque chose à mordre et à reprendre.

L'envie est donc proprement la ruine et la destruction de la charité chrétienne; et partout où il y a quelque trace de cette honteuse passion, il ne saurait y avoir la moindre étincelle de la charité. Pensez-y, chrétiens, vous surtout qui faites une profession particulière de dévotion et de piété, car le démon s'insinuera plus aisément dans votre cœur par l'envie que par toute autre faiblesse : on croit ne blâmer les vices d'autrui que par un sentiment de justice, et on ne les blâme que par un mouvement de jalousie; on croit n'être réformateur des abus que par amour du bien public, et on ne l'est que par envie; on croit n'inquiéter, ne traverser les ennemis de la vertu que par zèle, et on ne les inquiète, on ne les traverse que par envie : or, dès que nous avons dans le cœur quelque sentiment d'envie, nous cessons d'aimer ce prochain que nous sommes obligés d'aimer comme nous-mêmes; et dès que nous cessons de l'aimer, nous cessons d'aimer Dieu, nous nous mettons au niveau des païens et des infidèles.

Mais est-ce assez, chrétiens, de dire que l'envie renverse les lois de la charité chrétienne? Non, je soutiens encore que c'est un vice injurieux à la Providence, un vice qui attaque directement la bonté de Dieu. N'est-ce pas en effet ce Dieu tout-puissant, qui distribue, entre les hommes, les talents et les avantages? n'est-ce pas de sa main que sortent les biens et les maux; les prospérités et les disgrâces? C'est donc sa providence même que vous attaquez, lorsque vous trouvez à redire au partage qu'elle en a fait; ce sont ses desseins que vous traversez, c'est son ouvrage que vous voulez détruire, lorsque vous faites jouer tant de ressorts pour arrêter les progrès d'un homme qui ne réussit que parce que Dieu le favorise : vous imitez donc ces ouvriers avides et ingrats, qui murmuraient des libéralités que le Père de famille avait faites à ceux qui n'avaient commencé à travailler qu'à la fin du jour : de quoi vous plaignez-vous, leur dit-il, n'avez-vous pas reçu tout ce que je vous ai promis? que si c'est ma volonté de donner à d'autres autant et plus qu'à vous, vous ne serez nullement en droit de vous plaindre; on pourra dire que j'aurai été libéral envers eux, mais vous ne pourrez pas dire que j'ai été injuste envers vous : *Tolle quod tuum est, et vade.* (*Matth.*, XX, 14.) Contentez-vous donc de ce que vous avez reçu, et ne vous faites point un tourment du bonheur des autres. Si j'ai des grâces et des bienfaits à répandre, dit le Seigneur, ne suis-je pas maître de mes dons? faut-il que vous soyez jaloux et méchants, parce que je suis bon? faut-il que votre œil soit malin, parce que ma main est bienfaisante : *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?* (*Ibid.*, 15.)

Que n'a-t-on pas à craindre de cette Providence offensée? Maîtresse des événements et des succès, elle s'applique souvent à punir l'envie par l'endroit qui lui est le plus sen-

sible, en la mettant elle-même sous les pieds de ceux qu'elle voudrait pouvoir écraser. Tu ramperas à terre, dit le Seigneur, au serpent, après qu'il eut trompé la femme : *Super pectus tuum gradieris, et ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 14, 15.) Tel est le châtiment ordinaire de l'envie; ceux qu'elle voulait abattre sont justement ceux que Dieu élève. Voilà, dit le Seigneur, un homme que vous ne pouviez souffrir; jaloux de son bonheur, vous n'étiez occupé qu'à le traverser; vous ramperez dans l'oubli et dans la poussière : *Super pectus tuum gradieris;* et lui, comblé de gloire et d'honneur il vous marchera sur la tête : *Et ipse conteret caput tuum.* C'est ainsi qu'il punit autrefois la jalousie effrénée des frères de Joseph : il était le plus chéri des enfants de Jacob, qui lui donnait tous les jours de nouvelles marques de sa tendresse; il raconta naïvement à ses frères, des songes qui semblaient présager sa future grandeur : l'envie, qui pénétra jusqu'au fond de leur âme, eut bientôt étouffé tous les sentiments de la nature; ils traitent leur frère comme un ennemi que le sort des armes aurait mis entre leurs mains, ils l'enferment dans une citerne, ils sont sur le point de lui ôter la vie; sur les remontrances d'un d'entre eux, ils prennent le parti de le vendre à des étrangers comme un esclave. Le voilà donc éloigné de son père, leur envie est satisfaite; ils ne seront plus blessés par des préférences qui ne leur paraissent injustes que parce qu'ils en sont jaloux. Mais qu'arriva-t-il? Par une suite d'événements extraordinaires, qu'il était impossible de prévoir, Joseph est presque élevé sur le trône de l'Egypte; et s'il n'a pas le titre de roi, il en exerce toute la puissance : ses frères sont obligés d'avoir recours à lui, de s'humilier, et de se prosterner devant lui; tout ce qu'ils avaient fait, suivant la remarque de saint Basile, n'avait servi qu'à l'élever au-dessus d'eux. Juste châtiment d'un péché qui semble devoir irriter particulièrement la justice de Dieu! c'est la réflexion de saint Bernard. Si Dieu, dit ce Père, déteste les pécheurs qui l'offensent, pour un plaisir frivole et de peu de durée, combien doit-il abhorrer ceux d'entre les pécheurs qui l'offensent non-seulement sans plaisir mais même avec douleur et avec peine? Tels sont les envieux, qui font du même objet la matière de leur péché, et le sujet de leur inquiétude, et qui offensent Dieu, non en faisant leur paradis en ce monde, comme les voluptueux, mais en y commençant leur enfer : *Si Deus odit facientes mala supervacue, quomodo abominatur facientes mala laboriose?*

Car l'envie fait elle-même son supplice, et Dieu n'abandonne point en ce monde à d'autre qu'à elle, la juste punition des lâches sentiments qu'elle inspire : ses yeux sombres, inquiets et abattus, son front couvert de nuages annoncent les troubles intérieurs dont elle est agitée; la réprobation est au dedans, et le signe en paraît au dehors : et c'est ce qui a fait dire à saint Grégoire de Nazianze, que l'envie est en même temps la plus injuste et la plus juste de toutes les passions; la plus injuste à l'égard du prochain qu'elle attaque, qu'elle décrie, qu'elle traverse, qu'elle poursuit sans autre raison que parce qu'il a des talents et des avantages qu'elle n'a pas et qu'elle voudrait avoir; la plus juste, en ce qu'elle se punit elle-même de son injustice par un tourment continuel, par un tourment cruel, par un tourment irrémédiable.

Tourment continuel. Car quel homme fut jamais assez heureux sur la terre pour ne pas en voir d'autres qui sont ou qui paraissent au moins encore plus heureux que lui? quel homme a tellement réuni tous les avantages et tous les talents, qu'il ne voie rien qui l'éclipse et qui le surpasse par quelque endroit, et puisque l'envie s'attache à tous les objets, peut-elle ouvrir les yeux sans apercevoir quelque objet de chagrin, de tristesse et d'inquiétude?

Tourment cruel, puisqu'elle est obligée de le tenir caché; le principe en est si odieux, qu'elle ne pourrait l'avouer sans rougir : il faut donc qu'elle garde et qu'elle renferme au fond de son cœur le poison fatal qui la ronge et qui la dévore; il faut même souvent qu'elle paraisse contente devant ceux que la fortune élève au-dessus d'elle, forcée, par une suite inévitable de sa dépendance, d'applaudir à leur bonheur et à leur élévation, ou, ce qui revient au même, d'applaudir à ce qui fait son malheur et son supplice.

Tourment irrémédiable. Elle s'offense, dit saint Augustin, de ce qu'elle a des égaux, parce qu'elle voudrait toujours primer; elle se chagrine de ce qu'elle a des maîtres et des supérieurs, parce que la dépendance lui est encore plus odieuse que l'égalité; elle est même blessée du mérite de ses inférieurs, lorsqu'il surpasse le sien, et comme il est impossible d'arriver à un état où l'on se trouve sans égaux, sans maîtres, et sans inférieurs, il sera toujours vrai de dire qu'un homme esclave de cette passion ne trouvera jamais de remède à son supplice qu'au moment où il cessera d'être envieux.

Ce n'était donc pas sans raison que l'Apôtre exhortait les fidèles à purifier leur cœur d'un levain aussi pernicieux que celui de l'envie : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes.* (*Gal.*, V, 26.) Mes frères, leur disait-il, ne vous laissez point enivrer de l'amour d'une fausse gloire, d'où naissent mille jalousies capables de troubler votre repos, et de corrompre votre cœur; que votre charité et votre désintéressement rendent plutôt la terre semblable à la céleste patrie, où chaque étoile donnera un nouvel éclat à la brillante lumière des autres, et où la joie de ceux qui sont assis au banquet redouble à proportion que le nombre des conviés augmente.

Reconnaissez dans tout ce qui arrive d'avantageux à vos frères la libre disposition de cette providence éternelle, qui distribue à son gré les biens de ce monde, et toujours

avec sagesse : ce qui doit après tout vous consoler dans la privation de ceux qui vous manquent, tandis que d'autres en sont comblés, c'est que cette même providence ne vous a pas privés des biens de la grâce qui sont les vrais biens, les biens essentiels auxquels nous devons toujours aspirer : le ciel est ouvert à tous, et vous pouvez entrer, avec les hommes les plus saints et les plus privilégiés, dans la route qui y conduit, et remporter comme eux le prix de la course : voilà l'émulation sainte dont vous devez être animés : *Æmulamini charismata meliora.* (I *Cor.*, XII, 31.) Aspirons à ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait dans l'ordre de la grâce; efforçons-nous de mériter par une piété plus solide et plus soutenue, par une obéissance plus exacte, par une charité plus fervente, la faveur du roi du ciel; travaillons sans cesse, avec le secours de sa grâce, à devenir les plus fidèles à tous les devoirs de notre religion, les plus détachés, les plus humbles, les plus désintéressés, les plus charitables. A l'égard des avantages fragiles et passagers de la vie présente, contentons-nous de ce qu'il a plu à Dieu de nous accorder, et n'envions point ce que d'autres en ont reçu; bornons-nous à notre état, et souvenons-nous qu'il est pour nous le plus avantageux et le meilleur, si c'est celui que Dieu a choisi pour nous conduire à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXVIII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Et cum intrasset Jerosolymam, commota est universa civitas. (*Matth.*, XXI, 10.)

Lorsqu'il fut entré dans Jérusalem, toute la ville fut en mouvement.

Etrange effet de l'inconstance et de la légèreté inconcevable de l'esprit humain! Ce peuple qui accourt aujourd'hui en foule, et qui fait éclater sa joie à l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem; ce peuple qui étend ses vêtements, et qui jette des palmes sur son passage, pour marquer et pour célébrer son triomphe; qui fait retentir les airs de ces acclamations redoublées : ***Gloire au Fils de David : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*** (***Matth.***, XXI, 9); ce peuple, qui, quand on lui demande quel est ce nouveau triomphateur : ***Quis est hic?*** répond : ***Hic est Jesus Propheta a Nazareth*** (***Matth.***, X, 11); c'est Jésus de Nazareth; c'est ce grand Prophète que nous attendons depuis tant de siècles; c'est le Messie promis, qui vient nous enseigner le culte parfait; c'est l'Héritier du Royaume d'Israël, qui vient à nous dans un esprit de douceur et de réconciliation : qu'il soit béni puisqu'il vient au nom du Seigneur : ***Hosanna Filio David: Benedictus qui venit in nomine Domini.*** (***Ibid.***, 9.)

Qui le croirait, chrétiens? ce même peuple ira dans peu de jours environner le tribunal de Pilate, pour lui demander avec de grands cris la mort de ce prophète; il le traitera d'imposteur et de séditieux; il menacera le gouverneur de la colère de César, s'il refuse de l'abandonner à sa haine et à sa fureur.

Ce peuple insensé passe donc tout à coup d'une extrémité à l'autre, et les mêmes voix que l'on avait entendues crier dans les rues de Jérusalem : ***Honneur et gloire au Fils de David***, diront bientôt : Il faut qu'il périsse, nous voulons absolument qu'il soit crucifié : ***Dicunt omnes, crucifigatur.*** (*Matth.*, XXVII, 22.)

Les scribes et les pharisiens tinrent une autre conduite aussi opiniâtre à combattre la vérité connue, que ce peuple fut prompt à l'abandonner; ils ne prirent aucune part au triomphe de Jésus-Christ, ils blâmèrent hautement le zèle de ses disciples, ils voulurent leur imposer silence, ils le séparèrent ouvertement de la multitude : il ne resta donc plus à Jésus-Christ qu'un petit nombre de serviteurs fidèles, qui, loin d'imiter l'opiniâtreté des uns et l'inconstance des autres, ne cessèrent jamais de le regarder comme leur Sauveur.

Image trop naturelle de ce qui se passe encore parmi nous dans ces jours de salut, où l'Eglise ordonne à tous ses enfants de célébrer, par une communion sainte, le triomphe solennel du corps adorable de Jésus-Christ : ***Commota est universa civitas!*** toute la ville est émue; toutes les consciences paraissent troublées et agitées; nos temples sont remplis, nos sacrés tribunaux sont pressés et environnés d'un grand nombre de pécheurs : on dirait que tout le monde veut être sincèrement réconcilié avec Dieu, et disposé à le recevoir dignement; et il y en a, sans doute, dont le retour est sincère, et qui se rendent dignes d'approcher de la table sainte.

Tout le reste se partage en deux classes différentes : la première est de ceux qui, semblables aux ennemis déclarés de Jésus-Christ, ne prennent aucune part à la fête publique; ils regardent son triomphe comme une cérémonie qui leur est étrangère; ils s'éloignent hardiment de la table du Seigneur; ils sont sourds à la voix de l'Eglise qui les y appelle; ils violent audacieusement son précepte : la seconde est de ceux qui, en lui obéissant ne se rendent pas moins coupables que ceux qui lui désobéissent; parce qu'en recevant le corps de Jésus-Christ dans une âme nullement détachée du vice, ils le crucifient de nouveau par une communion indigne, lorsqu'ils se présentent à la table de Jésus-Christ : leur conduite extérieure semble dire, comme le peuple de Jérusalem : ***Gloire au Fils de David;*** tandis que leurs dispositions secrètes et intérieures disent équivalemment : ***Qu'il soit crucifié.*** Les premiers sont des impies déclarés, qui ne communient point; les autres sont de faux pénitents, qui communient mal. Attachons-nous ici à montrer aux premiers qu'il faut communier à Pâques; ce sera le sujet de la première partie : atta-

chons-nous à montrer aux autres, qu'il faut bien communier à Pâques; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dans les premiers temps de l'Eglise, tous ceux qui assistaient au sacrifice de la messe y communiaient, et cette sainte action, qui fait aujourd'hui partie du sacrifice pour le prêtre qui célèbre, était alors commune et ordinaire aux simples fidèles : leur foi, leur vertu, leur piété paraissant diminuer à mesure que leur nombre croissait, on restreignit aux seuls jours de fêtes, l'habitude et le privilége de communier à la messe. Ensuite l'ivraie s'étant accrue dans l'Eglise, et commençant à couvrir le bon grain, la foi se ralentissant, la charité se refroidissant, les iniquités et les désordres se multipliant tous les jours, il fut décidé que l'on communierait au moins trois fois l'année : aujourd'hui enfin que les jours sont plus mauvais qu'ils n'ont jamais été, selon l'expression de l'Ecriture : *Quoniam dies mali sunt* (*Ephes.* V, 16); aujourd'hui que la foi est non-seulement refroidie, mais presque détruite; aujourd'hui que la charité est non-seulement refroidie, mais presque entièrement éteinte, l'Eglise s'est trouvée comme forcée à restreindre à une seule fois dans l'année, le précepte de communier.

Ce précepte est fondé sur cette parole de Jésus-Christ : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.*, VI, 54); d'où l'on doit conclure que c'est une obligation indispensable de manger la chair de Jésus-Christ, si l'on veut vivre de la vie de Jésus-Christ; et l'Eglise, par son commandement, ne fait que déterminer à un certain temps de l'année cette obligation qu'elle a trouvée générale et indéterminée dans l'Evangile.

Ce commandement de l'Eglise n'a rien d'embarrassant pour le juste qui vit de la foi : accoutumé de régler ses mœurs, et de purifier sa conscience par des confessions fréquentes et exactes, il n'attend pas le temps marqué par le précepte de l'Eglise pour s'approcher de la table sainte, il se fait une pieuse habitude d'y participer souvent, et il se soutient par cette nourriture céleste dans le laborieux pèlerinage que nous avons à faire pour arriver à l'autre vie.

Mais l'impie, le mondain, le pécheur d'habitude trouvent dans ce même précepte la source d'un grand embarras : deux préceptes différents, et relatifs au temps où nous sommes, lui causent une double peine : le premier, c'est le précepte du jeûne; le second, est le précepte de communier à Pâques : il vient à bout de se sauver du premier par une dispense colorée du prétexte d'une santé faible et délicate; mais le précepte de communier à Pâques n'admet aucune dispense, il ne souffre aucune exception, il ne peut être éludé par aucun prétexte; ni la force des habitudes, ni la douceur et la violence des penchants, ni l'ancienneté des engagements, ni la difficulté de les rompre, ni l'éclat que l'on redoute d'une conversion qui ferait parler, rien de tout cela ne peut dispenser un chrétien du devoir de communier à Pâques. Ce précepte est comme une digue insurmontable que l'Eglise oppose aux torrents de l'iniquité, semblable à ces bornes fatales que Dieu lui-même a opposées aux fureurs et aux débordements de l'Océan, en gravant sur ses bords, de sa main toute-puissante, ces redoutables paroles, qui feront éternellement reculer ses flots courroucés : *Usque huc venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos* (*Job*, XXXVIII, 11); vous viendrez jusque-là, mais vous n'irez pas plus loin; et là il vous faudra nécessairement briser vos flots et calmer vos fureurs. Ainsi l'Eglise dit aux pécheurs : Jusqu'à cette grande solennité, je prévois que vous donnerez un libre cours à toutes vos passions, que vous serez tellement absorbés, dans le soin des affaires du monde, qu'à peine aurez-vous la plus légère attention pour celle de votre salut; que tous les péchés que vous pourrez commettre, vous les commettrez; que tous ceux que vous ne pourrez pas commettre, vous les désirerez; que vous partagerez les mouvements de votre cœur entre la volupté, l'ambition, la jalousie, la haine et la vengeance, à peu près comme une mer agitée partage entre tous les vents le mouvement de ses flots : *Usque huc venies :* c'est à ces fêtes qu'il faudra vous arrêter pour rentrer en vous-mêmes, et pour changer de conduite et de sentiments; jusque-là je ne cesserai de vous presser et de vous exhorter à bien vivre; mais quand une fois ces jours de grâce et de salut seront arrivés, je prendrai un ton d'autorité, j'userai de tous les droits que Jésus-Christ m'a donnés pour la sanctification de vos âmes; je publierai une loi, je vous imposerai une obligation indispensable de renoncer au péché, et de purifier votre conscience pour vous préparer à recevoir votre Dieu : *Redite, prævaricatores, ad cor* (*Isa.* XLVI, 8.) Assez, et trop longtemps, chrétiens prévaricateurs, vous avez quitté les droits sentiers de la justice pour vous égarer dans les voies de l'iniquité, qui conduisent à la mort; le temps est enfin venu où il faut vous réveiller du profond assoupissement où vous avez vécu jusqu'ici : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II *Cor.*, VI, 2); les jours de salut, les jours de réconciliation et de grâce, les jours de pénitence et de conversion sont enfin arrivés, profitez-en, revenez à votre Dieu, rompez les chaînes de vos habitudes, et rendez-vous dignes de participer à la table sainte : *Lazare, veni foras* (*Joan.*, XI, 43); pécheur enseveli dans les ombres de la mort, il est temps que vous en sortiez pour ressusciter avec Jésus-Christ, et pour mener une vie nouvelle : si vous n'obéissez pas à ma voix, si vous préférez les ténèbres du péché à la lumière de la grâce, je vous retranche de mon corps, comme un

membre corrompu ; j'ordonne à tous les pasteurs, aux sentinelles qui veillent à la garde du troupeau de Jésus-Christ, de suivre vos pas, d'éclairer vos démarches, d'examiner ceux qui auront l'audace et la témérité de violer la loi que je leur impose au nom et par l'autorité du souverain Maître, afin qu'ils emploient toute la force et tout le pouvoir du sacré ministère qui leur est confié, pour ramener ces enfants égarés à l'obéissance qu'ils doivent à leur Mère.

Que faire, chretiens ? pour peu qu'il reste dans le cœur quelque étincelle de religion et de piété, la situation d'un pécheur devient épineuse et délicate. Se convertira-t-il ? changera-t-il de mœurs et de conduite ? renoncera-t-il à des plaisirs dont il est uniquement occupé ? rompra-t-il des liens qui l'attachent si fortement à des objets que ses passions lui rendent si chers et si agréables. Il est encore jeune, il n'est pas encore parvenu à cet âge de sagesse et de maturité où l'on commence à sentir le vide et le néant des vanités du monde, il en est encore ébloui, leurs charmes trompeurs ont trop de pouvoir sur son esprit, pour qu'il puisse se persuader qu'il est temps de renoncer à la vie licencieuse du siècle pour se donner tout entier à Dieu. Combien d'années se passeront encore avant qu'il juge que ce temps soit arrivé ? peut-être a-t-il déjà secrètement pris au fond de son cœur la funeste résolution de ne point reconnaître d'autre temps de conversion que l'heure de la mort.

D'un autre côté le précepte de l'Eglise presse, et le respect humain même semble se joindre à la voix de l'Eglise pour engager ce pécheur à satisfaire au devoir de la communion pascale ; osera-t-il se donner ouvertement pour un homme sans foi et sans religion ? osera-t-il braver les justes reproches de ses parents ou de ses maîtres? se mettra-t-il au-dessus de la censure des pasteurs, et de toutes les personnes vertueuses dont il est connu ?

C'est ici, chrétiens, où la conduite de la plupart des mondains se partage en deux routes différentes. Les uns prennent le parti d'obéir extérieurement au précepte de l'Eglise ; à l'aide d'une absolution surprise, d'une confession brusquée, d'une promesse hypocrite de se convertir, d'une communion mal préparée, et au fond sacrilége, ils conservent le masque et l'apparence du christianisme sans en prendre l'esprit : les autres n'en ont ni l'esprit ni l'apparence, ils se dispensent eux-mêmes du précepte qui les oblige de communier à Pâques, et ils renoncent à la table du Seigneur, pour ne pas renoncer au péché.

Ce qu'il y a d'incompréhensible, et ce qui va vous faire concevoir jusqu'où peuvent aller à cet égard la faiblesse et l'égarement de l'esprit humain, c'est que de deux personnes engagées dans les mêmes habitudes, complices des mêmes désordres, attachées au vice par les mêmes liens, qui se sont fait un serment mutuel de ne jamais changer de conduite, il arrivera que l'une voudra communier à Pâques, et que l'autre s'en dispensera : le sexe le plus timide, le plus asservi aux bienséances, le plus jaloux de sa réputation, peut-être même le moins conséquent dans sa conduite, voudra satisfaire au précepte de l'Eglise; l'autre naturellement moins esclave des bienséances, dont le front sait moins rougir, et qui prétend avoir droit de ne point partager la honte d'une infinité d'actions dont il partage nécessairement le crime et le désordre; l'homme, dis-je, se dispensera de communier pour les mêmes raisons qui auraient dû éloigner l'autre de la communion.

Cet homme ne manque pas d'une sorte de prétexte pour justifier sa désobéissance. Ne vaut-il pas mieux, dit-il, ne point faire ses pâques, que de les faire mal ? Il y a un commandement de l'Eglise qui m'oblige de communier à Pâques, je le sais; mais il y a un commandement de Dieu qui me défend de communier en mauvais état : dans l'alternative de violer le précepte de Dieu ou celui de l'Eglise, je choisis le violement du précepte de l'Eglise : suis-je donc si coupable, et pouvez-vous me faire un crime de la crainte raisonnable et religieuse qui m'empêche de commettre un sacrilége ? Je sais ma religion, quoique je ne la pratique pas ; je sais que l'Apôtre nous avertit de nous éprouver nous-mêmes, avant que d'approcher de ce redoutable sacrement; j'ai sondé mon cœur, je me suis éprouvé, je me trouve indigne de communier ; et dans l'état où je suis, la religion elle-même me défend de le faire : tonnez, foudroyez, menacez ; vos anathèmes ne sauraient tomber sur moi, il ne m'est pas possible de communier sans faire un sacrilége; je suis au bord du précipice, le péché m'y a conduit; la religion m'arrête.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que j'entreprenne d'affaiblir dans votre âme l'horreur que vous devez avoir pour le sacrilége ! je chercherais plutôt à vous l'inspirer et à l'augmenter, si vous n'en étiez pas assez frappés ; mais vous, mondain qui, à vous entendre parler, redoutez si fort le sacrilége, avez-vous bien examiné la nature et la griéveté du péché que vous allez commettre, en refusant de communier à Pâques ? car ne pensez pas qu'en évitant de faire un sacrilége vous ayez trouvé le secret d'être exempt de péché ; vous êtes ici entre deux précipices, et ne voulant pas prendre le parti de vous disposer à bien communier, vous ne pouvez plus éviter le péché d'une communion indigne : premièrement, que par un péché de révolte contre la loi ; secondement, que par un péché d'irréligion ; troisièmement, que par un péché de scandale.

Péché de révolte contre la loi. Cette loi de l'Eglise est formelle : vous recevrez au moins à Pâques le corps de votre Créateur et de votre Dieu ; et vous, sourd à la voix de cette autorité sacrée, vous dites : Je ne

le recevrai pas; vous imaginez-vous donc que l'on puisse lui désobéir sans péché dans un article de cette conséquence? Car ce n'est point ici une de ces lois arbitraires ou relatives aux circonstances, qui peuvent quelquefois s'altérer par la coutume; elle est émanée d'un tribunal supérieur à celui de l'Eglise. C'est Jésus-Christ même qui a imposé l'obligation de communier à tous les fidèles, quand il a dit: *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* (*Joan.*, VI, 54.) L'Eglise, comme je vous l'ai dit, ne vous impose donc pas par son précepte une nouvelle obligation; elle vient de plus haut. C'est ici une loi divine, une loi évangélique, l'Eglise ne fait qu'en déterminer la pratique à un certain temps; encore, en la fixant au temps de Pâques, croit-elle lui avoir donné la plus petite étendue qu'elle puisse avoir dans les vues et dans l'intention du législateur. Comment pourriez-vous donc vous persuader que vous violerez une telle loi sans vous rendre coupables, et sans rompre, pour ainsi dire, toute union avec le corps mystique de Jésus-Christ? Quoi! parce qu'Adam aura été transgresseur du précepte qui lui défendait de manger du fruit de mort, lui et toute sa postérité auront été frappés de la plus terrible malédiction; et vous n'auriez rien à craindre en refusant de manger du fruit de vie, après que Jésus-Christ et l'Eglise vous l'ont si expressément commandé? Etes-vous encore chrétiens, mes frères, êtes-vous enfants de Jésus-Christ et de l'Eglise? non, vous ne l'êtes pas; et malgré ce caractère sacré que vous reçutes au baptême, il y a déjà longtemps que toute religion est éteinte dans votre cœur. Examinez en effet tous ceux qui violent ainsi le précepte de communier à Pâques; en trouverez-vous beaucoup qui s'éloignent du sacré mystère par la religieuse horreur que leur cause la seule idée d'une profanation sacrilége du corps et du sang de Jésus-Christ? il s'en faut bien que leur cœur soit vraiment pénétré d'un si juste respect pour ce sang adorable: vous trouverez que ce sont pour la plupart des hommes impies et sans religion. Demandez-leur de quelle religion ils sont; le savent-ils, pourraient-ils le dire eux-mêmes? combien de fois ont-ils attaqué, par des doutes affectés ou par d'horribles blasphèmes, la majesté de ce Dieu qu'ils craignent tant, à les entendre, de déshonorer par une communion indigne? combien de fois ont-ils paru peu satisfaits des preuves qu'il nous a données de son existence et de ses mystères? Ils craignent, disent-ils, de le recevoir indignement; et ils n'ont pas craint de combattre sa divinité, de contester sa puissance, de braver sa colère, de mépriser sa justice, de censurer les décrets adorables de sa providence.

Vous vous trompez, dit-on: il est faux que tous ceux qui violeront, à ces fêtes, le précepte de l'Eg[illegible] aient renoncé pour cela à tout sentiment de religion; j'en connais qui ont de la foi, et qui, par cette raison-là même, se croiront obligés de s'éloigner des divins mystères; qui, se trouvant engagés dans des habitudes criminelles dont ils ne peuvent se détacher, aimeront mieux s'abstenir de se confesser et de communier que de le faire par un double sacrilége: c'est donc une irréligion de mœurs, si ce n'est pas une irréligion de créance qui les éloigne de la table sainte. Car, j'appelle irréligion de mœurs, cette résolution fixe et persévérante qu'ils ont prise et qu'ils renouvellent à ces fêtes, de demeurer toujours opiniâtrément attachés à ces mêmes habitudes; j'appelle irréligion de mœurs, ce refus décidé de se présenter au tribunal de la pénitence, qui renferme un nouveau consentement à tous les péchés que l'on a commis, et que l'on peut par conséquent regarder comme une espèce de renouvellement de ces mêmes péchés.

Que ce pécheur découvre donc ici ses véritables sentiments, qu'il ne cherche point à tromper Dieu, ni à tromper l'Eglise, qu'il dise naturellement ce qui se passe en lui, qu'il dise: Dieu veut que je me convertisse, et moi je ne le veux pas; il veut que je rentre dans les voies de la justice, et je veux marcher toujours dans celles de l'iniquité; il m'ordonne de renoncer à mon péché, mais j'aime encore mieux renoncer à sa grâce; jusqu'ici j'ai rejeté mes désordres sur une extrême fragilité, mais je commence aujourd'hui à m'y attacher par une détermination réfléchie: voilà sa disposition, mes frères, voilà ce qu'il devrait dire pour justifier son éloignement de la table sainte, si toutefois on peut regarder comme le fondement d'une justification raisonnable, la plus affreuse disposition qui fut jamais.

Ajouterai-je que cette omission de la communion pascale ne peut manquer d'être accompagnée d'un scandale qui la rend dans ses suites très-criminelle et très-pernicieuse! N'oublions pas cette circonstance, elle est trop capable d'instruire et d'effrayer. Un homme est distingué dans le monde par sa naissance, par son esprit, par ses talents, par l'autorité de sa charge; son exemple impose et semble faire loi; il a même une réputation de droiture et de probité, qui donne un nouveau poids à toutes ses démarches; on sait que cet homme ne fait point ses pâques, qu'il s'est mis bien au-dessus de tous les motifs qui remuent en ces occasions les consciences vulgaires; qu'en arrivera-t-il? il arrivera qu'une infinité de gens se rassureront sur son exemple, et croiront peut-être se déshonorer en ne l'imitant pas; ses amis sauront de lui les motifs qui l'engagent à braver ainsi l'autorité de Jésus-Christ, et celle de l'Eglise, et ils ne manqueront pas de les goûter; des enfants, toujours trop clairvoyants pour apercevoir le mal et trop prompts à l'imiter, verront un père respectable pour eux et pour tout un public

franchir tranquillement les bornes d'un précepte qu'on leur avait toujours représenté comme indispensable ; ils se persuaderont qu'on les a trompés, et que toute l'éducation chrétienne qu'ils ont reçue n'était qu'un jeu et une pure bienséance : une épouse entrera sans peine dans les mêmes sentiments, à moins qu'elle ne soit née avec des dispositions à la vertu, capables de tenir contre toute espèce de scandale, et soutenues d'une grâce particulière pour y résister ; des domestiques ne voudront pas être plus religieux ni plus chrétiens que leur maître. C'est ainsi que l'irréligion d'un seul homme en perd une infinité d'autres; et pensez-vous que Dieu ne lui demandera pas compte un jour non-seulement de son âme, mais encore de toutes celles qu'il aura perverties par ses mauvais exemples, et même des plus viles aux yeux du monde?

Que voulez-vous donc qu'il fasse, dira-t-on? voulez-vous l'engager à faire un sacrilége? A Dieu ne plaise, chrétiens ! mais je veux qu'il se mette en état de communier sans faire un sacrilége ; et voilà le précepte qui vous est aujourd'hui signifié par tous les pasteurs, au nom de Jésus-Christ et de l'Eglise. Vous êtes, dites-vous, indignes de vous présenter à la table du Seigneur; Dieu vous commande de vous en rendre dignes, et l'Eglise, en vous l'ordonnant, n'est que son organe et son interprète ; vous êtes, dites-vous, esclaves du péché; Dieu vous ordonne d'y renoncer et de rentrer au plus tôt dans les voies de la justice, et si, comme pécheurs, vous vous éloignez de la table sainte, Dieu vous commande de devenir justes, en vous purifiant par une vraie et sincère pénitence; vous êtes, dites-vous, fortement engagés dans des habitudes criminelles ; Dieu vous commande, par la voix de l'Eglise, de les quitter et de les rompre ; il veut que vous vous mettiez en état de pouvoir dire avec le Prophète : *Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis* (*Psal.* CXV, 7); Seigneur, vous avez rompu mes liens, et je vous offrirai un sacrifice de louanges ; en un mot, le Maître des maîtres vous envoie dire : que c'est chez vous et dans vous, qu'il veut célébrer la Pâque ; il vous ordonne de purifier votre cœur, pour vous préparer à le recevoir : il n'y a plus à balancer, le temps est venu, le terme est échu, et le même précepte qui vous oblige de communier vous oblige de retourner à Dieu, de vous réconcilier avec lui et de vous sanctifier par de dignes fruits de pénitence. Mais, dites-vous, il y a moins de mal à ne point communier qu'à communier en état de péché. Eh! que sert-il, mes frères, de s'embarrasser dans ces questions, que sert-il de délibérer entre le meurtre et l'adultère, entre le sacrilége et l'impénitence? il n'y a point à délibérer, l'un et l'autre est détestable; il vaut mieux, sans doute, ne point communier, afin de se préparer à communier dignement, que de communier mal; mais ne point communier, sans aucune vue, sans aucun désir, sans aucun dessein de se préparer à bien communier; ne point communier, parce qu'on s'embarrasse peu de violer les commandements de Jésus-Christ et de l'Eglise; ne point communier par un principe d'irréligion et d'impiété, parce que l'on est et que l'on veut être dans un doute habituel des vérités de la foi, n'en doutez pas, chrétiens, c'est une disposition diabolique, et il ne saurait y avoir de mieux dans une disposition qui ne renferme que du mal. Il n'appartient qu'à Dieu, sans doute, de peser la grièveté de nos péchés dans une balance exacte; lui seul aperçoit dans nos omissions et dans nos fautes les divers degrés de malice et d'horreur qui les accompagnent; lui seul peut les comparer et en juger, et nul homme, pour habile et pour éclairé qu'il puisse être, ne doit être assez hardi ou assez téméraire pour en décider; mais ce qu'il y a de certain et que nous ne pouvons révoquer en doute, c'est que l'Eglise, en nous témoignant, avec l'Apôtre (I *Cor.*, XI, 27), toute l'horreur que l'on doit avoir pour la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ, nous témoigne en même temps une extrême aversion pour celui qui refuse de communier à Pâques ; elle le frappe de ses anathèmes, elle le retranche de son corps comme un membre gâté et corrompu ; et, si ses foudres et ses anathèmes ne produisent aucun effet sensible aux yeux des hommes, en sont-ils moins efficaces aux yeux du Seigneur? Si ces coupables violateurs du précepte de l'Eglise ne demeurent pas flétris et déshonorés dans l'idée du monde, s'ils ne sont pas extérieurement retranchés de la comunion des fidèles, en sont-ils moins du nombre maudit et réprouvé de ceux que Jésus-Christ nous déclare être semblables aux païens et aux publicains, parce qu'ils ont refusé d'écouter la voix de l'Eglise? Il faut donc communier à Pâques, ce n'est pas assez : il faut bien communier à Pâques : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est hors de doute que, lorsque l'Eglise assujettit ses enfants à quelque action extérieure, son intention est, et sera toujours, que cette action soit faite d'une manière qui la rende agréable à Dieu : ainsi, quand elle vous ordonne de prier, elle veut, sans doute, que votre prière soit faite avec attention, avec humilité, avec ferveur, avec une soumission entière et parfaite aux volontés du Seigneur, avec toutes les qualités enfin qui la rendent semblable à cet encens mystérieux que l'apôtre saint Jean vit autrefois s'élever jusqu'au trône du Seigneur, et qui lui fut montré comme le symbole de la prière des saints. Quand l'Eglise vous ordonne pareillement d'assister certains jours au saint sacrifice de la messe, elle exige, sans doute, que vous y adoriez le Seigneur en esprit et en vérité, et que, en voyant l'Agneau de Dieu s'immoler pour les péchés

du monde, vous soyez pénétrés de tous les sentiments d'amour et de reconnaissance que doivent inspirer à tous les fidèles les prodigieux effets de sa miséricorde et de sa bonté. A plus forte raison quand elle vous ordonne de communier à Pâques, exige-t-elle que vous receviez dignement le corps adorable de votre Sauveur; car, si c'est un crime de le prier et d'assister à son sacrifice sans piété et sans attention, quel crime ne commet-on pas quand on reçoit indignement son corps et son sang? est-il donc un péché qui soit plus considérable par son objet, ou plus grief par ses circonstances? Les êtres créés sont pour l'ordinaire l'objet des autres péchés; celui-ci n'a point d'autre objet que Dieu même : les autres péchés offensent Jésus-Christ dans ses lois; celui-ci l'offense dans sa personne : par les autres péchés, on viole ses commandements; par celui-ci, on profane sa chair adorable, par les autres péchés, on perd la grâce : par celui-ci, on livre en quelque sorte au démon l'auteur même de la grâce : profanation accompagnée des plus horribles circonstances. Vous frémirez d'horreur, chrétiens, lorsque l'on vous exposera les principales circonstances de la mort et du crucifiement de Jésus-Christ; vous serez saisis de l'indignation la plus vive contre l'apôtre perfide qui le trahit, contre les Juifs qui le crucifièrent; mais, si vous avez le malheur de communier indignement, vous trahissez Jésus-Christ comme Judas, vous le crucifiez de nouveau comme les Juifs.

Je dis premièrement que vous le trahissez comme Judas : ce monstre d'ingratitude et de perfidie, dont le nom est devenu si exécrable à la postérité, que l'on s'en sert encore pour caractériser les trahisons les plus noires et les plus atroces, était convenu qu'il donnerait un baiser à Jésus-Christ pour le faire connaître, et pour le livrer à ses ennemis; choisissant, dit saint Chrysostome, le signal même de la tendresse et de l'amour, pour consommer les affreux projets de sa haine : à son exemple, chrétiens profanateurs, vous choisissez le sacrement de son amour, pour lui donner une preuve signalée de votre haine, en le livrant au démon, au plus mortel de ses ennemis, que vous retenez dans votre cœur en y retenant le péché : *Juda, osculo Filium hominis tradis!* (*Luc.*, XXII, 48.) Ah! pécheurs, vous ajoutez l'insulte au mépris, la perfidie à la haine; c'est par le baiser de la paix que vous vendez votre Dieu. Que des hérétiques soient venus l'attaquer jusque dans son sanctuaire; que, le fer et la flamme à la main, ils soient entrés dans ses temples, et l'aient arraché par la violence de ses autels; quelque odieux, quelque punissables que fussent leurs attentats, ils étaient en un sens moins inexcusables que le vôtre : c'étaient des ennemis déclarés qui lui faisaient une guerre ouverte; que dis-je? c'étaient des ennemis séduits et trompés, qui n'attaquaient pas directement la majesté d'un Dieu, dont ils s'obstinaient à ne pas reconnaître la présence : mais vous, pécheurs, c'est en le reconnaissant, c'est en l'adorant, c'est en vous prosternant devant lui, que vous venez lui percer le sein, et tremper vos mains dans son sang. Voilà ce que l'on peut appeler le comble des horreurs, le dernier excès de l'insulte et de l'outrage, le trait le plus révoltant de la perfidie et de la haine.

On n'en reste pas là; puisque par le péché d'une communion indigne, en trahissant Jésus-Christ, comme Judas, on le crucifie de nouveau comme les Juifs : car pouvez-vous penser qu'un cœur souillé par le péché ne soit pas une croix pour ce Dieu saint, qui ne s'est fait homme, et qui n'a perpétué dans l'Eucharistie le mystère de son incarnation que pour effacer les péchés du monde? y souffre-t-il moins que sur ce lit de douleur, sur lequel il fut attaché par les Juifs? ses tourments n'y sont-ils pas mille fois plus cruels, ses douleurs plus aiguës, sa mort plus triste et plus déplorable? N'est-ce pas une croix, et quelque chose de plus cruel encore pour ce Dieu de pureté qu'un cœur livré aux plus sales plaisirs, dégoûté de tout ce qui est légitime, cherchant avidement tout ce qui est défendu et trouvant même une espèce de goût et d'assaisonnement dans la défense? Loin d'ici, coupables esclaves de la volupté, épargnez au moins cette table sainte; ce n'est pas pour vous qu'on la dresse : le mets que l'on y sert est pur et sans tache, et Jésus-Christ nous défend de le livrer aux animaux immondes. N'est-ce pas une croix, et quelque chose de plus cruel encore pour ce Dieu de charité qu'un cœur endurci dans la haine et dans la vengeance? Hommes haineux et vindicatifs, il vous ordonne d'interrompre votre sacrifice et de quitter l'autel pour aller embrasser votre ennemi, sans quoi il rejette la victime que vous lui offrez; comment voudrait-il donc se donner lui-même à vous, lorsque vous apportez à son sacrement, à ce sacrement de grâce et de réconciliation, un cœur tout inondé du poison mortel d'une haine inflexible, et du ressentiment opiniâtre qui ne peut se résoudre ni à demander le pardon, ni à l'accorder?

Tous ces vices, quand il les trouve établis dans un cœur, ne lui font-ils pas souffrir une mort aussi honteuse pour sa chair impassible et glorifiée, que la première, accompagnée de tant de prodiges, était glorieuse pour sa chair passible et mortelle; une mort aussi stérile que l'autre fut utile et avantageuse au genre humain; une mort aussi difficile à réparer qu'il lui fut aisé de réparer l'autre en se ressuscitant lui-même? Ah! Seigneur, vous aviez dit, en expirant sur le Calvaire, que tout était accompli, qu'il ne vous restait plus rien à souffrir, et que, la malice des hommes étant montée à son comble dans votre passion, elle ne pouvait plus rien contre vous : *Consummatum est* (*Joan.* XIX, 30), tout est consommé : mais non, cette passion que vous veniez de souffrir dans votre chair mortelle n'était que le prélude d'une autre passion mille fois plus

cruelle et plus douloureuse, qu'il vous restait encore à souffrir jusqu'à la consommation des siècles, dans votre chair glorifiée : de sacriléges profanateurs de votre corps et de votre sang vous préparaient dans leur cœur un Calvaire nouveau, mille fois plus triste et plus rigoureux pour vous que le premier; ils choisissent, pour vous y crucifier, le temps même de la Pâque, non de cette Pâque judaïque qui devait être ensanglantée par votre supplice, mais de cette Pâque chrétienne, destinée à célébrer le mystère triomphant de votre résurrection, où vous avez vaincu la mort, comme s'ils voulaient en effacer la gloire, en opposant une mort nouvelle à cette Résurrection par qui la première avait été si glorieusement réparée.

Mais quelles sont les dispositions qui conduisent à cet affreux péché? Hélas! chrétiens, ce ne sont pas des dispositions rares et inconnues; rien de plus commun, rien de plus ordinaire que les dispositions vicieuses et insuffisantes qui rendent une communion indigne : rien de plus rare, au contraire, rien de plus inconnu à la plupart des mondains, que les dispositions qui opèrent une communion sainte; un sacrilége en produit un autre, et quand on reçoit indignement le sacrement de Pénitence, on ne peut plus recevoir l'Eucharistie sans la profaner. Deux choses, chrétiens, produisent ordinairement ces fausses pénitences, ces confessions trompeuses et illusoires qui sont la source ordinaire des communions indignes : premièrement, le choix affecté d'un confesseur facile et inattentif; secondement, l'illusion manifeste d'une fausse contrition.

Je me suis confessé, dit-on, et j'ai eu l'absolution de mes péchés, en faut-il davantage? et que peut-on demander de plus pour se disposer à bien communier? Vous avez eu l'absolution, chrétiens : mais comment, et pourquoi l'avez-vous obtenue? est-ce à un changement véritable, à une contrition profonde, à une conversion sincère, à un vrai retour à Dieu qu'elle a été accordée? Non, vous ne l'avez obtenue, ou, pour mieux dire, surprise, qu'en vous adressant par un choix affecté à un homme trop facile et trop indulgent, que sa décrépitude ou les bornes de son esprit rendaient peu capable de cette sagacité pénétrante qui sait discerner sans peine le langage imposteur d'une bouche hypocrite, et le discours sincère d'une âme vraiment touchée de Dieu et résolue de renoncer à tout ce qui peut lui déplaire; à un homme trop peu sensible, peut-être aux intérêts de Jésus-Christ dont il est le dépositaire, et qui, sous prétexte que l'on ne doit pas rebuter les pécheurs, était peut-être déterminé, avant même que de les avoir entendus, à leur accorder à tous cette absolution qu'ils désirent, persuadé qu'un refus, quoique juste et nécessaire, ne manquerait pas de les éloigner tous, et de les mettre en fuite.

N'avez-vous pas cherché, chrétiens, un homme de ce caractère, ne vous êtes-vous pas informés de gens aussi aveugles et aussi mal disposés que vous? de celui dont ils se sont le mieux trouvés, afin de parvenir, par la même voie, à une absolution aussi facile? n'êtes-vous point de ceux qui en changent toutes les années, dans la crainte que le même n'aperçût une continuité de rechutes si visible et si choquante qu'elle le forcerait en quelque sorte à ce refus d'absolution que vous redoutez? Quels abus, mes frères, quel aveuglement déplorable! Hélas! dit saint Jérôme, quand notre corps est attaqué de quelque maladie funeste, nous voulons avoir auprès de nous le médecin le plus habile, et nous lui disons courageusement : Brûlez ma chair, plongez le fer dans mes plaies, chassez, par des breuvages amers et dégoûtants, ces malignes humeurs qui causent mes maux, et quand notre âme est morte par le péché, et qu'il s'agit de la ressusciter à la grâce, nous cherchons un guide aveugle ou trop complaisant, qui ne nous procure qu'une fausse guérison plus dangereuse que le mal même! Seriez-vous donc, chrétiens, assez peu instruits pour vous imaginer que ce ministre du Seigneur a reçu du ciel un tel pouvoir en vertu de son caractère, qu'il soit maître de vous justifier par une seule parole de sa bouche, par un seul geste de sa main, sans que préalablement vous méritiez d'être absous par les dispositions de votre cœur? pensez-vous que pour être guéris et justifiés dans l'instant il suffit que l'on vous dise comme Jésus-Christ au lépreux : *Volo, mundare* (*Matth.*, VIII, 3); je le veux, soyez guéri, soyez justifié. Non, mes frères, il n'en va pas ainsi : l'absolution donnée sur la terre est vaine et illusoire; elle tue l'âme au lieu de la guérir, si elle n'est accompagnée de l'absolution donnée au ciel : car enfin, cet homme qui vous absout au nom de Jésus-Christ, ne peut pas être plus puissant que Jésus-Christ même, il ne peut pas faire grâce quand Dieu ne la fait pas, ni remettre par une clémence volontaire des péchés auxquels vous n'avez pas renoncé. Il est vrai que Jésus-Christ a dit à ses ministres que tout ce qu'ils auraient lié ou délié sur la terre serait lié ou délié dans le ciel, et que les péchés seraient remis à ceux qui auraient obtenu d'eux une entière et parfaite rémission; mais ce pouvoir qui leur est accordé ne s'étend pas jusqu'au droit de délier ceux qui chérissent encore les liens qui les attachent aux crimes qu'ils déclarent sans être résolus d'y renoncer; il ne s'étend pas jusqu'au droit de remettre arbitrairement les péchés à ceux qui sont encore résolus de les commettre.

Indépendamment de ce choix affecté d'un confesseur trop facile, combien de communions peuvent encore être profanées par l'illusion manifeste d'une fausse contrition? Jésus-Christ célébrant autrefois la Pâque avec ses disciples, leur dit, parlant d'abord en général et sans en désigner aucun en particulier : *Unus vestrum me traditurus est* (*Matth.*, XXVI, 21), il y en a un de vous qui

me trahira : à ce mot ils furent tous saisis de frayeur et d'étonnement : chacun d'eux lui dit, avec l'inquiétude la plus vive et la plus empressée : *Nunquid ego sum?* (*Matth.*, XXVI, 22) serait-ce moi, Seigneur, et par où donc aurais-je pu vous donner une idée si funeste de mes sentiments? Sans pouvoir lire, comme Jésus-Christ, jusque dans le fond des cœurs, et sans être en état de désigner nommément aucun des chrétiens profanateurs que Dieu voit peut-être ici, ne pourrais-je pas dire : *Unus vestrum*, il y en a un de vous?... Hélas! serait-ce en dire assez? il y en a peut-être plus de cent qui ont trahi ou qui trahiront Jésus-Christ à ces fêtes, qui l'ont crucifié ou qui le crucifieront de nouveau, en recevant indignement son corps et son sang : *Hic me tradet* (*Ibid.*, 23) : ce sera vous, femme mondaine, idolâtre de vous-même, et toujours esclave de vos habitudes, dont les liaisons, les engagements, les divertissements, les commerces ne sont qu'un enchaînement de péchés ajoutés sans cesse les uns aux autres, et qui, pour satisfaire à la bienséance et au respect humain, viendrez à ces fêtes recevoir votre Dieu dans un cœur qui n'a jamais été à lui, et qui est déterminément résolu d'être tout entier au monde, et de n'avoir de sentiment que pour ses plaisirs. *Hic me tradet* : ce sera vous, jeunesse déréglée, qui vous plongez sans scrupule et sans remords dans tous les vices que les passions naissantes sont capables d'inspirer, et qui, après mille rechutes qui seront incessamment suivies de mille autres, viendrez surprendre une absolution mal accordée, et vous persuader que trois paroles prononcées sur vous par un prêtre, vous rendront digne de communier à Pâques, quoique vous soyez résolue de commettre toujours les mêmes désordres, sans prendre aucune précaution ni faire le moindre effort pour les éviter : *Hic me tradet :* ce sera vous, homme avare et intéressé, qui ne connaissez point d'autre Dieu que l'or; qui, pour en acquérir, ne craignez pas de tremper vos mains dans le sang de la veuve et de l'orphelin, et qui recevrez à Pâques votre Sauveur et votre Dieu, sans songer seulement à faire la moindre restitution, ni à réparer vos injustices. Ah! disait saint Chrysostome, si de pareils pénitents venaient s'adresser à moi dans ce saint temps, pour me demander l'absolution de leurs péchés, fussent-ils dans la fortune la plus élevée et la plus brillante, je tâcherais de leur faire sentir toute l'horreur de la profanation qu'ils méditent, je prendrais les précautions nécessaires et autorisées pour m'assurer autant qu'il est possible du changement de leur cœur : en vain me diraient-ils qu'ils ont lieu de craindre qu'un délai, auquel ils ne s'attendaient pas, ne fasse connaître que l'absolution leur a été refusée, et qu'on ne découvre par là le mauvais état de leur conscience : vous craignez, leur dirais-je, que ce délai ne devienne un sujet de scandale; mais où peut être le scandale quand on verra, par le changement de votre conduite, par la retenue de vos discours, par la fréquence de vos prières et de vos exercices de piété, que vous ne vous abstenez pendant quelque temps de communier à Pâques que pour vous mettre en état de communier dignement? le monde ne sera-t-il pas autant édifié de votre pénitence, qu'il a été jusqu'ici scandalisé de vos égarements? Mais si vous craignez un scandale imaginaire, j'ai aussi une crainte mieux fondée que la vôtre qui m'empêche de vous permettre d'approcher de la table sainte, lorsque vous ne pouvez y participer sans vous rendre coupables du corps et du sang de Jésus-Christ; je crains de violer, par une lâche et trop molle indulgence, le devoir le plus indispensable de mon ministère; je crains de me perdre et de me damner avec vous, en autorisant votre sacrilége; je crains que Dieu ne vous condamne dans le ciel, au moment même que je vous absoudrai sur la terre; je crains que cette absolution, dont vous êtes encore indignes, ne soit plutôt pour vous une sentence de mort qu'un arrêt salutaire et favorable; j'ai peur enfin d'imiter la conduite tant détestée de Pilate, en vous disant comme il dit aux Juifs : Allez, prenez Jésus-Christ, je vous l'abandonne; crucifiez-le de nouveau, si vous le voulez, je m'en lave les mains. (*Joan.*, XIX, 6.)

Mais, dites-vous, la loi de l'Eglise m'impose une obligation indispensable de communier à Pâques; voulez-vous m'engager à la violer? le temps est venu, le terme est échu, il faut communier ou désobéir à l'Eglise. Quoi donc, mes frères, pensez-vous que l'Eglise, en vous imposant cette obligation, ait voulu vous engager à communier indignement, et à crucifier de nouveau Jésus-Christ par un sacrilége? Quand elle vous présente le corps de votre Sauveur à ces fêtes, veut-elle qu'il soit pour vous un poison ou un remède, un pain de vie ou un pain de mort? N'en doutez pas, chrétiens, elle veut vous présenter une nourriture salutaire et vivifiante, qui vous sanctifie, et ne vous oblige de communier que pour vous engager à communier dignement. Prenez donc du temps, s'il est nécessaire, pour vous y préparer, adressez-vous à un homme qui connaisse tout le prix du sang de Jésus-Christ, et qui sache vous en faire sentir la valeur et la dignité : *Dijudicans corpus Domini* (*I Cor.*, XI, 29); à un homme plein d'un esprit vraiment apostolique, qui sache employer à propos la douceur et la force, la sagesse et la fermeté. Souffrez que, sans donner dans aucun excès, il vous éloigne pour un temps de la table sainte, si vous n'avez pas encore acquis les dispositions nécessaires pour vous y présenter; souffrez qu'il vous dise ce que Moïse disait aux Israélites : *Homo qui fuerit immundus,... faciat phase Domino in mense secundo* (*Num.*, XIX, 20); différez plutôt votre pâque, et attendez, s'il le faut, le second mois pour la célébrer. Votre pâque véritable sera le jour où vous communierez

dignement. C'est alors que vous pourrez espérer de ressusciter avec Jésus-Christ, et de consoler l'Eglise, qui s'était affligée de vos égarements; c'est alors que vous deviendrez cet homme nouveau qui seul a droit d'être admis à la table du Seigneur; c'est alors que, vous étant purifiés de l'ancien levain du vice et du péché, vous serez en état de célébrer avec fruit la Pâque chrétienne, en mangeant la chair de Jésus-Christ dans les azymes de la sincérité et de la vérité : tout ce qui s'en éloigne ne peut être regardé que comme une hypocrisie sacrilége et digne de l'enfer. Puissiez-vous, pécheurs, sentir toute la force et toute la vérité de ces solides principes, afin qu'étant nourris du pain des forts, avec toutes les dispositions qu'exige la sainteté de cet auguste sacrement, vous arriviez un jour jusqu'au sommet de la montagne sainte, pour y régner avec Jésus-Christ dans l'Eternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XXIX.

Pour le jour du Vendredi saint.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete. (*Luc.*, XXIII, 28.)

Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez plutôt sur vous-mêmes.

Sire,

J'entreprends aujourd'hui d'exposer à vos yeux l'événement le plus grand et le plus mémorable qui se soit jamais passé dans l'univers; un événement qui ne devrait jamais sortir de notre mémoire, et dont le souvenir pourrait nous guérir pour toujours des folles joies qui nous dissipent, et fermer notre cœur à tout autre sentiment qu'à ceux de la componction et de la douleur; un événement qui aurait dû changer la terre en une vallée de larmes, les chrétiens en enfants désolés, l'Eglise en épouse éplorée et gémissante; un événement singulier, tragique et déplorable, un éternel entretien de douleur et d'amour; la Passion de Jésus-Christ.

A ce mot votre attention se réveille, chrétiens, vous attendez de moi des discours qui répondent à la grandeur d'un objet si frappant; vous voulez que je vous procure la douce consolation de verser des pleurs au pied de la croix de votre Sauveur; vous voulez être attendris; mais quoi? Jésus-Christ a-t-il besoin de notre compassion? est-ce pour être plaint par les hommes qu'il étale aujourd'hui, sur le Calvaire, le triste spectacle de ses douleurs et de ses ignominies. Ne pleurez point sur moi, nous dit-il : *Nolite flere super me.* Recueillons bien cette parole, qui doit décider aujourd'hui de nos sentiments : Ne pleurez point sur moi.

Marie qui ne l'a jamais offensé, pleurera sur le sort de ce Fils bien-aimé; elle aura le cœur déchiré par le glaive d'une tendre compassion. Les anges de paix, qui environnèrent son berceau, et qui firent retentir les airs de leurs sacrés cantiques au jour de sa naissance, qui le servirent ensuite avec empressement dans le désert, le voyant aujourd'hui en proie à la malice des hommes, devenu l'homme de douleurs, l'opprobre des hommes, le rebut du peuple couvert de sang et de plaies, seront attendris à ce spectacle; ils diront ; Où est-il? où est notre Maître et notre Dieu? Nous ne le reconnaissons plus; ses souffrances l'ont défiguré : *Vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum.* (*Isa.*, LIII, 2.) Alors ils éclateront en pleurs et en gémissements: *Ecce clamabunt foris ; angeli pacis amare flebunt.* (*Isa.*, XXXIII, 7.)

Mais nous, pécheurs, nous qui l'avons offensé, et qui l'offensons encore tous les jours; ah! ce n'est pas sur lui, mais sur nous que nous devons pleurer : les souffrances de notre Sauveur doivent nous rappeler le souvenir de nos péchés, qui en sont la cause; et le souvenir de nos péchés doit épuiser toute notre douleur; ce sont nos péchés qui doivent emporter toutes nos larmes; ce sont des larmes de contrition, et non des larmes de compassion, que Jésus-Christ demande aujourd'hui de nous; il nous prie de verser des larmes de contrition sur ses plaies : c'est la seule espèce de consolation que nous puissions lui procurer dans ses peines: ***Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*** Embrassons donc un dessein que Jésus-Christ lui-même semble nous présenter, et voyons quelle sorte de douleur doit nous inspirer la vue des souffrances de Jésus-Christ au jour de sa Passion.

Nous pouvons considérer ici la Passion de Jésus-Christ sous trois différents rapports : premièrement, par rapport au Père qui l'ordonne; secondement, par rapport au Fils qui la souffre; troisièmement, par rapport aux hommes qui la lui font souffrir. La Passion de Jésus-Christ, considérée par rapport au Père qui l'ordonne, doit être regardée comme un supplice justement ordonné de Dieu pour la réparation du péché; la Passion de Jésus-Christ, considérée par rapport au Fils qui la souffre, doit être regardée comme un sacrifice où le Fils s'immole lui-même pour l'expiation du péché; enfin, la Passion de Jésus-Christ, considérée par rapport aux hommes qui la lui font souffrir, doit-être regardée comme un déicide, comme un meurtre commis en la personne de Dieu même, qui mit le comble à la malice du péché.

Suivons cette idée, chrétiens, et envisageons la Passion de Jésus-Christ : premièrement, comme un supplice; secondement, comme un sacrifice; troisièmement, comme un déicide : le supplice fut ordonné au jardin des Olives; le sacrifice fut fait durant tout le cours de la Passion; et le meurtre fut principalement commis sur le Calvaire. Jésus-Christ se montre donc aujourd'hui à nous dans trois situations différentes : dans la première, il est condamné à mort au Jardin des Olives; voilà le supplice : dans la seconde, il se livre lui-même à la cruauté de ses ennemis; pour perdre en même temps l'honneur et la vie; voilà le sacrifice : dans

la troisième, il est mis à mort sur le Calvaire; voilà le meurtre et le déicide.

Or, je dis 1° que la Passion de Jésus-Christ, ordonnée par le Père au jardin des Olives, comme un supplice pour la réparation du péché, doit nous inspirer une douleur sincère pour détester le péché; ce sera le sujet de la première partie. 2° que la Passion de Jésus-Christ, soufferte par le Fils comme un sacrifice par l'expiation du péché, doit nous inspirer une douleur courageuse pour expier le péché; ce sera le sujet de la seconde partie. 3° enfin, que la Passion de Jésus-Christ, consommée de la part des hommes sur le Calvaire, par un meurtre commis en la personne de Dieu même, doit nous inspirer une douleur vive et sensible pour pleurer le péché; ce sera le sujet de la troisième partie.

O croix, instrument de notre salut! Autel sanglant sur lequel s'est accompli le sacrifice de la réconciliation du monde! c'est à vous que l'Eglise nous conduit aujourd'hui; c'est entre vos bras qu'il nous faudra mourir; c'est à vous que je m'adresse; votre seule vue devrait produire de plus grands effets que tous les discours: remplissez-nous en ce jour de cet esprit de componction et de douleur que vous inspirâtes au Juifs mêmes et aux païens, lorsque vous étiez encore fumante du sang de Jésus-Christ: *O Crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'appartenait qu'au Père céleste de décider du sort de son Fils bien-aimé; ses ennemis ont beau s'unir ensemble pour le faire périr, il ne sera pas jugé et condamné sur la terre, s'il ne l'a été dans le ciel; et si les hommes entreprenaient de le faire périr contre la volonté de son Père, des légions d'anges viendraient le soustraire au pouvoir de ses persécuteurs, et le tirer de leurs mains. Ce n'est donc point aux hommes qu'il s'adresse pour être délivré du calice de sa passion; il sait qu'ils ne peuvent être, à son égard, que les ministres et les exécuteurs des volontés divines; il va droit à son Père, c'est son premier Juge, et c'est au jardin des Olives qu'il se présente à ce tribunal suprême, dont les arrêts, prononcés dans le ciel, précèdent toujours ceux qui sont exécutés sur la terre. A peine est-il entré dans ce jardin, qu'une frayeur mortelle s'empare de son âme; il donne des marques d'une inquiétude qui ne lui était pas ordinaire; il quitte ses disciples, il revient à eux, il les quitte encore pour se remettre en prière, il pâlit, il tremble, il frémit: *Mon âme est*, dit-il, *triste jusqu'à la mort* (*Matth.*, XXVI, 38; *Marc.*, XIV, 34); bientôt les forces lui manquent, son abattement devient extrême; il éprouve une agonie si violente qu'une sueur de sang coule de toutes les parties de son corps.

O spectacle capable de toucher les cœurs les plus barbares et les plus insensibles. Le Fils de l'homme nageant, pour ainsi dire, dans son sang, le visage inondé de pleurs, et attaché à la terre qu'il arrose de ses larmes; les yeux éteints et mourants, élevant vers le ciel une voix plaintive, entrecoupée de soupirs et de sanglots capables de fendre les cœurs: O disciples, disciples chéris, qu'il a amenés avec lui dans ce jardin par une grâce de prédilection! que faites-vous? où êtes-vous? eh quoi! vous vous livrez aux douceurs du sommeil, tandis que votre maître, accablé d'une tristesse mortelle et plongé dans la plus amère douleur, est en proie à toutes les horreurs de la mort! levez-vous donc, venez le secourir; il n'a plus la force de se soutenir, il est comme anéanti sous le poids immense de ses douleurs.

O souverain Maître de la terre et des cieux! vous voyez votre Fils prosterné devant vous; il déteste tous les péchés qui vous offensent, et, pénétré de la contrition la plus profonde et la plus amère, il vous demande grâce pour les pécheurs; êtes-vous donc satisfait? vous faut-il encore quelque chose de plus? le péché est-il un si grand mal, qu'une sueur de sang, arrachée par la force de la douleur, ne soit pas suffisante pour l'effacer? que faudra-t-il donc pour désarmer votre justice? un jour entier passé dans les plus horribles tourments, une flagellation cruelle et sanglante, des ignominies, des opprobres inouïs, un crucifiement entre deux voleurs, une mort infâme et douloureuse à la fleur de l'âge et dans les plus beaux jours de sa vie? Ah! c'en est trop; détournez ce calice amer, il vous en prie, il vous en conjure; trois fois il fait monter jusqu'à votre trône, cette prière humble et soumise: *O mon Père! détournez de moi ce calice; faites cependant que votre volonté s'accomplisse toujours préférablement à la mienne.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Quel sera, chrétiens, le succès d'une prière si vive, si humble et si respectueuse, sera-t-elle exaucée? Non; l'arrêt est prononcé; il est condamné; il sera donc flétri et déshonoré, il sera flagellé et crucifié.

Mais quel est le motif et le fondement de cette terrible sentence? Dieu nous l'a répété cent fois dans les Ecritures; je l'ai condamné, nous dit-il, par son prophète; je l'ai frappé, et je l'ai abandonné à la fureur de ses ennemis, à cause des péchés de mon peuple, dont il était chargé: *Propter scelus populi mei percussi eum.* (*Isa.*, LIII, 8.) Il a été livré à la mort, dit le même prophète, à cause de nos péchés: *Attritus est propter scelera nostra* (*Ibid.*, 5.) Il a été blessé des plus profondes plaies, parce qu'autrement rien n'aurait pu guérir les plaies de notre âme: *Vulneratus est propter iniquitates nostras.* (*Ibid.*)

Jésus-Christ paraît donc en ce momen aux yeux de son Père, comme un criminel chargé de tous les péchés du monde; il était chargé de toutes les iniquités qui ont été commises sur la terre depuis le péché du premier homme, et de toutes celles qui se commettront jusqu'à la consommation des siècles; il était chargé du péché de toutes les nations et de tous les royaumes, de

toutes les villes et de toutes les familles en particulier : *Onus Damasci, onus Ægypti, onus Tyri, onus Babylonis.* (*Isa.*, XI, 17.) Il était chargé de toutes ces impuretés abominables, qui damneront les trois quarts du genre humain, malgré tout ce qu'il a pu faire pour nous donner, dans son sang, un remède infaillible pour nous guérir ou pour nous préserver de ce vice; il était chargé des impuretés de Sodome et de Gomorrhe, et de toutes celles qui se sont commises et qui se commettront encore dans d'autres villes non moins criminelles et moins abominables que celles-là; il était chargé de toutes ces paroles lascives, de tous ces regards dissolus, de toutes ces pensées impures, de tous ces désirs effrénés, de toutes ces actions honteuses, auxquelles se livrent tous les jours ces hommes impies et sans religion, qui boivent à longs traits la coupe empoisonnée de Babylone, et qui, dans l'ivresse que leur cause ce funeste poison, ne connaissent plus le frein de la loi de Dieu, ni quelquefois le frein de la loi naturelle : *Onus Babylonis.* (*Isa.*, XIII, 1.) Il était chargé de ces idolâtries monstrueuses, dont les épaisses ténèbres ont aveuglé durant si longtemps presque toutes les nations de la terre, qui se sont fait, et qui se font encore des dieux imaginaires, des dieux fauteurs de leurs vices et de leurs passions, des dieux qui ne sont autre chose que le démon même divinisé par l'aveuglement humain : *Onus Ægypti.* (*Isa.*, XIX, 1.) Il était chargé de ces idolâtries plus spécieuses et moins horribles en apparence, qui subsistent encore parmi nous, lorsque nous sacrifions à l'ambition, à l'intérêt, à l'avarice, à la vanité, un cœur qui ne devrait brûler que pour le vrai Dieu ; lorsque nous négligeons de le servir avec le zèle et l'amour qui lui est dû, parce que notre intérêt s'y oppose, parce que nous voulons être au monde, et vivre pour le monde; lorsque nous préférons les jugements du monde à ceux de Dieu, le service du monde à celui du souverain Maître, les maximes du monde à celles de Jésus-Christ : idolâtrie abominable et pourtant ordinaire, idolâtrie qui ne laisse presque apercevoir aucune différence entre les peuples chrétiens et les peuples infidèles : *Onus Ægypti;* il était chargé de toutes ces haines, de toutes ces divisions, de toutes ces guerres qu'allume entre les chrétiens l'amour des richesses, qui les fait vivre entre eux comme ces animaux farouches, toujours prêts à s'entre-déchirer, pour s'arracher la proie qu'ils ne veulent point partager : *Onus Tyri* (*Isa.*, XXIII, 1); il était chargé de ces attentats contre la religion, de ces railleries et de ces doutes sur ses mystères, de ce mépris ouvert du Seigneur et de son Christ, qui semblent faire le caractère propre et distinctif de notre siècle, qui le rendront l'opprobre des siècles à venir, et qui feront voir, qu'emporté par un esprit de vertige, il a pris l'ombre de la vérité pour la vérité même, puisque toutes ses recherches n'ont abouti qu'à mettre du faux dans les esprits, du désordre dans les cœurs, de l'excès dans les vices, et de l'hypocrisie dans la vertu : *Onus Damasci.* (*Isa.*, XVII, 1.)

Réunissez tous ces crimes et toutes ces horreurs, ajoutez-en une infinité d'autres que le temps ne me permet pas de détailler, et représentez-vous le Fils de l'homme succombant sous l'énorme poids des iniquités du monde : voilà le titre de sa condamnation, voilà le véritable motif de cet arrêt foudroyant qui le condamne au supplice; et voilà ce que c'est que ce péché dont nous nous faisons tous les jours un jeu, et que nous traitons de bagatelle : tandis qu'on s'en occupe ou qu'on s'en amuse, il faut qu'un Dieu meure, et qu'il verse jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le réparer.

Trois choses, chrétiens, nous empêchent de détester sincèrement le péché : 1° nous nous imaginons que le péché est peu de chose en lui-même ; 2° nous nous imaginons qu'il pourra aisément trouver grâce aux yeux de Dieu, qu'il pourra demeurer impuni; 3° nous nous imaginons que, s'il est puni, il ne le sera pas du moins avec la dernière rigueur.

Je dis, premièrement, que nous nous imaginons que le péché est peu de chose en lui-même : c'est un plaisir d'un moment, un violent penchant nous y porte; mille occasions aussi faciles que flatteuses augmentent encore la douceur et la violence de ce penchant; quelquefois ce péché ne consiste que dans une parole, dans un coup d'œil, dans un désir qui n'a duré qu'un instant; d'ailleurs, ce péché est si commun, si répandu ; tant d'autres l'ont commis avant nous, tant d'autres le commettront encore après nous : tout cela contribue à nous le faire regarder comme une chose légère; sa grièveté disparaît, nous ne pouvons la comprendre. Je dis, en second lieu, que nous nous flattons trop aisément que le péché pourra trouver grâce aux yeux de Dieu, qu'il pourra demeurer impuni. Dieu est si bon; on nous fait des peintures si touchantes de sa miséricorde ; il connaît si parfaitement la légèreté de l'argile dont il nous a formés ; un Dieu si miséricordieux, un Père si tendre, un pasteur si humain et si compatissant pourrait-il donc être si sévère et si inexorable à l'égard de nos faiblesses? Je dis enfin que nous nous persuadons que, s'il faut que le péché soit puni, il ne le sera pas du moins avec une extrême rigueur. Dieu, disons-nous, doit à la vérité quelque chose à sa justice, mais se peut-il faire qu'il condamne jamais ses créatures à des supplices éternels ? y aurait-il donc là quelque proportion entre l'offense et la punition ? l'offense a été courte, elle n'a duré qu'un instant, et la punition serait éternelle, cela se peut-il comprendre?

Oui, chrétiens, nous devons aujourd'hui le croire et le comprendre : la vue de Jésus-Christ condamné à la mort au jardin des Olives; sa passion, considérée comme un

supplice ordonné par le Père pour la réparation du péché, doit nous faire concevoir toute la grièveté du péché, doit détruire absolument la prétendue impunité du péché, doit enfin nous montrer combien sera sûrement rigoureuse la punition du péché.

Ce supplice doit nous faire d'abord concevoir toute la grièveté du péché: nulle créature n'était capable de satisfaire à Dieu pour le péché; c'est un principe incontestable dans notre religion : la bassesse infinie de la créature la rend bien capable d'offenser son Créateur; mais cette bassesse même la rend absolument incapable de satisfaire cette majesté suprême, quand une fois elle a été offensée. Il faut qu'un Dieu meure, il faut qu'il soit crucifié pour que cette majesté infinie trouve quelque proportion entre l'offense et la réparation : alors une offense infinie, par le rapport qu'elle a avec Dieu, se trouve suffisamment réparée par la grandeur infinie du Réparateur. O homme, s'écrie ici saint Léon, connaissez donc enfin ce que c'est que ce péché qui vous coûte si peu à commettre, et qui vous coûte tant à détester! quel doit être un mal auquel il faut appliquer un si grand remède! C'est cependant un mal que vous chérissez; c'est un mal qui vous paraît à peine un mal, tant il est doux, tant il est agréable : mais venez, venez aujourd'hui au jardin des Olives, et vous y apprendrez à connaître ce mal.

Non, ce n'est point ce déluge affreux dont Dieu a autrefois inondé la terre; ce ne sont point ces pluies de soufre qui ont embrasé des villes criminelles, qui sont les véritables marques de la grièveté du péché; rien de tout cela n'était capable de le réparer : cette marque qui doit encore nous frapper davantage, c'est le supplice de Jésus-Christ, ordonné pour la réparation du péché. Ah! pécheur, qu'avez-vous fait? vous avez commis, sans y penser, un mal irréparable par les forces de la nature, un mal infini, un mal incompréhensible, un mal qui ne demandait pas moins que la mort d'un Dieu pour être réparé; croirez-vous encore que ce mal puisse trouver grâce aux yeux du Seigneur, qu'il puisse demeurer impuni? Car enfin, s'il y avait quelque grâce à espérer pour le péché, cette grâce aurait été sans doute accordée à Jésus-Christ; vous savez avec quelle instance il la demanda; tout parlait en sa faveur : la dignité de sa personne, la qualité du péché dont il était chargé, les liaisons intimes qu'il y avait entre son juge et lui. La dignité de sa personne : il était Dieu, Fils de Dieu, égal en tout à son Père; et ce n'était pas par usurpation, dit saint Paul, qu'il se disait égal à lui : ***Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.*** (***Philip.***, II, 6.) La qualité du péché dont il était chargé : ce péché lui était étranger, il ne lui était pas propre et personnel, c'était moins son péché que le nôtre; il était semblable à nous en tout, dit l'Apôtre, mais il n'avait que l'ombre et l'image du péché : ***In similitudinem hominum factus... per omnia absque peccato*** (***Philip.***, II, 7.) Enfin, les liaisons intimes qu'il y avait entre son juge et lui; son juge était son Père, il en était aimé d'un amour nécessaire, d'un amour infini (***Hebr.***, IV, 15); c'était en un mot son Fils bien-aimé, et plus d'une fois une voix céleste en avait avertit les hommes : ***Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui.*** (***Matth.***, XVII, 5.)

Rien de tout cela n'est capable de suspendre les coups de cette justice inexorable, prête à punir dans lui l'image du péché; il a beau se prosterner en présence de son Père, il a beau verser des larmes de sang, il a beau le conjurer jusqu'à trois fois, au nom de tout l'amour qu'il a pour lui, de détourner ce calice de sa passion; il est condamné, et un ange lui apparaît pour lui déclarer que la justice divine ne saurait être satisfaite que par sa mort.

C'est donc en considérant la Passion de Jésus-Christ comme un supplice, que nous apprenons que le péché, non-seulement ne demeure pas impuni, mais qu'il doit même être puni avec la dernière rigueur. Comment en effet le voyons-nous aujourd'hui puni dans la personne de Jésus-Christ? Rappelez-vous les circonstances douloureuses de sa passion, et voyez quelle en est la fin; regardez ce Dieu mourant sur une croix. Voilà, chrétiens, comment Dieu punit le péché; c'est ainsi que sa justice se venge. Dieu l'a produit en cet état, dit saint Paul, pour manifester à tous les hommes la haine que mérite le péché, et les châtiments qu'il lui prépare : *Ad ostensionem justitiæ ejus.* (***Rom.***, III, 6.) Non, je ne crains point de le dire, cette justice vengeresse n'a jamais paru avec plus d'éclat qu'au jardin des Olives; elle y paraît, en un sens, plus terrible et plus éclatante que dans l'enfer même. Dans l'enfer, il est vrai, elle fait souffrir aux réprouvés des supplices inouïs; mais ici elle exerce ses rigueurs; et quelles rigueurs! sur le Fils de Dieu même : les supplices de l'enfer seront éternels, je l'avoue; mais un jour entier de souffrances pour un Dieu est plus qu'une éternité entière de souffrances pour des créatures.

C'est donc une chose terrible que le péché; et si la Passion de Jésus-Christ, ordonnée par le Père, au jardin des Olives, comme un supplice pour la réparation du péché, doit nous inspirer une douleur sincère pour le détester, j'ajoute que la Passion de Jésus-Christ, considérée comme un sacrifice, où le Fils s'immole lui-même pour l'expiation du péché, doit nous inspirer une douleur courageuse pour l'expier; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Nous ne pouvons expier nos péchés sans faire un grand nombre de sacrifices : car il nous faut sacrifier, par un pardon sincère, nos haines et nos vengeances; sacrifier notre liberté à la gêne d'une infinité de devoirs, et à la contrainte perpétuelle de la

vertu ; sacrifier ceux de nos amis, dont le commerce souvent contagieux nous avait engagés dans le péché ; sacrifier notre honneur et notre réputation à la critique du monde et à la censure éternelle et impitoyable des ennemis de la piété ; sacrifier notre chair aux saintes rigueurs de la pénitence, pour punir ses révoltes passées, ou pour prévenir celles qui seraient encore à craindre pour l'avenir ; enfin, il faut être prêt à sacrifier sa vie même, plutôt que de retomber dans le péché. Or, je dis que rien n'est plus propre à nous inspirer le courage nécessaire pour faire tous ces sacrifices, que la Passion de Jésus-Christ.

Vous savez, chrétiens, qu'elle a toujours été regardée comme un véritable sacrifice ; elle en a tous les caractères et tous les effets ; on y voit une victime, des instruments, un temple et un autel. La victime, c'est Jésus-Christ : victime de tous les temps, à laquelle se rapportaient toutes les victimes de l'Ancien Testament, qui en étaient la figure ; les instruments sont les clous, la lance, la couronne d'épines ; le temple, c'est le Calvaire ; l'autel, c'est la croix ; et la dernière cérémonie du sacrifice fut cette inclination de tête, après laquelle Jésus-Christ rendit son âme à son Père, en consommant son sacrifice par la mort : *Et inclinato capite, tradidit spiritum.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Ce sacrifice fut long, et dura tout le jour de la Passion ; il ne fut pas borné au sacrifice de la vie, il en renferme plusieurs autres ; car Jésus-Christ, dans sa Passion, fait, 1° le sacrifice de ses ressentiments ; 2° le sacrifice de sa liberté ; 3° le sacrifice de ses amis ; 4° le sacrifice de sa réputation et de sa gloire ; 5° le sacrifice de son corps ; 6° enfin le sacrifice de sa vie.

Il commence d'abord par sacrifier ses ressentiments. Levez-vous, dit-il à ses disciples ; marchons, il en est temps ; je suis condamné ; mon heure est venue ; je vois déjà le traître qui s'approche pour me livrer à mes ennemis ! Quel spectacle ! ce disciple qui avait été choisi par une grâce de prédilection pour être du nombre de ces hommes heureux qui vécurent avec le Sauveur du monde, la haine dans le cœur, les armes à la main, va se présenter à son maître et à son Dieu : il cherche, à la vérité, à couvrir sa noire ingratitude par un perfide salut ; mais Dieu lisait dans les plus secrets replis de son cœur, et connaissait toute la noirceur de cet homme abominable. Tonnez, Seigneur, frappez. Qui vous arrête ? que la foudre vienne écraser ce perfide ; commandez à la terre de l'engloutir ; armez contre lui tous les éléments et tous les démons.

Jésus-Christ a bien d'autres pensées : il reçoit Judas avec un visage plein de sérénité et de douceur ; il fait plus, il s'avance pour l'embrasser, il le baise tendrement. David, persécuté par un homme qui lui avait été cher, ne pouvait s'empêcher de dire : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (*Psal.* LIV, 13) ; si je me voyais outragé par mon ennemi, je n'y serais pas si sensible : *Tu vero homo unanimis.... qui simul mecum dulces capiebas cibos* (*Ibid.*, 14) ; mais vous, que j'ai toujours aimé, vous, avec qui j'ai toujours vécu dans une liaison si étroite et si familière, ah ! je ne puis supporter les outrages qui me viennent de vous : *Veniat mors super illos* (*Ibid.*, 16), ajoutait David dans l'excès de sa colère ; qu'il périsse le traître, qui ne mérite pas de voir le jour, et qui viole les droits les plus sacrés de l'humanité.

Les plaintes de Jésus-Christ ne furent pas si amères. Mon ami, dit-il à Judas, qu'est-ce qui vous amène ? quoi ! c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme ! Il ne lui en dit pas davantage, et il se hâte même d'effacer, par la marque la plus tendre de l'amitié, l'ombre d'amertume que Judas aurait pu trouver dans ce reproche. Pourquoi tous ces ménagements ? quelle puissance invisible suspend la vengeance de ce Dieu outragé ? Il pouvait se venger sans doute, mais il voulait expier nos haines et nos vengeances. Le voilà qui reçoit dans ses bras ce traître, cet ingrat qui lui devait tout, et qui le livrait à ses ennemis pour une vile somme d'argent : le voilà qui l'embrasse ! Il nous sied bien, après cela, de dire que nous ne pouvons nous réconcilier avec nos ennemis par une démarche d'éclat ; que tout ce que nous pouvons faire, c'est de leur pardonner du fond du cœur ; mais que de les voir, de leur parler, de nous humilier devant eux, c'est en exiger plus que nous n'en pouvons faire.

Quoi ! Seigneur, vous recevez dans vos bras le perfide Judas, et je ne pourrais me résoudre à m'humilier devant un homme semblable à moi ? Vous nous l'aviez bien dit, qu'il ne fallait pas se présenter à l'autel pour offrir son sacrifice sans s'être réconcilié avec son frère ; et le premier pas que vous faites avant d'offrir ce sacrifice sanglant qui va expier les péchés du monde, c'est d'embrasser le plus cruel de vos ennemis ! Et comment donc puis-je me présenter tous les jours à la face de vos autels, en conservant le moindre ressentiment dans mon cœur ? Oui, Seigneur, quoi qu'il en coûte, il faut que je fasse pour vous ce que vous faites aujourd'hui pour moi ; votre exemple m'entraîne et me détermine ; il triomphe de toutes mes répugnances : dès ce moment je n'ai plus d'ennemis, ou, si j'en ai, je vais les forcer à aimer. Où est-il cet homme qui m'a si injustement offensé ? qu'il vienne, qu'il paraisse devant moi, que je lui donne les marques de la plus sincère et de la plus tendre amitié : c'est ainsi, dirai-je, que mon Sauveur commença sa passion par expier les haines et les vengeances des hommes, en sacrifiant le ressentiment le plus juste et le plus raisonnable qui fût jamais. Au sacrifice de ses ressentiments, il ajoute celui de sa liberté.

Judas se trouvait à la tête d'une troupe de soldats auxquels il était convenu de livrer son maître. Jésus-Christ s'avance vers

eux : Que cherchez-vous ? leur dit-il. Ils lui répondent qu'ils cherchent Jésus de Nazareth; il se découvre lui-même : *Je suis*, leur dit-il, *ce Jésus de Nazareth que vous cherchez.* (*Joan.*, XVIII, 4.) Mais la puissance divine qui était en lui, s'opposant en quelque sorte à l'indigne captivité dont on menaçait le maître du monde, prévalut en ce moment sur la généreuse résolution qu'il avait prise de sacrifier sa liberté: cette parole fut comme un coup de foudre qui les renversa tous; les armes leur tombent des mains, ils sont frappés d'une terreur subite, ils demeurent quelque temps immobiles, il n'est pas en leur pouvoir de mettre la main sur l'oint du Seigneur. Il ne tenait qu'à lui de leur échapper; mais il en a assez fait pour leur faire voir que le sacrifice qu'il va faire de sa liberté est entièrement libre; il les a enchaînés lui-même avant d'être mis dans leurs chaînes, et il ne les délivre que pour se livrer à eux. On le conduit d'abord au tribunal des pontifes, où il doit faire l'entier sacrifice de sa réputation et de sa gloire, mais avant d'y arriver, il a déjà fait le sacrifice de ses amis.

Vous savez combien il chérissait les douze disciples qu'il avait tirés du sein de leurs familles pour se les attacher, avec lesquels il venait de faire la pâque, et qui lui avaient tous promis de mourir plutôt que de l'abandonner. A peine est-il au pouvoir de ses ennemis, qu'ils disparaissent tous, sans en excepter un seul : *Omnes relicto eo fugerunt.* (*Matth.*, XXVI, 56.) Ils fuient, ils l'abandonnent, ils ne veulent plus ni l'aimer ni le connaître. Est-il entré chez le grand-prêtre, il entend Pierre le renier jusqu'à trois fois, Pierre qu'il avait tant aimé, à qui il avait révélé par préférence le mystère de sa divinité. Cependant on le traîne à divers tribunaux, où il expie, par le sacrifice de sa réputation et de sa gloire, toutes les fautes que le respect humain, la crainte des jugements des hommes et l'amour de leur estime nous font commettre perpétuellement.

Quels étaient, naguère, l'éclat et l'étendue de cette réputation et de cette gloire ? Quel est celui, disait-on, à qui les vents et la mer obéissent? quel endroit de la Judée n'avait pas été illustré par quelqu'un de ses prodiges ? Dans sa Passion sa puissance paraît enchaînée et captive, ses miracles sont oubliés. Pilate entend dire qu'Hérode est à Jérusalem, et que Jésus-Christ est né sujet de ce prince, et il le lui renvoie. Hérode attend avec impatience cet homme de miracles, dont on lui avait parlé tant de fois, et qu'il désirait de voir depuis si longtemps; tous les courtisans de ce prince s'assemblent pour le recevoir: que dira-t-il ! que fera-t-il ? ne verra-t-on pas de lui quelque prodige? Quel plus beau théâtre pour y faire éclater sa puissance, qu'une cour superbe et éclairée ! quelles offres, quelles magnifiques promesses ne lui fera-t-on pas pour l'engager à contenter la curiosité du prince et des courtisans ! Jésus arrive, et ne profère pas seulement une parole. Les railleries piquantes, les demandes empressées, les ordres absolus ne peuvent lui faire rompre son silence. Hérode le prend pour un insensé : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba.* (*Luc.*, XXIII 11.) On lui met sur le corps une robe, qui, dans ce temps-là, était regardée comme le symbole de la folie ; il traverse en cet équipage toutes les rues de Jérusalem ; le jugement que la cour a porté de lui se répand parmi le peuple ; on ne manque pas de dire qu'il lui avait été facile d'en imposer à des gens grossiers par l'illusion de ses prestiges, mais que la cour avait paru trop raffinée à ce nouveau Messie, pour qu'il osât y débiter ses visions, et y étaler ses prétendus miracles. Ces discours font impression sur les esprits ; ce ne sont plus seulement quelques faux témoins apostés, c'est tout Jérusalem qui demande, par de grands cris, la mort du faux prophète, et qui menace de se soulever si on ne le crucifie.

Voilà Jésus dans l'abîme de l'humiliation, le voilà anéanti. Tous ses miracles n'ont été qu'illusion; toute sa doctrine, que mensonge; toute sa vertu, qu'hypocrisie. Montrez-vous donc, peuple de malades, qui ne vivez que par les prodiges qu'il a opérés sur vous ! Paraissez, aveugles, qu'il a guéris ! Muets à qui il a rendu la parole, faites-en usage pour justifier sa divinité et pour rendre témoignage à sa puissance ! et vous, Lazare nouvellement ressuscité, montrez-vous, et, par votre seule présence, prouvez qu'il est Dieu ! Mais non : ce jour est destiné au sacrifice que Jésus-Christ veut faire de sa réputation et de sa gloire ; on ne parle plus que pour le couvrir de confusion et de honte ; tout ce qui pourrait parler en sa faveur a disparu.

Jusqu'ici son corps avait été en quelque sorte épargné ; il avait pourtant résolu de le sacrifier aux plus cruelles douleurs : comme c'est dans ce corps que se consomme le péché, c'est principalement sur ce corps qu'il doit être expié ; et c'est cette espèce d'expiation qui nous coûte le plus. La seul vue des armes que la pénitence emploie pour les dompter et pour le punir, abat les plus fermes courages. Voyons comment on va traiter le corps de Jésus-Christ; cette seule vue doit être capable d'animer les plus languissants.

On le dépouille de ses vêtements, on l'attache à une colonne, les bourreaux s'approchent, ils s'arment de verges, ils commencent à frapper; de longues traces s'impriment dans la chair, elle s'ouvre ; le sang coule et rejaillit de toutes parts, la colonne en est déjà teinte : quand les premiers bourreaux se sont lassés, d'autres leur succèdent : ceux-ci ne frappent plus que sur des plaies; ils ne font plus sortir de sang, ils enlèvent la chair elle-même toute sanglante. Je n'ajoute rien à la description des prophètes : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas ! vulnus et livor et plaga tumens.* (*Isa.*, I, 6.) Il n'y a pas une seul partie de son corps où ne soient imprimées les traces

de sa flagellation : tout est plaie, tout est sanglant, tout est déchiré, déjà on peut compter ses veines et ses os : *Dinumeraverunt omnia ossa mea* (*Psal.* I, 18); il fait horreur à voir : *Non est species ei neque decor* (*Isa.*, LIII, 2); nous l'avons vu, ajoutent-ils, il n'était plus reconnaissable : *Vidimus eum, et non erat aspectus* (*Ibib.*, 4); il était semblable à un lépreux, à un homme que Dieu a frappé des plus horribles plaies : *Putavimus eum quasi leprosum, percussum a Deo humiliatum.* (*Ibid.*)

O mon Dieu ! que nos délicatesses vous coûtent cher ! que de cuisantes douleurs servent à expier les plaisirs de ce malheureux corps à qui nous permettons tous les jours tant de satisfactions criminelles ! A ce spectacle, mes frères, les saints exerçaient sur leurs corps des rigueurs qui nous font frémir; ils ne trouvaient point dans la pénitence assez de ressources pour expier les révoltes de leur chair, ils auraient voulu verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang : ils étaient pénétrés de confusion et de douleur, quand ils voyaient le corps de Jésus-Christ, défiguré d'une manière si horrible, couvert de tant de plaies, accablé de tant de maux, et le corps d'un riche, d'un pécheur, d'un mondain, couvert de pourpre et de lin, flatté, ménagé avec tant de délicatesse.

On s'aperçoit que les coups ont épargné sa tête; et, afin qu'il ne fût pas dit qu'il manquât quelque chose à ses tourments, on forme, avec des épines entrelassées, une espèce de couronne qu'on enfonce à coups redoublés dans ces os tendres et délicats dont les plus légères blessures nous causent des douleurs si vives et si sensibles. *Exivit ergo Jesus portans coronam spineam,... et dicit eis : Ecce homo.* (*Joan.*, XIX, 5.) Pilate le prend en cet état, et le présente au peuple pour tâcher d'exciter sa compassion. Mais à peine Jésus paraît, que mille cris se font entendre : *Tolle, tolle, crucifige eum* (*Ibid.*, 15); qu'il meure, qu'il périsse, qu'il soit crucifié. Pilate entreprend de calmer la fureur de cette multitude : Qu'a-t-il fait, leur dit-il? n'est-il pas assez puni ? Voyez l'état où on l'a mis; craignez-vous encore qu'il ose prendre le titre de roi ? La multitude se récrie; elle demande sa mort avec plus d'instance; elle menace le gouverneur de la colère de César.

Jésus-Christ, couronné d'épines, sortant d'entre les mains des bourreaux, après une flagellation publique et sanglante, traduit devant une multitude ennemie et furieuse qui demande sa mort avec de grands cris ; quel spectacle ! Un criminel en cet état nous ferait compassion; un homme innocent nous pénétrerait de douleur, un prince, un roi, quels sentiments exciterait-il dans nos cœurs ! *Egredimini, et videte, Filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua.* (*Cant.*, III, 11.) Accourez, filles de Sion, et venez voir votre roi portant sur sa tête le diadème d'opprobre et de douleur, dont la Synagogue l'a couronné ! *Ecce homo* (*Joan.*, XIX,5); voilà le Messie, le Libérateur promis et attendu depuis tant de siècles ; voilà le Fils de David, le noble rejeton des patriarches et des rois. Mais hélas! aujourd'hui à quel marque pourrait-on le reconnaître, en le voyant ainsi rebuté de tout un peuple et traité comme le dernier des hommes ! Mais nous, chrétiens, comment pouvons-nous regarder, sans frémir, l'ouvrage de nos péchés ? *Ecce homo, ecce rex vester* (*Ibid.*); oui, voilà votre chef et votre espérance; ce n'est qu'en suivant ses traces sanglantes que l'on peut arriver au bonheur du ciel ; ce n'est qu'en portant comme lui une couronne d'épines que l'on peut parvenir à la couronne de gloire ! *Ecce homo, ecce rex vester.* Jetez les yeux sur ce corps sanglant et déchiré ; si vous êtes pécheurs, voilà votre ouvrage; si vous voulez être pénitents, voilà votre modèle; si vous êtes dans l'affliction, voilà votre ressource : *Ecce homo, ecce rex vester.*

Attachez vos regards sur cet homme de douleurs, et vous comprendrez toute la grandeur des châtiments que mérite le péché ; vous ne trouverez plus d'excès dans les saintes rigueurs de la pénitence, vous supporterez sans peine et sans murmures les plus rudes épreuves de l'adversité : *Ecce homo ;* contemplez-le encore une fois, ce Dieu livré à la cruauté de ses ennemis, et toutes ses plaies vous reprocheront votre mollesse; son courage confondra votre lâcheté; les injustices qu'il éprouve, les opprobres dont il est couvert, arrêteront vos murmures; le nombre et l'excès de ses humiliations et de ses douleurs vous feront rougir de la rareté et de l'insuffisance de vos sacrifices.

Que lui reste-t-il à sacrifier, chrétiens? il ne peut plus faire que le sacrifice de sa vie : il le fait ; et c'est son sixième et dernier sacrifice. Pilate ne veut ou ne peut l'arracher à cette multitude qui le veut voir périr; il l'abandonne enfin à la haine et aux clameurs d'un peuple furieux ; il leur livre ce corps épuisé de forces et de sang ; on apporte cette croix sur laquelle il devait finir ses jours ; cette croix, après laquelle il soupirait depuis si longtemps; cette croix, qui avait toujours été présente à son esprit depuis le commencement du monde. L'Evangile ne nous dit point quels furent ses sentiments à la vue de cet objet, il est facile de se les représenter; il se réjouit sans doute de ce qu'il allait donner à son Père la marque la plus éclatante d'une soumission parfaite, et aux hommes la preuve la moins équivoque de l'amour le plus vif, le plus tendre, le plus généreux ; il embrassa ce honteux instrument de son supplice, comme un autel sacré et vénérable sur lequel il allait s'immoler pour la rédemption du monde; il se laissa lier comme Isaac, lorsque son père le mit sur le bûcher où ce fils obéissant attendait le coup de la mort, et il avança vers le Calvaire pour y consommer entièrement son sacrifice.

Il a donc tout sacrifié pour nous ; il est condamné, il va mourir ; il n'a plus aucun

droit à la vie, il ne lui reste donc plus ni liberté, ni amis, ni réputation ni honneur, ni forces, ni sang, ni vie ; il s'est donné tout entier, il n'a plus rien à lui : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* (*Gal.*, II, 20.) Hélas ! il n'est que trop vrai pour ma confusion, il m'a aimé jusqu'à tout sacrifier, jusqu'à se sacrifier lui-même pour l'amour de moi. Refuserai-je, après l'avoir tant offensé, de lui faire les moindres sacrifices : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* (*Psal.* CXV, 3.) Si je lui sacrifie ma liberté, en me gênant pour lui aux plus austères devoirs, cette liberté dont j'ai tant abusé sera-t-elle jamais aussi précieuse que la sienne ? Si je lui sacrifie ma réputation, en méprisant pour lui tous les égards du respect humain, cette réputation méritera-t-elle jamais d'être aussi ménagée que la sienne ? Si je lui sacrifie mon honneur, en oubliant pour lui les plus cruelles injures, cet honneur sera-t-il jamais aussi respectable que le sien ? Si je lui sacrifie mes amis en rompant, pour l'amour de lui, des attachements trop sensibles, perdrai-je jamais des amis aussi parfaits que ceux qu'il avait lui-même formés ? Si je lui sacrifie mon sang, puis-je le comparer au sien ? le mien ne peut être regardé que comme un sang impur et coupable, le sien est un sang pur et innocent.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Ah ! Seigneur, quelque inégalité qu'il puisse y avoir entre vos sacrifices et les miens, je ne laisserai pas de vous sacrifier tout ce que je puis avoir, et tout ce que je puis désirer au monde. Disposez de moi, disposez de ma liberté, de mes amis, de ma réputation, de mon honneur, de mes biens, de mon corps, de ma fortune et de ma vie : je quitterai tout pour un Dieu qui a tout quitté pour moi; je souffrirai tout pour un Dieu qui a tout souffert pour moi; je prendrai de lui-même le modèle de l'expiation de mes péchés; et quand mes mortifications et mes sacrifices seront unis aux siens, ils deviendront d'un prix infini.

Mais suivons, chrétiens, suivons notre victime jusque sur le Calvaire. C'est là que fut proprement commis ce meurtre et ce déicide qui doit nous inspirer une douleur tendre et sensible pour pleurer le péché, et qui fait le troisième rapport sous lequel nous devons considérer la Passion de Jésus-Christ; c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Lorsque j'ai entrepris de vous montrer que la vue de Jésus-Christ, mourant sur une croix, devait vous inspirer une douleur tendre et sensible pour pleurer le péché, ne pensez pas, chrétiens, que je me sois flatté de vous les faire répandre, ces larmes si saintes et si salutaires, dont la source ne devrait jamais tarir : il n'y a que votre grâce, ô mon Dieu ! qui puisse les faire couler; il n'y a qu'une foi vive, une contrition amère, une profonde réflexion sur notre ingratitude, qui puissent nous les arracher. C'est donc à vous de vous attendrir vous-mêmes au récit que je vais faire ; c'est à vous de voir quelle occasion vous avez donnée à ces étonnantes douleurs qui terminèrent le cours de la plus belle vie qui fut jamais ; c'est à vous de sonder les plaies que vos péchés ont faites à ce Dieu mourant, vous en connaissez le nombre et l'énormité. Ne vous arrêtez pas à considérer l'inhumanité de ces bourreaux qui environnent Jésus-Christ, et qui l'attachent avec tant de cruauté à ce bois infâme, sur lequel on le condamne à mourir ; songez que c'est vous-mêmes qui l'y avez attaché; comptez combien de coups mortels vous lui avez donnés; consultez vos péchés, consultez ses plaies, et, s'il vous reste encore quelque sentiment de religion, votre cœur fera le reste ; vous verserez, non quelques larmes passagères, telles que l'éloquence d'un homme pourrait vous en arracher dans un sujet même indifférent, mais des larmes qui auront leur source dans un cœur profondément blessé à la vue des souffrances de son Sauveur, des larmes de componction semblables à celles que les saints pénitents ont versées durant toute leur vie avec tant d'abondance, des larmes de reconnaissance, de tendresse et d'amour, dont l'amertume paraît plus douce aux âmes saintes que tous les plaisirs corrompus du siècle.

Nous voici enfin arrivés à ces funestes moments où les Juifs vont commettre, dans la personne de Jésus-Christ, un meurtre et un déicide. Représentez-vous le Sauveur du monde sortant de la maison de Pilate, portant sa croix entre deux criminels condamnés avec lui, parmi les cris et les huées d'une multitude innombrable de peuple accouru pour assister à son supplice ; son corps avait été si cruellement déchiré par la flagellation, que sa croix ne portait plus que sur des plaies : combien de fois succomba-t-il sous cet horrible poids ? que de sueurs, que de sang ne versa-t-il pas encore ? On veut le forcer, par des coups, à se soutenir, et on attribue la faiblesse de son corps à celle de son courage. Mais enfin les Juifs s'aperçoivent que leur victime va leur échapper par une mort qui préviendra son supplice ; on le décharge donc, plutôt par cruauté que par compassion, et afin de le conserver pour de nouvelles douleurs : un homme est assez heureux pour se trouver dans ce moment en état de soulager le Sauveur du monde, dans la plus triste circonstance qui fut jamais.

Il arrive enfin sur le Calvaire, et on l'étend sur la croix pour l'y attacher ; il présente lui-même ses pieds et ses mains dans lesquels on enfonce à grands coups redoublés des clous d'une grosseur énorme. On élève la croix, et tout le corps de Jésus-Christ ne porte plus que sur ses quatre plaies ; ses douleurs sont si vives qu'elles ne peuvent plus être ni conçues, ni exprimées : on lui insulte encore dans ses souffrances ; on crucifie deux voleurs à ses côtés ; quatre ruis-

seaux de sang coulent de ses mains et de ses pieds; sa tête se penche, ne pouvant s'appuyer sur la croix à cause des épines qui l'environnent, la pesanteur de son corps, suspendu sur ses plaies, les dilate et les déchire; sa dépouille est partagée sous ses yeux, ses habits sont tirés au sort; il demande à boire, et on lui présente du fiel et du vinaigre : il aperçoit sa mère et un seul de ses disciples, qui, après l'avoir abandonné, est revenu pour être témoin de sa mort; il lui parle pour la dernière fois, il leur dit le dernier adieu; il lève ensuite les yeux vers son Père : *O Dieu!* s'écrie-t-il, *ô mon Dieu, jusqu'à quel point m'avez-vous abandonné!* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.) Il prie ensuite pour ceux qui l'ont crucifié; il annonce à un des criminels qui étaient avec lui, une parole de salut, et lui promet une place dans le ciel; il avertit tous les hommes, par un grand cri, que son sacrifice est consommé, et il meurt.

C'est ici, chrétiens, où tous les discours sont faibles et impuissants. Il faudrait se taire, et considérer attentivement ce corps pâle et défiguré, où il ne reste plus une seule goutte de sang, ces yeux enveloppés des ombres de la mort, cette tête couronnée d'épines, ces mains et ces pieds percés de clous, ce côté ouvert. Quelle mère, voyant en cet état un fils qu'elle aurait tendrement aimé, ne verserait des torrents de pleurs! quelle épouse, ayant vu mourir ainsi ce qu'elle avait de plus cher au monde, ne consacrerait pas le reste de sa vie aux larmes et à la douleur! quel esclave, voyant son maître expirer pour lui dans de pareils tourments, pourrait lui refuser ses larmes!

Prophète! vous pleuriez sur les malheurs de Jérusalem; vous vouliez que vos yeux fussent changés en deux sources de larmes, pour déplorer sans cesse les ravages que le glaive des barbares allait faire dans cette ville infortunée; vous étiez attendri en voyant la désolation du sanctuaire, et votre douleur est devenue célèbre et mémorable dans tous les siècles. Hélas! voici le Saint des saints livré à ses plus cruels ennemis; ils ont mis la main sur l'oint du Seigneur; ils ont épuisé sur lui toute leur rage; ils se sont jetés sur lui comme des lions furieux, comme des loups ravissants, comme des taureaux indomptés

Vous êtes remplis d'horreur, chrétiens, pour ces Juifs ingrats et parricides, qui ont ainsi traité le Sauveur du monde; tournons, tournons ici contre nous-mêmes cette indignation; car enfin c'est nous qui sommes les véritables auteurs de la mort et du crucifiement de Jésus-Christ, puisque ce sont nos péchés qui sont la seule cause de cette mort et de ce crucifiement, puisque ces mêmes péchés renouvellent encore tous les jours et cette mort et ce crucifiement. Que nos péchés soient la véritable cause de la mort et du crucifiement de Jésus-Christ; en pouvons-nous douter, lorsque Dieu nous dit lui-même qu'il ne l'a frappé, qu'il ne l'a abandonné à la fureur de ses ennemis qu'à cause des péchés de son peuple? *Propter scelus populi mei percussi eum.* (*Isa.*, LIII, 8.)

D'ailleurs, sa mort est un supplice, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce discours; supplice ordonné par la justice de Dieu même, et par conséquent supplice infiniment juste : pour être juste, il faut qu'il ait été ordonné pour quelques péchés, mais il n'a pu être ordonné pour les péchés de Jésus-Christ, puisqu'il n'en a jamais commis; il faut donc qu'il ait été ordonné pour les nôtres : *Propter scelus populi mei percussi eum.* Car il ne sert de rien de dire ici : Comment puis-je être coupable d'une mort qui a précédé ma naissance de plusieurs siècles? comment des péchés, qui n'étaient pas encore commis, ont-ils pu être la cause de cette mort? Vous vous trompez, chrétiens; ils en sont la cause, et la seule cause.

Dieu les prévoyait, ces péchés, et Jésus-Christ n'est pas moins mort pour ceux que vous deviez commettre, que pour ceux qui avaient été commis avant sa mort. Tout lui est présent, et de même que la mort prévue du Fils de Dieu était cause de la grâce accordée aux fidèles dans la loi de nature et dans la loi écrite, avant même que cette mort fût arrivée, ainsi nos péchés prévus ont été la cause de cette mort, avant même qu'ils fussent commis. C'est donc nous qui sommes les véritables auteurs de la mort et du crucifiement de Jésus-Christ.

C'était une coutume établie chez les Juifs, ainsi qu'il est marqué au livre du *Deutéronome*, que lorsqu'on trouvait un cadavre sur lequel on pouvait apercevoir quelques traces d'une mort violente, on assemblait le peuple, on obligeait chacun en particulier de lever la main sur ce corps pâle et sanglant, et de jurer, à la face du ciel et de la terre, qu'il n'avait aucune part au meurtre de cet homme : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc.* (*Deut.*, XXI, 7.)

L'Eglise nous conduit aujourd'hui sur le Calvaire, elle nous montre le corps de Jésus-Christ, elle nous fait voir les traces sanglantes de ses plaies, et elle nous dit comme aux Juifs assemblés : Vous voyez sur ce corps des marques sensibles et évidentes d'une mort violente; levez la main, et prenez le ciel à témoin de votre innocence. Qui de vous osera jurer qu'il n'a eu aucune part au meurtre de ce Dieu-Homme? Ah! mes frères, tous ceux qui ont péché, sont les auteurs de ce parricide; et qui de vous, chrétiens, peut se dire exempt de péché?

Malheureux que je suis! hélas! c'est moi, oui, c'est moi qui suis l'auteur de ce meurtre de Jésus-Christ; c'est moi qui suis coupable de la mort de l'innocent. Hélas! qu'ai-je fait : j'ai eu le malheur de faire mourir le Saint des saints; c'est moi qui l'ai crucifié je suis semblable à un fils qui aurait arraché la vie à son père dont il était tendrement aimé, à un ami qui aurait plongé le poignard dans le cœur de son ami. Il a voulu se charger de tous mes péchés : il porte le

prix de mes forfaits. Dieu l'a frappé et humilié : sa gloire est anéantie, tout son corps est déchiré. C'est pour mes péchés qu'il a été traité si cruellement, c'est pour guérir les plaies de mon âme qu'il a souffert dans son corps de si cruelles blessures.

Nous nous étions tous égarés; chacun avait suivi la voie de ses passions, et Dieu a réuni toutes nos iniquités sur sa tête; il a été immolé parce qu'il l'a voulu ; il ne s'est pas plaint de son sort ; il n'a point détourné le visage quand on a voulu le frapper; il s'est laissé conduire à la mort comme une brebis innocente ; il a été entre les mains de ses bourreaux comme un agneau sous la main de son pasteur ; il a été jugé et condamné comme un criminel ; il a été mis au nombre des scélérats : cependant il n'était coupable d'aucun crime ; jamais sa bouche n'avait proféré le mensonge ; mais Dieu a voulu le traiter ainsi pour punir les péchés de son peuple. Enfin, il n'est plus du nombre des vivants ; il expire sur une croix, à la fleur de son âge, entre deux infâmes voleurs ; et son dernier soupir a été une prière tendre et affectueuse pour tous les pécheurs qui l'offensent.

Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. (*Galat.*, II, 20.) Hélas ! il pensait à moi dans l'effort de ses douleurs, lorsque son âme était, pour ainsi dire, errante sur ses lèvres; dans les accès les plus violents de la plus cruelle agonie, il pensait à moi, il offrait à son Père le sacrifice de sa vie et de ses douleurs, et il l'offrait pour moi. J'étais occupé, dit saint Bernard, à jouer dans la place publique, tandis que dans le palais du prince on prononçait l'arrêt de mort contre moi : le fils du prince, touché de mon malheur, se jette aux pieds de son père, et s'offre à mourir pour moi ; le père y consent : le fils quitte toutes les marques de sa dignité et prend la place de son serviteur qui avait mérité la mort : on le livre aux bourreaux comme un criminel, ils le crucifient : je l'aperçois en cet état, j'en demande la cause, on me l'apprend. Que ferai-je ? demeurerai-je encore attaché aux jeux frivoles qui m'occupaient ? *Adhucne ludam et illudam?* Ah ! s'il me reste quelque sentiment, ne le suivrai-je pas ? n'irai-je pas du moins pleurer à ses pieds ces péchés qui lui ont attiré un sort si funeste ? Et comment pourrais-je les commettre encore, ces péchés qui ont fait mourir mon Sauveur et mon Dieu ? voudrais-je, en les renouvelant, renouveler son supplice et sa mort?

Car, n'en doutez pas, chrétiens ; tout péché renouvelle expressément la mort et le crucifiement de Jésus-Christ ; l'apôtre le dit en termes formels : ***Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*** (*Hebr.*, VI, 6) ; quiconque a péché, a crucifié de nouveau le Fils de Dieu ; et quiconque sera assez malheureux pour pécher encore, renouvellera encore son crucifiement et sa mort : cette parole peut être entendue en trois sens différents :

1° Commettre le péché, c'est poser la véritable cause de la mort et du crucifiement de Jésus-Christ, la cause est liée avec l'effet ; le péché est donc lié avec la mort et le crucifiement de Jésus-Christ ; et cette liaison est si étroite que, si Jésus-Christ n'était pas mort pour réparer votre péché, il faudrait absolument qu'il mourût pour sa réparation, sans quoi il demeurerait à jamais irréparable.

2° Le péché renouvelle ce qu'il y a eu de plus cruel et de plus douloureux dans la mort et dans le crucifiement de Jésus-Christ; car le péché, n'était-ce pas, comme nous l'avons vu, ce fardeau énorme qui l'accablait au Jardin des Olives, et qui le réduisit à une si cruelle agonie ? et quelque funeste qu'ait été sa mort, peut-on douter que l'inutilité de cette mort, par le renouvellement du péché, ne lui fût encore mille fois plus sensible que sa mort même !

3° Enfin le péché fait perdre à Jésus-Christ cette vie spirituelle qu'il a dans nous par la grâce et qui lui est mille fois plus précieuse que cette vie naturelle qu'il perdit sur la croix : ***Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.***

En est-ce assez, chrétiens, pour vous faire comprendre ce que c'est que le péché ? en est-ce assez pour vous déterminer à le pleurer à jamais, et à y renoncer pour la vie ? en ai-je assez dit, et Jésus-Christ en a-t-il assez fait pour en détacher votre cœur ? vous ai-je peint assez fortement la cause et l'excès des douleurs de Jésus-Christ, pour imprimer dans vos cœurs cette haine souveraine du péché, ce regret infini de l'avoir commis, que doit naturellement produire le simple récit des lugubres circonstances de sa passion et de sa mort ? Ah ! si mes expressions se sont trouvées trop faibles, j'interromprai mon discours ; je vous présenterai l'image de ce Dieu crucifié, je ferai parler ses plaies, je vous ferai entendre la voix de son sang, je mettrai sous vos yeux l'image même du péché, et je n'attendrai plus que de vos propres réflexions et des mouvements de la grâce dans votre cœur, tous les sentiments que doit vous inspirer le plus touchant spectacle que la religion puisse offrir à vos yeux.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi (*Joan.*, I, 29) ; le voilà, cet Agneau de Dieu, qui a effacé les péchés du monde, et qui n'a été immolé que pour le salut des pécheurs; cet Agneau, dont la mort et le sacrifice avaient été résolus dès le moment même que le péché s'était introduit dans le monde : *Qui occisus est ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8) ; voilà l'autel où a été sacrifiée la victime du péché, où s'est immolé lui-même ce Pontife éternel, qui a bien voulu être le gage de la reconciliation des pécheurs, dans les jours de la colère : voilà ce qu'il faut nécessairement fouler aux pieds toutes les fois que l'on veut commettre le péché.

Vous voyez, chrétiens, dans une simple figure le signe du Fils de l'homme, l'abrégé de l'Evangile, le symbole de la Rédemption,

le miroir des prédestinées; l'espérance des pécheurs, la ressource des mourants; voilà le dernier bien que la mort nous arrache, le seul objet que l'Eglise présente à ses enfants, et qu'elle applique sur leurs lèvres, lorsqu'elle les voit près de rendre leur âme à Dieu.

C'est le monument durable et perpétuel de la malice de l'homme et de la charité d'un Dieu; c'est l'étendard du roi de gloire, le glorieux trophée de la victoire qu'il a remportée sur le péché : c'est le tribunal où il juge le monde, et condamne le péché; c'est le trône où il exerce tous les jours la puissance de sa grâce pour nous guérir du péché : ***Tribunal Domini, judicium mundi, potestas crucifixi.***

Rassemblez-vous, pécheurs, autour de ce cadavre pâle et sanglant; venez lever la main sur le corps de ce juste, non pour jurer, comme dans l'ancienne loi, que vous n'avez aucune part au meurtre qui l'a fait périr, puisqu'il n'y en a pas un seul parmi vous qui n'ait mille fois trempé ses mains parricides dans le sang de ce Dieu-Homme, mais pour jurer, à la face du ciel et de la terre un divorce éternel avec le péché, et une fidélité éternelle à celui qui l'a vaincu.

Nous vous adorons, ô victime de propitiation, qui vous êtes livrée à la mort pour nos péchés, et qui, par vos souffrances, avez engagé le Père céleste, assis sur le trône de gloire, à baisser les yeux jusque sur notre faible mortalité.

Oh ! Dieu, de quel œil dois-je regarder aujourd'hui tous les péchés que j'ai commis? J'y renonce, ô mon Dieu ! j'y renonce pour la vie, à ce péché qui vous offense et qui vous fait mourir; je ne vous demande plus que votre croix pour l'expier, et votre grâce pour l'effacer; votre croix pour le combattre, et votre grâce pour en triompher. Bénissez-nous vous-même, Seigneur, afin que nous puissions régner un jour avec vous dans l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XXX.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Nolite expavescere : Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum; surrexit, non est hic : ecce locus ubi posuerunt eum. (*Marc.*, XVI, 6.)

Ne craignez point : Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici : voici le lieu où on l'avait mis.

Sire,

Avant Jésus-Christ, le tombeau avait toujours été regardé comme le fatal écueil de toutes les grandeurs humaines; la mort avait triomphé de tout, et il ne s'était point encore trouvé d'homme sur la terre qui n'eût fini par être la proie de cette mort dévorante, qui était en possession de tout engloutir et de ne jamais rien restituer. En vain les grands de la terre avaient-ils tenté de survivre en quelque sorte à leur propre défaite; ils choisissaient, pour combattre la mort, le champ même de sa victoire et le lieu de son triomphe, en élevant des mausolées qui n'avaient point d'autre fondement que le néant de leurs cendres; en vain avaient-ils essayé de rendre au moins leurs sepulcres glorieux, en y gravant sur le marbre et sur l'airain les titres de leur vanité : toutes ces décorations n'avaient servi qu'à rendre leurs tombeaux des trophées plus brillants des victoires de la mort et des monuments plus illustres de leur défaite. La seule inscription que portent ces tombeaux en est la preuve; le premier mot vous dira tout, n'allez pas plus loin; le reste pourra peut-être vous apprendre ce qu'ils ont été; mais ce seul mot vous apprendra ce qu'ils sont : *Hic jacet;* ci-gît cet homme, grand selon le monde, mais petit aux yeux de Dieu, qui, s'étant enflé d'orgueil pendant la vie comme les flots de la mer, est enfin venu se briser contre la poussière de ce tombeau. Il est ici, ce fameux conquérant qui a étonné tout l'univers du bruit de ses exploits, la terre qu'il avait captivée sous ses lois, se taisait en sa présence; mais le voilà enfin renfermé dans la noire prison de la mort, où il est condamné lui-même à un éternel silence : ***Ibi impii cessaverunt a tumultu.*** (***Job*, III, 17.**)

Mais, où la grandeur humaine rencontre sa ruine, celle de Jésus-Christ trouve son établissement : les anges gravent aujourd'hui sur son tombeau une épitaphe bien différente de celui des hommes : *Non est hic;* il n'est plus ici : pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qu'il faut compter au nombre des vivants? Isaïe avait prédit que ce Dieu-Homme ferait voir pour la première fois au monde un sépulcre glorieux: ***Et erit sepulcrum ejus gloriosum.*** (***Isa.*, XI, 10.**) Un sépulcre glorieux n'est pas celui où le mort est renfermé; c'est celui où il n'est plus, et dont il est sorti par ses propres forces. Mes frères, disait l'apôtre saint Pierre (***Act.*, II, 29**), en parlant aux Juifs, nous avons encore parmi nous le tombeau de David; les cendres de ce monarque y sont renfermées. Allez voir celui de Jésus-Christ, vous n'y trouverez plus son corps, il s'est échappé des bras de la mort : ce Jésus que je vous annonce était donc plus grand que David.

Il a donc vaincu ce lion de la tribu de Juda, il a vaincu la mort même; il est devenu, ce semble, plus fort et plus puissant depuis qu'il est mort, que lorsqu'il était vivant; il a enchaîné ce fort armé, qui était en possession, depuis le commencement du monde, d'enchaîner lui-même toutes les puissances humaines. O mort ! où est ta victoire? que sont devenus tes invincibles traits? cette mort dévorante, qui s'enrichissait des dépouilles de l'univers, est enfin dépouillée elle-même; et Jésus-Christ, en se dérobant à son pouvoir, lui enlève sans doute la plus noble victime dont elle se fût jamais parée.

Où êtes-vous, Juifs incrédules, s'écrie saint Bernard? Qu'il descende de la croix, disiez-vous, s'il veut nous convaincre de sa

divinité. Il n'en est pas descendu; mais le voilà qui est sorti du tombeau. C'est à vous de voir lequel de ces deux prodiges est plus capable de vous satisfaire. Vous n'aviez pas pris moins de précautions pour le tenir renfermé dans le tombeau, que pour le tenir attaché à la croix : il a vaincu tous les obstacles pour sortir du tombeau; n'eût-il pas pu les vaincre pour descendre de la croix, s'il l'eût voulu?

Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps, chrétiens, à célébrer la gloire et le triomphe de Jésus-Christ; cherchons plutôt dans le mystère de sa résurrection un fonds solide d'instruction qui serve à régler nos mœurs et nos sentiments. Je compare Jésus-Christ ressuscité à Jésus-Christ caché sous les voiles eucharistiques, qui s'y donne en ce saint temps à tous les fidèles, comme il se montre à tous ses disciples après sa résurrection; et j'aperçois autour de lui les mêmes personnes qu'il voyait quand il fut sorti du tombeau. Jésus-Christ ressuscité voyait d'un côté un apôtre incrédule, et de l'autre, des disciples fidèles, et de saintes femmes animées du désir de lui plaire et pénétrées de son amour. Jésus-Christ, se donnant à nous à ces fêtes, voit aussi des chrétiens incrédules et des chrétiens fervents : les caractères de l'incrédulité nous sont représentés dans le disciple infidèle : ce sera le sujet de la première partie ; les caractères de la vraie piété nous sont représentés dans Madeleine, et dans les saintes Femmes attachées à la suite de Jésus-Christ : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Puisque le miracle de la Résurrection de Jésus-Christ est un des principaux fondements de notre foi, nous devons le regarder sans doute comme une arme victorieuse contre l'incrédulité : ce vice est aujourd'hui tellement répandu, tellement accrédité dans le monde, qu'au lieu que nous n'étions autrefois occupés dans les chaires qu'à combattre le déréglement des mœurs, nous nous trouvons forcés aujourd'hui d'y parler pour la défense de la foi, et d'y plaider en quelque sorte la cause de la religion. On disait dans les premiers temps, que le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, augmentait tous les jours : *Augebatur credentium in Domino multitudo.* (*Act.*, V, 14.) On pourrait dire aujourd'hui qu'il diminue de jour en jour, tandis que celui des incrédules augmente sensiblement; et que l'on voit l'incrédulité passer, par de rapides progrès, des grands au peuple, des pères aux enfants, de l'âge où les passions sont dans toute leur force : à celui où elles sont encore dans les premières ardeurs de leur naissance.

Or, je dis que tous les caractères de l'incrédulité nous sont représentés dans la personne du disciple infidèle; ces caractères sont : 1° l'envie de se distinguer; en voilà le principe : *Non erat cum eis* (*Joan.*, XX, 24), ce disciple s'était séparé des autres; 2° une opiniâtreté déraisonnable; en voilà le défaut : *Nisi videro, non credam* (*Ibid.*, 25); si je ne vois, disait-il, je ne croirai pas; 3° une opiniâtreté sujette au changement et au retour; en voilà la fin : après avoir résisté si longtemps au témoignage des apôtres, il finit par adorer Jésus-Christ : oui, dit-il, je le crois, vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus.* (*Ibid.*, 28.) Examinons ces divers caractères, et reprenons.

Saint Thomas s'était séparé des autres disciples; il n'était point avec eux, quand Jésus-Christ leur apparut : *Non erat cum eis, quando venit Jesus.* Ainsi il ne put être témoin de ces apparitions si fréquentes et si merveilleuses, qui servirent à raffermir leur foi, à ranimer leur espérance et à les consoler dans leur affliction. L'Evangile ne nous dit pas le motif qui l'avait engagé à se séparer ainsi des autres disciples, mais il nous fait assez entendre que ce motif ne fut nullement agréable à Dieu, puisqu'il en fut puni par l'incrédulité et par le refus de ces apparitions convaincantes dont les autres eurent l'avantage d'être les témoins : *Non erat cum eis;* premier caractère de l'incrédulité : l'envie de se distinguer, en voilà le principe.

Je sais, chrétiens, que la dépravation du cœur y a beaucoup de part; je sais que ce cœur ne se portera jamais à douter des mystères de Dieu, qu'il n'en viendra jamais jusqu'à dire intérieurement, il n'y a point de Dieu, s'il n'y est engagé par quelque passion qui lui plaît, et que ce Dieu condamne : je sais enfin que la religion est un joug qui ne peut jamais être à charge à un homme vertueux, et qui, par conséquent, ne peut être rejeté que par ceux qui ne le sont pas, et qui craignent même de le devenir. Mais enfin, la plupart des hommes ont leurs passions et leurs faibles : d'où vient donc qu'ils ne sont pas tous incrédules? d'où vient que les passions qui les portent aux mêmes déréglements par rapport aux mœurs, ne les portent pas tous au même renoncement par rapport à la créance? Dira-t-on que les passions, qui vont jusqu'à détruire dans le cœur l'empire de la religion et de la foi, doivent être plus vives et plus indomptées que celles qui demeurent dans les bornes de cette même foi? mais l'on en a vu dans tous les temps croire sincèrement les mystères, sans renoncer à l'esclavage des passions : il faut donc dire que les passions étant égales de part et d'autre, la différence vient uniquement de ce que l'incrédule, outre les passions qui lui sont communes avec tous les hommes, et qu'il a intérêt comme eux de satisfaire, est encore pénétré d'un secret orgueil, d'une persuasion intime de la supériorité de ses lumières et de la force de ses raisonnements ; il regarde en pitié cette grande multitude de fidèles qu'il croit assez simples et assez crédules pour soumettre leur esprit à des vérités qui les gênent et qui les incommodent : Puisqu'ils ont les mêmes passions que moi, dit-il en lui-même, que ne font-ils comme moi un effort sublime, qui les

affranchisse de ce joug honteux des opinions populaires? Mais il ajoute ensuite avec une secrète complaisance : Il n'appartient pas aux âmes vulgaires, aux esprits bornés et superstitieux, de faire un tel effort; on les fait plier aisément sous le joug de l'opinion : pour moi, j'ai d'autres vues que cette multitude; on ne me conduit pas à l'aveugle; j'ai reçu de la nature un esprit supérieur à tous les préjugés de l'enfance et de l'éducation.

Mais quels sont donc les motifs qui engagent l'incrédule à se séparer de la multitude dans un article de cette importance? Dans tout le reste il paraît agir et penser comme les autres hommes : il croit les faits de l'histoire, il reconnaît les droits incontestables des monarques : s'il est d'une naissance illustre, il ajoutera foi aux traditions humaines qui établissent l'antiquité de son origine, et il croira même volontiers à cet égard des fables et des chimères quand elles lui seront favorables. Est-ce donc que les droits de Dieu et ceux de Jésus-Christ sont fondés sur des titres moins incontestables que ceux des rois? est-ce que la tradition humaine n'a de force que pour prouver les faits qui n'intéressent pas la religion? et quand il est question d'un fait qui l'intéresse, la tradition humaine la plus grande et la plus éclatante qui fut jamais, deviendra-t-elle impuissante pour le prouver? Non, sans doute, chrétiens : ainsi tous les raisonnements, tous les systèmes de l'incrédule, bien évalués, bien appréciés, se réduisent à une opiniâtreté déraisonnable, et tout à fait semblable à celle du disciple infidèle; en voilà le défaut.

Madeleine disait à ce disciple : Je me suis levée dès le point du jour pour aller au tombeau de Jésus-Christ, je l'ai trouvé ouvert; la garde n'y était plus; un ange éclatant de lumière y veillait à la place des soldats qui étaient en fuite : cet ange m'a parlé; Jésus-Christ même m'a parlé; je l'ai vu; oui, je l'ai vu de mes propres yeux : dans le trouble et dans l'étonnement dont j'étais saisie, j'ai eu d'abord quelque peine à le reconnaître; mais enfin, jetant sur moi un regard de connaissance et d'affection, qui a réveillé tous mes sentiments, il m'a saluée, il m'a appelée par mon nom; j'ai reconnu sa voix; je me suis prosternée devant lui : doutez-vous encore qu'il soit ressuscité? Que répondait ce disciple? Je ne le croirai jamais que je ne l'aie vu : *Nisi videro, non credam.* (*Joan.*, XX, 25.)

Saint Pierre et les autres disciples lui disaient : Nous avons été au tombeau; nous avons trouvé, comme Madeleine, les sceaux rompus, la pierre enlevée, les soldats en fuite : nous y sommes descendus : nous avons trouvé le suaire qui enveloppait le corps, et le voile qui couvrait la tête, pliés séparément; mais le corps n'y était plus : enfin Jésus-Christ s'est montré à nous; il nous a donné la paix; nous l'avons tous vu vivant et ressuscité : doutez-vous encore? Que répondait-il? Je ne le croirai jamais que je ne l'aie vu : *Nisi videro, non credam* Il doute, parce qu'il veut douter; il ne croit pas, parce qu'il ne veut pas croire. Il y en avait beaucoup plus qu'il n'en fallait pour convaincre l'esprit le plus difficile et le plus délicat en fait de preuves; mais, quand une fois la volonté s'obstine à combattre les lumières de l'esprit, quelle preuve serait assez victorieuse pour le convaincre?

Ne soyons donc plus étonnés, chrétiens, d'entendre les incrédules tenir précisément le même langage que le disciple infidèle : pour croire, disent-ils, je voudrais voir un miracle de mes propres yeux, un mort ressuscité, un aveugle guéri, des eaux affermies, une montagne transportée. Curiosité inutile! demande frivole et déraisonnable! Quel miracle, en effet, les incrédules peuvent-ils nous demander qui soit en même temps et plus étonnant, et plus concluant, et plus incontestable, que celui de la résurrection de Jésus-Christ.

Je dis, premièrement, plus étonnant : car on avait bien lu dans l'Ecriture qu'Elie avait rendu la vie au fils de la veuve de Sarepta, qu'Elisée avait ressuscité l'enfant de la Sunamite; mais on n'avait jamais entendu dire qu'aucun homme se fût ressuscité lui-même. Aussi Jésus-Christ donnait-il aux Juifs le miracle de la Résurrection comme le plus grand de tous les prodiges : Vous n'êtes pas contents, leur disait-il, des miracles que je vous ai fait voir jusqu'ici; vous les avez attribués ou aux ressources cachées de la nature, ou à l'opération invisible du démon; mais je vous en prépare un qui surpassera tous les autres : faites-moi mourir, et dans trois jours je me ressusciterai. Il ne dit pas simplement : Je mourrai; mais : Faites-moi mourir vous-même, détruisez ce corps que j'abandonne à votre fureur, mettez-le en l'état qu'il vous plaira, ne lui laissez pas une seule goutte de sang, donnez-lui même des coups après sa mort, tout cela n'empêchera pas que je ne le ressuscite, et que dans trois jours je ne le rétablisse au même état où vous le voyez aujourd'hui : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud?* (*Joan.*, II, 19.)

Mais si la Résurrection de Jésus-Christ est le plus étonnant, c'est aussi le plus concluant de tous les miracles : car si Jésus-Christ s'est ressuscité lui-même par sa propre vertu, il est Dieu; s'il est Dieu, sa religion est divine; toutes les maximes de cette religion sont certaines, tous ses principes sont indubitables; tout ce qu'elle nous dit de pratiquer, il le faut faire; tout ce qu'elle nous ordonne d'éviter, il le faut fuir; tout ce dont elle nous menace, il le faut craindre : ce seul miracle répare les bassesses apparentes de Jésus-Christ, ce seul principe établit toute sa religion; et l'univers entier ne pouvait manquer de se rendre à cette marque incontestable de sa puissance. Il s'y est rendu, chrétiens; c'est ce miracle qui a fléchi l'esprit de nos pères, et qui les a courbés sous le joug de la foi.

Mais ce miracle est-il certain, est-il incontestable? Je ne vous le dissimulerai pas,

chrétiens : les impies en doutent, ils le contestent ouvertement ; car de quoi ne vient-on pas à bout de douter, quand il s'agit de sauver ou de défendre les intérêts du cœur? Celui-ci sent de loin toutes les conséquences d'une vérité qui le gêne et qui l'incommode; et quand il est une fois résolu de la combattre, il n'y a point de lumière dans l'esprit qu'il ne vienne à bout d'éteindre ou d'obscurcir : ainsi l'on conteste tous les jours des faits qui ne laissent pas pour cela d'être incontestables, parce que l'on trouve de l'incertitude et du doute où l'on en veut trouver, et où il n'y a en effet que de la certitude et de la lumière. Car, pour ne pas sortir du point dont il s'agit ici, je soutiens que si les incrédules veulent se défaire pour un moment de la plus grande de toutes les partialités, qui est celle qui les anime contre la religion, ils seront forcés de convenir que, de tous les faits qui sont crus généralement, il n'en est aucun, sans exception, dont les circonstances soient mieux soutenues et appuyées sur un témoignage plus fort et plus décisif que le fait de la Résurrection de Jésus-Christ.

Je dis, premièrement, dont les circonstances soient mieux soutenues ; car, pour y trouver quelque faible, il faudrait pouvoir expliquer comment le corps de Jésus-Christ aurait pu disparaître du tombeau, sans une résurrection miraculeuse, après les précautions que les Juifs avaient prises pour qu'il n'en pût être tiré par aucune force humaine ; comment ses disciples timides, qui avaient abandonné leur Maître, lorsqu'il était vivant, auraient pu concevoir seulement la pensée d'entreprendre de forcer une garde romaine, pour le délivrer après sa mort; comment, sans la forcer, et la supposant endormie, ils eussent pu remuer cette pierre énorme qui fermait le sépulcre, et rompre les sceaux qu'on y avait mis, sans réveiller aucun de ces redoutables soldats, dont un seul était suffisant pour mettre en fuite une troupe déjà consternée par la mort de son chef; comment ceux qui auraient entrepris une action si hardie et si périlleuse, dont, par conséquent, l'exécution ne pouvait être trop rapide, se seraient donné le loisir de détacher ces suaires qui enveloppaient le corps de Jésus-Christ, et qui étaient si fortement attachés par le moyen de cette myrrhe dont les anciens se servaient pour embaumer les corps.

Circonstances appuyées sur le témoignage le plus fort dont on ait vu d'exemple parmi les hommes, puisque c'est un témoignage propre et personnel, un témoignage universel et uniforme, un témoignage désintéressé, un témoignage éclatant, et rendu dans le lieu même ou les choses se sont passées.

Témoignage propre et personnel. Les apôtres ne parlent pas par ouï-dire, ils rapportent ce qu'ils ont vu; ils assurent qu'ils ont eu le temps de voir à loisir, pendant quarante jours, leur maître ressuscité. Ils ne sont pas les seuls qui rendent ce témoignage; il est universel et uniforme. Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, vingt-quatre ans après la résurrection de Jésus-Christ, osait bien leur dire, à la face de l'Univers, que Jésus-Christ, après sa résurrection, s'était fait voir à plus de cinq cents personnes, dont plusieurs vivaient encore dans le temps qu'il écrivait. Comment saint Paul, avançant un fait de cette importance, serait-il venu à bout de le persuader au monde, s'il n'eût pas été exactement véritable? car il est impossible de nier, ni que saint Paul l'ait dit, ni qu'en le disant, il n'ait été cru d'une très-grande partie du monde idolâtre.

Témoignage qui reçoit une nouvelle force des qualités personnelles de ceux qui l'ont rendu. Jésus-Christ leur avait appris à aimer tellement la vérité, que, loin de se rendre coupable de parjure, ils n'eussent pas même besoin de jurer pour se faire croire : il voulait que l'on remarquât tant de sincérité dans leur caractère, que leur simple parole tînt lieu de serment, et qu'un oui ou un non, sorti de leur bouche, produisît une pleine et entière assurance de la vérité : voilà les maximes qu'il leur avait enseignées, puisque ce sont ces mêmes maximes qu'ils nous ont enseignées d'après lui. Or, peut-on supposer que des hommes, imbus de telles maximes, aient été capables d'inventer et de soutenir la plus grande de toutes les impostures! Quoi! se sont-ils assemblés après la mort de Jésus-Christ, pour se dire les uns aux autres : Nous avons mieux connu que personne le Maître qui nous a trompés et qui a enfin porté la peine de ses impostures ; accordons-nous, et convenons ensemble de le faire passer pour ce qu'il n'était pas; disons hardiment qu'il est ressuscité, et soyons inébranlables à soutenir cette fiction, quoiqu'elle ne puisse être utile ni à nous qui la débitons, ni à ceux que nous séduirons pour la croire? Qui pourrait admettre une pareille supposition? C'est cependant, chrétiens, à cette supposition que se réduisent tous les systèmes des incrédules.

Imaginez-vous quelque intérêt qui ait pu engager les apôtres à feindre que leur Maître était ressuscité? Mais leur intérêt devait bien plutôt les porter à nier ou à cacher cette résurrection, qu'à la publier, puisqu'ils s'exposaient à la mort en la publiant, et qu'ils pouvaient s'assurer une espèce de fortune en se joignant à ceux qui la niaient.

Leur témoignage est non-seulement désintéressé, mais il est encore éclatant, et rendu dans le lieu même où les choses s'étaient passées. C'est au milieu de Jérusalem, c'est en présence de trois mille hommes assemblés, que saint Pierre publie, pour la première fois, la résurrection de son Maître. Il est vrai qu'on les punit, mais on ne les réfuta pas; il est vrai que la Synagogue irritée les fit mettre dans les fers, mais elle ne dit point à ceux qu'ils avaient persuadés : nous allons vous faire voir, clair comme le jour, que celui qu'on vous donne pour ressuscité est actuellement du nombre des morts. Quoi de plus facile à dire et à vérifier, si le témoignage des apôtres n'eût

été fondé que sur une chimère? mais il était fondé sur la vérité; et cette même vérité vous entraînera un jour.

Chrétien infidèle, votre incrédulité est trop mal appuyée pour être ferme et constante : elle vient plutôt du cœur que de l'esprit; elle est plutôt l'effet du penchant que l'ouvrage de la raison : ce n'est qu'un doute passionné, un doute intéressé qui vous arrête : vous croyez être décidé, mais vous ne l'êtes pas; ou, si vous l'êtes aujourd'hui, bientôt vous ne le serez plus: vous avez imité le disciple infidèle dans ses égarements, vous l'imiterez dans son retour. Regardez-le ce disciple, trop difficile à persuader; il se prosterne aux pieds de Jésus-Christ, et, après avoir pris toutes les assurances qu'il pouvait désirer, il s'écrie : Ah! je le vois enfin, vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus.* (*Joan.*, XX, 28.) Vous y viendrez un jour comme lui; votre incrédulité n'est qu'une opiniâtreté, sujette comme la sienne au changement et au retour : en voilà la fin. Combien de temps se soutiendra-t-elle? à quoi aboutiront enfin ces résistances opiniâtres aux vérités de la foi? Elles aboutiront à croire un peu plus tard que les autres; mais elles aboutiront à croire comme les autres. On ne voit que trop d'incrédules pendant la vie; mais on en voit très-peu au lit de la mort : plusieurs disent pendant leur vie : *Nisi videro, non credam;* mais la plupart finissent par dire : *Dominus meus, et Deus meus* : Jésus-Christ était vraiment mon Seigneur et mon Dieu; il va être mon juge; je l'ai trop offensé par mes résistances. Ils ne voulaient pas croire que Jésus-Christ fût ressuscité, et ils veulent embrasser sa croix en mourant; ils refusaient de l'adorer dans le sein de sa gloire, et ils l'adorent dans le sein de ses ignominies : leur incrédulité est donc plutôt l'effet d'une volonté perverse que d'un esprit éclairé. Il cède enfin, cet esprit si superbe et si orgueilleux, qui se croyait incapable d'être jamais fléchi; et, à l'heure de la mort, la religion triomphe malgré lui de ses incertitudes.

Mais qu'entends-je, disait saint Grégoire de Nysse en prêchant à son peuple le même mystère que je vous annonce aujourd'hui? La terre tremble; et cette pierre énorme, qui fermait le sépulcre de Jésus-Christ, en est détachée avec violence. Que ce bruit frappe agréablement mes oreilles! Un ange paraît; la lumière qui l'environne éblouit mes yeux: j'entends Madeleine qui cherche son Sauveur; la douleur est peinte dans ses yeux; elle ne sait pas encore qu'il est ressuscité. Suivons ses pas, étudions ses démarches: si nous avons trouvé dans le disciple infidèle les caractères de l'incrédulité, nous trouverons dans elle tous les caractères de la vraie piété; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ne troublons pas plus longtemps la joie de l'Eglise, en lui faisant songer qu'il y a encore dans le monde des chrétiens incrédules; il est temps de passer aux vrais fidèles, dont le nombre est sans doute ici beaucoup plus grand que celui des impies; hâtons-nous de lui présenter un tableau plus instructif et plus conforme à leurs désirs, en leur montrant dans Madeleine tous les caractères de la vraie piété. Son amour et sa reconnaissance pour le Dieu qui l'avait délivrée de sept démons, ne manquèrent pas de se signaler en cette occasion : elle arriva la première au tombeau, elle y devança tous les disciples, et leur enleva la gloire d'avoir les premières nouvelles et les premières assurances de sa résurrection. L'Evangile semble s'être appliqué à nous peindre toutes les circonstances de son empressement; et nous remarquons dans toute sa conduite une piété vive et ardente dans ses désirs, prompte dans ses démarches, tendre dans ses sentiments, courageuse dans ses résolutions. Etudions ici ces divers caractères, et faisons-en l'application à notre conduite.

Madeleine avait pris la résolution d'embaumer le corps du Sauveur du monde; elle s'était associé dans ce pieux dessein les femmes vertueuses qui vivaient avec elle. Il fallut attendre que le jour du sabbat fût passé. Une loi sévère interdisait durant ce jour tout travail et toute œuvre servile : ce retardement lui coûte beaucoup. L'Evangile nous le fait assez entendre : *Sabbato quidem siluerunt secundum mandatum* (*Luc.*, **XXIII**, 56) : à la vérité elles se tinrent en repos pendant le jour du sabbat, pour obéir à la loi; comme s'il eût dit, il fallut toute la force et toute l'autorité de la loi pour les retenir. Elles ne laissèrent pas de préparer les parfums nécessaires : *Paraverunt aromata* (*Ibid.*) O Dieu! qui peut dire avec quelle sainte impatience Madeleine attendait le jour suivant pour aller rendre les derniers devoirs à son Sauveur! Le jour du sabbat lui parut s'écouler trop lentement. Quand viendra, disait-elle, ô mon Dieu! l'heureux moment de ma délivrance? Quand serai-je enfin dégagée de ce joug onéreux que votre loi m'impose, de ces liens fâcheux qui me captivent?

Les avez-vous jamais ressentis, chrétiens, ces vives ardeurs, ces désirs impatients de vous unir à Dieu, qui forment le premier caractère de la vraie piété? Car la première disposition pour le recevoir dignement, c'est de le désirer. Ce désir est comme le premier cri que la grâce forme dans un cœur; c'est un cri qui perce le ciel, et qui ne manque jamais d'être exaucé par une abondance de grâces et de bénédictions qui nous sanctifient.

Hélas! Madeleine se plaignait amèrement de ce que la loi du sabbat l'empêchait d'aller chercher son Sauveur; et vous, chrétiens, peut-être vous plaignez-vous de ce que la loi de l'Eglise vous force, en quelque sorte, à le chercher : la loi du sabbat l'éloignait malgré elle de Jésus-Christ; celle de l'Eglise vous en rapproche malgré vous : la loi du sabbat la retenait : celle de l'Eglise vous en-

traîne. Rien de fixe, rien de ferme dans vos sentiments, quand il s'agit de vous unir à Dieu. De là ces irrésolutions perpétuelles qui vous retiennent dans l'impénitence, parce qu'elles ne vous laissent former que des désirs imparfaits de sortir du péché. L'inconstance dans les voies de la piété est le plus grand obstacle que la grâce trouve à combattre dans vos cœurs : vous n'êtes jamais un instant les mêmes ; tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde ; tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition ; tantôt dégoûtés du vice, et tantôt rebutés des dehors sévères de la vertu ; vos résolutions vous échappent d'un moment à l'autre, parce que vous ne prenez que dans les inégalités de votre humeur et dans les caprices de votre imagination les règles de votre conduite : la conversion est prompte, quand on est animé d'un désir sincère de se convertir.

Voyez Madeleine : au moment qu'elle voit finir le repos commandé par la loi, elle ne diffère plus, elle n'attend pas même le lever de l'aurore, elle marche au milieu des ténèbres de la nuit qui sont encore répandues sur la terre : *Cum adhuc tenebræ essent.* (*Joan.*, XX, 1.) Que dis-je ? elle ne marche pas, elle court, elle vole : *Cucurrit ergo, et venit.* (*Ibid.*, 2.) Loin d'être rebutée par les obstacles, elle ne se donne même pas le loisir d'y penser et d'y réfléchir. Il fallait, pour parvenir jusqu'à Jésus-Christ, lever premièrement la pierre qui fermait le sépulcre ; Madeleine n'y pensa qu'en allant au tombeau : Hélas ! dit-elle, qui nous lèvera cette pierre énorme qui ferme le sépulcre ? *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti?* (*Marc.*, XVI, 3.) En aurons-nous la force ? et si nous ne l'avons pas, quelle main charitable viendra nous offrir son secours ? que ferons-nous, si personne ne nous aide ? que deviendront nos parfums et nos empressements ? Elle ne songeait pas à cet obstacle, avant que de se mettre en marche ; elle avait marché avant que de penser aux obstacles.

C'est ainsi que vous en usez vous-mêmes quand vous avez quelque grande passion à satisfaire ; vous fermez les yeux sur les inconvénients et sur les obstacles, et vous vous précipitez à l'aveugle dans des abîmes d'inquiétudes et de malheurs ; mais quand il est question de vous donner à Dieu, vous devenez plus timides et plus mesurés dans vos démarches ; les moindres obstacles vous arrêtent, vous vous en faites des monstres ; la moindre pierre qu'il faut remuer vous paraît plus lourde et plus pesante que celle qui fermait le sépulcre de Jésus-Christ.

Hélas ! dit l'un, qui me délivrera de ce poids énorme d'iniquités qui se sont depuis si longtemps comme entassés dans mon cœur ? J'y ai mis moi-même le sceau de l'habitude ; les démons, auxquels je me suis malheureusement livré, y veillent continuellement, et ne peuvent plus en être chassés que par un miracle : il faudrait qu'un ange descendît du ciel, il faudrait qu'une lumière céleste vînt frapper mes yeux, il faudrait un miracle pour me convertir et pour me changer : *Quis revolvet?* Un autre dira : Si j'entreprenais de me convertir, je ne voudrais pas le faire à demi, je sais trop bien ma religion pour m'aveugler, comme tant d'autres, sur l'étendue et sur la vérité de mes devoirs ; je sais que cette religion n'entre point en composition avec la nature ; je sais qu'elle ne la ménage en rien, qu'elle ne permet aucune faiblesse, qu'elle ne tolère aucun relâchement ; d'ailleurs, je sais ce que je dois au Dieu que j'ai si longtemps et si grièvement offensé ; il en faudrait trop faire ; il faudrait aller jusqu'aux larmes, jusqu'à la cendre et au cilice : mais, hélas ! qui pourra faire en moi un changement si prodigieux, une révolution si surprenante ? *Quis revolvet?* Ainsi, parce qu'on se flatte de mieux connaître que les autres le véritable esprit de la religion, on y renonce et on l'abandonne ; on se laisse effrayer par son austérité, et on ferme les yeux sur ses avantages ; bientôt on en vient à la regarder, si non avec mépris, au moins avec indifférence et avec dégoût ; on n'est plus sensible que pour le monde : Madeleine ne l'était que pour son Dieu.

Elle arrive au tombeau, elle n'y trouve point son Sauveur ; elle ne fait pas réflexion qu'il doit être ressuscité ; elle s'abandonne aussitôt à sa douleur : *Stabat ad monumentum foris plorans.* (*Joan.*, XX, 11.) Profondément touchée du regret de l'avoir perdu, elle se met à verser des torrents de pleurs ; deux anges, environnés d'une lumière éclatante, se présentent à ses yeux, elle ne daigne pas les regarder ; rien ne peut lui tenir la place de Dieu qu'elle a perdu. Ces anges lui demandent quel est le sujet de sa douleur et de ses larmes : *Mulier, quid ploras?* (*Ibid.*) Femme, lui disent-ils, pourquoi pleurez-vous ? Hélas ! dit-elle, ils ont enlevé mon Sauveur, et je ne sais plus où le chercher : j'avais préparé des parfums pour lui rendre les derniers devoirs ; je voulais l'arroser encore de mes larmes : je pleure, il est vrai, mais ce n'est pas sur lui, c'est sur moi ; c'est sur le malheur que j'ai eu de le perdre sans retour : les larmes que j'aurais versées sur son corps adorable auraient pu soulager ma douleur ; celles que je répands sur ce tombeau vide sont les tristes expressions d'un amour à qui il ne reste plus de ressource.

Larmes saintes, larmes précieuses, larmes qui ne pouvez partir que d'un cœur attendri par la grâce, qu'êtes-vous devenues ? Les sentiments de la nature en font encore verser tous les jours, et les plus criminels sont peut-être ceux qui en font le plus répandre : mais les sentiments de la piété ne vont pas jusque-là ; les passions commandent à nos larmes, la religion seule n'a pas le pouvoir de les attirer ; elle a beau nous présenter des objets touchants, ils font tout au plus une légère impression sur la surface du cœur, ils ne sont pas capables de l'attendrir. On dit, il est vrai, que cette piété tendre et

affectueuse n'est nullement nécessaire au salut, que les larmes ne sont après tout que des signes équivoques d'une douleur feinte, ou des signes passagers d'une douleur superficielle; qu'enfin, pour être véritablement à Dieu, il suffit d'observer sa loi, d'agir et de travailler pour sa gloire, et de persévérer avec un courage inébranlable dans son service.

Mais, hélas! où est-il ce courage que rien n'arrête quand il est question du service de Dieu? S'agit-il de plaire aux maîtres de la terre, de s'assujettir, pour faire sa fortune, aux plus rudes fatigues et aux plus pénibles travaux; s'agit-il même d'affronter tous les périls, de braver la mort, d'exposer son sang et sa vie, je ne rencontre partout que des héros en courage et en fermeté. Faut-il, au contraire, faire le moindre effort pour mériter la faveur de ce Dieu tout-puissant par qui les rois règnent, je n'aperçois plus que lâcheté, qu'indolence, que faiblesse. Ces hommes, si fermes et si courageux dans le service du monde, sont toujours timides à entreprendre, et lents à exécuter dans le service de Dieu; leurs forces s'énervent, leur courage s'abat, quand il s'agit de lui obéir ou de lui plaire.

Rougissez, mondains, de voir ici votre héroïsme profane confondu par le saint héroïsme de Madeleine. Sans écouter la timidité naturelle de son sexe, elle marcha au milieu des ténèbres de la nuit; et le Seigneur lui étant apparu, sans qu'elle le reconnaisse, dans le trouble et l'agitation où elle est: enseignez-moi, lui dit-elle, où l'on a mis mon Sauveur; je veux l'emporter moi-même et le mettre en lieu de sûreté pour n'être plus exposée à le perdre. Mais où trouverez-vous assez de force pour un enlèvement si difficile et si périlleux? Dans mon courage et dans mon amour, répond-elle avec assurance: *Ego eum tollam.* (*Joan.*, XX, 15.) Quelle satisfaction pour le Sauveur, de recevoir lui-même de la bouche de Madeleine, sans en être connu, un témoignage si ferme et si assuré de son attachement! Et quelle fut l'agréable surprise pour Madeleine lorsque, reconnaissant enfin le Sauveur qui lui apparaissait, elle s'aperçut que c'était à lui-même qu'elle avait donné, sans le connaître, des marques si peu suspectes de la force et de l'étendue de son amour!

Quand on aime véritablement Jésus-Christ, quand on le cherche avec tous les sentiments que la piété inspire, il n'y a point d'obstacles qu'on ne surmonte, point de difficultés que l'on ne vienne à bout de vaincre; on irait même quelquefois jusqu'à tenter l'impossible, ou du moins jusqu'à se persuader qu'on le tenterait avec succès. C'est ce sentiment courageux qui a été le principe de tant d'actions sublimes, de tant de sacrifices héroïques que nous admirons dans les saints. Rencontraient-ils dans la voie du salut quelqu'un de ces obstacles qui nous épouvantent, ils disaient, comme Madeleine: *Et ego eum tollam.* Oui, mon Dieu, quoi qu'il en coûte, je viendrai à bout de vaincre cet obstacle que le démon oppose à mon salut; quelque grand, quelque invincible qu'il puisse être, j'en triompherai par le secours de votre grâce: soit qu'il me vienne du torrent des mauvais exemples, soit qu'il me vienne des dangers propres de mon état, soit qu'il me vienne de la force de mes habitudes et de la violence de mes penchants, il faut que l'amour que j'ai pour vous soit plus fort que cet obstacle. Cet amour serait-il digne de vous, si quelque chose était capable de l'étonner?

A qui des sentiments si justes et si élevés peuvent-ils mieux convenir, Sire, qu'à une âme aussi grande et aussi généreuse que celle de Votre Majesté? Ce ne serait pas rendre justice à la religion que de douter s'il est possible d'en allier les devoirs avec la puissance et la majesté du trône; l'on doit dire, au contraire, qu'elle n'est pas moins propre à instruire et à guider les souverains, qu'à éclairer les peuples: n'est-elle pas la source de cette sagesse sublime par qui les rois règnent, et qui apprend aux maîtres du monde à imposer de justes lois? J'oserai même ajouter, Sire, qu'il n'y a rien dans cette religion divine qui n'ait un rapport sensible et particulier avec le caractère de Votre Majesté. Ce qu'elle a de grand et d'héroïque n'est-il pas conforme à cette grandeur d'âme qui vous est naturelle? cet amour de la justice, qu'elle prescrit à ceux qui commandent, n'est-il pas né avec vous? la compassion qu'elle inspire pour les malheureux, n'est-elle pas gravée dans votre âme? n'êtes-vous pas toujours porté à suivre, par goût, ces lois de modération et de douceur qu'elle oblige tous les hommes de suivre par devoir?

Oui, Sire, Votre Majesté n'a besoin que de consulter son propre cœur pour sentir le pouvoir de la religion, et pour céder à son empire; elle seule est capable de satisfaire ce noble penchant qui vous porte à désirer la véritable gloire, en vous offrant celle qui participe à l'éternité de Dieu même. Les titres de grand, d'invincible, de conquérant, que vous avez mérités par vos exploits, ce titre encore plus flatteur que vous a déféré l'amour de votre peuple, disparaissent avec ceux qui les ont imprimés dans leur cœur et dans leur mémoire: le titre de saint, de bien-aimé de Dieu, de disciple de Jésus-Christ, demeure éternellement; le pouvoir souverain en augmente encore le mérite et l'éclat.

Vous seul êtes en état, Sire, d'offrir à Dieu et de rapporter à sa gloire ce que le rang suprême a de plus élevé, ce que les qualités personnelles ont de plus estimable, ce que le monde a de plus grand. Puissiez-vous, Sire, glorifier le Seigneur tous les jours de votre vie par un si beau sacrifice! Maître absolu du plus beau royaume de l'univers, supérieur à toutes les grandeurs de la terre, par l'indépendance de votre couronne, et plus encore par l'élévation de vos

sentiments, vous ne voyez que le ciel qui soit digne de vous.

Ministres de la religion, nous portons nos vues au delà de ce monde fragile et périssable; c'est le salut de Votre Majesté que nous demandons tous les jours à Dieu dans nos plus ardentes prières; nous unissons nos vœux à ce cantique sacré que l'Eglise se plaît à lui répéter dans ses temples : Seigneur, lui disons-nous avec elle, *sauvez le roi;* daignez répandre sur lui les rayons immortels de cette sagesse divine qui éclaire vos élus; qu'il soit aussi agréable à vos yeux qu'il est cher à ses peuples. Grand Dieu! bénissez notre roi; faites qu'il soit un jour aussi grand dans le ciel qu'il est heureux et puissant sur la terre; qu'il porte toujours avec sa gloire jusqu'à l'âge le plus avancé, la plus belle couronne de l'univers, et qu'il mérite encore de régner avec vous dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

FÊTES.

SERMON Ier.

Pour le lundi de Pâques.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION PROUVÉE PAR LES RROPHÉTIES.

O stulti et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti sunt prophetæ. (*Luc.*, XXIV, 25.)

O insensés, dont le cœur est lent et tardif à croire ce qui a été prédit par les prophètes !

Ainsi parlait le Sauveur du monde à des disciples encore incertains et chancelants dans la foi. Il les rappelait aux prophéties, comme à une preuve sensible et incontestable de sa divinité. Suivons ici son exemple; et dans un siècle où la foi paraît s'affaiblir de plus en plus à mesure qu'elle s'éloigne de sa première source, dans un siècle où les dogmes sacrés de la religion disparaissent, en quelque sorte, par les égarements de l'esprit humain, employons, comme le Sauveur, la lumière des prophètes pour leur donner un nouvel éclat.

Dans ce dessein, je distinguerai dans l'Ecriture deux sortes de prophéties : les unes dont l'accomplissement est attesté par les plus incontestables monuments de l'histoire; les autres, qui s'accomplissent encore tous les jours à nos yeux. Les premières seront le sujet de la première partie; et les autres, le sujet de la seconde.

J'entreprends donc de renouveler ici avec vous, l'entretien que Jésus-Christ eut autrefois avec les disciples d'Emmaüs, après sa résurrection. Je rassemble dans ce discours les principales prophéties de l'Ecriture, et j'en montre l'accomplissement; je trace les principaux événements de l'histoire, et je prouve qu'ils ont été clairement prédits. Je viens ensuite à des événements présents, à des événements que nous ne pouvons révoquer en doute, puisque nous en sommes témoins, et je montre encore qu'ils ont été clairement prédits, d'où résulte une preuve sensible et convaincante de la divinité de l'Ecriture, et, par une suite nécessaire, de la vérité de notre sainte religion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des attributs les plus incommunicables de la Divinité, c'est la connaissance certaine de l'avenir. Nous pouvons peut-être atteindre, par les seules forces de notre raison, à certains faits qui sont comme nécessairement et prochainement liés avec d'autres faits qui nous sont déjà connus; mais les événements qui sont indépendants de toute cause connue, les événements qui supposent, ou la mort inopinée de ceux qui vivent, ou la naissance de ceux qui ne vivent pas encore; il faut l'avouer, chrétiens, ces sortes de faits ne peuvent être prévus que par un Etre supérieur, que par celui-là même qui dispose à son gré des événements qu'il prévoit, et qui ne saurait manquer de prévoir ce qui arrivera, parce qu'il n'arrivera rien que ce qu'il aura réglé lui-même.

Il est vrai que la curiosité humaine a tenté plus d'une fois de porter ses regards jusque sur ces sortes d'événements; des nations entières ont eu là-dessus les plus étonnantes faiblesses. Les Romains croyaient pouvoir lire le destin de leur empire dans les entrailles des victimes qu'ils immolaient à leurs faux dieux; comme si ces divinités aveugles avaient pu imprimer sur de vils animaux des connaissances qui manquaient aux hommes et qui leur manquaient à elles-mêmes. D'autres, portant leurs vues plus haut, mais non pas plus sûrement, se persuadaient que les destinées des hommes étaient écrites dans le ciel, que leur fortune ne dépendait du cours et de l'influence des astres, comme si ces flambeaux célestes eussent été aussi lumineux pour éclairer nos yeux par rapport aux jours et aux siècles à venir, qu'ils le sont pour guider nos pas dans le jour et dans le moment présent. D'autres, enfin, ont été jusqu'à chercher dans les songes des signes certains de l'avenir, comme si leur esprit, acquérant plus de force pour connaître cet avenir dans le temps même qu'il perd la connaissance du présent, devenait plus capable de sentir ce qui n'est pas encore et ce qui lui est étranger, lorsqu'il cesse en quelque sorte de sentir et de se connaître lui-même.

Aussi, à quoi ont jamais abouti tous ces vains efforts de la curiosité humaine? qu'est-

ce que les hommes ont jamais pu prédire de certain par les seules forces de leur raison? Pour une fois qu'il leur sera arrivé, par hasard, de rencontrer juste, sans qu'ils puissent s'assurer eux-mêmes de la vérité de leur prédiction, il y en aura au moins mille où ils se seront manifestement trompés.

Il n'en est pas ainsi des prédictions que nous lisons dans l'Ecriture : la lumière et la certitude les accompagnent partout. Aussi les prophètes, qui les ont écrites, parlent bien sur un autre ton que tous ceux qui n'avaient pour garants de leurs prédictions que des connaissances humaines. Nos prophètes parlent des événements à venir comme s'ils étaient déjà passés, ou du moins comme s'ils étaient déjà présents; ils ne prédisent point, ils racontent. La barrière impénétrable de quinze ou vingt siècles, n'est pas capable de les arrêter. Il parlent des hommes qui ne sont pas encore nés comme s'ils étaient déjà? ils nous disent ce qu'ils feront, comme s'il était déjà fait. C'est ce spectacle étonnant des prédictions des prophètes que je prétends mettre dans tout son jour, pour en tirer une preuve sans réplique de la divinité de l'Ecriture, et, par une suite nécessaire, de la vérité de notre religion. Mais, pour me borner dans un sujet si vaste, et en même-temps pour y mettre l'ordre et l'arrangement nécessaire, je distinguerai d'abord trois sortes de prophéties dans l'Ecriture, dont l'accomplissement nous est attesté par la foi de toute l'histoire. Les unes regardent particulièrement le peuple de Dieu; les autres regardent les rois et les nations qui ont été ennemis du peuple de Dieu; et les autres, enfin, regardent le Messie, qui était l'attente du peuple de Dieu. Je soutiens que ces prophéties prédisent clairement et distinctement les faits les plus éclatants, les plus aisés à vérifier, les plus circonstanciés, et cependant les plus éloignés; les moins vraisemblables, les moins soumis aux vues de la prudence humaine, et, par conséquent, que ces prophéties ne peuvent venir que de l'inspiration du souverain Être : d'où résulte nécessairement que l'Ecriture est un livre divin; et, par une conséquence également nécessaire, que la religion qu'il renferme ne peut être que divine. Entrons dans le détail.

Dans le même temps que les Juifs négligeaient d'observer la loi du Seigneur, le prophète Jérémie élève la voix pour leur faire les reproches les plus tendres et les plus touchants : il n'est point écouté; il en vient aux menaces, et leur déclare, de la part de Dieu, que s'ils ne se convertissent, ils ressentiront les effets de sa colère. Jusqu'ici, direz-vous, il ne faut pas être prophète pour tenir de semblables discours; on peut prédire, sans risquer beaucoup, que Dieu ne manquera pas de se venger tôt ou tard de ceux qui l'offensent. Voyons donc si la prophétie ne contiendra pas quelque prédiction plus particulière.

Le prophète déclare à tout le peuple que la perte de Jérusalem a été résolue dans les conseils de Dieu; que Nabuchodonosor, roi de Babylone, lui déclarera la guerre; que la victoire le suivra partout, qu'il s'emparera enfin de Jérusalem, qu'il la détruira de fond en comble; que le temple sera renversé, que les pierres du sanctuaire seront dispersées, qu'enfin le corps entier de la nation sera transféré à Babylone. Quand vous y serez arrivés, ajoute le prophète, achetez-y des jardins, des maisons et des terres; songez à y établir vos enfants, vous aurez le temps d'y voir naître votre postérité : n'écoutez point ceux qui vous disent que votre séjour y sera court; car quoiqu'ils se vantent de prophétiser aussi bien que moi au nom du Seigneur, ils vous trompent, et le Seigneur ne les a jamais inspirés. J'ose vous dire, avec une entière assurance, que vous ne sortirez de la captivité qu'après soixante et dix ans accomplis.

Une telle prédiction étant capable de jeter la consternation dans tous les esprits, ne manque pas d'exciter contre le prophète l'attention et la sévérité du gouvernement; on l'arrête, on le met dans les fers : mais ni les mauvais traitements, ni les menaces ne sont capables de le faire changer de langage; il persiste toujours à dire que Jérusalem sera détruite par le roi de Babylone, que la nation entière sera captive, et que sa captivité durera soixante et dix ans. La politique ou la flatterie suscite un imposteur qui ose le contredire, et qui l'attaque sur ce qu'il y avait de plus particulier dans sa prophétie, sur le terme de soixante et dix ans. Cet imposteur publie, pour rassurer le peuple, qu'avant qu'il soit deux ans, l'empire de Babylone sera détruit. Jérémie lui soutient en face qu'il se trompe, et qu'il trompe le peuple, que l'avenir ne lui est point connu, qu'il n'est point inspiré de Dieu; et pour preuve, il lui déclare qu'il mourra lui-même avant l'année révolue. Au bout de sept mois, ce faux prophète meurt. Ce n'est là que le prélude de l'accomplissement de la prophétie de Jérémie; tout le reste suit : les armées de Babylone assiégent Jérusalem; elle est prise et saccagée; tout le peuple est conduit à Babylone, et la captivité ne dure ni plus ni moins de soixante et dix ans, selon le terme précis de la prophétie.

Voilà certainement un événement bien éclatant, la nation entière en est témoin, elle est même l'objet de la prophétie; et quiconque avait des yeux, pouvait en voir l'accomplissement. Voilà un événement circonstancié; la durée précise de soixante et dix ans, marquée pour le terme de la captivité, est une circonstance si particulière, qu'on ne peut pas dire qu'elle fût du ressort de la prudence humaine. Dites, si vous voulez, que la grande puissance du roi de Babylone, comparée à la faiblesse du peuple juif, était un préjugé certain de la ruine de l'un et de l'agrandissement de l'autre : s'ensuit-il de là que le prophète pût prévoir, par les seules lumières de la raison, que la captivité durerait au juste soixante et dix ans? Ce terme ne concernait plus les hommes

qui vivaient alors; il ne regardait que ceux qui n'étaient pas encore au monde. Renvoyer le retour du peuple au terme de soixante et dix ans, c'était dire aux Juifs : Vous, qui vivez aujourd'hui, quand vous serez une fois à Babylone, vous ne reverrez plus votre pays natal; mais vos enfants, ou les enfants de vos enfants auront la liberté d'y retourner; c'était dire: Vous, Nabuchodonosor, qui êtes aujourd'hui assis sur le trône de Babylone, vous retiendrez le peuple juif dans la captivité durant tout le temps de votre règne; mais celui de vos successeurs qui sera assis sur ce même trône, dans soixante et dix ans, sera forcé de lui rendre la liberté. Quelle pénétration humaine pouvait atteindre à un si grand éloignement? Avouez-le, chrétiens, il faut ici reconnaître la voix, l'inspiration, le langage d'une puissance supérieure, qui seule peut prévoir avec certitude des événements si éloignés, parce qu'elle seule en dispose.

Mais il faut entendre le prophète Isaïe. C'était Cyrus qui devait détruire l'empire de Babylone, et rendre aux Juifs la liberté de retourner dans leur pays. Isaïe vivait deux cents ans avant la naissance de Cyrus; mais l'avenir est dévoilé au prophète par l'inspiration divine. Il prédit, comme Jérémie, la ruine de Jérusalem, et il prédit son glorieux rétablissement par le ministère de Cyrus : il nomme ce Cyrus son libérateur, deux cents ans avant qu'il fût né. Cyrus, dit ce prophète, sera le ministre et l'exécuteur des vengeances de Dieu sur la fière Babylone, et de ses miséricordes sur son peuple captif; le Seigneur le conduira par la main, et soumettra les plus superbes villes à sa puissance; il brisera devant lui les portes d'airain qui faisaient la confiance et la sûreté de Babylone: il ne me connaîtra pas, dit le Seigneur, il ne sera pas du nombre de mes adorateurs; néanmoins, j'ai résolu de me servir de lui pour sauver le peuple fidèle. Isaïe prédit ensuite la prise de Babylone, et surtout ce qui regarde le siége de cette ville immense. L'histoire ne saurait entrer dans de plus grand détails que la prophétie; qu'on en réunisse toutes les circonstances, telles qu'elles sont écrites par les historiens, et qu'on les compare aux circonstances prédites par les prophètes, ceux-ci ne sont pas moins fidèles et moins exacts à raconter un événement à venir, que les autres à raconter un événement passé. Il fallut que Cyrus creusât des fossés immenses pour détourner le cours de l'Euphrate, qui entourait Babylone de ses eaux vastes et profondes: c'est par ce travail que la ville fut soumise. Ce travail est prédit; et deux cents ans avant la prise de leur ville, les Babyloniens auraient pu apprendre des Juifs l'histoire de son siége.

Passons présentement à des faits plus connus et plus récents, qui jettent, s'il se peut, dans les esprits une lumière encore plus sensible et plus éclatante. Tous ceux qui ont quelque connaissance de l'histoire, savent que quatre grandes monarchies ont partagé, en différents temps, l'empire de l'univers; celle des Babyloniens, celle des Perses, celle des Grecs, et celle des Romains : Daniel vivait sous la première de de ces quatres monarchies. Combien de siècles devaient s'écouler encore avant que la dernière fût établie? cependant Dieu lui montre distinctement ces quatre monarchies ; il voit longtemps avant leur établissement, les trois qui ne sont pas, comme celle qui est déjà; il les prédit; il les arrange selon l'ordre des temps qui les ont vues se former et se succéder l'une à l'autre.

Dieu envoie au roi Nabuchodonosor un songe mystérieux et surnaturel, mais en même temps si obscur, que ce prince, non plus que les devins qu'il consulte, ne peuvent y rien comprendre ; il envoie chercher Daniel et lui demande l'explication de ce songe. Sachez, lui dit le prophète, qu'il y a dans le ciel un Dieu que nous adorons, qui dissipe, quand il lui plaît, les plus épaisses ténèbres de l'avenir pour montrer à ses serviteurs les événements éloignés comme s'ils étaient présents : *Est Deus in cœlo revelans mysteria.* (*Dan.*, II, 21.) Il lui explique ensuite la succession des quatre monarchies désignées par le songe, et lui peint celle des Romains qui était la plus éloignée de toutes et celle dont l'établissement avait alors le moins d'apparence; il la lui peint avec des traits si marqués, que les historiens qui l'ont vue et qui ne l'ont décrite qu'après l'avoir vue n'ont pu la peindre plus fortement.

La quatrième monarchie, lui dit-il, sera semblable au fer, à qui rien ne résiste, et qui a la vertu de détruire et de briser tous les autres corps. Ainsi ce puissant empire absorbera tous les autres, détruira et anéantira tous les autres : *Et regnum quartum erit velut ferrum. Quo modo ferrum comminuit et domat omnia, sic comminuet et conteret omnia hæc.* (*Ibid.*, 40.) Qui ne reconnaît à ces traits cette puissante république, dont les moindres citoyens se croyaient plus grands que les rois, et qui porta ses armes victorieuses, instruments redoutables de sa domination, jusqu'aux extrémités de la terre? *Sic comminuet et conteret omnia hæc.*

Ces quatre monarchies lui sont encore montrées ailleurs sous d'autres figures, et celle des Romains lui est toujours spécifiée comme la plus grande de toutes: *Quod majus erit omnibus regnis* (*Dan.*, VII, 23) ; comme celle qui devait engloutir la terre entière et fouler aux pieds toutes les puissances qui entreprendraient de lui résister : *Et devorabit universam terram, et conculcabit, et comminuet eam.* (*Ibid.*) Mais où Daniel voyait-il l'ordre, la succession et les degrés de puissance et d'étendue de ces différentes monarchies? qui aurait pu lui apprendre le changement des empires, si ce n'est celui qui en est le maître aussi bien que des temps? Comment a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, tant de siècles avant la naissance de ce conquérant? Il faut voir, au

chapitre VIII de sa prophétie, la description qu'il nous fait de la marche et des victoires de ce héros longtemps avant qu'il fût né. Il s'élancera, nous dit-il, sur le roi de Perse avec une impétuosité digne de son courage : ***Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ*** (*Dan.*, VIII, 6); ses conquêtes seront si promptes, si rapides, si étendues, qu'il semblera ne pas toucher à terre : ***Et non tangebat terram.*** (*Ibid.*, 5.)

Est-ce l'historien même d'Alexandre qui parle ainsi? est-ce un homme qui l'a vu de ses propres yeux? Non : c'est un homme qui ne l'a pas vu et qui ne le pourra jamais voir; il parle d'un héros qui ne doit naître que dans plusieurs siècles, et il en parle comme s'il vivait déjà, comme s'il était actuellement présent à ses yeux : il va plus loin, il voit Alexandre avant qu'il fût né, et il voit encore ce qui doit arriver après sa mort; il prédit que ce prince n'aura point de fils qui lui succède; que son vaste empire sera démembré en quatre principaux royaumes; que ses successeurs seront de sa nation et non de son sang. Que peut opposer l'incrédulité à des prophéties si claires, si précises, si évidentes? L'histoire rapporte que lorsqu'Alexandre, vainqueur de l'Asie, entra dans Jérusalem, le grand-prêtre se présenta à lui, tenant à la main le livre de ces mêmes prophéties que nous lisons encore, et qui se conservaient dans le temple depuis tant de siècles, qui lui fit voir que toutes ses victoires avaient été distinctement révélées par le Dieu des Juifs, et prédites par ses prophètes, et que ce prince ne put s'empêcher d'y reconnaître quelque chose de surnaturel et de divin : mais les idées d'ambition dont il était alors enivré l'empêchèrent sans doute d'y réfléchir autant que l'importance de la chose le méritait. Les Juifs, au contraire, sentirent toute la force d'une preuve si convaincante, et ils en furent si frappés, qu'ils n'eurent plus besoin d'aucun autre motif pour demeurer inviolablement attachés à la foi de leurs pères.

Dieu leur avait donné des règles sûres pour distinguer les vraies et les fausses prophéties, en leur disant d'une part par la bouche de Moïse : ***Si un prophète vient vous parler en mon nom, et que ses predictions n'arrivent point, vous saurez que le Seigneur n'a point parlé,*** et que cet homme ***n'a suivi que l'orgueil et la présomption de son cœur*** (*Num.*, XII, 6); en leur disant de l'autre, par le prophète Jérémie : ***Lorsqu'un prophète aura prédit la paix, et qu'elle arrivera en effet, on reconnaîtra que le Seigneur a vraiment envoyé ce prophète.*** (*Jerem.*, XXVIII, 9.) Les Juifs n'avaient donc qu'à ouvrir les yeux et voir ce qui se passait dans le monde pour être pleinement convaincus de la vérité de leurs prophéties, et par une suite nécessaire, de la divinité de leur religion. Chaque nouvel empire qu'ils voyaient s'établir dans le monde, chaque événement qui préparait la chute de l'un et l'établissement de l'autre leur en était une preuve nouvelle, parce que cet événement n'était que l'accomplissement d'une prophétie qui l'avait précédé de plusieurs siècles sans qu'il leur fût possible de douter ni de l'ancienneté de la prophétie, ni de son accomplissement. Ce qu'ils voyaient arriver d'une année et quelquefois d'un jour à l'autre n'était qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avait laissés; et il fallait que ce peuple fût véritablement frappé d'un aveuglement incompréhensible et surnaturel, pour ne pas connaître, dans la personne de Jésus-Christ, ce Messie qui leur était promis et qu'ils attendaient en effet; puisque toutes les circonstances de sa vie et de sa mort, le temps et le lieu de sa naissance, la première vocation des gentils dont elle fut suivie, sa fuite en Egypte, le massacre des enfants de Bethléem, son retour à Nazareth, les occupations obscures de sa jeunesse, l'éclat de sa prédication et de ses miracles, enfin, les principales circonstances de sa passion n'avaient pas été moins clairement prédites que les autres événements dont ils avaient été les témoins.

Quant au temps de sa naissance, Jacob avait prédit que ce Messie, qui faisait l'attente des nations, ***exspectatio gentium*** (*Gen.*, XLIX, 10), arriverait lorsque le sceptre, c'est-à-dire la puissance législative, serait sorti de la maison de Juda. Or, quand Jésus-Christ vint au monde, toute la nation juive n'était-elle pas soumise à la domination des Romains? Auguste ne donnait-il pas des lois à tout l'univers? les Juifs ne dirent-ils pas eux-mêmes, quelque temps après, à celui qui les gouvernait au nom de l'empereur de Rome : ***Nous n'avons point d'autre roi que César?*** (*Joan.*, XIX, 15.) ***Il ne nous est pas permis de faire mourir personne sans son exprès consentement.*** (*Joan.*, XVIII, 33.) Cet aveu ne devait-il pas leur ouvrir les yeux? ce dépouillement de la puissance, dont la nation avait joui durant tant de siècles, ne les avertissait-il pas que le temps marqué par Jacob pour la venue du Messie était enfin arrivé? Les prophètes avait également prédit le temps de sa naissance, et les docteurs de la loi n'hésitèrent pas à déclarer à Hérode qu'il devait naître à Bethléem, parce qu'ils avaient en main une prophétie que nous lisons encore, dans laquelle le prophète s'écrie : ***Et vous, Bethléem, appelée Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda; c'est cependant de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël et dont la génération est de toute éternité.*** (*Mich.*, V, 2.)

David avait prédit cette première vocation des gentils qui suivit de près sa naissance : ***Les peuples les plus éloignés***, disait-il, ***les Ethiopiens fléchiront le genou devant lui; les rois de l'Inde et des îles, ceux d'Arabie et de Saba viendront lui offrir des présents.*** (*Psal.* LXXI, 9, 10.) Sa fuite en Egypte et son retour dans sa patrie avaient été prédits par le prophète Osée, lorsqu'il disait, parlant au nom du Seigneur : ***J'ai rappelé mon Fils d'Egypte.*** (*Osee*, XI, 2.) Isaïe avait connu la virginité miraculeuse de sa mère; il avait dit qu'*une vierge mettrait au monde un enfant*

admirable qui serait appelé le Dieu fort, le Père du siècle futur et le Prince de la paix. (*Isa.*, **IX, 6.**) Jérémie avait prédit le massacre des enfants de Bethléem ; il avait entendu les cris et les gémissements de Rachel, qui pleurait les enfants qu'elle avait perdus, et qui ne pouvait se consoler parce qu'ils n'étaient plus. David avait parlé des occupations obscures du Messie pendant sa jeunesse ; il avait fait entendre qu'il passerait les premières années de sa vie dans le travail et dans la pauvreté : ***Pauper sum, ego et in laboribus a juventute mea.*** (*Psal.* **LXXXVII, 16.**) Isaïe avait prédit qu'il aurait un précurseur, dont la voix crierait dans le désert : ***Préparez la voie du Seigneur; rendez droits dans la solitude les sentiers de notre Dieu.*** (*Isa.*, **XL, 3.**) Le même prophète avait annoncé l'éclat de ses prédications et de ses miracles; il avait représenté sa doctrine comme une grande lumière qui devait éclairer les peuples égarés dans les ombres de la mort. Il l'avait vu guérissant les malades, rendant la vue aux aveugles, la parole aux muets, et faisant marcher les boiteux par la force et la puissance de sa parole.

Aggée avait prédit qu'il paraîtrait dans le second temple que l'on bâtit au retour de la captivité. Ne craignez point, disait-il aux Juifs, que ce temple soit inférieur à celui qui a été détruit ; encore un peu de temps, et le Désiré des nations viendra, et la gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première. Quant aux principales circonstances de sa passion, on sait qu'elles furent précédées par cette entrée triomphante qu'il fit dans Jérusalem. Zacharie avait parlé de ce triomphe comme s'il l'eût vu de ses propres yeux : ***Filles de Sion,*** disait-il, ***soyez comblées de joie, poussez des cris d'allégresse : voici votre roi qui vient à vous monté sur une ânesse ; c'est le Juste par excellence; il est pauvre, mais il est votre Sauveur.*** (*Zac.*, **IX, 9.**)

David avait prédit que ce Sauveur des hommes serait vendu et trahi par un de ses disciples ; il avait connu et prédit les noirs complots des ennemis du Seigneur et de son Christ ; il avait su les résolutions qu'ils prenaient dans leurs assemblées, lorsqu'ils disaient : ***Quand le verrons-nous mourir? quand verrons-nous périr avec lui sa mémoire?*** (*Psal.* **XL, 6.**) Il avait connu l'infâme marché fait par le disciple perfide, que ce Dieu-Homme faisait manger à sa table, et qui, pour une vile somme d'argent, convint de se mettre à la tête des conjurés pour leur livrer son maître. Zacharie avait spécifié la somme qui lui fut donnée et l'emploi qui en fut fait par la Synagogue. David et Isaïe l'avaient vu livré à la fureur de ses ennemis, traité comme le dernier des hommes ; ils avaient prédit leurs insultes; ils l'avaient représenté comme un homme de douleurs, défiguré par ses plaies, accablé d'outrages et d'ignominies, conduit au supplice avec des scélérats, et s'y laissant mener comme une brebis innocente sans se plaindre et sans murmurer. David était entré dans le détail de ses souffrances ; il avait prédit que ses mains et ses pieds seraient percés de clous, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre ; qu'il serait abandonné de ses amis et de la plupart de ses disciples dans les derniers moments de sa vie.

Zacharie l'avait vu attaché à la croix. Quelles sont ces plaies, lui disait-il, ô mon Dieu, que j'aperçois dans vos mains? ***Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum?*** (*Zac.*, **XIII, 6.**) Et il lui fait répondre : J'ai été ainsi percé dans la maison de ceux qui devaient le plus m'aimer, de ces Juifs qui m'attendaient comme le Messie, et qui ne m'ont pas connu : ***His plagatus sum in domo eorum qui diligebant me.*** (*Ibid.*) David l'avait vu enseveli dans le tombeau, où sa chair reposait tranquillement, dans l'assurance de sa prochaine résurrection ; parce qu'il savait que Dieu ne souffrirait pas que le corps du Saint des saints fût sujet à la corruption. Enfin, Isaïe avait publié la gloire de son tombeau, d'où il devait sortir victorieux de la mort et de l'enfer.

Je sais, chrétiens, que l'on a prétendu que ces prophéties ne regardaient en aucun sens la personne de Jésus-Christ; les pharisiens eurent recours à ce subterfuge pour en éluder la force : mais ce Dieu-Homme ne fut pas embarrassé à les confondre. De qui pensez-vous que le Messie sera Fils, leur disait-il un jour? Ils lui répondirent : de David. Mais, reprit le Sauveur, s'il ne devait être que le fils de David, comment le Prophète l'appelle-t-il son Seigneur et son Maître, dans le psaume qui commence par ces paroles : ***Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite?*** (*Psal.* **CIX.**) Comment peut-il être son fils, s'il est son Seigneur et son Maître. Ils n'osèrent, dit l'Evangile, lui répondre un seul mot. Vous sentez, chrétiens, toutes les conséquences qui résultent de cet argument de Jésus-Christ : il prouve, 1° que ce psaume prophétique regardait directement sa personne; 2° Que David le reconnaissait pour son Seigneur et son Maître, ce qui suppose qu'il était Dieu ; 3° que les applications que les saints Pères, et les apôtres avant eux, ont faites des prophéties que je viens de vous exposer, à la personne de Jésus-Christ, sont justes et incontestables. Si vous dites que ces prophéties n'ont été faites qu'après l'événement, vous serez démentis par tout ce qu'il y a de plus sûr et de plus indubitable dans les connaissances humaines : mais nous avons encore un autre moyen de vous confondre, par des événements qui sont actuellement sous vos yeux, et qui se trouvent clairement prédits par les prophètes ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand on voit un événement de ses propres yeux ; quand on peut dire, voilà ce qui arrive, je le vois, je n'en puis douter puisque je le vois ; j'ouvre le livre des prophéties : ce livre était certainement avant

moi, il était avant ce que je vois; et cependant ce qui arrive aujourd'hui, ce que je vois de mes propres yeux, se trouve prédit très-distinctement dans ce livre, il faut se rendre, chrétiens, et conclure nécessairement que ce livre est un livre divin. Or, parmi tous les événements que nous voyons, et qui sont néanmoins très clairement prédits dans l'Ecriture, j'en choisis deux principaux; ce sont des événements éclatants; ce ne sont pas seulement quelques hommes, ce n'est pas un peuple particulier, ce sont tous les peuples de la terre qui en sont les témoins: ces deux événements sont, premièrement, la dispersion du peuple juif, et sa conservation malgré sa dispersion; secondement, la ruine de l'idolâtrie et l'établissement de la religion de Jésus-Christ par toute la terre.

Nous ne faisons pas assez d'attention, chrétiens, à l'état du peuple juif dont nous sommes les témoins, quoique cet état ait un rapport essentiel avec toute l'économie de notre religion, et qu'il en résulte une preuve de la vérité de cette même religion, dont l'incrédulité la plus subtile et la plus déterminée ne saurait éluder la force. Ce peuple, le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes, est encore plus remarquable par sa perpétuité; il subsiste hors de son pays, et au milieu de ses propres ruines, plus long-temps que les nations mêmes qui l'ont vaincu; ceux qui l'ont chassé de son pays sont détruits, et ce peuple errant dans l'univers, se perpétue encore; il est le seul de tous les peuples qui ait survécu à son entière défaite: on ne voit plus aucun reste, ni des anciens Assyriens, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni des anciens Romains; la trace est perdue: et ces peuples vainqueurs, ces peuples florissants, dont la puissance paraissait inébranlable, sont aujourd'hui détruits et anéantis; on ne les connaît plus que dans l'histoire; celui-ci leur a survécu; toujours mêlé avec les autres peuples, et jamais confondu; toujours errant, et plus immuable que ceux qui avaient formé les établissements les plus fixes et les plus solides en apparence; long-temps exposé à des violences qui auraient dû l'anéantir et toujours formant un corps séparé au milieu de tant de puissances ennemies, malgré sa faiblesse.

Voilà sans doute, chrétiens, un fait unique et singulier, dont vous chercheriez en vain un exemple dans toutes les histoires du monde; c'est cependant un fait indubitable, puisque tous les peuples de la terre en ont été témoins depuis dix-sept siècles: si donc ce fait a été clairement prédit, il y a plus de deux mille ans, voilà une prophétie de la plus haute antiquité, dont nous voyons l'accomplissement de nos propres yeux; une prophétie, dont nous ne pouvons révoquer en doute ni l'ancienneté, ni l'accomplissement; cherchons-la donc dans l'Ecriture. Daniel avait prédit que le Christ serait mis à mort: *Occidetur Christus* (*Dan.*, IX, 26), et qu'après sa mort, le peuple qui l'aurait renoncé ne serait plus son peuple; qu'une autre nation, qui devait venir avec son chef détruirait entièrement la ville de Jérusalem et le sanctuaire; que les hosties et les sacrifices seraient abolis, et que la désolation de ce peuple vaincu durerait jusqu'à la fin des siècles: ***Et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.*** (***Ibid.***, 27.)

Nous sommes donc à portée de faire sur le sort des Juifs que nous voyons aujourd'hui les mêmes raisonnements que les Juifs d'autrefois faisaient sur le sort des païens, et d'en tirer le même avantage. Quand les Juifs d'autrefois voyaient les Grecs envahir l'empire des Perses, et s'élever sur leurs ruines; quand ils voyaient la rapidité des conquêtes d'Alexandre; quand ils virent ensuite la puissance des Romains abattre et engloutir toutes les autres; en comparant les événements avec les prophéties qu'ils avaient en main, ils disaient: Nos prophètes ont parlé, et voilà leurs prophéties qui s'accomplissent. Ils n'avaient pas même besoin d'attendre les événements, ils pouvaient les prédire eux-mêmes. Avant qu'Alexandre eût vaincu, ils savaient certainement qu'il serait vainqueur; avant que l'empire des Perses fût détruit, ils prévoyaient indubitablement sa destruction; avant que Rome eût rien conquis, ils pouvaient annoncer sûrement ses conquêtes futures. Ainsi la lecture de ces divines prophéties ne les rendait pas moins prophètes que les prophètes mêmes à qui elles avaient été immédiatement inspirées. Or, je dis encore une fois que nous pouvons actuellement raisonner sur les Juifs dispersés, comme leurs pères ont autrefois raisonné sur les Perses vaincus par les Grecs, et sur les rois de la terre enchaînés par les Romains; car nous pouvons dire comme eux: Nos prophètes ont parlé, et voici leurs prophéties qui s'accomplissent; ils ont dit que les Juifs seraient dispersés dans tout l'univers, et ils le sont; ils ont dit que les Juifs seraient sans roi, sans autel, sans sacerdoce, et ils n'en ont plus; ils ont dit enfin que les Juifs seraient mêlés parmi les autres nations, sans se confondre et sans se perdre dans elles, et les voilà mêlés sans être confondus.

Attribuez cet événement à quelque cause naturelle qu'il vous plaira, opiniâtrez-vous à n'y pas reconnaître un châtiment particulier de la justice divine sur un peuple meurtrier de son libérateur et de son Dieu; toujours est-il vrai de dire que cet événement a été prédit il y a deux mille ans, et que nous en voyons l'accomplissement de nos propres yeux. Ce n'est pas tout: nous-mêmes nous pouvons encore prédire la durée de cet événement, et nous ne sommes pas moins prophètes à cet égard que les prophètes qui nous l'ont annoncé. Oui, nous lisons dans l'avenir comme Dieu même, parce que nous y lisons d'après lui; car non-seulement nous pouvons dire: Les Juifs sont actuellement dispersés comme il a été prédit, mais nous pouvons dire encore: ils sont disper-

sés, et ils le seront toujours; non-seulement nous pouvons dire : Les Juifs sont actuellement sans roi, sans autel, sans sacrifice : mais nous pouvons dire encore, avec une entière assurance, qu'ils n'auront jamais ni roi, ni autel, ni sacrifice, quelque révolution qui arrive dans le monde, quelles que puissent être à cet égard les idées des monarques et des souverains : ces souverains, ces monarques peuvent changer d'idées et sentiment à l'égard des Juifs, mais le sort des Juifs ne changera jamais : leur temple, une fois abattu, ne sera point relevé; le feu de leur sacrifice, une fois éteint, ne sera point rallumé.

L'histoire rapporte qu'un des plus puissants empereurs du paganisme, ayant d'abord été élevé dans la religion chrétienne, qu'il abandonna dans la suite, avait eu connaissance de ces prophéties, qui l'embarrassaient et semblaient lui reprocher son apostasie; et pour anéantir la preuve qui en résultait, il entreprit de faire manquer l'oracle de l'Ecriture. Il permit aux Juifs de se rassembler; il donna des ordres pour le rétablissement de Jérusalem : on travailla en effet à la rebâtir; les Juifs y accoururent de toutes les parties du monde, mais inutilement. L'ouvrage fut arrêté, la réunion des Juifs fut troublée par des prodiges étonnants, que saint Chrysostome, qui n'était pas un esprit faible racontait publiquement au peuple d'Antioche, comme des faits connus, certains et indubitables. Mais, quoiqu'il en soit, Jérusalem ne fut point rebâtie, les Juifs furent toujours dispersés. Et comment ce mortel téméraire, tout empereur qu'il était, eût-il pu réussir dans une pareille entreprise? Il eût fallu être plus puissant que Dieu même, pour arrêter le cours d'un événement que Dieu même avait prédit? Achevons, chrétiens, et jetons encore un moment les yeux sur l'accomplissement d'une autre prophétie; c'est celle qui regarde la destruction de l'idolâtrie, et l'établissement de la religion de Jésus-Christ par toute la terre.

Dès le commencement, Moïse avait dit aux Juifs que s'ils offensaient le Seigneur en adorant de faux dieux, il les en punirait, en appelant à lui un peuple qui n'était pas son peuple. Daniel leur avait prédit qu'après la mort du Christ, Dieu ferait une alliance nouvelle avec toutes les nations de la terre : David avait annoncé que le Seigneur donnerait à son Fils, qu'il avait engendré de toute éternité, tous les peuples répandus dans ce vaste univers; que le règne de justice et de sainteté, qu'il viendrait établir, s'étendrait d'un bout de la terre à l'autre, que le Seigneur regarderait d'un œil propice l'Egypte et Babylone; qu'il se ferait connaître à ces peuples abandonnés; et que les étrangers, les Tyriens et les Ethiopiens rendraient hommage à sa souveraine puissance. Malachie avait prédit que, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, le nom du vrai Dieu serait grand parmi les nations, et qu'on lui offrirait un sacrifice agréable, une hostie pure et sans tache, dans tous les lieux du monde. Tous avaient annoncé une nouvelle Jérusalem, qui devait être substituée à celle qui aurait méconnu son libérateur. Ils avaient prédit qu'on verrait une mère stérile depuis plusieurs siècles, qui porterait dans son sein plus d'enfants de la grâce que n'en avait jamais eu celle qui avait joui jusqu'alors, à l'exclusion de toute autre, d'une heureuse fécondité.

Toutes ces prédictions avaient précédé de plusieurs siècles l'avénement de Jésus-Christ sur la terre. Il y paraît enfin, et vient dire aux Juifs : C'est moi qui suis ce Messie promis et annoncé par vos patriarches et vos prophètes; je viens pour établir cette nouvelle Jérusalem; je viens y rassembler toutes les nations de la terre indistinctement; je viens détruire les superstitions des unes et les idoles des autres; je viens leur enseigner à toutes le culte véritable qui doit honorer le Seigneur jusqu'à la consommation des siècles; et si ce projet ne s'exécute pas pendant ma vie, je laisserai après moi des apôtres pour y mettre la dernière main. Sa prédiction s'accomplit; l'Esprit de Dieu se répand sur toute chair; partout les idoles sont renversées; les nations idolâtres changent de culte et de sentiments, et la croix, instrument de la mort de Jésus-Christ, est placée sur la tête des rois. Ce changement est actuellement sous nos yeux; nous la voyons, cette religion de Jésus-Christ, établie dans les quatre parties du monde, et nous ne pouvons révoquer en doute ni le changement, ni l'antériorité incontestable de la prophétie qui l'avait prédit.

Suivez ce raisonnement, chrétiens, et prenez-le dans le point précis de sa valeur et de sa force. Je ne dis pas que cet établissement miraculeux de la religion chrétienne doit être regardé comme une preuve incontestable de sa divinité; que s'il s'est fait par des miracles, il est évident qu'il vient de Dieu; et que s'il s'était fait sans miracles, ce ne pourrait être que par un effet de sa puissance plus miraculeux que les miracles mêmes. C'est le raisonnement de saint Augustin; mais ce n'est pas celui dont je me sers ici pour confondre les incrédules; je me borne uniquement à leur dire que cet établissement a été clairement prédit deux mille ans avant qu'il y eût la moindre raison de le prévoir ou même de le soupçonner, et par conséquent que le livre où nous lisons ces prédictions est un livre divin; ce qui suppose évidemment que la religion qu'il enseigne ne peut être que divine. Car, prenez garde; on a bien vu de fausses religions s'établir dans le monde, y subsister même longtemps, et l'on en voit encore; les impies triomphent à montrer les causes naturelles de leur établissement, et ils en font l'application à l'établissement de la religion chrétienne : mais elle a ici un avantage qu'elle ne partage avec nulle autre, et qu'on doit regarder comme une preuve sensible et incommunicable de sa divinité; c'est qu'elle a été prédite dès le commencement du monde. Les autres religions se sont établies,

à la vérité, elles se sont même étendues par de rapides progrès, elles ont eu leurs apôtres et jusqu'à leurs martyrs, quoique les uns et les autres aient marché par des routes fort différentes; mais montrez-m'en une seule qui ait eu ses prophètes, une seule qui ait été distinctement prédite deux mille ans avant la naissance de celui qui devait l'annoncer au monde.

Je ne dispute point encore sur la différence des moyens qui ont été employés à son établissement, je m'en tiens à la prophétie qui l'a prédite, et je vous dis : Doutez-vous de la prédiction ? ouvrez les yeux, et lisez. Doutez-vous de l'accomplissement ? ouvrez les yeux, et voyez l'Eglise chrétienne répandue dans toutes les parties du monde. La voilà, cette nouvelle Jérusalem prédite par les prophètes, et qui devait rassembler la multitude des nations. Vous-mêmes, qui êtes nés dans cette Eglise, vous servez en quelque sorte de preuve à l'accomplissement de cette prophétie; et tandis que vous cherchez à la combattre, il n'y a, pour ainsi dire, qu'à vous nommer, pour en établir la vérité; car ce n'est qu'en conséquence de cette prédiction, que vous êtes nés dans un royaume chrétien, dans une famille chrétienne.

O saintes et divines prophéties de notre religion, vérités immuables, sources fécondes de lumière et de certitude, images toujours subsistantes des événements à venir, quelle haute idée ne nous donnez-vous pas d'une religion immédiatement émanée, comme vous, de la science de Dieu ! par quel heureux enchaînement n'assurez-vous pas toutes les autres vérités ! et qui peut désormais en contester aucune, sans se mettre dans la honteuse nécessité de nier les faits les plus incontestables?

Rendons-nous, chrétiens, rendons-nous, à des preuves si claires, si fortes et si convaincantes. Tendons les bras à notre libérateur, qui, après avoir été prédit durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir et mourir pour nous dans le temps et dans toutes les circonstances qui avaient été prédites. Ne perdons jamais de vue le flambeau sacré de ces prophéties qui ont commencé à éclairer les hommes depuis le commencement du monde, et qui les éclairent encore aujourd'hui, pour peu qu'ils veuillent ouvrir les yeux. Que la lumière éclatante de ce flambeau serve à dissiper tous les nuages de l'incrédulité et du doute, qu'elle serve à assurer notre foi, et qu'en même temps notre foi serve à régler nos mœurs, afin qu'après avoir été chrétiens de créance et de mœurs, nous parvenions à la couronne qui doit être la récompense de cette foi pratique et agissante dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le dimanche de Quasimodo.

SUR LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE.

Memento ut diem Sabbati sanctifices. (*Exod.*, XX, etc.) *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.*

Quoique Dieu, par son immensité, remplisse tout l'univers de sa présence, il a voulu se réserver des temples, où il exige particulièrement nos hommages. Ainsi, quoiqu'il réponde à tous les temps par l'éternité de son être, il a marqué certains jours qui doivent être spécialement consacrés à son culte. Il est vrai que nous devons à Dieu tous les instants de notre vie, que tous les jours d'un chrétien doivent être des jours d'adoration et de sainteté, et l'on pourrait s'imaginer que ce serait un faible avantage que d'apprendre seulement à sanctifier certains jours répandus sur une vie qui doit être toute sainte. Mais non, chrétiens, la sanctification de ces jours de bénédiction et de salut ne peut manquer d'influer sur tout le temps de notre vie. La morale qui regarde cette sanctification n'a point de bornes, et quiconque se sera fait une loi de passer saintement le jour du Seigneur, aura bientôt acquis l'heureuse habitude de sanctifier également tous les autres.

Le jour du sabbat, si religieusement célébré chez les Juifs, et auquel a succédé le dimanche de l'Eglise chrétienne, nous est représenté dans l'Ecriture sous deux idées différentes. Tantôt il est appelé le repos du Seigneur : *Requies sancta Domino* (*Exod.*, XXXI, 15); tantôt il est appelé le signe d'une alliance éternelle : *Pactum sempiternum.* (*Ibid.*, 1.) Le repos suppose une cessation, et l'alliance suppose un engagement; l'un comprend ce que nous devons éviter, et l'autre ce que nous devons faire. 1° Ce que nous devons éviter pour sanctifier le jour du repos du Seigneur : *Requies sancta Domino*, ce sera le sujet de la première partie; 2° ce que nous devons faire pour remplir l'engagement marqué par ce signe de l'alliance que nous avons faite avec le Seigneur : *Pactum sempiternum*, ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce jour, chrétiens, que vous célébrez actuellement dans un esprit de soumission et d'obéissance aux commandements du Seigneur; ce jour qui a suspendu vos travaux et qui vous a rassemblés dans ce saint temple, ce jour a été sanctifié dès le commencement du monde. Le Seigneur n'eut pas plutôt réglé le cours des astres, qu'il régla lui-même l'usage et la destination de ce jour. Il appuya son commandement de son exemple; puisqu'après nous avoir donné durant six jours l'exemple du travail auquel il nous assujettit, au septième, il donna le modèle du repos qu'il nous commande.

Au reste, les titres que l'Ecriture donne en divers endroits à ce jour de salut, portent avec eux notre instruction, et il suffit de vous les rappeler pour vous marquer distinctement tout ce que vous êtes obligés d'éviter pour ne pas profaner ce jour de sanctification. Car le jour du sabbat est appelé dans l'Ecriture, 1° le jour du repos : *Requies ;* 2° le jour du repos du Seigneur : *Requies Domini Dei tui ;* 3° le jour du repos de notre sanctification : *Requies sancta.* C'est

le jour du repos : *Requies;* ce titre exclut le travail, c'est le jour du repos du Seigneur : *Requies Domini Dei tui;* ce titre exclut l'oisiveté : enfin, c'est le jour du repos de notre sanctification : *Requies sancta;* ce titre exclut le libertinage et les œuvres de Satan.

La suspension du travail pourrait peut-être vous paraître puérile et superstitieuse. Et que fait à Dieu le mouvement de nos mains? quel intérêt prend-il à nos occupations? peut-il s'offenser d'une chose aussi indifférente, souvent même aussi louable que le travail? Oui, sans doute, chrétiens, il peut s'en offenser, puisqu'il regarde ce travail défendu comme un crime digne de mort. L'ancienne loi le portait expressément : Quiconque aura violé le repos du sabbat, sera puni de mort : *Qui polluerit illud, morte morietur.* (*Exod.*, XXXI, 14.) Et, conformément à cette loi, un homme fut lapidé, pour avoir été surpris durant ce jour dans une occupation qui non-seulement pouvait paraître permise, mais qui semblait même être devenue nécessaire.

Or, Dieu se pouvait-il déclarer plus hautement en faveur de cette loi, qu'en la mettant en balance avec la vie d'un homme, et en jugeant qu'elle devait l'emporter? Mais le Seigneur ne s'en tint pas là : il fit encore, pour autoriser sa loi, quelque chose de plus étonnant. Dans le temps qu'il nourrissait son peuple dans le désert, en lui envoyant chaque jour une certaine quantité de manne, exactement proportionnée aux besoins de chaque famille et de chaque homme en particulier, cette quantité se trouvait doublée la veille du sabbat, afin que le peuple, muni de tout ce qui était nécessaire pour le jour suivant, n'eût pas même occasion de courber son corps ni d'étendre sa main pour ramasser le présent du ciel. Ainsi, dès le jour qui précédait le sabbat, un miracle avertissait les Juifs à quel point le Seigneur était jaloux de l'observation de sa loi, et combien il réprouvait un travail dont il jugeait à propos de leur ôter jusqu'aux moindres prétextes par une multiplication de prodiges.

Or, si vous me demandez, pourquoi des punitions si sévères et des précautions si merveilleuses? je vous répondrai qu'il y a toujours une extrême différence à faire entre le précepte et l'objet du précepte. Cet objet peut paraître léger et indifférent en lui-même; mais le précepte ne l'est jamais. Qu'était-ce donc, dans son objet, que la défense qui fut faite à Adam de manger du fruit défendu? la chose du monde qui paraissait en elle-même mériter le moins d'attention : mais elle devenait grande et considérable par le précepte; parce que le précepte était formel, parce qu'il venait d'un Maître qui devait être obéi. J'en dis autant de mille autres préceptes, et en particulier de celui qui défend le travail dans les jours consacrés à Dieu. L'objet peut vous en paraître léger; mais il devient grand pour la défense, puisque la loi qui le défend renferme en quelque sorte toute la grandeur et toute l'autorité de celui qui l'impose, et par conséquent un crime dans la désobéissance qui l'accompagne.

Mais est-ce un crime pour moi, dit le pauvre, obligé de vivre du travail de ses mains, est-ce un crime de désobéir à un précepte qui me ferait manquer à ce que je dois à mes enfants et à moi-même, dans un temps où, par le travail le plus constant et le plus assidu, j'ai peine encore à subvenir à tous leurs besoins? A Dieu ne plaise, chrétiens, que l'Eglise qui fut toujours une mère si tendre et si compatissante pour les pauvres, qu'elle a regardés dans tous les temps comme des enfants dignes de ses attentions les plus vives et les plus empressées; à Dieu ne plaise que l'Eglise, qui, à l'exemple de Jésus-Christ, son divin Epoux, préféra toujours la loi de miséricorde et de la charité à celle du sabbat, ait prétendu assujettir les pauvres dans tous les cas possibles à une loi de mort, en leur prescrivant d'interrompre leurs travaux durant les jours spécialement consacrés à Dieu! Elle a préposé des pasteurs éclairés, des sentinelles qui veillent à la garde d'Israël, qu'elle a singulièrement chargés du soin des pauvres, qu'ils ont toujours traités comme la portion la plus précieuse et la plus chérie du troupeau de Jésus-Christ : c'est à ces pasteurs qu'il appartient de les soutenir et de les conduire; de les soutenir par des dispenses sagement accordées, quand la nécessité les y force; et de les conduire par des restrictions salutaires, en mettant à ces dispenses toutes les bornes que cette nécessité peut souffrir; en leur prescrivant, durant ces jours, une attention plus vive et plus continue à la présence de Dieu, une résignation plus parfaite à ses volontés, un abandon plus absolu à sa providence, un sacrifice plus affectueux de leurs travaux et de leurs peines, quelques heures d'assistance à une partie du culte public, que le zèle pour la religion trouve toujours moyen de dérober aux occupations les plus pressantes.

Pauvres, suivez à cet égard la voix de vos légitimes pasteurs, rendez-les juges de vos nécessités et de vos besoins : l'Eglise n'exige rien de plus de votre soumission; mais elle condamne, n'en doutez pas, l'attentat de ces mains sacriléges qui osent profaner, par un travail que nulle dispense, nulle nécessité n'autorise, un jour si authentiquement consacré au repos; elle condamne ceux qui les emploient, et qui engagent, par l'espoir du gain, des ouvriers avides; qui forcent, par d'injustes commandements, de timides serviteurs à obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu, à écouter la voix de Pharaon, qui les appelle à leurs travaux ordinaires, plutôt que celle de Moïse et de l'Eglise chrétienne, qui leur ordonne de les suspendre au nom et par l'autorité du souverain Maître.

Mais pourquoi n'adresserions-nous ces reproches qu'aux mains servilement occupées à des travaux mécaniques? Le vil peuple, entraîné par un zèle plus superstitieux

qu'éclairé, ou par un amour naturel de la liberté et de la paresse, quitte presque toujours le travail avec plus de satisfaction qu'il n'en trouve à le reprendre. Combien d'autres travaux dont Dieu nous demande le sacrifice? N'y a-t-il pas des travaux d'ambition pour les grands, des travaux de cupidité pour les riches, des travaux de vanité pour les savants? Quoi! ce Dieu qui, dans le jour qui lui est consacré, ne souffre pas même les travaux du devoir et de la nécessité, si elle n'est tout à fait pressante et indispensable, permettrait-il ceux qui ne sont conduits et soutenus que par des passions qu'il réprouve?

Videte ut sabbatum meum custodiatis. (*Exod.*, XXXI, 13.) Grands du monde, suspendez le cours de ces intrigues ambiteuses qui vous occupent éternellement; interrompez cette cour assidue et intéressée que vous faites à ceux que la fortnne a élevés sur vos têtes: apprenez qu'il y a au ciel un Maître souverain, devant qui les rois tremblent, et qui abaisse, quand il lui plaît, ceux qui gouvernent le monde; et souvenez-vous que ce Dieu demande aujourd'hui des hommages particuliers, et plus sincères que ceux que vous rendez aux dispensateurs des biens du monde. Ne donnez donc point un jour si précieux à cette multitude d'affaires qui vous accablent; vous le devez tout entier à l'affaire de votre salut: est-ce trop d'un jour, pour une affaire d'où dépend une éternité?

Videte ut sabbatum meum custodiatis. Hommes avides et insatiables, qui ne cherchez qu'à amasser des trésors, pour qui les plus tristes occupations deviennent agréables dès qu'elles sont utiles, il est temps de mettre fin à des travaux qui sont si souvent infectés de fraude et d'injustice: il est temps, et c'est aujourd'hui qu'il faut en rendre compte au souverain Juge. Rentrez en vous-mêmes, et quand vous en aurez bien considéré les suites funestes, peut-être sentirez-vous l'obligation où vous êtes de les quitter, pour ne jamais les reprendre.

Videte ut sabbatum meum custodiatis. Savants orgueilleux, qui travaillez dans l'obscurité pour en faire sortir votre nom, il est temps de méditer sur le livre de la loi; il est temps de travailler à faire écrire vos noms sur le livre de vie.

Dieu ne vous oblige pas, chrétiens, durant ce jour, à un repos oisif et stérile; s'il y a des jours où il défend le travail, il n'en est aucun où il approuve l'oisiveté. Notre repos doit être semblable à celui de Dieu même: *Dies sabbati est, id est requies Domini Dei tui.* Or, quand Dieu se repose, il n'est pas oisif, il ne demeure pas dans l'inaction: s'il cesse de produire au dehors, il est occupé au dedans; il roule continuellement des desseins de miséricorde et de justice; il fait la destination des justes et des pécheurs; il prépare des grâces à tous les hommes, des couronnes aux justes, des châtiments utiles aux pécheurs, des peines désespérantes aux impénitents qui meurent dans sa haine et dans sa colère. Le repos du Seigneur est donc un repos laborieux, et aussi différent de l'oisiveté que le travail même.

Or, c'est un semblable repos, chrétiens, que Dieu demande aujourd'hui de vous: *Dies sabbati est, id est requies Domini Dei tui.* Il ne vous interdit les travaux du corps, que pour vous occuper uniquement de ceux de l'esprit. Il serait à souhaiter, sans doute, que, même en nous exerçant dans les travaux extérieurs, nous fussions toujours attentifs à la présence de Dieu: mais cette heureuse habitude est le talent des âmes choisies, Dieu ne l'accorde qu'à ses plus chers favoris; et, malgré leur attention et leur vigilance, les objets extérieurs n'ont que trop souvent le pouvoir de les faire décheoir pour un temps de ce privilége.

Il faut donc un repos qui suspende la dissipation, inséparable des travaux du corps, pour vous attacher particulièrement à ceux de l'âme. Si les occupations extérieures vous ont éloignés de Dieu, il faut un repos qui vous en rapproche; s'ils ont partagé votre esprit entre différents objets, il faut un repos qui le fixe sur un objet unique. Or un tel repos n'est pas oisif: *Otiosum non est vacare Deo*, disait saint Bernard. Ce n'est pas une petite occupation, que de penser à Dieu.

Quel objet, chrétiens, à approfondir et à méditer! des rapports vastes, étendus, variés, intéressants, s'offrent d'abord à notre vue quand nous y pensons! quelle source intarissable de réflexions et de sentiments! c'est un créateur qu'il faut adorer, c'est un Maître qu'il faut servir, c'est un Père qu'il faut aimer, c'est un Juge qu'il faut craindre. Il nous offre des grâces qu'il faut demander, des couronnes qu'il faut mériter. Il nous donne des lois qu'il faut pratiquer; il nous fait des menaces qu'il faut redouter; il nous envoie des châtiments dont il faut profiter. Si nous contemplons les mystères de sa grandeur, nous en serons humiliés; les merveilles de sa puissance, nous en serons étonnés; les admirables ressorts de sa providence, nous en serons frappés; les coups terribles de sa justice, nous en serons effrayés; les effets surprenants de sa patience, de sa miséricorde et de sa bonté, nous en serons touchés. La crainte, l'amour, le respect, l'admiration des perfections divines, doivent donc remplir tous les moments de ce repos mystérieux, qui n'est, à proprement parler, que le repos du corps, mais qui doit être regardé comme la véritable occupation de l'esprit.

Est-ce ainsi que vous le remplissez, chrétiens? Hélas! il n'y a peut-être point de jour dans votre vie où vous soyez plus oisifs ou plus vainement occupés que durant le jour du Seigneur; grossiers et charnels comme les Juifs, nous croyons faire beaucoup pour Dieu, de suspendre des travaux pénibles par eux-mêmes, et dont nous détestons peut-être l'assujettissement: et par quelles occupations seront-ils remplacés, ces travaux, dont le sacrifice nous coûte si peu? Ils seront remplacés, chrétiens, par des visites où l'ennui et l'imposture dominent égale-

ment, des visites que tout le monde fait et que tout le monde déteste; ils seront remplacés par des conversations toujours languissantes, si elles ne sont animées par quelque intérêt de passion; par des conversations où l'on dit rarement ce qu'on pense, et où l'on dit trop souvent des choses que l'on ne devrait jamais avoir pensées; des conversations qui se partagent entre l'impiété, qui les rend sacriléges; la médisance, qui les rend criminelles; l'impureté, qui les rend contagieuses, et la beauté ou l'altération présente de la saison et du temps, qui les rend insipides.

Voilà, mes frères, ce que des chrétiens appellent célébrer et honorer le repos du Seigneur; voilà à quoi se réduit le grand sacrifice de leur obéissance; voilà l'idée qu'ils se sont formée de ce repos mystérieux. Et plût à Dieu qu'ils se contentassent encore de perdre ce jour dans l'oisiveté! Mais livrés une fois à cette mère de tous les vices, se bornent-ils à rendre le jour du Seigneur stérile pour la vertu? ne le rendent-ils pas encore fécond pour le libertinage et pour le péché? Leurs passions abattues sous le poids du travail, et retenues par force dans le devoir, se réveillent dans l'oisiveté: le jour du Seigneur n'est plus pour eux un jour de sanctification: *Requies sancta Domino;* il devient un jour de profanation et de scandale.

On se fait scrupule de travailler, et l'on ne s'en fait point d'employer une grande partie du jour à aiguiser et à lancer les traits de la médisance et de la calomnie: l'homme public n'ose juger les coupables, et il juge ses égaux; il n'ose travailler à interpréter les lois du prince, et il s'occupe à enfreindre celles de Dieu: les tribunaux de la justice sont fermés, et ceux de la médisance sont ouverts.

On se fait scrupule de s'enrichir durant ces jours par des travaux utiles, et l'on ne s'en fait point de se ruiner par le jeu; on quitte toutes les occupations où l'on peut gagner, pour se livrer follement et sans mesure à celles où l'on risque toujours de perdre; on sacrifie un temps précieux, pour sacrifier un bien plus précieux encore, C'est, dites-vous, un plaisir permis, un divertissement innocent. Mais je vous le demande, chrétiens, est-ce uniquement pour le plaisir qu'a été institué le jour du Seigneur? est-ce surtout pour un délassement continuel, pour un délassement qui devient un véritable travail, une fatigue pour l'esprit et pour le corps; pour un délassement ruineux, qui devient une occupation sérieuse, qui tient l'esprit en inquiétude et le cœur en alarmes; pour un délassement, enfin, qui devient une école d'avarice, une source de querelles et d'emportements, une espèce de fureur qui vous livre aux plus honteux excès de la colère, et qui vous porte si souvent à outrager la majesté divine par des blasphèmes?

On se fait scrupule de travailler, et on ne s'en fait pas de s'abandonner à tous les excès de l'intempérance et de la débauche: c'est dans ces jours que les plaisirs s'animent, que les intrigues se lient, que les parures s'étalent, que les passions éclatent; c'est dans ces jours que l'on court aux spectacles: les occupations ordinaires ne permettent pas à plusieurs d'y assister durant les autres jours; la religion enfin, et le jour du Seigneur leur en ouvrent l'entrée, c'est-à-dire, que les fêtes de Jésus-Christ deviennent pour eux les fêtes de Satan. Les uns renoncent entièrement à la fête de Jésus-Christ, pour ne songer qu'à celles de Satan; et les autres entreprennent de les allier ensemble: ils passeront précipitamment de l'Eglise au théâtre, du temple de la vertu au temple de la volupté. Après avoir donné une attention légère et distraite aux cantiques de Sion, ils iront donner une attention sérieuse à ces cantiques de Babylone, dont la fatale douceur pénètre les cœurs les plus insensibles, les amollit et les prépare à recevoir le doux poison de la volupté; après avoir entendu, dans le saint temple, les maximes de Jésus-Christ, ils iront entendre au théâtre les maximes du démon, comme s'ils voulaient en faire la comparaison; et les funestes dispositions de leur cœur auront bientôt décidé de la préférence.

De là, chrétiens, quelle plaie pour les mœurs! quel scandale, quelle profanation! Eh quoi, dit saint Chrysostome, un regard de désir et de complaisance jeté par hasard sur un objet qui se rencontre, que l'on n'a point cherché, qui ne cherchait pas à nous plaire, qui n'avait pas emprunté le secours de l'art pour nous séduire, un pareil regard est toujours un crime! et que sera-ce donc d'avoir les yeux attachés, durant un long espace de temps, sur tant d'objets qui, pour se rendre plus funestes à l'innocence, ont, en quelque sorte, épuisé toutes les délicatesses du goût, toutes les inventions de la mode, tous les stratagèmes de l'artifice?

Ah! si dans les lieux consacrés à la prière, où l'air ne retentit que de sacrés cantiques, le serpent ne laisse pas de se glisser quelquefois dans le cœur, et d'y faire des blessures mortelles et envenimées, quel ravage ne doit-il pas faire au milieu du temple des plaisirs, au milieu de cette fournaise de Babylone, où l'on est comme environné de flammes impures, où l'âme est, pour ainsi dire, assiégée par une foule innombrable de vices qui semblent se disputer l'entrée du cœur? n'est-ce pas de là que naissent tant de désordres qui font le déshonneur des familles, le scandale de nos mœurs, et l'opprobre de la religion? On y était entré vertueux, et l'on en sort avec un cœur blessé, qui porte encore le trait empoisonné: on a perdu le goût de la vertu et de la pudeur, le crime devient un assaisonnement nécessaire pour rendre les plaisirs agréables et piquants; on prête une oreille attentive à la voix de la volupté, qui semble encore se faire entendre; on méprise tout ce qui ne porte pas écrit sur le front le ca-

ractère du vice, tout ce qui n'est pas marqué au sceau du démon.

Hélas! chrétiens, le jour du Seigneur était autrefois appelé, par les premiers fidèles, un jour de sainteté: *Dies castitatis;* ce beau nom ne lui convient plus. Indignes profanateurs d'un jour dont tous les moments sont sacrés, vous ajoutez le sacrilége à l'incontinence, et vous aggravez votre péché par la circonstance du temps que vous choisissez pour le commettre.

Nous sommes donc arrivés, chrétiens, à ces jours malheureux, prédits par les prophètes, où les fêtes du Dieu vivant doivent être changées en des jours d'opprobre et d'ignominie, en des jours de deuil pour la religion, parce que les lois du Seigneur y sont anéanties, son nom déshonoré, sa sainteté profanée, sa majesté avilie: *Dies festi ejus conversi sunt in luctum, sabbata ejus in opprobrium, honores ejus in nihilum.* (I *Mach.*, 41.) Ne serait-ce pas un moindre mal, dit saint Augustin, de travailler que de pécher? Et un travail utile par lui-même, et qui ne devient criminel que par les circonstances du temps où il est entrepris, ne serait-il pas moins blâmable que tant d'actions que la seule dépravation de votre cœur vous fait regarder comme innocentes, et qu'une circonstance de temps ne saurait permettre? Le jour du Seigneur ne doit donc être ni occupé par le travail, ni avili par l'oisiveté, ni profané par la débauche: voyons par quels moyens il doit être sanctifié; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les occupations qui remplissaient le sabbat des Juifs durant les jours les plus heuheux de leur fidélité et de leur ferveur, peuvent être ici, chrétiens, la règle et le modèle des nôtres, et toute la différence qui se trouve à l'égard des pratiques de piété entre la loi de grâce et la loi ancienne, c'est que la vertu chrétienne doit être encore plus fervente, plus pure et plus éclairée que celle des Juifs. Que faisait autrefois ce peuple fidèle durant le jour du Sabbat? 1° Il lisait la loi; 2° il écoutait les prophètes; 3° il adorait le Seigneur dans son temple; 4° enfin, il lui offrait des vœux et des sacrifices. Que devons-nous donc faire pour sanctifier parfaitement le jour du Seigneur? Nous devons 1° étudier la loi; 2° écouter les prophètes; 3° offrir des vœux au Seigneur dans son temple; 4° assister à son sacrifice.

Je dis premièrement, étudier la loi, puisque c'est selon cette loi que nous devons vivre, parce que c'est sur cette loi que nous serons jugés. Il faut donc premièrement la connaître, cette loi, il faut en pénétrer toute l'étendue; il faut savoir les bornes précises des obligations qu'elle nous impose, il faut en faire l'application à l'état où nous vivons, aux circonstances où nous nous trouvons. Il faut savoir distinguer cette loi, des illusions du monde qui la défigurent, des erreurs qui la corrompent, des relâchements qui cherchent à l'adoucir, des usages et des fausses bienséances du siècle qui la changent et qui l'altèrent.

Qu'est-ce que la loi de Dieu? C'est un flambeau qui doit guider nos pas dans la voie du salut. Si ce flambeau s'obscurcit, nous marcherons dans les ténèbres. Qu'est-ce que la loi de Dieu? C'est un miroir qui doit nous montrer nos défauts. Si ce miroir est couvert du voile épais de l'ignorance, s'il est seulement parsemé des taches de nos préjugés et de nos erreurs, il ne nous rendra plus qu'une image imparfaite et défigurée.

Cette loi, au reste, chrétiens, est d'un détail immense, puisqu'elle renferme toutes les lois naturelles qui font les hommes, toutes les lois civiles qui font les citoyens, toutes les lois divines qui font les saints, puisqu'elle embrasse tout l'homme pour l'assujettir tout entier à l'ordre et à la règle, puisqu'elle ne se propose rien moins que de former un homme nouveau, un homme pur et saint, un homme élevé sur les ruines de la nature corrompue par le péché. Tant de devoirs et d'obligations, tant de restrictions et d'assujettissements ne sont pas l'étude d'un jour. Or, quel jour donnerons-nous à une étude si importante et souvent si épineuse, si ce n'est le jour qui est appelé par excellence le jour de notre sanctification: *dies sanctificationis;* c'est-à-dire, le jour où nous devons singulièrement étudier et pratiquer la science des saints?

Hélas! chrétiens, on emploie tous les jours de sa vie à étudier la science du monde. L'un veut apprendre la science du commerce pour s'enrichir, l'autre la science de la guerre pour s'avancer, l'autre la science de la cour pour s'élever, l'autre celle de la jurisprudence pour avoir l'honneur du jugement, ou pour se procurer les avantages et les émoluments de la défense; et l'on ne donnera pas un seul jour à l'étude de cette loi divine qui renferme la science des saints!

David, quoique élevé sur le trône, et chargé de donner la loi à tout un peuple, au milieu des distractions importantes de sa dignité, ne perdait jamais de vue la loi du Seigneur; il la méditait nuit et jour, il en faisait la nourriture continuelle de son esprit et de son cœur. Les hommes, disait-il, s'imaginent que le partage d'un homme constitué en dignité est de se rassasier de plaisirs et de gloire; mais ils se trompent: mon partage est d'étudier et d'observer la loi du Seigneur comme le moindre de mes sujets: *Portio mea, Domine, dixi, custodire legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 57.) Et vous, chrétiens, nés pour recevoir la loi, et indignes de la donner, vous laisserez passer le jour du Seigneur sans trouver une heure que vous puissiez donner à l'étude de sa loi!

Aussi combien peu la connaissent, cette loi! combien n'en ont que des idées fausses ou superficielles! combien l'accommodent à leurs inclinations et à leurs désirs! com-

bien n'en observent que ce qui leur plaît, en retranchant tout ce qui les gêne! Les grands n'en retranchent-ils pas tout ce qui condamne le luxe, tout ce qui condamne l'orgueil, tout ce qui condamne l'ambition, tout ce qui condamne la paresse, tout ce qui condamne la sensualité? Les riches n'en retranchent-ils pas tout ce qui condamne l'oppression, l'usure et l'usurpation; les pauvres, tout ce qui condamne l'impatience et le murmure? Les guerriers n'en retranchent-ils pas tout ce qui condamne le ressentiment des injures et les excès de la violence; les femmes, tout ce qui condamne la vanité, l'humeur et le caprice? L'un en retranche tout ce qui condamne le jeu et les folles dépenses; l'autre, tout ce qui condamne l'avarice sordide et la cupidité. L'un en retranche tout ce qui condamne l'intempérance qu'il ne veut pas modérer; l'autre, tout ce qui condamne la colère qu'il ne veut pas retenir; l'autre, tout ce qui condamne la médisance qu'il ne veut pas réparer.

L'histoire sainte rapporte que, durant la captivité de Babylone, le peuple oublia tellement la loi du Seigneur, que plusieurs en étaient venus à ne plus entendre la langue dans laquelle elle était écrite. A peine fut-on de retour à Jérusalem, qu'Esdras fit ouvrir le livre de la loi; on en fit la lecture et l'interprétation, on fit sentir au peuple tous les excès et toute l'énormité de ses transgressions. Les pleurs coulèrent, on poussa des cris de douleur qui interrompaient les lecteurs, et bientôt on vit naître une nouvelle Jérusalem. Le temple fut relevé, les sacrifices renouvelés, le Seigneur obéi; et tout le peuple, instruit de ses devoirs, rentra dans les voies de la justice dont il s'était si longtemps écarté.

Je me représente les chrétiens occupés aux travaux du monde durant les jours ordinaires, comme les Juifs captifs à Babylone. Ils sont éloignés de leur patrie, ils vivent au milieu d'une multitude d'idolâtres qui leur parle continuellement un langage si contraire à la loi de Dieu, qu'ils l'oublient entièrement et qu'ils la violent presque sans la connaître. Si, durant ces jours profanes, nos temples ne sont pas détruits, ils sont presque abandonnés. Mais, dans le jour du Seigneur, les enfants de la captivité sont ramenés au sein de leur mère: c'est le jour du rétablissement de la ville sainte, du renouvellement des sacrifices, de la réformation du peuple, de la lecture et de l'interprétation de la loi.

Nous tenons la place de ces prophètes qui étaient autrefois chargés de l'annoncer et de l'expliquer, de ces hommes extraordinaires que Dieu envoyait à son peuple et qui portaient la parole en son nom. Le don de prophétie qui les faisait regarder comme des hommes divins, a subsisté longtemps dans l'Eglise. Ne pensez pas cependant, chrétiens, qu'il ait jamais entièrement cessé; la voix plaintive de Jérémie, la voix menaçante de Daniel et d'Isaïe peuvent encore se faire entendre. Si nous ne pouvons pas prédire comme eux la décadence ou l'établissement des royaumes et des empires, les siéges mémorables, les batailles sanglantes, les victoires illustres; si nous ne voyons pas comme eux dans l'avenir les rois vainqueurs, leurs ennemis abattus, les nations captives; si les malheurs qui menacent les pécheurs en cette vie nous sont cachés, ceux qui les menacent en l'autre nous sont connus. Si nous ne pouvons pas leur découvrir un avenir passager, nous sommes en état de leur montrer un avenir éternel; nous y voyons un Dieu qui les juge, un enfer qui les dévore, une justice inexorable qui les punit. Nous pouvons donc leur dire encore comme Jonas: *Adhuc quadraginta dies, et Ninives subvertetur* (*Jon.*, III, 4); encore quelques jours, quelques années, et la superbe Ninive sera détruite, ce pécheur audacieux sera réduit en cendres, et son âme infidèle sera la proie de l'enfer. Cette prédiction, chrétiens, est aussi certaine que celles dont nos pères ont vu l'accomplissement.

Nous ne parlons, comme les prophètes, que d'après les oracles du Saint-Esprit; c'est durant les jours de fêtes que nous élevons la voix dans nos temples. Prêtez une oreille attentive à nos instructions, chrétiens, et vous apprendrez la véritable sagesse: *Venite, filii, audite me; timorem Domini docebos vos.* (*Psal.* XXXIII, 12.) Nous ne vous apprendrons point des sciences curieuses et frivoles, mais nous vous apprendrons la science des saints; nous ne vous apprendrons point les moyens de vous avancer dans le monde, ni la route qui conduit à la fortune, mais nous vous apprendrons les moyens de vous élever jusqu'au ciel et la route qui conduit au véritable bonheur; nous vous apprendrons à craindre le Seigneur et à l'aimer; nous sommes les prophètes de la loi nouvelle, nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ même.

Où êtes-vous donc, chrétiens, dans ces jours de sanctification? quoi! vous restez oisifs dans vos maisons, ou vous cherchez celles des autres? *Templum Domini, templum Domini.* (*Jer.*, VII, 4.) C'est au temple, chrétiens, c'est au temple du Seigneur que l'Eglise vous appelle; c'est là qu'elle désire que vous passiez une grande partie du jour à entendre la lecture et l'interprétation de la loi, et à offrir au Seigneur un sacrifice de louanges et de prières.

Hélas! les premiers fidèles se rendaient autrefois en foule, au jour de la fête, dans des temples souterrains, pour y chanter les cantiques du Seigneur, et pour y recevoir les instructions des apôtres; ils ne pouvaient cependant y arriver sans passer, pour ainsi dire, au travers des glaives, dont les persécuteurs étaient armés de toutes parts pour leur ôter la vie: mais le bruit de ces armes meurtrières n'était pas capable de les arrêter, ni de troubler le concert de leurs prières. Ce bruit affreux était donc en un sens moins funeste et moins redoutable à la religion que celui des plaisirs du siècle,

puisque l'un, loin de refroidir la piété des premiers fidèles, ne servait qu'à l'animer et à la rendre plus vive et plus courageuse, au lieu que l'autre l'énerve et l'anéantit: l'un ne pouvait les empêcher d'être assidus dans le saint temple, et l'autre vous engage à l'abandonner: si vous y paraissez quelques moments, c'est plutôt pour suivre l'usage qui vous entraîne, et la bienséance qui vous conduit, que pour y faire une cour assidue au Roi de gloire. On vous voit y arriver avec une langueur, et en sortir avec une précipitation qui fait assez connaître que vous n'y paraissez qu'à regret.

Cependant, chrétiens, les jours de fêtes doivent être singuliérement regardés comme des jours de prières, puisque ce sont des jours où l'Eglise rassemble ses enfants dans la maison de prière; c'est le temps de frapper plus souvent et plus longtemps par nos vœux à la porte du ciel, et de vaincre par une pieuse importunité, la résistance d'un Dieu que nos péchés rendent avare de ses faveurs; c'est le temps d'unir notre voix à celle de l'Eglise, que nous laissons prier seule dans les autres jours; c'est le temps d'assister à ses offices, que nous abandonnons; c'est surtout le temps d'assister au saint sacrifice de la messe.

Vous savez que l'Eglise vous en fait un précepte; elle se repose du reste sur votre religion: elle ne vous fait point un commandement particulier d'étudier la loi, d'entendre les instructions qui se font dans le saint temple, ni d'assister à toutes les parties de la prière publique; elle se persuade que vous vous en ferez un précepte à vous-mêmes: mais pour la messe, l'obligation de l'entendre est expresse et rigoureuse.

Ici, chrétiens, nous devons des reproches particuliers, et à ceux qui ne l'entendent point, et à ceux qui l'entendent mal; mais que dire à ceux qui ne l'entendent point, si ce n'est qu'ayant levé l'étendard de l'irréligion et de l'impiété, n'étant plus enfants de l'Eglise par la disposition de leur cœur, ayant renoncé à tous les signes de l'alliance ils sont déjà jugés, déjà condamnés, et que leur partage sera avec les incrédules dans l'étang de souffre et de feu, lorsque le temps sera venu de lever leurs doutes et de fixer leur incertitude, en leur faisant connaître, par la plus terrible de toutes les expériences, la réalité de cet enfer qu'ils se sont toujours obstinés à regarder comme une chimère?

Le nombre de ceux qui entendent mal la messe, est encore plus grand: y mettrai-je, chrétiens, ces grands, ces riches du monde qui dédaignent en quelque sorte la messe du temple, et qui trouvent le secret d'engager les pasteurs à leur permettre des sacrifices domestiques, qui, quoique saints eux-mêmes, peuvent être comparés, à certains égards, à ces sacrifices qui se faisaient hors du temple de Jérusalem, dans les cas où, sans aucune raison légitime, l'orgueil et la paresse seraient les seules causes de cette singularité? Les autres veulent bien consentir à venir chercher Jésus-Christ dans son temple: mais il leur faut premièrement, un sacrifice court, et dont la prompte exécution ne leur laisse pas le temps de s'ennuyer dans un lieu où la bienséance les gêne, où le sérieux les lasse, où la prière les dégoûte; secondement, il leur faut un sacrifice tardif, qui leur laisse le temps de goûter le sommeil, et de prolonger un repos dont ils sortent plutôt chassés par le dégoût, qu'éveillés par la diligence.

Il y a peu de villes où l'on ne célèbre, à une heure marquée, par la vanité et la mollesse, un sacrifice où Jésus-Christ paraît comme sur le Calvaire, au milieu de ses ennemis: c'était une heure que le Seigneur s'était expressément réservée; mais le démon, non content de s'être emparé des autres, trouve encore le secret de lui dérober celle-ci: *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* (*Luc.*, XXII, 13.) Le faste y brille, la pompe orgueilleuse du monde y paraît dans tout son éclat, la vanité y triomphe, le scandale y domine, la piété en est bannie; Jésus-Christ n'y voit que de faux adorateurs, qui cherchent eux-mêmes à être adorés.

Pensez-vous donc, chrétiens, que la messe n'est qu'une vaine cérémonie, qui demande simplement la présence du corps, et qui fasse abstraction de celle de l'esprit? Quiconque l'entend mal, ne se rend pas moins coupable que celui qui ne l'entend point; et le même précepte qui vous oblige à y assister, vous oblige également à l'entendre avec respect, avec attention et avec ferveur. Mais non, que la messe soit bien ou mal entendue, qu'elle le soit en tout ou en partie, pourvu que l'on s'y soit trouvé, que l'on s'y soit montré, on croit avoir satisfait au précepte de l'Eglise, on croit avoir sanctifié le jour du Seigneur.

Ah! mes frères, ce jour est un jour de salut; *dies salutis*; c'est un jour vénérable, un jour de sanctification; *die sanctificationis;* c'est le jour du Seigneur, *dies Domini;* parce que c'est un jour que le Seigneur s'est spécialement réservé: c'est un jour que le Seigneur a fait, et qu'il n'a fait que pour lui; *Hæc dies quam fecit Dominus* (*Psal.* CXVII, 24): c'est donc un jour où il attend de nous des hommages plus fréquents et plus assidus que dans les autres, puisque c'est celui où nous devons imiter, par notre piété, et mériter, par nos bonnes œuvres, le saint et désirable repos de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le jour de l'Annonciation.

SUR L'HUMILITÉ.

Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. (*Luc.*, I, 38.)

Alors Marie dit à l'ange: Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Sire,

Ainsi parlait Marie, cette fille chérie du ciel, dans le moment même qu'elle se voyait

élevée au plus haut degré de gloire. Un ange lui déclare qu'elle est pleine de grâces; il lui annonce qu'elle a été choisie entre toutes les filles de Juda pour être la mère d'un Dieu; il lui annonce tous les avantages de cette glorieuse maternité. Le Fils que vous mettrez au monde, lui dit-il, sera grand : *Hic erit magnus*. Vous le verrez petit, ajoute saint Bernard, vous le verrez enfant : *Parvulum paries, parvulum nutries, parvulum lactabis;* mais cela ne doit pas vous faire oublier qu'il est grand, puisqu'il est Dieu, puisqu'il est Fils du Très-haut, égal en tout à son Père. Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que c'est lui qui doit affranchir la nation et délivrer tous les hommes de la tyrannie du demon. Le Seigneur le fera monter sur le trône de David son père, afin qu'il règne sur toute la maison de Jacob. Son règne ne sera pas borné à un petit nombre d'années, comme celui des autres rois; il sera éternel et n'aura jamais de fin : *Et regni ejus non erit finis*. (*Luc.*, I, 13.) L'orgueil et l'amour-propre pouvaient-ils être satisfaits par des louanges plus flatteuses, par une préférence plus marquée et par des offres plus brillantes? Cependant, chrétiens, l'humilité de Marie se soutient encore; que dis-je, elle triomphe, elle tire une nouvelle force de la tentation la plus capable de l'affaiblir. Plus cette vierge est élevée, plus elle est humble. Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur ; s'il a daigné regarder ma bassesse, pour faire en moi de grandes choses, c'est qu'il est tout-puissant; je prévois que toutes les nations ne pourront s'empêcher de m'appeler heureuse; mais mon bonheur vient uniquement de sa bonté.

Marie est donc en même temps la plus grande et la plus humble des créatures : elle est la plus humble, puisqu'au milieu de sa grandeur, elle n'est occupée que de sa bassesse; elle est la plus grande, puisque son humilité même la conduit à l'élévation la plus sublime.

Attachons-nous donc ici à découvrir, 1° tous les sentiments d'humilité chrétienne dans l'exemple de Marie; ce sera le sujet de la première partie, 2° toute la grandeur de l'humilité chrétienne dans l'élévation de Marie; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Marie, étant destinée de toute eternité pour être la mère de Dieu, reçut du ciel le don de la pureté, afin qu'elle fût sainte selon le corps, et le don d'humilité, afin qu'elle fût sainte selon l'esprit. Ornée de ces deux belles vertus, comme d'autant d'exquises parures, elle attira sur elle les regards de la céleste cour, et sut ravir le cœur du divin Epoux.

Mais pour bien comprendre, chrétiens, tout le prix et toute l'étendue de son humilité, il faut peser exactement toutes les circonstances de ce mystère; et nous trouverons que c'est une humilité dont il n'y a jamais eu et dont il n'y aura jamais d'exemple : car Marie y fait paraître, 1° une humilité jointe au mérite, 2° une humilité jointe à la plénitude du mérite, 3° une humilité jointe à la certitude du mérite, 4° une humilité jointe à la plus haute élévation du mérite.

Quatre circonstances qui ne se sont jamais rencontrées et qui ne se rencontreront jamais dans l'humilité de quelque créature que ce puisse être; car il arrive toujours, ou que l'humilité est dépourvue de mérite, ou qu'elle est jointe à un mérite borné, ou qu'elle est jointe à un mérite douteux, ou enfin qu'elle est jointe à un mérite obscur et méconnu. Mais être humble avec un grand mérite, être humble avec un mérite complet, être humble avec un mérite certain, être humble enfin avec un mérite élevé au plus haut degré d'honneur, c'est ce qui ne s'est jamais vu et ce qui ne se verra jamais que dans Marie.

Elle fut humble avec un grand mérite, première circonstance. L'humilité véritable ne peut jamais se rencontrer qu'avec le mérite; car être humble sans mérite, c'est nécessité, c'est justice : ainsi le premier degré de l'humilité de Marie fut de joindre des sentiments humbles avec un véritable mérite. Que dis-je? elle fut humble avec un mérite complet, avec un mérite plein et entier. Vous êtes pleine de grâces, lui dit l'ange : *Gratia plena* (*Luc.*, I, 28); et elle répond qu'elle se regarde comme la servante du Seigneur : *Ecce ancilla*, etc. (*Ibid.*, 38.) Voilà donc l'humilité jointe à la plénitude du mérite, seconde circonstance qui relève infiniment l'humilité de Marie. Car être humble avec un mérite borné, n'est pas un effort qui doive coûter beaucoup à la nature : un mérite borné pèche toujours par quelque endroit; et s'il a lieu de se glorifier dans les avantages qu'il possède, il trouve de quoi s'humilier dans ceux qui lui manquent. Mais un mérite parfait, un mérite sans tache, une vertu sans défauts, ne donne, si j'ose ainsi m'exprimer, aucune prise à l'humilité; il faut qu'elle parte du cœur, et qu'elle ait sa source dans la vertu même, pour se trouver, comme dans Marie, avec un tel mérite, surtout quand il est certain, quand il est incontestable, quand on ne peut absolument douter ni de son existence ni de sa perfection. Car enfin, quelque mérite qu'on ait, une raison saine et épurée doit toujours nous tenir en garde contre les illusions de l'amour-propre; on doit toujours craindre de se flatter, quand on se juge soi-même : mais Marie pouvait-elle douter de son mérite? Elle est pleine de grâces; ce n'est point son amour-propre qui le lui dit, c'est un ange qui l'en assure de la part de Dieu : elle a donc non-seulement la plénitude, mais encore la certitude du mérite; et cependant elle est humble.

Enfin, un mérite obscur et méconnu semble laisser encore quelque fondement à l'humilité : mais voici le mérite de Marie, élevée au plus haut degré d'honneur, à un

honneur auquel il ne semblait pas qu'une créature mortelle pût jamais aspirer. Marie, dit saint Bernard, appellera son Fils celui qui a créé le ciel et la terre, celui que les anges adorent avec respect. On dit des autres vierges, qu'elles marcheront à la suite de l'Agneau; en voici une qui marche devant lui. On l'appelle sa mère, et elle ne veut être appelée que sa servante. Voilà, chrétiens, ce qui remplit tout le ciel d'admiration, voilà ce qui détermine enfin le Verbe de Dieu à descendre de son trône de gloire jusque dans l'abîme de notre néant : *humilitate concepit.* Au reste, il ne faut pas vous imaginer que Marie s'appela elle-même la servante du Seigneur par cette modestie artificieuse et hypocrite, qui n'affecte quelquefois de s'humilier que pour s'élever ensuite avec plus d'avantage. Car il faut l'avouer, chrétiens, quelque rare que soit la vraie humilité, le langage de l'humilité n'est peut-être que trop commun. L'orgueil même et la vanité savent quelquefois l'employer à propos pour parvenir à leurs fins; et toute l'humilité de la plupart des hommes se réduit aujourd'hui à une humilité de cérémonie, à une humilité de paroles, à une humilité de maintien, à une humilité d'ambition et de politique.

Humilité de cérémonie; elle est comme établie par les lois du monde : car, tandis que chacun rejette l'humilité pour soi, on s'en accommode fort dans les autres. Ainsi on est convenu d'établir dans le monde cette humilité de cérémonie, qui fait comme le lien et le commerce agréable de la société : déférences perpétuelles, devoirs officieux, compliments infinis, soumissions qui paraissent descendre jusqu'à la servitude. Dans tout cela, rien de sincère; on cède tous les jours à des gens à qui on croit ne devoir céder en rien; on se soumet à ceux à qui l'on se préfère : on prend la dernière place, et dans son cœur on se met toujours à la première. On dirait que les hommes, ne pouvant s'assurer de la réalité de leur modestie et de leur estime réciproque, seraient convenus entre eux de se payer des apparences.

Humilité de paroles. On médit de soi, pour engager les autres à en dire du bien; on parle de soi avec modestie, pour engager les autres à en parler avec éloge; on exagère ses défauts, pour s'attirer des apologies; on affecte de méconnaître ses talents, pour ajouter à la gloire de les avoir celle de les ignorer.

Humilité de maintien. Il est aisé, dit saint Jérôme, de pencher la tête, de baisser les yeux, de porter des habits simples et négligés; mais qu'il y a souvent d'orgueil caché sous ces trompeuses apparences! *Est qui nequiter humiliat se.* (*Eccli.*, XXIX, 23.) Il y en a, dit le sage, qui feignent de s'humilier à tout propos; mais leur intérieur est plein de déguisements et de fraudes. Touchez-les par quelque endroit sensible, dites seulement un mot qui les blesse, vous les verrez plus aigres et plus impatients que les plus fiers enfants de Bélial; leur orgueil percera de tous côtés, et ils sauront d'autant mieux se venger d'une injure qu'ils voudront se dédommager des efforts qu'ils auront faits sur eux-mêmes pour pouvoir se disposer à les souffrir. Ce sont des serpents qui rampent à terre : mais si vous venez à les toucher même légèrement et sans y penser, ils s'enflent aussitôt de rage et de fureur, leurs yeux étincellent, leur colère s'allume, et ils vous rendront une blessure mortelle pour un coup qui n'était pas même une offense.

Humilité d'ambition et de politique; car il y a souvent une liaison étroite entre l'humilité et l'ambition : on s'abaisse pour s'élever; on rampe jusqu'à terre, pour prendre de là son essor avec plus de vitesse, et pour s'élever par un vol impétueux jusqu'au faîte des honneurs.

Enfin, plus vous approfondirez le cœur de l'homme, plus vous trouverez qu'il n'est pétri que d'orgueil. Ce vice infecte tous les états, il s'attache à tout; et par un prodige opposé à l'humilité de Marie, on est orgueilleux sans mérite, orgueilleux avec le mérite le plus mince et le plus borné, orgueilleux avec un mérite douteux, orgueilleux enfin avec un mérite obscur et méconnu. Orgueilleux sans mérite; car le vrai mérite est si rare, et l'orgueil si commun, qu'il faut nécessairement qu'il y ait dans le monde plus d'orgueil que de mérite. Les hommes mêmes semblent être convenus de ne point établir l'orgueil sans le mérite. Le désespoir d'acquérir le mérite, joint à la pente naturelle qui les porte à l'orgueil, semble les avoir déterminés à ne point lier l'orgueil avec le mérite. Car qu'est-ce qui rend les hommes orgueilleux? Une naissance qui est l'effet du hasard, qui ne suppose aucun mérite dans les descendants, et à laquelle c'est souvent faire grâce de dire qu'elle a été illustrée par le mérite des ancêtres. Qu'est-ce qui rend les hommes orgueilleux? Des richesses acquises par le bonheur, qui ne fait rien au mérite, ou par la fraude qui l'anéantit, conservées par l'avarice qui le dégrade, ou employées à mille folles dépenses qui font toujours briller plus d'or que de mérite. Qu'est-ce qui rend les hommes orgueilleux? Une élévation de fortune que l'on doit plutôt attribuer au souffle favorable qui a poussé le vaisseau, qu'à la sagesse du pilote qui l'a conduit. Qu'est-ce qui rend les hommes orgueilleux? Un esprit qui brille souvent aux dépens de la raison, et plus souvent encore aux dépens des plus essentielles qualités du cœur; une vaine fumée de gloire que l'amour-propre grossit, que la flatterie exagère, qu'un vent populaire amène et qu'un autre dissipe. Voilà, chrétiens, ce qui nourrit l'orgueil, et ce qui montre en même temps à quel point les hommes le tiennent séparé du mérite; que s'il se trouve joint avec quelque espèce de mérite, ce sera souvent avec le mérite le plus mince et le plus borné. Car, où trouver un mérite parfait et sans défaut? Ce

mérite ne se trouve nulle part, et l'orgueil se trouve partout. On ne croit donc pas avoir besoin d'un mérite parfait, pour être orgueilleux. Mais il y a plus : c'est que l'orgueil borne essentiellement le mérite; et c'est le seul de tous les vices qui est contraire à lui-même, et qui ruine le fondement sur lequel il veut s'appuyer : car un mérite orgueilleux devient par-là même un mérite à charge, un mérite méprisable, un mérite dont on désire et dont on procure, autant qu'on peut, l'abaissement. On est même orgueilleux avec un mérite douteux; car quand même ce mérite réunirait tous les suffrages, il ne serait pas encore assuré. Ces suffrages sont donnés par les hommes, et les hommes sont sujets à se tromper et à se faire illusion : leurs vues sont trop courtes et trop bornées, pour que leurs suffrages puissent jamais rendre un mérite certain; et quand ils le pourraient, quel mérite a jamais réuni tous les suffrages? qui a jamais formé par son mérite un concert de louanges où il ne se trouvât pas quelques voix discordantes? Les hommes se partagent sur tout; et la chose du monde sur laquelle ils se partagent le plus volontiers, le plus souvent, c'est sur le mérite des autres. Orgueilleux, enfin, avec un mérite obscur et inconnu : si les récompenses ne sont pas venues nous chercher, si d'autres en sont comblés, qui de vous dira que c'est le mérite qui a manqué à la fortune? tous ne prétendront-ils pas, au contraire, que c'est uniquement la fortune qui manque au mérite?

Cependant, chrétiens, le royaume des cieux n'est promis qu aux humbles; et l'humilité est en même temps la plus nécessaire et la plus raisonnable de toutes les vertus. Car, qu'est-ce que l'humilité intérieure? Ce n'est autre chose que le mépris de soi-même. Or, je vous le demande, qu'est-ce qu'il y a de mieux fondé en raison que ce mépris? et n'était-ce pas dans les païens un obscurcissement prodigieux de la raison humaine, qui leur avait fait méconnaître cette vertu, au point qu'il ait fallu attendre la lumière de la révélation pour la leur faire connaître? Faut-il donc un si grand effort de raison pour mépriser ce qui est en effet méprisable?

Qu'est-ce que l'homme dans la vaste étendue de cet univers? C'est un atôme, un point presque imperceptible, une étendue animée, et renfermée dans la plus étroite circonférence.

Qu'est-ce que l'homme dans l'étendue immense de la durée des temps? C'est une étincelle, qui brille et qui disparaît; un éclair, qu'un même instant voit naître et s'évanouir; on le perd de vue dans la durée des siècles. Six mille ans se sont écoulés sans qu'il ait vécu, et un plus grand nombre s'écoulera encore sans qu'on le trouve à redire.

Qu'est-ce que l'homme, demande saint Chrysostome? Il s'enfle, il s'élève, et il n'a que quelques moments à vivre; jamais content de son sort, quoiqu'il en soit toujours assez content pour être orgueilleux, il se donne de continuels mouvements pour monter plus haut; et, avant qu'il ait eu le temps de croître au gré de ses désirs, il meurt, on le foule aux pieds. On le vante aujourd'hui, on l'admire; on le plaindra, on le pleurera demain · et peut-être encore personne ne prendra-t-il le soin de le pleurer et de le plaindre.

Qu'est-ce que l'homme? Il ne naît que pour mourir; il ne jouit pas de sa raison au moment de sa naissance, et il a souvent la douleur et la confusion de la perdre avant sa mort. L'infirmité le saisit à l'instant qu'il vient de naître, et peu de temps après la douleur le conduit au tombeau.

Qu'est-ce que l'homme considéré selon le cœur et selon l'esprit? Selon le cœur, c'est un amas de faiblesses; et selon l'esprit, un assemblage d'erreurs.

Qu'est-ce que l'homme, enfin? C'est un composé de tout ce qu'il y a de plus capable de l'humilier; et cependant il n'est pétri que d'orgueil. Mais, hélas! chrétiens, quel peut être le fondement et l'appui de cet orgueil? Ce que nous sommes par la naissance n'est qu'opinion; ce que nous sommes par la réputation, n'est que chimère, ce que nous sommes par l'esprit n'est qu'imparfait; ce que nous sommes par les avantages du corps ne peut jamais être qu'un faible dédommagement de ce qui manque à l'esprit; enfin ce que nous sommes par nos vertus mêmes n'est que fragilité. Voilà sur quels principes se fondent les sentiments de l'humilité chrétienne. Oserait-on dire qu'ils sont déraisonnables? et n'est-il pas évident que l'humilité nous éclaire, et que l'orgueil et la vanité nous trompent et nous abusent?

Ne demandez donc plus, chrétiens, ce que c'est que cette humilité tant recommandée dans la religion, et ce que vous avez à faire pour l'acquérir : ouvrez seulement les yeux de votre raison, laissez-la libre, et contentez-vous de ne point troubler ses regards; elle vous fera voir un fonds inépuisable d'humilité, et dans ce que vous êtes et dans ce que vous n'êtes pas. Les avantages mêmes qui vous enorgueillissent, fournissent plus à l'humilité par ce qui leur manque, qu'ils ne fournissent à l'orgueil par ce qu'ils vous procurent. Enfin, vous cesserez en un sens d'admirer l'humilité même des saints: s'ils se méprisaient eux-mêmes, ce n'est pas toujours parce qu'ils étaient saints, c'était le plus souvent parce qu'ils étaient raisonnables.

Si vous voulez que votre vertu soit grande, disait saint Chrysostome, n'en ayez pas une grande estime; croyez ne rien faire, et vous ferez tout. Abraham s'anéantit devant le trône de Dieu : Seigneur, lui dit-il, je ne suis que cendre et poussière; et par là il devient le père du Messie, le chef et le patriarche du peuple fidèle. David, pénétré du même sentiment, s'écrie dans un de ses cantiques (*Psal.* XXI, 7) : Seigneur, je suis

devant vous comme un néant, comme un ver de terre, comme une créature incapable de pensée et de réflexion; et par là il mérite ces grâces abondantes et singulières qui l'ont rendu un modèle accompli de pénitence et de sainteté. Les trois enfants dans la fournaise s'écrient : ***Seigneur, nous avons péché, nous avons commis l'iniquité*** (***Dan.***, IX, 5); et par là ils méritent d'être regardés comme des enfants de grâce et de bénédiction. Saint Jean-Baptiste s'humilie devant le Sauveur du monde : Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas digne de m'abaisser à vos pieds (***Marc.***, I, 7; ***Luc.***, III, 16; ***Joan.***, I, 27); et par là il mérite de lever sur la tête de Jésus-Christ, en le baptisant, cette même main qu'il croyait indigne de lui rendre les services les plus abjects. Saint Pierre lui dit : ***Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme pécheur*** (***Luc.***, V, 3); et par là il devient, après Jésus-Christ, la première tête de l'Eglise. Saint Paul ne se croit pas digne d'être appelé apôtre ; et par là il devient, sinon le premier, au moins le plus illustre de tous. Enfin, Marie elle-même répond à l'envoyé du ciel qu'elle n'est que la servante du Seigneur; et par là elle devient sa mère. Si vous craignez, chrétiens, de vous dégrader en quelque sorte par de semblables sentiments, attachez-vous à considérer, dans l'élévation de Marie, toute la grandeur de l'humilité chrétienne; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La plupart des mondains se représentent l'humilité chrétienne comme une vertu basse et méprisable, qui ne serait propre qu'à les avilir : ils se persuadent qu'ils ne pourraient devenir humbles sans descendre de leur grandeur et sans manquer à ce qu'ils doivent à leur condition et à leur naissance. Mais la haute élévation de Marie nous fait voir aujourd'hui que l'humilité la plus profonde n'est nullement incompatible avec la grandeur ; et que si celle-ci est si souvent accompagnée de fierté, de hauteur et d'orgueil, ce désordre est moins le vice de l'état que le vice des personnes, et qu'il vient plutôt de l'abus que l'on fait quelquefois de la grandeur, qu'il n'est attaché à la grandeur même.

Vous doutez, chrétiens, que l'on puisse être grand et humble tout ensemble. Mais quoi ! Marie n'a-t-elle pas été la plus humble de toutes les créatures en devenant la mère d'un Dieu ? Or, je vous le demande, trouvera-t-on dans le monde des rangs, des titres, des dignités, des honneurs comparables à celui de la maternité divine ? et si Marie a pu être à la fois humble et mère de Dieu, restera-t-il encore quelqu'autre grandeur qu'on ne puisse pas allier avec l'humilité ? J'ose même dire, chrétiens, qu'il y a dans l'humilité un fonds d'héroïsme et de magnanimité capable de remplir la plus haute idée que vous puissiez jamais vous former de la grandeur d'âme et de l'élévation dans les sentiments ; et pour vous en convaincre, considérons cette vertu sous quatre différents rapports : 1° par rapport aux louanges, qu'elle évite et qu'elle craint ; 2° par rapport aux complaisances funestes de l'amour-propre, qu'elle combat ; 3° par rapport aux différentes occasions de s'humilier, qu'elle embrasse ; 4° par rapport aux diverses espèces d'humiliations, qu'elle est prête à souffrir ; et vous conviendrez que l'humilité chrétienne ne renferme rien que de grand, que tous ses efforts sont sublimes, tous ses sacrifices héroïques.

Sacrifice de modestie, dans les louanges qu'elle rejette, c'est une vertu cachée ; sacrifice de désintéressement dans les complaisances de l'amour-propre qu'elle combat, c'est une vertu pure ; sacrifice de persévérance, dans la continuité des occasions de s'humilier qu'elle embrasse, c'est une vertu constante ; enfin, sacrifice de patience dans les diverses espèces d'humiliations et d'outrages qu'elle est prête à souffrir, c'est une vertu magnanime. Reprenons. Sacrifice de modestie, dans les louanges qu'elle évite et qu'elle craint; c'est une vertu cachée.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons dans nous-même, nous voulons vivre dans l'idée des autres hommes : quand ce bruit flatteur que fait entendre la renommée, se trouve dans un accord parfait, dans une exacte proportion avec les mouvements de notre amour-propre, est-il un concert plus touchant et plus harmonieux? Nous sommes tellement idolâtres des louanges, que cette légère vapeur est souvent la seule récompense que nous voulons avoir de nos travaux et de nos peines. Le goût en est si naturel, qu'il est comme impossible de nous l'arracher ; il naît avec nous, il se trouve dans tous les hommes, il est attaché à toutes les professions. Ceux mêmes qui prêchent l'humilité aux autres, quand ils parlent contre la gloire, veulent avoir la gloire de bien parler, et c'est quelquefois la vanité même qui les inspire dans les discours qu'ils composent contre la vanité.

Mais plus cet amour des louanges nous est naturel, plus le sacrifice que l'humilité en fait est noble et glorieux : c'est une vertu cachée, elle aime l'obscurité et l'oubli ; elle se plaît à être ignorée, les louanges l'importunent, et ce bruit favorable de la renommée, qui flatte si agréablement les autres hommes, lui cause une sensible altération. Que si quelque chose était capable de diminuer le prix de ce premier sacrifice, ce serait sans doute les défauts marqués et l'injustice visible des hommes, qui sont les distributeurs nécessaires de ces louanges. Le caprice les enfante, l'amitié les donne, la flatterie les répand, l'intérêt les prodigue, la complaisance les arrache, l'ignorance les prostitue, et, par conséquent, l'humilité les sacrifie sans regret. Aussi ne se borne-t-elle pas à ce premier

sacrifice : elle va jusqu'au fond du cœur pour étouffer les secrètes complaisances de l'amour-propre, par un sacrifice de désintéressement, qui la rend la plus pure de toutes les vertus.

Car vous êtes payés de vos belles actions, ou par l'admiration qu'elles excitent, ou par la complaisance secrète que vous avez vous-même ; mais l'humilité, vertu toujours pure et toujours désintéressée, n'excite aucun applaudissement ; ou si elle se fait applaudir par mégarde, il ne lui est pas permis d'y faire attention. Elle n'admet ni les louanges qu'elle reçoit des autres, ni celles qu'on se donne intérieurement à soi-même ; elle ne permet seulement pas de s'assurer soi-même qu'on est humble.

Combien ne faut-il pas encore qu'elle soit constante dans la continuité des occasions de s'humilier, qu'elle embrasse par un sacrifice de persévérance ! Car l'exercice des autres vertus n'a que des instants, et semble laisser à l'âme de longs intervalles de repos. La seule pratique de l'humilité est constante et perpétuelle, et demande un effort toujours égal et toujours soutenu. Si vous cessez un moment d'être en garde contre la vanité, ce moment-là est une victoire assurée pour elle ; et l'on est surpris, dès qu'on oublie de s'en défendre. L'amour-propre est toujours attentif pour saisir les moindres avantages et pour s'en prévaloir ; il faut donc qu'il trouve, dans un cœur humble et détaché de tous les vains retours sur soi-même, un ennemi aussi attentif et aussi vigilant que lui, qui l'empêche de triompher, même par surprise, et qui lui arrache à tout moment la victoire. Que dirai-je encore de cette patience inaltérable, au milieu des plus grandes humiliations, qui est l'effet propre et naturel de l'humilité chrétienne ? Patience si nécessaire à la plupart des hommes dans les disgrâces qui leur arrivent ; car, dans quel état, dans quelle situation ne se trouve-t-on pas exposé aux outrages de la fortune, qui sont presque toujours suivis ou accompagnés de l'abandon et des mépris du monde ?

Quelle ressource, chrétiens, qu'une humilité sincère, quand on vient à éprouver des malheurs qui nous humilient ! qu'il est beau de la voir tranquille et paisible au milieu des plus grands orages, rapporter tout à Dieu, bénir son saint nom, et recevoir de sa main les biens et les maux avec une égale soumission à ses volontés ! Ainsi, cette vertu, qui paraît d'abord si vile et si méprisable, se trouve être la plus modeste de toutes les vertus, la plus désintéressée, la plus pure, la plus constante et la plus héroïque.

Réunissons, chrétiens, ces divers sacrifices dans un seul point de vue, et concevez, s'il est possible, toute la grandeur de l'humilité chrétienne. Qu'est-ce qu'un homme vraiment humble ? C'est un homme intimement convaincu de sa faiblesse et de son néant, et déterminé à ne rapporter qu'à Dieu seul tout son bonheur, tous ses travaux, tous ses avantages et toute sa force ; c'est un homme incapable de toutes les bassesses de l'ambition et de l'orgueil, qui ne rampera jamais pour s'élever, parce qu'il ne s'abaisse devant les hommes que pour s'humilier devant Dieu, et qu'il ne règle pas ses abaissements devant eux par des motifs d'intérêt ou par des vues de fortune, mais uniquement par le désir de plaire à Dieu et de lui rendre le plus parfait hommage dans la personne de ceux sur lesquels il a bien voulu répandre quelque rayon de sa puissance et de sa gloire. Qu'est-ce qu'un homme vraiment humble ? C'est un homme qui ne flatte jamais, parce qu'il pense toujours le bien qu'il dit, et qui ne blâme jamais, parce qu'il ne voit pas même le mal qu'il pourrait dire ; un homme qui ne contredit point les louanges que l'on donne aux autres, parce qu'il ne cherche point à les partager, qu'il ne les regarde point comme un larcin fait à sa réputation, et qu'il ne peut être blessé que par les louanges qu'on lui donne à lui-même. C'est une âme inébranlable, toujours inégale dans les plus grands revers, parce qu'ils ne sauraient l'abattre, et, dans les plus grandes prospérités, parce qu'elles ne sauraient l'enfler ni l'éblouir. C'est un homme qui souffre patiemment des injures, qui les pardonne chrétiennement ; ce n'est pas qu'il ne les sente, et qu'il n'ait même souvent le pouvoir de s'en venger ; l'indépendance de son caractère, exempt de toutes faiblesses, l'en rendrait plus capable qu'un autre ; mais il se regarde comme un néant devant Dieu ; et, comme il est résolu de ne rapporter qu'à lui seul tous ses avantages, il ne manque jamais de lui remettre tous ses droits ; si donc il paraît quelquefois vaincu, c'est qu'il ne veut remporter des victoires que sur lui-même. C'est un homme, enfin, toujours content de l'état où la Providence l'a placé, et qui ne sollicitera jamais un changement d'état et de condition que par sa bonne conduite.

Voilà, chrétiens, quel est le vrai caractère de l'humilité : y voyez-vous rien qui soit capable de dégrader l'homme, ni d'effacer ces sentiments nobles et élevés qu'une raison épurée fait naître dans nos âmes ? Abraham, Moïse, David étaient humbles ; peut-on les regarder comme des hommes faibles et pusillanimes ? Les apôtres étaient humbles ; peut-on nier qu'ils n'aient été grands ? où trouvera-t-on des entreprises plus grandement conçues et plus fortement exécutées que celles que nous lisons dans leur vie ? où trouverons-nous des adversités mieux soutenues, des résistances mieux combattues, des périls mieux affrontés, la mort même plus courageusement et plus constamment méprisée ? Qu'est-ce qui sera capable de nous étonner, disait saint Paul, cet apôtre si humble et si faible à ses propres yeux ; seraient-ce les persécutions portées jusqu'aux plus cruels tourments, jusqu'aux plus sanglants outrages ? Nous sommes bien au dessus des tourments et

des outrages : *In hic omnibus superamus.* (*Rom.*, VIII, 27.)

Mais d'où leur venait cette grandeur et cette force, et comment trouvaient-ils le secret de l'allier avec une humilité si profonde, jointe à une faiblesse si reconnue? Ah! chrétiens, le sentiment même de leur humilité et de leur faiblesse était en quelque sorte la base et le fondement de leur grandeur; plus ils se défiaient d'eux-mêmes et de leurs forces, plus ils avaient confiance dans le Dieu pour qui seul ils étaient résolus de travailler et de combattre; et ce Dieu leur donnait toute la force, parce qu'il était assuré qu'ils lui renverraient toute la gloire. Ils pouvaient tout en lui et par lui, parce qu'ils étaient persuadés qu'ils ne pouvaient rien par eux-mêmes ; et c'est par cette raison que saint Léon a bien osé dire que loin que l'humilité chrétienne soit capable de détourner un homme des grandes entreprises, rien n'est impossible aux humbles : *Nihil arduum est humilibus.* A quoi pourraient-ils, en effet, trouver de l'impossibilité, accoutumés qu'ils sont à mettre leur confiance dans celui qui peut tout. On peut donc être en même temps un homme humble et un homme supérieur : l'humilité chrétienne n'est donc pas capable de resserrer un cœur et de l'affaiblir ; elle n'est capable ni de borner les vues de l'esprit, ni d'énerver les forces du courage, ni d'arrêter le cours des plus hautes entreprises, ni de suspendre les plus héroïques efforts. On peut dire, au contraire, que ce qui s'est fait dans le monde de plus merveilleux et de plus grand, a été plus souvent exécuté par des hommes humbles que par des hommes vains et orgueilleux. Une présomption aveugle, une vanité mal entendue, un injuste mépris des conseils d'autrui, une jalousie basse, une petitesse déplacée, un retour intéressé sur soi-même, suites ordinaires de l'ambition et de l'orgueil, ont souvent fait échouer des entreprises qu'une humilité sincère aurait fait réussir. Et, si le sage a eu raison de dire : Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier (*Eccli.*, III, 20), on peut, sans altérer la force et la vérité de cette maxime, la retourner dans un sens contraire et dire : Plus vous vous humilierez, plus vous serez grand. Aussi Dieu semble-t-il avoir réservé toutes ses couronnes pour les humbles : *Celui qui se sera humilié*, disait le Sauveur, *sera exalté; celui qui se sera fait petit sur la terre, sera grand dans le ciel.* (*Luc.*, XIV, 11.)

Comprenez donc ici, chrétiens, à quel point vous êtes éloignés du royaume de Dieu. La connaissez-vous, cette humilité chrétienne? la pratiquez-vous, la demandez-vous, la désirez-vous? N'êtes-vous pas remplis de vanité et d'orgueil, et vous apercevez-vous seulement des fautes que cette passion vous fait commettre? Vous est-il jamais arrivé de vous en accuser dans le tribunal de la pénitence? vous est-il jamais arrivé de vous les reprocher à vous-mêmes? Souffrez donc aujourd'hui qu'on vous les reproche.

Que de présomption dans votre esprit! que d'enflure dans votre cœur! que de vanité dans vos pensées! que d'ambition dans vos désirs! que de délicatesse dans vos prétentions! que de hauteur dans vos mécontentements! que de sensibilité pour les préférences! que d'ardeur pour la fausse gloire du monde! que d'horreur pour les humiliations! que d'aversion et de mépris pour la sainte folie de la croix! et vous croyez être de véritables chrétiens, et vous croyez connaître et pratiquer la religion de Jésus-Christ! Ah, chrétiens, quiconque la sépare de l'humilité, ne la connaît pas, ne la pratique pas. Un chrétien orgueilleux est un monstre dans le christianisme, qui peut bien avoir une religion tout humaine, une religion de fantaisie et de caprice; mais qui n'a pas dans le cœur la religion de Jésus-Christ, puisque cette religion est fondée sur l'humilité, puisqu'elle est inséparable de l'humilité, puisqu'elle ne connaît ni piété, ni vertu, ni prière, ni pénitence, ni bonnes œuvres sans humilité. Embrassez-la donc, chrétiens, dans toute l'étendue de votre cœur, cette humilité sincère; qu'elle se répande sur toutes vos actions, qu'elle soit l'âme de toutes vos prières, qu'elle serve de voile à toutes vos vertus : abaissez-vous devant Dieu, abaissez-vous pour lui devant les hommes, abaissez-vous devant vos maîtres, abaissez-vous devant vos égaux, abaissez-vous même en esprit devant vos inférieurs. Gardez-vous, enfin, de mépriser personne, et ne songez qu'à vous mépriser vous-mêmes. Cette règle exprime en deux mots tout l'esprit du christianisme; elle est le précis et l'abrégé de la science des saints.

O Dieu! qui anéantissez aujourd'hui, en vous faisant homme, tant de grandeurs réelles et véritables, donnez-moi la force d'anéantir devant vous ces grandeurs mondaines et passagères qui enflent mon cœur et qui le remplissent de leurs illusions. Quoi! je voudrais m'élever par l'orgueil, quand je vois mon Seigneur et mon maître descendre pour me sauver, dans l'abîme de l'humiliation! O Verbe anéanti, je vous fais aujourd'hui un entier sacrifice de tous les sentiments de la vanité et de l'orgueil. C'est ainsi, chrétiens, que Marie s'anéantissait elle-même dans l'attente de l'heureux accomplissement des promesses du Seigneur; et ce n'est qu'en imitant, comme elle, les abaissements de Jésus-Christ, que nous pourrons avoir part à son élévation et à sa gloire dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le jour de l'Ascension.

SUR L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST POUR LES HOMMES.

Assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei. (*Marc.*, XVI, 19.)

Il est monté au ciel et il est assis à la droite de Dieu.

La terre avait déjà reconnu la puissance de Jésus-Christ, selon la pensée de saint

Bernard, lorsqu'elle ouvrit son sein pour rendre le corps de Lazare, qui y était renfermé, et ensuite pour rendre le corps de Jésus-Christ même, trois jours après sa mort. La mer l'avait reconnu, lorsqu'elle calma ses flots, et qu'elle se raffermit sous ses pas et sous ceux d'un de ses disciples. L'enfer l'avait reconnu, lorsqu'il ouvrit ses portes pour le laisser entrer dans ses abîmes profonds, où il alla chercher les justes qui y étaient retenus depuis le commencement du monde il ne lui restait donc plus qu'à exercer son pouvoir dans le ciel. Il y entre aujourd'hui, chrétiens, porté sur les ailes des vents : *Qui ambulas super pennas ventorum* (*Psal.* CIII, 3), environné d'une lumière éclatante, qui le couvre comme un vêtement : *Amictus lumine sicut vestimento.* (*Ibid.*, 2.) L'air se rend plus pure et plus serein sur son passage ; tous les cieux s'ouvrent devant lui : le bruit des trompettes qui annonça autrefois sa présence sur le Sinaï, n'était qu'une ombre et une figure imparfaite des charmants concerts qui accompagnent aujourd'hui son triomphe ; les sons les plus forts et les plus doux sont employés à célébrer sa gloire : *Ascendit Deus in jubilo, Dominus in voce tubæ.* (*Psal.* XLVI, 6.)

Anges saints, esprits bienheureux, immortels habitants de la céleste patrie, hâtez-vous d'ouvrir au Roi de gloire ces portes éternelles qui ont été fermées depuis le péché du premier homme : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales.* (*Psal.* XXIII, 7.) Enfin, le voilà de retour, ce géant glorieux, de la longue et pénible carrière qu'il avait entreprise pour le salut du monde : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Psal.* XVIII, 6.) Sans quitter le sein de son Père, il avait passé dans celui de Marie ; du sein de Marie, dans la crèche de Bethléem, de Bethléem, en Egypte ; d'Egypte, à Nazareth ; de Nazareth, dans les diverses contrées de la Judée ; de là, sur le Calvaire ; du Calvaire au tombeau ; et du tombeau il retourne glorieux et triomphant dans le séjour éternel de la béatitude : il amène avec lui les saints qu'il a rachetés : *Hæc est præda David.* (I *Reg.*, XXX, 20.) Telle est la proie de ce nouveau David. C'est ainsi qu'il se montre le digne héritier de ce grand roi, dont les victoires avaient été la figure du Messie. Il a mené sur la terre une vie pénible et laborieuse, il s'est plongé dans le torrent de nos misères et de notre mortalité ; mais il lève aujourd'hui la tête au-dessus des ondes : *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* (*Psal.* CIX, 7.)

Le laisserons-nous quitter la terre, sans nous occuper de tout ce qu'il a fait pour nous témoigner son amour ? nous bornerons-nous à célébrer son triomphe, sans réfléchir sur les effets prodigieux de sa miséricorde et de sa bonté ? S'il est vrai que l'amour se communique comme le feu, et que, plus il est vif et ardent, plus il a de facilité à se reproduire, quelles flammes ne doit pas allumer dans tous les cœurs l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ? Non, personne ne mérita jamais d'être autant aimé que lui, parce que personne ne sut jamais mieux aimer. Examinons ici tous les caractères de son amour, et nous trouverons que c'est un amour parfait, un amour sans exemple, un amour à l'épreuve de tout.

Quatre choses, chrétiens, ont coutume de détruire et d'anéantir l'amour humain : le temps l'use, l'ingratitude l'efface, l'éloignement le refroidit, le changement de condition l'altère.

Je ne vois que le seul amour de Jésus-Christ pour les hommes qui ait résisté à toutes ces épreuves à la fois. Le temps n'a pu l'affaiblir, parce que c'est un amour éternel ; l'ingratitude des hommes n'a pu l'effacer, parce que c'est un amour patient et désintéressé ; l'éloignement n'a pu le refroidir, parce que c'est un amour constant et fidèle ; enfin, le changement arrivé dans l'humanité de Jésus-Christ glorifié n'a pas été capable de l'altérer, parce que c'est un amour immuable.

Ames sensibles, cœurs généreux, qui faites profession d'être touchés des services que l'on vous offre ou que l'on vous rend ; qui vous piquez de répondre à l'affection que l'on a pour vous, par une affection réciproque ; qui seriez au désespoir que l'on pût vous reprocher le moindre trait d'ingratitude ; qui le regarderiez comme une tache honteuse et déshonorante, dont vous vous feriez à vous-mêmes un reproche éternel, étudiez ici tous ces différents caractères de l'amour de Jésus-Christ pour vous ; et si vous ne ressentez pas pour lui l'amour le plus vif et le plus sincère, si vous ne dites pas avec l'apôtre saint Paul : Anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus (I *Cor.*, XII, 3), regardez-vous comme des monstres d'insensibilité qui ne méritent pas de voir le jour. L'éternité et le désintéressement de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, l'épreuve du temps et de l'ingratitude ; ce sera le sujet de la première partie : la constance et l'immutabilité de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, à l'épreuve de l'éloignement et du changement d'état dans son humanité glorifiée ; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un amour éternel est celui qui a précédé tous les temps, et qui subsiste depuis tous les temps. Tel est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes : il a précédé tous les temps ; et, pour vous en convaincre, je vais, à l'exemple du disciple bien-aimé, m'élever en esprit jusqu'à la demeure du Très-Haut. Aidé de la lumière de l'Esprit-Saint, qui guide cet apôtre, et qui le conduit, je pénètre avec lui dans les plus profonds mystères de la Divinité ; j'entre, par la pensée, jusque dans l'intérieur de son essence ; je mesure, autant qu'il est possible à des yeux mortels, l'espace immense de son éternelle durée, et j'y vois le Verbe de Dieu égal à Dieu, engendré dès le commencement ; c'est-

à-dire de toute éternité, dans le sein du Père : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* (*Joan.*, I, 1.) J'y vois que tout a été fait par lui, et que rien de ce qui existe n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est.* (*Ibid.*, 3.) J'y vois qu'il a toujours été la vie et la lumière des hommes, par les rapports intimes que son amour a mis entre lui et eux : *In ipso vita erat, et vita erat lux hominum.* (*Ibid.*, 4.) Mais il faut l'entendre parler lui-même.

Le Seigneur, nous dit-il (*Prov.*, VIII, 22 et seq.), m'a possédé dès le commencement de ses voies : j'étais avant qu'il y eût aucune chose créée, j'étais enfanté avant les collines, j'étais présent lorsqu'il préparait les cieux, lorsqu'il environnait les abîmes de la mer, et qu'il en marquait les bornes, lorsqu'il affermissait l'air au-dessus de la terre, et qu'il disposait, dans un parfait équilibre, les eaux des fontaines ; j'étais avec lui, et je réglais toutes choses, et j'ai toujours fait mes délices d'être avec les enfants des hommes.

L'amour qu'il a pour nous est donc plus ancien que le monde ; cet amour a donc précédé tous les temps, puisqu'il chérissait les enfants des hommes avant la création de cet univers, et qu'il a travaillé lui-même à la construction de ce grand ouvrage, parce que c'était une demeure où il devait un jour habiter avec eux, où il était résolu de se sacrifier pour eux.

Les apôtres nous enseignent clairement la même doctrine. Dieu, qui est riche en miséricorde, dit saint Paul, par l'amour excessif qu'il a pour nous : *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos* (*Eph.*, II, 4) ; nous a choisis en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, avant la création du monde : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem.* (*Eph.*, I, 4.) Saint Jean ne fait aucune difficulté d'assigner la même époque à la mort et au crucifiement de Jésus-Christ. Cet Agneau sans tache, dit-il, qui s'est immolé pour notre salut, a été mis à mort dès la première origine du monde : *Agni qui occisus est ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII, 8.) Et pourquoi fait-il remonter son sacrifice à une origine si ancienne et si reculée ? Ah ! chrétiens, c'est que tout était présent à l'entendement divin du Verbe de Dieu, et que prévoyant infailliblement la chute et la dégradation de l'homme par le péché, et conséquemment le besoin qu'il aurait un jour de sa rédemption, il prévint par un excès d'amour, la naissance des temps, et ne voulut pas attendre que le monde fût sorti du néant, pour se résoudre à nous racheter et à s'immoler pour notre salut.

Comprenez donc ici, chrétiens, toute la dignité de votre âme, et de quel prix elle est aux yeux du Seigneur ; il s'occupait du désir de la sauver en créant le monde, et avant même la création du monde : *Ante mundi constitutionem.* Cette âme n'existait pas encore, et Jésus-Christ était déjà résolu de se sacrifier pour elle. Car ne pensez pas que les vues et les projets de son amour ne se portassent que sur la masse du genre humain, prise en général, sans aucun égard ni aucune attention sur les particuliers qui étaient encore à naître : son intelligence infinie lui faisait voir distinctement tous les êtres et toutes les âmes qui devaient sortir un jour de ses mains. Vous-mêmes, chrétiens, qui avez peut-être ignoré jusqu'ici ces grandes et sublimes vérités, ou qui les avez sues sans en être touchés, vous étiez présents à son esprit et à son cœur ; il avait réglé, dans les conseils de sa sagesse et de son amour, la portion des fruits de sa Rédemption qui vous était destinée ; il avait décidé que vous seriez régénérés dans les eaux du baptême par préférence à tant d'autres créatures répandues sur la terre, auxquelles il n'a pas jugé à propos de manifester ses jugements ; que par là vous seriez mis dans la voie du ciel, et qu'il vous offrirait la lumière de sa grâce pour vous y conduire, et la force de cette même grâce pour vous y soutenir : c'est ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous adressant ces paroles dans la prophétie de Jérémie. Oui, je vous ai aimés d'un amour éternel, et toujours voulu vous attirer à moi : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans.* (*Jer.*, XXXI, 3.)

Un amour si ancien ne pouvait manquer de résister à la durée des siècles ; ayant précédé tous les temps, il devait subsister depuis tous les temps. Aussi Jésus-Christ nous a-t-il aimés jusqu'à la fin, du même degré d'amour qu'il avait eu pour nous dès le commencement : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Ne vous flattez pas, chrétiens, de trouver jamais un pareil amour dans le cœur faible et inconstant des créatures ; il faut nécessairement que l'amour humain commence, puisqu'il faut que les hommes aient eux-mêmes un commencement ; et il faut que leur amour finisse, puisqu'il est nécessaire qu'ils aient eux-mêmes une fin. Mais que dis-je ? combien en trouverez-vous qui soient seulement capables de s'attacher jusqu'à la mort ? leur affection finira toujours longtemps avant eux.

Le temps, qui détruit tout, exerce son pouvoir jusque sur nos sentiments. Un commerce long et habituel nous fait connaître les hommes tels qu'ils sont ; leur cœur se développe, et l'on pénètre insensiblement jusque dans les replis les plus secrets de cet abîme : on ne trouve souvent que de la bassesse où l'on croyait trouver de l'élévation, du caprice où l'on croyait trouver de la solidité, du faux et de l'artifice où l'on ne croyait trouver que de la candeur. Une occasion que le temps amène, suffit quelquefois pour mettre à découvert mille défauts adroitement déguisés, mille trahisons finement couvertes, mille noirceurs profondément dissimulées. Indépendamment même d'aucune connaissance nouvelle, la seule habitude suffira pour émousser le goût et pour user le sentiment. Le temps ôte à tous les objets cet air de nouveauté qui nous en-

chante; l'amour même devient en quelque sorte une raison de ne plus aimer, et d'avoir aimé longtemps est souvent la seule cause qui détermine les hommes à aimer moins ou à n'aimer plus. Voilà, chrétiens, ce que l'expérience nous apprend des faibles et de la légèreté du cœur humain, et ce qu'il est facile d'apercevoir quand on l'approfondit. Tel est l'empire que le temps exerce sur ses affections, qui ne peuvent avoir pour principes que des connaissances bornées, des goûts qui passent, un caprice qui s'évanouit.

Le seul amour de Jésus-Christ pour les hommes, exempt de toute faiblesse et de toute imperfection, a donc pu résister à la durée des temps. Plus ancien et plus durable que son objet, cet amour est éternel comme le Fils de Dieu, et ne saurait être caduc et passager comme les créatures. Sa science étant infinie, le temps ne saurait lui donner des connaissances nouvelles qui le dégoûtent; comme il est infiniment sage, le caprice ne peut rien sur lui.

Il ne nous a donné que le temps de notre vie pour répondre à un amour si ancien, si durable et si permanent. Mais hélas! qu'avons-nous fait de cette vie, qui ne nous paraît jamais assez longue pour satisfaire nos passions? combien n'en avons-nous pas déjà retranché d'années à l'amour que nous devons à Jésus-Christ? Ah! il n'est que trop vrai, disait saint Augustin, je vous ai connu trop tard, ô mon Dieu! j'ai commencé trop tard à vous aimer : *Sero te cognovi, sero te amavi.*

Votre amour pour moi était avant le temps, et le temps n'a pu le détruire; le mien a commencé trop tard, et il a éprouvé tous les égarements de mon inconstance. Je vous ai souvent quitté pour le monde; et si je suis quelquefois revenu à vous, je n'ai pas tardé de retourner au monde. Aurai-je donc encore des jours de dévotion et des jours de péché? Ne le permettez pas, Seigneur, venez régner dans mon âme, rendez-vous le maître de ses sentiments, et ne souffrez pas qu'elle se sépare jamais de vous. Mon ingratitude même n'a pas été capable d'affaiblir cet amour patient et désintéressé que vous avez pour moi.

Jésus-Christ ayant aimé de toute éternité, dit l'évangéliste; et qui? les hommes qui sont sur la terre, et par conséquent des hommes ingrats et pécheurs : *Cum dilexisset suos qui erant in mundo* (*Joan.*, XIII, 1); il les aima jusqu'à la fin, sans que leur ingratitude et leurs péchés aient été capables d'éteindre ou d'affaiblir son amour : *In finem dilexit eos.* (*Ibid.*) Cependant, vous le savez, chrétiens; si quelque chose a le pouvoir d'anéantir l'amour, c'est l'ingratitude. Un ancien disait que celui qui, le premier, inventa les bienfaits, avait trouvé des chaînes pour attirer les cœurs et pour les unir. Or, l'ingratitude rompt en un instant ces doux liens; elle sépare ceux que les bienfaits avaient unis, et change souvent leur amour en haine. Mais quoique toute espèce d'ingratitude produise ordinairement ces tristes effets, il y a divers degrés à distinguer dans ce vice, qui le rendent plus ou moins odieux, plus ou moins efficace pour éteindre l'amour.

Le premier degré consiste à garder le silence sur les bienfaits que l'on a reçus; le second consiste à les oublier; le troisième consiste à offenser son bienfaiteur. N'en jamais parler, c'est une faute; les oublier, c'est un crime; les payer d'injures et d'outrages, c'est le comble des horreurs. Or, votre ingratitude pour Jésus-Christ n'a-t-elle pas été jusqu'à cet excès? n'a-t-elle pas souvent passé ces divers degrés, et n'est-elle pas montée jusqu'au troisième, qui est sans doute le plus odieux de tous, et qui paraîtra toujours digne d'exécration aux âmes bien nées? Comblés des bienfaits de votre Rédempteur, n'avez-vous pas négligé de les publier, et de célébrer, par des cantiques d'action de grâces, les prodigieux effets de sa miséricorde? c'est proprement la véritable marque de reconnaissance qu'il est en droit d'attendre de ses créatures : car que pouvons-nous lui offrir pour le remercier de ses bienfaits? Si vous lui offrez vos richesses, vous ne lui donnerez que ce qui lui appartient plus qu'à vous. Si je lui offre des victimes et des holocaustes, disait le Prophète, n'est-il pas le Seigneur de tous les êtres, comme il en est le Créateur? est-il aucun bien qui ne soit à lui par propriété, comme il en vient par origine? Il n'y a donc qu'une seule offrande qu'il nous convienne de lui présenter, comme venant de nous; c'est l'action de grâces, c'est la louange de sa libéralité, de sa miséricorde et de sa bonté; c'est le don qu'il attend de nous, c'est le tribut que nous devons à sa gloire : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 23.) La pensée le conçoit, l'affection le forme, la gratitude le rend public, et la langue en fait l'offrande par les bénédictions qui expriment notre reconnaissance; c'est ce que le prophète appelle les victimes et les holocaustes de nos lèvres : *Reddemus vitulos labiorum nostrorum.* (*Osee*, XIV, 3.) Les actions de grâces qui partent d'un cœur pénétré de reconnaissance et d'amour, le rendent en quelque sorte semblable à cet autel des parfums où l'on brûlait autrefois un encens agréable au Seigneur, qui s'élevait jusqu'à son trône en odeur de suavité. Or, à qui devons-nous offrir plus souvent et plus longtemps cet encens pur, ce sacrifice de louanges, qu'à Jésus-Christ, notre Sauveur? C'est pour le remercier de ses bienfaits que l'Église ne cesse de faire retentir dans ses temples ces cantiques d'actions de grâces que le Roi-Prophète lui a transmis : il y célèbre partout l'amour de Jésus-Christ pour les hommes; il invite toutes les créatures, et jusqu'aux êtres inanimés, à bénir son saint nom, et à célébrer sa gloire; il y répète cent fois que sa miséricorde et son amour pour nous sont de toute éternité, et subsisteront jusqu'à la fin des siècles : *Quoniam in æternum misericordia ejus.* (*Psal.* CXXXV,

1.) Déjà ce prophète voyait en esprit le Rédempteur du genre humain, occupé, avant tous les temps et depuis tous les temps, du salut des pécheurs; les apôtres, remplis du même esprit, avertissaient les fidèles de mettre au rang de leurs principaux devoirs les actions de grâces qu'ils devaient à Jésus-Christ. Attachez-vous à la prière, disait saint Paul, en y joignant toujours l'action de grâces : *Orationi instate, vigilantes in ea in gratiarum actione* (*Col.*, IV, 2; *Philip.*, IV, 6); exposez vos besoins à Dieu dans la prière, sans omettre l'action de grâces.

Comment vous êtes-vous acquittés, chrétiens, d'un devoir si juste, si essentiel, et si recommandé ? Ne laissez-vous pas aux ministres de l'Eglise le soin de le remplir, sans jamais vous unir de l'esprit et du cœur aux sentiments de reconnaissance, si souvent inculqués dans leurs cantiques et dans leurs prières ?

Mais comment pourriez-vous être pénétrés de ces sentiments, vous qui avez peut-être porté l'ingratitude jusqu'à oublier totalement les obligations infinies que vous avez à la personne adorable de Jésus-Christ? Car, je vous le demande, quelle place a jamais occupée dans votre souvenir cette régénération spirituelle qui vous a faits enfants de Dieu et héritiers de son royaume, et que le Sauveur vous avait préparée dès l'origine du monde? Vous ne vous souvenez peut-être que trop des avantages et des prérogatives de votre naissance selon la chair, dont votre orgueil et votre vanité se repaissent incessamment, tandis que celle qui vous unit à Jésus-Christ, et que vous devez regarder comme le plus précieux gage de son amour, semble être effacée pour toujours de votre mémoire. Votre ingratitude ne s'est pas même bornée à l'oubli de ses bienfaits : combien de fois ne vous est-il pas arrivé d'offenser votre bienfaiteur par tous les genres d'outrages auxquels vous n'ignorez pas qu'il est le plus sensible? Degré d'ingratitude si affreux, qu'il ne tombait pas même dans l'esprit du démon, que l'homme pût en être capable. Car, lorsque cet esprit de ténèbres eut parcouru la terre, le Seigneur lui ayant demandé s'il n'avait pas admiré la fidélité de son serviteur Job : devez-vous en être surpris ? repartit Satan, Job n'est-il pas comblé de vos bienfaits? et serait-il possible qu'il fût assez ingrat pour vous offenser? Cependant, chrétiens, faites-y réflexion, ce monstrueux excès d'ingratitude que le démon lui-même ne pouvait pas imaginer, vous n'avez pas rougi de le commettre; non-seulement vous avez offensé Jésus-Christ malgré ses bienfaits, mais vous vous êtes servis de ses bienfaits mêmes pour l'offenser : tous les dons naturels qu'il a répandus sur vous, vous les avez tournés contre lui; vous avez employé votre santé et vos forces à l'offenser par des crimes qu'il abhorre, votre grandeur et votre puissance à l'offenser par votre orgueil ; tous les avantages que vous possédez, toutes les facultés de votre âme, tous les mouvements de votre corps, sont autant de bienfaits que vous avez reçus de lui, et vous ne les avez employés qu'à l'offenser.

Il n'en faut pas tant pour rompre entre les hommes les amitiés les plus fortes, les liaisons les plus anciennes et les plus intimes; mais l'amour de Jésus-Christ, toujours patient et toujours désintéressé, n'a pu être affaibli par les divers excès de votre ingratitude : *Cum adhuc infirmi essemus.... pro impiis mortuus est.* (*Rom.*, V, 6.) Il s'est sacrifié, il a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang; pour qui? Pour vous, qui peut-être ne l'avez jamais aimé, et dont il prévoyait avec certitude qu'il n'éprouverait pas le moindre retour de reconnaissance et d'affection ; pour vous, qui, au lieu de tourner vers lui ce cœur si sensible qu'il a formé de sa main, n'avez jamais eu de sentiments que pour le monde et pour les plaisirs; pour vous enfin, qui n'avez jamais répondu à ses avances que par des mépris, à ses empressements, que par des dégoûts; à ses grâces que par une résistance opiniâtre à ses volontés.

Voilà pourtant, chrétiens, ce qu'il a aimé, et ce qu'il aime encore. Car ne pensez pas que ce nombre prodigieux d'infidélités ait été capable d'éteindre un amour qui subsistera jusqu'au dernier soupir de notre vie. Oui, au moment même de votre mort, il vous cherchera encore, il fera encore un dernier effort pour vous attirer à lui : il viendra lui-même, il se fera porter jusqu'à vous, et il ne pourra commencer à vous haïr que lorsque la mort, ayant fixé votre état et vos sentiments pour l'éternité, lui aura ôté toute espérance de vous ramener à lui.

O Roi du ciel et de la terre, pour qui donc avez-vous des empressements si tendres et si généreux ? *Quid est homo, quod memor es ejus?* (*Psal.* VIII, 5.) Vous courez après un ingrat qui ne mérita jamais vos recherches et votre amour : vous est-il donc si important de le rendre heureux? avez-vous un si grand intérêt à gagner son âme? et quand vous l'abandonneriez à sa volonté perverse et à son sens réprouvé, en seriez-vous moins grand, moins puissant et moins glorieux? Il a beau vous fuir et vous résister, il a beau vous offenser et vous déclarer la guerre, vous ne pouvez encore vous résoudre à le traiter en ennemi. Le Sage avait donc bien raison de nous dire que votre amour pour les hommes était semblable à un feu que rien ne peut éteindre, puisque cet affreux débordement de vices, ces noirs torrents de crimes et d'iniquité dont le monde est inondé, n'ont pas été capables d'en diminuer les ardeurs : *Aquæ multæ non poterunt exstinguere charitatem, nec flumina obruent illam* (*Cant.*, VIII, 7.)

Mais achevons, chrétiens, il me reste à vous faire voir la constance et l'immutabilité de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, à l'épreuve de l'éloignement et du changement d'état dans son humanité glorifiée : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La plupart des hommes se piquent de constance et de fidélité dans leurs attachements; s'ils vous quittent pour aller vivre loin de vous, ils ne manqueront pas de vous assurer que leur éloignement ne sera pas capable de diminuer leur affection; et que s'ils parviennent jamais à une grande fortune, ils auront toujours pour vous les mêmes sentiments: mais lorsqu'ils seront une fois éloignés, ou qu'ils auront passé d'une condition médiocre ou obscure à un rang plus élevé, ils oublieront bientôt leurs protestations et leurs promesses; d'autres objets prendront, dans leur esprit et dans leur cœur, la place de ceux qu'ils auront perdus de vue, et il arrivera souvent qu'ils affecteront de ne plus connaître et qu'ils iront même jusqu'à mépriser et à dédaigner ceux qu'ils ont le plus chéris.

Le seul amour de Jésus-Christ pour les hommes se soutient sans diminution, quoique mis à l'épreuve du plus grand éloignement et de la plus haute élévation. Jésus-Christ savait, dit l'Evangeliste, qu'il allait quitter le monde, et qu'en le quittant, son humanité sainte allait s'éloigner des hommes, et s'en séparer pour toujours: ***Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transeat ex hoc mundo ad Patrem*** (***Joan.***, **XIII, 1.**) Mais un si grand éloignement ne donnera pas l'atteinte la plus légère à la constance de son amour. Je vais vous quitter, dit-il à ses disciples, je vais dans un lieu si éloigné du monde, qu'il ne vous sera pas possible de me suivre: *Quo ego vado, vos non potestis venire.* (*Joan.*, XIII, 33.) Ne craignez pas cependant que je cesse de vous aimer; présent ou absent, je suis toujours le même; et si comme homme je m'éloigne de vous, l'amour que j'ai pour vous comme Rédempteur ne se ressentira nullement de cette séparation: ***Non relinquam vos orphanos*** (***Joan.***, **XIV, 18**); vous ne serez point semblables à des orphelins qui ont perdu leur père et leur mère: *Veniam ad vos* (*Ibid.*); je serai toujours avec vous, et par l'attention de mon esprit, et par les sentiments de mon cœur, et par la protection continuelle de ma grâce. Il est donc vrai de dire que la distance que Jésus-Christ met entre lui et nous a bien pu séparer les corps, mais qu'elle n'a pu nous éloigner de son cœur; qu'elle a pu le dérober à notre vue, mais qu'elle n'a pu refroidir son amour: ne dirait-on pas même qu'elle n'a servi qu'à l'augmenter? Pourquoi me persécutez-vous, dit-il à Saul, lorsqu'il lui apparut sur le chemin de Damas? *Saule, Saule, quid me persequeris.* (*Act.*, IX, 4.) Jésus-Christ était alors dans le ciel, dit saint Augustin; comment pouvait-il donc être persécuté par un homme? Ah! répond ce saint docteur, c'est que Saul persécutait alors les disciples de Jésus-Christ, et qu'il ne pouvait les poursuivre sans que les persécutions qu'il leur suscitait ne blessassent sensiblement le cœur de leur Maître, qui leur était si intimement uni, qu'il n'avait pas fait de difficulté de leur dire qu'il ne faisait qu'un avec eux, comme il ne faisait qu'un avec son Père: ***Ut sint unum sicut et nos.*** (***Joan.***, **XVII, 11.**) C'est donc uniquement son amour pour ses fidèles disciples, qui l'engage, malgré son éloignement, à déployer toute la force de son bras et toute la puissance de sa grâce pour terrasser et pour convertir celui qui les persécute; c'est ce même amour qui le porte à s'intéresser continuellement auprès de son Père, en faveur de ceux qui l'offensent, pour en obtenir le changement de leur cœur et la rémission de leurs péchés. L'apôtre saint Jean nous assure qu'il fait encore dans le ciel l'office de médiateur et d'intercesseur pour notre salut: Mes chers enfants, disait-il aux premiers fidèles, longtemps après l'Ascension de Jésus-Christ, je vous exhorte à éviter le péché: ***Hæc scribo vobis ut non peccetis.*** (**I** ***Joan.***, **II, 1.**) Mais si quelqu'un de vous a le malheur d'y tomber, qu'il se souvienne que nous avons toujours auprès du Père céleste un puissant médiateur dans la personne de Jésus-Christ, le modèle de tous les justes: ***Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum.*** (***Ibid.***)

Que ne fait-il pas encore pour nous consoler, et pour nous dédommager de son absence? Sachant qu'il allait bientôt quitter le monde, il avait pris d'avance un moyen pour se rapprocher de nous, et pour habiter encore avec nous: moyen auquel nous n'aurions jamais pensé; ressource si extraordinaire et si merveilleuse, qu'elle ne pouvait être conçue et imaginée que par l'amour d'un Dieu. Je parle du mystère adorable de l'Eucharistie qui nous unit à lui, et qui le rend toujours présent à nos yeux sous des espèces sensibles: il y multiplie les miracles pour y reproduire en quelque sorte sa présence à toutes les heures, à tous les moments, dans tous les lieux du monde. Il s'était fait homme pour nous sauver, c'était déjà un effet prodigieux et incompréhensible de son amour; il avait consenti à mourir pour nous sur une croix, c'était nous en donner une preuve qui n'était pas moins extraordinaire et moins étonnante; mais enfin, telle était la volonté de son Père, qui avait attaché à cette condition le salut et la rédemption des hommes. Son sacrifice étant une fois consommé sur le Calvaire, les motifs de ses abaissements semblaient avoir cessé; l'ouvrage de la rédemption était accompli, le monde était réconcilié. Pourquoi a-t-il donc perpétué dans l'Eucharistie un abaissement plus incompréhensible encore et plus prodigieux que celui de son incarnation et de sa mort? pourquoi veut-il être toujours un Dieu caché, humilié, anéanti? n'en avait-il pas assez fait pour nous témoigner son amour, en prenant la forme d'esclave, et en souffrant une mort également cruelle et ignominieuse? pourquoi faut-il qu'il demeure encore dans ce lieu d'exil, dans cette terre maudite, où il est continuellement exposé

aux outrages des pécheurs, à l'indifférence des tièdes, et aux profanations sacriléges des impies? Qui pourrait s'empêcher de reconnaître ici le plus sublime effort de l'amour? O charité incompréhensible, s'écrie saint Bernard, amour constant, amour généreux! quoi! un Dieu avoir tant de tendresse et d'empressement pour un faible mortel, pour une vile créature! un Dieu désirer de s'unir à moi, et le désirer au point de s'anéantir et de s'immoler tous les jours pour l'amour de moi! un Dieu se rendre toujours présent par des miracles, pour être toujours avec moi! Cœur insensible, en a-t-il assez fait? hésiterez-vous encore à savoir si vous répondrez à de si grandes avances par un amour sans bornes, ou si vous continuerez à les mépriser? Quel est donc celui qui recherche ainsi votre amour avec tant de constance et de désintéressement? Ce n'est plus cet homme de douleurs, méconnaissable au milieu des hommes, accablé de toutes les infirmités de notre nature; c'est ce Roi de gloire assis à la droite de Dieu, qui règne présentement dans la maison de Jacob : sur la terre il n'avait que douze pauvres pécheurs à sa suite, dans le ciel il va être servi par des millions d'anges; sur la terre il n'avait pas où reposer sa tête, dans le ciel il sera placé sur le trône de l'Eternel; sur la terre on l'avait vu prosterné aux pieds de ses disciples, dans le ciel il verra tout l'univers à ses genoux. Ce changement d'état dans son humanité glorifiée sera-t-il capable de lui faire oublier ces hommes qu'il a tant chéris lorsqu'il vivait avec eux en ce monde? Non, chrétiens, il sera encore tout occupé de l'amour qu'il a pour eux. Je monte au ciel, leur dit-il, et son discours s'adressait à nous comme à eux : je monte au ciel pour vous envoyer le Saint-Esprit; il est de votre intérêt que je me sépare de vous : *Expedit vobis ut ego vadam.* (*Joan.*, XVI, 7.) Comment parle-t-il encore de leur intérêt? ne dirait-on pas qu'il en est plus touché que de l'intérêt de sa gloire? S'il monte au ciel, il semble que c'est plutôt pour eux que pour lui-même. J'y vais, leur dit-il, pour vous y préparer une place : *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Quand il leur prédit les persécutions qu'ils auront à souffrir : Ne craignez rien, leur dit-il, je serai toujours avec vous; si l'on vous interroge comme des coupables que l'on veut conduire au supplice, je parlerai par votre bouche, et je donnerai à vos paroles une sagesse et une force à laquelle vos adversaires ne pourront résister; je me servirai du pouvoir qui m'a été donné dans le ciel et sur la terre pour opérer par votre ministère des prodiges qui étonneront les idolâtres; enfin je vous suivrai partout, je vous soutiendrai dans tout, je vous défendrai contre tout. Ainsi son amour subsiste encore au milieu de sa gloire, et le changement d'état dans son humanité glorifiée, n'a pu rien changer à cet amour immuable. Qui le croirait cependant, chrétiens? la différence des conditions influe jusque sur l'amour que les hommes sont obligés d'avoir pour lui. Ils l'aiment moins, ils sont moins attentifs à l'écouter et à lui plaire, à proportion qu'ils se croient plus grands et plus élevés dans les idées du monde. Le peuple l'adore, les grands le méprisent ou le regardent avec indifférence; le peuple est humble et modeste dans ses temples, la plupart des riches en usent plus familièrement avec lui, ils ne croient pas devoir s'assujettir pour lui à tant de contrainte. Si la loi prescrit quelque pratique austère et gênante pour le corps, le peuple s'y soumet et l'observe; les riches s'en dispensent, comme s'il n'avait permis qu'il y eût des grands et des riches dans le monde que pour créer des conditions exemptes de l'Evangile, ainsi que les princes en créent quelquefois avec des priviléges qui les exemptent des charges les plus onéreuses de l'Etat.

Non, chrétiens, il n'y a en Jésus-Christ ni riches ni pauvres : *Non enim est distinctio Judæi et Græci.* (*Rom.*, X, 12.) Jésus-Christ est le Maître et le Rédempteur de tous les hommes; il les porte tous dans son cœur : et, puisque sa charité s'étend à tous, il est sans doute en droit d'exiger d'eux tous le même retour et la même reconnaissance. Quoiqu'il soit élevé au plus haut des cieux, il nous offre encore son cœur, il est encore jaloux de posséder le nôtre : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* (*Prov.*, XXIII, 26); mon fils, nous dit-il, donnez-moi votre cœur, n'en ai-je pas assez fait pour le mériter? Que répondez-vous, chrétiens, à une invitation si touchante? Ah! si vous y êtes insensibles, si vous n'y répondez pas par l'amour le plus constant, le plus fidèle et le plus généreux, craignez d'être frappés de l'anathème que saint Paul a prononcé contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus: *Si quis non amat Dominum Jesum, sit anathema.* (*I Cor.*, XVI, 22.) Craignez que cette parole foudroyante ne s'adresse directement à vous, et qu'elle ne soit pour vous le présage d'une damnation éternelle. Quoi! un amour si fort et si constant de la part d'un Dieu, un feu si vif et si durable allumé dans son cœur, n'aura pas été capable de fondre les glaces du vôtre; d'un Dieu, qui, du haut du ciel et du sein de sa gloire, s'abaisse encore jusqu'à vous demander votre amour? Il veut être aimé de tous ceux qu'il a rachetés; et après tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour eux, n'est-il pas en droit de leur dire à tous : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi?* (*Matth.*, X, 37.) Et quel père ou quelle mère serait capable de nous aimer aussi parfaitement et aussi constamment que lui? Oseriez-vous dire qu'il en demande trop, et qu'il vous impose une obligation trop rigoureuse, quand il vous dit : Celui qui aime son âme plus que moi, c'est-à-dire, celui qui n'est pas disposé à sacrifier sa vie pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi? Est-ce trop, en effet, de se sacrifier soi-même pour un Dieu qui a

bien voulu se sacrifier pour nous? Quelque rigoureux que puissent être les sacrifices qu'il exige de nous, pouvons-nous les lui refuser sans rougir de notre ingratitude? Si la nature en souffre, si la chair en murmure, ne suffit-il pas, pour surmonter toutes nos répugnances, de nous rappeler à nous-mêmes cette parole de l'Apôtre saint Paul, qui faisait sa force et sa consolation dans les plus rudes épreuves : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me?* (*Galat.*, II, 20.) C'est Jésus-Christ qui demande de moi cet effort; et qu'est-ce que cet effort, qu'est-ce que ce sacrifice, en comparaison de ceux qu'il a faits pour moi? Il nous a aimés sur la terre, et il nous aime encore dans le ciel; il nous a aimés dans les jours de ses humiliations, et il nous aime encore dans les jours de sa gloire. Commençons du moins aujourd'hui à répondre à son amour par cette préférence entière et absolue qu'il exige de nous avec tant de justice. Il monte aujourd'hui au ciel pour nous en ouvrir l'entrée : *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Il y a marqué pour nous une place que nous ne pouvons perdre que par nos infidélités; travaillons tous à la mériter par la constance et la sincérité de notre amour : il le veut et il l'exige par le désir qu'il a de notre bonheur, il le veut et il l'exige dans la vue de se procurer à lui-même la douce satisfaction de penser qu'il n'a pas travaillé en vain pour notre salut.

Sauveur du monde, qui êtes présentement assis à la droite du Dieu très-haut, d'où vous viendrez un jour juger les vivants et les morts, que n'avez-vous pas fait, que n'avez-vous pas souffert en ce monde pour me témoigner votre amour? Qu'ai-je fait, hélas! pour vous témoigner ma reconnaissance? Vous vous êtes livré tout entier pour moi; je ne devais donc vivre que pour vous, et je n'ai vécu que pour le monde. Vous pensez encore à moi, vous vous occupez encore de mon salut dans le séjour de votre gloire; vous désirez encore de régner dans mon cœur, que vous trouvez toujours insensible pour vous. Jusques à quand serai-je assez ingrat et assez aveugle pour ne pas répondre à un amour aussi ancien, aussi constant et aussi généreux que le vôtre? de quel œil dois-je envisager tant d'années de faiblesse et d'égarements que j'ai passées sans vous aimer? Vous seul, ô mon Dieu, pouvez changer mon cœur; vous seul pouvez le purifier et l'attirer à vous : remplissez-le de votre amour, communiquez-lui cette charité divine, ce tendre et inviolable attachement qui doit l'unir éternellement à vous; rendez-le digne, en un mot, de participer un jour à ce bonheur ineffable dont vous jouissez dans le ciel, et qui n'est réservé qu'à ceux qui vous aiment, et dont vous couronnerez les mérites en couronnant vos dons dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR LES OPÉRATIONS DU SAINT-ESPRIT.

Apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis. (*Act.*, II, 3.)

Ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent.

Quel est ce nouveau feu qui brille aujourd'hui dans les airs? est-ce un tonnerre? est-ce un feu vengeur, semblable à celui qui embrasa autrefois des villes criminelles et réprouvées? Non, chrétiens; ce feu qui paraît dans le cénacle n'a ni la même origine ni les mêmes effets que ces feux terribles et destructeurs qui ont servi d'instrument à la vengeance divine; il n'a pas la même origine: ceux-ci n'étaient allumés que par la colère du Tout-Puissant, celui-là n'est allumé que par son amour; il n'a pas non plus les mêmes effets, puisqu'il ne détruit que pour édifier, qu'il ne consume que pour purifier, qu'il ne blesse que pour guérir, qu'il ne brûle que pour adoucir et pour consoler.

Ce feu divin va bientôt réduire en cendres les temples des idoles; mais il portera les hommes à bâtir sur leurs ruines les autels du Dieu vivant : il brûlera les cœurs; mais ce sera pour les rendre plus purs que l'or éprouvé dans la fournaise; il les percera de ses traits enflammés, mais ce sera pour guérir leurs plaies, pour adoucir leurs peines, pour apaiser leurs douleurs. Enfin, tous ceux qui seront frappés de ses coups, tous ceux qui seront abattus sous l'effort de son action toute-puissante, étant morts par le péché, ressusciteront par la grâce.

Le voilà donc ce feu sacré que Jésus-Christ était venu apporter sur la terre, et dont il eût voulu la voir embrasée : *Ignem veni mittere in terram?* (*Luc.*, XII, 19.) A-t-il pénétré jusqu'à vos cœurs, mes frères, avez-vous ressenti les saintes affections qu'il inspire? avez-vous reçu le Saint-Esprit, dont ce feu était le symbole? Entretenez-vous avec cette personne divine ce commerce intime et secret qui fait la joie et la consolation des âmes saintes? Hélas! le Saint-Esprit n'est, le plus souvent, honoré parmi nous que par un vain son de paroles, qui retentit en l'air et qui se dissipe; les hommages du cœur ne lui sont point rendus, et ses opérations, surnaturelles et divines, ne rencontrent le plus souvent parmi nous qu'ignorance, oubli, ingratitude ou indifférence.

Il était juste que l'Eglise cherchât à réveiller l'attention des fidèles sur cette personne adorable, en instituant ces fêtes, que l'on peut regarder comme les fêtes du Saint-Esprit; et je ne crois pas pouvoir mieux entrer dans les vues de l'Eglise, qu'en célébrant avec vous ces fêtes augustes par un discours uniquement consacré à la gloire du Saint-Esprit, et propre à vous instruire d'un grand nombre d'effets qui dépendent de sa vertu et de ses opérations, dont la connaissance manque à la plupart des hommes, qui ne les ont jamais sues, ou qui les ont pleinement oubliées.

Dans ce dessein, je vous ferai voir ce que le Saint-Esprit fait pour vous, et ce que vous faites contre le Saint-Esprit : ce que le Saint-Esprit fait pour vous, ce sera le sujet de la première partie ; ce que vous faites contre le Saint-Esprit, ce sera le sujet de la seconde.

Esprit-Saint, c'est vous qui donnez à la divine parole cette force qui la fait pénétrer jusque dans le fond des cœurs, comme un glaive à deux tranchants; c'est vous qui ajoutez à la force cette douceur et cette onction qui gagne et qui persuade : daignez parler par ma bouche, ce sont vos dons et vos bienfaits que je vais annoncer aux hommes ; ce sont les péchés qu'ils commettent tous les jours contre vous, dont je vais tâcher de leur faire comprendre la grandeur et l'énormité; mais ma voix ne peut tout au plus frapper les oreilles, si vous ne daignez leur parler au cœur; c'est la grâce que je vais demander par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme chrétien devant être le plus parfait et le plus merveilleux des ouvrages de Dieu, les trois personnes divines ont contribué à le former ; mais leurs soins se sont en quelque sorte partagés, et chacun a voulu y contribuer par quelque opération propre et particulière. L'Écriture attribue au Père la création et la conservation de notre être; notre rédemption doit être uniquement attribuée au Fils, et notre sanctification est particulièrement attribuée au Saint-Esprit : le Père a créé notre âme, le Fils l'a rachetée, mais c'est proprement le Saint-Esprit qui l'a sanctifiée. Ainsi, un parfait chrétien est l'ouvrage des trois personnes de l'adorable Trinité : il doit tout au Père, comme Créateur; il doit tout au Fils, comme Rédempteur; et il doit tout au Saint-Esprit, comme Sanctificateur.

Le symbole même de notre foi renferme bien clairement cette espèce de partage, et en fixe les différents objets. Faites-y réflexion, chrétiens, ce sont ici les plus grands et les plus solides principes de la religion et de la foi.

Dans ce symbole, nous déclarons premièrement que nous croyons en Dieu le Père tout-puissant, qui a créé le ciel et la terre ; voilà la création du monde et de tous les êtres attribuée au Père.

Nous déclarons ensuite que nous croyons en Jésus-Christ son Fils unique, dont nous exposons les principaux mystères, qui ne sont tous que les différentes circonstances de notre rédemption : sa conception miraculeuse, sa passion, son crucifiement, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son ascension au ciel, d'où il viendra juger les vivants et les morts; voilà la qualité de Rédempteur, et celle de Juge des vivants et des morts, qui en est la suite, attribuée au Fils, parce que c'est à celui qui a racheté le monde qu'il appartient de le juger.

Que reste-t-il donc au Saint-Esprit dans ce symbole, et que lui attribuons-nous? Nous lui attribuons, 1° le soutien et la perpétuité de l'Eglise catholique, parce que c'est lui qui l'éclaire et qui lui donne des pontifes et des pasteurs : *Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam ;* 2° nous lui attribuons la communion des saints, parce que c'est lui qui fait les saints, et qui les unit par les nœuds de cet amour dont il est le lien, et par les ardeurs de cette charité divine dont il est la source; 3° enfin, nous lui attribuons la résurrection de la chair et la vie éternelle, parce que c'est lui qui sanctifie notre chair, dont il fait son temple, et qu'il est l'auteur de cette grâce qui seule peut nous conduire à la gloire.

Ainsi le Saint-Esprit, aussi fécond dans l'Eglise qu'il est stérile dans la Trinité, et aussi agissant dans le monde spirituel qu'il paraît oisif dans le monde matériel et terrestre, est proprement chargé de la sanctification des hommes qui ont été créés par le Père, et rachetés par le Fils. Or, cette sanctification qui s'opère en nous par la vertu du Saint-Esprit, peut être conçue en deux manières : car il y a une espèce de sanctification que le Saint-Esprit produit en nous indépendamment de nos dispositions, et c'est celle qui nous met dans la voie du salut; et il y a une autre espèce de sanctification que le Saint-Esprit ne produit en nous que dépendamment de nos dispositions, et c'est celle qui nous obtient effectivement le salut. Je m'explique. Vous savez, chrétiens, qu'il y a des sacrements qui ont toujours un effet indépendant des dispositions de celui qui les reçoit, et ce sont ceux qui impriment caractère; le baptême, par exemple, a toujours un effet indépendant des dispositions de celui qui le reçoit : qu'il soit reçu par un enfant incapable encore de voir et de connaître, incapable même d'apercevoir des yeux du corps l'action extérieure que l'on fait sur lui, cet enfant sera chrétien, il en aura reçu le caractère imprimé par le baptême, il sera sanctifié; et nous l'avons tous été par ce sacrement dans un âge où les organes de notre corps étaient si faibles, et les sentiments de notre âme si rapides et si passagers, qu'il n'est pas resté dans notre mémoire la moindre trace de cette auguste cérémonie : il est cependant vrai que nous reçûmes dès lors le caractère ineffaçable de chrétien. Or à qui doit-on attribuer cette opération surnaturelle et divine? je dis que c'est au Saint-Esprit. Vous avez été lavés, sanctifiés, justifiés dans le baptême, disait saint Paul, par la vertu du Saint-Esprit : *Abluti estis, sanctificati estis, justificati estis in Spiritu Dei nostri.* (I *Cor.*, VI, 11.) Jésus-Christ appelait lui-même ce sacrement le baptême de l'eau et du Saint-Esprit : *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto.* (*Joan.*, III, 5.) Recevoir l'imposition des mains et l'onction de la confirmation, c'était recevoir le Saint-Esprit; l'écrivain sacré ne sépare jamais ces deux choses : *Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum sanctum.* (*Act.*, II, 17.) Recevez le

Saint-Esprit, disait Jésus-Christ à ses apôtres, en les élevant au ministère du sacerdoce : *Accipite Spiritum sanctum.* (*Joan.*, XX, 22.)

Et de là vient sans doute que le Saint-Esprit honora de sa présence visible, sous la forme d'une colombe, le baptême qui fut donné au Sauveur par Jean-Baptiste, quoique ce baptême ne fût que l'ombre et la figure du nôtre, le Saint-Esprit voulant dès lors annoncer à tout l'univers que celui qui se trouvait présent à la figure assisterait, à plus forte raison, à la réalité. De là vient encore que la réception des sacrements qui impriment caractère, était toujours accompagnée de la descente visible du Saint-Esprit dans le premier temps de l'Eglise : il descendait sur les nouveaux fidèles, lorsqu'ils étaient régénérés dans l'eau du baptême; il descendait sur ceux qui recevaient l'imposition des mains, pour la confirmation ou pour le sacerdoce; et ces mystérieuses cérémonies étaient autant de signes qui appelaient le Saint-Esprit, et qu'il ne manquait jamais d'honorer de sa présence visible.

Heureux siècles, dites-vous, où le Saint-Esprit daignait se communiquer aux hommes avec tant d'abondance et de facilité! Ah! si nous avions vécu dans ce premier temps, quelle aurait été notre foi et notre piété! nous aurions été martyrs comme nos pères, nous aurions vécu comme eux, nous aurions souffert comme eux, nous serions morts comme eux. Pourquoi faut-il que nous soyons nés dans ce siècle pervers, où le ciel, devenu d'airain, ne verse plus sur nos têtes ses dons précieux? Car enfin, où est-il aujourd'hui cet Esprit sanctificateur qui assistait au baptême et à la confirmation des premiers fidèles? qu'est devenue cette céleste colombe, symbole de la pureté et de l'amour? où sont ces langues de feu qui descendirent sur les apôtres dans le cénacle, et qui vinrent embraser les cœurs?

Pensez-vous donc, chrétiens, que ces faveurs aient entièrement cessé quant à la réalité, parce qu'elles ne subsistent plus quant à la visibilité extérieure et la sensibilité? Ne recevons-nous pas les mêmes sacrements que les premiers fidèles? l'efficace et la vertu de ces sacrements se seraient-elles altérées par l'injure des temps? et ces signes augustes, marqués au sceau de l'autorité des promesses divines, ressembleraient-ils à ces conventions humaines que le temps vient si souvent à bout de détruire?

Vous me demandez, disait saint Chrysostome, où est le Saint-Esprit; quoi donc! s'il n'é ait pas encore parmi nous, comment se pourrait-il faire que le baptême effaçât encore les péchés? et par quelle vertu les effacerait-il, si ce n'est par la vertu du Saint-Esprit? *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto.* (*Joan.*, III, 5.) Si le Saint-Esprit n'était pas encore parmi nous, comment aurions-nous dans l'Eglise des pontifes et des pasteurs? n'est-ce pas le Saint-Esprit qui leur en donne le caractère par l'imposition des mains? *In quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (*Act.*, XX, 28.) Si le Saint-Esprit n'était pas encore parmi nous, que deviendraient les promesses faites à l'Eglise de Jésus-Christ? n'est-ce pas le Saint-Esprit qui la guide dans l'éclaircissement des dogmes de la foi et de la doctrine des mœurs? *Visum est Spiritui sancto et nobis.* (*Act.*, XV, 28.) Si le Saint-Esprit n'était pas encore parmi nous, que dis-je? s'il n'était pas dans nous, comment pourrions-nous prier, comment pourrions-nous élever notre cœur à Dieu, et concevoir quelque sentiment de piété? *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* (I *Cor.*, XII, 3.) Nous avons donc tous reçu le Saint-Esprit, conclut saint Chrysostome; le bonheur de le posséder et le pouvoir de le communiquer subsistent donc encore dans l'Eglise. Vous l'avez tous reçu, chrétiens, lorsque vous fûtes régénérés dans l'eau du baptême : *Lavacrum regenerationis et renovationis Spiritus sancti.* (*Tit.*, V, 5.) Dès lors il prit possession de votre âme, il la sanctifia, il y imprima un caractère sacré, que tous les désordres du monde ne sont pas capables d'effacer. Je l'ai reçu moi-même, disait saint Chrysostome; et malheur à moi si je venais à oublier qu'il est en moi par la vertu des trois sacrements à la foi : oui, je l'ai reçu, et j'en suis aussi sûr que si je l'avais vu descendre sur moi, comme sur les apôtres, en forme de langue de feu. Ces signes extérieurs ne furent accordés, dans les premiers temps, que pour frapper les esprits grossiers et charnels des juifs et des idolâtres, ils avaient besoin de cet eclat sensible pour dissiper leurs ténèbres; mais moi, qui ai appris par la foi à croire ce que je ne vois pas, je crois fermement que j'ai reçu le Saint-Esprit.

Il est en nous, mes frères, et il n'est pas en notre pouvoir de l'en arracher; il nous a imprimé le caractère de chrétiens par le baptême, et il y a mis le dernier sceau par la confirmation, indépendamment de nos dispositions; voyons les autres effets qu'il produit en nous, et qui dépendent du plus ou du moins de résistance que nous opposons à ses opérations.

1° Comme Esprit de vérité, il instruisit les apôtres et les éclaira : *Docebit vos omnem veritatem* (*Joan.*, XVI, 13); 2° comme Esprit de sainteté, il les purifia : *Baptizabimini Spiritu sancto, non post multos hos dies* (*Act.*, I, 5); 3° comme Esprit de force, il les anima : *Accipite virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos* (*Ibid.*, 1); 4° comme Esprit consolateur, il répandit dans leur âme une joie et une consolation inaltérable : *Paracletus.... qui a Patre procedit.* (*Joan.*, XV, 26.)

Je dis, premièrement, que cet Esprit de vérité instruisit les apôtres et les éclaira. Depuis trois ans qu'ils étaient à l'école de Jésus-Christ, quel fruit avaient-ils retiré des leçons d'un si grand Maître? Ils ne comprenaient rien à ses promesses; ses mystères étaient pour eux des énigmes impénétrables; ses humiliations les scandalisaient; ses souffrances les alarmaient; la sévérité

de sa morale les effrayait; ses paraboles les plus claires les embarrassaient. A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils sont éclairés, convaincus, persuadés, et en état d'éclairer, de convaincre et de persuader tout l'univers. Pierre convertit trois mille hommes par sa première prédication; c'était faire plus que Jésus-Christ n'avait fait pendant les trois années qu'il avait prêché l'Evangile dans la Judée : c'est que ces subites et nombreuses conversions n'étaient pas l'effet de la parole de Pierre, mais de la grâce du Saint-Esprit, qui parlait en lui, et à qui le Sauveur avait laissé le soin d'instruire et d'éclairer l'univers, comme il avait pris sur lui le soin de le racheter : *Non enim vos estis qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* (*Matth.*, X, 20.)

Non-seulement le Saint-Esprit instruisit les apôtres, mais il les sanctifia. Deux effets fort différents : car, vous le savez, il y a quelquefois bien loin de l'esprit au cœur; l'un peut croire certaines vérités, sans que l'autre y conforme ses sentiments. Il arrive souvent que le cœur, rebelle aux vérités de la foi, refuse d'imiter la parfaite soumission de l'esprit : on connaît ses devoirs, et on s'en écarte; on sent tout le prix de la vertu, et on la néglige; on l'estime dans les autres, et l'on ne fait rien pour les imiter. Or, à qui appartient-il de réformer ce désordre? A l'Esprit sanctificateur. Les apôtres, instruits et persuadés par ses lumières, ne balancent pas un moment à les suivre : on ne remarque point en eux cette monstrueuse contradiction entre les mœurs et la créance, qui doit faire éternellement l'opprobre du christianisme; ils enseignent ce qu'ils croient, et ils pratiquent ce qu'ils enseignent. Ils ne croient donc pas comme vous la morale de l'Evangile, sans y conformer leur conduite; tout ce que cette morale a de plus sublime, est exprimé dans leurs actions. Ils ne croient pas en général le bonheur de ceux qui souffrent, et l'obligation de porter sa croix, en vivant comme vous dans la mollesse et dans les plaisirs; ils ne croient pas en général les avantages du désintéressement et de la pauvreté évangélique, en brûlant comme vous d'un désir insatiable de s'enrichir; ils ne croient pas en général l'obligation de pardonner les injures et d'aimer ses ennemis, en s'abandonnant comme vous à tous les transports de la vengeance et de la haine; ils ne croient pas en général la nécessité d'être humble de cœur, en se livrant comme vous à toutes les chimères de l'ambition et de l'orgueil : non, ils sont réellement de vrais chrétiens de cœur et d'esprit, c'est-à-dire des hommes humbles, patients, charitables et désintéressés, qui ne tiennent plus à la terre et à eux-mêmes, qui ne sont plus occupés que du désir de plaire à Dieu, qui mettent toute leur gloire et tout leur bonheur à lui obéir, et qui ne comptent pour rien tout le reste. Jugez de là, chrétiens, si la sainteté parfaite est aussi difficile qu'on le pense; vous voyez, par l'exemple des apôtres, qu'elle peut être l'ouvrage d'un moment, et que l'action du feu n'est ni aussi prompte ni aussi rapide pour purifier l'or, que celle de l'esprit, représenté par ce symbole, pour consumer et pour détruire tout ce qui se trouve dans notre cœur d'impur et de terrestre : *Deus noster ignis consumens est.* (*Heb.*, XII, 29.) Il peut fondre en un moment et résoudre en larmes les cœurs les plus durs et les plus insensibles, humilier les cœurs les plus hauts et les plus superbes, pour les ramener à la simplicité des enfants de Dieu; faire revivre, par la grâce, les morts les plus inanimés, et les moins susceptibles en apparence de la vie de l'esprit : *Intromittam in vos Spiritum, et vivetis* (*Ezech.*, XXXVII, 5); élever au ciel les cœurs les plus charnels et les plus rampants vers la terre : *Elevavit me Spiritus* (*Ezech.*, XLIII, 5); ramener au droit chemin les plus égarés : *Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam* (*Psal.* CXLII, 11); anéantir enfin le règne de la cupidité dans nos âmes, pour y établir l'empire stable et permanent de la charité de Dieu et de la justice chrétienne : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.* (*Rom.*, V, 5.)

Qu'était-ce en effet que les apôtres avant la descente du Saint-Esprit? Des hommes vains, ambitieux, intéressés et jaloux, qui, par leurs erreurs et leurs dissensions, se rendaient souvent insupportables. Chacun d'eux voulait avoir la première place dans le royaume de Jésus-Christ, et ils ne cessaient de le fatiguer par la contrariété de leurs prétentions et par l'importunité de leurs demandes. Ont-ils reçu le Saint-Esprit, ce ne sont plus les mêmes hommes : ils deviennent tout à coup des hommes nouveaux, des hommes parfaits, des saints du premier ordre; et nous pouvons dire encore, à la gloire du Saint-Esprit, que, pour l'honneur de la religion et pour la consolation de l'Eglise, il se plaît à renouveler quelquefois, parmi nous, des changements aussi merveilleux que ceux qu'il opéra dans les apôtres. Combien n'a-t-on pas vu de pécheurs, et de femmes mondaines et déréglées, renoncer tout à coup aux vains plaisirs du siècle, pour ne plus vivre que dans la pénitence et dans la retraite? On les rencontrait dans toutes les assemblées profanes, on ne les trouve plus qu'au pied des autels; elles ont senti ce qu'elles devaient aux pauvres, et que les dépenses du jeu et du luxe leur appartenaient. On est étonné de ce changement; le monde en parle et raisonne; on s'épuise en réflexions pour en découvrir la véritable cause : les uns les attribuent à des dérangements de fortune déjà présents ou sagement prévus; d'autres, à des chagrins domestiques; d'autres à l'outrage des ans ou des maladies. Cessez, monde pervers et insensé, de blasphémer l'ouvrage du Saint-Esprit; vous touchez, pour ainsi dire, au doigt une de ses plus merveilleuses opérations, et vous vous obstinez à en méconnaître l'auteur : c'est lui, n'en doutez point, c'est le Saint-Esprit seul

qui a produit ces changements qui vous étonnent : *Hæc omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult.* (I *Cor.*, XI, 12.) Il en coûte, dites-vous, pour changer ainsi de conduite et de sentiment; il faut vaincre de doux penchants et redresser de fortes habitudes. Rien ne coûte, mes frères, quand on est une fois soutenu par ces esprit de force. Voyez les apôtres : à peine en ont ils reçu les célestes impressions, qu'armés d'un courage et d'une force qui leur étaient inconnus, ils se montrent partout, ils prêchent partout la gloire de Jésus-Christ crucifié, dans le temple, dans les synagogues, dans les places publiques, aux Juifs, aux gentils, aux Grecs, aux Romains, aux barbares, à tout l'univers. Que de difficultés aplanies dans les voies du salut, quand on est une fois épris de ces ardeures divines, de cette sainte ivresse que le Saint-Esprit produit dans les âmes fidèles! quelle persécution est capable de les abattre? quel sacrifice serait capable de les étonner? Le Saint-Esprit est amour, et l'amour sait rendre tout facile; l'amour est plus fort que la mort, et que tous les obstacles : ***Fortis est ut mors dilectio.*** (*Cant.*, VIII, 6.)

Ce divin Esprit fait auprès d'eux l'office de consolateur, c'est le nom qui lui est donné le plus souvent dans les Ecritures : ***Paracletus qui a Patre procedit*** (*Joan*, XV, 26); parce qu'il n'appartient qu'à lui de charmer nos douleurs et de nous faire trouver la douceur jusque dans l'amertume des larmes : et c'est pourquoi ses effets nous sont représentés, dans quelques sacrements, par l'onction de ce baume précieux qui guérit nos plaies, et qui fait couler dans nos membres une impression de force et de douceur, qui les ranime. C'est lui, n'en doutez point, qui remplissait le cœur des apôtres de cette joie inaltérable qui les accompagna jusque dans les fers : ***Ibant gaudentes.*** (*Act.*, V, 41.) Gardez-vous donc, chrétiens, de plaindre le sort de ces âmes fortes et généreuses qui souffrent pour Jésus-Christ, et qui, par un sacrifice volontaire, se dévouent elles-mêmes aux plus austères rigueurs du crucifiement évangélique : ***Crucem vident, unctionem non vident.*** Vous voyez ce qu'elles souffrent, vous voyez ce qu'elles se refusent; mais vous ne voyez pas cette onction céleste que le Saint-Esprit verse dans leurs cœurs, et qui leur procure des satisfactions plus douces, plus solides et plus durables que tous les plaisirs du siècle : ***Fructus autem Spiritus est, gaudium, pax.*** (*Gal.*, V, 22.)

Vous comprenez présentement, chrétiens, ce que le Saint-Esprit a fait pour vous : il vous a d'abord sanctifiés par l'effet nécessaire et infaillible de votre baptême; il est dans vous, et vous voyez les biens qu'il vous offre et qu'il accorde aux esprits dociles à ses lumières et fidèles à suivre ses mouvements; il les éclaire, il les sanctifie, il les fortifie, il les console. Qui vous empêche donc d'éprouver des effets si salutaires? Vous l'allez voir dans la seconde partie. Vous avez vu ce que le Saint-Esprit fait pour vous, il me reste à vous montrer ce que vous faites contre le Saint-Esprit; c'est le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

Il est souvent parlé dans l'Ecriture de péchés contre le Saint-Esprit; on demande ce que c'est que pécher contre le Saint-Esprit, et c'est un point de morale qu'il est très-important de bien éclaircir. Car, de même que parmi tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, il y en a que nous devons attribuer plus particulièrement à quelqu'une des trois personnes de l'adorable Trinité; ainsi, parmi tous les péchés que nous commettons, il en est qui attaquent plus directement quelqu'une de ces trois personnes divines. Pour connaître ceux que nous pouvons commettre contre le Saint-Esprit, il faut donc, premièrement, considérer les bienfaits qui doivent être singulièrement attribués au Saint-Esprit. Ces péchés sont de deux sortes, parce qu'ils répondent aux divers effets qu'il produit en nous : quant à ceux qu'il y produit indépendamment de nos dispositions, nous péchons par ignorance, par oubli, par insensibilité, par mépris.

Combien de chrétiens ignorent qu'ils sont devenus, par le baptême, les temples du Saint-Esprit! Si je venais à demander à tous : Avez-vous reçu le Saint-Esprit? ***Si Spiritum sanctum accepistis credentes*** (*Act.*, XIX, 2), combien me répondraient, comme ceux dont il est parlé au livre des ***Actes : Sed neque si Spiritus sanctus est, audivimus?*** (*Ibid.*) Et où est le Saint-Esprit? Nous n'avons jamais ouï dire qu'il fût descendu sur nous, beaucoup moins qu'il fût dans nous. Parmi ceux qui sont le mieux instruits de ce grand mystère, combien en ont perdu le souvenir? combien ont passé leur vie dans l'ivresse des affaires et des plaisirs du monde, sans jamais songer au miracle que le Saint-Esprit a fait en eux, en leur imprimant le caractère du salut? Nous sommes tellement asservis à l'empire des sens, que nous ne sommes frappés que des objets que la religion nous présente revêtus de quelques qualités sensibles; nous oublierions bientôt les obligations infinies que nous avons au Dieu Rédempteur, si notre reconnaissance n'était aidée et réveillée par l'image de sa croix, par la représentation de ses souffrances, par les signes sensibles de son corps et de son sang : et, parce que les opérations du Saint-Esprit sont purement spirituelles, parce qu'elles ne peuvent être représentées aux yeux du corps, nous en sommes peu touchés, nous les oublions. C'est par le Saint-Esprit que nous sommes chrétiens, c'est par le Saint-Esprit que nous prions et que nous pensons à notre salut; et nous ne pensons presque jamais à lui. Ah! chrétiens, si quelque chose était capable de l'affliger et de le constrister, selon l'expression de l'Apôtre, ne serait-ce pas cet oubli et cette indifférence dont la plupart des chrétiens ont coutume de payer les bien-

faits inestimables qu'ils ont reçus de lui ? Ah, mes frères, disait saint-Paul, n'affligez pas le Saint-Esprit ! ***Nolite contristare Spiritum sanctum*** (***Eph.***, IV, 30); souvenez-vous de ce qu'il a fait, et de ce qu'il fait encore tous les jours pour vous : et puisqu'il entra dans votre cœur au moment de votre baptême, faites-lui de ce cœur un temple et un autel dignes de lui; répandez-y l'encens d'une prière continuelle en odeur de suavité, et commencez du moins aujourd'hui à dire, avec le même étonnement que Jacob : ***Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.*** (***Gen.***, **XXVIII, 16.**) Hé quoi ! divin Esprit, vous êtes descendu de cette lumière inaccessible qui forme les splendeurs de Dieu même, pour venir habiter dans mon âme ; et vous n'y voyez que des sentiments terrestres qui en profanent la sainteté, vous n'y voyez que des joies et des espérances, des craintes et des chagrins qui vous offensent, parce qu'ils n'ont pour objets que les biens ou les maux qui affligent ou qui contentent mes passions ; vous y êtes tous les jours outragé par ces passions audacieuses qui parlent plus haut que vous, et qui sont mieux écoutées : ah ! je veux les vaincre et les en chasser, je veux que vous y régniez seul, que vous y soyez seul obéi ; je veux le purifier, ce cœur, et le rendre pour vous un séjour agréable ! Se peut-il que j'aie vécu si longtemps sans songer qu'il était sanctifié par votre présence ? ***Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.*** Hélas ! chrétiens, l'oubli et l'indifférence ne sont peut-être pas encore les plus grands péchés que vous ayez commis contre le Saint-Esprit : Ne vous est-il jamais arrivé de l'outrager dans la personne des ministres de l'autel, qui portent le caractère de l'Esprit-Saint imprimé sur leur front, comme le pontife de l'ancienne loi portait sur le sien le nom de l'Eternel ? Ne vous est-il jamais arrivé d'attaquer, par des discours impies et scandaleux, les dogmes sacrés de la religion chrétienne, qui sont fondés sur les oracles du Saint-Esprit? car, nous pouvons le dire à la honte de notre siècle, jamais le caractère de l'Esprit-Saint ne fut moins respecté, et jamais on ne le vit plus souvent et plus cruellement offensé par des discours, que l'on doit regarder comme de véritables blasphèmes contre le Saint-Esprit : ***Blasphemia in Spiritum sanctum.*** (***Matth.***, XII, 31.)

Que sera-ce, si ces péchés que nous commettons par rapport aux effets qu'il produit en nous indépendamment de nos dispositions, nous ajoutons encore ceux qui se rapportent aux autres effets ? Erreurs qui étouffent les lumières de cet Esprit de vérité, qui veut nous éclairer ; résistances aux grâces de cet Esprit sanctificateur, qui veut nous purifier; découragement qui arrête les mouvements de cet Esprit de force, qui veut nous animer ; défiance qui rejette avec mépris les secours de cet Esprit consolateur, qui veut nous rendre heureux.

Le Saint-Esprit est dans nous pour nous éclairer comme les apôtres, mais nous n'avons garde de suivre ses lumières et de les prendre pour règle de nos jugements. Esprit du monde, qui n'apprenez aux hommes qu'à désirer les biens de la vie présente et à s'y attacher; esprit d'erreure et de mensonge, c'est lui que l'on suit et que l'on écoute préférablement au Saint-Esprit : tandis qu'il ne rencontre partout que des contradicteurs, vous avez une foule de disciples attentifs à prendre vos leçons, et fidèles à les suivre; c'est l'esprit du monde qui est le souverain arbitre de notre estime et de nos mépris; nous estimons tout ce qu'il approuve, nous méprisons tous ce qu'il condamne ; le dirai-je, chrétiens ? c'est souvent l'esprit du monde qui nous conduit dans la dévotion même ; on y évite avec soin tout ce qui pourrait faire parler le monde, tout ce qui pourrait déplaire au monde, dont on craint mille fois plus la censure et les reproches, que les jugements de Dieu ; et dans l'opposition qui se trouve si souvent entre les lois de l'Evangile et celles du respect humain, celui-ci, qui se conforme à l'esprit du monde, l'emportera toujours sur l'Esprit de Dieu.

Que dirai-je des résistances continuelles que nous opposons à ses grâces ? Car, enfin, à quoi pourrrait-on attribuer votre persévérance opiniâtre dans le péché ? Serait-ce à ces tentations qui vous environnent de toutes parts, et qui triomphent si souvent de votre faiblesse? mais les apôtres n'étaient-ils pas hommes comme vous? n'avaient-ils pas les mêmes tentations à vaincre? Ce même Esprit qui les sanctifia en un moment, n'est-il pas dans vous ? Pourquoi donc tant de chutes et de rechutes ? pourquoi tant de fautes grièves répandues sur tous les jours, et presque sur tous les moments de votre vie ? Ah! chrétiens, c'est qu'au lieu de suivre les impressions du Saint-Esprit, vous rassemblez, si je l'ose dire, toutes les forces de vos passions pour lui résister : ***Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus vos semper Spiritui sancto resistitis.*** (***Act.***, VII. 51.) A quoi pourrait-on attribuer votre persévérance dans le péché? Serait-ce à l'empire de vos habitudes? mais lorsque les apôtres eurent reçu le Saint-Esprit, que devinrent tous les liens qui les attachaient encore à la terre ? ne furent-ils pas rompus en un instant ? Ne l avez-vous pas reçu, ce même Esprit, donc l'action est plus prompte et plus rapide que celle du feu ? Pourquoi donc ne sont-elles pas déjà vaincues, ces habitudes? pourquoi vous paraissent-elles encore invincibles? pourquoi, lorsque vous travaillez à les corriger, ne faites-vous contre elles que des progrès si lents ? N'est-ce pas parce que vous les chérissez, et que vous arrêtez par ces résistances les mouvements de cet Esprit sanctificateur, à qui tout cède quand une fois on veut être docile à ses impressions ?

Qui peut donc vous retenir encore dans les liens de l'iniquité? Vous redoutez sans doute les efforts qu'il faut faire pour en sortir? Vous comptez donc pour rien la force de ce

divin Esprit, qui rendit en un instant les apôtres capables de quitter tout, de supporter tout, de triompher de tout; de cet Esprit qui conduisit à la mort des millions de martyrs, et qui leur fit affronter les plus cruels supplices, non-seulement avec courage, mais avec joie? D'où vient donc que le moindre effort vous coûte, que la moindre difficulté vous rebute! Ah! chrétiens, c'est qu'au lieu de mettre à profit cette force que rien n'arrête, vous vous persuadez d'abord que les exemples de vertu que vous avez sous les yeux, sont inimitables et au-dessus de vos forces. Ils surpassent, il est vrai, les forces de la nature; mais ils ne sont pas au-dessus de celles du Saint-Esprit: *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ.* (*Act.*, I, 8.) Vous la recevrez, cette force, disait Jésus-Christ à ses apôtres, et vous verrez alors de quoi vous êtes capables. Vous qui n'osez paraître aujourd'hui, vous qui n'oseriez avouer à un seul homme que vous avez été du nombre de mes disciples, vous vous montrerez dans Jérusalem; vous y prêcherez ma gloire, vour y annoncerez ma résurrection, vous y parlerez en présence de tous le peuple: de là vous vous répandrez dans tous l'univers; toutes les puissances s'armeront contre vous; le monde entier rassemblera ses forces, et vous en triompherez.

Quel affront ne faites-vous pas encore au Saint-Esprit dans vos adversités et dans vos disgrâces? Vous avez dans vous l'auteur et la source des consolations les plus pures; mais vous n'en usez pas, vous ne les demandez pas: vous mettez votre ressource dans les consolations du monde et dans ses vains amusements; vous traitez de chimères ces joies inaltérables que le Saint-Esprit répand dans le cœur des justes pour les soutenir dans leurs afflictions; vous les regardez comme des suites d'un enthousiasme qui les séduit et qui les aveugle; comme un remède imaginaire, où la sagesse et la raison n'entrent pour rien, et qui sont plutôt la honte de l'humanité, qu'elles n'en sont la ressource. Reconnaissez donc ici les péchés énormes que vous avez cent fois commis, et que vous commettez peut-être encore tous les jours contre le Saint-Esprit. Oui, divin Esprit, vos dons surnaturels sont méprisés et rejetés par les hommes charnels; ils n'écoutent, ils ne suivent que l'esprit du monde; ils préfèrent ses erreurs à vos lumières, ses égarements à votre sainteté, ses faiblesses à votre force, ses biens frivoles et passagers à vos consolations solides et toutes-puissantes.

Adhuc loquente Petro verba hæc, cecidit Spiritus sanctus super omnes qui audiebant verbum. (*Act.*, X, 44.) Tandis que Pierre parlait encore, dit saint Luc, le Saint-Esprit descendit tout à coup sur ceux qui l'écoutaient. Je ne demanderai pas, chrétiens, que le ciel renouvelle aujourd'hui pour vous les prodiges du cénacle; je ne demanderai pas que la voûte de ce temple soit ébranlée; qu'un vent impétueux vous annonce, par un grand bruit, que l'Esprit de Dieu va paraître et descendre sur vous; qu'un feu céleste brille dans les airs, qu'il se partage en forme de langues, et qu'il vienne reposer sur vos têtes pour pénétrer ensuite jusque dans vos cœurs: je sais par la foi, et vous le savez tous comme moi, ainsi que je vous l'ai montré, que vous avez tous reçu le Saint-Esprit; il ne me reste donc plus qu'à vous exhorter de ne pas rendre en vous sa présence inutile, de profiter de ses dons, et de ne pas l'affliger par vos résistances: *Nolite contristare Spiritum sanctum.* Conduisez-vous par ses lumières, consultez-le dans vos doutes, ayez recours à lui dans vos peines, dans vos craintes et dans vos afflictions, dans vos tentations et dans vos périls, en lui disant souvent, avec l'Eglise: Esprit-Saint, écartez loin de nous, par votre douce et vive lumière, les faux préjugés du monde, les ténèbres du péché et les ombres de la mort; venez allumer dans nos âmes cette charité de Dieu, dont vous êtes le principe; cette vertu purifiante qui nous justifie. Esprit consolateur, amenez avec vous ce calme délicieux, cette paix du cœur qui fait le bonheur des justes, et qui les rend heureux et tranquilles au milieu des plus cruelles disgrâces. Esprit de vérité, de sagesse et d'intelligence, Esprit de prudence et de conseil, redressez nos égarements, réformez nos erreurs. Source inépuisable de justice et de sainteté, répandez dans nos cœurs cette rosée salutaire de la grâce qui guérisse leurs plaies, qui répare leurs faiblesses, amollisse leur dureté, qui dissipe leurs dégoûts, qui corrige leur tiédeur et leurs sécheresses; il n'appartient qu'à vous de donner à la vertu ces attraits ineffables qui la font aimer; il n'appartient qu'à vous de nous y attacher par des liens qui la rendent ferme et constante. Soyez toujours notre guide et notre soutien dans la voie du salut, afin que nous puissions arriver par votre secours au terme désiré de l'éternité bienheureuse. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le jour de la Fête-Dieu.

SUR LA COMMUNION.

Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. (*Joan*, VI, 53.)

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui.

Puisque nous sommes obligés de vivre de la vie de Jésus-Christ, il nous fallait une nourriture propre à soutenir dans nous une telle vie. C'est par la communion, chrétiens, que nous recevons cette nourriture; et s'il se trouve tant de pécheurs dans le monde qui passent leur vie dans un état habituel de corruption et de mort, ce malheur vient uniquement de ce que les uns négligent absolument de prendre cette nourriture, et que les autres la prennent témérairement, et

sans y apporter toutes les dispositions qu'elle exige.

Ces dispositions sont grandes et peu connues : elles sont en un sens l'abrégé de toute la Morale chrétienne, et le fidèle extrait de tous les préceptes évangéliques. Plusieurs croient les connaître; et dans le désespoir où ils sont de les acquérir, ils aiment mieux renoncer au sacrement que de travailler à s'en rendre dignes. Ils deviennent donc semblables à ceux qui périssent par la faim, dans la crainte de s'empoisonner, et qui prennent le parti d'éviter une espèce de mort sans éviter la mort même. D'autres, n'ayant qu'une idée fort imparfaite de ces dispositions, et ne discernant pas assez cette action de toutes les autres, ne trouvent que leur réprobation où ils devraient trouver leur salut.

Il est donc important, chrétiens, de vous donner une idée juste des dispositions qui doivent précéder la communion, et des effets qui doivent suivre de la communion C'est apprendre en quelque sorte toute la religion, que d'apprendre à bien communier. Les dispositions qui doivent précéder la communion vous apprendront à communier dignement : ce sera le sujet de la première partie ; et les effets qui doivent suivre de la communion vous feront connaître si vous avez communié dignement : ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand il est question de recevoir un roi, un prince, un grand de la terre, il ne lui faut que des préparatifs extérieurs, des respects apparents; et comme il ne voit pas au delà, il ne saurait en demander plus qu'il n'est capable d'en connaître : mais il faut autre chose que des dehors pour recevoir un Dieu. Il en est peu qui n'apportent à la communion toutes les dispositions extérieures que le sacrement exige : on approche de la table sainte avec modestie et avec respect ; on fléchit le genou, on baisse les yeux, et l'on compose au moins ses gestes et son visage. Cette préparation extérieure est sans doute nécessaire et convenable : mais, encore une fois, il en est une autre plus nécessaire encore et plus importante ; c'est la préparation secrète, la préparation cachée, la préparation du cœur : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (*Psal.* X, 17.)

Cette disposition consiste, 1° dans une disposition de foi qu'exige la présence réelle de Jésus-Christ ; 2° dans une disposition de pureté qu'exige la sainteté infinie de la personne de Jésus-Christ; 3° dans une disposition d'humilité qu'exige la grandeur infinie de la personne de Jésus-Christ ; 4° enfin, dans une disposition d'amour qu'exige la bonté infinie que nous témoigne Jésus-Christ dans ce mystère.

La disposition de foi doit être regardée comme la source et le principe de toutes les autres : *Credere enim oportet accedentem ad Deum, quia est.* (*Hebr.*, XI, 6.) Il faut que celui qui veut s'unir à Jésus-Christ par la communion, commence par se bien persuader que ce qu'il va recevoir est la chair adorable d'un Homme-Dieu, que c'est cette même chair qui fut intimement unie à la divinité dans la personne de Jésus-Christ, et formée par le Saint-Esprit dans le sein de Marie : il faut donc qu'il prête une oreille attentive à la voix des prophètes qui avaient prédit et annoncé ce sacrement comme un don plus miraculeux que la manne, et que toutes les autres figures de l'ancienne loi ; ce qui ne peut s'expliquer que par la présence réelle du corps de Jésus-Christ, qu'il renferme : il doit être attentif à la voix de Jésus-Christ même, qui nous dit nettement : *Ceci est mon corps;* à la voix des apôtres, qui ont tant de fois confirmé à cet égard l'oracle de leur divin Maître ; à la voix des miracles, qui l'ont attesté ; à la voix de l'Eglise, interprète infaillible, nécessaire du sens des Ecritures, qui nous dit, en nous présentant ce sacrement : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* (*Joan*, I, 29) ; voici l'agneau de Dieu; voici celui qui a effacé les péchés du monde. Faisons donc taire ici, chrétiens, le raisonnement humain ; laissons parler la foi, et souffrons que notre raison même s'enveloppe dans ses obscurités ; croyons ne pas voir ce que nous voyons, ne pas toucher ce que nous touchons : *Accipite et manducate, hoc est corpus meum* (I *Cor.*, XI, 24); prenez et mangez, ceci est mon corps, ceci est la chair réelle et véritable de Jésus-Christ.

Cette disposition de foi ne peut manquer de vous conduire à cette disposition de pureté qu'exige la sainteté infinie de la personne de Jésus-Christ : *Lavamini, mundi estote.* (*Isa.*, I, 16.) Peut-on être pécheur, en recevant un Dieu saint ; profane, en recevant un corps sacré ; impur, en recevant l'époux des vierges; et criminel, en recevant le Juge souverain de tous les crimes? *Parate viam, Domine, rectas facite semitas ejus* (*Matth.*, III, 3) ; c'est au Seigneur lui-même qu'il faut préparer les voies. Que toutes les montagnes s'abaissent, que toutes les collines s'aplanissent, que toutes les vallées soient comblées ; c'est-à-dire que tous les péchés disparaissent, que toutes les iniquités soient effacées, que toutes les fautes soient pleurées.

L'Eucharistie est un sacrement institué pour les vivants, comme le baptême et la pénitence sont institués pour les morts : c'est le pain des enfants, qui ne doit point être jeté aux animaux immondes; c'est le pain des forts, il soutient la vie de ceux qui l'ont déjà, mais il ne la rend pas à ceux qui l'ont perdue; c'est le pain d'Aser, destiné à faire les délices des rois, c'est-à-dire, de ceux qui ont établi dans leur cœur le règne de la grâce et l'empire de la vertu ; la manne cachée que Dieu réserve aux vainqueurs et qu'il refuse aux vaincus. Il ne fut plus permis à Adam de manger du fruit de vie, lorsqu'il se fut rendu esclave du péché ; un ange, armé d'une épée de flammes, parut a

l'entrée du paradis terrestre pour lui en défendre l'usage : cet ange exterminateur est encore à la porte de nos tabernacles. Là, regardant d'un œil de courroux les pécheurs qui se mêlent quelquefois avec les justes à la table sainte, il leur fait entendre ces paroles que l'on prononçait à haute voix dans les premiers temps de l'Eglise : *Sancta, sanctis.* Loin d'ici, pécheurs, éloignez-vous; il ne vous appartient pas de manger le pain des anges, ni de toucher au fruit de l'arbre de vie. Là, il les frappe de cet anathème prononcé contre eux par l'apôtre saint Paul; anathème plus terrible encore que le glaive vengeur dont il est armé : *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit* (*I Cor.*, XI, 29) : celui qui mange indignement cette chair adorable, mange son propre jugement. Là, il invite, au contraire, les justes à se nourrir d'un mets qui n'a été préparé que pour eux : Venez, leur dit-il, enfants bien-aimés de la Redemption et de la grâce, venez manger le pain que vous offre la sagesse; venez boire le vin qu'elle vous a préparé : *Venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.* (*Prov.*, IX, 5.)

Mais dites-vous en quoi consiste précisément cette disposition de pureté et de justice si nécessaire pour communier dignement? Ici, chrétiens, je me trouve dans une situation épineuse et délicate; je vais toucher à ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable dans la religion : d'un côté, j'ai à ménager le respect qui est dû à la sainteté infinie de la personne de Jésus-Christ; de l'autre, je ne dois pas oublier que, s'il s'agit de recevoir un Dieu, ce Dieu sera reçu par des hommes. Si j'affaiblis quelqu'une des conditions essentielles pour communier dignement, je conseille la profanation du corps de Jésus-Christ; si je mets ces conditions trop haut, j'en éloigne les fidèles, contre le précepte et la volonté de Jésus-Christ : en affaiblissant ces conditions, je fais des sacriléges, et je fais des coupables, en les exagérant : si je donne trop à la faiblesse humaine, le sacrement est profané; si je n'y ai aucun égard, il est abandonné : ce sont ces différentes vues qui ont produit entre les docteurs une espèce de partage.

Les uns vous diront que, pour être en état de communier, il faut avoir acquis une pureté d'anges, une sainteté éminente, parfaite et inaltérable; ils vous diront que la communion ne demande rien moins qu'un homme guéri de toutes les passions, un homme supérieur à toutes les faiblesses, un homme détaché des plus petites fautes, et qui se fasse scrupule des plus légères imperfections; un homme que les moindres satisfactions de la nature épouvantent, et que les plus grandes austérités n'épouvantent pas; un homme qui, s'il a été pécheur, ait mis un si long intervalle entre son péché et sa pénitence, qu'il soit entièrement quitte envers la justice divine, même quant à l'expiation et à la peine du péché : ils vous diront qu'un homme doit être aussi pur pour communier, que pour entrer dans le ciel : et ils exigeront la même perfection pour recevoir Jésus-Christ dans la voie, que pour le voir dans le terme; ils voudront, enfin, que Jésus-Christ ne soit reçu que par des hommes en qui la grâce a consommé son ouvrage aussi pleinement et aussi parfaitement que dans ceux qui le possèdent.

Idées nobles, chrétiens, idées qui semblent répondre parfaitement à la sainteté infinie de la personne de Jésus-Christ, idées même tout à fait justes, si on les propose comme une chose à souhaiter. C'est dommage que l'infirmité humaine nous oblige de rabattre quelque chose d'une idée si convenable d'ailleurs, et à la sainteté de notre Dieu, et à la sainteté de notre religion, et à la force de cette grâce qui fait les saints.

Mais, quand aura-t-on acquis cette sainteté parfaite, cette pureté angélique? quand cessera-t-on d'avoir des passions et des faiblesses? La vie de l'homme se passera sans qu'il soit parvenu à cet heureux état; elle se passera donc sans communier : le prêtre même ne sera jamais en état de faire le sacrifice ni de consacrer la victime, et il se trouvera en même temps que personne ne sera assez pur pour recevoir la communion, ni capable de la donner. Voilà donc l'usage du sacrement aboli : les années se passeront sans qu'on approche de la table sainte; le précepte de l'Eglise sera violé, et l'on sera même plus saint et plus parfait que les autres, pour lui avoir désobéi.

Réduisons donc à des termes plus précis, et à des bornes plus sûres et plus exactes, la pureté nécessaire et essentielle pour communier dignement; et pour cela, distinguons dans notre âme différentes sortes de taches capables de détruire ou d'altérer cette pureté : nous y trouverons, premièrement, un penchant désordonné pour le mal, qui la rend à tout moment capable de tomber dans le péché; nous y trouverons, en second lieu, des péchés dans lesquels elle tombe véritablement, et qui sont ou des fautes mortelles, ou des fautes vénielles, ou de simples imperfections.

Cette distinction posée, je dis, premièrement, que ce penchant désordonné, qui nous rend à tout moment capables de tomber dans le péché; ce penchant pris en lui-même, et séparément de tout péché actuel, ne saurait nous rendre indignes de la communion. Pourquoi? C'est que ce penchant est dans tous les hommes, et qu'il y sera tant qu'ils vivront sur la terre; il ne pourra être entièrement détruit que dans le ciel; c'est le fruit malheureux du péché de notre origine : il est dans les saints comme dans les pécheurs; il était dans les apôtres lorsque Jésus-Christ les communia lui-même de sa propre main, puisque ce jour-là même un d'entre eux eut la faiblesse de le renier; et que tous, sans exception, furent assez lâches pour l'abandonner. Jésus-Christ prévoyait leur chute; il connaissait leur fai-

blesse, il voyait en eux ce penchant désordonné qui les portait au mal; et il les jugea cependant dignes de recevoir la communion, parce qu'ils la recevaient dans un état actuel de fidélité et de ferveur, et que Dieu juge de nous par les sentiments présents que nous avons, et non par les sentiments à venir, que nous n'avons pas encore. Judas seul communia indignement, parce qu'il avait déjà cédé à ce penchant désordonné; il était déjà traître, il avait déjà pris la résolution de vendre son Maître.

Je dis, en second lieu, qu'il y a encore une grande distinction à faire entre les différentes sortes de fautes qui altèrent actuellement la pureté de notre âme : ses fautes sont ou des fautes mortelles, ou des fautes vénielles, ou de simples imperfections.

Quant aux simples imperfections, elles ne nous mettent certainement pas hors d'état de communier, puisque la communion n'a été instituée que pour les hommes, et que les hommes seront toujours imparfaits.

Il n'y a donc que les péchés actuels, et proprement dits, qui puissent nous rendre absolument indignes de la communion. Mais s'ils ne sont que véniels? Il est quelquefois difficile de s'en assurer, chrétiens : telle faute ne paraîtra que vénielle aux yeux des hommes, qui sera peut-être griève et mortelle aux yeux du souverain Juge. On ne doit jamais s'en rapporter là-dessus à ses propres lumières; et quelquefois même on ne peut se rassurer que timidement sur la décision des autres. Quand une fois on est sûr d'avoir violé la loi de Dieu, on est sûr d'être pécheur; et il faut être juste pour communier dignement. Les limites qui séparent le péché véniel du péché mortel sont souvent imperceptibles; et pour peu que l'on doute de la qualité de sa faute, il n'y a plus à douter que l'on ne soit hors d'état de communier, à moins que cette faute n'ait été préalablement déclarée dans le sacrement de pénitence, et soumise au jugement du ministre de Jésus-Christ. Mais, enfin, si l'on a toute la certitude morale que l'on peut avoir, que sa faute n'est que vénielle, faudra-t-il en être pleinement détaché pour bien communier?

Saint François de Sales a jugé que, pour communier tous les jours, il fallait être exempt de toute attache aux péchés, même véniels, prétendant qu'une familiarité, aussi grande et aussi particulière avec Jésus-Christ, demandait une âme privilégiée, une âme élevée au-dessus des faiblesses ordinaires au commun des hommes même vertueux. Mais, en restreignant cette disposition sublime aux communions journalières, il suppose évidemment, qu'il ne la croyait pas absolument nécessaire pour des communions moins fréquentes. Nous devons sans doute combattre incessamment ces fautes vénielles, pour nous rendre dignes de plus en plus du sacrement de Jésus-Christ; elles en diminuent la grâce, mais elles ne l'anéantissent pas; elles l'affaiblissent, mais elles ne sauraient la détruire.

Il n'y a donc que le seul péché grief, joint à l'attachement à ce péché et à l'occasion prochaine et directe de ce péché, qui nous mette absolument hors d'état d'approcher de la table sainte ; mais, quand ce péché grief est une fois effacé par une sincère pénitence, qui a détruit et l'attachement au péché, et l'attachement à l'occasion prochaine et directe du péché, alors il cesse d'être un obstacle invincible à la communion. Un péché effacé par la pénitence est un péché détruit, un péché qui n'est plus : ce qui n'est plus, n'a plus d'effet, et ne peut plus être regardé comme un obstacle.

Quoi, dites-vous, pour communier dignement il suffira donc de s'être confessé de tous les péchés griefs dont on se sent coupable, et d'en avoir été absous par le ministre de Jésus-Christ? Oui; si l'on est bien confessé, si l'on est véritablement contrit, si l'on est légitimement absous, si l'on a renoncé et à l'attachement au péché, et à l'attachement à l'occasion prochaine et directe du péché, et si une absolution valide et méritée nous a véritablement revêtus de la grâce de la justification.

N'est-ce donc rien, mes frères, que cette grâce que nous recevons dans le sacrement de pénitence? n'est-elle pas le prix du sang de Jésus-Christ? ne nous fait-elle pas l'application de ses mérites? ne nous rend-elle pas la robe d'innocence? ne lave-t-elle pas, dans le sang de l'Agneau, les taches qui l'ont souillée? n'est-ce pas avec cette robe que l'on peut entrer dans la salle du festin sans crainte d'en être exclu par le Père de famille? Est-ce à celui qui la porte à qui l'on dira : comment osez-vous paraître ici? *Amice, quomodo huc intrasti, non habens vestem nuptialem?* (*Matth.*, XII, 11.) Ne serait-ce pas dégrader l'état de grâce, et le rendre méprisable dans l'ordre de la religion, que de dire qu'il ne suffit pas pour nous rendre dignes de la communion? Je sais, chrétiens, qu'aucun état, quelque saint qu'il puisse être, ne détruira jamais cette indignité naturelle qui consiste dans la bassesse et dans la corruption de notre nature; mais l'état de grâce ne suffirait-il pas pour effacer cette dignité volontaire qui consiste dans l'attachement au péché, et à l'occasion prochaine et directe du péché? l'état de grâce n'est-il pas incompatible avec cet attachement? une homme marqué au sceau de la grâce sanctifiante et habituelle, ne devient-il pas ami de Dieu? n'a-t-il pas, en vertu des promesses, un droit acquis sur l'héritage céleste? et, s'il mérite de posséder Dieu dans le ciel, comment ne le pourrait-il pas recevoir sur la terre? Quoi! un homme revêtu, en quelque sorte, des mérites de Jésus-Christ, ne serait pas en état de manger sa chair adorable? prétendra-t-on que la vertu des sacrements soit une vertu stérile? et diminuera-t-on la force du sang de Jésus-Christ pour nous faire mieux comprendre le respect qui lui est dû? N'en doutez pas, chrétiens, on est en état de le recevoir, ce sang adorable, quand on en est couvert; et le pécheur,

dûment et légitimement absous, parce qu'il est véritablement contrit et humilié, n'a pas besoin d'autre titre que son absolution et sa douleur, pour se croire en droit d'approcher de la table sainte.

Il n'y aura donc plus, dites-vous, de communions indignes et sacriléges? car, qui est-ce qui communie sans s'être confessé et sans être absous? Il est vrai, chrétiens, on se confesse pour communier; mais se confesse-t-on toujours bien exactement? est-on toujours véritablement contrit et légitimement absous? On apporte sans doute à la communion une préparation extérieure de confession, une préparation extérieure de contrition, une préparation extérieure d'absolution : mais ce n'est là que l'écorce de la justification, il en faut avoir l'esprit; cet extérieur est nécessaire, mais il faut que la grâce y soit attachée. Or, cette grâce qui nous justifie ne dépend pas de l'extérieur; elle vient de Dieu, qui sonde les cœurs, et qui ne l'accorde qu'à une conversion réelle et véritable et au détachement du péché qui ne se trouve pas toujours lié avec l'absolution extérieure du péché. Car, hélas! chrétiens, il faut le dire à la honte de ce siècle pervers et corrompu, tout est illusion dans le sacrement par rapport à nos sens, tout y est plein de figures et d'apparences qui nous éblouissent. Quand le pain est une fois consacré par les paroles sacramentelles, nous croyons voir encore la couleur et la figure du pain, nous croyons en sentir le poids et la substance; et cette substance est détruite, ce poids n'est pas réel, cette couleur et cette figure ne sont qu'apparentes. Quand il est question de le recevoir, même illusion, même dehors trompeur de la part de ceux qui s'approchent de la table sainte. Nous croyons voir un homme pénitent, un homme réconcilié avec Dieu, un homme absous, un homme purifié; et il arrive souvent que toute cette pénitence est fausse, que cette réconciliation n'est qu'apparente, que cette absolution n'est qu'extérieure, que cette purification n'est qu'imaginaire : *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat.* (**I Cor.**, XI, 28.) Éprouvez-vous donc vous-mêmes, chrétiens, avant de participer au pain de vie; examinez bien si vous avez cette pureté essentielle et nécessaire pour communier dignement.

Mais vous trouvassiez-vous à l'épreuve aussi purs que cet argent qui a été remis au feu jusqu'à sept fois, ne présumez assez de votre pureté pour vous croire parfaitement dignes de communier : l'humilité n'est pas ici moins nécessaire que la pureté ; nous la devons, cette humilité, à la grandeur infinie de la personne de Jésus-Christ : et qui pourrait être parfaitement digne de recevoir un Dieu? Seigneur, je ne suis pas digne : *Domine, non sum dignus* (**Matth.**, VIII, 8); c'est la parole que l'Église elle-même met à la bouche de ses ministres dans le moment qui touche de plus près à celui où ils doivent communier, quoiqu'elle leur suppose une pureté plus grande que celle des autres fidèles, parce qu'ils la doivent à leur état et à la fréquence de leurs communions presque journalières.

Lorsque Jésus-Christ se présenta pour laver les pieds à ses disciples, Pierre s'écria : Quoi! vous me lavez les pieds, Seigneur! *Tu mihi* (**Joan.**, XIII, 6), vous à moi! Saint Augustin s'arrête à ces deux proles : *Tu mihi;* vous à moi. Ce sont, dit-il, des paroles qui doivent être plutôt approfondies par la pensée, que développées par le discours; parce que si l'esprit est assez fort pour les comprendre, il est à craindre que la langue ne se trouve trop faible pour les expliquer. Ces paroles ont cependant encore un sens plus vif et plus énergique, lorsqu'on les applique à la communion : *Tu mihi.* Quoi! c'est à moi, Seigneur, que vous vous donnez vous-même! vous à moi! vous, le Fils du Très-Haut, à moi vile et fragile créature! vous, Sagesse et Lumière increée, à moi abîme d'ignorance et de ténèbres! vous, Source de sainteté et de justice, à moi source de vices et de péchés!

Humiliez-vous donc, vils enfants de la terre, anéantissez-vous; c'est le Roi des rois, c'est le Créateur du ciel et de la terre qui va se donner à vous; il va s'unir à vous aussi intimement et aussi parfaitement que fut unie Marie, cette vertu du Saint-Esprit, qui vint autrefois le former dans le sein de cette vierge. Vous allez le posséder comme elle ; livrez-vous donc à ces saints transports d'humilité qu'elle fit éclater à la première annonce d'un mystère que l'on pourrait comparer en un sens à celui qui va s'opérer en vous, et dites avec les sentiments de la plus humble reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum : et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (**Luc.**, I, 46); mon âme glorifie le Seigneur, et la joie transporte mon esprit à la vue des merveilles que le Dieu Sauveur veut bien opérer pour s'unir à moi : il a daigné regarder la bassesse de sa servante, ou plutôt il ne l'a point regardée, il n'y a point eu d'égard, il paraît l'avoir oubliée, puisqu'il veut entrer aujourd'hui dans moi, qui ne suis que cendre et poussière. Je pourrai donc dire à toutes les nations que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, et que sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent; je pourrai leur dire qu'il a déployé en ma faveur toute la force de son bras, par les miracles multipliés qu'il a voulu faire pour se rapprocher de moi. C'est ainsi qu'il confond l'orgueil de tous ces mondains qui s'élèvent dans les pensées de leur cœur; c'est ainsi qu'il renverse, en quelque sorte, les grands de leur trône pour élever les petits, puisqu'en s'unissant à une vile créature, il la rend en un sens plus noble et plus glorieuse que les rois ne peuvent l'être sur leur trône. Il s'est uni à Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde; puisque c'est plutôt à sa miséricorde qu'à mes faibles mérites que je suis redevable d'un si grand honneur.

Cette disposition d'humilité doit naturel-

lement nous conduire à la disposition d'amour; plus nous sentons notre bassesse et notre néant, plus nous devons sentir vivement la grâce que Jésus-Christ nous fait; et plus nous sentons cette grâce, plus notre cœur doit se porter à l'aimer : c'est par la communion que notre âme devient proprement l'épouse de Jésus-Christ; c'est donc en recevant ce sacrement qu'elle doit être pénétrée de ces tendres sentiments qui nous sont représentés au livre des *Cantiques* par des images si vives et si touchantes.

Venez, dit l'Epoux à l'âme fidèle, venez, ma bien-aimée, la triste saison des désordres est enfin passée; vous y avez renoncé : *Jam enim hyems trasiit, imber abiit et recessit.* (*Cant.*, II, 11.) J'ai entendu la voix de votre pénitence et de vos larmes; cette voix, semblable à celle de la tourterelle gémissante, a touché mon cœur : *Vox turturis audita est in terra nostra.* (*Ibid.*, 12.) Vous voulez vivre désormais éloignée du monde, vous avez pris le goût de la solitude et de la retraite : *Hortus conclusus, soror mea; sponsa; hortus conclusus, fons signatus.* (*Cant.*, IV, 12.) Vos yeux, ou fermés par la modestie, ou retenus par la pudeur, ne jettent plus sur les charmes du monde que des regards aussi purs que ceux de la colombe : *Oculi tui columbarum.* (*Cant.*, I, 15.) Vous êtes délivrée de l'esclavage du péché; vous voilà enfin digne de moi : *Surge, amica mea, et veni.* (*Cant.*, II, 10.) Je suis résolu de me donner à vous; je vous ai donné mon sang, je vous ai donné ma grâce, il ne me reste plus qu'à me donner moi-même.

A des invitations si attirantes l'âme fidèle se sent attendrie, elle désire avec ardeur de posséder son Dieu, elle le cherche avec empressement : *Quæsivi quem diligit anima mea* (*Cant.*, III, 1) ; elle ne le trouve point dans le monde, et elle ne trouve rien dans le monde qui puisse lui être comparé : *Quæsivi illum, et non inveni.* Elle entre donc dans cette sainte demeure où la Divinité réside. Le prêtre l'attend, le Saint-Esprit la guide, la majesté du Seigneur la remplit; elle approche de l'autel; elle y trouve, elle y reçoit le Dieu qu'elle a cherché; et, en s'unissant à lui, elle se livre à tous les transports de l'amour: *Inveni quem diligit anima mea.* (*Ibid.*, 4.) Je l'ai enfin trouvé, dit-elle, ce Dieu que je préfère à tout l'univers: je le possède, et rien ne pourra plus me séparer de lui : *Tenui eum, nec dimittam* (*Cant.*, III, 4) ; il est à moi et je suis à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (*Cant.*, II, 16.) Je vais lui être unie par des chaînes de fleurs, par des chaînes douces et agréables, par les chaînes de l'amour : *Fulgite me floribus, stipate me malis.* (*Cant.*, II, 5.) Il sera toujours avec moi, et il me conduira dans les voies de la sainteté et de la grâce : *Apprehendam te, et ducam in domum, ibi me docebis.* (*Cant.*, VI, 2.) Je l'appliquerai sur mon cœur afin qu'il n'en sorte aucun sentiment qui ne soit digne de lui : *Pone me ut signaculum cor tuum.* (*Cant.*, VIII, 6.) Son amour est préférable à toutes les richesses de la terre; cet amour est plus fort que la mort et que l'enfer, pour me séparer efficacement de tous les attraits du vice et de tous les charmes de la volupté : *Fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio.* (*Ibid.*) Déjà mon âme se perd et se confond dans la sienne; je brûle, je languis, je ne puis plus vivre qu'en lui et pour lui : *Anima mea liquefacta est.* (*Cant.*, V, 6.) *Amore langueo.* (*Cant.*, II, 5.)

Sortez, âme fidèle, sortez enfin de ces communications intimes avec votre Dieu, que la communion fait naître et que l'amour entretient; vous avez mille devoirs à remplir qui vous appellent : vous les remplirez sans doute avec courage, avec fidélité, avec exactitude; car jusqu'où ne doivent pas s'étendre les effets d'une communion sainte? c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les effets de la communion nous sont représentés dans l'Evangile sous deux idées différentes : 1° sous l'idée d'une union véritable avec Jésus-Christ : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui.* 2° Sous l'idée d'une vie nouvelle et toute céleste : *Comme je vis par mon Père, de même celui qui mange ma chair vivra aussi en moi.* (*Joan.*, VI, 55.)

Selon la première idée, une communion sainte doit nous unir véritablement avec Jésus-Christ. Pour savoir si vous avez communié dignement, il n'y a donc qu'à examiner si, en vertu de votre communion, cette union s'est formée entre Jésus-Christ et vous; si vous êtes unis avec Jésus-Christ et s'il est uni avec vous, il doit donc être dans vous un principe de grandeur, un principe de charité, un principe de force.

Je dis premièrement un principe de grandeur : car combien la dignité d'un chrétien doit-elle s'accroître par la communion! Qu'est-ce que recevoir dans soi le Dieu tout-puissant, celui qui a créé et qui fait trembler la terre? qu'est-ce de lui être uni aussi intimement que la nourriture l'est au corps, et de ne faire plus qu'un même tout avec lui : *Ut sint consummati in unum?* (*Joan.*, XVII, 23.) De quel œil doit regarder le monde celui qui peut dire : J'ai en moi quelque chose de plus grand que le monde? Combien doit-il se respecter soi-même, respecter son corps, ce vaisseau d'élection qui reçoit et qui renferme le corps de Jésus-Christ même? quelle sorte de vénération et de respect ne doit-il pas avoir pour sa propre chair, qui se trouve sanctifiée et divinisée en quelque sorte par son union avec celle de Jésus-Christ? combien doit-il craindre de la profaner par le crime, de l'avilir par l'immodestie, de la dégrader par la mollesse; de la corrompre par la sensualité? L'avez-vous sentie, chrétiens, cette grandeur divine qui vous a été communiquée par la communion, cette noblesse si vantée par les apôtres et par les saints quand ils disaient : *Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri* (*Joan.*, I, 12) : tous ceux qui l'ont reçu sont devenus enfants de Dieu, ils sont semblables à Dieu, ils font en quelque

sorte partie de Dieu même? Avez-vous eu, en vertu de votre union avec Jésus-Christ, cette espèce de culte pour votre propre chair, qui inspire une sainte horreur pour tous les objets capables de la profaner?

Hé quoi! vous avez communié et vous n'avez pas seulement la moindre idée de cette grandeur surnaturelle et divine qui doit vous avoir été communiquée par la communion! Rien de grand dans vos idées, rien de noble et d'élevé dans vos sentiments; tout est bas et terrestre dans vos désirs, vous ne soupirez qu'après les fausses grandeurs de ce monde, vous n'êtes occupé que du désir de lui plaire et d'attirer ses regards. Vous ne dites pas comme l'Apôtre: Nous méprisons tout ce qui ne nous porte pas à Dieu, tout ce qui ne nous conduit pas à Dieu; nous nous élevons par nos désirs au-dessus de la terre, et nous les portons jusqu'au ciel: ***Nostra autem conversatio in cœlis est.*** (***Philip.***, III, 20.) Votre communion ne vous a donc point uni avec Jésus-Christ; elle vous a plutôt désuni et séparé d'avec lui; l'effet du sacrement a donc manqué; vous n'avez donc pas communié dignement.

Ce principe de grandeur, que nous recevons par la communion, rejaillit sur tous les autres fidèles qui peuvent communier comme nous, et par là il devient un principe de charité; car la communion est la véritable source où nous devons puiser les motifs de la charité chrétienne, puisqu'elle nous fait tous enfants d'un même père, nourris d'un même pain et participants d'un même héritage. La communion est ce festin nuptial qui réunit tous les hommes à la même table, comme les enfants d'une même famille. Il n'y a donc plus en Jésus-Christ ni grec, ni barbare, ni riche, ni pauvre, ni maître, ni esclave: tous ces états, toutes ces conditions, divisées par la nature ou par la fortune, ne sont plus qu'un en Jésus-Christ par la communion des saints; tous sont frères en Jésus-Christ, puisqu'ils ont tous part à la même nourriture: *Omnes eamdem escam spiritualem manducaverunt.* (I *Cor.*, X, 3.)

Vous avez communié, chrétiens, et vous ne ressentez aucun effet de ce lien sacré qui ne peut vous unir intimement avec Jésus-Christ qu'il ne vous unisse aussi intimement avec tous ceux qui, pouvant communier comme vous, peuvent se vanter d'être vos frères en Jésus-Christ: il y en a encore que vous dédaignez, que vous méprisez, que vous regardez comme le rebut du monde, que vous croyez pétris d'un limon vil et commun, bien moins noble et bien moins exquis que celui dont vous avez été formés vous-mêmes. Ah! si vous aviez communié dignement, vous auriez d'autres idées et d'autres sentiments. Une communion sainte vous aurait appris à chérir, à respecter, à aimer Jésus-Christ dans le moindre de vos frères: tous les mouvements de la charité chrétienne seraient entrés dans votre âme avec Jésus-Christ. Vous avez communié et je vous vois encore indifférents pour vos frères, insensibles pour les pauvres, irréconciliables pour vos ennemis: l'effet du sacrement a donc manqué: vous n'avez donc pas communié dignement.

J'ai dit enfin que cette union avec Jésus-Christ, qui est l'effet d'une communion sainte, devait être en nous un principe de force. Et de quelle force, chrétiens? D'une force supérieure aux charmes et aux jugements du monde, supérieure au péché, supérieure aux peines et aux douleurs, supérieure à la mort même, qui est toujours la dernière et la plus difficile épreuve de la faiblesse et de la force.

Je dis 1° d'une force supérieure aux charmes et aux jugements du monde, puisque nous recevons dans nous celui qui a vaincu le monde: *Confidite*, dit-il aux âmes saintes qui le reçoivent avec toute la pureté et toutes les dispositions qu'il exige: *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 33.) Prenez courage, vous foulerez aux pieds les charmes du monde, vous en possédez le vainqueur. Le monde, il est vrai, n'a que trop de pouvoir pour vous attirer à lui par ses charmes, et il accable ceux qui l'abandonnent de toute la malignité de sa censure et de toute la rigueur de ses jugements. Mais un chrétien qui a communié dignement sait résister aux charmes du monde et mépriser ses discours. Il a en soi le maître et le triomphateur du monde, le souverain Juge des vivants et des morts: il compte pour rien les jugements du monde quand ils sont opposés à ceux de Jésus-Christ, et il dit comme l'Apôtre: *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer aut ab humano die* (I *Cor.*, IV, 3); j'en appelle à un autre juge plus éclairé, plus juste et pluis puissant que lui: *Qui autem judicat me, Dominus est.* (*Ibid.*)

Je dis 2° d'une force supérieure au péché, puisque nous recevons dans nous, par la communion, le destructeur du péché, le vainqueur du péché, le rédempteur de ceux qui étaient esclaves du péché: *Ecce Agnus Dei* (*Joan.*, I, 29), vous a dit le prêtre, en vous présentant le corps de Jésus-Christ, *ecce qui tollit peccata mundi* (*Ibid.*); voilà celui qui a détruit, qui a expié, qui a effacé les péchés du monde; pourriez-vous le recevoir sans jurer de faire un divorce éternel avec le péché? Voilà l'auteur et le dispensateur de la grâce, voilà le Dieu qui est tout-puissant sur le cœur de l'homme; quand vous l'aurez reçu, manquerez-vous de force et de courage pour triompher du péché?

Je dis 3° d'une force supérieure aux peines et aux douleurs. Ne soyez pas étonnés de ma constance, disait à ses bourreaux surpris un martyr tranquille au milieu des plus cruels tourments; ce n'est pas moi qui souffre, c'est Jésus-Christ qui souffre en moi.

Je dis enfin d'une force supérieure à la crainte de la mort; car peut-on craindre la mort quand on a en soi l'auteur de la vie? peut-on craindre la mort quand on a en soi le gage et le soutien de l'immortalité?

Que faut-il donc penser de votre communion, chrétiens, si, même après avoir communié, l'on vous voit encore aimer le

monde ; si l'on vous voit tomber aisément et avec goût dans le péché; si l'on vous voit impatients à l'excès dans les moindres douleurs; si l'on vous voit tellement attachés à la vie, que la crainte de la perdre l'emporte toujours, dans votre cœur, sur celle de perdre la grâce? n'aura-t-on pas lieu de croire que le principe de la force et du courage n'est point en vous, et par conséquent, que l'effet du sacrement ayant manqué, vous ne l'avez pas reçu avec toutes les dispositions qu'il exige?

J'ai ajouté que les effets d'une communion sainte nous sont encore représentés dans l'Evangile sous l'idée d'une vie nouvelle, selon cette parole : *Comme je vis par mon Père, de même celui qui mange ma chair vivra aussi en moi* (*Joan.*, VI, 55); à laquelle on peut rapporter ces autres paroles de l'Apôtre : ***Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : vous êtes mort, mais votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.*** (*Gal.*, II, 20.)

Toute nourriture est par elle-même destinée à soutenir la vie et à donner à l'homme l'accroissement et la subsistance. Puisque donc Jésus-Christ nous donne sa chair en forme de nourriture, il faut que la communion soutienne en nous une sorte de vie; il faut qu'elle forme un homme et qu'elle lui donne la force et l'accroissement : mais quelle sera cette vie, quel sera cet homme qui sera formé et entretenu par la communion? Ah! chrétiens, ce sera une vie surnaturelle et toute divine ; ce sera l'homme nouveau, l'homme céleste, l'homme guéri de l'habitude du vice et affranchi de l'esclavage des passions; l'homme enfin semblable à Jésus-Christ, puisqu'il sera, pour ainsi dire, nourri de Jésus-Christ, pénétré de Jésus-Christ, puisqu'il ne vivra plus que de la vie de Jésus-Christ.

Une communion sainte doit faire, en quelque sorte, la transformation de l'homme; elle doit en faire un véritable chrétien, un homme nouveau, un homme soumis à la volonté de Dieu, fidèle à sa loi, attentif à son culte et à son service, un homme de Dieu, un homme de prière, un homme qui sent tout le prix de la grâce sanctifiante, et qui est disposé à tout sacrifier pour la conserver. Vous reconnaissez-vous, chrétiens, à ce portrait? Parmi ceux qui ont communié, combien en trouverez-vous qui lui ressemblent?

Je vois, à certains jours de l'année, un grand nombre de fidèles qui communient, et je vois tous les jours un grand nombre de prêtres qui célèbrent; mais, si je fais attention aux effets que devraient produire toutes ces communions, je ne puis m'empêcher de trembler et de craindre qu'il n'y en ait quelques-unes de profanées. Car enfin, mes frères, que recevez-vous dans la communion? Vous y recevez une nourriture destinée à entretenir en vous une vie toute céleste; et, après avoir communié, vous menez encore une vie qui n'a pour objet que les satisfactions de la chair. Que recevez-vous dans la communion? Une nourriture destinée à entretenir en vous la vie de la grâce sanctifiante et habituelle, la vie de Jésus-Christ; et après avoir communié, vous menez encore la vie du monde, la vie de la nature et du péché. Que recevez-vous dans la communion? Une nourriture destinée à entretenir en vous une vie cachée en Dieu ; et après la communion, vous menez encore une vie dissipée, une vie profane, une vie ouverte aux intrigues du monde et au tumulte des passions. Que recevez-vous dans la communion? Une nourriture destinée à entretenir en vous une vie pénitente et mortifiée; et après la communion, vous menez encore une vie molle et sensuelle. Enfin, que recevez-vous dans la communion? Une nourriture destinée à entretenir en vous une vie fervente, laborieuse et composée de jours pleins de mérites et de bonnes œuvres; et après la communion, vous menez encore une vie tiède, oisive et stérile. L'effet du sacrement a donc manqué; une vie mondaine, une vie dissipée, une vie molle, une vie oisive, n'est pas une vie qui puisse être produite et entretenue par une telle nourriture, et le vice constant et habituel de la vie annonce infailliblement le vice de la communion, puisqu'il le suppose.

Mais n'est-ce pas exagérer, dites-vous, que de porter si haut les effets d'une communion sainte? N'est-ce pas retomber dans le pernicieux excès de ceux qui anéantissent en quelque sorte l'usage de la communion, en exigeant, comme une disposition essentielle pour communier dignement, que l'on soit un homme parfait, un homme sans défaut?

Non, chrétiens, je n'exige pas que celui qui a communié soit un homme parfait, mais j'exige qu'il travaille sans cesse à le devenir; j'exige qu'il mène une vie nouvelle, c'est-à-dire une vie qui montre qu'il est véritablement changé et renouvelé en esprit; qu'il n'est plus l'homme du péché, mais l'homme de la grâce et de la vertu ; qu'il a renoncé aux désirs de la chair, pour réformer tout ce qui déplaît à Dieu dans ses mœurs et dans sa conduite ; mais si je le vois, après la communion, passer précipitamment de l'autel au crime, de la table du Seigneur à celle du démon; si je le vois marcher encore dans les voies de l'iniquité, et offenser le Seigneur par des rechutes promptes et mal combattues, qui prouvent que les liens qui l'attachaient au crime n'ont jamais été rompus; que le feu qu'il a fait semblant d'éteindre, a été seulement couvert, et que l'attache aux déréglements de sa vie subsistait toujours dans son cœur, lors même qu'il jurait à Dieu une fidélité éternelle, et qu'il donnait à ses ministres les plus fortes assurances de la sincérité de son repentir; ne serai-je pas en droit de dire : où sont donc les effets que l'on devait attendre d'une communion reçue avec toutes les dispositions qu'exige la sainteté infinie de la personne de Jésus-Christ? et s'ils manquent absolument, ces effets, comment

pourrai-je me persuader que sa chair adorable n'a pas été profanée par une communion indigne?

Je sais, chrétiens, que cette divine nourriture ne nous établit pas dans un état immuable de justice et de sainteté; un tel état n'est pas le privilége de la terre, nous n'y arriverons que dans le ciel. La vie présente est le temps du combat, et nous ne jouirons que dans la vie future des fruits et du repos de la victoire. Mais, sans rendre un homme impeccable, l'effet d'une communion sainte n'est certainement pas borné à une interruption passagère et momentanée des désordres auxquels il a fallu renoncer pour se mettre en état de bien communier. Tout chrétien qui aura communié dignement opposera sans doute des barrières plus fortes à la violence de ses penchants; un éloignement plus marqué et des précautions plus sûres aux occasions des rechutes; une attention plus sérieuse à la légèreté de son esprit; au besoin qu'il a de la grâce, des prières plus ferventes et plus assidues; une retenue plus sévère aux objets qui l'ont séduit; une vigilance plus exacte et plus soutenue aux tentations qui l'environnent; et, s'il ne le fait pas, serait-ce prendre une fausse alarme que de craindre qu'*il ne se soit rendu coupable du corps et du sang de Jésus-Christ* (*I Cor.*, XI, 27), selon l'expression de l'Apôtre? Quand une nourriture saine, exquise, et tout à fait proportionnée aux besoins de la nature, au lieu de donner de la force et de la santé, ne produit que de la langueur et de la faiblesse, le vice n'étant point dans la nourriture, n'est-on pas en droit de conclure qu'il est tout entier dans la mauvaise disposition de celui qui la reçoit? Prenez donc garde, chrétiens, que votre âme ne soit atteinte de quelque indisposition secrète et cachée qui corrompt cette céleste nourriture; craignez qu'il n'y ait en vous quelque attache criminelle, quelque vice dominant, qui laisse toujours dans cette âme une funeste malignité. Eprouvez-vous donc, purifiez-vous, et n'approchez pas de la table sainte, que vous ne vous soyez bien assurés du changement de votre cœur, et que vous n'en ayez banni cette indignité volontaire qui doit vous en exclure.

Grand Dieu! qui voyez le fond des cœurs, accordez à ceux qui m'écoutent la vive lumière de votre grâce, pour connaître ces maladies secrètes et enracinées qui corrompent le pain de vie, qui nous font un poison de ce qui devrait être notre nourriture; accordez-nous ces secours efficaces et tout-puissants, qui, en nous apprenant à connaître nos maux, nous apprennent à les guérir. Nous recevons le pain des forts, et nous sommes encore faibles et mourants; nous recevons le pain des anges, et nous sommes toujours des hommes charnels. Eclairez-nous, guérissez-nous, et, pour assurer notre salut, et pour ménager l'honneur et la sainteté de votre chair adorable, faites, enfin, que la participation fréquente de votre corps et de votre sang établisse et soutienne en nous cette vie surnaturelle et divine, dont la vie céleste des prédestinés doit être la perfection et la consommation dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Cognoverunt eum in fractione panis. (*Luc.*, XXIV, 35.)

Ils reconnurent le Seigneur dans la fraction du pain.

Heureux disciples! vos yeux sont ouverts, votre cœur est touché; vous reconnaissez votre Dieu, caché sous le voile de son humanité et sous les voiles eucharistiques. Non-seulement vous le reconnaissez, mais vous l'adorez, et vous lui rendez le plus parfait hommage de la piété et de l'amour.

Il ne tient qu'à vous, chrétiens, d'imiter tous les jours le zèle et la ferveur de ces disciples, en adorant, comme eux, le Seigneur dans la fraction du pain : caché sous les mêmes symboles, ce Dieu se montre à vous au saint sacrifice de la messe. Mais, hélas! plus ce sacrifice est commun, moins il est connu; plus on le renouvelle, moins il est compris. Levons donc aujourd'hui le voile, chrétiens; non le voile du temple, inutile à l'Eglise, qui montre tout aux fidèles; mais le voile de l'ignorance, qui leur cache tout, et tâchons de leur apprendre à connaître et à entendre la messe; apprendre à la connaître, c'est apprendre à la respecter. Pour vous la rendre également respectable et intéressante, je vais premièrement considérer ce sacrifice dans sa nature; ce sera le sujet de la première partie. Je l'envisagerai ensuite par rapport à ses effets; ce sera le sujet de la seconde. L'une vous en fera comprendre toute la dignité, l'autre vous en fera sentir les avantages. Par l'une, la messe devient respectable, par l'autre elle devient intéressante. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle foule d'idées grandes et sublimes ne présentera pas à vos réflexions l'auguste sacrifice de nos autels, et quelle force n'aura-t-il pas pour frapper vos esprits et pour toucher vos cœurs, si je vous fais voir qu'il n'est point différent du sacrifice de la croix; si je vous montre qu'il en est l'image, le renouvellement et la continuation!

Pour vous en convaincre, je demande seulement que vous vous transportiez en esprit sur le Calvaire; que vous fixiez vos regards sur le Sauveur du monde expirant sur cette croix où il fut attaché, outragé par les Juifs; que vous examiniez avec soin les principales circonstances de son immolation; elles sont toutes réunies dans le sacrifice de la messe : vous y trouverez, 1° le même prêtre; 2° la même victime; 3° des prodiges, des effets merveilleux de la puissance de Dieu; 4° des marques de mépris et d'ingratitude de la part des hommes.

Je dis, premièrement, le même prêtre; car, lorsque nous voulons désigner exactement le divin sacrificateur, qui offre pour nous la

victime à l'autel, ne vous imaginez pas, chrétiens, que nous ne voulions parler que de ces hommes fragiles comme vous, esclaves des mêmes passions que vous, coupables quelquefois des mêmes faiblesses, qui ne soutiennent pas toujours par la régularité la plus exacte, la sainteté de leur caractère, et qui, se trouvant revêtus d'un ministère qui les élève, s'il le faut dire ainsi, au-dessus des anges mêmes, font voir trop souvent qu'ils ne sont encore que des hommes; nous ne parlons pas même de ces prêtres respectables par leurs vertus, qui sont l'ornement et l'édification de l'Eglise, et qui tâchent de répondre, par une piété et par une ferveur habituelle, à l'honneur que Jésus-Christ leur a fait de les choisir pour être les dispensateurs de ses divins mystères, puisque, quelque grandes que soient leurs vertus, ce ne sont après tout que des hommes, et, par conséquent des créatures essentiellement imparfaites. Non, chrétiens, aucun homme ne jouit du privilége d'être le prêtre éternel et le premier sacrificateur de la nouvelle alliance : *Considerate*, disait saint Paul, *apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum.* (*Hebr.*, III, 1.) C'est Jésus-Christ, mes frères, qui sera, jusqu'à la fin des siècles, le sacrificateur immortel de cette Eglise dont il est le chef; c'est lui qui s'offre lui-même à son Père par nos mains, et c'est par cette raison qu'il porte le nom de prêtre, et qu'il le portera pendant toute l'éternité : *Sacerdos in æternum.* (*Psal.* CIX, 4.) Moïse, ajoutait saint Paul, n'était qu'un serviteur que Dieu avait daigné faire l'administrateur de sa maison, et nous en pouvons dire autant des prêtres de la loi nouvelle; ce ne sont que des serviteurs et des créatures à qui le Seigneur a confié la dispensation de ses grâces et de ses mystères : mais encore une fois, le véritable prêtre de notre religion, celui en qui réside la source et la plénitude du sacerdoce, c'est Jésus-Christ. Les prêtres choisis parmi les hommes, quand ils entrent dans le temple du Dieu vivant, ne peuvent se regarder eux-mêmes que comme de viles créatures et d'humbles esclaves; mais Jésus-Christ est dans nos temples comme un fils est dans la maison de son père : *Tanquam filius in domo sua.* (*Hebr.*, III, 6.)

Les prêtres choisis parmi les hommes, faibles et infirmes comme eux, sont obligés de prier pour eux-mêmes en priant pour le peuple. Mais le prêtre éternel de la loi nouvelle n'est point un homme; il est juste, il est saint, il est séparé de la masse des pécheurs, il est plus pur et plus élevé que le ciel. Quand même cet homme fragile et mortel, qui le représente à l'autel, et dont les mains exercent sensiblement les fonctions du sacerdoce, ne serait pas aussi saint et aussi religieux qu'il est obligé de l'être en vertu de son caractère; quand même il s'acquitterait des redoutables fonctions du ministère dont il est chargé avec une modestie hypocrite ou une immodestie indécente; quand même il ne chercherait qu'à satisfaire l'impatience des impies, et à soulager le dégoût des chrétiens lâches par une scandaleuse rapidité, aucun de ses défauts personnels ne serait capable d'altérer la sainteté et la perfection de notre sacrifice. Un autre prêtre, plus saint et plus parfait supplée à tous ses défauts ; et ce prêtre est le propre Fils du Très-Haut, égal en tout à son Père.

Au même temps que cet Homme-Dieu sacrifie comme prêtre, il s'offre lui-même comme une victime de propitiation pour le salut et pour la rédemption du monde. N'immolons-nous pas en effet à la messe le même Dieu qui fut sacrifié sur l'autel de la croix? n'y offrons-nous pas le même corps et le même sang? *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* (*Matth.*, XXVI, 26), disait le Sauveur en instituant le sacrifice de la messe, pour nous faire entendre que ce corps, qui allait être attaché à la croix, ce sang, qui allait couler sur le Calvaire, serait encore offert à Dieu dans ce nouveau sacrifice, jusqu'à la fin des siècles. Quelle est donc, chrétiens cette grande victime qui s'immole encore tous les jours pour votre salut? Ouvrez les yeux de la foi, et vous verrez, sur nos autels ce même Agneau qui fut autrefois montré à l'apôtre saint Jean, étendu, comme mort devant le trône de Dieu; ce même Agneau qui a effacé les péchés du monde : en faut-il davantage pour animer votre piété, et pour exciter dans vos cœurs les plus vifs sentiments de l'amour et de la reconnaissance? Qui de vous, à la vue de cette adorable victime, ne se dira pas à lui-même : un Dieu se sacrifie pour moi, et je refuse de me sacrifier pour lui ; il s'immole tout entier, et je ne me donne à lui qu'avec réserve; il se trouve toujours quelque partage et quelque restriction dans mon holocauste : si je lui abandonne quelques instants de ma vie, j'emploie des jours entiers à me livrer au monde et à ses vains amusements; si je lui sacrifie quelques objets, j'ai toujours soin de retenir ceux qui flattent le plus mes inclinations naturelles et mon amour-propre ; il s'immole tous les jours, et je ne me sacrifie, que par intervalle; il se dévoue publiquement et avec éclat, et je n'ose lui faire que des sacrifices secrets, dans la crainte de déplaire au monde; ou, si je lui en fais de plus connus, c'est pour m'attirer le suffrage et l'approbation des hommes? Quel contraste, grand Dieu ! le Maître du ciel et de la terre s'abaisse et s'anéantit; il fait tout, il souffre tout pour ses créatures, qui ne font rien, ou presque rien pour lui. Ah, Seigneur, il est temps de réformer un si grand abus ; il faut que votre sacrifice soit désormais la règle et le modèle du mien ; je veux être votre victime, comme vous l'êtes pour moi : victime d'amour, par mes sentiments : victime d'obéissance par ma fidélité à garder vos lois; victime de résignation, par mon acquiescement parfait aux ordres de votre providence.

Cette qualité d'agneau et de victime immolée n'ôtera rien à Jésus-Christ de sa gloire et de sa puissance ; il l'exerce à la messe comme sur la croix, par des prodiges étonnants

diants qui caractérisent parfaitement sa divinité, et qui seuls devraient suffire pour nous faire sentir toute la majesté de sa présence. Vous savez, chrétiens, que lorsque ce divin Sauveur expira sur le Calvaire, attaché à la croix comme le dernier des hommes, il voulut mourir en Dieu, et il fit voir qu'il l'était en effet, par les prodiges qui arrivèrent à sa mort. On vit alors en lui un mélange incompréhensible de grandeur et de faiblesse ; de faiblesse dans son corps, de grandeur dans son pouvoir. Il obéit aux hommes, et il commande à la nature; il subit la rigueur de leurs lois, et il confond l'ordre des éléments ; il a les mains percées de clous, et il brise le rocher; il a le côté ouvert, et il déchire le voile du temple; il a les yeux couverts des ombres de la mort, et il couvre tout l'univers des voiles de la nuit; il perd le jour, et il éclipse les astres; il est prêt à être mis au tombeau, et il ouvre les sépulcres des saints; il tombe sous les coups de la mort, et il devient en même temps l'auteur de la vie : enfin, au moment qu'il expire, toute la nature consternée, et déclarant son trouble par des prodiges, rend hommage à sa souveraine puissance. Le sacrifice de la messe est-il moins miraculeux? Non, chrétiens, il l'est peut-être encore plus; quoique les miracles qui le préparent et qui l'accompagnent ne puissent être aperçus que par les yeux de la foi ; jugez-en par ce qui se passe tous les jours dans la célébration de ce divin mystère. Un homme parle, et un Dieu obéit : *Obediente Domino voci hominis.* (*Josue*, X, 14.) Un homme prononce les paroles sacramentelles, et aussitôt la substance du pain est détruite, le corps de Jésus-Christ se trouve sur l'autel. Que de prodiges à la fois! prodiges de puissance et de force, prodiges de transsubstantiation, prodiges de création et prodiges de destruction. Le pain n'est plus, il est changé en un instant, il fait place à la chair de Jésus-Christ, notre rédempteur et notre victime. Dieu dispose ici des lieux comme des corps; ce petit espace qu'embrasse une hostie consacrée, renferme toutes les parties essentielles d'un corps humain; et ce corps existe dans cette hostie d'une façon d'exister si extraordinaire et si merveilleuse, qu'il est tout entier dans le tout, et tout entier dans chaque partie; toujours un, et toujours multiplié; toujours le même et toujours séparé; toujours renaissant, et toujours consumé. Aucune de ces merveilles n'est aperçue des yeux du corps, et nos sens sont continuellement trompés dans ce prodigieux sacrifice, où Dieu semble se jouer de leur faible témoignage, qui n'a de force et d'autorité que celle qu'il veut bien lui donner, et qu'il peut, par conséquent, lui ôter quand il lui plaît. Vous auriez cru voir le bras de Dieu sortir tout entier du nuage qui le cache à vos yeux, si vous aviez été témoins de toutes les résurrections miraculeuses qui arrivèrent au sacrifice de la croix; ces miracles n'étaient cependant que de faibles essais de la toute-puissance divine. La résurrection d'un mort ne suppose pas des changements aussi merveilleux que ceux qui s'opèrent tous les jours à la messe. Si vous aviez entendu, chrétiens, ces paroles fécondes et toutes-puissantes qui firent sortir du néant tous les êtres que nous voyons semés dans l'univers : *Que la lumière se fasse* (*Gen.*, I, 3); *que la terre produise des fruits et des fleurs* (*Ibid.*, 11); *que l'homme soit fait à l'image de Dieu* (*Ibid.*, 26); quelle haute idée n'auriez-vous pas eue de la puissance et de la grandeur de ce Dieu, dont les paroles ont la vertu de produire en un instant tout ce qu'elles expriment? Que devez-vous donc penser, chrétiens, lorsque le prêtre prononce à la messe ces paroles non moins efficaces et non moins fécondes que celles qui opérèrent autrefois la création de l'univers? Faites donc taire ici, chrétiens, la voix trompeuse de vos sens; leur témoignage n'est que pure illusion, quand il est contraire à celui de Jésus-Christ. Il dit expressément : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Or, celui qui a créé les substances ne peut-il pas les changer; celui qui a transformé l'eau en vin aux noces de Cana; la verge miraculeuse de Moïse en serpent, dans sa fameuse dispute avec les magiciens de Pharaon; les eaux du Nil en sang, dans les plaies d'Egypte, ne peut-il pas faire que le pain et le vin deviennent son corps et son sang? Qui peut sonder sa puissance? qui peut en mesurer l'étendue et la profondeur? Hélas! Moïse reconnut autrefois la présence du Seigneur à la vue de cette flamme qui embrasait le buisson ardent sans le consumer; tout le peuple la reconnut à la vue de ce nuage miraculeux qui couvrait le saint tabernacle; Elie la reconnut à la vue de ce feu céleste qui descendait sur l'autel pour consumer les victimes; le centenier la reconnut lorsqu'il fut témoin des différents prodiges qui signalèrent la puissance de Jésus-Christ, au sacrifice de la croix. Ne la reconnaîtrez-vous pas, chrétiens, en faisant réflexion sur les prodiges de la messe, quoiqu'ils échappent à nos sens, qui sont incapables de les saisir et d'en rendre témoignage? Mais, que dis-je, chrétiens? nos sens veulent être frappés; et quoique les miracles qui les trompent soient peut-être plus grands que ceux qui les frappent, notre foi est si faible, que ces prodiges ne font sur nous, tout au plus, qu'une impression légère et superficielle; nous n'adorons qu'à peine un Dieu invisible, nous ne croyons qu'imparfaitement des miracles insensibles, et qui ne sont miracles que pour ceux qui les croient.

Le sacrifice de la messe, comme celui de la croix, n'est pour la plupart des hommes qu'un objet de mépris et d'ingratitude : sur le Calvaire les disciples abandonnèrent la victime; les Romains et la plupart des Juifs la regardèrent avec indifférence; les scribes et les pharisiens l'outragèrent; à la messe, les uns l'abandonnent, les autres la regardent avec indifférence, et les autres l'outragent.

Les uns l'abandonnent. Car, sans vous

parler ici de tant de peuples infectés d'hérésie, qui ont non-seulement abandonné, mais aboli avec mépris le sacrifice de la messe, combien de fidèles deviennent tous les jours de lâches déserteurs de ce sacrifice, et l'abolissent en quelque sorte pour eux-mêmes? Il faut que le précepte de l'Eglise les force à l'entendre; il faut qu'elle leur spécifie des jours exprès, où elle leur fait un crime de n'y pas assister; il faut même que le respect humain se joigne au précepte pour les y contraindre : les autres jours, où ils n'ont ni précepte qui les oblige, ni respect humain qui les mène, ils perdent la messe sans regret, ils la quittent sans remords; la moindre affaire les en éloigne, le moindre plaisir les en dégoûte : *Relicto eo fugerunt.* (*Matth.*, XXVI, 56.) D'autres y assistent avec indifférence, ils y portent un esprit distrait par des pensées étrangères à la piété, un cœur insensible à l'immolation de Jésus-Christ; semblables à ces spectateurs oisifs du sacrifice de la croix, que la seule curiosité y avait conduits, et qui y assistaient comme à un événement ordinaire. On en voit d'autres, qui sont assez impies pour s'y comporter avec scandale : ils y parlent plus haut que le prêtre qui célèbre; et l'éclat indécent de leurs vains discours retentit quelquefois jusqu'à ses oreilles, comme s'ils n'y venaient que pour troubler son attention, et pour insulter à la présence du Dieu qu'il a dans les mains : et peut-être, hélas! s'en trouve-t-il qui portent l'audace et l'impiété jusqu'à dire intérieurement ce que la seule crainte des hommes les empêche de dire à haute voix : Il est impossible que ce pain soit un Dieu; et s'il était ici présent, sans doute qu'il se montrerait à nous dans un autre appareil : *Descendat de cruce et credimus ei.* (*Matth.*, XXVII, 42.) Ah, Seigneur, il n'est que trop vrai, le sacrifice de la messe est une représentation vive et naturelle de celui de la croix. Non-seulement il est offert par le même prêtre, et la même victime y est immolée : mais vous y êtes environné, comme sur la croix, d'une troupe de chrétiens infidèles, qui, par leur froide insensibilité, ou par leurs immodesties scandaleuses, vous rappellent ces airs de mépris et d'insulte qui augmentèrent vos douleurs sur le Calvaire; et vous n'y trouvez pas toujours, comme sur la croix, trois âmes fidèles qui vous dédommagent, par une véritable piété, des outrages que vous recevez de cette coupable multitude. Foi divine de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qu'êtes-vous devenue! La croyez-vous, chrétiens; croyez-vous que Jésus-Christ soit réellement présent dans ce temple et sur cet autel, lorsque vous vous comportez avec tant de froideur ou d'irrévérence?

Le reproche le plus sensible que les païens faisaient aux Juifs dans le temps de leur captivité, c'était de leur demander où était leur Dieu : *Ubi est Deus tuus* (*Psal.* XLI, 12), leur disaient-ils; où est votre Dieu? Vous nous disiez qu'il était présent dans le temple, où vous alliez l'adorer; ce temple est détruit, il est profané; votre Dieu n'a plus d'autel, vous ne pouvez plus lui offrir aucun sacrifice : *Exprobraverunt mihi qui tribulant me inimici mei, dum dicunt mihi per singulos dies, ubi est Deus tuus?* (*Ibid.*)

Mais ce reproche, qui touchait si sensiblement le peuple juif, ne retombe-t-il pas tout entier sur les chrétiens profanateurs de notre auguste sacrifice? Car enfin, pourrait leur dire un païen, où est votre Dieu? Vous m'assurez qu'il offre tous les jours pour vous son corps et son sang sur cet autel; mais si vous en étiez véritablement persuadés, on vous verrait sans doute plus recueillis et plus respectueux lorsque vous assistez à son sacrifice. Vous savez, et vous croyez, dites-vous, que la messe est le renouvellement et la continuation du sacrifice de la croix, que le même corps y est immolé, que le même sang y est offert pour votre salut; mais de quel respect, de quelle sainte frayeur ne seriez-vous pas pénétrés, si ces sublimes principes étaient profondément gravés dans votre âme? C'est, selon vous, le grand ouvrage de la réconciliation du monde, qui se renouvelle et qui s'accomplit en votre présence; comment votre cœur n'est-il pas rempli de tout ce que la reconnaissance a de plus vif, de tout ce que l'amour a de plus tendre? Ah! si j'avais, dirait-il la même foi et la même croyance que vous, je vous surprendrais par les témoignages de ma ferveur et de ma piété; je serais absorbé et comme anéanti dans la contemplation d'un si profond mystère; je serais attendri jusqu'aux larmes à la vue d'un spectacle si touchant; je croirais voir mon Dieu sur cet autel, et je tremblerais devant lui; je croirais y voir couler le sang de mon Sauveur, et je ne serais occupé que de lui; je voudrais tout faire et tout sacrifier pour lui!

Ce témoignage, chrétiens, que vous rendez contre votre foi, est d'autant plus criminel qu'il est souvent public et scandaleux. C'est en présence du peuple fidèle que l'on commet quelquefois ces irrévérences; et n'est-ce pas à cette espèce de scandale que l'on peut attribuer en partie cet esprit d'irréligion et d'incrédulité qui fait tous les jours de si grands progrès dans le monde, et qui ne nous menace de rien moins que d'une défection presque générale? En vain voudrions-nous vanter la dignité, la hauteur, et la sainteté de nos mystères; en vain dirions-nous que nous sommes la nation sainte, le peuple choisi, et qu'aucune autre nation sur la terre ne jouit comme nous du commerce de la Divinité : qui le croirait, en voyant le peu d'impression que fait sur nous son auguste présence? quel hérétique croirait à l'Eucharistie en vous voyant entendre la messe? Vous le savez, la plupart des grands et des riches du siècle daignent à peine fléchir le genou durant l'espace le plus court et le plus respectable de notre sacrifice, lorsque le prêtre élève l'hostie

pour la montrer au peuple; ce rapide moment n'est pas plutôt passé, qu'ils se relèvent, comme s'ils craignaient d'en avoir trop fait, et comme si le Dieu que l'on vient d'exposer à leurs yeux devait être trop content d'un si court hommage. Mais que dire et que penser de celles qui choisissent exprès le temps de la messe pour venir étaler dans nos temples le triomphe solennel de leurs corps? ce corps de péché, qui devrait plutôt être couvert de cilice et de cendre, pour se mettre en état d'assister au renouvellement du sacrifice de la croix, on le voit, paré successivement, selon les divers caprices de la mode, effacer l'éclat des ornements de l'autel par la magnificence des siens. *Auferte ista hinc* (*Joan.*, II, 16), pourrait-on leur dire à l'exemple de Jésus-Christ, quittez cet appareil de la vanité, que l'on peut regarder comme un outrage public fait à la présence du Dieu qui s'immole ici pour votre salut, où choisissez du moins d'autres lieux que son temple, et d'autres temps que celui de son sacrifice, pour vous donner en spectacle. Ah! je vois dans l'Ecriture la pieuse Esther, qui, voulant se mettre en prière devant le Seigneur, commence par se dépouiller de ces vains ornements qu'elle ne portait qu'à regret : *Cum deposuisset vestes regias* (*Esth.*, XIV, 2); je la vois se couvrir d'habits sombre et humiliants : *Fletibus et luctui apta indumenta suscepit* (*Ibid.*); je la vois qui jette à pleines mains, dans ses magnifiques appartements, les débris de ses cheveux arrachés : *Omnia loca in quibus lætari consueverat, crinium laceratione complevit.* (*Ibid.*) Et dans le temps que la grandeur de Dieu nous est plus connue que sa présence réelle sur nos autels devrait nous frapper davantage, je vois le luxe et l'immodestie, fruits malheureux des modes qui nous tyrannisent, braver ce Dieu Sauveur jusqu'au pied de sa croix et démentir hautement, par un faste déplacé, le langage humble et respectueux de nos prières. Pour remédier, s'il est possible, à des abus d'autant plus déplorables qu'ils sont plus communs, après vous avoir expliqué la nature du sacrifice de la messe, qui a dû vous en faire comprendre toute la dignité, il faut vous en expliquer les effets, qui vous en feront sentir les avantages; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Soit que le dégoût naisse de l'impiété, soit qu'il vienne de l'habitude, il est certain qu'il n'y a point d'actions qui nous ennuient davantage que celles qui ont rapport à la religion; et nous sommes tellement éloignés de son véritable esprit, que nous voudrions toujours trouver, au tribunal de la pénitence, le confesseur le plus commode et le plus indulgent; dans la chaire de vérité, l'orateur le plus agréable; à l'autel, le prêtre le plus diligent et le plus prompt. Cependant, chrétiens, l'Eglise, en offrant à Dieu le sacrifice de la messe, se propose quatre fins principales, qui ouvrent un champ si vaste à nos sentiments et à nos pensées, qu'il suffirait d'en méditer une seule avec tout le soin et toute l'attention qu'elle mérite, pour être tenté de taxer le ministre le plus lent d'une excessive rapidité.

Il y avait, dans l'ancienne loi, quatre sortes de sacrifices : l'holocauste, le sacrifice d'expiation, le sacrifice d'impétration, et le sacrifice eucharistique ou d'action de grâces. Par le premier, on rendait un hommage d'anéantissement au souverain Maître de l'univers; le second avait pour objet la rémission des péchés; la fin du troisième était d'obtenir les grâces et les faveurs du ciel; le quatrième, enfin, était offert au Seigneur pour le remercier de ses bienfaits. Or, le sacrifice de la croix étant l'accomplissement et la consommation de tous ceux de l'ancienne loi, réunissait en lui seul tous ces différents objets.

C'était, premièrement, un holocauste : il est vrai que la victime n'y fut pas détruite et consumée par le feu, comme dans l'holocauste de l'ancienne loi; mais elle y fut détruite par la mort, et sa destruction rendit à Dieu cet hommage absolu, cet hommage d'anéantissement que nous devons tous à la souveraine puissance de notre créateur; car, on détruisait la victime dans l'holocauste, comme pour dire à Dieu, par une espèce d'action signifiante: Seigneur, tout être, toute substance créée, est l'ouvrage de vos mains : vous pouvez la détruire et l'anéantir quand il vous plaît, plus aisément encore que je ne fais disparaître cette victime à vos yeux; je suis devant vous comme un néant, je suis comme si je n'étais pas: *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) C'est cet hommage absolu, cet hommage d'anéantissement, qui caractérise proprement l'holocauste; et l'obligation où nous sommes tous de rendre au Seigneur un pareil hommage, établit 1° la nécessité d'un sacrifice dans notre religion; 2° la nécessité du sacrifice de la croix; 3° la nécessité du sacrifice de la messe. Je dis, premièrement, la nécessité d'un sacrifice dans notre religion; car, comme la religion a pour premier et principal objet l'honneur et la gloire du souverain Maître, il est essentiel à toute religion d'avoir un sacrifice pour lui rendre un honneur qui n'appartient qu'à lui seul : or, il ne peut recevoir cet honneur suprême, et digne de lui, que par le sacrifice. Toutes les autres manières dont on pourrait l'honorer lui seraient communes avec ses créatures; on les prie, on fléchit quelquefois le genou devant elles, on s'abaisse, on se prosterne en leur présence; mais quelque grandes, quelque élevées qu'elles puissent être, on ne leur dresse point d'autels, on ne leur offre point de victime; ce seul honneur, du consentement de toutes les nations et de tous les siècles, est réservé pour l'Etre que l'on adore et que l'on reconnaît pour son Dieu. Les païens ne sacrifiaient à leurs idoles que parce qu'ils les adoraient comme des dieux : et si les Romains avaient des autels où ils immolaient

des victimes à leurs empereurs, ce ne fut, dit saint Augustin, qu'après que, par un aveuglement sacrilége et déplorable, ils les eurent mis au rang des dieux. Il fallait donc premièrement que notre religion eût un sacrifice, j'ajoute qu'il lui fallait le sacrifice de la croix; car, le vrai Dieu ne pouvait être dignement honoré que par le sacrifice d'un Dieu-Homme, ainsi que les prophètes de l'ancienne loi ne cessaient de le répéter aux Juifs. Qu'ai-je à faire, disaient-ils, parlant au nom du Seigneur, du sang de tous ces animaux que vous me répandez sur mes autels, et que je vois couler tous les jours sur ceux des fausses divinités que les païens adorent? Il me faut une victime plus sainte et plus parfaite, la seule dont l'immolation soit proportionnée à ma souveraine grandeur. Ils désignaient par là ce Dieu-Homme qui s'immole encore tous les jours à la messe, après avoir versé jusqu'à la dernière goutte de son sang au sacrifice de la croix. Mais cette sanglante immolation ayant été une fois consommée sur le Calvaire, celle de la messe devenait absolument nécessaire; car, s'il fallait au vrai Dieu et à la vraie religion le sacrifice d'un Dieu-Homme, la continuation et le renouvellement du sacrifice de la croix n'étaient pas moins nécessaires pour rendre au souverain Maître un honneur digne de lui que le sacrifice même de la croix: et c'est là, chrétiens, ce qui doit vous faire comprendre à quel point d'avilissement et de dégradation la religion a été réduite par ces hérétiques modernes, qui, en abolissant la messe, ont fait voir, pour la première fois, au monde, ce que le monde n'avait point encore vu avant eux; je veux dire une religion sans prêtres, sans autels et sans sacrifices, et par conséquent incapable de rendre jamais à Dieu cet honneur parfait, cet honneur unique, qu'il ne peut recevoir que par le sacrifice d'un Dieu-Homme, suivant le langage précis et uniforme de toutes les Ecritures, de tous les prophètes et de tout les temps. C'est ce premier rapport de la messe que vous combattez directement, chrétiens, lorsque vous y assistez sans respect: car, qu'est-ce qu'un hommage parfait, un hommage d'anéantissement, offert au Créateur par une créature qui refuse de s'anéantir et de s'humilier? Prosternez-vous donc, chrétiens, abaissez-vous devant le Maître suprême et le créateur de votre être; cet esprit d'humiliation et d'anéantissement doit nécessairement accompagner cet holocauste de la loi nouvelle, où vous voyez un Dieu-Homme renouveler sans cesse l'image de sa mort, pour honorer dignement la grandeur et la puissance du Souverain Maître.

Mais qu'entends-je? C'est la voix de Jésus-Christ même, qui fait monter jusqu'au trône de son père ces paroles de grâce et de réconciliation qu'il prononça autrefois sur le Calvaire, et qu'il répète encore tous les jours sur nos autels: *Pater, dimitte illis* (*Luc.*, XXIII, 34); pardonnez-leur, mon Père, vous connaissez leur faiblesse et leur fragilité: c'est pendant leur vie que vous donnez un libre cours à votre miséricorde, vous avez remis à un autre temps les coups de votre justice; n'en ai-je pas assez fait pour vous apaiser? Telle est, chrétiens, la prière que Jésus-Christ fait continuellement sur l'autel, où il se sacrifie pour le salut et la conversion des pécheurs; il y paraît comme un criminel, chargé de toutes les iniquités du monde. La messe est un sacrifice d'expiation, et son sang y est spécialement offert pour la rémission des péchés: *In remissionem peccatorum.* (*Matth.*, XXVI, 28.) Et parce qu'il savait que tant que le monde subsistera, il s'y trouvera toujours des pécheurs, il a voulu que son immolation fût continuée jusqu'à la fin des siècles, afin d'opposer à des crimes toujours renaissants, une expiation toujours renouvelée et toujours subsistante: c'est donc surtout à la messe que tous les cœurs devraient se fendre, et se briser par la plus profonde douleur et la contrition la plus vive. Jésus-Christ y est en état de pénitent, comme sur le Calvaire; nous nous trouvons alors au pied de sa croix: que toutes les pensées terrestres s'évanouissent; que toutes les voix et tous les cœurs se réunissent, pour répéter, non pas trois fois, avec le prêtre, mais mille fois, s'il est possible, cette tendre et affectueuse prière: Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, daignez m'appliquer les mérites de votre sang. J'entends dire à l'apôtre saint Paul, que, pendant les jours de votre vie mortelle, vous fûtes exaucé à cause des égards dus à votre personne sacrée, lorsque par vos cris et par vos larmes vous demandiez grâce pour les pécheurs: votre crédit n'est pas diminué, la voix de votre sang a toujours la même force, et les mêmes égards vous seront toujours dus; quels péchés seraient en effet assez énormes et assez multipliés, pour ne pouvoir être effacés par la vertu d'un sang qui est précisément le même que celui qui fut versé sur la croix? Il est vrai, Seigneur, que je vous ai beaucoup offensé, et que je suis infiniment redevable à votre justice; mais je trouve ici de quoi vous payer et vous satisfaire: *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* (*Matth.*, XVIII, 26.) Je vais vous offrir une Victime qui vous rendra plus de gloire par son immolation, que je n'ai pu vous en ravir par mes péchés. Si la vue du roi de Ninive, humilié devant vous, a pu désarmer votre justice, comment ne se laisserait-elle pas fléchir, lorsque vous voyez le roi de gloire, non couvert de cendre, comme le roi de Ninive, mais réduit en votre présence à un état de sacrifice et d'immolation: *Vidi Agnum stantem tanquam occisum.* (*Apoc.*, V, 6.)

Le sacrifice de la croix ne fut pas seulement offert pour les péchés des vivants, il s'étendait jusqu'à ceux des morts, puisqu'il fut le prix de la rançon des justes qui étaient retenus dans l'abîme depuis le commencement du monde. Ainsi, la messe ne s'applique pas seulement aux pécheurs qui sont encore sur la terre; ses effets vont plus loin, ils

pénètrent jusque dans l'empire de la mort, ils apportent le salut et la consolation à ces âmes affligées, qui payent par de si longs et de si terribles tourments les dettes qu'elles ont contractées envers la justice divine. L'Eglise, toujours attentive aux besoins de ses enfants, lors même qu'elle les a perdus de vue, toujours attendrie sur le sort de ses âmes infortunées, interrompt les prières de ses ministres au milieu du sacrifice; elle les oblige de se recueillir, afin de prier avec toute la vivacité dont ils sont capables, pour ceux qui nous ont précédés dans la région des morts, où nous devons bientôt les suivre.

Comprenez ici, chrétiens, jusqu'où va votre insensibilité; vous ne vous contentez pas de fouler, d'un pied tranquille, les cendres de vos pères renfermées dans ces tombeaux; vous oubliez ce qu'ils sont, comme vous oubliez ce qu'ils ont été : le prêtre, ministre de l'Eglise, a beau prier pour eux; ceux qui leur étaient unis par les liens du sang ne daignent pas seconder ses vœux et ses prières; mais l'Eglise y a pourvu, et Jésus-Christ lui-même ne cesse de prier pour eux. Car, ne pensez pas, chrétiens, qu'il soit jamais oisif sur cet autel; il prie toujours pour l'Eglise en général, et pour chaque fidèle en particulier; il prie, comme sur la croix, pour ceux qui assistent à son sacrifice avec immodestie et avec scandale. Hélas! il est quelquefois le seul qui prie véritablement à l'autel, comme il était le seul à prier au jardin des Olives.

Mais, ô comble d'aveuglement et d'insensibilité! Vous priez pour nous, ô mon Dieu! et les chrétiens s'ennuient et se lassent de la longueur de vos prières; ils trouvent qu'elles les retiennent trop longtemps dans votre saint temple; ils aiment mieux s'occuper des pensées terrestres ou de conversations frivoles, que de prier avec vous; ils obligent vos ministres d'abréger la durée de votre sacrifice, à peine de le voir abandonné ou de le voir profané. Ainsi les Juifs, ennuyés de ce que Moïse restait trop longtemps sur le Sinaï à converser avec le Seigneur, s'amusèrent à faire le veau d'or : *Videns populus quod moram faceret descendendi de monte Moyses.* (*Exod.*, XXXII, 1.) Hélas! pour consommer l'ouvrage de notre Rédemption, vous demeurâtes trois heures entières attaché à la croix; ce temps était bien long pour vos douleurs, mais il était bien court par rapport à cette multitude infinie de grâces et de faveurs que vous obteniez aux hommes : et comment donc peuvent-ils s'ennuyer de la durée de ce sacrifice d'impétration qui doit être pour eux la source de tant de bienfaits? C'est par le sacrifice de la croix que nous avons obtenu la grâce; le sang de Jésus-Christ en est la source, et nous ne demandons aucune grâce à Dieu que par les mérites de son Fils, ou, ce qui revient au même, par le mérite du sacrifice de sa croix : c'est la conclusion de toutes nos prières, parce que c'est ce qui en fait le pouvoir et la force. Mais le sacrifice de la messe n'a-t-il pas la même force et le même pouvoir?

Si le ciel devenu d'airain, disait Salomon, refuse à nos terres nos pluies salutaires; si les vents et les orages, si les grêles et les tempêtes menacent de ravager nos campagnes et de détruire les plus chères espérances de nos laboureurs, nous viendrons vous offrir des sacrifices dans ce lieu saint et vous détournerez les fléaux de votre colère, vous répandrez l'abondance sur nos terres, et vous verserez sur nos collines des fleuves de lait et de miel; si la peste et la famine, si la mort vient nous frapper de ses coups, nous viendrons vous offrir des sacrifices dans ce lieu saint, et vous arrêterez ces ravages formidables qui détruisent la race des hommes sans distinction d'âge ni de condition; si la guerre oblige ce peuple à quitter sa patrie pour aller s'opposer à ses ennemis dans les terres étrangères, il n'aura qu'à tourner ses regards vers ce temple et vers cet autel, vous accorderez la victoire à ses vœux.

Telles étaient, chrétiens, les ressources que Salomon croyait trouver dans son temple et dans ses sacrifices imparfaits : et quel appui, quelle ressource ne devons-nous donc pas trouver dans le sacrifice adorable du corps et du sang de Jésus-Christ? Si nous vous demandons des grâces, Seigneur, nous vous offrons en même temps celui qui en est l'auteur; si nous vous demandons les biens de la terre, nous vous offrons celui qui en est le Créateur; si nous vous demandons la paix ou la victoire, nous vous offrons celui qui est également le Dieu des armées et le Dieu de la paix.

Enfin, le sacrifice de la croix était un sacrifice d'actions de grâce, par lequel Jésus-Christ témoignait à son Père la plus parfaite reconnaissance, puisque le prix immense de la victime surpassait encore celui de tous ses bienfaits. Par le même principe, le sacrifice de la messe, en obtenant les grâces de Dieu, lui offre en même temps un don qui leur est préférable. Le nom même d'*Eucharistie* que porte ce don semble nous rappeler à la reconnaissance : nous l'offrons en l'honneur des saints, pour remercier Dieu des grâces dont il les a comblés; et si nous nous présentons plus souvent à ses autels pour lui demander les biens que nous désirons que pour le remercier de ceux que nous avons reçus, c'est que, d'un côté, nous sommes avides, et de l'autre, nous sommes ingrats : d'un côté, nous sommes intéressés et sensibles à nos besoins; de l'autre, nous sommes insensibles à la reconnaissance.

Commencez donc aujourd'hui, chrétiens, à entrer dans le véritable esprit de notre auguste sacrifice; faites-vous une loi sacrée et inviolable d'y assister souvent et d'y assister religieusement; employez une partie de vos biens à le faire célébrer en votre nom, et à lier l'intention du prêtre à la vôtre. Que si la Providence vous a été assez favorable pour vous préserver du malheur d'être riches, gardez-vous de penser qu'elle

vous ait exclus par là des fruits et des effets de ce divin sacrifice; toutes les fois que vous y assistez avec respect et avec ferveur, il est offert pour vous; toutes messes que vous entendez sont dites pour vous, et l'Église oblige le prêtre à vous désigner expressément en plus d'un endroit de ses prières : ne négligez donc pas un sacrifice que vous devez regarder comme l'action la plus sainte et la plus respectable de la religion, puisqu'elle est l'image, le renouvellement et la continuation de ce sacrifice sanglant par lequel nous espérons tous d'être sauvés. C'est ce mystère profond et adorable qui fait la gloire du Seigneur, la joie des anges, l'espérance des pécheurs, l'appui des faibles, la consolation des âmes tourmentées dans le purgatoire, et l'objet de la vénération des saints qui sont dans le ciel; puisse-t-il un jour vous en ouvrir l'entrée! C'est principalement par les mérites du sang de Jésus-Christ que nous offrons à la messe que les saints ont obtenu la couronne de justice; et ce n'est qu'en imitant la ferveur et la piété qui leur en a mérité l'application salutaire, que nous pourrons arriver comme eux au bonheur ineffable de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le jour de l'octave de la Fête-Dieu.

SUR LE CULTE EXTÉRIEUR.

Fecit ergo Salomon in tempore illo festivitatem celebrem, et omnis Israel cum eo;... et dedicaverunt templum Domini rex et filii Israel. (III *Reg.*, VIII, 65.)

En ce temps-là Salomon et tout le peuple d'Israël avec lui firent une fete célèbre;... le roi et les enfants d'Israël dédièrent le temple du Seigneur.

Quel spectacle plus touchant et plus instructif que de voir un roi tel que Salomon, un roi éclairé par la sagesse, guidé par la religion, animé par le zèle, élever au milieu de Jérusalem un temple magnifique, y répandre avec profusion l'or et l'argent, les pierres précieuses, et tout ce que la terre peut produire de plus rare et de plus exquis, employer les plus habiles mains pour y étaler tout ce que les beautés de l'art peuvent ajouter à celles de la nature, y rassembler une troupe nombreuse et choisie de prêtres et de lévites pour y maintenir l'ordre et la majesté des cérémonies, y attirer une foule innombrable de peuple pour en faire la dédicace par une fête solennelle, et paraître lui-même à la tête de ce peuple suppliant, déposant au pied de l'autel son sceptre et sa couronne, levant les mains au ciel, et implorant humblement, pour lui et pour tout son royaume, les bénédictions du Seigneur! Depuis ce jour, à jamais mémorable, que de vœux purs et sincères furent offerts à Dieu dans cette sainte demeure! que de victimes agréables à ses yeux! quel respect, quelle modestie, quel silence, quel ordre, quel appareil, quelle pompe majestueuse dans les cérémonies! quel épanchement de cœur dans les prières! quelle force, quelle douceur, quelle onction dans l'harmonie des cantiques!

Ce temple, dont le Seigneur avait lui-même formé le plan et réglé toutes les dimensions, fut, pendant plusieurs siècles, le seul endroit du monde où il était permis de lui offrir des sacrifices. Mes yeux et mon cœur y seront tous les jours, dit-il à Salomon : ***Erunt oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus*** (**III** ***Reg.***, **IX, 3**); mes yeux pour jeter des regards favorables sur ceux qui ont recours à moi, et mon cœur pour satisfaire leurs justes désirs; mes yeux pour voir leurs besoins, et mon cœur pour les soulager.

Cependant, chrétiens, ce temple si saint et si vénéré, ce temple si cher au peuple de Dieu, dont la désolation coûtait tant de larmes aux prophètes, mettait toute la Judée en deuil, excitait dans tous les cœurs une douleur si amère et si profonde; ce temple, où le Seigneur avait fixé son culte errant dans l'univers, qui seul avait le privilége d'être appelé le lieu saint, et au prix duquel tous les autres lieux du monde avaient été déclarés profanes; ce temple enfin, que renfermait-il? Des figures, des ombres, des victimes impures, des sacrifices imparfaits.

Dieu, au contraire, habite réellement dans nos temples, et il n'appartenait qu'à la loi nouvelle de fixer nos vœux et nos prières dans des lieux qui fussent vraiment et proprement la maison de Dieu. Qui ne serait donc étonné de voir le culte extérieur que nous y rendons au souverain Maître, attaqué tous les jours par l'impiété, ou dégradé par la superstition? D'un côté, j'entends les impies qui osent blâmer hautement le saint et religieux appareil de notre culte extérieur; ils traitent toutes nos cérémonies de vains spectacles, et la décoration des temples et des autels de profusions inutiles : de l'autre; j'aperçois une piété fausse et superstitieuse, qui fait consister toute la religion dans ce culte extérieur.

Montrons aux premiers la nécessité et les avantages du culte extérieur que nous voyons établi dans le saint temple; ce sera le sujet de la première partie. Montrons aux autres l'obligation où ils sont de l'accompagner du culte intérieur; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les ennemis du culte extérieur avouent que nous devons tous à Dieu un culte d'adoration et d'obéissance; mais ils prétendent que tout cet appareil d'ornements et de cérémonies que nous voyons établi dans les temples de la nouvelle alliance, est 1° contraire à la solidité du véritable culte, par son inutilité; 2° contraire à la sainteté du véritable culte, par ses abus; 3° contraire à la dignité et à la grandeur du véritable culte, par sa bassesse, et, si je l'ose dire, par sa grossièreté.

1° le Seigneur, disent-ils, ne veut être honoré que par un culte solide, un culte qui tende à nous rendre saints et vertueux. Or, qu'y a-t-il de moins propre à produire un tel effet, et par conséquent de plus inutile dans

la religion, que tout l'appareil du culte extérieur? 2° Le vrai culte doit être pur et saint en lui-même ; or, quoi de plus contraire aux règles du christianisme que les abus inséparables du culte extérieur? Enfin, 3° le vrai culte doit être un culte noble et relevé, un culte digne de Dieu ; or, quoi de plus bas, de plus populaire, et de plus grossier, que la pompe et la décoration du culte extérieur?

On attaque donc d'abord ce culte par son inutilité. C'est dans nos temples qu'il est établi et qu'il se pratique : et l'on demande s'il est des lieux dans le monde où le Seigneur soit plus présent que dans d'autres, pour y recevoir nos vœux et nos hommages; si les disciples de Jésus-Christ, les enfants de la nouvelle alliance, ont besoin d'avoir des temples, depuis que le Sauveur a dit, en parlant à la Samaritaine : *Le temps est enfin venu où l'on n'adore plus le Seigneur ni sur cette montagne, ni à Jérusalem?* (*Joan.*, IV, 21.) Tout l'univers, dit-on, n'est-il pas la maison de Dieu? Le monde entier ne peut-il pas être regardé comme un superbe temple, qu'il a lui-même élevé à la gloire de son nom, et où il a partout imprimé les traits de sa majesté et de sa grandeur? Aveugles humains, pensez-vous donc que votre Dieu puisse être renfermé dans l'enceinte d'un édifice? Est-il un lieu dans le monde où vous ne puissiez l'adorer et lui rendre vos hommages? Que je sois élevé jusqu'au ciel, ou précipité jusqu'au fond des abîmes, disait le Prophète, j'y trouverai mon Dieu ; que je monte sur les ailes des vents, pour être porté par un vol rapide jusqu'aux extrémités des mers, j'y trouverai toujours sa main pour me conduire, et son bras pour me soutenir.

J'avoue, chrétiens, que l'essence de la Divinité n'est pas plus présente dans nos temples que dans les autres lieux du monde; mais je soutiens que sa grâce et sa miséricorde s'y découvrent davantage. Je conviens qu'il n'y est pas, si vous voulez, plus parfaitement; mais je prétends qu'il s'y communique plus abondamment. Je reconnais que l'immensité de son Etre n'y peut être contenue; mais je dis qu'il y fait éclater plus sensiblement celle de son amour : *Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam.* (*Gen.*, XXVIII, 10.) Vraiment le Seigneur est ici, et je ne le savais pas, disait Jacob, après avoir eu la vision de l'échelle mystérieuse. Hé quoi! grand prophète, ne savez-vous pas que Dieu est partout? Je le sais, nous aurait-il dit; mais je le trouve ici plus particulièrement, c'est ici proprement que je le possède : je crois partout sa présence, mais j'éprouve ici sa bénédiction.

Principe qui s'applique encore bien plus littéralement aux temples de la loi nouvelle : car, depuis que ce Dieu invisible a bien voulu se revêtir, pour notre salut, d'une chair visible et palpable; depuis qu'il a perpétué, dans l'Eucharistie, le mystère de son incarnation, en nous donnant sa chair et son sang sous des espèces sensibles, peut-on douter que nos temples ne soient plus particulièrement sanctifiés par la présence de sa chair adorable.

Mais à quoi bon, dit l'impie, tout ce vain spectacle de cérémonies qui ne frappent que les yeux du corps? La religion doit être dans le cœur; elle ne consiste ni à fléchir le genou devant un autel, ni à réciter de longues prières. Le temps n'est-il pas venu, où les vrais adorateurs sont ceux qui adorent le Père céleste en esprit et en vérité? les jours sombres du culte extérieur et figuratif sont passés; une nouvelle lumière est venue nous éclairer. Le christianisme ne connaît point d'autre culte que celui du cœur. Saint Paul même ne nous dit-il pas (*I Cor.*, III, 16) que nous sommes tous devenus, par le baptême, des temples vivants que le Seigneur habite? Pourquoi donc irons-nous chercher des temples matériels, lorsque nous portons en quelque sorte toute la religion dans nous-mêmes?

Oui, chrétiens, si les hommes étaient de purs esprits come les anges, s'ils étaient dégagés, comme ces âmes bienheureuses qui sont dans le ciel, de l'impression et de l'esclavage des sens, toute leur religion pourrait se réduire à un culte purement intérieur. Mais nous sommes un composé de corps et d'âme; et ce corps terrestre agit nécessairement sur elle; il l'appesantit vers la terre, lorsqu'elle voudrait s'élever jusqu'au ciel; il la dissipe, lorsqu'elle veut s'attacher à des objets qui ne frappent aucun de nos sens. Cette âme ne peut donc se passer habituellement de leur ministère et de leur secours, il faut donc qu'ils servent eux-mêmes à la ramener à Dieu; il faut donc, pour animer son culte et pour soutenir sa religion, un appareil sensible qui aide sa foi, qui fixe son attention, et qui soit capable d'attendrir sa piété.

Direz-vous que le Seigneur n'est proprement honoré que par nos vertus; qu'en l'aimant de tout son cœur et le prochain comme soi-même, qu'en s'abstenant de faire le mal et en faisant le bien, on a rempli toute justice? Mais, avant que de parler ainsi, êtes-vous rentrés dans vous-mêmes? avez-vous bien examiné si cette religion, dont vous vous vantez de reconnaître l'esprit, est véritablement gravée dans votre âme? Il suffit, dites-vous, d'aimer Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même; il suffit d'éviter le mal et de faire le bien : voilà, selon vous, tout l'essentiel de la religion; mais, cet essentiel, êtes-vous fidèle à l'observer? Votre cœur est-il véritablement uni à Dieu? n'est-il pas esclave d'une infinité de passions, qui font préférer les biens sensibles aux biens de la grâce, et rendre aux créatures un hommage qui doit être réservé pour le Créateur? Etes-vous continuellement occupés de ce bien que vous êtes obligés de pratiquer? Ce que vous devez éviter n'infecte-t-il pas la plus grande partie des actions de votre vie?

Ah! je vois que ceux qui respectent le plus le culte extérieur sont ordinairement

les plus fidèles à observer tous les autres devoirs de la religion. Je les vois plus zélés pour le service de Dieu, plus attentifs à lui plaire, plus constants à lui obéir, plus timides à l'offenser. Vous, au contraire, censeur audacieux de ce culte sacré, comment vivez-vous? quelle est votre piété? où sont vos vertus et vos bonnes œuvres, où vous a conduit cet abandon total de notre culte extérieur? A une vie toute mondaine, à une vie qui n'est peut-être qu'un tissu de désordres et d'iniquités, de crimes et d'abominations, ou du moins une succession perpétuelle de plaisirs et d'amusements souvent dangereux, quelquefois criminels, et toujours inutiles. Est-ce donc, ô mon Dieu! dans une telle vie que consiste le véritable esprit de votre religion! Non: pour montrer la nécessité du culte extérieur, je ne voudrais d'autre preuve que les vices énormes et habituels de ceux qui le méprisent et l'abandonnent.

Mais où peut être, dit-on, le mérite d'un culte dont les abus sont visiblement contraires à toutes les règles du christianisme, d'un culte entretenu par une magnificence ruineuse, qui a souvent absorbé des sommes immenses, que l'on aurait pu employer bien plus utilement au soulagement des pauvres?

Ainsi raisonnaient autrefois d'aveugles disciples, en voyant une femme pieuse répandre un parfum d'un grand prix sur les pieds du Sauveur du monde: *Ut quid perditio hæc?* disaient-ils, *potuit enim istud venumdari multo et dari pauperibus.* (*Matth.*, XXVI, 8.) A quoi bon cette dépense; ne valait-il pas mieux vendre ce parfum, pour en donner le prix aux pauvres?

Mais remarquez, je vous prie, chrétiens, jusqu'où vont l'injustice et l'aveuglement du monde. Qu'un homme, pour contenter son caprice et sa vanité, emploie des sommes prodigieuses à bâtir, à la ville et à la campagne, non des maisons, mais des palais, qui ne sont souvent que de superbes monuments de ses injustices, on louera sa magnificence, on approuvera son goût; on ne dira point: *Ut quid perditio hæc?* Qu'une femme couronne sa tête d'un amas superflu de pierres précieuses, dont une seule suffirait pour tirer vingt familles de l'indigence, on admirera l'éclat et la beauté de sa parure; on ne dira point: *Ut quid perditio hæc?* Que l'un se ruine par la magnificence de sa table, l'autre par la variété des équipages l'autre par la fureur du jeu, on les regarde comme des hommes généreux, qui savent se faire honneur de leurs richesses; on ne dira point: *Ut quid perditio hæc?*

Mais que l'on emploie à orner et à embellir la demeure d'un Dieu vivant et le trône du Verbe fait chair, des richesses qui ne feront jamais la centième partie de ce qui s'emploie tous les jours à de folles dépenses, on réclamera les lois de la charité et de l'aumône; on dira: *Ut quid perditio hæc?* On deviendra zélé pour le soulagement des pauvres; on se plaindra de ce qu'ils sont abandonnés.

Ah! chrétiens, si vous êtes si ardents à parler pour eux, quand vous voyez les ornements de nos temples, que ne parlez-vous donc en leur faveur, à la vue de ces sommes immenses que l'on emploie tous les jours à satisfaire l'ambition, l'orgueil ou le caprice? Les pauvres, sans doute, ne doivent pas être négligés, et l'aumône sera toujours un des premiers et des plus essentiels devoirs de la religion; mais il ne s'ensuit pas que l'on puisse regarder comme un larcin fait aux pauvres toutes les dépenses qui se font pour décorer le saint temple. Ce parfum précieux, que Madeleine répandait sur les pieds du Sauveur, avait coûté des sommes qui auraient pu servir au soulagement des pauvres; mais il est d'autres devoirs dont l'obligation subsiste avec celle de l'aumône; et les uns ne doivent jamais être pratiqués à l'exclusion des autres: *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Luc.*, XI, 42.) Ne sait-on pas d'ailleurs, que plus nos temples sont fréquentés, plus on y attire de monde par la solennité des fêtes et par la pompe auguste des cérémonies; plus aussi on rend nombreuses et utiles aux pauvres ces saintes assemblées, où l'on sollicite en leur faveur la charité des fidèles?

Mais enfin, dit-on, tout ce que l'on pourra jamais alléguer de plus fort et de plus favorable pour le culte extérieur, c'est qu'il attire le peuple, qu'il frappe l'esprit du peuple, ce qui prouve qu'il renferme toujours quelque chose de grossier, qui le rend indigne de l'estime et de l'attention des esprits éclairés.

Je vous répondrai, premièrement, que saint Augustin et saint Chrysostome nous assurent qu'ils se sentaient pénétrés d'une sainte componction et d'une horreur religieuse, quand ils voyaient le prêtre appliqué au sacrifice, la victime sur l'autel, le peuple prosterné, la modestie, le recueillement, le silence qui régnaient dans le lieu saint; qu'ils ne pouvaient entendre, sans en être attendris, le concert de mille voix réunies pour chanter les louanges du Seigneur; qu'ils se représentaient alors ce cantique éternel que les bienheureux chanteront jusqu'à la fin des siècles devant le trône de l'Agneau; qu'à ce touchant spectacle, leur âme, détachée de la terre, s'élevait en quelque sorte jusqu'au ciel, qu'elle s'oubliait elle-même pour ne penser qu'à Dieu, et pour s'abîmer dans la contemplation des merveilles de sa puissance et de sa bonté. Et je vous demanderai ensuite, si vous pouvez craindre de vous abaisser jusqu'à la simplicité du peuple, par des sentiments qui vous seraient communs avec ces grands hommes?

Hé quoi! mes frères, Jésus-Christ est-il donc venu établir sur la terre deux religions différentes; l'une pour les grands et l'autre pour le peuple; l'une pour les sages et l'autre pour les simples? Ce partage est évidemment impossible; il n'y a qu'une seule et

unique religion, qui est également pour les grands et pour le peuple, pour les simples et pour les habiles; pour ceux qui se croient éclairés et pour ceux qui ne le sont pas. Quiconque entreprend de la corriger, de la réformer, de l'accommoder à son goût et aux vues orgueilleuses de sa raison, s'égare et se perd dans la vanité de ses pensées. Cette religion unique est celle de tous les justes et de tous les temps. C'est la religion de David, qui, malgré la haute élévation de son rang, ne rougit point de se mêler dans la foule du peuple pour célébrer la translation de l'Arche par des transports de joie qui lui attirèrent les railleries de l'orgueilleuse Michol, dont l'impiété fut punie de Dieu, tandis que le zèle et la piété du religieux monarque furent couronnés des plus abondantes bénédictions. C'est la religion de Salomon, qui regarde, comme le plus beau jour de son règne, celui où il eut la consolation de consacrer un temple au Seigneur.

C'est la religion de Jésus-Christ et de sa mère, qui se rendaient assidûment au temple, pour y offrir des vœux et des prières dans les jours sanctifiés par la loi; c'est la religion des apôtres, qui furent toujours si fidèles à toutes les pratiques du culte judaïque, tant que la synagogue subsista; c'est la religion de l'Eglise primitive qui, forcée par la rage des persécuteurs, d'ensevelir en quelque sorte son culte extérieur dans des antres souterrains, ne vit pas plutôt naître les jours de la paix, qu'elle bâtit des temples, où elle établit tout le religieux appareil que nous y voyons aujourd'hui.

Ce serait donc, chrétiens, altérer et corrompre la religion de Jésus-Christ, que de vouloir la réduire à une simplicité contraire à l'esprit de l'Eglise, et à la conduite tenue constamment par les justes de tous les siècles. Voulons-nous être plus sages et plus éclairés que les saints? Ne savons-nous pas que tout est grand, tout est digne de vénération et de respect dans ce qui peut nous conduire à Dieu; que la vraie spiritualité du chrétien consiste à respecter les usages reçus et à s'y conformer, à éviter de se trayer des routes nouvelles et particulières, à sacrifier même, en une infinité d'occasions, ses propres lumières à l'intérêt commun de la piété et de l'édification publique, et à craindre surtout de scandaliser, par un mépris ouvert ou par un abandon affecté des pratiques extérieures de la religion, le moindre de ces petits qui y trouvent leur consolation et leur ressource?

Rassemblez-vous donc, peuple fidèle, sous les auspices et selon l'esprit de cette Eglise sainte; venez adorer le Seigneur dans son temple; joignez vos voix, unissez vos cœurs à ces divins cantiques, qui font l'éternel entretien et la consolation des âmes saintes. Que le riche et le pauvre, que les grands et le peuple se trouvent ici mêlés et confondus dans l'union d'une même foi, d'un même esprit et d'un même culte. Ils sont tous enfants de Dieu et disciples de Jésus-Christ; ils n'ont point d'autre titre ni d'autre qualité dans le lieu saint : *Afferte Domino, filii Dei, afferte Domino filios arietum* (*Psal.* XXVIII, 1.) Que les uns se livrent avec simplicité à tous les mouvements d'une piété tendre et affectueuse; que les autres se servent de leurs lumières pour mieux comprendre l'esprit et le mystère de nos saintes cérémonies; que tous se prosternent devant les autels du Dieu d'Israël; qu'ils lèvent les mains vers son saint tabernacle, pour implorer humblement les dons de sa grâce; et qu'ils s'écrient, avec le prophète : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui* (*Psal.* XLVII, 10.) Oui, mon Dieu, c'est au milieu de votre saint temple que nous avons éprouvé les effets les plus sensibles de votre miséricorde : nous n'y sommes jamais entrés que pour nous humilier et nous anéantir devant vous; et nous n'en sommes jamais sortis sans nous sentir pénétrés des sentiments de la piété la plus sincère, parce que nous savons que tout le culte extérieur que nous vous rendons est vain et stérile, s'il n'est accompagné du culte intérieur : c'est le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

L'Eglise, en établissant dans ses temples la majesté des cérémonies, les signes augustes de nos sacrements, la variété de ses offices et de ses prières, n'a pas prétendu, chrétiens, que vous vous arrêtassiez à ce culte extérieur; toutes ces cérémonies renferment des mystères, tous ces symboles tendent à une réalité; et c'est ce mélange de figure et de vérité, de corps et d'esprit, de signes extérieurs et de mystères cachés, qui fait proprement l'état et le caractère du christianisme.

Le culte de l'église judaïque consistait en représentations et en figures; celui de l'Eglise triomphante, que forme dans le ciel l'assemblée des âmes bienheureuses, écarte les ombres et les mystères : tout y est à découvert; tous y sont éclairés de la plus pure lumière, tous y jouissent de la plus parfaite intelligence. Le culte de l'Eglise chrétienne participe en quelque sorte à ces deux espèces de culte : parce que nous tenons à la terre par l'infirmité de nos corps, nous avons besoin de signes et de figures qui frappent nos sens; et parce que nous tenons à Dieu par la fermeté de notre foi, nous devons nous rapprocher, autant qu'il est possible, de ce culte parfait que lui rendent les âmes qui ont le bonheur de le posséder dans le ciel. Ainsi, nous ne passons par les signes sensibles du culte extérieur, que pour nous élever aux vertus spirituelles du culte intérieur Le premier frappe nos sens, mais le second doit sanctifier nos âmes. Tandis que l'homme extérieur se prosterne, il faut que l'homme intérieur s'humilie; tandis que l'un prononce des prières, il faut que l'autre produise des affections et des sentiments; tandis que l'un assiste au saint sacrifice, il faut que l'autre

immole ses vices et ses passions; car s'il n'y a que l'homme extérieur qui prie, qui adore et qui sacrifie, le culte est vain et stérile; et toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu dans nos âmes, demeure sans fruit et sans mérite. Nos temples, et tout ce que nous y voyons, tout ce que nous y entendons, doivent donc être pour nous une leçon et un moyen pour arriver à la sainteté.

Il faut, 1° que la sanctification extérieure de nos temples soit le modèle de notre sanctification intérieure; 2° que les prières qu'on y adresse à Dieu en soient le moyen; 3° que les sacrements qui s'y confèrent, et le sacrifice que l'on y offre, en soient la source.

Je dis, premièrement, que nous devons chercher dans la sanctification extérieure du temple le modèle de notre sanctification intérieure; car si ce temple est la maison de nos prières, la véritable maison de Dieu, c'est nous-mêmes. Vous êtes des pierres vivantes, disait l'Apôtre aux premiers fidèles, qui devez être unies par la foi, polies par le retranchement de tous les vices, affermies par l'espérance, liées et enchâssés par la charité, afin de former, par votre assemblage, cet édifice spirituel dont Jésus-Christ est le fondement et la pierre angulaire.

Tout ce que vous apercevez dans le saint temple, n'est donc qu'une figure et un symbole de votre sanctification intérieure? Ces feux qui brûlent nuit et jour vous avertissent que votre charité ne doit jamais s'éteindre; cet encens qui fume au pied de l'autel est le symbole de cette ferveur qui doit animer vos prières, afin qu'elles s'élèvent jusqu'au ciel en odeur de suavité; ces images de saints, ces tableaux où sont représentées les principales circonstances de leur vie ou de leur martyre, vous marquent les prodigieux efforts que vous devez faire pour obtenir la couronne de gloire; ces croix qui s'offrent partout à vos yeux vous montrent la véritable route qui conduit à la sainteté.

Vous ne devez donc jamais entrer dans le saint temple sans vous dire à vous-mêmes: *Vere Dominus est in loco isto.* (*Gen.*, XXVIII, 16.) C'est ici le lieu saint, puisque c'est la demeure d'un Dieu qui est la sainteté même. Je lui rendrai donc des hommages inutiles, s'ils ne sont sanctifiés par mes vertus. C'est ici le lieu saint; je craindrais de le profaner par de scandaleuses irrévérences: ne craindrai-je point de me profaner moi-même par le péché, moi qui suis pareillement le temple du Seigneur, un temple vivant, un temple béni et consacré par la grâce du baptême?

Ces prières que l'on adresse continuellement à Dieu dans ce saint temple, ne sont faites que pour vous conduire à la sainteté. Car vous ne devez pas regarder les psaumes, qui remplissent la plus grande partie des offices de l'Eglise, vous ne devez pas les regarder, chrétiens, comme des prières qui vous soient étrangères et indifférentes: ce n'est pas pour un homme seul qu'ils ont été composés; ils n'expriment pas seulement les sentiments du Roi-Prophète, ils expriment ceux de Jésus-Christ, ceux de l'Eglise, et ceux de chaque fidèle en particulier. C'est de vous, chrétiens, qu'il est parlé dans les psaumes: ce sont les dispositions où vous devez être par rapport à Dieu dans les différentes circonstances de votre vie, qui y sont développées. Il n'y a point de ville, qui ne soit Jérusalem; point de peuple, qui ne soit le peuple juif; point de pécheur, qui ne soit David; point d'ennemi, qui ne soit Saül et Séméi; point d'ami, qui ne soit Jonathas; point d'enfant rebelle et dénaturé, qui ne soit Absalon. Le Saint-Esprit, qui a dicté les psaumes, a tout prévu; il a prévu nos tentations et nos chutes, nos joies et nos chagrins, nos revers et nos succès, nos regrets et nos espérances; et il a eu soin de marquer dans les psaumes les divers sentiments qui y répondent, afin que nous n'eussions qu'à nous y abandonner et à les suivre.

Que sert-il donc, chrétiens, d'entendre ou de prononcer ces sublimes prières, si l'esprit et le cœur n'entrent pour rien dans les mystères de salut qui y sont renfermés? Que sert-il de frapper l'air par le son de sa voix, si les cris intérieurs de l'âme ne l'accompagnent? Est-ce par un vain bruit de paroles que le Seigneur veut être honoré? et que peut faire à sa gloire un hommage purement extérieur, où l'esprit ne prend aucune part? Vous-mêmes, quand les hommes vous louent, et qu'ils vous font les protestations les plus fortes de leur attachement, vous contentez-vous de leurs discours, et n'en êtes-vous pas plutôt offensés quand leurs sentiments n'y répondent pas? Et vous croiriez que ce Dieu, qui est essentiellement esprit et vérité, se contenterait d'un vain éclat de louanges ou d'actions de grâces, qui semblent partir d'un airain sonnant, ou d'une cymbale vide et retentissante!

Il ne suffit donc pas; chrétiens, d'accompagner de la voix les chants de l'Eglise, il faut les suivre de l'esprit et du cœur. Si le psaume qu'on récite contient la triste peinture d'une âme affligée, s'il renferme une invitation aux larmes et à la componction, vous devez donc, en le récitant, vous laisser attendrir par une vive et salutaire douleur: *Si gemit psalmus, gemite.* Si c'est un cantique d'actions de grâces, vous devez donc vous livrer à tous les transports de la reconnaissance: *Si gratulatur, gaudete.* S'il est rempli des motifs de l'espérance, vous devez donc donner un libre essor à la vôtre: *Si sperat, sperate.*

Quelle source abondante de grâces et de sanctification ne devez-vous pas trouver encore dans les sacrements qui se confèrent dans le saint temple et dans le sacrifice du Dieu qui s'immole tous les jours sur ces autels? Ici sont ouvertes et préparées les fontaines du Seigneur, ces signes sacrés qui nous unissent à lui, et qui nous font une application immédiate de son sang; ici a été

placé l'autel où nous voyons couler le sang de l'Agneau sans tache, qui efface les péchés du monde; ici est renouvelée la mémoire de ce sacrifice sanglant qu'il offrit autrefois pour notre salut, et qui est encore aujourd'hui le précieux gage de notre rédemption; ici a été dressée cette table sacrée où la chair immortelle de Jésus-Christ devient la nourriture de nos âmes et le soutien de notre faiblesse : c'est ici que nous célébrons ce banquet mystique qu'un apôtre appelle les noces de l'Agneau, parce que Jésus-Christ s'y unit à notre âme, comme à une épouse sainte qui ne veut vivre que pour lui; ici sont ouverts ces asiles sacrés de la pénitence, où il répand sur nous cette grâce qui nous rend dignes de le recevoir, quand nous avons eu le malheur de la perdre par le péché.

De si grands objets demandent donc de nous, dans le saint temple : 1° un esprit de recueillement et d'attention; 2° un esprit de componction et de douleur : 3° un esprit de reconnaissance et d'actions de grâces; 4° un esprit d'immolation et de sacrifice.

1° Esprit de recueillement et d'attention. Je suis ici dans le temple de la grâce, dans un lieu qui en renferme tous les trésors; et cette grâce est un don purement spirituel et intérieur, qui n'agit que sur les cœurs et sur les âmes. Pour recevoir les effusions salutaires de ce don précieux, que me servira-t-il de tenir mes sens dans un état de modestie et de respect, si mon esprit s'égare, et si mon cœur ne s'ouvre que pour des objets étrangers à la piété?

2° Esprit de componction et de douleur. C'est ici le temple d'un Dieu saint; je n'y vois que des objets qui me portent à la sainteté, qui la représentent, ou qui la donnent. Quelles seraient donc mon obstination et ma fureur, si je voulais garder le péché dans mon cœur au milieu de tout ce qu'un Dieu a fait pour l'effacer et pour le détruire? Suis-je donc venu ici pour braver à la fois sa miséricorde et sa justice? Je lui offrirai donc d'abord le sacrifice de mes regrets et de mes larmes, afin de ne pas offenser les regards d'un Dieu saint par le spectacle impur de mes passions et de mes vices.

3° Esprit de reconnaissance et d'actions de grâces. Je me trouve ici dans le temple d'un Dieu bienfaisant, d'un Dieu plein de miséricorde et de bonté, d'un Dieu qui se plaît à n'exercer son pouvoir que par ses bienfaits. Me voici dans le lieu même qu'il a choisi pour les répandre; quelle serait donc mon ingratitude, si je paraissais en sa présence avec un cœur insensible à tout ce qu'il a fait, et ce qu'il fait encore pour mon salut?

4° Esprit d'immolation et de sacrifice. Voilà l'autel où Dieu se sacrifie tous les jours pour guérir les plaies de mon âme et les profondes blessures que j'ai reçues par le péché; refuserai-je de me sacrifier pour lui plaire? Hélas! que m'ordonne-t-il de faire pour lui, en comparaison de ce qu'il a fait pour moi! Il sacrifie son sang et sa vie, et il n'exige de moi que les plus faibles sacrifices. Il veut que j'immole, au pied de cet autel, des attachements honteux qui me déshonorent, des vices qui me font rougir, des passions qui me rendent malheureux, de funestes penchants que je ne suis souvent qu'à regret.

Voilà, chrétiens, les sentiments qui doivent animer notre culte extérieur, si nous ne voulons réduire toute la religion à un pur spectacle; voilà ce qui seul peut rendre ce culte agréable à Dieu, utile aux fidèles, et glorieux à l'Eglise : car toute la gloire de cette sainte épouse de Jésus Christ, de cette fille du roi des siècles, se trouve dans le fond du cœur, et dans l'intérieur de l'âme : *Omnis gloria ejus, filiæ Regis ab intus.* (*Psal.* XLIV, 14.) Elle ne la fait pas consister seulement dans la majestueuse structure de ses temples, dans la magnificence de ses autels, ni dans l'éclat et la richesse de ses ornements; mais elle veut que tout ce culte extérieur serve à aider et à soutenir le culte intérieur. Elle sait que tout ce qui frappe les yeux passe et s'évanouit, et que ce qui sanctifie demeure éternellement; elle sait que tous les édifices, bâtis par la main des hommes, seront la proie du temps, et qu'ils disparaîtront au plus tard à la fin des siècles, mais que le mérite des vertus et des saintes actions ne finira jamais. Elle sait que la vapeur de l'encens qui fume devant le saint tabernacle, se perd et se dissipe; mais que celui d'une humble et fervente prière s'élève jusqu'à Dieu, pour former un parfum éternel autour de son trône. Elle sait enfin que ces pierres, arrangées avec tant d'art, de travaux et de dépenses, ne formeront un jour qu'un amas informe de ruines, de débris et de cendres; mais que ces pierres vivantes, qui sont comme polies et consacrées par les exercices de piété qui se font dans le saint temple, y acquièrent un prix que le temps ne leur ôtera jamais.

C'est donc à vous, âmes immortelles, âmes créées à l'image de Dieu, et rachetées par le sang de Jésus-Christ, c'est à vous seules qu'il appartient de profiter du culte extérieur, et de le sanctifier par vos vertus. Sans vous les corps ne sont que des pierres brutes et inanimées : vous seules pouvez rendre au Seigneur dans son temple un hommage digne de lui; vous seul pouvez y chercher et y trouver le modèle, les moyens et la source de cette sanctification intérieure qui vous rende propres à former un jour, avec Jésus-Christ, le brillant édifice de la Jérusalem céleste, où le Seigneur vous appelle pour y goûter à jamais les délices ineffables de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le jour de l'Assomption.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum? (*Cant.*, VIII, 5.)

Quelle est celle-ci, qui sort du désert, toute remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé?

C'est aujourd'hui, chrétiens, que le Roi de

gloire introduit son épouse chérie dans ces célestes demeures, qui sont les asiles des plaisirs purs, des plaisirs parfaits, des plaisirs éternels.

L'hiver est passé, les orages ont cessé, les maux sont finis : un nouveau ciel, une terre semée de fleurs se présente à ses yeux; elle va recueillir dans la joie ce qu'elle a semé dans les larmes. C'est donc aujourd'hui que les filles de Sion, la voyant entrer au ciel, enrichie de tous les dons de la grâce, ne peuvent s'empêcher de l'appeler heureuse : *Viderunt eam filiæ, et beatissimam prædicaverunt.* (*Cant.*, VI, 8.) Plusieurs de nous, disent-elles, ont eu part aux faveurs du ciel; mais vous nous avez surpassées toutes. Le Seigneur la reçoit en effet dans son royaume comme une créature de prédilection : Venez, lui dit-il, ma bien-aimée, je veux orner votre front d'une couronne immortelle; plus vous avez été humble et cachée pendant le cours de votre vie, plus vous allez être glorifiée dans le ciel et sur la terre; j'abaisserai les royaumes et les empires à vos genoux; et partout où mon nom sera connu et adoré, le vôtre sera l'objet de la vénération publique : j'inspirerai aux plus grands rois le désir de mettre sous votre protection tous leurs peuples et leurs couronnes. C'est par nous, chrétiens, que s'accomplissent ces divines promesses, puisque nous renouvelons aujourd'hui ce vœu célèbre par lequel un de nos monarques mit autrefois ce royaume sous la protection de la mère de Dieu. L'intercession de cette reine des vierges a toujours été regardée comme une des plus puissantes que nous puissions employer auprès du Seigneur. Tous les saints en ont jugé ainsi, tous ont pensé que l'on ne pouvait trouver grâce aux yeux du Fils sans être attaché à la mère; et c'est en suivant leurs principes et leurs maximes, que je me croirais heureux de graver pour toujours cette dévotion dans vos cœurs. Ne la regardez pas, chrétiens, comme un culte populaire et superstitieux; elle est fondée dans l'Ecriture, elle tient à toute l'économie de la religion; elle est établie sur les principes les plus grands, les plus solides, les plus élevés, les plus étendus, et c'est dans ce point de vue que je prétends ici vous le faire envisager.

Le culte que nous rendons aux saints que Dieu a couronnés dans le ciel, et dont l'Eglise a consacré les noms sur la terre, renferme, selon saint Thomas, et un sentiment de vénération, et un sentiment d'espérance : par le premier, nous rendons hommage à leur grandeur et à leur puissance; par le second, nous recourons avec confiance à leur bonté. Les hérétiques et les faux chrétiens ont attaqué le culte de Marie par ces deux endroits; l'hommage que nous rendons à sa grandeur, par un sentiment de vénération, leur paraît superstitieux; et le recours que nous avons à sa bonté, par un sentiment de confiance, leur paraît téméraire. Il faut donc leur montrer que cet hommage est le témoignage d'une piété solide, et que cette confiance est fondée sur une solide espérance. Sa qualité de mère de Dieu établit, premièrement, la solidité de notre piété : ce sera le sujet de la première partie ; sa qualité de mère des hommes établit, en second lieu, la solidité de notre espérance : ce sera le sujet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus nécessaire à un chrétien, que de bien connaître les vrais moyens de salut qu'il doit employer, et les règles de la véritable piété qu'il est obligé de suivre. On peut dire qu'il n'est aucun objet sur lequel il soit plus dangereux de prendre le change. Par l'emploi d'un faux moyen de salut, par l'observation d'une fausse règle, la piété dégénère en superstition ; et au contraire, par le rebut d'un vrai moyen de salut, par l'inobservation d'une règle véritable, la piété deviendrait imparfaite et orgueilleuse. Le premier de ces défauts la détruit, et l'autre la corrompt; et c'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Jean : Eprouvez avec soin l'esprit qui vous guide et qui vous conduit dans la piété, pour connaître s'il vient de Dieu : *Probate spiritus, si ex Deo sint.* (I *Joan.*, II, 1.) Eprouvons-le donc, chrétiens, cet esprit qui a conduit dans tous les temps les zélés serviteurs de la mère de Dieu ; et pour faire cette épreuve, suivons quatre règles, qui ne sauraient nous tromper. La première sera l'Ecriture, la seconde sera la tradition des saints Pères, la troisième, l'autorité de l'Eglise, la quatrième, l'exemple constant et uniforme de tous les saints. Règles sûres, règles divines, règles qui nous conduiront infailliblement dans les routes de la vraie piété; règles que nous ne pouvons abandonner sans nous égarer.

La première de ces règles sera prise de l'Ecriture. Il est vrai qu'elle nous a peu parlé du pouvoir et de la grandeur de Marie; mais elle en dit assez pour nous en faire connaître toute l'étendue : car quand les hommes louent, ils prodiguent les expressions et les paroles; et plus ils croient avoir de choses à louer, plus ils croient avoir de choses à dire. Il est rare qu'ils puissent nous donner une idée grande, sans réunir ensemble un grand nombre d'idées, ni qu'ils puissent exprimer chaque idée, sans rassembler beaucoup de paroles. Mais quand le Saint-Esprit, qui saisit dans tous les objets le point précis de leur dignité et de leur grandeur, entreprend de faire un éloge, il trouve le secret de louer beaucoup en disant : ces expressions sont courtes, mais leur brièveté est énergique ; elles sont simples, mais leur simplicité est majestueuse. Toute l'Ecriture est pleine d'exemples de cette précision éloquente, de ce sublime raccourci, qui, sous le voile d'un petit nombre de paroles, renferme les idées les plus grandes et les plus élevées; qui semblent ne rien dire, mais qui donnent tout à penser, et qui vous présentent à tout moment des portraits formés d'un seul trait, où l'on reconnait une main divine et toute-

puissante, qui met aussi peu de temps et de travail à peindre les objets qu'elle en met à les produire.

Ainsi, lorsque le Saint-Esprit veut nous décrire la création du monde, il dit tout en un mot : *Dixit, et facta sunt* (*Psal.* XXXII, 9) ; Dieu dit, je le veux, et le monde sortit du néant. Il dit : *Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite.* (*Gen.*, I, 3.) Quand il veut nous donner une idée du souverain Etre, il en dit encore moins, et il en fait entendre davantage : Je suis celui qui est, dit le Seigneur à Moïse : *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14) ; c'est-à-dire, celui qui possède l'être au souverain degré, par propriété et par essence ; rien n'existe que par moi, tout vient et tout dépend de moi ; j'ai tout créé, et je puis tout détruire. C'est avec la même précision et la même énergie que le Saint-Esprit nous fait, dans l'Ecriture, l'éloge des grandeurs de Marie : *Maria de qua natus est Jesus* (*Matth.*, I, 16) ; Marie, de laquelle est né Jésus. C'est tout ce qu'elle en dit ; mais c'est tout dire : et ce seul mot, interprété et expliqué, cette seule idée approfondie, a produit, sous la plume des saints, des volumes immenses. Dire en effet, que Marie est mère de Dieu, n'est-ce pas dire équivalemment qu'elle a eu toutes les vertus, qu'elle a reçu tous les dons de la grâce ? n'est-ce pas dire qu'elle a été pure et immaculée dans sa Conception, sainte et vénérable dans sa Nativité, toujours Vierge après son Annonciation, humble et fidèle dans sa Purification, glorieuse et triomphante dans son Assomption ? n'est-ce pas faire entendre qu'elle a été bénie entre toutes les femmes, c'est-à-dire élevée au-dessus de toutes les créatures, et que toutes les générations seront obligées de l'appeler heureuse ? C'est ce que le ciel même a voulu nous faire comprendre, lorsque l'ange, venant annoncer à Marie qu'elle était choisie entre toutes les filles de Juda, pour être la mère de ce Messie promis, et attendu depuis tant de siècles, lui adressa ces paroles si simples en apparence : Je vous salue, ô vous qui êtes pleine de grâces ; *Ave, gratia plena.* (*Luc.*, I, 38.) Paroles remplies d'une énergie sublime : car qu'est-ce qu'être pleine de grâces, si ce n'est être comblée de ce don précieux qui est la véritable source de la perfection et de la justice ? Qu'est-ce qu'être pleine de grâces, si ce n'est avoir toutes les vertus dans le plus haut degré, si ce n'est enfin être une créature choisie et privilégiée, qui n'est pas seulement un des plus parfaits ouvrages de la grâce, mais qui en est le chef-d'œuvre ? Des prérogatives si rares et particulières ne font pas sans doute que nous prétendions égaler le culte que nous rendons à Marie à celui que nous devons à l'Etre suprême. Nous savons la différence infinie et essentielle qu'une piété solide et éclairée saura toujours mettre entre le Créateur et la créature ; à l'un, doit être rendu un hommage direct et supérieur à toute autre espèce de culte et de vénération ; l'autre ne peut jamais recevoir qu'un culte inférieur et subordonné. Mais celui que nous rendons à Marie ne se rapporte-t-il pas tout entier à Dieu, comme à son unique principe ? ne la prions-nous pas afin qu'elle le prie ? Quand nous lui demandons des grâces, n'est-ce pas pour l'engager à les demander à celui qui est l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait ? Il faut donc reconnaître ici qu'il y a des degrés de culte, comme il y a des degrés de grandeur et de puissance ; et que, s'il n'est pas permis d'honorer Marie autant que Dieu même, nous pouvons et nous devons l'honorer plus qu'aucun autre saint, qu'aucune créature après Dieu, parce que si Marie est infiniment au-dessous de Dieu, elle est infiniment au-dessus des saints : et puisque nous devons aux saints mêmes une vénération et un culte religieux, nous devons sans doute une plus grande vénération et un culte distingué à celle qui les surpasse. Et tant que les hommages que nous rendons à la mère de Dieu ne sortiront point d'une gradation si juste et si proportionnée, qui pourrait en affaiblir le mérite ou en ébranler la solidité ?

Ne serait-ce pas accuser les saints Pères de témérité, l'Eglise d'erreur, et tous les saints d'aveuglement, que d'oser confondre un pareil culte avec la superstition ? Car, en premier lieu, si nous consultons les saints Pères, ces lumières éclatantes de l'Eglise, ces oracles de la tradition, ces hommes également enrichis des dons de la nature et de la grâce, que nous devons écouter comme nos maîtres dans la science de la religion, que nous diront-ils du culte de Marie ? Que de volumes sont sortis de leurs savantes plumes pour étendre ce culte dans tout l'univers ! Que n'en a pas dit saint Chrysostome, le modèle de l'éloquence chrétienne ? que n'en a pas dit saint Jérôme, ce génie ferme, élevé, et si peu capable de donner dans une aveugle superstition ? Comment s'est exprimé sur le pouvoir et sur les grandeurs de Marie, saint Bernard, qui joignait à l'onction et à la douceur de la dévotion, un esprit si solide et si juste ? Il appelle Marie la médiatrice de l'univers, la restauratrice des siècles (ep. 157, *Serm. in vig. Nat.*) : il ajoute que Dieu n'accorde aucune grâce qui ne passe par ses mains ; expressions à peu près semblables à celles de saint Ephrem, dont les écrits seront toujours regardés comme un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Celui-ci nomme la mère de Dieu la paix du monde et la réconciliatrice de l'univers. Saint Augustin (*Orat. ad Virg.*) en dit peut-être encore plus, lorsqu'il s'écrie : Vierge sainte, je ne trouve point de termes pour m'expliquer sur le nombre et sur la qualité des grâces dont le ciel vous a comblée : *Quibus te laudibus efferam nescio.* Et qu'est-ce qui épuise son éloquence, qu'est-ce qui la rend muette, ou la force à ne parler que pour avouer sa faiblesse ? Cette seule qualité de mère de Dieu ; ce seul mystère, qui nous apprend que Marie a renfermé

dans son sein celui que la vaste étendue des cieux ne saurait contenir : *Quia, quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti.*

Mais aujourd'hui, chrétiens, quand on parle des grandeurs et du pouvoir de Marie, on s'exprime avec plus de retenue : les saints craignaient de n'en pas dire assez ; on craint toujours d'en trop dire. On méprise l'heureuse simplicité de ces anciens serviteurs de la mère de Dieu, qui, donnant un essor plus libre à leur zèle, se sont quelquefois expliqués avec plus de force ; et par là on les accuse indirectement d'erreur ou d'indiscrétion, parce que les tendres effusions de leur piété semblent quelquefois les avoir portés au delà des bornes d'une exacte et rigoureuse précision. Quoi donc ! mes frères, notre foi est-elle plus pure et notre dévotion plus solide que celle de ces grands hommes ? Et si nous nous piquons de l'emporter sur eux par un langage plus correct, oserions-nous leur disputer l'avantage inestimable d'une piété plus vive, plus tendre et plus affectueuse que la nôtre ? O siècle peu versé dans la science des saints, qu'avez-vous fait ? vous avez voulu épurer le langage de la piété, et vous l'avez desséchée ; vous avez entrepris de la rendre plus éclairée, et vous l'avez rendue moins vive et moins ardente : vous avez donc perdu pour les sentiments, et vous n'avez rien gagné pour les lumières. On laisse aujourd'hui le vil peuple, touché d'une piété tendre et filiale envers la mère de Dieu, courir à ses temples, orner ses images, embellir ses autels, célébrer religieusement ses fêtes, lui réciter cent fois le jour la salutation angélique ; tandis que les grands, les esprits cultivés par l'éducation et par l'étude, dédaignent toutes ces pratiques comme de menus exercices de dévotion, comme des suffrages de peu de valeur, et propres seulement à nourrir un zèle populaire et superstitieux. Fallait-il donc, chrétiens, que la religion, la dévotion, la piété, ainsi que les goûts, les opinions et les modes, se ressentissent de l'esprit d'inconstance et de légèreté, qui domine aujourd'hui dans notre siècle ; fallait-il appliquer à ce qui est immuable des principes qui ne sont applicables qu'à ce qui est susceptible de changement ?

L'Eglise, toujours éclairée par le Saint-Esprit, et par conséquent toujours immuable dans ses sentiments, n'a point suivi cette vicissitude d'opinions, tantôt favorables et tantôt contraires au culte de la mère de Dieu ; que de sociétés chrétiennes et religieuses n'a-t-elle pas établies dans tous les temps pour autoriser ce culte et pour l'augmenter ? L'univers en est rempli ; et partout, à côté de la croix de Jésus-Christ, nous rencontrons l'image de sa mère : monuments glorieux à cette reine des vierges, témoignages éternels des vrais sentiments de l'Eglise, qui réclameront jusqu'à la fin des siècles contre le refroidissement d'une dévotion que les saints ont toujours mise au rang de leurs principaux devoirs. Les exemples qu'ils nous ont laissés de leur attachement inviolable au culte de la mère de Dieu, doivent sans doute être regardés comme un titre décisif en faveur de sa solidité. Car, je vous le demande, chrétiens, quelle dévotion sera jamais plus solide que celle que Dieu a jugée digne de la couronne de gloire ? quel est le but et le terme de la vraie piété ? n'est-ce pas de mériter et d'obtenir cette couronne immortelle ? Et, puisque les saints y sont parvenus, pourrait-on, sans une témérité incompréhensible, quitter et blâmer la voie qui les y a conduits ? Or, si vous lisez les histoires, vous y verrez toutes ces pratiques, que l'on ose aujourd'hui traiter de superstitieuses, justifiées par l'exemple des saints ; exemple plus fort que tous les raisonnements, et qui suffit seul pour mettre ces pratiques à couvert des railleries du libertinage et des dédains orgueilleux de la fausse piété : vous y verrez des saints recourir sans cesse à la mère de Dieu, dans leurs tentations et dans leurs peines ; lui recommander, par des prières ferventes et assidues, le succès de leurs entreprises et de leurs travaux ; regarder le titre de serviteurs de Marie comme un titre glorieux et salutaire, et se faire un point capital d'en remplir exactement tous les devoirs ; exhorter enfin tous les hommes à rechercher sa protection, à ne rien oublier pour la leur rendre chère et précieuse ; vous y verrez de saints rois implorer son secours dans les périls de la guerre, et travailler de leurs propres mains à la construction de ses temples ; vous y verrez le pape saint Grégoire, qui n'était pas un homme à être soupçonné de superstition et de faiblesse, dans le temps qu'une peste furieuse ravageait l'Italie, invoquer publiquement la mère de Dieu, la supplier de faire cesser ce fléau terrible, et conduire lui-même, dans toutes les rues de Rome, l'image de cette Vierge, qu'accompagnait une foule immense de peuple, reste pâle et défiguré des horreurs de la contagion et des ravages de la mort. Qu'arriva-t-il, chrétiens, et quel fut le succès de cette religieuse cérémonie ? On vit, et tout un peuple fut témoin d'un si grand prodige, on vit l'ange exterminateur remettre dans le fourreau l'épée dont il était armé, cette épée vengeresse, déjà teinte du sang d'une infinité de victimes que le Tout-Puissant venait d'immoler à sa colère.

Résisterez-vous, chrétiens, à la force de ces autorités et de ces exemples ? souffrirez-vous que le culte de la mère de Dieu se perde et s'avilisse dans vos mains ? Ah ! ne craignez pas de vous égarer en suivant les traces des saints ; honorez-la comme ils l'ont honorée : son crédit est grand auprès du Seigneur : ne cessons de l'implorer, en lui disant comme eux : O Vierge pleine de grâces et bénie entre toutes les créatures, nous avons recours à vous ; soutenez les faibles, animez les lâches, consolez les affligés, ramenez les errants, soulagez les misérables, obtenez des grâces pour les pécheurs,

priez enfin pour un peuple qui vous honore et qui ne cessera jamais de réclamer le pouvoir que vous avez auprès du Seigneur : vous voyez les maux qui nous accablent dans cette vallée de larmes, la justice de Dieu nous poursuit, les maladies nous affligent, la mort nous menace, les chagrins nous tourmentent, les inquiétudes nous dévorent, les tentations nous environnent, la prospérité nous aveugle, l'adversité nous abat, le péché nous domine, les mauvais exemples nous entraînent, la figure du monde nous séduit, les richesses nous tentent, la vertu nous déplaît, la prière nous lasse. Secourez-nous, Vierge sainte, au milieu de tous ces périls, qui sont inséparables de notre faiblesse : nous comptons autant sur votre bonté que sur votre pouvoir; le sentiment d'espérance qui nous porte à vous invoquer avec une humble confiance, n'est pas moins solide que le sentiment de vénération qui nous porte à vous honorer ; parce que, si votre qualité de mère de Dieu établit la solidité de notre piété, votre qualité de mère des hommes ne justifie pas moins la solidité de notre espérance : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Parmi les hommes, la protection la plus puissante n'est pas toujours la plus bienfaisante, parce qu'il est rare qu'ils veuillent sincèrement tout le bien qu'ils sont capables de faire : leur pouvoir, qui devrait aimer à se répandre au dehors par des bienfaits, se concentre volontiers dans eux-mêmes; et ils aiment mieux s'en servir pour se rendre grands, que pour se rendre aimables : rien de plus ordinaire que de trouver en eux un crédit fier et inhumain, un crédit avare de ses faveurs et de ses grâces, qui se les laisse plutôt arracher qu'il ne les accorde.

Rien de semblable à craindre du crédit et du pouvoir de la mère de Dieu ; elle a toujours pour nous des sentiments de mère, et, par conséquent, une tendresse qui la porte à écouter favorablement la voix de ceux qui ont recours à elle, et qu'elle regarde comme ses enfants. Car Marie est, 1° la mère de tous les fidèles en général ; 2° elle est en particulier la mère des pécheurs; 3° c'est surtout aux approches de la mort qu'elle fait pour nous l'office de mère. Ce sont ces trois qualités de la mère de Dieu, que nous ne cessons de réclamer à la fin de cette salutation angélique que l'Eglise se plaît à lui répéter : nous y conjurons Marie, 1° de prier pour nous en général, sans distinction des justes et des pécheurs, parce qu'elle est la mère de tous les fidèles en général : *Ora pro nobis ;* 2°, de prier pour nous, comme pécheurs, parce qu'elle est en particulier la mère de ceux qui sont en danger de se perdre par le péché : *Ora pro nobis peccatoribus ;* 3°, de prier pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort, parce que c'est surtout à cette heure fatale et décisive qu'elle fait pour nous l'office de mère : *Ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostræ.*

Oui, chrétiens, nous avons dans Marie une véritable mère; c'est un titre qui lui fut donné sur le Calvaire, dans la plus éclatante circonstance qui fut jamais. Car les Pères de l'Eglise, les plus saints et les plus éclairés, ont tous pensé que, lorsque Jésus-Christ, mourant, dit à Marie en lui montrant le disciple bien-aimé : *Voilà votre fils* (*Joan.*, XIX, 26); et lorsqu'il dit ensuite à ce disciple, en lui montrant Marie : *Voilà votre mère* (*Ibid.*, 27), ces paroles doivent être entendues en ce sens, que Marie lui fut montrée comme la mère de tous les fidèles en général, et que le disciple fut montré à Marie comme représentant le corps entier des fidèles. Ne serait-ce pas en effet borner extrêmement les vues et les intentions de Jésus-Christ, dans le temps même qu'elles ne furent jamais plus étendues et plus vastes, que de restreindre à une seule personne une adoption qui ne pouvait regarder que l'Eglise entière ? Ce Dieu n'était occupé dans ce moment que du salut et de la rédemption des hommes ; il engendrait un peuple nouveau, et son sang, qui coulait sur le Calvaire, était le germe fécond qui devait le faire éclore. C'était donc à l'Eglise entière qu'il donnait une mère dans la personne de Marie? c'était à chacun de nous qu'il disait, en lui montrant cette Vierge pleurant au pied de sa croix : Oh ! mon Fils, que je viens d'engendrer à la foi par tant de douleurs, Marie sera désormais votre mère. On dira sans doute, chrétiens, que ces idées ne sont point justes ni exactes, et qu'elles tendent à fonder notre confiance en Dieu et en Marie, sur le modèle des liaisons humaines : mais qu'on n'entreprenne pas de m'interdire ce qui peut animer ma confiance et me consoler. Je me plais à me représenter le souverain Maître comme mon Père, parce que ce nom efface de mon esprit ce qu'il a de terrible, qu'il me rapproche de lui, et me porte à l'aimer. Je me plais à me représenter Jésus-Christ comme frère, parce que ce nom m'inspire le désir de lui ressembler, et qu'il semble m'en donner le pouvoir. Je sens combien j'ai besoin d'appui et de ressources pour me soutenir et pour me sauver ; je les embrasse toutes, je n'en rejette aucune ; et, parce que j'ai singulièrement besoin de miséricorde, je me plais à trouver dans Marie une mère de miséricorde. Je ne veux pas me faire une dévotion plus spirituelle, ni un langage plus correct que celui des saints ; je ne me pique pas de mieux parler ni de mieux raisonner que saint Augustin et saint Bernard ; je ne veux pas en savoir plus qu'eux ; et en suivant toujours des guides si sûrs et si respectables, je ne craindrai jamais de donner dans l'erreur.

J'ai dit, chrétiens, que non-seulement Marie est la mère de tous les fidèles en général, mais qu'elle est encore en particulier la mère des pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus.* Personne ne sait aimer comme une

mère; c'est à elle que l'on craint le moins d'avouer ses fautes, parce que l'on sait qu'elle est toujours plus disposée à les pardonner qu'à les punir. Et combien n'a-t-on pas vu de mères se mettre entre le fils coupable et le père irrité; ménager l'esprit de l'un pour adoucir le sort de l'autre? Combien de fois est-il arrivé que l'amour d'une mère, endormi par l'habitude durant le cours d'une conduite unie, a été réveillé tout à coup par une grande faute, dont elle voulait épargner à son enfant les suites funestes? Serait-ce donc faire injure à Marie, que de vous dire qu'elle fait auprès du Seigneur l'office de mère, en faveur de ses enfants coupables et désobéissants? Le penchant, qui la porte à s'intéresser pour leur conversion et pour leur salut, est en quelque sorte attaché à sa maternité divine, puisqu'elle a conçu dans son sein le salut des pécheurs, et que c'est dans elle qu'a été formé le sang qui fut le prix de leur rédemption. J'éviterai donc ici de mettre entre les pécheurs et les justes une odieuse différence, qui donnerait de la confiance aux uns, et qui la détruirait totalement dans les autres; je n'affecterai point de montrer aux uns Marie avec tous les traits d'une mère tendre et compatissante, et de ne la montrer aux autres qu'avec tous les traits d'une implacable ennemie.

N'en doutez pas, chrétiens, Marie est la mère des pécheurs comme elle est la mère des justes, quoiqu'elle n'ait pas les mêmes sentiments pour les justes et pour les pécheurs; puisqu'elle donne aux justes sa tendresse et aux pécheurs sa compassion. Mais, me direz-vous, les sentiments de Marie ne peuvent être contraires à ceux de Dieu; et puisque Dieu hait les pécheurs, comment la plus sainte de toutes les créatures pourrait-elle les aimer jusqu'à vouloir leur tenir lieu de mère? Dieu hait les pécheurs! Non, chrétiens, il hait plutôt le péché qu'il ne hait les pécheurs; il ne hait, à proprement parler, aucun des hommes qu'il a mis sur la terre, puisqu'il est toujours prêt à les recevoir en grâce, et à leur pardonner, s'ils veulent retourner sincèrement à lui: Dieu ne haïra les pécheurs que dans l'enfer. Les sentiments de mère, que Marie conserve encore pour eux, sont donc véritablement conformes à ceux de ce Père des miséricordes, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive; de ce Dieu infiniment bon, qui ne punit qu'à regret, et qui se plaît à tenir sa foudre suspendue, parce qu'il attend un intercesseur qui le désarme; de ce Dieu qui couronne le retour du prodigue par des faveurs capables de faire envie au fils qui ne s'est jamais égaré; de ce Dieu, enfin, qui a lui-même placé Marie entre lui et les pécheurs, comme une barrière qui flatte sa miséricorde lorsqu'elle peut arrêter sa justice.

Ainsi, chrétiens, s'il se trouvait parmi vous quelqu'une de ces âmes criminelles qui sont perpétuellement en guerre avec le Seigneur, au lieu de l'abandonner à un affreux désespoir, je chercherais plutôt à lui inspirer une juste confiance dans l'intercession de la mère de Dieu, et je lui dirais: Ayez recours à votre mère, pensez à Marie, invoquez Marie: *Mariam cogita*, *Mariam invoca.* Prosternés devant elle, dites-lui sans cesse avec l'Eglise: Priez pour nous qui sommes pécheurs; c'est-à-dire, priez pour nous, afin que nous soyons guéris du péché; de ce péché surtout qui doit vous causer tant d'horreur, à vous qui êtes la mère de la pureté et la reine des vierges; de ce péché qui attira autrefois sur la terre les eaux du déluge, dont il nous représente si parfaitement les ravages presque inévitables; et sur des villes criminelles ces flammes dévorantes, dont il imite les vives et impétueuses ardeurs; de ce péché qui renferme le venin le plus mortel et le plus irrémédiable de la séve d'Adam. Car c'est surtout pour nous guérir de ses indignes faiblesses que Marie doit avoir reçu du ciel un pouvoir spécial. Et s'il est vrai, comme la foi nous l'apprend, que nous sommes tous devenus par le baptême les temples du Dieu vivant; s'il est vrai que nous sommes ses membres et que nous sommes nourris dans l'Eucharistie de sa chair adorable, quel zèle et quel empressement ne doit-elle pas avoir pour purifier nos âmes de ces taches horribles qui souillent et qui déshonorent les temples, les membres et la chair même de son Fils? Implorez donc le secours et la protection de cette Vierge, ô vous qui seriez atteints de ce mal funeste, afin qu'elle obtienne de Dieu des grâces qui vous en guérissent! Car ne vous trompez pas, chrétiens, Marie n'est la mère des pécheurs que pour les éloigner du péché; et elle ne peut les aimer qu'autant qu'ils lui donnent quelque espérance de devenir justes.

Prétendre donc allier la dévotion à la mère de Dieu avec la persévérance dans le péché, avec un goût effréné pour le plaisir, toujours renaissant et toujours satisfait; croire l'honorer par son culte, et la déshonorer par ses mœurs; chanter ses louanges, sans vouloir imiter ses vertus; la prier de nous rendre son Fils propice, et violer perpétuellement les lois qu'il nous a données dans son Evangile; prendre le titre de serviteur de Marie, sans vouloir remplir celui de serviteur de Dieu et de disciple de Jésus-Christ; ce n'est plus mériter sa protection, c'est se rendre indigne d'en être protégé, ce n'est plus avoir en elle une juste confiance, c'est en abuser; ce n'est plus enfin être dévot à la mère de Dieu, puisqu'on ne peut l'être qu'on ne soit chrétien, ou que l'on n'ait au moins un désir sincère de le devenir.

Ce désir ne doit jamais être plus vif et plus ardent que lorsque nous approchons du dernier jour de notre vie; c'est alors, chrétiens, qu'il nous faudra lever les yeux vers cet astre propice et favorable qui se montre encore dans le ciel pour nous préserver des derniers désastres de la tempête: *Respice stellam, voca Mariam.* Car c'est sur-

tout à la mort que Marie fait pour nous l'office de mère : *Ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostræ.* Un grand péril, un péril éminent réveille toute la tendresse d'une mère ; et si elle voit son fils près de périr sans ressource, la nature parle, l'amour l'emporte, elle fait les derniers efforts pour le sauver. Depuis que Marie assista Jésus-Christ dans son agonie, avec une constance et une générosité sans exemple, elle a reçu du ciel, dit un saint Père, un pouvoir spécial pour assister les pécheurs aux approches de la mort ; et nous ne devons pas douter qu'elle n'ait obtenu aux uns la grâce des sacrements, accompagnée d'une contrition vive et sincère ; aux autres, des délais et des intervalles qui leur ont donné le temps de mettre ordre à leur conscience ; enfin, qu'elle n'ait fait éprouver à plusieurs que ce n'était pas en vain qu'ils lui avaient dit souvent, avec l'Eglise : Priez pour nous, qui sommes pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort.

Nous nous y trouverons, chrétiens, à cette heure fatale et décisive, dont nous sommes peut être moins éloignés que nous ne pensons ; mais nous ne nous y trouverons pas sans péchés : éclairés par une conscience inquiète et troublée, ces péchés nous paraîtront et plus énormes et plus nombreux que nous ne les aurons jamais vus pendant notre vie ; d'un côté, les péchés désirés, de l'autre, les péchés commis ; d'un côté, les péchés de la jeunesse, de l'autre, ceux de l'âge avancé ; d'un côté, les péchés publics et scandaleux, de l'autre, les péchés secrets ; d'un côté, les péchés avoués et reconnus, de l'autre, les péchés cachés à nos yeux par le voile imposteur d'une fausse conscience ; d'un côté les péchés qui nous sont propres et personnels, de l'autre, ceux d'autrui, dont nous aurons été la cause : ici un Dieu prêt à nous juger ; là un enfer prêt à nous engloutir. Que ferez-vous alors, demande saint Bernard ; que ferai-je moi-même ? *Clamabo ad te, Domina mea, tu eris auxilium meum.* Ce sera vous, Vierge sainte, que j'appellerai à mon secours ; et dans ce jour funeste, où toutes les gouttes du sang de Jésus-Christ deviendront des armes pour me combattre et des foudres pour me frapper, vous arrêterez son bras vengeur, et vous défendrez ma tête des coups terribles dont elle sera menacée.

Ah ! chrétiens, que l'on se saura bon gré, dans ces jours d'amertume et de tribulation, de n'avoir jamais négligé ces pratiques d'une dévotion simple, naïve et populaire, qui ne paraissent superstitieuses qu'à ces esprits superbes, à qui les vrais mystères de Dieu demeurent toujours cachés ! O mort ! que ton jugement sera favorable à toutes ces pratiques que les mondains méprisent ou ignorent ! Elles vous attireront, chrétiens, des grâces qui vous disposeront à mourir dans la paix du Seigneur ; et en profitant de ces grâces, vous vous présenterez au tribunal du Souverain Juge avec les sentiments de componction qui fléchiront sa colère.

Quel bonheur pour moi, disait saint Grégoire de Nazianze, si, avec un cœur contrit et humilié, je puis avoir le nom de Marie à la bouche lorsque je serai près de rendre mon âme à Dieu ! Les portes du ciel s'ouvriront devant moi, comme l'arche fut ouverte à cette colombe, qui, tenant un rameau d'olivier, apportait avec elle un signe de paix.

Jetons-nous donc dès à présent entre les bras de cette mère de miséricorde ; prions-la souvent pendant notre vie, afin que notre voix ne vienne pas frapper ses oreilles comme une voix inconnue, à l'heure de notre mort. Honorons-la par notre culte, et souvenons-nous qu'il sera toujours imparfait et vicieux, si nous ne l'honorons encore par la pureté de nos mœurs ; mettons-nous en état de pouvoir lui dire, avec une juste confiance : *Monstra te esse matrem :* montrez-nous, Vierge sainte, que nous avons dans vous une véritable mère ; et disons-nous en même temps à nous-mêmes : Montrons à Marie que nous sommes ses véritables enfants, c'est-à-dire, les enfants de la reine des anges, par notre ferveur ; de la reine des patriarches, par notre piété ; de la reine des prophètes et des apôtres, par notre zèle ; de la reine des martyrs, par notre courage ; de la reine des confessseurs et des vierges, par la pureté de nos cœurs ; afin qu'à l'heure de notre mort nous puissions lui dire, sans qu'elle nous désavoue : Montrez-moi, Vierge sainte, que vous êtes ma mère, en me reconnaissant pour un de vos enfants ; c'est à ce titre que j'ai toujours recherché votre protection ; c'est avec ce titre que je veux paraître devant Dieu, afin de recevoir de votre main une couronne obtenue par votre intercession, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON X.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Amen, dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista. (*Matth.*, XI, 11.)

Je vous le dis, en vérité, entre les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste.

Madame (2),

Les louanges données par les hommes laissent toujours dans l'esprit quelques traces de défiance et d'incertitude ; elles peuvent être dictées par la prévention, outrées par la flatterie, restreintes par la malignité. Mais les louanges que Dieu donne ont essentiellement toute la justice et toute l'étendue qu'elles doivent avoir : elles viennent d'un Juge qui n'a de bornes ni dans son équité, ni dans ses lumières ; et quand Dieu fait tant que de louer sans restriction, on peut dire, avec une entière assurance, que le mérite est sans mesure. Quelle sera donc la gloire de celui qui reçoit aujourd'hui, de la bouche de Jésus-Christ, un éloge si complet et si magnifique ? Il peut dire, comme Jésus-Christ lui-même : ce n'est pas d'un homme

(2) S. A. S. Madame la duchesse du Maine.

que je reçois témoignage : *Non ab homine testimonium accipio* (*Joan.*, V, 34.) ; je le reçois de ce Dieu à qui je l'ai rendu : il m'a fait l'honneur de me choisir pour être le témoin de sa divinité; et il y ajoute l'honneur encore plus grand d'être le témoin de mes vertus.

L'éloge que j'entreprends de vous faire de ces mêmes vertus ne participera donc point à l'incertitude générale et universelle du témoignage humain. Il n'y aura point ici de fait à éclaircir, de contradictions à lever, d'auteurs à concilier, de traits à adoucir ou à dissimuler; je vais parler d'un saint qui n'a point eu d'autres historiens que les Evangélistes, ni d'autres panégyristes que Jésus-Christ.

Je le considère ici dans sa vie, dans sa doctrine et dans sa mort, et j'espère vous montrer que Jean-Baptiste a été, 1° l'exemple des fidèles, et par la sainteté de sa vie : ce sera le sujet de la première partie ; 2° le modèle des hommes apostoliques, par l'éclat de sa doctrine : ce sera le sujet de la seconde partie ; 3° le chef des martyrs, par l'héroïsme de sa mort : ce sera le sujet de la troisième partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La véritable sainteté est en même temps l'ouvrage de Dieu et l'ouvrage de l'homme: l'ouvrage de Dieu qui l'a produit par sa grâce ; et l'ouvrage de l'homme qui l'achève par sa fidélité. Le plus grand saint est donc celui que Dieu appelle à une sainteté plus grande, et qui répond à la vocation de Dieu par une fidélité plus parfaite. Or, quelle vocation de Dieu fut jamais plus marquée que celle de Jean-Baptiste? quelle fidélité a été plus exacte.

Vocation de Dieu la plus marquée. Les prophètes annoncent sa destinée, un ange prédit sa naissance, des miracles l'accompagnent, sa sanctification la précède

Je dis, premièrement, que les prophètes annoncent sa destinée. L'enfance des hommes est quelquefois illustre, mais leur destinée demeure toujours obscure, et on ne la connaît qu'autant qu'elle se développe par la suite de la vie. Celle de Jean-Baptiste ne tarde pas tant à être connue. Ecoutez, peuples, s'écrie le prophète Isaïe, en parlant au nom de saint Jean-Baptiste ; le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère, et il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étais encore dans ses entrailles ; il m'a mis en réserve comme une flèche choisie, qu'il a réservée dans son carquois : je serai la voix de celui qui crie dans le désert. (*Isa.*, XLIX, 1-3.) Voici, dit le prophète Malachie, que j'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera la voie. (*Malach.*, III, 1.) Le temps marqué pour l'accomplissement de ces prophéties est-il arrivé ; un ange apparaît à Zacharie, lorsqu'il fait les fonctions du sacerdoce en présence du Seigneur. C'est ce même ange Gabriel qui fut envoyé à Marie, pour lui prédire la naissance de Jésus-Christ. Consolez-vous, dit-il à Zacharie, vous aurez un fils dont la naissance fera votre joie et celle de l'univers. Il sera appelé Jean, c'est-à-dire enfant de la grâce ; il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère ; il sera grand aux yeux du Seigneur, et marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie : c'est lui qui fera rentrer les enfants d'Israël dans les voies de la justice. (*Luc*, I, 18.) Tout est donc miraculeux dans la naissance de Jean-Baptiste : l'ange la prédit ; Zacharie devient muet en punition de sa lenteur à croire la prédiction ; sa langue est déliée subitement au moment que l'enfant vient au monde ; et, pour mettre le comble à tant de merveilles, Jean-Baptiste éprouve, avant que de naître, la bénédiction du Seigneur par une sanctification prématurée.

Or, je vous le demande, Messieurs, tous ces miracles ne sont-ils pas autant de preuves d'une vocation extraordinaire ? Il s'agissait sans doute d'un homme appelé de Dieu à une sainteté rare et singulière, une sainteté unique, une sainteté qui ne peut être surpassée par aucun des enfants des hommes: *Non surrexit major.* (*Matth.*, XI, 11.)

Mais comment Jean-Baptiste répondra-t-il à une vocation de Dieu si marquée ? Vous savez, Messieurs, que l'on peut distinguer deux sortes de sainteté : celle des saints qui ont vécu dans l'innocence, et celle des saints qui ont vécu dans la pénitence ; l'une est en quelque sorte le supplément de l'autre. La première peut être comparée à une santé inaltérable , et la seconde, à une santé rétablie ; la première, à un ciel toujours serein , et la seconde, à la sérénité qui succède aux tempêtes. Jean-Baptiste réunit en lui ces deux espèces de sainteté, en vivant à la fois dans l'innocence la plus pure et dans la pénitence la plus austère.

Il songe d'abord à conserver l'innocence, cette fleur précieuse et fragile que le souffle de la grâce fait naître, et que le souffle du péché flétrit en un moment. Pour y réussir, il quitte le monde ; il fuit dans les déserts dès sa plus tendre jeunesse, il se cache, il s'ensevelit dans la solitude : *Erat in desertis.* (*Luc*, I, 30.) Antres sacrés, sombres retraites, déserts inhabités, vastes solitudes, qui fûtes autrefois le séjour des prophètes, vous serez donc l'asile de son innocence et de sa vertu ; vous serez les seuls confidents des secrets de son âme, les seuls témoins de ces vœux ardents qu'il adressera au ciel, pour la conversion de l'infidèle Jérusalem, pour la gloire du Messie, pour la ruine de la Synagogue, pour la réformation de l'univers : avant que de retentir du bruit éclatant de sa voix, vous retentirez longtemps du bruit entrecoupé de ses soupirs et de ses gémissements.

Hélas ! ce fort d'Israël cherche son salut dans la fuite ; et nous, nés avec une faiblesse trop connue par notre expérience, nous osons encore braver les tentations du monde, et nous approcher d'un ennemi qui n'a presque qu'à se montrer pour nous vaincre.

Mais quelle est la vie de Jean-Baptiste dans ce désert ? quelles austérités, quelles

rigueurs? Est-ce donc ici un coupable qui veut fléchir son Juge? est-ce un serviteur infidèle qui veut apaiser son Maître? L'eau qui coule des rochers, de vils insectes, du miel sauvage et trouvé par hasard dans le creux des arbres, sont toute sa nourriture: un rude cilice, un habit grossier, un visage pâle et décharné, tout annonce la sévérité de sa pénitence, l'austérité de sa vie. Mais si son extérieur le défigure, que sa sainteté le relève! Il réunit à la fois et le mérite de l'innocence et le mérite de la pénitence. Ce sont, Messieurs, ces deux mérites de Jean-Baptiste que Jésus-Christ avait en vue, et qu'il distingue exactement dans l'éloge qu'il en fait. Il parle du mérite de son innocence, quand il dit: Q'avez-vous été voir dans le désert? est-ce un roseau agité par les vents: *Arundinem vento agitatam?* (*Matth.*, XI, 7.) Est-ce une vertu passagère et chancelante, une vertu fugitive qui échappe à tous les instants, et qui obéit au souffle de toutes les passions? Non; vous y avez vu une vertu ferme et solide, une sagesse invariable, et qui ne s'est jamais démentie. Jésus-Christ parle ensuite du mérite de sa pénitence, quand il ajoute: Qu'avez-vous été voir dans le désert; est-ce un homme vivant dans la mollesse? Non; c'est un prophète, et plus qu'un prophète; c'est-à-dire un prophète pénitent, et d'autant plus grand qu'il ne cherche par ses austérités qu'à prévenir des crimes que les autres expient.

Hommes sensuels et voluptueux, l'ange du désert se mortifie, et vous vivez dans la mollesse; l'innocent refuse à la nature les plus légères satisfactions, et le coupable se plonge dans les délices! Sortez, il est temps, sortez de votre désert, évangéliste de la loi nouvelle. Si vous n'êtes pas la lumière du monde, vous êtes envoyé pour l'annoncer. Nul ne saura mieux parler que celui qui a si longtemps gardé le silence; nul ne prêchera la pénitence avec plus de force et plus d'avantage, que celui qui la pratique avec tant de courage et de persévérance. Il sort, il fait entendre sa voix sur les bords du Jourdain, et comme il a été jusqu'ici le modèle des fidèles par la sainteté de sa vie, il va devenir le modèle des hommes apostoliques par l'éclat de sa doctrine: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que vient chercher, au milieu des arbres et des rochers, cette foule immense de peuple? Quel bruit, quel tumulte se fait entendre dans les lieux consacrés depuis si longtemps à la solitude et au silence! Les villes sont désertes, et le désert paraît habité! Un nouveau prophète, abattu par le jeûne, exténué par la pénitence, humble dans son extérieur, mais grand par sa vertu; inconnu jusqu'alors au monde, mais connu et chéri du maître du monde, remue et attire à lui toute la Judée. C'est le précurseur de Jésus-Christ, c'est le modèle accompli des hommes apostoliques, c'est une lampe ardente et luisante; le feu du zèle est dans son cœur, la lumière de la grâce est dans ses paroles, l'éclat de la sainteté brille dans ses actions: il a l'esprit et la vertu d'Élie, il en a l'éloquence et la fermeté; il connaît le monde sans l'avoir jamais pratiqué, parce que l'on connaît toujours assez le vice quand on a dans son cœur le principe de la vertu: il persuade par ses exemples, il effraye par ses menaces, il éclaire par ses instructions, il édifie par son humilité.

Il persuade par ses exemples: *Faites pénitence* (*Matth.*, III, 2), dit-il; sa vie et ses actions l'ont dit avant lui: il prêche en se montrant; son visage abattu, son habit austère font assez connaître qu'il sent la nécessité de la pénitence, et qu'il en pratique toutes les rigueurs. Rentrez, dit-il, dans les voies de la justice; il n'en est jamais sorti: *Préparez*, dit-il, *les voies du Seigneur.* (*Marc.*, I, 3.) Qu'a-t-il fait durant toute sa vie, que les préparer lui-même? Après une préparation de trente ans, n'est-on pas en droit d'exiger que les autres se préparent?

La terreur marche devant lui: il sait que la crainte est un frein qui retient le cœur de l'homme, un ressort qui le fait agir: il ne se contente donc pas d'exhorter les pécheurs à la pénitence; il tonne, il intimide. Cette lampe ardente et luisante, qui éclaire les hommes, devient pour eux un foudre qui les épouvante. Races de vipères, leur dit-il, serpents ingrats, que le Seigneur a nourris dans son sein, et qui osez encore vous élever contre lui; tremblez! son tonnerre gronde, et sa foudre va vous écraser. Arbres stériles et infructueux, la cognée de la mort est prête à vous frapper; et si vous ne portez de dignes fruits de pénitence, vous allez être coupés et jetés au feu. (*Luc.*, III, 7.)

Que ferons-nous donc, dit ce peuple effraye? *Quid faciemus?* (*Luc.*, III, 10.) Il ne dit pas comme vous, chrétiens: qu'avons-nous fait? vous nous croyez plus coupables que nous ne sommes; vous rendez la voie du ciel trop étroite et trop difficile. Quand les exemples parlent, quand les menaces effrayent, on ne dit plus, qu'avons-nous fait? on dit seulement qu'avons-nous à faire pour être sauvés? C'est alors que Jean-Baptiste les éclaire par les instructions.

Mais la morale d'un homme si austère et si mortifié ne sera-t-elle pas plus terrible encore et plus effrayante que ses menaces? Non, chrétiens, sa morale est sage, exacte, mais praticable: elle est sage, parce qu'elle tient un juste milieu entre l'excès de la sévérité et l'excès de la condescendance; elle est exacte, parce que c'est l'esprit de vérité qu'il consulte et qui la lui inspire; elle est praticable, parce qu'elle est proportionnée à tous les états.

Les riches viennent le consulter. Qui ne croirait qu'il va leur dire: Quittez vos biens, renoncez à tout, abandonnez vos familles, et venez avec moi pleurer vos péchés dans le fond des déserts? Non; il leur dit, faites l'aumône, et prenez-la sur votre superflu: *Que celui qui a deux tuniques, en donne une à celui qui en manque.* (*Luc.*, III, 11.) Il ne

dit pas que celui qui n'en a qu'une, la donne; c'est un conseil de perfection : mais que celui qui en a deux, en donne une; c'est un précepte véritable.

Les guerriers viennent le consulter. Qui ne croirait qu'il va leur dire : hommes de sang, renoncez au plus tôt aux travaux de la guerre, pour ne songer qu'à vous sanctifier dans le silence de la paix? Il sait que la guerre ne devient que trop souvent un mal nécessaire, et il leur dit simplement d'éviter les désordres de leur profession sans y renoncer.

Les publicains, ceux qui lèvent les impôts, viennent le consulter. Qui ne croirait qu'il va leur dire : hommes abhorrés par tout l'univers, vils esclaves des richesses, quittez une profession qui vous rend odieux et méprisables à tout le genre humain, et venez vous sanctifier avec moi dans la pauvreté? Non; il leur dit seulement : N'oubliez pas les pauvres, sachez ménager la faiblesse et respecter l'infortune; épargnez le sang et les larmes des malheureux, et levez les impôts sans fraude et sans injustice. Tant de force et de sagesse lui soumettait tous les cœurs; on s'empresse à l'envi de recevoir de lui ce baptême de réconciliation et de pénitence qui est le signe de la conversion. Des succès inouïs accompagnent ses travaux. On le prend pour Elie, on le prend pour un des anciens prophètes ressuscité; que dis-je, on le prend pour le Christ, pour le Messie promis. Se laissera-t-il éblouir par l'éclat de la gloire? Non, chrétiens, elle lui donnera seulement une occasion favorable d'édifier tout un peuple par son humilité.

Cette vertu, vous le savez, Messieurs, ne s'accorde pas aisément avec les succès; la vanité saisit d'abord tout ce qui brille, et les orateurs mêmes évangéliques n'en sont pas exempts. C'est un vice qu'on leur a souvent reproché; et ne semble-t-il pas qu'on les en accuse toutes les fois qu'on les loue? Jean-Baptiste fut humble dans le succès? il ne souffre pas qu'on le regarde comme un prophète. Le Messie veut recevoir le baptême de sa main, et il s'humilie; il se croirait heureux de le recevoir de celui qui le demande; il se déclare indigne de lui rendre les services les plus bas. Il sait que le Messie doit effacer sa gloire, et il l'annonce, il le montre, il le fait connaître; il est le premier à dire, le voici : voici l'Agneau de Dieu, qui guérit les péchés du monde; voilà celui qui va m'effacer; il faut qu'il croisse, et, à proportion qu'il croîtra, je diminuerai; il faut qu'il s'élève, et, à proportion qu'il s'élèvera, je serai abaissé. Quel homme a jamais tenu un pareil langage? quel homme a jamais rejeté la gloire qui lui est offerte, pour la renvoyer à celui dont le nom est inconnu? quel homme a jamais été le premier à publier son infériorité dans le genre même qui semble faire tout le fonds de son mérite et tout l'appui de sa gloire? C'est en quelque sorte céder à un autre tout ce qu'on a, sans rien réserver qui nous dédommage; c'est s'anéantir soi-même, pour servir de degré à l'élévation d'un mérite qui nous obscurcit. Quand la fortune le fait, nous croyons en être outragés; quand nous le faisons nous-mêmes, nous sommes donc arrivés au comble du désintéressement et à la perfection de l'humilité chrétienne.

Un homme si puissant en œuvres et en paroles, ne pouvait avoir qu'une fin capable de donner un nouveau lustre à sa vertu. Après avoir été le modèle des hommes apostoliques par l'éclat de sa doctrine, Jean-Baptiste sera le chef des martyrs par l'héroïsme de sa mort : c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On regarde comme un héros dans le monde, celui qui brave la mort pour ôter à des hommes la liberté ou la vie, et pour se procurer à lui-même le triompbe de l'ambition ; mais la religion, plus éclairée dans ses vues et plus juste dans ses jugements, regarde comme un héros celui qui perd la liberté et qui souffre la mort pour faire triompher la vérité et la justice. C'est un mérite de savoir discerner la vérité : il y a souvent du courage à la dire; mais il n'y a qu'un courage héroïque qui se charge de la porter jusqu'à l'oreille des rois. Elle n'entre dans leur palais qu'en tremblant, sa voix y est inconnue, sa figure étrangère; la bienséance la gêne, le respect humain la retient, l'autorité l'épouvante, la puissance l'opprime : le moindre mal qui puisse lui arriver, c'est d'être négligée, puisqu'elle peut être encore outragée avec hauteur, rejetée avec indignation, persécutée avec violence, étouffée avec fureur. La vérité n'entrera donc jamais dans le palais d'Hérode? Je me trompe, Messieurs, elle y entre avec Jean-Baptiste ; elle fait plus, elle parle, elle élève sa voix. Jean-Baptiste est appelé à la cour de ce prince. N'êtes-vous pas surpris, Messieurs, de voir que la sainteté de Jean-Baptiste attire l'attention de la cour d'Hérode? Jean-Baptiste a passé sa vie dans les déserts, il a toujours parlé le langage de la vérité, qu'il ne quittera pas sans doute pour prendre celui de la basse complaisance et de la flatterie. Il est vrai : mais sa sainteté fait bruit dans le monde, ses prédications ont remué toute la Judée, la cour veut le voir et le connaître : les grands cherchent souvent par curiosité ce qu'ils devraient rechercher par estime. Entrez, grand saint, entrez dans le séjour de la dissimulation et de l'artifice, pour montrer qu'il y a encore des hommes sur la terre qui osent dire la vérité; entrez dans le séjour des intrigues, des passions et des vices, pour montrer qu'il y a encore des hommes qui méprisent la fortune, et qui n'aiment que la vertu. Hérode a donc enfin la satisfaction de voir un homme extraordinaire, un homme rare et singulier : son caractère vrai, son cœur droit et sincère a d'abord un air de nouveauté qui flatte, un air de singularité qui séduit; il ne cherche pas à plaire, et il ne déplaît pas. Le prince l'écoute, il consent même à suivre ses conseils dans tout

ce qui lui est indifférent; il lui accorde des grâces, pourvu qu'il n'en coûte rien à ses inclinations.

Ce commencement de faveur ne se soutiendra pas. Il se trouve qu'Hérode entretient un scandaleux commerce avec la femme de son frère. Le saint ne peut se taire, son zèle s'allume : ce n'est plus la voix de celui qui crie dans le désert; on voudrait qu'il n'en fût jamais sorti : il vient crier au milieu de la cour, il vient faire retentir à l'oreille du prince cette parole hardie et importune : *Non licet* (*Marc.*, VI, 18), il n'est pas permis. Les courtisans le blâment, Hérode le hait, Hérodias le déteste. On le met dans les fers : quel spectacle! Jean-Baptiste dans les fers! Hérode sur le trône! la vertu humiliée, et le vice glorieux! l'innocence opprimée, et le vice puissant! le saint affligé et captif, et le pécheur triomphant et couronné! Vous le permettez ainsi, ô mon Dieu! pour perfectionner la vertu de votre serviteur, et pour lui donner un dernier trait de ressemblance avec le Messie persécuté par les hommes, dont il était le précurseur.

Jean-Baptiste est tranquille dans son malheur: il souffre pour la vérité, cette vérité le console; il est victime de son devoir, l'amour du devoir le soutient. Hérode peut lui ôter la liberté; mais il n'est pas en son pouvoir d'affaiblir son courage, ni de flétrir sa vertu : elle descend avec lui dans les cachots obscurs, et ne l'abandonne pas dans sa captivité. Illustre défenseur de la vérité, Dieu vous prépare encore une épreuve plus terrible; vous avez passé une partie de votre vie dans l'Apostolat, elle finira dans le martyre. Hérode, pour célébrer le jour de sa naissance, donne à toute sa cour une fête somptueuse, dont Hérodias ne pourrait manquer d'être l'ornement; elle fait danser sa fille en présence du prince. Hérode est épris de ses charmes naissants; et, dans le transport de son ivresse, il jure de lui accorder tout ce qu'elle lui demandera, fût-ce la moitié de son royaume.

Hérodias saisit ce moment pour satisfaire sa vengeance contre l'ennemi déclaré de ses désordres; elle inspire à sa fille de demander la tête de Jean-Baptiste. Le prince est fâché de s'être tant avancé, il a honte de sa faiblesse; il voit que le sang du juste, indignement répandu, va rejaillir sur sa couronne et en ternir l'éclat; mais l'amour l'aveugle, et l'on sait assez que la plus douce de toutes les passions devient souvent la plus cruelle. Il ordonne la mort de Jean-Baptiste; le plus saint des enfants des hommes, le plus éclairé des prophètes, le plus zélé des apôtres, le plus parfait des justes, tombe sous le fer d'un bourreau; victime innocente de la vérité défendue, de la charité la plus pure, et du zèle le plus intrépide. De quel côté mettrons-nous la grandeur et la force? Sera-ce dans le martyr ou dans le tyran? Le tyran, malgré sa puissance, est la faiblesse même; sa passion pour la fille d'Hérodias est plus forte que lui; les charmes de cette fille triomphent en quelque sorte de tout son pouvoir, en lui arrachant un crime qu'il ne commettra qu'à regret. Jean-Baptiste, malgré sa faiblesse, montre sa force et son courage; il méprise le tyran, qui le craint; il brave sa colère et sa puissance, il ose lui reprocher ses vices, il ose lui dire la vérité, et il soutient ce langage périlleux jusqu'à verser son sang pour elle

Cette vérité, Madame, ne peut jamais parler de vous qu'elle ne parle pour votre gloire; les grands cœurs, les esprits fermes et élevés comme le vôtre, n'ont aucun sujet de la redouter. Votre altesse l'a toujours chérie, parce qu'elle l'a toujours connue; elle a reçu de la nature ces lumières supérieures qui la font connaître, et cette noblesse de sentiments qui la fait aimer. Ce sont vos illustres exemples, qui ont appris à ce peuple à honorer singulièrement la mémoire du saint précurseur de Jésus-Christ : puissent ses prières, efficaces auprès de Dieu, vous obtenir du ciel une longue suite de jours heureux et paisibles! puissent-elles attirer la bénédiction du Dieu des armées sur les nobles travaux de ces princes augustes, qui se montrent, au milieu des hasards de la guerre, les dignes petits-fils de Louis le Grand; et ce qui doit vous toucher encore plus que toute la gloire de ce monde, puissent-elles obtenir, et pour eux et pour vous, cette couronne immortelle que Dieu prépare aux Elus dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

SERMON XI.

POUR LA FÊTE DE SAINT BENOÎT.

Quid fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum. (*Matth.*, V, 19.)

Celui qui aura pratiqué et qui aura enseigné sera grand dans le royaume des cieux.

Se séparer du commerce des hommes, et y rentrer ensuite pour les conduire à Dieu; marcher d'un pas ferme et toujours égal dans ce sentier étroit qui est la voie du ciel, et y conduire les autres comme par la main; pratiquer la vertu, et en donner des règles, c'est le comble de la perfection évangélique; et c'est ce qui fait non-seulement les saints, mais les grands du ciel : ***Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.*** Quelle sera donc la gloire de celui qui non-seulement s'est retiré dans la solitude dès sa plus tendre jeunesse, mais qui, comme Moïse, y a conduit avec lui une multitude innombrable, qu'il a arrachée à l'Égypte et à la puissance de Pharaon; qui leur a donné dans le désert une loi sainte, et tracée par le doigt de Dieu même; qui, fidèle à sa vocation, comme Abraham, a été béni dans la postérité qu'il s'était formée selon l'esprit, l'ayant vu se multiplier comme les étoiles du firmament et comme les sables de la mer? Car saint Benoît ne doit point être regardé comme un simple solitaire, qui, se bornant au soin de son propre salut, n'est utile au monde que par ses prières; c'est un législateur et un prophète, c'est le père de tous les solitaires d'Occi-

dent, c'est le réformateur de l'état monastique, qui, voyant cet état si saint et si vénérable, dégradé dans l'Occident par tous les vices qu'introduit le relâchement, enleva à la Palestine et à la Thébaïde cet esprit de mortification et de ferveur qui rendit autrefois ces déserts si fameux, et empêcha que cette partie de la terre que nous habitons, ne pût envier à l'autre le bonheur qu'elle avait eu de posséder les Hilarion et les Antoine.

Ainsi, les grands hommes ont deux espèces de vertus : des vertus particulières, qui les rendent plus grands par eux-mêmes, et des vertus publiques, qui les rendent grands par les services qu'ils rendent à la société. La pratique de ces deux espèces de vertus ayant partagé toute la vie de saint Benoît, sera aussi le partage de ce discours.

Saint Benoît, parfait solitaire, se sanctifie lui-même par sa conduite; ce sera le sujet de la première partie. Saint Benoît, sage législateur, sanctifie les autres par sa règle; ce sera le sujet de la seconde partie. Dans l'une, vous connaîtrez le caractère du saint: et dans l'autre, le caractère de sa règle : demandons les lumières du Saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La solitude présente d'abord à l'esprit deux affreux objets capables d'effrayer les plus fermes courages, un ennui dévorant et des austérités continuelles. Saint Benoît y trouve un obstacle à son salut, qui lui fut propre; la gloire, qui suit souvent ceux qui la cherchent, vint chercher cet humble solitaire qui la fuyait. Sa solitude devint fameuse et respectable; il eut à vaincre l'orgueil, qui est peut-être la dernière passion qui meurt en nous, et qui ne se cache que trop souvent sous la cendre et sous le cilice.

Il faut donc vous le représenter ici, se soutenant par sa ferveur contre l'ennui de la solitude, se soutenant par son courage contre les austérités que l'on pratique dans la solitude, se soutenant par son humilité contre la gloire qui vint le chercher jusque dans sa solitude.

Quand je parle de la solitude de saint Benoît, ne vous imaginez pas, chrétiens, une solitude semblable à celles que le relâchement de notre siècle veut bien honorer de ce nom, et qui ne sont pas même l'ombre de la sienne; je ne parle pas d'une solitude oisive et dissipée, où, lorsqu'on se voit dans l'impossibilité d'aller chercher le monde, on sait trouver mille moyens et mille prétextes pour l'attirer à soi; d'une solitude, où l'on ne se prête qu'à demi aux exercices de la vie religieuse, qui servent seulement à remplir, de temps en temps, les intervalles des conversations éternelles, lesquelles sont toujours l'occupation la plus constante et la moins interrompue; d'une solitude, où les récits les plus frivoles, qui se débitent dans le monde, viennent par différents canaux se réunir comme dans leur centre, et servir d'aliment à une curiosité insatiable qui se repaît des plus petits objets. Je ne parle pas d'une solitude tumultueuse, où l'administration d'un revenu immense, le soutien de mille droits contentieux, l'éclaircissement de mille titres disputés, fait naître un cercle continuel d'affaires, qui force des solitaires à faire retentir les tribunaux de la justice de leurs demandes ou de leurs défenses, et dont le succès douteux ou favorable entretient dans leur cœur des joies ou des craintes intéressées.

Saint Benoît cherche d'abord un désert inconnu et inhabité ; il y trouve une grotte cachée et presque inaccessible; il y établit sa demeure. Un seul homme dans l'univers connaît le lieu de sa retraite, et lui apporte tous les jours une faible nourriture; encore prend-il mille précautions pour la lui faire tenir sans lui parler jamais, sans même se montrer à lui, respectant sa solitude et son silence.

Représentez-vous donc ce parfait solitaire enseveli comme un mort dans le tombeau, il n'est plus du nombre des vivants ; il n'y a plus pour lui dans le monde ni parents, ni amis, ni conversation, ni commerce. Il pourrait faire la même question que saint Paul faisait à saint Antoine : Y a-t-il encore des hommes sur la terre? y a-t-il encore des royaumes et des villes? Il ne connaît plus que Dieu ; il est mort, et sa vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre.

Mais ne sont-ce point ici de pieuses imaginations? Serait-il bien vrai qu'un homme pût ainsi demeurer des années entières sans avoir d'autre occupation que celle de penser à Dieu? Un homme revêtu d'un corps, et asservi à l'esclavage des sens, serait-il assez maître de lui-même pour fixer une imagination qui l'entraîne et qui le domine, pour lui imposer un éternel silence, pour lui interdire tous les objets qui la dissipent, et pour la tenir dans une attention qui ne convient qu'à ces esprits bienheureux, à qui la divinité se découvre sans nuage? Veut-on que les hommes soient des anges? veut-on que, pour être saints, ils changent de nature ? veut-on transporter le ciel et la terre?

Lâches et insenses qme nous sommes, aveugles sur le plus grand, ou, pour mieux dire, sur l'unique intérêt que nous ayons au monde, nous ne comprenons pas ce qui peut soutenir un saint qui n'a que Dieu seul pour objet de toutes ses pensées. Notre cœur, insensible pour lui, se trouve oisif et stérile dans la prière, et nous attribuons à la faiblesse et à l'imperfection de notre nature ce qui ne doit être attribué qu'à la faiblesse de notre vertu. Ces divins cantiques que le Saint-Esprit a dictés, et où il a répandu toutes les richesses de la grâce et tous les trésors de l'amour divin, nous les récitons avec froideur, avec indifférence, avec dégoût; nous y trouvons un vide et une sécheresse qui invite notre imagination à se distraire, et qui la plonge dans un en-

nui mortel quand nous voulons la captiver sous le joug d'une attention nécessaire et commandée. Et voici qu'un saint a trouvé dans le récit de ces mêmes cantiques de quoi s'occuper durant plusieurs années, sans avoir la moindre occasion de se distraire : *Otiosum non est placere Deo*, disait saint Bernard. Ne vous imaginez pas que ce soit une petite affaire que de plaire à Dieu; elle est d'un détail immense, elle est d'une discussion longue et difficile, elle demande toutes les forces de notre attention. Le solitaire, qui n'a que cette affaire au monde, est véritablement occupé ; il n'a pas le temps d'éprouver l'ennui qui accompagne l'oisiveté, tous ses moments sont remplis. Etudier tous les mouvements de son cœur, en épurer tous les sentiments, entretenir un commerce suivi avec ce Dieu jaloux, dont le regard sûr et pénétrant démêle, dans nos actions les plus parfaites, dans nos motifs les plus purs, des défauts qui nous échappent; nourrir dans son cœur un feu sacré qui se rallume difficilement quand il est une fois éteint, lui fournir sans cesse de nouveaux aliments par de pieuses réflexions, par des pensées qui le rappellent à Dieu; ménager avec soin ces grâces de prédilection, dont la moindre infidélité peut quelquefois tarir la source : ce sont là, chrétiens, des devoirs qui demandent un homme tout entier, et il n'appartient pas aux hommes charnels d'en connaître toute l'étendue.

Ainsi, saint Benoît, soutenu par sa ferveur, trouvait que les jours s'écoulaient trop rapidement pour lui; que dis-je, les jours il avait oublié l'ordre des temps, il ne connaissait plus les révolutions du soleil; il fallut que le jour où l'Eglise célèbre la pâque lui fût révélé par un miracle. La distinction du jour et de la nuit ne lui était plus sensible, il joignait l'un à l'autre par une suite non interrompue d'oraisons et de prières; et si la nature, accablée par le sommeil, n'avait quelquefois opposé à sa ferveur une barrière insurmontable, vivre et prier n'aurait été pour lui qu'une même chose.

Mais il avait un corps; et comment le traitait-il ce corps, dont les besoins, vrais ou prétendus, nous occupent quelquefois si longtemps jusque dans le cloître? C'est ici que vous allez connaître toute la force de son courage. On a beau dire que la vertu ne consiste pas dans les austérités, que la mortification intérieure des passions est préférable à la mortification extérieure du corps; on a beau dire que ce corps n'est pas, après tout, un ennemi si formidable, qu'on peut le vaincre sans l'accabler et sans le détruire, que Dieu ne prétend pas que nous soyons homicides de nous-mêmes : vains prétextes dont on se sert tous les jours pour couvrir un fonds de délicatesse et d'amour-propre, qu'on prétend quelquefois allier avec la vertu.

Ce n'était pas ainsi que vous raisonniez dans votre solitude, grand saint! et votre exemple suffit seul pour confondre notre délicatesse. Vous dirai-je que saint Benoît fut pénitent sans avoir jamais été pécheur; qu'il éprouva toute l'amertume du remède, non pour guérir un mal qu'il ne connaissait pas, mais seulement pour le prévenir? Vous dirai-je qu'il ne vivait que des restes d'un autre solitaire, qui menait lui-même une vie si frugale, que sa nourriture, sans être partagée, aurait pu paraître insuffisante à la nature? Vous dirai-je qu'après des jeûnes prodigieux il étendait sur un aride rocher ses membres affaiblis et languissants? encore ne leur permettait-il pas de prendre tout le repos qui leur était nécessaire.

Il en faisait trop, direz-vous. Et qu'aurait-il fait de plus, s'il avait eu à expier quarante ou cinquante ans de vie, passés dans les plus horribles désordres? Quoi donc ! le sort du juste sera-t-il égal à celui du pécheur? Non, chrétiens, il n'en faisait pas trop, puisqu'il fut obligé de faire encore quelque chose de plus.

Le démon de l'impureté ose l'attaquer jusque dans cette grotte, qui semblait inaccessible à toutes les tentations; il infecte cette demeure sacrée de son souffle empoisonné; il présente à l'esprit du saint une de ces funestes images, dont la seule vue, accompagnée de la plus légère complaisance, peut flétrir en un moment les plus belles vertus, et ravager des trésors de mérite amassés durant une longue vie

Le saint se trouble, il frémit d'horreur; il a recours à la prière, il gémit, il pleure; il attache au ciel des regards vifs et animés, il implore ce bras tout-puissant qui soutient la faiblesse de ses serviteurs; mais le ciel semble fermé pour lui, Dieu le laisse aux prises avec le tentateur qui s'acharne de plus en plus à sa perte; les affreuses images qui avaient alarmé sa vertu, reparaissent encore; le démon leur prête encore de nouveaux charmes. Le saint s'aperçoit que cette concupiscence, qu'il croyait domptée, n'était qu'endormie; une chair, contre laquelle il semblait avoir épuisé toutes les ressources de la pénitence, ose encore se révolter

Que fera-t-il? où ira-t-il? où trouvera-t-il un désert plus affreux que le sien? où mènera-t-il une vie plus pénitente et plus mortifiée? *Exsurge, quare obdormis, Domine?* (*Psal.* XLIII, 23.) Levez-vous donc, Seigneur, venez secourir votre serviteur qui chancelle; jusques à quand le laisserez-vous flotter entre la vie et la mort? souffrirez-vous qu'il perde en un moment le fruit de tant de veilles et de tant de travaux? laisserez-vous tomber cette étoile du firmament? ce cèdre sera-t-il brisé comme un faible roseau?

Non, chrétiens, son courage, secondé de la grâce, lui fournit une nouvelle ressource, difficile à imaginer, plus difficile encore à embrasser; il aperçoit dans son désert une forêt de ronces et d'épines, et dans le temps que les attaques du démon sont plus vives, que la tentation est plus forte, son imagination plus frappée, sa vertu plus ébranlée,

son corps plus rebelle, il quitte tous ses vêtements et se roule au milieu de ces épines, comme s'il eût voulu déchirer son ennemi en déchirant son corps. Son sang coule de toutes parts, son corps n'est plus qu'une seule plaie, il ressent des douleurs inexprimables ; mais le démon est vaincu, et sa chair est domptée. Il se relève plus glorieux qu'un athlète qui sort du champ de bataille tout couvert du sang de son ennemi; il insulte au démon; il remercie le Dieu protecteur de l'innocence, qui lui avait inspiré une résolution si courageuse, et qui lui avait donné la force de l'exécuter.

Quelle voix serait assez éloquente pour célébrer dignement un si beau triomphe? Anges saints, qui fûtes les seuls témoins du combat et de la victoire, rangez-vous autour de cet athlète glorieux; venez couronner ce vainqueur, et chantez à jamais son triomphe et sa gloire. Ah! s'il est vrai que vous pleurez amèrement sur les désordres des pécheurs ; si, lorsqu'ils reviennent à Dieu, leur conversion vous cause des joies si vives et si pures, comme Jésus-Christ même nous en assure, quels furent vos transports, lorsque vous vîtes ce juste défendre son innocence au prix de son sang, et livrer son corps aux plus cuisantes douleurs pour épargner à son âme une tache qui l'aurait rendue désagréable aux yeux du Seigneur?

Mais vous, chrétiens, vous qui exposez si légèrement votre innocence aux plus terribles dangers, que devez-vous penser? *Ecce qui serviunt ei, non sunt stabiles, et in angelis suis reperit pravitatem; quanto magis hi qui habitant domos luteas, qui terrenum habent fundamentum, consumentur velut a tinea.* (*Job*, IV, 18, 19.) Cet ange du désert, cet autre Jean-Baptiste, ce nouvel Elie, est près de succomber à la vue d'un objet imaginaire; et vous, qui portez au milieu des fêtes et des dangers du monde un cœur dont les plaies saignent encore, vous prétendez qu'il sera invulnérable! Cet édifice, bâti sur le roc, est ébranlé jusque dans ses fondements; et vous, fragiles édifices, bâtis sur le sable le plus léger, vous prétendez vous soutenir au milieu des orages et des tempêtes! Ce corps, usé par la pénitence, ressent encore les atteintes d'une flamme impure et criminelle, qu'il ne peut éteindre que dans son sang; et vous, nourris dans la mollesse et dans les plaisirs; vous, qui portez, pour ainsi dire, le feu dans votre sein, qui lui fournissez sans cesse de nouveaux aliments, vous prétendez qu'il ne pourra vous brûler! *Nunquid potest homo abscondere ignem in sinu suo, ut vestimenta ejus non ardeant?* (*Prov.*, VI, 27.) Eh quoi donc, dit le Sage, quelqu'un pourra-t-il allumer du feu sans en être brûlé? et un miracle plus grand peut-être que celui de la fournaise de Babylone serait-il le prix de notre témérité? Et ne me dites point que les tentations cherchent ceux qui les fuient, et qu'il suffit de se retirer du monde pour acquérir une funeste sensibilité; dites plutôt que vous êtes si accoutumés au mal, qu'il n'y a que les grands crimes qui puissent réveiller votre attention, et qu'une infinité de péchés considérables sont tellement passés en usage dans le monde, que tout ce qui y porte n'est pas même regardé comme tentation. Mais peut-être que vous sentez tous les périls qui vous environnent, et que vous ne voulez justifier vos chutes que par la force de ces tentations mêmes, qui sont, dites-vous, tellement attachées à votre condition, et en même temps tellement victorieuses, que votre état vous ôte tous les moyens de les éviter, et que votre religion même ne vous fournit plus aucune ressource pour les vaincre. Apprenez donc aujourd'hui par quel art on triomphe des tentations; apprenez qu'il est des moments si périlleux et si critiques, qu'on ne peut se sauver du crime qu'en arrachant l'œil, qu'en coupant le bras qui nous scandalise, qu'en déchirant un corps qui se révolte, qu'en versant un sang que les passions allument.

Mais il est temps de vous faire voir saint Benoît dans un autre point de vue; je veux dire, se soutenant par son humilité, contre la gloire qui vint le chercher jusque dans la solitude. Une si grande vertu ne pouvait demeurer longtemps cachée: le secret de sa retraite fut révélé, on accourut à lui de toutes parts; et sans avoir encore cherché à se faire des disciples, il se trouva en peu de temps à la tête de plusieurs monastères.

Quel fut alors l'éclat de sa gloire! Dieu, qui voulait le glorifier, pour accomplir les grands desseins qu'il avait sur lui, sembla lui communiquer une partie de sa toute-puissance; chaque jour de sa vie était marqué par quelque prodige: tantôt comme un autre Moïse, il faisait sortir d'un rocher des sources abondantes, par le simple effet de sa prière, et sans être obligé de le frapper: tantôt, comme un autre Elie, il parlait aux oiseaux de l'air, qui se rendaient dociles à sa voix; il leur marquait la route qu'ils devaient suivre, le terme où ils devaient porter ce qu'il leur donnait, et il était obéi; tantôt, comme Jésus-Christ même, il ordonnait à ses disciples de marcher sur les eaux, et ses disciples obéissants trouvaient l'eau raffermie sous leurs pas; tantôt, comme un autre Elisée, il voyait les mères éplorées lui apporter leurs enfants morts, le prier de leur rendre la vie, et il la leur rendait; d'autres fois, il appelait les morts déjà renfermés dans la terre; on n'était point obligé de les aller chercher, la terre s'ouvrait, et les rendait vivants et ressuscités. Cet ennemi de notre salut, d'autant plus dangereux qu'il est invisible, et qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer, selon l'expression de l'Apôtre, saint Benoît le voyait, il le montrait à ses religieux, dont les yeux étaient dessillés par ses prières, et le tentateur était découvert. Des possédés, après s'être présentés au tombeau des martyrs, venaient chercher dans sa cellule une guérison que les bienheureux morts ne leur avaient pas

procurée. Les plus légères infractions de la règle, que l'on voulait dérober à sa connaissance, lui étaient révélées. Les plus illustres Romains, pénétrés de vénération et de respect pour lui, venaient eux-mêmes lui amener leurs enfants, voulant qu'ils fussent élevés sous ses yeux et formés par ses mains. Le vit-on s'enorgueillir de ce vain éclat? le vit-on se servir de son crédit auprès des grands, pour attirer à ses monastères des donations magnifiques et somptueuses? le vit-on s'égaler, pour ainsi dire, aux grands qui le recherchaient, en changeant les cellules de ses moines en pompeux édifices et en superbes palais? Non, sans doute, puisque sa pauvreté était si grande, et ses nécessités si extrêmes, que Dieu était quelquefois obligé d'y remédier par des miracles, en lui faisant trouver des fruits que la terre n'avait jamais produits.

Mais quel nouvel éclat vois-je briller dans cette solitude? un monarque fameux y entre avec toute sa cour. Totila commandait alors à ces peuples barbares si connus dans l'histoire par la rapidité prodigieuse de leurs conquêtes, et que Dieu semblait avoir tirés des trésors de sa colère pour humilier la superbe Rome. Ce prince entend parler des miracles de saint Benoît, et la même curiosité, qui porta autrefois Hérode à vouloir connaître Jésus-Christ, conduit ce roi barbare dans la solitude de notre saint. Le tyran a beau se déguiser, le saint, qui ne l'avait jamais vu, le reconnaît d'abord, et lui prédit tout ce qui devait lui arriver durant le temps qu'il avait encore à vivre et à régner. Totila demeure surpris, et, saisi d'une crainte respectueuse, il se prosterne devant l'humble solitaire, qui voit tomber à ses pieds, dans la personne de ce prince, toute la gloire de Cyrus, toute la puissance d'Antiochus et tout l'orgueil de Nabuchodonosor. Chercha-t-il à ménager des moments si précieux à la vanité et à l'ambition, pour briguer la faveur d'un si grand prince? Loin de mettre à profit une protection si flatteuse, on le voit, plus humble et plus retiré que jamais, travailler la terre avec ses religieux; et de cette même main qui relevait les morts étendus dans le tombeau, et que les plus grands monarques de la terre venaient en quelque sorte adorer, il exerçait les métiers les plus vils et les arts les plus grossiers : *Non sum propheta*, dit-il, après un saint de l'Ancien Testament, *et non sum filius prophetæ* (*Amos*, VII, 14); pourquoi veut-on me donner le nom de prophète? pourquoi vient-on troubler le repos de ma solitude par des respects dont je ne suis pas digne? pourquoi vient-on éclairer les ombres qui m'environnent, et percer l'obscurité de ma retraite par le faste des rois et par une lumière importune? *Non sum propheta et non sum filius prophetæ.* Je ne veux être qu'un simple solitaire, errant dans les déserts et sur les montagnes, et vivant comme le dernier des hommes, du travail de mes mains : *Sed armentarius ego sum vellicans sicomoros.* (*Amos*, VII, 14.)

Hé! qu'aurait-il donc pensé, s'il avait vu des solitaires rougir de l'humilité de leur état, chercher à se distinguer dans le monde et à faire connaître leur nom, dédaigner ces travaux humiliants auxquels Dieu avait condamné le premier homme, ces travaux sanctifiés par la pratique des plus grandes lumières de l'état monastique, et croire que leurs mains seraient déshonorées par des ouvrages qui n'attireraient l'attention que de Dieu seul? Qu'aurait-il pensé, s'il avait vu des vierges, consacrées à Dieu, apporter dans le cloître tout l'orgueil et toute la fierté de leur naissance, y conserver le même goût de grandeur et d'élévation, les mêmes jalousies de rang et de préférence que l'on a dans le monde, et en porter quelquefois la petitesse à un plus grand excès; s'il les avait vues se souvenir encore de la gloire de leurs ancêtres et de la noblesse qu'ils leur ont transmise, partager avec leurs familles les nouveaux accroissements d'orgueil qu'amènent de temps en temps de nouveaux accroissements d'honneurs et de fortune, et en faire sentir la supériorité à celles qui n'ont pas reçu les mêmes avantages des mains de la nature et du hasard? Qu'aurait-il pensé, lui qui, descendu de ces fameux Romains qui conservaient encore, au milieu des débris de leur empire, un reste de l'éclat qui avait autrefois enorgueilli les maîtres du monde, avait mis toute sa grandeur et toute sa gloire au pied de la croix, et ne désirait rien avec plus d'ardeur que de se voir oublié de tout l'univers?

Vous avez vu, chrétiens, comment saint Benoît se sanctifia lui-même par sa conduite; vous l'allez voir occupé à sanctifier les autres par sa règle : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ces fameux pères du désert, dont les exemples et les discours avaient formé dans l'Orient tant de parfaits solitaires, ne laissèrent après eux aucun monument qui fixât les devoirs de l'état monastique, dont ils étaient les auteurs; ils crurent que leurs maximes demeureraient profondément gravées dans le cœur de leurs disciples, et que la forme de vie qu'ils avaient établie se conserverait par une tradition constante et invariable. Le succès ne répondit pas à de si belles espérances : on oublia peu à peu les maximes de ces grands hommes; aucune règle écrite ne réclamait contre le relâchement; tout le désert dégénéra, et les enfants ne conservèrent plus aucun trait de ressemblance avec leurs pères.

Saint Benoît voulut prévenir une si triste décadence, en opposant au relâchement une barrière insurmontable. C'est dans ce dessein qu'il écrivit cette règle si sainte et si vénérable qui subsiste encore depuis douze siècles, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monuments de l'ancien esprit de l'Eglise, et contre laquelle les ménage-

ments de l'amour-propre ne prescriront jamais.

Il ne vous serait donc plus possible, âmes religieuses, de vous déguiser à vous-mêmes vos devoirs : c'est saint Benoît lui-même qui vous parle encore tous les jours dans sa règle ; c'est lui qui vous marque, dans le dernier détail, tout ce qu'il exige de vous ; c'est lui qui fixe l'emploi de tous vos moments, qui mesure la durée de toutes vos actions : vous n'êtes point abandonnées aux caprices des hommes qui changent, aux doutes et aux incertitudes qui troublent ; tout est décidé, tout est éclairci : la règle parle, et saint Benoît ne vous en dirait pas plus s'il vivait encore.

C'est sans doute cette règle, toujours subsistante, qui a préservé l'ordre de Saint-Benoît d'une entière décadence. Il s'est trouvé dans tous les temps des âmes fidèles et courageuses qui, fermant l'oreille à la voix de l'amour-propre et du relâchement, ont été chercher dans cette règle la véritable idée de l'état monastique; et de là sont venues tant de réformes illustres qui ont rappelé cet ordre à son ancienne ferveur, et qui l'ont soutenu au milieu de la chute de toutes les choses humaines. Ce serait donc dérober à saint Benoît une grande partie de sa gloire, que de passer légèrement sur ce monument éternel de sa sagesse et de son zèle. Voulez-vous connaître, dit saint Grégoire, le caractère de son esprit et de ses mœurs, lisez sa règle ; elle est l'abrégé de sa vie et de tous ses discours; elle est le fruit de son expérience consommée dans les voies de Dieu. Vous y trouverez une dévotion grande et héroïque, une dévotion simple et uniforme, une dévotion ferme et solide ; trois caractères qui se présentent sensiblement dans la règle de saint Benoît, d'où résulte la plus parfaite idée de l'état monastique, et qu'il avait puisée sans doute dans la vie et dans les mœurs de ces anciens solitaires d'Egypte, qui bâtissaient l'édifice de leur perfection sur les mêmes idées et sur les mêmes principes qu'avaient été bâtis les palais et les tombeaux de leurs rois, et ces fameuses pyramides qui subsistent encore. Ils cherchaient dans tout à faire des ouvrages grands, des ouvrages simples, des ouvrages solides.

En vain le monde voudrait-il ravilir l'état monastique, et en faire un objet de mépris; on peut s'en former une idée qui ne renferme rien que de grand. Et par où mériterait-il, en effet, le mépris des hommes ? La religion serait-elle donc capable de dégrader l'humanité? et un homme, pour en être rempli et pour en pratiquer les devoirs dans la dernière perfection, deviendrait-il le dernier des hommes? Non, sans doute; aussi le monde même sait-il rendre justice à l'héroïsme de la religion : mais il faut qu'il la trouve tout entière, et sans aucun faible. Dès qu'il aperçoit qu'une personne retirée du monde n'a pas entièrement renoncé à l'esprit du monde, dès que sous un habit qui annonce la pénitence, l'austérité et le détachement, le monde aperçoit les sentiments d'une ambition déplacée, d'un bas intérêt, d'une honteuse sensualité ; dès qu'il aperçoit la religion corrompue par l'amour-propre, dès qu'il ne la voit pas pure et telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, alors ce censeur impitoyable lui refuse son estime et ses respects ; il la rabaisse, il la déchire, il en fait l'objet ordinaire de ses railleries et de ses invectives.

Mais que l'état monastique se montre à lui tel que saint Benoît nous le représente dans sa règle, j'ose le dire, il ne pourra s'empêcher de le respecter. Qu'y trouvera-t-il en effet, qui puisse le dégrader à ses yeux? Entière séparation du monde, entier oubli de toutes ses vanités, solitude parfaite, renoncement absolu à toutes les prétentions de l'orgueil, prières assidues, silence religieux, soin continuel de plaire à Dieu, nul ménagement pour le corps; la règle ne laisse aucun appui, aucune ressource à l'amour-propre, elle le coupe par la racine.

Venez, censeurs hardis et téméraires, qui dégradez l'état monastique par vos discours, venez voir des religieux formés selon le véritable esprit de la règle de saint Benoît ; pénétrez jusque dans leur solitude, parcourez leur désert, et vous y verrez un spectacle digne non-seulement de tous vos respects, mais digne des regards de Dieu même : des corps affaiblis par le jeûne et par les austérités, dont la bouche, fermée pour toujours aux discours frivoles, ne s'ouvre que pour chanter les louanges du Seigneur; des yeux attachés à la terre, et qui ne permettent aucun regard curieux ou inutile ; des mains, ou toujours élevées vers le ciel, ou toujours occupées de travaux pénibles et humiliants. N'attendez pas que de tels religieux viennent lier avec vous de longues conversations; n'attendez pas qu'ils vous fassent dépositaires de mille murmures indécents contre leur règle, contre leur état, contre ceux qui les gouvernent, comme pour vous féliciter de ce que vous êtes demeurés dans le monde ; ils aiment leur solitude, il portent leurs chaînes avec joie, ils trouvent que le joug du Seigneur est doux. Ah ! si vous pouviez lire dans le cœur, si vous pouviez pénétrer jusque dans ce sanctuaire, que de sentiments nobles et élevés, que de motifs sublimes et capables de donner du prix aux actions qui vous paraissent les plus petites et les plus indifférentes !

Devons-nous être étonnés de ce qu'une règle si parfaite enleva l'admiration des hommes dès qu'elle parut? devons-nous être étonnés des rapides progrès que cet ordre fit presque dès sa naissance ? Eh! qui ne se serait empressé d'aller vivre avec les saints ? Ce n'est point le relâchement qui attire les cœurs à l'état religieux, c'est la ferveur; ce ne sont point les adoucissements, c'est l'héroïsme et le courage. Les monastères les plus renommés par l'austérité de leur règle sont toujours les plus recher-

chés, et les moins en danger de périr. Ce qui écarte les âmes faibles, ce que les mondains blâment comme des excès, attire les âmes choisies; et saint Benoît n'a multiplié ses disciples, que par ces règlements forts et absolus qui retranchent tout à la nature, et ne permettent plus de vivre que pour Dieu.

Un seul trait de sa vie vous fera comprendre à quel point il était jaloux de l'observation entière et totale de ses règlements, et combien il était persuadé que le moindre affaiblissement leur faisait perdre tout leur prix.

Des religieux, qui se permettaient dans leur solitude quelque relâchement, viennent prier saint Benoît de se charger du gouvernement de leur monastère. Le saint, qui les connaissait, les refusa d'abord : *Vous ne seriez pas longtemps*, leur dit-il, *sans vous repentir de votre choix : vous aimez le relâchement, moi j'aime la règle; vous voulez des adoucissements, et moi je les retranche; vous ménagez encore l'amour-propre, et moi je le détruis.* Cependant le saint cède à leurs instantes prières, et entreprend de rétablir parmi eux l'état monastique dans toute sa dignité et dans toute sa grandeur. Faut-il vous dire ce qui arriva, et ne ferais-je pas mieux de tirer le voile sur des scandales qui déshonorent la religion? Ces hommes, qui avaient tout quitté pour Dieu, qui avaient fait le sacrifice de tout ce que le monde pouvait leur offrir de faveurs et d'agréments, ne purent se résoudre à sacrifier mille petits objets, mille attachements frivoles; ils furent sourds à la voix de l'obéissance, ils éclatèrent d'abord en murmures, ils passèrent des murmures à la haine, de la haine à la fureur, de la fureur aux plus horribles emportements. Dieu fit un miracle pour sauver la vie à son serviteur. Retournez, grand saint, retournez à vos véritables enfants, et quittez ces solitaires indignes de vous, et indignes du nom qu'ils portent; allez établir ailleurs cette dévotion grande et sublime dont vous nous prescrivez les devoirs dans votre règle, et qui renferment tout l'héroïsme de la religion.

Cette règle est surtout admirable par sa simplicité : plus on multiplie les devoirs, plus on multiplie les occasions de faire des fautes. La ferveur ne se soutient qu'à peine au milieu d'une multitude d'occupations trop variées, elle se perd et se dissipe dans un labyrinthe de pratiques différentes et onéreuses. Mais qui ne serait capable de conserver toute la pureté de sa ferveur et toute la force de son attention, dans une vie qui est toute partagée entre le travail et la prière? Saint Benoît eût bien voulu sans doute rendre sa règle encore plus simple, en n'occupant ses religieux qu'à la prière; mais il savait que l'infirmité humaine n'est pas capable d'une si haute perfection : ainsi il remplit par le travail les intervalles de la prière; et le religieux fidèle à ces deux devoirs passe ses jours dans une innocente simplicité. Il n'est point obligé de se livrer à ces occupations extérieures où l'ambition et la vanité se glissent si souvent sous le nom de charité et de zèle; il n'a point à se défendre contre des passions que rien n'excite; la prière élève son cœur à Dieu, le travail des mains lui procure une sorte de dissipation utile et méritoire. La règle du silence applique sur ses lèvres ces bornes de circonspection que le Prophète demandait à Dieu, et qui épargnent tant de fautes et tant de péchés; la stabilité le délivre de ces changements de demeure qui troublent et qui occasionnent mille rapports avec le monde, toujours dangereux, lors même qu'ils sont le plus nécessaires. C'est dans le même lieu que l'on doit vivre, travailler, prier et mourir. Quelle ressource pour la vertu, que cette simplicité de vie! Ainsi passaient leurs jours, dans l'innocence et dans la ferveur, ces fameux solitaires de la Palestine et de l'Egypte; ainsi parvenaient-ils à l'âge le plus avancé, sans avoir à se reprocher que ces fautes légères et imperceptibles qui échappent au juste sept fois le jour.

Qui pourrait ébranler une dévotion établie sur de si solides fondements? serait-ce l'inconstance naturelle de l'homme? Saint Benoît la retient par le frein d'une obéissance sans bornes; un seul est chargé de contenir tous les autres dans le devoir, et d'empêcher qu'ils ne se démentent; il est l'interprète et le dépositaire de la loi, il en est le garant, c'est lui qui en doit répondre au jugement de Dieu; il est l'arbitre de tout; les sentiments intérieurs, aussi bien que les actions extérieures, doivent lui être soumis. Vous savez que de tout temps l'obéissance fut regardée comme la pierre de touche de la vertu; c'est par elle que l'on juge si la dévotion est humble ou présomptueuse, solide ou imaginaire; c'est elle qui empêche l'amour-propre de se glisser jusque dans les actions les plus vertueuses; c'est elle qui arrête le progrès de ce poison subtil qui corrompt souvent la sainteté même. Ce fut à l'épreuve de l'obéissance que les plus grands maîtres de la vie solitaire mirent autrefois ces fameux stylites qui menaient une vie singulière dans le désert. Aussi saint Benoît recommande-t-il dans sa règle l'obéissance par-dessus tout : c'est dans l'obéissance qu'il semble faire consister toute l'essence de la vie monastique. Dans quel détail ce saint n'entre-t-il pas sur tout ce qui regarde cette vertu! quelle guerre ne déclare-t-il pas à la présomption et à la volonté propre! C'est qu'il voulait bâtir un édifice solide; il ne se contentait pas de l'ombre de la vertu, il la voulait réelle, il la voulait ferme et à toute épreuve. Ce fut sans doute dans cette vue que Dieu fit autrefois tant de miracles pour récompenser l'obéissance des premiers disciples de saint Benoît. Oui, Mesdames, et rien ne doit vous rendre votre règle plus précieuse et plus vénérable; Dieu a souvent renversé toutes les lois de la nature pour en autoriser la pratique.

Pourriez-vous regarder comme indifférent ce que Dieu jugeait digne d'être soutenu par la force de son bras? et ce qui a fait le sujet des plus éclatantes merveilles pourrait-il vous paraître indigne de votre attention? ne servez-vous pas le même Dieu qu'on servait alors, et n'exige-t-il pas encore de vous la même fidélité qu'il exigeait dans ce temps de ferveur, qu'on peut regarder comme les beaux jours de l'état monastique? Ces temps où le monde était entièrement oublié dans les monastères, où l'on n'y était occupé que du soin de son salut et de sa perfection, où la plus légère distraction qui troublait l'attention des prières, était regardée comme un crime énorme; ces temps où l'on n'y connaissait point d'autre dissipation qu'un travail utile, humiliant et sanctifié par la règle et par l'obéissance; où la soumission était si parfaite, qu'on imposait silence aux murmures même intérieurs de la nature; où rien ne paraissait légitime que ce qui était commandé; où la modestie, le recueillement, le silence inviolable rendaient les solitaires plus semblables à des anges qu'à des hommes : heureux temps, dont le seul souvenir imprime dans les esprits une si haute idée de l'état monastique, qui me donnera de vous revoir encore? Car ne puis-je pas former, sur cet état les mêmes vœux que saint Bernard formait autrefois sur l'Eglise, quand il disait : *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis?* Et si le grand saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, est encore sensible à ce qui se passe sur la terre; s'il jette encore les yeux sur cet ordre qu'il forma avec tant de soins; si le plus beau et le plus durable de ses ouvrages n'est point encore sorti de sa mémoire, quel culte plus agréable pouvez-vous lui rendre, Mesdames, que de lui montrer que cet ouvrage ne s'est point altéré, et que vous voulez le préserver, par votre ferveur, de l'injure des temps, qui a un si grand pouvoir pour la destruction des choses humaines; que ses enfants ne veulent point dégénérer, et qu'ils ne pensent qu'à se réunir à cette multitude innombrable de saints qui reconnaissent ce glorieux patriarche pour leur chef et pour leur père, et qui jouiront à jamais avec lui de l'éternité bienheureuse? Ainsi soit-il.

SERMON XII.

POUR LA FÊTE DE SAINT SULPICE.

In memoria æterna erit justus. (*Psal.* CXI, 7.)

La mémoire du juste sera éternelle.

En vain le monde voudrait-il éterniser la mémoire de ceux qui n'ont vécu et travaillé que pour lui; leur gloire disparaît comme un songe, et demeure presque toujours ensevelie avec eux dans le tombeau. Celle du juste, au contraire, subsiste éternellement; vous en voyez la preuve dans le saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il a vécu dans un siècle dont l'histoire est présentement enveloppée des plus épaisses ténèbres. Ce siècle fut sans doute marqué, comme les autres, par des événement que les hommes jugeaient dignes d'être transmis à la postérité : il eut ses rois, ses conquérants et ses politiques; mais à peine leurs noms sont-ils parvenus jusqu'à nous. On sait, à la vérité, qu'il y a eu sur le trône de France un Dagobert et un Clotaire; mais on n'ignore la plupart des circonstances qui ont illustré leur règne. Saint Sulpice a vécu du temps de ces anciens rois, et son nom est plus connu, sa gloire mieux établie et plus éclatante que celle de ses maîtres. Les actions des rois, des conquérants, des ministres et des sages du monde, quand elles sont contraires ou étrangères à la religion, ne sont propres qu'à flatter la curiosité; Dieu permet qu'on les oublie : celles des saints servent à notre instruction; le Seigneur à soin d'en conserver la mémoire; il était donc de l'intérêt de sa gloire de garantir l'histoire de saint Sulpice de l'oubli presque général où il a laissé tomber les événements de ces siècles reculés.

La vie de saint Sulpice peut en effet servir de règle et de modèle à tous les états. Si vous vivez dans le monde, ses exemples vous apprendront à y vivre saintement; si vous êtes attachés à la cour des princes, ils vous apprendront à vous y soutenir sans faiblesse; si vous êtes engagés dans l'état ecclésiastique, ils vous apprendront à y travailler avec fruit. Modèle admirable pour le monde, pour la cour et pour le clergé : il édifie le monde par sa piété; ce sera le sujet de la première partie : il étonne la cour par son désintéressement; ce sera le sujet de la seconde : il instruit les pasteurs par ses travaux apostoliques; ce sera le sujet de la troisième *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On se perd dans le monde par un excès de défiance, ou par un excès de présomption. La défiance persuade aux uns qu'il est impossible de vivre chrétiennement dans le monde; la présomption fait croire aux autres qu'il est facile d'allier une vie chrétienne avec la vie du monde. Ainsi, les uns renoncent au salut, parce qu'ils le jugent incompatible avec les dangers du monde; les autres, parce qu'ils le croient compatible avec les faiblesses et les égarements du monde.

Mais l'exemple de saint Sulpice nous montre premièrement que l'on peut vivre saintement dans le monde; secondement, que l'on ne peut s'y sanctifier qu'en y menant une vie entièrement opposée à celle du monde. Je dis premièrement que ce saint nous montre par son exemple que l'on peut vivre saintement dans le monde. Et dans quel monde, Messieurs? Dans le monde le plus élevé, le plus riche, le plus brillant et le plus somptueux; dans ce monde séducteur, qui rassemble toutes les pompes, toutes les vanités, toutes les tentations et tous les plaisirs; dans ce monde où les passions dominent, où l'éclat de la naissance et des dignités semble illustrer le vice;

où les trésors de l'opulence, joints à l'ivresse de la fortune, rendent les péchés si fréquents, si faciles et si agréables.

Saint Sulpice y tenait un rang distingué par sa naissance; sorti d'une des plus anciennes maisons du royaume, il était né, pour ainsi dire, dans les bras de la fortune. Le mondo ne lui fit point attendre ses faveurs, elles environnèrent son berceau. Il était appelé, par la noblesse de son origine et par les titres attachés à son nom, à tout ce que le monde a de plus grand, et par conséquent à tout ce qu'il a de plus dangereux. Plusieurs saints s'étaient trouvés avant lui dans les mêmes circonstances, et désespérant de pouvoir toujours résister aux charmes du monde, ils avaient pris le parti de l'abandonner. Leurs sacrifices sont grands, merveilleux, héroïques, ils doivent sans doute édifier ceux qui vivent dans le monde, mais ils peuvent aussi les décourager. Ils apprennent à craindre et à mépriser le monde, mais ils n'apprennent pas à se sanctifier au milieu des dangers et des tentations du monde : ils nous donnent l'exemple d'une sage précaution et d'une fuite salutaire ; mais ils ne nous apprennent ni à soutenir une guerre périlleuse, ni à remporter une victoire difficile.

La conduite de Sulpice sera plus instructive pour les personnes du monde; elle les édifiera en leur montrant la route qu'elles doivent suivre pour vivre chrétiennement sans quitter le monde. Il y reste, et il vient à bout de s'y sanctifier; il ne cherche pas son salut dans la fuite, il le cherche et il le trouve dans le combat; il demeure grand et il est humble dans la grandeur; il demeure riche, et il est chaste et mortifié dans l'opulence; il conserve le pouvoir et la facilité de faire le mal, et il persévère dans le bien; il vit au milieu de toutes les tentations qui portent si souvent les hommes à violer la loi, et il l'observe. Sa vie est donc un véritable prodige, selon la parole du Sage; mais si elle nous fait voir un miracle qui nous étonne, elle nous montre en même temps une possibilité qui nous encourage.

Vous dirai-je que dans les ardeurs de la plus vive jeunesse, dans l'éclat de la plus haute fortune, dans un état de grandeur et de prospérité où il est si ordinaire d'oublier Dieu, Sulpice conserva toujours l'innocence de son baptême? Vous me demanderez la preuve d'un fait si rare et si singulier, et vous me direz : Qui a sondé le cœur de l'homme, et qui peut savoir tout ce qui se passe entre Dieu et lui? Dieu le sait, mes frères, et c'est par son témoignage que je prétends vous prouver que la vertu de Sulpice fut, même dans ses premières années, toujours pure et toujours agréable au Seigneur. Oui, c'est le scrutateur des cœurs qui lui a rendu ce glorieux témoignage. Et comment? Par la voix des miracles. Le croiriez-vous, chrétiens? Sulpice encore jeune, Sulpice couvert en quelque sorte de tous les biens et de tous les honneurs du monde, avait le don des miracles; il commandait à toutes les infirmités de la nature, et elles disparaissaient; il guérissait des aveugles, il faisait marcher des paralytiques. Quoi de plus fort et de plus convaincant pour vous faire sentir quelles étaient dès lors la pureté de son âme et l'innocence de sa vie? Oserez-vous dire encore qu'il est absolument impossible de vivre chrétiennement dans le monde et d'y faire son salut?

Mais si l'exemple de Sulpice détruit l'illusion de la défiance, il n'est pas moins décisif pour anéantir celle de la présomption; car comment et par quel moyen vint-il à bout de se sanctifier dans le monde? Ne vous imaginez pas, Messieurs, qu'il n'ait employé pour cela que des moyens faibles et semblables à ceux que vous mettez en usage avec si peu de fruit. Sulpice se sanctifie dans le monde par la ferveur et la continuité de ses prières, par l'austérité de sa pénitence, par l'abondance de ses aumônes. Le premier moyen qu'il emploie, c'est la prière.

O nuit, dont les fatales ombres servent à couvrir tant de mystères d'iniquité, combien de fois se servit-il de vos ténèbres et de votre silence pour s'entretenir avec Dieu, sans craindre l'importunité des hommes! Il avait découvert un temple, ruiné par les désordres de la guerre, où il se retirait souvent pour prier en secret : là, comme un autre Jérémie, il arrose de ses larmes les ruines du sanctuaire, il y trouve une obscurité favorable à son recueillement; il peut donner un libre cours à ses soupirs; il peut pousser des cris vers le ciel, qui ne sont entendus que de Dieu; il n'a pour témoins que des astres insensibles et des pierres inanimées. Ce temple, détruit et profané par les mains de l'impiété, lui représente le triste état de l'Eglise désolée par la corruption des mœurs et par les ravages de l'incrédulité; et, ne trouvant point en lui de fautes à pleurer et à expier, il épuise ses gémissements et ses larmes sur les péchés du peuple.

Mais que vois-je? il est couvert d'un rude cilice; il entre dans ce temple en habits de pénitent. Est-ce donc ici un David qui ait besoin d'affliger sa chair pour engager le Seigneur à oublier ses crimes? Hélas! il n'en a jamais commis. Pourquoi donc ce lugubre appareil de pénitence et d'austérité? Ah! chrétiens, Sulpice sait que sa chair est fragile, qu'il faut toujours la dompter, quand même on ne serait pas obligé de la punir; et que, si la pénitence ne sert pas à expier les péchés commis, elle prévient toujours ceux que l'on peut commettre. Et qui sait, ô mon Dieu, s'il eût pu conserver son innocence et sauver son âme au milieu de cet assemblage de commodités et de délices qui paraissent innocentes, quoique l'usage en soit si dangereux? Jugez-en, chrétiens, par tous les désordres où cette vie molle vous a conduits. Si Sulpice justifie la nécessité de la pénitence par sa sainteté, vous ne la justifiez que trop par vos déréglements.

comprenez donc tous les avantages de ces saintes rigueurs qu'il exerce contre lui-même : le jeûne, l'abstinence, le renoncement à toutes les commodités de la vie, que la fortune lui offre, et que sa condition lui permet ; c'est par ces moyens pénibles, mais salutaires, qu'il défend son innocence et qu'il conserve sa vertu. Que faisait-il donc, dites-vous, de ces grandes richesses qu'il avait héritées de ses ancêtres? A quoi peut-on les employer dans le monde, si ce n'est à se procurer des commodités et des plaisirs?

Sulpice en fait un meilleur usage : il les répand avec profusion dans les mains des pauvres ; il n'attend pas qu'ils viennent solliciter sa charité ; il est plus attentif à connaître leurs besoins, qu'ils ne le sont à les faire valoir ; plus empressé à leur procurer des soulagements qu'ils ne le sont à en demander ; le cri de leur misère se fait entendre à son cœur, avant même qu'il ait frappé ses oreilles ; aucun pauvre n'échappe à ses recherches et à ses libéralités ; elles sont si grandes et si fréquentes, qu'il devient pauvre lui-même : on dirait qu'il n'est pas le vrai propriétaire de ses biens, ils ne font que passer par ses mains; rien n'y demeure, tout en sort avec promptitude et avec facilité, pour être employé au soulagement des malheureux.

Ah ! chrétiens, il n'est que trop vrai, il n'est pas possible de faire son salut dans le monde, en y vivant pour le monde et comme le monde, sans prière, sans pénitence et sans charité; et si Sulpice a trouvé le moyen de s'y sanctifier, c'est en fuyant le tumulte et la dissipation du monde, pour prier continuellement; la mollesse du monde, pour dompter sa chair; l'orgueil et l'inhumanité du monde, pour être le père des pauvres et le protecteur des affligés. Mais Dieu ne voulut pas laisser au monde l'avantage de posséder longtemps une vertu si rare et si éprouvée, il appela Sulpice à l'état ecclésiastique. Il fallut pour l'y admettre obtenir le consentement du roi. Il s'agissait d'un homme assez distingué par sa naissance et par ses emplois, pour que l'on ne pût disposer de lui sans l'aveu du souverain, qui lui permit de suivre la vocation de Dieu. Le saint quitte sans balancer le service du monde, pour se consacrer à celui des autels; et, après avoir édifié le monde par une vie pure et fervente, il étonne la cour par son désintéressement ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est l'ambition qui conduit la plupart des hommes à la cour des princes ; toutes les autres passions y sont pour l'ordinaire dans la gêne et dans la contrainte : l'avarice y est affligée par les dépenses ruineuses que l'on est obligé de faire pour s'y soutenir ; la vengeance y est souvent retenue par la règle supérieure de l'intérêt; la haine y est assujettie à prendre le masque et les dehors de l'amitié; l'amour même y est obligé d'asservir ses goûts, ses peines et ses plaisirs aux caprices de la fortune. Mais si toutes les autres passions y souffrent, l'ambition y est satisfaite; flattée de ses progrès passés, éblouie de ses prospérités présentes, elle s'élève encore plus haut par ses espérances. La cour est la source des faveurs et des grâces ; c'est là que l'on trouve une main toute-puissante qui peut en un moment tirer le pauvre de la poussière pour le placer parmi les princes du peuple : *Suscitans a terra inopem... ut collocet eum cum principibus.* (*Psal.* CXII, 6.) C'est donc le désir de s'élever et de s'agrandir, qui attire une foule de courtisans dans ce superbe séjour; c'est l'ambition qui les y retient par des chaînes si brillantes, que leur éclat fait oublier leur poids ; c'est pour eux un avantage d'y rester, un bonheur d'y vivre, un supplice d'en sortir : il ne faut que les en éloigner pour les punir ; ils regardent cet éloignement comme le plus grand des malheurs ; il ne faut que les y rappeler pour les rendre heureux ; ils regardent ce retour comme un renouvellement de fortune.

Sulpice, au contraire, ayant embrassé l'état ecclésiastique, reparaît à la cour sans ambition, puisqu'il ne s'y montre que pour la sanctifier ; il y demeure sans attachement, puisqu'il n'y reste que pour l'édifier ; il en sort sans regret, puisqu'il ne la quitte que pour l'oublier. Le monarque, ne pouvant plus l'avoir auprès de lui à titre de ministre ou de courtisan, le choisit pour être le directeur de sa conscience, et son guide dans les voies du salut. Il vient donc à la cour par obéissance ; il y vient comme un autre Samuel, pour y faire entendre les volontés du souverain Maître ; comme un autre Nathan, pour y reprocher aux grands de la terre le scandale de leurs faiblesses ; comme un autre Daniel, pour y adorer le Seigneur en esprit et en vérité; comme un autre Moïse, pour y être le protecteur du peuple fidèle ; comme un autre Isaïe, pour s'opposer comme un mur d'airain au torrent de l'iniquité ; comme un autre Jean-Baptiste, pour y dire la vérité avec un zèle intrépide; il y paraît enfin comme un prophète envoyé de Dieu, pour soumettre tous les cœurs à l'empire de la religion et du devoir.

A peine y est-il arrivé, que le prince lui assigne des revenus considérables ; il ne consent à les recevoir, que pour apprendre au monde l'usage qu'on en doit faire : il les distribue aux pauvres, et ne retient qu'à peine de quoi pourvoir à sa propre subsistance. Il établit ensuite, au milieu de la cour, un monastère dont il est le chef; il bâtit le temple de la piété à côté du temple de la fortune. On voit briller dans l'un le faste du monde, on n'aperçoit dans l'autre que des traces de la pauvreté et de la simplicité évangélique ; dans l'un règne un silence politique, dans l'autre un silence religieux ; dans l'un l'on n'entend que des discours dictés par la flatterie ou par l'intérêt, et dans l'autre, que des prières inspirées par la ferveur ; dans l'un, chacun s'empresse de se montrer

et de se faire valoir, dans l'autre, on se cache, on s'humilie, on veut être oublié : l'un est perpétuellement agité par le trouble des passions, par des jalousies secrètes, des demandes importunes, des intrigues ambitieuses ; l'autre est le séjour éternel de la tranquillité et de la paix, parce qu'il est le séjour de l'innocence et de la vertu.

Grand saint, ne vous livrez cependant qu'avec réserve au penchant qui vous porte à vous tenir caché dans cette sainte solitude, vous êtes appelé de Dieu pour faire une guerre éternelle à ses ennemis. Ici c'est l'incrédulité qui parle pour anéantir le royaume de Dieu ; là, c'est le crime puissant qui triomphe de l'innocence opprimée ; ici, c'est la vérité que l'on cache, la justice qu'on arrête, le mérite qu'on écarte, le vice qu'on encense ; là, c'est la fortune qu'on adore, c'est Dieu que l'on abandonne. Sulpice vole au secours des faibles et des affligés ; il confond les incrédules, menace les impies, il touche les pécheurs, il défend la vertu, il condamne le vice ; il ne demande pour lui ni crédit, ni faveur, ni autorité, ni fortune ; tout ce qui est purement temporel et humain, tout ce qui n'a pas un rapport essentiel à la religion et à l'Evangile, lui est absolument indifférent, parce qu'il est étranger à son ministère : il est content si Dieu est obéi, si son nom est glorifié ; et il retourne toujours à cette retraite sacrée qu'il a su se ménager au milieu de la cour, parce qu'il y respire un air plus pur et moins contagieux.

Vous ne direz pas, sans doute, que son ministère le rendait incapable de jouir des premières dignités de l'Etat : car qui de vous ignore de combien de charges importantes et considérables l'état ecclésiastique est encore susceptible ? Sulpice ne blâme point ceux qui ont cru pouvoir les allier avec le sacerdoce, mais il se contente de n'être que le ministre de Jésus-Christ. Le ciel et le Dieu qui l'habite sont sa portion et son héritage, il n'en connaît point d'autre.

Il est vrai que le monde n'est pas fort empressé à répandre ses faveurs et ses grâces sur ceux qui ne veulent lui être utiles que pour son salut : les services rendus uniquement à la conscience d'un homme lui sont rarement aussi précieux que ceux que l'on rend à sa fortune ; mais il vint un moment où le salut de l'Etat, la vie du monarque, et par conséquent l'intérêt le plus essentiel de la monarchie se trouva en quelque sorte dans les mains de Sulpice.

Le roi Clotaire tombe frappé d'une maladie mortelle ; il semble toucher à son dernier instant, on doute s'il respire encore ; tout tremble, tout frémit ; mille remèdes ont été employés sans effet, mille vœux ont été adressés au ciel sans succès : on n'annonce plus l'état du monarque expirant que par un morne silence. Les grands sont alarmés, les peuples consternés, la reine inconsolable ; le prince a reçu les derniers sacrements de l'Eglise avec une piété édifiante et une constance héroïque ; mais ces derniers gages de la miséricorde de Dieu, en le préparant pour le ciel, semblent avertir la terre qu'elle ne doit plus s'attendre à le posséder. A qui aura-t-on recours dans un si grand malheur ? Le prince n'a plus qu'un souffle de vie ; mais le ciel sait trouver des ressources où les hommes n'en voient pas. Respirez, grand roi, vous avez dans votre cour un homme puissant en œuvres et en paroles, dont le Seigneur exaucera les prières. France, rassurez-vous, vous avez l'avantage de posséder un saint, dont les vœux vous rendront votre monarque. La reine implore le secours et l'intercession de Sulpice : il se met en prières, il demeure trois jours et trois nuits au pied des autels ; le Seigneur se laisse fléchir ; le monarque ressuscite ; sa guérison est prompte, entière et miraculeuse. La reine est redevable à Sulpice de la conservation de son époux ; le prince, de la durée de son règne ; les peuples, de la continuité de leur bonheur, et les grands, de la sûreté de leur fortune : il a donc droit de prétendre à toutes les récompenses du monde ; il a rendu au roi et à l'Etat le plus grand service qu'un sujet puisse lui rendre ; le prince lui-même ne trouverait pas dans tous les trésors de sa puissance de quoi payer un si grand bienfait.

Mais on ne sera pas embarrassé à lui chercher une récompense : il rapporte cet heureux événement à Dieu, qui en est l'auteur ; c'est à lui qu'il renvoie ceux qui voudraient lui en attribuer la gloire. Loin de se prévaloir de son crédit auprès d'un prince qui lui doit la couronne et la vie, il en devient plus humble, plus retiré, plus modeste, plus attentif à ne lui parler que de l'amour et de la reconnaissance qu'il doit à Dieu.

Tant de vertus le font regarder à juste titre comme un sujet digne de l'épiscopat : l'Eglise de Bourges le demande avec empressement ; elle vient de perdre un pasteur qui ne peut-être dignement remplacé que par un saint, et Sulpice accepte, sans balancer, une dignité qui l'oblige à quitter la cour. Il a travaillé assez longtemps pour la sanctification d'un peuple superbe et indocile ; il est temps qu'il exerce son zèle sur un peuple moins riche et plus fidèle ; il entre donc avec joie dans cette terre de bénédiction, où il trouvera moins de faste et plus de vertu ; moins de titres et de dignités, et plus de religion ; moins de grandeurs, et plus de piété : c'est là, qu'après avoir étonné la cour par son désintéressement, il devient le modèle des pasteurs par ses travaux apostoliques ; c'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

A peine saint Sulpice se trouva-t-il chargé du fardeau redoutable de l'épiscopat, qu'il comprit toutes les obligations qui y sont attachées, et qu'il résolut de les remplir dans toute leur étendue. L'évêque est appelé, dans l'Ecriture, l'ange de son Eglise ; il se crut donc obligé d'imiter, plus que jamais, la ferveur et la pureté des Anges.

La même Ecriture lui donne encore la qualité de prêtre, de sacrificateur et de pontife; elle lui dit que c'est à lui à se présenter au Seigneur comme une victime d'expiation pour les péchés du peuple, parce qu'il est l'image de Jésus-Christ, le chef et le modèle de tous les pasteurs. Il se crut donc obligé de redoubler ses jeûnes et ses austérités, pour apaiser la colère du Seigneur, justement irrité des crimes qui se commettaient dans un grand diocèse, où, malgré la lumière de ses instructions et l'éclat non moins salutaire de ses exemples, il se trouvait encore plus de pécheurs accoutumés à s'en éloigner, que de justes et de vrais fidèles déterminés à les suivre.

Les nouveaux honneurs dont il est comblé n'ont donc apporté aucun changement dans ses mœurs, que pour les rendre, s'il est possible, plus pures, plus austères et plus édifiantes; il sait qu'un évêque doit avoir toutes les vertus dans le plus haut degré de la perfection évangélique, et qu'il demeure au-dessous de son état lorsqu'il n'a que des vertus communes. Celle de Sulpice répond à toute l'étendue de ses obligations; sa charité n'a point de bornes, sa mortification est continuelle, sa douceur inaltérable, sa patience héroïque; aussi ne fit-il jamais tant de miracles que pendant les années de son épiscopat. Et si cette cour, qu'il a si longtemps édifiée par ses exemples, lui eût envoyé demander, comme firent autrefois les pharisiens à saint Jean-Baptiste : *Tu quis es* (*Joan.*, I, 19), qui êtes-vous? n'avez-vous point changé depuis que l'on vous a élevé au rang des pontifes? n'avez-vous pas donné un libre essor à mille défauts que vous aviez eu soin de dissimuler pour y parvenir? il aurait pu répondre : Je suis toujours tel que vous m'avez connu; ou plutôt, je ne suis plus le même, parce que je m'efforce d'être encore plus saint que lorsque je vivais parmi vous : et, pour appuyer cette réponse, il aurait pu ajouter, comme le Sauveur, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent.

La piété d'un évêque doit être active et laborieuse. Sulpice s'applique premièrement à régler son clergé, et il devient lui-même une règle vivante pour tous les ministres qui le composent : sa douceur paternelle ne lui fait pas oublier qu'il a en main la verge de direction pour punir les profanateurs du sanctuaire; on le voit réprimer un Diacre scandaleux et désobéissant, avec cette sévérité que le zèle inspire. Au reste, s'il s'attache à remplir son Eglise de ministres édifiants et fidèles à tous leurs devoirs, ce n'est pas pour se décharger sur eux des soins qu'il doit à son troupeau, il travaille continuellement à convertir les pécheurs, à instruire le peuple, à ramener les errants; il s'applique particulièrement à la conversion des juifs. Sulpice vivait dans un siècle où l'on songeait bien plus à détruire et à persécuter ce peuple ingrat et perfide qu'à le détromper de ses erreurs. Toutes les nations armées contre les Juifs cherchaient à venger sur eux la mort de leur libérateur. Sulpice, connaissant mieux l'esprit de Jésus-Christ, cherche plutôt à leur procurer les fruits de son sang, qu'à punir dans eux l'horrible sacrilége que leurs pères avaient commis pour le répandre, et il enrichit tous les jours par de nouvelles conquêtes cette Eglise chrétienne, qui ne désire que le salut de ses plus mortels ennemis.

Mais qu'entends-je? Ce sont les cris d'un peuple affligé, qui se voit en proie à toutes les horreurs de la concussion et de la violence. *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus.* (*Matth.*, II, 18.) Un indigne exacteur, abusant de l'autorité du prince, vient exercer dans le diocèse de Sulpice des cruautés inouïes; il foule, il opprime le peuple; il s'enrichit de ses dépouilles, il se nourrit de ses larmes, il s'engraisse de sa substance.

Quelle fut votre douleur, grand saint, lorsque vous vîtes votre troupeau ravagé par les cruautés barbares de ce loup ravissant! quel coup ne portèrent pas à votre cœur les cris et les gémissements de tant de familles désolées! Vous pleurâtes, comme Rachel, sur le malheur de vos enfants; mais que leur sert votre douleur, si vous ne leur prêtez votre secours?

Sulpice va trouver l'auteur de tant de maux, il tâche de le fléchir, mais en vain; la soif des richesses l'a rendu insensible aux plaintes et aux remontrances. Le saint est donc obligé de recourir à l'autorité du prince; mais, attaché pour toujours à son diocèse, il ne peut se résoudre à s'en éloigner pour se rendre à la cour. Il y envoie un de ses prêtres, pour plaider en son nom la cause de son peuple : le roi l'écoute; le coupable est puni; le peuple est délivré. Sulpice a la satisfaction d'avoir contribué au bonheur et à la tranquillité de son troupeau, sans avoir été obligé, pour y réussir, de respirer encore l'air contagieux de la cour. Le souvenir de ses vertus avait suppléé à sa présence; et son nom seul avait suffi pour persuader au prince que ses demandes étaient justes, et que ses plaintes méritaient d'être écoutées.

Les revenus ecclésiastiques ont toujours été regardés comme le patrimoine des pauvres. Sulpice ne les détourne point du véritable objet de leur destination; il ne s'en sert point pour égaler ou pour surpasser toutes les pompes du siècle par un luxe déplacé. L'austérité de sa vie bornait tellement ses besoins, qu'il lui restait toujours de quoi fournir abondamment à ceux des pauvres; son palais n'était autre chose qu'un hôpital réservé pour être l'asile de la misère publique : c'est là que l'on voyait rassemblés les malades, les orphelins, les vieillards infirmes et abandonnés. Le saint prélat vivait au milieu d'eux, comme un père au milieu de ses enfants; et lorsque, sur le déclin de ses jours, il se crut obligé de prendre un coadjuteur qui partageât avec lui les

pénibles fonctions de l'épiscopat, il y en eut une qu'il ne put se résoudre à lui abandonner, il se réserva toujours le soin de visiter et de soulager les pauvres.

Ne semble-t-il pas, Messieurs, que saint Sulpice a transmis tous les sentiments de sa charité et de son zèle à ces prêtres fidèles qui sont ici continuellement occupés à prier ou à travailler pour votre salut? ne semble-t-il pas revivre encore dans le digne pasteur qui vous conduit? Les pauvres sont soulagés avec charité, les aumônes distribuées avec discernement, l'office divin célébré avec modestie, les autels décorés avec magnificence, les sacrements administrés avec désintéressement.

Bénissez, grand saint, des travaux si utiles au progrès de la piété, et si avantageux à la religion; puisse-t-elle conserver longtemps un pasteur (3) qui vous imite! Et puisque la France, dans les siècles passés, fut redevable à vos prières de la conservation de son roi, employez-les encore pour prolonger les jours de notre auguste monarque; qu'il vive, et que tout son peuple, instruit par vos vertus, protégé par votre intercession, et sanctifié par vos exemples, se trouve un jour réuni avec vous et avec lui, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS,

Prononcé dans la chapelle du Louvre, en présence de Messieurs de l'Académie française, le 25 août 1743.

Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt. (*Prov.*, VIII, 15.)

C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs font de justes lois.

Celui par qui les rois règnent doit être leur maître dans l'art de régner : c'est à lui seul qu'il appartient de guider un pouvoir dont il est la source; et s'ils sont rois parce qu'ils les élève, ils sont grands quand ils lui obéissent : l'autorité qu'il leur confie, soumise aux lois de ce Maître suprême, fait la gloire des princes qui l'exercent, et le bonheur des peuples qui leur sont soumis.

C'est alors qu'on reconnaît en eux tous les traits de la Divinité. Images de la justice de Dieu, par leur fermeté à punir le crime; images de sa miséricorde, par leur penchant à pardonner; images de sa providence, par le soin paternel qu'ils ont de leurs sujets; images de sa bonté, par leur tendre compassion pour les malheureux; images de sa puissance, moins par la force qui les accompagne, que par l'usage qu'ils en font; ils imitent parfaitement cette puissance toujours favorable au genre humain, qui ne fait éclater la foudre qu'à regret, et qui ne se plaît qu'à répandre des faveurs et des grâces.

Mais si les rois que Dieu conduit sont les pères de leurs sujets, ils sont en même temps la terreur de leurs ennemis; s'ils ont toujours en main un sceptre de protection pour se faire aimer, ils ont encore un glaive vengeur pour se faire craindre; et lorsque, dans les hasards de la guerre, le succès ne répond pas à la justice de leur cause et à la sagesse de leurs projets, ils sont aussi courageux dans le moment de leur défaite, qu'ils étaient modérés dans les jours de leur triomphe; sans orgueil au sein de la victoire, sans faiblesse au comble de l'adversité; ils ne sont ni éblouis par les prospérités, ni abattus par les disgrâces; et l'inconstance des événements, qui peut tout sur leur fortune, ne peut rien sur leur vertu.

Tel a été, Messieurs, ce roi dont la mémoire doit être à jamais précieuse à la France et à l'Eglise; ce roi, plus grand que David dans la guerre, aussi sage que Salomon dans le gouvernement, plus constant que l'un dans les voies de la piété, aussi pénitent que l'autre, sans s'en être jamais écarté.

Ce roi qui fut, par la douceur de son règne, le père de son peuple; par l'intégrité reconnue de son caractère, le médiateur de l'Europe; par son zèle pour la religion, le fléau de l'hérésie; par la pureté de son cœur, l'ennemi de tous les vices; par la beauté de ses sentiments, le modèle de toutes les vertus; par ses exploits dans la guerre, le héros de son siècle; par sa constance magnanime dans les disgrâces, l'honneur de la royauté.

Chargé de faire ici son éloge, comment puis-je répondre à la grandeur d'un sujet qui semble surpasser les plus heureux efforts de l'éloquence? comment pourrai-je lui rendre les grâces de la nouveauté, ces grâces fugitives que l'occasion amène, et qui se perdent sans retour? Ne dois-je pas trembler à la vue de cette illustre compagnie, qui n'est composée que des plus grands maîtres dans l'art de parler, d'écrire; juges essentiellement redoutables par leurs connaissances et par leur goût, quand même ils voudraient être favorables par leur penchant?

Mais à Dieu ne plaise que je sois ici un orateur profane, qui ne loue que pour être loué! Ne suis-je pas revêtu d'un ministère saint? du ministère de ces apôtres qui faisaient profession de n'avoir point d'autre science que celle d'un Dieu crucifié? Si je loue le plus grand des rois, dois-je oublier que je loue en même temps le plus humble des hommes? et pourrais-je faire attention aux timides délicatesses de l'amour-propre, en louant l'humilité même?

J'entre donc dans mon sujet, Messieurs, avec cette juste confiance que la religion inspire, et je consacre ce discours à sa gloire, en vous faisant voir quels ont été le principe et la source des grandes qualités que saint Louis a fait briller sur le trône.

Pour y parvenir, je considérerai ce prince dans les deux points de vue qui embrassent toute la perfection d'un règne, tous les devoirs de la royauté, et j'espère vous montrer que la religion a fait de saint Louis un

(3) M. Languet, en 1746.

grand roi dans la paix, ce sera le sujet de la première partie; un héros dans la guerre, ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Les trônes du monde ont été souvent occupés par des princes qui, pour se rendre habiles dans l'art de gouverner, ont cru devoir s'éloigner, dans leur conduite, des maximes de la religion.

Les uns se sont persuadés que, pour bien régner, il suffisait de se faire craindre, et qu'il importait peu de se faire aimer: c'est la cruelle maxime des tyrans.

Les autres ont pensé qu'ils pouvaient violer le droit et la justice quand il était question d'étendre ou d'établir leur empire: c'est l'injuste maxime des usurpateurs.

D'autres, enfin, ont fait consister tout l'art de régner dans celui de dissimuler: c'est la pernicieuse maxime des faux politiques.

Maximes inventées pour le malheur des peuples; maximes qui n'entrent dans l'art de régner que pour le corrompre par la cruauté, par l'injustice, ou par l'infidélité.

David, qui était en droit d'instruire les rois, parce qu'il leur parlait au nom et par l'inspiration du Maître des rois, parce qu'étant roi lui-même, il lui convenait d'enseigner un art qu'il avait pratiqué avec tant de gloire; David adressait aux rois des leçons bien différentes: O vous, leur disait-il, qui êtes assis sur les trônes pour juger et pour gouverner la terre, instruisez-vous, et apprenez que l'art de conduire les royaumes consiste principalement à servir le Seigneur avec crainte, et à ne jamais perdre de vue ses lois et ses commandements: ***Et nunc**, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram, servite Domino in timore.* (*Psal.* II, 10, 11.)

L'ambition fait les rois conquérants: la politique et l'amour de la gloire peuvent les rendre grands à certains égards dans l'idée du monde; mais aucun roi ne sera jamais aussi grand que celui qui pratiquera sur le trône la loi du Seigneur: *Non est inventus similis illi in gloria qui conservavit legem Excelsi.* (*Eccli.*, XLIV, 20.)

Ce fut, Messieurs, cette même leçon que la vertueuse mère de saint Louis eut soin de graver dans son cœur en formant son enfance. *Mon Fils*, lui disait sans cesse cette femme forte pour laquelle on aurait pu violer sans péril la loi qui exclut le sexe de la couronne, *vous savez jusqu'où va ma tendresse pour vous; cependant j'aimerais mieux vous voir privé du trône et de la vie, que de vous voir violer la loi du Seigneur.*

Prince, n'oubliez jamais ces principes de sainteté; ils sont préférables aux sombres détours de la fausse politique et aux vues déréglées de l'ambition démesurée; les déguisements affectés de l'une, et les vastes projets de l'autre, ne sont propres qu'à former de faux sages, des usurpateurs ou des tyrans: il n'appartient qu'à la religion de former les grands rois.

Je vous le demande en effet, Messieurs: qu'est-ce qu'un roi formé par la religion, si ce n'est un homme qui sent que Dieu, en l'élevant au-dessus des autres, l'oblige de veiller sur eux, souvent même de veiller pour eux; un homme que l'éclat qui l'environne, les respects qu'on lui rend, les soins assidus que l'on prend pour la conservation de ses jours, font souvenir à chaque instant qu'une nation entière n'attend que de lui seul son bonheur et son repos?

Qu'est-ce qu'un roi formé par la religion, si ce n'est un homme incessamment occupé à découvrir la vérité, quand elle est cachée; à la rassurer, quand elle est timide; à discerner le vrai mérite, pour le récompenser; le vice, pour l'écarter ou pour le punir; à connaître les justes désirs de ses peuples, pour les satisfaire; leurs vrais besoins, pour les prévenir: un homme qui se multiplie en quelque sorte lui-même pour se donner tout entier à ses sujets, à ses alliés, et même à ses ennemis, afin que ses sujets le trouvent toujours attentif, ses alliés toujours fidèle, ses ennemis toujours redoutable?

Vous reconnaissez déjà, Messieurs, les principaux traits du gouvernement de saint Louis.

Ce prince fut premièrement pénétré des sentiments de la religion.

En peut-on douter, quand on le voit renoncer à tous les prestiges de la grandeur pour pratiquer une humilité sans exemple, résister à tous les charmes de la volupté pour conserver une pureté sans tache; quand on le voit mettre l'adoption de son baptême au-dessus de tous les avantages de son auguste naissance, préférer sa qualité de chrétien au titre de roi; quand on le voit respecter les ministres de Jésus-Christ comme Jésus-Christ même, leur demander avec douleur l'absolution des fautes les plus légères, et s'attirer leur admiration dans le temps même qu'il vient rechercher leur censure; quand on le voit accabler de toutes les rigueurs de la pénitence un corps qui ne pouvait être regardé comme un corps de péché, que parce qu'il était essentiellement faible et fragile; un corps qui jouissait d'une innocence d'autant plus glorieuse, qu'étant placée sur le trône, elle y devait être plus vivement et plus continuellement attaquée;

Quand on le voit honorer les pauvres comme les images vivantes de Jésus-Christ, se prosterner devant eux et abaisser l'orgueil du diadème jusqu'à rendre une espèce de culte à ces membres d'un Dieu souffrant et humilié;

Quand on le voit enfin ouvrir de saintes retraites à la vertu qu'il aime, s'y renfermer quelquefois avec les pieux solitaires qui les habitent, les édifier, que dis-je? les étonner par ses exemples qui enchérissent sur

les plus héroïques efforts de leur piété et de leur zèle?

Tel a été saint Louis, Messieurs, et l'impiété elle-même ne peut le méconnaître à ces premiers traits; mais ils ne suffisent pas, dit-elle, pour caractériser un grand roi.

Achevons donc le portrait de saint Louis, Messieurs, achevons-le à l'honneur et à la gloire de la religion. Qu'ils sachent, ces impies, que ce roi si scrupuleux et si pénitent, ce roi si humble aux pieds des pauvres, si recueilli aux pieds des autels, est un prince dont le règne, à jamais mémorable, tient une place distinguée dans nos histoires parmi les règnes glorieux, parce que ce fut un règne de vigilance et de sagesse, un règne d'équité et de justice, un règne de bonté et de clémence, un règne enfin de puissance, de force et d'autorité.

Comme il n'a que Dieu en vue dans toutes ses actions, en cherchant à lui plaire il cherche à lui ressembler. Dans cette place sublime qui le rapproche en quelque sorte de l'Etre suprême, il s'efforce d'imiter, autant qu'il est possible, toutes les perfections de celui dont il est l'image.

Il en imite la providence, par son application constante et assidue aux affaires de son royaume.

Cette application est le premier devoir d'un roi; Dieu l'exige de lui en le plaçant sur le trône : mais qu'elle est grande, cette obligation, qu'elle est étendue! Quelle multitude d'événements! quelle variété d'objets! que de soins et de travaux divers doivent occuper une tête couronnée! Les intérêts de l'Eglise et de l'Etat, essentiellement différents, et jamais contraires; des lois à faire, et des lois à maintenir; l'établissement de la paix, et les préparatifs de la guerre; le dedans, le dehors, la terre et la mer, le commerce et les arts demandent en même temps l'attention d'un monarque, et le moindre de ces objets paraît plus que suffisant pour la remplir.

Saint Louis, par son application, trouve le moyen de suffire à tout : il donne ses premiers soins aux affaires de l'Eglise; il travaille à conserver l'unité et la pureté de la foi, en portant les derniers coups à l'hérésie des Albigeois; il humilie le comte Raymond, son superbe chef, et l'oblige de désavouer publiquement ses erreurs.

Il en coûta sans doute à son cœur généreux, quand il se vit contraint d'accabler du poids de son autorité des malheureux dont l'entêtement déplorable lui paraissait quelquefois aussi digne de pitié que de courroux; mais il ne put refuser ce sacrifice à l'autorité de cette Eglise dont il était en même temps et le puissant protecteur et le fidèle disciple. Elle est pourvue, par ses soins, de pasteurs éclairés et vertueux; les abus sont bannis du sanctuaire, et il rend au clergé de France ce lustre qu'il conserve encore, parce que l'esprit de saint Louis a toujours animé les ministres qui le composent et les rois qui le protégent.

En assurant ainsi la gloire et les avantages de la religion, il ne perd pas de vue le bien de son royaume. Que d'attention à exercer l'industrie des peuples, à favoriser leurs travaux, à leur ouvrir toutes les sources de l'abondance, à lever ces funestes obstructions qui en arrêtent le cours, et qui retiennent toutes les parties d'un Etat dans une espèce de langueur!

Il couvre la mer de vaisseaux, pour mettre en valeur les richesses de son royaume, et pour y attirer celles des étrangers. La navigation, ce lien du commerce, ce fonds inépuisable d'opulence, devient libre et facile, et le nombre des vaisseaux si prodigieux, que la France est en état de faire porter de grandes armées jusque dans l'Egypte.

Les sciences et les arts ne sont pas oubliés : non qu'il cherche à tirer de leurs progrès une gloire frivole et un éclat stérile; il veut que les sciences soient employées à la défense de la religion, et il rapporte les arts à l'utilité des peuples.

Il est vrai que saint Louis, malgré le zèle qu'il eut toujours pour leur perfection, ne put jamais en voir que les premières étincelles; mais nous devons sans doute aux soins qu'il prit de les recueillir, ce brillant éclat où nous les voyons portés aujourd'hui. Il aima les savants, et, par une conformité qu'on doit peut-être regarder comme le fruit de ses exemples, les savants de son siècle étaient des saints.

Les lois sont l'âme du commandement, puisqu'elles sont la règle de l'obéissance : saint Louis connaît l'importance et la nécessité d'imposer aux peuples ce joug salutaire : il remet donc en vigueur les anciennes lois, dont le temps et les abus avaient insensiblement énervé la force; il en établit de nouvelles : il fait plus encore, il les fait observer.

Le blasphème est proscrit, vice grossier que la politesse seule aurait banni de nos mœurs sans le secours de la religion. On voit disparaître la licence de ces combats singuliers, où le sang le plus noble était si souvent répandu pour les causes les plus légères; et par la sévérité de ses édits, le saint roi ménage la vie de ses sujets, en leur épargnant une mort prématurée; il ménage leur salut, en leur épargnant une mort criminelle devant Dieu.

Sa justice soutient les lois que sa sagesse a dictées : il a appris, dans l'Ecriture, que cette justice est le plus ferme appui du trône des rois; il a donc soin qu'elle soit rendue à ses peuples, et il s'applique à la rendre lui-même.

Assis sur un trône champêtre, qui devenait par sa présence un tribunal auguste; sur un trône moins magnifique que celui de Salomon, mais où l'on était sûr de trouver autant de lumières et de sagesse, à l'abri d'un de ces chênes antiques qui ombragaient les environs de son palais, accompagné d'un petit nombre de courtisans choisis, que son exemple rendait nécessairement modestes et humains, il se montrait accessible et familier.

Là, l'homme le plus distingué par les dignités ou par la naissance, le plus puissant par les richesses ou par le crédit, et le pauvre sans nom, sans titres et sans appui, sont reçus avec la même bonté, écoutés avec la même attention, et jugés par les mêmes règles.

L'intrigue qui séduit, l'intérêt qui trompe, l'artifice qui éblouit, l'opulence qui corrompt, redoutent les approches d'un lieu que la piété habite, que la prudence éclaire, où la balance ne peut être entraînée que par la force de l'équité.

Là, des affaires qui auraient pu, qui peut-être même auraient dû occuper des années entières les tribunaux ordinaires, où la discussion des causes les plus difficiles retarde nécessairement la décision des plus aisées, ces affaires sont terminées en un moment. Chacun se retirait content de son sort, convaincu que le jugement même le moins favorable ne pouvait manquer d'être le plus juste, honoré de l'entretien de son roi, souvent même comblé de ses bienfaits, éprouvant enfin la vérité de cette parole du Sage : Quand un roi est assis sur le trône de sa justice, tous ses maux disparaissent devant lui : *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum.* (*Prov.*, VIII, 20.)

Trône de vérité et de sagesse, trône de compassion et de clémence, que de larmes ne vîtes-vous pas couler! Larmes de joie, de reconnaissance et d'amour; car pour celles de la douleur, la seule vue de ce saint roi était capable d'en arrêter le cours.

Peuples éloignés de la capitale, vous n'envierez pas longtemps le bonheur qu'ont ceux qui l'habitent, d'entendre les oracles de son équité; il vous envoie des hommes dont il est sûr, des hommes également habiles et désintéressés, des magistrats qui sont en même temps et les dépositaires de son autorité, et les organes de sa vertu. Il se montre lui-même dans vos provinces; on le voit, et l'innocence est tranquille, la justice est rendue.

Ses propres intérêts ne l'engageront pas à la violer, on sera toujours libre de lui redemander son bien quand on croira qu'il le possède; et en devenant sa partie, on peut encore sans péril avoir sa confiance de le prendre pour son juge : que dis-je? en l'obligeant à se condamner lui-même, on peut encore conserver sa faveur.

Il est des intérêts que leur importance et leurs suites semblent soustraire aux règles ordinaires; saint Louis pourra-t-il se résoudre à les sacrifier? Oui, Messieurs, ces règles inviolables, dans toute circonstance, lui auraient fait céder à ses ennemis des provinces entières, comme elles lui faisaient abandonner à ses sujets des terres et des revenus. N'offrit-il pas à l'Angleterre de rappeler à un nouvel examen non-seulement ses propres conquêtes, mais encore celles de Philippe-Auguste, son aïeul?

Que cette démarche, si contraire aux lois de la plus spécieuse ambition, ne le dégrade pas à nos yeux; ne lui faisons pas un crime de sa vertu : en sera-t-il moins grand, pour avoir été plus juste? Quelle réputation ce noble désintéressement ne lui fit-il pas dans l'Europe? On le regarda comme le médiateur des rois et l'arbitre des nations; en renonçant à la gloire de régner sur quelques provinces, il devint en quelque sorte le souverain de l'Europe entière; ses voisins, ses alliés, ses ennemis eurent pour lui le même respect, les mêmes égards, la même confiance que ses propres sujets.

La bonté et la clémence sont celles de toutes ses perfections que l'Etre suprême nous a le plus vantées dans ses Ecritures; elles firent le caractère de saint Louis.

Ses courtisans éprouvent sa bonté inaltérable, lorsque, moins pénétrés que lui des sentiments de la religion, ils osent censurer les pratiques d'une dévotion qui ne pouvait manquer de paraître excessive à des hommes d'une vertu plus faible : le saint roi en est instruit, et il les traite comme s'il l'eût ignoré; toujours prêt à punir ce qui blesse son autorité, toujours disposé à oublier ce qui n'offense que sa personne, il sait joindre la générosité d'un chrétien à la fermeté d'un monarque.

Vous éprouvâtes même sa clémence magnanime, esclaves furieux de ce fameux prince des assassins, qu'une petite troupe de meurtriers intrépides, dévoués à ses volontés, rendait plus redoutable que des armées entières, et plus riche que s'il eût possédé de vastes provinces, par les tributs qu'arrachait aux souverains la terreur qu'il répandait jusque dans leurs palais. Envoyés dans la cour de saint Louis pour lui donner la mort, vos desseins sont découverts; mais le saint roi a compassion de votre aveugle fureur, il se contente de vous voir jeter à ses pieds le fer homicide dont vous êtes armés, et votre sincère repentir est le terme de sa vengeance.

Si des ennemis si cruels éprouvent sa clémence, quelle tendresse n'aura-t-il pas pour son peuple? Quel sera son zèle et son empressement à soulager les malheureux! Il s'informait avec soin de leurs disgrâces, il écrivait leurs noms, dans la crainte que sa mémoire ne trahît sa charité; cette charité, plus empressée à secourir que la misère à demander, ne leur laissait presque jamais le temps de se plaindre. Elle s'est perpétuée, vous le savez, dans des monuments qui subsistent encore, dans ces asiles ouverts à l'infirmité et à l'indigence, où l'on éprouve la tendre compassion de saint Louis pour un peuple affligé.

On peut avoir la bonté sans lumières, et la douceur sans la fermeté. Ces vertus aimables peuvent même quelquefois dégrader un caractère qui s'attire notre amour sans mériter notre estime. Nous nous persuadons alors que les passions auraient plus de force et plus d'intelligence que les vertus, et que l'ambition, l'intérêt, l'amour de la gloire rendraient un prince plus éclairé sur ses droits, et plus ferme à les maintenir, que la religion et l'amour du devoir.

Mais quel roi eut jamais une plus parfaite connaissance que saint Louis des droits de sa couronne, et une fermeté plus inébranlable à les soutenir? Y eut-il quelque souverain dans l'Europe assez habile pour le tromper, assez puissant pour l'offenser impunément? ne sut-il pas s'agrandir et reculer les bornes de son empire, quand il s'y crut autorisé par de légitimes droits? Ne contraignit-il pas des vassaux inquiets et audacieux à reconnaître la prérogative de sa puissance royale; le comte de Boulogne, le comte de Champagne, le duc de Bretagne trois fois révoltés et trois fois soumis? ne s'assura-t-il pas une grande partie du Languedoc contre les prétentions du roi d'Aragon?

Dans les différends des empereurs et des papes, ne sut-il pas toujours respecter l'autorité du Saint-Siége, sans trahir la cause des rois; distinguer parfaitement ce qu'il devait à Dieu, ce qu'il doit devait à César, ce qu'il se devait à lui-même; et, malgré les vives instances d'un pontife respectable par son caractère, qui implorait le secours de ses armes, malgré les plaintes amères d'un voisin persécuté qui cherchait un appui, fut-il jamais trompé par les sentiments d'une aveugle compassion? fut-il jamais séduit par les fausses apparences du devoir?

Voilà sans doute, Messieurs, le portrait d'un grand roi; n'oublions jamais, pour l'honneur de la religion, que c'est en même temps le portrait d'un grand saint: car s'il est glorieux à la religion d'avoir des rois pour disciples, il lui est encore plus glorieux de savoir former des rois d'un si grand caractère. Si c'est une espèce de triomphe pour elle, quand une tête couronnée s'abaisse aux pieds de ses autels, quels seront son triomphe et sa gloire, quand cette tête auguste s'élève par la supériorité de ses lumières et par la fermeté de sa conduite, au-dessus de tous les autres rois!

Vous avez vu, Messieurs, qu'elle fit de saint Louis un grand roi dans la paix; il me reste à vous montrer qu'elle en fit encore un héros dans la guerre; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce fameux orateur de l'antiquité dont le nom rappelle d'abord à l'esprit toutes les grâces et toutes les richesses de l'éloquence, voulant nous donner l'idée d'un héros accompli, se contente de lui attribuer la valeur dans le péril, la prudence dans la conduite, le bonheur dans l'événement: idée imparfaite et défectueuse. Un héros guerrier doit être sans doute sage et courageux; mais fera-t-on dépendre l'héroïsme du succès? quoi de plus injuste?

Le héros même pour qui ce grand modèle des orateurs profanes avait établi cette définition, Pompée, ne finit-il pas par être malheureux? ne trouva-t-il pas un vainqueur plus heureux que lui? ne vit-on pas tous ses lauriers flétris, et sa valeur trahie par la fortune, dans la circonstance de sa vie la plus importante et la plus décisive?

D'ailleurs, réduire les qualités d'un héros guerrier à la prudence et à la valeur, c'est oublier qu'il doit être encore équitable dans ses entreprises, modéré dans la victoire, et ferme dans la disgrâce.

Je ne mettrai donc point au rang des héros accomplis ces hommes ambitieux qui ont été ou les tyrans de leur patrie, ou les oppresseurs de leurs voisins; ces hommes nés pour le malheur de la terre, qu'une passion avide et insatiable promenait continuellement de conquête en conquête; ces hommes, qui ne connaissaient point d'autre droit que le droit de l'épée, et qui regardaient comme leurs sujets tous ceux qu'ils pouvaient vaincre; je n'y mettrai point ces hommes orgueilleux dans la prospérité et rampant dans la disgrâce, fiers et inhumains dans la victoire, troublés et déconcertés dans leur défaite; ces hommes, enfin, dont la fausse grandeur fut toujours établie sur l'injustice, et dépendante des événements. Quelque braves, quelque habiles qu'ils aient pu être dans la science de la guerre, il leur manquait des qualités essentielles pour former un héros parfait.

Toutes ces qualités se trouvent réunies dans le caractère de saint Louis. J'y vois non-seulement ce courage, cette prudence, ce génie de la guerre qu'on peut regarder comme des qualités naturelles, qui ne sont pas, à proprement parler, du ressort de la religion; mais j'y trouve encore une équité dans les entreprises, une modération dans les victoires et une constance dans les disgrâces qui ne peuvent s'établir et s'affermir dans un cœur que par la religion.

Cherchons donc dans la vie et dans les actions de saint Louis une idée juste et complète du véritable héros, c'est-à-dire, d'un héros guidé par la justice, animé par la valeur, éclairé par la prudence, retenu par la modération, inébranlable par la constance; d'un héros, enfin, formé par cet heureux assemblage des qualités naturelles et des vertus chrétiennes, qui ne laisse rien à désirer.

L'équité la plus exacte règle toutes les entreprises de saint Louis; s'il fait la guerre, la religion en avoue toujours le motif, ou elle en consacre l'objet.

Car, quoique la guerre soit regardée avec raison comme un des plus terribles fléaux de la colère divine, quoiqu'elle entraîne nécessairement la destruction des peuples, la désolation des familles, les incendies, les violences, les meurtres et les ravages; il y a cependant des guerres justes, des guerres nécessaires, il y a même des guerres saintes; et c'est souvent un devoir indispensable pour un souverain de la déclarer ou de la soutenir. Aussi voyons-nous que, dans tous les temps, Dieu a mis des héros guerriers au rang de ses plus fidèles serviteurs; qu'il a reçu avec complaisance l'hommage de leurs mains teintes de sang; qu'il a loué dans ses Ecritures les victoires de David et de Gédéon, le courage intrépide de Judas Ma-

chabée; et que, pour donner aux guerres que le devoir autorise une approbation plus expresse encore et plus authentique, il a pris lui-même le titre de Dieu des armées.

C'est sous les auspices et par la volonté de ce Dieu, que saint Louis veut combattre; il ne fait aucune guerre sans en avoir exactement pesé la justice et la nécessité. Prend-il les armes, c'est d'abord pour soutenir son trône chancelant, et attaqué par des vassaux rebelles qui avaient entrepris de profiter du temps de sa minorité pour démembrer son empire.

Dieu, en lui donnant une couronne, l'avait chargé de maintenir en son entier ce glorieux héritage de ses ancêtres. La religion ne permettait pas qu'il en souffrît le dépérissement, et sa conscience l'obligeait à montrer qu'il ne portait pas en vain cette épée vengeresse que le Seigneur lui avait mise en main.

Dès que son trône est affermi, il tourne ses armes contre les tyrans de l'Asie, les ennemis du nom chrétien, les profanateurs des saints lieux, les oppresseurs du peuple fidèle.

Oseriez-vous, siècle pervers, oseriez-vous traiter de guerres injustes des entreprises que vos ancêtres appelaient des guerres saintes? S'il y entrait, de votre aveu même, tant de bravoure et de courage, oseriez-vous les blâmer, parce qu'il y entrait de la religion?

Quoi! vous admirez Alexandre et les anciens Romains, parce qu'ils ont été les vainqueurs et les tyrans de l'Asie, et vous refuserez votre admiration à tant de rois qui ont fait de si nobles efforts pour en être les libérateurs?

Les premiers succès de leurs entreprises prouvent assez qu'elles n'étaient ni téméraires ni aveugles; si ces succès ne furent pas soutenus, fera-t-on dépendre la justice d'une cause du sort incertain de la guerre et du suffrage équivoque des événements?

Quoi! il serait permis à des princes de s'armer pour donner des fers à des peuples heureux et tranquilles, et il ne leur serait pas permis de prendre les armes pour rendre la liberté à des peuples opprimés! Des souverains seraient en droit de faire la guerre pour défendre les intérêts de leur couronne, et ils ne pourraient l'entreprendre pour la défense de leur religion!

Je soutiens même que dans les guerres dont je parle, quels qu'en fussent d'ailleurs les inconvénients et les suites, l'intérêt de leur couronne n'était pas oublié.

Et qui sait jusqu'où ces fiers conquérants de l'Asie auraient étendu leur empire, s'ils n'avaient été arrêtés par les efforts incroyables que la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre firent pendant près de deux siècles pour les empêcher d'envahir, en les obligeant à se défendre?

La fureur des conquêtes dont ils étaient alors enivrés, menaçait l'Europe entière d'un indigne esclavage; et s'ils ont fait encore de si grands progrès, malgré les sanglantes guerres que leur ont suscitées tant de puissants rois, que n'auraient-ils pas fait s'ils eussent été moins souvent et moins vivement attaqués dans leurs propres Etats?

Partez donc, grand roi, la religion vous appelle; partez : le peuple fidèle, accablé sous le joug d'une odieuse tyrannie, implore le secours de vos armes; montrez aux infidèles cette épée victorieuse qui s'est déjà signalée par tant d'illustres exploits; allez combattre une secte cruelle et voluptueuse, qui ne s'est établie que par la violence, et qui veut en même temps corrompre et asservir les consciences.

Il part, il laisse à la reine sa mère la régence de ses Etats : tranquille sur le sort d'un royaume dont il confie le gouvernement à une princesse si habile, il ne craint point qu'il souffre de son absence; il part, et va déployer contre les infidèles toute la force de son bras.

Ils éprouvent bientôt les effets de cette ardeur guerrière dont il avait donné tant de preuves dans les premières années de sa jeunesse.

Je ne sais, Messieurs, si je dois m'attacher ici à relever un courage qui a toujours été si naturel au sang de saint Louis; cette qualité glorieuse nous surprend dans les âmes vulgaires, elle ne doit point nous étonner dans nos princes. Le ciel qui les fait naître pour commander à une nation hardie et intrépide, se plaît à verser dans leur âme ces nobles sentiments de hardiesse et d'intrépidité dont ils viennent encore de donner les marques les plus éclatantes.

Vous ne serez donc point surpris, Messieurs, de voir dans saint Louis, et cette valeur de sang-froid qui laisse à l'esprit toute la liberté du commandement, et cette valeur ardente et active qui affronte le péril, et qui va le chercher.

Vous ne serez point surpris d'apprendre qu'il avait commencé à porter les armes dans un âge qui lui donnait à peine assez de force pour en soutenir le poids.

Mais pouvez-vous vous rappeler sans étonnement mêlé d'admiration, ce prodige à jamais mémorable, lorsqu'à la journée de Taillebourg, accompagné d'une suite peu nombreuse, il soutint, sur un pont, l'effort d'une armée entière? Il fit plus, il en triompha.

Il fait encore briller ce courage héroïque à sa descente en Egypte. On le voit sortir le premier du vaisseau, pour attaquer les barbares qui l'attendent sur le rivage, les étonner par sa hardiesse, les repousser par sa force, et porter à la fois, par le feu de ses regards et par la vivacité de ses mouvements, et la terreur dans le cœur de ses ennemis, et l'assurance de la victoire dans le cœur de ses soldats.

Sa valeur est vive sans être téméraire; aussi habile et aussi éclairé dans l'art de combattre, qu'il l'était dans l'art de régner, il a au souverain degré cet esprit de prudence et de conseil qui règle les desseins; cet esprit de précaution et de ressource qui

sait prévenir les inconvénients, ou qui les répare; ce coup d'œil qui saisit le moment précis de la faiblesse de l'ennemi, et de la certitude de sa défaite.

Qualités sublimes, qui préviennent souvent dans les héros la maturité de l'âge, et qui ne sont pas toujours les fruits tardifs d'une longue expérience, puisqu'on les a vues tant de fois briller dans la plus vive jeunesse, telle que fut la jeunesse de saint Louis.

Il est d'heureux génies à qui le ciel donne en naissant ce que les autres hommes n'acquièrent que par la lenteur du travail, et qui n'attendent pas le secours des leçons, parce que toutes les connaissances qu'elles pourraient leur donner sont déjà tracées dans leur âme.

Ainsi vit-on saint Louis posséder toutes les parties de l'art de la guerre, sans avoir eu le temps de s'en instruire; dès l'âge de quatorze ans il en avait fait les premiers essais, et ses premiers essais furent de grandes victoires.

C'était vous, ô Dieu tout-puissant, c'était votre main qui l'avait formé, comme le jeune David, dans l'art de gagner des batailles; et, par un bonheur plus précieux encore, il le connut dès sa plus tendre jeunesse; il vous en rapporta toute la gloire, et s'écria comme David : Béni soit le Dieu des armées, qui, par sa sagesse, a conduit dans les combats ce bras qu'il a lui-même armé pour la guerre. *Benedictus Deus, qui docet manus meas ad prœlium et digitos meos ad bellum.* (*Psal.* CXLIII, 1.)

Le détail des précautions qu'il prit pour le succès des guerres saintes a passé jusqu'à nous, et nous fait connaître toute l'étendue de sa prévoyance et toute la sagesse de sa conduite.

Il ne prend point sa route par les immenses détours de la Grèce, où tant d'armées s'étaient consumées d'elles-mêmes, avant d'arriver à l'ennemi; il s'embarque avec ses troupes sur une flotte capable de résister aux tempêtes, et d'obéir rapidement aux vents favorables.

Loin d'attaquer les infidèles dans le centre de leur empire, comme on avait fait jusqu'alors, il sent que c'est dans le centre de leur puissance qu'il faut les attaquer; que la conquête de la Palestine sera toujours inutile et passagère, tandis qu'ils auront la facilité de tirer de l'Egypte des troupes et des trésors. C'est dans l'Egypte qu'il va descendre.

Il n'abandonne point au hasard les munitions nécessaires pour la subsistance de ses armées; il sait trop que l'art de faire vivre ces grands corps est inséparable de l'art de les conduire : il a donc soin d'y pourvoir par des magasins immenses qu'il établit dans l'île de Chypre.

Quel succès, Messieurs, ne devait-on pas attendre d'une si grande valeur, guidée par une si profonde sagesse? Quelles victoires ne devait-on pas se promettre d'un roi si prudent et si belliqueux?

Deux batailles gagnées sur les infidèles, la prise de Damiète, lui ouvrent d'abord la conquête de l'Egypte, et semblent lui assurer celle de la Palestine.

C'est alors qu'il fit éclater ces sentiments de piété, de modestie et d'humanité que la religion inspire dans la victoire aux héros qu'elle a formés.

Son premier soin est de rendre à Dieu d'humbles actions de grâces, comme au premier auteur de la gloire de ses armes. Nos ennemis sont vaincus, dit-il, à l'exemple de Judas Machabée : *Ecce contriti sunt inimici nostri* (I *Mac.*, IV, 36), travaillons à réparer le sanctuaire, et à dédommager le souverain Maître des outrages qu'il a reçus dans son temple par les attentats de ce peuple profanateur : *Ascendamus nunc mundare sancta et renovare.* (*Ibid.*)

Ses ennemis vaincus deviennent ensuite l'objet de sa charité et de son zèle : loin de leur faire éprouver toute l'étendue de son pouvoir, il cherche à leur rendre utile leur propre défaite, en travaillant à les amener à la vraie religion; il n'oublie rien pour les y attirer; et, pour les convaincre, il leur fait sentir qu'il est plutôt venu pour les convertir que pour les combattre. Plusieurs, en effet, se convertissent, et se trouvent heureux d'être vaincus.

Mais enfin le moment fatal arrive, où la Providence a résolu de mettre la constance de ce saint roi aux plus terribles épreuves.

Le courage des barbares se ranime : quels efforts ne font-ils pas pour rappeler la victoire à leurs étendards! Les événements répondent à leurs désirs : des contre-temps inévitables, des inconvénients qu'aucune prudence humaine ne peut prévoir, des ordres sagement donnés et mal exécutés, mettent une armée, deux fois victorieuse hors d'état de se défendre.

Gémissez, peuple d'Israël, faites retentir les airs de vos plaintes amères, l'arche sainte est au pouvoir des Philistins, saint Louis tombe captif entre les mains des barbares. *Arca Dei capta est.* (I *Reg.*, IV, 17.)

A qui aura-t-il recours? Quelle sera sa ressource dans un si grand malheur? L'ambition, la politique et l'amour de la gloire seront-ils capables de soutenir un héros dans de si tristes conjonctures, un héros dans les fers?

C'est ici, Messieurs, c'est ici qu'il faut nécessairement reconnaître le chef-d'œuvre de la religion. C'est à elle seule que saint Louis a recours. Il vient de perdre son armée, il ne lui reste plus que sa vertu, et tant qu'il aura sa vertu, il ne perdra rien de sa gloire.

Tranquille et majestueux dans l'adversité, il étonne les barbares par sa constance; ils voient un héroïsme différent de celui que la valeur anime et que le succès élève, et ils ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à la vertu, lors même qu'elle est abandonnée de la fortune. Saint Louis est leur captif, et il s'en fait respecter comme s'il était leur vainqueur.

Quel nouveau prodige! on vient le chercher dans sa prison pour l'élever sur le trône. Les barbares ont fait mourir le soudan qui les gouverne, et ils veulent engager ce saint roi à le remplacer.

Que fera-t-il? Son âme, si supérieure aux plus cruels revers, se laissera-t-elle ébranler par un honneur si peu attendu? sera-t-il ébloui d'un hommage que sa triste situation rend encore plus glorieux? Non, Messieurs, il ne veut profiter de cet événement que pour la gloire de son Dieu et pour le salut de ses ennemis : il s'offre à régner sur ces peuples, s'ils veulent embrasser la religion de Jésus-Christ; et parce qu'ils rejettent cette condition avec hauteur, il rejette leur diadème avec mépris.

Il se voit donc réduit à traiter avec eux. On veut alors le forcer à faire un serment qui blesse la délicatesse de sa conscience; et ces mêmes mains, qui venaient de lui présenter une couronne, s'arment pour l'effrayer par l'appareil de la mort : l'un ne l'avait pas tenté, et l'autre ne l'étonne pas.

Il sort enfin de leurs mains par un traité plus favorable qu'on n'aurait pu l'espérer dans ces circonstances; et ce qu'on doit regarder comme un prodige de courage, il n'en sort que pour venir encore éprouver contre eux le sort des armes : nouvelle expédition, nouvelle preuve de sa magnanimité et de sa constance, nouvelle occasion de malheur et de disgrâce.

Dieu des armées, c'est donc pour les héros de votre religion que vous réservez vos traits vengeurs! c'est pour les ennemis de votre saint nom que vous préparez des lauriers et des triomphes! ce n'est plus contre des barbares qu'il lui faut combattre, c'est contre les plus terribles fléaux de votre colère! Vous ouvrez ces vases de mort que vous tenez dans vos mains, vous en faites sortir des maladies qui infectent les airs, qui énervent la force des soldats et qui leur font tomber les armes des mains : le glaive de votre ange exterminateur vient frapper son armée, comme s'il eût été un autre Sennachérib.

Je ne vois donc plus saint Louis armé de ce fer redoutable, qui portait dans les plus épais bataillons la terreur et la mort; je le vois uniquement occupé à visiter des malades et à les consoler; je le vois s'abaisser et s'exposer jusqu'à rendre les derniers devoirs à des cadavres infectés.

Bientôt il est atteint lui-même de la contagion mortelle, et il expire couché sur la cendre, en imitant la pénitence des solitaires. Il expire en bénissant la main du Seigneur qui le frappe et qui l'humilie en lui recommandant le salut de son peuple, en apprenant aux princes, ses enfants, à le servir et à l'aimer; en lui faisant, en leur présence, un humble et dernier sacrifice de sa vie, de sa couronne et de sa gloire.

Dois-je m'attacher ici à justifier la Providence? La religion nous oblige de l'adorer, elle nous dispenserait de la justifier.

Une fin si malheureuse devait sans doute mettre le comble à la sainteté de ce grand roi; elle devait même contribuer à la gloire et au bonheur de la France, à qui Dieu préparait, dans ses décrets éternels, des avantages dont nous jouissons encore et qu'on peut regarder comme la récompense de la patience héroïque de saint Louis.

Car sans vouloir pénétrer trop avant dans les vues et dans les desseins du souverain Maître, puisque nous voyons dans l'Ecriture des peuples et des royaumes entiers punis pour la faute des rois, ne pouvons-nous pas croire qu'il y a aussi des peuples et des royaumes récompensés pour leurs vertus?

Parce que vous m'avez fait ce sacrifice, dit le Seigneur à Abraham : *Quia fecisti hanc rem* (*Gen.*, XXII, 16), je ferai naître de vous une postérité aussi nombreuse que les étoiles du firmament et que les sables de la mer.

Serait-ce trop approfondir les secrets mystères du Seigneur, de penser qu'il dit pareillement à saint Louis : *Quia fecisti hanc rem;* parce que vous avez adoré mes jugements lorsqu'ils vous étaient le moins favorables, parce que votre vertu, éprouvée par les prospérités les plus brillantes et les revers les plus accablants, s'est également soutenue dans l'une et l'autre fortune : *Quia fecisti hanc rem;* je ferai descendre de vous une nombreuse suite de rois guerriers et pacifiques, de rois aimés de leurs sujets et redoutés de leurs ennemis : j'éteindrai la race de ces vassaux superbes, qui partageaient leur puissance, et je réunirai toutes les provinces qu'ils possédaient à votre couronne. Je relèverai la gloire de la France par la prudence de Charles V; je rétablirai par de miraculeuses victoires votre trône ébranlé sous le règne de Charles VII; j'y placerai Louis XII, le père du peuple; François Ier, le restaurateur des arts et des sciences; j'y ferai monter Henri le Grand, ce noble rejeton du dernier de vos enfants; il sera par sa valeur le vainqueur de son peuple, il en sera les délices par sa bonté; je le ferai rentrer dans le sein de cette Eglise, dont le malheur de son éducation l'avait arraché. J'étendrai les bornes de votre royaume par les conquêtes de Louis XIII; je lui donnerai de nouveaux accroissements sous le règne de Louis XIV, le plus long et le plus glorieux de tous les règnes; j'établirai sa postérité et la vôtre sur le trône d'Espagne, elle règnera sur les deux mondes. Je conserverai Louis XV pour le bonheur de la France, au milieu des débris et des ruines de la maison royale, désolée par les ravages de la mort : je donnerai à ce prince un cœur droit, un esprit élevé, un caractère doux et humain, et des sentiments d'amitié et de reconnaissance, rares dans un particulier, uniques dans un roi. Je lui donnerai un fils, digne héritier de son sceptre et de ses vertus; un fils qu'il aura le temps d'instruire lui-même dans l'art de régner; un fils, dont l'enfance sera formée comme la sienne, par les mains les plus habiles et les plus vertueuses.

Peuples, bénissez donc à jamais le nom du saint monarque, dont les vertus héroï-

ques vous ont obtenu du ciel tant de faveurs signalées; demandez-en par son intercession la continuation et la durée; honorez religieusement sa mémoire : et pour attirer sur vous-mêmes ses regards favorables, honorez-le en suivant les traces de sa sainteté. Il n'appartient qu'aux rois de pouvoir pratiquer ses vertus royales, mais tous peuvent imiter ses vertus chrétiennes, sa piété, son zèle, sa charité, sa patience.

Souvenons-nous que sans être couronnés comme lui sur la terre nous pouvons être couronnés avec lui dans le ciel, et que les mêmes sentiments de la religion, quoique exprimés par de moindres sacrifices, nous obtiendront la même récompense dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE.

Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar. (*Psal.* CXVIII, 46.)

Je parlais de vos lois et de vos commandements en présence des rois de la terre, et je n'en rougissais pas.

Madame (4),

Qu'a donc fait ce saint, si révéré dans les principaux Etats de l'Allemagne et du Nord, qui voit aujourd'hui sa sainteté reconnue et honorée par les hommages de ce que le monde a de plus auguste et de plus grand? Il s'est signalé, Messieurs, par un effort de courage, que le zèle le plus ferme et le plus intrépide n'ose quelquefois entreprendre qu'en tremblant; il a dit la vérité aux empereurs et aux princes; il a blâmé leurs vices sans blesser leur autorité; il a rendu à César tout ce qu'il a droit d'attendre d'un sujet fidèle, sans rien omettre de ce qu'un apôtre doit à son Dieu; il a su concilier les devoirs et les sentiments les plus opposés en apparence, la fermeté et le respect, la résistance et la soumission; il a enfin annoncé aux têtes couronnées les oracles du souverain Maître sans en rougir et sans se déshonorer, ni par une audace indigne d'un homme sage et vertueux, ni par une lâcheté encore plus indigne d'un ministre de Jésus-Christ.

Telles sont, ô mon Dieu! les merveilles de votre grâce; et si vous n'êtes jamais plus admirable que dans vos saints, avec quel éclat faites-vous briller votre grandeur et votre puissance dans ceux que vous envoyez prêcher votre Evangile aux princes et aux puissances du siècle.

Ces hommes, faibles par eux-mêmes, mais armés de la vertu de votre saint nom, parlent à ces maîtres du monde avec une autorité qui ne peut venir que de vous, ils menacent quelquefois de vos jugements celui qui a droit de les juger eux-mêmes; et, s'ils sont assez heureux pour imprimer dans son âme la crainte de votre justice et l'amour de votre loi, vous triomphez par la piété du monarque qui vous obéit; si leur zèle les conduit au martyre, vous triomphez encore par la constance d'un apôtre qui ne souffre que pour vous.

Je vais donc vous exposer ici, chrétiens, le triomphe de la grâce dans la vertu respectée et dans la vertu persécutée : vous la verrez humble et désintéressée, quand on la respecte; inébranlable, quand on la persécute. Vous admirerez un saint qui ne travaille que pour porter les hommes à la pratique de leurs devoirs et qui meurt pour ne pas violer le sien; un saint glorieux par les travaux de son apostolat : ce sera le sujet de la première partie; glorieux encore par la constance héroïque de son martyre : ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Jean n'eut pas plutôt reçu l'onction du sacerdoce, qu'il se regarda comme un prophète envoyé de Dieu, comme un apôtre de Jésus-Christ, chargé par état d'instruire les hommes, de gagner leur âme et d'étendre tous les jours le royaume de Dieu par de nouvelles conquêtes.

Deux fonctions partagent, comme vous savez, le sacré ministère des prêtres de la loi nouvelle : la prédication de la parole, dans la chaire de vérité; la réconciliation des pécheurs dans le tribunal de la pénitence. Dans la chaire, ils exhortent les hommes à se convertir, et dans le tribunal de la pénitence, ils jugent de leur conversion : dans l'une, ils leur montrent un Dieu miséricordieux qui les appelle à la pénitence; dans l'autre, ils leur ouvrent eux-mêmes les trésors de sa miséricorde. On sait laquelle de ces deux fonctions est la plus brillante; mais il serait difficile de décider quelle est la plus utile : la première est publique, et, par son éclat, elle éveille quelquefois la renommée; ainsi le mérite en peut être corrompu par la vanité : la seconde est essentiellement obscure et secrète; ainsi le mérite en demeure tout entier à la charité et au zèle. Saint Jean, se trouvant chargé de ces deux importantes occupations, demande continuellement à Dieu les grâces qui lui sont nécessaires pour persuader dans la chaire et pour absoudre à propos dans le tribunal de la pénitence.

Toute la ville de Prague retentit d'abord du bruit et de l'effet de ses prédications. Il ne cherche pas à plaire; il ne songe point à mendier des suffrages, ni à recueillir de stériles applaudissements; il ne parle que pour convertir. On ne lui voit donc point employer ces tours affectés de l'éloquence humaine qui éblouissent l'esprit sans aller au cœur. Les grands sentiments de religion dont il est rempli font en même temps la matière et l'ornement de ses discours. Ses paroles n'expriment que ce que son cœur sent : il inspire la crainte des jugements de Dieu par celle dont il est frappé; l'amour que nous devons tous à notre créateur et celui que nous devons à nos frères, qui sont ses images, par les ardeurs de cette charité divine dont il est embrasé; la compassion pour les malheureux, par les tendres sentiments dont il est pénétré à la vue de leur misère; le mépris des richesses, par

(4) Madame Henriette de France.

son désintéressement; l'amour des souffrances, par le désir qu'il a de ressembler à Jésus-Christ crucifié; la fuite du péché, par la crainte qu'il a de le commettre.

Le peuple accourt en foule à ses discours: on y arrive avec un bruit tumultueux; on en sort avec un morne silence: on ne pense point à le louer ni à l'admirer; on tremble, on gémit, on pleure, on rentre en soi-même et on se convertit à Dieu.

Le saint a l'avantage de recueillir le fruit de ses glorieux travaux, il voit son sacré tribunal environné d'une troupe de pécheurs contrits et humiliés. Quelle satisfaction pour un homme aussi zélé que lui pour le salut des âmes, qui ne respirait que la gloire de Dieu, qui ne désirait que de le voir servi, aimé et adoré par toutes les créatures, et de ramener à lui tous ceux qui s'en étaient séparés par le péché! Que de larmes de joie ne mêlait-il pas aux larmes de componction qu'il leur voyait répandre!

La cour ne tarde pas à être informée des succès de ce nouvel apôtre; elle veut le connaître et l'entendre. Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, qu'il doit être flatté de se voir recherché et désiré de ceux dont tout le monde recherche la faveur? Mais non, le saint en est si peu touché, qu'il délibère pendant quelque temps sur le parti qu'il doit prendre: rien ne l'attire dans ce superbe séjour, et tout le porte à s'en éloigner.

Rien ne l'y attire, parce que toutes les âmes sont égales à ses yeux; et pourvu qu'il conduise au salut des âmes vulgaires, il ne craint pas que Dieu lui reproche de n'en avoir pas converti de plus nobles et de plus distinguées. D'ailleurs, il envisage la cour comme le véritable écueil de l'éloquence chrétienne; il fait réflexion que le goût y étant plus parfait et plus éclairé, la censure ne peut manquer d'y être plus sévère. Quittera-t-il un peuple docile, pour parler à des grands dont il a tant de raison de craindre l'indocilité? Et comment, se dit-il à lui-même, pourrai-je prêcher l'humilité chrétienne au milieu des pompes et des grandeurs du siècle? la simplicité évangélique, au milieu des ruses et des déguisements de la politique humaine? le mépris du monde, au milieu de ses charmes? le désintéressement, à la source des richesses? la mortification, dans le centre des délices, et l'amour de la vérité, dans l'empire du mensonge et de la flatterie?

Si ces réflexions l'intimident, d'autres pensées le rassurent. Il sait que, malgré les portraits odieux que l'on fait de la cour, on y a vu, dans tous les temps, des vertus d'autant plus estimables qu'elles y étaient mises à des épreuves plus délicates. Il sait que les princes ne sont pas toujours infectés des vices qui les environnent, et que, las et importunés des discours flatteurs et artificieux qui les accablent, ils sont quelquefois d'autant plus avides de connaître la vérité, qu'ils la voient plus rarement. Il avait lu, dans l'Ecriture, que les prophètes allaient souvent prêcher dans les cours des princes, parce que leur exemple est d'un si grand poids, qu'en gagner un seul à Dieu, c'est lui gagner tout un monde. Ces motifs l'emportent et le déterminent; il entend la voix intérieure de la grâce qui lui dit, comme autrefois aux prophètes: Partez, ne craignez rien, c'est Dieu qui vous envoie; il vous a établi pour arracher et pour détruire, pour planter et pour édifier; il vous a choisi pour vous opposer, comme un mur d'airain, au torrent du vice et au débordement de l'iniquité: vous parlerez en son nom; et il mettra dans votre bouche des paroles de sagesse, auxquelles ses adversaires et les vôtres ne pourront résister. Animé par son zèle et soutenu par la vertu de ces promesses divines, le saint se rend à la cour de Vinceslas pour y prêcher l'Evangile. Cherchera-t-il à l'accommoder au goût et aux préjugés des grands de la terre? Non, chrétiens, il leur prêche les mêmes vérités qu'au peuple; et, sans vouloir mettre plus d'art et plus de politesse dans ses discours, il pense uniquement à y mettre plus de force; il s'attache à peindre plus vivement les supplices de l'enfer à des grands qui les ont plus mérités; les suites affreuses du péché, à des grands qui ont le malheur de le reproduire et de l'autoriser par leur exemple; le néant et la vanité de la figure du monde, à des grands qui en sont plus enivrés; le danger d'une mort prochaine, à des grands qui, s'étant fait un mérite de la mépriser par valeur, y joignent souvent la funeste habitude de n'en pas craindre les suites par irréligion.

Le croirait-on, Messieurs? La cour, loin de mépriser les discours du saint, les écoute avec un respect et un applaudissement qui montrent bien que les droits de la vérité et de la religion n'y sont pas anéantis. On pense même à lui donner des récompenses plus solides et plus recherchées que des louanges. Mais ne vous flattez pas, grands de la terre, de pouvoir jamais récompenser les véritables disciples de Jésus-Christ: vous avez en main de quoi payer les services intéressés de ces hommes ambitieux, qui n'ont en vue que leur fortune, mais que pouvez-vous donner à des saints? Leur donnerez-vous des biens qu'ils méprisent, des dignités qu'ils redoutent? On offre d'abord au saint un des plus considérables évêchés du royaume; mais il le refuse, parce qu'il en redoute l'éclat par humilité; les richesses, par désintéressement, et les devoirs, par délicatesse de conscience. On lui propose un de ces bénéfices enviés, qui procurent des revenus immenses à ceux qui les possèdent, sans les assujettir à aucun travail; mais le saint est encore plus effrayé de cette oisiveté opulente, que du fardeau de l'épiscopat. La cour, accoutumée à être continuellement importunée par des demandes, est étonnée de se voir si souvent rebutée par des refus; et pour trouver une récompense capable de satisfaire un homme si désintéressé, on est réduit à lui chercher des places qui flattent uniquement sa charité et son zèle. L'empereur le nomme

pour être le distributeur de ses aumônes, et l'impératrice l'appelle pour être le directeur de sa conscience. Il ne voit dans l'un de ces emplois que des pauvres à soulager; et dans l'autre, que l'âme d'une grande princesse à sanctifier. Il ne balance plus; il les accepte.

La princesse, qui le prenait pour guide dans les voies du salut, avait beaucoup de religion, sans avoir peut-être assez de piété. Elle vivait dans cet état de tiédeur et de négligence, qui n'est si ordinaire que parce qu'il est favorable à l'amour-propre, sans paraître s'écarter ouvertement des préceptes de la loi. On croit être vertueux, parce qu'on est exempt des plus grands excès du vice; et l'on se flatte de ne pas déplaire à Dieu, parce qu'on ne croit pas être dans l'habitude de l'offenser, comme si on pouvait l'aimer faiblement sans lui déplaire, et le servir négligemment sans l'offenser. Le saint réussit bientôt à tirer la princesse, qui lui a donné sa confiance, d'un état si dangereux; il lui apprend à renoncer de cœur et d'affection à toutes les vanités du siècle, pour se donner tout entière à Dieu; à gémir, comme Esther, de la dure nécessité où elle se trouve de se montrer aux yeux du monde avec un faste inséparable du rang qu'elle occupe, tandis qu'un si grand nombre de malheureux ne sont nourris que d'afflictions et de larmes; il l'oblige à retrancher de ce faste tout ce que la plus rigide bienséance ne rend pas absolument nécessaire, pour l'employer à leur soulagement; il lui apprend à se crucifier elle-même au fond de son cœur, par ces vertus secrètes, cette humilité cachée, ces mortifications inconnues au monde, que tant de saints ont pratiquées au milieu des délices du trône, et qui sont d'autant plus méritoires aux yeux du Seigneur, qu'elles sont moins exposées à ceux des hommes.

Cultivez, grand saint, cultivez avec soin cette âme choisie que la grâce du Seigneur a mise dans vos mains; portez-la, s'il est possible, jusqu'au plus haut degré de la perfection évangélique: il n'y a point d'état dans le monde qui n'en soit susceptible, puisque Jésus-Christ disait à tous les fidèles, sans exception: *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (*Matth.*, V, 48.) Ne vous contentez pas de laisser languir cette âme dans une médiocrité de vertu, qui ne convient ni à ses devoirs ni à son caractère; mais en travaillant à une œuvre si sainte et si digne de vous, ne vous flattez pas de jouir longtemps d'un repos qui n'est presque pas compatible avec la vertu. Vous éprouverez bientôt que la cour où vous vivez est une mer inconstante et orageuse, où le calme n'est pas de durée. L'ambition et la politique, guidées par le souffle de la fortune, peuvent en éviter les écueils; mais votre vertu, pure et inflexible, ne tardera pas à y être exposée aux plus affreuses tempêtes. Votre vie, déjà si glorieuse par les travaux de votre apostolat, ne le sera pas moins par la constance héroïque de votre martyre: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Bénissons le Seigneur de ce qu'il a donné à la France des rois justes, modérés et bienfaisants, qui mettent eux-mêmes des bornes à l'exercice de leur autorité souveraine, parce qu'ils commandent à un peuple qui ne sait point en mettre à son obéissance; des rois dont la vie nous est chère, dont les périls nous alarment, dont la conservation nous est précieuse, et par les droits sacrés et inviolables qu'ils ont sur notre amour en qualité de souverains, et par l'esprit d'équité et de sagesse qui préside à leur gouvernement; des rois enfin, que le ciel nous a donnés dans sa miséricorde, et qu'il ne peut nous ravir que dans les jours de sa colère. Rendons grâces au Seigneur d'un si grand bienfait: *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.* CXLVII, 20.) Tous les peuples de la terre n'ont pas toujours eu le même avantage; l'histoire des siècles passés nous fait voir quelquefois sur le trône des monstres d'orgueil et de cruauté, des hommes de sang, qui déshonoraient la royauté par leurs crimes, et l'humanité même par leurs excès. Ne rappelons point ici leurs noms odieux, et contentons-nous de gémir sur la triste nécessité où nous sommes de nommer une fois l'empereur Vinceslas, pour vous dire que ce prince eut le malheur de ressembler à ce portrait, et que les peuples qui lui étaient soumis furent encore plus malheureux d'éprouver tous les effets de cette funeste ressemblance. Les vices naissants de ce prince furent d'abord retenus par les principes de cette éducation chrétienne que l'on donne à la jeunesse: les discours et les exemples du saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, arrêtèrent quelque temps leurs progrès; mais bientôt son mauvais naturel se déclare, et, joint à l'ivresse du pouvoir absolu, il porte ce malheureux prince à tous les attentats de l'impiété, à tous les transports de la fureur. Le saint a beau lui faire entendre les cris de l'innocence opprimée, lui peindre toutes les horreurs de ses cruautés, lui déclarer que le sang de ses sujets, injustement répandu, retombera sur sa tête; il a beau le menacer de la justice d'un Dieu, protecteur des faibles et défenseur de la veuve et de l'orphelin, d'un Dieu, qui seul exerce dans cet univers un pouvoir dont le diadème ne saurait garantir: ses menaces n'ont aucun effet, et ses remontrances déplaisent. Il commence à porter partout cet air de disgrâce qui est si pénible à soutenir, et qui fait qu'on lit dans les yeux de tous les courtisans sa perte prochaine et assurée.

Telle fut, Messieurs, l'époque et le commencement de son martyre. Il souffre, parce qu'il a suivi les mouvements de son zèle, parce qu'il a dit la vérité, parce qu'il a voulu justifier l'innocence, secourir des malheureux, et contribuer au salut d'un prince qui lui avait donné jusqu'alors les marques les plus sensibles de son estime et de son affection. Mais quel funeste embra-

sement n'allumèrent pas dans la suite ces premières étincelles de colère et de mécontentement? La persécution, qui n'était d'abord que fâcheuse, ne tarda pas à devenir cruelle et violente; on vit renouveler les spectacles que donnèrent autrefois les tyrans dans les premiers siècles de l'Eglise; on vit le saint disciple de Jésus-Christ frappé, outragé, emprisonné, chargé de fers, et enfin condamné à une mort aussi glorieuse aux yeux de la foi qu'elle pouvait paraître triste et sinistre aux yeux du monde.

Vinceslas veut obliger le saint à lui découvrir les péchés dont l'impératrice s'était accusée à lui dans le tribunal de la pénitence. On n'avait point d'exemple d'aucun ministre de Jésus-Christ dont la fidélité eût été mise à une semblable épreuve; l'histoire même des plus cruelles persécutions de l'Eglise n'en fournissait pas : on y voit quelquefois les tyrans vouloir contraindre les prêtres et les pontifes à leur livrer les vases sacrés ou les divines écritures; mais on n'en avait point vu porter l'inhumanité et la fureur jusqu'à vouloir arracher du fond de leur âme des secrets inviolables, qui devraient toujours être ensevelis sous le sceau de la loi naturelle, quand même ils ne le seraient pas sous celui de l'autorité divine. Et si les prêtres et les pontifes de l'Eglise primitive refusaient avec tant de courage de livrer aux infidèles les vases sacrés qu'ils ne demandaient que pour les profaner, ou les livres de l'Ecriture qu'ils ne voulaient avoir que pour les brûler et les réduire en cendres, combien n'auraient-ils pas craint de profaner eux-mêmes, d'avilir et de discréditer le sacrement de Jésus-Christ, en violant ce secret divin qui est la base de la confiance des fidèles, qui ne peut jamais être recherché que par une curiosité sacrilége, ni révélé que par les plus impardonnables de tous les attentats?

Vous ne serez donc point surpris, Messieurs, de voir le saint résister constamment aux interrogations les plus pressantes, aux commandements les plus absolus, aux plus effrayantes menaces? vous ne serez point étonnés de lui entendre dire : *Secretum meum mihi* (*Isa.*, XXIV, 16); mon secret est à moi, et rien ne sera jamais capable de me l'arracher : ou plutôt, il n'est pas à moi, ce secret qu'on me demande; il appartient au fidèle qui me l'a confié, il appartient au souverain juge qui m'en a fait le garant et le dépositaire : peu importe qu'il soit léger ou considérable, qu'il soit conforme aux rapports envenimés de la calomnie, ou qu'il soit propre à les étouffer : *Secretum meum mihi;* c'est toujours un secret sacré et inviolable; et dût-on me faire souffrir mille morts il ne sortira jamais de ma bouche.

Inébranlable dans ces sentiments, le saint se dévoue lui-même à toutes les rigueurs du martyre. Et de quel martyre, Messieurs! combien de circonstances contribuent à en relever la gloire!

Le motif de son sacrifice en montre la générosité; l'obscurité et les ténèbres qui le couvrent en montrent la pureté; la durée de son sacrifice en marque la constance; enfin, les miracles qui l'accompagnent en prouvent la sainteté.

Sacrifice dont la générosité se découvre par son motif. Car ne semble-t-il pas, Messieurs, que l'on aurait moins de peine à mourir pour toute la religion qu'à faire le sacrifice de sa vie à un seul point de la loi de Dieu, à un seul article de cette religion? On dirait que ce grand objet rassemble en quelque sorte toutes les forces de notre âme, quand il se montre à elle dans sa totalité : on se ferait une peine de l'abandonner tout entier; mais il ne s'agit que de renoncer à un seul article de la loi : si l'on n'est pas soutenu par toute la générosité d'un chrétien fidèle, on deviendra naturellement plus faible et plus fragile.

Sacrifice dont la pureté se vérifie par les ténèbres et l'obscurité qui le couvrent. Le saint ne fut point exposé à cette vue des hommes, qui a quelquefois tant de pouvoir sur nos sentiments; il ne fut point traduit, comme les premiers martyrs, à des tribunaux environnés d'une troupe nombreuse de païens et de fidèles qui les écoutaient, qui les considéraient, et dont les regards attentifs les avertissaient qu'ils allaient lire dans tous les yeux l'éloge de leur constance ou la condamnation de leur faiblesse. On ignora longtemps le sujet de sa disgrâce; tout se passait entre l'empereur et lui. Le prince employait, dans des entretiens particuliers, les promesses et les menaces pour affaiblir sa vertu et pour vaincre sa résistance, sans que les courtisans, quoique toujours attentifs à découvrir les plus secrets ressorts des mouvements de la cour, eussent aucune connaissance de ceux qui faisaient agir le prince et qui attaquaient la vertu du serviteur de Dieu. Ils voyaient le souverain troublé et agité, sans pouvoir pénétrer la cause de son mécontentement : il fallut attendre, pour qu'ils en fussent instruits, que son indiscrétion la leur fît connaître. Le saint était incapable de la leur apprendre : aucun d'eux ne pouvait donc être spectateur du combat ni témoin de la victoire; et le sacrifice le plus pur est celui qui n'est aperçu que de Dieu.

Sacrifice dont la constance est marquée par sa durée. Le saint ne fut pas mis d'abord dans la pressante alternative de parler ou de mourir; on le laissa pendant plusieurs mois flottant, pour ainsi dire, entre la vie et la mort : tantôt éloigné de la cour, et tantôt rappelé; tantôt captif dans une noire prison, et tantôt délivré; attiré par des promesses, repoussé par des injures; fatigué par mille sortes de persécutions différentes, il eut tout le temps de peser à loisir les avantages de la complaisance et les inconvénients de la fermeté. Le ciel lui fit connaître enfin que cette persécution, d'autant plus pénible qu'elle était plus ménagée, finirait par le martyre. Sa constance aurait pu paraître moins héroïque par la surprise d'une mort imprévue; Dieu

l'éprouva encore, en lui donnant une connaissance anticipée du temps et du genre de sa mort. Un jour, pendant qu'il prêchait au peuple, éclairé tout à coup par une lumière prophétique, il aperçut dans l'avenir l'heureux terme de sa destinée. Il avertit de sa fin prochaine le peuple qui l'écoutait : Encore un peu de temps, dit-il, comme le Sauveur à ses disciples, et vous ne me verrez plus : *Modicum et jam non videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 16.)

Peu de jours après, sa prédiction s'accomplit. Le prince fait encore un dernier effort pour le forcer à satisfaire sa criminelle curiosité, en révélant des secrets qui doivent être ensevelis dans un éternel silence; et ne pouvant les lui arracher, il ordonne que l'on précipite le saint du haut du pont de Prague, aussitôt que le soleil aura fini sa course, espérant que son crime et sa honte demeureront à jamais cachés dans les ténèbres de la nuit et sous les eaux du fleuve : précaution inutile; un miracle fait connaître au peuple la mort du serviteur de Dieu, et prouve en même temps la sainteté de son sacrifice. Son cadavre flottant est environné d'une lumière éclatante, qui couvre la surface des eaux. Un peuple innombrable accourt sur le rivage : on veut aller à la source de ce prodige; et l'on trouve le corps du saint que l'on retire avec respect, comme une relique précieuse.

Qui pourrait exprimer ici vos justes regrets, auguste impératrice, quand vous apprîtes la fin tragique de cet homme de Dieu, qui vous conduisait avec tant de zèle et tant de lumière dans les voies de la piété; quand on vous dit que la confiance religieuse, dont vous l'aviez honoré, avait été la cause de sa mort et le sujet de son martyre? Vous ne murmurâtes point contre la Providence, il vous avait trop bien appris à respecter ses adorables décrets; vous levâtes seulement les yeux vers le ciel, comme le prophète Elisée, en vous écriant : *Pater mi, pater mi, currus Israel et auriga ejus* (IV *Reg.*, XIII, 14); ô mon père, ô sage conducteur d'Israël, qui régnez présentement dans le ciel, obtenez-moi des grâces qui me consolent de votre perte et qui suppléent à vos saintes instructions.

Cependant le Seigneur continue à glorifier son serviteur par les plus éclatantes merveilles. Il devient le patron du royaume, le protecteur des fidèles, la terreur des impies, l'appui des faibles, le consolateur des affligés, la ressource des infirmes et des malheureux : chaque jour est marqué par quelque prodige. Arrivés à son tombeau, les malades y viennent chercher leur guérison de toutes les contrées de la Bohême : à peine ont-ils touché cette terre sacrée avec cette foi vive et ardente qui transporte les montagnes, que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les muets recouvrent l'usage de la parole. Le royaume est-il affligé d'une contagion funeste? la patrie du saint en est préservée, et le fléau de Dieu semble respecter le lieu de sa naissance.

Ses miracles attirent enfin sur lui l'attention de l'Eglise entière; et lorsqu'on travaille à recueillir ses cendres pour les placer sur l'autel, on s'aperçoit que son tombeau renferme, depuis plus de trois siècles, un prodige étonnant : cette langue, dont le silence héroïque l'avait conduit à la mort, se trouve saine et entière; c'est la seule portion de son corps qui ait constamment échappé aux ravages de la corruption.

Ce miracle se voit encore, et il devient de jour en jour le plus grand et le plus admirable par sa durée. Ainsi nous pouvons dire que ce saint, après avoir défendu la religion avec tant de zèle pendant sa vie, la défend encore dans le silence de la mort, puisque sa langue incorruptible nous fournit une preuve immortelle et victorieuse de la certitude de notre foi, de la sainteté de nos sacrements et des obligations indispensables que nous imposent les lois de Jésus-Christ et de l'Eglise.

Mais si la religion triomphe par la constance héroïque de ses martyrs et par les merveilles qui demeurent quelquefois imprimées jusque sur leurs cendres, combien lui est il glorieux de voir d'augustes princesses honorer ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ par un culte religieux! Quel lustre ne reçoit-elle pas, Madame, de cette piété sincère qui vous a conduite aujourd'hui dans le temple du Seigneur! Vous y tenez la place de cette grande et pieuse reine qui vous a donné le jour et dont vous imitez toutes les vertus. Vous y venez implorer, pour le roi et pour elle, la protection d'un saint tout-puissant auprès de Dieu. Combien doit lui être agréable l'encens de vos prières qui partent d'un cœur si pur et si fidèle à tous les devoirs de la piété! Puissent des vœux si dignes d'être exaucés attirer du ciel les plus amples bénédictions sur cette maison royale dont vous faites un des principaux ornements par votre mérite! Et pour achever de remplir les désirs d'une âme aussi pénétrée que la vôtre de tous les sentiments de la religion, puisse le glorieux martyr, dont vous venez d'entendre l'éloge, employer toute la force de son intercession pour vous obtenir une place plus brillante encore et plus désirable que tous les trônes du monde, dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

SERMON XV.

POUR LA FÊTE DE LA BIENHEUREUSE JEANNE DE FRANCE, FILLE DE LOUIS XI ET PREMIÈRE FEMME DE LOUIS XII, FONDATRICE DE L'ORDRE DES RELIGIEUSES DE L'ANNONCIADE.

Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abnegat semetipsum, et tollat crucem suam et sequatur me. (*Luc.*, IX, 23.)

Jésus-Christ disait à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.

L'auguste princesse dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, ne se crut point exceptée de cette règle générale; elle eut soin de prendre pour elle ce que Jésus-

Christ avait dit pour tous, et se persuada que la religion chrétienne, étant établie sur la croix de Jésus-Christ, ne pouvait se soutenir que sur ce fondement. Elle embrassa donc cette croix dès sa plus tendre jeunesse, et voulut la porter jusqu'à la fin de ses jours. La Providence, qui avait formé sur elle des desseins de miséricorde, et qui lui préparait une place distinguée dans le ciel, la mit de bonne heure sous le joug de la croix. Toute sa vie ne fut qu'une suite continuelle de malheurs et de souffrances: et elle finit par ensevelir dans un cloître tout ce que les prérogatives de sa naissance lui laissaient encore de commodités et de délices, qui ne ressemblaient point assez à la croix de Jésus-Christ. Son zèle, enfin, la porta à fonder un ordre religieux, qui fait une profession particulière de marcher comme elle sur les traces d'un Dieu crucifié.

Je vais donc vous la représenter ici dans les deux points de vue qui ont partagé les deux différents temps de sa vie. Dans le premier, elle ne fut occupée qu'à porter ses propres croix et à s'unir sans cesse à celle de Jésus-Christ; dans le second, elle s'appliqua singulièrement à inspirer aux autres l'amour de la croix. La constance d'une princesse malheureuse à porter sa croix: ce sera le sujet de la première partie; le zèle d'une illustre fondatrice à inspirer et à perpétuer l'amour de la croix: ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On a bien raison de dire que la grandeur et les richesses ne sont point par elles-mêmes capables de faire le bonheur de la vie, que les chagrins les plus noirs et les soucis les plus cuisants peuvent quelquefois s'introduire dans les palais des rois, qu'ils peuvent inquiéter des têtes couronnées, et déchirer des cœurs souvent plongés dans l'affliction et dans l'amertume, lors même qu'ils paraissent nager dans la joie et dans les plaisirs. Or, quand le cœur n'est pas content, que peuvent faire au bonheur de la vie les titres, les dignités, les honneurs et tout le faste extérieur qui environnent les grands de la terre? La princesse, dont le chef de l'Eglise vient d'autoriser le culte public par un décret authentique et respectable, éprouva, plus que personne, toute la solidité et toute l'amertume de ces tristes vérités. Attachons-nous donc ici à considérer ce qu'il y a eu de propre et de particulier dans ses souffrances.

Tous les saints ont porté leur croix; mais leurs peines et leurs souffrances n'ont pas toujours commencé avec leur vie, elles ne leur sont pas venues de ceux qui leur étaient unis par les liens les plus étroits de la nature: ils ont souffert enfin, mais leurs peines leur donnaient quelque relâche. Celle-ci, malheureuse dès son enfance, a commencé de bonne heure à porter sa croix; malheureuse par ceux mêmes qui devaient faire le bonheur de sa vie, a souffert avec une constance qui a été jusqu'à les aimer; malheureuse, enfin, sans interruption, a souffert avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

Je dis, premièrement, qu'elle a porté sa croix dès sa plus tendre enfance. Vous savez que, dans le royaume où nous vivons, les filles des rois ne sont point regardées comme de solides appuis du trône, puisqu'elles naissent incapables d'y succéder, par une loi aussi ancienne que la monarchie, qui, depuis douze siècles, n'a encore souffert aucune atteinte. Louis XI, jaloux de transmettre à sa postérité une couronne dont il avait su mieux qu'aucun de ses prédécesseurs relever la puissance et la gloire, ne reçut donc qu'avec chagrin le premier fruit d'un mariage qui, en lui donnant un enfant, ne lui donnait aucun héritier. Ce prince est assez connu dans nos histoires par le talent singulier de faire craindre et respecter son autorité: on peut croire qu'il fallait absolument plaire à un tel prince pour avoir quelque satisfaction; et que celui qui avait porté si haut les droits de la puissance royale qu'il avait reçue de Dieu, ne mettait guère de bornes à l'autorité paternelle qu'il avait reçue de la nature. Les courtisans, qu'il avait accoutumés à trembler devant lui, et à composer leur visage, à régler leurs démarches et leurs discours sur les siens, entrèrent d'abord ou parurent entrer dans sa peine. L'aversion qu'il témoignait ouvertement à cette princesse se répandit dans toute sa cour: on lui fit en quelque sorte un crime de naître. Au lieu de ces doux noms que la simple nature apprend à prononcer, au lieu de ces tendres respects qu'attire naturellement la splendeur de la naissance, jointe à la faiblesse du premier âge, la princesse ne trouvait partout que froideur, sécheresse, indifférence, et peut-être que dureté. Elle passa ainsi les premières années de sa vie, réduite à essuyer à tout moment ces refus, ces dégoûts, ces contradictions habituelles, qui font le malheur et la tristesse de l'enfance. Cependant, jamais le murmure ne sortit de sa bouche: elle avait droit de se plaindre de tout le monde, et personne n'eut jamais le moindre sujet de se plaindre d'elle. Condamnée, dès sa naissance, aux larmes et à la douleur, elle se dévoua à la patience chrétienne; dès qu'elle fut capable de la pratiquer et de la connaître, elle vivait dans la solitude et dans la retraite, et s'écriait souvent, dans ses longs et fréquents entretiens avec le Seigneur: *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (*Thren.*, III, 27) Que je me trouve heureuse, ô mon Dieu! de ce que vous commencez de si bonne heure à me charger du joug de votre croix!

Lorsqu'elle fut plus avancée en âge, elle crut devoir prendre un directeur de sa conscience, capable de la conduire et de la soutenir dans les voies du salut; elle en choisit un, par préférence, dans un ordre qui avait pris naissance et qui s'était accru à l'ombre de la croix de Jésus-Christ; dans

un ordre qui faisait une profession particulière d'honorer et d'imiter les souffrances et le crucifiement de ce divin Sauveur, par la pauvreté la plus étroite et la mortification la plus rigoureuse; dans un ordre, qui avait vu sur le corps de son saint fondateur l'image sanglante et miraculeuse des cinq plaies de Jésus-Christ : quel progrès ne fit-elle pas dans la science de la croix, sous des guides instruits à l'école de François d'Assise? Dès lors elle ne se contenta plus des croix que la Providence avait semées sur ses pas, elle voulut y en ajouter de nouvelles; elle introduisit dans le palais des rois les pratiques les plus rudes et les plus austères des cloîtres. Qu'avait-elle donc besoin de demander, comme elle fit alors, d'y ensevelir toute sa grandeur par des vœux irrévocables? La cour n'était-elle pas un cloître pour elle? n'y donnait-elle pas autant d'heures à la prière, autant d'étendue à l'austérité, autant de sacrifices à l'obéissance, que si elle eût vécu retirée dans la maison la plus régulière et la plus fervente?

Tant de vertus fléchirent enfin le cœur de Louis XI. La naissance d'un fils ayant effacé les chagrins et les inquiétudes que cette princesse lui avait causées en naissant, le disposa d'abord à lui rendre plus de justice. Sa piété, sa douceur, sa résignation, sa patience, achevèrent de le gagner. Il commença donc à la regarder avec d'autres yeux.

Vous vous imaginez, chrétiens, qu'elle va être plus heureuse : mais non; de toutes les croix qui lui sont réservées, elle n'a encore porté que les plus légères. Le roi son père la rendra plus malheureuse par la bienveillance, qu'elle ne l'a jamais été par son aversion. Il prend la résolution de l'établir, et de lui choisir, parmi les princes de son sang, un époux digne d'elle et digne de lui; il jette les yeux sur le duc d'Orléans. Ce prince qui monta dans la suite sur le trône, et qui est si connu dans nos histoires sous le nom de Louis XII, avait toutes les qualités du corps, de l'esprit et du cœur, qui peuvent rendre un homme accompli. Le nom de *Père du peuple*, qu'il mérita de porter pendant son règne, rendra sa mémoire toujours chère et précieuse à la France; ce titre suffira pour vous le faire connaître, il renferme un éloge complet, et vaut lui seul plus de louanges que je ne pourrais lui en donner dans ce discours. On sait qu'il ne lui fut pas donné par des bouches vendues à la faveur, mais par le suffrage libre et unanime de tout son peuple; on sait qu'il chercha plutôt à le refuser par modestie qu'à l'usurper par autorité; on sait enfin qu'il ne fut pas seulement gravé sur le marbre et sur l'airain, mais encore dans le cœur de tous ses sujets, où il s'est bien mieux conservé que sur un autre monument. Aussi la postérité, à qui il appartient de réformer les impostures de la flatterie, et qui ne manque jamais d'user de son droit à l'égard des princes, l'équitable postérité n'a-t-elle jamais entrepris de le lui ravir.

Par quelle fatalité arrive-t-il qu'un prince, si capable de connaître le vrai mérite, et si porté par la beauté de son caractère à s'y attacher, se trouve prévenu d'une antipathie invincible pour la princesse qu'on lui destine? Par quelle fatalité arrive-t-il que celui qui se faisait un devoir de supporter les défauts des personnes qui lui étaient indifférentes, ne peut pas même souffrir les vertus de celle qui doit lui être la plus chère? A qui attribuerons-nous cette aversion placée dans le cœur du plus juste et du meilleur de tous les hommes, cette aversion que vingt années entières de larmes, de patience et de soumission, ne purent jamais vaincre? Serait-ce aux défauts de la princesse; mais qui jamais en eut moins? et si elle eut quelques défauts, dans qui les a-t-on vus compensés par de plus grandes vertus? Serait-ce au goût dépravé du prince? mais qui jamais eut l'âme plus grande, plus belle et plus magnanime? Un prince qui, pendant tout le cours de son règne, sut faire le bonheur et les délices de tant de milliers d'hommes, avait sans doute en lui de quoi rendre une épouse heureuse : d'où vient donc que deux mérites si parfaits ne peuvent s'unir ensemble et se concilier? à quoi attribuerons-nous encore une fois cette discorde incompréhensible? Nous l'attribuerons uniquement à votre providence, ô mon Dieu : vous aviez résolu dans les conseils de votre sagesse de sanctifier cette princesse par la croix, vos desseins s'accomplissent, tout se change en croix pour elle; et ce qui semblait devoir la rendre heureuse, ne sert qu'à mettre le comble à ses malheurs.

Louis XI n'était pas accoutumé à trouver de la résistance à ses volontés; il avait réduit les premières têtes de l'État à la plus aveugle soumission. Il fut donc obéi : le duc d'Orléans donna sa main, quoiqu'à regret, à une princesse qu'il détestait au fond de son cœur; et l'autorité absolue du monarque vint aisément à bout de former ces nœuds mal assortis, qui ne servirent qu'à lier plus étroitement sa fille à la croix de Jésus-Christ, et à établir plus solidement ses malheurs et ses disgrâces. La voilà donc condamnée à souffrir de nouveaux chagrins; et ce qui est infiniment plus rude et plus sensible, à les éprouver de la part de ceux à qui elle devait être plus chère : elle ne se voit délivrée de l'indifférence et de l'aversion d'un père que pour retomber dans celle d'un époux. Si elle eût été capable de répondre à ses injustes sentiments par des sentiments pareils, elle n'aurait pas manqué de ressources pour se venger. Quelques sévères que puissent être les lois du mariage à l'égard d'un sexe condamné par la nature à la soumission et à l'obéissance, on sait que les personnes d'un si haut rang trouvent plus d'un moyen de se mettre au-dessus des lois; que même, dans de moindres conditions, les hommes ne jouissent pas toujours paisiblement de la supériorité qui leur est propre; et que, dans une société aussi longue et aussi habituelle, il est assez rare que les mépris et les outrages ne soient pas au moins réciproques.

La princesse, toujours esclave de ses plus austères devoirs, ne répondait aux mépris de son époux que par les marques de la soumission la plus parfaite et du plus sincère attachement. Dites, si vous voulez, que cet attachement était l'effet d'une inclination purement naturelle; elle n'en était que plus à plaindre : et s'il est vrai que les supplices du cœur sont les plus vifs et les plus sensibles, que n'avait-elle pas à souffrir? L'amour méprisé, disait un ancien, se change en fureur, mais c'est quand il est criminel et passionné; l'amour méprisé ne produit que la douceur et la patience, quand il est vertueux. Elle se contentait donc de gémir secrètement en présence du Seigneur sur la rigueur de sa situation, et de chercher dans la prière et dans les chastes entretiens du divin Epoux, l'unique consolation qui puisse dédommager une âme sainte. Elle se nourrissait en secret du pain des larmes; elle dévorait ses chagrins et ses douleurs : une discrétion généreuse les lui faisait dissimuler avec soin. Elle avait un père, et ce père était roi, et ce roi était infiniment redoutable dans ses vengeances : s'il eût connu toutes les peines d'une fille qu'il chérissait, il n'eût pas manqué d'y appliquer des remèdes les plus extrêmes et les plus violents ; et quoique toute la puissance royale ne fût pas capable de lui rendre le cœur de son époux, puisqu'après tout ce cœur était essentiellement libre dans ses sentiments, elle pouvait du moins lui procurer le plaisir de la vengeance, que mille autres, à sa place, n'auraient pas regardé comme une faible ressource. Elle n'avait qu'à parler, elle n'avait qu'à se plaindre; il ne fallait qu'un mot, mais ce mot était un crime : ce mot était contraire aux lois sacrées de son engagement. Elle garde donc le silence, ou elle retient ses larmes, ou elle ne les répand que dans une obscurité impénétrable aux yeux de son père. Si son époux, moins attentif à ses propres intérêts qu'elle ne l'était elle-même, laisse imprudemment échapper à son égard quelque marque publique de mépris ou d'indifférence que la renommée, qui observe si curieusement les actions des princes, porte aussitôt aux oreilles du roi, elle se charge elle-même de justifier son époux. Ainsi, ou elle ne parle point de ce qu'elle souffre, ou elle n'en parle que pour excuser l'auteur de ses souffrances.

O silence héroïque! ô larmes précieuses, et si longtemps cachées! Grande princesse, à quel nouveau genre de martyre avez-vous donc été réservée? un amour toujours offensé, et des larmes toujours captives! Où sont donc ces beaux jours, ces jours heureux, que semblaient vous promettre votre auguste naissance, et l'affection d'un père si puissant et si absolu?

Ne pensez pas au reste, chrétiens, que son silence ne fût l'effet que d'une politique assez ordinaire, qui engage presque toujours à couvrir, autant qu'il est possible, sous le voile du secret, des chagrins domestiques, dans la crainte de se voir abandonnée aux discours du public. Le roi son père, savant dans l'art de dissimuler, et qui en faisait gloire, aurait bien trouvé le moyen de lui épargner ces discours. Par combien de mortifications cachées aurait-il su punir son époux des chagrins qu'il lui causait? Il eût couvert du même voile et les peines de la fille et les vengeances qu'il en aurait tirées: il aimait surtout à dérober aux yeux mêmes qui l'éclairaient de plus près les motifs de ses actions; et il a souvent employé la politique la plus subtile et la plus déliée dans des occasions moins intéressantes.

Charles VIII lui ayant succédé, elle voulut user, à l'égard de ce nouveau roi, de la même réserve et de la même discrétion qu'elle avait gardée si généreusement pendant la vie de Louis XI, pour épargner de cruels chagrins à un époux qui la ménageait si peu; mais ces sortes de secrets, même dans les familles royales, passent plus aisément des sœurs aux frères, qu'ils ne remontent des enfants jusqu'au père. Charles VIII, avant que d'être roi, savait tout ce que sa sœur avait à souffrir; et dès qu'il fut monté sur le trône, l'autorité royale fut employée malgré elle pour la venger. On en vint aux derniers éclats; des intérêts politiques se joignirent malheureusement aux intérêts domestiques, pour augmenter le trouble et la division. Deux fois le duc éprouva, par la perte de sa liberté, tout le poids de la colère et de l'indignation de son maître!

Grande princesse, quels furent vos tourments et quelle fut en même temps votre patience et votre résignation durant ces funestes troubles! Que de larmes et de prières pour fléchir la colère du monarque et pour adoucir le sort de l'époux! que de moyens furent mis en œuvre pour concilier, dans des circonstances si délicates, les intérêts d'un frère, les intérêts d'un roi, les intérêts d'un époux, et par-dessus tout, les intérêts de Dieu! Elle obtint enfin la liberté de ce prince, qui parut fort peu touché du service important qu'elle venait de lui rendre, et qui la traita toujours avec la même indifférence. Mais quelle nouvelle révolution se prépare! Il ne sort de prison que pour monter sur le trône, après la mort subite et prématurée de Charles VIII. Le voilà doublement maître du sort et du bonheur de la princesse, comme époux et comme roi; mais le premier usage qu'il fait de ce nouvel accroissement d'autorité, c'est de rompre tous les nœuds qui l'unissaient avec elle. Ce prince, qui, dès les premiers jours de son règne, avait su dire si noblement qu'il ne convenait pas à un roi de venger les injures d'un duc d'Orléans, ne peut se résoudre à supporter, étant roi, la vue d'une princesse qui lui avait rendu tant de services lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que j'entreprenne ici de porter mon jugement sur le fameux divorce qui mit le comble à tous les malheurs de cette princesse! Je sais trop le respect qui est dû aux deux autorités qui

concourent pour l'établir; je sais que la conduite des têtes couronnées à l'égard des objets de cette importance, ne peut être jugée qu'au tribunal de celui qui s'est réservé à lui seul le droit et le pouvoir de juger les souverains; je sais enfin que l'Ecriture nous défend de toucher aux oints du Seigneur et d'exercer notre malignité sur les décisions de ses grands prêtres et de ses prophètes : *Nolite tangere christos meos, et in prophetis meis nolite malignari.* (*Psal.* CIV, 15.)

Contentons-nous donc d'adorer ici la conduite de la Providence, qui ne cessa d'éprouver cette princesse par le feu de la tribulation. Une grande province lui fut donnée pour apanage; elle y parut en reine, à la vérité, mais en reine répudiée et abandonnée; elle fixa son séjour dans une ville où son époux avait souffert autrefois une longue et rigoureuse captivité; elle fut obligée de s'y montrer dégagée de ces nobles liens qui l'unissaient avec lui, et mille fois plus humiliée de ce dégagement qu'elle n'avait pu l'être de sa captivité.

Attachons-nous ici, chrétiens, à considérer dans cette princesse un fidèle tableau des misères de la vie humaine. Enfants malheureux, venez apprendre d'elle à souffrir patiemment les humeurs, les caprices et les préférences injustes de vos parents; venez apprendre à bénir le Seigneur, lorsqu'il vous procure de bonne heure l'avantage inestimable de porter votre croix à la suite de Jésus-Christ. Epouses infortunées, venez apprendre d'elle à supporter sans murmure le poids de vos chaînes, quoique l'on puisse souvent les regarder, avec justice, comme la plus rude épreuve de la patience chrétienne, parce qu'elle est la plus continue et la plus irrémédiable; venez apprendre d'elle à réprimer sans cesse les désirs et les emportements de la haine et de la vengeance, à tout souffrir, s'il le faut, pour contribuer, autant qu'il est possible, au bonheur et à la satisfaction de l'auteur de vos souffrances : puisque, après tout, quelque difficile que puisse être, en certaines rencontres, une conduite si généreuse et si désintéressée, elle n'en est pas moins commandée, et qu'il sera toujours vrai de dire que votre salut éternel est à ce prix.

Vous avez vu, chrétiens, quelle fut la constance d'une princesse malheureuse à porter sa croix; il est temps de vous montrer quelle fut le zèle d'une illustre fondatrice à inspirer aux autres l'amour de la croix : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La véritable sainteté doit aimer à répandre ses sentiments; elle voudrait pouvoir les graver dans tous les cœurs. Comme un de ses principaux devoirs est d'aimer le prochain comme soi-même, elle n'est pas moins inquiète du salut des autres que du sien propre. Cette sainte inquiétude a souvent troublé le repos des solitaires jusque dans leurs déserts; comment ne se serait-elle pas fait sentir à une princesse que sa grandeur et sa naissance mettaient en état de faire des établissements si utiles au progrès de la piété, et de les soutenir en même temps par son autorité et par son exemple? Cette vertueuse reine ne fut donc pas insensible au zèle du salut des âmes, qui lui fit naître le désir d'inspirer aux autres cet amour de la croix dont elle fut pénétrée toute sa vie. Dès sa première jeunesse, elle avait eu la pensée de fonder un nouvel ordre de vierges consacrées à Dieu; mais toujours occupée ou à prévenir ou à supporter patiemment des orages domestiques, elle fut obligée de tenir longtemps ce dessein caché : son zèle attendait paisiblement de la Providence une occasion favorable pour l'exécuter; elle lui fut enfin accordée, cette occasion précieuse et si longtemps désirée. Arrachée du trône par la sentence du divorce, dégagée de tous les liens qui l'attachaient à la cour, rendue à elle-même et à son divin Epoux, elle pensa sérieusement à établir l'ordre qu'elle avait projeté et qui devait être son ouvrage chéri.

Mais dès la première ouverture qu'elle en fait au directeur de sa conscience, elle le trouve tout à fait opposé à ce projet; il le désapprouve, il le contredit; l'idée de la nouveauté l'épouvante. La reine cherche à le persuader par ses raisons, sans vouloir l'emporter par son autorité. Il se rend enfin, il est convaincu, mais le souverain pontife ne l'est pas. Le zèle ardent de la reine rencontre à chaque pas de nouvelles difficultés et de nouveaux obstacles; elle n'entreprend de les vaincre que par sa patience et par sa docilité. Si elle souffre de voir le Saint-Siége s'opposer à ses pieux desirs, elle se console dans l'espérance que le même Dieu, qui les lui a inspirées, saura bien trouver les moyens de les faire réussir; elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Qu'il y a de grandeur et de noblesse dans ce zèle toujours paisible et toujours tranquille! Il faut avouer que les projets des saints sont autrement formés et conduits que ceux des autres hommes. L'inquiétude humaine se mêle toujours dans le zèle des chrétiens imparfaits; les saints, au contraire, ont un zèle qui n'est à charge ni aux autres ni à eux-mêmes. Cependant, qui jamais eut moins sujet de se défier de ses lumières qu'une reine dont le zèle était éclairé par des lumières supérieures? Et quand je parle de lumières supérieures, je n'entends pas seulement celles qui pouvaient lui venir de la nature, et qui devaient être perfectionnées en elle par tous les avantages de l'éducation et du commerce de la cour; je parle des lumières d'en haut, de ces lumières célestes et surnaturelles que le Seigneur accorde à des âmes privilégiées dans les communications intimes qu'elles ont avec lui. Je sais, chrétiens, que ses dons extraordinaires ne sont pas communs; mais s'il y a de l'inconvénient à les admettre trop légèrement, il y en a sans doute encore da-

vantage à les rejeter toujours avec opiniâtreté, puisque si l'un nous rapproche de la superstition, l'autre semble pencher vers l'incrédulité. Après tout, il est incontestable que les révélations sont possibles, puisque l'Ecriture nous en atteste plusieurs. Or, si les saints de l'Ancien Testament, si Moïse, si les prophètes et les apôtres en ont eu, comme nous n'en pouvons douter sans révoquer en doute la foi même que nous professons, les saints qui les imitent peuvent donc en avoir de semblables. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et ce qu'il a fait pour quelques-uns de ses favoris, il a pu l'accorder à d'autres. On sait d'ailleurs que, s'il communique des faveurs si particulières à quelques âmes choisies, c'est surtout à celles qu'il a purifiées dans le feu de la tribulation comme l'or dans la fournaise, et qui, dans cette épreuve, se sont trouvées dignes de lui ; on sait que ces dons si rares et si précieux sont spécialement réservés à des âmes entièrement mortes à elles-mêmes, dont la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; or, quel saint a jamais possédé tant de vertus éminentes dans un plus haut degré que cette grande reine? Ses souffrances, ses actions, ses sentiments, tout porte le caractère d'une vertu sublime et singulière qui méritait d'être récompensée par des dons extraordinaires et singuliers. Qui pourrait donc nous empêcher de croire qu'elle reçut, en effet, ces faveurs dont elle s'était rendue si digne? Qui pourrait nous empêcher de croire ce que rapportent les historiens de sa vie, qu'étant un jour en prières devant un autel consacré à la mère de Dieu, pour qui elle eut toujours une dévotion tendre et particulière, cette reine des anges lui apparut, qu'elle lui fit entendre distinctement sa voix pour lui ordonner de fonder un nouvel ordre, singulièrement dévoué à son culte et à l'imitation de ses vertus?

Cependant, quelque assurée qu'elle fût que son zèle ne marchait pas à l'aveugle, et qu'il suivait expressément la volonté du ciel clairement connue, elle ne laissait pas d'en soumettre toutes les vues au jugement de ceux que la Providence avait établis pour la conduire, prête à renoncer à ses révélations mêmes, s'il eût fallu les suivre au mépris de quelque autorité légitime.

Qui ne serait touché de la simplicité et de la candeur qui paraît dans les entretiens qu'elle avait avec ses directeurs qui les ont écrits, et dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à nos jours! Elle ne faisait rien sans les avoir consultés ; elle ne commandait rien sans avoir obéi elle-même, en soumettant à leurs lumières tout ce qu'elle avait dessein d'ordonner. Ils sortaient de ces entretiens pénétrés de respect pour sa vertu, d'admiration pour les trésors de grâces qui étaient en elle, édifiés de son humilité, touchés jusqu'aux larmes des sentiments héroïques dont cette grande âme était remplie, et réduits, en lui donnant des conseils, à la prendre pour modèle.

Ils jugèrent à propos qu'elle écrivît au roi, dont le consentement était nécessaire pour le nouvel établissement qu'elle méditait. Cette démarche devait sans doute lui coûter beaucoup après les traitements qu'elle en avait reçus, et qui s'étaient enfin terminés par une séparation éclatante. Elle ne fait cependant aucune difficulté de lui écrire, il n'était plus son époux, mais il était encore son maître et son roi. Ce prince parut d'abord troublé à la vue de ses lettres; il craignit sans doute d'y trouver des reproches amers et désagréables, des demandes ou des vérités importunes. Lisez-les, grand roi, lisez-les sans crainte et sans émotion, vous n'y trouverez ni plaintes ni reproches; ces lettres ne sont dictées que par le zèle, et ce zèle est accompagné de l'humilité la plus profonde et de la patience la plus héroïque; vous n'y trouverez point de demande qui vous soit à charge. Et que vous demande-t-elle autre chose que le pouvoir et la permission d'établir dans votre royaume une société de saintes comme elle?

O zèle vraiment éclairé et vraiment humble, zèle qui réunit, par un heureux accord, la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, mais en même temps zèle pur et désintéressé!

Que cherchait-elle, chrétiens, que prétendait-elle dans le projet de cet établissement? Vous ne direz pas, je crois, qu'elle cherchait à se faire un nom dans le monde, et à se distinguer par le titre de fondatrice; son nom n'était-il pas assez beau par lui-même pour n'avoir pas besoin d'être relevé pour être connu? C'était l'auguste nom de la maison royale, le plus noble et le plus grand qui soit dans l'univers : elle ne pouvait craindre l'obscurité et l'oubli; ses malheurs, ses actions, ses vertus faisaient partie de notre histoire, et lui assuraient une immortalité capable de satisfaire un cœur plus ambitieux que le sien.

Direz-vous qu'elle cherchait une consolation dans sa retraite et dans son délaissement, en se procurant à elle-même le plaisir de gouverner, de commander, de dominer sur un certain nombre de filles rassemblées dans un cloître? Ce dédommagement eût été bien faible pour une couronne perdue. Mais, que dis-je? ne conservait-elle pas toujours les titres et les honneurs attachés à la royauté? ne commandait-elle pas dans une grande province? n'y exerçait-elle pas une autorité presque souveraine? Que prétendait-elle donc? Ah! chrétiens, elle cherchait à montrer aux autres la voie du ciel qui lui était si bien connue; elle cherchait à inspirer à ses filles l'amour de la croix qui fut toujours sa vertu chérie. Elle veut que son ordre soit particulièrement dévoué à la mère de Dieu, et qu'il porte le nom de cet heureux mystère qui mit le comble au bonheur et à la gloire de Marie ; elle établit dans cet ordre de grandes austérités, parce qu'elle sait que l'esprit ne peut s'élever à la haute perfection que sur les ruines de la chair. Quelles mortifications ne

pratiquait-elle pas elle-même! Qui ne serait effrayé en lisant les cruautés qu'elle exerçait sur son corps? Qui ne serait épouvanté à la seule vue des instruments de pénitence dont elle usait, et que l'on conserve encore?

Un jour, faisant réflexion sur la grâce singulière que Jésus-Christ avait faite à saint François d'Assise, en imprimant sur son corps, par le ministère d'un ange, les stigmates sanglants et douloureux des cinq plaies qu'il avait eues sur la croix, elle ne put s'empêcher d'envier à ce grand saint une ressemblance si parfaite avec le ciel et le modèle des prédestinés; elle voulut avoir par son courage ce que saint François n'avait eu que par un miracle; elle se fait donc à elle-même cinq profondes blessures, et y applique un instrument cruel que l'on conserve encore, et qui lui sert à les renouveler.

Il lui semble que l'habit et les vœux mettent encore une trop grande différence entre elle et ses filles; dès lors elle prend la résolution de porter l'un et de prononcer les autres. Oh! quel fut ce jour où, se présentant à la face des autels avec toute la pompe et tout l'éclat qui environne sa majesté royale, elle quitta ses superbes habits, en présence de toute sa cour, pour se revêtir de ces habits sombres et humiliants qui annoncent la modestie et la pauvreté évangélique! Quel saisissement, lorsqu'on l'entendit prononcer à haute voix cette formule sacrée, que l'on peut regarder comme un un glaive tranchant qui rompt en un instant toutes les liaisons humaines!

Spectacle touchant qui fit couler tant de larmes, spectacle édifiant et seul capable d'imprimer dans tous les cœurs l'amour de la vertu! Elle ne survécut pas longtemps à ce dernier sacrifice; le ciel se hâta de la récompenser, et de changer en une couronne immortelle cette couronne corruptible à laquelle on l'avait obligée de renoncer.

Qui pourrait vous dire combien elle fut pleurée des pauvres, dont elle était la mère; des malades, dont elle était la consolation et la ressource; des veuves et des orphelins, dont elle était l'appui; de ses filles, enfin, dont elle était l'exemple? On les vit environner son cercueil avec un empressement digne de la vénération qu'on avait pour elle; et en déplorant sa perte, on les entendit publier hautement la gloire de sa sainteté. Son tombeau devint en peu de temps célèbre par un grand nombre de prodiges; les aveugles y recouvraient la vue; les muets, l'usage de la parole; les mourants y recouvraient la santé. Mais qu'arrive-t-il? L'hérésie, transportée d'un esprit de fureur vient détruire ce respectable monument; elle abandonne aux flammes un corps digne d'être placé sur l'autel, et, par ce double sacrilége, elle ose profaner en même temps et les cendres d'une reine et les reliques d'une sainte.

Il ne reste donc plus rien de ses fragiles dépouilles, mais il nous reste encore le souvenir de ses vertus; il nous reste sa puissante intercession auprès de Dieu, que l'Eglise nous permet aujourd'hui d'implorer par un culte public et solennel. C'est ici une sainte dont le nom doit être cher à la France, puisqu'elle était issue de ce sang auguste qui attire naturellement notre amour et nos respects, née et élevée dans la famille royale, dont elle fut la gloire par sa sainteté. Si elle est descendue du trône, elle était digne de le posséder toute sa vie; et elle a sans doute plus mérité en le perdant avec patience, qu'elle n'aurait fait en l'occupant avec majesté: elle a vécu dans le monde et dans le cloître; dans l'un, elle s'est sanctifiée par toutes les vertus chrétiennes, et dans l'autre par toutes les vertus religieuses.

Mondains, qui m'écoutez, vous pouvez donc la prendre pour modèle dans votre état. Quoi! ne pourriez-vous pas pratiquer, dans des conditions privées, ce recueillement, cette modestie, cette assiduité à la prière, cette charité, cette patience, qu'elle pratiquait avec tant de ferveur et de constance au milieu de la cour, et qu'elle a conservée jusque sur le trône?

Vierges de Jésus-Christ, dévouée par votre état à la plus haute perfection, vous en avez le plus parfait modèle dans les vertus de votre sainte fondatrice; et les plus fortes leçons que l'on puisse vous en donner, ne se trouveront jamais au-dessus de ses exemples. Esprit de retraite et de solitude, éloignement du monde, renoncement total à ses vanités, obéissance entière à la règle et à ceux qui sont chargés de vous conduire, pauvreté étroite et rigoureuse, oraison continuelle; austérités, mortification, pénitence; ce sont là, vous le savez, les vertus propres de l'état que vous avez embrassé; vous les trouverez toutes réunies dans la vie et dans les actions de cette auguste reine, dont vous honorez aujourd'hui la mémoire. Vous jouissez de sa règle et de ses instructions, qui ne furent jamais différentes de sa conduite; faites-la jouir dans le ciel de la douce satisfaction de les voir fidèlement observées. Que la mère de Dieu soit toujours l'objet de votre culte et de votre vénération; c'est sous sa protection que votre ordre a été mis dès sa naissance, c'est par elle qu'il doit se soutenir; c'est la grâce que lui demande sans cesse la princesse qui l'a fondée; unissez à ses vœux vos plus ardentes prières, afin d'arriver un jour, après elle, dans l'heureux séjour de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il

SERMON XVI.

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Constitui te ut evellas et destruas, et ædifices et plantes. (*Jerem.*, I, 10.)

Je vous ai établi pour arracher et pour détruire, pour planter et pour édifier.

Pour faire l'éloge de saint François de Sales, il faudrait avoir reçu du ciel la douceur et les grâces de son esprit: dès son enfance on vit briller en lui ces heureux

talents qui gagnent les cœurs ; on ne pouvait le voir ni l'entendre, sans l'aimer ; on ne pouvait s'attacher à lui, sans aimer la vertu ; une éloquence tendre et affectueuse coulait de ses lèvres comme un fleuve de lait ; rien ne résistait aux charmes de ses discours. Quel autre sut peindre la vertu avec des traits plus attirants ! quel autr sut faire naître des fleurs au milieu des épines rebutantes qui environnent les préceptes évangéliques ! *Sicut lilium inter spinas.* (*Cant.*, II, 2.) Vous le savez, vierges de Jésus-Christ, qui faites votre principale occupation d'étudier le caractère de son esprit et de ses mœurs, et de vous y conformer. Comment entreprendre de louer devant vous un saint qui s'est lui-même représenté à vous, dans la règle et dans ses écrits, avec des traits si doux et si touchants, que nulle autre éloquence que la sienne ne peut les égaler !

Si je jette les yeux sur sa vie, son éloge devient encore plus difficile ; je me trouve comme accablé sous le poids et sous le nombre de ses actions et de ses vertus : je crois avoir à louer plusieurs saints dans un seul. J'y trouve, dès le premier âge de sa vie, un ange vivant sur la terre parmi les hommes ; j'y vois ensuite un prêtre vraiment digne de ce nom, et qui soutient, par ses vertus et ses travaux, le poids immense de son caractère ; j'y vois un évêque digne des plus heureux temps de l'Eglise naissante, un prédicateur zélé, un apôtre infatigable, un directeur comme dans les voies de Dieu, un écrivain illustre, un fondateur d'ordre, qui répand dans le champ de Jésus-Christ les semences de mille vertus, qui feront à jamais l'honneur et l'ornement de l'Eglise ; je trouve dans un même homme des vertus qui semblent incompatibles : la pénétration d'un aigle et la simplicité d'une colombe ; la force et le courage d'un lion, et la douceur d'un agneau.

Parmi cette variété d'objets, c'est à cette douceur évangélique que je m'arrête, puisqu'elle semble avoir fait principalement son caractère : elle était peinte dans ses yeux, dans ses discours, et nous la retrouvons encore dans ses écrits. C'est par cette douceur qu'il sut, comme Moïse, apaiser les monstres : *In verbis suis monstra placavit.* (*Eccli.*, XLV, 2.) Deux monstres désolent, comme vous savez, le royaume de Jésus-Christ ; l'hérésie et le péché : l'un détruit la foi, et l'autre corrompt les mœurs.

Il faut donc vous faire voir aujourd'hui saint François de Sales aux prises avec deux monstres, et triomphant de l'un et de l'autre par sa douceur. Vous verrez, dans la première partie de ce discours, sa conduite avec les hérétiques ; et dans la seconde, sa conduite avec les fidèles. Dans les uns, il détruit l'hérésie, et il établit l'empire de la foi par sa douceur ; ce sera le sujet de la première partie. Dans les autres, il détruit le péché, et il établit l'empire de la vertu par sa douceur ; ce sera le sujet de la seconde partie. Ainsi, par une grâce de sainteté qui lui fut propre, et par une route qui n'avait peut-être été aussi familière à aucun autre saint, il sut vérifier à la lettre les paroles de mon texte : *Je vous ai établi pour détruire et pour arracher, pour planter et pour édifier. — Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu avait choisi saint François de Sales pour être le fléau de l'hérésie des derniers siècles. Que cette idée ne vous alarme point, chrétiens ; il ne fut point un de ces fléaux destructeurs que Dieu emploie quelquefois dans sa colère pour venger, par des coups terribles et sanglants, les outrages faits à son Eglise. Saint François de Sales n'entreprit de dompter l'hérésie que par sa douceur, et il chercha moins à la vaincre qu'à la gagner à Jésus-Christ. Dieu donc, qui voulait se servir de lui comme d'un instrument de miséricorde, pour ramener au sein de la lumière les enfants égarés, lui forma un cœur et un caractère propre pour l'exécution de ce grand dessein : et ce caractère fut celui de la douceur évangélique, c'est-à-dire, d'une douceur tendre et compatissante, qui lui fit sentir vivement les maux que l'hérésie faisait à l'Eglise, et ceux qu'elle se faisait à elle-même, d'une douceur constante et courageuse, qui lui fit vaincre toutes les difficultés de cette entreprise, et qui lui en assura le succès.

En quel état, grand Dieu, se trouvait l'Eglise de Genève, lorsque François y reçut l'onction du sacerdoce ! Pouvait-on encore lui donner le nom d'Eglise ? Elle était devenue le trône et le centre de l'erreur. Les peuples, séduits par la pureté apparente d'un culte profane, avaient abandonné les traditions de leurs pères. Des pasteurs relégués voyaient de loin un embrasement funeste, et il ne leur était pas même permis de s'approcher pour l'éteindre. Quelle fut votre douleur, grand saint, quand vous vous vîtes chargé par la Providence de travailler dans un champ dont l'homme ennemi s'était emparé, où le bon grain ne paraissait plus, où les semences de l'erreur avaient jeté de si profondes racines, et dont la terre ne recevait de culture que des mains de l'hérésie ; quand vous vous vîtes chargé par votre sacerdoce de veiller sur un troupeau qui n'était plus composé que de loups ravissants, de lions furieux, de taureaux indomptés ! Quels tendres reproches ne fîtes-vous pas au ciel sur ce que vous ayant donné un cœur si doux, si compatissant, si sensible aux maux de vos frères et de l'Eglise, il vous avait mis en même temps sous les yeux des objets assez tristes et assez douloureux pour en épuiser toute la sensibilité ! *Ut qui natus sum videre contritionem populi mei* (I *Mach.*, II, 7), disiez-vous, à l'exemple de Mathathias. Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous fait naître pour être témoin de la désolation de votre Eglise et des triomphes de vos ennemis ? Ils sont venus dans votre héritage, ils l'ont ravagé, ils ont massacré vos prophètes, ils

ont aboli votre culte, ils ont fait cesser votre sacrifice, ils ont dispersé les pierres de votre sanctuaire, ils nous ont réduits à ne pouvoir plus vous honorer que sur des ruines. Pourquoi faut-il que je respire un air infecté, et que je trouve dans mes compatriotes mêmes et dans ceux de ma nation les profanateurs de votre culte et les ennemis de votre nom? *Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos!* (*Matth.*, XXIII, 37.) Malheureuse Genève, qui êtes si obstinée et si endurcie dans votre mal, qui vous a armée de fureur contre le zèle et la charité de ceux qui voudraient y apporter remède; hélas! à qui tient-il que je n'aille vous porter la lumière de la vraie foi! Oui, disait-il, je donnerais tout mon bien, je donnerais tout ce que j'ai de plus cher au monde, je le sacrifierais tout à l'heure, pour qu'il me fût permis de bâtir seulement un autel dans Genève.

Il était pénétré de ces sentiments, il les a immortalisés dans ses lettres et dans ses écrits. Combien y voit-on échapper de trais de compassion sur le malheureux sort de Genève! combien y adresse-t-il de vœux au ciel pour la conversion de cette ville infidèle! combien de reproches lui adresse-t-il à elle-même! Non, jamais ce prophète, qui s'est rendu si célèbre par les larmes qu'il versa sur les ruines de Jérusalem, ne fut touché d'une douleur plus amère et plus profonde. Ah! disait-il, s'il ne tenait qu'à inonder cette ville rebelle de mes larmes pour la convertir, j'en verserais nuit et jour, et j'en trouverais dans mon cœur une source intarissable! Ayant un jour appris le dessein qu'avait un grand pape de l'honorer de la pourpre : Quand je la verrais, dit-il, à trois pas de moi, cette pourpre si éclatante et si désirée, je ne les ferais pas pour l'aller prendre; mais si Dieu demandait de moi que ma robe fût teinte tout entière dans mon propre sang, et qu'il me promît à cette condition la conversion de Genève, je le verserais tout à l'heure sans hésiter.

La Providence ne voulut pas que des sentiments si précieux demeurassent longtemps stériles; elle entendit la voix de sa douleur et de ses larmes, et ne tarda pas à envoyer dans la vigne du Seigneur un ouvrier si bien préparé. Les princes voyant que l'hérésie, non contente de renverser les autels, s'armait encore pour ébranler leur trône, avaient entrepris de réduire cette orgueilleuse ennemie de toute autorité légitime. De vastes provinces, voisines de Genève, domptées par la force des armes, venaient de rentrer dans l'obéissance de leur légitime souverain, qui ne crut pas pouvoir mieux rétablir son autorité qu'en y rétablissant celle de Jésus-Christ. Il s'agissait de soumettre à l'Eglise des ennemis encore tout dégouttants de sang et de carnage, des ennemis abattus par la force, mais nullement gagnés par la persuasion; des esprits opiniâtres et endurcis dans leurs préjugés, qui, par un attachement invincible à leurs opinions, croyaient se dédommager de l'esclavage et de l'asservissement de leurs corps.

Ah! prince, qui voulez sincèrement rétablir dans ces malheureuses contrées le royaume de Jésus Christ, gardez-vous d'y employer la force des armes! un cœur ulcéré, un esprit prévenu doit être attaqué par une autre voie. Faites taire ce bruit formidable qui annonce la guerre et les combats, et qui donne le signal des meurtres et des ravages. Il a pu servir à établir parmi ces peuples une autorité purement humaine; vous ne régnez que sur les corps, Jésus-Christ veut régner dans les cœurs et sur les âmes; ses conquêtes doivent être douces et paisibles. Gardez-vous donc de montrer à ces peuples la religion menaçante et armée d'un glaive homicide; l'Eglise de Jésus-Christ ne sait pas rendre les maux qu'elle sait souffrir; c'est la vraie mère qui ne peut se résoudre à voir couler le sang de ses enfants, lors même qu'ils sont rebelles et dénaturés : *Emitte Agnum dominatorem terræ* (*Isa.*, XVI, 1); envoyez cet homme doux et humble de cœur, qui porte sur ses lèvres la loi de la clémence; envoyez cet agneau, que Jésus-Christ a prévenu dès la plus tendre enfance, des bénédictions de sa douceur; envoyez François de Sales; il en fera plus lui seul que des armées entières; il en fera plus par sa douceur que vous n'en ferez par la force.

Le prince, inspiré du ciel, cherche des prêtres fidèles qui aillent soumettre ces peuples, l'Evangile à la main. Il y avait alors dans l'Eglise des prêtres peu dignes de leur caractère et de leur nom; qui ne regardaient le sacerdoce que comme l'appui et le soutien d'une honorable oisiveté; qui recevaient le tribut de la piété des fidèles, sans leur rendre, par un retour légitime, celui de leurs soins et de leurs travaux; qui recueillaient les fruits d'une terre sacrée qui n'était jamais arrosée de leurs sueurs; qui semblaient n'être faits que pour servir de décoration dans nos temples, et pour augmenter la pompe de nos cérémonies; qui coulaient enfin des jours tranquilles et paisibles à l'ombre du tabernacle, et qui ne servaient l'autel que par des prières souvent négligées, quelquefois entièrement omises, qui étaient plutôt sur leurs levres que dans leurs cœurs, et dans lesquelles l'intérêt, l'habitude, le respect humain avaient souvent plus de part que la vraie piété. On voyait par malheur dans le chapitre de Genève trop de prêtres de ce caractère; l'invitation du souverain à aller travailler dans le champ de Jésus-Christ alarma leur mollesse et leur indolence.

Saint François de Sales ne fut pas de ce nombre; sa douceur était marquée au coin de l'Evangile, elle était vive et agissante. Charmé de voir qu'on ouvrait à son zèle une carrière si désirée, il ne balance pas un moment; il s'écrie avec un transport de joie : *Ecce ego, mitte me* (*Isa.*, VI, 8); envoyez-moi, je suis prêt à partir : il est temps enfin

de remédier aux maux de l'Eglise, et de porter la lumière de la foi à ces peuples égarés. Il part; sa famille fait de vains efforts pour le retenir; il part, et va se jeter au milieu de ces hérétiques, comme un agneau au milieu des loups : *Sicut agnos inter lupos.* (*Luc.*, X, 3.) Il élève sa voix, il met en évidence les vérités de la foi; il répand des écrits et des instructions qui portent la lumière dans tous les esprits; il dissipe tous les nuages de l'erreur, il en développe tous les artifices; et, au milieu de ce travail contentieux, jamais sa douceur ne l'abandonne : s'il parle, s'il écrit, s'il réfute, s'il attaque, c'est toujours sans aigreur, sans emportements, sans invectives; s'il reprend dans les hérétiques les procédés les plus odieux, les falsifications les plus criantes, il se garde bien de donner à toutes ces choses leur véritable nom; il n'en parle que comme un père parle des fautes de ses enfants : il ménage les droits de la charité, en défendant ceux de l'Eglise; et l'hérésie, toujours animée de l'esprit de fureur et d'emportement, et qui aime, quoi qu'elle en dise, à trouver dans ceux qui l'attaquent une vivacité qui puisse autoriser la sienne, la fougueuse hérésie se trouve déconcertée dans ce nouveau genre de combat. François apaise enfin ce monstre farouche par ses douceurs, et veut le réduire à souffrir sous ses yeux l'exercice public de la religion catholique; il a besoin pour cela de l'autorité du prince. Il se transporte à la cour de Savoie, dans la plus rude saison de l'année : il y va, non, comme tant d'autres, pour y briguer la faveur des princes et des ministres, pour y chercher de nouveaux accroissements d'honneur et de fortune, mais uniquement pour y mettre à l'abri du sceptre des Eglises renaissantes. Il n'y va point pour implorer le secours de ce glaive vengeur que Dieu même a mis dans les mains des souverains, pour demander la mort des ennemis de l'Eglise; il ne demande au prince que l'usage modéré de l'autorité légitime, qu'une protection qui pût mettre l'Eglise à couvert des attentats de l'hérésie, qu'un pouvoir borné par les lois de la douceur, qui mît les catholiques en sûreté, sans faire aucun mal à leurs ennemis.

Bientôt il entreprend de convertir le chef même de l'hérésie. Théodore de Bèze avait depuis longtemps sacrifié ses veilles et ses travaux à l'établissement des erreurs de Calvin, dont il était le rival plutôt que le disciple. Chargé de crimes et d'années, cet hérésiarque jouissait d'une réputation acquise aux dépens de la religion et fondée sur les ruines de l'Eglise de Jésus-Christ. Saint François de Sales reçoit un ordre du pape de travailler à sa conversion. Le danger qu'il y avait pour lui de se montrer à Genève ne l'alarme point, et il va attaquer cette hydre jusque dans son antre. Je me représente ce fameux combat dont il est parlé dans l'Ecriture, et qui fut livré à Satan par le prince des archanges : *Michael archangelus cum diabolo disputans.* (*Jud.*, 9.) D'un côté je vois tous les dons du ciel, de l'autre toutes les ressources de l'enfer; d'un côté j'aperçois la plus pure lumière de l'esprit de Dieu, la force victorieuse de sa puissance, l'art de manier les esprits et de gagner les cœurs sans les corrompre, la raison humble et soumise, la science modeste, la vérité sans fard, la pénétration sans déguisement, le reproche sans fiel et sans amertume; de l'autre j'aperçois toutes les ruses de Satan, tous les détours de l'esprit de ténèbres, toute l'enflure de la sagesse humaine, tout le venin de la malignité, toutes les finesses de l'hypocrisie, toute l'aigreur et tout l'emportement de la dispute. Retournez, grand saint, retournez à ces peuples que la grâce n'a point encore abandonnés, et qui conservent, au milieu de leurs égarements, un reste de droiture et de simplicité. Laissez ce monstre endurci dans ses crimes et vieilli dans ses erreurs, idolâtre de ses opinions, esclave d'un schisme dont il est le père. Il va bientôt être la proie de l'enfer, et si la grâce a fait en sa faveur un dernier effort en vous envoyant vers lui, il ne servira qu'à venger l'Eglise, en augmentant la rigueur de son jugement.

Ne pensez pas cependant, chrétiens, que saint François de Sales n'ait trouvé que de la docilité dans les autres enfants de l'hérésie. Que d'obstacles, grand Dieu! que de difficultés, que de périls n'opposèrent-ils pas à son zèle! Mais la douceur qui l'animait n'était pas une douceur lâche et capable de perdre courage; elle était ferme et constante, et ne savait point céder aux obstacles.

Son entreprise seule était au-dessus de la portée ordinaire des forces humaines : il s'agissait de convertir les hérétiques; c'est peut-être ce qu'il y a au monde de plus difficile. Je ne sais quelle fatalité, ou plutôt quelle malédiction Dieu a attachée à la révolte contre son Eglise : elle est presque toujours accompagnée d'une opiniâtreté invincible, et consommée par l'endurcissement. Il semble que l'hérésie soit ce péché contre le Saint-Esprit, que l'Evangile nous dit être irrémissible, et qui n'est jamais pardonné, parce qu'on n'en a jamais de regret. La grâce de la foi, une fois rejetée, nous abandonne presque sans retour; c'est un flambeau qu'il est difficile de rallumer, quand on a eu une fois le malheur de l'éteindre; nous en avons tous les jours la triste expérience. L'Eglise de Jésus-Christ étend ses conquêtes dans les pays idolâtres; quel progrès fait-elle dans les pays hérétiques!

Quelle était donc l'entreprise de saint François de Sales, de vouloir convertir des provinces entières livrées à l'hérésie, non par le simple préjugé de la naissance et de l'éducation, mais par une révolte déterminée contre l'Eglise, par un abandon volontaire de la foi de leurs pères? car ils étaient plutôt les auteurs de l'hérésie qu'ils n'en étaient les disciples : ils l'avaient formée eux-mêmes, elle avait pris naissance dans leur cœur et dans leurs esprits. Aussi à peine saint François de Sales se montre-t-il parmi eux, que le peuple mutiné court aux

armes; le saint se trouve en danger de sa vie. L'autorité publique veut s'armer pour le défendre, mais il n'a garde d'accepter son secours : il ne veut combattre qu'avec les armes de l'Evangile, qui n'en connaît point d'autres que la douceur et la patience. On suborne des assassins pour lui ôter la vie; ils se présentent à lui le fer à la main, mais sa seule vue les désarme. Cette douceur céleste que Dieu a imprimée sur son visage les fait rentrer en eux-mêmes; ils oublient leurs préventions et leur fureur. Le bruit de leur forfait se répand partout, le saint l'étouffe; on ne peut arracher de lui le nom des coupables : il prend leur défense, il les couvre de ce même crédit dont il pouvait si aisément se servir pour les perdre.

Cédez, peuples aveugles et insensés, cédez enfin aux attraits de cette douceur incomparable; qui pourrait résister à des charmes si puissants! Quoi donc! rougissez-vous de votre défaite? Non, non, il n'y eut jamais de honte et de faiblesse à se laisser vaincre par la douceur; l'autorité, la puissance, la supériorité même des lumières, et la force de la parole sont plus propres à irriter l'orgueil humain, qu'à l'abattre et à le dompter. On se fait une gloire et un point d'honneur de ne pas céder à celui qui se donne pour plus savant et plus éclairé que nous, et qui veut nous ramener à lui par les forces d'une raison que nous ne pouvons nous résoudre à préférer à la nôtre; mais qui ne cédera sans peine à celui qui paraît plus touché du désir de notre salut que de l'honneur de nous convaincre, qui ne se cherche jamais lui-même dans la dispute, et qui ne cherche que nous; qui semble même craindre de déployer toutes les forces de sa raison, pour laisser à la nôtre toute sa liberté et tous ses droits; qui ménage en quelque sorte les trésors de la science, et qui ne les produit d'abord qu'avec réserve, pour ne point effaroucher notre orgueil, qui sépare tellement les intérêts de sa cause d'avec ceux de sa personne, qu'il prouve la supériorité de cette cause sans vouloir établir la sienne; enfin, qui n'oppose aux injures que la patience, aux procédés les plus violents que la charité et la douceur?

Ah, ce sera ce vainqueur doux et paisible, qui aura l'honneur de triompher de l'hérésie! Les plus savants cardinaux de l'Eglise romaine travailleront à la détruire par des écrits immortels; ils montreront la fausseté de ses principes, le vice de ses conséquences, la faiblesse de ses arguments; ils pousseront les hérétiques jusque dans leurs derniers retranchements; ils découvriront aux yeux de l'univers leur ignorance réelle ou affectée, leurs imputations calomnieuses, leurs vaines subtilités, leurs défaites frivoles, leurs systèmes ruineux; ils les réduiront à ne pouvoir leur faire aucune réponse solide; mais, et ils seront forcés d'en convenir eux-mêmes, François en fera plus qu'eux par sa douceur. *Je me fais fort*, disait l'un d'eux, *de convaincre tout hérétique, quel qu'il puisse être, et de le réduire au silence; mais il n'appartient qu'à la douceur de l'évêque de Genève de le convertir.*

Déjà les enfants, rappelés par sa voix, reviennent en foule au sein de leur mère. Oh! quelles furent sa joie et sa consolation, lorsqu'il célébra, pour la première fois, les divins mystères dans ces temples d'où le vrai culte avait été banni depuis si longtemps, et qu'il employa le sang de Jésus-Christ même pour laver l'opprobre de ces autels profanés! *Surge, illuminare, Jerusalem*, dit-il avec le prophète, *quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est.* (*Isa.*, XL, 1.) O sainte Jérusalem! ô temple du Dieu vivant! ô voûtes sacrées! levez jusqu'aux cieux vos faîtes superbes; voyez cette foule innombrable de peuples qui accourt dans vos murs : *Leva in circuitu oculos tuos, et vide.* (*Ibid.*, 4.) Ce sont des enfants; mais hélas! ils avaient abandonné le sein de leur mère : *Filii tui de longe venient.* (*Ibid.*, 11.) Vos portes seront ouvertes jour et nuit : *Aperientur portæ tuæ jugiter* (*Ibid.*); et vous recevrez sans cesse de nouveaux hommages : on verra tous les jours des hérétiques désabusés, qui viendront abjurer leurs erreurs au pied de vos autels.

C'est ainsi, chrétiens, que saint François de Sales détruisit l'hérésie, et rétablit l'empire de la foi par sa douceur; il me reste à vous montrer qu'il détruisit le péché, et qu'il établit l'empire de la vertu par sa douceur; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint François de Sales parvint à l'épiscopat, sans avoir jamais songé à y parvenir; ses travaux pénibles et ses succès éclatants lui tinrent lieu de brigue et de protection : la conversion de soixante-douze mille hérétiques parla pour lui; on crut devoir mettre à la tête de l'Eglise de Genève un homme qui avait su l'enrichir par tant de conquêtes. Il n'avait point recherché cet honneur, et il ne le refusa point : il ne l'avait point recherché, parce que c'était un honneur, et il ne le refusa point, parce que c'était un fardeau.

Le siége de Genève était bien différent de ce qu'on l'avait vu autrefois, lorsque ses évêques réunissaient en leur personne l'autorité sacrée de l'épiscopat et la puissance effective de la magistrature; doublement pasteurs des peuples, qui trouvaient dans un même homme leur évêque et leur souverain.

Ce siége illustre était alors un objet d'ambition; on faisait jouer mille ressorts pour y parvenir; mais depuis que l'hérésie l'eut dépouillé de tous ses avantages extérieurs et humains, depuis qu'il ne resta aux évêques de Genève que ce pouvoir sacré qui leur vient du ciel, et qui, prenant son origine dans une source immuable, ne dépend ni du caprice des hommes, ni de l'instabilité des choses humaines; depuis qu'on en eut détaché ces grandes richesses, ces splendeurs et cette pompe qui pouvaient contenter l'ambition des plus grands princes; de-

puis qu'on n'y vit plus que de grands devoirs à remplir et de grandes croix à supporter, on cessa d'y prétendre avec tant d'ardeur, et il n'y eut presque plus que les saints qui pussent se résoudre à l'accepter. François l'aurait choisi par préférence à tout autre; il y trouvait une espèce de ressemblance avec l'épiscopat des premiers siècles, qui, se soutenant dans la pauvreté et dans les souffrances, présentait aux yeux des fidèles une parfaite image de l'épiscopat de Jésus-Christ même.

L'évêque, dit saint Jean, est l'ange tutélaire de son Eglise; tout ce que les intelligences célestes font invisiblement pour notre salut, l'évêque le doit faire visiblement pour le salut de son peuple : il doit l'instruire, il doit l'exhorter, il doit le corriger, il doit pleurer amèrement sur ceux qui s'égarent, et tressaillir de joie sur ceux qui se convertissent et qui retournent à Dieu; il doit travailler à détruire le péché et à établir l'empire de la vertu.

Ce fut à ces devoirs que saint François de Sales se livra tout entier, dès qu'il se vit chargé du fardeau de l'Episcopat. Mais quel moyen prendra-t-il pour y réussir? Le même moyen qu'il avait si heureusement employé pour détruire l'hérésie et pour rétablir l'empire de la foi. Son caractère se soutient partout et ne se dément jamais; il en use avec ses frères, errants par le péché, comme il en avait usé avec ses frères errants par l'hérésie; il détruit le péché, et il établit l'empire de la vertu parmi les fidèles de son diocèse, par la douceur de sa doctrine et par la douceur de ses exemples. Dans sa doctrine, on voit éclater une douceur sage et éclairée; dans ses exemples, on voit éclater une douceur raisonnable et consolante.

On trouve assez de gens qui se mêlent d'enseigner la dévotion, soit dans les chaires par la prédication, soit dans les tribunaux de la pénitence par la direction des âmes, soit dans les livres par des ouvrages étudiés : mais qu'il en est peu qui sachent en donner une idée juste et véritable! Chacun se forme une dévotion selon son caractère et ses préventions : l'un, en voulant s'accommoder à la faiblesse des hommes, donnera le relâchement; l'autre, en voulant la corriger, donnera dans des excès : celui-ci fait la dévotion trop aisée, et la rend fausse et illusoire; celui-là, en la rendant trop difficile, la rend impraticable : les maximes de l'un seront douces, mais relâchées; les maximes de l'autre seront fortes, mais outrées; l'un aplanira tellement la voie du ciel, qu'elle deviendra égale à celle de l'enfer; l'autre y sèmera tant d'épines, que personne n'y pourra marcher; il n'aura égard ni à l'âge, ni à la condition, ni aux mœurs, ni à la diverse portée des hommes, ni aux différentes mesures de grâces et de talents : l'un sera capable d'instruire, mais il n'aura pas le don de persuader. Où trouve-t-on un prédicateur accompli, un directeur vraiment éclairé, un écrivain judicieux qui sache toujours prendre ce juste milieu qui est également éloigné des deux excès; qui, loin d'appesantir le joug du Seigneur, sache le rendre doux et léger, sans cependant qu'il cesse d'être un véritable joug; qui ne prenne l'idée de la vraie dévotion ni dans son humeur, ni dans ses préventions particulières, mais qui la prenne dans l'Evangile et dans les maximes de Jésus-Christ même, sans les altérer ni les corrompre, sans les affaiblir ni les outrer? où le trouver, chrétiens? Nous en avons le modèle dans saint François de Sales.

Il commence d'abord par distinguer la vraie dévotion de toutes les pratiques qui ne sont qu'extérieures; il la place dans le cœur, il n'en connaît point d'autre que l'amour de Dieu; non un amour raffiné, tel qu'une fausse subtilité voudrait le faire concevoir, mais un amour simple et filial, un amour naïf et sincère, un amour qui produise une soumission parfaite aux volontés de Dieu, une soumission paisible et tranquille, une soumission pleine de contentement et de joie.

C'est-là cette dévotion vraie et solide que saint François de Sales exigeait de tous les chrétiens, de quelque âge, de quelque état et de quelque tempérament qu'ils fussent. Il en voulait au cœur; il voulait que ce cœur fût tout entier à Dieu : et quand une fois on avait fait ce sacrifice, il réglait les austérités selon les forces de l'âge et du tempérament; les dépenses selon la condition, les prières, selon les occupations. C'est là cette dévotion qu'il a prêchée aux peuples dans le tribunal de la pénitence et dans ses écrits.

S'il annonce la parole de Dieu, il ne cherche pas à éblouir l'esprit de ses auditeurs par des discours préparés avec art, il cherche à toucher le cœur; c'est à ce but qu'il adresse toutes ses instructions. Du reste, il développe une morale simple et praticable, une morale proportionnée à tous les états; il instruit et il persuade. Si des affaires importantes le conduisent à la cour de France, il y prêche le même Evangile que dans son diocèse; il ne cherche point à l'accommoder aux goûts et aux inclinations des grands de la terre, il le leur présente tel qu'il est, et tel qu'il le pratique lui-même dans son état.

Suivons-le encore dans le tribunal de la pénitence; il y était assidu : il savait que les discours vagues et généraux font bien moins d'impression que l'application personnelle que l'on en fait à un pénitent qui découvre naïvement l'état de sa conscience. Comment recevait-il les pécheurs! quels tendres reproches ne leur faisait-il pas sur leurs égarements! quelle confiance ne leur inspirait-il pas par sa douceur! Il se mettait, pour ainsi dire, aux pieds de ses pénitents; il s'humiliait devant eux; il se disait plus coupable qu'eux, pour les encourager à découvrir librement et sans crainte les honteux secrets cachés dans leur cœur. Cette âme si pure et si élevée paraissait ne s'étonner de rien; il entendait les plus horri-

bles détails sans s'émouvoir. Mais, ensuite, par quelle insinuation savait-il pénétrer jusqu'au fond du cœur pour le détacher du péché, pour l'attacher à son Dieu, et pour le fermer à tout autre objet! Il savait s'en rendre maître, et n'en prenait possession que pour Dieu. Qui pourrait dire encore avec quelle sagesse saint François de Sales appliquait aux pécheurs cette absolution, qui est quelquefois si libéralement prodiguée par les uns, tandis qu'elle est si indiscrètement refusée par les autres? Quand une fois le cœur était gagné, quand saint François de Sales le croyait touché et vraiment converti, il ne balançait pas, il ne différait pas; il disait, à l'exemple de Jésus-Christ : ***Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*** (***Luc.***, VII, 47.) Jusque-là il se montrait inflexible, et préparait le pécheur à l'absolution par de sages épreuves, et par de fréquentes attaques qu'il donnait à son cœur dans des entretiens remplis d'une douceur et d'une onction céleste : il venait enfin à bout de les attendrir jusqu'aux larmes. Ainsi, la douceur de Jésus-Christ sut-elle faire couler des torrents de pleurs des yeux de Madeleine pénitente et prosternée; ainsi sut-elle changer ce cœur qui avait été tout entier au monde.

Suivons encore saint François de Sales dans la direction des consciences : nul autre ne s'y appliqua davantage à cette direction, que les mondains cherchent à décrier comme la honteuse ressource d'un esprit vide et désoccupé, comme un commerce frivole de bagatelles et d'inutilités, où les hommes les plus graves, s'abaissant aux plus menus détails, semblent perdre et oublier toute la solidité de leur caractère, et quelquefois même comme un voile hypocrite qui sert à couvrir des attachements réels, et qui peuvent dédommager de tous ceux que la dévotion paraît avoir guéris.

Saint François de Sales comprenait sans doute tout le danger et toute la délicatesse d'un tel emploi : il n'ignorait pas les discours du monde, mais il savait aussi les avantages infinis que peut produire une direction où il n'entre rien d'humain, une direction pure et dégagée de tout autre sentiment que ceux de la vertu; une direction grave et sérieuse, où l'on ne traite jamais que de l'affaire la plus importante qu'il y ait au monde, qui est celle du salut. Il savait que ce salut ne s'opère que par le détail de la conduite et des actions, et que la confiance, sagement ménagée, peut beaucoup contribuer à épurer ce détail de tout ce qui peut le rendre désagréable aux yeux de Dieu; il savait que Jésus-Christ s'entretint longtemps seul avec la Samaritaine, jusqu'à causer à ses apôtres une espèce d'étonnement : ***Mirabantur quia cum muliere loquebatur*** (***Joan.***, IV, 27); et que le Sauveur, pour leur faire comprendre que ce long entretien était fondé sur de grands motifs, leur dit expressément qu'il avait fait en cela la volonté de son Père. Ainsi, François de Sales, occupé continuellement à accomplir cette volonté sainte, et gardant d'ailleurs toute la modestie, toute la retenue et toute la réserve qui convenait à un homme de son caractère dans un emploi qui ravalerait l'homme au-dessous de lui-même, s'il n'était exercé avec un sérieux et une dignité qui égale, s'il est possible, toute l'importance de notre salut éternel, François de Sales ne dédaignait pas d'entrer dans les plus menus détails pour conduire les âmes dans la voie du salut, pour leur découvrir les mystères cachés de la perfection et de la sainteté chrétienne, pour les élever, comme par degrés, jusqu'à l'abnégation parfaite. Ses ***Lettres*** et ses ***Entretiens***, qu'on peut regarder comme une image de sa direction, seront des preuves immortelles de la pureté et de la solidité de ses sentiments dans celle de toutes les parties du ministère évangélique, qui demande peut-être des sentiments plus purs et plus solides.

Qu'on serait heureux, dites-vous, si l'on pouvait toujours rencontrer dans la voie du salut un guide de ce caractère! Mais, hélas, il n'est plus ce saint, dont les conseils, également doux et salutaires, formaient dans tous les états des âmes si pures et si parfaites!

Vous vous trompez, chrétiens; saint François de Sales vit encore dans ses écrits; il s'y est, pour ainsi dire, perpétué lui-même; on les lit avec le même goût et avec le même fruit qu'on l'écoutait, ils produisent dans les cœurs les mêmes effets que ses discours. Dans l'***Introduction à la vie dévote***, il donne une idée si juste et si précise de la vraie dévotion, qu'il n'est plus permis de s'y méprendre. Ce livre explique les devoirs communs à tous les fidèles, avec tant de grâce et de naïveté, que sa réputation se soutient encore malgré la décadence du langage de nos pères, qui rebute presque partout, excepté dans les écrits de saint François de Sales. Dans le ***Traité de l'amour de Dieu***, le saint donne des leçons plus fortes et plus élevées : il explique, d'une manière savante et délicate, la dignité des puissances de l'âme et la distinction de tout l'homme intérieur; la douceur de la volonté, quand elle est saisie de l'esprit d'amour, et la gloire de l'homme, quand il est uni à Dieu par la chaîne de la dilection; la sainte indifférence qui règne dans son cœur pour tous les objets qui ne sont pas Dieu : il explique les ravissements et les délicatesses de l'amour divin, ses flammes et ses ardeurs. Vous entendez ce langage, Mesdames, et ce livre étant fait pour les âmes vraiment pénétrées de Dieu, et vraiment mortes à tous les autres objets, votre saint fondateur semble vous l'avoir principalement adressé pour en faire le sujet éternel de vos méditations et la nourriture habituelle de votre esprit.

L'on peut regarder votre ordre comme un des plus beaux fruits de la direction de saint François de Sales; je me représente cet Agneau conduisant, jusqu'aux régions les plus élevées de la sainte montagne, une

multitude innombrable de vierges sanctifiées par la douceur de sa doctrine : *Et vidi, et ecce agnus stabat supra montem Sion, et cum eo centum quadraginta quatuor millia.* (*Apoc.*, XIV, 1.) Par quel art a-t-il pu les maintenir, durant si longtemps, dans le même esprit de régularité et de ferveur où il les avait mises lui-même pendant sa vie? Pourquoi cet ordre est-il encore aussi pur que dans sa source? Pourquoi le temps, qui a tant de pouvoir sur les vertus mêmes des hommes, n'a-t-il pu donner la moindre atteinte à cet ouvrage, que les différentes révolutions d'années, sujettes à tant de vicissitudes, laissent toujours dans le même état et dans la même perfection?

Ah! Mesdames, c'est là ce qui fait toucher au doigt le caractère sage et judicieux de votre saint fondateur. Personne n'a mieux connu que lui le véritable esprit de notre religion; personne n'a mieux connu les moyens d'établir la dévotion dans un cœur, et de l'y conserver. Il ne vous a point prescrit ces austérités accablantes, qui ne furent jamais la marque ni le principe de la vertu, et qui peuvent abattre le corps sans purifier l'esprit. Saint François de Sales n'a eu en vue que de sanctifier l'esprit et le cœur, qui sont, après tout, la véritable source de tous nos mouvements, et, par conséquent le véritable siége de la vertu. Toutes ses règles, toutes ses constitutions n'ont pour but que d'entretenir parmi vous une obéissance parfaite, un recueillement perpétuel, une entière abnégation, une vraie solitude, une prière habituelle et intérieure, une régularité toujours constante et toujours uniforme. C'est par là qu'il a su enrichir votre ordre de mille vertus, dont aucune ne lui a échappé. Mais que sert-il de les publier ici, ces vertus que saint François de Sales vous a si expressément ordonné de cacher au monde!

Finissons, et voyons encore l'impression que faisait sur les esprits la douceur de ses exemples. La plupart des saints dont l'Eglise a consacré les noms dans ses fêtes ont mené un genre de vie si extraordinaire, qu'on se sent d'abord porté à l'admirer sans concevoir le moindre désir de l'imiter, tant on le trouve au-dessus de ses forces. Ce sont des martyrs qui ont immolé leur corps aux plus cruelles douleurs; ce sont des anachorètes, qui ont renoncé au monde pour mener une vie triste et sauvage dans les solitudes et dans les déserts; ce sont des héros en sainteté, qui se sont signalés par des efforts sublimes, et auxquels on désespère de pouvoir jamais atteindre.

La sainteté de saint François de Sales n'était capable de décourager ni de désespérer personne. On voyait un saint qui ne se refusait ni au commerce des hommes ni aux bienséances de son état; qui, loin de donner à la vertu des dehors farouches et effrayants, la faisait voir aux hommes revêtue de tous les charmes d'une humeur douce, paisible, sociable et toujours égale; qui se prêtait aux conversations et aux entretiens ordinaires, qui se prêtait même aux amusements dans certaines rencontres, et qui trouvait moyen de sanctifier les occupations les plus simples et les plus communes par de grands motifs. Il vivait en apparence comme les autres; mais que son cœur et ses sentiments étaient différents de ceux des autres hommes! Le cœur était tout à Dieu; et s'il eût su qu'il y eût en lui la moindre étincelle d'amour qui ne fût en Dieu et selon Dieu, il aurait voulu le fendre et le briser, disait-il, pour en faire sortir cet amour profane. Dans ce cœur, toujours pur et toujours enflammé de l'amour de son Dieu, se faisaient mille sacrifices que les hommes ne voyaient pas, et qui égalaient les plus sublimes efforts des saints les plus renommés. Saint François de Sales ne jouissait pas de la gloire de cet héroïsme caché; à le voir et à l'entendre, le vulgaire, qui n'aperçoit que l'écorce, n'aurait peut-être pas cru voir et entendre un saint du premier ordre : il possédait le mérite de cette éminente sainteté sans en avoir l'éclat; et plus ce mérite était caché, plus il lui était précieux.

Nous avons des idées si fausses de la sainteté, que nous nous imaginons qu'on ne peut être saint sans faire des actions extraordinaires et merveilleuses. Dieu semble avoir voulu nous montrer, dans saint François de Sales, un exemple qui pût nous détromper : il a précipité en quelque sorte sa canonisation, pour ne pas laisser plus longtemps les hommes dans cette erreur : il a voulu que l'Eglise se hâtât de consacrer dans ses fastes une sainteté qui, ne donnant à la nature que ce qui lui est dû, ne se fit pas une loi dure de lui refuser généralement tout ce qui lui est dû; une sainteté fondée sur une suite d'actions qui ne sont contraires ni à nos usages, ni à nos mœurs, et que l'on peut pratiquer sans détruire un ordre sagement établi.

Ce n'est point ici un saint qui ait vécu dans des siècles reculés; c'est, pour ainsi dire, un saint de nos jours; nos pères ont pu voir ceux qui vivaient avec lui : *Interroga majores tuos, et dicent tibi* (*Deut.*, XXXII, 7); interrogeons-les, et ils nous diront que sa sainteté consistait dans une parfaite pureté de cœur, dans un accomplissement exact et fidèle de tous les devoirs de son état, dans un attachement constant et inviolable aux pratiques de dévotion les plus simples, les plus communes, les plus reçues, les plus usitées.

Nous sommes maîtres des mouvements de notre cœur, il ne tient qu'à nous de le purifier comme lui; nous connaissons les devoirs de notre état, il ne tient qu'à nous d'y être fidèles comme lui; nous n'ignorons pas quelles sont les pratiques de dévotion, il ne tient qu'à nous de nous y exercer comme lui. Il n'est point de vocation, il n'est point d'état dans le monde et dans la religion, qui ne puisse prendre saint François de Sales pour son modèle; admirable saint, en ce qu'il n'affecta jamais de causer d'admiration, pas même par sa vertu. Prenons-le pour modèle, mes frères, la douceur de ses exemples nous y convie; ils ne pourront manquer de servir

à notre condamnation, s'ils ne servent à notre salut : et, puisque nous pouvons si aisément vivre comme il a vécu, ne serions-nous pas tout à fait inexcusables, si nous ne nous rendions dignes d'aller jouir avec lui de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite? Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON

SUR UNE VÊTURE RELIGIEUSE.

Amice, quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem? (*Matth.*, XXII, 12.)

Mon ami, comment osez-vous entrer ici sans avoir la robe nuptiale?

Le saint habit, dont vous allez être revêtue à la face des autels, ne peut-il pas être regardé, en un sens, comme le symbole de cette robe mystérieuse dont il est parlé dans l'Evangile? il ne vous liera pas encore irrévocablement à l'état religieux, mais il vous en ouvrira l'entrée, et il sera un jour la marque éternelle des engagements que vous voulez prendre : il vous en rappellera continuellement le souvenir; et lorsque vous les aurez remplis dans toute leur étendue, vous vous présenterez avec confiance au festin des élus. Ce signe respectable de votre fidélité vous servira de titre pour y être admise, et vous ne serez point exposée à ce reproche amer du Père de famille, qui sera l'annonce et l'avant-coureur de la mort éternelle. Les sentiments ne doivent donc pas être partagés sur la sagesse et l'utilité de la démarche que vous allez faire. Cependant, je vois ici, d'un côté, des personnes engagées dans le monde, qui plaignent peut-être votre sort, et qui préfèrent leur condition à la vôtre, parce qu'elles se croient libres de toute espèce d'engagement avec Dieu; tandis que j'aperçois, de l'autre, des vierges spécialement dévouées à son service, qui applaudissent à votre choix, qui bénissent les saintes résolutions que vous avez prises, et qui louent votre fidélité à suivre la vocation de Dieu et l'attrait de sa grâce. Le jugement de ces fidèles épouses de Jésus-Christ est sans doute plus juste et plus éclairé que celui des mondains, puisqu'il est aisé de prouver, premièrement, que les mondains sont dans l'erreur, lorsqu'ils se persuadent qu'ils ne sont liés au service de Dieu par aucune espèce d'engagement; ce sera le sujet de la première partie : secondement, qu'ils se trompent encore, lorsqu'ils refusent de reconnaître les avantages attachés aux engagements particuliers de l'état religieux; ce sera le sujet de la seconde. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsqu'on réfléchit sur la nature et sur l'étendue des engagements que tous les chrétiens ont pris au baptême, on ne peut voir sans étonnement l'extrême différence que le monde met entre ceux qui ont contracté des obligations particulières envers Dieu, en se retirant dans les cloîtres, et ceux qui, n'ayant point d'autre règle que l'Evangile, n'ont que des devoirs communs à tous les fidèles, sans être engagés dans un état distingué de celui du monde. J'avoue qu'il y aura toujours une véritable différence entre le christianisme et l'état religieux, parce que l'un ajoute beaucoup à l'autre; mais ce n'est pas ainsi que le monde l'entend, et il porte cette différence à un excès qu'il est juste de réprimer. Il se persuade qu'il n'y a que les religieux qui soient proprement liés au service de Dieu; il ne croit pas seulement que les engagements de l'état religieux ont une plus grande étendue, et qu'ils exigent une plus grande perfection que ceux du baptême; il va plus loin : il met tous les engagements d'un côté, et il n'en reconnaît aucun de l'autre.

Les religieux passent pour être liés : les simples chrétiens sont regardés comme libres et maîtres de leurs actions : à ceux-ci, tout paraît permis; à ceux-là tout paraît défendu! les uns semblent être chargés de tout le poids de l'Evangile, les autres se croient en droit de le diminuer à leur gré, et de n'en porter que ce qui leur plaît. De la part des uns, on se scandalise de tout, on ne leur pardonne rien : ce religieux s'oublie, dit-on, tous les jours, il ne garde pas les promesses qu'il a faites à Dieu; s'il était libre, comme on l'est dans le monde, on n'aurait aucun reproche à lui faire. Vous vous croyez donc libres, chrétiens, de toute promesse et de tout engagement avec Dieu? Mais comment une idée si fausse et si pernicieuse a-t-elle pu vous séduire? Non, vous n'êtes pas, en un sens, plus libres et plus exempts de tout lien que ce religieux que vous condamnez avec tant de rigueur, lorsqu'il vous paraît manquer à ses promesses; car je soutiens que vous avez pris au baptême de véritables engagements avec Dieu. Rappelez-vous en effet le jour où l'on vous porta dans son temple, pour vous imprimer, par ce premier sacrement, le caractère auguste et ineffaçable de chrétien; reçûtes-vous alors cette grâce sans aucune condition? Non, sans doute, puisque le ministre du Seigneur commença par vous dire, jusqu'à trois fois, au nom de son maître : Que demandez-vous? Répétition mystérieuse, qui doit vous faire

comprendre toute l'importance des obligations que vous alliez contracter. Car pourquoi insista-t-il sur cette question, si ce n'est pour faire entendre qu'il ne s'agissait pas là d'une cérémonie passagère et indifférente? c'est comme s'il vous eût dit: Prenez bien garde à la demande que vous allez faire. Vous recherchez un grand honneur, une faveur inestimable de la part de Dieu; vous voulez être reçus au nombre de ses enfants, vous voulez faire alliance avec lui: il y faudra mettre du vôtre: pensez-y; car du moment que vous aurez été sanctifiés par ce sacrement, vous serez liés et engagés au service de Dieu, et il ne vous sera plus permis de vivre que pour lui. Il vous dit ensuite: Renoncez-vous à Satan et à ses œuvres, au monde et à ses pompes? Et vous répondites par la bouche de ceux qui vous présentèrent: Oui; j'y renonce. Voilà les promesses que tous les chrétiens ont faites au baptême; voilà le serment solennel que vous avez tous prêté à Jésus-Christ dès les premiers jours de votre vie; et si vous n'en observez pas fidèlement toutes les conditions, on est en droit de vous dire, comme l'apôtre saint Pierre: Ce n'est pas aux hommes que vous manquez de parole; c'est à Dieu; vous n'en usez pas envers lui avec cette franchise et cette fidélité que vous vous piquez d'avoir dans le commerce du monde: quand vous traitez avec les hommes, vous voulez être fidèles à vos engagements, et ce que vous avez une fois promis, vous le voulez tenir; avec Dieu, vous promettez et vous ne tenez pas, vous vous jouez des promesses les plus sacrées et les plus inviolables.

En vain diriez-vous, pour vous mettre à couvert de ce reproche, que vous êtes engagés à Dieu par des promesses que d'autres ont faites en votre nom. Il est vrai, répond saint Ambroise: mais un enfant d'un jour ne sait pas qu'il est né coupable, il ignore qu'il est enfant de colère; et si, selon les principes de la foi, une volonté étrangère a pu l'engager dans le péché, pourquoi une volonté substituée ne pourrait-elle pas l'en délivrer en lui procurant la grâce du baptême, et en y prenant pour lui de véritables engagements? Le serment inviolable qui lie des sujets à leur souverain, n'est-il pas renfermé dans celui que d'autres ont prêté pour eux? ne sont-ils pas tous liés par ce serment général dès le premier moment de leur naissance; leur sera-t-il permis de le violer et de l'enfreindre, sous prétexte que ce sont les premières têtes de l'Etat qui l'ont prononcé, à leur insu, au nom de tout un peuple; tout ce que l'on ferait de contraire à ce serment sacré, en serait-il moins regardé comme un attentat punissable et une criminelle infidélité?

Les engagements du baptême, quoique pris par d'autres en votre nom, ne vous obligent donc pas moins que si vous les aviez prononcés vous-mêmes. Ils sont essentiellement liés avec le christianisme, ils font partie de la religion que nous professons. Jésus-Christ les prit en quelque sorte au nom de tout le genre humain, au moment même qu'il versa son sang sur le Calvaire; et dès lors il fut vrai de dire, que tout homme qui paraîtrait à la lumière du jour, soit que sa raison l'éclairât, soit qu'elle fût encore obscurcie, soit qu'il fît lui-même ses promesses, soit que d'autres les fissent en son nom; que tout homme, dis-je, ne pourrait être sauvé que par le lien de ces promesses sacrées, puisqu'il ne peut être sauvé sans être chrétien, qu'il ne peut être chrétien que par le baptême, et qu'il ne peut recevoir ni désirer le baptême sans que ces engagements y soient compris. Le Seigneur lui-même ne peut plus les changer ni les abolir: *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum* (*Psal.* CIX, 4); il s'est engagé à ne reconnaître pour ses enfants que ceux qui se seraient liés à lui par ces promesses sacrées. Le ciel et la terre passeront, mais sa parole est immuable, et la stabilité de vos engagements est fondée sur celle de cette divine parole. Mais enfin, dites-vous, que signifient ces promesses? à quoi obligent-elles les chrétiens qui vivent dans le monde? quel en est le véritable sens et le véritable objet? qu'est-ce que renoncer au monde, à ses pompes, à Satan et à ses œuvres? Est-ce quitter tout à fait le monde, pour s'ensevelir dans la solitude et dans le cloître? vous n'oseriez le dire, puisqu'il est certain que tous les hommes sont appelés au christianisme, et qu'il n'y a que le petit nombre qui soit véritablement appelé à l'état religieux. Qu'est-ce donc que renoncer au monde? est-ce vivre dans le monde, sans y prendre aucune part aux intérêts, aux affaires, au commerce, et aux occupations du monde? vous ne le direz pas non plus, puisqu'il est certain que Dieu, en appelant tous les hommes au christianisme, n'a pas prétendu rompre tous les liens de la nature, ni détruire tous les devoirs de la société. Il est vrai, chrétiens; mais je ne craindrai pas de vous dire que la religion que vous professez tous resserre ces différents objets dans des bornes bien étroites, qu'elle assujettit cette nature à des règles bien sévères, et qu'elle met aux usages et aux intérêts du monde de terribles restrictions.

Car, en premier lieu, par le renoncement que vous avez promis au baptême, vous vous êtes engagé à renoncer au péché; secondement, à renoncer à toute occasion prochaine et directe du péché; troisièmement, à renoncer, par un détachement sincère et intérieur, à une infinité d'objets qui ne portent par eux-mêmes aucune tache de péché; quatrièmement, enfin, à embrasser un certain genre de vie tout différent de la vie profane et licencieuse du monde.

Je dis, premièrement, que vous vous êtes engagés, par votre baptême, à renoncer au péché: votre promesse le porte expressément. On vous a demandé, renoncez-vous à Satan et à ses œuvres? et vous avez répondu: Oui, j'y renonce. Or, qu'entend-on par les œuvres de Satan? Faut-il le demander? ce sont les péchés. Les œuvres de Satan sont

les adultères, les fornications, les inimitiés, les haines, les meurtres et les vengeances; les œuvres de Satan sont les mensonges, les calomnies, les fourberies, les trahisons, les parjures; les œuvres de Satan sont les injustices, les jurements et les blasphèmes : une seule de ces œuvres suffit donc pour vous rendre infidèles aux engagements que vous avez pris au baptême? et vous ne devez plus être surpris de ce que saint Paul a qualifié tous les péchés d'idolâtrie. Qu'importe, en effet, par quelle espèce de révolte et de désobéissance on viole le serment de fidélité que l'on a prêté à son souverain? Un prince ne reconnaît plus pour un sujet fidèle celui qui se livre, dans certains moments, à l'infidélité; à la première qu'il lui voit commettre, il le dégrade, il le réprouve, il le punit comme un traître et un rebelle qui s'est rendu indigne de sa protection.

Mais il y a plus : non-seulement vous avez promis de renoncer au péché, vous vous êtes encore engagés à renoncer à toute occasion prochaine et directe de péché. Avant que de vous conférer le baptême, on vous demanda : Renoncez-vous au monde et à ses pompes? l'on répondit en votre nom : Oui, j'y renonce. Or, qu'entendait-on par les pompes et les vanités du monde? n'en doutez pas, chrétiens, on voulait parler de ces fêtes mondaines où l'on ne respire que le luxe et la volupté, où la sainteté du christianisme est attaquée en tant de manières différentes, où les cœurs sont blessés par de funeste regards, où les passions sont excitées par des discours empoisonnés, où tous les feux de la volupté sont allumés par les plus séduisants spectacles. C'est là, vous le savez, ce qui forme cette Babylone criminelle et réprouvée, que le Seigneur a maudite tant de fois dans ses Ecritures, parce que l'on y rencontre à chaque pas des occasions de chute, dont la vertu la plus solide a peine à se garantir; c'est là qu'est proprement le règne du vice et du péché; les enfants de la Nouvelle Jérusalem sont donc obligés de s'en éloigner : c'est à eux qu'il a été dit d'en sortir, pour se maintenir dans l'innocence : *Exite de illa, populus meus.* (*Apoc.*, XVIII, 4.) Et la promesse qu'ils ont faite au baptême de renoncer au péché emporte nécessairement celle de renoncer également à toute occasion prochaine et directe qui porte les hommes à le commettre.

J'ajoute que vous avez encore promis au baptême de vivre dans un détachement sincère et intérieur d'une infinité d'objets qui ne portent par eux-mêmes aucune tache du péché; et c'est la sublime morale que saint Paul enseignait aux premiers fidèles, quand il leur disait (I *Cor.*, VII, 39) : Mes frères, la vie est courte, et vous ne devez songer qu'à la sanctifier par toutes les vertus chrétiennes : il faut donc que ceux qui sont engagés dans le mariage soient toujours disposés à sacrifier à Dieu l'objet le plus légitime de leur attachement; que ceux qui jouissent de quelque avantage en ce monde soient comme s'ils n'en jouissaient pas; que ceux qui sont riches soient comme s'ils ne possédaient pas; que ceux, enfin, qui usent de ce monde, soient comme s'ils n'en usaient pas. Il voulait dire que la religion chrétienne ne retranche pas absolument tous les sentiments naturels : elle les permet, elle les autorise; et quand ils sont fixés à un objet légitime, elle les déclare justes et irréprochables; mais elle veut que ces sentiments soient toujours subordonnés à ceux que nous devons à Dieu. Oui, en vertu des engagements que vous avez pris au baptême, vous êtes obligés d'être plus à Dieu qu'à aucune chose créée; vous devez même tenir plus étroitement à Dieu qu'à vous-mêmes, et si ces engagements n'épargnent pas l'amour de nous-mêmes, quelque autre affection pourra-t-elle être épargnée? Vous sera-t-il permis de ne penser qu'à faire votre fortune en ce monde, comme si vous y aviez une cité permanente, et que vous n'eussiez pas acquis, par le baptême, des prétentions légitimes sur ce céleste héritage, que vous avez promis de chercher avant tout, et qui doit toujours être le principal objet de vos désirs et de vos travaux? vous sera-t-il permis de regarder la mort comme un mal mille fois plus redoutable que le péché, de ne craindre que les maux de la vie présente, de n'être occupés qu'à en chercher et à en goûter les délices, de vous livrer enfin à cette vie profane et licencieuse que l'on mène ordinairement dans le monde? Non, chrétiens : car je soutiens que, par les engagements de votre baptême, vous avez expressément renoncé à cette vie du monde, où l'on ne songe qu'à son plaisir, et jamais à son salut; où l'on ne pense qu'à suivre et à satisfaire les inclinations les plus déréglées de la nature, et jamais à les mortifier et les combattre.

Jésus-Christ disait à tous, que, pour être son disciple, il fallait renoncer à soi-même et porter sa croix. Saint Paul appelle l'état d'un chrétien, un état de mort et de crucifiement; et l'on nous fait chrétiens par le signe de la croix, pour nous apprendre qu'un chrétien et un homme crucifié au monde ne sont qu'une même chose. Mais où trouverons-nous donc ce crucifiement continuel dans la vie que l'on mène ordinairement dans le monde, et surtout dans le grand monde? Y sera-t-on crucifié dans les bras de la mollesse et dans le sein de la volupté; crucifié au milieu des plus brillantes parures, des plus délicieuses commodités; crucifié dans un cercle continuel d'amusements inutiles ou dangereux; crucifié au milieu de toutes les recherches du luxe, de toutes les amorces du plaisir, de toutes les délicatesses de la sensualité; crucifié sans gêne, sans austérité, sans mortification, sans contrainte? Ah! mes frères, l'opposition est trop sensible, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'y a souvent pas l'ombre de christianisme et de piété dans la vie du monde.

Oseriez-vous encore, mondains, oseriez-

vous plaindre le sort de ces vierges sages et prudentes qui se consacrent uniquement au service de Dieu ? Oseriez-vous regarder le joug de la religion, qu'elles s'engagent à porter toute leur vie, comme un poids accablant, dont vous vous croyez heureusement délivrés par votre état ? Est-il donc un état dans le monde où l'on soit dispensé de pratiquer l'Évangile, un état où l'on ne soit pas lié et engagé au service du Seigneur par des promesses aussi sacrées et aussi inviolables que les vœux de religion ? Et si vous accusez justement les personnes religieuses d'être infidèles à leurs engagements, lorsqu'elles vous paraissent s'écarter des règles qu'elles ont promis d'observer, ne méritez-vous pas la même censure toutes les fois que vous violez les règles de conduite que Jésus-Christ donne à tous les chrétiens dans son Évangile ? En voyez-vous beaucoup qui s'oublient plus souvent, comme religieux, que vous ne vous oubliez vous-mêmes, comme chrétiens ? Que faut-il donc de plus que le souvenir des promesses que vous avez faites au baptême, pour anéantir l'injuste préférence que vous donnez tous les jours à la prétendue liberté de votre état, sur les engagements de la profession religieuse ? N'avez-vous pas promis, à la face des autels, à peine d'être privés de tous les avantages du christianisme, de suivre exactement ces règles évangéliques qui assujettissent tous les fidèles, dans tous les états, toutes les conditions du monde, et dont les rois eux-mêmes ne sont pas dispensés sur le trône ? Faut-il encore que, pour achever de vous confondre, je vous expose ici les avantages singulièrement attachés aux engagements particuliers de l'état religieux ? c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Vous savez, chrétiens, que le souverain bonheur de l'homme est proprement renfermé dans deux objets : une sainte vie et une sainte mort ; vous savez que l'une nous conduit à l'autre, et que, s'il est rare que l'on termine ses jours dans le monde par une mort sainte et précieuse devant Dieu, c'est que le plus grand nombre se perd et s'égare, pendant sa vie, dans la route qui conduit à la mort éternelle. On a, au contraire, dans l'état religieux, selon la réflexion de saint Bernard, l'avantage inestimable de vivre plus saintement que dans le monde : *Vivit purius* ; et d'y mourir avec une plus grande assurance de son salut : *Moritur fiducius.*

Je dis, premièrement, d'y vivre plus saintement : car, je vous le demande, chrétiens, qui est-ce qui se fait un scrupule dans le monde d'oublier Dieu, de violer ses lois, de s'écarter des maximes de l'Évangile, quand il s'agit de satisfaire les désirs de la chair, les désirs de l'avarice et de l'ambition ? qui est-ce qui vit dans le monde en Dieu et pour Dieu ? qui est-ce qui est continuellement occupé du soin de lui plaire et de la crainte de l'offenser ? qui est-ce qui rapporte toutes ses actions à sa gloire ? Où trouverons-nous donc la véritable sagesse, demandait le saint homme Job : *Sapientia ubi invenitur ?* (*Job*, XXVIII, 12.) Il parlait, chrétiens, de cette sagesse divine qui est un don de Dieu, qui nous rend agréables à Dieu, et qui nous fait vivre dans la grâce de Dieu. Si nous la cherchons, ajoutait-il, au milieu de cette mer orageuse du monde, qui est un abîme d'iniquités, il nous sera impossible de la trouver : *Abyssus dicit : Non est in me, et mare loquitur, Non est mecum.* (*Ibid.*, 14.) Si nous demandons aux mondains qu'ils nous la montrent, ils nous répondront qu'ils en ont entendu parler, mais qu'ils ne la connaissent tout au plus que de nom : *Perditio et mors dixerunt, audivimus famam ejus.* (*Ibid.*, 22.) Qu'est-elle donc devenue ? n'en reste-t-il pas encore quelque trace et quelque vestige ? et dirons-nous, avec le prophète, qu'il n'y a plus de sainteté sur la terre ? *Quoniam defecit sanctus.* (*Psal.* XI, 1.) Où sont donc vos élus, Seigneur ? où prendrez-vous ces pierres mystérieuses, et consacrées par l'onction de votre grâce, ces pierres choisies pour la construction de ce brillant édifice, dont Jésus-Christ est la pierre angulaire ? N'y a-t-il donc plus de ces enfants d'adoption que vous appellerez à votre héritage ? la race en est-elle éteinte ? et la mort, en précipitant les hommes dans le tombeau, ne fait-elle plus que livrer de nouvelles victimes à l'enfer ? Non, chrétiens, la race des élus subsiste encore, et elle subsistera jusqu'à la fin des siècles : la grâce en formera toujours, et le sang de Jésus-Christ, qui produit les fruits précieux de la justice et de la sainteté, ne sera jamais stérile. Mais, ne cherchez pas la céleste génération des enfants de Dieu dans ce monde pervers et réprouvé, que Jésus-Christ a maudit tant de fois dans son Évangile : entrez plutôt dans ces saintes retraites où la vraie sagesse paraît avoir établi son empire, où la loi du Seigneur est connue et fidèlement observée, où des âmes choisies sont sans cesse occupées à chanter ses louanges et à mériter ses faveurs.

Là sont à l'abri des orages et des tempêtes, de tendres fleurs que le souffle empoisonné du vice n'a jamais flétries ; des anges, que le ciel a donnés à la terre, pour montrer que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et que l'innocence, trésor si fragile et si précieux, n'est pas un bien si rare qu'il ne puisse encore se conserver dans la plus vive jeunesse. Les libertés les plus indifférentes leur paraissent dangereuses ; elles regardent les moindres fragilités comme des chutes ; les plus petites imperfections comme des infidélités ; les plus légères satisfactions de la nature comme des excès de délicatesse et de sensualité. C'est là que vous trouverez cette terre que l'on peut appeler la terre des vivants, *terra viventium* (*Psal.* XXVI, 13), parce qu'elle n'est habitée que par ceux qui

vivent dans la grâce de Dieu, et qui, par conséquent, ne sont point ensevelis, comme la plupart des mondains, dans les ombres de la mort.

Si vous voyez dans le monde beaucoup de pécheurs et peu de pénitents, vous trouverez dans ces asiles sacrés beaucoup d'âmes pénitentes qui n'ont jamais été coupables, et qui ne laissent pas d'exercer sur leur corps de continuelles rigueurs, moins pour expier des fautes qui leur sont étrangères et souvent inconnues, que pour venger la justice divine outragée par les péchés du monde, pour suppléer à l'impénitence des mondains, et pour attirer sur eux des grâces de conversion qu'ils ne demandent pas pour eux-mêmes. Hélas, le peu de foi et de religion qui subsiste encore au milieu des dangers et de la corruption presque générale de ce siècle malheureux est sans doute le fruit de leurs austérités et de leurs larmes!

C'est là que vous pourrez satisfaire ce pieux désir que saint Bernard exprimait autrefois, en disant: *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis?* Oh! qui me donnera de voir le christianisme dans toute la pureté de sa première origine, tel qu'il était, enfin, dans ces heureux jours de son établissement, dont la mémoire ne cessera jamais d'être en bénédiction parmi nous; ces jours, où tous les fidèles n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, où ils ne se donnaient les uns aux autres que des exemples de vertus, où chacun d'eux pouvait dire avec autant de vérité que l'Apôtre: *Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.*, II, 20.)

C'est là que vous serez ravis d'admiration, en voyant l'assemblage complet de toutes les vertus chrétiennes et religieuses sans aucun mélange de vice, le renoncement au monde et à soi-même, l'abnégation, l'amour de la croix; le rapport habituel de toutes ses actions à Dieu; un dévouement entier et absolu à son service et à sa gloire. Qu'avez-vous été voir dans le désert, disait autrefois le Sauveur à ses disciples: *Quid existis in desertum videre?* (*Matth.*, XI, 7.) Y avez-vous rencontré des âmes molles et voluptueuses, ensevelies dans la graisse de la terre, et livrées à toutes les délicatesses de la sensualité? Non; c'est ce monde où vous vivez, qui s'abandonne à tous les désirs de la chair, et qui ne songe qu'à jouir des délices et des commodités de la vie présente: *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.* (*Ibid.*, 8.) Y avez-vous aperçu des roseaux agités par les vents: *Arundinem vento agitatam* (*Ibid.*, 7); c'est-à-dire, des âmes légères et inconstantes, dont la vie n'est qu'un passage continuel de la lumière aux ténèbres, et un retour toujours imparfait des ténèbres à la lumière; un affreux mélange de péchés et de sacrements, de confessions et de rechutes? Non; vous n'y avez vu que des vertus fermes et solides, des édifices bâtis sur le roc, que le souffle des passions n'a jamais renversés.

C'est là que ce respect humain, qui tyrannise les mondains jusque dans leur dévotion même, se trouve sans force et sans pouvoir: on y sert Dieu sans courir aucun risque d'être blâmé et critiqué par le monde; on y a la liberté d'être vertueux, sans s'exposer à des regards malins, à des railleries piquantes, à des mépris insultants; on n'y rougit point de l'Evangile, et l'on n'y pourrait rougir que de ne le pas observer avec assez d'exactitude: la vanité même n'y a point d'accès; on y est régulier sans éclat, mortifié sans distinction, fervent sans appareil, charitable sans gloire, humble et modeste sans singularité: la vie parfaite y est regardée comme une vie commune et ordinaire; quelques progrès que vous ayez faits dans les sublimes voies de la perfection évangélique, on ne parle point de vous, on ne pense point à vous. Le monde louera peut-être, il admirera la communauté en général, sans attacher son approbation et ses louanges à aucun des particuliers qui la composent, et qui lui sont tous également inconnus. Tout est donc égal et uniforme, tout se ressemble, tout, jusqu'à la vertu, est, pour ainsi dire, en commun; et par là elle demeure à couvert de ces flatteuses préférences qui l'altèrent, et qui l'affaiblissent, de ces suffrages agréables, de cette approbation générale qui satisfait l'amour-propre, et qui devient l'aliment et le principe d'un orgueil incompatible avec la véritable sainteté. Le mérite des vierges consacrées à Dieu est d'autant plus pur qu'il est moins connu; elles ne cherchent à plaire qu'au divin Epoux, elles ne vivent que pour lui; toute leur gloire est, pour ainsi dire, renfermée au dedans d'elles-mêmes: *Omnis gloria filiæ Regis ab intus* (*Psal.*, XLIV, 14); et par conséquent elle ne peut briller qu'aux yeux du Seigneur.

Qui pourrait s'empêcher de s'écrier, à la vue d'un assemblage si rare et si complet, de tant de vertus si différentes, à la vue d'une demeure sanctifiée par la présence de tant d'âmes pures et fidèles: O Israël! que vos tentes sont belles, et qu'il est beau de voir ces troupes chéries de la maison de Jacob rassemblées dans les saints tabernacles du Dieu des vertus: *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* (*Num.*, XXIV, 5.) Ah! disait autrefois saint Antoine à ses disciples, lorsqu'il eut vu saint Paul, le premier des anachorètes, dans son désert: Malheur à moi qui ne suis qu'un pécheur, *Væ mihi peccatori!* Non, je ne mérite pas de porter le nom de solitaire, après avoir vu dans ce désert un second Elie et un autre Jean-Baptiste. Ne ferez-vous pas, chrétiens, les mêmes réflexions, n'aurez-vous pas les mêmes sentiments à la vue d'une cérémonie aussi touchante que celle dont vous allez être les témoins? ne direz-vous pas: Malheur à moi, qui ne suis qu'un pécheur, et qui ne mérite pas de porter le nom de chrétien: *Væ mihi peccatori!* J'ai vu des anges dans des corps mortels,

j'ai vu des saintes, dont le monde n'est pas digne, et qui, par leur renoncement au monde, se sont rendues dignes de Dieu. Que fais-je, hélas, pour mériter le ciel, pour remplir les engagements de mon baptême, et pour marcher, comme j'y suis obligé, sur les traces d'un Dieu crucifié? Que suis-je à vos yeux, Seigneur, quand je me compare à ces fidèles épouses de Jésus-Christ? comment soutiendrai-je la comparaison que vous ferez un jour entre leur vie et la mienne, entre leur ferveur et ma lâcheté, entre leurs austérités et ma mollesse? de quel front et à quel titre pourrai-je aspirer au même bonheur, et vous demander la même couronne?

Non, vous ne pouvez, mondains, plaindre le sort de ces âmes prédestinées, vous ne pouvez gémir sur leur aveuglement prétendu, ni blâmer la rigueur de leur sacrifice, sans méconnaître le prix et le mérite de la sainteté, sans dégrader la loi et la perfection évangélique, sans renoncer, enfin, à tous les principes, à toutes les maximes de la piété chrétienne.

J'ajoute encore, que si les vierges consacrées à Dieu ont le bonheur de vivre plus saintement que les personnes engagées dans le monde : *Vivit purius ;* elles ont aussi l'avantage de mourir avec une plus grande assurance de leur salut : *Moritur fiducius ;* c'est la seconde réflexion de saint Bernard.

Nous ne vivons que pour mourir; nous ne sommes sur la terre que pour la quitter, et pour passer, en la quittant, à une vie plus heureuse; c'est de l'état où nous nous trouverons à l'heure de notre mort que dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. On ne doit donc travailler à bien vivre, que pour se disposer à bien mourir. Toute la science des saints, toutes les maximes de la piété chrétienne, n'ont pour but que de nous préparer à mourir de la mort des justes, et à finir nos jours dans la paix du Seigneur. Quiconque se propose une autre fin, doit être regardé comme un insensé qui court à sa perte : toute voie qui nous éloigne de la mort des justes est une voie funeste, et celle qui nous y conduit est la voie du ciel. Or, je vous le demande, est-ce dans le monde ou dans la religion que l'on meurt avec une plus grande assurance de son salut? Si vous considérez avec les yeux de la foi la mort de la plupart de ceux qui ont vécu dans le monde, en suivant ses préjugés, ses erreurs, ses maximes et ses exemples, vous ne pourrez vous empêcher de craindre pour leur salut; et loin d'en avoir aucune assurance, vous tremblerez pour eux, et vous pencherez plutôt à plaindre leur sort, et à croire qu'ils n'ont que trop mérité d'être réprouvés.

La mort des épouses de Jésus-Christ ne vous causera pas les mêmes alarmes, elle n'est jamais imprévue; elle ne peut jamais les surprendre, puisqu'elles emploient tous les jours de leur vie à s'y préparer : ainsi, à quelque heure que l'Epoux arrive, il les trouvera toujours prêtes à le recevoir. Les accidents les plus sinistres n'alarment point pour leur salut; on meurt dans la paix du Seigneur, quand on y a toujours vécu.

Le souverain Maître leur donne-t-il le temps d'envisager de près la fin de leur course? toute leur ferveur se ranime; leur foi paraît acquérir de nouvelles forces, et répandre sur elles de nouveaux rayons de la lumière céleste : elles se voient enfin arrivées à l'heureux moment qui doit couronner leurs travaux; elles touchent au terme de leurs désirs; leur espérance augmente, leur amour pour Dieu devient plus vif et plus ardent, elles croient déjà goûter dans son sein les délices de l'autre vie. Au lieu de ces tristes regrets qui accablent les mondains, au lieu de ces douleurs profondes qui les déchirent, de ces cruelles inquiétudes qui les tourmentent, et qui font craindre que la seule vue d'une mort prochaine et inévitable ne précipite la fin de leurs jours, en leur ôtant, par un excès de frayeur et d'abattement, le peu de force qu'il leur reste, vous n'apercevrez dans les vierges de Jésus-Christ qu'une sainte confiance et une douce tranquillité. On ne craint point de les troubler, de les inquiéter, de les effrayer, ni de les abattre en leur annonçant que leur mort est proche, et qu'il est temps de s'y préparer; elles se sont familiarisées d'avance avec son image : déjà mortes au monde et à elles-mêmes, elles n'ont plus qu'un pas à faire pour entrer dans la voie du Seigneur; elles n'ont rien à craindre de ses jugements. Ce passage, si affreux et si redouté de la plupart des hommes, est l'objet de leurs désirs : et malgré tous les frémissements de la nature, à peine y trouvent-elles de quoi essayer leur courage. Combien de fois ne les a-t-on pas entendues s'écrier avec le Prophète : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* (*Psal.*, **XXI, 1.**) Quel bonheur pour moi! quel heureux jour! quelle agréable nouvelle! je vais donc entrer dans la maison du Seigneur; il se montrera bientôt à moi sans voile et sans nuage, je l'aimerai sans réserve! je m'occuperai de lui sans sécheresse et sans distractions, je goûterai la satisfaction d'être à lui et avec lui sans alarmes et sans inquiétudes.

Souvent on les a vues se rassurer elles-mêmes aux approches de la mort par une ferme confiance, non dans leurs propres mérites, mais dans les dons de la grâce, et dans l'application des mérites de Jésus-Christ. Venez, Seigneur Jésus, lui disaient-elles : *Veni, Domine Jesu.* (*Apoc.*, XXII, 20.) Comment pourrai-je vous craindre, après vous avoir toujours aimé? qu'ai-je pu quitter pour vous, que je n'aie pas abandonné? quel sacrifice ai-je pu vous faire, que je ne vous aie pas fait? Sors donc mon âme, disait saint Hilarion, sors sans crainte de ce corps fragile et mortel, pour aller te présenter au tribunal de ton Juge : *Egredere, anima mea, quid times?* Il y a soixante-dix ans que tu le sers dans cette solitude, pour-

quoi craindrais-tu de paraître devant lui? qu'as-tu donc à redouter de sa colère, et que n'as-tu pas à espérer de sa bonté?

Combien de personnes mondaines assistant à la mort des vierges consacrées à Dieu, ont été attendries jusqu'aux larmes? combien, à la vue d'une tranquillité si rare et si désirable dans un moment si terrible, ont élevé leur cœur à Dieu, pour lui dire : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.* (*Num.*, XXIII, 10.) Puissé-je, ô mon Dieu, mourir ainsi de la mort des justes! puisse mon dernier soupir être semblable à celui de vos fidèles épouses! mais, hélas! une si grande faveur paraît être réservée à des âmes courageuses qui ont tout quitté pour vous.

Telles sont, ma chère sœur, les solides et consolantes réflexions dont vous serez sans cesse occupée pendant l'année d'épreuve où vous allez entrer. Elles suffisent, sans doute, pour faire sentir aux personnes engagées dans le monde, pour peu qu'il leur reste encore quelque sentiment de religion, toute la sagesse de votre choix; elles suffisent pour leur apprendre qu'au lieu de plaindre votre sort et de pleurer sur vous, elles doivent plutôt pleurer sur elles-mêmes. Vous entrez aujourd'hui dans la voie des Elus, et c'est Dieu qui vous y conduit. Car quelle vocation fut jamais plus marquée que la vôtre à tous les signes de la miséricorde? Ce n'est point ici le monde qui vous rejette et vous abandonne, il ne vous perd qu'à regret; il souhaitait de vous retenir dans ses liens, il aurait travaillé à vous les rendre agréables : il n'a même rien oublié pour vous attacher à lui; il ne tenait qu'à vous de l'écouter et de le suivre, et vous lui avez résisté.

Dieu vous place dans un ordre où l'esprit de sainte Thérèse se conserve encore dans toute sa plénitude et dans toute sa force, où tout ce qu'il a de grand et d'héroïque se développe dans toute son étendue; cet esprit, qui soumet à l'obéissance par humilité, qui applique à la régularité par ferveur, qui fait aimer la prière par sentiment, et qui, par des austérités continuelles et presque sans mesure, réussit enfin à lier étroitement le corps et l'âme à la croix de Jésus-Christ; cet esprit qui a rendu dans tous les temps les vierges soumises à la règle de cette grande sainte, plus semblables à des anges vivant sur la terre qu'à des créatures fragiles et mortelles; cet esprit qui les conduit, par la voie des plus rudes épreuves et de la plus complète abnégation, au plus haut degré de la perfection chrétienne et religieuse; cet esprit, enfin, qui les arme du glaive de la mortification évangélique, pour s'immoler comme des hosties saintes et agréables à Dieu, toujours vivantes sans cesser de mourir, je ne dis pas seulement à toutes les passions et à tous les vices, mais à toutes les imperfections de l'humanité.

Vous aurez l'avantage de vivre dans une maison où règnent l'union, la concorde et la paix; où tous les cœurs sont remplis de cette charité divine que l'on doit regarder comme la reine de toutes les vertus.

Que le Seigneur, touché d'une résolution si généreuse, et en même temps si libre et si réfléchie, répande ses plus abondantes bénédictions sur votre sacrifice; puissiez-vous en soutenir la rigueur et la continuité avec un zèle qui, bien loin de se ralentir, reçoive d'un jour à l'autre de nouveaux accroissements! Toujours aidée de la grâce, qui vous ouvre aujourd'hui l'entrée de cette sainte demeure, puissiez-vous y sanctifier tous les moments de votre vie, et mériter, par une pratique constante et habituelle des plus sublimes vertus, la couronne que Jésus-Christ réserve à ses fidèles épouses dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

SERMON

SUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. (*Luc.*, X, 42.)

Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

Madame,

Qu'une personne, à peine sortie des ténèbres de l'enfance, s'engage irrévocablement avec le monde, sans avoir aucune connaissance ni même aucun soupçon des peines et des dangers trop souvent attachés à l'état qu'elle embrasse, on ne se récriera point sur la témérité et sur la précipitation de sa démarche, on ne blâmera point la légèreté et l'inconsidération de sa jeunesse, on ne demandera point si elle a bien réfléchi sur tous les désagréments que peuvent lui attirer des nœuds qui vont la lier pour toujours, ou si ceux qui la conduisent y ont bien pensé pour elle. Qu'une autre, au contraire, dans un âge plus mûr, prenne le parti de se retirer du monde; qu'après avoir acquis, par de longues épreuves, la connaissance la plus parfaite de l'état qu'elle choisit, elle paraisse au pied des autels pour y consommer un engagement qui subsistait depuis longtemps dans son cœur, on plaint son sort, on gémit sur son aveuglement, on la menace d'un cruel repentir; on condamne hautement la faiblesse ou la facilité de ses parents, on les accuse de la sacrifier à des intérêts de fa-

mille, ou par d'injustes prédilections, ou par une barbare indifférence. On regarde le cloître, où elle est venue s'ensevelir, comme une espèce d'enfer, où elle sera déchirée, le reste de ses jours, par de tristes regrets, par des vers rongeurs, par un désespoir éternel.

Vierge de Jésus-Christ, laissez aux mondains leurs erreurs et leurs préjugés, et représentez-vous votre sacrifice sous des idées plus douces et plus favorables ; c'est Dieu qui vous a lui-même conduite dans cette sainte solitude, pour vous parler au cœur. Venez, vous dit-il, ma bien-aimée, je veux contracter avec vous une alliance éternelle ; je vous rendrai mon épouse par un attrait de miséricorde et de justice et par une inviolable fidélité : ***Sponsabo te mihi in justitia, et in misericordia, et in fide.*** (***Osee***, **II, 19.**) Vous avez entendu sa voix, vous avez suivi l'attrait de sa grâce ; et quoi qu'en puissent dire les mondains qui ne cesseront jamais de vous condamner ou de vous plaindre, je soutiendrai toujours qu'en préférant cette alliance céleste à tous les engagements du monde, vous avez choisi la meilleure part : ***Maria optimam partem elegit.***

Il est vrai que ce divin Epoux n'a pas les qualités que l'on recherche dans les époux de la terre ; il en a de différentes, et même d opposées. 1° Il est pauvre ; mais je soutiens que sa pauvreté est préférable à toutes les richesses du monde; ce sera le sujet de la première partie. 2° Il est austère et il assujettit ses épouses à ses croix et à ses souffrances ; mais il y joint des consolations qui les rendent préférables à tous les plaisirs du monde ; ce sera le sujet de la seconde partie. 3° Enfin il est impérieux, et il assujettit ses épouses à une exacte obéissance ; mais les chaînes de cette obéissance sont préférables à la liberté du monde ; ce sera le sujet de la troisième partie.

Vous verrez, chrétiens, dans l'exposition de ces trois vérités, le portrait du monde et le portrait de la religion; vous serez en état de les comparer, et de juger qui des deux mérite la préférence. Vous y apprendrez, mondains, à connaître vos malheurs, et à rendre plus de justice à l'état religieux. Vous y apprendrez, âmes religieuses, à bénir votre sort, à aimer votre état, et à gémir sur l'aveuglement des mondains qui n'en connaissent pas le bonheur et les avantages. ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Veut-on s'établir dans le monde ? on commence d'abord par chercher des richesses, parce qu'on les regarde comme la source du bonheur et le véritable fondement de la félicité. Ainsi, dans les établissements humains, vous n'entendrez parler que de terres et de revenus, d'assurances d'être riches pour le présent, et d'espérances encore plus flatteuses pour l'avenir.

Le céleste Epoux qui vous appelle propose à ses épouses des conditions toutes différentes : il leur ôte tout, il les dépouille de tout ; il ne leur offre ni or, ni argent, ni terres, ni revenus. Il y a dix-sept siècles qu'il a marqué dans son Evangile toutes les clauses de l'engagement qu'il veut contracter avec elles, quand il dit : ***Si vis perfectus esse, vade, vende omnia quæ habes et sequere me*** (***Matth.***, **XIX, 21**) : Si vous voulez être parfait, vendez ou laissez tous les biens que vous pouvez avoir ou espérer, et suivez-moi. Ainsi, au lieu que les époux de la terre vous auraient promis ou assuré des richesses, celui-ci ne vous promet et ne vous assure que le dépouillement et la pauvreté.

Mais je soutiens que cette pauvreté est préférable à toutes les richesses du monde ; et, pour vous en convaincre, je commencerai d'abord par contester à la plupart des mondains la qualité de riches : je sais que plusieurs osent en prendre le nom ; je sais qu'ils sont jaloux d'en avoir la réputation ; mais je demande s'ils en ont le bonheur et la réalité.

Appellerai-je riches tant de gens dont la fortune consiste dans de beaux dehors, dans de trompeuses apparences qui brillent et qui éblouissent ceux qui ne pénètrent pas jusque dans un intérieur pénible et malaisé, où l'on se prive de tout, où l'on se refuse tout, quand on est sans témoins, tandis que l'on paraît ne se rien refuser quand on se donne en spectacle ? Appellerai-je riches ceux qui, ayant pris d'abord un trop grand vol dans le monde, se trouvent réduits à la dure nécessité de ne pouvoir rien rabattre de leur luxe, et de ne pouvoir le soutenir? appellerai-je riches ceux qui, ayant en effet assez de biens pour vivre commodément s'ils étaient seuls, se trouvent chargés d'une famille nombreuse qui épuise et qui absorbe un corps de richesses trop faible pour pouvoir être partagé.

Non, chrétiens ; disons plutôt que l'on est pauvre dans le monde comme dans la religion, et souvent plus pauvre dans le monde que dans la religion ; mais disons en même temps que la pauvreté du monde est une pauvreté inquiète et chagrine, au lieu que celle de la religion est douce et tranquille ; que la pauvreté du monde est honteuse et déshonorante, au lieu que celle de la religion est exempte de déshonneur ; enfin, que la pauvreté du monde est presque toujours avide et criminelle, au lieu que celle de la religion est innocente et vertueuse.

Pauvreté du monde, pauvreté inquiète et chagrine. Je ne connais de véritable riche, disait un ancien, que celui qui ne désire rien, et qui n'a rien à désirer ; le désir étant toujours la marque d'une possession imparfaite, parce qu'on ne peut jamais désirer que ce qui manque. Or, trouvez-m'en un seul, parmi les riches du monde, qui ne désire rien, qui n'ait rien à désirer. Allez à la source de leurs inquiétudes et de leurs chagrins, et vous trouverez qu'ils sont toujours bien plus affligés de ce qui leur manque, qu'ils ne sont contents de ce qu'ils possèdent. Et pourquoi se donnent-ils encore tant de peine et tant de mouvements,

si ce n'est pour acquérir ou pour obtenir des biens qu'ils n'ont pas? pourquoi travaillent-ils encore avec tant d'ardeur, si ce n'est pour devenir plus riches qu'ils ne sont? pourquoi font-ils une cour si basse, si assidue, et quelquefois si pénible à ceux qui distribuent les faveurs et les grâces? pourquoi sont-ils plus rampants devant ces arbitres de la fortune que les pauvres ne sont devant eux? S'ils sont véritablement riches, pourquoi ne cessent-ils de demander? Leurs demandes éternelles, leurs soins empressés, leurs plaintes et leurs murmures, quand ils parlent des grâces qu'on leur refuse, des successions qui leur échappent, des héritages qu'on leur dispute, des divers accidents qui menacent ou qui dérangent leur fortune, ne sont-ils pas un aveu manifeste de leur pauvreté.

Et quelles richesses, en effet, pourraient suffire à la multitude et à la variété de leurs besoins réels ou imaginaires! est-on jamais assez riche quand on vit dans le monde et dans le grand monde, quand on veut y paraître avec éclat, y avoir un rang, et s'y distinguer par son opulence? et peut-on être véritablement riche, quand on a tant de caprices à satisfaire, tant de maisons à embellir, tant de modes à suivre, tant de luxe à soutenir? Que de dépenses pour le jeu! que de superfluités pour la table! que de magnificence dans les habits et dans les parures! que de dettes à acquitter! que de gouffres à remplir!

Pauvreté du monde, pauvreté honteuse et déshonorante. C'est une folie, je l'avoue; c'est une erreur, il est vrai; c'est un préjugé que la raison condamne; on ne devrait estimer que le mérite et la vertu, on ne devrait mépriser que le vice : mais enfin, ce préjugé subsiste, cette erreur est admise. Les hommes ne sont honorés et distingués dans le monde qu'à proportion de leurs richesses; la pauvreté les dégrade et les avilit : on n'y a point assigné de rang au mérite et à la vertu; la gloire, l'honneur et les distinctions sont pour les riches; l'oubli, l'abandon et l'ignominie sont le partage des misérables. Enfin, les mondains savent-ils être vertueux dans leur pauvreté? que de crimes ne commettent-ils pas tous les jours pour en sortir? que de murmures contre la Providence, qui leur refuse des biens dont les autres sont comblés?

Malheureuses richesses! c'est vous, oui, c'est vous qui causez tous les crimes et tous les désordres que nous voyons répandus dans l'univers; vous êtes l'aliment éternel de cette cupidité insatiable que l'Apôtre appelle, avec raison, *la racine de tous les maux* (*I Tim.*, VI, 10); c'est par vous que l'orgueil s'enivre, que l'ambition s'enflamme, que les plaisirs s'animent, que les vertus s'effacent, que la probité disparaît, que la religion même est anéantie. N'est-ce pas vous qui allumez dans toutes les familles la discorde et la guerre? n'est-ce pas pour vous conserver ou pour vous acquérir, que les uns emploient toutes les subtilités de la fraude, les autres tous les attentats de la violence et toutes les horreurs de la cruauté? Que de vols, que d'usures, que d'injustices, que de barbaries ne faites-vous pas commettre tous les jours dans le monde? N'est-ce pas vous qui rendez les frères ennemis, les pères inhumains, les mères cruelles, les enfants ingrats et dénaturés?

Heureux donc les pauvres volontaires de l'Evangile! les saintes retraites qui leur servent d'asile sont inaccessibles à l'amour des richesses; ils souffrent la pauvreté sans peine, sans honte et sans crime.

Ils la souffrent sans peine. La pauvreté du monde est toujours forcée; celle des pauvres de l'Evangile est volontaire, et ce qu'on a voulu, ce qu'on a choisi par préférence, ne saurait être pénible. Ils ne désirent donc rien, ils n'ont rien à désirer; ils peuvent donc dire comme ce sage du paganisme, en voyant le luxe et la magnificence du monde : *Que de choses dont je n'ai pas besoin, dont l'éclat ne peut plus me tenter, dont le désir ne saurait entrer dans mon cœur, dont l'acquisition ni la perte ne m'intéressent en rien, et ne peuvent jamais me causer d'alarmes ni d'inquiétudes!*

Ils souffrent la pauvreté sans honte. Il est vrai que le dégoût de l'Evangile, qui a prévalu dans ces derniers temps, donne aujourd'hui à cette pauvreté moins de lustre et moins d'éclat qu'elle n'en eut autrefois; mais enfin elle ne participe point encore à la honte et au déshonneur qui accompagnent presque toujours la pauvreté du monde. Elle est ennoblie par son motif, et la religion, qui en est le principe, semble lui communiquer cer air de grandeur et de dignité qui lui est propre.

Ils la souffrent sans crime. Leur pauvreté est innocente et vertueuse; que dis-je, chrétiens? c'est une pauvreté sainte, une pauvreté évangélique, une pauvreté digne de Dieu : et c'est surtout cette dernière qualité qui doit vous la rendre chère et précieuse. Quand même elle ne vous causerait que des peines et des désagréments dans la vie présente, ne suffit-il pas, pour vous la faire aimer, de savoir qu'elle vous rendra plus agréables au Seigneur?

Qu'ai-je donc fait jusqu'ici? je ne vous ai parlé, ce semble, que le langage de la nature? *Humanum dico.* (*Rom.*, VI, 19.) Il est temps de vous parler le langage de l'Evangile dans toute sa pureté et dans toute sa grandeur; il est temps de vous dire avec Jésus-Christ : Heureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient : *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.* (*Luc.*, VI, 20.) Ils l'achètent, ce royaume éternel, au prix de quelques biens périssables. Fut-il jamais un échange plus avantageux? Le monde, dit le Prophète, ne cesse de nous vanter le bonheur de ceux qui sont comblés de tous les dons de la fortune : Heureux, nous dit-il, celui qui possède des revenus immenses et des terres fertiles; heureux celui qui peut goûter à loisir les délices de l'abondance : *Beatum*

dixerunt populum cui hæc sunt. (*Psal.* CXLIII, 15.) Mais le monde est aveugle dans ses jugements Heureux, au contraire, celui qui renonce à tous les biens de la terre pour gagner le ciel; heureux celui qui fait vœu d'être pauvre pour suivre Jésus-Christ. Semblable à cette tribu sacrée, et dévouée au service des autels, que le Seigneur s'était spécialement réservée, il n'a point d'autre partage que Dieu même : *Quia ipse Dominus possessio ejus est.* (*Deut.*, X, 9.) Plus riche que tous les riches du monde, il a dans le Dieu qu'il possède un héritage que rien ne peut lui enlever : *Quia ipse Dominus possessio ejus est.*

Qu'on est heureux, chrétiens, quand on peut se dire à soi-même : Dieu me suffit; je n'ai ni or, ni argent, ni terres, ni revenus : *Argentum et aurum non est mihi* (*Act.*, III, 6); mais j'ai le bonheur de posséder mon Dieu : j'ai quitté tous les biens, toutes les commodités que je pouvais avoir ou désirer en ce monde; mais Dieu me reste, et il me tient lieu de tout : *Deus meus et omnia ;* il sera désormais mon unique trésor; fortune, dignités, alliances illustres, grandeurs de la terre, vous n'êtes rien pour moi; Dieu me suffit, et il me suffira jusqu'au dernier soupir de ma vie; il me suffira dans l'éternité : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus!* (*Psal.* CXLVIII, 15.)

J'ajoute encore que, malgré les austères devoirs de leur état, les vierges de Jésus-Christ n'ont aucun sujet de regretter les plaisirs du monde; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On est persuadé dans le monde qu'il y a peu de personnes dans les cloîtres qui ne soient mécontentes de leur sort; et quand nous disons aux mondains que les peines du cloître sont cachées à ceux qui vivent dans le monde, au lieu que les peines du monde sont à découvert pour ceux mêmes qui vivent retirés dans les cloîtres, ils nous répondent, en faisant une supposition qui suffit, selon eux, pour rendre sensible et palpable ce mécontentement général qu'ils croient répandu dans les monastères.

Supposons, disent-ils, pour un moment, qu'une puissance légitime vienne à ouvrir tout à coup les portes du cloître, en permettant à toutes celles qui y sont renfermées de rompre leurs engagements et de retourner au monde; combien désavoueraient sans peine des engagements pris à l'aveugle, dans les jours obscurs et ténébreux d'une première jeunesse!

Mais ils ne font pas réflexion que l'on peut rétorquer contre eux cette supposition avec plus d'avantage. Supposons pour un moment, leur dirai-je, qu'une puissance légitime vienne à briser ces nœuds sacrés qui rendent les mariages indissolubles, en permettant à toutes celles qui s'y sont attachées de se séparer et de les rompre : je pose en fait qu'il y aurait un bien plus grand nombre d'engagements maintenus dans le cloître que dans le monde, et quiconque aura quelque connaissance de l'un et de l'autre ne balancera pas un moment à le penser.

Comment donc les vierges sages de l'Evangile pourraient-elles regretter des chaînes si souvent détestées de celles qui les portent; des chaînes qui semblent diviser les cœurs en les unissant, aigrir les humeurs en les rapprochant, appeler la discorde et la guerre en formant l'alliance; un joug dangereux, quand on s'y attache sans se connaître, plus dangereux encore quand on s'y attache après s'être trop connu; des nœuds qui lient deux personnes sans les unir, et qui les associent plutôt à des tourments mutuels qu'à un bonheur réciproque; des liens qui irritent les passions par la contrariété, qui les affligent par la dépendance?

Il y a, dit-on, des mariages heureux. Je le sais, chrétiens, quoique souvent ceux qui passent pour l'être n'en ont la réputation que parce que l'on a plus de soin d'en cacher les chagrins et les peines, ce qui suppose dans celles qui souffrent une plus grande discrétion, sans qu'on puisse leur supposer un plus grand bonheur. Mais s'il y en a de bons, comme on en convient, s'il y en a d'agréables, comme on ne saurait en douter, on peut dire aussi qu'il n'y a point de douleurs si vives et si cruelles que celles qui sont préparées par de semblables engagements. Car, enfin, il faudra nécessairement qu'ils soient rompus par la mort; la seule pensée en fait frémir, quand on jouit ensemble d'un bonheur parfait.

C'est, au contraire, à l'heure de la mort que triomphent les épouses de Jésus-Christ. Ce terme, si fatal pour les plus agréables engagements du monde, est le terme de leurs désirs; il leur donne tout, il ne leur ôte rien. Loin de perdre leur époux par la mort, sans pouvoir jamais le remplacer ni le revoir, c'est cette mort qui les unit à lui pour toujours : loin de rompre leur union, elle la perfectionne; loin d'arrêter le cours de leur félicité, elle en est le comble et la consommation.

Les époux de la terre ne peuvent pas se dire l'un à l'autre ce que saint Paul disait à Jésus-Christ : Seigneur, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à vous : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* (*Rom.*, XIV, 8.) Ils peuvent seulement se dire : Je suis à vous tant que je vivrai; mais à la mort je cesserai nécessairement d'être à vous. Il n'y a donc que vous, épouses du Christ, qui puissiez dire avec l'Apôtre : Seigneur, soit que je vive ou que je meure, je suis assurée d'être à vous : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* Si je vis, je suis à vous, parce que je vis pour vous dans la grâce; et si je meurs, je suis encore plus à vous, parce que je dois régner avec vous dans la gloire. Si je vis, je suis à vous par l'amour; et si je meurs, je suis encore plus à vous par la possession : *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.*

Et c'est là, chrétiens, ce que saint Paul voulait nous faire entendre, lorsque, pour établir la préférence de l'état de virginité sur l'état de mariage, il disait aux fidèles de Corinthe : Mes frères, je ne veux qu'un seul mot pour décider cette préférence; souvenez-vous seulement que la vie est courte, et qu'il faudra nécessairement se séparer de tout à l'heure de la mort : *Tempus breve est.* (I *Cor.*, VII, 29.) Les mondains eux-mêmes ne prétendent plus disputer cette préférence, dès qu'on leur parle de la mort. Il n'est pas bon, disent-ils, de vivre dans l'état des vierges consacrées à Dieu; mais il est avantageux d'y mourir.

Mourez donc, vierge de Jésus-Christ, mourez aujourd'hui entièrement au monde, afin de vivre éternellement avec le divin Epoux. Ce n'est qu'avec lui seul que l'on peut prendre des engagements indissolubles. Tant que Dieu sera Dieu, tant que Jésus-Christ sera assis à la droite de son Père, vous serez à lui, vous vivrez pour lui. Ce qui fait le souverain malheur des alliances du siècle est le plus précieux avantage de la vôtre; vous ne pouvez plus en craindre ni en désirer la fin. Cette mort qui détruit tout ne fera que resserrer les nœuds que vous allez former.

Si ces nœuds vous assujettissent à d'autres devoirs, ne vous laissez pas effrayer par la difficulté de les remplir. Les mondains ont-ils donc à cet égard des devoirs moins austères et moins rigoureux que les vôtres? ont-ils plus de moyens et de facilité pour vivre dans toute la pureté que leur état exige? Ne vous y trompez pas, leur disait saint Paul, ne vous flattez pas d'être exempts des tribulations de la chair, parce que vous vivez dans le monde. Quoi donc! vous croyez-vous plus libres, moins chargés de devoirs et d'obligations que les vierges du cloître? Si elles fuient le commerce et la dissipation du monde, croyez-vous être en droit de les chercher? si elles se couvrent d'habits sombres et humiliants, croyez-vous être en droit d'étaler à nos yeux, jusque dans le temple du Seigneur, ces parures affectées qui annoncent un désir effréné de plaire et d'attirer les regards? Si elles veillent continuellement à la garde de ce feu sacré qui doit être allumé à l'arrivée de l'Epoux, croyez-vous être en droit de l'exposer et de l'éteindre? si elles emploient les méditations profondes sur les vérités du salut, les prières ferventes et assidues, les examens sévères, les saintes lectures, les austérités, les communions fréquentes, pour conserver la pureté du cœur, vous croyez-vous dispensés de prendre les mêmes précautions, parce qu'avec plus de faiblesse vous êtes tous les jours exposés à de plus grands dangers? Désabusez-vous; Jésus-Christ exige de toutes les âmes chrétiennes une égale fidélité. Placez-les dans le monde ou dans le cloître, vous ne changerez rien à ces austères devoirs, qui ne captivent pas seulement les actions, mais encore les pensées et les désirs, et il est une infinité de circonstances dans la vie où les vœux de la religion ne sauraient s'étendre plus loin que les engagements du baptême.

Epouse de Jésus-Christ, quel est encore ici votre bonheur et votre avantage! Le céleste Epoux est en même temps l'auteur et le garant de votre fidélité, comme il en est l'objet; il est en quelque sorte intéressé à la maintenir, et il ne tient qu'à lui de l'assurer à jamais. Les époux de la terre peuvent bien avoir le même intérêt, mais ils n'ont pas le même pouvoir; ils peuvent bien exiger la fidélité, mais ils ne peuvent pas la donner. Jésus-Christ seul a le pouvoir de rendre ses épouses fidèles, et d'assurer leur fragilité contre tous les périls. Ainsi, quoique plus restreintes et plus assujetties, elles tirent de la difficulté même de leurs devoirs une plus grande facilité à les remplir. Jésus-Christ augmente leurs forces à proportion de leurs obligations, et pour peu qu'elles soient attentives à seconder les efforts de la grâce, toutes ces difficultés que les mondains exagèrent disparaissent pour elles.

Quel avantage reste-t-il donc aux épouses du monde? serait-ce cette liberté que l'on fait tant valoir? On est libre dans le monde, dit-on; cette liberté est le plus grand de tous les biens; il n'y a aucun mal dont elle ne dédommage, et aucun autre bien capable de nous en dédommager. Ne vantez pas tant, chrétiens, la liberté dont on jouit dans le monde, puisque je prétends vous montrer que les chaînes et la contrainte de l'obéissance religieuse sont encore préférables à la prétendue liberté du monde. C'est le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si l'on n'obéissait pas dans le monde, ou si l'obéissance y était plus douce et plus supportable que celle de la religion, on pourrait peut-être préférer la liberté du monde à l'esclavage de la religion; mais, en premier lieu, il est certain que l'on obéit continuellement dans le monde, et qu'il est assez rare qu'on y fasse sa volonté; en second lieu, il n'est pas moins certain que l'obéissance du monde est infiniment plus rude et plus difficile à soutenir que celle de la religion.

Je dis, premièrement, que l'on obéit dans le monde : car nous naissons d'abord soumis à nos parents, dont l'empire, établi par la nature même, devrait, ce semble, nous paraître agréable et doux; cependant il ne tarde pas à nous fatiguer. A peine sommes-nous en état de juger et de connaître, que leur autorité nous devient de jour en jour plus odieuse et plus incommode, parce que nous la trouvons de jour en jour plus inquiète, plus capricieuse et plus passionnée. On veut enfin secouer ce joug, on veut devenir maître de sa conduite et de ses actions; et pour cela il faut prendre un établissement, il faut s'engager dans les liens

du mariage. Mais n'est-ce pas sortir d'une chaîne pour s'attacher à une autre? n'est-ce pas se soustraire à l'empire d'un père ou d'une mère, pour se soumettre à celui d'un époux? On ne fait donc que changer de domination et de maître : et combien ne perd-on pas quelquefois à ce changement? Il est si difficile que deux personnes, rangées sous un même joug, n'aient qu'une même volonté, qu'il faut nécessairement que l'une cède à l'autre; mais qui est-ce qui cédera? La loi veut que ce soit l'épouse; et si elle entreprend de l'enfreindre ouvertement, quelle guerre ne faudra-t-il pas allumer pour usurper et pour défendre une autorité toujours contestée? Le meilleur parti est donc celui de l'obéissance, c'est toujours le plus raisonnable et le plus juste; et pour peu qu'un homme ait de force dans l'esprit et d'élévation dans les sentiments, il ne vous laisse pas délibérer longtemps entre la résistance et la soumission : il sait se prévaloir de ses avantages, et quand une fois il est venu à bout de les établir dans toute leur étendue, ô Dieu, que n'a-t-on pas à souffrir d'une autorité aussi juste dans son principe qu'elle est souvent tyrannique dans ses effets! Que leur commandement est dur et capricieux! qu'il est souvent barbare et dénaturé, l'empire de ces hommes qui se vantent si mal à propos d'une supériorité de raison et de sagesse! Que d'épouses malheureuses et dignes d'un meilleur sort gémissent sous la tyrannie d'un mari jaloux qui les persécute, et qui veut venger sur elles ses propres inquiétudes et ses propres soupçons, d'un mari avare, qui leur refuse tout, d'un mari dissipateur et prodigue pour toute autre que pour elles, qui les laisse manquer de tout! Combien leur paraît dur et rigoureux ce joug auquel elles se sont imprudemment attachées! combien leur devient odieuse et insupportable cette autorité conjugale que l'on ne peut plus comparer alors qu'à un glaive mis dans la main d'un furieux!

Rien de semblable à craindre dans le saint esclavage des épouses de Jésus-Christ. Pourquoi? C'est que, premièrement, l'obéissance religieuse est une obéissance raisonnable; secondement, c'est une obéissance prévue.

Obéissance raisonnable, puisqu'on n'y commande, on n'y défend jamais rien, que le commandement et la défense n'aient pour objet un plus grand recueillement, un plus grand éloignement du monde, une fidélité plus exacte, une humilité plus profonde, une charité plus attentive, un dévouement plus entier et plus parfait au service de Dieu. On obéit : pourquoi? Pour pratiquer cette abnégation de soi-même qui fait le caractère des véritables disciples de Jésus-Christ, et pour ressembler plus parfaitement à ce grand modèle qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix. On obéit : pourquoi? Pour abaisser l'orgueil, pour mortifier l'amour-propre, pour s'ôter à soi-même la gloire et la complaisance du choix dans les exercices de piété. On obéit : pourquoi? Pour dompter son humeur, pour mettre un frein à cette multitude innombrable de caprices qui se glissent si souvent dans la dévotion même, et qui la corrompent. On obéit, enfin, pour plaire à Dieu, pour augmenter le trésor de ses mérites, et pour sanctifier tous les moments de sa vie par un sacrifice continuel de sa volonté propre; objet raisonnable, s'il en fut jamais.

Obéissance d'autant plus pénible, qu'elle a été distinctement prévue. Si, lorsque l'on s'engage avec le monde, on pouvait prévoir d'avance, avec une entière certitude, tout ce en quoi on sera obligé d'obéir depuis le premier jour de son engagement jusqu'au dernier jour de sa vie; si l'on pouvait dire : je sais à quoi je m'engage; il faudra sans doute que j'obéisse, mais ce ne sera que dans telle ou telle circonstance; voilà ce qu'on exigera de moi, et rien de plus; mes occupations seront réglées et fixées jour par jour, moment par moment, sans que l'on y puisse rien ajouter : qui oserait se plaindre, après l'engagement, d'une obéissance prévue dans un si grand détail? Ce qui fait donc que l'on se plaint si souvent de l'obéissance du monde, et que l'on a tant de raisons de s'en plaindre, c'est que l'on s'y engage, si je l'ose dire, à une obéissance confuse. On sait en général qu'on obéira; mais on ne sait pas en quoi. L'objet de cette obéissance est indéterminé; il dépendra des caprices d'un homme et de ses fantaisies, de ses humeurs et de ses passions. L'un voudra de la dépense et l'autre de l'épargne; l'un souffrira le jeu, l'autre le proscrira. Le même homme, suivant son inconstance naturelle, blâmera dans un temps ce qu'il avait approuvé dans un autre. Rien de fixe, rien d'arrêté; rien sur quoi l'on puisse compter sûrement et sans variation. Il n'en est pas ainsi de l'obéissance religieuse : tout est écrit, tout est décidé; on n'obéit proprement qu'à la règle, qui demeure toujours fixe et invariable

Mais, dit-on, cette règle est sévère; elle assujettit également l'esprit et le corps, qu'elle tient dans une perpétuelle contrainte. Elle est sévère, il est vrai; mais on la connaît, mais on la choisit, mais on n'y est soumis que parce qu'on a voulu s'y soumettre. Elle est sévère; mais elle est la voix du salut, l'abrégé de l'Evangile, le développement de cette vérité sublime que Jésus-Christ adressait à tous les hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.* (*Matth.*, XVI, 24; *Luc*, IX, 23.)

Bénissez donc à jamais le jour fortuné qui vous fixera pour toujours dans ces saints tabernacles du Dieu des vertus, où un seul jour employé à le servir et à lui plaire vaut mieux que mille années passées dans l'esclavage du monde et dans l'ivresse de ses vains plaisirs : *Melior est dies una in atriis tuis super millia.* (*Psal.*, LXXXIII, 11.) Elevée dès la plus tendre enfance dans une maison qui sera toujours regardée comme un des plus beaux monuments de la piété

et de la magnificence de Louis le Grand (5), vous en connaissez le véritable esprit, vous en aimez les règles, et vous avez eu le temps d'acquérir l'heureuse habitude de les observer. Vous y serez occupée à procurer à cette illustre jeunesse, qu'on y élève avec tant de soins et de succès, les avantages que vous y avez reçus vous-même.

Quoi de plus capable d'animer votre zèle et votre ferveur, que la vue de cette grande reine, qui veut bien honorer, et, si je l'ose dire, sanctifier cette fête religieuse par sa présence? Car je ne craindrai pas, Madame, de parler ainsi en présence de ces fidèles épouses de Jésus-Christ, qui se croiraient heureuses d'acquérir, dans la sainteté de leur état, une piété aussi solide et aussi soutenue que celle de Votre Majesté. Il semble d'abord que leur ferveur devrait servir de modèle à tous ceux qui sont engagés dans le monde : mais non, qui le croirait? ce sont les vertus d'une reine élevée au comble de la grandeur, que nous pouvons proposer pour modèle à des vierges consacrées à Dieu. Votre Majesté n'a-t-elle pas toujours conservé, au milieu du bruit et du tumulte de la cour, ce recueillement intérieur, cet attachement inviolable au service de Dieu, qu'elles conservent avec tant de soins et de précautions dans le silence de la retraite? Les vœux qu'elles adressent tous les jours au ciel pour la prospérité de cet empire, peuvent-ils être plus purs et plus agréables au Seigneur que ceux de Votre Majesté? Quel bonheur pour le monde, de posséder, dans la personne de Votre Majesté, un modèle si propre à l'instruire et à l'édifier! Il n'est pas obligé d'aller chercher dans les solitudes des exemples qu'il est obligé de suivre; il les a sous les yeux, il les trouve dans toutes les actions de Votre Majesté; et le rang suprême que vous occupez ne sert qu'à les rendre plus sensibles et plus éclatants, comme il les rend plus rares et plus héroïques. Puisse la grâce du Seigneur inspirer à tous ceux qui ont l'avantage d'en être les témoins un désir sincère de les imiter! puissions-nous tous mériter, Madame, à autant de titres que Votre Majesté, la couronne promise à la vertu parfaite dans l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.

(5) Saint-Cyr.

AVERTISSEMENT SUR LES DEUX SERMONS SUIVANTS

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en réimprimant les deux discours du P. De La Rue qui accompagnaient ceux du P. Griffet. Le P. De La Rue, ayant été envoyé en Languedoc, après les troubles excités dans cette province, en 1703, y prêcha deux sermons sur le fanatisme; le sujet en est singulier, et l'on y trouvera plusieurs particularités relatives aux circonstances où ils ont été prononcés. Nous n'avons pu les reproduire dans le tome XXVIII de notre *Collection des Orateurs sacrés*, qui contient tous les autres sermons de l'éminent prédicateur, les recueils bibliographiques les plus estimés n'ayant pas signalé leur introduction à la suite des *Sermons* du P. Griffet.

SERMONS SUR LE FANATISME,

PAR LE P. DE LA RUE.

SERMON Ier.

DU FANATISME EN GÉNÉRAL.

Ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

En croirons-nous Jésus-Christ sur sa parole? Il n'était pas de ces architectes imprudents qui donnent tous leurs soins au dehors de l'édifice et ne songent point à la solidité des fondements; il bâtissait pour tous les siècles. Il savait à combien de tempêtes et d'assauts l'Eglise qu'il établissait serait exposée, et sûr des événements qu'il voyait arrangés devant ses yeux jusqu'à la consommation des temps, il déclarait absolument *que les portes de l'enfer*, c'est-à-dire, la puissance et la malice des démons, *ne prévaudraient point contre elle.* Il n'y a donc nulle conjoncture où cet oracle de vérité ne doive passer dans nos esprits pour certain, nul moment où nous puissions nous alarmer des efforts de l'enfer contre l'Eglise.

En voici un, mes frères, un de ces temps orageux prévus par la sagesse du Sauveur : un fanatisme affreux s'étend dans cette province, et ne se promet rien moins que d'y établir l'hérésie, et d'en déraciner la vraie religion. C'est donc en ce même temps qu'il faut redoubler notre foi sur l'immobilité de l'Eglise. Et, puisque les portes de l'enfer sont ouvertes pour l'attaquer, sans doute les portes du ciel sont ouvertes pour la défendre?

Ce silence profond, que le seul nom de fanatisme a répandu dans l'assemblée, ne

est-il rien de plus que l'attention ordinaire qui vous attache aux discours que je vous fais? N'y entrevois-je pas aujourd'hui de l'étonnement et de la douleur? Ne vous représentez-vous pas les autels profanés, les temples embrasés, les pasteurs et les troupeaux catholiques égorgés ou dispersés? Ces spectacles d'horreur vous étonnent par leur nouveauté et vous alarment sur leurs suites. Animez-vous, mes frères, et prenez d'autres idées à la vue des événements de tous les siècles passés; je vais vous les déployer.

Vous verrez que le fanatisme est un des plus anciens artifices du démon pour établir l'erreur et pour détruire l'Église. Il n'y a donc pas lieu de vous étonner de sa nouveauté.

Mais vous verrez en même temps que le fanatisme est un des plus puissants ressorts de la providence de Dieu pour soutenir l'Église et pour détruire l'erreur. Il n'y a donc pas lieu de vous alarmer de ses suites; mais plutôt d'adorer la sagesse infinie de Dieu, qui sait tirer sa gloire de la malice des hommes et rendre l'Église inébranlable pour tout ce que l'enfer invente pour l'ébranler.

Pour donner quelque ordre à ce discours, partageons en deux tableaux cette vaste étendue des siècles. Le premier nous fera voir le fanatisme opposé au premier établissement de l'Église, et cependant servant à l'établir. Le second nous fera voir le fanatisme opposé aux progrès de l'Église, et cependant servant à l'affermir.

Le fruit que j'attends de ce discours n'est pas de toucher les cœurs de ces ouailles égarées, fuyantes par les rochers et changées en loups dévorants, qui ne se repaissent plus que de sang. Le pain de cette parole n'est plus un aliment pour eux; ils l'ont négligée trop longtemps : c'est le mépris qu'ils en ont fait qui les a rendus féroces. Bornons nos soins pour eux, à leur adoucir le cœur de Dieu par nos larmes et nos prières. A vous, catholiques fervents, le fruit de cette instruction, pour affermir votre foi contre les vaines terreurs; à vous sincères convertis, pour soutenir votre foi contre les fausses espérances; à vous enfin, réunis, encore chancelants, pour éclairer votre foi sur le choix de la vraie religion.

Implorons tous la grâce du Saint-Esprit par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le fanatisme est une fureur de religion, causée par l'extravagance, l'imposture et l'illusion. Ce qui est zèle de religion dans une âme sage, fidèle et vraiment inspirée de Dieu, devient fureur de religion dans les esprits extravagants, artificieux ou crédules. J'appelle extravagance, une disposition naturelle à l'entêtement, à la folie, aux choses extraordinaires, éloignées du bon sens et de la raison; c'est un fanatisme de tempérament et d'humeur. J'appelle imposture, un acte pernicieux d'inventer de nouvelles prophéties, de fausses révélations, de fausses interprétations de la parole de Dieu; c'est un fanatisme de malice. J'appelle illusion un malheureux penchant à donner dans les piéges des séducteurs, à croire aveuglément toutes sortes de rêveries, à s'y attacher obstinément; c'est un fanatisme de faiblesse. La première sorte de fanatisme est digne d'étonnement; la seconde est digne d'horreur; la troisième est digne de pitié; mais toutes ont pour effets communs la profanation, l'impiété, la cruauté, la sédition, et, pour objet capital, la destruction de l'Église.

Ouvrons les histoires du monde, ou plutôt les livres divins : y est-il parlé de fanatisme? en combien d'endroits? Vous allez en être surpris.

Sans nous arrêter aux fanatiques païens, aux prêtres de Baal, aux magiciens de Pharaon, ni aux fameuses sibylles, il suffit d'établir ce principe général : que dès qu'il a paru des prophètes du vrai Dieu, dès que les révélations, les miracles ont éclaté, le démon s'est aussitôt étudié à les contrefaire par l'enchantement ou par l'illusion. Pourquoi? Pour tenir les esprits du peuple en suspens, et le mettre hors d'état de discerner les vrais prophètes dans la foule des imposteurs. Il n'y eut point d'obstacle plus puissant à la naissance de la foi que cet artifice infernal; nul siècle plus fécond que celui de Jésus-Christ, en toutes sortes de visionnaires.

Il s'était répandu alors dans tout l'Orient une idée sans doute inspirée du ciel, que le temps était venu où le Messie devait paraître. Les Juifs se le promettaient comme leur libérateur; les païens, comme un conquérant, qui devait assujettir tout le monde. Hérode même avait trouvé des flatteurs assez impudents pour encenser sa vanité de la fumée de cet honneur. On osa même depuis prodiguer le même titre à l'empereur Vespasien, tout idolâtre qu'il était. Quiconque fut assez hardi pour s'ériger en Messie, en prophète, en faiseur de miracles, en homme envoyé de Dieu, trouva des peuples entiers prêts à le croire et à le suivre.

Étrange événement! parce que c'était le siècle où la vérité devait éclater, où Dieu avait déterminé de donner au monde un Sauveur, pour cela même on vit en mouvement toutes les puissances des ténèbres; et les peuples, infatués de l'amour de la liberté, s'abandonnèrent éperdument à tous ceux qui la promettaient, sans oser même douter de la vérité des promesses.

Au même temps que Jésus entrait au monde pour y apporter le salut, au même temps s'élevait au milieu du peuple juif celui qui en devait causer la ruine entière : un *Judas*, non pas celui qui trahit le Fils de Dieu, mais un autre du même nom, qui, par un zèle forcené pour la liberté de sa patrie, la jeta dans l'esclavage et en fut l'exterminateur. Il était de Galilée, et le nom de *gali-*

léens, qui fut donné à ceux de sa secte, ayant depuis donné lieu de confondre ses disciples avec ceux de Jésus-Christ, qui passait pour galiléen, l'horreur que l'on eut pour ce nom fut le premier obstacle à l'établissement de la religion chrétienne.

Une impression fanatique avait saisi l'esprit de ce maudit galiléen sur ces paroles de la loi : *Tu craindras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul.* (*Deut.*, VI, 13.) Ces paroles si solennelles, qui jusqu'alors n'avaient point empêché le peuple juif d'obéir aux juges ni aux rois, fournirent à cet imposteur un prétexte public de révolte et d'indépendance. Il fit à tous les insensés qui voulurent l'écouter un point capital de religion de ne rendre aux puissances de la terre nulle sorte de soumission, de ne payer nul tribut, de ne donner à nul mortel le nom de maître ou de seigneur ; beaucoup moins aux césars et aux gouverneurs romains, parce qu'ils étaient idolâtres. Je vous laisse à penser quel progrès fit cette secte séditieuse, armée d'une ordonnance de la loi, qui paraissait si expresse, et parmi des esprits fougueux, que l'impatience du joug rendait toujours disposés à le secouer.

Quelle comparaison de ces galiléens rebelles avec les galiléens, disciples de Jésus-Christ ! Humilité, douceur, obéissance aux souverains, fidélité à payer les tributs ; c'étaient là les leçons et les exemples de leur Maître. En vain les pharisiens, pour l'exposer à l'indignation des puissances, lui venaient faire cette question : *S'il était permis ou non de payer le tribut à César.* (*Matth.*, XXII, 19.) Il leur apprenait que Dieu et César ont leurs droits tout différents, qu'une juste subordination rend compatibles. En vain la populace étonnée du miracle de la multiplication des pains, et peut-être frappée de cet esprit de révolte, alors si commun, *le voulait proclamer roi* (*Joan.*, VI, 15) ; sa fuite arrêtait leur emportement et condamnait leur folie.

Mais malgré ses sages réponses et les exemples continuels de soumission et de dépendance qu'il donnait à sa nation, le mal augmentait tous les jours ; les charmes, les illusions, les prestiges s'y mêlèrent (6). Un nouveau visionnaire, entraînant après lui la populace entêtée, se fit croire envoyé de Dieu pour rétablir la gloire des sacrifices. Il prétendit que Moïse avait caché, sur le mont Garisim, un trésor de vases sacrés ; qu'il fallait y aller sacrifier à main armée. Un grand peuple y courut ; c'étaient des Samaritains selon le rapport de Josèphe (7), des galiléens, selon saint Luc, c'est-à-dire qu'ils étaient Samaritains de nation et galiléens de secte. Ils allèrent vers la montagne : mais là, surpris par les troupes de Pilate, ils furent la plupart massacrés ; et, selon l'expression de saint Luc, ce gouverneur mêla leur sang au sang de leurs sacrifices : *Quorum sanguinem Pilatus miscuit cum sacrificiis eorum.* (*Luc.*, XIII, 1.)

Cette triste aventure fut aussitôt rapportée à Jésus-Christ. Et quelle fut, mes frères, la réflexion qu'il en tira ? Réflexion digne d'un Dieu, qui, voyant le fond des cœurs et les événements futurs, faisait tout servir à l'instruction et à la conversion des hommes. Hé, quoi ? pensez-vous, leur dit-il, que ces galiléens, qui viennent d'être ainsi traités, soient les plus grands pécheurs de tous les galiléens ? Non, je vous le dis. Mais ce que je vous dis aussi, c'est que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous comme eux : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.* (*Luc.*, XIII, 3.) Ces paroles, qui marquaient sa pitié pour ces malheureux qui s'étaient laissés séduire, excusaient-elles leur erreur, leur crédulité, leur sédition ? Non ; mais elles déclaraient encore plus coupables ceux qui les avaient séduits : elles portaient une sentence terrible contre toute la nation, que ce fanatisme naissant allait envelopper dans sa ruine ; elles exposaient ce massacre aux yeux des docteurs de la loi, comme une image et un présage assuré du malheur, qui, trente ans après, devait accabler tous les juifs, s'ils ne faisaient pénitence : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.*

La firent-ils, se repentirent-ils ? Au contraire, ils ne songèrent qu'à contenter leur haine et leur jalousie : et laissant aux Romains le soin de réprimer les galiléens séditieux, ils appliquèrent tous leurs soins à opprimer le juste Galiléen qui leur prêchait la pénitence. Ils en cherchèrent tous les moyens ; un des plus malins, fut de l'accuser d'avoir empêché qu'on payât le tribut à César. Cette accusation, toute fausse et calomnieuse qu'elle était, eut son effet : elle intimida le juge ; et l'Homme-Dieu, protecteur et vengeur du droit des rois, fut mis en croix comme un rebelle.

Eh, que deviendront donc les fanatiques séditieux ? Leur temps viendra. Cependant, Jésus-Christ, cinq ou six jours avant sa mort, prévoyant les excès où ces émissaires de Satan devaient porter leurs fureurs, et que la ruine de Jérusalem en devait être la suite, fit sur ces murs ce triste cri : *Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants,* les réunir, *et tu ne l'as pas voulu ? le temps approche où vos maisons et vos villes seront désertes.* (*Matth.*, XXIII, 37.) Et de là, se transportant sur la montagne des Oliviers, sa solitude ordinaire, et qui devait quelques années après servir aussi de retraite aux imposteurs, comme je le dirai bientôt, il en prit occasion de fortifier ses disciples contre les illusions du fanatisme, qui devait produire tous ces malheurs. Que leur dit-il ? Ecoutez bien ces paroles, mes frères, nouveaux convertis, elles ne vous sont pas inconnues, on en a souvent abusé pour vous retenir dans l'erreur ; apprenez-

(6) JOSEPH. *De bello Jud.*, lib. II, cap. 12.

(7) JOSEPH. *Ant.*, lib. XVIII, cap. 5.

en aujourd'hui le vrai sens. Il était question des fanatiques et des suites de leur rébellion. Jésus parle à ses disciples: que leur dit-il? Prenez garde à ne vous pas laisser séduire : *Videte ne quis vos seducat.* (*Matth.*, XXIV, 4.) *Plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils en séduiront plusieurs.... Il s'élèvera de faux Christ et de faux prophètes.... Ils feront de grands prodiges.... Alors si on vous dit : Voici le Christ dans le désert, ne sortez point pour y aller; si on vous dit : Le voici dans le lieu le plus caché de la maison, ne le croyez point.* (*Matth.*, XXIV, 23.)

Il ne s'agit point là, mes frères, ni d'hostie, ni de sacrement, ni de calices, ni de ciboires, ni de tabernacles, ni d'autel, comme on tâchait autrefois de vous le persuader par une insinuation maligne, dont ceux-mêmes qui se servaient avaient honte de se servir. Il s'agit là de faux prophètes, attirant le peuple au désert, où il ne faut pas les suivre; enseignant, prêchant en secret dans les endroits des maisons les plus cachés, où il ne faut pas les aller entendre. Appliquez-vous donc à vous-mêmes et aux mouvements présents ce que l'on vous faisait, mal à propos, appliquer aux catholiques. A combien d'entre vous a-t-on dit, depuis un an : Voici les merveilles de Dieu, voici l'esprit de Dieu qui parle par ses prophètes ; au désert, dans les recoins des rochers et des maisons : *Ecce in penetralibus.* (*Matth.*, XXIV, 26.) Et, plût à Dieu qu'alors on se fût mieux souvenu des paroles du Sauveur : *N'y allez pas, n'y croyez pas. Nolite exire, nolite credere.* (*Ibid.*) Que de spectacles d'horreur, que de sang eût-on épargné à cette triste province! que de larmes et de soupirs à toute la France, attendrie sur nos malheurs!

Les apôtres, mes chers auditeurs, n'oublièrent pas les avis de leur divin Maître; ils trouvèrent après sa mort de fréquentes occasions d'en profiter, dans la foule des séducteurs et des prophètes imaginaires qui se produisirent de toutes parts. Un Théodas, dont il est parlé dans les *Actes des apôtres*, et dans l'Histoire de Josèphe (*Antiq.*, XX, 2), entreprit de renouveler les prodiges de Moïse. On voyait des gens, enchantés par ses discours, emporter leurs biens avec eux, quitter leurs familles et leurs maisons pour le suivre dans le désert. Il ne leur promettait rien moins que de suspendre le cours des rivières, et de fendre d'un seul mot les eaux du Jourdain sous leurs pas. Que devint la troupe et le chef? On mit des soldats à leur suite; et les déserts ni le Jourdain ne les sauvèrent pas du glaive de la justice; ils furent tous exterminés : *Occisus est, et omnes qui credebant ei, redacti ad nihilum.* (*Act.*, V, 36.)

Ce n'était pas seulement à s'éloigner de ces gens-là que les Apôtres s'appliquaient, selon l'avertissement de leur Maître; ils s'étudiaient encore à les combattre, et à soutenir la vérité contre les artifices de l'erreur. Un Simon, fameux magicien, dominait dans Samarie; il s'y faisait appeler, dit saint Luc, *la grande vertu de Dieu : Virtus Dei, quæ vocatur magna.* (*Act.*, VIII, 10.) Il avait tellement renversé les esprits par ses prestiges, que, du plus petit au plus grand, tous obéissaient à sa voix : *Auscultabant omnes a minimo usque ad maximum, propter quod magiis suis dementasset eos.* (*Ibid.*) Les apôtres entreprennent de guérir cette ville ensorcelée; ils y viennent prêcher la foi. Les enchantements d'un côté, les miracles de l'autre. Enfin, la vérité l'emporte, on croit; Simon même est touché : mais comment? comme un fanatique. Endurci au mensonge, sa conversion même en fut un. Il ne feignit de croire en Jésus-Christ que pour dérober le don des miracles, ou pour l'acheter à prix d'argent; mais maudit par saint Pierre, et convaincu d'hypocrisie, il fut contraint de céder la victoire à la vérité.

Passez au chapitre XXI des *Actes*, où il est parlé du tumulte excité dans Jérusalem contre saint Paul; vous y voyez l'apôtre pris pour un fanatique, et, comme tel, mis aux fers par le tribun Lysias. *N'êtes-vous pas*, lui dit-il, *cet Egyptien qui se souleva ces jours passés, et mena au désert quatre mille brigands, avec lui? Nonne tu es Ægyptius?* (*Act.*, XXI, 28.) Le tribun connut bientôt son erreur à l'égard de Paul. Mais quel fut le sort de l'Egyptien? Josèphe nous l'apprend. Ces quatre mille vagabonds, qu'il avait entraînés au désert, s'attroupèrent jusqu'à trente mille. Ils osèrent marcher sur Jérusalem, persuadés par l'Egyptien qu'ils verraient, à leur arrivée, ses murailles tomber par terre. Ils s'avancèrent en effet jusqu'à la montagne des Oliviers. Mais au lieu du prodige dont on avait amusé leur crédulité, ils se virent enveloppés par les troupes des Romains, et le séducteur s'étant dérobé par la fuite à la peine qu'il méritait, toute la vengeance tomba sur ceux qui s'étaient laissés séduire.

En devint-on dans la Judée plus attentif à éviter les piéges des séducteurs? Au contraire, on s'y jeta les yeux fermés : ce qui n'avait été qu'une illusion devint enfin une frénésie publique et contagieuse. Tous les factieux qui échappaient au fer des Romains, et des Juifs encore fidèles, se dispersaient dans la campagne : et s'étant rendus formidables par les pillages, les incendies, les meurtres publics et secrets, on ne les connut plus que sous le nom d'*assassins* (*sicarii*) ; tandis que se faisant honneur de leur faux *zèle* pour la Loi, ils se faisaient appeler *Zélotes*.

Ce fut sous ce nom spécieux que, malgré tous les soins d'Agrippa, leur roi naturel, de toute la Synagogue et de tout l'ordre sacerdotal, ils levèrent enfin l'étendard de la révolte. Ils traitèrent d'ennemis de Dieu tous ceux qui payaient le tribut, et qui désiraient la paix ; ils massacrèrent le grand prêtre et les lévites; ils s'emparèrent du temple; ils en firent leur forteresse contre les sages citoyens; ils y abolirent les sacrifices du Dieu dont ils se vantaient d'être les seuls vrais serviteurs; et au lieu du sang

des victimes, ils firent couler le sang humain dans le sanctuaire et sur les autels.

Ce fut alors, divin Sauveur, qu'on reconnut le temps marqué par votre prédiction; cette abomination de désolation dans le lieu saint : *Abominationem desolationis stantem in loco sancto.* (*Matth.*, XXIV, 15.) Et, quelle désolation plus horrible, que de voir la maison de Dieu changée en retraite d'assassins! Quelle abomination plus impie, que de voir le peuple de Dieu s'armer contre les ministres de Dieu!

La violence alla si loin, que les plus sages des Juifs, opprimés par ces furieux, n'ayant plus la force ni le cœur d'arrêter la rébellion, toute la nation devint coupable; et les Romains, servant, sans y penser, la colère de l'Eternel, ayant vainement essayé sur ces obstinés tous les tempéraments de la douceur, furent contraints d'assiéger Jérusalem, et de les ensevelir sous les ruines de leurs murailles; onze cent mille Juifs payèrent de leur sang le crucifiement de Jésus-Christ; et pour cette affreuse révolution, qui, selon sa prédiction, ne laissa pas dans Jérusalem *pierre sur pierre* (*Luc.*, XIX, 44), Dieu n'employa que le bras des Romains et la rage des fanatiques.

Elle fut si incurable et si profondément enracinée dans leur cœur, que Titus ayant pris la ville, et le peuple accablé des maux de cinq mois de siége, étant prêt de se jeter aux pieds du vainqueur, un de ces faux prophètes, enragé de voir tant de femmes et d'enfants démentir leur férocité, engagea cette multitude effrayée à se réfugier dans le temple, où Dieu devait leur donner, disait-il, des signes infaillibles de salut. Ils y entrèrent sur sa parole, et le feu des Romains ayant presque aussitôt gagné la partie du temple où ils s'étaient renfermés, ils y furent consumés au nombre de près de six mille. Il n'y avait que les vainqueurs, qui, touchés de piété, gémissaient de leur victoire. Les fanatiques vaincus ne gémissaient pas de leur malheur; on les voyait tout souffrir, se livrer aux bourreaux, et se lancer dans le feu, plutôt que de rendre honneur à César. Les enfants, dit Josèphe, étaient encore plus fiers et plus durs aux supplices que leurs pères.

Que devinrent enfin ces bêtes féroces revêtues d'un corps humain? Ce qui était échappé de gens armés, au nombre de plus de neuf cents, s'enferma dans la forteresse de Massada. Là, pressés par les Romains, et ne pouvant se résoudre à implorer leur clémence, ils commirent à dix d'entre eux le soin cruel d'égorger toute la troupe : et fiers de perdre la vie par la main de leurs frères et de leurs amis, plutôt que de leurs ennemis, ils expirèrent en s'embrassant, avec la fausse consolation de mourir fidèles à Dieu, parce qu'ils mouraient sans reconnaître aucun maître.

A ce récit, mes frères, ne sentez-vous pas vos cœurs frémir, vos cheveux se dresser d'horreur? On en vient là par le fanatisme. Et par où va-t-on au fanatisme? en pouvez-vous douter? par l'hérésie, l'indépendance, l'horreur de la domination, l'orgueil, l'indocilité. Nous pousserons une autre fois cette réflexion plus loin. Rentrons dans notre sujet.

Au milieu des débris d'une si nombreuse nation, que devint la foi de Jésus-Christ? où était l'Eglise naissante? où trouva-t-elle un asile contre la vengeance des Romains? mais où en trouva-t-elle contre la fureur des assassins, des zélotes, des séditieux; en un mot, des fanatiques? Onze cent mille Juifs tombent sous le fer des païens, cent mille dans l'esclavage : et le troupeau de Jésus-Christ, si faible et si tendre alors, mêlé et confondu par le nom même de galiléens avec les auteurs de la révolte, échappe au fer des ennemis domestiques et étrangers. Il fuit, il est vrai, par les montagnes et dans les pays éloignés, selon l'avis qu'il avait reçu du Sauveur, de fuir dès qu'on verrait l'abomination dans le Temple : *Tunc qui in Judea sunt, fugiant ad montes.* (*Matth.*, XXIV, 16.) Mais qu'eût servi aux fidèles leur précaution, si la providence de Dieu ne les eût accompagnés dans leur fuite, et si cette nouvelle Eglise, errante par les déserts, comme autrefois l'arche d'alliance, n'eût eu la nuée durant le jour, et la colonne de feu durant la nuit pour son guide? Toute fugitive qu'elle était, elle était dès lors immobile et ferme sur son fondement. Le temple de Salomon, révéré depuis tant de siècles, enrichi par tant de rois, égal aux plus puissantes forteresses en solidité, tombe en cendres; et le nouvel édifice de Jésus-Christ, bâti sur *la pierre rejetée* et méprisée, s'élève *en écrasant tous ceux qui le méprisaient.* (*Matth.*, XXII, 42.) D'où vient cette diversité? C'est que le Seigneur du Temple avait prononcé l'arrêt de ruine et de désolation : *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta* (*Matth.*, XXIII, 38); c'est qu'il avait lui-même abandonné son sanctuaire. Mais ce même Seigneur, en établissant son Eglise, avait promis à ses apôtres de ne l'abandonner jamais, d'être avec elle, et *avec eux, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Et comment donc, mes frères, nous laisserons-nous intimider sur l'état présent de la religion? comment la témérité de ces nouveaux fanatiques éteindra-t-elle dans votre cœur la confiance que vous devez prendre aux paroles de Jésus-Christ? Ce temps, ce jour troublé par cette tempête imprévue, n'est-il pas un de ces jours auxquels Jésus-Christ nous a promis sa présence et sa protection? *Omnibus diebus.* N'est-il pas renfermé dans l'étendue des siècles nombreux, jusqu'où il a porté la durée de son Eglise? *Usque ad consummationem sæculi.* Si jamais on a dû douter de cette stabilité, si jamais le fanatisme a dû être funeste à l'Eglise, n'était-ce pas dans cette révolution du trône et du peuple juif? Elle était alors confondue, au moins dans l'idée des païens, avec la Synagogue des juifs. Les Romains et leurs empereurs mettaient peu de différence entre l'une et l'autre loi : nous passions tous,

juifs et chrétiens, pour adorateurs d'un seul Dieu, pour ennemis des dieux de l'empire; ils regardaient nos miracles comme des prestiges d'enchanteurs; la constance de nos martyrs, comme la férocité des zélotes: le nom même de galiléens, qu'ils nous donnaient par mépris, leur inspirait pour nous la même horreur que pour les galiléens rebelles; ils nous persécutaient, enfin, sous les mêmes prétextes et avec les mêmes rigueurs.

Fût-ce avec le même succès? Tout l'univers en est témoin. Le trône et le temple des juifs, renversés par le fanatisme, sont demeurés accablés sous leurs ruines, sans pouvoir s'en relever. Toutes les fois qu'ils ont tenté quelque effort pour en sortir, ils ont trouvé le bras des empereurs, ou plutôt celui de Dieu, prêt à les faire rentrer dans leur poussière. Cinquante ans après leur destruction, par Titus, ayant encore voulu se soulever, sous la conduite d'un *Barcocheba*, qui, par un trait de fanatisme, tiré de son propre nom, se disait l'*Etoile* (*Num.*, XXIV, 17.) de Jacob, promise par Balaam pour la délivrance d'Israel, alors leur ruine fut achevée par l'empereur Adrien; plus de cent mille hommes furent égorgés, plus de mille châteaux ou villages démolis. Adrien, confondant l'innocent avec le coupable, voulut étendre jusqu'aux chrétiens la haine qu'il portait aux juifs: il fut en son pouvoir de déraciner les restes de cette odieuse nation, d'arracher jusqu'aux fondements de leurs châteaux et de leurs places; il ne fut pas en son pouvoir d'ébranler l'Église de Jésus-Christ, de l'empêcher de s'établir au milieu même de Rome: et ce Dieu tout-puissant, qui se servait de la main des césars pour abolir la religion des Juifs, corrompue par le fanatisme, en même temps élevait de sa propre main la religion de Jésus-Christ sur le trône même des césars; et de la capitale du monde idolâtre; il en faisait malgré eux le siége perpétuel de l'empire de la foi.

Concluons donc, mes chers auditeurs. A quoi se termina ce grand effort de l'enfer, ce dessein pernicieux de contrefaire les miracles des apôtres de Jésus-Christ, et de décréditer par l'imposture l'ouvrage de la vérité? Tout cela ne servit qu'à délivrer l'Église de Jésus-Christ du plus grand obstacle qui s'opposât à son établissement, cet obstacle, n'était-ce pas la république des Juifs? Que fit Dieu pour l'anéantir? Il laissa naître le fanatisme, et ce fanatisme, excité par le démon pour la ruine de l'Église, eut, par la puissance divine, un effet tout opposé. Tant il est vrai que le fanatisme n'est fatal qu'aux ennemis de l'Église. Vous l'avez vu aussi dans le premier établissement de la foi, vous le verrez encore dans son progrès. *Portæ Inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.*, XVI, 18) C'est une vérité pour tous les temps, et le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La fureur des persécutions qui avaient affligé l'Église durant trois cents ans, n'eut pas plutôt cessé, que l'enfer entreprit de renverser, par le schisme et par l'hérésie, ce qu'il n'avait pu ébranler par la puissance des empereurs païens. A peine la religion commençait à respirer par la clémence de Constantin, qu'il s'éleva dans l'Afrique un nouvel orage, qui ne se put calmer d'un siècle entier. Jamais un pareil incendie ne s'alluma d'une si légère étincelle, et pour un si faible sujet. Le voici:

L'élection d'un évêque de Carthage ayant été contestée par la faction de quelques évêques de Numidie, et maintenue par le jugement de tous les autres évêques, du pape et de l'empereur, le parti vaincu s'anima d'une telle fureur contre tout le reste de l'Église favorable à ce jugement, qu'il prétendit qu'elle était tombée dans l'erreur, qu'il fallait se séparer d'elle, et former une Église à part. Tel fut l'orgueil de Majorin et de Donat, auteurs du schisme des donatistes. A ce schisme, si mal fondé, l'hérésie se joignit bientôt; car de cette vaine persuasion que toute l'Église catholique était corrompue, et de ce principe erroné que la validité des sacrements dépend de la vertu des prêtres qui les confèrent, ils en tiraient ces énormes conclusions: que tous les sacrements conférés par les catholiques étaient nuls; que tous ceux qui étaient baptisés par les catholiques devaient être rebaptisés; que l'Eucharistie, consacrée par les catholiques, n'était pas le corps du Sauveur, mais demeurait simple pain; que ceux, par conséquent, qui la recevaient et l'adoraient étaient idolâtres; qu'il n'y avait que le seul baptême des donatistes qui fût bon; leur seule Eucharistie qui fût le vrai corps du Sauveur; leur seule ordination qui fît de vrais évêques et de vrais prêtres; eux seuls enfin qui fussent de vrais chrétiens. Voilà comme un faux pas, hors de la ligne de la foi, précipite insensiblement dans les plus profonds abîmes.

Il se soutinrent ainsi par leur seule opiniâtreté durant près de quarante ans, avec un succès qui divisa presque toute l'Afrique, et chaque ville en deux partis: enfin, pressés de se réunir par les édits et les lois des empereurs dont la sévérité redoublait de jour en jour, il fallut, pour se maintenir, avoir recours au fanatisme, et non-seulement aux visions, aux songes, aux faux miracles, à se dire prophètes et *Paraclets*, mais à la fureur et aux massacres. (S. AUG., *De unit. Ecc.*, cap. 19; ep. 165, *contra lit. Pet.*, l. III, c. 16; l. I, c. 14; l. II, c. 14.)

On vit des troupes de vagabonds, sortis de la plus vile et de la plus farouche populace, infester les grands chemins, se jeter sur les catholiques, autant qu'ils en pouvaient trouver dans les maisons séparées et dans les lieux écartés. On les appela pour cela *circoncellions*, c'est-à-dire *rôdants autour des cabanes*; mais le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes était celui de *soldats de Jésus Christ*. Ils se choisirent deux capitaines

qu'ils nommèrent *les chefs de saints.* (S. Opt., l. III, p. 67.) Ils faisaient scrupule d'abord de s'armer d'épées, parce que Notre-Seigneur avait défendu à saint Pierre de s'en servir; ils n'avaient pour armes que des bâtons qu'ils appelaient *bâtons des Israélites* (S. Aug., *cont. lit. Petil.*, l. II, cap. 88), tournés et taillés de manière à mieux assommer : mais leur scrupule ne dura pas ; il n'y eut point d'armes si cruelles qui ne le fussent trop peu pour eux; ils inventèrent même des manières de cruautés inouïes, et se firent un plaisir d'aveugler leurs ennemis avec du vinaigre et de la chaux. (S. Aug., ep. 122.) Le pillage des maisons, le brûlement des églises, la profanation des calices qu'ils mettaient en pièces, des hosties qu'ils jetaient aux chiens, étaient leurs jeux ordinaires, leur occupation de toutes les nuits. (S. Opt., l. II, p. 55; liv. VI, p. 95; S. Aug., *in Parm.*, l. II, c. 9.) Ils sortaient furieux du milieu des festins qu'ils faisaient de leurs brigandages, avec des filles débauchées, s'encourageant l'un l'autre à ces horribles exécutions, par ces paroles familières aux saints et aux anges : *Gloire à Dieu, louange à Dieu.* C'était là, dit saint Augustin (ep. 255), leur trompette, leur cri de guerre, leur signal pour répandre le sang chrétien.

Quand saint Optat, saint Augustin, Théodoret écrivaient pour la postérité tout ce que je viens de vous dire, était-ce leur siècle ou celui-ci dont ils nous dépeignaient les horreurs? Mais voici un excès de folie où le fanatisme de notre siècle aura peine à parvenir.

C'est que par un jugement de Dieu, juste et terrible, obsédés qu'étaient ces malheureux du démon de cruauté, ne la pouvant assez assouvir sur les catholiques, ils se faisaient un mérite et un moyen de salut de la tourner contre eux-mêmes, ils se noyaient dans les rivières, ils se précipitaient du haut des rochers, ils se jetaient dans les feux qu'ils avaient eux-mêmes allumés, ils contraignaient quelquefois ceux qu'ils trouvaient armés par les chemins à leur donner la mort, les y engageant par l'argent ou les y forçant par menaces. (S. Aug. *in Gaud.*, cap. 37; Theod., *Hæret. fab.*) Etrange entêtement d'un peuple enivré des fumées d'un faux zèle de religion ! Pourquoi toutes ces fureurs? Tantôt c'était, disaient-ils, pour expier leurs péchés ; tantôt pour se dérober aux poursuites des catholiques qui les pressaient de se réunir; tantôt pour satisfaire aux transports de leur brutale piété, persuadés qu'ils honoraient Dieu par cet énorme sacrifice, et que l'on parvenait à la couronne du martyre par l'assassinat et le désespoir. (S. Aug. *in Gaud.*, l. I, cap. 5, 36.) Un seul homme, frappé de cette affreuse manie, n'eût-ce pas été quelque chose d'étonnant? Quel prodige, qu'un peuple entier ait été emporté de cette même fureur! que des chrétiens aient mis la gloire de leur parti dans la multitude et la constance de cette sorte de martyrs! que des évêques s'enfermassent dans leurs églises avec leurs peuples abusés, tout prêts à s'y brûler plutôt que de consentir à l'union avec les catholiques! On a vu ces horreurs durant presque un siècle entier; en a-t-on vu l'Eglise catholique intimidée, ébranlée dans ses fondements? Un saint Augustin fut assez rempli de l'esprit de Dieu pour confondre les faux pasteurs, pour ranimer le zèle des véritables, pour dissiper le fanatisme, pour déraciner l'erreur. Il y a treize cents ans que le donatisme n'est plus, et l'Eglise triomphe encore.

Un autre triomphe aussi éclatant, c'est sur les manichéens ; il n'y a point eu d'hérésie plus obstinée, plus étendue, plus remplie d'extravagances, d'infamies et d'impiétés ; c'est elle que saint Paul appelait, par une prévoyance révélée de l'avenir, *la doctrine des démons et des consciences cautérisées.* (I *Tim.*, IV, 2.) Elle suivit de près le temps des apôtres, et naquit presque sur leurs pas; elle parut d'abord en Perse, où son principal auteur, Manès, fut écorché vif. Cette secte infernale ayant rampé plusieurs années par l'horreur que toutes les nations chrétiennes et même païennes avaient conçue de ses principes qu'il n'est pas ici lieu de vous expliquer ; enfin, dans le VIe siècle, elle prit de nouvelles forces; elle s'étendit, au VIIe, en Arménie, à la faveur des Sarrasins et de quelques empereurs grecs, jusqu'à s'emparer des villes et à soutenir des guerres ; elle poussa de là ses branches en Bulgarie, et de là dans toute l'Europe. Il en parut des rejetons en France, au commencement du XIe siècle ; ils s'établirent en Languedoc, aux environs de Toulouse et d'Alby, où, sous le nom d'albigeois, ayant alarmé le royaume et tous les Etats voisins, ils y allumèrent ces funestes guerres que l'on ne put étouffer qu'en inondant la province de leur sang.

Une si furieuse hérésie pouvait-elle manquer de produire ses fanatiques? Elle n'en manqua pas, mes frères; et par où, sans cela, serait-elle parvenue à dominer avec tant d'ascendant sur les princes et leurs sujets? Tandis que les plus emportés prêchaient la révolte et l'impiété, les plus hypocrites la persuadaient par les ravissements et les extases : on les voyait, en public, s'agiter la tête et le corps par de rapides contorsions, tomber de tout leur poids par terre ; et là, comme frappés d'un subit et profond sommeil, après avoir paru sans force et sans mouvement, sanglotant sous l'effort d'une puissance invisible, on était surpris de les voir se réveiller, remplis de nouvelles forces et comme revenus du commerce d'un autre monde, annoncer au hasard les choses futures ou cachées, d'une autorité de prophète et d'un ton à faire trembler.

En fallait-il plus pour faire courir tout un peuple au fer et au feu ? Tout y courait, en effet. Les monastères, les châteaux, les temples, ouvrages des hommes, tremblaient et tombaient sous leurs coups; mais l'Eglise, ouvrage de Dieu, était hors de leur portée. Elle est demeurée inébranlable, et

le manichéisme, caché sous plusieurs masques différents, a perdu, avec son nom, l'audace de se montrer.

Finissons ces tristes tableaux par le plus triste de tous, par celui des anabaptistes, qui désolèrent l'Allemagne, la Suisse et les Pays-Bas, il y a près de deux cents ans, siècle fameux par la foule innombrable d'ennemis que l'enfer suscita tous à la fois à la religion catholique. Un Luther, un Zwingli, un Calvin, furent les productions de ce siècle malheureux. Du milieu d'eux, et sur leurs mêmes principes d'indépendance et de liberté dans l'intelligence de l'Ecriture et dans le choix de la religion, s'élevèrent les ***anabaptistes***, cest-à-dire les ***rebaptisants.*** Ils se disaient envoyés de Jésus-Christ, pour lui établir un nouveau royaume, qui devait durer mille ans après la destruction de toutes les puissances de la terre qui oseraient s'y opposer. Où n'alla point l'audace, le blasphème et la barbarie de ces insensés?

Ils commencèrent leur mission courant les rues sans habits et sans pudeur, hurlant et criant en enragés: ***Amendez-vous ; repentez-vous; malheur! malheur! vengeance de Dieu à l'Orient! vengeance de Dieu à l'Occident!*** Ceux d'entre eux qui s'érigeaient en prophètes communiquaient aux autres le Saint-Esprit, en les faisant boire dans leur verre, ou leur soufflant dans la bouche, et leur criant : ***Reçois le Saint-Esprit.*** Un de leurs chefs, Nicolas Stork, disait qu'il devait être assis sur le trône de Gabriel. Thomas Munzer, un autre chef, disait que l'archange Michel lui révélait toutes choses, et lui avait apporté, pour exterminer les impies, ***le glaive de Gédéon.*** Melchior Hoffman, autre chef, se disait le prophète Elie. Un autre, appelé Corneille, se disait le vrai Fils de Dieu, le vrai Sauveur du genre humain, renvoyé au monde par Dieu le Père.

On aurait eu pitié de ces déplorables égarements, si la rage n'eût pas été jointe à la folie. Mais le fanatisme est inséparable de la fureur et de la brutalité; ces mêmes insensés, qui criaient : ***Repentez-vous,*** criaient du même ton : ***Tuez, égorgez, massacrez toutes les puissances et tous ceux qui leur obéissent.*** Ils remplirent, en effet, de ravages et d'incendies l'Empire et les Pays-Bas. Ils se glissèrent dans la Suisse ; ils tâchèrent de s'emparer d'Amsterdam ; ils se saisirent de Munster; ils y élurent un roi qui se faisait appeler ***Roi de justice.*** Ils y établirent la communauté des biens et la pluralité des femmes; ils y soutinrent un siége avec la dernière vigueur; ils inspirèrent aux paysans un soulèvement général contre leurs princes et leurs seigneurs; ils formèrent des armées de trente et quarante mille hommes. Ils s'imprimèrent dans l'esprit qu'ils étaient invulnérables, et qu'ils mettraient les plus grandes armées en fuite avec un couplet de chanson. La patience de Dieu fut enfin poussée à bout, aussi bien que celle des princes. Il fallut en venir à des siéges, à des batailles, à des rigueurs sans pitié. On courut sur eux de toutes parts, comme sur des bêtes féroces; il n'y eut pas pour eux assez de roues ni de gibets; le fer et le feu se lassèrent; il en périt enfin plus de cent mille dans le seul espace d'un an (1525).

O mes frères, ô monde chrétien! même corps et même esprit, par la foi d'un même Dieu, par l'eau du même baptême, par le sang d'un même Sauveur, faut-il que, pour te maintenir dans cette sainte unité, tu fasses si souvent sur toi-même de si sanglantes exécutions, tu sois obligé d'empêcher la désunion par le retranchement de tant de notables parties? Qu'a fait ce fanatisme, étendu dans tant de siècles et renouvelé tant de fois? Il a purgé l'univers d'une infinité de scélérats; il a délivré l'Eglise d'une infinité d'ennemis; il a hâté leur supplice, animé contre eux la justice et la piété des souverains. Un tiers, si vous voulez, des étoiles du firmament a été obscurci (***Apoc.***, VIII, 12), le firmament en a-t-il rien perdu de sa splendeur et de sa solidité? Les deux autres tiers des étoiles en sont devenus plus brillants, et les astres qui nous conduisent ont toujours continué leur cours avec la même égalité. L'Eglise est la maison de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Rassemblez maintenant, mes frères, toutes les tristes images que je viens de vous exposer, comparez-les avec nos malheurs présents; n'y trouvez-vous pas de quoi soutenir votre esprit contre l'étonnement et contre l'alarme? Il ne faut point ni s'étonner d'un mal si ancien et si commun, ni s'alarmer d'un mal toujours plus avantageux que dommageable à l'Eglise. Et c'est là, mes chers frères, ce que j'avais à vous montrer.

Mais, pour vous le mieux imprimer par une dernière réflexion, dites-moi, quand les scélérats qui font gémir cette province auraient fouillé dans toutes les histoires, auraient été chercher dans tous les siècles passés des exemples et des modèles de ce qu'ils font aujourd'hui, se seraient-ils attachés plus fidèlement à copier les cruautés et les profanations de ces barbares? Comment donc, grossiers comme ils sont, dépouillés de toute science, ignorants dans l'antiquité, n'oublient-ils rien pour renouveler sous nos yeux les horreurs des plus anciens et des plus désespérés fanatiques? En doutez-vous, mes frères? Ils sont ignorants, il est vrai, mais ils ont un maître subtil, un maître qui n'ignore rien des malices de tous les temps; Satan, père et docteur de tout mal et de tout mensonge; homicide et menteur depuis le commencement, selon la parole du Fils de Dieu : ***Homicida ab initio et mendax....*** (***Joan.***, VIII, 44.) Ce que ce maître infernal inspirait aux galiléens, aux zélotes de Judée, aux donatistes d'Afrique, aux manichéens de Bulgarie, aux albigeois de France, aux anabaptistes d'Allemagne, il l'inspire encore à présent aux fanatiques du Languedoc. Quoi, que leur inspire-t-il? En premier lieu l'hérésie, ensuite le fanatisme, enfin,

la rébellion. Père du mensonge, il en fait de faux prophètes; père de l'homicide, il en fait des assassins; père de la révolte, il en fait des séditieux. Séditieux, assassins et faux prophètes à la fois; une religion qui produit, qui instruit et qui nourrit de tels enfants, peut-elle être une religion véritable, une religion établie par Jésus-Christ?

Si toutes ces sectes malheureuses eussent été, chacune en son temps, la vraie religion de Dieu, la postérité aurait vu l'effet de leurs prophéties : la religion romaine serait donc réduite à néant; un nouveau règne de Jésus-Christ serait donc établi sur la ruine de tous les autres; il n'y aurait donc plus dans tout le monde chrétien, non-seulement ni papes, ni pontifes, ni sacerdoce, ni autel; mais ni princes, ni rois, ni seigneurs, ni magistrats : car c'était la ruine et la fin de toutes ces puissances-là que prédisaient ces insolents visionnaires, au nom et de la part de Dieu. Tout au contraire cependant, ce sont eux, et leurs factions, qui ont été anéantis ; l'ordre sacerdotal et la domination des princes ont subsisté dans tous leurs droits : les prophéties de ces illuminés étaient donc autant de mensonges ; ils abusaient donc de l'Ecriture, en l'employant à justifier leurs attentats? ceux qu'ils massacraient comme des impies étaient donc les vraies victimes de la foi, les vrais enfants de l'Eternel? C'étaient leurs assassins qui étaient les enfants et les disciples du diable : *Vos ex patre diabolo estis.* (*Joan.*, VIII, 44.) C'est donc encore aujourd'hui la même chose, et le même jugement que nous devons porter sur les mouvements présents ; c'est le même esprit qui les excite : une même honte en rejaillit sur la religion qui les produit; un même caractère de mensonge et de fausseté en demeure attaché à la religion protestante; un même succès la menace, c'est-à-dire, la même ruine et la même désolation qui a jusqu'à présent abîmé toutes les sectes fanatiques.

Sortez donc, mes frères, sortez de la surprise et de la crainte où cet orage imprévu paraît vous avoir jetés ; regardez-le plutôt comme un présage certain de l'humiliation de l'hérésie et de l'affermissement de la vraie foi : l'expérience du passé vous garantit l'avenir. Unissons-nous seulement d'esprit et de cœur, pour prier Dieu d'abréger ces jours de tristesse, et de hâter l'heureuse révolution qui les doit finir. Ainsi soit-il.

SERMON II.

DU FANATISME PAR RAPPORT A LA RELIGION PROTESTANTE.

Ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

En vain vous détestez le fanatisme en général; en vain vous nous assurez qu'à Genève, en Hollande, en Angleterre, on condamne l'emportement de ces indignes protestants, qui, par un faux zèle de religion, se déclarent ennemis de la société humaine : j'en croirai ce qu'il vous plaira ; mais il faut aller plus avant, et remonter à la source et au principe d'un si grand mal. Votre désaveu peut bien justifier vos intentions, et même, si vous voulez, l'intention de vos ministres ; mais il ne saurait justifier la religion qu'ils vous enseignent. Qu'ils soient vraiment innocents des erreurs d'un peuple furieux, il sera toujours vrai de dire que leur religion en est coupable, et qu'elle a dans les principes de sa doctrine et dans les dogmes de sa foi, tout ce qui peut conduire au fanatisme : c'est de quoi je veux vous convaincre, si vos esprits sont disposés à être convaincus.

De tous les points de la religion protestante, je n'en prends que trois principaux : celui qui regarde l'Ecriture, celui qui regarde l'Eglise, et celui qui regarde le salut. Je maintiens que ces trois points, tels qu'ils y sont expliqués, sont trois sources de fanatisme ; parce que, dans le sens où ils sont pris par les protestants, l'on y trouve de quoi le rendre innocent, incorrigible et impuni. Quelle est en effet, sur ces trois points, la doctrine, la lumière? Elle enseigne sur le premier : *Que le vrai sens de l'Ecriture est clair à chaque fidèle ;* elle enseigne sur le second : *Que l'Eglise est sujette à l'erreur ;* elle enseigne sur le troisième : *Que tout fidèle est certain de son salut.* Trois mortelles erreurs, trois sources inépuisables de fanatisme.

Car il s'ensuit de la première, qu'un fanatique réformé lisant l'Ecriture, et se croyant suffisamment éclairé sur son véritable sens, y trouvera cent endroits pour justifier son fanatisme ; il s'estimera donc innocent, première partie. Il s'ensuit de la seconde, que regardant l'Eglise comme un Juge sujet à l'erreur, il ne voudra jamais se soumettre au jugement qu'elle portera sur les siennes; il deviendra donc incorrigible : seconde partie. Il s'ensuit de la troisième, que, se tenant assuré de son salut, il ne craindra jamais qu'aucun crime soit capable de le damner ; il se croira donc éternellement impuni : troisième partie. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de sa mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La parole de Dieu est la règle de notre foi ; sur cela les deux partis sont d'accord : le différend consiste en ce que les catholiques soutiennent que la parole écrite a ses secrets et ses obscurités; qu'elle a besoin d'un juge autorisé, qui les interprète, et en détermine le vrai sens; que ce juge, commis pour instruire tous les particuliers, est l'Eglise éclairée de Dieu; que c'est elle, dans la loi nouvelle, aussi bien que dans l'ancienne, à qui Dieu renvoya les Israélites pour savoir le véritable sens de la loi, parce que ce sont *ses lèvres qui gardent le dépôt de la science* (*Malach.*, II, 7), dit le prophète Malachie.

On enseigne, au contraire, chez les protestants, que l'Ecriture est si claire par elle-même, que chaque fidèle, aidé des lumières

ordinaires, en peut comprendre le vrai sens, sans avoir besoin de s'en rapporter à l'Eglise : ils prétendent bien plus, que le discernement des livres saints, d'avec ceux qui ne le sont pas, *vient moins du consentement et du jugement de l'Eglise que de la persuasion intérieure* (*Confess. de foi.*) que le Saint-Esprit donne à chaque particulier. Ils ajoutent que l'Ecriture est son interprète elle-même; que tout y est si justement compassé, toutes les parties si bien liées, que s'il y a quelques endroits obscurs, ils se trouvent expliqués par d'autres endroits plus clairs. C'est là si précisément la doctrine des protestants, que c'est sur ce fondement que leur schisme s'est formé, sur la licence que leurs auteurs ont cru se pouvoir attribuer, de donner aux paroles du Seigneur des sens tout opposés à l'ancienne et commune explication de l'Eglise.

Ce principe ainsi expliqué, permettez-moi de vous demander, mes frères, à vous qui avez du bon sens, et qui êtes nés cependant dans cette persuasion, quel effet un principe si dangereux est capable de produire sur un esprit faible ou malin, tel que l'ont tous les fanatiques? à quoi ne portera-t-il point son audace et son orgueil dans la lecture des saints livres? il se persuadera qu'il comprend tout; que le sens qu'il donne à ce qu'il lit lui est inspiré de Dieu; que tous les autres sens, inspirés à d'autres, sont faux; que c'est à lui et pour lui que Dieu parle; il s'appliquera conséquemment tout ce qui lui paraîtra favorable à ses idées, à ses rêveries, à ses passions; il se fera des licences générales, ou des devoirs personnels, de tout ce qu'il croira permis, ordonné et recommandé dans l'Ecriture : il se mettra lui-même à la place des patriarches, des prophètes et des rois, à qui Dieu prescrivait et dictait ses volontés. N'est-ce pas par tous ces abus que l'on parvient au fanatisme? Il est donc une suite naturelle de ce dogme protestant? Et si les protestants ne sont pas tous frappés de cette même illusion, c'est qu'une grâce particulière et leur bon sens naturel les soutiennent sur le penchant de l'abîme où leur religion les entraîne.

En effet, rappelez à votre esprit tous ces monstrueux fanatiques dont je vous ai déjà parlé; sur quoi se donnaient-ils cette licence effrénée de commettre tant d'horreurs? sur quoi? Sur des passages de l'Ecriture, expliqués selon leur caprice, avec un aveuglement digne de pitié.

Ces furieux galiléens qui renversèrent l'empire juif par leur opiniâtreté forcenée à ne point payer le tribut, par quelle autorité s'animaient-ils à la révolte? Par ce passage de la loi : *Tu craindras le Seigneur ton Dieu, et ne serviras que lui seul : Et illi soli servies* (*Deuter.*, VI, 13); comme si l'obéissance et le service rendu aux rois n'était pas une obéissance et un service rendu à Dieu, qui recommande en tant d'endroits l'obéissance aux puissances établies. (*Prov.*, VIII, 15.)

Ces donatistes insensés, qui ravageaient l'Afrique au siècle de saint Augustin, sur quoi se persuadaient-ils que la foi catholique était renfermée dans l'Afrique, et réduite à leur seul parti? Sur ce passage des Cantiques, où l'Epouse dit à l'Epoux : *Apprenez-moi où vous paissez, où vous vous reposez à midi* (*Cant.*, I, 6); comme s'il y avait le moindre rapport de ces paroles à la foi catholique, et aux régions du midi, telle qu'est l'Afrique. (S. AUGUST., *De unit. Eccl.*, cap. 16.) Quand on les reprenait de leur fureur à se tuer, à se brûler, ils répondaient que saint Paul mettait au rang des bonnes œuvres, non-seulement *de distribuer son bien aux pauvres*, mais encore *de livrer son corps au feu pour être brûlé* (I *Cor.*, XIII, 3); comme si saint Paul n'ajoutait pas que sans la charité toutes ces œuvres sont vaines, ou que l'on pût se donner la mort et se désespérer par la charité.

Quand on reprochait aux manichéens leurs infamies insupportables à la pudeur, ils répliquaient, sans rougir, que c'étaient ces mêmes mystères, dont il est dit au chap. XVI de saint Jean, que Notre-Seigneur n'avait pas voulu alors les apprendre à ses apôtres, *parce qu'ils n'étaient pas encore assez forts pour les porter* (*Joan.*, XVI, 12); et la honteuse application de ces divines paroles ne se faisait point sentir à leurs esprits corrompus. (S. AUGUST., ep. 204.)

Sur quel principe les anciens Vaudois, cherchant l'impunité de leurs désordres, ôtaient-ils aux magistrats le droit du glaive, et le pouvoir de punir même les criminels? Sur ce qui est dit dans *Ezéchiel* (XXXIII, 11) : *Que Dieu ne veut point la mort du pécheur; mais qu'il se convertisse et qu'il vive.* Et sur quel principe opposé les sacramentaires des siècles suivants, animaient-ils le peuple à prendre les armes contre le pape et l'empereur? (SCULTET ad ann. 1530.) Sur ce que dit Jésus-Christ dans saint Matthieu : *Qu'il n'est pas venu apporter la paix, mais jeter le glaive au milieu du monde* (*Matth.*, X, 34); osant supprimer le sens spirituel que Jésus-Christ donne lui-même à cette mystérieuse sentence.

Et ces malheureux anabaptistes, à qui l'Allemagne et la Suisse ont été si longtemps en proie, pourquoi faisaient-ils indifféremment tout ce que leur esprit ou plutôt leur fantaisie leur dictait? Parce que saint Paul a dit : *Que les enfants de Dieu sont ceux qui se conduisent par l'esprit, qui sont poussés par l'esprit* (*Rom.*, VIII, 14); et que Notre-Seigneur a lui-même déclaré, qu'après qu'il serait monté au ciel, *l'esprit enseignerait toute vérité aux fidèles.* (*Joan.*, XVI, 13.) Pourquoi portaient-ils l'impudence jusqu'à courir nus en public, et même à s'en faire honneur, comme d'une marque d'innocence? Parce qu'ils remarquaient dans la *Genèse* (III, 7), qu'Adam n'avait pris des habits qu'après son péché : et dans saint Paul : *Que le chrétien doit dépouiller le vieil homme.* (*Coloss.*, III, 9.) Pourquoi secouaient-ils le joug de toute puissance ecclésiastique et séculière? Parce qu'ils lisaient dans saint

Paul, que *le fidèle est fils et non pas serviteur.* (*Gal.*, IV, 7.) Pourquoi pillaient-ils les églises et les maisons? Parce qu'ils trouvaient dans l'*Exode* (XI, 2), que Dieu avait donné aux Hébreux *les vases d'or et d'argent des Egyptiens;* et que, tout inhumains et barbares qu'ils étaient, ils s'appliquaient ces paroles du Fils de Dieu : *Bienheureux sont les débonnaires, parce qu'ils posséderont la terre.* (*Matth.*, V, 4.)

Aujourd'hui, mes frères, aujourd'hui demandez à vos fanatiques où ils ont pris l'autorité de s'ériger en prophètes, d'annoncer les choses futures, de débiter leurs songes et leurs rêveries pour des révélations du Saint-Esprit; ils vous diront, qu'ils l'ont reçue de Dieu, par la promesse faite à Joel, il y a deux mille cinq cents ans : *Qu'un temps viendrait que Dieu répandrait son esprit sur toute chair; que les filles prophétiseraient, que les jeunes gens auraient des visions, et les vieillards des songes.* (*Joel*, II, 28.) En vain vous leur ferez lire, au chap. II, 17 des *Actes*, que cette prophétie regardait le temps des Apôtres, et fut accomplie alors; ils prétendront qu'elle est expresse pour eux, et leur entêtement prévaudra, selon eux, à toutes nos preuves. Demandez-leur qui leur a donné le pouvoir de tuer, de massacrer, d'exercer tant de cruautés sur le peuple catholique; ils vous diront que c'est Dieu, qui leur crie dans l'*Apocalypse* (XVIII, 4) : *Sors de Babylone, mon peuple; traitez-la comme elle vous a traités; rendez-lui au double toutes ses œuvres; multipliez ses tourments et ses douleurs.* Il ne vous servira de rien de leur montrer que Dieu ne leur a point parlé : que nous ne sommes point Babylone; ils se le sont mis dans l'esprit, rien ne les en pourra désabuser. Conjurez-les du moins d'épargner de tendres enfants, qui ne sont armés contre eux que de leur innocence et de leurs larmes; qu'ils ne les aillent point chercher, comme ils ont fait plusieurs fois, jusque dans le sein de leurs mères; qu'ils respectent du moins l'asile que la nature leur a donné : ces brutaux vous diront que c'est un arrêt de Dieu, dont ils sont les exécuteurs : *Qu'il faut que les enfants portent l'iniquité de leurs pères.* (*Isa.*, XIV, 21.)

O paroles de mon Dieu, paroles de vérité, paroles de vie et de salut, que devenez-vous dans la bouche de ces impies? Des paroles de mensonge, des paroles de sang et de mort. O paroles de l'Eternel! *paroles pures*, que David compare *à l'argent raffiné sept fois dans le fourneau* (*Psal.* XI, 7), par quel mélange d'abominations et d'horreurs êtes-vous aujourd'hui corrompues? *Témoignages de l'Eternel, qui donnez la sagesse aux petits, et mettez la joie dans les cœurs, et rendez les yeux clairvoyants* (*Psal.* XVIII, 8), avez-vous pu fournir à tant de chrétiens, qui se vantent de vous lire et de vous entendre clairement, avez-vous pu leur fournir tant d'horribles extravagances, remplir leurs cœurs d'une si noire fureur, frapper leurs yeux d'un si profond aveuglement qu'ils osent se servir de vous et de vos oracles pour confondre et pour renverser les lois même de l'humanité.

Mais enfin, mes chers frères, cet abus qui vous fait horreur, cette profanation de la parole de Dieu, qui cause tant de désordres, en quel lieu du monde, en quelle secte, en quel parti, parmi quelles gens se trouve-t-elle? à quelle espèce de chrétiens est-elle propre et familière? uniquement aux hérétiques, et en particulier aux protestants. Il n'y a dans l'univers que leur seule religion et celle de leurs pareils, qui donne lieu à cet abus par sa doctrine et sa pratique. Y a-t-il une autre religion qui enseigne à ses enfants, qu'ils ont tous et chacun la lumière de l'esprit de Dieu pour comprendre l'Ecriture, et qu'ils n'ont qu'à lire pour y trouver leur salut! Cela ne s'enseigne point dans la religion catholique; on y enseigne, au contraire, avec l'apôtre saint Pierre : Qu'il y a dans tous les saints livres, aussi bien que dans les *Epîtres* de Paul, *des choses mystérieuses, obscures et difficiles à entendre* (II *Petr.*, III, 16); on y enseigne, et on y croit, qu'il est aisé de s'y tromper, *comme ces hommes insensés, légers et sans conscience, qui détournent à de mauvais sens la sainte parole de Dieu, pour leur ruine et celle des autres* (*Ibid.*); c'est saint Pierre qui parle ainsi.

J'avoue qu'entre les catholiques il se trouve des insensés; on n'y est point exempt des passions ni des tentations humaines; on y voit des massacres et des larcins; on y est, comme ailleurs, capable de tout; mais non pas d'abuser de la parole de Dieu, pour s'autoriser à mal faire. Un criminel y sera toujours innocent de cette profanation; et sachant, par sa religion, que Dieu est le vengeur du crime, il ne s'avisera jamais de chercher dans les saints livres de quoi l'en rendre protecteur.

Où sont ces insensés, ces hommes sans conscience, qui prennent cette liberté? C'est parmi les réformés. N'y reproche-t-on pas aux catholiques romains leur circonspection scrupuleuse à lire les livres sacrés? n'y insulte-t-on pas à la dureté des pasteurs, qui semblent envier à leur troupeau la parole que Dieu leur a laissée pour pâture? Eh! plût au ciel que les docteurs de la Réforme eussent eu la même dureté! leurs ouailles ne se fussent pas si souvent déchirées entre elles, ni même révoltées contre eux, contre le bon sens, et contre Dieu, par l'abus de cette pâture, et par la licence d'en user à leur goût et à leur gré. Mais comment les réformateurs auraient-ils pu retrancher à leurs enfants la licence qu'ils prenaient eux-mêmes, et par laquelle ils s'étaient faits réformateurs? Ils n'ont usurpé cette qualité, qu'en établissant ce principe : que chaque fidèle est en droit de lire, d'examiner, de s'approprier l'Ecriture. Il n'y a donc point d'artisan, dans quelque ignorance qu'il soit plongé, qui ne se puisse attribuer le même droit; puisque ce n'est ni aux savants, ni aux riches, ni aux grands, qu'appartient ce

droit prétendu ; mais au fidèle, comme fidèle ; à tout homme enfin, qui a part au testament, aux promesses, à l'héritage du Seigneur. De là toutes ces folies, ces déplorables explications, ces scandaleuses profanations de la parole de Dieu. A qui les faut il attribuer, sinon à la religion protestante, qui, par ce dogme erroné, ouvre la porte au fanatisme, et lui fournit les moyens de se justifier? N'est-ce pas assez, mes chers auditeurs, pour vous éloigner non-seulement du fanatisme en général, mais encore de la religion qui y mène? En connaissez-vous la fausseté? vous la connaîtrez encore mieux par une seconde réflexion, qui regarde l'autorité de l'Eglise. On veut qu'elle soit sujette à l'erreur, et c'est ce qui rend le fanatisme incorrigible. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas possible que le fidèle, s'appliquant à lire les livres divins, ne s'y trouve souvent enveloppé dans ces ténèbres mystérieuses qui environnent le trône de l'Eternel. En doute, en suspens, que fait-il? Il a recours à ses pasteurs, il emprunte d'eux la lumière qui lui manque, et s'en tient à leur décision. C'est là l'ordre, il est vrai ; mais pour le bien garder, il faut être assez sage pour douter, assez humble pour consulter, assez soumis enfin, pour reconnaître qu'il faut un juge, et que la décision de ce juge doit prévaloir sur les lumières de tous les particuliers. Or pour cela, mes frères, il faut être catholique.

Un protestant qui, par sa religion, croit qu'il n'y a rien d'infaillible que l'Ecriture, et qu'il a reçu du ciel la lumière pour l'expliquer; dans ces dispositions, plus il a d'esprit pour comprendre, moins il en a pour douter, beaucoup moins pour se soumettre à la décision d'autrui. Que sera-ce donc, s'il a peu d'esprit, s'il est naturellement indocile, attaché à son propre sens, et prévenu de ce principe dominant en toute hérésie : que l'Eglise, fût-elle assemblée en corps, est un juge sujet à l'erreur. Or c'est là le caractère et la persuasion des fanatiques. Il est donc vrai que la réforme ayant dans ses dogmes tout ce qu'il faut pour induire l'homme en illusion, n'a rien de son propre fonds pour l'en tirer ; et qu'un fanatique protestant est, par les principes de sa religion, incurable et incorrigible.

Et comment ne le serait-il pas? comment la religion réformée aurait-elle l'autorité de réduire au bon sens des visionnaires entêtés ; elle qui n'a jamais eu le crédit d'y rappeler les premiers auteurs de la réforme? Comme Luther n'avait pu faire divorce avec l'Eglise qu'en établissant pour principe qu'elle est sujette à l'erreur, il ne put empêcher que, sur ce principe, il ne prît envie à ses partisans de faire divorce avec lui.

Le premier qui s'en sépara fut Carlostad, son ami, qui prit des opinions diamétralement opposées sur l'Eucharistie, sur la coupe; sur la messe et sur les images. Après plusieurs contestations, on en vint à une rupture ouverte ; une hôtellerie en fut le théâtre. (Sleid., l. III, p. 44, b.; Hospin, ad ann. 1524, fol. 32.) Oserai-je faire ce détail? il convient peu à la gravité de ce discours ; mais il convient à celle des deux combattants, et fait connaître leur génie. Ce fut entre les pots que se firent les premiers défis et les premières approches de Carlostad et de Luther : ils burent l'un à l'autre ; ils se firent raison le verre à la main, se promettant de se la faire exacte et sévère par la plume. Ils se séparèrent, en commençant les premières hostilités par les imprécations les plus basses et les plus indignes, qu'ils mêlèrent à leurs adieux. (*Ep. Luth. ad Argent.* t. II, pag. 502 ; Hospin., *ubi supra.*) Ce n'est point là, mes frères, un conte fait à plaisir, encore moins une calomnie ; c'est le récit que fait Luther de cette même entrevue, et ses historiens après lui.

Quelle insulte, Seigneur, à la sainteté de votre cène, à cette coupe de bénédiction que vous partagiez entre vos apôtres en signe de concorde et de charité! (I *Cor.*, X, 16.) Ces nouveaux apôtres, ennemis de votre cène, avalent entre eux la coupe de malédiction, pour s'animer et s'entredéchirer l'un l'autre, en déchirant l'unité de la foi !

Que produisit la division de ces deux fameux associés ? Un démembrement presque général de tout le corps de la Réforme. Un Œcolampade, un Zwingli, un Sencer, un Calvin, d'autres sur leurs pas ; chaque prédicant élevant de sa propre main sa chaire de pestilence, et déguisant à sa manière le poison d'erreur que Luther leur avait d'abord fait goûter. Quels cris alors ne poussa point Luther (Serm. *Quid Christiano præstandum*) contre la licence de prêcher, d'enseigner, de dogmatiser sans autorité, sans mission ? Comment faisait-il valoir ces paroles de Dieu dans Jérémie (XXIII, 21) : *Je ne les envoyais pas, et ils couraient. Je ne leur parlais pas, et ils faisaient les prophètes.* Quels avis ne donnait-il pas aux magistrats, de demander aux nouveaux venus, qui les avait appelés, qui les avait envoyés, quels miracles ils produisaient pour marque de leur mission nouvelle, extraordinaire ! Nous avons encore là-dessus ses lettres et ses sermons. (*In ps.* LXXXII, *De Magistr.*; Sleid, l. V, 73, a.) Mais avec quel mépris ces disciples révoltés repoussaient-ils ses reproches et ses propres traits contre lui ? Quel droit avait Luther de s'opposer à leur mission ? où avait-il pris la sienne ? de quels miracles l'appuyait-il ? d'où lui venait l'ascendant qu'il prenait sur ses égaux, le privilége qu'il s'attribuait de pouvoir innover lui seul ? Ainsi, faute d'un chef reconnu pour supérieur, tous les membres, qui se sentaient pourvus de quelque sorte d'esprit, voulaient devenir chefs, et dès là devinrent incorrigibles.

A cette licence monstrueuse, qui remplit, en dix ans de temps, toute l'Europe de dissensions, conséquemment de guerres et de carnages, on commença d'ouvrir les yeux.

Les princes, que leurs intérêts politiques ou personnels avaient rendus favorables à la réforme, en prévirent la ruine, ou du moins en craignirent le péril dès qu'ils y virent entrer la discorde. Oublièrent-ils rien pour l'apaiser, pour réunir les partis opposés? Mais ayant rompu le lien de l'autorité sacrée, où trouver un autre lien capable d'y suppléer? Non, rien n'y suppléera jamais. On emploiera les remontrances, les écrits, les disputes, les colloques, les conférences, les synodes; on y appellera les princes, les souverains: quelque nom que vous donniez à ces importantes assemblées, bannissez-en l'infaillibilité; vous en verrez sortir tous les esprits plus outrés, plus envenimés, et plus irréconciliables.

Quel autre effet ont eu tant de fameuses assemblées, convoquées avec tant de soin par les landgraves, les électeurs, et les autres princes protestants; à Marpourg en 1529, à Witemberg en 1535, à Smalcalde en 1537, à Worms en 1557, à Naumbourg en 1561, à Francfort en 1577; en combien d'autres lieux, avec combien peu de succès?

On y voyait les chefs de chaque parti, attachés à leur propre sens, chercher, non pas comme dans les synodes catholiques, à déterminer en peu de mots l'exacte et précise vérité; mais à former un tissu de mots ambigus, pour faire porter au mensonge les couleurs de la vérité; pour autoriser chaque parti à croire diversement, en prononçant les mêmes termes; à conserver des sentiments opposés, sous les mêmes expressions; à demeurer désunis d'esprit et de foi, paraissant unis en paroles: c'est-à-dire, que l'on tâchait, non pas d'éclairer le peuple, et de purifier sa religion; mais de l'éblouir, de le séduire, et de confondre les religions. C'est le succès de toutes les assemblées où l'esprit d'unité ne présidait pas, où Dieu ne se trouvait pas.

Il s'y trouvait cependant, mes frères; il y dominait, mais comment? Comme autrefois il dominait à l'entreprise de ces rebelles, qui voulurent élever dans le champ de Sennaar la tour d'orgueil contre le ciel. L'audace ne leur manqua pas, le feu, la brique, le bitume; ils admiraient l'ouvrage de leurs mains; ils le voyaient croître à vue d'œil. Que leur manqua-t-il donc pour l'élever jusqu'au comble? Ils cessèrent d'être unis; l'intelligence leur manqua. Descendons à eux, dit le Seigneur, mettons la confusion dans leur langage: *Descendamus et confundamus.* (*Gen.*, XI, 7.) Dieu descendit, et Dieu les confondit. Ils croyaient tout entendre et tout savoir: en punition de leur témérité, Dieu fit qu'ils ne s'entendirent pas eux-mêmes: il n'y eut plus de subordination; dès lors il n'y eut plus d'ordre, ni d'architecte supérieur qui présidât au travail! autant de maîtres que d'ouvriers. Dès ce moment l'ouvrage n'avança plus, il tomba pièces par pièces, et le temps enfin dévora tout.

Tel fut le destin de la tour de Babel, de la tour de confusion: n'attendez rien de moins du destin de l'hérésie; qu'elle soit unie en elle-même, et dans tous ses membres les plus forts, par le lien du commerce, de l'intérêt, de la haine et de l'envie, contre tous ceux qui s'opposent à ses projets, elle porte partout dans la division la semence de sa ruine; et cette même liberté de tout croire, de tout écrire et de tout imaginer, que les États protestants laissent à tous leurs sujets, et dont ils font le fondement principal de leur puissance, ébranlera tôt ou tard l'édifice et le fondement.

Appliquons maintenant cette autorité partagée, sans nerfs et sans vigueur, au sujet que nous traitons, je veux dire à réprimer l'insolence des fanatiques; aura-t-elle plus d'effet, cette faible autorité, sur des esprits sanguinaires et brutaux, qu'elle n'en a eu, depuis deux cents ans, sur les auteurs et sur les pères de la réforme? Est-il un docteur protestant assez subtil pour tirer un fanatique de ce rempart de son opiniâtreté: qui ne connaît pour maître et pour docteur que le seul esprit de Dieu, qui lui fait voir son devoir tracé distinctement dans les paroles de l'Écriture?

Jugez-en, mes frères, par le pouvoir qu'eut Luther sur les fanatiques de son temps, je veux dire les anabaptistes; il prit sur eux tout l'ascendant où le portait son orgueil naturel et sa haute réputation; il y était autorisé par la déférence qu'avaient eu pour lui les fanatiques de lui adresser leur écrit (SLEID., V, f. 75, b) et de porter, en quelque façon, leur cause à son tribunal; mais il était encore bien plus animé par les reproches que lui faisaient le peuple et les seigneurs catholiques, d'avoir donné lieu, par sa doctrine, au soulèvement de leurs sujets.

C'est justement ce que nous reprochons, et moi-même, en ce moment, à la religion protestante, au sujet des mouvements présents. (*Ibid.* f. 79, a.) Comment se tirait Luther de ce mauvais pas? Aussi mal que s'en tireront tous les protestants, qui prétendront justifier leur religion du crime de vos fanatiques. Il déclara, par un édit adressé à la noblesse et aux princes du pays: *Que c'était sans raison qu'ils regardaient les maux présents comme les fruits de sa doctrine; qu'elle ne tendait qu'à la paix et à la douceur; qu'il avait toujours eu en horreur la sédition, toujours prêché l'obéissance due aux princes et aux magistrats, la patience même à souffrir les dominations violentes.* Il avait trop d'esprit pour ne pas voir le faible de sa défense; et que c'était beaucoup moins à ses sermons que l'on imputait la sédition, qu'au fond même de sa doctrine; à ce dogme d'indépendance et de liberté évangélique qu'il avait mis pour fondement à sa nouvelle réforme, et qui semblait enhardir les esprits farouches à secouer le joug de toute domination. (SLEID., V, f. 77, b.

Il sentait si bien la force de ce reproche, et la honte qui en retombait sur la Réforme et sur lui, qu'il n'avait rien de plus touchant à représenter aux fanatiques: *A quoi pen-*

sez-vous, leur écrivait-il, *vous croyez avancer l'ouvrage, et vous ne voyez pas quel obstacle vous y mettez : c'est sans doute un effet de la malice du diable. Il n'a pu m'accabler par tous les efforts du pape; il se sert maintenant de vos prédicants sanguinaires, pour me perdre et me ruiner.* (*Ibid.*) C'est son fidèle historien qui lui fait dire ces paroles; et pressé qu'il était par son intérêt personnel, quels avis y joignait-il, quelles prières, quelles menaces, pour rappeler ces séditieux au devoir et au bon sens? Il répondit à leur consultation par un écrit rempli des réflexions les plus sages et les plus chrétiennes... *Qu'ils devaient s'attendre à périr par l'ire de Dieu, s'ils persistaient à prendre son nom en vain pour couvrir et pour justifier leurs crimes : Que la menace de Jésus-Christ, à ceux qui se serviraient de l'épée, tombait directement sur eux, qui s'en servaient sans autorité, contre l'autorité des magistrats et des princes à qui Dieu l'avait mise en main : Que si les princes abusaient de leur droit, c'était encore un plus injuste abus d'oser s'élever contre eux pour les dépouiller de leur droit, et de se faire juges de ceux que Dieu et la nature a donnés au monde pour juges : Que leur entreprise était donc contre le droit naturel, qui rend les magistrats respectables aux peuples les plus barbares; qu'elle était contre le droit divin, Dieu se réservant la vengeance à lui seul; qu'elle était contre le droit évangélique, l'Evangile ordonnant d'obéir aux maîtres même mauvais, et Jésus-Christ nous défendant de rendre le mal pour le mal : Que tous les passages de l'Ecriture, dont ils appuyaient leurs attentats, étaient corrompus, dépravés, tronqués, pris à contresens, allégués de mauvaise foi par de mauvais esprits, qui ne songeaient qu'à les perdre : enfin, qu'il n'y avait point d'autre ressource aux chrétiens contre la violence, l'injustice, et la contrainte, même en matière de religion, que la prière et la patience, ou la fuite.* (Sleid., *ibid.*)

Ah! mes frères, s'il n'eût fallu que des paroles pour guérir ces cœurs envenimés, en pouvait-on désirer de plus pressantes, animées d'un plus grand feu d'éloquence et d'un zèle plus apparent de vérité! S'il n'eût même fallu que le poids de l'autorité humaine, en quel rang était Luther dans l'estime des protestants? Au-dessus des papes et des rois, et des Pères de tous les siècles; il se disait leur maître, et le peuple en était persuadé : mais ce peuple séduit n'était pas persuadé que l'autorité de ce docteur si profond, fût autre qu'une autorité humaine; une autorité par conséquent sujette à la surprise, à l'illusion, à l'erreur. Luther, en dégradant l'autorité irréfragable de l'Eglise, s'était lui-même dégradé; il avait par là permis à tous ses disciples, et à toute la postérité, ce qu'il s'était permis à l'égard des premiers Pères, et de toute l'antiquité, de désapprouver leurs sentiments, de préférer sa doctrine à celle de toute l'Eglise. Aussi fut-il traité sur ce pied là par le parti fanatique : ils se moquèrent de ses avis : ils se crurent plus éclairés et mieux inspirés que lui sur l'intelligence de l'Ecriture; ils continuèrent leurs excès avec plus d'emportement.

Que fit alors le zélé réformateur, qui voyait le scandale de sa doctrine s'accroître à proportion de la rage des révoltés? que fit-il pour se décharger de l'indignation publique? Ici, mes frères, un surcroît d'attention; vous allez voir la vérité sortir de la bouche même du mensonge : Luther se déclare ennemi, persécuteur de ceux qu'il n'avait pu convertir; il les déclare incorrigibles. Et par quels principes l'étaient-ils? Vous l'avez vu, mes frères; et c'est ce qui le piquait. Il adresse un écrit public aux princes, aux magistrats catholiques, protestants, à l'Allemagne, au monde entier : pourquoi? *Pour les animer tous à courir sur ces scélérats, à massacrer ces parricides, à délivrer la terre de ces brigands qui ravissent le bien d'autrui; de ces rebelles, qui violent la foi due aux puissances; de ces impies, qui font servir la religion de voile à leurs attentats.* Ce sont-là ses propres termes. (Sleid., l. V, f 39, b.) Il ajoute : *Qu'il est du devoir des magistrats d'accabler, sans scrupule et sans pitié, cette canaille obstinée : Que la sédition étant le plus grand mal qui puisse troubler la république, il n'y a point de particulier qui n'ait droit sur la vie de ces séditieux : Qu'il faut enfin se jeter sur eux indifféremment de toutes parts, comme sur des bêtes enragées.* On fut frappé d'un zèle si amer, on en fut même choqué : Luther en redoubla sa vivacité, ses instances; il démontra par un nouvel écrit *que ce n'était pas envers telles gens qu'il fallait user de miséricorde, et non pas même envers les malheureux qui se trouveraient, malgré eux, engagés dans la sédition, s'ils ne venaient eux-mêmes implorer la miséricorde.*

Oh! mes chers frères, ces rigueurs, ces paroles de sang dans la bouche d'un missionnaire ou d'un catholique romain, comment seraient-elles reçues? Quelle impression feraient-elles dans vos cœurs? N'y trouvez-vous pas tous les traits dont les ministres ont coutume de noircir le zèle des moines et des prêtres? On vous les dépeint occupés à irriter la clémence des rois, à leur arracher les édits de contrainte et de rigueur : on vous fait croire que c'est là l'esprit de la religion romaine. En voici cependant l'ennemi, le destructeur de cette religion romaine, le réparateur prétendu de l'Évangile de Jésus-Christ, le protecteur de la liberté publique; en un mot, le père et le chef des réformateurs, qui crie au meurtre, au feu, contre ceux des réformés qui ne cèdent pas à ses remontrances, et ne plient pas sous son autorité; qui tâche d'endurcir le cœur de tous les chrétiens à la clémence et au pardon pour eux.

Non, mes frères, Rome et l'Église, et prêtres et religieux ne connaissent point ces rigueurs; s'ils sont obligés quelquefois de recourir à l'autorité des princes pour obtenir des lois qui maintiennent l'unité, bien

plus souvent ils se sentent obligés d'implorer leur clémence et leur bonté pour ceux qui la troublent; ils se servent des lois pour avertir les coupables, et non pas pour les punir; pour leur faire craindre le crime, et non pas pour les soumettre au châtiment. Oui, que nos ennemis se fassent un point de religion de ne nous point pardonner, de n'épargner aucun prêtre; nous nous en ferons toujours un de leur pardonner, de leur obtenir le pardon, de leur concilier les puissances qu'ils irritent : et que ne pouvons-nous aussi les réconcilier à Dieu ! Que ce ne soit pas là l'esprit des réformateurs; c'est l'esprit de Jésus-Christ qui nous est enseigné par l'Eglise; elle est l'interprète infaillible de la vérité, il faut donc nécessairement s'y soumettre; à ne s'y soumettre pas, on devient incorrigible et dans le fanatisme et dans toutes sortes d'erreurs. Evitez donc une religion, qui, par ce principe factieux, rend le fanatisme incorrigible, et qui, pour troisième malheur, lui persuade qu'il est impuni par l'assurance du salut. Vous le verrez dans mon troisième point.

TROISIÈME PARTIE.

Le catholique espère son salut par la miséricorde divine et par les mérites de Jésus-Christ; mais n'étant point assuré, durant la vie, ni qu'il ait la grâce de Dieu, ni qu'il doive jusqu'à la fin persévérer dans la grâce, il opère son salut, selon l'avertissement de saint Paul, *avec crainte et tremblement.* (*Philipp.*, II, 12.)

Le protestant calviniste, au contraire. Ecoutez bien, mes frères, cette doctrine, elle fait proprement l'essence de la réformation. Le fidèle protestant est obligé de tenir son salut absolument infaillible, et de rejeter l'inquiétude qui lui peut venir sur ce sujet, comme la seule tentation qui puisse le priver de salut; en un mot, il ne peut être damné que par trop de crainte de l'être. Oh ! que si ce principe est vrai, les saints se sont trompés ! Voici comme vos réformateurs l'expliquent.

Il est vrai, disent-ils, que, de nous-mêmes et de notre fonds, nous ne sommes que péché; toutes nos meilleures actions ne sont qu'ordures et que souillures; nous ne méritons que l'enfer : voilà beaucoup d'humilité. Mais notre bon Dieu, par ses promesses et par sa *gratuité*, nous ayant *appliqué, alloué, imputé et approprié* les mérites de son Fils, dès là que nous avons la vraie foi, non-seulement par la créance des mystères de la religion, mais par la parfaite confiance en l'efficace des promesses du Père et des mérites du Fils; dès que nous avons cette foi, dès lors il est absolument impossible que nous ne soyons pas sauvés : pourquoi ? Parce que cette foi nous rend justes par elle-même; et qu'étant une fois dans l'âme elle n'en peut jamais sortir. Elle est, disent-ils, inadmissible; on ne la perd point. Quand on l'a nécessairement, ajoutent-ils, elle produit les bonnes œuvres; et s'il arrive quelquefois que, malgré cette foi, l'homme, de son propre fonds, produise de mauvaises œuvres; adultères et homicides comme David; jurements et reniements comme saint Pierre; au milieu de tous ces crimes on ne laisse pas d'être juste, selon eux, on a toujours en soi la racine de la vraie foi. Cette foi véritablement est alors, disent-ils, *assoupie, ensevelie, suffoquée et comme en syncope;* elle n'est pourtant pas éteinte, elle reprendra sa force, et représentera le pécheur, au dernier moment de sa vie, juste et pur aux yeux de Dieu.

Ne frémissez-vous pas, mes frères, à la simple exposition d'un dogme si présomptueux ? Que diriez-vous si vous lisiez dans les livres de leurs docteurs les expressions téméraires dont il est accompagné ? Vous verriez Bèze enseigner dans son exposition de foi : *Que le fidèle protestant doit être aussi certain de son salut et de sa prédestination que s'il était monté au ciel pour en ouïr l'arrêt de la bouche de Dieu même* (*Expos. de la foi*, ch. 8, p. 121); vous verriez un électeur palatin, dans l'explication de son symbole de foi, se rendre ce témoignage à lui-même : *Qu'il sait très-certainement qu'il sera sauvé; qu'il n'appréhende point le jugement du Seigneur, et qu'il comparaîtra au tribunal de Jésus-Christ avec un visage gai* (*Syntag. Genev.*, *Confess.*, part. II, p. 149, 156); vous verriez Calvin, dans son institution, prescrire à tout homme qui a la foi de se bien persuader : *Que le royaume des cieux ne lui peut non plus manquer qu'à Jésus-Christ même; et que, malgré ses péchés, il ne peut être damné, non plus que Jésus-Christ même.* (*Instit.*, IV, c. 17.)

Après cela, serez-vous surpris de voir sortir tant d'insensés de cette école d'erreur ? Soyez plutôt surpris de ne pas voir les armées entières de fanatiques inonder toutes les provinces où cette horrible doctrine a pu se glisser dans les esprits. Avec cette persuasion, je crois en Christ; et tout croyant, quelque péché qu'il commette, est sûr de trouver à la fin la couronne de salut; avec cette persuasion, quels feux et quels gibets peuvent arrêter un scélérat, surtout lorsqu'il croira signaler sa foi par ses crimes, et ne pécher que pour servir sa religion et son Dieu ? Que faut-il de plus pour l'endurcir à tous les jugements humains, à toutes sortes de supplices que cette idée d'impunité devant le tribunal de Dieu ?

Aussi, comment pensez-vous que mouraient ces anabaptistes, en cela, comme presque en tout, prédécesseurs de nos nouveaux scélérats ? L'histoire nous apprend que quelques-uns d'entre eux ayant brûlé leurs habits s'échappèrent tout nus dans les places d'Amsterdam, criant à leur façon : *Malheur ! vengeance ! pénitence !* Etant saisis et condamnés à la mort, ils y marchèrent comme en triomphe; et loin de paraître touchés du repentir de leurs crimes et de leurs brutalités, ils étaient endurcis jusqu'à se faire un mérite de leur supplice. L'un s'écria, bénissant Dieu : *Louange à toi, Père céleste, honneur, gloire et magnificence à*

présent et à jamais. Un autre, content de son sort : *C'est pour toi, Seigneur, et pour ta parole que je meurs.* Un autre, plus zélé : *Venge, ô mon Dieu, le sang des tiens.* Un autre plus charitable : *Ouvre, Seigneur, les yeux de ce peuple encore aveuglé.* Un autre, égalant sa mort à celle des plus grands saints : *O Eternel, j'offre mon âme entre tes mains, comme Abraham t'offrit son fils Isaac en sacrifice.* Un autre, imitant le Sauveur : *O Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* (*Luc.*, XXIII, 34.)

Avec quelle consternation le peuple, spectateur d'un événement si bizarre entendait-il sortir de ces bouches corrompues tant de paroles consacrées autrefois par la bouche des martyrs? Mais vous, chrétiens, devez-vous avoir moins d'horreur quand vous voyez ces nouveaux ennemis, qui osent se nommer vos frères, aller au-devant des feux et du fer de la justice avec un front d'airain, sans pâlir, sans rougir, sans regret du passé, sans crainte pour l'avenir; rebutant même avec mépris ceux qui les pressent de recourir à la miséricorde divine et de gémir au moins de leurs péchés. On en a vu jeter le dernier soupir dans cette brutale confiance.

Est-ce là mourir en chrétiens? Non; mais ne vous y trompez pas et ne vous en offensez pas, c'est mourir en vrais protestants. Mourir dans l'innocence et dans la tranquillité, c'était la gloire des martyrs; mais mourir dans le crime, et cependant sans regret; mourir en même temps intrépide et criminel, c'est une impudence inconnue et défendue aux chrétiens. Saint Pierre la leur défend. *Ne souffrez jamais*, leur dit-il, *comme meurtriers, ni larrons, ni malfaiteurs; mais si vous souffrez comme chrétiens* (I *Petr.*, IV, 15), pour la gloire de votre foi, non pas en la déshonorant par l'infamie de vos crimes, alors, bien loin d'en rougir, glorifiez-vous de vos tourments : *Si autem ut christianus, non erubescat.* (*Ibid.*, 16.)

Où sont ailleurs les mourants et les mortels qui ne s'humilient, qui ne tremblent aux approches, à la pensée même du trône de Dieu? Vous qui lisez les saints livres, avez-vous oublié que le prophète Ezéchiel, à la première vue du char de la gloire de Dieu, tomba, de crainte et de respect, le visage contre terre : *Et vidi, et cecidi in faciem meam.* (*Ezech.*, II, 1.) Avez-vous oublié que Daniel, à la seule révélation des événements futurs qui regardaient sa nation, s'écria plein de frayeur : O Seigneur! mes jointures se sont disloquées, je n'en puis plus, la respiration m'a manqué. *Nihil in me remansit virium, sed et halitus meus intercluditur.* (*Dan.*, X, 17.) Avez-vous oublié que saint Jean, dans l'Apocalypse, à l'apparition du Fils de Dieu, tomba comme mort à ses pieds : *Cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus.* (*Apoc.*, I, 17.) C'étaient des saints remplis de grâces; il ne s'agissait point alors de leur intérêt personnel, beaucoup moins de l'éternel; ils demeuraient cependant, à ces visions, glacés, pâmés, sans voix et sans mouvement. Tribunal de mon Dieu! tribunal établi pour juger du salut éternel des hommes et pour en juger sur leurs œuvres! ainsi nous l'a dit Jésus-Christ (*Matth.*, XVI, 27) : des brigands, des meurtriers, des profanateurs, des incendiaires iront se présenter devant vous, sans remords et sans frayeur, tout couverts du sang des chrétiens, le blasphème encore à la bouche et la rage dans le cœur! Ah! monstrueux renversement du sens et de la raison de l'homme! étonnante perversité d'une religion qui se dit évangélique, et qui détruit par un si cruel abus toutes les maximes évangéliques! Ou déchirons cet Evangile, Evangile de paix, de soumission, d'innocence et de charité, ou rejetons une religion, qui, au mépris de l'Evangile, rend le fanatisme innocent, incorrigible et impuni.

Pouvez-vous encore en douter? Vous reste-t-il là-dessus quelque scrupule en faveur de vos anciens préjugés? Sans doute quelques-uns me répondent du fond du cœur ce qui m'a été dit souvent en conversation, deux choses : la première, que la religion protestante ne prend nul intérêt à l'affaire des fanatiques; la seconde, que cette même religion ne reconnaît point pour ses principes ceux que je viens de lui reprocher. Ce sont donc ces deux idées qu'il faut vous ôter de l'esprit pour rendre ce discours propre à vous persuader : c'est ce qui me reste à faire.

Vous prétendez que la religion protestante ne prend nul intérêt à l'entreprise des fanatiques; qu'elle ne les regarde point comme ses enfants; qu'il y a même avec eux des catholiques; que c'est une conspiration de scélérats sans religion. Hélas, mes frères, il y a treize cents ans que cette vaine excuse était dans la bouche des donatistes; ils croyaient qu'un simple désaveu les purgerait des cruautés des circoncellions, qui étaient leurs fanatiques. Mais, leur disait saint Augustin, comment les pouvaient-ils désavouer, lorsqu'on voyait les clercs des églises donatistes servir de guides et de chefs à ces mutins, leurs évêques s'en faire escorter, les mettre en garnison pour se maintenir dans leurs églises? Et comment les protestants peuvent-ils aujourd'hui fermer les yeux aux attentats des mutins, affecter pour eux de l'indifférence, en un mot, les ignorer, lorsqu'ils leur tendent les bras, qu'ils les reçoivent dans leurs maisons, qu'ils abandonnent les villages pour courir à leurs assemblées, qu'ils ôtent le pain à leurs enfants pour les nourrir, qu'ils leur portent de tous côtés des vivres dans les déserts, qu'ils font gloire d'être leurs frères, et de vivre en paix avec eux à la faveur de ce nom? Parlons de bonne foi; quelle est l'intention des fanatiques, quel est leur dessein, leur fin? N'est-ce pas de rétablir le chant des psaumes vulgaires, et la cène, et la coupe, et les temples démolis; d'obliger le prince à souffrir leurs assemblées, à leur rendre la liberté entière de leur religion? C'est là le

dessein des fanatiques; est-il indifférent aux protestants? Pour parvenir à cette fin, quels moyens emploient les fanatiques? Ils égorgent les prêtres, ils pillent les catholiques, ils brûlent les églises, ils profanent les sacrements, ils se révoltent contre le monarque; ils appellent à leur secours les ennemis de l'État : ces moyens, tels qu'ils sont, sont-ils inconnus à la Réforme? en a-t-elle employé d'autres en France, ailleurs, depuis cent cinquante ans, pour tâcher de s'établir? Ah! si le ciel, irrité contre nous, permettait que, par ces moyens, ils parvinssent à cette fin, c'est-à-dire, à se rétablir sur nos ruines (non, Seigneur, vous ne le permettrez pas), alors tout le monde protestant ne regarderait-il pas ces brigands, ces homicides, comme les libérateurs d'Israël? Maintenant même, au seul bruit de nos mouvements, quelle attention de ce monde protestant, de tous les recoins du Nord, au succès de l'entreprise de leurs frères! Ils se disent frères, et l'on veut qu'ils ne se connaissent pas! on compose, à Genève et ailleurs, des manifestes en leur faveur, on les répand dans les Cévennes; on remplit les lettres et les libelles du récit de leurs chimériques exploits; on imagine des victoires où jamais il n'y eut de combats; on travestit les assassinats et les meurtres sur les grands chemins, en autant de batailles rangées; on représente comme triomphants ceux qui, comme vous le savez, n'ont jamais osé soutenir le choc des troupes du roi; on conte la désertion de quelques faibles catholiques, ou leur enlèvement forcé, comme un soulèvement du peuple; on appelle à la liberté, par ces ridicules écrits, toute la nation française, et tous les princes de l'Europe, au secours de ces prétendus opprimés : et l'on voudrait persuader que le calvinisme et le fanatisme ont des intérêts différents, qu'il n'y a nul rapport de l'un à l'autre! Ah! quand on parle ainsi, l'on veut tâcher d'éviter le reproche; mais on ne croit pas ce que l'on dit, et l'on ne veut pas être cru.

Le croit-on mieux, quand, pour purger la religion des conséquences attachées aux principes dont j'ai parlé, on nie que ces principes soient les siens? suffit-il d'assurer qu'on ne les y enseignait point, que l'on y vivait dans une pratique opposée; que les particuliers y reconnaissaient leur insuffisance à comprendre le sens de l'Écriture; qu'ils avaient recours, pour l'entendre, à leur Église et à leurs pasteurs; qu'ils n'étaient pas assez téméraires pour se tenir absolument assurés de leur salut? S'il est ainsi, chers auditeurs, c'est-à-dire, que malgré vous, sans y penser, vous étiez sur tous ces points-là catholiques, unis de sentiment et de pratique avec nous. O témoignage d'une âme naturellement catholique! puis-je dire, à l'imitation de Tertullien (*Adv. gentes*, c. 17): *O testimonium animæ naturaliter christianæ!* c'est-à-dire, que votre bon sens vous montrait l'absurdité de ces principes outrés; c'est-à-dire, que vos docteurs, en connaissant le péril, négligeaient de vous en instruire; et que, bornant leurs soins à vous inspirer la haine du pape et de l'hostie, et des images et des saints, jusqu'à vous persuader que nous étions idolâtres, ils vous laissaient sans scrupule ignorer sur quels principes on vous avait faits protestants. Les voilà cependant, ces principes importants sur lesquels on a dressé la Réforme, et par lesquels on a séduit vos aïeux : si vous les ignoriez, souffrez que je me glorifie d'être un peu plus instruit que vous, et que j'oppose au silence de vos pasteurs la voix de leurs livres, de leurs synodes, et de leurs confessions de foi : c'est là ce qu'ils devaient brûler, s'ils voulaient vous faire ignorer et oublier leurs principes. Enfin, si vous les ignorez, s'ils vous paraissent insoutenables, promettez donc qu'au moins, s'il se trouve que j'ai dit vrai, que je n'ai point outré la vérité, vous renoncerez d'un plein cœur à une religion établie sur des principes si choquants, que vous n'osez vous-mêmes les avouer, ni souffrir tranquillement qu'on les lui impute. Avouez donc maintenant devant Dieu, que ces principes odieux sont des principes de mensonge, d'orgueil et de sédition; qu'il est faux que l'Esprit fasse entendre à chaque particulier le vrai sens de l'Écriture; qu'il est faux que l'Église soit un juge sujet à l'erreur; qu'il est faux que le vrai fidèle se doive croire assuré de son salut. Et dès lors, mes chers auditeurs, dès lors vous serez vrais catholiques; vous prononcerez l'anathème à tous les réformateurs, et non pas seulement aux fanatiques : dès lors je vous dirai, sans crainte de vous offenser, ce que disait Moïse aux Israélites fidèles et soigneux de leur salut : *Recedite a tabernaculis hominum impiorum, ne involvamini in peccatis eorum.* « *Retirez-vous, éloignez-vous des tabernacles des impies, de peur d'être enveloppés dans leurs péchés.* (*Num.*, XVI, 26.) »

Quels étaient ces hommes impies? C'étaient Coré, Datan, Abiron, leurs familles et leurs complices, auteurs du premier schisme et de la première rébellion contre l'Église de Dieu. Quel fut le châtiment d'un si énorme péché? Ce fut d'être engloutis en terre, et de tomber tout vivants en enfer : *Descenderunt vivi in infernum.* (*Ibid.*, 33.) Ils y sont tombés, ces rebelles et faux savants, qui, sur le pas de Coré, ont voulu troubler l'Église; ils y sont tombés tout vivants, c'est-à-dire, les yeux ouverts avec toutes les lumières de leur malheureux esprit, avec tous les remords de leur conscience endurcie, voyant le mal qu'ils faisaient, le mal qu'ils faisaient faire aux autres, et s'obstinant à périr plutôt que de se convertir : *Scientes quia pereant, et tamen pereuntes.* C'est là, dit saint Augustin (*in ps.* LIV), *tomber vivant dans l'enfer.*

C'est, mes frères, ce que ce saint représentait aux donatistes après tant de conférences qu'il avait eues avec eux, souvent avec moins de fruit sur ceux qui étaient les plus remplis de lumières; et c'est ce que j'ose aujourd'hui vous représenter après

lui. Voulez-vous tomber dans l'enfer, pleins de remords et de lumières? *Scientes, et tamen pereuntes.* En pouvez-vous manquer, après tout ce qu'on vous a dit; tant de sermons, de conversations, d'instructions pour vous retirer de vos préjugés, de vos doutes, et vous faire toucher la vérité? Dieu et les hommes y travaillent depuis vingt ans: il vous a prodigué ses grâces, sa parole est sortie de nos bouches à pleins torrents. Nous vous avons exposé les erreurs de la réforme avec de si vives couleurs, qu'elles vous paraissent incroyables: et pourquoi donc croyez-vous ceux qui en sont les auteurs? que n'abandonnez-vous sincèrement une Eglise établie sur ces erreurs? Nous renverrez-vous toujours, comme ces aveugles donatistes dont parle saint Augustin (*Ibid.*), à vos pères, à vos aïeux? direz-vous toujours: C'est leur faute; ils ont dû voir ce qu'ils faisaient quand ils changeaient de religion; c'est à moi de suivre mes pères. Où les suivez-vous, mes chers frères? ouvrez les yeux sur le terme qu'ils ont quitté, c'était l'Eglise de tous les siècles; ouvrez les yeux sur le chemin qu'ils ont pris pour la quitter, c'est le chemin de Coré, le chemin de la division, de la rébellion, du schisme, et quel en peut-être le terme? Où va-t on par un tel chemin? Seigneur Jésus, qui êtes *la voie, la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV 6), rappelez à vous ce peuple égaré, puisque vous êtes la voie; détrompez ce peuple séduit, puisque vous êtes la vérité; vivifiez, animez, ressuscitez ce peuple languissant, expirant, mourant, puisque vous êtes la vie: et, pour lui faire sentir tous ces effets de votre miséricorde, réunissez-le à votre Eglise, qui est l'arche du salut. Ainsi soit-il.

NOTICE SUR LE P. GIRARDOT.

Nous manquons de détails biographiques sur le P. Girardot, Carme déchaussé qui vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Il prêcha avec un grand succès un *Avent* et un *Carême* à la mission française d'Amsterdam. Ses sermons ont été publiés en 3 volumes in-12 (Bouillon, Paris et Amsterdam, 1770). Voici ce qu'en disent les éditeurs.

« Nous ne manquons point de sermons, et grâce au zèle et à la fécondité de nos prédicateurs nous ne devons pas craindre d'en manquer jamais. Bourdaloue et Massillon ont un grand nombre de successeurs, quoiqu'ils n'aient point d'égaux. Mais ces successeurs se sont étrangement éloignés de l'esprit des grands modèles de la chaire. Les uns, cédant aux accès de l'esprit polémique, ont trop donné à la contreverse; la chaire de vérité est devenue une scène de disputes, lorsqu'ils l'ont occupée; au lieu de prêcher pour les fidèles, ils ont disserté pour les théologiens, ils ont invectivé contre les hérétiques. Quel a été le fruit de leur indiscrétion? les fidèles n'ont point été instruits; les théologiens se sont armés les uns contre les autres; et les hérétiques ont persisté dans leur hétérodoxie. D'autres, donnant plus au dogme qu'à la morale, avides de passer pour des esprits profonds, ont fait de vains efforts pour pénétrer des mystères impénétrables, tandis qu'ils auraient pu expliquer avec beaucoup de succès les devoirs de l'homme, du citoyen et du chrétien. Quelques-uns n'ont vu dans leur nombreux auditoire que des déistes ou des athées, et souvent avec trop peu de lumières pour combattre efficacement ces ennemis du christianisme et de toute religion, ils ont donné plus de marques de zèle que de preuves de savoir; malgré leur pieuse intention ils ont risqué de décréditer la bonne cause en la défendant mal. Nous avons vu des docteurs qui, sacrifiant au faux goût du siècle, ont énervé l'éloquence de la chaire par un style puérilement fleuri; leur voix efféminée ne produisait que de vains sons qui flattaient l'oreille sans toucher le cœur, sans convaincre l'esprit. Ils plaisaient et ne convertissaient point.

« On ne trouvera aucun de ces défauts dans les sermons que nous publions. Notre savant prédicateur, respectant la constitution d'un gouvernement essentiellement tolérant, n'avait garde de donner dans les excès de certains controversistes. Il a su éviter l'indiscrète curiosité de ces génies dogmatiques qui, souffrant impatiemment les bornes prescrites à la raison, veulent à toute force percer le voile des mystères, expliquer des vérités incompréhensibles, au risque d'anéantir la foi; car que deviendrait la foi, s'il n'y avait point de mystère au dessus de notre conception? Il n'a point été animé du zèle violent des réfutateurs, ni séduit par les succès brillants des orateurs à la mode, si toutefois on doit donner le nom de succès à une vogue qui annonce moins les talents du ministre que la faiblesse de ses auditeurs.

« Une marche simple et unie, une morale pure également éloignée des deux excès contraires, l'austérité et le relâchement, un style noble, décent, le style propre du sujet; des mystères prêchés avec la précision évangélique, et de façon à en tirer une instruction utile pour la réformation des mœurs; des dogmes exposées d'une manière plus simple que scientifique, mis à la portée des

fidèles sans s'éloigner de l'exactitude théologique ; des préceptes développés avec cette force persuasive et cette douceur insinuante qui en inspire la pratique ; des peintures du vice qui le font détester, des images de la vertu propres à en assurer l'empire sur tous les cœurs : c'est ainsi que nous croyons pouvoir caractériser les discours qui composent cet Avent, sans craindre qu'on nous accuse de prévention. »

Malgré ces éloges, nous n'avons pas jugé à propos de donner tous les sermons de P. Girardot, et nous avons dû nous contenter de réimprimer les plus remarquables, ceux surtout dont le sujet nous a paru neuf ou rarement traité.

SERMONS

CHOISIS

DU P. GIRARDOT.

SERMON Ier.

SUR LA VIE MOLLE.

Quid existis videre? Hominem mollibus vestitum? (*Matth.*, XI.)

Qu'êtes-vous allé voir? Un homme vêtu mollement.

Jean-Baptiste députe à Jésus-Christ deux de ses disciples pour guérir leur orgueil, et détruire leur incrédulité. Jésus-Christ saisit cette occasion pour donner à son précurseur toute la célébrité que mérite la sainteté de sa conduite, l'éminence de ses vertus. On vous a vu, dit-il au peuple qui l'environne, courir en foule au désert. Quel prodige attirait votre curiosité? Qu'alliez-vous voir? *Quid existis in desertum videre?* Un de ces hommes dont la mollesse est l'idole, qui rassemblent autour d'eux toute la sensualité des plaisirs, toutes les délices de la volupté; un de ces hommes qui croient s'illustrer par le luxe des parures, par la somptueuse recherche des vêtements? *Hominem mollibus vestitum?* Non; c'est dans les cours des puissants de la terre qu'on fait gloire de ces vanités. Etait-ce donc seulement dans les palais des grands qu'habitait la mollesse du temps de Jésus-Christ? Est-ce un reproche adroit que le divin Maître fait aux Juifs dans cette occasion? Je ne l'examine pas, mes frères; c'est le progrès de cette vie molle et efféminée que notre Législateur condamne, qui me frappe et qui m'inquiète. Elle a gagné toutes les conditions, tous les états, tous les sexes : il n'y a plus que la dernière indigence qui ne lui sacrifie pas, encore y tient-elle par le désir. Enfants d'un Dieu de souffrances et d'humiliations, de douleurs et de mortifications, de pénitence et d'abnégation, chrétiens! je voudrais vous faire sentir aujourd'hui les périls d'une vie que vous craignez si peu, et dont les suites sont si funestes.

C'est une vie dans laquelle il est bien dangereux de vivre, et dans laquelle on vit bien communément : première partie. C'est une vie dans laquelle il est bien terrible de mourir, et dans laquelle on meurt trop ordinairement ; seconde partie.

Funeste état que le chrétien ne redoute pas assez tandis qu'il vit : funeste état que le chrétien regrette trop tard, lorsqu'il meurt. Puissent ces réflexions intéresser assez vos attentions pour vous corriger de tous vos goûts de mollesse.

PREMIÈRE PARTIE.

Je vais vous exposer tout d'un coup mes idées, mes frères, vous développer ce que je conçois par cette vie molle dont je vous parle, vous saisirez plus aisément ce que je dirai par la suite ; la précision dans le vrai le rend plus sensible et plus touchant. Recherche de tout ce qui peut flatter la chair; voluptueux appareil pour son corps; délicate sensualité pour son goût; amour de la bonne chère et de l'oisiveté ; empressement continuel à satisfaire toutes ses cupidités, tous ses appétits; avidité de divertissements et de plaisirs; enchaînement de délices et de joies; raffinement de luxe et de somptuosité; passions de spectacles et de jeux ; engagements suivis d'amusements et de parties ; ardeur effrénée de voir croître, selon l'expression de l'Esprit Saint, les fleurs sous chacun de ses pas, de s'enivrer de leurs parfums avant qu'elles se flétrissent ; aversion décidée pour tout ce qui gêne, qui chagrine, qui peine : enfin activité toujours nouvelle pour tout ce qui lie chaque quart d'heure à la mollesse la plus sensuelle; voilà, mes frères, ce que je nomme une vie molle. En voici les dangers. Elle détruit toute pensée de salut, elle étouffe tout désir de salut, elle dégoûte des moyens de salut; c'est ce qu'on ne croit pas. Fatal aveuglement qui fait envisager cette vie si peu chrétienne sans regret et sans effroi!

Rapporter tout à son salut; s'occuper sans

cesse de son salut; diriger ses vues, ses projets, ses desseins au salut; tel est le plan du chrétien. Qu'il se rappelle à chaque moment qu'il travaille à son malheur sur la terre, s'il oublie qu'il n'y est placé que pour opérer son salut! Convenez avec moi, mes frères, que ces salutaires idées, ces pieuses réflexions sont étrangement affaiblies, tristement détruites et souvent totalement éteintes par la vie de mollesse que mènent une infinité de chrétiens de nos jours. Dites-moi, je vous prie, comment la pensée du salut pourrai-elle trouver place dans ces esprits continuellement intrigués sur tout ce qui peut rassembler autour d'eux toutes les commodités, tous les agréments, toutes les délicatesses, toutes les voluptés? De quel prix peut être la pensée du salut, pour ces hommes perpétuellement enchaînés aux pompes, aux ris, aux mondanités, aux fêtes, aux engagements de la terre? sans cesse dans ce tourbillon du siècle où l'amour-propre a éternisé son empire; où la concupiscence rassemble mille feux dont le moindre suffit pour allumer le plus cruel incendie dans tous les sens; où les yeux sont séduits par des objets charmés d'être séduits à leur tour; où l'oreille n'entend que l'apologie de l'intempérance, l'éloge de la mollesse, le triomphe du plaisir; où le goût est excité par les mets les plus fins, réveillé par leur variété; où l'odorat se perd dans l'ivresse des senteurs les plus exquises, les plus curieusement choisies? La pensée du salut peut-elle s'établir, se fortifier, produire des fruits dans cette femme idolâtre d'elle-même, qui se fait une affaire de toute importance de parer ce tabernacle de boue, d'orner ce temple de poussière qui sert de sanctuaire à son âme, de concilier à cette beauté plus fragile que les glaces dans lesquelles elle la considère et l'applaudit, ces adorations, ces hommages dont son esprit respire encore le poison longtemps après que la vapeur en est passée. Ah! mes frères, il n'est que trop vrai qu'au milieu de ces délires, la pensée du salut ne saurait produire les œuvres saintes qui l'assurent. La morale d'Epicure ne forme pas les enfants du ciel. L'encens qu'on brûle sur l'autel de Bélial ne monte pas au trône de l'Eternel. Les extravagances d'un monde sensuel ne furent jamais des vertus. Les maximes que prêche la loi de Jésus-Christ ne s'allient point avec les impressions que la vie de mollesse concentre dans l'imagination. Pensée du salut, feu sacré qui accoutume à une suite d'actions religieuses, aux exercices de piété, de ferveur, de prières, de mortifications. Vie de mollesse, raffinement odieux de sensualités qui déspiritualise l'âme, si j'ose m'exprimer de la sorte, qui la rend insensible à tout ce qui est de Dieu, à tout ce qui rapproche de Dieu, à tout ce qui peut porter à Dieu. Déplorable sagesse, qui n'a de lumières, de jugement, de solidité, que dans l'étude des plaisirs, dans la recherche des voluptés, dans l'assemblage de toutes sortes de délices; qui consacre son industrie, ses soins, son activité à la satisfaction de la chair et des sens. Brutale sagessse! s'écrie l'apôtre saint Jacques, qui prend ses leçons et puise sa doctrine à l'école du démon : *Terrena, animalis, diabolica.* (*Jac.*, III.) N'imaginez pas, mes frères, que j'aie rêvé dans mon loisir que la vie molle détruit toute pensée de salut, que je veuille vous étourdir par des réflexions exagérées. Hommes sensuels! vous que je peins, vous que je voudrais occuper d'idées plus chrétiennes, combien de fois je ne dis pas dans un jour, je ne dis pas dans une semaine, je ne dis pas dans un mois, combien de fois dans une année vous occupez-vous d'une pensée qui devrait être celle de chaque instant de votre vie? hélas! cette pensée si précieuse, si essentielle, si recommandée, hommes efféminés! n'a jamais suspendu les délires de votre voluptueuse imagination. C'est l'Esprit-Saint qui nous en répond : Venez, vous dites-vous les uns aux autres, hâtez-vous, jouissons des biens que le moment nous présente : bientôt nos beaux jours ne seront plus; le temps les emporte; épuisons des plaisirs que sa célérité va nous ravir : *Venite, fruamur bonis quæ sunt. Utamur creatura tanquam in juventute celeriter.* (*Sap.*, II.) Voilà donc à quoi se borne toute votre intelligence. Insensés! vous crierai-je avec le grand Augustin, vous m'alarmez, vous m'effrayez sur votre salut : ce ton de séduction que vous mettez dans vos empressements ne gagne pas mon cœur! *terruisti, non seduxisti.*

J'ai dit encore, mes frères, que la vie molle étouffe tout désir de salut. Il y a de nos pensées à nos désirs un rapport si naturel, qu'il ne peut y avoir de corruption dans celles-là, qu'il n'y ait de la perversité dans ceux-ci. Une réflexion pieuse inspire des vœux de sanctification, prépare de fermes propos de régularité, de conversion : un esprit qui ne songe qu'à la mondanité, qui ne voit point de bonheur au delà des jouissances de la sensualité, bannira bientôt, de quelque cœur que ce soit, tout sentiment de christianime, tout empressement de salut, toute affection pour les biens que Dieu réserve à la vertu. La vie de l'homme est une chaîne de désirs. Heureux le chrétien qui sait s'en faire autant de degrés pour s'élever à la perfection où sa loi l'appelle. La vie de ces êtres qui se font gloire de cette mollesse, dont je voudrais inspirer l'horreur, est une ivresse continuelle de désirs qui les conduisent à leur perte sans leur donner le temps de la prévoir. Désir d'augmenter ses richesses pour accroître un luxe déjà trop impudent. Désir d'étendre ses domaines pour forcer la nature à des espèces de miracles qui contentent tous les délires des sensations. Désir d'assouvir tous les caprices d'un amour-propre ingénieux à inventer, impossible à satisfaire. Désir de recueillir promptement les derniers fruits d'une fortune assez ample déjà par elle-même, pour nager dans l'abondance, et se rassasier des plaisirs dans une indolente tranquillité. Désir de voir sa tab-

servie plus somptueusement, ses mets apprêtés plus délicieusement, son sommeil préparé plus voluptueusement. Désir de mêler aux odeurs les plus précieuses le parfum des vins les plus rares. Désir de partager ces sociétés, ces liaisons, ces assemblées dont une joie pétulante égaie tous les moments, où ce qu'on nomme une aimable folie, un agréable désordre réveille sans cesse les sens et rend les amusements plus sensibles et plus touchants. Désir de savourer ce que la fleur de chaque saison a de plus odoriférant et de plus doux, de s'endormir sur l'émail des prairies dans les bras de la volupté : *Vino pretioso et unguentis nos impleamus; non prætereat nos flos temporis; nullum pratum sit quod non prætereat luxuria nostra.* (*Sap.*, II.) C'est toujours l'Esprit-Saint qui est mon oracle, mes chers auditeurs, c'est d'après ses tableaux que j'ébauche les miens. Dans cette foule de désirs, en est-il un seul qui respire cette tendresse, cette vivacité, cette ardeur, cette passion sainte que ressentait le Docteur des nations de briser ses chaînes pour se réunir à Jésus-Christ? *Coarctor desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* (*Philip.*, I.) Non, mes frères, non. Des hommes qui ne vivent que pour la chair, qui ne pensent qu'à la chair, sont incapables de brûler de ce feu divin qui n'aspire qu'au salut. S'il se réveille quelque velléité pour cet auguste terme, c'est plus souvent une satiété de plaisirs qui l'excite qu'un goût de religion qui l'anime. Elle luit un moment, quelque nouveau plaisir pique, elle s'évanouit aussitôt. L'Apôtre en dit plus en un mot sur ces sortes de chrétiens, que je ne pourrais en exprimer dans plusieurs discours. Ils conservent, dit ce grand maître, quelques apparences de piété; ils en ruinent l'esprit et la vérité par leur conduite. Ils en ont l'extérieur, ils n'en ont ni l'âme, ni l'onction : *Habentes speciem quidem pietatis; virtutem autem ejus abnegantes.* (*II Tim.*, III.) Je veux être moins sévère que saint Paul, mes chers auditeurs, je vais supposer que le désir du salut est réel dans ces hommes mous et efféminés, lorsque nous les voyons dans les exercices de nos commandements et de nos lois. Peut-il subsister, dès qu'on va se replonger dans toutes les ivresses du monde, tandis que ce précieux désir est à peine conçu, à peine senti, qu'il n'est pas même bien décidément développé? Peut-il résister aux attaques de toutes les sensualités dont les mondains font leur idole?

Et comptez, mes frères, que si la vie molle étouffe tout désir de salut, elle dégoûte bien des moyens de salut. Porter sa croix, suivre Jésus-Christ, partager l'amertume de son calice, les épines de sa couronne : c'est l'un de nos premiers moyens de salut. Prier avec amour, avec ferveur, avec persévérance; pleurer les excès, les égarements, les mondanités d'une vie peu chrétienne, les expier par la pénitence, c'est un autre moyen de salut. Mortifier ses sens, ses goûts, ses appétits, réprimer ses cupidités, rompre avec un monde que le Sauveur a déclaré anathème, renoncer à son luxe, abjurer ses mollesses, fuir ses somptuosités; ce sont encore de nos plus essentiels moyens de salut. Adorer le Seigneur en esprit et en vérité; l'aimer par préférence à tout; être fidèle à son culte, sensible à ses grâces, ardent à les solliciter, prompt à y répondre; envelopper l'abondance de ses péchés sous l'abondance de ses aumônes; aimer son prochain, pardonner ses faiblesses, compatir à ses peines, en un mot, travailler sans cesse à l'acquisition des vertus, à l'accomplissement des préceptes de Jésus-Christ et de la religion, moyens qui nous sont administrés pour faire notre salut et sans lesquels nous ne pourrons jamais opérer notre salut; moyens proportionnés à toute condition, à tout état. De quelque naissance, de quelque dignité, de quelque opulence qu'on soit, on doit être chrétien. Or, voilà la véritable manière de l'être, et de ne jamais cesser de l'être. Donnons ce plan de conduite à ceux qui vivent de cette vie molle et délicieuse dont je parle. Non, non, ce n'est pas à eux à qui il faut proposer de perdre leur âme pour la sauver. Ils n'aiment qu'eux-mêmes; ils ne cherchent qu'eux-mêmes; ils n'ont de penchant, d'inclination, d'ardeur que pour cette félicité sensuelle dont ils boivent chaque jour le poison; ils se révoltent contre tout ce qui les sépare des concupiscences et du bonheur des sens : *Erunt homines se ipsos amantes, elati, cupidi, superbi.* (*Ibid.*) Cette harmonie de maximes saintes, cet ordre de lois sacrées dont dépend notre salut, les épouvante, les effraie. C'est un chemin trop pénible à suivre; c'est un poids qui les opprimerait; c'est un esclavage dont ils ne pourraient jamais soutenir la rigueur.

Voilà, mes frères, tout le secret de leurs réflexions; voilà ce qui les dégoûte d'entrer dans la carrière du salut, ou plutôt, tels sont les prétextes dont ils voilent l'éloignement, que la vie de mollesse leur inspire pour tout ce qui ne s'accorde pas avec les délices, les sensualités, les plaisirs dont ils veulent faire leur Dieu, leur religion, leur culte. Si je demande s'ils sont chrétiens, ils me répondront conformément aux pieuses instructions qu'ils reçurent dans leur première jeunesse. Et moi, je leur apprendrai que les chrétiens sont un peuple de religieux que leur profession, leur devoir consacrent essentiellement à porter la croix, comme dit Tertullien : *crucis religiosi.* J'ajouterai que ce n'est pas l'être dans ce sens, que c'est seulement en porter le nom, que le nom ne sauvera pas. Je leur dirai, êtes-vous les enfants d'un Dieu crucifié? Ah! ses disciples ont pour principe invariable de faire mourir la chair, d'asservir ses impétuosités, ses passions, ses révoltes : *Qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (*Galat.*, V.) Vous ne vous reconnaissez pas dans ce portrait : Jésus-Christ rougirait de vous reconnaître devant son Père. Voyez donc, mes chers auditeurs, voyez combien il est dangereux

de vivre de cette vie molle dans laquelle on ne vit que trop communément.

C'est une vie dans laquelle il est terrible de mourir, et dans laquelle on ne meurt que trop ordinairement.

SECONDE PARTIE.

Le docteur des nations nous trace d'une manière bien effrayante et bien vive le sort affreux du chrétien qui déshonore le médiateur de sa rédemption et de son salut; qui foule aux pieds le sang du testament qui l'a sanctifié; qui insulte les grâces qui l'ont régénéré. Examinez sans prévention, mes frères, et prononcez. Cette vie molle, cette vie sensuelle, cette vie mondaine que je combats, n'est-elle pas coupable de toutes ces abominations? C'est donc au chrétien qui s'y livre que l'Apôtre adresse cette triste vérité : Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : ***Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*** (***Hebr.***, X). Terrible, parce qu'il la jugera sévèrement, cette vie si peu religieuse; terrible, parce qu'il la punira cruellement; terrible, parce qu'il la punira éternellement. C'est donc le plus grand des malheurs de mourir chargé des iniquités d'une pareille vie. Et cependant, hommes efféminés! jetez les yeux sur le lit d'une infinité de vos semblables qui, le crucifix sur les lèvres, expirent dans toutes les agitations du désespoir, et vous verrez qu'on ne meurt que trop ordinairement comblé des infamies de cette vie de sensualité.

Le voluptueux sort à peine des bras d'un repos dont la mollesse a fait tous les apprêts, éloigné toute inquiétude; il est encore enseveli dans les ombres d'une paix, d'un calme, d'un silence que tout ce qui lui appartient respecte, et déjà son imagination le plonge dans le torrent des plaisirs qu'il espère, et dont il a dès la veille concerté les parties. C'est le premier sentiment qui l'occupe; tous les autres se rapportent à celui-là. Tous ses mouvements, toutes ses actions, tous ses empressements sont des gradations aux délices, aux joies, aux divertissements, aux sensualités dont il fait son bonheur, sa gloire, et sa vie : ***Vadam, et affluam deliciis, et fruar bonis.*** (***Eccle.***, II.) Il vit, il jouit. Il ne sent pas le faux et la vanité de cet enchaînement de mollesse; l'heure fatale viendra ; le nuage s'éclaircira ; il ne reconnaîtra son illusion que pour gémir inutilement d'avoir saisi l'ombre du vrai bien pour sa réalité. Moment de désolation ! Dans cet instant toutes les voix qu'il a méprisées, dont il a rejeté les impressions, dont il a négligé les avis, s'élèveront pour crier à l'anathème contre lui ; la voix de sa conscience : combien de fois dans le tumulte des ris, des jeux, des sensualités, des spectacles, n'a-t-elle pas refroidi ses transports par un poids de fatigue, de trouble, d'amertume, de mélancolie, qui l'aurait instruit, s'il eût daigné le comprendre, qu'un chrétien n'est pas à sa place au milieu des fêtes du mondain ? la voix de sa religion, qui lui redisait si souvent que le disciple de la croix se damne en figurant dans les somptueuses extravagances du siècle; la voix de son Dieu, qui lui reprochera d'avoir consumé dans la mollesse, dans l'oisiveté, dans les délicatesses, dans les pompes, des jours qu'il devrait consacrer à le servir, à travailler à son salut, à faire fructifier le sang de Jésus-Christ, à acquérir des palmes pour l'éternité. Chrétiens, qui vous reconnaissez coupables de cette vie de mollesse, quelles cruelles sentences ces voix formidables tonneront contre vous ! lisez dans le prophète Amos le détail de vos voluptés, de vos raffinements, de votre amour-propre, de vos vanités, lisez, et tremblez des horreurs qu'un Dieu juste vous prépare. Ah ! vous êtes désignés clairement comme des victimes réservées à ses vengeances dans le jour de sa colère : *Separati estis in diem malam.* (*Amos*, VI.) Ce n'est pas pour vous que sont les bénédictions, les grâces, l'amour, la gloire de ce jour de discussion. Hommes enivrés des vapeurs les plus exquises de la terre, qui buvez dans la coupe de la mollesse les vins qu'elle vous choisit, qui vous nourrissez des aliments qu'elle assaisonne, qui courez avec une espèce de frénésie aux endroits où elle commande, où elle décide ; c'est à vous que sont destinés les opprobres, les malheurs, les affronts, les jugements funestes de ce jour de justice : ***Separati estis in diem malam... bibentes vinum in phialis, et optimo unguento delibuti.*** (***Ibid.***) Je sens que je vous arrache l'âme, mes chers frères, en voulant vous arracher votre idole. Il ne m'est pas permis de vous prêcher une autre morale. Je ne prétends pas non plus vous retrancher tous plaisirs. Ce sont ceux d'une vie molle et efféminée dont je vous retrace le crime. Il en est d'innocents ; vous les trouverez plus touchants que ceux que la mollesse vous conseille et vous inspire, si vous pouvez vous convaincre une bonne fois à quel point ces derniers déshonorent le christianisme et le chrétien. En un mot, je dois vous dire, avec saint Jérôme, qu'il y a trop d'amour-propre, qu'il y a de l'impossibilité à vouloir partager les joies du siècle et goûter les délices que Jésus-Christ assure à ses vrais disciples : ***delicatus es miles; si vis gaudere cum sæculo, et postea regnare cum Christo.***

Ce n'est pas tout, mes chers auditeurs, il est terrible pour ceux qui vivent d'une vie molle de tomber entre les mains du Dieu vivant, parce qu'il la jugera sévèrement : il est terrible de tomber sous ses vengeances, parce qu'il la punira cruellement. Je ne veux, pour ma preuve, que ce passage si connu, si souvent rappelé et, selon les apparences, si peu réfléchi ; frappez, dit le Seigneur aux ministres de ces sentences, contre Babylone, frappez, égalez ses douleurs, son infamie, ses supplices aux pompes, aux magnificences, aux sensualités, aux délices, dont elle faisait son bonheur et sa gloire : *Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit tantum date illi tormentum et luc-*

tum. (*Apoc*, XVIII) Le siècle, mes frères, ce monde, l'ennemi déclaré des maximes de Jésus Christ, de sa morale, de ses préceptes; ce monde dont vous poursuivez si vivement, si solennellement les félicités et les biens, les goûts et les amusements; ce monde, c'est la Babylone contre laquelle s'élève si puissamment le cri de l'indignation et des justices d'un Dieu. Ceux qui vivent dans ses somptuosités, dans ces délices, dans ses ivresses, tel est le peuple qui l'habite; voilà donc le terme, la fin, le partage de ce peuple insensé, réduit à payer, par les tortures de chacun de ses sens, les délicatesses, les voluptés, les plaisirs, les sensations passionnées dont il a si longtemps et peut-être si honteusement rassasié ses sens : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* Proportion d'iniquités et de peine; proportion de crimes et de châtiment; proportion de péchés et de vengeance; proportion d'offenses et de rigueur; proportion de désordre et de sévérité. Poids de malice, juste fardeau de rétribution. Immensité d'intempérance et de dissolutions : immensité de maux et de punitions. Enchaînement de luxe, de festins, de divertissements, de grandeurs, de passions, de jouissances, de triomphes sur la terre : enchaînement de deuil, de tristesse, d'infortunes, de désespoir, de faim, de soif, de calamités, de privations, d'ignominie dans les enfers : *Quantum in deliciis fuit, tantum date, etc.* Telle est la doctrine que nous prêchent nos livres saints. C'est là le dernier dénoûment de l'histoire de cet homme dont l'Evangile compare le triste sort à celui du Lazare indigent qu'il laissait languir à sa porte. Telle est la dernière catastrophe de tous ceux qui lui ressemblent. Enfin, telles sont les lumières que nous trouvons si constamment répandues dans les écrits des maîtres de la vie spirituelle. Le chemin aux délices du ciel ne se fait pas, dit l'un d'eux, en se précipitant dans toute l'abondance des délices de la terre. Se plonger dans les voluptés de cette vie, c'est s'ôter toute espérance aux félicités de l'éternelle : *Impossibile est ut de deliciis transeas ad delicias.* Vous n'avez peut-être pas encore médité ces vérités, mes frères, dans toute l'étendue qu'elles demandent. Vous ne les avez peut-être jamais pesées aussi mûrement qu'elles le méritent; faites-en aujourd'hui votre étude : prenez-les pour guide. Consultez alors toutes vos démarches : recueillez toutes les circonstances de votre conduite; vous n'y reconnaîtrez peut-être que trop de rapport avec la vie de mollesse dont je parle. Empressez-vous d'en réparer les égarements par votre changement et vos larmes. Ce n'est qu'en punissant par la pénitence vos cupidités, vos passions, vos sens, que vous pourrez vous racheter des arrêts sanglants prononcés contre ces idolâtres d'eux-mêmes qui flattent leur corps par tout ce que la mollesse peut inventer de plus sensuel et de plus séduisant, qui, sans cesse environnés d'infâmes corrupteurs se livrent à toutes les délices qu'ils inventent pour contenter la chair et le sang; qui enfin, usés par tous les goûts de la concupiscence, n'ont que les soupirs d'un cœur languissant, épuisé, qui vécut dans l'oubli de ses devoirs les plus essentiels, à offrir à un Dieu qui n'a que des vengeances à leur dispenser.

Encore, mes frères, si ces vengeances avaient un terme; si ces hommes efféminés pouvaient prévoir une fin à leurs maux, il semble qu'ils pourraient alléguer quelques excuses sur leurs désordres. Hélas! leurs supplices commenceront à la mort : ils dureront autant que celui qui doit les prononcer. Ne renvoyez donc pas à cette heure douloureuse le regret d'avoir vécu d'une manière si peu digne d'un chrétien, d'avoir passé tant de jours dans une infidélité d'habitude aux vœux, aux serments de votre baptême. Serait-il temps à cette heure fatale de pleurer une mollesse à laquelle l'âme tiendrait peut-être encore par tous les liens qui l'arrêteraient sur la terre? En aurez-vous le loisir? En aurez-vous la volonté? Oh! mes chers auditeurs, nous voyons de ces hommes sensuels sur le lit d'où ils passeront au tombeau, encore esclaves de tous les désirs de mollesse qui les ont asservis pendant leur vie. Impatients dans leurs douleurs, lorsqu'on ne les soulage pas à leur gré; fatigant tous ceux qui les environnent par le dégoût de tout ce qu'on leur présente; regrettant cette faveur que leur ôte le mal, que l'art ne peut plus leur rendre; emportés contre un domestique, si la moindre intempérie de l'air se fait sentir, s'ils se trouvent gênés dans quelque situation, dans quelque posture; épuisant les forces de ceux qui les servent pour se procurer ces aises, ces commodités, ce bien-être qu'ils ont tant recherché dans leurs jours de santé, qui commence à les fuir pour faire place aux funestes angoisses qui vont annoncer le plus terrible des malheurs; en un mot, désespérés de voir approcher l'instant amer qui va les séparer pour toujours de ces délices savourées dans une paix trompeuse qui les a séduits malgré les retours de leur conscience, et qui dans quelques moments va s'évanouir pour jamais : *O mors quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis.* (*Eccli.*, XLI.) Eh non, mes frères, non, la circonstance de la mort ne fut et ne sera jamais une circonstance favorable pour briser des chaînes resserrées si souvent et malheureusement si chéries. Chrétiens qui vivez dans la mollesse, c'est le dernier souffle d'une vie dont vous payerez cruellement les plaisirs, si vous n'en réparez pas l'indignité. C'est le premier pas dans cette sombre nuit où la colère d'un Dieu vous attend pour vous frapper éternellement. C'est le premier pas dans ces siècles de ténèbres et de désolation, où jamais le moindre rayon d'espérance ne luira, où jamais l'apparence du soulagement ne se fera sentir, où jamais la lumière de gloire et de félicité ne pénétrera, où jamais la consolante aurore ne promettra de beaux jours,

où jamais le soleil de bénédictions ne fera sentir les chaleurs de la miséricorde et de la tendresse : *Lux lucernæ non lucebit in te amplius.* (*Apoc.*, XVIII.) Babylone ! voilà ton sort; adorateurs de Babylone, sectateurs des idolâtries de Babylone, voilà votre sentence. Vous effraie-t-elle, chrétiens? Nous le verrons par votre conduite. J'exige seulement que vous vous disiez quelquefois que la sainteté du nom que vous portez, la grandeur des devoirs de la religion que vous professez, la magnificence des promesses qui vous sont faites, le prix des couronnes qui vous sont destinées, ne vous permettent pas de flatter une chair condamnée au travail, aux croix, aux mortifications, de vous ériger sur la terre un paradis de délices et de joie; que c'est une vie criminelle, une vie de damnation, une vie que l'exemple de votre Rédempteur proscrit, et dont toutes ses actions, sa loi, toutes ses paroles prononcent l'anathème et assurent la vengeance. O mes chers auditeurs ! que cette vie nous paraîtra monstrueuse dans le jour où le Seigneur la jugera ! dans le jour où ce Souverain irrité fera briller l'éclat des flammes dont il la punira ! dans le jour où il fermera pour jamais les horribles prisons auxquelles il la condamnera ! Il ne sera plus temps alors de réfléchir combien il est terrible de mourir dans cet état. C'est aujourd'hui qu'il faut gémir sur les dégoûts qu'elle vous a inspirés pour le salut, ranimer les désirs de salut qu'elle a étouffés dans vos cœurs, revenir aux pensées de salut qu'elle a bannies de vos esprits.

PRIÈRE.

Source de grâces, parfait modèle d'une vie toute sainte, divin Rédempteur dont les paroles nous offrent aujourd'hui une si belle apologie de la vie de pénitence, c'est aux pieds de votre trône que nous nous prosternons; que nous sommes loin, tendre Sauveur, de mériter les éloges que vous donnez à votre auguste précurseur ! quel intervalle immense entre la vie de cet illustre pénitent et la nôtre ! Il était innocent. Nous sommes criminels. Il affligeait sa chair. Nous idolâtrons nos corps. Et vous êtes encore assez bon, Seigneur, pour ne pas exiger de nous des prodiges d'austérités comme les siens. Pleurer nos égarements, abjurer nos mollesses, rompre cette chaîne de plaisirs qui vous dérobe si souvent nos cœurs, porter avec amour les croix qui nous surviennent, les afflictions qui nous éprouvent, vivre comme les enfants d'un Dieu, comme vos disciples, comme de bons chrétiens, c'est tout ce que vous nous demandez. Aidez-nous à l'accomplir, à éviter sans cesse tout ce qui n'est pas dans l'ordre de votre morale, de vos préceptes, de vos lois, afin que nous puissions un jour jouir de votre tendresse dans l'éternité. *Amen.*

—

SERMON II.

SUR LA CURIOSITÉ

Tu quis es? (*Joan.*, I.)

Qui êtes-vous?

La nouveauté de la vie, des prédictions, de la morale de Jean-Baptiste se répand dans toute la Judée. Le nom de cet homme admirable retentit dans toutes les bouches. La foule le suit ; un petit nombre le croit ; les principaux de la nation s'assemblent; on lui députe ; on veut savoir de lui ce qu'on doit penser de la mission qu'il exerce, de la doctrine qu'il prêche, du baptême qu'il administre, en un mot ce qu'il dit de lui-même, pour qui il se donne. *Tu quis es*? Sage curiosité, mes frères, si l'amour de la vérité l'avait animée ; si le désir de suivre sa voie l'avait fait naître. Hélas ! curiosité toute humaine que la singularité d'un événement excite ; folle curiosité qui semble s'inquiéter pour s'instruire, et qui laisse subsister les ténèbres et l'erreur ; curiosité criminelle, qui veut pénétrer ce qu'elle peut ignorer sans honte, et qui ne recherche pas ce qu'il lui importe de développer et de connaître. A ces traits qui caractérisent les Juifs de notre Evangile, reconnaissez, mes chers auditeurs, les chrétiens de nos jours : ces hommes dont la curiosité voltige sans cesse d'objets en objets, rassemble des faits, des circonstances, recueille mille bruits, mille histoires, s'enrichit de bagatelles, de riens, et ignore la science du salut, les détails de la religion, les rapports de nos lois, la relation de nos mystères, l'enchaînement de notre doctrine et de nos préceptes. Déplorable désordre, que je voudrais leur apprendre à regretter et à faire cesser.

Quel est l'objet digne de la curiosité du chrétien? Examen pour la première partie de ce discours. Ce qui rend la curiosité du chrétien criminelle : discussion pour la deuxième partie; ce qu'il doit envisager dans sa curiosité. Ce qu'il doit craindre de sa curiosité. C'est tout mon plan.

PREMIÈRE PARTIE.

Connaître Dieu, se connaître soi-même, connaître ses devoirs : tels sont les objets dignes de la curiosité du chrétien, les objets dont elle doit spécialement s'occuper, les objets qui doivent le conduire dans toutes ses études, le guider dans toutes ses recherches. Vous le voyez, mes frères, je ne condamne pas le chrétien à une ignorance crasse; je lui présente les flambeaux qui doivent éclairer ses veilles et sanctifier son ardeur de savoir.

Connaître Dieu. Prenez garde : je ne dis pas porter l'audace jusqu'à se perdre dans l'immensité du mystère dont il s'enveloppe. Je ne dis pas s'aveugler au point de vouloir pénétrer dans le sanctuaire où il se cache; s'efforcer de rompre le voile judicieux qui le sépare de la faible créature, orgueilleuse curiosité toujours punie ! L'insensé qui ose lever des regards indiscrets sur le trône de la majesté, tôt ou tard est accablé sous le

poids de la gloire. *Qui scrutator est majestatis subito opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV.) Connaître Dieu, voici ma pensée : le connaître pour l'aimer, le connaître pour le servir; le connaître pour se faire des droits à jouir de sa tendresse dans l'éternité, curiosité digne du chrétien! la première qui doive le fixer du moment où sa raison commence à combiner, du premier instant où son esprit tente de réfléchir. Le connaître pour l'aimer. S'occuper de tous les monuments, de tous les titres qu'il s'est acquis sur nos cœurs; de ce qu'il a fait pour nos pères, de ce qu'il a fait pour les enfants: cette suite constante de prodiges qui ont amené et scellé notre bonheur; cette chaîne de merveilles qui depuis l'aurore du monde annoncèrent notre sacerdoce; ce sang précieux qui a cimenté nos autels; sa patience à nous supporter; son indulgence à nous pardonner; sa charité qui nous recherche; sa miséricorde qui nous attend; sa bonté qui nous prévient; nos ingratitudes qu'il oublie au premier signe de repentir et de regret. Lisons, mes frères, lisons l'histoire de l'homme depuis son origine jusqu'au moment où je parle. Quel tableau mieux tracé pour remplir le plus immense désir de savoir! Quelle source inépuisable de connaissances! Quel vaste champ de lumières qui conduisent à l'Etre-suprême! Quel fonds intarissable de sciences essentielles au chrétien. Et c'est là, dit Saint-Augustin, l'aliment solide dont nous devons nourrir un esprit dévoré de la faim, et brûlé de la soif de la curiosité : *Divinarum scripturarum consideratione pascamus atque potemus animum vanæ curiositatis fame ac siti fessum.* Précieuse spéculation qui fournira bientôt à cette curiosité qui nous agite une nouvelle étude, les découvertes les plus glorieuses et les plus intéressantes pour chacun de nous; l'intime conviction de la grandeur, de la puissance, de la souveraineté d'un Dieu; la nécessité des hommages, des respects, des adorations de la créature; la pureté de l'encens qu'exige sa sainteté; la dignité des holocaustes qu'on doit immoler à son nom; la candeur du culte qui doit sacrifier à sa gloire; l'innocence des mains qui doivent traiter ses mystères; le feu sacré qui doit animer tout cœur qui vient de participer à ses victimes; la soumission et la foi qui doivent guider tous les pas qui rapprochent de son sanctuaire : *Accedentem ad Deum oportet credere quia est.* (*Hebr.*, XI.) Salutaire curiosité dont les lumières nous conduiront infailliblement au souverain bonheur, si nous leur confions l'économie de leur conduite. Je veux dire, mes frères, qui seront le gage sûr des faveurs éternelles d'un Dieu qui ne veut être connu de nous que pour faire à jamais notre félicité. Eh bien, chrétiens! vous dont l'insatiable curiosité cherche, raisonne, creuse, approfondit, s'amuse aujourd'hui d'une chimère, demain d'une illusion; combine tantôt les phénomènes de la voûte azurée, et tantôt porte un œil avide dans les entrailles de la terre; fouille dans un instant les annales des peuples, et dans l'autre s'impatiente des obscurités qui les engloutissent : quel est le prix de votre travail, si le desir de remonter à l'auteur de votre existence n'en est pas le principe? Hélas! la vanité, l'incertitude, le doute, le libertinage du cœur, et souvent l'incrédulité de l'esprit. Triste vérité trop confirmée dans le siècle où nous vivons. Ce n'est pas que je veuille blâmer les études de ces hommes dont le génie illustre une nation, enrichit la société, facilite l'union et le rapport de ses parties. Ce n'est pas pour les enfouir que le Seigneur leur a donné les talents que nous admirons. Je dis qu'ils sont coupables, qu'ils seront condamnés, qu'ils seront punis, s'ils ne regardent pas l'Auteur de la nature comme le premier et le plus digne objet de leur curiosité; s'ils n'appliquent pas leurs lumières à le connaître dans toutes les relations que je viens de retracer; si contents de se faire un nom parmi les savants, ils bornent leur gloire à le rendre plus fameux encore, sans élever des hommages de tendresse et de gratitude vers celui qui seul est la véritable source de leurs connaissances et de leur sagacité. Je dis, en un mot, que le premier objet vers lequel l'homme raisonnable doit réfléchir son savoir et sa capacité, c'est son Dieu. Se connaître soi-même, second objet digne de la curiosité de tout homme, d'une absolue nécessité pour tout chrétien. Curiosité d'autant plus piquante, qu'elle est plus embarrassée et plus épineuse. Curiosité d'autant plus louable, qu'elle est plus importante, plus salutaire, que celle qui s'amuse à calculer les systèmes de l'univers, à débrouiller les chaos d'une antiquité pleine d'opinions, de mensonges, d'erreurs, et finit par laisser dans l'âme un vide qu'il n'est souvent plus temps de réparer. Se connaître soi-même, recherche la plus judicieuse, la plus sage; recherche qui doit marcher immédiatement après la connaissance d'un Dieu, qui n'est qu'une suite toute naturelle de cette première science; recherche dans laquelle le flambeau nous manque à chaque moment, si notre attention se relâche ou se rebute. Notre propre intérieur est un labyrinthe pour nous-mêmes. Tant de pensées se succèdent, tant de volontés se combattent, tant d'agitations se déchaînent, tant de désirs se confondent, tant de sentiments se contredisent, tant de passions se déclarent la guerre; tant de mouvements se contrarient, tant de caprices se croisent, tant de fantaisies nous gouvernent, tant de bizarreries nous aveuglent, que dans un clin d'œil nous ne sommes plus les mêmes que nous étions l'instant d'auparavant. A chaque quart d'heure, nous échappons à nos propres réflexions, à nos propres lumières. Nous croyons nous être saisis : ce n'était qu'une faible lueur; elle nous manque, nous retombons dans l'obscurité. Chacun de nous est donc pour soi-même un phénomène bien capable d'occuper et de fixer la curiosité. Se connaître soi-même,

se demander quelle est la source de ces contrariétés qui s'enchaînent au dedans de nous, quelle est l'origine de ces funestes désordres qui troublent notre raison et égarent notre esprit : *sentio aliam legem in membris, repugnantem legi mentis meæ.* (*Rom.*, VII.) Se connaître soi-même, se faire dans le silence de son cœur la même question que les députés des Juifs firent au Précurseur : Qui es-tu? *Tu quis es?* N'es-tu pas cet homme qui, loin de profiter des grâces du sanctuaire pour améliorer une nature viciée dans son origine, s'est nourri du pain de la corruption et de la malice? qui s'est enivré du fiel de l'envie, du venin de la jalousie, du poison de l'avarice, des vapeurs de l'orgueil, de l'ivresse des voluptés, du fanatisme du libertinage? Qui est-tu? *Tu quis es?* N'es-tu pas ce chrétien dont l'hypocrisie joue la religion et la probité? qui, sous un masque d'hommage et de culte, de candeur et de droiture, porte une âme noircie d'impiété, vendue à la justice? Qui es-tu? *Tu quis es?* N'es-tu pas ce fils infortuné d'un père criminel? Fils malheureux, qui n'est par soi-même que néant et péché? qui n'a de son propre fonds que misères et faiblesses : borné dans ses lumières, inconstant dans ses projets, imprudent dans ses entreprises, séduit par une fausse sagesse, trompé par de fausses espérances, avide de fortune, indolent pour le bien, trop hardi pour le mal? Se connaître soi-même, chrétiens, vous interroger, comme dit saint Paul, sur votre foi; discuter avec vous-mêmes si ces caractères sont de l'ordre que prescrit le docteur des nations, si vous lui reconnaissez cette vivacité, cette ardeur, cette plénitude, sans lesquelles Dieu ne vous regardera jamais comme les enfants de son amour. *Vos metipsos tentate, si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII.) Vous assurer, par plus d'une épreuve, si vous êtes ces disciples fidèles, persévérants, que rien ne peut écarter des sentiers de la justice et de la vertu, dans toutes circonstances, dans tout événement, dans toutes occasions, toujours zélés, toujours courageux, toujours chrétiens. *Ipsi vos probate.* (*Ibid.*) Il est très-sûr, mes chers auditeurs, que votre curiosité trouvera dans vous-mêmes une vaste carrière à parcourir, de grandes lumières à acquérir, et de quoi contenter ses agitations et ses empressements. Se connaître soi-même, pour quelle fin on est sur la terre, à quel terme on est destiné. Sentir que notre existence n'est pas un simple ornement dont l'auteur de la nature a voulu couronner ses ouvrages; que nous sommes plus spécialement, plus particulièrement que le reste des créatures, son bien, son domaine, son peuple : peuple heureux, sur lequel il ne veut régner que pour lui assurer l'héritage le plus glorieux; peuple qu'il éprouve quelquefois, qu'il console plus souvent encore; peuple, enfin, dont il semble ne ménager les épreuves que pour lui rendre le bonheur qu'il lui réserve plus sensible et plus flatteur. *Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus.* (*Psal.* XCIX.) Voilà ce que vous apprendrez, lorsque vous chercherez de bonne foi à vous connaître vous-mêmes, mes très-chers frères; telle est l'étendue qui vous conduira à une autre science qui n'est ni moins essentielle, ni moins digne de votre curiosité.

Connaître vos devoirs, c'est le nouvel aliment qu'il vous importe de lui offrir : détail immense, parce que nos rapports sont de la plus grande étendue. Connaître ses devoirs, les connaître pour s'y donner sans réserve, pour les remplir sans répugnance, sans ostentation; les adorations que nous devons au Créateur, pour les rendre d'un cœur pur, d'un cœur qui ne soit occupé que de lui seul; le sacrifice qu'il a droit d'attendre de nos pensées, de nos paroles, de nos actions, de nos désirs, pour nous défendre d'en consacrer les hommages à ces idoles de chair que la vanité pare, que le mondain encense, que le libertinage déifie. Connaître ses devoirs, l'attachement que nous devons à des lois que l'Eternel seul peut avoir dictées, à des préceptes trop saints pour avoir d'autre rédacteur qu'un Dieu, pour les suivre sans inconstance, sans dégoût. Connaître ses devoirs : ce père de famille, les engagements augustes qu'il a contractés par son état, la fidélité qu'il doit à son épouse, l'éducation chrétienne dont il est responsable à ses enfants, le bon exemple qu'il est tenu de donner à ses domestiques, l'économie qu'il doit mettre dans sa dépense, pour maintenir la religion, la paix, la charité dans sa maison. Connaître ses devoirs : cette femme, la modestie qui fait le plus riche de ses ornements, cette décence qui l'embellit et la fait chérir, cette pudeur qui l'honore et l'ennoblit, cette complaisance, cette douceur qui sont les compagnes fidèles de la vertu, cette simplicité, cette candeur qui ne connaissent ni les dépenses du luxe et de la mollesse, ni les soins criminels de l'orgueil et de la volupté, cette vigilance qui mérite la confiance d'un époux, et regarde comme une iniquité le désir de se faire un adorateur étranger.

Connaître ses devoirs : ces enfants, le respect, la soumission, la tendresse qu'ils doivent à leurs parents pour remplir ces obligations saintes dans cette étendue de sentiments que le poids l'âge, le fardeau des infirmités, l'affaissement de l'esprit ne peuvent rendre que plus étroits, plus sacrés à ceux qui pensent, à ceux que la nature inspire, à ceux que la voix du souverain législateur conduit. Connaître ses devoirs : ces hommes de commerce, la fidélité, la bonne foi, la vérité qui doit les distinguer dans leur négoce, pour éviter d'être un jour l'abomination d'un Dieu qui menace d'anathème la fraude et la duplicité : *maledictus dolosus.* (*Malach.*, I.) Connaître ses devoirs : les égards qu'on se doit les uns aux autres, les titres que nous avons tous pour compter sur la sensibilité les uns des autres. Dans la disgrâce comme dans la prospérité, dans l'indigence comme dans la fortune, dans le besoin comme dans l'opulence, dans les re-

vers comme dans le bonheur, nous tenons tous les uns aux autres; nous nous devons des consolations ou des applaudissements, des secours ou des félicitations, l'attendrissement de la douleur ou de la joie, de la compassion ou de l'allégresse; et la sincérité doit être l'âme, le ressort de toutes ces démonstrations. Ainsi, mes frères, sans sortir des devoirs que la nature, la religion, la société vous imposent, vous trouvez de quoi fomenter votre curiosité des années entières, je puis bien dire, de quoi l'occuper dignement dans tout le cours de votre vie. A prendre chaque devoir en particulier, quel calcul! quelles liaisons! quelle distribution de soins, d'empressements, de recherches! le moindre objet devient de la plus grande conséquence dès qu'il s'agit de l'homme à Dieu, de l'homme à son semblable. Je ne vous montre presque que vos principes, mes frères; combien ne vous reste-t-il pas à réfléchir? Je vous présente un guide sûr: c'est à vous à marcher dans la route qu'il vous trace. C'est la doctrine de l'Ecriture, c'est sa morale que je vous propose. Rien de plus glorieux pour la curiosité du chrétien, que de méditer ces vérités. Laissez ces insensés, dont parle saint Augustin, s'épuiser dans des études vaines, inutiles, trop souvent pernicieuses: *multa sunt quæ inquiri possunt ab otiosis inania, plerumque nociva.* Pour vous, bornez toute votre science, toute votre activité de savoir à connaître Dieu, à vous connaître vous-mêmes, à connaître vos devoirs. C'est là le véritable objet digne de votre attention, qui doive fixer votre attention. qui puisse pleinement vous dédommager de la sollicitude de votre attention.

Voyons maintenant ce qui rend la curiosité du chrétien criminelle.

SECONDE PARTIE.

Après avoir remarqué ce qui peut sanctifier la curiosité du chrétien, montrons, mes frères, ce qui la rend tous les jours si coupable; comment elle attire à l'homme la haine de son Dieu, les vengeances de sa justice. Je réduirai tous les traits de sa malice à trois caractères: un esprit d'incrédulité, un esprit de satire, un esprit d'indiscrétion. Je veux peindre cette curiosité qui cherche, dans le secret de nos mystères, à multiplier ses erreurs et ses doutes; cette curiosité qui déterre les histoires scandaleuses pour en repaître le public; cette curiosité qui risque la pureté du cœur, l'innocence des mœurs pour se satisfaire.

D'abord cette curiosité qui s'érige un tribunal pour décider des merveilles du Tout-Puissant; qui les soumet aux faibles lumières de la créature pour en mesurer l'enchaînement, la possibilité, les relations; cette curiosité qui prétend élever ses réflexions jusqu'au conseil du Seigneur, pour démêler les ressorts de sa sagesse et développer les œuvres de sa volonté; cette curiosité qui s'opiniâtre à tout connaître, excepté l'espace immense qui différencie le génie du mortel ignorant, des sublimes clartés de celui qui sait tout; cette curiosité qui veut se cacher que l'Etre suprême n'admit jamais personne à discuter ses jugements, à partager ses décisions; que ce fut toujours dans le mystère de sa toute-puissance qu'il résolut ses prodiges, qu'il en manifesta la grandeur: *Quis enim adjuvit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit?* (*Isa.*, XL.) Cette curiosité qui s'ingère de vouloir dévoiler les secrets du tabernacle, qui veut les toucher pour les croire, les comprendre pour les adorer; cette curiosité qui se glorifiera d'adhérer à la foi d'un savant, sur un monument déterré sous des ruines d'antiquité, et qui refuse de s'en rapporter aux titres qui constatent les miracles de l'Auteur de toutes choses, de celui qui forma le ciel et la terre de rien; cette curiosité qui persécute, si j'ose m'exprimer de la sorte, l'Eternel pour l'amener à rendre raison à l'homme qui n'eût jamais droit d'en exiger, et qui semble menacer, dans son horrible orgueil, de rejeter dogmes, lois, oracles, paroles, si son Dieu n'entre pas en compte avec lui, s'il ne détaille à ses yeux la profondeur de ses vues, la disposition et l'harmonie de ses ouvrages; cette curiosité qui laisse au vulgaire le silence humble et respectueux, et qui se réserve le funeste délire de regarder les docteurs les plus éclairés de la religion, comme des imposteurs dignes d'un souverain mépris, comme des ignorants qu'on aurait dû flétrir, ou tout au moins comme de pauvres génies plus à plaindre qu'à condamner: cette curiosité qui, ne pouvant se déguiser qu'il se produit tous les jours dans l'ordre de la nature mille nouveautés dont la cause et les effets se dérobent à toute notre étude, à toute notre attention, a bien encore l'effronterie de vouloir surprendre pour ainsi dire le principe et la connexion des secrets du souverain arbitre de toute la nature: voilà, mes frères, la première illusion qui rend l'homme si criminel dans sa curiosité. Voilà l'histoire abrégée du fanatisme impie que les siècles passés ont vu naître, que le dernier a vu croître, et qu'il était réservé au nôtre de voir porté au plus haut période où l'audace de l'irréligion puisse monter. Fatale curiosité, qui doit son origine au libertinage. L'homme qui sacrifie, qui veut sacrifier à ses indignes passions, se voit forcé d'adopter tous les songes de l'incrédulité, d'en forger de nouveaux pour les défendre contre une religion qui les proscrit, et enseigne qu'il est un vengeur qui les punit. Si vous pouviez pénétrer ce sage prétendu, mes chers auditeurs, il craint encore plus qu'il ne doute: cette paix pure et délicieuse, le prix d'une foi légitime et soumise, ne règne pas dans son âme; elle devient la proie de mille terreurs, à proportion de ce que l'esprit s'aveugle. Ce sont les ténèbres les plus épaisses, les plus pénibles qui l'enveloppent, tandis qu'il affecte à nos yeux le jour le plus calme et le plus consolant: *Ecce qui incredulus est, non erit recta anima illius.*

(*Habac.*, II.) Triste présage des maux dont il sera frappé dans cette époque terrible qu'il redoute dans les instants mêmes où il semble en être le moins persuadé. C'est à vous, oui, monstres d'incrédulité, c'est à vous que le Seigneur annonce dans Isaïe que l'épée de sa colère vous poursuivra tous dans le moment qu'il a marqué pour sa justice : *Numerabo vos in gladio.* (*Isa.*, LXV.) Une mort éternelle vous ensevelira dans des abîmes d'horreurs : mort affreuse qui vous laissera tout le sentiment des douleurs les plus cuisantes, de la confusion la plus ignominieuse, du désespoir le plus violent : *Omnes vos cœde corruetis.* (*Ibid.*) Consultez aujourd'hui les oracles de nos livres saints, ouvrez du moins ceux de ces historiens dont les détails vous sont si précieux, vous y trouverez des traits bien exprimés des vengeances dont l'Etre suprême a châtié les crimes de l'impie dans tous les temps : monument certain de celles qu'il peut appesantir au tribunal de ses rétributions éternelles. Et qui est-ce qui les mérite à plus de titres que vous? Serait-il équitable, si vous ne deviez pas en porter le poids quelque jour?

Avançons, mes frères. Une autre espèce de curiosité qui n'est pas moins criminelle devant le Seigneur, c'est celle qui s'occupe à déterrer toutes les histoires scandaleuses pour en alimenter la malice du public : curiosité de noirceur, qui s'amuse de la honte des uns, de la confusion des autres, qui recherche leurs vices, leurs défauts, leurs démarches imprudentes, pour en nourrir sa malignité, pour en composer des fables et en répandre le poison ; curiosité de jalousie, qui va fouiller jusque dans le tombeau des aïeux de cet homme qui prospère, pour y trouver de quoi le faire rougir du sang dont il a tiré son origine ; curiosité de médisance, qui veut savoir qui est celui-ci, qui est celle-là, pour aller ensuite envenimer les circonstances de leur vie, l'époque de leur fortune, ou le désastre de leurs affaires ; curiosité de haine, qui s'étudie à débrouiller les intrigues de cette femme, ses liaisons, ses attachements, pour dénigrer sa conduite, pour lui supposer des scandales, pour décrier un luxe qui ne paraît trop criant peut-être que parce qu'on ne peut pas en approcher, et peut-être encore pour se venger d'un mérite qui lui fait trop d'adorateurs et d'esclaves; curiosité de satire, qui cherche à s'initier dans les bruits de famille, dans les troubles de ménages, dans les divorces des époux, dans les démêlés des pères et des enfants, pour en communiquer les scènes à toute une ville, après les avoir ornées des réflexions de la calomnie, du venin de la méchanceté ; curiosité de vengeance, qui va déterrer jusque dans les lieux les plus éloignés des anecdotes déshonorantes pour perdre un ennemi qui vivait dans la sécurité, se croyant pardonné ; curiosité d'amertume et de fiel, qui n'a recueilli les annales de telle ou telle maison que pour dire à ceux qui la respectent et l'honorent, qui la fréquentent et la prisent : On sait d'où viennent ces gens-là; ils ne furent pas toujours si grands; ils sont maintenant au faîte de la roue; il n'y a pas longtemps encore qu'ils étaient ignorés dans la poussière; curiosité d'indécence assez basse pour surprendre au premier venu le récit des amusements d'une compagnie, d'une société, pour s'en faire un scandale, pour répandre à tout instant les éclats odieux d'une injuste critique. Peuple d'insensés, qui passe sa vie à pénétrer la conduite des autres, à les noter d'infamie, et qui finit la sienne, dit Saint-Augustin, sans avoir ni corrigé ses vices, ni détesté sa mauvaise langue, ni pleuré sa méchanceté : *Curiosum genus ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam.* Vous qui vous reconnaissez à ces traits, quel fruit tirez-vous de votre malice? Interrogez ceux que vos discours impudents ont instruits de ce qu'ils ne savaient pas, de ce qu'ils voudraient ignorer encore : sous quels caractères êtes-vous tracés dans leur esprit? Sous quel rapport êtes-vous présentés à leur imagination? comme des hommes dangereux qu'on ne saurait trop éviter, dont on craint pour soi-même la frénésie, la noirceur et la contagion : *Abominatio hominum detractor.* (*Prov.*, XXIV.) Voici quelque chose de plus déplorable encore pour vous : quel sort vous prépare le Seigneur? une haine d'abomination. Lisez le livre des *Proverbes.* Votre sentence y est écrite; les expressions fortes et terribles dont l'Eternel se sert contre vous doivent vous faire trembler. Parcourez l'*Ecclésiastique:* apprenez quels fléaux votre Dieu réserve à ceux qui recherchent, révèlent et diffament les secrets de leurs frères. Ah! si quelqu'un de ceux qui m'écoutent s'est retrouvé dans les couleurs que je viens de répandre, qu'il se hâte d'abjurer sa méchanceté, de réparer les tristes travers de sa méchanceté. Epargnons les autres, si nous voulons trouver miséricorde auprès du Père commun de tous; il nous ordonne spécialement de nous aimer. C'est un précepte qui condamne d'une manière bien précise cette curiosité dont je parle, cette curiosité qui fut la cause de tant de maux, qui est encore aujourd'hui la source des malheurs les plus difficiles à faire cesser.

Une autre sorte de curiosité que le Seigneur destine également à ses vengeances, c'est celle qui risque la pureté du cœur, l'innocence des mœurs pour se satisfaire. J'entends cette curiosité qui consume les nuits comme les jours à dévorer ces écrits de libertinage ou d'oisiveté, dans lesquels la passion et la volupté se masquent sous un langage qui semble affecter la vertu, dans lesquels la corruption enveloppe sa malignité sous des expressions trop délicates pour effaroucher d'abord, trop séduisantes cependant pour ne pas devenir funestes à la candeur et à la piété; cette

curiosité qui, sous prétexte d'admirer les prodiges de l'art, fixe l'attention sur des peintures où la débauche a rassemblé toute l'effronterie de l'impudicité, toutes les ordures de la plus monstrueuse indécence; cette curiosité qui meuble des endroits retirés des ouvrages de ces artistes dont l'enfer a fertilisé l'imagination, dont l'esprit de ténèbres anima la main; cette curiosité qui conduit les Dina de nos jours à ces spectacles de vanité où la mollesse préside, où le luxe domine, où le vice se produit sous les appas de la nouveauté, et d'où elles ne rapportent, comme la fille de Lia, que le triste souvenir de la pudeur qui les ornait, et l'immortel regret d'en avoir terni la beauté : *egressa est Dina ut videret mulieres loci illius* (*Gen.*, XXXIV); cette curiosité qui livre au fils d'Hémor tant de jeunes personnes empressées de briller, jalouses de se faire voir, flattées de produire une figure, des grâces, une beauté qu'elles se persuadent que rien ne peut effacer, avides d'aller triompher dans ces assemblées où elles se promettent d'humilier leurs semblables et d'engager tous les hommages : *Quam cum vidisset Sichem, adamavit eam et rapuit* (*Ibid.*); cette curiosité qui conduit tant de jeunes étourdis dans ces temples d'obscénités où leurs sens s'enivrent, leur raison s'égare, leur cœur se corrompt, leur innocence trouve son tombeau, d'où ils ne rapportent qu'un goût effréné de dissolution et de débauche; cette curiosité qui peuple nos sanctuaires d'idoles qui ne cherchent que des adorations, d'idolâtres qui n'attendent qu'un coup d'œil pour annoncer leur culte et brûler leur encens; cette curiosité qui hasarde des expressions, des signes, des attentions; qui commence par le dessein de s'amuser, et finit par des liaisons souvent scandaleuses, et quelquefois criminelles. Je vous demande, mes frères, de vous examiner vous-mêmes sur cette espèce de curiosité, sans préjugés, sans passion, de sang-froid; qu'en pensez-vous? quel jugement en portez-vous lorsque vous la remarquez dans les autres? Ne dites-vous pas de cette jeune personne, de ce jeune étourdi, de cet homme, de cette femme : Je crains bien que leur curiosité ne leur coûte cher, tôt ou tard elle les perdra. Comment en jugera donc l'Eternel, cet être éclairé à qui rien n'échappe, qui en connaît tout le secret et toute la malice? Pour moi je ne parle ici que d'après ses oracles. A reprendre tous les détails que je viens de rassembler, je n'en trouve aucun qui ne mérite ses foudres. Dès qu'on risque la pureté de son âme, l'innocence de ses mœurs on est sûr de s'attirer sa colère, on est dans le chemin de perdre pour toujours sa tendresse, ses grâces, sa miséricorde : *Qui perversi cordis est, non inveniet bonum.* (*Prov.*, XVII.) Or, vous savez, mes chers auditeurs, que la curiosité dont il est ici question, n'est rien moins que propre à laisser nos cœurs, nos volontés, nos pensées, nos désirs dans cette heureuse simplicité qui plaît à Dieu, et nous rend dignes de ses bontés; vous venez de l'entendre. Connaître Dieu, se connaître soi-même, connaître ses devoirs, tels sont les objets qui doivent occuper et fixer la curiosité du chrétien; l'esprit d'incrédulité, l'esprit de satire, l'esprit d'indiscrétion ne doit ni la guider ni l'instruire. Donnez donc, mes frères, donnez toute votre attention à vous défendre constamment de celle que la religion condamne, pour vous fixer à celle qu'elle prescrit et qui peut faire pour cette vie et pour l'autre le bonheur du disciple de Jésus-Christ

PRIÈRE.

C'est à vous, Seigneur, que nous demandons la grâce de n'étendre notre intelligence qu'aux choses qui peuvent concourir à vous glorifier et à nous sanctifier. C'est à ce dessein que votre amour nous a placés sur la terre, c'est à ce glorieux emploi que vous daignez nous appeler. Que sincèrement épris des vérités saintes que vous nous proposez, nous y bornions nos études, nos connaissances, nos lumières; que ceux que vous avez partagés de ces talents heureux qui donnent le droit d'éclairer les autres, de créer leurs réflexions, de décider leurs jugements, ne songent qu'à les diriger dans les voies de la justice et du salut; qu'ils puissent les former à ces recherches qui ne tendent qu'à vous, qui rappellent sans cesse à vous; qu'ils les éloignent de ces connaissances dangereuses et criminelles qui s'attirent vos anathèmes et vos foudres; enfin que chacun de nous, instruit à vous aimer, à vous servir, à persévérer dans ses devoirs, n'emporte en expirant que la curiosité sainte de vous voir et de vous posséder dans tous les siècles de l'éternité. *Amen.*

SERMON III.

Pour le jour des Morts.

DE L'ÉTERNITÉ.

Procedent qui bona fecerunt in resurrectionem vitæ; qui vero mala egerunt in resurrectionem judicii. (*Joan.*, V.)

Ceux qui ont fait le bien ressusciteront pour leur gloire; ceux qui auront fait le mal, pour leur condamnation.

Dans ce jour où nos regards se portent sur la sombre demeure des mortels, où la religion nous permet d'étendre nos réflexions jusqu'à l'immense abîme de l'éternité, où elle nous occupe d'un des dogmes les plus consolants de notre culte, souffrez, mes très-chers frères, que je vous présente le tableau frappant d'espérance et de crainte que nous offre l'évangile d'aujourd'hui : le sort de ceux qui nous ont précédés dans la nuit de l'éternité; le sort de chacun de nous, du moment où notre dernier souffle nous ouvrira les portes de l'éternité. Une résurection de gloire, telle sera la condition du vertueux pour toujours. Une résurrection de malheur, tel sera le partage du méchant pour jamais : *Procedent qui bona fecerunt*, etc. Vous qui dans ces instants

donnez des larmes à ces parents, à ces amis qui ont disparu du milieu de vous trop tôt pour votre tendresse; qui tentez, par les vœux les plus religieux, de soulager les maux qu'ils peuvent souffrir; je viens vous reprocher aujourd'hui de penser si rarement à l'éternité, dans laquelle ils vous ont devancés. Je voudrais vous convaincre combien il vous importe d'y songer plus souvent. Hélas! peut-on laisser accumuler ses années sans se rappeler sans cesse un avenir dans lequel on ne s'éveillera que pour trouver un bonheur sans fin, ou des malheurs sans ressource: ***Procedent qui bona fecerunt***, etc. Telle est cependant l'indolence, je dis trop peu, la stupidité d'une infinité de chrétiens. Ce jour est peut-être le seul de l'année qui retrace à leur souvenir celui de l'éternité. Je voudrais bien les rendre plus judicieux et plus sages. Voyons d'abord pourquoi on s'occupe si peu de l'éternité: ce sera ma première partie. Montrons ensuite de quelle importance il est de s'en occuper incessamment: deuxième partie. Joignons à la peinture de la négligence la plus criminelle le détail des plus intéressantes vérités. L'Eglise vous met sous les yeux les mortels que la mort a déjà frappés. Je veux vous instruire à envisager sans crainte le coup qu'elle doit vous porter. Accordez-moi la plus favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous ne vous attendez pas, mes frères, que je vous donne une idée claire et distincte de l'éternité. Ce qu'on ne conçoit pas ne se trace pas. Les dogmes de la foi sont ici-bas des énigmes, vous le savez. Cette loi sainte nous montre l'éternité comme un ensemble de siècles dans lesquels le Seigneur distribue des couronnes précieuses, et exerce des vengeances terribles. Ces siècles, si glorieux ou si funestes, sont une chaîne dont on connaît le premier nœud, dont jamais on ne trouvera le dernier. Voilà tout ce que je puis vous expliquer de l'éternité, mon cher auditeur; et voilà ce qui me fait trembler de voir si peu de chrétiens réfléchir à l'éternité. D'où vient un oubli si fatal et si triste? Le voici: C'est que leur foi n'est pas assez vive sur les biens ou sur les maux de l'éternité; c'est qu'ils ont l'âme trop pleine de choses étrangères à l'éternité; enfin, c'est que chacun se croit toujours éloigné du moment qui conduit à l'éternité.

Les saints avaient toujours cet instant présent: l'éternité, les temps de l'éternité, les événements de l'éternité se retraçaient continuellement à leur esprit. A chaque quart d'heure du jour ils méditaient sur l'éternité. La nuit, ils s'arrachaient aux douceurs du sommeil pour penser à l'éternité. Ce sentiment les soutenait dans la pénitence, dans la ferveur, dans la mortification. Ce sentiment les animait à ces prodiges de vertus, d'austérités, de mépris pour le monde, de travaux pour le ciel, dont nous voyons si peu de modèles de notre temps. Une foi vive rappelait sans cesse à ces pieux chrétiens le plus sévère des vengeurs allumant contre le péché des feux qui ne s'éteindront jamais; le plus tendre des rénumérateurs plaçant ses élus à sa droite pour toujours. Le chrétien d'aujourd'hui n'a pas la même foi. Le chrétien d'aujourd'hui n'envisage l'éternité que comme un songe fatigant dont il voudrait effacer jusqu'à la moindre trace de son imagination. Sa foi, faible, légère, inconstante, ne cherche pas à se nourrir de la doctrine de Jésus-Christ; c'est une foi tristement embrouillée des idées de la terre, des préjugés du siècle, des maximes du mondain; une foi plutôt égarée par la morale du temps, que formée par les préceptes de l'Evangile: *fides temporum non evangeliorum.* Examinez-vous bien, mes frères; vous conviendrez que c'est votre indolence dans la foi, votre incertitude dans la foi qui dissipe, ou tout au moins affaiblit les pensées d'éternité dont vous devriez incessamment remplir votre esprit. Si vous n'hésitiez pas quelquefois dans la conviction des biens et des maux d'une autre vie, vous ne balanceriez pas à tout tenter pour vous épargner ses châtiments, et pour mériter ses récompenses. Vous devez mourir: vous ne pouvez vous déguiser cet irrévocable arrêt. Le tribunal de l'éternité s'érigera; votre âme criminelle vous accusera; vous n'aurez rien à produire pour votre justification au juge infaillible qui vous condamnera pour un jamais: *Anima rea et testis stabit ante tribunal Dei in die judicii, nihil habens dicere.* Pourquoi donc, pécheurs, vous occuper si froidement et si peu des siècles de malheurs qui vous menacent, si vous ne les prévenez pas par un retour prompt et sincère à la vertu? Ah! si rentrant dans vous-mêmes, vous aviez le courage de vous répéter chaque jour, que de l'instant de la mort jusqu'à celui de paraître devant Dieu, qui peut perdre ou sauver, il n'y a pas de moment de conversion et de repentir pour le criminel, que cet affreux instant sera l'époque d'une éternité de supplice: oh! mon frère, cette immense éternité serait à toute heure gravée dans votre imagination. Si vous étiez intimement persuadé que le même Dieu qui n'emploie aujourd'hui que la miséricorde et la grâce pour vous séparer du péché, ne lancera que des tonnerres et des foudres contre le crime dans tout le cours d'une éternité: non cette éternité ne vous serait pas aussi indifférente, vous seriez plus disposés à méditer sérieusement sur l'éternité. Si vous étiez fortement convaincu que tant de chutes honteuses, tant de vanités indécentes, tant de liaisons scandaleuses, tant de commerces illicites, tant d'égarements impies que vous pouvez encore pleurer aujourd'hui, dont vous pouvez encore obtenir le pardon dans cette vie, seront punis sans relâche dans une éternité: comme un autre David, vous feriez de ces jours infinis le sujet des réflexions les plus ordinaires et les plus profondes: *Annos æternos in mente habui.* (***Psal.*** LXXVI.) Chrétiens! c'est donc parce que

vous avez une foi languissante, une foi morte, que vous vous occupez si peu de l'éternité. Voilà pourquoi, loin de détester dans votre âme vos jours d'erreurs et d'iniquités, vous accumulez à tous les instants de nouveaux aliments pour les feux éternels. Quel odieux aveuglement, mes frères, quel fatal endurcissement! Qu'est-ce, je vous prie, que cette vie dont vous voulez absolument jouir voluptueusement, en comparaison des biens ou des maux de la vie future qui vous inquiètent si peu? O éternité! Quel mot, mon cher auditeur! Réfléchissez-y bien à votre réveil. Réfléchissez-y de nouveau dans le moment où vous allez vous plonger dans les bras du sommeil; qu'il soit souvent sur vos lèvres au milieu des occupations de votre journée; que cette salutaire idée entre même dans le plan de vos amusements et de vos plaisirs; qu'elle partage le soin de vos travaux et de vos affaires. Hélas! il ne faut qu'un instant pour passer dans cette éternité. Il est peut-être tout proche pour un nombre d'entre nous; un souffle y conduit, un dernier soupir y fixe notre demeure pour jamais. N'aurais-je donc pas raison de dire que c'est le comble de la folie de s'en occuper si faiblement, si rarement, ou point du tout?

Pourquoi le chrétien, destiné à l'éternité, s'occupe-t-il si peu de l'éternité? C'est qu'il a l'âme trop pleine de choses absolument étrangères à l'éternité. Rien de plus directement opposé que les agitations du temps et les intérêts de l'autre vie. Se livrer au monde, c'est se faire une illusion continuelle sur un avenir qui n'aura jamais de fin : se livrer au monde, c'est prendre ses impressions, ses goûts, ses passions; c'est se conduire selon ses vues, ses desseins, ses instructions; c'est s'ériger des tabernacles sur la terre, s'élever des monuments d'opulence et d'orgueil, s'abandonner à une foule de désirs toujours inutiles, souvent criminels, qui précipitent de dangers en dangers, jusqu'à la mort la plus malheureuse et la plus funeste, selon l'expression de saint Paul : *Desideria multa inutilia et nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem.* (*I Tim.*, VI.) : Telles sont précisément les folles dissipations qui détournent le chrétien de songer à l'éternité. Vous sentez, mes frères, que rien ne s'accorde plus mal avec la pensée d'une autre vie, avec le dogme des rétributions d'une autre vie, que les embarras qui lient étroitement à celle-ci, comme si jamais on ne devait en sortir. Ainsi dès que nous voyons un monde d'enfants de la religion, qui n'ont pour terme que les fortunes de la terre, les acquisitions de la terre, les jouissances de la terre, nous pouvons décider sans témérité qu'ils ont perdu, ou qu'ils perdront bientôt tout souvenir des vengeances de l'éternité, tout empressement pour les biens de l'éternité, et par conséquent toute pensée de l'éternité. Suivez avec un peu d'attention leur conduite : l'ambition et toutes ses frénésies dévorent l'un; l'amour du gain et toutes ses fourberies éveillent l'autre. Celui-ci n'a l'imagination fournie que de plaisirs; celui-là ne pense qu'à accumuler sans scrupule pour des héritiers qui dissiperont avec prodigalité. Un attachement criminel a corrompu ce cœur; l'avarice inhumaine s'est emparée de cette âme. Là on s'ôte le repos pour un morceau de terre; ici la réputation pour un vain titre d'honneur. D'un côté, les intrigues, les cabales, les mensonges trament des bouleversements, des disgrâces; de l'autre, l'avidité, la chicane enfantent des injustices, des rapines. Tantôt c'est la jalousie qui fait éclore d'horribles scènes de vengeances; tantôt c'est la haine qui s'annonce par les plus noires fureurs. Dans cette étrange action de crimes et d'iniquités, tout au moins d'inquiétudes et de cupidités déraisonnables, quel moyen, je vous demande, de penser à l'éternité? Nous avons beau nous écrier, avec saint Augustin, au milieu de cet affreux tumulte, que nous sommes chrétiens, pour nous occuper en tout lieu, à toute heure de l'éternité, de ce qui nous attend dans l'éternité, du prix de gloire ou d'infamie dont nous recevrons la rétribution dans l'éternité : *Ideo Christiani sumus, ut semper de futuro, et de æterno præmio cogitemus.* Hélas! personne, ou presque personne, n'écoute nos oracles; personne ne réfléchit sur nos oracles; personne n'est pénétré de l'importance d'un oracle qui proclame des châtiments ou des récompenses inévitables dans toute une éternité. Triste stupidité, mes frères; fatal endurcissement, et peut-être le présage trop certain d'un jugement d'horreur et de réprobation! Dites-moi donc, chrétiens, dites-moi quel temps vous prétendez choisir pour songer à ces siècles qui commenceront pour chacun de nous, et qui ne finiront jamais pour aucun? Attendez-vous le moment auquel vous toucherez à cet enchaînement d'années sans nombre et sans terme? Sera-t-il temps de les compter, de les envisager sérieusement, lorsque, cités devant le trône des jugements, l'Eternel paraîtra pour prononcer votre sentence? Vous n'auriez plus alors, mon cher frère, que la douloureuse ressource des damnés. Eprouver les vengeances de l'éternité, confesser les malheurs d'une éternité, frémir de désespoir et d'oppression pendant toute une éternité : *sentiunt*, *credunt*, *contremiscunt* (*Jac.*, II): tel est le sort qui vous est réservé, si vous n'entretenez pas dans votre esprit, par préférence à toute autre, la pensée de l'éternité. Je sens que cette idée n'aura rien de l'agrément de ces songes mondains dans lesquels vous vous perdez si délicieusement. Vous n'êtes pas sur la terre, mes frères, pour rêver plaisirs, mollesse, passion, grandeurs; vous êtes hommes, vous êtes chrétiens, pour réfléchir que chaque pas vous approche de l'éternité; qu'une fois dans cet inévitable séjour, c'est pour un jamais. Heureux, vous le serez pour toujours. Malheureux, vous le serez sans cesse et sans retour. Sur la terre, tout finit, tout passe. Là, couronne ou sup-

plice; opprobre ou gloire; contemplation de joie, ou poids de calamités: tout est immuable.

Après des vérités si frappantes, je demande encore pourquoi le chétien s'occupe si peu de l'éternité : voici la dernière raison que je puis en donner. C'est qu'on se croit toujours éloigné du moment qui décidera d'une éternité. Le jeune homme se repose sur la fleur de son âge, sur la force de son tempérament, sur la vigueur de sa santé. Le vieillard, que la mesure de ses années courbe vers la terre qui va lui servir de tombeau, se flatte qu'elle ne s'ouvrira pas sitôt encore pour le cacher dans son sein. Celui-ci calcule moins les jours qui sont appesantis sur lui, que ceux qu'il espère encore; celui-là ne voit qu'une carrière aussi longue que brillante à parcourir. Aucun d'eux ne veut se dire que depuis le berceau où le tendre enfant balbutie, jusqu'à cette saison où le corps s'appesantit, l'esprit baisse, la raison décline, la mort prend ses victimes sans choix, sans égards, sans distinctions. Aucun d'eux ne veut songer que la vie ne tient qu'à un fil que le feu peu dévorer, que l'eau peut rompre, que mille accidents imprévus peuvent subitement briser; les pronostics d'une fin prochaine, ces maladies qui combattent toutes les ressources de la nature et de l'art, ne sont souvent que d'inutiles avertissements que le moment approche d'entrer dans l'éternité. Le mal s'accroît; la mort est déjà dans le sang, ses horreurs sur le front, l'espoir de vivre ne s'éteint pas. On pense plus à échapper aux poursuites de la mort qu'à ménager sa réconciliation avec un Dieu qui juge dans l'éternité, et dont les sentences, soit de bonheur, soit de malheur, sont pour une éternité : *Spes vivendi non tollitur.* Déjà le tribunal s'élève contre le mourant : un instant encore, il est cité; son arrêt est rendu : déjà parents, amis, serviteurs comptent chacun de ses soupirs pour celui qui va déférer son âme au trône des justices éternelles : *Jam ad judicium per sententiam vocatur.* Lui seul n'envisage pas l'éternité comme si proche de lui, si prête à s'ouvrir pour lui; il porte encore ses regards sur la vie; ses mains saisissent avidement tout ce qui semble pouvoir l'arracher à la mort; en un mot l'espoir d'échapper à la mort n'est ôté que par le dernier souffle qui décide sa mort : *Spes videndi non tollitur.* Tels sont une infinité de chrétiens dans le cours de leur vie; et tels ils sont encore dans le moment où l'immense progression de l'éternité va commencer pour eux. Ainsi passent leurs jours; ainsi frappe l'heure de leur séparation de la vie, sans qu'ils se soient disposés à passer dans les abîmes de l'éternité. Du moins si quelquefois ils envisagent ces siècles d'infinités, l'impression en est si légère, ils redoutent si fort de s'en occuper trop sérieusement, qu'elle se dissipe aussi promptement qu'une feuille dont le vent se joue disparaît à nos yeux. Si nous voulons apprécier votre conduite, mes frères, quel caractère pourrons-nous lui donner? Je ne puis me dispenser de la nommer une imprudence criminelle, un égarement impardonnable, un délire d'habitude, un enchaînement d'extravagances les plus outrées et les plus tristes pour vous. Chaque pas que vous avancez, chaque mouvement que vous faites, chaque portion d'air que vous respirez sont autant d'engagements que vous contractez pour l'éternité. Vous ne pourrez jamais revenir sur vos pas ; vous ne pourrez jamais recommencer une nouvelle carrière. Du moment où l'éternité s'enchaînera pour chacun de vous, votre malheur ou votre béatitude s'enchaîneront pour durer à tout jamais. Vos journées de plaisir, hommes charnels et terrestres, coulent toujours trop rapidement : vos heures de souffrance sont toujours trop lentes à s'échapper. Il n'y a donc que la témérité la plus incompréhensible qui puisse envisager l'avenir le plus certain sans penser à recueillir des trésors pour l'éternité, et à s'épargner les affreux châtiments réservés aux pécheurs dans l'éternité. L'avenir de cette vie n'est rien moins que sûr; nous jouissons du présent : l'instant d'après ne sera peut-être pas à nous. L'avenir de l'autre vie ne peut pas se ranger dans la classe des incertitudes, tôt ou tard nous serons transportés dans ce monde nouveau : l'heure est un secret pour nous ; le passage est une vérité. Vous venez d'entendre, chrétiens, pourquoi on s'occupe si peu d'une vérité si digne des plus sérieuses méditations. Vous êtes instruits de vos erreurs; c'est à vous de vous corriger. Voyons maintenant combien il est important pour un chrétien de s'occuper sans cesse de l'éternité.

SECONDE PARTIE.

Il est de la plus grande importance de penser à l'éternité parce qu'elle est incertaine. Il faut penser incessamment à l'éternité, parce qu'elle est irréparable. Comme si je disais, mes frères, qu'il est important de s'occuper sans cesse de l'éternité, parce qu'on ne peut échapper le moment d'y entrer. Il est important de porter des regards réfléchis vers l'éternité, parce qu'on ignore le jugement que prépare le juge sévère qui a marqué pour chacun de nous l'instant d'y entrer. Il est important de songer souvent à l'éternité, parce que jamais on ne pourra rappeler des arrêts de l'éternité. Voilà de grands objets, mon cher auditeur ; gravez-les profondément dans votre âme : nourrissez-en chaque jour votre esprit.

Tous tant que nous sommes ici présents ; tous ceux que cette ville contient avec nous ; tous ceux que cet Etat renferme comme nous ; ces peuples répandus sur la surface de la terre, si différents de mœurs, d'usages, de religion, de commerce, de vie, de projets, de passions ; tous marchent à grands pas vers l'éternité. Déjà nos aïeux dans son sein gémissent sous les plaies de la colère de Dieu, ou chantent les cantiques de sa gloire : notre jour viendra. Ceux qui peu-

pleront les empires après nous seront réunis avec nous dans cette immense éternité. De tous les hommes qui sont existants; de tous ceux qui les suivront, il n'en est pas un qui ne soit destiné à être frappé par la mort. Il n'en est donc pas un qui n'ait des titres sûrs, des droits nécessaires aux biens ou aux maux que le souverain dispensateur tient dans la balance de l'éternité : *In hanc, vel illam æternitatem cadant necesse est.* Le père et le fils, l'époux et l'épouse, le maître, le serviteur, le puissant et le faible, l'opulent et le pauvre, celui qui porte le sceptre des nations, celui qui n'en a d'autre que sa houlette, celui qui nage dans l'abondance et les plaisirs, celui que courbe le poids des travaux et des fatigues, celui qui accumule trésors sur trésors, celui qui ne recueille qu'indigence et misère pour prix de ses veilles, celui qui s'engraisse de toutes les sensualités de la mollesse, celui qui se nourrit d'un pain d'amertume, de douleurs, chacun peut dire, avec saint Ambroise : la mort, l'impitoyable mort ne m'épargnera pas; son coup porté, je me trouve au trône des jugements éternels; la main bienfaisante de mon Dieu me couronnera, ou son bras foudroyant m'accablera pour un jamais : *In hanc vel illam æternitatem cadant necesse est.* Vous qui m'écoutez, quand je pourrais vous assurer aux un dix ans, aux autres vingt, à ceux-ci trente, à ceux-là quarante, aux plus robustes, aux plus jeunes un siècle de vie, j'aurais toujours à vous dire l'éternité, mon frère, l'éternité sera votre terme; ses biens ou ses maux, votre partage : *In hanc vel illam æternitatem*, etc. Quelle pensée! qu'elle vous sera salutaire, si vous sentez combien il vous intéresse d'en rappeler souvent la mémoire! Dites-vous quelquefois à vous-mêmes, mes chers auditeurs : je ne songe qu'à mes amusements, à mes vanités, à prévenir mes goûts, à flatter mes inclinations, à savourer les félicités de la terre; j'arrange des années de délices et de voluptés; insensé que je suis! peut-être dans quelques jours, peut-être avant la nuit, dans les bras du sommeil peut-être, je vais trouver celui de la mort; la demeure de l'éternité va s'ouvrir pour moi : *Stulte! hac nocte animam tuam repetent a te.* (*Luc.*, XII.) Elle est inévitable : puisqu'on ne peut la fuir, j'en suis peut-être tout proche; il m'est donc bien essentiel d'y penser. Dites quelquefois avec le grand Augustin : depuis que je respire, mon âme se précipite vers l'éternité; c'est son centre; c'est son point de réunion, et je souffre encore qu'elle se remplisse des choses du monde, des maximes du monde, des intérêts du monde; qu'elle s'occupe des affaires du monde, de tous les détails qui troublent et gouvernent le mondain : *Jam vocatur, et adhuc rebus terrenis per curam detinetur.* Je veux, dès ce moment, oui, je veux la préparer à passer dans une éternité qui peut commencer à tous les instants, puisque personne sur la terre ne peut l'éviter. Il est de la plus grande conséquence pour vous, chrétiens, de raisonner de la sorte, et de vous nourrir souvent de pensées si pieuses et si salutaires. Ce n'est pas moi qui vous fais entendre de mon propre mouvement le mot d'éternité; ce n'est pas moi qui décide de mon chef du funeste ou précieux héritage qui vous y attend; ce sont nos livres saints. Si vous êtes de vrais disciples de l'Evangile, vous ne perdrez jamais de vue l'une des plus importantes vérités de l'Evangile. Si vous attendiez d'un juge de la terre une sentence d'où dépendît le bonheur ou le malheur du reste de vos jours, ô mes chers auditeurs! quels soins, quelle prudence, quelles précautions n'apporteriez-vous pas pour vous la rendre favorable? Ne seriez-vous pas à toute heure occupés profondément de l'instant de la décision? Le Tout-Puissant doit prononcer un jour l'arrêt de votre gloire ou de votre ignominie pour une éternité; vous ne pouvez échapper son jugement; la protection, la faveur ne pourraient ni le retarder, ni le changer; point de pouvoir supérieur qui puisse en adoucir la rigueur ou en borner la durée. Peut-on dire que vous êtes sages, si vous n'êtes pas occupés de cette terrible, de cette inévitable époque, dans les quarts d'heures de votre vie mortelle?

Or, mes frères, s'il vous importe de penser à l'éternité, parce qu'elle est inévitable; il est du plus grand intérêt pour vous d'y songer mûrement, parce qu'elle est incertaine. Ce n'est pas de l'incertitude du moment dont il est ici question; c'est en raison du sort qui se prépare à chacun de nous dans les siècles futurs, que je considère actuellement l'éternité comme incertaine. Sera-t-elle heureuse? Sera-t-elle malheureuse? Qui est celui d'entre nous qui sera le vase d'élection? Qui est celui qui sera rangé parmi les vases d'opprobre et de réprobation? Quel est celui qui suivra l'Agneau sans tache? Quel est celui qui sera répudié parmi cet impur troupeau, l'objet des vengeances du Seigneur? Vous, moi, tous ceux qui composent cet auditoire, serons-nous des enfants d'amour et de tendresse, ou des victimes de haine et même de colère? Vous l'ignorez : je n'en suis pas plus instruit : *Nescit homo utrum amore dignus sit vel odio.* (*Eccle.*, IX.) Nous l'ignorerons tous jusqu'au jour où le Juge éternel nous éclairera tous par ses sentences. De là cette peinture si caractérisée, si touchante, que saint Bernard nous trace des misères de l'homme : origine de péché, naissance de douleurs; vie d'amertume; nécessité de mourir; pour comble d'infortune, incertitude sur l'éternité : sera-t-il élu? sera-t-il réprouvé? *Cujus conceptio culpa; nasci pœna; labor vita; necesse mori; post hæc dubia æternitas.* Quel tableau, mes frères! que notre amour-propre doit être bien humilié par des traits aussi vrais! Nos réflexions doivent s'arrêter surtout sur le dernier coup de pinceau qui termine le portrait. Jeunesse libertine, vieillesse licencieuse, sexe indécent, hommes voluptueux, cœurs gonflés de cupidités, âmes

dévorées de concupiscences, aurez-vous le temps de préparer votre salut par vos larmes? Serez-vous enlevés sans avoir le loisir de pleurer vos égarements? Hélas! combien de disciples du christianisme, frappés avant vous, gémissent dans les feux de l'éternité, qui peut-être ne sont pas souillés de la moitié des crimes qui déshonorent votre conscience. Vous qui ne sortez qu'à peine de la tendre enfance, qu'une institution toute religieuse se fait un devoir d'instruire des biens et des maux de la vie future, serez-vous appelés assez promptement dans l'éternité pour que la malice d'un siècle pervers ne vous arrache pas cette couronne d'innocence qui fait votre bonheur et votre lustre? *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* (*Sap.*, IV.) Ou bien, livrés à toute la contagion d'un monde inique, ne serez-vous pas confondus quelque jour avec ces infortunés qui n'ont droit qu'aux anathèmes éternels? Quelles considérations plus dignes des pensées de chacun de nous! Qu'il soit glorieux pour le savant de pâlir dans les méditations les plus profondes, d'en tirer les conséquences les plus justes et les plus intéressantes pour l'humanité; j'en conviens, mes très-chers frères, qu'il instruise ses semblables, c'est son devoir; c'est le talent qu'il a reçu qu'il doit faire valoir: docteur des autres, qu'il n'oublie pas de porter des regards de sagesse et de foi vers l'éternité; que les rétributions qui nous y attendent deviennent son étude particulière et personnelle; qu'elle précède toujours celles qui doivent partager sa journée. En un mot, pensons tous souvent à l'éternité; changeons son incertitude autant que de faibles mortels peuvent y parvenir; opérons de bonnes œuvres pour la décider à notre avantage autant qu'il est en notre pouvoir: s'en occuper sans cesse, c'est un moyen efficace pour y réussir. J'ose dire qu'il est comme impossible d'avoir à tout moment cette alternative présente à l'esprit: ou sauvé pour toujours, ou damné pour jamais, point de milieu, sans être vivement excité, fortement animé à tout ce qui peut procurer les récompenses, et éloigner les vengeances de l'éternité; je pourrais donc dire à juste titre qu'il est bien important d'y songer, qu'il est de toute nécessité d'en faire le sujet de ses méditations les plus sérieuses. Comptez les siècles qui vous ont précédés, mes frères, n'oubliez pas celui dans lequel vous respirez; calculez encore tous ceux qui passeront, ou pourront passer après vous; tous annoncent l'éternité: les premiers y sont déjà ensevelis; les autres viendront s'y perdre: dans tous retentit le bruit de l'éternité. Eternité de bénédictions et de malédictions. Hélas! éternité dont il n'est pas en votre puissance de choisir à votre gré les triomphes ou les horreurs; vos vertus ou vos iniquités en feront la différence; il ne faut qu'un crime pour vous perdre; un repentir d'amour vous sauve. Serez-vous pénitents, serez-vous pécheurs dans l'instant où vous commencerez votre éternité? Votre vie décidera de votre mort; votre mort décidera des faveurs ou des disgrâces dont vous serez comblés dans l'éternité.

Achevons, mes frères, il est important d'y penser, parce qu'elle est irréparable; je veux dire qu'il ne sera jamais possible de rappeler des arrêts de l'éternité: *Non est reversio finis nostri.* (*Sap.*, II.) Justes, si vous persévérez, quel oracle de consolation! Pécheurs, si vous ne vous convertissez pas, quel oracle de désolation! Justes, le sein d'un Dieu toujours ouvert pour vous; pécheurs, l'abîme des enfers éternellement fermé sur vous. Justes, embrasés pendant toute une éternité de la tendresse la plus satisfaisante, la plus solide; pécheurs, déchirés dans les siècles des siècles de la rage la plus envenimée, la plus cruelle. Justes, enivrés pendant une éternité de ce bonheur qui fait la gloire de la cour céleste; pécheurs, rassasiés pendant tous le cours de cette éternité de l'indignation de celui qui se glorifie sans cesse dans ceux qu'il a placés près du trône de sa grandeur. Ces deux portraits ne sont-ils pas assez puissants, chrétiens, pour vous exciter à méditer toute votre vie les suites d'une éternité? Quelle joie de pouvoir jouir de ses biens sans trouble, sans interruption, sans crainte! Quelle horreur d'être séparé pour jamais de ses récompenses; de sentir à chaque instant la main d'un vengeur immortel s'appesantir, sans entrevoir la plus faible lueur de relâche, d'adoucissement ou de réconciliation! Ah! si ces vérités se reproduisaient de temps à autre dans l'esprit du chrétien, non, non, nous ne lui verrions pas tant d'indifférence pour les choses de l'éternité; non, non, nous ne verrions pas tant de déréglements, tant de dissolutions, tant de débordements, tant d'irréligion, tant de mondanités, tant de prévarications, tant d'indolence, tant d'inaction pour le salut; si le disciple de la croix voulait se rappeler quelquefois qu'il ne faut qu'un instant pour l'abîmer sans retour dans les horribles prisons de l'éternité: *Non potest fieri ut anima de gehenna cogitans cito peccet:* du moins c'est la pensée du grand Chrysostome. Je dois dire en même temps que c'est le sentiment de nos livres saints; les maîtres de la vie spirituelle, d'après leur propre expérience, l'ont tous décidé. Je voudrais faire marcher les chrétiens de nos jours dans les sentiers qu'ils ont suivis avec tant de courage et d'ardeur. Souvenez-vous donc bien, mes chers auditeurs, que dans le terrible moment où votre Dieu décidera le sort de votre éternité, personne n'aura de compassion pour vous, personne n'intercédera pour vous, personne ne priera pour vous; ce sang adorable qui coule aujourd'hui sur nos autels ne s'élèvera plus pour conjurer les justices de l'Eternel: les pleurs de l'innocence ne suspendront plus les foudres rassemblées contre vous; les amis du Seigneur ne porteront plus à son trône des voix de tendresse et de pitié pour obtenir votre pardon du sévère vengeur animé contre

vous. Ce juste si chéri de l'Etre suprême, ce parfait modèle de la foi la plus soumise et la plus vive, dont nous ayons l'exemple dans le premier Testament : ce juste qui pleura pour Sodome et Gomorrhe, ne s'intéressera pas pour faire révoquer les terribles sentences dénoncées contre vous : des siècles immenses s'écouleront; des siècles plus immenses encore reviendront: Pécheurs! ce sera toujours une éternité d'esclavage, de souffrance et de damnation : si vous ne prenez pas aujourd'hui la plus ferme résolution de vous occuper constamment de la pensée de l'éternité, d'envisager sérieusement les temps de l'éternité, je ne sais plus comment vous prémunir contre les maux de l'éternité, vous sauver des fureurs réservées aux mauvais chrétiens dans l'éternité. Ce n'est rien que d'en parler : les éprouver, c'est tout ; les ressentir sans espérance de les voir jamais soulagées, être opprimé sous leur fardeau douloureux sans apparence d'en pouvoir jamais secouer l'épouvantable joug, c'est le comble du désespoir le plus étrange et le plus affreux : tremblez, faux disciples de Jésus-Christ, songez à l'éternité; pleurez des iniquités que vous ne pourriez racheter dans l'éternité; opérez des œuvres de pénitence qui puissent vous garantir des châtiments qui doivent enchaîner tout criminel dans les habitations de l'éternité; nous vous entendons souvent gémir des calamités et des revers qui se succèdent dans le monde, et qui se réunissent quelquefois pour rendre votre condition plus triste. Eh bien! toutes les infortunes de la terre combinées ensemble, toutes ses disgrâces rassemblées, tous ses désastres rapprochés, ne sont rien en comparaison des anathèmes de l'éternité; du moins, sur la terre, on peut entrevoir un soulagement, un terme; quand il ne devrait point y en avoir, on s'en flatte; c'est toujours une consolation; point de pareille ressource dans l'éternité; les maux comme les biens y sont dispensés comme un jamais. Justes! heureux jamais; pécheurs! épouvantable jamais. Vous l'oublierez ce jamais au sortir de cet auditoire; le souverain Juge se souviendra de vos crimes et punira votre oubli. Je souhaite de me tromper, mes frères, je désire avec la passion la plus vive que vous écartiez de votre esprit tout ce qui vous empêche de penser à l'éternité; que votre foi soit plus animée sur ses biens et ses maux; que votre âme soit moins remplie de choses étrangères à l'éternité; que vous vous regardiez comme toujours proches du moment qui doit décider de votre éternité; que vous soyez convaincus que, puisqu'elle est inévitable, incertaine, irréparable pour tous, il est du plus grand intérêt pour chacun de nous de s'en occuper incessamment et sérieusement.

PRIÈRE.

O éternité! quel terme, grand Dieu! quel espace à envisager! quel temps à parcourir! Nous sommes tous nés pour y entrer, Seigneur! Sera-t-elle heureuse pour tous, cette immense éternité? Hélas! je dois dire que non. Quelle sentence! Tous ceux qui nous ont précédés, que nous recommandons en ce jour aux faveurs de votre miséricorde, sont assurés de goûter un jour les tendres bienfaits de votre amour; parmi nous qui sommes encore confinés dans le séjour de l'incertitude et de l'exil, qui de nous sera honoré du sceau des élus? qui de nous sera marqué du caractère des réprouvés? Ces auditeurs qui m'écoutent, moi qui leur parle, sommes-nous écrits dans le livre de vos bénédictions éternelles? Je vous demande cette grâce pour eux. Daignez, ô mon Dieu, ne la pas refuser à ceux qui la sollicitent pour moi! au nom du sang auguste que nous offrons aujourd'hui pour ces pieuses âmes que votre justice éprouve encore pour les rendre plus dignes de votre tendresse; n'ouvrez pas le gouffre de vos vengeances pour nous engloutir dans l'éternité; imprimez fortement dans nos cœurs une crainte salutaire de l'éternité, pour que nous travaillions constamment à mériter une heureuse éternité. *Amen.*

SERMON IV.

SUR L'AMBITION.

Futurum est enim Herodes quærat puerum ad perdendum eum. (*Matth.*, II.)

Hérode cherchera l'enfant pour le faire mourir.

Quelle noire frénésie dévore ce roi barbare, mes très-chers frères : où courent les ministres de ses fureurs et de sa cruauté! Quels flots de sang coulent sous le glaive dont il vient d'armer des soldats féroces! Quel triste concert de voix désolées se fait entendre dans tout Bethléem! Pourquoi ce monde d'enfants égorgés sur le sein de leurs tendres mères, presque aussi mourantes qu'eux? Que cherche l'inhumain Hérode? Quelle victime veut-il frapper? L'Evangile nous l'apprend, mes chers auditeurs. Il voulait étendre ses coups sur l'auteur de notre salut, sur ce divin enfant qu'il croyait né pour renverser son trône et envahir son empire : *Futurum est enim ut Herodes*, etc. Fatale ambition, voilà ton ouvrage : les plus grands crimes s'allument dans tes idées, s'ennoblissent dans tes vues, éclatent dans tes actions. Affreuse passion qui rectifie tout ce qui peut servir à ses projets, qui ne connaît de malheurs que ceux de ne pas réussir dans ses projets, qui sacrifie tout pour venir à bout de ses projets, passion qui n'a de nos jours que trop d'adorateurs, trop de partisans, trop de panégyristes. L'ambition, dit le monde, est la passion des belles âmes; l'ambition est la passion des grands hommes. J'oppose à cette illusion deux propositions qui vont faire le partage de mon discours. L'ambition dégrade l'âme ignominieusement : première partie. L'ambition déshonore l'âme sordidement : deuxième partie. C'est une passion qui couvre de honte; c'est une pas-

sion qui plonge dans l'avilissement. C'est tout mon plan : honorez-moi de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans toutes ses démarches, sa conduite, ses actions; dans son penchant, ses inclinations, ses mœurs, ses désirs, consulter les devoirs de la nature, remplir, le commandement de la religion, s'éloigner de la voie d'iniquité, voilà ce qui dans l'ordre du christianisme forme une belle âme : tout ce qui ne se rapporte pas à ces principes, tout ce qui en détruit l'harmonie, tout ce qui en renverse l'enchaînement, l'avilit. Or, mes chers frères, telle est la passion dont je parle. Les droits de la nature les plus sacrés, l'ambition les viole. Les lois de la religion les plus augustes, l'ambition les profane. Les crimes les plus odieux, l'ambition les inspire : elle dégrade donc l'âme bien ignominieusement.

L'histoire des différents peuples de la terre, les annales de l'univers, nous offrent dans tous les siècles les plus étonnantes révolutions, les plus monstrueux renversements, les catastrophes les plus sanglantes, les entreprises les plus noires et les plus folles, tentées, conduites et consommées par l'ambition. L'auteur de la nature débrouille les chaos; un être tout admirable sort de ses mains : cette pure intelligence se connaît à peine que l'ambition l'enivre de ses extravagances. Lucifer veut devenir un Dieu; Lucifer veut s'associer aux titres de la gloire, à la puissance de son Créateur : *Ascendam in altum, et ero similis Altissimo.* (*Isa.*, XIV.) Adam, comblé de biens et de voluptés dans un paradis de délices, laisse l'ambition allumer dans son cœur une flamme aussi injurieuse à l'Eternel, que funeste à son propre repos et à son bonheur. Le déluge des eaux ne noie pas le germe des crimes qui avaient attiré une vengeance si terrible sur les hommes. L'ambition élève une tour pour placer ses autels près du trône du Tout-Puissant : plus le monde se peuple et s'étend, et plus la terre est souillée des horribles scènes de l'ambition. Elle arme Abimelech de son glaive; elle inspire ses fureurs à Athalie; elle conduit l'épée d'Absalon; elle distille ses poisons dans le cœur d'Aman. Les cris de la nature n'arrêtent pas ces monstres; ses droits les plus légitimes ne sont pas respectés. Vous le savez, mes frères, nos livres saints ne sont pas les seuls monuments qui nous retracent les affreuses tragédies dont l'ambition a donné le spectacle. Ouvrons d'autres écrits que ceux qui conservent les événements de notre religion, et les faits liés à son histoire : partout je trouve les plus déplorables désordres causés par l'ambition; partout les sentiments de la nature étouffés par l'ambition; des fils qui sacrifient des pères; des pères qu'elle étourdit sur la voix du sang; des frères qu'elle anime au carnage; des époux dont elle ensanglante les mains; des mères qu'elle acharne contre leurs filles; des sœurs dont elle éternise les scandaleuses divisions; des familles dans lesquelles elle perpétue la jalousie, la haine et les éclats. Vous n'imaginez peut-être, mes frères, aucune connexion entre ce triste détail et vos mœurs. Ambition de paraître et d'effacer son semblable, qui brouille à chaque instant les liaisons et la société des hommes. Ambition de se distinguer par ses somptuosités et son luxe, qui endurcit les cœurs contre les cris du malheureux. Ambition de commerce, qui efface les impressions de droiture, d'équité, de justice, que l'auteur de la nature inspire dans nos âmes en les formant. Ambition de figure et de beauté, qui répand l'antipathie, la discorde sous les toits où devraient régner l'amour et la tendresse. Ambition du grand qui veut que son frère soit à ses pieds comme un esclave, rampe comme la victime de ses caprices, parce que le hasard l'a fait naître plus puissant que cet infortuné. Ambition du petit qui voudrait voir la confusion des états pour s'agrandir, qui se dédommage de l'économie que le souverain Maître a placée dans les conditions, par ses chagrins, ses blasphèmes, ses murmures, ses envies. Ambition du faux dévot qui fait servir la haire et le cilice dont il se couvre, les fausses vertus dont il se pare, à l'oppression de ceux qui veulent nuire à ses desseins, et venger le ciel de son hypocrisie. Je vous demande maintenant, mes chers auditeurs, si les déréglements de l'ambition sont moins communs, et moins criants aujourd'hui qu'ils ne furent dans les siècles passés. Ils sont plus timides, plus cachés, moins célèbres dans les hommes ordinaires, que parmi ceux qui sont exposés au grand jour : parmi les uns et les autres, ils ne diffèrent que par l'éclat; ils ont dans le fond la même malice, le même venin. C'est ce qui fait dire à saint Bernard, que cette passion est l'aliment de toute iniquité, un poison aussi subtil que pernicieux, une peste qui corrompt, qui ronge, qui dévore et qui trouve le moyen de se dérober à tous le remèdes : *Radix iniquitatis ambitio subtile malum*, *pestis occulta.*

L'ambition ne borne pas son audace à violer les droits de la nature les plus sacrés, elle porte son effronterie jusqu'à profaner les lois de la religion les plus augustes. Je pourrais dire, mes frères, qu'elle l'insulte outrageusement, en le faisant servir à ses desseins, à ses intrigues, à ses fourberies, à ses trahisons; qu'elle l'offense ignominieusement, en déguisant sous son voile le désir insatiable des honneurs, l'orgueil avec lequel on recherche l'estime des hommes, la vanité avec laquelle on recueille les suffrages du public, l'inimitié qu'on porte à ceux qui peuvent partager les applaudissements qu'on ambitionne, la soif ardente des biens, des richesses, des dignités, des grandeurs. Je pourrais dire encore, avec saint Bernard, que c'est une rouille qui s'acharne sur les vertus, qui en efface jusqu'aux moindres vestiges, qui s'attache à la piété, qui en bouleverse tous

les fondements, qui perpétue dans les cœurs dont elle s'empare, l'erreur, le fanatisme et l'aveuglement; en un mot, qu'elle n'a que le vice pour principe, le vice pour aliment, le vice pour terme : *Vitiorum origo, virtutum ærugo, linea sanctitatis, excæcatrix cordium.* Ce portrait établit assez combien la religion et l'ambition sont étrangères l'une à l'autre dans leurs maximes, dans leurs préceptes, dans leurs dogmes. Est-il étonnant, après cela, de voir parmi les ambitieux, les uns s'enivrer des serviles adulations dont d'autres plus ambitieux peut être encore les honorent, et ceux-ci se disputer bassement le privilége de baiser les premiers les pieds de l'idole. La charité s'altère à chaque instant dans les cœurs : l'ambition de supplanter un rival; l'ambition de faire valoir des appas que chaque année ternit : voilà le secret de ce malheur. L'humilité dont Jésus-Christ est le prédicateur et le modèle, serait aujourd'hui l'objet des railleries et des satires du siècle. L'ambition de faire du bruit parmi le beau monde est l'immortelle ennemie qui l'a bannie de la terre. Les mystères du christianisme, la foi du christianisme, le culte du christianisme sont impitoyablement déchirés dans les discours, dans les écrits : l'ambition de se donner un ton de gloire de se faire une réputation de philosophie, souffle les saillies de l'irréligion, suggère les expressions de l'impiété. La décence, la modestie, la simplicité, la pudeur ne sont plus aujourd'hui les ornements de la beauté. L'ambition de se conserver une foule d'adorateurs, de lier de nouveaux esclaves à ses chaînes, et peut-être de ravir ceux des autres, a multiplié des parures dont le paganisme même eût condamné la licence et la mollesse. L'ambition élève l'adulation et la flatterie sur les ruines de la vérité. Cette divine fille du ciel, dont les intérêts nous sont si chèrement recommandés par le Sauveur, sont si précieux à la religion, n'ose presque plus s'exprimer : hélas! de la bouche des ministres consacrés pour la défendre, elle ne s'échappe que par lueurs, par étincelles : l'ambition de plaire, de se faire rechercher, n'en a que trop pervertis. Etrange aveuglement, mes chers auditeurs, dont l'homme devrait se défendre pour son propre repos et son bonheur, même ici bas! Funeste flamme, ver dévorant, insatiable inquiétude qui voudrait tout envahir, tout absorber, qui, pour courir après ce qui lui échappe, perd souvent ce qu'elle possède! Tyrannique passion qui ferme les cœurs qu'elle gouverne aux sollicitations de la foi, à l'amour de ses biens, à la solidité de ses promesses, et les ouvre aux agitations les plus tristes, à la servitude la plus pénible, aux désirs les plus monstrueux, aux chagrins les plus violents, aux douleurs les plus mortelles, et souvent au désespoir le plus ignominieux, comme dit saint Paul : *Radix omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis.* (*I Tim.*, VI.)

Aussi, mes frères, les crimes les plus odieux ne coûtent rien à l'ambition : elle les imagine avec promptitude; elle les inspire avec facilité; elle les exécute avec audace. Dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la religion, elle ne respecte rien, dès qu'il s'agit de satisfaire ses cupidités. Dans nos livres saints, je vois un fils de Gédéon égorger soixante et dix de ses frères pour assouvir son ambition. Je vois un Absalon, sujet infidèle à son roi, fils rebelle à son père, allumer le plus cruel incendie dans sa famille, semer la désolation et la mort dans sa patrie, déshonorer l'auteur de ses jours dans ce qu'il a de plus cher et de plus sacré, le poursuivre le fer à la main pour l'immoler à la fureur de régner. Lisez vous-mêmes, mes frères, les tristes et sanglantes révolutions qui désolent le royaume de Juda, jusqu'aux instants marqués pour le terme de son empire. Toutes les horreurs de l'ambition, tous les sacriléges de l'ambition, tous les maux de l'ambition, toutes les scélératesses de l'ambition sont retracées dans l'histoire du peuple de Dieu. Dans les fastes des autres nations, l'ambition se montre aussi familière dans le crime, aussi audacieuse à tremper ses mains dans le sang, à se souiller des plus noirs forfaits. Un fou, que d'autres plus insensés peut-être encore osent surnommer le Grand, court d'une extrémité de la terre à l'autre, brûle des villes, saccage des provinces, enchaîne des peuples, détrône des rois, et meurt enfin pour faire place à d'autres ambitieux qui partagent ses dépouilles le glaive à la main. Que nous reste-t-il aujourd'hui de ces superbes cités dont la gloire fit tant de bruit autrefois dans le monde : Lacédémone, Athènes, Babylone, Troie, Carthage; que nous reste-t-il de leur grandeur? Un vain nom : une image de leur puissance conserve, pour la postérité, le tableau de l'opprobre et de l'ignominie où l'ambition les a réduites. Enfin, mes chers auditeurs, peuples armés contre peuples, princes contre princes, Etats contre Etats, sujets contre souverains, empires florissants devenus d'affreux déserts : voilà les spectacles que l'ambition présente de siècle en siècle. Aujourd'hui, mes frères, on la croit peut-être moins barbare; elle n'est pas moins inhumaine : tous les jours elle déchaîne des proches les uns contre les autres : on ne s'attaque pas toujours le poignard à la main; on se couvre d'une infamie plus douloureuse que la mort. Tous les jours elle secoue le flambeau de la dissension entre des personnes du même sang, du même nom; le lien de naissance qui les unit rend le venin qui les consume plus violent, leurs fureurs plus impétueuses. Tous les jours elle emploie la perfidie, le mensonge, la trahison, pour rompre les nœuds des plus chères amitiés. Tous les jours elle suscite des querelles à l'innocence, des procès à la bonne foi, des embûches à la candeur, des ennemis à l'orphelin, des piéges aux faibles, des calomnies à la probité. Tous les jours elle trame des horreurs qui portent l'infortune, les calamités, le chagrin, la misère,

tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et réduisent aux plus dures extrémités des fils dont les pères cherchaient à établir la fortune avec honneur. Enfin, mes frères, point de malheurs qui effrayent l'ambitieux, s'ils favorisent ses vœux. Le crime n'est pour lui qu'un jeu, la religion un fantôme, le cri de la nature une importunité: l'ambition dégrade donc l'âme ignominieusement. J'ajoute qu'elle déshonore l'homme sordidement.

SECONDE PARTIE.

Il m'est facile, mes frères, de vous faire sentir à quel point l'homme se déshonore par l'ambition: mes réflexions sont simples; ce sont autant vos pensées que mes raisonnements que je vais développer. Les intrigues les plus lâches, l'ambition les emploie: les flatteries les plus basses, l'ambition les adopte, les châtiments les plus honteux, l'ambition les mérite. Voilà ce que j'ai démêlé de son caractère; ce que j'ai reconnu de sa malice.

Les intrigues les plus lâches, c'est le premier titre de déshonneur dont l'ambition couvre l'homme assez insensé pour poursuivre les faveurs qu'elle propose, pour rechercher les biens qu'elle promet. Il se trouve entre les désirs de l'ambitieux et ses démarches une contradiction qui suppose bien de la méchanceté, le charge, aux yeux de l'homme raisonnable, d'un ridicule bien humiliant pour lui. Il cherche tout à la fois la lumière, et il la fuit avec soin: c'est dans l'obscurité qu'il veut se frayer une route au grand jour. Il aime cet éclat qui fixe les regards de la multitude; c'est dans les ombres qu'il dresse ses batteries, qu'il ensevelit les pas qu'il fait pour s'y porter. Il aspire à ce poste brillant; c'est sourdement qu'il mine celui qui l'occupe, ou qu'il trompe celui dont il dépend. Il marche aux dignités, aux honneurs; c'est dans la nuit qu'il s'avance. Il tente de s'élever aux emplois, aux grandeurs; les manœuvres dont il se sert pour éloigner ses concurrents, sont des mystères dont on soupçonne l'iniquité, dont on ne peut pas démêler l'action. Il s'ouvre un sentier aux grâces, à la fortune. Ses progrès étonnent; l'art avec lequel il cache ses ressorts, devient suspect à la droiture, à la probité; elle n'en connaît ni les pratiques, ni le jeu.

L'ambitieux monte, le monde est ébloui: si le monde savait ce qu'il en coûte d'ignominie, de honte, d'opprobre à l'ambitieux, le monde ne lui porterait pas d'envie. L'ambitieux jouit d'un nom, d'une réputation dans le public, de l'estime qui était l'objet de ses vœux; si ses adorateurs étaient instruits des odieux artifices dont il s'est servi pour surprendre leur vénération et leurs éloges, l'ambitieux n'aurait que de la confusion et des mépris. L'ambitieux veut qu'on le distingue, qu'on le respecte; il joue les personnages les plus indignes pour s'assurer du succès. L'ambitieux veut des hommages, des applaudissements, un culte, de l'encens, des adorations; c'est par les voies les plus déshonorantes, c'est par des cabales de lâcheté, par des œuvres de ténèbres qu'il parvient à respirer cette vaine fumée. Sa conduite est un nuage, ses intrigues sont une énigme, ses mouvements sont enveloppés sous un voile d'où lui seul peut tirer assez de jour, assez de clarté pour parvenir à ses fins: *Quorum sunt in tenebris opera, et dicunt quis videt nos, et qui novit nos.* (*Isa.*, XXIX.) Nous en avons assez d'exemples de nos jours, mes très-chers frères. Je ne parle pas de ce qui se passe près du trône des souverains, parmi la nation des courtisans, dans les palais des princes et des grands de la terre. Descendons de quelques degrés; nous ne trouvons ni moins d'ambition, ni moins d'intrigues: le théâtre n'est pas si brillant, les spectacles n'ont pas tant d'éclat, la passion est la même, ses impressions sont semblables: l'ambition de cet homme d'entrer dans toutes les affaires, de percer tous les secrets, de s'initier dans les mystères des maisons, de conduire, de gouverner, de décider dans les familles; l'ambition de cette femme de s'attirer seule les yeux de toute une assemblée; l'ambition de cette jeune personne, d'effacer par ses somptuosités et ses pompes celles qui l'effacent par des titres, un nom, des vertus; l'ambition de l'un, qui veut se mettre au-dessus de son rang, de sa naissance et de sa fortune; l'ambition de l'autre, qui veut écarter du sanctuaire où réside sa divinité, tout ce qui pourrait éclipser le mérite dont il se flatte, ou prendre des avantages qu'il ne croit dus qu'à lui seul; l'ambition de celui-ci, qui recherche la réputation de magnifique par des excès de prodigalité qui le ruinent; l'ambition de celui-là, qui pense que les grands airs, les grands tons passent l'éponge de l'oubli sur l'obscurité de son origine. Imaginez, s'il est possible, mes frères, toutes les lâchetés, toutes les intrigues où ce peuple d'ambitieux est réduit pour établir, pour diriger, pour fixer ses différents projets. Imaginez quel trouble, quelle agitation, quelle amertume dans leurs cœurs. L'idole qu'ils encensent en bannit la paix, le bonheur, tout repos, toute félicité, comme dit saint Augustin: *Voluerunt divinitatem, perdiderunt felicitatem.*

Les intrigues les plus lâches, l'ambition les emploie; les flatteries les plus basses, l'ambition les adopte. L'ambitieux n'a ni caractère, ni mœurs, ni sentiments, ni langage qui lui soient propres. Il n'a d'humeurs que celles d'autrui, il n'a d'inclinations que celles d'autrui, il n'ose penser par lui-même, encore moins oserait-il s'exprimer avant les décisions de l'oracle qu'il révère et qu'il adore: il se plie aux plus serviles complaisances, il flatte les plus honteuses passions, il applaudit aux plus bizarres idées, il n'a jamais sur les lèvres que les discours de la plus fade adulation. Sans âme et sans principes, sans droiture, il est toujours prêt à devenir le complice de l'iniquité dans une circonstance, le ministre du bien dans une autre: l'oppresseur de l'innocence dans un

moment, le protecteur de la veuve et de l'orphelin dans un autre; l'apologiste du mensonge et de la fourberie dans cette occasion, le défenseur et le flambeau de la vérité dans celle-ci. Il saisit au premier mot le personnage qu'il doit faire, le rôle qu'il doit rendre. Tantôt vif, amusant, hardi; tantôt triste, chagrin, timide; tantôt noble, sublime, élevé; tantôt humble, anéanti, rampant; tantôt dévorant sous des accès de joie des larmes amères prêtes à couler; tantôt dérobant sous des dehors d'affliction et de douleur l'allégresse dont son cœur est rempli; enfin toujours dans l'avilissement et la bassesse, l'ambitieux n'a proprement à lui que des sons, des gestes, des figures, un extérieur qu'il compose à chaque instant sur le modèle du Dieu dont il attend sa gloire, ses récompenses, le bonheur auquel il borne tous ses vœux. Or, je vous le demande, mes frères, quoi de plus capable de dégrader un être raisonnable? Je trouve sa condition plus sordide que celle de ces animaux domestiques qu'on regarde comme le symbole de la fidélité. Ils flattent, on leur rend leurs caresses. L'ambitieux flatte: souvent il ne recueille que des affronts, des rebuts, des mépris, des opprobres pour prix de ses adulations. S'il pouvait méditer le néant de ces dignités, de ces honneurs, de ces vanités, de ces titres, de ces respects, de ces grandeurs, de ces élévations qu'il poursuit, qu'il ambitionne, qu'il recherche si vivement, pousserait-il la folie jusqu'à se sacrifier si honteusement pour les acquérir? Il jouira, je le suppose: trompeuse vapeur qui s'évanouira peut-être même durant sa vie, qui tout au moins lui échappera dans le tombeau; tel voit aujourd'hui l'ambitieux au comble de ses désirs, qui le verra peut-être accablé du poids de sa chute et de sa honte: *Vidi impium sæpe exaltatum et elevatum, transivi et ecce non erat.* (*Psal.* XXXVI.) Vous, qui marchez sur le théâtre du grand monde, corrigez les saillies de votre ambition: étouffez ces impatiences de vous donner en spectacle dans les différentes scènes de pompes, de somptuosités, de magnificence, d'éclat, de bruit, qui s'y passent chaque jour. Vous qui, dans un état moins brillant, ne voyez le tumulte et l'agitation des ambitieux, que dans l'éloignement, réprimez tous les désirs qui pourraient vous naître de partager ce qu'ils appellent leur félicité, leur souverain bien, leur bonheur: vous trouveriez comme eux la source de tous les maux, l'élément des plus cruelles infortunes: *Omnium malorum elementum est ambitio.* Vous prendriez un titre aux châtiments honteux que l'ambition mérite.

La terre et le ciel sont de concert pour la punir, pour l'humilier, pour proportionner ses calamités à son audace. Quelle histoire n'est pas remplie du sort tragique d'un monde ambitieux! combien en compterions-nous chargés de chaînes au milieu de leurs prospérités! combien renversés du trône de leur gloire pour aller terminer leurs jours dans l'ignominie! combien qui semblent n'être parvenus que pour rendre l'exemple de leur disgrâce plus frappant et plus terrible! combien ont payé de leur sang un petit nombre d'années passées sur les autels de la fortune, dans les emplois les plus illustres! Dans les autres ordres des conditions humaines, combien sur qui on s'est vengé, par les humiliations les plus sanglantes, des préférences qu'ils avaient usurpées! combien qu'on a puni par des ignominies et des dédains, des respects qu'ils avaient surpris, dont ils n'étaient pas dignes; des hommages qu'ils s'étaient attirés, et qu'ils méritaient si peu! combien dont on a révélé la turpitude, le déshonneur, l'hypocrisie, pour leur faire porter la peine des éloges, des applaudissements, de la vénération, qu'ils s'étaient procurés par leur orgueil et non pas par leurs qualités et leurs vertus! en un mot, combien qui n'ont eu que le principe, l'essor et la fin des vapeurs qui montent de la terre, une élévation d'un moment, un orgueil de quelques jours! ils ont passé comme le songe du plus rapide sommeil: *Ascendit, tumescit, evanescit.* Voilà, selon saint Grégoire, les progrès de l'ambitieux, sa gloire, sa durée et ce qui doit l'accabler davantage, ce qui doit ouvrir les yeux de celui qui sentirait quelques semences d'ambition dans son cœur, c'est que ce malheureux n'est plaint de personne; c'est que chacun s'accorde contre lui, que les plus modestes même pensent qu'il n'a que ce qu'il mérite. Oh! si les jugements du monde sont si sévères sur l'ambitieux, ceux du ciel sont mille fois plus douloureux et plus cruels: une conversion de mœurs, un changement de cœur, une conduite de religion, peuvent consoler des premiers: l'ambitieux a-t-il comblé sa mesure avec le Seigneur, le moment des justices est pour ce superbe le premier instant des tourments les plus affreux. Je ne ferai pas un long détail, mes frères, pour exprimer l'horreur de l'Eternel pour l'ambitieux, il suffit de nommer le gouffre où le premier ange est enchaîné, de compter cette longue suite de colère et de vengeance dont nous avons hérité d'Adam; de voir un Nabuchodonosor s'élancer de son trône dans les forêts pour partager la demeure, la société, la nourriture des bêtes. Il suffit d'ouvrir les livres saints pour y trouver les sentences les plus fortes et les plus célèbres contre l'ambitieux. Désolation sur lui; désolation sur sa postérité; désolation sur sa mémoire; désolation sur ses héritages; désolation sur ses palais et ses habitations; désolation sur ses campagnes et ses terres; enfin, désolation pour l'éternité des siècles: *Facti sunt in desolationem, cito perierunt propter iniquitatem suam* (*Psal.* LXXII): voilà où aboutit l'ambition, ses projets, ses succès. Passion digne des châtiments les plus honteux, qui se produit par les flatteries les plus basses, qui s'avance par les intrigues les plus lâches. Passion par conséquent qui déshonore l'homme sordidement. Passion qui se fait jour à ses

fins par les crimes les plus odieux, en violant les droits de la religion les plus augustes, les lois de la nature les plus sacrées. Passion donc qui déshonore l'âme le plus ignominieusement.

PRIÈRE.

Seigneur, éternel vengeur, qui l'avez puni si cruellement dans la première et la plus parfaite de vos créatures, qui nous avez donné depuis de si terribles exemples de l'exécration que vous avez pour l'ambitieux, éteignez cette funeste cupidité dans tous les cœurs; que nous n'ayons d'ambition que celle de vous servir et de vous aimer. Que chacun de nous aspire avec saint Paul et s'attache comme lui à mettre sa gloire dans la croix de votre cher fils, dans l'amour de ses commandements et de ses lois : *Mihi absit gloriari nisi in cruce* (*Galat.*, VI), etc. Que chacun de nous soit crucifié au monde, à ses dignités, à ses grandeurs, à ses pompes, à ses faveurs : qu'il n'ambitionne que celles que vous réservez dans l'éternité. *Amen.*

SERMON V.

SUR LES SOUHAITS DE LA NOUVELLE ANNÉE.

Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum. (*Psal.* XI.)

Ils ne se sont dit que des vanités les uns aux autres.

Image vraie, chrétiens, peinture ressemblante, tableau parlant de ce qui se passe parmi vous dans ces jours. Un usage dont nous trouvons des traces dans la plus haute antiquité, a introduit des vœux, des félicitations, des souhaits au retour de chaque année. Le christianisme a conservé cette coutume : toute la pureté de la religion n'a pu la sanctifier. Je vois la foule se précipiter; on court les uns chez les autres, on se prodigue des caresses; les voix se confondent; prêtez l'oreille; c'est le langage de la vanité que vous recueillez : *Vana locuti sunt*, etc. Des prospérités, des années longues et heureuses, le succès d'une affaire temporelle, la réussite d'un projet qui met dans une famille une héritière riche, ou donne à cette jeune personne un époux opulent : voilà les vœux qui sont sur les lèvres du chrétien : *Vana locuti sunt*, etc. Les intérêts du ciel, les sentiments de la religion n'inspirent presque personne. La vertu, la grâce, la justice, la sagesse, la prudence, l'amour de ses devoirs n'entrent presque pour rien dans les souhaits dont on s'importune méthodiquement : *Vana locuti sunt*, etc. Aucun orateur n'a peut-être encore entrepris de vous instruire à ce sujet, mes chers frères; je vais le tenter. En condamnant ce que vous faites, je vous apprendrai ce que vous devez faire. Je ne m'inscris pas contre la chose : l'ancienneté d'un usage le rend sacré dès qu'il n'a rien de mauvais en lui-même. Je veux dire simplement que vous devez, en le gardant, vous souvenir que vous êtes chrétiens. Or, mes frères, comme un mal n'est jamais plus aisé à guérir que lorsqu'on le connaît bien, je le développerai avant de proposer le remède dont vous devez le conjurer. Vanité des vœux du chrétien au retour de chaque année; voilà ce que je veux corriger : première partie. Sentiments que devraient inspirer les vœux du chrétien au retour de chaque année : c'est ce que je cherche à inspirer : deuxième partie. Le choix de la matière vous paraîtra peut-être singulier : je tâcherai de rapprocher des vérités assez intéressantes pour vous attacher. Toute votre attention, s'il vous plaît.

PREMIÈRE PARTIE.

Chaque année forme un poids sur nos têtes qui nous courbe vers le tombeau, mes frères; celle que nous commençons n'est qu'un nouvel engagement que nous prenons avec la mort. Combien d'hommes parmi ces millions de mortels qui respirent en ce jour sont au dernier degré de leur vie! Tel en a vu l'aurore, qui ne verra pas coucher son dernier soleil. Je vous offre d'abord des idées bien tristes, mon cher auditeur; ne vous en plaignez pas : je cherche à vous attendrir. C'est aux cœurs pénétrés que le vrai devient plus sensible. Malgré les réflexions que je viens d'établir, réflexions qu'il est impossible de ne pas se rappeler quelquefois; le chrétien est-il plus pieux et plus sage dans ses vœux? Vanité des souhaits qu'il fait dans ces temps : c'est dans les idées du monde qu'il cherche ses expressions, c'est sur le goût du monde qu'il modèle ses félicitations, c'est avec la duplicité du monde qu'il accumule ses caresses : *Labia dolosa in corde, et corde locuti sunt.* (*Psal.* XI.) Vanité sur ses lèvres; vanité dans son esprit; vanité dans son cœur; vanité de paroles; vanité de pensées; vanité de mensonges : *Labia dolosa in corde, et corde locuti sunt.* Je m'explique plus clairement.

Vanité de paroles. C'est dans les idées du monde qu'on puise ses expressions : des fortunes, des distinctions, des faveurs, des biens, des dignités, des honneurs, des charges, des titres, des prospérités, des plaisirs, des jours sereins. Au milieu de ce tumulte confus de voix que l'ambition élève parmi les chrétiens qui courent au-devant les uns des autres dans ce beau jour, ce sont les seuls mots que vous puissiez distinguer. Insensés! Nous ne voulons jamais nous dire à nous-mêmes que le monde n'est qu'une ombre qui se montre, passe et s'évanouit; que ses songes les plus magnifiques n'ont que quelques instants à durer : *Præterit enim figura hujus mundi.* (I *Cor.*, VII.) C'est ainsi que se règlent sur un plan tout mondain les vœux qu'on se répète au renouvellement de chaque année. On souhaite à cet ambitieux la réussite d'un projet qu'a imaginé son orgueil, sans réfléchir qu'il est peut-être conçu contre la loi d'un Dieu, ou qu'il emporte le bouleversement de quelque semblable. A ce riche, la durée d'une opulence qui lui fermera peut-être les portes du ciel : *Dives difficile intrabit*

regnum cœlorum. (*Matth.*, XIX.) A cet autre, qui, peu content des trésors qu'il recueille dans sa patrie, signale sa barbare avarice dans les climats les plus éloignés, la continuation d'une prospérité qui perpétue ses crimes : *Avaro nihil scelestius.* (*Eccli.*, X.)

Vanité de pensées. C'est sur les goûts du monde qu'il modèle ses félicitations. Tout occupé avec ce monde pervers de ce qui peut le rendre fortuné sur la terre, ses expressions développent toutes les mondanités dont est nourrie son imagination. Il pense, ce chrétien peu sensé, que ce n'est que dans les joies du monde, dans les voluptueuses agitations du monde, dans les amusements, dans les ivresses, dans les délices du monde, qu'on trouve sa félicité. Il parle comme il est affecté: écoutez comment il s'explique. Puissiez-vous, dit-il à cette jeune personne, jouir longues années de l'époux charmant auquel vous êtes unie, et c'est cet époux qui l'a entraînée dans le monde, qui l'a fait sortir des sentiers d'une régularité édifiante, pour lui faire goûter des spectacles pernicieux, des pompes contre lesquelles son innocence et sa vertu ont été trop faibles. Conservez, dit-on à cet homme, ces amis qui vous sont si intimement attachés, qui prennent tant de soin de flatter vos inclinations, d'enchaîner vos plaisirs. Ce sont ces amis indiscrets, criminels, plus occupés d'eux-mêmes que de celui qu'ils nomment leur ami, qui l'ont rendu débauché, inappliqué à ses devoirs, indolent pour la religion, ennuyé de ses observations, transgresseur de ses préceptes. Vivez longtemps heureux, répètent à cet autre un ensemble de voix dont chacune cherche à primer sur les autres. Quel est donc le bonheur de ce mortel? Le monde l'honore, parce qu'il est puissant, le monde le recherche, parce qu'il vit splendidement; le monde lui ménage des courtisans, des admirateurs, des applaudissements, parce qu'il est généreux, et en état de l'être, qu'il dissipe avec le monde et pour le monde au lieu de recueillir avec Jésus-Christ : *Qui non colligit mecum dispergit.* (*Luc.*, XI.) Dans les idées du chrétien qui n'a que de pareils vœux à offrir, le monde commande, le monde règne, le monde préside. Il parle comme le monde, parce qu'il pense d'après le monde, qu'il raisonne et conclut sur les préjugés du monde. Vanité de pensées.

Vanité de mensonges. C'est avec toute la duplicité du monde qu'il dispense ses caresses. Combien dans ces jours semblent porter sur les lèvres le cœur le plus tendre, le plus sincère, le plus affable, et qui voudraient étouffer sur leur sein ceux qu'ils semblent embrasser avec tant d'affection et de cordialité! Combien qui cachent sous les expressions de l'attachement et de l'amitié le venin de la haine et de l'envie! Combien dont la bouche prononce des souhaits de paix, de tranquillité, et dont l'âme médite des occasions de vengeance, combine des mesures d'oppression, et cherche sourdement à susciter des chagrins et des revers : *Dixerunt pax, pax; et non erat pax.* (*Jerem.*, VI.) Sentez-vous, mes chers auditeurs, jusqu'à quel point les chrétiens de cette espèce sont coupables devant le Seigneur? Ils agissent dans ces instants, comme s'ils avaient totalement oublié sa doctrine la plus chérie, sa morale la plus recommandée: la candeur, la droiture, la vérité, ces vertus précieuses ne sont que trop sensiblement exilées de leurs cœurs. Le retour d'une nouvelle année n'est autre chose, dirait-on, qu'une nouvelle profession de mensonges. On serait tenté de croire, lorsqu'on est un peu initié aux mystères du monde, qu'il est permis dans ces jours de renoncer à être chrétien. Cependant, de tous les mondains dont je viens de parler, les derniers sont encore les plus criminels. C'est contre eux que le Seigneur s'anime plus particulièrement; c'est contre eux plus spécialement qu'il dispense ses arrêts de justice, qu'il dirige les foudres de sa colère: *Disperdat Dominus universa labia dolosa.* (*Psal.* XI.) C'est la remarque de saint Chrysostome, qui nous assure que le langage du Roi-Prophète n'est pas une expression de ses désirs, mais un développement clair des vengeances du Seigneur : *Dixit non optando sed prophetando.* Revenons, mes frères.

Vanité de paroles. C'est la première réflexion qui doit frapper tout homme vraiment sensé, et tant soit peu religieux dans les cérémonies réciproques des premiers jours de l'an. Une santé brillante, des années accumulées, tel est le premier compliment qu'on se porte, qu'on se rend les uns aux autres. S'il diffère quelquefois dans les termes, il se trouve toujours le même pour la chose. Eh! mes chers auditeurs, celui pour qui vous faites des vœux que vous croyez si gracieux, si désirables, c'est peut-être celui-là même à qui le Dieu qui connaît nos forces comme nos besoins, a résolu de ménager, par une maladie aiguë et persévérante, les moyens d'expier des fautes que vous ne connaissez pas, d'épurer un cœur trompé par les prestiges du monde: c'est peut-être une jeune plante que sa tendresse veut arracher du milieu d'une terre ingrate et stérile, pour sauver son âme de la funeste contagion qui corrompit et corrompt encore tant d'autres : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus; aut ne fictis deciperet* (*Sap.*, IV), etc. Par vos souhaits, vous vous mettez donc tout au moins au hasard de parler contre les desseins de sa sagesse et les intentions de son amour. Jugez de quel œil il doit regarder les vœux qui vous échappent, et si je n'adoucis pas le terme en ne les caractérisant que de vanité de paroles.

Vanité de pensées. C'est ce qu'on reconnaît dans les souhaits du chrétien du moment où on les discute mûrement. On désire pour les autres ce qu'on voudrait pour soi-même : c'est tout ce qu'on peut exprimer de mieux, si on mettait la religion et l'humanité chacune pour sa part dans ses souhaits. Mais que désire-t-on? D'humilier

un rival avec qui on court la même carrière; d'anéantir ce voisin avec qui on est entré dans le commerce; d'abaisser ce concurrent qui fait ombrage; d'être vengé de cet ennemi qu'on hait, et qu'on voit prospérer; de se montrer sur le théâtre du luxe dans tout l'appareil de la somptuosité; de se produire dans le monde avec un éclat qui déguise l'histoire d'une famille obscure, les fastes d'une naissance qu'on croit humiliante. Que chacun s'interroge; que chacun se juge. N'est-il pas vrai, mes chers frères, que dans cette volubilité de vœux que vous enfantez, votre langue n'est que l'interprète d'une foule de passions qui possèdent et tyrannisent vos cœurs: si vous n'avez pas encore reconnu cette vérité, j'ose bien dire que vous vous ignorez encore vous-mêmes. Vos souhaits nous découvrent donc la vanité de vos pensées, comme ils nous annoncent celle de vos paroles. Je sais que ce n'est pas avec tous qu'on entre dans un détail de vœux aussi particulier: c'est avec les confidents de nos secrets, ces amis de nos passions, qu'on se démasque plus librement. On a bien autant de vanité avec les autres: elle est plus couverte, plus cachée. Pour moi, mes chers auditeurs, je suis obligé de confondre l'iniquité la plus recueillie, comme d'attaquer le vice le plus public.

Vanité de mensonges. Je compte vos courses chez ces personnes contre qui votre langue a vomi tant d'invectives, a prononcé tant de malédictions, a souhaité tant de malheurs, a concerté tant d'infamies, a déshonoré de tant de médisances, a noirci de tant de calomnies. Vous allez vous précipiter sur le sein de cet homme que vous avez mille fois tenté de perdre. Vous allez former des vœux devant cette femme que vous détestez de tout votre cœur, parce qu'elle vous a ravi le plus cher de vos esclaves. Vous allez accabler de vos caresses ce parent que vous voudriez anéantir, parce que ses intérêts sont trop mêlés avec les vôtres. Ah! si on vous demandait si cette joie, cette pétulance, cette allégresse, qui se peignent sur votre visage, sont des témoins sincères de la pureté de vos sentiments, de la vérité de votre tendresse, de la sincérité de votre cœur; si vos lèvres ouvrent une âme où l'innocence, la charité, la bienveillance ont leur trône: *Pacificus ingressus tu vir, an non?* (I *Reg.*, XVI; III *Reg.*, II.) Oseriez-vous bien assurer que vous êtes ce que vous paraissez? que vos vœux dans l'intérieur sont aussi purs que le langage que vous tenez? *Pacificus.* Oui, sans doute: vous avez pris la résolution de feindre; vous vous exprimerez pour feindre: un mensonge de plus ne vous coûtera rien. Si vous vouliez peser ce qu'un cœur double doit redouter du Dieu de toute vérité, vous seriez plus réservé, ou plus sincère dans vos vœux.

Vanité de paroles. Vos souhaits sont tout au moins un insipide étalage de compliments auxquels presque personne ne prête plus attention, parce qu'ils ont perdu, depuis des siècles, le prix de la nouveauté. Vanité de pensées. Ces souhaits sont raisonnés par un esprit trop rempli du monde pour y mettre du Christianisme. Vanité de mensonges. Vos vœux n'ont rien de plus qu'un son qui frappe nos oreilles, et bientôt est porté loin de nous par le plus faible vent. Le cœur n'entre pour rien dans l'emphase avec laquelle vous les débitez.

Vanité de paroles. Vos félicitations se portent sur des choses que tout bon chrétien doit regarder comme indignes de lui, sur des intérêts aussi superflus, aussi vains que vos paroles mêmes; sur des choses qui ne feront jamais son bonheur, et que vous ne pouvez sans crimes regarder comme faites pour opérer le vôtre. Vanités de pensées. Vos félicitations nous donnent le secret de vos consciences: elles nous disent combien le siècle, les avantages du siècle vous sont plus à cœur et plus précieux que votre salut, quelle place votre Créateur et ses créatures occupent dans vos âmes. C'est-à-dire qu'elles nous instruisent, ces félicitations toutes mondaines, que le siècle a la préférence dans vos réflexions; que vous voyez votre Dieu dans un éloignement qui ne diminue que trop l'amour que vous devez lui consacrer, l'attachement supérieur dont vous devez le distinguer. Vanité de mensonges. Vos expressions gracieuses sont trop souvent étudiées pour envelopper le fiel le plus amer, l'ulcère le plus dangereux; l'instant d'après elles sont oubliées, et vous restez livrés à toute l'animosité du poison qui couve dans vos cœurs.

Vanité de paroles. Vos vœux renfermés dans un nombre de mots recherchés, méthodiques, polis, annoncent plutôt un homme qui cherche à faire preuve d'esprit, qu'un ami tendre qui ne veut rendre que les effusions du sentiment. Vanité de pensées. Vos vœux inspirés par les illusions, les pompes, l'appareil, les somptuosités, les magnificences, les cupidités du monde, sont de sûrs garants qu'il vous occupe plus souverainement que les préceptes de votre religion, les commandements de votre loi, la méditation de ses augustes vérités. Vanité de mensonges. Vos vœux sont trop marqués au coin de l'intérêt personnel, de l'amour-propre, pour qu'on puisse se fier à ce qu'ils semblent vouloir exprimer.

Voilà ce que vous offrez à nos réflexions dans ces jours, mes frères; tel est le spectacle que la plus grande partie des chrétiens donne au petit nombre qui fait gloire de penser religieusement, et qui gémit de ce concert presque général de vanités. Etes-vous disciples de Jésus-Christ? On ne vous reconnaîtra jamais pour tels dans le détail que je viens de développer à votre attention. Et c'est cependant l'âme d'un monde d'entre vous que j'ai montrée sans voile, sans nuage, sans déguisement. Il n'est défendu à personne de faire des vœux pour son semblable. Il est très-permis d'avoir des moments marqués pour protester de la vivacité de ses souhaits: la religion, la vérité doi-

vent toujours en être la base et le principe. Je l'ai dit en commençant; je le répète volontiers. Je ne prétends pas proscrire l'usage: en lui-même, il n'est ni mauvais, ni criminel; c'est l'iniquité des temps, des mœurs, des idées qui l'ont corrompu. Je passe encore que chacun introduise dans les vœux du renouvellement d'année, ceux d'une santé constante, d'une vie longue, d'une prospérité que rien ne dérange, d'une fortune qui ne soit pas trahie par des désastres et des revers; mais je veux que ses souhaits soient toujours énoncés avec subordination aux volontés du Seigneur, avec relation au christianisme, à sa morale, à la sainteté qui doit distinguer ses enfants. C'est à quoi on pense bien peu dans ces jours, et c' st à quoi je voudrais faire songer. Il me semble que les premiers jours d'une année ne peuvent s'employer plus dignement qu'à se rappeler mutuellement ce que l'on doit au Dieu de qui on tient tout, à la religion qu'il nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans les sentiers du salut. Ceci demande une discussion plus particulière, un détail plus étendu. Vanité des vœux que se font les chrétiens au retour de chaque année : vous venez de l'entendre dans la première partie.

Sentiment que devraient exprimer les vœux que les chrétiens se font dans ces jours.

SECONDE PARTIE.

Dieu nous a créés pour lui, nous a faits chrétiens pour jouir de lui, nous promet une place dans sa gloire si nous ne vivons que pour lui. Nos pas, nos démarches, nos pensées, nos devoirs, nos vœux, nos actions, nos mouvements, nos réflexions, nos espérances, nos inquiétudes, nos soins, tout doit donc se rapporter à cet objet, à cette fin. Chaque année, par son retour, nous approche de ce terme; eussions-nous des siècles à compter, nous ne sommes pas éternels. Tout nouvel an nous avoisine de la mort. Je dis en conséquence que tout chrétien devrait plus spécialement encore dans ces jours s'occuper de ce qui rappelle à Dieu. Je dis qu'il devrait ne former de vœux que relatifs à Dieu; n'exprimer dans ses félicitations à son frère que des sentiments dignes de sa religion et de son Dieu. Sentiments de piété : souhaiter les grâces du ciel, les bénédictions du Seigneur. Sentiments d'amour : souhaiter aux vertueux que le Tout-Puissant lui continue ses faveurs, ses miséricordes, ses bontés. Sentiments de ferveur. S'animer les uns et les autres à la pratique de ses devoirs, à marcher dans les sentiers de la justice, sur les traces de Jésus-Christ.

Sentiments de piété. Souhaiter les grâces du ciel, les bénédictions du Seigneur, à cet homme qui commence à se désabuser du monde, à rougir de ses illusions, à détester ses erreurs; que le Souverain maître couronne le bien qu'il a commencé dans le cœur de ce pénitent; qu'il l'éclaire sur le fanatisme de ses désirs, sur l'opiniâtreté de sa malice, sur l'infamie de ses désordres, sur l'inconstance des choses de la terre : *Confirma hoc Deus quod operatus es* (*Psal.* LXVII.) A cette femme que les joies du monde avaient séduite, que son tumulte avait enchantée, que ses vanités avaient surprise, que ses pompes avaient si longtemps enchaînée, et qui n'en connaît le néant que depuis quelques jours; que le Seigneur daigne rétablir le calme dans son âme, qu'elle goûte cette paix sainte pour toujours, que cette paix garde ses sens de tous désordres, son esprit de tout égarement, son cœur de tout retour vers le péché: *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat intelligentias vestras in Christo Jesu.* (*Philip.*, IV.)

Sentiments d'amour, d'un amour tendre pour la gloire de son Dieu. Souhaiter à ce vertueux que celui qui le dirige et l'éclaire lui continue ses faveurs, ses miséricordes et ses dons; qu'il soit toujours docile à la voix qui lui parle, sensible aux bienfaits qu'il reçoit, tendre au pied de nos autels, fervent au milieu de nos mystères, zélé pour la religion, puissant en œuvres, en exemples, en paroles; que la vertu si chère aujourd'hui pour son cœur ne tombe jamais de prix à ses yeux; qu'il ne se relâche jamais dans ses voies, qu'il ne se dégoûte jamais de ses préceptes; que cette voie qui lui paraît si douce, si consolante, si glorieuse, ne lui devienne jamais insipide; qu'il ne soit jamais tenté d'en suivre une qui lui semble, à si juste titre, fertile en précipices, en dangers, en malheurs.

Sentiments de ferveur. S'animer mutuellement à remplir des devoirs saints, à marcher sur les traces de Jésus-Christ, se dire les uns aux autres que les mystères que la religion nous rappelle dans ce temps méritent la plus vive attention. Quelles augustes obligations n'impose pas le christianisme dans ce premier jour de l'an? Un Dieu baigné de sang : un sauveur qui, peu satisfait des humiliations de sa naissance, se soumet à la plus rigoureuse des cérémonies par amour pour nous, qui s'abaisse sous le couteau de la loi pour nous exprimer plus de tendresse : *Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer.* (*Luc.*, II.) Ne faut-il pas être bien insensé, mes frères, pour s'occuper, dans ce même jour, des bagatelles du monde, des folies du monde, des cupidités du monde, au lieu de consacrer par sa piété un exemple aussi précieux et aussi parlant? Est-ce être chrétien de courir de porte en porte, de maison en maison, pour fêter les solennités du monde, sans se souvenir, dans tout ce tumulte, du divin enfant qui fait tout pour notre instruction et notre bonheur? Voilà ce que je vous reproche, mon cher auditeur. Ce ne sont pas vos félicitations et vos souhaits que je trouve ridicules et déplacés; c'est contre ce qu'ils expriment que je m'élève. Je ne trouve pas étrange de voir l'antiquité païenne parler le langage du monde dans ces jours; je ne serais pas surpris de voir ces femmes dont Dieu déteste les larmes dans le prophète Ezéchiel : *Mulieres plangentes Adonidem* (*Ezech.*, VIII),

brûler de l'encens sur les autels du monde, prendre part aux étourderies du monde, se précipiter dans les tumultes du monde : mais un peuple de choix, un peuple élevé par prédilection sur les ruines d'Israël, conserver tant d'attachement pour ce monde réprouvé, se nourrir des vapeurs de ce monde dangereux, oublier presque qu'il est chrétien pour se livrer à tous les égarements de ce monde inique, pour se prêter à tous ses goûts, à tous ses usages ! c'est, mes frères, ce que je ne puis voir sans douleur; c'est ce que je crains qui ne porte tôt ou tard dans vos cœurs un aveuglement qui mérite la colère du Seigneur, un endurcissement qui vous prive de ses grâces, un amour du monde qui vous ôte ses miséricordes lorsque vous voudrez les solliciter : *Cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos.* (*Ezech.*, VIII.) Rentrez donc en vous-mêmes dans ce jour, s'il vous ramène une nouvelle carrière à fournir; songez qu'il est arrosé du sang de Jésus-Christ. Que la religion anime donc les sentiments qu'expriment vos souhaits et vos vœux.

Sentiments de piété. Courez, mon cher frère; volez chez cet ami, ce parent, ce bienfaiteur, cet allié, ce voisin, ce protecteur; allez dans ses bras marquer tout à la fois votre attachement, votre reconnaissance, votre christianisme; souhaitez que celui qui n'a qu'à ouvrir sa main pour nous enrichir des bénédictions les plus abondantes, des grâces les plus puissantes : *Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione* (*Psal.* CXLIV), daigne le combler de ses bienfaits; que son œil soit toujours ouvert sur lui, qu'il fournisse à l'ombre de ses ailes la nouvelle carrière qu'il commence; que ce Dieu de charité veuille éloigner ses pas de ces pierres funestes qui trop souvent occasionnent les chutes les plus scandaleuses et les plus mortelles; qu'il ne l'abandonne jamais aux noirs desseins de l'ennemi de son salut; qu'il le conserve pour lui, pour le faire jouir un jour de la gloire qu'il destine à ses élus.

Sentiments d'amour. Félicitez cet homme dont la vertu vous charme, que vous n'avez pas la force d'imiter, des merveilles que le Tout-Puissant opère en lui, de cette sagesse qui le distingue, de cette modestie qu'il conserve au milieu de son opulence, de cette charité bienfaisante avec laquelle il dispense ses trésors aux malheureux, de cette tendresse que vous lui connaissez pour l'indigent et pour l'affligé, de ces aumônes qu'il cherche en vain à cacher, parce que trop d'infortunés en partagent l'abondance. Vous lui inspirez une émulation plus vive pour la vertu; vous fournissez de nouveaux feux à son goût pour ses devoirs. Oui, je vous passe de former des vœux pour la prospérité de ses biens, l'augmentation de ses richesses, la stabilité de sa fortune; le pieux usage qu'il en fait sanctifie vos souhaits. Mille voix, qui malgré toute sa modestie publient son éloge, les autorisent.

Sentiments de ferveur. Un moment d'attention, mes frères. Vous êtes les enfants d'un Dieu qui commence aujourd'hui le sacrifice sanglant qu'il doit consommer pour notre gloire : réfléchissez de sang-froid sur les vœux qu'au pied des autels vous méditez peut-être pour aller les débiter au sortir de son temple. N'est-il pas vrai que l'intérêt du monde en est la base, et que ce divin Maître n'y est peut-être pour rien ? Déposez ici ces sentiments dans toute l'amertume de votre âme; formez-vous des idées plus saintes; qu'on reconnaisse à votre langage que vous êtes chrétiens; dites-vous les uns aux autres, que cette année sera peut-être votre dernière : souhaitez-vous plus de ferveur que dans les précédentes, plus de progrès dans l'avancement spirituel, plus d'éloignement pour les dissipations et les plaisirs, plus de respect pour nos lois, plus d'ardeur à venir puiser dans nos sacrements des remèdes à vos maux, des armes contre le démon, des forces contre le péché, des grâces pour vaincre et pour être couronné? Alors, mes frères, tout sera dans l'ordre : je reconnaîtrai le chrétien; je me croirai dans ces jours heureux où les Abraham, les Isaac, les Jacob, les yeux au ciel, formaient des vœux pour leurs nombreuses familles, souhaitaient à ce peuple de postérité qui devait les suivre les bénédictions du Dieu qu'ils adoraient; je me croirai dans ces temps fortunés où Paul implorait les bienfaits du Tout-Puissant sur ce monde de chrétiens élevés par ses soins, animés par son amour, éclairés par ses instructions et ses préceptes : *Gratia Domini nostri Jesu Christi vobiscum.* (*Galat.*, VI.) Dans ces temps si glorieux pour le christianisme, où saint Jean ne croyait pas pouvoir donner des preuves plus parlantes de sa tendresse à ses chers enfants qu'en prononçant des vœux pour que la miséricorde du Seigneur, la paix du Seigneur, la grâce du Seigneur régnât toujours au fond de leurs cœurs, fût toujours leur guide, leur soutien, leur flambeau, leur consolation : *Sit vobiscum gratia, misericordia, pax a Deo.* (II *Joan.*) Dans ces temps si précieux, trop rarement rappelés à notre mémoire, où les colonnes de la religion avaient un soin tout particulier de marquer à nos pères que l'innocence, la candeur, la sainteté devaient toujours accompagner leurs félicitations, leurs vœux, leurs caresses : *Salutate invicem in osculo sancto.* (II *Cor.*, XIII.)

Sentiments de piété. Vous allez chez cette personne qu'un Dieu toujours judicieux, toujours sage, éprouve par les douleurs les plus extraordinaires et les plus aiguës. Montrez-lui votre tendresse, la part que vous prenez à ses maux : la sensibilité est honorable aux chrétiens; que vos vœux pour sa santé soient toujours relatifs aux desseins du Seigneur : priez ce père qu'il n'afflige que pour le couronner, de proportionner ses consolations aux épreuves qu'il envoie.

Sentiments d'amour. Oui, mon cher auditeur; oui, formez des souhaits pour cet

homme si religieux, si exemplaire, si édifiant dans toutes ses actions; que la chair et le sang n'en obscurcissent jamais la gloire; que toujours la vertu les épure; que toujours elle les rende dignes d'un Dieu.

Sentiments de ferveur. Précipitez-vous dans les bras de cet ami libertin qui vient au-devant de vous; élevez votre voix, qu'il entende ce que vous demandez au ciel pour vous et pour lui : que vous puissiez l'un et l'autre abjurer le vice, sortir du gouffre de l'iniquité, détester des débauches qui vous ont rendus l'un et l'autre l'opprobre des gens de bien, vivre cette année en vrais chrétiens pour participer à l'efficacité du sang que notre adorable Sauveur veut bien aujourd'hui répandre pour eux.

Sentiments de piété. Dites à chacun que vous lui souhaitez une heureuse année; que chacun apprenne en même temps que vous désirez qu'elle soit abondante pour lui, distinguée pour lui, par une protection particulière de Dieu, par ces secours qu'il ne répand que sur ses amis, par ces trésors qu'il ne dispense qu'à ses véritables serviteurs, par ces marques de bonté qu'il ne donne qu'à ses plus chéris, par ces preuves d'affection qu'il ne fait sentir qu'à ceux qui le servent avec zèle, avec action.

Sentiments d'amour. Voulez-vous que ce parent se distingue dans les voies du salut, reçoive l'effusion de vos vœux avec reconnaissance? que la tendre ardeur qui le brûle, que le feu divin qui vivifie son âme soit dans vos expressions? Demandez au ciel pour lui qu'il fournisse sans cesse de nouveaux aliments au pieux amour qu'il porte dans son cœur.

Sentiments de ferveur. Avancez au-devant de cet ancien ennemi qui vient à vous; tandis que vous le pressez sur votre sein, criez au Dieu de toute charité d'arracher le germe du venin pernicieux qui depuis si longtemps vous aigrit l'un contre l'autre, d'ôter du milieu de vous tout sujet de haine, de querelles, de vengeance; de vous donner l'un à l'autre, dans cette nouvelle année, ces sentiments de douceur, de patience, d'humilité, de bienveillance, de sensibilité, de paix, de réconciliation dont il est lui-même un exemple si signalé dans ce grand jour; qu'animés l'un et l'autre par un modèle aussi beau, vous oubliez vos torts communs pour ne plus vivre qu'en frères et en chrétiens.

Vous avez vu, mes frères, ce qu'il y avait à corriger dans les souhaits dont vous vous prévenez à l'envi dans ces premiers jours. Vous venez d'entendre par quelle méthode vous pouvez les rectifier. Détestez la vanité qui les a dictés jusqu'ici : formez-les sur des sentiments plus nobles et plus conformes à l'auguste nom que vous portez.

PRIÈRE.

Que le sang précieux dont vous versez aujourd'hui les prémices pour nous, opère cet heureux changement, aimable Jésus! Ce peuple, au sortir du temple, va se confondre dans de mutuelles félicitations. Bannissez de leurs souhaits tout esprit du monde, tout amour du monde, toute vanité du monde : que votre amour seul, ô mon Dieu, soit l'âme de leurs vœux! Qu'il en dicte les expressions! Qu'on les voie cette année, animés les uns par les autres, travailler pour votre gloire, mériter vos bénédictions et vos grâces! Que la piété, la religion, la ferveur les conduisent à ces visites qui ne sont criminelles à vos yeux qu'autant que la chair et le sang les décident, et que vous êtes le seul qui n'y ayez point de part : que depuis ce premier jour jusqu'à la fin de la carrière que vous nous ouvrez, ils songent que les heures coulent et les rapprochent de vos jugements! Que ces moments consacrés aux cérémonies d'usage soient sanctifiés par les sentiments du christianisme qu'ils mettront dans leurs vœux. Tels sont ceux que je fais pour vous, mes frères; c'est tout ce qu'un ministre de la parole de Dieu peut souhaiter à des auditeurs chrétiens : c'est vous souhaiter cette éternité bienheureuse qui doit être le terme et le but de tous nos désirs. *Amen.*

SERMON VI.

SUR LA SENSIBILITÉ POUR LE PROCHAIN.

Diliges proximum tuum. (*Matth.*, V.)

Vous chérirez votre prochain.

Précieux commandement, tendre précepte, morale aimable, obligation sainte, fondement auguste du bonheur et de l'union des enfants des hommes : loi divine, l'une des plus mal gardées; sentiment sacré, l'un des moins conservés par les enfants des hommes! Aimer son prochain, devoir si peu connu, du moins si mal pratiqué de nos jours, qu'il semble que tous soient de concert pour réclamer contre ce dogme de l'Evangile. Vous aimerez votre prochain, dit le Législateur : *Diliges proximum tuum.* Vous l'aimerez comme vous-même, ajoute-t-il ailleurs, en donnant l'intelligence du précepte : *Sicut teipsum.* L'oracle se répète, on l'écoute, on n'est pas touché. Le prochain ne devient pas plus cher; on ne lui ouvre pas davantage son cœur; on n'a pas pour lui plus de charité, plus d'affection, plus d'empressement, plus d'amitié, plus d'intérêt, plus de sensibilité. Vous aimerez votre prochain comme vous même. Chrétiens! c'est votre Dieu qui vous prêche, qui prescrit. Chrétiens, qui sont ceux d'entre vous qui ressentent avec joie la félicité de leurs frères, qui s'attristent de leurs maux, qui se réjouissent de leur prospérité, qui s'affligent de leurs malheurs, qui triomphent de la gloire d'autrui, qui pleurent ses rêveries, qui s'attendrissent des cris de l'infortune, qui célèbrent, sans regret, sans envie, le bonheur d'un semblable? Hélas! personne, ou presque personne. C'est cependant cette tendre sensibilité pour le prochain qui doit annoncer le vrai disciple de Jésus-Christ; c'est dans cette tendre sensibilité que consiste l'essence de la loi. Sentiment d'amour que chacun de vous doit

à son frère: sentiment que les plus funestes illusions éteignent dans vos cœurs. D'après ces deux réflexions, j'établirai les titres qui nous donnent droit à la sensibilité les uns des autres, et ce sera le sujet de ma première partie: je tâcherai de vous inspirer toute l'horreur que méritent les monstres qui détruisent cette précieuse sensibilité; ce sera le sujet de la seconde partie. Cette matière nous intéresse tous? ne lui refusez pas toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Je passerais les bornes ordinaires d'un discours, si je voulais développer tous les rapports de cette sensibilité dont je parle. Je vous renvoie à vos propres cœurs pour en comprendre toute l'étendue: à ces transports délicieux qui les animent, lorsque tout succède au gré de vos désirs; à ce poids d'amertume qui les enivre dans vos disgrâces et vos chagrins. Ce que vous êtes pour vous-mêmes dans ces occasions, vous devez l'être pour le prochain dans de semblables circonstances, avec la même action, le même feu, la même vivacité, la même expression, le même sentiment qui vous affecte dans tout événement qui vous touche: *Diliges sicut teipsum.* Voilà, mes chers frères, comment je comprends le précepte; c'est dans ce sens que j'entends la loi: voici les motifs qui la rendent intéressante, indispensable, sacrée: nous sommes tous enfants du même père; nous sommes tous assujettis aux mêmes calamités; nous avons tous besoin du même retour. Relation intime les uns avec les autres; relation qui doit nous lier de sensibilité les uns pour les autres.

Nous sommes tous de la même masse; notre origine est la même. Le souffle divin qui se répandit sur nos ancêtres les plus reculés nous anime aujourd'hui; nous n'aurions pas de neveux, s'il cessait de dispenser son esprit sur la terre. C'est de la main qui tira l'univers du chaos que nous tenons la vie; c'est à sa puissance que nous en devons la conservation. C'est pour tous en général, c'est pour chacun de nous en particulier, que l'Etre des êtres a réglé l'économie des jours, l'harmonie des saisons, l'accord des éléments, la température des climats, la fertilité des terres, la richesse des campagnes, la variété des différentes contrées. Chacun de nous a droit sur son amour, sur ses bienfaits, sur sa miséricorde, sur sa protection, sur ses grâces, sur son attention, sur ses soins, sur sa providence, sur sa bonté, sur sa vigilance, sur ses dons, parce que chacun de nous est sa créature, son enfant.

Tels sont les liens qui nous rapprochent les uns des autres; tels sont les nœuds glorieux qui forment de chaque particulier un ensemble, dont chaque particulier n'est, par soi-même, qu'une portion: telles sont les chaînes qui composent de toute l'humanité une seule et même famille, dans laquelle chacun de nous n'est distingué que comme un frère l'est de son frère: *Unum corpus sumus; singuli autem, alter alterius membra* (*Rom.*, XII); en un mot, tel est le premier titre que nous avons tous sur la sensibilité les uns des autres. Même principe, même essence, mêmes attributs, même constitution, même sang, même degré de relation avec l'auteur éternel de nos jours. Quels mortels respectent aujourd'hui ces précieuses liaisons? La politique entretient bien encore une certaine ombre de sensibilité: la malice a corrompu le germe d'un sentiment qui devrait être immortel; il n'est plus dans les cœurs; souvent même il ne réside sur les lèvres que par duplicité. Tel plaint vos malheurs, lorsque vous les pleurez devant lui, qui s'amuse cruellement de vos peines, lorsque vous n'êtes plus avec lui. Une chute imprévue, imméritée peut-être, n'attire que des reproches, des insultes à l'infortuné qu'on devrait soulager dans son accablement. Celui-là s'élève; le détail de ses succès dans la bouche de celui-ci n'est qu'une histoire d'infamies, d'infidélités, de perfidies, d'opprobres. Un voisin, qu'un travail prudent et sage n'a pas garanti de ces revers, si communs dans les affaires, n'est pas plaint dans son désastre; il n'a, dit-on, que ce qu'il mérite: il voulait élever sa fortune trop rapidement; il est tombé plus lourdement. Quel odieux venin pour excuser une impitoyable cruauté! Cette maison qui prospère ne doit sa splendeur qu'à son avidité, ses rapines, ses usures. Ce commerçant qui réussit, parce que la Providence le bénit, n'est qu'un imbécile, que le hasard favorise. Cet homme qui s'avance, qui s'agrandit, n'était né que pour croupir dans la poussière d'où il est sorti: l'événement qui l'a mis dans le monde, qui le distingue dans le monde, qui le fait valoir dans la considération du monde, est un de ces événements qui tiennent du prodige; enfin, aujourd'hui le malheureux n'est pas consolé dans ses peines, ni l'heureux applaudi dans ses avantages. Chrétiens, qui reconnaissez votre insensibilité, votre mauvais cœur dans mes peintures, avez-vous des frères, des parents, des alliés? Sont-ce là vos sentiments pour eux? Vous seriez des monstres: cette noirceur n'est pas dans la nature. Formez vous-mêmes la conclusion: prononcez ensuite ce que vous êtes; je doute que vous osassiez vous envisager sans horreur. Une autre question: Si l'une de vos mains recevait quelque sensation douloureuse, était subitement frappée de quelque maligne influence, les autres parties de votre corps seraient-elles indifférentes à son mal? Non, non. Dans de pareilles circonstances, tout l'animal souffre; tout est dans l'altération, tout frémit; j'ai presque dit, tout consulte, tout agit: l'œil considère; la bouche sollicite, presse le secours; l'autre main aide à l'appliquer. Eh bien! mes chers frères, ce prochain pour qui je veux vous intéresser, que je veux vous rendre cher, c'est cette main qui vous occupe si sensiblement, si vivement: vous n'êtes avec lui qu'une portion du corps d'un Dieu qui vous baigna tous de

son sang: *Estis corpus Christi, membra de membro.* (I *Cor.*, XII.) Si vous n'êtes pas pour lui ce que vous êtes pour vous-mêmes; si vous n'êtes pas délicieusement affectés de son bonheur; si vous n'êtes pas attendris sur ses malheurs, quelle terrible et funeste conséquence je dois tirer contre vous! Insensibles à ce qui touche ce cher frère; à ce qui le réveille ou l'abat; à ce qui peut faire couler ses pleurs ou tarir ses larmes; à ce qui peut le faire sortir de la misère, ou le précipiter dans le désespoir, vous ne faites plus partie du même tout avec lui; vous n'êtes plus membres du même corps; vous n'appartenez plus à celui de Jésus-Christ; vous n'avez plus de Dieu pour père. Vérités trop enchaînées aux préceptes pour les séparer, trop intéressantes pour les taire. Si vous ne les respectez pas, mes chers frères, si elles ne se gravent pas dans votre cœur, pour mieux dire, si vous ne les trouvez pas réalisées au dedans de vous-mêmes, vous n'êtes plus dignes de la société: bientôt un caractère de dureté, de perfidie, prendra la place des sentiments de douceur, d'attendrissement, de charité, de bienfaisance, qui doivent vous lier à vos frères; bientôt chaque particulier de la société, venant à vous connaître, sera forcé de vous détester, ou tout au moins de vous fuir comme un de ces êtres malfaisants qui se font un plaisir des infortunes et des désastres dont ils n'ont rien à redouter: en un mot, vous deviendrez l'exécration de la société.

Poursuivons, mes chers frères: nouveau monument de la sensibilité que nous devons avoir les uns pour les autres; les mêmes calamités, les mêmes misères auxquelles nous sommes tous sujets. Je ne parle pas de ce temple de poussière que notre âme habite, des maladies qui le fatiguent, des douleurs qui le surprennent, des langueurs qui l'excèdent, des infirmités qui le dérangent. Ne portons pas non plus nos réflexions sur ces chagrins de l'esprit, ces révoltes des sens, ces combats de la chair, ces frénésies des passions, ces caprices de la volonté, ces égarements de la raison, tristes apanages que nous avons hérités du premier péché: il nous reste encore bien d'autres revers à craindre, et peut-être à chacun de nous bien d'autres maux à pleurer. La perte d'une épouse chérie, la mort d'un époux tendrement aimé, l'infidélité d'un ami, des troubles domestiques, des divorces de famille, des désolations de campagnes, des désastres de négoce, le libertinage d'un fils, l'infamie d'une fille, les poisons de la calomnie, les vengeances de la haine, les horreurs de la trahison; enfin, mille autres chagrins dont la chaîne se développe, s'augmente, s'aggrave à tous les instants. C'est dans cette source, c'est dans cet assujettissement de notre humanité que je veux, mes chers frères, que vous puisiez la sensibilité pour votre prochain. Tous rapprochés les uns des autres, nous nous appartenons tous. Vous tous qui m'écoutez, vous êtes hommes comme tous ceux qui composent cette société; vous êtes enfants du péché comme eux; vous naissez avec des faiblesses, des défauts, ainsi qu'eux; certain penchant vers le mal n'est pas moins perpétué chez vous que chez eux; vous n'êtes pas à l'abri des disgrâces plus qu'eux. Heureux, vous désirez, vous recherchez qu'ils s'affectent de votre prospérité. Malheureux, c'est une tendre consolation, un soulagement bien doux de comprendre qu'ils partagent vos peines. Voilà votre devoir, vos obligations avec eux. Aujourd'hui vous n'avez qu'à vous applaudir des faveurs du sort, d'une santé brillante, d'une aisance opulente, d'un concours de plaisirs toujours nouveaux, des respects, des hommages, de l'estime de toute une ville: songez, mon frère, songez qu'il ne faut qu'un moment pour vous plonger dans l'amertume la plus affreuse, l'oubli le plus chagrinant. Un faux bruit peut écarter vos amis, renverser votre commerce, altérer votre crédit, détruire votre réputation, et donner le spectacle de votre misère dans le même lieu qui fut le théâtre de votre splendeur et de votre gloire. N'est-ce pas assez d'un tableau si vrai pour vous intéresser à vos frères, pour vous inspirer cette aimable sensibilité pour leurs maux, dont saint Bernard se fait tant d'honneur; cette sensibilité précieuse, qui ne vit jamais couler leurs larmes sans verser des pleurs? *Non recipio consolationem, cum video fratris desolationem.* Elles ne sont pas toujours des signes d'une âme faible, pusillanime; elles sont quelquefois l'expression du sentiment. Il est noble, il est grand, il est beau d'en répandre sous un pareil guide; de marquer au prochain que son bonheur est le nôtre; que ses malheurs nous sont communs; que ses réussites nous sont aussi chères qu'à lui; que ses déplaisirs nous accablent autant que lui. Eh! mes chers frères, c'est le pur instinct de la nature que je vous développe ici: étudiez-la de bonne foi; vous reconnaîtrez ses leçons. C'est son langage que je vous parle; c'est sa voix, c'est son cri que je cherche à vous faire entendre; fermez vos cœurs aux monstres odieux qui s'efforcent de détruire ses impressions saintes; vous sentirez bientôt que rien n'est plus lié à l'homme que l'homme même, comme dit saint Augustin: *Nihil tam proximum quam homo et homo.* Oserez-vous, pour colorer votre insensibilité, faire valoir ces distinctions d'état, ces titres de naissance, ces inégalités de conditions, ces différences de fortune, ces gradations de grandeur, ces élévations de dignités, cette importance d'emplois, dont on est tous les jours si fier et si orgueilleux? Ce ne sont pas là des excuses: vous pouvez bien obscurcir vos devoirs: la vanité vous en inspirera le goût, vous en facilitera les moyens; vous ne les effacerez jamais. Il sera toujours vrai de dire qu'en raison d'hommes, nous sommes tous d'une égale condition; que nous avons tous les mêmes rapports; que les mêmes craintes nous agitent; que les mêmes désastres peuvent se réaliser, et se réalisent de fait, à chaque instant, sur quelqu'un

d'entre nous : vicissitudes, bouleversements, pertes, procès, querelles. Tout ce qui arrive à celui-ci dans l'ordre des événements flatteurs ou chagrinants, peut arriver à celui-là du jour au lendemain, peut arriver à tous successivement, parce que l'un et l'autre sont hommes, parce que tous sont hommes : *Nihil tam proximum quam homo et homo.* Il est donc vrai que le nœud de nos communes misères doit être le nœud de notre sensibilité les uns pour les autres. Naissons grands ou petits, riches ou pauvres; une circonstance, une révolution, un fléau du ciel, un phénomène de la terre peuvent changer notre état, détériorer ou améliorer notre position : rien d'assuré, rien de fixe pour les mortels : notre condition est donc à plaindre. Or, mes chers frères, si personne ne daigne y prendre part, si personne ne sent nos calamités avec nous, ne déplore nos calamités avec nous, il ne reste à chacun que les agitations du désespoir pour ressource : une prospérité constante, une prospérité commencée par des ancêtres, dont le temps n'a pas encore troublé l'heureuse succession, n'en sauvera pas ce qu'on appelle l'heureux du siècle, dès qu'il pensera : il se couche le soir dans toutes les jouissances du bien-être; il peut se lever le matin dans toute l'existence de l'infortune : ôtez-lui l'espérance de la sensibilité des autres, son malheur devient réel, quand son opulence resterait effective.

Je trouve encore un motif bien fort de la sensibilité que nous devons avoir les uns pour les autres : nous avons tous besoin, selon les occasions, du même retour les uns pour les autres. Que chacun de nous se replie sur soi-même. Enfants des hommes, écoutez ; jugez ensuite de ce que vous devez à vos frères : si quelqu'un de vous se voyait accablé de ces calamités dont on voudrait dérober la honte à toute la terre ; confiné dans ces réduits où se cachent la douleur et la pauvreté; poursuivi par des créanciers impitoyables ; dévoré des horreurs de la mélancolie ; déchiré par les soupirs d'une épouse adorée; alarmé pour une fille qui cherchera peut-être à conjurer son affreuse indigence par le trafic de sa vertu; abandonné de cet essaim d'amis qui venait chaque jour encenser sa fortune, plutôt que cultiver son estime : si dans une conjoncture si désolante, il n'éprouvait qu'une dureté féroce de la part de son prochain; si personne n'ouvrait un cœur sensible à ses maux, une main bienfaisante à ses besoins, cette barbarie ne mettrait-elle pas le comble à son désespoir ? La pitié de votre frère vous est donc, dans mille cas, de la conséquence la plus essentielle, mon cher auditeur : vous ne pouvez donc, sans cruauté, lui refuser la vôtre dans les circonstances qui l'exigent; vous n'avez, sur sa sensibilité, que les droits qu'il a sur votre tendresse. Je vais présenter un portrait tout opposé : la conséquence ne sera pas moins nécessaire : elle sera la même. D'une fortune ordinaire vous montez, tout à coup, à l'état le plus brillant; l'opulence et le bonheur vous cherchent et vous environnent; vous n'avez qu'à vouloir pour réussir ; vous formez des projets, tout vous rit : des spéculations qui causèrent la ruine de ceux qui tentèrent avant vous, vous succèdent au delà de vos desirs : les prospérités que vous songez dans la nuit, se réalisent dans la journée ; vous devenez, en un mot, ce qu'on nomme l'enfant bien-aimé de la fortune. Seriez-vous réellement heureux, si personne ne s'intéressait à votre félicité? Si vos proches, vos amis, vos connaissances ne partageaient pas vos transports? Hélas ! mon frère, votre bonheur vous serait bientôt insipide; vous cesseriez bientôt de jouir. L'homme est né pour se répandre : il lui faut quelqu'un pour sentir avec lui ses impressions, ses mouvements, ses délices, ses joies, ses plaisirs : il ne les goûte qu'autant qu'il les partage ; le misanthrope qui s'ensevelit voit bientôt se dissiper les douceurs dont le flattait sa noire mélancolie. L'Eternel ne nous a pas placés sur la terre pour être seuls : il nous a donc formés pour être sensibles. Développement vrai du cœur humain : consultons le nôtre en particulier, nous lui reconnaîtrons ces caractères : il nous dictera, à chacun en particulier, les obligations que nous avons avec notre prochain : *Intellige quæ sunt proximi tui ex te ipso.* Vous avez un besoin toujours renaissant de sa sensibilité : il est un monstre à vos yeux, si vous n'éprouvez, de sa part, qu'une faible indifférence pour tout ce qui vous touche. Qu'êtes-vous, si vous lui refusez de l'attendrissement dans les occasions? Dites-vous souvent à vous-même que vous n'êtes pas homme pour vous seul, pour recueillir tous les avantages de la société, et vous dispenser des égards qu'elle impose. Soyez sensible à ce qui favorise votre frère : soyez sensible à ce qui l'afflige, puisque vous voulez qu'il s'affecte tendrement des événements qui vous arrivent. C'est peut-être pour un ennemi déclaré que je vous demande cette sensibilité. Soit. Considérez que vous êtes chrétien, comme vous êtes homme. Comme chrétien, remettez votre cause au Dieu de toute justice : tôt ou tard il faudra bien vous en récompenser : *Mihi vindicta, et ego retribuam, dicit Dominus.* (*Rom.*, XII.) Comme homme, vous faites votre bonheur d'obliger ; comme chrétien, vous vous acquittez d'une des plus saintes obligations de votre loi ; comme homme, vous jouissez des charmes de la sensibilité, vous en faites jouir les autres : vous faites consister votre gloire la plus pure à être pour vos semblables ce que vous désirez qu'ils soient pour vous ; ce qui décèle la vraie noblesse de sentiment, la véritable intelligence de la sagesse. Il est donc de démonstration que vous ne pouvez rien opposer de raisonnable pour détruire la sensibilité que je cherche à vous inspirer les uns pour les autres. Les titres sur lesquels je viens de l'établir sont trop solides, trop dans l'essence de la nature, pour qu'on puisse en décomposer la chaîne. Nous sommes tous enfants du même

père ; nous sommes tous sujets aux mêmes calamités, aux mêmes misères; nous avons tous besoin du même retour : tels sont nos droits à la sensibilité les uns des autres. Il s'est glissé, j'en conviens, des monstres dans la société, qui s'efforcent de décréditer ces droits précieux : développons la malice de ces funestes ennemis de l'humanité; tâchons de l'affranchir de leur esclavage.

SECONDE PARTIE.

Après la considération la plus réfléchie sur nos mœurs, voici, mes chers frères, ce que j'ai recueilli relativement à notre défaut de sensibilité par rapport à notre prochain. Il règne parmi nous un esprit de superbe qui nous endurcit : *Inanis gloriæ cupidi* (*Gal.*, V); un esprit de jalousie qui nous aveugle : *Invicem invidentes* (*Ibid.*); un esprit de cupidité qui resserre nos cœurs : *Cor avaritia exercitatum habentes.* (II *Petr.*, II.) C'est-à-dire, qu'un orgueil insensé, une funeste envie, une sordide avarice sont les monstres qui cherchent à étouffer la sensibilité que nous devons à nos frères dans les événements de bien ou de mal qui leur surviennent. C'est l'Apôtre qui me fournit ces tristes tableaux ; les copies se sont multipliées à l'infini depuis son temps : elles sont plus répandues aujourd'hui que jamais. Je voudrais bien inspirer aux coupables un désir efficace d'employer l'éponge de la charité pour les faire disparaître et les détruire.

Je reviens à ce caractère d'orgueil que j'ai donné comme le premier moteur de notre dureté pour les autres. Parlez à ce puissant de la terre le langage de la sensibilité; l'idiome le plus barbare lui sera moins étranger : on n'a pas accoutumé son oreille aux cris de l'infortune; jamais il n'entendit retentir les plaintes du malheureux; il ne vit jamais couler les larmes de l'orphelin : on lui a toujours épargné les images qui pouvaient exciter de tendres émotions; on l'occupa, sans cesse, de sa propre félicité ; il ne vécut jamais qu'avec des hommes qu'on lui montra plutôt comme des courtisans ou des esclaves, que comme des semblables et des frères ; l'insensibilité s'est établie comme une seconde nature dans son âme ; les révolutions de bonheur ou de malheur lui sont aussi indifférentes que s'il ne tenait en rien à l'humanité. Placez cet homme, qui vient de perdre sa fortune, devant ces amis qui partageaient son opulence et ses plaisirs ; ils refusent de le reconnaître ; ils désavouent leurs liaisons avec lui; ils se sont éclipsés avec ses richesses; ils l'ont oublié du moment où ils ont cessé de le fréquenter. C'est en vain qu'il peint, avec énergie, avec force, ses désastres, ses besoins; ils sont aussi froids que s'ils n'avaient jamais entendu prononcer son nom : *Locutus est pauper et dicunt : Quis est hic?* (*Eccli.*, XIII.) Ici c'est un concurrent qui tâche d'effacer, par le venin de ses satires, la gloire d'un rival plus heureux que lui. Là c'est une femme, plus recommandable encore par ses vertus que distinguée par sa figure, à qui on compte autant de crimes qu'on sait de personnes qui rendent hommage à ses rares qualités. L'un ne veut rien voir qui l'égale ; l'autre ne veut souffrir aucun talent qui le surpasse. La noire calomnie s'exerce sur la langue de ces deux hommes qui courent la même carrière : celui qui cueille la palme a toujours, selon l'autre, plus de bonheur que de savoir. Enfin, le mérite qu'on couronne, les chefs-d'œuvre qu'on récompense, l'activité qu'on encourage, trouvent peu de cœurs sensibles qui les prisent avec sincérité, qui les applaudissent avec candeur, qui prennent part à leurs succès avec vérité.

C'est l'histoire du temps que je développe ici, mes chers frères, et c'est ce qui devrait vous confondre. Je ne demande pas que vous fassiez un aveu public de ce pernicieux orgueil qui vous rend insensibles à ce qui touche vos frères; je veux vous aider à arracher du milieu de vous ce fiel dangereux qui vous consume vous-mêmes avec plus de cruauté qu'il ne distille d'amertume sur les autres. Aimez-vous votre Dieu ? C'est à vous qui vous intéressez si peu pour votre prochain, que j'adresse la question. Je réponds pour vous : vous ne l'aimez pas. Ce divin amour ne peut subsister dans un cœur qui se refuse à la tendresse qu'on sollicite pour un semblable. Ce n'est qu'une même ardeur, qu'un même feu ; si vous brûliez pour le Créateur, il en dériverait quelques étincelles sur la créature; votre âme s'échaufferait dans les biens et les maux qui lui arrivent; vous êtes insensibles aux uns et aux autres ; je puis donc décider, sans témérité, que vous n'aimez pas le Seigneur. Heureux siècles où le chrétien regardait sa vie comme appartenant à son frère autant qu'à lui-même : *Debemus fratribus animas ponere.* (I *Joan.*, III.) Siècles de gloire et de charité, vous n'êtes plus ! Les mêmes préceptes, les mêmes oracles, la même doctrine nous furent transmis; nos cœurs se sont fermés aux précieux transports de la sensibilité. Allez, chrétiens, allez rougir à l'école du paganisme. Interrogez un Sénèque : quels liens l'attachaient à ses semblables ? Son propre intérêt, sa propre satisfaction, son bonheur personnel ? Non ! mes chers frères, non ; il était animé d'un sentiment bien plus noble, celui de leur consacrer ses soins, ses veilles, sa fortune, ses avantages, son sang même, si le sacrifice devenait nécessaire : *Ut habeam pro quo mori possim.* L'Éternel, la religion, le baptême, la loi mettent entre nous des nœuds plus sacrés, plus étroits; faut-il qu'un philosophe, qui ne connut ni notre morale sainte, ni nos augustes principes, nous apprenne nos devoirs ? Est-il besoin d'une leçon plus vive pour nous faire honte de nous-mêmes, et pour nous instruire? Chrétiens, qui ne voulez rien voir au-dessus de vous, qui ne voulez rien aimer au-dessous de vous, réfléchissez bien sur l'importance

et la grandeur des liaisons que le ciel a disposées entre nous ; saisissez bien tous les rapports de la nature, de cœur à cœur, d'âme à âme ; j'aurai bientôt la consolation de vous voir sensibles aux différents événements qui regardent vos frères ; vous partagerez les agitations pénibles, les impressions délicieuses qu'ils pourront causer à vos frères ; je n'aurai plus de reproches à vous faire; je n'aurai plus qu'à fomenter entre vous l'amour le plus tendre, le plus intéressant amour, et j'ose vous assurer, mes chers frères, que jamais je n'aurai rempli de fonction qui puisse me procurer de satisfaction plus pure, et qui soit plus selon mon cœur.

L'orgueil répand d'affreux poisons sur l'humanité, élève d'impétueux orages dans la société. L'envie développe un caractère qui n'est pas moins criminel, des sentiments qui ne sont pas moins nuisibles au prochain. Ce sont d'impitoyables monstres que ces hommes jaloux, pour qui le bonheur d'un semblable est un supplice cruel, ses malheurs un spectacle de plaisirs; qui s'aigrissent de la joie des uns et se font une volupté de l'amertume des autres ; qui pleurent la prospérité d'un voisin, et triomphent du désastre qui l'accable ; qui ne semblent nés que pour être le fléau de leurs frères; pour s'acharner, selon l'expression du Sage, contre l'heureuse industrie qui recueille au centuple le fruit de son économie, de ses travaux, de ses veilles : *Industrias animadverti patere invidiæ.* (*Eccle.*, IV.)

Mortels ivres d'iniquité, qui, tandis que la voix et les exemples de notre Législateur nous prêchent la paix, l'union, la douceur, la sensibilité, l'attachement, les égards, font revivre, au milieu du christianisme toutes les horreurs des hommes les plus pervers : la perfidie d'un Caïn contre Abel, les fureurs d'un Esaü contre Jacob, la noirceur d'un Isachar contre Joseph, l'ingratitude d'un Saül envers David ; la cruauté d'un Joab contre Abner, la frénésie d'une Jézabel contre Naboth. Je rassemble là des faits qui vous révoltent, j'en suis sûr, mes chers frères. Je vous surprendrais donc bien, si j'ajoutais que je remarque une teinte de méchanceté plus forte dans les mœurs de nos jours. Dans les temps que je viens de parcourir, l'envie lance des traits de carnage et de sang ; elle n'est pas si raffinée dans ses crimes ; elle n'est pas aussi variée dans ses attentats ; elle n'est pas aussi familiarisée avec les humains que dans les siècles où nous vivons. Qui connaît vos cercles, connaît la jalousie qui ronge le cœur de presque tous les êtres qui les composent, le poison qu'elle y fait circuler à chaque moment. Une préférence élève une querelle dans vos sociétés; l'amour-propre outragé ne manque pas la première occasion qui se présente de s'en venger. C'est assez d'une distinction marquée pour brouiller deux femmes à la mort. Un hommage, qui réfléchit trop d'éclat sur celui qui le reçoit, devient une pomme de discorde entre deux hommes qu'on avait toujours regardés comme de vrais amis. Une louange dispensée au mérite, à la vertu, à la modestie, à la probité, est dans l'instant obscurcie par un trait de satire, par un geste équivoque, par un silence de malice ; enfin, tout ce qui se rapporte au bien-être du prochain, tout ce qui peut concourir à sa satisfaction, tout ce qui contribue à lui rendre le fardeau de la vie plus agréable, plus doux, est, pour l'envieux, un coup de poignard qui le frappe mortellement. Point de sensibilité pour le bonheur de son frère ; il met, au contraire, toute son étude à troubler sa félicité. Point de sensibilité pour les peines qui surviennent à son frère, il s'intrigue, tout au contraire, pour lui en susciter de nouvelles ; il n'épargne ni soins, ni démarches, ni discours, pour semer les épines les plus cuisantes sous ses pas. Envieux! vous qui voudriez charger vos semblables de la haine de toute la terre, pour jouir du plaisir barbare de leur fermer tous les cœurs, je vous annonce celle d'un Dieu : *Plenos invidia, Deo odibiles.* (*Rom.*, I.) Entendrez-vous cette sentence sans frémir? Quand l'oracle ne serait pas aussi sérieux, aussi inévitable, ne devriez-vous pas, pour votre propre repos, renverser de son trône l'idole cruelle que vous encensez? Quel affreux vautour! quel noir serpent dans votre âme! Sans cesse déchirée, toujours agitée, tristement dévorée, elle ne goûte jamais les douceurs charmantes de la tendre amitié. Ces unions commencées par le rapport des humeurs, fomentées par une mutuelle estime ; ces liens que l'habitude forme, qu'une correspondance de services cimente ; ces nœuds que la confiance, la discrétion rendent chaque jour plus puissants et plus chers, l'envie ne se doute jamais des agréments dont ils embellissent nos jours, même les plus sombres et les plus mélancoliques. L'envie déchaîne, dans les vaines du jaloux, un feu de corruption qui le consume, le sèche, porte la destruction jusque dans les parties de son corps les plus solides, et le conduit à la mort par le chemin du désespoir : *Putredo ossium invidia.* (*Prov.*, XIV.) Envieux, l'étrange martyre que cette odieuse passion fait souffrir à tout votre être, devrait seul vous animer à la détester, vous encourager à la guérir ; en vous demandant la sensibilité pour les biens et les maux de vos frères, convenez que c'est à votre repos, à votre avantage que je travaille; que c'est à la paix de votre âme, et même à la conservation de vos jours que je veille. Que m'en revient-il à moi de vous faire rougir? N'est-il pas douloureux pour les ministres du Seigneur d'être forcés à tracer le tableau de la malice humaine? Sans l'espérance de toucher, de convertir, il nous en coûterait trop de démasquer nos semblables. Prenez aujourd'hui une résolution ferme de repousser tous les traits de ce mortel ennemi de votre bonheur. Hélas! peut-être demain serez-vous sa victime, si, dans l'instant,

vous ne vous mettez pas à l'abri de ses coups.

Achevons, mes chers frères. J'ai nommé l'avarice parmi les causes de l'insensibilité qu'on a pour son prochain, et je ne crois pas m'être abusé. Rien ne flatte, rien n'intéresse, rien n'occupe l'avare que l'insatiable cupidité d'accumuler. Son âme vénale, pour me servir des termes de l'Ecriture : *Hic animam venalem habet* (*Eccli.*, X), voit, sans frémir, l'iniquité qui peut l'enrichir. Son cœur sordide est fermé aux délicieuses agitations du sentiment, de la tendresse, de l'humanité. Tout ce qui l'entoure, tout ce qui l'approche, porte la terreur dans son esprit, le désordre dans ses sens : autant de personnes qui fréquentent sa maison sont autant d'ennemis concertés qu'il redoute : il en prête à tous les desseins; il en prend les impressions contre tous. Les liens les plus sacrés de la nature ne garantissent pas sa famille de ses soupçons, et souvent ne la sauvent pas de sa haine. La vue d'un indigent réduit aux extrémités les plus dures, ne l'attendrit pas; le spectacle d'un heureux le mortifie; il accuse celui-là de mauvaise conduite; ses désirs insensés engloutissent la fortune de celui-ci; il a peut-être causé les désastres du premier; il voudrait envahir l'opulence du second. Il a, sans cesse, de lugubres déclamations sur la misère des temps, à opposer aux besoins de ses frères; toujours des souhaits de malice, d'avidité, d'usurpation à exprimer, lorsqu'ils prospèrent et s'enrichissent. Tandis que pâle et livide, il dépérit dans la contemplation de son or inutile, c'est en vain que le bruit de la mort retentit autour de sa maison, dans son propre domestique; il n'est pas changé; c'est en vain que le triste spectacle des tombeaux s'ouvre à ses yeux; il ne songe pas à se dire à lui-même qu'il n'emportera dans les sombres demeures de l'éternité que la nudité, qui fut tout son bien au sortir du sein de sa mère : *Nudus egressus* est *de ventre matris suæ; nudus* revertetur. (*Job*, I.) Chaque homme, mes chers frères, a dans l'âme un endroit sensible : l'expérience de tous les jours nous garantit cette réflexion; qui sait frapper à ce but, est sûr d'attendrir. Tous les traits qu'on peut préparer s'émoussent sur l'avare : le marbre est moins dur que son cœur; je serais presque tenté de croire que les foudres de la justice éternelle viendraient éclater à ses pieds, qu'il n'aurait pas la moindre pensée de renoncer au fantôme qu'il se plaît à poursuivre : qu'il pourrait cependant s'épargner de maux, de cuisantes agitations! L'humanité suffit seule pour l'éclairer : qu'il soit docile à ses conseils. Est-il heureux? Interrogez ses yeux, son front, ses lèvres; ce sont autant de témoins qui déposent des scènes tragiques qui se jouent dans le secret de son intérieur. Pourrait-il encore prétendre au bonheur? La chose ne souffre aucun doute. Qu'il soit homme seulement; je veux dire, qu'il se souvienne qu'il est de même condition que son prochain infortuné; qu'à la mort il ne lui restera rien de plus qu'à ce malheureux qu'il refuse de plaindre et de soulager; qu'il comprenne, dans toute leur force, dans toute leur étendue, ces vérités constantes; bientôt il jouira de la seule félicité que l'homme puisse goûter dans son exil, de la consolation de procurer, dans tout ce qui dépend de lui, le bien de son frère; de tarir la source de ses peines, de dissiper le nuage de ses chagrins, de se faire respecter lui-même, d'entendre bénir son nom, d'apprendre que mille voix célèbrent, à l'envi, sa sensibilité, sa tendresse, ses bienfaits. La bouche du pauvre retentissait de plaintes contre sa férocité ; elle retentira d'éloges à sa gloire. L'heureux le méprisait, parce qu'il n'avait jamais regardé son éclat sans sentiment de jalousie, sans tentation de rapines : l'heureux s'empressera de lier avec lui un commerce d'estime et d'amitié, dès qu'il le connaîtra sensible. Voilà ce que la raison démontrera chaque jour à l'avare; ce qu'elle lui répétera dans tous les instants où sa criminelle passion n'obscurcira pas les lumières que le Créateur distribue à chaque mortel en naissant. C'est ainsi que tous réunis les uns aux autres par le sentiment le plus glorieux pour les hommes, un sentiment presque divin, nous combattrons, avec avantage, les monstres qui voudraient nous faire trahir la sensibilité que nous nous devons les uns aux autres : c'est de la sorte que nous nous encouragerons mutuellement à faire valoir les motifs augustes qui devraient éterniser parmi nous cette sensibilité trop rare de nos jours. Ils ne sauraient être plus respectables ces motifs : ils sont aussi anciens que le monde. Nous sommes tous enfants du même père : nous sommes tous sujets aux mêmes calamités, aux mêmes misères : nous avons tous besoin du même retour. Ce sont là des titres contre lesquels personne ne peut être admis à réclamer. Si l'insolence de l'orgueil, la noirceur de l'envie, l'iniquité de l'avarice s'efforcent de détruire des droits aussi naturels, aussi saints, c'est à nous à déclarer à ces monstres une guerre qui les bannisse pour jamais du milieu de nous.

PRIÈRE.

Dieu de toute charité, imprimez profondément ces précieuses dispositions dans nos âmes; qu'un amour de sensibilité ne fasse qu'un même cœur de tous les êtres que votre puissance a marqués de son divin sceau sur la terre, qu'elle a rapprochés les uns des autres, par les rapports les plus essentiels et les plus caractérisés. Rendez-nous ces beaux jours, ces siècles de tendresse, où les passions n'avaient aucun empire sur les sentiments que la nature nous inspire, et que votre loi nous prescrit; que notre sensibilité s'étende sur ceux mêmes d'un culte différent : hommes comme nous, rachetés du même sang que nous, ils ont des droits ineffaçables sur nos cœurs; ils vous appartiennent comme nous; ils ne nous sont point unis par la foi; ils doivent nous l'être

par la charité. Esprit-Saint, dispensateur de cette glorieuse vertu, de ce don immortel, embrasez mes auditeurs de cet aimable feu; qu'ils reconnaissent ce qu'ils se doivent les uns aux autres; que toujours chers les uns aux autres, ils entretiennent entre eux une paix inaltérable, une paix qui soit un présage assuré de la paix immuable que vous nous promettez dans l'éternité. *Amen.*

SERMON VII.

SUR LES TENTATIONS.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur. (*Matth.*, IV.)

Jésus fut conduit dans le désert par l'Esprit pour être tenté.

Le Dieu qui, du sein de sa gloire, était descendu sur la terre pour nous sauver, voulait éprouver tous nos maux, s'associer à toutes nos peines, ressentir toutes nos infirmités, partager tous nos travaux : il venait pour être notre modèle comme notre Libérateur. Il nous donne, en ce jour, l'exemple le plus frappant de cette double fonction; il permet à l'esprit de malice de l'approcher; il souffre qu'il ose, au milieu de la solitude, de la retraite et du silence, employer contre lui ses artifices, ses séductions : ***Ductus est Jesus in desertum, ut tentaretur.*** Vous savez, mes chers frères, avec quelle sagesse le divin maître repousse les traits du tentateur; de quelle confusion il le couvre par la solidité des réponses qu'il oppose à la vanité de ses offres, à la futilité de ses raisonnements. Tout est pour notre instruction dans cette surprenante histoire. Les tentations sont de tout état, de toute condition : chacun a les siennes; la vertu la plus pure, la plus confirmée, n'en est pas à l'abri. Point de chrétiens sans épreuves : première instruction. Il n'est personne qui ne puisse s'armer avec avantage, qui ne puisse combattre avec gloire, qui ne soit assez fort pour remporter la victoire : seconde instruction. Cependant combien de chrétiens qui tombent, avec ignominie, avec honte, tandis que, s'ils se livraient à leur force, ils pourraient triompher avec dignité, avec éclat? Combien sont sortis esclaves du démon, de ces attaques dont ils auraient pu remporter tout l'honneur et tout le prix? Jésus-Christ nous instruit aujourd'hui de la manière dont nous devons résister à la tentation; il nous éclaire sur les avantages que nous pouvons retirer de nos tentations : malheureusement nous ne savons pas profiter de ses leçons. Nos tentations multiplient nos vices : vous le verrez dans ma première partie. Nos tentations devraient multiplier nos vertus : seconde partie. Elles sont permises pour étendre nos triomphes : par notre propre faute, elles opèrent notre défaite. Je vous demande toute votre attention pour le détail.

PREMIÈRE PARTIE.

Le disciple de la croix ne représente pas dans l'indolence et l'inaction; il est appelé pour se faire une succession de triomphes par une succession de combats. Ce n'est qu'à la mort qu'il peut se flatter de jouir de ses victoires, sans crainte d'en voir flétrir l'éclat. Sur la terre, des ennemis qui cherchent sans cesse à le surprendre, des précipices ouverts sous ses pas, des piéges multipliés pour le tromper, des attaques vives et inopinées, tel est son destin. Tentations au dehors, tentations au dedans, tentations du monde, tentations des sens, tentations d'état, tentations de société, tentations de pensées, tentations de désirs; dans la piété même, tentations d'orgueil ou d'abattement; enfin, mes chers frères, le sort du chrétien, tant qu'il respire, est d'avoir continuellement des adversaires à repousser, à vaincre, des palmes à recueillir par un engagement suivi de travaux, de vigilance, d'efforts et de courage. Il est donc prouvé qu'il a des moyens toujours nouveaux de mériter par les tentations. Hélas! le plus souvent elles tournent à son déshonneur, à son opprobre. Ou on ne combat pas, ou on combat trop faiblement, ou on ne combat pas assez longtemps. On succombe par séduction, on succombe par mollesse, on succombe par dégoût. Voilà comment nos tentations multiplient nos iniquités. Je m'expliquerai davantage par la suite.

On ne combat pas; c'est ce que je nomme une chute de séduction. Comme si je disais qu'on n'apporte ni soins, ni précautions, ni prudence, ni réflexions, ni diligence, ni sagesse pour se garder des surprises du monde d'ennemis dont on est enveloppé. On court avec une sorte de complaisance au-devant des coups qu'ils préparent; on aide à sa propre défaite; on se livre dès qu'ils se montrent : ils n'ont que la peine d'enchaîner leurs lâches victimes; on laisse dominer dans son cœur tout ce qui peut concourir au triomphe des séducteurs et assurer sa propre perte : inclination pour le mal, penchant pour les plaisirs, suggestions du siècle, goûts de volupté, désirs de licence, vapeurs des passions, feux de concupiscence, exemples de corruption, modèles de perversité, révoltes de la chair; ce sont là les guides aveugles qu'on consulte, qu'on écoute, qu'on suit. La tentation s'élève; on n'a ni le temps, ni la force de se défendre; on est surpris, on est vaincu, sans avoir seulement imaginé qu'on pouvait et qu'on devait opposer une résistance qui rangeât la victoire de son côté. Tentations des grands : l'orgueil, la sensualité, la flatterie, l'opulence, la somptuosité, l'abondance, dangereux serpents qui croissent dans leurs berceaux, qui se familiarisent avec eux, dont ils boivent à chaque instant le poison, dont ils ne songent guère à prévenir la malice, dont ils échappent rarement les traits. Tentations des petits : avidité de fortune, soupirs de prospérité, murmures d'envie, transports de chagrins, fureur d'amasser, trames de fourberies, venin pernicieux qu'ils entretiennent, qu'ils fomentent au fond de leurs cœurs dont ils se nourrissent sans cesse, qui devient le

flambeau de toutes leurs actions, de toutes leurs démarches, et la cause toujours subsistante de leurs chutes. Tentations de la jeunesse : feux de cupidités qu'elle laisse enflammer dans son imagination, dans son sang ; compagnies de libertins où elle s'engage; association de débauche où elle se trouve ; discours d'indécence qu'elle encourage ; peintures de vices qu'elle applaudit; lectures d'impudicité qu'elle dévore; impressions de lubricité qu'elle réalise ; sources funestes où les ennemis de son salut puisent des secours toujours nouveaux pour la pousser dans l'abîme et multiplier ses iniquités. Tentations de la vieillesse : images d'un libertinage qu'elle devrait détester, qu'elle emploie vainement à fondre les glaces dont le froid des années a rétréci tous ses sens ; désirs effrénés qu'elle ne peut plus manifester que par un langage qui l'est davantage encore ; tableaux d'impudence dont elle rassasie des yeux que la mort va bientôt fermer ; cercles de voluptueux qu'elle rassemble pour savourer encore l'infamie de ce qu'elle appelle ses beaux jours; elle ne tient plus à l'habitude physique du mal ; le goût du mal est encore tout-puissant dans son cœur; l'ennemi du salut profite de cet avantage ; les progrès du déréglement ont avancé ceux de l'âge ; la dernière heure de la vieillesse sonne, qu'elle n'a pas encore songé que c'est un devoir pour l'homme, et surtout pour l'homme chrétien, de résister à la tentation. Tentation d'un sexe qui semble disputer à l'Eternel les hommages et l'encens des mortels : propos séduisants recueillis avec complaisance ; éloges flatteurs réfléchis avec vanité; soins prévenants reçus avec ardeur; empressements vifs et particuliers goûtés avec délices ; entretiens de mollesse qui remuent tous les ressorts des passions ; serments de servitude et d'idolâtrie qui séduisent, qui gagnent, qui corrompent. Le pas est fait vers le crime ; il est consommé, sans qu'on se soit seulement aperçu qu'on a préparé soi-même son propre malheur.

Pourquoi, mes chers frères? Parce qu'on ne résiste pas du premier moment ; qu'on ne reconnaît l'appât que lorsqu'il est trop tard pour l'éviter ; parce qu'on se livre sans résolution ; qu'on est abattu lorsqu'il faudrait combattre. On court, on vole, pour ainsi dire, au-devant des coups que l'ennemi médite. Son triomphe est infaillible, et souvent les pertes qu'on fait sont impossibles à réparer. On voit une terre couverte de roses, milles fleurs l'embellissent ; elles semblent renaître sous les pas qui les foulent ; un ciel qui paraît pur leur prête des charmes qu'on se plaît à remarquer ; on n'oserait seulement penser que cette terre recèle des milliers de monstres qui échappent aux regards, et qui, tout petits qu'ils sont, dévorent ceux qui sont assez imprudents pour l'habiter. On s'y plaît; on y périt malheureusement : *Terra hæc devorat habitatores suos.* (*Num.*, XIII.) Voulez-vous, chrétiens, vous arracher à des périls si pressants? Armez-vous comme le fort d'Israël ; revêtez le bouclier de la foi ; rappelez-vous que toute votre vie ne doit être qu'un armement continuel contre les adversaires qui veillent à tous les instants pour vous surprendre et vous enlever les avantages qui peuvent vous encourager. Chacun de vos jours doit être marqué par quelques combats, dont la gloire soit pour vous, la honte pour votre ennemi ; c'est le moyen que vous a donné votre libérateur, de vous associer aux couronnes qu'il a remportées sur le lion rugisssant qui met tout en usage pour vous perdre : *Militia est vita hominis super terram.* (*Job*, VII.) Ne vous méfiez pas de vous-mêmes ; vous serez toujours assez forts avec le secours de votre divin maître ; il vous l'a promis. C'est pour vous assurer de ses faveurs qu'il n'a pas dédaigné d'être lui-même tenté; il voulait faire sentir à notre commun ennemi, comme dit saint Augustin, qu'il est notre protecteur, notre soutien, notre défenseur, notre guide dans les circonstances où les tentations viennent nous attaquer : *Tentatus est Christus, ne vincatur a tentatore christianus.* Méritez qu'il soit à vos côtés ; combattez si vous voulez qu'il combatte avec vous, qu'il triomphe pour vous, et qu'il vous compte comme vertus les victoires qu'il remporte pour vous.

Malheureusement la plupart des chrétiens ne se conduisent pas par ces règles. On se défend si mollement, que l'ennemi ne tarde pas à s'assurer les succès les plus complets. Les cœurs faciles, les caractères efféminés, les âmes simples, les courages téméraires tombent ordinairement dans cette faiblesse. On ne se méfie pas assez du germe de perversité dont est infectée la masse de notre criminelle filiation. On s'assure trop sur la trompeuse tranquillité de ses sens ; on connaît trop peu les ressources de révolte et de trahisons qu'ils offrent au tentateur. Le moment arrive. On se croit plein de vigueur, parce qu'on est plein d'audace. Le premier choc est le premier témoignage de la plus imprudente pusillanimité. On sent d'abord certaine répugnance ; il s'élève des remords ; de pieuses réflexions retiennent quelques instants ; les impressions du christianisme se réveillent ; les maximes d'une éducation religieuse disputent le terrain ; la conscience souffre. On prend tout cela pour un héroïsme décidé. Qu'arrive-t-il ? Les objets sont présents ; ils sollicitent, ils éblouissent, ils étonnent, ils subjuguent. Le vice se montre paré de ses faux charmes ; la chair se soulève, le sang s'enflamme ; mille fantômes de plaisirs enivrent l'imagination ; l'esprit s'aveugle, l'âme se livre ; on n'a plus la force, on n'a plus le pouvoir, on n'a même plus la volonté d'approfondir l'illusion ; enfin, après une molle résistance, on se laisse entraîner, on succombe ; on ne se reconnaît qu'après la chute la plus honteuse, la plus fatale défaite. C'est ainsi que l'inconsidérée Dina court à la perte de son honneur et de sa gloire ; c'est

ainsi que David devient dans un instant adultère, homicide et ravisseur; c'est ainsi que Salomon fait divorce avec cette sagesse profonde qui lui conciliait l'admiration de son peuple, et consacrait son nom parmi les nations les plus étrangères; c'est ainsi que le prince des apôtres donne dans le prétoire le scandale du mensonge le plus criminel; c'est ainsi qu'un monde de jeunes insensés sont entraînés chaque jour du libertinage de paroles à celui des mœurs; c'est ainsi qu'ils passent par degrés du jeu à la débauche; de la débauche à la corruption; de la corruption à la lubricité; de la lubricité à la ruine de leur tempérament, de leur fortune, de leurs jours, et, pour comble d'infamie, de leur salut. Car remarquez, s'il vous plaît, qu'il arrive très-rarement qu'ils conservent assez de christianisme et de probité pour abjurer à la mort leurs dissolutions, et réparer les torts qu'ils ont avec leur prochain. Je ne puis donc vous faire trop réfléchir sur cette triste vérité, mes chers frères. On combat trop faiblement dans les tentations; on succombe par mollesse. C'est de la sorte que ces idoles de chair, vaines d'une beauté que chaque moment dégrade, deviennent d'infortunées victimes du premier impudent qui veut employer son esprit, son manége, ses talents pour les surprendre et les déshonorer; c'est de la sorte que cet homme, avide de richesses, les recueille aux dépens de sa religion, de sa conscience et des lois; c'est de la sorte que l'ambitieux, qui veut absolument percer, parvient à étouffer toutes voix qui réclament contre les moyens qu'il emploie pour s'élever. Chrétiens, que la tentation poursuit, n'ayez ni trop de sécurité, ni trop de défiance: l'un et l'autre vous seraient également funestes. Avec trop de sécurité on ne combat pas; avec trop de défiance on combat mollement. Vous devez combattre; vous ne devez combattre que pour vaincre. Vous avez assez de ressources pour triompher; ayez seulement assez d'assurance pour les mettre en usage. Votre législateur a placé tous les secours à votre portée; il ne faut qu'un peu de résolution pour fixer la victoire sous vos étendards. Etes-vous tentés de vous plonger dans tous les plaisirs du monde, de suivre ses dogmes de voluptés, d'adopter ses principes d'impuretés, ses délires de passions, ses maximes de rapines, ses conseils d'injustice? Dites-vous à chaque quart d'heure que le bonheur du ciel doit être votre terme, et que les oracles du ciel excluent de ses miséricordes les hommes pervers dont le cœur est ainsi corrompu? *Neque fornicarii, neque adulteri, neque molles, neque rapaces regnum Dei possidebunt.* (I *Cor.*, VI.) Etes-vous tentés de vous faire une fortune qui vous égale aux plus puissants de la terre, qui vous rapproche du trône des souverains, qui vous procure même un sort plus doux que la condition de ces dominateurs de nations? Etes-vous tentés de bouleverser un Etat, de changer sa constitution, ses lois, pour réduire un peuple, jaloux de sa liberté, à baiser servilement le sceptre appesanti de sa tyrannie? Dites-vous que l'empire du monde entier n'est pas digne des vœux du chrétien; qu'il a des projets plus vastes à former; que l'éternité lui présente un bien plus glorieux à conquérir; que tout est perdu pour lui s'il perd son âme? *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur.* (I *Cor.*, III.) Etes-vous tentés d'étaler aux yeux de vos semblables le luxe, la somptuosité, la pompe, la magnificence de ces parures, qui presque toujours excitent les murmures de l'envie, et quelquefois fournissent des armes à la calomnie? Dites-vous que peut-être bientôt ce corps que vous idolâtrez n'aura qu'un étroit espace de terre pour apanage, la corruption pour partage, de vils insectes qui le dévoreront pour tout ornement? *Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes.* (*Isa.*, XIV.) C'est par des pensées aussi salutaires qu'on vient à bout de ses tentations; c'est ainsi qu'on combat avec fruit.

Ce n'est pas tout encore, mes chers frères, il faut combattre constamment. Le chrétien se chagrine, se peine dans ces tentations: elles le fatiguent, elles l'abattent: on ne combat pas assez longtemps; on succombe par dégoût: et voilà comment les tentations, permises pour multiplier nos palmes, multiplient, par notre inconstance, les liens de notre esclavage dans le péché. Dégoût de la vertu: elle paraît si rigoureuse, si austère, la route dans laquelle il faut marcher, pour la suivre, si rebutante, si difficile: on succombe par dégoût. Ce n'est pas assez de se montrer fort et puissant dans une circonstance, dans une occasion; il est besoin d'une tension continuelle de cœur, d'esprit, de volonté, de désirs, d'actions, de pensées: point de relâche. Après une victoire sanglante, on laisse ce militaire fatigué se reposer sur ses lauriers; il peut, du moins, envisager une saison, dont le loisir lui donne le temps de se remettre de ses travaux. Hélas! une activité toujours nouvelle doit remplir tous les instants de la vie d'un chrétien: la tiédeur, l'indolence, l'inaction, sont des iniquités; dont son chef menace de le punir. Qui pourrait soutenir un fardeau si pénible, sans plier sous le poids? Ainsi raisonne le lâche chrétien: il s'abandonne à la tentation; il en est la victime. On succombe par dégoût: dégoût redoublé par les artifices et les ruses du tentateur; plus ardent à consommer notre perte, que nous ne sommes courageux à repousser ses efforts, rien ne le rebute: nous le chassons dans le moment; il reparaît le moment d'après. Nous n'avons aujourd'hui que ce seul adversaire; nous sommes victorieux; nous nous applaudissons. Veillons, mes chers frères, veillons avec prudence: le cruel rassemblera demain sept esprits plus méchants, plus acharnés encore que lui, pour nous livrer des assauts, dont notre vigilance seule peut nous sauver. Etrange acharne-

ment, qui rebute, qui décourage une infinité de disciples de la croix : c'est un accablement trop révoltant pour eux d'avoir, sans cesse, les armes à la main, d'être, sans cesse, dans des agitations de transes, de frayeurs, d'alarmes, de vigilance, d'inquiétudes, de résistance : le tentateur remarque bientôt ce honteux refroidissement ; il saisit ce faible habilement ; il redouble d'efforts : le chrétien résiste mal, ne résiste plus, il est subjugué ; il reçoit le joug : le triomphe est pour son ennemi. Un peu de réflexion, mes chers frères, vous inspirerait cette noble audace, cette valeur sage, qui sont, l'une le présage, et l'autre le gage de la victoire. Vous seriez confus de trouver plus d'adresse, plus de fermeté, plus de constance dans le tentateur pour vous faire tomber, que vous n'avez de persévérance à vous garantir de l'ignominie de ses coups. Ce seul sentiment ferait passer dans vos âmes une intelligence de précautions, qui rendrait inutiles toutes les tentatives de votre adversaire. Heureux chrétiens, songez donc qu'un ange tutélaire veille pour vous; il veille à vos côtés : celui qui voit tout, qui peut tout, qui pourvoit à tout, qui sait le nombre des cheveux qui s'échappent chaque jour de votre tête, lui a confié la garde de vos mœurs, de votre religion, de votre âme, de votre salut : il dirigera vos démarches, il éclairera vos bonnes résolutions; il ranimera votre ardeur, si vous laissez paraître quelque désir d'être vainqueur : en un mot, il vous garantira des précipices qui s'ouvrent souvent sous vos pas : *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (*Matth.*, IV.) C'est-à-dire, heureux chrétiens, vous avez dans votre Dieu le père le plus tendre, un père à qui vous êtes aussi chers que l'œil de sa providence lui est précieux ; qui connaît toute la noirceur, toute la méchanceté des ennemis qui vous assiégent de toutes parts; un père sensible, qui ne vous imputera pas des chutes que vous n'avez pu ni craindre ni éviter ; un père prévoyant, qui, du moment de votre raison, vous a lui-même armés pour les combats les plus épineux, les attaques les plus difficiles : frappez, il aidera vos soins ; redoublez, son bras sera votre défense, votre sûreté : ne vous dégoûtez pas, ne vous abandonnez pas à de vaines terreurs ; ne vous étonnez pas des assauts réitérés que vous livrera votre ennemi ; ce père magnifique, le plus juste rémunérateur, vous promet les couronnes les plus glorieuses : *Luctamini, adjuvabo : vincite, coronabo.* C'est la pensée du grand Augustin, et c'est la doctrine de nos livres saints qu'il développe ; c'est la morale de notre divin maître que je vous répète après lui. En faut-il davantage, mon cher auditeur, pour réveiller toutes les puissances de votre âme, et les opposer à celles de vos tentateurs ? Ne nous faisons pas illusion par rapport à nos tentations, ce sont elles qui multiplient nos iniquités ; et c'est bien par notre propre faute : on ne combat pas ; on combat faiblement ; on ne combat pas assez persévéramment. La séduction, la mollesse, le dégoût se joignent à nos adversaires ; la victoire est pour eux, toute la honte pour le chrétien. Vous venez de l'entendre. Nos tentations devraient cependant multiplier nos vertus.

SECONDE PARTIE.

Après avoir montré que nos tentations multiplient nos vices, j'ai ajouté qu'elles devraient, tout au contraire, multiplier nos vertus ; qu'elles sont permises par le souverain Modérateur de toutes choses pour accumuler nos vertus. Je veux dire, mes chers frères, qu'elles sont pour le sage chrétien des monuments de la tendresse d'un Dieu, des preuves les plus convaincantes de son amour : c'est pour vivifier le nôtre, pour épurer le nôtre, qu'il souffre que l'ange de désobéissance et d'orgueil s'acharne, si j'ose m'exprimer de la sorte, contre nous : *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* (*Tob.*, XII.) Ce sont des moyens fournis à chacun de nous pour mériter auprès de celui qui nous tient compte même d'une simple bonne volonté, pour nous faire recueillir de ces palmes qui ne se flétrissent jamais; pour nous assurer des couronnes permanentes dans l'éternité : je dis, en un mot, que nos tentations sont autant, ou peuvent devenir autant de gradations à la vertu, à la perfection, à la sainteté, lorsque nous leur opposons les armes du jeûne et de la mortification ; les armes de la vigilance et de l'oraison ; les armes de la foi et de la résignation. Tel est le bouclier dont le fidèle disciple de la croix doit se couvrir : c'est par cette conduite qu'il se rendra digne des bénédictions de son Dieu, par les insinuations qu'avaient imaginées ses ennemis pour le perdre dans les bonnes grâces de cet Etre miséricordieux.

Ouvrons, mes chers frères, les annales de notre divine religion ; commençons par son oracle et son chef ; suivons les fastes des saints connus ; feuilletons les monuments authentiques qui nous restent, des combats, des victoires de ces héros, l'honneur et la gloire du christianisme. Le jeûne et la mortification sont les premiers traits dont ils repoussent ceux de la tentation. C'est par un jeûne de quarante jours que Jésus-Christ nous donne un modèle de résistance célèbre dans l'évangile de ce jour. C'est par les jeûnes les plus austères, les plus rigoureuses macérations, que le docteur des gentils repousse l'ange de Satan, qui cherche à glisser son poison dans ses veines, son impudence dans son cœur. C'est par des abstinences continuelles, des austérités qui feraient horreur au chrétien efféminé de nos jours, que les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Pélagie, les Thaïs, les Jérôme, les Arsène, les Dominique, les François, les Jean de la Croix, les Thérèse, et tant d'autres, triomphent d'une chair rebelle, repoussent les adversaires de leur salut, se défendent des illusions du monde, des fantômes de leur imagination, de la vivacité de leurs sens du déréglement de leurs

désirs, des séductions de la volupté, de la contagion du mauvais exemple, remportent en un mot, autant de victoires qu'ils livrent de combats, qu'ils soutiennent d'attaques. Seriez-vous moins tentés qu'eux, vous qu'on voit employer si rarement les ressources dont ils se sont servis si constamment? Malheur à vous si vous ne connaissez pas vos ennemis, ils se cachent, sans doute à l'ombre de votre imprudente sécurité, ou bien ils ne se montrent plus, ils ne sont plus à redouter, ils ne menacent plus, parce que vous êtes déjà vaincus; qu'il y a déjà longtemps que vous supportez sans murmurer les chaînes de l'esclavage dans lequel ils vous ont réduits. Me tromperais-je moi-même dans mon jugement? Seriez-vous plus forts que ces saints que je viens de nommer, qu'un nombre d'autres illustrés par l'éclat et la dignité de leurs triomphes? Ne vous faudrait-il que le moment d'apercevoir l'approche de l'ennemi pour le repousser, et lui faire perdre le courage de jamais vous combattre? Ah! mes chers frères, vous êtes de même nature que ceux qui vous ont précédés dans les voies du salut: même chair, mêmes infirmités; comme eux, tout ce qui vous environne est conjuré contre vous: tout est tentation. Jeunesse, votre âge, votre tempérament, le feu qui pétille dans votre sang, les passions qui se montrent sous l'aspect le plus délicieux, le plus séduisant. Vieillesse, le tableau de ces années de pétulance dont la concupiscence, l'égarement, l'indocilité, la licence ont été les instituteurs, qui vient réveiller, et le souvenir du crime dans votre imagination, et le regret de ne pouvoir plus le commettre dans votre cœur. Femmes du monde, la mollesse, la vanité, l'ivresse des spectacles, l'oisiveté: voilà vos ennemis, fiers des avantages qu'ils ont remportés tant de fois, ils ne songent qu'à vous gouverner selon leurs caprices aveugles, il y a tout à craindre pour vous, si vous ne faites pas usage des forces que les premiers chrétiens ont employées avec tant de succès. On en a vu succomber de plus fermes, de plus éprouvés que vous. Ne vous glorifiez pas de quelques faibles résistances qui, peut-être, sont plutôt des artifices de vos adversaires, que des sûretés de votre courage; vous devez combattre sans relâche, parce que vous êtes poursuivis à tout instant. Le tentateur se masque quelquefois; il n'en est que plus terrible: redoutez jusqu'à son sommeil. Ne perdez pas de vue l'étendard sous lequel vous devez combattre: pensez souvent qu'un guerrier armé par Jésus-Christ n'est digne de lui qu'autant que sa vertu s'épure et se multiplie dans les combats: *Labora sicut bonus miles Christi.* (II *Tim.*, II.) Ne rougissez point d'humilier votre chair par les abstinences et les mortifications. Serait-elle plus soumise que celle du plus saint des rois d'Israël? Vous le savez, il se dérobait à la foule de ses courtisans; il allait déposer dans le silence le pompeux appareil du trône; l'austérité du cilice succédait à l'éclat de la pourpre: il châtiait les révoltes, les erreurs, les accès d'une chair toujours plus intraitable, à proportion de ce qu'elle est plus flattée, par les jeûnes les plus rigoureux: *Induebar cilicio; humiliabam in jejunio animam meam.* (*Psal.* XXXIV.) Auriez-vous moins de surprises à éviter que lui? Cette chair que vous refusez de courber sous le joug nécessaire de la pénitence, serait-elle plus pure que celle d'un Jean-Baptiste? Je ne vous crois pas encore assez orgueilleux pour le prétendre. Nous n'exigeons pas ces phénomènes d'austérités dont il fut le modèle: nous vous demandons ce que vous pouvez, ce que vous devez; que vous preniez exemple sur celui que Jésus-Christ vous donne dans l'évangile de ce jour; que vous portiez la mortification de ce divin maître sur votre corps; que vous opposiez à l'adversaire de votre salut les traits dont il s'est servi lui-même pour le confondre; enfin, que vous conceviez qu'il a moins voulu combattre que vous enseigner les armes que vous devez employer pour vaincre.

Aux jeûnes, aux mortifications qui vous sont recommandés dans vos tentations, joignez la vigilance et l'oraison: par cette méthode, vous devenez plus puissants contre vos tentateurs; vous avez plus d'avantage pour tourner leurs efforts contre eux-mêmes. Il serait inutile de vous détailler ici la valeur et l'efficacité de cette sorte de secours, il suffit de dire que c'est le Sauveur lui-même qui nous assure de la puissance de ces précieuses armes: il a prévu toutes nos misères; il a pourvu à tous nos besoins: il connaissait nos ennemis, il nous a ménagé des forces contre eux. Leur malice, leur adresse, leurs suggestions, leurs embûches, leur art, leur fausseté, rien n'échappe à son immense pénétration; il ne nous laisse pas à découvert vis-à-vis d'eux; sa bonté, sa tendresse nous ménagent des abris sûrs contre leurs coups: veillez et priez, nous dit cet adorable protecteur, les tentations ne peuvent rien contre vous: *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.* (*Matth.*, XXVI.) Veillez, chrétiens, veillez au dedans de vous: sur votre cœur, pour qu'il ne soit pas surpris, qu'il ne soit pas séduit, qu'il ne se corrompe pas; sur vos pensées, afin qu'elles ne s'égarent pas, qu'elles ne s'occupent pas d'illusions dangereuses, qu'elles ne se repaissent pas des folies du siècle, des mensonges de l'orgueil, des trompeuses douceurs des plaisirs; sur votre volonté, qu'elle ne se livre pas à cette odieuse inconstance qui se termine presque toujours par rester dans la voie de perdition; qu'elle ne soit pas, tantôt à Dieu, tantôt à ses ennemis; aujourd'hui toute à la religion et à la piété, demain, sans réserve, à la dépravation et à l'infidélité; que, corrigée de ses caprices, de ses déréglements par votre attention et vos soins, elle ne prenne loi que de celui

qui vous appelle au salut. *Vigilate* (*Marc.*, XIV) : veillez sur vous, sur des sens toujours prêts à se révolter contre l'esprit, à tout tenter pour le subjuguer, à captiver ses jugements, à le mettre de moitié de leurs iniquités : veillez sur une chair qui ne cherche qu'à satisfaire ses appétits, ses goûts, ses sensualités. Couvrez du bandeau de la modestie des yeux qui peuvent, dans un instant, recueillir tout le feu d'une passion illicite, et porter l'embrasement le plus cruel dans vos âmes : une seule étincelle suffit souvent pour causer un incendie dont on répare difficilement les désastres. Veillez, mes chers frères, veillez autour de vous : l'adversaire de votre salut s'aide contre vous de tout ce qui vous environne ; il cherche à mettre dans ses intérêts tout ce qui vous approche ; à la tête des ennemis qu'il vous suscite, il les conduit, il les encourage, il les conseille, il les commande, et en même temps agit de concert avec eux : c'est le monde ; ce sont ses grandeurs, ses joies, ses pompes, ses amusements, ses prospérités, ses fêtes, qu'il fait valoir pour se faire sur vous le même empire qu'il a pris sur ce monde, son adorateur et son esclave. Ce sont vos amis, vos sociétés, vos engagements, vos liaisons, vos proches mêmes, dont il se sert pour s'insinuer auprès de vous, sans vous effrayer, pour vous gagner à lui, sans que vous puissiez vous en apercevoir : *Inimici hominis domestici ejus.* (*Matth.*, X.) Chrétiens, dans vos tentations, aidez-vous de la prière : *Orate.* (*Marc.*, XIV.) Priez celui qui reçoit, avec attendrissement, les vœux de la tendresse, de la crainte, de l'humilité ; celui qui sait aider notre faiblesse, qui peut tout, avec le secours duquel vous-mêmes vous pouvez tout, de fortifier votre courage, de vous inspirer tout celui dont vous avez besoin, de vous instruire des occasions essentielles de le mettre en usage, de vous combler de ces grâces toujours agissantes, toujours reproduites, qui mènent de victoire en victoire ; de vous éclairer sur les embûches du tentateur ; en un mot, de ne pas permettre qu'il vous enchaîne jamais au char de son audace : ***Et ne nos inducas in tentationem.*** (***Matth.***, **VI.**) Voilà, mes chers frères, comment un véritable chrétien vient à bout de convertir, à son honneur et à sa gloire, des tentatives qui semblaient d'abord devoir tourner à sa honte et à son opprobre. C'est par une semblable conduite qu'il se rend, chaque jour, plus agréable au tendre protecteur qui veille sur ses pas ; qu'il se ménage ses faveurs, sa miséricorde, son attention ; qu'il mérite de nouveaux bienfaits ; qu'il acquiert de nouveaux droits à des triomphes plus éclatants, plus solennels ; qu'il ajoute, à chaque moment, de plus riches fleurons à sa couronne. C'est ainsi que le pieux disciple de Jésus-Christ, se perfectionne de jour en jour dans l'infirmité ; qu'il consomme sa course avec avantage, avec dignité ; qu'il trouve comme un autre saint Paul, à la fin de sa carrière, des récompenses de justice et de félicité. Si dans vos tentations vous pensiez sérieusement à ce que vous perdez, si vous êtes vaincus, à ce qui doit payer vos efforts, si vous êtes vainqueurs, je suis persuadé, mes chers frères, que vos combats seraient autant de trophées d'humiliations pour vos ennemis. S'ils osaient paraître quelquefois encore, ce serait pour rendre hommage à votre valeur, et se convaincre que leur faiblesse est aussi décidée que leur malice est noire. Ne vous plaignez donc pas si vous succombez ; rentrez en vous-mêmes : la source de votre ignominie est dans votre propre cœur. Il me reste à vous proposer une dernière pratique, qui n'est ni moins sûre, ni moins éprouvée pour être victorieux dans les tentations, pour vous faire un mérite des tentations que le Seigneur permet qui vous arrivent.

Montrez une fidélité de résignation qui vous assure sa protection : faites-vous de la foi un rempart, dont la vue seule soit capable de décourager vos ennemis. Je veux dire, mes chers frères, que vous ne devez pas vous alarmer mal à propos. Une tentation n'est pas un péché : c'est le consentement qui fait le crime. Le Sauveur lui-même a été tenté. Quel est celui d'entre nous, comme parle saint Jérôme, qui peut s'assurer de franchir la mer orageuse de cette vie, sans éprouver la même tempête, sans ressentir quelques secousses des flots tumultueux de la tentation ? *Si Salvator tentatus est, quis potest esse securus intentatum se vitæ hujus maria transire?* Dans les tentations, mon frère, ne laissez pas aller votre âme au trouble, à l'agitation, au chagrin, à l'abattement, à la tristesse ; elle pourrait passer facilement du désordre au désespoir : plusieurs d'entre vous reconnaissent, sans doute, cette vérité dans le secret de leurs cœurs : plusieurs, peut-être, fussent devenus d'infortunées victimes de leurs tentations, sans la main charitable qui les a soutenus, sans le guide éclairé qui les a conduits. C'est souvent par le noir des idées désespérantes dont il nous fatigue, que l'ennemi du salut vient à bout de nous subjuguer. Il étonne, il effraye, il poursuit, il grossit les fantômes d'horreur dont il remplit l'imagination ; il profite du moment où la raison, tout étourdie, ne juge plus ou ne juge pas sainement ; il frappe le dernier coup, le coup de désolation et de mort. Dans ces tristes moments, humiliez-vous devant votre Dieu ; présentez-vous au Seigneur dans une parfaite résignation aux épreuves qu'il vous envoie : c'est un fléau ; bénissez la main qui se fait sentir ; c'est un feu dont il vous épure pour vous perfectionner, pour vous rendre plus dignes de sa tendresse et de ses couronnes ; adorez ses desseins pour votre sanctification. Par là vous déconcertez le tentateur : ses piéges, ses artifices tournent contre lui ; vous vous ménagez des moyens infaillibles de remporter les plus glorieuses victoires. Pour les assurer d'une façon plus solide encore, aidez-vous des lumières de la foi dans vos tentations : *Resistite fortes in fide.* (I *Petr.*, V.) A

l'exemple de votre divin maître, opposez ses dogmes, sa doctrine, ses préceptes, ses rapports aux prestiges, aux illusions, aux surprises, aux séductions de votre irréconciliable adversaire. Comme lui, puisez dans nos livres saints ces traits lumineux qui éclairent, qui percent, qui confondent la fausse sagesse que l'esprit de malice semble lui-même dériver de cette source auguste. Faites valoir, comme ce suprême docteur, le véritable sens, la saine intelligence des oracles des deux testaments, contre les interprétations trompeuses et illusoires dont votre ennemi les enveloppe pour flatter vos passions : *Falsas de scripturis sagittas, veris frangit scripturarum clypeis.* De quelque côté qu'il vous tente, quelques mesures qu'il concerte, quelque ressort qu'il fasse agir, quelque charme qu'il mette en œuvre, quelque bonheur qu'il vous propose, quelques délices dont il vous flatte, quelque satisfaction qu'il vous promette, quelque contentement qu'il fasse envisager à vos désirs, de quelques spécieuses excuses qu'il couvre vos déréglements, quelques prétextes qu'il donne à vos cupidités, de quelque voile qu'il couvre vos emportements, vos violences, votre injustice, votre ambition ; répondez-lui avec force, avec fermeté, avec courage, avec persévérance : retire-toi, malheureux, tu ne m'abuseras pas ; je connais et mes devoirs et ta méchanceté : il est écrit que je ne t'écouterai pas, que je ne te croirai pas, que je dois me méfier de tes belles paroles ; que je dois craindre tes adulations, redouter tes dons, fermer mon cœur au poison de tes enchantements : *Vade retro, Satanas : scriptum est.* (*Matth.*, IV.) Ce fut ainsi que le Rédempteur de la terre se délivra de l'odieuse présence de ce monstre, qui, tout cruel qu'il est, ne pouvait rien contre lui ; c'est ainsi qu'il vous enseignait à vous munir contre ses tromperies d'une manière si sage, qu'il ne pût jamais abuser de votre bonne foi et de votre facilité. Connaissez donc une bonne fois vos obligations, chrétiens : consultez la conduite de Jésus-Christ dans l'Evangile de ce jour; il les y a rassemblées de la manière la plus distincte : il n'a permis au tentateur de l'approcher que pour vous apprendre comment vous pouviez faire succéder la protection et le ministère des anges à toute l'audace et l'effronterie des tentations. Vous ne m'accuserez pas, mes chers frères, d'avoir caché le remède à vos malheurs, en vous retraçant le tableau de vos infortunes. Je vous ai montré la source de vos iniquités, il est vrai; je vous ai développé, en même temps, le secret certain de grossir vos mérites. Si j'ai prouvé que vos tentations multiplient vos crimes, parce que vous vous abandonnez à la séduction, à la mollesse, au dégoût ; je vous ai appris comment elles peuvent multiplier vos vertus, en leur opposant le jeûne et la mortification, la vigilance et l'oraison, les armes de la foi et de la résignation. Vous serez toujours victorieux sous de pareils auspices : vos couronnes sont déjà préparées : vous en jouirez avec une félicité dont l'ardeur sera proportionnée à la vivacité que vous aurez fait paraître dans vos combats.

PRIÈRE.

Ce n'est que par votre secours et vos grâces que nous pouvons triompher, ô mon Dieu! Nous serons toujours victimes de nos ennemis, si vous n'aidez nos efforts. C'est pour solliciter vos bontés que vous nous voyez prosternés devant vous. Vous êtes trop bon et trop juste pour souffrir que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Vous êtes trop compatissant et trop tendre pour nous refuser les armes qui nous sont nécessaires pour repousser nos tentations. Nos chutes sont donc, Seigneur, de nouveaux témoignages de notre malice ou de notre indignité par rapport à vos miséricordes et à vos bienfaits. Mettez d'autres sentiments dans nos cœurs : corrigez-les de leur témérité, de leur injustice, de leur mollesse. Protégez-nous contre ce monde d'ennemis qui nous environnent : défendez-nous de leurs embûches, de leur méchanceté : animez-nous à les combattre avec ardeur, avec constance, pour mériter et recevoir un jour la palme de gloire que votre amour réserve aux vainqueurs. *Amen.*

SERMON VIII.

SUR L'INSTITUTION DU CARÊME.

Cum jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV.)

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim.

Le Sauveur de la terre dans le recueillement et la retraite ; le Sauveur de la terre dans la mortification et la pénitence ; le Sauveur de la terre dans la langueur et l'épuisement ; le Sauveur de la terre dans l'indigence et le besoin, par l'austérité du jeûne le plus rigoureux et le plus exact ; en un mot, le Sauveur du monde dans tout l'affaiblissement de l'abstinence, dans toutes les souffrances de la faim et de la soif : *Cum jejunasset quadraginta diebus*, etc. Tel est, mes chers frères, le spectacle que nous offre aujourd'hui l'Eglise, dans la lecture de l'Evangile. C'est un modèle si saint, si parlant, qu'elle cherche à vous disposer aux pieuses rigueurs de la solennité que nous commençons. Temps précieux de miséricorde et de grâce ! hélas ! ne sera-t-il pas, pour plusieurs d'entre vous, un temps d'anathème et de condamnation? Nous comptons à peine les premiers jours d'abstinence : peut-être sont-ils déjà marqués par des murmures? Plusieurs d'entre vous sont peut-être déjà découragés des travaux et des peines du carême. Chrétiens, n'êtes-vous pas pécheurs? Vos murmures sont donc des crimes; ne devez-vous pas être pénitents? Votre découragement est donc une iniquité. Il faut vous éclairer sur le précepte : cette méthode corrigera peut-être vos dégoûts. C'est une institution sainte ; c'est une institution salutaire. C'est une institution sainte ; nous devons la considérer avec respect : première

partie. C'est une institution salutaire; nous devons la remplir avec amour : seconde partie. Voilà tout mon dessein : puisse-t-il occuper assez votre attention pour toucher vos cœurs!

PREMIÈRE PARTIE.

Toute pratique qui nous anime de l'esprit de Jésus-Christ, qui nous conduit à l'accomplissement des préceptes de Jésus-Christ, qui peut nous attirer les bénédictions et les grâces de Jésus-Christ, est, sans doute, une pratique sainte, digne de la vénération, de l'attachement, de la religion de tout bon chrétien. Or, telle est précisément l'idée que nous devons avoir, et la seule que nous puissions prendre de l'institution du carême : je vais m'expliquer davantage; je développerai successivement les sentiments de respect et de piété que vous devez à une coutume qui serait précieuse par elle-même, quand elle n'aurait que son ancienneté pour tout titre.

Je dis, en premier lieu, que c'est une institution qui nous anime de l'esprit de Jésus-Christ, qui nous rappelle au caractère de ce divin Sauveur. Vous le savez comme moi, mes très-chers frères, toute la vie de ce tendre Rédempteur est une histoire d'humiliation, d'abaissement, de pénitence, d'austérités de souffrances, de mortifications de différente nature, de différentes espèces. Du premier instant où il se montre sur la terre, jusqu'au moment où il consomme le salut du monde, sa conduite, ses actions, ses paroles, ses exemples, tout exprime le renoncement de soi-même, le châtiment de la chair, l'abnégation des sens, la fuite des plaisirs, l'éloignement des voluptés, la pénitence du cœur, le prix des bonnes œuvres, la nécessité de la prière, l'importance de fléchir la justice de l'Eternel, de se dérober aux vanités du siècle, pour pleurer dans le silence, pour solliciter son pardon dans l'amertume de son âme, pour se concilier la paix de la conscience, pour recouvrer l'amour du Tout-Puissant; enfin pour travailler à recueillir ces couronnes glorieuses qui donnent les droits les plus sûrs à celle de l'éternité. Consultez, mes chers frères, tous les jours, tous les pas, tous les mouvements de ce grand maître; vous trouvez le développement le plus étendu, le modèle le plus riche des vertus que je viens de tracer. Jésus-Christ venait opérer notre salut; il devait être l'hostie de notre réconciliation : il est le Sauveur; il souffre pour nous. Il venait aussi pour nous instruire : il est notre Docteur; son esprit se manifeste, pour être à jamais notre règle et notre exemple. Ce divin esprit doit donc être le distinctif du chrétien : c'est donc aux traits caractéristiques de cet esprit qu'on doit reconnaître le chrétien : par une conséquence toute nécessaire, tout ce qui nous rapproche de cet esprit, tout ce qui nous anime de cet esprit, tout ce qui nous fait entrer en conformité de cet esprit, ne peut être, à nos yeux, qu'un établissement de toute sainteté, digne de la grandeur, de l'économie, des vues, et de la fin de notre auguste religion. Telle est l'institution du carême. L'Eglise n'en borne pas la pratique simplement à la privation de certains aliments : elle commande l'abstinence, il est vrai; c'est que le jeûne du corps est essentiel à celui du cœur, aide celui du cœur; c'est qu'une chair trop flattée est toujours trop prompte à se révolter contre un esprit qui doit aussi pratiquer son jeûne; c'est que la sensualité des mets, la solidité de certains mets ne furent et ne seront jamais compatibles avec un temps de travaux, de mortifications et de larmes; c'est que le goût étant un de nos sens, il doit participer, ainsi que les autres, à l'expiation de nos iniquités : en un mot, c'est qu'en affligeant nos corps, nous devenons les imitateurs du plus grand des maîtres, de Jésus-Christ. Précieuse conformité que toutes les circonstances de cette sainte quarantaine nous imposent : chacune en particulier ne paraît instituée que pour nous en rapprocher. Nos fronts, couverts de cendre, nous instruisent à gémir avec lui des malheurs de notre origine; de la triste sentence dont nous a flétris l'horreur du premier péché : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III.) Les prières, les oraisons de l'Eglise nous répètent, à chaque sacrifice, de nous humilier devant le Tout-Puissant, comme ce tendre Rédempteur a daigné le faire pour nous réconcilier avec ce père irrité : *Humiliate capita vestra Deo.* Nos ornements, nos cérémonies, nos cantiques, tout, dans nos temples, inspire la pénitence, excite à la pénitence, promet le pardon de nos transgressions, de nos infidélités, à la ferveur de nos pénitences : du haut des chaires de vérité, les ministres du salut exhortent, conjurent, pressent le pécheur avec plus de force, plus d'ardeur, plus d'empressement que dans le reste de l'année, de suspendre les tonnerres d'un Dieu vengeur, d'immoler ses passions, d'abjurer ses désordres, de s'unir, sans réserve, aux sacrifices puissants d'un Sauveur, qui donne jusqu'à la dernière goutte de son sang pour nous ouvrir le ciel; d'attendrir l'Eternel par les soupirs d'un cœur éclairé par l'amour, animé par la componction, corrigé par le vide affreux que lui font ressentir ses honteux dérèglements. Dans ces jours saints, tout concourt donc, mes chers frères, à vous animer de l'esprit de Jésus-Christ, à perpétuer, au milieu du christianisme, le pur esprit de Jésus-Christ. L'institution du carême est donc une institution sainte, une institution à laquelle nous ne pouvons nous refuser, sans anéantir, au milieu de nous, l'esprit qui doit être notre flambeau, notre lumière, l'esprit de Jésus-Christ. Les saillies de ridicule, dont nos jeunes blasphémateurs attaquent une pratique aussi religieuse, sont donc autant d'invectives qui retombent sur Jésus-Christ. Les murmures de la mollesse contre cette pieuse coutume sont donc autant de contradictions affichées contre les

exemples de Jésus-Christ. Les artifices de la sensualité pour éluder ou alléger les rigueurs de ces saints jours, sont donc autant de conspirations décidées contre l'esprit de Jésus-Christ. Les dégoûts de l'amour-propre sont donc autant de renoncements répétés aux affections de Jésus-Christ. Oh! mes chers frères, si vous étiez véritablement pénétrés de vos devoirs, de vos besoins, de l'importance d'expier vos iniquités, avant que la mort vous prévienne, oh! avec quel respect vous envisageriez un temps si favorable aux pécheurs, si propice à tous les chrétiens! Vous le verriez approcher sans crainte : il ne serait pas précédé par des fêtes, des parties qui célèbrent, tout à la fois, vos répugnances pour des pénitences que la religion vous juge essentielles, et votre avidité pour tous les divertissements que le monde imagine pour vous faire perdre les sentiments du christianisme. Vous seriez occupés sérieusement des moyens de vous associer aux humiliations de votre Rédempteur, de la facilité de pleurer vos offenses, de travailler plus efficacement à votre sanctification, à votre salut; enfin, de la gloire de participer, par quelques endroits, à l'esprit de Jésus-Christ.

Vous vous diriez quelquefois à vous-mêmes, que l'institution du carême ne peut-être qu'une institution digne du respect le plus religieux, de la vénération la plus soumise, puisqu'elle vous rappelle, vous attache, vous conduit à l'accomplissement des préceptes de Jésus-Christ. Ce divin maître ne s'est pas contenté d'être dans tout le cours de sa vie mortelle, une expression animée de souffrances, de mortification, d'anéantissement, d'abnégation, d'avilissement même, selon les paroles de saint Paul; d'afflictions, de douleurs, selon les termes d'Isaïe; sa doctrine nous enseigne la pénitence; sa morale nous prescrit la pénitence; ses commandements nous imposent la pénitence; ses lois sont des dogmes de pénitence : pour être de vrais chrétiens, il faut marcher sur ses traces; il faut le suivre avec ardeur : sa croix doit être notre guide : on s'égare du chemin qu'il nous a facilité par son sang, dès qu'on sort des sentiers de la pénitence : *Qui vult venire post me abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me.* (*Matth.*, XVI.) C'est assez dire, mes chers frères, que la pénitence est le lien le plus puissant pour nous attacher à lui; le moyen le plus sûr de l'attacher à nous, je dirais presque la seule voie qu'il nous ouvre de marcher à la gloire promise aux enfants de sa rédemption. De là ces menaces terribles contre ceux qui n'opéreront pas leur salut par la pénitence. Ce n'est plus par l'organe des prophètes qu'il publie ces oracles de vengeance : il est lui-même le prédicateur de ses tristes arrêts. L'enfer, toutes ses horreurs, tous ses supplices, tous ses feux, tous ses tourments, tous ses opprobres, toutes ses fureurs seront le partage de ceux qui ne seront pas sanctifiés par la pénitence : *Nisi pœnitentiam habueritis*, etc. (*Luc.*, XIII.) De là ce fameux prononcé sur Tyr et Sidon, et sur ces peuples qui sont restés impénitents au milieu de tant de voix qui les excitaient à la pénitence : le jugement des premiers, moins funeste, moins cruel; l'anathème des seconds, plus ignominieux, plus accablant: *Væ tibi, Corosain, væ tibi, Betzaida, quia si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes*, etc. (*Luc.*, X.) Mille autres monuments de nos livres saints sont des témoignages de l'attachement que Jésus-Christ exige de ses disciples pour les croix, les afflictions, les épreuves, les œuvres pénibles, enfin pour tous les exercices qui tiennent à la pénitence. Le temps du carême est le temps qui nous rappelle plus particulièrement ces indispensables observances, qui nous enchaîne le plus solennellement à ces invariables obligations. Dans tout autre temps, on nous donne quelque relâche : celui-ci ne souffre ni indolence, ni tiédeur; les dispenses même les plus nécessaires ne s'accordent aux infirmes qu'au prix de quelques mortifications. C'est plus spécialement dans ces jours où le ministre du sanctuaire, entre le vestibule et l'autel, élève les accents de la pénitence au trône des justices et des miséricordes, offre les gémissements du jeûne pour le peuple et pour lui. C'est plus spécialement dans ces jours qu'il conjure les criminels enfants du coupable Adam de s'affranchir, en suivant l'exemple de Ninive, des malheurs réservés à Bethzaïde; de se montrer dans le lieu saint avec toute la ferveur de la componction; de joindre dans son domestique, à de fréquentes méditations sur la loi du Seigneur, ces vertus de patience, d'égalité, de douceur, d'humanité, de complaisance, de charité, de vigilance, de sobriété, qui sont si peu du caractère de nos jours, que c'est peut-être pour plus d'un chrétien une mortification bien sensible que de les pratiquer. Si vous réfléchissez, mes chers frères, sans préjugés, sans prévention, sur le rapport qui se trouve entre les préceptes du Sauveur, et les devoirs de cette quarantaine, vous serez bientôt persuadés du respect intime que vous devez à son institution. Vous ne le marquerez pas simplement par des paroles; nous vous verrons porter ses pratiques avec joie, avec reconnaissance même; vous serez touchés de la grâce que vous accordent votre Dieu, votre religion, d'instituer des jours de paix et de réconciliation pour le pécheur, de victoires et de triomphes pour le juste; vous vous retrancherez jusqu'à ces dissipations que vous vous croyez permises dans d'autres temps; vous ne profanerez pas les exercices particuliers à celui-ci, en les mêlant aux divertissements que des amis indiscrets et peu religieux vous proposent ou vous présentent; vous ne vous occuperez pas d'inutilités, de bagatelles; vous ne serez pas tentés de remplir le vide de vos journées par des conversations, où vous trahissez tout l'ennui de votre âme, et dont vous ne remportez que la crainte de passer un lendemain tout semblable; vous ne troublere

plus dans l'intérieur de vos maisons, les fonctions de ceux qui vous servent, par des tracasseries, des clameurs, qui les étourdissent, et les dégoûtent; vous soulagerez leurs travaux ordinaires, pour les faire profiter des instructions multipliées dans ce temps de propitiation; vous regarderez comme une obligation des plus importantes pour vous de les éclairer sur celles du carême, de réunir vos prières à leurs vœux pour vous concilier à tous l'amour de celui qui voit, avec complaisance, toute une famille rassemblée pour l'implorer; vous vous proposerez pour modèle ce chrétien, votre parent, votre intime, votre protecteur, qui met tant de ferveur, tant de tendresse dans ses pénitences, qui n'a d'autres inquiétudes que celle de ne pas expier assez des iniquités moins fréquentes et moins grossières que les vôtres; en un mot, vous serez plus disposés à ajouter aux œuvres de mortification de ces jours, qu'inclinés à transgresser ou à restreindre tout au moins des austérités qui ne sont commandées que pour vous rendre cette première innocence, cette première gloire que votre premier père vous fit perdre par son péché, que vous semblez n'avoir recueillies par le baptême, que pour les souiller par un enchaînement journalier d'iniquités.

Vous vous conduirez, pendant cette carrière, comme un chrétien convaincu qu'une institution, qui peut attirer sur nous les grâces et les bénédictions du Sauveur, ne saurait être qu'une institution sainte, une institution dont on ne peut violer les observances sans se révolter contre la religion. Un fils qui ne reconnaîtrait les sages conseils, les pieuses exhortations, les tendres remontrances d'une mère vertueuse, que par les emportements de la désobéissance et les excès du libertinage, serait un monstre à vos yeux. Qu'êtes-vous, chrétiens, si vous ne voyez, dans l'institution du carême, qu'une imposition d'inutilité, une invention de caprice, un assujettissement de servitude? Vous contristez avec cruauté la mère la plus respectable; vous déshonorez les préceptes et les exemples de son époux chéri : c'est elle qui vous impose le fardeau, qui détaille les devoirs de cette quarantaine; c'est de lui qu'elle reçoit les ordres qu'elle vous intime; ce sont ses bienfaits, ses bontés, ses faveurs qu'elle vous promet pour prix. Vous, qui vous courbez avec joie sous le poids des austérités qui vous sont prescrites, quel feu, quel courage ne doit pas vous inspirer la certitude de vous concilier les miséricordes de Jésus-Christ. 1° Vous n'êtes pas compris dans l'anathème qu'il prononce contre les fêtes, les réjouissances, les délices, les voluptés, les divertissements : *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis.* (*Luc.*, VI.) 2° Vous avez les droits les plus sacrés sur les consolations abondantes et pures, destinées à ceux qui sont éprouvés par les travaux, les combats, les afflictions, les peines, les mortifications, et qui les supportent avec autant de soumission que de force et de tendresse : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur* (*Matth.*, V) : en un mot, dès que vous êtes du nombre de ces pénitents qui réunissent au sacrifice des passions les larmes d'une componction sainte, vous êtes les enfants de son amour; c'est pour vous qu'il réserve la dispensation de ses grâces. La pécheresse, Céphas, ce criminel fameux que le libérateur du monde justifie sur la croix, tels sont les gages que je vous donne de votre bonheur, et de la plénitude des bénédictions que vous vous assurerez de la part de Jésus-Christ. C'est pour vous inspirer de semblables sentiments, pour vous pénétrer de ces précieux sentiments, que l'Eglise a célébré dès ses premiers temps, qu'elle a perpétué jusqu'à nous les jours d'abstinence, que tant de chrétiens lâches trouvent trop austères et trop durs. Aussi nous interdit-elle, pendant cette carrière, tout ce qui s'éloigne de l'esprit de pénitence; aussi nous défend-elle tout ce qui pourrait flatter nos sens, révolter notre chair, et nous égarer du chemin de la pénitence; aussi nous répète-t-elle, à chaque moment, de nous consacrer, de cœur et d'âme, à des pratiques qu'elle regarde comme des sources de miséricorde et de salut; de ne pas laisser écouler sans fruit une solennité qu'elle n'a fondée que pour nous procurer tous ceux de la passion de Jésus-Christ : *Hortamur vos, ne in vacuum gratiam recipiatis.* (*II Cor.*, VI.) Je vous demande maintenant, mes chers frères, si tout chrétien qui chérit encore sa religion, ne doit pas respecter souverainement une institution qui n'a pour intention que son bien, et l'exercice d'une des plus essentielles vertus du christianisme. Craignez donc, mon cher auditeur, craignez d'en remplir les devoirs avec répugnance, avec dégoût, avec négligence. Si quelqu'un pouvait vous assurer indubitablement que ce carême est le dernier de votre vie, avec quelle ferveur, quelle activité n'en embrasseriez-vous pas les pieuses austérités? Personne n'oserait vous promettre, avec certitude, qu'il doit encore en revenir un autre pour vous; observez donc celui-ci comme si vous deviez, à sa fin, trouver le terme de votre carrière. Vos jours sont à celui qui compte vos moments, et les borne : il vous les a donnés pour mériter ses grâces : il nous a commis pour vous répéter que vous ne vous ouvrirez ses trésors que par la pénitence. L'Eglise a prévu votre éloignement pour tout ce qui mortifie vos sensualités, châtie vos goûts, afflige votre corps, moleste vos passions : L'Eglise vous a fixé un temps particulier pour vous livrer à tous ces devoirs; c'est-à-dire, que l'Eglise vous force, en quelque manière, de vous rendre dignes des bienfaits de Jésus-Christ. Douce violence! Heureux le chrétien qui sait l'apprécier, et n'y voir que la chaîne la plus glorieuse et la plus douce! L'institution du carême est une institution sainte, qui nous anime de l'esprit de Jésus-Christ, qui nous conduit à l'accomplissement des pré-

ceptes de Jésus Christ, qui peut nous attirer les bénédictions et les grâces de Jésus-Christ : nous devons la considérer avec respect. Vous venez de l'entendre : c'est une institution salutaire, nous devons la remplir avec amour.

SECONDE PARTIE.

Nous naissons dans le péché, mes chers frères. Le premier cri que nous poussons est autant l'aveu de notre iniquité, que le ressentiment des misères qui commencent à nous envelopper. L'auguste sacrement qui nous efface du nombre des enfants de colère et de vengeance, ne détruit pas le germe fatal des concupiscences, triste héritage partagé largement aux descendants du premier criminel. L'Eternel nous ordonne de combattre ; nous sommes toujours faibles cependant; toute notre vie ne se passe pas à nous défendre du péché; elle n'est que trop souvent employée à nous relever de nos chutes honteuses dans le péché. Or, tout ce qui nous aide à détruire son empire dans nos cœurs, à réparer ses maux dans nos âmes, à nous garantir de ses malheurs dans l'éternité, doit donc être le bien le plus salutaire, le plus précieux pour nous. Telle est l'institution du carême. Il est donc de la plus grande importance pour tout chrétien d'en remplir toutes les obligations avec amour.

Commençons par une question toute naturelle, mes chers frères. Que prétend vous inspirer la religion par les observances auxquelles elle appelle ses enfants dans cette quarantaine? Des sentiments dignes de son instituteur, dignes d'elle, dignes de vous. Quels sentiments encore? Sentiments de haine pour le péché; sentiments de douleur de s'en être souillé; sentiments de vigilance à s'en garder, sentiments de ferveur et de piété ; réflexions senties sur l'indignité, la noirceur, l'ignominie de toute offense qui déshonore la sainteté de notre caractère et les bontés de notre père qui règne dans le ciel. Sentiments de méfiance de ses propres forces; sentiments de confiance dans les grâces de l'Eternel; sentiments de reconnaissance pour la patience et la miséricorde du Créateur; sentiments d'une crainte religieuse de sa justice et de sa colère ; sentiments d'une espérance animée dans sa tendresse et son amour; sentiments de détestation de ses désordres; sentiments d'expiation de ses déréglements; enfin, précautions de sagesse pour mieux vivre par la suite. Tels sont les différents objets que l'Eglise vous invite à méditer sérieusement, qu'elle vous exhorte à réduire en pratique dans ces saints jours. Lisez, mon cher auditeur, lisez ses oraisons, ses offices, ses cantiques; tout y présente le sens et l'intelligence des caractères que je viens de vous retracer. Tantôt elle conjure tendrement l'adorable artiste de toutes choses d'accepter l'hommage de nos prières, de nos larmes, les soupirs de nos jeûnes : *Audi, benigne conditor, nostras preces cum fletibus in hoc sacro jejunio.* Tantôt elle nous presse d'apaiser, de concert avec elle, la colère qui gronde sur nos têtes, les vengeances qui tonnent contre nous : *Flectamus iram vindicem.* Là, c'est une mère vivement pénétrée de nos malheurs, qui fait entendre les pleurs de son attendrissement pour nous, qui montre l'intérêt le plus vrai pour notre réconciliation; qui se met entre la majesté divine et le pécheur, pour implorer la grâce du coupable : *Inclinantes se majestati tuæ, Domine, propitiatus intende.* Ici, c'est le tableau de nos iniquités qu'elle développe sous nos yeux, qu'elle expose dans tout son jour, dans toute son étendue; l'enchaînement de nos erreurs, dont elle fait l'aveu pour nous, dont elle tâche de nous inspirer une horreur pénitente pour en obtenir le pardon : *Multum quidem peccavimus.* Non, mes chers frères, je ne connais pas de moyens plus propres à nous aider à détruire l'empire du péché que cette conduite et ces précautions de l'Eglise. Quel est le pécheur, s'il n'est pas un impénitent décidé, un criminel qui veut tout hasarder, qui pourra voir la religion pleurer ses offenses, le Tout-Puissant armé de ses foudres pour les venger, les tristes ravages du péché dans le cœur humain, les ressources variées qu'offre ce saint temps pour y remédier, sans concevoir le désir le plus efficace de profiter des secours qui lui sont fournis en abondance pour cette fin? Ce désir est un progrès à la destruction du péché; ce désir est une suite des différentes observances du carême. Son institution est donc salutaire; nous devons donc en considérer les devoirs avec amour, les embrasser avec ferveur. Regardez ces obligations dans tout ce qu'elles expriment, dans tout ce qu'elles opèrent; vous serez bientôt capables des sentiments qu'on vous demande. Ce sont des holocaustes placés entre le Seigneur et vos crimes, pour vous éloigner de sa colère, pour vous rapprocher de sa tendresse. Si vous les immolez par habitude, par bienséance, par contrainte, n'ajoutez-vous pas à la mesure de vos iniquités, bien loin d'en diminuer l'immensité? Songez que vous ne pouvez éviter le moment d'entrer en compte avec l'Eternel. Oserez-vous, à cette époque, placer près du détail de vos offenses, comme une compensation proportionnée, comme une satisfaction équivalente, quelques mortifications de peu d'importance, quelques austérités forcées, quelques faibles pénitences, accomplies plutôt pour vous sauver des reproches de votre famille, pour vous garantir d'une note de scandale, pour vous parer d'une espèce de religion, que pour purifier votre conscience par des actes de repentir et de componction? Dans ce jour terrible, vous regretterez de n'avoir pas offert le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; il ne sera plus temps. Vos larmes ne pourront plus devenir des oblations de salut, des hommages de pénitence, des réparations à la justice qui vous appelle à son sanctuaire, pour rendre

compte de vos actions. Le même juge, qui veut bien encore aujourd'hui vous tenir lieu de père, qui veut bien vous épargner des châtiments que vous ne méritez que trop, qui retient encore la verge de fureur prête à s'échapper de ses mains, ne sera plus pour vous qu'un juge sans compassion, sans pitié, qui ne prononcera que des anathèmes de perdition contre vous. Ecoutez, mon frère, ou vous êtes chrétien dans votre cœur, ou vous ne l'êtes pas. Si vous ne l'êtes pas, pourquoi venir profaner par votre présence des vérités que vous ne croyez pas, que vous voudriez, pour mieux dire, ne pas croire, et que vous sentez cependant, qui seront un jour le sceau de votre condamnation? Si vous êtes chrétien, pourquoi ne vous conduisez-vous pas sur des principes dont vous connaissez toute l'infaillibilité, et dont vous ne pouvez vous écarter sans risquer votre salut? Croyez ou doutez : dans l'un ou l'autre cas, votre conduite me paraît celle du plus grand insensé : la raison en est que, dans l'un ou l'autre cas, vous méprisez les préceptes, les dogmes, les exemples et la religion de Jésus-Christ.

Réfléchissez, de grâce, que vous n'avez pas de plus cruel ennemi de votre bonheur que le péché : c'est lui, vous l'éprouvez tous les jours, qui trouble toute la félicité que de pauvres mortels peuvent goûter sur la terre; c'est lui qui conspire, sans cesse, pour vous priver de celle dont les amis du Seigneur jouissent dans les tabernacles éternels. Tout ce qui concourt à réparer les maux, les désordres qu'il a causés, et qu'il cause encore tous les jours dans vos âmes, est et doit être du prix le plus sensible pour vous. C'est là ce que l'Eglise cherche à vous persuader, ce qu'elle prend à tâche de réaliser par les œuvres dont elle vous occupe pendant cette religieuse carrière. Son institution sera donc toujours regardée comme essentiellement salutaire, dès qu'on voudra la juger sur nos besoins : elle ne prétend pas que notre pénitence soit dans le cœur seulement. Il est coupable; il doit être puni : il n'est pas le seul criminel; il ne doit pas être le seul affligé. Notre chair a part à nos iniquités, elle doit être de moitié de nos austérités. Aussi demande-t-on de nous des expiations extérieures qui montrent et soutiennent celles de l'intérieur. Libertins effrontés, jeunes voluptueux, vieillards efféminés, femmes mondaines, elle vous prescrit un divorce sévère avec tout ce qui peut animer les désirs, les flammes de la concupiscence : *Carnalis concupiscentiæ refrenatio.* Amateurs du monde, adorateurs du monde, idoles du monde, elle ne regarde pas cependant vos égarements comme réparés par un jeûne de quelques semaines; elle ne répète ce jeûne chaque année que pour parvenir à vous détacher, enfin, des convoitises du monde, des délices du monde, à faire mourir au dedans de vous le fatal penchant qui vous entraîne et vous lie à toutes les ivresses, à toutes les cupidités, à toutes les voluptés du monde : *Jejunium non a concupiscentia ciborum tantum, sed ab omni lætitia temporalium delectationum.* Avares, vos abstinences, vos prières, vos mortifications, vos austérités ne sont rien, ne vous rapporteront aucun fruit, si votre cœur ne s'attendrit pas sur les infortunes du malheureux, sur les besoins de l'indigent, si votre main ne s'ouvre pas pour soulager les misères du pauvre, si vous n'êtes pas sensibles aux revers de votre prochain, si vous faites payer vos moindres bienfaits de toute la substance qui pourrait relever une maison, une famille de ses accidents et de ses pertes : *Jejunia, maximeque eleemosynæ adjuvant orationem.* Vous tous, en un mot, qui prétendez faire compatir vos pénitences avec vos passions, vos pénitences ne sont d'aucun prix, si vous ne vous en servez pas pour vous délivrer du joug de vos passions. C'est ainsi que saint Augustin développe la doctrine de l'Eglise dans l'institution du carême; c'est ainsi qu'il vous détaille la conduite qui doit illustrer vos jeûnes, et leur donner du mérite. Conduite la plus éclairée, la plus sage, la plus avantageuse pour réparer les maux dont le péché déshonore nos âmes; pour y faire germer et subsister l'inclination au bien, et le charme de la vertu; pour les défaire de tout penchant déréglé, de tout attachement illicite; pour les rendre aussi dignes des bontés du Sauveur, qu'elles furent indignes de sa protection et de ses faveurs. Embrassez donc avec amour, chrétiens, les pratiques de ce saint temps. Il s'agit de fléchir l'Eternel sur vos iniquités; il s'agit d'opérer votre salut. Quels motifs plus puissants pourraient vous animer? Imaginez-vous ici-bas quelque chose qui mérite votre attention et votre attachement à plus juste titre? Ne vous plaignez pas qu'on exige trop de vous; qu'on vous accable d'un poids trop difficile à soutenir. Insensés que vous êtes, ne payez-vous pas mille fois plus cher ce vil plaisir, l'impuissante satisfaction de contenter vos désirs terrestres? Quelle conjuration de peine, d'inquiétudes, d'afflictions, de remords, ne fait pas éclore, dans votre sein, le projet d'assouvir vos cupidités effrénées, de combler les transports de vos délires licencieux! Serez-vous donc toujours assez aveugles pour attacher plus de répugnance, plus d'éloignement à ce qui peut vous réconcilier avec Dieu, qu'à ce qui peut décider contre vous son indignation et ses vengeances? Je ne vous conçois pas, mes chers frères; vous voulez passer pour disciples d'un Dieu souffrant, d'un Dieu qui ne s'est humilié sous le fardeau des plus douloureuses souffrances que par amour pour vous; et vous ne voulez rien souffrir pour lui; vous vous rebutez, vous murmurez, vous vous révoltez dès qu'on vous commande, de sa part, de souffrir avec lui. Je vous entends; vous ne recherchez que le titre, vous n'ambitionnez pas d'en porter les obligations. Le nom seul n'est rien; c'est aux devoirs que sont attachées les récompenses. Comprenez donc

bien que par les œuvres que vous distribue cette sainte quarantaine, il n'est pas question seulement de pleurer vos péchés, de réparer tous les désordres de vos péchés; qu'il est question encore de vous garantir des vengeances dont un Dieu punit le péché dans les abîmes de l'éternité. Si vous vous pénétrez bien de cette réflexion, ce sera pour lors que les austérites du carême vous sembleront bien douces, son institution bien salutaire.

Il est de la plus grande évidence que toutes les observances qui sont de commande dans ce précieux temps, sont autant d'hommages qui touchent le Seigneur, détournent sa colère, apaisent sa justice, éteignent les feux allumés contre le pécheur, enfin, le remettent dans les bonnes grâces de son Dieu, dès qu'ils sont offerts dans toute la sincérité d'un cœur pénitent, avec tout le ressentiment d'une véritable contrition. Que le coupable s'humilie; qu'il se repente; qu'il fasse monter jusqu'à moi les soupirs de sa componction, les gémissements de sa pénitence, ses iniquités sont oubliées, dit le Tout-puissant; mon indignation cesse de le poursuivre; j'efface, pour toujours, ses crimes du livre de perdition; je ne me souviens plus que de ses expiations : *Si impius egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor amplius.* (*Ezech.*, XVIII.) Ce père tendre, charitable, affectionné, ne veut pas, ne demande pas la mort du pécheur; sa tendresse souffre, lorsqu'il est forcé de lui faire entendre des arrêts de rigueur; c'est toujours à regret qu'il menace ou qu'il frappe. Qu'il pleure ses crimes, qu'il punisse lui-même ses déréglements; qu'il recherche mon amour; qu'il me consacre le sien; qu'il vive; qu'il jouisse de mes bontés, c'est tout ce que je désire, tout ce que je veux; c'est à ce bonheur que je l'appelle, dit cet Être si bon, si facile, si patient : *Nolo mortem peccatoris; sed magis ut convertatur et vivat.* (*Ezech.*, XXXIII.) Qu'Israël, ajoute ailleurs ce Souverain, si longtemps protecteur de Juda, qu'Israël revienne à moi par la pénitence; que ce peuple ingrat fasse retentir jusqu'à moi les expressions de sa douleur et de son affliction, les pleurs de son repentir et de sa conversion; mon cœur s'attendrira sur Israël, les châtiments que je lui préparais, seront changés en effusions de bienfaits, en rosées de bénédictions ; les maux dont je méditais de punir ses infidélités, ses révoltes, feront place à l'abondance des grâces que je dispenserai sur lui : *Si egerit pœnitentiam gens illa a malo suo, agam et ego pœnitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei.* (*Jerem.*, XVIII.) Vous l'entendez, mes chers frères, la pénitence, les œuvres de la pénitence les pieuses mortifications qu'inspire le désir sincère de pénitence, les humiliations de l'âme pécheresse, les gémissements du cœur contrit, les conjurations du pécheur repentant, sont des sacrifices qui ne suspendent pas seulement les anathèmes d'un Dieu, mais qui changent aussi les sentences les plus terribles de sa justice en trésors de miséricorde et de propitiation. Les arrêts qui condamnent le pécheur à perdre les avantages de cette vie, ne sont rien ; ce sont ceux qui l'assujettissent aux fureurs de l'autre monde qui doivent le faire trembler, dont il doit se sauver par les mérites de la pénitence. Or, mon cher frère, que vous prêche la religion? Ne s'occupe-t-elle pas, par toutes sortes de moyens, à concentrer, si je puis m'exprimer de la sorte, de si sages dispositions dans vos âmes? L'institution du carême est donc l'institution la plus salutaire et la plus favorable à tout pécheur. Heureux ceux d'entre nous qui sauront en profiter, qui rempliront les engagements de ces grands jours, avec cette ferveur, cette fidélité, cette allégresse, qui sont de sûrs gérants du véritable esprit de pénitence, et donnent des prétentions infaillibles sur ses bienfaits. Hélas! ce ne seront pas ces chrétiens qui, pendant une quarantaine, ne songent, ni à guérir leurs passions, ni à rompre des attachements criminels, ni à fuir des liaisons pernicieuses, ni à subjuguer des penchants vicieux, ni à quitter des amitiés charnelles, ni à déposer des haines scandaleuses, ni à pratiquer des réconciliations essentielles, ni à faire des réparations nécessaires au bien, à l'honneur, à la réputation du prochain. Ceux-là recueilleront seuls les fruits du carême, que le tendre amour animera, dont il dirigera les abstinences, les austérités, dont il éclairera les soupirs, la componction et les vœux; ceux-là s'enrichiront seuls des trésors du carême, qui s'y seront préparés avec soin, qui l'auront commencé avec joie, et suivi sa carrière avec toute l'activité qu'inspire l'espérance d'être dédommagé glorieusement de ses privations et de ses peines; ceux-là participeront seuls aux grâces du carême, qui l'auront envisagé comme une barrière opposée sagement au péché, comme une source féconde, d'où coulent les eaux pures qui lavent du péché; comme un bouclier dont l'usage met à l'abri des traits du péché. Institution sainte : elle anime de l'esprit de Jésus-Christ; elle conduit à l'accomplissement des préceptes de Jésus-Christ; elle attire les grâces et les bénédictions de Jésus-Christ. Institution sainte : considérons-la donc avec le plus profond respect. Institution salutaire : elle nous aide à détruire l'empire du péché dans nos cœurs, à réparer les maux dont le péché déshonore nos âmes; elle nous garantit des malheurs qui sont réservés aux pécheurs impénitents dans l'éternité. Institution salutaire : remplissons donc ses devoirs; portons donc ses observances avec l'amour le plus vrai. C'est ainsi, mes chers frères, que ce saint temps deviendra pour nous tous le temps de la récolte la plus abondante, et pour les jours de notre vie mortelle, et pour ceux qui nous sont destinés dans la sombre demeure de l'éternité.

PRIÈRE.

Pénétrez cet auditoire, ô mon Dieu! des vérités saintes que je viens de publier. Je

n'ai rien dit que d'après vos oracles; faites fructifier dans les cœurs la précieuse semence dont j'ai tâché de les remplir; qu'elle insinuè dans les âmes tout l'attachement, toute la tendresse, toute la vénération que méritent les pratiques religieuses de ce saint temps. Ecoutez mes vœux, Dieu de toute bonté; souffrez que j'unisse ma voix à celle de votre digne épouse; que je m'écrie avec elle: Adorable Trinité! unité sainte, jetez de favorables regards sur nos jeûnes, nos mortifications, nos austérités; répandez vos bénédictions les plus abondantes sur les exercices de cette précieuse quarantaine; que chaque chrétien réconnaise, dans les détails qu'elle impose, des ressources ménagées par votre amour, pour apaiser votre colère, et fléchir votre justice; que son jeûne soit encore plus exprimé dans son esprit, dans son cœur, qu'annoncé sur son visage et sur son front; qu'il puisse, que nous puissions tous, soutenus par votre protection, être à vous sans réserve, sans retour, en terminant la carrière du carême, et vivre à jamais pour vous dans la carrière de l'éternité: ***Præsta, beata Trinitas, concede, simplex unitas, ut fructuosa sint tuis jejuniorum munera.*** — ***Amen.***

SERMON IX.

SUR NOS MOTIFS DE CRÉDIBILITÉ.

Magister, volumus a te signum videre. (*Matth.*, XII.)

Maître, nous voudrions que vous nous fissiez voir quelque prodige

Les mystères de l'Ecriture développés, les oracles des prophètes accomplis, les ombres dissipées, les figures éclaircies, disparues, pour faire place à la réalité, la lumière dans tout son éclat, la vérité la plus radieuse, la plus pure dans la bouche de Jésus-Christ, rien ne persuadait le Juif opiniâtre: cette race d'infidèles voulait des miracles, sollicitait des prodiges: ***Magister, volumus a te signum videre.*** Ce peuple indocile en avait un monde sous les yeux: son histoire est un enchaînement de merveilles, toutes plus surprenantes les unes que les autres. Le téméraire enfant des promesses éternelles se faisait illusion sur les faits de puissance et de grandeur, accumulés en sa faveur par son Dieu: il ne voulait décider sa foi présente qu'au poids des événements qui passent le pouvoir humain et la science des mortels: ***Magister, volumus***, etc. Disons mieux, mes chers frères, les descendants du père des croyants cherchaient de nouvelles excuses à leur aveuglement, à leur folie. Monstrueuse insensibilité, retracée dans le christianisme d'une manière plus authentique et plus criminelle. L'incrédule voudrait aussi des miracles: ils se multiplieraient, qu'il n'en serait pas moins infidèle. Insensés, il vous faut du surnaturel pour croire. Hélas! votre obstination n'est-elle pas le plus grand des prodiges? Le soleil s'est levé dans tout son éclat; quel jour osez-vous encore demander? Tâchons aujourd'hui, mes chers frères, de confondre l'impie. Jésus-Christ couvre le Juif de honte: réduisons l'incrédule à un silence ignominieux: prions l'Eternel qu'il puisse lui être salutaire. Les prodiges, les miracles n'ajouteraient rien à la splendeur, à la force de nos motifs de crédibilité; c'est une première proposition que j'établis: première partie. Les prodiges, les miracles ne rendraient pas nos motifs de crédibilité plus précieux à l'incrédule; deuxième proposition: seconde partie. Les prodiges, les miracles n'attacheraient pas le bon chrétien plus religieusement qu'il ne l'est à la foi. Les prodiges, les miracles ne ramèneraient pas le mauvais chrétien à la foi. Les prodiges, les miracles nous sont donc inutiles. Voilà tout mon discours. Toute votre attention, je vous prie.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous savez comme moi, mes chers frères, quels sont nos motifs de crédibilité; je veux dire quels sont les principes lumineux sur lesquels sont fondés notre amour pour la religion, notre foi pour ses mystères, ses dogmes, ses préceptes. La parole de Dieu. sa puissance, cette nuée de témoins baignés dans leur sang: tels sont nos garants. Or, ces prodiges, ces miracles que l'incrédule réclame avec tant de vanité, qu'il exige avec tant d'audace, qu'il prétend de la Divinité pour en croire à ses œuvres, n'ajouteraient rien à la splendeur, à l'éclat, à la force des titres qui, jusqu'à ce jour, nous ont fortifiés et soutenus dans notre croyance. Ces prodiges, ces miracles seraient, si je puis m'exprimer de la sorte, un ouvrage de surérogation. Pourquoi? C'est que ces immortels arguments sont aussi vrais qu'ils puissent l'être; aussi solides qu'on saurait les désirer; aussi multipliés qu'il est nécessaire pour réduire toute opiniâtreté qui n'a pas absolument renoncé le bon sens. Venons au détail.

Nos motifs de crédibilité sont aussi vrais qu'ils puissent l'être. 1°. La parole de Dieu. Cet Être souverain a pu parler aux hommes; donc il leur a parlé. Conséquence aussi sûre que le principe est incontestable: la nier, c'est établir que, depuis l'origine du monde nous avons le bandeau le plus épais sur les yeux. Le premier homme sera le premier trompeur, ou le premier trompé: s'il est abusé, son illusion vient de son Créateur même: il aurait dû, du moins, éclairer l'enfant de son amour et de sa sagesse sur le prestige le plus dangereux et le plus cruel. Si notre premier père a voulu nous jeter dans l'illusion, comment est-il possible qu'il fût réservé à l'incrédule de nos jours d'en démasquer la noirceur et la malice? Depuis la première existence jusqu'à nous, y a-t-il donc eu une tradition de fourberies, qui ne s'est jamais, ni démentie, ni découverte? Ces patriarches, de mœurs si pures, d'une vie si religieuse, d'une droiture si reconnue, nous ont-ils laissé des oracles de fausseté? Ces prophètes, d'une conduite si austère, d'une morale si saine, d'un génie si sublime, d'une science si profonde, n'ont-ils employé leur éloquence qu'à tracer les songes de leur

imagination échauffée, ou bien à donner les délires de leurs impostures pour les plus importantes vérités? Quel funeste charme ont-ils répandu sur ces milliers d'hommes qui devaient naître après eux, pour leur faire croire des fables dénuées de toute probabilité? Quel génie peut leur avoir dicté les mêmes choses, presque les mêmes termes, dans les circonstances les plus éloignées et les plus imprévues? Quel intérêt a concilié des hommes qui n'ont jamais pu se voir, se connaître, se parler? Vous le comprenez, mes chers frères, l'absurdité, la confusion, le bouleversement des faits les plus sacrés s'enchaînent au système de l'incrédule. L'ordre le plus naturel, l'harmonie la plus sage, la liaison la plus satisfaisante, ressortent de nos principes. Parole de Dieu: premier motif de crédibilité aussi vrai qu'il puisse l'être, indépendamment des miracles que l'incrédule semble désirer et rechercher; le second, sa puissance. Le novateur est réduit ici au plus honteux athéisme, s'il s'élève contre la certitude de ce motif. Si l'Etre suprême n'est pas tout-puissant, il n'est pas Dieu; s'il est tout-puissant, cette foule de prodiges qui révoltent l'incrédule, qui, pour parler plus juste, l'épouvantent pour la suite, cette foule de prodiges qu'il ne veut admettre qu'autant qu'ils seront constatés par des miracles placés sous ses yeux; cette foule de prodiges que l'Eternel se devait à lui-même dans les temps passés, qui n'établiraient pas davantage aujourd'hui sa grandeur et son domicile; cette foule de prodiges s'arrangent sans inconvénients, sans contradictions; ces mystères que l'orgueil de l'impiété voudrait détruire sont à l'abri de ses sophismes et de ses absurdités: je n'en discute pas l'économie; je sens que ma raison est trop impuissante pour entrer en jugement avec celle d'un Dieu; je trouve un avantage à la soumettre: les peines, les fatigues d'un examen toujours épineux, toujours long, me sont épargnées; la réflexion la plus simple me tranquillise sur ce que je ne comprends pas. Si je suis abusé, c'est Dieu lui-même qui m'a ouvert le chemin de l'erreur, ou qui, tout au moins, laisse barbarement ma bonne foi dans l'erreur. Or, il ne veut pas, il ne peut pas me tromper: je ne puis donc croire trop promptement. La puissance de Dieu: second motif de crédibilité aussi vrai qu'il puisse l'être. Troisième motif de crédibilité, qui réunit la même valeur pour tout homme raisonnable et tout chrétien sensé: cette nuée de témoins qui ont scellé du sang de l'amour et de la fidélité les vérités augustes que la religion la plus sainte nous ordonne de croire. C'est ici que le novateur n'a pas de ces absurdes raisonnements à opposer. S'il voulait soutenir que le culte religieux que nous tenons de nos ancêtres n'a pas eu ses martyrs, il faudrait fermer tous nos livres d'histoires, et nous réduire au doute des choses les plus avérées et les plus constantes. Le philosophe du jour prendra, sans doute, un autre biais pour tâcher d'affaiblir ce précieux caractère de crédibilité: vous verrez bientôt, mes chers frères, qu'il n'est ni mieux fondé, ni plus heureux dans ses arguments. Revenons: dans les réflexions d'une raison judicieuse, sage, nous avons de quoi confondre l'ennemi de notre foi. L'insensé s'abreuve aujourd'hui de toutes les extravagances de l'iniquité; ses passions sont ses dieux: voilà la source intarissable de sa corruption et de son aveugle opiniâtreté. Assez audacieux ou assez perdu de sens commun pour refuser des hommages à l'Etre suprême, il ne porte point de vœux aux pieds de son trône; il regarde de pareilles effusions comme très-indifférentes à son Créateur, et tout à fait inutiles à la créature: *Quis est omnipotens ut serviamus ei, et quid nobis prodest si oraverimus illum?* (*Job*, XXI.) Affreux plan d'absurdités que sa conscience lui reproche, système de malice dont il ne peut se convaincre, malgré tous les dehors de sécurité qu'il affecte. Tenez pour très-certain, mes chers frères, que malgré tous les soins qu'il se donne pour se plonger dans le plus profond aveuglement, son âme se révolte contre ses égarements; son cœur l'avertit sans cesse qu'il doit croire; ses crimes seuls lui font redouter la conviction. Il entend gronder les terribles anathèmes réunis contre lui; il sent au dedans de lui-même qu'il les mérite; il voudrait s'étourdir sur leur certitude; il voudrait se cacher qu'il boira quelque jour dans la coupe des vengeances du Seigneur: *De furore omnipotentis bibet.* (*Ibid.*) Il aura beau s'opiniâtrer, vouloir s'arracher aux lumières qui luisent de tous côtés: nos motifs de crédibilité sont aussi vrais qu'ils puissent l'être.

Ils sont aussi solides qu'on saurait les désirer. La parole de Dieu. J'attends, de la part de l'incrédule, par rapport à l'Etre suprême, la même grâce qu'il fait tous les jours aux honnêtes gens. Un tel vous a donné sa parole; vous pouvez vous y fier en toute sûreté, vous dira-t-il; je connais son exacte probité; il a promis, il tiendra. Notre Dieu serait-il moins dans l'esprit du novateur que l'homme de bien? Sa parole, voilà mon principe; je n'en connais point d'une autorité plus pleine, plus absolue, point de plus propre à sanctifier ma foi, en m'empêchant d'hésiter sur ses obscurités. Mais ce principe dont je me tiens si glorieux, dont tout chrétien fidèle se fait tant d'honneur, l'irréligieux l'attaque. Quels moyens avons-nous pour le défendre? Quelles armes a-t-il pour le combattre et le renverser? L'élève du christianisme, de la religion, des lois si saintes qu'un Dieu seul peut les avoir dictées. Un culte si pur qu'un simple mortel ne peut en avoir conçu et détaillé les hommages; une morale que l'homme corrompu n'aurait jamais trouvée dans son cœur, encore moins arrangée dans son esprit, et bien moins encore fait adopter à ses semblables, quand il aurait armé la plus forte moitié de l'univers contre la plus faible; des préceptes si augustes, si approfondis, si proportionnés, qu'on sent bien qu'ils ne peuvent dériver

que de l'Etre qui sait tout et qui prévoit tout. Et l'incrédule, mes chers frères, qu'a-t-il à produire contre ces solides défenses de la parole d'un Dieu et de notre foi? Un système d'iniquité qui autorise tous les désordres; des raisonnements qui favorisent tous les vices; des décisions hardies qui flattent toute espèce de passions; un code de doctrine enfanté par l'impudence et adopté par la débauche. Quel Dieu dans sa fausse théologie? Un Dieu qui ne songe ni à punir, ni à récompenser. L'homme distingué simplement de la brute par une configuration plus agréable et plus noble, sans besoin de reconnaissance envers son Créateur, sans intérêt de l'honorer, parce qu'il est sans espoir de récompense. L'impie me permettra de ne pas croire à sa philosophie: elle est trop absurde; elle m'avilit trop. Parole de Dieu: premier motif aussi solide qu'on puisse le désirer. Sa puissance. Ici, mon cher auditeur, tout parle, tout crie, tout s'élève contre le novateur. Ce vaste univers, l'ouvrage d'un instant, dans quelque moment qu'on veuille le placer; cette harmonie constante entre toutes ses parties; ces rapports intimes si régulièrement combinés; ces merveilles variées qu'il renferme; ces trésors intarissables qu'il recèle et qu'il prodigue; ces spectacles toujours nouveaux, toujours ordonnés qu'il nous présente. L'homme, cet admirable composé, trop magnifique, trop parfait pour ne devoir son existence qu'au hasard; cette terre qu'il habite, du sein de laquelle il voit sortir sa nourriture, ses vêtements, ses richesses: n'en est-ce pas assez pour faire sentir tout le prix et toute la conséquence de ce second motif? Est-il croyable que le souverain Maître se fût occupé simplement de ce qui pouvait mettre l'homme à son aise sur la terre, sans songer ou sans vouloir employer la même puissance, la même sagesse à ordonner de ses pensées, de ses actions, de ses désirs? Sa raison seule n'eût pas suffi: l'expérience est, en faveur de la religion; elle extravague, cette raison, dès qu'elle veut prononcer seule; l'incrédulité me sert de preuve. De là mon second motif aussi solide que le premier; c'est ma conclusion. Il apprend à se soumettre: si nous n'apercevons pas toutes les relations de ce que Dieu nous propose de croire, c'est assez, et ce doit être assez pour nous qu'il soit tout-puissant. Il veut, et il a le droit de nous cacher ses secrets: c'est à nous d'adorer. Troisième motif: cette nuée de témoins immolés à la candeur et à la sainteté de notre culte. En voici la solidité: ce ne sont pas des ignorants que la frénésie ou le préjugé conduisent à la mort; ce ne sont pas simplement des hommes de néant dont on ait amusé la faiblesse, ou séduit la grossièreté; ce n'est pas simplement un sexe partisan de toutes nouveautés qu'on ait gagné par le charme de se singulariser; ce sont des sages du paganisme, des philosophes éclairés, des grands du siècle, des génies vastes, des hommes d'une science profonde, respectés par leurs titres, d'une sagacité incapable de se laisser gagner par des mensonges et des fables; enfin, c'est l'ennemi déclaré du Christ, c'est le Juif lui-même: le gros de la nation reste dans l'erreur; la parole de l'Eternel devait s'accomplir; un monde de particuliers de cette même nation verse son sang pour la foi. Il faut convenir, mes chers frères, qu'il est bien dur pour l'incrédule de nous compter des avantages aussi victorieux sur lui. Solidité de la parole de Dieu. Quelle affreuse spéculation pour lui! Quelles foudres, quels tonnerres se rassemblent pour porter, de jour comme de nuit, des tourbillons d'épouvante dans son âme! *Ecce turbo Dominicæ indignationis egredietur.* (*Jerem.*, XXIII,) Solidité de la puissance d'un Dieu. Quels noirs supplices dans les enfers! Quels bourreaux cruels! Quelle éternité toujours sanglante, toujours vengeresse! Quelles flammes toujours animées, toujours nouvelles, toujours furieuses! *Impiis usque in novissimum, sine misericordia, ira supervenit.* (*Sap.*, XIX.) Solidité des témoignages de sang. Si l'incrédule ne peut accuser, sans un fanatisme qu'il nous reproche en vain, tant de glorieux martyrs de s'être sacrifiés à la prévention, à l'aveuglement, à la légèreté, à l'illusion, ô mes chers frères, quelle horreur dans son système! Quelle fragilité dans ses principes! Quelle impiété dans ses doutes! En un mot, quelle affreuse chaîne de folies et de monstruosités dans ses écrits et dans ses discours!

Poursuivons, mes chers frères: nos motifs de crédibilité sont aussi multipliés qu'il est nécessaire. La parole de Dieu, l'un et l'autre des Testaments, ces livres respectables nous retracent, à chaque page, à chaque ligne, presque à chaque mot, des oracles, des faits, des images, des détails, que celui seul qui tient en ses mains le passé, le présent et l'avenir, peut avoir rassemblés. Ce qui regarde sa majesté, sa grandeur, la pureté du culte qu'on doit lui consacrer; les sacrifices d'amour qui succèdent au sacerdoce d'Aaron, qui s'érigent sur les cendres du pagnanisme; la promptitude avec laquelle le nom chrétien se porte et s'adopte par toute la terre; les travaux, les afflictions, les peines, les tourments que les premiers héros de la loi de tendresse et d'amour doivent subir; les sentiments nobles, élevés qui doivent les distinguer; candeur de conscience, droiture d'esprit, humilité de cœur, sanctification de mœurs, foi vive, espérance ferme: tout est annoncé, tout est prédit clairement, tout est prescrit formellement, et tout est vérifié solennellement. Merveilles de la puissance de Dieu, merveilles multipliées sans interruption, dans les temps où il en était besoin. Je ne veux ici que ces traits immortalisés dans les auteurs profanes, comme dans les monuments sacrés; ce déluge qui noie autant d'hommes qu'il se trouve de coupables sur la terre; ce peuple qui renaît des cendres de l'univers, par les alliances d'une famille sauvée seule du naufrage du monde entier; une na-

tion chérie attachée par les promesses les plus célèbres, par les prodiges les plus étonnants; enfants du choix d'un Dieu, devenus par leurs infidélités réitérées le jouet de leurs ennemis et des tyrans les plus cruels; Israélite malheureux, qui cesse d'être triomphant et formidable, du moment où la puissance qui terrassait ses ennemis l'abandonne, et qui finit par être le rebut et l'horreur de toutes les autres nations: dans cette légère esquisse, quelle chaîne de miracles qui s'entre-suivent et se servent de garantie les uns aux autres contre l'indocilité du novateur! Quelle multiplicité de traits d'une puissance inépuisable! Quelle autre main que celle d'un Dieu aurait ouvert le sein des mers à des milliers d'hommes, les aurait nourris avec abondance, avec profusion, dans les déserts les plus dépourvus et les plus arides; les aurait rendus vainqueurs d'un monde de peuples différents, sans presque tirer l'épée? Puissance d'un Dieu: second motif trop signalé par les circonstances, pour oser le contredire. Achevons notre détail. Ces athlètes que les horreurs de la mort la plus ignominieuse, la plus sanglante, ne rendaient que plus zélés, plus ardents pour le culte de nos autels, les dogmes de notre foi; dans toutes les conditions, dans tous les âges, dans tous les sexes; et dans les premiers temps de la religion, presque tous les jours, quel troupeau nombreux entraîné dans les prisons, jeté dans les chaînes, traîné bientôt après, aux yeux d'une foule de spectateurs barbares, pour expirer sous le glaive de l'injustice et de la cruauté! Sacré phénix qui renaît de sa propre cendre, qui fait des élèves, des imitateurs dans la capitale des Césars, dans leurs palais, dans leurs armées, sous la pourpre dont ils décorent leurs favoris et leurs courtisans, et bientôt enfin, illustre leur diadème du signe auguste d'un culte qu'ils ont si longtemps persécuté. Tels sont, chrétiens, nos titres contre l'incrédule. Sont-ils affaiblis par ces expressions d'iniquité, ce torrent scandaleux d'indécentes railleries, ces flots d'amertume, de malice et d'étourderie; ce recueil de sophismes et de rêveries, tant de fois recousu, jamais uni, qu'il voudrait nous faire adopter pour des raisonnements? Non, mes chers frères, non, le novateur a beau creuser son imagination impudente ou libertine; il ne trouvera jamais dans ses songes de quoi tranquilliser sa conscience; son cœur portera toujours un poids accablant, que son seul retour aux vérités de la religion pourra soulager; car enfin, que lui annonce ce triste fardeau dont il cherche vainement à se dégager par des dissipations outrées, par des lectures effrénées? La force, la solidité de ces motifs de crédibilité qu'il affecte de méconnaître, et dont il voudrait éteindre, s'il était possible, jusqu'au moindre vestige. Que lui disent ces funestes agitations qui le poursuivent jusqu'au centre des plaisirs, ou lui font payer chèrement le souvenir de les avoir goûtés? Ah! mon cher auditeur, c'est une voix puissante qui l'avertit de rentrer sincèrement en lui-même, pour y retrouver l'image de son Dieu et le sentiment de toutes ses merveilles; l'image d'un Dieu prêt à venger les horreurs qu'il débite, et l'intrépidité avec laquelle il semble figurer contre ses foudres. Superbe cèdre du Liban, il sera frappé; il deviendra la proie du feu le plus terrible: ainsi sont tracés son histoire, sa malice, son opiniâtreté, ses malheurs, dans le prophète Jérémie, de la façon la plus claire et la plus précise, mais aussi la plus douloureuse pour lui. Vous venez de l'entendre, mes chers frères, les prodiges, les miracles n'ajouteront rien à nos motifs de crédibilité. Premier point contre l'incrédule. Les prodiges, les miracles ne rendraient pas nos motifs de crédibilité plus précieux à l'incrédule: c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Non, chrétiens, les prodiges et les miracles ne rendraient pas nos motifs de crédibilité plus précieux au philosophe irréligieux du jour: il tiendrait la même conduite, le même langage qu'il affecte aujourd'hui, par rapport aux merveilles recueillies dans les livres saints, dépositaires de notre religion, de notre foi et des titres dont le Tout-Puissant s'est servi pour en assurer l'évidence aux siècles futurs; il voudrait, à chaque vérité, chaque mystère, un signe: *Volumus signum videre* (*Math.*, **XII**.) Il en abuserait; je veux dire que son esprit ne serait pas soumis, son cœur ne serait pas corrigé, son culte ne serait pas plus pur. Il a sous les yeux un enchaînement de preuves de convictions, depuis la première origine du monde: les prodiges qui viendraient à se manifester ne pourraient être plus suivis, plus frappants, plus clairs; ils seraient tous de la même puissance dont sont émanés les autres; tous conséquemment de la même nature, du même caractère: il résiste aux premiers, il ne se rendrait pas aux seconds. Ceux-ci, comme ceux-là, seraient le sujet d'un examen d'orgueil et de curiosité; une matière d'indifférence et d'obstination; une source de blasphèmes et de railleries: par une suite terrible, l'occasion du scandale le plus affreux; ce qu'il y a de plus terrible encore, un préjugé presque certain d'une réprobation éternelle.

Entrons en preuve, mes chers frères; supposons, pour le moment, qu'il arrive un prodige dans cet instant; que l'autel de ce redoutable sanctuaire s'ouvre tout à coup; qu'il en sorte une voix tonnante, qui dénonce au novateur qu'il ne lui reste plus que le quart d'heure présent pour pleurer son fanatisme, que le glaive levé sur sa tête va frapper le coup de la mort, s'il ne tombe aux pieds de son Dieu pour détester, du fond de son cœur, l'irréligion dont il s'est nourri, les crimes dont il s'est abreuvé. Suivons ici l'incrédule; l'étonnement et le trouble, la terreur et l'effroi s'emparent d'abord de son âme, en glaçent toutes les puis-

sances, voilà le premier mouvement; le second corrige bientôt des impressions qui pouvaient devenir des plus salutaires. Une physique impie examine, calcule, combine; ses sens ont pu fort bien être abusés, son oreille n'a pas reçu les sons dans toute leur proportion, leur étendue; ses yeux, couverts du voile de ces vapeurs passagères, ont mal distingué; son esprit, occupé d'idées incertaines ou inquiètes, lui a grossi jusqu'à la monstruosité quelque bruit étranger qui ne méritait pas de le fixer. Si quelqu'un cherche à l'éclaircir, c'est en vain; c'est un rapport de gens simples et effrayés, que le préjugé de l'enfance gouverne encore, incapables de rien peser dans la balance de la philosophie; c'est de la sorte qu'il répondra: en un mot, il faudrait renverser les marches et les fondements du sanctuaire, pour lui constater qu'il n'y a ni supercherie ni séduction dans le fait qui s'est passé; encore ne croira-t-il pas; pourquoi? Cela est impossible, vous dira-t-il: voilà son argument victorieux, sa force, son point d'appui. Fondement aussi solide que celui que pose cet enfant qui s'amuse à élever un palais qu'il peut lui-même détruire de son souffle.

Vous me demanderez, sans doute, pourquoi je prête cette façon de raisonner à l'incrédule? Je juge de ce qu'il serait dans ma supposition, sur ce qu'il s'est montré dans la discussion qu'il a osé faire jusqu'ici des merveilles de notre religion. Il ne serait pas plus équitable par rapport au prodige présent que par rapport à nos miracles passés: pourquoi? C'est que si son esprit est sincèrement disposé à croire un prodige rendu authentique sous ses yeux, il doit, sans hésiter, donner toute sa foi à ceux des temps passés. Dieu n'était pas plus impuissant autrefois qu'aujourd'hui; ce qu'il peut opérer dans le moment où je vous parle, il le put toujours; toujours il fut le recteur de la nature; toujours il eut le droit et la facilité d'en diriger les opérations dans l'ordre de ses vues et de ses desseins. Ainsi, mes chers frères, nommez-moi un incrédule qui me proteste, dans la simplicité d'un cœur droit, de se rendre, si quelque fait hors de la marche ordinaire des événements vient confondre ses réflexions, ses raisonnements; j'assure que vous et moi nous l'aurons bientôt conduit à l'unité de notre foi; s'il s'opiniâtrait encore, je dirais, et sans doute avec justice et fondement, que les miracles les plus frappants, les plus multipliés, les plus lumineux, ne le guériront jamais de son audace à discuter, et à rejeter ce qui ne s'accorde pas avec sa superbe philosophie. Pourquoi encore? Il ne pourrait s'autoriser que de la puissance éternelle, pour croire ce qu'il verrait assez distinctement pour n'oser le nier. Je lui cite, moi, des merveilles aussi constatées que si nos yeux les apercevaient sans voile, sans nuage, sans émotion, des merveilles qu'un Dieu seul a pu faire éclater; s'il rejette les premières, les dernières ne sont et ne peuvent jamais être d'une autorité plus convaincante pour lui: il n'y verra qu'un jeu de la nature, dont la cause et l'enchaînement nous sont dérobés; un phénomène de physique dont le ressort et le développement nous sont encore inconnus, et seront peut-être décelés par d'autres scrutateurs ou plus ingénieux ou plus heureux que nous: il pâlira sur ces pages impies que le fanatisme de l'iniquité a dictées aux docteurs de son système, pour trouver le mécanisme, l'ordre, le nœud d'un fait qui n'a remué que son admiration; il croira: le voulez-vous? je l'accorde avec vous: sa foi durera presque aussi peu que le prodige que nous supposons. Tant que le cœur ne sera pas corrigé des passions qui l'empoisonnent, des désordres qui le corrompent, des désirs qui l'aveuglent, l'esprit, toujours ouvert à tout ouvrage de ténèbres, à tout plan de mensonges tissus séduisamment, ne sera jamais soumis. La sagesse elle-même publierait ses divins oracles; la frénésie des amusements de ce cœur pervers obscurcira son jour et ses lumières: *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.* (*Sap.*, IV.) Il cherchera toujours à douter; il y parviendra sans peine: ses aveuglements lui deviendront chaque jour plus chers; ils se multiplieront; il les prendra pour des connaissances approfondies; un Dieu de patience, de tendresse et de bonté deviendra, pour cet insensé, le Dieu de justice, de colère et d'amertume; il ne laissera plus briller de clartés pour le conduire ou le ramener de son égarement: *Obscurentur oculi eorum, ne videant.* (*Rom.*, XI.) Les vœux de David seront enfin accomplis; effacé de la liste des enfants d'amour et de miséricorde, le malheureux incrédule trouvera son nom gravé en caractères de fureur et de vengeance, dans le livre des justices éternelles: *Deleantur de libro viventium, et cum justis non scribantur.* (*Psal.* LXVIII.) Concluons, des principes que je viens d'établir, que les prodiges et les miracles seraient, pour le novateur, le sujet d'un examen seulement curieux, et tout à fait stérile.

Ils seraient encore une matière d'indifférence et d'obstination. Un cœur une fois décidé à l'impiété n'est touché de rien; un esprit une fois subjugué par une doctrine si commode, qu'elle ne gêne ni les penchants déréglés, ni les inclinations vicieuses, se raidit contre les vérités les mieux assurées et les plus claires; il trouve des ressources toujours nouvelles de corruption et de malice pour se décider au mensonge et s'assurer dans l'erreur. Les plaies de l'Égypte ne convertissent pas Pharaon de son opiniâtreté; il semble se faire un trophée de lutter contre le Dieu qui l'accable, si je puis le dire, sous le nombre et l'éclat des prodiges les plus nouveaux, et tout ensemble, les plus effrayants. Le peuple heureux que le Tout-Puissant sauve des cruautés de ce prince impie, profite mal des exemples de châtiments dont le Seigneur a puni le monarque endurci qui résistait à la mission de Moïse. Les miracles multipliés en faveur de cette nation chérie n'arrêtent que par in-

tervalle le torrent inépuisable de son incrédulité : la plus monstrueuse infidélité renaît de la cendre des criminels que le Père de tous frappe de mort, pour s'attacher le reste de ces infortunés, qu'il regarde comme ses enfants. Triste et trop fidèle portrait de l'incrédulité de nos jours. Quelquefois il est attendri, il est ému ; ce n'est qu'une inquiétude du moment : son obtination, son indifférence reprennent bientôt le dessus. Il veut des miracles ; si le ciel, par miséricorde, se prêtait à ses désirs, il ne consolerait pas les anges du ciel par sa conversion : il dirait froidement que l'événement n'est pas possible, que quelque prestige l'a trompé ; si son cœur troublé déchirait sa conscience, il chercherait dans de nouveaux égarements l'art pernicieux d'étouffer ses frayeurs; il irait dans ces sociétés de blasphèmes et d'horreurs puiser de nouvelles forces pour défier le Tout-Puissant, et combattre ses invincibles vérités. Il veut des miracles : si la puissance suprême daignait en effectuer, il dirait que Dieu s'intéresse trop peu à ce qui se passe sur la terre pour s'attacher les mortels par des merveilles. Il veut des miracles : si le souverain dominateur exauçait ses vœux, il se méfierait du miracle même ; il n'oserait seulement y réfléchir ; il craindrait de passer pour un de ces esprits imbéciles que le moindre dérangement de l'harmonie ordinaire étonne, effraye et subjugue. Il veut des miracles : si l'ordonnateur immense de tout ce qui subsiste dans l'univers se prêtait à son faible, il vous dirait effrontément qu'un seul ne suffit pas pour fixer ses doutes : annoncez-en plusieurs; rassemblez d'irréprochables témoins ; citez les lieux, les temps ; il ajoutera que ce sont des contes essentiels pour amuser le vulgaire ignorant et le contenir. Il veut des miracles : si celui qui, dans l'instant, peut creuser les montagnes en vallées profondes, faisait éclater sa force, sa grandeur et sa gloire, il vous répondrait que vous ne le croyez pas assez sot, sans doute, pour s'humilier sous un prodige qui n'en est un que pour le petit génie qui ne sait pas pénétrer le hasard qui produit de pareils événements : il ne blâme pas, vous dira-t-il, ceux qui président à la religion, au gouvernement, de faire servir ces prétendues merveilles à une politique utile à la société; pour lui, il ne croit pas si légèrement. Tels sont les discours familiers à l'incrédule : les miracles ne seraient donc pour lui qu'un nouveau champ d'indifférence et d'obstination ; il ne s'inquiète pas du peu de solidité de ses réflexions ; il ne tâche qu'à rassurer son cœur ; et pour un cœur qui chérit le libertinage, un argument spécieux suffit ; il ne vise pas à la vérité. Il veut des miracles : qu'il s'occupe sérieusement de ceux qui, plus d'une fois, peut-être, se sont développés sous ses yeux. Antiochus de nos jours, n'êtes-vous pas, à l'article de la mort, le plus effrayant, et le plus expressif miracle des vengeances d'un Dieu? Vos troubles, vos craintes, votre désespoir, ces cris d'une pénitence qui n'est plus écoutée, parce qu'elle est trop tardive; ces soupirs d'un cœur qui n'a plus pour image que des crimes et la fureur d'un Juge inexorable, qui touche au moment où tout voile déchiré laisse reconnaître la vérité qui brille dans le jour le plus imposant : incrédules, pourrez-vous jamais avoir des prodiges plus parlants, plus propres à vous pénétrer, à vous convertir? Voudriez-vous savoir, mes chers frères, quel fruit recueillent ces obstinés d'un tableau si capable de faire impression ? Interrogez quelques-uns d'eux au sortir d'un spectacle où la main du souverain vengeur est si sensible et si marquée. Quelle indifférence ! quelle froideur ! quel endurcisssement ! La nature tend à sa fin, vous dira-t-il ; la tête n'y est plus ; les préjugés de l'enfance ont pris le dessus du jugement et de la raison , l'esprit n'a plus de vigueur, l'imagination s'égare. C'est là votre malheureux qui languit dans le délire le plus funeste et le plus triste. Ce moribond n'est consumé de craintes et d'horreurs, que parce qu'il voit dans le jour le plus beau et le plus douloureux pour lui. Jamais son esprit ne fut plus éclairé, plus présent : il tremble, il frémit, parce qu'il distingue les premières clartés de ces énigmes saintes que vous vouliez deviner avec lui, et qui vont bientôt se montrer dans tout leur vrai, pour l'enchaîner aux plus grands malheurs. Si l'homme sensé croit à la loi, selon l'expression du Sage : *Homo sensatus credit legi* (*Eccli.*, XXXIII); incrédules, ne nous est-il pas permis de vous regarder comme les extravagants les plus odieux, les plus criminels, les plus méchants? Enfants d'injustice et d'iniquité, apprenez que votre obstination peut devenir un caractère de la vengeance d'un Dieu, et vous conduire, par une fatale persévérance, à la certitude de votre réprobation. Allez, dit-il quelquefois à ses ministres, parlez de ma part à ces insensés, dites-leur de vous écouter, défendez-leur de vous comprendre, ouvrez leurs yeux sur mes prodiges, qu'ils ne soient pas éclairés : *Vade, et dices : Audite audientes, et nolite intelligere. Videte visionem, et nolite comprehendere.* Epargnez-nous, par vos larmes, le chagrin mortel de vous prononcer de tels oracles, Gémissez : votre Dieu est tendre, il oubliera que vous avez voulu ériger un tribunal pour le juger.

Incrédules, ne recherchez pas de nouveaux miracles pour croire ; vous n'opposez à nos vérités qu'une obstination trop déraisonnable pour approcher de la philosophie. Hélas ! les merveilles les plus frappantes trouveraient, dans vos réflexions, autant de contradiction et de répugnance que les prodiges qui fondèrent nos autels éprouvent, de votre part, de mauvaise foi et d'infidélité. Oui, mes chers frères, ils seraient pour eux une source abondante de blasphème et de railleries. Ils citeraient l'autorité d'un Dieu dans ces sociétés d'irréligion, dont toutes les décisions publient des impiétés ; ils s'amuseraient entre eux de la

vaine superstition dont le vulgaire stupide et faible, selon eux, fait son aliment et ses délices. Je condamne, comme eux, chrétiens, tout ce qui tient à la superstition. Je tremble pour eux de voir ranger dans cette classe les merveilles les plus augustes et les plus saintes. Ils exigent des miracles dont ils soient témoins. Ah! mes chers frères, uniques arbitres de leurs principes, de leurs lois, de leurs devoirs, ils le deviendraient bientôt des œuvres du Seigneur; ils accuseraient de puérilité tout homme qui penserait autrement qu'eux; ils vous diraient audacieusement: Si votre Dieu veut que je croie ce que vous croyez, qu'il parle d'une façon plus digne de lui, plus digne de moi; qu'il ne me laisse pas des obscurités à percer, des ténèbres à dissiper; qu'il s'explique clairement: je ne cherche qu'à me rendre; je ne veux que du jour: c'est à la vérité brillante de tous ces avantages que j'ouvre mon cœur. Voudriez-vous qu'à l'exemple d'un peuple ignorant, j'aille céder au premier phénomène qui me frappe, parce qu'il présente du merveilleux? Non, non, il me faut du raisonnable, du lumineux, du vrai; ce n'est qu'à ces titres que je crois. C'est-à-dire, mon cher auditeur, qu'après un prodige, il en faudrait un autre à l'incrédule pour lui persuader celui-là: un second ne le convaincrait pas davantage; il demanderait un nouveau signe: toute sa vie se passerait de la sorte à consulter des miracles, à n'être converti par aucun; tous lui seraient suspects; tous le révolteraient: pourquoi? C'est que tout miracle lui retracerait un Dieu puissant, juste, maître de tout; un Dieu qui a publié des lois; un Dieu qui anathématisera celui qui transgresse l'économie, la grandeur et l'imposition de ses préceptes; car il faut que vous le sachiez, mes chers frères, ce sont les passions, c'est l'indépendance, c'est la volupté, c'est le désir de n'être pas gêné par des devoirs, de n'être lié par aucun frein, ce sont là les monstres qui multiplient les incrédules. Telle fut, telle est, et telle sera toujours la source et l'origine de l'incrédulité. Réflexion bien humiliante pour certains êtres de nos jours, qui se donnent pour des génies transcendants; qui le seraient peut-être si, dociles à la religion, ils ne profitaient de leurs lumières que pour éclairer les hommes, et non pas pour les égarer, en s'égarant eux-mêmes. Ils osent, vous ne l'ignorez pas, décorer leur orgueilleux savoir du nom sacré de lumière et de sagesse; c'est une doctrine de ténèbres, d'illusions et d'iniquités. Une autre réflexion bien terrible pour eux, réflexion qu'ils ont beau se déguiser, qu'ils retrouvent toujours dans leurs cœurs, qui les suit partout, qui les force de convenir, au dedans d'eux-mêmes, que leur âme n'est qu'un gouffre de duplicité, de malice et de mauvaise foi, comme dit le Sage: ***Ecce qui incredulus est, non erit recta anima ejus in semetipso*** (***Habac.***, **II**); cette réflexion qui les agite à chaque instant, qui les obsède sans cesse, qui, dans toute la force de leur santé, dans ces jours où aucun symptôme ne les appelle à la mort, saisit et bouleverse leur imagination, c'est l'immortel calice de douleurs, d'indignation et de supplices que leur réserve le souverain vengeur. Idolâtres monstrueux, plus criminels que l'infidèle Samarie, parce qu'ils sont plus éclairés, ils marchent à grands pas dans le chemin d'erreur qu'elle leur a tracé: *In via sororis tuæ ambulasti* (*Ezech.*, XXIII): la coupe de fureur dont elle fut abreuvée sera leur partage; ils la boiront à longs traits; elle sera plus amère encore pour eux, parce qu'ils avaient plus de ressources pour s'empêcher de s'égarer; ils s'enivreront dans tous les siècles d'une malheureuse éternité, sans espoir, sans relâche, sans consolation, du calice de la justice, de la colère et des vengeances d'un Dieu: *Calicem sororis tuæ bibes latum et profundum.* (*Ibid.*) Tremblez, incrédules, au bruit de ces oracles; ils ne sont que trop sûrs pour votre malheur; quelque sécurité que vous affectiez, ils vous paraissent à redouter. Rendez-vous donc à des motifs de crédibilité trop vrais, trop solides, trop multipliés, pour avoir besoin d'être appuyés par de nouveaux miracles et de nouveaux prodiges. Détestez l'infidélité criminelle qui vous fait souhaiter de nouvelles merveilles pour adhérer à la foi de nos sanctuaires. Signes inutiles, ils n'éclaireront jamais l'esprit, tant que le cœur sera le dépositaire des passions.

PRIÈRE.

C'est à vous, ô mon Dieu, que nous demandons cette grâce pour cette génération infidèle et fanatique. Ouvrez les yeux à ce peuple de libertins qui refusent de se soumettre à vos lois, parce qu'elles enchaînent ses inclinations et ses penchants. Qu'il voie, qu'il admire, qu'il croie; bientôt il sera soumis et fidèle, s'il veut abjurer l'amour du libertinage et la fausse gloire d'être célébré. Ouvrez vous-même ces livres saints qui renferment tant de prodiges et de merveilles. Levez le triste bandeau dont il a lui-même offusqué sa raison: il reconnaîtra partout votre bras, votre puissance, votre parole, vos promesses; il rougira des ténèbres qu'il a trop chéries; le jour le plus brillant renaîtra pour lui. Ces principes de religion, puisés dans une enfance chrétienne, reprendront tous leurs droits; ces mystères qu'il adora, jeune encore, regagneront toute sa foi; ces peines, ces vengeances qu'il redouta, le rendront plus sage et plus religieux; il pleurera le triste aveuglement qui s'était répandu sur son esprit, le poison funeste qui porta si longtemps la malice, la frénésie, le dirai-je? la rage de l'impiété dans son cœur; il vous aimera; il fera gloire de vous servir avec tendresse; il méritera de vous posséder en paix dans l'éternité. *Amen.*

—

SERMON X.

SUR LE FAUX ZÈLE.

Non licet tibi tollere grabatum tuum. (*Joan.*, V.)

Il ne vous est pas permis d'emporter votre lit.

Ce n'était pas sur l'infortuné que Jésus-Christ venait de guérir, que les Juifs voulaient épancher leur amertume et leur jalousie ; c'était contre Jésus-Christ lui-même que leur faux zèle s'armait d'invectives. Ils s'animent contre ce divin Maître, bien moins par respect pour le jour du Sabbat, que par haine contre sa personne, ses œuvres et les reproches vifs et vrais qu'il leur fait. La guérison d'une maladie invétérée leur est tout égale : le nom de celui qui l'a opérée leur est odieux : ils n'osent taxer un bienfait signalé d'un crime : une solennité de la plus étroite observance leur sert de prétexte pour déshonorer la bienfaisance du Sauveur, et pour faire retomber sur lui l'odieux d'une action qu'il a commandée et qui leur paraît servile dans un jour défendu : *Non licet tibi tollere grabatum tuum.* C'est ainsi que le faux zèle s'enveloppe des voiles les plus spécieux et les plus saints ; il ne cherche qu'à déguiser ses motifs : content de pouvoir les sanctifier aux yeux de la foule, il assassine les victimes qui sont assez malheureuses pour lui déplaire ou lui résister. Il ne veut pas toujours le sang : sa frénésie s'acharne sur quelque chose de plus précieux que la vie même : la réputation, les mœurs, la conduite : la vertu la plus pure n'est pas à l'abri de ses coups : zèle pharisaïque, contre lequel Jésus-Christ éleva si souvent sa voix ; faux zèle qui se sert du manteau de la religion pour attaquer, pour détruire, pour perdre ; zèle indigne qui couvre sa méchanceté du langage de la piété, qui déshonore son frère sous l'ombre des intérêts du ciel ; zèle barbare, je vais tenter de faire tomber son bandeau, je développerai son caractère , vous verrez sa malice ; ce sera le sujet de ma première partie. Je marquerai combien il est odieux au Seigneur, indigne de sa gloire : sujet de la seconde partie. Je tâcherai d'en dire assez pour faire horreur à ceux qui sont coupables d'un zèle si cruel, si déplacé, pour garantir de ces pieuses méchancetés ceux qu'il pourrait surprendre. Il y a un intérêt de société, un intérêt de religion dans cette matière : elle est donc bien digne de toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est un zèle pur, sage, prudent, éclairé ; ce zèle que le Seigneur inspire, que son amour échauffe, qui n'est qu'une émanation de son esprit ; ce zèle dont brûlait un Moïse pour cette loi sainte qui fut proclamée au bruit des tonnerres et des éclairs ; qui consumait un Elie pour la gloire du Dieu des armées ; qui dévorait un David pour l'honneur de la maison du Tout-Puissant ; qui embrasait un saint Paul pour le salut de ses frères. Zèle précieux, zèle divin, zèle de charité, de discrétion, de patience, qui reprend, qui corrige, qui frappe sans amertume, sans haine, sans aveuglement, sans précipitation, sans excès. A ces traits, reconnaissez, chrétiens, ce zèle dont le flambeau de l'Esprit-Saint enflamme, pénètre et qu'il dirige dans toutes ses opérations. Dans le même tableau, vous pouvez reconnaître aussi les caractères et la malice du faux zèle. Zèle d'iniquité qui distille le venin le plus mortel, en affectant de défendre les droits du ciel ; zèle d'injustice, toujours armé rigoureusement contre les moindres faiblesses du prochain ; toujours indulgent, dès qu'il est question de réfléchir sur ses propres égarements ; zèle d'imprudence qui s'épuise en invectives, en aigreurs, en transports, dans les moments où il faudrait user de toute la douceur chrétienne. Le premier me présente l'image de la haine, de la vengeance, de l'envie ; je démêle la fausse piété dans le second ; le troisième n'a que des songes qui déshonorent la religion.

Tel est le zèle dont une infinité de chrétiens de nos jours sont embrasés. Parlons plus vrai : voilà l'artifice qu'emploient une infinité de passions pour assouvir leur acharnement et leur rage. Le zèle qui s'anime pour le Tout-Puissant, la religion, ses autels, connaît et admet des ménagements ; le zèle que guident des intérêts particuliers, des desseins cachés, des animosités personnelles, ce zèle n'a que des fureurs et des excès : zèle qui n'est malheureusement que trop commun. Vous en avez l'expérience peut-être chacun en particulier, mes chers frères. Ecoutez tant de voix qui crient au crime, au scandale, à l'indécence ; qui rassemblent la foule ; qui s'initient dans toutes les sociétés, pour publier les profanations qui se passent dans nos temples ; qui peignent du crayon de la satire le fond d'un cœur qu'ils ne connaissent pas ; qui déclament, en termes injurieux à celui-ci ou à celle-là, contre la décadence des mœurs, l'impudence des parures, le luxe des vêtements. Tantôt la calomnie fournit aux expressions dont ils décèlent les désordres du siècle ; tantôt la méfiance réfléchit leur malice sur telle conduite, sur telle action innocente en elle-même, et qui ne peut être vue de travers que par les yeux de la méchanceté. D'un côté, ils s'intriguent à recueillir des suffrages rapportés en apparence à la gloire de la Divinité, toujours sollicités avec toute la jalousie, tout l'orgueil, toute l'hypocrisie d'un Caïphe ; de l'autre, tels que ces insensés rassemblés devant Pilate contre Jésus-Christ, ils exigent que sur leurs rapports, leurs soupçons, leurs clameurs, on croie à cette femme un cœur perverti, des liaisons criminelles ; à ce riche, des trésors de rapine, une opulence d'iniquité ; à cette mère, une coupable connivence aux écarts qu'on croit remarquer dans sa famille ; à cet homme retiré, des projets de trahison, un commerce de lubricité ; à ce pieux chrétien, des vertus d'imposture, une religion de mensonge : ils prétendent, enfin, que, sur leur parole, sans examen, sans ré-

flexion, sans égards aux inspirations de la charité, on condamne ceux qu'ils notent comme des impies, des ambitieux, des méchants, dignes des anathèmes du ciel et des foudres de la législation : ***Hic si non esset malefactor, non tibi tradidissemus eum.*** (*Joan.*, XVIII.) Voilà le faux zèle; ce zèle perfide, production monstrueuse de l'envie, de la haine et de la vengeance. Non, non, ce n'est qu'aux écarts les plus fougueux, les plus déraisonnables, qu'un zèle pareil peut devoir son existence. Il ne vient sûrement pas du souffle de l'Eternel; celui qu'inspire l'esprit du Seigneur n'a point de violence, point d'amertume; la charité mesure son langage, épure ses discours. C'est dans le silence d'un tête-à-tête que le véritable chrétien développe à son frère l'horreur de ses fautes, la honte de ses déréglements, le scandale de son irréligion, l'imprudence de ses égarements, le danger de ses erreurs : ***Si peccaverit frater tuus, corripe eum, inter te et ipsum solum*** (*Matth.*, XVIII) : première preuve que le zèle contre lequel je m'élève ne vient pas d'un Dieu. Le zèle que sa gloire conseille et dirige ne grossit jamais les objets ; il ne forge point de fables pour accumuler des faits et les noircir; jamais il ne taxera un enjouement naturel d'un caractère de libertinage et de corruption ; une innocente gaieté, d'un goût de dissipation et de volupté ; une vivacité de tempérament et d'humeur, d'un penchant décidé pour la débauche et pour le crime : seconde raison contre le faux zèle. Enfin, mes chers frères, pénétrez ces prétendus zélés que vous entendez éclater avec tant d'animosité, de cris, d'impétuosité, de bruits, de publicité; ce sont des pharisiens décidés au fond de l'âme. Sépulcres réparés à l'extérieur, ils ne recèlent au dedans qu'une cendre venimeuse, qu'ils exhalent sans cesse par leurs impudentes déclamations. Tendres agneaux au premier coup d'œil, bientôt ils en dépouillent la douceur pour se livrer aux accès sanguinaires du loup ravissant. C'est un scrutateur qui les a bien connus ; c'est notre divin Maître qui fait tomber le voile dont ils se masquent aux yeux de la bonne foi et de la simplicité : troisième preuve de la fausseté du zèle qui les anime. Ne laissons aucune ressource de déguisement à ces fourbes cruels : il importe au bonheur de la société, au bien de la religion, de les démêler pleinement. Approfondissez donc, mes chers frères; vous serez instruits que ces sorties toujours outrées contre les désordres du temps, des mœurs, des conduites, des exemples, des actions, que ces exagérations que tout faux zèle tâche de consacrer par les noms respectables de Dieu, de ciel, de christianisme, de piété, n'ont pour inspiration que le désir de se venger de quelque mépris, de quelques prétendues injures, de quelques vieilles querelles; pour esprit, que le spectacle d'une fortune, d'une prospérité, d'une magnificence qu'on envie de tout son cœur, et dont on pense compenser la privation par des coups de langue dont on est tôt ou tard ignominieusement châtié; pour sentiment, qu'un levain de haine contre tout ce qui ne tourne pas à son profit particulier, à son avantage personnel, à sa propre gloire; pour tout dire, en un mot, le faux zèle n'a d'autres impressions, d'autres ressorts que le jeu d'une méchanceté d'autant plus odieuse, d'autant plus indigne, qu'elle fait servir ce qu'il a de plus saint, de plus respecté parmi les hommes, à répandre et à communiquer son poison. Je me promets, mon cher auditeur, que vous n'emprunterez jamais les funestes enveloppes de ce zèle inique ; j'espère que vous ne serez jamais victimes de ces noirceurs : s'il ose vous attaquer, ne vous laissez pas abattre; le découragement n'est que trop souvent l'écueil de la vertu; si vous imaginiez de vous cacher de son affreux manteau, pour vous garder de ses coups, la haine de votre Dieu deviendrait votre partage

Le caractère d'iniquité que je viens de tracer n'est pas le seul qui désigne le faux zèle; l'injustice fait portion de son composé. Ces zélateurs que je veux vous faire connaître s'irritent vivement contre les vices des autres, et sont d'une indulgence la plus flatteuse sur les travers dont sont infectés leurs cœurs. Toujours vigilants à surprendre le plus petit ciron qui ternit l'œil du prochain, le défaut imperceptible qui gaze des mœurs religieuses et saines, ils sont d'un aveuglement étrange sur la masse de perversité qui déshonore le peu de bien qu'on peut reconnaître dans leur conduite : ***Vides festucam in oculo fratris tui; trabem autem in oculo tuo non vides.*** (*Matth.*, VII; *Luc.*, VI.) C'est là, chrétiens, ce que j'appelle le zèle des faux dévots; le zèle de ces hypocrites dont Jésus-Christ apprécie si judicieusement la religion et la piété ; de ces hommes qui se figurent qu'un extérieur étudié, un air de mortification sur le visage, des paroles de pénitence sur les lèvres, une ostentation de sévérité dans la marche, leur donnent le droit d'imposer aux autres des fardeaux qu'ils ne voudraient pas toucher, de les courber sous un joug qu'ils ne pourraient souffrir, de les forcer à des observances dont ils ont l'art de se dispenser; de ces imposteurs de dévotion qui déchirent pieusement hommes et femmes, grands et petits, parents et supérieurs, amis et étrangers, en déplorant la perversité du siècle ; de ces fourbes, soi-disants religieux, qui souhaiteraient, vous disent-ils avec une affectation de pudeur et de componction, moins d'effronterie dans cette jeune personne, plus de modestie dans ses ajustements, moins de particularités entre les deux sexes, plus de réserve dans leurs discours, moins d'avidité pour les pompes, plus d'amour pour l'humilité, moins d'empressement pour les jeux, les spectacles, plus de ferveur dans les exercices de piété, moins d'attachement à la fortune, plus de charité pour le prochain, moins d'ardeur pour les plaisirs, plus d'activité pour les choses saintes, moins d'action pour les affaires de

la terre, plus de soins de celles du salut. Déclamateurs aussi méchants qu'injurieux, qui ne s'en tiennent pas à des généralités, dont la langue empoisonnée débite les plus humiliantes personnalités; qui, du même ton dont ils prêchent, ou semblent prêcher la religion, publient ou particularisent les désordres d'une ville, diffament ses citoyens, révèlent l'opprobre d'une famille, chargent des plus noires couleurs quelques imperfections légères, quelques imprudences hasardées; devinent les cœurs pour infamer les conduites, tandis qu'échappés à tous les regards dans la nuit de l'hypocrisie, ils sacrifient à la brutalité, à la mollesse, à l'avarice, à la débauche, à la sensualité, à l'injustice, à toutes les cupidités qu'inspire l'amour-propre le plus raffiné; qui n'ont, en un mot, tant d'austérité pour les autres, que pour détourner les réflexions de la criminelle indulgence qu'ils se permettent pour eux-mêmes. Chrétiens injustes autant qu'hypocrites, comment m'expliquerai-je avec vous? Vous prétendez, dites-vous, réformer vos frères, les rapprocher du Dieu qu'ils adorent, les rendre plus dignes de lui, leur concilier ses miséricordes, les attacher uniquement à ses préceptes, à ses lois; le projet est glorieux, il est louable : *Quid dicam? Laudo vos.* (I *Cor.*, XI.) La manière que vous employez n'est pas digne de nos éloges; vos mœurs méritent encore bien moins notre encens : vous ne voulez pas songer à vous-mêmes; détester l'imposture d'un langage que votre vie licencieuse dément en secret; renoncer à votre malice; discréditer vos méfiances; rougir en public de vos calomnies; retourner, dans la sincérité d'un cœur pénitent, au tendre père qui vous épargne encore : vous êtes injustes envers le prochain que vous désespérez plus souvent que vous ne le corrigez; vous êtes injustes pour vous-mêmes, puisque vous alimentez vos âmes de péchés, de noirceurs, de mensonges; notre estime, nos hommages, nos respects sont pour la vertu; vous n'y avez pas de droit : *In hoc non laudo.* (*Ibid.*) Vous êtes injustes, par rapport à vos frères, dès que vous voulez leur imposer des lois que vous vous réservez de transgresser à votre aise; vous êtes injustes, par rapport à vous-mêmes, en vous arrachant au salut, dont l'observance de ses saintes lois est la seule garantie; vous êtes injustes parce que ces lois sont de devoir essentiel, aussi bien pour vous que pour tout autre; vous êtes injustes, pourquoi? c'est que du moment où vous vous ingérez de prêcher vos frères, comme saint Paul, vous devez célébrer votre mission, sanctifier votre zèle, ennoblir vos desseins par des exemples pieux, efficaces, parlants encore plus que par des paroles, qui sont plus souvent des satires fausses et cruelles que des leçons charitables et instructives : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (I *Cor.*, IV.) Hélas! ce ne sont pas ces maximes, ces préceptes que suit le zèle d'injustice, le zèle des faux dévots; aussi c'est la malignité qui le reproduit sans cesse; ce n'est pas la religion qui le fait naître, qui le conduit, et qui l'embrase.

Il est encore un autre zèle faux, dont l'imprudence, l'excès, l'inconsidération, le fanatisme et l'indiscrétion sont les flambeaux et les agents. Ce zèle qui se manifeste par des fureurs, des transports, des imprécations, des violences, au lieu de faire parler la douceur chrétienne, au lieu de tenter cette modération, cette tendresse, cette bienfaisance, cette bonté, dont le père des miséricordes est la source, notre Rédempteur le modèle; ce zèle qui réclame les vengeances du Tout-Puissant, les tonnerres de sa justice, les éclats de sa colère contre l'impie; sans vouloir réfléchir que ce Dieu d'amour ne désire que la vie du pécheur et son amélioration : *Nolo mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat* (*Ezech.*, XXXIII); ce zèle qui conjure l'Eternel de frapper, d'exterminer, de détruire, d'ouvrir les abîmes de la terre pour ôter le pervers du nombre des vivants, pour engloutir le sacrilége, pour dévorer le coupable, sans se souvenir que le Dieu de toute équité n'est pas un Dieu de désolation et d'horreur; qu'il rappelle, à chaque instant, le criminel de ses déréglements; qu'il le presse de revenir à lui; qu'il l'attend avec patience; qu'il le reçoit avec bénignité lorsqu'il retourne à lui; ce zèle qui s'armerait peut-être encore, s'il osait, de ses poignards encore fumants d'un sang que le siècle où nous vivons voudrait apaiser par ses larmes et ses regrets; ce zèle qui dévoue chaque jour de nouvelles victimes aux flammes de l'enfer; qui ne se dit jamais que le Sauveur du monde ne fit briller que l'éclat de l'aimable vérité, la force de la conviction, le triomphe de la persuasion; qu'il n'inspira jamais à ses disciples que ces sentiments de pitié, d'attendrissement, de compassion, dont notre divin auteur est le principe : *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est.* (*Luc.*, VI.) Je conviens qu'un zèle ardent, impétueux, rapide, fort, puissant, courageux, fut quelquefois celui de ces hommes illustres dont l'Esprit-Saint préparait les oracles, dictait les arrêts. Jamais la précipitation, l'animosité, la prévarication, le désir de voir les coupables anathèmes pour une éternité, ne transporta ces grands hommes. Ministres de la parole, défenseurs choisis de la gloire du Dieu des armées, ils se livraient aux impulsions de son souffle divin; ils invectivaient contre le crime; ils faisaient entendre les tonnerres de la vengeance du Tout-Puissant; ils montraient ses foudres; ils annonçaient des châtiments; le ciel semblait quelquefois les infliger à leur gré : terribles en apparence, leur cœur était brûlé du zèle le plus compatissant, le plus tendre, le plus éclairé pour le salut de leurs frères; ils cherchaient à émouvoir, à pénétrer, à convertir; ils ne pensaient pas à perdre les âmes; s'ils étaient forcés d'affliger, s'ils étaient contraints de frapper, ils ne désespéraient pas; ils ménageaient les fléaux qu'un Dieu mettait entre

leurs mains, avec cette douceur qui ne punit que pour sauver. Zélateurs odieux de nos jours, vous dont la fougueuse manie déshonore la religion, la rend à charge, la ferait presque haïr, vous faut-il d'autres leçons? Jésus-Christ vous instruira lui-même; il vous enseigne qu'il n'appartient qu'à lui seul de maudire les figuiers inutiles, de les condamner aux flammes; qu'il se réserve son jour, son moment pour livrer au feu l'ingrate ivraie qui croît dans son champ; qu'il est venu pour les pécheurs; qu'ils lui sont chers, puisqu'ils sont baignés de son sang; qu'ils doivent vous intéresser tendrement, puisqu'il quitterait lui-même un troupeau qu'il chérit, pour ramener au bercail ces malheureuses brebis qui s'égarent; que le retour d'un seul pécheur doit vous inspirer une joie plus délicieuse que la persévérance de plusieurs justes : en un mot, mes chers frères, puisque ce divin Maître supporte ces infortunés prévaricateurs, nous devons les supporter comme lui, les attirer comme lui, les encourager, les consoler, leur laisser deviner, comme d'eux-mêmes, l'opprobre de leurs déréglements, les facilités de sortir de leurs désordres, le bonheur de rentrer dans le sentier de la justice et de la vertu; jamais ne les aigrir par des invectives : Jésus-Christ ne les employa jamais que contre les faux zélateurs et les faux dévots : penser quelquefois que tel qu'on regarde comme un monstre d'iniquité dans l'instant présent, reprendra peut-être bientôt la marche du salut, et deviendra le vase d'élection le plus précieux, le plus comblé des grâces du Seigneur. Détracteurs de vos frères, sous l'ombre de zèle pour le bien, souvenez-vous que la religion a des orateurs pour les faire rougir de leurs trangressions, de leurs infidélités dans le secret de leur conscience; des tribunaux pour connaître les maladies de leurs âmes, les arracher aux mortelles langueurs du péché, les guérir des plaies dangereuses dont il les a infectées; qu'on peut bien y verser le baume du pieux Samaritain, pour aider les soins d'un médecin charitable; qu'il n'est jamais permis à personne d'y porter le poignard, d'y faire couler le poison; que la férocité, l'emportement, la violence n'annoncèrent jamais le vrai zèle du christianisme, et n'opérèrent jamais que de feintes conversions, enfin que le premier précepte que notre divin Maître impose à notre zèle, le premier guide qu'il lui donne, c'est cette humilité de caractère, cette bonté d'âme, cette tendresse de cœur dont la pratique signala toute sa vie : *Discite a me quia mitis sum, et humili corde.* (*Matth.*, XI.) Telles sont les règles que tout zélateur doit se proposer, règles dont on ne peut s'écarter sans tomber dans les écarts du faux zèle, ce zèle si cruel et tout à fois si déshonorant. Vous venez d'entendre sa malice, j'ai tâché de vous développer son caractère, heureux si je puis corriger sa noirceur et prévenir contre ses méchancetés. Faisons maintenant sentir combien il est odieux au Seigneur, indigne de sa gloire.

SECONDE PARTIE.

Tout ce qui peut ajouter à l'éloignement du pécheur pour la vertu, pour ses devoirs, pour la religion, pour ses lois; tout ce qui peut le décider à prendre des liaisons plus étroites avec le crime, dans l'idée de causer à ses censeurs une sorte de dépit; tout ce qui peut lui faire envisager l'Evangile, sa morale, ses préceptes, comme un code de tyrannie dont il faut absolument secouer le joug; tout cela, mes chers frères, est un manége bien indigne de la gloire de Dieu, bien coupable à ses yeux; voilà ce qu'opère, par malheur trop souvent, ce zèle qui n'a qu'un fond de haine et de vengeance pour principe, l'hypocrisie pour mobile, la pétulance et l'audace pour sentiment. Il est inconcevable que les faux zélateurs redoutent si peu les châtiments que le Seigneur annonce à ce zèle si inconsidéré, si indiscret; il le condamne, il le menace, il le punira. Rassemblons ces vérités; détaillons-les; cherchons à inspirer de ce fanatisme barbare toute l'horreur qu'il mérite

Vous le savez comme moi, mes chers frères, rien de plus propre à écarter le pécheur du sentier de la justice et de la pénitence; rien de plus sûr pour retarder sa conversion; rien de plus efficace pour le dégoûter de ses devoirs; rien de plus capable de lui faire naître une répugnance invincible pour les commandements du christianisme, les dogmes de son culte, que les emportements de ces censeurs iniques qui diffament son nom, sous l'ombre de vouloir le corriger; qui le couvrent d'opprobre, sous le spécieux prétexte de le prêcher; qui lui ravissent sa réputation, son honneur; qui lui font perdre sa fortune, son avancement, l'estime de ses amis, la bienveillance de ses protecteurs; qui forcent les honnêtes gens à l'exiler de leurs maisons, de leurs sociétés, en l'assassinant de ces épigrammes cruelles qui présentent, pour ceux qui ne voient que l'apparence, le dessein de le rappeler de ses iniquités, de lui ouvrir les yeux sur le précipice dans lequel il languit, de le retirer du crime, de le réconcilier avec la vertu, de le ramener à une conduite plus sage et plus chrétienne. Vous le sentez, je n'en doute pas, mon cher auditeur, ce n'est pas là le moyen d'attendrir, de toucher, de faire regretter des égarements, de faire rechercher le bien.

Naturellement on se révolte contre ce qui ne répand qu'amertume et que fiel. Ce n'est pas à travers un nuage chargé d'orages et de tonnerres qu'il faut faire envisager la religion au pécheur; la vertu, sous ce voile, lui déplaît, loin de l'attirer; elle le rebute au lieu de le gagner. J'ajoute que, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, ce n'est pas en suscitant à un malade des chagrins, des peines, des disgrâces, des inquiétudes, des troubles, des infortunes, en lui procurant des agitations mortelles; en un mot, en le frappant d'un poignard envenimé, qu'on parvient à le guérir et à le sau-

ver. Telle est cependant la conduite du faux zèle; si personne ne voulait prêter l'oreille à ses pétulantes exagérations, il publierait, du haut des toits, les débauches de celui-ci, les impudicités de celui-là, l'infamie de cet avare, les débordements de ce libertin, les liaisons illicites de l'une, les injustices de l'autre: or, je vous le demande, mes chers frères, est-ce donc là un sacrifice à la gloire de l'Eternel? Un pareil hommage peut-il être agréable au père le plus tendre, le plus intéressé au bonheur de ses enfants? Ce zèle peut-il être de prix, peut-il trouver grâce devant un Dieu qui couvre nos iniquités du voile de l'oubli, dès qu'elles sont effacées par les larmes de la componction et du repentir : *Ego sum qui deleo iniquitates tuas, et peccatorum tuorum non recordabor.* (*Isa.*, XLIII.) Je ne prétends pas autoriser ceux qui croupissent dans le vice; qui se naturalisent, pour ainsi dire, avec le péché; je souhaiterais simplement inspirer au zèle qui les reprend toutes les précautions de la charité; je voudrais convaincre ceux qui se croient enflammés d'un zèle qui n'est sensible qu'à l'honneur du Tout-Puissant, que leur zèle présomptueux n'a rien de ce caractère auguste et respectable, d'abord que l'amour du prochain n'en est pas le modérateur et la règle; que Dieu punit, il est vrai, qu'il frappe, qu'il détruit, parce qu'il est juste, qu'il est Dieu, que la miséricorde dont il use, comme dit saint Chrysostome, cette bonté paternelle qui retarde les coups de sa justice, qui les ménage : *Deus cum destruit, tarde destruit*, doit nous faire comprendre qu'il n'approuve pas ce zèle fougueux qui n'emploie qu'animosités, qu'invectives, qu'aigreurs contre des coupables qu'un ménagement de douceur et de patience pourrait réconcilier avec la vertu. Je pense à persuader les faux zélateurs, que le Seigneur se déclare avec indignation contre ces hommes ignorants ou pervers, injustes et hypocrites, qui prêchent le bien avec cette farouche austérité, cette aveugle violence qui rebute, qui dégoûte, qui fut toujours plus prompte à séparer les cœurs de l'Evangile qu'à multiplier ses disciples : en un mot, tout mon dessein est de bien instruire, avec l'apôtre saint Jacques, nos prétendus zélés que ce zèle amer dont je parle est un zèle d'ignominie, qui jamais ne sera glorieux pour celui qui le ressent; un zèle de mensonge, dont les clameurs sont des cris contre la vérité : *Si zelum amarum habetis, nolite gloriari et mendaces esse adversus veritatem.* (*Jac.*, III.) Zèle de contention et de désordre, ajoute le même apôtre, source funeste d'inconstance et d'iniquités de toute espèce; il est donc clair que ce zèle n'est ni l'élève de la charité, ni l'aliment de la véritable piété; il est clair encore qu'il est le produit d'un orgueil aussi enraciné que coupable, qui cherche à déprimer les autres pour tourner tous les yeux sur soi-même, et se concilier une attention qui n'est due qu'à la seule vertu. Il n'est pas moins vrai que ce zèle trompeur ne peut qu'ajouter à l'éloignement du pécheur pour ses devoirs, pour sa religion, pour sa loi : il est donc de toute certitude que le Tout-Puissant, ce Dieu si jaloux de sa gloire, ne le regardera jamais comme un hommage à son honneur.

Poursuivons. J'ai dit que ce zèle peut conduire le pécheur à former des liaisons plus étroites encore avec l'iniquité; que les menaces dont le Seigneur fait retentir ses oracles contre lui sont un témoignage éclatant qu'il le désavoue, et qu'il lui sera toujours odieux. C'est un triste partage de l'homme d'avoir des désirs toujours plus décidés, plus violents pour tout ce qui lui est le plus sévèrement prohibé. Le Docteur des nations se plaint de cette fatigante contradiction de nous-mêmes avec nous-mêmes : des philosophes d'un temps plus reculé la reconnurent avant lui, en ont parlé comme lui. Joignons à ce penchant désordonné le dépit de se voir maltraité dans sa conduite, solennellement décrié dans ses mœurs, censuré sans ménagement sur ses vices, grossièrement divulgué sur ses défauts, inhumainement flétri dans les assemblées, les compagnies, cruellement déshonoré dans ses habitudes, ses démarches, ses commerces, ses pensées mêmes; en faut-il davantage pour resserrer les chaînes du pécheur avec l'iniquité? Il se fait comme une affaire d'honneur de se raidir contre ceux qui veulent le corriger avec tant d'ignominie; il regarde ses égarements comme une insulte des plus mortifiantes pour les censeurs qui le diffament auprès de tous ceux qui se prêtent à les entendre, tandis qu'ils se montrent comme empressés de le ramener au bien. Ce n'est plus par goût, par affection, par choix, par délire qu'il court au crime; c'est dans le dessein formé d'aigrir ces zélateurs impudents, qui semblent s'intéresser bien plus vivement à rendre sa vie de péché publique que sa conversion sincère et digne de la religion : en un mot, c'est par haine, par aversion, par antipathie pour celui qui fait parler le zèle si amèrement, si indiscrètement, qu'il se plonge absolument dans le désordre, et ne laisse presque plus d'espérance de retour. Dans les menaces redoutables que l'Eternel fait aux méchants, je trouve, mes chers frères, les faux zélés bien clairement désignés, bien spécialement réservés pour sa colère. Il sauvera son troupeau, dit-il, de la fureur de ces loups affamés; il ne souffrira pas plus longtemps que ce troupeau qu'il chérit soit victime de leur frénésie, de leur rage; que la dent meurtrière de ces fanatiques s'acharne sur lui pour le dévorer : *Liberabo gregem meum de ore eorum, et non erit ultra eis in escam.* (*Ezech.*, XXXIV.) Première marque d'indignation d'un Dieu.

Ce n'est pas le seul éclat qu'elle annonce à ces désolateurs du salut de leurs frères. Ouvrez, chrétiens, ouvrez le prophète Jérémie; tout l'art, toute la malice, toute la noirceur, toute l'iniquité, toutes les trahisons du faux zèle sont produites dans un détail qui ne peut être aussi bien circonstancié

que par celui qui possède le secret de tous les cœurs; après en avoir exposé la marche, la dureté, le fanatisme, la malignité: Quoi! s'écrie le Seigneur, moi, le Dieu de Jacob, le fort d'Israël, je laisserais impunie tant de méchanceté; je ne me vengerais pas de ce peuple de fougueux qui déshonorent mon amour et avilissent ma tendresse pour mes enfants; ma puissance n'aurait pas de fléaux pour les confondre et répéter sur eux le prix de tant d'âmes qu'ils ont tenté de perdre? *Numquid super gentem hujusmodi non ulciscetur anima mea?* (*Jerem.*, V.) Lisez dans l'Evangile, mes chers frères, sous quelles couleurs l'Oracle des oracles peint les scribes et les pharisiens de son temps, le douloureux partage qu'il leur annonce. Les mêmes maux sont réservés aux faux zélés de nos jours; à ces insensés qui prétendent conduire les autres, les régler, les reprendre, les réformer, imposer des lois, dicter des préceptes; qui s'érigent en docteurs, en maîtres, en pasteurs dans Israël; à ces aveugles, égarés eux-mêmes des vrais sentiers de la perfection, et dont la folle sagesse écarte du chemin de la sanctification tous ceux qui sont assez simples pour les écouter et les croire; à ces hommes vains, ignorants, corrompus dans l'âme, qui n'ont que la parure extérieure de la piété pour flambeau, la passion et l'intérêt pour ressort, jamais l'aimable charité, une tendre et judicieuse condescendance pour principes : *Væ vobis, duces cæci* (*Matth.*, XXIII.) Je ne crois pas me tromper, en assurant que le faux zèle fut l'une des iniquités du judaïsme contre laquelle notre Législateur parut le plus déclaré, contre laquelle il s'éleva avec plus d'ardeur et plus de feu. Que ne tenta-t-il pas pour adoucir l'amertume de ces zélateurs imprudents dont il censure si vivement les mœurs, l'hypocrisie et les fausses lumières? Il les ménage d'abord avec la prudence la plus économique; il n'éclate que lorsqu'il perd l'espérance de les persuader du mérite et de la nécessité de ce zèle doux, patient, humble, consolant, dont il donne lui-même les modèles les plus édifiants. Vous que nous voyons si intéressés au salut de vos frères, qui du moins voudriez passer pour tels, réglez les tentatives de votre zèle sur les exemples et la doctrine de Jésus-Christ; si vous vous faites une autre morale que la sienne, je dirai que vous n'avez qu'un zèle d'orgueil et d'inhumanité qui déshonore la qualité de son disciple, dont vons osez vous parer; descendez dans votre conscience, interrogez-la sur les sentiments qui guident votre zèle; jugez-vous à la rigueur, si vous ne voulez pas que le Seigneur vous juge quelque jour avec la plus grande sévérité.

Il faut encore convenir, mes chers frères, que le zèle de certains chrétiens n'a rien qui ne semble imaginé pour faire regarder l'Evangile et les préceptes qu'il nous prescrit, sa législation et sa morale, comme un esclavage, une tyrannie, un joux onéreux trop dur à supporter, un fardeau dont on aspire à se dégager, en un mot, pour décider certains caractères à haïr une religion digne de tous nos respects, de toute notre tendresse. Chaque homme réfléchit plus ou moins : les uns sont conséquents; les autres plus bornés dans leurs jugements : les premiers concluent de la sainteté du Dieu que nous adorons à la candeur, à la pureté, à la décence, à la vérité, à l'innocence des hommages que nous lui devons : ont-ils le malheur de démentir, dans leur conduite, ces respectables assertions de leur esprit; si, au lieu de les convaincre par la raison, de les persuader par leurs propres lumières, de les enchaîner par la douceur, de les gagner par la charité, on ne leur parle que d'anathèmes, de vengeances; si l'on ne fait briller à leurs yeux que les feux de la justice du Tout-Puissant; si jamais on n'entre dans le détail de ses miséricordes pour le pécheur, de son empressement à lui offrir son pardon, de sa facilité à lui rendre son amour, c'est, mes chers frères, prendre les mesures les plus efficaces pour désespérer ces malheureux chrétiens; c'est leur faire envisager leurs passions comme l'unique ressource qui leur reste pour s'étourdir sur les horreurs qui les attendent dans l'éternité; c'est une méthode infaillible pour leur faire perdre le peu de sentiment, d'affection, de penchant, de soumission qu'ils peuvent encore conserver pour l'Evangile. Les autres dont j'ai parlé, ces chrétiens dont les connaissances ne sont ni aussi spéculatives, ni aussi étendues, s'en prennent à la religion même : ils s'imaginent qu'un culte dont les plus grands zélateurs n'ont dans la bouche que des satires en place de remontrances, des insultes au lieu d'une tendre compassion, des avanies au lieu de sages corrections, des cruautés en place de prudence, des emportements au lieu de ces clartés lumineuses qui doivent instruire et soumettre, qu'un pareil culte est un tyran des âmes, dont les chaînes sont trop effrayantes et l'empire trop insupportable. Je sais, mon cher auditeur, que tous ces chrétiens sont dans une illusion des plus pernicieuses; qu'il ne s'agit pour eux que de recourir au livre de nos dogmes, de notre morale, pour concevoir les espérances les plus flatteuses, pour se procurer les consolations les plus sensibles, pour se désabuser des fausses préventions, que d'aveugles prévaricateurs, sous le nom sacré de zélés, leur inspirent contre nos préceptes et notre doctrine. Vous savez aussi, mes chers frères, que tel pourrait être changé par un zèle judicieux, éclairé, sagement ménagé, qui ne prendra pas la peine de rechercher ce qu'il y a d'indigne, de déraisonnable, de frénétique dans le zèle de certaines personnes qui sont, en apparence, les disciples de la vertu; que dès lors le chemin de la vertu n'offre à cet infortuné pécheur qu'un vaste désert à franchir, dans lequel les monstres, la désolation et l'horreur se présentent à chaque pas. Ce sont là les tristes inconvénients qui résultent de tout zèle qui n'est pas une émanation

de l'esprit du Seigneur, et qui n'a pas celui de l'Evangile pour modérateur; c'est à ce zèle honteux, c'est à ces pervers sectateurs que sont réservés des maux terribles, des châtiments d'opprobre dans le gouffre des justices éternelles. Le poids de l'iniquité d'un monde de pécheurs retombera sur leurs têtes : trop cruels pour laisser sentir à l'impie qu'il pouvait vivre, qu'un repentir de vérité pouvait sauver son âme des infamies du siècle futur, le sang de ce malheureux, ce sang que les faux zélateurs n'ont sucé que pour le rendre à l'enfer, se précipitera sur eux en pluie de feu : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III.) A ce seul trait de la colère d'un Dieu contre le faux zélé, reconnaissez, chrétiens, avec quelle rigueur il sera jugé, il sera condamné, il sera puni. Une des grandes vérités du salut, c'est que le Père des miséricordes ne veut que le retour des égarés, le bonheur des misérables, la guérison des malades, la conversion des coupables : hélas ! ces insensés, dont je voudrais aujourd'hui toucher le cœur, corriger la manie, ne travaillent qu'à éloigner l'amélioration des enfants de Juda, et l'empêchent peut-être pour toujours. Quel crime! Si vous proportionnez la punition, il est aisé de décider qu'elle doit être immense. Conjurons le Seigneur, mes chers frères, d'éclairer ces faux censeurs, de faire cesser l'absurdité du zèle qui les anime : zèle affreux, dont l'indignité ferme la porte du ciel à tel enfant de la croix qui pouvait encore s'en ouvrir l'entrée par sa componction et ses larmes; qui du moins fait ressentir autant l'éloignement pour les enseignements du salut qu'on peut en éprouver pour les vapeurs du poison le plus subtil. Daigne ce Dieu que nous venons de peindre comme le plus tendre des pères, éteindre dans leurs cœurs ce zèle d'iniquité, ce zèle d'injustice, ce zèle d'imprudence, qui n'a que trop souvent et trop longtemps déshonoré le christianisme; ce zèle que ce Dieu de miséricorde a déjà pesé dans la balance de sa justice éternelle; ce zèle que ses oracles condamnent, menacent, et que son immortelle équité frappera pour iamais dans les abîmes de sa vengeance.

PRIÈRE.

Aidez, Seigneur, nos exhortations et nos vœux; faites éclore dans l'âme de ces spécieux déclamateurs ce feu divin qui pénétra vos prophètes et vos saints; éteignez ces désirs de vengeance, ces fureurs de haine, ces transports de jalousie que nos prétendus zélés exhalent si souvent sous le voile de la religion, sous l'ombre des intérêts du ciel; qu'ils apprennent à vous montrer tel que vous êtes, ô mon Dieu! juste, il est vrai, souverain vengeur de l'iniquité; mais toujours prêt à recueillir les pleurs d'un cœur contrit, les soupirs du pécheur humilié; que, prosternés eux mêmes devant vous, ils sollicitent la rémission de tant d'injustices dont ils se sont noircis envers leurs frères; de tant d'écarts de la charité; de tant de maux qu'ils ont occasionnés au prochain par leur zèle imposteur; qu'ils s'empressent à vous fléchir, à prêcher de conduite et d'exemple avec candeur; enfin, à mériter un jour la couronne que vous réservez à la vertu solide, au pieux zèle qui l'enflamme toujours. *Amen.*

SERMON XI.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Assumpsit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem. (*Matth.*, XVII.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean.

Voilà, mes chers frères, un trait de notre Evangile qui nous développe une vérité à laquelle on réfléchit bien peu, qu'on devrait cependant méditer dans presque tous les instants de sa vie. De cette multitude de disciples qui suivent le Sauveur; de ces douze apôtres qu'il s'était attachés, trois seulement sont choisis pour être les témoins du miracle le plus célèbre de ce divin maître, de ce prodige solennel qui désigne si clairement sa génération éternelle, qui le décèle pour ce Fils chéri du Père sur qui reposent son amour, ses complaisances, sa tendresse : *Assumpsit Jesus Petrum*, etc. Je vous le demande, chrétiens, que peut nous signifier une prédilection si singulière, si marquée, si ce n'est le petit nombre de ceux qui seront admis à contempler sa gloire dans ce temple auguste où il ne se cachera plus sous le voile et sous l'énigme? Comment traiter cette matière, mon cher auditeur? Je voudrais bien ne pas vous décourager; je voudrais bien vous instruire. Le nombre des élus sera petit; Jésus-Christ l'a prêché lui-même; ce n'est qu'en tremblant que je viens vous exposer un oracle aussi terrible. Je le proteste à la face de ces autels; vous tous qui m'écoutez, je ne pense pas à tourmenter vos consciences, à déchirer vos cœurs; je songe seulement à vous détourner de l'oubli de votre salut; je cherche à vous pénétrer d'une crainte salutaire, à créer dans vos âmes, s'il n'y existe pas encore, le désir sincère de mériter un jour les couronnes du salut. En vous montrant pourquoi le nombre des élus sera petit, vous apprendrez ce que vous devez éviter, ce que vous devez faire; peut-être serai-je assez heureux pour fixer quelqu'un d'entre vous dans les sentiers du vrai bonheur. Le nombre des élus sera petit, parce que le nombre des mondains est grand : première partie. Le nombre des élus sera petit, parce que le nombre de ceux qui pratiquent les œuvres du salut n'est pas grand : seconde partie. Le monde, l'affection pour le monde, damnent une infinité de chrétiens appelés à la gloire suprême par celle de leur vocation. Voilà tout mon discours : il exige toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Le nombre des élus sera petit, parce que le nombre des mondains est grand : c'est ma proposition; en voici la démonstration. Les

dogmes du monde, les engagements avec le monde, les maximes du monde, ne sont pas et ne furent jamais des préceptes de direction pour le salut. Je dis donc : si c'est le plus grand nombre qui se gouverne d'après les dogmes, les engagements et les maximes du monde, il faut nécessairement que le nombre des élus soit le plus petit. Mon principe est d'une expérience trop attestée tous les jours : ma conséquence s'établit dans la plus grande infaillibilité. Reprenons l'un et l'autre. Je sens que je vais vous dire d'affligeantes vérités : j'espère que le Seigneur m'inspirera; j'espère que sa grâce vous touchera.

L'homme quitte à peine les livrées de l'enfance, que le monde cherche à s'emparer de ses goûts; dès qu'il sait apprécier quelque chose, le monde s'empresse d'occuper ses réflexions; dès la première étincelle de bon sens, l'esprit, les principes, la science, les jugements du monde sont inculqués comme une doctrine qu'il faut constamment se proposer. La première éducation est pour le monde : on a plus d'attention à lui former des élèves, qu'on n'a de soins à destiner des disciples à Jésus-Christ. Les premiers éléments de l'institution de la jeunesse sont autant de consécrations au monde : comment il faut se présenter dans le monde, se conduire dans le monde, se rendre agréable au monde, se faire rechercher par le monde, se donner un ton dans le monde, se concilier les applaudissements du monde; l'art de remplir, au gré de ce monde idolâtré, ses coutumes, ses usages, ses lois; la nécessité de respecter ses sentiments, ses préjugés, ses décisions; l'importance de se mouler sur ses caractères, ses avis, ses exemples : telles sont les premières leçons dont on alimente des cœurs trop sensibles pour ne pas se prêter à des illusions qui ne laissent apercevoir que des délices, trop inexpérimentés pour soupçonner les épines cachées sous ces roses : la religion entre à peine pour quelque chose dans les observations dont on charge la mémoire et l'imagination : on développe ses devoirs, ses dogmes, ses rapports, ses mystères, sa fin, avec moins d'éloquence, moins de force, moins de continuité que les ressorts, les pratiques, les particularités de la morale du monde. A-t-on appris à redire quelques instructions trop abrégées pour renfermer la moindre partie des devoirs d'un chrétien? A-t-on appris à précipiter, pendant quelques instants d'une journée, quelques prières d'habitude plutôt que de piété, on compte avoir fait assez pour son salut. L'occupation principale, l'œuvre sacrée, l'action essentielle, c'est de se régler sur les impressions du monde, de se gouverner relativement aux vues, aux plans, aux décisions que ce monde inconstant varie presque à tous les moments. Ce n'est pas là, mes chers frères, non, ce n'est pas tenir le chemin des élus : c'est cependant dans cette route qu'on voit la multitude s'engager avec empressement; le nombre de ces chéris du Pere, que Jésus-Christ appellera dans le royaume de gloire : *Venite, benedicti Patris mei, percipite regnum* (*Matth.*, XXV), sera donc bien moindre que le nombre de ces malheureux insensés, de ces hommes de malédictions, de ces disciples réprouvés, dont il peuplera les profonds abîmes du vengeur immortel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Ibid.*) Pour qu'il ne reste aucune équivoque dans un discours de cette importance, mes chers frères; pour que vous le conceviez assez facilement pour être éclairés promptement, je vais m'expliquer, sans détours, sur ce que je comprends par le terme de monde. Qu'est-ce donc que le monde? L'ennemi déclaré du Sauveur, de ses amis, de ses imitateurs, de ses élus : *Si odit vos mundus, scitote quia me priorem odio habuit.* (*Joan.*, XV.) A ces traits, vous vous dites peut-être à vous-mêmes, avec la plus grande confiance, que vous n'êtes pas du monde; je le souhaite bien ardemment pour vous; si vous n'en êtes pas, si vous ne prenez jamais d'engagements sérieux avec lui, vous serez indubitablement du petit nombre des élus. Un moment, chrétiens; le portrait n'est que commencé; achevons-le; vous serez en état de décider. Qu'est-ce que le monde? C'est l'adulateur d'une chair que Jésus-Christ vous commande formellement de châtier; de ces sens qu'il vous ordonne de réprimer; de ces passions qu'il vous prescrit de vaincre; de ces concupiscences qu'il vous impose de faire taire. Qu'est-ce que le monde? C'est le partisan déclaré des vanités auxquelles vous avez renoncé dans votre baptême; des pompes que vous avez abjurées; des voluptés que vous avez protesté de vous interdire; des mollesses que vous avez promis de détester; des œuvres de ténèbres que vous vous êtes engagé de fuir. Qu'est-ce que le monde? C'est le contradicteur des humiliations, des croix, des pénitences, des mortifications, des détachements, des afflictions que prêchent les oracles de la religion. Qu'est-ce que le monde? C'est le panégyriste et l'adorateur de ces magnificences, de ce luxe, de ces grandeurs, de ces opulences, de ces spectacles, de ces délices que le chrétien sage et réglé voudrait ne pas connaître, même de nom. Je redoute actuellement de vous interroger, mon cher auditeur : vous ne pouvez pas me répondre, en conscience, que vous n'êtes pas du monde : je n'ose vous assurer que vous serez du petit nombre des élus. Cet anathème m'est bien dur à prononcer; je voudrais qu'il vous fût encore plus fâcheux à entendre; vous prendriez, sans balancer, sans aucun ménagement pour le monde, les arrangements les mieux concertés pour assurer votre salut; les dogmes de ce monde impuissant pour votre bonheur deviendraient aussi décriés dans votre esprit, qu'ils vous paraissent aujourd'hui flatteurs et innocents; une sainte frayeur, une crainte religieuse soutiendraient dans votre cœur le désir empressé de vous associer au petit nombre des élus; vous sentiriez qu'un monde qui passe, qui tôt ou tard

échappe à nos affections, à nos rêves, à nos projets, est indigne qu'on risque pour lui de se jeter dans des malheurs que toute sa puissance ne pourra jamais adoucir ni borner : le moment où vous briseriez la chaîne qui vous lie à ses enchantements, à ses séductions, à ses caresses, serait pour vous le premier instant d'une félicité aussi délicieuse que nouvelle. Convenons d'une chose, mes chers frères, c'est que notre imagination sert bien mieux le monde que notre cœur; celle-là nous le retrace en beau; celui-ci n'en est jamais pleinement satisfait; c'est que celui-ci recherche une réalité que le monde n'a pas dans ses plus somptueux amusements; c'est que celui-là se complaît dans les fantômes agréables qu'il fait mettre en mouvement. Interrogez-vous, amateurs du monde, dans un de ces quarts d'heure de calme et de réflexion, où le monde paraît ce qu'il est, parce qu'on n'est plus dans l'ivresse et le tourbillon; voici ce que vous conclurez :

Que les engagements qu'on peut prendre avec lui sont trop pernicieux; que l'homme sensé, le philosophe chrétien ne saurait secouer assez tôt un esclavage qui enchaîne à la folie et à la réprobation. Ne déguisons rien, mes chers frères, votre bonheur éternel est d'un trop grand prix; vos liaisons avec le monde vous mettent dans un danger toujours imminent, toujours nouveau, toujours prochain, de perdre votre salut sans retour. Examinons ensemble la conduite que vous êtes forcés de tenir, si vous voulez vous ménager avec ce monde aveugle et léger; comparez-la dans tous ses points avec les mœurs que Jésus-Christ exige de vous, vous serez bientôt convaincus qu'il faut faire divorce avec le monde pour être du petit nombre des élus. Si je vous suis pas à pas dans le monde; si je veux m'éclaircir sur les charmes dont il se sert pour vous attacher à son char; si je fais le calcul des jours que vous consacrez à son honneur, à son service, je trouve que tout le cours de votre vie n'est qu'une succession toujours remplie de tout ce qui peut aiguiser, satisfaire, perpétuer vos cupidités, vos passions, vos délires, vos brutalités, vos penchants vicieux, vos inclinations effrénées, vos concupiscences les plus licencieuses : *Omne quod in mundo est, concupiscentia carnis est.* (**I, Joan., II.**) Tantôt il rassemble tout ce qui peut plaire à vos yeux, captiver, par des spectacles de séduction, toute la sensibilité de vos âmes, échauffer dans vos cœurs son amour, ses désirs, ses voluptés; il vous invite à partager des plaisirs qu'il semble n'avoir réunis, sous différentes formes, que dans l'intention de vous faire couler les jours les plus agréables, les plus doux : *Et concupiscentia oculorum.* (*Ibid.*) Tantôt, il vous promet tout ce qui peut flatter l'orgueil le plus raffiné, l'amour-propre le plus difficile, la vanité la plus délicate, la gloire la plus somptueuse, l'ambition la plus fière; des fortunes, des dignités, des honneurs, des avancements, des titres, des commandements: ***Et superbia vitæ.*** (*Ibid.*) C'est ainsi que le fil de nos jours devient une carrière toujours occupée de jeux, de divertissements, de mollesse, d'égarements, de dissipations, d'intrigues, de dépenses superflues, de prodigalités déplacées, de parties indécentes, de mondanités criantes, de parures sacriléges, de pompes scandaleuses; en un mot, d'engagements toujours plus puissants avec le monde, tandis que vous n'opérez rien, ou du moins presque rien, pour votre salut. Serez-vous du petit nombre des élus, mes chers frères? Non. Quelle effrayante parole votre conduite me force de vous adresser! Quel mal faisons-nous donc, me direz-vous? Ce n'est pas moi qu'il faut interroger; demandez à Jésus-Christ; cherchez une réponse dans son Evangile. Quel mal vous faites? Vous faites les œuvres du monde, et ce sont des œuvres de mort et de damnation; vous suivez les exemples du monde, et ce sont des exemples de malice et de perdition; vous vous associez au monde, et ce monde est chargé d'iniquités et de malédictions: voilà votre question décidée; vous voilà jugés, non pas sur mes préjugés, mes préventions, mais sur les oracles de votre législateur, sur le prononcé du code de ses lois; vous ne m'imputerez pas de forger des anathèmes de caprice, pour vous séparer barbarement d'un monde qui vous est cher, et que vous ne pouvez haïr trop ouvertement : vous me direz sans doute encore que vous vivez comme la multitude, que c'est là ce qui vous tranquillise. Oh! mon cher auditeur, c'est bien pour votre malheur que vous vous comportez de la sorte; ce raisonnement, qui vous rassure, est une réflexion qui me fait trembler, j'ai presque dit désespérer, pour vous. N'avez-vous pas entendu plus d'une fois, avez-vous oublié totalement que le Sauveur vous recommande de choisir une autre route que celle dans laquelle marche la multitude, si vous voulez participer à la félicité de ses élus? la force, le courage, le travail, les combats, sont nécessaires pour forcer les barrières de ce sentier précieux; j'en conviens: la récompense est aussi bien glorieuse: tout au contraire, dans le chemin que foule la multitude, tout rit, tout plaît, tout enchante; point d'efforts pour percer, point d'embarras à repousser, point de violences à essuyer: immense et vaste, le grand nombre ne se nuit point; on dirait un triomphe continuel combiné dans l'ordre le plus magnifique, le mieux réglé; ce n'est qu'au terme qu'on s'aperçoit qu'on s'est trop rassuré sur le grand nombre, sur l'air de satisfaction et de joie du grand nombre, qu'on n'a fourni qu'une carrière d'horreur et de perdition, comme le grand nombre: *Intrate per angustam portam; lata porta, et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam.* (*Matth.*, **VIII.**) Il est donc de principe de foi, de décision de foi, que la multitude ne forme pas la classe des élus : il n'est pas moins incon-

testable que ceux qui pensent comme la multitude, qui se proposent les exemples de la multitude, qui se décident à faire nombre avec la multitude, ne seront pas admis au rang des élus; le nombre de ces heureux sera donc le plus petit. Méditez ces vertus, hommes idolâtres du monde; gémissez d'avoir si longtemps pris pour guide une multitude qui court à sa perte sans inquiétude et sans réflexion ; encouragez-vous à renoncer aux modèles de la multitude, à vous ranger du côté de ce nombre de chrétiens éclairés qui sentent l'importance de l'œuvre du salut, et qui ne la perdent pas un seul instant de vue.

Hélas ! ce nombre est si petit; si peu de chrétiens travaillent à mériter le bonheur des élus. Pourquoi ? C'est que les maximes du monde ont trop d'empire sur la plupart des enfants de la croix. Le Seigneur se plaignait un jour amèrement à un de ses prophètes des crimes affreux auxquel son peuple était abandonné. Osée nous présente un détail de sacriléges, d'idolâtries, de fraudes, de mensonges, de parjures, de rapines, de concussions, de haines, de trahisons, de vengeances, de perversité, de séductions, d'adultères, de brutalités, de fureurs, d'impudicités, de débauches, enfin de désordres si criants, si noirs, que vous seriez frappés, mes chers frères, si je vous le rendais dans toute la force des expressions qu'emploie le livre saint : j'ai considéré le tableau, je l'ai comparé; c'est le portrait du monde de nos jours : cette proposition vous paraît, sans doute, trop étrange, trop odieuse; rapprochez les caractères que je viens d'esquisser de la conduite de ce monde dont nous parlons : ce sont ses idées, ses maximes, ses déportements, je dirais presque sa profession de foi. Tout est artifice dans le siècle ; sa religion, ses amitiés, ses services; il ne respecte rien dès qu'il est question d'assouvir son orgueil, son ambition, son avarice, ses jalousies, ses impuretés, sa colère ; il transgresse effrontément les lois les plus respectables et les plus sacrées, dès qu'il s'agit d'établir sa fortune, d'accréditer sa puissance, d'envahir des richesses, de perdre des rivaux, d'accabler des ennemis; il imagine, il joue toutes sortes de personnages pour faire tomber l'innocence dans ses piéges, pour tromper la simplicité, la droiture, pour abuser la vertu, triompher de ses scrupules, pour lui déguiser le crime, en la vendant à l'iniquité. Tel fut le Juif; il fut réprouvé. Au milieu de la nouvelle Jérusalem, de cette cité sainte, fondée par le sang de Jésus-Christ, tels sont une infinité de chrétiens de nos jours. Pourrais-je leur promettre, sans témérité, qu'ils seront du petit nombre des élus ? Hélas ! la vérité, la justice, la sagesse que le Seigneur leur avait données pour éclairer leurs esprits, former leurs cœurs, guider leurs actions, sont maintenant proscrites du milieu d'eux : *Non est veritas, non est misericordia, et non est scientia Dei in terra.* (*Osee*, IV.) L'amour, la miséricorde, la tendresse, la pitié, la bonté ne disent plus rien au meilleur des pères en faveur du plus grand nombre; les bénédictions, les faveurs, la dispensation des grâces sont réservées pour un petit troupeau de choix qui, toujours fidèle au bercail, ne méconnut jamais la voix de son tendre pasteur : la multitude ne doit s'attendre qu'à des arrêts de justice et d'exécration. Efforcez-vous, mes chers frères, d'éviter un pareil malheur; travaillez sérieusement à diminuer le nombre des insensés, dont la sentence est déjà tracée dans l'indignation de l'Eternel, en plaçant, par vos vertus, votre nom dans la glorieuse liste des élus ; détestez les maximes du monde, corrigez vos mœurs sur des préceptes opposés à ses instructions, à sa morale; aimez, consultez, et suivez ces lois saintes, que l'Evangile, la religion, les docteurs les plus éclairés, votre conscience même, si vous voulez l'écouter, vous annoncent et vous prescrivent dans toutes les circonstances où vous pouvez vous trouver; embrassez avec ardeur ces œuvres de foi, de sanctification, de piété, de mortification, d'innocence, d'édification, de ferveur, d'humilité, de renoncement, de charité, de patience, de fidélité, qui sont le sceau précieux auquel on reconnaît les élus, les titres sûrs qui donnent droit au bonheur qui leur est réservé : *Satagite ut per bona opera vestra certam vestram electionem faciatis.* (II *Petr.*, I.) Ne dites pas qu'il est impossible de vivre au milieu du monde, sans se conformer à la multitude qui compose le tout du monde ; que ce serait se couvrir d'un ridicule qui répandrait l'amertume sur chacun de vos jours, et laisserait le vide le plus disgracieux dans chacun de vos moments ; qu'exclus de toute société, vous n'auriez, pour toute ressource, qu'une vertu sans cesse insultée, dont la froide consolation ne vous dédommagerait pas de vos tristes ennuis : si vous pensez de la sorte, je crains bien que vous ne soyez pas du petit nombre des élus. A feuilleter depuis les premières pages du Testament ancien, en redescendant jusqu'aux fastes les plus nouveaux du christianisme, vous trouverez des saints de tout état, de tout sexe, de toute condition, qui vécurent au milieu du monde, sans respirer la contagion du monde, sans se mêler aux dépravations du monde, qui tracèrent à tous le chemin du salut au milieu des saillies licencieuses et des égarements séducteurs du monde; vous pouvez, dans le sein du monde, vous modeler sur leurs exemples, vivre comme eux, ne pas trahir votre foi, votre fin, vos préceptes, votre loi pour plaire au monde; si vous ne prenez pas des précautions aussi sages que ceux qui ne se sont jamais écartés des sentiers du vrai bonheur, malgré les vives agaceries du monde, vous ne serez pas du nombre des élus : ce nombre sera petit, parce que les maximes du monde, les engagements avec le monde, les dogmes du monde, ne furent et ne seront jamais une marche de progression dans les voies du salut ; c'est-à-dire, que le nombre des élus

sera petit, parce que le nombre des mondains est grand : c'est ce que j'ai tâché de vous faire comprendre. Le nombre des élus sera petit, parce que le nombre de ceux qui pratiquent les œuvres du salut n'est pas grand : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je viens de vous exposer des principes qui vous semblent trop sévères peut-être, mes chers frères : il m'en reste de plus austères encore à vous enseigner : il n'est plus question de ces hommes enchaînés à un monde dont ils chérissent toutes les extravagances; de ces hommes qui vivent dans une contradiction perpétuelle avec les préceptes de Jésus-Christ; je parle ici de ces chrétiens qui ne sont pas du monde que j'ai peint, ou parce que le dégoût les en a chassés, ou parce que l'âge les en a séparés, ou parce qu'un certain désir de salut les a touchés : or, je dis que, parmi ces derniers chrétiens, le nombre des élus sera petit : pourquoi? c'est que, parmi cette espèce de chrétiens, le nombre de ceux qui pratiquent les œuvres qui conduisent au bonheur des élus n'est pas grand.

Notre première considération tombera sur ceux que le dégoût a chassés du monde : cette époque n'est pas toujours pour tous une certitude de salut. Je sais que le Seigneur fait servir à ses desseins sur le pécheur les moyens qui nous paraissent les moins propres à former des élus; je sais aussi qu'il n'y en a que trop qu'il recherche, qu'il appelle, et qui ne répondent pas à la bonne volonté de ce tendre père pour leur félicité. Parmi ceux qui se dérobent du monde, ennuyés du monde, fatigués du monde, excédés du monde, trompés par le monde, vous en trouverez qui rougissent de l'erreur qui les a si longtemps consacrés aux déréglements du monde; qui gémissent du stupide aveuglement qui les a si longtemps éloignés de la vérité; qui pleurent, dans la sincérité d'un cœur tout pénitent, ces jours, où, séduits par les maximes du monde, ils se livraient, sans réflexion, à tous ses travers, à tous ses excès, à tous ses penchants, à toutes ses habitudes, à toutes ses prévarications, à toutes ses iniquités, à toutes ses infamies, à toutes ses débauches, à toutes ses idolâtries, à toutes ses transgressions; qui, sans cesse animés d'un esprit de douleur et d'expiation, se donnent au Seigneur de bonne foi; qui réparent leur inutilité passée d'un si grand courage, avec tant d'ardeur et de force, qu'ils égalent bientôt ceux qui ont porté le poids de la chaleur et du jour. Vous en avez d'autres, et le nombre de ceux-ci est bien, par malheur, le plus grand, que des préférences, des ingratitudes, des chagrins, des trahisons, des injustices, des calamités, des bouleversements de fortune, des dérangements d'état, des pertes sensibles, ont séparés du monde, dans lequel ils ne pensaient guère à opérer leur salut, et que ce divorce cependant ne rapproche pas même du petit nombre des élus : il n'y a pas d'autres titres pour prétendre à cette glorieuse couronne que ceux de la justice ou de la pénitence. Ces chétiens dont il s'agit ont vécu dans l'ensorcellement, dans les profanations, dans le tumulte, dans les duplicités, dans les prostitutions du monde : ce n'est pas là, sans doute, où ils ont pu contracter cette pureté de cœur, cette candeur de conscience, cette innocence de l'âme qui constituent le caractère distinctif des justes, des élus. Il ne leur reste donc, comme à ceux dont nous venons de faire mention, que la pénitence qui puisse leur rendre l'espérance d'être un jour de ce nombre qui sera si petit. Ce n'est, comme dit le grand Augustin, qu'autant qu'ils corrigeront, par des œuvres de mortification ferventes et multipliées, l'immensité des offenses dont ils se sont souillés, qu'ils pourront se promettre de s'en purifier assez pour être agrégés, dans leur temps, au nombre des élus : ***Ne putes quemquam a quocunque sive parvo, sive magno peccato, ad correctionem sine pœnitentia transire.*** Or, je vous le demande, mes chers frères, sont-ils de vrais pénitents dans leur retraite du monde? Pleurent-ils leurs iniquités? Réparent-ils leurs torts? Cultivent-ils les vertus opposées aux désordres auxquels ils se sont livrés? Hélas! ils ne sont pas plus mortifiés dans leurs cœurs, plus châtiés dans leurs sens, plus religieux dans leurs désirs, plus affligés dans leurs appétits, plus réservés dans leurs sensualités, plus corrigés dans leurs goûts; leurs iniquités ne les inquiètent pas, ne les effrayent pas; ils ne songent à rien moins qu'à les expier; ils ont détruit des réputations par leurs satires; ils ont déshonoré l'innocence par leurs calomnies; ils ont séduit la vertu par leurs mauvais exemples; ils ont insulté le christianisme pas des blasphèmes; ils ont dépouillé l'orphelin par leurs rapines; ils ont dévoré l'héritage de Naboth par des injustices; ils ont décrié l'honneur, les mœurs, le caractère de mille personnes par les plus odieux mensonges : eh bien, ils n'ont pas seulement la première pensée de prévenir, par des réparations légitimes, par des satisfactions indispensables, par des restitutions essentielles, les horribles anathèmes que ces amas de péchés ont rassemblés, pendant tant d'années, sur leurs têtes; ils ne réfléchissent seulement pas que ces crimes inhumains effacent du nombre des élus tous ceux qui ne dédommagent pas le prochain, sans répugner au sacrifice, sans restreindre le sacrifice, des maux criants qu'ils lui ont occasionnés : ***Non remittitur peccatum, nisi restituatur ablatum.*** Enfin, mes chers frères, ils sont, à la vérité, séparés du monde; ils ont encore dans l'âme toute la perversité, toute la corruption, tout le venin du monde; ils n'ont aucune qualité, aucun sentiment, aucune disposition, aucune vigilance, aucune précaution, aucune régularité, aucune vue, aucune assiduité, aucun recueillement qui puissent consoler la religion sur leur salut; ils tien-

nent encore à la Babylone, dont ils paraissent entièrement séquestrés par des chaînes d'autant plus fortes et puissantes, qu'elles sont liées par le désir secret d'y rentrer par le premier sentier qu'ils pourront s'ouvrir. Comment tiennent-ils donc à cette malheureuse prostituée? C'est qu'on ne sort de son affreux séjour que par la charité, qui n'échauffe pas, qui ne vivifie pas, qui n'inspire pas ces imprudents chrétiens : *Quomodo exitur de Babylone? qui primo incipiunt charitate distingui.* Le nombre de vos élus sera donc bien modique, ô mon Dieu! Ne vous désespérez cependant pas, mes chers frères, vous pouvez encore entrer dans la carrière qui conduit à ce terme inappréciable; marchez avec crainte, avancez avec ferveur; ce sont les préceptes de Jésus-Christ lui-même.

N'attendez pas que l'âge vous retire du monde pour commencer votre course de salut, peut-être n'auriez-vous pas la volonté de vous engager à cette auguste tâche; le courage, la fermeté vous manqueraient peut-être aussi. Nous voyons tous les jours des chrétiens que le fardeau des années force de renoncer au monde qui les a déjà renoncés; nous n'apercevons pas dans leur conduite cette activité sainte qui peut compenser leurs égarements passés, et les rendre dignes de participer au sort des élus : je conviendrai bien qu'ils sont plus réglés dans leurs mœurs, plus composés dans leurs actions, plus réservés dans leurs démarches, qu'ils ne furent dans les ardeurs d'une jeunesse évaporée, dans les fougues d'un temps où ils n'écoutaient que leurs passions, où ils se précipitaient dans tout ce qui pouvait flatter leurs cupidités et satisfaire leurs emportements brutaux. Sont-ils, pour cela, assez religieux, assez chrétiens pour être placés au rang de ces amis du Seigneur, destinés à goûter, dans les tabernacles éternels, combien ce Dieu de récompense est magnifique et doux? Si je vous consulte, mes chers frères, vous marquerez, sans balancer, leur place parmi les élus : c'est à Jésus-Christ que je dois m'en rapporter; c'est sur l'Evangile que je dois juger : comme l'un et l'autre établissent clairement quelles sont les œuvres qui peuvent procurer cette précieuse prérogative, je me vois forcé de prononcer; je sens bien que l'arrêt est terrible, qu'ils ne seront pas du petit nombre des élus. Je vous entends : voici ce que vous pouvez produire en leur faveur : ils prient plus souvent; ils font l'aumône plus abondamment; ils fréquentent nos mystères plus assidûment; ils approchent des sacrements plus soigneusement; ils se montrent à nos solennités plus décemment; ils se comportent dans nos sanctuaires plus modestement; ils parlent de la religion plus chrétiennement; de ses observances plus équitablement; de la vertu plus judicieusement; des pratiques des saints plus sagement : voilà donc ce qui vous donne la confiance de décider si solennellement sur l'infaillibilité de leur salut? Et moi, je remarque mille traits dans leur conduite qui me font trembler pour leur bonheur éternel : c'est, par exemple, cette satisfaction trop exprimée pour en douter, cette satisfaction qu'ils goûtent à rappeler les extravagances de leurs jours de concupiscence et de débauches; cette vivacité, qui semble détruire toutes les glaces que le temps a rassemblées dans leur sang, lorsqu'ils vous entretiennent des obscénités de leurs parties, des saillies de leur tempérament, de l'enchaînement de leurs voluptés, de l'infamie de leurs plaisirs, de la succession de leurs débordements; cette pétulance de paroles, lorsqu'ils retracent l'histoire de leurs désordres, le détail de leur crapule, lorsqu'ils particularisent les anecdotes d'un âge durant lequel ils avaient choisi l'effronterie pour guide, et l'impudence pour bandeau; c'est cette joie sensible, cette allégresse honteuse qu'on voit s'épanouir sur leur visage, dans leurs yeux, sur leurs lèvres, lors qu'on les amuse de ces équivoques honteuses, dont tout chrétien devrait ignorer jusqu'à l'expression, selon celle de saint Paul, lorsqu'on leur fournit l'occasion d'en placer quelques-unes dans la conversation, qui réveillent le ton licencieux; c'est cet amour-propre ingénieux à rassembler toutes les commodités, toutes les aises; à écarter tout travail, toute gêne, toute austérité, toute fatigue; à réparer, au préjudice des préceptes de la religion, les délabrements d'une santé que le libertinage a presque détruite; à fixer dans les exercices de la piété même, tous les arrangements de la délicatesse et de la sensualité; enfin, ce sont ces humeurs noires, bizarres, brusques, chagrines, humiliantes, impétueuses, inexorables, fréquentes, qui tourmentent et désespèrent toute une famille, toute une maison, tandis que ces chrétiens devraient, dans tous les moments, se glorifier et se parer de cette patience, de cette égalité, de cette douceur dont Jésus-Christ recommande la pratique journalière à tous ses disciples : ***Discite a me, quia mitis sum et humilis corde.*** (*Matth.*, XI.) D'après ce coup d'œil sur ces chrétiens que l'âge sépare du monde, oserez-vous assurer qu'ils marchent dans les vrais sentiers des élus; qu'ils peuvent se promettre d'être quelque jour du petit nombre des élus? Pour moi, mes chers frères, je ne serai pas téméraire; s'ils ne changent pas de mœurs, de dispositions, je ne m'ingérerai pas de leur destiner une demeure dans la maison des élus, où ce Père, qui les aime, les enivrera des fruits éternels de son amour. Ce n'est pas à quelques vertus, qui sont moins de choix que de nécessité, qui viennent moins de l'horreur du vice que de l'impossibilité d'en soutenir les travaux plus longtemps, que le ciel est ouvert; c'est à la conversion de l'âme, c'est à la componction du cœur, c'est à l'amour de la loi, aux œuvres pleines et parfaites de la loi, que le Seigneur distribue des couronnes. Ce n'est assez d'implorer ses miséricordes, de faire retentir son auguste nom, pour mériter la félicité su-

prême; sa volonté doit être la règle constante de tout chrétien qui aspire à cette gloire; et cette volonté sainte ne choisit que des sujets, ou sanctifiés par la plénitude de leurs vertus, ou innocentés par celle de leur pénitence. Justes, pécheurs, pénitents, calculez le reste de vos jours sur cette décision.

Achevons de développer la triste vérité du petit nombre des élus. Il nous reste à faire quelques réflexions sur ces chrétiens qui se sont retirés du monde, parce qu'un certain désir de salut les a touchés. Tous, dans le grand jour des justices éternelles, seront-ils appelés à cette droite de bénédictions, près de laquelle sont rangés les amis de l'Agneau sans tache? Je voudrais bien leur certifier cette précieuse faveur, cette consolante distinction; je craindrais de les abuser, d'entretenir une confiance téméraire; j'aime mieux tracer leur conduite; ils pourront ensuite se juger eux-mêmes. Je le répète, il est trop chagrinant pour moi de dire en face aux enfants de Jésus-Christ, aux élèves de sa tendresse, qu'ils ne participeront pas aux bienfaits de son sang dans le sanctuaire de l'éternité; je préfère de leur laisser soupçonner ma crainte: heureux si elle leur en inspire une assez salutaire pour les fixer dans la carrière des élus. Ces chrétiens donc se sont arrachés à un monde qui les aimait encore, qui les recherchait encore, dont ils pouvait jouir encore des années; ils ont renoncé à ses amusements, à ses sociétés, à ses liaisons, à ses honneurs, à ses hommages, à ses spectacles; ils ne prennent plus d'intérêt, me direz-vous, à ses fortunes, à ses caresses, à ses biens, à ses promesses, à ses intrigues, à ses bouleversements; ils sont innocents de ses profusions, de ses somptuosités, de son luxe, de sa vaine gloire, de son faste, de ses éclats, de sa fureur de briller, de ses rivalités de paraître, et de se faire distinguer; je le veux, mon cher auditeur; je suis persuadé que, sur tous ces articles, vous avez bien vu et vous voyez encore bien leur conduite; je vous demanderai tout simplement: ont-ils persévéré dignement, c'est-à-dire chrétiennement, dans ces désirs de salut qui les avaient dégoûtés du monde, dans cette pieuse ferveur qui leur a fait dédaigner le monde? Ne se sont-ils pas relâchés dans leurs mortifications, dans leurs bonnes œuvres, dans leur piété? N'ont-ils pas gémi mille fois du joug qu'ils s'étaient imposé? Ne se sont-ils pas reproché à eux-mêmes, comme une ardeur indiscrète, les résolutions les plus saintes, les devoirs les plus augustes, les engagements les plus cachés? Dans le secret de leurs cœurs, n'ont-ils pas soupiré après les délices de l'Egypte, et murmuré contre les fatigues du désert? En quittant le monde, n'ont-ils rien gardé des sentiments du monde? Sont-ils aujourd'hui bien purs des prévarications, des travers, des infidélités du monde? N'ont-ils pas recherché plus d'une fois les moyens de relier avec un monde qu'ils doivent détester, sans vouloir paraître s'initier à ses maximes, à ses vanités, à ses mystères, à ses dissipations? Enfin, n'ont-ils pas tout mis en usage pour rassembler autour d'eux, à petit bruit, les raffinements, les plaisirs, les mollesses, les élégances, les gourmandises d'un monde qu'ils semblent avoir abjuré pour toujours? O, mon cher auditeur! c'est bien la plus grande partie des chrétiens dont nous parlons qui se gouvernent de la sorte; on les croit hors du monde; à considérer les apparences, ils se sont sauvés de ses tumultes, de ses erreurs, de ses folies; dans le fond, ils n'ont rien perdu de son fanatisme et de ses mœurs: il faut donc effacer la plus nombreuse portion de ces convertis du livre des élus; leur assemblée sera donc bien modique, en comparaison de la multitude livrée à toutes les horreurs de la perdition. Vous le savez aussi bien que moi, mes chers frères, le ciel n'est pas ouvert à ces lâches qui reculent sans cesse dans les voies du salut; qui n'ont qu'un premier feu de courage qui s'éteint presque aussitôt qu'il a jeté sa première étincelle; qui se présentent dans la carrière avec une audace qu'on prendrait pour une vigueur décidée, et qui se dégoûtent bientôt des efforts qu'il faut renouveler continuellement pour la remplir; qui commencent avec une activité qui promet des merveilles, et qui demeurent sans âme, sans volonté, sans empressement au milieu d'une course qu'il faut consommer pour acquérir la palme: *Nemo mittens manum ad aratrum, et aspiciens retro, aptus est regno Dei.* (*Luc.*, IX.) Vous qui vous persuadez à vous-mêmes que vous marchez sur les traces des élus, qui vous flattez d'un rang parmi le petit nombre des élus, ne vous abusez pas sur vos œuvres; songez combien elles doivent être épurées pour mériter cette glorieuse prérogative; des travaux de quelques jours ne suffisent pas pour y prétendre; c'est une constance de soins et de vertus qui conduit à la victoire, et gagne d'immortelles couronnes. Saint Chrysostome, prêchant un jour sur la matière que je traite, devant l'auditoire nombreux que lui attirait son éloquence forte et évangélique, s'écriait, pénétré de l'arrêt qu'il allait prononcer: Combien pensez-vous que cette ville si peuplée puisse renfermer d'élus? Je ne veux pas vous tromper; j'oserai dire une désolante vérité; je doute si je dois assurer un sur mille; sans un témoignage de l'Eternel, je ne donnerais pas encore une garantie pour ce nombre. Après tout ce que j'ai dit dans ce discours, je ne fais pas d'application; vous la sentez, j'en suis sûr; c'est à chacun de vous à y réfléchir mûrement dans son cœur. Le grand Chrysostome tâchait d'inspirer à ses auditeurs le désir le plus ardent d'être du nombre des élus: mon intention est la même; c'est ma plus chère envie. Le nombre de ces heureux sera petit, parce que le nombre des chrétiens, livrés aux dogmes du monde, aux engagements du monde, aux

maximes du monde, est par malheur trop grand. Le nombre de ces heureux sera petit, parce que parmi ces chrétiens que le dégoût, l'âge ou un certain désir de salut ont séparés du monde, le nombre de ceux qui travaillent efficacement à mériter le prix de l'autre vie n'est pas grand. Je n'aurais jamais, mes chers frères, de satisfaction plus pure que celle de vous voir pratiquer fidèlement les œuvres qui conduisent à cette immense félicité. Je vous demande, pour toute reconnaissance, le secours de vos prières pour les opérer avec vous.

PRIÈRE.

Dieu saint, Dieu juste, Dieu puissant, Être suprême qui connaissez seul les heureux à qui vous réservez la possession de votre gloire dans tous les temps de l'éternité: *Deus cui soli cognitus est electorum numerus in superna felicitate locandus*, souffrez que je vous conjure, et pour ce peuple prosterné devant vos autels, et pour moi-même. Vous ne voulez pas nous perdre, Seigneur, je le sais; mais vous voulez de nous des actions qui nous procurent les faveurs que vous préparez à vos élus; animez-nous vous-même à marcher dans les sentiers que vous leur avez marqués; dispensez sur nous ces grâces puissantes qui soutiennent, qui fortifient, qui donnent la persévérance: nous sommes encore dans la carrière d'où chacun de nous peut s'élancer rapidement à la gloire; apprenez-nous à courir avec ferveur, à ne jamais nous relâcher de nos efforts; en un mot à consommer notre course avec un courage qui nous rende tous dignes de chanter à jamais vos miséricordes avec vos élus. *Amen.*

SERMON XII.

SUR LE CHOIX DES AMIS.

Assumpsit Jesus Petrum, et Jacobum, et Joannem, fratrem ejus. (*Matth.*, XVII.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques, et Jean, son frère.

Précieuse faveur dont Jésus-Christ honore trois de ses disciples. Spécialement chéris, singulièrement distingués par ce divin maître, ils deviennent, mes chers frères, les dépositaires de ses secrets, les confidents de ses mystères, les témoins de ses merveilles; c'est dans le cœur de ces favoris qu'il épanche le sien; c'est dans leur sein qu'il dépose le secret de ses grandeurs, qu'il cache le prodige de sa mission; ce sont, de tous ceux qui se sont attachés à lui, les seuls qu'il choisit pour spectateurs des témoignages éclatants que le ciel rend à sa divinité, des hommages par lesquels Moïse et Elie célèbrent sa gloire: *Assumpsit Jesus Petrum*, etc. L'attachement, la tendresse, la candeur, la droiture, l'innocence de ses disciples fondaient la confiance du Sauveur, et l'affectionnaient chaque jour davantage à ces trois amis. Est-ce sur d'aussi dignes caractères que vous réfléchissez et que vous formez vos liaisons? Est-ce sur des règles aussi prudentes qu'on choisit aujourd'hui ses amis? Hélas! une sympathie de goûts, d'humeurs, de plaisirs, de passions, peut-être de perversité, mille autres raisons, toutes humaines, lient les hommes les uns avec les autres, et serrent les nœuds d'une amitié dont la chair et le sang ont fait toutes les avances. La sagesse, le désintéressement, la religion, la vertu, la piété, sont rarement la source et le fondement des amitiés de nos jours. Le choix des amis est cependant une affaire de toute conséquence pour notre conduite et pour notre salut; c'est, sans doute, l'affaire la plus épineuse et qui demande le plus de précautions; c'est peut-être celle dans laquelle on en apporte le moins. C'est le choix le plus important, première partie; c'est le choix le plus difficile, seconde partie. Il est dangereux de choisir mal; il n'est pas aisé de bien choisir: c'est mon plan; je vais tâcher de vous le rendre utile. Aidez-moi par votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme ne fut pas placé sur la terre pour vivre seul. Destiné par essence, par religion, par besoin, par devoir, à vivre au milieu de ses semblables, dès qu'il pense, il se livre de lui-même à tous les engagements de cette association; sans presque s'en apercevoir, il distingue dans ceux qui l'environnent, dans ceux qu'il fréquente, des rapports, des impressions, des penchants, des relations qui l'attirent, l'engagent, gagnent son âme, et l'attachent tendrement: il étend alors ses idées; il ne connaît rien de plus consolant, de plus doux que le plaisir de trouver un cœur dans lequel puisse verser en sûreté ses peines, ses joies, ses amertumes, ses allégresses, ses pensées, ses désirs, ses craintes, ses espérances; en un mot, il faut à l'homme un ami: il est question de choisir. Or, mes chers frères, c'est là ce choix nécessaire à l'homme raisonnable, à l'homme chrétien que j'annonce, et que je regarde comme étant de toute importance: important, par rapport à mille circonstances décisives dans notre vie; important, par rapport à nos mœurs; important, par rapport à notre salut. Il vous importe sans doute, à tous, et plus encore à ceux qui commencent leur course dans le monde, de saisir le développement de ces idées.

C'est une vérité dite depuis bien des siècles, souvent répétée, consignée dans les fastes de l'expérience, que nous agissons d'après les sentiments, les vues, les inclinations, les plans, les insinuations de ceux que nous tenons dans notre confidence, que nous admettons dans notre familiarité, qui nous sont unis par les chaînes du commerce le plus naturel, le plus intime, le plus délicieux dont l'homme puisse s'affecter. Point de droits plus sûrs que ceux de l'amitié dans les cœurs tendres et sensibles; point de voix écoutée avec plus de docilité, de satisfaction; point de conseils suivis avec plus de délicatesse, de précision:

dès qu'on est une fois persuadé que c'est elle qui s'exprime, on croirait lui faire injure de balancer sur ses décisions. Heureux qui se donne le temps de connaître avant que de former des nœuds! Heureux qui réfléchit mûrement avant que de donner sa confiance et d'ouvrir son âme! Tel s'abandonne aux premières apparences, aux premières caresses, aux premières avances, qui se voit dans la suite trompé bien cruellement. Mille événements, mille circonstances, mille résolutions de notre vie se discutent au tribunal de l'amitié : il est donc de l'importance la plus sérieuse d'examiner scrupuleusement comment on place son affection.

Un ami sage, prudent, éclairé, propose les choses dans leur juste valeur, les met dans leur vrai point de vue : on prend des partis judicieux, parce qu'il a formé des avis sensés. Avec un ami qui se gouverne par des ressorts qu'il cache avec soin, ou par des prestiges de fantaisie, de caprice, d'ignorance, d'adulation, de malice, on est exposé, dans tous les instants, à de fausses démarches, à des projets ridicules, à des entreprises folles, à des intrigues disgracieuses; on se prépare souvent des chagrins pour plus d'un jour, et quelquefois des peines pour toute sa vie. Un ami de cette espèce ressemble parfaitement à cet aveugle de l'Evangile qui veut s'ingérer d'en conduire un autre, et qui l'entraîne avec lui dans le précipice, qu'il ne pouvait ni prévoir, ni éviter : *Si cæcus cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadent.* (*Matth.*, XV.) Ce ne sont pas, mes chers frères, des faits nouveaux ou rares que je produis à votre attention. Informez-vous quel fanatisme porte cet homme, que vous connaissez, à s'afficher dans le monde par l'extravagance d'une conduite toute bizarre, par la folie de ses plaisirs, par la bassesse de ses liaisons, par la singularité de ses prétentions; c'est un ami dont il a pris les maximes, adopté les impressions, et contracté le délire. Qui est-ce qui a poussé cet autre, du repos d'une vie tranquille, dans toutes les scènes d'un monde, où le mensonge préside, où l'orgueil domine, où l'ambition conseille, où la jalousie trahit? Un homme qui s'aime beaucoup lui-même, et qui n'aime que pour son propre intérêt, celui dont il veut qu'on le croie l'ami. Quelle furie souffle le démon de litige dans l'esprit de ce père de famille qui dévaste ses propres héritages, ruine ses enfants, engraisse de voraces sangsues, pour goûter le funeste contentement de réduire son adversaire à la mendicité? C'est un mauvais ami. Quelle indigne fureur, quel vertige inhumain a placé le glaive de la mort dans les mains de ce fougueux qui payera de sa tête les flots de sang dont il s'est abreuvé, ou sera forcé de s'arracher à sa patrie, à sa maison, à ses proches, à ses sociétés, pour aller chez l'étranger, qui le détestera, gémir d'avoir armé contre lui la raison, le christianisme et l'humanité? Hélas! mes chers frères, les suggestions d'un ami qui, peut-être, vengeait ses querelles particulières, qui s'inquiétait peu des suites tragiques qui menaçaient son ami, qui tout au moins n'était pas assez prudent pour les prévoir, ont amené cette foule de maux qui ne laissent presque plus d'autres ressources au coupable que le désespoir. Vous demandez qui est-ce qui a forcé ces unions si mal assorties? Qui est-ce qui a conseillé les travers de ce tuteur, la fausse politique de cet intrigant, les folles spéculations qui coûtent à ce marchand son crédit, son commerce, sa fortune, les imprudences qui bouleversent les affaires les plus importantes et les plus claires; les jalousies qui rongeront jusqu'à la mort le cœur d'un époux qui fut si longtemps heureux, ces ingratitudes qui couvrent d'infamie ceux qui les font éclater? Je réponds, mon cher auditeur, que ce sont ces amis dont parle le Sage; ces amis que la prospérité nous donne, que la fortune nous enlève; ces amis que le goût des amusements, des parties, que notre aisance peut leur procurer, rassemble autour de nous, qui nous échappent dans nos disgrâces et nos tribulations; ces amis qui cavent des abîmes sous nos pas, et nous laissent seuls à nous relever du précipice que leur malice ou leur indiscrétion nous ont creusé; ces amis qui n'en ont que le titre, le manége extérieur, dont l'amitié est toute sur les lèvres, qui ne reconnaissent, dans la recherche de leurs cœurs, ni l'existence, ni la tendresse, ni le désintéressement, ni le feu, ni les douces agitations, ni les précieuses inquiétudes d'un sincère attachement : *Amicus dicens : amicitiam copulavi; sed est amicus solo nomine amicus.* (*Eccli.*, XXXVII.) Il n'est que trop d'amis de ce ton : je dirais presque que c'est le ton du jour, ou, si vous voulez, du siècle. L'homme sensé ne le prendra jamais; l'homme sensé ne court pas après la foule; il veut un ami qui pense; il sait que dans l'enchaînement de la vie il se forme une circulation de circonstances, de détails, de positions, d'arrangements sur lesquels on ne veut pas, et souvent on ne peut pas se combiner, sans consulter d'autres sentiments, d'autres lumières, d'autres avis, d'autres jugements; il sait encore que de pareilles décisions ne font que trop souvent époque de bonheur ou de malheur, de gloire ou d'opprobre, d'illustration ou de honte pour tout le reste de la vie; il sait donc, par conséquent, qu'il est de la plus grande importance, pour une infinité d'événements, de choisir un ami qui soit éclairé, fidèle, éprouvé. Ce choix n'est pas d'une importance moins essentielle par rapport aux mœurs : elles sont pures, intègres, châtiées, honnêtes, décentes; elles sont douces, affables, polies, modestes; elles sont paisibles, unies, simples, innocentes; elles sont composées sans fard, retenues sans hypocrisie, libérales sans prodigalité, généreuses sans faste, magnifiques sans vanité; elles sont vives sans malice, amusantes sans médi-

sance, sévères sans excès, enjouées sans satire, sans austérité, complaisantes sans lâcheté, spirituelles sans calomnie; elles sont réservées sur les plaisirs, les délassements; elles ne les rejettent pas par humeur, par ostention; elles ne les adoptent pas sans réserve, sans distinction; elles sont absolument déclarées, cependant sans clameurs, sans férocité, sans aigreur, contre les troubles, les querelles, les animosités; contre ces spectacles qui corrompent; ces pompes, qui sont la suite ou l'occasion de l'orgueil; ce luxe, qui déshonore et confond les états; ces débauches, qui dégradent l'honnête homme; ces jeux, qui ruinent les héritiers les plus opulents; en un mot, elles sont dignes de l'Etre raisonnable, de l'Etre chrétien, dès qu'on est en commerce avec des amis, qui ont pour principes que la probité, la religion doivent toujours être la base des actions de cette créature, que l'Eternel distingua si supérieurement des autres, en la rapprochant de sa propre image, de sa propre ressemblance. Je poursuis, mes chers frères : des mœurs, qui donnaient d'abord les espérances les plus satisfaisantes, deviennent des mœurs de perversité, de crapule, de débauche; des mœurs de dissolution, de libertinage, d'impudicité; des mœurs de corruption, de désordre, d'infamie; des mœurs d'égarement, d'effronterie, de lubricité; des mœurs de sacrilége, de scélératesse, d'impiété; des mœurs qui n'ont pour signal que les passions, qui portent à son comble chaque passion, qui ne goûtent plus de délices que dans les excès emportés des passions, qui cherchent partout des victimes à sacrifier aux passions; enfin, ce sont des mœurs déshonorantes à tous les yeux, des mœurs dont souvent toute l'infamie n'est pas convertie par la poussière du tombeau, lorsqu'on a contracté des liaisons trop familières, trop étroites avec ces hommes, dont le cœur a dépouillé toute maxime de décence, tout sentiment de christianisme: *Cum bono bonus eris, cum perverso perverteris.* (II *Reg.*, XXII.) Ce tableau n'est qu'un essai de développement de cette fameuse sentence du monarque prophète, si connu de vous tous. Avançons. On a dit bien longtemps avant nous, on répète de nos jours à chaque moment; nos derniers neveux ne manqueront pas de redire à leurs enfants: Apprenez-nous qui vous fréquentez, il nous sera très-aisé de nous expliquer sur ce que vous êtes. J'entends souvent échapper des regrets qui confirment pleinement cette remarque : N'est-ce pas dommage, dit-on, que ce jeune homme, si aimable, si plein d'esprit, de talent, de savoir, qui n'aurait qu'à se montrer pour se faire chérir, s'il voulait se prêter aux mœurs de la bonne compagnie, qu'on verrait avec plaisir dans les meilleurs maisons, qu'on désire même dans les sociétés les plus distinguées, se soit pris d'amitié et d'intelligence parmi cette jeunesse décriée, l'horreur et le fléau de tous les honnêtes gens? Ne rappelle-t-on pas avec douleur les premières années où cet autre parut dans ce monde décent, où le vice n'osa jamais se produire, d'où il serait bientôt ignominieusement banni, s'il était assez hardi pour s'y présenter? Dans ces beaux jours, la vertu faisait encore écouter ses précieuses leçons; le jeune homme était sage, réglé, docile aux insinuations du bien, la pudeur s'annonçait sur son front, elle présidait à ses discours, elle mesurait ses expressions; ce n'est plus le même dans le temps présent; c'est un étourdi, un évaporé, un indécent; c'est un séducteur, un irréligieux; c'est un mauvais sujet dans toute l'extension du terme: les liaisons qu'il s'est permises, les amis qu'il a recherchés, les sociétés qui s'en sont emparées, ont gâté son cœur, ont perverti ses mœurs, ont débauché sa conduite; ses premiers amis le regrettent, le pleurent; il les a d'abord négligés, bientôt il les a oubliés; actuellement il craint le coup d'œil de leur tendresse, il les suit, il se perd, et peut-être l'est-il déjà pour toujours. Le choix des amis est donc du plus grand prix par rapport aux mœurs. Nos livres saints le regardent comme d'une importance si décisive, qu'un ami fidèle, le mot le désigne avec toutes les qualités, toutes les vertus de la véritable amitié, qu'un pareil ami est un trésor, un souverain bien, un bonheur que toutes les fortunes de la terre rassemblées ne peuvent ni compenser, ni égaler : *Amico fideli nulla est comparatio, et non est digna ponderatio auri et argenti contra bonitatem illius.* (*Eccli.*, VI.) Prenons donc garde de nous abuser dans une affaire de cette conséquence, réfléchissons à loisir, cherchons un ami, consultons ses mœurs sans précipitation, approfondissons son âme avant que de le nommer; pour ne rien avoir à nous reprocher sur cet article, choisissons l'ami que notre cœur nous demande sur les conseils et les lumières de saint Augustin, prenons-le parmi ceux que nous jugeons capables de suivre les règles que ce grand maître nous prescrit: il était éclairé par l'expérience; je veux dire, mes chers frères, faisons-nous un ami qui nous aime assez pour ne pas applaudir nos vices, ne pas flatter nos passions, ne pas approuver nos travers, ne pas consacrer nos erreurs comme des élancements de génie, ne pas célébrer nos défauts comme des vertus : *Nolite amare vitia amicorum vestrorum, si amatis amicos vestros.* Si nous avons assez de courage pour adopter un ami de ce caractère, il est certain que nous en avons un digne, et que nos mœurs ne courent aucun risque dans sa fréquentation, dans sa familiarité.

Mille exemples funestes nous instruisent tous les jours du discernement réfléchi qu'il faut apporter dans ce choix. Une compilation de faits que nous pouvons recueillir de l'histoire des liaisons, des sociétés, des commerces, nous dira suffisamment combien il importe au salut d'être réservé dans cette occurrence. Quel monde de jeunes audacieux se joue aujourd'hui de la religion, de ses mystères, de ses préceptes, de ses dogmes, de son culte, de ses observances, de ses

promesses, de ses tonnerres, des craintes légitimes qu'elle cherche à nous inspirer, des espérances glorieuses dont elle vient nous consoler, et qui tous ont sucé ce malheureux poison dans la fausse philosophie, dans les conversations erronées, dans les entretiens extravagants et licencieux de ces prétendus beaux-esprits dont ils se sont fait des amis! Or, je vous prie, mes chers frères, après s'être initié, par vanité, par ton, peut-être aussi par libertinage, à ces écoles d'impiété, quels sentiments peut-on conserver pour son salut? Quels soins d'en opérer les œuvres? Quelle impatience de parvenir au terme? Si ces pieux désirs ont subsisté avant les liaisons dont je parle, l'impression se dissipe bientôt, l'incrédulité, je dis trop, une affectation d'incrédulité succède, l'endurcissement survient, l'impénitence consomme l'iniquité; il faudrait des coups de grâce uniques pour rappeller ces morts vivants du sépulcre de la perdition. Combien de personnes dans l'un et l'autre sexe, de toute condition, de tout état, de toute profession dans le sanctuaire des lois, à l'ombre même des tabernacles de la religion, étourdis par les discours séduisants, les arguments voluptueux des dogmatistes à la mode, se sont insensiblement poussés de l'orgueil à la dissipation, de la dissipation à l'immodestie, de l'immodestie à des attachements criminels, de cet égarement à de funestes réticences dans nos tribunaux, de cet aveuglement à la profanation du sacrifice de nos autels, du sacrilége à l'insensibilité pour les devoirs les plus saints de l'ordre social et de l'ordre religieux; enfin, de ce fatal engourdissement à la dernière obstination, et contre les arrêts de la justice éternelle, et contre les miséricordes que la tendresse d'un Dieu leur offre encore. Ce n'est assurément pas là marcher au salut. Quels étranges engagements que ceux qui sont consacrés par de semblables consommations dans l'iniquité! Quelle affreuse amitié que celle qui détruit tout amour de la vertu, qui n'a que le désordre pour lien et pour but, et qui conduit, à la fin, à la perte la plus irréparable et la plus terrible! Hélas! on ne connaît que trop ces sortes d'amitiés de nos jours: les scènes odieuses, et souvent tragiques, qu'elles occasionnent, ne sont que trop fréquentes aujourd'hui; nous pourrions en citer de bien récentes, qui ont fixé le deuil et la désolation dans plus d'une famille pour bien des années. C'est donc avec une juste raison que l'illustre Chrysostome regarde un ami religieux comme le souverain degré de l'opulence. Voulez-vous, dit-il, vous élever supérieurement et promptement au-dessus des fortunes les plus brillantes et les plus enviées? choisissez un ami véritablement chrétien; vous êtes mieux partagé que tous les millionnaires de la terre, leurs biens, leurs héritages, leurs vastes domaines, leurs amas, ne sont rien auprès de votre possession: *Vis ditari? Amicum habeas christianum et omnium eris ditissimus.* J'ose, après notre célèbre Docteur, ajouter une autre question, qui n'est qu'un développement de la sienne et de sa pensée. Votre salut vous est-il de quelque prix, mes chers frères? Prenez garde avec l'attention la plus scrupuleuse, à ceux que vous admettez dans votre confiance; bientôt vous n'aurez rien de réservé pour eux: soyez donc de la circonspection la plus exacte à placer vos confidences; on prend vite les sentiments de ceux qu'on mêle à ses secrets; ils savent se rendre nécessaires, ils deviennent nos oracles. De là, mon cher auditeur, que de piéges ouverts sous les pas de celui qui, par malheur ou par imprudence, fait un mauvais choix! Ce n'est pas en brusquant qu'un ami pervers et irréligieux nous égare; il ménage nos chutes de loin; c'est en consultant nos faibles, c'est en les saisissant qu'il prépare notre corruption; ce n'est ni du premier moment ni directement qu'il attaque nos vertus: aussi adroit que méchant, c'est par le vernis du ridicule qu'il les insulte: il commence par nous les rendre à charge; il parvient bientôt à nous les ôter absolument. Ainsi, si vous n'aspirez qu'à rester fidèles à votre religion, à vos devoirs, à votre Dieu, il vous faut, de toute nécessité, un de ces amis dont parle saint Augustin, un ami qui s'unisse à vous par le bon caractère, par l'amour du bien, par la piété, qui n'ait d'autres intentions que de vous fixer dans les voies du salut, en jouissant des charmes d'une tendre amitié; un ami qui pense à vous conduire à Dieu, que vous puissiez vous-même animer à ne respirer que pour lui: *Ad hoc bonum quod Deus est, debemus et quos diligimus ducere, et a quibus diligimur duci.* Je crois vous avoir suffisamment prouvé combien le choix d'un ami nous est important, et par rapport à une infinité de circonstances décisives dans le cours de la vie, et par rapport à nos mœurs, et par rapport à notre salut. Il demeure donc prouvé combien il est dangereux de choisir mal. J'ai ajouté une proposition qui ne mérite pas moins votre attention; c'est que si le choix d'un ami est le choix le plus important, c'est aussi le choix le plus difficile; je veux dire qu'il n'est pas aisé de bien choisir.

SECONDE PARTIE.

On se plaint si journellement, si communément de la fausseté de ses amis, de leur mauvaise foi, de leur ingratitude, de leur perfidie, de leur infidélité, de leur inconstance, que je n'étonnerai sûrement personne en établissant, comme une vérité constatée, que le choix des amis est très-difficile; qu'il faut des précautions, de la prudence, de la sagesse, des épreuves répétées plus d'une fois, avant que de livrer son âme à celui qu'on a quelques raisons de croire son ami. Qu'est-ce qui rend donc ce choix si difficile en même temps qu'il est si nécessaire? Nous l'éprouvons tous: l'homme est né pour se répandre; il cherche à débarrasser son cœur de mille choses qui le peinent, qu'il ne peut débrouiller seul; de mille transports dont il ne peut

jouir sans communication, sans épanchement : un second lui-même doit les partager, les sentir ; ce n'est que par la confidence qu'ils lui deviennent plus délicieux et plus chers. Par quel endroit cette élection d'un autre nous-même demande-t-elle donc des attentions si pénibles et si recherchées ? Le voici, mes chers frères : c'est qu'il y a tant d'amitiés d'humeur, si peu de vérité ; tant d'amitiés d'intérêt, si peu de tendresse ; tant d'amitiés de plaisirs, si peu de constance, qu'après des années d'union, on ne sait pas encore si l'on doit se fier à l'attachement des hommes. La suite vous expliquera mieux ma pensée : elle établira peut-être des règles sur le choix des amis.

Beaucoup d'amitiés d'humeur, très-peu de vérité : voilà ce que je remarque dans bien des liaisons qu'on appelle sociétés d'amis. Une fantaisie, un caprice, quelques qualités qu'on croit remarquer, et qui n'existent le plus souvent que dans les nuages d'une pétulante imagination ; l'inégalité d'un cœur qui se plaît à passer d'objets en objets ; les boutades d'un caractère qui veut des nouveautés, qui n'attache de plaisir qu'au changement, qui regarde d'anciennes habitudes comme des nœuds de froideur et d'ennui ; une saillie dont on a ri, un coup de langue dont on s'est amusé, une satire dont le trait a paru finement aiguisé, une figure dont on s'est entêté, des manières dont on s'est prévenu, une basse adulation dont on est séduit, de fades complaisances dont on se croit honoré, une lâche servitude dont l'amour-propre est flatté, un mot hardi, un propos extravagant, une conduite singulière, une parité d'idées bizarres, de goûts déréglés, de penchants insensés, de désirs volages, de pensées folles ; tels sont le plus souvent, mes chers frères, les faibles monuments qui rapprochent les hommes, qui décident leur attachement, qui leur font prodiguer entre eux le nom sacré d'amis. Vous dire que ce soient des amis sincères, des amis sages, des amis à l'épreuve, c'est ce que toute personne sensée se gardera bien d'assurer : ce qui a réuni ces prétendus amis les brouillera quelque jour ; un caprice a formé les liens de cette affection, une fantaisie les rompra ; tôt ou tard le dégoût et l'inconstance surviendront, l'amitié s'éclipsera ; l'humeur n'a pas de solidité, c'est une bourrasque qui s'élève et s'abat ; cette humeur changera : les inclinations, le commerce, les engagements dont il fut seul l'âme et le mobile, feront place à d'autres attachements qui n'auront pas plus de consistance ; une petite négligence, une légère froideur, un faible reproche, une parole échappée sans malice, un geste énoncé sans mauvaise intention, feront prendre un autre cours à l'humeur, il n'y aura plus d'amis : ce n'est pas tout encore, l'aigreur naîtra, les plaintes amères succéderont, le public deviendra le dépositaire de l'animosité des uns et des autres : on se décriera, on se déchirera mutuellement ; le mensonge, l'artifice, la calomnie sèmeront partout des poisons ; une haine plus ardente, plus profonde, plus constante que ne fut l'amitié, éternisera l'antipathie la plus violente et la plus cruelle. Dans ce précis que je viens de vous présenter, mes chers frères, vous reconnaissez, sans doute, une infinité d'amitiés du siècle : votre propre expérience, peut-être ce que vous aurez recueilli des réflexions des autres, vous attestent que je n'ai pas trop chargé le tableau. Je vous demande actuellement, avec saint Chrysostome, si de pareils attachements ne sont pas plutôt des associations de haine, de fureur, qui se ménagent un temps pour éclater, des léthargies de malice et de noirceur, dont le réveil sera terrible, que ce penchant précieux, cette union tendre, cette habitude si douce, si vive, si satisfaisante, si pure, si consolante, si sensible, que nous concevons, dès qu'on prononce le beau nom d'amitié : *Odia dicenda sunt non amicitiæ.* Ah ! l'amitié de cœur, la véritable amitié ne connaît ni ruptures, ni trahisons ; la sincérité, la candeur, sont ses aliments ; elle fait sa félicité de ses chaînes, son bonheur de les porter sans contrainte et sans tiédeur ; chaque instant les resserre ; à chaque instant, elles lui deviennent plus glorieuses, plus légères, plus précieuses ; elle sait éclaircir les vapeurs malignes qui voudraient l'envelopper, elle dissipe tous les orages qui pourraient l'affaiblir, elle écarte les fantômes insidieux qui tentent de l'effrayer, elle ne croit pas au premier mot les rapports qui peuvent l'offenser ; si elle se méfie, ce n'est jamais de son attachement : l'âme de Jonathas demeure étroitement unie à l'âme de David ; c'est une même âme, c'est une seule âme qui vivifie de son souffle divin deux cœurs qui n'ont pas d'intérêt plus pressant que celui de se chérir mutuellement : *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David.* (*I Reg.*, XVIII.) En un mot, mes chers frères, les vrais amis ont tous les caractères, toutes les qualités, tous les traits que le docteur des nations donne à la charité chrétienne : rien ne les offense, rien ne les aigrit, rien ne les blesse ; l'ami trouve de la patience dans l'âme de son ami, de l'égalité dans son humeur, des excuses dans sa tendresse ; si, par hasard, il échappait une vivacité, l'amitié la pardonne, et souvent l'amitié l'a expiée avant le pardon : jamais de ces emportements, dont la triste source est l'orgueil, qui se changent en frénésie, dont l'amour-propre est le conseil, et qui finissent par des violences qui déshonorent et détruisent l'amitié. Je vous ai tracé deux portraits d'amis, mes chers frères : ceux de la première espèce sont très-communs ; ceux de la seconde sont très-rares : on serait tenté de croire qu'ils se cachent aux yeux, qu'ils se dérobent aux recherches de la plupart des hommes, tant il est difficile d'en rencontrer ; ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils ne courent pas après les liai-

sons, qu'ils ne se livrent pas au premier venu; plus ils vivent, et plus on dirait que leur cœur se rétrécit, et que moins ils veulent y admettre d'amis; tandis que les premiers se rassemblent en foule, et cherchent partout à grossir leur foule, ces derniers se tiennent à l'écart, et semblent épier une âme comme la leur pour se donner un ami. Il n'est donc pas aisé de bien choisir : il faut donc des attentions, des épreuves, je dirais presque qu'il faut être trompé quelquefois pour consulter sérieusement, et arrêter pour la vie le choix d'un ami.

Choix difficile à faire, parce qu'il y a beaucoup d'amitiés d'intérêt, fort peu de tendresse. Le monde est un théâtre où chacun, dans sa sphère, représente le rôle d'ami. Otez le mobile de l'intérêt au plus grand nombre; séparez, par une nouvelle réforme de tous les autres, ceux qui vous paraissent les plus sincères, les plus affectueux, les plus tendres; ne proposez plus à cette petite portion d'intérêts personnels à recueillir de son amitié : le masque tombe, les amis s'évanouissent; de tout ce nombreux cortége qu'une bienfaisance, dont la source est tarie, ramassait autour de cet homme, il ne lui reste peut-être pas deux amis. Ce n'est plus, non, ce n'est plus à l'amitié qu'on aspire, ce n'est plus le mérite des personnes qu'on recherche, leur estime qu'on ambitionne, et dont on fait gloire de se rendre digne, leurs vertus qu'on admire, et qu'on voudrait imiter; ce n'est plus leur société qu'on désire, leur confiance qu'on se propose pour la payer de ses secrets les plus chers, leur intimité qu'on tente de se concilier pour jouir d'un commerce dont on imagine tout le bonheur, dont on voudrait goûter les délices. Non, mes chers frères, non; c'est la fortune qu'on aime, c'est une protection qu'on songe à acquérir, c'est que de tels amis sont nécessaires à l'envie qu'on a de se produire, de se faire connaître, de former un établissement, d'améliorer son état; c'est qu'on les sait propres à avancer des projets, à soutenir des vues, à favoriser certaines spéculations ambitieuses, à prendre avec chaleur le parti de leurs adulateurs; c'est qu'on envisage dans leur pouvoir, dans leur opulence, dans leur nom, dans leurs richesses, dans leur condition, dans leurs dignités, dans leurs titres, de quoi satisfaire son amour-propre particulier, son orgueil personnel, sa passion pour les grandeurs de la terre, l'empressement de se répandre dans le monde, et d'y figurer; en un mot, c'est qu'on rencontre, en se liant avec eux, des avantages qu'on ne trouverait pas partout ailleurs, et pour lesquels on renoncerait ces hommes qu'on appelle amis, sans le moindre scrupule, si on voyait les mêmes biens d'une autre part, dans une perspective plus prochaine et plus sûre : *Hodie nulli sunt amici personæ; multi sunt amici fortunæ.* C'est ainsi que s'exprime saint Bonaventure sur les amis, ou, pour parler plus juste, sur le plus grand nombre des amis de son temps.

Déjà des siècles auparavant, l'auteur des proverbes avait consacré la même réflexion; et notre docteur ne fait qu'expliquer davantage sa pensée. La prospérité, disait donc ce sage, l'abondance, la somptuosité, les trésors, la libéralité, d'amples possessions, d'immenses revenus donnent des amis, multiplient les amis : c'est un enchantement qui les subjugue, un charme qui les entraîne, un appât qui les attache; c'est une divinité qu'ils adorent, à laquelle ils ont vendu leurs cœurs, leurs affections, leurs hommages, leurs âmes : *Divitiæ addunt amicos plurimos.* L'auteur s'expliquait en homme instruit sur les amitiés de son temps : l'Esprit-Saint l'éclairait sur celles de nos jours. Si chacun de nous, mes chers frères, était dans le cas de faire preuve de ce que je prétends ici, chacun de nous serait peut-être à portée de démontrer solidement qu'il y a beaucoup d'amitiés d'intérêt, fort peu de véritable tendresse. Quelle triste disette d'amis, quelle affreuse solitude d'amis près de cet opulent, dont la fortune, qui paraissait si bien étayée, vient de s'écrouler si subitement! Hélas! dans ses beaux jours, c'était une cour sans cesse renouvelée d'une foule de flatteurs, de partisans, d'admirateurs, d'esclaves, de complaisants, qui se disputaient, à l'envi, la rivalité de se dire ses premiers amis, ses plus anciens amis : il n'y a plus de jalousie sur son amitié; s'il en restait, elle ne tomberait plus que sur la célérité que chacun d'eux a mise dans sa retraite. Aussi longtemps qu'on espère, qu'on attend quelque faveur, qu'on se promet quelque retour de son attachement, on aime, du moins on affecte tous les dehors de l'amitié, dit un philosophe chrétien; n'a-t-on plus de protection à envisager, de services à prévoir? N'a-t-on plus rien à redouter? Voit-on son espoir trompé par des disgrâces accumulées? Le voile se déchire; la perfidie se montre dans tout son jour : ce faux ami, qui cachait son âme noire sous des protestations de dévouement, sous le langage de l'adulation, ne prend plus la peine de se déguiser; c'est un ennemi découvert qui poursuit, avec amertume, avec audace, avec furie, l'infortuné qu'il appela si souvent son ami; qui croit, tout au moins, l'épargner beaucoup, en l'abandonnant à toutes les horreurs de sa chute et de son désespoir : *Quem felicitas amicum facit, infortunium facit inimicum.* Ce sont là de ces événements qu'on peut appeler journaliers, par la multiplicité des exemples que nous en avons sous les yeux. Jugez par là, mes chers frères, des mesures que vous devez vous prescrire dans le choix de vos amis; les difficultés ne doivent pas vous rebuter; elles doivent seulement vous rendre prudents : les inconstances d'amitié que vous voyez tous les jours peuvent vous servir à vous précautionner; si les vrais amis sont rares, il n'est cependant pas impossible d'en rencontrer : c'est ce qui console les bons cœurs, ces âmes droites, unies, qui, trompées si souvent par de belles ap-

parences d'amitié, ne renoncent pas au projet si flatteur de se procurer un ami tendre et constant. Vous qui le désirez, vous qui le cherchez au flambeau de la bonne foi, de la probité, de la religion, puissiez-vous en faire un qui soit digne de votre confiance, et qui la conserve par ses vertus.

Or, pour vous conduire avec sagesse dans cette importante recherche, souvenez-vous quelquefois qu'il est une sorte de liaison qui ne se pique ni de solidité ni de constance. Amis des plaisirs, c'est le seul charme qui les attache; s'ils s'envolent d'auprès de vous, les amis s'enfuient sur leurs traces : les divertissements, la joie, les parties, les ris, les jeux, les voluptés, la magnificence sont rassemblés autour de vous; un monde d'amis vous assiége avec eux; c'est un essaim de frelons qui vient fourrager le suc des fleurs qui croissent sous vos yeux et s'embellissent de votre opulence. La scène change; des circonstances imprévues, des événements inattendus, un goût de retraite, des privations douloureuses vous font prendre d'autres dispositions, vous inspirent des idées toutes différentes, vous rendent le recueillement aussi délicieux que le tumulte des amusements vous fut sensible : dès l'instant vous n'avez plus d'amis; ils s'empressent de chercher ailleurs les folles dissipations qui sont exilées de chez vous; ce sont des amis que la somptuosité de votre table, l'élégance de vos repas, la délicatesse de vos mets, la finesse de vos apprêts, l'abondance et la variété de vos services, l'intelligence de vos fêtes, la prodigalité de ces liqueurs vaporeuses qui portent l'enjouement et la gaîté dans le cœur, et souvent l'étourdissement le plus honteux dans l'esprit, rassemblent en foule dans vos maisons; amis qui ne seraient plus les vôtres, si vous tombiez dans l'indigence; qui vous refuseraient leur superflu si vous en aviez besoin ; qui se déroberaient à vos empressements, si vous veniez à manquer; qui n'oseraient avouer leurs liaisons avec vous, si la misère et la nécessité marchaient sur vos pas; amis, en un mot, qui ne le sont qu'autant qu'ils peuvent contenter, à vos dépens, leurs goûts et leur sensualité : *Est autem amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis.* (*Eccli.*, VI.) Enfin, il y a des amis d'intrigues, d'attachements licencieux : ces hommes d'infamie, qui s'initient aux mystères des passions d'autrui; qui s'exercent à les conduire à bas bruit, sans éclat, sans scandale; qui en déterrent les victimes; qui en préparent les démarches; qui en attisent les feux, parce qu'ils se ménagent à eux-mêmes, par ce sordide emploi, les occasions, les moyens, les facilités dont ils manquent pour assouvir leur concupiscence et abrutir leurs sens. Amis faux, amis qui déshonorent cet auguste nom, et plus encore ceux qui s'en choisissent de ce caractère; amis du temps, qui passent plus rapidement qu'il ne s'échappe. Je ne parle pas de ces associations iniques, qui n'ont pour principes que l'amusement barbare de précipiter de jeunes cœurs dans le vice, de plonger l'innocence dans la débauche. Vous les regarderez sans doute, mes chers frères, comme le phénomène le plus étrange du crime : quelque affreuses que vous paraissent ces sortes d'amitiés, elles ne sont que trop ordinaires dans le siècle où nous vivons. Je ne me charge pas de les corriger; le sentiment, la religion, la probité blanchissent contre leur perversité : c'est au ciel à les punir. Reste une autre sorte de commerce qui s'enveloppe sous le nom d'amitié, et dont on voit tant d'exemples dans le monde d'aujourd'hui, qu'il est presque du bon ton de ne plus s'en scandaliser : commerce qui ne se lie jamais par des désirs de décence; qui finit plus rarement encore par des hommages à la vertu. Le Seigneur l'apprécie dans ses jugements : c'est à ceux qui l'engagent à prévenir sa sévérité. Je me contenterai, en abrégeant, de vous répéter que vous ne sauriez prendre trop de précautions dans le choix de vos amis. Heureux, dit l'Ecclésiastique, qui peut s'en procurer un vrai : *Beatus qui invenit verum amicum.* (*Eccli.*, XXV.) Eprouvez, mes chers frères, celui pour qui vous penchez, et qui semble se décider pour vous : l'épreuve ne saurait se ménager avec trop de précautions. Si vous le conservez sans adopter son ambition; s'il ne sollicite ni grâces ni faveurs par votre canal ; s'il ne vous mêle pas dans ses affaires ; s'il ne s'ingère dans les vôtres que pour votre bien, votre paix, votre prospérité; s'il ne prétend pas créer à son gré vos amusements, vos plaisirs, pour les partager avec vous; s'il ne vous asservit pas à tout ce qui lui plaît, sans égard pour tout ce qui pourrait vous flatter; en un mot, s'il ne veut de vous que du sentiment pour retour de son affection, alors vous avez un ami. Il est un article bien plus important encore à considérer; ce que je viens de dire n'est que dans la classe des choses temporelles : si vous avez une conviction réitérée qu'il vous aime en Dieu, pour Dieu; s'il ne pense qu'à vous engager dans les routes de la vérité, de la justice, de la vertu, vous jouissez du trésor le plus rare, le plus précieux : l'amitié de ce digne ami sera de durée : c'est la possession la plus désirable pour l'homme sensé : le plus grand malheur pour vous serait de la renoncer ou de la perdre : il vous plaindrait, ce fidèle ami ; il ne vous haïrait pas ; il pleurerait vos travers; il tenterait, en ménageant votre amour-propre, toutes les voies de les faire cesser. Le choix d'un ami est le choix le plus important; le choix d'un ami est le plus difficile. En établissant ces deux vérités, trop confirmées par l'expérience, je n'ai pas voulu vous faire désespérer d'en trouver un bon; j'ai voulu vous faire craindre d'en acquérir un mauvais.

PRIÈRE.

O vous, Seigneur ! l'ami des amis, le souverain phénix des plus parfaits amis, vous

que chacun de nous devrait choisir comme le médiateur et le sceau de ses amitiés, de ses engagements, de ses liaisons, éclairez ceux qui sont dans le dessein de se donner un ami; éclairez ceux qui se persuadent posséder cet immense trésor, sur les dispositions de leurs amis. Nous reconnaissons, ô mon Dieu, de quel prix est ce choix, par rapport à tant de circonstances décisives dans notre vie, par rapport à nos mœurs, par rapport à notre salut. Nous sentons à quel point les passions, les intérêts, les humeurs peuvent déguiser des hommes qui se disent amis. Nous nous adressons donc à vous, le premier des consolateurs, le plus judicieux des conseillers; ne permettez pas que nous soyons trompés; inspirez-nous cette sagesse qui préside à votre trône; qu'elle soit notre flambeau; que nous puissions faire un choix digne de la religion sainte que nous professons, digne de la gloire que vous réservez à vos amis dans l'éternité. *Amen.*

SERMON XIII.

SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS.

Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit. (*Luc.*, XV.)

Donnez-moi la portion de votre héritage qui me revient.

Une bonne education ne fait pas toujours de dignes enfants; nous en avons un exemple dans l'Evangile. Rien n'avait été oublié dans celle de ce fils dont il est question. Pieux conseils, remontrances sages, leçons judicieuses, tendres corrections, châtiments ménagés, tout cela, mes chers frères, ne forma qu'un fils dénaturé qui ne craignit pas d'affliger un bon père par des traits, dont le moins barbare fut la réclamation d'un bien qu'il pouvait encore lui refuser : *Da mihi portionem substantiæ quæ*, etc. Il faut cependant convenir que cela n'est pas ordinaire. Une éducation réfléchie, prudente, conduite par le sentiment, soutenue par des modèles, étayée par une indulgence sans prévarication, par une fermeté sans violence, rompt communément ces caractères audacieux, opiniâtres, libertins, inconstants, et perfectionne ces naturels heureux qui semblent nés pour être les élèves de l'innocence et les disciples de la vertu. Sans sortir de notre Evangile, le prodigue ne dut, sans doute, son retour vers son père, qu'aux principes lumineux qu'il avait semés de bonne heure dans son âme. Il faut malheureusement convenir aussi, mes chers frères, qu'il est trop peu de parents de nos jours qui considèrent, ou qui veuillent sentir l'importance d'une bonne éducation. Un fils qu'on aime, dit-on, une fille qu'on chérit, sortant des mains d'un père et d'une mère, sont confiés à des âmes souvent mercenaires et corrompues, dans un âge où la sagesse la plus consommée, l'amour le plus intelligent ne sont pas de trop pour les suivre, les épier et veiller sur leurs mœurs, leurs liaisons et leurs penchants. Parents, songez que vous avez deux choses bien essentielles à réunir dans l'éducation de vos enfants : vous en devez compte à la patrie, à la société; vous en répondez à la religion; c'est-à-dire, que vous devez créer de bons citoyens, de vrais chrétiens. Devoirs saints, devoirs augustes; on les transgresse journellement : première partie. Devoirs saints, devoirs augustes; on peut les remplir très-aisément : seconde partie. Défauts de l'éducation des enfants : principe de l'éducation des enfants; tout mon discours. Je vous demande toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons d'excellents écrits sur l'éducation des enfants. Nos plus grands orateurs en ont développé toute l'importance dans la chaire de vérité. Nos livres de morale regardent les obligations des parents, à cet égard, comme une loi des plus sacrées. Les oracles du gouvernement font de la culture de ces jeunes plantes un des points capitaux de leurs sages spéculations. Il y aurait donc de la témérité à proposer mes idées sur cet objet, s'il n'était pas absolument essentiel de le rapprocher de temps en temps. On me passera, en conséquence, de dire que les lois du monde, les préceptes du ciel, les vues de la société, les desseins de la religion, les principes de l'Etat, la doctrine du christianisme, les sentiments de la nature, la gloire des autels se réunissent pour imposer aux pères et aux mères le devoir le plus indispensable, d'inculquer à leurs enfants des mœurs qui les fassent estimer et respecter dans cette vie, et leur assurent dans l'autre une éternelle félicité. Devoirs augustes contre lesquels on pèche bien communément de nos jours : les uns par trop de dureté; les autres par trop d'indulgence; ceux-là par vanité; ceux-ci par négligence : de là tant de citoyens vils et méprisables; tant de chrétiens indignes du nom qu'ils portent.

Parents, vous dont toutes les instructions sont des cris de fureur, des expressions de brutalité; dont toutes les remontrances sont un flux de paroles sales, un débord d'affreux jurements, un enchaînement des plus horribles imprécations; dont toutes les leçons sont un langage d'emportement et d'insulte, de violence et de blasphème; dont toutes les réprimandes sont des inspirations de colère et de férocité : vous qui prêchez la vertu d'une voix que la frénésie étouffe presque sur vos lèvres, l'horreur et la fuite du crime avec tous les transports de l'iniquité la plus décidée; vous dont les exhortations sont des torrents furieux qui roulent le feu, la flamme, la tempête, l'orage, le tonnerre, dont tous les commandements s'échappent d'une nuée d'injures désolantes, de noms sinistres, d'infâmes qualifications : monstres, dont tous les châtiments exposent à nos yeux des mains teintes du propre sang qui coule dans vos veines, examinez-vous ici, dans ce sanctuaire de la religion, devant ce tribunal de la vérité. Le Seigneur vous a accordé des enfants; l'Etat se repose sur vous des premiers soins que demande une

enfance souvent difficile, une jeunesse qui veut être veillée : c'est un dépôt précieux dont vous répondez : vous devez au ciel des fils de bénédiction; vous devez à la patrie des citoyens vertueux qui l'illustrent par leurs talents, la consolent par leur fidélité; vous devez à la société des âmes humaines et bienfaisantes, qui ne respirent que la paix, l'union et la charité. Hélas ! une éducation que la cruauté, la mauvaise humeur, l'insensibilité conduisent, est bien plus propre à produire un jour les horreurs du vice, qu'à enfanter les fruits du salut et les œuvres de la vertu ; une éducation dont la tyrannie décide les maximes, forme des caractères durs, farouches, inhumains, et ne produit guère ces hommes nobles, généreux, compatissants, l'amour et l'ornement de la société. C'est en courbant doucement de tendres arbrisseaux qu'on élève ces trônes de verdure qui charment la vue, et garantissent si délicieusement des ardeurs du midi. Veut-on les plier sans précautions; on les brise; ils deviennent inutiles, souvent incommodes, et finissent par être dégradés honteusement; c'est en maniant, avec patience, avec bonté, des cœurs jeunes et timides, qu'on les accoutume à chérir la vertu; si on les brusque, on les épouvante, on les alarme ; ils se révoltent d'abord, ils se roidissent insensiblement; bientôt ils s'abrutissent. Le désir du vrai s'éteint ; le sentiment du bien leur échappe ; ils se ferment au christianisme; ils s'ouvrent à tous les désordres qu'une mauvaise éducation, une éducation vicieuse entraîne après soi : les notions de probité, les idées de droiture, les devoirs de l'humanité, les égards, la politesse, la subordination, le respect, les rapports réciproques de toutes les parties du corps social, toutes ces images sont dissipées par le bruit de la brusquerie, des animosités, des aigreurs ; les enfants croissent sans en sentir les charmes, sans en considérer la nécessité ; ils vivent sans en remplir les obligations ; heureux encore, quand ils ne meurent pas pour s'être illustrés par quelques-uns de ces crimes qui sont l'opprobre des familles et le fléau de la société. Je sais, mes chers frères, que le Sage met la verge de correction entre les mains des parents ; qu'il veut qu'ils expriment leur tendresse par leur fermeté à corriger les erreurs, à punir les vices de leurs enfants : *Qui parcit virgæ odit filium suum.* (*Prov.*, XIII.) Il ne vous commande pas d'être leur bourreau, de leur préparer du poison au lieu du lait dont vous devez les nourrir; de les précipiter dans les sentiers du désespoir, au lieu de les guider dans les routes de la piété. Il faut quelquefois être sévère, jamais barbare : l'amour et la raison doivent concerter ensemble les peines qu'on est forcé d'infliger ; je pense même qu'on doit aux enfants, par proportion à leur âge, le compte des châtiments qu'on leur fait subir. Je peux me tromper ; mais je crois que c'est la méthode la plus efficace pour les rendre salutaires, et même les leur faire approuver. Pères et mères, je vous dirai, comme saint Cyprien, que vous devez être sensibles, affectueux, attentifs, intéressés au bonheur de vos enfants, et non pas des traîtres toujours prêts à répandre l'amertume sur le pain que vous leur présentez, à corrompre, par le venin de la brutalité, les préceptes d'honnêteté, de décence et de religion que vous leur développez : *Esto filiis tuis pater, non proditor.* Si vous laissez soupçonner un juge inexorable, inflexible, où votre enfant n'attend qu'un père intègre, mais compatissant, vos droits s'affaiblissent dans son cœur; il vous cache avec soin ses mœurs, sa conduite, ses démarches ; vous ne pouvez plus vous rapprocher de lui pour le corriger que par des espèces de trahisons.

De là vous concluriez mal, mes chers frères, que l'auteur sacré, le docteur de l'Eglise, la morale de la religion, les ministres qui la dispensent, approuvent cette fatale indulgence qui temporise, lorsqu'il faudrait sévir ; cette facilité trop aveugle qui traite de bagatelles de jeunesse des défauts qui ne deviennent que trop tôt des désordres criants ; cet amour déraisonnable qui approuve tout, ou qui excuse tout, ou bien qui pardonne tout ; cette mollesse qui s'amuse à des fantaisies, des boutades, des caprices, des aigreurs, des jalousies des enfants ; cette fausse tendresse d'une mère, souvent trop prompte à essuyer les larmes que fait couler la correction d'un père éclairé, judicieux, prévoyant; cette folle amitié qui applaudit à l'esprit d'un enfant qui laisse échapper des saillies d'indécence, des mots d'impiété, des goûts d'immodestie, des penchants de volupté, des effervescences de libertinage; qui nomme ces tristes lueurs de jolis propos, des rayons de génie, de charmantes espérances, d'heureux présages. Funeste prévention qui laisse le temps à la malice de mêler sa moelle à la substance qui nourrit les os de cet unique enfant : *Ossa ejus replebuntur vitiis adolescentiæ suæ.* (*Job*, XX.) Odieuse connivence qui rend de semblables élèves des êtres vicieux par habitude, déshonorés dans le commerce de la vie, dans l'esprit des honnêtes gens, et souvent des chrétiens qui portent à la mort la certitude d'être malheureux pour une éternité. Pères et mères, écoutez ce que vous dit l'Esprit-Saint; pères et mères, étouffez le lâche attendrissement qui vous parle en faveur de cet enfant qui fait ses premières preuves, si je puis m'exprimer de la sorte, de son inclination pour le mal ; l'épargner, c'est le perdre ; le punir, c'est fermer l'enfer qui va s'ouvrir sous ses pas ; il gémira, il se désolera ; son corps peut-être succombera sous le poids de la douleur, de l'opiniâtreté, du chagrin ; sauvez son âme ; elle est plus précieuse; arrachez-la aux appât que l'ennemi du salut avait tendus pour la surprendre et la dévorer : *Tu percuties virga, et animam ejus de inferno liberabis.* (*Prov.*, XXIII.) Si vous me permettez d'ajouter quelque chose au pre-

cepte du Saint-Esprit, je dirai que c'est précisément dans de pareilles occasions qu'une rigueur sans ménagement est de toute nécessité; trop de facilité vous perdrait avec votre enfant. Vous n'êtes pas tyrans dans ces circonstances, vous êtes sauveurs. Pères et mères, je frémis pour vous des effrayantes paroles que saint Cyprien place dans la bouche des enfants engloutis dans les flammes éternelles. Juste fureur d'un Dieu, s'écrient-ils tous du foyer profond de leurs tourments, nous nous humilions sous le bras de vos vengeances; elles sont dignes de nos crimes, dignes de votre équité. Parents dénaturés, barbares parents, c'est votre honteuse indulgence, c'est votre perfide tendresse que nous maudissons; c'est elle qui nous a placés dans ces gouffres de feu; c'est elle qui nous a confinés dans ces fournaises de supplices et d'horreur; c'est elle qui donne l'essor aux soupirs de malédiction que nous élevons aujourd'hui contre vous : *Non nos perdidimus nos; perdidit nos paterna perfidia.* Pères et mères, qui voyez croître sous vos yeux les gages de l'union la plus auguste, la plus sacrée, songez quelquefois aux fruits amers que tant d'autres ont recueillis d'une aveugle et trop indulgente tendresse; tant de filles, le scandale de toute une ville, la turpitude de toute une maison; tant de fils immortalisés par des débauches, des lubricités, des fourberies, des égarements, qui perdent de réputation ceux qui les fréquentent, et d'honneur les parents qui les ont éduqués. Voilà ce que j'oppose à la folle indulgence qui gâte l'éducation d'une infinité d'enfants de nos jours.

Une éducation qui pèche aussi contre les lois saintes de la religion, la doctrine de l'Evangile, le bonheur de la société, c'est celle que donnent ou que souffrent ces parents orgueilleux qui, du trône de l'opulence, de la prospérité, de la grandeur, égalent le reste des mortels à la poussière qu'ils foulent; enivrés de l'éclat qui les environne, ils pétrissent leurs enfants de la vanité qui les occupe; on étourdit les premières étincelles de leur raison de la fortune immense qui les attend, de la carrière brillante qui luit à leurs désirs; on ne leur dit pas, hélas! qu'un peuple de malheureux languit, soupire, périt de besoins; qu'ils doivent économiser leurs richesses pour les employer à sécher les pleurs que la misère fait couler; on leur parle de ces héritages, de ces domaines, de ces possessions, dont les revenus refluent sans cesse dans les trésors qu'on leur amasse; on bouche leurs oreilles, on ferme leurs mains, on endurcit leurs cœurs contre les cris de l'indigence qui meurt de faim; on leur apprend à proscrire de leurs portes ces infortunés à qui l'injustice vient d'arracher le dernier morceau de pain qui pouvait les substanter : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* (*Thren.*, IV.) On les accoutume à regarder comme sacré l'or qui doit s'épancher pour leurs plaisirs, tandis qu'il faudrait l'employer à soutenir cet ouvrier, ce marchand, cet artiste qui va manquer à ses engagements, parce qu'il a fait crédit; on leur montre des titres, des dignités, qu'ils peuvent ambitionner et poursuivre; on ne leur insinue pas qu'ils ne doivent les souhaiter que pour le soulagement de la veuve, le bonheur de l'orphelin, la défense de l'innocent, la consolation de l'affligé, l'avantage de l'opprimé, la protection de la vertu, la gloire de la religion, le bien de la société. Ah! mes chers frères, on les formera plutôt à l'art indigne de renverser des rivaux pour parvenir, de ménager des intrigues pour s'avancer, de fomenter des trahisons pour s'agrandir, de détruire des amis pour s'ériger sur leurs ruines; on leur dit si rarement, qu'ils l'oublient totalement, qu'il est beau de faire des heureux, que c'est se mettre, en quelque sorte, au-dessus de l'humanité, qu'il est sublime de pardonner, qu'il est noble de descendre jusqu'à ceux que la pauvreté, la douleur, l'indigence empêchent de percer jusqu'à eux; qu'il est glorieux et que c'est véritablement honorer son rang et ses richesses, de déposer le faste de son nom, la pompe de sa naissance, l'éclat de sa grandeur, pour se souvenir qu'on est homme, qu'on est chrétien; qu'on a, avec le commun des hommes, la même nature, les mêmes besoins, la même fin; qu'un grand nom dans le monde impose de grandes obligations, et ne dispense d'aucunes. Ah! mes chers frères, bien loin d'inspirer ces précieux sentiments à une jeunesse susceptible des belles comme des mauvaises maximes, il semble qu'on ne songe qu'à les nourrir de tout l'orgueil qui peut les rendre ingrats envers Dieu, insolents avec les hommes, et intolérables dans la société; on souffle dans leurs cœurs le feu de la vengeance, l'impatience de laver dans des flots de sang la moindre injure, l'offense la plus légère; la jalousie contre tout ce qui pourrait les obscurcir dans la route des honneurs, la haine contre tout ce qui pourrait humilier leur amour-propre, et souvent encore, détestable erreur, l'artifice de faire servir la religion à leur politique, à leur ambition, à leurs vues : de là ces scènes criantes de fureur, d'animosités, de querelles, de ruptures, d'actions sanglantes qui troublent l'harmonie de la société, désolent le gouvernement, et perpétuent dans les familles l'ardeur de s'exterminer mutuellement; de là ces spectacles de licence, de déréglements, de vanité, de mollesse, de hauteurs, de dureté, d'irréligion, qui déshonorent le christianisme, et conduisent tant de chrétiens à la réprobation.

Je remarque encore, mes chers frères, dans certains parents, un autre défaut par rapport à l'éducation, qui leur sera compté bien rigoureusement. C'est cette négligence avec laquelle ils veillent sur les premières instructions, les premiers sentiments, les premières habitudes de leurs enfants; c'est, dit saint Chrysostome, un dépôt de toute

importance placé dans leur sein, confié à leur religion, à leur probité; si leur capacité, leurs lumières, leurs affaires ne leur permettent pas de l'avoir dans tous les moments sous les yeux, ils doivent se ménager chaque jour plusieurs instants pour vérifier l'attention et les soins de ceux qu'ils ont chargés : *Magnum habemus et pretiosum depositum, filios; ingenti illos servemus cura.* Or, je vous le demande, mes chers frères, combien de parents qui n'ont pas la plus petite notion de la grande vérité que l'oracle d'Antioche voudrait leur persuader. Vous le savez comme moi combien d'infortunés enfants instruits à dire des paroles sales, à chanter des airs licencieux, à proférer des jurements qui font frémir, et qui ne savent pas encore s'il est un Dieu, une religion, des mystères; combien d'enfants initiés à toutes sortes de jeux, habiles à toutes sortes de malices, éclairés sur leurs petits intérêts, et qui n'ont pas encore appris qu'il est des temples, des autels, des sacrifices; combien d'enfants dont l'imagination est pleine de contes plus propres à les gâter qu'à les polir, dont on charge la mémoire de fables ridicules, de mensonges dangereux, et qui sont dans une parfaite ignorance des premiers commandements du christianisme, du nom adorable de notre Rédempteur, des merveilles qu'il a consommées pour notre salut, des obligations que chacun de nous contracte, en naissant, avec l'Eternel, des vœux, des prières que nous devons élever au trône de sa gloire; combien d'enfants qui connaissent déjà ces lieux de crapule où leurs parents vont dévorer en peu d'heures la subsistance de toute une semaine, s'imbiber de toutes les fougues de la brutalité, de la mauvaise humeur, dont ils aggravent ensuite la misère d'une épouse qu'ils ont laissée sans pain; combien, dis-je, connaissent le chemin de ces endroits de débauche, qui n'ont pas encore porté leurs pas dans celui qui conduit à nos sanctuaires, à nos solennités, à nos instructions; combien d'enfants continués par négligence, par antipathie, par goût pour les plaisirs, par horreur pour la gêne, par esprit de légèreté, par fureur pour les amusements du monde, dans ces écoles obscures où le bruit des imprécations, des blasphèmes, des barbares corrections d'un tyran mercenaire étourdit plutôt leur raison que ses préceptes ne forment leur jugement. Pères et mères qui vous sentez coupables, dites-moi : vous voulez donc consacrer des victimes au démon ? Vous voulez donc précipiter dans les abîmes de la damnation des âmes rachetées, comme les vôtres, du sang précieux de Jésus-Christ? Je pense que c'est proprement contre une éducation vicieuse, sans principes, sans morale, sans exemples, sans religion, que sont prononcés les plus terribles anathèmes de nos livres saints; c'est-à-dire, que de malheureux enfants porteront à jamais le poids immense des iniquités, dont les parents sont les premiers auteurs, les premières sources : *Filius portabit iniquitatem patris sui.* (*Ezech.*, XVIII.) Parents insensés, saint Paul vous peint comme des traîtres à la foi. Tremblez; en perdant des sujets dont l'innocence était subordonnée à votre direction, vous ne devez pas vous attendre à opérer votre salut : défauts de l'éducation des enfants. Tels parents pèchent par trop de dureté; tels autres par trop d'indulgence; les uns par vanité, les autres par négligence. Vous venez de l'entendre. Principes de l'éducation des enfants : manière de remplir ses devoirs avec eux.

SECONDE PARTIE.

Je ne vous rappellerai pas, mes chers frères, que vous devez envisager dans l'education de vos enfants le bonheur de former des citoyens sages et des chrétiens vertueux. C'est une vérité que j'ai d'abord établie comme mobile de tout ce discours; d'ailleurs, c'est une vérité trop claire par elle-même pour avoir besoin d'être constatée par des preuves. Je voudrais vous exposer simplement et solidement la facilité d'allier dans cette tâche importante la morale du christianisme avec les égards, les maximes et les devoirs de la société; je voudrais vous convaincre que vous pouvez apprendre tout ensemble à vos enfants, et les moyens de se ménager toute la félicité dont un honnête homme peut jouir sur la terre, et la gloire de marcher dans les sentiers qui conduisent au bonheur de l'éternité. Il s'agit donc de poser des principes sûrs, aisés, connus. Ces principes, je soupçonne les avoir trouvés dans la conduite que vous me permettrez de vous prescrire. Je dis donc instruire avec patience, corriger avec amour, fortifier par de bons exemples. L'Ecriture me fournit le fond de cette méthode. Suivez-moi, je vous prie.

C'est dans l'auteur des *Proverbes* que j'ai cherché la première règle d'éducation que je propose à tous les parents. Elle est si essentielle, mes chers frères; je ne balance pas à le dire, elle est en même temps si pénible; il faut, dans un âge mûr, redescendre jusqu'aux petitesses des enfants, se proportionner à leur portée, balbutier avec eux, se mêler à leurs plaisirs, à leurs jeux. L'amour rend non-seulement tout possible, il rend tout aisé. Vous avez des enfants, dit le grand maître dont je viens de parler; formez-les de bonne heure et avec des ménagements tout particuliers; occupez-vous, dès le temps de leur première enfance, à les plier aux sentiments de la vertu, à placer dans leurs âmes une image distincte du bien et du vrai : *Filii tibi sunt; curva illos, et erudi illos a pueritia illorum.* (*Eccli.*, VII.) Quel détail dans ce peu de paroles! Voix sainte qui fait aux pères et aux mères une loi précise de faire croître ces jeunes plantes sous leurs yeux; de présider aux premières impressions qui se gravent dans ces tendres cœurs; d'être les premiers docteurs, les premiers maîtres qui façonnent cette légère argile; d'être les premiers artistes qui tra-

cent dans leurs esprits les caractères de la religion, de la probité, des mœurs et de l'honnêteté : *Erudi illos.* L'auteur sacré ne leur permet pas de les faire élever; il savait trop que le coup d'œil d'un père et d'une mère est le coup d'œil de l'intelligence, de l'intérêt, de la tendresse; qu'il est, par conséquent, plus vigilant, plus économe et plus fructueux. Précepte auguste qui leur fait un devoir indispensable de la patience; il exige que l'attention des parents commence avec cet âge où il faut redire sans cesse les mêmes choses pour les fixer dans une mémoire encore débile; avec cet âge où il faut ramener à chaque moment les mêmes notions, les mêmes vérités pour les rendre familières; avec cet âge dont il faut presque prendre le ton, l'ingénuité, les manières, pour rendre sensibles les objets qu'on présente; avec cet âge qu'il faut affectionner, et, comme je l'ai dit il n'y a qu'un moment, presque affecter, pour faire germer les leçons qu'on propose à chaque instant : *Curva illos a pueritia illorum.* Les instruire avec patience; proportionner sans ennui, sans dégoût, sans aigreur la doctrine qu'on leur administre à la mesure des années qu'ils prennent ; encourager, par d'innocentes caresses, par de petites récompenses, par de sages applaudissements, leur docilité, leur émulation, leur succès; les instruire avec patience; les occuper aujourd'hui d'une vérité, demain d'une autre; leur parler, dans cette occasion, des charmes de la vertu; les entretenir, dans cette circonstance, de l'horreur du vice; dans certains moments, exposer à leurs yeux l'infamie de ces enfants malheureux qui sont l'opprobre et le fléau de leurs parents; une autre fois, fixer leur attention sur la gloire de ces fils qui, dociles dès l'enfance aux leçons d'un père et d'une mère religieux, sont devenus l'honneur et la consolation de toute une famille; les instruire avec patience de ce qu'ils doivent à Dieu, à la religion, aux puissances de la terre, au prochain, à eux-mêmes; les instruire avec patience, nourrir leurs cœurs, éclairer leurs esprits des oracles du Tout-Puissant; détailler ses bontés, ses promesses; exposer les préceptes du christianisme; montrer leur dignité, leur candeur, leur solidité, leur enchaînement; ennoblir à leurs yeux la soumission, le respect, l'attachement dont ils doivent honorer leurs supérieurs; la complaisance, les égards, la douceur dont ils ont besoin avec leurs égaux; la charité, la tendresse, la bonté qui doit les rapprocher de ceux qui sont au-dessous d'eux; les instruire avec patience; ne pas se rebuter des difficultés de conception; l'esprit n'est pas chez tous de la même trempe; actif chez les uns, c'est un éclair qui brille dès l'aurore, et qui le plus souvent s'éteint trop promptement; tardif chez les autres, il se développe par une succession lente, il est vrai, mais qui semble assurer ses progrès. Il faut le connaître, le mesurer; retenir ses saillies dans les uns, aider ses essais dans les autres; et, pour réussir, il faut une patience qui ne se lasse point; enfin les instruire avec patience; leur rappeler sans cesse qu'ils ne sont pas au monde pour s'éterniser sur la terre; qu'il est un terme auquel tout homme doit tendre, auquel le Seigneur les appelle; une félicité dans l'autre vie, que Jésus-Christ leur a acquise au prix de son sang, et dont il leur a facilité le sentier par ses augustes exemples et par ses commandements : ***Pater filiis notam faciet veritatem.***

Des enfants instruits avec de pareilles attentions deviennent la splendeur d'un père, la couronne d'une mère, la joie d'une maison, les délices de la société, la gloire de la religion, la bonne odeur de l'Eglise; des enfants élevés dans ces principes portent au trône du Père commun de tous les cris de leur reconnaissance, la plénitude de leur tendresse pour leurs chers parents. Bénissez, s'écrient-ils, bénissez, Seigneur, les auteurs de nos jours; si nous connaissons vos lois, si nous en aimons la pratique, si la vertu règle nos démarches, si la piété conduit nos actions, si nous marchons dans la voie de la justice, si nous sommes dignes de votre amour, si nous avons quelque part à l'estime des gens de bien, c'est à ces précieux parents que nous devons ce bonheur : ***Deus auribus nostris audivimus; Patres nostri annuntiaverunt nobis.*** (***Psal.*** **XLIII.**) C'est là, je crois, mes chers frères, l'un des plus délicieux sentiments qui puisse affecter des parents : la vie, les mœurs, la langue de leurs enfants publient leur éloge sur la terre, et sollicite des récompenses pour eux dans l'éternité. Quel charme pour leur vieillesse!

Pères, mères, instruire avec patience, premier devoir; pères, mères, corriger avec amour, obligation qui n'est pas moins essentielle, moins étroite que celle dont je viens de vous donner une idée. Je sais, mes chers frères, qu'il se trouve parmi les enfants des caractères bien propres à chagriner de bons et vertueux parents; des caractères durs, opiniâtres, difficiles, capricieux; de ces humeurs noires, brusques, inquiètes, presque indisciplinables; de ces enfants dont le cœur et l'esprit paraissent copiés sur le tableau des vices que saint Paul reproche aux habitants de Crète; des enfants toujours hardis à forger mille mensonges impudents pour excuser ou pour couvrir une faute; toujours prêts à se révolter contre les châtiments et les reproches, à s'en venger par des méchancetés, par des excès d'audace et de brutalité; toujours prompts à imaginer quelques traits de malice pour désoler ceux qui les entourent, également insensibles à la tendresse qui leur parle avec douceur et à l'autorité qui se sert du droit de correction; espèces d'animaux revêches qui n'ont qu'un instinct d'habitudes mauvaises, de défauts honteux, de penchants déréglés, d'inclinations dangereuses : ***Cretenses semper mendaces, malæ bestiæ, ventres pigri.*** (*Tit.*, I.) Il est indispensable, sans doute, d'agir, avec des enfants de ce natu-

rel, d'après les règles que l'Apôtre prescrit à Tite, à l'égard du peuple indocile, farouche et fourbe dont il fait mention; il est absolument nécessaire de les corriger avec force, avec fermeté, avec courage, sans attendrissement, sans timidité; j'irai plus loin encore : je dirai qu'il faut les traiter avec une sorte de dureté : *Increpa illos dure.* (*Tit.*, I) Ces traitements, essentiels à leur bien, peuvent s'accorder merveilleusement avec cet amour que je vous recommande : leur faire sentir que c'est à regret que vous en venez à ces tristes extrémités avec eux, que votre cœur sûrement en souffre davantage que le leur; que vous souhaiteriez bien ardemment de n'avoir que de tendres embrassements à leur prodiguer; que vous les portez toujours dans votre sein, qu'ils sont toujours vos chers enfants; que chaque peine que vous êtes contraints de leur infliger vous fait souffrir les plus vives alarmes et vous coûte les pleurs les plus amers; que c'est votre prévoyante amitié pour eux qui vous arme, non pas contre leur personne, mais contre leurs déréglements; que vous les aimez trop sincèrement pour les exposer à la malheureuse fin des Caïn, des Absalon, des Adonias; que vous voulez illustrer leur mémoire, comme celle des Sem, des Japhet, des Joseph, des Benjamin; que leur bonheur vous intéresse trop pour les laisser errer dans les routes affreuses du désordre, de l'infamie, de la perdition et de l'enfer; que votre colère ne leur annonce que cette sagesse aimable que tôt ou tard ils regretteraient, et peut-être inutilement, de n'avoir pas connue et pratiquée constamment : *Virga atque correctio tribuit sapientiam* (*Prov.*, XXIX); que vous les frappez ici-bas, dans la crainte que trop d'indulgence, une aveugle pitié, une compassion imprudente, ne les livre quelque jour à la fureur du Juge le plus terrible, aux coups inévitables d'un Dieu qui se vengera des parents trop mous dans l'éducation de leurs enfants et des enfants pervertis par cette imprudente mollesse; que vous ne les épargnez pas, afin que la justice du Seigneur les épargne et qu'ils ne soient pas accablés dans l'autre vie de cette éternelle rigueur réservée pour les enfants trop ménagés dans celle-ci; que vous sentez, avec saint Augustin, combien il serait cruel de les accoutumer à une douceur qu'il faudrait expier après par une sévérité la plus douloureuse et la plus durable : *Valde perniciose sentiet filius patris lenitatem, ut postea juste sentiat Dei severitatem.* C'est par cette prudence, par cette sagesse, par ce mélange judicieux de tendresse et de rigueur, de consolation et de châtiments que vous viendrez à bout de refondre, si je puis m'exprimer de la sorte, un tempérament qui ne promettait que des vices, une âme où il semblait que la vertu ne dût jamais trouver d'accès, la religion d'asile; que vous parviendrez à faire fructifier un arbre qui d'abord annonçait la plus triste stérilité : c'est ainsi que vous préviendrez les maux dont d'indignes sujets pourraient altérer le bonheur de la société; c'est ainsi que vous procurerez à vos enfants une seconde vie, plus précieuse mille fois que la première qu'ils ont reçue de vous; c'est ainsi que vous attirerez sur vous et sur eux les bénédictions que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob répandit avec plénitude sur ces heureux pères et sur tous ceux de leur postérité qui furent les imitateurs de leur piété. Corriger avec amour : parents qui m'écoutez, vous m'avez compris, corrigez lorsqu'il est nécessaire, lorsqu'il est temps; un léger manquement ne doit pas vous mettre la verge à la main, il suffit de le faire remarquer avec douceur; ce n'est pas lorsqu'un enfant accablé gémit du mal qu'il a commis que vous devez frapper. Corriger avec amour : si vous êtes d'un caractère fougueux, emporté, gardez-vous bien de tenter la correction dans votre premier mouvement, où elle serait trop vive et vous laisserait des regrets, où la colère percerait trop, serait remarquée, et par conséquent vous priverait du bien que vous cherchez dans le châtiment. Corrigez vos enfants avec amour : parents, c'est vous dire, en deux mots, ne les jetez pas dans le désespoir par une dureté sans mesures, sans bornes; ne les laissez pas monter au comble de l'iniquité par trop de faiblesse.

Allez encore plus loin, pères et mères : aidez leurs premiers efforts, encouragez leurs premiers pas, fortifiez leurs premières démarches par de bons exemples. Je veux croire que l'onction de vos paroles les pénètre, les attendrit, les attire; ils les recueillent avec avidité; ils y réfléchissent avec goût; ils en retrouvent les traces dans leurs consciences, lorsque quelque libertin les sollicite au mal. L'exemple est encore plus expressif, plus victorieux : il frappe, il entraîne, il persuade, il détermine; il n'a ni voix, ni sons, ni discours; il prêche, il éclaire, il convainc; on dirait qu'il n'attache que les yeux, qu'il ne parle qu'aux yeux, qu'il n'est qu'une instruction pour les yeux; c'est, à la vérité, par ce milieu qu'il passe; c'est par ce moyen qu'il s'introduit; il embrase le cœur, il subjugue l'esprit, il gagne l'âme, il enflamme la volonté, il entraîne, il surprend, il décide; en un mot, il fait des impressions plus efficaces, plus solides que les expressions les plus éloquentes et les plus pathétiques exhortations : *Efficacius est testimonium vitæ quam linguæ.* C'est une pensée de saint Jérôme qui m'autorise à une réflexion que j'appellerai judicieuse, parce qu'elle me paraît une conséquence toute naturelle de son raisonnement : je veux dire, quel sort plus douloureux, plus à plaindre que celui de ces infortunés enfants qui n'ont de spectacles dans leur famille que ceux du libertinage, des lubricités, des dissolutions, des débauches, des blasphèmes, des emportements, des rapines, des duplicités, des brigandages d'un père sans honneur, sans probité; qui n'ont de modèles que ceux d'une mère livrée tout entière au luxe, à la mol-

lesse, à l'impudence, à la vanité, à des amitiés illicites, à des liaisons suspectes, à des plaisirs indécents, à des voluptés d'effronterie, à des cupidités de frénésie, à des fureurs de mondanité, à des engagements de péché ; en un mot, à des passions qui portent avec elles le sceau presque ineffaçable de la réprobation? Ah! mes chers frères, puisque l'exemple de ceux avec qui nous vivons, que nous chérissons, avec qui nous sommes en commerce de devoirs, de respects, d'affaires, d'amitiés, a tant de pouvoir sur nous, dites-moi quelle semence de vices, quel germe d'iniquité dans l'âme de tant de malheureux enfants qui n'ont que des scènes de dissolution sous les yeux? L'air qu'ils respirent est un souffle de crime; le pain qu'ils mangent est présenté de la main du crime; le bruit du crime bourdonne autour d'eux pendant leur sommeil; le sang qui circule dans leurs veines est peut-être le sang du crime : quel désir, après cela, d'aimer la vertu, de rechercher la vertu, de se lier constamment à la pratique de la vertu? Apprenez-moi, chrétiens, quels titres, quelles qualifications je puis donner à ces indignes parents. Noms augustes, doux noms de père et de mère, vous n'êtes pas institués pour eux. Ce sont, dit saint Bernard, des monstres, des meurtriers, de noirs assassins qui, sous un manteau respectable et respecté, portent l'horreur, la désolation, le carnage et la mort dans des lieux où ils devraient faire régner la candeur, la paix, l'innocence et le bonheur : *Non parentes, sed peremptores, qui male liberos instruunt.*

Parents, qui vous avouez, dans le secret de vos cœurs, que les plaintes qui sortent de ma bouche s'adressent à vous; qui, bien loin d'arracher vos enfants à des fréquentations qui, tôt ou tard, les dresseront à l'iniquité, autorisez leurs liaisons licencieuses par des exemples journaliers : au tribunal des vengeances solennelles où toute la terre sera rassemblée, que répondrez-vous, lorsque le Dieu de toute justice vous reprochera les débordements que votre mauvaise conduite vous força de tolérer dans vos enfants? lorsqu'il ouvrira les ardentes fournaises de sa colère pour y précipiter, à vos yeux, le fruit de vos entrailles, une partie de vous-mêmes, votre propre sang? Vous frémirez, ce ne sera pas sans raison ; vous gémirez, ce ne sera plus le moment. L'oracle s'expliquera sur vous comme sur eux ; la sentence se prononcera plus rigoureuse, plus cruelle encore contre vous que contre eux. Maudits, s'écriera la voix de tonnerre et d'indignation, vous avez ravi à mon amour des innocents que je destinais à ma gloire ; j'avais accordé ces gages d'une union qui m'est chère, à vos vœux, à vos sollicitations, à vos importunités; je les avais confiés à vos soins, en les accordant à votre impatience : malheureux ! parents dénaturés ! vous les avez pervertis, vous les avez engagés avec mes ennemis, vous les avez perdus, vous les avez damnés; disparaissez de devant moi : gouffres éternels de mes jugements de désolation, ouvrez-vous, engloutissez ces monstres pour jamais. Allez, infâmes, allez vous réunir à vos infortunés enfants ; périssez avec eux ; soyez à jamais enveloppés et du torrent de leurs iniquités, et de l'opprobre de vos crimes. Supposer un Dieu, c'est, mes chers frères, annoncer cette horrible sentence aux parents qui forment, par une éducation vicieuse, des élèves au démon. Pères et mères, daignez quelquefois réfléchir sur ces importantes vérités ; sentez tout le prix de l'éducation de vos enfants; veillez sur vos devoirs avec eux ; veillez sur leurs âmes, leur caractère, leurs mœurs ; inspirez-leur, dès l'âge le plus tendre, le désir de connaître clairement, de remplir dignement ce qu'ils doivent à la société, ce qu'ils doivent à la religion : ils contractent, en naissant, des engagements avec l'une et avec l'autre ; montrez-leur, dès la première lueur de raison, toute la sainteté de ces nœuds ; instruisez-les avec patience ; corrigez-les avec amour ; fortifiez-les par de bons exemples ; fermez leurs cœurs à la vanité, les vôtres à la dureté ; n'en faites pas vos idoles ; ne les négligez pas : telles sont vos obligations avec eux.

PRIÈRE.

C'est pour vous, Seigneur, c'est pour célébrer éternellement votre gloire que les parents doivent élever leurs enfants : ils sont sur la terre dans un exil d'où vous les rappelez quand il vous plaît ; tous les devoirs qu'ils ont à remplir dans le monde sont relatifs aux desseins de bonheur et de salut que vous avez sur eux : vous seul devez donc être leur premier mobile et leur dernière fin : animez les pères et mères de votre divin esprit, ô mon Dieu ! qu'ils en fassent passer le précieux souffle dans l'âme des enfants que vous leur accordez ; qu'ils veillent sur ces fleurs précieuses, pour vous les conserver dans toute la beauté dont les orne le baptême ; qu'ils se proposent toujours, dans l'éducation que vous leur confiez, votre gloire, votre honneur, la félicité de leurs élèves, non-seulement dans cette vie, mais pour les siècles des siècles. *Amen.*

SERMON XIV.

SUR LA CALOMNIE.

In Beelzebuth, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia (*Luc.*, XI.)

C'est au nom de Beelzebuth, prince des demons, qu'il chasse les démons.

Quelle affreuse calomnie, mes chers frères! L'homme des mœurs les plus pures, de la vie la plus innocente, de la conduite la moins équivoque, de la candeur la plus intègre, de la sagesse la plus édifiante, de la doctrine la plus céleste, de la charité la plus sainte ; vrai dans ses paroles, juste dans ses œuvres, équitable dans ses jugements ; religieux en tout, divin dans ses préceptes, dans ses lois, dans ses décisions ; Jésus-Christ, en un mot, accusé par les Juifs d'avoir l'esprit de ténèbres, de

mensonge, de péché pour guide, pour maître; d'avoir avec lui les liaisons les plus étroites; d'être de concert avec lui, dans les prodiges qu'il opère; de faire des miracles sous ses auspices, par sa protection, par son secours : *In Beelzebuth, principe*, etc. Ainsi s'exprimait autrefois la calomnie par la bouche d'une nation révoltée contre la vérité. Telle est-elle encore aujourd'hui sur les lèvres d'un peuple qui se dit éclairé par la vérité : elle sème des bruits, elle imagine des malices; elle rêve des iniquités, elle les publie; elle répand des noirceurs, elle se nourrit de poisons; elle en infecte tout ce qui l'approche; rien n'est épargné : les démarches les moins suspectes, les actions les plus simples, les discours les plus sages, les expressions les plus mesurées, les vertus les plus prudentes, le silence le plus circonspect, tout est envenimé, tout est dénigré par la calomnie : le Sauveur reviendrait sur la terre, qu'elle l'accuserait peut-être encore de parler et d'agir au nom du prince des démons : ***In Beelzebuth, principe dæmoniorum***, etc. C'est ce monstre odieux que je voudrais bien vous apprendre à haïr, mes chers frères; cette peste de la société, ce fléau de l'humanité, ce serpent furieux qui distille la désolation, le trouble et l'horreur partout où il peut ramper, que je voudrais chasser du milieu de vous. La calomnie, son énormité par rapport à Dieu : première partie. La calomnie, son infamie par rapport à l'homme : seconde partie. La calomnie est le crime qui déshonore Dieu le plus ignominieusement; c'est le crime qui flétrit l'homme le plus cruellement; c'est tout à la fois l'un des crimes le plus impardonnable et le plus odieux. Honorez-moi de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve dans nos livres saints une sentence bien terrible, mes chers frères; c'est un arrêt auquel je n'ai jamais réfléchi sans être effrayé. Parmi les crimes dont notre divin Maître marque la prévarication, il en est un qui ne peut espérer ni les grâces de la religion dans cette vie, ni éviter dans l'autre les anathèmes de l'éternité. Péché contre le Saint-Esprit, contre les lumières du Saint-Esprit; ces mensonges impudents qui trahissent la vérité de la façon la plus barbare, la plus lâche et la plus cruelle : *Qui dixerit contra Spiritum sanctum, non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro* (*Matth.*, XII) : voilà tout à la fois le portrait de la calomnie, et le sort réservé pour le calomniateur; et voici le développement de ces premières notions. L'Esprit-Saint est un esprit d'union et de charité; un esprit de douceur et de bonté; un esprit de candeur et de vérité : l'esprit de calomnie est un esprit de division et de haine; un esprit de fureur et de méchanceté; un esprit de mensonge et de duplicité. Quelle étrange contradiction! Vous ne doutez pas de l'énormité de cette offense, n'est-ce pas, chrétiens? Vous sentez, et combien elle doit être ignominieuse aux yeux du Seigneur, et l'infinité de maux que se prépare le calomniateur. Entrons en matière

L'Eglise naissante vit l'Esprit-Saint, son instituteur, son guide, son flambeau, son docteur, se déclarer par les prodiges les plus sensibles. Aussi remarquait-on dans toute la conduite des fidèles les caractères de ce grand maître. Vous ne pouvez ignorer, mes chers frères, le spectacle de gloire que nous offrent les premières années du christianisme : la paix, la tranquillité, l'harmonie, l'amour le plus tendre les uns pour les autres régnaient partout, embrasaient toutes les âmes, unissaient tous les cœurs. Précieux liens, dont le calomniateur a brisé l'aimable chaîne; augustes nœuds, dont la calomnie semble vouloir à chaque instant effacer jusqu'au moindre vestige. Brûlée d'un feu aussi sordide que celui du Saint-Esprit est pur, elle répand en tous lieux les flammes les plus funestes : le serpent de la division souffle ses pensées, dirige ses jugements, prononce ses détestables oracles; il place sur sa langue une épée de carnage et de sang qui assassine tout ce qui voudrait s'opposer à ses frénésies : *Lingua eorum gladius acutus.* (*Psal.* LVI.) C'est le démon de la haine qui rassemble ses idées, qui trace ses projets, qui les fait éclore : c'est lui qui remplit la bouche du calomniateur, qui polit ses discours, qui choisit ses expressions; c'est lui qui ramasse sur les lèvres de cet imposteur des propos de douleur et d'amertume, des paroles de désespoir et de mort, d'une mort tout au moins aussi, et peut-être plus sensible pour certaines âmes que la mort réelle : *Sub lingua ejus labor et dolor.* (*Psal.* X.) Ne cherchez pas quelle puissance infernale a semé la fureur, la jalousie, l'inimitié parmi ces deux époux qui furent si longtemps tendrement attachés l'un à l'autre, dont l'intimité si vraie, si charmante intéressait tout le monde en leur faveur : c'est le calomniateur, c'est lui qui s'est choqué de leur bonheur; c'est lui qui a forgé les infamies les plus noires pour les envenimer l'un contre l'autre; c'est aussi lui qui s'est armé du flambeau de la dissension, qui en a secoué les fatales étincelles dans cette maison où régnaient l'attachement, le bon ordre et la sincérité; c'est lui qui s'est fait un amusement, un plaisir, une joie maligne, une volupté souveraine d'acharner cette famille à sa perte mutuelle; c'est ce monstre qui flétrit dans le cœur d'un homme sensible l'image chérie d'un ami qui faisait ses délices; c'est lui qui recueille ces bruits légers, ces soupçons infidèles, ces mots indécis, qui de suite en forge des histoires d'iniquité, des anecdotes d'horreur, et tôt ou tard des ruptures de cruauté; c'est lui qui perce du trait le plus sanglant cette personne qui ne le connaît que faiblement, qui ne l'a jamais offensé, et qui sait, du même coup, faire retomber tout l'odieux de la trahison sur tel qui jamais n'y a pensé, c'est lui, qui allume partout le tison de la discorde, et attise, sans pitié, son triste embrasement; en un mot, c'est le calomniateur

qui se nourrit des alarmes de la société, et fait son bonheur des chagrins, des embarras, des dissensions, des inquiétudes du prochain. Telle est, mes chers frères, la pernicieuse vipère qui rampe aujourd'hui si audacieusement parmi nous : malheur aussi terrible que le calomniateur est infâme. Cependant on le souffre; on se laisse surprendre à son langage; on l'écoute peut-être avec une secrète satisfaction; dans le fond du cœur, on le méprise; par réflexion, on le craint; il divertit par l'artifice et la variété de ses tableaux; trop souvent il persuade; et quelquefois il finit par rendre un autre aussi méchant, aussi perfide que lui : c'est connaître bien mal les véritables intérêts de la société, que d'y tolérer un ennemi si déclaré contre ses avantages et sa splendeur. Il faudrait s'élever contre lui, le proscrire. Nous devons de la charité à chacun de nos frères, me direz-vous : la charité ne nous commande pas de laisser dormir dans notre sein le serpent qui ne s'éveillera que pour nous dévorer. D'ailleurs, l'humanité doit nous être chère; c'est sa cause qu'on défend; c'est à sa félicité qu'on travaille, en bannissant du commerce un frénétique qui n'y prend part que pour y réfléchir le trouble et la désolation. Peignons, d'après les plus grands maîtres, cette furie qu'aucun égard, aucune leçon ne sauraient adoucir. Qu'est-ce que le calomniateur? C'est, dit le Sage, un vil imposteur qui, chaque fois qu'il débite ses faussetés contre les mœurs, la conduite, l'honneur des autres, détruit sa propre âme, et se ferme tout accès au salut : *Os quod mentitur occidit animam.* (*Sap.*, I.) Qu'est-ce que le calomniateur? C'est, dit saint Jacques, un transgresseur effronté qui se révolte contre la loi, qui déchire la loi, qui se sépare absolument de la loi : *Qui detrahit fratri, detrahit legi.* (*Jac.*, IV.) Qu'est-ce que le calomniateur? C'est, répond saint Augustin, un bourreau de Jésus-Christ, plus acharné que ceux qui ont poursuivi sa mort, plus inique que ceux qui ont prononcé son arrêt, plus inhumain que ceux qui ont fait couler son sang : *Magis nocent qui detrahunt, quam qui Christi carnalem carnem premerunt.* Voulez-vous, mes chers frères, des couleurs plus fortes pour vous inspirer une sainte haine contre la calomnie, une colère sage contre le calomniateur? Odieux disciples de ce monstre vomi des enfers, en faut-il davantage pour vous certifier des vengeances que le Dieu de charité distribuera sur vous pendant une éternité? Selon saint Augustin, vous êtes plus criminels que les fanatiques qui ont immolé notre divin Maître à leur orgueil, à leur jalousie; vous serez donc tout au moins égalés à ce peuple insensé dans l'ordre des punitions dont il est et dont il sera frappé.

Poursuivons, mes chers frères. Nouveau caractère d'opposition entre l'Esprit saint et l'esprit de calomnie; nouveau titre à l'indignation d'un Dieu pour le calomniateur. L'Esprit saint est un esprit de douceur et de bonté; l'esprit de calomnie est un esprit de fureur et de méchanceté. Ces premiers héros que le Dieu d'amour et de flamme animait au martyre, soutenait dans les supplices, faisait survivre à leurs tourments, servent de preuves à la première proposition. La douceur, la modestie, la patience, la bonté : voilà leurs armes contre la tyrannie qui les opprime; s'ils font entendre des soupirs, zélés imitateurs de cet esprit qui prie pour nous avec les gémissements les plus tendres, c'est pour la conversion de leurs ennemis qu'ils répandent des larmes; c'est donc par des traits de mansuétude et de charité que s'annonce l'Esprit saint. Quel est le distinctif de la calomnie? C'est la fureur qui la sollicite : c'est la méchanceté qui l'endoctrine; c'est la fureur qui choisit ses victimes; c'est la méchanceté qui consomme ses sacrifices : c'est la fureur qui cherche des aliments à cette horrible passion; c'est la méchanceté qui la nourrit. La calomnie range, à son tour, des victimes sur les autels de ces tigres cruels; sa bouche est armée de poignards : *Generatio quæ pro dentibus gladios habet.* (*Prov.*, XXX.) Rien n'est épargné; tout est immolé : la calomnie n'épargne personne dans sa rage; connus ou inconnus, parents ou étrangers, amis ou indifférents, grands ou petits, riches ou pauvres; la calomnie s'acharne contre tous. Palais des souverains, temples de mon Dieu, vous n'êtes pas sacrés pour elle. Le calomniateur perce jusqu'au trône, il noircit le sceptre qui commande; il perce jusqu'au sanctuaire, il déshonore le ministre qui le sert; en un mot, c'est un vautour affamé, pour qui tout état, tout âge, tout sexe, toute condition, tout titre, celui même de père, de mère, n'est qu'une proie légère qu'il poursuit, qu'il attaque, qu'il déchire, qu'il dévore : *Qui devorant plebem meam sicut escam panis.* (*Psal.* XIII.) Suivez quelque temps le calomniateur, mes chers frères, et vous comprendrez facilement que je ne charge pas son portrait. Parle-t-on intrigue devant lui? une femme respectable est nommée sur-le-champ. Est-ce de certains commerces scandaleux dont il est question? cette jeune personne a son tour. Cet homme établit-il une fortune avantageuse? la calomnie en fait tout l'honneur à l'injustice, aux fourberies, aux rapines. Cet autre a-t-il des mœurs, de la religion, de la conduite? dans la bouche du calomniateur, c'est un hypocrite rusé, un imposteur habile qui a quelques vues, quelques desseins. Celui-ci s'est ruiné par ses débauches; c'est le libertinage qui a dépéri la santé de celui-là. La retraite de cette femme n'a rien de bien merveilleux, dit la calomnie. elle vécut assez longtemps dans le désordre, pour faire un peu de pénitence. Je crois bien que cet homme peut administrer d'amples aumônes, dit le calomniateur. il prit assez au monde pour rendre quelque chose à Dieu. Mortel ennemi de ton frère, insolent calomniateur, arrache sa chair, nourris-toi de sa substance, enivre-toi de son sang, ronge jusqu'à ses

os. Ah! dit saint Chrysostome, tu le ménages davantage, tu lui causes moins de mal, tu es moins criminel envers lui par cette barbarie, que par les traits dont ta langue infâme le perce à tous les instants : *Detrahere, quam humanum corpus comedere pejus est.* Malheureux! songe du moins quelquefois aux puissantes vengeances qu'un Dieu qui nous a tous baignés du sang de son amour, destine aux horreurs que tes lèvres perfides enfantent chaque jour. Rassemblez des flammes autour de Jérusalem, dit le Seigneur; c'est une ville que je veux proscrire dans ma justice, que je veux visiter dans mon indignation: son heure est venue; il est temps que j'immortalise sur cette infidèle cité ma colère et mes fureurs : *Hæc est civitas visitationis.* (*Jerem.*, VI.) Pourquoi ces effrayantes menaces, mes chers frères? Calomniateurs, écoutez; c'est un arrêt terrible contre vous. Le Dieu de vérité, le protecteur des opprimés, veut punir cette ville si longtemps chère à sa tendresse, des calomnies sanglantes qui se débitent dans ses murs; il veut faire raison à l'innocent des mensonges effrontés dont les habitants de Jérusalem ont tenté d'obscurcir sa probité, sa sagesse, sa régularité, ses vertus : *Omnis calumnia in medio ejus.* (*Ibid.*) Vous qui semblez vous être proposé ces calomniateurs insensés pour modèles, vous dont la méchanceté, la fureur sont encore plus audacieuses et plus violentes, espérez-vous donc d'être épargné plus qu'eux? Vous le serez encore moins, parce que vous avez des flambeaux plus brillants et plus multipliés pour vous éclairer. De ce moment du moins, vous êtes instruits, si vous ne l'étiez pas suffisamment encore. Disciples de Jésus Christ, enfants de son Evangile, calomnier actuellement, c'est la même chose pour vous que de dire : Je veux me dévouer eux anathèmes de mon Dieu; je veux allumer des charbons éternels sur ma tête; je ne m'inquiète pas d'être damné, pourvu que je calomnie : je veux croire que vous ne raisonnez pas tout à fait de la sorte; vous agissez comme si c'étaient précisément vos pensées, vos résolutions. S'il vous reste un peu de religion, quelque horreur de l'enfer, corrigez votre conduite, ou bien vous avez tout à redouter. Achevons de peindre l'énormité de la calomnie par rapport à Dieu; tâchons, s'il est possible, de convertir le calomniateur.

J'ajoute, pour compléter mon tableau, que l'Esprit saint est esprit de candeur et de vérité; l'esprit de calomnie, un esprit de mensonge et de duplicité. C'est pour enseigner à son Eglise, à ses adorateurs, à tous les peuples qui viendront se soumettre à ses préceptes, toute vérité, toute justice, toute droiture, toute équité, que le divin Maître promet à ses apôtres son Esprit, l'Esprit consolateur, l'Esprit qui doit consommer, de son ministère, ce que le tendre Sauveur ne s'était pas réservé : *Ille docebit vos omnem veritatem.* (*Joan.*, XVI.) Voilà le caractéristique de l'Esprit de toutes lumières : quel est maintenant le propre du calomniateur? Quel portrait haïssable nous en trace Isaïe! C'est un contradicteur de la vérité qui rassemble dans son cœur toutes les impostures du mensonge; qui s'érige, au dedans de lui-même, un tribunal de fourberies et de faussetés; qui décide, sur les lumières de ces indignes juges, ce qu'il doit dire, ce qu'il doit publier, ce qu'il doit distribuer dans les sociétés, dans les conversations, dans les assemblées où l'on daigne encore l'admettre : *Concepimus et locuti sumus, de corde, verba mendacii.* (*Isa.*, LIX.) Qu'il est admirablement dessiné, mes chers frères! Ne l'avez-vous jamais entendu s'exprimer? Ce serait un bonheur pour vous; je doute que vous soyez aussi heureux : la calomnie n'est que trop fréquente de nos jours. Dites-moi, s'il vous plaît, quelle réputation a-t-il épargnée, ce calomniateur que vous connaissez? Compteriez-vous bien toutes les personnes qu'il a dénigrées, toutes les actions dont il a dit du mal, ces innocentes démarches qu'il a ternies, ces visites de charité dont il a donné des interprétations de crime; ces discours d'amusement dont il a composé des idées d'infamie, dont il a formé des relations d'iniquité? Vous souvenez-vous de tous les tombeaux dont il a remué la cendre pour insulter, dans les pères, l'honneur, la gloire et la prospérité des enfants? Vous rappelez-vous quelle ignominie il attachait à la chute de cet homme, qui n'eût peut-être jamais été si malheureux, s'il n'y avait pas eu de calomniateurs dans le monde? C'est en votre présence qu'il a soutenu que le ciel, la terre, les éléments se déclaraient contre cet autre, qui n'eut peut-être jamais rien d'opposé que la malice de la calomnie et ses inhumaines vapeurs : enfin, les façons, les jugements, les pensées mêmes les plus secrètes, l'âme, le cœur, la conscience, rien n'échappe à la dent féroce du calomniateur. Je regarde aussi, mes chers frères, le Roi-Prophète comme l'intercesseur de l'innocence, lorsqu'il conjure le Tout-Puissant de couvrir d'opprobre et de confusion ces langues infectées, qui semblent s'irriter plus particulièrement contre l'homme le plus vertueux et le plus droit, lorsqu'il sollicite sa justice d'ôter du milieu de la société ces êtres d'horreur et de duplicité, qui ne vivent, dirait-on, que pour désoler les âmes les plus intègres et les plus dignes du respect des hommes : *Confundantur, et deficiant detrahentes animæ meæ.* (*Psal.* LXX.) Je vous demande comment punirait-on celui qui, la torche à la main, porterait le feu dans cette maison, allumerait l'incendie dans cette autre, et, de la sorte, étendrait l'embrasement dans tout un quartier, dans toute une ville? Voilà ce que fait le calomniateur; c'est ce qu'opère la calomnie : ses flammes s'élancent ici dans un instant; l'instant d'après, c'est ailleurs qu'elles signalent leur ravage; aujourd'hui c'est entre le père et le fils que le calomniateur agite son flambeau destructeur; ce sera demain entre le

frère et la sœur qu'il en fera pleuvoir les funestes étincelles. L'homme obscur est aujourd'hui l'hostie qu'il perce de son dard venimeux ; l'homme placé sur la scène du monde, au grand jour du monde, exposé, par ces dignités et son rang, aux yeux de tout le monde, demain ne sera pas épargné. Dans le jour solennel où les nations, dans la terreur et l'effroi, seront citées devant vous, ô mon Dieu ! vous ferez justice à tant d'innocents opprimés, à tant de victimes que ces monstres féroces ont sacrifiées à leur scélératesse : ils élèvent aujourd'hui une tête aussi orgueilleuse, aussi fière que le serpent ; ils ne respirent, comme lui, qu'un air de contagion ; ils ne communiquent qu'un souffle venimeux : votre main les humiliera pour toujours, les couvrira pour toujours de la cendre de vos vengeances, de la poussière de vos fureurs : *Humiliabit calumniatorem.* (*Psal.* LXXI.) Calomniateurs, on plaint certains malheureux ; on n'aura pas la moindre compassion pour vous ; vous êtes trop noirs, vous n'eûtes jamais pitié des autres, vous n'en méritez de personne : une peste ravage, détruit, emporte ; vous avez causé des maux plus douloureux à vos frères : la mort la plus cruelle épargne la réputation d'honnête homme et de bon chrétien ; ce sont ces précieuses qualités que vous avez tenté d'avilir : vous êtes donc plus barbares que la mort la plus douloureuse et la plus triste : vous vous êtes fait une loi d'être perpétuellement en contradiction avec le Saint-Esprit ; vous vous êtes donc imposé le plus fort obstacle à votre salut : l'esprit qui vous anime ne compatira jamais avec celui de Dieu ; tant que vous serez calomniateurs, tant que vous n'aurez pas réparé les maux qu'ont enfantés vos calomnies, vous ne serez jamais reconnus pour ses enfants. La calomnie, son énormité par rapport au Seigneur ; je crois vous les avoir sensiblement développées dans ma première partie. La calomnie, son infamie par rapport à l'homme qu'elle flétrit si cruellement, c'est ce que vous verrez dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Envisageons la calomnie, ou relativement à celui qui la distribue, ou personnellement à celui qu'elle attaque. La calomnie, considérée sous ces deux rapports, sera toujours le vice le plus infâme, le plus odieux et le plus criant ; dans le calomniateur, c'est un crime de lâcheté ; par rapport à celui qui est calomnié, c'est un crime de cruauté ; c'est la passion la plus avilissante pour celui qu'elle domine ; c'est la passion la plus barbare envers celui qu'elle déshonore : elle porte les coups les plus mortels ; elle cache ses traits à celui qu'elle perce : il me semble que ces tristes caractères décident assez l'infamie de cet affreux tyran de l'humanité : je vais maintenant les développer.

Je dis d'abord, mes chers frères, que la calomnie est la passion la plus avilissante pour celui qu'elle domine. Je m'adresse au calomniateur ; je lui demande premièrement : celui que vous calomniez est-il votre ennemi ? Il me répond que oui ; je lui réponds à mon tour : c'est donc l'esprit de haine, d'animosité, de vengeance qui raffine les vernis odieux que vous répandez sur lui. C'est votre ennemi ? C'est donc pour assouvir votre rage, vos transports, vos fureurs, que vous le dénigrez dans l'imagination du premier venu. C'est votre ennemi ? C'est donc pour vous indemniser de la loi de sagesse, de charité, de prudence, d'humanité, qui vous défend d'attaquer ses jours, que vous l'assassinez plus lâchement que si vous lui plongiez le poignard de la mort dans le sein. C'est votre ennemi ? C'est donc la colère, c'est une fougue aveugle, c'est une violence acharnée qui rêve les fables déshonorantes que vous distribuez sur son compte, et qui le perdent sans ressource, peut-être, dans le jugement d'une infinité d'honnêtes gens. C'est votre ennemi ? Ennemi de rivalité : rival de fortune, rival d'avancement, rival de commerce, rival d'attachement, rival d'honneurs, rival distingué, rival chéri, rival recherché ; c'est donc un intérêt sordide, une basse jalousie, qui place des horreurs sur votre langue à son sujet ; qui étend des nuages sur sa naissance ; qui répand des soupçons sur sa conduite ; qui fait éclater des orages imprévus sur sa personne ; qui ramasse toutes sortes d'impostures pour en forger le roman de sa vie. Je ne rassemblerai pas dans ce moment, mes chers frères, les dispositions de haine, d'exécration que le Seigneur fait éclater dans mille endroits de l'Écriture contre le calomniateur : *Detractores Deo odibiles.* (*Rom.*, I.) Non, mes chers frères, non, il ne serait pas effrayé des fléaux que le protecteur éternel de l'innocence destine à son iniquité ; il changerait, l'insensé, s'il pensait quelquefois sérieusement qu'il se rend, par ses mensonges sanglants, l'abomination de son Dieu. Eh bien, calomniateurs, je veux vous entreprendre par ce que vous devez avoir de plus sensible : tôt ou tard vos calomnies seront découvertes ; un jour viendra éclairer vos méchancetés : vous serez alors l'opprobre de toute la terre ; chacun vous fuira ; chacun vous détestera : on ne voudra plus de société, plus de liaison avec vous ; on redouterait moins la compagnie d'un monstre échappé de nos forêts que la vôtre : *Abominatio hominum detractor.* (*Prov.*, XXIV.)

En second lieu, si celui que vous calomniez n'est pas votre ennemi, calomniateurs, il est peut-être votre ami ; peut-être vous décorez-vous de ce beau nom avec lui : il entend peut-être ce titre, si cher aux cœurs sensibles, errer, à chaque instant, sur vos lèvres dans les moments où vous êtes avec lui ; peut-être en prenez-vous les airs, les manières et toute l'affabilité devant lui : si ma supposition est vraie, tracez vous-même votre caractère ; je ne trouve rien d'assez noir pour vous peindre : la trahison, l'infamie, l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude, la lâcheté, l'ignominie, l'indignité me pa-

raissent des coups de pinceau trop faibles pour votre portrait. Mon raisonnement est aussi simple que naturel; si vous lui laissez croire qu'il est votre ami, si vous lui protestez que vous êtes le sien, cela suppose de mutuelles caresses, des empressements réciproques, des fréquentations, des épanchements de cœur, certaines habitudes communes, certains égards, des soins, des attentions, des prévenances, des distinctions; c'est là ce qui rapproche les êtres raisonnables les uns des autres, ce qui les lie les uns aux autres; ainsi c'est le manége que vous avez joué; c'est ainsi que vous avez ébloui cet homme, au point de gagner son amitié et de lui persuader qu'il a la vôtre; trop droit pour soupçonner votre trahison, il se livre, avec la plus parfaite sécurité, aux coups indignes que vous lui portez; tandis qu'il s'applaudit délicieusement du bonheur d'avoir un ami, il est, chaque jour, la victime de votre noirceur; vous le flattez en sa présence; vous le déchirez dès qu'il n'est plus avec vous; vous le louez en lui adressant la parole; vous le déprimez dès qu'il a le dos tourné; vous l'embrassez dans cet instant; dans le moment qui suit, vous lui préparez des piéges que sa confiance l'empêchera d'éviter; vous le remerciez aujourd'hui d'un service qu'il vous a rendu, avec toute la chaleur d'un tendre ami; vous l'en récompenserez peut-être demain, peut-être avant la fin du jour, par les calomnies les plus odieuses et les plus atroces. Je vous demande si ce n'est pas l'horreur la plus flétrissante! Calomniateurs, vous êtes des Joab toujours prêts à attirer les Abner par des paroles de douceur, pour les faire périr sous le poignard de vos langues empoisonnées; vous êtes aussi criminels que ce perfide apôtre, qui trahit son auguste maître par un baiser. J'ajoute que vous serez punis aussi rigoureusement que lui; votre iniquité est dans le même ordre de crime; votre sort sera pareil dans l'éternité.

Troisièmement, si celui sur qui tombent vos calomnies n'est ni votre ami ni votre ennemi, il faut donc qu'il vous soit indifférent; qu'il soit, par rapport à vous, dans la classe de ceux qu'on ne connaît que de l'œil, ou pour les avoir entendu nommer; il n'a, par conséquent, ni relations avec vous, ni affaires à traiter, ni discussions à régler, ni rapport à ce qui vous touche, ni commerce avec ce qui vous approche: qu'avez-vous donc contre lui? Il ne vous a jamais donné de chagrins; il ne vous a suscité ni querelles, ni procès, ni vengeances; et quand il l'aurait tenté, vous ne seriez pas excusé de le calomnier: il ne vous a jamais fait aucun tort, peut-être même ne vous connaît-il pas, peut-être encore, lorsque le trait de votre méchanceté l'aura percé, ne découvrira-t-il jamais la main qui l'aura lancé: il n'a soulevé personne contre vous; il ne vous a pas enlevé vos biens, votre réputation, votre honneur, votre état, vos protecteurs: eh bien, pourquoi voulez-vous donc, par les satires que vous débitez sur son compte, par les mensonges que vous forgez à son sujet, lui ravir tout ce qu'il a de plus précieux et de plus cher au monde, son innocence, l'estime du public, la vénération de ceux qui le fréquentent, sa probité, le respect dont il est honoré, les vertus dont il fait son bonheur et sa gloire? Ah! vous êtes plus cruels que l'enfer même: il ne fait souffrir que les méchants. Calomniateurs, vous êtes le fléau et le tourment de l'homme de bien, comme de celui qui ne l'est pas; tyrans plus féroces encore contre le premier que contre le dernier; plus il a de mérite et plus vous êtes inhumains à son égard. Tremblez, l'arrêt qui doit venger le juste de vos infamies est peut-être au moment de son exécution; il se prononcera dans l'instant où vous vous y attendrez le moins; il vous surprendra, vous n'aurez le temps, ni de le prévoir, ni de le prévenir: ***Repente consurget perditio eorum.*** (*Prov.*, XXIV.) C'en est assez, je pense, mes chers frères, pour établir que la calomnie est la passion la plus avilissante pour celui qu'elle domine.

Disons encore que c'est la passion la plus funeste et la plus barbare à l'égard de celui qu'elle attaque. Comment? C'est que la calomnie est le crime qui, sans doute, exigerait le plus de réparations, et c'est le péché pour lequel on en fait le moins.

C'est le tort fait au prochain qui demanderait le plus de réparations et des réparations faites avec le plus de solennité. Une restitution de biens n'est rien en comparaison, mes chers frères: les trésors nous échappent à la mort; on n'en emporte rien dans le tombeau: le nom et la réputation survivent au dernier soupir, si la calomnie ne les a pas épargnés, si la calomnie n'est pas réparée, la flétrissure nous suit jusque dans les ténèbres du sépulcre; notre mémoire reste après nous: si le calomniateur l'a déshonorée, c'est une tache dont le dernier neveu portera le malheur et l'ignominie. Première raison prise, et de la nature de la calomnie, et de la façon de penser, et de juger des hommes, qui rend la réparation de cette offense absolument essentielle. On verrait, avec douleur, ses mœurs diffamées, sa droiture soupçonnée, sa candeur attaquée, son intégrité disputée, sa bonne foi regardée comme un masque, sa simplicité comme une fourberie, sa véracité comme une trahison, sa probité comme un dehors séduisant, sa modestie comme un déguisement. Dans pareille circonstance, chacun de nous se plaindrait, et le calomniateur peut-être plus fort que tout autre, chacun de nous en appellerait au tribunal de ses amis, de ses connaissances; demanderait justice aux personnes avec lesquelles il traite, avec lesquelles il entretient des liaisons, qu'il voit et plus particulièrement et plus fréquemment. Le cœur saignerait, il serait enveloppé d'un tourbillon d'amertume, d'une mer de douleurs. L'esprit méditerait tous les moyens de dissiper les impressions funestes que la malice d'un fourbe a fait concevoir de notre équité. Seconde raison tirée de la sensibilité

de tout homme qui fonde le besoin d'une réparation authentique de la part du calomniateur. Le Sage l'a dit, mes chers frères, celui qui parle avec mépris d'un autre, qui le déprime dans ses discours, qui le flétrit par ses paroles, s'impose à lui-même des devoirs pour la suite : *Qui detrahit alicui, ipse se in futurum obligat.* (*Prov.*, XIII.) Ces obligations, dont se charge le calomniateur, ne peuvent être que pour cette vie ou pour l'autre. Il est donc de toute certitude qu'il se fait des titres infaillibles à toutes les horreurs de celle-ci, s'il n'a pas réparé tout le mal dont il s'est rendu coupable dans celle-là. Troisième raison émanée de la loi pour intégrer la nécessité des réparations en fait de calomnie. Enfin, mes chers frères, vous en conviendrez avec moi, laisser subsister un mal dont on doit arracher jusqu'à la racine, laisser étendre un mal qu'on doit arrêter, laisser circuler une contagion qu'on peut détruire et qu'on doit faire cesser, n'est-ce pas aimer ce mal, n'est-ce pas fomenter ce mal, n'est-ce pas, dans toute la vérité de la chose, faire ce mal? Le calomniateur qui ne débite plus d'infamies, mais qui ne désavoue pas ces infamies, qui n'éclaircit pas les nuages répandus sur tant de réputations par ses infamies; qui ne va pas dans toutes les maisons où il a accrédité ses mensonges, pleurer et réparer ses infamies, ne cesse donc pas d'être calomniateur, d'avoir tous les torts d'un calomniateur, d'aggraver sa conscience de toutes les iniquités d'un calomniateur : aussi je lui confirmerai, d'après saint Chrysostome, que quand il se nourrirait d'un pain de cendre et de douleur, de pénitence et d'amertume; quand il réunirait sur lui tous les phénomènes d'austérités de la Thébaïde, ses mortifications ne seront d'aucun prix aux yeux du Seigneur, ne lui seront pas comptées dans le moment où il entrera en compte avec sa justice. Dernier argument qui prouve la nécessité de la réparation des calomnies dispensées : certitude des vengeances éternelles pour le calomniateur, si ce devoir n'est pas accompli.

Achevons, mes chers frères : si la réparation des calomnies est si essentielle, je frémis de le dire, c'est peut-être le péché pour lequel on ose le moins en faire, et celui pour lequel on en fait le moins. L'orgueilleux s'humiliera, l'avare ouvrira son coffre-fort, le voluptueux détestera ses débordements, le sensuel affligera sa chair et ses sens; le brutal réprimera ses emportements; l'indolent marchera d'un pas plus décidé dans les sentiers de la vertu, ce trône ambulant d'immodestie sera couvert du voile de la décence et de la pudeur; cet usurpateur indemnisera la veuve et l'orphelin; ce cœur endurci contre les malheureux s'attendrira sur l'indigent; cet impie adorera les mystères de sa religion; le calomniateur est intraitable sur la réparation : l'article est délicat et sensible, il est vrai; c'est l'honneur qu'il a volé; c'est la réputation qu'il a enlevée : c'est donc l'honneur qu'il faut restituer; c'est la réputation qu'il faut rendre; c'est une âme pure qu'il a comblée de désolation; c'est donc cette âme affligée qu'il faut rappeler à la paix et à la consolation; c'est un innocent qu'il a chargé de mille noirceurs, dont peut-être il était l'instrument et l'organe lui-même; c'est donc un innocent dont il est nécessité à développer la candeur, les vertus, les qualités, le mérite et la gloire; le calomniateur sent bien à quel point son propre honneur est intéressé dans une pareille démarche; il ne s'agit pas de moins que de s'avouer le fourbe le plus impudent, le menteur le plus déterminé, le méchant le plus dangereux, l'imposteur le plus scélérat, le traître le plus cruel; en un mot, l'homme le plus indigne du commerce de ses semblables, le plus pernicieux dans la société des honnêtes gens.

Aussi, mes chers frères, la tâche la plus difficile dans l'ordre de la morale, est de déterminer le calomniateur à la réparation : l'obligation est pénible, avilissante, si vous voulez. L'opprobre dont il a couvert son prochain est-il moins douloureux, moins infamant? Aux grands maux, il faut des remèdes vifs et tranchants : ce n'est pas en palliant qu'on réduit ces fièvres dont le feu bouillonne dans les veines et porte, par ces vapeurs extravagantes, le trouble le plus triste dans le jugement.

Il me semble, mes chers frères, entendre ici la voix du calomniateur s'élever contre ma doctrine. Moi, me prêter à ces humiliations, c'est une horreur à laquelle je ne me résoudrai jamais; je ne le ferais pas au péril de mes jours; après tout, quelle énormité si grande ai-je donc commise? Si ce que j'ai dit est faux, cet homme n'est pas moins vertueux, cette femme moins sage, ce magistrat moins intègre, ce marchand moins sincère, cet administrateur moins désintéressé, ce dévôt moins mortifié, cet époux moins fidèle, cette épouse moins chaste, cette jeune personne moins innocente. Calomniateur, votre objection est vraie; mais ces fables d'ignominies que votre langue infâme a gravées dans l'esprit d'un monde de personnes, que votre main fatale a tracées sur un papier d'iniquité, ont perdu ces malheureuses victimes dans l'estime de la moitié d'une ville. N'êtes-vous donc pas responsable des avanies qu'ils souffrent, des mépris sous lesquels ils gémissent, des larmes dont ils se nourrissent, des chagrins qui empoisonnent une vie qui serait heureuse, si vous n'aviez jamais existé? N'êtes-vous pas obligé d'arrêter le cours de tant de désastres par une réparation d'éclat? Vous ne sauriez vous y résoudre? Je vous en avertis, mon frère, il faut donc vous résoudre à être damné pour toute une éternité. C'est un arrêt prononcé; il ne sera pas révoqué, si vous ne révoquez pas, de la façon la plus solennelle et la plus satisfaisante, vos impudents mensonges : *Qui loquitur mendacia, non effugiet.* (*Prov.*, XIX.) Voyez quel parti vous voulez prendre; vous

le savez, ce ne sont pas de simples menaces exagérées par un orateur, dans le dessein de vous toucher; ce sont les propres expressions de nos livres saints que j'emploie pour vous faire horreur de votre iniquité. Sa langue, disait autrefois l'Eternel à Jérémie, en parlant d'un peuple dont il semble que vous ayez hérité tous les égarements, sa langue est une flèche de barbarie et de mort, d'imposture et d'horreur: *Sagitta vulnerans lingua eorum locuta est dolum* (*Jerem.*, IX.) J'exercerai des fureurs à mon tour; je frapperai sans guérir; je blesserai sans sauver; les plaies que je formerai seront sans cesse envenimées par ma colère et mes vengeances: *Super his visitabo, dicit Dominus.* (*Ibid.*) Calomniateurs, vous que toute l'énormité de ce crime devant Dieu, toute son infamie devant les hommes ne convertissent pas, ou pleurez vos noirceurs, réparez les désordres que vous avez causés, réconciliez-vous avec l'Esprit-Saint, que vous avez si souvent contristé, ou l'enfer est ouvert sous vos pas.

PRIÈRE.

Fermez les portes de cet affreux abîme, Seigneur; ne permettez pas que le démon de la perfidie, du mensonge, de la cruauté souffle plus longtemps son poison dans le cœur des chrétiens; ne souffrez pas qu'il élève un trône à la calomnie dans l'âme des disciples du Dieu d'amour et de vérité; effacez les traces de haine, d'animosité, de jalousie qui pourraient encore subsister dans le sein du calomniateur. Divin Esprit, qu'il apprenne à pleurer, à gémir avec vous; qu'il déteste les fureurs qu'il a suscitées, les noirceurs qu'il a imaginées, les revers qu'il a occasionnés, les bouleversements que ses coups de langue ont amenés; qu'il aille aux pieds de cet innocent dont il a fait couler les pleurs, avouer ses infamies; qu'il vole dans ces sociétés où il a si souvent répandu d'horribles faussetés, confesser ses mensonges et son iniquité. Esprit d'union et de paix, qu'il s'unisse à vos tendres gémissements pour solliciter, sous vos auspices, son pardon, et le consolant espoir de jouir un jour d'une gloire qu'il aura méritée par sa pénitence et ses réparations. *Amen.*

SERMON XV.

SUR LA FOURBERIE.

De corde enim exeunt cogitationes malæ..., falsa testimonia. (*Matth*, XV.)

Les mauvaises pensées, les faux témoignages viennent du cœur.

Je viens vous retracer aujourd'hui, mes chers frères, un caractère qui n'est malheureusement que trop commun de nos jours; un caractère d'autant plus dangereux, qu'il se masque avec la plus fine dextérité: je viens vous précautionner contre ces hommes de fourberie et de duplicité, dont toute l'étude est de tromper leurs semblables; de répandre le fiel sur les actions d'autrui; qui flattent pour déchirer, qui endorment leurs amis par de fausses confidences, des complaisances affectées, des louanges artificieuses, et vont ensuite les détruire dans l'esprit d'un autre qu'ils n'ont pas épargné davantage. Caractère sordide qui réfléchit sa méchanceté d'après les mauvaises pensées, les bizarres faussetés que lui suggère un cœur corrompu: *De corde enim exeunt*, etc. Caractère d'horreur dont il importe de faire sentir toute la noirceur à ces personnes de candeur et de sincérité qui n'osent pas même le soupçonner. Prévenir contre les fourbes ces âmes tendres, unies, simples, affectueuses, qui ne les connaissent pas, démasquer toute l'iniquité des imposteurs perfides qui mésusent de leur bonté; c'est tout mon but. De tous les méchants, le fourbe est le plus noir et le plus méprisable; de tous les méchants le fourbe est le plus dangereux et le plus criminel; c'est tout mon plan. Dans la première partie, l'excès de sa malice, la vengeance qu'on peut tirer de sa malice. Dans la seconde partie, les maux que produit sa malice, les punitions que le Seigneur réserve à sa malice. La société dont il trouble l'harmonie, doit en avoir horreur; la société dont il attaque l'économie, peut remettre son châtiment au Dieu qui promet de ne pas l'épargner. Matière bien digne de toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les méchants, le fourbe est le méchant le plus noir et le plus méprisable: voici ma démonstration; jugez, mes chers frères. Le fourbe recherche la confiance des autres; il en abuse: il flatte; c'est pour trahir: il montre tout l'intérêt de l'amitié la plus tendre; il a toute la scélératesse de la haine la plus étudiée: voilà son caractère, ses principes, ses sentiments. Je vous le demande, chrétiens, connaissez-vous au monde un être plus digne de mépris? Non, non, l'ignominie, la confusion, la publicité de sa noirceur ne sont pas trop pour le punir. Vengeance permise; vengeance qui n'est qu'une première disposition à celle que l'Eternel consommera quelque jour contre les attentats dont il se rend coupable à tous les instants.

Le fourbe cache des ressorts de malice ménagés avec tant d'art, combinés avec tant d'adresse, qu'il est souvent trop tard lorsqu'on parvient à démasquer la marche sourde de ses artifices. Méchant dans l'âme, corrompu par habitude, inhumain par inclination, toute son attention est de vous aveugler sur la fausseté de son cœur: rien qu'il ne tente pour gagner votre confiance; rien qu'il n'emploie pour vous faire repentir, tôt ou tard, de l'avoir aussi mal placée; d'abord il est votre complaisant; il se prête à tous vos goûts; il parle votre langage; il montre vos sentiments. Etes-vous religieux, il est hypocrite. Etes-vous libertin, il est débordé. Etes-vous réservé, il est décent. Etes-vous immodeste, il est licencieux. Avez-vous des mœurs, il en affiche. Etes-vous vicieux, il donne dans tous les écarts.

Etes-vous médisant, il est calomniateur. Etes-vous charitable, il se montre sensible. Etes-vous piqué contre quelqu'un, c'est un vindicatif ardent: il est tout; il n'est rien: il ne peut pas jouer son Dieu; il joue les hommes et la religion: Ce n'est encore là qu'une ébauche: il vous a subjugué: voici comment il use de votre sécurité; chez vos amis, il vous détruit, il vous déchire; il dit de vous tout le mal qu'il en sait; il vous prête tout celui qu'il peut imaginer; il vous donne des vices, des défauts, des faiblesses, si ce n'est pas assez des intrigues basses et criminelles: chez vos ennemis, il teint du poison le plus perfide tout ce qui vous échappa par vivacité; tout ce qu'une promptitude qu'il a fait naître lui-même vous a suggéré. Votre secret est trahi: les couleurs les plus odieuses sont fondues ensemble pour tracer votre portrait; il se fait un intime à vos dépens; il entre chez un autre, chez vous-même peut-être; il n'épargne pas davantage celui qu'il vient d'animer, il n'y a qu'un moment, contre vous. A quel propos, me direz-vous, présenter d'aussi funestes tableaux? De pareils caractères sont-ils possibles? Oui, mes chers frères, il existe des hommes aussi méchants; je voudrais les faire rentrer en eux-mêmes; leur apprendre à se détester assez eux-mêmes pour se corriger: sera-ce assez pour ranimer dans leurs cœurs les semences de la religion, de leur dire, avec l'apôtre saint Jacques, que les tristes coups dont ils accablent leurs frères, sont autant d'avanies dont ils déshonorent la loi? *Qui detrahit fratri, detrahit legi.* (*Jac.*, IV.) Je le souhaite, chrétiens; quand je n'en gagnerais qu'un seul à des sentiments plus honnêtes et plus droits, je serais toujours content. Je m'intéresse aussi au bonheur de votre vie; il m'est permis de veiller à la paix de la société; de chercher à la fomenter dans la chaire de l'Evangile. Je voudrais persuader au fourbe toute l'iniquité de sa conduite, lui faire horreur de sa méchanceté; je songe en même temps à vous prémunir tous contre les malheurs que son commerce peut vous attirer: ou sa fréquentation corrompra vos mœurs, ou sa malice vous perdra de réputation: il glissera son venin dans votre âme, il vous rendra personnelle sa propre corruption, ou bien, il vous comblera de désespoir et d'amertume, par l'abus de votre bonne foi et de votre facilité. Un intérêt de probité, un intérêt de religion, un intérêt de calme et de tranquillité, sont autant d'objets qui doivent vous déterminer à le démasquer, si vous le pouvez, tout au moins, à le fuir avec le plus grand soin; votre innocence, votre vertu ne se sauveraient que difficilement de ses piéges; c'est ce traître dont parle le Sage, et dont il développe si clairement la noirceur; ce cœur faux, qui ne fait un ami que pour le perdre, qui n'a des paroles de caresses sur les lèvres que pour enfoncer plus sûrement les traits toujours sanglants de la perfidie: *Simulator ore decipit amicum suum.* (*Prov*, XI.) Soyez donc ce juste que la sagesse, la prudence, la candeur de vos lumières, la probité de votre science, la droiture de vos intentions, la connaissance de ses artifices, délivrent pour jamais, et des horreurs qu'il voudrait machiner contre vous, et de celles qu'il voudrait vous inspirer. *Justi autem liberabuntur scientia.* (*Ibid.*) Si vous avez eu le malheur d'accorder votre confiance à ses premiers empressements, à ses premières avances, couvrez-le de toute l'ignominie qu'il mérite en le privant de toute familiarité. Cette vengeance est noble, sera piquante pour lui, et n'est pas interdite au chrétien; c'est une honte dont le fourbe sentira tout le poids, parce qu'il veut conserver tous les dehors de l'honnête homme; il en oubliera peut-être bientôt tout l'accablement, du reste; vous aurez pris vos mesures, vous ne serez plus sa dupe, chacun apprendra insensiblement à le connaître, chacun l'humiliera comme vous, un mépris si général, si déshonorant le rappellera peut-être à cette vertu de droiture, le lien et le bonheur de la société: c'est ce que vous devez espérer, c'est ce que vous devez demander au Ciel en sa faveur. Plus de liaisons, plus de particularités, plus d'amitiés avec lui; le voilà puni, et puni d'autant plus sensiblement, que ce n'est que par un commerce de règle avec les gens de bien qu'il peut se ménager une réputation dont il est toujours jaloux: soyez en garde contre ses basses complaisances, ses fades adulations; vous avez cette intelligence du serpent qui décèle l'homme prudent et sage: priez pour lui; demandez au Seigneur qu'il change son cœur, qu'il rectifie son cœur: vous avez cette candeur, cette modération qui convient au disciple de Jésus-Christ, qui distingue les mœurs du véritable chrétien: il faut être simple, notre divin Maître nous le recommande: il ne faut pas l'être trop; ce grand maître nous en avertit. On commence par être fourbe, on finit souvent par fourber à son tour: l'exemple n'est pas rare, si ce que vous répétez tous les jours est vrai: le fourbe recherche votre amitié, il en abuse: premier trait qui le caractérise: il flatte, c'est pour trahir.

L'adulation est un des ressorts le plus puissant, le plus immanquable de tous ceux qu'il met en action. Personne n'est insensible à une flatterie délicate, et le fourbe sait prendre un ton de vérité qui séduit l'homme le moins confiant dans son mérite. L'humilité la plus religieuse a bien de la peine à se défendre d'un éloge qui paraît plutôt une effusion de la sincérité qu'une expression du sentiment. Presque toujours c'est de cette manière que le fourbe s'insinue; il n'ignore pas que c'est le faible de l'être pensant. Il faut être bien sûr de soi-même pour n'être pas surpris. Je ne dis pas que tout flatteur soit un fourbe. L'amitié peut exagérer quelquefois; jamais elle n'est fausse: je veux dire que tout fourbe est flatteur; de ces flatteurs bas, rampants, doucereux, insipides, dont tout homme qui

n'est pas pétri de l'amour-propre saura toujours se méfier, malgré le tour ingénieux et uni que l'adulateur ne manque pas d'affecter. Votre esprit, vos talents, vos connaissances, vos lumières, vos travaux, votre figure, vos façons, vos ajustements, vos goûts, vos manières, vos passions, vos écarts mêmes, tout est matière de louanges pour le fourbe : chaque chose a, dans son particulier, un détail finement touché qui vous plaît : le fourbe va plus loin ; il adopte vos pensées; il admire vos jugements ; il se récrie sur la moindre bagatelle qui sort de votre bouche; c'est du feu, du génie, du sublime; il approuve vos haines, vos emportements, vos colères; il déchire vos ennemis plus que vous; il les maudit plus passionnément que vous; sa langue, en un mot, renchérit sur toutes vos fougues, vos atrocités, pour vous faire tomber plus imprudemment dans tous les piéges qu'il vous tend : *Per linguæ blandimenta decipit.* (*Prov.*, XXVIII.) Tremblez, mes chers auditeurs, tremblez; le véritable attachement ne met jamais tant de bassesses dans son langage; la fourberie seule peut être aussi vile dans ses complaisances : tremblez, le bras de l'imposteur est levé; un moment encore, il enfonce le poignard dans votre sein ; plus il vous flatte et plus vous avez à vous méfier; plus il vous paraît dévoué, et mieux il a raffiné les coups de sa méchanceté. Le traître cache sous des paroles d'or les funestes desseins qu'il va exécuter contre vous; il couvre de fleurs le filet cruel dans lequel il veut vous envelopper : *Qui blandis fictisque verbis loquitur amico suo, recte expandit gressibus ejus.* (*Prov.*, XXIX.) Voulez-vous vous convaincre par vous-même; suivez-le chez cet homme contre qui vous sont échappées quelques émotions de fureur que la religion a peut-être déjà corrigées, et que votre bon cœur a vivement expiées : quel venin ne répand-il pas sur vos expressions ! quelle noirceur ne prête-t-il pas à vos intentions ! quels feux ne cherche-t-il pas à allumer contre vous ! Si vous pouviez l'entendre parler chez ce protecteur, qu'il a quelque intérêt de vous enlever, de quels ridicules n'a-t-il pas l'art de vous couvrir ! quel nuage il répand sur vos bonnes qualités ! comment il ternit vos meilleures actions ! quelle malice il vous suppose ! quelle relation envenimée d'un mot, d'un geste, d'une démarche toute simple qu'il complique au gré de ses iniques fantaisies !

Vous commencez peut-être de ce moment, mes chers frères, à redouter un monstre si odieux, si digne de la plus profonde confusion. Vous me demanderez comment le connaître; à quels signes s'en méfier : vous n'avez besoin que de vous-mêmes, chrétiens, et du secours de la reine des vertus, pour vous garder des adulations dangereuses du fourbe. L'étude de son propre cœur, une humilité aussi vraie que réfléchie, suffisent pour n'être pas abusé : celle-ci craint les louanges, les repousse, ne se complaît même jamais dans les plus légitimes et les mieux méritées. L'homme sage, éclairé, se connaît, s'apprécie lui-même : tout ce qui est outré, tout ce qui passe les bornes d'une juste appréciation le révolte, lui devient suspect : le fourbe aura beau ménager, par l'oreille, des appâts à l'amour-propre ; l'homme sensé démêlera bientôt les sept replis de malice qu'il couve dans son cœur : *Quando submiserit vocem suam, ne credideris ei, quoniam septem nequitiæ sunt in corde illius.* (*Prov.*, XXVI.) C'est à cette conduite que vous devez vous fixer pour parer les traits séduisants que le fourbe vous lance : ainsi, quand il ne serait pas l'ennemi le plus insidieux, et tout à la fois le plus pernicieux de la société, une peste des plus préjudiciables à la société, c'est un devoir pour vous de vous instruire à repousser sa malice, quand elle n'aurait d'autre but que de vous enlever la plus précieuse des vertus du christianisme. C'est ce qui fait dire à saint Jérôme, qu'il est aussi honteux pour un chrétien, aussi indigne du chrétien d'être trompé que de tromper lui-même : il est constant qu'il en coûte toujours quelque chose à la candeur dont on fait profession, quand on s'aperçoit qu'on est fourbé; quand ce ne serait que ces premiers mouvements d'animosité qu'on n'est pas toujours maître d'arrêter du premier moment ; ces étincelles de vengeance qui percent; ces serments de réciprocité qui presque toujours échappent dans le premier feu ; c'en est bien assez pour rendre vigilant contre les différents piéges du fourbe. La prudence nous est recommandée ; c'est une vertu morale de tout prix ; c'est elle que je cherche à vous inspirer, en vous traçant le caractère du méchant dont je parle, en vous prévenant contre les séductions qu'il emploie : il flatte, c'est pour trahir. Son hypocrisie n'est pas encore épuisée, mes chers frères ; voici un nouveau jour sur sa noirceur : il marque l'intérêt de l'amitié la plus tendre; dans l'âme, dans la conduite qu'il nous cache, il a toute la scélératesse de la haine la plus étudiée.

Il a pour ceux qu'il veut duper, les dehors les plus beaux, les plus imposants; c'est le ton de l'affabilité, de l'affection, de l'épanchement, de l'attention qui semble animer ses lèvres. Servez-vous contre lui, mes chers frères, des armes que vous indique l'un de nos auteurs sacrés; n'admettez jamais personne dans vos entretiens, dans vos familiarités, dans vos secrets, sans l'avoir bien éprouvé, bien connu; songez que la malice du fourbe a plusieurs flèches à lancer; que la duplicité de l'imposteur fait imaginer tant d'embûches, qu'il n'est pas aisé de lui échapper : *Non omnem hominem inducas in domum tuam; multæ sunt enim insidiæ dolosi.* (*Eccli.*, XI.) Le fourbe copie si naturellement la parfaite amitié, qu'il n'est pas étrange que plusieurs soient surpris : la tendresse, les empressements, les petits soins, les caresses, la vivacité, tout cela est joué dans la plus grande intelligence : il vous recherche; il paraît vous voir avec un plaisir toujours nouveau : on

serait tenté de croire qu'il ne vous voit jamais à son gré; qu'il n'est jamais mieux qu'avec vous; qu'il quitterait tout pour le bonheur de vous posséder quelques moments. Approfondissez, mon cher auditeur, approfondissez; souffrez qu'un ami véritable, un ami qui s'intéresse sincèrement à lever le voile qu'un cœur droit, une âme sensible concourent à épaissir sur vos yeux; permettez que quelque personne charitable détourne un coin du bandeau, et la scène dont le fourbe vous amuse vous paraîtra bien différente; faites-lui quelques reproches d'amitié, si vous voulez le démasquer et le connaître : il s'embarrasse; sa contrainte le trahit; il tremble que vous n'ayez enfin découvert qu'il a profité de votre bonne foi, de votre facilité, de votre candeur, pour vous mettre mal dans l'esprit de l'un, pour animer l'autre contre vous, pour vous brouiller dans cette maison, pour vous ôter l'estime et l'amitié dont on vous honorait dans cette autre, pour vous causer, en un mot, les chagrins les moins mérités; il redoute une explication qu'il voudrait avoir, pour sonder à quel point vous êtes instruit de sa malice, s'il n'y aurait pas jour à vous abuser encore : il vous évite; il voudrait s'entretenir avec vous : ce n'est pas la honte qui le confond, le repentir qui l'accable; il craint seulement que vous ne rendiez sa fausseté trop publique, qu'il ne trouve plus de dupes à faire. L'intérêt de la société vous oblige, chrétiens trompés, à ne pas conniver en quelque sorte avec lui, en ne détrompant pas les autres sur son compte : agissez cependant dans cette circonstance avec tout le ménagement du christianisme; donnez sans application personnelle, de ces avis généraux qui respirent la prudence, sans déshonorer une réputation; apprenez à tous ceux qui vous intéressent et vous touchent, qu'il faut, selon le précepte du Sage, se méfier de ceux qui plient avec ignominie, avec bassesse; qui se montrent, selon vos goûts, vos passions, vos penchants tour à tour bons ou méchants, inconstants ou solides, vertueux ou dépravés : dites hardiment que leur cœur n'est pas droit; qu'ils ne peuvent rouler que des pensées doubles et sinistres dans leur imagination : *Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo.* (*Eccli.*, XIX.) Le fourbe comprendra vos généralités : heureux s'il se corrige; plus heureux encore si vous pouvez garantir quelqu'un de ses artifices insidieux, sans employer des personnalités : si vous ne pouviez sauver un ami qu'à ce prix, rompez la glace, arrachez-le au précipice. Ne séparons pas l'intérêt de la religion; vous lui rendez un service essentiel : vous le savez comme moi, elle veut des âmes de droiture, de probité, de ces âmes unies, dont la vraie sagesse peut disposer à son gré, qu'elle peut animer de son amour, qu'elle peut fertiliser de son germe précieux, pour le reproduire au centuple selon le temps et les occasions. Hélas! peut-être ne l'avez-vous que trop tristement éprouvé par vous-même : le fourbe est d'une ruse, d'une adresse si réfléchie, c'est un complaisant si lâche, un flatteur si insinuant, qu'il gagne bien vite, si par bonheur pour vous, votre cœur s'est sauvé de la corruption; mille autres prendront bientôt peut-être sa noirceur, sa malice, ses maximes, après avoir été dupes de ses perversités; fortifiez-les par des conseils de prudence, de religion, de sentiment : la contagion du mal se répand plus promptement que l'exemple du bien ne fait des prosélytes; opposez-vous à ses progrès; sauvez des hommes que leur trop grande facilité conduirait infailliblement aux revers les plus amers, et de suite peut-être, au naufrage de leurs vertus. La religion exige des ménagements, sans doute; elle n'en commande pas qui puissent faire tort à personne : or il est clair que laisser au fourbe, dans de certaines circonstances, le masque qu'on peut le forcer à déposer, c'est préjudicier au bien-être de la société et à celui de la religion même. J'ai rempli mon intention en partie, mes chers frères, si j'ai assez développé les sourdes pratiques du fourbe pour vous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite, et vous apprendre à vous garder de ses perfidies et de sa corruption. De tous les méchants, c'est le plus noir et le plus méprisable : vous venez de l'entendre. De tous les méchants, c'est le plus dangereux et le plus criminel; c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je voudrais, mes chers frères, n'avoir à peindre les hommes qu'en beau; je voudrais n'avoir d'autres soins que de les exhorter à persévérer dans la vertu. Il y en a de si bons : pourquoi faut-il qu'il y en ait de si méchants? Du nombre de ces derniers, le fourbe est le plus dangereux et le plus criminel; le plus dangereux, par les désordres qu'il introduit et qu'il fomente dans la société; le plus dangereux, par les maximes pernicieuses qu'il répand en matière de religion; le plus dangereux, par son insensibilité sur les maux qu'il cause au prochain: d'après ces traits, vous conclurez facilement de quelles énormités le fourbe se rend coupable : vous le sentirez encore mieux par les vengeances que le Seigneur lui réserve, et dont je vais vous présenter le tableau. Toute la grandeur de son iniquité sera recueillie sous vos yeux dans mes différents portraits.

Je devais vous prévenir, en commençant, mes chers frères, qu'il ne faut pas confondre le fourbe et le calomniateur : il y a, sans doute, bien des caractères de ressemblance dans leur méchanceté; il y a des nuances bien différenciées dans leur marche et leurs procédés : le calomniateur invente, imagine, empoisonne, et débite ses faussetés pernicieuses; le fourbe tient aux choses : ce sont vos paroles, vos conversations, vos confidences, vos discours, vos manières, vos gestes, c'est votre secret, s'il a pu le surprendre, qu'il trahit : le fourbe est donc plus

dangereux que le calomniateur. La calomnie est à la vertu, ce qu'est un nuage devant un beau soleil d'été; la noire vapeur s'éclaircit; l'innocence reparaît avec plus de splendeur et d'éclat que jamais. La fourberie donne des impressions fâcheuses et perverses des faits réels; aux explications on s'anime, on se brouille plus fortement que jamais; souvent on fuit les éclaircissements par un surcroît de malice du fourbe; ou bien on les évite, pour s'épargner de fatigantes altercations; le venin reste dans les cœurs; il éclate avec impétuosité et fureur à la première occasion : il est donc bien vrai que, de tous les méchants, le fourbe est le plus dangereux : je n'en connais pas de plus pernicieux pour le corps social. La société est un composé qui ne subsiste que par l'union et la concorde de ses différentes parties. Rien de plus indigne d'elle, qu'un homme qui se fait un jeu d'en troubler l'harmonie, et d'y porter le trouble et la dissension; qui, tel que cet ennemi caché dont parle l'Évangile, saisit le moment où chacun est dans la paix, le repos et la tranquillité, pour semer la zizanie, pour souffler la flamme et le feu, pour en attiser l'ardeur, pour allumer, en un mot, le plus cruel incendie : *Cum autem dormirent homines, venit inimicus, et superseminavit zizania.* (*Matth.*, XIII.) Tel est le fourbe : sa langue de serpent indispose les amis, aigrit les ennemis, sépare des parents qui s'étaient toujours chéris, éternise des querelles toutes prêtes à s'assoupir; il a couru de portes en portes, il a laissé dans chaque maison des traces de sa méchanceté; il a répandu dans les cœurs les plus simples, les plus faciles, les meilleurs peut-être, le germe des ruptures éclatantes qu'on voit éclore; ses rapports, ses interprétations, ses réflexions odieuses ont opéré des désunions dont tout une ville s'entretient, dont l'homme de bien gémit, et dont le faible se scandalise : une société de plaisirs innocents, une liaison de parties décentes, d'amusements gracieux et recherchés vient de rompre des nœuds qui semblaient formés par la sympathie, et cimentés par la liberté la plus douce; c'est encore l'ouvrage d'un fourbe qui s'y était introduit; il a inspiré à chaque particulier de cette agréable association des idées de méfiance réciproque; il a fait passer dans les esprits le noir de son imagination brûlée; il a songé des railleries, des satires, des calomnies, il les a présentées comme des vérités produites, tantôt par l'un, tantôt par l'autre; enfin, il a désuni des cœurs qui se regrettent, et qui ne retrouvent nulle part les moments heureux qu'ils se sont procurés les uns aux autres : en un mot, mes chers frères, fomenter des divisions entre des personnes que la nature, le sang, la religion doivent rendre chers les uns aux autres, c'est une occupation délicieuse pour le fourbe; c'est pour lui le jeu d'une conversation, tout au plus d'une journée : c'est donc avec raison que le Roi-Prophète demande au Seigneur de le délivrer de ces hommes de fureur et de malice, de mensonge et de perfidie : *Ab homine iniquo et doloso erue me.* (*Psal.* XLII.) Connaissez-vous dans nos forêts quelques monstres plus cruels? Ceux-ci ne peuvent ôter que la vie; on perd avec le souffle le ressentiment des douleurs occasionnées par leurs dents féroces et meurtrières. Le fourbe fait des jours de son frère, de son semblable, de son prochain, un tissu de chagrins, de calamités, d'afflictions, d'horreurs, plus désespérants que la mort même; c'est une furie qui cache ses flambeaux les plus funestes dans le sein de l'homme qui l'a peut-être le moins mérité. Le temps, la raison peuvent à peine guérir d'aussi tristes ravages.

De toutes ces réflexions, il vous sera facile de conclure, chrétiens, de quel danger un pareil caractère est dans la société : le Seigneur voit sa malice, sa marche; il compte ses iniquités : malheur à lui! Les maux les plus affreux le menacent; les foudres les plus terribles s'apprêtent contre lui : *Væ duplici corde et labiis.* (*Eccli.*, II.) Quel moment pour lui que celui où le souverain Juge recherchera sa conduite! Hélas! ce cœur barbare s'amollira; ses gémissements, sa componction se feront entendre; il ne fléchira pas le suprême vengeur qu'il tentera de toucher : ces larmes qu'il a fait couler avec tant de cruauté, ces maux qu'il a causés, ces amertumes dont il nourrissait, avec une joie maligne, l'homme qu'il paraissait aimer le plus tendrement, formeront un torrent qui s'élèvera contre lui, qui se réunira à la sentence d'un Dieu pour précipiter cet inhumain dans les abîmes de l'éternité : *Cor durum male habebit in novissimo.* (*Eccli.*, III.) Dans l'instant de justice, l'abomination du Père commun de tous, l'horreur de l'humanité, il n'aura plus de droit à la miséricorde, à la pitié. Dieu, mes chers frères, est trop équitable pour laisser impunies les horribles infamies du fourbe : la gloire de cet Etre suprême est intéressée à ne pas épargner ce vil mortel : la vérité, cet auguste attribut d'un Dieu, combien de fois le fourbe ne l'a-t-il pas sacrifiée à sa malice! Savant dans l'art de courir d'iniquités en iniquités, aujourd'hui l'imposteur méprise ce précieux apanage de la Divinité; dans le grand jour, il voudrait bien l'avoir respectée, il ne sera plus temps. Ne cachons rien de ses imprudentes erreurs; de tous les méchants, c'est le plus dangereux pour la société. C'est un premier trait. Un second, qui n'est pas moins criant, c'est sa conduite en matière de religion.

Il pense aux hommes pour les trahir; il pense à Dieu, ce n'est certainement pas dans le dessein de l'honorer. C'est une hypocrisie qui le conduit au pied des autels : c'est à ses semblables qu'il cherche à en imposer, ce n'est pas le dominateur de l'univers qu'il vient adorer. Il se prête à toutes les observances du culte, il les remplit avec un masque de ferveur qu'il croit nécessaire pour cacher sa malice; dans les instants mêmes de ses hommages, son cœur est bien

éloigné de les avouer, et de célébrer la gloire de l'Eternel. Il a tous les dehors de la piété, son âme est le trône de l'irréligion et de l'impiété, il se prosterne dans le sanctuaire, l'artifice et la trahison raffinent des scènes d'horreur dans ses pensées, il parlera le langage de la vertu devant vous, l'instant d'après il se vengera de la contrainte et de la gêne dont vous aurez entravé son fanatisme, vous êtes du moment affiché comme un faux dévot dans son imagination; il en distribuera de suite les idées empoisonnées de tout le vernis de sa noirceur et de sa fausseté : vous sentez, sans doute, mes chers frères, tout le péril auquel ce cruel ennemi vous expose; il vous jette dans le danger le plus éminent, le plus prochain de perdre votre religion, votre piété, votre amour pour le Seigneur, insensiblement les faveurs et les grâces de ce Dieu de bonté; il en coûte tant à l'amour-propre d'être le jouet d'autrui, de se trouver à chaque quart-d'heure le but des railleries, des satires, des prétendus bons mots de certains mauvais plaisants, qu'il n'est pas rare qu'une pareille crainte triomphe de l'innocence et de la ferveur d'une classe d'hommes trop timides et trop sensibles ; ce n'est pas tout encore; le fourbe a bien d'autres ressources pour conduire ses tristes dupes à l'irréligion : soupçonne-t-il des caractères disposés à recevoir ses impressions de duplicité, ses leçons de fourberies, qui ne demandent qu'à être maniés habilement, pour se livrer à la séduction, il commence par en faire des irréligieux; pour lors il ne lui est plus difficile de les endoctriner d'après ses idées de méchanceté : ce n'est que d'après ce plan, ce n'est que par la réussite de ce projet qu'il peut les rendre aussi méchants que lui. Il trace un Dieu, une religion, des hommages à sa façon; il faut un culte, dira-t-il; ce culte impose des devoirs extérieurs : c'en est un de suivre les variétés qu'il a imaginées et répandues, c'est une tradition dont les hommes se sont infatués; il faut vivre comme eux, parce qu'il faut vivre avec eux, une conduite contraire deviendrait un scandale qui fermerait l'entrée des sociétés, qui romprait tout nœud de familiarités, de liaisons, on inspirerait de la méfiance, et le grand secret consiste à forcer l'estime de ceux qu'on doit ménager : telles sont les maximes de religion et de piété du fourbe. Système d'iniquité combinée, réfléchie, système d'horreur. Infâme, il insulte son Dieu pour abuser les hommes, il apprend aux autres à déshonorer cet Etre suprême, pour se ménager des complices de perfidies et de méchancetés. Double crime, s'écrie saint Augustin, affectation d'une équité qu'on ne prise pas, qu'on ne professe pas, iniquités réelles dont on cache, avec soin, les désordres, pour s'assurer l'impunité : *Simulata æquitas, duplex iniquitas; quia iniquitas est et simulatio.* C'est à vous, ô mon Dieu! qu'il est réservé de punir ce fanatisme d'irréligion, cette abomination d'incrédulité. Cet homme de prévarication, ce cœur d'imposture, ce caractère de noirceur, cet arc toujours tendu de mensonges pernicieux, cette langue d'impudence qui n'aiguise que des traits de douleur et de mort : ***Extenderunt linguam suam quasi arcum mendacii*** (*Jerem.*, IX) : ce fourbe viendra-t-il plus longtemps insulter impunément votre majesté, vos lois, vos autels, pour abuser plus facilement de notre candeur et de notre bonne foi, et nous abreuver ensuite des chagrins les plus funestes? Oh! mes chers frères, si ce Dieu de gloire et de puissance punit si sévèrement l'hypocrite, qui n'a d'autres desseins que de se ménager ou de se conserver l'estime de ses pareils, je vous prie, quel jugement doit-il préparer à celui qui s'enveloppe du manteau respecté de la religion et de la piété, pour répandre, sous ce voile sacré, ses fureurs, ses malices, ses haines, ses animosités, ses colères, ses cruautés; en un mot, pour jouir du plaisir barbare d'enfoncer le poignard le plus douloureux dans le sein de son semblable, qui croyait peut-être s'être fait un ami de ce scélérat d'imposteur? Perfide consommé, qui a pris sur lui le poids de toute l'indignation éternelle; dans le jour des sentences de son Dieu, il ne lui sera pas permis de faire entendre les cris de son repentir et de sa désolation : le bras qui s'appesantira sur lui ne cessera pas de redoubler les coups de vengeance et d'horreur; les chaînes qui le lieront seront resserrées plus fortement par l'amertume de ses pleurs; sa prison, toujours plus rigoureuse, toujours plus cruelle, ne s'ouvrira jamais, ni pour laisser percer ses gémissements, ni pour lui faire entrevoir quelque avenir de liberté : ***Neque clamabunt cum vincti fuerint.*** (***Job***, XXXVI.) Voilà son sort : l'Eternel l'a écrit; l'Eternel ne le révoquera pas, si ce malheureux ne révoque pas et n'expie pas ses impudentes méchancetés. Ainsi sera puni, dans les siècles des siècles, de tous les méchants le plus dangereux et le plus criminel par les maximes qu'il avoue et qu'il répand en matière de religion.

Le fourbe n'est pas moins à détester pour son insensibilité sur les maux dont il désole la société. Une triste vérité, que l'expérience journalière nous confirme, constate que le fourbe s'amuse des malheurs qu'il cause à l'innocent, qui n'oserait même soupçonner ses piéges; il s'en applaudit avec ceux qui pensent comme lui; il raffine, dans les conseils d'iniquité, l'art de cacher des embûches qu'il dresse à la simplicité de l'homme sans malice : ***Abscondamus tendiculas contra insontem.*** (***Prov.***, I.) C'est une volupté qu'il savoure, de semer d'épines les pas de tel qui n'a pas la première idée d'une si monstrueuse méchanceté. N'avez-vous jamais entendu, chrétiens, quelques-uns de ces vautours de la société, se féliciter, avec complaisance, des maux dont ils étaient les instruments cachés? Ils ont peut-être, en votre présence, parce qu'ils ne vous craignaient pas, discuté et développé tous les ressorts dont leur barbarie s'est servie pour

abuser et pour perdre. Une satisfaction qu'eux seuls peuvent sentir, s'est peinte dans leurs yeux et sur leur front, en s'expliquant sur les détours de leur cruauté : nous verrons, disaient-ils, comment ce bon homme se tirera de là; je lui ai ménagé des inquiétudes pour longtemps; c'est toujours quelque chose à faire pour quelqu'un qui ne sait pas penser; il sera bien adroit, bien fin, s'il peut démêler la trame que je viens d'ourdir. Qu'il faut être barbare pour s'amuser de la sorte des maux qu'on a causés! Quoi! les chagrins, la sensibilité, les inquiétudes, les amertumes de l'infortuné qu'il accable, loin de toucher le fourbe qui a trouvé le moyen de le tromper, sont ses délices, et deviennent les propos facétieux de ses conversations! Qu'un semblable caractère est à redouter, mes chers frères! Qu'il est à fuir! L'inhumain, n'est-il donc homme que pour le malheur de la société! Les larmes de la candeur, de la bonne foi, ne seront-elles jamais assez puissantes pour fléchir la cruauté dont il assouvit son cœur! Apprenez, mon cher auditeur, apprenez à l'école du Sage, de quel péril serait pour vous la fréquentation de ce méchant. Fuyez, mon fils, fuyez, mon cher enfant, vous crie l'admirable auteur des *Proverbes*, éloignez-vous des lieux où les fourbes se plaisent et s'assemblent; tremblez de vous trouver au milieu d'eux; leur ombre seule deviendrait une peste pour vous; craignez de mesurer la trace de leurs pas : *Fili mi! prohibe pedem tuum a semitis eorum.* (*Prov.*, I.) Cœurs simples, droits, innocents, ce conseiller inspiré, sage, éclairé, sentait, et peut-être avait éprouvé lui-même les catastrophes douloureuses que ces monstres ont l'art d'accumuler; il veut, tout au moins, prévenir que la fureur dont les menace le vengeur de toute iniquité, ne vous enveloppe avec eux. Fatigués, plutôt que rassasiés, du nombre de victimes immolées à leur rage, ils seront, à leur tour, rassasiés d'opprobres plus désolants que ceux dont ils ont enivré tant de leurs semblables. La mort frappera; ce ne sera que le premier coup : jugés dans un clin d'œil, engloutis par des torrents de flammes, ils conjureront en vain, ils voudront en vain fléchir; tout accès au trône des grâces leur sera fermé; toute ressource dans la miséricorde leur sera ôtée : *Invocabunt, et non exaudiam.* Ce sont eux, dit saint Augustin, que l'enfer dévorera tout vivants : persuadés des maux qu'ils causent, le triste spectacle de leurs fureurs ne les effraie pas; il semble les animer à de nouvelles frénésies; ils donnent à leur langue toute liberté de répandre le poison, de le fomenter, d'en étendre les cruels ravages; leur imagination invente; leur bouche, sépulcre de corruption et de peste, ne s'ouvre que pour porter au loin la désolation. Ah! continue le même docteur, l'empire du démon, dont ils sont les émissaires, les imitateurs, est tout le partage, tout le règne, tout l'héritage qu'ils peuvent se promettre : *Hi sunt qui vivi absorbentur, qui sciunt malum esse quod faciunt, et lingua constituunt.* C'est ainsi, mes chers frères, que nos livres saints et nos plus grands maîtres définissent le portrait, et décident les châtiments du fourbe. Nous ne devrions pas être dans l'obligation de lui mettre de pareils tableaux sous les yeux : il devrait se faire horreur à lui-même. Un homme un peu sensé peut-il réfléchir qu'il est le fléau de l'humanité, sans être animé de la plus juste indignation contre lui-même? Peut-il concerter le manége honteux qu'il est forcé d'employer pour agiter la paix de ses semblables, sans être pénétré d'un frémissement de détestation pour ses projets? S'il n'est pas anéanti sous le poids de sa propre confusion, il n'est plus homme; et si je n'étais pas homme, je dirais que c'est un monstre qui n'est bon qu'à étouffer.

J'ai tracé assez de malice, chrétiens, pour faire connaître le fourbe, vous apprendre à vous en méfier, et vous inspirer pour lui les sentiments de mépris qu'il mérite, et cette haine religieuse qui distingue le coupable de son iniquité. J'ai, en même temps, énoncé assez clairement les vengeances qui l'attendent, pour lui inspirer le désir effectif de se corriger. De tous les méchants, il est le plus noir et le plus méprisable; il est le plus dangereux et le plus criminel : je l'ai montré; je n'ai rien dit que d'après l'Esprit-Saint et nos plus célèbres docteurs; si le fourbe désavoue sa malice, et la déteste, les trésors de la miséricorde lui sont ouverts.

PRIÈRE.

Vous qui l'avez en abomination; vous, ô mon Dieu! qui déposez ses œuvres dans le livre de vos vengeances et de votre colère, et qui le confondez avec ces hommes de carnage et de sang qui vous sont en horreur : *Virum sanguinum et dolosum abominabitur Dominus* (*Psal.* V), vous daignerez bien encore porter un regard de compassion sur lui, s'il se repent de ses noirceurs, et les expie par une digne pénitence. Ne tardez pas plus longtemps, Seigneur : frappez; que ce soient des coups d'amour; qu'ils tombent sur son cœur; qu'ils le purifient du poison fatal dont il est dévoré, noirci, corrompu : fixez dans son âme cette âme de droiture, de simplicité, de candeur, de charité qui vous rend le juste si précieux et si cher; faites qu'il considère avec componction les affreux travers dans lesquels il s'est égaré jusqu'à présent; qu'il respecte la société; qu'il aime la religion; qu'il rende à l'innocent, qu'il a tant de fois séduit et opprimé, sa réputation, son honneur, dont il s'est joué trop souvent; qu'il ne pense plus qu'à marcher devant vous avec sagesse, devant les hommes sans malice, afin que, réuni dans les mêmes sentiments avec vos véritables enfants, il puisse partager un jour avec eux tout le bonheur de votre gloire. *Amen.*

SERMON XVI.

LE PÉCHEUR MOURANT.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI.)

Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.

Je viens vous offrir, mes chers frères, un spectacle bien triste et bien touchant; je viens développer une vérité terrible, un arrêt foudroyant; je viens vous montrer le riche de l'Évangile, et tout pécheur qui lui ressemble, prêt à porter devant un juge sévère le compte exact de ses actions; le tableau de tout pécheur qui, dans les délires d'une vie criminelle, parut ignorer qu'il fût un Dieu, qui ne voit plus, aux approches de la mort, que l'enfer qui puisse lui servir de tombeau : *Mortuus est dives*, etc. Juste vengeance d'un Dieu si longtemps méprisé, de tant de grâces dont le pécheur a abusé, de tant d'inspirations salutaires qu'il a rejetées : c'en est fait, son malheur est certain; ce souffle d'agonie, si pénible à nos yeux, ne donne qu'une idée faible des supplices qui vont l'accabler : il est riche; ce n'est plus de ces biens de fortune dont il fut si orgueilleux et si prodigue pour assouvir toutes ses cupidités; il est riche d'iniquités qui, depuis longtemps, ont creusé son sépulcre dans l'enfer, et vont, dans peu d'heures, l'ensevelir pour jamais dans cet affreux tombeau : *Mortuus est dives*, etc. Pécheurs, qui, peut-être, avez vu quelques-uns de vos compagnons de débauche, de vos amis de plaisir, de vos associés de passions, expirer dans les horreurs du désespoir, apprenez-nous comment vous pouvez vous faire à cette pensée : perdre un Dieu pour jamais; le perdre dans l'instant où le voile qui cachait la vérité tombe; dans l'instant où tout nous dit qu'il est le seul qui puisse consommer notre félicité. Oh! mon frère, ne renvoyez pas à la mort la pénitence de vos débordements. Quand on a vécu comme s'il n'était pas de Dieu, on meurt sans l'aimer, et sans amour on ne peut pas être sauvé. Que le pécheur mourant soit aujourd'hui votre docteur et votre maître. Insuffisance de sa componction dans ses derniers moments : première partie. Désespoir de ses derniers moments : seconde partie. Loin de moi ces expressions délicates et choisies, ces tours ingénieux et recherchés : la vérité seule doit embellir mon discours, la grâce vous en pénétrer; honorez-moi de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE

Point de leçons plus instructives et plus frappantes que celles que nous donne le pécheur au lit de la mort. Peu de jours avant la douloureuse catastrophe à laquelle il touche, tout plein du monde, il en recherchait les délices : tous ses moments étaient un enchaînement d'amusements et de fêtes, une ivresse de plaisirs et de jeux : sans crainte d'un Dieu, sans retour sur lui-même, sans pensée pour le ciel, il ne semblait vivre que pour déshonorer le nom de chrétien et le sanctuaire où ce titre auguste lui fut imposé. Dans cet instant de mort, abattu, consterné, déchiré par les douleurs les plus vives, dévoré par les scrupules les plus légitimes, il ose crier miséricorde vers un Dieu que, peut-être, il n'a jamais invoqué; il se repent, il soupire, il fait des vœux : vœux superflus, soupirs insuffisants, repentir trop tardif. Dans cet instant de mort, sa componction n'est qu'une pénitence de mort : pénitence de mort; ce n'est pas le sentiment qui l'inspire : pénitence de mort; ce n'est pas le désir du salut qui l'éclaire : pénitence de mort; ce n'est pas l'amour qui l'anime. Suivons ce pécheur dans tous ses mouvements; vous serez convaincus, mes chers frères, que je ne juge pas trop sévèrement.

Descendons dans le cœur de ce criminel mourant; tâchons de pénétrer ses véritables dispositions : je ne crains pas d'assurer que ce n'est pas dans l'amertume d'une âme tendrement pénitente qu'il recherche le Seigneur : il a des larmes dans les yeux, des exclamations chrétiennes sur les lèvres, des expressions de regrets dans ses paroles; du fond de cette conscience souillée s'élèvent des gémissements douloureux : tout cela m'annonce le désespoir de mourir, et le désespoir ne fut jamais une digne pénitence : la main qui le frappe; l'approche de cette heure redoutable dans laquelle son sort va se décider pour toujours; le bruit de l'éternité, qui déjà retentit à ses oreilles, arrachent l'aveu de ses iniquités. Oh! mes chers frères, quel aveu! Aveu sans sincérité, sans ferveur; aveu sans humilité, sans ardeur; aveu sans onction, sans horreur du péché : Selon vous, il est dans les plus pieuses dispositions : hommes ignorants de ce qui se passe dans le secret des cœurs, si celui qui, dans cet instant, lit dans tous les nôtres, vous développait celui du pécheur mourant, juges éclairés, vous ne seriez plus si prompts à prononcer. *O! si intus videres.* Cet homme, à la mort, embrasse un ennemi qu'il a vingt fois tenté de perdre; il ne pardonne pas, c'est la crainte qui le fait agir; il rompt avec l'objet d'un commerce criminel; il l'éloigne : l'a-t-il renoncé? non; il souffre à le voir, parce qu'il n'y a plus d'apparence de le posséder : rendez-lui l'espérance, vous lui rendez ses intrigues et ses passions; et vous voudriez encore compter sur son salut! Justice de mon Dieu, il ne vous resterait donc ni foudres ni carreaux? Un instant suffirait donc pour sauver de vos vengeances les jours les plus voluptueux et les plus criminels! Vous voyez, mes chers frères, les regards de ce moribond tendrement fixés vers le ciel; ses larmes implorent les miséricordes d'un Dieu; ses soupirs tentent d'en accélérer le moment : c'est du moins ce qu'il vous semble, et c'est ce qui vous rassure. Consultez un peu mieux ses yeux, vous y surprendrez le tableau de la terreur et de l'effroi; vous n'y reconnaîtrez pas l'image de la componction et de l'espoir; le chagrin d'une langueur mortelle fait cou-

ler ses pleurs; ces accents qui vous paraissent réitérés par un cœur contrit et touché, sont les cris d'une conscience qui l'accuse et le condamne. Dites, si vous voulez, que ses derniers moments ont été ceux d'un prédestiné; qu'un sort pareil est heureux ; qu'il vous fait envie; et moi je dirai que tout ce qui vous a si vivement attendri, ce langage de pénitent, ces bras ouverts au Seigneur, ces élans de componction, ces détestations de l'iniquité, que tout cela n'était qu'une amertume de passage, que la première lueur de guérison eût bientôt dissipée. Tel, nous en avons un exemple vivant encore, célèbre, connu, tel, dans les horreurs d'un mal qui n'annonce que la mort, fait des vœux, jure des jours plus chrétiens et plus sages, qui, rappelé à la vie, oublie ses promesses et ses serments. Hors du danger, philosophe impie, il rit de ses terreurs, et court audacieusement se livrer aux égarements qu'il avait solennellement abjurés. Le Seigneur ne veut pas nous perdre; je le sais comme vous, mes chers frères; je sais qu'il ne rejette jamais un pécheur qui revient à lui; qu'il facilite lui-même ce retour glorieux ; je sais, en même temps, avec quelle sincérité, quelle âme, quel cœur, quelle affection cette démarche doit être conduite pour mériter les grâces de ce bon Père : ***Invenies eum, si tamen toto corde quæsieris eum.*** Or peut-on dire que le pécheur, au lit de la mort, n'a plus de sentiments que pour son Dieu ? Comment concilier ce prodige de conversion avec une vie qui fut un prodige d'insultes à l'Eternel, à ses autels, à sa religion ?

Ces miracles ne sont pas réservés pour l'heure qui frappe l'instant de descendre dans le tombeau. Encore un peu de temps, disait ce débordé, lorsqu'on lui parlait de renoncer à ses désordres pour se donner tout entier à son Dieu : ***Modo.*** Passez quelque chose à ma jeunesse; laissez-moi jouir un peu de mes beaux jours, accordez quelque indulgence à un âge dont on doit pardonner les faiblesses; bientôt je serai au Seigneur sans réserve : ***Modo.*** J'ai des précautions à prendre, des mesures à garder, des amis à ménager, des liens à briser, des affaires à régler, des chagrins à m'épargner, ma retraite des plaisirs à préparer : ***Modo ; sed illud modo non habebat modum.*** Hélas ! ces années sont passées comme un songe; l'heure fatale est sonnée, et ce temps précieux n'est plus à lui que pour lui faire sentir le désespoir d'en avoir si mal profité; un usage plus judicieux et plus sage lui procurerait, dans ce triste passage, les douces consolations de la paix : il n'éprouve que les consternations de l'abus et de l'impénitence. Dans cette terrible conjoncture, il avoue ses crimes, il est vrai; c'est une confession d'Antiochus : il proteste du repentir de ses déréglements; c'est qu'il n'a plus le temps de les suivre et de les accumuler. Disons donc que les derniers moments d'un pécheur qui tarde, jusqu'à la mort, à signaler sa pénitence, n'ont rien que de funeste et de désolant; que les noms de Jésus et de Marie, peut-être errants sur ses lèvres, ne sont rien moins que des certitudes de son salut : il n'en connut pas l'efficacité, la vertu pendant sa vie : ces noms augustes ne sont pas des noms de bénédictions pour lui à l'heure de la mort ; sa pénitence n'est qu'une pénitence de mort; ce n'est pas le sentiment qui l'inspire.

Ce n'est pas non plus le désir du salut qui l'éclaire ; le désir du salut est vigilant, actif, courageux; il épanche un feu qui vivifie, qui se décèle au dehors par des ardeurs de religion, de piété, de componction. Ces vérités saintes une fois supposées, je demande si pour cet homme dont tous les momens furent souillés de quelque monstruosité, un instant, et quel instant encore ? celui de la mort; un instant suffit pour produire des effets aussi puissants : que peut-il dans l'état funeste où le réduit un mal sans remède ? Son corps est opprimé sous le poids des douleurs ; son esprit n'est rempli que d'idées désolantes; son cœur n'a que des agitations de désespoir; toutes les puissances de notre âme, plongée dans un sommeil aussi pernicieux que profond, ne sont plus propres à réaliser ces vœux essentiels, ces flammes divines qui caractérisent le vrai pénitent. Tout m'effraye dans un pécheur mourant; rien ne me console sur son salut. Ne m'accusez pas, mes chers frères, de faire naître des idées de désolation, au lieu d'inspirer des pensées de confiance et d'amélioration. Je sais, oui, je sais que tout le temps de la vie est un temps de réconciliation, que le Dieu de patience ne rebute jamais quand on revient à lui de bonne foi. Je n'ignore pas non plus, qu'après avoir pardonné tant de fois au pécheur, sa tendresse outragée fait place à la colère la plus rigoureuse, à la plus juste indignation. Dites-moi, je vous prie, de quoi pourrais-je flatter un moribond impénitent ? Il faudrait des larmes de sang pour pleurer tant d'âmes que ses mauvais exemples ont perdues, et ses yeux s'ouvrent à peine à la lumière. Il faudrait, dans nos temples, par un hommage pur, fléchir la majesté d'un Dieu, trop souvent déshonorée par ses scandaleuses irrévérences. Hélas ! arrêté sur un lit de mort, une main étrangère dirige ses moindres mouvements. Que de jours ! que de mois ! que d'années consacrés aux idoles de ses passions, à brûler, devant ces objets criminels, l'encens le plus impur ! Que de temps consumé dans les débauches les plus outrées ! Que de mépris des choses saintes ! Que de tiédeur pour nos mystères ! Des siècles de pénitence laveraient, à peine, sa vie de malice et de corruption; et la mort va frapper; elle n'attend plus que le dernier ordre d'un Dieu qui veut se venger. Vous, l'opprobre du christianisme, peut-être autant de l'esprit et de l'humanité; vous qui croyez vous illustrer en affichant l'irréligion; vous qui préférez les sophismes de la philosophie, des passions, à la sagesse de nos oracles et de nos dogmes; qui portez une main fanatique sur le

bandeau sacré qui voile les secrets de l'Éternel; vous qui ne semblez reconnaître un Dieu que pour vous donner l'audacieuse impudence de le détruire par vos dogmes sacriléges, c'est vous particulièrement que j'appelle au lit du libertin expirant. Si vous n'avez pas encore vu ce spectacle, si vous n'y avez pas encore réfléchi, venez; si vous l'avez déjà considéré, approchez encore : son visage, son front, ses sanglots, tout exprime la frayeur dont il est pénétré, l'horreur dont il est agité, les combats terribles auxquels il est livré. Il n'est donc pas, mon mon frère, non, il n'est pas de philosophie qui tienne contre les terreurs du tombeau, et le point de vue d'une autre vie.

J'ai péché, s'écrie d'une voix faible et mourante, ce chrétien de libertinage et d'impénitence ! O Dieu ! qui comptiez tous mes jours de transgression et d'infidélité, que ferai-je pour vous apaiser? *Peccavi; quid faciam tibi, o custos hominum?* (*Job*, VII.) Je me suis déclaré contre vous; j'ai renversé les ordres de votre providence; j'ai proscrit les lois de votre amour; courbé sous le poids du crime, je ne suis plus qu'une existence d'iniquité. Grand Dieu ! un instant de plus encore, et le bras de votre justice est tout entier sur moi. Ah ! Seigneur, daignez effacer du livre de vos vengeances l'immense histoire de mes péchés : *Sed parce peccatis meis.* (*Job*, XIV.) Heureux sentiments, si le cœur en était intimement pénétré; présage heureux du salut de ce mourant, si je trouvais dans son âme l'amour d'une Madeleine, la soumission d'un saint Paul, la tendresse d'un Augustin. Prodige de la grâce, je vous adorerais; mais cet homme a résisté aux tendres sollicitations de son Dieu, il a bravé ses menaces, il ne s'est pas troublé des foudres qui ont grondé sur sa tête, il a toujours repoussé la main qui cherchait à le séparer de la masse de perdition; je démêle, à travers la nuit obscure qui me cache sa conscience, qu'il ne déteste ses infamies que du bout des lèvres, et vous voulez me persuader que l'ardeur de son repentir lui rend cette innocence si désirable à l'heure de la mort, et qu'il est, dans ce moment, pénitent aussi digne de la clémence de son Dieu, qu'il fut, dans sa vie criminelle, indigne de son pardon? Serait-il possible que, dans un espace aussi limité, au milieu de l'horreur et du trouble, il pût réparer tant de jours qu'il a tous commencés et tous finis par des sacrifices à l'iniquité ? Le monde était son idole ; la vanité, la mollesse étaient ses dieux ; ses caprices, sa loi ; ses cupidités, sa règle ; la débauche, ses mystères ; les voluptés, sa religion : à la veille d'une séparation douloureuse, il gémit d'avoir si mal connu le véritable bonheur ; il voudrait se pénétrer d'une contrition salutaire; mais son cœur usé par les passions, épuisé par des attachements criminels, n'a plus que de froides exagérations, tandis qu'il devrait, tout feu, tout action, être une victime précieuse de la douleur et de la tendresse : sa pénitence, dans ce triste moment, n'est qu'une pénitence de mort que le désir du salut n'éclaire pas.

Pénitence de mort. L'amour, le souffle de l'amour, la chaleur de l'amour ne l'anime pas. Ce n'est pas le fils tendre qui regrette d'avoir contristé le meilleur des pères ; c'est un esclave servile qui redoute des châtiments qu'il n'a que trop mérités. Pénitence purement humaine et naturelle dont l'amour-propre est l'âme, dont le repentir ne se rapporte ni à la personne offensée par le péché, ni aux excès honteux dont le pécheur a déshonoré sa gloire. Voici la preuve de cette réflexion. Séparons, pour un instant, l'iniquité des anathèmes qui lui sont destinés ; offrons le crime aux yeux de l'impie, sans lui montrer les feux vengeurs qui l'attendent : tout mourant qu'il est, le souvenir de ces infâmes voluptés retrace encore le désir dans ses regards. Rapprochons maintenant de ce moribond la mort et les peines dues au péché, l'enfer et le souverain Juge irrité; le visage de ce malheureux est inondé de ses larmes. Que pleure-t-il ? Pensez-vous que ce soient ces indignités qui scandalisent les moins scrupuleux ; ces discours de séduction ou de méchanceté ; ces entretiens de passions et d'effronterie; ces âmes faciles à corrompre qu'il a conduites à leur perte : non, mes chers frères, non ; tant qu'il a vu la mort de loin, tranquille dans ses désordres, il fut pécheur avec audace. Serait-ce ce Dieu si bon, si tendre, si aimable, seul digne de nos hommages, qu'il se reprocherait amèrement d'avoir trop longtemps oublié ? Ce n'est pas encore là le motif des sanglots effrayants qu'exhale son cœur opprimé. Tisons toujours ardents des fournaises éternelles, ce sont vos flammes dévorantes qu'il redoute, comme dit saint Augustin ; ce n'est pas le crime qu'il veut renoncer : *Ardere metuit, non peccare.* Telle fut la pénitence de ce roi sacrilége dont l'Écriture nous expose les derniers moments. Ce prince cruel avait toute sa vie lutté contre le Dieu d'Israël, dépouillé ses autels, déshonoré ses sacrifices, ses holocaustes, défendu son culte, persécuté le peuple de son choix ; frappé de la maladie la plus terrible, presque entre les bras de la mort, il confesse toutes les horreurs de sa vie ; il publie, à la face de ses courtisans, la scélératesse de son âme ; il promet de rendre au temple de l'Éternel les richesses, les trésors dont il s'est emparé, de protéger ses adorateurs ; enfin il tente, par des vœux qui paraissent vrais et touchants, d'attendrir le Seigneur : *Orabat hic scelestus Dominum.* (II *Mach.*, IX.) Ce repentir n'était pas de l'amour. Des jours passés, obsédés d'infamies ; des jours futurs, marqués en caractères éternels dans le livre des vengeances, arrachaient à ce monarque expirant des paroles de tristesse et de componction, et le Dieu des miséricordes, sourd à sa voix, n'avait plus pour lui que les feux de sa colère : *Orabat hic scelestus Dominum a quo non*

erat misericordiam consecuturus. (II *Mach.*, IX.) Telle est encore de nos jours la pénitence d'un trop grand nombre de chrétiens. Pécheurs qui dormez tranquilles sous le poids de votre iniquité, qui buvez avec joie le poison de la malice, vous ne voyez pas le précipice que chaque moment creuse sous vos pas. A la mort, le voile tombe, l'avenir s'offre à vous, sa sombre entrée vous glace d'effroi : nouvel Antiochus, vous élevez votre cœur au Seigneur ; quel cœur, grand Dieu ! un cœur encore fumant des désordres d'une vie criminelle ; un cœur qui, poussant la folie jusqu'au dernier soupir, consacre sa dernière palpitation aux objets licencieux qu'il aime avec tant de fureur et d'extravagance ; un cœur par conséquent, ô l'affreuse conséquence ! incapable de concevoir un regret assez tendre pour procurer une mort de vrai pénitent. Dieu, je le sais, peut le toucher ce cœur, et, dans le moment, le tourner au repentir le plus sincère, à l'amour le plus digne de lui. C'est ainsi que cet heureux criminel, qui vit expirer le plus vertueux et le plus innocent des justes du supplice des scélérats, mourut en prédestiné, après avoir vécu longtemps en libertin déterminé. Prenez garde, pécheurs ; si le Père des miséricordes sauve un coupable à cette heure de terreur et d'effroi, c'est pour ne pas nous désespérer ; songez bien qu'il est le seul que nous connaissions, et apprenez à trembler ; d'ailleurs, on ne peut pas dire décidément que ce fut le dernier moment de ce moribond ; c'est le premier de sa vocation ; il se rend, il se repent au premier regard du Seigneur, et le premier instant qui l'éclaire voit naître sa douleur et son amour. Oserait-on dire la même chose de ce pécheur au lit de la mort ? A-t-il été aussi prompt à profiter des avantages que lui faisait son Dieu ? Cent et cent fois il a imposé silence à cette conscience qui le rappelait à la vertu ; toujours il s'est refusé aux sollicitations les plus pressantes, aux avis les plus chrétiens, aux exemples les plus frappants, aux châtiments les plus instructifs ; c'est donc inutilement qu'il cherche dans son juge le Père des miséricordes, il n'est plus pour lui que le Père des vengeances ; il rejette un ingrat qui méprisa trop longtemps ses bontés, et sa justice va l'accabler. Quel coup de foudre pour un chrétien, de se trouver au moment fatal qui doit le séparer du souverain bien pour une éternité ! Insensible autrefois aux oracles que fulminaient les ministres du Tout-Puissant, il était sans crainte ; dans cet instant, une triste et effrayante lumière dissipe ses ténèbres, il ne voit lui-même dans sa pénitence qu'une pénitence de mort, sans sentiments, sans désir de salut, sans amour. Insuffisance de la componction du pécheur mourant, vous venez de l'entendre. Désespoir de ses derniers moments ; vous le verrez dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quel triste tableau de la justice et des colères d'un Dieu je dois vous ouvrir, mes chers frères ! Un chrétien baigné du sang de son rédempteur prêt à expirer, et destiné à gémir pour jamais sous le poids énorme de ses vengeances. Ce pécheur se trouve aux portes du tombeau ; les glaces de la mort circulent déjà dans ses veines ; en horreur au Dieu qu'il a si souvent outragé, il va le retrouver pour le perdre sans retour. Larmes, prières, expressions de repentir, vous ne rassurez pas son âme, vous ne consolez pas son cœur, vous ne tranquillisez pas son esprit : il nage dans un vaste océan de trouble et d'horreur, sans l'espoir du plus faible secours pour s'arracher au naufrage. Le passé le tourmente, le présent l'accable, l'avenir lui paraît encore plus affreux. Enchaînement de crimes dans le passé ; enchaînement de mort dans le présent ; enchaînement de malheurs dans l'avenir. Juste châtiment d'une vie, dont les débordements, retracés à son imagination, allument déjà sous ses yeux les feux terribles dont il n'est plus séparé que par quelques soupirs.

C'est ainsi que l'homme impénitent, aux portes de la mort, de quelque côté qu'il jette les yeux, ne voit que des spectacles de désolation. Tantôt se développent ces vérités constantes, dont il entreprit si souvent de brouiller l'ordre et les principes ; tantôt c'est le flambeau de la foi qui discute une conscience que ce pécheur voulut toujours se déguiser. Quel coup d'œil désespérant pour lui ! Les plaies les plus honteuses, les dérèglements les plus sordides. Quel jour éclatant répandu sur ce gouffre d'iniquités ! Licences, obscénités, travers de toute espèce effrontément accumulés. Dans toute la force de sa santé, une impiété nouvelle était un nouveau voile qui lui dérobait ses dernières horreurs. Dans le moment fatal, éclairé par un Dieu qui commence ses vengeances, ce qui fit autrefois les délices de son cœur pervers n'est plus qu'un démon impitoyable qui ne cesse de le tourmenter. Jusqu'à cette heure redoutable, le fardeau du péché lui parut plus léger et plus doux que l'aimable joug de Jésus-Christ ; dans ce moment qui va l'attacher à l'éternité, c'est un torrent impétueux qui le trouble, l'épouvante, l'entraîne et le désespère : *Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Psal.* XVII.) Ce père se rappelle un fils plongé dans le libertinage par ses exemples ; une femme vertueuse victime de ses noires jalousies, et peut-être de l'abominable poison de ses débauches ; une famille réduite aux plus dures extrémités par les dépenses de ses passions, et cette image fait de son cœur le foyer de la douleur et de la rage : ***Pondus et pondus, mensura et mensura.*** (***Prov.***, **XX.**) Cette mère pleure l'innocence d'une fille vertueuse, sacrifiée à son propre délire pour les vanités et les plaisirs de la terre, et ces larmes ne sont qu'une modique portion du calice d'amertume qu'elle commence à boire à longs traits : si cette femme du monde

pouvait vous répondre, que pense-t-elle dans ce quart-d'heure des moments précieux donnés aux parures de l'indécence; de ces journées entières passées à concilier avec sa figure des modes sorties de l'école de l'enfer? que lui paraissent ces assemblées, ces spectacles, écueils trop connus de la pudeur, qu'elle fréquentait plus souvent que nos temples, où elle ne venait peut-être que pour voir, pour être vue, pour s'approprier des hommage qui ne sont dus qu'à l'Eternel, et peut-être encore pour remplir quelques instants échappés dans un jour dont tous les autres sont destinés aux plaisirs. Hélas! ce ne sont plus pour cette mondaine de simples amusements de son loisir; ce ne sont plus des engagements excusés par son rang, ses titres, sa fortune; c'est un poids immense qui l'accable; c'est une mesure comblée qui l'opprime: *Pondus et pondus, mensura et mensura.* Ce monstre, élève de la calomnie, paye tristement les lâches venins que distillait sa langue cruelle; ce magistrat, dont la main chargée de présents a penché la balance du côté du puissant, tremble d'effroi au souvenir des cris touchants de la veuve ruinée, de l'orphelin dépouillé. Cet homme avide, qui nommait savoir-faire l'art inique, les moyens odieux qu'il pratiquait pour augmenter ses revenus, ne trouve plus, dans cette habileté prétendue, que dureté, qu'usurpations, que rapines; ces superbes demeures, cimentées des pleurs et peut-être du pain de mille malheureux, pèsent sur son âme et la précipitent aux enfers plus rapidement que son or d'injustice n'a érigé ses vastes maisons: *Pondus et pondus, mensura et mensura.* C'est ainsi que le pécheur, au lit de la mort, prend d'autres pensées que celles qu'il eut dans toute la vigueur de sa santé. Développons avec lui ses idées: pour son malheur, elles n'ont plus cette obscure confusion qu'il ne daigna jamais pénétrer; vives, judicieuses, éclairées, ses réflexions répandent sur le passé des clartés qui le désolent.

Que vois-je, mes chers frères? Que de péchés inconnus et cachés! Que de crimes à la fois! Que de péchés dans un seul! Quelle profondeur d'iniquité dans cette conduite qui nous semblait si bien dirigée, si sage! Dans cet hypocrite, par exemple, dont l'extérieur simple, humilié, modeste, disputait les suffrages à la vraie piété, tandis que son cœur, gonflé d'orgueil, se nourrissait d'un encens qu'un peu de sentiment devait lui faire refuser. Ce n'est pas assez, chrétiens, d'arracher le voile imposteur qui nous cacha tant de désordres; prévoyons les maux qui doivent les punir, animons-nous à les éviter. Que le sort du pécheur, à la mort, serve à nous rappeler à nous-mêmes. Tremblons à la vue des supplices cruels qui vont succéder aux douleurs les plus aiguës, que ce soit une crainte salutaire qui mette dans nos mœurs plus d'équité, plus de modération, plus de justice dans nos œuvres, moins de caprices dans nos pensées, dans nos âmes un amour vrai pour la religion, et pour tout ce qui la touche: s'il eût vécu de la sorte, ce pécheur qui n'a plus qu'une étincelle de vie qui va s'éteindre, il n'éprouverait pas les reproches amers qui le persécutent et le déchirent; puisque cet insensé n'a voulu suivre que les mouvements impétueux d'une concupiscence aveugle, méprisé de son Dieu, abandonné de son Dieu, il mourra dans son péché, il sera enseveli dans l'enfer, le digne tombeau de son péché: *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII.) Hommes d'impureté, esclaves des passions les plus honteuses, vous qui, sans respect pour les lois de l'Auteur de la nature, sans considération pour celle de la nature même, vous livrez à vos désirs effrénés, de la part d'un Dieu vengeur, écoutez: à la mort, le souvenir de vos iniquités passées sera le premier de vos bourreaux; et ce terrible bourreau s'armera pour vous faire expirer dans le péché: *In peccato vestro*, etc.

Dans le passé du pécheur mourant, enchaînement de crimes; dans le présent, enchaînement de mort: comme absorbé dans les douleurs les plus violentes, il est la proie d'une langueur et d'un accablement mortels. Ses yeux sont faibles, languissants; ses lèvres mourantes, sa voie presque éteinte: consumé d'une ardeur brûlante, il arrache des larmes aux cœurs les plus endurcis, des pleurs amers percent à travers ces paupières appesanties par la mort; des soupirs vifs et fréquents annoncent l'excès de ses maux; en un mot, comme un homme frappé dans la fureur de son Dieu, toutes les parties de son corps ressentent les traits de sa juste colère. Ce spectacle est touchant, et, sans doute, mes chers frères, qu'il vous paraît tel; ce ne sont cependant là que les moindres agitations dont il est dévoré; son cœur est inquiet, flottant, incertain; une profonde mélancolie occupe son esprit: mille pensées noires et sinistres se succèdent; le ver rongeur d'une conscience criminelle le déchire tristement. Pécheurs, que ne puis-je vous développer ici tout ce qui se passe dans ce funeste moment! Mort cruelle, s'écrie ce moribond au dedans de lui-même, est-ce ainsi que tu m'arraches à tout ce que j'ai de plus précieux et de plus cher? *Siccine separas, amara mors?* (I *Reg.*, XV.) Instant douloureux, est-ce ainsi que tu m'enlèves cette fortune brillante, ces espérances flatteuses, ces titres d'honneur, ces emplois importants, ces dignités éclatantes, ces respects, ces hommages dont je m'enivrais: *Siccine separas, amara mors?* Mort inexorable, est-ce ainsi que tu me sépares de mes parents, de mes amis, de ma famille? Est-ce ainsi que tu brises ces chaînes que j'aimais, que tu troubles ces joies que je goûtais, que tu dissipes ces plaisirs, ces douceurs dont je faisais mes délices? *Siccine separas, amara mors?* Concevez-vous, mes chers frères, tout ce que de pareilles idées ont de désolant? Vous y viendrez à

cette heure redoutable, pécheurs insensibles qui m'écoutez : peut-être dans quelques mois, peut-être dans quelques jours, peut-être demain, dans cet instant où tout devrait être amour; si vous ne songez à pleurer vos crimes, il ne vous restera que le désespoir de n'être plus à temps de les conjurer. Poursuivons : je n'ai montré qu'une partie de ce qui se passe dans l'intérieur de l'impénitent. La foi, cette foi morte dans tous les instants d'une vie criminelle, n'est ni mourante ni morte dans ce terrible moment : elle renaît, pour ajouter aux supplices de ce malheureux pécheur; enveloppée de ténèbres plus épaisses que la nuit la plus obscure, son âme est resserrée dans des lieux étroits et cruels, et quelquefois on entendit, dans les horreurs de cet affreux passage, pousser les cris les plus effrayants. Démons vengeurs qui me poursuivez, s'écriait un de ces moribonds, du moins laissez-moi respirer quelques moments. Dans peu d'heures, je le sens, je serai livré à toutes les barbaries que vous savez imaginer; n'avancez donc pas celle qui doit commencer mes tourments : *Inducias usque mane.* Spectres inhumains qui m'environnez, faites disparaître, du moins pour quelques moments, ces images funestes, ces feux dévorants, ces précipices sanglants, que vous rassemblez pour accélérer mon malheur : *Inducias usque mane.* Non, non, éprouve, pécheur maudit, éprouve ce que peut un Dieu courroucé, un Dieu qui ne fut jamais écouté, un Dieu que ton cœur n'a jamais recherché. Après des tableaux aussi frappants que vrais, je ne conçois pas la conduite d'un nombre de chrétiens de nos jours : on leur rappelle souvent tout ce que la mort a de terrible pour un impénitent; ils tâchent de s'aguerrir contre les tonnerres qu'ils entendent gronder chaque jour plus fortement : ou la religion leur paraît une chimère, l'éternité un fantôme imaginé pour captiver les hommes; ou bien, séduits par des plaisirs plus chers, peut-être, à proportion qu'ils sont plus criminels, ils veulent tout risquer pour en jouir. Suivez attentivement les premiers; ces esprits forts, ces grands génies, ces prétendus précepteurs du genre humain : la dépravation du cœur, l'égarement de l'esprit, le libertinage ou l'orgueil, voilà tout le secret de leur philosophie : toute leur sagesse consiste à nier avec audace, à mentir avec impudence, à décider d'un ton d'autorité. Aussi, pour me servir des expressions de l'Ecriture qui les démasque, leur science n'est qu'une doctrine-d'abomination et de perversité : *Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in studiis suis.* (*Psal.* XIII.) L'éternel les a déjà placés dans sa balance, leur anathème est prononcé. Les derniers ont encore un temps précieux dont ils peuvent profiter. S'ils le négligent, ils ne seront pas épargnés. Profitez donc, mes chers frères, des instructions que présente le pécheur mourant; fixez ses yeux douloureusement attachés sur des amis qui l'environnent dans un morne silence. O vous! disent les regards touchants de cet infortuné, vous du moins que j'aimai si tendrement, prenez part aux maux que j'endure : *Miseremini mei, saltem vos, amici mei.* (*Job*, XIX.) Vous, mes plus chers, vous, mes plus familiers, vous que je portais dans mon cœur, sentez un peu l'état funeste où la main des vengeances éternelles me réduit. Je respire à peine, mes os sont collés à ma peau, mes forces sont épuisées, le souffle qui me reste ne va s'échapper que pour m'abîmer dans les horribles prisons de la justice d'un Dieu : *Miseremini mei, saltem*, etc. Victime infortunée, de quoi te servirait cette pitié que tu demandes? Quand tu verrais couler les larmes les plus sincères, loin d'adoucir ton amertume, elles ajouteraient encore à tes douleurs. C'est ainsi que le pécheur mourant, qui ne voit dans le passé qu'un enchaînement de crimes, qui n'éprouve dans le présent qu'un enchaînement de mort, n'a plus que l'avenir qui puisse le fixer.

Hélas! dans cet avenir, enchaînement de malheurs pour cet impénitent. Un Dieu, un enfer, des supplices, une éternité, c'est tout ce qu'il voit dans cet avenir qu'il touche presque, et dans lequel il va bientôt se trouver. Un Dieu qui va le juger; un Dieu qui, d'un mot, va lui décerner des couronnes de feu; un Dieu bon, tendre, aimable, qui, dans le moment sévère et équitable, va le proscrire sans retour. Un enfer! l'expression seule suffit; l'on conçoit encore mieux la rage et le désespoir de ce lieu d'horreur qu'on ne peut le retracer! enfin, une éternité. Redoutable, affreuse éternité, qui, tout immense qu'elle est, occupe déjà l'esprit inquiet de ce mourant : immense éternité, dans laquelle chacun de ses soupirs le fait avancer; immense éternité qui, rassemblée tout entière dans le cercle étroit de son imagination, n'offre qu'une ardente prison d'où jamais puissance, quelle qu'elle soit, ne pourra le délivrer. Le moment d'y pénétrer s'avance : une famille désolée, des amis affligés, peut-être une épouse et des enfants baignés de pleurs, devinent, dans les yeux d'un médecin qui jusque-là ménageait leur tendresse, qu'il ne reste plus que quelques heures dont il faut profiter. On s'approche du lit de douleur, le deuil sur le visage, la tristesse sur le front : des soupirs annoncent l'arrêt funeste qu'on n'ose encore prononcer. Enfin, le moribond distingue ces douloureuses paroles : c'en est fait, plus de monde, plus de vie, plus de jouissance pour vous : songez aux affaires de votre maison; réglez les intérêts d'une épouse, le partage de vos enfants, les prétentions de vos héritiers : quelques quarts d'heure de plus, et la lumière vous est ravie pour toujours : *Dispone domui tuæ, quia tu morieris.* (*Isa.*, XXXVIII.) Quelle sentence pour un pécheur impénitent! Amis sensibles, épouse respectable, dites-lui donc : du moins, songez que vous êtes coupable; soulagez cette conscience opprimée; rendez ces biens mal

acquis; criez à l'éternité avec ferveur; essayez d'apaiser sa justice. Terrible jugement d'un Dieu! on oublie presque toujours dans ces moments critiques que le moribond est criminel : on ne songe qu'à s'assurer ses richesses, et peut-être le fruit de ses iniquités. Pendant les alarmes de toute une famille, plus troublée que jamais, le moribond n'aperçoit plus que ténèbres, qu'horreur, que vengeance : une main invisible précipite ses rapides instants : on court au ministre du Seigneur : le plus souvent il survient qu'il n'est plus temps : il ne trouve plus que quelques faibles palpitations d'une nature qui combat : il démêle sur le visage du mourant les terreurs de sa conscience, les idées noires qui le tyrannisent, le désespoir dont il est pénétré. Il saisit quelques lueurs de ce flambeau qui s'évapore, pour arracher quelques signes de contrition. Armé du signe du salut, il lui parle d'un Dieu crucifié : il élève la voix avec force : il tâche d'éloigner les sombres pensées qui persécutent cet infortuné : il approche les plaies augustes d'un Sauveur de cette bouche infâme et sacrilége : il appuie le bois sacré sur ce cœur criminel qui n'a jamais eu de tendres sentiments que pour des objets indignes de l'attacher. Ministres du Seigneur, ne vous épuisez pas à faire retentir aux oreilles de ce moribond les doux noms de Jésus et de Marie. C'en est fait, l'arrêt de cet infâme est déjà prononcé : il est déjà jugé, condamné, et réprouvé pour toute une éternité : déjà les feux vengeurs ont pris la place de cette fièvre ardente qui le brûlait. En vain voudrait-il retarder l'instant du prononcé de sa sentence : bientôt la mort va porter son dernier coup. Elle frappe, chrétiens; entendez-vous le ministre du Tout-Puissant, aux pieds de ce moribond, conjurer en sa faveur l'adorable Trinité? Sors, âme chrétienne, dit-il: *Proficiscere, anima christiana.* Sors, âme chrétienne. Tendre ministre des grâces de l'éternité, la pitié de la religion vous fournit des paroles dans ce terrible moment : dans celui-ci, la justice d'un Dieu met des foudres sur mes lèvres : sors, âme indigne du nom chrétien, sors âme voluptueuse et criminelle, sors au nom du Père qui t'a créée, et qui t'attend pour te punir; sors au nom du Fils qui t'a rachetée, et dont le sang auguste, si souvent déshonoré, demande vengeance de tes forfaits; sors au nom de l'Esprit-Saint qui t'a sanctifiée, et dont les dons précieux, ignominieusement avilis par tes désordres, te dévouent aux horreurs de l'éternité; sors, âme impie, sors, âme dégradée, sors, âme prostituée au crime, vendue à l'iniquité; sors, et viens t'instruire dans les feux les plus terribles, qu'il est un Dieu, un enfer, des supplices, une éternité. Ainsi meurt cette victime infortunée des justices d'un Dieu : ainsi meurt impénitent cet homme qui vécut sans foi, sans loi, sans religion. Que dans ces derniers moments il se montre dans tout l'appareil de la componction : ah! je ne crois pas, non, je ne crois pas à une telle pénitence. Pénitence de mort : pénitence sans sentiment, sans désir de salut, sans amour. Il n'a plus de ressource que le désespoir. Enchaînement de crimes dans le passé; enchaînement de mort dans le présent; enchaînement de malheurs dans l'avenir : c'est le seul tableau qui soit sous ses yeux.

PRIÈRE.

Peut-être, ô mon Dieu! quelqu'un d'entre nous touche-t-il à l'instant qui va le citer à votre jugement; peut-être même plus d'un, d'entre ceux qui ont les comptes les plus graves à vous rendre de leurs actions : que l'impénitence, Dieu de miséricorde, ne les accompagne pas jusqu'à ce douloureux moment; que l'image que je viens de mettre sous leurs yeux les instruise : puisse le tendre amour naître dans leur cœur, leur inspirer la haine de l'iniquité, et la crainte salutaire d'être encore criminels à l'heure de la mort; qu'ils ne renvoient pas à cette heure d'effroi, de précipitation et de trouble, un repentir qui, dans ce terrible moment, est plutôt la créature du désespoir que la production de la tendresse : que le juste ne perde pas de vue les portraits que je viens de tracer; ils le soutiendront dans la carrière de la vertu : que le pécheur y réfléchisse; ils l'animeront à la pénitence : que le pénitent se les rappelle sans cesse; ils seront pour lui des exhortations puissantes à cette persévérance qui assure le ciel. *Amen.*

SERMON XVII.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Jesus fatigatus ab itinere sedebat. (*Joan.*, IV.)

Jésus fatigué s'était assis.

L'Evangile nous retrace ici, Messieurs, l'une des plus consolantes vérités de notre sainte religion : il nous établit l'un des attributs de la Divinité le plus consolant pour nous. Notre tendre Maître tout occupé à développer ses attentions pour le pécheur, répandant avec profusion les trésors de sa miséricorde en sa faveur; descendant dans son cœur pour le toucher, en développant tous les replis pour l'attendrir; en appréciant les maux pour le guérir; en pressant les blessures pour les réparer : en un mot, Jésus-Christ moins arrêté par les fatigues du chemin qu'il a fait, que par la puissance d'un amour pressé de faire briller sa miséricorde dans tout son éclat : *Jesus fatigatus ab itinere sedebat.* Quelle magnifique idée de la douce indulgence d'un Dieu ne nous donne pas cette importante anecdote! Nous n'aurions que ce trait seul dans nos livres saints, qu'il suffirait pour nous peindre en grand, toute l'économie, toute l'étendue de la divine miséricorde du meilleur des pères. Quelle sollicitude! Quels égards! Quelle prévenance! Connaissez-vous bien toute l'abondance de cette immense miséricorde, pécheurs? Pécheurs, n'êtes-vous pas trop rassurés sur les profusions de cette amoureuse miséricorde? Ce serait une double erreur également funeste. Je viens donc aujourd'hui vous en montrer toute la magnificence, et vous en marquer en même temps

les bornes. Par rapport à la miséricorde d'un Dieu, j'ai reconnu dans nombre de chrétiens deux extrêmes très-préjudiciables au salut. Les uns en désespèrent; les autres y comptent trop. Je voudrais donner des leçons aux uns et aux autres. C'est le désespoir que je veux prévenir, c'est la présomption que je veux confondre. Une méfiance déplacée, une confiance injuste, ce sont les erreurs que je veux détruire. Je dis donc aux premiers que la justice d'un Dieu ne tarit pas la source de ses miséricordes : première partie. Je dis aux autres que cette miséricorde n'exclut pas les arrêts de la justice : deuxième partie. Ce que doit attendre le pécheur qui cherche à se convertir. Ce que doit craindre un pécheur qui diffère de se convertir. Grandeur des miséricordes d'un Dieu. Equité des miséricordes d'un Dieu. Objet bien digne de toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme pécheur apprit aussitôt son arrêt qu'il connut son iniquité. Dès qu'il fut criminel il entendit gronder des foudres. Justice d'un Dieu qui prononce sa sentence. L'homme apprit de suite qu'il pouvait fléchir son Créateur offensé par un repentir de vérité ; qu'il trouverait des ressources dans ses larmes et dans les bontés du Souverain qui frappait à regret le bel ouvrage qu'il s'était destiné. Miséricorde d'un Dieu qui l'appelait au trône des tendresses et du pardon. Ses oracles nous répètent sans cesse, j'en conviens, qu'il jugera la justice même; que l'impie portera le poids de sa colère; que l'impénitent sera marqué du sceau de ses vengeances; qu'il sera englouti dans les terreurs de sa fureur; que l'abîme des feux les plus terribles sera fermé sur lui pour jamais. Ces mêmes oracles ont placé dans le même dépôt des premiers, les prodiges de sa miséricorde sur le pécheur. Elle s'attendrit sur lui; elle s'intéresse pour lui; elle arrête le glaive d'indignation levé contre lui. Ce sont chaque jour de nouvelles profusions de grâces et de faveurs. Peignons-la mieux encore. Elle attend le pécheur, elle reçoit le pécheur, elle pardonne au pécheur. Voilà ses égards pour nous, sa direction avec nous.

Suivons l'histoire de l'homme depuis son crime; c'est celle des miséricordes de l'Eternel en sa faveur. Le premier pécheur eut le bonheur d'être le premier pénitent. Son Créateur s'empresse de lui faire comprendre qu'il est aussi tendre en miséricordes qu'il est puissant en justice. Le premier soupir d'Adam fut l'époque de sa réconciliation : le moment était éloigné, il est vrai; le gage était promis. Le crime était criant; les fruits du pardon devaient être désirés. Adam devait les goûter un jour : il n'était que juste de les mériter. Le second criminel n'est pas recherché avec moins d'amour que son malheureux père. Le meurtrier d'Abel n'a pas à se plaindre des miséricordes d'un Dieu. L'iniquité se multiplie presque aussi rapidement que les hommes sur la terre : la miséricorde les poursuit, si j'ose m'expliquer de la sorte, pour les arracher à la justice. Quelles voix ! quels signes ! quels avertissements ne fait pas parler le Tout-Puissant avant d'ouvrir le déluge des eaux qui les engloutissent ! Je parcours les annales de ce peuple, le rebut de l'humanité, l'objet subsistant des punitions de la Divinité. Je vois partout des miracles de miséricorde; si la justice fulmine, ce n'est que lorsque l'amour a tout tenté, et n'a fait que des ingrats. Tantôt ce sont les plus tendres conjurations, les promesses les plus solennelles, si le pécheur veut mériter par son retour les larmes de sa pénitence : *Convertimini ad me et ego convertar ad vos.* Tantôt c'est l'expression de l'amitié la plus vive, de la compassion la plus animée, de la patience la plus bienfaisante; de cette patience qui préfère de distiller le baume du salut et de la vie dans l'âme du pécheur, plutôt que de cacher le glaive de la vengeance et de la mort dans son sein : *Nolo mortem peccatoris, sed magis ut convertatur, et vivat.* (*Ezech.*, XXXIII.) Pécheurs malheureux par vos iniquités, heureux par les attentions de la miséricorde d'un Dieu à qui vous fournissez tous les droits de vous punir, c'est de vous qu'il s'occupe; c'est pour vous qu'il s'inquiète; c'est vous qu'il recherche; c'est vous qu'il attend; c'est à vous qu'il offre ses bontés, j'ai presque dit ses services, avec une ardeur sans relâche, sans impatience, sans dégoût : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* (*Marc.*, II, 17.) Interrogez-vous vous-mêmes sur les ressorts, les secrets, l'action de cette divine miséricorde : convenez qu'elle fut toujours, et qu'elle est encore aujourd'hui de la plus grande magnificence à votre égard. Retracez-vous l'affreux tableau de vos désordres. Les années d'infamie dont chaque jour était marqué par un crime, et chaque instant peut-être par le désir de les multiplier. Voluptueux ! ces erreurs de passions qui suivaient tantôt un objet, tantôt un autre, sans rien perdre de leur ignominieuse valeur. Ambitieux ! ces projets d'impostures, de fourberies, de noirceurs, de bassesses accumulées pour parvenir. Prédicateurs de l'irréligion ! ces méditations d'impiété, ces réflexions de malice, ces études de corruption, cette doctrine d'abominations rédigées dans le silence d'une ignorance blasphématoire, débitées avec toute l'audace du fanatisme, avec toute la tyrannie de la plus fausse sagesse; cette opiniâtre présomption à citer au tribunal d'une raison plus orgueilleuse encore que bornée dans ses lumières, les merveilles de cet être qui ne serait plus Dieu, si l'esprit humain pouvait le comprendre, et calculer l'accord harmonieux de ces adorables attributs. Libertins, ces odieux excès dont l'humanité se trouve autant avilie que la religion est offensée. Vous tous, que le penchant, la séduction, la perversité de vos cœurs, l'iniquité de vos liaisons, la triste sécurité du mauvais exemple, ont fait

passer d'une vie chrétienne aux égarements d'une vie de licence et de brutalité; d'une vie d'injustice et de duplicité; d'une vie de débordements et d'effronterie; d'une vie de mollesse et d'impudicités; d'une vie de folies et de vanités; d'une vie de dissipations et de prodigalités; d'une vie d'endurcissement et d'impénitence : avouez-nous aujourd'hui, de bonne foi, combien de force, de tendresse, de retour, la miséricorde de votre Dieu n'a-t-elle pas employé dans ses sollicitations? Elle a percé dans vos cœurs : elle s'est manifestée à vos consciences : elle vous a plus d'une fois fait rougir de vos criminels emportements. Quels remords vous avez étouffés! Mille fois dans le calme d'une nuit où tout goûtait la restaurante douceur d'un paisible sommeil, le bruit des tonnerres du Seigneur vous couvrait d'une sueur froide, ses éclairs s'allumaient à vos yeux. Mille fois au milieu des tumultes de l'allégresse et de la joie, le souvenir de vos iniquités créait un enfer dans vos âmes : mille bourreaux se déchaînaient pour les assaillir et les déchirer Or, je vous le demande, à qui deviez-vous ces impressions salutaires, si vous aviez su les reconnaître, et en profiter? A qui les devez vous encore dans les moments où vous les éprouvez? Ce n'est sûrement pas à la justice d'un Dieu, puisqu'il vous épargne encore, que vous n'êtes pas frappés. C'est donc à sa miséricorde bienfaisante que vous devez ces agitations pénibles, je le crois, mais imaginées par une bonté qui veut encore vous sauver. C'est donc cette miséricorde tout ingénieuse dans ses ressources qui daigne s'humilier jusqu'à descendre dans l'abîme de vos erreurs, de vos infidélités, pour vous en montrer l'horreur, pour vous en épargner un jour le désespoir. Mon Dieu! ma miséricorde! s'écriait autrefois le Roi-Prophète : ***Deus meus! misericordia mea!*** (*Psal.* LVIII.) Quelle expression, Messieurs! quel tableau de confiance! Est-il encore assez fortement dessiné pour déployer toutes les richesses de la miséricorde d'un Dieu? Je pense, moi, que nos langues manquent d'une énergie qui puisse en exprimer la grandeur.

Non-seulement elle attend le pécheur; elle le reçoit, qui plus est, elle le recueille avec joie, lorsqu'il revient sous les auspices d'un repentir réfléchi et décidé. Une foule d'exemples forment un témoignage complet de cette assertion si consolante: David adultère devient, pour couvrir cette infamie, le perfide assassin du plus fidèle de ses sujets. David, sous le cilice et la cendre, conjure le vengeur de l'iniquité; David n'est pas rejeté. Manassès, dans les ténèbres d'une dure prison, baise respectueusement les chaînes dont l'Eternel punit ses impiétés, ses sacriléges : le sacrifice de Manassès n'est pas dédaigné. Ninive rachète, par quelques heures de pénitence, la triste subversion dont tout son peuple était menacé. Le Réparateur unique du plus cruel des maux de l'humanité ne compte les égarements de la Samaritaine que pour lui marquer, le moment d'après, une tendresse qui l'encourage à renoncer au péché. Il sauve une épouse criminelle de la sanglante proscription que la loi prononce contre les femmes infidèles. Il voit à ses pieds la pécheresse la plus célèbre de tout Jérusalem; il reçoit avec complaisance l'hommage de ses larmes et de son amour. L'avarice a suborné Judas; la miséricorde de son maître s'emploie à le regagner. L'orgueil du premier des apôtres l'a précipité au renoncement le plus honteux : Pierre pleure sa chute, Pierre redevient le premier ami de Jésus-Christ. Sur la croix qui punit ses forfaits, un criminel s'illustre par la candeur de sa confession, et par la distinction dont l'honore notre divin Maître. Saul persécute la foi, ses héros, ses apôtres: Saul fléchit sous le joug du Rédempteur; il est désigné Docteur des nations. Augustin résiste : Augustin, vaincu, est accueilli, comme si jamais il n'avait été libertin et infidèle. Les Pélagie, les Thaïs, immortalisent les premières années de leur bel âge par les passions les plus licencieuses; les Pélagie les Thaïs trouvent les bras de la miséricorde étendus, lorsqu'elles songent à détourner la main de la justice. Voilà, Messieurs, de précieux monuments de confiance pour le pécheur. Le plus saint des monarques de Juda voulait s'occuper toute sa vie, toute l'éternité même, à publier la magnificence du Père des miséricordes : ***Misericordias Domini in æternum cantabo.*** (*Psal.* LXXXVIII.) Si vous étiez pénétrés, comme le Prophète, de la bienfaisance de cette divine miséricorde, pécheurs! votre cœur fournirait chaque jour à vos lèvres de nouveaux cantiques à sa gloire. Loin de vous abandonner au désespoir, aliment affreux du crime, comble funeste de l'iniquité, vous gémiriez d'avoir trop méconnu l'indulgence d'un Dieu, d'avoir trop tardé à solliciter son amour; vous commenceriez dès l'instant à la toucher par une componction qui s'accroîtrait en proportion de vos égarements. Vous seriez, comme saint Jérôme, ranimé par l'intime persuasion qui le soutenait au milieu des prestiges et des frayeurs de la tentation; c'est-à-dire, qu'une voix délicieuse vous redirait au fond de votre âme, comme à lui, qu'un Dieu se plaît à révoquer les anathèmes de ses vengeances, dès que le criminel s'empresse à détester les péchés qui les avaient attirés : ***Novit Deus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum.*** Vous reconnaîtriez que la méfiance de sa miséricorde est peut-être encore un crime plus fatal qu'une présomption trop grande de ses bontés. C'est se forger du plus tendre des pères la noire image du tyran le plus barbare, du juge le plus inhumain, du proscripteur le plus cruel. C'est se grossir, comme Caïn, le fantôme le plus désespérant; c'est s'imaginer aussi servilement que lui, qu'il est une mesure d'iniquités pour laquelle l'Eternel n'a et ne peut avoir aucune mesure de pardons: ***Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.*** (***Gen.***, IV.) Pensée désolante, système de frénésie,

imagination tout infernale, absolument propre à roidir l'homme contre les avances de la divine miséricorde, à le priver peut-être pour jamais des grâces de cette tendre miséricorde. Prenez bien garde, mes chers auditeurs, à vous laisser surprendre par une réflexion aussi odieuse, aussi pénible que celle qui consomme la noirceur du premier fils d'Adam. Souvenez-vous sans cesse que le Dieu de justice se fait aussi gloire d'être un Dieu de ressource pour le pécheur. Eh! mes frères, s'il n'était pas d'intention de vous revoir avec amitié lorsque vous recourez à lui, ne seriez-vous depuis longtemps la déplorable victime de ses vengeances? Vous aurait-il ménagé jusqu'à ce jour? Vous aurait-il laissé lutter jusqu'à l'instant où je vous parle, contre les flots qui vous entraînent dans des gouffres d'iniquités de tous genres, de toutes natures, de toutes espèces! Aurait-il tardé à vous frapper jusqu'à ce jour où tout a triomphé dans votre cœur, excepté la religion, la vertu, votre Dieu, son amour? Non, non. Le coup serait déjà porté, et déjà votre malheureux nom enflerait la triste liste de ces mortels plus fameux encore par les vengeances de l'Eternel, que par l'ensemble de leurs crimes. Sa miséricorde, cette miséricorde dont les grandeurs, les influences, les trésors, sont au-dessus de l'intelligence humaine la plus vaste, comme dit saint Chrysostome: ***Dei misericordia tanta est ut nec cogitatione comprehendi possit;*** cette miséricorde, donc, arrêtait son bras, vous couvrait de sa protection, et devenait pour vous le bouclier le plus puissant, le rempart le plus assuré contre sa justice. Pécheurs! réclamez avec confiance, avec transport cette opulente miséricorde: elle ne vous a pas attendus tant de jours, tant de mois, tant d'années, pour vous repousser impitoyablement. Faites monter à son trône les tendres cris de l'humiliation, de la reconnaissance; ils seront écoutés, ils seront reçus, ils seront exaucés. N'oubliez pas du reste que les moments s'écoulent rapidement: ne laissez pas passer celui de vous réconcilier pleinement avec elle. Tout délai serait dangereux; il pourrait vous exclure, si vous prétendiez dater votre retour au gré de vos caprices et de l'effervescence de vos passions. Elle reçoit avec bonté le pécheur attendu avec impatience. Ce n'est pas le seul bonheur sur lequel vous deviez compter si vous revenez à elle.

Elle sait aussi pardonner. Ses premières faveurs en enchaînent d'autres qui conduisent à la suprême félicité. L'oubli de vos crimes, la faveur d'un Dieu; les plus sensibles communications, le privilége de démêler l'iniquité sous les appas les plus voluptueux, les plus tentants, seront des biens dont elle vous comblera. Elle sait pardonner. C'est un beau soleil qui dissipe tous les nuages du péché, qui n'en épargne pas même l'aurore, qui fond les ténèbres d'une nuit orageuse et pénible, pour éclairer le jour le plus favorable et le plus prodigué en bienfaits. Accourez, pécheurs! elle sait pardonner. Elle tient si essentiellement au juge suprême que vous avez outragé, que vous n'avez plus rien à redouter de sa colère, puisqu'elle s'intéresse à calmer sa justice. Le glaive de celle-ci est déjà tombé sur le dernier degré du tribunal; la main de vengeance ne songe pas à le ramasser. Ecoutez, chrétiens, écoutez le Dieu d'Israël lorsqu'il fait entendre sa voix à son peuple. Si les prévarications de Judas l'irritent; si les menaces de calamités et de maux tonnent sur ses villes, ses possessions, ses campagnes, quelle abondance de faveurs n'assure-t-il pas à ce peuple inconstant, pourvu qu'il s'humilie, qu'il gémisse? Quelquefois c'est le Dieu de force, de destruction, de terreur, de désolation. Plus souvent encore, c'est le père le plus compatissant, le plus amoureux, qui ne veut plus se souvenir des légèretés, des dépravations, des infidélités de la monstrueuse inconduite de ses enfants: ***Peccatorum tuorum non recordabor.*** (*Isa.*, XLIII.) Serait-il changé par rapport à vous, Messieurs? Ne vous aurait-il adopté à la place de Jacob, que pour vous traiter plus durement qu'Esaü? Sa miséricorde se serait-elle épuisée en pardonnant tant de fois au peuple, qu'il fut enfin forcé de réprouver? Non. Aussi bienfaisant, aussi généreux que dans les premiers temps, ses profusions sont, pour ainsi dire, à vos ordres. Les nœuds sacrés qui vous lient à son amour vous sont de sûrs garants des dons de sa miséricorde. Je suis intimement persuadé avec le grand Augustin, qu'il a plus d'impatience de vous ouvrir les bras, son cœur, d'accélérer votre pardon, que vous n'avez d'ardeur à le désirer, de sollicitude à l'obtenir: ***Tardius videtur Deo veniam dare, quam ipsi peccatori accipere.*** Pardon qui ne ressemblera pas à ces pardons hypocrites dont les hommes s'abusent mutuellement de nos jours. Pardon le plus vrai, le plus entier, le plus solide, qui ne sera révocable qu'autant que vous tenterez de le rendre inutile par l'abus que vous en feriez. Il chargeait autrefois ses prophètes de consoler Israël, lorsqu'il jugeait à propos de châtier ses offenses, de promettre une prompte rémission au premier repentir, s'il était sincère. Nous sommes, à notre tour, les prédicateurs de mêmes promesses, les cautions de la même tendresse, les dépositaires de la même fidélité de sa part. Nous disons aux pécheurs en son nom: Insensés! vous avez déshonoré les bienfaits d'un Dieu, dédaigné ses inspirations, souillé ses sacrements, accusé ses mystères, dégradé ses dogmes, prostitué ses grâces, ébranlé ses autels. Vous l'avez arraché, malgré lui, d'un cœur qu'il voulut se réserver: vous l'avez vendu, ce cœur pervers; vous l'avez livré aux délires de la corruption, au démon de la concupiscence, à l'esprit d'obscénités. Eh bien! vous êtes confus, humiliés, pénitents; vous voulez vous rendre l'exemple et l'édification de tous ceux dont vos égarements vous ont rendus la pierre de scandale ou de chute.

Oh ! mes frères, quels oracles de bénédictions le Dieu des miséricordes nous met à la bouche en votre faveur ! Parlez à Jérusalem, nous dit-il : faites-lui part des sentiments que j'ai pour le peuple que je me suis choisi : le tableau de ses iniquités a disparu de mes yeux : mon amour en a effacé jusqu'aux moindres vestiges : les mouvements de rigueur et de sévérité ne sont plus écoutés : les dispositions d'indulgence et de pardon ont pris la place : sa grâce est signée par ma tendresse : *Loquimini ad Jerusalem quoniam dimissa est iniquitas illius.* (*Isa.*, XL.)

Qu'il est doux pour nous, Messieurs, d'avoir d'aussi touchantes, d'aussi heureuses vérités à vous annoncer ! Soyez-en bien persuadés, nous aimons mieux développer les bontés d'un Dieu pour le pécheur, que de faire retentir les foudres dont il le menace. Les ordres dont il nous charge ne sont pénibles pour nous que lorsqu'il nous impose de publier les droits de sa colère : c'est là ce qui coûte à nos cœurs, ce sont là les épines de notre ministère. Prenez donc confiance. Vos crimes sont grands, vos désordres plus nombreux que vos jours, aussi variés, peut-être, que vos quarts d'heure sont multipliés. Soit. Ne désespérez pas, cependant, pourquoi ? C'est qu'il n'est personne au monde qui puisse compter les richesse de la miséricorde de notre bon père. Il serait moins difficile de calculer, au premier coup d'œil, les feux qui étincellent dans le firmament, à celui dont ils frappent les regards pour la première fois. Ne vous laissez donc pas entraîner, ni gouverner par la méfiance ; elle ne fait que des pécheurs désespérés, elle ferme toute ressource, elle élève une barrière entre l'homme et le trône des miséricordes, elle finit par la rendre impossible à renverser. Consultez bien les admirables profusions de cette divine miséricorde. Elle attend le pécheur, elle reçoit le pécheur. Elle pardonne au pécheur. Quels puissants motifs d'aller à elle : La justice n'en tarit pas la source. J'ai tâché de vous le faire entendre : Pécheurs pénétrés de l'horreur de vos crimes, je voulais vous consoler. La miséricorde d'un Dieu n'exclut pas les arrêts de sa justice : Pécheurs présomptueux, je voudrais vous corriger, et c'est ce que je veux tenter dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Trop de méfiance devient funeste à un malheureux pécheur qui commence à gémir sous le fardeau de son iniquité. Trop de confiance le perd, C'est alors une présomption. C'est une idée mal digérée, mal entendue de la Divinité : c'est une image qui ne saurait lui ressembler. C'est un dieu forgé à plaisir, sans équité, san jugement, sans sentences, qui voit du même œil les déréglements qui le déshonorent, et les larmes qui cherchent à le fléchir. C'est au chrétien qui prend de pareils sentiments ; c'est au pécheur qui répète perpétuellement qu'un Dieu ne l'a pas fait pour le perdre; qu'il est trop bon pour ne pas compatir aux faiblesses de notre pauvre humanité ; qu'il nous laissera toujours assez de temps pour le fléchir : c'est à un tel pécheur que je dis que la miséricorde de ce Dieu d'amour n'exclut pas les arrêts de sa justice. C'est à lui que je dis : Il vous a attendu ; vous l'avez fui. Il voulait vous recevoir; vous vous êtes éloigné. Il vous offrait votre pardon ; vous avez préféré vos crimes. Voilà vos erreurs, voici ses vengeances : Vous le chercherez à votre tour ; vous ne le trouverez pas. Vous irez à lui ; il ne vous recevra pas. Vous pleurerez vos iniquités ; vos larmes ne vous sauveront pas. Détail bien triste à vous faire sans doute : heureux encore s'il sert à vous éclairer.

Jamais le spectacle des miséricordes d'un Dieu ne fut plus magnifique, plus marqué sur Israël, que dans les jours où l'iniquité semblait avoir élevé son sanctuaire au milieu de celui du protecteur immortel de la nation. Quelle foule d'envoyés du Seigneur prêchent la pénitence ! Que d'oracles retentissent à la fois des tendresses d'un Dieu, des merveilles d'un Dieu, des colères d'un Dieu, et des miséricordes qu'il promet encore à ce peuple indocile. L'oracle des oracles, la vérité même fait entendre les exhortations les plus touchantes, les sollicitations les plus vives, les reproches les plus expressifs : cette auguste clarté ne dissipe pas les ténèbres dont ce peuple rebelle se plaît à à être enveloppé. L'anathème de réprobation se prononce enfin : peuple insensé ! s'écrie le Dieu qui l'a chéri si longtemps ; peuple insensible ! tu le veux, je t'abandonne : je vais porter mes bienfaits ailleurs ; je me retire. Un jour viendra que tu regretteras la perte de mon amour : il ne sera plus temps : tes pas, tes démarches seront infructueuses. Je me cacherai à tes empressements : tu ne me trouveras plus pour recevoir tes soupirs, pour calmer tes terreurs : *Ego vado, quæretis me, et non invenietis.* (*Joan.*, VII.) Funeste sentence, pécheurs ; et c'est la vôtre. Je connais comme vous toute la compassion, toute la miséricorde de notre Dieu. Mille et mille faits l'attestent de toute évidence. Elle eut des jours pour l'affreuse Gomorrhe même. Les Saül, les Achab, les Nabuchodonosor, eurent des moments de répit et de grâce. Toute la terre, en un mot, présente une chaîne non interrompue de la sensibilité, des prodiges de la protection des trésors de cette auguste miséricorde : *Misericordia Domini plena est terra.* (*Psal.* CXVIII.) D'un autre côté, Messieurs, nous avons aussi de tristes monuments d'indignation, de fureurs, de punitions éclatantes pour ceux qui ont abusé de sa patience. Des Caïn, des Onan, des Ophni, des Phinées, des Absalon, des Joab, des Jézabel, des Balthazar, qui n'ont eu, en expirant, que les horreurs du désespoir pour consolation, et l'ignominieux tableau de leurs crimes pour spéculation. Qu'avez-vous à attendre, à espérer plus qu'eux, si vous ne répondez pas avec reconnaissance à la miséricorde

qui vous prévient avec tant de charité? Concevez bien, pécheurs, la nature des malheurs qui vous sont réservés : soyez effrayés de leur funeste succession. Vous comblerez vos iniquités, en souillant une vieillesse impuissante de mille désirs criminels : vous nourrirez ses abominables cupidités d'images sales et honteuses : vous rallumerez ses froides étincelles au flambeau qui éclairera les scènes les plus infâmes et les plus licencieuses. Vous ne songerez à pleurer vos impudentes folies, qu'à l'instant où l'art épuisé vous abandonnera aux ministres de la religion pour vous disposer à la mort. Vous réclamerez alors les miséricordes d'un Dieu. Vous chercherez, dans un cœur usé par les passions, des sentiments capables de fléchir la colère d'un Dieu. Vous vous efforcerez d'exciter dans une âme épouvantée de l'horrible chaos de ses débordements, des affections assez puissantes, assez tendres pour vous réconcilier avec un Dieu. Hélas! vous ne trouverez dans cette âme criminelle qu'une insensible imbécillité qui ne se dissipera qu'au bruit des foudroyants arrêts d'un Dieu. Vous ne le retrouverez dans ce moment que pour le perdre dans l'instant d'après pour toujours. Pécheurs! passez-moi le coup-d'œil d'un observateur chrétien sur votre conduite. Comment avez-vous vécu jusqu'à ce jour? Quels sont encore vos déportements? Dans mille circonstances, dans autant d'occasions, vous avez irrité la justice, vous avez repoussé la miséricorde du Seigneur; vos déréglements se sont multipliés sans intervalle : ils ont varié selon les saisons de votre âge; ils ont souillé vos jours, de chacune des dépravations les plus effrontées, peut-être des dissolutions les plus inouïes. Il semblait que vous preniez à tâche d'être aussi prévaricateurs que votre Dieu était patient. Etes-vous changés aujourd'hui? Etes-vous améliorés? Quelle image nous composent vos mœurs actuelles? Une succession d'ivresses, d'amusements, d'inconstances, de luxe, de mollesse, d'oisivetés, d'impudences, d'ingratitudes, d'indévotions, d'infidélités, d'intempérances, d'avarices, de prodigalités. Des caractères qui ne tiennent à rien; des sentiments qui ne sont que sur les lèvres; des amitiés d'un jour; des liaisons de débauches ou d'intérêts; des confidences de malice; des attachements de crime; des piétés d'hypocrisie; des dévotions de caprice; de la religion par boutades; des observances par humeur; des sensualités par goût; des pénitences par fantaisie. C'est en vain qu'on vous prêche cette importante vertu; vos délais n'en sont pas moins prolongés : vous vous fiez sur votre âge; vous vous assurez sur votre santé; peut-être promettez-vous de corriger vos désordres : le temps passe, vous n'avez rien opéré. Vous semblez craindre de n'en pas avoir assez pour vos plaisirs : vous imaginez que vous en aurez suffisamment pour votre conversion. Ce n'est peut-être pas que vous la dédaigniez tout à fait : vous pensez qu'on veut vous ranger trop tôt sous ses étendards : vous vous croyez encore dans la jeunesse, vous jouez encore la jeunesse, lors même que l'âge a déjà gravé ses rides sur votre front, et répandu son froid dans vos yeux. De jour en jour votre cœur corrompu, vos sens déréglés repoussent toute idée de pénitence; elle devient insensiblement une pensée de désespoir pour vous. La vérité, pécheurs, s'énonce énergiquement sur vos délais par la bouche de saint Augustin : songez-vous, dit-il, ainsi que vos pareils, que le Seigneur ne vous a pas promis de lendemain ; vous y comptez à l'heure où je parle : il va peut-être vous frapper dans l'instant : peut-être est-il à la porte de cet auditoire, pour vous punir, en sortant, d'avoir affecté tant de retards de pénitence, et de ne pas en avoir aujourd'hui fixé le moment : *Dilationi tuæ nunquid crastinum promisit?* Vous ne voulez pas le trouver dans les moments où il se présente à vous : tremblez, vous le chercherez à votre tour, et vous ne le trouverez pas.

Affreux malheur! pécheurs, s'il vous arrive, il ne sera que l'époque d'un autre tout aussi funeste. Le refus des grâces, des bienfaits, des pardons dont un Dieu voulait signaler son amour pour vous; l'abus d'une patience qui a si longtemps supporté vos iniquités, ont absolument changé les dispositions de ce père tendre par rapport à vous; vous irez à lui, et il ne vous recevra pas : son cœur vous repoussera, son amour ne lui dira rien en votre faveur. Plus d'un, peut-être parmi vous, porte déjà dans sa conscience la douloureuse certitude de l'éloignement de son Dieu. Répondez-moi, pécheurs! sentez-vous le poids énorme de vos iniquités? Votre esprit en est-il tourmenté, votre imagination effrayée, votre âme peinée? Non! La miséricorde d'un Dieu n'a donc plus de préférence pour vous, plus d'attentions sur vous, plus d'attendrissement en votre faveur? Eprouvez-vous encore des remords, lorsque vous péchez; du trouble, lorsque vous nombrez la multitude et la malignité de vos offenses; des craintes, lorsque vous envisagez la toute-puissance d'un Dieu, sa dignité, ses jugements? Non! Son œil de tendresse n'est donc plus ouvert sur vous, sa main de bienveillance est fermée, les bienfaits de la miséricorde sont anéantis pour vous? Pleurez-vous du moins quelquefois la nuit fatale qui vous enveloppe? Maudissez-vous le voile épais qui vous dérobe les précieuses clartés de la religion? Regrettez-vous cette lumière de soumission et de foi, qui a dirigé les premiers pas de votre innocence vers le sanctuaire? Etouffez-vous encore quelquefois des soupirs d'amertume et de repentir? Dévorez-vous encore des larmes de frayeur et d'humiliation? Non. Si cela était, vous seriez pénitent, un pénitent tout feu, toute ardeur; et vous végétez encore dans l'indolence du vice : vous vous nourrissez de ses vapeurs, vous buvez son poison, vous languissez dans un état d'anéantissement et de mort. Le taber-

nacle des miséricordes est donc fermé pour vous. Tout au moins le temps approche, selon la parole de saint Bernard, où la source de cette divine miséricorde ne coulera plus pour vous, où ses eaux si pures, si vivifiantes, si délicieuses, si abondantes, ne rouleront plus pour vous qu'un sable aride et brûlant : *Erit tempus cum fons ille miserationis interminabili siccitate siccabitur.* Ne me dites pas, mes chers auditeurs, que je suis trop outré dans mes portraits : si vous voulez les comparer, vous en trouverez le fond dans nos livres saints, dans la doctrine des Pères, dans les réflexions de nos plus grands maîtres. Ce n'est pas ma science que je vous annonce, c'est celle de la religion que je vous prêche. Je suis bien éloigné de vous ôter votre confiance dans la miséricorde : je viens d'en faire preuve dans le moment. Je connais comme vous toute sa tendresse, toute sa magnanimité, tous ses soins. Le monarque selon le cœur du Seigneur me peint l'œil de cette immense miséricorde toujours ouvert sur les désirs et les espérances du mortel qui l'invoque : *Oculi Domini super eos qui sperant in misericordia ejus.* (*Psal.* XXXII.) Dogme de la plus grande certitude : est-ce bien à vous à en attendre la consolation? Faites-vous quelque chose pour y participer? Ne mettez-vous pas plutôt tout en usage pour vous en priver? Elle est tout occupée du bonheur de l'homme : peut-elle ne pas négliger, ne pas repousser celui qui semble n'agir que pour trahir ses desseins, pour écarter ses vues, pour traverser sa vigilance, pour rompre ses prétentions? Des prodiges d'infidélités et d'outrages ne concilièrent jamais des prodiges de bienveillance et de tendresse ; ils décident les prodiges de haine et de punition. La miséricorde et la colère sont du plus parfait accord dans la Divinité : l'une et l'autre se déclarent dans une harmonie que nous ne pouvons ni éprouver, ni réunir au dedans de nous-mêmes. La miséricorde, c'est le partage du pécheur pénitent. La colère porte des regards de fureur sur celui qui n'accumule que des crimes, sans trop s'inquiéter de les expier : *Misericordia et ira ab illo approximant, et in peccatores respicit ira illius.* (*Eccli.*, V.) Je prétends que vous ressentez déjà les premiers châtiments de celle-ci. Votre présomption me paraît une preuve bien exprimée d'une résolution prise de vous en faire porter tous les effets. Prenez garde, votre sécurité est un abandon que vous ne conjurerez peut-être jamais. Vous trembleriez, vous seriez agité, vous seriez confondu, si la miséricorde vous jugeait encore digne de la moindre attention. Vous aurez pris pour du repentir ce qui n'est que la réclamation d'une conscience altérée sous le fardeau de l'iniquité. De là vous avez conclu qu'il vous restait des droits à la pitié de votre Créateur, et vous n'en avez plus qu'à sa justice. Le Dieu que nous adorons n'est pas l'idole imbécile que vous crayonnent certaines poésies de scandale et d'irréligion. Il a frappé nos pères, il est vrai ; il meurt pour les enfants : c'est notre foi. Une fade ironie, une mauvaise plaisanterie, n'affaiblissent pas cette consolante vérité. Si ce n'est qu'un préjugé, il est bien doux d'y croire, il est bien barbare de vouloir nous l'ôter. Tenons-nous à ces précieux principes, Messieurs ; nous avons de trop bons garants pour nous en écarter. Or, ils répandent le jour le plus lumineux sur la doctrine que je vous annonce. Exemples de vengeances sur des aïeux, qui ont abusé des miséricordes d'un Dieu. Certitude d'un sort tout égal pour les neveux, qui ne seront pas corrigés par leurs malheurs. Vous ne l'êtes pas, malgré tout ce que la miséricorde a tenté pour vous garantir de la catastrophe de ceux qui vous ont précédés dans la voie du péché. Cette odieuse indifférence ne durera pas toujours, elle cessera : vous n'aurez plus d'accès à la miséricorde. Vous irez à elle, elle ne vous recevra pas. Je prévois un temps où, baignés de larmes, pécheurs, vous ne pousserez que d'inutiles regrets. Ces yeux, aujourd'hui pétillants d'audace et d'effronterie, distilleront la brûlante douleur de vos offenses. Cette tête, portée d'un air si superbe et si fier, sera inclinée sous le poids de la terreur, sous le glaive de la mort. Ce cœur, l'empire des passions, le trône de leur malice, le théâtre de leur fougue, deviendra le rendez-vous des soupirs les plus amers, des émotions les plus sinistres. Ce corps prostitué tant de fois aux lubricités les plus déshonorantes, les plus coupables ; qui n'a que trop souvent servi d'autel aux attentats de la corruption, aux brutalités de la concupiscence, aux dissolutions de la débauche, aux excès de la chair et du sang, aux intempérances du libertinage, et peut-être aux venins dont il consume ses victimes ; ce corps frémira, dans tout son composé, d'un effroi, qui tantôt glacera ses veines, et tantôt les gonflera des feux de la colère du Seigneur, votre juge, chrétiens impénitents, parce que vous l'avez refusé pour votre tendre père ; vos maux, vos craintes, vos expiations, vos promesses, vos invocations ne vous mériteront seulement pas le plus simple retour d'attendrissement et de compassion : vous me demanderez pourquoi? Saint Augustin va répondre à ma place : Le livre des oracles éternels s'est ouvert plus d'une fois à vos yeux, le souverain de toutes choses n'y a pas seulement gravé les caractères de son amour, il y a consigné le dépôt de ses justices; nous les avons souvent vu faire retentir en son nom dans cette chaire ; le volume saint s'est refermé sans fruit pour vous ; nos réflexions vous furent inutiles; l'usage de la miséricorde vous parut plus glorieux pour un Dieu que l'action de sa justice; cette illusion vous a livrés à toutes les cupidités de l'endurcissement le plus volontaire : elle ne cesse, cette affreuse illusion, qu'au moment où il ne vous reste plus de pardon à prétendre : *Male viventibus, et contemnentibus verbum suum omnino non parcit.* Non, mes chers

auditeurs, plus de pardon. Faudrait-il donc que ce père qui vous a tant aimés eût consulté votre temps? qu'il eût calculé ses avis, ses reproches, ses grâces, sa miséricorde, ses bienfaits, selon l'ébullition ou l'affaiblissement de vos passions? Souffrez que j'en fasse la question en passant : dans cet impénitent, plus criminel encore que caduc, sont-elles véritablement calmes, ces passions si longtemps fomentées? Elles ont changé de sensations, elles ne sont pas moins violentes. Je reviens. Il fallait sans doute que votre tendre Rédempteur vous dit : Plongez-vous, enfants que j'ai rachetés de mon sang, plongez-vous dans toutes sortes de péchés ; vivez pour le crime, et non pour la loi ; supposez les maximes de Sybaris aux préceptes de l'Evangile ; chantez les hymnes de Babylone plutôt que les cantiques du Calvaire; couronnez-vous plutôt des roses de la volupté que des épines de la croix ; égarez-vous dans ces abominations que j'ai frappées de mes foudres ; forgez-vous de nouvelles prostitutions pour m'irriter davantage encore; enlevez-moi mes amis ; séduisez, s'il est possible, mes élus. Ah ! je serai toujours assez content, quand vous me rapporterez un cœur trop énervé pour respirer les feux d'une conversion sincère ; quand je recouvrerai une âme qui n'aura plus assez d'ardeur pour mériter mon amour ; quand vous m'offrirez des hommages trop froids pour exciter des sentiments de bonté ; quand vous embrasserez la pénitence, parce que vous n'avez plus de jours à consacrer aux plaisirs et plus de santé pour fournir à leur épuisement. Que penseriez-vous de votre Dieu, Messieurs, si vous pouviez lui prêter ce langage? C'est cependant le ton que tout pécheur présomptueux donne aux réflexions de cet Etre suprême. Dans la supposition, notre Dieu, je vous prie, serait-il équitable, serait-il digne de voir de pieux pénitents gémissant sur les marches de son sanctuaire? La vertu la plus pure, vertu toute récompensée qu'elle est par ses fruits, aurait-elle des motifs de constance assez forts pour la ranimer contre les contradictions et les blasphèmes de l'impie? Je dis donc, pécheurs insensés, dans le temps où vous solliciterez sa miséricorde, il ne sera plus touché de vos pleurs. Pourquoi? C'est que vous serez un nouveau Judas, qui, après avoir livré le sang du juste, après avoir rebuté un pardon qu'il pouvait encore obtenir, finit par un repentir qui n'est qu'un désespoir. C'est que vous serez un autre Ananie, que le souffle de l'esprit tout-puissant pulvérisa pour jamais : pour tout dire, c'est que l'impie qui n'a pas écouté la voix de son Dieu, qui a négligé les avertissements de son Dieu, qui a résisté aux empressements d'un Dieu, qui n'a pas voulu de la grâce que lui présentait la miséricorde d'un Dieu, ne peut pas recueillir quand il lui plaît, et comme il lui plaît, les bienfaits d'un Dieu. Lorsqu'il voudra le chercher, il ne le trouvera pas; lorsqu'il voudra aller à lui, il ne sera pas reçu; lorsqu'il viendra pleurer à ses pieds, il ne sera pas exaucé, parce que la miséricorde d'un Dieu n'exclut pas les arrêts de sa justice. Tout au contraire, donnez-moi ce pénitent plutôt lassé de ses crimes par tendresse et par componction que par l'âge et par le dégoût; je le conduis avec confiance au trône de mon Dieu, parce que je sais que sa justice ne tarit pas la source de ses miséricordes, parce que je sais que ce sont de tels pécheurs qu'elle attend avec bonté, qu'elle reçoit avec amour, auxquels elle pardonne sans réserve.

PRIÈRE.

Immense, divine, riche et puissante miséricorde ! souffrez que nous admirions vos soins généreux. Souffrez que nous nous récriions sur votre étendue et sur vos bienfaits avec un des héros de vos bontés? *Quam magna misericordia Domini!* (*Eccli.*, XVII.) Tendre miséricorde ! ne vous lassez pas. Vous trouvez des ingrats ; il est encore des cœurs sensibles ; poursuivez, appelez les premiers. Rassurez et consolez les seconds. Défendez les uns et les autres des justices de l'Eternel. Qu'ils ne les éprouvent ni dans cette vie ni dans l'autre. Qu'ils deviennent tous également dociles à vos ordres, soumis à vos exhortations, empressés pour vos faveurs. Que le nuage de l'iniquité ne leur cache pas ici-bas vos merveilles. Que le voile de la colère ne les sépare pas du séjour de gloire qui retentit de vos grandeurs. Puissiez-vous, éternelle miséricorde, ne trouver jamais de chrétiens qui résistent à vos douces impulsions ! Dispensez vos dons avec plénitude, avec abondance ; que nous en goûtions les prémices sur la terre ; qu'ils soient un gage assuré des couronnes et des faveurs qu'elle nous réserve dans l'éternité. *Amen.*

SERMON XVIII.

SUR LA PROVIDENCE.

Unde ememus panes ut manducent hi? (*Joan.*, VI.)

Où trouverons-nous des pains pour suffire à cette multitude?

Partout, dans toute circonstance, dans toute occasion, l'Evangile nous offre Jésus-Christ occupé de l'auguste ministère qu'il est venu remplir sur la terre. Ministère de puissance et de bonté, ministère de vigilance et de charité, ministère d'obéissance et de bénignité, ministère de grandeur et de dignité, ministère d'amour et de consolation, ministère de tendresse et de réconciliation. Aujourd'hui ce divin Maître manifeste dans le plus grand jour les soins, les empressements, les précautions de son officieuse providence. Une multitude a tout quitté pour écouter ses oracles, a négligé les besoins les plus pressants pour se nourrir de ses paroles ; il voit cette foule affaiblie, épuisée, languissante ; il s'attendrit, il ne pense plus qu'à soulager des besoins qui sont devenus pressants, qu'à précipiter les moyens de rétablir les forces de tant de milliers d'auditeurs ; il intéresse ses apôtres à partager avec lui sa sollicitude, sa compas-

sion : *Unde ememus panes ut manducent hi?* Reconnaissez ici, mes chers frères, l'ordre, l'harmonie, le miracle de la providence éternelle sur tous les hommes. C'est une des précieuses leçons que nous fait nôtre Evangile. Avec quelle magnificence, quelle sagesse, quelle intelligence n'a-t-elle pas disposé tout ce qui regarde nos besoins, notre utilité, nos agréments? Avec quelle prévoyance, quelle immensité, quelle opulence, quelle fertilité ne ramène-t-elle pas chaque jour tout ce qui peut concourir à notre gloire, à notre félicité? Malgré cette admirable et constante économie d'un Dieu, j'entends presque à tout moment des plaintes, des murmures, des invectives, des blasphèmes contre cette adorable providence. Quelle injustice! Quelle ingratitude! Quelle impiété! Je vais faire sentir davantage cette audacieuse iniquité. Mon plan sera pris des pensées d'un de nos plus grands docteurs sur cette matière. Nous n'avons pas droit de nous plaindre de la providence; c'est une de ses réflexions : elle sera le sujet de ma première partie. C'est la providence qui a droit de se plaindre de nous; autre réfléxion : sujet de ma seconde partie. Instruire sur les profusions de la providence à notre égard, corriger nos infidélités envers la providence, dessein digne d'un orateur chrétien; il ne l'est pas moins de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Entrons d'abord en matière, mes chers frères. Les détails sont trop intéressants pour les retarder. La providence veille sur le petit comme sur le grand; sur le pauvre comme sur le riche; sur le pécheur comme sur le juste : nous n'avons donc pas droit de nous plaindre de la providence. La providence veille sur nos jours, sur notre entretien, sur nos plaisirs : nous n'avons donc pas droit de nous plaindre de la providence. La providence veille sur nos cœurs, sur nos esprits, sur notre fin : nous n'avons donc pas droit de nous plaindre de la providence. Enchaînons ces grandes vérités; tâchons de les suivre avec assez d'ordre, de précision, de netteté, de recueillement, pour nous instruire et nous apprendre à rougir de nos murmures, de nos impatiences, de nos révoltes, de nos insultes contre la divine providence.

La providence, comme dit le Sage, marche à ses fins du pas le plus rapide, le plus constant, le plus décidé; elle dispose ses ressorts avec une sagesse, une suavité, une force qui détermine toujours des succès. Elle veille sur le petit comme sur le grand; sur les jours des uns et des autres; sur le cœur de chacun d'eux. Illustres du siècle, votre naissance, vos noms, vos dignités, vos titres, votre puissance, votre élévation, votre gloire, qu'est-ce que tout cela, si l'œil suprême se ferme sur vous? Je sais que devant l'Eternel tout cet appareil n'est qu'un peu de fumée, qui viendra tôt ou tard se dissiper au trône de ses jugements; dans l'estime des hommes, c'est un éclat, le plus souvent éclat perfide, qui procure autant de jaloux que d'admirateurs. Je demande : vous soutiendrez-vous dans cette splendeur qui, la plupart du temps, vous fait tant d'ennemis, si la providence vous abandonne? Depuis que vous êtes au monde, vous avez sans doute vu tomber plus d'un Aman; n'en seriez-vous pas un à votre tour, si l'intelligence souveraine qui conduit les événements n'amenait sans cesse ceux qui vous favorisent, vous agrandissent et vous soutiennent? Vous qui, dans un état de modicité, ne recueillez votre pain que par une continuité de travaux, d'agitations, de fatigues, si la providence ne vous animait pas, ne vous consolait pas, ne vous bénissait pas, ne seriez-vous pas opprimés à tous les instants sous le fardeau de vos accablements, de vos inquiétudes, de vos amertumes? Il n'y a que la sagesse unique qui décide, dans ses conseils, les conditions, les rangs, les distinctions, les abaissements, les fortunes; qui puisse vous garantir de ces envies, de ces ambitions, de ces exagérations qui concentrent le désespoir, et servent souvent à punir ceux qui se méfient de cette adorable providence. L'expérience le vérifie dans mille occasions; le sommaire de vos réflexions, le résultat de vos combinaisons ne vous fourniront jamais de quoi vous dédommager de vos chagrins, de vos tracasseries, de vos sollicitudes, de vos besoins. Que feriez-vous tous, grands ainsi que petits, si la providence ne s'occupait pas sans cesse de la conservation de vos jours? Puissants de la terre, votre somptuosité viendrait bientôt échouer dans la poussière du tombeau de vos ancêtres; ils étaient, ils éblouissaient, ils ne sont plus; vous vivez, vous représentez plus qu'eux; on vous oublierait peut-être encore plutôt qu'eux. Faibles du monde, une famille, une épouse, des enfants, des pupilles, perdraient bientôt l'espoir qu'ils attachent à votre activité, votre courage, votre industrie. On l'a répété mille fois devant vous; mille fois vous vous l'êtes redit à vous-mêmes : nous sommes des roseaux fragiles, le vent le plus faible peut nous briser dans un moment. Notre vie tient au fil le plus délié; des dangers nous environnent de toutes parts; des accidents sans nombre peuvent nous traduire du séjour des vivants dans la sombre demeure des morts. Nous sommes aujourd'hui; demain existerons-nous? Nous l'ignorons pleinement. La jeunesse, la force, la santé ne sont pas des agents assez indépendants pour nous assurer contre la mort. Il n'y a donc que l'Arbitre suprême, cet Arbitre à qui n'échappe pas le plus léger soupir de notre vie, qui puisse nous garder des craintes, des surprises et des périls qui nous assiégent. Nous ne sommes donc qu'autant que celui qui nous a formés sans nous étend sur notre existence les biens de sa providence, comme sur le peuple de son amour, le tendre troupeau de ses pâturages : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos. Nos autem populus ejus, et oves pascuæ ejus.* (*Psal.* XCIX.) Adorable providence de

mon Dieu! vous veillez aussi sur nos cœurs. Sans l'enchaînement, les liaisons, les rapports, les intérêts réciproques que vous avez placés entre nous, que vous réveillez à chaque instant, que vous perpétuez de génération en génération, tous les sentiments seraient bouleversés; tout serait dans ces cœurs pervers, corrompus, gâtés par les suites du péché et la perversité des vices répandus sur la terre, tout serait dans le désordre, le trouble, l'antipathie, la discorde et la combustion. Et tel est le triste spectacle qui se produit souvent sous nos yeux par ceux qui pervertissent les impressions, les nœuds, les relations, les similitudes qu'une providence compatissante inspire et fomente encore dans nos seins. Si l'impie, qui s'autorise à nier la providence par la combinaison des revers, des malheurs, des contradictions, des maux, des travers qui désolent l'humanité, veut discuter cette réflexion, elle lui servira peut-être de premier jour pour reconnaître son erreur monstrueuse, et pour se convaincre des obligations essentielles qu'il a envers cette divine providence. Je reviens, mes chers auditeurs. Grands et petits, elle veille sur vous. Grands, si vous êtes fiers, durs, arrogants, immiséricordieux, sensuels, voluptueux, vous abusez des bienfaits de la providence : ou elle vous privera de ses faveurs ici-bas, ou l'anathème prononcé contre les ingrats s'aggravera sur vous dans les siècles de l'éternité. Inférieurs, si vous êtes impatients, envieux, inquiets, mécontents, murmurateurs, indociles, blasphémateurs, elle ne vous bénira pas dans cette vie : au sortir d'un exil dont vous aurez irrité les chagrins par d'injustes aigreurs, vous serez pour comble maudits dans l'autre monde. Grands et petits, la providence veille sur vos jours : ***Pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter est illi cura de omnibus.*** (***Sap.***, VI.) Si vous ne marquez pas à toute heure votre reconnaissance, votre soumission, votre amour, vous manquez à votre Dieu, votre père, votre ami, votre bienfaiteur; vous serez punis de cette noirceur. Grands et petits, la Providence veille sur vos cœurs; si vos cœurs ne lui consacrent pas les plus authentiques monuments de tendresse, attendez-vous à toute la rigueur des justices éternelles.

Continuons de reconnaître ses merveilles; elles sont toujours multipliées; elles se succèdent sans relâche, et nous ne les admirons pas. Le spectacle nous est devenu familier : il ne nous touche plus. Il n'en est cependant pas moins magnifique, et nous devenons tous les jours plus coupables. La Providence veille sur le pauvre comme sur le riche; elle pourvoit à l'entretien des uns et des autres; l'esprit des uns et des autres entre dans l'ordre de ses miracles. Rien de si beau, Messieurs, que les tableaux variés que nous expose le Prophète, de l'amour, des soins, de l'intelligence de la providence suprême par rapport à l'indigent. Le moindre des désirs du pauvre est senti par le souverain modérateur de toutes choses : il reçoit ses soupirs dans son sein; l'infortune a des droits nécessaires sur son cœur : il est attentif aux cris du malheureux; il les exauce avec complaisance dès que la soumission et la patience les élèvent à son trône : ***Desiderium pauperum exaudivit auris tua.*** (***Psal.*** X, sec. Hebr.) Son œil ne se ferme jamais sur ces hommes de calamités et de misères, qui détrempent le triste pain dont ils se nourrissent de larmes plus tristes encore; qui sèchent de pleurs brûlantes les lèvres qui engloutissent le rebut de nourriture que la dureté leur dispense à regret : ***Oculi ejus in pauperem respiciunt.*** (***Psal.*** IX.) Que cette providence, prodigue de ses dons, veille sur le riche, je n'en veux d'autres preuves que l'oracle du Sage. C'est la main de l'Eternel, dit-il, c'est sa bénédiction qui répand les biens, les richesses, la prospérité, les fortunes, les trésors. C'est elle qui distribue les héritages, la fertilité, l'abondance, les domaines. C'est elle, en un mot, qui crée le riche, soit en le faisant naître au milieu de l'or que ses pères ont amassé, soit en lui donnant l'industrie de le recueillir à pleines mains : ***Benedictio Domini divites facit.*** (***Prov.***, X.) Si cette main bienfaisante se ferme, les ressources de l'opulent se tarissent : le voilà confondu dans la classe de ces hommes qu'il écraserait, s'il osait, avec aussi peu de scrupule qu'il brise le faible vermisseau qui ronge la fleur chérie de ses magnifiques jardins. Cette infatigable providence veille à l'entretien des uns et des autres. Les somptuosités, le luxe, les pompes, les parures, les délicatesses, les sensualités que nous voyons éclore chaque jour, varier chaque jour, nous disent assez qu'elle a placé dans toutes les parties du monde, dans les différentes organisations du globe, tout ce qui peut non-seulement fournir à notre subsistance, mais encore tout ce qui peut concourir à satisfaire la variété de nos goûts, de nos désirs, de nos appétits, de nos élégances; enfin tout ce qui peut prêter aux caprices mêmes du riche. L'ingrat abuse de tant de gratifications par les excès dont nos yeux sont incessamment frappés : lorsqu'il en sera châtié, ce n'est pas à cette adorable providence qu'il devra s'en prendre, c'est à la monstrueuse profanation qu'il fait de ses présents. Il devrait se rappeler à tous les instants que cette inépuisable providence, qui veille avec plus d'égards encore sur le pauvre que sur lui, s'est reposée sur l'opulent de certains détails, par rapport aux nécessités de l'indigent; qu'il n'est, selon l'expression de saint Augustin, qu'un économe à qui la providence a confié le ministère de pourvoir à la subsistance, au soulagement, au bien-être de l'indigent : ***Dives propter pauperem.*** Elle veille aussi, cette providence toute sage, sur l'esprit des uns et des autres. C'est sa profonde et prévoyante vigilance qui persuade au pauvre cette patience, cette douceur, qui lui commande ces réflexions de calme et de résignation qui font la paix et la sécurité du

riche. C'est elle qui rappelle à celui-ci que toute son opulence n'est qu'une ombre que le Seigneur peut dissiper aussi rapidement que l'aurore d'un beau soleil dissipe les ténèbres des nuits les plus sombres. Elle inspire à l'un la pensée de mériter, par des disgrâces qu'il ne s'est peut-être pas attirées. Elle enseigne à l'autre les moyens de se fonder, par ses biens, des tabernacles permanents dans le ciel. Voilà bien des titres pour exciter la confiance, les hommages, la gratitude et les respects de tous. Riches! si vous ne faites servir votre abondance qu'à nourrir votre orgueil, à flatter vos passions, à protéger le vice, à décourager la vertu, à pallier l'injustice, à séduire l'innocence, à corrompre la candeur, à payer vos égarements, à remplir vos ambitions, à faciliter vos débauches, à voiler vos hypocrisies, à scandaliser par des ostentations de vanité : riches! cette providence, qui ne perd pas de vue vos démarches, vos actions, vos velléités mêmes, vous réserve à l'accomplissement des anathèmes que notre divin Maître a tant de fois prononcés contre les riches prodigues pour eux-mêmes, avares pour les bien-aimés de son père. Pauvres! si vous ne vous pénétrez par des consolantes vérités que cette tendre providence s'empresse de vous offrir à méditer; si votre état vous rebute sans cesse ; si votre condition vous dégrade à vos propres yeux; si vous ne rampez que parce que le glaive de la justice humaine est levé contre les voies d'iniquité, de trahison, de méchanceté, que vous voudriez employer pour sortir de l'indigence ; si vous croyez en adoucir les peines, en soulager les oppressions, en vomissant chaque jour des calomnies, des médisances, des horreurs contre le prochain, des outrages, des imprécations contre l'Eternel; en exhalant des vapeurs de rage contre l'un et l'autre, jamais, non, jamais vous ne serez du nombre de ceux que Jésus-Christ appelle heureux parce qu'ils souffrent. Point de consolations pour vous sur la terre, encore bien moins dans l'éternité. Vous aurez rendu votre sort mille fois plus déplorable ici-bas : il ne cessera que pour vous ouvrir une carrière de malheurs que vous n'aurez plus l'espérance de voir finir.

Voici, mes frères, de nouveaux caractères de magnificence, d'égards, de vigilance de cette providence sainte en faveur des humains : elle étend ses attentions sur le pécheur comme sur le juste; sur les plaisirs de l'un et de l'autre; sur la fin de celui-là comme sur celle de celui-ci. C'est pour les uns comme pour les autres qu'elle a placé dans le ciel ces brillants phénomènes qui nous sont toujours nouveaux, toujours nécessaires ; que nous revoyons périodiquement avec un agrément toujours sensible, un profit toujours réel et toujours frappant : *Qui solem suum facit oriri super bonos et malos.* (*Matth.*, V.) C'est elle qui rassemble autour de nous tout ce qui peut contribuer à la félicité de tous les êtres raisonnables. C'est par elle que les vents respirent pour notre service. C'est par elle que la terre se couvre de cette verdure agréable qui flatte également nos yeux et notre odorat. C'est par elle que cette terre porte mille sucs épurés dans les semences et les plantes nécessaires au soutien de nos jours, à l'harmonie de notre santé. C'est elle qui a placé sur les arbres de nos possessions, de nos jardins, des milliers de concerts presque invisibles qui nous éveillent au lever de l'aurore par la mélodie la plus ravissante et la plus naturelle. C'est par elle que les saisons s'enchaînent et se succèdent, et nous comblent, chacune à leur tour, de biens, d'avantages, de présents, qui nous deviennent chaque année toujours plus précieux, toujours plus désirables, toujours plus touchants. C'est elle qui nous ménage, dans chacune de ces saisons, des jouissances d'autant plus délicieuses qu'elles sont plus innocentes et plus pures. C'est elle qui fleurit l'une, qui échauffe l'autre, qui nous prépare par les fraîcheurs de la troisième aux glaces, aux frimas, aux rigueurs d'économie de la dernière. C'est elle qui a peuplé les airs, les forêts et les mers de millions de créatures toutes variées dans leur nature, leur genre, leur espèce, et qui semblent autant formées pour notre amusement, notre plaisir, que pour manifester l'infinie puissance du Créateur. C'est elle qui a caché dans les entrailles de la terre ces minéraux, ces sels, ces végétaux que l'industrie des hommes a découverts ; que leur étude et leur intelligence ont appliqués à notre utilité, à nos agréments, à notre gloire et à des usages plus précieux encore. Enfin, c'est elle qui dirige dans nos veines cette douce chaleur, cette circulation salutaire, et dans tout notre composé ce concert de parties, ce rapport de fonctions qui réalisent une force, une vigueur, sans lesquelles tous les autres biens ne nous toucheraient que très-faiblement. Elle veille encore, cette unique providence, avec une tendresse toute particulière, sur la fin de tous les mortels. Elle a mis à la portée du pécheur, comme du juste, tout ce qui est de nécessité pour le salut : La religion, ses secours, ses grâces, ses sacrements; les biens qu'elle promet ; les châtiments dont elle menace dès cette vie même; la doctrine qu'elle prêche, la morale qu'elle enseigne, les préceptes qu'elle impose, les devoirs qu'elle prescrit; les bons désirs, les inspirations saintes, les exemples d'édification, les leçons de la conscience, la pensée de la mort; l'intime conviction de l'immortalité de l'âme, la considération de l'éternité, la répartition d'une béatitude immense, ou des malheurs les plus terribles par un Dieu qui ne serait plus équitable, s'il n'avait pas des récompenses pour consoler la vertu, des vengeances pour châtier l'iniquité. Tels sont les moyens toujours présents, toujours à notre portée, dont la providence de mon Dieu se sert, soit à l'égard du pécheur, soit à l'égard du juste, pour conduire l'un et l'autre à la fin

heureuse à laquelle nous sommes tous appelés en naissant. J'entends l'incrédule s'inscrire en faux contre cette immuable providence. L'impie prend son texte des désordres qui troublent la terre, pour soutenir sa thèse aussi dangereuse que criminelle ; selon lui, du moins, le nombre des méchants ne serait pas si grand, si l'œil de l'Eternel était ouvert sur tout ce qui se passe dans le monde. Je réponds à l'incrédule qu'il n'y a qu'une ignorance grossière, un fanatisme outré, un libertinage monstrueux, ou bien un désespoir de salut qui puisse attribuer à un hasard aveugle et impuissant tout ce qui se passe depuis l'origine des siècles. Je réponds à ce raisonneur, aussi impudent que peu philosophe, qu'il ne peut avoir une idée de ces désordres dont il se plaint, sans avoir en même temps l'idée d'une sagesse qui dirige, qui gouverne, qui règle invisiblement tout ce qui n'est pas dans le bouleversement et la confusion. C'est la pensée de saint Chrysostome; et ce raisonnement, malgré l'incrédule, malgré son opiniâtreté, le force à l'aveu formel d'une providence. Je réponds encore avec saint Augustin que le mélange des bons et des méchants est une preuve de la providence, puisqu'elle en est une économie; qu'elle permet un assemblage, qui paraît du premier abord si disparat, si odieux, par des vues toutes sages et profondément réfléchies. Qu'une pareille répartition, comme le prouve l'expérience, sert à faire rentrer le pécheur en lui-même, à le rappeler à ses devoirs, à le remettre sur la voie de justice et de religion ; qu'elle n'est pas moins utile au juste dont elle exerce la patience, et à qui elle fournit mille occasions d'épurer sa vertu, de multiplier ses mérites. Vous, pécheurs ; vous, justes, adorez la conduite, les desseins, les ressorts de cette divine providence. Recueillez ce que je viens de dire; réfléchissez-y dignement. Vous serez certainement convaincus que nous n'avons aucun droit de nous plaindre de la providence. J'ai ajouté que c'est cette ineffable providence qui a droit de se plaindre de nous et de nous châtier : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Nous manquons à chaque instant très-outrageusement à la providence, Messieurs. Elle nous trouve à toute heure déclarés contre ses vues, ses plans, l'ordre, la règle, les dispositions qu'elle arrangerait partout si nous étions plus dociles à ses inspirations, plus soumis à ses volontés, plus tranquilles sur ses décrets. La providence a donc droit de se plaindre de nous et de nous châtier. Nous nous rendons chaque jour plus indignes de ses prévoyances, de ses faveurs, de ses grâces, de ses dispensations, de ses bienfaits. Elle a donc droit de se plaindre de nous. Chaque jour nous voit plus coupables des égarements les plus honteux, des résistances les plus criminelles, des insultes les plus extravagantes, des accusations les plus impies envers cette divine providence. Elle a donc les droits les plus incontestables de se plaindre de nous. Le développement de vos injustices à son égard vous fera peut-être craindre son abandon, ses foudres, ses malédictions. Si c'est une crainte qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous change, je ne regretterai pas d'avoir entrepris de la faire naître. Nous irritons la providence par l'extravagance de nos désirs, par l'inutilité de notre vie, par les désordres de notre conduite. Chrétiens ! elle a donc bien droit de se plaindre de nous ; elle peut donc nous châtier sans que nous ayons la moindre raison d'en murmurer.

L'enchaînement harmonieux de tout ce qui existe depuis tant de générations ne peut être que la combinaison sublime d'une providence supérieure à tout. Le hasard, la fortune, divinités encensées par l'aveugle paganisme, accréditées de nos jours par la philosophie de l'impiété, ne sont que des mots qui prouvent bien la folie de l'esprit humain lorsqu'il s'écarte des principes connus, clairs et reçus; qui ne prouveront jamais qu'il n'y a pas une sagesse éternelle qui préside à tout ce qui se passe dans l'univers. Je demande simplement au contradicteur de la providence de peser sérieusement cette subordination de naissance, de fortune, d'états, de conditions, de richesses, de commandements, qui se présente parmi les hommes; cette association toujours subsistante, toujours nécessaire de tous les individus du composé ; leurs devoirs mutuels, leurs relations communes, leurs besoins respectifs, leur dépendance naturelle. Qui refusera de reconnaître dans ce tableau les arrangements d'une providence qui veille sans interruption sur nous et pour nous, refusera de céder aux lumières du bon sens, à la logique de la saine raison. Si tous étaient riches, une orgueilleuse inaction circulerait bientôt partout. Cette terre si fertile, si riante, ne serait bientôt plus qu'un désert affreux qui dévorerait ses malheureux habitants. Si tous étaient puissants, le glaive de l'avidité, de la fureur, de l'ambition, de l'injustice, de la jalousie, inonderait bientôt tout l'univers de sang. Le plus fort ou le plus traître n'étendrait le sceptre de sa domination que sur des potentats qui mineraient sourdement les degrés de son trône pour l'écraser à son tour. Si tous étaient pauvres, à qui pourrait-on confier ses agitations et ses peines? Ce soulagement si doux au malheureux lui manquerait. Avec qui se consolerait-on de ses maux? Chacun aurait assez des siens propres à pleurer. Quels secours pourrait-on implorer pour adoucir ses calamités? Personne n'aurait de sources à ouvrir pour les faire cesser. Où puiserait-on du courage pour s'accoutumer à se courber, sans désespoir, sous le fardeau de ses amertumes? Tous ivres de nos afflictions, celles des autres seraient un songe pour chacun de nous. Immense Providence, vous avez tout prévu; vous ne cessez pas de pourvoir à tout ; in-

grats que nous sommes, malgré ses bontés, nous l'irritons à tous moments par l'inconstance et la bizarrerie de nos désirs. Une présomption infatuée d'un prétendu mérite cherche à s'élever au-dessus des bornes que la Providence a mises à chaque condition et aux progrès de certains particuliers. Le grand voudrait voir tous les hommes à ses pieds ; il ne peut soutenir qu'un Mardochée ne plie pas sous le poids de ses dignités. L'opulent veut étancher à chaque instant la soif de l'or qui le consume. L'artiste veut éclipser tous ses compétiteurs; le magistrat disposer à son gré de la forme et des maximes du gouvernement; le commerçant engloutir toutes les spéculations qui font la fortune de ceux-ci, la prospérité de ceux-là; le marchand envahir sur son voisin le débit qui soutient sa famille avec gloire, et fait fleurir sa maison avec éclat; le littérateur détourner à son concurrent les protections qui le produisent, et font accueillir ses talents. Dans les conditions médiocres vous entendez tous les jours mille souhaits, tous plus insensés les uns que les autres. Ce sont mille combinaisons qui ne seraient que ridicules, si elles ne s'exprimaient pas à toute heure par des emportements contre l'obscurité dans laquelle on est né, et dans laquelle on se voit contraint de rester. L'un se croit assez d'intelligence, de politique, de prudence pour régir les rênes de l'Etat. L'autre pâlit sur des projets qu'il prépare au ministre, qui rit de sa manie et le laisse extravaguer dans son néant. Celui-là voudrait ce rang, cette dignité, ce cordon, ce titre pour paraître, pour briller, pour faire du bruit sur la scène du monde. Celui-ci se contenterait de cette place, de cet emploi, de cette charge pour faire d'un fils qu'il chérit trop l'idole des hommages et des respects de ceux qui sont aujourd'hui ses égaux. En un mot, dans quelque position qu'on se voie, on est toujours fort au-dessous du mérite et de l'esprit dont on se flatte, et toujours très-certainement fort au-dessous de ses vœux. C'est ainsi que chacun attente à renverser l'ordre de la Providence; que chacun se rend coupable envers la Providence ; que chacun semble prendre à tâche de s'attirer les châtiments de la Providence. Insensés ! ce prétendu bonheur dont vous vous faites un fantôme si doux, un songe si magnifique, deviendrait peut-être l'époque des plus grands malheurs et d'une chute éclatante, si vos désirs étaient remplis. Dieu permet quelquefois que les illusions de grandeurs, les chimères d'élévation se réalisent pour punir l'homme de ses révoltes contre sa providence. Quelle félicité que celle dont jouit un parvenu de cette espèce ! C'est un serpent domestique qui ronge son âme, dit saint Augustin, qui l'imbibe si profondément de tous les poisons de l'ambition la plus insatiable, la plus hautaine, qu'on travaille le plus souvent, sans succès, à contenir et à étouffer ses efforts : *Nihil infelicius felicitate peccantium, qua mala voluntas quasi hostis interior roboratur*. D'où je conclus que l'ardeur de nos désirs, la rapidité de nos désirs, la soif insatiable de nos désirs est un premier bourreau à qui la Providence abandonne le premier châtiment de nos prévarications. Nous en avons un exemple bien clair dans les vengeances dont l'Eternel punit les infidélités des Hébreux. Une de celles que le prophète regarde comme la plus triste pour eux, c'est le mépris d'un Dieu qui les laisse en proie à la folie, à l'impudence, à l'erreur de leurs désirs : *Dimisit eos secundum desideria cordis eorum.* (*Psal.* LXXX.) Vivez tranquilles et contents, chrétiens, dans l'état où la Providence vous a placés : c'est le moyen de jouir un jour des délices de l'héritage dont le Seigneur a privé Juda.

N'irritez pas cette divine Providence par l'extravagance de vos désirs. Ne l'irritez pas par l'inutilité de votre vie. Notre première destination en naissant est celle du travail, des fatigues et de l'action. C'est l'apanage que nous tenons de notre premier père. Il fut pécheur pour lui, il le fut pour nous; son arrêt fut notre sentence. Son crime nous a passé; l'anathème s'est étendu jusqu'à nous. Comme lui, ce n'est qu'au prix de nos agitations, de nos empressements, de nos soins, de nos veilles, de nos opérations, de nos sueurs, que nous devons recueillir le pain qui nous nourrit : *In sudore vultus tui vesceris pane.* (*Gen.*, III.) Tel fut le décret prononcé contre Adam et sa postérité. La Providence a mis à notre portée tout ce qui peut adoucir le sort des infortunés descendants du premier criminel. Elle apprit à l'homme à faire servir à ses agréments, à ses plaisirs, à ses délassements mêmes, tout ce qu'il rassembla dans les premiers temps avec tant de peines pour sa subsistance et son entretien. Les expériences de nos aïeux nous éclairent tous les jours, et chaque jour cette tendre Providence nous facilite des découvertes, des travaux, des opérations qui allégent la pénitence dont nos pères furent d'abord comme accablés ; elle ne nous dispense cependant pas de cette activité qui leur fut imposée dès le principe. Nous allons donc directement contre ses lois, si nous consumons dans l'oisiveté des jours que nous devons passer à remplir ses desseins. Est-elle obligée de multiplier à chaque instant les miracles pour pourvoir à ce qui nous est nécessaire, tandis qu'elle nous fournit tous les moyens d'opérer nous-mêmes des prodiges pour nos besoins ? Je vois naître entre les mains d'un million d'hommes laborieux la subsistance d'un peuple de familles. Je vois la sage industrie s'éveiller avant l'aurore, pour se conformer à la destination de la Providence, et s'arracher à la destinée de dévorer le pain du véritable indigent. Je vois un monde d'ouvriers courbés sous le poids de la chaleur et du jour, verser le soir avec joie dans les mains de la femme forte le fruit de leur travail, pour nourrir des enfants qui les bénissent,

et se les proposent déjà pour modèles. Je vois des bons cœurs, des âmes charitables déterrer l'inaction involontaire et timide, pour lui payer au double quelques instants d'un ouvrage agréable et facile : *Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.* (*Matth.*, XX.) Nous n'avons donc aucun droit de nous plaindre de la Providence; nous accumulons sans cesse les raisons qu'elle a de se plaindre de nous. Non-seulement elle nous a ménagé toutes les occasions qui peuvent nous faire fuir l'oisiveté qu'elle condamne; elle attache de plus à ces occasions tout ce qui procure le bien-être, le soulagement, et même les douceurs et les aisances de la vie. Ces hommes lâches, qui se complaisent dans une misère crapuleuse, déguisée sous le nom de pauvreté, qui n'ont d'autre vacation que celle de retracer de porte en porte le tableau de leurs infirmités imaginaires pour s'approprier les bienfaits de la compassion, qui croupissent dans une fainéantise dont ils ne s'éveillent chaque jour que pour extorquer des aumônes qu'ils consument le soir dans la débauche; ces hommes sont donc du nombre de ces rebelles insensés dont parle le Sage, de ces infâmes que la Providence ne juge plus dignes de ses regards, qu'elle laisse proscrits dans la chaîne d'aveuglements dont ils se sont liés eux-mêmes; qui ne lui appartiennent plus que par l'endroit des châtiments, parce qu'ils s'égarent sans cesse des voies qu'elle leur ouvre, des sentiers qu'elle leur commande de suivre : *Vinculis tenebrarum compediti, fugitivi divinæ Providentiæ jacuerunt.* (*Sap.*, XVII.) Vous sentez, mes frères, que je ne comprends pas au rang de ces inutiles criminels ceux que des revers imprévus, des désastres non mérités, des révolutions cruelles, des événements de pertes, des chocs de disgrâces, forcent de chercher les réduits les plus obscurs pour y cacher leurs douleurs, leurs calamités et leur honte. Je ne range pas non plus dans cette classe ceux que le fardeau de l'âge, celui des maladies, la triste privation de quelque partie essentielle au travail, mettent au point de ne pouvoir suffire par eux-mêmes à la conservation de leurs jours; c'est à de pareils infortunés que je dis que le riche doit son attention, ses services, ses bontés, sa compassion, son opulence. C'est à cette intention que le Seigneur l'a départie, qu'il l'a recelée dans ses coffres, tandis que d'autres ne trouvent dans les leurs que le vide de l'indigence ou l'écoulement du malheur. Rechercher ces affligés avec soin, les découvrir avec joie, les soulager avec tendresse, les consoler avec affection, leur épargner le sentiment de leur humiliation, leur faire goûter celui de l'amitié, rejeter sur ses empressements les secours qu'on accorde à de vrais besoins; voilà, mes frères, le travail du riche, son devoir, son obligation, la tâche que la Providence lui a marquée. C'est de la sorte qu'elle lui fournit, qu'elle lui fait renaître à tous les instants des circonstances heureuses de se conformer à la sentence dévolue contre tous les enfants du premier péché. C'est ainsi que les uns et les autres entreront dans les vues de la divine Providence. Le riche fera profiter le pauvre du patrimoine dont il est libéralement comblé. Le pauvre craindra de se rendre indigne des libéralités de cette auguste Providence, en se livrant aux charmes insidieux d'une vile oisiveté. Celui-ci cherchera dans une activité réveillée par le souvenir d'Adam, de son crime, de sa punition, un entretien honnête et proportionné. Celui-là secondera par sa présence, animera par ses récompenses des travaux qui ne doivent pas rester sans salaire; enfin, ces impotents incapables du moindre effort répareront leur impuissance, en bénissant les ressorts de la Providence, en portant au trône du Tout-Puissant le nom précieux du charitable opulent. Ainsi tous, profitant à l'envi les uns des autres de la facilité de se rendre agréables à cette tendre Providence, n'auront rien à redouter de ses châtiments.

Hélas! Messieurs, cette morale n'est pas, par malheur, celle du plus grand nombre de ces hommes dont je viens de parler. Les uns manquent à la Providence par mollesse et par sensualité; les autres par effronterie et par lâcheté. C'est donc bien à tort que vous vous plaignez, mauvais chrétiens, chrétiens infidèles; c'est bien plutôt à elle à se plaindre de vous et à vous livrer aux justices d'un Dieu. Ce n'est pas assez pour vous de l'insulter par les désirs les plus extravagants, par l'inutilité la plus sordide, vous l'irritez encore par les désordres d'une inconduite monstrueuse. Comment osez-vous donc prétendre qu'elle vous distribue tous les avantages que vous lui demandez avec tant d'instances et d'assiduités? Votre fortune tourne mal, vos affaires dépérissent, vos projets échouent, votre crédit chancelle quelque temps, bientôt il tombe, vos protecteurs vous abandonnent; vos sociétés vous écartent, vos amis vous quittent, vos liaisons vous craignent, vos revenus se dissipent, vos fonds s'épuisent, vos débiteurs vous manquent, vos ressources se tarissent, vos ennemis vous calomnient, votre famille vous insulte, et peut-être vous méconnaît; une épouse vous déshonore, des enfants vous maudissent; le produit de vos veilles devient la proie du malhonnête homme à qui vous l'aviez confié; votre splendeur s'évanouit, votre santé s'altère; des maladies d'aigreur, de mélancolie, de misère, viennent se joindre à vos autres malheurs; il ne vous reste bientôt plus que le souvenir de ce que vous fûtes, et le regret accablant de ne l'être plus. Raisonnons un moment, mes chers auditeurs: ces revers chagrinants, je veux en convenir, sont-ils une épreuve de la Providence pour vous ménager des couronnes plus glorieuses dans l'éternité? Il ne vous est pas permis de vous plaindre : vous acquérez des titres infaillibles à ses fléaux, si vous

l'outragez par vos impatiences et vos murmures.

Examinez-vous bien, mes chers frères; ces révolutions douloureuses ne sont-elles pas aussi une punition anticipée des désordres de votre conduite, de vos profusions par exemple, de vos libertinages, de vos mollesses, de vos imprudences, de vos entêtements, de vos préventions, de vos étourderies, de vos avarices, de vos trahisons, de vos duretés pour le pauvre, de vos infidélités dans le commerce, de votre mauvaise foi dans vos entreprises, de votre légèreté dans vos paroles, de votre indifférence pour vos proches, de vos ingratitudes pour vos bienfaiteurs, de vos brutalités avec ceux qui vous environnent et vous servent, de vos négligences avec Dieu, de vos tiédeurs pour son service, de vos indolences pour ses biens, de votre opposition pour ses grâces, de vos mépris pour ses oracles, de vos inconstances pour la vertu, de vos éloignements pour la vérité, de vos confidences avec les ennemis déclarés de notre foi? Si le trait part de vos iniquités, bénissez la Providence qui vous prodigue tant de facilités de les réparer. Le prophète Ezéchiel nous enseigne que l'homme charnel et grossier reçoit souvent sur la terre la juste rétribution de ses égarements : la Providence rassemble sur la tête du pécheur le nuage épais de ses funestes déréglements : la foudre du Seigneur gronde dans cette sombre vapeur: elle tombe quelquefois pour corriger, et souvent pour confondre et pour punir : *Viam eorum super caput eorum reddam* (*Ezech.*, XI). Si votre indocilité se révolte contre de semblables épreuves, de pareilles justices, si ces coups salutaires ne vous amendent pas, tremblez des éclairs qui viendront fondre sur vous du trône des jugements éternels. Vous vous plaignez de la Providence, messieurs: ah si vous consultez les différents passages de votre vie, c'est bien elle qui a tout le droit de se plaindre de vous. Est-ce que de nos jours le christianisme n'est pas totalement défiguré par ses propres enfants? Nos mœurs, notre piété, nos observances, notre fidélité, nos pénitences, notre humilité, nos jeûnes, notre austérité, nos adorations, notre simplicité, nos espérances, notre charité, approchent-elles de ce que nous entendons dire des chrétiens fervents qui nous ont précédés? Nous prendrait-on pour les serviteurs du même Dieu, du même sanctuaire, les nourrissons de la même doctrine, les dépositaires des mêmes préceptes? Si on nous comparait avec eux, quel ignominieux tableau de corruption nous aurions à placer à côté de l'héroïsme de toutes les vertus! Quelle atrocité de crimes dans tous les Etats! Du potentat au sujet, du faible au puissant, du savant à l'ignorant, tous semblent s'envier l'infraction de la loi, se disputer le bouleversement de notre morale, et conspirer contre les dogmes sacrés que tant de grands génies ont défendus et adorés : *Omne caput languidum, a planta pedis ad verticem non est sanitas in eo.* (*Sap.* I.) Convenez donc, Messieurs, que la divine Providence a tout sujet de se plaindre de nous. Si elle frappe quelques justes pour les épurer, pour les rendre plus dignes de salut, ses coups peuvent sans injustice tomber sur des milliers d'entre nous, pour la venger de nos indignités. Elle veille sur le petit comme sur le grand, sur le pauvre comme sur le riche, sur le pécheur comme sur le juste; elle ordonne de tout ce qui peut assurer notre félicité, et dans le temps, et dans les siècles futurs. Peu touchés de tant de bontés, nous l'irritons par l'extravagance de nos désirs, par l'inutilité de notre vie, par les égarements de notre conduite. Heureux si nous reconnaissons nos erreurs, et nous faisons, par notre soumission, le droit de chanter ses miséricordes dans l'éternité.

PRIÈRE.

Seigneur! vous qui mettez l'ordre et l'harmonie dans le ciel et sur la terre, qui réglez d'une sagesse toujours infinie, toujours égale, tout ce qui est au-dessus de nous, tout ce qui nous environne; vous dont l'adorable immensité fait le bonheur du céleste séjour, l'ornement et la gloire du lieu de notre exil : ***Deus qui cœlestia simul et terrena moderaris;*** écoutez les vœux que je vous offre aujourd'hui pour chacun de mes semblables et pour moi: mettez, ô mon Dieu! mettez dans nos cœurs toute la soumission, tout le respect, toute la résignation, ainsi que toute la reconnaissance que nous devons à votre suprême Providence. Qu'on n'entende plus parmi nous ces plaintes, ces murmures qui la déshonorent. Qu'on voie disparaître ces désordres qui l'offensent, et encourrent ses châtiments. Que chacun de nous dans son état adore les desseins de cette précieuse dispensatrice, et ne songe qu'à remplir fidèlement ses vues. Qu'elle soit toujours notre lumière, notre conseil. Qu'elle nous serve de guide dans nos démarches, de protectrice pour parvenir au séjour de vos récompenses. *Amen.*

SERMON XIX.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Hoc dixerunt parentes ejus, quoniam timebant Judæos. (*Joan.*, IX.)

Ses parents parlaient de la sorte, parce qu'ils craignaient les Juifs.

Craindre les hommes plus que Dieu, c'est se préparer bien des chagrins sur la terre, et de plus grands encore dans l'éternité. Craindre les hommes plus que Dieu, c'est se mettre dans le cas d'agir contre les impulsions de sa conscience, les sentiments de son cœur. Craindre les hommes plus que Dieu, c'est se jeter dans l'esclavage de la servitude et de la bassesse. Craindre les hommes plus que Dieu, c'est s'ôter toute émulation pour le bien qu'on aime peut-être, et prendre des engagements pour le mal qu'on déteste. Craindre les hommes plus que Dieu, c'est réprouver les inspirations

saintes de celui-ci, pour s'associer à la malice de ceux-là. Craindre les hommes plus que Dieu, c'est, comme les parents de l'aveugle-né, mesurer ses paroles, ses discours, ses réponses sur les principes, les idées, les erreurs, les maximes, les haines, les jalousies, les impressions de ces hommes qu'on redoute : *Hoc dixerunt parentes ejus, quia timebant Judæos.* Je viens de tracer, mes chers frères, les écarts du respect humain ; je vais tâcher de vous faire redouter ceux qu'il cause tous les jours parmi nous, soit dans l'ordre de la religion, soit dans celui de la société. Le monstre le plus impudent, le plus tyrannique, le plus funeste, c'est un de ceux qui rencontrent le plus d'insensés qui le flattent et le caressent. Que de chrétiens affectent les tons, les dogmes, la doctrine d'un monde qu'ils regardent comme un vil usurpateur, pour se concilier son estime qu'ils méprisent, sa considération qu'ils regardent comme une folie, ses caresses dont ils connaissent le péril ; qui se séparent d'un Dieu dont ils adorent intérieurement les merveilles, parce qu'ils veulent tenir aux Juifs perfides qui les désavouent ! *Hoc dixerunt parentes ejus*, etc. Tels sont ceux que je veux instruire à braver les préjugés du respect humain. Je dirai qu'il cause les plus grands maux dans la religion : sujet de la première partie. J'ajouterai qu'il empêche les plus grands biens dans la religion : seconde partie. C'est une illusion dont le chrétien ne suspecte pas assez la malice : c'est une illusion dont il ne prévoit pas assez les dangers. Images à rapprocher de votre attention pour votre avancement spirituel.

PREMIÈRE PARTIE.

Le christianisme s'occupe sans cesse à lever tous les obstacles qui s'opposent à ses progrès : ils subsistent malgré sa tendre vigilance, son travail infatigable : ils sortent de son propre sein ; ses propres enfants deviennent ses plus grands ennemis. A qui la faute, mes frères ? Les secours de la religion sont-ils trop faibles ? Le chrétien est-il trop lâche à s'en servir ? Notre loi est trop pure, trop sainte, trop étayée, pour manquer des forces qu'elle doit administrer. C'est à l'infidélité du disciple de Jésus-Christ qu'il faut s'en prendre, des erreurs qui renaissent trop souvent du milieu des vérités les plus éclatantes et les mieux constatées. L'un des plus redoutables et des plus puissants adversaires de notre culte, c'est le respect humain. Tyran des mœurs, de la conduite, des démarches, des expressions mêmes de l'homme, il le séduit, l'engage, l'entraîne, et tôt ou tard le perd. Les égarements qu'il produit parmi les disciples du sanctuaire sont affreux. Il apprend à préférer les hommes à Dieu. Il conduit à pécher avec connaissance et réflexion. Il enfante des crimes dont l'idée seule eût fait horreur avant sa séduction. Ce ne sont là que des prémices de sa méchanceté. Donnons-en le détail pour prévenir contre ses surprises.

Dès votre entrée dans le monde, mes chers auditeurs, on s'est empressé de vous attacher à nos mystères, de vous associer au sang de Jésus-Christ, de vous consacrer à nos autels. Dans cet instant de gloire, vous avez signé des engagements avec votre Dieu. Engagements sacrés, qui sont les mêmes pour toutes les conditions et tous les états. Engagements décidés qui deviennent pour vous de toute observance, dès que le premier rayon de votre raison commence à se développer. Engagements de bonheur qui vous attachent le Seigneur, comme ils vous lient à cet Etre suprême. Engagements solennels, qui vous imposent la douce loi de travailler à votre félicité. Engagements jurés pour vous, pris si formellement pour vous, que vous ne pouvez les rompre sans vous afficher comme le parjure le plus criminel et le plus effronté. Engagements, dont par malheur le respect humain sait trop vous instruire à briser les chaînes. Dans le code d'un Dieu, je lis des préceptes à suivre, des obligations à remplir, des devoirs à embrasser, des épreuves à subir, des vertus à pratiquer, des oracles à méditer, un salut à consommer. Je vois dans le respect humain un séducteur adroit et rusé qui s'emploie à déconseiller cette précieuse morale. Le monde, voilà son mot décisif ; le monde ; ses jugements, ses calomnies, ses satires, ses plaisanteries ; ce sont là les coopérateurs dont il se sert pour faire oublier au chrétien le Dieu qui lui parle et qui le commande. Plus sage, plus pieux, je dis même plus philosophe, Paul était bien au-dessus de l'inconséquence avec laquelle un monde imbécile tranchait sur sa conduite : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer.* (I *Cor.*, IV.) Prenez, mes chers frères, le Docteur des nations pour maître. Croyez-moi, le respect humain ne vous donnera jamais que de damnables leçons. Soyez de fervents conservateurs des vœux de votre baptême. Qu'auriez-vous à craindre ? La critique exhalera ses froides saillies ; que vous importe ? c'est une faible fumée qui se dissipera bientôt en l'air sans exciter le plus léger orage. On notera votre christianisme de lâcheté, de crainte, de pusillanimité, de fanatisme, d'une éducation mal digérée, de caprice peut-être. Dites, comme Saül, aux hommes charnels et grossiers qui veulent faire de l'esprit à vos dépens : Vos décisions sont en pure perte : elles ne font que glisser sur mon esprit ; elles ne prendront pas davantage sur ma conduite ; *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer.* Que nous ayons du moins la consolation de rencontrer quelques bons chrétiens qui s'opposent au torrent dans lequel le respect humain enveloppe le plus grand nombre. Oui, cette femme serait modeste, si elle ne redoutait pas les fades excursions qu'on fera sur sa décence et sa pudeur. Ce jeune homme serait religieux, s'il ne craignait pas les malignes épithètes de son ami libertin. Cet homme de commerce serait droit, si des associés peu scrupuleux ne faisaient pas l'histoire du jour des traits de sa bonne foi. Tel

irait plus souvent recevoir dans le tribunal de la pénitence le droit de participer au festin du tabernacle, s'il pouvait s'aguerrir sur les dérisions d'une société qui se glorifie de tout, excepté d'être chrétienne. De quel nom, je vous prie, dois-je caractériser des craintes si déplacées? Votre état vous en fait-il une bienséance? Est-ce une contrainte que vous vous êtes imposée en formant des liaisons? J'apprécie votre conduite d'après l'Evangile; je démêle avec horreur que le respect humain la décide. La créature s'érige un trône dans votre cœur, à côté de celui de l'Eternel: insensiblement elle empiète sur son domaine; bientôt souveraine seule, ses lois prépondéreront sur celle d'un Dieu que vous devriez écouter seul. Avec quelle amertume, mes chers frères, il se plaint de l'indigne association que vous osez faire: *Cui assimilastis me?* (*Isa.*, XL.) Quoi, un faible mortel que mon souffle peut anéantir, qui n'est que parce que j'ai voulu, qui disparaîtra au moindre signe de ma volonté, qui me doit tout, et qui me trahit, qui ne veut que vous faire participer à ses torts envers moi, cet ingrat peut me disputer un seul moment votre tendresse, votre attachement, balancer l'amour et l'affection que vous me devez? Quelle étrange proportion présumez-vous de rapprocher? *Cui assimilastis me?* Tremblez, chrétiens, que ces reproches ne soient les préliminaires de la haine de votre Dieu. Israël ne les méprisa pas impunément. Je sens parfaitement ce que vous allez me dire, je sens ce qui vous inquiète : ces clameurs qui s'élèveront contre vous, si vous prenez le parti de vous séparer d'un monde volage et peu chrétien, ces discours qu'on tiendra sur votre compte, ces fables que chacun débitera selon qu'il sera affecté, ces mortifications qu'il faudra essuyer aussi souvent que vous retrouverez quelque individu de vos anciennes sociétés. C'est donc le funeste *qu'en dira-t-on* qui retient vos progrès et votre impulsion pour la vertu. Vous n'aurez plus d'amis, plus de liaisons, plus de relations avec tant de personnes qui ne semblaient occupées que de vos plaisirs. Ce n'est pas un mal, vous aurez des rapports avec d'autres qui vous feront comprendre que le respect humain est un mauvais guide; qu'il est bien plus doux d'avoir l'Evangile pour maître; bientôt vous regarderez comme la plus grande gloire, le bonheur de déplaire à des hommes qui n'ont ni respect, ni considération, ni tendresse, ni même de bienséance avez Jésus-Christ : *Displiceamus ergo his quibus displicet Christus.* Du moment où le Seigneur prendra dans votre cœur la préférence qu'il doit avoir sur la créature, vous goûterez cette morale de saint Paulin. Je vous la persuaderai, sans doute, dans l'instant, si vous voulez évaluer intérieurement le monde à ce qu'il vaut. Hélas! faut-il que ses jugements ridicules et bizarres lui fassent tant d'esclaves, tandis que l'amour et l'affection d'un Dieu lui donnent si peu de vrais adorateurs? Respect humain! voilà ton ouvrage. Ce n'est pas le seul mal qu'il cause au christianisme.

Il enhardit à pécher avec connaissance, avec réflexion. Espèce d'iniquité qui se rend bien familière parmi nous, qui n'en est ni moins indigne ni moins noire. Pécher de la sorte, c'est pécher contre l'évidence de sa raison, le ressentiment de son cœur, le cri de sa conscience, le reproche de sa religion. C'est le péché contre l'Esprit saint, c'est le péché contre lequel Jésus-Christ a lancé l'arrêt le plus terrible. C'est à de pareilles horreurs que le respect humain encourage tant de chrétiens. La timide innocence est tous les jours victime de ses impostures et de ses prétentions. C'est avec la candeur la plus touchante que ce jeune homme fait son entrée dans le monde; il sent bientôt qu'il y court les hasards les plus dangereux; le respect humain l'y retient : un ami qui s'est chargé de le rendre aussi voluptueux que lui, aussi pervers que lui, lui fait un monstre des propos méchants, des traits envenimés, des contes qu'on répandra sur sa retraite. Le Prophète lui crie, de la part du Seigneur, de dédaigner de vaines rumeurs qu'on veut lui faire redouter comme un opprobre : *Nolite timere opprobrium hominum.* (*Sap.*, LI.) La voix du ciel n'est pas écoutée, la voix du monde épouvante ce faible disciple de la croix : il aime mieux pécher avec le monde que d'avoir le monde contre lui. Dans ces conventicules irréligieux, plus d'un déplore l'impiété qui s'exprime par sa bouche. Dans ces lieux où la brutalité couvre la nature d'ignominies, combien de jeunes gens détestent l'encens qu'une lâche complaisance les force de brûler à Bélial. Dans ces assemblées où le mensonge s'exerce aux dépens du prochain, combien se reprochent les coups de langue dont ils noircissent cet homme plus malheureux que coupable, et qui sont prêts à récidiver pour plaire au cruel qui le premier a distillé son poison. Dans nos sanctuaires, j'aperçois des chrétiens que la religion amène, que la piété prépare à nos mystères: j'étais pénétré de leur recueillement, je suis effrayé de la facilité que je leur vois à entrer dans les distractions de celui-ci, dans les légèretés de celui-là ; à se prêter à ce tumulte de politesses qu'on pardonne dans les cercles, qui ne peut être qu'indécent aux pieds des autels. Que dira-t-on si je ne suis pas comme les autres? Question facile à résoudre. Les bons chrétiens seront vos admirateurs, les gens de bien vos panégyristes : ceux qui ne sont pas tout à fait séduits par le respect humain deviendront vos imitateurs. Que vous importe le jugement des autres? Faut-il que la crainte injuste de leur déplaire vous fasse participer à leur iniquité? Après tout, qu'avez-vous à redouter? Votre front est armé du signe auguste du salut; si vous n'en rougissez pas, le monde apprendra à vous respecter sous ce sceau précieux : vous jouirez en paix de la gloire d'être initié à l'immortel sacrifice qu'il annonce, qu'il exprime, et qu'il remet sans cesse sous nos yeux : *Quid*

times fronti tuo, quem signo crucis armasti? Tel est l'argument dont se sert saint Augustin pour réveiller et pour soutenir votre courage. Une timide lâcheté sera bien plus pernicieuse pour vous que quelques mauvais propos d'un mondain, qui ne cherche qu'à fatiguer votre piété pour l'éteindre. D'un côté, un monde qui abuserait de votre complaisance pour vous rendre à chaque moment plus captif, qui profiterait de votre faiblesse pour rendre vos chaînes plus tyranniques, plus pesantes; qui se ferait de vos condescendances des titres pour exiger chaque jour davantage. De l'autre part, un Dieu qui vous punirait d'avoir dégradé les sentiments qu'il a mis dans votre cœur, les lumières dont il a enrichi votre raison, les témoignages qu'il élève dans votre conscience, les connaissances dont il a partagé votre âme; un Dieu qui vous confondrait avec l'incrédule dans ces abîmes de feu qu'il n'ouvre que pour y précipiter les victimes de sa fureur: *Timidis et incredulis, pars illorum in stagno* (*Apoc.*, XXI); des devoirs aussi pressants, aussi saints que ceux du christianisme; des menaces aussi réelles, aussi terribles que celles des pages sacrées: ces mobiles ne seront-ils pas assez puissants pour écarter à tout jamais les préjugés iniques que la frayeur du monde, le respect de ses discours, vous ont malheureusement inspirés? Pour qui l'Etre suprême vous a-t-il placés sur la terre? Serait-ce pour vous asservir aux caprices de ce faible mortel, dont vous redoutez si vivement la censure? Eh non, mes frères, non; il vous a mis au monde pour l'aimer, le servir, le glorifier; pour vous procurer, par l'accomplissement de ses préceptes pendant votre vie, la certitude de le posséder après votre mort. C'est donc à lui seul que vous devez répondre: c'est à lui seul que vous devez compte de votre conduite, il est seul votre Juge; toute autre balance que la sienne ne doit ni vous inquiéter ni vous distraire de vos devoirs. Ce que déciderait un premier venu sur un procès qui vous est de toute importance vous toucherait très-peu. C'est de celui qui tient le sceptre de la justice que vous attendez la décision de votre sort. Eh! pourquoi voulez-vous constituer cet homme, qui ne peut absolument rien pour votre félicité, l'arbitre des conditions dont elle dépend? Partage-t-il donc avec un Dieu le pouvoir qui doit vous absoudre ou vous condamner, vous punir ou vous trouver innocent? Ouvrez les yeux sur l'imprudence, disons mieux, sur la folie qui vous exagère si vivement les jugements des hommes, et les égards qu'on leur doit. En fait de mœurs, de vertus, de religion, les principes du monde sont des ténèbres qui détournent du vrai, parce que la multitude les suit par respect humain. Prenez pour loi de vous singulariser de la multitude en dépit du respect humain. Ce n'est pas lui qui doit vous inspirer des terreurs: ce sont les ravages qu'il cause depuis tant de siècles, qui doivent vous épouvanter. C'est lui qui conduit à pécher avec réflexion, avec connaissance. C'est lui qui pousse à accumuler des crimes dont l'idée seule eût donné de l'horreur avant ses séductions.

Quel triste ensemble d'iniquités enfantées par ce monstre, et consignées dans nos livres saints! Quels fastes d'infamie n'aurions-nous pas à placer à côté de ce recueil, à ne remonter simplement qu'à l'époque de ce siècle. C'est par respect humain qu'Aaron érige un veau d'or au milieu du peuple d'Israël, et que Marie se prête aux hommages sacriléges de ce peuple inconstant. C'est par respect humain que Coré, Dathan et Abiron ne veulent pas reconnaître la mission de Moïse, le sacerdoce de son frère, et forcent le Ciel à prouver l'un et l'autre par le prodige le plus terrible pour ces rebelles. C'est par respect humain que Saül épargne un roi anathématisé par l'Eternel. C'est par respect humain qu'une épouse, fière de son rang, insulte à la sainte allégresse de David devant l'arche du Seigneur. Pour quel affreux forfait le respect humain n'arme-t-il pas la main de ce prince! C'est par respect humain que tant de monarques de Juda, adorateurs constants du Dieu de Jacob, laissent subsister ces hauts lieux où le peuple allait si souvent cacher son idolâtrie. C'est par respect humain que le scribe et le pharisien montrent les dehors du tendre agneau, tandis qu'ils recèlent dans l'âme la fureur sanglante du loup ravissant. C'est par respect humain que Pierre désavoue par serment le maître qu'il avait juré de suivre jusqu'au tombeau. C'est par respect humain que le gouverneur de Jérusalem signe l'arrêt de mort du Juste, que sa conscience lui commandait de sauver. Voilà des traits bien odieux. Je reprends au christianisme: je puis en rassembler de tout aussi noirs. Interrogez le secret de ces hommes trop fameux, dont le nom et les erreurs vivent encore: consultez pourquoi ils ont déchiré le sein de leur propre mère, désolé la religion, bouleversé ses autels, ensanglanté ses sacrifices, armé tant d'hommes du glaive du fanatisme, abreuvé leur terre du sang de ses citoyens. Le respect humain a levé le premier étendard: l'œil du fanatisme ne les démasqua pas dans le temps; la postérité les juge aujourd'hui. Je redescends à notre siècle: quels progrès plus marqués encore du respect humain? Voyez ces impies qu'il agenouille devant le tabernacle d'un Dieu qu'ils insultent au fond de leurs cœurs. Voyez ces sacriléges qu'il fait prendre place à cette table sainte, dont la pénitence et l'amour doivent seuls faire les honneurs. Voyez l'avarice sordide résoudre sous ces voûtes sacrées les problèmes de larcins qu'elle calculerait dans un cabinet ténébreux, si le respect humain ne la forçait de minuter ses crimes dans le lieu saint. C'est ce monstre avéré, qui rend cette jeune personne si recherchée dans ses parures, si indécente dans ses ajustements, si imprudente dans ses plaisirs, si licencieuse dans ses expressions, si étourdie dans sa conduite: parce qu'elle craint la dent satirique

d'une amie qui n'a pris dans le monde que par ces singuliers écarts. On ne compte plus, du moins presque plus, d'épouses occupées d'un époux qui les chérit, retirées dans leurs ménages, dociles à la voix de leurs devoirs, constantes dans leurs travaux, sensibles à ceux d'un chef qui veille à la prospérité d'une maison; consolant ses fatigues par ses tendres caresses qui redoublent l'attention et le courage. Pourquoi, mes chers frères? C'est que cette nouvelle connaissance qui n'a que le monde en tête, la dissipation pour principe, et peut-être une passion illicite pour conseil, se joue chaque jour des remords et des scrupules de celles qui ne lui ressemblent pas. Ces hommes, si pleins de probité dans les premiers jours de leur commerce, n'eussent jamais adopté les réticences, les équivoques, les mensonges, si la langue de la duplicité, de la fourberie ne les avait pas décidé à outrager la simplicité, la bonne foi, la candeur. Voilà le respect humain triomphant, mes frères, et une partie de nos crimes. En voici la sentence : elle est austère, mais elle est proportionnée. Jésus-Christ lui-même l'a prononcée. Vous rougissez donc devant les hommes de le reconnaître pour votre docteur, votre modèle, votre législateur, votre Christ. Ah ! mes frères, il rougirait devant son Père de vous reconnaître pour ses amis, ses héritiers, ses enfants : *Qui me erubuerit coram hominibus, hunc erubescet Filius hominis* (*Luc.*, IX); vous n'osez vous courber sous le joug de ses commandements, de sa doctrine, de ses vérités. Un jour viendra, jour terrible pour vous, où vous serez séparés du précieux troupeau de ses disciples, pour être agrégés au nombreux et infâme collége de ses ennemis. Le feu de la justice, qui se peindra dans ses yeux et sur son front, sera le signal d'une colère que vous ne pourrez plus balancer, d'une vengeance qu'il ne sera plus en votre pouvoir d'échapper : *Hunc erubescet Filius hominis, cum venerit in majestate sua.* (*Ibid.*) En est-ce assez pour vous apprendre à résister de toutes vos forces aux dangereuses suggestions du respect humain? Si vous teniez encore au christianisme par quelques liens, vous n'auriez pas besoin d'autres tableaux. Je n'ai cependant encore offert qu'une partie des bouleversements odieux dont il est la source et le propagateur. J'ai de nouveaux travers de sa part à vous faire connaître, à vous démasquer. Il enfante les plus grands crimes, il apprend à pécher avec réflexion, à préférer la créature au Créateur. Tels sont les maux qu'il introduit. J'ai tâché de vous en inspirer de l'horreur. Voyons maintenant les grands biens que cet injuste dominateur empêche dans la religion. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien de plus consolant pour le christianisme que de voir son sanctuaire baigné des larmes du pécheur pénitent. C'est un spectacle d'allégresse pour le ciel même : notre divin maître nous en est garant. Ce pécheur rendu à la vertu, toujours vrai dans sa douleur, toujours fidèle à son amour, toujours ferme dans le bien, comble de gloire sa pieuse mère, qui n'a menacé ses crimes que pour le faire recourir à sa tendresse : tous ses enfants réunis par la charité, tous dociles à sa voix, tous soumis à ses oracles, tous occupés de l'affaire de leur salut; voilà pour l'épouse de Jésus-Christ le point de vue le plus délicieux, le sentiment le plus doux. Or, mes frères, ce sont précisément ces avantages si désirables dont le respect humain prive notre sainte religion. Le respect humain est le plus grand obstacle à la conversion du pécheur. C'est le contradicteur le plus formidable de la persévérance du pécheur converti. Ce n'est encore là qu'une trahison qui retombe sur le particulier. J'ajoute donc, pour tous en général, le respect humain est le plus grand ennemi que nous ayons contre nos projets de sanctification. Ceci vous importe à tous et demande toute votre attention.

Le pécheur n'a pas lieu de se plaindre qu'il ne trouve aucun moyen de conversion à sa portée. Tout parle à ses yeux, tout retentit à ses oreilles de la nécessité de ne pas retarder son retour à Dieu : les livres saints, les ministres de la divine parole, la catastrophe de ce libertin expirant dans la chaleur de sa débauche, le spectacle d'un autre mourant dans toutes les frénésies du plus horrible désespoir, les représentations d'un ami pieux, les pleurs d'une tendre épouse, les prières d'une famille chrétienne, l'éternelle séparation d'un compagnon de plaisir moissonné par l'impitoyable mort à ses côtés; tableaux frappants! le pécheur est saisi, ses larmes coulent, son émotion est sensible; on croit avoir surpris le moment favorable; on fait accéder ces hommes éclairés qui savent montrer à propos les rigueurs des justices d'un Dieu, les bontés de sa miséricorde. Le pécheur est convaincu, le pécheur est attendri ; le pécheur ne se convertit pas. La raison, mes frères? Quel funeste empêchement retarde donc les mouvements précieux qui s'agitent dans son cœur; quelle puissance tyrannique étouffe donc la pressante effervescence de son repentir? Le respect humain, mes chers auditeurs; ce pécheur infortuné s'est fait le plus affreux fantôme des histoires qui vont se répandre sur sa conversion. De quel insupportable ridicule il sera couvert parmi ces hommes dont la basse industrie n'a que trop souvent corrigé la fortune, parmi ces calculateurs adroits qui déjà ont dévoré le plus clair de ses domaines, de ses biens, de la subsistance d'une nombreuse famille. Sous quelles couleurs on va le crayonner, parmi ces calomniateurs dont la langue, aussi méchante que saillante, faisait le plus grand amusement. Dans ces réduits obscurs, témoins de tant d'obscénités qu'il n'oserait jamais produire à la lumière, où il n'a pour confident que des cœurs aussi pervers que

le sien, pour amis que ses corrupteurs ou ses indignes élèves, quelles scènes disgracieuses, quels épanchements fougueux, quels rapports impitoyables, quels détails déchirants, quelles sorties désolantes ne vont pas éclater à son sujet. C'est là ce qui le retient : ainsi, le respect humain le résout à se perdre plutôt pour jamais, qu'à risquer la méchanceté de quelques débordés, dont les propos ne firent jamais sensation parmi les honnêtes gens. Des juges de cette classe ne tiennent qu'à l'iniquité : leurs droits sur nos pénitents ne sont admis qu'aux tribunaux du crime : il est bien glorieux de mériter leur haine et leur critique. Ce sont les décisions d'un Dieu qui doivent tenir au cœur. Celles du libertin ne doivent pas l'affecter; celles du monde ne peuvent intéresser qu'autant qu'elles tombent sur des vices dont le déshonneur est le prix. Pécheur! comprenez dans toute sa force ce que vous dit saint Augustin : vous travaillez à faire oublier vos égarements : que la corruption, toujours mordante, insulte au changement de vos mœurs, à la régularité de votre conduite, à vos progrès dans la vertu, c'est trop peu de ne pas rougir de ses folles impudences; si vous les appréciez, elles sont votre gloire, votre triomphe. *Parum est ut non inde erubescas, nisi etiam et glorieris.* Je conviens que vous aurez à essuyer quelques mauvaises applications qu'on voudra donner pour du génie, quelques fadeurs qu'on osera protéger comme de bons mots, quelques-unes de ces ironies qui ont vieilli dans les ennuyeux recueils contre la piété. Songez que vous avez un protecteur qui vous vengera, un soutien qui vous dédommagera : dans l'instant où l'irréligieux vous ménagera le moins, le Seigneur le citera à son trône; ce sera son tour à être couvert des mépris, des opprobres, des dérisions dont il voulait vous accabler pour anéantir les premières ardeurs de votre heureuse conversion. *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* (*Psal.* II.) Ne craignez donc pas les discours des hommes, et de quels hommes encore? de ces hommes d'iniquité qu'on ne verrait plus dans les sociétés, si le christianisme dont ils sont l'opprobre n'apprenait à les tolérer. L'importance que vous attachez aux misérables clameurs de ces raisonneurs insipides émeut votre sensibilité : si vous cédiez aujourd'hui, lorsque Satan et ses suppôts s'élèveront contre vous, un jour vous regretteriez trop amèrement, trop inutilement de n'avoir pas souffert quelque chose pour la vertu. Vous cachez votre conversion, votre piété : si c'est par économie, pour recueillir vos forces, pour ne pas hasarder une ferveur trop neuve encore, je vous loue, je réponds de la sincérité de votre retour; si c'est par respect humain, si ce n'est qu'en cachette et presque en tremblant que vous vaquez aux bonnes œuvres, je vous demande ce que vous êtes avec tous ces honteux ménagements. Vous n'êtes plus ce libertin du premier ordre, à qui il en coûtait plus d'imaginer des infamies que de les commettre. Vous n'êtes pas non plus un vrai chrétien. Vous déguisez votre repentir avec autant de soin que vous en preniez auparavant à publier vos désordres. Vous n'êtes pas l'ami de Jésus-Christ, le disciple de sa croix : ses adorateurs ne rougirent jamais d'appartenir à l'Evangile, d'être connus pour ses enfants. Pécheurs, dans les heureux moments où ce divin maître vous sollicite et vous appelle, n'écoutez pas le respect humain, si vous ne voulez pas courir à l'impénitence et à l'enfer. Serait-il possible que les rumeurs de quelques forcenés, à qui l'indignité de leurs mœurs a fait perdre tout crédit parmi les gens raisonnables, fussent capables de vous conduire au plus affreux des malheurs? Nos discours, mes frères, ne sont-ils pas plus judicieux que les folles imaginations de leur libertinage? Nous vous exhortons à la vertu, ils vous prêchent la malice; nous vous annonçons la morale d'un Dieu, ils vous persuadent celle du démon. De quel côté est le bon droit? Où est la vérité? Obstacle à la conversion du pécheur, le respect humain est un des plus puissants; c'est un grand bien qu'il empêche. Chaque jour, mes chers auditeurs, il renverse le projet de persévérance du pécheur converti. Ce n'est pas ici une impression outrée ou fausse, c'est un fait malheureusement trop constaté.

Tel a embrassé avec fermeté les rigueurs de la pénitence, a pleuré dans l'amertume de son cœur les égarements dont il s'est rassasié, a conjuré la justice de l'Eternel d'oublier ses outrages, a édifié le sanctuaire par ses pleurs, a suspendu le bras vengeur par ses austérités, que vous avez vu retomber honteusement dans les erreurs funestes qu'il avait abjurées. Par quelle fatalité? C'est le respect humain qu'il a trop consulté. Il a gardé des ménagements où il fallait brusquer : il a temporisé lorsqu'il fallait fuir : il s'est soupçonné des engagements tout à fait étrangers à ceux qu'il avait pris avec Jésus-Christ : il a conservé des mesures avec la réputation de ces hommes qui ne respectèrent jamais la sienne : il n'a pas voulu, par certaines bienséances, se retirer des lieux, des sociétés, des commerces, où il devait retrouver les mêmes séductions, les mêmes corrupteurs, les mêmes idoles : il a craint le vernis qu'il pourrait répandre sur ces êtres si peu dignes de cette délicatesse, par une retraite que sa piété ferait trop remarquer! Il a respiré cet air empoisonné, qui tant de fois a corrompu son cœur; ce n'est déjà plus ce pénitent converti qui nous donnait les plus douces espérances. Il est vrai qu'il a résisté quelque temps, il s'est défendu. Une politesse, un mot, un coup d'œil, une amitié, un reproche, une confidence, une froideur, un silence affecté ont triomphé de ses résolutions; son courage s'est évanoui dans le moment où il se croyait le plus fort : le désespoir de se voir retombé le replonge plus que jamais dans l'abîme dont il se glorifiait d'être échappé :

respect humain, obstacle à la persévérance d'un nouveau converti. C'est une circonstance dans laquelle on ne veut pas se singulariser; cette circonstance amène un crime qu'on eût bien voulu ne pas commettre : respect humain, obstacle à la persévérance du pénitent. C'est un protecteur qu'on veut ménager, on devient le ministre de ses infâmes plaisirs, on en partage avec lui toute la noirceur : respect humain, obstacle à la persévérance de ce pécheur dont nous comptions le retour bien décidé. C'est un parent à qui on doit tout; oserait-on paraître pieux lorsqu'il affiche l'incrédulité, calculer les vengeances d'un Dieu, lorsqu'il se fait un point d'honneur de braver ses tonnerres? On parle comme lui, on raisonne d'après ses jugements, et bientôt, des sentiers de la pénitence et de la ferveur, on entre dans les voies de l'impudence et de l'irréligion avec lui : respect humain, obstacle à la persévérance de ce chrétien qui s'est cru lui-même sauvé du naufrage du péché. Remarquez bien ceci, mes frères, c'est peut-être l'artifice le plus dangereux, le plus adroit que le respect humain sache employer : j'ai été longtemps comme vous, dit-on à ce pénitent baigné de ses larmes : on m'avait épouvanté par des peintures de la mort, de l'enfer, de l'éternité : ces idées m'avaient noirci l'esprit, j'ai pleuré comme vous, j'ai dévoré les austérités ainsi que vous, d'honnêtes gens ont eu la patience de me désabuser, j'ai reconnu qu'il n'était que raisonnable de préférer des jours de délices et d'aisances à des jours de terreur et de gêne: croyez-moi, revenez à votre ancienne façon de penser et de vivre, je veux vous rendre le service essentiel qu'on m'a rendu, c'est à moi à vous procurer des amusements, vous me remercierez bientôt d'avoir échangé vos lugubres pensées contre des images plus riantes, vos craintes frivoles contre les plaisirs les plus animés. De pareils discours sont dans la bouche d'hommes honorés par leurs talents, accrédités par leur esprit, respectés par leur rang. On n'a pas même la force de se dire qu'ils raisonnent faux : que pour trois ou quatre fanatiques qui tiennent ce langage, des milliers d'autres plus éclairés encore, supérieurs en lumières et en sagesse, prêchent une doctrine tout opposée, soutiennent leurs exhortations des preuves les plus graves, des exemples les plus frappants, des témoignages les plus illustres, des faits les plus clairs. Qu'arrive-t-il? On se laisse entraîner : c'est peut-être malgré soi-même qu'on est subjugué : la raison, la conscience, la réflexion répugnent à l'avilissement auquel on va se livrer. Leurs arguments solides ne tiennent pas contre le respect humain : on se perd par respect humain. Quel monstre à combattre! C'est une hydre qui renaît de ses propres défaites. Quel triomphe quand on sait vaincre! Qu'on est puissant contre lui, quand on écoute plutôt la religion et la grâce que les illusions de la chair et du sang! Dites-moi, pécheurs, avez-vous plus de mesures à garder, que cette femme si célèbre dans l'Evangile, par les pleurs qu'elle répandit aux pieds de Jésus-Christ? Avez-vous des engagements plus liés avec le monde? Serez-vous la fable de toute une ville, plus impitoyablement qu'elle ne fut celle de Jérusalem? Elle ne s'occupe pas de ce qu'on pourra dire, de ce qu'on dira : sans respect humain, elle perce une assemblée curieuse et satirique, pour se précipiter aux genoux du divin Maître : sans considération pour les mondains qui partagèrent ses désordres, elle suit ce précieux ami avec autant de constance qu'elle mit de ferveur à le chercher. Pénitents! voilà votre modèle. Encore timides et incertains? Pourquoi donc? Saint Chrysostome me dévoile le secret de votre cœur, et m'apprend en même temps combien le respect humain est fatal. Je sais maintenant ce que vous redoutez, c'est un regard d'insolence de celui-ci; un geste de dérision de celui-là. C'est le propos de malice de celle-ci; c'est le mépris pétulant de celle-là : *Timeo ne deridear, aut contemnar.* Voici ce que vous répond le même docteur; la colère d'un Dieu n'est-elle donc pas plus funeste pour vous que les insultes de quelques insensés résolus de risquer une éternité pour satisfaire leurs passions? Je vois clairement, ajoute-t-il, que vous attachez plus d'amertume à l'effronterie d'un semblable qui n'a qu'une langue envenimée pour plaider sa cause, qu'à la haine d'un Dieu qui peut vous en faire subir les horreurs dans tous les siècles : *Non vis a conservo derideri, sed odio haberi a Domino.*

Encore un trait du caractère du respect humain. C'est le plus grand ennemi que nous ayons tous contre nos projets de sanctification. Nous n'avons tous qu'une même fin, nous devons tous nous proposer le même but. Nés pour glorifier un Dieu dans cette vie, pour le posséder dans l'autre, c'est le point capital auquel nous devons tout rappeler. Notre salut doit être le terme non-seulement de nos réflexions, de nos désirs, mais même de nos moindres mouvements, de nos occupations journalières, de nos soins, de nos arrangements, j'ai presque dit de nos combinaisons; enfin, souffrez l'expression, elle signifie le rendez-vous de toutes nos démarches. C'est la chose essentielle que Jésus-Christ veut persuader à Marthe lorsqu'elle se plaint de ce que la tendre Marie ne partage pas avec elle le trouble, l'agitation, la fatigue du détail domestique : *Porro unum est necessarium* (*Luc.*, X.) Nous avons, dans ce lieu d'exil, tous les moyens d'efficacité pour accélérer cette œuvre importante. La doctrine, la morale du Rédempteur de la terre; ses mystères, ses grâces, ses sacrements, les exemples des saints, les livres où la piété trouve sans cesse de nouveaux aliments à son ardeur; des autels où se réalise chaque jour le sacrifice de notre salut d'une manière qui n'effraye pas nos yeux, et ne peine pas notre sensibilité : des tribunaux où la religion nous appelle, où de tendres pères nous at-

tendent avec patience, nous reçoivent avec amour. En un mot, tant que nous sommes sur la terre, le chemin du ciel nous est ouvert à tous : l'entrée se montre d'abord difficile; la carrière douloureuse à fournir; mais tout s'adoucit bientôt; la bonne volonté soutient le courage : les secours s'enchaînent les uns aux autres pour nous mettre la palme entre les mains. Le respect humain est un monstre qui cherche à nous l'arracher, nous nous efforçons presque en vain de le détruire, il fait chaque jour de rapides progrès parmi un monde de chrétiens. C'est en vain que nous annonçons les indignes terreurs qu'il inspire, comme les causes des chutes les plus promptes et les plus honteuses : *Qui timet hominem, cito corruet* (*Prov.*, XXIX). A tous les instants nous retrouvons des victimes nouvelles attachées à son char, et peut-être enlevées pour toujours au christianisme. Par respect humain nos sacrements ne sont plus fréquentés que rarement : nos solennités sont désertes, nos temples presque des solitudes dans les plus beaux jours, nos mystères n'attirent plus la foule, nos cantiques ne sont plus sur les lèvres d'une multitude, qui compte comme la consolation des travaux de toute une semaine le bonheur de les chanter. Nos discours n'opèrent plus de conversions : nos oracles n'enfantent plus de pénitents : nos bons livres sont sans lecteurs : l'image des devoirs se couvre du voile d'une ignorance affectée : les transgressions se multiplient; les observances déclinent; on se joue de la législation qui les a instituées, de la piété qui les conserve; les scrupules sont étouffés; les soupirs de la conscience anéantis; les agitations du cœur repoussées; les larmes de la componction taries; la sagesse des réflexions étourdie par des idées de mondanités et de plaisirs. En un mot, en matière de salut, les plus grandes contradictions, les omissions les plus criminelles, les infractions les plus odieuses, les dissimulations les plus sacriléges, sont l'ouvrage du respect humain. O vous que ce tyran domine par de frivoles terreurs! voici ce que vous devez craindre : tremblez que le Seigneur ne se venge de votre coupable pusillanimité : craignez qu'il ne vous abandonne tout à coup à cet esprit de malice et de réprobation dont vous semblez adopter aux yeux du monde tous les travers, tous les sentiments, tous les écarts : *Tradidit illos Deus in reprobum sensum.* (*Rom.*, I.) Vous ne seriez pas le premier qu'il eût puni de la sorte. Si nos exhortations ne sont pas assez puissantes pour vous apprendre à triompher des piéges du respect humain, redoutez les malheurs réservés à ses imprudents esclaves. Ce n'est pas pour les chutes qu'il occasionne, que vous devez vous promettre la miséricorde d'un Dieu : il pardonne bien rarement à l'iniquité de propos délibéré, de réflexion : elle est si noire et si peu suivie d'un sincère repentir! S'étudier à plaire aux hommes, c'est trahir ses commandements, ses lois; or de pareils infidèles peuvent s'assurer que la cendre de leurs tombeaux ne sera jamais recueillie pour entrer en partage avec le juste : *Dissipavit Dominus ossa eorum qui hominibus placent.* (*Psal.* XII.) La confusion la plus amère, les mépris les plus cruels seront éternellement leur partage, ce n'est pas moi, c'est l'Esprit saint qui leur promet cet affreux héritage. Le respect humain nous rend donc des enfants d'horreur aux yeux d'un Dieu qui nous fit naître pour nous prodiguer sa tendresse. Détestons donc, Messieurs, détestons un monstre qui apprend à préférer les hommes à Dieu, à pécher avec connaissance et réflexion; qui produit des crimes dont l'idée seule fait frémir avant sa séduction; un monstre, le plus grand obstacle à la conversion du pécheur, le contradicteur déclaré de la persévérance du pécheur converti, l'adversaire le plus décidé des projets de sanctification que nous pouvons tous former; un monstre, par conséquent, l'auteur des plus grands maux, le destructeur des plus grands biens dans l'ordre de la religion.

PRIERE.

Divin maître! vous qui destinez votre haine à celui qui rougira de vous devant les hommes, apprenez-nous à éviter cet accablant opprobre. Faites-nous sentir que les mépris de ces insensés qui cherchent à nous initier à leurs iniquités nous sont aussi glorieux que les vôtres seraient terribles pour nous. Qu'il est beau pour un chrétien de n'avoir de reproches à essuyer de ses frères qu'à raison de son attachement pour vous, pour votre religion, pour vos lois. Bannissez de son âme cette crainte indigne de lui, la crainte des satires et des fables du libertin. Qu'il n'appréhende que le malheur de vous offenser : que le regret de s'être quelquefois éloigné de vous soit le seul sentiment qui le pénètre et l'attendrisse. Qu'aucun respect humain ne dissipe cette pieuse disposition de son cœur. Qu'il ne s'effraye pas des mensonges, des plaisanteries, des fades propos dont le monde cherchera à décourager son ardeur et sa fidélité. Qu'il soit content de déplaire au siècle, pourvu qu'il se ménage votre tendresse et vos grâces pour cette vie, et vos couronnes pour l'éternité. *Amen.*

SERMON XX.

SUR LA CONSCIENCE.

Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum. (*Joan.* VIII.)

Ils prirent donc des pierres pour lui jeter.

Jésus-Christ veut instruire les Juifs, les éclairer, dissiper l'aveuglement de leurs esprits, conjurer l'endurcissement de leurs cœurs, ouvrir leurs yeux à la vérité, les conduire à la connaissance de sa divinité, développer à leur entendement les oracles des patriarches, les paraboles des prophètes, le vrai sens des symboles, leur donner l'intelligence des figures : les Juifs ne répondent à la bienfaisance de Jésus-Christ que par les insultes les plus amères : sa patience, sa [illegible]

ceur animent leur malice: leur emportement, leur jalousie se font des armes de tous ce qui se trouve sous leurs mains: le Sauveur est obligé de se dérober à la fureur qui menace de le lapider : *Tulerunt ergo lapides*, etc. Dans cette scène de fanatisme que nous offre le Juif endurci, il me semble voir, mes chers frères, un chrétien dans la frénésie du péché, s'endurcir contre les lumières que le Seigneur fait luire à son âme. Pécheur insensé qui ne rentre dans sa conscience que pour étouffer ses remords, ou pour y reconnaître de tristes agitations dont il ne veut pas profiter. Je le vois tantôt, rassuré sur le calme de sa conscience, voltiger sans scrupule d'iniquités en iniquités; tantôt, persécuté par les ennemis cruels qui déchirent cette malheureuse conscience, chercher dans l'ivresse du crime une tranquillité qui ne sera jamais que la récompense et le fruit de la vertu. Douloureuse position, funeste partage qui punit l'abus de tant de clarté dont l'Eternel a tant de fois illuminé cette aveugle conscience. J'ose à peine m'expliquer au chrétien de ce caractère, sur ce que je pense de son salut. Le calme de celui-ci ne me rassure pas: l'agitation de celui-là ne m'inspire pas davantage de confiance. Pourquoi, mes chers frères? C'est que la paix de certaines consciences n'est souvent qu'une première punition du Dieu d'équité: première réflexion, première partie. C'est que le trouble de certaines consciences n'est souvent qu'un premier châtiment du Dieu qui punit l'iniquité : seconde réflexion, seconde partie, toutes deux aussi dignes de fixer votre attention que d'exercer le ministère de la chaire.

PREMIÈRE PARTIE.

Examinons un peu, mes chers frères, d'où peut venir la paix de conscience pour certains chrétiens : ce n'est assurément pas de l'amour de la vertu, de la pratique de la vertu : il y a longtemps qu'elle s'est exilée d'elle-même de ces consciences dont je veux parler : le vice s'en est arrogé le domaine; la vertu lui a cédé un empire qu'elle ne pouvait plus conserver. Cette paix ne vient pas du ciel comme un bienfait de sa grâce, une faveur de son amour, une récompence de la piété. L'Éternel réserve des dons si précieux pour ces âmes pures qui n'ont jamais déshonoré sa tendresse. D'où procède-t-elle donc, cette paix, que nous sommes forcés d'apprécier comme le plus grand des malheurs? J'en sais la source, mes chers frères: vous me pardonnerez de vous la découvrir : elle est dans l'égarement de l'esprit, dans la dépravation du cœur, dans cet enchaînement d'iniquités qui se sont succédé avec autant de rapidité que de constance. Elle n'est donc, cette fatale paix, que la première vengeance du Dieu d'équité, qui abandonne le pécheur à toutes les impulsions de son sens réprouvé.

Les premiers pas vers le crime sont payés bien cher par la conscience, comme le remarque judicieusement saint Bernard. D'abord timide, indécise, agitée, scrupuleuse, réservée, elle s'étonne, elle hésite, elle s'effarouche elle tremble : l'entrée du chemin ténébreux qui conduit dans les sentiers de l'iniquité, offre des replis tortueux qui font craindre des embûches d'horreur, des trames de perdition. Le premier péché devient un poids énorme d'amertumes, de chagrins, de regrets ; un fardeau d'inquiétudes, d'anxiétés, de contradictions. Insensiblement on se familiarise avec l'idée du péché, le commerce du péché. Les scrupules s'affaiblissent, les remords s'éclipsent, la conscience s'endort, l'accablement fait place à la joie la plus funeste, à la satisfaction la plus cruelle ; le joug ne semble plus si dur, si pénible : on le porte avec plus d'intrépidité : bientôt il parait léger et gracieux. L'habitude du mal se contracte : les liens se serrent plus étroitement du moment à l'autre. L'aveugle conscience n'y trouve plus qu'un engagement de douceur, de plaisir et de félicité : le temps fuit : l'usage de chaque jour donne de nouvelles forces, prête de nouveaux charmes au vice ; on s'en fait comme une seconde nature, dont on se plaît à applaudir les désirs les plus extravagants ; on les lave de toute teinte d'iniquité, et peut-être parvient-on enfin à leur imposer un masque bien approchant de la vertu, si on ne le prend pas pour la vertu même. Il en a bien coûté pour venir à ce fatal période de paix : il n'a pas moins fallu qu'un esprit de ténèbres les plus aggravées, de déraisonnements les plus formels pour se faire une conscience de calme et de tranquillité, en se souillant de toutes les dégradations du péché. Si vous pouviez vous ouvrir l'âme du criminel, mes chers frères, vous seriez effrayés de l'étonnante révolution qui fut le principe de cette monstrueuse sécurité. Des années entières se sont passées à lutter contre les réflexions de la droiture et de la probité, contre les inspirations du christianisme et de la vertu, contre les lumières de la raison et de la grâce, contre les représentations des préceptes et de la loi, contre les conseils de la sagesse et du devoir, contre les efforts de l'éducation et du sentiment, contre l'avilissement et le mépris de sa propre conduite. Des jours, des nuits ont vu dévorer avec une espèce d'acharnement ces libelles fameux par l'apologie du crime, célèbres par des maximes d'irréligion : des journées précieuses au culte divin ont été spécialement employées à s'aguerrir au milieu de ces sociétés où le libertinage respire à son aise, où l'incrédulité répand ses noires vapeurs sans contradictions; à s'essayer à l'impiété par les saillies les plus indécentes contre les œuvres de la Divinité, les adorations des mortels ; à se persuader que la religion, ses plus saintes pratiques, ses commandements les plus sages, sont le faible des âmes communes, et ne doivent pas captiver des génies d'une certaine célébrité; que l'homme sensé, l'esprit d'une certaine trempe est au-dessus du préjugé qui prêche constamment un Dieu, des autels, des hommages, des mœurs, une

fin depuis la première origine des temps. Telle est la funeste gradation par laquelle un esprit égaré du sentier de la vérité opère dans certaines consciences une paix qui nous paraît mille fois plus affligeante que toutes les terreurs, toutes les perplexités, toutes les agitations que lui ont fait souffrir ses premiers pas dans le crime, ses premiers engagements avec l'iniquité. Le souffle de la malice et de l'erreur a prévalu, comme dit le Sage; les décisions d'inconséquence et d'impiété se sont placées à côté du vrai; bientôt elles l'ont fait disparaître tout à fait: la conscience s'est armée d'un bouclier forgé par la profondeur de sa propre méchanceté, et s'est garantie par ce détestable abri de toutes les alarmes, de tous les troubles qu'excite le plus communément l'association avec le péché: *Hæc cogitaverunt, et erraverunt: excæcavit illos malitia illorum.* (*Sap.*, II.) Si l'impie peut être sincère, il conviendra, mes chers frères, que c'est de la sorte qu'il s'est accoutumé à ne plus rougir de rien; à se faire comme un amusement, comme un jeu de toutes sortes de perversions, de toute espèce de débordements, de tout genre de corruption; à se faire une habitude de gloire, de délices, de plaisirs de son habitude au péché: *Risus illorum in deliciis peccati.* (*Eccl.*, II.) Je reconnais dans ce calme si trompeur la main de vos vengeances, ô mon Dieu! la juste rétribution de cette colère sainte, qui a trop longtemps épargné le criminel qui s'efforçait d'irriter votre patience! Vous avez enivré ces infâmes pécheurs du vin de votre indignation, comme dit votre prophète: ils dorment tranquilles sous le poids d'une conscience surchargée d'horreurs: leur sommeil n'est plus troublé par ces songes aussi salutaires qu'effrayants, qui les éveillèrent dans les premiers jours de leur vie de désordres: vous ne les rappellerez de cette étonnante léthargie que pour les consigner dans ces ténèbres de fureur, plus horribles encore que celles de leur triste repos, et où le doux espoir d'en sortir n'a jamais porté son jour: *Inebriabo eos ut sopiantur, et dormiant somnum sempiternum, et non consurgent.* (*Jerem.*, LI.) Pécheurs calmes et tranquilles au milieu des plus honteuses turpitudes, ce seul tableau, cette seule menace devrait vous faire frémir de la paix que vous sentez régner dans vos âmes. Hélas! peut-être n'êtes-vous pas seulement émus. Vous avez entendu tant d'autres discours plus touchants, sans doute; il ne vous ont pas touché: je tremble que celui-ci n'ait pas plus de succès pour votre bonheur et votre salut.

Je tremble également, mon cher frère, pour la dépravation qui règne dans votre cœur. Son égarement n'est pas moindre que celui de votre esprit, il produit des fruits aussi amers, aussi pernicieux pour vous: vous ne le considérez point sous ce point de vue au moment où je vous parle; un jour viendra que vous en sentirez toute l'ignominie. La paix de votre conscience n'est qu'une paix d'artifice, d'illusion; le charme se dissipera, lorsque votre cœur n'aura plus le temps de se repentir d'avoir concouru à l'indigne repos dans lequel vous vous plaisez, et dont vous avez l'injustice de vous féliciter. Dites-nous, pécheurs, depuis quand est-elle tranquille, cette conscience que vous surchargez depuis si longtemps des travers les plus scandaleux. Vous vous taisez sur l'époque, hé bien! moi, je vais la relever. Hélas! c'est depuis que votre vertu a fait le plus déplorable naufrage dans les flots orageux du péché, de l'instant où chacun de vous a forcé son cœur à dévorer sans crainte, sans répugnance, avec audace, avec voracité, le pain de l'impiété, à boire avec goût, avec raffinement, avec sensualité, ce vin d'iniquité dont parle l'éloquent auteur de la *Sagesse*: *Comedunt panem impietatis, et vinum iniquitatis bibunt.* (*Prov.*, IV.) Elle ne se tourmente plus, elle ne vous déchire plus, elle ne vous importune plus, depuis que ce cœur d'abomination s'est engagé au service des idoles de la terre, depuis qu'il porte les livrées des plus pervers du monde, depuis qu'il a levé l'étendard de la rébellion contre son Dieu, depuis qu'il s'est accoutumé à porter sur les autels de la prostitution ses sacrifices et son encens, depuis qu'il s'est consacré au culte sacrilége de Bélial, depuis qu'il s'est fait un Dieu au gré de ses passions, un Dieu qui ferme les yeux sur les infamies d'Israël, un Dieu qui ne discutera jamais les infidélités de Jacob: *Dixerunt; non videbit Dominus nec intelliget Deus Jacob* (*Psal.* XCIII); depuis qu'il s'est décidé, ce cœur pervers, à regarder les inclinations les plus débordées, les plus monstrueux penchants pour la voix de la nature, les agitations les plus déréglées pour sa loi, les délires les plus honteux pour sa règle, les attachements les plus illicites comme son droit; en un mot, depuis qu'il a pris à tâche d'obscurcir tous les principes d'une jeunesse formée religieusement, pour laisser fructifier les germes empoisonnés du vice, du mensonge et de la dépravation. Tel est, mes chers frères, l'horrible sceau qui a scellé la paix de certaines consciences: il n'y a donc que celles qui veulent prendre avantage du crime, qui puissent s'en glorifier. Quelle affreuse tranquillité! Encore un peu de foi, on préférerait la tempête la plus violente et la plus formidable. De grâce, pécheurs, donnez-vous la peine de compter avec vous-mêmes, en remontant à votre premier hommage à l'iniquité. Rappelez la première transgression importante dont vous eûtes le malheur de vous rendre coupables. Qu'elle fut vivement sentie! que vous étiez inquiets, que vous étiez affligés! Il vous semblait à chaque moment que vos parents, vos amis, vos connaissances, toute la terre devinait votre audace, vous regardait pour vous faire rougir, et vous reprochait tacitement le déshonneur dont vous étiez souillés à vos propres yeux. Seriez-vous aujourd'hui moins criminels, parce que vous êtes plus impies? Etes-vous moins pécheurs, parce que vous êtes plus hardis à commettre l'iniquité? Auriez-vous moins à craindre, par-

ce que votre conscience ne sait plus s'effrayer à l'aspect de l'abomination la plus dissolue? Les vérités qui vous éclairaient dans vos premiers jours de désordres sont dans cet instant aussi pures, aussi intéressantes, aussi solides que jamais : éternelles comme leur auteur, elles sont invariables comme lui. L'incrédulité s'est levée pour corrompre vos cœurs ; vos cupidités se sont bien trouvées de sa doctrine : elle a réussi à vous subjuguer. Les lumières de la religion, de la foi, lui ont d'abord disputé la victoire : elle a triomphé ; votre conscience s'est abandonnée à ce guide perfide ; cette conscience même vous étourdit sur les progrès et les suites de la séduction : vous vous y plaisez, vous l'aimez, vous y vivez dans la plus profonde sécurité. Voilà toute l'histoire de votre malheureux calme, dans l'état le moins propre à tranquilliser, s'il vous restait un peu de cette raison chrétienne qu'on vous montra comme le seul flambeau de l'homme vraiment sensé. Pouvez-vous ne pas envisager ce silence perfide comme la première vengeance d'un Dieu qui vous a si souvent rappelé, si tendrement suivi pour vous conserver pour lui seul? Hors de lui point de félicité digne de ce nom : s'éloigner de ce protecteur bienfaisant, c'est se creuser des précipices dont la main la plus puissante et la plus forte ne pourra jamais vous retirer : *Ecce qui elongant se a te, peribunt.* (*Psal.* LXXII.) C'est l'oracle du monarque-prophète. Pécheurs, ne seriez-vous pas déjà plongés dans l'abîme? Votre conscience ne vous dit plus rien, ne vous reproche plus rien, votre infortune est donc plus que commencée, votre chute roulera chaque jour avec plus de rapidité : où se terminera-t-elle? dans ces prisons de flammes et d'indignation où le souverain Juge réserve le dernier poids de sa colère, où il a résolu l'accomplissement des vengeances qu'il commence actuellement sur la terre, par la sécurité d'une conscience sordidement infectée d'iniquités. Ces principes étaient bien autrefois dans vos cœurs ; un enchaînement de malice vous en inspire d'autres : voudriez-vous nous persuader que le précepteur de toutes méchancetés est un conducteur aussi sûr, aussi judicieux, aussi sage que le docteur de la morale chrétienne et de l'exacte probité? Ne faites pas de vains efforts, ou réservez l'étalage de votre indigne éloquence pour ceux qui se sentent des inclinations aussi perverses que celles que vous voudriez excuser pour n'être pas contraints à vous condamner vous-mêmes.

Examinez-vous sérieusement : ne vous cachez rien : vous serez bientôt à portée de juger que cette paix de conscience dont vous paraissez si rassurés n'est que le partage de vos liaisons suivies, de vos rapports enchaînés avec toutes les espèces de péchés. On ne se porte pas tout d'un coup au comble de la perversion : aussi n'est-on pas tout à coup de sang-froid par rapport aux progrès dans l'iniquité. La marche est d'abord lente, composée, craintive. Le sentier se montre rude, épineux, rebutant. Bientôt les pas deviennent plus hardis, plus vigoureux, plus fermes : la route s'élargit, s'offre semée de fleurs et semble promettre des couronnes au terme de la carrière. Tel un jeune athlète qui commence à essayer ses forces ménage d'abord son courage et son ardeur : les a-t-il assurés par des tentatives répétées, ce n'est plus qu'une succession de victoires dont il signale tous les assauts qui lui sont présentés. Heureux le pécheur si ces exercices dans le crime ne portaient pas plus de préjudice à son âme, que les combats du lutteur n'en portent à sa santé. Je conviens qu'il eut d'abord toutes les incertitudes qui sont si propres à dégoûter du péché. Le premier coup de poignard de l'assassin ne frappe pas d'abord sur un père, sur une mère ; le meurtrier d'Abel n'eut peut-être pas fait d'abord couler le sang de son frère, si d'autres victimes eussent pu aguerrir sa cruauté. On ne veut pas du premier instant être faux dans ses paroles, fourbe dans ses promesses, imposteur dans sa conduite. La dissimulation, le mensonge ont disposé petit à petit à ne plus s'inquiéter de la perfidie, de la trahison. On ne s'était pas proposé, sans doute, de se livrer sans ménagement à tous les excès d'un libertinage outré. On s'est façonné par des fréquentations licencieuses à ne plus avoir de répugnance pour tous les emportements de la brutalité. Dans les premiers jours, on ne pensait pas à périr sa fortune par le jeu. On s'est insensiblement habitué à arracher le pain à sa famille, sans autre regret que de n'avoir plus rien à fournir à la malheureuse frénésie qui a conduit à la ruiner. On n'était rien moins qu'incliné, dans les premières années d'un mariage, à profaner des nœuds si augustes, si sacrés. On s'est familiarisé, par des libertés qu'on croyaient sans conséquence, avec toutes les horreurs de l'adultère et de l'impudicité. La première fois qu'on s'éloigna de nos tribunaux, de nos autels, ce ne fut pas sans agitation, sans reproches, qu'on négligea les grâces qu'on aimait autrefois à y puiser. On s'est endurci de sa propre prévarication : nos mystères n'inspirent plus de ferveur, d'empressements, de désirs : *nescierunt sacramenta Dei.* (*Sap.*, II.) Le bonheur, la consolation, les délices que goûte le juste qui les approche ont perdu toute leur importance, tout leur prix : *neque mercedem speraverunt justitiæ.* (*Ibid.*) La gloire des âmes pures ne paraît plus propre à compenser la fausse paix, les faux plaisirs, la fausse joie qu'on se persuade de ressentir par le silence forcé de la conscience la plus aggravée d'iniquités, la plus abreuvée de dissolutions : *vix judicaverunt honorem annorum sanctorum.* (*Ibid.*) D'abord on n'avait pas cru courir d'iniquités en iniquités sans se rassasier de crime. C'est une arène dans laquelle on s'est si bien exercé, qu'on n'éprouve plus de honte qu'à voir ses malheureux concurrents toucher au but qu'on n'a pas encore passé. C'est ainsi, mes très-chers frères, qu'en enchaînant désordres à

désordres, on endort sa conscience; on la force de savourer un calme odieux qui ne lui laisse d'attendrissement que pour le péché: et c'est ainsi qu'on fait couler à longs flots sur soi le calice des vengeances du Seigneur; ce vin qu'il a mêlé lui-même de toutes les amertumes de sa justice et de sa colère: il le tient à la main; il le distille lui-même: *calix in manu Domini, vini meri plenus misto.* (*Psal.*, LXXIV.) Un pécheur en est arrosé, plusieurs pécheurs en sont arrosés, un monde de pécheurs en est arrosé, dans cette partie de l'univers, dans cette autre, tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre, aujourd'hui d'une manière, demain d'une autre, il dégoutte sur chaque criminel en particulier, sur tous les criminels sans distinction: *et inclinavit ex hoc in hoc.* (*Ibid.*). La lie de ce vin de douleur ne s'épuise pas: cette triste fermentation s'aigrit à chaque moment sur les consciences dont je parle: une ivresse ignominieuse en est le produit: le pécheur ne s'éveillera de cet abrutissement sordide que pour boire à longs traits cette coupe de la plus juste fureur dans tous les siècles d'une éternité: *fæx ejus non est exinanita, bibent omnes peccatores terræ.* (*Ibid.*) Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit, mes très-chers frères, que la paix de certaines consciences n'était rien moins qu'une sécurité de salut pour quelques chrétiens dont elle est le partage. J'ai pu dire avec fondement qu'elle n'est très-souvent qu'une première vengeance du Dieu d'équité, puisqu'elle est très-souvent une fatale production de l'égarement de l'esprit, de la dépravation du cœur, de l'enchaînement de l'iniquité. J'ajoute que le trouble de certaines consciences n'est souvent qu'un premier châtiment d'un Dieu qui punit l'iniquité. Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu punit le pécheur en différentes manières. De même que son amour et sa grâce prennent diverses formes pour se communiquer au bon chrétien, pour faire son bonheur, pour le soutenir dans les épreuves par où il doit passer: sa justice se montre aussi sous des caractères variés pour signaler ses vengeances sur l'impie et les éterniser, si les premières ne le convertissent pas. On peut bien dire des supplices secrets dont l'éternel frappe le criminel ici-bas, ce que dit saint Augustin du feu terrible dont il l'environne dans les enfers. L'action de ces flammes cruelles est du prodige le plus frappant: le châtiment que le pécheur reçoit de ses iniquités, par sa propre conscience, tient du miracle: *Miris sed veris modis.* Le ressentiment de ces crimes est tout à la fois un témoin formidable, un juge irrécusable, un bourreau indéclinable. Dès qu'il est parvenu à certain période de crimes, le trouble de sa conscience n'est plus une faveur de son Dieu, c'est un premier châtiment dont il le punit. Reprenons les désolantes qualités que je donnais dans le moment à cette infortunée conscience. Disons: c'est un témoin qui l'accuse, c'est un juge qui le condamne, c'est un bourreau qui lui fait souffrir les tortures les plus vives. Détaillons.

Je sais qu'il y a des consciences délicates et sensibles que de tristes scrupules agitent et peinent douloureusement. C'est une rose récemment éclose, qui ne tient pas aux épreuves de la brûlante chaleur du midi. Elles sont rares de nos jours, je veux bien l'avouer; il est cependant vrai qu'il y en a. C'est une de ces manières d'être intérieure qu'on peut regarder comme des plus accablantes: c'est une position de calamités et de langueur la plus fatigante et la plus inquiète. Le Seigneur se plaît toujours à consoler ces tendres consciences dès qu'elles sont droites et dociles. C'est alors qu'elles ressentent cette surabondance de délices dont un Dieu de toute magnificence comble les âmes qui souffrent par amour pour lui: David fut le confident de ces bontés attentives de notre commun père. Je ne parle pas ici de ces sortes de consciences, quelque peinées qu'elles soient, ce n'est pas du crime que ressort leur déchirement; c'est la haine du péché, la crainte d'être pécheur qui cause leurs inquiétudes et leur désolation. Quel motif plus noble et plus méritoire? continuons. Je veux démasquer ici ces consciences qui servent de trône à l'iniquité, d'asile à la corruption; ces consciences noircies des flammes de toutes les concupiscences, qui n'eurent presque jamais que les passions pour guide, pour oracle, pour flambeau; ces consciences initiées à tous les mystères du siècle, toujours avides de jouir ici-bas, occupées sans cesse du présent, n'envisageant l'avenir que comme un songe dont il reste à peine la trace la plus légère dans le moment de la mort; ces consciences que le sage peint des traits les plus animés, les plus vifs, les plus fortement dessinés; qui bornent, comme il dit, leur étude, leur science, leurs recherches à réunir toutes les délicatesses de la terre, tous les raffinements du goût, toutes les sensualités de l'odorat, toutes les voluptés qui peuvent réveiller nos différents sens: *Vino pretioso, et unguentis nos impleamus* (*Sap.*, II); ces consciences toujours habiles à persuader toutes les inventions du luxe et de la mollesse. Ces consciences si hardies à excuser aux yeux d'une multitude de chrétiens l'excès des pompes et de l'orgueil, qui se croient très-autorisées à placer sur des fronts qui ne peuvent être mieux embellis que par la modestie, la pudeur, les couronnes de l'indécence, les fleurs de la mondanité, qui s'arrogent le privilége d'arracher le bandeau de la religion, pour y substituer les chaînes séduisantes de la plus élégante vanité: *Non prætereat nos flos temporis: coronemus nos rosis antequam marcescant* (*Ibid.*); ces consciences raffinées à précipiter celui qui veut les écouter dans toutes les ivresses du plaisir, à l'entraîner dans tous les emportements de la joie la plus extravagante, toujours fertiles à inventer des amusements aussi nouveaux que piquants; qui dressent, à

l'ombre des ormeaux qui décorent chaque prairie, les tentes de la somptuosité, de la bonne chère, et gravent sur l'écorce de ces beaux arbres l'époque de leur licencieuse folie : *Nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra.... ubique relinquamus signa lœtitiœ.* (*Sap.*, II.)

Telles sont les consciences dont je parle dans cet instant. Je n'ai détaillé que la moindre partie de leurs iniquités ; étendez le tableau, renforcez les couleurs ; multipliez les trophées du libertinage ; vous n'aurez peut-être pas encore mis toute leur perversité dans son jour ; vous serez peut-être encore bien loin de vos originaux. Actuellement, mes très-chers frères, il est question de lire dans ces singulières consciences. Levons le voile qui nous en dérobe les plus secrètes dispositions. Mon cher auditeur ! quel océan immense de trouble ! quelles convulsions étranges d'incertitudes, de perplexités, d'oppressions ! Quelle inconséquente alternative de ris, de jeux, de larmes, de soupirs, de jouissance, de repentirs, d'allégresse, de mélancolie, de gaieté pétulante, de morne silence ! Quelle complication de combats, de violences, de rechutes, de tribulations, de désespoir ! Chaque nouveau tribut payé aux délires de la terre produit un nouveau témoin qui s'élève avec autant de force que de courage contre le pécheur. Il a beau vouloir le récuser, l'adoucir, le gagner ; il se remontre sans cesse ; sans cesse il l'accuse ; il l'accable sans relâche ; il le poursuit sans interruption ; il va déterrer le criminel jusque dans les retraites du libertinage et du vice ; il le réveille jusque dans les tabernacles de la séduction et de l'impudicité ; il vient prendre le détail de ses déréglements jusqu'aux pieds de l'idole près de laquelle il voulait oublier ses frayeurs et ses remords. En un mot, il forme de ses désordres un tourbillon dans lequel il l'embrasse et le retient pour lui donner la torture la plus cruelle. Si le pécheur tente de secouer un joug si pénible, le fardeau, sensiblement aggravé, le surcharge davantage encore. Enfin, le souvenir toujours subsistant, toujours pressant de ses iniquités, cet immortel accusateur de l'impie, sans cesse animé contre lui, rend les heures de son sommeil plus terribles encore que celles de son réveil. Ainsi commence le souverain vengeur, la punition de certains pécheurs. C'est ainsi qu'il répand, dans certaines consciences, cet esprit de componction que saint Chrysostome explique d'après le docteur des nations ; non pas de cette salutaire componction qui gémit, qui pleure, dont l'amour pénitent est le ressort, mais de cette amère et funeste componction qui lie, qui transfuse, qui concentre, qui incorpore avec le péché : *Spiritum transpunctionis et transfixionis cum peccato.* Etat tout semblable, mes très-chers frères, à celui d'un homme vivant qu'on attacherait fortement pour expirer sur les lèvres d'un cadavre qui ressent déjà la corruption des tombeaux. Par l'horreur que vous inspire la supposition, jugez ce que doit être la réalité. C'est dans l'ordre moral qu'elle se passe, il est vrai ; elle n'en est que plus cruelle pour celui qui la mérite et qui l'éprouve. Avançons.

Vous n'avez pas voulu, pécheurs, profiter des moments où le trouble de votre conscience était une voix d'un Dieu, une faveur, un bienfait, un signal qui vous rappelait à lui, qui vous promettait indulgence et miséricorde, qui vous excitait à vous en rendre dignes par une componction réfléchie, une pénitence proportionnée. Aujourd'hui, hélas ! aujourd'hui cette agitation dont vous pouviez attendre votre amélioration, que vous pouviez faire concourir à votre salut, cette douloureuse agitation ne vous promet plus qu'un juge inflexible, qui dicte des arrêts, qui signe des vengeances. Son tribunal est votre conscience ; son examen est de votre conscience ; son jugement porte sur votre conscience. Il en ouvre le livre ; il en discute les égarements ; il en condamne les transgressions ; il en écoute les rapports ; il en éclaire les ténèbres ; il en châtie les désordres. Il en connaît la malice ; il en compare les attentats ; il en punit les noirceurs. La loi, ses principes, ses conséquences, sa discipline, ses attentions, tout est contre vous. Votre juge sait bien en faire valoir les dispositions et les droits. C'est par les règles les plus constantes et les plus sûres qu'il prononce et qu'il fait exécuter. Un clin d'œil présente à votre esprit les autorités qui fondent un jugement qui fait votre malheur ; grâces profanées, inspirations de salut rejetées, projets de conversion différés, évanouis ; leçons chrétiennes méprisées, bons exemples rendus inutiles, exhortations saintes ridiculisées, charitables avis dédaignés, abus des sacrements, satisfaction mille fois promise, jamais réalisée. Enfin, les plus beaux jours de la vie consumés au service du péché, à rendre ses yeux, ses oreilles, sa langue, ses lèvres, ses mains, les organes et les instruments de toute sorte de péchés. Tels sont, chrétiens vendus au crime, les griefs de votre concience contre vous ; voilà votre charge ; les titres de sentence et de condamnation de ce juge sévère : ***Judicem in animo perpetuo vigilantem et attentum constituit Deus.*** C'est le grand Chrysostome qui m'a fourni cette peinture. Figurez-vous, continue ce sublime docteur, un criminel devant un juge dont il attend le mot de mort. Il courbe sous le poids de ses chaînes ; sa tête est baissée ; ses yeux distillent la brûlante amertume de son âme ; la honte gravée sur son front décèle le déchirement de son cœur ; une triste pâleur efface les couleurs de son visage, et ne laisse que les vapeurs de l'effroi, les angoisses qui percent son intérieur de mille poignards à la fois ; cette image inspire de la pitié au spectateur même le plus indifférent. Quel martyre ne concentre-t-il pas dans toutes les parties du corps du malheureux héros de cette scène funèbre ! tout touchant q e

soit le tableau, il n'approche pas encore de la situation d'une conscience agitée des remords du crime, gonflée de l'énormité de ses offenses, enveloppée des ténèbres du péché, tristement oppressée du fardeau de ses iniquités, dans l'attente douloureuse de l'arrêt éternel que la divine justice peut à chaque instant faire tonner. Un reste d'espérance peut luire au premier de ces criminels et diminuer le poison de son état. Son juge peut se fléchir, se corrompre; l'humanité souffre toujours à destiner son semblable à une destruction infamante; il peut donc envisager son affaire sous un aspect qui la fasse paraître moins défavorable; mille circonstances que le hasard peut produire peuvent le sauver des horreurs que son esprit prévoit, et dont tous ses membres se ressentent déjà. Le juge que le pécheur porte au dedans de lui-même est un juge sévère, inexorable, inaccessible aux pleurs, aux caresses, aux présents, aux faveurs, aux protections, à l'attendrissement, aux recommandations, en un mot, à tous les efforts que le coupable peut employer, à tous les ressorts qu'il peut faire jouer pour décliner son jugement : ***Externi judices corrumpi possunt; conscientiæ tribunal nulli hominum novit cedere.*** Dans l'ordre des lois humaines, l'appareil est le plus terrible ; la perte de la vie n'est que la tragédie du moment. Dans le cas du pécheur, bourrelé par sa conscience, tout ce qui retentit à son âme, tout ce qui s'offre à son imagination, n'exprime qu'une voix d'anathèmes et de proscriptions. De là ce pénible état de situation qui bannit toute joie, toute consolation, toute douceur, tout repos de la vie de cet infortuné; qui l'empêche de jouir des agréments qui font la félicité d'un époux, d'un père de famille, d'un chef de maison. Tout est épouvante, tout est alarme, tout est préoccupation. Un complice d'iniquités peut révéler sa turpitude; un séducteur peut trahir; une séduction peut éclater ; une injustice criante peut percer; une usure diffamante peut, lorsqu'on y pense le moins, venir au jour; des commerces sacriléges peuvent se divulguer; des débauches d'impiété seront peut-être demain déposées dans la confidence du public; de noires impostures seront peut-être dans quelques jours solennellement contredites; d'indignes trahisons, d'ingrates infidélités vont peut-être, dès aujourd'hui, donner occasion aux reproches les plus sanglants ; et puis être forcé à se mépriser soi-même, être avili à ses propres yeux, n'est-ce pas là le tourment le plus cruel et le plus déchirant?

Pour tout dire en un mot, soit du côté du pécheur lui-même, soit du côté d'un monde trop écouté, trop suivi, trop idolâtré, tout accumule dans la conscience d'un criminel le trouble le plus insupportable, la tristesse la plus noire. Le pécheur se la reproche à lui-même dans le silence d'une solitude où il trouve de nouveaux chagrins : *Væ nobis quia peccavimus : propterea mœstum factum est cor nostrum.* (*Thren.*, V.) Il en sait l'origine ; il n'a ni le courage d'en tarir la source, ni la force de se choisir un confident éclairé qui puisse l'aider à sortir de ce funeste état. Plus il y restera, moins il trouvera de jour à échapper, moins il verra de facilité à fléchir le juge qui le poursuit pour le condamner.

Enfin, mes chers frères, dans ce témoin qui l'accuse, dans ce juge qui le condamne, le pécheur est encore contraint de reconnaître un impitoyable bourreau qu'il traîne partout où il voudrait aller dissiper ses terreurs et son effroi. Intraitable bourreau qui n'a d'autres soins que de varier les tortures de l'impie, et de multiplier à tous les quarts d'heure les supplices qu'il n'a que trop pris à tâche de s'assurer. Vautour affamé qui le déchire sans cesse, qui le dévore sans cesse ; entre les serres duquel il renaît à tous les instants pour être rongé plus douloureusement. Ver cruel qui renouvelle opiniâtrément ses piqûres, pour distiller constamment ces poisons qui consument d'une langueur plus désespérante mille fois que la mort la plus barbare. Ver solitaire qui semble d'abord céder aux remèdes dont on l'attaque, et qui se fait bientôt ressentir avec des douleurs plus aiguës que jamais. Insatiable sangsue qui s'abreuve sans cesse du plus pur de son sang ; qui se creuse des plaies pour les envenimer, pour y faire subsister tous les maux que peut porter dans une blessure un corps vivant et étranger qui se nourrit de son triste déchirement. Voilà, mes chers frères, ce que produit dans une conscience ulcérée l'affreux retentissement de ses iniquités. Ce n'est plus cette affliction précieuse qu'excite un tendre père qui reprend pour convertir, qui frappe pour guérir, qui tonne pour sauver : *qui sanat contritos corde.* (*Luc.*, IV ; *Isai.*, LXI.) C'est le bras de la force qui dispense des feux, des flammes, des foudres, des carreaux ; qui fait concevoir au criminel, dès cette vie même, la longue chaîne d'horreurs qui l'attendent dans l'autre C'est le bras de justice, de colère, qui rassemble dans cette infortunée conscience tous les ennemis qui depuis si longtemps conspiraient contre elle, qui donne à ces fougueux adversaires toute la férocité nécessaire pour lancer la fureur, la désolation, le carnage et la mort : qui les commet autour de lui pour lui répondre des tourments de cet infidèle pécheur : ***mandavit Dominus hostes ejus, in circuitu ejus.*** (*Thren.*, I.) Hélas ! cette vile conscience, cette malheureuse prostituée de Juda tourne en vain des regards de mortification et de deuil de tous les côtés ; elle implore vainement la pitié de tout ce qui l'environne pour alléger sa douleur : personne n'a le pouvoir de tarir ses larmes, de lui faire goûter quelques consolations. L'inflexible bourreau qui la frappe ne lui laisse pas le temps de respirer : les tourments se multiplient ; les frayeurs se montent d'heure en heure par gradation, ne finissent que par des accès de désespoir, et ne semblent laisser quelques légers intervalles de repos que pour reprendre bientôt

avec plus de fureur. Le son des terreurs les plus vives, des alarmes les plus importunes, retentit sans discontinuation : cette malheureuse conscience ne connaît ni les avantages, ni les charmes de cette paix que procure la vertu : trop enivrée des calamités que son persécuteur ne cesse d'accumuler sur elle, quand il voudrait lui accorder quelques instants de relâche, elle ne serait pas en disposition d'en profiter. Toutes ses pensées sont d'un sombre, d'un noir qui lui retrace à chaque pas des fléaux, des orages, des embûches, des trahisons, des perfidies, des complots décidés de consommer sa perte par les moyens les plus durs et les plus cuisants : *Sonitus terroris semper in auribus ; et cum pax sit insidias suspicatur.* (*Job*, XV.) Pécheurs, qui reconnaissez ici le dépôt accablant, le secret effrayant de votre conscience : quel affreux état ! quel secours pouvez-vous espérer pour sortir de cette déplorable situation. Il faudrait un miracle aussi puissant que le prodige qui sauva les Hébreux de la poursuite des Egyptiens : votre bourreau n'est pas moins acharné contre vous, que l'armée de Pharaon contre les enfants d'Israël. Avez-vous droit de vous attendre à une pareille protection ? Avez-vous le droit de l'implorer ?

Je n'étendrai pas la réflexion plus loin : elle ne vous consolerait pas : elle finirait par vous annoncer des maux plus grands encore dans l'éternité. Il y a déjà longtemps qu'ils retentissent au fond de la conscience : ce n'est pas une des plus faibles armes de votre bourreau. O vous, qui ne ressentez encore que les premiers frémissements de cette pernicieuse tempête : vous qui n'êtes pas encore assez agités pour oublier que vous pouvez lever au ciel des yeux de pénitence et de supplication ; des cris de repentir et de componction ; des offrandes de gémissements et d'intercessions ; des hommages de regrets et d'amélioration ; vous qui n'êtes pas encore à ce funeste comble où le Dieu de justice comme de patience cède au premier de ces attributs tout exercice, toute fonction ; ne négligez pas les mouvements précieux qui vous conseillent, qui vous pressent, qui vous poussent dans les sentiers de votre justification : opérez-la sans délai : c'est un moment qui vous est concédé. Hélas ! vous ignorez si ce n'est pas le dernier. Que deviendriez-vous si votre conscience allait se fermer pour jamais à tous les bons désirs qu'elle a étouffés tant de fois ? Aujourd'hui est un jour ; demain en sera un autre. Aujourd'hui vous pouvez décider votre bonheur en suivant la lumière pure qui vous appelle au jour de la vérité ; demain votre malheur sera peut-être sans retour par votre opiniâtreté à différer. Souvenez-vous sans cesse, redites-vous à tout instant que le trouble de certaines consciences n'est souvent que le premier châtiment d'un Dieu qui punit l'iniquité ; comme la paix de certaines consciences n'est souvent qu'une première vengeance du Juge de toute équité. J'ai tâché de vous le montrer, heureux si je vous ai persuadés.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! que ferions-nous sans votre protection, vos faveurs et vos grâces ? Bientôt tout serait alarme, guerre, désordre et trouble dans nos consciences. L'iniquité en disputerait l'entrée à une autre iniquité ; la passion voudrait dominer au préjudice d'une autre passion ; la plus triste défaite serait le succès de ce combat si funeste pour nous. La paix, Seigneur ! cette paix que savourent vos amis, fuirait loin de nous. Si le calme renaissait sans être un bienfait de votre amour, nous ne serions pas plus heureux. Ce serait un calme qui annoncerait toutes les tempêtes de votre colère et de votre justice. Nous implorons donc, généreux père, cette tranquillité qui n'est vraie qu'autant qu'elle vient de votre miséricorde et de vos bontés ; cette tranquillité des cœurs innocents, des âmes fidèles ; cette tranquillité qui fait la félicité du bon chrétien sur la terre, et la consomme dans l'éternité. *Amen.*

SERMON XXI.

SUR LES DEVOIRS DES ENFANTS.

Pater in me est, et ego in Patre. (*Joan.*, X.)

Mon père est en moi, et je suis en mon père.

Ainsi développe Jésus-Christ ce qu'il est à son Père, et ce que lui est son Père. C'est entre ces deux divines personnes l'accord le plus harmonieux, les rapports les plus parfaits, les relations les mieux cimentées. Le Père et le Fils, tout distingués qu'ils sont de personnes, ne sont qu'un d'affection, de sentiments, de volonté. Le Père est dans le Fils ; le Fils est dans son Père : ils sont tout l'un à l'autre ; ils sont tout l'un pour l'autre. Jamais séparés, c'est la plus douce, la plus tendre confusion de l'un dans l'autre : *Pater in me est, et ego in Patre.* Tel parmi nous un fils uniquement chéri, pénétré de ce qu'il doit à un père dont il est l'amour et les délices, se fait un plaisir délicat, un devoir important de penser comme son père, d'agir comme son père, de se concentrer, pour ainsi dire, dans son père, de n'avoir d'autres vues que celles qui lui sont communes avec ce bon père : c'est ainsi qu'il peut en quelque façon établir, comme Jésus-Christ, qu'il est tout en son Père, et que son Père est tout en lui : *Pater in me est, et ego in Patre.* Est-il beaucoup de fils de ce caractère de nos jours ? Les obligations des enfants sont-elles solidement gravées dans leurs cœurs ? Je suis forcé de prononcer contre eux. Cependant, mes chers frères, de tous les empires le plus auguste, le plus respectable, le plus saint est celui des parents. La dépendance la plus naturelle, la plus légitime, la plus nécessaire, c'est celle des enfants. De tous les pouvoirs, le plus noble, le plus authentique, le mieux décidé après celui de l'Eternel, c'est le pouvoir des pères et des mères. La subordination la plus raisonnable, la plus étroite, la mieux caractérisée, c'est celle des enfants. Il est donc

clair qu'ils ont, par rapport aux auteurs de leurs jours, des devoirs à remplir, contre lesquels ce serait un crime de réclamer. Or, c'est de ces pieux devoirs dont j'établirai la force et la solidité, et ce sera le sujet de ma première partie. J'en développerai les ressorts et l'étendue : ce sera l'objet de la seconde. Enfants des hommes, c'est pour vous que je parle : écoutez. Importance de vos devoirs. Grandeur de vos devoirs à l'égard de ceux qui ont donné la vie. Voilà ma tâche. Prêtez-moi tous la plus favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

La philosophie du crime essaie les enfants au parricide en détruisant les notions les plus claires de leurs devoirs envers leurs parents ; c'est une monstruosité qu'il était réservé à notre malheureux siècle de voir éclore : heureusement, elle a inspiré de l'horreur à tous les esprits, et couvert d'un opprobre éternel son abominable auteur. Il faut être disciple de l'enfer pour contester que les obligations des enfants, par rapport à ceux dont ils tiennent l'existence, sont dès l'origine du monde : que la voix de la nature les réclame ; que la plus légère teinture de l'équité les établit invariablement. Une réflexion qui se présente sensiblement à tout être qui pense, c'est que l'autorité des parents est la plus ancienne, la plus solennelle, la plus juste. Une autre réflexion nécessairement enchaînée à celle-ci, c'est que les devoirs des enfants prennent les mêmes caractères. Ils sont du même temps ; ils viennent de la même source ; ils ont la même force. Dès qu'il y eut un père, son droit fut établi. Cette longue succession du premier jusqu'à nous a consacré plus indubitablement les titres de tous. Le sentiment qui sollicitait en sa faveur n'a pas cessé de déposer pour tous les autres. Il est donc de toute vérité, je dis d'une vérité comme innée, que les devoirs des enfants envers leurs pères et mères sont respectables par leur ancienneté ; indéclinables par leurs principes ; indispensables par leur justice. Je gémis, mes chers frères, de me voir obligé de démontrer des propositions qui devraient être si profondément gravées dans tous les cœurs.

L'histoire des premiers hommes est le monument avéré de l'autorité des pères et des mères. Les annales de l'humanité sont en conséquence les dépositaires irrécusables des obligations des enfants. La subordination de ceux-ci dut de nécessité commencer avec la supériorité de ceux-là. La nature, la loi décidait cette dernière : elle fondait l'autre pour toujours. Remontons à ces jours, où la liaison des événements et des faits passait de famille en famille par l'intelligence et la tradition des chefs : de là redescendons à ces temps où les oracles, les préceptes, la doctrine, les usages, les devoirs les plus sacrés furent consignés dans ces écrits gardés avec la plus religieuse vénération. Partout je trouve des vestiges suivis, des traces incontestables du pouvoir imprescriptible des parents ; du respect, de l'amour et de la soumission des enfants : des menaces terribles contre ceux qui renverseraient un ordre si naturel et si légitime : d'affreux châtiments dont sont frappés les transgresseurs de la vénération que les parents ont droit d'attendre de leurs enfants : des récompenses glorieuses assurées pour tous les temps, à ces fils sages et religieux, qui se distinguent par leur piété, leur tendresse, leurs soins, leurs attentions pour ceux dont ils tiennent le jour. 1° Mes chers frères, dans ces siècles où l'homme n'avait pour guide et pour instruction, pour doctrine et pour leçon, que les expressions saintes que son Créateur avait établies dans son âme, les pères étaient seuls maîtres ; ils étaient les seuls souverains qui commandassent sur la terre. Ils avaient la puissance suprême ; ils en recevaient les hommages. Tout à la fois les organes du culte religieux, les législateurs de la vie sociale, ils étaient des oracles qu'on écoutait respectueusement, dont on suivait les ordres religieusement. Un peuple de famille rassemblé sous leurs yeux dévorait avidement chaque parole qui sortait de leur bouche, la conservait précieusement, et la posait pour règle de sa conduite, selon les occurrences et les occasions. Que j'aime à me retracer avec saint Chrysostome ces vénérables patriarches assis au milieu de leurs enfants, et des enfants de leurs enfants, dispenser à chacun d'eux leurs offices, leurs instructions, leurs emplois ; ou diriger les témoignages de leurs adorations, de leur culte, de leur reconnaissance envers l'Eternel ! Chaque particulier de ces immenses postérités s'empresse à plaire au digne chef qui préside par le droit que la nature lui adjuge, et chacun s'attache à mériter son attention, à se distinguer par ses prévenances, et à se concilier les éloges et les bénédictions de ces respectables monarques. Le ciel comble de faveurs de si tendres sentiments, et tonne, lance ses foudres sur ceux qui s'en éloignent même pour quelques instants. Cham oublie dans une circonstance l'inviolable discrétion qu'il devait conserver pour l'auteur de ses jours : ce qui ne paraîtrait dans ce siècle qu'une étourderie très-pardonnable, est un crime pour ce fils imprudent : sa race est maudite ; le Seigneur l'a proscrite ; elle devient en haine à toute la terre, tandis que celle de Sem et de Japhet porte son nom et sa gloire jusqu'aux temps les plus reculés. 2° Mes chers frères, si nous passons à la deuxième époque de l'humanité ; à cette époque, où le Dieu d'Israël pourvut à la décadence d'une raison totalement altérée par les passions, en dictant à Moïse cette législation si digne de sa grandeur et de ses bontés ; nous trouvons que l'un des premiers enseignements qu'il donne, l'un des premiers commandements qu'il impose, l'un des premiers droits qu'il établit, concerne la dignité des pères et des mères. L'estime, l'honneur, l'affection, la révérence, le sentiment qui leur sont

dus sont gravés en lettres sacrées dans le Décalogue : *Honora patrem tuum, et matrem tuam.* (*Exod.*, XX.) Il attache des grâces aussi abondantes que distinguées à l'exacte observance de ce devoir. Il anathématise ces enfants assez monstreux, assez dénaturés pour se soustraire à un ordre qui ne peut qu'être consacré dans tous les cœurs sensibles. C'est dans leur sang que ces détestables transgresseurs doivent laver leur crime, s'ils osent proférer quelques blasphèmes, quelques injures, quelques malédictions contre ceux qui leur ont donné la vie : leur mort seule peut expier cette horrible iniquité : *Qui maledixerit patri suo, vel matri, morte moriatur.* (*Exod.*, XXI.) Hélas ! que de sang à faire couler de nos jours ! Le nombre des coupables effrayerait : il faudrait peut-être arrêter la main de la vengeance pour étouffer l'idée du crime. Je le dis ici dans la plus violente amertume : au sein du christianisme, sous la loi d'amour et de tendresse, que d'enfants coupables des étranges excès que l'Eternel commande qui soient punis avec tant d'éclat ! Combien, et peut-être parmi ceux qui m'écoutent, ont désolé de tendres parents par les plus furieuses imprécations, les ont troublés par les plus cruelles menaces, les ont confondus par les plus grossiers emportements, les ont affligés par les imputations les plus atroces, les ont désespérés par les brutalités les plus barbares ; enfin les ont conduits au tombeau par les outrages de toute nature, de toute espèce, soit par paroles, soit par actions, soit par froideurs, soit par duretés, soit par violences, soit par des trahisons dont ils ont douloureusement déchiré la vie de ceux dont le souffle animait la leur. Que de tristes plaintes ont retenti sur les lèvres d'une infinité de pères et de mères ! Que de larmes brûlantes ont décelé sur leurs joues le poison lent qui circulait dans leurs veines ! Que de soupirs étouffés dans la crainte que leur gémissement n'armât le bras de la justice contre d'aussi punissables enfants ! Vous les connaissez, Seigneur ! ces enfants d'horreur et d'exécration. Je sais les arrêts sanglants que vous réservez à leur cruauté. La sentence que vous avez prononcée contre eux pour la terre, n'est qu'un prélude des justes supplices dont vous les frapperez dans l'éternité. Reprenons, mes chers frères : devoirs des enfants envers les parents, devoirs respectables par leur ancienneté : c'est le premier titre qui les rend précieux.

Devoirs des enfants envers leurs parents, devoirs indéclinables par leurs principes. Je veux dire que ces obligations sont établies sur des fondements si solides, sur des monuments si sacrés, que la chaîne des siècles n'a jamais pu ni en troubler la possession, ni en effacer les vestiges : qu'il n'est ni grandeur, ni état, ni dignité, ni caractère, ni circonstance qui puissent en dispenser un enfant. Je ne parle pas ici du précepte d'un Dieu : je me réserve d'en montrer dans l'instant toute l'économie, toute l'étendue. C'est au cri de la nature, c'est au témoignage d'un cœur où le germe de corruption n'a pas encore fermenté, que de pernicieuses liaisons n'ont pas encore gâté ; c'est aux lumières de la raison dans toute sa candeur, c'est aux décisions d'une conscience qui ne s'est pas encore diffamée par un assemblage monstrueux d'iniquités, que j'appelle chaque enfant. C'est à ces tribunaux que je veux que chacun d'eux se réfère des sentiments qu'il doit à son père, à sa mère. Leur dépendance à tous, dit saint Augustin, est de l'harmonie la plus naturelle : *Est ordo naturalis in hominibus, ut serviant filii parentibus.* Que répond la nature à celui qui l'interroge sur l'intérêt qui le lie à un père, à une mère ? Sa solution est prompte, mes chers frères, elle est simple, jamais elle n'a changé : elle ne variera jamais : voici son langage, ce qu'elle répète sans cesse, ce qu'elle a redit dans tous les temps. Enfants ! considérez ce père, envisagez cette mère : n'êtes-vous pas la chair de leur chair, le sang de leur sang, la substance de leur substance, une émanation de leur tout ? vos devoirs envers eux sont donc du premier droit, de la première conséquence. Aussi, chrétiens, lorsque nous voyons de malheureux enfants endurcis dans la désobéissance se révolter aux ordres de leurs parents, exhaler des fureurs de colère à la plus petite punition, permettre à leurs langues criminelles les expressions de l'emportement le plus envenimé, repousser les plus tendres remontrances par l'effronterie la plus effrénée, faire retentir toute une maison, souvent tout un voisinage des clameurs de leur rébellion, de leur audace ; lorsque nous sommes témoins de ces scènes étonnantes, ou bien que nous en apprenons les déplorables détails, ne disons-nous pas de ces perfides enfants que ce sont des monstres ; que la nature crie vengeance contre eux ; qu'il est bien douloureux pour un père, pour une mère, d'avoir donné le jour à des serpents qui ne sont sortis de leur sein, qui n'y ont puisé la force, la chaleur et la vie, que pour y porter le poignard, le désespoir et la mort ? Manquer à ses parents, c'est donc trahir la nature ; c'est violer la première et la plus sainte des lois : c'est étouffer les inspirations, les désirs, les mouvements, les impressions, les plus douces sensations qui puissent s'élever dans un cœur : c'est se dégrader soi-même du titre d'homme ; c'est s'avilir plus ignominieusement que le plus stupide des animaux ne l'est dans sa vile condition. La raison en est au dedans de nous-mêmes. C'est que si chaque enfant veut consulter la sienne du moment où elle commence à l'éclairer, où ses rayons commencent à briller, à le frapper assez pour discerner le bien et le mal, les droits d'autrui et les nôtres, nos relations réciproques et essentielles : dans ces instants où la malice cherche à pervertir ce précieux flambeau du ciel, où les passions tâchent de l'éteindre, de l'obscurcir tout au moins pour nous posséder ; je le répète, si chaque enfant veut prêter une oreille atten-

tive et sans prévention, il trouvera les titres les plus incontestables pour le décider à aimer, à honorer, à chérir, à respecter ses parents. Que n'ont-ils pas fait? Que ne font-ils pas encore tous les jours pour ces gages de leur union? C'est à la voix de la nature, du cœur, de la raison, de la conscience que ces tendres parents se rendent : ce sont ces mêmes soins qui doivent se répéter incessamment dans l'âme des enfants, régler leur conduite et apprécier leurs hommages. Qu'ils seront vrais, qu'ils seront purs si les mêmes sentiments qui les commandent, en sont toujours les garants! Que les parents couleront des jours heureux! Que la vie des enfants sera glorieuse! Quelle satisfaction plus consolante pour les uns et pour les autres! Les parents sont des maîtres, il est vrai : quelle agréable domination! ce ne sont pas des maîtres durs, barbares, féroces : dans ce cas, la vigilance publique leur ôterait la régie de leurs enfants : grâces au ciel, il en est bien moins que d'enfants indociles, rebelles et chagrinants. Ce sont des maîtres toujours prêts à prodiguer les plus délicieuses caresses, à ménager les châtiments, à en compenser la rigueur par les prévenances les plus flatteuses : hélas! leur cœur saigne cruellement chaque fois que leur bras est obligé de s'armer. Ce sont des supérieurs. Leur dignité ne leur plaît qu'autant qu'elle leur sert à répandre des bienfaits, à marquer des bontés, à prodiguer des faveurs : s'ils humilient quelquefois, bientôt ils relèvent avec amour, ils consolent avec affection, ils adoucissent avec prudence. Ce sont des souverains. C'est le sceptre de la bienfaisance, de la tendresse, de la félicité qu'ils tiennent en main. Ils ont le pouvoir le plus étendu : ils en déposent à tous les moments la grandeur : une aimable familiarité les rapproche à chaque quart d'heure des sujets chéris qu'ils gouvernent : ceux-ci ne sont pas des courtisans intimidés, qui n'osent lever les yeux sur le front d'un prince fier de la majesté qui l'environne : ce sont tous des favoris que les grâces préviennent, avant qu'ils aient le temps de les désirer : si la froideur se montre quelquefois, ils ne peuvent en ignorer la cause; un repentir, une soumission la feront promptement cesser. Concevez donc, mes chers frères, en combien de manières le cœur, la raison, la conscience, de concert avec la nature, réclament en faveur des parents. Les enfants ont donc des devoirs à remplir, dont ils ne peuvent se dispenser sans se couvrir d'opprobre : prétendre en décliner les invariables principes, c'est donc s'afficher comme le déserteur de la vertu la plus naturelle, la plus légitime, la mieux autorisée, à l'amour de Dieu près; c'est par conséquent se montrer comme l'étendard ambulant du crime, le plus capable de noircir dans l'esprit de tout homme auquel il restera quelque bon sens.

Du reste, mes chers frères, ces devoirs augustes dont nous parlons, sont d'une justice, d'une équité, d'une obligation dont il n'est pas de puissance qui ait le droit de dispenser. C'est d'un père, d'une mère que chacun de nous tient le bonheur d'exister : ce sont eux dont la tendre vigilance a écarté les périls, les accidents, les maux qui pouvaient nous replonger dans les horreurs du néant. Ce sont eux qui ont adouci, par de sages précautions, le venin qui circulait dans nos veines, qui menaçait nos jours, où tout au moins nous ont conservé ces grâces, ces dons du corps qui sont un des plus chers agréments de la vie pour chacun de nous: ils ont donné tous leurs soins à nous ménager un tempérament heureux, une santé forte; à développer nos qualités, nos connaissances, nos facultés, nos talents: nos premiers instituteurs, ils nous accoutumèrent à former et à ranger ces sons harmonieux qui font le plaisir et la consolation de l'amitié, le bonheur et le charme de la société, la gloire et la couronne de l'homme d'esprit, l'amusement et la ressource du moindre génie. Je n'étendrai pas le tableau: je me bornerai à cette esquisse. Ne suffit-il donc pas d'avoir les premières notions de l'équité, pour se pénétrer intimement de ce qu'on doit aux parents? La reconnaissance, quelque puissante qu'elle soit, pourra-t-elle jamais égaler le bienfait? Quoi que puisse faire un enfant pour l'exprimer, ne sera-t-il pas encore en reste avec les auteurs de ses jours? Laissez-moi, mes chers frères, laissez-moi peindre à cette fille dénaturée, qui chaque jour met à bout une mère trop tendre, par ses caprices, ses insolences, ses humeurs, l'étourderie de sa conduite, la légèreté de ses mœurs; laissez-moi lui retracer les chagrins, les embarras, les travaux, les craintes, les agitations, les insomnies qu'a essuyées, par amour pour elle, cette mère qu'elle traite aujourd'hui si durement : ces tendres baisers imprimés sur cette bouche qui ose aujourd'hui proférer des blasphèmes et des outrages; sur ces yeux qui lancent les étincelles de la rebellion et de la fureur; sur ce front où siégent l'audace et la barbarie; cette amoureuse attention à réchauffer dans son sein ces mains, dont il semble que la foudre soit à chaque instant prête à s'échapper. Rappelons à ce fils cruel, qui présente à son père, à la pointe du poignard le plus aigu, les faibles secours dont il le soutient; rappelons-lui combien d'années ce père maltraité, ce père, qui peut-être s'est désaisi pour hâter sa fortune, a fourni par son travail, par ses sueurs, par ses veilles, par ses efforts, et peut-être encore par des privations qui ont intéressé sa santé, à la nourriture, aux vêtements, à la subsistance de celui qui lui reproche à chaque instant le pain amer qu'il lui taille si sordidement. Qu'il tremble le monstre! qu'il apprenne de Salomon l'orage de jugements et de malédictions qu'il rassemble sur sa tête, s'il ne partage pas avec amour à son père la portion dont il se sustente lui-même : *Fili! quantum tibi sumis judicium, si non pascas parentem!* Enfin, mes chers frères, qu'il me soit permis de répéter à tous les

enfants en général, à chacun d'eux en particulier, qu'ils ne peuvent jamais élever l'étendue de leur reconnaissance, à la proportion de ce qu'ils ont reçu de leurs parents. Quelle compensation pourront-ils jamais offrir, qui concoure dignement avec les avantages dont ils furent comblés ! il n'est peut-être personne parmi nous qui n'ait les plus précieux témoignages à déposer en faveur des pères et des mères. Qui ne les a pas vus consacrer à des soins toujours nouveaux, toujours attendrissants, cet œil attentif sur tous les pas de l'enfance; cette main toujours empressée à écarter le plus petit danger, à épargner la moindre incommodité, à prévenir tout besoin; ces inquiétudes dans les maladies, les infirmités, les langueurs; ces nuits passées à les soulager; ces alarmes dans les accidents; cette négligence sur leurs propres souffrances, pour pourvoir par eux-mêmes à en épargner à ces chers enfants; ces sacrifices de leurs commodités, de leurs aisances, de leurs plaisirs, pour procurer à ces jeunes plantes tous les secours, toutes les connaissances, toutes les instructions qui concourent à former le chrétien religieux, l'honnête homme, le sujet fidèle, le bon citoyen; cette vigilance, lorsque les mœurs commencent à se développer, à éloigner tout ce qui pourrait les corrompre, à réunir tout ce qui peut les illustrer, à diriger de telle sorte la première entrée dans le monde qu'elle devienne une époque de bonheur pour le reste de la vie? D'après tout ces traits, je demande aux enfants comment je peux les caractériser, de quel nom je dois les appeler, s'ils ne sentent rien dans le cœur pour leurs parents; s'ils ne sont pas disposés à éterniser leur reconnaissance par tous les monuments que la plus vive tendresse sache imaginer; si, par la plus noire ingratitude, ils paient ce concours de bienfaits par des outrages, tout au moins par un odieux oubli. Je n'ai pas d'expressions assez fortes pour persuader toute l'horreur que mérite l'ignominie de ces détestables enfants. Jésus-Christ reprochait autrefois aux Juifs, qu'ils tenaient à la race de Lucifer: *Vos ex patre diabolo estis* (*Joan.*, VIII) : les enfants dont je parle sont devenus des rejetons de l'enfer: c'est le seul titre proportionné à l'idée que j'en ai. Force et solidité des devoirs des enfants envers leurs parents. J'ai tâché d'établir ce point. Voyons quels sont les ressorts et l'étendue de ces devoirs.

SECONDE PARTIE.

J'ai promis dans ma première partie de rappeler le précepte de l'Eternel en faveur des parents. Je n'ai fait pour ainsi dire que l'indiquer en passant; j'y reviens pour le discuter dans le sens le plus étendu : il servira de base et de développement à ce qui reste à dire sur les obligations des enfants. Honorez vos pères et vos mères, dit le Seigneur, en adressant la parole aux fruits d'une union dont il scella lui-même la première liaison par sa divine présence : *Honora patrem tuum, et matrem tuam.* (*Exod.*, X.) Le commandement est contenu dans un très-petit nombre de paroles; le sens en est immense ; chaque enfant ne peut le méditer aussi profondément qu'il mérite de l'être. Je vais en tenter le détail pour ceux qui n'en conçoivent pas l'importance, et pour ceux qui voudraient s'en cacher les ressorts, en éluder les conséquences, et peut-être même en détruire tout à fait les différents rapports. Honorez vos pères et vos mères : ayez pour eux le plus tendre respect. Honorez vos pères et vos mères : l'amour le plus vrai. Honorez vos pères et vos mères; ayez pour eux l'obéissance la plus vertueuse. Je ne crois pas, mes chers frères m'éloigner de l'esprit de l'oracle : je vais m'expliquer davantage. Tout mon objet est d'être utile aux enfants des hommes, et de ménager les plus délicieuses consolations à leurs parents.

Enfants qui m'écoutez, comprenez-moi bien; ce tendre respect que je vous prêche, ne vous figurez-pas l'exprimer par des boutades de silence et de mélancolie; par une morne taciturnité, lorsqu'on vous reprend et vous corrige; par quelques soupirs où l'orgueil et le dépit ont souvent plus de part que la vénération, et le sentiment pour ceux qui vous infligent les peines que vous méritez, ou vous inspirent les instructions qui vous sont essentielles; par quelques larmes que la crainte et l'intérêt font couler plus facilement que le repentir des fautes que vous reprochent vos parents ; par quelques humiliations où le cœur n'entre pour rien ; par quelques caresses hypocrites ; par quelques flatteries méditées pour s'épargner un châtiment, ou se ménager une partie de plaisirs ; par quelques adulations imaginées pour s'avancer dans l'amitié, les bonnes grâces, les distinctions d'un père et d'une mère, au préjudice d'un frère et d'une sœur. Ce n'est pas là le respect que je cherche à concilier aux auteurs de vos jours. Celui dont je souhaite de vous voir tendrement pénétrés, est celui dont l'Ecclésiastique nous offre le modèle et nous prescrit les caractères ; ce respect qui n'oublie rien de ce qui peut constater sa candeur, sa sincérité, son dévouement, son ardeur; ce respect qui se produit avec joie dans chaque action, qui se manifeste avec affection dans chaque parole, qui s'épure chaque jour, à chaque instant du jour, par la patience la plus réfléchie : *In opere, et sermone, et in omni patientia honora patrem tuum.* (*Eccli.*, III.) Vous sentez tout ce que l'auteur sacré veut vous insinuer : c'est-à-dire que toute votre conduite soit une expression vraie de la révérence dont vous êtes pleinement pénétrés pour vos chers parents. Qu'elle parle par vos actions : *In opere... honora.* Arrêt irrévocable prononcé contre ces enfants qui n'écoutent un père, une mère qu'avec un air de fierté, de hauteur, de dédain, d'indolence, de mépris, qui plongent le glaive le plus tranchant dans leur sein ; pour ces enfants qui ne les préviendront jamais par aucune démarche de déférence et d'attention, qui ne mon-

treront jamais devant eux que ce visage sombre plus que consterné, interprète muet de l'ennui, du dégoût qu'ils conçoivent des remontrances, des exhortations, des avis, des leçons, et peut-être même de la présence d'objets qui devraient être d'un si grand prix pour leurs cœurs; pour ces enfants qui ne marquent à ceux par qui leurs yeux sont ouverts à la lumière, ni empressement à les servir, ni désir de les obliger, ni satisfaction de les voir, ni regret de les quitter, ni inquiétude de leur santé, ni plaisir de leur joie, ni chagrin de leurs maux, ni attendrissement de leurs infirmités, ni mortification de leurs souffrances, ni déplaisir de ne pouvoir les soulager. Enfants, honorez père et mère par vos paroles et vos discours : *in sermone honora.* Ne permettez à vos langues, ni ces saillies d'impatience, ni ces accès d'impudences, ni ces torrents d'injures, ni ces flots d'altercations qui flétrissent leurs jours et anéantissent leurs forces. Parlez leur toujours le langage du tendre respect : que votre bouche soit occupée à signaler votre reconnaissance, à célébrer leurs bontés. Dites que le jour que vous leur devez ne vous est cher qu'autant qu'il vous fournit l'occasion de multiplier les témoignages de votre gratitude; que vous ne regretteriez pas de le perdre, si votre mort pouvait ajouter quelques années à leur vie, quelque chose à vos sentiments. Taisez-vous sur leurs défauts, s'ils en ont; sur leurs fautes, s'ils ont le malheur d'en commettre : n'en amusez ni la satire, ni le public. Défendez-les avec courage contre les mauvais propos, les médisances, les inimitiés, les méchancetés; ne souffrez jamais qu'on leur manque en votre présence : donnez-en constamment l'exemple par vos expressions; en un mot, étudiez-vous à leur procurer autant de vénération de la part des autres qu'ils ont droit d'en attendre de votre côté. Enfants, marquez votre respect à vos père et mère par une patience qui s'exerce à ne jamais se démentir : *in omni patientia honora.* Nous sommes obligés, dit saint Paul (*Coloss.*, III), à nous supporter les uns et les autres : cette obligation n'est-elle pas mille fois plus indispensable à l'égard de ceux qui nous ont mis au monde? Quand elle ne devrait pas être réciproque entre les membres de la société, dans le cours de la vie civile, elle serait de plein droit pour les parents. Je veux qu'il y en ait de fâcheux, de bizarres, d'emportés, de fantasques, de fougueux, qui se laissent gouverner par le caprice, l'humeur, l'inconstance, si vous voulez même la passion et la brutalité : je vous accorde même qu'il y en a nombre dont la conduite déréglée, les mœurs dissolues, la direction équivoque, ou peu économe ont causé le désastre de leur maison, et dépouillé de tout patrimoine leur malheureuse famille. Tout cela ne leur ôte pas leur titre, et ne dispense pas les enfants de leurs devoirs; ils ferment les yeux sur l'homme coupable que la religion condamne; ils ne voient que le père qu'elle leur ordonne d'honorer; ils prient pour son retour à la vertu; ils respectent le droit qu'il a sur eux; ils n'applaudiront pas à leurs vices, à leurs écarts; ils ne se dispenseront pas de ce qu'ils regardent de première obligation envers eux; la patience les soutient contre les mauvaises humeurs; le plus profond respect leur impose silence sur les folies qui les ont ruinés. Vous comprenez que je ne fais compte ici que de ces enfants sages, religieux, qui se sont nourris, dès la première lueur de raison, de tous les rapports du précepte et de toute l'importance de leurs obligations.

Enfants qui voudriez ressembler à ceux-ci, honorez père et mère, c'est le commandement; ayez pour eux l'amour le plus vrai, c'est le sens du commandement. Amour de rétribution, amour de proportion, amour de réflexion. C'est l'Esprit-Saint qui me fournit ces caractères; c'est sous ces traits qu'il dépeint l'amour dont je m'estimerais heureux de vous inspirer aujourd'hui l'effusion, la plénitude, la marche et l'onction. Un amour aussi vif, aussi parlant, aussi animé, aussi abondant en fruits que celui qu'ils vous portent et vous expriment. Il brûlait dans leurs cœurs avant même que vous eussiez vu l'aurore des jours qui vous sont destinés; il ne doit jamais cesser d'élever des flammes dans les vôtres. Aucune fumée ne doit l'obscurcir, le cacher; de noires vapeurs ne doivent pas menacer de l'étouffer. Rappelez-vous la constante conduite de ces chers parents avec vous. Mille objets se sont succédé dans leur affection; ils ont eu des sociétés, des amis, des liaisons; ils ont aimé, d'autant plus fortement peut-être, que c'était moins légitimement. Vous étiez toujours les premiers dans leur âme; votre image dominait sur tous les autres, l'emportait sur tous les autres; s'il y eut des moments d'ivresse, le retour était pour vous; le calme vous rendait leur tendresse et assurait votre empire. Voilà votre plan, vos instructions : vous ne devez pas vous en écarter; vous ne le pouvez pas sans vous rendre criminels et punissables. Un goût toujours nouveau, toujours subsistant doit vous entraîner vers eux, comme vers le centre de votre amour; aucun intérêt qui vous soit plus important; tout autre commerce est d'horreur, s'il vous incline à l'oubli; toute amitié devient une tache pour vous, si elle prend sur celle qu'ils ont droit de se promettre de votre part. Qu'ils règnent sur les puissances, sur les passions, sur les attachements, sur les transports, sur les mouvements, sur les impressions, sur les images, sur les ardeurs, sur les flammes qui cherchent à s'insinuer dans vos cœurs. Que leur prépondérance, leur distinction, leur préférence sur tout autre objet soit de la plus sensible notoriété. Que ce père religieusement honoré se voie sans cesse encouragé dans ses bontés, dans ses caresses, dans ses tendres préventions pour vous, par une douce correspondance de vénération, de déférence, de fidélité, de parfait dévouement. Que cette mère soit à chaque

quart d'heure de sa vie récompensée glorieusement des fatigues, des douleurs, des travaux, des frayeurs, des émotions, des gémissements que vous lui avez coûtés, du moment où elle a ressenti qu'elle portait dans son sein un gage de son union, un citoyen pour la patrie, un membre pour la société : *Honora patrem tuum, et ne obliviscaris gemitus matris tuæ.* (*Eccli.*, VII.) Amour de rétribution : être pour eux dans leurs besoins, dans leurs disgrâces, dans leurs revers, ce qu'ils furent pour vous dans les circonstances où leur tendresse, leur compassion vous étaient nécessaires. Ce qu'ils feraient encore si le moindre accident vous survenait, si quelque malheur vous affligeait, si la plus légère altération dérangeait votre fortune, vos plaisirs, vos jouissances, l'harmonie de votre domestique, la paix de votre ménage. Amour de proportion : il fut un temps pour vous, enfants qui m'écoutez, où ces charitables parents ne trouvaient aucuns services à vous rendre trop bas, trop humiliants : les plus vils étaient remplis avec la complaisance la plus amoureuse, la patience la plus généreuse, l'attention la plus recherchée ; rien ne leur répugnait, rien ne les rebutait. Egalez-vous aujourd'hui, c'est votre obligation, à ce qu'ils firent pour vous dans ces jours où votre reconnaissance ne pouvait pas même balbutier, et ne s'exprimait que par le sourire de la joie et du soulagement. Mêlez-vous avec sensibilité, avec gaieté, avec promptitude, avec affection aux soins qu'ils reçoivent de ceux qui les servent ; votre main leur sera bien plus chère qu'une étrangère ; tout ce qu'elle présentera deviendra un baume pour leurs cœurs, et fera couler dans leurs âmes les plus douces rosées de la consolation. Amour de réflexion. Qu'il soit raisonné, comme dit saint Augustin, sur celui dont Jésus-Christ nous donne le plus beau modèle. Quelle attention pour sa tendre mère dans le moment où il allait expirer à ses yeux ! vous connaissez ce trait, presque le dernier de la vie du Rédempteur : c'est une leçon que vous devez mettre au rang de celles qui sont rassemblées en faveur des pères et des mères : *Christus instruxit pastor bonus, ut a filiis piis impendatur cura parentibus.* Imaginez, maintenant chrétiens, caractérisez, s'il est possible, le crime de ces enfants dénaturés qui regardent la vieillesse d'un père et d'une mère comme un pesant fardeau, comme une charge importune, dont ils demandent avec impatience que la mort vienne les délivrer ; qui précipiteraient peut-être, s'ils ne redoutaient les lois, le faible souffle qui les anime encore, pour envahir les dépouilles qu'ils en attendent ; qui peut-être envient jusqu'au triste grabat sur lequel ces parents infortunés étendent les douleurs de leurs derniers jours ; qui par des reproches humiliants et barbares les forcent à conjurer l'Eternel de hâter l'instant qui doit les faire disparaître de la terre et les rayer du nombre des vivants. Quelles horreurs ? heureux le siècle qui n'en a pas de pareilles à consigner dans ses monuments ! ce n'est malheureusement pas le nôtre ! trop de faits criants réclament contre les enfants. Je vous laisse à juger des châtiments qu'un Dieu leur réserve; l'abondance des bénédictions qu'il promet à ceux qui chérissent tendrement, qui respectent souverainement ceux dont ils tiennent la vie, est un sûr garant des terribles fléaux qui vengeront les parents, pendant toute une éternité, de l'ingratitude de leurs enfants.

Il me reste encore un développnment du précepte à faire comprendre à ces derniers. Enfants, honorez vos pères et vos mères ; ayez pour eux l'obéissance la plus vertueuse. Je ne mets pas au rang de cette précieuse soumission celle que la crainte, de quelque nature qu'elle soit, décide ; celle que des motifs plus cachés et plus serviles encore dirigent ; celle qui n'a que la lâcheté pour principe ; celle qui n'agit que lorsque la verge d'une juste colère frappe et redouble ; celle qui restreint les ordres par boutade et par dépit ; celle qui les exécute mal par ressentiment et par vengeance ; celle qui les interprète selon la fougue de ses mauvaises humeurs et de ses caprices ; celle qui les raisonne par impudence, par aigreur, par orgueil, par opiniâtreté. Je propose pour exemple celle d'un Abraham prêt à sacrifier au premier mot de son Dieu l'enfant des promesses les plus glorieuses, des espérances les plus sublimes ; celle d'un Isaac qui se laisse lier sur un bûcher, sans ouvrir les lèvres pour se plaindre. Celle d'un Joseph qui s'humilie devant son père, dès qu'il s'aperçoit que celui-ci peut le soupçonner de vanité; celle d'une Ruth pour toutes les volontés de sa belle-mère ; celle de David, depuis même que le prophète du Seigneur a versé sur sa tête l'onction de la royauté. Un modèle plus énergique, plus important, plus expressif que tous ceux que je viens d'offrir : l'obéissance de Jésus-Christ qui donne jusqu'à la dernière goutte de son sang pour accomplir les décrets de son Père, pour satisfaire aux rigueurs de sa justice, qui expire sur une croix pour signaler sa profonde et parfaite soumission : *Christus factus est obediens usque ad mortem; mortem autem crucis.* (*Philip.*, II.) Telle est l'obéissance que je voudrais inspirer à chaque enfant en faveur de ceux avec qui ils ont contracté la plus essentielle des obligations. Que ne ferait pas cet homme qui se pique de sentiments pour quelqu'un qui l'a sauvé des mains d'un assassin acharné, et l'a conservé au jour qu'il respire ! Quel tribut ne doit-il donc pas payer à ces tendres époux qui disputent depuis si longtemps entre eux de vigilance, d'amour et d'attention pour lui; qui dans tant d'occasions ont hasardé leur vie pour protéger la sienne, et qui ne doivent le plaisir de vivre encore qu'à la satisfaction de les voir exister par les soins qu'ils ont prodigués. J'entends de loin retentir les clameurs de cet audacieux qui ne porte le joug le plus naturel, le plus doux que par contrainte, sans retour, sans

goût, sans bonne volonté; qui épie tous les moments de le secouer; qui n'est jamais plus content que lorsqu'il le soulève; qui, tel qu'un jeune coursier, une fois dégagé des salutaires entraves qui le retiennent, se livre à tous les emportements, à toutes les fougues, à toutes les frénésies du sang qui bouillonne dans ses veines; je l'entends, dis-je, s'écrier dans une présomptueuse pétulance : Quoi donc? il ne serait pas permis de former des représentations, d'observer certaines circonstances, d'objecter mes raisons, de demander quelques délais, quelques restrictions? Je le cite au tribunal de saint Augustin pour s'instruire; je lui dis avec cet éloquent docteur, ce judicieux moraliste : ou ce que vous prescrivent vos parents s'oppose aux préceptes du Seigneur, à sa religion, à ses dogmes, à son culte, à l'ordre de subordination qu'il a lui-même tracé pour la société; ou ce qu'ils vous commandent n'a rien de contraire à la sainteté de votre doctrine, à la pureté de nos lois, à la tranquillité publique. Dans le premier cas, vous êtes dispensé de l'obéissance; votre refus est de l'harmonie, de la justice; c'est un mérite, c'est une vertu, surtout si vous l'avez assaisonné de ces respectueuses réflexions qui sont moins des contradictions que des raisonnements sensés et des égards. Dans le second cas, si vous vous révoltez, si vous n'exécutez pas avec la soumission la plus prompte, la plus sage, la plus entière, vous êtes inique, vous êtes coupable d'un crime qui retombe sur votre Dieu lui-même; c'est à ses desseins, à ses établissements que vous résistez : il a mis vos parents à sa place sur la terre; avec le pouvoir que leur donne la nature, il leur a confié tout le sien sur vous; c'est lui qui vous impose d'obéir, comme si le commandement émanait de lui directement, comme si vous le receviez de sa propre bouche : *Ubi hoc jubet pater, quod contra Deum non sit, sic audiendus est quomodo Deus.* Enfants désobéissants, je n'ai plus qu'un portrait à vous mettre sous les yeux, le tableau des calamités, des opprobres, de l'ignominie dont se couvrent dans cette vie même ceux qui empoisonnent le cœur d'un père et d'une mère par leurs obstinations, leurs indignes façons d'agir avec eux. L'Eternel appuie leurs malédictions de sa colère; nous en avons des preuves trop parlantes pour en douter. Hélas? si on remontait à la source du désastre d'une infinité de familles, on en rencontrerait la cause, selon l'expression de l'Esprit-Saint, dans les mépris, dans les chagrins, dans les horreurs que le chef actuel de cette infortunée famille fit supporter à ses parents. *Qui affligit patrem, et fugat matrem ignominiosus est, et infelix.* (*Prov.*, XIX.) Respectez vos parents, obéissez à vos parents, aimez vos parents. Enfants, voilà le chemin du bonheur de la terre et de la félicité du ciel. Devoirs consacrés par leur ancienneté, leur solidité, leur justice. Comment est-il possible qu'on les transgresse encore?

PRIÈRE.

Ayez compassion, ô mon Dieu! des larmes de tant de pères et mères : frappez les monstres qui les font couler. Qu'ils aient le sort des Ophni, des Phinées, puisqu'ils en ont toute la méchanceté. Ne les épargnez pas davantage que les Cham et les Absalon. Ah! que dis-je, ô mon Dieu! les ministres de votre sanctuaire n'y sont placés que pour gémir entre le vestibule et l'autel, que pour conjurer vos foudres et solliciter vos miséricordes. Ce ne sont pas vos tonnerres que j'implore, ce sont vos grâces que je sollicite. Touchez les cœurs des enfants dénaturés : qu'ils pleurent les chagrins dont ils ont rempli les jours de ceux à qui ils sont redevables de voir les rayons du soleil qui nous luit. Qu'ils se détestent eux-mêmes d'avoir transgressé ce précepte si saint, si naturel, si légitime que vous leur avez imposé, d'honorer leurs parents. Enfin que, par son observance ils méritent les bénédictions que vous promettez aux enfants obéissants dès cette vie, et les couronnes que vous leur réservez pour l'éternité. *Amen.*

SERMON XXII.

SUR L'ENVIE.

Collegerunt pontifices et pharisæi concilium adversus Jesum. (*Joan.*, XII.)

Les pontifes et les pharisiens tinrent conseil contre Jésus.

Voyez un peu, mes chers frères, comment l'envie gouverne ceux qu'elle a subjugués, à quels excès elle conduit ceux qu'elle tient une fois dans ses chaînes, quelles odieuses impressions elle suggère, quels aveugles sentiments elle inspire, quels fougueux conseils elle médite. Jésus-Christ lui-même n'est pas à l'abri de sa méchanceté : la candeur de sa vie, la pureté de sa doctrine, la droiture de ses actions, la sagesse de ses paroles, la sainteté de ses exemples ne font qu'animer davantage la malice de ses ennemis : les principaux de la nation se rassemblent pour consulter ensemble contre cet innocent, pour concerter les moyens de le faire succomber sans risque sous les coups de la noire envie qui les envenime contre lui : *Collegerunt pontifices et pharisæi concilium adversus Jesum.* Lâche passion que nous détestons dans les pontifes et les pharisiens, et qui n'est que trop commune de nos jours! Passion qui déshonore l'homme le plus ignominieusement! Passion qu'il combat trop faiblement! elle naît souvent avant la réflexion, elle meurt quelquefois après elle. C'est la passion de l'âge le plus faible, c'est la passion de l'âge le plus imbécile. Heureusement qu'elle n'a pas dans ces deux extrêmes tout l'art, toute l'adresse, tout le savoir de l'âge mûr; sans cela nous verrions éclore beaucoup plus de méchancetés. Pourrai-je en peindre assez la noirceur? pourrai-je produire d'assez vives idées de sa bassesse, pour vous inspirer toute l'horreur qu'elle mérite? L'envie est la passion la plus révoltante considérée des yeux de la

saine raison : premiere partie. L'envie se montre la passion la plus dangereuse, lorsqu'on l'envisage le flambeau de la religion à la main : seconde partie. C'est la passion la moins excusable aux tribunaux de l'humanité et du christianisme. Ce que je voudrais prouver : ce que je voudrais persuader. Votre attention s'il vous plaît.

PREMIÈRE PARTIE.

S'affliger du bonheur de ses frères, s'amuser de leurs disgrâces, s'irriter de leurs succès, s'applaudir de leurs chutes, se chagriner de leur élévation, sourire à leur infortune; gémir douloureusement, lorsque la justice ou l'amitié célèbrent leurs éloges; s'extasier lorsque la médisance ou la calomnie les déchirent; encourager la haine qui les poursuit; retenir la main qui veut essuyer leurs larmes : se réjouir de leurs désastres, s'indigner de ce qui les console; s'enivrer délicieusement des maux qui les entourent; tarir les sources qui peuvent les soulager. Voilà, mes chers frères, l'envie, son caractère, sa marche, son partage, son objet, sa fin. Si vous cherchez plus d'expression, plus de développement, plus d'exposition dans le tableau, voici ce que j'ajoute : l'envie rassemble elle seule toute la méchanceté des autres passions, elle tourmente elle seule plus tyranniquement que toutes les autres passions, elle est elle seule plus humiliante pour l'homme que toutes les autres passions. Je vais m'expliquer davantage : vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'envie est la passion la plus révoltante, lorsqu'on la voit avec le coup d'œil de la saine raison, quelle est par conséquent la plus étrange, la plus infâme qu'on puisse concevoir dans l'homme qui prétend au bon sens.

J'ai souvent réfléchi sur l'envie, mes chers auditeurs, j'ai quelquefois repassé les noirceurs dont l'histoire des siècles, l'expérience de tous les jours chargent à juste titre cette déraisonnable et déraisonnante passion : je l'ai souvent regardée comme le principe, le germe, l'âme de toutes les autres passions : je me suis tout au moins fortement constaté à moi-même, qu'elle avait elle seule le venin de toutes les passions : L'injustice de l'orgueil : la comparaison que fait l'envieux est tout à la fois un nuage qu'il répand sur le mérite de son semblable, et pour lui-même un hommage à la supériorité dont il se flatte. La voracité de l'avarice : autant de fortunes qui s'élèvent, autant l'envieux voudrait en engloutir, le bien être de son prochain est son plus cruel supplice. L'effronterie de l'impureté : des flammes aussi audacieuses, aussi impudentes, aussi folles brûlent dans les regards de l'envieux. Les fureurs de la colère : le grand Chrysostome donne à l'envie des mains toujours prêtes à frapper, à abattre, à réduire en poudre. La turpitude de la médisance : c'est sur les lèvres de l'envieux qu'il faut l'entendre. Comme elle triomphe! avec quelle maligne satisfaction elle coule les plus mortels poisons! L'iniquité de la calomnie : c'est l'envie qui la première médita de verser le sang des Abels; qui distribua ces fables horribles, ces monstrueux mensonges qui ont coûté la liberté à tant de Daniels, la vie à tant de Naboth, l'honneur à tant de jeunes personnes, la réputation à tant de femmes respectables, la paix à tant de familles. La barbarie de la vengeance : c'est l'envie qui souffle les noires vapeurs qui détruisent l'amour que se portent deux époux, l'amitié qui lie deux amis; qui les acharne l'un contre l'autre jusqu'à ce que l'un d'eux succombe sous le glaive que l'envieux vindicatif leur a mis à la main. Les hypocrisies de la trahison : l'envieux s'enveloppe quelquefois du manteau de l'affection, de l'attachement : il place quelques phrases décousues qui semblent un tribut du cœur, et qui ne sont semées que pour aiguiser plus cruellement le trait qu'il a lancé. La noirceur de l'infidélité : rien de sacré pour l'envie : elle n'écoute rien, elle ne respecte rien : nature, sang, humanité, religion, charité, tout cela n'est pour elle qu'un vain son; elle l'entend, elle ne veut pas le concevoir, les armes ne lui tombent pas de la main; elle viendra dans nos temples tramer ses horreurs, elle ira jusqu'aux pieds des autels chercher sa victime, elle l'immolera sur la croix teinte du sang du Rédempteur. L'infamie de l'ingratitude est encore un des attributs proscrits de la sordide envie. Ah! ce n'est pas l'envieux qui s'instruisit à bénir, qui sait priser, qui se forma de bonne heure à être reconnaissant, qui s'accoutuma à baiser la main bienfaisante qui se plut à l'enrichir, à la vénérer, à l'élever, à la décorer. Etre en état de le servir, de l'obliger, de lui prodiguer des faveurs, c'est un titre certain à la haine de ce tigre féroce. C'est l'idée que nous en donne saint Chrysostome. C'est ce qui lui fait dire que l'envieux l'emporte en férocité sur la bête de nos forêts la plus altérée de sang. Celle-ci, dit le célèbre docteur, ne rugit de fureur que lorsqu'elle est pressée par la faim, ou lorsqu'une poursuite opiniâtre la force à lever ses terribles défenses contre son persécuteur. Nos caresses, nos dons, nos bontés, notre bienveillance, notre protection, nos secours alimentent le levain de l'envieux contre nous, et ne font que hâter les conjurations qu'il couve dans son sein : *Sunt invidi feris pejores : illæ indigentes, aut a nobis irritatæ armantur. Hi beneficiis frequenter illecti.* Quel portrait, mes chers frères! il nous prévient bien clairement de tout ce qu'il y a à redouter de l'envieux : il nous fait comprendre bien clairement qu'un envieux est l'opprobre de l'humanité, le fléau le plus funeste de la société, l'ennemi le plus dangereux de la prospérité d'autrui, le scélérat le plus incliné aux excès les plus tragiques, coupable dans son cœur des plus sanglants transports, tout disposé à réaliser des scènes de meurtre, de carnage, si la sagesse de la législation n'avait pas opposé

le frein de ses rigoureux châtiments, au bouillonnement impétueux de ses violences; occupé le jour et la nuit à tendre les filets de la méchanceté, à trouver l'instant d'assouvir le désir impatient qu'il a de faire du mal; en un mot, rongé sans cesse d'une fièvre noire et ardente dont tous les accès annoncent la soif brûlante de se livrer au crime. Aussi, mes chers auditeurs, le sage nous défend tout commerce avec l'envieux: il nous interdit toute familiarité : quelque délicat qu'il puisse être dans sa table, il ne veut pas que notre goût nous conduise à partager la profusion, la finesse de ce qu'on apprête pour sa bouche : aux termes de l'auteur sacré, il semble que la contagion qui empoisonne son cœur, répande la mort sur les aliments qu'il fait servir; qu'une peste fatale à tous ceux qui l'approchent circule sur chaque mets qu'il offre à ses convives. Nous ne devons pas nous destiner à ses repas même par le plus simple désir : ***Ne comedas cum homine invido, et ne desideres cibos ejus.*** (*Prov.*, XXIII.) La raison seule nous suffit pour nous séparer d'une pareille fréquentation. Que peut-on y trouver? que peut-on en remporter? un ennui mortel, si l'envie n'a pas encore blessé l'âme : le regret d'avoir entendu déchirer des hommes respectables et sans reproches. Hélas! si quelques faibles étincelles de la passion dont je parle languissaient ensevelies sous les emblêmes de l'humanité, de la religion, de la charité, en faudrait-il davantage pour allumer un feu véhément, et procurer peut-être bientôt après l'embrasement le plus sinistre?

De tout ce que je viens de dire, vous pouvez facilement conclure que l'envie elle seule tourmente plus cruellement celui qu'elle possède que toutes les autres passions réunies à la fois pour l'attaquer et le subjuguer. Vous devez comprendre combien un despotisme usurpé par degrés, exercé par les violences les plus décidées, enchaîne de contradictions, de déchirements, de désolations, de désespoir dans tout le cercle de la vie d'un envieux ; tout ce qui contente les autres passions, tout ce qui flatte les autres passions, tout ce qui tranquillise les autres passions, tout ce qui comble les autres passions, accroît, enflamme, agite fougueusement l'envie, et porte au loin le fatal incendie qui brûle l'envieux. Le superbe, au faîte de ces honneurs qu'il a poursuivis par les intrigues les plus souterraines, les plus indignes peut-être et presque toujours les plus coûteuses à son amour-propre, le superbe goûte délicieusement la gloire qui l'environne : il sourit mille fois dans un jour au cordon qui le décore; il se dérobe aux courtisans qui l'épient, pour se féliciter lui-même sur les dignités et les titres ajoutés à son nom qu'il voulait illustrer. L'ambitieux, sur la scène du grand monde, s'est acquis cette célébrité, cette gloire, cette réputation : objets de ses vœux les plus ardents; il jouit en paix. Ce bâton honorable, qui figurera dans les ornements de sa tombe, le console d'avance du coup prématuré qui peut l'y précipiter. L'avare, couché près de l'idole qu'il couvre de ses yeux, ne pense qu'à épancher son âme dans la contemplation de son inutile trésor. L'impudique trouve, dans les glaces d'une vieillesse accélérée par ses débordements, le calme qu'une jeunesse impétueuse et lubrique avait banni de son cœur. Cette jeune beauté perdra, avec cette figure dont elle fait sa divinité, l'espoir de voltiger de conquêtes en conquêtes; elle se croira amplement dédommagée de la perte de ses beaux jours, par le plaisir de compter les esclaves qu'elle a soumis dans son temps. Le vindicatif voit sa victime humiliée devant lui ; presque toujours il est satisfait, il est fléchi ; tout tort est oublié ; ce bras qui s'apprêtait à percer est désarmé. La colère a ses moments de tempête, il est vrai; le plus souvent un rien conjure ses flots : une parole, un sourire, un coup d'œil suffisent pour calmer dans un instant ses plus orageux élans. L'envieux, mes chers frères, n'a ni retour de joie, ni intervalle de consolation, ni espérance de repos, ni instant de douceur, ni point de vue de félicité, ni époque de contentement; si dans un moment sa malice s'amuse de voir cet homme échouer dans les projets qu'il avait combinés pour son bonheur, dans le même instant il a le dépit de voir sortir de la poussière cet autre dont sa funeste passion avait ourdi la misère et les malheurs qui l'y ont plongé. Chaque progression de temps devient pour lui progrès d'inquiétudes, de troubles, d'amertumes, de tortures, de supplices; chacun de ces jours, chaque minute des heures qui ajoutent à ses jours, s'écoulent dans un martyre d'autant plus désespérant qu'il faudrait pour le finir qu'il vît les autres dans les chaînes de l'esclavage et de l'opprobre, et qu'il triomphât lui seul sur le théâtre de l'élévation de la fortune, sur le trône des grandeurs et de la prospérité. Mille sombres pensées se succèdent sans cesse dans son imagination; mille désirs, plus extravagants les uns que les autres, naissent les uns des autres, et forment une éternelle génération des soucis les plus cuisants; mille vapeurs chagrinantes offusquent sa raison, et étouffent tout autre sentiment que celui de sa monstrueuse passion. Un monde d'illusions fatigue sans relâche son esprit, le fait errer de fantômes en fantômes sans fixer ses prétentions. En un mot, l'envie, comme dit saint Basile, telle que la rouille la plus mordante, ronge le sein auquel elle s'attache, le consume à petit feu, et ne laisse aucun réduit qui ne porte des marques sanglantes de sa cruelle dévastation : ***Quemadmodum rubigo ferrum, sic invidia illos, qui eam possident, consumit atque devastat.*** Tout ce qu'elle aperçoit, tout ce qu'elle considère est un nouvel aliment à ses peines, un poids de plus au frein qu'elle doit porter et que les circonstances de tous les quarts d'heure la forcent de ronger. Un désespoir perpétuel est l'état habituel de l'envieux, puisque les sujets de sa rage se reproduisent sans cesse.

Il revoit à tous les instants tout ce qui en est l'origine, tout ce qui la fomente, tout ce qui l'aigrit. La jeunesse, la beauté, les attraits, les agréments, l'art de plaire, les talents, les richesses, les vertus, les qualités, les différents mérites du prochain : vaste champ où l'envieux moissonne la triste récolte de ses douleurs, et où il respire un poison qui le tue lentement. Ce n'est pas tout encore, mes chers frères; la piété, la dévotion, la modestie, l'édification, la ferveur; la religion, le bon exemple donné, la tempérance, la justice, la prudence, la mortification, la pénitence même, tout ce qui mérite les éloges et justifie les louanges qu'on ne peut s'empêcher de publier, tout cela afflige l'envieux, tout cela irrite son mal, tout cela allume dans son sang des feux dévorants qui portent la contagion la plus dangereuse, l'épidémie la plus pestiférée, dans tous les lieux où il passe, où il fréquente, et dans ceux même où on ne le connaît simplement que de nom. Enfin, c'est ce pécheur consommé dont parle le Monarque-Prophète, que la miséricorde, la charité du juste ne touchent pas, n'adoucissent pas, ne changent pas, qui rugit contre sa conduite, ses actions, sa candeur, avec plus de férocité que le lion prêt à déchirer le fier ennemi dont il a reçu la première blessure : *Peccator videbit, et irascetur; dentibus fremet et tabescet.* (*Psal.* CXI.) Quelle funeste position! L'envieux en fait ses délices : l'envieux est donc le plus noir, le plus désespéré de tous les méchants.

Maintenant je vous demanderai, mes chers frères, si vous connaissez quelque chose de plus humiliant pour l'homme, quelque disposition qui le dégrade plus servilement, quelque écart qui l'avilise plus indignement que cette déplorable passion? Je ne vois rien qui doive nous dépriser davantage aux yeux de nos semblables, nous condamner plus sévèrement à notre propre jugement qu'une passion déclarée sans respect, sans considération, sans justice, sans raison, contre tous les principes de l'honnêteté, contre toutes les réclamations de la vie civile, contre tous les agréments de la société, contre tous les engagements de l'amitié, contre toutes les gradations du bonheur, enfin contre tous les préceptes de la religion, tous les encouragements de la vertu. Passion révoltée honteusement contre tout bien : celui qui est dans l'ordre naturel, celui qui vient du Tout-Puissant et de sa grâce; passion, quoique mille fois démasquée, toujours avide de ravir la réputation des autres, de détruire l'estime dont on les honore, d'employer, pour les perdre, ces détours usés qui mille fois ont couvert l'envieux de l'opprobre le mieux mérité; passion qui a pour système le trouble et le désordre, pour plan la perversité et l'injustice, pour conseil la vanité et l'orgueil, pour tribunal le trône des furies et tous les serpents de leur méchanceté. Ses compagnes ordinaires sont la noirceur, la duplicité; ses guides fidèles, l'espoir de nuire et l'animosité. Tantôt cachant à cet homme la joie qu'elle ressent de son infortune, sous le langage de la compassion et de la pitié; tantôt se couvrant du voile d'une politesse étudiée pour l'assassiner avec plus de sûreté. Prodigue de paroles, les serments les plus sacrés ne lui coûtent rien; elle n'est pas non plus avare d'effets, dès qu'il s'agit de détruire et d'accabler. Savante dans l'art de la flatterie, elle est plus habile encore à sucer jusqu'au sang le plus pur de ceux qu'elle immole à ses orgueilleux entêtements; instruite à amuser par d'hypocrites adulations, très-adroite à les disposer au détriment de ceux qui sont assez faibles pour s'en laisser séduire. Aux dehors de la complaisance qui porte le plus grand air de sincérité, de la tendresse qui rend le mieux la vérité, joignant les perfidies les plus habilement concertées, la haine la plus vigilante à préparer les piéges les plus difficiles à prévoir et à éviter; enfin, incapable de mêler des larmes d'attention, d'intérêt, de sensation aux revers, aux malheurs, aux affections de son frère; également éloignée de voir ses prospérités, son élévation, ses espérances, leur réalité, de l'œil du contentement et de la consolation : *Flere cum flentibus; gaudere cum gaudentibus.* (*Rom.*, XII.) Je vous demande maintenant, mes chers auditeurs, s'il est bien possible d'accorder de semblables dispositions avec l'honneur et la probité : avec cette grandeur d'âme si noble, si généreuse, qui doit caractériser l'honnête homme; avec cette simplicité, cette douceur, cette charité que le bon chrétien doit envisager comme faisant partie de sa gloire et les plus beaux fleurons de sa couronne. Lâche envieux! vautour de sang! tu renouvelles à chaque instant l'infâme trahison du perfide Joab : tes caresses attirent ton frère; ta dissimulation le trompe; tu le flattes, tu le préviens; dans l'instant où tu te courbes dans ses bras pour sceller par un baiser les paroles de paix dont tu l'as ébloui, ta main barbare lance un poison mortel dans son sein : *Effudit sanguinem belli in pace.* Je pouvais donc établir, comme une vérité bien constante, que l'envie est de toutes les passions la plus humiliante pour l'humanité. Le quadrupède carnassier et vorace, le volatile qui déchire et dévore, ne cherchent pas à étouffer la vie des animaux de leur espèce pour étancher la soif qui les consume, pour apaiser la faim qui les tourmente, les presse et les rend furieux. L'envieux n'a jamais respecté, ne respectera jamais ceux qui ont une même nature, une même configuration, les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes rapports, les mêmes besoins, les mêmes lois, le même terme, la même destination que lui : *Parcere nequeunt iis quorum se genus esse cognoscunt.* Dans l'ordre de la société, l'envieux est donc un de ces êtres répandus sur la surface de l'univers pour en devenir le fléau le plus terrible, en même temps qu'il en est la confusion et l'opprobre. Ne vous êtes-vous jamais surpris, vous tous qui m'écou-

tez, dans quelques ressentiments de cette odieuse passion? Ils n'ont été que passagers, parce que vous les avez reconnus, vous les avez condamnés. En y réfléchissant, n'en avez-vous pas rougi? n'avez-vous pas été honteux pour vous-mêmes, humiliés au dedans de vous-mêmes, d'avoir pu vous attrister un seul instant de ce qui pouvait contribuer au bonheur de votre semblable, à sa réputation, à l'éclat de ses talents et de son nom? J'en suis plus que sûr, vous vous seriez indignés contre vous-mêmes, si ces pensées volages et légères eussent laissé dans vos cœurs quelques impressions au désavantage de votre prochain. Apprécions donc l'envie ensemble, mes chers frères; elle a seule toute la méchanceté des autres passions. Elle seule gouverne l'homme plus tyranniquement que toutes les autres passions; elle le dégrade à elle seule plus servilement que toutes les autres passions. Disons donc qu'au tribunal d'une raison éclairée, c'est la plus révoltante des passions. Reste à vous montrer que, considérée avec le flambeau de la religion, c'est la plus dangereuse des passions.

SECONDE PARTIE.

Tout ce qui déconcerte les règles, et le régime de l'ordre social; tout ce qui conspire contre les inspirations et les principes du code naturel gravé dans nos cœurs; tout ce qui dérange ces relations aussi harmonieuses qu'essentielles que le souverain dispensateur des choses a disposées parmi nous; tout ce qui renverse l'économie des lois, dont il a enchaîné les membres du grand tout les uns aux autres; tout ce qui brise les nœuds, les rapports, le commerce, les liaisons, que destina sa sagesse au mutuel bonheur des hommes; tout ce qui divise, sépare, détruit ces encouragements de paix, d'humanité, de tendresse, de bienveillance, de retour, de reconnaissance, de charité auxquels il prépara l'âme de chacune des créatures qu'il forma sur son image; si tout cela, dis-je, est l'outrage le plus offensant pour la raison, c'est un crime des plus criants, des plus énormes au jugement de la religion. Tels sont les attentats de l'envie. Exposons encore mieux son iniquité : caractérisons son infamie plus distinctement. C'est la passion qui rapproche le plus du démon, qui conséquemment éloigne le plus de Dieu. C'est la passion que le ciel a frappée des vengeances les plus éclatantes, dans tous les temps. Ce à quoi vous n'avez peut-être jamais réfléchi, mes chers frères, c'est que c'est la passion dont le repentir est le plus rare et par une conséquence bien fâcheuse, le pardon le plus incertain. Vérités que je vais établir. Envieux, tremblez. Aujourd'hui, peut-être vous pourrez encore expier vos crimes : je ne vous promets pas que demain vous en aurez le temps.

Lorsque j'avance, mes chers frères, que l'envie est la passion qui rapproche le plus du démon celui qu'elle captive, je n'imagine rien par moi-même : c'est un oracle des livres saints que j'offre à vos attentions : c'est la doctrine de nos plus grands docteurs que je rappelle : c'est la morale de la religion que je vous propose de méditer pour vous garantir de ses fatales influences, et à l'envieux pour le corriger, s'il est possible. C'est l'envie du barbare ennemi de notre salut qui a ouvert l'entrée à tous les maux qui désolent la terre, et nous arrachent si souvent les gémissements les plus douloureux sur nos misères et sur notre sort : les infirmités, les maladies, les traverses, les chagrins, les dangers, les appréhensions, les difficultés, les agitations, le premier de nos malheurs, le plus grand de nos malheurs le péché, enfin la mort. Voilà l'ouvrage de l'envie du démon, sur la félicité dont jouissait cet homme, la souche de tous ceux qui ont existé jusqu'ici, et qui existeront jamais : *Per invidiam autem diaboli mors intravit in mundum.* (*Sap.*, II.) Je puis donc bien dire à ces envieux qui chaque jour sont les artisans des plus tristes disgrâces, qui portent le feu et la flamme dans les assemblées les mieux assorties, dans les sociétés les mieux choisies, qui sèment la discorde, soufflent la haine, attisent la vengeance dans les familles les plus tendres, les plus unies, qui soulèvent maison contre maison, voisin contre voisin, parent contre parent, sexe contre sexe; je puis bien leur dire : vous êtes des enfants du démon, des élèves du démon, des émissaires du démon, des partisans du démon, des imitateurs du démon; vous tenez au démon par tous les liens qui désignent ses plus serviles esclaves : *Imitantur autem illum qui ex parte illius sunt.* (*Ibid.*) Voilà, mes chers frères, une alliance bien ignominieuse pour un chrétien. Par tout autre péché, il s'expose à être puni dans ces sombres cavernes où le démon ronge le frein de la torture et du désespoir, à partager les vengeances que le Seigneur accumule par le ministère de l'esprit de ténèbres, à gémir éternellement dans les abîmes de ses justices. Par l'envie, il forme société avec le démon; il fait comparaison avec lui; il devient son intime, son semblable; il est démon lui-même; le démon des autres, le sien propre : *Imitantur autem illum*, etc. Je reconnais avec saint Augustin, qu'il y a une infinité de péchés dont on ne peut pas accuser le démon directement, il n'y participe que par de malignes suggestions, par de mauvaises inspirations. On ne saurait faire tomber personnellement sur lui certains reproches; on ne peut pas lui dire : Infame! c'est toi qui souillas ce lit sacré que l'Eternel, la religion, les lois n'élevèrent que pour de tendres époux; c'est toi qui as sucé le sang de la veuve, la substance de l'orphelin; c'est toi qui étendis des mains de rapines sur l'héritage d'un voisin faible, pour aggrandir le tien; c'est toi qui sacrifias des milliers d'hommes à la folle ambition de posséder quelques pieds de terre, quelques monceaux de poussière de plus; c'est toi qui t'es engraissé dans les festins de la subsistance arrachée au malheureux

qui ne pouvait la défendre; c'est toi qui as bu dans tes crapuleuses débauches les larmes colorées du citoyen. On pourra toujours lui dire : C'est toi perfide! c'est ton envie contre la félicité du premier homme, son innocence, sa gloire, qui fut le mobile de son infortune et de tous nos désastres : tu le voyais heureux : ta cruauté ne put le souffrir : il était comblé des bienfaits de son Créateur; c'était un surcroît de tourment pour toi; chaque instant était marqué pour lui par de nouvelles grâces, animé par les délices les plus saintes, compté par les voluptés les plus pures : tu t'es irrité de ce comble de perfection et de jouissance; tu as médité sa perte; ta fatale jalousie l'a consommée : *Non dicitur diabolo : Adulterium commisisti, furtum fecisti, villam alienam rapuisti; sed : Homini stanti invidisti.* Je le répète donc, mes chers frères, hélas! on ne saurait le répéter trop souvent; il s'agit de toucher, de changer; une redite peut devenir efficace; c'est toujours un moment de consolation pour l'orateur chrétien. Je reviens à soutenir que l'envieux a le démon pour modèle, pour conseiller le démon, pour maître le démon, pour père le démon, qu'il est le premier ministre né du démon. Envieux! pouvez-vous envisager tous ces titres sans horreur? Pouvez-vous vous les entendre donner sans frémir? Qu'il est chagrinant pour notre ministère d'avoir des reproches si durs, si déshonorants à exprimer! il devrait être bien plus pénible encore pour un disciple de la croix de s'attirer d'aussi étranges imputations. Mais un aveuglement que j'ai peine à concevoir, que j'aurais plus de peine encore à bien définir, c'est qu'il est bien peu d'envieux qui rougissent de les mériter. Il n'est cependant pas difficile de comprendre qu'ils ne peuvent s'assimiler si singulièrement au démon, sans s'éloigner prodigieusement d'un Dieu qui les avait placés au rang de ses enfants, qui les avait adoptés au partage de ses héritiers légitimes. En un mot, l'envieux est pour moi une énigme dont je suis toujours embarrassé de voir le sens propre, la vraie signification; de quelque côté que je l'envisage, je ne trouve pas la moindre excuse dans sa détestable passion; son délire me paraît sans fondement, sans terme, il est trop déraisonnable; il échappe aux plus profondes réflexions. N'épargnons rien, mes chers frères, de ce qui pourrait concourir à lui faire prendre d'autres dispositions. Si les oracles d'un Dieu peuvent y contribuer ne les cachons pas.

Envieux! il menace de vous punir tôt ou tard bien cruellement. L'éclat des vengeances prises dans tous les temps de vos pareils, sont des monuments consignés qui vous annoncent toutes celles que le plus sévère, comme le plus équitable des juges, se prépare dans l'instant peut-être à vous infliger. Craignez-les pour les jours présents, redoutez-les pour les siècles futurs. Vous éprouverez celles de la terre, vous n'échapperez pas à celles de l'éternité. Nous en avons des exemples si frappants, qu'il faut absolument être tout à fait endurci pour s'y refuser. Je vois d'abord le jaloux Caïn que le Tout-Puissant marque du sceau d'une réprobation éternelle; je le vois partout son propre bourreau, traîner jusqu'aux enfers le fardeau pénible d'un martyre, qui tout cruel qu'il est, n'est qu'une légère expression des tortures dont la divine justice frappera pour jamais son barbare fratricide. Je vois la sœur de Moïse couverte de cette honteuse contagion qui corrompt la masse du sang, décompose pour ainsi dire la chair, cache la peau sous des élévations pestilentielles, et porte la corruption jusque dans la moelle des os : *Maria apparuit candens lepra.* (*Num.*, XII.) Trop heureuse de trouver dans son frère un médiateur dont les prières lui sauvent la suite des vengeances de l'Eternel! Coré, Dathan et Abiron, s'animent à l'envi contre le conducteur que le Seigneur a placé à la tête de son peuple : un schisme ouvert soutient leur audace; je vois la terre s'ouvrir aux yeux de tout Israël, et ces monstres, leurs tentes, leur famille, tout ce qui leur appartient, tout ce qui a pris part à leur révolte englouti, sans avoir l'instant pour pleurer la noire envie qui les ameutait contre l'ami, le confident, le dispensateur des volontés du Dieu de Jacob : *Dirupta est terra sub pedibus eorum, et aperiens os suum devoravit illos.* (*Num.*, XVI.) David est vengé de l'ingrate envie dont Saül le persécute, par les accès de frénésie dont ce prince jaloux est cruellement agité. Je ne citerai que ce peu d'exemples; je me contenterai d'ajouter que je pourrais en rassembler une infinité d'autres qui ne sont ni moins terribles, ni moins concluants.

Vous me direz peut-être, mes chers frères, que le Tout-Puissant ne punit pas l'envie dans ces jours-ci avec autant de solennité, avec un appareil si propre à la corriger. J'entends, chrétiens : parce que vos yeux ne voient pas, que vos mains ne touchent pas, que vos pieds ne chancellent pas sous les effrayantes convulsions de la terre, vous voudriez en inférer, ou que l'envie a perdu beaucoup de sa malignité parmi nous, ou que le Seigneur est plus compatissant pour l'envieux. Quant au premier article, je vous renvoie à l'étude des mœurs du siècle : lorsque vous les aurez profondément méditées, vous me donnerez votre réponse, je ne l'exigerai qu'après vous avoir laissé le temps de rechercher depuis le palais du grand, jusqu'à la cabane où le malheureux cultivateur languit dans l'oppression. Par rapport au second, je vous demande si vous comptez pour rien les funestes agitations, les inquiétudes dévorantes, l'égarement de l'esprit, le désespoir du cœur, l'épuisement de la santé, la consomption des forces, le feu qui brûle sans relâche dans le sein de l'envieux; enfin le ver sinistre qui fonde un enfer perpétuel dans son âme, et répand les tourments du damné dans toutes les parties de son corps. Tous ces tragiques symptômes se sont souvent manifestés à vos yeux, ils ont décelé

le mal : si vous ne l'avez pas reconnu, c'est que vous n'avez pas voulu. Comment nommerez-vous, s'il vous plaît, ces pénibles et déchirantes sensations? Elles sont, selon moi, les premiers caractères de la colère d'un Dieu, et les tristes présages d'une justice qui, quelque jour, se fera sentir plus douloureusement encore. Convenons-en, je le veux, mes chers frères; ce n'est plus au bruit du tonnerre, des éclairs, à la face de tout un peuple, que le Seigneur épanche ses fureurs et célèbre ses jugements contre l'envieux. Son moment viendra; il attend avec patience, il frappera avec un éclat dont l'univers entier pourra rendre témoignage. L'instant de l'attente de sa sentence sera pour l'envieux un instant de terreur; du clin-d'œil où elle sera prononcée, des feux vengeurs se disputeront à l'envi d'activité pour varier sans cesse les maux adjugés à sa barbare jalousie : *Terribilis exspectatio judicii, et ignis æmulatio*. (*Hebr.*, X.) Oui, c'est à l'envieux que le souverain Juge réserve toutes les malédictions, tous les anathèmes, toutes les imprécations, tous les poisons, tous les fléaux, toutes les espèces de désolations qui frappent les odieux imitateurs de la perfidie de Caïn, les sectateurs impies des erreurs de Balaam, les disciples insensés du rebelle Coré : *Væ illis qui in via Cain abierunt, et in errore Balaam effusi sunt, et in contradictione Core perierunt*. (*Jud.*, XI.) Ainsi tomberont frappés, ainsi seront jugés, ainsi seront condamnés les malheureux élèves de l'envie. Des jours que le deuil, le chagrin, le dépit, la rage empoisonnent, des derniers moments que le désespoir occupe, une mort qui n'offre que l'enfer pour sépulture, voilà leur partage : voilà ce que l'histoire morale de l'humanité nous retrace dans tous les temps, et par tous les temps; ce qui n'a jamais changé, ce qui ne changera jamais, parce que c'est un Dieu qui a décidé. C'est-à-dire, mes chers frères, comprenez bien ceci, que l'envie est un crime de désespéré, l'expression est forte, je l'avoue; la chose est de la plus grande vérité. L'oracle est cruel sans doute; il n'en est pas moins sûr, selon saint Grégoire : je ne propose donc que sa pensée, lorsque je dis que l'envie est la passion dont le repentir est le plus rare, et par conséquent le pardon le plus incertain.

Je m'explique, chrétiens; ce n'est pas que je me méfie de la compassion de mon Dieu à l'égard de l'envieux, je ne prétends pas établir qu'il n'y ait absolument pas de pardon à espérer pour lui. Je connais l'abondance des miséricordes de celui qui règne dans les cieux; sa justice n'en ferme les trésors au pécheur, que lorsqu'il a comblé la mesure de son iniquité. Je veux dire seulement que l'envie a tant de chaînes auxquelles elle tient; qu'on se précautionne si faiblement contre elle, qu'il faut des grâces si spéciales pour en guérir, que l'envieux songe si rarement à les solliciter, qu'elle se fortifie si avantageusement dans un cœur, qu'elle y règne avec tant d'empire et d'audace, qu'elle laisse si peu de moments à la réflexion, qu'elle a tant de révolutions qui la réveillent, qu'elle se reproduit si vivement lorsque les autres passions passent et s'éteignent, que l'envieux cherche si peu de moyens pour la contraindre et la détruire; qu'il la considère comme une faiblesse si excusable, un péché si pardonnable, une imperfection si légère, qu'il la confond si souvent avec la noble émulation, qu'il n'est que trop ordinaire qu'il ne soit plus temps d'y remédier, je dis plus, qu'il n'ait pas la moindre pensée de l'abjurer dans le moment où il serait de toute importance d'avoir expié ses horreurs : il n'y aura rien de bien étonnant, par conséquent, à le voir expirer dans l'instant où le voile tombe, comme un vrai Caïn, avec le désespoir d'obtenir jamais son pardon : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear*. (*Gen.*, IV.) Connaissez exactement le chrétien que l'envie persécute, vous serez tout à fait persuadés, mes chers frères, que je n'avance rien de trop. Il vit dans son crime avec une sécurité qui m'effraye autant qu'elle me surprend, souvent elle m'a fait trembler pour son salut. Dans un détail de conscience, rien de plus commun que d'oublier l'envie dans son examen, il n'en est pas question, on ne s'en fait pas de reproches. Si les lumières du ministre de la pénitence veulent percer dans l'obscurité dont on s'enveloppe, on répond avec une indifférence qui trompe tous ses soins, toute son attention; on se trompe soi-même le premier, parce qu'on chérit trop sa passion; on se perd pour complaire à une passion qui n'a que des épines à produire. Apprécions un peu la religion de certains chrétiens infectés de l'envie. Vous trouverez des âmes faussement délicates qui s'alarment d'une légère distraction dans la prière, d'un passage de dissipation dans le lieu saint, d'une tentation momentanée qu'elles n'ont encouragée par aucun consentement, qui nous fatiguent périodiquement des scrupules déplacés qui bouleversent leur imagination, et qui n'expriment ni regrets, ni remords, ni componction sur le plaisir secret qu'elles ont ressenti à voir le prochain humilié, sur la peine que leur a causée son bonheur, sur la jalousie qui depuis des années s'endurcit contre des concurrents qui prospèrent, des amis qui s'élèvent, des proches qui s'agrandissent; contre cette personne en place dont le mérite réunit tous les suffrages; contre tel homme dont on prise la sagesse, la prudence, l'esprit, l'intelligence; contre telle femme dont on applaudit la beauté, la retenue, la pudeur et les précieuses qualités. Si les aveux de l'envie sont rares dans le tribunal des péchés, le nombre des envieux ne l'est pas : la multitude est presque en proportion des feuilles qui couvrent la surface de la terre vers la fin d'un automne. Les cours en fourmillent; les barreaux en sont peuplés; les cités en abondent; les campagnes en recèlent : il y en a de tous les âges, dès la plus tendre enfance même, dans l'un et l'autre sexe, de frère à frère, de sœur à sœur, de

chef à subalterne : sous le cilice et la bure, comme sous l'écarlate et la pourpre. L'envie fait éclater ses fureurs de trône à trône, de nation à nation, de province à province, de ville à ville, de famille à famille, j'ai presque dit de rue à rue : enfin le théâtre du monde présente une scène où l'envie joue à chaque quart d'heure le personnage des frénésies, des trahisons, des haines, des vengeances, des furies, des horreurs les mieux développées et les plus tragiques. A la vue d'une maladie si répandue, dont on a si peu de soin de conjurer la fatale contagion, n'ai-je pas eu raison d'avancer qu'elle fait le malheur d'une infinité de chrétiens : qu'elle les pousse dans un précipice dont il est très-difficile d'échapper ; qu'on guérit si rarement des blessures dont elle frappe, qu'on est presque sûr d'en porter le venin jusqu'au tombeau : *Invidia, omnibus malis pejor, quos vulneravit non redeunt ad salutem.* Repentir de l'envie, repentir bien rare; pardon de l'envie, pardon bien incertain. Repentir bien rare. On vit des hommes dans les derniers jours de leur vie, des hommes même célèbres et titrés, s'accuser solennellement des impudences de toute espèce dont leur règne sur la terre fut déshonoré ; on les vit soupirer douloureusement du scandale public qu'ils avaient négligé d'expier dans la force de leur santé. On les entendit regretter de ne pas avoir assez de témoins d'une componction qu'ils auraient voulu montrer dans toute l'étendue qu'ils la sentaient ; solliciter dans l'amertume et la soumission d'un cœur vraiment contrit assez de temps pour réparer les désordres, les torts, les déréglements, les infamies de leur conduite; en un mot, on vit des impies, humiliés aux pieds du Christ sur sa croix, abjurer leurs erreurs, professer dans toute la plénitude du repentir le plus sincère les dogmes et les mystères de la religion. Jamais, peut-être, jamais un ministre de consolation et de grâces n'entendit l'envieux gémir des cruautés, des désastres, des calamités, des tribulations, des alarmes, des afflictions que sa passion effrénée rassembla sur la tête de son prochain. Ce n'est donc pas trop dire, mes chers frères, que de conclure que le pardon de l'envieux est fort incertain. J'ai mis sous vos yeux toutes les méchancetés de l'envie, tous ses périls : combien elle est impardonnable dans l'ordre de l'humanité, dans celui de la religion. Envieux ! c'est à vous à vous corriger. Vous qu'elle n'a pas encore séduits, défendez-vous de ses traits

PRIÈRE.

Seigneur! il n'est peut-être que trop de coupables parmi les chrétiens qui viennent de m'écouter. Vous qui d'un signe dissipez le nuage épais qui vient dérober le flambeau du jour à nos yeux, écartez celui qui trompe la raison de ces infortunés ; l'envie leur paraîtra bientôt ce qu'elle est: la passion la plus détestable ; ils se révolteront contre ses méchancetés ; ils sentiront les horreurs qu'elle fait souffrir. L'envieux rougira d'avoir pris le démon pour son modèle, de s'être ouvert une porte à vos vengeances. Etouffez, ô mon Dieu ! étouffez par le secours de vos grâces le monstre odieux qui s'était formé un domaine dans son cœur. Qu'il n'ose plus se montrer! qu'il n'ose plus respirer! que ses poisons inutiles se consument tous dans l'enfer! qu'il ne s'en élance jamais aucunes vapeurs sur la terre! que purgée de toutes les exhalaisons de l'envie, elle ne porte plus que des hommes dignes de la société de vos amis ici-bas, de vos élus dans le ciel. *Amen.*

SERMON XXIII.

SUR LA COMMUNION PASCALE.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus. (*Joan.*, XXI.)

Voici votre roi qui vient à vous plein de bontés.

Peuple heureux et fortuné! ce n'est plus aujourd'hui la voix des prophètes qui vous annonce un événement qui doive tarder encore des siècles à se réaliser. Ce ne sont plus des figures qui vous promettent un bonheur que vos soupirs doivent encore solliciter. On ne vous fait plus entrevoir une aurore dont le jour soit encore éloigné. On ne vous propose plus des oracles dont les sollicitations et les larmes de tous les justes de la terre doivent hâter l'accomplissement. Les dispensateurs des largesses d'un Dieu vous offrent un bien que vous pouvez posséder dans le moment, qui se trouve au milieu de vous, qui prévient vos vœux. Le plus grand des Rois vient à vous pour concerter avec vous-même votre félicité. Souverain magnifique, il n'approche que pour vous combler de ses bienfaits. Monarque puissant et plein d'amour, il brûle de vous exprimer son ardente tendresse : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Enfants de sa prédilection, vous touchez aux moments les plus précieux : plus heureux que tant de saints patriarches, vous pouvez jouir de celui qui fut l'objet de leurs plus pressants désirs ; il m'ordonne de vous prévenir, de l'annoncer dans toute sa gloire, dans toute sa majesté ; il vient en Roi : *Ecce Rex tuus venit.* Le cœur de chacun de nous est l'empire qu'il veut occuper, le trône d'où il veut commander : il vient en Roi qui ne songe qu'à faire des heureux, qu'à prodiguer des faveurs, qu'à partager sa grandeur et sa couronne avec vous : *Venit tibi mansuetus.* Il veut titrer chacun de nous de confident chéri, de bien-aimé, de favori distingué. Il prétend régner sur nos âmes : il veut que chaque instant de son règne soit marqué par des bontés signalées. Il vient pour triompher au-dedans de nous. Il vient partager tous les honneurs de son triomphe avec nous. Telle est sa magnificence à notre égard. Voici quelles sont nos obligations envers lui. Il se présente en Roi : nous lui devons un triomphe de soumission et de fidélité : première partie de ce discours. Il s'annonce en Roi de bienfaisance et de charité : nous devons lui faire un triomphe de reconnaissance et de tendresse : seconde partie.

C'est par d'aussi augustes dispositions, mes chers frères, que vous remplirez dignement le devoir de la Pâque : je vais les développer. Donnez-moi toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce Sauveur, ce Christ, ce Médiateur du salut de la terre, ce Rédempteur éternel, cette immortelle hostie du plus digne des sacrifices, répand sur nous le glorieux éclat, la lumière suprême dont il n'avait promis que l'espérance aux Abraham, aux Isaac, aux Jacob. Un bonheur si marqué n'était réservé dans tous ses avantages, que pour les jours de ce culte dont il scella le Testament de tout son sang. Il vient aujourd'hui nous dispenser dans toute son étendue cette digne félicité. Il est notre roi; nous lui devons la vie. Il est notre roi; il nous la conserve. Il est notre roi; il nous a conquis par la mort qu'il a soufferte pour nous. Il est notre roi; il nous a sauvé de la tyrannie du plus cruel de nos ennemis. Il est notre roi; il nous a sanctifié de sa propre justice, de sa propre sainteté. Il est notre roi; c'est de toute éternité que ses droits sont établis sur nous. Il est notre roi; il en a acqui de nouveaux sur la terre par la législation la plus sublime et la plus sacrée. Que de titres de souveraineté, mes chers frères! c'est à ce monarque si magnanime, si libéral que je dis que nous devons ériger un triomphe de soumission et de fidélité. Or cet hommage qu'il attend de nous doit être un hommage empressé; un hommage sincère, et un hommage pur. C'est là le triomphe qu'il aime, qu'il recherche : ce sont les plus beaux monuments que nous puissions décerner à sa royauté.

Recueillez-vous au dedans de vous-mêmes, chrétiens : écoutez la voix qui se fait entendre dans ces saints jours. Méditez dans une retraite salutaire, des accents qui ne retentissent que pour passer jusqu'au fond de vos cœurs. Ah! reconnaissez les tendres sons, les invitations réitérées d'un roi qui vous chérit supérieurement. Je suis votre souverain, vous dit-il, et je fais le premier pas pour venir à vous. Mon amour me conduit; il ne trouve rien au dessous de lui, venez à moi avec autant d'ardeur; je vous recherche, ne me fuyez pas. Je vous désire, ne me trompez pas. Approchez : mes sentiments, ma charité, mon affection se développent dans le festin que j'ai préparé pour vous attirer et vous recevoir; c'est un pain de délices que je vous présente, ne l'épargnez pas; dévorez, je le verrai avec joie. J'ai pressé de mes mains le vin que je vous offre; goûtez, il est exquis; ne rejetez pas cette coupe de tendresse; enivrez-vous de sa liqueur, ce sera ma consolation. *Venite: comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.* (*Prov.*, IX.) Un roi, mes chers frères! Eh! quel roi! celui qui régit le ciel et la terre, et qui les régira dans le cours de tous les siècles. Ce roi dont dépendent toutes les monarchies de l'univers, qui vous invite avec tant de solennité, qui vous presse avec tant de distinction, qui veut vous prodiguer ses biens, qui désire avec la chaleur la plus animée de vous placer à sa table, de chanter avec vous l'hymne de ses fêtes et de ses mystères, qui vous appelle à la Pâque de son amour et de votre rédemption, de sa bienfaisance et de son institution, qui semble aspirer à ce moment comme à un bonheur pour lui-même, tandis que c'est pour votre gloire et pour votre salut : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* (*Luc.*, XXII.) Que vous êtes ingrats, si vous ne répondez pas par des hommages empressés de soumission et de fidélité! depuis bien des années nous vous reprochons vos tiédeurs, votre indifférence, je pourrais dire, je pense, votre insensibilité. Si vous ressentez encore autant de froideur, si vous n'immolez pas avec ferveur le sacrifice de la Pâque, combien vous attristez le meilleur des rois! parmi les voix qui publient sa grandeur, si la vôtre ne retentit que faiblement, que mollement, c'est plutôt un son d'amertume pour lui qu'un cri d'applaudissement et de joie. Chrétiens indolens! vous me comprenez. Votre conscience vous dit déjà que ce sont ces ennuis, ces troubles, ces abattements, ces agitations, ces inquiétudes, qui vous surprennent lorsque le temps de Pâque approche, et dont je voudrais vous faire rougir en ce jour; ces répugnances, ces délais, ces indifférences dont nous n'avons que trop d'exemples, que je voudrais voir cesser. Je conçois tout votre embarras : pour remplir dignement le précepte, pour accéder aux biens que promet l'obéissance au précepte, il faut des recherches dans une conscience, qui depuis un an peut-être gémit dans l'oppression du péché; dans une conscience surchargée d'une succession de rechutes dont on n'a peut-être jamais bien développé les horreurs dans le tribunal de la pénitence. Le cœur doit se séparer de certaines liaisons, où le crime peut-être n'a pas de part, mais dont les empressements sont assez chauds pour refroidir sur l'holocauste de nos autels. Il faut un recueillement qui gêne, qui fatigue, qui rebute. Il est essentiel de préparer l'âme par des mortifications, des abstinences que la religion commande, que l'amour-propre et la sensualité tentent par toutes sortes d'adresses d'éluder. Une modestie, une décence, une réserve, une humilité qui sont de toute importance, effarouchent des esprits que les dissipations, les orgueils, les pompes, les plaisirs, les tumultes d'un monde égaré n'ont que trop énervé. On n'est pas encore assez corrompu pour se cacher qu'il est de nécessité de faire précéder une suite de bonnes œuvres, de ferveur, de piété, dont on n'a peut-être pas encore commencé le premier acte, ou du moins dont on a rempli les exercices sans goût, sans réflexion, sans tendresse, sans onction. Tels sont, mes chers frères, les tristes empêchements qui retardent, et souvent éloignent tout à fait les hommages que chacun de nous doit au souverain magnifique, qui, pour nous gagner, daigne s'avancer le premier au de-

vant de nous. Que vous seriez heureux, chrétiens, si c'était une disposition à l'amour, à la componction, à la pénitence qui retînt vos pas et retardât votre soumission! Je vous dirais : non, mon frère, non, vous n'êtes pas indigne de mêler vos sons aux acclamations de la nouvelle Jérusalem célébrant le triomphe du Rédempteur d'Israël. Venez seulement dans ce sanctuaire trop redouté, si peu redoutable, où sa tendresse nous a placés, où sa puissance nous met à la main le sceptre des miséricordes et des pardons. C'est là que nous briserons les malheureuses entraves qui vous enchaînent : vous serez libres de voler au devant du monarque aimable qui vous attend avec l'impatience la plus empressée de vous combler de ses dons. Vous ne serez pas du nombre de ces impies qu'un sacrilége de plus ou de moins n'étonne pas davantage qu'un cheveu de plus ou de moins qui se détache de leur tête : vous comprendrez qu'il n'y a qu'une effronterie toute décidée à l'iniquité qui ose se présenter à la table d'innocence et de candeur, dans des jours où il faudrait gémir d'avoir renoncé si constamment à l'innocence, à la candeur : *Hoc est indigne accipere, si eo tempore accipiat quo debet agere pœnitentiam.* Bien loin de vous hasarder de vous-mêmes dans le sanctuaire de l'amour, nous serons empressés à vous persuader que vous êtes dignes des faveurs du tendre amour : que votre roi se prépare à vous faire goûter les fruits les plus délicieux de son amour. Nous aurons enfin la douce consolation d'écarter jusqu'au moindre nuage d'incertitude et de méfiance : touchés de sa voix, chrétiens fidèles, et soumis aux ordres qu'il vous intime, vous viendrez le cœur plein de tout ce qu'il fait pour vous : il sera satisfait. Vous serez heureux.

Vous ne doutez pas, mes chers frères, que je ne suppose vos hommages de soumission et de fidélité d'une vérité à l'épreuve ; que je n'exige que ces empressements dont je vous parle soient d'une sincérité qui promette la constance la plus glorieuse. Ainsi vous ne devez pas être déterminés par la bienséance, la coutume, la formalité, la crainte de déplaire à ceux qui veillent à votre conduite, le désir de fixer sur vous les yeux de la multitude, l'envie d'écarter tout soupçon de vos mœurs, la pensée de cacher le poids de vos déréglements, l'espérance de tromper ce monde de fidèles qui vous examine sur vos désordres, la certitude d'avancer dans l'estime de ceux qui s'intéressent à votre fortune, la précaution de vous soustraire aux reproches d'un pasteur vigilant, aux importunités d'un ami religieux, au zèle éclairé d'un parent pieux, aux sollicitations d'une famille chrétienne. J'entends, en un mot, que ce ne sera pas le parti pris d'ajouter chaque année sacrilége à sacrilége qui fixera le jour de votre communion pascale. Ah! si vous n'aviez que ces criminelles dispositions pour guides, vous prépareriez la passion la plus ignominieuse, la plus cruelle au monarque bienfaisant qui attend de vous le triomphe le plus glorieux. Plus perfides encore et plus légers que le peuple qui proclame aujourd'hui ses titres, ses vertus et son nom, vous n'attendriez pas que les jours de vénération et d'honneur fussent écoulés pour l'insulter, le trahir, l'accabler : votre première exclamation serait un cri d'anathème, de condamnation et de sentence infamante contre lui. *Tolle, tolle! crucifige!* (*Joan.*, XIX.) Entrez donc bien dans ma pensée ; n'en détournez pas le sens : oui je veux que vous ayez le plus vif empressement de vous asseoir à la table d'un Roi qui montre la plus tendre impatience de vous y voir occuper une place distinguée ; je vous défends absolument de vous y présenter si votre robe nuptiale n'est pas lavée dans le sang de l'Agneau sans tache ; si vous n'en avez pas la candeur et la pureté ; si l'exemple de la foule, des systèmes de politique, des arrangements d'hypocrisie, des considérations de société, des combinaisons d'établissement sont les seuls motifs qui vous attirent. Si vous n'avez pas d'autres sentiments à produire dans l'auguste festin de ces grands jours, je vous en conjure, n'approchez pas : hélas! ce pain si pur, si sain, cette manne si vivifiante, si divine, cette nourriture si merveilleuse, si puissante deviendrait pour vous un jugement de désespoir et de fureur : il passerait dans vos veines, il s'incorporerait à votre propre substance, il vous donnerait la mort ; elle serait éternelle : *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI.) Judas ne commit qu'un sacrilége : tel fut son sort : il n'en faut qu'un seul pour vous précipiter à jamais avec lui : Paul nous assure que ses odieux imitateurs ne seront pas épargnés plus que lui. N'imaginez pas que je prétende, par cette doctrine, autoriser vos retards, et les prolonger pour des années. Je ne songe, au contraire, qu'à hâter vos hommages, en vous instruisant de ce qui les ferait désavouer ; mon dessein est que vous sentiez, que vous employiez tout ce qui peut les rendre agréables et dignes de celui qui les recherche avec tant de bonté. Qu'ils soient sincères! Bannir de vos cœurs tout ce qui pourrait être un sujet de contradiction pour le Roi de gloire et lui disputer un empire qu'il veut pour lui seul, et dont il ne laisse pas douter qu'il ne soit jaloux. Lui sacrifier vos passions, vos cupidités, vos avarices, vos vanités, vos haines, vos vengeances, vos ambitions, vos jalousies ; surtout immoler à ses pieds ces outrages reçus, ces injures souffertes, ces injustices éprouvées, ces mépris répétés dont vous aviez si solennellement juré de vous ressentir au premier moment, à la première occasion. Vous humilier avec docilité sous le joug respectable de la foi. Reconnaître sous le voile qui cache à nos yeux la grandeur et la majesté, celui qui d'un seul rayon de sa gloire peut opprimer la première indiscrétion d'une imprudente curiosité : ce fils de David, que l'habitant de Jérusalem

proclame aujourd'hui comme le désiré des nations, l'oint du Seigneur, qui lui paraît le seul digne des acclamations les plus distinguées, des applaudissements les plus honorables et les plus publics : ***Hosanna filio David; benedictus qui venit in nomine Domini.*** (*Matth.*, XXI.) Je vais, mes chers frères, vous expliquer ce que je voudrais de vous, tout au moins aussi longtemps que durera cette auguste solennité. Je souhaiterais donc que tous vos désirs fussent inspirés par lui, vos inclinations réfléchies pour lui, vos soupirs adressés à lui, vos pensées dirigées vers lui, votre reconnaissance tout entière pour lui. Oh ! si vous retiriez de si précieux fruits de votre communion pascale, si le dernier instant de vos fêtes vous trouvait dans ces nobles sentiments, j'oserais bien dire qu'ils vous deviendraient si doux, si chers que vous ne voudriez plus vous en départir : toute autre sensation vous serait bientôt totalement étrangère : vous ne rempliriez plus les obligations essentiellement liées au titre d'homme, que pour plaire à votre divin Roi et vous rapprocher davantage de lui. Ce serait, avec un respect toujours plus vrai, un amour toujours plus tendre, une soumission toujours plus embrasée que vous rapporteriez chaque année le tribut de vos hommages et de vos cantiques. Il pourrait peut-être arriver qu'une sainte timidité retardât votre amoureuse ardeur : ce ne serait que pour le moment : elles se confondraient bientôt l'une dans l'autre pour rendre de concert vos cœurs tout feu, toute flamme, toute vivacité. Le moyen d'obtenir un but si désirable est simple, le voici :

Vous vous rappellerez sans doute que j'ai mis encore une condition aux hommages que le temps où nous sommes attend de vous, pour que ces hommages que nous pressons soient de prix, qu'ils aient du mérite, qu'ils puissent rendre votre Pâque digne du Roi immortel, et d'un chrétien invité à la célébrer. Or, cette condition s'entend de la candeur, de la pureté qui doivent préparer votre holocauste, et présider à son oblation. Comme ce peuple qui s'empresse autour de Jésus-Christ, dépouiller les vêtements qui vous empêcheraient de vous précipiter au devant de lui : c'est-à-dire arracher ces funestes ornements du péché qu'il verrait avec horreur ; les déposer à ses pieds pour que le souffle de sa bouche divine les purifie, que les vestiges de ses pas sacrés les sanctifient, que son ombre miraculeuse les enrichisse de toute la splendeur d'une première innocence ; et que, d'une parure de deuil et d'ignominie, ils deviennent un embellissement de consolation et de gloire : ***Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via*** (*Ibid.*) De toutes les voix dont retentissent les rues de Jérusalem à l'entrée de Jésus-Christ, celles de ces tendres enfants qui portent son nom jusqu'aux cieux, furent les plus délicieuses et les plus touchantes pour cet aimable Sauveur. La vérité, la droiture, une charmante simplicité animaient leurs accents et leurs hymnes : ces applaudissements passaient sans mélange de douleur jusqu'au cœur sensible du divin Maître. Nouveau modèle sur lequel il vous importe de régler votre préparation pour la pâque, vos sentiments lorsque vous mangez le pain vivant de la pâque. Vos âmes, vos consciences, votre intérieur, toutes ses puissances, tout vous-même doit tenir à cette ingénuité précieuse de l'âge qui ne connaît ni désordres, ni malice, ni déguisement, ni perversité. Vous devez réunir toute l'attention, toute la sagesse, toute la réflexion, toute la prudence, toute la foi, toute la précaution de l'homme mûr et sensé. Vous devez être orné de toute l'innocence, de toute la candeur de l'enfant de deux jours. Nos tribunaux sont ouverts : c'est dans ces asiles du silence et de la paix que vous puiserez les premières grâces de la sanctification, le droit de marcher sans frayeur et sans crime au sacrifice qui consommera votre sanctification, à ce sacrifice trois fois saint qui vous inspirera le courage de persévérer dans les œuvres de votre sanctification. Allez donc, mes chers frères, allez vous débarrasser sans retard, sans répugnance, du triste fardeau d'iniquité sous lequel vous êtes courbés depuis trop longtemps. N'attendez pas à ces jours que la mauvaise honte seule se réserve. Entrez sans équivoque, sans réserve, dans le détail des infirmités, des langueurs qui vous accablent : ne cachez pas les progrès journaliers que le péché a faits au dedans de vous ; ne laissez subsister aucune branche de cupidités ; arrachez jusqu'au plus petit rameau de passions : le filet le plus imperceptible deviendrait tôt ou tard un arbre puissant qui peut-être résisterait un jour à la cognée la plus tranchante. Songez que l'interprète des ordres du monarque qui vient à vous, qui vous recherche n'a point d'intérêt à vous approfondir ; que ce n'est que par obéissance au Roi son maître et le vôtre, et pour votre propre bien qu'il s'ingère de vous pénétrer. Ce sont les malheurs attachés à l'indignité qu'il veut vous sauver : c'est tout son dessein, son plan, sa détermination. S'il n'était que curieux, il serait prévaricateur, il serait anathème : si vous étiez sincères, vous n'en recouvreriez pas moins les miséricordes et les bénédictions liées à son ministère ; il deviendrait coupable tandis que vous seriez absous. L'œil d'amour s'ouvrirait sur vous ; le regard d'indignation tomberait sur lui. Ne croyez pas, mes chers frères, que cette doctrine soit une morale de notre goût, de notre invention. Le divin Maître en est l'auteur. Le docteur qu'il nomma pour les nations pose pour principe dans mille occasions la pureté de l'âme comme le tribut et l'hommage que nous devons à l'adorable sacrement de la Pâque. Toutes les épreuves qu'il recommande ne tendent qu'à cette fin. Epreuves de conscience ; épreuves de pénitence ; épreuves de componction ; épreuves de résolutions ; épreuves de satisfactions : ***Probet autem se ipsum homo.*** (I *Cor.*, XI.) Epreuves de sen-

timents ; épreuves de désirs ; épreuves d'affections; épreuves d'ardeur; épreuves de foi; épreuves d'humilité; épreuves de vie; épreuves de mœurs; épreuves de conduite; épreuves d'améliorations ; épreuves de confiance ; épreuves d'empressement : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat (Ibid.)* Toutes épreuves qui conduisent à cette candeur, à cette pureté que nous prêchons. Or, je vous prie mes chers frères, comment contracterez-vous ces qualités essentielles ; comment les conserverez-vous ? Par quel art vous défendrez-vous de tant de piéges tendus de toute part, pour ternir leur lustre et leur faire perdre toute leur beauté, si vous répugnez à vous aider du secours que vous offre la religion pour vous soutenir contre les ennemis de votre salut ? Demeurerez-vous seul, mon frère, je sais à qui je parle, un héros d'innocence au milieu des attaques et des combats, qui tous les jours en font tomber de plus vaillants, de plus éclairés et de plus forts que vous ? Je reviens, chrétiens : c'est à vous tous que je dis que vos hommages au fils de David, à ce Roi si célébré, à pareille époque dans Jérusalem, que vos hommages soient empressés; qu'ils soient sincères; qu'ils soient purs. Alors vous élevez au Roi qui vient à vous le triomphe de soumission et de fidélité qu'il se promet de vous : *Rex tuus venit tibi.* Il vient en Roi plein de bienfaisance et de charité : *Venit tibi mansuetus.* Nous lui devons un triomphe de reconnaissance et de tendresse.

SECONDE PARTIE.

Jamais monarque n'eut tant de grâces à dispenser que celui qui nous offre aujourd'hui si solennellement sa protection; jamais souverain n'eut plus d'envie de combler ses peuples de ses bienfaits. Point de roi plus puissant et plus riche, point de roi plus magnifique et plus libéral. Nous sommes ses sujets: son règne sur nous n'est qu'une profusion de faveurs et de bonté. La religion nous rappelle le triomphe qu'on lui décerna dans les temps éloignés, comme l'image de celui qu'il désire de nous, qu'il recherche dans nos cœurs: encore ce triomphe qu'il se montre si jaloux de remporter, il ne le veut que pour notre propre bonheur, il n'en sollicite les honneurs que pour les faire rejaillir sur nous. Il se fait annoncer à nous comme roi. Roi de bienveillance, de miséricorde, de bénédictions, d'opulence: *Venit tibi mansuetus.* Et tous ces biens si rares, si désirables, sont réservés pour nous favoriser, nous enrichir et assurer notre félicité. Il serait donc de l'ingratitude la plus noire de lui refuser le retour qu'il attend de nous. Nos sentiments pour lui ne doivent pas se mesurer sur la durée des applaudissements qu'il reçoit à Jérusalem. La reconnaissance, la tendresse doivent éterniser les nôtres. Connaissez bien aujourd'hui l'étendue de vos devoirs, chrétiens, que cette reconnaissance, cette tendresse que je conçois comme le plus beau lustre de son triomphe, le rendent digne de lui plaire. Je veux dire : un triomphe sans amertume, un triomphe sans partage, un triomphe sans inconstance. Je tâcherai de me faire comprendre assez pour vous instruire.

Vous le savez, mes chers frères, ces mêmes voix qui faisaient retentir *l'hosanna* pour le fils de David, allaient quelques jours après se charger de malédictions contre notre tendre Sauveur. Ces lèvres qui s'ouvrent dans le moment pour applaudir avec chaleur, s'ouvriront bientôt pour presser avec plus d'ardeur encore le barbare arrêt de la condamnation inique de notre divin Maître. Mille bouches l'élèvent au ciel : ces mêmes bouches s'écrieront vivement pour l'élever sur une croix. Le Sauveur n'ignorait pas l'inhumaine fureur qui succéderait sous peu de jours aux acclamations d'allégresse et de joie qu'exprimait cette foule inconstante qui l'environnait. Imaginez quel accablement de tristesse et de douleurs cet image réunissait dans l'âme de ce souverain si généreux, si bienveillant. Les princes des prêtres, les pharisiens, les principaux de la nation, au premier bruit de son triomphe, éprouvent un trouble, une inquiétude, une animosité qu'ils ne sont pas les maîtres de cacher. Voilà le portrait de bien des chrétiens dans cette glorieuse solennité. Les uns affligent notre cher Rédempteur au milieu de la pompe de son triomphe ; les autres s'attristent de voir les premiers mouvements d'un triomphe auquel ils sont appelés. Les premiers semblent s'intéresser à sa gloire : ils s'attrouperont bientôt avec ses plus cruels ennemis pour hâter sa perte. Les seconds voient avec embarras, avec contrainte, avec chagrin les apprêts et les suites d'une solennité qui les instruit de leurs devoirs. Funestes dispositions, qu'il vous importe essentiellement d'éviter dans la célébration de votre Pâque. C'est l'entrée du roi le plus affectionné dans vos cœurs : que la dignité de son triomphe récompense l'ardeur qu'il marque de venir à vous. Que la reconnaissance, la tendresse en dirigent les préparatifs, en soient les fidèles compagnes. Qu'il soit sans amertume pour lui, sans amertume pour vous-mêmes, je m'explique : sans amertume pour lui. Que votre vivacité pour lui ne soit pas un de ces transports de passage, qu'un événement singulier occasionne, et qui ne dure qu'autant que sa fermentation. Que son œil, qui lit dans les replis des secrets les plus sombres, ne démêle pas dans l'attention que vous lui montrez, dans les noms tendres que vous lui prodiguez, un retour de trahison, un avenir qui lui prepare une proscription et des supplices. Ne lui causez pas la mortelle douleur de venir vous asseoir à sa table, partager avec ses bien-aimés le pain de son amour, pour vous abandonner dès l'instant où vous l'aurez quitté à la haine invétérée, aux desseins ignominieux de ses barbares ennemis. Assurez-vous bien, avant de vous associer à ses dignes amis, de la vérité de tout

ce que vous sentez pour lui. Il lui coûterait sans doute de ne vous pas voir accréditer son triomphe ; son cœur serait aussi tristement déchiré que par le baiser de Judas, si, quelques jours après avoir chanté des bénédictions et des louanges, vous le livriez à la rage des satellites les plus féroces : *Osculo filium hominis tradis.* (*Luc.*, XXII.) J'entends si, dans un intervalle fort court après votre communion pascale, vous repreniez vos habitudes de péché, vos liaisons de péché, vos goûts de péché ; si vous abandonniez la route qu'il vous trace pour courir vous égarer dans les sentiers de l'aveuglement et de l'iniquité. Si cette indifférence, cette tiédeur que nous avons eu tant de peine à faire disparaître, venaient encore lui ravir l'ami, le défenseur que nous pensions lui avoir conquis pour toujours. Daigne-t-il vous préserver lui-même d'un si grand malheur! Aujourd'hui que tout ce qui pourrait vous détacher de lui vous semble peut-être une monstruosité, une horreur, aidez-vous de la doctrine du saint concile de Trente, pour vous soutenir dans ces pieux sentiments. La nourriture que nous vous proposons, le festin de sa gloire auquel ce bon roi vous invite, comme à la plus solennelle circonstance de son triomphe, est un préservatif contre le péché, contre les atteintes du péché, contre les sollicitations du péché : *Antidotum quo a peccatis mortalibus preservamur.* Ce n'est qu'autant que vous prendrez cette idée du sacré banquet de la religion, que votre participation sera sans amertume pour notre divin triomphateur. Reste qu'elle soit sans amertume pour vous-mêmes, en voici la méthode. Ne vous troublez pas, ne vous découragez pas, c'est le propre des âmes faibles. Connaissez le prix de ce que Jésus-Christ veut faire pour vous : c'est le partage des âmes fortes. Vous pénétrer intimement de la grandeur de ses dons, ce sera ajouter à l'allégresse de son triomphe, et vous mettre à portée d'en partager avec lui la plus délicieuse communication. Il vous prie, j'ose me servir du terme, au sacrifice qui est le sceau et la consommation de toutes ses faveurs : à quelle fin, mes chers frères ? Ce n'est pas pour lui, c'est pour votre bonheur, votre gloire ; pour s'unir intimement à vous, pour vous lier immortellement à lui, pour faire circuler dans vos veines un sang tout nouveau ; un sang de force, de santé ; un sang de vivification et d'harmonie ; un sang de réparation et de pureté ; en un mot, pour vous inspirer une vie dont la splendeur ne trouve pas de flétrissures, même dans les siècles de l'éternité : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* (*Joan.*, VI.) Ne contristez donc pas un roi qui ne veut de son empire que pour vous faire du bien, par le sacrement d'union, de paix, de concorde ; éloignez de votre conscience ces craintes, ces alarmes, ces préoccupations qui pourraient contrister Jésus-Christ ; qu'il n'ait plus à prévoir ces inconstances, ces vicissitudes, ces légèretés qui voltigent sans cesse de l'amour à la haine, de l'honneur au mépris, du dévouement à la vengeance. C'est un gage de tendresse qu'il vous offre ; ne faites pas de pacte qui renouvelle les amertumes dont il fut accablé le jour de son triomphe à Jérusalem. Ne lui retranchez rien des droits qu'il s'est acquis sur vos cœurs. N'est-il pas bien digne d'en occuper toutes les puissances ?

Oui sans doute, il doit en triompher : et son triomphe doit être sans partage. Soyez attentifs, s'il vous plaît, chrétiens ; avant de venir prendre part à ces fêtes qui sollicitent votre religion et votre piété, vous devez rentrer sérieusement en vous-mêmes, vous consulter avec soin : ne faites pas une fausse démarche, il en résulterait un sacrilége peut-être aussi irréparable pour vous, que celui de Judas le fut pour lui. Vous trouverez sans doute au dedans de vous-mêmes plus d'un sacrifice à immoler à Jésus-Christ, plus d'une victime dont il vous demandera l'holocauste : détruisez donc d'abord tous les trophées qui ne sont pas élevés pour ce gracieux monarque. Renversez toutes les fausses divinités qui voudraient vous arrêter dans l'instant où il prétend recevoir vos hommages et vos acclamations. Anéantissez toute idole qui pourrait oser lui disputer votre encens. Brisez toutes les chaînes qui vous ont attachés à tout autre objet qu'à lui. Levez tous les obstacles qui vous empêchent d'aller à lui. Ne vous occupez que de lui seul, de ses prodiges, de ses grâces, de la grandeur du présent que son amour a imaginé pour le perpétuer avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Vos pères furent nourris de la manne dans le désert : la main du Tout-Puissant la faisait tomber sur la terre par miracle, la conservait à certains jours par miracle : toute merveilleuse que fut cette nourriture, elle ne sauvait pas l'Hébreu de la mort : *Patres vestri manducaverant manna in deserto, et mortui sunt.* (*Ibid.*) Le précieux aliment dont le Roi des rois veut aujourd'hui soutenir vos forces, et vous faire subsister, descend directement du ciel : c'est le don le plus authentique de la divinité ; c'est la substance de la divinité même ; c'est le salut du monde, la vie de la terre, la rédemption du genre humain ; c'est le gage le plus certain de la félicité de celui qui le reçoit dignement : il le console avantageusement ici bas : il l'égale aux esprits qui servent devant le trône de l'éternel : il lui promet une condition aussi glorieuse dans le sein de son Dieu. *Panis Dei est qui descendit de cœlis et dat vitam mundo.* (*Ibid.*) Si vous méditez ces vérités dans toute leur signification, mes chers frères, le Rédempteur d'Israël est sûr de triompher au dedans de vous sans partage. Il faudrait être de la folie la plus décidée pour s'amuser de mille riens qui ne peuvent satisfaire, qui trompent après avoir séduit, qui tarissent toutes les sources de la paix et de la tranquillité, tandis qu'on est intimement persuadé que les bienfaits du ciel peuvent remplir déli-

cieusement les désirs les plus étendus de uos cœurs. Apportez donc le soin le plus vigilant, le plus scrupuleux, à célébrer dignement le triomphe de ces saints jours. Je l'ai dit, la reconnaissance, la tendresse doivent proportionner vos sentiments à ceux que votre auguste Souverain vous témoigne : je vous pardonnerais le partage si vous pouviez nommer un seul objet qui en fût, je ne dis pas plus digne, mais du moins aussi digne que lui. Vous le savez, il vous est impossible de vous en forger un, même en idée, et puis il est à vous seul : il n'est pas étonnant qu'il prétende à vous posséder sans réserve. Il se communique véritablement à d'autres ; il ne se partage pas malgré cela, ses bienfaits sont des enchaînements de miracles : il vous en comblerait chaque jour, à chaque instant du jour : il les dispenserait sur des millions de vos semblables, qu'ils ne tariraient jamais; qu'ils ne cesseraient d'être à vous pleinement et parfaitement que du moment où vous cesseriez de les mériter. Vous voyez des milliers de chrétiens assis au festin auquel il vous convie : chacun en son particulier peut dire : je n'envie le sort de personne : mon Souverain est tout à moi ; je le possède tout entier ; j'ai toute son affection, tout son amour ; il ne respire que pour moi ; son cœur m'est ouvert si uniquement que mon indifférence seule peut me le refermer ; ses mouvements, ses ardeurs, ses empressements s'adressent à moi ; ses caresses, ses faveurs, ses biens sont tous à moi. Ne seriez-vous donc pas le plus monstrueux des ingrats, mon cher auditeur, si vous alliez lui associer des dieux étrangers? Si vous voulez vous retracer toute l'horreur qu'il y aurait dans une pareille conduite, vous en frémirez, vous la détesterez. Aussi noir que Judas, aussi inhumain que Judas, vous trahiriez l'innocence pour assouvir vos passions ; vous profaneriez le sang du testament d'amour pour servir vos insatiables cupidités; vous livreriez l'ami le plus tendre, le plus solide, le plus attaché, pour le faire périr par les mains des ennemis les plus férocement acharnés ! Ah ! mon frère, vous graveriez en caractères de feu dans le livre des vengeances l'arrêt de votre désespoir, de votre malheur, et de votre réprobation. L'enfer, tous ses supplices, tous ses démons, tous ses tourments seraient votre héritage, votre bien, votre destination à l'heure de la mort ; dans ces terribles moments vous seriez votre propre juge : vous prononceriez vous-même, contre vous-même, qu'un mortel assez infâme pour souiller le prix immense de la nouvelle alliance, n'est qu'un perfide, qui n'est pas encore trop puni par toutes les justices rassemblées dans la demeure de Lucifer : *Quanto putatis mereri supplicia qui sanguinem testamenti pollutum duxerit?* (*Hebr.*, X.) C'est un oracle de saint Paul : c'est ainsi qu'il rend toute l'horreur que lui inspire le sacrilége, et tout le ressentiment dont l'éternel le frappera à jamais.

Pour vous épargner de si terribles châtiments, mes chers frères, ne vous bornez pas simplement à faire triompher votre aimable Souverain sans partage, ne lui destinez pas votre reconnaissance, votre tendresse seulement pour quelques moments, quelques heures, quelques jours, quelques mois. Qu'il n'ait plus à redouter cette inconstance, cette légèreté, qui lui ont si souvent dérobé vos hommages pour les répartir sur des êtres tout à fait indignes de vous attacher. Son règne au dedans de vous doit être comme son amour pour nous. Celui-ci est invariable : celui-là ne doit pas changer. Je vous avertis, il verrait avec amertume des révolutions qui renverseraient son empire ; ce crime serait de lèse-majesté divine : votre arrêt émanerait de toute la colère d'un Dieu. Venez : oui, mes chers frères, tous tant que vous êtes, venez : accompagnez les concerts de la religion, élevez vos voix avec celle du sanctuaire, bénissez avec ferveur celui qui vient au nom du Très-Haut, faites retentir jusqu'aux cieux les expressions de votre gratitude et de votre ardeur. Prenez garde que ce ne soit pas une ivresse momentanée qui se dissipe comme les vapeurs de ces liquides, dont les fumées trop abondantes étourdissent la raison. Tremblez de vous associer à ce peuple aussi extravagant que volage, qui se fit en ce jour un triomphe de consolation et de plaisir de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, et qui ne tarda pas à se faire un triomphe de satisfaction, de joie, de félicitation, de le voir exposé aux humiliations les plus barbares, et condamné à la mort la plus cruelle. Voici ce qu'il exige de votre côté pour correspondance à ses immenses profusions en votre faveur; que vous ne vous retiriez pas de lui, que vous ne vous sépariez pas de lui, dès que vous aurez participé à sa gloire ; que votre fidélité soit constante comme ses bontés avec vous sont persévérantes ; qu'après avoir mangé la Pâque, vous ne montriez pas ce dégoût d'ingratitude que les enfants d'Israël firent éclater pour la manne ; que vous n'attiriez pas sur vous les foudres de la juste colère qui punit si solennellement leurs coupables murmures; qu'au sortir d'une fête qu'il n'a instituée que pour votre bien, vous ne perdiez pas la faveur divine des aliments précieux dont il vous a nourris ; qu'après lui avoir juré l'attachement le plus inviolable, vous vous souveniez toujours de vos serments, que rien ne puisse vous distraire des promesses que vous avez faites, des paroles que vous avez données, de la sincérité qui semblait animer les unes et les autres. Que les dissipations du siècle, ses plaisirs, ses spectacles, ses séductions, ses flatteries, ses amusements, ses conseils, ses fureurs, ses vengeances ne vous entraînent jamais à vous déclarer contre votre divin Monarque ; que vous ayez sans cesse présent à l'esprit que c'est de lui que vous avez reçu ce pain céleste, la vie de votre âme, le seul qui puisse la conserver dans un état de gloire, de courage et de prospérité; qu'il

serait d'une extravagance impardonnable, d'aller risquer cette vie si précieuse, si chère et trop rare peut-être, au milieu des tentations qui peuvent vous l'ôter ignominieusement. Tels doivent être les fruits dignement recueillis de la Pâque que vous avez déjà célébrée, ou que vous vous disposez à solenniser. Si vous deveniez profanateurs, quel retour, chrétiens, pourriez-vous vous promettre, lorsque vous reviendriez participer au festin du grand Roi? Quel espoir oseriez-vous concevoir dans ses grâces, lorsque vous vous présenteriez de nouveau pour les solliciter? Les prodiguera-t-il à d'indignes sacriléges? Ecoutez ce qu'il dit par la bouche d'un de ses prophètes. Eh! de quel prix serait mon sang, quel avantage pourrait-il produire dans ces cœurs où l'amour du monde allume tous les feux, dans ces âmes où les vestiges du crime sont encore tout fumants, dans ces consciences encore flétries de l'esclavage de l'iniquité; dans ces intérieurs, l'asile des dérèglements, le temple de tous les péchés, le trône de tous les désordres, le dépôt des plus imprudentes corruptions : *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem*? (*Psal.*, XXIX.) Ce sang que j'ai répandu avec tant d'amour, tant d'ardeur pour tant d'ingrats mortels, deviendrait pour ces hommes dont je parle, un anathème de mort; elle est déjà dans leur sein cette mort fatale; je ne veux plus multiplier les titres de colère et de vengeance; ils sont déjà assez accumulés; je ne veux plus appeler ces chrétiens parjures à mes solennités. Ainsi s'exprime l'Oracle des oracles. Vous perdez donc, mes chers frères, toute l'onction, tout l'efficace de ce sang précieux, si votre reconnaissance et votre tendresse ne sont pas à Jésus-Christ un triomphe sans inconstance. O mon frère! avec quel feu l'apôtre s'explique sur vos profanations. Autant de paroles, dit saint Chrysostome, autant de tonnerres qui menacent, autant de foudres qui éclatent, autant de carreaux qui tombent et qui écrasent. *Tot apostoli verba, tot fulmina.* Je souhaite que de solides réflexions, sur de si terribles sentences, vous apprennent à les éviter avec soin. Je désire, avec l'ardeur la plus vive, qu'elles vous instruisent des caractères essentiels au triomphe de soumission et de fidélité, au triomphe de reconnaissance et de tendresse que le Roi le plus magnifique et le plus bienfaisant attend de vous dans ces beaux jours. Mon vœu n'aspire qu'à vous voir célébrer une Pâque digne de lui, et à savoir fixées pour jamais dans vos âmes les plus signalées faveurs de ce puissant monarque.

PRIÈRE.

Que ce ne soit pas seulement pour aujourd'hui, divin Maître! que nous nous intéressions à votre gloire! que nos hymnes et nos cantiques vous assurent dans ce jour solennel d'un amour dont la constance soit l'apanage! que nous recueillions chaque année, dans la participation de vos mystères et de vos fêtes, des grâces pour les solenniser l'année d'après avec plus de ferveur et plus de tendresse encore. Nous devons nous éprouver scrupuleusement pour participer dignement à votre triomphe: que cette préparation, divin Roi! soit votre ouvrage. Epurez nos cœurs, nos âmes, nos pensées, nos désirs. Que notre ardeur se renouvelle à chaque instant! que notre candeur ne soit jamais assez affaiblie pour disparaître pour toujours! qu'elle devienne encore plus vive, plus digne de vous à l'approche de nos fêtes! Régnez, régnez seul dans nos consciences; régnez y sans partage. Que le sacrilége ne les souille jamais! que la piété les embellisse chaque jour et nous conduise au dernier de notre vie, chanter les cantiques de notre immortalité dans les tabernacles de votre gloire. *Amen.*

SERMON XXIV.

SUR L'AVARICE.

Ut quid perditio ista unguenti facta est? (*Marc.*, XIV.)
A quoi bon cette perte?

Tandis qu'une pénitence pleine d'amour emploie à manifester son repentir ce qu'elle fit servir autrefois à signaler sa sensualité; tandis qu'elle consacre à Jésus-Christ ce qu'elle prodiguait auparavant à la mollesse et à la volupté; tandis qu'elle répand les parfums les plus précieux et les plus rares, par sentiment de componction et de pénitence; tandis qu'elle se montre, sans en rougir, comme une nouvelle convertie, qui renonce avec courage à ce qu'elle aima le plus chèrement, pour le sacrifier à celui qui a changé son cœur; l'avarice de certains personnages éclate en murmures contre la profusion de cette pécheresse rendue à l'Eternel et au salut : *Ut quid perditio ista unguenti facta est?* L'Evangile ne nous laisse pas ignorer que le malheureux Judas fut le plus offensé de cette preuve de la tendresse et du changement de celle qui fut si connue à Jérusalem par ses libertinages et ses scandales. L'infâme avare montre son indignation sans ménagement : il ne respecte ni la pieuse intention de la pénitente, ni la complaisante bienveillance de celui qui agrée son oblation; il se sert du prétexte et du nom des pauvres pour condamner une offrande dont il aurait voulu réserver le prix à son avarice : *Ut quid perditio ista unguenti facta est? Poterat enim*, etc. A ces traits, vous reconnaissez bien, mes chers frères, les avares de nos jours; les hydropiques de cœur et d'esprit que la soif d'amasser dévore. Ces hommes que le désir d'entasser brûle sans cesse et consume à petit feu. Ces hommes qui, déja gonflés d'une stérile opulence, voudraient concentrer toutes les richesses de la terre dans le vorace tombeau de leur or. Honteuse passion! Il faut des miracles pour la guérir. Sordide passion! elle ne cause que des tourments; elle n'enfante que des monstres; passion cruelle à celui qu'elle possède. Passion inhumaine pour les autres, l'avare est son propre tyran. Il est celui d'autrui. Il fait son martyre à lui-même. Il est le bourreau de son frère.

Quel affreux tableau ! aussi quel comble d'iniquités dans l'avarice ! Je vais détailler les horreurs qu'elle fait souffrir, et ce sera ma première partie. Les iniquités qu'elle fait commettre : deuxième partie. Je veux prévenir les uns contre cette servile passion. Je veux corriger les coupables, s'il est possible. J'ai besoin de toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Peignons-nous, mes chers frères, les soins les plus cuisants, les inquiétudes les plus noires, les frayeurs les plus monstrueuses, les imaginations les plus sinistres, les fantômes les plus hideux, les monstres les plus sanguinaires, les chagrins les plus variés, les douleurs les plus déchirantes, la faim, la soif, le travail, le trouble, la fureur, le désespoir : nous avons en raccourci l'histoire et la vie d'un avare, du premier moment où cette inique passion le domine, jusqu'à l'instant où le Dieu des justices le cite à son tribunal pour le punir. Passion qui l'empêche de jouir du soleil qui luit à nos yeux ; passion qui le prive du repos auquel les ténèbres de la nuit nous appellent ; passion qui le tourmente même au quart d'heure de la mort ; passion qui ne lui promet que des tourments après sa mort ; passion qui a relégué loin de lui toute paix, toute tranquillité. L'avare est un homme désolé, lorsqu'il songe qu'il n'emportera pas son trésor à la mort ; l'avare est un chrétien désespéré, lorsqu'il réfléchit sur les siècles qu'il doit couler après sa mort. Désolation dans sa vie ; désolation à sa mort ; certitude d'une désolation bien plus terrible encore après sa mort ; voilà le calcul des jours que l'avare passe sur la terre. En faut-il davantage pour faire détester une passion qui ne produit que des horreurs ?

Le repos, ce doux intervalle que la nature invoque, et qui lui devient de toute nécessité après la fatigue et l'action : le repos, ce calme de tranquillité qui suspend les pénibles agitations de chaque jour : le repos, ce relâche essentiel pour recueillir les forces d'un corps épuisé, pour ranimer les puissances d'un esprit abatu, pour redonner une élasticité toute nouvelle à l'âme fatiguée, pour calmer l'effervecence d'une circulation trop échauffée, pour porter une aimable fraîcheur dans tous les sens : le repos, cette suspension d'affaires, de soins, de sollicitudes, ce délassement qu'on cherche dans des plaisirs innocents, dans des sociétés décentes, au milieu d'amis sages, et réglés dans leurs mœurs et leur conduite : le repos, quelle que soit la signification dans laquelle vous le considériez, l'avare ne le connaît pas, ne le goûte pas ; je dis plus, il est incapable de le goûter. Tout ce que notre œil peut surprendre des mouvements de cet infortuné, nous peint clairement tout ce qu'il voudrait nous dérober de son délire : ce qu'il ne peut s'empêcher de nous laisser entrevoir, caractérise les mortelles conjurations qui se trament à chaque instant pour dévorer tout son être. Sa figure, son maintien, ses démarches, son embarras, ses discours, ses précautions, ses insomnies, tout décèle ses tristes frayeurs et les perplexités cruelles qui le désolent. Pâle, livide, décharné, sombre, égaré, de ses yeux creusés par sa passion s'élance un embrâsement qui voudrait tout engloutir, tout absorber. Funeste concupiscence, qui consume et sèche l'âme infernale de ce maudit avare dans les instants mêmes où elle trouve des monceaux d'or à dévorer : *Insatiabilis oculus cupidi, non satiabitur donec consumat arefaciens animam suam.* (*Eccli.* XIV.) Suivons ce damné de la terre des vivants ; marchons après lui du matin au soir ; voyons-le dans son domestique : examinons-le dans les assemblées : passons avec lui dans les places publiques : entrons avec lui dans nos temples : renfermons-nous dans l'affreux sépulcre où il se cache pour encenser sa divinité favorite : plaçons-nous à sa table : quel effrayant spectacle se produit à nos réflexions ! Quelle scènes affligeantes et déshonorantes pour l'humanité ! Tantôt vous l'entendrez regretter une vile nourriture qui suffit à peine pour empêcher une famille languissante de périr : tantôt maudire l'heureuse abondance qui lui fait perdre le fruit de ses infâmes monopoles. S'il sort de sa maison, c'est un lion las de rugir de faim dans son antre, qui se précipite avec fureur au carnage. Il ne se contente pas d'envier bassement l'opulence des autres : chacun de ses pas est un piège qu'il a rafiné, qu'il a tendu pour l'envahir : il boira, s'il le faut, le sang du riche pour s'approprier sa fortune : *Sic semitæ omnis avaris animas possidentium rapiunt.* (*Prov.*, I.) Dans le commerce social, il porte des soupçons, des alarmes, des doutes, des déchirements, des idées noires qui le troublent trop fortement pour lui permettre de jouir des charmes de la conversation, de se mêler aux propos saillants qui l'égaient, aux discours sensés qui l'instruisent. Rentre-t-il dans sa maison ? Epouse, enfants, frères, sœurs, serviteurs, tout lui paraît ennemi, tout lui devient odieux ; tantôt l'un, tantôt l'autre, tous à la fois lui semblent autant de ravisseurs conjurés contre son idole ; autant d'espions de ses pas pour surprendre son secret ; tous se trouvent par-là victimes des frénétiques vapeurs de sa bile empoisonnée ; il finit par se craindre et se redouter lui-même : *Conturbat domum suam qui sectatur avaritiam.* (*Prov.*, XV.) Ce sont nos livres saints, mes chers frères, qui m'ont fourni les différents traits de mon tableau : je n'ai fait que les placer : je souhaite qu'ils le soient assez avantageusement pour attendrir l'avare : je ne cacherai pas que mon espoir est bien faible : l'avare est si déterminément méchant ! j'empêcherai peut-être quelqu'un de se livrer à cette passion : ce sera toujours une consolation. Si vous saviez, chrétiens, les mortelles agonies qu'elle fait éprouver, lorsque les ombres de la nuit couvrent la terre, combien vous la redouteriez ! La crainte et toutes ses horreurs voltigent aux côtés de

l'avare; une inquiète menance l'assiège; son âme est resserrée; le moindre bruit l'effraye; si quelquefois le sommeil appesantit sa paupière, mille songes funestes travaillent son imagination : le souffle du vent le plus léger l'éveille : le mouvement d'une pendule le fait courir aux armes : les pas de son voisin présentent à son esprit des complots de trahison : le cri de l'innocent qui redemande la douce subsistance que lui fournit une tendre mère, arrache notre frénétique de son lit; enfin sa propre respiration dès qu'elle devient un peu gênée l'alarme, et jette tout son corps dans une contraction plus pénible que la torture la plus violente : *Conturbat domum suam qui*, etc. Avare ! avare ! qu'ont donc de si précieux ces richesses qui te plongent à chaque instant du jour, à chaque moment de la nuit, le poignard le plus meurtrier dans le sein ? Ton infâme opulence éternisera-t-elle ton nom ? Oui : dans l'ordre de l'opprobre, et du scélératisme. Ces jours, ces heures que tu passes à contempler tes amas, à nombrer tes espèces, sont tes seuls plaisirs : encore quels soupirs cuisants les troublent et les dérangent ! Quels brûlants désirs les empoisonnent des plus amères jalousies ! n'est-ce donc pas pousser l'extravagance jusqu'à la plus haute période, que de s'amuser d'un son qu'on achète au prix de son repos et de sa tranquillité, les seuls vrais biens de la terre ? Cet or qui t'est si cher : pour qui l'accumules-tu ? Pour qui l'enfouis-tu ? Pour qui le dérobes-tu à tous les yeux avec tant d'affectation ? Vois cette épouse, vois ces enfants, ces fils, ces filles, ces héritiers à qui tu arraches les morceaux de la bouche : ils n'attendent que ta dernière heure, ils aspirent après ta mort, pour jouir de tes richesses en maudissant ta mémoire. Ce Dieu de ton cœur sera-t-il enfermé dans ton tombeau ? Tu finiras : il passera pour toi.

Voilà, mes chers frères, ce qui désole l'avare lorsqu'il envisage la mort, lorsqu'il se trouve au lit de la mort. Mourir est une nécessité dont les richesses n'ont jamais garanti personne ; dont tous les trésors du monde ne sauveront aucun de ceux qui se feront voir sur la terre. Mourir est un arrêt sur lequel le chrétien sage et religieux réfléchit sans impatience et sans horreur. Mourir est un décret que l'avare ne supporte qu'avec emportement et indignation. Représentez-vous un gourmand dont on veut se jouer, devant qui on place successivement des mets aussi délicieux que délicatement apprêtés ; dès qu'il étend la main, on les enlève sans lui permettre d'y toucher : jugez de l'espèce de rage qui doit transporter cet affamé. Eh ! bien l'avare éprouve quelque chose de plus étrange, de plus furieux encore, lorsqu'il songe en pleine santé que chacun de ses jours le pousse rapidement à la mort, et lorsqu'il se sent au moment où il ne peut plus décliner le coup qu'elle va lui porter. Personnifiez le désespoir, vous avez l'image vraie de ses dernières heures. Du moins cet homme pressé de la faim peut se dédommager sur des aliments grossiers, des cruelles privations qu'on lui fait souffrir. L'avare sur le bord de la fosse, voit s'éclipser pour toujours tout ce qui peut assouvir ou flatter sa passion désordonnée. L'or et l'argent peuvent couvrir toute cette surface de la terre que l'œil le plus perçant puisse apercevoir : le cœur de l'avare est un gouffre sans fond : plus on y verse, plus il engloutit, plus il absorbe : *Terra auro et argento impleri potest : cor avari non potest.* Quelle préparation à la mort ! aussi quels déchirements, lorsqu'elle approche du grabat sordide sur lequel il rugit contre les glaces dont elle raidit déjà tous ses sens. Ces brillants simulacres que l'idolâtre encensait si servilement vont lui être ôtés pour jamais. Le vide le plus affreux les remplacera : il verra dans un lointain qu'il ne pourra jamais atteindre, des tas de fausses richesses amoncelées : sa passion le trompera sur leur réalité : dans l'instant où il pensera se rouler dessus, il embrassera de sanglantes épines qui le perceront de toutes parts : cette inexprimable torture durera tous les siècles qu'il doit passer dans les enfers. Tel un homme consumé de la soif la plus ardente, que l'on enchaîne pour toujours au moment où il touche à la fontaine la plus fraîche et la plus pure : le doux murmure des eaux, qui frappe continuellement son oreille, souffle la flamme du désespoir qui brûle dans son sein. Ainsi s'embrasent les feux du plus violent incendie dans l'âme de l'avare; lorsque prosterné devant le seul Dieu qu'il reconnaisse, la voix de la mort l'avertit que dès la nuit suivante il se trouvera plus pauvre qu'avant qu'il eût entassé ces richesses que d'autres vont recueillir, et dissiper peut-être aussi criminellement qu'il se les est acquises : ***Stulte! hac nocte repetent animam tuam, et quæ parasti cujus erunt?*** (***Luc.***, **XII.**)

Prenons, mes chers frères, une comparaison des sentiments de l'avare même. Supposons quelqu'un assez adroit pour abuser de son austère vigilance, et lui détourner une partie de son trésor : vous aurez sans doute bien entendu le récit de quelque événement semblable. On vous aura donc peint en même temps les transports, les fureurs, les agonies, la désolation, les cris, les frénésies du malheureux désespéré. Devinez à présent ce qui doit s'agiter dans son cœur, lorsqu'il se souvient quelquefois qu'à l'heure qu'il y songera le moins, la mort le dépouillera de tout, le séparera de tout, le privera à jamais de tout ce qu'il adore ; allons plus loin. Figurez-vous quelles noires furies doivent rouler dans toutes ses veines, lorsqu'il touche au terrible moment d'abandonner son trésor. Les liens qui l'attachent à la terre se brisent successivement, son âme de boue tient encore à son or : ses yeux fermés ne le voient déjà plus, ses mains de rapines le cherchent encore de tous côtés, et ne se resserrent que pour le retenir; son dernier soupir le redemande, et son dernier

souffle est précipité par le désespoir de ne pouvoir plus le contempler. La mort du juste est le passage d'un sommeil doux à un repos plus doux encore. La mort de l'avare n'est que la sortie d'un enfer cruel, pour retomber dans un autre encore mille fois plus cruel. Avare! peut-être as-tu vu quelqu'un de tes pareils dans cet affreux instant? Tu n'es pas touché, tu n'es pas converti. Viens! considère, je vais remettre cette scène tragique sous tes yeux. La mort s'annonçait sur son visage, l'horreur sur son front, les vengeances du Seigneur décharnaient déjà ses joues; d'affreux blasphèmes murmuraient sur ses lèvres; sa langue desséchée calculait encore des usures d'abominations; sa voix presque éteinte proférait des imprécations contre les héritiers avides dont il était environné : il pleurait; ce n'était pas des opprobres dont il s'était dégradé pour satisfaire à sa passion. Consternation, égarements, paroles, troubles, sensations, mouvements, je dis plus : testament, legs, dispositions, tout exprimait ses regrets sur ce qu'il quittait, son épouvante sur ce qui devait lui succéder; en un mot, il frémissait parce qu'il était forcé, comme dit saint Chrysostome, d'abandonner son trésor à ceux qui depuis longtemps le convoitaient, son cadavre à la terre, son nom à une postérité qui le répétera pour l'avilir, son âme à une prison de feu d'où elle ne sortira jamais. Fallait-il donc se faire une vie si misérable sur la terre, pour s'ouvrir une entrée si désolante dans l'éternité!

Funeste espace à parcourir que cette éternité! immensité de siècles dont l'avare, tout sévère calculateur qu'il est, ne saurait combiner la progression, et dont il est impossible qu'il tente de mesurer le cours sans être furieusement étonné et furieusement épouvanté. Dites-moi, mon cher auditeur, que peut-il se promettre de satisfaisant dans cet avenir qui se rapproche tous les jours? Ah! que de fatales spéculations n'a-t-il pas à faire? Qu'il n'y suppose qu'un néant : cet incroyable néant, cet impossible néant, ne laisse rien dans ses mains de ces possessions mal acquises, de ces biens usurpés, de ces richesses injustes, de ces rentes extorquées, de ces contrats frauduleux, de ces gains illicites, de ces intérêts iniques dont il faisait pendant sa vie son étude, sa science, ses recherches, ses amusements et ses délices : *Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis.* (*Psal.* LXXV.) Première image de douleur pour l'avare. Admettons-le, si vous le voulez, incrédule; il n'en sera donc pas moins cruellement affligé. Poursuivons. Que peut-il se promettre dans un avenir vers lequel la route est si glissante qu'on s'y trouve presque sans s'en apercevoir? Un Dieu l'attend; un Dieu dont toutes les vengeances vont se rassembler sur lui; un Dieu dont la juste fureur remplacera les flammes dont l'avarice le consume sur la terre par les feux de son indignation, les brasiers de sa colère; un Dieu sans miséricorde et sans pitié, parce que ce malheureux avare ne connut jamais ni commisération, ni tendresse; un Dieu qui l'appellera dans les temps futurs pour le frapper dans toute leur durée, parce qu'il a banni cet aimable souverain de son âme, pour y faire régner la plus horrible des passions. Seconde image de désespoir pour l'avare : que trouvera-t-il pour société, pour compagnie, dans cet avenir dont les heures s'avancent à mesure qu'il en sonne une de sa vie? Hélas! mes chers frères, un monde de ses pareils dans les gouffres de la justice éternelle, dont il partagera les tortures, les ignominies, les supplices, les blasphèmes, les imprécations, les inutiles regrets : les Achaz, les Giezi, les Achab, les Jézabel, les Siba, les Ananie, les Judas, ces infâmes, gémissent depuis des siècles dans les abîmes de la fureur et de la rage : l'or et l'argent qui furent leur souverain bien sur la terre, sont leur tyran dans les enfers : *Ubi sunt qui argentum thesaurisant, et aurum in quo confidunt ?... ad inferos descenderunt.* (*Baruch*, III.) La place de l'avare de nos jours est assignée parmi eux : comme eux, et avec eux il boira à longs traits le vin des vengeances de son juge : troisième image d'horreur pour l'avare. Pourrais-je me flatter, chrétiens, d'avoir touché quelques uns de ces cœurs endurcis, par des réflexions aussi vraies, des exemples aussi sensibles, des châtiments aussi terribles? Bien d'autres avant moi se sont élevés avec force contre l'avarice; tant de prophètes, de saints docteurs, d'orateurs profonds et célèbres ont fait gronder les tonnerres qui menacent l'avare; malgré les efforts d'un zèle si religieux, malgré tant d'oracles développés avec l'éloquence la plus persuasive, il est encore tant de pareilles sangsues de l'humanité que je dois peut-être moins penser à convertir ceux qui sont livrés à ce vice barbare, qu'à garantir de cette vile passion et ceux qui commenceraient à en ressentir les noires atteintes, et ceux qui semblent les plus éloignés de s'y laisser surprendre. Je vous le demande à vous tous, qui m'écoutez : Comment pourrais-je m'y prendre? Quelle méthode employer pour attendrir des êtres que la foi n'éclaire pas, que l'espérance du bonheur éternel n'anime pas, que la crainte du dernier des malheurs n'effraie pas, que les noms les plus chers ne touchent pas, que les liens les plus naturels, les plus précieux n'émeuvent pas, que ses propres besoins ne stimulent pas? Je ne connais point de ressort qui puisse nous ouvrir des cœurs fermés à tous les sentiments. Charité, compassion, morale, religion, tout est inutile. Ce sera toujours une énigme pour moi, de trouver des hommes qui se martyrisent eux-mêmes sur la terre, par une passion qui leur fournit toutes les raisons possibles d'être martyrisés plus durement encore dans tout le cours d'une éternité. Il n'est pas de cupidité qui ne donne tout au moins une ombre de plaisir, qui ne présente des roses, qui se fanent à la vérité dans un instant; mais l'avarice, dans ses moments de jouis-

sances mêmes, est enivrée des amertumes les plus pénibles; les épines les plus aiguës sont attachées à l'or qu'elle manie; elle est absolument insatiable. Quel état, quel avenir à prévoir. Si le portrait des maux dont l'avarice accable, ne détermine pas l'avare à combattre, à détruire le monstre qui le tyrannise, puis-je espérer que le tableau des crimes dont elle le rend coupable, sera propre à le corriger? Je vais tenter ce moyen. Quand je n'en couvrirais qu'un seul de cette confusion salutaire qui promet le triomphe et la pénitence, ce serait une grande consolation. Les horreurs que l'avarice fait souffrir, je viens d'en parler. Les iniquités qu'elle fait commettre seront le sujet dont je veux vous entretenir.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas un détail circonstancié des horreurs de l'avarice que je me propose de mettre ici sous vos yeux, mes chers frères. Les bornes d'un discours ne me permettent pas de les particulariser. Il faudrait des volumes pour vous montrer tous ses crimes. C'est une ébauche que je vais essayer. Heureux si je vous inspire toute la haine qu'elle mérite. Que je serais ravi si je pénétrais l'avare d'un repentir assez puissant pour le réconcilier avec l'humanité qu'il a si souvent trahie, la nature qu'il a si souvent déshonorée, la charité qu'il a tant de fois blessée, l'Eternel dont il a si indignement transgressé les préceptes! je dirai donc simplement que cette fatale passion ne connaît ni religion, ni vertus, ni devoirs; qu'elle ne respecte ni bienséance, ni liaisons, ni serments; qu'elle ne consulte ni probité, ni justice, ni droit; qu'elle ne suit ni règles, ni vérité, ni loi; qu'elle n'écoute ni candeur, ni besoins, ni bonne foi; qu'elle trompe l'innocence, le mérite, l'indigence; qu'elle s'occupe à opprimer la veuve, l'orphelin, l'infortuné; qu'elle recueille les dépouilles du pauvre même pour lui fournir de quoi passer la triste vie à laquelle il est condamné. Je dis en un mot, avec l'Ecriture, qu'il n'est pas de méchant plus déterminément noir que l'avare : *Avaro nihil est scelestius.* (*Eccli.*, X.) Pour démontrer d'autant mieux ma pensée, et fixer davantage vos réflexions, je peindrai l'avare d'après un savant pontife, comme ingrat envers Dieu : *Deo ingratus.* Cruel à l'égard de son prochain : *proximo impius.* Dénaturé pour soi-même : *sibi crudelis.* Il n'est pas possible qu'on puisse être plus sordidement pécheur, ni plus scélérat, ni plus méchant.

Ingratitude par rapport à Dieu : c'est le premier crime que je démontre dans l'avare. Quelle est la malice, quelle est l'étendue de ce vice monstrueux? L'une et l'autre sont à l'excès; et ces excès sont poussés aussi loin qu'ils puissent aller. C'est à l'Etre suprême que nous devons tous adresser nos hommages, consacrer notre culte, immoler nos sacrifices, offrir nos adorations, destiner notre amour, marquer notre reconnaissance. L'avare n'en est pas dispensé plus qu'un autre. Eh bien, mes chers frères, son or, son argent sont les seuls dieux qu'il reconnaît, qu'il sert, qu'il honore, devant lesquels il se prosterne en vil esclave. Il refuse à son Créateur, il nie à son Créateur, il retient à son Créateur les honneurs, la gloire, les respects, les devoirs auxquels il est tenu par tant de principes et de titres, tous des plus sérieux et des plus sacrés : *Deo retinet debita.* Est-ce un avare qui criera à son Père céleste de briser les liens qui l'empêchent de posséder la fortune précieuse qu'il réserve à ses chers enfants? Non, non. Sa divinité l'attache trop sur la terre pour qu'il soit attiré par la tendresse que son Dieu lui fait espérer dans l'éternité. Est-ce un avare qui fera retentir les acclamations de la gratitude la plus vive sur l'heureuse abondance que promet une année fertile à des peuples épuisés par les fléaux les plus tristes, foulés par les guerres les plus ruineuses, affamés par la chèreté des denrées de première nécessité? Non. Il sera plus prêt à blasphémer contre la Providence qui console les nations de leurs calamités, et lui fait perdre l'occasion et l'espoir de s'engraisser de la misère et de l'indigence de ses semblables. Est-ce un avare qui viendra dans nos temples chanter les louanges de celui qui a mis tant de trésors au pouvoir des mortels, et l'a placé lui-même au milieu de la plus riche abondance? Oh! que non, il le maudira bien plutôt d'en avoir caché davantage encore à ses avides désirs, d'en avoir tant recelé dans les entrailles de la terre, d'en avoir tant détourné de son insatiable cupidité. Est-ce un avare qui viendra dans nos solennités mêler ses actions de grâces aux cantiques de notre reconnaissance, de notre amour? Non, dans le réduit obscur d'un cabinet gardé par l'intérêt le plus affreux, il résoudra plutôt la méthode de tripler les usufruits de ses rapines et de ses fourberies. Verra-t-on l'avare prosterné dans le sanctuaire de la prière, solliciter par des larmes de pénitence, des pleurs de componction, par les soupirs du pauvre soulagé par ses bienfaits, presser la guérison de la fièvre impitoyable qui le consume et le dévore; souhaiter tout au moins que, ralentie par degrés, il puisse la voir disparaître sans retour? Non, sa sordide passion a trop de charmes pour lui; son infirmité, s'il la reconnaît et l'avoue pour telle, a trop d'influence sur lui. Elle lui plaît trop; s'il craint quelque chose, c'est d'être quitte d'un mal qu'il supporte avec plaisir; il ne tient aucun compte des remèdes qu'un Dieu s'offre de lui procurer. Sa maladie fait horreur à tous ceux qui le connaissent; il aura peut-être assez de bonne foi pour confesser qu'il est obsédé des plus affreux tourments; il ne voudrait pas cesser un moment de compter son or pour en être délivré. Ainsi s'applaudit dans ses affreuses espérances d'accumuler des biens l'homme crapuleux, qui, dans son ivresse, s'imagine que tout l'univers est à lui. Enfin, est-ce

un avare qui viendra réunir sa voix aux humbles supplications de tout un royaume alarmé, qui reconnaît dans la désolation de ses campagnes, de ses vignes, de ses moissons, de ses fruits, la justice d'un Dieu qui punit les iniquités du grand et du petit, du riche et du pauvre, du puissant et du faible, du philosophe et de l'ignorant ? Non, mes chers frères, non. Il est occupé bien plus essentiellement selon ses idées et son goût. Il calcule sur les malheurs du temps l'immense produit que les calamités publiques vont faire refluer dans ses coffres. Si le Dieu de Jérémie se laisse fléchir et pardonne à Ninive, le cordon de Judas pourrait bien lui faire le même sort. Insensible aux bienfaits d'un Dieu, contempteur du culte d'un Dieu, blasphémateur impie de la sagesse, des décrets, des épreuves d'un Dieu, rebelle déclaré contre les volontés de son Dieu, si inaccessible aux sentiments qu'inspirent les vengeances et les faveurs de son Dieu, n'est-ce pas encore trop ménager les expressions à l'égard de l'avare, que de dire simplement qu'il est ingrat envers Dieu : *Deo ingratus.* Hélas ! mes chers frères, si j'adoucis mes termes dans cette chaire de vérité, le Seigneur dans le jour de sa colère n'affaiblira pas ses sentences. Le glaive de toutes les fureurs d'un Dieu sera levé contre l'avare dans ce terrible instant ; et, par malheur pour lui, ce sera pour jamais qu'il sera tiré. Point de protection capable d'en conjurer les coups ; point de sacrifice assez efficace pour en arrêter les ravages ; point de retraites assez cachées pour le dérober à son indignation ; point d'asile qui mette à l'abri de la mort funeste qu'il destine au dernier des avares : *Novissimum eorum gladio interficiam ; non erit eis fuga.* (*Amos*, IX.) Ainsi s'explique l'Eternel sur le sort douloureux de cet homme abominable. C'est de la sorte que son ingratitude sera récompensée de ses horribles attentats contre celui qui se plaît à combler les hommes des bienfaits les plus signalés quand ils sont reconnaissants ; qui les punit aussi dans la plus grande sévérité quand ils déshonorent les dons de son amour.

Je suis l'avare, mes chers frères ; je trouve de nouveaux traits de sa noirceur, de nouvelles preuves de sa lâche méchanceté. C'est à portée de son prochain que je vais le placer actuellement. Je l'étudie avec le plus grand soin. Je ne découvre dans son âme ni connaissance de devoirs, ni sentiments d'égards, ni entrailles de pitié, ni principes de charité, ni retour de compassion, ni penchant à obliger, ni disposition à servir, ni soupirs de sensibilité, ni chaleur d'affection, ni tendresse de caractère, ni destination de secours, ni preuves de bonne volonté ; je n'y aperçois pas même une de ces émotions au moins momentanées que l'homme le plus indifférent ressent à la vue des accidents, des désastres, des malheurs de son semblable : je pouvais donc bien dire que l'avare est féroce, cruel à l'égard de son prochain : *Proximo impius.* Notre prochain le plus naturel, le premier dans l'ordre, ce sont les êtres à qui nous tenons par les liens du sang ou par des relations journalières et domestiques. Or, je vois chacun de ces tristes individus dépérir de honte, de tribulations et de faim ; je vois l'avare s'applaudir au fond de son cœur de la basse économie qui rend sa maison le séjour du deuil, du chagrin et des larmes, se féliciter lui-même de son adresse à repousser, à faire taire les clameurs de leurs besoins les plus essentiels : *Proximo denegat necessaria.* Si je regarde comme prochain de l'avare cette mère qui vient lui confier les discussions de ses fils restés sans appui par la mort d'un père, ce pupille qui se rapporte à ses soins de l'héritage qu'on a remis à sa direction, ces parents qui l'ont choisi pour arbitre d'un procès qui les divise, ce voisin qui lui donne le secret et la conduite de ses affaires, ce négociant qui, ne le connaissant pas du côté de sa passion, le consulte sur ses spéculations, ses projets, ses ressources : le bruit public m'apprend bientôt qu'à l'aide de la chicane, de la fourberie et de la perfidie, il vient d'embrouiller leur fortune, s'approprier leur bien, et leur laisser à peine le pain le plus amer pour se nourrir : *Proximo denegat necessaria.* Si j'appelle prochain de l'avare cet infortuné qui, depuis des années qu'il le sert, n'a eu que des injures et la plus dégoûtante nourriture pour prix de sa fidélité, ce marchand qui ne peut se garantir des extrémités les plus dures qu'en touchant les sommes qu'il lui doit, cet artisan qui vient répéter un salaire sur lequel il s'attend pour s'épargner les horreurs de la mendicité, le cruel n'en est pas attendri, n'en est pas touché, il ne répond que par des brutalités dont on n'ose presque pas se plaindre, par ce qu'on craint sa méchanceté ; peut-être est-il encore assez barbare pour souhaiter que l'indigence et la misère le délivrent bientôt du supplice d'entendre se plaindre et s'affliger : *Proximo denegat necessaria.* Si j'appelle le prochain de l'avare ce pauvre dans l'épuisement et l'opprobre ; ce malheureux qui lui retrace les calamités d'une famille expirante dans la misère, son désespoir de ne pouvoir subvenir à la soulager ; ce Lazare qui soupire à sa porte ; cet homme percé de coups, baigné dans son sang sous ses fenêtres ; cœur impitoyable ! il ne leur partagerait pas le mets le plus insipide de sa table pour leur racheter la vie ; il ne mouillerait pas leurs lèvres d'une goutte de vin, pour étancher la soif douloureuse qui brûle leurs derniers moments ; il ne séparerait pas le moindre denier de son trésor pour prolonger leurs jours, ou du moins pour en adoucir la fin : *Proximo denegat necessaria.* En un mot, ce serait bien en vain que je voudrais faire comprendre à l'avare qu'il risque, par ses épargnes honteuses, de forcer une épouse à vendre l'honneur de tous les deux, une fille à prostituer sa gloire et sa vertu, un fils à périr ignominieusement sur un échafaud : l'avare ne sera pas remué par toutes ces considérations, elles lui devien-

dront absolument étrangères, si ces turpitudes payent ce qu'il devrait fournir pour se garantir de tant d'infamies : *Proximo denegat necessaria.* Il n'est pas besoin que je retrace ici, chrétiens, de quel poids immense est une pareille conduite dans la balance des justices d'un Dieu. Exprimer les iniquités dont est surchargé le monstre dont je parle, c'est prononcer sur les maux qui lui sont réservés dans l'éternité. Tous les arrêts écrits contre l'oppresseur de la veuve et de l'orphelin, toutes les foudres de celui qui s'est déclaré le protecteur de l'innocence, de la candeur et de la simplicité; tous les anathèmes préparés à ceux qui repoussent l'indigent et rebutent le cri de ses douleurs; tous les feux embrasés, dès l'origine du monde, contre ceux qui délaissent les pauvres, par celui qui les reconnaît pour ses amis, ses protégés, ses frères, ses enfants; enfin, toutes les malédictions, toutes les vengeances d'un Dieu sont réunies pour enchaîner à jamais l'avare dans la sombre demeure des démons : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.* XXV.) Vous n'avez donc qu'à ouvrir votre Evangile, mes chers frères, vous aurez d'abord sous les yeux les torrents de colère que l'avare accumule sur sa tête à chaque instant du jour. Quelle serait votre folie, si vous alliez les attirer sur la vôtre! Avare! pourrais-je espérer que tu voudras un moment t'occuper à les détourner pour toujours! Je ne me promets pas de lui voir entreprendre cette tâche glorieuse; si j'en crois saint Grégoire, il est trop dénaturé pour lui-même : *Sibi crudelis.*

Vous n'ignorez pas, chrétiens, ce qu'il doit entreprendre pour échapper au jugement terrible qui l'attend. Que de larmes de sang n'a-t-il pas à répandre! Que de tendres regrets à réaliser! que de ferveurs, de soupirs à répéter! que de monuments de pénitence à établir! quels gages de satisfactions à produire! quel nombre de restitutions à dispenser! que d'aumônes à disperser! que de saints emplois à faire! que de bienfaits à départir! que de richesses à faire refluer vers les sources dont les plus criantes iniquités les ont détournées! quelles recherches immenses pour rendre à chacun le sien! quelle suite d'épreuves pour constater son changement, son repentir, la vérité de sa conversion! Un avare est-il bien capable d'un pareil sacrifice? mille morts présentées à ses yeux le détermineraient-elles à tenter seulement d'immoler l'idole qui met les plus grands obstacles à son salut? Hélas! il en est si peu qu'on puisse proposer pour modèles de pénitence, qu'un seul sincèrement converti paraîtra toujours un des plus grands prodiges de la grâce; il y aura peut-être une lueur d'amélioration; la rechute ne sera pas éloignée; le mal s'aggravera au lieu de diminuer. Cruel à lui-même, dénaturé pour lui-même, l'avare s'ôte toute communication avec les vertus, les sentiments les plus propres à guérir sa famélique passion : *Sibi subtrahit opportuna* : Il ferme toutes les entrées de son âme à la douleur du regret, à la plus faible pensée de réparation. Chaque jour lui fournit de nouveaux arguments pour s'endurcir; chaque instant rassure sa conscience contre la crainte des foudres du Seigneur; chaque moment raidit son cœur contre les douces révolutions que la pitié fait dans les autres; plus il vieillit, et plus il s'affranchit des remords; plus il approche de la mort, et plus il se tranquillise sur les horreurs de son péché; il subit enfin le sort commun de tous les hommes, en marquant tout au plus de simples velléités de renoncer à un péché qui serait encore son péché favori s'il restait plus longtemps sur la terre. Aussi saint Chrysostome ne balance pas d'avancer qu'il faut un miracle tout extraordinaire pour corriger et anéantir la passion d'un avare. L'Evangile l'atteste bien clairement. Une parole du Sauveur du monde arrache Madeleine à ses mondanités; un mot de sa bouche rappelle des morts du tombeau; un regard touche Pierre de la plus vive componction; la Samaritaine est gagnée dans une conversation de quelques moments. Ce tendre Rédempteur fait plus que tout cela pour Judas, il le reçoit sur son sein, il le presse sur son cœur, il l'appelle du doux nom de son ami, l'avare Judas résiste à tant d'amour, l'avare Judas reste dans son endurcissement, l'avare Judas meurt dans son crime. Preuve bien puissante de la solidité de la réflexion de saint Chrysostome. Faites-vous donc une loi constante, mes chers frères, du précepte de notre divin Maître; veillez avec la plus grande attention à vous défendre de l'avarice; gardez votre cœur contre ses surprises; sentez toute l'horreur d'une passion qui force celui qu'elle possède à se priver de sa propre subsistance pour enterrer un peu d'or de plus : *Videte et cavete ab omni avaritia.* Pesez dans la balance d'une intelligence éclairée la cruelle tyrannie que l'avare exerce sur lui-même, soit en raison de ses besoins physiques, soit relativement à ceux qui sont de l'ordre spirituel. Examinez-vous avec précaution, craignez d'avoir un attachement trop fort, trop absolu à ce que vous possédez : *Videte.* Demandez-vous à vous-mêmes si vous seriez capables de renoncer à votre fortune sans chagrin, sans regrets, sans tristesse, sans désolation, à la première parole que Jésus-Christ vous en porterait, au premier mot qu'il vous en donnerait, au premier signe de volonté qu'il vous marquerait; si vous ne regretteriez pas ce qu'il vous commanderait de quitter, si vous ne reporteriez pas des regards de désir et d'avidité sur ce que vous auriez abandonné : *videte.* Si vous ne vous retireriez pas de lui avec la sombre mélancolie de ce jeune riche qui vient le consulter sur ce qu'il devait exécuter pour être parfait, dans le cas où il vous administrerait le même conseil qu'il lui proposa : *videte.* N'en restez pas à cette simple spéculation; interrogez-vous avec le soin le plus scrupuleux sur l'acquisition de vos richesses, sur l'emploi de vos richesses, sur

la manière dont vous possédez vos richesses. Si l'iniquité ne les a pas accumulées : si elles n'ont pas payé des injustices criantes pour grossir davantage votre trésor; si elles ne gouvernent pas souverainement votre cœur; si vous y faites participer l'indigent avec consolation, avec abondance, avec joie; si vous ne vous refusez pas, et à tout ce qui vous touche, ce que l'honnêteté, la décence, les égards de votre condition, de votre état exigent, pour enfouir un or que vous ne retrouverez pas dans l'autre vie. En un mot, ne vous déguisez rien de ce qui peut sentir l'avarice; extirpez sans répugnance et sans délai tout ce qui pourrait ressembler à de l'avarice : *Videte et cavete ab omni avaritia.* Unique moyen de vous garder, mes chers frères, des horreurs qu'elle fait souffrir dans le corps, dans le cœur, dans l'esprit, soit pendant la vie, soit à l'heure de la mort. Sages précautions pour vous épargner les iniquités dont elle rend coupable soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers soi-même. Je n'ai pas eu d'autres intentions dans ce discours; si j'ai réussi à remuer quelques avares, si j'ai fortement prévenu contre l'avarice, que le Seigneur soit loué! Qu'il daigne par sa grâce consommer l'ouvrage

PRIÈRE.

Daignez accorder cette faveur à mes vœux, ô mon Dieu! ne la refusez pas aux larmes du pieux chrétien, aux sollicitations de l'honnête homme. Touchez l'avare de cette main qui éclaire, qui convertit qui sanctifie; de cette main bienfaisante qui porte partout la paix, le bonheur et la charité; de cette main efficace qui attendrit, qui pénètre, qui dissipe la dureté et fait régner la compassion, la pitié, la tendresse, où l'avarice commandait et répandait sans cesse ses plus noirs poisons. Faites succéder la douce fraîcheur de vos grâces à la triste soif de l'or qui consume l'avare et desséche son cœur. Qu'il ne quitte plus ces sentiers où croissent les fleurs les plus précieuses, pour amasser, à travers les ronces et les épines qui le déchirent, de viles richesses qui ne peuvent le satisfaire. S'il ne peut tout à fait y renoncer, qu'il les emploie à se faire des trésors que la main de la rapine ne puisse lui ravir, que la voracité des temps ne puisse lui disputer : ces trésors glorieux qu'on retrouve un jour dans le ciel, pour les posséder dans l'éternité. *Amen.*

SERMON XXV.

SUR LA LOI.

Nonne hæc oportuit Christum pati? (*Luc.*, XXIV.)

Le Christ n'a-t-il pas dû souffrir toutes ces choses?

C'est par ce peu de paroles que Jésus-Christ ressuscité reproche aux disciples d'Emmaüs leur aveuglement, leur obstination, leur incrédulité. Insensés, leur dit-il! Cœurs durs et indociles! Etes-vous donc encore si mal instruits des obligations que le Christ avait à remplir? Etes-vous encore si ignorants des Ecritures, des oracles, des prophéties? Ouvrez, lisez! Ce Christ que vous méconnaissez dans ses souffrances, dans sa mort, n'a-t-il pas dû passer par toutes ces douloureuses épreuves pour accomplir la loi : *Nonne hæc oportuit Christum pati?* Il en avait accepté la loi, il ne pouvait se soustraire à la loi; il avait contracté toutes les obligations de la loi, il devait être victime de la loi; il ne pouvait abroger sa première loi, lui substituer la loi de tendresse et d'amour, qu'en s'immolant lui-même à la place des holocaustes de celle-là, en devenant hostie de celle-ci : *Nonne hæc oportuit*, etc. J'ai, mes chers frères, des reproches aussi sensibles à vous faire que ceux que le Sauveur adresse à ses disciples. En voyant votre Rédempteur, sacrificateur et sacrifice de la loi, n'ai je pas droit d'accuser d'une folie marquée votre indifférence pour votre loi, votre répugnance à remplir les préceptes de la loi? son importance, sa nécessité sont assez prouvées, quand ce ne serait que par l'exemple de l'Auteur de la loi. Elle doit être gravée dans nos âmes. Elle doit à tout instant être présente à notre esprit, comme la règle et la direction de notre conduite. Cependant les prétextes, les dispenses, les excuses se multiplient tous les jours; on n'est presque plus disciples de la loi que par le nom. Il est aisé, chrétiens, de vous prouver combien vous êtes criminels; il ne s'agit que de consulter la loi, d'approfondir un peu les raisons que vous opposez à la loi : c'est ce que je vais tenter. Dignité, importance de la loi : première partie. Iniquité, insuffisance des prétextes sur lesquels on se fonde contre la loi : seconde partie. C'est l'équité de la loi, la malice du cœur humain que je vais développer. Ceci mérite bien toute l'attention dont je vous prie de m'honorer.

PREMIÈRE PARTIE.

Je distingue deux sortes de loi, mes chers frères. L'une est écrite dans nos consciences de la main du Tout-Puissant. C'est ce jour précieux, ce flambeau toujours subsistant, cette flamme sans cesse allumée, cette émanation de la divinité, ce moniteur éclairé qui nous instruit du juste et de l'injuste, qui nous éloigne du mal, qui nous invite au bien, qui nous défend de faire à autrui ce que nous serions bien fâchés qu'il nous fît. L'autre loi est comprise dans ce volume saint, l'objet de notre vénération et de nos respects : code sacré que la philosophie du temps affecte de mépriser, et dont un de ses premiers héros n'a pu s'empêcher de célébrer la sagesse, les détails, la prudence, la candeur et la noble simplicité. C'est de cette auguste loi qu'il est question! Sa dignité, son importance, caractères très-aisés à établir. Ses préceptes sont faciles; ils sont nécessaires, ils sont saints et font les saints. Principes posés, je raisonne et je dis : s'ils sont faciles, vous pouvez les observer; s'ils sont nécessaires, vous le devez; s'ils sont saints et font les saints, vous ne pouvez

vous en éloigner sans vous perdre. Reprenons.

Les préceptes de la loi sont faciles. Que veut-elle de vous, cette loi de prédilection, de tendresse et de grâce? que vous aimiez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces; que vos pensées, vos paroles, vos actions, vos désirs, vos pas, vos démarches soient autant d'hommages à sa gloire, autant d'oblations de votre gratitude et de votre soumission : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo*, etc. (*Deut.*, VI.) Je suppose quelqu'un d'assez extravagant pour vous déconseiller d'aimer le père à qui vous devez le jour, l'ami qui s'est épuisé pour vous, le protecteur à qui vous devez votre état, votre nom, le bienfaiteur qui n'a rien ménagé pour établir votre fortune, le consolateur puissant qui vous a retiré du sein de la misère, du gouffre de la tribulation. Je demande, mes chers frères, si vous ne regarderiez pas cet extravagant comme un monstre à extirper de la société. Pourquoi? c'est qu'il n'est rien de plus légitime, de plus naturel, de plus facile que cet amour qu'il veut vous interdire. Or, est-il au monde un père plus tendre, un ami plus fidèle, un protecteur plus zélé, un bienfaiteur plus obligeant que votre Dieu? vous répondrez que non. Concluez. Les préceptes de la loi sont faciles; elle proscrit les haines, les vengeances, les animosités, les colères, les trahisons, les duplicités comme des fléaux dont le malheur peut à toute heure retomber sur vous : elle vous enseigne à écarter ces cruels persécuteurs de l'humanité, en aimant votre prochain, ces êtres de même nature, de même condition, de même espèce, de même destination que vous, en les chérissant, dis-je, comme un second vous-même, avec les mêmes sentiments, les mêmes attentions, les mêmes soins : *Diliges proximum tuum sicut te ipsum.* (*Marc.*, XII.) Les préceptes de la loi sont faciles : elle veut de fréquents retours sur soi-même, des réflexions sur la vanité des choses d'ici-bas, sur le néant des plaisirs, sur la fragilité des grandeurs, sur l'instabilité des fortunes, sur l'inconstance des promesses du monde, sur la satiété de ses faveurs. Ses préceptes sont faciles : elle vous commande de veiller à votre salut, de vous souvenir de votre origine, d'honorer votre existence, de sanctifier votre fin, de prier avec ferveur, d'écarter avec attention les tentateurs et les tentations. Enfin les préceptes de la loi sont faciles. J'en appelle à ce chrétien plein d'amour. Voyez cet homme de douleurs qui succombe presque sous le poids des maladies les plus compliquées, que ses langueurs dévorent, que des fièvres internes minent cruellement. Interrogez-le : fidèle à la loi, sa morale, sa doctrine, ses obligations sont tout son bonheur, toute sa consolation. Cette loi sainte est le tendre ami qui essuie ses pleurs. Il trouve dans les commandements de cette auguste loi, dans ses préceptes, que le lâche chrétien ne consulte qu'avec frayeur, des remèdes que l'art ne sut jamais lui procurer. Or, si courbé sous le fardeau des accablements, des souffrances, des peines, des épuisements, le pieux disciple de la croix se montre exact observateur de la loi, s'il ne décline pas ses pénitences, s'il ajoute même à ses austérités, ses préceptes sont donc faciles; ils sont proportionnés à nos forces; il n'y a qu'une indigne lâcheté qui puisse pousser l'aveuglement jusqu'à croire aux dispenses, à se faire des dispenses. J'oserai dire, mes chers frères, qu'il y en a plus d'un parmi vous qui ne se prêteront pas à mes raisonnements. La nature murmure; elle répugne à certains commandements : l'amour-propre s'en mêle; ces ennemis de la loi ne sont que trop consultés. Avant d'aller plus loin, examinons un peu sur quoi sont fondées les contradictions qu'on oppose à la loi. Serait-on autorisé dans ses indocilités lorsqu'il s'agit de soulager un malheureux qui, sur un lit de calamités, n'a plus qu'un souffle qui peut être prolongé, tout au moins adouci par quelques bienfaits! Eh! c'est le cri de la nature même. Est-ce lorsqu'il est question de calmer ces violences de colère, ces fougues de vengeances dont la loi fait des crimes? Ce qu'ont pu tant de saints, tant de souverains sur le trône, tant d'hommes puissants au milieu de ce qui peut flatter, favoriser ces passions, vous le pouvez : comme eux vous avez un Dieu pour soutien. Est-ce lorsqu'on vous parle de renoncer à un monde qui vous plaît, une chair que vous idolâtrez, des sens dont la révolte vous plaît? Ah! mes chers frères, que de choses n'exécutez-vous pas tous les jours plus pénibles et plus fâcheuses à la nature? Ces dangers que vous bravez pour courir jusqu'aux extrémités du monde après la fortune; ces hauteurs que vous êtes contraints d'oublier pour parvenir aux places; ces dédains que vous êtes forcés d'essuyer pour vous avancer, ces amertumes qu'il faut boire pour percer jusqu'à ce grand qui exige des bassesses qu'il méprise; ces humiliations dont vous avilit une femme aussi fière que puissante. Ce sont là des peines sensibles, ce sont des chagrins à compter. Tout cela n'est rien : c'est un songe fâcheux qu'on oublie dans le moment où on est éveillé par la réussite de ses projets. Dites-le tout d'un coup, mon frère, ce n'est qu'alors qu'il est question d'obéir aux lois de celui qui peut en imposer à toute la terre, que vous éprouvez de la répugnance. Fatal aveuglement! Ne le laissez pas subsister : il vous perdra s'il dure.

Ecoutez la loi : elle vous désabusera de toutes les futilités qui pourraient vous séduire. Consultez les préceptes : il vous est aussi essentiel de les observer, qu'ils paraissent faciles à remplir au chrétien qui les aime. Eux seuls nous ouvrent le chemin du salut, les sentiers de la vraie gloire. Ils sont nécessaires : c'est de notre fidélité à les suivre, à nous conformer à leur morale, à leur doctrine, à leurs instructions,

que dépend notre grandeur dans le ciel ; c'est à elle qu'est attachée la magnificence de la gloire dispensée selon les différents degrés de mérite. Ils sont nécessaires : chrétiens judicieux et réglés, vous en faites votre méditation, votre étude, votre philosophie : vous vous trouvez chaque jour plus encouragés à vous fixer dans la carrière qu'ils vous ouvrent : vous les regardez comme le plus solide appui de vos espérances ; avancez avec ardeur, frappez au but, la récompense vous attend ; un Dieu bon, tendre, généreux la prépare ; l'heureux avantage de la posséder à jamais sera le prix de votre ardeur et de votre fidélité. Ils sont nécessaires, les préceptes de la loi. Chrétiens faibles, sensuels, légers, inconstants, vous mollissez sous ce joug d'amour, vous ne cherchez qu'à le secouer, il vous importune, il vous accable, vous regrettez peut-être que le baptême vous en ait chargés ; ces divins préceptes sont pour vous des soins inutiles dont on veut vous occuper ; vous ménagez sans cesse des obstacles qui vous en éloignent, des prétextes qui vous en dispensent, des excuses qui vous en détournent ; votre malheur est sûr. Quand vous n'auriez transgressé de ces glorieux commandements que le moins important, vous seriez coupables contre la loi ; tout l'anathème de la loi serait sur vous ; la vengeance de la loi s'appesantirait sur vous pour une éternité : *Qui peccat in uno factus est omnium reus.* (*Jac.*, II.) Ce n'est pas moi qui prononce des sentences, mes chers frères. Je ne suis que l'organe d'un auteur sacré, celui de notre législateur lui-même. Ce n'est qu'aux disciples dociles à sa voix, qu'il promet les dons les plus précieux de sa tendresse ; ce n'est qu'à eux qu'il engage sa parole pour la vie la plus délicieuse, la plus satisfaisante ; pour cette vie désirable, dont les plaisirs ne peuvent jamais inspirer ni fatigue, ni satiété, ni dégoût : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (*Matth.*, XIX.) Préceptes nécessaires. Ils ne sont émanés des trésors de la science céleste, que pour former nos cœurs, pour éclairer nos esprits, pour diriger nos volontés, pour conduire nos actions ; c'est l'âme qui les anime, le flambeau qui les précède, le souffle pur qui les vivifie et les rend dignes du Dieu que nous adorons. Préceptes nécessaires. Le grand Augustin compare l'infidélité de celui qui ne les écoute pas, qui les rejette, qui ne forme pas ses mœurs sur les lumières qu'ils dispensent, qui n'en veut ni comprendre la dignité ni sentir l'importance, à l'iniquité qui fit couler le sang adorable du Rédempteur de la terre, et cet illustre docteur regarde cette dernière comme moins criminelle, moins comptable par conséquent au tribunal des justices éternelles ; la haine de certains chrétiens pour les commandements de la loi ; leur obstination à décliner ses ordres, est le comble de la plus noire perfidie : *Eorum major est malitia qui nolunt recte vivere, et oderunt precepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.* Malgré des vérités aussi constantes, malgré toute l'horreur que les maîtres de la vie spirituelle tâchent de nous inspirer des transgressions de la loi, plus j'examine la conduite des hommes, les mœurs du siècle, moins je reconnais les disciples de Jésus-Christ ; les enfants de la loi, ce peuple de régénérés qu'on ne sanctifie, qu'on ne lie aux récompenses de la loi, qu'après qu'il a solennellement juré l'amour de la loi, l'observance de tous les commandements de la loi ; en un mot, moins je reconnais le chrétien. La contagion se répand à chaque instant, elle passe jusqu'au pieux fidèle qui se fit si longtemps gloire de sa profonde soumission. Le nombre de ces tendres prosélytes de la loi diminue chaque jour, celui des prévaricateurs augmente trop sensiblement. C'est une fatalité qui ne paraît pas encore prête à cesser. Qu'on donne, mes chers frères, nos lois à examiner à un homme de bon sens : je ne lui suppose ni connaissance de nos devoirs, ni intelligence de nos obligations. Après les avoir appréciées de sang froid, les avoir mûrement pesées, qu'il lui soit permis de vous suivre dans vos pas, vos démarches, dans les circonstances de votre vie, dans le fil de vos actions. Interrogez ensuite ce spectateur, ce juge : il prononcera sans balancer que ces lois toutes saintes, toutes divines qu'elles lui paraissent ne furent jamais dictées pour vous ; ou du moins que vous en êtes dispensés, et que vous pouvez les offenser avec la plus grande impunité. Qu'on lui dise ensuite que vous ne pouvez vous en éloigner sans vous perdre, que l'enfer est ouvert sous vos pas, que tous ces supplices vous sont destinés si vous n'obéissez pas : je vous le demande, chrétiens, pourra-t-il taire que vous êtes consommés dans la plus triste et la plus monstrueuse de toutes les folies? Rentrez en vous-mêmes, relisez votre loi, rapprochez vos préceptes les uns des autres, considérez-les, si vous voulez, dans tout leur ensemble : dans quelque sens que vous les envisagiez, sous quelque aspect que vous vouliez les prendre, vous serez toujours forcés de convenir qu'ils sont pour vous de la nécessité la plus absolue.

Je vais plus loin. Si vous raisonnez sans préjugés contre la loi, sans prévention pour le monde, vous conviendrez bientôt que les préceptes dont je vous parle sont saints; qu'ils font les saints. Ils sont saints. L'auteur, le principe de toute sainteté les a dictés. Une partie était la base de l'ancienne alliance, et entre encore dans les observances de la nouvelle. L'autre, réservée pour le christianisme en est l'auguste sceau, le plus solide appui. Ils sont saints. Quelle économie, quelle attention, quelle pureté, quelle intelligence, quels soins, quelle vigilance sur notre conduite ! L'un captive notre esprit sous le joug de la foi ; l'autre enchaîne notre cœur des nœuds de l'amour et de la tendresse. Tout ce qui pourrait tromper le premier ; tout ce qui pourrait séduire le second, nous est indiqué dans

la plus grande précision : ce que nous devons éviter, ce que nous devons faire est annoncé dans le plus grand détail. Le vice, ses horreurs, la manière de le combattre : la vertu, sa beauté, ses agréments, les moyens de l'acquérir, de la conserver, tout cela est exposé avec la clarté la plus vive et la plus vraie. Point de circonstances pour lesquelles nous ne trouvions des conseils et des directions. Nos bonnes œuvres mêmes ont leur méthode, leur régie, leur mesure, En un mot notre précieuse législation, sa morale, sa doctrine, ses commandements portent des caractères non suspects de leur origine céleste. Je dis plus, mes chers frères, ce sont ces préceptes qui font les saints. Les Paul, les Antoine, les Hilarion, dans leurs déserts; les Pélagie, les Thaïs, sous la haire et le cilice de leur pénitence; les Chrysostome, les Augustin, les Ambroise, les Thaumaturges à la tête des peuples confiés à leur sollicitude pastorale; les Dominique, les François, les Thérèses dans leurs cloîtres; les Léon, les Grégoire, les Pie sous la tiare; les Louis, les Henri, les Guillaume, les Hélène, les Isabelle sur le trône, n'ont trouvé place dans nos fastes sacrés que par leur fidélité à les observer. Ils furent saints sur la terre; ils jouissent du bonheur des saints dans le ciel : nous les honorons comme nos modèles, nos pères, nos instituteurs, après le divin Législateur que nous adorons seul. Pourquoi? c'est que purifiés de toute affection charnelle et grossière, soumis à la loi, ses préceptes furent toujours pour eux des devoirs respectés, des obligations remplies avec ferveur, et par préférence à tout. Ils sont tenus pour saints, annoncés pour saints : pourquoi? C'est qu'un zèle toujours nouveau les attachait constamment à la loi : jamais d'excuses, jamais de prétextes pour se dispenser des engagements qu'ils avaient pris avec la loi, pour opérer leur salut sous sa défense, et sa protection. C'est qu'ils ont toujours mis ses commandements au premier rang des choses de toute importance, et de toute nécessité. Vous êtes liés, chrétiens, des mêmes serments, des mêmes promesses que les hommes pieux dont je viens de retracer la fidélité, la soumission à votre mémoire. Comme eux, vous avez juré de renoncer au démon, à ses œuvres, à ses pompes, aux vanités que son souffle impur a répandues sur la terre, et distribuées dans le monde entier. Glorieux serments qui vous attachent aussi solennellement, que nécessairement à la loi! Vous avez promis à Dieu de vous détacher de tout, pour n'être qu'à lui seul : vous avez donc engagé la plus entière obéissance à ses préceptes : l'attention la plus suivie de n'en négliger aucun, de les regarder tous dans leur ensemble, et chacun dans leur détail, comme votre première affaire, et dans un sens, votre affaire unique. Je ne voudrais pas, mes chers frères, faire descendre sur vous les foudres dont fut frappé le Juif indocile et infidèle à sa loi; j'y suis forcé si vous balancez. Oui, chrétiens, oui; c'est à vous, comme à ce peuple ingrat que le Seigneur annonce des maux sur la terre, des malheurs dans l'éternité, si vous n'êtes pas de fidèles observateurs de la loi, Si votre révolte ne cesse pas, vous êtes tout à fait séparés des enfants chéris : votre encens ne monte plus au trône de ses miséricordes : vous prierez, vos oraisons ne seront plus écoutées, vous ne recevrez plus ces bénédictions abondantes qu'il dispense avec plénitude sur le juste : il n'acceptera rien de votre part : vous prétendrez en vain à sa tendresse : ***Non suscipiam munus de manu vestra.*** (***Malach.***, I.) Réfléchissez, mes chers frères, l'occasion ne peut être plus sérieuse. Dignité, importance de la loi. Ses préceptes sont faciles ils sont nécessaires, ils sont saints et font les saints. Vous venez de l'entendre. Iniquité, insuffisance des prétextes sur lesquels on s'excuse pour se dispenser de la loi.

SECONDE PARTIE.

On dit tous les jours qu'on est chrétien, qu'on respecte sa religion, qu'on aime la loi; tous les jours on agit comme si on n'avait pas reçu le baptême, comme si on n'avait pas un culte à suivre, comme si on n'avait pas les commandements les plus essentiels à garder. Tantôt c'est un prétexte, et tantôt un autre qui éloignent des autels, qui reculent des sacrements, qui dispensent des observances, qui affaiblissent les devoirs, qui adoucissent la morale de l'Evangile, qui lisent ses enseignements au gré de la chair et du sang. On les réclame à toute heure, ces prétextes; on s'en cache le crime avec le plus grand soin. On les accumule, chaque jour en voit naître de nouveaux. On en trouve dans sa délicatesse et sa santé. On en voit dans ses fragilités et sa faiblesse. On en prend de ses embarras, de ses affaires. On en réclame de ses agitations et de ses soins. On en imagine de ses dignités, de ses emplois. On en conclut de ses chagrins, de ses peines. Approfondissons, mes chers frères, allons à la source, réduisons tous ces prétextes à leur juste valeur : prétextes d'orgueil, prétextes d'intérêt, pretextes de plaisirs, voilà le vrai. Quelle odieuse iniquité!

La loi, mes chers frères, est au-dessus de tous; personne n'est supérieur à la loi. Le souverain sur son trône, le grand sous ses lambris dorés, le riche au milieu de son opulence, le pauvre sous le chaume qui le couvre, tous sont soumis à la loi. Publiée pour tous, l'anathème est sur tous ceux qui déclinent ses devoirs. Vérités pour tout état, pour toutes circonstances, pour toutes conditions, pour tous temps, pour tous lieux, pour tout âge. Cependant dites à ce despote qui suce la dernière goutte du sang de son peuple, que son peuple le maudit, que la loi le maudit avec son peuple. Faites sentir à ce puissant, à ce favori de la fortune, que les préceptes du code sacré sont pour lui comme pour le dernier des misérables; qu'il

doit être humble, pénitent, mortifié; tendre et sensible pour l'indigent, sans arrogance, sans fierté avec ses semblables. A ce père, qu'il ne doit pas nourrir son fils de l'encens de la vanité, l'accoutumer aux mollesses de la grandeur, aux bassesses de la flatterie, aux intrigues de l'ambition, aux dissimulations de la rivalité; qu'il ne doit pas lui déguiser les perfidies, les lâchetés de la vengeance sous les respectables noms de l'honneur et de la vertu. Dites à cette mère qu'elle ne doit pas sacrifier une fille méritante à l'avancement d'un fils qu'elle idolâtre; à cette autre, qu'elle répond à la loi des mœurs, du christianisme, de la régularité de celle à qui elle a donné le jour. A cet opulent, que c'est pour lui que s'ouvrent nos temples; que personne n'est dispensé d'y venir à certains jours, à certaines heures chanter les louanges du Seigneur; qu'il ne remplit pas la loi en soudoyant un mercenaire qui règle l'holocauste de l'autel au gré de l'impatience et de la paresse de ce demi-chrétien. A cet orgueilleux, que ces tours qu'il prend, ces airs qu'il se donne, ces manières qu'il affecte ne se justifient pas par ses dignités et ses titres; que c'est un des oracles de la loi, que plus on est grand, plus on est distingué, et plus on est tenu de donner des exemples d'édification; que les préceptes du christianisme ne sont pas changés, que les devoirs sont les mêmes; qu'on a vu des siècles heureux où le puissant de la terre était humble, charitable, fervent; qu'on a vu des hommes dont la gloire remplit encore l'univers, oublier aux pieds des autels leur fortune et leur nom. Si vous retracez ces augustes vérités dans tout leur jour à un nombre de disciples de la croix, les uns vous répondront froidement qu'on ne pense plus ainsi dans le siècle où nous vivons, d'autres que la morale de la loi n'est pas pour des personnes de leur rang : ceux-ci qu'il faut soutenir avec éclat, avec pompe, une naissance, des dignités, des grandeurs; ceux-là, qu'ils doivent des égards à leurs places, leurs charges, leurs emplois; que ce serait s'attirer des mépris, des railleries, des affronts que de donner dans une dévotion aussi régulière qu'une foule sans conséquence, sans distinction. En un mot, mes chers frères, c'est déjà trop pour ces hommes dont je parle d'avoir avec le peuple un même Dieu, une même religion, un même sanctuaire. En vain leur demandera-t-on de se confondre avec leurs frères dans le tabernacle du Seigneur, d'être humbles devant le trône de sa grandeur; en vain voudra-t-on leur persuader qu'on ne peut les dispenser d'être modestes au milieu de leur élévation, modérés dans leurs désirs, simples au sein de l'opulence, tendres sous la pourpre qui les décore, compâtissants pour le malheureux, empressés à lui partager les fruits de leur prospérité, sensibles pour l'indigent, bons, humains envers tous : pour tout dire enfin, nos préceptes leur sont aussi étrangers que s'ils étaient d'autres hommes que nous, s'ils n'étaient pas obligés d'être aussi chrétiens que nous, s'ils n'avaient pas à se sauver comme nous. Cependant, mes chers frères, jamais, non jamais l'austérité de la loi, toute la rigueur de ses observances, ne fut plus nécessaire que de nos jours. Le petit et le grand, le faible et le puissant, chacun dans sa classe, les derniers davantage encore par les occasions et les facilités qu'ils ont de contenter leurs passions, tous ont le plus pressant besoin du frein de la loi. Les penchants sont vifs et violents, les cupidités fréquentes et désordonnées, l'injustice sans bornes, l'ambition démesurée, la calomnie sanglante, la médisance outrée, la rapine sans punition, la fourberie sans vengeance, l'adultère sans diffamation, le libertinage monstrueux, le salut presque desespéré, et l'orgueil fomente encore des révoltes contre la loi; l'orgueil indispose contre toutes les ressources dont peut armer la loi! Aveugles enfants des hommes, vous laisserez-vous toujours abuser des superbes mensonges qui ne peuvent que vous perdre? N'écouterez-vous jamais les vérités saintes qui peuvent vous instruire et vous sauver : *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV.) Vous pour qui je parle, vous qui ne pouvez déguiser à votre conscience que c'est à vous que mes reproches s'adressent, la sentence d'anathème s'élève de tous côtés contre vous. Nous comptons des monarques, des princes, des héros chers à leur patrie, qui ont porté le poids du monde sans oublier ce qu'ils devaient à la loi. Premier arrêt de condamnation contre vous. Superbes! dit le Seigneur dans Jérémie, le temps de la chute viendra, et tu ne trouveras personne qui te tende une main de faveur, de pardon et de grâce : *Cadet superbus, et non erit qui suscitet eum.* (*Jerem.*, L.) Nouvel arrêt de malheur. Arrêt infaillible! inévitable malheur! qui ne laisse d'espérance que dans la conversion du cœur, dans une humilité qui ramène à l'amour de la loi, à l'observance religieuse des commandements de la loi. Arrêt dont le docte Augustin comprit si bien toute la vérité, toute la force, qu'il ôte presque à l'orgueilleux tout espoir de miséricorde : *Quid tam indignum misericordia quam superbus?*

L'orgueil fait bien des déserteurs de la loi : l'expérience de tous les jours prouve cette proposition. J'ai dit prétexte d'intérêt : c'est avancer que le désir de posséder et d'avoir, ne rend guère moins de chrétiens infidèles. C'est la sordide frénésie d'amasser qui fait les fils ingrats, les pères dénaturés, les amis perfides, les héritiers voraces; c'est lui qui opprime la veuve, qui foule l'innocent, qui dépouille l'orphelin; c'est lui qui se cache sous le manteau de la justice pour envahir des territoires de bienséance, qui réveille des titres imaginaires contre des possessions légitimes et sacrées; c'est lui qui se couvre du voile de l'hypocrisie pour déposséder des légataires naturels, et se substituer à leurs droits; c'est lui qui, peu content de porter des désirs criminels

sur le bien d'autrui, se sert du langage de la vertu pour s'en destiner la récolte et les fruits; c'est lui qui dans ces jours que le pieux chrétien, brûlé d'amour passe dans les exercices de la religion, occupe un monde d'enfants de la croix, d'embarras temporels, de soins terrestres, d'affaires de fortune, de calcul de commerce, de profit, de négoce ; c'est lui qui dans ces solennités que le sanctuaire décerne aux amis du Seigneur, à ses élus, qu'il a instituées pour nous encourager à la vertu par les grands modèles, ensevelit nombre de disciples de la loi dans la solitude d'un cabinet, les appesantit sur des détails de comptes, de décomptes, de sommes, de gains, et les familiarise trop souvent avec l'art d'abuser de la confiance publique et de s'enrichir impunément de la ruine des autres; c'est lui qui oppose les grands mots de famille, de besoins, de devoirs, de dépendance, d'état, de position, aux signaux répétés, aux voix multipliées qui appellent dans le lieu saint, aux tendres gémissements que fait éclater la triste Sion en voyant ses fêtes si languissantes, si désertes, ses mystères si négligés: ***Viæ Sion lugent, eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.*** (***Thren.***, I.) Ah! faites succéder, chrétiens trop intéressés, à ces embarras dont vous vous plaignez, à ces inquiétudes qui vous accablent, à ces occupations que vous prétextez, un saint amour pour la loi, une sainte ardeur à en remplir les obligations, vous aurez bien le temps de débrouiller ce chaos de sollicitudes, qui est, dites-vous, un supplice pour vous. Vous aurez assez de loisir pour feuilleter ces registres d'opérations, pour avancer ces spéculations d'enrichissement, pour faire fructifier ces combinaisons de rapport, pour réaliser vos intentions de prospérité. Je dis plus, mes chers frères, il faut une diversion, il faut du relâche à ces occupations qui vous agitent et vous obsèdent, vous en convenez vous-mêmes. Eh bien, partagez si sagement les heures que vous prenez sur vos travaux ordinaires, que ce temps concourre avec celui que vous devez aux exercices que vous impose la loi. Vous ne ferez jamais de répartition de votre journée qui soit plus avantageuse et plus propre à attirer les bénédictions du ciel sur vos affaires temporelles. N'est-il pas honteux qu'il faille composer avec des chrétiens pour les rendre de véritables enfants de la loi? Du moins, si notre condescendance pouvait vous toucher, et vous devenir salutaire! Hélas! vous aimez trop le monde : ses pompes vous plaisent trop, son luxe a trop d'attraits, ses somptuosités trop de charmes pour vous. Vous voulez briller dans ce monde plein de vanités, vous voulez paraître comme lui, vous voulez être recherché de lui : il faut donner dans tous ses travers avec lui. Je vous prie, mes chers frères, que trouvez-vous donc de si flatteur, de si précieux dans ce monde, dont l'amour ne compatira jamais avec celui que vous devez à votre Dieu? *Si quis diligit mundum, charitas Patris non est in eo.* (I *Joan.*, II.) Le voici, chrétiens, voici ce que vous rencontrez à chaque pas : un rival qui vous efface, un ennemi qui vous nuit, un compétiteur qui vous écrase, un confident qui vous trompe, un satirique qui vous déchire, un grand qui vous dédaigne, un corrupteur qui vous avilit, une fortune d'inconstance, des richesses d'amertume, des places qu'on vous envie, des faveurs qu'on tâche de détruire, des chagrins qu'on vous suscite, des alarmes qu'on vous multiplie, enfin des inquiétudes, des craintes qui désolent des jours que vous comptiez couler sous les ailes du bonheur, et qui sont trop souvent accourcis, ou tout au moins bien obscurcis par la captivité la plus dure et la plus cruelle. Tel est le monde, la vie du monde, la triste condition de ceux qui courent après les trésors du monde pour se donner un droit d'étaler toutes les magnificences, tous les éclats, tous les brillants du monde. Quelle est donc votre erreur, mes frères, de quitter les sentiers d'une loi si sainte, si douce, si paisible, qui ne tend qu'à votre félicité et pour cette vie et pour la future, pour courir après un fantôme si trompeur, si chagrinant, qui ne fit jamais d'heureux sur la terre, et qui tient dans le plus grand éloignement des biens de l'éternité. Je plains votre illusion, je suis assuré que vous la sentez vivement : n'aurez-vous jamais le courage d'en sortir? Votre loi vous avait averti, vous avez dédaigné ses conseils, vous vous êtes égarés, elle vous offre encore sa protection; ne la rejetez pas, puisez dans une nouvelle ferveur pour ses observances, pour ses préceptes, les forces qui vous sont nécessaires pour vous arracher aux vils intérêts qui occupent le monde, et vous consacrer solidement à la doctrine de cette divine loi.

Elle a encore un ennemi bien dangereux, cette loi de tendresse, c'est l'amour des plaisirs. C'est une passion qui fait bien des transgresseurs, qui tous les jours, à tous les moments, ajoute au nombre des infidèles. On les recherche, ces plaisirs, avec avidité, on s'y livre avec une espèce de fureur, on les suit sans ménagement, sans pudeur. La loi n'est pas écoutée, toutes ses remontrances sont sans succès. Etat, vocation, morale, commandements, justice, équité, devoirs, égards, religion, tout est oublié; tout ce qui n'est pas volupté, tout ce qui n'est pas amusements, tout ce qui n'est pas délices, dissipations, divertissements, spectacles, parties, succession et variété d'ivresses ennuie, fatigue et déplaît à une infinité de chrétiens. D'un jour à l'autre, du matin au soir, c'est un enchaînement de dissolutions, un cercle de mondanités qui lient une société de ce qu'on nomme agréables libertins à une autre, une promenade à un repas somptueux, un souper sensuel à une parure d'indécence. Le jeu consume la subsistance de l'indigent, des débauches plus ignominieuses, plus honteuses encore, font passer dans les mains vénales des minis-

tres de la corruption des sommes qui tariraient les larmes du pauvre, les pleurs de la veuve sans ressource et sans pain; des deniers qui devraient réparer des injustices criantes, des fraudes dont le fracas du luxe et de la somptuosité n'ont pas encore fait oublier la noirceur et l'iniquité. Les assemblées de joie, d'allégresse, de tumulte, de frénésies, de licence peut-être consument un temps qu'on devrait à des méditations saintes, à des œuvres de charité, à des exemples d'édification, à des prières de ferveur, à des chants du sanctuaire, à la consolation de l'infortuné, au soulagement de ses maux, de ses peines et de ses infirmités. Il faut bien, dit-on, faire comme les autres : voilà une singulière raison de se séparer de la loi! Je ne crois pas qu'on soit damné moins cruellement parce qu'on se damne par compagnie. Ira-t-on, ajoutera ce mondain déterminé, se donner un ridicule dans le monde? Ne sera-t-il donc plus permis d'aller dissiper ces chagrins, ces accablements, ces mélancolies, ces ennuis, ces agitations du cœur, ces troubles de l'esprit, ces léthargies de l'âme, dont les plus fortunés ne sont pas à l'abri? Sans doute, mes chers frères, il vous est très permis de vous détourner par intervalle d'occupations sérieuses, de ces occupations qui vous attachent tout entiers, qui ne veulent ni distractions, ni absences lorsque vous vous y livrez; souvenez-vous partout que vous êtes enfants de la loi, que vous êtes chrétiens, que l'innocence choisisse vos délassements, que la décence y préside, que la vertu n'en soit jamais proscrite, que vos plaisirs ne soient jamais au détriment du pauvre, que vos parties n'alarment jamais vos consciences, que vous puissiez y rentrer sans les trouver dans la désolation et le scrupule, ou dans l'oubli des documents de la loi. Ne craignez pas la voix du monde : c'est celle de Dieu qui doit vous juger, c'est d'après la loi qu'il vous a donnée qu'il prononcera ses sentences. C'est à cette auguste législation que répond votre conduite, c'est d'elle que sortiront votre couronne et votre gloire, ou bien votre opprobre et votre réprobation. C'est elle qui vous prescrit des pénitences, des mortifications, l'abnégation de vous-mêmes, l'amour des croix, la fuite des voluptés, la haine du monde, l'horreur de sa morale, le mépris de ses maximes; c'est elle qui vous chargera des anathèmes les plus terribles, si la mauvaise honte de vous singulariser vous fait participer aux excès, aux erreurs, aux iniquités de ses partisans et de ses sectateurs. C'est elle qui fait déjà retentir les foudres qu'elle prépare à l'insensée Babylone, qui tâche de vous détourner des égarements de cette infâme prostituée, en vous retraçant les supplices affreux réservés à ceux qui se mêlent à ses idolâtries, à ses débordements : ***Flebunt, et plangent qui cum illa fornicati sunt, et in deliciis vixerunt.*** (*Apoc.*, XVIII.) C'est elle, en un mot, qui descend dans tous les replis de vos cœurs, qui parcourt avec vous tous les passages de la vie, pour proportionner sa doctrine et ses commandements à vos différents besoins, à toutes les progressions d'âges que vous avez à compter. Ah! comment pouvez-vous ne pas aimer un guide aussi attentif, aussi judicieux, aussi désintéressé. C'est pour vous qu'il travaille, c'est à votre félicité qu'il veille, c'est pour la fixer, qu'il agit. Des sentiments de respect, des sentiments d'amour, des sentiments de fidélité; voilà donc ce que vous devez à la loi. Brebis égarées! revenez au bercail d'un pasteur qui vous chérit; chrétiens infidèles! rentrez sous l'aimable joug de la loi. Vous en connaissez toute la sainteté : on ne vous cacha jamais l'attachement que vous devez à ses préceptes; si vous êtes transgresseurs, vous êtes dans votre tort; Tyr et Sidon eussent mieux profité des précieuses lumières que vous avez sous les yeux : si vous ne changez pas, vous êtes pour toujours sous l'anathème de la loi. Sa dignité, son importance, je vous les ai développées; d'autres orateurs chrétiens plus éloquents, plus pathétiques, plus profonds l'ont fait avant moi. Vous avez toujours imaginé des excuses : j'ai tâché de vous faire voir l'injustice, la frivolité, l'insuffisance de vos prétextes. Je souhaite d'avoir réussi : je désire tendrement d'avoir procuré quelques vrais amateurs à la loi.

PRIÈRE.

Seigneur! si je suis assez heureux pour avoir excité quelques pieux désirs, quelques résolutions saintes, quelques fermes propos de revenir à la loi, d'en cultiver la doctrine, d'en suivre la morale, d'en pratiquer les préceptes; aidez ces bons effets, perpétuez ces tendres sentiments, fortifiez ces précieux mouvements. Que le chrétien attendri se range pour toujours sous l'étendard d'une loi que vous n'avez dictée que pour le fixer dans les sentiers de la gloire et opérer sa félicité. Que non-seulement il la connaisse cette loi sainte : qu'il soit encore zélé pour ses dogmes, soumis à ces mystères, attentif à ses oracles, fervent à remplir tous ses devoirs. Qu'il ressente dans l'accomplissement de tous ses préceptes une joie toujours pure, une ardeur toujours nouvelle, un feu toujours animé. Qu'il se dise que c'est par elle qu'on va à vous, qu'on jouit de vos grâces sur la terre, qu'on s'en prépare de plus abondantes dans le ciel : qu'il fasse son objet d'en jouir sous les auspices de la loi. *Amen.*

SERMON XXVI.

SUR LE RAPPORT DES DEVOIRS ENTRE LES MAITRES ET LES SERVITEURS.

Nonne hæc oportuit pati Christum. (*Luc.*, XXIV.)

Le Christ n'a-t-il pas dû se soumettre à toutes ses souffrances?

Il existe entre les instituteurs et les élèves, entre les docteurs et les disciples, un rapport de devoirs le plus essentiel et le plus naturel. Jésus-Christ en remplit au-

jourd'hui les obligations dans toute leur étendue avec deux de ses apôtres : il leur expose les Ecritures dans la plus grande clarté : il en développe le sens relativement à ce qui le regarde : il leur fait comprendre qu'il devait passer par toutes les épreuves douloureuses de son martyre, pour établir sa gloire et le salut de la terre : *Nonne hæc oportuit pati Christum?* C'est ainsi que le divin Sauveur s'acquitte de ce qu'il doit à ses élèves, et qu'il leur fait sentir leurs obligations envers lui. Cette attention du rédempteur me fournit l'idée d'examiner une correspondance de devoirs à laquelle il me semble qu'on ne donne pas tout à fait assez d'attention : c'est celle des maîtres et des serviteurs. Il est sûr qu'ils ont mutuellement des sentiments à prendre, des égards à garder, dont on tient peut-être trop peu de compte de l'un et l'autre côté. Vous que la providence met dans la position d'avoir à vos ordres, des hommes que la nécessité réduit à chercher leur subsistance dans votre somptuosité, dans votre mollesse, et peut-être aussi dans vos besoins, ne vous effrayez pas de la morale que je vais développer. En traçant vos devoirs, je ne tairai pas les obligations de ceux qui vous servent. Voici mon plan : Rapport de devoirs entre les maîtres et les serviteurs à titre d'humanité, première partie. Rapport de devoirs entre les maîtres et les serviteurs à titre de religion, seconde partie. Ce que le maître doit à son serviteur. Ce que le serviteur doit à son maître. Tout le projet d'un discours pour lequel je vous demande quelques moments d'attention.

PREMIÈRE PARTIE.

L'un des premiers et des plus solides liens de la société est le besoin que nous avons les uns des autres. C'est là l'aimant qui rapproche les génies les plus difficiles, les caractères les plus opposés. Respectable nœud dont la divinité a enchaîné les conditions les unes aux autres. Association nécessaire qui deviendrait bien précieuse, si on la resserrait par des principes d'humanité. La différence d'état serait plus supportable aux serviteurs : elle serait plus glorieuse pour les maîtres. Ceux-ci verraient dans ceux qui les servent des êtres de même nature qu'eux : ceux-là dans ceux qui les commandent, des individus que Dieu leur ordonne d'honorer. Vous demanderez sans doute, quel tribut impose ce titre d'homme également commun aux uns comme aux autres? Le voici, mes chers frères. Dans les maîtres, commandement sans orgueil; dans les serviteurs, obéissance sans murmures. Dans les maîtres, remontrances sans caprices; dans les serviteurs, docilité sans aigreur. Dans les maîtres, compassion sans fierté; dans les serviteurs, reconnaissance sans intérêt. Rendons cette doctrine plus sensible, plus particulière, plus étendue.

Maîtres, maîtresses, de quelque état, de quelque condition que vous soyez, dans quelque splendeur que celui qui dispense les fortunes vous ait placés, faites, je vous prie, une réflexion toute simple et bien naturelle avec moi : qu'êtes vous plus que vos serviteurs? Le souverain maître de tous n'a pas rassemblé une poussière plus noble, plus sublime pour combiner votre être, que pour former le dernier de ceux qui sont à votre service : chacun de ceux qui vous obéissent, est votre frère, la chair de votre chair : *Frater noster est, et caro de carne.* (*Gen.*, XXXVI.) Un composé tout semblable, et animé d'une substance également émanée de la Divinité : mêmes infirmités, mêmes faiblesses, mêmes accidents, mêmes besoins; un revers peut vous mettre à leur place, et les mettre à la vôtre; à la mort, si la vanité de vos héritiers vous érige un tombeau d'orgueil, cette pompe n'empêchera pas que vous ne soyez réduits en cendre comme le dernier des esclaves. A quels titres êtes-vous si fiers, si dédaigneux lorsque vous commandez? *Ut quid superbit terra et cinis?* (*Eccli.*, X.) Votre rang, votre puissance, vos richesses, votre abondance, votre grandeur, sont-ce là vos motifs pour traiter vos serviteurs avec tant de hauteur, et quelquefois avec tant d'inhumanité? Pour moi, je dis que c'est tout au contraire ce qui doit leur mériter de la douceur, des égards et de la bonté de votre part. Pourquoi? c'est que c'est précisément votre élévation qui vous les rend nécessaires. Si vous mangiez un pain de travaux et de peines, de fatigues et de sueurs, vous n'auriez pas besoin de domestiques pour vous servir. Détestez donc un orgueil qui vous avilit plus qu'il n'humilie ceux qui sont à vos ordres; un orgueil qui est plutôt la disposition d'une petite âme, d'une âme imbécile, qu'un air de noblesse, un ton de dignité. Je vais plus loin : je prétends que c'est un supplice que d'agir toujours en tyran, de ne vouloir jamais songer qu'on est homme, que c'est à ses semblables qu'on s'adresse, qu'il est plus beau de se faire aimer et respecter que de se faire craindre et haïr. J'ajoute quelque chose de plus sensible encore : vous qui n'annoncez vos volontés qu'en termes de mépris, en épithètes d'opprobre, quel poignard dans votre cœur, si vos supérieurs ne vous accueillent qu'avec des expressions d'avilissement, et ne vous intiment leurs commandements qu'au son de l'arrogance et de la vanité! Quelle noire cruauté d'enfoncer le trait qui vous assassine dans le sein de ceux que le sort a soumis à vos lois! Ne seriez-vous maîtres, que pour avoir le droit de méconnaître l'homme que son malheur réduit à la servitude? C'est un raffinement de l'orgueil; ce ne fut jamais l'institution de l'auteur de la nature; ce ne sera jamais un sentiment d'humanité. N'imaginez pas, mes chers frères, que je veuille introduire l'indépendance dans votre domestique. Non. Je connais les obligations des subalternes qui vous entourent; je les leur rappellerai toujours avec soin : ils vous doivent une obéissance sans murmures; je suppose toujours que vous êtes incapables de rien ordonner

qui blesse la probité, la candeur, la religion, la société. Une obéissance sans murmures. Je veux qu'un serviteur sache qu'il a contracté des engagement sans contrainte, qu'il doit les remplir avec joie, qu'il s'est soumis librement, qu'il doit servir sans chagrin. Obéissance sans murmures : qu'il n'oppose ni contradictions ni humeurs; qu'il soit toujours prêt comme celui du centurion, à voler au premier ordre de son maître ; à aller, à venir, à quitter un ouvrage pour un autre ; à reprendre avec la même tranquillité celui qui lui fut d'abord destiné : *Fac hoc, et facit.* (*Matth.*, VIII.) Une obéissance sans murmures : qu'il étudie dans ses propres agitations, dans certaines répugnances qui voudraient le surprendre, les ménagements qu'il doit aux faiblesses des autres, de celui surtout dont il mange le pain; qu'il n'excite jamais par des paroles déplacées, par des réponses de brusqueries, des actes de brutalité, des emportements de grossièreté, des orages, des flammes, des tempêtes dans l'âme d'un maître qui serait peut-être la douceur même, si ses domestiques ne révoltaient pas son cœur. C'est par réflexion, sans doute, que l'homme qui sert s'est imposé le joug qu'il porte; la raison doit en peser et en diriger les fonctions. Il s'est choisi un chef que personne ne l'a forcé d'adopter; il se taxe lui-même de légèreté, d'inconséquence (passez-moi le terme), de folie, s'il se refuse à ses ordres, à ses volontés, ou si le murmure le plus chagrin en accompagne le plus ordinairement l'exécution. Une obéissance sans murmures, telle que la recommande ce grand maître qui a donné des préceptes pour tous les états : une obéissance qui ne serve pas à l'œil, à la verge; une obéissance d'affection, de sincérité, qui dispute de tendresse et d'amour avec celle du fils le plus soumis et le mieux élevé. Une obéissance qui ne se permette jamais de plaintes, pas même celles dont la confidence reste au fond du cœur. Une obéissance qui ne se pare pas d'une gaieté hypocrite, tandis que l'âme est en proie aux troubles, aux oppositions, aux résistances les plus décidées, aux obstinations les plus étranges; en un mot, une obéissance aussi pure, aussi candide dans l'intérieur qu'elle paraît empressée au dehors : *Servi, obedite dominis carnalibus, non ad oculum servientes.* (*Ephes.*, VI.) Vous, pour qui je parle dans ce moment, le détail que je viens de faire, n'est-il pas du droit le plus naturel et le plus légitime ! N'est-il pas de toute équité d'indemniser par la facilité de votre obéissance, ceux qui vous procurent un asile contre les injures de l'air, une ressource contre les horreurs de la faim, et vous ménagent mille autres petits agréments de la vie que vous ne connaîtriez pas sans eux ? Rapports de devoirs entre les maîtres et les serviteurs: commandements sans orgueil dans ceux-là; obéissance sans murmures dans ceux-ci.

Rapport de devoirs. Dans les maîtres, remontrances sans caprices; dans les serviteurs docilité sans aigreur. Nos lumières sont bornées, mes chers frères ; tout homme est faillible : *Omnis homnis mendax.* (*Rom.*, III.) Cette réflexion est d'un roi qui avait acquis autant d'expérience que le ciel lui avait départi de sagesse, triste suite du premier malheur des pauvres mortels. Raison bien solide de mettre autant d'attention, de bonté, de circonspection dans les remontrances qu'on fait à un serviteur, que quelques maîtres y font entrer d'emportements, de fougues de caprices. Si chacun voulait compter avec soi-même, combien de manquements de toute espèce à se reprocher ! que d'erreurs à reprendre dans toutes les heures du jour ! que de méprises à corriger dans les différentes circonstances de la vie ! que d'occasions où on a fait tout autre chose que ce qu'on devait faire ! ou bien tout autrement qu'on n'eût dû le faire ! Je n'en excepte pas même les matières les plus importantes, les conséquences les plus essentielles de la vie. C'est là, mes chers frères, une méthode bien judicieuse et bien raisonnable d'apprécier les fautes d'un domestique. S'il se trompe sur vos commandements, relevez-le sans colère, sans exagération, sans violence; dites-vous sur le champ à vous-mêmes, pensez dans votre conscience que dans les positions où vous le trouverez fautif, vous supporteriez avec douleur qu'on vous reprît avec ignominie, avec insulte. Songez que la sensibilité de votre serviteur est aussi facile à mortifier, que la vôtre est aisée à affliger ; parce qu'il a les mêmes émotions, les mêmes mouvements, les mêmes dispositions, les mêmes penchants. O vous, qui regardez les personnes qui sont à votre commandement comme un monde séparé de vous, pour végéter dans l'opprobre au gré de vos boutades et de vos fantaisies ! Abjurez des sentiments qui déshonorent si bassement l'humanité ; ne leur annoncez pas leurs devoirs avec cette dureté qui les désole plus ignominieusement que les services les plus avilissants que vous puissiez exiger. Epargnez ces menaces, ces injures, ces insultes, ces imprécations, ces terreurs, ces blasphèmes qui les étourdissent, les affligent, et ne sont propres qu'à les confondre sur les ordres que vous leur avez intimés : *Remittentes minas.* (*Ephes.*, VI.) La réflexion est de saint Paul : s'il m'est permis d'en ajouter une à la morale charitable de cet apôtre, je dirai que la condition où se trouvent les êtres de l'espèce dont nous parlons, est assez disgracieuse par elle-même, pour intéresser toute personne qui pense à l'adoucir par de bonnes façons. Je ne prétends pas par ces considérations, dispenser un serviteur d'égards pour son maître. Je n'entends pas le faire sortir du respect qu'il lui doit. Je lui signifie, tout au contraire, qu'il est tenu de reconnaître la bienveillance de celui qui l'a engagé par une docilité qui puisse l'attacher et mériter de nouvelles faveurs. Une docilité sans aigreur : entrer dans les désirs d'un maître, sans présomption, sans importance, sans révolte; l'écouter avec cette modestie d'état qui ne s'occupe que de l'envie

de mieux faire; n'imaginer jamais qu'on pense plus judicieusement, qu'on peut agir plus sensément; croire qu'une éducation plus soignée a donné plus de lumières à ceux qui commandent. Une docilité sans aigreur : soumettre ses idées à celles d'un maître sans les changer, les étendre, ou les interpréter au gré de son imagination; n'affecter jamais de travers pour se venger des corrections qu'il n'est que trop souvent contraint de réitérer. Une docilité sans aigreur : ne contredire jamais lorsqu'il reprend, ne contester jamais lorsqu'il dispose; s'il a des torts réels, les faire plutôt sentir par une tendre soumission, par un silence d'économie, que par des impatiences ou des raisonnements souvent peu judicieux, toujours très-déplacés. Une docilité sans aigreur : reconnaître ses fautes de bonne foi, les avouer sans bassesse, les corriger sans délai. Une docilité sans aigreur : celle que le docteur des nations appelle une bonne volonté; une volonté de faire tout dans l'ordre, de suivre en tout cette douce harmonie qui fait la consolation d'un maître, le bonheur de sa famille, et qui fomente dans une maison dont chaque domestique fait partie, cette douce paix dont il respire lui-même les délices : *Cum bona voluntate servientes.* (*Ephes.*, VI.) On dit communément que les bons maîtres font les bons serviteurs · je conviens du principe. Il n'est pas moins sûr que les serviteurs attentifs, affectueux, vigilants, créent, si j'ose m'exprimer de la sorte, les maîtres tendres, bienfaisants, doux, égaux et complaisants. S'il y avait plus de maîtres sensibles, humains, bienveillants, il y aurait moins de méchants serviteurs : je le veux. S'il y avait moins de serviteurs opiniâtres, emportés, brutaux, il y aurait aussi peut-être bien moins de dureté, de rigueur, de difficulté dans le service. Voilà ce que la saine raison peut prouver aux maîtres comme aux serviteurs. Personne n'est parfait. Il se rencontre ordinairement moins de connaissances et de lumières dans l'ordre subalterne; les fautes doivent par conséquent y devenir plus communes : c'est au maître à reprendre sans dépit, sans inconsidération, sans déraison. C'est au serviteur à écouter avec vénération, à regarder avec gratitude celui qui reprend, qui corrige, à sentir que c'est un bien qu'on veut opérer pour son intérêt propre et son avancement. Rapports de devoirs entre les maîtres et les serviteurs;, remontrances sans caprices dans les premiers; docilité sans aigreur dans les seconds.

Rapports de devoirs pour les uns et les autres : dans les maîtres, compassion sans fierté; dans les serviteurs, reconnaissance sans intérêt. Ceux qui servent ne sont pas plus exempts d'indispositions que ceux qui sont servis. C'est spécialement dans les maladies de leurs serviteurs, que les maîtres doivent marquer toute leur bonté; voir leurs douleurs, leurs accablements avec tendresse, les soulager avec cette affection qui leur fait presque oublier leurs peines, qui du moins en adoucit sensiblement la rigueur. Ce glorieux sentiment est dans l'humanité; elle souffre lorsqu'elle voit souffrir : elle est pénétrée lorsqu'elle entend les cris de son semblable dans les tourments; elle est émue, lorsque les gémissements d'une nature épuisée viennent retentir à ses oreilles. Impressions toujours sûres, toujours avantageuses au patient, si la fierté n'en obscurcit pas, n'en tarit pas les mouvements! Maîtres! maîtresses! approchez; voyez ce domestique presque mourant; qu'un cruel dédain ne l'éloigne pas de vos yeux, lorsqu'il regarderait comme une consolation d'expirer à vos yeux. Quoi? vous ne rougiriez pas de bannir de chez vous un serviteur qui a usé ses forces, son tempérament, qui s'est réduit à un état de tristesse et de langueur, pour vous servir et vous contenter? Vous le confinerez sans remords, dans ces lieux où les soulagements qu'on lui procure sont assaisonnés du fiel et de la rudesse, de l'insulte et de la brutalité! dans ces lieux, où des monstres plutôt que des hommes, lui verseront un breuvage d'amertume et d'horreur, au lieu d'un calice de guérison et de santé! Je suppose que vous daignerez lui accorder un réduit dans quelque coin désert de votre demeure : *Puer meus jacet in domo* (*Matth.*, VIII), vous intéresserez-vous à sa situation? irez-vous le consoler par vos visites, le réjouir par votre présence, l'encourager par vos discours, le soulager par vos bontés, pourvoir à tous ses besoins, le ranimer par la compassion la plus attentive? Ah! ce serait trop vous abaisser. Ne dites donc pas que vous avez du sentiment, de l'humanité : vous en avez peut-être le langage : vos actions en dégradent la dignité. Remplissez vos obligations avec vos domestiques, si vous les prétendez fidèles à leurs devoirs. Vous n'avez pas droit d'exiger des égards, lorsque vous n'en voulez avoir aucuns. Serviteurs! prenez pour principe une reconnaissance sans intérêt. Gardez-vous de la plus petite infidélité : la première est toujours légère, elle en amène d'autres, elles deviennent importantes : on ruine insensiblement des maîtres confiants; on file une vie d'iniquités; on la termine par le fatal cordon qu'on a tissu sourdement pendant des années entières. Une reconnaissance sans intérêt : que ce ne soit jamais l'avarice qui vous guide; que la modicité de votre salaire, de vos gains, ne vous soit jamais un prétexte de détourner des deniers, que tout l'art dont vous couvrez cette noirceur ne saurait vous dispenser de restituer. Une reconnaissance sans intérêt : que ce ne soit pas l'attente de faire des profits plus considérables qui vous gouverne; que ce soit l'intention de marquer votre sensibilité à de bons maîtres, d'engager les autres à indemniser par des bontés, le disgrâcieux de votre état. Une reconnaissance sans intérêt : de l'attachement, de la soumission, du respect sans vous envisager vous-mêmes; de la discrétion, de la patience, du secret, sans

ambitionner des récompenses, sans les solliciter. Une reconnaissance sans intérêt : de la vigilance, de l'assiduité, des empressements dans tous les détails de vos devoirs ; les prévoir, s'il est possible ; ne songer à vous rapprocher du maître que pour lui témoigner plus de tendresse, et non pas pour être plus à portée des faveurs et des grâces. Vous serez alors ce sage serviteur dont parle l'auteur des Proverbes ; tout vous prospérera ; le ciel bénira vos intentions, vos démarches, vos soins ; vous verrez se répandre sur vous, des bienfaits d'autant plus glorieux, qu'ils seront les fruits de votre complaisance, sans en avoir été les motifs : *Servo sapienti prosperi erunt actus, et dirigetur via ejus.* (*Prov.*, XIV.) Ce sont, serviteurs, des réflexions toutes simples que je vous insinue : il est sans doute permis à toute personne de votre condition, de rechercher la bienveillance, l'amitié, la confiance de celui qu'il sert ; c'est la voie la plus naturelle que je viens de vous ouvrir. Un attachement vrai, constant, sans ambition, sans vues, gagne infailliblement l'affection de celui qui en reçoit les preuves. C'est donc pour votre honneur personnel que je vous donne aujourd'hui des préceptes. Vos maîtres trouvent également des leçons dans mon discours : j'en ai encore à distribuer aux uns et aux autres, parce que je voudrais vous voir tous heureux. Rapports de devoirs entre les maîtres et les serviteurs à titre d'humanité : vous venez de l'entendre ; rapports de devoirs entre les maîtres et les serviteurs à titre de religion : sujet qui n'est pas moins intéressant que le premier.

SECONDE PARTIE.

Aux précieux liens d'humanité qui nous rapprochent les uns des autres, se joignent les chaînes augustes d'une religion toute sainte, d'une religion qui ne fait acception de personne. Même Dieu, même baptême, même foi, même temple, même culte, même autel, même sacrifice, mêmes adorations. Avantages sacrés également départis aux serviteurs et aux maîtres. Liens de toute importance pour les uns comme pour les autres ; qui réunissent l'une et l'autre classe au même centre et les assimilent entre elles. Exposons le rapport des devoirs que ces nœuds établissent. Dans les maîtres, vigilance d'instruction relativement au salut ; dans les serviteurs, désirs sincères de connaître et de pratiquer. Dans les maîtres, exemples d'édification ; dans les serviteurs, empressement à les suivre. Dans les maîtres, patience de charité ; dans les serviteurs, humilité de christianisme. Quelle douce harmonie régnerait dans chaque maison, si chacun de son côté se prêtait à des devoirs si pieux et si essentiels ?

Saint Augustin considère les pères de famille comme autant de pasteurs domestiques, qui sont dans l'obligation de veiller au salut de tous ceux qui sont de leur maison, par conséquent de leurs serviteurs qui en font partie et qui souvent n'en constituent pas la moindre portion. Les avertissements, les instructions, les encouragements, les corrections doivent se succéder tour à tour pour leur marquer le chemin du ciel, les fixer solidement dans les sentiers d'une heureuse éternité ; *Admoneat, doceat, hortetur, corripiat.* Quelle leçon pour des maîtres qui paraissent envier à leurs serviteurs les moments qu'ils consacrent au Seigneur, et ceux qu'ils pourraient donner à l'affaire de leur salut, sans intéresser en rien les emplois qu'ils ont à remplir ! pour ces maîtres qui les arracheraient volontiers du pied des autels, pour jouir de tous leurs instants ! qui se soucient très-peu qu'un domestique soit dans une ignorance crasse de sa religion, des observances de sa religion, des préceptes les plus imposants de sa religion, qu'il vive dans une entière indifférence sur les articles les plus importants de l'Evangile, pourvu qu'ils trouvent un serviteur prêt à l'instant où il plaît à leurs caprices de l'appeler. Reconnaissez, mes chers frères, reconnaissez dans ces maîtres si peu religieux, ces insensés que l'Apôtre charge d'anathèmes plus terribles que l'imbécile adorateur des idoles, qu'il met au rang des lâches déserteurs de la foi de Jésus-Christ : *Si quis suorum, maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior.* (I *Tim.*, V.) Vous, qui voyez autour de vous des individus gagés pour obéir à vos lois, défendez-vous du crime dont saint Paul ne peut mieux exprimer la noirceur, qu'en le rapprochant de l'apostasie la plus odieuse. Veillez au salut de vos serviteurs ; instruisez-les par vous-mêmes ; proportionnez vos leçons à leur intelligence. Parlez de ces mystères que nous devons adorer, de ces dogmes que nous devons croire, de cette morale que nous devons suivre, de ces vérités que nous devons connaître, de cette doctrine sur laquelle nous devons régler notre conduite, Rassemblez ce peuple quelquefois trop indolent par rapport à Dieu, pour prier en commun avec vous. Soyez les témoins et les coopérateurs des effusions de leurs vœux.

Ce ne sont pas mes propres idées que je débite dans cette chaire de vérité, c'est le sentiment du grand Augustin que je détaille ; c'est par une judicieuse comparaison de ce saint docteur, que j'étaye mes réflexions. C'est à nous, ministres du Seigneur et de sa divine parole, à vous instruire, à vous éclairer, à vous retracer vos devoirs du haut de ce trône où il nous a fait monter ; dans vos maisons, c'est à vous à prendre notre place, et à distribuer à ceux qui vous servent, le pain de salut que nous vous avons fait goûter. Ce qu'ajoute Augustin doit vous faire trembler, maîtres et maîtresses ! ce qu'il vous recommande avec tant de soin, ce qu'il veut qui vous occupe avec tant d'attention est relatif à votre félicité personnelle ; il ne vous prêche qu'afin que vous soyez en état de rendre bon compte, au tribunal de toutes les justices, de ceux qui sont à votre service : *Ut bonam reddatis ra-*

tionem de his qui vobis sunt subditi. Oui, mes chers frères, oui. Quelque jour, un juge sans miséricorde, sans pitié, vous demandera raison des erreurs, de la négligence, du libertinage, de l'ignorance, de l'aveuglement, des mauvaises mœurs de ceux qui vous servent. C'est un dépôt qu'il vous a confié pour le salut; ils vous a destinés conjointement avec nous, pour les assurer dans cette route; malheur à vous, si vous ne leur inspirez pas le désir d'y marcher, si vous ne leur ménagez pas les moments d'arriver au terme. Si par votre négligence, par la servitude dans laquelle vous les contraignez, vous les rendez infidèles au Seigneur, à nos autels, à notre loi, soyez sûrs qu'ils n'auront bientôt plus de frein qui les retienne sur ce qu'ils vous doivent. Maîtres, vos devoirs ne sont donc pas aussi bornés que vous pensez. Serviteurs, voici les vôtres: désir sincère de connaître et de pratiquer; assiduité, ferveur pour les instructions qu'on vous donne; réflexions sérieuses sur ce qu'on prend la peine de vous inspirer; docilité de cœur, docilité d'esprit, ardeur de savoir tout ce qui a rapport à votre position; empressement de former vos actions sur les règles et les principes qu'on vous explique. Désir de connaître et de pratiquer; ne pas rougir d'une ignorance qui deviendrait plus criminelle, si vous n'osiez la produire pour la faire cesser; la découvrir avec autant de bonne foi que de simplicité, recevoir avec joie les clartés qui la dissipent, sentir que vous prenez sur vous toutes les vengeances que Dieu réserve aux maîtres qui vous détournent de son service, si vous employez à des dissipations, à des promenades, à des parties furtives, les heures qu'on vous accorde pour venir à nos instructions, pour écouter la parole du Seigneur, pour vous pénétrer de vos devoirs par nos exhortations. Désir de connaître et de pratiquer: ne jamais porter aux discours que la religion et l'amour de votre salut dictent à vos maîtres, des pensées de distractions, d'égarements, d'ennuis, de dégoûts, d'occupations étrangères à celles du moment; écouter avec reconnaissance, avec attention, pour vous animer à agir dans le spirituel avec ferveur, avec amour, avec tendresse; en un mot, honorer du respect le plus soumis, des maîtres qui cherchent à vous attacher au souverain bien, parce que ces pieux maîtres sont chéris du Maître suprême de tous, dès qu'ils prennent le soin de vous attacher véritablement à lui: ***Qui fideles habent dominos non contemnant, sed magis serviant: quia fideles sunt et dilecti.*** (**I *Tim.* VI.**) Si je puis me plaindre, mes chers frères, de ce qu'il est peu de maîtres qui veillent au salut de leurs serviteurs, je dois dire aussi qu'il n'est que trop de serviteurs qui perdent le fruit des peines que leurs maîtres prennent de leur salut. L'Ecriture nous instruit, chrétiens, du sévère jugement que ceux qui commandent auront à subir un jour elle ne cache pas les funestes sentences réservées aux serviteurs infidèles à l'Eternel, et à leurs maîtres. Continuons.

Rapports de devoirs religieux entre les maîtres et les serviteurs; exemples d'édification dans les maîtres; empressement à les suivre dans les serviteurs. Quel triste spectacle à présenter, si j'allais pénétrer dans l'intérieur des maisons et des familles! Quel honteux scandale y tient la place des mœurs, de la religion et de la piété! Des maîtres dans une dissension perpétuelle, peut-être dans un divorce ouvert, qui donnent à chaque instant des scènes d'aigreurs, de violences, de clameurs, de férocité aux serviteurs qui les environnent. Des maîtres qui ne s'entretiennent de nos mystères, de notre culte, de nos observances, que pour en insulter la grandeur, en avilir la dignité. Des maîtres qui ne chérissent un serviteur que de l'instant où il devient le ministre de leurs passions, le complice de leur brutalité, le confident de leurs désordres, l'artisan de leurs plaisirs, le coopérateur de leurs débauches, l'imitateur de leurs impiétés, et peut-être encore l'infâme complaisant de leurs monstrueux désirs. Des maîtres qui ne s'énoncent jamais que par des imprécations, des emportements, des colères, des frénésies dont un infortuné domestique porte souvent les plus tristes cicatrices. Des maîtres qui n'ont presque jamais à la bouche que des paroles sales, des discours de licence, le langage du crime, et le nom de Jéhova pour l'outrager. Des maîtres qui ne se font souvent connaître que par des traits de fourberie, des calculs de duplicité, des actions d'avarice, des propos de calomnie, des entretiens de médisance, des artifices d'hypocrisie. Quelle affreuse et criminelle contradiction avec cette doctrine de toute sainteté qui commande de s'édifier les uns et les autres dans toutes les occurrences et par toutes ses actions: *Ædificare alterutrum!* (I *Thess.* V.) Quel mépris des foudres que Jésus-Christ promet aux scandaleux! Maîtres! maîtresses! souvenez-vous donc que vos serviteurs sont ces faibles, ces infirmes que saint Paul vous exhorte de ménager scrupuleusement, d'engager au bien par votre sagesse, votre prudence; que ce sont eux spécialement qu'il exige que vous sanctifiiez par vos pieux exemples; qu'il en fait un ordre d'hommes séparé dont vous devez créer les vertus par les vôtres. Saint Augustin vous impose les mêmes obligations que le prédicateur des gentils: selon sa doctrine, vos paroles, vos actions, vos manières, vos démarches, toute votre vie, toute votre conduite doit être un modèle qui brille pour vos domestiques dans le chemin de la justification; votre vigilance ne doit jamais se relâcher; vous devez en tout et partout les diriger au souverain bien auquel nous devons tous uniquement aspirer: ***Domesticorum vestrorum salutem, cum omni vigilantia, procurate.*** Serviteurs! je cherche à vous procurer des maîtres vraiment chrétiens; je dois aussi m'intéresser à leur former des domes-

tiques de bonne volonté pour l'affaire du salut. Prêtez donc toute votre attention à ce que je vais vous dire : empressement à suivre les exemples d'édification qu'on vous donne. Que ce ne soit pas la seule envie de plaire qui vous rende les copistes serviles, plutôt que les imitateurs zélés de vos maîtres pieux et fidèles ; que ce ne soit pas l'idée de les flatter dans leurs saintes inclinations, pour mériter des complaisances et des bontés, qui vous conduise avec eux dans nos sanctuaires, qui anime une ferveur, une modestie, une vénération que vous n'auriez peut-être pas, si vous étiez loin de leurs regards. Un empressement sincère à vous former sur leurs bons exemples, un amour d'intelligence pour le bien, un goût animé pour la vertu, un intérêt vif pour vos obligations, une ardeur agissante pour votre dernière fin. Empressement à marcher sur les traces de piété, de justice, de sanctification que multiplient à vos yeux les vrais chrétiens qui vous ont attachés à leur service, par tendresse peut-être pour votre salut. Que Dieu soit votre principal objet : songez qu'opérer de bonnes œuvres pour plaire à des maîtres accoutumés à les pratiquer journellement, ce ne serait pas un titre pour mériter auprès de lui ; qu'un pareil motif ne fait que d'odieux hypocrites, et non des cœurs solidement vertueux ; que vous ne pouvez sans iniquité, avoir d'autre vue que celle de lui consacrer une âme simple, droite, sans artifice, sans malice, une âme qu'il puisse se plaire à orner de ses dons : *Non quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis timentes Deum.* (*Coloss.*, III.) Empressement à suivre vos maîtres dans les progrès que vous leur voyez faire dans la perfection chrétienne : vous dire que ce sont des étendards élevés pour vous conduire, pour vous rappeler, si vous vous égarez, pour vous fixer, si vous hésitez ; que ce sont des leçons vivantes qui vous parlent à tous les moments, des flambeaux qui jettent les clartés les plus nettes pour vous écarter des précipices ; que vous rendrez le compte le plus terrible de la négligence que vous pourriez apporter à marcher à la lueur d'un si beau jour. Maintenant, serviteurs, c'est à vous à consulter votre conscience, à vous demander si vous n'avez pas méprisé des maîtres dont la régularité gênait votre esprit de dissipation, votre caractère d'indolence, votre froide indifférence pour les choses du salut. Si vous n'avez pas souvent parmi vos semblables, ou avec vous seuls traité leur pieuse conduite de pur fanatisme ou d'imbécillité. Si vous avez ce reproche à vous faire, vous en recevrez de bien plus cruels au tribunal d'un Dieu.

Rapports de devoirs : dans les maîtres, patience de charité ; dans les serviteurs, humilité de christianisme. Dans les premiers, cette charité d'attention, d'égards, de bienfaisance, de douceur, de complaisance, qui ne s'offense de rien, ne se trouble de rien, ne s'aigrit de rien ; qui ne connaît ni emportements, ni disputes, ni contestations, ni reproches : *Charitas patiens est.* (*I Cor.*, XIII.) Cette charité qui n'éclate pas en paroles vaines, en discours inutiles, en raisonnements peu réfléchis, en discussions peu sensées ; cette patience de charité qui garde tout le sang-froid de la bonne volonté, de la discrétion et de la paix ; qui sait choisir ses moments pour placer ses conseils, pour assurer ses remontrances, pour valider ses corrections. Cette patience de charité qui n'emploie jamais ces qualifications de rudesse et d'infamie, lorsqu'un serviteur ne saisit pas assez promptement les détails et les enseignements qu'on lui donne. Patience de charité : se mettre à sa portée, lui aider à débrouiller ses idées ; faciliter son intelligence par les comparaisons les plus simples, les plus coïncidentes dans les objets qu'on met sous ses yeux ; réitérer ses documents sans mauvaise humeur, sans chagrin, sans ces apostrophes humiliantes qui d'ordinaire enfantent une crainte, un dépit, une répugnance qui bouchent plus stupidement encore l'imagination. Patience de charité : voyez, chrétiens, voyez votre maître et le mien, le Sauveur du monde. Quelle douceur, quelle affabilité, quelle tendresse, quelle affection, quelle bonté lorsqu'il forme ses disciples ! Dans l'ordre de la religion, vos serviteurs sont les vôtres : Jésus-Christ doit être votre modèle. Quelle indocilité, quelle ignorance réunies dans les siens ! quelle charité, quelle complaisance dans leur docteur ! Sans cesse il répète des vérités déjà souvent retracées, des oracles dont il a plus d'une fois développé le sens ; les figures les plus expressives sont employées ; les paraboles les plus parlantes sont empruntées avec une bonté, avec une douceur, avec une prévenance qui charme, qui gagne, et qui à la fin éclaire pleinement. Je ne puis vous proposer d'exemple plus digne de vous : je ne dirai rien qui ne soit très vrai lorsque j'ajouterai que vous êtes dans la plus étroite obligation de vous y conformer. Vous, qui portez le joug de la servitude, ne rougissez pas d'un titre que Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné : ne vous croyez pas trop humilié du nom de serviteur ; votre divin maître l'a recommandé du moment où il a bien voulu en revêtir la forme : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens.* (*Philip.*, II.) Ceux qui voudraient vous faire un opprobre de votre condition s'aviliraient plus qu'elle ne vous abaisse : écoutez vos maîtres avec une humilité toute chrétienne ; c'est ce qui vous importe. Vous représenter que c'est Dieu lui-même qui vous adresse la parole ; que c'est sa voix sainte qui vous enjoint des préceptes, qui vous établit des lois, qui vous statue des ordres que vous ne pouvez décliner sans iniquité. Une humilité chrétienne : reconnaître par votre conduite, vos déportements, la bonté qui fait descendre vos maîtres jusqu'à vous, pour vous élever un jour jusqu'à eux dans le ciel. Une humilité toute chrétienne :

communiquer sans honte, sans peine, sans orgueil, vos difficultés, vos doutes, vos défauts de lumières; demander sans hésiter, sans craindre des éclaircissements sur ce que vous ne devez pas ignorer; sur ce que vous ne pouvez pas comprendre au premier exposé: en matière de religion et de foi, le plus instruit trouve tous les jours à apprendre; il n'y a donc pas de déshonneur pour vous à n'être pas savant. Une humilité chrétienne: convenir avec vous-mêmes que vos connaissances bornées par les principes trop resserrés de votre éducation, vous mettent dans le cas d'avoir besoin de beaucoup d'éclaircissements; de certaines répétitions qui deviendraient fort à charge à vos maîtres, s'ils n'étaient animés par une patience de charité; que ces redites vous sont le plus souvent nécessaires, ou pour vous marquer le bien que vous devez faire, ou pour vous encourager et vous soutenir dans celui que vous faites. Une humilité chrétienne: respecter, admirer, apprécier dans toute sa dignité la bienveillance de ces maîtres bienfaisants qui ne se rebutent pas d'une ignorance, quelquefois d'une stupidité qui vous dégoûterait mille fois vous-mêmes si vous étiez obligés de la combattre dans d'autres. Une humilité chrétienne: la présomption se glisse facilement dans les cœurs; elle réside communément dans celui de l'ignorant; il n'est pas toujours aisé de l'en bannir: tel a la bonne foi de ne pas se regarder comme un génie, un esprit d'un ordre supérieur qui s'accorde à soi-même ce bon sens réfléchi, judicieux, dominant, plus précieux selon lui que l'intelligence qui porte au loin ses lumières. Serviteurs! craignez cet orgueil raffiné; il est la ressource de la sottise, et le conseil de l'ignorance qui veut rester dans sa crasse; craignez plutôt de ne jamais savoir assez; profitez des lumières des maîtres sages qui veulent bien vous éclairer. Rapports de devoirs entre les maîtres et les serviteurs à titre d'humanité; rapports de devoirs entre les uns et les autres à titre de religion: je ne pouvais pas choisir des droits plus respectables pour établir les sentiments, les égards, les ménagements que les premiers doivent aux seconds; la vénération, l'attachement, la soumission que les seconds sont obligés d'avoir pour les premiers. Devoirs sacrés liés ensemble par des chaînes si saintes, que ni les maîtres, ni les serviteurs ne peuvent essayer de les briser sans crimes.

PRIÈRE.

Donnez, Seigneur! donnez aux uns et aux autres cet esprit de doctrine et de lumière qui développe à chacun ses obligations et anime à les suivre. Qu'on voie régner entre les maîtres et les serviteurs une tendresse d'humanité, un accord de religion qui console vos enfants et vos sanctuaires. Que ceux que leur état met à portée de se faire servir n'oublient jamais que ceux qui sont sous leurs lois sont vos créatures ainsi qu'eux; qu'ils sont leurs frères, étant l'ouvrage de vos mains aussi-bien qu'eux. Qu'ils les chérissent, qu'ils les soulagent; qu'ils se souviennent dans toute occasion que le sang auguste de la rédemption a coulé sur le dernier des mortels avec autant d'abondance que sur le plus décoré: qu'au jour de vos justices le maître sera peut-être moins à vos yeux que le plus petit de ses serviteurs. Que ceux-ci considèrent ceux qui les commandent comme d'autres vous-mêmes, ô mon Dieu! Que la fidélité, l'amour, le respect, la reconnaissance, la docilité se réunissent dans les services qu'ils leurs rendent. Que tous à l'envi se concilient les uns et les autres pour mériter ensemble la gloire réservée dans vos tabernacles aux fidèles observateurs de vos commandements. *Amen.*

SERMON XXVII.

SUR LA SOCIÉTÉ AVEC LES PÉCHEURS.

Ego sum: nolite timere. (*Luc.*, XXIV.)
C'est moi: ne craignez rien.

Les apôtres et les disciples de Jésus-Christ ne s'accoutument pas d'abord à la résurrection de leur divin maître: dans les premiers jours, sa présence les surprend et les trouble: la joie de cette prodigieuse merveille n'est que la seconde sensation qu'ils éprouvent; il faut qu'il se nomme pour bannir la crainte et l'agitation de leurs cœurs; pour les persuader qu'il n'est pas un vain fantôme qui se joue de leurs yeux: *Ego sum, nolite timere.* Tout me frappe dans les apparitions du Sauveur après son triomphe; surtout, mes chers frères, l'incrédulité de ses amis impardonnable à des hommes témoins des miracles qu'il opéra dans le cours de sa vie; surtout, chrétiens, la bonté, l'attention, la charité de ce souverain triomphateur à se trouver dans toutes, leurs assemblées pour lever leurs doutes, à se produire au milieu d'eux, dans leur société pour leur constater sa victoire et dissiper leurs terreurs: *Ego sum: nolite timere.* Je conclus de ces égards du rédempteur, qu'il est des cas où on peut sans scandale paraître lié, et l'être réellement avec des infidèles, des incrédules, des hommes de mœurs suspectes, en un mot avec des pécheurs. Je sais qu'en général les jugements du plus grand nombre ne sont pas favorables à cette manière d'agir. L'homme vertueux, la femme sage, n'approchent guères le pécheur, sans se mettre sous le tranchant de la calomnie. Tandis qu'ils cherchent à édifier, à convertir, à toucher, la langue du méchant leur prête les mêmes désordres, les mêmes vices, les mêmes débauches, Doit-on donc toujours fuir les pécheurs? n'osera-t-on jamais les approcher, les entretenir? Eclaircissons la matière: elle me paraît importante. Je dis que dans de certaines circonstances, il y a des raisons très-fortes de s'éloigner des pécheurs: ce sera ma première partie. Je dis que dans quelques occasions, il y a des raisons plus fortes encore pour fréquenter les pécheurs: seconde partie. L'une et l'autre doivent

renfermer des précautions pour la vertu, doivent imposer silence à la médisance, à la satire. Le sujet m'a paru mériter l'attention d'un auditoire chrétien : je vous demande toute la vôtre.

PREMIÈRE PARTIE.

La science du salut doit éclairer le chrétien sur ses faiblesses; la prudence du salut lui faire prévoir les dangers; la sagesse du salut le déterminer à les fuir. C'est à ces guides toujours sûrs à lui marquer les lieux, les temps, les circonstances, les personnes dont il doit se méfier; à le conseiller dans ces moments, dans ces rencontres où sa religion peut balancer, ses bons désirs se relâcher, ses meilleures résolutions s'évanouir : c'est à ces grands-maîtres à lui développer dans le jour le plus favorable, les fortes raisons qu'il y a quelquefois de s'éloigner des pécheurs. Si par exemple ce disciple du salut, se connaît un de ces caractères de complaisance qui se prêtent à tous les mouvements qu'on se plaît à leur donner; une de ces âmes ingénues, ouvertes, qui se prennent à toutes les impressions qu'on veut leur inspirer; une de ces vertus timides qui se laissent plutôt aller au crime qu'elles détestent, que d'oser contredire la société qui le propose, s'arracher à l'ami qui le commet; alors, mes chers frères, je dis qu'un tel chrétien est dans le péril le plus éminent de pécher, de multiplier chaque jour ses péchés, de perdre les grâces qui peuvent le défendre du péché. Ce sont là sans doute les raisons les plus solides, les plus pressantes de s'éloigner des pécheurs, de les craindre comme le serpent qui dort sous les fleurs, de les éviter comme la vipère qu'on voit prête à s'élancer.

Ce sont, je pense, spécialement ces hommes toujours prêts à raisonner comme leur société, à parler comme leur société, à se laisser conduire par leur société, à agir en tout comme leur société, que le prophète royal menace de corruption, de malice, de perversité, s'ils sont assez malheureux pour former des liaisons avec le pécheur : *Cum perverso perverteris.* (II *Reg.*, XXII.) Ce sont de ces cires toujours flexibles, toujours molles, sur lesquelles un artisan d'iniquité gravera plus facilement les images du crime, le sceau du péché, qu'un ouvrier sage n'y placera les caractères de la loi, les impressions du salut. Je veux supposer à un chrétien de cette constitution, les regrets les plus cuisants d'avoir offensé son Dieu; les promesses les plus tendres de ne jamais déshonorer l'Évangile et la religion. Je lui accorde encore une conscience qui sait apprécier la justice, l'innocence, la simplicité, la candeur : qui respecte ses devoirs, et s'estime heureuse de les remplir. Il conserve des liaisons dangereuses, des fréquentations équivoques, des sociétés qui ne furent jamais l'école de la saine morale : je suis forcé de convenir qu'il ne conservera pas longtemps son amour pour la vertu : qu'il ne marchera pas du moins bien longtemps dans les sentiers de la vertu. Tantôt des amis peu sages proposent une partie de libertinage : mon chrétien balance, disons plus, il répugne, il veut s'échapper : une imputation de cagotisme exprimée sur le ton de la raillerie, de la satire, termine le combat : il est livré au désordre avec eux, il est pécheur comme eux, il le sera peut-être bientôt plus déterminément qu'eux. Tantôt ce chrétien se trouve dans des assemblées, où la médisance et la calomnie distillent le poison du mensonge et de la méchanceté : d'abord il écoute sans paraître prendre part aux horreurs qui se débitent; bientôt le sourire de la malice vient annoncer sur ses lèvres que le venin commence à gagner son cœur : le moment d'après il renchérit sur toutes les noirceurs qui circulent à droite et à gauche. Ici la pudeur souffre des propos sales dont s'égaie une compagnie licencieuse : notre chrétien est trop faible pour couper le discours : l'indécence sort de sa bouche à grand flots. Là, c'est une troupe de jeunes insensés qui veulent absolument trouver dans la religion une inconséquence qui n'est que dans leurs esprits : ce lâche chrétien n'a pas la force d'anathématiser cette folle témérité : il est en peu de temps assez corrompu pour la partager et pour prendre les sophismes les plus usés à titre de vérités. Aujourd'hui il passe, par complaisance pour ce mondain qui a surpris son amitié, des heures qu'il destinait aux exercices de la ferveur, dans les plaisirs du monde, dans les voluptés du monde, dans les spectacles du monde, dans les agitations. et les délices du monde. Demain la prière le dégoûtera, la piété le fatiguera, la mortification lui deviendra à charge; par une odieuse mollesse, vous le verrez livré aux maximes du monde, il adoptera les erreurs du monde, il recherchera les applaudissements du monde et peut-être les faveurs du méchant. Je conviendrai, si vous voulez, qu'il se garantira quelques temps de de ces chutes lourdes et éclatantes qui annoncent le pécheur déterminé. Je vous demande s'il sera toujours libre de s'en défendre. Vous le savez aussi bien que moi, qui s'approche de trop près de l'incendie qui s'élance avec force, court le plus grand risque de devenir la proie des flammes. Il n'est pas possible, comme dit le Sage, de porter dans ses mains ces substances gluantes, résineuses, salissantes, sans en infecter ses doigts : *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea.* (*Eccli.*, XIII.) Le fond de piété n'est pas encore détruit, j'aime à le croire; il s'affaiblit tous les jours, il perd à chaque instant, il n'est plus si vif, si animé, si pur : encore quelque temps de commerce avec le sectateur de l'iniquité, il est épuisé tout à fait, et peut-être pour jamais. Au chrétien de cette espèce, le meilleur conseil, le conseil le plus judicieux, le plus pressant, le plus sage, le plus nécessaire, c'est le conseil d'une fuite précipitée. Tout ménagement, toute précaution pour rompre, tout retard pour délibérer le perdraient infailliblement. On n'est pas toujours fort, parce qu'on croit

l'être. En matière de salut, les victoires se remportent le plus communément par des retraites ménagées avec prudence. Chrétiens pour qui je parle, chrétiens qui vous êtes reconnus dans mes faibles crayons, point de liaisons avec les pécheurs, point d'amitiés avec les pécheurs. Ouvrez les yeux : frémissez, éloignez-vous avec promptitude; restez dans la plus grande distance, le péril est éminent : si vous tenez encore à ces hommes séduisants dont je veux vous garder, vous ne marchez pas seulement à votre perte, vous marchez avec votre perte; vous la portez partout avec vous, elle devient la fidèle compagne de tous vos pas, de toutes vos démarches, des actions même qui semblent le moins tendre à votre perte : *Cave tibi, quoniam cum subversione tua ambulas.* (*Ibid.*) Si vous ne voulez pas m'en croire, j'en appellerai à votre propre expérience. Combien de fois, malgré les serments les plus solennels de ne varier jamais dans le bien, de vous défendre de l'idée même du mal, de suivre religieusement la carrière du salut, combien de fois n'avez-vous pas détourné la tête du vrai chemin et repris celui de l'iniquité?

Mêmes conseils, mêmes préceptes, mêmes leçons pour ces âmes pusillanimes, toujours livrées aux impressions qu'il plaît au premier venu de leur donner; ces âmes dans ce moment-ci brûlées de tendresse et d'amour, parce qu'elles ont recueilli des paroles d'onction et de charité, dans celui-là indolentes et tièdes, parce qu'elles ont conversé avec des personnes dont l'amour-propre choisit et dirige les œuvres de piété; ces âmes trop bonnes pour soupçonner de mauvais desseins sous les douces paroles dont on les amuse; ces âmes qu'on peut aussi facilement persuader que c'est un scrupule ridicule de s'arracher aux mondanités du siècle, aux usages du siècle, aux modes du siècle, qu'on peut leur faire croire que les vœux de leur baptême les consacrent à Jésus-Christ sans partage, les attachent à la religion sans réserve, les destinent au bonheur le plus glorieux et en même temps le plus incompatible avec les biens et les avantages prétendus du siècle; ces âmes dont il est si aisé de tromper la bonne foi, la droiture sous un masque d'hypocrisie, de conversion, sous un langage de modestie, de dévotion, sous une apparence de régularité, de circonspection; ces âmes si promptes à se laisser inspirer qu'on peut bien se délasser à entendre les chants de Babylone, après avoir mêlé sa voix aux cantiques de Sion; ces âmes toujours crédules, lorsque le séducteur habile sait dépouiller le crime d'une certaine noirceur qui répugne, d'une certaine infamie qui rebute, d'une certaine méchanceté qui révolte ceux qui ne sont pas encore absolument vendus à l'iniquité; ces âmes mille fois trompées, jamais en garde contre les artifices, parce qu'elles ne connaissent pas la malheureuse adresse du méchant, les indignes ressources de la dissimulation, enfin ces âmes trop tendres, trop sensibles pour se défendre longtemps contre les sollicitations de ceux qui leur sont chers, contre les empressements de ceux qui les recherchent, contre les démonstrations de ceux qui les flattent, contre les persécutions de ceux qui les fatiguent, contre les arguments de ceux qui ont pris à tâche de les débaucher. Ah! mes chers frères, qu'il est dangereux, qu'il est terrible pour des personnes de cette trempe de se rencontrer avec des pécheurs, d'avoir des engagements de fréquentation avec les pécheurs! Je leur dis aujourd'hui, je voudrais être à portée de leur répéter à chaque instant, ce que saint Paul écrivait autrefois aux Corinthiens : ne vous mêlez point avec ceux qui marchent sur les terres de l'injustice et de la dépravation : n'ayez point d'affaires, point d'intérêts à débrouiller avec eux : *Scripsi vobis, non commisceri.* (*I Cor.*, V.) Ne cherchez point à entrer dans leurs assemblées ; craignez de participer avec eux aux amusements qui vous paraîtront les plus innocents; ne vous associez pas à la table où ils président : les mets que vous partageriez avec eux, en fournissant une subsistance agréable peut-être à votre vie physique, porteraient les atteintes les plus funestes aux principes de votre vie spirituelle : votre corps serait délicatement nourri, votre âme trouverait la mort : *Cum hujusmodi nec cibum sumere.* (*Ibid.*) La raison de ceci est bien simple, mes chers auditeurs, je vais l'établir et la soutenir par une comparaison qui ne l'est pas moins. La douceur d'un vin fumeux, le plaisir qu'on ressent à le boire, n'empêchent pas ses vapeurs de monter à la tête, et de troubler la raison : les discours caressants du pécheur sont un appas qui fait passer l'ivresse de ses désordres et de sa malice jusqu'au fond du cœur : c'est le fils d'Hémor qui cherche à dérober à la trop curieuse et triste Dina, l'horreur de la violence dont il vient de la déshonorer par les promesses les plus tendres, les assurances les plus propres à la consoler, les flatteries les plus capables de faire pardonner l'outrage dont il l'a souillée : *Tristemque delinivit blanditiis.* (*Gen.*, XXXIV.) On pique votre curiosité par des fêtes, des parties : vous y venez dans la plus grande innocence : vous y perdez votre candeur; si vous sentez assez cette perte fatale, pour la pleurer avec amertume, on s'empresse à vous gagner par toutes les séductions qui peuvent vous la faire oublier. Connaissez bien ces hommes pernicieux, âmes trop faciles! connaissez-les pour vous garantir de leurs piéges et de leurs tentations. Etudiez-les dans les écrits du sage, dans ceux de saint Augustin : l'un et l'autre les peignent comme des furieux, qui ne respirent que le meurtre et le carnage; qui portent partout la désolation et la mort. Mort aussi réelle qu'elle est funeste, dit le docteur d'Hippone, mort que les yeux n'aperçoivent pas; on ne saurait distinguer la blessure qui donne cette mort cruelle; elle n'en est pas moins vraie, le sang ne vient pas teindre les vête-

ments et fournir les indications de la plaie, elle n'est pas moins profonde; souvent elle ne laisse pas la moindre probalité du salut : *Quis videt sanguinem cordis? illæ mortes alios oculos quærunt.* Ce sont ces morts qui sont dignes des regrets et des larmes du fidèle chrétien. Ainsi pleurait la tendre Monique : c'est ainsi que par les gémissements d'une vive piété elle demandait au ciel, la vie d'un fils que la trop grande facilité de son âme avait livré aux corrupteurs de sa jeunesse, ses soupirs furent exaucés : elle eut la consolation de voir Augustin vivant de la vie la plus édifiante, la plus pure. Augustin se joint à l'auteur sacré pour vous arracher à la mort qui vous environne de tous les côtés : je me réunis à ces grands maîtres pour tâcher de vous sauver des mains de ces infâmes qui se disputent la gloire de vous porter le premier coup.

C'est aussi pour vous que je parle, chrétiens, dont la vertu timide se laisserait plutôt entraîner au crime qu'elle déteste, que d'oser s'arracher à la société qui le commet. C'est à vous que je dis : point de particularités, point de confiance, point d'engagements, point de confiance avec les pécheurs : vous n'êtes pas assez forts pour hasarder des combats où il n'y a pas de milieu entre vaincre ou périr. Vous n'êtes pas lâches, j'en conviendrai tant qu'il vous plaira : vous seriez victimes d'un courage qui n'est pas assez éprouvé pour parer à tous les traits qu'une malice trop exercée saurait vous lancer. Combien de fois n'en avez-vous pas été convaincus par vous-mêmes? On vous a vus tant de fois pénétrés de vos fautes, les expier dans l'amertume de votre cœur : vous n'avez pas eu la hardiesse de vous séparer de certaines liaisons : vous êtes revenus aussi coupables qu'auparavant vous accuser à nos pieds des iniquités dont vous aviez cru être libres pour jamais. On vous a vus pieux, modestes, zélés, retirés, patients, mortifiés pendant des années entières : vous vous êtes supposés assez puissants pour braver les mauvaises compagnies, les commerces les plus périlleux, les dissipations les plus égarées, les occasions les plus séduisantes : vous êtes aujourd'hui mondains, dissolus, impudents, scandaleux. Obligés de vous produire dans des endroits où le christianisme ne tient jamais la conversation; ce fut d'abord avec des précautions de vigilance et de sagesse, avec une prudence que vous regardiez peut-être vous-mêmes comme consommée. Quelqu'un a réveillé vos passions; ces passions plus d'une fois détestées, reprises aussi souvent; ces passions sacrifiées pendant quelques jours, quelques mois, renouées ensuite plus chèrement que jamais; ces passions que tous ceux qui s'intéressent à vous cautionneraient, immolées pour toujours au devoir, à l'âge, à la santé, à la religion, à la loi, à votre Dieu : vous n'avez pas eu la force de repousser les attaques qu'on vous portait : votre vertu s'est trouvée trop timide; votre cœur s'est ouvert à des impressions qui ne lui furent que trop familières; vous êtes subjugués sans presque l'avoir prévu. Vous vous regardiez comme des disciples de la croix immortalisés par la persévérance; vous avez érigé de nouveaux autels aux divinités perfides que vous aviez protesté de ne plus encenser; elles ont repris leur empire sur vos âmes : votre esclavage est peut-être décidé pour toujours. Chrétiens, que je voudrais fixer invariablement dans les voies du salut, sentez toute l'importance de la morale que je vous expose; rompez absolument avec ce pécheur qui épie l'instant de se raprocher de vous : ne vous fiez plus à ces idolâtres du monde qui viennent arracher les victimes du sanctaire pour multiplier les adorateurs de Bélial. Ce n'est pas ma doctrine particulière que je cherche à vous faire adopter, ce sont les réflexions du plus sage des rois, que je veux vous apprendre à méditer, et à suivre. Prouvez à ces insensés, qui vous rappellent au milieu d'eux, à leurs divertissements, à leurs mondanités, à leurs dépravations, que vous avez les yeux ouverts sur leurs artifices, que c'est en vain qu'ils s'appliquent à vous surprendre; que vous pouvez percer les airs pour les fuir avec plus de légéreté que la flèche lancée par la main la plus puissante; que votre vertu s'est formée à toute la vitesse du plus prudent des animaux ailés, pour se garantir des traits dont on tenterait de la faire périr : *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum.* (*Prov.*, I.) Assurez-les que tous les appas de bonheur, de fortune, de gloire, d'honneurs qu'on pourrait vous offrir ne sont pas capables de vous faire regretter l'Egypte : que vous connaissez trop le mensonge de ses délices pour en être encore la dupe; que ses prospérités ne vous touchent plus, que vous n'avez que trop de preuves que ses félicités n'enfantent que des malheureux; qu'elles n'excitent plus vos désirs, que vous regardez comme l'intérêt le plus important d'un vrai chrétien, le devoir le plus glorieux, l'occupation la plus heureuse, la plus digne de lui, les soins qu'il prend de renoncer aux sensualités dont s'enivrent les mondains : *Magnæ felicitatis est a felicitate non vinci.* Si vous ne prenez pas la résolution salutaire de vous gouverner sur ces principes, je ne réponds pas de votre salut. Entraînés par votre facilité, abusés par votre faiblesse, précipités par une folle complaisance, vous dissiperez bientôt les pieux sentiments que vous avez eu tant de peine à rassembler, la grâce ne présidera plus à vos démarches; le crime prendra un domaine que vous lui aviez ôté; ses racines deviendront plus fortes que celles de la vertu ne furent profondes; il multipliera chaque jour : vous serez bientôt au point de boire l'iniquité avec autant d'amour-propre que la liqueur la plus délicate et la plus flatteuse. Il y a donc, mes chers frères, dans de certaines occasions des raisons très-fortes de ne pas fréquenter les pécheurs : vous venez de l'entendre. J'ai ajouté : dans de certaines circonstances, il

y a des raisons plus fortes encore pour les fréquenter.

SECONDE PARTIE.

La prudence du salut doit quelquefois éloigner des pécheurs, un chrétien qui cherche à se sauver. La charité pour le prochain doit aussi quelquefois rapprocher de ces hommes qui marchent dans les sentiers de la perdition. J'ai parlé de ceux qui sont dans le cas de les craindre et de les éviter. Qui sont ceux qui peuvent les fréquenter? quels motifs assez puissants peuvent-ils avoir pour entrer avec eux en société? Je réponds à la première question : que ce sont ces chrétiens vigilants, toujours en garde dans les occasions prochaines et dangereuses ; que les plus séduisantes, les plus inopinées sont incapables de faire seulement hésiter; ces hommes, qui par état, par devoir, par vocation, doivent exhorter, reprendre, corriger; ces hommes, qui ne s'engagent jamais en téméraires, sans précautions, dans le péril, dans le commerce du monde; ces hommes, que la lâcheté, la complaisance, la timidité ne rendirent jamais complices des désordres de leurs parents et de leurs amis. Je réponds à la seconde question : 1° l'apparence d'arracher aux déréglements un pécheur qui ne l'est pas depuis assez longtemps, pour avoir familiarisé son cœur avec le crime; 2° l'expérience journalière de ce que produisent sur les pécheurs les bons exemples, et les discours édifiants des gens de bien ; 3° enfin le désir de contribuer au salut d'une âme baignée du sang de Jésus-Christ. C'est là ce que j'appelle des raisons très-solides de fréquenter les pécheurs.

Vous n'oublierez pas, mes chers frères, dans toute la suite de ce que je dirai, que je parle toujours de ces chrétiens éclairés, accoutumés dès l'aurore de leur raison, ou par une longue chaîne d'épreuves, à voir le monde comme il est, à le priser ce qu'il vaut; de ces chrétiens qui ne fléchirent jamais le genou devant l'idole du songe de Nabuchodonosor; de ces chrétiens, qui se regardent sur la terre comme dans un exil dont ils désirent, comme saint Paul, de voir briser les liens, pour se réunir à Jésus-Christ; de ces chrétiens trop sages pour s'occuper d'un fantôme après lequel tant d'hommes courent, et qu'aucun ne peut saisir; d'une figure plus légère que l'ombre qui fuit plus rapidement que l'œil ne peut la suivre : *Præterit enim figura hujus mundi.* (I *Cor.*, VII.) Oui, mes chers auditeurs, oui je suis tout-à-fait persuadé que ces chrétiens peuvent considérer, comme une raison très-forte de fréquenter les pécheurs, l'apparence de réconcilier à la vertu un cœur qui n'a pas encore contracté des liaisons trop étroites avec le vice. Ces dignes enfants de l'Evangile sont brûlés de cette charité vive qui enflamme tout ce qu'elle approche, qui embrase tout ce qui l'écoute, qui pénètre profondément tout ce qui est susceptible d'impressions, de tendresse, d'émotion, de sensibilité, d'onction. Or, un pécheur qui n'a pas encore passé par tous les degrés de l'iniquité; qui n'est pas encore initié à toutes les sortes d'aveuglements; qui n'a pas encore fait ces malheureux progrès de la faiblesse au péché, du péché à l'erreur, de l'erreur à l'endurcissement, de l'endurcissement au sacrilége, du sacrilége à l'impénitence. Ce pécheur laisse toujours une espérance de conversion, un rayon de changement, un point de vue d'amélioration. Il est donc du devoir du juste, non seulement de tâter les dispositions de son cœur, de réveiller les bons désirs de son âme, d'agacer les scrupules de sa conscience : il doit encore regarder comme une obligation pour lui d'attirer ce pécheur infortuné, de lui inspirer du courage, de la confiance, de l'amener par de bonnes façons, par des manières honnêtes, des prévenances marquées, à renoncer aux égarements qu'il ne cherche peut-être qu'une occasion d'abandonner. C'est au juste à mettre en œuvre l'amitié, la bienveillance, l'attention, la bienfaisance même, s'il est nécessaire, pour gagner ce déserteur de l'Evangile à Jésus-Christ. En un mot, comme le prédicateur des nations, il peut sans crainte, il doit par économie se plier à ses idées, à ses réflexions, à son langage, quelquefois même aux goûts, aux faiblesses qui ne sont pas des crimes, pour le sauver de la perdition : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes salvos facerem.* (I *Cor.*, IX.) Ainsi se conduisait l'aimable panégyriste de la tendre charité : c'est ainsi que Paul agissait pour multiplier les prosélytes de notre auguste loi, ou pour l'appeler sous ses étendards ceux qui s'étaient écartés. Tout favorise cette conduite de l'homme de bien, de l'homme véritablement vertueux. Tout le lui impose, tout le lui ordonne. La grâce le protége, le soutient, le fortifie : elle aide ses pieux desseins dans le cœur même du pécheur. L'iniquité lui devient à charge, elle pèse sur sa conscience : c'est un fardeau qui l'incommode, et le lasse chaque jour davantage : il ne demande qu'à le secouer : il saisira la première main qui voudra l'aider à le rejeter. D'ailleurs, le bon chrétien ne saurait voir sans une sorte de désolation des hommes dont la conduite, dans l'ordre social, est si pure, si droite, dont les vertus morales sont si délicates, si attentives, qui ne voudraient pas nuire à leur prochain dans l'occasion la plus légère; qui sont doux, humains, complaisants dans leur domestique; compatissants, affables, obligeants pour le prochain; vrais dans leurs discours, solides dans leurs promesses. Le tendre chrétien ne saurait les voir dans un libertinage d'esprit, dans une débauche des sens, sans une pitié qui lui inspire le désir le plus pressant de travailler au salut d'un semblable dont l'âme paraît formée pour être le trône des plus héroïques vertus. Enfin, l'amitié chrétienne s'explique par la bouche de l'Esprit-Saint, en faisant une loi à l'homme solidement pieux, également régu

tier, de travailler à l'amélioration de son frère, de lui faire de ces remontrances bien placées qui peuvent opérer un amendement qui l'arrache pour toujours au vice : *Corripe proximum tuum ne forte iteret.* (*Eccli.*, XIV.) Je dois prévenir cependant, mes chers frères, que le soin d'épurer tout-à-fait un cœur qui se déplaît peut-être dans le chemin de l'iniquité, ne convient pas à toutes sortes de personnes, quelques zélées qu'elles soient pour le salut d'autrui.

Il est des vertus sévères, dures, austères, qui ne sont, j'ose le dire, bonnes qu'à s'exercer dans la retraite et le silence : les chrétiens qui les cultivent ne manquent pas de charité, sans doute; c'est une de ces charités qui ne doit brûler que pour elle-même, et au dedans d'elle-même : si elle s'ingérait de vouloir enflammer les autres, son feu dévorerait du premier moment tout germe de bien ; son impétuosité trop ardente rebuterait peut-être pour toujours de la religion et de la piété. Ce ne sont pas des vertueux de cette espèce que je choisis pour disputer au désordre cet homme honnête qui n'est pas assez familiarisé avec le crime pour en courir la carrière sans scrupule. Je veux de ces vertus de tendresse et d'amour qui savent prescrire des bornes à leurs corrections ; qui savent proportionner leurs leçons aux circonstances ; qui sont assez éclairées, assez patientes pour les produire sur le ton, selon le caractère, dans l'instant qu'elles doivent se faire entendre ; qui sont disposées à mêler dans la plus juste teinte, la douceur et la fermeté, la vigueur et la sensibilité, le courage et la prudence, la persuasion et la bonté : pour tout dire en un mot, je demande un autre saint Paul, qui soit élevé comme lui par cette charité généreuse, qui souffre, qui espère, qui pardonne, qui sait compatir et pleurer aussi bien que toucher et attendrir : *Charitas omnia suffert, omnia sustinet*, etc. (*I Cor.*, XIII.)

J'ai encore un motif bien puissant pour animer ces zélateurs vigilants, ces ministres judicieux du salut de leurs frères; pour excuser non-seulement, mais pour consacrer, pour sanctifier leurs fréquentations avec les pécheurs. C'est l'exemple que nous donne l'expérience de tous les jours : le prodigieux effet que causent dans tous les temps, sur une multitude de pécheurs, les beaux modèles de piété, les discours édifiants, les exhortations ferventes des chrétiens observateurs de la loi, par sentiment, par goût, par attachement. Voici une vérité que nous tenons de l'inspiration de l'oracle éternel : le prophète souverain en été l'organe ; rien de plus capable de fixer les hommes dans les voies de la justice et de la sainteté; rien de plus propre à leur faire regretter d'en avoir quitté les sentiers; rien de plus décisif pour animer leurs désirs d'y rentrer, leurs résolutions de n'y revenir que pour ne s'en écarter jamais, que le commerce de celui qui suit sans écarts, sans distractions, l'ordre de la sagesse, la marche que la justice, la religion et ses préceptes lui ont une fois ouverte: *Cum bono, bonus eris.* (II *Reg.*, XXII.) Aussi, mes chers frères, interrogez le libertin, développez avec lui ses remords, observez les terreurs qui le surprennent, les frayeurs qui l'agitent, les inspirations de conversion qui l'aiguillonnent et le pressent, les craintes qui l'épouvantent et qui l'oppriment, les images de bien et de vertu qui viennent se peindre à chaque moment au fond de son âme, qui le suivent au milieu même de ses égarements, qui lui rendent si douloureux, si amers ses vicieux plaisirs ; quand est-ce que ces impressions agissent le plus vivement? Quand est-ce que leur poids pèse le plus fortement sur son cœur? N'est-ce pas lorsqu'il approche, lorsqu'il examine, lorsqu'il confère avec la sienne propre, la conduite de ces chrétiens dont la vie est si édifiante, la dévotion si solide, les mœurs si pures, les devoirs si réglés, la foi si soumise, l'espérance si vive, la charité si abondante? N'est-ce pas dans la société de ce prochain dont toutes les expressions sont des traits de feu si sagement ménagés, qu'ils ne s'élancent jamais sans succès, dont les discours sont un langage tout céleste, dont les entretiens, sans attaquer personne, sans noter personne sont autant d'apologies de la vertu, autant de fléaux terrassants pour le vice? Combien de conversions fameuses conçues, digérées, résolues, réalisées, affermies, simplement sur des exemples d'une piété solide et invariable, aussi modeste qu'édifiante, aussi humble que sincère! Combien de changements, de réformations, dont un mot de religion énoncé à propos, une parole de salut, portée dans un moment favorable, dans un événement propice, ont opéré le salutaire prodige! Raison très-forte, raison plus que concluante pour les gens de bien d'avoir une condescendance de charité pour les pécheurs, de ne pas fuir leur société, de se laisser approcher de ces hommes déréglés, de les admettre dans leur compagnie, dans leurs innocents plaisirs, de les recevoir dans leur familiarité ; en un mot, d'imiter dans cette occasion Jésus-Christ, qu'ils se proposent depuis si longtemps pour modèle dans tant d'autres, c'est-à-dire de ne pas refuser de rompre avec eux le pain dont ils se nourrissent, de boire dans la coupe qu'ils présentent à leurs amis: *Hic peccatores recipit, et manducat cum illis.* (*Luc.*, XV.) Et pourquoi tant de liaisons avec des hommes dont les sentiments ont si peu de relations avec le christianisme, si peu de rapports avec la vertu? Pourquoi, mes chers frères? pour les réconcilier insensiblement avec elle, pour dissiper leurs mauvaises impressions, pour détruire leurs mauvaises habitudes, pour déraciner peu à peu l'ivraie funeste qui a pris racine dans leurs cœurs ; pour corriger leurs imprudences, pour chasser le poison fatal qu'ils ont pris par les yeux, par les oreilles, par tous les sens, pour les purifier de la contagion, en leur faisant respirer un air pur et salu-

taire; enfin, pour étouffer tout penchant, toute disposition, tout empressement pour le péché; pour faire revivre ou naître le désir la grâce, l'amour de la grâce, la docilité à tous les mouvements de la grâce. Il est bien constant, mes chers frères, que ce n'est pas comme un simple conseil que saint Paul nous recommande d'être les uns pour les autres des maîtres d'édification : *Ædificare alterutrum.* (I *Thess.*, V.) C'est un ordre du ciel qu'il nous signifie. Or, il est trop dangereux pour des chrétiens timides, fragiles, portés à l'inconstance, de rechercher à une édification qui les exposerait eux-mêmes au danger de pécher avec les autres, bien loin de garantir les autres du péché; ce n'est que dans un certain éloignement qu'ils doivent être le flambeau, la règle, le guide d'un certain prochain; faibles encore dans la pratique de la vertu, elle courrait trop de risques d'approcher de si près du péché. C'est donc proprement, c'est donc plus particulièrement à ces hommes forts, puissants, chrétiens déjà consommés dans la discipline de l'Evangile que le commandement est adressé; ce sont eux qui n'ont aucune dispense sur cet article.

Je dirai, pour terminer ce discours, que le désir de coopérer au salut d'une âme baignée du sang précieux de Jésus-Christ, est encore une raison bien déterminante, bien forte pour porter le juste à fréquenter les pécheurs. Celui-là, toute éprouvée que soit sa vertu, ne se fie pas assez à lui-même pour croire qu'il n'a pas besoin du secours de la grâce; c'est de plus haut qu'il attend la plénitude, l'efficace, l'opération absolue du retour du chrétien égaré; il se regarde, ce digne enfant de la loi, comme un simple instrument entre les mains de l'Eternel, comme le laboureur qui ensemence, qui aide la nature; le Dieu qu'il adore comme le seul principe qui puisse bénir, produire et multiplier : *Ego plantavi*, *Apollo rigavit*, *Deus autem incrementum dedit.* (I *Cor.*, III.) Il connaît tout le prix du sang auguste qui a coulé pour la rédemption de nous tous en général, pour le rachat de chacun de nous en particulier; il sait les transports de consolation dont la cour céleste retentit pour la conversion d'un seul pécheur : que ses larmes, sa componction, sa pénitence, ses regrets, sa persévérance dans le droit chemin, sont un spectacle d'allégresse, de délices pour les anges qui servent au trône du Seigneur, pour tous les habitants du séjour de gloire : *Gaudium erit* in cœlo *super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV.) Le juste pourrait-il ne pas être flatté du bonheur de contribuer à cette divine fête? ne doit-il pas être touché de la plus tendre envie d'en préparer et d'en avancer les moments? s'il en a conçu le dessein, s'il y travaille avec chaleur, une résolution si sainte, une activité si religieuse peuvent-elles venir d'une autre part que de celle de Dieu lui-même? Quel autre que lui peut l'embraser, le soutenir, le rassurer intérieurement contre les dangers, lui répondre de sa propre constance? Je poursuis mon raisonnement; si cette sollicitude pressante pour le salut du pécheur ne peut venir et ne vient que du Tout-Puissant, le juste n'est-il pas indispensablement tenu de conduire cette inspiration à sa fin? Ne serait-il pas comptable à celui qui l'anime, coupable envers son frère, de voir fouler aux pieds le sang adorable de son Rédempteur? Ne serait-il pas lui-même un ingrat de la première classe, un traître à punir avec la plus grande sévérité, de souffrir qu'on insultât les bienfaits de son Créateur, lorsqu'il est à portée d'en faire comprendre toute l'immensité? de permettre qu'on déshonorât la majesté de son Père, lorsque ce Père, qui lui promet de ne pas l'abandonner, le presse de défendre son honneur, d'agir pour sa gloire, de faire rentrer dans le devoir un enfant rebelle, de rendre à son amour un fils indocile? Vous direz comme moi, mes chers frères, qu'il serait digne de la colère d'un Dieu qui le constitue caution du salut de son prochain; vous conviendrez, sans balancer, qu'il doit ses avis, ses exhortations, ses exemples, ses prières, ses empressements, ses sollicitations à ce pécheur que son Dieu lui désigne spécialement au fond de son cœur; vous conviendrez en même temps que le monde est souvent bien injuste de verser les flots de la satire, de la calomnie, de la méchanceté sur des fréquentations dont il ne connaît ni les motifs ni les ressorts, ni la fin. Vous conviendrez encore que le meilleur parti pour le juste est de laisser circuler ces iniques censures, sans se chagriner de leurs odieuses imputations; qu'il doit s'en rapporter au temps et à sa conduite, de voir dissiper les nuages de la malice, les orages de la noirceur, et de voir ressortir de ces ténèbres impuissantes, le soleil de son innocence plus pur et plus brillant que jamais. Le sang de notre bonheur doit être plus intéressant pour lui que les vaines clameurs de l'hypocrisie, les jugements précipités du petit génie, les réflexions insensées du médisant. Le salut d'un mortel baigné de ce sang si précieux, doit être aussi cher au bon chrétien, que le sien propre; il ne doit rien épargner, rien craindre, rien négliger, dès qu'il est à portée d'y concourir sans risque pour lui-même. Quel cœur, que celui d'un saint Paul! De quel feu, de quelles flammes il brûlait pour multiplier le nombre des élus! il se dévouait devant son Dieu, à toutes les peines, à tous les maux, à tous les supplices, à toutes les tortures, aux coups les plus terribles qu'il plairait à ce Dieu puissant de lui faire ressentir pour avoir la consolation et le bonheur de gagner une âme à son amour, à sa gloire : *Optabam ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis.* (*Rom.*, IX.) Tel est le modèle que le véritable disciple de Jésus-Christ doit avoir sous les yeux. Le zèle de Paul ne fut pas respecté dans le temps plus que le sien

ne l'est de nos jours; il doit être bien doux de partager le sort d'un aussi grand maître. Concluons de tout ce que nous venons de dire, mes chers frères, que s'il est des occasions importantes d'éviter les pécheurs, il est aussi des circonstances très-pressantes, des raisons très-puissantes de les fréquenter.

PRIÈRE.

Vous ne haïssez pas le criminel, ô mon Dieu! c'est le crime qui vous irrite : c'est lui que vous punissez; c'est l'iniquité que vous voudriez voir cesser pour n'avoir jamais de châtiments à infliger. Que l'impie se convertisse, Seigneur, votre colère cesse, votre amour renaît, l'infortuné ne l'est plus : il vit dans vos bonnes grâces. Inspirez la tendre charité que vous ressentez vous-même pour le pécheur, à ceux qui peuvent et qui doivent travailler à son salut : qu'une douce et sage condescendance anime leurs désirs et conduise leurs efforts; qu'ils instruisent par de bons exemples, qu'ils édifient par de pieux discours, qu'ils gagnent par cette aimable facilité qui ne connaît ni les reproches amers, ni les corrections déplacées. Que ces hommes trop faibles encore, trop sensibles aux impressions qu'on veut leur donner, s'éloignent de la société du pécheur. Ce n'est, ô mon Dieu! que le chrétien invariable dans les sentiers du bien, qui n'a pas de périls à craindre, qui peut remporter de sûres victoires. Les autres sont encore de faibles enfants qu'un souffle léger peut renverser : apprenez-leur à laisser croître leurs forces; puissions-nous tous, forts et faibles, être réunis pour chanter à jamais votre tendresse! *Amen.*

SERMON XXVIII.

SUR LA PAIX.

Pax vobis. (*Joan.*, XX.)
La paix soit avec vous.

Qu'elle soit avec vous, mes chers frères, cette paix sainte que Jésus-Christ donne à ses disciples, cette paix que le monde ne connaît pas, qu'il ne peut pas procurer; cette paix que tous les amusements, tous les plaisirs, toutes les dissipations de la terre n'établiront jamais dans vos âmes; cette paix que le souffle d'un Dieu, son esprit, son amour, sa présence peuvent éterniser dans vos cœurs : *Pax vobis.* Qu'elle règne au milieu de vous, cette paix, fruit agréable d'une conscience qui n'a rien à se reprocher; cette paix, le sentiment consolant d'une pâque de ferveur et de sainteté; cette paix qu'on ne ressentit jamais au milieu du crime, qu'on n'acquit jamais par les œuvres d'iniquité; cette paix qu'on chercherait en vain dans le tumulte, les agitations, les parties, les spectacles, les enchantements d'un siècle qui ne connut jamais la paix de calme, de salut et de vérité : *Pax vobis.* Vous vous précipitez, chrétiens, dans la vaste plaine des voluptés, des délices, des enchantements du monde; la foule vous y entoure; vous y portez avec vous le fléau de vos amertumes, le poids de vos chagrins, l'orage de vos inquiétudes; vous pensez y tranquilliser vos alarmes : vos soupirs vous suivent au milieu de ce fracas importun, vous n'en rapportez que le triste fardeau de vos malheurs et de vos peines. Ce n'est donc pas ce monde que vous idolâtrez, malgré nos conseils et votre propre expérience, qui peut vous faire jouir de cette paix après laquelle tout vrai chrétien doit aspirer. Non, mes frères. Aussi Jésus-Christ prévient ses apôtres que ce n'est pas une paix de cette nature qu'il vient leur procurer : *Non quo modo mundus dat, ego do vobis.* (*Joan.*, XIV.) D'après votre conduite on doit cependant conclure que la paix que le mondain promet est la seule à laquelle vous aspirez. Malheureux chrétien! vous poursuivez un fantôme qui vous échappe. Levons le voile, dissipons l'illusion. Mon dessein sera simple. Vous voudriez jouir de la paix : il n'y en a pas de véritable dans le monde; c'est ce que vous verrez dans ma première partie. Vous désirez la paix : il n'y en a point de réelle que dans le sein de la religion; c'est ce que je montrerai dans la seconde partie. Ne vous opiniâtrez pas à la chercher dans le monde; ce serait une erreur. Cherchez-la dans la religion; c'est son centre. Telles sont les vérités constantes que je viens offrir à votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne pense pas, mes chers frères, que vous répugniez à vous en rapporter à saint Augustin sur les caractères qui constituent et qui désignent une paix solide, vraie, aussi durable qu'elle est pure. Voici comment ce docteur, aussi savant qu'éclairé sur cette matière, trace le tableau de la paix que je vous souhaite; voici les traits qu'il juge essentiels à un bonheur si recherché, si désiré et si rarement possédé. Le calme de l'esprit : *Serenitas mentis.* La droiture du cœur : *Simplicitas cordis.* L'attachement de la charité : *Consortium charitatis.* Biens glorieux qui ne se rencontrent pas dans le monde, qu'on y cherche depuis tant de siècles, qu'on n'y possédera jamais; il n'y a donc pas de paix véritable dans ses jouissances. Je voudrais rendre ce portrait aussi pénétrant par mes discours qu'il est intéressant par sa nature. Essayons.

Non, mes frères, non, la tranquillité de l'esprit, ce précieux apanage de la paix, ne se trouve pas dans le monde. C'est un théâtre d'agitation sur lequel l'œil du philosophe chrétien ne distingue que des scènes d'inquiétudes et de troubles. Tout y est dans un mouvement, dans une action qui bannit absolument ce calme intérieur que nous regardons comme essentiel au souverain bonheur de la terre, à la paix. Portons un regard de réflexion, de sang-froid, de christianisme sur cette multitude trop nombreuse qui compose ce que nous appelons le monde : sur cette foule trop multipliée qui court, qui agit, qui vole, qui parle, qui se confond, qui passe, qui reparaît à chaque ins-

tant; c'est pour l'homme raisonnable une démonstration sûre qu'il n'y a pas de rapport entre le monde et la paix; entre la tranquillité de l'esprit et les démarches que nous voyons tous les jours se reproduire dans le monde. Dans cette assemblée qui ne fut combinée que pour le plaisir, je pourrais dire par l'espérance du plaisir, c'est tantôt un de ces caractères fâcheux qui portent le désordre partout, qui s'y rencontre; tantôt ce sont des ennemis dangereux, des concurrents favorisés, des rivaux puissants qui surviennent. A cette partie de délicatesse, de sensualité, tantôt c'est une préférence dont on est jaloux, tantôt une raillerie dont on est piqué. Le goût pour les spectacles s'émousse. Les promenades ne sont pas toujours praticables : souvent dans leurs saisons elles rebutent, elles excèdent, elles fatiguent. On court à ces campagnes délicieuses où l'art a trouvé le secret de faire couler l'or dans le sein de la terre pour précipiter les dons de la nature : l'air sain qu'on y respire déplaît bientôt autant que les embarras dont on a voulu s'éloigner en quittant la ville. Serait-ce peut-être à ces tables de jeux, tristes ressources, insipide invention de l'ennui, qu'on pourrait recueillir ce calme d'esprit si important à la vraie paix? Ah! mes chers frères, c'est là que toutes les passions frénétiques président ensemble, et se déchaînent dans toute leur chaleur; je veux qu'on ait commencé la partie par amusement : on la continue par avarice, on s'y opiniâtre par dépit; l'imagination se trouble : la fureur succède, les plus violents transports se manifestent; la rage, l'envie tout au moins fournissent des expressions de blasphèmes et d'horreurs, ou se vengent par les plus basses insultes des coups de l'adresse et du hasard. Voilà le monde, mes chers frères; je ne fais que commencer le portrait, il n'est encore qu'ébauché. Vous ne pouvez pas me reprocher de vous le peindre par ce qu'il a de plus triste et de plus cruel. Ce sont ses plaisirs, ses amusements, ce que vous nommez ses charmes, ce qui vous flatte dans son commerce, que je mets sous vos yeux. Terre ingrate, qui dévore ses malheureux habitants! où le présent se consume à regretter le passé, où quelques instants de satisfactions et de douceurs sont suivis des chagrins les plus cuisants, où quelques heures d'une joie très-imparfaite sont bientôt remplacées par un retour d'amertumes, de peines, de tribulations, de revers qui bannissent toute paix, et empoisonnent le plus souvent le reste des jours : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt.* (*Rom.*, III.)

Si vous vouliez apprécier, chrétiens, le monde, il vous appellerait en vain : il vous crierait inutilement qu'il peut vous procurer le calme le plus sensible, la plus douce tranquillité : vous n'auriez pas de difficulté à reconnaître combien ses paroles sont fausses, ses promesses trompeuses, ses fl urs contagieuses, ses roses fanées, ses épines sanglantes, sa paix troublée par les guerres les plus cruelles : *Dixerunt pax, pax, et non erat pax.* (*Jerem.*, VI.) Aimable repos de l'esprit! que tant de mortels recherchent, quel est donc celui qui vous possède? Serait-ce, mes chers frères, ce riche si jalousé? ou il vit voluptueusement de ses trésors, ou son avarice les enfouit. Dans le premier cas, une ennuyeuse satiété le tourmente et le dégoûte bientôt : il se creuse l'imagination pour varier ses jouissances. Il n'est pas plus avancé : celles de la veille ne le touchent plus le lendemain. Dans le second, le jour est un supplice, la nuit lui ouvre un enfer. Cet homme qui va jusqu'aux extrémités de la terre signaler sa fureur d'avoir, est peut-être l'homme de paix que je voudrais rencontrer. Un coup de vent lui dispute sa fortune, un flot impétueux, le fer, le feu peuvent l'engloutir : son esprit serait-il tranquille? Ce philosophe, qui content de sa médiocrité rit de l'avide ambition de ses semblables, voilà sans doute le prodige de tranquillité que nous avons tant de peine à découvrir! Interrogez-le : qu'il soit sincère, une femme bizarre le désole, un fils libertin le déshonore, une basse envie rembrunit toutes ses pensées, une inconséquente singularité le rend ridicule. Jeunesse qui m'écoutez, vous croyez voir un heureux dans ce compagnon de votre enfance, qui nage dans une succession de fêtes et de divertissements qu'il pousse souvent jusqu'à changer l'ordre des jours et des nuits. Hélas! les jalousies, les querelles, les rivalités travaillent sans cesse son esprit et troublent tous ses moments. C'est un procès important qui agite celui-ci, c'est un démêlé de famille qui inquiète celui-là. Une secrète et honteuse passion tyrannise l'un, une inimitié scandaleuse bouleverse toute la raison de l'autre. D'un côté, la haine médite des fureurs, de l'autre, la vengeance enfante des horreurs. L'orgueilleux voudrait avoir toute la terre à ses pieds, l'ambitieux se morfond en projets. Le libertin se perd dans ses remords, la mondaine regrette ses beaux jours. Enfin, après avoir parcouru tout les états, toutes les situations qu'on peut avoir dans le monde; toutes les figures qu'on peut faire dans le monde, on est forcé de convenir que la tranquillité de l'esprit n'est pas une faveur qu'on puisse se procurer dans le monde, il faut donc conclure que la paix n'y réside pas; que c'est en vain qu'on s'opiniâtre à réclamer ce bien inestimable dans les différentes conditions qu'il offre à nos considérations, dans les routes différentes que chacun de nous y parcourt, dans les attentions qu'il nous marque, dans les bienfaits qu'il dispense; dans l'opulence dont il enrichit; on l'attend cette paix, si digne des vœux de tous les mortels; mille soupirs l'appellent chaque jour, la nuit vient, on la demande à la nuit, ses ténèbres ne la ramènent pas; c'est un bonheur qui semble s'éloigner en proportion des désirs que nous avons de le pos-

séder : *Exspectavimus pacem, et non erat bonum.* (*Jerem.*, VIII)

Un second caractère bien essentiel à la paix, c'est la simplicité, la bonne foi, l'uniformité, la droiture du cœur : *Simplicitas cordis.* Peut-on vivre au milieu du monde, suivre les maximes du monde, adopter la morale du monde, afficher ses principes et ses dogmes, et conserver cette candeur dont je parle, et que je regarde comme une des qualités constitutives de la paix ? La fourberie, la duplicité, le mensonge, la dissimulation sont des usages connus du monde ; ce sont les premières leçons de son éducation, c'est le lait dont il nourrit ses enfants, c'est le vin dont il enivre ses favoris. Cet homme vous accable d'une politesse qui vous enchante, le moment qu'il épiait arrivé, il lève le masque : il vous perd. Vous croyez cet autre votre plus cher ami ; il semble à chaque moment déposer son cœur dans votre sein : il forgeait un tissu de fables pour vous arracher votre secret, il a réussi, il en abuse : *Labia dolosa in corde.* (*Psal.* XI.) Vous croyez avoir reçu un conseil de prudence, de sagesse et de sincérité dans une affaire qui vous importe, c'est sur une mer d'amertumes et de regrets qu'on vous fait tendre les voiles. Ce n'est pas par bonté d'âme qu'on dirige vos vues, vos plans, vos projets dans des circonstances critiques, qu'on protége vos desseins, qu'on en assure le succès ; c'est par vos entreprises, vos démarches qu'on veut perdre, sans paraître sur la scène, un concurrent qu'on déteste. Ne vous trompez pas sur cette chaleur, ce feu, cette vigueur dont on prend vos intérêts : ils ne sont pas pour vous ; vous ne fournissez qu'une occasion qu'on cherchait depuis longtemps de distribuer ses fureurs, ses emportements, ses calomnies contre votre ennemi, qu'on abhorre bien plus cruellement que vous ne le haïssez. Eh ! non, mes chers frères, ce n'est pas par intégrité de cœur, par convenance de caractères, par sympathie d'humeurs que ces deux femmes sont unies : rivales de passions, elles tâchent de se surprendre, de s'affaiblir, de se supplanter l'une l'autre. Dissimulez, dit ce père tout mondain, à ce fils qu'il va produire : tenez toujours votre cœur fermé ; paraissez tout ce qu'on veut que vous soyez, ne soyez que ce que vous voulez être. Tel est le monde, et telle est la conduite qu'il forme à ses partisans. La bonne foi peut-elle y subsister ? Il est presque impossible qu'elle s'y soutienne sans se corrompre, que la probité ne se laisse gagner à la contagion ; il est donc impossible d'y recouvrer cette paix qui fut toujours l'objet des désirs les plus ardents et les plus naturels. On vit dans une méfiance continuelle les uns des autres ; on est sans cesse en garde contre ces prévenances, ces attentions, ces honnêtetés qui furent autrefois les plus doux liens de la société, et qui en sont encore les gages les plus précieux parmi ceux qui n'ont pas respiré le poison du monde ; on se craint mutuellement, on captive ses paroles, on mesure ses gestes, et jusqu'au mouvement de ses yeux, on commande même à la moins docile expression du plaisir, à son ris ; on peut dire, en un mot, que la vie du monde n'est qu'une étude de gêne, de contrainte et de mensonges. Or je demande si c'est là le moyen d'entretenir dans les cœurs cette heureuse simplicité, cette innocence paisible qui procure la paix ? Cette candeur, qui en est tout à la fois le principe et le fruit, peut-elle subsister avec tous ces détours qu'il faut méditer pour prévenir une trahison ou pour la tramer ? Peut-on être calme lorsqu'on redoute mille ennemis conjurés, ou qu'on occupe son âme à combiner des horreurs ? Si vous osez, mes chers frères, honorer ces noires agitations du beau nom de paix, cette triste paix, cette funeste paix n'est pour moi qu'une tempête de désolation et de mort : *Tranquillitas ista tempestas est.* Dans l'instant où tout montre le ciel le plus serein, le plus riant, les vapeurs les plus noires s'accumulent, les vents les plus fougueux se déchaînent, la foudre gronde, elle s'élance, elle tombe, elle écrase la tête qui semblait avoir le moins à la redouter : *Tranquillitas ista tempestas est.* Et quand il n'y aurait, mes chers frères, que la crainte d'être surpris dans ses perfidies, d'être découvert dans ses faussetés, d'être convaincu de calomnies, d'être puni de ses injustices, n'est-ce pas assez pour aggraver dans le cœur les alarmes les plus cruelles, le fiel le plus amer, le désespoir le plus funeste ? Il est donc bien constant que la droiture du cœur est de l'essence de la paix ; il n'est pas moins prouvé que cette aimable candeur ne fait pas son séjour dans le monde. Je ne juge que d'après vous, mes chers frères, je parle comme vous. Vous le dites tous les jours : la probité, la bonne foi sont bannies de la terre, on ne sait à qui se fier aujourd'hui : la forêt qui retentit des rugissements de mille monstres aussi voraces que féroces, est plus sûre à parcourir que le monde à fréquenter. Là le lion se montre tel qu'il est ; ici le tigre altéré de sang se cache sous le doux bêlement du tendre agneau. Ce ne sont donc que des conséquences que je tire de votre langage, lorsque je dis qu'il n'y a pas de véritable paix, point de tranquillité solide, point de calme consolant dans le monde, que la vie qu'on y traîne n'est qu'un esclavage de soins, d'inquiétudes et de calamités dont les chaînes s'appesantissent tous les jours : *In ista vita, pax vera non est.* Combien de fois n'avez-vous pas fait ces réflexions ? Combien de fois dans les chagrins, dans les traverses, dans les embarras que le monde vous suscitait, dans les injustices dont il vous accablait, ne vous êtes-vous pas répété ces importantes vérités ? Vous êtes cependant encore dans l'illusion, vous poursuivez toujours avec un nouveau feu la chimère qui vous abuse tous les jours.

C'est le vrai mot caractéristique de la paix que le monde vous promet, elle n'a aucune des qualités dont saint Augustin fait mention : ce lien, cette union, ce nœud de cha-

rité que ce grand docteur fait entrer dans l'essence de la paix : *Consortium charitatis*, ne fut jamais l'apanage du monde, et n'entretint jamais une douce harmonie parmi les adorateurs du monde. Des railleries piquantes, des discours déshonorants, des scènes d'injures et d'insultes, des emportements de disputes et d'impostures; des extravagances de colère et d'animosité, des torrents de sottises et d'opprobres, des flots d'invectives et de grossièreté; tout cela mêlé, tantôt aux politesses d'une assemblée dont on devient par là le fléau et le déshonneur, tantôt exprimé sur ce ton de fureur qui confond et qui chagrine tous ceux qui sont présents et témoins des passions qui mettent tant d'horreurs sur les lèvres de ces personnes qui devraient se respecter assez elles-mêmes pour respecter les autres. Ainsi se gouverne-t-on dans le monde : ses amis, ses créatures se déclarent mutuellement la guerre la plus déchaînée, la plus mortelle : dans les moments où ils semblent le plus pacifiques, le plus liés, ils sont prêts à se poursuivre, et s'ils pouvaient, à s'égorger; dans la crainte de n'être pas les plus forts, ou d'être repris des lois, ils s'attaquent, ils se déchirent, ils se dévorent à l'envi par rapport aux mœurs, aux manières, aux déportements, à la conduite. Ce n'est donc pas dans ce monde le centre de la discorde, du désordre et du trouble, que le prophète nous conseille de rechercher la paix qu'il voudrait qui devînt l'objet de toutes nos démarches, qu'il souhaite que nous trouvions au milieu de nos occupations ordinaires, par les soins les plus attentifs et les plus suivis : *Inquire pacem, et persequere eam.* (*Psal.* XXXIII.) Non, mes chers frères, non. Il connaissait trop bien le monde : il en avait trop éprouvé les noirceurs. Dans le monde c'est sagesse de s'établir sur les ruines d'un concurrent dont on a ménagé la chute par ses artifices, d'attirer à soi le négoce de cet homme qu'on a trompé, ou dont on est jaloux, d'enlever à son voisin la foule que son industrie, sa capacité, son adresse ont fixée chez lui, qui a soutenu si longtemps son commerce et fait fleurir si constamment sa maison. C'est une prudence du monde de tirer avantage des malheurs de son semblable, des accidents de son frère, des traverses de son prochain, des désastres de l'un, des imprudences de l'autre. C'est une galanterie qui fait l'agréable nouvelle du jour dans le monde, de séduire une femme vertueuse, de ravir son cœur et ses affections à un époux qu'on a mille fois nommé son intime, son précieux ami; d'inspirer à cette jeune personne le feu d'une passion licencieuse, d'échauffer son esprit par des peintures voluptueuses pour triompher de son innocence ; d'arracher à ce père un fils dont il éclairait les pas, pour le conduire dans le temple du vice, où il prend des leçons d'indécence, se familiarise bientôt avec l'iniquité, et contracte les plus forts engagements avec le crime. Ce n'est pas là fomenter ce précieux lien de charité d'où dépend notre commun bonheur, notre mutuelle félicité. Aussi, mes chers frères, voyez quelle paix règne dans le monde : partout des trahisons secrètes ou des haines déclarées ; partout des bruits menaçants et des murmures scandaleux ; partout des dissensions dangereuses, souvent des vengeances d'éclat ; partout des inimitiés sourdes, assez ordinairement des publicités de fureur ; partout des semences de zizanie ; bien communément des imprécations les uns contre les autres, des souhaits d'horreur et d'infamie les uns aux autres. C'est en vain que les véritables enfants de la paix s'étudient à calmer les esprits, à rapprocher des ennemis, à ménager des réconciliations, à faire cesser le trouble et le désordre. Le feu s'éteint dans un endroit, la flamme se rallume dans l'autre; souvent même l'incendie couve sous la cendre dans les cœurs qu'on imaginait bien garantis de tout embrasement. Convenons-en avec saint Augustin, ce n'est pas dans ces divisions, dans ces aliénations de cœur, dans ces éloignements, dans ces contradictions d'esprit, dans ces dissonances, dans ces antipathies d'humeurs, dans ces duretés, dans ces hypocrisies de caractères, dans ces conspirations de malice, dans ces effervescences de malice, dans cette alternative continuelle d'alarmes à l'égard les uns des autres qu'on vient à jouir de cette paix qui doit être l'objet de nos vœux, qui est la seule félicité dont nous puissions nous flatter sur la terre : *Pax non potest esse vera, ubi non est vera concordia, quia disjuncta sunt corda.* Il n'y a donc pas dans le monde de calme qu'on puisse honorer du nom de paix : ce qui paraît en offrir l'apparence n'est que pour l'œil de celui qui ne veut ou ne peut pas percer plus loin, pour celui à qui on n'ouvre pas l'intérieur des maisons, pour qui le secret des ménages, des familles est couvert du voile le plus épais. Non, il n'y a pas de véritable paix dans le monde. La tranquillité de l'esprit n'y règne pas. La droiture du cœur ne s'y trouve pas. La tendre charité n'y préside pas. La paix dont je parle, cette paix que Jésus-Christ souhaite à ses disciples, cette paix que je vous souhaite de la plus vive ardeur, que vous devez poursuivre avec le même sentiment, ne peut s'acquérir dans ce monde où vous vous opiniâtrez à la chercher. Vous venez de l'entendre : point de véritable paix que dans le sein de la religion.

SECONDE PARTIE.

Ne sortons pas, mes chers frères, des beaux caractères que saint Augustin nous trace de la paix. Cette tranquillité de l'esprit, cette probité du cœur, cette union de charité qui la constituent essentiellement; c'est la religion seule qui dispense, qui assure et qui perpétue d'aussi grands biens : elle seule en est le principe, la source, l'âme, la protectrice, le soutien et l'aliment. C'est donc par votre attachement à cette religion toute sainte que vous vous procurerez cette paix dont chacun veut jouir, et

dont on jouit si rarement parmi nous. Voici ma preuve. L'esprit trouve le calme le plus doux dans la méditation de ses oracles : le cœur, l'innocence la plus pure dans l'accomplissement de ses préceptes. C'est elle qui fonde, qui resserre, qui enflamme, qui entretient le nœud glorieux de l'aimable charité. Il est donc tout simple de dire que ce n'est que sous ses auspices, sous ses lois qu'on peut participer à cette paix qui fait les délices du bon chrétien sur la terre, et le prépare dignement à celle de l'éternité.

Je ne veux que la sentence que prononce notre divin Maître dans l'évangile du jour, après avoir persuadé l'incrédule Thomas, pour attester que la méditation des oracles de la religion porte le calme le plus désirable dans l'esprit. Je veux dire, cette méditation sainte dirigée par la foi, qui renonce à l'indiscrète envie de tout approfondir; cette méditation soumise, qui regarde la démangeaison de tout sonder comme un crime; cette méditation fidèle, qui redoute comme funeste toute curiosité sur les dogmes de la foi; cette méditation religieuse, qui se fait un principe sacré d'adorer tout ce que son Dieu lui défend de pénétrer, tout ce qu'il ne juge pas à propos de mettre à la portée de ses considérations : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.*, XX.) Pour mieux sentir encore la vérité que je veux vous faire comprendre, examinez ces hommes dont la philosophie aussi folle qu'indécente marque autant de répugnance pour nos mystères que d'horreur pour les fables du paganisme. Quel est celui d'entre eux qui jouit de cette heureuse sérénité de l'esprit qui doit entrer de nécessité dans le plan de cette paix dont nous parlons? Pas un, mes chers frères, je le dis avec assurance, je le soutiendrai contre leurs mensonges. Car enfin, pour établir leur fausse sagesse, pour étayer leurs impuissants arguments, pour soutenir leurs absurdes conséquences, il faut disputer à Dieu le droit de nous cacher ses œuvres, de nous commander d'adorer en silence ses secrets; il faut méconnaître le Christ, il faut attaquer sa divinité, il faut combattre nos oracles, déchirer l'Evangile; il faut traduire en imposteurs les historiens sacrés, les écrivains profanes; il faut combattre les idées les plus justes, les plus sensées, les plus naturelles; il faut démentir les notions d'une multitude parmi laquelle se distinguent des génies de toute force, de toute étendue; il faut anéantir les sentiments les plus anciens, les plus augustes, les plus constamment suivis; les sentiments qui tiennent à la constitution de l'homme, à sa nature, à son essence, à ses besoins. Or, mes chers frères, quelle source de bouleversement, de nuages, de confusion, de peines, d'irrésolutions, de doutes, de fatigues, de perplexité, de craintes, de terreurs, dont l'incrédule, malgré l'audace qu'il affiche en public, ne peut se garantir dans son particulier! Ah! le prophète avait bien raison de dire qu'il n'y a pas de paix pour l'impie : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, LVII.) C'est donc établir la vérité la plus constante que de dire que c'est dans la religion chrétienne, sur les oracles de la religion, que l'esprit trouve le calme le plus tranquille et le plus inaltérable. Si le juste a des accidents, des traverses, des croix, des afflictions, sa paix n'est pas ébranlée, son esprit n'est pas à la torture; il trouve dans ses revers mêmes des consolations que le pécheur ignorera toujours. Ils sont pour lui des preuves de l'amour d'un Dieu qui lui procure les occasions de faire éclater sa tendresse : *Ego quos amo, arguo, castigo.* (*Apoc.*, III.) Si le monde le persécute et le hait; s'il attaque ses vertus, sa piété; s'il se moque de sa candeur et de sa simplicité; s'il répand son fiel sur sa conduite et sa régularité : ce sage chrétien conserve constamment le calme le plus délicieux; il porte ses regards sur son Rédempteur chargé d'opprobres et d'ignominies : c'est sa consolation. Il se réserve par anticipation, il savoure par avance cette promesse éternelle qui lui montre une couronne de gloire pour prix de ce qu'il souffre pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (*Matth.*, V.) Voilà son bonheur. Toujours présent à lui-même, rien ne l'épouvante, rien ne le trouble, rien ne l'abat, rien ne l'étonne. Pourquoi? C'est qu'il a Dieu pour ressource, la religion pour soutien, ses dogmes pour flambeau, ses vérités pour guides. Vous qui vous plaignez chaque jour des chagrins qui rongent votre esprit, des pensées noires qui le dévorent, de la sombre mélancolie qui l'occupe, des incertitudes qui le dominent, des embarras qui l'agitent, des erreurs qui le trompent, des illusions qui le séduisent, des plaisirs qui l'abusent, des joies qui ne peuvent le contenter, des satiétés qu'il éprouve, de l'insipidité qui le dégoûte, des horreurs singulières qui le tourmentent, des réflexions désolantes dont il est la triste victime, voulez-vous voir la fin de tant de maux? voulez-vous trouver une paix solide qui conjure cette foule d'ennemis barbares qui vous harcèlent à tous les instants? Humiliez un esprit volage, léger, trop orgueilleux, trop suffisant, sous le joug de la religion, de la foi; nourrissez-le de ces paroles d'onction et de salut dont sont remplis nos livres saints; entretenez ses méditations de ces préceptes divins qui faisaient la consolation, le soulagement, la félicité, l'admiration, l'étude principale de David : comme lui vous ferez une paix des plus satisfaisantes au milieu des orages du monde, au milieu de la guerre et de la fureur qui semble s'être emparée du monde, au milieu de cet esprit de dissension et de désordre qui règne dans le monde, au milieu des iniquités d'irréligion et d'incrédulité qui commencent à former un empire parmi les partisans zélés, les adorateurs insensés du monde. Au milieu des impudences atroces dont on charge cette religion, seule digne des hommages de l'homme qui raisonne judicieusement, vous vous

sauverez d'un déluge qui menace presque d'être universel; élevé sur les eaux salutaires de ses oracles, de ses dogmes, de ses mystères, de ses préceptes, de sa morale, vous ne sortirez de l'arche sainte que pour vous fixer au port de la plus glorieuse tranquillité. L'esprit de salut est le véritable esprit de paix; l'esprit de salut approfondit, il ne le fait que sagement; il n'ira pas se donner des peines que son Dieu daigne lui épargner, en lui marquant ce qu'il doit croire, en lui donnant sa parole pour garant. Comme le prophète, il n'étend ses méditations qu'au terme fixé pour celui qui croit en Dieu : toute curiosité lui devient coupable, dès qu'elle veut citer l'Eternel au tribunal de l'imbécile raison d'un faible mortel. C'est ainsi que le sage se ménage un calme dont on ne connaît pas la première jouissance dans le monde, et dont notre aimable loi ne fait qu'accroître les faveurs.

Ce n'est pas tout, mes chers frères : si l'esprit trouve la plus sensible tranquillité dans la méditation de nos oracles, le cœur se procure la paix la plus consolante par l'accomplissement de nos préceptes. Je voudrais d'abord faire une question qui nous conduira tout naturellement à ce que je veux dire. Oserait-on appeler paix cette funeste léthargie, triste fruit d'une suite d'années de crimes? ce sommeil fatal dans lequel les passions ont endormi le cœur insatiable du libertin? cet odieux silence auquel ce cœur malheureux se sent réduit par une habitude de dissolutions et de péchés? cette disparition de remords qui ne tient qu'à l'opiniâtre aveuglement par lequel il a refusé de rompre avec la débauche et l'impudicité ? cet assoupissement où il a lui-même réduit son détestable cœur, en l'étourdissant chaque jour par des déréglements plus licencieux et plus impies ? cette espèce d'anéantissement qui ne lui laisse plus de goût que pour le libertinage, plus de désirs que pour la crapule la plus honteuse, plus d'activité que pour les vices les plus monstrueux et les plus déshonorants ? Ah! si on prétend que c'est là une paix, qu'elle est indigne, qu'elle est fausse, qu'elle est terrible, qu'elle est fatale! Non, dit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, non, la paix n'habite pas dans de pareils cœurs; ce n'est pas là où elle a établi son tabernacle, où elle fait sa demeure. Ces cœurs de ferveur, de piété, d'amour, sont les seuls qui connaissent la vraie paix, qui goûtent ses biens, qui soient comblés de ses douceurs, de ses consolations, de ses délices : *Non est pax in corde hominis carnalis, sed in fervido et spirituali.* C'est vous protester bien décidément, chrétiens, que l'exactitude et la docilité aux préceptes de la religion, votre attachement à les suivre, votre tendresse dans l'accomplissement, votre persévérance dans l'ordre qu'ils vous tracent, sont les plus sûrs moyens, les uniques moyens de rendre vos cœurs heureux et contents. C'est par votre fidélité à les observer, par votre attention à les connaître dans tous leurs détails, par votre ardeur à les graver dans vos âmes, que l'innocence deviendra votre partage; et c'est par elle que le cœur se concilie ce calme si pur, si noble, si certain, qu'il n'est plus d'événements qui puissent en arrêter le cours ou en troubler la jouissance : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.) C'est David qui le dit; c'est saint Augustin qui le répète après lui. Notre cœur n'est qu'agitation, qu'inquiétude, qu'amertume, dès qu'il n'est pas attaché sincèrement à Dieu. Il n'y a donc que sa soumission à la religion qui puisse lui donner la paix. La raison en est toute naturelle : c'est que la loi, les préceptes de la loi sont par essence des leçons toujours subsistantes, des instructions toujours constantes d'ordre, d'harmonie, d'équité, de justice, de droiture, de probité, de sagesse, de prudence, de connaissance de soi-même, d'amélioration, d'attachement à la vérité. Ils sont donc aussi par essence des principes de calme, de tranquillité, de vertu, de félicité. J'en appelle à l'expérience de tous les jours, de tous les instants : est-il rien de plus terrible que de porter sans cesse au fond de son cœur l'affreux fardeau d'une vie criminelle? d'avoir sans cesse des terreurs à combattre, un ver rongeur à étouffer ? N'est-ce pas une torture des plus barbares que de n'avoir rien à envisager qui n'épouvante, qui ne fasse trembler? rien dans la raison qui n'accuse, rien dans la loi qui ne condamne, rien dans la foi qui n'intimide, rien dans la religion qui n'effraye, rien dans le passé qui ne trouble, rien dans le présent qui ne tourmente, rien dans l'avenir qui n'annonce des anathèmes et des malheurs ?

Voilà toute l'histoire d'un cœur coupable; telle est la désolante image qui se retrace sans cesse sous les yeux de l'homme infidèle a ses commandements, et transgresseur des devoirs dont l'Evangile fait la règle de notre conduite. Est-il possible d'être heureux dans une pareille position ? Peut-on être tranquille courbé sous un poids de chaînes si pesantes? Vous sentez bien que non, mes chers frères; je n'ai pas besoin de vous en avertir. Ce n'est donc que dans l'innocence du cœur qu'on peut trouver la paix. Ce n'est que par un retour fidèle aux préceptes de la religion qu'on peut recouvrer cette précieuse candeur, si on a eu le malheur de la perdre. Ce n'est donc que dans le sein de la divine religion qu'on nous prêche, sous la garde de cette religion, dans la ferveur pour les lois et les obligations de cette religion sainte que nous pouvons tous goûter cette paix dont Jésus-Christ répand les bénédictions sur ses apôtres, sur ses disciples; qu'il ne fit couler dans leurs cœurs avec tant de plénitude, tant d'abondance que pour nous en transmettre à tous les glorieux bienfaits. Vous le comprenez, chrétiens; je ne vous appelle à vos cœurs que pour vous en donner le secret, et celui d'être aussi parfaitement heureux qu'on peut l'être sur la terre. Si vous ressentez au dedans de vous-mêmes cette consolation sensible que vous savez

bien que toutes les fortunes du monde ne peuvent faire naître, alors vous êtes les dignes enfants de la religion. Si toutes les jouissances de la terre ne peuvent bannir de vos âmes le trouble, l'agitation, les remords cuisants, les désolations continuelles, je décide que vous êtes réfractaires à la loi; que vous manquez essentiellement à la loi; que vous aurez beau chercher dans le monde ce calme après lequel vous soupirez: que vous ne le trouverez qu'en rendant vos cœurs à la loi.

Nouvelle et dernière preuve, mes chers frères, que ce n'est que dans le sein de la religion, par les secours de la religion qu'on peut trouver une véritable paix; que c'est elle et elle seule qui forme, qui resserre, qui conserve ce précieux lien de charité, sans lequel il ne peut subsister de paix. Pénétrez-vous bien, mes chers frères, de sa doctrine et de sa morale; qu'elle est prévenante, qu'elle est attentive, qu'elle est délicate dans toutes ses discussions! Quel soin de nous inspirer de l'amour, de l'affection, du sentiment les uns pour les autres! C'est sous un même point de vue que nous est présenté le précepte de la prédilection que nous devons à Dieu, et celui de l'attachement pour notre prochain; il doit nous être aussi cher que nous-mêmes. Nous devons le considérer dans toute circonstance comme un autre nous-mêmes: *Diliges proximum tuum, sicut teipsum.* (*Matth.*, XIX.) Tandis que le monde souffle le poison de la vengeance, allume les feux de la haine, arme d'un fer meurtrier contre ses semblables, fait bouillonner les flots de la colère, enhardit les projets de l'inhumanité, grossit les tempêtes de la fureur, acharne les uns contre les autres des adversaires portés à se pardonner; la religion s'empresse de rendre nos cœurs sensibles pour eux, de fléchir nos fougues contre eux, de calmer nos transports, de nous attendrir en leur faveur. Quels égards elle nous dicte respectivement! si elle nous permet de combattre les uns contre les autres, elle veut que ce soit de respects, d'honnêtetés, de politesses, de soins. Le monde marque des rangs, des honneurs, des places, des distinctions: la religion ne souffre au milieu de nous qu'une correspondance mutuelle de complaisance, d'attentions, de prévenances: *Honore invicem prævenientes.* (*Rom.*, XII.) Le monde encense les grands, les puissants de la terre; le monde les nourrit d'un orgueil qui les érige presque en dieux, qui les rend durs, intraitables, impérieux avec leurs inférieurs, fiers, jaloux, pointilleux avec leurs égaux. Le monde est donc un théâtre de contradictions, de murmures, de vanité, d'aigreur les uns avec les autres. La religion nous enseigne que nous avons tous les mêmes titres, les mêmes droits, les mêmes possessions, les mêmes biens dans l'ordre de nature. Je veux dire la même origine, la même terre qui nous porte, le même soleil qui nous éclaire, le même jour qui nous luit, le même air à respirer; dans la chaîne de la grâce, le même Dieu qui nous a formés, le même sang qui nous a rachetés, le même baptême qui nous régénère, la même foi qui nous conduit. La religion n'a donc pour but que d'établir au milieu de nous un concert heureux qui nous rassemble tous, qui nous rapproche tous, qui nous associe tous, qui nous intéresse tous les uns pour les autres. La religion n'a donc pas seulement formé l'auguste nœud de la tendre charité, elle veille encore à l'affermir, à le resserrer s'il paraît dans quelques moments prêt à se rompre. C'est donc sous son joug, dans ses observances qu'il faut rechercher une paix sur laquelle on ne peut statuer sans les ressources qu'elle nous offre. C'est donc par elle que l'opulent qui soupire après la paix, qui réclame la paix, peut perpétuer dans son âme, dans son esprit, dans son cœur, dans sa volonté, dans ses désirs, dans tous les instants de sa vie cette paix dont saint Paul, ce digne apôtre de la charité, ne peut faire comprendre les charmes et la félicité par aucune expression: *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra.* (*Philip.*, IV.) Que l'homme dans toute occasion prenne la religion pour arbitre, le plus harmonieux rapport se rétablit dans l'humanité. L'union, l'amitié, l'estime, le respect règnent parmi les mortels, les rendent les uns pour autres autant de frères chéris qui ne cherchent qu'à se plaire, qui ne veulent que s'obliger, qui ne songent qu'à se pardonner leurs faiblesses, à excuser leurs défauts, à affaiblir leurs fautes, à vivre comme une seule famille, une seule société. Ainsi naîtra, parmi nous la tranquillité la plus délicieuse; ainsi seront bannies pour toujours les contentions, les discordes du milieu de nous: *Non sit contentio inter vos.* (*I Cor.*, III.) Ne nous le déguisons donc pas, mes chers frères, nous voudrions en vain l'essayer; ne nous cachons pas que ce n'est, comme dit saint Augustin, que dans l'union de la charité, dans l'innocence du cœur, dans la tranquillité de l'esprit que se trouve une paix digne du chrétien; cette paix que Jésus-Christ distingue si formellement de celle que le monde peut donner, et que ce divin Maître n'apprécie pas comme une consolation pour nous. Ce n'est donc pas sous les auspices du monde, en vous livrant à tous les plaisirs, à tous les enchantements, à toutes les voluptés, à toutes les folies, à tous les emportements du monde que vous serez en paix. Ce n'est qu'à l'abri de votre religion, de votre loi que vous la savourerez. Vous en rassemblerez tout le bonheur par la méditation de ses oracles, par l'accomplissement de ses préceptes, par les principes de sa charité. C'est le vœu que je fais pour vous à la fin de cette carrière. C'est du cœur le plus vrai, le plus tendre, le plus sincère, que je souhaite cette paix toute divine. Puissiez-vous la reconnaître en dedans de vous chacun en particulier! Puisse-t-elle ne jamais s'altérer! Ce sera le plus sûr témoignage du profit que vous

avez tiré des pénitences de la quarantaine, des paroles saintes qu'on vous a dispensées dans ce saint temps ; le gage le plus authentique d'une pâque de gloire et de salut.

PRIÈRE.

Donnez-la vous-même, Seigneur, cette paix que vos charitables ministres invoquent et voudraient voir régner parmi vos enfants; établissez pour jamais son empire au milieu de nous : *Da pacem diebus nostris.* Ecartez les nuages qui pourraient l'obscurcir, les tonnerres qui pourraient l'effrayer, les foudres qui pourraient en briser les liens. Imprimez dans l'âme de chaque chrétien cette candeur qui la forme, cette simplicité qui l'entretient, cette charité qui en est la force, le bras droit, le soutien. *Da pacem in diebus nostris.* Ne permettez pas, tendre Rédempteur, que des hommes, tous baignés de votre sang, tous unis par vos mystères, tous sanctifiés dans ces beaux jours par votre triomphe sur la mort, s'occupent à se déchirer mutuellement, à se porter à l'envi des coups barbares, à se lancer des traits plus sanglants que ceux qui font perdre la vie. Qu'on n'entende plus le souffle de l'inimitié gronder, qu'on ne voie plus le flambeau de la dissension brûler; que ce soit celui de la paix qui fixe et console tous nos regards : *Da pacem in*, etc. Enfin, que tous réunis au centre de votre religion, soumis à vos lois, pénétrés d'amour les uns pour les autres, nous quittions en paix ce triste exil pour aller jouir de la paix du séjour éternel. *Amen.*

NOTICE SUR GEOFFROY.

Jean-Baptiste Geoffroy naquit à Charolles en Bourgogne, le 24 août 1706. Presque dès son enfance il fut élevé à Paris, au collége de Louis le Grand. Les Jésuites, qui reconnurent en lui un véritable talent, n'oublièrent rien pour l'attacher à leur société ; il entra dans leur noviciat le 14 août 1722, après avoir fait sa rhétorique sous le P. Porée et sous le P. La Sante, qui le regardaient dès lors comme devant s'illustrer un jour dans la littérature.

La carrière des sciences paraissait avoir moins d'attraits pour lui; mais à peine eut-il surmonté les premiers obstacles, qu'on le vit faire les progrès les plus rapides. Pendant six ans il se livra à l'étude de la philosophie et de la théologie avec tant de constance et de succès, que ses supérieurs hésitèrent s'ils ne le consacreraient pas entièrement à ce genre de travail. Les circonstances en décidèrent autrement. Après avoir enseigné les humanités et la rhétorique, successivement à Rouen, à Caen et à La Flèche, il fut rappelé à Paris, pour succéder au P. La Sante, son maître, dans la chaire de rhétorique, qu'il occupa vingt-deux ans, avec l'estime et l'applaudissement universels.

Les nombreux élèves que forma le P. Geoffroy se rappellent encore avec reconnaissance les soins multipliés qu'il prenait pour leur inspirer le goût des lettres, pour leur aplanir les difficultés, pour féconder leur imagination et en prévenir les écarts. Sa douceur, sa bienfaisance, son amour pour la vertu ne sont pas moins gravés dans leur esprit que le souvenir de ses talents. Qu'ils sont recommandables, ces hommes laborieux qui se dévouent ainsi aux pénibles travaux de l'éducation ! Mais que leur zèle est bien récompensé par l'affection et l'estime que conserve pour eux la génération qu'ils ont formée !

On aura peine à concevoir que le P. Geoffroy, sans cesse appliqué à ce qui pouvait perfectionner l'éducation publique, et la rendre plus généralement utile, ait trouvé du temps pour composer tous ses ouvrages. Le nombre en est prodigieux, mais la plupart ont été dissipés par une suite de l'indifférence qu'il avait lui-même pour ses propres productions. Ceux qui l'ont connu savent qu'il ne se passait point d'année sans qu'il sortît de sa plume une multitude d'écrits, soit en prose, soit en vers.

« Après la destruction de sa société, le P. Geoffroy fut estimé des ennemis même de cette Compagnie. » (C'est le témoignage que lui rend un écrivain, qui ne peut pas être soupçonné de partialité.) « Les meilleures maisons de la capitale lui furent ouvertes, comme à un homme d'un esprit orné, d'un caractère doux, d'un commerce sûr. Il eut autant d'amis qu'il avait eu de disciples. »

Le désir d'une vie moins agitée le détermina bientôt à se retirer dans sa famille. Il se rendit à Sémur, petite ville du Briennois, en Bourgogne, auprès d'un frère unique, qui jouissait dans ce pays d'une fortune honnête, et qui s'était acquis, dans sa profession d'avocat, une très-grande considération par ses lumières et sa probité. Dans cette espèce de retraite, le P. Geoffroy montra toujours le même zèle et les mêmes vertus. N'ayant plus, comme auparavant, des fonctions journalières à remplir, il se fit un devoir de tout ce qui pouvait contribuer à l'honneur de la religion ou à l'utilité du prochain. Sermons, exhortations au peuple, catéchismes, instructions, il se prêtait à tout avec une ardeur infatigable.

Ce qu'on ne croira pas, et ce qui est néanmoins certain, c'est que la véritable vocation du P. Geoffroy était d'être missionnaire. Rien de plus fort, de plus chrétien, de plus éloquent que les instructions qu'il faisait, après une courte méditation, dans les retraites. C'est au milieu de ces pieux exercircos qu'il termina sa carrière, dans la soixante-dix-septième année de son âge, le 20 septembre 1782. Il avait été associé à l'Académie de Caen dès l'année 1732, et à celle de Lyon en 1774.

On a de lui, outre ses *Sermons* publiés par l'abbé Verchère (Lyon, Bruyset, 1788, 4 vol. in-12) : 1° *De amore patriæ*; 1744. — 2° *Harangue sur l'amour de la patrie*, traduit en français par Puligneux. — 3° *Exercices en forme de plaidoyers, par les rhétoriciens du collége Louis le Grand*; Paris, Thiboust, 1759, in 12. — 4° *Gallis ob regem ex morbo restitutum extemporalis gratulatio*; Paris, Thiboust, 1744, in-4°. — 5° *Oraison funèbre du Dauphin* (père de Louis XVI); Paris, 1766, in-4°. — 6° *Quo loco inter cives vir litteratus habendus sit*; Paris, 1756, in-4°. — 7° *Ludovico Belgico*; 1748. — 8° *De pace*; 1749. — 9° *In augustissimas Delphini nuptias*; 1751. — 10° *In restitutam Delphino valetudinem*; 1752.— 11° *Vers français sur la convalescence du Dauphin*; 1752.

Quoique nous ne reproduisions pas la totalité des *Sermons* du P. Geoffroy, nos lecteurs liront avec intérêt le jugement qu'en porte l'abbé Verchère son éditeur, jugement que se sont assimilé la plupart des biographes, et que nous préferons donner textuellement :

« Les Sermons que nous publions sont l'ouvrage d'un homme laborieux et modeste, qui a joui longtemps, dans la capitale, d'une réputation justement méritée. Son nom ne fut pas compté, de son vivant, parmi ceux des prédicateurs illustres ; c'est à un autre genre de travaux qu'il dut principalement sa célébrité. Quelque talent qu'il eût pour le ministère évangélique, il ne put s'y livrer que dans les intervalles de loisir que lui laissaient ses autres occupations. Toujours goûté, toujours applaudi, lorsqu'il parut dans la chaire de vérité, il y parut trop rarement pour obtenir cette renommée éclatante qui dépend surtout de la continuité des travaux apostoliques.

« Mais, au lieu que la plupart des orateurs tombent au-dessous de leur réputation quand leurs discours sont imprimés, nous osons croire que celui-ci gagnera dans l'estime quand il sera connu. Sans vouloir prévenir le jugement du public, nous pouvons dire que peu de prédicateurs ont su concilier, dans le même degré, le brillant de l'esprit et la justesse des pensées, l'agrément de l'expression et la rapidité du style, la noble simplicité de l'Evangile et les ressources de l'imagination.

« Tous les discours de ce Recueil ne portent pas absolument le même caractère : c'est qu'ils ont été composés dans des circonstances très-différentes. L'auteur, dans sa jeunesse, recherchait davantage les ornements et l'éclat; dans un âge plus avancé, il mettait autant de soin à retrancher les traits ingénieux qui lui échappaient encore, qu'il en avait mis autrefois à les multiplier. Les manuscrits qui ont servi à cette édition attestent cette différence dans sa manière de composer. Nous avons remarqué dans plusieurs une attention sévère à effacer tout ce qui aurait pu paraître trop saillant; soit que, ces discours devant être prononcés dans un auditoire moins cultivé, l'orateur voulût se proportionner à ceux qui l'écoutaient ; soit qu'il eût compris que les vérités de la religion sont assez sublimes par elles-mêmes pour n'avoir pas besoin des secours de l'art. C'est pourquoi plusieurs de ces sermons sont écrits d'un style simple, affectueux, et presque sans nul apprêt ; tandis que plusieurs autres sont remarquables par les mouvements oratoires, les tours hardis, la profusion des images, les contrastes de mots et de pensées, et toutes les richesses de l'esprit et de l'imagination.

« Au reste, l'on trouvera dans tous une morale pure, de la dignité, des maximes propres à édifier, à instruire les fidèles. Si, dans quelques-uns, les antithèses paraissent trop prodiguées, nous observerons qu'elles ne roulent pas absolument sur les termes, et que souvent elles font éclore des idées qui frappent par leur grandeur ; que le goût des oppositions symétriques, source ordinaire de ce *froid* qui tue l'éloquence, ne nuit point ici à la rapidité, à la chaleur qui entraînent et maîtrisent les esprits. »

SERMONS,

DISCOURS, INSTRUCTIONS ECCLÉSIASTIQUES ET PANÉGYRIQUES

CHOISIS

DU P. J.-B. GEOFFROY.

SERMONS.

SERMON Ier.

SUR LES TENTATIONS.

Ductus est Jesus a Spiritu in desertum. (*Matth.*, IV.)
Jésus fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit.

De quel présage est pour nous, chrétiens, cette fuite précipitée, qui éloigne de la société des hommes un Dieu descendu du ciel pour vivre avec eux, et mourir pour eux ? Saisi d'une juste indignation, à la vue de ce déluge d'iniquités qui désole son héritage, se repent-il déjà d'avoir entrepris de sauver l'homme, comme il parut autrefois se repentir de l'avoir formé ? ou, pressé de conclure une alliance qui doit réconcilier le ciel et la terre, va-t-il déjà, dans la solitude, reconnaître ces lieux écartés qui seront bientôt le théâtre de sa passion, et préluder, dans les douleurs d'une agonie mortelle, à cette scène sanglante qui ne doit se terminer que par le fer des bourreaux et dans les horreurs du Calvaire ? Non, mes frères, ce n'est point encore une victime qui marche à l'autel, c'est un chef qui nous appelle au triomphe ; il veut nous former à vaincre : il va combattre : *Ductus est ut tentaretur a diabolo*. Quarante jours d'un jeûne rigoureux, d'une prière assidue, d'une retraite affreuse, le disposent au combat : au quarantième jour son ennemi paraît armé de tous ses traits, couvert de tous ses artifices, environné de tous ses piéges : quel spectacle ! Père céleste, est-ce donc là ce Verbe adorable que vous venez de reconnaître pour le digne et l'unique objet de vos complaisances éternelles ? Le moment où vous le déclarez votre Fils lui donne le démon pour rival ; et le ciel n'a pas plutôt attesté les droits de sa nature, que l'enfer conspire contre ceux de sa sainteté.

Et vous, sainte Eglise de ce Dieu vainqueur, pourquoi nous le montrer aux prises avec votre ennemi ? Ces faiblesses apparentes que vous présentez dans votre Epoux à vos enfants, comme un espoir à la timidité des faibles, ne seront-elles point un scandale pour la foi même des forts ? Non, chrétiens ; et c'est sur cet événement de la vie du Sauveur, que saint Paul, animant les fidèles, leur, disait : *Nous avons un pontife d'autant plus compatissant à nos faiblesses, qu'il a voulu lui-même être éprouvé par nos tentations.* (*Hebr.*, II.) Ce chef adorable, que le privilége de sa divinité rendait inaccessible aux traits de nos ennemis, a voulu, pour notre instruction, ne les combattre que comme nous, et avec les armes seules de l'humanité.

Mais que faisons-nous, à son exemple ? Telle est la contradiction du cœur de l'homme : environné de tentations dont il doit fuir les unes et combattre les autres, il veut combattre celles qu'il doit fuir, et il craint de vaincre celles qu'il ose combattre. Opposons à ces deux erreurs deux maximes contraires, qui font tout l'art de la milice chrétienne, et vont faire tout le plan de ce discours. Savoir fuir, quand on n'est pas obligé de combattre : première partie. Savoir combattre, quand on est obligé de vaincre : seconde partie. Esprit-Saint qui conduisîtes Jésus-Christ dans le désert, pour le livrer à l'esprit de ténèbres, dissipez les nôtres par l'éclat de vos lumières ! C'est la grâce que nous vous demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La manière dont Jésus-Christ entre dans le désert, où il doit être tenté, ne paraît pas moins un mystère que ses tentations mêmes. C'est, dit saint Matthieu, l'impression victorieuse du Saint-Esprit qui le détermine et le conduit : *Ductus est a Spiritu.* Il faut, dit saint Marc, qu'elle surmonte ses résistances : *Spiritus expulit eum* (*Marc.*, I) ; qu'elle l'entraîne et force son aversion, dit saint Luc : *Agebatur a Spiritu.* (*Luc.*, IV.) Quoi donc ! n'est-il pas Dieu ? Et dès lors ne possédait-

il pas dans lui-même toute la force dont il avait besoin pour remporter la victoire ? Oui, sans doute, dit saint Chrysostome, il était Dieu, mais il était homme ; et parce qu'en s'unissant à notre nature il a pris des engagements qui assurent son exemple à notre instruction, comme son sang à notre salut, il voulait nous apprendre qu'il faut être conduit par l'Esprit des lumières et de la vérité, où l'on doit être tenté par celui des ténèbres et du mensonge. Cette précaution que sa divinité lui rendait inutile est une leçon que notre faiblesse nous rend nécessaire. C'est donc de lui, mais c'est à nous que l'Evangile parle ; heureux si la force d'un tel exemple imprimait à nos cœurs cette crainte héroïque dont le propre est de rendre la victoire facile à ceux qu'elle a persuadés de la difficulté du combat ! Mais hélas ! quel contraste entre ce divin modèle et nous ! Il fuit un ennemi qu'il est sûr de vaincre ; et nous, sûrs d'être vaincus par les ennemis que nous ne fuyons pas, nous nous engageons en téméraires où nous devons succomber en lâches ; et justifiant sans cesse cet oracle de l'Ecriture, que l'*homme périra dans le danger qu'il aime* (*Eccli.*, III), nous ne cessons pas d'aimer le danger où nous devons périr.

Car, je vous le demande, mes frères, outre cette foule de tentations involontaires et inévitables, dont l'homme trouve la source dans la dégradation de sa nature, la force dans la violence de ses penchants, le nombre dans la multiplicité de ses désirs, les combats dans la contrariété de ses humeurs, la continuité dans le mélange de ses qualités et de ses défauts ; combien d'autres tentations étrangères et libres, que sa curiosité lui rend propres, son indiscrétion volontaire, sa témérité victorieuse, sa présomption invincible, dont il est aussi souvent la victime que l'auteur, et dont il ne refuse presque jamais d'être l'auteur, quoiqu'il en soit presque toujours la victime ! De ce nombre sont les tentations d'un monde corrompu et corrupteur, où, malgré tant d'exemples qui attestent la vanité de ses charmes, l'infidélité de ses promesses, la tyrannie de son empire, l'on s'engage en aveugle et sans vocation, l'on marche en téméraire et sans précaution, l'on se perd en insensé et sans retour ; de ce monde où l'on ne peut vivre sans danger, et au milieu duquel, malgré le danger, l'on veut continuer de vivre. Faut-il s'étonner qu'on y succombe ? Non, sans doute, l'étonnement serait qu'on y succombât pas. Cependant, par une contradiction aussi injurieuse à la foi du chrétien qu'elle est ordinaire dans ses mœurs, lui parle-t-on d'éviter la tentation, il vante sa force, et s'en fait un droit pour s'exposer ; lui reproche-t-on d'avoir succombé à la tentation, il se plaint de sa faiblesse, et s'en fait un titre pour s'excuser. Force chimérique ! faiblesse inexcusable ! Montrons l'insuffisance de l'une, l'inutilité des prétextes dont l'autre s'autorise ; et développant à l'homme passionné ce mystère de son cœur, assurons le cœur de l'homme contre l'empire de la passion.

Pourquoi craindrais-je le monde ? Ma fortune m'y conduit, ses attraits m'y appellent, mon état m'y engage ; quelque fortes que puissent être ses tentations, la foi m'apprend qu'elles ne sont jamais insurmontables ; que celui qui a le courage de les combattre a la force de les vaincre, et qu'on est sûr de cette espèce d'ennemis quand on peut s'assurer de soi-même.

Et qui nous tient ce langage, mes frères ? Est-ce un de ces héros d'Israël ou de Juda, dont la valeur, allumée au feu du sanctuaire, va enlever l'arche captive parmi les Philistins, et qui, obligé par état de soutenir l'honneur des autels, ne marche que sous la garantie, par les ordres et pour la gloire de son Dieu ? Est-ce une de ces héroïnes, dont la vertu mâle, la modeste assurance et l'intrépide courage ont mérité que le Seigneur les revêtît de sa force, et confiât à des femmes des intérêts refusés à la valeur des hommes ? Est-ce au moins un de ces sages zélateurs de la loi, dont le cœur essayé dans l'art des victoires par celui des combats, se soit fortifié par un long exercice des vertus que la religion commande, contre la tyrannie des vices que le monde enseigne ? Hélas ! nous craindrions encore ; et quelque assurance que nous inspirât l'idée de leur fermeté, effrayés à la vue de leurs dangers, nous croirions devoir trembler pour des hommes, où à peine oserions-nous espérer pour des anges.

Mais voici l'excès de la témérité, et le comble de la présomption : ce sont des âmes vaines et hardies, qui, n'ayant jamais étudié ni leur faiblesse ni leur force, se flattent de ne jamais éprouver l'une, ou de triompher toujours par l'autre ; ce sont des cœurs volages, et que tout attire ; emportés, et que rien n'arrête ; faciles, et que tout amuse ; légers, et que rien n'occupe ; curieux de ce qu'ils ignorent, complices de ce qu'ils voient, esclaves de ce qu'ils possèdent, idolâtres de ce qu'ils aiment, victimes de ce qu'ils adorent. Ce sont deux hommes, par exemple, dont l'un, engagé depuis longtemps dans des intrigues, un commerce, des plaisirs qui ont épuisé ses sentiments et ses goûts, a perdu dans l'habitude de ce qui est mal le souvenir de ce que est bien ; l'autre, prêt à échapper aux liens de la vertu dont il sent déjà la gêne et le poids, ne se soutient encore dans la pratique du bien que par l'ignorance du mal. Faibles roseaux, dont l'un, prompt à se plier au gré de tous les vents, n'a pour échapper à sa ruine que la légèreté d'une tige inconstante, qui cède à la tempête ; l'autre, plié depuis longtemps, ne se soutient sur le sein de la terre que par les ruines d'un tronc renversé, qui ne prête plus à l'orage. Le premier, enivré par le poison fatal qui a endormi sa raison en corrompant sa foi, ne s'est jamais reconnu depuis le moment funeste où il s'est oublié : le second, prêt à s'oublier dès le moment

critique où il pourra se connaître, tient déjà dans sa main la coupe meurtrière, dont les bords enchantés déguisent le venin et couvrent la perfidie. Celui-là est un ancien esclave, à qui un long usage de la servitude dissimule la honte et le poids de ses fers ; le monde qui l'a désarmé ne le craint plus et le laisse lui-même sans crainte, comme une victime dont il est sûr, se parer de l'éclat de ses chaînes, et répandre sur la honte de ses défaites les couleurs du triomphe. Celui-ci est une jeune conquête qui tient encore à la vertu, mais par des nœuds prêts à se rompre ; le monde, qui le laisse s'endormir sur la foi de son innocence, forme autour de lui un labyrinthe de plaisirs, et n'attend que son réveil pour le conduire, par les attraits de la liberté, dans les fers de la servitude. L'un, couvert de plaies incurables, dont les cicatrices encore sanglantes n'annoncent que trop la profondeur, semble avoir épuisé toute la colère du vainqueur auquel il s'est rendu, et n'est invulnérable à de nouveaux coups que par le nombre des blessures qui ne laissent aucune place à de nouveaux traits. L'autre, environné de piéges inévitables dont mille appas flatteurs cachent le danger à ses yeux, semble n'attendre que la vue du vainqueur pour lui rendre aussitôt les armes ; et, incapable de se fixer à rien, n'a pour échapper au danger que l'inconstance qui le porte à tout.

L'Ecriture nous apprend que les premiers des Israélites qui furent envoyés pour examiner la terre de Chanaan n'osèrent l'observer que de loin ; les frayeurs dont leur esprit était agité, répandues dans un peuple naturellement timide et crédule, passèrent bientôt dans tous les cœurs, et auraient fait manquer une entreprise dirigée par le Seigneur lui-même, si les forts d'Israël n'avaient eu assez de courage et d'autorité pour dissiper ces vaines alarmes.

Ce n'est point d'une terre de promesses et de bénédictions qu'il s'agit aujourd'hui pour le chrétien, mais d'une terre de malédictions et d'anathèmes. Le Seigneur n'en a pas fait l'héritage de son peuple, il l'a retranchée de l'héritage qu'il lui destine. Tous les malheurs doivent finir pour Israël, au moment où il entrerait en possession de ces contrées heureuses ; et le moment qui verra le chrétien s'engager dans le monde doit commencer tous ses malheurs. Mais par un contraste aussi funeste qu'il est bizarre, ce sont aujourd'hui les forts qui tremblent, et ce sont les faibles qui se rassurent. Ne vous engagez pas, disent les premiers ; les campagnes riantes dont l'apparente fertilité flatte vos regards et réveille votre ambition, ne sont rien de ce qu'elles paraissent, et sont tout ce qu'elles ne paraissent pas. L'air qu'on y respire est une vapeur enchanteresse qui enivre ; la paix qu'on y trouve est un calme perfide qui endort ; le terrain qu'on y cultive est un sable brûlant qui dévore ; des flots d'amertume et de poison coulent au milieu des villes qu'on y habite, et des assemblées que l'on y fréquente ; la contagion exhalée par les uns, respirée par les autres, porte le poison du sein des mourants dans celui des vivants ; ceux qui y donnent la loi sont des géants redoutables, et l'homme le plus robuste parmi nous n'est qu'un enfant devant eux.

Venez, disent les autres ; ces contrées n'ont rien d'inconnu pour nous, nos pas en ont mesuré l'étendue ; leurs trésors se sont dévoilés à nos yeux, vous voyez des gages de leur richesse dans nos mains. La fertilité des campagnes répond à la douceur du climat ; le lait, le miel y coulent à grands flots, parmi les fleurs qu'ils font éclore ; toutes les saisons y sont confondues dans un seul printemps, qui a lui-même les agréments de toutes les saisons ; la terre, plus prodigue de ses dons que l'homme n'est ambitieux dans ses désirs, prévient ses demandes, passe ses vœux, et n'attend point le tribut de ses sueurs pour couronner son espérance. Ici les villes sont brillantes, les assemblées nombreuses, les peuples heureux, le commerce sans risque, les travaux sans fatigue, le repos sans dégoût ; l'humanité y conserve tous ses droits, la gloire tout son éclat, la beauté tous ses charmes, l'amitié tout son lustre, le plaisir toutes ses douceurs ; ceux qui y donnent la loi la prennent des penchants de ceux qui la reçoivent ; et les ennemis qu'on y trouve ne sont que des enfants qui se laissent désarmer : *Terra hæc valde bona est.* (*Num.*, XIV.)

Quel langage, chrétiens auditeurs ! C'est celui de la passion ; mais la foi qui écoute confond la passion qui parle ; et me montrant, dans ceux qui m'appellent, des hommes séduits qui s'égarent, elle me garantit du danger de leur route, par la vue de leur terme. Car, enfin, puis-je dire aussitôt, qui sont-ils pour me défendre, et qui suis-je moi-même pour me soutenir contre les assauts du monde et du démon ?

Contre le monde ; c'est-à-dire, contre un ennemi souple et dissimulé, prévenant et officieux, perfide et séduisant ; dont la haine se cache sous les traits de l'amitié, dont les combats s'annoncent par des jeux, les hostilités par des caresses, les rigueurs par des bienfaits ; qui, ne craignant que d'effrayer, combat par la surprise, avance avec réserve, tombe aux pieds de ceux qu'il attaque, rampe devant ceux qu'il veut soumettre, couronne ceux qu'il doit enchaîner, cède pour attirer, se plie pour renverser, se désarme pour vaincre, et ne voulant triompher que par la séduction, laisse entrevoir plus d'avantages dans la défaite qu'il n'en retire lui-même de la victoire.

Contre le démon ; c'est-à-dire, contre un enchanteur habile à répandre un faux jour sur tout ce qui nous environne ; qui sait travestir les vérités en mensonges, et les mensonges en oracles ; parer les vices du masque des vertus, défigurer les vertus par la couleur des vices ; mettre en œuvre la probité elle-même, pour la surprendre ; tromper enfin ceux qui l'écoutent, par la

crainte même de l'erreur qui les trompe.

Contre le monde; c'est-à-dire, contre ce fort armé qui affaiblit tous ceux qui résistent, en les attaquant par tout ce qui flatte; dont les traits mesurés, pour ainsi dire, à nos sentiments, choisis parmi nos penchants les plus chers, aiguisés par nos goûts, secondés par nos désirs, frappent toujours la nature dans son endroit sensible, portent au cœur une atteinte qui lui plaît, et trouvent dans le cœur des germes funestes qui la rendent incurable.

Contre le démon; c'est-à-dire, contre ce tentateur vigilant et opiniâtre, qui tourne sans cesse autour de nous (*I Petr.*, V), dit saint Pierre, tantôt dans le silence parmi les fleurs, avec la finesse du serpent qui tend des embûches; tantôt dans le tumulte parmi les alarmes, avec la fureur du lion qui dévore; qui croyant son enfer suspendu toutes les fois qu'il nous porte à le mériter, agit sans intervalle, presse sans ménagement, fait souvent des heures du repos celles du combat, va quelquefois jusque dans la solitude troubler le silence des hommes morts au siècle, ressusciter l'amour des plaisirs dans les tombeaux de la pénitence, et rappeler par l'illusion des fantômes ceux qu'il n'a pu retenir par l'appât des réalités.

Contre le monde et le démon; c'est-à-dire, contre deux séducteurs artificieux, dont l'adresse à étudier nos penchants, pour se ménager au dedans de nous-mêmes des intelligences contre nous, surprend les sentiments les plus secrets dans les cœurs les plus impénétrables, et y fait souvent entrer les vices à la faveur de nos vertus elles-mêmes. Et voilà les ennemis que nous nous flattons de vaincre! Oserons-nous seulement vouloir les combattre? Non, non, chrétiens, cette espérance que le monde nous laisse encore de la victoire est le présage de son triomphe; notre défaite s'avance par tout ce qui semble l'éloigner; et, je ne crains point de le dire, la première comme la plus dangereuse des tentations dont l'homme doit se défier, est celle qui lui inspire la confiance de les vaincre. Car enfin souffrez que, rappelant à eux-mêmes ces prétendus héros, je leur demande ici quelles armes ils vont opposer à tant d'ennemis armés contre eux?

Est-ce leur raison? Mais quel secours pour l'innocence ou la foi, qu'une raison prête à échapper avec l'une, ou à succomber avec l'autre? qu'une raison qui, longtemps assoupie par l'ivresse de la passion, ne se réveille qu'au moment où la vertu expire, et alors s'éteint tout à fait avec elle, ou s'armant contre l'homme coupable, le consterne par des regrets sans pénitence, par une confusion sans retour, et n'excite dans lui qu'un repentir d'amertume, de fureur et de désespoir, qui dans l'enfer consomme la réprobation, après l'avoir commencée sur la terre.

Est-ce sur la foi que vous comptez? Mais son flambeau, prêt à s'éteindre au milieu des orages où vous l'égarez, obscurci déjà par les ténèbres qui vous environnent, ne répand plus qu'une lueur équivoque et incertaine, plus propre à augmenter l'horreur de vos écarts qu'à vous ménager la sûreté du retour.

Votre cœur interrogé ne vous répond, dites-vous, que par un cri de combat. Mais ce cœur est-il bien à vous? Etes-vous sûrs qu'échappé à votre vigilance, il n'a point à votre insu vendu sa foi à vos ennemis, et engagé sa liberté à vos tyrans? D'ailleurs, sûrs de sa fidélité, le seriez-vous de sa constance? J'en étudie les sentiments, et je n'y vois que faiblesse et ambition; j'en observe les mouvements, et je n'y trouve qu'incertitude et violence; j'en examine les penchants, et je n'y aperçois que des goûts indécis, une volonté chancelante; contrariété dans les désirs, inconstance dans les projets, aversion pour ce qui gêne, fureur pour ce qui flatte; en un mot, toutes les dispositions qui annoncent une perte prochaine, réunies dans la sécurité d'un calme perfide qui prépare les tempêtes.

Et qui le retiendra dans la vie de la grâce, ce cœur qui, presque vaincu déjà par les traits du péché, ne fait plus que disputer le dernier triomphe à la passion qui le subjugue? L'honneur, je le sais, est quelquefois une barrière qui arrête la passion; mais hélas! que cette barrière est faible quand la passion est opiniâtre! Et ces lois de l'honneur que sont-elles autre chose que les maximes d'un monde corrompu, qui, permettant à l'homme tout ce qui rend la vie facile, tout ce qui peut varier ses plaisirs, ne lui interdit que l'imprudence qui fait les éclats, la brutalité qui accompagne les excès, l'audace qui affronte la censure, la licence qui brave la honte; ne compte pour crime que ce qui le rend public, et, détaché des devoirs qui font le chrétien, n'apprend à fuir que les attentats qui déshonorent l'homme.

Sera-ce enfin la conscience qui retiendra sur le penchant de l'abîme une âme prête à y tomber? Mais qu'est-ce que la conscience du mondain? Fausse conscience qui s'aveugle sur les principes de la foi, sur les règles de la morale; qui ne cherche qu'à se dissimuler à elle-même l'injustice de sa confiance, le danger de son état; et qui souvent, après avoir sans scrupule étouffé les remords qui précèdent la tentation, traite de scrupule et craint comme tentation les remords qui lui succèdent... Mais je veux, homme du monde, que votre conscience soit capable de droiture et de fermeté. Cette fermeté s'étend-elle à tout? Il ne faut à nos ennemis qu'un endroit faible pour nous surprendre, et une surprise pour assurer leur triomphe. Qu'importe au monde ou au démon que vous soyez, par exemple, inaccessible aux appâts des richesses, s'il vous trouve susceptible aux attraits des honneurs; qu'il ne puisse vous brûler des feux de la jalousie, s'il peut vous enflammer de ceux de la volupté; qu'incapable d'une noirceur, vous refusiez d'employer les traits de la calomnie, si, profitant de votre délicatesse

sur le point d'honneur, il peut vous armer de ceux de la vengeance? Sa victoire est certaine, s'il peut introduire un seul vice dans votre cœur. Que dis-je? une seule passion trop ménagée vous livre bientôt à toutes les autres. Samson est entre les mains de Dalila ; je me trompe, il est exposé aux traits de tous les Philistins.

Non, ne nous vantez plus une force dont chaque effort atteste la faiblesse. En vain, de concert avec vos ennemis, vous cherchez à vous tromper vous-mêmes; il est des moments où la religion, prête à rentrer dans ses droits, dissipe enfin le charme et fait cesser la séduction. Sacrés tribunaux, muets dépositaires de ce trésor de honte et d'iniquités, vous savez ce qu'il en coûte à vos ministres pour guérir les plaies profondes de ces cœurs qui se croyaient invulnérables, et dont le sentiment, suspendu par la violence du mal, ne commence à renaître que sous l'appareil de la guérison! Alors, quand en vertu de notre ministère nous leur représentons la honte de leurs chutes et l'énormité de leurs crimes, ah! ils ne peuvent plus se glorifier de leur prétendue force : ils ne cherchent qu'à intéresser votre compassion par l'aveu de leur faiblesse; et après s'être fait de l'une un droit pour s'exposer, ils prétendent trouver dans l'autre un titre qui les excuse.

Vous étiez faible!... et à vous entendre, il n'y a qu'un moment, le monde n'avait ni assez de richesses pour allumer dans vous la cupidité, ni assez d'honneurs pour exciter votre ambition, ni des plaisirs assez vifs pour piquer votre indifférence, ni des amusements assez variés pour occuper votre loisir; vous étiez à l'épreuve de ses appâts, en garde contre ses traits, sûr de vous, et armé contre lui.

Vous étiez faible!... et pourquoi donc, avec une imagination si aisée à surprendre, ménagiez-vous encore à vos ennemis toutes les facilités de la surprise? Pourquoi, avec un cœur si ouvert à la séduction, cherchiez-vous encore tous les objets qui séduisent? Pourquoi, avec une volonté si prête à se livrer, alliez-vous au-devant des tyrans qui doivent l'enchaîner?

Vous étiez faible!.. je ne m'en étonne pas; mais ce qui est étonnant, c'est qu'avec une vertu si chancelante, vous vous soyez engagés dans des sentiers glissants, où vous saviez que la vertu des forts, en multipliant ses soutiens, a tant de peine à diminuer ses chutes; c'est qu'avec un penchant malheureux pour la volupté, vous n'ayez pas fui ces parties dangereuses où vous n'ignoriez pas que le spectacle seul du vice est une contagion meurtrière pour la vertu; c'est qu'avec une mollesse de caractère, entretenue par une éducation plus molle encore, vous n'ayez pas évité ces liaisons dont la passion formait les nœuds sous le nom de l'amitié; dont le vice préparait le désordre sous l'appât du plaisir; dont la faiblesse perpétuait le danger. sous le voile de la complaisance; ces liaisons, où des confidences perfides changeaient les discours en leçons de libertinage et d'impiété; où l'attachement, devenu esclavage, commandait sans cesse des égards criminels; ces liaisons, en un mot, dont vous ne pouviez méconnaître ni le principe, ni les progrès, ni les suites funestes à votre innocence; et qui, après avoir commencé par une affection peu réglée, devaient finir par une société de crimes, par un commerce d'iniquités.

Vous étiez faible!... Ah! fallait-il, avec un cœur si prompt à s'enflammer, vous engager dans ces assemblées tumultueuses où les passions, allumées, les unes au flambeau des autres, portent ou entretiennent partout l'incendie, et tantôt réunies pour l'accroître, tantôt divisées pour le répandre, ne se choquent entre elles, comme ces nuages ardents remplis des vengeances du ciel et des fléaux du monde, que pour enfanter le tonnerre et ouvrir un passage à la foudre? Fallait-il voler à ces spectacles dangereux, où vous savez que des passions feintes en excitent de véritables ; où tous les sens ouverts au charme de la séduction et séduits par tout ce qui charme, ne se refusent à rien de ce qui corrompt, se livrent à tout ce qui flatte; où l'imagination s'égare, la raison s'endort, la passion s'éveille, la foi soupire, le cœur se rend, et l'innocence expire?

Vous étiez faible!... Et à qui tenait-il que vous ne fussiez fort? Qui vous a manqué? Est-ce la grâce? Osez encore rendre Dieu responsable des attentats dont votre infidélité vous rend coupable envers Dieu! C'est la grâce qui vous a manqué!... Mais l'avez-vous consultée, quand il a fallu vous exposer à la tentation? Mais deviez-vous compter sur son secours pour des combats où vous vous engagiez sans son aveu?... Prenez garde, chrétiens; je ne dis pas que toute grâce vous ait manqué; à Dieu ne plaise que je donne jamais ce triomphe à l'hérétique, ce scandale au fidèle, et cette ressource au pécheur! Vous aviez alors une grâce de fuite, et non pas de combat; une grâce de prière, et non pas d'action; une grâce qui vous rendait maître du triomphe, si vous n'aviez mieux aimé périr dans un combat inégal, que de triompher par une généreuse retraite; tout autre secours ne vous était ni dû, ni promis, ni nécessaire, ne vous aurait pas rendu vainqueur, parce que vous eussiez alors multiplié vos dangers, vous eût rendu plus criminel, parce qu'il aurait multiplié vos obligations.

D'ailleurs, souffrez que je vous le demande ici, quelle espèce de secours exigiez-vous de la bonté divine? Etait-ce une grâce d'insensibilité, qui, ôtant à votre cœur tout ce qu'il a de vivacité, à la tentation tout ce qu'elle a de force, vous fixât dans l'indolence d'un repos sans sentiment et sans goût, au milieu de tant de plaisirs rassemblés pour enflammer l'un et l'autre? La tentation dès lors eût été pour vous sans appas, et le triomphe sans mérite. Vous demandiez une grâce de

préservation: je vous entends, c'est-à-dire une grâce qui, laissant à la tentation tout son attrait, à votre cœur toute sa sensibilité, vous permît d'entrer dans la carrière des plaisirs, et ne vous écartât que des abîmes qui l'environnent; une grâce qui, conciliant dans votre cœur les droits de la passion et ceux de la foi, ne vous privât d'aucun des agréments qui flattent l'homme, et ne vous enlevât que la honte des attentats qui font le pécheur; une grâce qui, vous trouvant sensible et vous rendant invulnérable, vous laissât tout le plaisir du crime, et vous épargnât tout le crime du plaisir.

O le digne emploi que vous donnez à Dieu! N'est-ce donc que pour le tenter lui-même, que vous implorez son secours dans des tentations recherchées et volontaires, où vous savez qu'il ne doit pas le donner, où vous craignez qu'il ne le donne, où vous le refuseriez s'il le présentait, où vous en abuseriez s'il l'accordait, où vous voudriez fuir s'il offrait la grâce du combat, comme vous voulez combattre quand il ne vous offre que la grâce de la fuite? Croyez-vous donc que sans cette superfluité de grâces surabondantes et inutiles, Dieu n'ait pas, dans celles dont vous abusez, assez de titres pour justifier l'arrêt qu'il doit un jour prononcer contre vous?

Mais, direz-vous, il faut donc nous arracher du monde, rompre tous les nœuds qui nous attachent par nos liaisons à son commerce; par notre naissance, à ses honneurs; par notre état, à ses emplois; il faut donc renoncer à tout ce qu'il est, à tout ce que nous sommes? Ah! Messieurs, que je voudrais que ce fût là l'unique ou le dernier retranchement de la passion! Votre cœur serait bientôt sous l'empire de la grâce, si, pour l'affranchir de la tyrannie du monde, il ne fallait que prouver la justice d'une séparation dont la religion vous fait un devoir, dès que votre faiblesse vous en fait une nécessité. Oui, vous dirai-je, comme le Seigneur disait autrefois à Loth : éloignez-vous de ces contrées proscrites dans les jours de la justice, et prêtes à périr sous les feux de la vengeance : *Nec stes in omni circa regione.* (*Gen.*, XIX.) Du moins, ce que le Seigneur exige de vous, c'est que vous n'y entriez que de son aveu, par son ordre et pour sa gloire. Jeunesse vive et présomptueuse, c'est que, craignant le moment critique qui vous y conduira, vous ne l'avanciez pas par des vœux indiscrets, vous ne le pressiez pas par des demandes téméraires, vous ne le préveniez pas par des démarches précipitées! Pères et mères, ce que Dieu exige, c'est que, lorsqu'il s'agit de placer les enfants qu'il vous a donnés, un injuste caprice ne jette pas dans la solitude ceux dont l'esprit et le courage peuvent être à l'épreuve des tentations du monde, et qu'une préférence indiscrète ne fixe pas dans le monde ceux à qui la faiblesse d'un caractère inconstant et facile rend l'asile de la solitude nécessaire.

Ce que Dieu exige de vous, mes frères, c'est que, vivant dans le monde sans être du monde, vous n'entriez dans ses emplois que par la route du devoir et sans les brigues de l'ambition; que vous restiez dans ses charges pour l'honneur de la vertu et sans être l'appui du vice; que vous usiez de sa faveur pour le soutien de l'innocence et sans égard pour les passions humaines; que vous prêtant à ses vœux, sans vous livrer à vos goûts; suivant ses usages, sans adopter ses abus; vous engageant dans son commerce, sans vous asservir à ses maximes; en garde contre les autres, pour n'être point esclaves de la séduction; attentifs sur vous-mêmes, pour n'être point occasion de scandale, vous soyez toujours prêts à fuir les tentations que vous n'êtes pas obligés de combattre, et à combattre celles que vous êtes obligés de vaincre. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Que le monde, cette terre frappée des anathèmes du Seigneur, et, pour ainsi dire, séparée de son héritage, soit un lieu de tentations que la foi ne doit regarder qu'avec frayeur, où la vertu ne peut s'engager sans risques, d'où l'une et l'autre ne se sauvent que par miracle; que l'homme, assiégé au dehors par autant d'ennemis ligués contre son bonheur, qu'il trouve d'objets formés pour son plaisir, soit encore au dedans de lui-même assailli par autant de tyrans, qu'il nourrit de passions conjurées contre sa liberté : ce sont deux vérités qui n'ont pas besoin du témoignage de ceux qui les annoncent, et dont la preuve se trouve dans le cœur de ceux mêmes qui les combattent. Ennemis étrangers et domestiques : la fuite peut nous dérober à une partie des premiers; la victoire peut seule nous garantir contre les seconds. Et quelle victoire, chrétiens! Précédée par des combats sans intervalle, achetée par des sacrifices sans réserve, l'homme ne peut la remporter qu'en s'immolant lui-même; il n'établit son triomphe que sur sa propre ruine; victime au même instant où il est vainqueur, il ressent tous les coups qu'il porte à son ennemi : il l'abat sans le soumettre; il le terrasse sans le détruire; il le poursuit sans pouvoir le haïr; et cette lutte pénible, qui divise l'homme, qui l'arme contre lui-même, doit être l'exercice de toute sa vie et ne peut finir qu'à sa mort. Laissons à d'autres pinceaux l'expression de ces combats terribles, et tâchons d'en rassembler ici les règles et les devoirs. Parmi les tentations dont nous devons soutenir l'attaque, il en est dont la force nous alarme jusqu'à nous accabler; on désespère de les vaincre : il en est dont la faiblesse nous tranquillise jusqu'à nous désarmer; on ne daigne pas même les combattre. Deux préjugés dont l'un fait que nous sommes véritablemet faibles par la crainte de l'être, et l'autre empêche que nous ne soyons forts par l'idée que nous le sommes. A ces deux erreurs opposons deux vérités : Nous pouvons vaincre la plus

forte tentation ; la plus faible tentation peut nous vaincre.

Et d'abord faisons connaître les tentations dont il s'agit ici ; ce sont celles qui sont attachées à notre état, à nos emplois : celles que la force des penchants qui nous entraînent, la contagion du monde qui nous environne, rendent également involontaires et inévitables; celles encore dont la source est dans notre sang qu'elles enflamment, la force dans notre cœur qu'elles affaiblissent, la tyrannie dans la liberté dont elles nous flattent; ce sont celles que nous trouvons dans le sein des familles les plus tranquilles, dans le commerce des amis les moins suspects, dans l'usage des plaisirs les plus innocents, quelquefois dans l'exercice des ministères les plus saints, et dans la pratique des vertus les plus austères; ce sont celles dont l'importune violence, ne respectant ni les asiles de la paix, ni les barrières de la religion, poursuit dans le temple ceux qu'elle ne peut en éloigner, trouble la prière qu'elle ne peut empêcher, se mêle à l'offrande qu'elle ne peut enlever, rend le laïque coupable devant les tribunaux où il se purifie, frappe le lévite dans le sanctuaire où il s'humilie, fait tomber le pontife au pied même de l'autel où il sacrifie.

Or, mes frères, de ces tentations et de tant d'autres ainsi considérées, je dis que, quelque fortes qu'elles soient, nous sommes en état de les vaincre. En demandez-vous la preuve? C'est que nous sommes obligés de les combattre. Dieu en a fait à l'homme le précepte formel ; mais ce précepte ne serait-il pas indigne de Dieu, s'il était impossible à l'homme? Et sous quels traits faudrait-il donc se représenter ce divin législateur, si, nous imposant des lois au-dessus de nos forces, il nous laissait dans l'impuissance absolue de les remplir? Que deviendrait alors, je ne dis pas cette bonté compatissante et généreuse qui conduit le pasteur alarmé sur les traces de la brebis fugitive, qui rend le père sensible aux larmes du prodigue pénitent, qui rachète par le sang du fils bien-aimé le salut de l'esclave infidèle? Mais où serait ce caractère de justice, qui fait respecter la loi du Souverain par les facilités qu'il donne au sujet pour la remplir; qui justifie la condamnation du coupable par les moyens qu'il ménage à tous pour être fidèles; qui rend ses arrêts sans réplique par les secours qui laissent l'infracteur sans excuse?... Hé quoi ! mes frères, c'est par cette vertu que les rois sont les images de Dieu, et je ne la trouverais pas dans Dieu, qui est le modèle comme le maître des rois!

Loin de moi ces idées injurieuses à la Divinité !... Sainte religion dans laquelle je combats et par laquelle je triomphe, est-ce avec des couleurs si contraires aux vœux de mon espérance que vous me peignez ce Maître suprême dont la bonté s'assure encore plus de droits sur ma reconnaissance que sa grandeur n'en a sur ma fidélité? Ah ! si vous me faites craindre que, fidèle à ses menaces, il me laisse périr dans les dangers où ma témérité m'expose, vous m'annoncez plus volontiers que, fidèle à ses promesses, il me soutiendra dans les combats où sa volonté m'engage; si vous me le montrez armé de ses traits, c'est contre des coupables obstinés à périr ; et alors même je vois sa miséricorde disputer à sa justice toutes les victimes qu'elle est forcée de lui abandonner. Dois-je présumer que cette miséricorde abandonne jamais le fidèle dans des périls où sa justice est intéressée à le secourir? Non, dit saint Augustin, comptons sur son cœur et ne craignons que le nôtre; spectateur et juge de nos combats, comme il en est l'objet et le rémunérateur, il ne tient la victoire incertaine que pour augmenter le nombre de nos récompenses par celui de nos efforts. Dieu et le démon concourent ensemble, l'un par amour, l'autre par haine; Dieu, qui permet en Père la tentation et pour nous éprouver; le démon, qui la suscite en ennemi et pour nous perdre ; Dieu, qui, sensible à nos intérêts, veut nous faire mériter pour couronner nos mérites ; le démon, qui, jaloux de nos avantages, veut nous faire succomber pour enlever nos couronnes : *Diabolus ut subornet, Deus ut coronet.*

Saint Paul, qui nous annonce et la certitude de la grâce dans les combats, et la certitude de la victoire avec la grâce, peut lui-même, par son exemple, servir de preuve aux chrétiens qui douteraient encore. Représentez-vous ce grand saint qui, ravi au troisième ciel, a vu déjà, dans les splendeurs de l'immortalité, la gloire du trône que Dieu lui destine, aux prises maintenant avec le démon dont il détruit le règne, chancelant entre les bras de la foi dont il est l'apôtre, et prêt à succomber au milieu des fidèles dont il est le soutien ! il a surmonté la fureur des Juifs, la haine des gentils, la jalousie de ses frères, la cruauté de ses ennemis, ce que la perfidie a de noirceurs, la violence d'emportements, la calomnie de poisons, la vengeance de supplices. Les trahisons n'ont point alarmé son zèle, les travaux n'ont point lassé sa constance, les obstacles n'ont point retardé ses pas, les chaînes n'ont pu captiver son courage : attaqué partout, il a tout vaincu... Au milieu de tant de gloire, après tant d'assauts soutenus, il trouve dans son cœur plus de dangers pour son salut, que la terre et l'enfer n'ont pu en réunir contre sa foi. Vainqueur au dehors, presque vaincu au dedans, il sent cette loi importune de la chair qui se révolte contre l'esprit, pour révolter l'esprit contre Dieu; dans cette guerre intérieure et tumultueuse des penchants qui se heurtent, des sentiments qui se partagent, des inclinations qui se combattent, dégoûté du bien qu'il cherche, entraîné au mal qu'il fuit, ne pouvant ni jouir de la vie, ni obtenir la mort, il porte dans lui deux ennemis toujours divisés, jamais désunis, dont il ne peut ni concilier les droits, ni séparer les forces; l'homme est armé contre l'homme, et l'A-

pôtre est prêt à périr. Dieu de sainteté, laisserez-vous briser ce vase d'élection que vous avez rempli vous-même des trésors de votre grâce, et chargé des intérêts de votre gloire? Que de nations, ô mon Dieu, dont la destinée est attachée à la sienne! La chute d'un tel soutien va ébranler tous vos autels; et Paul infidèle, laisse un monde idolâtre... Rendez-vous à ses vœux, rompez ces liens fragiles qui attachent une âme de choix à un corps d'iniquités... Est-il exaucé? Non, mes frères. Désespère-t-il de vaincre? cesse-t-il de combattre? Non, il combat, il espère, on l'assure de la grâce, et la grâce lui assure la victoire : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII.)

Nos tentations sont-elles plus violentes; les secours qui nous sont donnés sont-ils moins puissants? Non, sans doute; et pourquoi donc combattre en tremblant, comme si nous croyions les secours trop faibles; ou pourquoi nous figurer les tentations invincibles jusqu'à n'oser les combattre? Mais soyons de bonne foi; et souffrez qu'entrant ici dans votre cœur, je vous demande si vous apercevez autant de difficultés à remporter la victoire, que vous voulez nous en faire apercevoir? Dans le cours de la vie, chaque passion vous sollicite tour à tour; en est-il une seule que vous ne fassiez taire pour favoriser celle qui vous est la plus chère? En est-il une seule dont vous ne triomphiez par une autre? S'agit-il d'avancer votre fortune? la cupidité ne vous trouve plus sensible aux appas de cette indolence dont vous êtes esclaves dès qu'il s'agit de travailler à votre salut : et cet amour des richesses, qui maintenant ne se rebute d'aucun obstacle, ne sera plus un obstacle lui-même dès qu'il s'agira de contenter votre ambition pour les honneurs.

Combien de fois l'intérêt le plus léger n'a-t-il pas calmé tout à coup dans votre âme des fureurs que les larmes de la religion et le sang de Jésus-Christ n'avaient pu éteindre! Faut-il ménager la faveur d'un grand qui ne suit d'autres lois que ses caprices, et vous donne tous ses caprices pour lois? Vous n'avez plus aucune passion qui ne plie devant les siennes : la fermeté devient souplesse, la fierté devient adulation; l'avarice se change en prodigalité, la haine même se convertit en bienveillance; la légèreté se fixe, la témérité s'arrête, la médisance loue, l'impiété même adore : et quand l'intérêt commande, on se fait un jeu d'une victoire sur soi-même, pour laquelle, quand la foi l'exige, on demande un miracle.

Et d'où vient cette différence, Messieurs? C'est que, dans nos projets temporels, la passion est toujours souveraine : vaincue dans quelqu'un de nos penchants, elle triomphe dans un autre; elle ne cède, en un mot, qu'en donnant la loi. Au lieu que la grâce, armée contre toutes les passions, n'établit son règne que sur les débris de tous nos penchants, et n'accorde au cœur une tranquillité entière qu'en le réduisant à une entière soumission. Cette soumission coûte, il faut l'avouer : et de là ces négligences à consulter la grâce, ces difficultés à la suivre, ces réserves quand on la demande : de là ces sacrifices qu'on retarde, ces délais qu'on affecte, ces ménagements qu'on exige. On craint également et de refuser les secours que la grâce présente, et de remplir les obligations qu'elle impose; l'on commence par combattre contre elle, au moment où elle vient nous aider à vaincre. Qu'arrive-t-il? Au milieu de ces combats, la tentation se fortifie, le démon agit, le penchant se décide, la passion parle; et tandis que le cœur dispute encore les conditions de la victoire, elle échappe, et il est vaincu.

Est-ce alors, sur la force de la tentation, et sur la faiblesse du secours, que nous pouvons excuser notre défaite? Ne nous en prenons qu'au tumulte d'un cœur divisé par des factions, dont il voudrait en même temps être le vainqueur et rester le complice. Il aurait pu triompher de la plus forte tentation, en répondant avec fidélité à la grâce qui lui était offerte: mais, partagé entre son devoir et sa passion, qu'il voudrait ménager également, il est vaincu par cette incertitude même; et la plus faible tentation peut alors triompher de lui : Seconde vérité, par laquelle je termine.

Et d'abord, mes frères, qu'appelons-nous tentation faible? En est-il une dont l'homme ne doive craindre la force, et qui ne trouve sa force dans l'homme! elles ont toutes, il est vrai, une légèreté de commencement qui se dérobe à l'attention; mais ce défaut d'attention leur donne une rapidité de progrès qui enlève le cœur sans délai, l'entraîne sans résistance, et l'égare sans retour.

Ce que nous appelons une petite tentation, en est une grande, mais qui ne fait encore qu'essayer nos forces et les siennes; qui nous endort dans un calme trompeur, à la faveur duquel l'ennemi, toujours vigilant vient nous désarmer dans les bras du sommeil, se fait des traits de tous ceux qu'il nous enlève, et forme la chaîne qui nous attache au vice, de tous les liens qui nous unissaient à la vertu.

Demandez-vous une image de tous ces progrès divers? C'est ce nuage dont il est parlé dans l'Ecriture, qui s'élevait vers la montagne sur laquelle Elie était en prière devant le Seigneur. *Ecce nubecula parva ascendebat quasi per vestigium hominis de medio mari.* (III *Reg.*, XVIII.)

La tentation est faible, dites-vous; c'est-à-dire qu'elle ne se montre pas dans toute sa force et dans toute son étendue; ce n'est qu'une impression dans les sens, un doute de l'esprit, un soupçon frivole, une ombre, un nuage léger; mais c'est un nuage, craignez la surprise : c'est ainsi que la tentation se cache; et voilà l'artifice dangereux dont elle s'enveloppe : *Ecce nubecula parva.* Elle ne vous montre encore les objets que vous devez craindre que dans un lointain trompeur, qui les affaiblit et les diminue; mais elle les rapproche insensiblement, accompagnés de ceux qui peuvent intéresser vos

regards et les conduit tous ensemble sur la trace de vos passions et à l'aide de vos penchants ; redoutez ces progrès : c'est ainsi que la tentation avance ; et voilà l'attrait séducteur dont elle se couvre : *Ascendebat quasi per vestigium hominis.* Aucun éclat ne fait encore soupçonner sa violence ; le calme est dans votre cœur ; mais ce cœur est un vaste océan : précautionnez-vous contre l'orage ; c'est de là que la tentation s'élève et doit combattre ; voilà le lieu de son origine et le théâtre de ses fureurs : *Ascendebat de medio mari.* Que dis-je ? déjà l'agitation commence, les penchants remués se distinguent, un frémissement confus trouble le repos, les intérêts divisent les sentiments, les passions murmurent entre elles. Réveillez-vous, il est temps ; ce cri séditieux du cœur est un bruit de tempête ; c'est par là qu'elle s'annonce, en voilà le présage : *Ascende... sonus multæ pluviæ est.* (III *Reg.*, XVIII.) Eh quoi, vous balancez ! Votre esprit incertain flotte encore entre les lois du devoir et la révolte des penchants ! tout conspire contre vous, et dans vous rien ne se décide ! Ces incertitudes assurent votre perte ; c'est dans cette vue que la tentation vous partage, et voilà le garant de votre défaite : *Cumque se verteret huc, illuc.* (*Ibid.*) C'en est fait ; l'orage est dans sa force, la foi s'éloigne, son flambeau s'éteint, des ténèbres impénétrables dérobent le ciel à vos regards ; ce n'est plus un nuage équivoque, c'est une nuée ardente, remplie de vengeances et de calamités ; les vents se déchaînent, les tonnerres éclatent, l'air est en feu, la terre est noyée sous les eaux : aviez-vous prévu ces suites affreuses ? C'est ainsi que la tentation triomphe, et voilà les ravages de sa fureur : *Et ecce facta est nubes, et ventus, et ignis, et pluvia, et contenebrati sunt cœli.* (*Ibid.*) Allons plus loin, mes frères, et voyons ce qui peut encore nous rassurer.

La tentation est faible, dites-vous, c'est-à-dire que, comptant peut-être sur la sainteté de l'état que vous avez embrassé, vous vous croyez à l'abri de la séduction, comme des scandales... Mais combien de fois les barrières épaisses qui séparent le monde et la solitude, renversées par la violence des passions, ont-elles vu ces asiles sacrés de la paix devenir le théâtre des plus sanglantes guerres ! Jérôme courbé sous le cilice, exténué par la pénitence, sentait renaître la force de la passion au milieu des débris de l'humanité. L'image importune des fêtes qu'il a vues dans Rome, le suit dans les plus affreux déserts. Il sent déjà la cendre sur laquelle il prie, prête à s'enflammer ; la croix à laquelle il s'attache, chancelante entre ses bras ; les liens qui l'unissent à elle, prêts à se rompre ; et son cœur sur le point de lui échapper. Faut-il s'en étonner ? Non, chrétiens, c'est un homme après tout ; il porte dans son sein le principe de tous les vices qu'il a combattus ; il n'est plus dans les plaisirs qui rendent le monde séduisant ; mais tout ce qui rend le monde pécheur, est dans lui.

La tentation est faible ; c'est-à-dire, que vous comptez peut-être sur quelques victoires déjà remportées sur elle ; mais que vous connaissez peu l'artifice de votre ennemi ! Il ne lui faut qu'un seul avantage pour racheter toutes ses pertes, et ce souvenir flatteur qui vous rappelle la gloire de vos combats, commence le succès de ceux qu'il va vous livrer. N'a-t-on pas vu, parmi les premiers chrétiens, des hommes vainqueurs de toute la force des tyrans, vaincus eux-mêmes par un ressentiment léger, se perdre au milieu de leurs triomphes, offrir de l'encens aux idoles de la même main qui les avait renversées, devenir apostats sur le point d'être martyrs, et forcer la religion d'effacer avec ses larmes des noms immortels que déjà elle écrivait avec leur sang dans les fastes de sa gloire ?

La tentation est faible ; mais n'est-ce pas peut-être parce que le démon comptant déjà sur vous, craint de troubler un repos qui vous dissimule votre défaite, et lui assure sa victoire ? Que de témoignages n'a-t-il pas déjà d'un triomphe commencé ! Car ne croyez pas, dit saint Augustin, qu'il ne compte ses avantages sur vous que par des crimes dignes de lui : *Non pertinet quis isto, aut illo modo erret... In hoc vel illud pergat, meus est.* Vous n'ouvrez pas encore vos mains aux rapines, et votre cœur à l'injustice ; mais déjà vous portez sur le bien d'autrui des regards de jalousie et vous possédez le vôtre avec un attachement mêlé d'inquiétude ; le démon vous compte parmi ses sujets : *Meus est.* Vous ne donnez pas dans ces emportements de fureur, et dans ces éclats de vengeance dont l'humanité et la patrie font un crime, aussi bien que la religion ; mais vous prétendez que l'autorité des lois, armées de toute leur rigueur, vous dédommage du sacrifice que vous leur faites : vous évitez l'attentat, mais vous voulez la vengeance, et il faut que la justice perce le sein que vous épargnez... le démon triomphe, vous êtes son partisan : *Meus est.* Vous n'êtes point de ces insensés qui voulant sans cesse s'élever au-dessus de leur état, vivent esclaves, et meurent martyrs de leur ambition ; mais vous ne cédez au bien de la paix aucune de vos prétentions ; vous soutenez tous vos droits avec chaleur, sans vouloir rien perdre de vos avantages ; le démon est content, vous êtes son esclave : *Meus est.* Vous ne donnez point dans des vices grossiers qui scandalisent et déshonorent, mais vous prétendez trouver dans la sainteté de votre conduite un droit acquis de blâmer celle des autres, et vous croyez pouvoir médire avec justice de ceux que vous ne pouvez louer avec vérité ; cette haine du vice vous réconciliera bientôt avec lui, le démon vous écoute... il est content, vous serez sa proie : *Meus est.* Vous êtes partisan public de la piété, le pauvre trouve dans vous une ressource, mais personne n'ignore que vous êtes la ressource du pauvre, et il vous faut une piété d'appareil qui soit un spectacle. Le démon s'enrichit de tout le bien que

vous faites; ne me vantez plus votre victoire, il a la sienne, vous êtes à lui : *Meus est.*

En faut-il davantage, mes frères, pour nous engager à craindre et à combattre sans cesse tant d'ennemis vigilants dont la force est dans nous? Etudions leurs artifices, pour les connaître ; connaissons-nous nous-mêmes, pour les vaincre ; combattons surtout ce penchant souverain et dominant sous l'étendard duquel tous les autres combattent.

Qu'est-ce après tout que la vie, dit le saint homme Job, sinon une milice perpétuelle? (*Job*, VII.) La profession du chrétien est un engagement au combat, les vœux du baptême en sont le serment, les fidèles sont des soldats, Jésus-Christ un chef, ses disciples des combattants, ses grâces des secours, nos tentations des assauts, nos vertus des armes; l'Eglise où nous vivons, s'appelle militante; celle où nous aspirons, se nomme triomphante; les récompenses qui nous y attendent, sont des couronnes, et elles ne s'accordent, dit le Sauveur, qu'à celui qui aura constamment combattu : *Non coronabitur nisi qui legitime certaverit.* (*II Tim.*, II.)

Combattons avec courage la plus forte tentation, et sans la craindre; combattons la plus faible avee défiance, et sans la ménager, mais ne nous exposons point en téméraires, pour ne point périr en insensés, dans celles qu'on nous ordonne d'éviter. Savoir craindre alors, c'est la force; savoir fuir, c'est le triomphe : ainsi vainqueurs de nous-mêmes, invincibles aux autres, nous ne paraîtrons aux yeux de notre chef, que les armes à la main, et notre persévérance dans sa grâce, nous méritera des couronnes dans sa gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON II.

SUR LA DIGNITÉ DU CHRÉTIEN.

Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut Filii Dei nominemur et simus. (*I Joan.*, III.)

Voyez quel amour le Père céleste nous a témoigné! il veut que nous portions le nom de ses enfants et que nous le soyons en effet.

Parmi tous les prodiges qui rendent admirable la conduite de Dieu sur l'homme, il n'en est point, depuis l'incarnation du Verbe, qui soit plus au-dessus de nos idées et qui doive exciter davantage notre reconnaissance, que cette adoption glorieuse qui nous met, pour ainsi dire, en possession de tous les priviléges de la Divinité. Que dis-je? Le mystère de l'incarnation lui-même ne peut se présenter à notre foi sous des traits qui nous peignent mieux l'inépuisable bonté du Père céleste que nous adorons. En effet, le miracle qui abaissait l'Eternel jusqu'à nous, était en quelque sorte subordonné à celui qui devait nous élever jusqu'à lui, et le Fils de Dieu semble ne s'être confondu avec les enfants des hommes, que pour assurer aux enfants des hommes l'auguste qualité de fils de Dieu. Ne nous plaignons plus, chrétiens, des ravages que le péché de notre premier père a causés dans l'univers. Le mur de division qui s'était élevé entre Dieu et nous, est renversé; l'espace qui séparait le ciel et la terre, est rempli. Le sang de Jésus-Christ versé au sein de la nature, ne l'a pas seulement guérie de la contagion dont elle était infectée, mais il a répandu sur elle l'éclat de la Divinité même : aux droits qu'elle avait perdus par sa révolte contre son auteur, il en a substitué d'autres qu'elle n'avait pas même dans les beaux jours de son innocence. Nous n'étions alors que les sujets de Dieu; sans cesser de l'être, nous sommes devenus ses enfants. Notre honneur ne se borne plus à le représenter comme ses images, nous avons la gloire de lui appartenir comme ses semblables. Il nous appartient lui-même en quelque sorte : il était notre Maître, il est notre Père; et le ciel, que l'homme n'eût obtenu qu'à titre de faveur, est dû au chrétien à titre d'héritage.

Voilà ce que saint Jean nous présente comme le chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu pour nous, et comme le motif le plus touchant de l'amour que nous devons avoir pour lui : *Videte qualem charitatem nobis dedit Pater.* Sa tendresse l'a porté jusqu'à nous élever à la qualité de ses enfants, notre reconnaissance doit nous porter nous-mêmes à l'aimer comme un Père. Apprenez donc quelle est votre grandeur, quelles sont vos obligations. Qu'est-ce qu'un chrétien, et de quelle gloire ce caractère auguste n'est-il pas la source et le principe? Premier point. Qu'est-ce qu'un chrétien, et de quels devoirs ce nom sacré n'est-il pas l'engagement et l'expression? Second point. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous voulons être grands ; ce désir est trop conforme à la nature de l'homme, pour n'agir que faiblement sur lui. Mais, trompés par de vains préjugés, nous ne plaçons pas la grandeur où elle est, nous la cherchons où elle n'est pas : dans les distinctions qui n'en ont que l'apparence, dans les honneurs qui n'en sont que l'image, dans le faste de l'opulence qui en est souvent l'écueil : vains accidents de dignité passagère ou de gloire empruntée, qui n'ont qu'un éclat étranger et frivole, et dont nous nous parons comme s'il était solide et personnel.

Votre vraie grandeur, chrétiens, n'est pas dans ce qui vous environne, mais dans ce que vous êtes, depuis qu'au sacrement de baptême la Divinité a pris possession de vous et a daigné vous associer à sa gloire. Ah ! si quelquefois, dans l'ivresse d'un ambitieux délire, vous avez désiré d'être nés sur des trônes, honorés de grandes alliances, destinés à de grands héritages, donnez aujourd'hui à votre ambition un essor plus sublime. La terre n'a rien qui soit digne de vous; le ciel vous appartient. Adoptés par le Père céleste, en vertu de cette adoption, vous êtes élevés à la qualité d'enfants de Dieu, à celle de frères de Jésus-Christ, à celle d'héritiers de sa gloire. Quel honneur,

quels titres, et quels droits sont plus capables de remplir l'étendue de vos désirs ! Mon Dieu, fortifiez mes paroles, afin que je puisse donner à ceux qui m'entendent la noble idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes !

Oui, mes frères, l'adoption qui élève l'homme, régénéré dans les eaux du baptême à la qualité d'enfant de Dieu, lui donne un nom qui, après celui de Jésus-Christ est au-dessus de tout nom : *Quod est super omne nomen.* Un nom symbole de gloire et de dignité, que les puissances du ciel révèrent, que celles de la terre ne peuvent atteindre, qui fait trembler celles de l'enfer; un nom, symbole de sainteté, qui soutenu par la foi, ennobli par la charité, accompagné des vertus dont il est comme l'engagement, tient la nature dans l'admiration et le respect ; un nom, symbole de pouvoir, qui porté au tribunal de Dieu donne une sorte d'autorité à nos prières, lui présente des fils chéris dans des sujets suppliants, et communique à nos adorations la dignité qu'il a lui-même versée sur notre état ; un nom enfin, bien différent de ces titres imaginaires que l'ambition recherche, dont la vanité se pare, que la flatterie prodigue, et qui, loin d'imprimer à l'homme quelque grandeur, ne servent souvent qu'à couvrir sa faiblesse, et annoncent moins une gloire personnelle que le besoin qu'il a d'une gloire empruntée.

Nom auguste, en vertu duquel nous nous disons enfants de Dieu; non pas comme les héros du paganisme, qui, honteux d'être confondus avec les peuples sur lesquels ils régnaient, enflés d'une supériorité de gloire, humiliés d'une égalité d'origine, affligés de l'effrayante idée que la terre qui avait soutenu leur berceau, s'ouvrirait un jour pour être leur sépulcre, et que sortis de son sein comme les autres, ils y rentreraient avec eux, s'élevèrent jusqu'au ciel pour y trouver des aïeux chimériques, et fiers d'une filiation imaginée dans un présomptueux délire, se dirent descendus des dieux, et osèrent se croire plus que des hommes.

Mais, dit saint Augustin, si l'ostentation d'une dignité mensongère et affectée flattait à ce point des esprits ambitieux, quels sentiments de lui-même ne doit pas inspirer au chrétien la gloire véritable attachée à son nom ! Car ce n'est point ici une grandeur fabuleuse: vous ne vous êtes point élevés témérairement jusqu'à Dieu, pour vous dire son fils ou son égal ; c'est Dieu lui-même qui vous a marqués, dans le sacrement du baptême, du sceau de sa divinité ; qui vous a imprimé le caractère auguste par lequel vous lui appartenez ; qui vous a élevés par le miracle d'une adoption refusée à tant d'autres; qui aime à se dire votre Père, et veut que vous soyez honorés du nom de ses enfants.

Je cherche sur la terre une grandeur qui puisse être comparée à celle dont nous sommes revêtus.

Descendants des rois et des vainqueurs du monde, vous naissez au milieu des honneurs. Vos premiers cris annoncent des maîtres à la terre ; vos premiers regards ne vous offrent que des sujets. Votre berceau, placé sur les trophées de vos ancêtres, brille par l'éclat de leurs armes et de leurs noms ; et un enfant de quelques jours prend possession de la gloire de tous les siècles que ses aïeux ont illustrés.

Mais que sont, mes frères, tous ces avantages en comparaison de ceux que vous acquérez avec la qualité de chrétien? C'est ici le véritable titre de votre noblesse. Votre présentation aux fonts sacrés vous donne ce que vous ne pouvez trouver ni dans les palais, ni sur les trônes où vos pères ont régné. Là, vous n'êtes que les descendants des héros de la terre ; ici, vous devenez les fils de Dieu ; et si vous n'avez pas ce bonheur, avec toutes vos prérogatives vous êtes moins grands, avec tous vos trésors vous êtes moins riches, au milieu de tous vos honneurs vous êtes moins respectables, que ne le sont l'humble artisan, le pauvre méprisé, cet enfant obscur qui, naissant sous le chaume, destiné à ramper dans la poussière, fait en même temps l'essai de la vie et l'apprentissage de la misère, si celui-ci, privé de toute votre gloire, né sans aucun de vos avantages, a néanmoins sur vous le seul avantage d'être chrétien.

Non, la terre n'a pas de grandeur qui puisse se comparer à celle que renferme ce titre glorieux. Le ciel n'en aurait-il point ? Je cherche autour du trône de Dieu, et dans tous les chœurs célestes qui l'environnent : j'y vois les ministres de ses vengeances, les organes de sa miséricorde, les interprètes de ses volontés : *Omnes sunt administratorii Spiritus.* (*Hebr.*, I.) Il a dit aux anges : Allez en Egypte signaler mon courroux ; volez dans la Syrie pour y annoncer mon pouvoir ; armez-vous de mon glaive, frappez dans Jérusalem les profanateurs de mon temple ; esprits soumis à mes ordres, portez au monde effrayé mes volontés suprêmes : vous êtes mes interprètes, mes ambassadeurs, mes ministres. Mais à qui d'entre eux a-t-il dit : Vous êtes mon fils ? *Cui angelorum dixit : Filius meus es tu?* (*Ibid.*) Il ne l'a pas dit dans le ciel au premier des anges, il l'a dit parmi nous au dernier des hommes ; et ce miracle s'est opéré en notre faveur, dans le moment où présentés à son temple, nous avons reçu par la régénération spirituelle le sceau de la divinité, et l'auguste caractère qui nous établit ses enfants.

La même voix qui se fit entendre au baptême de Jésus-Christ, a prononcé sur nous comme sur lui : *Hic est Filius meus.* (*Matth.*, III.) C'était la voix de la vérité qui rendait témoignage au Dieu fait homme, dont elle annonçait la génération éternelle et la divinité voilée des ombres de l'humanité ; ici, c'est la voix de la bonté qui nous appelle à la gloire, déclare l'élévation de notre nature, et nous rend par adoption les

fils du Très-Haut, comme Jésus-Christ l'est par son essence : *Hic est Filius meus.*

Tendre enfant, vous ne connaissez pas encore le Père que vous avez sur la terre, et déjà le Père qui règne dans les cieux vous déclare son fils. Vos yeux, encore chargés d'épais nuages, ne peuvent distinguer ceux qui composent votre famille, et déjà vous êtes associé à l'adorable Trinité. Vous n'êtes pas encore en état d'imprimer vos pas sur la terre qui vous a vu naître, et déjà vos droits sont écrits dans le ciel où vous devez régner. Oui, mes frères, cet enfant, ce faible enfant qui naît dans la misère, acquiert une filiation mystérieuse, en vertu de laquelle il pourra dire : Notre Père qui êtes dans les cieux; une naissance nouvelle, qui du sein de l'abjection le fait passer au rang le plus distingué où puisse aspirer une simple créature; une gloire qui lui est inhérente et personnelle, tandis que celle des grands du monde n'a qu'un éclat extérieur et passager : en lui s'établit le règne de Dieu; il est destiné à régner avec Dieu : *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, XVII.) Disparaissez donc, titres frivoles, qui flattez l'ambition des faibles mortels! perdez-vous à jamais dans les ombres de la vanité qui vous a produits! Renaissez, droits précieux, que j'avais perdus par la révolte du premier homme! Si ma nature fut avilie, elle est relevée avec ma gloire : si je craignais d'avoir Dieu pour Juge, si je l'ai toujours pour Maître, je puis me flatter de l'avoir aussi pour Père. Sa bonté ne m'a pas seulement rétabli dans le rang dont j'étais déchu, elle m'a placé dans un ordre que je ne pouvais ambitionner : les chaînes de mon esclavage, il les a rompues pour toujours; je n'ai plus que des liens de tendresse par lesquels il daigne m'unir à lui : *Jam non dicam servos, sed filios.* (*Joan.*, XV.)

Et sur quel modèle se fait donc la renaissance de l'homme adopté? Sur le modèle de la naissance même de Jésus-Christ; celle-ci s'opéra dans le sein de Marie, qui était vierge et mère tout à la fois; l'autre s'opère dans le sein de l'Eglise, qui est en même temps pure et féconde : toutes les deux ont également pour principe l'infusion du Saint-Esprit; toutes les deux sont accompagnées de prodiges qui les rendent supérieures à toutes nos idées; dans l'une, le Fils de Dieu s'abaisse jusqu'à devenir fils de l'homme; et par l'autre, les enfants des hommes sont élevés jusqu'à devenir les enfants de Dieu.

De là cette union glorieuse, qui nous anoblit encore par la qualité de frères de Jésus-Christ : union incontestable, puisqu'elle fait partie de notre croyance, qu'elle nous est proposée comme un article de notre foi, et que nous ne sommes pas moins obligés de la croire, qu'intéressés à ne point en douter : union sainte et intime, puisqu'elle procède de l'Esprit qui procède lui-même du Père et du Fils, et que, comme l'Esprit-Saint est dans le ciel le principe des opérations qui sont propres à la nature divine, il est dans nous celui des opérations qui sont supérieures à notre nature : union mystérieuse et ineffable, puisque Jésus-Christ la compare à celle qui est entre lui et son Père, puisque lui-même déclare qu'il est dans nous comme le Père est dans lui : *Tu in me, et ego in illis* (*Joan.*, XVII) : union agissante et féconde, en vertu de laquelle, tant que je conserve la grâce de l'adoption reçue au baptême, toutes mes actions consacrées et comme divinisées, sont revêtues des mérites infinis de Jésus-Christ, prennent le caractère et la vertu de celles de Jésus-Christ, sont en quelque sorte les actions mêmes de Jésus-Christ : union consolante, puisque si j'ai offensé la majesté suprême de Dieu, outre l'espérance que j'ai d'intéresser par mon repentir son cœur paternel, et d'obtenir, comme son fils, le pardon que je n'osais espérer comme pécheur, j'ai par mon union avec Jésus-Christ un avocat puissant auprès de son Père et du mien : je place la croix de ce Sauveur adorable entre le tribunal du Dieu vengeur et moi; j'oppose à un nom qui me rend odieux, un nom qui lui est cher : ce n'est plus moi qui prie, c'est Jésus-Christ qui prie dans moi; et comme il s'est chargé dans son incarnation de mes dettes, c'est pour moi qu'il verse des larmes, c'est pour moi qu'il offre son sang : tout ce sang m'appartient, j'en suis couvert; et les prières que ce Médiateur puissant adresse en ma faveur, le Père les écoute avec les égards dus à son Fils et à son égal : *Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.*, V.)

Ainsi depuis cet heureux jour où les eaux du baptême coulèrent sur nous, notre union avec Jésus-Christ fait de tous les autres jours de notre vie un enchaînement de mystères et de miracles, dont notre salut est l'objet, Dieu l'auteur, notre fidélité le lien, et le ciel la récompense.

Oui le ciel! il est à nous, mes frères. Nous ne devons plus l'envisager que comme une patrie qui nous est destinée pour notre demeure. Dieu nous assure pour héritage tout ce qu'il possède de gloire et de grandeur, tout ce qu'il a de richesses et d'empire; ces délices ineffables qui coulent de son sein inépuisable dans celui des élus; ce bonheur dont la divinité est la source, dont le ciel est le séjour et dont l'éternité est la mesure.

Hommes adoptés par votre Dieu, c'est là votre apanage : élevés dans le ciel sur des trônes éclatants, investis de toutes les splendeurs des saints, perdus dans cet abîme de merveilles que l'adorable Trinité y renouvelle sans cesse, témoins et participants du bonheur de Dieu même, nous y jouirons de la gloire de cette adoption céleste dont nous avons reçu la grâce sur la terre : c'est bien là que nous serons semblables à Dieu, et que le désir ambitieux qui perdit le monde naissant s'accomplira dans nous, pour faire notre éternelle félicité : que dis-je? ce désir a déjà son exécution ici-bas. Ce qui fut le crime d'Adam séduit et coupable, fait aujourd'hui la gloire de sa postérité adoptée; et ce qu'il ambitionnait dans sa révolte, nous l'obtenons par le baptême.

Après ce premier miracle de la bonté infinie de notre Dieu, je ne m'étonne plus des soins que sa providence paternelle prend de nous; je ne m'étonne plus que les anges qui environnent son trône soient chargés de veiller sur ma conduite, que par ses ordres ils marchent sur mes pas, qu'ils volent à ma défense, qu'ils s'intéressent à mon salut, que dans le sanctuaire ils viennent recueillir sur mes lèvres l'encens de mes prières, pour le porter au trône de l'Eternel. Cette grâce est une suite de la première; Dieu la doit en conséquence de l'adoption qu'il a faite de nous : c'est un roi qui charge ses ministres de veiller sur l'héritier de son trône; plus ce fils lui est cher, et plus leurs soins sont tendres et empressés.

Grands du monde, vantez-nous vos dignités, briguez les respects, recevez les hommages des hommes, montrez-vous dans tout l'éclat de votre grandeur! Ma gloire est dans le nom de chrétien. Je n'ai rien de ce qui vous flatte; mais j'ai plus que vous ne sauriez trouver sur la terre, soumise à votre empire et tributaire de votre ambition. Hélas! c'est à cette terre que vous bornez peut-être vos désirs, les miens ne font qu'y passer; et si je suis fidèle aux engagements que j'ai contractés, le ciel est mon partage.

Voilà, mes frères, ce qu'est le chrétien, les espérances, les avantages que ce titre lui procure. Mais qu'est-ce qu'un vrai chrétien et quels sont les devoirs que le christianisme lui impose? c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pour connaître l'étendue des engagements que nous avons contractés, il ne faut que le sentiment réfléchi des avantages que nous avons reçus. Le nom de chrétien prononcé, toutes nos obligations sont prononcées avec lui; et nous ne pouvons avoir l'idée des droits dont nous sommes revêtus, sans avoir en même temps celle des devoirs auxquels nous sommes assujettis. Notre qualité d'enfants de Dieu nous oblige à l'aimer comme notre Père; notre union avec Jésus-Christ, à l'étudier comme notre modèle; notre consécration au Saint-Esprit, à nous purifier comme ses temples; nos droits sur le ciel, à nous conduire comme ses héritiers. Enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, consacrés au Saint-Esprit, destinés à la possession du ciel, voilà notre gloire : aimer Dieu, imiter Jésus-Christ, conserver le Saint-Esprit, mériter le ciel, voilà nos engagements.

Nous sommes enfants de Dieu : mais remarquez, mon cher auditeur, que c'est par une adoption gratuite de sa part. Eh ! qu'avons-nous fait pour lui? Qu'ont fait contre lui tant de nations qu'il a laissées et qu'il laisse encore ensevelies dans les ombres de la mort? Adorons ce mystère : il ne nous appartient pas d'en sonder la profondeur. Mais en respectant les voies de la Providence sur les autres peuples, sentons le prix de la distinction qu'elle a faite en notre faveur, du choix dont elle nous a honorés. O mon Dieu! vos yeux nous ont aperçus dans cette foule innombrable d'hommes, qui n'étaient pas moins l'ouvrage de vos mains; vos regards se sont fixés sur nous, et ils n'ont fait, si j'ose parler ainsi, que passer sur eux. Vous les laissez sous le règne de votre justice, et vous établissez dans nous celui de votre grâce. Ah! nous pouvons bien nous écrier avec le prophète : Le Dieu d'Israël a usé, envers le peuple qu'il voulait choisir, d'une miséricorde qu'il n'a pas étendue sur toutes les nations : *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.* CXLVII.) Pour répondre à cette préférence de choix, ayons donc pour lui un amour de préférence qui ne laisse soupçonner aucun partage dans nos affections : ses bienfaits sollicitent notre tendresse; il est jaloux de l'obtenir. Comme maître, il avait des droits sur notre obéissance; sur notre fidélité, comme arbitre de nos jours; sur tout ce que nous sommes, comme Créateur : il voulait en avoir encore sur nos sentiments, comme Père; et ce culte d'un amour filial, rendu par des cœurs tendres et reconnaissants, est celui que demande avant tous les autres son cœur bienfaisant et paternel.

Joignons-y, chrétiens, comme un nouvel hommage offert à son infinie bonté, une grandeur d'âme digne de notre élévation, et qui, nous rappelant sans cesse le rang sublime où nous avons été placés, nous fasse regarder comme au-dessous de nous tout ce qui est moins que Dieu; nous inspire une sainte fierté, et un noble mépris pour tout ce qui ne vient pas de lui ou ne nous élève pas à lui; nous fasse atteindre, s'il est possible, par la sublimité de nos sentiments, celle de l'auguste caractère qui nous a rapprochés de la Divinité, et imprime sur nos moindres actions toute la dignité de notre état : *Agnosce, homo, dignitatem tuam.* (S. Leo.)

Quelle honte, si jamais oubliant la gloire de notre adoption, nous démentions notre noblesse par nos mœurs! Voudrions-nous marquer une seconde fois nos fronts déshonorés, du sceau de la réprobation, que le sang de Jésus-Christ et les eaux du baptême en ont effacé ? substituer la qualité d'esclaves du démon à celle d'enfants de Dieu ; et sortis de l'état d'avilissement où le péché du premier homme nous avait réduits, perdre par nos propres péchés celui de la grâce où le Seigneur nous a élevés ? Où se termineraient donc les bienfaits qu'il a répandus sur nous avec tant de profusion ? Faudra-t-il que ce qu'il a fait pour nous rendre plus grands, ne serve qu'à nous rendre plus coupables !

Car, mes frères, c'est ici une vérité, qu'il importe de vous faire connaître : ce que Dieu nous a communiqué de droits, ajoute encore à ceux qu'il avait déjà sur nous ; nos offenses prennent du caractère dont nous sommes revêtus, un nouveau caractère de malice : élevés au-dessus de l'humanité, nous ne péchons plus en hommes ; sortis du cours ordinaire de la Providence, nous sommes entrés dans un ordre de grâce qui

change la nature de nos péchés, comme nous avons nous-mêmes changé d'état.

Les anges, coupables un moment, ne virent aucun intervalle entre leur révolte et leur punition, et du règne de la gloire, ils tombèrent aussitôt dans celui des vengeances. Si Dieu les a punis, s'il nous a pardonné, à nous coupables de tant de crimes qui devaient armer sa colère, c'est un mystère digne de tous nos respects, et plus encore de notre amour; il les a traités en Maître, il nous a traités en Père, et cependant leur infidélité fut bien moins criminelle que les nôtres. Nos péchés surpassent celui des anges, par la supériorité que la nature humaine adoptée a sur la nature même angélique : notre qualité d'enfants de Dieu met comme un second crime dans tous ceux que nous commettons; ce n'est pas seulement un Maître qu'ils offensent, c'est un Père qu'ils insultent, et celui-ci a non-seulement les droits de sa majesté à venger sur des sujets coupables, mais encore ceux de la paternité outragée à punir sur des enfants dénaturés.

Notre union avec Jésus-Christ aggrave encore l'énormité de nos fautes, en nous imposant un second genre d'obligations. Membres de son corps mystique, nous avons à combattre sous un chef couronné d'épines. Les engagements de Jésus-Christ comme Sauveur, sont devenus nos engagements en qualité de chrétiens, et sa vie sur la terre doit être le plan de la nôtre. L'est-elle en effet? Tous les mouvements de son cœur, dirigés à la gloire de son Père, la recherchaient, la désiraient, n'avaient qu'elle pour objet, ne suivaient qu'elle pour règle, ne voulaient qu'elle pour récompense. S'il soupire, c'est sur les outrages qu'elle reçoit; s'il prêche dans la Judée, c'est pour l'annoncer; s'il souffre, c'est pour la réparer; tout le cœur de Jésus-Christ n'a qu'un désir, la gloire de son Père; n'a qu'un sentiment, l'amour de son Père; n'a qu'une loi, celle de son Père.

Nous nous glorifions d'appartenir à ce Dieu sauveur, mais cherchons-nous à lui ressembler? Si nous voulons que son Père nous reconnaisse en lui, tâchons-nous de le représenter dans nous? La vie du chrétien doit être, comme celle de Jésus-Christ, une vie de travaux et de peines, une vie de devoirs et de vertus, une vie de combats et de souffrances. Si la croix est l'asile auprès duquel nous pouvons nous retirer, elle est aussi l'étendard sous lequel nous devons combattre.

Hélas! cette croix d'un Dieu, qui était le scandale de l'idolâtre, est peut-être encore celui de la plupart des chrétiens! Le Calvaire devrait être leur demeure: là, dans la contemplation d'un Dieu mourant, ils devraient se disposer à mourir eux-mêmes, s'il le fallait, à son exemple et pour sa gloire; et à peine peuvent-ils se déterminer à vivre pour lui, et à donner quelques larmes aux péchés pour lesquels la victime adorable a versé tout son sang.

L'union que nous avons contractée avec lui, a-t-elle donc d'autres liens que ceux qui l'attachaient à la croix? Lâches athlètes, qui vous empêche d'entrer dans la carrière qu'il vous a ouverte? Craignez-vous de vous égarer dans cette route pénible: les pas de votre guide y sont tracés. Etes-vous effrayés des épines qui y croissent : votre chef en a été couronné. Et vous balancez encore à le suivre! N'êtes-vous pas fortifiés par sa grâce, ranimés par la participation de son corps, arrosés de son sang? Si par quelque infidélité vous tombez dans la langueur, ne vient-il pas lui-même relever votre courage, soutenir vos efforts, vous montrer la palme qui vous est destinée?

Ah! quels obstacles ne pouvons-nous pas espérer de vaincre, unis à un chef aussi puissant! Mais que nous sommes coupables, si nous rendons par notre faute, cette union avec lui stérile et infructueuse; si nous négligeons de le consulter dans nos doutes, de l'implorer dans nos besoins, de conserver sa grâce dans nous, de nous conserver par elle; si nous ne pouvons pas nous rendre avec saint Paul, ce témoignage que ce n'est plus nous qui vivons, que c'est Jésus-Christ qui vit, qui pense, qui agit en nous!

Je vous le disais il n'y a qu'un moment, mon cher auditeur : nos prières acquièrent une force presque divine de notre union avec Jésus-Christ. Mais s'il est vrai, comme nous ne pouvons en douter, que Dieu le Père soit attendri par la vue de son Fils adorable vivant dans nous, combien la vue de ce même Fils, déshonoré dans les membres de son corps mystique et spirituel, ne doit-elle pas exciter sa colère et son indignation? Et cependant combien d'entre nous, oui, combien parmi ceux qui se disent chrétiens, déshonorent en effet Jésus-Christ et l'outragent dans eux! O, vous, qu'il s'est unis par des liens si doux, vous, sur qui ses derniers regards s'arrêtent, vous, que sa voix mourante présentait dans son disciple chéri pour enfants à sa mère, vous, pour lesquels il a tant souffert: quels cœurs présenterez-vous à ce cœur percé pour vous? Hélas! à peine respectez-vous la croix sanglante sur laquelle il est mort ; que dis-je? vous ne changez que trop souvent en poison funeste le pain de vie qu'il vous présente à sa table. Frères dénaturés! le sang du vertueux Abel s'élève, et de la terre où il a été répandu, crie contre nous vengeance au ciel que vous irritez.

Rebelles envers Dieu, qui est votre Père, ingrats envers Jésus-Christ, qui est votre Sauveur... Est-ce là tout votre crime? Non. Vous contristez encore l'Esprit-Saint; je ne dis pas assez ; vous l'outragez, vous le profanez. Si, en devenant chrétiens, nous sommes aussi devenus les temples du Saint-Esprit, tous les péchés qui souillent notre âme, ne sont-ils pas des sacriléges, des profanations? Dieu punissait, dans l'ancienne loi, du châtiment le plus rigoureux, ceux qui violaient la majesté de son sanctuaire.

Si c'était là un si grand crime, à quels supplices s'expose le chrétien qui ne respecte pas en lui la demeure que s'est choisie l'Esprit-Saint par une consécration particulière? Si Dieu est si jaloux de ses temples matériels, combien l'est-il plus des temples spirituels où il veut résider? Le temple de Dieu est saint, dit l'Apôtre, et ne savez-vous pas que c'est vous qui êtes ce temple? *Nescitis quia corpora vestra templum sunt Spiritus sancti.* (*I Cor.*, III.)

De quel droit ensuite réclamerez-vous l'entrée du ciel, qui est votre apanage, mais que vous perdez par votre infidélité? Jésus-Christ, à qui il appartenait par son essence, n'en a pris possession qu'après de pénibles travaux et une mort douloureuse. Il ne sera votre héritage comme le sien, qu'autant qu'il aura été votre conquête comme la sienne; il n'est promis qu'à ceux qui, ayant conservé ou recouvré la grâce de leur adoption, mériteront d'être reconnus au tribunal suprême comme les enfants de Dieu, les imitateurs de Jésus-Christ, les temples purifiés de l'Esprit sanctificateur.

Ce sont là les traits qui caractérisent le vrai chrétien. C'est un homme qui, connaissant le prix de son élévation, s'estime et s'honore assez lui-même pour ne point avilir la nature divine à laquelle il est associé: un homme qui se rappelle chaque jour les cérémonies de son baptême, les renouvelle souvent en esprit, s'excite à ce qu'il doit faire pour Dieu, par la reconnaissance de ce que Dieu a fait pour lui: un homme supérieur à lui-même, qui ne tient plus à l'humanité que par les victoires qu'il remporte sur elle: un homme mort au monde, qui fait consister la richesse dans la grâce, qui met son devoir à imiter Jésus-Christ, sa gloire à lui ressembler, son espérance à n'en être jamais séparé: un homme qui épure ses intentions et ses sentiments, réprime ses penchants et ses désirs, combat ses passions et ses vices, orne chaque jour le temple auguste où un Dieu veut résider, et ne souffre pas qu'aucune divinité étrangère le partage et l'avilisse.

Ah! chrétiens, notre conduite est-elle dirigée sur ce modèle? Sondons ici nos cœurs; que dirions-nous si on nous faisait la même demande qui fut faite au prophète Jonas? De quel peuple êtes-vous? *Ex quo populo es tu?* (*Jonas*, I.) Quelle est la terre qui vous a vu naître? *Quæ est terra tua?* (*Ibid.*) Où portez-vous vos pas? *Quo vadis?* (*Ibid.*) Souffrez que je vous les fasse, ces questions. Etes-vous de ce peuple heureux, que Dieu a choisi entre tous les autres pour être spécialement le sien! De ces hommes dont il a changé, pour ainsi dire, la nature, en répandant sur eux la gloire de la sienne? De ces hommes, qu'il a élevés à la qualité de ses enfants, et à qui il a permis de l'appeler Père?

Oui, vous êtes inscrits dans les fastes où l'Eglise conserve les noms de ceux qui furent adoptés comme vous; le caractère que vous portez est le même; vous priez comme eux, votre langage n'est pas différent. Mais vos mœurs répondent-elles à votre dignité? Vous vous dites chrétiens; l'êtes vous en effet: *Ex quo populo es tu?* Si vous l'êtes, pourquoi cet oubli de votre Dieu, cette indifférence pour ses intérêts, cette lâcheté dans son service, cette infidélité à sa loi? Vous vous glorifiez d'être grands, riches, distingués. Ah! votre conduite nous montre bien que vous oubliez le plus beau de vos titres, celui d'enfants adoptés par votre Dieu: *Ex quo populo es tu?*

Voyageurs sur la terre, où allez-vous? Quel est le terme que se propose votre ambition? *Quo vadis?* Ah! je le sais, le ciel vous est promis pour héritage; là devaient tendre tous vos efforts. Et pourquoi donc abandonner la route qui y conduit? Pourquoi, destinés à régner dans le séjour des bien-aimés de Dieu, entrez-vous avec ses ennemis dans les sentiers qui les conduisent à leur perte, et qui vous perdront comme eux?

Pardonnez ces reproches, mes frères, au zèle qui m'intéresse pour votre salut. Rappelez-vous la grâce que vous avez reçue au baptême, l'adoption que le Père a faite de vous pour être ses enfants, les glorieux rapports qui vous unissent à son adorable Fils, les droits qu'il vous a acquis sur le ciel. Reconnaissants de tant de bienfaits, fidèles à vos engagements, aimez Dieu comme votre Père; suivez, imitez Jésus-Christ comme votre chef; vivez sous l'empire de sa grâce, et vous le posséderez éternellement dans celui de sa gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Sans nous arrêter au sentiment de quelques nouveaux interprètes, qui pour ménager l'honneur de la Madeleine, ont avancé que l'Evangile, en lui donnant le titre de pécheresse, n'a pas voulu nous la représenter comme une de ces âmes abandonnées de Dieu, qui se livrent à toutes les passions sans réserve et sans pudeur, mais seulement comme une de ces femmes mondaines, qui passent leurs jours dans la mollesse et dans l'oisiveté; qui aiment ceux qui les flattent, qui cherchent à surprendre les regards par la séduction des parures; qui donnent à leur paresse et à leur indolence le nom touchant de délicatesse; qui courent après les plaisirs variés et tumultueux du siècle; qui conservent dans le cœur quelque aversion pour le crime, mais qui par des dehors indiscrets, font soupçonner qu'elles ne l'appréhendent point assez; sans nous arrêter, dis-je, à cette nouvelle opinion, suivons celle du plus grand nombre des Pères de l'Eglise, entr'autres, de saint Jean-Chrysostome, de saint Jérome et de saint Augustin, qui nous

assurent que Madeleine n'avait rien refusé à la cupidité, et que, jusqu'au jour de sa pénitence, sa vie n'avait été qu'un tissu de passions et de désordres. L'excès de son égarement ne fera que mieux connaître l'étendue du divin amour dont elle se trouva subitement embrasée dans la suite. Animée par ce feu céleste, on ne la reconnaît plus; eh! peut-elle se reconnaître elle-même? Son aveuglement se change en lumière; aux joies profanes succède la douleur du repentir, ses ténèbres se dissipent, ses chaînes se brisent, son cœur se purifie. Délivrée enfin de l'esclavage où elle gémissait depuis si longtemps, elle établit sur les ruines du vice l'inébranlable édifice d'une parfaite conversion.

C'est le modèle que je viens aujourd'hui vous remettre sous les yeux, chrétiens, mes frères, pour instruire et pour encourager le pécheur, qui, fatigué par le poids de son crime, veut se débarrasser d'un fardeau qui lui paraît accablant. Qu'il aime Dieu, ce pécheur! bientôt il aura vaincu tous les obstacles qui jusqu'à présent effrayaient sa faiblesse. Rien, que l'amour de Dieu ne puisse faire entreprendre. Rien, que l'amour de Dieu ne puisse faire espérer. Madeleine trouve dans cet amour une source de forces, elle puise dans cet amour une abondance de consolations. Elle aime Dieu, plus de péché; elle aime Dieu, plus de crainte. Ainsi le courage et la récompense de sa conversion partageront ce discours.

PREMIER POINT.

C'est à tort que certains pécheurs par une confiance téméraire, regardent comme une chose facile le changement de leur conduite, la destruction de leurs habitudes, la réforme des sentiments dont le cœur s'est pénétré. Nous nous accoutumons aisément à penser, à pratiquer ce qui nous flatte, mais ce n'est qu'avec peine que nous nous dépouillons des idées et des maximes qui s'accordent avec nos penchants : de là, ces combats, ces révoltes intérieures que le seul aspect de la pénitence nous fait éprouver; de là ce peu de constance dans nos résolutions, qui chaque jour sont ébranlées, anéanties par les occasions et les attraits différents que le monde présente à nos passions : de là tant de pénitents de désir, et si peu de pénitents en effet, parce que s'étant laissés surmonter par un long usage de complaisance pour soi-même, on passe ses jours à projeter de se contraindre, et l'on se voit à la fin de sa course sans s'être jamais contraint.

Mais, il faut le dire avec saint Augustin, cet ouvrage de la conversion, impossible à l'homme quand il n'a de ressources que dans ses propres forces, se trouve tout à coup facile, quand animé par l'Esprit de Dieu, il prend son amour pour le motif et pour la règle de ses actions : les obstacles disparaissent, la lâcheté se change en courage; les inclinations les plus chères et les plus favorites deviennent les victimes d'un sacrifice qui se renouvelle dans tous les instants. Ce qui fait dire à saint Jérôme qu'il suffit que nous aimions Dieu, pour que rien ne nous paraisse épineux et difficile,

Madeleine remplie de ce feu sacré, n'écoute plus ni ménagement, ni faiblesse : désirs, penchants, plaisirs, intrigues, sociétés, tout est immolé au divin amour qui la conduit. Elle aime Dieu, plus de péché; parce qu'elle le répare par la promptitude de sa pénitence, par la componction de sa pénitence, par la force de sa pénitence : quel courage, mes frères, et quel exemple pour le pécheur! Dieu, toujours plein de miséricorde, nous réveille quelquefois de l'assoupissement du péché, par un aiguillon intérieur, par des désirs de pénitence, par des troubles involontaires qui, dans le temps où nous sommes le moins occupés de notre salut, nous font trouver du dégoût dans les plaisirs mêmes que nous avions recherchés avec le plus d'ardeur. Souvent il frappe nos sens par des exemples inattendus dont les uns nous encouragent, les autres nous inspirent une sainte frayeur. Quelquefois il nous fait entendre la voix de notre propre conscience, qui nous reproche avec importunité le triste état où nous languissons, qui nous fatigue par ses remords, qui nous intimide par ses alarmes, qui nous fait découvrir malgré nous, dans le crime, une certaine horreur que nous voudrions pouvoir nous dissimuler. Moments heureux, salutaires inspirations, qui nous rappellent à nous-mêmes, et dont Madeleine sut si bien profiter!

Aussitôt, dit l'Evangile, qu'elle eût appris que le fils de Dieu était dans la maison du pharisien, rien ne peut suspendre l'activité de sa pénitence; elle y court avec empressement : *ut cognovit*. Vous ne l'arrêtez point, vaines considérations qui faites balancer tant de pécheurs, esclaves d'eux-mêmes et de l'opinion! Elle ne s'amuse pas à considérer qu'étant encore pourvue des attraits du bel âge, c'est un sacrifice bien douloureux que de renoncer de si bonne heure aux agréments qu'ils semblent lui promettre; elle ne respecte pas une jeunesse propre encore aux plaisirs, et qu'on regarde ordinairement comme le temps le moins destiné à la pénitence; elle ne pense pas à sa délicatesse, excuse ordinaire des personnes de son sexe, voile favorable à la sensualité; elle profite du secours qui s'offre à elle, et dont elle connaît tout l'avantage et tout le prix : *ut cognovit.*

Quel spectacle, chrétiens, que celui de la sainte précipitation de cette pécheresse véritablement pénitente! Qu'il fut beau de la voir foulant aux pieds le pompeux appareil de sa vanité, cachant de ses propres cheveux ce visage, sur lequel elle était si jalouse auparavant d'attirer les regards : de la voir insensible aux penchants flatteurs de la nature, aux railleries des hommes indiscrets ou méchants, aux regrets des sociétés profanes qu'elle abandonne; de la voir

inquiète comme l'épouse des *Cantiques*, dans l'attente du moment où elle doit trouver le Sauveur de son âme, et le divin objet de ses désirs ! *ut cognovit.* Ses passions se réveillent, elle les dompte avec courage ; les plaisirs du monde se retracent à son esprit, elle les repousse loin de son cœur ; l'amour-propre gémit, elle lui impose silence. Ah ! Seigneur, pourquoi faut-il que, lorsqu'au milieu de nos déréglements vous nous faites entendre votre voix, lents à suivre vos touchantes invitations, nous demeurions comme immobiles dans la dangereuse route où nous sommes engagés, au lieu d'imiter l'édifiante promptitude qui commença si heureusement la pénitence de Madeleine? *ut cognovit.*

Non, il n'est point de pécheur que le Seigneur n'ait sollicité plus d'une fois de sortir de l'abîme du vice : il n'en est point à qui la grâce n'ait fait sentir la nécessité de rompre les funestes liens dont il s'est volontairement enchaîné. J'en appelle à votre expérience, mon cher auditeur; n'avez-vous pas dit souvent au-dedans de vous-même : Oui, mon iniquité m'est à charge, mes plaisirs sont imparfaits, mon ingratitude envers Dieu est inexcusable ! Eh ! qu'est-ce que la vie? une ombre qui nous échappe. Qu'est-ce que la beauté ? une fleur qui se flétrit. Rien de solide dans la prospérité; rien de pur dans les joies du siècle; rien de constant dans tout ce qu'on possède ici bas. Réflexions salutaires, mille fois réitérées et toujours inutiles; réflexions que la vérité arrache à notre esprit, mais qui ne font qu'effleurer notre cœur ! Vanité du monde que nous connaissons, et cependant que nous aimons; richesses que nous méprisons, et qui sont néanmoins l'objet de nos poursuites; crimes que nous détestons, et que nous ne cessons de commettre ! toujours voulant aller au terme, toujours nous demeurons fixés au même point; pensant et raisonnant en pénitents, nous continuons d'agir et de vivre en pécheurs. Madeleine n'éprouve point cette irrésolution funeste : quoiqu'il puisse lui en coûter, elle veut se tirer de son ancien et déplorable esclavage; elle le veut, et sans balancer, ses démarches soutiennent ses projets : *ut cognovit.*

Et ce premier pas, mes frères, ne peut point être regardé comme le mouvement d'une ferveur passagère; la douleur dont Madeleine est pénétrée, déclare d'une manière non suspecte la sincérité de son retour.

Que sont devenus ce luxe, cette magnificence si chers à son amour-propre ? Où s'est enfuie cette foule dangereuse de plaisirs qui la recherchaient, et qu'elle aimait ? Cette femme, idolâtre du monde et d'elle-même, vient adorer le fils de Dieu ; cette femme, si fière et si superbe, est prosternée aux pieds du Sauveur des hommes ; cette femme, enivrée des fausses joies du siècle, répand des torrents de pleurs : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Tous les interprètes remarquent l'expression dont l'Evangile se sert. Il ne dit pas seulement que Madeleine versa des pleurs aux pieds de Jésus-Christ, mais qu'elle les arrosa de ses pleurs, pour marquer la profusion de ses larmes, effet heureux d'une componction sincère qui, dès ce moment, la rend agréable et lui fait trouver grâce auprès de Dieu.

Que ne puis-je ici vous exprimer l'éloquence de ce langage de Madeleine, et vous faire connaître le prix et la valeur de ces larmes, interprètes de son repentir? Tantôt considérant le ciel qu'elle avait couru risque de perdre pour toujours, elle ne pouvait mettre de bornes à sa douleur ni étouffer ses soupirs ; tantôt jetant les yeux sur un monde auquel elle avait immolé son innocence, elle détestait le jour complice et témoin de ses erreurs ; tantôt envisageant l'enfer dont elle avait mérité les supplices, elle frémissait à la vue de ce séjour de malédiction, et semblait, par l'abondance de ses pleurs, essayer d'en éteindre les flammes : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Larmes sincères : la faiblesse, la politique, la contrainte n'y avaient aucune part. Ce n'étaient pas de ces pleurs purement naturels et que le tempérament ne fait que prêter à la religion ; ce n'étaient pas de ces pleurs hypocrites que les yeux répandent et que le cœur ne donne pas, qu'on emploie comme des ressorts capables de remuer la compassion des hommes dont on veut surprendre ou la justice ou les secours ; ce n'étaient pas de ces pleurs forcés qu'une crainte servile ou que le désespoir arrache, et qui n'empêchèrent pas que Saül ne perdît la couronne et le jour. Les larmes de Madeleine coulaient d'une source plus noble et plus pure : une douleur sincère, une salutaire confusion, son péché qui, comme celui de David, se soulevait contre elle, produisaient ces marques sensibles de sa parfaite conversion : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Quelle différence, ô mon Dieu, entre la douleur de Madeleine et celle que nous croyons éprouver lorsque nous nous proposons de revenir à vous ! Quelques mouvements d'une piété passagère, quelques soupirs, quelques regards vers le ciel nous abusent nous-mêmes sur notre contrition, et ne servent bien souvent qu'à étouffer le cri salutaire de notre conscience ; mais nos yeux secs et arides ne font que trop connaître l'indifférence et l'insensibilité de notre cœur. Vous vous trompez, nous dit l'Apôtre saint Paul, et votre douleur est imparfaite, si du moins elle n'est accompagnée du trouble, de la sainte inquiétude que vos péchés doivent vous donner. Inquiétude qui doit vous suivre partout, dans l'embarras de vos emplois, dans le soin de votre famille, dans le mouvement de vos affaires, dans les agréments de vos plaisirs ; inquiétude qui doit vous éloigner de tout ce qui peut vous corrompre, du grand monde qui vous dissipe, des occasions qui vous en-

traînent, de la vanité qui vous séduit, de cette société qui vous perd; inquiétude qui doit vous porter à tout ce qui peut vous sanctifier, à l'amour de la retraite, au mépris des richesses, à la soumission dans les peines, à l'humilité dans les succès. La sainte pénitente de l'Evangile est toujours dans le trouble, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue aux pieds du Sauveur du monde; elle y arrive enfin : et ses yeux, qui tant de fois avaient allumé le feu des passions, deviennent les interprètes de la sincérité de sa pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Elle ne s'en tient pas, mes frères, à ces éloquents témoignages de sa douleur, pour mériter le pardon qu'elle désire et qu'elle demande; elle surmonte par une force aussi édifiante que courageuse, les obstacles qu'elle trouve du côté du respect humain et de ses anciennes habitudes.

Rien n'est plus étrange, dit saint Augustin, que la timidité qui nous saisit lorsque nous formons des projets de pénitence. S'agit-il de nous livrer au crime, aucune considération ne nous arrête; s'agit-il d'y renoncer, tout devient obstacle à nos yeux. Le jugement que porteront les hommes sur notre retour à la vertu, la crainte de leur dérision et de leur censure suspendent nos résolutions, alarment notre courage. Eh quoi! lorsque, abandonnés à nous-mêmes, nous avons suivi la fougue de nos passions, avons-nous craint les discours des gens de bien, avons-nous appréhendé de perdre leur amitié et leur estime? Par quel funeste aveuglement craignons-nous donc les pécheurs lorsque nous pratiquons la vertu, puisque nous n'avons pas craint les justes quand nous avons suivi nos penchants?

Madeleine ne connut pas cette injuste honte, l'écueil de tant de désirs de pénitence. Elle n'habitait pas une solitude où elle pût se trouver sans témoins ; elle était au milieu d'une ville instruite de ses désordres : *erat in civitate peccatrix.* Elle n'allait pas chercher le Sauveur du monde dans un lieu écarté, mais au milieu d'une foule invitée avec lui à un grand festin ; elle ne faisait pas éclater son repentir devant des personnes charitables , capables d'excuser ses déréglements ou d'interpréter favorablement ses nouvelles démarches; elle était entourée de pharisiens que la moindre apparence d'humilité scandalisait. Ainsi elle avait lieu de croire que sa pénitence passerait ou pour faiblesse, ou pour folie, ou pour légèreté. Cependant, point d'obstacles qui l'arrêtent, dit saint Augustin; elle va se prosterner devant le Sauveur, en présence de tout un peuple; et cette femme qui avait bravé si longtemps les discours des hommes en commettant le péché, les méprise avec le même courage en détestant ses crimes. Elle était pécheresse, dit l'Evangile : cette expression, cette manière de caractériser Madeleine surprend d'abord les interprètes, puisqu'il n'y a pas un homme sur la terre à qui ce déplorable titre ne puisse convenir. Mais l'affectation, si l'on peut le dire, du Saint-Esprit à lui donner cette dénomination, marque vivement quel était son attachement au péché ; c'est-à-dire que si tous les hommes sont pécheurs par nature, elle l'était par habitude et par goût ; c'est-à-dire que si la plupart regardent leurs fautes comme des faiblesses, elle regardait les siennes comme une espèce de mérite ; c'est-à-dire qu'elle se faisait un faux honneur de ses désordres et qu'elle s'applaudissait de ce qui devait la faire rougir.

Quel prodige donc, mes frères, de voir Madeleine se résoudre tout à coup à quitter cette vie sensuelle et voluptueuse, dont elle avait fait une sorte de profession publique, pour embrasser un genre de conduite laborieux, édifiant, mortifié ; de la voir renoncer aux conversations profanes et criminelles, aux plaisirs séduisants du monde, à tout commerce ennemi de la vertu, pour ne s'entretenir qu'avec son dieu ou avec elle-même, et consacrer le reste de ses jours à pleurer sur son aveuglement !

O amour de mon Dieu, voilà ce que vous produisîtes dans le cœur de Madeleine! Promptitude, douleur, force de repentir, elle mit tout en usage pour réparer son crime. Elle aima Dieu, plus de péché; elle aima Dieu, plus de crainte. La récompense de son amour sera le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Tout nous sollicite de revenir à Dieu ; notre conscience nous y invite, nos intérêts nous y engagent; le péché même ne conserve pas toujours l'attrait qui nous avait séduits, et nous nous lassons souvent des engagements qui après nous avoir paru une source de plaisirs, deviennent pour nous une onéreuse servitude. Mais que nous sommes heureux de pouvoir trouver toujours un asile dans le sein de la miséricorde du Seigneur ! Notre révolte, notre ingratitude, notre inconstance, rien ne doit nous empêcher d'espérer ; et lorsque notre cœur peut recouvrer la sensibilité pour le bien que l'habitude dans le crime lui avait enlevée ; lorsque, touché d'une sainte tristesse, il s'efforce de réparer ses anciens égarements, il est sûr de trouver un Dieu plein de bonté, plein de clémence, qui, comme un père tendre et bienfaisant, reçoit le fils prodigue qui s'était dérobé à ses embrassements, comme un pasteur charitable court au-devant de la brebis indiscrète qui avait eu l'imprudence de s'échapper. L'exemple de Madeleine en est une grande preuve, mes frères : chargée d'iniquités, elle ose se présenter devant le Fils de Dieu ; mais le saint amour dont elle est animée lui fait trouver un accès sur lequel il semblait qu'elle ne devait pas compter. Le Sauveur du monde instruit des sentiments du cœur de Madeleine, en bannit l'inquiétude et la crainte par la douceur avec laquelle il la reçoit, par le pardon qu'il lui accorde, par la paix qu'il lui procure.

Si vous regardez, Seigneur, nos iniquités avec cet œil de sévérité et d'exactitude qui

aperçoit les moindres taches, qui pourra, disait autrefois le prophète, se défendre devant vous et soutenir les coups de votre justice? Notre substance qui n'est que néant, notre faiblesse qui nous rend aussi inconstants et aussi fragiles que le roseau, pourraient-elles nous laisser espérer quelque ressource, si vous nous jugiez dans votre rigueur?

Non, sans doute, mon cher auditeur, à ne consulter que notre propre conscience, à considérer sans déguisement ce que nous sommes, nous trouverons dans nous-mêmes mille motifs de nous alarmer et de craindre; mais si nous jetons les yeux sur la miséricorde inépuisable du Dieu que nous servons, notre espérance se ranime et nous modérons notre frayeur.

Madeleine, soutenue par une sainte confiance, semble oublier ce qu'elle avait à craindre en paraissant devant l'Homme-Dieu, qui, pénétrant jusque dans la pensée des pécheurs, pouvait lui reprocher publiquement les désordres de sa vie. Elle s'expose à essuyer toute la confusion qu'elle pouvait justement attendre. D'abord, dit l'Evangile, elle ne s'approche qu'en tremblant; elle se tient quelque temps à l'écart, n'osant s'abandonner à son zèle. Mais quelle surprise pour elle, lorsqu'au lieu de trouver dans le Sauveur la rigueur qu'elle connaît avoir méritée, elle ressent les effets d'une douceur qui l'encourage et qui lui permet de baiser les pieds de celui qu'elle regarde comme l'auteur de son salut! *et osculabatur pedes ejus.*

Loin d'ici donc cette défiance, toujours injurieuse à la miséricorde du Seigneur, qui éloigne le pécheur de la voie du salut et de la source des grâces; qui, sous prétexte que nous sommes indignes d'approcher de Dieu, nous prive des secours que lui seul peut nous donner; qui, se couvrant des dehors d'un respect dangereux quand il est excessif, livre l'homme à sa propre faiblesse, laisse ulcérer ses plaies, en l'empêchant de chercher sa guérison. Que le pécheur avoue son indignité; il le doit : sa honte, hélas! n'est que trop légitime. Mais qu'il ne s'éloigne pas d'un juge clément qui n'attend que son retour pour lui accorder son pardon. L'humble situation de Madeleine, sa sage timidité font assez connaître qu'elle était pénétrée de la malice et de l'énormité de ses fautes; mais ce sentiment ne l'empêche pas d'approcher du Fils de Dieu; et après avoir pris les précautions que lui inspiraient l'humilité et la prudence, elle ne balance pas à se laisser aller aux mouvements de son zèle et à la confiance qui a conduit tous ses pas.

Mais aussi, mes frères, ne nous y trompons point : quand je dis que nous devons profiter de la douceur que Dieu témoigne au pécheur qui revient à lui, je parle du pécheur dont les sentiments sont conformes à ceux de Madeleine, dont les démarches sont animées par la même contrition, dont les promesses sont soutenues par des résolutions fermes et constantes, dont les sages précautions garantissent la sincérité de son retour à Dieu; je parle à vous, qui revenus enfin de vos égarements, avez pénétré votre âme d'une douleur surnaturelle, et qui venez répandre sur les pieds du Sauveur les parfums d'une componction salutaire et les larmes d'une véritable contrition. Approchez de votre Dieu, non pas parce que vous en êtes dignes, car vous ne le serez jamais, mais parce qu'il ne rejette pas le cœur contrit et humilié, parce qu'il est le divin médecin qui veut guérir la maladie de votre âme, parce qu'il vous appelle lui-même pour vous soulager dans vos peines et pour vous consoler dans vos douleurs; parce que, comme dit saint Jean Chrysostôme, celui qui a le plus besoin de secours doit rechercher avec le plus d'ardeur l'unique source d'où il peut en attendre.

Ce fut par ces sentiments et par ces démarches, dont ils étaient le principe, que Madeleine trouva la rémission de ses crimes, et qu'elle mérita de s'entendre dire par le Fils de Dieu lui-même : Vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* Que les plaisirs courent au-devant de nos vœux, que les biens nous environnent, que le nombre de nos succès réponde à celui de nos désirs; rien, mes frères, ne pourra jamais égaler la satisfaction qu'éprouverait notre cœur, si, par une conversion parfaite nous méritions que le Seigneur nous dise, comme à Madeleine : Vos péchés vous sont remis. Nous n'avons pas été créés, mon cher auditeur, pour tous ces avantages fragiles et périssables qui forment l'enchantement que le monde appelle bonheur; notre cœur aspire par lui-même à une félicité plus noble et plus solide; nous le gênons, nous le captivons, quand nous l'obligeons de porter sur des objets terrestres ses empressements et ses désirs : aussi, comme parle saint Paul (*Ephes.*, III), ne sera-t-il content que lorsque, possédant Dieu, il possédera en même temps cette plénitude de biens qui seule peut remplir son étendue. Mais ce cœur est encore bien plus agité quand se trouvant accablé par une multitude de crimes, il se voit presque hors d'espérance de parvenir au terme pour lequel il se sent destiné; et par une raison contraire, il n'est jamais plus heureux que lorsque n'ayant pas en lui-même d'obstacles qui le détournent de sa fin, il envisage de près et semble pouvoir s'assurer la récompense que la bonté divine lui prépare, et après laquelle il ne peut s'empêcher de soupirer. Quelle consolation donc pour Madeleine, quand le Sauveur, touché des marques non équivoques de sa pénitence, lui dit que ses péchés lui étaient remis : *Remittuntur tibi peccata tua!*

Il ne tient qu'à nous, chrétiens, de jouir de ce bonheur : au même prix, nous aurons la même récompense; que dis-je, au même prix? Dieu n'exige pas de nous tout ce que le zèle de la sainte pénitente de l'Evangile lui inspira de faire : il ne vous demande

pas de renoncer aux prérogatives de votre condition, de votre état; il vous demande seulement de ne pas abuser des avantages que l'un et l'autre vous procurent : il ne vous demande pas d'aller aux yeux de tout un peuple répandre des larmes, faire un aveu public de vos égarements; il vous demande seulement de les détester en secret, de les réparer avec prudence, d'en être du moins touchés intérieurement, si vous ne les pleurez pas au-dehors : il ne demande pas que vous fassiez, comme Madeleine, un divorce éternel avec le monde, mais il vous demande de vous séparer du crime; est-ce trop, mes frères, pour vous attirer ces paroles consolantes : Ame chrétienne, vos péchés vous sont remis; et pour acquérir avec cette assurance la paix solide et inébranlable qui s'empara du cœur de Madeleine, et qui fut la troisième récompense de sa conversion : *Vade in pace.*

L'iniquité porte toujours avec elle le trouble et le tumulte; elle livre l'esprit de l'homme à une infinité de passions qui l'agitent et qui le tourmentent; cherchant toujours à se satisfaire, jamais il n'est satisfait; le péché seul empoisonne tous ses plaisirs, corrompt tous les instants de sa vie, ne lui laisse goûter aucun intervalle de repos. Mais quand une âme, heureusement rentrée en grâce avec son Dieu, ne pense plus qu'à le servir et qu'à lui plaire, le calme succède aux inquiétudes, la sécurité bannit les alarmes et la frayeur. Arrivée au port, elle voit d'un œil tranquille les écueils et les naufrages; et si un esprit de charité la fait gémir encore sur le malheur des autres, une juste reconnaissance lui fait rendre grâce à son Dieu de l'avoir mise elle-même à l'abri du danger

Telle se trouva Madeleine; et ce fut par cette aimable et sainte tranquillité que le Fils de Dieu couronna le mérite de sa conversion : *Allez en paix*, lui dit-il. Dès ce moment elle ne fut plus livrée aux remords d'une conscience importune; ses passions enchaînées et détruites ne jetèrent plus le trouble dans son cœur; elle ne fut plus exposée à cette guerre intérieure que le vice fait toujours naître dans l'âme qui lui est asservie. La paix fut son partage, et rien ne fut capable d'en altérer la douce sérénité. Vous ne la connaissez pas, cette paix si désirable, vous qui la cherchez hors de Dieu; votre vie se passe en mouvements inégaux, en projets souvent inutiles, en espérances presque toujours vaines; parce que, dit saint Augustin, vous ne remplissez votre cœur que d'un amour terrestre et profane avec lequel l'amour de Dieu, dont Madeleine tira de si précieux avantages, ne peut jamais se concilier. Disons donc aujourd'hui, mes frères, avec le même saint Augustin : Feu divin, qui brûlez sans cesse et que rien ne saurait éteindre; ardeur de la charité qui ne pouvez pas être ralentie, échauffez, embrasez, consumez mon cœur par votre céleste flamme; détruisez mon péché, dissipez ma juste crainte; conduisez-moi, touchez-moi, formez-moi, afin que par votre secours j'éprouve la douceur, la clémence de mon Dieu; qu'étant purifié par vous, je puisse dans les derniers moments de ma vie dire à mon âme ce que le Sauveur dit à Madeleine : Mon âme, allez en paix, allez jouir du repos éternel. Je vous le souhaite, etc. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LE CHRÉTIEN CONVERTI.

Cum quæsieris Dominum Deum tuum, invenies eum; si tamen toto corde quæsieris, et tota tribulatione animæ tuæ. (*Deut.*, IV.)

Quand vous aurez cherché le Seigneur votre Dieu, vous le trouverez, pourvu que vous l'ayez cherché de tout votre cœur, et dans la tribulation de votre âme,

Trouver le Seigneur, après avoir été longtemps séparé de lui, quel bonheur inestimable, chrétiens, mes frères! Cet avantage est celui que procure la conversion, pourvu qu'on ne s'aveugle pas sur les caractères qu'elle doit avoir. De tous les actes du christianisme il n'en est point en effet qui soit plus sujet à l'illusion, et où l'illusion soit plus dangereuse. Quelques impressions passagères que la grâce fait naître, portent le trouble dans la conscience : on se reproche ses désordres, on court s'en décharger dans le sein des ministres; l'aveu est accompagné de quelques larmes; des soupirs redoublés semblent dire que l'on est pénétré d'un regret sincère; mais, hélas! ces sentiments fugitifs s'arrêtent, pour ainsi parler, sur la surface de l'âme; cette première aurore n'est point suivie du jour éclatant qu'elle paraissait promettre; l'homme, toujours ingénieux à se tromper lui-même, croit ses passions détruites, parce que leur tyrannie lui est odieuse; il se juge converti, parce qu'il est agité : les sens sont émus; le cœur est ébranlé peut-être, mais il n'est pas changé.

Ce n'est point sur ces signes équivoques que vous pouvez, mon cher auditeur, vous assurer de la sincérité de votre conversion. L'Ecriture vous apprend qu'il faut avoir cherché le Seigneur dans la tribulation de votre âme : *Tota tribulatione animæ tuæ;* à cette condition seulement, vous pourrez le trouver et vous rapprocher de lui : *Cum quæsieris invenies eum.* Pour prévenir l'erreur funeste où vous feraient tomber des apparences perfides, je vais donc vous expliquer ce que c'est qu'une véritable conversion, et les devoirs qu'elle impose : ce sera le sujet de la première partie. Pour vous encourager à consommer l'ouvrage de votre conversion, je vous montrerai ensuite le prix qui en dépend et les douceurs qu'elle procure : ce sera le sujet de la seconde partie. En deux mots, qu'est-ce que le chrétien converti? De quel bonheur jouit le chrétien converti? C'est le sujet et le partage de ce discours. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

J'appelle conversion véritable, ce changement heureux que la grâce opère dans un cœur pénétré du regret de s'être éloigné de

Dieu, et du désir de s'en rapprocher; cette sainte révolution d'idées et de sentiments, de vues et de conseils, d'entreprises et de démarches, qui retournant tout l'homme, si j'ose ainsi parler, sous la main de Dieu, efface tout ce qui a pu irriter Dieu dans l'homme, détruit dans son esprit l'empire des préjugés, y rétablit celui de la raison, substitue dans son cœur le règne des devoirs à celui des passions, change toute la marche et tous les objets des penchants, rompt le sceau de l'habitude et les fers de l'esclavage, crée dans le même homme comme un homme nouveau, dirige vers le bien toutes les inclinations qui le portaient au mal, et convertit en lui tous les obstacles en moyens de salut: j'appelle conversion véritable, cette renaissance entière et parfaite du chrétien, qui le rappelant aux engagements de son baptême, ne lui rend pas à la vérité sa première innocence, mais en répare la perte par un second baptême qui est celui de la pénitence, et le rétablit dans tous les droits de son adoption, à mesure qu'il tâche d'en remplir tous les devoirs : j'appelle enfin conversion véritable, cette résolution courageuse de venger sur soi-même le Seignenr offensé; ce zèle ardent qui fait désirer au pécheur, que son cœur uni à l'éternité de Dieu même, comme dit saint Augustin, pût être aussi infini dans ses satisfactions que Dieu est infini dans ses attributs, et pût rendre en quelque sorte sa pénitence immortelle comme celui qui en est l'objet.

Ces dispositions vous paraissent héroïques, mes frères : elles sont néanmoins tellement nécessaires, que si une seule manquait, la conversion serait nulle, parce qu'elle ne serait pas entière. Car, je le répète, point d'intégrité, et dès lors point de vérité dans la conversion, si le cœur et toutes les affections du cœur ne sont pas entièrement changés; si, produite au-dehors par des actions dignes de Dieu, elle ne se manifeste avec éclat dans la conduite et dans le détail de toute la conduite; si indépendante des temps, et invariable au milieu de leurs changements, elle ne s'étend à toutes les circonstances de la vie et ne triomphe constamment de toutes les oppositions.

Conversion sincère, due au Dieu de vérité qui la connaît et la juge; conversion publique, due au Dieu de sainteté qui la mérite et qui la prescrit; conversion entière due au Dieu de souveraineté qui l'exige et la couronne. Sans la sincérité, conversion fausse et hypocrite; elle offense Dieu au lieu de l'honorer : sans la publicité, conversion faible et timide; elle trahit Dieu au lieu de le servir : sans l'universalité, conversion avare et imparfaite; elle irrite Dieu au lieu de l'apaiser.

Et qu'est-ce en effet qu'un homme vraiment converti? Un homme confus et pénétré du sentiment de ses infidélités et de celui des bontés du Seigneur, occupé du soin de lui plaire et d'effacer les traces de tout ce qui lui a déplu : un homme enfin qui affermit sa conversion devant Dieu par la soumission la plus entière, qui atteste aux hommes sa conversion par les exemples les plus éclatants, qui s'assure lui-même de sa conversion par la vie la plus sainte.

Et d'abord, quelle ne doit pas être sa soumission envers Dieu, de qui il a tant reçu, à qui il doit le plus grand bienfait? soumission la plus entière, entretenue par l'éternel et agissant souvenir de l'état dont il est sorti, animée par la reconnaissance de celui où il est rentré, et répondant par une continuité de sacrifices dignes de Dieu, à la grâce d'un pardon dont il était lui-même indigne. Soumission la plus prompte, qui ne connaisse ni la lenteur des délais, ni la difficulté des obstacles; qui ne voie que ce qui est commandé, ne sache qu'obéir, obéisse en effet, non-seulement dans les termes de la loi, mais dans toute l'étendue de la reconnaissance; qui exécute les ordres les plus rigoureux comme les plus faciles, les moins faits pour la nature comme les moins opposés à ses penchants; qui les exécute, non pas seulement en vertu de l'obligation commune à tous les êtres sujets du Dieu créateur et souverain, mais encore, mais surtout, par un sentiment propre d'obéissance et de résignation que le coupable réconcilié doit au Dieu bienfaiteur et père. Soumission généreuse, pour qui rien n'est trop grand, parce que tout est moins grand aux yeux du chrétien converti, que le pardon qu'il a reçu : pour qui rien n'est trop bas, parce que tout porte à ses regards l'empreinte du Dieu qui l'a retiré d'un état plus bas encore, et que la grandeur du bienfait qui l'a rapproché de ce Maître suprême, anoblit et consacre tout ce qui peut l'élever à lui. Soumission humble et pénitente, par laquelle, rentré dans la maison paternelle, il s'y regarde encore comme étranger, et n'ose aspirer au rang du fils heureux qui n'en est point sorti, ***Jam non sum dignus vocari filius tuus*** (*Luc.*, XV); par laquelle il se dévoue en satisfaction de ses écarts, aux ministères de la condition la plus abjecte, sans prétendre aux faveurs ou aux droits de la tendresse filiale, ***Fac me sicut unum de mercenariis tuis*** (*Ibid.*); par laquelle il se livre en esprit de pénitence à tout ce qu'il y a de plus rigoureux dans la loi, et laisse toutes les douceurs de ce qui est permis, aux âmes justes qui ont toujours évité ce qui était défendu. Soumission héroïque, telle que, toujours occupé des miséricordes du Seigneur, il l'honore sans cesse par une résignation continuelle à ses volontés; il rétablisse, autant qu'il est en lui, l'empire de Dieu sur son cœur; il cherche à atteindre, par la rapidité de ses progrès, les âmes fidèles qui l'ont précédé dans la route du salut; il rachète le temps qu'il a perdu, par un saint emploi de celui qui lui reste; il rend hommage à la grandeur de Dieu, par l'aveu continuel de ses faiblesses et de son néant; il s'efforce, dans le transport de la reconnaissance, de se rapprocher de lui par un amour digne du sien : non que par cette égalité d'amour, si elle est possible, il pré-

tende cesser de lui devoir, mais pour acquérir de quoi reconnaître et payer une faible partie de ce qu'il lui doit. Soumission constante, qui ne lui permettant jamais de perdre de vue ses obligations, lui fasse trouver dans les péchés qu'il a commis contre la loi, autant de motifs nouveaux qu'il a pour la remplir, et qui, le rendant invariable dans sa conduite, le force de chercher Dieu dans tout, de ne chercher que lui, d'honorer la sainteté de sa nature, et de la représenter lui-même par celle de ses actions.

D'après ces réflexions, qui ont leur principe dans la religion même, que penser de ces cœurs lâches et faibles, qui, faisant consister la satisfaction due à Dieu, dans une déclaration de leurs offenses contre lui, s'en croient déchargés parce qu'ils en sont absous; restent dans une oisive sécurité, et se livrent, après un premier essai de pénitence, à un repos peut-être aussi dangereux que le trouble et le tumulte des passions où ils étaient engagés? Conversion douteuse, qui n'est peut-être pas un second état de péché, mais une disposition à cet état : semblable à ces convalescences équivoques et incertaines, qui cachent un principe et sont encore une affection de maladie. Que penser de ces cœurs étroits et avares, qui comptent avec Dieu, mettent dans la satisfaction qu'ils lui doivent, des bornes qu'il a proscrites, reçoivent sans mesure, donnent avec réserve; qui, ne marchant sous les yeux et sous l'empire du Dieu qui leur a tout pardonné, que le compas à la main, établissent entre les lois qui obligent, une distinction qui les dégrade, et, craignant toujours d'en porter la pratique au delà de leurs obligations, restent toujours, en les pratiquant, au-dessous de leur devoir? Conversion imparfaite, qui n'a pas extirpé jusqu'à la racine l'amour du péché, qui n'a pas fondé solidement le règne de l'amour divin, et qui sera bientôt suivie d'une nouvelle chute. Que penser de ces hommes incertains et irrésolus, qui promettent sans s'engager, disputent avec la grâce sur les conditions de l'engagement; chez qui le serment qu'ils font d'être à Dieu et de fuir le monde son ennemi, n'est séparé du parjure que par le temps qu'il leur faut pour délibérer entre le monde et Dieu? Conversion fausse, qui irrite le Seigneur, au lieu de l'honorer : ils se croient pénitents, et ils ne sont pas convertis; à demi justes, à demi pécheurs, si l'on peut ainsi parler, ils flottent entre leur salut et leur perte, et sont plus proches de l'une qu'ils ne sont assurés de l'autre. Un cœur vraiment converti ne dispute ni avec la loi ni avec lui-même; prompt à se rendre, il sacrifie tout, et oubliant ce que coûtent les devoirs qui gênent, ne sent que la bonté du Dieu qui pardonne.

J'ai ajouté qu'un chrétien converti ne craint pas de le paraître. Il sert publiquement de témoin au pouvoir que la grâce exerce sur les cœurs; obligé de vivre parmi les hommes, il y paraît avec une réserve et une décence qui attestent les changements que le Seigneur a faits dans lui, et engagé par là devant les hommes comme devant Dieu, il se met dans l'heureuse nécessité de ne pouvoir lui manquer sans les étonner eux-mêmes. C'est un lien de plus qui l'attache à la loi du devoir. Et sous ce point de vue le monde sert, en quelque sorte, au triomphe de la religion. Placé parmi les enfants du siècle, le pénitent réconcilié y devient un exemple et un monument de la toute-puissante miséricorde de Dieu, l'apôtre du christianisme comme il en a été l'ennemi, l'appui des vertus comme il en a été la terreur et le fléau, le modèle des devoirs comme il a été le maître et le modèle des vices; il se montre enfin digne de rendre à la loi, par la force de ses conseils, tout le crédit qu'il lui avait enlevé par la contagion de ses scandales.

Il y a plus, et ce qui doit sensiblement toucher un cœur droit et généreux, c'est qu'ayant vécu parmi les impies, élevé comme eux à l'école de l'incrédulité, il connaît la faiblesse de leurs moyens, l'injustice de leurs préjugés, l'origine de leurs doutes superbes, les contradictions de leurs erreurs, aussi opposées entre elles qu'à la vérité; instruit en quelque sorte par eux-mêmes, il a dû apprendre à les vaincre en combattant avec eux; il emploiera leurs propres raisonnements pour les confondre, et saura faire à la religion de nouvelles armes de toutes celles qu'on emploie contre elle. Défenseur de la vérité, son seul aspect doit épouvanter l'audace; le mensonge intimidé ne doit point soutenir ses regards, et la calomnie, confondue à sa voix, doit se perdre dans les ténèbres. Supérieur aux considérations du respect humain, c'est à lui de réprimer la licence par la force de ses discours, et encore plus par la fermeté de ses exemples; d'encourager par la vue de sa conversion des conversions déjà commencées et prêtes à éclore. Aidé de la grâce, il peut faire plus de bien parmi ses frères, que les ministres de la religion n'en font eux-mêmes par leurs instructions.

Voilà ce que doit être au milieu des hommes un chrétien vraiment converti. L'on ne m'accusera pas d'exagérer ses obligations; s'il est animé de l'esprit de Dieu, il en portera sans doute la pratique bien plus loin. Mais à ces traits reconnaissez-vous, mon cher auditeur, les dispositions actuelles de votre cœur? Sur ce modèle pouvez-vous croire votre conversion véritable? l'est-elle en effet?

Quoi! l'on vous verra, aussi attaché que vous l'étiez à vos intérêts, donner à vos affaires temporelles autant et plus d'attention qu'à celle de votre salut; l'on vous verra continuellement occupé des objets qui lui sont le plus étrangers, et vous vous croyez converti! Vous ne portez pas, je le veux, un regard avide sur le bien d'autrui; mais vous possédez le vôtre avec une sollicitude qui tient de l'esclavage; mais le pauvre souffre à vos côtés, et il n'est pas soulagé; l'indigent vous réclame, et il n'est

pas secouru; de sombres prisons retentissent des cris d'un peuple de malheureux; le bruit de leurs chaînes se fait entendre; vous les plaignez, parce qu'ils sont hommes, parce que vous êtes homme comme eux; mais le nécessaire leur manque, tandis que vous nagez dans les superfluités de l'abondance; mais vous employez à vous procurer les douceurs de la vie ce que l'indigent sollicite pour soutenir la sienne. Vos biens cependant, ou du moins des secours sur vos biens lui étaient promis, lui étaient dus en réparation de tant d'acquisitions injustes, de tant d'abus qui avaient inquiété votre conscience, et vous vous croyez converti! Ah! Saül, blessé et mourant, n'avait pas plus de peine à quitter la vie que vous en avez à cesser de vivre pour le monde et pour votre fortune. Cette âme intéressée est encore tout entière dans vous: *Adhuc tota anima mea in me est.* (II *Reg.*, I.)

Vous paraissez plus fréquemment dans le temple de l'Eternel; la religion s'en applaudit; mais ce culte extérieur n'a-t-il pour objet que la religion? Il faut que personne n'ignore que vous rendez cet hommage au Dieu suprême, et vous trouvez dans la vanité le prix et le motif de tout ce que vous semblez donner à la piété. Vous remplissez les préceptes de l'Eglise et même quelques conseils de l'Evangile avec une exactitude qui serait digne des regards de Dieu, si vous n'y mettiez un éclat qui attire les regards des hommes; et quand vous donnez l'exemple de la vertu, c'est encore en vous le vice de l'orgueil qui triomphe. Piété d'ostentation! Est-ce là l'humilité d'un cœur pénitent? Et vous vous dites converti! Cette âme vaine et ambitieuse est encore tout entière dans vous: *Adhuc tota anima in me est.*

On vous verra, instruit comme auparavant de tous les détails des familles, en parler avec une malignité à qui rien n'échappe; vous ne répandez pas sur les tableaux que vous en faites, le noir poison de la calomnie; mais, détrempés du fiel de la médisance, moins vos tableaux sont effrayants, plus ils sont dangereux; une teinture de zèle les a si bien préparés, qu'il semble que c'est des mains de la charité elle-même que sort le trait par qui elle est attaquée. Ce ton de zèle et de piété donne à vos discours critiques une autorité qu'ils n'avaient pas dans le temps de vos désordres, parce qu'alors votre réputation était une réponse à ce que vous disiez contre celle des autres, et que, dans le parallèle, ils gagnaient plus que vos discours ne pouvaient leur ôter: cette habitude de censurer affaiblit encore l'idée qu'on devrait avoir de la dévotion, en la faisant servir pour accréditer la médisance. Et vous vous dites converti! Vous avez tout au plus changé de défauts. Ame critique et cruelle, elle est encore tout entière dans vous: *Adhuc tota anima in me est.*

Vous ne vous vengez plus avec cet éclat, qui rend la vengeance déshonorante; mais, sensible au tort le plus léger, et à l'affront le moins considérable, vous poursuivez un ennemi qui ne chercherait qu'à vous appaiser; vous réclamez le secours des lois, et il faut que la justice, armée de toutes ses rigueurs, frappe la victime que vos mains épargnent. Et vous vous croyez converti! La vengeance, pour être empruntée, n'est pas moins personnelle; âme méchante et vindicative, elle est encore toute dans vous: *Adhuc tota anima in me est.*

Vous ne donnez plus dans ces usures criantes, qui révoltent la société, et que les tribunaux punissent; mais les prêts que vous faites, les services que vous rendez, les obligations que l'on contracte avec vous, sont chargées d'une forme de reconnaissance souvent plus qu'usuraire, aussi illégitime, moins exposée aux jugements des hommes, mais aussi condamnable au tribunal de Dieu. Et vous vous dites converti! Votre péché n'a fait que changer de nom: âme avide et injuste, elle est encore toute dans vous: *Adhuc tota anima in me est.*

Vous ne donnez plus dans l'excès d'un libertinage grossier; mais une vie molle et oisive nourrit toujours dans votre sein le feu des passions. La licence ne se montre pas si à découvert dans vos discours; mais elle n'en est pas bannie entièrement, et le voile qui la déguise ne la rend quelquefois que plus dangereuse: moins de libertés, mêmes attachements; moins de désordres, mêmes assiduités. Et vous êtes converti! Non, le crime n'a peut-être plus le même empire sur votre cœur, la vertu n'y règne pas encore: âme tendre et passionnée, elle est encore toute dans vous: *Adhuc tota anima in me est.*

Dieu est attaqué, vous êtes présent, il n'est pas vengé: l'impiété se montre sous un masque de philosophie, l'incrédulité parle, l'irréligion décide; et vous n'osez élever la voix; et vous renfermant dans un lâche silence, vous vous croyez vertueux parce que vous n'êtes pas impie; vous craindriez de faire le mal, vous n'osez pas faire le bien; la crainte des hommes vous arrête, et vous compteriez parmi des actions qui déshonorent, celles par lesquelles Dieu serait honoré. Et vous vous dites converti! Vous n'êtes pas même pénitent; âme faible, et perfide envers votre Dieu, elle est encore toute dans vous: *Adhuc tota anima in me est.*

Ah! chrétiens, qu'un homme converti pense et agit bien autrement! Pénétré du sentiment de ce qu'il doit au Seigneur, il lui rend chaque jour l'hommage d'une reconnaissance proportionnée à la grandeur du bienfait qu'il en a reçu; il est dans la société l'apôtre de la vérité, de la vertu, de la religion; il excuse les défauts dans les autres, les punit dans lui-même, se souvient de ce qu'il a été, craint de l'être encore, interdit à ses sens tout ce qui peut, je ne dis pas troubler et interrompre, mais distraire et suspendre son attention continuelle au service de Dieu.

Comme il sait qu'il n'y a point de vraie conversion sans les fruits de la pénitence, et que la pénitence, pour être vraie, doit s'étendre à tout ce qui a péché dans l'homme, il se constitue ministre de la justice divine contre lui-même, et se charge de venger tous les droits qu'il a méconnus. Ce corps de péché, qui l'a rendu si souvent coupable par l'abus de la liberté, il le réduit, comme veut saint Paul, en servitude : *Castigo corpus meum et in servitutem redigo.* (*I Cor.*, IX.) Quoique le prix de la passion de Jésus-Christ soit infini, il ne croit pas pouvoir se l'appliquer avec fruit, s'il n'y ajoute celui des peines qu'il s'impose à lui-même ou que Dieu lui envoie, et s'il ne mêle au sang de la rédemption les larmes amères du repentir : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi.* (*Coloss.*, I.) Il sait que si la vie d'un chrétien est une suite de combats, celle du chrétien pénitent doit être une suite de tribulations et de souffrances ; qu'il n'est plus sur la terre de plaisirs légitimes pour un homme qui a tant de fois mérité l'enfer. Remontant au principe du péché, et réprimant tous les penchants qui l'ont fait naître, il répare les écarts de sa volonté par l'assujettissement le plus entier à la loi ; l'emploi coupable de ses biens par de saintes profusions en faveur de l'indigence ; le déréglement de son cœur par une austère vigilance sur tous ses sens : il renouvelle l'homme tout entier, le purifie, le consacre en quelque sorte, en faisant servir, dans lui, à honorer la miséricorde de Dieu, tout ce qui a pu irriter sa justice.

Ne fuir que les scandales du monde, et n'en pas abjurer l'amour ; n'avoir d'aversion que pour le crime, et conserver le goût que l'on avait pour les plaisirs : prétendre néanmoins être converti ! Ah ! mes frères, c'est une illusion d'autant plus dangereuse, qu'elle est capable de s'opposer pour toujours à l'ouvrage de votre conversion. Cet esprit de distinction, qui décide entre ce qui est commandé et ce qui est permis ; qui s'arrête à la rigueur du précepte, et néglige la sainteté du conseil ; qui ne veut pas déplaire à Dieu, mais qui ne cherche pas à lui plaire, est un esprit peu chrétien, et n'est point un esprit pénitent. Non, non, ce n'est que par le sacrifice des choses qui sont permises, que l'on répare le péché commis dans celles qui étaient défendues. Cœurs étroits et partagés, jusqu'à quand disputerez-vous avec la grâce qui cherche à vous sauver, et avec Dieu qui vous pardonne ?

Ne pensez pas que ce Dieu n'exige de vous que des privations faciles ; il ne suffit pas de combattre quelques-uns de vos penchants, il faut déclarer à tous une guerre sans intervalle; il faut immoler, à leur tête, ce penchant chéri, ce penchant roi et souverain qui arme tous les autres et qui peut seul arrêter l'action de Dieu sur vous ; que dis-je ? il faut vous immoler vous-même tout entier ; la moindre réserve, en partageant votre sacrifice, anéantit tout son mérite.

Or, chrétiens, qu'une pareille conversion doit sembler, et doit être en effet difficile ! L'appât des occasions qui engagent ; la violence des penchants qui entraînent ; la force de l'habitude qui captive ; cette seconde nature à détruire, pour arriver à l'innocence de la première ; une vie douce et voluptueuse à quitter, une vie laborieuse et austère à embrasser ; le Calvaire à monter, pour y vivre au pied de la croix d'un Dieu mourant, dont chaque soupir est la leçon, l'ordre et l'exemple d'une mort continuelle au monde, à ses plaisirs et à soi-même ! Ah ! mes frères, quelle effrayante vue que celle d'une carrière si nouvelle pour un homme accoutumé à marcher dans les voies de la liberté ! Que d'obstacles à une conversion qui, devant être générale, demande un sacrifice universel ! La grâce parle et ne commande que ce que l'on craint, et c'est elle qu'il faut suivre ! La passion appelle et n'invite qu'à ce qui flatte, et c'est à elle qu'il faut renoncer ! Que de combats pour une seule victoire !

C'est sans doute la difficulté de cette victoire qu'envisageait Jésus-Christ, lorsqu'il disait que la conversion d'un pécheur causerait plus de joie parmi les anges de Dieu, que la persévérance d'un très-grand nombre de justes : *Majus erit gaudium super uno peccatore pœnitentiam agente, quam supra nonaginta novem justis.* (*Matth.*, XVIII.) C'est cette difficulté qui portait saint Ambroise à douter s'il n'était pas plus facile de conserver l'innocence que d'en réparer la perte ; doute effrayant, que ce saint docteur termine aussitôt par une réflexion plus effrayante encore : Oui, dit-il, le nombre de ceux qui conservent la grâce du baptême est bien petit ; mais le nombre de ceux qui font une véritable pénitence est bien encore au-dessous : *Plures reperii qui innocentiam servaverint, quam qui pœnitentiam egerint.* Le repentir, je dis ce repentir du cœur que suppose une véritable conversion, est accompagné de tant d'amertumes, de travaux si pénibles, qu'il faut une grande force d'esprit pour ne pas tomber dans un découragement qui le rendrait infructueux. Dieu lui-même juge cet effort si supérieur à l'humanité, ou si propre à élever l'humanité au-dessus d'elle-même, qu'il y attache un mérite capable, avec la grâce, de satisfaire à sa justice, et qu'il l'accepte à la place et en échange des supplices éternels qu'il a décernés contre le pécheur.

Vous êtes effrayés, chrétiens, du nombre et de la rigueur de ces devoirs; consultez un cœur vraiment converti, et il vous dira que tous ces devoirs se changeront en douceurs ; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Une vie dévouée aux rigueurs de la pénitence, et chargée de tant de devoirs pénibles, pourrait-elle donc avoir des douceurs? Oui, chrétiens, c'est une vérité sur laquelle on ne peut former aucun doute ; j'en ajoute une seconde, qui vous paraîtra tenir du paradoxe, mais qui, bien expliquée, répandra

d'elle-même un jour auquel vous ne pourrez la méconnaître : c'est que, de ces devoirs même si pénibles, de cette pénitence, sortent les douceurs que je vous ai annoncées comme l'heureux partage et la récompense anticipée de l'homme vraiment converti. Je dis plus : le souvenir de ses péchés est pour lui, dans l'état de grâce où il est rentré, une source de douceurs nouvelles; par la comparaison qu'il lui donne lieu de faire des deux états qui se sont succédés. Douceurs de la liberté, opposées à la honte et aux rigueurs de l'esclavage du péché; douceurs de la paix, opposées aux remords et à l'agitation du péché; douceurs de la grâce, opposées à l'amertume des prétendus plaisirs du péché.

Et d'abord faisons connaître ce que j'entends ici par liberté. Serait-ce donc cette licence qui ne connaît aucun frein, qui entraîne l'homme continuellement hors de lui-même, qui l'emporte à tous les excès, qui ne respecte aucune des barrières que le devoir oppose, et qui étant l'effet et la suite de la tyrannie des penchants, doit être regardée plutôt comme un véritable esclavage, que comme le sceau de la liberté? Serait-ce cette facilité coupable de passer d'un état à un autre, qui change la disposition du cœur à mesure que les objets changent, et rend l'homme aussi différent de lui-même qu'ils le sont entre eux : cette variation continuelle d'une âme, qui, incapable de se conduire et d'être conduite, ne s'attache à rien parce qu'elle se porte à tout; croit disposer d'elle-même, quand elle s'abandonne à tous les caprices qu'enfante le hasard; se juge libre, parce que maîtresse de courir à sa perte, elle interdit à la raison le pouvoir de l'en préserver? Serait-ce enfin ce goût d'indépendance qui, secouant le joug de toute subordination, craint jusqu'au nom de la loi, s'alarme à celui du devoir, persuade faussement à l'homme qu'il n'est comptable à personne de ses actions, tandis cependant qu'il s'asservit aux préjugés de tous ceux qui l'environnent, qu'il se laisse gouverner par ceux qui le flattent, qu'il se donne pour maîtres ceux qui devraient lui obéir, et que croyant n'avoir ni égaux ni supérieurs, partout il rencontre des tyrans?

Non, non, chrétiens; j'entends cette liberté dont jouissent les vrais enfants de Dieu, et dont ils n'appartient qu'à eux seuls d'éprouver les douceurs; cette liberté d'un cœur, qui s'est affranchi de la domination des tyrans domestiques, entre lesquels ses affections partagées, ne faisaient que multiplier ses entraves et ses chaînes; cette vraie et unique liberté, soumise au seul empire d'une loi dictée par la sagesse, approuvée par la raison, consacrée par la religion : d'une loi, dont l'auteur est Dieu-même, le seul maître auquel il soit glorieux d'obéir; dont le modèle sur la terre est Jésus-Christ, qui en a rempli le premier les obligations dans toute leur étendue : d'une loi, dont l'observation n'exigeant que des sacrifices légitimes, et même nécessaires à notre bonheur, est récompensée au centuple dès cette vie, et nous assure dans l'autre l'éternelle jouissance de tous les biens que la Divinité possède : *Centuplum accipient in hac vita, et vitam æternam habebunt.* (*Matth*, XIX.)

Liberté riche, et féconde en mérites! Ce n'est plus ce fils égaré, dont le père attendri pleurait la perte; c'est un fils rentré en grâce et reconnaissant, qui se souvient qu'il a été coupable, et le fait oublier au meilleur des pères; rétabli dans tous les droits dont il était trop justement déchu, moins il aspire à obtenir des faveurs, plus il en reçoit; tous ses titres revivent avec lui : *Filius meus perierat, et revixit* (*Luc.*, XV); et son retour à Dieu est celui de tous les mérites qu'il avait perdus auprès de lui.

Liberté sainte, et remplie d'autant de charmes que de vertus! Ame vraiment convertie, et vraiment heureuse, vous êtes seule capable de connaître la douceur d'un état que vous êtes seule digne d'éprouver! Il s'élève entre elle et Dieu comme une émulation précieuse, et une sorte de combat, dont un amour réciproque est le principe, et dont toutes les richesses de la grâce sont le prix; amour tendre et sincère, qui dans ses pieux efforts ose se mesurer avec celui de Dieu même. Ne vous offensez pas de cette pensée qui n'est que hardiesse d'expression, et vérité de sentiment. Il ne nous appartient pas d'être grands et indépendants comme Dieu; mais aspirer à l'aimer autant qu'il nous aime, mais chercher à diminuer, et, s'il était possible, à remplir par une sorte d'égalité d'amour, l'immense intervalle qui le sépare de nous, ce n'est point une ambition téméraire, c'est un désir vertueux que lui-même nous inspire, et qu'il récompense de tout lui-même.

Liberté active, et facile dans son action! Ce n'est plus ce cœur inquiet, parce qu'il était infidèle, alarmé, parce qu'il refusait l'unique secours qui pouvait le fortifier; incapable du bien, parce qu'il avait contracté l'habitude du mal; doublement asservi, parce qu'esclave de ses passions, il n'était pas moins sujet à la loi, toujours sans mérite dans ses œuvres les meilleures, parce que, faites sans l'esprit qui vivifie tout, c'étaient des œuvres mortes aux yeux de Dieu. C'est un cœur dégagé des entraves de la passion, dont les sentiments reçoivent la vie de la grâce, et la communiquent aux actions même les plus indifférentes; parce qu'en vertu de sa réunion avec Jésus-Christ, ce n'est plus l'homme, c'est Jésus-Christ lui-même que Dieu voit dans l'homme.

Ce Sauveur adorable, prenant autrefois sur lui les traits de l'iniquité, et au péché près, semblable à l'homme qui l'avait commis, attira sur lui-même tout le courroux du Père céleste qui ne vit plus que son ennemi dans son Fils, et l'homme pécheur dans le Dieu son égal : aujourd'hui, c'est l'homme converti, qui, revêtu de Jésus-Christ, comme parle l'Apôtre, représente le Fils aux yeux du Père, et les mérites du Dieu fait homme dans l'homme réconcilié à Dieu. De

là ce trésor de grâces qui facilite tout, qui ennoblit tout, j'ai pensé dire, qui divinise tout dans l'homme. Dans cet état de justification recouvrée, et d'élévation acquise, toutes ses actions deviennent méritoires, parce que la charité habituelle les anime, que la grâce les sanctifie, que leur union persévérante avec celles de Jésus-Christ les consacre, qu'elles sont les actions d'un ami de Dieu, d'un enfant de Dieu, d'un Dieu lui-même, et que tout le mérite résultant de cette union avec Dieu les élève à un ordre supérieur et les rend dignes de ses regards.

Et de là, mes frères, cette paix délicieuse que le pécheur ne connaît pas, et qui ne peut être le partage que du juste ou de l'homme justifié. La paix et le péché ne peuvent habiter ensemble, dit le Saint-Esprit dans le prophète Jérémie : l'une est le fruit de l'ordre qui tient tout dans la règle; l'autre est le principe du trouble qui jette tout dans la confusion : *dicebant : Pax, et non erat pax.* (*Jerem.*, VI). La véritable paix, cette paix intérieure qui naît du calme des passions, ne se trouve que dans les cœurs vraiment rentrés sous la loi de Dieu : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.) Paix inaltérable, source de toute félicité, parce qu'elle vient de Dieu qui étant l'éternel principe de tout bien, l'est aussi de l'ordre et de la paix par qui tout bien est conservé : *Ipse est enim pax nostra.* (*Ephes.*, II.) Heureux état, mes frères ! heureuse dans cet état l'âme pénitente, qui, sortie de celui du péché, goûte d'autant mieux son bonheur, qu'elle en a été privée plus longtemps ! Le souvenir des agitations où elle a vécu augmente le sentiment des douceurs où elle vit; et l'image de son malheur passé est un surcroît à son bonheur présent.

Qui pourrait l'altérer, ce bonheur? Ce n'est pas Dieu, puisqu'il en est l'auteur et le principe. Ah ! il fut un temps où il était de sa gloire, où il était de mon intérêt, qu'il troublât la funeste sécurité où me tenait l'habitude de l'offenser et de ne pas le craindre. Mais aujourd'hui, c'est lui, qui après avoir apaisé le trouble de ma conscience, y a versé les douceurs de la paix : dois-je appréhender qu'il y mêle des amertumes? S'il le fait, ce ne sera que pour mon bien ; un malheureux qui l'a tant de fois outragé ne peut trop souffrir pour réparer l'outrage ; qu'il m'envoie des peines, elles ne seront à mes yeux que de nouvelles assurances de ma réconciliation, et il n'en sera pas moins pour moi le Dieu de la paix.

Quelle altération cette paix délicieuse peut-elle éprouver de la part des hommes? Le chrétien converti ne fait la guerre qu'à ses inclinations, et ne gêne point les leurs. Dieu a trop pardonné dans lui, pour qu'il n'excuse et ne pardonne pas tout dans les autres ; il n'est pour lui dans ce moment qu'un seul objet de sa haine, c'est le péché qui l'a retenu si longtemps sous celle de Dieu. Hommes ambitieux et intéressés, disputez-vous quelques portions de terre, que l'insecte et la fourmi partagent avec vous ; l'objet unique de ses vœux est le ciel, que le péché lui avait fermé, que la grâce lui a ouvert ; sa route et la vôtre sont différentes, et vos désirs ne peuvent se rencontrer et se heurter ensemble. Vous insulterez peut-être à ses pieuses alarmes et aux craintes religieuses dont le pénètre le souvenir d'une conduite semblable à la vôtre ; un superbe mépris, de fastueux dédains lui fermeront l'entrée de vos sociétés. Ah ! il ne regarde les peines que vous lui suscitez sur la terre, que comme une partie des réparations qu'il doit au ciel ; vous lui faites plus de bien comme ses ennemis, que vous ne pourriez lui en faire comme ses protecteurs ; et tous vos traits épuisés contre lui ne troubleront point l'inaltérable paix dont il jouit : *Cum his qui oderant pacem eram pacificus.* (*Psal.* CXIX.) C'est le propre d'une conversion soutenue, de triompher enfin de tout. Le monde, quelque injuste qu'il soit, ne méprise et ne hait que les demi-vertus, que les conversions partagées, qui voudraient concilier ensemble la pénitence et les plaisirs, la sainteté et les douceurs de la vie, l'esprit de la religion et le goût du siècle. Mais un projet de conversion vivement conçu, fortement exécuté, constamment soutenu, force à l'admiration, ou réduit à un silence de respect, les hommes les plus prévenus contre elle.

Au reste, quels que soient les jugements des hommes, le chrétien pénitent porte son indifférence pour eux, jusqu'à craindre leur estime comme un écueil de sa conversion; jusqu'à désirer leur mépris, comme un supplément de celui que ses péchés lui inspirent contre lui-même. Pieux excès, si vous n'êtes pas du nombre de ceux que la religion commande, vous avez au moins pour principe des motifs qu'elle consacre? Suivez ce nouveau disciple de Jésus-Christ dans les devoirs de la vie civile, vous le verrez tel que l'a rendu l'esprit de pénitence, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, ayant des égards pour tous, n'en exigeant point, se réjouissant du bien qui arrive à ses semblables, affligé du mal qu'ils éprouvent, se regardant comme le seul qui mérite d'en éprouver : tel que la société peut le désirer; l'homme de la raison et de la loi, l'organe de la justice et de la vérité, l'exemple de la probité et de la décence, le modèle des devoirs et des vertus ; tel que la religion le veut, veillant sur ses démarches pour se garantir des écarts, sur ses pensées pour écarter l'erreur, sur ses sens pour prévenir les surprises, sur tout lui-même pour repousser les vices et les passions. Voyez-le dans le sein de sa famille : il a pour ses affaires un soin qui n'est point intérêt, pour ses enfants une attention qui n'est point inquiétude, pour ses domestiques une vigilance qui n'est point soupçon, la paix de son cœur règne dans tout ce qui l'environne. S'élève-t-il une contestation? il en devient l'arbitre, et son juge-

ment est celui de l'équité. Des familles sont-elles divisées? il y entre, et avec lui la concorde et la paix. Qui pourrait donc troubler la sienne?

Serait-ce sa conscience? Le passé n'a plus rien qui l'inquiète, parce qu'il est pardonné, le présent n'a rien qui l'afflige, parce qu'il est consacré tout entier à la vertu, l'avenir n'a rien qui l'alarme, parce qu'il lui découvre le terme où il doit être heureux. Ah! chrétiens, on ne se persuade pas que l'état de la pénitence puisse être un état de calme et de bonheur. On se représente un homme toujours en guerre avec lui-même, se disputant les plus légères satisfactions, mettant les agréments permis au rang des vices condamnés. Hommes du monde, vous le plaignez! Et moi je prétends que ses peines même sont la source et le fonds du bonheur dont il jouit; vous les regardez avec les yeux du siècle, elles vous paraissent un supplice; il les voit avec l'œil de la foi, elles sont son espérance et sa consolation.

Qu'une maladie imprévue le conduise à un état de langueur semblable, par l'épuisement insensible qu'elle lui cause, à une mort lente et détaillée, si j'ose m'exprimer ainsi: il craint peut-être de voir abréger le cours de sa vie, mais c'est par l'héroïque désir de voir prolonger celui de sa pénitence. Qu'il lui survienne un de ces accidents qui dérangent les fortunes les mieux établies, il se rappelle l'abus qu'il a fait de la sienne, et ne regrette, en la voyant diminuer, que la diminution des aumônes qui devaient racheter ses péchés Si des cœurs ingrats, des amis infidèles l'abandonnent, il se représente l'indignité avec laquelle il avait lui-même abandonné son Dieu, et se croit plus que dédommagé, parce qu'il a maintenant le bonheur de le posséder: *Deus meus et omnia.* Quelque malheur qu'il lui arrive, il remercie le ciel de suppléer, par une pénitence forcée, ce qui pouvait manquer à celle qui était de son choix, et sûr qu'il est aimé du Seigneur, puisque le Seigneur l'afflige, il voit le Dieu qui veut pardonner dans le Dieu qui frappe. Ces épreuves sont à ses yeux le purgatoire de la miséricorde, qui doit le soustraire à celui de la ustice. Frappez, s'écrie-t-il, frappez, ô mon Dieu! n'épargnez point votre victime, soyez dans cette vie Père avec rigueur, pour l'être dans l'autre avec clémence: *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas, Deus.*

Que les revers et les calamités, que tous les accidents auxquels la vie des hommes est sujette, viennent assiéger la sienne: loin d'exciter ses murmures, ces tribulations n'altèrent pas sa tranquillité. J'avais tout perdu avec la grâce de mon Dieu, s'écrie-t-il, j'ai tout retrouvé avec elle; elle me tient lieu de tout, elle est tout pour moi: *Deus meus et omnia.* Livré autrefois aux folles joies du monde, je n'éprouvais que remords et inquiétudes; mes plus beaux jours étaient obscurcis par des nuages; et aujourd'hui les tempêtes qui s'élèvent autour de moi, qui se forment contre moi, ne troublent pas la sérénité dont je jouis; et ce que les autres plaignent comme ma peine, fait la plus consolante partie de mon bonheur. Si j'ai fléchi le courroux du Seigneur, je n'ai plus rien à redouter dans le monde; il m'a pardonné et il veut me sauver, puisqu'il daigne m'éprouver ainsi. Ah! je ne pensais pas qu'il pût y avoir tant de douceur à souffrir: *In omnibus superabundo gaudio.* (*II Cor.* VII.)

Pour comprendre ce charme secret que la grâce répand dans une âme convertie, comprenons, mes frères, que nos véritables maux ne sont pas ceux qui attaquent notre fortune, nos forces, ou même notre vie; il n'est qu'un mal, celui qui attaque les droits de Dieu sur nous. Quand par notre révolte nous avons méprisé les droits de ce Maître souverain, le trouble qui s'élève alors dans nos consciences est un bien, parce qu'il nous rappelle à lui; et la tranquillité qui succède à notre repentir en est la première récompense. Oserai-je dire que le chrétien converti a une consolation de plus que le juste; c'est le sentiment qu'il conçoit du changement de son état; il en est de lui par comparaison avec le juste, comme du sort d'un homme qui passe de la plus grande indigence à la plus grande fortune: celui en effet qui fut toujours heureux sent moins vivement son bonheur, que celui qui commence à l'être, après avoir éprouvé beaucoup de disgrâces. Occupé à racheter les années qu'il a perdues, le pécheur pénitent cherche à doubler le mérite des jours qui lui restent; et voilà le principe de cette joie si pure, connue de Dieu qui l'entretient, inconnue aux gens du monde qui la rejettent, et si douce aux cœurs qui la possèdent: *In omnibus superabundo gaudio.* L'ordre est rétabli dans la conscience du chrétien réconcilié; il obéit à Dieu, ses passions lui obéissent à lui-même, la sagesse a repris possession de son cœur, et avec elle tous les biens y sont rentrés: *Venerunt mihi omnia bona cum illa.* (*Sap.*, VII.)

Une liberté qui n'est gouvernée que par la loi, une activité qui n'a que le bien pour objet, une facilité de le faire qui surmonte les obstacles, une tranquillité d'âme qui est le fruit de la vertu, un repos de conscience qu'aucun remords n'interrompt; à la suite de ces dons, une joie aussi sainte que la grâce qui la procure, aussi pure que la loi qui la règle, inaccessible aux chagrins, supérieure aux tribulations, agréable au Dieu qui pardonne, et digne du Dieu qui récompense: voilà, mes frères, l'heureux état des âmes justes et des âmes pénitentes. Tel est celui, ô mon Dieu, où nous sommes, du moins où nous désirons d'être, où nous serons sûrement si nous nous convertissons à vous, parce qu'alors vous daignerez vous convertir à nous: *Convertimini ad me, et ego convertar ad vos.* (*Ezech.*, XXXVI.) Dieu de toute bonté, écoutez les soupirs de tant de cœurs déjà touchés de votre grâce; son triomphe est commencé, puisque c'est elle qui les fait soupirer pour vous. Achevez-le,

cet heureux triomphe, dont votre gloire et leur salut seront le fruit éternel. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LA FRAGILITÉ HUMAINE.

Prêché le lundi de Pâques, pour la clôture d'une retraite.

Coegerunt illum, dicentes : Mane nobiscum. (*Luc.*, XXIV.)

Ils lui faisaient violence en lui disant : Seigneur, demeurez avec nous.

Telle est, chrétiens, telle est sans doute la prière que dans ces saints jours vous avez portée au pied des autels. Dégagés des liens du péché, revenus à Dieu par une sincère conversion, convaincus, par la paix intérieure dont vous jouissez, qu'il n'est point de joug plus facile et plus avantageux à porter que celui du Seigneur, vous lui avez dit, vous lui dites encore, comme les disciples d'Emmaüs : Seigneur, demeurez avec nous; que nous n'ayons plus le malheur de vous perdre; qu'il ne nous arrive plus de retomber dans ces funestes égarements, où, privés de vous, en guerre avec nous-mêmes, nous ne goûtions aucune satisfaction réelle et véritable : *Mane nobiscum.* Votre prière sera-t-elle exaucée, chrétiens mes frères ? le Seigneur va-t-il en effet demeurer avec vous ? Ses dispositions ne peuvent vous paraître douteuses ; mais quelles sont les vôtres, ou plutôt quels soins êtes-vous résolus d'apporter pour que le Seigneur ne se retire pas de vous une seconde fois ?

Funeste légèreté du cœur humain, que ne nous donnez-vous pas lieu d'appréhender ! Ah ! convenons-en, notre vie n'est le plus souvent qu'un triste et malheureux cercle de saints mouvements et de lâches inconstances, de promesses généreuses et de honteuses infidélités, de conversions et de péchés. Nous aimons cependant le bien, nous avons même envie de le pratiquer; lorsque nous pleurons nos imperfections et nos misères, nous les pleurons, ce semble, avec douleur; lorsque nous promettons devant le Seigneur de nous réformer, de nous corriger, nos promesses paraissent sincères; d'où vient donc que nous revenons sans cesse à nos premières erreurs, que nos réflexions les plus raisonnables sont encore les plus tôt évanouies, que nos meilleurs sentiments sont en même temps les plus fragiles ?

Point d'autre cause que l'ignorance ou l'oubli de notre faiblesse, que le peu de précautions que nous apportons contre cette faiblesse. En effet, chrétiens auditeurs, à peine avons-nous formé quelque bonne résolution, à peine avons-nous fait quelque démarche de pénitence, qu'aussi tranquilles que si nous étions confirmés en grâce et en sainteté, nous abandonnons la conduite de notre cœur, et nous vivons au milieu de la dissipation et du tumulte du monde, dans une pleine confiance, sans crainte et sans circonspection; faut-il s'étonner que des sentiments si peu défendus, que des conversions si peu cultivées, ne durent pas ? Est-il étrange que des cœurs sans cesse ouverts à tous les traits du péché en reçoivent tôt ou tard les mortelles atteintes ? Point de moyen plus sûr par conséquent, pour nous maintenir dans les religieuses dispositions où nous sommes entrés pendant ces jours de salut, et pour arrêter, autant qu'il est en nous, la source de nos légèretés et de nos inconstances dans les voies de la vertu; point de moyen plus sûr que de nous bien connaître nous-mêmes, que d'examiner sérieusement ce que nous avons à espérer de nous, ou plutôt, hélas ! ce que nous devons en craindre.

Je dis, en premier lieu, que le fonds de faiblesse qui est en nous, doit toujours nous alarmer et nous faire craindre de démentir à tout moment nos plus fortes résolutions. Je dis, en second lieu, que nous ne pouvons nous rassurer contre notre faiblesse, que par une sérieuse attention sur nous-mêmes et sur notre conduite. En un mot, mes frères, le danger de notre faiblesse, le remède à notre faiblesse, voilà le plan de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

L'habitude que nous nous sommes formée de vivre comme étrangers avec nous-mêmes, dérobe presque toujours à nos regards ce qu'il peut y avoir en nous à réformer ou à craindre. Quoique nous conservions dans le cœur un fonds de religion, nos jours s'écoulent dans une molle tranquillité, dans une confiance présomptueuse, ou dans une dissipation continuelle. La faiblesse humaine est ce que nous éprouvons le plus et ce que nous connaissons le moins; et si nous la connaissons, ce n'est ordinairement que par des réflexions vagues, qui ne produisent en nous aucune impression solide et salutaire. Appliquons-nous donc aujourd'hui à la connaître, cette faiblesse; considérons-la dans toute son étendue, et tâchons d'en découvrir tout le danger. Que sommes-nous par nous-mêmes, qu'avons-nous toujours été ? Quel est le fond de notre cœur, quelle a été jusqu'à présent notre conduite ? Deux réflexions : puissent-elles devenir pour nous, en ce moment, des sources de salut et de sanctification !

Pénétrons d'abord, mes frères, dans les replis les plus cachés de nos cœurs, et ne nous dissimulons aucune de nos misères. Que se passe-t-il continuellement au-dedans de nous ? Qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que tout son cœur ? Hélas ! une fatale expérience ne nous l'a peut-être que trop appris; un fond de liberté, un amour déréglé de nous-mêmes nous révoltent contre tout assujettissement. Rien à quoi le penchant nous porte davantage qu'à la vertu, et rien en même temps dont le penchant nous détourne davantage que de la vertu. A chaque devoir particulier, il se trouve en nous,

comme une opposition particulière. Nulle loi ne nous est imposée, que nous ne sentions dans notre âme une loi différente qui la combat. A peine un bon sentiment est formé dans notre cœur, qu'un autre, bien plus ancien et comme né avec nous-mêmes, s'élève et le contredit. Au milieu de ses plus saints désirs on est entraîné par des désirs tout contraires; on fait le mal qu'on ne veut pas, on ne fait pas le bien qu'on veut; il semble que, dans chaque homme, il y ait deux hommes différents. La raison toute seule se fait-elle entendre, on convient de tout, on cède à tout; aucun devoir que l'on méconnaisse, aucun que l'on rejette; on parle avec une sagesse admirable, on sent même tout ce que l'on dit. Mais, faut-il le réduire en pratique, tout s'évanouit et l'on est méconnaissable à soi-même. De loin, hors de l'occasion, et de la nécessité d'agir, les plus belles, les plus généreuses dispositions, même les plus vraies, les plus réelles; on fait tout, on sacrifie tout, on souffre tout. Mais l'occasion se présente-t-elle, est-on pressé par le devoir? le courage manque, ou plutôt le cœur se déclare; son opposition à tout ce qui n'est pas de lui, à tout ce qui n'est pas pour lui, se manifeste; avec les meilleures intentions, il faut encore se livrer des combats, se faire les plus rudes violences, pour se soutenir et ne pas enfreindre un devoir dont on connaît toute l'équité, dont on sent même quelquefois toute la consolation et tout l'avantage. Voilà, mes frères, quel est le fond de notre cœur; voilà ce que nous sommes et ce que nous serons toute notre vie. Oui, toute notre vie, il y aura en nous une souveraine opposition à tout ce qui s'appelle obligation et devoir; un combat continuel entre la loi et l'inclination, une répugnance naturelle pour tout bien et pour toute vertu.

Rien de plus chrétien, sans doute, rien de plus grand même que les sentiments où vous êtes dans ce moment. Dans ces jours sacrés, vous avez fait de nouvelles réflexions et formé de nouveaux projets; c'en est fait, vous voulez désormais servir le Dieu qui vous a créés, votre salut vous paraît seul digne de tous vos soins, et ce monde, dont vous avez été l'esclave jusqu'à présent, ne vous semble plus mériter que l'on se perde éternellement pour lui; vous vous livrez avec confiance à l'espoir que la grâce du Seigneur ne vous manquera pas, et qu'avec le secours de cette grâce, vous pourrez vous soutenir dans la voie de ses commandements. A Dieu ne plaise que je cherche à affaiblir des sentiments si généreux et si chrétiens! Béni soit, au contraire, âmes fidèles, béni soit le Père de toute vérité qui les a gravés dans votre cœur! Mais qu'il me soit permis cependant de faire ici quelques réflexions. La grâce, j'y consens, ne vous manquera pas; le Seigneur répandra toujours sur vous ses miséricordes; il les répandra même avec abondance. Mais quelle sorte de grâces le Seigneur répand-il d'ordinaire sur les hommes? Des grâces qui secourent notre faiblesse, mais qui ne nous en délivrent pas; des grâces de crainte, de précaution, de vigilance; des grâces qui aident, comme parle saint Cyprien, non à ne pas oublier le Seigneur en vivant dans la dissipation et demeurant plongé dans la mollesse, mais à prévenir cette dissipation, à surmonter cette indolence : *Ut providos, non ut præcipites tueatur.* Ainsi donc, du côté de la grâce, rien à espérer pour nous, si nous ne vivons nous-mêmes avec crainte et circonspection. Le Seigneur aidera, fortifiera, soutiendra notre faiblesse, sans doute; mais cette faiblesse nous restera; la crainte, la vigilance doivent donc aussi nous rester. Et prétendrions-nous, en effet, chrétiens, serait-il juste que le Seigneur, pour nous laisser la liberté de vivre au gré de nos inclinations, se chargeât lui seul de tout le soin de notre persévérance dans sa loi?

Je veux encore que par la grâce de ces saints jours, vous soyez entrés dans les dispositions les plus généreuses; que dans la situation où se trouve actuellement votre cœur, vous soyez résolus, déterminés, préparés à tout, plutôt que de vous écarter désormais de la volonté de votre Dieu. Ces sentiments n'ont certainement changé ni le fond de votre cœur, ni le caractère de la loi et du devoir. Malgré vos sentiments présents, le devoir, la loi auront toujours pour vous des difficultés; toujours, par conséquent, vous serez exposés à la tentation de les abandonner et de vous y soustraire. Or, je vous le demande, chrétiens auditeurs, ces difficultés, ces tentations, seront-elles toujours surmontées par vos sentiments présents? C'est-à-dire, pouvez-vous vous répondre que vous serez en même temps (car voilà quelle doit être la vie de l'homme de bien sur la terre), que vous serez en même temps toujours tentés, et toujours victorieux; toujours entraînés vers le mal par la cupidité, et toujours attachés au devoir par une inviolable fidélité? Ah! chrétiens, j'en appelle à vous-mêmes : que dites-vous quelquefois, quand, pressés de vous remettre enfin dans l'ordre et de mener une vie plus chrétienne, vous sentez encore les oppositions de la nature et du penchant à la loi sainte? Si l'on vous représente la justice de cette loi, ne répondez-vous pas souvent qu'elle est juste, mais qu'elle n'en est pas moins contraire à l'inclination? Si l'on vous fait espérer que vous serez secondés autant que prévenus par la grâce, ne répondez-vous pas qu'il est vrai que la grâce aide la nature, mais qu'elle lui laisse encore bien à faire? Quoi donc! ces mêmes difficultés que vous étalez quelquefois avec tant de vivacité, ne doivent-elles pas être pour vous aujourd'hui autant de motifs de veiller avec attention sur vous-mêmes, pour ne pas démentir les saintes résolutions que vous prenez?

Mais envisageons la faiblesse humaine dans un autre jour; et justifions, par la con-

duite même de l'homme, les tristes alarmes où nous avons dit que le fond de son cœur expose continuellement sa vertu.

Encore une fois, mes frères, qu'est-ce que l'homme, et qu'annonce-t-il dans ses mœurs? Suivons-le seulement dans sa conduite ordinaire... Hélas! n'examinons chacun que la nôtre en particulier; à quoi tenons-nous? sur quoi peut-on compter avec nous? sur quoi pouvons-nous compter vis-à-vis de nous-mêmes? En général, le caractère de l'homme, c'est de n'en avoir aucun fixe et assuré. Rien qui soit à l'épreuve de son peu de stabilité: un dessein formé avec réflexion, une résolution forte et sincère, une conduite embrassée par les vues les plus solides et les plus intéressantes, tout cède à son inconstance, en un moment tout est renversé. Il se lasse de tout: des honneurs qu'il avait brigués avec le plus d'empressement, des emplois qu'il avait recherchés avec le plus d'ardeur, des liaisons qu'il avait formées avec le plus de goût et de vivacité; l'homme même (hélas! nous le voyons tous les jours encore,) l'homme se lasse quelquefois d'un bonheur persévérant; une tranquillité égale et constante lui devient enfin onéreuse; l'inquiétude le prend; et souvent, dût-il en souffrir, le goût de la variété et du changement l'emporte en lui sur le sentiment de la situation la plus douce et la plus agréable. Ah! comment oserions-nous donc compter maintenant sur nos bonnes, sur nos plus saintes et nos plus sincères résolutions? Comment la religion, comment une vie régulière, contraire en tout à nos inclinations naturelles, se soutiendra-t-elle un seul instant contre le fonds de légèreté et d'inconstance que nous portons en nous? Oserai-je le dire? Par quel prodige l'homme, qui s'ennuie même quelquefois d'être heureux, ne s'ennuiera-t-il pas d'être vertueux et saint?

Que de tristes exemples n'aurais-je pas à vous offrir ici, chrétiens auditeurs! Combien d'âmes à qui un moment, un funeste moment, a enlevé tout le mérite de plusieurs années! Mais, sans chercher à faire valoir ces exemples célèbres de la fragilité humaine, et pour ne vous persuader aujourd'hui que par vous-mêmes, à quoi, je vous le demande, mes frères, à quoi s'est passée la plus grande partie de vos jours, si ce n'est à former et à rompre des plans d'une vie régulière et chrétienne? En quoi consiste toute la vertu dans la plupart de nous, sinon dans quelques désirs vrais, sincères, mais inutiles, que nous avons toujours eus d'être vertueux? Oui, faites-vous, un moment, vous-mêmes à vous-mêmes, l'histoire de votre vie; si, au sortir de ce temple sacré, il fallait paraître devant Dieu et lui rendre ce compte terrible qui doit décider de notre éternité, quels autres mérites auriez-vous à lui présenter que de grandes résolutions sans effet, que les plus saints projets sans exécution? Combien de fois n'avez-vous pas senti la nécessité qu'il y avait pour vous de mettre plus d'ordre, plus d'exactitude, plus de régularité dans votre conduite? Vous l'avez dit; vous l'avez dit même avec sincérité; vous pensiez, en effet, alors comme vous parliez: mais qu'ont produit ces pieux sentiments; au moins qu'ont-ils produit de solide et de durable? Combien de fois même, ainsi que le Prophète (*Psal.* XXXIX), votre cœur vous a-t-il abandonné sans presque que vous vous en soyez aperçus? Combien de fois un jour commencé avec les meilleurs sentiments, avec les réflexions les plus raisonnables, avec les mesures même les plus sages, a-t-il été terminé par le péché? Y a-t-il même un seul jour, entre ceux que vous aviez plus particulièrement consacrés à la piété, que vous puissiez regarder entièrement comme un jour de vertu et de ferveur? Y en a-t-il un seul qui n'ait été, au moins en partie, un jour de vivacité, de promptitude, de médisance, de vanité, de dissipation? C'est ainsi pourtant, chrétiens, c'est ainsi que jusqu'à ce moment s'est écoulée toute votre vie: vertueux en projets, forts et courageux en idée ou en désirs, faibles et lâches dans la réalité et dans la conduite; aimant le bien, y revenant de temps en temps avec sincérité, avec ardeur même; toujours néanmoins ramenés à vos penchants, étonnés vous-mêmes de vous-mêmes, honteux et indignés de votre inconstance et de votre légèreté... Pouvez-vous enfin vous promettre moins de fragilité pour l'avenir? Aujourd'hui, tout est-il changé pour vous et en vous? Quelques sentiments de religion que le Seigneur vous a inspirés, le plan d'une vie plus régulière que vous vous êtes formé, que vous avez même commencé, et que vous vous promettez de soutenir; cela vous a-t-il affranchis de toutes les faiblesses de l'humanité? N'avez-vous plus à craindre de ces retours malheureux, de ces soudaines révolutions de conscience, qui précipitent tout à coup dans le dégoût, dans l'indolence, dans l'infidélité aux plus essentiels devoirs, sans presque savoir comment on y est tombé?

N'allez pas, néanmoins, mes frères, conclure de tout ce que je viens de vous dire sur la faiblesse humaine, qu'il faille vous abandonner au désespoir. C'est ici une autre misère de l'homme, et peut-être le comble de la misère: ou nous méconnaissons notre faiblesse; ou, en la connaissant, nous nous laissons abattre et décourager. Les âmes vertueuses surtout, s'étudiant toujours elles-mêmes plus que les autres, remplies d'ailleurs de plus saints désirs, s'attristent de leur infirmité. Dans cette tristesse, l'âme resserrée, tourmentée continuellement, tombe dans la langueur, se dégoûte d'elle-même, et s'abandonne quelquefois au désespoir. N'outrons rien, chrétiens auditeurs; si le Seigneur veut que nous travaillions sans cesse à notre perfection, il n'attend pas pourtant, dit saint François de Sales, il n'exige pas (ce qui nous serait impossible) qu'en cette vie nous soyons entièrement parfaits; c'est même, poursuit ce grand maître dans les voies de la sainteté, c'est le sage ménagement de la Providence, de don-

ner des grâces pour élever à la vertu, et de laisser des imperfections pour humilier dans la vertu. Dieu a voulu, dit saint Paul, que nous sentissions à tout moment que tout bien vient de lui; c'est pourquoi, continue cet apôtre, il a mis ses plus riches dons dans des vases fragiles, afin que la puissance de sa grâce éclatât jusque dans la honte de nos chutes et dans les malheurs de notre faiblesse. (II *Cor.*, IV.)

Elevons donc nos cœurs, et entrons avec courage dans les vues du Seigneur sur nous. Votre faiblesse est grande, âme fidèle; quoi que vous fassiez, il y aura toujours à réformer en vous: mais cessez de vous affliger; c'est souvent un chagrin de vanité que celui de n'être point parfait; on se désespère de ses défauts, bien plus parce qu'ils abaissent et humilient devant soi-même et devant les autres, que parce qu'ils déplaisent au Seigneur. Portez avec patience le joug humiliant de votre faiblesse; comme le Prophète, voyez sans peine votre indigence et votre pauvreté. Par la vertu même de l'humilité, par un continuel et sincère anéantissement devant Dieu, ayez l'art de vous faire des mérites de vos propres imperfections. Ce que Dieu demande de vous, âme chrétienne, et ce que vous ne pouvez lui refuser sans vous refuser entièrement à lui, c'est qu'au milieu de votre faiblesse vous n'ayez point une tranquillité d'indifférence et d'inaction; c'est qu'étant faible, vous vous conduisiez comme une âme faible, avec crainte et circonspection; c'est que, profitant d'une trop malheureuse expérience, vous n'alliez pas continuellement, par une témérité aveugle et inexcusable, vous fier à un cœur qui vous a mille fois trompée; c'est que, connaissant enfin votre faiblesse, vous preniez toutes les précautions nécessaires pour en prévenir les suites dangereuses. Quelles sont ces précautions? Nous l'allons voir dans le second point.

SECOND POINT.

Que nous servirait de connaître notre faiblesse et de la craindre, si dans la conduite, nous ne prenions aucune précaution contre elle? Un peu plus sages que ceux qui n'appréhendent point de se perdre, nous n'en serions pas plus heureux. Connaître, sentir nos misères, et n'être pas plus attentifs sur nous-mêmes, ce serait aggraver le crime de nos égarements; et nous rendant plus téméraires, nous nous rendrions plus inexcusables. Etudions-nous donc à suivre ce que la prudence doit nous inspirer; et à la connaissance de nous-mêmes et de notre faiblesse, ajoutons la circonspection de la conduite et les précautions de la sagesse: précautions que je réduis à trois, appuyées sur trois importants principes de morale. Je dis d'abord qu'il est impossible d'accomplir toujours la loi de Dieu sans y penser souvent; ce qui exige un esprit de recueillement et l'habitude de la réflexion: je dis, en second lieu, qu'il est impossible de se soutenir longtemps, sans être attentif sur les occasions du péché; ce qui exige un esprit de vigilance: j'ajoute enfin, qu'il est impossible de trouver dans soi-même de quoi résister à sa faiblesse; ce qui exige le recours à Dieu et l'esprit de prière. Négliger ces précautions, c'est ne pas être jaloux, c'est même se mettre hors d'état de persévérer dans l'amour du bien et dans la fidélité à ses saintes résolutions. Suivez-moi, je vous prie, mes frères.

Première précaution contre notre faiblesse, le recueillement et la réflexion. Mais que viens-je dire ici, chrétiens auditeurs, et ne vous paraîtra-t-il pas étrange que dans la dissipation où vit le monde, j'ose vous présenter pour premier principe de mœurs la réflexion et le recueillement? Je conçois en effet ce que c'est qu'une vie tumultueuse; je sens combien il est difficile à une âme, touchée même de son devoir et de son salut, d'épargner dans cette succession perpétuelle de soins et d'affaires qui composent la vie du monde, un moment pour se recueillir et vivre avec soi-même. Mais je persiste néammoins, et je dis que c'est même à cause de cette dissipation inévitable, que le recueillement, que la réflexion deviennent plus nécessaires. Et en effet, si la réflexion n'arréte jamais l'esprit, si jamais elle ne le rappelle aux grandes vérités de la religion, ces vérités s'évanouiront insensiblement du cœur, ou, si elles y restent, ce sera sans y produire aucun fruit. Avec les plus heureuses dispositions, avec un penchant naturel vers le bien, on perdra de vue les maximes du Christianisme; on s'égarera bientôt dans les sentiers de ses passions; on multipliera ses chutes; et loin de se reprocher ses écarts, peut-être même ne s'en apercevra-t-on seulement pas. Que devient alors ce précepte si recommandé à l'homme, d'aimer Dieu de tout son esprit comme de tout son cœur? Aimer Dieu de tout son esprit... Eh! quoi donc, est-ce l'esprit qui aime? n'est-ce pas du cœur seul que sortent les mouvements de tendresse, les sentiments de fidélité et d'obéissance? Oui, chrétiens: mais si c'est le cœur qui aime, dit saint Augustin, c'est l'esprit qui apprend à aimer; si c'est le cœur qui conçoit la tendresse, c'est l'esprit qui en dirige les devoirs; si c'est le cœur qui accomplit la loi, c'est l'esprit qui la médite; et si l'on ne médite jamais cette loi, comment pourra-t-on l'observer?

Desolatione desolata est terra (*Jerem.*, XII); tout est dans la désolation et dans le désordre, disait avec larmes un saint prophète. Eh! ne pouvons-nous pas tenir avec lui le même langage? Que voyons-nous, en effet, dans la plupart des hommes? Tantôt un attachement outré aux choses de ce monde, tantôt un désir ambitieux de s'élever; là un amour insatiable des richesses, ici une fortune établie sur la ruine de celle des autres; partout, en un mot, ce n'est qu'envie, intérêt, cupidité; plus de probité dans la conduite, plus d'honneur dans les sentiments, plus de vérité dans les paroles, plus de foi, plus de crainte de Dieu dans le cœur: *Desolatione desolata est terra.* D'où peut donc

naître un déréglement si généralement répandu? Ah! le même prophète Jérémie nous l'apprend: on vit sans règle, parce que l'on vit sans réflexion; tout est dans la désolation et dans le désordre, parce qu'il n'y a personne qui pense, qui pense de cœur et sérieusement aux vérités éternelles: *Nullus est qui recogitet corde.* (*Jer.*, XII.) Oui, mes frères, voilà le principe de tant de déréglements que nous ne pouvons trop déplorer. Grâces à la miséricorde divine, la religion n'est point encore absolument éteinte dans tous les chrétiens; mais dans presque tous, elle y est comme assoupie, et rien ne la réveille. Chacun vit, pour ainsi dire, au hasard, uniquement occupé de ses affaires ou de ses passions, déterminé par la première pensée qui se présente, par la première humeur qui s'élève; la loi sainte n'est jamais dans l'esprit, comment serait-elle dans le cœur? On ne rentre jamais dans soi-même, comment y soupçonnerait-on quelque chose à réformer.

Grand Dieu! quelle étrange surprise, mais quelle surprise utile et salutaire, que celle d'un chrétien qui, dans un moment de loisir qu'il se donnerait à lui-même, verrait tout à coup le fond de son cœur, apercevrait que de toutes ses affaires, la religion et son salut sont celles auxquelles il pense le moins, que peut-être il touche au moment d'entrer dans son éternité, et qu'il n'y songe pas; que le Dieu que dans son cœur il croit et adore, il le méconnaît et l'oublie dans toute sa conduite; que dans une dissipation de déréglement et de folie, il ne cesse de se livrer à un monde qui ne le séduit que pour le tromper; que profane et presque païen dans ses désirs et dans ses mœurs, à peine y a-t-il en lui un seul sentiment de la foi qu'il professe; que non seulement la plupart de ses inclinations sont tout humaines et peut-être criminelles, mais que ce qu'il y a même de meilleur en lui, ce qu'il y paraît de plus vertueux et de plus chrétien, n'est le plus souvent que le fruit d'un temtempérament plus modéré, d'une éducation plus cultivée, de penchants naturels plus heureux, peut-être d'un amour-propre mieux entendu, et d'un orgueil plus raisonnable.

Triste et désagréable occupation, sans doute, que celle qui n'a pour objet que d'épier ses faiblesses, et de découvrir ses misères! Mais qu'il est beau, qu'il est digne d'une âme chrétienne, de vouloir se connaître et d'acheter à ce prix la sagesse et la vertu! Donnons-nous, chrétiens auditeurs, cette précieuse satisfaction; ne refusons point à notre âme un moment de réflexion chaque jour. Eh! quoi donc, n'aurions-nous que le loisir de nous perdre! Combien d'heures dans la journée dont souvent nous sommes embarrassés! A quoi pourrions-nous les employer plus utilement qu'à l'étude de nous-mêmes et de notre cœur? En éclairant ainsi notre conduite, rapprochant nos mœurs de nos devoirs, nous apercevrions nos irrégularités, et nous travaillerions à nous en corriger.

Seconde précaution que doit nous inspirer notre faiblesse, une attention exacte sur les occasions dangereuses. Quand je parle d'occasions dangereuses, ne vous représentez pas seulement, mes très-chers frères, les occasions fatales à l'innocence des mœurs: toutes les vertus, la charité, la douceur, la patience, ont leurs dangers à craindre. Or écoutez ici une vérité à laquelle vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi: Que nous succombions dans les conjonctures difficiles où ces vertus sont exposées, cela n'est point surprenant, avec le fonds de faiblesse qui est en nous; Dieu lui-même prend alors pitié de l'homme qu'il a créé, et j'ose dire que dans nos infidélités les plus graves, ce n'est pas toujours nos infidélités qui l'irritent davantage. Oui, mon Dieu, vous ne regardez qu'avec compassion notre misère: et si ce n'était la facilité criminelle avec laquelle nous nous exposons, la plupart de nos égarements seraient bien moins à vos yeux des fautes que vous penseriez à punir, que des malheurs que vous auriez la bonté de réparer et de plaindre. Mais de bonne foi, chrétiens, vivant comme nous vivons, dans une entière liberté, avec une pleine indifférence, portant des cœurs ouverts à tout, les exposant nous-mêmes à tout, ne pensant seulement pas à éviter les occasions dangereuses, laissons-nous la moindre ressource à notre faiblesse, et conservons-nous le moindre droit à la bonté du Seigneur.

Oui, mes frères, et je ne crains point de l'avancer: toute occasion où nous nous exposons nous-mêmes et de notre plein gré est un écueil infaillible et assuré pour notre vertu. Le Seigneur lui-même nous le déclare, lorsqu'il dit qu'il ne prend point sur lui de garantir notre témérité, de suppléer à notre peu de prudence par des grâces extraordinaires, et que celui qui aimera le péril périra dans le péril: *Qui amat periculum, in eo peribit.* (*Eccli.*, III.) Telle est en effet la force de l'occasion, que, sans une grâce extraordinaire, il est comme impossible de n'en devenir pas la victime. La présence des objets les rend plus vifs; la cupidité se réveille; la voix de la cupidité étouffe celle de la conscience; la voix de la conscience une fois étouffée, les remords cessent, la crainte se dissipe, la passion augmente, le trouble s'empare de la raison; on ne pense plus à Dieu, on ne se connaît plus soi-même; qu'ajouterai-je? Hélas! et votre expérience ne vous a-t-elle pas instruits des dangers qu'on court dans ces moments? En combien d'occasions n'avez-vous pas fait le mal que vous haïssiez dans le fond du cœur! De là que s'ensuit-il? sinon que ne pouvant répondre de nous, devant même compter moralement sur une faiblesse certaine dans toute occasion dangereuse, il n'y a de véritable sûreté pour notre âme, qu'autant que nous vivrons avec circonspection, que nous fuirons les occasions qui peuvent ébranler et corrompre notre vertu.

Combien de fois ne vous l'a-t-on pas dit, âme fidèle, qu'il est des combats où la sainteté la mieux affermie n'est pas capable de rassurer; qu'à l'égard surtout de l'innocence des mœurs, il n'y a de salut à attendre que dans la retraite et dans la fuite? Et cependant vous ne craignez rien, vous ne pensez pas même qu'il y ait rien à craindre; vos désirs vous séduisent, vos penchants vous entraînent, vous voulez tout voir, tout lire, tout entendre : est-ce donc ainsi qu'on aime la vertu? Ah! si vous l'aimiez, prendriez-vous si peu de soin de la conserver? Combien de fois ne vous êtes-vous pas reproché ces vivacités, ces impétuosités d'humeur, ces emportements, qui dans la plus légère dispute vous font oublier ce que vous devez à Dieu, ce que vous devez à votre prochain, ce que vous vous devez à vous-mêmes? Ni le respect le plus légitime, ni l'amitié la plus sincère, ni les égards de la société, ni les ménagements de la bienséance, rien en un mot n'est capable de vous arrêter; vous le savez: et, bien loin d'écouter ce que la religion vous dicte, d'éviter toute dispute, de vous condamner au silence dès que vous vous apercevez que votre cœur n'est plus tranquille, de prévoir même les occasions où il perd plus aisément sa tranquillité, vous entretenez en vous cette faiblesse, et vous ne cherchez pas même à la corriger par la moindre réflexion. Comment voulez-vous ne pas démentir vos résolutions de douceur et de patience? Pouvez-vous même regarder comme sincères des résolutions qui ne vous rendent pas plus attentif sur les occasions où elles peuvent échouer? Ame chrétienne, vous le savez: autant de fois que vous parlez de certaines personnes contre qui la nature elle-même vous a indisposée, ou que des démêlés passés ou présents vous font regarder avec aversion, autant de fois vous violez toutes les lois de la charité. Autant d'entretiens secrets que vous avez avec d'autres personnes, qu'une sympathie de mécontentement, peut-être encore plus que d'humeur et d'amitié, vous rend chères, autant d'entretiens de médisance. Avec cette connaissance de vous-même, la religion exigerait de vous faire une loi de ne parler jamais de ceux pour qui vous vous sentez de la répugnance, ou avec qui quelque intérêt vous a compromis; de vous rendre suspect vous-même à vous-même dans tous les jugements que vous en formez; de supprimer au moins, autant qu'il est en vous, ces entretiens de confidence qui réveillent et qui augmentent toutes les préventions et tous les chagrins : vous vivez cependant à cet égard dans une pleine tranquillité, sans défiance, sans attention; de bonne foi, la charité est-elle bien dans votre cœur? Ne nous lassons pas de le répéter; c'est l'occasion, oui, c'est l'occasion toute seule qui nous perd; au fond de notre âme, nous respectons la religion, nous l'aimons; ah! vivons donc conséquemment, mes frères; que notre conduite réponde aux sentiments de notre cœur; et que le premier effet de l'amour que nous avons pour la vertu soit la prudence et l'attention nécessaires pour la conserver.

Enfin la vertu est un don de Dieu comme tout le reste. C'est lui qui a commencé le bien qui est en nous, il n'y a que lui qui puisse le perfectionner et le maintenir. Par conséquent toutes nos précautions pour persévérer dans nos bons sentiments sont inutiles sans la grâce divine. Nous n'avons encore rien fait, si, par la prière, nous ne mettons le Seigneur dans nos intérêts; tant que nous ne compterons que sur nos propres forces, nous ne devons nous attendre qu'à des faiblesses. Mais ce qui doit nous rassurer, chrétiens auditeurs, c'est la promesse que le Fils de Dieu nous fait de ne pas nous refuser ce qui nous est nécessaire pour nous soutenir; il nous donnera surtout le bon esprit : *Spiritum bonum* (*Luc.*, XI.), c'est-à-dire, un esprit de discernement et de droiture pour ne jamais nous aveugler sur nos devoirs, un esprit de piété et de religion pour sentir toujours et pratiquer ce qui peut plaire à Dieu. Le bon esprit; c'est-à-dire, celui que nous souhaitons si souvent dans les autres et qui serait en effet à souhaiter dans tous; le lien de toute société, la source de tout bonheur, autant que de toute vertu. Le bon esprit; c'est-à-dire, cet esprit qui ne recherche que le vrai, n'embrasse que ce qu'il y a de plus équitable et de plus juste, se fait un plaisir, autant qu'un devoir, d'entretenir l'union et la bonne intelligence dans tous les cœurs, s'interdit à cet effet tout rapport désobligeant, tout jugement précipité, tout discours injurieux. Le bon esprit; c'est-à-dire, celui de ne s'ingérer jamais de soi-même dans les différents et dans les affaires d'autrui, ou de n'y prendre part que pour tout apaiser, tout réconcilier. Le bon esprit; c'est-à-dire, celui d'aimer le bien, de l'aimer avec force pour soi-même, avec indulgence pour le prochain, d'être toujours plus disposé à compatir et à plaindre la faiblesse humaine, qu'à la condamner. Le bon esprit; c'est-à-dire, celui de ne prétendre point assujettir les autres à son humeur, à son goût, pas même à sa vertu; de sacrifier même au bien de la paix, non-seulement ses goûts, ses inclinations, ses intérêts, ses lumières, mais son zèle même le plus juste et ses désirs les plus saints. Le bon esprit, en un mot, c'est-à-dire, le principe de toute raison, de toute justice, de toute charité, de toute religion : oui, mes frères, le Fils de Dieu nous le promet, ce bon esprit, si nous le demandons avec persévérance. Eh! comment, dit-il, puisque vous donnez vous-mêmes à vos enfants ce qui leur est utile, comment le Père céleste ne donnera-t-il pas le bon esprit à ceux qui le lui demanderont? *Quanto magis spiritum bonum dabit petentibus se?* (*Ibid.*)

Mais, hélas! pensons-nous à le demander, cet esprit, et même à demander aucune

vertu? Que de prières, que de vœux pour être heureux, pour être à couvert des traits de la haine et de la prévention, pour être délivré d'une infirmité, pour être à l'abri de toute tribulation! Que de prières, que de vœux pour être élevé à un plus haut rang, pour détruire un ennemi, pour l'emporter sur un concurrent, pour avancer un enfant qu'on idolâtre et que souvent on perd, pour affermir une fortune dont il n'est que trop vrai qu'on abuse! Mais pour la réformation de son cœur et son avancement dans le bien, pour dompter une humeur ou arrêter une habitude, pour obtenir ce bon esprit qui produit la vertu et qui la maintient; hélas! peut-être n'avons-nous jamais pensé à former aucune prière.

Ce n'est pas que l'on s'appuie absolument sur ses propres forces; la faiblesse humaine ne se fait que trop sentir, et, malheureusement, l'orgueil et la présomption ne peuvent presque plus être les vices de l'homme. D'où vient donc, mes frères, d'où vient cette négligence à demander un secours si nécessaire et d'une nécessité si éprouvée? Point d'autre cause que la dissipation, l'indolence, l'inattention pleine d'insensibilité sur tout ce qui regarde le salut et la sanctification. Avec une pareille conduite, à quoi devons-nous nous attendre? A ce qui nous arrive journellement; à un passage continuel des meilleures résolutions aux plus honteuses faiblesses. De ces deux situations où nous nous trouvons successivement, quelle sera la dernière? Dans laquelle des deux finirons-nous notre vie? Vous et moi l'ignorons, chrétiens auditeurs, mais vous et moi devons trembler sur une incertitude aussi terrible.

C'en est fait, ô mon Dieu! je n'ai que trop éprouvé, pour mon malheur, ce que je suis et le peu de confiance que je dois avoir en mes propres forces. *Miserere mei, Domine; miserere mei, quoniam infirmus sum* (*Psal.* VI); ayez pitié de moi, Seigneur; ayez pitié de moi, parce que je suis faible. Non, je ne m'abuse point sur mes dernières résolutions; nulle misère où d'abord je ne tombe, nul égarement où je ne me précipite, si votre grâce ne vient à mon secours. Ne me la refusez pas, cette grâce, ô mon Dieu! que je profite enfin de mes malheurs passés, que je ne méconnaisse jamais en moi une faiblesse qui m'a déjà tant coûté; qu'éclairé aujourd'hui plus que jamais sur cette faiblesse, je vive avec toute la circonspection et toute la défiance qui me conviennent; mais surtout, Seigneur, que votre miséricorde ne m'abandonne pas; et afin que je ne me retire plus de vous, ne vous retirez plus vous-même de moi. Je vous le souhaite, etc. Ainsi soit-il.

DISCOURS

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (*Coloss.*, III.)

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Tel est le double état où va vous placer, ma chère sœur, la sainte et auguste cérémonie dont vous nous rendez aujourd'hui les témoins : état de mort, état de vie; mort volontaire, c'est vous-même qui en prononcez l'arrêt; vie heureuse, c'est Dieu lui-même qui en garantit le bonheur.

D'un côté, je vois une victime qui court à l'autel, des fleurs semées sur ses pas, le glaive sacré qui doit couper tous les liens de la nature, une assemblée partagée entre l'admiration et la douleur, les ministres de la religion réunis dans son sanctuaire, une cérémonie semblable dans son appareil à une pompe funèbre; enfin, tout ce qui annonce une mort sans retour, dégagé des seules horreurs qui attristent sur une mort sans espoir.

De l'autre, une ardeur héroïque, un zèle prodigue de lui-même, la joie qui accompagne les fêtes, l'éclat qui embellit les triomphes, la sécurité qui garantit le bonheur, et tout ce qui peint un sacrifice sans contrainte, revêtu de tout ce qui présage une félicité sans alarmes.

Le siècle étale en vain ses pompes, le monde oppose en vain ses charmes, la nature éplorée réclame en vain ses droits. Le ciel parle, le sanctuaire s'ouvre, le feu s'allume, le glaive se prépare, et la victime impatiente, au milieu des sacrificateurs, ne suspend qu'à regret le moment qu'elle a marqué pour son sacrifice.

O mon Dieu, il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles, comme il n'appartient qu'à vous de mériter de tels efforts! Mais vous, hommes du siècle, qui envisagez ce sacrifice avec une compassion qui se changerait en une sainte jalousie, si vous connaissiez vos véritables intérêts, cessez de plaindre le sort de cette glorieuse victime, et plaignez le vôtre, malgré les charmes prétendus de cette vie dont vous êtes idolâtres.

Pous vous, ma très-chère sœur, instruite par l'épreuve que vous avez déjà faite des douceurs qu'on goûte dans la maison du Seigneur, fidèle aux promesses irrévocables qui vont vous engager à lui, préparez-vous sans crainte à un sacrifice qui, en vous privant de quelques biens de la terre, vous donne droit sur toutes les richesses du ciel. Mort libre et volontaire au monde et à ses vanités· vie heureuse et cachée en Dieu

avec Jésus-Christ: c'est sous ces deux idées que je vais représenter votre séparation du siècle et votre entrée dans la religion. Mort publique au monde, accompagnée de tout ce qui peut rendre votre sacrifice digne de Dieu; vie cachée avec Jésus-Christ, remplie de tous les avantages qui peuvent la rendre digne de vos vœux : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo;* c'est tout le partage de ce discours. Implorons les lumières du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria,* etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Mourir au monde et à soi-même, suivre au Calvaire Jésus-Christ, regarder les croix dont on est chargé comme une portion de la sienne, les porter pour sa gloire, avec son secours, d'après son exemple, c'est vivre dans un état de sainteté auquel nous devons tous aspirer, dont la religion nous fait un devoir, et qui, dans la religion même, ne fut bien connu qu'en ces siècles heureux où le nom de saint et celui de chrétien ne faisaient qu'un seul et même nom.

Heureuses les âmes qui, ainsi soumises aux ordres du Seigneur, ne craignent pas de les connaître, osent les suivre, et, dépouillées de toute volonté propre, se livrent et se dévouent entièrement à la sienne! Que Dieu ordonne, que Dieu défende: prêtes à omettre, prêtes à exécuter, elles n'examinent pas les difficultés des ordres reçus, n'en considèrent pas les obstacles, n'aspirent qu'à l'honneur d'obéir, triomphent en un moment des résistances de la nature, et ne lui laissent pas même le temps de disputer à la grâce sa victoire.

Telles furent vos dispositions, ma chère sœur, lorsque le Seigneur vous fit connaître ses desseins sur vous. Que de spécieux prétextes pouvaient, ce semble, excuser le délai de votre entière consécration à sa souveraineté et à ses droits! O mon Dieu, le cœur qui vous entend ne connaît plus d'autre voix que la vôtre; et ces lâches détours que la sagesse mondaine honore du nom de raisons légitimes, regardés à la lumière de votre grâce, ne paraissent qu'erreurs, faiblesse et illusions.

C'est à la faveur de cette lumière, ma chère sœur, que vous avez vu et mesuré toute l'étendue des droits que le Seigneur, souverain de tous les âges, de tous les états, de l'homme tout entier, a sur votre jeunesse, sur votre liberté, sur votre cœur et sur toutes ses affections. Les connaître, ces droits respectables, les adorer et vous y soumettre, a été dans vous, par l'impression de sa grâce, l'ouvrage et le prodige d'un moment. Une première démarche vous ouvrit l'entrée de son sanctuaire; celle que vous faites en ce jour y établit votre demeure, et la maison de Dieu devient la vôtre. Mais pour y habiter avec lui, il faut vous immoler tout entière à lui par trois genres de sacrifices dignes de votre amour et propres à vous rendre digne du sien : sacrifice de votre jeunesse et de tous les plaisirs qui pourraient la flatter, sacrifice de votre liberté et de tous les droits qu'elle peut réclamer, sacrifice de votre cœur et de toutes les affections qui peuvent le partager.

Il est un temps, dit saint Ambroise, où les sacrifices que la religion demande doivent trouver peu d'obstacles dans les cœurs qu'elle appelle. C'est le temps où le feu des passions, amorti par les glaces de l'âge; où les penchants, subjugués par le poids des années; où le charme des plaisirs, effacé par les ombres de la faiblesse, ne laissent plus connaître les jouissances que par d'inutiles regrets et par un importun souvenir: *Non mirabilis humilitas in senectute.* Mais, mon Dieu, la victime qui se présente aujourd'hui pour consommer un sacrifice auquel elle s'est préparée depuis qu'elle est dans votre sanctuaire, et longtemps avant qu'elle y entrât; cette victime, revêtue par votre grâce de tout l'éclat de l'innocence, s'offre à vous avec cette pureté d'âme que l'air du monde et la contagion du siècle n'ont pu encore altérer. Ce n'est point un de ces cœurs ouverts aux vanités de la terre, entamés par l'usage des plaisirs, flétris par le poison des vices, égarés par la séduction des exemples, maîtrisés par l'odieuse tyrannie des amitiés humaines. Que de pareils cœurs, rassasiés des biens et dégoûtés des prospérités du siècle par le long et funeste abus qu'ils en ont fait, pensent à la retraite lorsque le monde ne pense plus à eux: leur premier feu qui s'éteint, les réflexions qui naissent quand les dégoûts arrivent, la vue d'un avenir redoutable prêt à les saisir dans un temps où le présent n'offre plus rien qui les retienne; tout concourt à les détacher des sociétés qui ne leur conviennent plus, et auxquelles ils cessent de convenir: *Non mirabilis humilitas in senectute.* Le monde alors s'accorde avec la religion pour demander leur retraite; la vertu est dans eux non un effort de l'amour qu'ils ont pour Dieu, mais la ressource de celui qu'ils ont pour eux-mêmes : le caractère de dignité qu'elle porte toujours, et qu'elle répand sur ceux qui la pratiquent, flatte un cœur que tout le reste abandonne; on n'a plus de titres sur l'amitié, on veut en avoir sur l'estime; et par une démarche qui présente un air de force et de grandeur, on aspire à se faire respecter, lorsqu'on ne peut plus se faire chérir; ce n'est point à Dieu, c'est au monde lui-même que le monde alors est sacrifié: *Non mirabilis humilitas in senectute.*

Mais, ajoute le même saint Ambroise, rien ne partage avec Dieu la gloire du sacrifice que lui fait un cœur vierge et nouveau, dans qui le règne de la grâce n'a point été précédé par celui des passions, et dont l'essai, si j'ose ainsi parler, n'était réservé qu'au Maître suprême à qui il se consacre. Or, de quel prix, mes frères, n'est pas aux yeux du Seigneur ce sacrifice d'une âme encore si tendre, et déjà si courageuse, qui meurt volontairement au monde dans l'instant même où ce monde enchanteur lui promettait de la faire jouir de tous ses agréments?

Mettez ensemble l'attrait des plaisirs, les grâces de la jeunesse, l'éloignement de cet âge où les fleurs du printemps commencent à se flétrir; à ces charmes qui coûtent à sacrifier, ajoutez des obstacles qui coûtent plus encore à vaincre: une famille tendre qu'il faut quitter, d'agréables sociétés dont il faut se séparer, le sang qui réclame ses droits, la nature qui oppose les siens; ajoutez encore l'effrayante solitude qu'il faut choisir pour demeure, l'appareil imposant de la cérémonie qui y conduit, un renoncement absolu à sa volonté propre, l'aspect du tombeau où il faut s'ensevelir de son vivant, les ombres d'une mort qui, pour être volontaire, n'en est pas moins rigoureuse. Ah! mes frères, que de liens à rompre, pour disposer ainsi de son cœur! que de combats pour une victoire! et combien de sacrifices renfermés dans un seul, qui sera lui-même suivi de tant d'autres!

Vous les avez prévus, ma chère sœur, et les obstacles formés au saint engagement que vous prenez n'ont été dans vous, par le secours de la grâce, qu'un attrait de plus pour le désirer, et qu'un nouveau motif pour le prendre. Vous l'achèverez, vous le soutiendrez, ce sacrifice si digne du cœur qui le fait, et du Dieu qui le reçoit. Unie à lui par des liens également saints et solides, vous sentirez combien il est doux de porter dès sa jeunesse le joug du Seigneur: *Bonum est homini cum portaverit jugum Domini ab adolescentia sua.* (*Thren.*, III.) On ne vous verra point, en contradiction avec lui et avec vous-même, regretter les années que vous lui sacrifiez; vous ne gémirez que sur la perte de celles qui ont suspendu votre sacrifice. Si vous vous permettez quelques regards sur le monde, ce ne sera que pour vous convaincre mieux encore de la vanité de ses promesses, de l'inconstance de ses amitiés, de la fragilité de ses biens périssables que l'on acquiert avec tant de peine, que l'on possède avec tant d'inquiétude, qu'on ne cherche que parce qu'ils trompent, et dont on n'est détrompé que lorsqu'on les a perdus. Que de sacrifices peut-être sont épargnés à votre cœur par celui que vous faites aujourd'hui! Cette récompense anticipée n'en diminue pas le mérite, puisque vous y joignez un second sacrifice qui en augmente et la stabilité et le prix: je veux dire celui de cette liberté, qui est le véritable bien de l'homme, le premier qu'il recherche en commençant sa vie, le dernier qu'il regrette en cessant de vivre, celui qu'il est dans sa nature de désirer et de conserver, celui dont la perte éteint dans son cœur le sentiment de tous les autres biens, et ajoute à ses maux un nouveau mal, plus senti, lui seul, qu'ils ne le sont tous ensemble.

Vous connaissez quel effort demande, et dès lors de quel mérite est un tel sacrifice: oui, vous le connaissez, esprits fiers et indépendants, vous qui regardez comme des attentats contre les droits de la nature toutes les précautions que l'on prend pour arrêter ses écarts; vous qui êtes si jaloux de cette liberté funeste, dont l'abus est presque aussi fréquent que l'usage; de cette liberté que l'on perd parce qu'on l'aime trop, et qu'on ne cesse pas d'aimer en la perdant! Des penchants impétueux, des passions violentes, des affections tyranniques naissent de l'exercice même de cette liberté et en deviennent bientôt l'écueil. Enfants du cœur et ses ennemis, ces goûts impérieux maîtrisent l'homme: s'ils le délivrent de quelques liens, ils le chargent de chaînes; s'ils l'enlèvent à la loi, qui n'est qu'une gêne passagère, ils le portent à des efforts présomptueux qui font son éternel malheur; s'ils paraissent l'affranchir en le rendant indépendant des règles, ils le rendent esclave par l'attrait de l'indépendance elle-même.

Et qu'est donc cette liberté dont les gens du monde sont idolâtres? Liberté d'un esprit volage, sur qui règnent tous les goûts et ne règne aucune loi, qui, toujours ennemi de la contrainte, ne sait ni se permettre ce qui convient à son bonheur, ni se refuser ce qui lui est contraire; s'engage sans guide, marche sans route assurée, avance sans progrès, n'atteint pas le terme qu'il désire et donne contre l'écueil qu'il craint. Liberté d'un cœur faible et inconstant, que les passions flattent et tyrannisent, qui suit toutes leurs impressions, qui les satisfait parce qu'il espère être satisfait par elles, qui les contente pour être heureux et devient malheureux par tout ce qu'il fait pour ne l'être pas. Liberté d'une conduite inégale et arbitraire qui flotte au hasard, s'égare parmi les illusions, n'a d'autre loi qu'un fougueux caprice et une aversion constante pour toute espèce d'autorité. Liberté d'une vie incertaine et frivole, qui tourne sans cesse dans le cercle brillant des futilités et des erreurs, s'écoule, avec les années, dans une variation perpétuelle d'idées qui s'enfantent et se détruisent mutuellement, arrive à son terme sans laisser de trace sur sa route, s'évanouit dans le délire des songes et se perd dans le sommeil des illusions, avant de se perdre à jamais dans celui de la mort.

Voilà, mes frères, quelle est le plus souvent cette liberté dont le monde profane se montre si jaloux. En elle-même, c'est la plus belle prérogative de l'homme; dans l'usage que l'homme en fait, c'est l'ennemi le plus fatal à son bonheur. Mais quels que soient les maux dont elle est la source, elle n'en est pas moins chère à notre cœur; et si nous voyons quelques âmes privilégiées renoncer à ses attraits, leur courage mérite toute notre admiration. Ce sacrifice est grand en lui-même et par sa nature; mais combien plus grand n'est-il pas encore par ses suites? Celui qui ose le faire, se dépouillant de tout droit sur sa volonté propre, s'engage à ne suivre toute sa vie que les impressions d'une volonté étrangère, devenue pour lui celle de Dieu même. Je sais quelles récompenses sont attachées, même dès ce monde, à une pareille abnégation: Dieu rend plus qu'on ne lui donne; mais il n'est pas moins

vrai que les satisfactions qu'on trouve dans son service ne sont que le fruit pénible de mille combats soutenus contre l'intérêt de tous les penchants. Un seul jour engage au Seigneur tous les jours de la vie, et le premier sacrifice qu'il reçoit n'est que le prélude de ceux qu'il exigera.

Grâce à vos heureuses dispositions, ma chère sœur, et aux exemples respectables que vous aurez toujours sous les yeux, la nécessité de ces sacrifices si multipliés ne sera point capable d'ébranler votre constance. Convaincue que le renoncement intérieur est le vrai caractère des disciples de Jésus-Christ, vous lui direz sans cesse avec le grand Apôtre : O mon Dieu, faites-moi connaître votre volonté ! le moment qui la verra connue la verra exécutée aussitôt : *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX.) Faut-il que votre joug, si doux pour toutes les autres, ne soit un joug que pour moi ? Voulez-vous que la route où nous marchons ensemble à votre suite, couverte pour elles des fleurs du Thabor, ne soit semée pour moi que des épines du Calvaire? Ah ! la nature murmure en vain, je vous sacrifie ces répugnances; et c'est en portant toutes les croix qui me viendront de vous ou pour vous, que j'irai vous adorer sur celle où vous expirâtes pour moi : *Domine, quid me vis facere?* Trouvez-vous dans mes penchants, dans mes goûts, dans mes inclinations, quelques restes de l'amour du monde ou de moi-même? Amour injuste et profane! vous serez à jamais banni d'un cœur où règne le Dieu qui l'a formé, et la dernière étincelle de vos feux sera éteinte dans mes larmes. Parlez, Seigneur, mes désirs, mon cœur, ma vie entière est à vous; nul objet étranger ne partagera mon offrande, et de tout ce que j'aime, de tout ce que je veux, de tout ce que je suis, je ne me réserve qu'un avantage, celui de vous sacrifier tout, victime heureuse et volontaire de vos droits et de mon amour : *Domine, quid me vis facere?*

Eloignée des objets profanes, unie à Dieu seul, vous devez donc, ma chère sœur, lui réitérer chaque jour de votre vie la consécration que vous lui faites aujourd'hui de votre cœur. La piété vous ramènera souvent au pied de l'autel où vous l'immolez à présent : souvenez-vous alors qu'au fond de ce cœur, purifié et saint comme le sanctuaire même, doit être un autel toujours subsistant, éclairé des lumières de la grâce, enflammé du feu divin, toujours chargé d'offrandes nouvelles, dignes de fixer les regards du Seigneur, d'honorer le souverain domaine qu'il acquiert de nouveau sur vous, et d'obtenir de sa bonté plus d'avantages que vous ne pouvez en sacrifier à ses droits.

Pressée par des motifs qui vous sont communs avec tant d'autres, vous l'êtes encore plus par la reconnaissance particulière qu'il doit attendre de vous. C'est à lui, c'est à sa providence paternelle que vous devez cette éducation si heureuse qui vous a appris à le connaître; ce goût de la vertu qui a sanctifié votre enfance; ce discernement sage qui, entre les plaisirs dont un monde séducteur flattait votre jeunesse, a su distinguer les plaisirs dont elle y était menacée; ce désir courageux de vaincre tous les obstacles qui pouvaient s'opposer au glorieux triomphe que remporte aujourd'hui la religion sur ce même monde, qui vous regrette, vous admire, n'ose vous imiter et gémit de vous perdre.

C'est donc votre cœur que Dieu demande aujourd'hui plus que jamais : ce cœur qu'il n'a fait, qu'il n'a pu faire que pour lui : ce cœur sur lequel il veut régner, sur lequel il a droit de régner, sur lequel il est de votre intérêt qu'il règne seul, sans rival et sans partage. Les autres biens que vous lui immolez ne seraient rien à ses yeux, si celui-ci n'était pas véritablement et sans feinte, n'était pas entièrement et sans réserve, n'était pas uniquement et sans retour consacré à son amour.

C'est là l'hommage qui lui convient, et, sans ce sacrifice, tous les autres seraient sans gloire pour lui, seraient sans mérite pour vous. C'est pour parler à ce cœur, pour l'entendre, pour recevoir le tribut de ses sentiments, et y verser les précieux dons de sa grâce, qu'il vous a ouvert cette retraite, qu'il vous y a conduite et qu'il vous y reçoit : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.* (*Osee*, II.) Ecoutez-y toujours, ma chère sœur, la voix de son amour; que le vôtre y réponde toujours; fidèle aux engagements que vous contractez avec lui, vous le trouverez dans tous les temps fidèle à celui qu'il contracte avec vous. Morte au monde et à vous-même, ne vivez que pour Jésus-Christ, qu'avec Jésus-Christ, que dans Jésus-Christ : *Vita vestra abscondita est in Deo.* Vous trouverez, dans cette vie cachée en Dieu, un bonheur et une félicité bien supérieure encore à tout ce que vous sacrifiez aujourd'hui pour l'obtenir : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'état religieux et le monde sont presque également inconnus à ceux qui fuient le premier et recherchent le second. Celui-là veut se dérober à la contagion des erreurs et des vices, et il se cache; celui-ci ne pourrait soutenir les regards et l'examen de la vérité, et il se déguise. On sait en général que de ces deux états, l'un, si j'ose le dire, n'est flatteur que par ses dangers : on se les dissimule, et de là le grand nombre de ceux que la témérité y précipite; que l'autre ne rend saint que par de pieuses rigueurs et une sainte austérité : on se les exagère, et de là le nombre de ceux que la prévention en éloigne. Votre exemple, ma chère sœur, et le bonheur qui doit être la récompense du solennel engagement que vous prenez, vengeront l'état religieux de l'aversion que cet odieux préjugé inspire.

Trois genres de sacrifices attirent aujourd'hui sur vous les regards du ciel : celui de la jeunesse et de ses plaisirs, celui de la li-

berté et de ses droits, celui du cœur et de ses affections; à leur place et en retour, plaisirs purs et sans regrets, liberté sage et sans écarts, tranquillité du cœur sainte et sans trouble : voilà ce que toutes les douceurs du monde ne pourraient vous donner, et ce que vous trouverez dans les peines même de la religion.

Aveugles partisans de ce monde séducteur, accoutumés à ne juger que d'après ses préventions, vous ne concevez pas qu'on puisse trouver de vrais plaisirs dans un état qui en interdit la recherche; que les penchants puissent être flattés où tout les réprime, contents où tout se réunit pour les combattre, libres où tout les asservit; que les désirs puissent être satisfaits dans la pratique d'une règle qui contredit tous les désirs de la nature, et la fait tomber sans cesse sous les coups d'une mort aussi répétée que les instants de la vie : mort affreuse selon vous, qui, n'étant volontaire que quand on vient à l'autel, et rendue nécessaire dès qu'on y reste, n'est que dans un seul moment sans violence, dans tous les autres sans espoir, et devient un supplice dès qu'elle n'est plus un spectacle.

Ah! c'est que vous ignorez les délices pures et sans mélange dont le Seigneur récompense ceux qui lui ont sacrifié les vôtres! L'asile où la grâce conduit cette vierge sage et fidèle n'est point ouvert aux agréments qui vous flattent, mais il est à l'abri des agitations qui vous désolent; et les barrières qui en ferment l'entrée à vos plaisirs en interdisent l'accès à vos peines. Vous n'y verrez pas ce combat tumultueux des passions frémissantes qui vous divisent si souvent par la contrariété des intérêts, et ne vous réunissent presque jamais que par des rapports de calamités; mais vous y verrez un combat précieux entre toutes les vertus, qui travaillent à l'envi pour la félicité commune; vous y trouverez les avantages d'un commerce doux et sans fadeur, vif et sans tumulte, sage, mais sans rigueur, aisé, mais sans faiblesse; dont la piété serre les nœuds, dont l'amitié dicte les lois, dont une satisfaction réciproque éloigne les chagrins avec les vices, entretient les agréments avec l'innocence, étend les charmes avec les mérites : image précieuse sur la terre de l'union parfaite qui est entre les saints dans le ciel. Vous n'y verrez pas la cupidité courir après des biens frivoles dont l'appât vous entraîne, dont la poursuite vous égare, dont la perte vous désespère, qui vous rendent malheureux lorsque vous les cherchez et que vous possédez sans être plus heureux. Mais vous y verrez, dans le sein d'une pauvreté féconde, les vains désirs du superflu éteints par la sainte médiocrité du nécessaire, et le mépris des biens périssables payé avec usure par l'effusion de toutes les richesses de la Divinité.

Effrayés du silence et de l'autorité qui tiennent les passions asservies sous une loi toujours uniforme, vous ne vous figurez qu'un ennui sans intervalle, dans une vie sans variété. Ah! c'est que vous ne connaissez pas le prix de ces moments heureux, où, par l'essor d'une prière saintement audacieuse, l'âme élevée au-dessus d'elle-même va jusque dans le sein de la Divinité porter ses vœux, contempler les perfections de l'Etre souverain, fortifier les nœuds de ce commerce intime qui l'unit avec lui, et qui ne peut manquer de charme dans aucun moment, à moins qu'on ne suppose qu'il est des moments où la Divinité manque d'attraits. On entend alors des soupirs; mais c'est la piété qui s'exprime, et non pas la faiblesse qui se plaint. On voit couler des larmes; mais la reconnaissance les répand, la joie les fait verser, la religion les essuie, et jamais le repentir n'en est la cause, parce que jamais la passion n'en est l'objet.

Nous sommes souvent les dépositaires de vos peines, hommes du monde; l'êtes-vous quelquefois de celles qu'éprouvent les âmes religieuses? Ah! si jamais un chagrin secret leur arrache des plaintes dont vous soyez les confidents, c'est lorsque, sortant de leur état, elles se rapprochent des malheurs de votre condition; c'est lorsque l'amour du monde vient jusque sur le Calvaire relâcher les liens qui les attachent à la croix, et leur rend plus douloureuses les épines qui en tombent sur elles. Mais alors c'est du sein des tempêtes qui vous agitent qu'est échappé ce souffle ennemi qui trouble leur bonheur; elles n'ont perdu la paix que procure l'esprit de Jésus-Christ qu'en adoptant le vôtre.

Ces chagrins supposent donc en elles des défauts et ne sont pas celui de leur état; les douceurs qu'il promet sont attachées aux devoirs qu'il impose. On est infidèle; il est juste que la règle se venge, et qu'elle soit un joug pour ceux à qui elle n'est pas un frein. Ces peines sont l'effet et le châtiment d'un esprit opposé à celui de la religion; ceux qui lui demeurent soumis, exempts des défauts qui les méritent, le sont aussi des maux que produit l'infidélité. Ah! que les plaisirs d'une âme fidèle à son état sont différents de ceux que regrettent les âmes inconstantes, qui oublient la sévérité de leurs engagements!

Plaisirs du monde, passionnés et coupables dans leur principe, inquiets et incertains dans leur usage, courts et malheureux dans leur durée, funestes et déplorables dans leur terme, mêlés de peines qui les altèrent, agités de remords qui les empoisonnent, troublés par les alarmes, terminés, après quelques moments d'une satisfaction criminelle, par une mort qui est le commencement d'une éternité de malheurs! Plaisirs de la religion, purs dans leur origine et dans leur cours, certains dans leur jouissance et dans leur durée, heureux dans leurs suites et à leur terme; image de ceux du ciel sur la terre; et dans le ciel, couronnés d'une éternité de gloire!... Que de grâces, ma chère sœur, attachées à votre

saint état! nous ne pouvons que les entrevoir; et à peine entrevues, elles nous rendent jaloux de votre bonheur ; vous allez en jouir. Maîtresse d'un bien si précieux, pourriez-vous regretter ce que nous appelons les nôtres?

Dans le monde, nous avons de plus que vous la liberté; mais qu'est-ce que la liberté du monde? Dans la jeunesse, une indépendance orgueilleuse que la loi gêne et qui se révolte contre la loi ; un amour désordonné de soi-même joint à un superbe mépris des autres; une inconstance de goûts que rien n'arrête, une audace que tous les obstacles irritent; l'aversion pour tout ce qui a l'air de l'autorité, l'éloignement de tout ce qui a l'apparence du devoir : liberté dangereuse dans son usage, funeste par ses abus, qui n'a pour guide que ses caprices, ne prend l'ordre que des passions et se laisse enchaîner par elles, commence par la licence et finit par l'esclavage. Dans l'âge de la maturité, liberté soumise à une multitude de devoirs de convention, asservie à l'empire des égards dans la société, esclave de l'autorité qu'on craint, maîtrisée par les complaisances qu'on doit, forcée de ménager dans les autres les penchants qu'elle ne peut contredire sans danger, pliée sous la loi des bienséances, captivée par la contrainte de l'usage : liberté qui a autant de maîtres que nous avons de désirs, autant de tyrans que nous avons de passions; qui craint d'obéir et s'asservit; ne veut pas dépendre et se laisse partout commander; qui multiplie ses liens par les efforts mêmes qu'elle fait pour s'en affranchir; liberté enfin qui n'est qu'un nom, qui en mérite trop souvent un autre par les écarts où elle porte, par les excès où elle entraîne, par les crimes et les malheurs qu'elle produit. Quelle différence, ma chère sœur, entre cette liberté trompeuse et celle que vous allez goûter, si, au courage de mourir véritablement au monde, vous joignez le bonheur de ne plus vivre qu'en Jésus-Christ! Votre cœur, dégagé de tous les liens des passions, n'en aura qu'une: celle de conserver en lui le règne de la grâce et de régner avec elle sur vous-même; affranchie de ce nombre de tyrans domestiques qui causent le malheur de la vie, vous n'obéirez qu'à un maître, et à quel maître? à un Dieu qui fait autant de rois de ceux qui le servent : *Servire Deo, regnare est;* et quel sera le fonds de ses ordres? la pratique d'une règle dictée par la sagesse, facilitée par les secours de la grâce, rendue respectable par l'exemple de celle qui la prescrit et de celles qui la suivent; d'une règle sainte, sans austérité qui révolte, sans variations qui laissent de l'incertitude; d'une règle qui a Dieu pour son auteur, sa sainteté pour modèle, son éternité pour objet, et, pour récompense dès cette vie, cette tranquillité, cette paix inaltérable, cette satisfaction douce qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner, et qu'il n'accorde qu'aux cœurs fidèles et reconnaissants qui le servent.

L'alliance que vous contractez avec lui, ma chère sœur, porte sur une fidélité mutuelle d'engagements, en vertu de laquelle les douceurs promises ne sont que la suite et la récompense des devoirs imposés et remplis. Manquer à ceux-ci et vouloir jouir des délices pures qui sont attachées à leur accomplissement, ce serait tomber dans une contradiction funeste qui vous rendrait également coupable et malheureuse. L'esprit du monde ne peut entrer dans un état où l'esprit de Dieu doit seul régner, sans mettre dans les sentiments une division dont le désordre est l'effet, et dont le malheur est la peine. Quelle affligeante situation que celle d'une âme inconstante qui, oubliant qu'elle ne doit appartenir qu'à Dieu, voudrait jusque dans son sanctuaire se partager entre lui et ce même monde qu'elle a sacrifié pour lui! Car représentez-vous ce cœur en opposition avec lui-même, qui, secouant la règle pour trouver le repos, ne pliant sous la règle que pour en sentir le poids, se rendrait infidèle sans cesser d'être malheureux, ou plutôt deviendrait malheureux par tout ce qui le rendrait infidèle. Dieu, qu'évite cette âme agitée, et qui se représente sans cesse; la liberté qu'elle cherche et qui lui échappe; la religion qu'elle fuit et qui l'arrête; le monde qu'elle rappelle et qui la méprise. Cieux, quel état! que devient alors la loi? un joug qui s'appesantit. Les règles? des chaînes qui accablent. Le sanctuaire? une prison qui attriste. La prière? un ennui qui dévore. L'obéissance? un esclavage qui désespère. L'exemple et la satisfaction des autres? un reproche et un supplice perpétuel. Toute la suite de la vie? un tissu d'infidélités et de chagrins.

Partisans du monde, vous triomphez à la vue de ce tableau! mais vous, âmes religieuses, qui sentez par une heureuse expérience combien les traits vous en sont étrangers, vous me saurez gré d'avoir peint des malheurs qui vous sont inconnus, et vous n'en serez que plus fidèles à des devoirs qui vous sont chers. On manque à la règle, et la règle devient un tourment : telle est l'origine des peines que s'attire une âme inconstante, dont le serment ne cesse pas d'être un lien, devient un parjure, et l'enchaîne à tous les maux intérieurs que lui cause l'opposition qui est entre elle et son état.

Plaisirs de la vie, agréments d'une liberté sainte, repos d'un cœur innocent et vertueux, le cloître est votre asile! Bannis presque dès l'origine du monde de toutes les autres parties de la terre, vous vous êtes réfugiés dans ces lieux paisibles, où des âmes choisies de Dieu goûtent des douceurs solides et permanentes, qui sont le prix de la vertu, et l'image du bonheur du ciel. C'est dans ces pieuses retraites que les cœurs fidèles ne connaissent ni les remords, ni le crime qui les enfante; là l'esprit est sans erreur, la conscience sans alarmes, les passions dans le silence, les penchants sous la loi; là le devoir est imposé par la recon-

naissance, et rempli sans contrainte; le plaisir est le fruit légitime du devoir, et dès lors n'est corrompu par aucune amertume. Heureux asiles, abris salutaires, vous avez reçu dans votre sein la paix, le doux repos; ils se perpétuent à l'ombre de vos tabernacles, et le Seigneur Dieu leur donna vos autels pour appui.

Ce serait en vain, ma chère sœur, que vous les auriez cherchés dans le monde; l'image ne s'en serait pas présentée à vos regards. C'est ici, c'est sous une règle sainte, douce et respectable, que vous trouverez cette tranquillité délicieuse d'un cœur toujours soumis, toujours satisfait; c'est ici que le calme des sens la prépare, que le silence des passions la commence, que la soumission des penchants l'établit, que l'union avec Dieu la perpétue, et que les richesses de sa grâce l'achèvent et la couronnent.

Oui, mon Dieu, vous l'avez dit, et nous reconnaissons la vérité de votre oracle: il n'est de véritable repos que pour ceux qui portent votre joug avec joie et avec fidélité: *Tollite jugum meum, et invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI.) Tranquille dans cette retraite, ma chère sœur, vous serez à l'abri de ces troubles funestes qui agitent les partisans du monde; vous n'aurez ni disgrâces à craindre, ni protecteurs à ménager, ni dégoûts à essuyer. C'est la vertu qui dicte ici les lois; vous en verrez la pratique aplanie par la bonté prévenante, par la douceur inaltérable, par l'affabilité de la digne et respectable abbesse qui les donne. Sa complaisance n'affaiblit point son autorité; elle la tempère, et accrédite la règle par la facilité de la remplir. Modèle des devoirs qu'elle prescrit, elle présente la loi plutôt qu'elle ne l'impose; et sa voix est d'autant mieux obéie qu'on aperçoit moins qu'elle commande.

Sous un tel guide, d'après ses conseils et ses exemples, quels trésors de grâces et de vertus ne pourrez-vous pas acquérir tous les jours de votre vie! Vie heureuse! qui pourrait en troubler la félicité? Le regret des biens du monde? vous les abandonnez volontairement. L'appât de ses plaisirs? vous les fuyez. L'éclat de ses honneurs? vous les méprisez. Le repos en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, voilà ce que vous cherchez, voilà ce que vous trouverez à sa suite, par sa grâce, sous son joug et dans son amour: *Tollite jugum meum, et invenietis requiem animabus vestris.*

O mon Dieu, il n'appartient qu'à vous de mériter nos sacrifices et de les récompenser. Daignez répandre sur celui dont vous êtes aujourd'hui l'objet, vos faveurs les plus abondantes. Plaisirs de la jeunesse, droits de la liberté, affections du cœur, tout vous est immolé; remplacez par des plaisirs purs, par une liberté sainte, par les richesses de votre amour, tout ce que vous consacre cette généreuse victime; que sa vie sur la terre soit l'apprentissage du bonheur que vous lui destinez dans le ciel, et que ce bonheur soit notre récompense comme il sera la sienne! Ainsi soit-il.

DISCOURS ECCLESIASTIQUES

DISCOURS Ier.

POUR L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ TENUE EN 1745.

Ne dicas: quid putas causæ est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt? stulta enim est hujusmodi interrogatio. (*Eccle.*, VII.)

Ne demandez pas pourquoi les temps ont été meilleurs qu'ils ne sont aujourd'hui, car cette demande n'est pas sage.

Messeigneurs,

L'homme, orgueilleux quand tout lui prospère, paraît lâche et timide dès que l'adversité le frappe. Dans le succès, il est inaccessible par sa fierté; dans les malheurs, il devient méprisable par sa faiblesse. Honteuse et injuste inégalité, nous livrerez-vous toujours à la crainte et aux murmures? Instruits de la toute-puissance de Dieu, ne devons-nous pas nous y soumettre? Prévenus en tant d'occasions par sa miséricorde, ne devons-nous pas nous y confier? La Providence, pour accomplir les desseins qu'elle a sur nous, emploie tour à tour des ressorts différents, dont la sagesse échappe à nos faibles lumières, mais dont les effets ne doivent jamais altérer notre confiance et notre soumission. Ne savons-nous pas que Dieu, connaissant le terme où il veut nous conduire, prépare à son gré le chemin que nous devons tenir?

C'est lui qui, par des vues de miséricorde et de justice, frappe, quand il lui plaît, les royaumes et les empires des plus terribles fléaux de sa colère; c'est lui qui allume ces guerres cruelles et sanglantes, qui détruisent la race des hommes, qui portent le deuil dans le sein des familles, la désolation dans les provinces, et qui font au moins verser des larmes à ceux dont elles épargnent le sang. Les avantages qu'elles nous procurent ne sauraient nous rendre insensibles à tous les maux qu'elles nous causent: maux présents, qui nous font regretter ces temps heureux, où, loin du bruit et des alarmes, nous jouissions sans trouble des douceurs de la paix. Mais bien loin de les rappeler, ces douceurs, par notre pénitence, nous ne les rappelons que par d'inutiles murmures; bien loin de plier humblement sous la main qui s'appesantit sur nous, nous demandons pourquoi les temps ont été meilleurs qu'ils ne sont aujourd'hui. Demande insensée! regrets inutiles! Instruisons-nous par nos malheurs, sans perdre le temps à les déplo-

rer. Ces flots d'ennemis que l'ambition et l'envie ont soulevés contre nous ; cette dureté des temps, qui nous arrache les commodités de la vie ; ce sang précieux de nos concitoyens, qui rougit nos frontières et qui est le prix de nos victoires ; tout cela nous confond et nous accuse ; et si tout nous dit que Dieu nous frappe, tout nous dit aussi que nous avons attiré ses coups.

Peuples qui m'écoutez, et qui gémissez sous le poids des adversités qui vous affligent, ne demandez donc plus pourquoi les temps ont été meilleurs qu'ils ne sont aujourd'hui. Au lieu de rejeter en quelque sorte contre le ciel les traits dont vous êtes frappés, soumettez-vous à la volonté d'un Dieu juste, à la volonté d'un Dieu miséricordieux ; ministres du Dieu vivant, qui environnez ici le trône de l'Agneau, et qui répandez au pied de ses autels le parfum de vos prières, vous êtes trop instruits des mystères de la religion, vous connaissez trop bien le prix des souffrances, pour former, comme le peuple, des plaintes téméraires et insensées ; mais vous êtes chargés de communiquer aux peuples confiés à vos soins, le même esprit qui vous éclaire ; vous devez travailler à leur inspirer ces grands sentiments de religion dont vous êtes pénétrés vous-mêmes, en leur apprenant tous les avantages qu'ils doivent retirer des maux qui les environnent. Cette religion sainte se fait entendre, dans ces jours malheureux, aux peuples et aux pasteurs. Chargé que je suis d'en être aujourd'hui l'interprète, je vais lui prêter ma faible voix pour rappeler quelles sont les obligations des peuples à l'égard de Dieu dans le temps de l'adversité ; quels sont les devoirs des pasteurs à l'égard des peuples dans le temps de l'adversité.

Seigneur, qui avez permis que l'on m'ait honoré d'un emploi que tant de bouches éloquentes ont rendu si redoutable, mettez dans la mienne des paroles dignes de vous, et dignes de l'auguste assemblée qui m'écoute ; c'est la grâce que je vous demande, etc. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Messeigneurs,

Laissons aux infidèles le funeste aveuglement qui leur fait attribuer à des causes naturelles ou au fantôme qu'on appelle le hasard, les différents événements qui frappent nos yeux, et qui donnent tous les jours de nouveaux spectacles à l'univers. Instruits que nous sommes de la grandeur et de la puissance de Dieu ; convaincus qu'il préside à tout, qu'il règle tout par la sagesse de sa providence, ne détournons jamais notre vue de ce premier et divin mobile de ce qui se passe ici-bas : prospérités, disgrâces, tout doit nous porter à lui rendre hommage et à l'honorer constamment, ou par notre soumission, ou par notre reconnaissance.

Oui, Messieurs, nous devons l'adorer cette divine Providence ; nous devons humilier nos têtes sous ses ordres, lorsque notre gloire, devenue, ce semble, notre crime, nous suscite une multitude d'ennemis. Toujours dans l'inquiétude, et souvent dans le deuil, combien de fois, depuis plusieurs années, avons-nous inutilement essayé, par nos vœux et par nos prières, de trouver dans le sein de la miséricorde de Dieu quelque adoucissement à nos peines ? Vous l'avez déjà vue, Seigneur, cette respectable assemblée de vos premiers ministres ; vous l'avez vue prosternée à vos pieds, gémissant sur elle-même et sur les besoins du troupeau que vous avez confié à sa conduite : ces voûtes ont déjà retenti du triste détail de nos malheurs, et rien n'a pu encore arrêter les effets de votre colère.

Rigueur de la justice éternelle, ne pouvons-nous donc pas espérer de vous adoucir ! Mais que dis-je ? n'est-il pas juste que Dieu nous fasse éprouver tout le poids de son courroux, puisque nous l'avons attiré par nos infidélités et par notre ingratitude ? Eblouis de notre abondance, nous en avons méconnu l'auteur ; fiers peut-être encore au moment où je parle de tous nos avantages, nous oublions le néant et la fragilité du bras de chair, dans lequel nous mettons notre confiance. Depuis longtemps rebelles aux inspirations du Seigneur, ne méritons-nous pas qu'il soit sourd à nos gémissements ? Vos malheurs sont grands, dites-vous ; vous ne jouissez plus de cette douce tranquillité qui, vous laissant posséder sans trouble et sans envie l'héritage de vos pères, vous faisait paraître vos jours trop courts, parce qu'ils étaient trop heureux ; et vous vous plaignez que pour fournir aux besoins de l'Etat, vous augmentez à chaque instant les vôtres. Mais si vous gémissez de vos peines, prenez-vous les moyens d'en abréger le cours ? Vos péchés les ont attirées, votre endurcissement les prolonge, et l'abus de vos disgrâces est sans doute le principal obstacle au retour de votre prospérité. Reconnaissez donc aujourd'hui, Messieurs, ce que vous devez à Dieu dans votre adversité. Il veut que vos malheurs vous donnent occasion de lui offrir un sacrifice, que votre cœur en soit l'autel, que vos passions en soient la victime ; il veut que vous reconnaissiez sa souveraineté, sa bonté, sa justice. Bien loin donc de murmurer contre lui des épreuves auxquelles vous êtes exposés, vous devez les recevoir avec un esprit de soumission, avec un esprit de confiance, avec un esprit d'expiation : avec un esprit de soumission, comme venant d'un Dieu ; avec un esprit de confiance, comme venant d'un Père ; avec un esprit d'expiation, comme venant d'un Juge.

Il faut en convenir, Messieurs, les disgrâces et les revers sont inséparables de l'humanité ; les larmes, les infirmités, la faiblesse, sont notre partage en naissant ; les inquiétudes, les craintes, les douleurs ne nous quittent qu'avec la vie : c'est par les souffrances que nous entrons dans le monde ; c'est par elles que nous en sortons. Or, devons-nous regarder ces afflictions presque

continuelles, qui altèrent notre tranquillité; devons-nous les regarder comme l'ouvrage de la main de l'homme, que nulle autorité supérieure ne conduit? Est-ce la main de l'homme qui renverse en un moment ces fortunes les mieux établies? Est-ce la main de l'homme qui livre à une mort sanglante ce fils unique, objet de tant de complaisances et de tant de soins? Est-ce la main de l'homme qui vous ravit, au milieu d'un combat, cet époux qui, par un attachement trop vif et trop tendre, enlevait à Dieu votre cœur et vos hommages? Est-ce de la main de l'homme que partent ces maladies impitoyables qui, ne respectant ni naissance, ni rang, font sentir aux souverains le néant de leur grandeur, et à leurs peuples la fragilité des avantages qu'ils possèdent? Non, sans doute; c'est la main de Dieu qui se sert, il est vrai, quelquefois de la main des hommes, comme d'un instrument, pour accomplir ses desseins; mais c'est elle qui agit, qui s'étend partout, qui se joue, comme parle l'Ecriture, de toutes nos idées et de tous nos projets, et qui, en s'appesantissant, nous fait sentir son autorité et notre dépendance.

Quelle est donc votre erreur, victimes impatientes du malheur des temps, lorsque vous attribuez à ce qui vous environne les disgrâces dont votre amour-propre est affligé? Cessez d'écouter cet esprit de rébellion qui vous fait méconnaître l'autorité suprême dont vous devez respecter les jugements et les ordres. Humiliez vos têtes sous la main puissante de Dieu; soumettez-vous sans murmure, puisque vous vous révolteriez sans succès. Vos rebelles efforts ne rendront pas votre état moins rigoureux, et Dieu sévira toujours contre vous, tant que vous ne travaillerez pas par votre soumission à apaiser sa colère. Et n'est-il pas juste que Dieu nous fasse sentir dès ce monde son indépendante souveraineté? Que serait-ce si, tranquille dans sa gloire, il souffrait les insultes des hommes sans les faire ressouvenir, par des coups de son pouvoir et de sa force, de la juridiction toute-puissante qu'il a sur eux?

Car enfin, Messieurs, rappelez dans votre mémoire ces temps si heureusement marqués, où le ciel, de concert avec la terre, semblait prévenir vos souhaits; où vous ne craigniez d'autres troubles que ceux qui pouvaient naître de vos plaisirs, où vous jouissiez de tous les avantages de la paix. Alors la loi de l'auteur de tant de biens était-elle mieux gravée dans vos âmes? Alors vos frères malheureux s'apercevaient-ils davantage de l'abondance qui vous environnait? Alors trouvait-on moins dans votre langue et dans vos discours les instruments odieux de votre médisance? Alors étiez-vous moins attentifs à chercher tous les raffinements qui pouvaient augmenter la sensualité de vos plaisirs? Alors enfin, plus heureux, étiez-vous aussi plus fidèles? Hélas! au contraire, éblouis par tout ce que vous voyiez, vous étiez insensibles à tout ce qui passait la portée de votre vue : amusements, dissipation, luxe, avarice, vous régnez encore avec plus d'empire parmi les hommes? Retraite, modestie, détachement, l'oubli et le mépris étaient votre partage.

Sévérité miséricordieuse de mon Dieu, que vous êtes onéreuse à l'âme terrestre, qui ferme les yeux sur le poison et sur la fragilité des biens qu'elle désire! C'est à regret qu'elle voit échapper de ses mains ces trésors si chéris, dont elle avait fait son idole. Toujours gémissante et inquiète, sa bouche ne s'ouvre que pour murmurer; elle ne sait ce que c'est que d'élever son esprit et son cœur jusqu'au principe de ses disgrâces; elle ne regarde que l'homme dans l'homme même, sans penser qu'il n'agit que comme l'instrument de la colère ou de la bonté de Dieu. Avouez-le, Messieurs, dociles à ce que vous dicte un amour-propre insatiable, vous envisagez avec effroi ce qui ne s'accorde pas avec ses désirs; et, sans examiner si ce qu'il exige de vous, vous est avantageux ou funeste, vous consentez à tout ce qu'il vous inspire, et vous vous déterminez presque toujours en sa faveur. Malgré la difficulté des temps et les besoins de l'Etat, sujets si communs de nos plaintives conversations, voit-on moins d'orgueil parmi les chrétiens, y trouve-t-on plus de retenue? Que serait-ce donc si Dieu, facile à écouter nos vœux téméraires, rendait à notre sensualité les dangereux secours qu'indiscrètement elle souhaite, et quelle impression d'iniquité ne ferait pas l'abondance sur un cœur que l'adversité n'a pas été capable de corriger?

Non, mon Dieu! non, disait le saint Roi-Prophète, rien ne pourra rompre mon silence quand il vous plaira de m'affliger; ma bouche, toujours fermée aux paroles de murmures, ne se fera entendre que lorsqu'elle chantera vos miséricordes, parce que je sais que vos coups me sont salutaires, et qu'en m'enlevant mes biens, vous désarmez mes passions : *Obmutui, et non aperui os meum; quoniam tu fecisti.* (*Psal.* XXXVIII.)

Ainsi devez-vous penser, chrétiens, ainsi devez-vous agir dans ces jours où Dieu vous fait sentir l'aiguillon de l'adversité : *Obmutui.* Que vos bouches soient toujours fermées à ces discours piquants et calomnieux dont on se sert si souvent pour se venger de ceux dont on croit avoir lieu de se plaindre : *Obmutui.* Que d'entre vous soit banni l'art funeste d'éterniser par la satire votre venin et votre malignité : *Obmutui.* Mais élevez votre vue plus haut, adorez l'autorité de Dieu, et admirez sa providence. Dites-lui, avec le prophète : Seigneur, je ne me plains pas, puisque tout ce que j'éprouve est votre ouvrage : *Quoniam tu fecisti.* Si mes biens me sont enlevés, si mes espérances se ruinent et s'évanouisssent, si mes ennemis me persécutent et me calomnient, si cet époux, si cet enfant, uniques objets de mon attachement et de ma tendresse, deviennent les victimes de leur zèle

et de leur fidélité pour leur prince, c'est vous, mon Dieu, qui le permettez, pour m'engager à calmer votre justice par une légitime soumission, que je dois aussi soutenir par un esprit de confiance.

Animez-vous au milieu de vos malheurs, peuples sur qui le Seigneur a répandu les vases de sa colère. Il veut éprouver votre fidélité; mais s'il est le premier auteur de vos peines, il veut être en même temps votre consolation et votre espérance. Vous trouverez dans son sein l'adoucissement à vos chagrins, le remède à vos maux, le dédommagement de toutes vos souffrances. Vous y trouverez des richesses dans votre pauvreté, de la grandeur dans vos humiliations, de la joie dans vos douleurs; vous y trouverez un père qui vous chérit, un ami qui vous console, un secours puissant pour vous soutenir.

Le pécheur affligé qui manque de confiance, dit saint Augustin, demeure en proie à toutes sortes de disgrâces; il n'a rien à l'extérieur qui puisse le consoler, il n'a rien dans son cœur qui puisse le tranquilliser; il ne peut pas sortir hors de lui-même, parce qu'il ne rencontre partout que croix et afflictions; il ne peut pas se renfermer dans sa conscience, parce qu'elle est un théâtre de trouble et de tumulte; et dans le temps qu'il se plaint et qu'il gémit, il est lui-même sa plus grande peine : *Ipse est pœna sua quem torquet conscientia.* Au contraire, continue ce Père, celui qui sait adoucir ses chagrins par l'espérance des biens célestes, s'il est dépouillé de tous les biens extérieurs, trouve dans son propre fonds un grand trésor. S'il n'a pas de ressource dans ce qui l'environne, il trouve mille douceurs dans le témoignage de sa conscience, et devient lui-même sa propre consolation, par la confiance dont il est animé : *Ipse est consolatio sua quem spes exhilarat.*

Mais les disgrâces, dites-vous, abattent tellement votre courage, que vous n'êtes point en état de penser à votre salut : votre esprit, livré à l'inquiétude inséparable du fléau de la guerre, est occupé de tant d'idées funestes, que vous n'avez pas seulement la liberté de tourner vos pensées vers Dieu, et de faire monter jusqu'à lui l'encens de vos prières. Cœur faible et sans foi, ah! que dites-vous? C'est surtout dans ce temps de trouble, de tribulations et de peines, que vous devez vous jeter entre les bras de Dieu, que vous devez mêler vos larmes avec son sang, unir votre holocauste avec son sacrifice. Est-ce quand vous nagez dans les richesses qu'on pourra connaître si vous soutiendrez la pauvreté? Comment applaudira-t-on à votre courage pour soutenir les épreuves et les maladies, si vous vieillissez sans douleur au milieu de la prospérité? Il faut une tempête, disait saint Cyprien, pour connaître l'habileté du pilote, il faut un combat, pour décider de la valeur du soldat. L'âme qui est soutenue par la confiance, se met au-dessus de toutes les adversités. Un arbre qui a jeté de profondes racines, est battu par les vents, mais il ne se sépare jamais du centre où il est attaché. Un vaisseau, rassuré par l'ancre qui le retient, est agité par les flots, mais il est à l'abri du naufrage : c'est par ces épreuves, en un mot, dit Salomon, que Dieu connaît si nous sommes dignes de lui : *Tentavit illos, et invenit eos dignos se.* (*Sap.*, III.)

Ne croyez pourtant pas, Messieurs, que lorsque je vous parle de la confiance, comme de la plus grande ressource que vous puissiez avoir dans vos disgrâces; ne croyez pas que je prétende ici vous inspirer une confiance présomptueuse sur les consolations que vous devez attendre de la part de Dieu. Il ne faut pas croire que le torrent des douceurs divines coule continuellement; il a ses moments et ses périodes : les âmes les plus empressées à venir demander à Dieu son appui et son secours, sont quelquefois livrées à un tel abattement, qu'elles sont tentées de croire que le Seigneur les abandonne et qu'il oublie les malheureux. A Dieu ne plaise que de pareilles épreuves ralentissent notre confiance! Alors, au contraire, elle doit prendre de nouvelles forces, et se réveiller par les difficultés. Alors, semblables à cette femme pleine de foi dont il est parlé dans l'Ecriture, il faut vous attacher à la robe du Sauveur, et lui dire : Seigneur, je ne vous quitterai point que vous n'ayez répandu sur moi vos bénédictions, *Non te dimittam, donec benedixeris mihi* (*Gen.* XXXI). vous semblez, il est vrai, détourner les yeux de dessus ma misère, mais les miens seront toujours fixés sur vous : *Non te dimittam.* Vous paraissez vous armer de rigueur quand j'implore votre clémence, mais ma persévérance rappellera vos anciennes bontés : *Non te dimittam.* Je m'aperçois que vous vous éloignez de moi, mais je m'attacherai inviolablement à vous : *Non te dimittam, donec benedixeris mihi.* Agissez donc avec courage, nous dit à tous le Roi-Prophète; fortifiez votre cœur, et soutenez avec un esprit de confiance les attaques de l'adversité : *Viriliter age, et sustine Dominum.* (*Psal.* XXVI.) Mais vous devez répondre aussi aux desseins de Dieu par un esprit d'expiation.

Les dettes que nous contractons envers Dieu par le péché doivent être nécessairement acquittées en ce monde ou en l'autre. En ce monde, par les souffrances volontaires ou forcées; en l'autre, par les châtiments que la justice de Dieu a établis pour nous purifier ou pour nous punir. Quelque sensibles, quelque dures que vous paraissent les disgrâces que Dieu vous envoie, vous auriez tort de vous plaindre et de murmurer. Vous n'avez qu'à repasser vos jours, comme le Roi-Prophète, dans l'amertume de vos âmes, vous vous estimerez trop heureux d'avoir encore cette planche pour vous sauver du naufrage, et de pouvoir éteindre par des larmes passagères un feu que la colère de Dieu allume, et dont sa miséricorde n'arrêtera jamais l'activité.

Sans cela ces épreuves, auxquelles vous

êtes exposés par les suites terribles d'une guerre, qui, quoique juste en elle-même, peut toujours être regardée comme un des plus grands fléaux de la sévérité de Dieu; sans cela, dis-je, ces adversités dont vous vous plaignez seraient pour vous des peines stériles et infructueuses, capables plutôt de vous rendre encore plus inexcusables que de vous sanctifier; ce serait essuyer le travail sans en recueillir les fruits; ce serait combattre sans jouir de la victoire; ce serait abuser du remède, et vous empoisonner par ce qui devait vous guérir.

Ainsi ce prince aveuglé, dont nous parle l'Ecriture; ainsi, dis-je, Pharaon, dans le temps où le Seigneur lui faisait sentir sa colère, retombait dans un état plus funeste pour lui que le premier; il ne pleurait que par désespoir, et jamais par pénitence. Si Dieu le frappait en maître, il cessait d'être tyran; s'il lui pardonnait en père, il cessait d'être soumis; enfin ses épreuves, si capables de dissiper la rébellion de son cœur, ne servaient qu'à l'endurcir encore davantage : *Et ingravatum est cor ejus.* (*Exod.*, IX.)

Ainsi Saül, menacé de la perte de son royaume et de sa vie, parut d'abord touché de cet arrêt, et s'abandonna aux plaintes et aux gémissements; mais comme il ne songea pas à faire usage de ses disgrâces pour expier son crime, il fut frappé par le prophète des plus terribles malédictions.

Ainsi Antiochus, abattu sous la main de Dieu, parût reconnaître sa justice et implorer sa miséricorde; mais comme il ne regrettait que les débris de sa fortune, sans penser aux plaies de son âme, les coups qu'il reçut l'accablèrent et n'assurèrent pas son salut.

Dissipez donc, Seigneur, cette crainte irréligieuse qui fait regarder avec horreur par la plupart des chrétiens les disgrâces dont il vous plaît de les affliger. Fermez les oreilles à leurs gémissements et à leurs plaintes, qui n'ont pour principe qu'une molle délicatesse et qu'un attachement funeste à des biens qui ne les suivront pas dans l'obscurité du tombeau. Daignez les soutenir, Seigneur, afin que supportant le poids de l'adversité avec un esprit de soumission, avec un esprit de confiance, avec un esprit d'expiation, ils reconnaissent ce qu'ils vous doivent; et qu'ils arrêtent, par ce saint usage de leurs malheurs, les justes mouvements de votre redoutable colère.

Mais après avoir vu les obligations des peuples par rapport à Dieu, dans ces temps d'afflictions et de disgrâces, voyons quelles sont les nôtres, comme ministres de Jésus-Christ, à l'égard des peuples confiés à nos soins, et que la Providence éprouve; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ils sont passés ces jours scandaleux que le prophète Jérémie déplorait autrefois, et qui l'animaient d'une sainte indignation contre des pasteurs durs et cruels, qui, loin de veiller sur leurs brebis et de pourvoir à leurs besoins, travaillaient moins à les conserver qu'à les détruire; et qui, esclaves de leur avidité, lui sacrifiaient jusqu'aux mouvements de la plus légitime compassion. Hommes infidèles et insensibles, leur disait le Seigneur par la bouche de ce prophète, vous avez ravagé, dispersé mon troupeau : *Vos dispersistis gregem meum* (*Jerem.*, XXIII); au lieu de le tenir toujours près de vous, au lieu de fixer vos yeux sur ce qui pouvait prévenir les maux dont il était menacé, vous l'avez méprisé, vous l'avez chassé : *Ejecistis eos* (*Ibid.*); vous avez négligé ses infirmités, sa faiblesse; vous n'avez pas jeté sur lui un seul regard de vigilance et d'attention : *Et non visitastis eos.* (*Ibid.*) C'en est fait, je vais le venger, j'approfondirai toutes vos œuvres, j'en découvrirai l'iniquité, j'en punirai la malice : *Ecce ego visitabo super eos malitiam studiorum vestrorum.* (*Ibid.*)

Vos jugements sont pleins de sagesse, ô mon Dieu! et tout l'univers en publiera l'équité. Il est juste que ceux à qui vous avez confié la conduite de votre peuple travaillent sans cesse à son utilité; il est juste que les ministres que vous avez choisis pour agir sous vos ordres ne languissent pas dans une oisiveté honteuse; il est juste que ceux que vous avez destinés à être les instruments de votre miséricorde s'empressent à la faire triompher. Devoirs que nous sommes obligés de pratiquer dans tous les temps, mais pour lesquels nous devons redoubler notre activité à mesure que les besoins et les afflictions des peuples se multiplient; car je ne crains point d'avancer que plus les malheurs publics nous effrayent, plus nos obligations augmentent à l'égard du troupeau de Jésus-Christ; que c'est surtout dans le temps de l'adversité que nous devons au peuple nos instructions, nos prières, nos secours et nos exemples.

Jamais l'instruction fut-elle plus nécessaire que dans ces jours d'affliction, où les peuples ont besoin des plus grands motifs de la religion pour soutenir leur courage abattu par le poids de l'adversité? Oui, c'est surtout dans les temps difficiles où nous nous trouvons, que le troupeau fidèle doit être instruit; faisons luire à ses yeux le flambeau des vérités évangéliques : il y trouvera ces solides consolations, qu'on peut regarder comme la seule ressource des affligés.

Disons-lui, en parlant toujours le langage de l'Ecriture, que moins il aura de biens, plus il aura d'innocence; que la félicité mondaine éloigne presque toujours de la félicité des saints; que les biens terrestres ne sont qu'une écorce dont l'homme enfin se dépouille, et dont il ne lui reste qu'un cercueil et un tombeau.

Disons-lui que sans pénitence point de miséricorde; que l'or même a besoin du feu de la fournaise pour être purifié; que Job se croyait plus en sûreté sur son fu-

mier que sous la pourpre; que David regardait comme un instrument de clémence la verge dont il avait été frappé.

Disons-lui que les rigueurs de Dieu sont souvent des traits de sa bonté; que c'est ordinairement à ceux qu'il aime qu'il réserve les châtiments passagers, qui nous épargnent des peines éternelles, quand nous les recevons avec soumission.

Vérités divines! quelle force ne devez-vous pas avoir lorsque vous êtes annoncées par la voix de ces pasteurs que le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu! Quels maux ne devez-vous pas adoucir! Quelles inquiétudes ne devez-vous pas dissiper! Quels murmures ne devez-vous pas étouffer! Et ne pouvons-nous pas lui ajouter encore que ses plaintes sont injustes et déraisonnables; que s'il souffre de la difficulté des temps, il souffre de son propre ouvrage; que, si le fardeau lui devient insupportable, c'est parce qu'il en augmente lui-même le poids. Car pourquoi les temps sont-ils si difficiles, si ce n'est parce que l'amour-propre n'a plus de frein, la licence plus de bornes, les plaisirs plus d'intervalle, la passion plus de ménagement? Pourquoi les temps sont-ils si difficiles? si ce n'est parce que l'ambition domine dans tous les états; que la vanité confond toutes les conditions; que les hommes semblent se disputer à l'envi la fausse gloire de renchérir sur la prodigalité et d'insulter à la prudence?

Ces paroles, Seigneur, inspirées par votre Esprit, vivifiées par votre grâce, soutenues par votre force, toucheront sans doute votre peuple: il sentira qu'en l'affligeant vous le purifiez, et qu'en le punissant vous l'aimez, puisque vous ne cherchez qu'à le ramener à vous. Mais quel peut être l'effet de nos instructions, si nous ne cherchons à attirer sur elles les bénédictions de Dieu par nos prières?

Quoique Dieu nous ait chargés d'agir pour lui, il ne nous permet pas de croire que nous puissions agir sans lui: il est toujours la source abondante des miséricordes, des richesses et des consolations. Hélas! que deviendrait notre troupeau, s'il n'avait pour appui que le bras que nous lui offrons. Nos désirs sont ardents, nos paroles sont sincères, l'amour que nous lui portons, pénètre et remplit notre cœur: mais malgré ces dispositions que notre ministère nous inspire, et que les plus grandes contradictions ne doivent point être capables d'affaiblir; malgré tous les efforts que notre zèle nous engage de faire pour le soulagement des peuples confiés à nos soins, ce n'est toujours que du haut de la montagne que nous devons attendre du secours; ce n'est qu'en faisant monter jusqu'au ciel nos vœux et nos prières que nous pouvons, avec fondement, espérer des jours plus tranquilles et plus heureux.

Le législateur d'Israël ne trouva que cette ressource, lorsqu'il vit son peuple près de succomber sous le poids de la justice de Dieu. Il ne pouvait l'excuser à ses propres yeux; il se ressouvenait de tant d'occasions où ce peuple avait suivi les mouvements de son ingratitude, de tant de traits de légèreté qui l'avaient rendu criminel; des prodiges infinis que Dieu avait opérés en sa faveur, et qui méritaient toute sa reconnaissance; des châtiments rigoureux qu'il avait quelquefois essuyés, et qui devaient, ce semble, le remplir de terreur. A l'aspect d'une révolte si fréquemment renouvelée, Moïse lui-même avait donné des témoignages publics de l'horreur dont elle le saisissait. La charité cependant l'emporte sur tout ce que lui dicte la nature. Son courroux se change en douceur, son indignation en crainte, et s'offrant, tout innocent qu'il est, à subir la peine que méritent les coupables: Seigneur, s'écrie-t-il, ou pardonnez à ces ingrats, ou effacez-moi du livre que vous avez écrit: *Aut dimitte eis hanc noxam, aut dele me de libro tuo quem scripsisti.* (*Exod.*, XXXII.) La prière du serviteur fidèle monte jusqu'au trône du Seigneur, en odeur de suavité; elle fléchit sa colère, elle arrête son bras, elle délivre son peuple.....

O vous, que le Dieu tout-puissant a élevé sur la chaire de Moïse, priez comme lui pour le peuple qui vous est confié. Ce peuple est coupable, mais il souffre; il est pécheur, mais il est malheureux. Conjurez donc le Seigneur d'oublier ses crimes et de mettre fin à ses disgrâces. Offrez-vous vous-mêmes comme des victimes prêtes à vous immoler pour son salut: il écoutera vos vœux, ce Père de miséricorde. Que dis-je? et ne semble-t-il pas que, déjà touché de vos gémissements et de vos instances, il veuille dès ce moment récompenser votre zèle?

Le trône des rois est l'image du trône de Dieu: on y voit souvent briller d'une manière digne de l'admiration des autres hommes, une partie des perfections que l'Etre souverain renferme éminemment; et de ce tribunal, qui est le centre de la justice, le peuple a droit d'attendre la récompense de sa fidélité. C'est aussi au pied de ce trône que nous devons porter les plaintes, les alarmes, les besoins de tant de sujets affligés. Intérêts honorables à défendre, puisque le zèle, l'amour et la valeur enfantent tous les jours une partie de nos malheurs; intérêts qui seront sans doute ménagés par un monarque d'autant plus respectable à l'Eglise, précieux à la religion, cher à tout le royaume, qu'il nous donne lieu de connaître, en préférant le cœur de ses peuples à sa propre gloire, qu'il veut toujours faire régner avec lui la vertu, la justice et la paix. Pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, ah! ne craignez donc pas d'exposer les disgrâces d'un peuple fidèle. Souvent les malheureux souffrent, parce qu'on ne connaît pas leurs malheurs. Contents de gémir en secret, ils n'osent presque jamais traîner dans les lieux éclatants les débris de leur fortune; leur voix ne peut se faire entendre: il faut que des bouches courageuses et charitables parlent en leur faveur; les nôtres doivent

s'employer pour leur défense; mais nos mains doivent fournir aussi pour les soulager.

Les instructions, les prières, les sollicitations sont, il est vrai, de puissants moyens de contribuer au soulagement de ceux qui, par des événements ou forcés ou imprévus, se trouvent déchus de leur premier état, et accablés sous le poids de leur misère : mais que serviraient les discours, les vœux, les plus instantes demandes, si la libéralité ne secondait ces efforts édifiants, et n'ajoutait quelque réalité à l'espérance? Secours efficaces que Dieu exige avec proportion de tous ceux qui jouissent d'une partie des biens que la Providence a jugé à propos de répandre inégalement dans l'univers. Tributaires dans tous les temps de vos frères affligés, votre charité doit être plus abondante quand leurs besoins sont plus pressants. Il suffit de connaître ceux qui se plaignent le plus aujourd'hui, pour connaître qui sont ceux qu'on doit regarder comme les plus à plaindre. Dans des palais où l'or brille de toutes parts, où l'on est environné de tout ce qui ressent la grandeur et la magnificence : somptuosité dans les meubles, prodigalité dans les repas, nulle modération dans le jeu, qui le croirait? et quelle surprise! c'est là qu'on entend dire que les temps sont difficiles, que les taxes accablent, que les ressources commencent à manquer. Ah! que sera-ce donc dans ces tristes demeures, où tout annonce la misère et la pauvreté; où des familles entières et presque expirantes, ne souhaitent de vivre, que parce qu'il ne leur est pas permis de souhaiter de mourir; où la honte couvre le visage de ceux qui les habitent, parce que leur corps n'a pas de quoi se couvrir.

A cet aspect, la charité doit s'animer, et surtout en nous, qui sommes non-seulement les frères de ces malheureux, mais qui sommes aussi leurs pères Nous devons les secourir comme hommes, l'humanité le prescrit; nous le devons comme ministres du Dieu vivant, ses enfants sont aussi les nôtres; nous le devons comme pasteurs, nos ouailles ne doivent pas périr par notre faute; nous le devons comme administrateurs du patrimoine de Jésus-Christ, ses membres doivent tous avoir leur partage. Nous sommes, par notre caractère sacré, la lumière du monde et le sel de la terre; nous devons donc l'éclairer et le préserver de la corruption. Nos instructions, nos prières et nos secours sont nécessaires à notre peuple, mais leur pouvoir ne s'étendra jamais aussi loin que celui de l'exemple.

C'est celle de toutes les instructions qui fait sur les esprits et sur les cœurs une impression plus vive et plus sensible. La conduite du pasteur devient en quelque sorte la règle du troupeau; il entend sa voix, mais il ne suit que ses exemples; il n'entre pas dans la route que ce pasteur lui montre, il entre plutôt dans celle où il le voit marcher. Il est vrai que Jésus-Christ a dit aux fidèles: Si vous voyez les scribes et les pharisiens assis sur la chaire de Moïse, faites ce qu'ils vous diront, et n'imitez pas leurs œuvres. (*Matth.*, XXIII.) Mais cette règle ne deviendrait-elle pas aussi déshonorante pour nous qu'elle serait salutaire pour eux! Quelle honte pour les chefs du sanctuaire, s'ils se mettaient dans la nécessité d'y avoir recours pour soumettre les peuples à la loi du Très-Haut! N'avons-nous pas le même maître qu'eux à servir, la même récompense à mériter? Prétendrions-nous les réduire à une obéissance dont nous ne voudrions pas nous-mêmes supporter le joug? En vain chercherions-nous à les y contraindre, si nos actions venaient à démentir nos discours : la main qui détruirait aurait toujours plus de pouvoir et plus de force que la parole qui voudrait édifier.

Demeurons toujours fidèles à Dieu et au roi, les peuples imiteront notre fidélité; celle qu'ils ont pour leur roi n'a point de bornes : mais, hélas! les rois de la terre sont mieux obéis que le roi du ciel. Ceux-là ne trouvent partout qu'une soumission aveugle à leur volonté, et ce grand Dieu, dont nous sommes les ministres, ne rencontre partout qu'une résistance opiniâtre à ses justes commandements. Soutenons ses intérêts, puisqu'il nous en a fait les dépositaires; et pour les soutenir, donnons à nos peuples des exemples invariables de piété, de modestie, d'humanité, de désintéressement, de patience, de charité et de zèle. Remplissons dans toute leur étendue les obligations immenses de notre ministère; soyons de véritables pasteurs, et nous formerons de véritables chrétiens.

Peuples qui m'écoutez, rappelez-vous sans cesse ce que vous devez à Dieu dans ces temps de tribulation et de peines; dites lui, dans la ferveur d'une humble prière : C'en est fait, Seigneur, nous vous reconnaissons pour notre Dieu, pour notre Père, pour notre Juge; au lieu de murmurer et de nous plaindre de nos disgrâces, nous les supporterons désormais avec un esprit de soumission, avec un esprit de confiance, avec un esprit d'expiation.

Pasteurs d'Israël qui, comme d'autres Moïses, voyez du haut de la montagne le peuple choisi chercher des dieux étrangers, et, par l'abus qu'il fait de l'adversité, éloigner de lui cette paix après laquelle il aspire, ranimez votre zèle, et rappelez-vous ce que vous devez à votre troupeau. Nos biens, nos forces, notre vie même, rien n'est à nous, dès qu'il s'agit de le fortifier par nos instructions, de le protéger par nos prières, de le consoler par nos secours, de le soutenir par nos exemples; nous le devons par notre caractère, nous le devons par justice, nous le devons par reconnaissance; mais nous le devons aussi pour nous-mêmes; nous le devons, pour que l'unique et essentielle félicité ne puisse pas nous échapper; nous le devons, pour mériter, pour acheter une couronne que le temps et que l'éternité même ne seront pas capables de flétrir : *Percipietis immarcescibilem co-*

ronæ gloriam (I *Petr.*, V.) Je vous le souhaite à tous avec la bénédiction, etc. Ainsi soit-il.

DISCOURS II,

POUR L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE DU CLERGÉ, TENUE EN 1747.

Erit opus justitiæ pax. (*Isa.*, XXXII.)

La paix sera le fruit de la justice.

Messeigneurs,

L'homme, quoique instruit du danger de ses penchants, n'envisage qu'avec effroi ce qui peut en corriger le désordre. Prévenu par l'amour-propre en sa faveur, il se respecte même dans ses défauts, et non content de pécher sans honte, il veut encore demeurer pécheur sans punition. Quelle est cependant son injustice, d'exiger de Dieu même une indulgence si contraire aux intérêts de sa gloire! Maître, auteur de la vertu, doit-on prétendre qu'il soit insensible au vice? et tandis que le crime, malgré le nombre des complices qu'il a sur la terre, trouve des juges si sévères parmi les hommes, Dieu, dont l'essence est de le haïr, pourrait-il le voir d'un œil tranquille et indifférent?

Non, Messieurs, nous ne servons point un Dieu qu'on puisse soupçonner d'aveuglement ou de faiblesse. Ces peines multipliées, dont plusieurs années consécutives nous font ressentir les rigueurs; ces troubles qui se succèdent, et qui nous agitent; cette dureté des temps, qui augmentant tous les jours, nous prive des douceurs et des commodités de la vie; nos campagnes teintes depuis longtemps du sang de nos concitoyens; tout cela nous consterne, mais tout cela nous accuse, et nous ne devons point chercher ailleurs que dans nous-mêmes le fondement d'une adversité dont nous sommes la première cause. Loin d'ici donc ces plaintes, si ordinaires à ceux qui souffrent, si injustes dans ceux qui pèchent; loin d'ici ces murmures, aussi contraires à nos intérêts mêmes, qu'à la gloire de Dieu. Gardons-nous d'accuser de dureté sa sagesse adorable lorsqu'il nous éprouve; d'éclater contre la rigueur de son courroux lorsqu'il nous punit, et n'ajoutons pas aux maux dont nous voulons guérir le désespoir qui nous rendrait incapables de la guérison.

Sentiments illégitimes d'un cœur qui n'est plus animé par ceux de la religion, vous ne pouvez trouver d'accès dans ces âmes nobles et vertueuses, que leur tendre amour pour la patrie, et leur attachement inviolable pour un Monarque qui est en même temps et le meilleur des maîtres et le plus grand des rois, rassemblent encore dans ce lieu saint! Instruits des besoins de l'Etat, empressons-nous de lui donner les secours auxquels nous engage notre qualité de sujets; mais n'oublions jamais les intérêts des pauvres, dont le patrimoine nous est confié comme à leurs pères. Partagés entre ces deux devoirs, implorons la protection du trône pour servir à l'autel de soutien; prenons sur l'autel les secours qui doivent servir à la gloire du trône. Pasteurs des peuples, montrons-nous encore plus leurs modèles; soumis aux arrêts de la Providence, employons les biens dont nous sommes dispensateurs à la défense du troupeau qui nous est confié; offrons au Seigneur les vœux que nous dictent et le désir et l'espérance de voir son courroux se désarmer et s'adoucir; enfin, soumettons-nous à sa justice, espérons dans sa bonté; deux obligations opposées à deux erreurs qui règnent presque généralement dans le monde. En effet, on croit que lorsque Dieu nous frappe c'est par dureté; on s'imagine que lorsqu'on le veut fléchir, c'est sans utilité. Contre ces deux faux principes, je dis, premièrement, que si nous souffrons, c'est parce que Dieu ne cesse point de nous aimer; secondement que si nous aimons Dieu, nous pouvons espérer qu'il cessera de nous affliger. Nous nous plaignons que le Seigneur nous frappe, il ne tient qu'à nous d'en profiter. Nous demandons un repos qui nous soulage, il ne tient qu'à nous de l'obtenir. En un mot, les incommodités que la guerre nous fait ressentir sont les effets de la miséricorde de Dieu; le plus sûr moyen d'en arrêter le cours et d'obtenir la paix, c'est de nous convertir et de fléchir sa justice. Voilà tout le partage de ce discours.

Esprit du Seigneur, que cette illustre et nombreuse assemblée invoque aujourd'hui d'une manière si pompeuse et si fervente! vous, ô mon Dieu, qui tenez entre vos mains le sort de tous les hommes! nous ne venons point ici accuser votre justice, ni excuser notre ingratitude; vos jugements sont justes, et nos péchés sont grands; mais votre miséricorde ne nous laisse pas sans espérance, et c'est elle que nous implorons par l'intercession de Marie. *Ave*, *Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Messeigneurs,

La guerre la plus juste dans ses motifs et la plus brillante dans ses succès sera toujours mise au rang des plus grands malheurs. Que de maux n'entraîne-t-elle pas nécessairement après elle! Elle dépeuple les Etats, lors même qu'elle sert à les défendre; elle n'offre partout que des spectacles horribles aux yeux de l'humanité: des villes en cendres, les campagnes désertes, des familles en deuil; elle force les vainqueurs eux-mêmes à déplorer leurs victoires, et à plaindre, sur le champ de bataille, le sort de tant de malheureuses victimes, dont le sang réjaillit sur les lauriers qui les couronnent; les applaudissements et les cris de joie qui accompagnent leurs triomphes sont souvent interrompus par les pleurs des mères et des épouses désolées qui ont perdu dans un instant les plus tendres objets de leur attachement. Aussi la guerre a-t-elle toujours été regardée comme un fléau de Dieu, comme un de ces traits vengeurs qu'il tient renfermés dans les tré-

sors de sa colère, et qu'il en fait sortir pour exercer ses vengeances. Les princes les plus belliqueux ont rarement osé dire qu'ils faisaient la guerre par goût ou par ambition; ils ont toujours cherché à justifier leurs démarches, en leur donnant les couleurs de la justice, ou en les rejetant sur la loi d'une indispensable nécessité. Les bons rois l'ont toujours évitée autant qu'il leur fut possible; ils ne l'ont jamais commencée que pour des causes justes et même nécessaires; ils ne l'ont soutenue que pour les mêmes motifs qui les avaient forcés, malgré eux, à l'entreprendre, et ils se sont empressés de la terminer aussitôt qu'ils ont pu accorder leurs sentiments pacifiques avec l'intérêt de leur couronne et l'avantage de leur royaume. Tous regardent la guerre comme un mal quelquefois nécessaire, souvent inévitable, et toujours funeste; un mal dont les peuples sentent tout le poids, que les nations guerrières désirent quelquefois par une noble émulation de signaler leur courage, mais dont elle n'ont pas plutôt éprouvé les sinistres effets qu'elles en demandent la fin; les succès les plus brillants ne les rendent point insensibles aux désirs de la paix; les actions de grâces que le peuple rend à Dieu dans le saint temple à l'occasion des conquêtes et des victoires, actions de grâces que nous avons tant de fois renouvelées depuis que la nécessité et la justice ont fait prendre les armes à notre auguste monarque; ces cantiques de joie et d'allégresse ne nous empêchent pas de porter jusqu'au ciel nos vœux les plus ardents pour lui demander le retour de la paix; ils ne nous empêchent pas de nous écrier: Seigneur, daignez mettre fin aux horreurs de la guerre, éteignez ce feu cruel qui embrase l'Europe, et daignez nous rendre des jours calmes et sereins!

C'est donc le bras de Dieu qui s'arme, lorsqu'il permet que la guerre s'allume entre les nations. Il semblerait d'abord que ce fléau terrible viendrait uniquement des vues ambitieuses, des desseins jaloux, des chimériques prétentions de quelques puissances rivales qui forcent leurs voisins à prendre les armes; mais il y a dans le ciel un Etre suprême qui dispose de tous les événements, qui tient toutes les puissances du monde en sa main, qui les trouble ou qui les apaise, qui les met en mouvement ou qui les arrête, et qui a pris lui même, dans les saintes Ecritures, le nom du Dieu des armées, soit parce qu'il fait naître les combats, soit parce qu'il donne la victoire, soit enfin parce que c'est sa main toute-puissante qui allume la guerre, et qui en détermine le succès.

Si nous voyons donc aujourd'hui l'Europe agitée de troubles si violents, les rois armés contre les rois, et les peuples contre les peuples, n'attribuons point à d'autres qu'à ce Dieu tout-puissant les maux qui nous désolent: lui seul en est le premier auteur; mais je dis que s'il nous afflige, c'est un effet de sa miséricorde; je dis que les maux qu'il nous envoie, sont des marques de sa bonté: pourquoi? parce qu'il ne nous frappe que pour nous faire sentir notre dépendance, et nous obliger par là à lui rendre ce que nous lui devons; parce qu'il ne nous frappe que pour nous faire sentir notre néant et notre bassesse, et nous forcer par là à nous faire justice à nous-mêmes.

Dans ces jours tranquilles, qui deviennent aujourd'hui l'objet de nos regrets, nous nous sommes trouvés plus heureux: Dieu nous a-t-il trouvés plus fidèles? Quand il nous a ménagé les douceurs du repos, avons-nous plus respecté la sainteté de ses préceptes? Les vertus sont-elles entrées dans nos maisons avec les richesses; n'en sont-elles pas sorties avec l'indigence? Lorsque nous avions plus d'occasions de nous satisfaire, avions-nous plus de retenue dans nos désirs, plus de droiture dans nos démarches, moins d'ambition dans nos entreprises, plus de décence dans nos actions? Ah! disons-le à notre confusion, ces biens, ces avantages temporels dont nous jouissions, abondante effusion de la libéralité de Dieu, motifs si justes et si touchants pour ranimer notre reconnaissance; ces biens, dis-je, n'ont servi souvent qu'à nous faire oublier celui qui en répandait sur nous les douceurs. Il se faisait entre Dieu et nous une espèce de combat; attentif à nos besoins, il nous comblait de ses dons: insensibles à sa bonté, nous n'y répondions que par des offenses; il ne mettait aucune borne à ses bienfaits: nous ne gardions aucune mesure dans nos révoltes; et enrichis de tous les trésors de sa libéralité, nous n'en faisions usage que contre ses droits. Quoi donc, Seigneur, toujours favorisés, serons-nous toujours ingrats? Les bienfaits que répandent sur nous vos mains libérales deviendront-ils sans cesse entre les nôtres des armes contre votre autorité? perdrez-vous toujours sur notre fidélité les droits que vous acquérez sur notre reconnaissance? et serons-nous toujours, contre votre loi, tout ce que nous sommes par votre bonté?

A quels malheurs ne nous conduisaient pas de pareils écarts, Messieurs, si Dieu n'eût joint à ses autres bienfaits celui de nous affliger? Il a pris des traits, entre les mains de sa miséricorde, pour nous dérober à ceux de sa justice; il nous a châtiés en père, comme ses enfants, pour n'avoir point à nous punir en juge, et comme ses ennemis. Ah! cessons de nous abandonner aux murmures; si la guerre a mis les armes à la main à une infinité de nations étrangères, qui semblent avoir conspiré notre perte, cette paix après laquelle nous aspirons armerait sans cesse contre nous notre propre faiblesse. Heureux, si aussi sûrs de la victoire que l'est le héros qui nous gouverne, nous savions triompher de nos passions comme il sait triompher de nos ennemis!

Pourquoi nous plaindrions-nous donc de l'heureuse violence que Dieu met en usage

pour nous faire sentir son pouvoir? Il ne tire du sang de nos plaies que pour hâter leur guérison ; et, plus attentif que nous-mêmes à notre propre sanctification, il ne se sert de l'autorité suprême qu'il a sur nous que pour nous délivrer de mille maux que nous n'avons pas le courage d'éviter, quoique nous ayons assez de lumières pour les connaître.

Oui, Messieurs, les calamités qu'il plaît à Dieu de répandre sur nous sont toujours des effets de sa justice, et souvent des témoignages éclatants de son courroux. S'il livre les enfants d'Israël à leurs ennemis, s'il leur fait éprouver les rigueurs d'un long et dur esclavage, s'il permet qu'une contagion imprévue porte parmi eux la terreur et la mort, c'est pour les punir d'avoir violé sa loi, de s'être soulevés contre Moïse, qu'ils devaient respecter comme leur chef, et d'avoir rendu à une idole des hommages que Dieu seul a droit d'exiger. Ne cherchons donc point ailleurs que dans nos péchés le principe des peines que la longueur de la guerre nous fait éprouver, et regardons-les comme un effet de la miséricorde du Seigneur, qui, ne pouvant nous engager à nous détacher par nous-mêmes des biens et des douceurs de la terre, nous met dans la nécessité d'y renoncer malgré nous.

Telle fut la conduite de la Providence à l'égard du saint homme Loth. Déjà la ville criminelle qu'il habitait avait mis le comble à ses iniquités; déjà mille éclairs, avant-coureurs de la foudre, menaçaient ce séjour d'horreur et d'infamie ; déjà le feu du ciel était prêt à consumer des habitants qui n'avaient pas sur eux-mêmes assez d'empire pour oser se purifier; lorsque les anges que Dieu avait envoyés à Loth, remarquant en lui quelque incertitude pour se déterminer à quitter ce lieu malheureux, l'arrachèrent comme malgré lui au péril qui le menaçait, et ne songèrent qu'à sa conservation, sans avoir égard à ses plaintes.

Dieu a connu, Messieurs, que la facilité de notre naturel et la violence de nos penchants ne nous permettraient jamais de renoncer au vice, s'il ne nous entraînait dans le chemin de la vertu. Il a prévu que tant que nous serions au milieu de ce qui peut entretenir notre attachement aux biens de la terre, nous oublierions bientôt tout ce que nous devons à sa suprême puissance; il a voulu attaquer la source et la racine de notre mal ; il a regardé nos plaintes et nos larmes comme les cris et les pleurs d'un enfant qui ne connaît pas le prix de la gêne où on le retient, ou du refus qu'on lui fait éprouver ; il a voulu, en un mot, non-seulement nous forcer à lui rendre ce que nous lui devons, en le reconnaissant pour notre premier Maître, mais encore nous contraindre en même temps à nous rendre justice à nous-mêmes, en nous faisant avouer notre faiblesse et notre impuissance.

Ce fut par cette voie, dont le superbe Antiochus éprouva la juste rigueur, sans en ressentir, comme nous, la miséricorde, que Dieu réduisit l'orgueil de ce monarque à l'aveu sincère de sa faiblesse. Enivré de ses prospérités, il se croyait inaccessible aux calamités ; le bras du Tout-Puissant s'étendit sur lui ; le sentiment de ses maux le rendit à celui de sa dépendance, et l'homme frappé soumit le prince indocile. C'est donc maintenant, s'écria-t-il, c'est donc maintenant, Seigneur, que je connais ce que vous êtes, et le peu que je suis : *Cognovi ergo, quia propterea invenerunt me mala ista.* (I *Mach.*, VI.) Comme s'il eût dit : Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, et de quoi est-il capable? En vain veut-il se prévaloir de quelques perfections, qu'il doit toutes à votre providence; en vain forme-t-il des projets d'élévation et de fortune ; il ne tire souvent d'autre fruit de tous ses desseins que la triste connaissance de sa misère et de son impuissance. Comme s'il eût dit : Je me suis livré, Seigneur, à tout ce que mon orgueil a exigé de moi : magnificence, plaisirs, victoires, j'ai tout recherché, tout ambitionné; ébloui par l'éclat du sceptre, j'ai oublié que la main qui le portait n'était que cendre et que poussière; mais à présent je sens la vanité du rang suprême, et la faiblesse des mortels qui en sont revêtus. Comme s'il eût dit : Que les hommes, Seigneur, sont insensés, de compter sur l'étendue de leur génie et sur la force de leurs bras ! Quelles que soient leur pénétration et leur sagesse, quels que puissent être les succès qui les couronnent, un souffle de votre bouche détruit en un moment ce fantôme de félicité, et l'homme n'est grand que quand il connaît sa bassesse : *Cognovi ergo, quia propterea invenerunt me mala ista.*

Quel orgueil, Messieurs, n'achèverait point peut-être de corrompre nos cœurs, si ces victoires réitérées, qui jusqu'à présent ont marqué si heureusement le cours de cette guerre, étaient suivies presque aussitôt de la paix dont nous regrettons les douceurs ! nous croirions, comme les insensés dont parle le Sage, que nous devons ces succès à nous-mêmes ; et, moins éclairés sur le principe de nos victoires que le monarque qui les remporte, nous ferions un triomphe à notre mérite ou à sa valeur de ces avantages glorieux, dont sa religion lui fait connaître qu'il est redevable à Dieu seul. Non, Messieurs, Dieu nous aime trop pour nous accorder une prospérité si universelle; s'il a bien voulu protéger nos entreprises, et, en multipliant nos conquêtes, redoubler aussi la honte de nos ennemis, il a voulu en même temps, par des voies salutaires, nous faire sentir combien peu nous sommes par nous-mêmes, et nous donner ainsi une espèce de contre-poison, qui empêchât l'orgueil de gagner notre cœur, et d'en corrompre les mouvements.

Dès que le peuple d'Israël recevait des marques sensibles de la protection de Dieu, dès que ses ennemis, domptés et confondus, avaient été obligés de plier sous ses armes, alors l'esprit de rébellion marchant parmi ce peuple à la suite et sur les pas de

la victoire, faisait servir ses exploits de matière à son ingratitude; et il fallait que Dieu fît sentir à ces cœurs injustes, que s'ils étaient les maîtres des vaincus, ils devaient reconnaître aussi un Maître des vainqueurs. C'est donc pour nous que vous agissez, Seigneur, dans le temps même que vous paraissez le plus opposé à nos inclinations! Vous nous refusez la paix, pour mieux assurer notre salut; vous nous enlevez nos richesses par une miséricorde aussi grande que celle qui nous les avait données. Nos péchés avaient mérité de votre justice des peines encore plus rigoureuses, et votre bonté fait des peines qu'elle nous envoie, les épreuves de notre pénitence : c'est le cœur du Père qui arme la main du Juge; et le coupable, humilié sous l'autorité qu'il méconnaissait, fait rentrer l'enfant dans tous les droits qu'il avait perdus : *Cognovi ergo, quia propterea invenerunt me mala ista.*

Et c'est ainsi que Dieu en a presque toujours usé à l'égard des hommes qu'il a le plus chéris. Presque toujours il a contrebalancé leurs succès par des moments de rigueur. S'il fit autrefois Moïse le législateur et le chef de son peuple, il l'exposa à l'envie des Juifs. S'il revêtit Job de tout ce que la pourpre a d'éclatant, il le couvrit aussi de toute la honte qui accompagne l'indigence. S'il rendit Paul un vase d'élection, il le livra à la fureur et aux insultes d'une populace mutinée. Il élevait en quelque sorte ces âmes privilégiées au-dessus de l'humanité; mais il savait les y rappeler par des revers, ménagés au milieu de leurs plus grands succès. Chefs, maîtres, apôtres des hommes, ils étaient hommes eux-mêmes : des révolutions fréquentes les avertissaient du néant de leur grandeur, et ils étaient forcés de reconnaître que, étant tout par la faveur de Dieu, ils devaient n'être rien dans leur propre estime et devant lui. Et quoi de plus utile pour nous, Messieurs, que cet aveu que nous sommes obligés de faire du peu que nous pouvons? Car lorsque nous réfléchirons que tous ces projets qui nous occupent sont autant d'édifices bâtis sur le sable, que le premier vent peut renverser; quand nous penserons que notre caducité naturelle nous expose à tomber à chaque pas, nous nous tiendrons toujours sur nos gardes, et si nous ne sommes pas fidèles par vertu, nous le serons au moins par nécessité.

Oui, Messieurs, quelque dures que nous paraissent les circonstances où nous nous trouvons, nous sommes engagés à nous y soumettre, et par religion et par raison; par religion, puisque dans l'ordre secret de la Providence, les moyens dont Dieu se sert pour nous faire sentir notre faiblesse sont les derniers efforts de sa miséricorde pour nous attirer à lui. Il nous flatte d'abord, il nous engage par mille faveurs, dont il nous prévient; mais si, toujours insensibles à ses grâces, nous n'écoutons que nos penchants, il menace, il tonne, il frappe, et veut, par cette heureuse violence, nous arracher un cœur que nous refusons de lui donner.

La raison même nous invite à nous soumettre; car, Messieurs, quels que soient nos murmures et notre rébellion, prétendons-nous, faibles créatures que nous sommes, prétendons-nous, par des voies si illégitimes, mettre obstacle à la volonté de Dieu? En vain, comme ce prince apostat, rejetterons-nous contre le ciel les traits dont nous nous sentons frappés : Dieu n'accordera point à notre indocilité ce qu'il n'accorde qu'à la contrition du cœur; et non-seulement nous nous trouverons exposés aux mêmes malheurs, nous serons encore privés de la douce espérance d'en terminer le cours. Ne sommes-nous pas trop heureux, s'écrie saint Grégoire, d'être sûrs que tout ce qui nous arrive nous vient de la main de Dieu? Quand même, continue ce Père, quand même nous ignorerions les raisons qu'il a de nous punir, nous ne pouvons douter qu'elles ne soient justes, et nous ne risquerions rien par conséquent de nous soumettre à sa volonté : *Magna satisfactio percussionis est voluntas justa Conditoris.*

Mais, hélas! il s'en faut beaucoup que nous soyons dans une semblable ignorance; quelque soin qu'on prenne d'étouffer les remords d'une conscience ulcérée, on en ressent toujours les aiguillons; elle reproche tantôt cette délicatesse outrée sur tout ce qui intéresse l'amour que nous avons pour nous-mêmes, tantôt cette ingratitude criminelle qui profane les dons du Seigneur; à l'un la honte de son avarice, à l'autre les excès de sa volupté; à tous, ce goût malheureux que l'on trouve dans l'infidélité à la loi. Ainsi, nous ne connaissons que trop que nous nous sommes attiré toutes les disgrâces dont nous nous plaignons.

Achevez donc, Seigneur, disait saint Jean Chrysostome, achevez un ouvrage que votre miséricorde a si bien commencé; portez le fer et le feu dans nos plaies pour hâter leur guérison; n'ayez point d'égard à nos plaintes et à nos gémissements. La nature se plaint, mais la raison nous condamne, la foi nous éclaire, l'espérance nous console, la religion nous soutient. Faites, ô mon Dieu, que nous connaissions que les incommodités de la guerre sont les effets de votre miséricorde, afin que nous puissions acquérir cet esprit de pénitence et de justice, qui est le plus sûr moyen d'obtenir la paix que nous demandons! *Erit opus justitiæ pax.* C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie de ce discours.

SECOND POINT.

Si les maux que nous ressentons viennent de Dieu, c'est de lui seul que nous devons en attendre le remède; il est en même temps et le Dieu des armées et le Dieu de la paix. Comme Dieu des armées, il frappe le peuple qui l'offense, par le fléau de la guerre; et comme Dieu de la paix, il accorde au peuple qu'il chérit, les douceurs du repos.

Quand le monde entend le bruit des armes, quand il voit les nations divisées s'acharner, pour ainsi dire, à leur mutuelle destruction, hélas ! s'écrie-t-il, qui pourra jamais éteindre ce feu dévorant qui ravage la terre ? Quelle main sera assez habile pour concilier des intérêts si opposés, pour apaiser des querelles si opiniâtres, pour réunir des puissances si contraires ? Hommes aveugles ! il n'est pas étonnant que vous ne puissiez point prévoir la fin de ces funestes divisions, ni le moyen de les terminer, puisque vous ne remontez pas à cette cause souveraine et dominante qui a permis la guerre, pour vous faire sentir et votre dépendance, et votre faiblesse. Vous n'apercevez aucun remède pour faire cesser de si grands maux, parce que vous en ignorez la véritable source. Allez à Dieu, qui tient le cœur des rois dans sa main, qui est l'âme de leurs conseils, qui dirige toutes leurs entreprises; il peut seul vous donner cette paix que vous désirez ; c'est lui qui a permis la guerre, c'est à lui de l'éteindre et de la finir. Retournez à lui, convertissez-vous à lui, aimez-le, servez-le avec fidélité et avec zèle, et la paix deviendra l'ouvrage de votre justice : *Erit opus justitiæ pax.* Pourquoi ? parce que cette justice vous rendra dignes de ses faveurs, parce qu'elle vous engagera à user saintement de ses faveurs.

Je dis, premièrement, que cette justice vous rendra dignes de ses faveurs. Que de victoires, Messieurs, que de triomphes viennent se présenter en ce moment à mes yeux ! Partout je vois la crainte et l'épouvante répandue parmi nos ennemis : tantôt leurs escadrons surpris n'échappent de la mort que par la honte de la fuite; tantôt les retranchements forcés les livrent, sans aucune ressource, au fer de nos soldats; et, malgré leur valeur, les asiles qu'ils s'étaient ménagés contre la nôtre deviennent leurs tombeaux. Nous marchons; la justice nous conduit, la terreur nous annonce, et la victoire nous couronne. Partout quelle source de gloire pour nous ! Mais aussi quel sujet d'étonnement! toujours heureux, toujours vainqueurs, nous n'avons point cependant encore cette paix que nous souhaitons. Après tant de villes emportées, plusieurs batailles gagnées, presque tous nos ennemis déconcertés, que faut-il donc pour l'obtenir? La demander au ciel qui la donne, et lui présenter à lui-même les vertus qu'il demande. Si vous avez des biens, jouissez-en sans attache; si vous avez des peines, soumettez-vous sans murmures : point d'infidélité lorsqu'il s'agit de religion, point de partage lorsqu'il s'agit de servir Dieu; voilà le moyen de l'engager à nous accorder la paix que nous lui demandons. Mais s'imaginer que Dieu cessera de nous punir, quand nous ne cesserons pas d'être criminels; mais croire que Dieu aura égard à nos plaintes, lorsque nous n'aurons pas d'attention à ses ordres; mais prétendre qu'il se désarme, et ne pas cesser de l'offenser, c'est une erreur, dont le principe est dans nos passions, et la peine dans la continuité de nos maux.

Et en effet, si Dieu n'a pas accordé la paix à ce torrent de succès qui ont accompagné nos armes ; s'il ne l'a pas accordée à la valeur de tant de braves guerriers, qui, non contents de sacrifier leurs biens, exposent tous les jours leur vie sur nos frontières pour le salut de la patrie ; s'il ne l'accorde pas aux vœux de tant d'illustres pontifes, qui ne cessent de donner l'exemple d'un zèle plein de religion et de justice ; s'il ne l'a pas accordée aux efforts que nous faisons tous pour contribuer aux besoins de l'État ; si, dis-je, Dieu n'a pas voulu encore répondre à nos désirs : qu'attend-il donc, sinon des cœurs contrits et humiliés, et le plaisir de voir revenir à lui des enfants égarés, qu'il châtie pour leur propre avantage?

Et pouvons-nous douter, Messieurs, que ce ne soit là le principe de cette rigueur dont nous nous plaignons? Si quelque autre raison pouvait engager le Seigneur à nous accorder cette tranquillité à laquelle nous aspirons, ne serait-il pas touché par les justes motifs qui nous ont mis les armes à la main? Nous ne prétendons point usurper des empires, ni soutenir des usurpateurs : ce n'est point une jalousie déraisonnable qui préside à nos desseins; la justice d'un côté, la religion de l'autre : voilà le fondement de nos entreprises. Oui, mon Dieu, vous seul avez été l'objet de cette querelle, aussi religieuse qu'héroïque, qui, en replaçant la majesté sur son trône, pouvait vous rendre à vous-mêmes vos autels, rallumer le feu de vos sanctuaires dans une contrée où il est éteint depuis si longtemps, et y rétablir votre règne en y rétablissant ses rois.

Mais que vous servira, Messieurs, de combattre pour la religion, si votre conduite lui est contraire? Que vous servira d'essayer de détruire pour elle les remparts les mieux fortifiés, si vous ne voulez pas renverser cette idole élevée dans votre cœur? Que vous servira de vaincre des ennemis, si vous n'avez pas la force de vous vaincre vous-mêmes? En vain demanderez-vous le repos et la paix, il n'y en aura point pour vous : *Dixerunt : Pax ; et non erat pax.* (*Jerem.*, VI.)

Et quel bonheur pour nous que Dieu attache notre satisfaction à des devoirs que nous sommes maîtres de remplir! S'il fallait toujours des succès et des triomphes, vous le savez, Messieurs, ce sont des événements dont l'homme ne peut pas répondre, et ce n'est que de nos jours que le combat a commencé d'être sûrement parmi nous, le gage de la victoire. Mais Dieu ne nous demande qu'un attachement sincère pour la vertu et pour la justice. Ce fut par là que le peuple d'Israël se délivra de tant d'ennemis, qui venaient troubler chaque jour une tranquillité qu'il croyait ne pouvoir trop estimer. Il connut enfin que ce n'était que dans les larmes de la pénitence qu'il pouvait éteindre le feu d'une guerre si funeste; il connut ses crimes, il les pleura;

il cessa d'être coupable et devint heureux : *Peccavimus : tu redde nobis quidquid placet tibi.* (*Judic.*, X.)

O vous donc qui, assoupis depuis si longtemps dans les ombres de la mort, ne tenez plus à la vie que par des liens de péché, réveillez-vous au bruit de tant d'orages formés autour de vous, et près de fondre sur vos têtes criminelles! si vous n'êtes pas encore détrompés des faux plaisirs qui vous ont séduits, soyez du moins sensibles aux maux réels qui vous attendent. Non, Messieurs, n'accusons plus nos ennemis d'être les auteurs des peines qui troublent le cours de notre vie; ne leur imputons plus d'être la source de ces chagrins qui nous paraissent si vifs et si cuisants : nous sommes nous-mêmes nos plus grands ennemis. Reconnaissez partout le ravage que causent votre irréligion et votre peu de foi, et reconnaissez en même temps que tous ces maux ne finiront qu'au moment où vous les arrêterez par votre justice : *Peccavimus : tu redde nobis quidquid placet tibi.*

Nous nous sommes aveuglés jusqu'à présent; nous avons regardé cet embrasement de l'Europe presque entière comme un pur effet du hasard, et nous avons cru aussi qu'il ne pouvait finir que par quelque coup de la fortune. Quelle a été notre erreur, de méconnaître une cause que nous portons dans notre sein, et d'attribuer à des principes imaginaires ce qui est la suite des iniquités qui souillent chaque jour notre conduite! Tant que nous avons joui de nos biens sans alarmes nous n'avons rien refusé à nos inclinations, et nous avons oublié que nos dérèglements portaient contre nous leur voix jusqu'au ciel : mais enfin nous sommes maîtres de remédier à cet aveuglement funeste; nous avons péché, et par là nous nous sommes rendus moins heureux; mais nous pouvons nous corriger, et par là nous pouvons faire notre bonheur. Ah! s'il est dur de voir diminuer tous les jours l'héritage de ses pères et d'être exposé à de nouvelles privations, qu'il est doux de penser que la paix est entre nos mains, et que notre relâchement ayant été la cause de nos maux, notre pénitence en peut être le terme! *Erit opus justitiæ pax.* Mais cette pénitence ne nous rendra pas seulement dignes des faveurs de Dieu, elle nous engagera encore à en user saintement.

Ce fut en vain que Pharaon, accablé sous les plaies qui troublaient la tranquillité de son règne et portaient dans le sein même de sa famille une partie des fléaux qui ravageaient tout son empire, s'adressa au Seigneur pour arrêter le cours de ses vengeances. Père consterné, monarque avili, frappé dans ses sujets, immolé dans ses enfants, teint du sang des uns, pénétré de l'affliction des autres, toujours malheureux et toujours coupable, pénitent en apparence et pécheur même dans son repentir : il pleurait sur ses maux, s'endurcissait sur ses crimes, demandait la miséricorde, ne méritait que la vengeance, et n'éprouva que la justice.

Ce fut ainsi qu'Antiochus, frappé par la main du Seigneur, pleura sur les débris de sa fortune, reconnut qu'il était mortel quand il se vit mourant; fit à Dieu des promesses que dictait la misère, que rétractait l'orgueil, que prononçait le désespoir, que réitérait l'hypocrisie, et que le juge des rois aussi bien que des peuples ne daigna point exaucer dans un prince qui n'implorait le Dieu du ciel qu'au moment où il cessait lui-même d'être celui de la terre.

Bien différents de ces cœurs superbes qui ne s'humiliaient que par nécessité, et pour le temps de la disgrâce, nous nous trouverons, par notre pénitence, au nombre de ces âmes soumises que la disgrâce ramène à Dieu, mais avec fidélité et pour tous les jours de la vie. Au lieu de chercher dans le retour de l'abondance et dans les douceurs de la paix de nouvelles occasions de l'offenser, nous y chercherons de nouveaux liens qui nous attachent à lui, de nouveaux motifs de l'aimer, de nouveaux moyens de le servir. Au lieu d'employer cette abondance, qui est la compagne inséparable de la paix, à nous procurer ces funestes délices qui corrompent le cœur et qui le rendent insensible au charme de la vertu, qui nous attachent à la figure du monde et qui nous détournent de la voie du ciel, nous l'emploierons à glorifier le Seigneur par de bonnes œuvres, à étendre son culte ou à l'établir, à le soulager dans la personne des pauvres, à nous faire un trésor qui soit à l'abri des vicissitudes de la fortune. Au lieu d'abuser du repos pour languir dans une molle oisiveté, nous en profiterons pour nous livrer à des travaux d'autant plus utiles qu'ils n'auront pour objet que le bien de l'Église, l'intérêt de la religion, et le salut des âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang. Alors il sera vrai de dire que, si la paix a été l'ouvrage de notre conversion et de notre justice, cette conversion et cette justice seront l'ornement de la paix, puisque nous n'userons des avantages qu'elle nous aura procurés que pour devenir de jour en jour plus fidèles et plus vertueux.

C'est ainsi, Messieurs, que nous entrerons parfaitement dans les vues de Dieu, et que nous accomplirons les desseins de sa providence. Il nous frappe pour nous ramener à lui; nous y reviendrons, et, après l'avoir offensé par nos égarements, nous l'apaiserons par notre pénitence : il nous frappe pour nous humilier devant lui; nous nous abaisserons, nous nous anéantirons devant la main toute-puissante qui nous a envoyé tous les maux de la guerre pour nous faire sentir notre faiblesse et notre dépendance. Revenus parfaitement à lui par une conversion sincère, nous deviendrons dignes de ses faveurs, et nous mériterons qu'il suspende les coups de sa justice : touché de notre pénitence et de nos larmes, il nous accordera cette paix que le monde ne peut donner, que tant de conquêtes rapides, tant de victoires signalées, n'ont pu encore nous procurer. Alors, comblés de ses grâces, nous

adorerons la main bienfaisante qui les aura répandues sur nous, nous lui offrirons le sacrifice de nos louanges ; instruits par nos malheurs passés, nous craindrons d'irriter sa colère; nous éviterons les infidélités qui avaient attiré sur nos têtes le fléau de la guerre; nous reconnaîtrons qu'il nous l'avait envoyée dans sa miséricorde, et que s'il différait de nous en accorder la fin, c'est parce qu'il voulait nous purifier par le feu de l'adversité ; nous apprendrons à faire un usage plus saint et plus légitime de ses faveurs, nous ne les rapporterons plus qu'à sa gloire.

Grand Dieu, daignez aujourd'hui répandre dans tous les cœurs des sentiments si conformes aux principes et aux maximes de cette religion divine que vous nous avez enseignée vous-même. Recevez les hommages de cette auguste assemblée, que la foi dont elle est la dépositaire éclaire dans ses démarches, dirige dans ses conseils, anime dans ses actions, et soutient même contre les rigueurs de votre justice. Favorisez les justes projets de ce monarque invincible et glorieux que vous avez élevé sur nos têtes. Répandez vos plus abondantes bénédictions sur son auguste famille. Bénissez ces liens sacrés qui viennent d'être formés à la face de vos autels pour la perpétuité de son sang, et pour l'appui de son trône. Jetez un regard propice sur ce peuple fidèle que vous éprouvez depuis si longtemps par les malheurs de la guerre; donnez-lui cette tranquillité, qui ne dépend que de vous, et qui fait l'objet de ses désirs; développez toute la force de votre bras pour confondre les ennemis de la paix ; faites que leurs vains projets s'évanouissent; favorisez enfin ce royaume, où votre nom est connu; rendez-y la religion florissante et la paix assurée ; afin qu'après avoir triomphé tant de fois par la protection du Dieu des armées, nous allions régner dans le sein du Dieu de la paix pour l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

SUR LES DEVOIRS DE L'ETAT ECCLESIASTIQUE,

Prononcée dans une retraite pour des ecclésiastiques.

Lex veritatis fuit in ore ejus, in æquitate ambulavit mecum, et multos avertit ab iniquitate. (*Malach.*, II.)

La loi de la vérité a été dans sa bouche, il a marché devant moi dans les sentiers de la justice, et il a détourné plusieurs des voies de l'iniquité.

Il n'appartient qu'à l'Esprit-Saint de louer dignement les hommes qu'il a formés et et rendus dignes de lui : aussi est-ce l'Esprit-Saint lui-même qui nous fait entendre l'éloge dû à ce fameux pontife qui, partageant avec Moïse le gouvernement d'Israël, fut honoré du sacerdoce, et mit le sacerdoce en honneur dans sa nation. Appliqué au ministère des autels, et ne se servant de l'autorité qu'il avait sur les esprits que pour soumettre les cœurs à l'autorité de la loi, il éclaira les uns par les lumières de sa science, il convertit les autres par la sagesse de son zèle, il les édifia tous par les exemples de sa sainteté. Ces trois qualités, qui tirent son caractère, renferment nos obligations. Appelés, comme lui, à la sanctification de nos frères, nous devons, comme lui, leur expliquer la loi de la vérité, et, par la science, devenir leurs maîtres, ***Lex veritatis fuit in ore ejus*** (***Malach.***, II) ; combattre leurs vices, et, par le zèle, devenir leurs apôtres, ***multos avertit ab iniquitate*** (***Ibid.***) ; nous sanctifier nous-mêmes, et, par nos vertus, devenir leurs modèles, ***ambulavit in æquitate.*** (***Ibid.***) Appliquez-vous, Messieurs, au détail de ces devoirs, qui peuvent rendre honorable dans vous le ministère dont vous êtes honorés.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce qu'un ecclésiastique dans les vues de la religion ? C'est le dépositaire, l'organe et l'interprète des oracles du Seigneur; c'est sur ses lèvres que repose la science et la doctrine du salut : ***Labia sacerdotis custodiunt scientiam.*** (***Malach.***, II.) Il doit être le docteur des nations, et dès lors une de ces étoiles brillantes, dont l'éclat, dissipant les ténèbres de la nuit la plus sombre, porte la lumière dans toutes les parties de l'univers ***: Vos estis lux mundi.*** (***Matth.***, V.) Il n'en est pas en effet de l'ecclésiastique comme du solitaire ; celui-ci, renfermé dans dans les bornes du cloître, n'est chargé que de sa sanctification personnelle; il peut bien par l'austérité de sa vie, par le spectacle de sa piété, par l'harmonie de ses chants, entretenir dans le cœur des fidèles le goût de la religion qui les attache au Seigneur; mais après tout, il peut ignorer impunément ce qu'il n'est pas essentiellement obligé d'enseigner. Au contraire, l'obligation où nous sommes d'instruire les peuples est si clairement établie, et par les livres saints, et par la nature même de nos ministères, que personne parmi nous ne peut se dispenser de travailler à sa propre instruction. Voyons donc : 1° Quelle sorte de science est nécessaire à un ecclésiastique; 2° A quel point il lui convient d'être savant. 3° Quel usage il doit faire de

sa science. Le détail de ces devoirs mériterait un discours entier, je ne fais que vous les présenter et les parcourir.

Ne croyez pas, Messieurs, que par le terme de science, j'entende ici un amas brillant de connaissances vagues et étrangères, qui éblouissent l'esprit sans l'éclairer, amusent l'imagination sans l'occuper, trompent l'un par de fausses lueurs, égarent l'autre dans des routes inutiles, et ne leur dérobant rien de ce qui flatte, ne les attachent à rien de ce qui instruit. Laissons les recherches profanes de ces sciences humaines à tant d'esprits ambitieux qui, ne pouvant soutenir le poids des réflexions dont les accable une raison toujours inquiète, la promènent et l'égarent de siècle en siècle dans l'histoire des découvertes ou des événements qui ont changé la face de la terre : toute leur gloire se borne à faire briller leur érudition dans un cercle d'hommes crédules ou frivoles, et ils croient avoir rempli la mesure de leur destinée, quand, honorés dans la république des lettres, ils ont acquis, par des travaux qui les épuisent, un rang qui les distingue. Ce que l'ambition fait sur eux, la religion doit le faire sur nous; c'est-à-dire, Messieurs, que nous devons pour l'honneur de la religion porter nos recherches aussi loin que les intérêts de leur vanité les engagent à porter les leurs; mais les objets de notre étude doivent être aussi différents de ceux qui les occupent, que la nature de notre ministère est éloignée de la fin qu'ils se proposent. Notre rang est marqué, non pas dans la république des lettres, mais autour des tabernacles; et les lumières que nous devons répandre doivent emprunter leur éclat des feux mêmes du sanctuaire. La science des saints est seule notre partage. C'est dans les trésors de la sagesse éternelle qu'il nous faut choisir ces traits vainqueurs dont l'erreur et le libertinage appréhendent les coups; interprètes des oracles du Seigneur, nous devons interroger son cœur, pour lui attacher tous les autres; et pleins de l'esprit de Dieu, le transporter en quelque sorte dans tous les esprits des hommes.

Ouvrons donc, Messieurs, ces livres divins, où la sagesse a écrit elle-même ses oracles; où Dieu, déployant tout à la fois les rigueurs de sa justice et les richesses de sa miséricorde, nous peint lui-même la grandeur de son être et la sublimité de ses droits; où tous nos devoirs, présentés dans leur vrai jour, portent la lumière dans les esprits qui veulent être convaincus, et la sainteté dans les cœurs qui ne craignent pas d'être convertis : et quel autre livre est plus digne de fixer notre curiosité et d'occuper notre loisir?

Voulez-vous des événements qui frappent par leur grandeur? L'histoire du monde, ouverte à vos yeux, vous présente, ici la majesté même de Dieu, portée sur les vastes abîmes du néant, appelant ce qui n'est pas, pour en former ce qui doit être; plus loin la succession des âges qui se développent sous l'œil et par les conseils de la Providence : un instant voit éclore les siècles : le monde entier est l'ouvrage d'une parole, et un moment enfante l'éternité.

Demandez vous des exemples qui forment les mœurs? Les annales des premiers âges du monde, la division des hommes sur la terre, les vertus des uns et leur récompense, les crimes des autres et leurs châtiments; l'histoire des patriarches, le règne des rois d'Israël; les traits de la justice et les dons de la miséricorde, répandus tour à tour sur un peuple tour à tour infidèle et pénitent : tout vous apprend à établir en vous le règne de l'innocence et à détruire celui de l'impiété.

N'êtes-vous pas assez instruits des droits et des devoirs attachés à vos ministères? Vous y verrez l'établissement du sacerdoce, la souveraineté des pontifes, les priviléges des lévites, l'ordre des cérémonies, la majesté des sacrifices, l'éclat du sanctuaire; en un mot, le détail auguste de ces fonctions redoutables, dont la sainteté ne souffre dans les ministres qui s'en acquittent rien qui porte les traits de l'homme, rien qui ne soit marqué au caractère de Dieu même.

Vous faut-il des leçons qui autorisent celles que vous faites au pécheur converti? Vous le conduirez au pied des autels, sur les traces d'un Roi-Prophète, une fois pécheur, et toujours pénitent; là, vous lui montrerez ce modèle du repentir, sous la cendre dont il est couvert, appelant par ses soupirs, célébrant par ses concerts, les miséricordes d'un Dieu lent à punir, prompt à pardonner, et dont la foudre allumée par le crime s'éteint dans les larmes du criminel.

Votre génie, porté à l'éloquence, a-t-il besoin de ces traits sublimes qui enlèvent les esprits et maîtrisent les cœurs? Elevés avec les prophètes jusqu'au sein de Dieu même, vous irez au pied de son trône et dans la splendeur des saints choisir ces couleurs enflammées qui doivent animer vos peintures et répandre sur vos tableaux le jour et l'éclat de l'éternité.

L'Evangile approfondi vous rappellera les mystères d'un Dieu commençant comme nous dans les larmes, passant au milieu de nous dans les travaux, finissant pour nous dans les supplices une vie dont dépendait notre destinée; il vous fera connaître la sublimité des dogmes de la religion, la sainteté de ses devoirs, l'autorité de ses miracles. L'histoire ecclésiastique vous montrera la croix triomphante au milieu des fureurs et sur les débris du paganisme; la naissance de l'Eglise dans le feu des persécutions, son établissement, ses progrès, les combats de ses apôtres, les triomphes de ses martyrs, la science de ses docteurs, le concert de ses pasteurs, la chaîne de ses traditions, la majesté de ses conciles, la succession de ses pontifes, sa gloire dans tous les temps, ses victoires sur toutes les erreurs, ses combats contre les vices, sa conformité dans toutes ses décisions, ses droits sur l'obéissance, le

zèle et l'amour de ses enfants : voilà, Messieurs, les sources fécondes où nous devons puiser les droits, la règle, les devoirs, le goût et l'esprit de nos ministères différents.

Voilà ce qu'il faut apprendre et enseigner, croire et persuader, suivre et développer pour l'honneur du ministère, pour les intérêts de la foi, pour l'instruction de nos frères. Toute autre science, si elle est indifférente, quelque sublime qu'elle soit, ne nous élève pas; si elle est étrangère, quelque glorieuse qu'elle soit, ne nous honore pas; si elle est profane, quelque étendue qu'elle soit, ne nous convient pas; et au lieu d'éclairer assez les ministres pour rendre leurs lumières utiles aux peuples, il est à craindre qu'elle ne les aveugle les uns par les autres, et ne les égare tous dans un labyrinthe d'erreurs, aussi funeste dans son terme qu'impénétrable dans ses détours.

Est-ce assez d'étudier ce qu'il faut? Non, on doit étudier comme il faut; c'est-à-dire qu'il ne suffit pas à un ecclésiastique de s'appliquer à la science qui lui convient, mais qu'il doit se faire tellement le disciple de la religion qu'il se mette en état d'en être bientôt le défenseur. En effet, une science légère et superficielle pourrait-elle suffire à un homme chargé par le devoir de son ministère de pénétrer ce que la loi qu'il enseigne a de plus sublime et de plus caché, de sonder la profondeur des oracles divins, de répondre aux difficultés dont se couvrent l'ignorance des uns et la malignité des autres, de concilier les contradictions apparentes que des textes mal entendus et mal expliqués font naître dans tous les temps; enfin, d'être la lumière et l'oracle de ceux dont il est par son état le guide et le maître? Quelle conviction porterait dans des esprits prévenus et opiniâtres un esprit léger et frivole, qui n'aurait pas cherché à se convaincre assez lui-même? La foi peut-elle reconnaître pour son interprète et pour son garant un homme qui n'aurait su ni l'art de douter lui-même, ni celui de fixer les doutes des autres? Sous quels traits l'Ecriture nous représente-t-elle des maîtres de ce caractère? Ce sont, nous dit-elle, des nuées légères que les vents emportent à leur gré, et opposent entre-elles aussi souvent qu'ils sont eux-mêmes opposés entre eux : *Nubes leves quæ a ventis circumferuntur.* (*Jud.*, 12.) Ce défaut de connaissances les rend-il au moins assez timides ou assez prudents pour ne point entrer dans la conduite des âmes, ou pour consulter à propos dans les embarras que fait naître un ministère si redoutable? Eh! Messieurs, ignorons-nous que les plus hardis à s'engager dans l'instruction des autres sont souvent ceux qui sont les moins propres à instruire, et les moins disposés à vouloir être instruits eux-mêmes? A peine capables de suivre un conseil, ils se croient capables de le donner; et lorsqu'ils devraient être guidés et conduits, ils se font, sans frayeur, les guides et les conducteurs des autres; c'est-à-dire que, selon l'oracle de l'Ecriture, ils s'égarent avec ceux qui les suivent dans une obscurité funeste et déplorable : *Cæci cæcorum duces.* (*Matth.*, XV.) Vous avez des talents, pourrais-je dire à un esprit de ce caractère, vous savez beaucoup, et j'applaudis à vos connaissances; mais possédez-vous celles de la religion? mais êtes-vous convaincu de ce qu'il faut croire? mais êtes-vous instruit de ce qu'il faut enseigner? Au milieu de tant de lumières, n'êtes-vous pas encore dans les ténèbres? et n'est-il pas à craindre que les aveugles qui vous suivent n'aient un aveugle pour guide? *Cæci cæcorum duces.* Vous pouvez tenir un rang parmi les savants, un pompeux étalage d'érudition charmera ceux que l'estime rend vos amis, et que la jalousie ne rend pas vos rivaux : ces avantages sont flatteurs, et je souscris aux éloges qu'on vous donne; mais quel rang tiendrez-vous parmi les maîtres de la loi? mais êtes-vous en état d'instruire les peuples confiés à vos soins? Ils attendent de vous des décisions dont dépend leur sort pour le temps et pour l'éternité, pouvez-vous les leur donner? Oseront-ils les suivre? N'ont-ils pas à craindre et leurs ténèbres, et celles d'un guide aussi peu éclairé qu'eux? *Cæci cæcorum duces.* Une étude approfondie des temps et des pays, des mœurs et des coutumes, des lois et des peuples, vous a rendu, si vous voulez, en quelque sorte contemporain de tous les âges, habitant de tous les royaumes, citoyen de tous les climats; mais n'êtes-vous point étranger dans le vôtre? Vous parlez la langue de plusieurs nations, mais parlez-vous celle du sanctuaire? Un peuple entier marche sur vos traces et d'après vos leçons : ce sont des aveugles, il faut les conduire; mais êtes-vous assez éclairé pour être leur conducteur? *Cæci cæcorum duces.* Vous possédez l'Ecriture, vous savez les principes de la religion et de la morale chrétienne; mais savez-vous la route de l'esprit et du cœur humain? Connaissez-vous la nature des penchants qu'il faut arrêter, des passions qu'il faut réprimer, des vices qu'il faut combattre?... Et jusqu'à quand, empressé pour savoir tant d'autres choses que vous pouvez ignorer, ignorerez-vous une partie de celles que vous devez savoir? *Cæci cæcorum duces.*

Quel usage au moins faites-vous de la science que vous avez acquise? Est-ce donc pour vous donner un relief dans le monde, et pour vous distinguer parmi les hommes, que vous avez consacré la meilleure partie de vos jours et de vos nuits à une étude pénible et laborieuse? Vos plus grands succès ne peuvent racheter le moindre de vos efforts, si vous ne savez l'art d'employer vos connaissances avec un avantage solide, et pour vous et pour les autres : chargé de l'instruction des peuples, vous devez attaquer l'erreur et la confondre, combattre le libertinage et l'arrêter; réveiller la foi languissante dans le cœur des chrétiens, et rallumer partout le feu du sanctuaire que les vices s'efforcent d'éteindre. Voilà quelle doit être votre science : toute autre vous est in-

perdite, si elle n'est subordonnée à cette fin, la seule digne de votre ministère et de vous. Il vous est permis, sans doute, de remplir le vide que vous laissent quelquefois vos fonctions, par des études qui y paraissent étrangères. Mais je prétends qu'un ecclésiastique ne doit jamais rechercher les sciences profanes, que pour s'en servir comme les Israélites se servaient de l'or des Egyptiens; c'est-à-dire pour orner le tabernacle du Seigneur. Vous pouvez puiser dans les trésors de Rome idolâtre, mais pour enrichir Rome chrétienne. Et comme le temps que vous donneriez à ces sortes d'études est pris sur les intervalles que vous laissent les emplois du sanctuaire, le sanctuaire a droit sur les succès d'une étude qu'il vous permet. Si vous en faites cet usage, rien alors ne vous sera inutile, pourvu que vous joigniez à ces connaissances un zèle et une sainteté dignes des autels. Je renferme ces deux devoirs dans la seconde partie, et je ne fais que les présenter.

SECOND POINT.

Le zèle est la plus pure flamme de la charité; c'est ce feu descendu du ciel, dont Jésus-Christ est venu embraser la terre; ce feu qui alluma dans son cœur cette soif vive et brûlante du salut des hommes, dont l'ardeur n'ayant pu s'éteindre dans les flots de sang qui inondèrent le Calvaire, consuma enfin la victime sur la croix; ce feu qui, passant du sein de Jésus-Christ dans celui des apôtres, et du cœur des apôtres dans toutes les parties du monde, réveilla les nations assoupies dans les ombres de la mort, brûla les temples de l'idolâtrie, et l'ensevelit elle-même sous les ruines de ses autels; ce feu qui, dans tous les siècles, a suscité de généreux défenseurs à la religion, et nous a tant de fois convaincus de la force dont il les anime, par l'exemple du prélat dont les ordres vous rassemblent, dont les oracles vous instruisent, dont la piété vous édifie, et qui étant pour nous tout ce qu'il veut que nous soyons pour nos frères, sert aux uns d'apôtre, aux autres de maître, à tous de modèle. Mais, Messieurs, ne nous y trompons pas, tout zèle n'est pas une flamme de la charité: quelquefois il peut être allumé par la passion, et il est important pour nous de ne point confondre les transports de l'un avec les écarts de l'autre. Pour nous garantir d'une illusion aussi honteuse que criminelle, voyons les véritables caractères du zèle; je les réduis à trois: à la pureté des motifs, à la sagesse de l'action, à l'autorité des exemples.

Je dis d'abord un zèle pur dans ses motifs; car de quel mérite auprès de Dieu, de quel poids auprès des hommes, serait un zèle excité par des désirs intéressés et mercenaires; un zèle qui, nous portant à rechercher bien moins la gloire du Seigneur que notre propre avantage, ferait servir la sainteté même du ministère à des projets de fortune ou d'ambition capables de le décréditer et de le déshonorer aux yeux d'un public d'autant plus attentif à observer nos défauts qu'il est plus irrité de nous voir combattre les siens? La gloire du Dieu qui nous a choisis, l'honneur de l'Eglise qui nous élève, le salut des peuples qui nous consultent: voilà les objets qui doivent réveiller notre zèle, animer notre courage, et flatter notre ambition. Il est permis au prêtre de profiter des secours que les autels présentent à ses besoins; mais ne serait-ce pas dans lui un crime, un attentat, un sacrilége, de regarder le fonds de l'autel comme celui de son avarice ou de sa prodigalité; d'entretenir, à l'ombre des tabernacles, et d'allumer au feu même du sanctuaire des passions insatiables, qui, usurpant l'héritage de Jésus-Christ et le patrimoine des pauvres, ne chercheraient qu'un intérêt temporel où il ne faut chercher que le salut éternel des peuples confiés à nos soins; de ne porter dans l'exercice équivoque d'un ministère saint et redoutable, que des motifs dont l'honneur, autant que la religion, rougirait, et qui ne seraient pas moins un écueil pour la foi qu'un scandale pour les fidèles? Un zèle de la sorte serait-il avoué du Seigneur? Mais serait-il même utile aux hommes? Car supposons, pour un moment, un ministre ardent pour ses intérêts, attaché à sa fortune, et plein d'amour pour des biens dont il doit inspirer la haine et le mépris; que de ménagements indignes n'emploiera-t-il pas, pour ne point refroidir par un zèle trop libre ceux dont l'opulence et le crédit flattent son espérance et ses désirs? Un zèle intéressé eût-il jamais le caractère d'indépendance dont l'Eglise veut que ses ministres honorent leurs fonctions et autorisent leurs travaux? Le verra-t-on, ce ministre intéressé, se prêter aux besoins d'un troupeau dont il faut souvent secourir tout à la fois et l'indigence et la piété; partager ses aumônes comme ses instructions à des malheureux qui, regardant les biens de leur pasteur comme un fonds destiné à leurs besoins, veulent de lui un zèle aussi prompt à soulager leurs disgrâces qu'attentifs à combattre leurs désordres. Le verra-t-on, loin de s'enrichir des dépouilles de l'autel, se dépouiller lui-même pour mettre la vertu indigente à couvert des rigueurs et des dangers de la pauvreté? Verra-t-on ce ministre ambitieux déployer sans répugnance des talents dont il est idolâtre, en faveur de ces chrétiens que la misère et l'obscurité de leur condition retiennent dans les déserts de la campagne; entrer sans dégoût et avec bonté dans les peines et les afflictions de ces hommes que le chaume, sous lequel ils habitent, rend méprisables, mais que le sang de Jésus-Christ dont ils sont couverts a ennoblis; soutenir le spectacle et l'entretien fréquent de tant de misérables qui, regardés comme le rebut du monde et abandonnés des autres hommes, n'ont que les faiblesses et les vices de l'humanité? Le verra-t-on, ce ministre indolent et ennemi du travail, sacrifier les intérêts de son repos pour procurer celui

des autres; veiller la nuit et le jour à la défense de l'arche sainte et au salut les fidèles, ne compter ses biens que par ceux qu'il peut répandre, ne compter ses maux que par ceux qu'il ne peut guérir, et regarder comme perdus tous les moments qu'il n'a pas employés à la défaite de quelques vices, ou au soulagement de quelque misérable?

J'ai dit un zèle sage dans son action. Loin de nous, en effet, Messieurs, ces saillies d'humeur et de caprice, qui emportent quelquefois des ministres imprudents au delà des bornes du ministère et des règles de la bienséance. Un zèle de passion ou de tempérament ne fut jamais celui de la charité : elle est patiente, dit saint Paul, et ne s'irrite point des obstacles: ***Charitas patiens est*** (*I Cor.*, **XIII**) ; elle est bienfaisante, et ne rend point le mal qu'on lui fait : ***Benigna est*** (*Ibid.*); elle est modeste, et ne connaît ni les excès de l'orgueil, ni les hauteurs de l'ambition : ***Non inflatur, non est ambitiosa*** (*Ibid.*); elle ménage les esprits, pour les convaincre sans les abattre ; elle entre dans les cœurs, pour les soumettre sans leur faire violence ; son action n'est jamais inutile, parce qu'elle n'est jamais déplacée: ***Non agit perperam*** (*Ibid.*); attentive à procurer le bien, elle ne jette point un regard jaloux sur celui que les autres procurent; une noble émulation la porte toujours à surpasser ceux qui agissent avec elle, mais l'envie ne la porte jamais à s'affliger de leurs succès : ***Non est invidiosa*** (*Ibid.*) ; elle prend pour agir, le temps le plus favorable, les circonstances les plus propres, les occasions les plus certaines; et si quelquefois elle presse le pécheur jusqu'à l'importuner et le fatiguer, ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les ressources que suggéraient la prudence et la sagesse, alors on s'aperçoit bien que ce n'est pas son repos ou son avantage qu'elle cherche, mais le salut et le bonheur de ceux dont les résistances l'animent : ***Non quærit quæ sua sunt*** (*Ibid.*): elle supporte avec patience, elle dissimule avec sagesse, elle excuse avec bonté : ***Omnia suffert, omnia sustinet.*** (*Ibid.*) Voilà, Messieurs, quels sont les caractères de ce zèle que l'Apôtre exige des ministres de l'Evangile. A Dieu ne plaise qu'examinant sur ce plan la conduite des ecclésiastiques qui lui sont infidèles, je trace un portrait satirique des défauts dont nous ne sommes que trop souvent témoins ! Vous les connaissez, et il est inutile de vous les apprendre ; nous ne les voyons point dans vous, et il serait injuste de vous les reprocher. Continuez à rendre votre zèle utile par la sagesse de votre action : ajoutez-y l'autorité de l'exemple.

Nous vivons, vous le savez, au milieu d'un monde méchant et coupable, qui, appelant sans cesse de nos discours à nos actions, se plaint de ne point trouver dans ceux qui le combattent la sainteté qu'ils exigent, et se confirme dans son impiété par la comparaison, souvent injuste, toujours passionnée, qu'il fait entre la conduite que tiennent les ecclésiastiques et les maximes qu'ils enseignent. Nous ne ferons point cesser par nos discours l'iniquité de ses jugements; mais le spectacle d'une vie sainte et régulière confondra au moins la malignité d'un préjugé qui fait souvent le plus grand obstacle aux progrès de notre zèle, il nous faut une vertu réelle, et une vertu publique.

Je dis une vertu réelle. Car enfin, Messieurs, si nous devons craindre la censure qui attaque notre réputation, nous devons encore plus redouter les périls qui attaquent notre innocence. Engagés, par les fonctions de notre ministère, dans le commerce d'un monde séduit et séducteur, nous devons prendre au pied des autels ces armes saintes et spirituelles qui combattent le vice, et nous garantissent de ses coups; destinés à sanctifier les autres, nous devons faire sur nous-mêmes l'essai, et l'apprentissage du zèle que nous déployons sur eux. Nous sommes les anges du Dieu des armées ; il faut que notre vie annonce, aussi bien que nos fonctions, la sainteté d'un emploi dont les anges mêmes appréhenderaient les dangers, s'ils vivaient parmi les hommes. Craignons pour nous tout ce que nous avertissons les autres de craindre, et puisons dans le sang d'un Dieu cette force et ce courage si nécessaires pour nous préserver de la contagion qui nous environne. Nous sommes au milieu des feux, et nos passions, trop souvent d'accord avec celles que nous combattons, leur ménagent dans nos cœurs des intelligences qui assurent notre défaite. Et quelle honte pour nous, si le laïque, attaqué par notre zèle, nous voit vaincus par ses passions! Ne se croira-t-il pas en droit de refuser à la vérité de nos discours ce que nous refuserions nous-mêmes à la sainteté de notre état? Ne croira-t-il pas pouvoir s'autoriser dans ses vices par l'exemple de ceux qui les combattent? Nous voulons qu'on respecte nos ministères, et ils sont respectables par eux-mêmes; mais ces lâches complaisances, cette dissipation tumultueuse, ce dégoût de la retraite, cet amour pour le monde, cette licence qu'on se donne quelquefois de tout voir, de tout dire, de tout entendre, et tant d'autres vices que nous rapportons du monde dans le Sanctuaire, au lieu de porter les vertus du Sanctuaire dans le monde, ne rendent-ils pas et notre zèle inutile, et nos actions méprisables ? Il serait à souhaiter, disait un ancien, qu'on dît souvent aux rois: Vous êtes hommes. Je ne dois plus l'être, devrait se dire un ministre des autels. Si l'on doit dire à un roi : Vous n'êtes qu'un homme, quoique vous ayez l'autorité d'un Dieu, afin que le souvenir de ce qu'il est par sa nature, diminue l'orgueil que lui inspirerait sa condition ; il faut qu'un ecclésiastique se dise à lui-même: J'ai l'autorité d'un Dieu, quoique je ne sois qu'un homme; afin que l'idée de ce qu'il est par son ministère, le soutienne

contre les vices qu'il pourrait puiser dans sa nature ou dans le monde.

C'est cette estime de nous-mêmes et de nos fonctions, qui doit être la règle d'une vie partagée entre Dieu et les hommes; ne nous permettons rien qui déshonore la sainteté de notre état, et souvenons-nous que de la pureté de nos mœurs dépend le succès de nos ministères. S'ils nous élèvent à de grands honneurs, ils nous imposent de grands devoirs; la vérité doit faire le fond de nos discours; par là nous serons, comme le pontife loué dans l'Ecriture, les maîtres du peuple : *Lex veritatis in ore ejus.* Un zèle guidé par la sagesse, doit animer nos travaux, et nous rendre aussi les apôtres de nos frères : *Multos avertit ab iniquitate.* Mais nous devons nous-mêmes marcher devant le Seigneur dans les sentiers de la justice, et conduire sur nos traces ceux que nous appelons par nos discours : *In æquitate ambulavit mecum.* Par l'accomplissement de ces devoirs, nous nous sanctifierons, nous sanctifierons les autres, et, après avoir exercé sur la terre le ministère des anges, nous partagerons leur gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

SUR LES INDULGENCES.

Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis? (*Joan.* II.)

Quelle marque nous donnez-vous du pouvoir que vous avez de faire ces choses?

L'incrédulité fut dans tous les temps fertile en objections : opiniâtre dans son aveuglement, loin de se rendre aux arguments les plus décisifs, elle se répand en de vains discours, et demande toujours de nouvelles preuves des vérités qu'elle se fait un point d'honneur de contredire. Jésus-Christ chasse du temple les vendeurs qui, de la maison de prières, faisaient une maison de négoce. La majesté du lieu saint, vengée par la fuite de ces sacriléges profanateurs, devait, ce semble, mettre à couvert le zèle du Sauveur du monde de la censure et des reproches des Juifs : mais non, n'osant blâmer ouvertement une action si conforme aux principes de la religion qu'ils professaient, ils se retranchent à demander de quel droit et de quelle autorité il l'a entreprise : *Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis?* Tant de prodiges opérés par le Fils de Dieu, et dont ils avaient été eux-mêmes les témoins, n'étaient-ils pas autant de preuves éclatantes de sa divinité et de son souverain pouvoir? La déclaration expresse qu'il venait de faire que c'était la maison de son Père, ne prévenait-elle pas et ne confondait-elle pas d'avance la malignité de leur question.

Ne soyez donc pas surpris, mes très-chers frères, si la même incrédulité qui a osé attaquer l'autorité de Jésus-Christ, ose encore aujourd'hui attaquer celle de l'Eglise son Epouse ; en vain cette Eglise sainte fait servir le pouvoir qu'elle a reçu de son divin Chef, pour nous combler des dons les plus précieux, pour nous ouvrir, par la concession des Indulgences, l'entrée du ciel, plus tôt que nous n'aurions droit de le prétendre, ou même de l'espérer : ses propres bienfaits font encore des ingrats, toujours prêts à lui disputer ce pouvoir et à lui en demander des preuves : *Quod signum ostendis nobis, quia hæc facis?*

Il y a, mes frères, j'en conviens, deux écueils à éviter sur cette matière. L'incrédule méprise les indulgences ; le chrétien lâche en abuse. Le premier ne compte pas assez sur l'indulgence, le second y compte trop : instruisons l'un et l'autre.

L'incrédule nous demande des preuves du pouvoir que l'Eglise a d'accorder des indulgences ; tâchons d'en donner de capables de fermer la bouche à ces hommes imprudents qui blasphèment tout ce qu'ils ignorent : ce sera mon premier point. Le chrétien lâche, à la faveur des indulgences, se croit dispensé de l'obligation de faire pénitence ; faisons-lui voir que l'indulgence est un secours dont l'Eglise veut bien aider sa faiblesse, mais dont elle ne prétend pas qu'il abuse pour autoriser sa lâcheté et sa paresse ; ce sera le sujet de mon second point. En un mot, venger les indulgences des blasphèmes des hérétiques qui nient le pouvoir que l'Eglise a d'en accorder, ou qui en anéantissent le mérite et la vertu ; prévenir l'abus qu'on peut faire, et que trop souvent l'on fait des indulgences : voilà tout mon dessein.

Instruction importante, sur une matière de la religion la plus ignorée et la plus rarement traitée ; instruction dans laquelle je me propose d'abaisser et d'humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu, non par les faibles lumières de mon esprit, mais par l'autorité des divines Ecritures, par les oracles des saints conciles, par la doctrine des Pères, et par les décisions des souverains pontifes. Pour y réussir, demandez pour moi, mes frères, l'assistance du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

C'est le comble de la folie, dit saint Augustin, lorsque l'Eglise est dans l'usage de faire une chose, de vouloir disputer si elle a droit de la faire. Toujours conduite par l'as-

sistance de son divin Epoux qui lui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles, elle ne peut jamais, ajoute ce saint docteur, approuver, pas même par son silence, encore moins par sa pratique, ce qui serait contraire à la foi ou aux bonnes mœurs : ***Ecclesia Dei.... quæ sunt contra fidem, vel bonam vitam, non approbat, nec tacet, nec facit.*** C'est donc une folie outrée, ou une ignorance grossière, de contester ou même de révoquer en doute le droit que l'Eglise a d'accorder à ses enfants des Indulgences. L'exercice qu'elle fait de ce droit est une preuve sans réplique du pouvoir qu'elle a de l'exercer. Elle l'a reçu de Jésus-Christ, lorsque, dans la personne de saint Pierre, il lui dit : ***Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que vous lierez, tout ce que vous délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel.*** (***Matth.***, XVI.) Paroles adorables d'un Dieu, qui, bien comprises, renferment dans toute son étendue le pouvoir dont j'entreprends aujourd'hui la défense. Car en quoi pensez-vous, mes très-chers frères, que consiste le pouvoir de l'Eglise dans la concession des indulgences? Il consiste à remettre à des pécheurs vraiment pénitents, à des pécheurs déjà réconciliés avec Dieu, les peines dont ils sont encore redevables à sa justice, pour des péchés qu'il leur a pardonnés lui-même.

Sur des principes opposés, les ennemis de l'Eglise contestent ou blâment l'exercice de ce sacré pouvoir : les uns, en niant la nécessité de la satisfaction, regardent comme chimérique et comme une illusion faite à la piété des fidèles cette remise des peines dues à la justice de Dieu : les autres la blâment comme une atteinte aux droits de cette souveraine justice. Conséquences également fausses, également absurdes. Jesus-Christ donne à saint Pierre les clefs du royaume des cieux ; c'est donc pour en ouvrir ou en fermer l'entrée. Il lui donne le pouvoir de lier où de délier, et il l'assure que ce qu'il aura lié ou délié sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. Voilà donc un double pouvoir. Or, comment l'Eglise exerce-t-elle l'un et l'autre ? Elle exerce le premier, en portant la sentence d'excommunication contre ses enfants rebelles : sentence terrible, par laquelle ceux qu'elle raye du nombre de ses enfants sont aussitôt rayés de celui des citoyens de la céleste Jérusalem : elle l'exerce encore par l'imposition des œuvres laborieuses de pénitence qu'elle exige du pécheur en punition de ses péchés. Elle exerce le pouvoir de délier, en remettant la coulpe du péché par l'absolution du prêtre dans le sacrement de pénitence : et elle l'exerce encore en remettant par l'indulgence les peines dues pour les péchés même pardonnés.

En les remettant, ces peines, l'Eglise n'abuse point de la crédulité des peuples. Elles sont dues en effet, et l'ordre commun de la justice de Dieu y assujettit les pécheurs. Les livres saints sont remplis d'exemples, où Dieu, en pardonnant par miséricorde, s'est réservé, par justice, la punition des péchés mêmes qu'il pardonnait. Quelle vengeance ne tira-t-il pas de David ! Je ne dis pas de David adultère et homicide, mais de David pénitent et converti, après l'avoir assuré par la bouche du prophète Nathan que son péché lui était pardonné. Si ces peines n'étaient pas dues, l'Eglise aurait-elle pu, sans faire injure à la miséricorde de notre Dieu, imposer à ses enfants tant de pratiques pénibles ; régler, par ses canons, le temps et la mesure de la pénitence nécessaire pour l'expiation de chaque péché ? Elle l'a fait néanmoins dans ces siècles de ferveur que l'hérésie est forcée de respecter elle-même ; dans ces siècles où, de son aveu, la foi et la discipline ne souffrirent aucune atteinte. Mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle ne leur eût jamais imposé un joug si dur et si accablant, si elle eût cru que Dieu, en remettant le péché, en eût toujours remis la peine. Epouse soumise et fidèle, elle ne l'eût aussi jamais diminué, ce joug; jamais elle n'eût entrepris d'en décharger le pécheur, si elle n'en eût pas reçu le pouvoir de Jésus-Christ son Epoux, si elle n'eût pas été sûre qu'il approuverait et qu'il ratifierait son indulgence.

Ecoutez ceci, réformateurs austères, vous qui nous montrez sans cesse la justice de Dieu toujours inflexible et incapable de jamais se relâcher de ses droits. Ah ! pensez de lui d'une manière plus digne de sa bonté : ***Sentite de Deo in bonitate.*** (***Sap.***, I.) Sa justice est infinie, je le sais et j'en conviens, mais sa miséricorde ne l'est pas moins; et il m'apprend lui-même dans ses divines Ecritures, que quoique toutes ses perfections soient infinies en elles-mêmes, sa miséricorde l'emporte dans ses effets sur toutes les autres : ***Miserationes ejus super omnia opera ejus*** (***Psal.*** CXLIV); il n'en excepte pas même sa justice, ***Misericordia superexaltat judicium.*** Hélas, mes très-chers frères, où en serions-nous réduits, s'il nous traitait toujours dans la rigueur de sa justice? Malheur aux hommes dont la vie est la plus digne de louange, s'écrie saint Augustin, si vous l'examinez, ô mon Dieu, si vous la jugez sans aucun mélange de miséricorde ! ***Væ laudabili etiam vitæ hominum, si, remota misericordia, discutias eam !***

Que j'aime à me le représenter, ce Dieu de bonté, sous ces figures sous lesquelles il a pris plaisir de se peindre lui-même dans différentes paraboles du saint Evangile ! Quand je vois ce père de famille qui ordonne à son économe de payer à des ouvriers qui n'ont travaillé qu'une heure le même salaire qu'à ceux qui ont travaillé tout le jour, je reconnais mon Dieu dans la personne de ce généreux père ; dans celle de son économe, je reconnais l'Eglise, la dispensatrice de ses grâces et de ses bienfaits ; et dans celle de ces ouvriers tardifs qui n'ont presque rien fait pour son service, le dirai-je, mes frères, je vous y reconnais, je me reconnais moi-même. Je me dis alors : Quelque peu que j'aie travaillé pour mon Dieu et pour mon salut, je puis attendre de sa bonté

la même récompense que ces chrétiens fervents de la primitive Eglise, qui ont porté tout le poids de la chaleur et du joug de la pénitence. L'Eglise, en m'offrant, par l'indulgence, la même récompense qu'ils ont méritée par leur travaux, n'excède point son pouvoir et ne me flatte point d'une vaine espérance. En me rendant égal à eux, elle ne fait qu'exécuter les ordres de son divin Maître, et si quelqu'un jaloux de mon bonheur ose en murmurer et s'en plaindre, il me semble entendre ce bon père de famille prendre ma défense et lui dire : Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux, et votre œil doit-il être mauvais parce que je suis bon? *Non licet mihi quod volo facere? An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum?* (*Matth.*, XX.)

Or, si Dieu, par pure miséricorde, peut m'accorder une récompense que je n'ai pas méritée par mes travaux, ne peut-il pas aussi, par la même miséricorde, me remettre les dettes dont je suis redevable à sa justice? Ah! n'en doutez pas, chrétiens, la parabole du roi qui fait rendre compte à ses serviteurs en est la preuve. On lui en présente un qui lui doit dix mille talents, somme considérable, que ce malheureux n'est point en état de payer. Ce maître, ne consultant d'abord que la justice de sa dette, ordonne qu'on le vende, lui, sa femme, ses enfants et généralement tout ce qu'il a, pour le paiement de ce qu'il doit. Le plaindrons-nous, mes frères, ce serviteur? Le condamnerons-nous? Comment ne pas le plaindre, en le voyant dépouillé de tout, réduit, lui et sa famille, à passer le reste de ses jours dans un dur et honteux esclavage? Mais aussi comment ne le pas condamner? Une dette de cette nature forme contre lui un préjugé bien fondé d'infidélité ou de négligence dans la régie des affaires que son maître lui avait confiées; et sa mauvaise conduite justifie pleinement la rigueur de l'arrêt prononcé contre lui.

Nous sommes, vous et moi, mes frères, ce serviteur insolvable, et son sort infortuné semble nous annoncer le nôtre. Il nous l'annoncerait, en effet, si nous ne trouvions comme lui, dans la bonté de notre maître des ressources à nos malheurs. Ce serviteur, si indigne de toute grâce, se jette aux pieds de son maître; il le prie, il le conjure de lui donner du temps pour le payer, et ce bon maître, touché des larmes et de la misère de son serviteur, sent aussitôt son cœur s'attendrir : *Misertus autem Dominus servi illius.* (*Matth.*, XVIII.) Révoquant la sentence qu'il avait justement portée contre lui, il le laisse aller en liberté : *Dimisit eum.* (*Ibid.*) Non-seulement il lui accorde le temps qu'il lui demande pour le payer, mais, par un excès de générosité, il lui remet la dette en entier : *Et debitum dimisit ei.* (*Ibid.*) Figure bien naturelle et bien sensible des miséricordes de Dieu sur nous, dans l'application des indulgences. Nous paraissons devant lui comme ce serviteur redevable de dix mille talents, je veux dire coupable de mille et mille péchés, fruit malheureux de notre infidélité; redevables, par conséquent, à sa justice d'autant de peines et de châtiments que nous avons commis de crimes; peines dont nous avons éludé le paiement par notre paresse, notre mollesse et notre lâcheté. Il pourrait, quoi qu'il nous en coûtât, les exiger dans toute leur rigueur; mais dès que nous le prions, dès que nous lui offrons le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, il se laisse toucher à nos larmes et à notre repentir. Non content de nous affranchir de la servitude du démon et de la captivité de l'enfer par l'absolution du prêtre, il nous remet encore par la vertu de l'indulgence nos dettes, ou en tout ou en partie, suivant la nature de l'indulgence dont l'Eglise veut bien aider notre faiblesse. Je dis l'Eglise, car c'est à elle que Jésus-Christ a confié le pouvoir de nous dispenser, selon les vues de la sagesse, le précieux trésor de ses miséricordes, ou de nous le faire acheter par les œuvres laborieuses de la pénitence; et soit qu'elle lie le pécheur en lui faisant porter la peine de son péché, soit qu'elle le délie en lui remettant cette même peine, on ne peut, dit saint Léon, ni la taxer d'une sévérité outrée, ni l'accuser de porter trop loin le relâchement : *Nec nimia est severitas, vel remissio ubi nihil erit ligatum, nihil solutum, nisi quod B. Petrus aut solverit, aut ligaverit.*

C'est donc mal à propos que pour décrier les indulgences on oppose l'Eglise à l'Eglise même; l'Eglise ancienne, si rigide et si exacte dans l'observation des règles de la pénitence, à l'Eglise de nos jours, plus douce et plus indulgente envers les pécheurs. Nous admirons, nous respectons, nous envions la ferveur de ces illustres pénitents de la primitive Eglise, qui prenaient en main les intérêts de la justice de Dieu contre eux-mêmes, sans que les plus grandes austérités et les plus longues humiliations pussent abattre leur courage ou lasser leur patience; nous n'avons garde d'accuser de dureté la conduite de l'Eglise à leur égard : mais aussi qui êtes-vous, nouveaux réformateurs, pour oser taxer de relâchement la conduite présente de cette même Eglise? *Nec nimia est vel severitas, vel remissio.* Semblable à un médecin habile, elle examine la force et le tempérament des malades qu'elle veut guérir, pour y proportionner ses remèdes; elle connaissait la force des premiers chrétiens, elle connaît notre faiblesse. Vous ne prêchez que cette ancienne et sévère discipline de l'Eglise; et comment ignorez-vous donc que cette Eglise sainte, dans les plus beaux jours de sa ferveur, dans les jours de sa plus grande sévérité, a quelquefois usé d'indulgence suivant les besoins de ses enfants? Vous lisez saint Paul; vous vous vantez d'être les vrais interprètes et les défenseurs de sa doctrine : vous ne l'accusez pas sans doute d'avoir été un dispensateur infidèle : il a néanmoins accordé une indulgence à l'incestueux de Corinthe, c'est-à-dire à un pécheur coupable d'un

crime dont les païens eux-mêmes avaient horreur; d'un crime si énorme que cet Apôtre prétendait que la honte et la douleur en devaient rejaillir sur toute l'Eglise des Corinthiens. Il leur écrit qu'il a jugé le coupable, et que par l'autorité de Jésus-Christ il l'a livré à Satan, et il leur ordonne d'exécuter sa sentence dans leur assemblée, où il les assure qu'il se trouvera présent en esprit avec eux. Vous triomphez sans doute; mais désabusez-vous et profitez de l'exemple de l Apôtre. Dès la même année, il écrivit aux Corinthiens une seconde lettre, par laquelle il leur marque qu'il a fait grâce à cet incestueux : il leur déclare que c'est au nom de Jésus-Christ, dont il tient la place, qu'il lui a accordé ce pardon : *In persona Christi.* (II *Cor.*, II.)

Voilà, mes frères, une indulgence bien authentique; indulgence qui ne peut s'entendre que de la remise des satisfactions dont ce pécheur était encore tenu pour l'expiation de son crime; car s'il eût fait une pénitence proportionnée, saint Paul eût-il pu, sans trahir la vérité, lui faire valoir cette remise comme une grâce et comme un don gratuit? *Donavi* (*Ibid.*); et si cette remise n'eût pas été valable au tribunal de Jésus-Christ, comme elle l'était à celui de l'Eglise, aurait-il pu l'appeler une grâce? N'eût-il pas mieux valu, pour ce pécheur, lui laisser boire à longs traits le calice amer de sa pénitence que de le laisser tomber un jour, par une compassion mal placée, entre les mains du Dieu vengeur? Du moins l'Apôtre n'eût-il pas manqué de l'avertir d'achever après sa réconciliation, ce qui manquait encore à l'intégrité de sa pénitence; il eût ordonné aux pasteurs de l'Eglise de Corinthe de veiller à ce que ce pécheur remplît en entier la mesure des satisfactions dont il était redevable à la justice de Dieu pour son péché. Mais non; en vertu de l'indulgence qu'il lui accorde, il le regarde comme tellement quitte, qu'il veut qu'aux reproches amers qui avaient fait jusque-là, pour ainsi dire, le fond de sa pénitence, on fasse succéder à l'avenir les plus tendres consolations : *Ita ut e contrario magis donetis, et consolemini* (*Ibid.*); qu'aux rebuts d'une honteuse séparation, qui avaient éprouvé son humilité et sa patience, on fasse succéder les douceurs de la charité : *Ut confirmetis in illum charitatem.* (*Ibid.*)

La méritait-il enfin cette grâce? Non, mes frères, et saint Jean Chrysostome nous en est un sûr garant. Ce saint docteur, expliquant ces paroles de l'Apôtre, le fait ainsi parler : Je veux bien lui accorder ce pardon, non pas qu'il en soit digne, non pas qu'il ait fait une pénitence suffisante, mais parce que j'ai égard à sa faiblesse : *Non enim quod dignus sit, neque quod sufficientem exhibuerit pœnitentiam, sed quod infirmus sit, ideo dignor illum venia.* Saint Pacien, avant lui, avait fait sur ces mêmes paroles de saint Paul, cette belle et judicieuse remarque, qu'il adresse aux novatiens : Voyez-vous, leur disait-il, comment l'Apôtre adoucit, par l'indulgence, la rigueur de la sentence qu'il avait portée lui-même? *Vides Apostoli indulgentiam, proprias etiam sententias temperantem?* Voyez-vous combien sa grande douceur est opposée à vos maximes austères et farouches, et de quelle manière elle sait pourvoir au salut de tous? *Vides mitissimam lenitatem, longe a vestro supercilio separatam..... communi vero vitæ ac saluti omnium consulentem.* Si vous étiez assez insensés pour dire, ou même pour penser que saint Paul, dans cette occasion, a été au delà de son pouvoir; je vous demanderais, après saint Ambroise : Pourquoi donc le lisez-vous, si vous croyez qu'il ait été assez impie pour avoir entrepris sur l'autorité de son divin Maître? *Cur Paulum legitis, si eum tam impie arbitramini errasse ut jus sibi vindicaret Domini sui?* Je vous répondrais, pour l'honneur et pour la défense de ce grand Apôtre : Non, non, il n'a point usurpé un pouvoir qui ne lui appartenait pas; il n'a fait qu'user de celui qu'il avait reçu de Jésus-Christ : *Vindicavit acceptum, non usurpavit indebitum.* Ce divin Sauveur l'avait accordé à saint Pierre, en lui donnant les clefs du royaume des cieux, en lui donnant la puissance de lier et de délier; ce sacré pouvoir a passé de sa personne aux autres apôtres, dit saint Léon, et des apôtres, à tous les princes de l'Eglise; et il y a passé sans aucune altération : *Transivit quidem etiam in alios apostolos vis potestatis istius, et ad omnes Ecclesiæ principes decreti hujus constitutio communicavit.* C'est en vertu de ce divin pouvoir, dont l'autorité s'étend jusque dans le ciel, que la sainte Eglise, suivant les temps, les périls, les besoins, ou l'infirmité de ses enfants, s'est crue en droit de changer, d'abréger le temps, de diminuer le poids des pénitences canoniques. Rien n'est mieux marqué dans toute la tradition. On trouve dans les plus anciens conciles des monuments de sa charité et de son indulgence pour les pécheurs; tantôt, à la prière des martyrs, elle leur rendait la paix avant qu'ils eussent suffisamment expié leurs péchés; tantôt, à la vue d'une persécution prochaine, elle consolait leur foi et soutenait leur courage par l'indulgence dont elle usait envers eux, avant qu'ils eussent accompli en entier leur pénitence; tantôt, touchée de leurs larmes et contente de leurs premières satisfactions, elle laissait au pouvoir des évêques d'en diminuer le poids et d'en abréger la durée.

L'hérésie, suivez-moi, je vous prie; l'hérésie, depuis la naissance du christianisme, n'a presque point enfanté de nouveaux sectaires qui n'aient disputé ce pouvoir à l'Eglise, ou qui n'en aient blâmé l'exercice. On dirait que saint Paul, qui nous a donné le premier un exemple de l'indulgence ecclésiastique, ait prévu sur cela les blasphèmes de l'erreur, ou les murmures du faux zèle, et qu'il ait voulu les prévenir. Ecrivant aux Corinthiens qu'il a fait grâce à l'incestueux, et les exhortant à concourir avec lui pour faire jouir ce pécheur de toute

la douceur de l'indulgence qu'il lui a accordée, il leur dit que c'est pour cela même qu'il leur en écrit, afin de les éprouver et de reconnaître s'ils sont obéissants en toutes choses : *Ideo enim et scripsi, ut cognoscam experimentum vestrum, an in omnibus obedientes sitis* (II *Cor.*, II); comme pour leur faire entendre que, faute d'obéissance, ils pourraient, ou douter de son pouvoir, ou désapprouver l'usage qu'il en faisait.

Elle est absolument nécessaire, cette obéissance en toutes choses, aux premiers pasteurs de l'Eglise; et dès qu'elle manque en un point, elle manque bientôt dans tous les autres. Le pouvoir de l'Eglise dans la concession des indulgences est le grand écueil où sont venus échouer presque tous ceux qui, dans tous les siècles, ont fait naufrage dans la foi. Gardons-nous de les prendre pour guides : je crois vous avoir prouvé que c'est Jésus-Christ qui a donné à son Eglise le pouvoir d'accorder des indulgences; qu'elle en a usé dès les premiers siècles; que c'est à bon titre qu'elle en use encore, et qu'elle n'en use que pour le salut du peuple chrétien. Bénissez, remerciez, glorifiez Dieu qui a donné une telle puissance aux hommes; mais prenez garde d'en abuser : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le même Dieu qui a accordé à l'Eglise le pouvoir d'user d'indulgence envers les pécheurs, a imposé aux pécheurs l'obligation de faire pénitence. *Dieu est fidèle* (II *Thess.*, III), nous dit l'Apôtre; il ne peut se contredire lui-même; la grâce de l'indulgence, loin d'anéantir la nécessité de la pénitence, la suppose; et la nécessité de la pénitence, loin de donner atteinte à la grâce de l'indulgence, en assure le mérite. Que personne ne vous abuse donc, mes chers frères, et ne vous abusez pas vous-mêmes ! C'est une vérité de votre foi, et le saint concile de Trente l'a décidé, que toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle : *Tota vita christiani perpetua pœnitentia esse debet.* C'est une erreur, et une erreur opposée aux principes du saint Evangile, de se flatter qu'on puisse entrer par une autre voie dans le royaume des cieux. *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (*Luc.*, XIII.) C'est un arrêt prononcé, qu'on ne peut éluder; il n'y a point d'indulgence, si plénière qu'elle soit, qui puisse déroger à cette loi.

En effet, mes frères, si, à la faveur des indulgences on pouvait secouer le joug de la pénitence, ces grâces de l'Eglise, au lieu d'être un remède salutaire, se changeraient bientôt en un poison mortel. La facilité d'un pardon qui coûterait si peu, flattant le penchant des pécheurs pour le crime, leur inspirerait plus de hardiesse pour le commettre. Mais non, dit saint Augustin, il n'en est pas ainsi; le péché ne peut demeurer impuni : *Impunitum esse non potest peccatum.* Il n'est pas convenable, il ne faut pas, il n'est pas juste qu'il reste sans châtiment : *Impunitum esse non decet, non oportet, non est justum.* Concevez-vous, chrétiens, toute la force et toute l'énergie de ces expressions? Quelque idée que vous vous fassiez de la miséricorde de notre Dieu, ne vous en faites jamais une qui donne atteinte aux droits inviolables de sa justice.

Je vous ai dit, il est vrai, qu'il est ce généreux père de famille, qui a fait donner par son économe aux ouvriers qui n'avaient travaillé que depuis la onzième heure, le même salaire qu'à ceux qui avaient travaillé dès le point du jour. Mais faites attention, mes frères, que ces ouvriers, quoique tardifs, ont travaillé dès qu'ils ont été appelés au travail; qu'ils ont travaillé avec soin et sans relâche jusqu'à la fin du jour. Il est ce bon maître qui remet dix mille talents à un serviteur insolvable; mais ce serviteur, tout insolvable qu'il était, ne lui demandait pas de lui remettre sa dette entièrement : il ne demandait que du temps pour payer; il comptait réparer par son travail et son application la négligence dont il s'était rendu coupable; il y avait en lui, malgré son impuissance, un fond de bonne volonté, qui lui mérita de son maître la remise de sa dette. L'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens touchant l'indulgence qu'il accordait à l'incestueux, leur marque qu'il ne s'est porté à lui faire cette grâce que par la crainte qu'il avait que ce pécheur, vivement touché, ne tombât dans un trop grand excès de tristesse : *Ne abundantiori tristitia absorbeatur.* (II *Cor.*, II.) Paroles, dit saint Jean Chrysostome qui nous font connaître combien était grande sa pénitence, et la sagesse de l'Apôtre, à ne pas laisser dégénérer en désespoir la douleur et le regret que ce pécheur avait de son crime : *Qui sermo declarat illius vehementem pœnitentiam, quam Paulus non sit passus in desperationem venire.* D'où ce saint docteur conclut (et cela doit servir de règle dans l'usage des indulgences), d'où il conclut que non-seulement il ne faut pas toujours régler la pénitence par rapport à la nature des péchés, mais qu'on peut et qu'on doit l'adoucir, eu égard au caractère d'esprit et aux dispositions des pécheurs : *Ex ea re docemur, quod non solum ad peccatorum naturam, verum etiam ad mentem, habitumque peccantium oportet moderari pœnitentiam.* On peut donc, comme dit saint Jean Chrysostome, modérer la pénitence, en diminuer le poids, en abréger la durée, et c'est en cela que consiste l'indulgence; mais il n'a jamais dit qu'il faille en dispenser : *Oportet moderari.*

Telle a été dans tous les siècles la doctrine et la pratique de l'Eglise. Avec quelle force saint Cyprien s'est-il élevé et contre ces pécheurs délicats, qui, de son temps, extorquaient aux martyrs des lettres de recommandation pour échapper aux pénitences canoniques qu'ils devaient subir pour leurs péchés, et contre les prêtres qui sur ces recommandations, sans exiger d'eux d'autres œuvres satisfactoires, leur rendaient la paix, malgré la loi de l'Evangile et à la honte des martyrs dont ils

avaient emprunté les sollicitations et le crédit. Il exhorte ces bienheureux confesseurs de la foi à ne pas hasarder des recommandations indiscrètes; il les conjure, en qualité d'amis de Dieu, d'examiner avec prudence les prières qui leur seront faites à ce sujet, et, pour éviter toute surprise, il exige d'eux de marquer par écrit et par leur nom ceux à qui ils souhaitent qu'on accorde la paix, c'est-à-dire l'indulgence; et de ne la demander que pour ceux qu'ils connaissent par eux-mêmes, et dont ils savent que la pénitence qu'ils ont faite approche de la juste mesure des satisfactions dont ils sont redevables. Il les avertit que ce n'est qu'en s'assujettissant à ces sages précautions qu'ils peuvent appuyer leurs recommandations auprès de lui, sans blesser la foi et la discipline de l'Eglise : ***Et sic ad nos fidei et disciplinæ congruentes litteras dirigatis.***

C'est sur ces saintes règles que les plus anciens conciles de l'Eglise ont permis aux évêques d'user d'indulgence envers les pécheurs, qui, de leur côté, donnaient des preuves de la sincérité de leur conversion par leurs larmes, leur patience et leurs bonnes œuvres. Lorsqu'il s'est trouvé des prélats qui se sont écartés de ces règles, en accordant des indulgences indiscrètes et superflues, l'Eglise s'est toujours opposée à la témérité de leurs entreprises; elle a par prudence resserré dans les bornes étroites un pouvoir dont ils abusaient, et dont l'abus, comme parle le premier concile général de Latran, tendait à faire mépriser les clefs de l'Eglise, et à énerver la satisfaction de la pénitence. Cette sage discipline a passé de nos pères jusqu'à nous; loin d'être abolie, le saint concile de Trente l'a renouvelée, soit en désirant qu'on gardât, dans la concession des indulgences, la même modération, les mêmes règles qui se trouvent autorisées par l'ancienne coutume de l'Eglise : ***In his concedendis, moderationem, juxta veterem et probatam in Ecclesia consuetudinem, adhiberi cupit;*** soit en prenant de sages mesures pour déraciner les abus qui s'y étaient glissés, et qui avaient exposé le nom respectable des indulgences aux railleries et aux blasphèmes des hérétiques : afin, disent les Pères de ce concile, que cette grâce précieuse des indulgences soit dispensée aux fidèles avec piété, avec sainteté et d'une manière irrépréhensible : ***Ut ita sanctarum indulgentiarum munus, pie, sancte et incorrupte omnibus fidelibus dispensetur.***

Le plus grand abus qu'on puisse faire des indulgences, c'est, mes frères, d'en faire un rempart à sa mollesse et à sa lâcheté; c'est de vouloir être mauvais parce que Dieu est bon : cet abus a été l'objet le plus ordinaire du zèle des plus saints docteurs de l'Eglise. Non, dit saint Cyprien, nous n'avons point d'indulgences pour ces lâches pécheurs, qui s'endorment dans le sein de la paresse; nous n'accordons cette grâce qu'à ceux qui sont vigilants : ***Pacem nos, non dormientibus, sed vigilantibus damus*** : nous ne l'accordons point à ceux qui vivent dans les délices et dans les plaisirs; c'est un secours que nous réservons pour soutenir le courage de ceux qui prennent les armes en main : ***Pacem, non deliciis, sed armis damus.*** Vous ne trouverez nulle part que l'Eglise, en accordant des indulgences, ait prétendu dispenser les pécheurs de l'obligation de faire pénitence. Lisez les bulles des souverains pontifes pour la concession de ces sortes de grâces, et vous y trouverez qu'ils ne les accordent qu'à ceux qui sont vraiment pénitents : ***Vere pœnitentibus.*** Or, qui dit un vrai pénitent, ne dit pas simplement une personne qui est venue se confesser, mais un pécheur touché de l'horreur de ses crimes, qui prend en main les intérêts de la justice de Dieu contre lui-même, qui embrasse avec courage, selon ses forces, les travaux de la pénitence; qui a toujours son péché présent devant lui pour le pleurer et pour l'expier. Car, comme dit saint Grégoire, ou du moins un ancien auteur dont les ouvrages lui sont attribués, la marque d'un vraie conversion ne consiste pas simplement dans l'aveu qu'on fait de ses fautes, mais dans les pratiques de la pénitence. Demandez à saint Augustin ce que c'est qu'un vrai pénitent; et il vous répondra que c'est un homme qui n'est occupé qu'à se punir du mal qu'il a fait : ***Nihil aliud agit, quem veraciter pœnitet, nisi ut id quod mali fecerit impunitum esse non sinat.*** C'est sur ces grands et inviolables principes, que les papes, dans leurs bulles, ont soin d'ordonner aux confesseurs d'imposer aux pécheurs des pénitences salutaires pour les mettre en état de profiter de la grâce des indulgences : ***Injuncta salutari pœnitentia.*** Si nous sommes obligés de faire pénitence, me direz-vous peut-être, à quoi donc nous servent les indulgences, et quel avantage en retirons-nous? On nous les a toujours fait envisager, et vous nous les avez prêchées vous-même, comme des remises des peines dues à la justice de Dieu pour nos péchés. Est-ce l'Eglise qui nous trompe en nous flattant de ce pardon, ou vous qui nous trompez, en nous prêchant la nécessité de la pénitence? L'Eglise ne vous trompe point, mes frères; il serait impie de le dire, ou même de le penser; et je ne vous trompe point, en vous disant que ce pardon ne vous dispense pas de faire pénitence. Pourquoi cela? En voici la raison : c'est que l'indulgence est un secours pour aider le débiteur à payer, et non pas pour l'empêcher de s'acquitter selon ses véritables forces. Ce n'est pas un moyen que l'Eglise nous offre pour tromper les droits de la justice divine, mais une ressource pour suppléer à notre impuissance; il est de son pouvoir et de sa charité de se prêter à notre misère et à notre faiblesse, mais il ne serait pas de la fidélité d'autoriser notre lâcheté, notre molesse et notre mauvaise volonté.

Donnons encore plus de jour à cette vérité. Pour la bien comprendre, il faut vous rappeler, mes frères, que l'ordre de la justice exige de nous une mesure de peine, qui ré-

ponde à la malice de chaque péché que nous commettons ; qu'aucun péché ne doit rester impuni, et que par conséquent nous sommes redevables à la justice de Dieu d'autant de peines et de châtiments, que nous avons commis de crimes. Nous n'en pouvons douter ; c'est Dieu même qui nous en assure : *Pro mensura peccati erit et plagarum modus.* (*Deut.*, XXV.) Après la coulpe même remise, il faut ou les souffrir, ces peines, pendant la vie par les travaux d'une pénitence volontaire, où les souffrir nécessairement après la mort dans les feux du purgatoire. Comptez à présent, pécheurs, si vous le pouvez, tous les péchés dont vous êtes coupables, les lois que vous avez violées, les grâces dont vous avez abusé, les sacrements que vous avez profanés, les mauvais exemples que vous avez donnés, les devoirs que vous avez négligés, les mauvais discours que vous avez tenus, les mauvaises pensées dont vous vous êtes occupés, les désirs criminels que vous avez formés, les retours d'orgueil et d'amour-propre qui ont empoisonné vos meilleures actions ; et jugez sur cela de la nature et de l'énormité de vos dettes. Un siècle entier de pénitence, et d'une austère pénitence, suffirait à peine pour l'expiation des péchés de plusieurs à qui je parle. Ah ! mes frères, si l'Eglise ne venait pas à notre secours par la grâce de l'indulgence, quand nous aurions le bonheur de mourir convertis et dans la grâce de Dieu, il nous resterait toujours après la mort l'attente d'un terrible jugement ; la justice de Dieu, qui ne serait point satisfaite, réclamerait ses droits ; et un feu vengeur et purifiant achèverait ce qui manquerait encore à cette juste proportion, qui se doit trouver entre nos péchés et notre pénitence.

Nous devons beaucoup à la justice de Dieu, nous lui devons plus que nous ne sommes en état de payer : commençons par nous mettre en devoir de lui payer au moins ce que nous pouvons ; et alors nous aurons droit de compter sur l'indulgence de l'Eglise. Mais, parce que l'on ne peut pas payer en entier, s'en prévaloir pour ne pas payer en partie ce que l'on peut et ce que l'on doit, c'est une mauvaise foi qui rend indigne de toute grâce. Saint Thomas, qui de tous les auteurs ecclésiastiques que je connaisse, a poussé le plus loin la vertu des indulgences, dit qu'il faut conseiller à ceux qui les gagnent, de ne pas cesser pour cela de faire pénitence : *Consulendum est eis qui indulgentias consequuntur, ne, propter hoc, ab operibus pœnitentiæ injunctis abstineant ;* et la principale raison qu'il en apporte, c'est qu'ils sont quelquefois beaucoup plus redevables à la justice de Dieu qu'ils ne pensent : *Et præcipue quia quandoque sunt plurium debitores quam credunt.*

Pour achever, mes frères, de mettre cette vérité dans tout son jour, examinons d'où se tirent le prix et la valeur des indulgences. C'est des mérites infinis de Jésus-Christ et des mérites des Saints : trésor qui est commun à tous ceux qui sont dans le sein de l'Eglise catholique, et auquel ils ont un droit acquis en vertu de la communion des fidèles. C'est de ce riche trésor que l'Eglise tire, par l'indulgence, de quoi payer à notre acquit ce que nous devons à la justice de Dieu : au défaut de nos satisfactions, elle nous applique et lui offre les mérites surabondants de Jésus-Christ, notre unique Médiateur ; les mérites et les bonnes œuvres de tous les saints. Je conviens qu'il y a dans ce trésor des richesses infiniment au delà de ce qu'il en faut pour acquitter nos dettes, mais aussi convenez que la nature de ce trésor exige de vous de faire de votre côté ce qui est en votre pouvoir pour mériter d'y avoir part. De bonne foi, ce trésor étant composé des travaux de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, des opprobres de sa croix, du sang qu'il a versé pour vous, du sang des martyrs, des larmes des saints pénitents, en un mot, des mérites et des bonnes œuvres de tous les justes qui sont au ciel et sur la terre : de bonne foi, dis-je, oseriez-vous prétendre y puiser sans jamais y rien mettre du vôtre? Cette prétention serait des plus injustes ; car de même que dans l'Eglise, où la paille est mêlée avec le bon grain, il se fait un amas de nécessités et de fragilités communes, où chacun porte ses désirs, ses besoins et ses faiblesses : il y a aussi un trésor d'assistance, où il faut que chacun porte son secours, selon la mesure de l'esprit et de la grâce qu'il a reçue. Je ne suis point surpris d'entendre un David dire à Dieu, avec une sainte confiance (*Psal.* XVIII) : J'entre, ô mon Dieu, en participation des mérites et des bonnes œuvres de tous ceux qui vous craignent et qui gardent vos commandements ; parce que je l'entends aussi lui dire : *Toutes les nuits j'arroserai mon lit de mes larmes* (*Psal.* VI) ; je suis préparé, ô mon Dieu, à tous les châtiments que mérite mon crime, et la douleur que j'en ressens ne s'effacera jamais de mon esprit et de mon cœur. C'est à ce titre qu'on peut entrer en participation des mérites des saints ; mais il serait injuste de prétendre moissonner dans la joie et dans les plaisirs, ce qu'ils ont semé dans les larmes ; et recueillir dans une lâche indolence le fruit de leurs travaux. Nous croyons, disait saint Cyprien, que les mérites des martyrs et les bonnes œuvres des justes ont un grand pouvoir auprès du souverain Juge : *Credimus quidem posse apud Judicem plurimum, martyrum merita et opera justorum.* Mais, quelque haute idée qu'il eût de leur pouvoir, il n'a jamais cru qu'il pût être utile aux pécheurs qui ne font point et qui ne veulent point faire pénitence, Dieu, dit ce saint docteur, peut accorder l'indulgence ; il peut prendre en paiement les prières des martyrs, et l'application que les évêques font de leurs mérites à un pécheur, pourvu que ce pécheur, de son côté, fasse pénitence, qu'il travaille, qu'il prie : *Potest ille indulgentiam dare... pœnitenti, operanti, roganti.*

Je vais encore plus loin, mes frères, et je

dis que quand vous seriez sûrs qu'en gagnant l'indulgence on obtient infailliblement et sur-le-champ la rémission de toutes les peines dues au péché, vous ne devriez pas pour cela cesser de faire pénitence; parce que vous ne pouvez jamais être certains d'une certitude qui exclut tout doute que vous avez gagné l'indulgence.

En effet, pour la gagner, il faut être vraiment pénitent, il faut être en grâce avec Dieu: parce qu'on ne peut obtenir la rémission de la peine, sans avoir obtenu auparavant la rémission de la coulpe. Or, qui peut s'assurer que la confession a eu toutes les qualités requises pour opérer notre réconciliation? Nos péchés sont toujours certains, et notre pénitence presque toujours équivoque; l'homme ne sait jamais s'il est digne d'amour ou de haine. Dans cette incertitude, quel parti plus sûr pouvons-nous prendre, que celui que nous indique le saint concile de Trente? Pour échapper aux châtiments que nous avons à craindre de la part de la justice de Dieu, disent les Pères de ce concile, on n'a jamais cru dans l'Eglise qu'il y eût une voie plus sûre que de pratiquer les œuvres de pénitence avec une sincère douleur de ses péchés. Ajoutons, avec saint Thomas, que quelque vertu qu'aient les indulgences pour remettre la peine due au péché, les œuvres satisfactoires de pénitence nous procurent plus de mérite par rapport à la vie éternelle; elles nous rendent dignes d'une plus grande gloire et d'une plus grande récompense dans le ciel: avantage, dit ce saint docteur, qui l'emporte infiniment sur la remise des peines temporelles.

Entrez donc, mes frères, dans les sentiments d'une vraie pénitence, pour profiter de la grâce que vous offre aujourd'hui le souverain pontife; suppléez à ce qui manque à la rigueur de votre pénitence par la grandeur de votre contrition, par l'ardeur de votre charité. Il ne manque rien à la faveur que vous recevez du côté de celui qui vous l'a faite, puisqu'il a la plénitude de la puissance; il n'y manque rien du côté du motif qui l'engage à vous offrir les trésors de l'Eglise: c'est la piété du roi, la conservation de ses jours, la tranquillité de l'Europe, les besoins de l'Eglise même : il n'y manque rien du côté de son étendue, c'est une indulgence plénière. Tâchez donc que, de votre part, il ne manque aucune des dispositions requises pour en recueillir les fruits. Prosternés aux pieds de Jésus-Christ, exposé sur cet autel, priez pour la paix et l'union des princes chrétiens, moins par la crainte des maux qu'entraîne après soi la guerre, que pour les crimes et la perte d'une infinité d'âmes, qui en sont inséparables. Priez pour l'extirpation des hérésies, qui enlèvent à l'Eglise et sous nos yeux des âmes qui nous sont chères. Priez pour le roi, pour toute la famille royale, pour notre saint père le pape et pour nous. Priez pour l'exaltation de la sainte Eglise romaine, cette Eglise qui est la mère et la maîtresse de toutes les autres. Si vous l'aimez cette Eglise, si vous aimez son unité, si vous vous y intéressez, vous avez, dit saint Augustin, un titre incontestable pour participer aux mérites de tous ceux qu'elle enferme dans son sein : c'est la voie la plus sûre pour gagner l'indulgence et mériter la vie éternelle, que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE Ier

SAINT LAURENT, MARTYR.

Probasti cor meum, igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas. (*Psal.* XVI.)

Vous avez éprouvé mon cœur, j'ai soutenu l'examen du feu, et nulle infidélité ne s'est trouvée dans moi.

Quel cœur est assez inaccessible aux tentations et à la crainte, assez dégagé des illusions qui trompent, des intérêts qui attachent, des faiblesses qui dégradent? quel cœur est assez sûr de lui-même, pour désirer que Dieu mette son courage à l'épreuve, pour ne pas redouter celle d'un feu examinateur, pour donner enfin à l'univers l'étonnant défi d'apercevoir aucune infidélité dans ses sentiments? Sainte et divine religion, il n'appartient qu'à vous de les former, ces cœurs véritablement héroïques, dans qui la nature, élevée au-dessus d'elle-même, devient, par votre secours, capable des plus grands sacrifices: ne compte les combats qu'on lui livre, que par les triomphes qui vous honorent, et, supérieure à tout ce qui l'attaque ou l'environne, semble ne plus tenir à l'humanité que par les victoires qu'elle remporte sur elle!

Le saint, dont l'auguste fête nous rassemble, est un de ces exemples trop rares parmi nous du pouvoir et du triomphe de la religion. Les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, ont à l'envi, consacré leurs plumes savantes à célébrer les combats et les victoires de saint Laurent; les triomphateurs des hérésies ont été les vainqueurs de l'idolâtrie; l'Eglise a écrit son nom dans les fastes de sa gloire, parmi ceux des héros qui ont illustré son empire; elle l'a consacré par des fêtes solennelles, dans les sanctuaires nombreux où il est spécialement invoqué; elle l'a gravé sur les autels où est adoré le Dieu pour lequel il a combattu.

Deux qualités lui ont mérité cette gloire: une grandeur de charité, qui fut l'honneur du ministère; une plénitude de courage, qui fut le triomphe de la foi: *Magnitudo charitatis leviticum ministerium dedit, plenitudo fidei martyrii contulit dignitatem.* Suivons-le, chrétiens, dans les deux genres d'épreuves où ces deux qualités lui furent nécessaires. Epreuve délicate de son cœur, dans un emploi difficile et critique: la charité y soutint sa vertu: *Probasti cor meum.* Epreuve violente de ce même cœur, dans des supplices affreux: la foi y soutint son courage: *Igne me examinasti.* Dans l'une, aucune passion n'ébranla sa fidélité aux devoirs du saint ministère; dans l'autre, aucune faiblesse ne fit chanceler son attachement aux droits de la foi: *Non est inventa in me iniquitas.* Héros de la charité parmi ses frères, héros de la foi au milieu de ses ennemis: c'est sous ces deux traits que je vais vous représenter saint Laurent, se disposant au martyre par une plénitude de charité, consommant son martyre par une plénitude de foi: *Magnitudo charitatis Leviticum ministerium dedit, plenitudo fidei martyrii contulit dignitatem.* Implorons, etc.

PREMIER POINT.

L'Eglise finissait son premier âge; à peine un siècle s'était écoulé depuis la mort de Jésus-Christ, et le christianisme dans son berceau, touchait encore de près au Calvaire. La sainteté était alors une vertu ordinaire et comme le caractère propre de tous les chrétiens; mais celle des ministres de l'autel, donnée, si j'ose le dire, en spectacle, recevait un lustre plus distingué de la consécration qui les attachait au service du sanctuaire, et les rapports journaliers que leur ministère leur donnait avec le peuple.

Elevé à la dignité de diacre, dans un siècle où les vertus étaient seules les degrés pour monter à l'autel, saint Laurent eut le sang de Jésus-Christ à distribuer, les trésors sacrés à défendre, les fonds des fidèles à administrer. Emplois honorables! le premier des martyrs en avait été revêtu avant lui; et il se le proposa pour modèle, et devint, à son tour, un exemple digne d'être proposé à tous les ministres du sanctuaire. Une sainteté proportionnée à celle du ministère dont il était revêtu, une fidélité digne de l'auguste dépôt qui lui était confié, une charité attentive à tous les besoins qu'il devait soulager: toutes ces qualités, soutenues d'un désintéressement à toute épreuve, d'une sagesse à l'abri de tout soupçon, telles furent les vertus qu'il déploya dans l'exercice de ses fonctions augustes, et par lesquelles il obtint en quelque sorte le droit de dire, avec le Prophète: Vous avez éprouvé mon cœur, ô mon Dieu, et vous n'y avez trouvé aucune infidélité: *Probasti cor meum, et non est inventa in me iniquitas.*

Est-il sur la terre, est-il même au ciel un ministère plus sublime que celui des autels? Non sans doute, chrétiens. Mais, autels saints et vénérables! vîtes-vous jamais sur la terre, reçûtes-vous jamais du ciel un maître plus digne de vous, que celui que nous invoquons à vos pieds? Ce ne fut ni un zèle indiscret, ni un désir ambitieux qui l'attachèrent au tabernacle. Le siècle n'était pas encore venu, où le sanctuaire devait être envisagé comme une ressource offerte à l'infortune, comme un héritage abandonné à la cupidité, ou comme une route ouverte à l'ambition. C'était alors une école, où les héros de la foi venaient se disposer au combat; la vocation au sacerdoce était un engagement à la mort; les premiers pasteurs n'étaient que les chefs des martyrs, et les lévites, enfermés dans l'enceinte du tabernacle, n'environnaient les autels que pour les défendre, et ne les quittaient que pour en mériter. Une piété tendre, un zèle courageux, attirèrent sur saint Laurent les regards du chef de l'Eglise, de ce pontife, l'honneur de la foi, qui s'estima plus heureux de mourir sur la croix de saint Pierre, que d'être élevé sur son trône. Saint Sixte plaça Laurent parmi les lévites, lui conféra la dignité de diacre: et ce titre, que Laurent ne devait qu'à ses vertus, ne fut pour lui qu'un engagement à des vertus nouvelles. Il savait que ceux qui montent à l'autel, doivent être saints comme lui: que si les fidèles ne peuvent trop se purifier quand ils vont recevoir le sang de Jésus-Christ, ceux qui le distribuent, après l'avoir reçu, doivent être plus purs encore; qu'une sainteté commune ne suffit pas à un homme sorti de l'ordre commun; qu'une action qui est péché dans un homme ordinaire, devient sacrilége dans un homme qui est consacré comme l'autel où il sert, dont l'état est d'être saint comme le sanctuaire qu'il habite, et dans les mains de qui le sang de Jésus-Christ repose comme sur la pierre sacrée; que tout ce qui sert au temple, frappé du rayon de la Divinité qui le remplit, doit partout la représenter; que le Seigneur, jaloux de sa gloire, exige une égale pureté des ministres qui environnent son tabernacle, et de ceux qui sont prosternés au pied de son trône. Et de là, mes frères, cette extrême attention sur lui-même, cette vigilance continuelle, cette habitude de sainteté, qui fit distinguer saint Laurent au milieu d'un peuple, qui était alors un peuple de saints.

Quelle leçon pour vous et pour moi qu'un tel exemple! Je dis pour vous, jeunes lévites que le Seigneur a séparés de son peuple, pour en faire spécialement le sien. Chargés d'entretenir le feu de l'autel, craignez d'apporter jamais dans le sanctuaire du Dieu vivant un feu étranger et profane! Puisse le souvenir des lévites infidèles, qui furent consumés dans le temple, être pour vous un frein salutaire, et vous garantir du même châtiment! Je dis pour vous, nos associés au saint ministère, qui, placés sur le second degré de l'autel, en approchez moins que nous, mais plus que les autres

fidèles; souvenez-vous que l'arche sainte ne doit être soutenue que par des mains pures : que l'Agneau sans tache ne doit en apercevoir aucune dans ceux qui environnent le sanctuaire où il s'immole; et que c'est par des mœurs aussi saintes que votre ministère, qu'il faut vous disposer au sacerdoce, qui ne serait dans vous que la consommation du crime s'il n'était pas le prix de la vertu. Je dis pour nous, ministres du Dieu vivant, organes de ses ordres, interprètes de sa foi, dispensateurs de son sang adorable, prêtres de la nouvelle alliance. Je n'examine point quels motifs conduisirent nos premiers pas dans le sanctuaire; je ne cherche pas si la vanité, l'intérêt ou l'ambition ne disputèrent point dans nos cœurs à la religion le droit de nous introduire dans le lieu saint; je ne demande pas si notre conduite est digne de notre caractère, si nous cherchons à honorer le sacerdoce autant qu'il nous honore; si, préposés pour instruire les peuples, nous n'affaiblissons pas nos instructions par nos exemples, et si nous ne rassurons pas par nos mœurs ceux que nous effrayons par notre morale. A Dieu ne plaise qu'entrant ici dans un détail critique de nos devoirs et de nos actions, je représente le sacerdoce dégradé, dans un tableau dont les traits seraient étrangers au clergé respectable qui m'écoute. Hélas ! tremblant pour moi-même, et confus de ma propre indignité, je me dis que si saint Laurent se crut obligé, en vertu de son caractère, à la plus grande sainteté, dans un siècle qui en était le règne ; nous le sommes bien davantage dans un siècle méchant et critique, qui appelle sans cesse de nos discours à nos actions, et cherche à s'autoriser dans ses vices par les défauts qu'il aperçoit dans ceux qui les condamnent ; que quelque indépendante que la religion soit de nos mœurs, l'honneur du ministère peut s'accroître ou s'affaiblir par la réputation du ministre, et qu'il est rare que l'Evangile fasse une impression solide sur ceux qui l'entendent, quand celui qui l'annonce, en en étant l'interprète, n'en n'est pas aussi le modèle.

Revenons à un saint bien digne de nous être proposé comme le nôtre. En qualité de diacre, il se trouva chargé de l'administration des biens de l'Eglise. Nous l'avons dit: le christianisme était encore naissant; l'esprit de Jésus-Christ transmis à ses disciples, subsistait parmi leurs élèves : la croix, encore sanglante, élevée au milieu des fidèles, était comme l'étendard autour duquel réunis et prêts à combattre ils se dépouillaient des biens temporels, dont le soin pouvait être un obstacle au genre de victoire qui flattait l'héroïque et sainte ambition dont ils étaient tous animés. Mais s'ils faisaient à la religion un sacrifice des richesses qui pouvaient irriter dans eux la cupidité, il fallait que dans ce sacrifice même ils trouvassent une aisance qui éloignât le repentir. L'héritage des martyrs devait se partager entre ceux qui aspiraient à l'être. Ce fonds appartenait à l'Eglise; et, dès les premiers temps, saint Etienne avait été chargé de l'administrer, et de gouverner aussi celles des femmes qui consacraient à Dieu leur viduité. Ces deux emplois furent confiés à saint Laurent. Emplois critiques et dangereux ! La sainteté ne met point à l'abri des tentations ; il est des moments où un appât séduisant peut réveiller l'intérêt et la passion dans le cœur le plus ami de la probité et de la vertu. Un disciple de Jésus-Christ, chargé par lui-même de ses aumônes, avait abusé de sa confiance, et s'était perdu sur les pas, sous les yeux, et, si j'ose le dire, entre les bras de son divin Maître : l'attrait d'un léger intérêt fit d'un apôtre un apostat, et d'un homme destiné à être révéré comme un des princes de l'Eglise, un monstre détesté comme le meurtrier de son bienfaiteur et de son Dieu. Saint Laurent, dans cet emploi, fit éclater une intégrité à l'abri, je ne dis pas de la séduction, mais du soupçon même de pouvoir être séduite ; il lui était réservé de confondre d'avance tant de ministres avides, qui, dans les siècles suivants, arrivés au sanctuaire sur les pas de l'intérêt, enlèveraient sur les autels même les offrandes des peuples ; se regarderaient comme les propriétaires des biens dont ils ne doivent être que les économes; et qui, semblables à ces tuteurs infidèles par qui les infortunés pupilles sont dépouillés, prodigueraient au luxe et au faste l'héritage et le patrimoine des pauvres; feraient des dépôts de la religion, le partage des passions qui la déshonorent, et, renouvelant le crime de l'impie Balthazar, prostitueraient les trésors sacrés à des usages profanes. Sainte et divine religion, témoin trop souvent de ce scandale, si vous n'éclatez pas en murmures, vous gémissez en secret; vous élevez contre ces sacriléges usurpateurs une voix qui n'est pas écoutée sur la terre, mais que le ciel entend ; et quel arrêt contre eux n'écrit pas peut-être, sur l'Autel dépouillé, l'invisible main qui grava celui de Balthazar sur les murailles de son palais !

Au soin des pauvres était attaché celui des veuves qui s'étaient consacrées à Dieu. Emploi honorable, mais critique ! les hommes les plus consommés en vertu ne peuvent envisager sans frayeur un ministère, qu'i est difficile d'exercer sans risques. Si la vertu résiste, la réputation n'est pas garantie. Cet homme si fameux par l'étendue de son esprit et par l'austérité de sa vie, qui, enseveli dans une affreuse solitude faisait chaque jour sur la cendre et au pied de la croix l'apprentissage de la mort; cet homme, dans qui tous les désirs, éteints par la plus rigoureuse pénitence, semblaient ne plus laisser à la religion de victoire à remporter sur la nature ; saint Jérôme, dont le nom prononcé réveille dans les esprits toutes les idées de doctrine et de sainteté, supérieur aux faiblesses, exempt aux yeux de son Dieu de tout reproche, ne vit-il pas l'univers armé contre sa réputation ? La direction de ces illustres Romaines, qu'il avait gagnées

à Dieu, lui fit un peuple entier d'ennemis; sa vertu était entière, sa réputation ne le fut pas; et dans un âge avancé, après trente années de pénitence, à l'abri du vice, il ne fut pas à couvert du soupçon.

Saint Laurent était à la fleur de son âge, dans ces années de la vie où, s'il est rare d'être exempt de faiblesses, il est encore plus rare de n'en être point soupçonné. Chargé d'un emploi dont le nom seul annonce les dangers, il le remplit avec une sagesse de conduite, une intégrité de mœurs, un éclat de vertu qui augmentèrent la réputation du ministre, et firent honneur à la religion. La plus légère tache n'aurait pas échappé au milieu d'un peuple, juge d'autant plus éclairé de la vertu dans les autres qu'il était plus attentif à l'épurer dans lui-même; et rien ne prouve mieux la sainteté de Laurent, que cet accroissement d'estime pour lui, dans un emploi et avec des rapports où il était si facile de la perdre. Engagé par l'ordre du souverain pontife, qui était pour lui l'ordre de Dieu même, il comprit qu'une vertu ordinaire ne devait point être la sienne; qu'une sainteté, épurée par le service des autels, pouvait s'affaiblir dans le commerce d'un monde dangereux; que le poison se transmet quelquefois à ceux-mêmes qui le guérissent; que les anges du sanctuaire, qui ne le quittent que pour en porter la sainteté partout, doivent se défier même de leur zèle à la communiquer aux autres; que fragile par sa nature, et forcé de converser avec un sexe redoutable par sa faiblesse même, il ne pouvait être trop en garde contre son propre cœur; qu'en un mot il n'y avait point de précautions excessives où toutes étaient nécessaires. De là cette austère vigilance, qui le met à l'abri, non-seulement du scandale et du reproche, mais des traits de la médisance et de l'ombre du soupçon. Austère sans rigueur, doux sans faiblesse, attentif sans inquiétude, il distribuait entre les veuves et les pauvres tous les fonds qui lui étaient confiés. Nulle sorte d'indigence qui ne fût prévenue par ses recherches, nulle sorte d'indigents dont il ne soulageât tous les besoins. Les fonds s'épuisaient et se renouvelaient entre ses mains; sa charité ardente et infatigable, sollicitait les uns pour verser dans le sein des autres, et c'est par cette attention pour les pauvres, jointe à celle qu'il avait sur lui-même, qu'il soutint constamment son honneur et celui du ministère.

Une vertu si supérieure aux vices et aux attentions, le sera-t-elle également aux menaces et à la crainte? Vases saints, Livres sacrés, auguste et glorieuse partie du dépôt qui lui est confié, passerez-vous des mains d'un ministre de la foi dans celles de ses ennemis? Des émissaires secrets sont envoyés: on l'interroge avec adresse, on le presse avec vivacité; les plus séduisantes promesses, les plus effrayantes menaces sont employées tour à tour pour découvrir la retraite où l'on soupçonne que les saints trésors sont déposés. Bientôt paraît une troupe de satellites, le sanctuaire est assiégé, on environne l'asile où s'est retiré le saint dépositaire: déjà les persécuteurs se sont fait jour à travers les ombres qui entourent le tabernacle. Saint Laurent craint alors que des mains profanes ne se portent sur l'autel : une confiance courageuse le décide à s'offrir lui-même au danger. Quelle sécurité dans son cœur et dans ses regards! quelle fermeté d'âme et de discours! Est-ce un homme, ou l'ange conservateur qui se présente à ces nouveaux Héliodores? L'entrée du sanctuaire leur est interdite; un homme arrête un peuple: Que cherchez-vous, leur dit-il? Ce n'est point ici que sont les objets de votre avidité; venez, et voyez. A ces mots, il les conduit dans un lieu écarté, et là, il leur présente un peuple de pauvres : Voilà, leur dit-il, les seuls et dignes possesseurs des biens que vous cherchez; ou plutôt, voilà les vrais trésors de Jésus-Christ, ceux qui enrichissent son temple par leurs vertus, ceux qui ornent par leur présence son sanctuaire, les enfants de son Calvaire, les soutiens de son autel, les disciples de sa croix, les imitateurs de ses souffrances, les héritiers de sa gloire. Je n'ai point d'autres richesses à vous offrir, et le christianisme n'a point de trésors plus précieux. Quelle réponse, mes frères! Elle irrite ses persécuteurs; la passion, trompée par ce spectacle, se change en une fureur subite; les trésors de l'Eglise sont garantis, leur conservateur est pris pour victime.

Traîné dans les prisons, il y descend avec plus de satisfaction que les anciens triomphateurs ne montaient au Capitole. Ses chaînes, mille fois plus précieuses, à ses yeux, que ne l'étaient pour ces superbes guerriers les trophées de la victoire, perdent entre ses bras leur pesanteur. Il ne connut jamais mieux le prix de la liberté, que par celui du sacrifice qu'il en faisait à son Dieu. Disposé à l'héroïsme du martyre par celui de la charité et des autres vertus propres de son état, il attendait avec une sainte impatience le jour marqué pour son supplice: il l'avançait par ses désirs, il le demandait par ses prières, et conjurait le Dieu qui l'avait associé au ministère de ses autels de l'associer encore à la gloire de sa croix.

Saint et généreux disciple de Jésus-Christ, vos vœux seront exaucés! Imitateur des vertus de saint Etienne, dans les fonctions de lévite, vous le serez de son courage dans les tourments; le même Dieu qui a couronné dans le premier des diacres, le premier des martyrs, réserve la même couronne à un diacre, à un martyr, héros de la charité parmi ses frères, héros de la foi au milieu de ses ennemis. Jérusalem vit périr saint Etienne sur les débris de la Synagogue expirante : Rome voit saint Laurent affermir par sa mort le berceau de l'Eglise; et la gloire de celui-ci honore autant la capitale du monde chrétien, que la gloire du premier honora la capitale de la Judée : *Quam glorificata Jerosolyma Stephano, tam illustris Roma Laurentio.* C'est ce nouveau genre

d'héroïsme que j'ai à vous présenter. Le cœur de saint Laurent fut éprouvé dans le saint ministère : *probasti cor meum;* il fut examiné par le feu : *igne me examinasti;* mais la foi du martyr ne fut pas moins inébranlable que le cœur du ministre : *et non est inventa in me iniquitas.* C'est le second point.

SECOND POINT.

Ce n'est plus le lévite, servant à l'autel, couvert des ombres du tabernacle, que nous avons à considérer, mes frères; c'est le héros de la religion, aux prises avec ses ennemis, prêt à expirer pour elle. Ne vous représentez plus saint Laurent dans l'exercice des vertus pacifiques, au milieu des pauvres qui le chérissent comme leur père, parmi les autres ministres qui le regardent comme leur modèle; dans l'enceinte du temple où il est révéré comme l'ange du sanctuaire; mais saint Laurent en butte aux persécuteurs de la foi, s'élançant dans la carrière des athlètes qui la défendent, brûlant du désir de se signaler au milieu de ceux qui l'attaquent, livré à leurs fureurs, et, du haut de son bûcher, défiant ceux qui l'allument d'avoir plus de force pour le tourmenter que son Dieu ne lui en donne pour souffrir. Quel courage, chrétiens! La religion l'inspire, la religion le soutient, la religion le couronne; martyre désiré, martyre soutenu, martyre consommé : tel est le spectacle que nous offre la mort de saint Laurent. Il faut, pour être capable d'nn effort si généreux, tout l'héroïsme chrétien, et il n'est que l'héroïsme chrétien qui en soit capable.

Qu'ils furent précieux à la religion, ces temps de combats et d'épreuves, où l'Eglise naissante renfermait dans son sein un peuple de héros, zélés pour ses intérêts, prêts à combattre pour sa défense, heureux de mourir pour sa gloire! Les barrières étaient ouvertes, les athlètes entraient en foule dans la lice, leurs chefs marchaient à leur tête. Déjà les quatre premiers pontifes s'étaient sacrifiés aux yeux de leur troupeau, le cinquième, enlevé au milieu de ses lévites, était entre les mains des persécuteurs. Un noble désir de suivre ses pas, enflamme le cœur de saint Laurent; il le voit, il court au devant de lui; il baigne de pleurs ses chaînes qu'il voudrait teindre de son propre sang. *O mon Père,* s'écrie-t-il, *ô mon Maître! où courez-vous sans votre disciple? Pourquoi laisser un fils désolé, qui gémit de ne pas vous précéder dans la carrière des souffrances? associé par vous au ministère de l'autel, pourquoi ne le serais-je pas à la gloire de votre martyre? Hélas! jamais sans moi vous n'offriez le sacrifice adorable: faut-il que nous soyons séparés au moment où vous allez consommer votre sacrifice! Me croyez-vous capable de trahir la religion, après avoir gardé si fidèlement les dépôts qu'elle m'a confiés? éprouvez au moins, Pontife vénérable, si votre ministre était digne du choix dont vous l'avez honoré.*

Ah! chrétiens, quel langage! Divine religion, qu'il est glorieux pour vous! Ce n'était point dans le secret du tabernacle, au pied des autels, ou dans l'obscurité de la prison, que saint Laurent parlait ainsi; c'était sur la route même qui conduisait l'évêque de Rome au supplice, devant tout un peuple, au milieu des persécuteurs de la foi, sans autre espérance que celle d'être mis au nombre des illustres victimes qui signaient de leur sang les dogmes de l'Evangile. *O mon fils,* lui répond le saint vieillard, *ne vous affligez point; le jour de mon triomphe est venu, un seul combat me donne la couronne : la vôtre se prépare; mais votre jeunesse sera éprouvée par des tourments dignes de votre courage et de votre foi : encore quelques jours, et vos désirs seront remplis : n'enviez pas à ma vieillesse l'avantage de prendre possession avant vous de l'immortalité* Quel entretien, mes frères! qu'il était digne de l'admiration du ciel qui l'inspirait, de l'étonnement de ceux qui l'entendaient, de la sainteté de deux cœurs qui s'animaient à la victoire! Un saint vieillard qui s'applaudit de finir sa carrière dans les supplices : un jeune lévite qui se plaint de ce que les siens sont différés; l'un qui voit avec joie son dernier jour, et se hâte de mourir : l'autre, qui attend le sien avec impatience, et gémit de vivre encore.... Anges saints, qui veillez autour du tabernacle où l'un et l'autre offraient de concert l'auguste sacrifice, vous tenez dans vos mains les couronnes qui leur sont réservées! Mais déjà vous placez la première sur la tête de l'un; l'autre court à grands pas saisir la sienne.

Grand saint, vos désirs vont être accomplis; l'ordre est donné, le bûcher s'allume, le peuple s'assemble. Gardes chargés de l'arrêter, n'employez ni artifice pour le surprendre, ni violence pour l'arracher. Nulles ténèbres ne le déroberont à vos regards : voyez ce peuple d'indigents rassemblés : leur bienfaiteur, leur apôtre, leur père est au milieu d'eux; s'il ne vient pas au devant de vous, c'est que des ordres respectables le retiennent; il saura combattre comme il sait obéir. C'en est fait : la mission dont il était chargé est remplie; on arrive, on le saisit, on l'enchaîne; une prison ténébreuse s'ouvre aussitôt, et se change en sanctuaire dès qu'il y est entré. Là, sous les yeux de son Dieu, son âme généreuse se prépare au combat : il ne demande pas à ce Dieu, maître des cœurs, d'adoucir celui de ses ennemis, mais d'affermir le sien et de convertir le leur : il implore le secours de sa grâce, et, sûr de vaincre avec elle, il va défier toutes les forces du paganisme.

Les moments se précipitent, celui de l'épreuve est arrivé. Ce ne sont pas des tourments ordinaires qu'on lui destine : il ne voit, dit Tertullien, ni croix élevée, ni glaives étincelants, ni bêtes féroces déchaînées contre lui; le feu, c'est-à-dire, le plus actif et le plus cruel des supplices, est celui qu'on lui prépare : *Timebit forsitan summam ignium pœnam.* Et quel feu? Non pas un tourbillon de flammes dévorantes, dont la première atteinte donne la mort, non pas un bûcher, qui ensevelit sous sa chute la victime avant

qu'elle soit consumée. Un vaste brasier s'allume; dessus est placé un lit de fer; là, étendu et livré successivement à l'activité ente d'un feu pénétrant, le saint martyr est tourmenté, si j'ose ainsi parler, avec méthode ; chaque partie de son corps éprouve à son tour la douleur cuisante de toutes les autres ; là, un feu semblable en quelque sorte, dans son action, à celui de l'enfer, consume par degrés la victime sans la détruire; là, dit saint Augustin, une torture longue et multipliée prépare la mort et la suspend : le supplice ne peut finir que par la mort, et la mort est éloignée par le genre même du supplice : *Longa et multiplici pœna cruciatur, ut mors et adsit ad supplicium, et desit ad finem.*

Ainsi donné en spectacle au ciel et à la terre, saint Laurent demandera-t-il à Dieu qu'un ange descende pour suspendre l'activité des flammes, comme elle fut suspendue dans la fournaise ardente, en faveur des trois enfants hébreux, ou qu'il renouvelle pour lui le miracle de cette rosée douce, dont la fraîcheur tempérait l'ardeur du feu ponr d'autres martyrs, livrés comme lui à ce supplice? Non, mes frères, le tyran frémit, les bourreaux pâlissent, un peuple de spectateurs s'étonne ; le saint, tranquille sur ce lit de souffrance et de douleurs, loin de se plaindre, ne laisse pas même apercevoir qu'il souffre; il anime la cruauté qui le tourmente; il insulte au tyran qui le regarde : ce côté de mon corps est assez brûlé, lui dit-il, fais-moi placer sur l'autre, et rassasie de mes chairs consumées ton avide fureur: *Assatum est, jam versa, et manduca.*

Quelle impression dut faire sur les spectateurs un héroïsme dont ils n'avaient pas encore vu d'exemple! D'autres martyrs avaient soutenu la religion devant les tribunaux, l'avaient confessée sous le poids des chaînes, l'avaient prêchée entre les glaives, sur les échafauds, du haut de la croix. Saint Laurent, du milieu de son brasier, l'annonce comme eux : mais il y ajoute le spectacle d'une fermeté inouïe jusqu'alors; d'une fermeté calme et tranquille, dans un genre de torture dont la cruelle lenteur ne laisse point d'intervalle au supplice, et ne l'adoucit pas même par l'espérance de mourir bientôt; d'une fermeté qui anime les bourreaux eux-mêmes à le faire souffrir davantage, et à multiplier ses mérites en multipliant ses douleurs; d'une fermeté sûre d'elle-même, et qui ose défier la plus barbare fureur de mettre sa constance à une épreuve capable d'affaiblir sa foi : *Assatum est, jam versa, et manduca.* Ces paroles, prononcées avec force, mais sans orgueil et sans ostentation, portent le désespoir dans le cœur du tyran, l'épouvante dans celui des bourreaux, et une frayeur mêlée de vénération dans celui des spectateurs.

Et voilà, mes frères, le triomphe de la religion consommé dans le martyre de saint Laurent. Dans la surprise que fait naître une constance si inébranlable, au milieu d'un supplice si prolongé, on est tenté de demander si le feu agissait véritablement sur lui, et pourquoi Dieu, qui avait émoussé le fer sur la tête de tant d'autres martyrs, qui avait étouffé devant eux la rage des lions, qui les avait garantis de l'ardeur des flammes, ne suspendit ou n'arrêta pas pour saint Laurent l'action de ce feu examinateur? C'est, répond saint Maxime, parce qu'un miracle eût manifesté la grandeur de l'Etre souverain, mais n'eût pas fait assez connaître la foi et l'intrépide courage du saint martyr : on aurait admiré l'autorité du Maître suprême, qui enchaîne les éléments; mais la victoire du disciple aurait eu moins d'éclat : on eût reconnu la puissance de Dieu ; mais il fallait faire connaître quelle force inspire à l'homme la religion. Dieu ne fit point de miracle en faveur de saint Laurent, mais il voulut que saint Laurent fût lui-même un miracle de constance : et cette constance, supérieure à la nature dans des tourments qui surpassent ses forces, était elle-même un miracle supérieur à tous ceux qui auraient éteint le sentiment de la douleur.

Chrétiens, que la fête de ce généreux confesseur de la foi rassemble autour de son autel, si je n'ai pas assez d'éloquence pour vous peindre la grandeur de son courage, avez-vous assez de force vous-mêmes pour confesser, comme lui, votre religion, je ne dis pas au milieu des supplices, et devant les persécuteurs qui menaceraient vos jours, mais au milieu des scandales, et malgré ceux qui les multiplient dans le sein même de l'Eglise? Il n'est plus de tyrans qui versent le sang des chrétiens : mais est-il encore des chrétiens, même parmi ceux qui se croiraient capables de verser leur sang, assez généreux pour défendre les intérêts de la foi contre les impies qui l'outragent? Les temps héroïques sont passés : nous ne voyons plus de persécuteurs armés contre le christianisme ; mais dans le christianisme même, combien d'ennemis de ses dogmes et de sa morale! Nous admirons, nous regrettons peut-être ces siècles heureux, marqués dans les fastes de la religion par la gloire de ses martyrs; mais s'ils venaient à renaître, si l'appareil des chaînes, des tortures, s'offrait à nos yeux, oserions-nous braver la persécution armée, nous qu'une censure, une raillerie déconcerte? Aurions-nous le courage de confesser l'Evangile devant les tyrans, nous qui rougissons quelquefois de le pratiquer au pied des autels?

Cendres vénérables des martyrs! vous quitterez un jour l'obscurité des monuments, pour vous élever contre ces chrétiens lâches et infidèles, qui abandonnent les intérêts de la foi, et n'osent se montrer ses disciples. Que répondront-ils, lorsque le juge suprême leur demandera, en votre présence, où sont les combats qu'ils ont livrés, les victoires qu'ils ont remportées, les blessures qu'ils ont endurées? *Ubi sunt*

vulnera corporis tui? Quel affreux contraste s'établira, dans ce jour redoutable, entre nous et les héros de la religion! Quelle affreuse différence entre le sort qui leur est destiné et celui qui nous attend! Prévenons, mes frères, et ces reproches et ce malheur. Si nous n'avons plus à confesser Jésus-Christ aux dépens de notre vie, faisons-lui du moins le sacrifice de nous-mêmes, de notre indolence, de nos passions. Imitons la foi généreuse, l'ardente charité, toutes les vertus du glorieux martyr dont l'Eglise célèbre la fête; afin qu'après avoir marché ici-bas sur ses traces, nous soyions associés un jour à son triomphe. Je vous le souhaite, etc.

PANEGYRIQUE II.

SAINT ANTOINE, ABBÉ.

Nunquid considerasti servum meum Job? (*Job*, I.)
Avez-vous vu mon serviteur Job?

Dieu nous est fidèle : c'est une qualité qu'il prend lui-même dans les saintes Ecritures : *Fidelis Dominus* (*Psal.* XLIV.) Mais, hélas! il s'en faut bien que cette fidélité soit réciproque ; nous lui promettons facilement : plus facilement encore nous oublions nos promesses; et notre bouche lui fait souvent des sacrifices, que notre cœur désavoue en secret. C'est pourtant cette fidélité qui seule peut nous attirer ses faveurs ; c'est elle qui rendit Job si agréable aux yeux de son Dieu, dans les épreuves opposées auxquelles fut mise tour à tour sa vertu. Fidèle dans les richesses et dans l'abondance, il le fut aussi dans la misère et dans l'abjection; et la main sévère qui changea l'état de sa fortune, ne changea point celui de son cœur. Aussi le Seigneur le propose-t-il à ses ennemis mêmes, comme un exemple admirable et rare : *Considerasti?* L'avez-vous vu?

Vous me prévenez sans doute, mes frères; et les louanges que Dieu donne à la fidélité de Job, vous font connaître celles que mérite le Saint dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Job était soumis, il est vrai, et il attendait sans crainte des maux qu'il ne pouvait éviter; saint Antoine, non content de les attendre, les désirait avec ardeur; l'un souffrait avec constance les peines que le Seigneur lui envoyait; l'autre cherchait avec courage celles qu'il souhaitait que le Seigneur lui envoyât. Saint Antoine fut fidèle à la grâce qui l'appelait ; il fut fidèle à la grâce qui le frappait : quel plus grand éloge! et quoi de plus digne de votre attention? La grâce agit sur nous en deux manières : souvent elle nous appelle, nous devons lui répondre ; quelquefois elle nous frappe, nous devons nous y soumettre ; deux devoirs que saint Antoine a remplis parfaitement pendant le cours de sa vie, et qui vont faire le partage de ce Discours, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint, par l'entremise de Marie. *Ave Maria* etc.

PREMIER POINT.

Indépendant et au-dessus de tous les êtres, Dieu ne consulte dans la distribution de ses grâces que sa bonté bienfaisante envers les hommes, sans rechercher d'autre récompense de ses dons que le plaisir même de les répandre. Ne nous trompons cependant pas, chrétiens auditeurs ; quand je dis que Dieu n'attend de nous aucune récompense, je ne dis pas qu'il n'exige de nous aucun retour. J'entends que nous ne pouvons payer ses bienfaits par des bienfaits réciproques; que sa puissance infinie ne peut attendre aucun secours de notre impuissante faiblesse, et qu'il lui est aussi facile de se passer de nous, qu'il est impossible à l'homme de se passer de lui ; mais il exige, de notre part, une fidélité aux attraits de la grâce, que nous ne pouvons lui refuser, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome, sans lui faire injure : *Spiritui gratiæ contumeliam facit, qui beneficium dantis grata mente non suscipit.* Fidélité aux attraits de la grâce, qui doit avoir deux caractères principaux : elle doit être prompte, elle doit être exacte ; elle doit être prompte, c'est-à-dire qu'elle doit exécuter sans retardement et sans indolence ce que la grâce inspire ; elle doit être exacte, c'est-à-dire qu'elle doit l'exécuter sans réserve et sans partage. Or, ce sont ces deux caractères qui firent la perfection de la fidélité qu'Antoine conserva toujours aux attraits de la grâce.

A peine commença-t-il à vivre, qu'il ne vécut que pour Dieu. Né d'une famille noble et opulente, il en connut les brillants avantages, mais il n'en fut point ébloui ; éclairé des lumières de la foi presque avant que de l'être de celles de la raison, il aima Dieu dans un temps où il est difficile d'apprendre aux autres à le connaître. Ce fut dès les premiers moments d'une vie si précieuse, que le Seigneur lui fit sentir les attraits de sa grâce prévenante; ce fut aussi dès ces premiers moments qu'Antoine y répondit par une juste et prompte fidélité. Dieu l'appelle; c'en est assez : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* (*Job*, XIV.) Il n'attend pas, pour lui répondre, le temps où le monde ne voudra plus l'écouter lui-même; il ne prétend pas lui réserver les débris honteux d'une vie voluptueusement écoulée ; mais il lui destine les premiers mouvements d'un cœur tendre et innocent. A l'exemple du Prophète-Roi, il se met, dès le matin, en la présence du Seigneur, pour étudier et accomplir ce qu'il exige : *Mane astabo tibi, et videbo.* (*Psal.* V.) Attentif à la voix qui le presse, il la suit sans peine, parce qu'il l'écoute sans prévention ; il s'abandonne avec plaisir à l'attrait qui porte dans son cœur le désir d'être compté au nombre des enfants de Dieu, et il ne craint point de se donner trop tôt à un Maître qui se donne de si bonne heure à lui. Venez, Seigneur, semble-t-il lui dire, venez et parlez; mon cœur, formé par vous, ne respire que pour vous ; ne craignez pas que le monde m'engage jamais à suivre

ses pernicieuses maximes : il m'attire, mais il ne m'entraînera pas ; et loin qu'il immole ma jeunesse à sa gloire, je l'immolerai lui-même à vos bontés : *Mane astabo tibi.* Cette fidélité prompte ne se borne pas en lui à une contemplation stérile et infructueuse ; elle est suivie de l'exécution.

Veut-on le faire adonner aux sciences curieuses, il consulte auparavant la grâce ; et connaissant, par ses lumières, que ces sortes de sciences, loin d'être un moyen qui facilite le salut, ne sont bien souvent qu'un obstacle de plus à vaincre, il y renonce pour jamais, et préfère une ignorance salutaire à une dangereuse érudition. S'il entend parler du courage héroïque avec lequel les apôtres quittèrent tout ce qu'ils possédaient pour suivre Jésus-Christ, c'est vous, ô mon Dieu, dit-il aussitôt, c'est vous qui m'appelez par des exemples si généreux et si pressants ; n'êtes-vous donc pas mon Seigneur et mon Maître, comme vous l'étiez de ces premiers propagateurs de la foi ? Qui pourrait donc me retenir, et pourquoi ne marcherais-je pas sur leurs traces ? Il le dit, mes frères, et il l'exécute : et c'est ici que vous devez admirer surtout la promptitude de la fidélité d'Antoine aux attraits de la grâce.

A peine avait-il atteint l'âge de dix-huit ans, que Dieu lui enleva ceux à qui il devait le jour. Quelle perte pour un cœur tel que le sien ! Ce coup l'accabla ; mais, en affligeant sa sensibilité, il lui devint avantageux. Ce fut pour lui une source nouvelle de réflexions sur la fragilité des choses de la terre, et sur l'indispensable nécessité de s'attacher à un bien que la mort ne peut enlever. Cette séparation involontaire de ce qu'il avait de plus cher au monde le fit attacher volontairement à Dieu : attachement qui fut dans la suite aussi durable qu'il avait été prompt et fervent. Comme il était rempli de ces pensées salutaires d'abnégation, de pénitence et de renonciation, il entra par hasard dans le lieu saint, à l'instant même qu'on remettait devant les yeux des fidèles le conseil que le Sauveur du monde donna autrefois à ce jeune homme riche, dont nous parle saint Matthieu : Si vous voulez être parfait, lui dit Jésus-Christ, vendez ce que vous possédez, que les pauvres en profitent, et suivez-moi : *Si vis perfectus esse, vende quæ habes, et da pauperibus ; veni, et sequere me.* (*Matth.*, XIX.) Antoine l'entend, il se l'applique, et prend pour lui seul un conseil, qui semble avoir été donné pour tout autre que pour lui. Il s'aperçoit bientôt du nouvel attrait vainqueur qui fait à son âme, heureusement ébranlée, une favorable violence : et vous dire, mes frères, qu'il connut cet attrait de la grâce, c'est vous dire qu'il le suivit.

Il ne cherche déjà qu'à s'arracher aux amusements flatteurs d'une vie qu'il pouvait se rendre si douce. Biens présents, biens à venir, plaisirs, grandeurs, tout l'importune ; occupé de son Dieu, il oublie tout ce qui n'est point Dieu ; mais que dis-je ? il l'oublie : non, Seigneur, il n'est ni aveugle, ni insensible ; et c'est au contraire cette connaissance et cette sensibilité qui font tout le mérite de son sacrifice. Maîtresses impérieuses du cœur humain, passions cruelles ! ah ! quels efforts ne fîtes-vous pas alors pour imprimer dans le cœur encore tendre d'Antoine vos maximes dépravées et funestes ? Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, si elles n'eurent aucun pouvoir sur lui ! car enfin, mes frères, tout conspirait pour ébranler sa noble résolution : la jeunesse et son inconstance ; la fortune et ses agréments ; ce cœur si ardent pour la vertu pouvait l'être pour ce qui flatte la nature. Mais Dieu l'emporte sur tous ces ennemis domestiques : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* Antoine court exécuter avec empressement les ordres de cette voix qui se fait entendre ; il trouve plus de plaisir dans un dénûment évangélique que dans une opulence dangereuse, suivant les maximes de l'Evangile ; et content de penser que Dieu voudra bien agréer son sacrifice, il lui donne sans répugnance ce qu'il en a reçu sans mérite

Où courez-vous, grand saint, et quelle est votre entreprise ? Que deviendront les restes d'une famille affligée ? Leur unique espérance et leur unique appui, les abandonnerez-vous sans consolation ? Que de regrets vont se faire sentir ! Que de plaintes vont se faire entendre ! Que de larmes vont être répandues ! Tous les sentiments de la nature sont-ils donc étouffés dans votre cœur ?... Mais que vois-je ? Antoine a déjà distribué les héritages de ses pères ; il n'a voulu s'en rapporter qu'à lui-même du soin d'en faire la juste et prompte dispensation ; il s'est dépouillé par ses propres mains de ces biens, qui ne lui étaient chers que parce qu'ils devaient faire la matière de son sacrifice. Et ne regardez pas, chrétiens auditeurs, l'exécution d'un dessein si généreux comme l'effet peu réfléchi d'une jeunesse inconsidérée : sa constance le met à l'abri de ce reproche, et suffit pour le faire regarder comme le fruit de la sagesse.

Qu'entends-je ? Une nouvelle voix s'élève du fond du désert ; elle invite, elle appelle Antoine. Nouvel attrait de la grâce qui lui fournit une nouvelle occasion de faire connaître que si son Dieu ne se lasse point de l'appeler, il ne se lasse point aussi de lui répondre : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.* En effet, mes frères, c'est peu d'avoir soumis sa raison à la foi, d'avoir distribué ses richesses aux membres souffrants de Jésus-Christ, il va encore immoler son corps à la religion. Les bois les plus écartés n'offrent point à ses yeux l'appareil d'une solitude effrayante ; il sait que Dieu remplit tout l'univers de sa présence, qu'on le trouve dans la retraite bien mieux encore qu'au milieu des villes, et que ce n'est point dans le tumultueux fracas du monde que se rencontre la solide et invariable paix des élus. Vous la vîtes, Seigneur, cette victime innocente chercher avec ardeur le solitaire autel

sur lequel elle devait consommer son sacrifice. Antoine n'éprouve d'autre regret que celui de n'avoir qu'un cœur à vous offrir; son âme, jusqu'alors inquiète et troublée, vous ayant enfin trouvé, fut contente et tranquille; les frivoles occupations du siècle n'altérèrent plus les solides douceurs du joug qu'il s'était imposé, et pour vivre à vous seul, il mourut courageusement à tout.

Que ne puis-je ici exposer assez vivement à vos yeux l'état de détachement et de mortification dans lequel Antoine se trouva au milieu de la solitude! Quelle sainte rigueur pour lui-même! qu'il fit bien sentir à son corps qu'il n'était fait que pour souffrir, et qu'on ne peut l'épargner sans s'exposer à se perdre! Il n'avait pas attendu que la grâce l'enlevât par ses efforts; il s'était rendu au premier signal, il l'avait suivie sans résistance et sans crainte : maintenant il s'y abandonne sans réserve; quoique innocent, il se traite en coupable : et pourquoi? Parce qu'il croit que Dieu le veut : *Vocabis me, et ego respondebo tibi.*

Promptitude admirable, mes frères! sera-t-elle la même dans tous les points, et ne souffrira-t-elle ni exception ni partage? Non, Antoine est prêt à obéir avec la plus scrupuleuse exactitude, lors même qu'il faudra s'arracher de cette retraite qu'il a choisie par goût, et dans laquelle il voudrait à jamais cacher sa vie aux yeux du monde. Ces temps malheureux étaient arrivés, où Dieu sembla abandonner son Eglise aux erreurs empoisonnées d'Arius. Déjà l'hérésie s'était répandue dans l'Orient; les villes d'Antioche et d'Edesse avaient été privées de leurs propres pasteurs, et avaient vu s'établir sur le siége patriarcal les lâches déserteurs de la foi; déjà les empereurs, protecteurs aveugles d'une secte si pernicieuse, avaient fait mourir une infinité de défenseurs zélés de la divinité de Jésus-Christ. Ce n'étaient partout qu'effusion de sang, cruautés inouïes, blasphèmes jusqu'alors inconnus; nulle tranquillité dans les villes, nulle sécurité dans les campagnes : que dis-je? les solitudes mêmes se trouvèrent exposées aux mouvements de ces terribles persécutions; ces âmes, qui s'étaient données entièrement à Dieu, furent encore troublées par les agitations du siècle; et les déserts de la Thébaïde ne furent pas un asile assez impénétrable pour les mettre à l'abri de la fureur des ariens.

Jours désastreux pour l'Eglise! vous parûtes, Seigneur, oublier alors la promesse que vous lui aviez faite, que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle. Je vois vos serviteurs fidèles cachés, dispersés, exilés, massacrés; je vois leurs plus cruels ennemis nager dans leur sang. Quel ange tutélaire viendra secourir ce troupeau désolé? C'est à Antoine, mes frères, qu'il a recours. Quoi qu'il puisse en coûter à ce pieux solitaire de quitter la montagne qu'il a choisie pour son séjour, il est prêt à en descendre dès qu'il s'agit de soulager ses frères affligés. Les évêques mêmes viennent le conjurer de ne les pas abandonner dans de si tristes conjonctures; il écoute leur voix comme celle dont son Maître se sert pour l'inviter à lui donner de nouvelles marques de son exactitude, et il s'oublie volontiers lui-même pour montrer qu'il est incapable d'oublier son Dieu. Comme autrefois le fidèle Zachée descendit à la voix de Jésus-Christ : *Zachæe descende; et festinans descendit* (*Luc.*, XIX); tel Antoine, quelque attaché qu'il fût à sa solitude, la quitte sans balancer, parce qu'il ne peut plus y trouver aucune douceur, s'il laisse échapper l'occasion d'adoucir le malheur de ses frères : il va sans crainte s'exposer aux fureurs impétueuses d'un peuple mutiné, non pas dans la première naissance de l'erreur, mais dans le temps qu'elle est répandue partout, que ses feux embrasent les villes et les provinces.

Sagesse, prudence humaine! ah! paraissez ici, et venez vous confondre; avouez, avec le Prophète, que *le Seigneur est admirable dans ses saints.* (*Psal.* LXVII.) Car, mes frères, peut-il être un prodige plus frappant que celui dont vous allez être témoins? Après avoir vu Antoine renoncer absolument à toutes les sciences, même à l'étude des premiers éléments; après l'avoir vu se jeter, dès ses plus tendres années, dans le fond de la solitude, qui pourrait s'attendre à le voir, dans Alexandrie, combattre avec une force incroyable les fausses subtilités des philosophes qui cherchaient à le surprendre, confondre les ariens, et convertir à la véritable foi plus de personnes en un seul jour, selon le rapport qu'en fait saint Athanase, auteur de sa Vie, qu'il n'y en avait eu de converties depuis plusieurs années? C'est là, chrétiens, qu'on est forcé de reconnaître que c'est le Seigneur tout-puissant qui a fait la bouche de l'homme : *Quis fecit os hominis? nonne ego?* (*Exod.*, IV.) Oui, mon Dieu, elle est votre ouvrage; et c'est vous qui, quand il vous plaît, rendez éloquente la moins cultivée! En faut-il d'autre preuve que celle que nous fournit le saint dont nous honorons la mémoire? Antoine trouve des hérétiques obstinés, il les confond; il trouve des chrétiens faibles, il les fortifie : et où puise-t-il ces traits de force et de sagesse, si ce n'est dans la science des saints qu'il possède, dans les lumières de la grâce que Dieu répand avec profusion sur ceux qui savent l'aimer et lui obéir avec exactitude?

Que dirai-je, mes frères, du pénible voyage qu'Antoine entreprend, uniquement pour suivre l'attrait de Dieu qui veut lui faire connaître, par un grand exemple, que, quelque vertu qu'on ait, il faut toujours se persuader que d'autres en ont davantage? L'esprit corrompu de l'homme subsiste dans les grands saints comme dans les pécheurs, avec cette différence qu'il est dompté dans les uns et qu'il maîtrise les autres. Cet esprit, naturellement présomptueux, pouvait persuader à Antoine que personne ne vivait

comme lui dans le désert : pensée qui eût fait la perte d'un solitaire moins vertueux, mais qui fournit à celui dont je fais l'éloge un nouveau moyen de prouver sa fidèle exactitude. Le Seigneur lui inspire qu'il y a dans la solitude la plus écartée un saint ermite, nommé Paul, homme selon le cœur de Dieu, et qui goûtait par avance, dans l'éloignement parfait de tout commerce avec le monde, les douceurs de la vie bienheureuse; cette inspiration suffit à Antoine : il faut qu'il trouve, à quelque prix que ce soit, un serviteur chéri de son Dieu, et, accoutumé qu'il est à être fidèle, il cherche avec ardeur quiconque sait jouir du même avantage. Quelle apparence cependant de réussir dans une pareille entreprise? Un corps languissant, courbé sous le poids d'une vieillesse avancée, des déserts immenses à parcourir, nulle connaissance du pays, les ardeurs intempérées d'une saison incommode, une ignorance entière du lieu où il peut trouver celui qui fait l'objet de sa sainte inquiétude : que de difficultés à surmonter! que d'obstacles à vaincre! N'importe, tout ce qui pourrait l'arrêter ne sert qu'à donner un nouveau degré de vivacité à sa recherche. Plein de confiance, il part, il marche; plusieurs monstres qui se présentent à lui ne sont point capables de l'intimider; il leur parle sans frayeur, de la part de Dieu; et loin que sa fidèle exactitude lui permette de se décourager, elle ne lui permet pas seulement de craindre. Enfin, guidé par une espèce de prodige, il arrive à ce terme attendu avec une si grande impatience. Mais, hélas! à peine a-t-il trouvé Paul, que ce saint lui ferme l'entrée d'un lieu dont la recherche lui coûtait tant de sueurs et de fatigues. Ne pensez pas, mes frères, qu'Antoine en fût rebuté; fidèle depuis si longtemps à la voix de Dieu, à l'approche du tombeau cesserait-il donc de l'être? Non, chrétiens; il se couche à la porte du saint solitaire; il le conjure de ne le pas priver de l'unique consolation qu'il puisse avoir : *Vous savez*, lui dit-il, *qui je suis; vous savez aussi qui je cherche, et vous savez qui me porte à vous chercher : si vous me refusez de vous voir, au moins ne m'empêchez pas de mourir auprès de vous.* Paul ne peut résister à ce saint empressement, et il lui accorde enfin la satisfaction qu'il désire.

Je ne vous dirai point quels furent les saints mouvements de joie qui éclatèrent dans cette première entrevue; je ne vous parlerai point de cet oiseau miraculeux, ministre de la Providence divine, qui vint, pour ainsi dire, les assurer que le Seigneur était au milieu d'eux; de cette ferveur qui leur fit passer les nuits en prières; de ces tendres adieux qu'ils se firent, lorsque Paul fut près de quitter son corps fragile et mortel; ce sont là des récompenses, plutôt que des marques de l'exacte fidélité d'Antoine; et ces communications intimes entre deux âmes si pures et si saintes, seraient aussi difficiles à décrire que les exemples en sont devenus rares de nos jours. Exacte et prompte fidélité d'Antoine, qu'êtes-vous devenue? Ah! qu'il y a longtemps que les modèles n'en existent plus parmi nous! Comme Antoine, la grâce nous poursuit; mais que nous y répondons bien différemment! Que dis-je? y répondre! hélas! à peine connaissons-nous sa voix : comme le peuple juif, nous avons le Seigneur au milieu de nous et nous ne le trouvons pas : *Medius vestrum stetit, et non me invenistis.* (*Joan.*, I.)

Si je demande en effet à cet homme épris des biens de la terre, ce qu'il attend pour purger son cœur des sentiments d'une avarice honteuse, il me répondra qu'il attend la grâce. Si je demande à cet ambitieux ce qu'il attend pour modérer dans lui le désir d'une élévation qu'il ne croit pas acheter trop cher quand il ne lui en coûte que sa conscience, il me répondra qu'il attend le moment de la grâce. Vous attendez, dites-vous, la grâce du Seigneur? Ah! cœur infidèle, combien de fois vous a-t-elle excité, sollicité, pressé, persécuté? *Quoties volui, et noluisti?* (*Matth.*, XXIII; *Luc.*, XIII.) Quand Dieu vous a mis devant les yeux le spectacle de la plus brillante fortune dissipée en un moment comme la vapeur légère, n'était-ce donc pas la grâce qui vous avertissait du peu de solidité de tous les faux biens qui vous éblouissent? Quand Dieu vous a fait voir, dans vos amis, dans vos proches, l'état où le coup rigoureux d'une mort inopinée met un pécheur, n'était-ce donc pas la grâce qui vous avertissait que la grandeur et les richesses ne sont d'aucun secours dans ces moments redoutables? Combien de fois ces chaires ont-elles retenti, en votre présence, des solides vérités qui devraient faire votre principale occupation. Combien de fois, dans les tribunaux de la pénitence, vous a-t-on représenté l'horreur de vos vices et la nécessité de la vertu? Murs sacrés du temple du Dieu vivant, vous en avez été témoins. Ministres de Jésus-Christ, vous avez été les organes de sa divine parole! Tous ces traits de la miséricorde de votre Dieu n'étaient-ils donc pas autant de voix dont la grâce se servait pour vous toucher, pour vous attirer? Et vous dites que vous l'attendez, cette grâce du Seigneur! Ah! dites, dites plutôt, pécheurs qui m'écoutez, que vous vous êtes rendus sourds à ses invitations paternelles, et qu'accoutumés à suivre toutes vos inclinations, vous n'avez jamais voulu vous soumettre à votre Dieu : *Quoties volui, et noluisti?* Qu'il pense enfin, ce pécheur obstiné, s'il en est ici quelqu'un, qu'il pense qu'il n'y a pour chacun de nous qu'une certaine mesure de grâce, laquelle une fois remplie, c'est pour toujours; que peut-être il n'a pas beaucoup à attendre pour combler la sienne; que peut-être même....... ah! le dirai-je, mes frères? que peut-être l'exemple d'Antoine, que je lui mets aujourd'hui sous les yeux, est le dernier attrait dont la grâce se sert pour le rendre sensible à sa propre

misère, et que s'il est assez endurci pour n'en pas profiter, peut-être, dès ce moment, sa perte est consommée. Quoi! vous le souffririez, ô mon Dieu! et je pourrais contribuer à mettre le sceau à la réprobation de quelqu'un de ceux qui m'écoutent! Ah! ne le permettez pas, Seigneur: mais vous-même, ne le permettez pas, âme chrétienne, imitez Antoine, fidèle à Dieu dans les attraits de la grâce; ce fut sa première vertu. Mais imitez-le encore fidèle à Dieu dans les épreuves de la grâce : ce fut sa seconde perfection, qui va faire le sujet de la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

Bénir la Providence quand elle nous comble de ses biens, c'est une reconnaissance juste; l'adorer quand elle nous accable de maux, c'est une soumission nécessaire; le premier de ces devoirs est conforme à nos propres inclinations; le second y est entièrement contraire; la pratique de l'un et de l'autre est indispensable; l'un et l'autre néanmoins sont presque toujours également négligés. Telle est, en effet, la légèreté de l'homme, que la prospérité l'emporte souvent sans retour, et que, s'applaudissant au milieu des douceurs dont il jouit, il ne pense pas que quelque avantage qu'il possède, il n'a rien par lui-même : *Quid habes quod non accepisti?* (I *Cor.* IV.) Et tel est aussi son esprit de révolte, qu'aux premiers obstacles qui traversent ses vues et ses desseins, il se livre aux plaintes et aux murmures, sans faire réflexion que les maux de la vie sont le plus souvent des marques d'une tendresse particulière de Dieu sur nous : *Quos diligo, arguo et castigo.* (*Apoc.*, III.)

L'exemple d'Antoine nous apprend à supporter avec plus de soumission les épreuves que nous envoie la Providence. Il sut tirer de ses afflictions mêmes un nouveau fonds de mérite, et, quoique exposé pendant le cours de sa vie aux persécutions les plus redoutables, il n'y fut pas sensible jusqu'à se désespérer; il le fut assez pour s'instruire : *Castigasti me, et eruditus sum* (*Jerem.*, XXXI.) Avec quelle confiance n'attendait-il pas les assauts les plus violents de ses ennemis conjurés; et avec quelle force ne soutenait-il pas leurs efforts les plus imprévus : suivant en cela le précepte du Prophète, qui veut que le chrétien attende le Seigneur, et qu'il agisse avec courage quand il est venu, par quelque chemin que ce puisse être : *Exspecta Dominum, et viriliter age.* (*Psal.* XXVI), il savait que Dieu lui-même était l'auteur de ses afflictions, et cette pensée excitait en lui une confiance qui les lui faisait attendre sans crainte : *Exspecta Dominum.* Il savait qu'il devait les souffrir pour Dieu, et cette pensée lui donnait une force invincible dans tous les combats qu'il était obligé de livrer: *Et viriliter age.* Et voilà, mes frères, les deux dispositions qui le rendirent constamment fidèle dans les épreuves de la grâce.

Si jamais l'esprit de ténèbres mérita d'être appelé un lion rugissant, qui tourne autour de l'homme pour le dévorer, ce fut sans doute à l'égard du saint héros dont je parle. Il l'attaqua dès ses plus tendres années, et la mort seule mit fin à ses persécutions. Vous le savez, chrétiens, il n'y a pas une passion, pas un penchant de la nature, qui n'ait conspiré contre la vertu d'Antoine; et s'il ne fut jamais vaincu, ce n'est pas qu'il ait été à l'abri d'une seule des tentations qui pouvaient le vaincre. Noblesse du sang, amour des richesses, désir de la gloire, délices de la volupté, faiblesse du corps, tout contribue à le détourner de ses généreuses résolutions. Que d'ennemis hors de lui! que d'ennemis dans lui-même! Et quelle ressource lui resterait-il, s'il ne suivait le conseil du Sage, en se joignant à Dieu, pour être soutenu par lui dans ses combats? Fragile comme un autre, attaqué plus vivement qu'un autre, que serait-il devenu s'il n'eût été secouru plus puissamment qu'aucun autre? Mais le Seigneur l'éprouvait; en l'éprouvant, il l'aimait; en l'aimant, pouvait-il l'abandonner?

Sans entrer dans le détail de toutes les victoires qu'il remporta, permettez-moi seulement de vous le représenter dans quelques-uns de ces moments critiques où la plus solide vertu est quelquefois ébranlée, et où l'esprit abattu ne laisse souvent au cœur que le découragement. Antoine dans les déserts, sans commerce, sans secours, ne trouve pas encore sa solitude assez affreuse; il va s'enfermer tout vivant dans un sépulcre, et pénétré, comme saint Paul, du saint désir d'être séparé de lui-même, pour être uni plus intimement à son Dieu, ne pouvant se donner la mort, il se fait un plaisir de chercher tout ce qui peut en réveiller l'image. Mais qu'il lui en coûta cher, pour s'être mis lui-même à une épreuve si révoltante pour la nature! La fureur de ses ennemis se rallume; ils viennent l'assaillir dans cette sombre demeure; ils le tourmentent, le persécutent, le couvrent de plaies, et se flattent de l'espérance de pouvoir soumettre son cœur, en déployant sur son corps toute leur rage. Antoine succombe : il reste sans sentiment, sans force, et presque sans vie. Réveillez-vous donc, Seigneur, et n'abandonnez pas ce serviteur fidèle à la puissance du démon : *Exsurge, exsurge, Domine.* (*Psal.* IX.) Mais non, mes frères, le Seigneur ne l'abandonnera pas; la confiance d'Antoine dans les bontés de Dieu, et, si j'ose le dire, la confiance de Dieu dans la vertu d'Antoine, sont des gages assurés du succès de ses combats.

En effet, à peine est-il revenu du premier abattement que lui ont causé les traitements affreux de l'ennemi commun, qu'il tourne ses pensées vers le ciel; et ce cœur, rempli de confiance, va chercher sa consolation dans celui pour qui il a tant souffert : Où

étiez-vous donc, mon Seigneur et mon Maître, s'écrie-t-il aussitôt? où étiez-vous? Que n'êtes-vous venu plutôt à mon secours: *Ubi eras?* (*Job*, XXXVIII.) Comme s'il eût dit : Seigneur, je m'étais exposé aux plus grands périls, j'avais affronté l'ennemi, dans l'espérance que vous me soutiendriez; mais j'ai été accablé par ses traits, et je ne vous ai point trouvé : *Ubi eras?* Comme s'il eût dit : Seigneur, je savais que si vous vous déclariez en ma faveur, rien ne pourrait m'abattre : *Si Deus pro* me, *quis contra* me. (*Rom.*, VIII.) J'avais éprouvé la faiblesse de mes persécuteurs, quand vous vouliez leur faire sentir la force de votre bras; et rassuré que j'étais par cette expérience, rien ne pouvait désormais alarmer mon cœur : ils m'ont attaqué cependant, et je n'ai point été secouru : *Ubi eras?* Comme s'il eût dit : Combien j'ai souffert, ô mon Dieu! et que l'esprit de ténèbres m'a livré à de cruels tourments! mais quelque grande qu'ait été sa fureur, elle a moins excité ma sensibilité, que la peine de ne vous point sentir auprès de moi : *Ubi eras?* Rassurez-vous, Antoine, répondit le Seigneur, j'étais avec vous, j'étais spectateur de votre combat; j'ai voulu voir jusqu'où s'étendait votre foi, et je suis satisfait de votre confiance. Paroles bien consolantes! elles raniment encore dans Antoine cette vertu, qui, dans la suite, le rendit vainqueur de toutes les insultes de ses ennemis; si les démons ne cessèrent pas de le tourmenter, il cessa dès lors de les craindre : *Non timebit cor meum.* (*Psal.* XXVI.) Après tout ce qu'il venait de souffrir, il se détermine encore à chercher un endroit du désert plus écarté, et qui n'était habité que par les bêtes féroces. Il jugeait bien qu'un lieu si favorable à son salut ne le serait pas à son repos; mais rien ne coûte à entreprendre, quand la confiance anime et soutient l'entreprise : *Non timebit cor meum.*

Antoine se résout avec assurance à tous les événements : assailli sans intervalle, sa vigilance ne lui permet pas d'être surpris; jamais sans ennemis, toujours sans frayeur, il se repose sur la force du Tout-Puissant, qu'il reconnaît pour l'auteur de ses afflictions, et dont il attend et les épreuves qu'il voudra lui envoyer, et les secours qu'il lui destine dans sa miséricorde : *Exspecta Dominum.* Mais il savait aussi que c'était pour Dieu qu'il devait souffrir, et cette pensée lui donnait une force invincible dans les souffrances.

Témoins insensibles de tant de combats mémorables, solitudes éloignées, que ne pouvez-vous parler aujourd'hui, et nous découvrir dans tout son jour la vertueuse intrépidité d'Antoine! Que d'actions héroïques dérobées à notre connaissance, et dont le récit fidèle inspirerait un saint courage aux chrétiens lâches et indolents, qui sont parmi nous en si grand nombre! Mais que dis-je? et pourquoi désirer d'en savoir davantage? N'en connaissons-nous donc pas assez pour nous édifier et pour nous confondre? Ne doit-il pas nous suffire d'être instruits qu'Antoine fut éprouvé tour à tour dans sa constance, dans sa foi, dans son amour-propre, et qu'il sortit victorieux de toutes ces épreuves? Dans sa constance : que d'occasions auraient pu l'ébranler, et lui faire connaître, par une fatale expérience, la vérité de ce que nous apprend saint Augustin, que toutes les terreurs que veut nous inspirer l'ennemi de notre salut n'ont pour but que de nous empêcher de persister dans l'accomplissement de nos devoirs : *Terret ut frangat.* Dans sa foi : est-il, pour cette vertu, des circonstances plus critiques que celles où la vie devient la récompense de l'infidélité; que celle où il faut, si j'ose le dire, vendre son Dieu pour se racheter de la mort? Quel courage ne déploya pas saint Antoine dans ces circonstances dangereuses; lorsque, sous le règne de Maximien, persécuteur de l'Eglise, on le vit accompagner les chrétiens au supplice, suivre ces victimes généreuses prêtes à être immolées à Jésus-Christ, et s'écrier : *Allons à ce glorieux combat de nos frères, pour le soutenir avec eux, ou pour être au moins spectateur de leur triomphe?* Dans son amour-propre : qu'il est facile de se livrer à la flatteuse persuasion de son mérite, surtout lorsqu'il obtient pour récompense les faveurs les plus distinguées! Si Antoine chasse les démons; s'il guérit les malades; s'il a le don des prophéties; s'il est ravi en esprit et soutenu en l'air par le ministère des anges, qui l'arrachent à ses ennemis, ce sont là sans doute des récompenses de sa vertu : mais ne pouvons-nous pas les envisager aussi comme autant d'écueils? Qui ne doit trembler après l'exemple de Salomon? Et quand l'amour-propre est dompté dans de pareilles occasions, la victoire n'est-elle pas assurée pour toujours? Ce fut dans ces brillantes, mais dangereuses épreuves, qu'éclata principalement la fidélité d'Antoine; il sut toujours remonter à la source des dons qu'il obtenait, et aveugle sur ses propres perfections, il eut toujours les yeux ouverts sur l'auteur de tant de bienfaits.

Mais c'en est assez, grand saint; le temps des combats est passé, vous touchez à celui du triomphe; bientôt vous serez délivré des faiblesses de l'homme mortel, pour jouir d'un bonheur qui n'a point de bornes. Moment de gloire pour Antoine, quelque précieux que vous soyez à son cœur, vous devenez encore pour lui un nouveau sujet d'épreuve! Et combien n'eut-il pas besoin d'être animé de l'esprit de Dieu, pour abandonner sans peine ces saints solitaires qu'il avait élevés, qu'il avait perfectionnés, qui, par lui et avec lui, s'étaient sanctifiés? Ce fut un sacrifice sans doute, et Dieu l'éprouva jusque dans la récompense même de ses épreuves. Quel spectacle plus touchant que de le voir profiter des derniers instants de sa vie pour descendre encore de cette montagne consacrée par sa présence, et venir dire le dernier adieu à ses frères affligés! Voici, leur dit-il, mes enfants, l'instant qui doit nous séparer; la mort vient, je sens

qu'elle s'approche, et que Dieu m'appelle; je vais, comme il est écrit, entrer dans le chemin de mes pères. Pour vous, ne perdez pas les fruits des exercices saints auxquels vous avez consacré tant d'années; vous avez des ennemis, il faut vous tenir sur vos gardes, les écarter ou vous défendre; connaissez leur malice, mais n'ignorez pas leur faiblesse. J'ai tâché de vous instruire, ou plutôt Jésus-Christ vous a instruits par moi; si je n'ai pas secondé aussi parfaitement que je l'aurais dû ses vues de miséricorde à votre égard, ne vous en prenez point à mon cœur, n'en accusez que mon impuissance. Adieu, mes enfants, continua-t-il; vous n'avez plus Antoine; et il expira.

Il vous est aisé, chrétiens, de vous représenter l'excès de douleur qu'une aussi dure séparation produisit dans le cœur de ces respectables solitaires; sentiments tendres, qui ont passé jusqu'à vous, enfants bien-aimés d'un père si saint. Quelle joie pour Antoine de vous voir, du haut de sa gloire, rappeler à notre souvenir par vos exemples, toutes les perfections des anciens héros du christianisme, de vous voir suivre avec tant d'exactitude les sentiers sacrés qu'il vous a tracés pendant sa vie; de vous voir, en un mot, pratiquer les vertus qui firent son mérite tant qu'il fut sur la terre, et qui lui ont procuré la couronne éternelle dont il jouit, et que je vous souhaite, etc. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE III.

SAINTE DE CHANTAL.

Magna eris, et nomen tuum nominabitur in universa terra. (*Judith.*, XI.)

Vous serez illustre et votre nom se prononcera sur toute la terre

Qu'il fut glorieux pour Jérusalem, qu'il fut consolant pour Israël, qu'il parut honorable pour le peuple de Dieu, ce jour où la vertueuse Judith rentra triomphante dans des murs relevés et affermis par son courage! Les chefs d'Israël allèrent à sa rencontre, le peuple se pressa sur ses pas, les pontifes du Dieu vivant interrompirent, à son arrivée, l'auguste silence des cérémonies saintes, et la conduisirent au pied des autels dont son bras était l'appui. L'air et le temple retentirent du nom du Seigneur, et de celui de Judith; et ce jour, à jamais mémorable, fut inscrit dans les fastes du sanctuaire par la religion, et dans le cœur des peuples par la reconnaissance.

Le triomphe qui honore aujourd'hui l'Église de Dieu n'est pas, comme celui de Judith, le prix d'une victoire sanglante; mais il nous rappelle un héroïsme de vertus que le monde admira, et qui fut consacré par la religion. Triomphe glorieux, quoique pacifique; il nous est présenté dans Jeanne-Françoise de Chantal, que le chef et les oracles de l'Eglise proposent depuis quelques années à notre culte et à notre vénération.

Ordre saint et respectable, qui offrez pour hommage à sa mémoire des vertus dignes de ses leçons, quelle joie doit vous inspirer le triomphe d'une mère dont les sentiments sont dans vos cœurs, et dont vos exemples rappellent parmi nous le souvenir! Sainte et divine religion, elle avait puisé dans votre esprit la sagesse et le courage qui, dans les deux états de sa vie, la rendirent le modèle du siècle et l'honneur du cloître! Son nom inscrit dans vos annales, avec celui des saints qui ont le plus honoré votre empire, subsistera parmi nous autant que vos autels, et se prononcera dans toutes les contrées où le nom de notre Dieu sera connu: *Magna eris, et nomen tuum nominabitur in universa terra.*

Nom précieux au monde! Placée au milieu de lui pour l'instruire, elle montra qu'aucun des devoirs de la vie civile n'est incompatible avec ceux que l'Evangile commande. Nom précieux à la religion! Appelée pour la glorifier, elle fit voir que la perfection que l'Evangile conseille, peut se trouver encore sur la terre. C'est dans ces deux états que je vais vous la représenter: dans l'un, comme le modèle des vertus qui font les vrais chrétiens; dans l'autre, comme le modèle de la perfection qui fait les grands saints.

Glorieuse fondatrice d'un ordre digne de Dieu, digne de vous, si je publie aujourd'hui des vertus que vous cachiez avec tant de soin aux regards et à l'estime des hommes, c'est à l'exemple et par les ordres des chefs de l'Eglise: l'encens que je vous consacre est pris sur l'autel qu'elle vous a elle-même consacré. Illustre dans le monde par les leçons que vous lui avez données, vous l'instruirez de nouveau; illustre dans la religion, par l'éclat que vous lui avez communiqué, vous la glorifierez encore: *Magna eris*, et votre nom sera prononcé dans l'une et dans l'autre avec vénération: *Et nomen tuum nominabitur in universa terra.*

Vierge sainte, vous vous intéresserez à la gloire d'une sainte qui rechercha en tout la vôtre, et qui a établi sous votre nom un ordre qui se fait un devoir de l'étendre. J'ai besoin de votre secours, et je l'implore en vous disant avec l'ange: *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Quoique le monde soit une région couverte d'épaisses ténèbres, où le jour de la grâce est sans cesse intercepté par les nuages que le libertinage et les erreurs y rassemblent, il est des temps où la lumière de Dieu y pénètre, et, forçant la nuit des préjugés, fait reconnaître les droits de la sainteté par ceux mêmes qui cherchent à en détruire l'empire. Les deux derniers siècles furent témoins de ce triomphe de la grâce; puisse le nôtre en renouveler les exemples, et imiter l'héroïne chrétienne suscitée par le Seigneur pour être, presque sous nos yeux, un modèle accompli des vertus que la religion commande! Sanctifiée dans le monde, malgré les dangers qui nous alarment, au milieu des devoirs qui nous dissipent, par les épreuves mêmes qui nous accablent; voilà d'abord, mes frères, ce que j'ai à vous of-

frir dans l'éloge de sainte Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal; et lorsque tous ces traits seront réunis, son éloge ne sera que commencé.

Et d'abord, ne lui faisons point une gloire de celle de sa naissance; l'élévation du rang et les avantages de la fortune n'ajoutent aux saints que le mérite des combats. Qu'elle sorte d'une famille respectable par son antiquité, revêtue de grandes charges, illustrée par ses services militaires; sa gloire ne vient pas du sang qu'elle a reçu, mais des vertus qu'elle a pratiquées; elle honore sa maison plus qu'elle n'en fut honorée. Le nom de ses ancêtres se lit dans les fastes des lois et de l'Etat; le sien est écrit dans le livre des saints et dans les annales du sanctuaire. Le monde a célébré leurs exploits; l'Eglise canonise ses actions. Ses aïeux furent distingués dans les camps et sur les tribunaux; elle est invoquée dans les temples et sur les autels.

Sa naissance lui promettait un rang distingué dans le monde; Dieu et sa famille semblèrent concourir pour l'y fixer, mais leurs vues étaient bien différentes. Ses parents se proposaient une alliance capable d'augmenter le lustre de leur maison : Dieu se ménageait un triomphe digne d'honorer sa grâce. Le monde l'envisageait comme une nouvelle conquête qui pouvait accréditer son empire : Dieu l'y plaçait comme un nouveau modèle qui devait y attester ses droits.

N'enlevons pas à un père vertueux l'honneur d'avoir décidé ses premiers penchants en faveur de la religion catholique; d'avoir préservé son aurore des ombres dont le calvinisme, au milieu duquel elle vivait, pouvait l'obscurcir. Avec quelle avidité je s'instruire elle écoutait les oracles de la religion pour en pénétrer la lettre, en saisir l'esprit, y conformer le sien! Vous dirai-je que Dieu l'opposa plus d'une fois aux hérétiques, comme ces jeunes héroïnes qui, avec sa grâce, confondirent autrefois la sagesse des philosophes; que l'apprentissage de sa raison fut dans elle un triomphe sur l'hérésie; qu'à peine âgée de cinq ans, elle déconcerta, d'une voix encore bégayante, un partisan distingué du calvinisme; qu'elle fit respecter les droits de la foi dans un âge qui ne connaît pas même ceux de la raison?

Ajouterai-je que, peu contente d'en affermir l'autorité par ses discours, elle en retraçait la sainteté dans sa conduite? Que dès lors elle ne regarda les grands honneurs que comme de grands engagements; qu'elle se fit de son rang une obligation de plus de donner des exemples; qu'elle n'envisagea les richesses que comme un dépôt dont l'administration n'était confiée à ses soins que pour fournir des ressources à l'indigence; que regardant les priviléges de sa naissance comme un obstacle particulier à l'imitation des souffrances de Jésus-Christ, elle expiait en quelque sorte, par des rigueurs volontaires, les douceurs d'une fortune trop commode; qu'elle s'était fait au dedans d'elle-même une espèce de solitude où son esprit, sans cesse rappelé par celui de Dieu, s'unissait intimement avec lui, et n'était pas même interrompu par le tumulte des passions dont elle était environnée?

Monde profane et séducteur! vous ne concevez pas que tant de vertus puissent être unies à tant de jeunesse. Les premiers combats qu'elle vous livre annoncent pour la suite des victoires dont l'attente vous déconcerte. En vain vous exposez devant elle tout le charme des honneurs, vous cherchez à l'attirer par l'appât des plaisirs, vous étalez à ses regards tout l'éclat de cette pompe éblouissante qui engage dans vos fers tant d'illustres et malheureux esclaves. Tout ce qui peut flatter un âge facile et crédule, tout ce qui peut intéresser un cœur faible et ambitieux, est mis en usage pour la surprendre et pour la séduire. Monde artificieux! tout ce que vous faites pour vous l'attacher l'éloigne de vous. Cette conquête attendue vous échappe par les moyens mêmes que vous employez pour vous l'assurer.

La victoire de sainte Chantal n'est pas encore assez éclatante; elle doit trouver d'autres ennemis à combattre; ils sont dans le sein de sa famille, et la nature leur prête des armes. Une sœur établie l'invite à venir auprès d'elle; la complaisance l'y conduit, l'amitié l'y reçoit; les fêtes les plus brillantes se succèdent; chaque jour voit éclore de nouveaux amusements. Elle s'y montre avec des grâces dont elle seule ignore le danger. Tous les cœurs se liguent pour attaquer le sien. Père vertueux, que vont devenir vos leçons? Ne craignons rien, mes frères, plus le péril est grand, plus le triomphe aura d'éclat. Triomphe de sa modestie sur un monde enchanteur, qui se montre à ses yeux sous les formes les plus séduisantes, ne la séduit sous aucune, et lui devient odieux par tout ce qu'il emploie pour se rendre agréable. Triomphe de l'innocence sur un monde tentateur, qui met en œuvre pour l'ébranler, non-seulement les agréments qu'il possède, mais ceux qu'il trouve dans elle; vante ses qualités avec une affectation redoutable, avec une réserve plus dangereuse encore; la loue du mérite qu'il lui connaît, lui en fait un nouveau de l'ignorer, et change en piége pour ses vertus ses vertus elles-mêmes. Triomphe de constance sur un monde hérétique et impie, qui, connaissant tout le mérite d'une telle conquête, n'omet rien pour surprendre sa foi, ne l'attaque dans aucun article essentiel en apparence, mais veut lui inspirer des doutes sur des points qui paraissent indifférents, et emploie son attachement même à la vérité pour l'engager dans l'erreur.

Et quels nouveaux ressorts ne met-on pas en usage! Le temps de l'établir était venu; ses vertus plus que son nom la font rechercher. Un seigneur, illustre par le rang de ses ancêtres et par le sien, lui offre avec sa main

la gloire de plusieurs siècles. Tout parle en sa faveur, la naissance, la jeunesse, les qualités, une fortune considérable, un avenir plus brillant encore. Mais le venin de l'hérésie altère dans lui la pureté d'un sang jusqu'alors révéré : c'en est assez, c'en est trop. En vain on fait espérer à la jeune de Chantal que, maîtresse du cœur qui veut s'unir à elle, peut-être elle joindra un jour à l'avantage d'avoir un époux illustre celui de rendre un sujet distingué à l'Eglise. Sages du monde, vous lui faites un crime de balancer elle s'en ferait un elle-même d'accepter. Sœur tendre, parents chéris, amis respectables, vous n'êtes point écoutés. Son nom ne se confondra jamais avec un nom célèbre et que le monde honore, mais que la religion est prête d'effacer avec ses larmes des fastes où elle l'avait inscrit.

Le ciel lui réservait un époux aussi digne de sa tendresse et plus sûr pour sa foi. Elle eût regardé comme son malheur d'être unie à celui qu'on voulait lui donner; et le baron de Chantal regarda comme le premier jour de son bonheur celui où elle consentit à unir sa destinée avec la sienne. Ici un nouveau spectacle nous appelle. O vous, qui trouvez tant de peine à concilier les obligations que votre état vous impose avec celles que l'Evangile vous prescrit; vous qui voyez entre les devoirs de la religion et ceux du monde une contradiction qui n'est que dans vos sentiments injustement partagés; vous qui, renonçant à la sainteté par une prétendue impossibilité de vous sanctifier dans votre condition, insultez à la Providence qui vous y a placés; dites-nous si vous trouvez dans les occupations de votre vie des difficultés au salut plus insurmontables que Jeanne-Françoise ne dut en trouver dans la sienne?

Fille, épouse, mère, maîtresse d'une maison considérable par le genre des affaires, par le nombre des rapports, par le détail des soins, la vit-on jamais manquer à Dieu pour satisfaire au monde; manquer au monde lui-même pour satisfaire à Dieu? On la vit, conciliant ensemble sa religion et son état, ne se faire qu'un esprit de deux esprits qui semblent si opposés. Loin de trouver comme vous un obstacle à la sanctification dans l'étendue et la contrariété apparente de tant de devoirs, elle se fit de chaque devoir particulier un genre propre de vertus et se sanctifia par tout ce qui vous perd.

Père tendre et vertueux, la vîtes-vous jamais, instruite de votre volonté, n'y pas conformer la sienne; prévenue de vos ordres, en faire attendre l'exécution, et prendre, pour vous obéir, d'autres moments que les vôtres? Attentive à vous consulter et à vous plaire, dans vos discours elle écoutait la sagesse et la représentait à vos yeux dans sa conduite; vous instruisiez son enfance, elle édifiait votre vieillesse; vous lui donniez des leçons, elle y répondait par des exemples, et remplissait à votre égard tout ce que peut inspirer le sentiment de la nature, animé par la reconnaissance et perfectionné par la religion.

Suivons-la, mes frères, dans l'illustre famille où elle entre : que de richesses elle y porte! les vertus viennent s'y établir avec elle; et c'est la partie la plus précieuse de la dot que reçoit d'elle l'époux le plus heureux, le plus digne de l'être. Hommes du monde, vous ne verrez dans cette maison ni les sombres froideurs, ni les noirs chagrins, ni ces défiances mutuelles que l'inconstance et le dégoût produisent trop souvent dans les unions que la passion ou l'intérêt ont formées. Vous n'y entendrez point ces disputes et ces querelles si déplacées, dont les scènes indécentes préparent ces divisions funestes qui sont à la fois la honte des époux, le malheur des enfants, le scandale des étrangers, un désordre dans la société, un crime dans l'ordre des lois, et une sorte de parjure dans celui de la religion.

Vous y trouverez une paix délicieuse établie par le concert des volontés, entretenue par le rapport des penchants; image de celle qui règne dans le sanctuaire où elle a été promise. Vous y reconnaîtrez le caractère de cette femme forte dont le Saint-Esprit nous a lui-même tracé l'éloge : répandue dans le monde par nécessité et pour en être l'exemple; retirée dans sa maison par goût et pour en faire les délices; complaisante pour son époux, dont la volonté règle la sienne; attentive à l'éducation de ses enfants, dont ses vertus sont la première leçon; vigilante sur un domestique nombreux, à qui elle adoucit le travail qu'elle commande; seule chargée du détail de toutes les affaires, et seule suffisant à toutes; portant dans les moindres actions un esprit de religion que les plus grandes ne peuvent distraire; et sanctifiée par l'étendue des devoirs, qui sont pour tant d'autres un obstacle à la sanctification.

Ne craignons pas d'avilir la dignité du ministère saint par le tableau d'une vie renfermée dans un cercle d'actions obscures en apparence; c'est cette obscurité qui en fait le prix; la sainteté les rend aujourd'hui éclatantes, et nous pouvons bien publier dans la chaire ce que nous révérons sur l'autel. Quel ordre de soins et de conduite, de devoirs imposés et remplis! Tout dans sa maison respire la douceur de celle qui gouverne; on obéit avec zèle, parce qu'elle commande avec bonté; nul travail n'est omis ou différé, parce que tout est prévu, et que l'autorité ne donne aucun ordre que la vigilance n'en ait préparé l'exécution.

Que j'aime à me la représenter, au milieu de ses enfants, chargée elle-même du soin pénible et délicat d'une éducation dont leur bonheur et leur éternité dépendent; tendant un piége innocent à leur caractère, l'étudiant dans leurs défauts et dans leurs qualités, l'observant dans leurs jeux, le saisissant dans leurs goûts; s'abaissant à eux, les élevant à elle; bégayant avec ceux-ci,

raisonnant avec ceux-là; leur inspirant pour Dieu cette crainte respectueuse qui est le commencement de la sagesse, cet amour saint, qui en est la perfection.

Mères mondaines! que ces leçons sont différentes de celles que vous font payer si cher dans la suite des enfants trop fidèles à vos maximes pour l'être constamment à vos droits! Le monde, dont vous avez mis tous les charmes sous leurs premiers regards, exerce bientôt tout son empire sur leurs sentiments. L'amour que vous leur avez inspiré pour lui est pris sur celui qu'ils vous doivent à vous-mêmes. Vous les lui avez donnés, il les enlève à la religion et à vous; ce double larcin leur coûte le ciel, et à vous vos enfants. N'espérez pas les rappeler par l'autorité ou par le sentiment : que peuvent l'une et l'autre contre un monde dont les lois ne sont pour eux que des complaisances; qui ne leur commande que ce qui leur plaît; qui, prompt à satisfaire tous leurs goûts, semble leur avoir abandonné l'autorité qu'il veut exercer sur eux, ne les captive qu'en les laissant leurs maîtres, et ne règne sur leurs cœurs que par les sentiments que vous leur avez inspirés pour lui.

La baronne de Chantal élevait ses enfants pour le ciel : mais elle n'ignorait pas qu'ils vivraient sur la terre; qu'obligés de tenir un rang dans le monde, ils auraient des devoirs à y remplir. Elle les formait à ces devoirs; mais ceux de la religion étaient les premiers dans l'ordre de ses leçons, comme dans celui de ses exemples. Il me semble l'entendre leur dire, avec cette onction qui assaisonnait tous ses préceptes : Vous êtes destinés à de grands honneurs, mais vous êtes nés pour de plus grands encore. Le monde est une terre étrangère, vous y passerez avec éclat : le ciel est votre patrie, vous y serez toute une éternité dans la gloire. O mes enfants! sachez représenter parmi les hommes, mais aspirez à régner parmi les saints!

A ces soins importants, joignez, mes frères, le pénible travail d'une administration difficile; affaires immenses dans leur étendue, différentes dans leurs objets, embarrassantes par leur nombre, fatigantes par leur continuité : et comment les conduit-elle? Son illustre époux, au retour de la cour, où sa naissance et son rang l'appelaient chaque année, ne pouvait voir sans admiration le plus bel ordre établi dans sa famille, et un nouvel éclat reproduit avec l'abondance. Qui soutient la baronne de Chantal au milieu de ces occupations? La religion, qui lui en fait un devoir, et dont elle se fait une ressource. Nul moment n'est perdu pour elle : forcée de paraître dans un monde distingué et tumultueux, elle y conserve la tranquillité d'une âme recueillie, sur laquelle les sens mêmes n'ont aucun pouvoir. Elle traite avec les hommes, s'entretient avec Dieu. Des travaux que demande sa maison, elle passe à ceux qui peuvent orner les autels, donne aux bienséances de son rang ce qu'il exige, ne néglige rien de ce que la religion conseille, se prête aux devoirs de la vie civile, se livre aux œuvres de la vie chrétienne, fait de sa maison une retraite à l'indigence, va la chercher dans les réduits obscurs où elle est cachée, soulage dans sa ville une multitude de malheureux, n'en laisse aucun dans ses terres, entre dans les cabanes chancelantes, va sous le chaume et sur la paille tendre une main secourable au vieillard caduc, à la veuve désolée, à l'orphelin abandonné, pourvoit à leurs besoins, les instruit en les secourant, s'abaisse jusqu'à les servir, s'attache par zèle et par préférence à des cadavres animés, dont la vue éloigne ceux mêmes qui par état seraient obligés de les secourir, panse leurs blessures de ses mains, colle ses lèvres sur leurs plaies, et surmonte la nature par des actions qu'elle eut le courage de faire, que vous n'auriez peut-être pas le courage d'entendre.

A ce spectacle de tant de vertus, qui rendent grand même aux yeux des hommes, ajoutons celles qui font les saints aux yeux de Dieu : je parle de cette résignation dans les malheurs, de cette douceur dans les offenses, de cette constance dans les épreuves, qui rendirent la baronne de Chantal maîtresse de son cœur, absolue sur celui des autres, digne de celui de Jésus-Christ.

Je dis résignation la plus parfaite dans les malheurs : et quel événement plus sensible pouvait lui arriver, que celui qui lui enlève un époux dont elle avait toute la tendresse, et qui méritait toute la sienne? Jour affreux! qui eût été le dernier de sa vie, si la force de la religion ne l'eût emporté dans elle sur celle de la douleur. Représentez-vous, mes frères, l'état d'affliction où dut la réduire le spectacle de cet époux si chéri, rapporté et remis tout sanglant entre ses bras. Hélas! il ne faisait que se séparer d'elle, l'adieu n'était dit que pour quelques moments; et elle ne revoit le moment suivant, que pour en être éternellement séparée. O mon Dieu, que les mystères de votre sagesse et de votre providence sont supérieurs à nos faibles idées! Enfants des hommes, nous pensons jouir des douceurs de la vie, et l'instant qui nous les offre, nous enlève à elles pour toujours!

C'est dans une partie de chasse, c'est par l'erreur d'un ami, c'est par un eff t du hasard que le coup est porté. Grand Dieu! c'est vous qui éprouvez, par ce sacrifice, un cœur qui désormais doit être à vous sans partage! Au bruit qui annonce l'accident du baron de Chantal, quelle émotion naît dans les sens de sa vertueuse épouse! Elle se lève, elle s'écrie, elle accourt; elle sert entre ses bras ce corps palpitant, accablée sous l'excès de sa tendresse et de sa douleur, et presque aussi mourante que lui. Ames héroïques, qui avez courageusement rompu les liens les plus chers, ne soyez point scandalisées du récit de cette faiblesse! La nature a ses droits; la religion aura les siens, et le triomphe de la grâce n'en deviendra que plus éclatant.

Je vois la baronne attentive à procurer à son époux tous les secours que demande son état, rappeler sans cesse son âme assoupie dans les ombres de la mort, veiller auprès de son lit pour la conservation de ses jours, en faire le sacrifice au pied des autels, prier le Seigneur de lui rendre un époux si digne d'elle ; ou, si l'arrêt de leur séparation est prononcé, de le rendre lui-même digne de paraître devant Dieu, et de lui donner à elle le courage de soutenir cette épreuve. Quelle force ne puisa-t-elle pas dans cette résignation ! Voit-elle croître le danger? elle-même va chercher les ministres de l'Eglise, elle-même annonce à son époux son dernier moment, elle-même l'exhorte au sacrifice que Dieu exige d'elle et de lui. Ami malheureux ! vous la vîtes, après la mort de ce respectable époux, s'alarmer sur l'état de désolation où cette mort vous avait réduit. Auteur de ses maux, vous ne reçûtes d'elle que des secours et des bienfaits ; elle ne vit plus dans vous le meurtrier de son époux ; elle n'y envisagea que l'instrument involontaire des jugements de Dieu ; et, soumise à son adorable volonté, vous pardonna, vous secourut, vous plaignit autant que vous la rendiez à plaindre. Quel héroïsme, chrétiens ! est-il donné à beaucoup de cœurs d'être capables de pareils efforts?

Un nouveau trait de grandeur chrétienne est celui qu'elle fit paraître dans une épreuve, d'autant plus sensible pour un cœur tel que le sien, qu'elle était moins faite pour l'essuyer. Retirée chez son beau-père, elle y soutient (qui l'aurait cru?) non-seulement les humeurs d'une vieillesse chagrine, mais les mépris, les insultes : disons tout, les outrages et les mauvais traitements d'une femme impérieuse et méchante, que sa qualité de domestique devait soumettre à ses ordres, et à qui l'ancienneté de son service paraissait un droit pour en donner à celle même dont elle aurait dû en recevoir. Rapports calomnieux, discours insultants, fierté indocile, persécutions de tous les genres, sans nombre et presque sans intervalle : Jeanne de Chantal les supporta sept ans entiers, dirai-je sans se plaindre? ce serait beaucoup. Dirai-je sans en paraître émue? ce serait plus et ce n'est pas assez. Elle les supporta en se félicitant de souffrir pour Jésus-Christ, en comblant de ses bienfaits l'ennemie de son repos et de sa vertu, en la veillant elle-même dans une maladie longue et considérable, en la soulageant dans ses infirmités, en lui rendant tous les services qu'elle devait en attendre pour elle-même. C'est ainsi que les saints se vengent, hommes du siècle ! Si ces traits n'obtiennent pas votre admiration, qu'ils sont grands néanmoins, et que Jeanne de Chantal est grande par eux aux yeux du Seigneur !

Sainte religion ! faut-il que des autels où elle vous honore sorte pour elle un nouvel ennemi, d'autant plus redoutable que son caractère est plus saint, que la haine n'est point dans son cœur, qu'un amour déplacé du bien le rend, sans le savoir, l'auteur de ses maux les plus cruels? Faut-il que votre esprit, mal saisi par un des anges de votre sanctuaire, porte le trouble dans le sien, et que, par un zèle mal entendu, un de vos ministres devienne un de ses persécuteurs? Quel supplice, mes frères, que celui d'une âme soumise à la direction tyrannique d'un guide peu éclairé, trop prévenu, plus jaloux de régner sur ses pénitents que d'établir dans eux le règne du Seigneur ! son langage est celui de la piété, sa voix est celle de la vertu ; mais sa voix et son langage conduisent la baronne de Chantal dans des erreurs contraires à son salut : elle craint de s'éloigner de la route de Dieu en suivant ses conseils ; elle craint, en ne les suivant pas, de se tromper elle-même et de déplaire à Dieu. Consolez-vous, âme sainte et fidèle, le ciel vous destine un de ses anges qu'il rend les interprètes de ses volontés, comme les modèles de sa foi. Le jour viendra, et il n'est pas éloigné, où le vainqueur de l'hérésie à Genève sera pour vous l'organe éclairé de la grâce. Mais il vous manque une épreuve encore, votre vie n'a point été attaquée.

Une maladie contagieuse se répand dans le canton qu'elle habite. Les hommes les plus robustes y succombent ; le danger est trop général pour que les secours soient abondants. Jeanne de Chantal, avertie par les cris des malheureux, ne peut être retenue par les obstacles que lui opposent ses enfants éplorés. Dieu aura soin de vous, leur dit-elle : prenons soin de tant de misérables abandonnés. On la voit aussitôt s'élancer au milieu des morts et des mourants, la croix dans une main, les secours dans l'autre ; distribuant à chacun ce que son état demande, rappelant les uns à la vie, apprenant aux autres à la sacrifier ; se montrant tout à la fois leur médecin et leur conseil, leur ressource et leur apôtre.

Tant de soins et de travaux ne pouvaient être sans récompense. La sienne fut telle, mes frères, qu'elle la demandait au Seigneur. Frappée de la contagion au milieu d'une foule de malades, entre lesquels elle multipliait ses secours et semblait se multiplier elle-même, on la rapporte, non dans un des hôpitaux, comme elle l'eût désiré, mais dans sa maison. Là, étendue sur un lit de douleurs, elle ne laisse échapper aucune plainte : son âme, tranquille et satisfaite, attend que la volonté du Seigneur se déclare, et n'avance pas, même par ses vœux, le moment qui doit l'unir à lui. Pauvres qu'elle a secourus, malades qu'elle a soulagés, hommes presque mourants à qui ses soins ont rendu la vie, vous oubliez vos infirmités, vous vous occupez des siennes ; et l'état d'où vous sortez n'est rien à vos yeux, comparé à celui où elle s'est réduite en s'exposant pour vous ! Vos tristes cabanes, les places publiques, nos temples, retentissent des vœux que vous faites pour elle : ils sont exaucés. Digne du ciel, mais encore utile à la terre, elle lui est rendue, non plus pour vaincre le monde dans ses dangers, pour

instruire le monde de ses devoirs, pour étonner le monde par sa force dans les épreuves, mais pour se sacrifier et s'ensevelir dans la retraite avec Jésus-Christ. Elle aspirait à être martyre de la charité chrétienne, elle sera le modèle de la perfection religieuse; sujet de la seconde partie de son éloge.

SECOND POINT.

C'est dans un état différent, mais sans autre différence que celle d'une sainteté plus épurée et plus sublime, que je dois vous représenter la sainte qui est ici l'objet de notre culte, et dont l'auguste fête nous rassemble. Mon Dieu, prêtez-moi ces vives lumières dont cette grande âme fut pénétrée! Donnez-moi de représenter dignement l'héroïsme de sa fuite du monde, la perfection de ses vertus dans la retraite, la gloire de ses entreprises pour la religion! Ordre saint et vénérable! elle vous embrassa malgré les obstacles les plus puissants; elle vous honora par la plus sublime sainteté; elle vous accrédita par les travaux les plus éclatants; elle vous maintient encore dans la plus grande ferveur par la force de son esprit, répandu dans toutes les parties qui vous composent : c'est votre gloire que je décris en publiant la sienne; et votre éloge le plus complet est que les traits qui formeront le tableau de la mère soient les mêmes qui forment le caractère des enfants.

Le moment était venu où la Providence, qui avait fait de Jeanne de Chantal un modèle des vertus chrétiennes dans la société civile, voulait en faire, dans la retraite, un exemple de la perfection religieuse. Hommes du monde, vous qui répandez sur les intentions les plus droites des soupçons également injustes et odieux; vous qui attribuez si souvent à ceux que la voix de Dieu conduit, le caractère des passions qui vous égarent, osez ici répandre des nuages sur une vocation que le ciel a inspirée, que le ciel a dirigée et qui a conduit au ciel l'âme héroïque qui l'a suivie! Lui donnerez-vous, comme vous donnez à tant d'autres, pour motif, la légèreté de l'âge, un revers de fortune, le désespoir d'un second établissement, un dégoût pour le monde fondé sur celui du monde pour elle?

C'est à l'âge de trente-huit ans; c'est après huit années de l'union la plus intime avec l'époux le plus digne d'elle; c'est à la dixième année d'un veuvage qui la rend maîtresse de ses volontés, dans le sein de l'opulence, au milieu d'une famille dont elle est l'oracle et le conseil, parmi les agréments d'une société empressée à lui plaire; lorsque, environnée d'honneurs et de richesses, elle voit de nouveaux partis, plus attirés par sa vertu que par sa fortune, briguer son alliance; c'est au moment où tout peut lui rendre le monde aimable, et lui dit qu'elle est aimée du monde, qu'elle se détermine à rompre pour toujours les liens qui l'y attachent encore. Mondains, qui ne prononcez que d'après vos préjugés, vous demandez ce qui peut donc la décider à un parti si opposé à ce que vous appelez ses intérêts? La sagesse de son discernement, la maturité de son esprit, la solidité de ses réflexions, le désir d'une sainteté plus éminente, une voix céleste qui parle à son cœur, un guide saint et éclairé, l'esprit de Dieu qui la dirige et qui la conduit : ce sont là ses principes. Vous consultez les hommes, l'honneur, la fortune; ce sont vos oracles : Dieu, la religion, la conscience; voilà les siens.

Elle croit entendre : elle entend en effet, au milieu de la dissipation du siècle, le Seigneur qui lui dit, comme au premier patriarche du monde : Sortez de la terre que vous habitez : *Egredere de terra tua* (*Genes.*, XII); ne vous laissez retenir ni par les prières de l'amitié, ni par la voix du sang, ni par les droits trop impérieux de la nature : *Egredere de cognatione tua.* (*Ibid.*) J'ai des vues qu'il faut remplir, rendez-vous digne de ma confiance; une nation sainte et nombreuse doit sortir de vous, mais il faut vous séparer de la vôtre; je serai le fondateur de ce peuple, vous serez pour lui mon interprète : *Faciam te in gentem magnam.* (*Ibid.*) Grand Dieu! votre voix est entendue, elle sera suivie : mais combien d'autres s'élèvent en même temps pour la combattre? Voix du monde et de ses sociétés, voix de la parenté et de l'amitié, voix du sang et de la nature... que de combats à livrer pour remporter une seule victoire!

Quel moment, mes frères, que celui d'une séparation qui enlève à ce qu'on a de plus cher! Les prières ont été inutiles, les cris n'ont fait qu'attrister, les larmes n'ont fait qu'attendrir : déjà le deuil et la consternation forment l'appareil du départ; les étrangers sont émus, les domestiques éplorés; les pauvres réclament, d'une voix lamentable, leur bienfaitrice et leur mère; sa maison retentit de soupirs, tout fond en pleurs autour d'elle : une parenté dont elle fait les délices et l'ornement; une famille dont elle est le soutien et l'espérance; un père, ah! quel objet! un père âgé, plus défaillant sous le poids de la douleur que sous celui des années, la conjure d'avoir compassion de sa vieillesse, de ne pas précipiter au tombeau le peu de jours qui lui restent, par une séparation qui va devenir éternelle; des enfants inconsolables unissent leurs cris à ceux du père, représentent les risques que va courir leur enfance abandonnée, conjurent leur mère de joindre au bienfait de la vie qu'ils en ont reçue, le bienfait plus précieux encore d'une éducation qu'elle seule peut leur donner. Quels objets plus capables d'attendrir un cœur aussi sensible que le sien! il est ému sans doute, mais il n'est point ébranlé. Dieu l'appelle; et que peuvent contre sa voix les cris de l'amitié, du sang et de la nature?

C'en est fait, l'heure du départ arrive; le Seigneur parle : *Egredere de cognatione tua.* Hâtez-vous, illustre et courageuse victime! le combat n'a qu'un moment, le triomphe durera toute l'éternité; sachez le saisir : le différer, c'est le perdre; et tout ce qui sus-

pend le courage l'affaiblit et l'éteint... Elle part... je me trompe; un nouvel obstacle l'arrête. Son fils... Ah! Messieurs, un fils unique, un fils, digne objet de sa tendresse; l'image d'un époux dont la mémoire lui est chère, dont la perte lui coûte encore des larmes; ce fils qui n'a pu jusqu'ici la retenir par ses prières et par ses pleurs, tombe étendu sur le seuil même de la porte où elle lui dit le dernier adieu. *C'est sur mon corps qu'il faut passer*, s'écrie-t-il : *soyez assez tendre pour respecter cette barrière que la nature vous oppose; ou, si vous osez la franchir, renoncez au nom, comme aux sentiments de mère.* Quelle impression cette vue ne doit-elle pas faire sur tous ses sens? C'est à vous que j'en appelle, mères tendres, sur qui l'éloignement d'un fils uniquement chéri produit un effet pareil à celui d'une séparation sans retour! A ce spectacle, sa force l'abandonne, ses yeux se baignent de larmes, son cœur se révolte; mais Dieu la soutient par sa grâce : il parle, l'obstacle est franchi; elle passe : et cette victoire dont le monde murmure, dont la nature frémit, dont la religion elle-même s'étonne, cette victoire sur son cœur lui assure pour toujours celui de son Dieu. Et que de richesses émanées de ce cœur divin ne se réunissent pas pour former dans elle ce trésor de vertus qui doivent servir de modèle, et ajouter le plus grand lustre à l'ordre naissant où elle s'engage!

Lorsque Dieu veut consoler son Eglise, il choisit parmi les anges de son conseil des esprits capables d'annoncer sa loi et de l'établir, de prêcher sa foi et de la soutenir, de ramener à son sanctuaire les âmes que l'erreur en a éloignées, ou d'en réparer la perte par un peuple nouveau d'âmes fidèles qui, rassemblées sous des règles que lui-même a inspirées, soient aux yeux du monde chrétien un monument subsistant du pouvoir et du triomphe de sa grâce. Saint François de Sales fut cet ange du conseil de Dieu : les deux derniers siècles le virent successivement combattre les ennemis de l'Eglise et ranimer la foi de ses enfants. Evêque de Genève, il eut la douleur de ne pouvoir en être l'apôtre : Annecy, plus fortuné, écouta son pasteur comme son oracle, le consulta comme son maître, l'honora comme son père, et l'invoque encore aujourd'hui comme son protecteur. Ce n'était pas assez pour son zèle d'avoir vengé l'honneur du sanctuaire, et rallumé le feu de l'autel; il se proposait de susciter un peuple nouveau, une nation sainte qui honorât, par ses vertus, la religion alors défigurée par l'erreur et avilie par les vices. C'est pour l'aider à ce grand ouvrage, et pour être sa coopératrice, que le ciel avait préparé Jeanne de Chantal. A peine François de Sales lui eut communiqué son dessein, qu'inspirée à son tour par le Seigneur, et dirigée par sa grâce, elle se hâta de remplir sa destinée, quitta ses enfants, et devint mère d'un grand peuple : *Faciam te in gentem magnam.*

C'est par les armes qu'on établit les empires : les ordres religieux s'établissent par les vertus. Celui que fonda la baronne de Chantal porte le caractère des siennes : il n'inspire en effet que la modération dans les désirs, la sagesse dans la conduite, le détachement de l'intérêt propre, l'esprit du bien général, opposé à l'esprit et aux goûts particuliers; une sainteté moins austère à l'extérieur, plus pénible dans le détail des devoirs, régulière sans rigueur, pénitente sans éclat, sévère sans violence; qui captive la liberté sans la contraindre, la laisse agir sans l'abandonner, la retient sous une loi moins chargée de règles, plus affermie en principes, moins impérieuse et plus obéie : sous une loi qui se prête à tous les tempéraments, à tous les caractères, n'en exclut aucun, et sanctifie tous ceux qui l'embrassent. Et quelle force n'ajoutait pas à cette règle l'exemple de celle qui l'établissait! Esprit de détachement du monde et de sa famille, vigilance exacte sur son cœur et ses penchants, guerre continuelle à ses sens et à ses désirs, union avec Dieu fondée sur une contradiction continuelle avec elle-même; voilà ses premiers essais. Ce qui fait dans les plus grands saints la consommation de la vertu n'est, si j'ose ainsi parler, que l'ébauche et l'apprentissage de la sienne. La pratique de la plus haute dévotion se change dans elle en habitude. Un serment irrévocable l'engage à faire tout ce qu'elle jugera plus digne du Dieu de toute perfection : par ce vœu, elle devient souverainement coupable, si elle se borne à être médiocrement vertueuse; et parjure, si elle n'est pas sainte.

Elle est donc à vous, ô mon Dieu! elle y sera sans partage aussi bien que sans retour; vous seul désormais vivrez dans elle; elle vivra désormais pour vous seul, sans que le plus faible attachement aux choses de la terre puisse balancer un moment celui qu'elle vous a juré; sans qu'aucune affection étrangère ou personnelle puisse entrer dans son cœur occupé tout entier du seul amour qu'elle vous a promis; sans qu'elle se pardonne aucune de ces fautes, que la fragilité humaine rend si ordinaires, et par là si excusables; sans que la faveur du zèle dont elle est animée, puisse être ralentie par le nombre des occupations, par la longueur des voyages, par la dissipation des affaires, par la difficulté des entreprises; sans que, livrée de nouveau aux épreuves les plus sensibles, elle gémisse sous ses peines, et reconnaisse d'autres croix que celle où elle vous adore.

Elle voit mourir un père dont elle avait toute la tendresse; un fils qui possédait toute la sienne meurt à la fleur de son âge; son saint directeur, le fondateur de son ordre naissant, le grand François de Sales lui est enlevé : quelle perte pour elle! Ordre saint, mais encore faible, vous partagez son affliction! C'était son vrai père; c'était le vôtre; livrez-vous à la douleur, vous perdez tout dans lui. Je me trompe, il n'est pas même perdu pour vous; car, quoique vous ayez reçu son

dernier soupir, vous ne devez pas le regarder comme mort : il vit, il vit encore dans l'héritière de ses vertus ; il vous laisse dans elle un autre lui-même : c'est son esprit qui continuera de vous gouverner ; c'est sa grande âme qui se répandra dans tous les membres de ce vaste corps : vous l'avez vu mourir, vous le pleurez mort, vous le retrouvez vivant dans un caractère semblable au sien.

En effet, quels caractères plus ressemblants, plus faits pour gouverner les âmes, et moins jaloux de les gouverner ? même force de vertus, même douceur d'action ; une égale sévérité pour eux-mêmes, une égale indulgence pour les autres ; leurs cœurs sont pliés sous l'autorité de la loi ; l'autorité de la confiance est la seule qu'ils exercent ; en exigeant moins ils obtiennent plus, et le zèle qui obéit va au delà du zèle qui commande. Un même esprit les animait tous deux, celui de la religion, ils la pratiquaient l'un et l'autre dans ce qu'elle a de plus sublime, et la présentaient dans ce qu'elle a de moins austère : voulant ainsi conduire aux sacrifices les plus difficiles, mais les rendant aisés ; ne refusant rien à la nature de ce qui lui est nécessaire, mais l'immolant dans ce qui ne lui est qu'agréable. Tous les deux enflammés de l'amour divin, couronnés des épines de la croix, répandant sur leurs pas l'onction de la grâce, modèles de la loi qu'ils établissent, enfin se rapportant entre eux par tout ce qui les unissait à leur Dieu, et aussi semblables l'un à l'autre que supérieurs à tous les cœurs.

Hélas ! mes frères, que la mort de ce saint fondateur dut coûter à celle qui devait le représenter ! Il règne dans le ciel, elle reste abandonnée sur la terre : elle n'a plus que Dieu pour consolateur ; et ce Dieu, pour ajouter à ses mérites, ajoute encore à ses peines celle d'une espèce d'abandon, dont il n'est réservé qu'aux âmes qui aiment véritablement le Seigneur de ressentir le tourment. Etat douloureux ! elle appelle son Dieu, et il semble ne pas l'entendre ; elle le cherche, et il paraît se retirer ; ce n'est plus pour elle ce Dieu de lumières et de bonté qui éclairait son esprit, qui se plaisait à guider les mouvements de son cœur : d'épais nuages le dérobent à sa vue ; dans l'univers elle n'aime que son Dieu, et on dirait que ce Dieu de l'univers n'est plus le sien.

Au milieu de ces peines, ferme et courageuse, on lui voit une sérénité de visage, une égalité d'humeur, une tranquillité d'action qui annoncent un calme dont elle ne jouit pas. L'orage est dans son cœur, aucun nuage n'est sur son front, et rien ne laisse soupçonner la continuelle violence de ses combats. L'ardeur de souffrir augmente dans elle avec les souffrances ; loin de se plaindre aux hommes ou à Dieu, elle se félicite des épreuves qu'il ordonne ou permet, et le conjure d'ajouter de nouvelles peines à celles qu'il l'a jugée digne de souffrir. Les tourments de l'enfer lui-même ne seraient pas des tourments pour elle, si par eux elle pouvait glorifier son Dieu. Ce désir est le seul dont son cœur soit épris, il éteint dans elle tout autre désir. Morte au monde et à elle-même, elle ne vit plus qu'avec Jésus-Christ, que pour Jésus-Christ ; plus d'héritage pour elle que le Calvaire, plus de soutien que la croix, plus de demeure que le tombeau d'un Dieu son rédempteur et son modèle.

Dans tous ses maux, elle n'a qu'une consolation, celle de voir l'estime de son ordre se répandre partout, avec la réputation de celle qui l'établissait. Fondatrice, plus encore par ses vertus que par ses travaux, elle y ajoute celle d'en refuser le nom : la vénération publique le lui donnait ; refusé par la modestie, il n'en était que plus mérité, et moins elle se croyait capable d'en soutenir le poids, plus on la jugeait digne de le porter. Tout se ligue pour ébranler cet ordre naissant, son berceau est agité de mille tempêtes : Jeanne de Chantal reconnaît l'ouvrage de Dieu aux contradictions des hommes ; loin d'en être affligée, elle s'en félicite, sûre de la protection de ce divin maître qui l'a inspirée, elle marche sous ses yeux, et en peu de temps l'établissement le plus combattu est le plus affermi. Cet ordre à peine est connu, que désiré de toutes parts, il voit autant de villes empressées à le recevoir qu'il a vu d'ennemis réunis pour le détruire. Annecy fut son berceau ; Lyon le demande ; Paris l'appelle ; Dijon le possède ; toutes les capitales des provinces le désirent à l'envi ; dans chaque province, plusieurs villes lui accordent une maison ; plusieurs maisons lui sont accordées dans une même ville ; ses progrès s'étendent par ses vertus, et quelques années de la vie de la fondatrice suffisent pour lui donner un nombre d'établissements que d'autres ordres n'acquièrent que dans un espace de plusieurs siècles.

Je ne vous ferai pas ici, mes frères, un détail fastueux des prodiges qui illustrèrent la mission de sainte de Chantal, et mirent sur ses entreprises le caractère des œuvres de Dieu. Je n'ouvrirai point à vos regards ces greniers si fameux par l'abondance, que ses prières y faisaient rentrer à mesure que sa charité la diminuait ; je ne remuerai point à vos yeux les cendres fumantes d'un incendie éteint tout à coup à sa présence, et au nom du Dieu vivant qu'elle réclame. Ce Dieu l'a-t-il donc rendue dépositaire de sa puissance ? Elle parle, et un malade de plusieurs années recouvre la santé dans un moment. Elle lit dans les cœurs de ceux qui la consultent, des douleurs aiguës se dissipent sous sa main ; l'avenir se dévoile à ses yeux ; moins admirable encore par le don de cette intelligence que le ciel lui communique, que par l'usage qu'elle en fait, elle se sert de cette pénétration surnaturelle pour attirer à Dieu ceux qui s'en éloignent. Tous ces miracles font sa gloire, mais sa sainteté seule fait son mérite : et voilà, mes frères, voilà surtout ce grand miracle que j'aime à considérer dans elle.

Quelques-uns de ces traits suffiraient pour illustrer la vie de plusieurs saints ; tous réu-

nis, ils ne présentent pas en entier le caractère de sainte de Chantal. Les derniers traits de son éloge sont encore sous nos yeux, et nous devons les prendre dans le saint ordre qu'elle a établi. S'il fleurit encore aujourd'hui plus que jamais, si sous l'apparence d'une règle commune on s'y élève aux vertus les plus sublimes; si la charité mutuelle y entretient une paix inaltérable; si l'union intérieure que ces âmes pieuses ont avec le Seigneur n'est jamais troublée, n'est pas même interrompue par la communication nécessaire qu'elles ont entre elles; si, dans un ordre prochain à tous les états, chaque état renferme ses devoirs particuliers dans le cercle des devoirs communs, si en s'éloignant de son berceau, cet ordre ne fait qu'ajouter une sainteté de progrès à la sainteté de son origine : c'est que l'esprit de celle qui le fonda est encore l'esprit de celles qui le suivent, c'est que la mère vit dans les enfants, c'est que sainte Jeanne de Chantal, du haut du ciel où elle règne, anime cet ordre sur la terre où elle l'a établi, et que l'héritage de son zèle y entretient chaque jour celui de ses vertus.

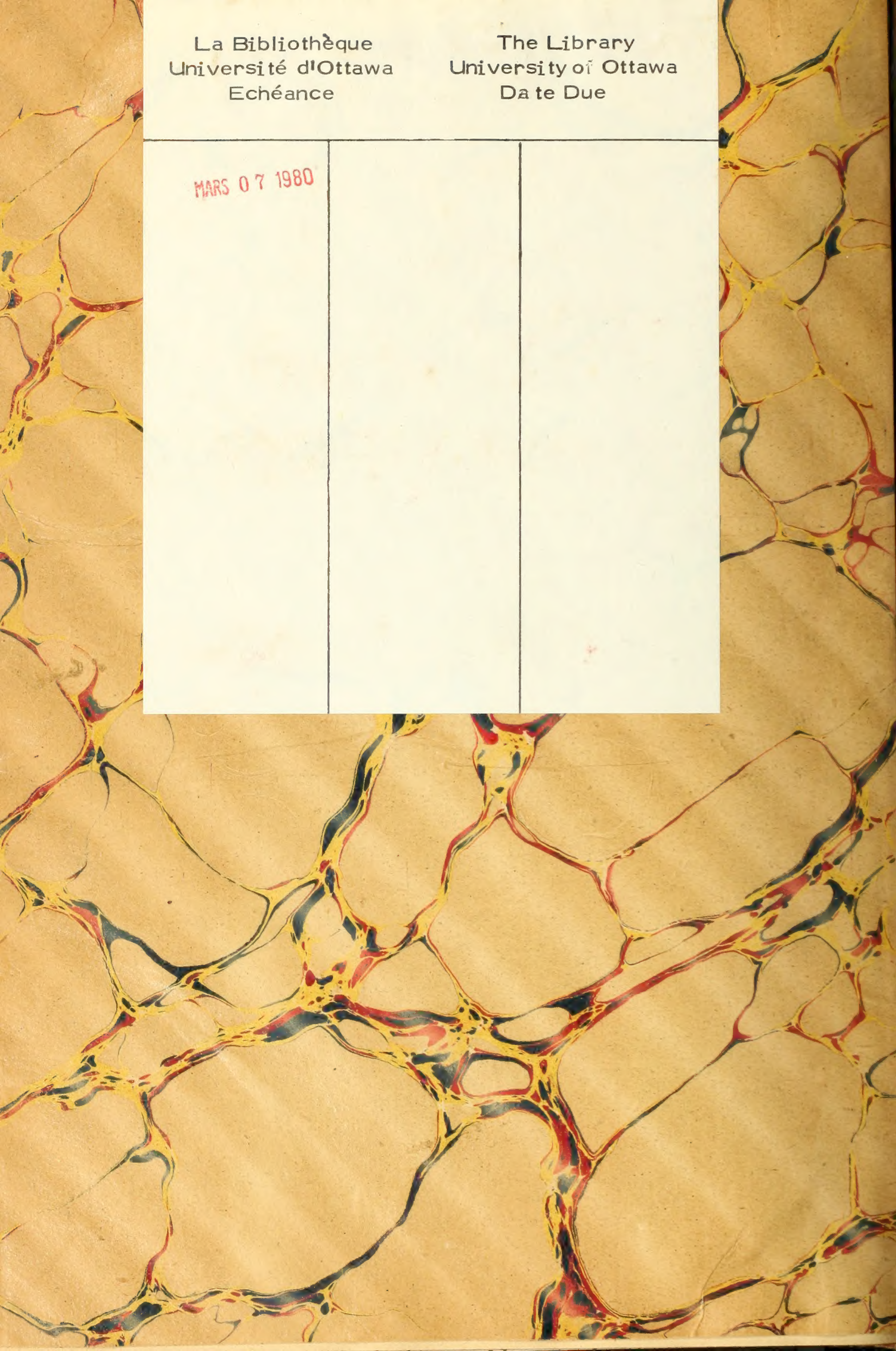
Pour nous, mes frères, que cette auguste cérémonie rassemble, ne nous bornons pas à une juste mais stérile admiration. Que la vue de tant d'exemples serve aujourd'hui à nous instruire, et ne serve pas un jour à nous confondre! La sainte qui reçoit notre culte et nos hommages s'intéresse spécialement à notre salut. Cette province l'a vu élever : puissions-nous, flattés de cet avantage, ajouter à la confiance que nous avons dans sa protection, l'étude et l'imitation de ses vertus! Sa conduite dans le monde nous a appris que les obligations de notre état peuvent se concilier avec celles de la religion; mais que c'est la religion qui doit animer et consacrer toutes les actions que demande notre état. Entrons dans ces dispositions, et adressons-nous à cette grande sainte dont le nom est devenu si célèbre : *Magna eris, et nomen tuum nominabitur in universa terra.* N'en doutez pas, mes frères, ses prières nous obtiendront les grâces nécessaires à notre salut; et soutenus par la protection qu'elle daignera nous accorder, nous arriverons à la gloire qu'elle possède. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN.



Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
MARS 07 1980



a39003 001908127b
BX 1756 .A2M5 1844 V56
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V056
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047784

